J. R. R. TOLKIEN

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

La Communauté de l'anneau

Les Deux Tours

Le Retour du roi

Édition complète
avec Appendices et Index

Trois Anneaux pour les Rois Elfes sous le ciel, Sept pour les Seigneurs Nains dans leurs demeures de pierre, Neuf pour les Hommes Mortels destinés au trépas, Un pour le Seigneur des Ténèbres sur son sombre trône Dans le Pays de Mordor où s'étendent les Ombres. Un Anneau pour les gouverner tous, Un Anneau pour les trouver, Un Anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier Au Pays de Mordor où s'étendent les Ombres.

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
Livre I
La communauté de l'anneau



I

DES HOBBITS

Ce livre traite dans une large mesure des Hobbits, et le lecteur découvrira dans ses pages une bonne part de leur caractère et un peu de leur histoire. On pourra trouver d'autres renseignements dans les extraits du Livre Rouge de la Marche de l'Ouest déjà publiés sous le titre: Le Hobbit. La présente histoire a pour origine les premiers chapitres du Livre Rouge composé par Bilbon lui-même, premier Hobbit à devenir fameux dans le monde entier, il leur donna pour titre: Histoire d'un aller et retour, puisqu'ils traitaient de son voyage dans l'Est et de son retour, Aventure qui devait engager tous les Hobbits dans les importants événements de cet Age, ici rapportés.

Mais maints lecteurs voudront sans doute en savoir dès l'abord davantage sur ce peuple remarquable, certains peuvent aussi ne point posséder le premier livre. A l'intention de telles personnes, nous réunissons ici quelques notes sur les points les plus importants de la tradition hobbite, et nous rappelons brièvement la première aventure.

Les Hobbits sont un peuple effacé mais très ancien, qui fut plus nombreux dans l'ancien temps que de nos jours, car ils aiment la paix, la tranquillité et une terre bien cultivée: une campagne bien ordonnée et bien mise en valeur était leur retraite favorite. Ils ne comprennent ni ne comprenaient, et ils n'aiment pas davantage les machines dont la complication dépasse celle d'un soufflet de forge, d'un moulin à eau ou d'un métier à tisser manuel, encore qu'ils fussent habiles au maniement des outils. Même dans l'ancien temps, ils se méfiaient des «Grandes Gens», comme ils nous appellent, et à présent où ils nous évitent avec effroi, il devient difficile de les trouver. Ils ont l'oreille fine et l'œil vif, et s'ils ont tendance à l'embonpoint et ne se pressent pas sans nécessité, ils n'en sont pas moins lestes et adroits dans leurs mouvements. Ils ont toujours eu l'art de disparaître vivement et en silence quand des Grandes Gens qu'ils ne désirent pas rencontrer viennent par hasard de leur côté, et cet art, ils l'ont développé au point qu'aux Hommes il pourrait paraître magique. Mais les Hobbits n'ont en fait jamais étudié de magie d'aucune sorte, et leur caractère insaisissable est dû uniquement à une habileté professionnelle que l'hérédité et la pratique, ainsi qu'une amitié intime avec la terre, ont rendue inimitable pour les races plus grandes et plus lourdes.

Car ce sont de petites personnes, plus menues que les nains: ils sont moins gros et trapus, disons, même s'ils ne sont pas vraiment beaucoup plus courts. Leur taille est variable et va de 60 cm à 1,20 m selon notre mesure. Aujourd'hui, ils atteignent rarement 90 cm, mais ils ont diminué, disent-ils, et dans l'ancien temps ils étaient plus grands. D'après le Livre Rouge, Bandobras Touque (Le Taureau mugissant), cils d'Isengrin II, mesurait 1,40 m et il était capable de monter à cheval. Il ne fut dépassé dans toutes les annales hobbites que par deux personnages fameux de l'ancien temps, mais il sera traité de ce curieux sujet dans le présent livre.

Quant aux Hobbits de la Comté, dont il s'agit dans ces récits, ils étaient, du temps de leur paix et de leur prospérité, de joyeuses gens. Ils se vêtaient de couleurs vives et affectionnaient particulièrement le jaune et le vert, mais ils portaient rarement des chaussures, leurs pieds ayant la plante dure comme du cuir et étant revêtu d'un épais poil frisé, très semblable à leur chevelure, communément brune. Ainsi le seul métier manuel qui fût peu en honneur chez eux était-il la cordonnerie, mais ils avaient les doigts longs et habiles, et ils savaient fabriquer bien d'autres objets utiles et agréables à l'œil. Leur visage était en règle générale plus aimable que beau large, avec les yeux brillants, les joues rouges et la bouche toute prête au rire, au manger et au boire. Et, pour ce qui était de rire, de manger et de boire, ils le faisaient bien, souvent et cordialement, car ils aimaient les simples facéties en tout temps et six repas par jour (quand ils pouvaient les avoir) Ils étaient hospitaliers, et ils se plaisaient aux parties ainsi qu'aux cadeaux, qu'ils s'offraient avec libéralité et qu'ils acceptaient avidement.

Il est clair qu'en dépit d'un éloignement ultérieur, les Hobbits nous sont apparentés: Ils sont beaucoup plus proches de nous que les Elfes ou même que les Nains. Ils parlaient autrefois la langue des hommes, à leur propre façon, et leurs goûts étaient très semblables à ceux des hommes dans leurs inclinations ou leurs aversions. Mais il est impossible de découvrir aujourd'hui notre relation exacte. L'origine des Hobbits remonte très loin dans les temps anciens, maintenant perdus et oubliés. Seuls les

Elfes conservent encore des annales de cette époque évanouie, et leurs traditions ne concernent pratiquement que leur propre histoire, dans laquelle les Hommes apparaissent rarement et où il n'est fait aucune mention des Hobbits. Il est cependant clair que ceux-ci avaient, en fait, vécu tranquillement dans la Terre du Milieu durant de longues années avant que d'autres n'eussent même conscience de leur existence. Et le monde étant après tout rempli d'innombrables créatures étranges, ce petit peuple semblait de bien peu d'importance. Mais du temps de Bilbon et de son héritier Frodon, ils devinrent soudain, malgré eux, importants et renommés, et ils troublèrent les conseils des Sages et des Grands.

Ces temps, le Tiers Age de la Terre du Milieu, sont du lointain passé, et la forme de toutes les terres a été modifiée, mais les régions où vivaient alors les Hobbits étaient sans doute celles où ils demeurent encore: Le Nord-ouest de l'Ancien Monde, à l'Est de la Mer. De leur pays original, les Hobbits du temps de Bilbon ne conservaient aucune connaissance. Le goût du savoir l'autre que la généalogie était peu prononcé parmi eux, mais il restait encore quelques membres des plus anciennes familles qui étudiaient leurs propres livres et même rassemblaient les documents des anciens temps et des terres lointaines auprès des Elfes, des Nains et des Hommes. Leurs propres archives ne remontaient qu'à l'établissement de la Comté, et leurs légendes les plus anciennes ne se reportaient pas au-delà du temps de leur odyssée. Il ressort néanmoins clairement de ces légendes et du témoignage de leurs paroles et coutumes particulières que, comme maints autres peuples, les Hobbits s'étaient dans un lointain passé déplacés vers l'Ouest. Leurs plus anciens récits semblent entrevoir un temps où ils demeuraient dans les vallées supérieures de l'Anduin, entre les saillants de Vertbois-le-Grand et les Monts Brumeux. On ne sait plus avec certitude pour quelle raison ils entreprirent plus tard la dure et périlleuse traversée des montagnes et se rendirent en Ériador. Leurs propres récits parlent de la multiplication des Hommes dans le pays et d'une ombre tombée de la forêt, de sorte qu'elle devint ténébreuse et reçut le nouveau nom de Forêt Noire.

Avant la traversée des montagnes, les Hobbits s'étaient déjà divisés en trois branches quelque peu différentes: Les Pieds velus, les Forts et les Pâles.

Les Pieds velus étaient plus bruns de peau, plus petits et plus courts, ils n'avaient pas de barbe, et ils allaient sans chaussures, ils avaient les mains et les pieds agiles et lestes, ils préféraient les hautes terres et les collines. Les Forts étaient plus larges, de conformation plus lourde, leurs mains et leurs pieds étaient plus grands, ils préféraient les terrains plats et le bord des rivières. Les Pâles étaient plus clairs de peau et aussi de cheveux, et ils étaient plus grands et plus élancés que les autres, ils aimaient les arbres et les terrains boisés.

Les Pieds velus eurent beaucoup de rapports avec les Nains dans les temps anciens, et ils vécurent longtemps sur les contreforts des montagnes. Ils émigrèrent de bonne heure dans l'Ouest et ils parcoururent l'eriador jusqu'au Mont Venteux, tandis que les autres étaient encore au Pays Sauvage. C'était la variété la plus normale et la plus représentative des Hobbits, de beaucoup la plus nombreuse. Ils étaient les plus enclins à s'établir dans un endroit précis, et ce furent eux qui conservèrent le plus longtemps la coutume ancestrale de vivre dans des galeries et des trous.

Les Forts s'attardèrent longtemps sur les bords du Grand Fleuve Anduin, et ils craignaient moins les Hommes. Ils vinrent dans l'Ouest après les Pieds velus et suivirent le cours de la Sonoreau en direction du sud, Et là, ils furent nombreux à demeurer entre Tharbad et la frontière du Pays de Dun avant de repartir vers le nord.

Les Pâles, les moins nombreux, étaient une branche nordique. Ils avaient plus de rapports amicaux avec les Nains que les autres Hobbits, et ils s'entendaient davantage au langage et au chant qu'aux travaux manuels, et jadis ils préféraient la chasse à l'agriculture. Ils traversèrent la montagne au nord de Fondcombe et suivirent la Fontgrise. En Ériador, ils ne tardèrent pas à se mêler aux autres espèces qui les avaient précédés, mais, plus hardis et plus aventureux, on les trouvait souvent comme meneurs ou chefs de clan parmi les Pieds velus ou les Forts. Même du temps de Bilbon, on pouvait encore constater la puissante veine pâle dans les grandes familles telles que les Touques et les Maîtres du Pays-de-Bouc.

Dans les terres de l'ouest d'Ériador, entre les Monts Brumeux et les Monts de Lhùn, les Hobbits trouvèrent tant des Hommes que des Elfes. En fait, demeurait là un restant des Dunedain, les rois des Hommes qui vinrent par la mer de l'Ouistrenesse, mais ils diminuaient rapidement, et les terres de leur royaume du nord retombaient partout en friche. La place ne manquait pas pour de nouveaux arrivants, et les Hobbits ne tardèrent pas à s'établir en communautés ordonnées. La plupart de leurs premiers établissements, depuis longtemps disparus, étaient oubliés à l'époque de Bilbon, mais l'un des premiers à prendre de l'importance avait persisté, bien qu'en dimension réduite, il se trouvait à Bree au milieu de la forêt de Chet, à quelque quarante milles à l'est de la Comté.

Ce fut sans nul doute en ces temps anciens que les Hobbits apprirent leurs lettres et commencèrent à écrire à la manière des Dunedain, qui avaient eux-mêmes acquis longtemps auparavant cet art des Elfes.

Et à cette époque aussi ils oublièrent les langues qu'ils pouvaient avoir parlées antérieurement, pour adopter dorénavant le langage ordinaire, nommé Ouistrain, courant dans tous les territoires des rois de l'Arnor au Gondor et le long de toutes les côtes de la mer, de Belfalas à Lune. Ils conservèrent néanmoins quelques mots à eux, ainsi que leurs propres appellations pour les mois et les jours et un grand fonds de noms personnels du passé.

C'est vers cette époque que, chez les Hobbits, la légende commence à devenir de l'histoire avec une datation des années. Car ce fut en l'an mille six cent un du Tiers Age que les frères Pâles Marchon et Blancon partirent de Bree, et après avoir obtenu la permission du grand roi de Fornost (Selon les archives de Gondor, il s'agissait d'Argeleb II, vingtième de la dynastie du Nord, qui devait s'éteindre trois cents ans plus tard avec Arvedui.), ils franchirent la rivière brune Baranduin avec une grande suite de Hobbits. Ils passèrent par le pont des Arbalètes qui avait été construit du temps de la puissance du Royaume du Nord et prirent tout le territoire au-delà pour y résider, entre la rivière et les Monts Reculés. Ils eurent pour seules obligations de maintenir en bon état le Grand Pont ainsi que tous les autres ponts et les routes, de faciliter le voyage des messagers du roi et de reconnaître sa suzeraineté.

Ainsi débuta la datation de la Comté, car l'année du passage du Brandevin (c'est ainsi que les Hobbits modifièrent le nom) devint l'An Un de la Comté, et toutes les dates suivantes furent calculées en conséquence (Ainsi pourra t’on déterminer les années du Tiers Age selon les Elfes et les Dunedains en ajoutant 1600 à la datation de la Comté) Les Hobbits occidentaux tombèrent aussitôt amoureux de leur nouveau territoire, Ils y demeurèrent et ne tardèrent pas à sortir derechef de l'histoire des Hommes et des Elfes. Tant qu'il y eut un roi, ils furent nominalement ses sujets, mais ils étaient gouvernés en fait par leurs propres chefs, et ils ne se mêlaient en aucune façon des événements du monde extérieur. Lors de la dernière bataille à Fornost avec le seigneur-magicien d'Angmar, ils envoyèrent des archers au secours du roi ou tout au moins est ce ce qu'ils soutenaient, encore qu'on n'en retrouve aucune trace dans les annales des Hommes. Mais, dans cette guerre, le Royaume du Nord prit fin, Les Hobbits gardèrent alors le pays pour leur propre compte, et ils choisirent parmi leurs chefs un Thain pour détenir l'autorité du roi disparu. Là, durant mille ans, ils furent peu troublés par les guerres, ils prospérèrent et se multiplièrent après la Peste Noire (D.C. 37) jusqu'au désastre du long hiver et à la famine qui s'ensuivit. Des milliers de gens périrent alors, mais les Jours de Disette (1158-1160) étaient depuis longtemps passés à l'époque de ce récit, et les Hobbits étaient de nouveau accoutumés à l'abondance. La terre était riche et favorable, en dépit d'un long abandon avant leur arrivée, elle avait été auparavant bien cultivée, et le roi y avait eu de nombreuses fermes, des terres à blé, des vignes et des bois.

Le pays s'étendait sur quarante lieues des Hauts Reculés au Pont du Brandevin et sur cinquante des landes du nord aux marais du sud. Les Hobbits le nommèrent la Comté, comme région placée sous l'autorité de leur Thain et district d'affaires bien ordonnées, Là, dans cet agréable coin du monde, ils menèrent l'affaire bien ordonnée de leur vie, et ils s'occupèrent de moins en moins du monde extérieur où évoluait de sombres choses, au point qu'ils en vinrent à penser que la paix et l'abondance étaient de règle dans la Terre du Milieu et de droit pour tous les gens sensés. Ils oublièrent ou négligèrent le peu qu'ils n'avaient jamais su des Gardiens et des peines de ceux qui avaient rendu possible la longue paix de la Comté. S'ils étaient en fait à l'abri, ils en avaient perdu le souvenir.

Jamais les Hobbits d'aucune sorte n'avaient été belliqueux et ils ne s'étaient jamais battus entre eux. Dans les temps anciens, ils avaient souvent été obligés, bien sûr, de se battre pour se maintenir dans un monde dur, mais à l'époque de Bilbon, c'était de l'histoire très ancienne. La dernière bataille avant le début de ce récit, et en fait la seule qui n'eût jamais été livrée à l'intérieur de la Comté, datait d'un temps immémorial: C’était la Bataille des Champs Verts (D.C. 1147), dans laquelle Bandobras Touque défit une invasion d'Orques. Même le climat s'était fait plus doux, et les loups qui autrefois, pendant les hivers rigoureux, descendaient du nord en quête de leur proie n'étaient plus qu'un conte de bonne femme. Bien qu'il y eût, Aussi encore une certaine quantité d'armes dans la Comté, ne servaient-elles surtout que comme trophées, suspendues au-dessus des cheminées et sur les murs ou rassemblées au musée de Grand'Cave. On appelait celui ci la Maison des Mathoms, car tout ce pour quoi les Hobbits n'avaient pas d'usage immédiat, mais qu'ils ne voulaient pas jeter, ils le nommaient un mathom. Leurs demeures avaient tendance à être un peu encombrées de mathoms, et maints cadeaux qui passaient de main en main étaient de cette sorte.

Le bien-être et la paix avaient néanmoins laissé à ce peuple une étrange endurance. Ils étaient, si les choses en venaient là, difficiles à battre ou à tuer, et peut-être la raison pour laquelle ils aimaient si insatiablement les bonnes choses était-elle qu'ils pouvaient s'en passer en cas de nécessité, ils étaient capables aussi de survivre aux plus durs assauts du chagrin, de l’ennemi ou du temps au point d'étonner qui, ne les connaissant pas bien, ne regardait pas plus loin que leur panse et leur figure bien nourrie. Quoique lents à la querelle et ne tuant aucun être vivant pour le plaisir de la chasse, ils étaient vaillants

quand ils étaient acculés et, au besoin, ils savaient encore manier les armes. Ils tiraient bien à l'arc, car ils avaient l'œil perçant et ils frappaient juste. Et pas seulement avec l'arc et les flèches. Quand un Hobbit se baissait pour ramasser une pierre, il était bon de se mettre vivement à couvert, comme le savaient bien tous les animaux intrus.

Les Hobbits avaient tous vécus à l'origine dans des trous creusés dans le sol ou tout au moins le croyaient-ils, et c'est dans de telles demeures qu'ils se sentaient le plus à l'aise, mais avec le temps ils avaient dû adopter d'autres formes d'habitations. De fait, dans la Comté au temps de Bilbon, seuls en général les plus riches et les plus pauvres maintenaient l'ancienne coutume. Les plus pauvres continuaient à vivre dans des terriers de l'espèce la plus primitive, de simples trous en vérité à une seule fenêtre ou sans fenêtre du tout, tandis que les gens cossus construisaient des versions plus luxueuses des simples excavations d'autrefois. Mais les sites convenables à ces vastes tunnels ramifiés (ou smials, comme on les appelait) ne se trouvaient pas n'importe où, et dans les terrains plats et les régions basses, les Hobbits, à mesure qu'ils se multipliaient, commencèrent à construire en surface. En fait, même dans les régions accidentées et dans les villages les plus anciens, tels que Hobittebourg ou Bourg de Touque, ou dans la commune principale de la Comté, Grand'Cave sur les Blancs-Hauts, il y avait à présent nombre de maisons de bois, de brique ou de pierre. Elles étaient particulièrement en faveur auprès des meuniers, des forgerons, des cordiers, des charrons et autres artisans, car, même quand ils avaient des trous à habiter, les Hobbits avaient dès longtemps accoutumé de construire des hangars et des ateliers.

L'habitude de construire des fermes et des granges avait, selon la tradition, pris naissance parmi les habitants du Maresque sur les bords du Brandevin. Les Hobbits de cette région, le Quartier de l'Est, étaient assez grands, lourds de jambes, et ils portaient des bottes de nains par temps boueux. Mais, de notoriété publique, ils avaient une grande part de sang Fort comme il se voyait bien au duvet que nombre d'entre eux portaient au menton. Nul Pied velu et nul Pâle n'avait trace de barbe. En fait, les gens du Maresque et du Pays de Bouc, à l'est de la rivière, qu'ils occupèrent par la suite, arrivèrent pour la plupart postérieurement dans la Comté, venant du sud, et ils ont encore maints noms particuliers et maints mots étranges qui ne se rencontrent pas ailleurs dans la Comté.

Il est probable que fart de construire provint, comme bien d'autres, des Dunedains. Mais les Hobbits ont pu l'apprendre directement des Elfes, les maîtres des Hommes dans leur jeunesse. Car les Elfes de haute lignée n'avaient pas encore abandonné la Terre du Milieu, et ils résidaient encore à cette époque aux Havres Gris dans l'ouest et à d'autres endroits accessibles de la Comté. On pouvait encore voir trois tours des Elfes d'âge immémorial sur les Collines des Tours, au-delà des marches de l'ouest. Elles brillaient au loin au clair de lune. La plus haute était la plus éloignée, et elle se dressait isolée sur une butte verte. Les Hobbits du Quartier de l'Ouest disaient que du haut de cette tour on pouvait voir la mer, mais on ne sache pas qu'aucun Hobbit y ait jamais grimpé. En vérité, peu de Hobbits n'avaient jamais vu la mer ou navigué dessus et encore bien moins étaient jamais revenus pour le raconter. La plupart d'entre eux considéraient même les rivières et les petites embarcations avec une grande méfiance, et rares étaient ceux qui savaient nager. A mesure que les jours de la Comté s'étendaient, les Hobbits eurent de moins en moins de rapports avec les Elfes, Ils commencèrent à les craindre et à se défier de ceux qui les fréquentaient, la mer devint parmi eux un mot redoutable, un signe de mort, et ils détournèrent le visage des collines de l'ouest.

Peut-être l'art de construire vint-il des Elfes ou des hommes, mais les Hobbits l'appliquèrent à leur façon. Ils n'élevèrent pas de tours. Leurs maisons étaient habituellement longues, basses et confortables. Les plus anciennes n'étaient en fait qu'une imitation bâtie des smials, couverte d'herbe sèche, de paille ou de tourbe, avec des murs quelque peu bombés. Ce stade appartenait toutefois aux premiers temps de la Comté, et la construction hobbite s'était depuis longtemps modifiée, améliorée grâce à des procédés appris des Nains ou découverts par eux-mêmes. Une préférence pour les fenêtres et même les portes rondes était la principale particularité subsistante de l'architecture hobbite.

Les maisons et les trous des Hobbits de la Comté étaient souvent vastes et habités par des familles nombreuses. (Bilbon et Frodon Sacquet, célibataires, étaient très exceptionnels, comme en bien d'autres matières, par exemple leur amitié avec les Elfes.). Parfois, comme dans le cas des Touques des Grands Smials ou des Brandebouc de Château-Brande, de nombreuses générations de parents vivaient ensemble en paix (relative) dans une seule demeure ancestrale à nombreuses galeries. Les Hobbits étaient tous, et dans tous les cas, attachés aux clans, et ils tenaient un compte extrêmement soigneux de leurs parentés. Ils dressaient des arbres généalogiques longs et compliqués, aux branches innombrables. Quand on a affaire aux Hobbits, il est important de se rappeler qui est parent de qui, et à quel degré. II serait impossible de donner dans ce livre un arbre généalogique qui ne comprenne même que les membres les plus importants des principales familles à l'époque où se déroule le présent récit. Les généalogies qui se trouvent à la fin du Livre Rouge de la Marche de l'Ouest forment à elles seules un petit livre, et tous autres que les Hobbits

les trouveraient extrêmement fastidieuses. Eux se délectaient de pareilles choses, si elles étaient exactes, ils aimaient avoir des livres emplis de choses qu'ils savaient déjà, posées nettement et sans conteste.

II
DE L'HERBE A PIPE

Il est une autre chose à mentionner au sujet des Hobbits du temps jadis, une habitude étonnante: ils aspiraient ou inhalaient au moyen de pipes en terre ou en bois la fumée des feuilles en combustion d"une herbe qu'ils appelaient herbe ou feuille à pipe, sans doute une variété de Nicotiana. Une bonne dose de mystère entoure les origines de cette coutume particulière, de cet «art» comme les Hobbits préféraient l'appeler. Tout ce qui a pu être découvert à ce sujet dans l'antiquité a été réuni par Meriadoc Brandebouc (par la suite Maître 'du Pays de Bouc) et, puisque lui-même et le tabac du Quartier Sud jouent un rôle dans l'histoire qui suit, il sera bon de citer l'introduction à son Herbier de la Comté.

«Cet art, dit-il, est bien celui que nous pouvons revendiquer comme étant de notre invention. On ne sait quand les Hobbits commencèrent à fumer, toutes les légendes et les histoires de famille le considèrent comme chose établie, durant des siècles, les gens de la Comté fumèrent différentes herbes, certaines nauséabondes, d'autres odorantes. Mais tous les documents s'accordent sur le fait que ce fut Tobold Sonnecor de Longoulet dans le Quartier Sud qui le premier fit pousser la véritable herbe à pipe dans ses jardins, du temps d'Isengrin II, vers l'an 1070 de la datation de la Comté. La meilleure du pays provient toujours de ce district, spécialement les variétés connues sous les noms de Feuille de Longoulet, Vieux Tobie et Étoile du Sud.

«II n'existe aucune trace de la façon dont le Vieux Tobie trouva la plante, car il ne voulut jamais le révéler de son vivant. II avait une grande connaissance des herbes, mais il n'était pas voyageur. On dit que dans sa jeunesse il se rendait souvent en Bree, encore qu'il ne se fût certainement jamais éloigné davantage de la Comté. II est donc fort possible qu'il ait eu connaissance de cette plante en Bree où, maintenant en tout cas, elle pousse bien sur les versants sud de la colline. Les Hobbits de Bree prétendent avoir été les premiers fumeurs de l'herbe à pipe. Ils prétendent, naturellement, avoir tout fait avant les gens de la Comté, qu'ils traitent de «colons», Mais dans ce cas leur prétention est, à mon avis, sans doute justifiée. Et c'est certainement de Bree que l'art de fumer l'herbe véritable se répandit au cours des siècles récents parmi les Nains et autres gens tels que les Rôdeurs, les Magiciens ou les vagabonds qui allaient et venaient encore par cet ancien carrefour de routes. Le lieu et centre de l'art se trouve ainsi dans la vieille auberge de Bree, le Poney fringant, tenue de temps immémorial par la famille Poiredebeurré.

«Néanmoins, certaines observations que j'ai faites au cours de mes nombreux voyages dans le sud m'ont convaincu que l'herbe même n'est pas originaire de notre partie du monde, mais qu'elle est venue vers le nord de l'Anduin inférieur, où elle fut, je l'imagine, originairement apportée par mer par les hommes de l'Ouistrenesse. Elle pousse en abondance en Gondor, elle y est plus plantureuse et plus grande que dans le nord, où on ne la trouve jamais à l'état sauvage, mais où elle ne croît qu'en des endroits chauds et abrités comme Longoulet. Les hommes de Gondor la nomment galenas douce, et ils ne l'apprécient que pour la fragrance de ses fleurs. De cette terre, elle a dû être transportée par le Chemin Vert au cours des siècles qui s'écoulèrent entre la venue d'Élendil et notre propre époque. Mais les Dunedains de Gondor eux-mêmes nous accordent que les premiers à la mettre dans des pipes furent les Hobbits. Même les Magiciens n'y pensèrent pas avant nous. Encore que l'un d'entre eux, que j'ai connu, se soit adonné à cet art il y a bien longtemps et qu'il y fût devenu aussi habile qu'en tout ce à quoi il s'appliquait.

III
DE L'ORDONNANCE DE LA COMTÉ

La Comté était divisée en quatre Quartiers, auxquels nous avons déjà fait allusion: Le nord, le sud, l'est et l'ouest, Et ceux-ci comprenaient à leur tour un certain nombre de régions qui portaient encore le nom de quelques-unes des anciennes familles marquantes, bien qu'à l'époque de cette histoire ces noms ne se trouvassent plus seulement dans leur propre région. Presque tous les Touques vivaient encore en Pays de Touque, mais il n'en était pas de même de maintes autres familles, tels les Sacquet ou les Bophin. A l'extérieur des Quartiers se trouvaient les Marches de l'Est et de l'Ouest: le pays de Bouc, et la Marche de l'Ouest annexée à la Comté en C.12.1462.

La Comté n'avait guère à cette époque de «gouvernement. Les familles géraient pour la plus grande part leurs propres affaires. Faire pousser la nourriture et la consommer occupaient la majeure partie de leur temps. Pour le reste, ils étaient à l'ordinaire généreux et peu avides, et comme ils se contentaient de peu, les domaines, les fermes, les ateliers et les petits métiers avaient tendance à demeurer les mêmes durant des générations.

Restait, naturellement, l'ancienne tradition du haut roi de Fornost, ou Norchâteau comme ils l'appelaient, loin au nord de la Comté. Mais il n'y avait plus de rois depuis près de mille ans, et même les ruines de Norchâteau-le-Roy étaient couvertes d'herbe. Les Hobbits disaient cependant des sauvages et des vilaines choses (comme les trolls) que ceux-ci n'avaient jamais entendu parler du roi. Car ils attribuaient au roi de l'ancien temps toutes leurs lois essentielles, et ils les observaient d'ordinaire de bon gré, parce que c'était les règles (comme ils disaient), tant anciennes que justes.

Il est vrai que la famille des Touques avait été longtemps prééminente, car la fonction de Thain leur était dévolue (des Vieilbouc) quelques siècles auparavant, et le chef Touque avait toujours porté ce titre depuis lors. Le Thain était le maître de l'Assemblée de la Comté et le capitaine du rassemblement et de la hobbiterie sous les armes, Mais comme l'assemblée et le rassemblement n'avaient lieu qu'en cas de circonstances critiques, qui ne se présentaient plus, la Thanerie n'était plus qu'une dignité nominale. En vérité, la famille Touque jouissait toujours d'un respect spécial, car elle demeurait en même temps nombreuse et extrêmement riche, et elle produisait à chaque génération de forts caractères aux mœurs originales et même de tempérament aventureux. Ces dernières qualités étaient toutefois plutôt tolérées (chez les riches) que généralement approuvées. La coutume demeurait néanmoins de donner au chef de la famille l'appellation de «Le Touque (Cette coutume existe toujours en Écosse pour le chef du clan), et d'y ajouter un numéro s'il y avait lieu: ainsi d'Isengrin II, par exemple.

Le seul personnage officiel de la Comté était à cette date le maire de Grand'Cave (ou de la Comté), qui était élu tous les sept ans à la Foire Libre tenue sur les Blancs-hauts au Lithe, c'est-à-dire au solstice d'été. Comme maire, il n'avait guère pour fonctions que de présider des banquets donnés les jours de fête de la Comté, qui se présentaient à intervalles fréquents. Mais aux fonctions de maire étaient attachées celles de Maître des Postes et de Premier Shirriff, de sorte qu'il dirigeait en même temps le Service des Messagers et le Guet. C'étaient les seuls services de la Comté et les messagers étaient les plus nombreux et de beaucoup les plus actifs des deux. Les Hobbits étaient loin d'être tous lettrés, mais ceux qui l'étaient ne cessaient d'écrire à tous ceux de leurs amis (et à un choix de relations) qui habitaient à plus d'un après-midi de marche.

Shirriffs était le nom que les Hobbits donnaient à leur police ou à ce qui approchait le plus chez eux de policiers. Ceux-ci ne portaient évidemment pas d'uniforme (pareille chose étant totalement inconnue), mais une simple plume au chapeau, et c'était en fait davantage des gardes champêtres que des policiers, qui avaient plus à s'occuper des égarements des animaux que des gens. Ils n'étaient que douze dans la Comté, trois par Quartier, pour le travail de l'Intérieur. Un corps plutôt plus nombreux, variable selon les besoins, était affecté à «battre les limites du pays» pour s'assurer qu'aucun intrus, grand ou petit, ne causait de nuisance.

A l'époque où commence ce récit, le nombre des Frontaliers, comme on les appelait, s'était grandement accru. On parlait beaucoup, pour s'en plaindre, de personnes et de créatures étranges qui rôdaient le long des frontières ou les passaient: premier signe que tout n'était pas tout à fait dans l'ordre, comme ce l'avait toujours été, sinon dans les contes et légendes du temps jadis. Peu de gens en tinrent compte, et même Bilbon n'avait encore aucune idée de ce que cela présageait. Soixante années s'étaient écoulées depuis qu'il était parti pour sa mémorable expédition, et il était vieux même pour les Hobbits, qui atteignaient souvent la centaine, mais il lui restait manifestement une bonne partie des richesses

considérables qu'il avait rapportées. Combien, il ne le révélait à personne, pas même à Frodon, son «neveu» préféré. Et il gardait toujours le secret sur l'anneau qu'il avait trouvé.

IV
DE LA DÉCOUVERTE DE L'ANNEAU

Comme il est raconté dans Le Hobbit, se présentèrent un jour à la porte de Bilbon le grand Magicien, Gandalf le Gris, et avec lui treize Nains: nuls autres, en vérité, que Thorïn Écu de Chêne, descendant de rois, et ses douze compagnons en exil. Avec eux, il se mit en route, à son durable étonnement, un matin d'avril de l'an 1341 de la datation de la Comté pour la quête du grand trésor des Nains, amassé jadis par les rois sous la montagne, sous Erebor du Val, loin dans l'est. La quête fut couronnée de succès, et le dragon qui gardait le trésor fut détruit. Mais bien qu'avant le succès final eût eu lieu la Bataille des Cinq Armées, où Thorïn fut tué et où furent accomplis beaucoup de hauts faits, l'affaire n'aurait guère intéressé l'histoire ultérieure ni value plus qu'une note dans les longues annales du Tiers Age, sans un «accident» fortuit. Le groupe fut assailli par des Orques dans un haut col des Monts Brumeux, alors qu'il se dirigeait vers le Pays Sauvage, il arriva ainsi que Bilbon soit perdu pendant quelque temps dans les ténébreuses mine orques au plus profond de la montagne, Et là, en tâtonnant vainement dans le noir, il posa la main sur un anneau qui gisait sur le sol d'une galerie. Il le mit dans sa poche. Cela ne lui sembla sur le moment qu'un simple hasard.

Dans ses efforts pour trouver une sortie, Bilbon descendit dans le tréfonds de la montagne jusqu'au moment où il ne put aller plus loin. Au fond de la galerie s'étendait un lac glacé, loin de toute lumière, et sur une île constituée par un rocher au milieu de l'eau vivait Gollum. C'était une créature répugnante: il dirigeait une petite barque en pagayant avec ses grands pieds plats, scrutant l'obscurité de ses yeux d'une pâle luminescence et attrapant avec ses longs doigts des poissons aveugles qu'il consommait crus. Il mangeait toute créature vivante, même de l'orque, s'il pouvait l'attraper et l'étrangler sans lutte. Il possédait un trésor secret qui lui était échu il y avait très, très longtemps, alors qu'il vivait encore à la lumière: un anneau d'or qui rendait invisible qui le portait. C'était l'unique objet de son amour, son «trésor», et il lui parlait, même quand l'objet n'était pas avec lui. Car il le gardait caché en sûreté dans un trou de son île, sauf quand il chassait ou espionnait les orques des mines.

Peut-être eût-il attaqué Bilbon aussitôt s'il avait eu l'anneau sur lui au moment de leur rencontre, mais tel n'était pas le cas, et le Hobbit tenait à la main une dague d'Elfe qui lui servait d'épée. Aussi pour gagner du temps, Gollum défia t'il Bilbon au jeu des énigmes, disant que, s'il posait une énigme que Bilbon ne pouvait deviner, il le tuerait et le mangerait, mais si Bilbon le battait, il ferait ce que Bilbon voudrait, il le mènerait à une sortie des galeries.

Perdu sans espoir dans les ténèbres et ne pouvant ni continuer ni retourner en arrière, Bilbon accepta le défi, et il se posèrent réciproquement un grand nombre d'énigmes. Bilbon finit par gagner, plus par chance (semblait-il) que par ingéniosité, car réduit finalement à quia pour poser une énigme, il s'écria, comme sa main rencontrait l'anneau qu'il avait ramassé et oublié: «Qu'ai-je dans ma poche? » A cette question, Gollum ne put répondre, malgré sa demande de trois chances.

Les autorités différentes, il est vrai, sur le point de savoir 'si cette dernière question était une simple «question» et non une «énigme» conforme aux règles strictes du jeu, Mais tous conviennent qu'après l'avoir acceptée et avoir tenté de trouver la réponse, Gollum était tenu par sa promesse. Et Bilbon le pressa d'observer sa parole, car la pensée lui vint que cette créature visqueuse pourrait se révéler déloyale, bien que certaines promesses fussent tenues pour sacrées et qu'autrefois tous, hormis les plus pervers, craignissent de les enfreindre. Mais, après des siècles de solitude dans les ténèbres, le cœur de Gollum était noir et abritait la perfidie. II s'esquiva et regagna son île, que Bilbon ignorait, non loin dans l'eau sombre. Là, se trouvait son anneau, pensait-il. Il avait faim à présent et il était irrité, or, une fois qu'il aurait son «trésor» avec lui, il n'aurait plus à craindre aucune arme.

Mais l'anneau n'était pas dans lite, il l'avait perdu, l'anneau avait disparu. Son cri perçant fit frémir Bilbon, bien qu'il ne comprît pas encore ce qui s'était passé. Mais Gollum avait enfin sauté sur une solution, trop tard. «Qu'est ce que ça a dans ses poches? » Cria t'il. La lueur de ses yeux ressemblait à une flamme verte comme il revenait en hâte pour tuer le Hobbit et récupérer son «trésor". Bilbon vit juste à temps le péril où il était, il s'enfuit à l'aveuglette dans la galerie qui l'éloignait de l'eau, et sa chance le

sauva une fois de plus. Car, dans sa course, il mit la main dans sa poche et l'anneau se glissa doucement à son doigt. Ce fut ainsi que Gollum passa près de lui sans le voir et poursuivit son chemin pour garder l'issue, de peur que le «voleur» ne s'échappât. Bilbon le suivit avec précaution, tandis qu'il allait, jurant et se parlant à lui-même de son «trésor», et, à ses propos, Bilbon finit par deviner la vérité, et l'espoir lui vint dans les ténèbres: il avait lui-même trouvé l'anneau merveilleux et une chance d'échapper aux Orques et à Gollum.

Ils finirent par s'arrêter devant une ouverture invisible qui menait aux portes inférieures des mines sur le versant oriental des montagnes. Là, Gollum s'accroupit, aux abois, flairant et écoutant, et Bilbon fut tenté de le tuer avec son épée. Mais la pitié le retint et, s'il garda croyait-il. Il ne montra qu'à Frodon le récit de son voyage, qu'il était en train d'écrire.

Il suspendit son épée, Dard, au-dessus de sa cheminée et il prêta à un musée (la Maison des Mathoms de Grand'Cave) sa cotte de merveilleuses mailles, cadeau des Nains prélevé sur le trésor du Dragon. Mais il garda dans un tiroir à Cul-de-sac le vieux manteau et le capuchon qu'il avait porté dans ses voyages. Quant à l'anneau, il demeura dans sa poche, attaché à une belle chaînette.

II rentra chez lui à Cul-de-Sac le 22 juin, dans sa cinquante-deuxième année (DC 1342), et rien de bien notable ne se produisit dans la Comté jusqu'au moment ou. M. Sacquet commença les préparatifs en vue de son cent-onzième anniversaire (DC 1401) C'est à ce point que commence l'histoire.

NOTE SUR LES ARCHIVES DE LA COMTÉ

A la fin du Tiers Age, le rôle joué par les Hobbits dans les grands événements qui conduisirent à l'inclusion de la Comté dans le Royaume Réuni éveilla chez eux une curiosité plus étendue pour leur propre histoire, et bon nombre de leurs traditions, jusqu'alors surtout orales, furent rassemblées et consignées par écrit. Les plus grandes familles s'intéressèrent aussi aux événements du Royaume en général, et nombre de leurs membres étudièrent ses histoires. Et légendes anciennes. Vers la fin du Quatrième Age, on trouvait déjà dans la Comté plusieurs bibliothèques contenant de nombreux livres d'histoire et archives.

Les plus importantes de ces collections étaient sans doute celles des Tours d'Endessous aux Grands Smials, et à Château-Brande. Le présent récit de la fin du Tiers Age est tiré en majeure partie du Livre Rouge de la Marche de l'Ouest. Cette principale source pour l'histoire de la Guerre de l'Anneau tire son nom du fait qu'elle fut longtemps conservée aux Tours d'Endessous, résidence des Belenfant, gardiens de la Marche de l'Ouest. C'était à l'origine le journal personnel de Bilbon, qu'il emporta avec lui à Fondcombe. Frodon le rapporta dans la Comté en même temps que de nombreuses feuilles de notes volantes, et au cours de DC 1420-21, il en remplit presque entièrement les pages de son récit de la guerre. Mais, annexés à ce fond et conservés avec lui, probablement dans un seul étui rouge, se trouvaient trois gros volumes, reliés de cuir rouge, que Bilbon lui donna en cadeau d'adieu. A ces quatre volumes en fut ajouté, dans la Marche de l'Ouest, un cinquième contenant des commentaires, des généalogies et divers autres éléments au sujet des membres hobbits de la Communauté.

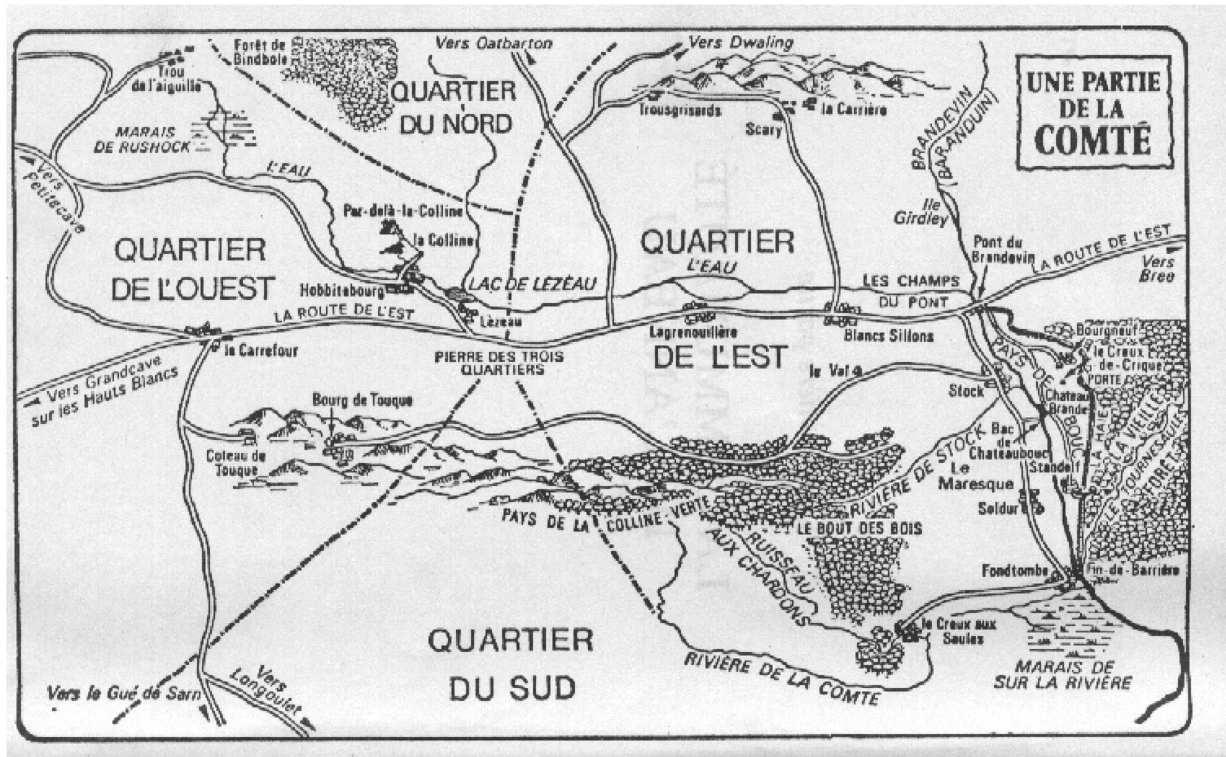
Le Livre Rouge original n'a pas été conservé, mais de nombreuses copies en furent faites, particulièrement en ce qui concerne le premier volume, à l'usage des descendants des enfants de Maître Samsagace. La plus importante a toutefois une histoire différente. Elle fut conservée aux Grands Smials, mais elle avait été écrite en Gondor, sans doute à la demande de l'arrière-petit-fils de Peregrïn, et complétée en DC 1592 (FA 172) Son scribe du sud y ajouta la note suivante: «Findigal, écrivain du roi, termina cet ouvrage en IV 172. C'est une copie exacte dans tous les détails du Livre du Thain de Minas Tirith. Celui ci était une copie, faite sur l'ordre du roi Élasser, du Livre Rouge de Periannath, et elle lui fut apportée par le Thain Peregrïn quand il se retira en Gondor en IV 64»

Le Livre du Thain fut ainsi la première copie faite du Livre Rouge, et il contenait un grand nombre de choses qui furent par la suite omises ou perdues. A Minas Tirith, il reçut de nombreuses annotations et citations en langues elfiques, et il y fut ajouté une version abrégée des parties de l'Histoire d'Aragorn et d'Arwen qui restent en dehors du récit de la guerre. L'histoire entière est réputée avoir été écrite par Barahir, petit-fils de l'intendant Faramir, quelque temps après la mort du roi. Mais l'importance principale

de la copie de Findagil est que seule elle contient la totalité des traductions de l'elfique faites par Bilbon. On a constaté que ces trois volumes formaient une oeuvre de grand talent et de grande érudition pour laquelle, de 1403 à 1418, il s'était servi de toutes les sources, tant orales qu'écrites dont il pouvait disposer à Fondcombe. Mais comme Frodon y eut peu recours étant donné qu'elles concernent presque exclusivement les Jours des Anciens, on n'en dira pas davantage ici.

Meriadoc et Peregrïn étant devenus les chefs de leurs grandes familles et ayant en même temps conservé leurs relations avec le Rohan et le Gondor, les bibliothèques de Châteaubouc et de Bourg-de-Touque contenaient beaucoup de choses qui ne paraissent pas dans le Livre Rouge, A Château-Brande, il y avait de nombreux ouvrages traitant de l'Eriador et de l'histoire de Rohan. Certains furent composés ou commencés par Meriadoc en personne, bien que dans la Comté on se souvînt surtout de lui pour son Herbier de la Comté et pour son Compte des Années, dans lequel il étudiait les rapports entre les calendriers de la Comté et de Bree et ceux de Fondcombe, de Gondor et de Rohan. Il écrivit aussi un court traité des Anciens Mots et Noms dans la Comté où il montrait un intérêt particulier à découvrir la parenté avec le langage des Rohirrim de «mots de la Comté», tels que mathom et d'anciens éléments dans les noms de lieux.

Aux Grands Smials, les livres présentaient moins d'intérêt pour les gens de la Comté, bien qu'ils eussent davantage d'importance pour l'histoire plus générale. Aucun d'eux n'était de la main de Peregrïn, mais lui et ses successeurs réunirent de nombreux manuscrits écrits par les scribes de Gondor: principalement des copies ou des résumés des histoires et légendes relatives à Élendil et à ses héritiers. Ce n'est qu'ici dans la Comté que l'on pouvait trouver d'amples matériaux pour l'histoire de Nümenor et de l'élévation de Sauron. Ce fut sans doute aux Grands Smials que l'Histoire des Années fut composée, à partir des matériaux rassemblés par Meriadoc. Bien que les dates données soient souvent conjecturales, surtout pour le Deuxième Age, elles méritent attention. Il est probable que Meriadoc obtint de l'aide et des informations de Fondcombe, où il se rendit à plusieurs reprises. Là, bien qu'Elrond fût mort, ses fils demeurèrent longtemps, ainsi que certains des Hauts Elfes. On dit que Celeborn alla y résider après la mort de Galadriel, mais il n'y a aucun document sur le jour où il chercha enfin les Havres Gris et où, avec lui, s'en fut le dernier témoin des Jours des Anciens en Terre du Milieu.


UNE PARTIE
DE LA
COMTÉ
Forêt de Bindbole
Vers Oatbarton
Vers Dwaling
Trou de l'aiguille
QUARTIER DU NORD
Trousgrisards
la Carrière
Scary
MARAIS DE RUSHOCK
BRANDEVIN (BARANDUIN)
L'EAU
Vers Petitecave
Ile Girdley
Par-delà-la-Colline
la Colline
QUARTIER DE L'OUEST
QUARTIER DE L'EST
L'EAU
Pont du Brandevin
LA ROUTE DE L'EST
Vers Bree
Hobbitebourg
LAC DE LEZÉAU
LES CHAMPS DU PONT
LA ROUTE DE L'EST
Lezeau
Lagrenouillère
Blancs Sillons
Bourgneuf
le Carrefour
PIERRE DES TROIS QUARTIERS
le Val
Vers Grandcave sur les Hauts Blancs
Stock
PAYS DE BOUC
Bourg de Touque
Chateau Brande
Bac de Chateaubouc
Coteau de Touque
RIVIÈRE DE STOCK
Le Maresque
Standelf
Soldur
PAYS DE LA COLLINE VERTE
LE BOUT DES BOIS
RUISSEAU AUX CHARDONS
Fondtombe
Fin-de-Barrière
le Creux aux Saules
QUARTIER DU SUD
MARAIS DE SUR LA RIVIÈRE
RIVIÈRE DE LA COMTE
Vers le Gué de Sarn
Vers Longoulet

Livre I

Le seigneur des anneaux

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre I

CHAPITRE PREMIER

UNE RÉCEPTION DEPUIS LONGTEMPS ATTENDUE



CHAPITRE PREMIER
UNE RÉCEPTION
DEPUIS LONGTEMPS ATTENDUE

Quand M. Bilbon Sacquet, de Cul-de-sac, annonça qu'il donnerait à l'occasion de son undécante-unième anniversaire une réception d'une magnificence particulière, une grande excitation régna dans Hobbitebourg, et toute la ville en parla.

Bilbon était en même temps très riche et très particulier, et il avait fait l'étonnement de la Comté pendant soixante ans, c'est-à-dire depuis sa remarquable disparition et son retour inattendu. Les richesses qu'il avait rapportées de ses voyages étaient devenus une légende locale, et l'on croyait communément, en dépit des assurances des anciens, que la Colline de Cul-de-sac était creusée de galeries bourrées de trésors. Et si cela n'eût pas suffi à assurer sa renommée, sa vigueur prolongée aurait encore fait l'admiration de tous. Le temps s'écoulait, mais il semblait n'avoir aucune prise sur M. Sacquet. A quatre-vingt-dix ans, il était tout semblable à ce qu'il était à cinquante. A quatre-vingt-dix neuf ans, on commença à le qualifier de bien conservé, mais inchangé aurait été plus près de la vérité. D'aucuns hochaient la tête, pensant que c'était trop d'une bonne chose, il paraissait injuste que quelqu'un pût jouir (visiblement) d'une jeunesse perpétuelle en même temps que (suivant l'opinion commune) d'une opulence inépuisable.

- Cela aura sa contrepartie, disait-on. Ce n'est pas naturel, et il en viendra certainement des ennuis!

Mais jusque là aucun ennui n'était venu, et comme M. Sacquet était généreux de son argent, la plupart des gens lui pardonnaient volontiers ses singularités et sa bonne fortune. Il était en relations de visite avec ses parents (hormis, naturellement, les Sacquet de Besace) et il avait de nombreux admirateurs fervents parmi les Hobbits des familles pauvres et peu importantes. Mais il n'eut pas d'amis intimes jusqu'au moment où certains de ses jeunes cousins commencèrent à prendre de l'âge.

L'aîné de ceux-ci et le favori de Bilbon était le jeune Frodon Sacquet. A quatre-vingt-dix-neuf ans, Bilbon l'adopta comme héritier, il l'amena vivre à Cul-de-sac, et les espérances des Sacquet de Besace furent définitivement anéanties. Bilbon et Frodon se trouvaient avoir le même anniversaire: le 22 septembre. «Tu ferais mieux de venir habiter ici, Frodon, mon gars, dit un jour Bilbon, nous pourrons ainsi célébrer confortablement notre anniversaire ensemble» A cette époque, Frodon était encore dans ses années intermédiaires, comme les Hobbits appelaient les années d'irresponsabilité qui s'étendaient entre l'enfance et la majorité à trente-trois ans.

Douze autres années s'écoulèrent. Tous les ans, les Sacquet avaient donné des réceptions d'anniversaire pleines d'entrain à Cul-de-sac, mais à présent il était entendu que quelque chose de tout à fait exceptionnel se préparait pour cet automne. Bilbon allait avoir un décante-un ans, 111, chiffre plutôt curieux et âge très respectable pour un Hobbit (le Vieux Touque lui-même n'avait atteint que 130 ans) et Frodon allait en avoir trente-trois, 33, chiffre important: la date de sa majorité.

On commença à jaser à Hobbitebourg et à Lèzeau, et la rumeur de l'événement attendu courut partout dans la Comté. L'histoire et le personnage de M. Bilbon Sacquet firent une fois de plus le principal sujet de conversation, et les gens âgés virent soudain leurs souvenirs très bienvenus.

Personne n'eut d'auditoire plus attentif que le vieux Ham Gamegie, communément appelé l'Ancien. Il pérorait au Buisson de Lierre, une petite auberge de la route de Lèzeau, et il parlait avec quelque autorité, car il avait entretenu le jardin de Cul-de-sac durant quarante ans, et avant cela il avait déjà aidé le vieux Trogon dans le même office. Maintenant que lui-même, devenu vieux, avait les articulations ankylosées, le travail était principalement effectué par son plus jeune fils, Sam Gamegie. Tant le père que le fils étaient en relations très amicales avec Bilbon et Frodon. Ils habitaient sur la Colline même, au n°3 du Chemin des Trous-du-Talus juste sous Cul-de-Sac.

«C'est un aimable gentil hobbit à la parole affable que M. Bilbon, comme je l'ai toujours dit», déclarait l'Ancien. Ce qui était l'exacte vérité: car Bilbon se montrait très poli à son égard, l'appelant «Maître Hamfast» et le consultant constamment sur la pousse des légumes en matière de «racines», et en particulier de pommes de terre, tout le voisinage (lui-même compris) le considérait comme l'autorité maîtresse.

- Mais qu'en est-il de ce Frodon qui vit avec lui? Demanda le Vieux Chénier de Lèzeau. Il s'appelle Sacquet, mais il est plus qu'à moitié un Brandebouc, à ce qu'on dit. Je ne comprends pas

pourquoi un Sacquet de Hobbitebourg irait chercher femme là-bas dans le Pays de Bouc, où les gens sont si bizarres.

- Et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils le soient, intervint Papa Bipied (voisin immédiat de l'Ancien), vu qu'ils habitent du mauvais côté du Brandevin et tout contre la Vieille Forêt. C'est un sombre et mauvais endroit, si la moitié de ce qu'on rapporte est vrai.

- Tu as raison, Papa! dit l'ancien. Non que les Brandebouc du Pays de Bouc vivent dans la Vieille Forêt, Mais c'est une drôle de lignée, apparemment. Ils batifolent toujours en bateau sur cette grande rivière et ce n'est pas naturel, ça. Ce n'est pas étonnant qu'il en soit sorti des ennuis, que je dis. Mais quoi qu'il en soit, M. Frodon est un jeune Hobbit aussi gentil qu'on pourrait le souhaiter. Il ressemble beaucoup à M. Bilbon, et pas seulement de traits. Son père était un Sacquet après tout. Et c'était un respectable Hobbit très comme il faut que M. Drogon Sacquet, il n'y a jamais eu grand chose à dire de lui jusqu'au jour où il s'est noyé.

- Noyé? Cirent plusieurs voix.

On avait déjà entendu cela et d'autres rumeurs plus sombres, bien sûr, mais les Hobbits ont une passion pour l'histoire des familles, et on était prêt à l'entendre raconter de nouveau.

- Eh! bien, c'est ce qu'on dit, répondit l'Ancien. Voyez-vous

M. Drogon, il avait épousé la pauvre Mlle Primula Brandebouc. Elle était la cousine germaine de notre M. Bilbon du côté maternel (sa mère étant la plus jeune des filles du Vieux Touque), et M. Drogon était son cousin issu de germain. Ainsi M. Frodon est en même temps son cousin germain et son cousin issu de germain, son oncle à la mode de Bretagne des deux côtés, comme on dit, si vous me suivez. Et M. Drogon était en séjour à Château-brande chez son beau-père, le vieux Maître Gorbadoc, comme il le faisait souvent après son mariage (car il était assez porté sur la boustifaille, et le vieux Gorbadoc tenait une bonne et généreuse table), et il était allé canoter sur le Brandevin, et lui et sa femme se sont noyés, alors que M. Frodon était encore un enfant et tout.

- J'ai entendu dire qu'ils étaient allés sur l'eau après le dîner au clair de lune, dit le Vieux Chénier, et que c'était le poids de Drogon qui avait fait couler la barque.

- Et moi j'ai entendu dire qu'elle l'avait poussé dedans et qu'il l'avait entraînée avec lui, dit Rouquin, le meunier de Hobbitebourg.

- Tu ne devrais pas écouter tout ce que t'entends, Rouquin, dit l'Ancien, qui n'aimait pas beaucoup le meunier. il n'y a pas besoin de parler de poussée ou de tirage. Les bateaux, c'est déjà assez ficelle pour ceux qui restent assis tranquilles sans aller chercher plus loin la cause des ennuis. En tout cas: y avait ce M. Frodon resté orphelin et échoué, comme qui dirait, parmi ces bizarres gens du Pays de Bouc, élevé en tout cas à Château-brande. Une vraie lapinière, de tous points de vue. Le vieux Maître Gorbadoc n'avait jamais moins de deux centaines de parents chez lui. M. Bilbon n'a jamais fait meilleure action qu'en ramenant le gamin vivre parmi des gens normaux.

- Mais j'ai dans l'idée que ç'a été un coup dur pour ces Sacquet de Besace. Ils pensaient qu'ils allaient avoir Cul-de-sac, la fois où il était parti et où on l'avait cru mort. Et le voilà qui revient et les renvoie, et il continue à vivre, à vivre, sans jamais paraître d'un jour plus vieux, Dieu le bénisse! Et tout d'un coup il sort un héritier et il fait proprement établir tous les papiers. Les Sacquet de Besace ne verront jamais l'intérieur de Cul-de-sac, à présent ou il faut l'espérer.

- Y a un gentil petit magot serré là-haut, que j'ai entendu raconter, dit un étranger, venu pour affaires de Grand'Cave dans le Quartier Ouest. Tout le haut de votre colline est truffé de galeries remplies de coffres d'or et d'argent, et de joyaux, d'après ce qu'on m'a dit.

- Eh! Bien, vous en avez entendu plus que je ne pourrais garantir, répondit l'Ancien. Je ne sais rien de joyaux. M. Bilbon ne regarde pas à l'argent, et il ne paraît pas en manquer, mais je n'ai pas connaissance du creusement de galeries. J'ai vu M. Bilbon quand il est revenu, il y a à peu près soixante ans, alors que j'étais gosse. Il n'y avait pas longtemps que j'étais en apprentissage chez le vieux Troglon (qu'était un cousin de papa), mais il m'a fait monter à Cul-de-sac pour l'aider à empêcher les gens de se balader partout et de tout piétiner dans le jardin pendant la vente. Et au milieu de tout ça, voilà M. Bilbon qui monte la colline avec un poney et des énormes sacs et deux coffres. Je ne doute pas qu'ils étaient remplis pour la plus grande part de trésors qu'il avait ramassés à l'étranger, où il y a des montagnes d'or, qu'on dit, mais il n'y avait pas de quoi remplir des galeries. En tout cas, mon gars Sam doit en savoir plus long là-dessus. Il est tout le temps fourré à Cul-de-Sac. Il est fou des histoires de l'ancien temps, et il écoute tous les récits de M. Bilbon. M. Bilbon lui a appris ses lettres sans malice, remarquez bien, et j'espère qu'il n'en sortira aucun mal.

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre I

CHAPITRE PREMIER

UNE RÉCEPTION DEPUIS LONGTEMPS ATTENDUE

«Des Elfes et des Dragons! que je lui dis. Mieux vaut pour toi et moi des choux et des pommes de terre. Ne va pas te mêler des affaires de ceux qui sont au-dessus de toi, ou tu vas aboutir à des ennuis trop gros pour toi, que je lui dis. Et je pourrais en dire autant à d'autres», ajouta t il, jetant un regard à l'étranger et au meunier.

Mais l'Ancien ne convainquit pas son auditoire. La légende des richesses de Bilbon était à présent trop fermement établie dans l'idée de la jeune génération de Hobbits.

- Ah! mais il est bien probable qu'il a ajouté à ce qu'il avait d'abord rapporté, argua le meunier, exprimant l'opinion commune. Il est souvent parti de chez lui. Et pensez à ces étrangers qui viennent le voir: des nains qui viennent la nuit et ce vieux magicien errant, Gandalf, et tout ça. Vous me direz ce que vous voudrez, l'Ancien, mais Cul-de-sac est un endroit bizarre et ses habitants sont bizarres.

- Et vous pourrez me dire ce que vous voudrez sur ce à quoi vous ne connaissez pas davantage qu'à la navigation, M. Rouquin, répliqua l'Ancien, détestant le meunier plus encore qu'à l'ordinaire. Si cela est être bizarre, eh bien on pourrait s'accommoder d'un peu plus de bizarrerie par ici. II y en a pas loin qui n'offriraient pas une pinte de bière à un ami, s'ils vivaient dans un trou aux murs d'or. Mais à Cul-de-sac on fait les choses convenablement. Notre Sam dit que tout le monde sera invité à la réception, et il y aura des cadeaux, notez, des cadeaux pour tous ce mois même où nous sommes.

Ce mois même était celui de septembre, et il était aussi beau qu'on pouvait le souhaiter. Un ou deux jours après, une rumeur (sans doute lancée par ce Sam si bien informé) se répandit, comme quoi il y aurait un feu d'artifice qui plus est, un feu d'artifice tel qu'on n'en avait plus vu dans la Comté depuis près d'un siècle, depuis la mort du Vieux Touque, en fait.

Des jours passèrent et Le Jour approchait. Un soir, un chariot d'aspect inhabituel transportant des paquets également d'aspect inhabituel traversa Hobbitebourg et gravit la Colline vers Cul-de-Sac. Les Hobbits saisis passèrent la tête par les portes éclairées pour regarder bouche bée. Le chariot était conduit par des étrangers, qui chantaient des chansons étranges: des nains à longue barbe et à profonds capuchons. Quelques-uns d'entre eux restèrent à Cul-de-Sac. A la fin de la seconde semaine de septembre, une charrette entra en plein jour par Lèzeau, venant de la direction du Pont de Brandevin. Un vieillard la conduisait seul. II portait un haut chapeau bleu à pointe, un long manteau gris et un cache-col argenté. Il avait une longue barbe blanche et des sourcils broussailleux qui ressortaient sous le bord de son chapeau. Des petits enfants hobbits coururent derrière la charrette à travers tout Hobbitebourg et jusqu'au haut de la colline. La charrette portait un chargement de pièces d'artifice, comme ils le devinaient justement. A la porte de devant de Bilbon, le vieillard commença à le décharger: il y avait de grands paquets de pièces d'artifice de toutes sortes et de toutes formes, dont chacun était marqué d'un grand G rouge et de la rune elfique

C'était la marque de Gandalf, naturellement, et le vieillard était Gandalf le Magicien, dont la renommée dans la Comté se fondait en premier lieu sur son habileté au maniement des feux, fumées et lumières. Son affaire principale était bien plus difficile et dangereuse, mais les gens de la Comté n'en connaissaient rien. Pour eux, il n'était qu'une des «attractions» de la Réception. De là l'excitation des petits Hobbits. «G comme Grand», criaient-ils, et le vieillard sourit. Ils le connaissaient de vue, bien qu'il ne parût qu'occasionnellement à Hobbitebourg et qu'il ne s'y arrêtera jamais longtemps, mais ni eux ni aucun des plus vieux de leurs aînés n'avaient vu un de ses spectacles de feux d'artifice, qui appartenaient maintenant à un passé légendaire.

Quand le vieillard eut achevé le déchargement, avec l'aide de quelques nains et de Bilbon, celui ci distribua quelques sous, mais pas un seul pétard, pas le moindre diablotin ne parut, à la déception des spectateurs.

- Sauvez-vous, maintenant! Dit Gandalf. Vous aurez tout ce qu'il faut le moment venu.

Puis il disparut à l'intérieur avec Bilbon, et la porte se referma. Les jeunes Hobbits restèrent un moment les yeux écarquillés en vain sur la porte, puis ils s'en furent, avec l'impression que le jour de la réception n'arriverait jamais.

A Cul-de-sac, Bilbon et Gandalf étaient assis à la fenêtre ouverte d'une petite chambre donnant à l'ouest sur le jardin. Cette fin d'après midi était claire et paisible. Les fleurs rutilaient, rouges et or: gueules de-loup et soleils, et des capucines qui grimpaient sur toutes les parois de gazon et débordaient au bord des fenêtres rondes.

- Que votre jardin est éclatant! Dit Gandalf.

- Oui, répondit Bilbon, je l'aime beaucoup, comme toute cette vieille Comté, mais je crois que j'ai besoin de vacances.

- Vous voulez donc poursuivre votre projet?

- Oui. J'ai pris ma décision il y a plusieurs mois, et je ne l'ai pas changée.

- Très bien. II est inutile de rien ajouter. Tenez-vous-en à votre plan à votre plan dans son entier, notez-le bien et j'espère que cela réussira au mieux, pour vous et pour nous tous.

- Je l'espère. En tout cas, je me propose de bien m'amuser jeudi et de faire ma petite farce.

- Qui rira, je me le demande, dit Gandalf avec un hochement de tête.

- On verra, dit Bilbon.

Le lendemain, d'autres charrettes et d'autres encore gravirent la Colline. Il aurait pu y avoir quelques murmures sur «le commerce local H, mais la même semaine commencèrent à se déverser de Cul de sac des commandes de toutes les sortes de fournitures, de denrées, de friandises que l'on pouvait se procurer à Hobbitebourg, à Lèzeau ou en tout autre endroit du voisinage. Les gens s'enthousiasmèrent, ils se mirent à cocher les jours sur le calendrier, et ils guettèrent avec avidité le facteur, dans l'espoir d'invitations.

Elles ne tardèrent pas à pleuvoir, la poste de Hobbitebourg fut embouteillée, celle de Lèzeau débordée, et il fallut faire appel à des facteurs auxiliaires. Ils montaient la Colline en un courant continu pour porter des centaines de variations polies sur le thème Merci, je viendrai certainement.

Une pancarte apparut à la grille de Cul-de-sac: ENTRÉE INTERDITE SAUF POUR AFFAIRE CONCERNANT LA RÉCEPTION. Même ceux qui prétendaient avoir à faire avec la réception étaient rarement admis à l'intérieur. Bilbon était très occupé à écrire des invitations, à pointer les réponses, à empaqueter des cadeaux et à faire certains préparatifs personnels et secrets. Depuis l'arrivée de Gandalf, il était devenu invisible.

En se réveillant un beau matin, les Hobbits trouvèrent le grand champ au sud de la porte de devant de Bilbon couvert de cordes et de montants destinés à dresser des tentes et des pavillons. Une entrée spéciale fut ouverte dans le talus menant à la route, et de larges marches et une grande porte blanche y furent construites. Les trois familles hobbites du Chemin des Trous-du-Talus, qui longeait le champ, y prirent un intense intérêt, et tout le monde les envia. Le Vieux Gamegie l'Ancien cessa même de prétendre travailler dans son jardin.

Les tentes commencèrent de s'élever. Il y avait un pavillon particulièrement grand, si vaste que l'arbre qui poussait dans le champ y était englobé et se dressait fièrement près d'une des extrémités, à la tête de la table principale. Des lanternes furent suspendues à toutes ses branches. Qui était plus prometteur encore (dans l'esprit d'un Hobbit): Une énorme cuisine en plein air fut érigée au coin nord du champ. Un contingent de cuisiniers vint de toutes les auberges et de tous les restaurants à des milles à la ronde compléter l'équipe des nains et autres curieuses gens cantonnés à Cul-de-Sac. L'excitation fut à son comble.

Puis le temps se couvrit. C'était le mercredi, veille de la Réception. L'inquiétude était intense. Puis l'aube du jeudi 22 septembre apparut pour de bon. Le soleil se leva, les nuages s'évanouirent, les drapeaux furent déployés, et la fête commença.

Bilbon Sacquet l'appelait réception, mais c'était en réalité tout une variété de distractions condensées en une. Pratiquement tout le voisinage était invité. Très peu de gens furent oubliés par accident, mais comme ils vinrent tout de même, l'oubli fut sans importance. De nombreuses personnes d'autres régions de la Comté avaient été aussi conviées, et il y en eut même d'au-delà des frontières. Bilbon reçut en personne les invités (et les ajouts) à la nouvelle porte blanche. II distribua des cadeaux à tous et au-delà cet au-delà représentant ceux qui ressortaient par-derrière et revenaient par la porte. Les Hobbits font des cadeaux à autrui à l'occasion de leur propre anniversaire. Pas des cadeaux coûteux en général, et pas avec la même prodigalité qu'en ce jour, mais ce n'était pas un mauvais système. En fait, à Hobbitebourg et à Lèzeau, chaque jour de l'année était l'anniversaire de quelqu'un, de sorte que tout Hobbit de cette région avait une bonne chance de recevoir au moins un cadeau une fois par semaine, au moins. Mais ils ne s'en lassaient jamais.

En cette occasion, les cadeaux étaient exceptionnellement beaux. Les jeunes Hobbits étaient tellement excités qu'ils oublièrent presque, un moment, la question du manger. II y avait des jouets dont ils n'avaient jamais vu d'exemple, tous magnifiques et certains manifestement magiques. Un grand nombre de ces jouets avaient été commandés un an auparavant, ils venaient d'aussi loin que la Montagne et le Val, et ils étaient d'authentique fabrication naine.

Quand tous les invités eurent été individuellement accueillis et eurent finalement passé la porte, il y eut des chants, des danses, de la musique, des jeux et, naturellement, à manger et à boire. Il y avait trois

repas formels: le déjeuner, le thé et le dîner (ou souper)Mais le déjeuner et le thé furent surtout marqués par le fait qu'à ce moment tous les invités étaient assis et mangeaient ensemble. Entre-temps, il y avait simplement des quantités de gens qui mangeaient et buvaient de façon continue de onze heures à six heures et demie, moment où commença le feu d'artifice.

Ce feu d'artifice était de Gandalf: il ne l'avait pas seulement apporté, mais combiné et fabriqué, et ce fut lui qui tira les effets spéciaux, les pièces montées, les vols de fusées. Mais il y eut aussi une généreuse distribution de pétards, de serpenteaux, de soleils, de torches, de chandelles de nains, de fontaines d'Elfes, d'aboyeurs, de gobelins et de coups de tonnerre. Tout cela était superbe. L'art de Gandalf se perfectionnait avec l'âge:

Des fusées ressemblaient à un vol d'oiseaux scintillants chantant avec de doux accents. Il y eut des arbres verts aux troncs de fumée sombre: leurs feuilles s'ouvrirent comme si tout un printemps se déployait en un instant, et leurs branches répandirent sur les Robbits étonnés des fleurs rayonnantes qui disparurent avec un doux parfum juste avant d'atteindre les visages levés. Des fontaines de papillons s'envolèrent en étincelant dans les arbres, des colonnes de feux colorés s'élevèrent pour se muer en aigles, en navires sous les voiles, en une phalange de cygnes volants, il y eut un orage rutilant et une averse de pluie jaune, une forêt de javelots d'argent jaillit soudain dans l'air avec un hurlement comme d'une armée en bataille et retomba dans l'eau avec le sifflement de cent serpents ardents. Et il y eut aussi une dernière surprise en l'honneur de Bilbon, et elle saisit à l'extrême tous les Hobbits, comme le voulait Gandalf. Les lumières s'éteignirent. Une grande fumée s'éleva. Elle prit la forme d'une montagne vue dans le lointain, et elle commença de rougeoyer en son sommet. Puis elle cracha des flammes vertes et écarlates. S'envola un dragon d'or rouge non pas grandeur nature, mais terriblement naturel d'aspect, il y eut un rugissement, et il survola par trois fois les têtes de la foule, en sifflant. Tous se jetèrent face contre terre. Le dragon passa comme un express, se retourna en un soubresaut et éclata au-dessus de Lèzeau en une explosion assourdissante.

«C'est le signal du souper! » Dit Bilbon. La douleur et l'alarme s'évanouirent d'un coup, et les Hobbits prostrés se relevèrent d'un bond. Il y eut un souper splendide pour tout le monde, hormis ceux qui étaient conviés au dîner de famille spécial. Celui ci se tint dans le grand pavillon à l'arbre. Les invitations étaient limitées à douze douzaines (chiffre que les Hobbits nomment aussi une grosse, encore que ce mot ne fût pas jugé convenir à des personnes), Et les invités étaient choisis parmi toutes les familles auxquelles Bilbon et Frodon étaient apparentés, avec l'addition de quelques amis personnels non parents (tels que Gandalf) Maints jeunes Hobbits étaient compris et étaient présents par autorisation paternelle, Car les Hobbits étaient coulants à l'égard de leurs enfants pour ce qui était de veillée tardive surtout quand il y avait une chance de repas gratuit. Élever de jeunes Hobbits nécessitait une ample provende.

Il y avait de nombreux Sacquet et Bophin, et aussi de nombreux Touques et Brandebouc, il y avait divers Fouille (parents de la grand-mère de Bilbon Sacquet) et divers Boulot (alliés de son grand-père Touque), et une sélection de Fouine, Bolger, Sanglebuc, Trougrisard, Bravet, Sonnecor et Fierpied. Certains n'étaient que de très lointains parents de Bilbon, et d'aucuns qui vivaient dans des coins retirés de la Comté n'étaient à peu près jamais venus à Hobbitebourg. Les Sacquet de Besace n'avaient pas été oubliés. Othon et sa femme Lobelia étaient présents. Ils n'aimaient pas Bilbon et détestaient Frodon, mais si magnifique était la carte d'invitation, écrire à l'encre d'or, qu'ils avaient trouvé impossible de refuser. Du reste, leur cousin Bilbon s'était spécialisé depuis bien des années dans la bonne chère, et sa table était hautement réputée.

Tous les cent quarante-quatre invités espéraient un agréable festin, encore qu'ils craignissent assez le discours d'après-dîner de leur hôte (élément inévitable)Il avait tendance à introduire des morceaux de ce qu'il appelait poésie, et parfois, après quelques verres, à faire des allusions aux aventures absurdes de son mystérieux voyage. Les invités ne furent pas déçus: ils eurent un très agréable festin, en fait un banquet qui avait toutes les qualités: riche, abondant, varié et prolongé. Les achats de nourriture tombèrent presque à zéro dans la région durant toute la semaine suivante, mais comme l'approvisionnement de Bilbon avait épuisé les stocks de la plupart des magasins, des caves et des entrepôts dans un rayon de plusieurs milles, cela n'eut pas grande importance.

Après le banquet (plus ou moins) vint le discours. Mais la plupart de la compagnie était à présent d'humeur tolérante, à ce stade délicieux où l'on «remplit les derniers coins», comme ils disaient. Les invités sirotaient leur boisson favorite en grignotant leurs friandises préférées, et leurs craintes étaient oubliées. Ils étaient prêts à écouter n'importe quoi et à applaudir à toute pause.

Mes chers Amis, dit Bilbon, se levant à sa place. «Silence! Silence! Silence! » Crièrent-ils, ne cessant de répéter ces mots en chœur sans paraître vouloir suivre leur propre injonction. Bilbon quitta sa

place et alla grimper sur une chaise sous l'arbre illuminé. La lumière des lanternes tombait sur son visage radieux, les boutons d'or brillaient sur son gilet de soie brodée. Tous pouvaient le voir là debout, agitant une main en l'air, tandis que l'autre était enfouie dans la poche de son pantalon.

Mes chers Sacquet et Bophin, reprit-il, et mes chers Touque et Brandebouc, Fouille, Boulot, Fouine, Sonnecor, Bolger, Sanglebuc, Bravet, Trougrisard et Fierpied. «ProudFEET (Proudfoot signifie Fierpied, c'est un nom, donc invariable, mais le pluriel de foot est feet.)! » Cria un vieux Hobbit du fond du pavillon. Il s'appelait Fierpied, bien entendu, et il méritait bien son nom: ses pieds étaient grands, exceptionnellement velus, et ils reposaient tous deux sur la table.

Fierpied, répéta Bilbon. Et aussi mes bons Sacquet de Besace, dont le retour enfin à Cul-de-sac est le bienvenu. Ce jour est celui de mon cent onzième anniversaire: j'ai undécante-un ans aujourd'hui ! «Hourra! Hourra! Bon anniversaire! » Cria t'on, et de marteler joyeusement les tables. Bilbon s'en tirait magnifiquement. C'était le genre de discours qu'on appréciait: clair et bref.

J'espère que vous vous amusez tous autant que moi. Acclamations assourdissantes. Cris de Oui (et de Non) Retentissement de trompettes et de cors, de pipeaux et de flûtes, et autres instruments de musique. II y avait là, comme il a été dit, de nombreux jeunes Hobbits. On avait tiré des centaines de diablotins musicaux. La plupart portaient la marque VAL, ce qui ne signifiait pas grand chose pour les Hobbits, mais tous s'accordèrent à déclarer que c'étaient de merveilleux diablotins. Ils contenaient des instruments, petits, mais d'une facture parfaite et d'une sonorité enchanteresse. De fait, dans un coin, certains des jeunes Touques et Brandebouc, supposant que l'oncle Bilbon en avait fini (puisqu'il avait clairement dit tout le nécessaire), formèrent alors un orchestre impromptu et entamèrent un joyeux air de danse. Le jeune M. Éverard Touque et Mlle Melilot Brandebouc grimpèrent sur une table et, clochettes à la main, se mirent à danser le saltarelle: Une jolie danse, mais assez vigoureuse.

Bilbon n'avait toutefois pas terminé. Saisissant le cor d'un garçon qui se trouvait près de lui, il donna trois puissants cornements. Le brouhaha s'apaisa. Je ne serai pas long, cria t'il. (Acclamations de toute l'assemblée.) Je vous ai tous rassemblés pour une certaine raison. (Quelque chose dans son ton fit impression. Il y eut presque le silence et un ou deux Touque dressèrent l'oreille.

Pour trois raisons, en vérité! Tout d'abord, pour vous dire que je vous aime tous immensément et qu'undécante-un ans sont un temps trop court à vivre, parmi de si excellents et si admirables Hobbits. (Formidable explosion d'approbation.)

Je ne connais pas la moitié d'entre vous à moitié autant que je le voudrais, et j'aime moins que la moitié d'entre vous à moitié aussi bien que vous le méritiez. (Il y eut çà et là quelques applaudissements, mais la plupart de l'assistance s'efforçait de démêler s'il s'agissait d'un compliment.)

En second lieu, pour célébrer mon anniversaire. (Nouvelles acclamations.) Je devrais dire: NOTRE anniversaire. Car c'est aussi, bien sûr, celui de mon héritier et neveu, Frodon. Il entre aujourd'hui dans sa majorité et dans son héritage. (Quelques applaudissements pour la forme de la part des ainés, et de bruyants cris de «Frodon ! Frodon ! Chic au vieux Frodon ! » De la part des plus jeunes. Les Sacquet de Besace se renfrognèrent, se demandant ce que signifiait «entrer dans son héritage»

Ensemble, nous comptons cent quarante-quatre ans. Votre nombre a été choisi, pour concorder avec ce total remarquable: Une Grosse, si vous me permettez cette expression. (Aucune acclamation. Cela était ridicule.

Maints invités, et particulièrement les Sacquet de Besace se sentirent insultés, dans leur certitude de n'être là que pour compléter le nombre requis, comme des marchandises dans un emballage. «Une Grosse, en vérité! Quelle expression vulgaire ! »

C'est aussi, s'il m'est permis de me rapporter à l'histoire ancienne, l'anniversaire de mon arrivée par tonneau à Esgaroth sur le Long Lac, Bien que le fait que ce fût mon anniversaire me fût sorti de la mémoire en cette occasion. Je n'avais alors que cinquante et un ans, et les jours de naissance ne paraissaient pas aussi importants. Le banquet fut splendide, toutefois, encore que je fusse affligé d'un fort rhume à ce moment, je m'en souviens, et je pouvais seulement dire «Merci beaucoup» Je le répète à présent plus correctement. Merci beaucoup d'être venus à ma petite réception. (Silence obstiné. Tous craignaient l'imminence d'une chanson ou de quelque poésie, et ils commençaient à en avoir assez. Pourquoi ne pouvait-il s'arrêter de parler et les laisser boire à sa santé? Mais Bilbon ne chanta ni ne déclama. Il observa une courte pause.

Troisièmement et pour finir, dit-il, je voudrais vous faire une ANNONCE. (II prononça ce dernier mot avec tant de force et de soudaineté que tous ceux qui le pouvaient encore se redressèrent.) J'ai le regret de vous annoncer quoique, je vous l'aie dit, undécante-un ans soit un temps bien insuffisant à passer parmi vous que ceci est la FIN. Je m'en vais. Je pars MAINTENANT ADIEU!

Il descendit de sa chaise et disparut. Il y eut un éclair aveuglant, et les invités cillèrent tous. Quand ils ouvrirent les yeux, Bilbon ne se voyait plus nulle part. Cent quarante-quatre Hobbits abasourdis se renversèrent sans voix dans leur chaise. Le vieil Odon Fierpied retira les pieds de la table et en frappa le sol. Puis il y eut un silence absolu jusqu'à ce que soudain, après plusieurs profondes inspirations, tous les Sacquet, Bophin, Touque, Brandebouc, Fouille, Boulot, Fouine, Bolger, Sanglebuc, Trougrisard, Bravet, Sonnecor et Fierpied se missent à parler en même temps.

Il fut généralement convenu que la plaisanterie était de très mauvais goût, et il fallut encore de la nourriture et de la boisson pour remettre les invités du choc et du désagrément. «Il est fou, je l'ai toujours dit», fut sans doute le commentaire le plus commun. Même les Touques (à quelques exceptions près) trouvèrent la conduite de Bilbon absurde. Pour le moment, la plupart considérèrent que sa disparition n'était rien d'autre qu'une farce ridicule.

Mais le vieux Rory Brandebouc n'en était pas aussi sûr. Ni l'âge ni un dîner énorme n'avaient obnubilé sa finesse d'esprit, et il dit à sa belle-fille Esmeralda : «Il y a un micmac là-dedans, ma chère! Je pense que ce fou de Sacquet est de nouveau parti. Quel vieux nigaud! Mais pourquoi s'en faire? Il n'a pas emporté la boustife. » Il cria d'une voix forte à Frodon de faire de nouveau passer le vin.

Frodon était la seule personne présente à n'avoir rien dit. Durant un moment, il était resté silencieux près de la chaise vide de Bilbon, négligeant toutes remarques et toutes questions. II s'était amusé de la farce, bien sûr, quoiqu'il fût au courant. Il avait eu peine à se retenir de rire de la surprise indignée des invités. Mais il se sentait en même temps profondément troublé: il se rendait soudain compte qu'il aimait tendrement le vieux Hobbit. La plupart des invités continuèrent à manger et à boire, tout en discutant des bizarreries passées et présentes de Bilbon Sacquet, mais les Sacquet de Besace étaient déjà partis, furieux. Frodon ne voulait plus rien avoir à faire avec la réception. Il ordonna de servir encore du vin, puis il se leva, vida en silence son propre verre à la santé de Bilbon et se glissa hors du pavillon.

Quant à Bilbon Sacquet, tandis même, qu'il faisait son discours, il n'avait cessé de tripoter l'anneau d'or dans sa poche: cet anneau magique sur lequel il avait gardé le secret durant tant d'années. En descendant de sa chaise, il le glissa à son doigt, et jamais plus aucun Hobbit de Hobbitebourg ne devait le revoir.

Il regagna son trou d'un pas alerte, et là, il se tint un moment à écouter, le sourire aux lèvres, le brouhaha en provenance du pavillon et les sons joyeux qui montaient des autres parties du champ. Puis il rentra chez lui. Il retira ses vêtements de fête, plia et enveloppa dans du papier mousseline son gilet de soie brodée, et il le rangea. Il revêtit ensuite rapidement de vieux habits négligés et se ceignit la taille d'une vieille ceinture de cuir. Il y accrocha une courte épée dans un fourreau de cuir bossué. D'un tiroir fermé à clef, qui répandait une odeur de naphtaline, il sortit un vieux manteau et un vieux capuchon. Ils y avaient été enfermés comme s'ils avaient une grande valeur, mais ils étaient tellement rapiécés et tachés par les intempéries que la couleur originale en était difficilement discernable: c'eût pu être un vert foncé. Ils étaient plutôt trop grands pour lui. II passa ensuite dans son bureau, où il tira d'un gros coffre-fort un paquet enveloppé dans une vieille toile et un manuscrit relié &n cuir, et aussi une grande et volumineuse enveloppe. Le livre et le paquet, il les fourra sur le dessus d'un lourd sac qui se trouvait là, déjà presque plein. II glissa dans l'enveloppe son anneau d'or et sa belle chaînette, puis il la cacheta et l'adressa à Frodon. II commença par la poser sur la cheminée, mais il se ravisa soudain et la mit dans sa poche. A ce moment, la porte s'ouvrit, et Gandalf entra vivement.

- Salut! Dit Bilbon. Je me demandais si vous viendriez.

- Je suis heureux de vous trouver visible, répondit le magicien, s'asseyant. Je voulais vous attraper et avoir avec vous un dernier petit entretien. Vous trouvez sans doute que tout a splendidement marché, et selon votre plan?

- Oui, dit Bilbon. Encore que cet éclair fût surprenant : il m'a saisi moi-même, sans parler des autres. Une petite addition de votre cru, je suppose?

- Oui. Vous avez eu la sagesse de garder le secret sur cet anneau durant toutes ces années, et il m'a paru nécessaire d'offrir quelque chose d'autre aux invités pour expliquer votre disparition soudaine.

- Et gâter ma farce. Vous êtes un vieux touche-à-tout quelque peu gênant, dit Bilbon, riant, mais vous devez avoir raison, comme toujours, je pense.

- Oui quand j'y ai matière. Mais je ne suis pas trop assuré sur toute cette affaire. Elle en est maintenant au point final. Vous avez fait votre farce, vous avez alarmé ou offensé la plupart de vos parents et fourni à toute la Comté de quoi parler pendant neuf jours ou plus probablement quatre-vingt-dix-neuf. Poursuivez-vous?

- Oui, sûrement. Je sens qu'il me faut des vacances, de très longues vacances, comme je vous l'ai déjà dit. Des vacances permanentes, sans doute: je ne pense pas que je reviendrai. En fait, ce n'est pas dans mes intentions, et j'ai pris toutes mes dispositions.

«Je suis vieux, Gandalf. Je ne le parais pas, mais je commence à le sentir au plus profond de mon être. Bien conservé! Grogna t'il. Mais je me sens tout maigre, détiré en quelque sorte, si vous voyez ce que je veux dire: Comme du beurre qu'on a gratté sur une trop grande tartine. Ça ne parait pas normal. J'ai besoin d'un changement, de quelque chose, quoi.

Gandalf le scruta avec curiosité

- Non, ça ne parait pas normal, dit-il pensivement. Non, je pense après tout que votre plan est probablement le meilleur.

- Eh bien, je suis décidé, en tout cas. Je veux revoir des montagnes, Gandalf des montagnes, Et puis trouver un endroit où je puisse me reposer. En paix et dans la tranquillité, sans un tas de parents qui fourrent leur nez partout et une procession de maudits visiteurs suspendus à ma sonnette. Peut-être trouverai-je un endroit où je pourrai finir mon livre. J'ai pensé à une bonne conclusion: et il vécut ainsi heureux jusqu'à la fin de ses jours.

Gandalf rit

- J'espère qu'il le fera. Mais personne ne lira ce livre, quelle qu'en soit la fin.

- Oh! , on le pourrait, plus tard. Frodon en a déjà lu un peu, au point où il en est. Vous garderez un œil sur Frodon, n'est ce pas?

- Oui, deux, aussi souvent que je pourrai en disposer.

-Il m'accompagnerait, bien sûr, si je le lui demandais. En fait, il me l'a proposé une fois, juste avant la réception. Mais il n'en a pas vraiment envie, pour le moment. Je veux revoir les pays sauvages avant de mourir et les montagnes, mais lui adore toujours la Comté, avec ses bois, ses temps et ses petites rivières. Il devrait être bien ici. Je lui laisse tout, naturellement, sauf quelques broutilles. J'espère qu'il sera heureux, une fois habitué à être à son compte. Il est temps pour lui d'être son propre maître, à présent.

- Tout? Dit Gandalf. L'anneau aussi? Vous en aviez convenu, vous vous le rappelez.
- Oui, euh, oui, je le suppose, balbutia Bilbon.
- Où est-il?
- Dans une enveloppe, si vous tenez à le savoir, dit Bilbon avec impatience. Là, sur la cheminée. Enfin, non! La voici, dans ma poche! (II marqua une hésitation.) N'est ce pas curieux, voyons? Se dit-il doucement à lui-même. Oui, après tout, pourquoi pas? Pourquoi ne resterait-il pas ici?

Gandalf scruta le visage de Bilbon, et il y avait une lueur dans ses yeux:

- Je crois que je le laisserais derrière, Bilbon, dit-il doucement. Vous ne voulez pas?
- Enfin... oui, et non. Maintenant que j'y suis, je n'aime pas du tout m'en séparer, je puis le dire. Et je ne vois vraiment pas pourquoi je le ferais. Pourquoi le voulez-vous? Demanda t'il, un curieux changement se fit dans sa voix. Le soupçon et l'ennui le rendaient acerbe. Vous êtes toujours à me tarabuster avec mon anneau, mais vous ne m'avez jamais embêté au sujet des autres choses que j'ai acquises dans mon voyage

- Non, mais il me fallait vous tarabuster, dit Gandalf. Je voulais connaître la vérité. C'était important. Les anneaux magiques sont... eh bien, magiques, et ils sont rares et curieux. J'avais un intérêt professionnel pour votre anneau, pourrait-on dire, et je l'ai toujours. J'aimerais savoir où il est, si vous allez de nouveau vagabonder. Je trouve aussi que vous l'avez eu tout à fait assez longtemps. Vous n'en aurez plus besoin, si je ne me trompe du tout au tout.

La figure de Bilbon s'empourpra, et une lueur de colère passa dan, ses yeux. Son bon visage se durcit:

- Pourquoi pas? s'écria t'il. Et en quoi cela vous regarde t'il, de toute façon, de savoir ce que je fais de mes propres affaires? Il est à moi. C'est moi qui l'ai trouvé. C'est à moi qu'il est échu.

- Oui, oui, dit Gandalf. Mais ce n'est pas la peine de vous mettre en colère pour ça.

- C'est de votre faute si je le suis, dit Bilbon. L'anneau est à moi je vous dis. A moi personnellement. Mon trésor, oui, mon trésor.

Le visage du magicien demeura grave et attentif, et seule une petite lueur vacillante dans ses yeux enfoncés montra qu'il était saisi, voire alarmé

- Il a déjà été appelé ainsi, dit-il, mais pas par vous.

- Eh bien, je le dis maintenant. Et pourquoi pas? Même si Gollun disait la même chose autrefois. L'anneau n'est plus à lui, mais à moi Et je le garderai, je le déclare.

Gandalf se leva. Il parla d'un ton sévère

-Ce serait stupide de votre part, Bilbon. Chaque mot que voit prononcez le montre clairement. L'anneau a une bien trop grande pris sur vous. Abandonnez-le! Et alors vous pourrez partir vous-même, libre.

- Je ferai ce que je voudrai et partirai comme il me plaira, dit Bilbon avec obstination.

- Allons, allons, mon cher Hobbit! Dit Gandalf. Durant toute votre longue vie, nous avons été amis, et vous me devez quelque chose. Voyons! Faites ce que vous avez promis: abandonnez-le!

- Enfin, si vous voulez vous-même mon anneau, dites-le! s'écria Bilbon. Mais vous ne l'aurez pas. Je ne donnerai pas mon trésor, je vous le déclare. _

Sa main s'égara sur la garde de sa petite épée. Les yeux de Gandalf lancèrent un éclair.

- Ça va bientôt être à mon tour de me mettre en colère, dit-il. Une seule répétition de cela suffira. Vous verrez alors Gandalf le Gris sans manteau.

Il fit un pas vers le Hobbit et il parut grandir, menaçant, son ombre emplit la petite pièce.

Bilbon recula jusqu'au mur, haletant, la main crispée sur sa poche. Ils restèrent un moment face à face, tandis que l'air de la pièce vibrait. Les yeux de Gandalf restaient abaissés sur le Hobbit. Lentement, les mains de celui ci se relâchèrent, et il se mit à trembler.

- Je ne sais pas ce qui vous a pris, Gandalf, dit-il. Vous n'avez jamais été ainsi. Qu'est ce que tout cela veut dire? L'anneau est à moi, non? Je l'ai trouvé, et Gollum m'aurait tué si je ne l'avais gardé. Je ne suis pas un voleur, quoi qu'il en ait dit.

- Je ne vous ai jamais traité de voleur, répliqua Gandalf. Et je n'en suis pas un non plus. Je ne cherche pas à vous dépouiller, mais à vous aider. Je voudrais que vous ayez confiance en moi, comme dans le passé.

Il se détourna, et l'ombre passa. Il parut se réduire de nouveau à un vieillard grisonnant, courbé et inquiet.

Bilbon se passa la main sur les yeux.

- Je regrette, dit-il. Mais j'ai eu une impression si bizarre! Et pourtant ce serait un soulagement d'un certain côté de ne plus avoir à m'en soucier. Il a pris une place tellement croissante dans mon esprit ces derniers temps. J'ai eu parfois l'impression que c'était un œil qui me regardait. Et je suis tout le temps à vouloir le mettre et disparaître, vous savez, ou à me demander s'il est en sécurité et à le sortir pour m'en assurer. J'ai essayé de le mettre sous clef, mais je me suis aperçu que je n'avais aucun repos s'il n'était dans ma poche. Je ne sais pas pourquoi. Et il semble que je ne puisse me décider.

- Alors, croyez-m'en, dit Gandalf. C'est tout décidé. Partez et laissez-le derrière vous. Cessez de le posséder. Donnez-le à Frodon, et je veillerai sur celui ci.

Bilbon resta un moment tendu et indécis. Bientôt, il soupira:

- Bon, dit-il avec effort, je le ferai» Puis il haussa les épaules avec un sourire assez triste. «Après tout, c'était là le but de toute cette réception, en vérité: distribuer des tas de cadeaux d'anniversaire et rendre en quelque sorte plus facile de le donner du même coup. Cela n'a rien facilité en fin de compte, mais ce serait pitié que de gâcher tous mes préparatifs. Cela gâterait complètement la plaisanterie.

-En fait, cela supprimerait la seule raison que j'aie vue en l'affaire, dit Gandalf.

-C'est bon, dit Bilbon, il ira à Frodon avec tout le reste (il respira profondément) Et maintenant il faut vraiment que je parte, sans quoi quelqu'un d'autre m'attrapera. J'ai fait mes adieux, et je ne pourrais supporter de tout recommencer.

Il ramassa son sac et se dirigea vers la porte.

-Vous avez toujours l'anneau dans votre poche, dit le magicien.

-Ah, c'est vrai! s'écria Bilbon. Et aussi mon testament et tous les autres documents. Vous feriez mieux de le prendre et de le donner pour moi. Ce sera plus sûr.

-Non, ne me donnez pas l'anneau, dit Gandalf. Mettez-le sur la cheminée. Il sera assez en sûreté là, jusqu'à ce que Frodon vienne. Je l'attendrai ici.

Bilbon sortit l'enveloppe, mais au moment de la poser à côté de la pendule, sa main eut un brusque mouvement de recul, et le paquet tomba à terre. Avant même qu'il eût pu le ramasser, le vieillard s'était baissé, l'avait saisi et l'avait mis à sa place. Un éclair de colère passa derechef sur le visage du Hobbit, mais il céda soudain à une expression de soulagement, accompagné d'un rire.

-Eh bien, voilà qui est fait! Dit-il. Et maintenant, je file!

Ils sortirent dans le vestibule. Bilbon choisit dans le porte-parapluies sa canne préférée, puis il siffla. Trois nains sortirent de pièces différentes où ils s'étaient affairés.

-Tout est-il prêt? demanda Bilbon. Tout est empaqueté et étiqueté?

-Tout, répondirent-ils.

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre I
CHAPITRE PREMIER
UNE RÉCEPTION DEPUIS LONGTEMPS ATTENDUE

-Eh bien, en route, alors!

Il franchit la porte d'entrée.

C'était une belle nuit, et le ciel noir était piqueté d'étoiles. Il leva la tête, humant l'air:

- Quelle chic chose! Quelle chic chose que de repartir, de repartir sur la route avec des nains! C'est ce après quoi j'ai soupiré depuis des années! Adieu! dit-il, regardant sa vieille maison et s'inclinant devant la porte. Adieu, Gandalf!

-Adieu, pour le moment, Bilbon. Prenez bien soin de vous! Vous êtes assez vieux, et peut-être assez sage.

-Prendre soin! Je ne m'en soucie pas. Ne vous en faites pas pour moi! Je suis plus heureux que jamais, et c'est beaucoup dire. Mais le moment est venu. Je suis entraîné enfin, ajouta t'il.

-Puis, à mi-voix, comme pour lui-même, il chanta doucement dans l'obscurité.

La route se poursuit sans fin.
Descendant de la porte où elle commença. Maintenant, loin en avant, la route s'étire.
Et je la dois suivre, si je le puis
La parcourant d'un pied avide,
Jusqu'à ce qu'elle rejoigne quelque voie plus grande Où se joignent maints chemins et maintes courses.
Et vers quel lieu, alors? Je ne saurais le dire.

-Il s'arrêta et resta un moment silencieux. Puis, sans ajouter un mot, il se détourna des lumières et des voix dans le champ et dans les tentes, et, suivi de ses trois compagnons, il passa dans son jardin et s'en fut en trottinant dans la longue allée descendante. En bas, il sauta par-dessus une encoche dans la haie et se lança dans les prés, passant dans la nuit comme un bruissement du vent dans l'herbe.

-Gandalf resta un moment à le suivre du regard dans les ténèbres.

-»Adieu, cher Bilbon, jusqu'à notre prochaine rencontre! » Dit-il doucement, et il repassa à l'intérieur.

-Frodon rentra peu après et le trouva assis dans l'obscurité, plongé dans ses pensées

-II est parti? Demanda t'il.

-Oui, répondit Gandalf, il est parti enfin.

-Je voudrais... Je veux dire que, jusqu'à ce soir, j'avais espéré que ce n'était qu'une farce, dit Frodon. Mais je savais au fond de mon cœur qu'il avait vraiment l'intention de partir. II avait toujours l'habitude de plaisanter sur les choses sérieuses. Je regrette de ne pas être revenu plutôt, juste pour le voir partir.

-Je crois vraiment qu'il préférait partir tranquillement en catimini à la fin, dit Gandalf. Ne soyez pas trop inquiet. Il se débrouillera très bien, maintenant. Il a laissé un paquet pour vous. Le voilà!

Frodon prit l'enveloppe sur la cheminée et y jeta un coup d'œil mais il ne l'ouvrit pas.

-Vous trouverez là-dedans son testament et tous les autres documents, je pense, dit le magicien. Vous êtes maintenant le maître de Cul-de-Sac. Et vous trouverez aussi, j'ai idée, un anneau d'or.

-L'anneau! s'écria Frodon. Il me l'a laissé? Je me demande pourquoi. Enfin, il peut-être utile.

-Il peut l'être comme il peut ne pas l'être, dit Gandalf. A votre place, je ne m'en servirais pas. Mais tenez-le secret et en sécurité! Et maintenant, je vais me coucher.

Maître de Cul-de-sac, Frodon sentit qu'il était de son pénible devoir de dire adieu aux invités. Des rumeurs d'événements étranges avaient alors envahi tout le champ. Mais Frodon déclara seulement que sans nul doute, tout serait éclairci le lendemain matin. Vers minuit, des voitures vinrent chercher les gens importants. Une à une, elles s'en furent, emplies de Hobbits repus mais insatisfaits. Des dispositions avaient été prises pour faire venir des jardiniers, lesquels emportèrent dans des brouettes ceux qui étaient demeurés là par inadvertance.

La nuit passa lentement. Le soleil se leva. Les Hobbits se levèrent assez tard. La matinée continua. Des gens vinrent et commencèrent (par ordre) à enlever les pavillons, et les cuillers, les couteaux, les bouteilles et les assiettes, et les lanternes, et les arbrisseaux fleuris dans leurs caisses, et les miettes et les papiers de diablotins, les sacs, les gants et les mouchoirs oubliés, et la nourriture non consommée (élément très restreint) Puis un certain nombre d'autres gens vinrent (sans ordre): Des Sacquet et des Bophin, des Bolger, des Touques, et d'autres convives qui habitaient ou séjournaient dans les environs. Vers midi, quand même les mieux nourris furent sur pied et ressortis, il y eut une grande affluence à Cul-de-sac, non invitée mais non pas inattendue.

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre I

CHAPITRE PREMIER

UNE RÉCEPTION DEPUIS LONGTEMPS ATTENDUE

Frodon se tenait sur le seuil de la porte, souriant, mais l'air assez fatigué et soucieux. Il accueillit tous les visiteurs, mais il n'avait guère plus à dire que précédemment. Sa réponse à toutes les questions était simplement la suivante

«M. Bilbon Sacquet est parti définitivement, pour autant que je sache»

II invita certains visiteurs à entrer, Bilbon ayant laissé pour eux des «messages»

A l'intérieur, dans le vestibule, était entassé un grand assortiment de paquets et de petits meubles. A chaque objet était attachée une étiquette. Il y en avait plusieurs de ce genre:

Pour Adelard Touque, pour son usage TRÈS PERSONNEL, de la part de Bilbon, sur un parapluie. Adelard en avait emporté un grand nombre non étiqueté.

Pour DORA SACQUET, *en souvenir dune* LONGUE *correspondance, avec l'affection de Bilbon,* sur une vaste corbeille à papiers. Dora était la sueur de Drogon et l'aînée des parentes survivantes de Bilbon et de Frodon, elle avait quatre-vingt-dix-neuf ans, et elle avait écrit des pages et des pages de bons conseils durant plus d'un demi-siècle.

Pour MILON FOUINE, *dans l'espoir que ceci lui sera utile, de la part de B.B.* sur une plume et un encrier d'or. Milon ne répondait jamais aux lettres.

A l'usage d'ANGELICA, *de la part D'oncle Bilbon*, sur un miroir rond convexe. C'était une jeune Sacquet, qui considérait trop manifestement son visage comme attrayant.

Pour la collection de HUGO SANGLEBUC, *de la part d'un contributeur*, sur une bibliothèque (vide) Hugo était un grand emprunteur de livres et en dessous de la moyenne pour ce qui était de les rendre.

Pour LOBELIA SACQUET DE BESACE, en CADEAU, sur un coffret de cuillers d'argent. Bilbon la soupçonnait d'avoir acquis une bonne part de ses cuillers, durant son absence au cours de son voyage précédent. Lobelia le savait fort bien. A son arrivée, un peu plus tard dans la journée, elle saisit aussitôt l'allusion, mais elle saisit aussi les cuillers.

C'est là seulement une petite sélection des cadeaux rassemblés. La résidence de Bilbon s'était un peu encombrée de toutes sortes de choses au cours de sa longue vie. Les trous de Hobbits y avaient tendance, et la coutume de donner tant de cadeaux d'anniversaire en était largement responsable. Non, bien sûr, que les cadeaux d'anniversaire fussent toujours neufs, deux ou trois *mathoms* dont l'usage était complètement oublié avaient fait le tour de toute la région, mais Bilbon avait généralement donné des cadeaux neufs et gardés ceux qu'il recevait. On dégageait un peu le vieux trou à présent.

Chacun des différents cadeaux d'adieu portait une étiquette, écrite de la main même de Bilbon, et plusieurs comportaient quelque allusion ou quelques farces. Mais, naturellement, la plupart des objets étaient donnés là où ils seraient utiles et les bienvenus. Les Hobbits les plus pauvres, et particulièrement ceux du Chemin des Trous-du-Talus, furent bien servis. Le Vieux Gamegie l'Ancien reçut deux sacs de pommes de terre, une bêche neuve, un gilet de laine et un flacon de liniment pour les jointures craquantes. Le Vieux Rory Brandebouc, en remerciement d'une grande hospitalité, eut une douzaine de bouteilles de Vieux Clos: un vin rouge corsé du quartier sud, maintenant tout à fait mûri, car il avait été mis en cave par le père de Bilbon. Rory pardonna entièrement à Bilbon, et déclara, dès la première bouteille bue, que c'était un type épatant.

Il restait de tout en abondance pour Frodon. Et, naturellement, tous les principaux trésors, ainsi que les livres, les tableaux et des meubles plus qu'en suffisance furent laissés en sa possession. II n'y avait toutefois aucune mention d'argent ni de joyaux: pas un sou ni une perle de verre ne lui furent donnés.

Frodon eut fort à faire cet après-midi là. Une fausse rumeur se répandit comme une tramée de poudre comme quoi tout le contenu de la maison était distribué gratis, et celle-ci ne tarda pas à être bourrée de gens qui n'avaient aucun motif d'y être, mais que l'on ne pouvait empêcher d'entrer. Des étiquettes furent arrachées et mélangées, et des disputes éclatèrent. Certains tentèrent de faire des trocs et des marchés dans le vestibule, et d'autres essayèrent de filer avec de menus objets qui ne leur étaient pas adressés ou avec toute chose qui semblait sans destination et sans surveillance. La route menant au portail était embouteillée de brouettes et de voitures à bras.

Au milieu de tout ce remue ménage, arrivèrent les Sacquet de Besace. Frodon s'était retiré un moment, laissant à son ami Merry (Abréviation du prénom Meriadoc, qui signifie en même temps «joyeux») Brandebouc le soin d'avoir l'œil sur tout. Quand Othon demanda avec force à voir Frodon, Merry s'inclina poliment.

- Il est indisposé, dit-il. Il se repose.

- Il se cache, vous voulez dire, s'écria Lobelia. En tout cas, nous voulons le voir, et nous en avons la ferme intention. Allez simplement le lui dire!

Merry les laissa un long moment dans le vestibule, et ils eurent le loisir de découvrir leur cadeau d'adieu: les cuillers. Leur humeur n'en fut pas améliorée. Finalement, ils furent introduits dans le bureau. Frodon y était assis à une table, avec une masse de papiers devant lui. Il paraissait indisposé de voir les Sacquet de Besace, en tout cas, et il se leva, tripotant quelque chose dans sa poche. Mais il parla tout à fait poliment.

Les Sacquet de Besace se montrèrent assez désagréables. Ils commencèrent par lui offrir de vils prix de rabais (comme entre amis) pour divers objets de valeur qui ne portaient pas d'étiquette. Quand Frodon répondit que seules les choses spécialement adressées par Bilbon étaient distribuées, ils déclarèrent que toute l'affaire était très louche.

- Il n'y a qu'une chose de claire pour moi, dit Othon: c'est que vous en sortez extrêmement à votre avantage. J'exige de voir le testament.

Sans l'adoption de Frodon, Othon aurait été l'héritier de Bilbon. Il lut soigneusement le testament et eut un reniflement de mépris. Le document était, malheureusement, tout à fait clair et correct (conformément aux coutumes juridiques des Hobbits, qui exigent entre autres choses sept signatures de témoins à l'encre rouge)

- Refaits encore! dit-il à sa femme. Et après avoir attendu soixante ans. Des cuillers? Fichaise !

Il fit claquer ses doigts sous le nez de Frodon et s'en fut en clopinant. Mais il était moins facile de se débarrasser de Lobelia. Un peu plus tard, Frodon, sortant du bureau pour voir comment allaient les choses, la trouva encore là en train d'examiner les coins et les recoins et de donner de petits coups aux parquets. Il la raccompagna avec fermeté jusqu'à la porte, après l'avoir débarrassée de plusieurs petits (mais assez précieux) objets, tombés d'une façon ou d'une autre dans son parapluie. Le visage de Lobelia montrait les affres de l'élaboration d'une remarque finale vraiment écrasante, mais tout ce qu'elle trouva à dire, se retournant sur le seuil, fut:

-Vous aurez à le regretter, mon jeune ami! Pourquoi n'êtes-vous pas parti également? Vous n'êtes pas d'ici, vous n'êtes pas un Sacquet... vous... vous êtes un Brandebouc !

-Tu as entendu cela, Merry? C'était une insulte, si tu veux, dit Frodon, fermant la porte derrière elle.

-C'était un compliment, répondit Merry Brandebouc, et donc, naturellement, faux.

-Puis ils firent le tour du trou et expulsèrent trois jeunes Hobbits (deux Bophin et un Bolger) qui creusaient des trous dans les murs d'une des caves. Frodon en vint aussi aux mains avec le jeune Fierpied (petit-fils du vieil Odon Fierpied) qui avait commencé une excavation dans la plus grande dépense, où il avait cru entendre un écho. La légende de l'or de Bilbon suscitait en même temps la curiosité et l'espoir, Car l'or légendaire (mystérieusement obtenu, sinon mal acquis) appartient, comme chacun sait, à qui le trouve sauf interruption de la recherche.

-Après être venu à bout de Sancho et l'avoir poussé dehors, Frodon se laissa tomber sur une chaise du vestibule.

Il est temps de fermer boutique, Merry, dit-il. Boucle la porte et rte l'ouvre plus à personne aujourd'hui, apporterait-on même un bélier.

-Puis il alla se remonter d'une tardive tasse de thé.

-A peine était-il assis que quelqu'un frappa doucement à la porte d'entrée.

«Encore Lobelia, probablement, se dit-il. Elle a dû trouver quelque chose de vraiment méchant, et elle sera revenue me le jeter à la figure. Ça peut attendre»

-Il continua de boire son thé. Les coups se renouvelèrent, beaucoup plus forts, mais il ne s'en soucia aucunement. Soudain, la tête du magicien apparut à la fenêtre.

-Si vous ne m'ouvrez pas, Frodon, je vais faire sauter votre porte jusqu'au fond de votre trou et au-delà à travers la Colline, dit-il.

-Mon cher Gandalf! Une seconde! S'écria Frodon, se précipitant hors de la pièce vers la porte. Entrez! Entrez! Je croyais que c'était Lobelia.

-Dans ce cas, je vous pardonne. Mais je l'ai vue, il y a quelque temps, conduisant un tonneau à poney en direction de Lèzeau avec une figure à faire cailler du lait frais.

-Elle m'a déjà presque figé moi-même. Franchement, j'ai failli essayer de l'anneau de Bilbon. Je n'avais qu'une envie, c'était de disparaître.

-Ne faites pas cela! dit Gandalf, s'asseyant. Prenez garde à cet anneau, Frodon. En fait, c'est en partie à ce sujet que je suis venu vous dire un dernier mot.

-Quoi donc?

-Que savez-vous déjà?

-Seulement ce que Bilbon m'en a dit. J'ai entendu son histoire: comment il l'avait trouvé et comment il s'en était servi, au cours de son voyage, je veux dire.

- Quelle histoire, je me demande, dit Gandalf.

- Oh, pas celle qu'il a racontée aux nains et qu'il a consignée dans son livre, dit Frodon. Il m'a dit l'histoire véritable quand je fus venu habiter ici. Il m'a dit que vous l'aviez harcelé jusqu'à ce qu'il vous l'ait racontée, et qu'autant valait donc que je la connaisse. «Pas de secrets entre nous, Frodon, me dit-il, mais ils ne doivent pas aller plus loin. Il est à moi, de toute façon. »

- Voilà qui est intéressant, dit Gandalf. Alors, qu'avez-vous pensé de tout cela?

- Si vous entendez l'invention au sujet d'un «cadeau», eh bien, j'ai trouvé l'histoire réelle beaucoup plus vraisemblable, et je n'ai pas compris pourquoi y avoir rien changé. Cela ressemblait très peu à Bilbon de le faire, de toute façon, et j'ai trouvé la chose plutôt curieuse.

- Moi aussi. Mais de curieuses choses peuvent arriver aux gens qui possèdent pareils trésors, s'ils s'en servent. Que ceci vous soit un avertissement d'être très prudent en ce qui concerne l'anneau ! Il peut avoir d'autres propriétés que de vous faire disparaître à volonté.

- Je ne comprends pas, dit Frodon.

- Ni moi non plus, répondit le magicien. Je viens seulement de commencer à m'interroger sur cet anneau, surtout depuis la nuit dernière. Il y a matière à s'inquiéter. Mais si vous m'en croyez, vous l'utiliserez très rarement, sinon pas du tout. Je vous demande au moins de ne vous en servir en aucune façon qui soit de nature à faire jaser ou à susciter des soupçons. Je vous le répète: gardez le en sécurité et gardez le secret!

- Vous êtes bien mystérieux! Que redoutez-vous?

- Je n'ai aucune certitude, je ne parlerai donc pas davantage. Peut-être pourrai-je vous dire quelque chose quand je reviendrai. Je pars tout de suite: ainsi c'est un au revoir pour le moment.

Il se leva.

- Tout de suite! S'écria Frodon. Je croyais que vous restiez encore au moins une semaine. Je comptais sur votre aide.

- Telle était mon intention, mais j'ai dû changer d'idée. Il se peut que je sois absent un bon moment, mais je reviendrai vous voir, aussitôt que je le pourrai. Attendez-moi pour quand vous me verrez! Je viendrai en catimini. Je ne reparaîtrai pas souvent ouvertement dans la Comté. Je m'aperçois que je suis devenu plutôt impopulaire. On dit que je suis un gêneur et un trublion. D'aucuns m'accusent positivement d'avoir fait disparaître Bilbon par enchantement, ou pis. Si vous voulez le savoir, on suppose qu'il y a eu complot entre vous et moi pour nous emparer de sa fortune.

-D'aucuns! S'exclama Frodon. Vous voulez dire Othon et Lobelia. Quelle abomination! Je leur donnerais Cul-de-sac et tout le reste, si seulement je pouvais ramener Bilbon et aller battre le pays avec lui. J'aime la Comté. Mais je commence à souhaiter en quelque sorte d'être parti aussi. Je me demande si je ne le reverrai jamais?

CHAPITRE DEUX
L'OMBRE DU PASSÉ

Les commentaires ne s'éteignirent pas en neuf jours, ni même en quatre-vingt-dix-neuf. La seconde disparition de M. Bilbon Sacquet fut discutée à Hobbitebourg et, en fait, dans toute la Comté durant un an et un jour, et on s'en souvint encore beaucoup plus longtemps. Elle devint un conte de coin du feu pour les jeunes Hobbits, et, en fin de compte, Sacquet le Fou, qui disparaissait avec fracas dans un éclair pour reparaître avec des sacs de joyaux et d'or, devint un personnage de légende favori qui continua de vivre bien après que tous les événements réels eurent été oubliés.

Mais entre-temps l'opinion générale dans le voisinage était que Bilbon, qui avait toujours été un peu timbré, avait fini par devenir complètement fou et s'était enfoui dans l'inconnu. Là, il avait sans nul doute chu dans un étang ou une rivière et avait trouvé une fin tragique, sinon prématurée. On en fit principalement grief à Gandalf.

«Si seulement ce sacré magicien veut bien laisser le jeune Frodon tranquille, peut-être celui ci s'assagira t il et développera t'il quelques bons sens de Hobbit», disait-on. Et selon toute apparence le magicien laissa effectivement Frodon tranquille, celui ci se rangea, mais le développement du bon sens de Hobbit ne fut guère perceptible. En fait, il commença aussitôt à poursuivre la réputation d'excentricité de Bilbon. II refusa de porter le deuil, et, l'année suivante, il donna une réception en l'honneur du cent-douzième anniversaire de son oncle, qu'il qualifia de Fête des 112 livres (Unité de poids) Mais ce n'était pas tout à fait exact, car il y eut vingt invités et plusieurs repas où il neigea de la nourriture et plut de la boisson, comme disent les Hobbits.

D'aucuns furent assez choqués, mais Frodon conserva l'habitude de célébrer la Fête de Bilbon, année après année, tant et si bien qu'on s'y accoutuma. Il ne pensait pas que Bilbon fût mort, disait-il. Et quand on lui demandait: «Où est-il, alors? », il se contentait de hausser les épaules.

Il vivait seul, comme Bilbon, mais il avait bon nombre d'amis, surtout parmi la jeune génération des Hobbits (descendants pour la plupart du Vieux Touque), qui, enfants, avaient aimé Bilbon et étaient souvent fourrés à Cul-de-Sac. Foulque Bophin et Fredegan Bolger étaient de ceux-ci, mais ses amis les plus intimes étaient Peregrïn Touque (généralement appelé Pippin (pomme de reinette) et Merry Brandebouc (son nom véritable était Meriadoc, mais on s'en souvenait rarement) Frodon parcourait la Comté à pied avec eux, il lui arrivait toutefois encore plus souvent de vagabonder seul, et il provoquait l'étonnement des gens raisonnables qui le voyaient parfois loin de chez lui, marchant dans les collines et les bois à la clarté des étoiles. Merry et Pippin le soupçonnaient de rendre parfois visite aux Elfes, comme le faisait Bilbon.

Avec le temps, on commença de remarquer que Frodon, lui aussi, présentait des signes de bonne «conservation» : d'extérieur, il gardait l'apparence d'un robuste et énergique Hobbit juste sorti de l'entredeux âges. «Il y en a qui ont toutes les veines ! » Disait-on, mais ce ne fut pas avant que Frodon approchât de l'âge plus rassi de cinquante ans que l'on commença à trouver la chose bizarre.

Frodon lui-même, après le premier choc, trouvait qu'être son propre maître et le (dénote le chef de clan) M. Sacquet de Cul-de-sac était assez agréable. Durant quelques années, il fut parfaitement heureux et il ne se soucia guère de l'avenir. Mais, à moitié à son insu, le regret de n'être pas parti avec Bilbon croissait régulièrement. Il s'aperçut qu'il pensait parfois, surtout en automne, aux terres sauvages, et d'étranges visions de montagnes qu'il n'avait jamais vues hantaient ses rêves. Il se mit à penser: «Peut-être franchirai-je moi-même la rivière un jour» A quoi l'autre moitié de son esprit répondait toujours: «Pas encore. »

Ainsi allèrent les choses jusqu'au moment où il frisa la cinquantaine. Son anniversaire approchait, et cinquante était un chiffre qui lui paraissait avoir quelque importance (ou augurer quelque chose) C'était en tout cas à cet âge que l'aventure était soudain advenue à Bilbon. Frodon commença de ressentir de l'agitation, et les vieux chemins lui paraissaient trop battus. Il regardait des cartes et se demandait ce qu'il y avait au-delà de leur bordure: celles qui étaient faites dans la Comté montraient surtout des espaces blancs à l'extérieur des frontières. II se mit à vagabonder de plus en plus loin et le plus souvent seul, et Merry et ses autres amis l'observaient avec inquiétude. On le voyait souvent marcher en parlant avec les voyageurs étrangers qui commençaient à cette époque d'apparaître dans la Comté.

CHAPITRE DEUX
L'OMBRE DU PASSÉ

Il y eut des rumeurs d'étranges choses qui se passaient dans le monde extérieur, et comme Gandalf n'avait pas encore reparu et n'avait pas envoyé de messages depuis plusieurs années, Frodon récoltait toutes les nouvelles qu'il pouvait avoir. On voyait maintenant des Elfes, qui se promenaient rarement dans la Comté, traverser le soir les bois en direction de l'ouest, Ils passaient et ne revenaient pas, mais ils quittaient la Terre du Milieu et ils ne se souciaient plus de ses problèmes. Il y avait toutefois des nains sur la route, en nombre inhabituel. L'ancienne route est-ouest traversait la Comté jusqu'à son extrémité aux Havres Gris. Et les nains l'avaient toujours empruntée pour se rendre à leurs mines des Montagnes Bleues. Les Hobbits trouvaient chez eux la source principale de nouvelles des terres lointaines, s'ils en voulaient: en règle générale, les nains parlaient peu, et les Hobbits n'en demandaient pas davantage. Mais à présent Frodon rencontrait souvent des nains de pays éloignés, qui cherchaient refuge dans l'ouest. Ils étaient inquiets, et certains d'entre eux parlaient à mi-voix de l'ennemi et du Pays de Mordor.

Ce nom, les Hobbits ne le connaissaient que par les légendes du ténébreux passé, comme une ombre à l'arrière plan de leur mémoire, mais il était sinistre et inquiétant. Il semblait que la puissance mauvaise de la Forêt Noire n'eût été chassée par le Conseil Blanc que pour reparaître avec davantage de vigueur dans les anciennes places fortes de Mordor. La Tour Noire avait été reconstruite, à ce qu'on disait. De là, la puissance s'étendait de tous côtés, au loin, à l'est et au sud, il y avait des guerres, et la peur croissait. Les orques se multipliaient de nouveau dans les montagnes. Les trolls se répandaient, non plus obtus, mais rusés et munis d'armes redoutables. Et on murmurait qu'il existait des créatures plus terribles que toutes les précédentes, mais elles n'avaient pas de nom.

De tout cela, peu de chose atteignait les oreilles du commun des Hobbits, naturellement. Mais même les plus sourds et les plus casaniers commençaient à entendre de curieuses histoires, et ceux que leurs affaires amenaient aux confins du pays voyaient d'étranges choses. La conversation au Dragon Vert de Lèzeau, un soir du printemps de la cinquantième année de Frodon, montrait que même au confortable cœur de la Comté des rumeurs s'étaient fait entendre, encore que la plupart des Hobbits continuassent de s'en moquer.

Sam Gamegie était assis dans un coin près du feu, en face de lui se trouvait Ted Rouquin, le fils du meunier, et divers autres campagnards hobbits écoutaient leur conversation.

- On entend de curieuses choses, ces temps ci, pour sûr, dit Sam.

- Ah, dit Ted, on les entend si on y prête l'oreille. Mais je peux entendre des contes de coin du feu et des légendes pour enfants à la maison, s'il me plaît.

-Sans doute, répliqua Sam, et je dois dire qu'il y a plus de vérité dans certains qu'on ne le pense. Qui a inventé ces histoires, de toute façon? Prenez les dragons, par exemple.

-Non, merci, dit Ted, riant avec les autres. Mais qu'en est-il de ces Hommes-arbres, ces géants, comme qui dirait? On raconte bien qu'on en ait vu un plus grand qu'un arbre là-bas au-delà des Landes du Nord, il n'y a pas très longtemps.

-Qui ça, on?

- Mon cousin Hal pour commencer. Il travaille pour M. Bophin à Par delà la colline, et il va dans le quartier nord pour la chasse. Il en a vu un.

- Il le dit peut-être. Ton Hal est tout le temps à dire qu'il a vu des choses, et peut-être en voit-il qui ne sont point là.

- Mais celui ci était aussi grand qu'un orme, et il marchait, il faisait plusieurs mètres à chaque enjambée, si c'était un pouce.

- Eh bien, je parie que ce n'était pas un pouce. Ce qu'il a vu, c'était probablement un orme.

- Mais celui-là marchait, que je vous dis, et il n'y a pas d'ormes sur les Landes du Nord.

- Dans ce cas, il n'a pas pu en voir, dit Ted.

Il y eut des rires et des applaudissements, l'auditoire semblait juger que Ted avait marqué un point.

- Tout de même, dit Sam, vous ne pouvez nier que d'autres que notre Halfast aient vu des gens bizarres traverser la Comté la traverser, notez bien: Il y en a d'autres qui sont retournés aux frontières. Les frontières n'ont jamais été aussi actives.

- Et j'ai entendu dire que des Elfes se déplacent vers l'ouest. Ils déclarent qu'ils vont aux havres, bien au-delà des Tours Blanches.

Sam agita vaguement le bras: ni lui ni personne d'entre eux ne savaient à quelle distance était la mer, après les vieilles tours au-delà des frontières occidentales de la Comté. Mais une ancienne tradition voulait que là-bas se trouvent les Havres Gris, d'où parfois les navires elfiques prenaient la mer pour ne jamais revenir.

- Ils naviguent, naviguent, naviguent sur la mer, ils s'en vont vers l'ouest et ils nous quittent, dit Sam, psalmodiant presque les mots et hochant la tête avec tristesse et solennité.

Mais Ted rit.

- Eh bien, cela n'a rien de nouveau, si l'on en croit les vieux contes. Et je ne vois pas ce que cela nous fait, à toi ou à moi. Qu'ils naviguent! Mais je suis bien certain que tu ne les as pas vus faire, ni personne d'autre dans la Comté.

- Enfin, je ne sais pas, dit Sam pensivement. (II croyait avoir vu une fois un Elfe dans les bois, et il espérait en voir d'autres un jour. De toutes les légendes qu'il avait entendues dans son jeune âge, des passages de contes et d'histoires à demi retenues au sujet des Elfes que connaissaient les Hobbits l'avaient toujours le plus profondément ému. Il y en a, même par ici, qui connaissent les Belles Gens et qui ont des nouvelles d'eux, dit-il. Il y a par exemple M. Sacquet, pour qui je travaille. Il m'a dit qu'ils naviguaient, et il en connaît un bout sur les Elfes. Et le vieux M. Bilbon en savait encore davantage: j'en ai eu des conversations avec lui quand j'étais gosse !

-Oh, ils sont tous les deux timbrés, dit Ted. Ou du moins le vieux Bilbon l'était, et Frodon le devient. Si c'est de là que tu prends tes renseignements, tu ne manqueras jamais de fariboles. Eh bien, les amis, je rentre chez moi. A votre bonne santé!

Il vida sa chope et sortit sans bruit.

Sam resta assis en silence et ne dit plus rien. Il avait ample matière à réflexion. Tout d'abord, il y avait beaucoup à faire dans le jardin de Cul-de-sac, et il y aurait une journée chargée le lendemain, si le temps se nettoyait. L'herbe poussait vite. Mais Sam avait autre chose en tête que le jardinage. Après un moment, il poussa un soupir, se leva et sortit.

On était au début d'avril, et le ciel se nettoyait à présent après une lourde pluie. Le soleil était couché, et un crépuscule pâle et froid se perdait tranquillement dans la nuit. Sam rentra à pied sous les premières étoiles à travers Hobbitebourg et le long de la colline, sifflant doucement et remuant ses pensées.

Ce fut juste sur ces entrefaites que Gandalf reparut après sa longue absence. Il était resté au loin durant trois ans après la réception. Puis il fit une brève visite à Frodon, et, après l'avoir bien observé, il était reparti. Pendant un ou deux ans après cela, il avait fait des apparitions assez fréquentes, surgissant à l'improviste après la tombée de la nuit et repartant sans prévenir avant le lever du soleil. II se refusait à parler de ses affaires et de ses voyages personnels, et il semblait surtout s'intéresser aux petites nouvelles de la santé et des faits et gestes de Frodon.

Et puis ses visites avaient soudain cessé. Il y avait plus de neuf ans que Frodon ne l'avait vu ou n'avait entendu parler de lui, et il avait commencé à penser que le magicien ne reviendrait plus et qu'il avait complètement cessé de s'intéresser aux Hobbits. Mais ce soir là, comme Sam rentrait chez lui et que le crépuscule s'évanouissait, vinrent les petits coups autrefois familiers à la fenêtre du bureau.

Frodon accueillit son vieil ami avec surprise et grande joie. Ils s'entre-regardèrent longuement.

- Tout va bien? Demanda Gandalf. Vous êtes toujours le même, Frodon!

- Vous aussi, répondit Frodon.

Mais il pensait en lui-même que Gandalf avait l'air plus vieux et usé par les soucis. Il le pressa de lui donner des nouvelles de lui-même et du vaste monde, ils furent bientôt plongés dans la conversation, et ils veillèrent fort avant dans la nuit.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, le magicien se tenait avec Frodon dans le bureau près de la fenêtre ouverte. Un feu clair brûlait dans l'âtre, mais le soleil était chaud et le vent venait du sud. Tout avait l'air nouveau, et le vert frais du printemps chatoyait dans les champs et au bout des branches.

Gandalf pensait à certain printemps de près de quatre-vingts ans auparavant, où Bilbon était parti en courant de Cul-de-sac, sans mouchoir. Ses cheveux étaient peut-être plus blancs qu'alors, sa barbe et ses sourcils peut-être plus longs, et son visage plus ridé par les soucis et la sagesse, mais ses yeux étaient plus brillants que jamais, et il fumait et lançait des ronds de fumée avec la même vigueur et le même plaisir.

II fumait maintenant en silence, car Frodon était assis immobile, plongé dans ses pensées. Même à la lumière du matin, il ressentait l'ombre ténébreuse des nouvelles que Gandalf lui avait apportées. Enfin, il rompit le silence.

- Hier soir, vous avez commencé à me dire d'étranges choses sur mon anneau, Gandalf, dit-il. Et puis vous vous êtes arrêté parce que, m'avez vous dit, mieux valait laisser ces choses là pour le plein jour.

Ne croyez-vous pas le moment venu d'achever? Vous dites que l'anneau est dangereux, beaucoup plus dangereux que je ne puis le croire. En quoi?

- De bien des façons, répondit le magicien. Il a une puissance bien plus grande que je n'aurais osé le rêver au début, une puissance telle qu'en fin de compte il asservirait totalement tout mortel qui en serait possesseur. C'est lui qui le posséderait.

En Eregion, il y a bien longtemps, étaient fabriqués de nombreux anneaux elfiques, des anneaux magiques comme vous les appelez, et ils étaient, bien sûr, de diverses sortes: plus ou moins puissants. Les moindres n'étaient que des essais dans cet art avant qu'il n'eût atteint sa maturité, et pour les Elfes orfèvres ce n'étaient que des babioles, néanmoins, à mon idée, dangereuses pour les mortels. Mais les Grands Anneaux, les Anneaux de Puissance, eux, étaient périlleux.

Un mortel qui conserve un des Grands Anneaux, Frodon, ne meurt point, mais il ne croît pas, ni n'obtient un supplément de vie, il continue simplement jusqu'à ce qu'enfin chaque minute lui devienne lassitude. Et s'il se sert souvent de l'Anneau pour se rendre invisible, il s'évanouit: il finit par devenir invisible en permanence, et il se promène dans le crépuscule sous l'œil du pouvoir ténébreux qui régit les Anneaux. Oui, tôt ou tard s'il est fort ou si ses intentions sont pures au début, mais jamais la force ou les bonnes intentions ne dureront tôt ou tard, le pouvoir ténébreux le dévorera.

- Que c'est terrifiant! Dit Frodon.

Il y eut de nouveau un long silence. On entendait, venant du jardin, le bruit que faisait Sam Gamegie en tondant la pelouse.

- Depuis quand savez-vous cela? Finit par demander Frodon. Et qu'en savait Bilbon?

-Bilbon n'en savait pas plus que ce qu'il vous a dit, je suis sûr, dit Gandalf. Il ne vous aurait certainement rien repassé qu'il aurait pensé être dangereux, même si je lui ai promis de veiller sur vous. Il trouvait l'anneau très beau, et très utile en cas de besoin, et si quelque chose n'allait pas ou était bizarre, c'était lui-même. Il disait que l'anneau prenait une place croissante dans son esprit», et il ne cessait de s'en inquiéter, mais il ne soupçonnait pas que l'anneau même en fût responsable. Bien qu'il eût découvert que l'objet nécessitait une surveillance, celui ci ne paraissait pas être toujours de la même dimension ou du même poids: il se rétrécissait ou se dilatait d'étrange façon, et il pouvait glisser soudain d'un doigt qu'il avait enserré étroitement.

- Oui, il m'en a prévenu dans sa dernière lettre, dit Frodon, aussi l'ai-je toujours gardé au bout de sa chaînette.

- C'est très sage, dit Gandalf. Mais pour ce qui est de la longueur de sa vie, Bilbon ne l'a jamais en aucune façon rattachée à l'anneau. Il s'en accordait tout le mérite, et il en était très fier. Mais il n'en devenait pas moins agité et inquiet. Maigre et détiré, disait-il. Signe que l'anneau commençait son assujettissement.

- Depuis quand savez-vous tout cela? Demanda de nouveau Frodon.

- Savoir? Dit Gandalf. J'ai su beaucoup de choses que seuls connaissent les Sages, Frodon. Mais si vous entendez la connaissance au sujet de cet anneau particulier, eh bien, je ne sais toujours pas, pourrait-on dire. Il y a une dernière épreuve à tenter. Mais je ne doute plus de mes hypothèses.

Quand ai-je commencé à les former? Dit-il d'un ton rêveur. Voyons, ce fut l'année où le Conseil Blanc chassa la puissance ténébreuse de la Forêt Noire, juste avant la Bataille des Cinq Armées, que Bilbon trouva son anneau. Une ombre tomba alors sur mon cœur, sans toutefois que je susse encore ce que je craignais. Je me demandais comment Gollum était venu en possession d'un Grand Anneau, comme ce l'était manifestement cela au moins était clair dès le début. Puis j'ai entendu l'étrange histoire de Bilbon, comme quoi il l'avait «gagné», et je ne pouvais le croire. Quand enfin j'ai pu tirer de lui la vérité, j'ai vu aussitôt qu'il avait voulu supprimer tout doute quant à la légitimité de ses prétentions sur l'anneau. Tout comme Gollum avec son «cadeau d'anniversaire» Ces mensonges étaient trop semblables pour ma tranquillité. L'anneau avait clairement un pouvoir maléfique qui agissait aussitôt sur qui le détenait. Ce fut là le premier véritable avertissement que j'eus de ce que tout n'était pas bien. Je répétai souvent à Bilbon qu'il valait mieux laisser pareils anneaux inemployés, mais il s'en formalisait, et il ne tarda pas à s'irriter. Il n'y avait pas grand chose à faire. Je ne pouvais le lui prendre sans déclencher un mal plus grand, et je n'en avais d'ailleurs aucun droit. Je ne pouvais qu'observer et attendre. J'aurais pu peut-être consulter Saroumane le Blanc, mais quelque chose me retenait.

- Qui est ce? Demanda Frodon. Je n'ai jamais entendu parler de lui.

-Cela se peut, répondit Gandalf. Il ne s'intéresse pas aux Hobbits. Oui, il est grand parmi les Sages. C'est le chef de mon ordre, et il est à la tête du Conseil. Son savoir est profond, mais son orgueil a crû

parallèlement, et il prend ombrage de toute ingérence. La tradition des Anneaux elfiques, grands et petits, est son domaine. II l'a longtemps étudiée, cherchant les secrets perdus de leur fabrication, mais quand les débats du Conseil portèrent sur les Anneaux, tout ce qu'il voulut bien nous révéler de ses connaissances s'opposait à mes craintes. Mes doutes furent donc mis en sommeil mais un sommeil inquiet. Je continuai d'observer et d'attendre.

«Et tout semblait aller bien pour Bilbon. Les années passaient et ne semblaient pas le toucher. II ne montrait pas de signes de l'âge. L'ombre m'envahit de nouveau. Mais je me disais: «Après tout, il est d'une famille de grande longévité du côté maternel. Il y a encore le temps. Attendons!

«Et j'attendis. Jusqu'à cette nuit où il quitta cette maison. Il dit et fit alors des choses qui m'emplirent d'une crainte qu'aucune parole de Saroumane ne put calmer. Je sus enfin que quelque chose de sombre et de mortel était à l'œuvre. Et j'ai passé la plupart des années suivantes à découvrir la vérité.

- Il n'y a pas eu de mal permanent, j'espère? Demanda anxieusement Frodon. Il s'en tirerait sans dommage à la fin, n'est ce pas? II pourra reposer en paix, je veux dire?

- Il s'est aussitôt senti mieux, dit Gandalf. Mais il n'est qu'une seule puissance au monde qui sache tout, des Anneaux et de leurs effets, et, à ma connaissance, il n'en est aucune au monde qui sache tous des Hobbits. Parmi les Sages, je suis le seul qui s'intéresse à la tradition hobbite : branche obscure de la connaissance, mais pleine de surprise. Ils peuvent être mous comme beurre et pourtant, parfois, aussi durs que de vieilles souches. Je croirais assez que certains résisteraient aux Anneaux bien plus longtemps que ne le croiraient la plupart des Sages. Je ne pense pas que vous ayez à vous tourmenter au sujet de Bilbon.

«Évidemment, il a possédé l'anneau de nombreuses années, et il s'en est servi, il pourrait donc falloir assez longtemps pour que disparaisse l'influence avant qu'il soit sans danger pour lui de le revoir, par exemple. Autrement, il pourrait continuer à vivre des années, tout à fait heureux: s'arrêter juste où il en était quand il s'en est séparé. Car il y a renoncé en fin de compte de son propre gré: c'est un point important. Non, je n'avais plus d'inquiétude pour ce cher Bilbon, une fois qu'il eut laissé partir l'objet. C'est à votre égard que je me sens une responsabilité.

«Dès le départ de Bilbon, et toujours depuis lors, je me suis profondément soucié de vous et de tous ces charmants, absurdes et impuissants Hobbits. Ce serait un coup douloureux pour le monde que la Puissance Ténébreuse étende sa domination sur la Comté, Si tous vos aimables, joyeux et stupides Bolger, Sonnecor, Bophin, Sanglebuc, et autres, sans compter les ridicules Sacquet, étaient réduits en esclavage.

Frodon frissonna

- Mais pourquoi cela nous arriverait-il? Demanda t'il. Et pourquoi voudrait-elle de pareils esclaves?

- A vrai dire, répondit Gandalf, je pense que jusqu'à présent, notez le bien, l'existence des Hobbits lui a complètement échappé. Vous devriez en être reconnaissants. Mais votre sécurité est passée. La Puissance n'a pas besoin de vous elle a bien des serviteurs plus utiles mais elle ne vous oubliera plus. Et les Hobbits misérables esclaves lui plairaient bien davantage que des Hobbits heureux et libres. La malignité et la vengeance sont des choses qui existent!

- La vengeance? Dit Frodon. Vengeance de quoi? Je ne comprends toujours pas ce que cela peut avoir à faire avec Bilbon et moi-même, et avec notre anneau.

- Ça a tout à faire avec cela, dit Gandalf. Vous ne connaissez pas encore le véritable péril, mais vous le connaîtrez. Je n'en étais pas sûr moi-même, la dernière fois que je suis venu ici, mais le moment est venu de parler. Donnez-moi l'anneau un moment.

Frodon le tira de la poche de sa culotte, où il était accroché à une chaînette suspendue à sa ceinture. Il le détacha et le tendit lentement au magicien. II parut soudain très lourd, comme si lui ou Frodon lui-même répugnait à laisser Gandalf le toucher.

Gandalf l'éleva. Il parut être d'or pur et massif.

- Y voyez-vous quelque inscription? Demanda le magicien.

- Non, répondit Frodon. II n'y en a aucune. L'anneau est tout uni, et il ne montre jamais une égratignure ni aucun signe d'usure.

- Eh bien, regardez!

A l'étonnement et au désarroi de Frodon, le magicien jeta soudain l'anneau au milieu d'un endroit embrasé du feu. Frodon poussa un cri et voulut saisir les pincettes, mais Gandalf le retint.

-Attendez, dit-il d'une voix autoritaire, jetant à Frodon un regard rapide de sous ses sourcils hérissés.

PREMIERE PARTIE
La communauté de l’anneau
Livre I

CHAPITRE DEUX
L'OMBRE DU PASSÉ

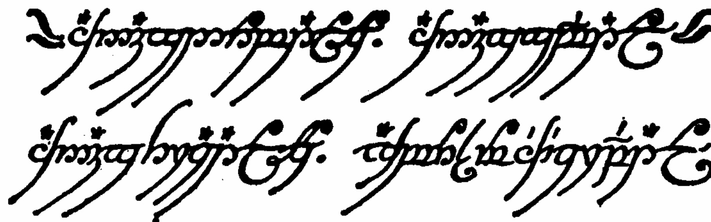
Aucun changement apparent ne se produisit sur l'anneau. Après un moment, Gandalf se leva, ferma les volets à l'extérieur de la fenêtre et tira les rideaux. L'obscurité et le silence envahirent la pièce, encore que le claquement des cisailles de Sam, plus proches maintenant de la fenêtre, se fit encore entendre faiblement du jardin. Le magicien se tint un moment le regard fixé sur l'âtre, puis il se baissa, retira l'anneau du feu à l'aide des pincettes et le ramassa aussitôt. Frodon sursauta.

- II est tout à fait froid, dit Gandalf. Prenez-le!

Frodon le reçut dans sa paume contractée: l'objet semblait être devenu plus épais et plus lourd que jamais.

- Élevez-le! Dit Gandalf. Et regardez attentivement.

Le faisant, Frodon vit alors des lignes fines, plus fines que les plus fins traits de plume, qui couraient le long de l'anneau, à l'extérieur et à l'intérieur: des lignes de feu qui paraissaient former les lettres d'une gracieuse inscription. Elles brillaient d'un éclat perçant et pourtant lointain, comme d'une grande profondeur.



- Je ne puis lire les lettres de feu, dit Frodon d'une voix mal assurée.

- Non, dit Gandalf, mais moi je le peux. Les lettres sont de l'elfique, d'un monde antique, mais la langue est celle de Mordor, que je ne veux pas prononcer ici. Voici toutefois en langue commune ce que cela dit, assez littéralement:

Un Anneau pour les gouverner tous. Un Anneau pour les trouver. Un Anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier.

«Ce ne sont que deux vers d'un poème depuis longtemps connu dans la tradition elfique

Trois Anneaux pour les Rois Elfes sous le ciel,

Sept pour les Seigneurs Nains dans leurs demeures de pierre, Neuf pour les Hommes Mortels destinés au trépas

Un pour le Seigneur Ténébreux sur son sombre trône,

Dans le pays de Mordor où s'étendent les Ombres.

Un Anneau pour les gouverner tous.

Un Anneau pour les trouver,

Un Anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier Au pays de Mordor où s'étendent les Ombres.

Il s'arrêta, et puis dit lentement d'une voix grave

- Celui ci est le Maître Anneau, l'Anneau Unique pour les gouverner tous. C'est l'Anneau Unique qu'il a perdu-il y a bien des siècles, au grand affaiblissement de son pouvoir. II le désire immensément mais il ne faut pas qu'il l'ait.

Frodon restait assis en silence et sans mouvement. La peur semblait étendre une vaste main, comme un nuage sombre qui se lèverait à l'Orient et s'avancerait pour l'engloutir:

-Cet anneau! Balbutia-il. Comment, comment diantre ! Est-il venu jusqu'à moi?

-a dit Gandalf, c’est une très longue histoire. Le commencement en remonte aux Années Noires, dont seuls les maîtres de la tradition se souviennent à présent. Si je voulais vous raconter toute cette histoire, nous serions encore ici quand le printemps aurait passé à l'hiver.

Mais hier soir je vous ai parlé de Sauron le Grand, le Seigneur Ténébreux. Les rumeurs que vous avez entendues sont vraies: il s'est en effet levé de nouveau, il a quitté son repaire de la Forêt Noire pour retourner à son ancienne place forte de la Tour Sombre de Mordor. Ce nom, même vous autres Hobbits, vous en avez entendu parler, comme une ombre en marge des vieilles histoires. Toujours après une défaite et un répit, l'Ombre prend une autre forme et croît de nouveau.

- J'aurais bien voulu que cela n'eût pas à se passer de mon temps, dit Frodon.

- Moi aussi, dit Gandalf, comme tous ceux qui vivent pour voir de tels temps. Mais la décision ne leur appartient pas. Tout ce que nous avons à décider, c'est ce que nous devons faire du temps qui nous est donné. Et déjà, Frodon, notre temps commence à paraître noir. L'ennemi devient rapidement très puissant. Ses plans sont loin d'être mûrs, je pense, mais ils mûrissent. Nous serons à rude épreuve. Nous devrions être à très rude épreuve, même sans cette terrible occurrence.

L'ennemi manque encore d'une chose qui lui donnerait la force et la connaissance nécessaires pour abattre toute résistance, briser les dernières défenses et recouvrir toutes les terres de secondes ténèbres. Il lui manque l'Anneau Unique.

Les Trois, les plus beaux, les Seigneurs Elfes les lui ont soustraits, et sa main ne les a jamais touchés ni souillés. Les Rois Nains en possédaient sept, mais il en a recouvré trois et les autres, les dragons les ont consumés. II en donna neuf aux Hommes Mortels, orgueilleux et grands, et les a ainsi piégés. Il y a bien longtemps, ils tombèrent au pouvoir de l'Unique et devinrent des Esprits servants de l'Anneau, ombres sous sa grande ombre, ses serviteurs les plus terribles. Il y a bien longtemps. Cela fait maintes années que les Neuf sont partis au loin. Mais qui sait? L'ombre grandissant de nouveau, peut-être reviendront ils. Allons! Nous ne parlerons pas de pareilles choses, même dans le matin de la Comté.

«Voici l'état de choses actuels: les Neuf, il les a rassemblés entre ses mains, les Sept aussi, ou bien ils sont détruits. Les Trois sont encore cachés. Mais cela ne le gêne plus. Il ne lui faut que l'Unique, car il a fabriqué cet Anneau pour lui-même, il est à lui, et il a laissé passer dedans une grande part de soli ancienne puissance, de façon à pouvoir gouverner tous les autres. S'il le recouvre, il les commandera tous de nouveau, où qu'ils soient, même les Trois, tout ce qui a été forgé avec eux sera mis à nu, et il sera plus puissant que jamais.

«Et voici la terrible chance, Frodon. Il croyait que l'Unique avait péri, que les Elfes l'avaient détruit, comme c'eût dû être. Mais il sait maintenant qu'il n'a pas péri, qu'il a été trouvé. Il le cherche donc, il le cherche, et toute sa pensée est fixée là-dessus. C'est son grand espoir et notre grande crainte.

- Pourquoi, mais pourquoi donc n'a t'il pas été détruit? S'écria Frodon. Et comment l'Ennemi n'est-il jamais arrivé à le perdre, s'il était si puissant et si l'Anneau lui était si précieux?

Il serra l'Anneau dans sa main, comme s'il voyait déjà des doigts sombres se tendre pour le saisir.

- Il lui a été dérobé, dit Gandalf. La force des Elfes pour lui résister était plus grande, il y a longtemps, et tous les Hommes ne leur étaient pas aliénés. Les Hommes de l'Ouistrenesse vinrent à leur aide. C'est là un chapitre de l'histoire ancienne qu'il pourrait être bon de rapporter, car il y avait, alors aussi, de l'affliction et des ténèbres grandissantes, mais une grande vaillance et des hauts faits qui ne furent pas entièrement vains. Je vous en ferai peut-être un jour le récit, ou vous l'entendrez de bout en bout de la bouche de quelqu'un qui les connaît mieux.

Mais, pour le moment, puisque vous voulez surtout savoir comment cet objet vous est venu, et ce sera déjà un récit assez long, c'est tout ce que je vous en dirai. Ce furent Gil-galad, roi-elfe, et Elendal de l'Ouistrenesse qui renversèrent Sauron, mais qui périrent eux-mêmes dans l'action, et le fils d'Isildur Elendil, arrachant l'Anneau de la main de Sauron, s'en empara pour lui-même. Sauron fut alors vaincu, son esprit s'enfuit et resta de longues années cachées, jusqu'au moment où son ombre reprit forme dans la Forêt Noire.

«Mais l'Anneau fut perdu. Il tomba dans le Grand Fleuve d'Anduin et disparut. Car Isildur marchait vers le nord le long des rives orientales de la rivière, près des Champs d'Iris, il tomba dans un guet-apens des Orques des Montagnes, et presque tous ses gens furent massacrés. Il sauta dans les eaux, mais l'Anneau glissa de son doigt tandis qu'il nageait, et puis les Orques le virent et le tuèrent avec leurs flèches.

Gandalf fit une pause.

- Et là, dans les sombres étangs, parmi les Champs d'Iris, dit-il, l'Anneau disparut de toute connaissance et de toute légende, et même ce pan de son histoire n'est plus connu que de quelques-uns, et le Conseil des Sages n'a pu en découvrir davantage. Mais, enfin, je puis poursuivre l'histoire, à ce que je crois.

Longtemps après, mais c'était encore dans un temps très lointain, vivait près des rives du Grand Fleuve, à la lisière du Pays Sauvage, un petit peuple à la main habile et au pied silencieux. Je pense qu'ils étaient du genre hobbit, apparentés aux pères des pères des Forts, car ils aimaient le Fleuve, ils y nageaient souvent et confectionnaient de petites embarcations de roseaux. Il y avait parmi eux une famille de grande réputation, car elle était nombreuse et plus fortunée que la plupart, elle était gouvernée par une

grand-mère, sévère et versée dans ce qui restait de la tradition ancienne. Le membre le plus inquisiteur et le plus curieux de sa famille s'appelait Sméagol. Il s'intéressait aux racines et aux origines, il plongeait dans les étangs profonds, il fouissait sous les arbres et les plantes en croissance, il creusait dans les monticules verts, et il cessa de lever le regard sur le haut des collines, les feuilles sur les arbres ou les fleurs s'ouvrant dans l'air: sa tête et ses yeux étaient dirigés vers le bas.

«Il avait un ami nommé Déagol, du même genre, à l'œil plus perçant, mais moins rapide et moins fort. Un jour, ils prirent une embarcation et descendirent jusqu'aux Champs aux Iris, où il y avait de grands parterres d'iris et de roseaux fleuris. Là, Sméagol débarqua pour aller fureter sur les rives, mais Déagol resta dans la barque et se mit à pêcher. Soudain, un gros poisson mordit à son hameçon et, avant d'avoir pu savoir où il était, il fut entraîné dans l'eau, jusqu'au fond. Puis il lâcha sa ligne, car il crut voir briller quelque chose dans le lit de la rivière, et, retenant son souffle, il saisit l'objet.

«Il remonta ensuite, tout crachant, avec des algues dans les cheveux, et une poignée de boue, et il regagna la rive. Et voici qu'après avoir fait partir la boue, il avait dans la main un splendide anneau d'or, celui ci brillait et scintillait au soleil, de sorte qu'il eut le cœur content. Mais Sméagol l'avait observé de derrière un arbre, et tandis que Déagol contemplait l'anneau, Sméagol s'avança doucement derrière lui.

- Donne-moi cela, Déagol, mon cher, dit Sméagol par-dessus l'épaule de son ami.

- Pourquoi? Demanda Déagol.

- Parce que c'est mon anniversaire, mon cher, et je le veux, dit Sméagol.

- Ça m'est égal, répondit Déagol, je t'ai déjà fait un cadeau, un cadeau au-dessus de mes moyens. J'ai trouvé ceci, et je vais le garder.

- Ah ! Oui, vraiment, mon cher? Dit Sméagol.

«Et il saisit Déagol à la gorge et l'étrangla, parce que l'or avait l'air si brillant et si beau. Puis il passa l'anneau à son doigt.

Personne ne découvrit jamais ce qu'était devenu Déagol, il avait été assassiné loin de chez lui, et son corps avait été habilement caché. Mais Sméagol rentra seul, et il s'aperçut qu'aucun membre de sa famille ne pouvait le voir quand il portait l'anneau. Très content de sa découverte, il se garda de la révéler, il apprenait des secrets, et il appliqua son savoir à des usages malhonnêtes et méchants. II acquit une vue perçante et une ouïe fine pour tout ce qui était nuisible. L'anneau lui avait donné un pouvoir proportionné à sa stature. Il n'y avait pas à s'étonner qu'il fût très mal vu de tous et que toutes ses relations l'évitassent (quand il était visible) On lui donnait des coups de pied, et lui mordait les pieds des gens. Il se mit à voler, et il allait de-ci, de-là, se marmonnant à lui-même et faisant entendre des gargouillements dans sa gorge. Ce pour quoi on l'appela Gollum, on le maudit et on lui dit de s'en aller au loin, et sa grand-mère, désirant avoir la paix, le chassa de la famille et l'expulsa de son trou.

«Il erra solitaire, pleurant un peu sur la dureté du monde, il remonta le Fleuve, jusqu'au moment où il parvint à un affluent qui descendait des montagnes, et il alla dans cette direction. Il attrapait des poissons dans les mares profondes avec des doigts invisibles, et il les mangeait crus. Un jour qu'il faisait très chaud et qu'il était penché sur un étang, il sentit une brûlure sur le dos de sa tête et une lumière éblouissante venue de l'eau heurta ses yeux mouillés. II s'en étonna, car il avait presque oublié le soleil. Alors, pour la dernière fois, il leva le regard et le menaça du poing.

«Mais, comme il baissait les yeux, il vit loin devant lui les sommets des Monts Brumeux, d'où descendait la rivière. Et il pensa soudain: "Il doit faire frais et ombreux sous ces montagnes. Là, le soleil ne pourrait m'observer. Les racines de ces montagnes doivent être des vraies racines, il doit y avoir là des grands secrets enterrés qui n'ont jamais été découverts depuis l'origine»

«Il monta donc de nuit jusqu'aux hautes terres, et il trouva une petite caverne d'où coulait la sombre rivière, et il se glissa comme un ver dans le cœur des montagnes et disparut de la connaissance de quiconque. L'Anneau descendit avec lui dans les ombres, et même celui qui l'avait fabriqué, quand son pouvoir eut commencé de décliner, ne put rien en savoir»

- Gollum ! S'écria Frodon, Gollum? Voulez vous dire que c'est la même créature Gollum qu'a rencontrée Bilbon? Quelle horreur!

- Je pense que c'est une triste histoire, dit le magicien, et elle aurait pu arriver à d'autres, et même à certains Hobbits que j'ai connus.

- Je ne peux pas croire que Gollum fût apparenté avec les Hobbits, de si loin que ce soit, s'écria Frodon avec quelque chaleur. Quelle idée abominable!

CHAPITRE DEUX
L'OMBRE DU PASSÉ

- Ce n'en est pas moins vrai, répliqua Gandalf. Sur les origines des Hobbits, en tout cas, j'en sais plus long qu'eux-mêmes. Et même l'histoire de Bilbon suggère la parenté. II y avait bien des choses très semblables dans le fond de leurs pensées et de leurs souvenirs. Ils se comprirent remarquablement bien, bien mieux qu'un Hobbit ne comprendrait, mettons, un Nain, un Orque ou même un Elfe. Pensez aux énigmes qu'ils connaissaient l'un et l'autre, pour commencer.

- Oui, dit Frodon. Encore que, d'autres que les Hobbits posent des énigmes, et d'un genre assez semblable. Et les Hobbits ne trichent pas. Gollum avait tout du long l'intention de tricher. Il essayait simplement d'endormir la vigilance du pauvre Bilbon. Et sans doute cela amusait-il sa méchanceté de commencer un jeu de nature à lui fournir une victime facile qui, en cas de défaite, ne pourrait lui faire aucun mal.

- Ce n'est que trop vrai, je le crains, dit Gandalf. Mais il y avait autre chose, je crois, qui vous échappe encore. Même Gollum ne fut pas entièrement ruiné. Il s'était révélé plus résistant que l'un des Sages mêmes ne l'aurait deviné comme l'aurait pu un Hobbit. Il y avait un petit coin de son esprit qui lui appartenait encore, et la lumière vint par-là, comme par un interstice dans les ténèbres: une lumière venue du passé. Il lui fut en réalité agréable, je présume, d'entendre à nouveau une bonne voix, qui faisait surgir des souvenirs de vent, d'arbres, de soleil sur l'herbe et de pareilles choses oubliées.

Mais cela, naturellement, ne ferait qu'irriter davantage en fin de compte le mauvais de lui-même à moins qu'il ne pût être dominé. A moins qu'il ne pût être guéri (Gandalf soupira): Il y a peu d'espoir de cela pour lui, hélas! Et pourtant pas nul espoir. Non, même s'il posséda l'Anneau si longtemps, presque de temps immémorial pour lui. Car il y avait longtemps qu'il ne l'avait beaucoup porté: dans la ténébreuse obscurité, il en était rarement besoin. Il ne s'était certainement jamais évanoui»

Il est encore mince et solide. Mais la chose lui rongeait l'esprit, naturellement, et le tourment était devenu presque insupportable.

«Tous les "grands secrets" de sous les montagnes s'étaient révélés n'être que nuit vide: il n'y avait rien de plus à découvrir, rien qu'il valût la peine de faire, uniquement de mauvais et furtifs repas et des souvenirs pleins de ressentiment. Il était totalement misérable. Il avait horreur des ténèbres et il détestait encore davantage la lumière, il haïssait tout, et l'Anneau plus que toute autre chose.

- Que voulez vous dire? Demanda Frodon. Assurément, l'Anneau était son trésor et la seule chose dont il se souciât? Mais s'il le détestait, pourquoi ne s'en est-il pas débarrassé, ou pourquoi n'est-il pas parti, le laissant là?

- Vous devriez commencer à comprendre, Frodon, après tout ce que vous avez entendu, répondit Gandalf. Il le détestait et il l'aimait, comme il détestait et aimait sa propre personne. Il ne pouvait s'en débarrasser. Il n'avait plus aucune volonté en la matière.

«Un Anneau de Pouvoir a soin de lui-même, Frodon. Il peut glisser traîtreusement du doigt, mais son gardien ne l'abandonne jamais. Tout au plus joue t'il avec l'idée de le repasser aux soins de quelqu'un d'autre et cela seulement de bonne heure, quand l'Anneau commence à avoir prise. Mais, pour autant que je sache, seul dans l'histoire Bilbon a dépassé le stade du jeu et a vraiment agi. Il lui a fallu toute mon aide, d'ailleurs. Et même ainsi, il n'y aurait jamais renoncé ou ne s'en serait jamais défait. Ce n'était pas Gollum, Frodon, mais l'Anneau lui-même qui décidait des choses. C'est l'anneau qui l'a quitté, lui.

- Comment! Juste à temps pour rencontrer Bilbon? Dit Frodon. Un Orque ne lui eût-il pas mieux convenu?

- Il n'y a pas matière à plaisanter, dit Gandalf. Pas pour vous. Ç'a été l'événement le plus étrange jusqu'à présent dans toute l'histoire de l'Anneau, cette arrivée de Bilbon juste à ce moment et la façon dont il a posé la main dessus, à l'aveuglette, dans le noir.

Il y avait plus d'un pouvoir à l'œuvre, Frodon. L'Anneau cherchait à revenir à son maître. Il avait glissé de la main d'Isildur et l'avait trahi, puis, à la première occasion, il attrapa le pauvre Déagol, et celui ci fut assassiné, et après cela Gollum, et l'Anneau l'avait dévoré. Il n'avait plus rien à faire de lui: il était trop petit, trop minable, et tant que l'Anneau restait avec lui, il ne quitterait plus jamais son étang profond. Alors maintenant, son maître étant de nouveau éveillé et lui envoyant de la Forêt Noire sa sombre pensée, il a abandonné Gollum. Seulement pour être ramassé par la personne la moins vraisemblable: Bilbon de la Comté!

«Derrière cela, il y avait quelque chose d'autre à l'œuvre, en dehors de tout dessein du Créateur de l'Anneau. Je ne puis le faire comprendre plus clairement qu'en disant que Bilbon était destiné à trouver l'anneau, et pas par la volonté de Celui qui l'avait créé. Et c'est peut-être là une pensée encourageante.

CHAPITRE DEUX
L'OMBRE DU PASSÉ

- Elle ne l'est pas, dit Frodon. Encore que je ne sois pas bien sûr de vous comprendre. Mais comment avez-vous appris tout cela au sujet de l'Anneau, et au sujet de Gollum? Le savez-vous vraiment, ou sont ce encore des hypothèses?

Gandalf regarda Frodon et ses yeux étincelèrent

- Je savais beaucoup de choses, et j'en ai appris beaucoup, répondit-il. Mais je ne vais pas vous faire, à vous, un compte rendu de tous mes actes. L'histoire d'Elendal et d'Isildur et de l'Anneau Unique est connue de tous les Sages. L'inscription de feu montre à elle seule, sans autre preuve, que votre anneau est cet Anneau Unique.

- Et quand avez vous découvert cela? Dit Frodon, l'interrompant.

- Juste à présent, dans cette pièce, naturellement, répondit le magicien avec brusquerie. Mais je m'attendais à le trouver. Je suis revenu de sombres voyages et d'une longue recherche pour faire cette épreuve finale. C'est la dernière preuve, et tout n'est maintenant que trop clair. Découvrir la partie concernant Gollum et combler grâce à elle la lacune de l'histoire a nécessité une bonne dose de pensée. Je suis peut-être parti d'hypothèses au sujet de Gollum, mais ce n'en sont plus maintenant. Je sais. Je l'ai vu.

- Vous avez vu Gollum? S'écria Frodon, ébahi.

- Oui. C'était manifestement ce qu'il fallait faire, si on le pouvait, bien sûr. J'ai longtemps essayé mais j'y suis enfin parvenu.

- Et alors, que s'est-il passé après que Bilbon lui eut échappé? Le savez vous?

- Pas trop clairement. Ce que je vous en dis, c'est ce que Gollum a bien voulu me raconter encore que ce ne fût pas de la façon dont je vous l'ai rapporté, bien sûr. Gollum est un menteur, et il faut éplucher ses paroles. Il appelait, par exemple, l'Anneau son «cadeau d'anniversaire N, et il s'y tenait mordicus. Il disait que cela lui venait de sa grand-mère, qui avait beaucoup de belles choses de ce genre. Une histoire ridicule. Je ne doute pas que la grand-mère de Sméagol eût quelque chose de matriarcal, que ce fût une personne puissante à sa façon, mais dire qu'elle possédait de nombreux Anneaux elfiques, et raconter qu'elle les donnait, c'était un pur mensonge. Un mensonge qui contenait un grain de vérité, toutefois.

«Le meurtre de Déagol hantait Gollum, et il avait élaboré une défense, la répétant sans cesse à son «trésor H tandis qu'il rongeait des os dans les ténèbres, au point de finir par presque y croire lui-même. C'était son anniversaire. Déagol aurait dû lui faire cadeau de l'Anneau. Celui ci avait manifestement fait son apparition pour être un cadeau. C'était son cadeau d'anniversaire, etc.

«Je le supportai aussi longtemps que je le pus, mais la vérité était désespérément importante, et à la fin je dus me montrer dur. Je suscitai en lui la peur du feu, et je lui arrachai la vérité, par bribes, non sans beaucoup de pleurnicheries et de grognements. Il se croyait incompris et victime. Mais quand il eut fini par me raconter son histoire, jusqu'à la fin du Jeu des Énigmes et l'évasion de Bilbon, il se refusa à en dire davantage, hormis quelques sombres allusions. Il avait en lui une autre peur, plus grande que celle que je lui inspirais. Il marmonna qu'il allait recouvrer son bien. On verrait s'il supportait d'être repoussé, contraint à vivre dans un trou et puis d'être volé. Gollum avait de bons amis maintenant, des amis fidèles et très puissants. Ils allaient l'aider. Sacquet expierait. C'était là sa maîtresse pensée. Il haïssait Bilbon et maudissait son nom. Qui plus est, il savait d'où Bilbon venait.

- Mais comment avait-il découvert cela? Demanda Frodon.

- Oh, quant au nom, Bilbon le lui avait stupidement dit lui-même, et après cela, il n'était plus difficile de découvrir son pays, une fois Gollum sorti. Oh oui, il est sorti. Son désir ardent de recouvrer l'Anneau domina sa crainte des Orques ou même de la lumière. Après un an ou deux, il quitta les montagnes. Quoique encore lié par le désir de l'Anneau, voyiez, celui ci ne le dévorait plus, il commençait à revenir un peu à la vie. Il se sentait vieux, terriblement vieux, et cependant moins timide, et il avait mortellement faim.

«La lumière, la lumière du soleil ou de la lune, il la craignait et la détestait encore, ce qu'il fera toujours, à mon avis, mais il était rusé. Il découvrit qu'il pouvait se soustraire à la clarté du jour ou de la lune et se débrouiller rapidement et sans bruit au plus profond de la nuit, avec ses pâles yeux froids, pour attraper des choses de petite taille ou inattentives. Il reprit d'une nourriture nouvelle et d'un air nouveau force et hardiesse. Il trouva le chemin de la Forêt Noire, comme on pouvait s'y attendre.

- Est ce là que vous l'avez trouvé? Demanda Frodon.

- C'est là que je le vis, répondit Gandalf, mais, auparavant, il avait erré loin, sur la trace de Bilbon. Il était difficile de rien apprendre de certain de sa bouche, car ses propos étaient constamment entrecoupés de jurons et de menaces. «Qu'avait-il dans ses poches? » Disait-il. «Je ne pouvais le dire, pas de trésor. Petite tricherie. Question pas honnête. Ça a triché d'abord, ça a. Ça a enfreint les règles. On aurait dû l'étouffer, oui, mon trésor. Et on le fera, mon trésor! N

- «Voilà un exemple de ses paroles. Je suppose que vous ne désirez pas en entendre davantage. Cela m'a valu des jours fastidieux. Mais d'après certaines allusions lâchées au milieu des grognements, je déduisis que ses pieds vagabonds avaient fini par l'amener en Esgaroth et même dans les rues du Val, où il observa et prêta secrètement l'oreille. Or, donc, les nouvelles des grands événements couraient partout dans le Pays Sauvage, et nombreux étaient ceux qui avaient entendu le nom de Bilbon et qui savaient d'où il venait. Nous n'avions fait aucun mystère de notre voyage de retour chez lui dans l'ouest. Les oreilles attentives de Gollum ne tardèrent pas à apprendre ce qu'il voulait savoir.

- Pourquoi, alors, n'avait-il pas poursuivi Bilbon plus avant? Demanda Frodon. Pourquoi n'est-il pas venu jusqu'à la Comté?

- Ah, répondit Gandalf, nous y voilà! Je crois que Gollum l'a essayé. Il partit et revint vers l'ouest, jusqu'au Grand Fleuve. Mais là, il se détourna. II n'était pas découragé par la distance, j'en suis sûr. Non, quelque chose d'autre l'attira ailleurs. C'est ce que pensent mes amis, ceux qui le poursuivaient pour moi.

«Ce furent d'abord les Elfes des Bois: la tâche était aisée pour eux, car sa trace était encore fraîche alors. Elle les mena à travers la Forêt Noire et retour, mais ils ne l'attrapèrent jamais. La forêt était remplie de rumeurs à son sujet, d'histoires horribles même parmi les bêtes et les oiseaux. Les bûcherons déclarèrent qu'il y avait une nouvelle terreur lâchée, un spectre qui buvait du sang. Il grimpait aux arbres à la recherche des nids, il se glissait dans les trous pour trouver les petits, il s'introduisait par les fenêtres en quête de berceaux.

«Mais à la lisière occidentale de la Forêt Noire, la trace se détournait. Elle s'écartait en direction du sud et se perdait hors du domaine des Elfes des Bois. Et à ce moment je commis une grande erreur. Oui, Frodon, et ce n'était pas la première, encore qu'elle puisse se révéler la pire, je le crains. Je laissai les choses en l'état. Je le laissai partir, car j'avais beaucoup d'autres soucis à ce moment et je me fiais encore au savoir de Saroumane.

«Enfin, cela se passait-il y a des années. Je l'ai payé par la suite de maints jours sombres et périlleux. La piste était depuis longtemps froide quand je la repris, après le départ de Bilbon d'ici. Et ma recherche eût été vaine, sans l'aide que je reçus d'un ami: Aragorn, le plus grand voyageur et chasseur de ce temps. Ensemble, nous cherchâmes Gollum sur toute l'étendue du Pays Sauvage, sans espoir et sans succès. Mais enfin, comme j'avais renoncé à la chasse et que je m'étais tourné vers d'autres régions, Gollum fut découvert. Mon ami revint après de grands périls, ramenant avec lui la misérable créature.

«Ce que Gollum avait fait tout ce temps, il refusa de le dire. Il se contentait de pleurer et de nous accuser de cruauté, non sans maints gollums dans la gorge, et quand nous le pressions, il geignait et se dérobait, frottant ses longues mains et se léchant les doigts comme s'ils le faisaient souffrir, comme s'il se souvenait de quelque ancienne torture. Mais je crains qu'aucun doute ne soit possible: il s'était dirigé à sa manière lente et furtive, pas à pas, kilomètre par kilomètre, vers le sud, et il avait fini par arriver au Pays de Mordor. »

Un lourd silence tomba sur la pièce. Frodon pouvait entendre le battement de son cœur. Même au-dehors tout paraissait immobile. On n'entendait plus aucun son des cisailles de Sam.

-Oui, en Mordor, dit Gandalf. Hélas! Le Mordor attire tout ce qui est mauvais, et la Puissance Ténébreuse appliquait toute sa volonté à l'y rassembler. L'Anneau de l'ennemi devait laisser sa marque aussi, le laisser prêt à l'appel. Et tout le monde se parlait alors à l'oreille de la nouvelle Ombre dans le sud et de sa haine de l'ouest. Voilà les beaux nouveaux amis qui allaient l'aider à se venger!

«Le pauvre idiot! Dans ce pays, il allait en apprendre beaucoup, certainement trop pour être à l'aise. Et tôt ou tard, comme il restait tapi ou furetait aux lisières, il devait être pris et arrêté pour interrogatoire. Ce fut ainsi que cela se passa, je crains. Quand il fut découvert, il était déjà là depuis assez longtemps, et il se préparait à rentrer. Il accomplissait quelque démarche mauvaise. Mais peu importe à présent. Son principal méfait était déjà accompli.

«Oui, hélas! Par lui, l'ennemi a appris que l'Unique avait été retrouvé. II sait où Isildur tomba. II sait où Gollum trouva son anneau. II sait que c'est un Grand Anneau, car il donnait longue vie. Il sait que ce n'est pas un des Trois, qui n'ont jamais été perdus et qui ne supportent aucun mal. Il sait que ce n'est pas un des Sept, ni des Neuf, car on en connaît le sort. Il sait que c'est l'Unique. Et il a enfin entendu parler, je crois, des Hobbits et de la Comté.

«La Comté, il est peut-être en train de la chercher à l'heure qu'il est, s'il n'a pas encore découvert où elle se trouve. En fait, Frodon, je crains qu'il ne pense même que le nom longtemps passé inaperçu de Sacquet soit devenu important.

-Mais c'est terrible! S’écria Frodon. Bien pire que le pis que j'avais imaginé d'après vos allusions et vos avertissements. Ah, Gandalf, le meilleur des amis, que dois-je faire? Car à présent j'ai vraiment peur. Que dois-je faire? Quelle pitié que Bilbon n'ait pas poignardé cette vile créature quand il en avait l'occasion!

-Quelle pitié? C'est la Pitié qui a retenu sa main. La Pitié et la Miséricorde: ne pas frapper sans nécessité. Et il en a été bien récompensé, Frodon. Soyez assuré que, s'il fut si peu atteint par le mal et, S’il s'échappa en fin de compte, ce fut parce qu'il avait commencé sa possession de l'Anneau de cette façon. Avec Pitié.

-Je regrette, dit Frodon. Je ne vous comprends pas. Voulez-vous donc dire que vous et les Elfes, vous l’avez laissé vivre après tous ces horribles faits? Maintenant, en tout cas, il est aussi mauvais qu'un Orque, et simplement un ennemi. II mérite la mort.

-La mérite! Je crois bien. Nombreux sont ceux qui vivent et qui méritent la mort. Et certains qui meurent méritent la vie. Pouvez-vous la leur donner? Alors, ne soyez pas trop prompt à dispenser la mort en jugement. Car même les très sages ne peuvent voir toutes les fins. Je n'ai pas grand espoir de la guérison de Gollum avant sa mort, mais il y a tout de même une chance. Et il est lié au sort de l’Anneau. Mon cœur me dit qu'il a encore un rôle à jouer, en bien ou en mal, avant la fin, et quand celle ci arrivera, la pitié de Bilbon peut déterminer le sort de beaucoup à commencer par le vôtre. En tout cas, nous ne l'avons pas tué: il est très vieux et très malheureux. Les Elfes des Bois le tiennent en prison, mais ils le traitent avec toute la bonté qu'ils peuvent trouver dans leurs sages cœurs.

De toute façon, dit Frodon, même si Bilbon ne pouvait pas tuer Gollum, je voudrais bien qu'il n'eût pas gardé l'Anneau. Je voudrais qu'il ne l'eût jamais trouvé et que moi je ne l'eusse pas! Pourquoi m'avez-vous laissé le conserver? Pourquoi ne m'avez-vous pas obligé à le jeter ou... ou à le détruire?

-Laissé? Obligé? Dit le magicien. N'avez-vous pas écouté tout ce que j'ai dit? Vous ne pensez pas à ce que vous dites. Mais pour ce qui était de le jeter, c'était manifestement mauvais. Ces Anneaux ont une façon d'être trouvés. Entre de mauvaises mains, il aurait pu faire beaucoup de mal. Plus que tout, il aurait pu tomber aux mains de l'Ennemi. En fait, ce serait certainement le cas, car cet Anneau est l'Unique, et l'Ennemi applique tout son pouvoir à le trouver ou à l'attirer à lui.

«Naturellement, mon cher Frodon, c'était un danger pour vous, et cela m'a profondément tourmenté. Mais il y allait de tant qu'il fallait prendre quelque risque bien que même quand j'étais au loin, il n'y ait jamais eu un seul jour que la Comté ne fût gardée par des yeux vigilants. Tant que vous ne vous serviez pas de l'Anneau, je ne pensais pas qu'il eût aucun effet durable sur vous, pas en mal, pas pour très longtemps en tout cas. Et n'oubliez pas qu'il y a neuf ans, quand je vous ai vu pour la dernière fois, je ne savais pas encore grand chose pour sûr.

-Mais pourquoi ne pas le détruire, comme vous dites que c'eût dû être fait depuis longtemps? S’écria derechef Frodon. Si vous m'aviez averti ou même envoyé un message, je l'aurais fait disparaître.

-Vraiment? Comment feriez-vous? N’avez-vous jamais essayé?

-Non. Mais je suppose qu'on pourrait l'écraser au marteau ou le fondre.

- Essayez donc! dit Gandalf. Essayez tout de suite.

Frodon tira de nouveau l'Anneau de sa poche et le regarda. Il paraissait à présent lisse et uni, sans aucune marque ou devise visible. L'or semblait très clair et très pur, et Frodon admira la richesse et la beauté de sa couleur, la perfection de sa rondeur. C'était un objet admirable et grandement précieux. En le sortant, Frodon se proposait de le jeter loin de lui dans la partie la plus chaude du feu. Mais il s'aperçut alors qu'il ne pouvait le faire sans grande lutte. Il soupesa l'Anneau dans sa main, hésitant et s'efforçant de penser à tout ce que lui avait dit Gandalf, et puis, par un effort de volonté, il fit un mouvement, comme pour le jeter, mais il s'aperçut qu'il l'avait remis dans sa poche.

Gandalf eut un ricanement sinistre

-Vous voyez? Déjà vous aussi, Frodon, vous ne pouvez l'abandonner facilement, et vous n'avez pas la volonté nécessaire pour l'endommager. Et je ne pourrais pas vous le faire faire, sauf par la force, ce qui vous briserait l'esprit. Mais pour ce qui est de briser l'Anneau, la force est vaine. Le prendriez-vous et le frapperiez-vous avec une pesante masse, vous n'y feriez pas la moindre bosselure. Il ne peut-être détruit par vos mains ni par les miennes.

Votre petit feu ne fondrait pas même de l'or ordinaire, naturellement. Cet Anneau y a déjà passé sans dommage et même sans échauffement. Mais il n'existe pas dans cette Comté de forge capable de lui faire subir le moindre changement. Pas même les enclumes et les fours des Nains ne le pourraient. On a dit que le feu du dragon était capable de fondre et de consumer les Anneaux de Puissance, mais il ne reste plus maintenant sur terre aucun dragon dont la vieille flamme soit assez chaude, et il n'y en eut jamais

aucun, pas même Ancalagon le Noir, qui aurait pu faire du mal à l'Anneau Unique, l'Anneau Souverain, car celui-là avait été fait par Sauron lui-même.

Il n'est qu'un moyen: trouver les Crevasses du Destin dans les profondeurs d'Oradruin, la Montagne du Feu, et y jeter l'Anneau, si vous voulez vraiment le détruire, pour le mettre à jamais hors de portée de l'ennemi.

-Oui, je veux vraiment le détruire! S'écria Frodon. Ou, enfin, le faire détruire. Je ne suis pas fait pour les quêtes périlleuses. Je voudrais bien n'avoir jamais vu l'Anneau! Pourquoi m'est-il venu? Pourquoi ai-je été choisi?

-On ne peut répondre à de pareilles questions, dit Gandalf. Soyez assuré que ce n'est pas pour quelque mérite que les autres ne posséderaient pas: Pas pour le pouvoir ou la sagesse, en tout cas. Mais vous avez été choisi, et il vous faut donc déployer la force, le cœur et l'intelligence que vous pouvez avoir.

-Mais j'ai si peu de tout cela! Vous êtes sage et puissant. Ne voulez-vous pas prendre l'Anneau?

-Non! S'écria Gandalf, se dressant d'un bond. Avec ce pouvoir, j'en aurais un trop grand et trop terrible. Et sur moi l'Anneau gagnerait un pouvoir encore plus grand et plus mortel. (Ses yeux jetaient des éclairs et son visage était éclairé par un feu intérieur.) Ne me tentez pas! Car je ne souhaite pas devenir semblable au Seigneur Ténébreux lui-même. Pourtant le chemin de l'Anneau vers mon cœur passe par la pitié, la pitié pour la faiblesse et le désir de la force pour faire le bien.

Ne me tentez pas! Je n'ose le prendre, pas même pour le garder en sûreté, inemployé. Le désir de l'utiliser serait trop grand pour ma force. Je vais en avoir un tel besoin! De grands périls m'attendent.

Il alla à la fenêtre, tira les rideaux et ouvrit les volets. Le soleil inonda de nouveau la pièce. Sam passa dans l'allée en sifflant.

-Et maintenant, dit le magicien, se retournant vers Frodon, la décision est entre vos mains. Mais je vous aiderai toujours (il posa une main sur l'épaule de Frodon) Je vous aiderai à porter ce fardeau, tant qu'il vous appartiendra de le porter. Mais il nous faut faire quelque chose, et vite. L'ennemi bouge.

Il y eut un long silence. Gandâlf se rassit et tira sur sa pipe, comme perdu dans ses pensées. Ses yeux semblaient fermés, mais de sous ses paupières il observait Frodon avec attention. Frodon lui, regardait fixement les braises de l'âtre, au point qu'elles emplissaient toute sa vision et qu'il paraissait plonger le regard dans de profondes fontaines ardentes. Il pensait aux légendaires Crevasses du Destin et à la terreur de la Montagne de Feu.

-Eh bien! Dit enfin Gandalf. A quoi pensez-vous? Avez-vous décidé de votre action?

- Non! Répondit Frodon revenant à lui de l'obscurité et s'apercevant avec surprise qu'il ne faisait pas noir et que, par la fenêtre, il pouvait voir le jardin ensoleillé. Ou si, peut-être. Pour autant que j'aie compris ce que vous m'avez dit, je suppose que je dois conserver l'Anneau et le garder, au moins pour le moment, quoi qu'il puisse me faire.

- Quoi qu'il puisse faire, il sera lent, lent à faire le mal, si vous le conservez dans ce dessein, dit Gandalf.

- Je l'espère, dit Frodon. Mais je souhaite que vous trouviez bientôt un meilleur gardien. En attendant, il semble que je sois un danger, un danger pour tous ceux qui vivent auprès de moi. Je ne puis conserver l'Anneau et demeurer ici. Je devrais quitter Cul-de-Sac, quitter la Comté, tout quitter et m'en aller (il soupira) J'aimerais sauver la Comté, si je le pouvais bien qu'il y ait eu des moments où je trouvais les habitants par trop stupides et obtus, et que j'aie pensé qu'un terrible tremblement de terre ou une invasion de dragons pourrait leur être salutaire. Mais ce n'est pas ce que je sens à présent. J'ai l'impression que tant que la Comté été derrière, solide, et confortable, je trouverai l'errance plus supportable: Je saurai qu'il y a quelque part une ferme assiette, même si mes pieds ne peuvent plus s'y poser.

«J'ai naturellement pensé parfois à m'en aller, mais je voyais cela comme une sorte de vacances, une suite d'aventures comme celles de Bilbon ou mieux, s'achevant en paix. Mais cela signifierait l'exil, une fuite d'un danger à un autre, l'entraînant derrière moi. Et je suppose qu'il me faut partir seul, si je dois faire cela et sauver la Comté. Mais je me sens très petit, très déraciné et... eh bien, désespéré. L'ennemi est si fort et si terrible!

II ne le dit pas à Gandalf, mais tandis qu'il parlait, un grand désir de suivre Bilbon s'enflammait dans son cœur de suivre Bilbon et peut-être même de le retrouver. Ce désir fut si fort qu'il triompha de sa peur il aurait presque été capable de s'en courir incontinent sur la route sans chapeau, comme avait fait Bilbon un matin semblable, il y avait bien longtemps.

CHAPITRE DEUX

L'OMBRE DU PASSÉ

-Mon cher Frodon! S'exclama Gandalf. Les Hobbits sont vraiment des êtres étranges, je l'ai déjà dit. On peut bien apprendre en un mois tout ce qu'il y a à connaître de leurs façons, et puis après un siècle ils peuvent encore vous étonner au besoin. Je m'attendais peu à recevoir semblable réponse, fût-ce de votre part. Mais Bilbon ne s'est pas trompé dans le choix de son héritier, encore qu'il ne soupçonnât guère l'importance de ce choix. Je crains que vous n'ayez raison. L'Anneau ne pourra rester beaucoup plus longtemps caché dans la Comté, et tant pour votre salut que pour celui des autres, il vous faudra partir et laisser derrière vous le nom de Sacquet. Il ne serait pas sûr de le conserver hors de la Comté ou dans les régions sauvages. Je vais vous donner un nom de voyage. Quand vous partirez, vous vous appellerez M. Soucolline.

«Mais je ne pense pas qu'il vous soit nécessaire de partir seul. Pas si vous connaissez quelqu'un de confiance, qui serait disposé à aller à votre côté et que vous seriez disposé à entraîner dans des périls inconnus. Mais si vous cherchez un compagnon, faites bien attention à votre choix! Et faites attention à ce que vous dites, même à vos amis les plus intimes! L'ennemi a de nombreux espions et de nombreuses façons d'entendre»

Il s'arrêta soudain, comme pour écouter. Frodon s'aperçut que tout était très silencieux, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Gandalf s'approcha précautionneusement d'un côté de la fenêtre. Puis il bondit comme l'éclair contre le rebord et lança un long bras au-dehors, vers le bas. II y eut un cri rauque et monta la tête bouclée de Sam Gamegie, hissée par une oreille.

- Tiens, tiens, par ma barbe! Dit Gandalf. C'est Sam Gamegie? Alors, que fabriquez-vous là?
- Dieu vous bénisse, monsieur Gandalf, dit Sam. Rien! Ou du moins je coupais juste la bordure de la pelouse sous la fenêtre, si vous voyez.

Il ramassa ses cisailles et les exhiba à preuve.

-Non, je ne vois pas, dit Gandalf avec sévérité. Voilà quelque temps que je n'aie entendu le bruit de vos cisailles. Depuis combien de temps êtes-vous aux écoutes à la fenêtre?

-Écoutes à la fenêtre, monsieur? Excusez-moi, je ne vous comprends pas. Y a pas d'écoutes à Cul-de-Sac, ça c'est un fait.

- Ne faites pas l'idiot! Qu'avez-vous entendu et pourquoi écoutiez-vous?
- Les yeux de Gandalf flamboyaient, et ses sourcils se hérissaient.
- Monsieur Frodon, monsieur! S'écria Sam, tremblant. Ne le laissez pas me faire du mal, monsieur! Ne le laissez pas me transformer en quelque chose de pas naturel! Mon vieux papa serait tellement désespéré. Je n'ai pas de mauvaises intentions, sur mon honneur, monsieur!
- Il ne te fera pas de mal, dit Frodon, qui avait peine à ne pas rire, bien qu'il fût lui-même saisi et quelque peu déconcerté. Il sait aussi bien que moi que tu n'es pas mal intentionné. Mais debout, et réponds à ses questions, en vitesse!
- Eh bien, monsieur, fit Sam, un peu tremblant, j'ai entendu pas mal de choses que j'ai pas bien comprises sur un ennemi, et des animaux, et M. Bilbon, monsieur, et des dragons, et une montagne de feu et... et des Elfes, monsieur. J'ai écouté parce que j'ai pas pu m'en empêcher, si vous voyez ce que je veux dire. Dieu me bénisse, monsieur, mais j'aime tellement les histoires comme ça. Et j'y crois aussi quoi qu'en puisse dire Ted. Des Elfes, monsieur! Ah, que je voudrais les voir, eux. Pourriez-vous pas m'emmener voir des Elfes, monsieur, quand vous irez?
- Gandalf rit soudain
- Entrez! Cria t'il.

Et tendant les deux bras à l'extérieur, il souleva par la fenêtre un Sam étonné, avec les cisailles, les rognures d'herbe et tout, et il le mit debout devant lui

-Vous emmener voir les Elfes, hein? Dit-il, examinant attentivement Sam (mais un sourire jouait sur ses lèvres) Ainsi, vous avez entendu que M. Frodon partait ?

Oui, monsieur. Et c'est pour ça que je me suis étranglé, ce que vous avez entendu, semble t'il. J'ai essayé de me retenir, monsieur, mais ça a éclaté, j'étais tellement bouleversé.

On n'y peut rien, Sam, dit Frodon avec tristesse.

Il s'était soudain rendu compte que la fuite de la Comté allait signifier des séparations plus pénibles que le simple au revoir aux douceurs de Cul-de-Sac

-Il me va falloir partir. Mais (il scruta alors le visage de Sam) si tu te soucies vraiment de moi, tu garderas là-dessus le secret absolu. Tu me comprends? Si tu ne le fais pas, si tu souffles fût ce un mot de ce que tu as entendu ici, alors j'espère que Gandalf te transformera en crapaud tacheté et qu'il remplira le jardin de couleuvres à collier.

Sam tomba à genoux, tremblant.

-Debout, Sam! Dit Gandalf. J'ai pensé à quelque chose de mieux que cela. Quelque chose qui vous fermera la bouche et vous punira convenablement d'avoir écouté. Vous allez partir avec M. Frodon!

-Moi, monsieur! S’écria Sam, bondissant comme un chien invité à la promenade. Moi, aller voir des Elfes et tout? Hourra! Cria t’il. Et il fondit en larmes.

CHAPITRE TROIS
TROIS FONT DE LA COMPAGNIE

Vous devriez partir sans bruit et bientôt, dit Gandalf.

Deux à trois semaines s'étaient écoulées, et Frodon ne semblait faire aucun préparatif de départ.

- Je sais. Mais l'un et l'autre sont difficiles, objecta t'il. Si je disparais simplement comme Bilbon, l'histoire courra toute la Comté en un rien de temps.

- Bien sûr que vous ne devez pas disparaître! S'écria Gandalf. Cela n'irait pas du tout! J'ai dit bientôt, je n'ai pas dit à l'instant. Si vous pouvez imaginer un moyen quelconque de sortir à la dérobée de la Comté sans que ce soit connu de tous, cela vaudrait bien un peu de délai. Mais il ne faut pas attendre trop longtemps.

- Que penseriez-vous de l'automne, le jour de notre anniversaire ou après? Demanda Frodon. Je crois pouvoir prendre certaines dispositions d'ici là.

A vrai dire, il lui répugnait beaucoup de partir, maintenant qu'il était au pied du mur. Cul-de-Sac lui semblait une résidence plus agréable qu'elle ne lui avait paru depuis des années, et il voulait goûter le plus possible de son dernier été dans la Comté. II savait que, l'automne venu, une partie au moins de son cœur envisagerait plus aisément le voyage, comme il en allait toujours à cette saison. Il avait en fait décidé en son for intérieur de partir le jour de ses cinquante ans: le cent vingt huitième anniversaire de Bilbon. Ce qui lui semblait en quelque sorte le jour adéquat pour se mettre en route et le suivre. Suivre Bilbon était son premier objectif et celui qui rendait supportable l'idée de départ. Il pensait aussi peu que possible à l'Anneau et à la destination à laquelle celui ci pourrait l'amener en fin de compte. Mais il ne fit pas part de toutes ses pensées à Gandalf. Ce que devinait le magicien était toujours difficile à déterminer.

Il regarda Frodon et sourit:

- Bon, dit-il. Je pense que cela ira, mais il ne faut pas que ce soit plus tard. Je commence à être très inquiet. En attendant, faites bien attention, et ne laissez sortir aucune allusion à l'endroit où vous allez! Et veillez à ce que Sam Gamegie ne parle pas. S'il le faisait, je le métamorphoserais véritablement en crapaud.

- Pour ce qui est de l'endroit où je vais, répliqua Frodon, j'aurais Bien de la peine à le révéler, car je n'en ai encore guère l'idée moi-même.

-Ne soyez pas stupide! Dit Gandalf. Je ne vous mets pas en garde contre la remise d'une adresse au bureau de poste! Mais vous quittez la Comté, et cela ne devrait pas se savoir avant que vous soyez loin. Et il faudra bien aller ou du moins partir vers le nord, le sud, l'ouest ou l'est, et la direction ne doit assurément pas être connue.

-J'ai été tellement absorbé par la pensée de quitter Cul-de-Sac et de dire adieu que je n'ai même pas considéré la question de la direction, dit Frodon. Car où dois-je aller? Et d'après quoi me dirigerai-je? Quelle doit être ma quête? Bilbon était parti chercher un trésor, en aller et retour, mais moi, je dois en prendre un et ne pas revenir, pour autant que je puisse voir.

-Mais vous ne pouvez voir très loin, dit Gandalf. Ni moi non plus. Ce peut-être votre tâche de trouver les Crevasses du Destin, mais cette recherche peut-être réservée à d'autres, je n'en sais rien. En tout cas, vous n'êtes pas encore prêt pour cette longue route.

-Non, certes! Dit Frodon. Mais en attendant, quel chemin dois-je suivre?

-Celui du danger, mais pas inconsidérément, pas trop directement, répondit le magicien. Si vous voulez mon avis, allez vers Fondcombe. Ce voyage là ne devrait pas être trop périlleux, encore que la route soit moins facile qu'elle ne le fut et elle empirera avec le déclin de l'année.

-Fondcombe ! Dit Frodon. Bon. J'irai vers l'est et je me dirigerai vers Fondcombe. J'emmènerai Sam voir les Elfes, il sera ravi.

Il parlait d'un ton léger, mais son cœur fut soudain pris du désir de voir la maison d'Elrond Semi-Elfe et de respirer l'air de cette vallée profonde où bon nombre des Belles Gens vivaient encore en paix.

Un soir d'été, une nouvelle étonnante parvint au *Buisson de Lierre* et au *Dragon Vert.* On oublia les Géants et autres mauvais présages aux frontières de la Comté pour des questions plus importantes

M. Frodon vendait Cul-de-Sac. En vérité c'était déjà fait... aux Sacquet de Besace!

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre I

CHAPITRE TROIS
TROIS FONT DE LA COMPAGNIE

«Et pour une somme rondelette», disaient certains. «Très bon marché», disaient d'autres. Et c'était plus probable, l'acheteur étant Mme Lobelia. (Othon était mort quelques années auparavant, à l'âge mûr, mais déçu, de cent deux ans.)

La raison précise pour laquelle M. Frodon vendait son magnifique trou prêtait encore plus à discussion que le prix. D'aucuns tenaient théorie appuyée par les signes d'assentiment et les allusions de M. Sacquet lui-même que la fortune de Frodon s'épuisait: il allait quitter Hobbitebourg pour aller vivre simplement du produit de la vente dans le Pays de Bouc, auprès de ses cousins Brandebouc. «Aussi loin que possible des Sacquet de Besace», ajoutaient certains. Mais l'idée de la richesse incommensurable des Sacquets de Cul-de-Sac était si bien ancrée que la plupart des gens avaient peine à y croire, plus même qu'à toute autre raison ou déraison que pouvait leur suggérer leur imagination: pour la plupart, cette vente évoquait une machination ténébreuse, jusqu'alors secrète, de Gandalf. Bien qu'il se tînt très tranquille et qu'il ne se montrât pas de jour, il était bien connu qu'il «se cachait dans Cul-de-Sac» Mais de quelque façon qu'un déplacement pût s'accorder avec les desseins de sa magie, il n'y avait aucun doute sur ce fait: M. Frodon Sacquet retournait au Pays de Bouc.

-Oui, je déménagerai à l'automne, disait-il. Merry Brandebouc me cherche un gentil petit trou, ou peut-être une petite maison.

En fait, avec l'aide de Merry, il avait déjà choisi et acheté une petite maison au Creux-de-Crique dans le pays au-delà de Châteaubouc. Pour tout le monde, hormis Sam, il prétendit qu'il allait s'établir là en permanence. La décision de s'en aller vers l'est lui en avait suggéré l'idée, car le Pays de Bouc était situé à la frontière orientale de la Comté, et, comme il y avait vécu dans son enfance, son retour là-bas était tout à fait digne de créance.

Gandalf resta plus de deux mois dans la Comté. Puis, un soir, à la fin de juin, peu après l'arrangement définitif du plan de Frodon, il annonça soudain son départ pour le lendemain matin

-Pour peu de temps seulement, j'espère, dit-il. Mais je descends au-delà des frontières du sud pour recueillir, si possible, des nouvelles. Je suis resté inactif plus longtemps que je ne l'aurais dû.

-Son ton était léger, mais Frodon eut l'impression qu'il était assez soucieux

-S'est-il passé quelque chose? Demanda t'il.

-Euh... non, mais j'ai appris quelque chose qui m'inquiète et qui mérite d'être approfondi. Si je juge, après tout, que votre départ doive être immédiat, je reviendrai aussitôt, ou tout au moins vous le ferai-je savoir. En attendant, tenez-vous en à votre plan, mais faites plus attention que jamais, particulièrement à l'Anneau. Permettez-moi d'insister encore une fois: *ne vous en servez pour rien au monde!*

Il partit à l'aube.

- Je puis revenir à tout moment, dit-il. Au plus tard, je serai là pour la réunion d'adieu. Je pense après tout que vous pourrez avoir besoin de ma compagnie sur la route.

Au début, Frodon fut passablement troublé, et il se demanda souvent ce que Gandalf pouvait bien avoir entendu dire, mais son malaise s'estompa et, avec le beau temps, il oublia un moment ses inquiétudes. La Comté avait rarement joui d'un si bel été ou d'un si riche automne: Les arbres étaient chargés de pommes, le miel dégouttait des rayons, et les épis étaient grands et fournis.

L'automne s'avançait déjà quand Frodon commença de s'inquiéter de nouveau de Gandalf. Septembre passa, et il n'y avait toujours pas de nouvelles du magicien. L'anniversaire et le déménagement approchaient, et il ne venait toujours pas plus qu'il ne s'annonçait. L'affairement commença à Cul-de-Sac. Des amis de Frodon vinrent en séjour pour l'aider à emballer: il y avait Fredegar Bolger et Foulque Bophin, et, naturellement, ses amis intimes, Pippin Touque et Merry Brandebouc**.** A eux tous, ils mirent tout sens dessus dessous.

Le 20 septembre, deux charrettes couvertes partirent chargées pour le Pays de Bouc, emportant le mobilier et les biens que Frodon n'avait pas vendus vers son nouveau domicile, via le Pont de Brandevin. Le lendemain, Frodon commença à devenir vraiment inquiet, et il guettait sans répit la venue de Gandalf. Le jeudi, matin de son anniversaire, le jour se leva aussi beau et clair que, longtemps auparavant, pour la grande réception de Bilbon. Mais Gandalf n'apparut toujours pas. Dans la soirée, Frodon donna sa fête d'adieu: elle était restreinte, un simple dîner pour, lui et ses quatre commensaux, Mais il était troublé, et il ne se sentait pas dans l'humeur adéquate. La pensée d'une séparation prochaine de ses jeunes amis pesait sur son cœur. Il se demandait comment leur annoncer la nouvelle.

Les quatre jeunes Hobbits étaient toujours pleins d'entrain, et la soirée ne tarda pas à devenir très gaie en dépit de l'absence de Gandalf. La salle à manger était nue en dehors d'une table et de chaises,

mais la chère était bonne, et il y avait du bon vin: le vin de Frodon ne figurait pas dans la vente aux Sacquet de Besace.

- Quoi qu'il advienne au reste de mes affaires, quand les Sacquet de Besace poseront leurs griffes dessus, j'ai en tout cas trouvé une bonne retraite pour ceci! Dit Frodon, vidant son verre c'était la dernière goutte de Vieux-Clos.

-Après avoir chanté beaucoup de chansons et parlé de maintes choses qu'ils avaient faites ensemble, ils portèrent un toast à (anniversaire de Bilbon et ils burent à sa santé conjointement à celle de Frodon, selon la coutume de celui ci. Puis ils sortirent humer fait et admirer les étoiles, et s'en furent se coucher. La soirée de Frodon était terminée, et Gandalf n'était pas venu.

Le lendemain matin, ils s'affairèrent à charger une autre charrette du restant des bagages. Merry en prit la direction et s'en fut avec le Gros (c'est à dire Fredegar Bolger)

Quelqu'un doit arriver là-bas avant pour chauffer la maison pour ton arrivée, dit Merry. A bientôt après demain, si tu ne t'endors pas, en route!

Foulque rentra chez lui après le déjeuner, mais Pippin resta derrière. Frodon était agité et inquiet, guettant en vain un écho de Gandalf. II décida d'attendre jusqu'à la tombée de la nuit. Après cela, si Gandalf voulait le voir d'urgence, il irait à Creux-de-Crique, où il pourrait même arriver le premier. Car Frodon partait à pied. Son plan était tant pour le plaisir que pour jouir d'un dernier regard sur la Comté de marcher sans se presser de Hobbitebourg au Bac de Châteaubouc.

-Et puis cela m'entraînera un peu, dit-il, se regardant dans un miroir poussiéreux du vestibule à demi vide. (Il y avait longtemps qu'il n'avait fait aucune marche fatigante, et son image avait un certain air de mollesse, se dit-il)

Après le déjeuner, surgirent les Sacquet de Besace, Lobelia et son fils Lothon aux cheveux blond roux, au grand ennui de Frodon. «Enfin à nous! » S'écria Lobelia en pénétrant dans la maison. Ce n'était guère poli, ni strictement vrai, puisque la vente de Cul-de-Sac ne prenait effet qu'à partir de minuit. Mais Lobelia avait peut-être quelque excuse: Elle avait dû attendre Cul-de-Sac environ soixante-dix-sept ans de plus qu'elle ne l'avait escompté, et elle avait alors cent ans. Quoi qu'il en fût, elle était venue s'assurer que rien n'avait été emporté de ce qu'elle avait payé, et elle voulait les clefs. Il fallut un long temps pour la satisfaire, car elle avait apporté un inventaire détaillé qu'elle vérifia de bout en bout. Enfin elle partit avec Lothon et le double de la clef, non-saris s'être fait promettre que l'autre exemplaire serait déposé chez les Gamegie, Chemin des Trous-du-Talus. Elle grogna, montrant clairement qu'elle pensait les Gamegie capables de piller le trou au cours de la nuit. Frodon ne lui offrit pas le moindre thé.

Il prit le sien avec Pippin et Sam Gamegie dans la cuisine. Il avait été officiellement annoncé que Sam allait en Pays de Bouc «au service de M. Frodon et pour s'occuper de son bout de jardin», arrangement approuvé par l'Ancien, bien que cela ne le consolât aucunement de la perspective d'avoir Lobelia pour voisine.

-Notre dernier repas à Cul-de-Sac! Dit Frodon, repoussant sa chaise.

Ils abandonnèrent la vaisselle à Lobelia. Pippin et Sam sanglèrent leurs trois paquets et les empilèrent sous le porche. Pippin sortit faire un dernier tour dans le jardin. Sam disparut.

Le soleil descendit. Cul-de-Sac paraissait triste, morne et désordonné. Frodon erra par les pièces familières, il vit la lumière du crépuscule s'évanouir sur les murs, et les ombres s'avancer furtivement des coins. L'obscurité gagna lentement l'intérieur. Frodon sortit et alla jusqu'à la grille au bout de l'allée, puis il descendit un peu sur la Route de la Colline. Il s'attendait à moitié à voir Gandalf monter à grands pas dans la nuit tombante.

Le ciel était clair et les étoiles commençaient de briller. «Ça va être une belle nuit, dit-il tout haut. Bon début. J'ai envie de marcher. Je ne puis plus supporter de traîner. Je vais partir, et Gandalf devra me suivre. » II se retourna pour rentrer, puis s'arrêta au son de deux voix juste derrière le tournant au bout du Chemin des Trous-du-Talus. L'une était indubitablement celte du vieil Ancien, l'autre était étrange et assez déplaisante. Il ne put discerner ce qu'elles disaient, mais il entendait les réponses de l'Ancien, assez stridentes. Le vieillard semblait énervé.

-Non, M. Sacquet est parti. Il est parti ce matin, et mon Sam est parti avec lui, de toute façon, ses affaires sont parties. Oui, vendues et liquidées, je vous dis. Pourquoi? Ça ne me regarde pas, ni vous non plus. Ou? Ce n'est pas mon secret. Il est allé à Chateaubouc ou quelque part comme ça, au loin, là-bas. Oui, la route est bonne. Je n'ai jamais été aussi loin pour ma part, ce sont des gens bizarres, dans le Pays de Bouc. Non, je ne peux pas transmettre de message. Bonsoir!

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre I

CHAPITRE TROIS

TROIS FONT DE LA COMPAGNIE

Des pas descendirent la colline. Frodon se demanda vaguement pourquoi il ressentait un grand soulagement du fait qu'ils ne montaient pas au contraire. «J'en ai assez des questions et de la curiosité sur mes faits et gestes, je suppose, se dit-il. Quelle bande de fouinards, ils font tous! » Il eut presque envie d'aller demander à l'Ancien qui était le questionneur, mais il revint sur cette idée, tourna les talons et remonta d'un pas rapide vers Cul-de-Sac.

Pippin était assis sur son bagage sous le porche. Sam n'était pas là. Frodon passa dans l'obscurité de derrière la porte.

-Sam! Appela t'il. Sam! Il est temps!

-Voilà, monsieur!

La réponse vint des profondeurs, bientôt suivie de Sam en personne, qui s'essuyait la bouche. II venait de faire ses adieux au tonneau de bière dans la cave.

-Tout est paré, Sam?

-Oui, monsieur. Je tiendrai le coup un moment maintenant, monsieur.

Frodon boucla la porte ronde et remit la clef à Sam:

- Cours porter cela chez toi, Sam! Dit-il. Puis coupe par le chemin et rejoins-nous aussi vite que possible à la barrière du sentier vers les prairies. Nous ne traverserons pas le village ce soir. Il y a trop d'oreilles et d'yeux à l'affût.

-Sam s'en courut à toute allure.

-Eh bien, nous voilà enfin partis! dit Frodon.

Ils chargèrent leurs paquets sur l'épaule, saisirent leur bâton et firent le tour vers le côté ouest de Cul-de-Sac. «Adieu! » Dit Frodon, regardant les fenêtres noires et vides. Il fit un signe de la main, puis se retourna et (suivant Bilbon à son insu) se hâta derrière Peregfin dans l'allée du jardin. Arrivés en bas, ils sautèrent à l'endroit moins élevé de la haie et gagnèrent les champs, passant dans l'obscurité comme un bruissement dans les herbes.

Au bas de la colline, sur le versant occidental, ils arrivèrent à la barrière qui ouvrait sur un étroit sentier. Là, ils firent halte et ajustèrent les courroies de leurs paquets. Bientôt Sam survint, à un trot rapide et tout soufflant, son lourd paquet était hissé haut sur ses épaules, et il s'était coiffé d'un sac de feutre informe qu'il qualifiait de chapeau. Dans l'obscurité, il avait tout l'air d'un nain.

-J'ai l'impression que vous m'avez donnée tout ce qu'il y avait de plus lourd, dit Frodon. Je plains les escargots et tout ce qui porte sa maison sur le dos.

-Je pourrais en prendre beaucoup plus, monsieur. Mon paquet est tout à fait léger, dit Sam avec vigueur, mais quelque peu mensongèrement.

Non, Sam, dit Pippin. C'est bon pour lui. Il n'a rien de plus que ce qu'il nous a dit d'emballer. Il a été assez flemmard depuis quelque temps, et il sentira moins le poids quand il aura perdu un peu de son propre poids par la marche.

- Soyez bon pour un pauvre Hobbit ! S'écria Frodon en riant. Je serai mince comme une tige de saule avant d'arriver dans le Pays de Bouc, j'en suis sûr. Mais je disais des bêtises. Je soupçonne que tu as pris plus que ta part, Sam, et j'y mettrai le nez à notre prochain empaquetage. (Il reprit son bâton.) Eh bien, nous aimons tous marcher dans le noir, dit-il, alors, mettons quelques milles derrière nous avant le coucher.

Ils suivirent sur une courte distance le sentier vers l'ouest. Puis, l'abandonnant, ils tournèrent à gauche et reprirent en silence par les champs. Ils longèrent en file indienne des haies et la lisière de taillis, et la nuit les enveloppa de ses ténèbres. Dans leurs manteaux sombres, ils étaient aussi invisibles que s'ils avaient tous des anneaux magiques. Étant tous des Hobbits et s'efforçant au silence, ils ne faisaient aucun bruit audible fût ce pouf des Hobbits. Même les animaux sauvages des champs et des bois remarquèrent à peine leur passage.

Au bout de quelque temps, ils passèrent l'eau à l'ouest de Hobbitebourg sur un étroit pont de planches. La rivière n'était guère plus en cet endroit qu'un sinueux ruban noir, bordé d'aulnes penchés. A un mille ou deux plus au sud, ils traversèrent vivement la grande route du Pont de Brandevin, ils se trouvaient alors dans le Pays de Touque et, obliquant vers le sud-est, ils allèrent en direction du Pays de la Colline Verte. Comme ils commençaient à en gravir les premières pentes, ils jetèrent un regard en arrière et virent scintiller dans le lointain les lampes de Hobbitebourg dans la douce Vallée de l'Eau. Cette vue disparut soudain dans les plis du terrain obscurci, et elle fut suivie de celle de Lèzeau près de son étang gris. Quand la lumière de la dernière ferme fut loin derrière eux, perçant parmi les arbres, Frodon se retourna et agita la main en signe d'adieu.

-Je me demande si je ne contemplerai jamais de nouveau cette vallée, dit-il tranquillement.

CHAPITRE TROIS
TROIS FONT DE LA COMPAGNIE

Après trois heures de marche, ils firent une pause. La nuit était claire, fraîche et étoilée, mais des traînées de brume montaient lentement comme de la fumée des ruisseaux et des prés profonds le long des pentes. Des bouleaux au feuillage ténu, qui se balançaient au-dessus de leurs têtes dans un vent léger, dessinaient des entrelacs noirs sur le ciel pâle. Ils mangèrent un souper très frugal (pour des Hobbits), puis reprirent leur route. Ils arrivèrent bientôt à une route étroite qui, montant et descendant, se perdait grise dans l'obscurité: la route de Castelbois et de Stock et du Bac de Chateaubouc. Elle partait en grimpant de la grande route de la Vallée de l'Eau pour serpenter sur les pentes des Collines Vertes en direction du Bout-des-Bois, un coin sauvage du Quartier de l'Est.

Au bout d'un moment, ils s'enfoncèrent dans une piste profondément encaissée entre de hauts arbres dont les feuilles sèches bruissaient dans la nuit. Il faisait très noir. Au début, ils parlèrent ou fredonnèrent doucement un air en chœur, étant à présent loin de toute oreille indiscrète. Puis ils poursuivirent leur chemin en silence, et Pippin commença à clampiner. Finalement, comme ils attaquaient une pente escarpée, il s'arrêta et se mit à bâiller.

-J'ai tellement sommeil que je vais bientôt tomber sur la route, dit-il. Allez-vous donc dormir sur vos jambes? Il est près de minuit.

-Je croyais que tu aimais marcher de nuit, dit Frodon. Mais rien ne nous presse. Merry nous attend à un moment quelconque de la journée d'après demain, cela nous laisse encore près de deux jours. On s'arrêtera au premier endroit convenable.

-Le vent est à l'ouest, dit Sam. En arrivant sur l'autre versant de la colline, on trouvera un endroit abrité et assez confortable, monsieur. Il y a un bois de sapins secs juste devant nous, si je me souviens bien.

Sam connaissait bien la région à vingt milles à la ronde de Hobbitebourg, mais sa géographie n'allait pas plus loin.

Juste après la crête de la colline, ils arrivèrent au pan de sapins. Quittant la route, ils pénétrèrent dans la profonde obscurité des arbres aux senteurs de résine, et ils rassemblèrent du bois sec et des cônes pour faire du feu. Ils eurent bientôt un joyeux crépitement de flammes au pied d'un grand sapin, et ils s'assirent quelque temps autour, jusqu'au moment où ils commencèrent à dodeliner de la tête. Alors, chacun dans un coin des racines du grand arbre, ils se ramassèrent dans leurs manteaux et leurs couvertures, et ils ne tardèrent pas à dormir profondément. Ils n'avaient établi aucune garde, même Frodon ne craignait aucun danger pour le moment, car ils se trouvaient encore au cœur de la Comté. Quelques bêtes vinrent les regarder quand le feu se fut éteint. Un renard qui passait par le bois pour ses propres affaires s'arrêta plusieurs instants pour flairer le groupe.

«Des Hobbits! Pensa t'il. Qu'est ce que cela veut dire? J'ai entendu parler d'étranges faits dans ce pays, mais j'ai rarement ouï parler d'un Hobbit dormant dehors sous un arbre. Et ils sont trois! Il y a quelque chose de bien extraordinaire là derrière»

Il avait parfaitement raison, mais il n'en sut jamais davantage.

L'aube se leva, pâle et humide. Frodon fut le premier à se réveiller, et il constata qu'une racine de l'arbre lui avait creusé un trou dans le dos et qu'il avait le cou ankylosé. «Marcher pour le plaisir! Que n'ai-je pris une voiture? Se dit-il, comme il faisait d'ordinaire au début d'une expédition. Et tous nos merveilleux lits de plume qui sont vendus aux Sacquet de Besace! Ces racines d'arbres leur feraient du bien. » (II s'étira.) Debout, Hobbits! S'écria t'il. Il fait une matinée magnifique.

-Qu'est ce qu'elle a de magnifique? Demanda Pippin, glissant un œil par-dessus sa couverture. Sam! Le petit déjeuner pour neuf heures et demie! Avez vous fait chauffer l'eau du bain?

Sam sauta sur ses pieds, les yeux encore embués

-Non, monsieur, non, dit-il.

Frodon arracha les couvertures qui enveloppaient Pippin et le retourna, puis il alla jusqu'à l'orée du bois. A l'est, le soleil se levait tout rouge des brumes qui s'étendaient épaisses sur le monde. Tachés de l'or et du rouge de l'automne, les arbres semblaient naviguer sans racines sur un océan d'ombre. Un peu au-dessous de lui, sur la gauche, la route descendait en pente rapide et disparaissait dans un creux.

A son retour, Sam et Pippin avaient allumé un bon feu:

-L'eau! cria Pippin. Où est l'eau?

-Je ne conserve pas d'eau dans mes poches, dit Frodon.

-On croyait que tu étais allé en chercher, dit Pippin affairé à sortir la nourriture et les tasses. Tu ferais bien de le faire maintenant.

-Tu peux venir aussi, dit Frodon, et emporter toutes les gourdes.

CHAPITRE TROIS
TROIS FONT DE LA COMPAGNIE

Il y avait un ruisseau au pied de la colline. Ils emplirent leurs gourdes et la marmite à une petite cascade où l'eau tombait de quelques pieds sur un affleurement de pierre grise. Elle était glaciale, et ils s'ébrouèrent en soufflant tandis qu'ils se baignaient le visage et les mains.

Le petit déjeuner terminé et les paquets bien sanglés, il était plus de dix heures et la journée se faisait belle et chaude. Ils descendirent la pente, passèrent le ruisseau à l'endroit où il plongeait sous la route, remontèrent de l'autre côté, puis franchirent un nouvel épaulement de collines, et à ce moment leur chargement de manteaux, couvertures, eau, nourriture et autre équipement commença déjà de leur paraître lourd.

La marche de la journée promettait d'être chaude et fatigante. Après quelques milles, toutefois, la route cessa de monter et descendre, elle grimpa en zigzag jusqu'au sommet d'une arête escarpée, d'où elle ménageait une dernière descente. Devant eux, ils virent la plaine pointillée de petits bouquets d'arbres qui se fondaient au loin en une brume brunâtre de forêts. Leur regard portait par-dessus le Bout-des-Bois en direction du Brandevin. La route se déroulait devant eux comme un cordon.

- La route se poursuit sans fin, dit Pippin, mais je ne peux pas continuer sans me reposer. Il est grand temps de déjeuner.

-Il s'assit sur le talus et regarda au loin dans la brume à l'est, au-delà de laquelle se trouvaient la rivière et la fin de la Comté où il avait passé toute sa vie. Sam était debout à côté de lui. Ses yeux ronds étaient écarquillés car il contemplait, par-dessus des terres qu'il n'avait jamais vues, un nouvel horizon.

-Y a t'il des Elfes dans ces forêts? Demanda t'il.

-Pas que je sache, dit Pippin.

Frodon gardait le silence. Lui aussi suivait la route du regard en direction de l'est, comme s'il ne l'avait jamais vue. Soudain il parla, à voix haute mais comme pour lui-même, disant lentement:

La route se poursuit inlassablemen
Descendant de la porte où elle commençait.
Maintenant, loin en avant la route est parvenue,
Et je dois suivre, si je le puis,
La poursuivant d'un pied las,
Jusqu'à ce qu'elle rencontre quelque voie plus large
Où maints sentiers et courses se rencontrent.
Et où, alors?
Je ne saurais le dire.

- Voilà qui rappelle un peu la poésie du vieux Bilbon, dit Pippin. Ou est ce une de tes imitations? Ça ne paraît pas très encourageant.

- Je ne sais pas, répondit Frodon. Ça m'est venu comme si je l'inventais, mais j'ai pu l'entendre jadis. Ii est certain que ça me rappelle beaucoup Bilbon dans les dernières années, avant son départ. II disait souvent qu'il y avait une seule route, qu'elle ressemblait à une grande rivière, ses sources étaient à chaque porte, et tout sentier était son affluent.

C'est une affaire dangereuse de passer ta porte, Frodon, me disait-il. Tu vas sur la route et, si tu ne retiens pas tes pieds, Dieu sait jusqu'où tu pourrais être emporté. Te rends-tu compte que c'est ici le chemin même qui traverse la Forêt Noire et que, si tu te laisses faire, il pourrait t'emmener au Mont Solitaire, ou même au-delà, à des endroits pires?

Il disait cela dans l'allée devant la porte d'entrée de Cul-de-Sac, particulièrement quand il était sorti faire une longue promenade à pied.

-Eh bien, la route ne m'emportera nulle part avant une heure au moins, dit Pippin, mettant sac à terre.

Les autres suivirent son exemple, appuyant leurs paquets contre le talus et étendant leurs jambes sur la route.

Après un temps de repos, ils firent un bon déjeuner, et puis se reposèrent encore.

Le soleil était bas et la lumière de l'après midi s'allongeait sur la terre quand ils descendirent la colline. Jusque là, ils n'avaient pas rencontré une âme sur la route. Cette voie était peu usitée, étant à peine propre à la circulation des charrettes, et il y avait peu de trafic en direction du Bout-des-Bois. Ils faisaient leur petit bonhomme de chemin depuis une heure ou plus, quand Sam s'arrêta un moment comme pour écouter. Ils se trouvaient alors en terrain plat, et la route, après beaucoup de méandres, s'étendait droit devant eux à travers des prairies parsemées de grands arbres qui annonçaient l'approche des bois.

PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre I

CHAPITRE TROIS
TROIS FONT DE LA COMPAGNIE

-J'entends un poney ou un cheval qui vient sur la route derrière nous, dit Sam.

Ils se retournèrent, mais une courbe les empêchait de voir loin

-Je me demande si c'est Gandalf qui vient nous rejoindre, dit Frodon, mais tout en prononçant ces mots, il eut le sentiment que ce ne l'était pas, et il fut pris d'un soudain désir de se cacher à la vue du cavalier.

-Cela peut n'avoir que peu d'importance, dit-il d'un ton d'excuse, mais je préférerais ne pas être vu sur la route par personne. J'en ai par-dessus la tête des gens qui épient et discutent mes faits et gestes. Et si c'est Gandalf, ajouta t'il après réflexion, on pourra lui faire un peu la surprise pour lui revaloir son retard. Mettons-nous à couvert!

Les deux autres coururent vivement sur la gauche se réfugier dans un petit creux non loin de la route. Là, ils se tapirent. Frodon hésita une seconde: la curiosité ou quelque autre sentiment luttait avec son désir de se cacher. Le bruit de sabots approchait. Au dernier moment, il se jeta à plat ventre dans une parcelle d'herbe haute derrière un arbre qui étendait ses branches au-dessus de la route. Puis il leva la tête et jeta un coup d'œil précautionneux par-dessus une des grosses racines.

Un cheval noir, pas un poney de Hobbit, mais un vrai cheval, s'avançait dans le tournant, et dessus était assis un homme de grande taille qui semblait ramassé sur la selle, enveloppé dans un grand manteau noir à capuchon, de sorte que seules ses bottes se voyaient en dessous dans les hauts étriers, sa figure était invisible dans l'ombre.

Arrivé à l'arbre, au niveau de Frodon, le cheval s'arrêta. Le cavalier resta immobile, la tête baissée, comme s'il écoutait. De sous le capuchon vint le son de quelqu'un qui renifle pour saisir une odeur fugitive, la tête se tourna d'un côté à l'autre de la route.

Une peur irraisonnée d'être découvert s'empara soudain de Frodon, et il pensa à son Anneau. Il osait à peine respirer et pourtant le désir de le sortir de sa poche devint si fort qu'il commença de remuer lentement la main. Il sentait qu'il lui suffisait de le glisser à son doigt et qu'alors il serait en sécurité. L'avis de Gandalf paraissait absurde. Bilbon avait utilisé L'Anneau. «Et je suis encore dans la Comté», pensa t'il comme sa main touchait la chaîne à laquelle l'Anneau était attaché. A ce moment, le cavalier se redressa et agita les rênes. Le cheval repartit, doucement au début, puis à un trot rapide.

Frodon rampa jusqu'au bord de la route et observa le cavalier jusqu'à ce que celui ci disparût dans le lointain. Il n'en fut pas tout à fait sûr, mais il lui sembla que tout à coup le cheval, avant de disparaître, se détournait et pénétrait parmi les arbres sur la droite.

«Ah ça, je trouve cela très bizarre et certes troublant», se dit Frodon, tout en allant vers ses compagnons.

Pippin et Sam étaient restés à plat dans l'herbe et ils n'avaient rien vu, Frodon leur décrivit donc le cavalier et son étrange conduite.

-Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûr qu'il me cherchait ou qu'il *humait* ma piste, et je suis tout aussi certain que je ne voulais pas qu'il me découvrît. Je n'ai jamais rien vu ou senti de semblable dans la Comté jusqu'à ce jour.

- Mais qu'est ce qu'une des Grandes Gens a à faire avec nous? demanda Pippin. Et que fait-il dans cette partie du monde?

- Il y a des Hommes dates les parages, répondit Frodon. Dans le quartier sud, ils ont eu des ennuis avec les Grandes Gens, je crois. Mais je n'ai jamais entendu parler de rien de semblable à ce cavalier. Je me demande d'où il vient.

- Sauf votre respect, dit Sam, intervenant soudain, je sais d'où il vient. C'est de Hobbitebourg que vient ce cavalier noir là, à moins qu'il n'y en ait plus d'un. Et je sais où il va.

-Que veux-tu dire? S'écria vivement Frodon, le regardant avec étonnement. Pourquoi n'as-tu rien dit plutôt?

-Je viens seulement de me rappeler, monsieur. Voici comment ça s'est passé: quand je suis revenu à notre trou hier soir avec la clef, mon père il m'a dit

«Tiens, Sam! Qu'il dit, *je te croyais parti ce matin avec M. Frodon. Y a eu un bonhomme bizarre qu'a demandé après M. Sacquet de Cul-de-Sac, et il vient tout juste de partir. Je l'ai envoyé à Chateaubouc. C'est pas que j'aimais beaucoup son ton. Il avait l'air assez furieux quand je lui dis que M. Sacquet avait définitivement quitté son vieux domicile. 11 m'a* sifflé *après, oui. Ça m'a donné le frisson. »*

Quel genre de type c'était? N que j'ai demandé à l'Ancien.

«Je ne sais pas, qu'il dit, *mais cela n'était pas un Hobbit. Il était grand et noiraud, et il s'est penché sur moi. Je pense que c'était une des Grandes Gens de l'étranger. Il avait un drôle d'accent. »*

Je n'ai pas pu rester pour en savoir plus long, monsieur, parce que vous m'attendiez, et je n'y ai pas prêté grande attention moi-même. L'Ancien se fait vieux, et il devait faire presque nuit quand ce type a monté la colline et l'a trouvé en train de prendre l'air au bout de notre chemin. J'espère qu'il n'a pas fait de mal, monsieur, ni moi non plus.

- L'Ancien n'est à blâmer en aucune façon, dit Frodon. En fait, je l'ai entendu parler à un étranger qui semblait s'enquérir de moi, et j'ai failli aller lui demander qui c'était. Je regrette de ne l'avoir pas fait ou que tu ne m'en aies pas parlé plus tôt. J'aurais peut-être fait plus attention sur la route.

- Mais il peut n'y avoir aucun rapport entre ce cavalier et l'étranger de l'Ancien, dit Pippin. On a quitté Hobbitebourg assez secrètement, et je ne vois pas comment il aurait pu nous suivre.

- Et le *flair,* monsieur? Dit Sam. Et l'Ancien a dit que c'était un noiraud.

- J'aurais bien dû attendre Gandalf, murmura Frodon. Mais peut-être cela n'aurait-il fait qu'empirer les choses.

- Alors tu sais ou tu devines quelque chose sur ce cavalier? Dit Pippin, qui avait saisi la teneur du murmure.

- Je ne sais pas, et je préfère ne pas faire d'hypothèse, dit Frodon.

- Bon, cousin Frodon! Tu peux garder ton secret, si tu veux faire le mystérieux. En attendant, que doit-on faire? J'aimerais bien casser la croûte et boire un coup, mais je crois qu'on ferait mieux de décamper d'ici. Ton commentaire sur les cavaliers humant avec des nez invisibles m'inquiète.

- Oui, je crois que nous allons partir maintenant, dit Frodon, mais pas par la route pour le cas où ce cavalier reviendrait ou qu'un autre le suive. II faudrait faire un bon bout de chemin aujourd'hui. Le Pays de Bouc est encore à bien des milles d'ici.

Comme ils repartaient, l'ombre des arbres s'étirait longue et mince sur l'herbe. Ils se tenaient à présent à un jet de pierre sur la gauche de la route, autant que possible hors de vue. Mais cela tes retardait, car l'herbe était épaisse et en touffes, le sol inégal, et les arbres commençaient à s'assembler en fourrés.

Le soleil s'était couché rouge derrière les collines dans leur dos, et le soir tombait à leur retour sur la route, à la fin de la longue surface de niveau sur laquelle elle se déroulait tout droit depuis plusieurs milles. A cet endroit, elle décrivait une courbe sur la gauche pour descendre dans les basses terres du Yale et se diriger vers Stock, mais un chemin se détachait sur la droite et serpentait à travers une forêt de vieux chênes en direction de Castelbois.

-Voilà ce qu'il nous faut, dit Frodon.

Non loin de l'embranchement, ils tombèrent sur l'énorme carcasse d'un arbre: il était encore vivant et il y avait des feuilles sur les petites branches qu'il avait poussées autour des moignons de ses membres depuis longtemps tombés, mais il était creux et on pouvait y entrer par une grande fissure sur le côté opposé à la route. Les Hobbits se glissèrent à l'intérieur et s'assirent là sur un sol de vieilles feuilles et de bois pourri. Ils se reposèrent et prirent un repas léger, parlant doucement et écoutant de temps à autre.

Le crépuscule les environnait quand ils regagnèrent le chemin. Le vent d'ouest soupirait dans les branches. Les feuilles susurraient. Bientôt, la route commença de sombrer doucement mais sans rémission dans l'obscurité. Une étoile sortit au-dessus des arbres à l'est qui s'enténébrait devant eux. Ils marchaient côte à côte et au pas pour maintenir leur allant. Au bout de quelque temps, comme les étoiles se faisaient plus fournies et plus brillantes, le sentiment d'inquiétude les quitta et ils cessèrent de guetter le son de sabots. Ils se mirent à fredonner doucement à la façon des Hobbits quand ils marchent, surtout à l'approche de leur maison la nuit. Chez la plupart, c'est une chanson à souper ou une berceuse, mais ceux-ci fredonnèrent une marche (qui n'était pas sans allusions au souper et au lit, bien sûr) Les paroles étaient de Bilbon Sacquet sur un air aussi ancien que les collines, et il les avait enseignées à Frodon tandis qu'ils parcouraient les chemins de la Vallée de l'Eau en parlant de l'Aventure.

Dans l'âtre, le feu est rouge,
Sous le toit, il y a un lit,
Mais nos pieds ne sont pas encore las,
Nous pouvons encore rencontrer derrière le tournant
Un arbre soudain ou une pierre levée
Que nul autre n'a vu que nous seuls,
Arbre, fleur, feuille, herbe,
Qu'ils passent! Qu'ils passent!
Colline et eau sous le ciel
Passons-les! Passons-les!

CHAPITRE TROIS
TROIS FONT DE LA COMPAGNIE

Encore derrière le tournant peut attendre
Une nouvelle route ou une porte secrète,
Et, bien que nous les passions aujourd'hui,
Demain nous pouvons revenir par ici
Et prendre les sentiers cachés qui courent
Vers la lune ou vers le soleil.
Pomme, épine, noix et prunelle,
Laissons-les! Laissons-les!
Sable et pierre, étang et combe,
Adieu! Adieu!

La maison est derrière, le monde devant,
Et il y a bien des chemins à parcourir
A travers les ombres jusqu'à forée de la nuit,
Jusqu'à ce que les étoiles soient toutes allumées.
Alors, monde derrière et maison devant,
Nous reviendrons vers la maison et le lit.
Brume et crépuscule, nuage et ombre, S'évanouiront! S'évanouiront!
Feu et lampe, et viande et pain,
Et puis au lit! Et puis au lit!

La chanson s'acheva:

-Et *maintenant* au lit! Et *maintenant* au lit! Chanta Pippin d'une voix haute.

-Chut ! Dit Frodon. Je crois que j'entends de nouveau des sabots.

Ils s'arrêtèrent soudain et se tinrent aussi silencieux que des ombres d'arbres, l'oreille tendue. Un bruit de sabots se faisait entendre dans le sentier, à quelque distance derrière eux, mais il approchait lentement, clairement porté par le vent. Vite et sans bruit, ils se glissèrent hors du chemin et coururent se mettre à couvert dans l'ombre des chênes

-N'allons pas trop loin! Dit Frodon. Je ne veux pas être vu, mais je veux voir si c'est un autre cavalier noir.

-Bon! Dit Pippin. Mais n'oublie pas le humage!

Le bruit de sabots approcha. Ils n'eurent pas le temps de chercher une meilleure cachette que C générale sous les arbres, Sam et Pippin se tapirent derrière un gros fût, tandis que Frodon revenait en rampant de quelques mètres vers le chemin. Celui ci apparaissait gris et pâle comme une ligne de lumière qui se perdait dans la forêt. Au dessus, les étoiles étaient serrées dans le ciel obscur, mais il n'y avait pas de lune.

Le son des sabots s'arrêta. Comme Frodon observait, il vit quelque chose de sombre traverser l'espace plus clair entre deux arbres, puis faire halte. Cela ressemblait à l'ombre noire d'un cheval mené par une ombre noire plus petite. L'ombre noire se tenait tout près de l'endroit où ils avaient quitté le chemin, et elle se balançait de côté et d'autre. Frodon crut entendre un reniflement. L'ombre se pencha jusqu'à terre, puis se mit à ramper vers lui.

Une fois de plus, le désir de glisser l'Anneau à son doigt s'empara de Frodon, mais cette fois, il était plus fort qu'auparavant. Si fort qu'avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, sa main tâtonnait dans sa poche. Mais à ce moment se fit entendre le son de chants et de rires mêlés. De claires voix s'élevaient et retombaient dans la nuit étoilée. L'ombre noire se redressa et se retira. Elle grimpa sur le cheval indistinct et sembla disparaître dans les ténèbres de l'autre côté du chemin. Frodon respira de nouveau.

- Des Elfes! S'exclama Sam en un rauque murmure. Des Elfes, monsieur!
- Si on ne l'avait ramené en arrière, il se serait précipité hors des arbres pour rejoindre les voix.
- Oui, ce sont des Elfes, dit Frodon. Il s'en rencontre parfois dans le Bout des Bois. Ils ne vivent pas dans la Comté, mais ils y divaguent au printemps et à l'automne de leurs propres terres d'au-delà des Collines des Tours. J'en suis bien heureux ! Vous ne l'avez pas vu, mais ce cavalier noir s'est arrêté juste ici, et il rampait précisément vers nous quand le chant s'est élevé. Aussitôt qu'il a entendu les voix, il s'est esquivé.
- Et les Elfes? Dit Sam, trop excité pour se préoccuper du cavalier. On ne peut pas aller les voir?

CHAPITRE TROIS
TROIS FONT DE LA COMPAGNIE

- Ecoutez ! Ils viennent de ce côté, dit Frodon, il suffit de les attendre.

Le chant s'approcha. Une voix claire s'éleva alors au-dessus des autres. Elle chantait dans la belle langue elfique dont Frodon avait quelque connaissance, mais les autres aucune. Le son qui se mariait à la mélodie semblait toutefois prendre dans leur esprit la forme de mots qu'ils ne comprenaient qu'en partie. Voici la chanson, telle que Frodon l'entendit

Blanche neige! Blanche neige! O claire dame!
O Reine d'au-delà des Mers Occidentales!
O Lumière pour nous qui errons ici
Parmi le monde des arbres entrelacés!

Gilthoniel! O Elbereth!
Vifs sont tes yeux et claire ton haleine!
Branche-Neige! Branche-Neige! Nous chantons pour toi
Dans une terre lointaine d'au-delà de la Mer.

O Étoiles qui dans l'Année sans soleil
Par sa lumineuse main fûtes semées,
Dans les champs venteux maintenant brillante et claire
Nous voyons votre floraison d'urgent essaimée!
O Elbereth! Gilthoniel!
Nous nous souvenons encore, nous qui demeurons
Dans cette terre lointaine sous les arbres,
De ta lumière stellaire sur les Mers Occidentales.

Le chant s'acheva.

- Ce sont des Hauts Elfes! Ils ont prononcé le nom d'Elbereth ! Dit Frodon, stupéfait. On voit peu de ces plus Belles Gens dans la Comté. Il n'en reste plus beaucoup dans la terre du milieu, à l'est de la Grande Mer. C'est là, certes, une étrange chance!
- Les Hobbits s'assirent dans l'ombre sur le bas côté de la route. Les Elfes ne tardèrent pas à descendre le chemin vers la vallée. Ils passèrent lentement, et les Hobbits virent la clarté des étoiles luire sur leurs cheveux et dans leurs yeux. Ils ne portaient pas de lumières, mais, tandis qu'ils marchaient, une lueur semblable à celle de la lune au bord des collines avant son lever tombait autour de leurs pieds. Ils étaient à présent silencieux et, en passant, le dernier Elfe se retourna, regarda vers les Hobbits et rit.
- Salut, Frodon! Cria t'il. Tu es dehors bien tard. Ou peut-être es tu égaré?
- Puis il appela les autres, et toute la compagnie s'arrêta et s'assembla autour d'eux.
- La chose est assurément merveilleuse! Dirent-ils. Trois Hobbits dans un bois la nuit! Nous n'avons rien vu de pareil depuis le départ de Bilbon. Qu'est ce que cela signifie?
- Ce que cela signifie, Belles Gens, dit Frodon, c'est simplement que nous allons dans la même direction que vous, semble t'il. J'aime marcher sous les étoiles. Mais je jouirais avec reconnaissance de votre compagnie.
- Mais nous n'avons aucun besoin d'autre compagnie, et les Hobbits sont si obtus! Répliquèrent-ils en riant. Et comment savez-vous que nous allons du même côté que vous, puisque vous ignorez où nous allons?
- Et comment connaissez-vous mon nom? Demanda Frodon en retour.
- Nous savons bien des choses, dirent-ils. Nous t'avons vu souvent autrefois avec Bilbon, encore que tu ne nous aies peut-être pas aperçus.
- Qui êtes-vous, et quel est votre seigneur? demanda Frodon.
- Je suis Gildor, répondit leur chef, l'Elfe qui l'avait hélé en premier. Gildor Inglorion de la Maison de Finrod. Nous sommes exilés, la plupart de nos parents sont depuis longtemps partis, et nous ne faisons maintenant que nous attarder un peu ici avant de repasser la Grande Mer. Mais quelques-uns uns des nôtres demeurent en paix à Fondcombe. Allons, Frodon, dites-nous donc ce que vous faites. Car nous voyons qu'il y a sur vous une ombre de peur.
- O Sages Gens! dit Pippin, l'interrompant avec ferveur. Parleznous des Cavaliers Noirs!
- Les Cavaliers Noirs? Dirent-ils à voix basse. Pourquoi cette question sur les Cavaliers Noirs?

- Parce que deux Cavaliers Noirs nous ont rattrapés aujourd'hui, ou l'un d'eux l'a fait à deux reprises, dit Pippin, il s'est éclipsé à votre approche, il y a un moment seulement.
- Les Elfes ne répondirent pas immédiatement, mais ils échangèrent doucement quelques paroles dans leur propre langue. Gildor se tourna finalement vers les Hobbits:
- Nous ne parlerons pas de cela ici, dit-il. Nous pensons que vous feriez mieux de venir avec nous. Ce n'est pas dans nos habitudes, mais pour cette fois ci nous vous emmènerons sur notre route, et vous logerez avec nous ce soir, si vous le voulez.
- Oh, Belles Gens! Ceci est une bonne fortune qui dépasse mon espérance, dit Pippin.
- Sam était sans voix.
- Je vous remercie vivement, Gildor Inglorion, dit Frodon, s'inclinant. *Elen sila lùmenni, omentielvo,* une étoile brille sur l'heure de notre rencontre, ajouta t'il en haut elfique.
- Attention, amis! S'écria Gildor en riant. Ne racontez pas de secrets. Voici un érudit en langue ancienne. Bilbon était bon maître. Salut, Ami des Elfes! dit-il, s'inclinant devant Frodon. Venez maintenant avec vos amis, et joignez-vous à notre compagnie! Vous feriez mieux de marcher au milieu, de façon à ne pas vous écarter. Vous serez peut-être fatigués avant que nous ne fassions halte.
- Pourquoi? Où allez-vous? Demanda Frodon.
- Pour ce soir, nous allons aux forêts des collines qui dominent Castelbois. Cela fait quelques milles, mais vous pourrez vous reposer à la fin, et cela raccourcira votre voyage de demain.

Ils reprirent alors leur marche en silence, passant comme des ombres ou de faibles lueurs: car les Elfes (plus encore que les Hobbits) pouvaient, quand ils le voulaient, marcher sans le moindre bruit ni son de pas. Pippin eut bientôt sommeil, et il trébucha à deux ou trois reprises, mais chaque fois un Elfe de haute taille qui était à côté de lui tendait le bras pour l'empêcher de tomber. Sam marchait à côté de Frodon comme dans un rêve, avec une expression mi-partie de crainte et mi-partie de joie étonnée.

Les bois se firent plus denses de part et d'autre, les arbres étaient à présent plus jeunes et plus épais, et comme le chemin descendait, courant dans un pli des collines, il y avait de nombreux et profonds fourrés sur les pentes montantes de chaque côté. Enfin, les Elfes quittèrent le sentier. Une piste verte s'allongeait presque invisible à travers les halliers sur la droite, et ils en suivirent les méandres dans sa montée le long des pentes boisées jusqu'au sommet d'un épaulement qui s'avançait dans les terres plus basses de la vallée de la rivière. Soudain, ils sortirent de l'ombre des arbres et devant eux se déploya un vaste espace d'herbe, gris sous le ciel nocturne. Les bois l'enserraient de trois côtés, mais vers l'est, le terrain dévalait à pic, et le sommet des arbres sombres qui poussaient au bas de la pente était sous leurs pieds. Au-delà, les terres basses s'étendaient ternes et plates sous les étoiles. Plus près, quelques lumières clignotaient dans le village de Castelbois.

Les Elfes s'assirent sur l'herbe et parlèrent entre eux à mi-voix, ils semblaient ne plus prêter aucune attention aux Hobbits. Frodon et ses compagnons s'enveloppèrent dans leurs manteaux et leurs couvertures, et l'assoupissement les gagna. La nuit s'avança, et les lumières dans la vallée s'éteignirent. Pippin s'endormit, avec une petite butte pour oreiller.

Au loin, haut à l'Orient, se balançait Remmirath, le réseau d'étoiles, et lentement au-dessus des brumes s'éleva la rouge Borgil, brillante comme un joyau de feu. Puis, par quelque mouvement des airs, toute la brume fut tirée comme un voile, et se leva, grimpant par-dessus le pourtour du monde, le Tireur d'Épée du Ciel, Menelvagor à la brillante ceinture. Les Elfes éclatèrent en chants. Soudain, sous les arbres, un feu monta, répandant une lumière rouge.

- Venez! Crièrent les Elfes aux Hobbits. Venez! Le moment est venu de la parole et de la gaieté!
- Pippin se redressa sur son séant et se. frotta les yeux. Il frissonna.
- Il y a du feu dans la grand-salle et de la nourriture pour les hôtes qui ont faim, dit un Elfe debout devant lui.
- A l'extrémité sud de la prairie se trouvait une ouverture. Là, le tapis de verdure se poursuivait dans le bois et formait un large espace semblable à une salle couverte d'un plafond de branches d'arbres. Les grands troncs bordaient chaque côté comme des colonnes. Au centre flambait un grand feu de bois, et aux arbres-colonnes, des torches à la lumière d'or et d'argent brûlaient avec continuité. Les Elfes s'assirent autour du feu sur l'herbe ou sur les ronds sciés de vieux troncs. Quelques-uns uns allaient et venaient tenant des coupes et versant à boire, d'autres apportaient de la nourriture entassée sur des assiettes et des plats.
- Ce n'est que pauvre chère, dirent-ils aux Hobbits, car nous logeons dans la forêt, loin de nos demeures. Si jamais vous êtes nos hôtes à la maison, nous vous traiterons mieux.

- Cela me paraît assez bon pour une fête d'anniversaire, dit Frodon.

Pippin se rappela peu de chose, par la suite, de la nourriture ou de la boisson, car il avait l'esprit accaparé par la lumière sur les visages des Elfes et le son de voix si variées et si belles qu'il avait l'impression de vivre un rêve éveillé. Mais il se souvint d'un pain qui surpassait en saveur une belle miche blanche pour un affamé, et de fruits aussi doux que dés baies sauvages et plus parfumés que les fruits cultivés des jardins, il vida une coupe remplie d'une boisson odorante, fraîche comme une source claire, dorée comme un après-midi d'été.

Sam ne put jamais décrire par des mots ni se représenter nettement à lui-même ce qu'il sentit ou pensa cette nuit là, bien que cela demeurât dans sa mémoire comme un des événements majeurs de son existence. Le plus près qu'il parvint fut de dire

Eh bien, monsieur, si j'étais capable de faire pousser des pommes semblables, je m'appellerais un jardinier. Mais c'est le chant qui m'est allé au cœur, si vous voyez ce que je veux dire»

Frodon se tenait là, mangeant, buvant et conversant avec un grand plaisir, mais son esprit se fixait principalement sur les paroles prononcées. Il connaissait un peu le parler elfique, et il écoutait avidement. De temps à autre, il parlait à ceux qui le servaient et les remerciait dans leur propre langue. Ils lui souriaient et disaient en riant:

- Voici un joyau parmi les Hobbits!

Après un moment, Pippin s'endormit, et on le souleva pour l'emporter jusqu'à un berceau de verdure parmi les arbres, là, il fut déposé sur un doux lit, où il finit par dodeliner de la tête et fermer les yeux. Frodon demeura longtemps éveillé, à converser avec Gildor.

Ils parlèrent de maintes choses, anciennes et nouvelles, et Frodon interrogea longuement Gildor sur les événements du vaste monde extérieur à la Comté. Les nouvelles étaient pour la plupart tristes et inquiétantes: les ténèbres grandissantes, des guerres chez les Hommes et la fuite des Elfes. Enfin, Frodon posa la question qui lui tenait le plus à cœur

- Dites-moi, Gildor, avez-vous vu Bilbon depuis qu'il nous a quittés?

Gildor sourit

- Oui, répondit-il. Deux fois. II nous a dit adieu ici même. Mais je l'ai revu une autre fois, loin d'ici.

II ne voulut pas en dire davantage sur Bilbon, et Frodon se tint coi.

- Vous ne me demandez ni ne me dites grand chose en ce qui vous concerne vous-même, Frodon, dit Gildor. Mais j'en sais déjà un peu, et je puis en lire davantage sur votre figure et dans la pensée qui dicte vos questions. Vous quittez la Comté et pourtant vous doutez de trouver ce que vous cherchez, d'accomplir ce que vous vous proposez ou de jamais revenir. N'est-il pas vrai?

- Si, dit Frodon, mais je croyais que mon départ était un secret connu seulement de Gandalf et de mon fidèle Sam.

Il abaissa le regard sur Sam, qui ronflait doucement.

- Le secret n'atteindra pas l'Ennemi de notre fait, dit Gildor.

- L'Ennemi? Dit Frodon. Vous savez donc pourquoi je quitte la Comté?

- Je ne sais pas pour quelle raison l'Ennemi vous poursuit, répondit Gildor, mais je vois que c'est le cas aussi étrange pourtant que cela me paraisse. Et je vous avertis que le danger est à présent tant devant que derrière vous, et des deux côtés.

- Vous voulez parler des Cavaliers? Je craignais qu'ils ne fussent au service de l'Ennemi. Que sont les Cavaliers Noirs?

- Gandalf ne vous a rien dit?

- Rien au sujet de pareilles créatures.

- Eh bien, je pense qu'il ne m'appartient pas de vous en dire davantage de crainte que la terreur ne suspende votre voyage. Car il me semble que vous n'êtes parti que juste à temps, si même il est encore temps. Il faut maintenant vous hâter, ne pas demeurer ni retourner en arrière: la Comté n'est plus d'aucune protection pour vous.

- Je ne puis imaginer d'information plus terrifiante que vos allusions et vos avertissements! S'exclama Frodon. Je savais que j'avais devant moi des dangers, naturellement, mais je ne m'attendais pas à en rencontrer dans notre propre Comté. Un Hobbit ne peut-il donc se promener en paix de l'Eau à la Rivière?

- Mais ce n'est pas votre propre Comté, dit Gildor. D'autres ont résidé ici avant que les Hobbits n'existassent, et d'autres y résideront de nouveau quand les Hobbits ne seront plus. Le vaste monde vous

entoure de tous côtés: vous pouvez vous enclore, mais vous ne pouvez éternellement le tenir en dehors de vos clôtures.

- Je sais mais elle nous a toujours paru si sûre et si familière! Que puis-je faire, maintenant? Mon destin était de quitter la Comté secrètement et de me rendre à Fondcombe, mais à présent mes pas sont suivis, avant même d'arriver dans le Pays de Bouc.

- Je crois que vous devriez vous en tenir à ce plan, dit Gildor. Je ne pense pas que la route se révèle trop dure pour votre courage. Mais si vous voulez des conseils plus précis, vous devriez les demander à Gandalf. Je ne connais pas les raisons de votre fuite, et j'ignore par conséquent par quel moyen vos poursuivants vous attaqueront. Cela, Gandalf doit le savoir. Sans doute le verrez-vous avant de quitter la Comté?

- Je l'espère. Mais c'est là un autre sujet d'inquiétude. J'ai attendu Gandalf bien des jours. Il aurait dû venir à Hobbitebourg au plus tard la nuit avant dernière, mais il n'a jamais paru. Je me demande maintenant ce qui a pu arriver.

- Devrais-je l'attendre?

Gildor resta un moment silencieux.

- Cette nouvelle ne me plaît pas, dit-il enfin. Que Gandalf soit en retard ne présente rien de bon ! Mais il est dit: «Ne vous mêlez pas des affaires des magiciens, car ils sont subtils et prompts à la colère» C'est à vous de choisir: partir ou attendre.

- Et il est également dit: «N'allez pas demander conseil aux Elfes, car leur réponse sera en même temps non et oui», répliqua Frodon.

- Vraiment? Dit Gildor, riant. Les Elfes donnent rarement un avis inconsidéré, car un avis est un don dangereux, même de sage à sage, et tous les partis peuvent mal tourner. Mais que voudriez-vous? Vous ne m'avez pas tout dit à votre sujet, comment pourrais-je donc choisir mieux que vous? Mais si vous tenez absolument à un avis, je vais vous le donner par amitié. Je pense que vous devriez partir immédiatement et sans délai, et si Gandalf n'arrive pas avant votre départ, je vous conseille aussi ceci: ne partez pas seul. Emmenez avec vous des amis qui soient sûrs et disposés à vous accompagner. Et vous devriez m'être reconnaissant, car je ne vous donne pas ce conseil de bon cœur. Les Elfes ont leurs propres labeurs et leurs propres peines, et ils ne s'occupent guère des façons des Hobbits ou de toutes autres créatures sur terre. Nos chemins croisent rarement les leurs, que ce soit par hasard ou à dessein. Dans la présente rencontre, il peut y avoir un peu plus qu'un hasard, mais le dessein n'est pas clair pour moi, et je crains d'en dire trop.

- Je vous suis profondément reconnaissant, dit Frodon, mais je voudrais bien que vous me disiez franchement ce que sont les Cavaliers Noirs. Si je suis votre conseil, il se peut que je ne voie pas Gandalf avant longtemps, et je devrais savoir quel est le danger qui me poursuit.

- Ne vous suffit-il pas de savoir qu'ils sont au service de l'Ennemi? Répondit Gildor. Fuyez-les ! Ne leur parlez jamais! Ils sont mortels. Ne m'en demandez pas davantage! Mais mon cœur me dit qu'avant que tout ceci ne soit terminé, vous, Frodon, fils de Drogon, vous en saurez plus sur ces choses redoutables que Gildor Inglorion. Qu'Elbereth vous protège!

- Mais où trouverai-je le courage? Demanda Frodon. C'est ce dont j'ai le plus besoin.

- Le courage se trouve parfois dans des endroits inattendus, dit Gildor. Ayez bon espoir! Dormez maintenant! Au matin, nous serons partis, mais nous enverrons nos messages par les terres. Les Compagnies Errantes seront au courant de votre voyage, et ceux qui ont du pouvoir pour le bien seront aux aguets. Je vous nomme Ami des Elfes, et que les étoiles brillent sur la fin de votre route! Rarement avons-nous pris autant de plaisir à la rencontre d'étrangers, et il est bon d'entendre les mots de l'ancien langage de la bouche d'autres voyageurs dans le monde.

Frodon se sentit gagner par le sommeil au moment même où Gildor achevait de parler: «Je vais dormir, maintenant», dit-il, l'Elfe le conduisit à un berceau de verdure auprès de Pippin, où il se jeta sur le lit et tomba aussitôt dans un sommeil sans rêve.

CHAPITRE QUATRE
UN RACCOURCI VERS LES CHAMPIGNONS

Au matin, Frodon se réveilla tout dispos. II était couché dans un berceau formé par un arbre vivant aux branches entrelacées qui pendaient jusqu'à terre, son lit était de fougère et d'herbe, profond, doux et étrangement odorant. Le soleil brillait à travers les feuilles frémissantes. Il se leva d'un bond et sortit.

Sam était assis sur l'herbe à l'orée du bois. Pippin, debout, étudiait le ciel et le temps. II n'y avait aucune trace des Elfes.

- Ils nous ont laissé des fruits, de la boisson et du pain, dit Pippin. Viens déjeuner. Le pain est presque aussi bon qu'hier soir. Je ne voulais pas t'en laisser, mais Sam a insisté.

Frodon s'assit à côté de Sam et commença à manger.

- Quel est le programme pour aujourd'hui? Demanda Pippin.

- Marcher jusqu'à Châteaubouc aussi vite que possible, répondit Frodon et il reporta son attention sur la nourriture.

- Crois-tu que nous verrons quelque chose de ces Cavaliers? demanda gaiement Pippin. (Au soleil du matin, la perspective d'en voir toute une troupe ne lui paraissait pas très alarmante.)

- Oui, sans doute, répondit Frodon, qui n'aimait guère ce souvenir. Mais j'espère arriver de l'autre côté de la rivière sans qu'ils nous voient.

- As-tu tiré quelque chose de Gildor à leur sujet?

- Pas grand chose seulement des allusions et des énigmes, dit Frodon évasivement.

- L'as-tu interrogé sur le humage?

- Nous n'en avons pas parlé, dit Frodon, la bouche pleine.

- Vous auriez dû. Je suis sûr que c'est très important.

- Dans ce cas, je suis sûr que Gildor aurait refusé de l'expliquer, dit Frodon avec brusquerie. Et maintenant laisse-moi un peu la paix! Je n'ai pas envie de répondre à une kyrielle de questions pendant que je mange. Je veux penser!

- Seigneur! dit Pippin. Au petit déjeuner?

Il s'écarta vers l'extrémité de la prairie.

Dans l'esprit de Frodon, la claire matinée traîtreusement claire, pensait-il n'avait pas changé la crainte de poursuite, et il réfléchissait aux paroles de Gildor. La voix joyeuse de Pippin parvint jusqu'à lui. II courait en chantant sur le gazon.

«Non, je ne pourrais pas, se dit Frodon. Une chose est d'emmener mes jeunes amis se promener avec moi dans la Comté jusqu'à ce que nous ayons faim, que nous soyons fatigués et que la nourriture et le lit soient doux. Les emmener en exil où la faim et la fatigue pourraient être sans remède, en est une tout autre même s'ils sont volontaires pour venir. L'héritage est à moi seul. Je ne crois pas que je devrais même emmener Sam»

II regarda Sam Gamegie et s'aperçut que celui ci l'observait. Alors, Sam! dit-il. Qu'en penses-tu? Je vais quitter la Comté aussi vite que possible en fait, je suis décidé maintenant à ne pas même attendre un jour au Creux-de-Crique si je peux l'éviter.

- Bien, monsieur!

- Tu veux toujours venir avec moi?

- Oui.

- Cela va être très dangereux, Sam. Ce l'est déjà. II est très probable qu'aucun de nous n'en reviendra.

- Si vous ne revenez pas, monsieur, moi non plus, ça c'est certain, dit Sam.

- «Ne le quitte pas! qu'ils m'ont dit. Le quitter! que j'ai dit. Je n'en ai pas la moindre intention. Je vais avec lui-même s'il grimpe à la lune, et si jamais un de ces Cavaliers Noirs cherche à l'arrêter, ils auront à compter avec Sam Gamegie, que j'ai dit. Ils ont ri.

- Qui cela ils, et de quoi parles-tu?

- Les Elfes, monsieur. On a bavardé hier soir, et ils paraissaient savoir que vous partiez, alors je n'ai pas vu la nécessité de le nier. Des gens merveilleux, les Elfes, monsieur! Merveilleux!

- C'est bien vrai, dit Frodon. Tu les aimes toujours, maintenant que tu les as vus de plus près?

- Ils semblent être un peu au-dessus de mes sympathies ou de mes antipathies, pour ainsi dire, répondit lentement Sam. Ce que je pense d'eux a l'air d'importer peu. Ils sont tout à fait différents de ce à quoi je m'attendais si vieux et si jeunes, et si gais et si tristes, pourrait-on dire.

Frodon regarda Sam avec étonnement, s'attendant presque à voir quelque signe extérieur du curieux changement qui semblait s'être emparé de lui. Cela ne sonnait pas comme la voix de l'ancien Sam Gamegie, assis là, mais cela ressemblait à l'ancien Sam Gamegie, hormis une expression inhabituellement pensive.

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre I
CHAPITRE QUATRE
UN RACCOURCI VERS LES CHAMPIGNONS

- Vois-tu la nécessité de quitter la Comté maintenant maintenant que ton désir de les voir s'est déjà réalisé? demanda t'il.

- Oui, monsieur. Je ne sais comment l'exprimer, mais après cette nuit, je me sens différent. II me semble voir devant moi, en quelque sorte. Je sais que nous allons suivre une très longue route, jusque dans l'obscurité, mais je ne peux pas retourner. Ce n'est plus pour voir des Elfes, ni des dragons, ni des montagnes que je veux... je ne sais pas exactement ce que je veux, mais j'ai quelque chose à faire avant d'en avoir fini, et c'est devant, pas dans la Comté. Il faut que j'aille jusqu'au bout, monsieur, si vous me comprenez.

- Pas tout à fait. Mais je comprends que Gandalf m'a choisi un bon compagnon. Je suis content. Nous irons ensemble.

Frodon acheva son déjeuner en silence. Puis se levant, il contempla les terres qui s'étendaient devant lui, et il appela Pippin.

- Tout est prêt? dit-il à celui ci, qui accourait. Il faut partir tout de suite. Nous avons dormi tard, et il y a beaucoup de milles à parcourir.

- Tu as dormi tard, tu veux dire, répliqua Pippin. Il y avait longtemps que j'étais debout, et on attend seulement que tu aies fini de manger et de penser.

- J'ai fini l'un et l'autre, à présent. Et je vais gagner le Bac de Châteaubouc aussi vite que possible. Je ne vais pas faire le détour par la route que nous avons quittée hier soir, je vais couper tout droit d'ici à travers la campagne.

- Tu vas voler, alors, dit Pippin. Tu ne pourras pas couper tout droit à pied par où que ce soit dans cette campagne là.

- En tout cas, on peut prendre un chemin plus court que la route, répondit Frodon. Le Bac est à l'est de Castelbois, mais la route en dur tourne sur la gauche tu peux voir une courbe là-bas vers le nord. Elle contourne l'extrémité nord du Maresque de façon à rejoindre la chaussée venant du pont au-dessus de Stock. Mais cela est à des milles de notre route. Nous pourrions économiser un quart de la distance en allant en ligne droite au bac de l'endroit où nous nous trouvons.

- Les raccourcis font de longs délais, argumenta Pippin. Le pays est accidenté par ici, et il y a des fondrières et toutes sortes de difficultés dans le Maresque je connais le terrain dans cette région. Et si tu t'inquiètes des Cavaliers Noirs, je ne vois pas en quoi il serait pire de les rencontrer sur une route plutôt que dans un bois ou un champ.

- Il est moins facile de trouver des gens dans les bois et les champs, répliqua Frodon. Et si on est censé être sur la' route, il y a des chances qu'on vous cherche sur la route et non en dehors.

- Bon! Dit Pippin. Je te suivrai dans toutes les fondrières et tous les fossés. Mais c'est dur! J'avais compté passer par le Perchoir Doré à Stock avant le coucher du soleil. La meilleure bière du quartier de l'est, ou en tout cas l'était-ce: Il y a longtemps que je n'y ai goûté.

- Voilà qui règle la question! Dit Frodon. Les raccourcis font peut-être de longs délais, mais les auberges en font de plus longs encore. II faut à tout prix te tenir à distance du Perchoir Doré. Nous voulons arriver à Châteaubouc avant la nuit. Qu'en dis-tu, Sam?

- J'irai avec vous, monsieur Frodon, dit Sam (en dépit d'un doute personnel et d'un profond regret quant à la meilleure bière du quartier de l'est)

- Eh bien, si on doit peiner par les fondrières et les ronces, allons y maintenant! Dit Pippin.

II faisait déjà presque aussi chaud que la veille, mais des nuages commençaient à se lever à l'ouest. Il semblait que le temps dût tourner à la pluie. Les Hobbits descendirent en s'aidant des pieds et des mains un glacis vert escarpé et plongèrent dans l'épaisseur des arbres en contrebas. Leur itinéraire avait été choisi de façon à laisser Castelbois sur leur gauche et à couper en biais à travers les bois ramassés le long de la pente orientale de la colline, pour atteindre au-delà le terrain plat. Ils pourraient alors piquer sur le Bac en terrain libre sauf pour quelques fossés et barrières. Frodon avait calculé qu'ils avaient dix huit milles à parcourir en ligne droite.

Il ne tarda pas à constater que le hallier était plus touffu et plus emmêlé qu'il ne lui avait paru. II n'y avait pas de sentiers tracés dans les broussailles, et ils n'allaient pas bien vite. Quand ils furent arrivés tant bien que mal au bas du glacis, ils tombèrent sur un ruisseau qui descendait des collines dans un lit profondément creusé entre des berges escarpées et glissantes, couvertes de ronces. Il coupait très inopportunément le tracé qu'ils avaient choisi. Ils ne pouvaient sauter par-dessus ni, certes, le franchir aucunement sans en sortir trempés, écorchés, et couverts de boue. Ils firent halte, se demandant que faire.

- Première anicroche! Dit Pippin avec un sourire sardonique.

Sam Gamegie regarda en arrière. Par une ouverture entre les arbres, il aperçut le sommet de la pente verte qu'ils avaient dévalée.

- Regardez! Dit-il, saisissant le bras de Frodon.

Ils regardèrent tous, et, sur le bord, haut au-dessus d'eux, ils virent, se dressant sur le ciel, un cheval. A côté, se penchait une silhouette noire.

Ils abandonnèrent aussitôt toute idée de remonter. Frodon prit la tête et plongea vivement dans l'épaisseur des buissons bordant le ruisseau

- Ouf! Dit-il à Pippin.

- Nous avions tous les deux raison! Le raccourci est déjà devenu aléatoire, mais nous ne nous sommes mis à couvert que juste à temps. Vous qui avez l'ouïe fine, Sam, entendez-vous venir quelque chose?

Ils se tinrent immobiles, retenant leur souffle pour écouter, mais il n'y avait aucun son de poursuite.

- Je ne pense pas qu'il essaierait de faire descendre cette pente à son cheval, dit Sam. Mais j'imagine qu'il sait que nous l'avons descendue. On ferait mieux d'aller de l'avant.

Aller de l'avant n'était pas chose aisée. Ils avaient des paquets à porter, et les buissons et les ronces s'opposaient à leur passage. Ils étaient coupés du vent par la crête derrière eux, et l'air était immobile et étouffant. Quand ils eurent fini par se frayer un chemin vers un terrain plus découvert, ils avaient chaud, ils étaient fatigués et très écorchés, et de plus ils n'étaient plus très certains de la direction dans laquelle ils allaient. Les rives du ruisseau s'abaissèrent comme ils atteignaient le terrain plat, et il s'élargit, moins profond, dans ses méandres vers le Maresque et la rivière.

-Mais c'est le ruisseau de Stock! dit Pippin. Si nous voulons essayer de revenir à notre itinéraire, il faut traverser tout de suite et prendre à droite.

Ils passèrent le ruisseau en pataugeant et, de l'autre côté, ils traversèrent en hâte un large espace découvert, rempli de joncs et sans arbre. Au-delà, ils atteignirent une nouvelle ceinture d'arbres: de hauts chênes pour la plupart, avec çà et là un orme ou un frêne. Le sol était assez uni, et il y avait peu de broussailles, mais les arbres étaient trop serrés pour leur permettre de voir loin devant eux. Les feuilles étaient soulevées par de brusques coups de vent, et des gouttes commencèrent à tomber du ciel assombri. Puis le vent s'apaisa, et la pluie s'abattit à torrents. Ils clopinèrent aussi vite qu'ils le pouvaient sur des parcelles d'herbe et d'épais amoncellements de feuilles mortes, et tout autour d'eux la pluie crépitait et ruisselait. Ils ne parlaient pas, mais ne cessaient de jeter des regards en arrière et de part et d'autre.

Au bout d'une demi-heure, Pippin dit

- J'espère que nous ne marchons pas dans la longueur de ce bois! Ce n'est pas une ceinture très épaisse je dirais pas plus d'un mille à l'endroit le plus large et nous devrions avoir atteint l'autre côté.

- II ne vaudrait rien de commencer à zigzaguer, dit Frodon. Cela n'arrangerait pas les choses. Continuons à aller dans le même sens! Je ne suis pas trop sûr de vouloir encore déboucher en terrain découvert.

Ils poursuivirent leur route encore une couple de milles. Puis le soleil brilla de nouveau du milieu de nuages déchiquetés, et la pluie diminua. Il était à présent midi passé, et ils sentirent qu'il était grand temps de déjeuner. Ils firent halte sous un orme: son feuillage, en passe de tourner rapidement au jaune, était encore épais, et le sol à son pied était assez sec et abrité. Quand ils en vinrent à la confection de leur repas, ils découvrirent que les Elfes avaient rempli leurs gourdes d'une boisson claire, couleur d'or pâle: elle avait une odeur de miel de fleurs très variées, et elle était merveilleusement rafraîchissante. Ils ne tardèrent pas à rire, se moquant de la pluie et des Cavaliers Noirs. Ils sentaient que les derniers milles seraient bientôt derrière eux.

Frodon s'appuya le dos contre un tronc d'arbre et ferma les yeux. Sam et Pippin, assis à côté, commencèrent à fredonner, puis à chanter doucement

Ho! Ho! Ho! A la gourde je recours Pour calmer mon cour et noyer ma peine. La pluie peut tomber, le vent peut souffler, Et bien des milles être encore à parcourir, Mais sous un grand arbre je m'étendrai, Laissant les nuages voguer dans le ciel.

Ho! Ho! Ho! Reprirent-ils plus fort. Ils s'interrompirent brusquement. Frodon se dressa d'un bond. Un long cri plaintif venait, porté par le vent, tel le cri de quelque créature malfaisante et solitaire. Il s'élevait et s'abaissait, et il s'acheva sur une note stridente. Tandis qu'assis ou debout ils étaient comme soudainement gelés, un autre cri répondit, plus faible et plus distant, mais non moins glaçant pour le cœur. Puis il y eut un silence, rompu seulement par le son du vent dans les feuilles.

- Et que croyez-vous que c'était? demanda enfin Pippin, quelque peu tremblant malgré ses efforts pour prendre un ton léger. Si c'était un oiseau, je n'ai jamais entendu son pareil dans la Comté.

- Ce n'était ni un oiseau ni une bête, dit Frodon. C'était un appel, ou un signal il y avait des mots dans ce cri, bien que je n'aie pu les saisir. Mais aucun Hobbit n'a une telle voix.

Plus rien ne fut dit sur le sujet. Ils pensaient tous aux Cavaliers, mais personne n'en parla. Ils hésitaient maintenant à partir comme à rester, mais il leur fallait tôt ou tard traverser le pays découvert pour rejoindre le Bac, et mieux valait le faire le plus tôt et de jour. Quelques instants plus tard, ils avaient chargé leurs paquets sur l'épaule et repris leur route.

Avant peu, le bois arriva à une brusque fin. De vastes prairies s'étendirent devant eux. Ils constatèrent alors qu'ils avaient en effet tourné trop au sud. Au loin, dominant le terrain plat, ils apercevaient la colline basse de Châteaubouc de l'autre côté de la rivière, mais elle se trouvait à présent sur leur gauche. Se glissant avec précaution hors des arbres, ils se lancèrent en terrain découvert aussi vite qu'ils le pouvaient.

CHAPITRE QUATRE
UN RACCOURCI VERS LES CHAMPIGNONS

Au début, ils avaient peur, sortis de l'abri du bois. Loin derrière eux se dressait l'endroit élevé où ils avaient pris le petit déjeuner. Frodon s'attendait presque à voir sur la crête la silhouette distante d'un cavalier se détacher sur le ciel, mais il n'y en avait aucun signe. Le soleil, échappé des nuages démembrés comme il descendait vers les collines d'où ils venaient, brillait maintenant de nouveau de tous ses feux. La peur les quitta, bien qu'ils se sentissent encore assez mal à l'aise. Mais le pays, de moins en moins sauvage, se faisait ordonner. Ils ne tardèrent pas à arriver dans des prés et des champs cultivés, il y avait des haies, des barrières et des fossés d'irrigation. Tout paraissait tranquille et paisible c'était juste un coin ordinaire de la Comté. Leur courage croissait à chaque pas. La ligne de la rivière approcha, et les Cavaliers Noirs commencèrent à sembler des fantômes des bois, maintenant laissés loin derrière

Ils longèrent un immense champ de navets et arrivèrent à une forte barrière. Au-delà, un chemin sillonné d'ornières courait entre des haies basses et bien plantées vers un bouquet d'arbres assez éloigné. Pippin s'arrêta.

- Je connais ces champs et cette barrière! Dit-il. C'est la Harico fière, la terre du vieux Père Maggotte. Voilà sa ferme, là bas dans les arbres.

- Les ennuis se succèdent! dit Frodon, l'air presque aussi alarmé que si Pippin eût déclaré que le chemin était la piste menant à l'antre d'un dragon.

Les autres le regardèrent avec surprise.

- Qu'y a t'il à redire au vieux Maggotte? demanda Pippin. C'est un bon ami de tous les Brandebouc. Il fait la terreur des intrus, bien sûr, et il a des chiens féroces mais, après tout, on est près de la frontière ici, et les gens doivent être davantage sur leurs gardes.

- Je sais, dit Frodon. Mais tout de même, ajouta t'il avec un rire un peu honteux, lui et ses chiens me terrifient. J'ai évité sa ferme des années durant. II m'a pris plusieurs fois en train de chercher des champignons sur ses terres, quand j'étais gosse à Château-Brande. La dernière fois, après m'avoir rossé, il m'a désigné à ses chiens.

- «Regardez bien, mes agneaux, dit-il: la prochaine fois que ce petit polisson mettra les pieds sur mes terres, vous pourrez le dévorer. Pour le moment, mettez le dehors! Ils m'ont poursuivi tout le long du chemin jusqu'au Bac. Je ne suis jamais revenu de ma peur bien que, je dois le dire, ces bêtes, qui connaissaient bien leur affaire, ne m'eussent jamais touché. Pippin rit

- Eh bien, il est temps d'y remédier. Surtout si tu reviens vivre dans le Pays de Bouc. Le vieux Maggotte est vraiment un brave homme si tu ne touches pas à ses champignons. Suivons le chemin et nous ne serons pas en infraction. Si nous le rencontrons, c'est moi qui lui parlerai. C'est un ami de Merry, et je venais souvent avec lui à une certaine époque.

Ils suivirent donc le chemin jusqu'à ce qu'ils vissent apparaître parmi les arbres les toits de chaume d'une grande maison et de bâtiments de ferme. Les Maggotte, les Barbotteux de Stock et la plupart des habitants du Maresque vivaient dans des maisons, la ferme était solidement bâtie en brique et elle était complètement entourée d'un haut mur. Un large portail de bois ouvrait le mur sur le chemin.

A leur approche, des hurlements et des aboiements terrifiants éclatèrent soudain, et une voix cria: «Étau! Croc! Loup! Allons, mes agneaux! »

Frodon et Sam s'arrêtèrent pile, mais Pippin continua d'avancer de quelques pas. Le portail s'ouvrit, et trois énormes chiens bondirent dans le chemin et se précipitèrent vers les voyageurs, aboyant férocement. Ils ne prêtèrent aucune attention à Pippin, mais Sam s'aplatit contre le mur comme les deux chiens à l'aspect de loups le reniflaient soupçonneusement et montraient les dents au moindre mouvement. Le plus gros et le plus féroce des trois s'arrêta, hérissé et grondant, devant Frodon.

Par le portail parut alors un Hobbit d'épaisse et large carrure, surmontée d'une figure ronde et rougeaude

- Holà Holà! Qui êtes-vous donc, et que désirez-vous? Demanda t'il.
- Bonjour, monsieur Maggotte ! dit Pippin.

Le fermier le regarda avec attention

- Ah, ça, si c'est pas le petit monsieur Pippin monsieur Peregün Touque, je veux dire! S'écria t'il, son expression passant du renfrognement au large sourire. Ça fait bien longtemps qu'on ne vous a pas vu par ici. Heureusement pour vous que je vous connais. J'allais juste lancer mes chiens sur tout étranger. Il se passe de curieuses choses ces temps ci. Évidemment, on a des gens bizarres qui se promènent parfois par ici. Trop près de la rivière, dit-il avec un hochement de tête. Mais ce type là était le plus étrange que je n'aie jamais vu. Il ne passera pas une seconde fois sur mes terres sans permission, si je peux l'empêcher.

- Quel type voulez-vous dire? Demanda Pippin.

- Vous ne l'avez pas vu, alors? dit le fermier. Il a monté le chemin vers la chaussée, il n'y a pas longtemps. C'était un drôle de client, et il posait de drôles de questions. Mais peut-être voulez-vous entrer, et on se passera les nouvelles plus confortablement. J'ai une goutte de bonne bière en perce, si vous et vos amis êtes d'accord, monsieur Touque!

Il était clair que le fermier leur en dirait davantage pour peu qu'il lui fût permis de le faire au moment et à la façon de son choix, et ils acceptèrent tous l'invitation.

- Mais les chiens? Demanda Frodon avec inquiétude.

Le fermier rit

- Ils ne vous feront pas de mal, à moins que je ne leur dise. Ici, Étau! Croc! Suffit! cria t’il. Suffit! Loup!

Au grand soulagement de Frodon et de Sam, les chiens se détournèrent, les laissant aller librement.

Pippin présenta les deux autres au fermier:

- Monsieur Frodon Sacquet, dit-il. Peut-être ne vous souvenez vous pas de lui, mais il habitait autrefois à Château-Brande.

Au nom de Sacquet, le fermier sursauta et il jeta un regard aigu sur Frodon. Celui ci crut un instant que le souvenir des champignons volés s'était réveillé et que les chiens allaient recevoir l'ordre de le mettre dehors. Mais le père Maggotte lui prit le bras.

- Eh bien, c'est y pas plus étrange que tout? S’exclama t’il. C'est monsieur Sacquet? Entrez! Il faut qu'on ait une petite conversation.

Ils entrèrent dans la cuisine du fermier et s'assirent près de la vaste cheminée. Mme Maggotte apporta de la bière dans un énorme pot et remplit quatre gobelets. C'était un bon brassage, et Pippin s'estima plus que dédommager d'avoir manqué le Perchoir Doré. Sam, soupçonneux, but sa bière à petites gorgées. Il éprouvait une méfiance naturelle à l'égard des habitants des autres parties de la Comté, de plus, il n'était pas disposé à faire rapidement amitié avec quelqu'un qui avait battu son maître, si anciennement que ce fût.

Après quelques remarques sur le temps et les perspectives agricoles (qui n'étaient pas plus mauvaises qu'à l'ordinaire), le père Maggotte posa son gobelet et les regarda tous l'un après l'autre.

- Alors, monsieur Peregrïn, dit-il, d'où venez-vous donc, et où allez-vous? Veniez-vous me voir? Car, dans ce cas, vous auriez passé ma porte sans que je vous aperçoive.

- Eh bien, non, répondit Pippin. A vrai dire, puisque vous l'avez deviné, nous sommes entrés dans le chemin par l'autre bout: nous étions venus par vos champs. Mais c'était tout à fait par accident. Nous nous étions perdus dans les bois, presque en partant de Castelbois, en essayant de gagner le Bac par un raccourci.

- Si vous étiez pressés, la route aurait mieux fait votre affaire, dit le fermier. Mais ce n'était pas ça qui me préoccupait, vous pouvez vous promener sur toute ma terre si vous le voulez, monsieur Peregrïn. Et vous aussi, monsieur Sacquet encore que vous aimiez toujours les champignons, je suppose! (Il rit.) Eh oui, j'ai reconnu le nom. Je me rappelle le temps où le jeune Frodon Sacquet était l'un des pires petits garnements du Pays de Bouc. Mais ce n'était pas aux champignons que je pensais. Je venais d'entendre le nom de Sacquet avant votre apparition. Que croyez-vous que ce drôle de client m'avait demandé?

Ils attendirent la suite avec impatience.

- Eh bien, reprit le fermier, approchant son sujet avec une savoureuse lenteur, il est venu, monté sur un grand cheval noir, par le portail qui se trouvait ouvert, jusqu'à ma porte même. Tout noir, qu'il était lui-même aussi, et enveloppé dans un manteau et un capuchon comme s'il ne voulait pas être connu. «Et alors, qu'est ce qu'il peut bien vouloir dans la Comté? » Que je me suis demandé. On ne voit pas beaucoup de Grandes Gens de ce côté de la frontière, et, de toute façon, je n'avais jamais entendu parler de rien de pareil à ce noiraud.

- «Bonjour à vous, que je lui dis, allant à lui. Ce chemin ne mène nulle part, et où que vous alliez, le plus court c'est de retourner à la route. » J'aimais pas son allure, et quand Étau est sorti, il a flairé une seule fois, et il a lancé un jappement comme s'il avait été piqué: il est parti en hurlant, la queue basse. Le type noir est resté parfaitement immobile.

- «Je suis venu de par-là, dit-il, lent et raide, désignant l'ouest, pardessus mes champs, s'il vous plaît. Avez-vous vu Sacquet? » Qu’il a demandé d'une voix bizarre, et il s'est penché vers moi. Je ne voyais pas de figure, car son capuchon descendait très bas, et j'ai senti une sorte de frisson me parcourir le dos. Mais je ne voyais pas pourquoi il traversait avec tant d'audace ma terre à cheval.

Fichez-moi le camp! que je lui dis. Il n'y a pas de Sacquet ici. Vous êtes dans une mauvaise partie de la Comté. Vous feriez mieux d'aller vers l'ouest, à Hobbitebourg... mais vous pouvez y aller par la route, cette fois. »

«Sacquet est parti, répondit-il dans un murmure. Il vient. Il n'est pas loin. Je voudrais le trouver. S'il passe, voudrez-vous me le dire? Je reviendrai avec de l'or. »

Non, vous ne reviendrez pas, que je lui ai dit. Vous allez retourner là où est votre place, et en vitesse. Je vous donne une minute avant d'appeler tous mes chiens. »

Il a émis une sorte de sifflement. Ce pouvait être un rire, ou ne l'être pas. Puis il éperonna son grand cheval pour le lancer sur moi, et je n'ai eu que le temps de sauter de côté. J'ai appelé les chiens, mais il s'est retourné, il est parti, il a passé la porte et monté le chemin jusqu'à la chaussée, tout cela comme un éclair. Que pensez-vous de ça? »

Frodon resta un moment à contempler le feu, mais sa seule pensée était de savoir comment diable ils allaient atteindre le Bac.

- Je ne sais que penser, finit-il par dire.

- Eh bien, moi, je vais vous le dire, reprit Maggotte. Vous n'auriez jamais dû aller vous mêler aux gens de Hobbitebourg, monsieur Frodon. Ils sont bizarres, là-haut. (Sam remua sur sa chaise, jetant un regard hostile au fermier.) Mais vous avez toujours été casse cou. Quand j'ai entendu dire que vous aviez quitté les Brandebouc pour aller chez ce vieux M. Bilbon, j'ai dit que vous alliez au devant d'ennuis. Notez bien ce que je dis: tout ça vient des actes étranges de M. Bilbon. Il a acquis son argent d'une façon étrange dans les régions lointaines, qu'on dit. Peut-être qu'y en a qui veulent savoir ce que sont devenus l'or et les joyaux qu'il a enfouis dans la colline de Hobbitebourg, à ce que j'ai entendu dire.

Frodon ne répondit rien: la perspicacité des hypothèses du fermier était assez déconcertante.

- Enfin, monsieur Frodon, poursuivit Maggotte, je suis heureux que vous ayez eu le bon sens de revenir au Pays de Bouc. Mon avis est: restez-y! Et ne vous mêlez plus à ces gens d'ailleurs. Vous aurez des amis par ici. Si jamais un de ces noirauds revient vous chercher, je m'occuperai de lui. Je dirai que vous êtes mort, que vous avez quitté la Comté, ou tout ce que vous voudrez. Et ce pourrait être assez vrai, car il est bien probable que c'est du vieux M. Bilbon qu'ils veulent avoir des nouvelles.

- Peut-être avez-vous raison, dit Frodon, les yeux fixés sur le feu pour éviter le regard du fermier.

Maggotte l'observa d'un air pensif:

- Eh bien, vous avez vos idées, dit-il. Il est clair comme l'eau de roche que ce n'est pas un accident qui vous a amenés ici, le même après-midi, vous et ce cavalier, et peut-être ma nouvelle n'en était guère une pour vous, après tout. Je ne vous demande pas de me dire quoi que ce soit que vous voulez garder pour vous, mais je vois que vous avez des ennuis de quelque sorte. Peut-être vous dites-vous qu'il ne sera pas facile d'atteindre le bas sans être pris?

- En effet, dit Frodon. Mais il nous faut tenter d'y arriver, et ce n'est pas en restant assis à réfléchir que ce sera fait. Alors je crains qu'il ne nous faille partir. Merci infiniment pour votre amabilité! J'ai été terrifié par vous et vos chiens pendant plus de trente ans, père Maggotte, bien que cela puisse vous faire rire. C'est grand dommage, car je me suis privé d'un bon ami. Et maintenant, je regrette de vous quitter si vite. Mais je reviendrai peut-être un jour... si j'en ai la chance.

- Vous serez le bienvenu quand vous viendrez, dit Maggotte. Mais j'ai une idée. Le soleil est déjà sur le,point de se coucher, et nous allons souper, car nous nous couchons pour la plupart peu après le soleil. Si vous, monsieur Peregrïn, et tous pouviez rester prendre une bouchée avec nous, ça nous ferait plaisir!

- A nous aussi! répondit Frodon. Mais il nous faut partir tout de suite, je le crains. Même comme cela, il fera nuit avant que nous puissions atteindre le Bac.

- Ah! mais minute! J'allais dire: après un bout de souper, je sortirai une petite charrette et je vous conduirai tous au Bac. Ça vous évitera un bon bout de chemin, et ça pourrait aussi vous éviter des ennuis d'une autre sorte.

Frodon accepta alors l'invitation avec reconnaissance, au grand soulagement de Pippin et de Sam. Le soleil était déjà derrière les collines de l'ouest, et le jour baissait. Deux des fils de Maggotte et ses trois filles entrèrent, et un généreux souper fut apporté sur la grande table. La cuisine fut éclairée de chandelles et le feu ranimé. Mme Maggotte allait et venait, tout affairée. Deux ou trois Hobbits de la ferme vinrent, et bientôt quatorze convives étaient assis à la table. II y avait de la bière en abondance et un grand plat de champignons au lard, en plus d'une solide nourriture de ferme. Les chiens, couchés près du feu, rongeaient des croûtes et faisaient craquer des os.

Le repas fini, le fermier et ses fils sortirent avec une lanterne et attelèrent la charrette. L'obscurité régnait dans la cour quand les hôtes sortirent. Ils jetèrent leurs paquets dans le véhicule et y grimpèrent eux mêmes. Le fermier s'assit sur le siège et fouetta ses deux forts poneys. Sa femme était debout dans la lumière de la porte ouverte.

- Prends soin de toi, Maggotte ! Cria t'elle. Ne va pas discuter avec des étrangers, et reviens tout droit ici!

- Oui, dit-il en passant le portail.

Il n'y avait à présent pas un souffle de vent, la nuit était calme et silencieuse, et il faisait un peu frisquet. Ils allaient sans lanternes, et ils roulèrent assez lentement. Au bout d'un mille ou deux, le chemin prit fin, traversant un profond fossé et grimpant une courte pente pour atteindre la chaussée surélevée.

Maggotte descendit pour observer attentivement de part et d'autre, au nord et au sud, mais on ne voyait rien dans l'obscurité, et aucun son ne se faisait entendre dans l'air immobile. De milices bandes de brume d'eau étaient suspendues au-dessus des fossés et rampaient sur les champs.

- Le brouillard va être épais, dit Maggotte, mais je n'allumerai pas mes lanternes avant de tourner vers la maison. On entendra n'importe quoi sur la route longtemps avant de le rencontrer, ce soir.

Il y avait cinq milles ou davantage du chemin de Maggotte au Bac. Les Hobbits s'emmitouflèrent, mais leurs oreilles étaient tendues vers tout bruit qui pourrait surmonter le grincement des roues et le lent clac clac des sabots des poneys. Frodon avait l'impression que la charrette allait à un train d'escargot. A côté de lui, Pippin dodelinait de la tête, tout prêt au sommeil, mais Sam gardait les yeux fixés sur le brouillard qui se levait devant eux.

CHAPITRE QUATRE
UN RACCOURCI VERS LES CHAMPIGNONS

Ils atteignirent enfin l'entrée du chemin du Bac. Elle était marquée par deux poteaux blancs qui apparurent soudain sur la droite. Le père Maggotte serra la bride de ses poneys, et la charrette s'arrêta avec un grincement. Ils commençaient juste à descendre, quand ils entendirent soudain ce qu'ils avaient tous redouté: des sabots sur la route devant eux. Le son venait dans leur direction.

Maggotte sauta à terre et resta là, debout, tenant la tête des poneys et scrutant l'obscurité. Clac clac, clac clac, le cavalier approchait. Le bruit des sabots résonnait dans l'air immobile et brumeux.

- Vous feriez mieux de vous cacher, monsieur Frodon, dit Sam avec inquiétude. Mettez vous dans le fond de la charrette, sous les couvertures, et on enverra promener ce cavalier!

Il descendit se placer au côté du fermier. Les Cavaliers Noirs seraient obligés de lui passer sur le corps pour approcher de la charrette.

Clac clac, clac clac. Le cavalier était presque sur eux.

- Holà! cria le père Maggotte.

Les sabots s'arrêtèrent court. Les voyageurs crurent discerner à un mètre ou deux dans le brouillard une forme sombre enveloppée d'un manteau.

- Attention! dit le fermier, jetant les rênes à Sam et faisant un grand pas en avant. N'approchez pas d'un pas. Que voulez vous, et où allez vous?

- Je cherche M. Sacquet. L'avez vous vu? dit une voix assourdie.

Mais cette voix était celle de Merry Brandebouc. Une lanterne sourde fut découverte, et sa lumière tomba sur la figure étonnée du fermier.

- Monsieur Merry ! s'écria t'il.

- Oui, bien sûr! Qui croyiez vous donc que c'était? dit Merry, s'avançant.

Comme il sortait du brouillard et que leurs craintes disparaissaient, il sembla soudain rapetisser jusqu'à la taille habituelle des Hobbits. II montait un poney, et son cou et son menton étaient enveloppés d'une écharpe pour le garantir du brouillard.

Frodon sauta à bas de la charrette pour l'accueillir.

- Te voilà donc enfin! dit Merry. Je commençais à me demander si tu apparaîtrais aucunement aujourd'hui, et j'allais rentrer souper. Quand le brouillard s'est levé, j'ai traversé et j'ai été vers Stock pour voir si tu n'étais pas tombé dans quelque fossé. Mais je veux bien être damné si je sais quel chemin tu as pris. Où les avez vous trouvés, monsieur Maggotte? Dans votre canardière?

- Non, je les ai pris alors qu'ils s'étaient introduits sur ma terre, et j'ai failli lâcher mes chiens dessus, dit le fermier, mais ils vous raconteront toute l'histoire, je n'en doute pas. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, monsieur Merry, monsieur Frodon et tous, je ferais mieux de rentrer. Mme Maggotte va s'inquiéter, avec cette nuit qui s'épaissit.

Il fit reculer la charrette dans le chemin et la tourna:

- Eh bien, bonsoir à tous, dit-il. Ç'a été une curieuse journée, y a pas d'erreur. Mais tout est bien qui finit bien, quoiqu'il vaudrait peut-être mieux ne pas dire cela avant d'avoir atteint chacun sa porte. Je ne vous cache pas que je serai content quand j'y serai.

Il alluma ses lanternes et se leva. Soudain, il sortit un grand panier de sous le siège

- J'allais oublier, dit-il. Mme Maggotte a mis cela pour M. Sacquet avec ses compliments.

Il le tendit et s'en fut, suivi d'un chœur de remerciement de bonsoirs.

Ils suivirent du regard les pâles halos des lanternes, tant dit que les elfes se perdaient dans la nuit brumeuse. Tout à coup, Frodon data de rire: du panier couvert qu'il avait à la main montait une odeur de champignons.

CHAPITRE CINQ
UNE CONSPIRATION DÉMASQUÉE

- On ferait bien de regagner nous-mêmes la maison à présent, dit Mery. Il y a quelque chose de curieux dans l'affaire, à ce que je vois, mais il faudra que cela attende jusqu'à ce que nous soyons rentrés.

Ils tournèrent dans le chemin du Bac, qui était droit, bien tenu et bordé de grosses pierres badigeonnées à la chaux. En cent mètres environ, il les amena au bord de la rivière, où il y avait un embarcadère de bois. Un grand bac plat était amarré à côté. Les pieux blancs luisaient au bord de l'eau dans la lumière de deux lanternes perchées sur de hauts poteaux. Derrière, les brumes des champs plats dépassaient maintenant les haies, mais devant eux l'eau était sombre avec seulement quelques spirales comme de vapeur parmi tes roseaux proches de la rive. Il semblait y avoir moins de brouillard de l'autre côté.

Meny mena le poney au bac par une passerelle, et les autres suite. Meny déborda lentement en poussant à l'aide d'une longue baguette. Le Brandevin coulait, lent et large, devant eux. De l'autre côté, la nitre été escarpée, et un sentier la gravissait en lacets à partir du débarcadère. Des lanternes y scintillaient. Derrière se dressait indistinctement la colline de Bouc, et sur son flanc, à travers des voiles espacés de brome, brillaient de nombreuses fenêtres rondes, jaunes ou rouges. C'étaient celles de Château-Brande, l'ancestrale demeure des Brandebouc.

Jadis, Gorhendad Vielbouc, chef de la maison des Vielbouc, une des plus anciennes du Maresque, voire de la Comté, avait traversé la rivière, frontière originelle du pays à l'est. Il édifia (et excava) Château-Brande, changea son nom en celui de Brandebouc et s'établit pour devenir maître de ce qui était virtuellement un petit pays indépendant. Sa famille s'accrut constamment et continua de le faire après lui, tant et si bien que Château-Brande finit par occuper la totalité du bas de la colline, il comportait trois grandes portes d'entrée, maintes portes latérales et une centaine de fenêtres. Les Brandebouc et les nombreuses personnes dépendant d'eux se mirent alors à creuser et plus tard à construire tout autour. Ce fut là l'origine du Pays de Bouc, bande à dense population, située entre la rivière et la Vieille Forêt, qui faisait figure en quelque sorte de colonie de la Comté. Le village principal en était Châteaubouc, ramassé sur les rives et les pentes derrière Château-Brande.

Les gens du Maresque entretenaient des relations d'amitié avec ceux du Pays de Bouc, et l'autorité du maître du château (comme on appelait le chef de la maison de Brandebouc) était encore reconnue par les fermiers de Stock à Rushey. Mais la plupart des habitants de la vieille Comté considéraient les gens du Pays de Bouc comme des originaux, presque des étrangers pour ainsi dire. Quoique, en fait, ils ne fussent guère différents des autres Hobbits des Quatre Quartiers. Hormis sur un point: ils aimaient les bateaux, et certains d'entre eux savaient même nager.

Leur terre n'avait pas, à l'origine, de protection du côté de l'est, m ils y avaient élevé une haie: la Haute barrière. Plantée bien c générations auparavant, elle était à présent drue et élevée, car elle était l'objet de soins constants. Elle courait en une grande courbe parallèle à la rivière sur toute la distance du Pont de Brandevin à Fin de Barrière (où le Tourne-saules affluait de la forêt dans le Brandevin) : elle mesurait ainsi plus de vingt milles de bout en bout. Mais elle ne constituait pas, bien sûr, une protection complète. La forêt avançait en maints endroits jusqu'à la haie. Les gens du Pays de Bouc tenaient leurs portes verrouillées à partir de la tombée de la nuit, et cela non plus n'était pas dans les habitudes de la Comté.

Le bac avançait lentement à travers la rivière. La rive du Pays de Bouc approcha. Sam était le seul membre du groupe à n'avoir jamais encore traversé. Il éprouvait un curieux sentiment tandis que glissait le lent et clapotant cours d'eau, sa. vie ancienne restait derrière dans les brumes, la sombre aventure l'attendait en avant. II se gratta la tête, souhaitant fugitivement que M. Frodon eût continué de vivre en toute tranquillité à Cul de sac.

Les quatre Hobbits descendirent du bac. Meny l'amarrait et Pippin menait déjà le poney dans le sentier, quand Sam (qui avait jeté un regard en arrière comme pour dire adieu à la Comté) dit en un rauque murmure

- Regardez derrière, monsieur Frodon ! Ne voyez vous pas quelque chose?

Sur l'autre appontement, sous les lanternes lointaines, on pouvait tout juste distinguer une forme: elle avait l'air d'un sac noir oublié. Mais, tandis qu'ils regardaient, elle sembla bouger et se pencher de côté et d'autre, comme pour inspecter le sol. Puis elle rampa ou repartit à croupetons vers l'obscurité au-delà des lanternes.

- Qu'est ce que cela, par la Comté? S'exclama Meny.

- Quelque chose qui nous suit, dit Frodon. Mais n'en demande pas davantage pour le moment! Partons immédiatement!

CHAPITRE CINQ
UNE CONSPIRATION DÉMASQUÉE

Ils se hâtèrent de gravir le sentier jusqu'au sommet de l'escarpement, mais quand ils regardèrent de là, la rive opposée était noyée dans la brume, et rien n'était plus visible.

- Béni soit Dieu que vous ne gardiez pas d'embarcations sur la rive Ouest! Dit Frodon. Les chevaux peuvent-ils traverser?

-Ils peuvent aller à vingt milles au nord, au Pont de Brande vin, où ils pourraient passer à la nage, répondit Merry. Encore que je n'aie jamais entendu dire qu'un cheval l'aurait fait. Mais qu'est ce que les chevaux ont à voir dans l'affaire?

- Je te le dirai plus tard. Quand nous serons à la maison, nous pourrons causer.

-Bon! Vous connaissez le chemin, Pippin et toi, je vais donc aller en avant à cheval pour prévenir Gros Bolger de votre arrivée. On s'occupera du souper et du reste.

- Nous l'avons déjà pris de bonne heure chez le père Maggotte, dit Frodon, mais on s'accommoderait bien d'un autre.

- Vous l'aurez! Passe-moi ce panier! Dit Merry.

Et il partit en avant dans l'obscurité.

Il y avait une certaine distance du Brandevin à la nouvelle maison de Frodon au Creux-de-Crique. Ils laissèrent la Colline de Bouc et Château-Brande sur leur gauche et, à la périphérie de Châteaubouc, ils rejoignirent la grand-route du Pays de Bouc, qui partait du pont vers le sud. A un demi mille en direction du nord, ils arrivèrent à un chemin qui obliquait sur la droite. Ils le suivirent sur une couple de milles dans ses montées et descentes à travers la campagne.

Ils arrivèrent enfin à une étroite porte, ménagée dans une haie épaisse. On ne voyait rien de la maison dans l'obscurité: elle s'élevait en retrait du chemin au centre d'une vaste circonférence de gazon, entourée d'une ceinture d'arbres bas qui doublaient la haie. Frodon l'avait choisie en raison de sa situation dans un coin écarté de la campagne, et il n'y avait pas d'autres demeures dans les environs immédiats. On pouvait entrer et sortir sans être remarqué. La maison avait été construite longtemps auparavant par les Brandebouc à l'usage d'invités ou de membres de la famille désireux d'échapper pour quelque temps à l'entassement de la vie à Château-Brande. C'était une demeure rurale, aussi semblable que possible à un trou de Hobbit : elle était longue et basse, sans étage, et elle avait un toit de gazon, des fenêtres rondes et une grande porte ronde.

Tandis qu'ils gravissaient l'allée verte qui montait de la porte extérieure, aucune lumière n'était visible, les fenêtres étaient noires et les volets clos. Frodon frappa à la porte, et Gros Bolger vint ouvrir. Une lumière accueillante coula au dehors. Ils se glissèrent vivement à l'intérieur, où ils s'enfermèrent eux-mêmes et la lumière. Ils se trouvaient dans un vaste vestibule avec des portes de part et d'autre, devant eux, au centre de la maison, partait un couloir.

- Alors, qu'en penses-tu? Demanda Merry, venant par le couloir.

Nous avons fait de notre mieux en si peu de temps pour donner une impression de chez-soi. Après tout, le Gros et moi nous ne sommes arrivés qu'hier avec le dernier chargement.

Frodon jeta un regard circulaire. Il y avait vraiment une atmosphère de chez-soi. La plupart de ses meubles préférés ou plutôt ceux de Bilbon (ils le lui rappelaient vivement dans leur nouveau cadre) étaient disposés d'une façon aussi proche que possible de l'arrangement de Cul-de-Sac. C'était un endroit plaisant, confortable, accueillant, et il se prit à souhaiter être venu réellement s'installer dans cette retraite tranquille. Il lui parut injuste d'avoir occasionné toute cette peine à ses amis, et il se demanda de nouveau comment leur annoncer qu'il devait les quitter si vite, aussitôt, en fait. Et pourtant il fallait le faire ce soir même, avant qu'ils n'allassent tous se coucher.

- C'est merveilleux! Dit-il avec effort. J'ai à peine l'impression d'avoir déménagé.

Les voyageurs suspendirent leurs manteaux et entassèrent leurs paquets sur le sol. Merry leur montra le chemin le long du couloir et ouvrit une porte à l'autre bout. Jaillit la lumière d'un feu, et aussi une bouffée de vapeur.

- Un bain! S'écria Pippin. Ah! Meriadoc béni!

- Dans quel ordre passerons-nous? Dit Frodon. L'aîné le premier? Ou le plus rapide? Tu seras le dernier de toute façon, mon jeune monsieur Peregrïn.

- Fiez-vous à moi pour un meilleur arrangement ! dit Merry. On ne peut pas commencer la vie au Creux-de-Crique par une querelle de bain. Dans cette pièce, il y a trois tubs, et un chaudron plein d'eau bouillante. II y a aussi des serviettes, des tapis et du savon. Allez-y, et ne traînez pas!

Merry et le Gros allèrent dans la cuisine, de l'autre côté du couloir, et s'affairèrent aux derniers préparatifs d'un souper tardif. Des fragments de chansons concurrentes vinrent de la salle de bains, mêlés au bruit d'éclaboussements et de retournements dans l'eau. La voix de Pippin s'éleva soudain au-dessus des autres, chantant une des chansons de bain favorites de Bilbon:

Chantons ohé! Pour le bain à la tombée du jour, Qui lave la boue et emporte la fatigue! Rustre est celui qui ne chantera pas: Ah! L'eau chaude est une noble chose!

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre I
CHAPITRE CINQ
UNE CONSPIRATION DÉMASQUÉE

Ah! doux est le son de la pluie qui tombe et du ruisseau qui bondit de colline en plaine, Mais meilleure que la pluie ou les ruisseaux ondoyants Est l'eau chaude qui fume et lance sa buée.

Ah! l'eau froide, on la peut verser, s'il en est besoin, Dans un gosier altéré et en être heureux assurément, Mais meilleures sont la bière, si de boisson l'on manque, et l'eau chaude versée le long du dos.

Ah! l'eau est belle qui jaillit haut En une source blanche sous le ciel, Mais jamais source n'eut si doux accents Que l'eau chaude que fait rejaillir mon pied!

II y eut un terrible éclaboussement et un «hé là! » de Frodon.

Il semblait qu'une bonne partie du bain de Pippin avait imité la source et jailli haut.

Merry alla à la porte:

Que penseriez-vous d'un souper et de bière dans un gosier altéré? Cria t'il.

Frodon sortit, s'essuyant les cheveux:

- Il y a tant d'eau dans l'air que je vais achever dans la cuisine, dit-il.

- Seigneur! dit Merry, jetant un regard à l'intérieur, le dallage de pierre était tout inondé. Vous devriez éponger tout ça avant de prendre la moindre bouchée, Peregün, dit-il. Dépêchez-vous, ou on ne vous attendra pas.

Ils soupèrent dans la cuisine, sur une table placée près du feu.

- Je suppose que vous autres trois, vous ne voudriez pas de champignons? dit Fredegar, sans grand espoir.

- Mais si! s'écria Pippin.

-Ils sont à moi! dit Frodon. Ils m'ont été personnellement donnés par Mme Maggotte, reine des femmes de fermiers. Retirez vos mains avides, et je vais les servir.

Les Hobbits ont pour les champignons une passion qui surpasse même les goûts les plus voraces des Grandes Gens. Fait qui explique en partie les longues expéditions du jeune Frodon aux champs renommés du Maresque, et la colère d'un Maggotte lésé. En la présente occasion, il y en avait abondance pour tous, fût-ce selon les normes des Hobbits. Il y avait aussi beaucoup d'autres choses pour suivre, et quand ils eurent terminé, même Gros Bolger poussa un soupir de contentement. On repoussa la table, et on amena les sièges autour du feu.

- On desservira plus tard, dit Merry. Et maintenant, racontez! Je devine que vous avez eu des aventures, ce qui n'était pas très juste sans moi. Je veux un récit complet, et par-dessus tout, je veux savoir ce qu'avait le vieux Maggotte et pourquoi il m'a parlé comme il l'a fait. On avait presque l'impression qu'il avait peur, si la chose est possible.

-Nous avons tous eu peur, dit Pippin, après un silence pendant lequel Frodon garda les yeux fixés sur le feu sans dire un mot. Tu l'aurais eu aussi, si tu avais été poursuivi durant deux jours par des Cavaliers Noirs.

- Et que sont-ils?

- Des formes noires montées sur des chevaux noirs, répondit Pippin. Si Frodon ne veut pas parler, je vais te raconter toute l'histoire depuis le début.

Il fit alors un récit complet de leur voyage depuis leur départ de Hobbitebourg. Sam apporta le concours de hochements de tête et d'exclamations variées. Frodon resta silencieux.

- Je croirais que tu inventes tout cela, dit Merry, si je n'avais vu cette forme noire sur l'appontement, et si je n'avais entendu le son bizarre de la voix de Maggotte. Que penses-tu de tout cela, Frodon?

- Le cousin Frodon a été très secret, dit Pippin. Mais le moment est venu pour lui de s'ouvrir. Jusqu'à présent, on n'a eu d'autre indication que l'hypothèse du père Maggotte, comme quoi cela aurait à voir avec le trésor du vieux Bilbon.

- Ce n'était là qu'une hypothèse, dit vivement Frodon. Maggotte ne sait vraiment rien.

- Le vieux Maggotte est un type sagace, dit Merry. Il passe beaucoup plus de choses derrière sa face ronde qu'il n'en sort dans ses paroles. J'ai entendu dire qu'il avait coutume d'aller autrefois dans la Vieille Forêt, et il a la réputation de connaître pas mal de choses étranges. Mais tu peux au moins nous dire, Frodon, si tu juges son hypothèse juste ou fausse.

- Je crois, répondit lentement Frodon, que cette hypothèse était juste, pour ce qui est de cela. Il y a en effet un rapport avec les anciennes aventures de Bilbon, et il est certain que les Cavaliers Noirs le cherchent, ou même le recherchent, lui ou moi. Je crains aussi, si vous tenez à le savoir, que ce ne soit pas une histoire pour rire, et je pense n'être en sûreté ni ici ni nulle part.

Il jeta un regard circulaire sur les murs et les fenêtres, comme s'il eût peur de les voir soudain céder. Les autres l'observaient en silence et ils échangèrent entre eux des regards significatifs.

- Ça va sortir dans une minute, murmura Pippin à Merry, qui opina de la tête.

- Eh bien, dit enfin Frodon, se redressant sur sa chaise comme s'il venait de prendre une décision, je ne puis le tenir plus longtemps secret. J'ai quelque chose à vous dire à tous. Mais je ne sais pas trop par où commencer.

- Je crois pouvoir t'aider en t'en disant moi-même une partie, dit tranquillement Merry.

- Qu'entends-tu par-là? Demanda Frodon avec un regard inquiet.

- Simplement ceci, mon cher vieux Frodon: tu es malheureux parce que tu ne sais comment nous faire tes adieux. Tu voulais quitter la Comté, naturellement. Mais le danger est survenu plus tôt que tu ne l'attendais, et maintenant tu es en train de décider de partir sur-le-champ. Et tu n'en as pas envie. Nous te plaignons beaucoup.

Frodon ouvrit la bouche et la referma. Son expression de surprise était si comique qu'ils éclatèrent de rire.

-Cher vieux Frodon! dit Pippin. Croyais-tu vraiment nous avoir jeté de la poudre aux yeux, à tous? Tu n'as vraiment pas pris assez de soin ou montré assez d'habileté pour cela! Tu as manifestement eu pour dessein de partir et de dire adieu à tous tes lieux préférés toute cette année depuis avril. On t'a constamment entendu murmurer: «Contemplerai-je jamais de nouveau cette vallée, je me le demande! », et autres choses de ce genre. Et prétendre être arrivé au bout de ton argent! Aller vendre positivement ton Cul-de-Sac bien-aimé à ces Sacquet de Besace! Et tous ces conciliabules avec Gandalf !

- Seigneur! s'écria Frodon. Moi qui croyais avoir fait preuve d'autant de soin que d'habileté! Je ne sais ce qu'en dirait Gandalf. Est ce que toute la Comté discute de mon départ, alors?

- Oh, non! dit Merry. Ne t'en fais pas pour cela! Le secret ne tiendra pas longtemps, évidemment: mais pour le moment, il n'est connu, je crois, que de nous autres conspirateurs. Il faut te rappeler, après tout, que nous te connaissons bien et que nous sommes souvent avec toi. Nous pouvons en général deviner tes pensées. Je connaissais Bilbon aussi. A vrai dire, je t'avais observé d'assez près depuis son départ même. Je pensais que tu le suivrais tôt ou tard, en fait, je m'attendais que tu partisses plus tôt, et, ces derniers temps, nous nous sommes beaucoup inquiétés. Nous étions terrifiés à l'idée que tu pourrais nous fausser compagnie et partir brusquement, tout seul, comme lui. A tout moment depuis le printemps, nous avons gardé les yeux ouverts et dressé passablement de plans nous-mêmes. Tu ne vas pas t'échapper aussi aisément que cela!

- Mais il faut que je parte, dit Frodon. On n'y peut rien, mes chers amis. C'est malheureux pour nous tous, mais il est vain d'essayer de me retenir. Puisque vous en avez tant deviné, je vous en prie, aidez-moi au lieu de me faire obstacle!

- Tu ne comprends pas! dit Pippin. Tu dois partir et par conséquent, nous aussi. Merry et moi, nous allons avec toi. Sam est un excellent garçon, et il sauterait à la gorge d'un dragon pour te sauver, s'il ne s'embarrassait pas dans ses propres pieds, mais tu auras besoin de plus d'un compagnon dans ta dangereuse aventure.

-Mes chers et très aimés Hobbits! dit Frodon, profondément ému. Mais je ne pourrais le permettre. J'en ai ainsi décidé depuis longtemps aussi. Vous parlez de danger, mais vous ne comprenez pas. Ceci n'est pas une chasse au trésor, ni un voyage aller et retour. Je fuis de péril mortel en péril mortel.

- Bien sûr que nous comprenons, dit Merry avec fermeté. C'est pourquoi nous avons choisi de venir. Nous savons que l'Anneau ne prête pas à plaisanterie, mais nous allons faire de notre mieux pour t'aider contre l'ennemi.

- L'Anneau! s'écria Frodon, complètement abasourdi, à présent.

- Oui, l'Anneau, dit Merry. Mon cher vieux Hobbit, tu ne tiens pas compte de la curiosité de tes amis. Il y a des années que je connais l'existence de l'Anneau dès avant le départ de Bilbon, en fait, mais comme il considérait manifestement cela comme un secret, j'ai gardé cette connaissance dans ma tête jusqu'au moment où nous avons formé notre conspiration. Je ne connaissais évidemment pas Bilbon aussi bien que je te connais, toi, j'étais trop jeune, et il faisait aussi plus attention pas assez cependant. Si tu veux savoir comment j'ai découvert la chose, je vais te le dire.

- Vas-y! dit mollement Frodon.

- Ce furent les Sacquet de Besace qui le perdirent, comme tu pourrais t'y attendre. Un jour, un an avant la réception, je me promenais par hasard sur la route, quand je vis devant moi Bilbon. Tout à coup apparurent au loin les Sacquet de Besace, qui s'avançaient vers nous. Bilbon ralentit le pas et puis, passez muscade! il disparut. J'étais tellement saisi que j'eus à peine la présence d'esprit de me cacher d'une façon plus courante, je me glissai tout de même à travers la haie et marchai derrière, le long du champ. Je jetai un regard furtif sur la route après le passage des Sacquet de Besace, et je regardais droit du côté de Bilbon quand il reparut soudain. J'entrevis un éclair d'or tandis qu'il remettait quelque chose dans la poche de son pantalon.

«Après cela, je gardai les yeux ouverts. En fait, j'avoue que je l'espionnai. Mais tu dois admettre qu'il y avait de quoi exciter la curiosité, et je n'avais pas encore vingt ans. Je dois être le seul dans la Comté, à part toi Frodon, à avoir jamais vu le livre secret du vieux bonhomme.

- Tu as lu son livre! s'exclama Frodon. Dieu du ciel! Rien n'est donc à l'abri?

- Pas trop, je dois dire, répliqua Merry. Mais je n'ai pu y jeter qu'un rapide coup d’œil, et encore ç'a été difficile. Il ne laissait jamais traîner le livre. Je me demande ce qu'il en est advenu. J'aimerais bien y mettre de nouveau le nez. Est ce toi qui l'as, Frodon?

- Non. Il n'était pas à Cul-de-Sac. Bilbon a dû l'emporter.

- Enfin... Comme je le disais, poursuivit Merry, j'ai gardé cette connaissance pour moi, jusqu'à ce printemps, quand les choses ont commencé à devenir sérieuses. C'est alors que nous avons formé notre conspiration, et comme nous étions sérieux aussi et que ce n'était pas une plaisanterie, nous n'avons pas été trop

scrupuleux. Tu n'es pas très commode, et Gandalf est pire. Mais si tu veux connaître notre investigateur principal, je peux te le présenter.

- Où est-il? demanda Frodon, jetant un regard circulaire comme s'il s'attendait à voir surgir d'un placard une forme masquée et sinistre.

- Approchez, Sam! dit Merry. (Et Sam se leva, la figure écarlate jusqu'aux oreilles.) Voici notre collecteur d'informations! Et il en a rassemblé beaucoup, je peux te le dire, avant d'être finalement pris. Après quoi, il est vrai, il a semblé se considérer comme prisonnier sur parole, et la source s'est tarie.

- Sam! s'écria Frodon, avec l'impression que la stupéfaction ne pouvait aller plus loin et tout à fait incapable de déterminer s'il était furieux, amusé, soulagé ou simplement stupide.

- Oui, monsieur, dit Sam. Sauf votre respect, monsieur! Mais je ne vous voulais aucun mal, monsieur Frodon, ni à monsieur Gandalf, pour ce qui est de cela. Lui a du sens commun, notez, et quand vous avez parlé de partir seul, il a dit «Non! Emmenez quelqu'un en qui vous puissiez avoir confiance. »

- Mais il semble que je ne puisse avoir confiance en personne, dit Frodon.

Sam le regarda d'un air malheureux.

- Tout dépend de ce que tu veux, dit Merry, intervenant. Tu peux nous faire confiance pour rester attachés à toi contre vents et marées, jusqu'au bout. Et tu peux nous faire confiance pour garder n'importe quel secret mieux que tu ne le fais toi-même. Mais tu ne peux pas nous faire confiance pour te laisser affronter seul le danger et te laisser partir sans un mot. Nous sommes tes amis, Frodon. En tout cas, voilà le fait. Nous savons la majeure partie de ce que t'a dit Gandalf. Nous savons beaucoup de choses sur l'Anneau. Nous avons affreusement peur, mais nous allons avec toi, ou nous te suivrons comme des limiers.

- Et après tout, monsieur, ajouta Sam, vous avez bien essayé d'avoir l'anis des Elfes. Gildor a dit que vous devriez prendre qui serait volontaire, et vous ne pouvez pas le nier.

- Je ne le nie pas, dit Frodon, regardant Sam qui arborait maintenant un large sourire. Je ne le nie pas, mais je ne croirai plus jamais que tu dors, que tu ronfles ou non. Je te flanquerai un bon coup de pied pour m'en assurer.

«Vous êtes une bande de fourbes chenapans! dit-il, se tournant vers les autres. Mais Dieu vous bénisse! ajouta t'il avec un rire, se levant et agitant les bras, je mets les pouces. Je suivrai l'avis de Gandalf. Si le danger n'était si sombre, je danserais de joie. Même ainsi, je ne puis me retenir d'être heureux, plus heureux que je ne l'ai été depuis longtemps. J'avais redouté ce soir.

- Bon! Voilà qui est réglé. Un triple hourra pour le capitaine Frodon et sa compagnie! crièrent-ils, et ils dansèrent autour de lui.

Merry et Pippin entamèrent une chanson qu'ils avaient apparemment préparée pour cette occasion.

Elle était faite sur le modèle de la chanson de nains qui avait accompagné le départ de Bilbon longtemps auparavant, et elle se chantait sur le même air Adieu, crions-nous au foyer et à la salle!

Que le vent souffle et que la pluie tombe, 11 nous faut partir avant le point du jour Loin par les bois et la montagne haute.

A Fondcombe, où les Elfes demeurent encore Dans des clairières sous la colline brumeuse, Par lande et friche nous chevauchons en hâte Et où, de là, nous ne pourrions le dire.

Ennemis devant, derrière la peur, Sous les cieux sera notre lit, Jusqu'à ce que soit enfin achevée notre peine, Fini notre voyage, terminée notre course. II faut partir! Il faut partir! Nous serons en selle avant le point du jour!

- Bravo! dit Frodon. Mais dans ce cas, il y a des tas de choses à faire avant d'aller au lit sous un toit, pour cette nuit, en tout cas.

- Oh, c'était de la poésie! dit Pippin. Tu as vraiment l'intention de partir avant le point du jour?

- Je ne sais pas, répondit Frodon. Je redoute ces Cavaliers Noirs, et je suis sûr qu'il est imprudent de rester longtemps au même endroit, surtout un endroit où il est bien connu que je me rendais. Et aussi Gildor m'a conseillé de ne pas attendre. Mais j'aimerais beaucoup voir Gandalf. J'ai pu constater que Gildor lui-même avait été troublé en entendant que Gandalf n'avait jamais paru. Cela dépend vraiment de deux choses. Combien de temps faudrait-il aux Cavaliers pour arriver à Châteaubouc? Et à partir de quand pourrons-nous partir? Cela va nécessiter une bonne dose de préparation.

- La réponse à la seconde question est que nous pourrions partir dans une heure, dit Merry. J'ai pratiquement tout préparé. Il y a six poneys dans une écurie de l'autre côté des champs, les provisions et ustensiles sont tous emballés, hormis quelques vêtements de rechange et les denrées périssables.

- Ce paraît avoir été une conspiration très efficace, dit Frodon. Mais les Cavaliers Noirs? Ne serait-il pas dangereux d'attendre Gandalf une journée?

- Tout dépend de ce que tu penses que feraient les Cavaliers s'ils te trouvaient ici, répondit Merry. Ils pourraient être déjà arrivés, naturellement, s'ils n'étaient arrêtés à la Porte Nord, où la haie descend jusqu'à la rive, juste derrière le pont de ce côté ci. Les gardes ne les laisseraient pas passer de nuit, encore qu'ils puissent passer de force. Même de jour, les gardes essaieraient de les empêcher d'entrer, je pense, en tout cas avant d'avoir fait parvenir un message au maître du château, car ils n'aimeraient guère l'aspect des Cavaliers, et ils en seraient

certainement effrayés. Mais, naturellement, le Pays de Bouc ne pourrait résister longtemps à une attaque déterminée: Et il est possible qu'au matin on laisse passer un Cavalier Noir qui viendrait demander après M. Sacquet. II est assez généralement connu que tu reviens vivre au Creux-de-Crique.

Frodon resta assis un long moment à réfléchir:

- J'ai pris ma décision, finit-il par dire. Je partirai demain dès l'aube. Mais je ne prendrai pas la route: ce serait plus sûr d'attendre ici que de faire cela. Si je passais par la Porte Nord, mon départ du Pays de Bouc serait immédiatement connu au lieu de rester secret pendant plusieurs jours au moins, comme il se pourrait. Qui plus est, le Pont et la Route de l'Est près des frontières seront certainement surveillés, qu'un Cavalier pénètre dans le Pays de Bouc ou non. Nous ne savons pas combien ils sont, mais il y en a au moins deux, et peut-être davantage. La seule chose à faire est de partir dans une direction tout à fait imprévue.

- Mais ce ne pourrait être que par la Vieille Forêt! s'écria Fredegar, horrifié. Tu n'y songes pas. C'est tout aussi dangereux que les Cavaliers Noirs.

- Pas tout à fait, dit Merry. Cela paraît une solution très désespérée, mais je pense que Frodon a raison. C'est la seule façon de partir sans être immédiatement suivis. Avec de la chance, nous pourrions prendre une avance considérable.

- Mais vous n'avez aucune chance dans la Vieille Forêt, objecta Fredegar. Personne n'y a jamais de chance. Vous vous perdrez. On n'entre pas là-dedans!

- Oh, que si! dit Merry. Les Brandebouc y vont à l'occasion, quand l'accès les en prend. Nous avons une entrée privée. Frodon y est allé une fois, il y a longtemps. J'y suis entré plusieurs fois moi-même: de jour, bien sûr, quand les arbres sont somnolents et assez tranquilles.

- Eh bien, faites selon ce que vous jugerez le mieux! dit Fredegar. J'ai plus peur de la Vieille ~ Forêt que de toute autre chose que je connaisse: les histoires qu'on raconte sont des cauchemars, mais mon vote ne compte guère, puisque je ne suis pas du voyage. Tout de même, je suis bien content que quelqu'un reste derrière, qui pourra dire à Gandalf ce que vous aurez fait, quand il apparaîtra, ce qui ne saurait tarder, j'en suis sûr.

En dépit de toute son affection pour Frodon, Gros Bolger n'avait aucune envie de quitter la Comté ni de voir ce qui se trouvait au-dehors. Sa famille venait du Quartier de l'Est, de Gué-du-Pont dans les Champs-du-Pont exactement, mais il n'avait jamais traversé le Pont de Brandevin. Sa tâche, selon le plan primitif des conspirateurs, était de rester derrière pour s'occuper des curieux et maintenir aussi longtemps que possible le faux-semblant sur la présence de M.. Sacquet au Creux-de-Crique. Il avait même apporté de vieux vêtements de Frodon pour l'aider à tenir son rôle. Ils ne se doutaient guère du danger que celui ci devait présenter.

- Excellant! dit Frodon, quand il eut compris le plan. On n'aurait pu laisser de message pour Gandalf, autrement. Je ne sais si les Cavaliers Noirs peuvent lire ou non, évidemment, mais je n'aurais osé prendre le risque d'un message écrit, pour le cas où ils pénétreraient dans la maison et la fouilleraient. Mais si le Gros est disposé à tenir le fort et que je sois assuré que Gandalf sache le chemin que nous aurons pris, cela me décide. Je pénétrerai dans la Vieille Forêt demain matin, dès l'aube.

- Eh bien, voilà! dit Pippin. Tout bien considéré, j'aime mieux notre tâche que celle du Gros à attendre ici l'arrivée des Cavaliers Noirs.

- Attendez d'être au beau milieu de la Forêt, dit Fredegar. Vous souhaiterez d'être revenu ici avec moi avant la même heure demain.

- Inutile de discuter plus avant, dit Merry. Nous avons encore à tout ranger et mettre la dernière main à l'empaquetage avant d'aller au lit. Je vous appellerai tous avant le point du jour.

Quand il fut enfin couché, Frodon eut de la peine à s'endormir. Il avait mal aux jambes. Il était heureux de partir à dos de poney le lendemain. Il finit par tomber dans un vague rêve, dans lequel il lui semblait regarder par une haute fenêtre une sombre mer d'arbres entrelacés. D'en bas, parmi les racines, montait le bruissement de créatures rampantes et flairantes. Il avait la certitude qu'elles le sentiraient tôt ou tard.

Puis il entendit un bruit dans le lointain. Il crut tout d'abord que c'était un grand vent qui passait dans les feuilles de la forêt. Puis il sut que ce n'était pas les feuilles, mais le bruit de la mer lointaine, bruit qu'il n'avait jamais entendu dans sa vie éveillée, mais qui avait souvent troublé ses rêves. Soudain, il s'aperçut qu'il était dehors, en plein air. Il n'y avait pas d'arbre, après tout. Il se trouvait sur une sombre bruyère, et il y avait dans l'air une étrange odeur de sel. Levant le regard, il vit devant lui une haute tour blanche, dressée seule sur une crête élevée. Un grand désir le prit de grimper dans la tour et de voir la mer. II commença à gravir péniblement le crêt en direction de la tour, mais soudain une lumière illumina le ciel, et le tonnerre retentit.

CHAPITRE SIX
LA VIEILLE FORÊT

Frodon se réveilla brusquement. Il faisait encore noir dans la chambre. Merry était là debout, une chandelle dans une main, il cognait de l'autre sur la porte.

- Bon, bon! Qu'est ce qu'il y a? demanda Frodon, encore secoué et ahuri.

- Ce qu'il y a ! s'écria Merry. Il est temps de se lever. Il est quatre heures et demie, et le temps est brumeux. Allons! Sam est déjà en train de préparer le petit déjeuner. Même Pippin est debout. Je vais aller sceller les poneys et chercher celui qui sera le porteur du bagage. Réveille ce flemmard de Gros! Il faut au moins qu'il se lève pour nous voir partir.

Peu après six heures, les cinq Hobbits étaient prêts au départ. Gros Bolger continuait à bâiller. Ils se glissèrent hors de la maison. Merry partit en avant, conduisant un poney chargé, il s'engagea dans un chemin qui passait par un bosquet derrière la maison, puis il coupa à travers divers champs. Les feuilles des arbres luisaient, et chaque brindille dégouttait, l'herbe était grise de rosée froide. Tout était tranquille, et les bruits lointains paraissaient proches et nets: volailles caquetant dans une cour, quelqu'un fermant la porte d'une maison éloignée.

Ils trouvèrent les poneys dans leur hangar, de robustes petites bêtes, de la sorte qu'aiment les Hobbits, peu rapides, mais excellentes pour la tâche d'une longue journée. Ils se mirent en selle, et bientôt ils furent partis dans la brume qui semblait ne s'ouvrir qu'à contrecœur pour se refermer d'un air rébarbatif derrière eux. Après avoir chevauché une heure environ, lentement et sans parler, ils virent la haie se dessiner soudain en avant d'eux. Elle était haute et couverte d'un filet argenté de toiles d'araignée.

- Comment allez-vous traverser cela? demanda Fredegar.

- Suivez-moi et vous verrez! dit Merry.

Il prit vers la gauche le long de la haie, et ils arrivèrent bientôt à un point où elle s'infléchissait vers l'intérieur, courant le long d'une dépression. Une excavation avait été pratiquée, à quelque distance de la haie, et elle s'enfonçait en pente douce dans le sol. Elle avait des parois de brique qui s'élevaient tout droit sur les côtés jusqu'à un endroit où elles se voûtaient pour former un tunnel qui plongeait profondément sous la haie et ressortait de l'autre côté dans la dépression.

Là, Gros Bolger s'arrêta:

- Adieu, Frodon! dit-il. Je voudrais bien que vous n'alliez pas dans la Forêt. J'espère seulement que vous n'aurez pas besoin de secours avant la fin de la journée. Mais bonne chance aujourd'hui et tous les jours!

- J'aurai de la chance, si rien de pire ne nous attend que la Vieille Forêt, dit Frodon. Dis à Gandalf de se hâter sur la route de l'est: nous l'aurons bientôt retrouvée, et nous irons aussi vite que nous le pourrons.

- Adieu! crièrent-ils.

Sur quoi ils s'engagèrent dans la pente et disparurent de la vue de Fredegar dans le tunnel.

Il était sombre et humide. A l'autre extrémité, il était fermé par une grille de solides barreaux de fer. Merry descendit ouvrir la grille, et quand ils furent tous passés il la repoussa. Elle se ferma avec un bruit métallique, et la serrure cliqueta. Le son était sinistre.

- Voilà! dit Merry. Vous avez quitté la Comté, vous êtes maintenant au-dehors et à l'orée de la Vieille Forêt.

- Les histoires qu'on raconte à son sujet sont-elles véridiques? demanda Pippin.

- Je ne sais pas de quelles histoires tu veux parler, répondit Merry. Si tu veux dire les vieux contes à faire peur que les nourrices du Gros lui racontaient, sur des gobelins, des loups et des choses de ce genre, je répondrai que non. En tout cas, je n'y crois pas. Mais la Forêt est véritablement bizarre. Tout y est beaucoup plus vivant, plus conscient de ce qui se passe, pour ainsi dire, que ne le sont les choses dans la Comté. Et les arbres n'aiment pas les étrangers. Ils vous observent. Ils se contentent généralement de cela tant qu'il fait jour, et ils ne font pas grand-chose. A l'occasion, les plus hostiles peuvent laisser tomber une branche, dresser une racine ou vous accrocher d'une longue plante rampante. Mais, la nuit venue, les choses peuvent prendre un tour des plus alarmants, c'est ce qu'on m'a dit, en tout cas. Je n'ai pénétré ici après le coucher du soleil qu'une ou deux fois, encore suis-je resté près de la haie. Il me semblait que tous les arbres se murmuraient les uns aux autres, se passant des nouvelles ou tramant des complots en un langage inintelligible, et les branches se balançaient et tâtonnaient sans aucun vent. On dit bien que les arbres se meuvent réellement et qu'ils peuvent entourer un étranger et le cerner. En fait, ils ont jadis attaqué la haie: ils vinrent se planter juste à côté et se penchèrent par-dessus. Mais les Hobbits accoururent, coupèrent des centaines .d'arbres, ils firent un grand feu de joie dans la Forêt et brûlèrent tout le terrain sur une large bande à l'est de la haie. Après cela, les arbres renoncèrent à l'attaque, mais ils devinrent très hostiles. Il existe encore un large espace nu, pas loin à l'intérieur, à l'endroit où le feu de joie avait été allumé.

CHAPITRE SIX
LA VIEILLE FORÊT

- Sont-ce seulement les arbres qui sont dangereux? demanda Pippin.

- Il y a diverses choses bizarres qui vivent au plus profond de la Forêt et de l'autre côté, dit Merry, ou en tout cas l'ai-je entendu dire, mais je n'en ai jamais vu aucune. Quelque chose trace dés sentiers, toutefois. Quand on pénètre à l'intérieur, on trouve des pistes ouvertes, mais elles semblent bouger et changer de temps à autre de curieuse façon. Non loin de ce tunnel, il y a, ou il y a longtemps eu, le commencement d'un chemin tout à fait large menant à la Clairière du Feu de Joie, et continuant plus ou moins dans notre direction, vers l'est, puis un peu au nord. C'est celui que je vais essayer de trouver.

Les Hobbits quittèrent alors la grille du tunnel et traversèrent la large dépression. De l'autre côté, un sentier un peu effacé menait au terrain de la Forêt, à cent mètres et quelques-unes de la haie, mais il s'évanouit aussitôt après les avoir amenés sous les arbres. Regardant en arrière, ils pouvaient voir la ligne sombre de la haie à travers les fûts d'arbres, déjà épais autour d'eux. Devant, ils ne voyaient que des troncs de dimensions et de formes innombrables: droits ou courbés, tordus, penchés, trapus ou minces, lisses ou noueux et branchus, et tous les fûts étaient verts ou gris de mousse et d'excroissances visqueuses ou pelucheuses.

Seul Merry paraissait avoir gardé son entrain.

- Tu ferais mieux de prendre la tête et de trouver ce sentier, lui dit Frodon. Ne nous perdons pas les uns les autres, et n'oublions pas de quel côté se trouve la haie!

Ils choisirent une direction parmi les autres, et les poneys cheminèrent en évitant soigneusement les nombreuses racines tordues et entrelacées. Il n'y avait pas de broussailles. Le terrain s'élevait constamment et, comme ils avançaient, il semblait que les arbres se faisaient plus grands, plus sombres et plus épais. Il n'y avait aucun son sauf, de temps à autre, un égouttement d'humidité parmi les feuilles immobiles. Pour le moment, il n'y avait pas un murmure, pas un mouvement dans les branches, mais ils avaient tous le désagréable sentiment d'être épiés avec une désapprobation qui s'approfondissait jusqu'à l'aversion et même l'hostilité. Ce sentiment s'accrut toujours davantage, au point qu'ils se mirent à lever vivement les yeux ou à jeter un regard par-dessus l'épaule, comme s'ils s'attendaient à quelque coup soudain.

On ne voyait toujours aucun signe de sentier, et les arbres semblaient constamment leur barrer le passage. Pippin sentit tout d'un coup qu'il ne pouvait plus le supporter et, à l'improviste, il poussa un cri:

- Holà! Holà! Je ne vais rien faire. Laissez moi seulement passer, voulez-vous?

Les autres s'arrêtèrent, effrayés, mais le cri retomba comme étouffé par un lourd rideau. Il n'y eut ni écho ni réponse, bien que la Forêt parût devenir plus peuplée et plus attentive qu'auparavant.

- A ta place, je ne crierais pas, dit Merry. Cela fait plus de mal que de bien.

Frodon commença à se demander s'il était possible de trouver un moyen de passer et s'il avait eu raison d'entraîner les autres dans cette abominable forêt. Merry regardait de part et d'autre, et il semblait déjà incertain sur le chemin à suivre. Pippin le remarqua

- Il ne t'a pas fallu longtemps pour nous égarer, dit-il.

Mais, à ce moment, Merry émit un sifflement de satisfaction et pointa l'index en avant:

- Eh bien! Dit-il. C'est un fait que ces arbres bougent. Voilà la Clairière du Feu de Joie devant nous enfin, je l'espère, mais le sentier qui y mène semble être parti.

La lumière devint plus claire à mesure qu'ils avançaient. Soudain, ils débouchèrent des arbres et se trouvèrent dans un vaste espace circulaire. Il y avait du ciel au-dessus d'eux, bleu et clair à leur grande surprise, car en bas, sous la voûte de la Forêt, ils n'avaient pu voir le matin se lever ni la brume s'évanouir. Le soleil n'était toutefois pas encore assez haut pour briller dans la clairière, bien que sa lumière se posât sur le sommet des arbres. Les feuilles étaient toutes plus drues et plus vertes sur les bords de la clairière, l'entourant d'un mur presque solide. Aucun arbre ne poussait là, mais seulement de l'herbe inégale et de nombreuses plantes hautes: persil des bois, ciguës flétries sur leur longue tige, herbe à feu s'égrenant en cendres duveteuses, orties et chardons exubérants. Un endroit lugubre: mais après la Forêt étouffante, il donnait l'impression d'un charmant et riant jardin.

Les Hobbits, encouragés, levèrent des regards pleins d'espoir vers la croissante lumière du jour dans le ciel. De l'autre côté de la clairière, il y avait une brèche dans le mur d'arbres et au-delà un sentier dégagé. Ils pouvaient le voir s'enfoncer dans la Forêt, par endroits large et ouvert sur le ciel, bien qu'à chaque instant les arbres se resserrassent et le couvrissent de leurs branches sombres. Ils partirent par-là. Ils montaient toujours en pente douce, mais ils allaient maintenant d'un train beaucoup plus rapide et de meilleur cœur: car il leur semblait que la Forêt s'était radoucie et qu'elle allait les laisser passer sans obstruction après tout.

Mais au bout d'un moment, l'air se fit chaud et étouffant. Les arbres se resserrèrent de nouveau de chaque côté, et ils ne voyaient plus loin devant eux. Ils sentirent alors, plus fortement que jamais, la malveillance de la Forêt les presser derechef de toutes parts. Il régnait un tel silence que le son des sabots de leurs poneys, bruissant sur les feuilles mortes et trébuchant par moments sur des racines cachées, leur paraissait retentir avec un bruit sourd dans leurs oreilles. Frodon tenta de chanter une chanson pour les encourager, mais sa voix se réduisit à un murmure

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre I

CHAPITRE SIX
LA VIEILLE FORÊT

Oh, errants dans la terre obscurcie
Ne désespérez point! Car, si ténébreuses qu'elles soient,
Toutes les forêts existantes doivent se terminer enfin
Et voir passer le soleil découvert:
Le soleil couchant, le soleil levant,
La fin du jour ou le jour commencé,
Car à l'ouest ou à l'est toutes les forêts doivent s'éclaircir...

S'éclaircir au moment où il prononçait ce mot, sa voix s'éteignit. L'air semblait lourd et la composition des paroles fastidieuse. Juste derrière eux, une grosse branche tomba avec fracas dans le sentier. Les arbres leur parurent se fermer devant eux.

-Ils n'aiment pas ce que tu dis d'une fin ou d'un éclaircissement, dit Merry. Je ne chanterais pas davantage pour le moment. Attends que nous arrivions en effet à l'orée, et alors nous nous retournerons pour leur envoyer un chœur vibrant!

Il parlait gaiement et, s'il ressentait une grande inquiétude, il ne la montrait aucunement. Un lourd fardeau pesait à présent sur le cœur de Frodon, et chaque pas en avant lui faisait regretter davantage d'avoir jamais pensé à défier la menace des arbres. Il était, en fait, sur le point de s'arrêter net et de proposer de rebrousser chemin (si c'était encore possible), quand les choses prirent un nouveau tour. Le sentier cessa de monter pour se faire pendant un moment presque de niveau. Les arbres sombres s'écartèrent et, en avant, les Hobbits purent voir le sentier se poursuivre à peu près droit. Devant eux, mais à une certaine distance, se dressait une croupe verte, sans arbre, qui sortait comme une tête chauve de la forêt environnante. Le sentier semblait y mener directement.

Ils s'élancèrent alors en avant, ravis à la pensée de grimper un moment au-dessus de la voûte de la Forêt. Le sentier plongea et recommença de monter, les amenant enfin au pied de la pente raide de la colline. A cet endroit, il quittait les arbres et se perdait dans le gazon. La Forêt entourait l'éminence comme une chevelure épaisse qui dessinerait un cercle net autour d'un sommet de tête tondu.

Les Hobbits gravirent la pente sur leurs poneys, tournant sans cesse jusqu'au moment où ils arrivèrent au sommet. Là, debout, ils regardèrent alentour. L'atmosphère, éclairée par le soleil, était rayonnante, mais embrumée, et la vue ne portait pas à une grande distance. Tout près, le brouillard avait maintenant à peu près disparu, bien qu'il en demeurât encore par-ci par-là dans le creux de la Forêt, et, au sud, d'un profond repli qui coupait droit au travers, s'élevait encore comme une vapeur ou des rubans de fumée blanche.

- Là, dit Merry, désignant l'endroit de la main, c'est la ligne du Tournesaules. Il descend des hautes plaines et coule au sud-ouest au milieu de la Forêt pour rejoindre le Brandevin sous Fin-de-Barrière. Nous ne voulons pas aller de ce côté là! La vallée du Tournesaules est réputée la partie la plus bizarre de toute la forêt le centre d'où provient toute l'étrangeté, pour ainsi dire.

Les autres regardèrent dans la direction qu'indiquait Merry, mais ils ne virent guère que des brumes qui s'étendaient sur la vallée profonde et humide, et au-delà, la partie méridionale de la Forêt disparaissait de la vue.

Sur le sommet, le soleil devenait chaud. II devait être environ onze heures: mais la brume automnale les empêchait encore de voir grand-chose dans les autres directions. A l'ouest, ils ne pouvaient distinguer la ligne de la haie ni, au-delà, la vallée du Brandevin. Au nord, qu'ils regardaient avec le plus d'espoir, ils ne pouvaient rien voir qui pût être la ligne de la grande Route de l'Est, qu'ils voulaient gagner. Ils étaient sur une île perdue au milieu d'une mer d'arbres, et l'horizon était voilé.

Du côté sud-est, le sol descendait abruptement, comme si les pentes de la colline continuaient loin sous les arbres, tels les rivages d'îles qui sont en réalité les flancs d'une montagne surgie du sein d'eaux profondes. Ils s'assirent sur le bord vert et regardèrent par-dessus ta Forêt qui se déployait à leurs pieds, en mangeant leur repas de midi. Comme le soleil s'élevait et passait la méridienne, ils entrevirent dans le lointain à l'est la ligne gris vert des hauts qui s'étendaient de ce côté au-delà de la Vieille Forêt. Cette vue les réconforta grandement, car il était bon d'avoir un aperçu de quoi que ce fût au-delà de l'orée de la Forêt, bien qu'ils n'eussent aucune intention d'aller de ce côté s'ils pouvaient l'éviter: Les Hauts des Galgals avaient, dans la légende hobbite, une réputation aussi sinistre que la Forêt même.

Ils se décidèrent finalement à repartir. Le sentier qui les avait amenés à l'éminence reprenait sur la pente nord, mais ils ne l'avaient pas longtemps suivi quand ils s'aperçurent qu'il s'incurvait de plus en plus vers la droite. Il ne tarda pas à descendre rapidement, et ils devinèrent qu'il devait en fait se diriger vers la vallée du Tournesaules: Ce n'était pas du tout la direction qu'ils désiraient prendre. Après un moment de discussion, ils décidèrent de quitter ce chemin qui les fourvoyait et d'aller vers le nord, car, s'ils n'avaient pu voir la route du

sommet de la colline, elle devait se trouver par-là et ne devait pas être très éloignée. Et aussi, du côté du nord et sur la gauche du sentier, le terrain semblait être plus sec et plus ouvert: Il grimpait vers les pentes où les arbres étaient moins drus, des pins et des hêtres remplaçaient les chênes, les frênes et autres arbres étranges et inconnus de la forêt plus dense.

Au début, le choix leur parut bon: Ils allaient à un train assez rapide, quoique à chaque fois qu'ils apercevaient le soleil dans une percée il leur semblât inexplicablement avoir tourné vers l'est. Mais au bout d'un moment, les arbres commencèrent à se resserrer, juste à l'endroit où ils avaient paru, à distance, être plus clairsemés et moins enchevêtrés. Puis, de profonds replis de terrain se découvrirent à l'improviste, comme les ornières d'immenses roues de géants ou de larges fossés et des routes affaissées, depuis longtemps hors d'usage et obstruées de ronces. Ces replis s'étendaient pour la plupart en travers de leur ligne de marche et ils ne pouvaient les franchir qu'en jouant des pieds et des mains pour descendre et en ressortir, ce qui était incommode et difficile avec les poneys. A chaque descente, ils trouvaient le creux rempli d'épais buissons et de broussailles emmêlées qui, de curieuse façon, refusaient de céder sur la gauche et ne livraient passage que si les voyageurs se tournaient à droite, et ceux-ci devaient parcourir une certaine distance dans le fond avant de trouver un moyen de remonter de l'autre côté. Chaque fois qu'ils avaient escaladé la pente, les arbres paraissaient plus profonds et plus sombres, et toujours sur la gauche et vers le haut il était des plus difficile de trouver un chemin: ils étaient contraints d'aller vers la droite et de descendre.

Au bout d'une heure ou deux, ils avaient perdu tout sens clair de l'orientation, mais ils savaient bien qu'ils avaient depuis longtemps cessé d'aller aucunement vers le nord. Ils étaient détournés et ne faisaient plus que suivre un itinéraire choisi pour eux vers l'est et le sud, vers le cœur de la Forêt, et non vers une issue.

L'après-midi tirait à sa fin quand ils descendirent en dégringolant dans un repli plus large et plus profond que tous ceux qu'ils avaient rencontrés jusqu'alors. Il était si escarpé, avec un surplomb tellement prononcé, qu'ils se virent dans l'impossibilité de regrimper pour en sortir ni d'un côté ni de l'autre sans abandonner leurs poneys et leur bagage. Tout ce qu'ils purent faire fut de suivre le repli dans sa descente. Le sol se fit mou et, en certains endroits, marécageux, des sources apparurent sur les talus, et ils se trouvèrent bientôt suivre un ruisseau qui gazouillait dans un lit rempli d'herbes sauvages. Puis le sol commença de descendre rapidement, et le ruisseau, devenu fort et bruyant, se mit à couler à flots bondissants et rapides le long de la pente. Ils se trouvaient dans la pénombre d'une profonde ravine, couverte d'une haute voûte d'arbres.

Après avoir suivi péniblement le cours du torrent sur une certaine distance, ils débouchèrent soudain de l'obscurité. Comme par un portail, ils virent devant eux le soleil. A l'approche de l'ouverture, ils constatèrent qu'ils avaient cheminé en descendant par une crevasse creusée dans une haute paroi escarpée, presque une falaise. A son pied était un grand espace d'herbe et de roseaux, et, au loin, se voyait une autre paroi à peu près aussi escarpée. L'or d'un soleil tardif s'étendait, chaud et lourd, sur le terrain caché entre les deux parois. Au milieu, une rivière aux eaux brunes traçait de paresseux méandres, elle était bordée de vieux saules, recouverte d'une voûte de saules, obstruée de saules tombés et mouchetée de milliers de feuilles de saule flétries. L'atmosphère était épaissie de ces feuilles qui descendaient en voletant, jaunes, des branches, car une douce et chaude brise soufflait mollement dans la vallée, les roseaux bruissaient, et les rameaux de saules grinçaient.

- Eh bien, maintenant, j'ai au moins quelque idée de l'endroit où nous nous trouvons! Dit Merry. Nous sommes arrivés presque à l'opposé de la direction que nous voulions suivre. C'est ici le Tournesaules! Je vais aller reconnaître le terrain.

Il passa dans le soleil et disparut parmi les hautes herbes. Après un moment, il reparut et déclara qu'il y avait un sol assez solide entre le pied de la falaise et la rivière, en certains endroits, un gazon ferme descendait jusqu'au bord de l'eau

- Qui plus est, dit-il, il semble qu'il y ait une espèce de sentier qui serpente de ce côté de la rivière. En tournant à gauche et en le suivant, nous ne pouvons que sortir en fin de compte du côté oriental de la Forêt.

- Sans doute! Dit Pippin. Enfin... Si la piste va jusque là et si elle ne nous conduit pas simplement à un marécage pour nous y laisser. Qui a tracé le sentier, à ton avis, et pourquoi? Je suis bien certain que ce n'est pas à notre bénéfice. Je commence à me méfier grandement de cette Forêt et de tout ce qui s'y trouve, et je commence à croire à toutes les histoires qu'on raconte à son sujet. Et n'as-tu aucune idée de la distance que nous devrions parcourir à l'Est?

- Non, dit Merry, je n'en ai pas. Je ne sais pas le moins du monde à quelle hauteur du Tournesaules nous nous trouvons, ni qui a bien pu venir assez souvent pour tracer un sentier le long de la rivière. Mais je ne vois pas d'autre moyen de sortir.

Faute d'autre solution, ils avancèrent à la queue leu leu, et Merry les mena au sentier qu'il avait découvert. Les herbes et les roseaux étaient partout hauts et luxuriants, dépassant de beaucoup par endroits la tête des voyageurs, mais, une fois découvert, le sentier était facile à suivre dans ses tours et détours qui épousaient la fermeté du terrain au milieu des marécages et des mares. Par-ci par-là, il passait au-dessus d'autres ruisseaux qui

rejoignaient le Tournesaules en descendant par des ravines des terres forestières plus élevées et à ces endroits des troncs d'arbres ou des faisceaux de broussailles étaient soigneusement posés en travers.

Les Hobbits commençaient à avoir très chaud. Des armées de mouches de toutes sortes bourdonnaient à leurs oreilles, et le soleil de l'après-midi leur brûlait le dos. Enfin, ils arrivèrent brusquement dans une ombre légère: De grandes branches grises s'étendaient au-dessus du sentier. Chaque pas en avant leur coûtait un peu plus que le précédent. La somnolence semblait monter furtivement de la terre le long de leurs jambes et tomber doucement de l'air sur leur tête et leurs yeux. Frodon sentit son menton tomber et sa tête dodeliner. Juste devant lui, Pippin s'affaissa en avant sur les genoux. Frodon fit halte.

- C'est inutile, entendit-il dire Merry. Impossible de faire un pas de plus sans repos. Faut un somme. Fait frais sous les saules. Moins de mouches!

Frodon n'apprécia pas le ton de ces mots

- Allons, cria t'il. On ne peut pas faire un somme encore. Il faut d'abord nous tirer de la forêt.

Mais les autres étaient déjà trop assoupis pour se soucier. A côté d'eux, Sam baillait debout, les yeux stupides et papillotants.

Frodon se sentit soudain accablé par le sommeil. La tête lui tournait. L'air était presque entièrement silencieux. Les mouches avaient cessé de bourdonner. Seul un doux son à peine audible, un faible bruissement comme d'une chanson murmurée parut voleter dans les branches au-dessus de lui. Il leva ses yeux alourdis et vit, penché sur lui, un énorme saule, vieux et chenu. L'arbre paraissait immense, ses branches étalées s'élevaient comme des bras tendus, aux mains pourvues de longs et multiples doigts, son tronc noueux et tordu s'ouvrait en larges fissures qui grinçaient faiblement au mouvement des branches. Les feuilles qui s'agitaient devant le ciel brillant éblouissaient Frodon, il s'écroula, et il resta étendu là où il était tombé dans l'herbe.

Merry et Pippin se traînèrent en avant pour s'allonger le dos contre le tronc du saule. Derrière eux, les grandes fissures béèrent pour les accueillir, tandis que l'arbre se balançait en grinçant. Ils regardèrent vers les feuilles grises et jaunes qui chantaient en se mouvant doucement devant la lumière. Leurs yeux se fermèrent et il leur sembla alors entendre des mots, des mots frais, parlant d'eau et de sommeil. Ils s'abandonnèrent au sortilège et tombèrent dans un profond sommeil au pied du grand saule gris.

Frodon resta un moment à lutter contre le sommeil qui l'écrasait, puis, dans un grand effort, il parvint à se remettre sur pied. Il éprouvait un désir irrésistible d'eau fraîche.

- Attends-moi, Sam, balbutia t'il. Me faut me baigner les pieds un instant.

Dans un demi-rêve, il gagna en titubant le côté de l'arbre tourné vers la rivière, où de grandes racines noueuses s'avançaient dans l'eau comme des dragons tortus qui s'étireraient pour boire. Il en enfourcha une et barbota dans l'eau brune et fraîche, et là, lui aussi sombra brusquement dans le sommeil, le dos appuyé contre l'arbre.

Sam s'assit et se gratta la tête, baillant comme une caverne. Il était soucieux. L'après-midi tirait à sa fin, et il trouvait cette soudaine somnolence inquiétante. «Il y a autre chose là-dedans que du soleil et de l'air chaud, se murmura t'il à lui-même. Ce grand arbre ne me dit rien qui vaille. Il ne m'inspire pas confiance. Écoute sa berceuse à présent! Ça ne peut pas se passer comme ça! Il se remit péniblement sur ses pieds et partit en trébuchant voir ce qu'il en était des poneys. Il constata que deux d'entre eux étaient partis à l'aventure assez loin dans le sentier, il venait de les rattraper et de les ramener vers les autres, quand il entendit deux bruits: l'un fort, et l'autre doux, mais très clair. Le premier était l'éclaboussement de quelque chose de lourd qui était tombé dans l'eau, le second, un son semblable au déclic de la serrure quand une porte est doucement refermée à fond.

Il se précipita vers la rive. Frodon était dans l'eau, tout près du bord, et au-dessus de lui une grande racine semblait le maintenir à bas, mais il ne se débattait pas. Sam l'agrippa par sa veste et le tira de sous la racine, après quoi, il le remonta non sans difficulté sur la rive. Frodon se réveilla presque immédiatement, toussant et s'ébrouant.

- Sais-tu, Sam, finit-il par dire, que ce sacré arbre m'a *jeté* à l'eau! Je l'ai senti. La grande racine m'a simplement enveloppé et fait basculer!

- Vous rêviez sans doute, monsieur Frodon, dit Sam. Vous ne devriez pas vous asseoir en un tel endroit, si vous avez sommeil.

- Et les autres? Demanda Frodon. Je me demande quel genre de rêves ils font.

Ils retournèrent de l'autre côté de l'arbre, et Sam comprit alors quel était le déclic qu'il avait entendu. Pippin avait disparu. La fissure contre laquelle il s'était étendu s'était refermée de sorte qu'on ne voyait plus la moindre

lézarde. Merry était coincé: une autre fente s'était refermée autour de sa taille, ses jambes étaient à l'extérieur, mais le reste de son corps se trouvait à l'intérieur de l'ouverture noire, dont les bords le serraient comme des tenailles.

Frodon et Sam commencèrent par frapper sur le tronc contre lequel Pippin s'était appuyé. Puis ils tentèrent frénétiquement d'écarter les mâchoires de la fente qui retenait le pauvre Merry. Tous leurs efforts furent vains.

- Quelle chose horrible! S'écria Frodon, éperdu. Pourquoi n'avons-nous jamais pénétré dans cette affreuse forêt? Comme je voudrais qu'on soit tous au Creux-de-Crique !

De toutes ses forces, il assena un grand coup de pied à l'arbre, sans souci de son propre corps. Un frisson à peine perceptible parcourut le tronc et passa jusque dans les branches, les feuilles bruirent et murmurèrent, mais avec un son maintenant de faible et lointain rire.

- Nous n'avons pas de cognée dans nos bagages, je suppose, monsieur Frodon? Demanda Sam.

- J'ai emporté une petite hachette pour fendre le bois de chauffage, répondit Frodon. Cela ne servirait pas à grand-chose.

- Une minute! S'écria Sam, frappé d'une idée que lui suggérait le bois de chauffage. On pourrait se servir du feu!

- Peut être, dit Frodon d'un air dubitatif. On pourrait réussir à rôtir Pippin tout vif à l'intérieur.

- On pourrait commencer par faire mal à cet arbre ou l'effrayer, répliqua Sam d'un air féroce. S'il ne les laisse pas aller, je l'abattrai, fût ce en le rongeant. Il courut aux poneys et revint bientôt avec deux briquets et une hachette.

Ils assemblèrent rapidement de l'herbe, des feuilles sèches et des petites parcelles d'écorce, puis ils firent un amas de brindilles et de bois sec. Ils les entassèrent contre le tronc du côté opposé à celui où se trouvaient les prisonniers. Dès que Sam eut fait jaillir une étincelle sur l'amadou, celui ci enflamma l'herbe sèche, et une bouffée de flamme et de fumée s'éleva. Les brindilles pétillèrent. De petites langues de feu léchèrent l'écorce sèche et striée du vieil arbre et la roussirent. Un frémissement parcourut tout le saule. Les feuilles semblèrent émettre au-dessus de leurs têtes un sifflement de souffrance et de colère. Merry jeta un grand cri, et, venu du tréfonds de l'arbre, ils entendirent un hurlement étouffé de Pippin.

- Éteignez! Éteignez! Cria Merry. Il va me couper en deux, sans cela. C'est ce qu'il dit!

- Qui? Quoi? Cria Frodon, se précipitant de l'autre côté de l'arbre.

- teignez ! Éteignez! dit Merry, suppliant.

Les branches du saule se mirent à se balancer avec violence. Un son s'éleva: on eût dit un grand vent qui s'étendait aux branches de tous les arbres environnants, comme si elles avaient laissé tomber une pierre dans le tranquille sommeil de la vallée de la rivière, suscitant des ondes de colère qui gagnaient la totalité de la forêt. Sam donna des coups de pied dans le petit feu et étouffa les étincelles. Mais Frodon, sans trop savoir pourquoi il le faisait ni ce qu'il espérait, courut dans le sentier en criant *au secours! Au secours! au secours! Il* avait l'impression de ne pouvoir entendre qu'à peine le son de sa propre voix aiguë: Aussitôt les mots sortis de sa bouche elle était emportée par le vent du saule et noyée dans une clameur de feuilles. Il se sentit désespéré: perdu et stupide.

Soudain, il s'arrêta. Il y avait une réponse, ou du moins le crut-il, mais elle paraissait venir de derrière lui, dans le sentier plus loin dans la forêt. Il se retourna pour écouter, et il n'eut bientôt plus de doute

quelqu'un chantait une chanson, une voix profonde et réjouie chantait avec une heureuse insouciance, mais les paroles n'avaient aucun sens:

Holà! Viens gai dol!
sonne un donguedillon! Sonne un dong!
Saute! fal lall le saule!
Tom Bom, gai Tom, Tom Bombadillon!

Emplis mi-partie d'espoir et mi-partie de la peur d'un nouveau danger, Frodon et Sam restèrent alors tous deux immobiles. Soudain, d'une longue suite de mots dépourvue de sens (ou qui le semblaient) la voix s'éleva, forte et claire, pour entonner cette chanson

Holà! Viens gai dol! Berry dol!
Chérie! Légers sont le vent du temps et l'étourneau ailé.
Là-bas sous la colline, brillante au soleil
Là est ma belle dame, fille de Dame Rivière,
Mince comme la baguette de saule, plus claire que l'onde. Le vieux Tom Bombadil,
Porteur de lis d eau, Rentre de nouveau en sautillant.
L'entends-tu chanter?
Holà! Viens gai dol! Berry dol!

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre I
CHAPITRE SIX
LA VIEILLE FORÊT

Et gai ho, Baie dor, baie d'or, gaie baie jaune, oh!
Pauvre vieil Homme saule, retire tes racines!
Tom est pressé à présent.
Le soir va suivre le jour. Tom rentre, porteur de lis d'eau.
Holà! viens Berry dol!
M'entends-tu chanter?

Frodon et Sam se tenaient comme sous l'effet d'un enchantement. Le vent lança une dernière bouffée. Le feuilles pendirent de nouveau silencieuses aux branches raides. La chanson jaillit derechef, et puis, soudain, sautant et dansant dans le sentier, parut au-dessus des roseaux un vieux chapeau cabossé à haute calotte, avec une longue plume bleue fichée dans le ruban. Un nouveau sautillement et un bond amenèrent en vue un homme, ou tout au moins le semblait-il. En tout cas, il était de trop forte carrure et trop lourd pour un Hobbit, s'il n'était pas tout à fait d'assez haute taille pour être un des Grandes Gens, bien qu'il fit assez de bruit pour cela, clopinant sur d'épaisses jambes couvertes de grandes bottes jaunes et chargeant à travers l'herbe et les joncs comme une vache qui descend boire. Il avait un manteau bleu et une longue barbe brune, ses yeux étaient bleus et brillants, et sa figure d'un rouge de pomme mûre, mais plissée de mille rides de rire. Il portait dans ses mains sur une grande feuille comme sur un plateau un petit tas de lis d'eau blancs.

-Au secours! Crièrent Frodon et Sam, courant vers lui, les mains en avant.

- Ho! ho! Du calme, là! Cria le vieillard, levant une main, et ils s'arrêtèrent court, comme figés. Et maintenant, mes petits amis, où allez-vous donc, à souffler comme des bœufs? Qu'est ce qui se passe donc? Savez vous qui je suis? Je suis Tom Bombadil. Dites-moi quels sont vos ennuis? Tom est pressé à présent. N'écrasez pas mes lis!

- Mes amis sont coincés dans le saule, cria Frodon, haletant.

- Monsieur Merry est comprimé dans une fente! Cria Sam.

- Comment? S'écria Tom Bombadil, sautant en l'air. Le vieil Homme-Saule? Ce n'est que cela, hé? Ce sera vite arrangé. Je connais l'air qu'il lui faut. Ce vieux grison d'Homme-Saule! Je vais lui geler la moelle, s'il ne se tient pas bien. Je vais lui chanter un air qui lui racornira les racines. Je vais soulever par une chanson un vent qui emportera feuilles et branches. Le vieil Homme-Saule!

Après avoir soigneusement déposé ses lis sur l'herbe, il courut à l'arbre. Là, il vit les pieds de Merry qui dépassaient encore le reste avait déjà été attiré davantage à l'intérieur. Tom mit la bouche contre la fissure et se mit à chanter dedans à mi-voix. Ils ne purent saisir les paroles, mais Merry fut à l'évidence stimulé. Ses jambes commencèrent à donner des ruades. Tom s'écarta d'un bond et, ayant arraché une branche pendante, il en frappa le flanc du saule

- Veux-tu bien le laisser sortir, vieil Homme-Saule! Dit-il. A quoi penses-tu? Tu ne devrais pas être éveillé. Mange de la terre! Creuse profond! Bois de l'eau! Dors! Bombadil parle!

Il saisit alors les pieds de Merry et le tira de la fissure soudain élargie.

Il y eut un grincement déchirant, l'autre fissure s'ouvrit, et Pippin bondit dehors, comme sous l'effet d'un coup de pied. Puis, avec un claquement sonore, les deux fissures se refermèrent. Un frisson parcourut l'arbre de la racine au sommet, et un silence absolu s'établit.

- Merci, dirent les Hobbits, à tour de rôle.

Tom Bombadil éclata de rire:

- Eh bien, mes petits amis, dit-il, se baissant pour regarder leurs visages. Vous allez venir à la maison avec moi. La table est toute chargée de crème jaune, de rayons de miel, de pain blanc et de beurre. Baie d'Or vous attend. Il sera temps de poser des questions autour de la table du souper. Suivez-moi aussi vite que vous le pourrez!

Sur ces mots, il ramassa ses lis et, avec un signe de la main, il s'en fut en sautillant et en dansant dans le chemin vers l'est, non sans continuer à chanter d'une voix forte ses chansons dépourvues de sens.

Trop surpris et trop soulagés pour parler, les Hobbits le suivirent avec toute la rapidité possible. Mais elle ne suffit pas. Tom disparut bientôt devant eux, et le son du chant se fit de plus en plus faible et lointain. Mais, soudain, sa voix revint flotter vers eux en un puissant appel.

Trottez, mes petits amis
le long du Tournesaules,
Tom va devant allumer les chandelles
A l'Ouest se couche le soleil: bientôt vous irez à l'aveuglette
Quand tomberont les ombres de la nuit, la porte s'ouvrira
Par les carreaux de la fenêtre, la lumière scintillera, jaune.
Ne craignez pas d'aulnes noirs! Ne vous souciez pas des saules chenus!

CHAPITRE SIX
LA VIEILLE FORÊT

Ne craignez ni racine ni branche!
Tom va devant vous, Holà, maintenant!
Gai dol! On vous attendra!

Après quoi, les Hobbits n'entendirent plus rien. Le soleil sombra presque aussitôt dans les arbres derrière eux. Ils pensèrent à la lumière vespérale brillant en oblique sur le Brandevin et aux fenêtres de Châteaubouc commençant de s'éclairer de centaines de lumières. De grandes ombres tombèrent autour d'eux, les troncs et les branches des arbres étaient suspendus noirs et menaçants au-dessus du sentier. Des brumes blanches commencèrent de s'élever, d'onduler à la surface de la rivière et de vaguer autour des racines des arbres sur la rive. Du sol même, sous leurs pieds, une vapeur ténébreuse surgissait pour se mêler au crépuscule qui tombait rapidement.

Il devenait difficile de suivre le sentier, et ils étaient très fatigués. Leurs jambes leur paraissaient de plomb. Des bruits étranges couraient furtivement parmi les buissons et les roseaux de part et d'autre, et, s'ils levaient les yeux vers le ciel pâle, ils apercevaient de bizarres figures tordues et bossuées qui se détachaient sombrement sur le crépuscule et qui les lorgnaient du haut de la rive escarpée et des bords de la forêt. Ils commençaient à avoir l'impression que tout ce pays était irréel et qu'ils avançaient en trébuchant dans un rêve qui ne menait à aucun réveil.

Au moment où ils sentaient le ralentissement de leurs pieds sur le point d'aboutir à l'arrêt total, ils remarquèrent que le sol montait doucement. L'eau commença de murmurer. Dans l'obscurité, ils aperçurent un reflet de blanche écume à l'endroit d'une courte chute de la rivière. Puis les arbres prirent fin et les brouillards restèrent en arrière. Les Hobbits sortirent de la forêt et virent surgir devant eux une grande étendue d'herbe. La rivière, à présent petite et rapide, bondissait joyeusement à leur rencontre, miroitant par endroits à la lumière des étoiles qui brillaient déjà dans le ciel.

Sous leurs pieds, l'herbe était douce et courte comme si elle avait été tondue. Derrière, les avancées de la forêt étaient taillées et soignées comme une haie. Le sentier s'étendait devant eux uni, bien tenu et bordé de pierres. Il serpentait jusqu'au sommet d'un tertre herbeux, à présent gris sous la pâle nuit étoilée, et là, encore haut au-dessus d'eux sur une autre déclivité, ils virent scintiller les lumières d'une maison. Le sentier redescendit pour remonter sur une longue pente de gazon vers la lumière. Soudain, un large rai jaune coula brillamment d'une porte qu'on venait d'ouvrir. Devant eux se trouvait la maison de Tom Bombadil sur et sous la colline. Derrière, un épaulement s'étendait gris et nu, et au-delà les formes noires des Hauts des Galgals se perdaient dans la nuit de l'Est.

Hobbits et poneys se précipitèrent tous en avant. Déjà la moitié de leur fatigue et toutes leurs craintes les avaient quittés. Holà! *Venez gai* dol! Ce refrain vint à eux en manière d'accueil.

Holà! Venez gai dol! Sautez, mes braves! Hobbits! Poneys, tous! On aime les réunions. Que le plaisir commence! Chantons en chœur!

Puis une autre voix claire, aussi jeune et aussi ancienne que le printemps, semblable à la chanson de l'eau joyeuse coulant dans la nuit d'un brillant matin des collines, vint, argentine, les accueillir:

Que les chants commencent! Chantons en chœur
Le soleil, les étoiles, la lune et la brume, la pluie et le temps nuageux,
La lumière sur la feuille qui bourgeonne, la rosée sur la plume
Le vent sur la colline découverte, les cloches sur la brande,
Les roseaux près de l'étang ombreux, les lis sur l'eau:
Le vieux Tom Bombadil et la fille de la Rivière!

Et, sur cette chanson, les Hobbits arrivèrent au seuil et furent tous entourés de lumière dorée.

Le seigneur des anneaux

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre I

CHAPITRE SIX

LA VIEILLE FORÊT

CHAPITRE SEPT
CHEZ TOM BOMBADIL

Les quatre Hobbits franchirent le large seuil de pierre et se tinrent là, clignotant des paupières. Ils se trouvaient dans une longue pièce basse, tout emplie de la lumière de lampes suspendues aux poutres du plafond, et sur la table de bois sombre ciré se dressaient en grand nombre, des chandelles, hautes et jaunes, à la flamme brillante.

Dans un fauteuil, du côté de la pièce opposé à la porte d'entrée, était assise une femme. Ses cheveux blonds tombaient en longues ondulations sur ses épaules, sa robe était verte, du vert des jeunes roseaux, chatoyant d'argent semblable à des perles de rosée, et sa ceinture était d'or, façonnée comme une chaîne d'iris des marais émaillée des yeux bleu pâle de myosotis. A ses pieds, dans de grands vaisseaux de poterie verte et brune, flottaient des lis d'eau, de sorte qu'elle semblait trôner au milieu d'un étang.

- Entrez, mes bons hôtes! Dit-elle.

Et comme elle parlait, ils surent que c'était sa voix claire qu'ils avaient entendue chanter.

Ils avancèrent de quelques pas timides dans la pièce et commencèrent une série de profonds saluts, avec l'étrange sentiment de surprise et d'embarras de gens qui, ayant frappé à la porte d'une chaumière pour demander un verre d'eau, se sont trouvés devant une belle jeune reine elfe vêtue de fleurs vivantes. Mais avant qu'ils n'eussent pu prononcer un mot, elle bondit avec légèreté par-dessus les coupes de lis et accourut vers eux en riant, et comme elle courait, sa robe bruissait doucement comme le vent sur les rives fleuries d'une rivière.

- Venez, chers amis! Dit-elle, prenant Frodon par la main. Riez et soyez joyeux! Je suis Baie d'Or, cille de la Rivière.

Puis, légère, elle passa devant eux et, ayant fermé la porte, elle lui tourna le dos, ses bras blancs étendus en travers

- Fermons la porte à la nuit! Dit-elle. Car vous avez encore peur peut-être de la brume, de l'ombre des arbres, de l'eau profonde et des choses sauvages. N'ayez aucune crainte! Pour cette nuit, vous êtes sous le toit de Tom Bombadil.

Les Hobbits la regardaient avec étonnement, et elle les regarda chacun tour à tour et sourit.

«Belle dame Baie d'Or! » Dit enfin Frodon, le cœur gonflé d'une joie qu'il ne comprenait pas. II se tenait là, comme il lui était arrivé parfois de rester, enchanté par de belles voix elfiques, mais le charme sous lequel il se trouvait à présent était différent: le plaisir était moins aigu et moins sublime, mais plus profond et plus proche d'un cœur de mortel, merveilleux et pourtant point étrange:

- Belle dame Baie d'Or! Répéta t'il. A présent, la joie cachée dans les chants que nous entendions m'est rendue claire.

O toi, svelte comme une baguette de saule! O toi, plus claire que l'eau claire!
O toi, roseau pris du vivant étang! Belle fille de la rivière!
O toi, printemps et été, et de nouveau printemps après!
O toi, vent sur la cascade et rire des feuilles!

Il s'arrêta soudain et se mit à bégayer, succombant à la surprise de s'entendre prononcer pareilles choses. Mais Baie d'Or rit.

- Soyez le bienvenu! Dit-elle. J'ignorais que les gens de la Comté eussent la langue aussi douce. Mais je vois que vous êtes un ami des Elfes, la lumière de vos yeux et le son de votre voix le disent. Voici une heureuse réunion! Prenez place et attendez le Maître de la maison! Il ne tardera pas. Il s'occupe de vos bêtes fatiguées.

Les Hobbits s'assirent avec plaisir dans des fauteuils bas à siège de jonc, tandis que Baie d'Or s'affairait autour de la table, et ils la suivaient des yeux, car la svelte grâce de ses mouvements les emplissait d'une calme félicité. De quelque part derrière la maison vint un son de chanson. De temps à autre, ils saisissaient, parmi maints *derry dol, gai dol* et *gai ho,* les mots répétés de

Le vieux Tom Bombadil est un gai luron, Bleu vif est sa veste, et ses bottes sont jaunes.

- Belle dame! Dit de nouveau Frodon après un moment. Dites-moi, si ma question ne vous paraît pas stupide, qui est Tom Bombadil?

- C'est lui, dit Baie d'Or, suspendant ses mouvements et souriant. Frodon la regarda d'un air interrogateur.

- C'est lui, tel que vous l'avez vu, dit-elle en réponse à son regard. C'est le Maître de la forêt, de l'eau et de la colline.

- Ainsi, tout cet étrange pays lui appartient?

-'Non, certes! Répondit-elle, et son sourire s'évanouit. Ce serait assurément un fardeau, ajouta t elle à mi-voix, comme pour elle-même. Les arbres, les herbes et toutes les choses qui poussent ou vivent dans cette terre n'appartiennent qu'à eux-mêmes. Tom Bombadil est le Maître. Personne n'a jamais attrapé le vieux Tom marchant dans la forêt, pataugeant dans l'eau, bondissant sur le sommet des collines dans la lumière ou dans l'ombre. Il n'a aucune peur. Tom Bombadil est maître.

Une porte s'ouvrit, et Tom Bombadil entra. Il n'avait plus de chapeau, et son épaisse chevelure brune était couronnée de feuilles automnales. Il rit et, s'avançant vers Baie d'Or, il lui prit la main.

- Voici ma belle dame! Dit-il en saluant les Hobbits. Voici ma Baie d'Or vêtue de vert argent avec des fleurs à sa ceinture! La table est-elle mise? Je vois de la crème jaune et des rayons de miel, du pain blanc et du beurre, du lait, du fromage, des herbes vertes et des baies mûres récoltées. Cela nous suffit-il? Le souper est-il prêt?

- Oui, dit Baie d'Or, mais peut-être les hôtes ne le sont-ils point?

Tom battit des mains et s'écria:

- Tom, Tom! Tes hôtes sont fatigués et tu as failli oublier! Venez, mes joyeux amis, et Tom va vous rafraîchir! Vous allez nettoyer vos mains sales et laver vos visages las, débarrassez-vous de vos manteaux boueux et peignez vos cheveux emmêlés!

Il ouvrit la porte, et ils le suivirent dans un court passage qui tournait à angle droit. Ils arrivèrent ainsi à une chambre basse à toit en pente (un appentis, semblait-il, ajouté au côté nord de la maison) . Les murs en étaient de pierre nette, mais tendus pour la majeure partie de nattes vertes et de rideaux jaunes. Le sol était dallé et recouvert de joncs verts frais. Il y avait quatre épais matelas, chacun recouvert d'un tas de couvertures blanches, étendus par terre sur un des côtés. Contre le mur opposé, un long banc portait de grandes cuvettes d'argile, et à côté se trouvaient des pots bruns remplis d'eau, les uns froids, les autres tout chauds. De douces pantoufles vertes attendaient à côté de chaque lit.

Avant peu, les Hobbits, lavés et rafraîchis, furent assis à table, deux de chaque côté, tandis qu'à l'un et l'autre bout siégeaient Baie d'Or et le Maître. Ce fut un long et joyeux repas. Bien que les Hobbits mangeassent comme seuls peuvent manger des Hobbits affamés, il n'y eut aucun défaut. La boisson dans leurs bols semblait être de la simple eau fraîche, mais elle leur montait au cœur comme du vin, donnant libre cours à leur voix. Les convives s'aperçurent soudain qu'ils chantaient gaiement, comme si ce fût plus facile et plus naturel que de parler.

Finalement, Tom et Baie d'Or se levèrent et débarrassèrent vivement la table. Les invités, ayant reçu l'ordre de rester tranquillement assis, furent installés dans des fauteuils, chacun avec un tabouret pour reposer ses pieds las. Un feu flambait devant eux dans la vaste cheminée, et il répandait une douce odeur, comme s'il fût fait de bois de pommier. Quand tout fut en ordre, les lumières de la pièce furent éteintes à l'exception d'une lampe et d'une paire de chandelles à chaque bout du manteau de cheminée. Baie d'Or vint alors et se tint devant eux, une chandelle à la main, elle leur souhaita à chacun une bonne nuit et un profond sommeil.

- Soyez en paix maintenant, dit-elle, jusqu'au matin! Ne prêtez attention à aucun bruit nocturne! Car rien ne passe ici la porte ni la fenêtre que le clair de lune, la lumière des étoiles et le vent venu du sommet de la colline. Bonsoir!

Bruissante, elle sortit de la pièce dans un miroitement. Le son de ses pas faisait penser à celui d'un ruisseau coulant doucement d'une colline sur des pierres fraîches dans le calme de la nuit.

Tom resta assis un moment avec eux en silence, tandis que chacun s'efforçait de rassembler le courage nécessaire pour énoncer une des nombreuses questions qu'il aurait voulu poser à dîner. Le sommeil montait à leurs paupières. Finalement, Frodon prit la parole:

- M'avez-vous entendu appeler, maître, ou est ce simplement la chance qui vous a amené à ce moment?

Tom remua comme un homme tiré d'un rêve agréable

- Hein, quoi? dit-il. Si je vous ai entendu appeler? Non, je n'ai rien entendu: j'étais occupé à chanter. C'est simplement la chance qui m'a amené à ce moment, si vous appelez cela de la chance. Ce n'était aucunement dans mes plans, encore que je vous attendisse. Nous avions entendu parler de vous, et nous avions appris que vous erriez par-là. Nous avions deviné que vous viendriez avant peu au bord de l'eau, tous les sentiers mènent dans cette direction, vers le Tournesaules. Le vieil Homme-Saule gris est un rude chanteur, et il est difficile aux petites personnes d'échapper à ses malins dédales. Mais Tom avait par-là une affaire qu'il n'osait remettre.

Tom hocha la tête comme si le sommeil le reprenait, mais il poursuivit d'une voix douce et chantante

J'avais à faire par-là: cueillir des lis d'eau, des feuilles et de blancs lis pour le plaisir de ma jolie dame, les derniers avant la for de l'année, pour les préserver de l'hiver, pour qu'ils fleurissent près de ses jolis pieds avant que les neiges ne soient fondues. Chaque cornée, à la fin de l'été, je vais les chercher pour elle, dans un grand

étang profond et clair, loin en aval du Tournesaules, là, ils s'ouvrent les premiers au printemps et là, ils durent le plus longtemps. Près de cet étang, jadis, j'ai trouvé la fille de la Rivière, la belle jeune Baie d'Or, assise dans les joncs. Doux était son chant, et son cœur battait!

Il rouvrit les yeux et les regarda avec une soudaine lueur bleue

Et cela s'est révélé bon pour vous car à présent je ne retournerai plus au loin le long de l'eau de la Forêt, pas tant que l'an sera vieux. Et je ne passerai plus devant la maison du vieil Homme-Saule de ce côté ci du printemps, pas avant le joyeux printemps, quand la fille de la Rivière descend en dansant le sentier de l'oseraie pour se baigner dans l'eau.

Il retomba dans son silence, mais Frodon ne put retenir une autre question celle à laquelle il souhaitait le plus une réponse:

Parlez-nous, maître, de l'Homme-Saule, dit-il. Qu'est-il ? Je n'ai jamais entendu parler de lui.

- Non! firent en même temps Merry et Pippin, se redressant brusquement. Pas maintenant! Pas avant le matin!

- Vous avez raison! Dit le vieillard. Il est temps maintenant de se reposer. Certaines choses sont mauvaises à entendre quand le monde est dans les ténèbres. Dormez jusqu'à la lumière du matin: reposez-vous sur l'oreiller! Ne prêtez attention à aucun bruit nocturne. Ne craignez pas le saule gris!

Là-dessus, il descendit la lampe et souffla la flamme, puis, saisissant une chandelle dans chaque main, il les mena hors de la pièce.

Leurs matelas et leurs oreillers avaient la douceur de la plume, et les couvertures étaient de laine blanche. A peine furent-ils étendus sur les lits profonds et eurent-ils tiré sur eux leurs couvertures légères qu'ils étaient endormis.

Dans la nuit profonde, Frodon était dans un rêve sans lumière. Puis il vit se lever la nouvelle lune, dans sa mince lumière apparut devant lui un mur de roche noire, percé d'une arche sombre semblable à une grande porte. II eut l'impression d'être soulevé et, passant au-dessus, il vit que le mur de roche était un cercle de collines au milieu desquelles se trouvait une plaine, et au centre de cette plaine s'élevait une aiguille de pierre, pareille à une vaste tour, mais non bâtie de main d'homme. Au sommet se tenait une forme humaine. La lune en s'élevant parut un moment suspendue au-dessus de sa tête, et elle scintilla dans ses cheveux blancs agités par le vent. De la sombre plaine montèrent une clameur de voix féroces et le hurlement de nombreux loups. Soudain, une ombre, en forme de grandes ailes, passa devant la lune. La silhouette leva les bras, et une lumière jaillit comme un éclair du bâton qu'elle maniait. Un puissant aigle fondit sur elle et l'emporta. Les voix poussèrent des lamentations et les loups gémirent. Un bruit retentit, comme d'un fort vent, sur lequel était porté le son de sabots galopant, galopant de l'est. «Des Cavaliers Noirs! » Pensa Frodon, s'éveillant tandis que le son des sabots retentissait encore dans sa tête. II se demanda s'il aurait jamais le courage de quitter la sécurité de ces murs de pierre. Il resta étendu sans mouvement, prêtant encore l'oreille, mais tout était silencieux à présent et il finit par se retourner et se rendormir ou vagabonder dans quelque autre rêve qui ne lui laissa pas de souvenir.

A son côté, Pippin était perdu dans des rêves agréables, mais un changement se produisit, et il se retourna en gémissant. II s'éveilla tout à coup ou crut s'être réveillé, mais il entendait encore dans les ténèbres le son de ce qui avait troublé son rêve: tip tap, criss, le son ressemblait à celui des branches qui s'agitent dans le vent, de brindilles grattant comme des doigts le mur et les fenêtres: crr, crr, crr. Il se demanda s'il y avait des saules proches de la maison, puis il eut soudain le sentiment affreux de n'être pas du tout dans une maison ordinaire, mais à l'intérieur du saule, et d'entendre cette horrible voix sèche et grinçante se rire à nouveau de lui. Se redressant, il sentit les doux oreillers céder sous ses mains, et il se recoucha, soulagé. Il lui parut entendre résonner à ses oreilles les mots: «Ne craignez rien! Soyez en paix jusqu'au matin! Ne prêtez attention à aucun bruit nocturne! » Et il se rendormit.

Ce fut le bruit de l'eau que Merry entendit tomber dans son tranquille sommeil: De l'eau coulant doucement, puis s'étendant irrésistiblement tout autour de la maison en un sombre étang sans bornes. Elle gargouillait sous les murs et s'élevait lentement, mais sûrement. «Je vais être noyé! pensa t'il. Elle va s'infiltrer, et alors je me noierai. » Il se sentit couché dans un marécage mou et gras, et, se levant précipitamment, il posa le pied sur le coin d'un carreau dur et froid. Se rappelant alors où il se trouvait, il se recoucha. Il lui sembla entendre ou se rappeler avoir entendu: «Rien ne passe les portes et les fenêtres que le clair de lune, la lumière des étoiles et le vent qui descend de la colline. » Un petit souffle d'air frais agita le rideau. II respira profondément et se rendormit.

Pour autant qu'il pût se rappeler, Sam dormit toute la nuit dans un parfait contentement, en admettant que les souches éprouvent du contentement.

CHAPITRE SEPT
CHEZ TOM BOMBADIL

Ils se réveillèrent tous les quatre à la fois, à la lumière du matin. Tom allait de côté et d'autre dans la chambre, sifflant comme un sansonnet. En tes entendant bouger, il battit des mains et cria:

- Holà! Venez gai dol! derry dol! Mes braves!

II ouvrit tes rideaux jaunes, et les Hobbits virent que ceux-ci couvraient des fenêtres à chaque bout de la pièce, l'une tournée vers l'est et l'autre vers l'ouest.

Ils sautèrent sur leurs pieds, reposés. Frodon courut à la fenêtre et se trouva devant un jardin potager, gris de rosée. Il s'était un peu attendu à voir du gazon jusqu'aux murs, du gazon tout marqué d'empreintes de sabots. En fait, sa vue était limitée par une haute rame de haricots, mais au-dessus et loin au-delà, le sommet gris de la colline se détachait sur le soleil levant. C'était une pâle matinée: A l'orient, derrière de longs nuages semblables à des cordons de laine sale à la frange teintée de rouge, s'enfonçaient de vagues profondeurs jaunes. Le ciel annonçait de la pluie, mais la lumière s'étendait rapidement, et les fleurs rouges des haricots commencèrent à rutiler au milieu des feuilles vertes mouillées.

Pippin alla à la fenêtre ouest, et son regard tomba sur un étang de brume. La Forêt disparaissait sous le brouillard. C'était comme de regarder d'en dessus une mer de nuages en pente. Il y avait un repli ou un chenal, où la brume se morcelait en maints panaches et vagues: la vallée du Tournesaules. La rivière descendait de la colline sur la gauche pour s'évanouir dans les ombres blanches. A proximité, il y avait un jardin d'agrément avec une haie taillée, couverte d'un réseau d'argent et, au-delà, de l'herbe rase et grise, pâlie par les gouttes de rosée. Aucun saule ne se voyait. .

«Bonjour, mes braves amis! » Cria Tom, ouvrant toute grande la fenêtre à l'est. Un flot d'air frais entra, il avait une odeur de pluie.

«Le soleil ne montrera guère son visage aujourd'hui, je pense. J'ai marché assez loin et grimpé sur les sommets des collines depuis le début de l'aube grise, humant le vent et le temps: Herbe humide sous les pieds et ciel humide au-dessus de moi. J'ai réveillé Baie d'Or en chantant sous sa fenêtre, mais rien n'éveille des Hobbits de bon matin. La nuit, les petites personnes se réveillent dans l'obscurité, et elles dorment quand la lumière est venue. Sonne un donguedillon! Réveillez-vous à présent, mes joyeux amis! Oubliez les bruits nocturnes! Sonne un donguedillon del! derry del mes braves! Si vous venez vite, vous trouverez le petit déjeuner servi. Si vous tardez, vous aurez de l'herbe et de l'eau de pluie! »

Inutile de dire que, même si la menace de Tom ne paraissait pas bien sérieuse, les Hobbits vinrent vite et ne quittèrent la table que tard et seulement quand elle commença de paraître un peu vide. Ni Tom ni Baie d'Or n'étaient présents. On pouvait entendre le claquement des pieds de Tom qui s'affairait dans la cuisine, montait et descendait l'escalier, ou chantait de côté et d'autre au-dehors. La pièce donnait à l'ouest sur la vallée embrumée, et la fenêtre était ouverte. L'eau dégouttait de l'avancée du toit de chaume. Avant la fin du repas, les nuages s'étaient rejoints pour former un plafond uniforme, et une pluie grise se mit à tomber verticalement avec une douce régularité. La Forêt fut complètement cachée derrière cet épais rideau.

Tandis qu'ils regardaient par la fenêtre, descendit doucement vers eux, comme portée par la pluie, la voix claire de Baie d'Or. Ils n'entendaient que quelques mots, mais il leur parut évident que c'était une chanson de pluie, aussi douce que les averses sur les collines desséchées, et qu'elle contait l'histoire d'une rivière de sa source dans les hautes terres jusqu'à la mer, loin en contrebas. Les Hobbits écoutèrent avec ravissement, et Frodon, heureux dans son cœur, bénit le temps bienveillant qui les empêchait de partir. La pensée de s'en aller lui avait pesé dès le réveil, mais il devinait à présent qu'ils n'iraient pas plus loin ce jour là.

Le vent des couches supérieures s'établit à l'ouest, et des nuages plus denses et plus humides s'élevèrent en roulant pour déverser leur charge de pluie sur les têtes dénudées des Hauts. Tout autour de la maison ne se voyait plus qu'eau tombante. Frodon se tenait près de la porte ouverte à regarder le chemin crayeux et blanc se muer en une petite rivière de lait et descendre en bouillonnant dans la vallée. Tom Bombadil apparut, trottant, au coin de la maison, il agitait les bras comme pour écarter la pluie et, de fait, quand il franchit le seuil d'un bond, il paraissait entièrement sec, sauf pour ses bottes. Il retira celles-ci et les mit au coin de l'âtre. Puis il s'assit dans le plus grand fauteuil et pria les Hobbits de s'assembler autour de lui.

- C'est le jour de lessive de Baie d'Or, et aussi de son nettoyage d'automne, dit-il. Il pleut trop pour des Hobbits qu'ils se reposent, tant qu'ils le peuvent! Bonne journée pour de longs récits, pour les questions et les réponses. Aussi Tom entamera t’il la conversation.

Il leur raconta alors maintes histoires remarquables, parfois comme se parlant à demi à lui-même et parfois les regardant soudain d'un œil bleu et brillant sous ses sourcils touffus. Sa voix se muait souvent en chant, et il se levait de son fauteuil pour danser alentour. Il leur parla d'abeilles et de fleurs, des façons des arbres et des créatures étranges de la Forêt, des choses mauvaises et des choses bonnes, des choses amicales et des choses hostiles, des choses cruelles et des choses bienveillantes, et des secrets cachés sous les ronces.

En écoutant ces récits, ils commencèrent à comprendre les vies de la Forêt, en dehors d'eux-mêmes, en fait à se sentir étrangers là où toutes autres choses étaient chez elles. Le Vieil Homme-Saule y apparaissait et en sortait constamment, et Frodon apprit alors suffisamment pour le satisfaire, plus que suffisamment en vérité, car ce n'était

pas un savoir rassurant. Les paroles de Tom mettaient à nu les cœurs des arbres et leurs pensées, souvent noires et étranges, emplies de la haine des êtres qui vont et viennent librement sur terre, rongeant, mordant, brisant, démolissant, brûlant: Destructeurs et usurpateurs. Ce n'était pas sans raison qu'on l'appelait la Vieille Forêt, car elle était certes ancienne, survivante de vastes forêts oubliées, et en son sein vivaient encore, sans vieillir davantage que les collines, les pères des pères d'arbres, qui se souvenaient du temps où ils étaient seigneurs. Les années innombrables les avaient emplis d'orgueil et de sagesse enracinée, ainsi que de malveillance. Mais nul n'était plus dangereux que le Grand Saule: Son cœur était pourri, mais sa force verte, et il était rusé, il commandait aux vents, et son chant et sa pensée couraient les bois des deux côtés de la rivière. Son esprit gris et assoiffé tirait la force de la terre, et il s'était répandu comme un réseau de racines dans le sol et comme d'invisibles doigts de brindilles dans l'air, jusqu'à ce qu'il eût acquis la domination sur presque tous les arbres de la Forêt entre la haie et les Hauts.

Soudain, les propos de Tom quittèrent le bois pour remonter le long du jeune ruisseau, par-dessus les cascades bouillonnantes, par-dessus les cailloux et les rochers usés et parmi les petites fleurs dans l'herbe épaisse et les crevasses mouillées, finissant par vagabonder sur les Hauts. Les Hobbits entendirent parler des Grands Galgals et des tertres verts, des cercles de pierres sur les collines et dans les creux parmi les hauteurs. Les moutons bêlaient en troupeaux. Des murs verts et des murs blancs se dressaient. Il y avait des forteresses sur les Hauts. Des rois de petits royaumes se battaient entre eux, et le jeune soleil brillait comme du feu sur le métal rouge de leurs neuves et avides épées.

Il y avait des victoires et des défaites, et des tours tombaient, des forteresses étaient incendiées et des flammes montaient dans le ciel. De l'or était entassé sur les catafalques des reines et des rois morts, et des tertres les recouvraient et les portes de pierre étaient closes, et l'herbe poussait sur le tout. Des moutons s'avancèrent un moment, mais bientôt les collines furent de nouveau vides. Une ombre sortit de sombres endroits au loin, et les ossements s'agitèrent dans les tertres. Des Êtres de Galgals errèrent dans les creux avec un cliquetis d'anneaux sur des doigts froids et de chaînes d'or dans le vent. Des cercles de pierres grimaçaient de la terre comme des dents brisées dans le clair de lune.

Les Hobbits frissonnèrent. Même dans la Comté, on avait entendu la rumeur concernant des Êtres de Galgals des Hauts des Galgals au-delà de la Forêt. Mais c'était un récit qu'aucun Hobbit ne se plaisait à écouter, même au coin d'une lointaine cheminée. Ces quatre là se rappelèrent soudain alors ce que la joie de cette maison avait écarté de leur esprit: La maison de Tom Bombadil était tapie sous l'épaulement même de ces collines redoutées. Ils perdirent le fil de son récit et s'agitèrent avec inquiétude en se regardant à la dérobée.

Quand ils entendirent de nouveau ses paroles, ils s'aperçurent qu'il était passé à présent dans des régions étranges qui dépassaient leur mémoire et leur pensée éveillée, en des temps où le monde était plus vaste et où les mers montaient droit à la côte ouest, et toujours allant et venant, Tom chantait la lumière d'anciennes étoiles, du temps que seuls les aïeux Elfes étaient éveillés. Puis il s'arrêta brusquement, et ils le virent dodeliner de la tête comme s'il s'assoupissait. Les Hobbits étaient assis devant lui, immobiles, enchantés, et il semblait que, sous le charme de sa parole, le vent fût parti, les nuages se fussent desséchés, le jour eût été retiré, les ténèbres fussent venues de l'est et de l'ouest, et que tout le ciel fût empli de la clarté de blanches étoiles.

Frodon n'aurait su dire s'il s'était écoulé le matin et le soir d'un seul jour ou de bien des jours. Il ne ressentait ni faim ni lassitude, il était seulement empli d'étonnement. Les étoiles brillaient à travers la fenêtre, et le silence des cieux semblait l'environner. Il finit par exprimer son étonnement et une peur soudaine de ce silence

- Qui êtes-vous, maître? demanda t'il.

- Hein, quoi? Dit Tom, se redressant, les yeux étincelant dans la pénombre. Ne connaissez-vous pas encore mon nom? C'est la seule réponse. Dites-moi qui vous êtes, vous-même, seul et anonyme? Mais vous êtes jeune et je suis vieux. L'Aîné, voilà ce que je suis. Notez mes paroles, mes amis: Tom était ici avant la rivière et les arbres, Tom se souvient de la première goutte de pluie et du premier gland. II a tracé des sentiers avant les Grandes Gens, et il a vu arriver les Petites Personnes. Il était ici avant les rois et les tombes et les Êtres des Galgals. Quand les Elfes sont passés à l'ouest, Tom était déjà ainsi, avant que les mers ne fussent infléchies. Il a connu l'obscurité sous les étoiles quand elle était sans appréhension avant que le Seigneur Ténébreux ne vînt de l'extérieur.

Il sembla qu'une ombre passait derrière la fenêtre, et les Hobbits jetèrent un rapide regard à travers les carreaux. Quand ils se retournèrent, Baie d'Or se tenait dans la porte, encadrée de lumière. Elle tenait une chandelle, dont elle protégeait de la main la flamme contre le courant d'air, et la lumière coulait au travers, comme un rayon de soleil au travers d'un blanc coquillage.

- La pluie a cessé, dit-elle, et de nouvelles eaux courent au flanc de la colline, sous les étoiles. Rions maintenant, et soyons heureux!

- Et mangeons et buvons! s'écria Tom. Les longues histoires donnent soif. Et écouter longtemps est un travail qui donne faim, le matin, à midi et le soir!

Sur ce, il sauta de son fauteuil et, saisissant d'un bond une chandelle sur le manteau de la cheminée, il l'alluma à la flamme que tenait Baie d'Or, puis il se mit à danser autour de la table. Tout à coup, il s'élança par la porte et disparut.

Il revint bientôt, portant un grand plateau chargé. Puis Tom et Baie d'Or mirent la table, et les Hobbits restèrent assis, mi-étonnés et minant, tant étaient séduisante la grâce de Baie d'Or et joyeuses et bizarres les gambades de Tom. D'une certaine façon, cependant, ils paraissaient ne composer qu'une seule danse, ne se gênant ni l'un ni l'autre, entrant et sortant ou tournant autour de la table, et, avec une grande célérité, la nourriture, les récipients et les lumières furent disposés. Les chandelles blanches et jaunes flamboyaient sur les dessertes. Tom s'inclina devant ses hôtes. «Le souper est prêt N, dit Baie d'Or, et les Hobbits virent alors qu'elle était toute vêtue d'argent avec une ceinture blanche, et ses chaussures ressemblaient à des écailles de poisson. Mais Tom était tout en bleu pur, un bleu de myosotis lavés par la pluie, et il avait des bas verts.

Ce fut un souper encore meilleur que le précédent. Peut être, sous le charme des paroles de Tom, les Hobbits avaient-ils manqué un ou plusieurs repas, mais, quand la nourriture fut devant eux, il leur sembla qu'il devait y avoir une semaine qu'ils n'avaient mangé. Ils ne chantèrent, ni même ne parlèrent durant un moment, consacrant toute leur attention aux affaires. Mais après quelque temps, leurs cœurs et leur entrain s'élevèrent bien haut, et leurs voix retentirent, dans la joie et le rire.

Quand ils furent rassasiés, Baie d'Or chanta pour eux de nombreuses chansons, des chansons qui commençaient gaiement dans les collines et retombaient doucement dans le silence, et durant les silences, ils voyaient en pensée des étangs et des eaux plus vastes que toutes celles qu'ils avaient connues, regardant dans ces eaux, ils voyaient le ciel à leurs pieds et les étoiles comme des joyaux dans les profondeurs. Puis, une fois de plus, elle leur souhaita à chacun une bonne nuit, et elle les laissa au coin du feu. Mais Tom paraissait maintenant bien éveillé, et il les pressa de questions.

Il semblait déjà connaître beaucoup de choses sur eux et leurs familles, et, en fait, beaucoup de choses sur toute l'histoire et les événements de la Comté jusqu'à une époque à peu près oubliée des Hobbits eux-mêmes. Cela ne les étonna plus, mais il ne cacha pas qu'il devait une bonne part de son récent savoir au père Maggotte, qu'il semblait considérer comme un personnage plus important qu'ils ne l'avaient imaginé. «Il y a de la terre sous ses vieux pieds, et de l'argile sur ses doigts, de la sagesse dans ses os, et il a les deux yeux ouverts. >, dit Tom. II était également clair que Tom avait des rapports avec les Elfes, et il apparaissait que, d'une façon ou d'une autre, des nouvelles lui étaient parvenues de Gildor au sujet de la fuite de Frodon.

En vérité Tom savait tant de choses et ses questions étaient si habiles que Frodon se trouva lui en dire davantage sur Bilbon et ses propres espoirs et craintes qu'il n'en avait dit auparavant même à Gandalf. Tom hocha la tête, et un éclair passa dans ses yeux quand il entendit parler des Cavaliers.

- Montrez-moi le précieux Anneau! Dit-il brusquement au milieu du récit.

Et Frodon, à son propre étonnement, tira la chaîne de sa poche et, dégageant l'Anneau, il le tendit aussitôt à Tom.

L'Anneau parut grandir tandis qu'il restait un moment dans la large main brune. Tom le porta soudain à son œil et rit. Pendant une seconde, les Hobbits eurent une vision, en même temps comique et alarmante, de son brillant œil bleu étincelant à travers un cercle d'or. Puis il passa l'Anneau au bout de son petit doigt et l'éleva vers la lumière de la chandelle. Pendant un moment, les Hobbits ne remarquèrent rien d'étrange. Puis ils eurent le souffle coupé: il n'y avait aucun signe de disparition de Tom!

Tom rit de nouveau, puis il lança l'Anneau en l'air et celui ci disparut dans un éclair. Frodon poussa un cri, et Tom se pencha en avant pour le lui tendre en souriant.

Frodon examina l'objet attentivement et avec quelque méfiance (comme quelqu'un qui a prêté un colifichet à un prestidigitateur) . C'était le même Anneau, ou paraissait l'être, et il pesait le même poids, car il avait toujours paru à Frodon étrangement lourd dans sa main. Mais quelque chose le poussa à s'en assurer. Peut-être en voulait-il légèrement à Tom de sembler faire si peu de cas de ce que même Gandalf estimait si dangereusement important. Il attendit une occasion, alors que la conversation avait repris et que Tom racontait une absurde histoire de blaireaux et de leurs bizarres façons et il passa l'Anneau à son doigt.

Merry se retourna pour lui dire quelque chose et il sursauta en réprimant une exclamation. Frodon fut ravi (en un sens): c'était bien son propre anneau, car son ami contemplait, déconcerté, son fauteuil et ne le voyait manifestement pas. II se leva et se glissa furtivement du coin du feu à la porte extérieure.

- Hé là! cria Tom, lui lançant un regard de ses yeux brillants qui semblaient parfaitement le voir. Hé! Venez ici, Frodon, là-bas! Où allez-vous donc? Le vieux Tom Bombadil n'est pas encore aveugle à ce point. Otez votre anneau d'or! Votre main est plus belle sans lui. Revenez! Abandonnez votre jeu et asseyez-vous à côté de moi! Nous avons encore à parler un moment et à penser au matin. Tom doit vous enseigner le bon chemin et empêcher vos pieds de s'égarer.

Frodon' rit (s'efforçant au consentement) et, retirant l'Anneau, il vint se rasseoir. Tom leur dit alors penser que le soleil brillerait le lendemain, que ce serait une agréable matinée et que le départ se présenterait sous les meilleurs auspices. Mais ils feraient bien de se mettre en route de bonne heure, car le temps, dans cette région, était une chose dont Tom lui-même ne pouvait être assuré pour longtemps et qui changeait parfois avec plus de rapidité que l'on n'en apportait à changer de veste

- Je ne suis pas maître du temps, dit-il, non plus qu'aucun être qui va sur deux pattes.

Sur son conseil, ils décidèrent de se diriger vers le nord en partant de chez lui, pour franchir les pentes ouest, les moins élevées des Hauts, ils pouvaient espérer ainsi atteindre la route de l'est en une journée et éviter les Galgals. II leur dit de ne pas s'effrayer mais de s'occuper de leur propre affaire. _

- Restez sur l'herbe verte. N'allez pas vous frotter aux vieilles pierres ni aux Êtres froids, ou fureter dans leurs maisons, à moins que vous ne soyez des gens solides avec un cœurs qui ne défaille jamais!

Il le répéta à plusieurs reprises, et il leur conseilla de passer les Galgals par le côté ouest, s'il leur arrivait de s'égarer près de l'un d'eux. Puis il leur apprit une poésie à chanter si, par malchance, ils rencontraient quelque danger ou difficulté le lendemain.

Ohé! Tom Bombadil, Tom Bombadillon!
Par l'eau, la forêt et la colline, par le roseau et le saule,
Par le feu, le soleil et la lune, écoutez maintenant et entendez-nous!
Accourez, Tom Bombadil, car notre besoin est proche de nous!

Quand ils eurent chanté cela en entier après lui, il leur donna à chacun une tape sur l'épaule, accompagnée d'un rire, et, prenant des chandelles, il les ramena à leur chambre.

Le seigneur des anneaux

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre I

CHAPITRE SEPT

CHEZ TOM BOMBADIL

CHAPITRE HUIT
BROUILLARD SUR LES HAUTS DES GALGALS

Cette nuit là, ils n'entendirent aucun bruit. Mais, que ce fût dans ses rêves ou en dehors (il n'aurait su le dire), Frodon entendit résonner dans son esprit un doux chant: un chant qui semblait venir comme une pâte lumière derrière un gris rideau de pluie, se renforçant, il mua le voile tout en cristal et en argent et quand il l'eut enfin replié, un lointain pays vert s'ouvrit sous un rapide lever de soleil devant le dormeur.

La vision s'évanouit dans le réveil, et voilà que Tom était là, sifflant comme cent oiseaux dans un arbre, et le soleil descendait déjà le long de la colline et par la fenêtre ouverte. Au-dehors, tout était vert et or pâle.

Après le petit déjeuner, qu'ils prirent de nouveau seuls, ils se préparèrent à faire leurs adieux, le cœur aussi près d'être lourd qu'il se pouvait par une pareille matinée: fraîche, lumineuse et pure sous un ciel d'automne lavé, d'un bleu léger. L'air venait tout frais du nord-ouest. Leurs calmes poneys étaient presque fringants, humant et remuant nerveusement. Tom sortit de la maison, agita son chapeau et dansa sur le seuil, invitant les Hobbits à se lever, à partir et à faire bon train.

Ils s'en furent le long d'un sentier qui s'éloignait en serpentant de derrière la maison et montait vers l'extrémité nord de la croupe sous laquelle elle s'abritait. Ils venaient de mettre pied à terre pour faire gravir à leurs poneys la derrière pente raide, quand Frodon s'arrêta soudain.

- Baie d'Or! S'écria t'il. Ma belle dame, tout de vert argent vêtue! On ne lui a jamais dit adieu et on ne fa pas vue depuis hier soir!

Il était tellement désolé qu'il voulait s'en retourner, mais à ce moment un appel clair descendit, perlé, vers eux. Là, sur la croupe de la colline, elle se tenait et leur faisait signe : ses cheveux flottaient librement au vent et brillaient, chatoyants, au soleil. Une lumière semblable au reflet de l'eau sur l'herbe humide de rosée étincelait sous ses pieds tandis qu'elle dansait.

Ils gravirent en hâte la dernière pente et arrivèrent, haletants, auprès d'elle. Ils s'inclinèrent, mais, d'un geste du bras, elle les invita à se retourner, et ils contemplèrent du sommet de la colline des terres au matin. L'atmosphère était maintenant aussi claire et transparente qu'elle avait été brumeuse et voilée quand ils se tenaient sur le tertre de la Forêt, qu'ils voyaient à présent s'élever à l'ouest pâle et vert au milieu des arbres sombres. De ce côté, la terre se soulevait sous le soleil en croupes boisées, vertes, jaunes, rousses, derrière lesquelles se cachait la vallée du Brandevin. Au sud, au-dessus de la ligne du Tournesaules, se voyait un lointain reflet semblable à du vert pâle, là où le Brandevin décrivait une grande boucle dans la plaine et s'écoulait hors du pays connu des Hobbits. Au nord, au-delà des Hauts qui s'amenuisaient, la vue s'étendait sur la plaine parsemée de bombements couleur de terre, grise, verte et pâle, jusqu'à ce qu'elle se perdît dans un lointain sombre et indéfini. A l'est s'élevaient, dans la lumière du matin, les Hauts des Galgals aux crêtes successives, qui s'évanouissaient de la vue pour ne devenir plus qu'une conjecture bleue et une lointaine lueur blanche confondue avec le bord du ciel, mais qui évoquaient pour eux, d'après leurs souvenirs et les vieux contes, les hautes et lointaines montagnes.

Aspirant une profonde bouffée d'air, ils eurent le sentiment qu'un petit saut et quelques bonnes enjambées les porteraient où ils voudraient. Il semblait pusillanime d'aller faire des crochets sur les contours plissés des Hauts en direction de la route, alors qu'ils devraient bondir avec la même exubérance que Tom sur les marchepieds des collines et piquer droit sur les montagnes.

Baie d'Or leur parla, ramenant leurs yeux et leurs pensées:

- Hâtez vous maintenant, bons hôtes! Dit-elle. Et tenez-vous en fermement à votre dessein! Le nord avec le vent dans l'œil gauche et une bénédiction sur vos pas! Hâtez-vous, tant que le soleil brille!

Et à Frodon, elle dit

- Adieu, Ami des Elfes, ce fut une joyeuse réunion!

Mais Frodon ne trouva pas de mots pour répondre. Après un profond salut, il monta sur son poney et, suivi de ses amis, il partit au petit trot le long de la douce pente qui descendait de la colline. La maison de Tom Bombadil et la vallée, ainsi que la Forêt, disparurent de leur vue. L'air se fit plus chaud entre les murs verts des collines de part et d'autre, et l'odeur du gazon s'éleva forte et douce. Arrivés ail fond du creux vert, ils se retournèrent et virent Baie d'Or, à présent petite et mince comme une fleur éclairée par le soleil sur un fond de ciel: elle se tenait immobile pour les observer, et ses mains étaient tendues vers eux. Comme ils la regardaient, elle lança un clair appel et, la main levée, elle se détourna et disparut derrière la colline.

Leur chemin serpentait le long du creux et, contournant le pied vert d'une colline escarpée, il les mena dans une autre vallée, plus large, puis, par-dessus l'épaulement d'autres collines et redescendant leurs longs contreforts, il leur en fit remonter les flancs lisses jusqu'à de nouveaux sommets, pour replonger dans de nouvelles vallées. On ne

voyait ni arbre ni eau: c'était un paysage d'herbe et de gazon ras et élastique, où régnait le silence, hormis le murmure du vent sur les arêtes du terrain et les cris solitaires d'étranges oiseaux dans le ciel. Comme ils cheminaient, le soleil montait, et il devint chaud. Chaque fois qu'ils arrivaient au haut d'une croupe, la brise semblait avoir diminué. Quand ils eurent un aperçu du pays vers l'ouest, la lointaine Forêt leur parut fumer, comme si la pluie tombée remontait en vapeur des feuilles, des racines et de l'humus. Une ombre s'étendait maintenant à la lisière de la vue, une brume sombre au-dessus de laquelle la couche supérieure du ciel était comme un bonnet bleu, chaud et lourd.

Vers midi, ils arrivèrent à une colline au sommet large et aplati, ressemblant à une soucoupe peu profonde au rebord de tertres verts. A l'intérieur, il n'y avait pas un souffle d'air, et le ciel semblait tout proche de leurs têtes. Ils traversèrent cet espace et regardèrent en direction du nord. Leur cœur se réjouit alors, car ils paraissaient être déjà parvenus plus loin qu'ils ne s'y attendaient. Assurément les lointains étaient maintenant devenus tous brumeux et trompeurs, mais il était indubitable que les Hauts touchaient à leur fin. Une longue vallée s'étendait à leurs pieds, serpentant vers le nord jusqu'à un endroit où elle atteignait une ouverture entre deux épaulements escarpés. Au-delà, il semblait ne plus y avoir de collines. Droit au nord, ils percevaient vaguement une longue ligne sombre:

- Ça, c'est une rangée d'arbres, dit Merry, et elle doit marquer la route. Tout le long de nombreuses lieues à l'est du Pont, il pousse des arbres. D'aucuns disent qu'ils furent plantés dans les temps anciens.

- Magnifique! dit Frodon. Si on va aussi bon train cet après-midi, on aura quitté les Hauts avant le coucher du soleil et on sera à la recherche d'un bon endroit pour camper.

Mais, tout en parlant, il tourna son regard vers l'eau et il vit que, de ce côté, les collines, plus hautes, les dominaient, et toutes ces collines étaient couronnées de tertres verts, sur certains desquels étaient des pierres levées, pointées en l'air comme des dents ébréchées sortant de gencives vertes.

Cette vue était quelque peu inquiétante, ils s'en détournèrent et descendirent dans le cercle creux. Au centre, se dressait une unique pierre, haute sous le soleil, et à cette heure elle ne projetait aucune ombre. Elle était informe, et pourtant significative: comme un repère, ou un doigt défensif, ou plus encore un avertissement. Mais ils avaient faim à présent, et le soleil était encore celui du midi exempt d'appréhensions, ils appuyèrent donc leur dos contre le côté est de la pierre. Elle était fraîche, comme si le soleil n'avait eu aucun pouvoir de la chauffer, mais, à cette heure, c'était agréable. Là, ils mangèrent et burent, et firent un repas de midi aussi bon qu'on pourrait le souhaiter, car la nourriture venait de «sous la colline» . Tom les avait approvisionnés en abondance pour le bien-être de la journée. Leurs poneys déchargés vaguèrent dans l'herbe.

La course sur les collines, un repas plantureux, la chaleur du soleil et a senteur du gazon, un allongement un peu trop prolongé avec les jambes étendues et le regard fixé sur le ciel au-dessus de leur nez: Tout cela suffit peut-être à expliquer ce qui arriva. Quoi qu'il en soit, ils se réveillèrent brusquement, avec un sentiment pénible, d'un somme qu'ils n'avaient jamais eu l'intention de faire. La pierre levée était froide, et elle jetait une longue ombre pâle qui s'étendait par-dessus eux vers l'est. Le soleil, d'un jaune pâle et aqueux, luisait à travers la brume juste au-dessus de la paroi ouest du creux dans lequel ils se trouvaient, au nord, au sud et à l'est, au-delà de la paroi, le brouillard était épais, froid et blanc. L'air était silencieux, lourd et glacial. Les poneys se serraient les uns contre les autres, la tête basse.

Les Hobbits, tout alarmés, bondirent sur leurs pieds et coururent au rebord ouest. Ils virent qu'ils étaient sur une île au milieu du brouillard. Au moment où ils regardaient, consternés, vers le soleil couchant, il sombra sous leurs yeux dans une mer blanche, et une ombre grise et froide jaillit à l'est derrière eux. Le brouillard monta en roulant jusqu'aux parois et s'éleva au-dessus d'eux, et comme il montait, il se replia sur leurs têtes jusqu'à former un plafond: ils étaient enfermés dans une salle de brume dont la colonne centrale était la pierre levée.

Ils eurent l'impression qu'une trappe se fermait sur eux, mais ils ne perdirent pas tout courage. Ils se rappelaient encore la vue prometteuse de la ligne de la route devant eux, et ils en connaissaient encore la direction. De toute façon, ils avaient à présent une telle aversion pour ce creux autour de la pierre, qu'ils ne gardaient à l'esprit aucune idée d'y demeurer. Ils remballèrent leurs affaires aussi vite que le permettaient leurs doigts gelés.

Et bientôt, ils franchissaient le rebord en menant leurs poneys en file indienne et descendaient, dans une mer de brouillard, la longue pente de la colline en direction du nord. Au fur et à mesure de leur descente, la brume devenait plus froide et plus humide, et leurs cheveux collaient, ruisselants, sur leurs fronts. Quand ils atteignirent le bas, il faisait si froid qu'ils s'arrêtèrent pour sortir manteaux et capuchons, qui ne tardèrent pas à être tout perlés de gouttes grises. Puis ils montèrent sur leurs poneys et poursuivirent lentement leur route, sentant la progression aux montées et aux descentes du sol. Ils se dirigeaient, dans la mesure où ils pouvaient le deviner, vers l'ouverture en forme de porte qu'ils avaient vue le matin à l'extrémité lointaine de la longue vallée. Une fois dans la faille, ils n'auraient plus qu'à suivre une ligne aussi droite que possible, et ils ne pourraient manquer de tomber sur la route. Leurs pensées n'allaient pas plus loin, hormis peut-être un vague espoir qu'au-delà des Hauts il puisse n'y avoir plus de brouillard.

CHAPITRE HUIT
BROUILLARD SUR LES HAUT DES GALGALS

Leur allure était très lente. Pour éviter d'être séparés et de s'égarer dans des directions différentes, ils marchaient à la file, Frodon en tête. Sam était derrière lui, et après venaient Pippin, puis Merry. La vallée semblait s'étendre sans fin. Soudain, Frodon vit un signe encourageant. De part et d'autre, une ombre commença d'apparaître dans la brume, et il devina qu'ils approchaient enfin de la trouée entre les collines, la porte nord des Hauts des Galgals. S'ils pouvaient passer, ils seraient libres.

- Venez! Suivez-moi! Cria t'il par-dessus son épaule.

Et il s'élança en avant. Mais son espoir se mua bientôt en un ahurissement alarmé. Les taches sombres se faisaient plus sombres encore, mais elles rétrécissaient, et tout à coup il vit, dressées devant lui de façon menaçante et légèrement penchées l'une vers l'autre comme les montants d'un portail sans linteau, deux énormes pierres levées. II ne se rappelait pas en avoir vu aucun signe dans la vallée, quand il avait regardé le matin du haut de la colline. Il avait déjà presque passé entre elles quand il s'en aperçut: Et à ce moment même l'obscurité parut tomber autour de lui. Son poney se cabra et s'ébroua, et il tomba à terre. Quand il regarda en arrière, il vit qu'il était seul: Les autres ne l'avaient pas suivi.

- Sam! Cria t'il. Pippin ! Merry! Venez! Pourquoi restez-vous en arrière?

Il n'y eut pas de réponse. La peur le saisit, et il retourna en courant au-delà des pierres, criant éperdument:

- Sam! Sam! Merry! Pippin !

Le poney déguerpit et s'évanouit dans la brume. De quelque distance, à ce qu'il lui sembla, il crut entendre un appel: «Ohé! Frodon! Ohé! » Cela venait de l'est, sur sa gauche alors qu'il était debout sous les grandes pierres, les yeux écarquillés et tendus dans l'obscurité. II plongea en direction de l'appel et se trouva en train de gravir une pente escarpée.

Tout en avançant péniblement, il appela de nouveau et continua de le faire de plus en plus frénétiquement, mais il n'entendit aucune réponse pendant quelque temps, et puis elle vint, faible, de loin en avant et au-dessus de lui. «Frodon! Ohé! » Disaient les minces voix issues de la brume, puis il y eut un cri qui paraissait être «au *secours!* au *secours!* » *Plusieurs* fois répété, qui s'acheva sur un dernier «au *secours!* » et se perdit dans une longue plainte subitement interrompue. II se précipita en trébuchant en direction des cris, mais la lumière était partie et la nuit l'enveloppait de toutes parts, de sorte qu'il était impossible d'être assuré d'une direction quelconque. Il lui semblait tout le temps et toujours grimper.

Seul le changement du niveau du sol sous ses pieds lui indiqua qu'il était enfin parvenu au sommet d'une croupe ou d'une colline. Il était fatigué, transpirant et pourtant glacé. II faisait totalement noir.

- Où êtes-vous? cria t'il lamentablement.

Il n'y eut pas de réponse. Il resta l'oreille tendue. Il se rendit soudain compte qu'il commençait à faire très froid, et que là-haut le vent se mettait à souffler, un vent glacial. Un changement se produisait dans le temps. La brume dérivait à présent en lambeaux et en filaments. Le souffle de Frodon fumait, et les ténèbres étaient moins proches et moins épaisses. Il leva les yeux et vit avec surprise que des étoiles apparaissaient faiblement parmi les traînées rapides des nuages et du brouillard. Le vent commençait à siffler dans l'herbe.

Il s'imagina soudain entendre un cri étouffé, et il se dirigea de ce côté, et, tandis même qu'il s'avançait, la brume se replia, et le ciel étoilé se dévoila. Un coup d'œil lui montra qu'il était à présent face au Sud et qu'il se trouvait au sommet d'une colline ronde qu'il avait dû gravir par le Nord. Le vent mordant soufflait de l'est. A sa droite, se détachait sur la lueur des étoiles de l'Ouest une sombre et noire forme. Là, se dressait un grand Galgal.

- Où êtes vous? cria t'il encore, partagé entre l'irritation et la peur.

- Ici! dit une voix grave et froide, qui semblait sortir de terre.

- Non! S'écria Frodon. Je t'attends!

Mais il ne s'enfuit pas. Ses genoux cédèrent, et il tomba sur le sol. Rien ne se passa, et il n'y eut pas le moindre son. Tremblant, il leva les yeux, à temps pour voir une haute et sombre forme comme une ombre devant les étoiles. Elle se penchait sur lui. II crut voir deux yeux, très froids bien qu'éclairés d'une pâle lueur qui semblait venir d'une très grande distance. Puis il fut saisi d'une étreinte plus forte et plus froide que celle de 1,'acier. Le contact glacial lui gela les os, et il ne se souvint plus de rien.

Quand il revint à lui, il ne put rien se rappeler pendant un moment, hormis un sentiment de terreur. Et puis, soudain, il sut qu'il était prisonnier, irrémédiablement saisi, il se trouvait dans un galgal. Un Etre des Galgals l'avait pris, et il était sans doute déjà soumis aux terribles charmes de ces Êtres dont parlaient les histoires murmurées de bouche à oreille. N'osant bouger, il restait tel qu'il s'était trouvé

allongé, le dos sur une pierre froide et les mains sur la poitrine.

Mais, bien que sa terreur fût si grande qu'elle paraissait faire partie des ténèbres mêmes qui l'environnaient, il se trouva, ainsi étendu, penser à Bilbon Sacquet, à ses histoires, à leurs courses dans les sentiers de la Comté et à leurs entretiens sur les routes et les aventures. II y a une graine de courage cachée (souvent profondément, il est vrai) au cœur du plus gras et du plus timide des Hobbits, attendant que quelque danger final et désespéré la fasse germer. Frodon n'était ni très gras ni très timide, en fait, bien qu'il l'ignorât, Bilbon (et Gandalf) l'avait jugé le meilleur

Hobbit qui fût dans la Comté. Il pensa être parvenu à la fin de son aventure, et une fin terrible, mais cette pensée le durcit. Il se raidit, comme pour un bond final, il ne se sentit plus dépourvu d'énergie comme une proie sans ressource.

Étendu là, réfléchissant et reprenant son empire sur lui même, il remarqua aussitôt que les ténèbres cédaient lentement: Une lueur verdâtre s'accentuait autour de lui. Elle ne lui révéla pas tout d'abord en quel genre d'endroit il se trouvait, car elle semblait sortir de lui même et du sol à côté de lui, et elle n'avait pas encore atteint le plafond ou le mur. Il se retourna, et là, dans la froide luminescence, il vit, couchés près de lui, Sam, Pippin et Merry. Ils étaient sur le dos et leurs visages étaient d'une pâleur mortelle, et ils étaient vêtus de blanc. Autour d'eux étaient répandus de nombreux trésors, d'or peut-être, encore qu'à cette lumière ils parussent froids et sans beauté. Sur la tête des Hobbits étaient des petits bandeaux d'or, il y avait des chaînes autour de leur taille, et à leurs doigts de nombreux anneaux. Des épées étaient posées à leur côté, et des boucliers à leurs pieds. Mais en travers de leur trois cous, se voyait une longue épée nue.

Soudain commença un chant: un froid murmure, qui s'élevait et retombait. La voix semblait lointaine et infiniment morne, tantôt flottant haut dans l'air et ténue, tantôt semblable à un sourd gémissement venu du sol. Dans le cours des tristes, mais horribles sons, des suites de mots se formaient de temps à autre: des mots sinistres, durs, froids, des mots cruels et misérables. La nuit invectivait contre le matin dont elle était privée, et le froid maudissait la chaleur dont il avait soif. Frodon était glacé jusqu'à la moelle. Au bout d'un moment, le chant se fit plus clair et, la peur au cœur, il se rendit compte que c'était devenu une incantation:

Froids soient la main et le cour et les os, Et froid soit le sommeil sous la pierre: Pour ne plus jamais s'éveiller sur son lit pierreux, Jamais jusqu'à ce que le soleil fasse défaut et que la lune soit morte Dans le vent noir les étoiles mourront, Et encore sur l'or qu'ils restent gisant Jusqu'à ce que le seigneur ténébreux lève sa main Sur la mer morte et la terre desséchée.

Il entendit derrière sa tête un grincement et un grattement. Se redressant sur un bras, il regarda et vit alors dans la pâle lumière qu'il y avait une sorte de passage qui, derrière eux, faisait un coude. Dans celui ci, un long bras tâtonnait, marchant sur les doigts vers Sam, qui était étendu le plus près, et vers la poignée de l'épée posée sur lui.

Tout d'abord, Frodon eut l'impression d'avoir été mué en pierre par l'incantation. Puis il fut envahi par un désir furieux de s'échapper. Il se demanda dans quelle mesure, s'il enfilait l'Anneau, l'Être des Galgals ne le verrait pas, et s'il pourrait découvrir une issue. Il se vit courant, libre, sur l'herbe, affligé par la pensée de Merry, de Sam et de Pippin, mais lui-même vivant et libre. Gandalf admettrait qu'il n'y avait rien d'autre à faire.

Mais le courage éveillé en lui était à présent trop fort: Il ne pouvait abandonner ses amis aussi aisément. Il hésita, la main tâtonnant dans sa poche, et puis il lutta de nouveau contre lui-même, et pendant ce temps le bras s'avançait encore. Soudain, la résolution se durcit en Frodon, il saisit une courte épée qui se trouvait à côté de lui et, s'agenouillant, il se pencha très bas sur les corps de ses compagnons. De toutes ses forces, il porta un coup de tranchant sur la main rampante, près du poignet, et elle se détacha, mais en même temps, l'épée vola en éclats jusqu'à la garde. Il y eut un cri perçant, et la lumière disparut. Dans les ténèbres, s'éleva un grognement.

Frodon tomba en avant par-dessus Merry, et le visage de celui ci était froid. Tout d'un coup, il lui revint à l'esprit, d'où il avait disparu dès l'apparition du brouillard, le souvenir de la maison sous la colline et du chant de Tom. II se rappela la poésie que Tom lui avait enseignée. D'une petite voix désespérée, il commença: «Ohé! Tom Bombadil ! », Et, sur ce nom, sa voix sembla prendre de la force: Elle avait un son plein et vivant, et la pièce obscure retentit comme de l'écho du tambour et de la trompette.

Ohé! Tom Bombadil, Tom Bombadillon!
Par l'eau, la forêt et la colline, par le roseau et le saule,
Par le feu, le soleil et la lune, écoutez maintenant et entendez-nous!
Accourez, Tom Bombadil, car notre besoin est proche de nous!

Il y eut un soudain et profond silence, pendant lequel Frodon put entendre les battements de son cœur. Après un long et lent moment, il perçut clairement, mais de très loin, comme venue à travers la terre ou des murs épais, une voix qui répondait en chantant

Tom Bombadil est un gai luron,
Bleu vif est sa veste, et ses bottes sont jaunes.
Personne ne l'a jamais pris encore, car Tom, c'est le maître:
Ses chansons sont des chansons plus fortes, et ses pieds sont plus rapides.

Il y eut un fort grondement, comme de pierres qui roulaient et tombaient, et soudain la lumière entra à flots, la vraie lumière, la pure lumière du jour. Une ouverture basse en forme de porte apparut à l'extrémité de la pièce, au-delà des pieds de Frodon, et la tête de Tom (avec son chapeau, sa plume et tout) s'y encadrait, silhouettée sur le soleil

qui se levait, rouge, derrière elle. La lumière inondait le sol et les visages des trois Hobbits couchés à côté de Frodon. Ils ne bougeaient pas, mais la teinte terreuse les avait quittés. Ils paraissaient à présent plongés seulement dans un profond sommeil.

Tom se baissa, ôta son chapeau et pénétra dans la pièce sombre, chantant:

Sors donc, vieil Être! Disparais dans la lumière du soleil!
Etiole-toi comme la froide brume, comme lès vents qui s'en vont
gémissants
Dans les terres arides loin au-delà des montagnes!
Ne reviens jamais ici! Laisse vide ton galgal!
Sois perdu et oublié, plus obscur que l'obscurité,
Où les portes sont à jamais fermées jusqu'au temps d'un monde meilleur !

A ces mots, un cri retentit, et une partie de l'extrémité de la pièce s'écroula avec fracas. Puis il y eut un long cri traînant qui s'évanouit dans une distance indevinable, et après, ce fut le silence.

- Venez, ami Frodon! dit Tom. Sortons poser nos pieds sur l'herbe propre ! Il faut m'aider à les porter.

Ils transportèrent Merry, Pippin et Sam au-dehors. En quittant le galgal pour la dernière fois, Frodon crut voir une main coupée s'agiter encore dans un tas de terre éboulée, comme une araignée blessée. Tom retourna à l'intérieur, et il y eut beaucoup de coups sourds et un bruit de piétinement. Quand il reparut, il avait les bras chargés d'un grand trésor: Objets d'or, d'argent, de cuivre et de bronze et de nombreuses perles, chaînes et ornements incrustés de pierres précieuses. II grimpa sur le galgal vert et déposa-le tout en haut au soleil.

Il se tint là, chapeau à la main et cheveux au vent, contemplant les trois Hobbits qu'ils avaient étendus sur le dos dans l'herbe à l'ouest du monticule. Levant sa main droite, il dit d'une voix lente et autoritaire

Réveillez-vous maintenant, mes joyeux garçons! Réveillez-vous et entendez mon appel!
Que les cœurs et les membres reprennent maintenant leur chaleur! La pierre froide est tombée,
La porte sombre est béante, la main morte est brisée.
La Nuit sous la Nuit s'est enfuie, et le Portail est ouvert!

A la grande joie de Frodon, les Hobbits remuèrent, ils étirèrent leurs bras, se frottèrent les yeux et se relevèrent d'un bond. Ils regardèrent autour d'eux avec étonnement, d'abord Frodon, puis Tom, debout en pied au-dessus d'eux sur le sommet du tertre, et enfin eux-mêmes dans leurs minces lambeaux blancs, couronnés et ceinturés d'or pâle et cliquetant d'ornements.

- Qu'est ce que cela, par tous les mystères? S'écria Merry, portant la main au bandeau d'or qui avait glissé sur un de ses yeux.

Puis il s'arrêta, une ombre couvrit son visage, et il ferma les yeux:

- Mais bien sûr! Je me rappelle! Dit-il. Les hommes de Carn Dûm nous sont tombés dessus de nuit, et nous avons été défaits. Ah! cette lance dans mon cœur! (Il étreignit sa poitrine.) Non! Non! Dit-il encore, ouvrant les yeux. Qu'est ce que je raconte? J'ai rêvé. Où es-tu parvenu, Frodon?

- Je me croyais perdu, dit Frodon, mais je ne désire pas en parler. Pensons à ce qu'il convient de faire à présent! Poursuivons notre route!

- Attifés comme ça, monsieur? Dit Sam. Où sont mes habits?

II jeta sur l'herbe bandeau, ceinture et anneaux, et regarda désespérément alentour, comme s'il espérait trouver son manteau, sa veste, ses culottes et autres vêtements de Hobbits posés à portée de sa main.

- Vous ne retrouverez plus vos habits, dit Tom, sautant à bas du tertre et riant, tandis qu'il dansait autour d'eux dans le soleil.

On aurait cru qu'il ne s'était rien passé de dangereux ou de terrible et, de fait, comme ils le regardaient et voyaient le joyeux étincellement de ses yeux, l'horreur s'évanouit de leur cœur.

- Que voulez-vous dire? Demanda Pippin, l'observant, partagé entre la perplexité et l'amusement. Pourquoi pas?

Mais Tom toucha la tête, tout en disant

- Vous vous êtes retrouvés, sortis de l'eau profonde. Les vêtements ne représentent qu'une petite perte, quand on échappe à la noyade. Soyez heureux, mes bons amis, et laissez le chaud soleil vous réchauffer à présent le cœur et les membres! Jetez ces froids lambeaux! Courez nus sur l'herbe, pendant que Tom va à la chasse!

II bondit sur la pente de la colline, sifflant et criant. Frodon le suivit des yeux et le vit courir vers le sud, toujours sifflant et criant, le long du creux verdoyant qui séparait leur colline de la suivante.

CHAPITRE HUIT
BROUILLARD SUR LES HAUT DES GALGALS

Ohé! voyons! Venez, voyons. Holà! Où vaquez-vous? En haut, en bas, près ou loin, ici, là ou là-bas? Ouïe fine, Bon nez, Queue vive et Godichon, Paturons blancs, mon petit gars, et toi, mon vieux Gros Balourd!

Ainsi chantait-il, courant bon train, jetant son chapeau en l'air et le rattrapant, jusqu'au moment où il disparut derrière un repli de terrain, mais pendant quelque temps, ses *Ohé, voyons! Ohé, voyons!* continuèrent de venir, portés par le vent qui avait passé au sud.

L'air redevenait très chaud. Les Hobbits coururent un moment dans l'herbe , comme il leur avait dit. Puis ils s'allongèrent au soleil avec tout le plaisir de gens soudain transportés de l'âpre hiver dans un climat agréable, ou de gens qui, après être restés longtemps malades au lit, s'éveillent un jour en découvrant qu'ils sont inopinément bien et que la journée est de nouveau pleine de promesses.

Au retour de Tom, ils se sentaient pleins de vigueur (et de faim) Il reparut, à commencer par son chapeau, sur l'arête de la colline, et derrière lui venaient en file obéissante six poneys: leurs propres cinq, plus un. Le dernier était manifestement le vieux Gros balourd: il était

plus grand, plus fort, plus gras (et plus vieux) que leurs propres poneys. Merry, à qui appartenaient les autres, ne leur avait jamais donné pareils noms, mais ils répondaient aux nouvelles appellations que Tom leur avait assignées pour le restant de leur vie. Celui ci les appela un par un, et ils franchirent l'arête pour se tenir sur un rang. Tom s'inclina alors devant les Hobbits.

- Voici vos poneys, donc! Dit-il. Ils ont plus de sens (de certaines façons) que vous autres Hobbits vagabonds plus de sens dans le museau. Car ils flairent devant eux le danger dans lequel vous vous jetez tout droit, et s'ils s'enfuient, ils courent du bon côté. Il faut leur pardonner à tous, car, s'ils ont le cœur fidèle, ils ne sont pas faits pour affronter la peur des Êtres des Galgals. Voyez, les voici qui reviennent, rapportant tout leur chargement!

Merry, Sam et Pippin se vêtirent alors d'habits de rechange pris dans leurs paquets, et ils ne tardèrent pas à avoir très chaud, car ils avaient dû mettre les articles les plus épais et les plus chauds, qu'ils avaient emportés en vue de l'hiver approchant.

- D'où vient cette autre bête, ce Gros balourd? Demanda Frodon.

- II est à moi, dit Tom. C'est mon ami à quatre pattes, encore que je le monte rarement, et il vagabonde librement au loin, dans les collines. Quand vos poneys étaient chez moi, ils avaient fait la connaissance de mon Balourd, ils l'ont senti dans la nuit, et ils sont accourus à sa rencontre. Je pensais qu'il les chercherait et qu'avec ses paroles de sagesse il leur ôterait toute peur. Mais à présent, mon brave Balourd, le vieux Tom va te monter. Hé! Il vous accompagne, juste pour vous mettre sur la route, alors il a besoin d'un poney. Car on ne peut parler facilement à des Hobbits à cheval quand on est soi-même sur ses propres jambes à essayer de trotter à côté d'eux.

Les Hobbits furent ravis d'entendre cela et ils remercièrent Tom à maintes reprises, mais il rit, disant qu'ils étaient si habiles à se perdre qu'il ne se sentirait à l'aise qu'après les avoir mis, sains et saufs au-delà des limites de son domaine.

- J'ai des choses à faire, ajouta t’il, ma composition et mon chant, mes discours et ma promenade, et ma surveillance du pays. Tom ne peut pas toujours être dans les environs pour ouvrir les portes et les fentes des saules. Tom a sa maison à soigner, et Baie d'Or attend.

Il était encore assez tôt, entre neuf et dix heures au soleil, et les Hobbits commencèrent à penser à manger. Leur dernier repas avait été le déjeuner de la veille, près de la pierre levée. Ils prirent alors un petit déjeuner sur le restant des provisions de Tom, prévu pour le soir, avec quelques additions qu'il avait apportées avec lui. Ce n'était pas un repas très copieux (eu égard à des Hobbits et aux circonstances), mais il les réconforta grandement. Pendant qu'ils mangeaient, Tom monta jusqu'au tertre et examina les trésors. Il en rassembla la plus grande partie en un tas qui étincelait et scintillait sur l'herbe. Il leur ordonna de rester là «à la disposition de tous trouveurs, oiseaux, bêtes, Elfes ou Hommes, et de toutes créatures bienveillantes», car ainsi le maléfice du tertre serait rompu et dispersé, et aucun Être n'y reviendrait jamais. II choisit pour lui-même une broche incrustée de pierres bleues, à reflets multiples, telles les fleurs de lin ou les ailes de papillons bleus. Il la contempla longuement, comme sous l'impression de quelque souvenir, hochant la tête, et il finit par dire

- Voici un joli colifichet pour Tom et pour sa dame! Belle était celle qui le portait sur l’épaule, il y a bien longtemps. Baie d'Or le portera désormais, et nous n'oublierons pas l'autre!

Pour chacun des Hobbits, il choisit une dague, longue, en forme de feuille, et affilée, d'un merveilleux travail, avec des damasquinages de serpents rouges et or. Elles jetèrent des éclairs quand il les tira de leurs gaines noires, faites de quelque métal étrange, léger et résistant, et incrustées de nombreuses pierres de feu. Que ce fût par quelque vertu de ces gaines ou à cause du charme jeté sur le tertre, les lames semblaient n'avoir subi aucune atteinte du temps, sans une tache de rouille, affilées, elles étincelaient au soleil.

- Les anciens poignards sont assez longs pour servir d'épée aux Hobbits, dit-il. Les lames affilées sont bonnes à avoir, si les gens de la Comté vont se promener à l'est, au sud ou au loin dans l'obscurité et le danger.

Puis il leur dit que ces lames avaient été forgées, maintes longues années auparavant, par les hommes de l'Ouistrenesse: c'étaient des ennemis du Seigneur Ténébreux, mais ils avaient été vaincus par le mauvais roi de Carn Dûm dans le Pays d'Angmar.

- Peu nombreux sont ceux qui se souviennent d'eux, murmura Tom, mais il en est encore qui errent, fils de rois oubliés marchant dans la solitude et protégeant des mauvaises choses les gens imprudents.

Les Hobbits ne comprirent pas ces paroles, mais, tandis qu'il parlait, ils eurent comme la vision d'une grande étendue d'années depuis longtemps écoulées, il y avait une vaste et sombre plaine, dans laquelle s'avançaient à grandes enjambées des formes d'Hommes, forts et farouches, portant des épées brillantes et le dernier avait une étoile au front. Puis la vision s'évanouit, et ils se trouvèrent de nouveau dans le monde inondé de soleil. Il était temps de repartir. Ils s'apprêtèrent, refaisant les sacs et chargeant les poneys. Ils attachèrent leurs nouvelles armes à leur ceinture de cuir sous leur veste, ils les trouvaient très incommodes, et ils se demandaient si elles auraient jamais la moindre utilité. Aucun d'eux n'avait jamais considéré le combat comme une des aventures dans lesquelles leur fuite dût les entraîner.

Ils se mirent enfin en route. Ils menèrent leurs poneys jusqu'en bas de la colline, puis ils se mirent en selle et partirent à un bon trot le long de la vallée. Se retournant, ils virent le sommet du vieux tertre sur la colline, et de cet or, le reflet du soleil montait comme une flamme jaune. Après quoi, ils contournèrent un épaulement des Hauts, et cette vue disparut.

Frodon eut beau regarder de tous côtés, il ne vit aucune trace des grandes pierres dressées comme un portail, avant peu, ils arrivèrent à la trouée nord, qu'ils franchirent rapidement, et le terrain s'abaissa devant eux. C'était un joyeux voyage avec Tom Bombadil qui trottait gaiement à leur côté ou devant eux sur Gros balourd, lequel pouvait aller beaucoup plus vite que ne l'annonçait sa sangle. Tom chantait la plupart du temps, mais c'était surtout des choses qui n'avaient pas de sens, ou peut-être s'agissait-il d'un langage étranger inconnu des Hobbits, une langue ancienne dont les mots étaient principalement ceux de l'émerveillement et du plaisir.

Ils avançaient avec régularité, mais ils s'aperçurent bientôt que la route était plus éloignée qu'ils ne l'avaient imaginé. Même sans brouillard, leur sieste de la mi-journée les aurait empêchés de l'atteindre la veille avant la nuit tombée. La ligne sombre qu'ils avaient vue n'était pas une rangée d'arbres, mais des buissons qui poussaient au bord d'un profond fossé avec un mur escarpé de l'autre côté. Tom dit que ç'avait été la frontière d'un royaume, mais en un temps très lointain. Cela semblait évoquer pour lui de tristes souvenirs, et il ne voulut pas s'étendre là-dessus.

Ils descendirent et remontèrent avec peine, puis passèrent par une brèche du mur, après quoi, Tom tourna droit au nord, car ils s'étaient dirigés quelque peu vers l'ouest. Le terrain étant à présent découvert et assez plat, ils pressèrent le pas, mais le soleil baissait déjà rapidement lorsqu'ils virent enfin devant eux une rangée de grands arbres et qu'ils surent avoir enfin retrouvé la route, après bien des expériences imprévues. Ils poussèrent leurs poneys au galop sur les derniers milles et s'arrêtèrent dans l'ombre allongée des arbres. Ils se trouvaient au sommet d'une pente, et la route, à présent indécise dans le soir tombant, partait en serpentant en contrebas. A cet endroit, elle allait presque du sud-ouest au nord-est, et, sur leur droite, elle plongeait rapidement dans une large dépression. Elle était creusée d'ornières et portait de nombreux signes de la récente et lourde pluie, il y avait des mares et des nids-de-poule remplis d'eau.

Ils descendirent la pente en regardant en haut et en bas. Rien ne se voyait.

- Eh bien, nous y voici enfin revenus! Dit Frodon. Je pense que mon raccourci par la forêt ne nous aura pas fait perdre plus de deux jours! Mais peut-être ce retard se révélera t'il utile il pourra leur avoir fait perdre notre trace.

Les autres le regardèrent. L'ombre de la peur des Cavaliers Noirs retombait soudain sur eux. Dès leur entrée dans la forêt, ils avaient surtout pensé à regagner la route, à présent seulement qu'elle s'étendait sous leurs pieds, ils se rappelèrent le danger qui les poursuivait et qui les attendait, le plus vraisemblablement sur la route même. Ils se retournèrent avec inquiétude vers le soleil couchant, mais la route était brune et vide.

- Croyez-vous, demanda Pippin d'une voix hésitante, croyez-vous que nous puissions être poursuivis, ce soir?

-Non, pas ce soir, j'espère, répondit Tom Bombadil, ni peut-être demain. Mais ne vous fiez pas à ma conjecture, car je ne saurais l'affirmer. Vers l'est, le savoir me manque. Tom n'est pas maître des Cavaliers de la Terre Noire, bien au-delà de son pays.

Les Hobbits auraient tout de même bien voulu qu'il vînt avec eux. Ils avaient l'impression que, si quelqu'un pouvait bien s'y prendre avec les Cavaliers Noirs, c'était lui. Ils allaient bientôt s'aventurer dans des territoires qui leur étaient entièrement étrangers, et au-delà de tout ce qui était connu hormis par les plus vagues et lointaines légendes de la Comté, et dans le crépuscule qui tombait, ils eurent la nostalgie du foyer. Un sentiment de profonde solitude et d'abandon les envahit. Ils se tenaient là, silencieux, répugnant à la séparation finale, et ils ne prirent que lentement conscience que Tom leur faisait ses adieux, leur disant d'avoir bon courage et de poursuivre leur chemin sans faire halte avant la nuit complète.

- Tom vous donnera de bons conseils jusqu'à la fin de ce jour (après, votre propre chance doit vous accompagner et vous guider) A quatre milles de la route, vous rencontrerez un village, Bree, sous la Colline de Bree, dont les portes sont tournées vers l'ouest. Là, vous trouverez une vieille auberge, appelée *Le Poney Fringant.* Le digne propriétaire en est Prosper Poiredebeurré. Vous pourrez y passer la nuit, et après, le matin vous remettra sur la route. Soyez hardis, mais circonspects! Gardez le cœur joyeux, et allez à la recherche de votre chance!

Ils le supplièrent de les accompagner au moins jusqu'à l'auberge pour boire encore une fois avec eux, mais il rit et refusa, disant:

- *Le pays de Tom se termine ici, il ne dépassera pas les frontières.*
Tom a à s'occuper de sa maison, et Baie d Or attend!

Puis il se retourna, jeta son chapeau en l'air, sauta sur le dos de Balourd, remonta la pente et s'en fut en chantant dans le crépuscule.

Les Hobbits grimpèrent derrière lui et le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu.

- Je regrette de prendre congé de Maître Bombadil, dit Sam. C'est un drôle de type, y a pas d'erreur. On pourra faire encore beaucoup de chemin sans rencontrer personne de mieux, ni de plus curieux, m'est avis. Mais je ne nierai pas que je serais bien aise de voir ce *Poney Fringant,* dont il a parlé. J'espère qu'il ressemblera au *Dragon Vert* de chez nous, là-bas! Quel genre de gens c'est, à Bree?

Il y a des Hobbits à Bree, aussi bien que des Grandes Gens, dit Merry. Je suppose que ce sera assez comme chez nous. Le *Poney* est une bonne auberge, de tous points de vue. Les miens y vont de temps à autre.

- Ça peut-être tout ce que nous désirerions, mais ce n'en est pas moins en dehors de la Comté. Ne vous y trouvez pas trop comme chez vous! Rappelez-vous, je vous prie tous tant que vous êtes, que le nom de Sacquet ne doit pas être prononcé. S'il faut donner un nom, je suis M. Soucolline.

Ils remontèrent alors sur leurs poneys et s'en furent en silence dans le soir. L'obscurité tomba rapidement, tandis qu'ils montaient et descendaient les côtes, jusqu'à ce qu'enfin ils vissent scintiller des lumières à quelque distance.

Devant eux s'éleva la Colline de Bree, qui leur barrait le chemin, masse sombre se dessinant sur les étoiles embrumées, et sous son flanc ouest était niché un grand village. Ils se hâtèrent dans cette direction, avec le seul désir de trouver un feu, et une porte ouverte entre eux et la nuit.

CHAPITRE NEUF
À L'ENSEIGNE DU PONEY FRINGANT

Bree était le village principal du Pays de Bree, petite région habitée, semblable à une île au milieu des terres désertes d'alentour. A côté de Bree même, il y avait Staddel sur l'autre versant de la colline, Combe dans une vallée profonde un peu plus loin à l'est, et Archet à l'orée du Bois de Chet. Autour de la colline de Bree et des villages s'étendait une petite région de champs et de bois d'exploitation, large de quelques milles seulement.

Les hommes de Bree étaient bruns, de large carrure et plutôt courts, gais et indépendants, ils ne relevaient que d'eux-mêmes, mais ils se montraient plus amicaux et familiers envers les Hobbits, les Nains, les Elfes et autres habitants du monde environnant que ne l'étaient (ou ne le sont) d'ordinaire les Grandes Gens. A en croire leurs propres histoires, ils étaient les habitants originaux et ils descendaient des premiers Hommes qui, de la Terre du Milieu, s'étaient rendus dans l'ouest. Peu avaient survécu aux troubles des temps anciens, mais quand les rois avaient retraversé la Grande Mer, ils avaient trouvé les hommes de Bree toujours là, et ils y étaient encore à présent que le souvenir des anciens rois avait disparu dans l'herbe.

En ces temps là, nuls autres hommes n'avaient établi de demeures aussi loin dans l'ouest, ni à moins de cent lieues de la Comté. Mais dans les terres sauvages d'au-delà de Bree, il y avait de mystérieux errants. Les gens de Bree les appelaient les Rôdeurs, et ils ne connaissaient rien de leur origine. Ils étaient plus grands et plus bruns que les hommes de Bree, on leur prêtait d'étranges pouvoirs de la vue et de l'ouïe, et on prétendait qu'ils connaissaient le langage des bêtes et des oiseaux. Ils vagabondaient à leur gré dans le sud et à l'est, aussi loin même que les Monts Brumeux, mais ils étaient à présent peu nombreux, et on les voyait rarement. Quand ils apparaissaient, ils apportaient des nouvelles des régions lointaines et racontaient d'étranges histoires oubliées, que l'on écoutait avec empressement, mais les gens de Bree ne se liaient pas d'amitié avec eux.

Il y avait aussi de nombreuses familles de Hobbits dans le Pays de Bree, et eux prétendaient être le plus ancien établissement de Hobbits dans le monde, fondé bien avant la traversée du Brandevin et la colonisation de la Comté. Ils vivaient surtout à Staddel, encore qu'il y en eût quelques-uns à Bree même, principalement sur les pentes supérieures de la colline, au-dessus des maison des Hommes. Les Grandes Gens et les Petites Personnes (comme ils s'appelaient réciproquement) entretenaient des rapports amicaux, s'occupant de leurs propres affaires à leur façon propre, mais se considérant les uns les autres comme des éléments nécessaires de la population de Bree. Nulle part ailleurs dans le monde, ne pouvait se rencontrer cet arrangement particulier (mais excellent)

Les gens de Bree, Grands et Petits, ne voyageaient guère eux-mêmes, et les affaires des quatre villages formaient leur principal intérêt. Occasionnellement, les Hobbits de Bree allaient jusqu'au Pays de Bouc ou dans le Quartier de l'Est, mais, bien que leur petite région ne fût pas à plus d'une journée de chevauchée à l'est du Pont de Brandevin, les Hobbits de la Comté n'y venaient plus que rarement. De temps à autre, quelque habitant du Pays de Bouc ou un Touque aventureux venait passer une nuit ou deux à l'auberge, mais même cela devenait de plus en plus rare. Les Hobbits de la Comté appelaient ceux de Bree et tous autres vivant au-delà des frontières les Gens de l'Extérieur, et ils s'y intéressaient fort peu, les considérant comme lourds et barbares. Il y avait sans doute bien davantage de Gens de l'Extérieur dans l'ouest du monde à cette époque que ne l'imaginaient ceux de la Comté. Certains n'étaient sans doute guère que des vagabonds, prêts à creuser un trou dans le premier talus venu pour y demeurer aussi longtemps qu'il leur plairait. Mais dans le Pays de Bree, en tout cas, les Hobbits étaient comme il faut et prospères, et pas plus rustauds que la plupart de leurs parents éloignés de l'Intérieur. On n'avait pas encore oublié qu'il fut un temps où les allées et venues étaient courantes entre la Comté et Bree. Il y avait, au dire de tous, du sang de Bree chez les Brandebouc.

Le village de Bree comptait une centaine de maisons de pierre des Grandes Gens, nichées pour la plupart au-dessus de la Route sur le flanc de la colline, avec des fenêtres donnant sur l'ouest. De ce côté, se trouvait, décrivant plus d'un demi-cercle de la colline pour y revenir, un profond fossé, avec une haie épaisse sur la paroi intérieure. La Route franchissait ce fossé sur une chaussée, mais à l'endroit où elle traversait la haie, elle était barrée par une grande porte. Une autre porte se dressait au coin sud, où la route sortait du village. On les fermait à la tombée de la nuit, mais juste à l'intérieur, il y avait des petites loges pour les gardiens.

CHAPITRE NEUF

A L'ENSEIGNE DU PONEY FRINGANT

Sur la Route, à l'endroit où elle tournait à droite pour contourner le pied de la colline, se trouvait une grande auberge. Elle avait été construite jadis, alors que le trafic routier était beaucoup plus important. Car Bree était situé à un ancien carrefour, une autre route ancienne croisait celle de l'est juste à l'extérieur du fossé, à l'extrémité ouest du village, et, dans les temps anciens, des Hommes et autres gens de diverses sortes y avaient beaucoup voyagé. Aussi *étrange que des nouvelles de Bree* était encore une expression courante dans le Quartier de l'Est, et elle remontait à l'époque où on pouvait entendre à l'auberge des nouvelles du Nord, du Sud et de l'Est, et où les Hobbits de la Comté allaient plus souvent les entendre. Mais les terres du nord étaient depuis longtemps désolées, et la route du nord était rarement employée, elle était couverte d'herbe, et les Gens de Bree l'appelaient le Chemin Vert.

L'auberge de Bree était toujours là cependant, et l'aubergiste était un personnage important. Sa maison servait de rendez-vous aux oisifs, aux bavards et aux curieux parmi les habitants, grands et petits, des quatre villages, et de lieu de séjour pour les Rôdeurs et les autres errants, ainsi que pour les voyageurs (principalement des Nains) qui empruntaient encore la Route de l'Est pour aller vers les Montagnes ou en revenir.

La nuit était tombée et des étoiles blanches brillaient, quand Frodon et ses compagnons arrivèrent enfin au carrefour du Chemin Vert et approchèrent du village. Ils s'avancèrent vers la Porte de l'ouest et la trouvèrent fermée, mais un homme était assis à la porte de la loge, de l'autre côté. Il se leva vivement pour aller chercher une lanterne, et il les regarda par-dessus la porte avec surprise.

- Que voulez-vous, et d'où venez-vous? Demanda t'il d'un ton bourru.

- Nous nous rendons à l'auberge d'ici, répondit Frodon. Nous nous dirigeons vers l'est, et nous ne pouvons aller plus loin ce soir.

- Des Hobbits! Quatre Hobbits! Et, qui plus est, de la Comté, d'après leur parler, dit le gardien à mi-voix, comme se parlant à lui même.

Il les examina sombrement durant un moment, puis il ouvrit lentement la porte et les laissa passer.

- On ne voit pas souvent des gens de la Comté voyager de nuit sur la Route, poursuivit-il, tandis qu'ils s'arrêtaient un instant près de sa porte. Vous m'excuserez de me demander ce qui vous emmène à l'est de Bree ! Quel est votre nom, si vous me permettez de le demander.?

- Nos noms et nos affaires ne regardent que nous, et ceci ne paraît pas le meilleur endroit pour en discuter, dit Frodon, qui n'aimait pas plus l'aspect de (homme que le ton de sa voix.

- Vos affaires ne regardent que vous, c'est entendu, dit (homme, mais la mienne est de poser des questions après la tombée de la nuit.

- Nous sommes des Hobbits du Pays de Bouc, et il nous plaît de voyager et de nous arrêter à l'auberge d'ici, dit Merry, intervenant. Je suis M. Brandebouc. Cela vous suffit-il? Les gens de Bree étaient autrefois courtois envers les voyageurs, à ce que j'ai entendu dire en tout cas.

- Bon, bon! Dit (homme. Je ne voulais offenser personne. Mais vous vous apercevrez peut-être que d'autres que le vieux Harry de la porte vous poseront des questions. Il y a de drôles de gens par ici. Si vous allez au *Poney, vous* verrez que vous n'êtes pas les seuls hôtes.

II leur souhaita le bonsoir, et ils ne dirent plus rien, mais Frodon put voir à la lumière de la lanterne que l'homme les examinait toujours avec curiosité. Il fut content d'entendre la barrière se refermer derrière eux tandis qu'ils repartaient. Il se demandait pourquoi (homme était aussi soupçonneux et si quelqu'un n'aurait pas demandé des nouvelles d'un groupe de Hobbits. Serait-ce Gandalf? Il aurait pu arriver pendant qu'ils étaient retenus dans la Forêt et sur les Hauts. Mais quelque chose dans le regard et dans la voix du gardien le mettait mal à l'aise.

L'homme les suivit un moment des yeux, puis rentra dans sa maison. Dès qu'il eut le dos tourné, une forme sombre grimpa vivement pardessus la barrière et se fondit dans les ombres de la rue du village.

Les Hobbits montèrent sur une pente douce, passant devant quelques maisons séparées, et ils s'arrêtèrent à la porte de l'auberge. Les maisons leur paraissaient grandes et étranges. Sam leva des yeux étonnés sur les trois étages et les nombreuses fenêtres de l'auberge, et il sentit son cœur se serrer. Il avait imaginé la rencontre de géants plus hauts que des arbres et d'autres créatures encore plus terrifiantes au cours de son voyage, mais, sur le moment, il trouvait son premier aperçu des hommes et de leurs maisons bien assez éprouvant, et même beaucoup trop pour la sombre fin d'une journée fatigante. Il se représentait des chevaux noirs attendant tout sellés dans les ombres de la cour de l'auberge et des Cavaliers Noirs guettant derrière les fenêtres ténébreuses de là-haut.

- On ne va sûrement pas passer la nuit ici, n'est ce pas, monsieur? S'exclama t'il. S'il y a des Hobbits par ici, pourquoi ne pas en chercher qui voudraient bien nous recevoir? Ce serait plus confortable.

- Que reproches-tu à l'auberge? demanda Frodon. Tom Bombadil fa recommandée. Je pense que ce sera assez confortable à l'intérieur.

CHAPITRE NEUF

A L'ENSEIGNE DU PONEY FRINGANT

Même du dehors, l'auberge avait un aspect assez agréable pour des yeux familiers. Elle avait une façade sur la route et deux ailes en retrait, et elle était bâtie sur un terrain en partie creusé dans le bas de la colline, de sorte que, derrière, les fenêtres du second étage se trouvaient au niveau du sol. Une grande arche donnait sur une cour entre les deux ailes, et à gauche sous la voûte se trouvait une grande porte, précédée de quelques larges marches. La porte était ouverte, et il en sortait un flot de lumière. Au-dessus de l'arche, il y avait une lanterne, et en dessous se balançait une grande enseigne: un gros poney blanc dressé sur les jambes de derrière. Au-dessus de la porte était peint en lettres blanches: LE **PONEY FRINGANT, PROSPER POIREDEBEURRÉ, Propr.** Bon nombre des fenêtres du rez-de-chaussée laissaient filtrer des lumières derrière d'épais rideaux.

Comme ils hésitaient dehors dans l'obscurité, quelqu'un à l'intérieur se mit à chanter une joyeuse chanson, et de nombreuses voix reprirent le refrain avec force et entrain. Ils prêtèrent un moment l'oreille à ce son encourageant, puis ils mirent pied à terre. La chanson prit fin, et il y eut une explosion de rires et d'applaudissements.

Ils menèrent leurs poneys sous la voûte et, les laissant debout dans la cour, ils gravirent les marches. Frodon, qui allait devant, faillit se cogner dans un homme gros et court à tête chauve et figure rouge. Celui ci portait un tablier blanc et il s'activait d'une porte à une autre, portant un plateau couvert de pots remplis jusqu'au bord.

- Pouvons-nous... commença de dire Frodon.

-Une minute, s'il vous plait! Cria l'homme par-dessus son épaule, et il disparut dans un brouhaha de voix et un nuage de fumée.

II ressortit un moment plus tard, s'essuyant les mains dans son tablier.

- Bonsoir, petit monsieur! Dit-il, en se courbant en avant. Qu'y a t'il pour votre service?

-Nous voudrions des lits pour quatre et le logement pour cinq poneys, si c'est possible. Êtes-vous monsieur Poiredebeurré?

-C'est exact! Je m'appelle Prosper, Prosper Poiredebeurré, pour vous servir! Vous êtes de la Comté, n'est ce pas? dit-il, et puis soudain il se frappa le front comme s'il essayait de se rappeler quelque chose. «Des Hobbits! S'écria t'il. Mais qu'est ce que cela me rappelle donc? Puis-je me permettre de vous demander vos noms, monsieur?

- M. Touque et M. Brandebouc, dit Frodon, et voici Sam Gamegie. Moi, je m'appelle Soucolline.

- Là, maintenant! Dit M. Poiredebeurré, faisant claquer ses doigts. C'est reparti! Mais ça reviendra quand j'aurai le temps de réfléchir. Je suis débordé, mais je vais voir ce que je peux faire pour vous. Nous ne recevons plus souvent de groupes de la Comté, et je serais désolé de ne pas vous faire bon accueil. Mais il y a déjà dans la maison, ce soir, une foule telle qu'on n'en avait pas vu depuis assez longtemps. Il ne pleut jamais, mais ça tombe comme à torrents, comme on dit à Bree. Hé, Nob ! Cria t'il. Où es-tu, clampin aux pieds laineux? Nob !

- Voilà, monsieur, voilà!

Un Hobbit à la face réjouie jaillit en sautillant d'une porte, mais à la vue des voyageurs il s'arrêta court et les examina avec intérêt.

- Où est Bob? Demanda l'aubergiste. Tu ne sais pas? Eh bien, trouve-le! En vitesse! Je n'ai pas six jambes, ni six yeux non plus! Dis à Job qu'il y a cinq poneys à mettre à l'écurie. Il faudra qu'il trouve de la place d'une façon ou d'une autre.

Avec un large sourire et un clin d'œil, Nob s'en fut en trottant.

-Alors, voyons, qu'est ce que je voulais dire? Reprit M. Poiredebeurré, se tapotant le front. Un clou chasse l'autre, comme on dit. J'ai tellement à faire ce soir que j'en ai la tête qui tourne. Il y a un groupe qui est venu du sud par le Chemin Vert, hier soir, et c'était assez bizarre, ça, pour commencer. Et puis il y a une troupe de nains allant vers l'ouest qui est arrivée ce soir. Et maintenant, il y a vous. Si vous n'étiez des Hobbits, je doute qu'on pourrait vous loger. Mais nous avons une ou deux chambres dans l'aile nord qui avaient été faites spécialement pour les Hobbits quand cette maison a été construite. Au rez-de-chaussée, comme ils préfèrent d'ordinaire, avec des fenêtres rondes et tout comme ils l'aiment. J'espère que vous y serez bien. Vous voudrez souper, sans doute. Aussi tôt que possible. Par ici, s'il vous plaît!

Il les mena dans un couloir et ouvrit, non loin, une porte

- Voici un agréable petit salon! Dit-il. J'espère qu'il vous conviendra. Excusez-moi maintenant. Je suis bousculé à ce point. Je n'ai pas le temps de bavarder. Il faut que j'aille. C'est un dur travail pour deux jambes, mais je n'en mincis pas pour autant. Je reviendrai plus tard. Si vous voulez quelque chose, agitez la sonnette, et Nob viendra. S'il ne vient pas, sonnez et criez!

Il finit par partir, leur laissant une certaine impression d'essoufflement. Il semblait capable de déverser un torrent sans fin de bavardage, quel que fût son affairement. Ils se trouvèrent alors dans une petite pièce

douillette. Un feu clair brûlait dans l'âtre, devant lequel étaient disposés des fauteuils bas et confortables. Il y avait une table ronde sur laquelle était déjà étendue une nappe blanche, et dessus une grosse clochette. Mais Nob, le serviteur hobbit, vint s'empresser bien avant qu'ils n'eussent pensé à sonner. Il apportait des chandelles et un plateau rempli d'assiettes.

- Voudriez-vous quelque chose à boire, messieurs? Demanda t'il. Et vous montrerai-je vos chambres pendant qu'on apprête votre souper?

Lavés, ils étaient autour de bons et profonds pots de bière, quand M. Poiredebeurré et Nob reparurent. En une seconde, la table se trouva mise. Il y avait de la soupe chaude, des viandes froides, une tarte de mûres, des pains frais, des tranches de beurre et un demi fromage bien fait, de la bonne et saine nourriture, aussi bonne qu'aurait pu la fournir la Comté, et assez familière pour dissiper chez Sam les derniers restes de méfiance (que l'excellence de la bière avait déjà fortement allégée)

Après s'être attardé un peu, l'aubergiste proposa de les quitter:

- Je ne sais pas si vous aimeriez vous joindre à la compagnie, quand vous aurez fini de souper, dit-il sur le pas de la porte. Peut-être préférerez-vous aller vous coucher. En tout cas, la compagnie serait très heureuse de vous accueillir si vous en avez envie. Nous ne recevons pas souvent de Gens de l'Extérieur de voyageurs de la Comté, devrais-je dire, sauf votre respect, et nous aimons entendre un peu les nouvelles, ou toute histoire ou chanson que vous pourriez avoir en tête. Mais c'est à votre guise! Sonnez si vous avez besoin de quoi que ce soit!

A la fin du repas, qui avait duré trois quarts d'heure sans aucune interruption de paroles inutiles, ils se sentirent si bien rafraîchis et encouragés que Frodon, Pippin et Sam décidèrent de rejoindre la compagnie. Merry déclara que ce serait trop étouffant:

- Je vais rester tranquillement assis au coin du feu pendant un moment, et peut-être sortirai-je un peu plus tard prendre une bouffée d'air. Surveillez-vous et n'oubliez pas que vous êtes censés vous échapper en secret, vous êtes toujours sur la grand-route et pas très loin de la Comté!

- Bon, bon! Dit Pippin. Surveille-toi toi-même, et n'oublie pas que c'est plus sûr à l'intérieur!

La compagnie se trouvait dans la grande salle commune de l'auberge. L'assemblée était nombreuse et mêlée, comme le constata Frodon quand ses yeux furent accoutumés à la lumière. Celle-ci provenait principalement d'un flamboyant feu de bois, car les trois lanternes qui pendaient au plafond étaient ternes et à demi voilées par la fumée. Prosper Poiredebeurré était debout près du feu et parlait à une couple de nains et à un ou deux hommes d'allure étrangère. Sur les bancs se trouvaient des gens divers: Des Hommes de Bree, un groupe de Hobbits locaux (assis à bavarder ensemble), quelques autres nains et d'autres formes vagues, difficiles à distinguer dans les ombres et dans les coins.

Dès l'entrée des Hobbits de la Comté, s'éleva chez les habitants de Bree un chacun de bienvenue. Les étrangers, en particulier ceux qui étaient venus par le Chemin Vert, les examinèrent avec curiosité. L'aubergiste présenta les nouveaux arrivants aux gens de Bree si rapidement que, bien qu'ils eussent entendu les noms, ils n'étaient jamais sûrs de les attribuer correctement à l'un ou à l'autre. Les Hommes de Bree semblaient avoir tous des noms botaniques (et pour les gens de la Comté, plutôt bizarres), tels que Mèche-Dejonc, Chèvrefeuille, Pied-Bruyère, Aballon, Lainechardon et Fougeron (sans oublier Poiredebeurré). Certains des Hobbits avaient des noms semblables. Les Larmoise, par exemple, paraissaient très nombreux. Mais la plupart avaient des noms tirés de la nature, comme Talus, Trougrisard, Longterrier, Lèvesable et Tunnelier, dont beaucoup étaient en usage dans la Comté. Il y avait plusieurs Soucolline de Staddel et, comme ils ne pouvaient imaginer de partager le même nom sans être parents, ils prirent Frodon en affection comme un cousin longtemps perdu.

Les Hobbits de Bree étaient en fait amicaux et questionneurs, et Frodon s'aperçut vite qu'il lui faudrait donner une explication de ce qu'il faisait. II se dit intéressé par l'histoire et la géographie (à quoi il y eut beaucoup de hochements de tête, bien qu'aucun de ces mots ne fût beaucoup employé dans le dialecte de Bree) Il déclara qu'il pensait écrire un livre (ce qui donna lieu à un silencieux étonnement) et que lui et ses amis voulaient rassembler des informations sur les Hobbits vivant en dehors de la Comté, surtout dans les terres de l'Est.

A cette annonce, un chœur de voix éclata. Si Frodon avait réellement voulu écrire un livre et qu'il eût de nombreuses oreilles, il en aurait appris assez pour plusieurs chapitres en quelques minutes. Et si cela ne suffisait pas, on lui donna toute une liste de noms, commençant par le vieux Prosper, ici présent», à qui il pouvait s'adresser pour de plus amples renseignements. Mais au bout d'un moment, comme Frodon ne donnait aucun signe de devoir écrire un livre sur-le-champ, les Hobbits revinrent à leurs questions sur ce qui se passait dans la Comté. Frodon ne se révéla pas très communicatif, et il se trouva bientôt assis tout seul dans un coin à écouter et regarder alentour.

CHAPITRE NEUF

A L'ENSEIGNE DU PONEY FRINGANT

Les Hommes et les Nains parlaient surtout d'événements lointains et donnaient des nouvelles d'un genre qui ne devenait que trop familier. II y avait des troubles dans le sud, et il semblait que les Hommes venus par le Chemin Vert étaient partis, en quête de terres où ils pourraient trouver la paix. Les gens de Bree montraient de la sympathie, mais ils n'étaient visiblement pas disposés à recevoir un grand nombre d'étrangers sur leur petit territoire. L'un des voyageurs, un homme assez disgracié qui louchait, prédisait que les gens monteraient vers le nord en nombre de plus en plus grand dans le proche avenir. «Si on ne leur trouve pas de place, ils la trouveront eux-mêmes. Ils ont droit à la vie, autant que quiconque», dit-il d'une voix forte. Les gens du pays n'avaient pas l'air très satisfait de cette perspective.

Nos amis ne prêtèrent pas grande attention à tout cela, qui ne semblait pas sur le moment concerner les Hobbits. Les Grandes Gens ne pouvaient guère demander à loger dans des trous à Hobbits. On s'intéressait davantage à Sam et à Pippin, qui se sentaient à présent tout à fait à l'aise et qui bavardaient gaiement sur les événements de la Comté. Pippin souleva une bonne dose de rires en racontant l'écroulement du plafond de l'Hôtel de Ville à Grand'Cave: Will Piedblanc, le maire, et le plus gras des Hobbits du Quartier de l'Ouest, avait été enterré sous la craie, et il en était ressorti comme une boulette enfarinée. Mais plusieurs questions furent posées, qui mirent Frodon un peu mal à l'aise. L'un des Gens du Pays de Bree, qui paraissait avoir été plusieurs fois dans la Comté, voulait savoir où habitaient les Soucolline et à qui ils étaient apparentés.

Soudain, Frodon remarqua qu'un homme basané à l'air étranger, qui était assis dans l'ombre près du mur, écoutait aussi avec attention la conversation des Hobbits. II avait devant lui une grande chope, et il fumait une pipe à long tuyau, curieusement sculptée. Ses jambes, étendues, montraient de hautes bottes de cuir souple, de bonne façon, mais qui avaient fait beaucoup d'usage et qui étaient maintenant plaquées de boue. Un manteau de lourd drap vert foncé, sali par le voyage, l'enveloppait de près et, en dépit de la chaleur de la salle, il portait un capuchon qui couvrait d'ombre sa figure, mais la lueur de ses yeux était visible tandis qu'il observait les Hobbits.

Qui est ce là? Demanda Frodon, quand il eut l'occasion de murmurer à l'oreille de M. Poiredebeurré. Je ne crois pas que vous nous ayez présentés?

- Lui? Répondit l'aubergiste à voix basse, avec un clignement de l'œil et sans tourner la tête. Je ne sais pas exactement. C'est un de ces types qui vagabondent les Rôdeurs, qu'on les appelle. Il parle rarement: non pas qu'il ne sache pas raconter une excellente histoire quand il lui en prend la fantaisie. II disparaît pendant un mois, ou un an, et puis resurgit. II a fait pas mal d'allées et venues, le printemps dernier, mais je ne l'ai pas vu par ici ces derniers temps. Comment il s'appelle, je ne l'ai jamais entendu dire: mais on le connaît par ici sous le nom de Grands pas. II va bon train sur ses grandes guibolles, bien qu'il n'ait jamais dit à personne pourquoi il était tellement pressé. Mais il n'y a pas à expliquer l'Est ou l'Ouest, comme on dit à Bree, entendant par-là les Rôdeurs et les Gens de la Comté, sauf votre respect. C'est curieux que vous me posiez des questions à son sujet.

Mais a ce moment M. Poiredebeurré fut appelé pour renouveler des pots de bière, et sa dernière remarque resta sans explication.

Frodon s'aperçut que Grands-Pas le regardait à présent, comme s'il eût entendu ou deviné tout ce qui avait été dit. Bientôt, d'un geste de la main accompagné d'un salut de la tête, il invita Frodon à venir s'asseoir avec lui. Comme Frodon approchait, l'étranger rejeta son capuchon, révélant une tête ébouriffée aux cheveux bruns mouchetés de gris et, dans un visage pâle et sévère, une paire d'yeux gris pénétrants.

- On m'appelle Grands-Pas, dit-il d'une voix grave. Je suis heureux de vous rencontrer, Maître... Soucolline, si le vieux Poiredebeurré a bien compris votre nom.

- C'est exact, dit Frodon avec raideur.

II était loin de se sentir à l'aise sous le regard appuyé de ces yeux perçants.

- Eh bien, Maître Soucolline, dit Grands-Pas, à votre place, j'empêcherais vos jeunes amis de trop parler. La boisson, le feu et les rencontres de hasard sont assez agréables, mais, eh bien... nous ne sommes pas dans la Comté, ici. II y a de curieuses gens alentour. Encore que ce ne soit pas à moi de le dire, pensez-vous peut être, ajouta t'il avec un sourire mi-figue mi-raisin, en voyant le coup d'œil de Frodon. Et des voyageurs encore plus étranges sont passés par Bree ces derniers temps, poursuivit-il, observant le visage de Frodon.

Frodon lui rendit son regard, sans rien dire toutefois, et Grands-Pas ne fit pas d'autre signe. Son attention paraissait soudain fixée sur Pippin. A la grande inquiétude de Frodon, celui ci s'aperçut que le ridicule jeune Touque, encouragé par le succès de son histoire du gros maire de Grand'Cave, faisait à présent positivement un récit comique de la soirée d'adieu de Bilbon. II donnait déjà une imitation du discours, et il approchait de l'étonnante disparition.

Frodon fut ennuyé. C'était un récit anodin pour la plupart des Hobbits de l'endroit, sans doute: Simplement une histoire drôle sur les drôles de gens d'au-delà de la rivière, mais certains (dont le vieux Poiredebeurré, par exemple) n'étaient pas nés de la dernière pluie, et ils avaient probablement entendu depuis

longtemps des rumeurs au sujet de la disparition de Bilbon. Cela allait leur remettre en mémoire le nom de Sacquet, surtout s'il y avait eu des investigations sur ce nom à Bree.

Frodon s'agita, se demandant que faire. Pippin tirait évidemment grand plaisir de l'attention qu'il recevait, et il avait perdu tout souvenir du danger où ils étaient. Frodon éprouva une soudaine crainte que, dans son humeur actuelle, il pût même mentionner l'Anneau, et ce pourrait être désastreux.

- Vous feriez bien d'agir vite! Murmura Grands-Pas à son oreille.

Frodon bondit sur une table et se mit à parler. L'attention de l'auditoire de Pippin se trouva détournée. Certains des Hobbits regardèrent Frodon, ils rirent et battirent des mains, pensant que M. Soucolline avait ingurgité son content de bière.

Frodon se sentit soudain très ridicule, et il se trouva (comme à son habitude quand il faisait un discours) en train de tripoter les objets dans sa poche. Il sentit l'Anneau au bout de sa chaîne, et le désir lui vint tout à fait inexplicablement de le glisser à son doigt et de disparaître de cette situation stupide. II lui semblait que cette suggestion lui venait en quelque sorte de l'extérieur, de quelqu'un ou de quelque chose dans la salle. Il résista fermement à la tentation, et il serra l'Anneau dans sa main, comme pour garder prise sur lui et l'empêcher d'échapper ou de commettre quelque méfait. En tout cas, il n'en retira aucune inspiration. II prononça «quelques paroles de circonstance», comme on aurait dit dans la Comté: Nous *sommes tous très flattés de l'amabilité de votre accueil, et j'ose espérer que ma brève visite contribuera à renouveler les vieux liens d'amitié entre la Comté et Bree, puis* il hésita et toussota.

Tout le monde dans la salle le regardait à présent.

«Une chanson! » cria l'un des Hobbits. «Une chanson! Une chanson! Crièrent tous les autres. Allons, Maître, chantez-nous quelque chose de nouveau! »

Frodon resta un moment bouche bée. Puis, en désespoir de cause, il entama une chanson ridicule que Bilbon aimait assez (et dont, en fait, il était assez fier, car les paroles étaient de lui) II s'agissait d'une auberge, et c'est sans doute pourquoi elle vint à l'esprit de Fredon à ce moment là. La voici *in extenso.* D'une façon générale, on ne se souvient plus guère aujourd'hui que de quelques mots.

Il est une auberge, une joyeuse vieille auberge Au pied d'une vieille colline grise, Et là, on brasse une bière si brune Que l'Homme de la Lune lui-même descendit Un soir en boire son content.

Le valet d'écurie a un chat ivre Quijoue d'un violon à cinq cordes, Et il fait monter et descendre son archet, Tantôt grinçant haut, tantôt ronronnant bas, Ou encore raclant au milieu

L'aubergiste entretient un petit chien Qui aime fort les plaisanteries, Quand les convives sont en bonne forme, Il dresse l'oreille à toutes les farces Et il rit à s'en étouffer.

Ils ont aussi une vache cornue Aussi fière qu'une reine, Mais la musique lui tourne la tête comme de la bière, Et lui fait agiter sa queue à touffe En dansant sur le pré.

Et oh! Ces rangées de plats d'argent Et celle là, on la polit avec soin Pour le dimanche, il y en a une série spéciale, Et celle là, on la polit avec soin Les samedis après midi.

L'Homme de la Lune buvait largement Et le chat se mit à gémir, Un plat et une cuiller dansèrent sur la table, La vache cabriola follement dans le jardin Et le petit chien poursuivit sa queue.

L'Homme de la Lune prit un autre pot Et puis il roula sa chaise, Et là il sommeilla et rêva de bière Jusqu'à ce qu'au ciel les étoiles pâlissent Et que l'aube fût dans l'air.

Alors le palefrenier dit à son chat pompette: «Les chevaux blancs de la Lune, Ils hennissent et mordillent leur mors d'argent, Mais leur maître a été se noyer l'esprit, Et la Soleil ne va pas tarder à se lever! (Les Elfes (et les Hobbits) considèrent le Soleil comme du genre féminin)

Aussi le chat sur son violon joua, hey-diddle-diddle, Une gigue à réveiller un mort: II grinça et racla, et pressa le rythme, Tandis que l'aubergiste secouait l'Homme de la Lune: Il est trois heures passées! » Dit-il.

Ils roulèrent lentement l'Homme le long de la colline Et là le fourrèrent dans la Lune, Pendant que ses chevaux galopaient en arrière garde, Et la vache vint gambader comme un cerf Et un plat accourut avec la cuiller.

A présent, le violon faisait deedle-dum-diddle, Le chien se mit à rugir, La vache et les chevaux se tinrent sur la tête, Les hôtes bondirent tous du lit Et dansèrent sur le parquet.

Avec un ping et un pong, les cordes du violon cassèrent! La vache sauta par-dessus la Lune, Et le chien rit de tant de drôlerie, Et le plat du samedi s'en fut en courant Avec la cuiller d'argent du dimanche.

*La Lune ronde roula derrière la colline, Comme la Soleil levait la tête. Elle en croyait à peine ses yeux de feu, Car quoiqu'il fît jour, à sa surprise, Tous retournèrent au lit! (*Toute cette chanson est inspirée d'une vieille chanson enfantine d'Angleterre*)*

CHAPITRE NEUF

A L'ENSEIGNE DU PONEY FRINGANT

Il y eut de bruyants et longs applaudissements. Frodon avait une bonne voix, et la chanson amusait leur fantaisie. «Où est le vieux Prosper? S'écria-t-on. Il faudrait qu'il entende ça. Bob devrait enseigner le violon à son chat, et alors on danserait tous» Ils commandèrent une nouvelle tournée de bière et se mirent à crier:

«Donnez-la-nous une nouvelle fois, maître! Allons! Encore une fois! »

Ils firent prendre un nouveau pot à Frodon, qui recommença sa chanson, et ils furent nombreux à s'y joindre, car l'air était bien connu et ils saisissaient promptement les paroles. Ce fut alors le tour de Frodon d'être content de lui. Il caracolait sur la table, et quand il arriva une seconde fois au *La vache sauta par-dessus la Lune, il* bondit en l'air. Bien trop vigoureusement, car il retomba, bang, dans un plateau rempli de pots, glissa, et roula à bas de la table avec fracas et un choc sourd! Tous ouvrirent une large bouche, prête pour le rire, mais ils restèrent pétrifiés dans un silence total, car le chanteur avait disparu. Il s'était évanoui, comme s'il eût passé tout droit au travers du parquet sans laisser de trou!

Les Hobbits locaux écarquillèrent des yeux ébahis, puis bondirent sur leurs pieds, appelant Prosper. Toute la compagnie s'écarta de Pippin et de Sam, qui se retrouvèrent seuls dans un coin, observés de loin avec des regards sombres et soupçonneux. Il était clair que nombre de gens les considéraient à présent comme les compagnons d'un magicien ambulant, doué de pouvoirs inconnus comme ses desseins. Mais il y avait un certain habitant du Pays de Bree qui les regardait avec une expression avertie et quelque peu ironique qui les mettait fort mal à l'aise. Bientôt, il se glissa hors de la porte, suivi de l'homme du sud aux yeux qui louchaient: Tous deux s'étaient beaucoup entretenus à voix basse au cours de la soirée. Harry, le gardien de la porte, sortit aussi juste derrière eux.

Frodon se sentit idiot. Ne sachant que faire d'autre, il rampa sous les tables vers le coin sombre pour se trouver auprès de Grands-Pas, qui restait assis impassible, sans laisser voir aucun signe de ses pensées. Frodon, appuyé contre le mur, retira l'Anneau. Comment celui ci était venu à son doigt, il n'aurait su le dire. Sa seule supposition était qu'il le tripotait dans sa poche pendant qu'il chantait, et que, d'une façon ou d'une autre, l'Anneau s'était glissé à son doigt quand il avait tendu brusquement la main pour éviter la chute. Il se demanda un moment si l'Anneau lui-même ne lui avait pas joué un tour, peut-être avait-il essayé de se révéler en réponse à quelque désir ou ordre senti dans la salle. Frodon n'aimait pas l'air des hommes qui étaient sortis.

- Alors? Dit Grands-Pas, quand il reparut. Pourquoi avez-vous fait cela? C'était pis que tout ce qu'auraient pu raconter vos amis! Vous avez mis les pieds dans le plat! Ou devrais-je dire le doigt?

- Je ne vois pas ce que vous entendez par-là, dit Frodon, ennuyé et effrayé.

- Oh, que si, répliqua Grands-Pas, mais mieux vaut attendre que le tumulte soit éteint. Alors s'il vous plaît, monsieur Sacquez, j'aimerais avoir un entretien tranquille avec vous.

- A quel sujet? demanda Frodon, négligeant le soudain emploi de son véritable nom.

- Sur une affaire d'une certaine importance tant pour vous que pour moi, répondit Grands-Pas, regardant Frodon dans les yeux. Vous pourrez apprendre quelque chose d'utile pour vous.

- Très bien, dit Frodon, s'efforçant de garder un air détaché. Je vous parlerai plus tard.

Cependant, une discussion se déroulait près du feu. M. Poiredebeurré était entré à son petit trot, et il essayait maintenant d'écouter en même temps plusieurs versions contradictoires de l'événement.

- Je l'ai vu, monsieur Poiredebeurré, disait un Hobbit, ou tout au moins je ne l'ai plus vu, si vous voyez ce que je veux dire. Il s'est simplement volatilisé dans l'air, comme qui dirait.

- Pas possible, monsieur Larmoise ! fit l'aubergiste, l'air perplexe.

- Si, répliqua Larmoise. Et c'est bien ce que je veux dire, qui plus est.

- Il y a une erreur quelque part, dit Poiredebeurrré, hochant la tête. Il y avait trop de ce M. Soucolline pour pouvoir disparaître ainsi dans l'air, ou en fumée, ce qui serait plus vraisemblable dans une salle pareille.

- Eh bien, où est-il à présent? crièrent plusieurs voix.

- Comment voulez-vous que je le sache? II est libre d'aller où il veut, tant qu'il paie au matin. Voilà M. Touque: il n'a pas disparu.

- Enfin, j'ai vu ce que j'ai vu, et j'ai vu ce que je ne voyais pas, répliqua Larmoise avec obstination.

- Et moi, je dis qu'il y a quelque erreur, répéta Poiredebeurré, ramassant le plateau et rassemblant la poterie brisée.

- Bien sûr qu'il y a une erreur! dit Frodon. Je n'ai pas disparu. Me voici! J'ai simplement eu un petit entretien avec Grands-Pas dans le coin.

Il s'avança dans la lumière, mais la plupart des gens présents reculèrent, encore plus troublés qu'auparavant. Ii s n'étaient pas le moins du monde satisfaits de l'explication selon laquelle il avait vivement rampé sous les tables après sa chute. La plupart des Hobbits et des Hommes de Bree s'en furent sur-le-champ, offusqués, sans plus aucune envie de se divertir plus avant ce soir-là. Un ou deux lancèrentà Frodon un regard noir et s'en furent en murmurant entre eux. Les Nains et les deux ou trois Hommes étrangers qui demeuraient

encore se levèrent et dirent bonsoir à l'aubergiste, mais non à Frodon ni à ses amis. Il ne resta bientôt plus que Grands-Pas, encore assis, inobservé, près du mur.

M. Poiredebeurré ne paraissait guère déconcerté. Il comptait, très probablement, que sa maison serait de nouveau pleine pour bien des soirées à venir, jusqu'à ce que le présent mystère eût été discuté à fond.

- Et maintenant, qu'avez-vous donc fait, monsieur Soucolline? demanda t'il. A effrayer ainsi mes clients et à briser mes poteries avec vos acrobaties!

- Je suis désolé d'avoir causé des ennuis, dit Frodon. Ce n'était aucunement dans mes intentions, je vous l'assure. C'était un très malheureux accident.

- Bon, bon, monsieur Soucolline ! Mais si vous voulez encore faire des acrobaties, des tours de prestidigitation ou ce que ça pouvait bien être, vous feriez bien d'avertir les gens auparavant et de m'avertir moi. On est un peu soupçonneux par ici sur tout ce qui sort un peu de l'ordinaire... ce qui est un peu mystérieux, si vous me comprenez, et on n'en a pas le goût tout soudain.

- Je ne referai plus rien de la sorte, monsieur Poiredebeurré, je vous le promets. Et maintenant, je crois que je vais aller me coucher. Nous partirons de bonne heure. Voulez-vous veiller à ce que nos poneys soient prêts à huit heures?

- Très bien! Mais avant votre départ, j'aimerais vous dire un mot en particulier, monsieur Soucolline. Quelque chose vient de me revenir à l'esprit que je crois devoir vous dire. J'espère que vous ne le prendrez pas de travers. Quand j'aurai réglé une ou deux petites choses, j'irai vous trouver dans votre chambre, si vous le voulez bien.

- Certainement! dit Frodon.

Mais le cœur lui manquait. Il se demandait combien d'entretiens particuliers il lui faudrait avoir avant de pouvoir se coucher, et ce qu'ils révéleraient. Tous ces gens étaient-ils ligués contre lui? Il commença de soupçonner la grosse figure du vieux Poiredebeurré de cacher de noirs desseins.

CHAPITRE DIX
GRANDS-PAS

Frodon, Pippin et Sam revinrent au petit salon. Il n'y avait pas de lumière. Merry n'était pas là, et le feu avait baissé. Ce ne fut qu'après avoir joué du soufflet et jeté des fagots sur les braises ranimées qu'ils s'aperçurent que Grands-Pas était venu avec eux. II était là, calmement assis dans un fauteuil près de la porte!

- Tiens! dit Pippin. Qui êtes-vous et que désirez-vous?

- On m'appelle Grands-Pas, répondit-il, et, bien qu'il l'ait peut-être oublié, votre ami m'a promis d'avoir avec moi un tranquille entretien.

- Vous avez dit que je pourrais apprendre quelque chose qui me sera utile, il me semble, dit Frodon. Qu'avez-vous à me dire?

- Plusieurs choses, répondit Grands-Pas. Mais, naturellement, j'ai mes conditions.

- Qu'entendez-vous par-là? demanda vivement Frodon.

- N'ayez pas peur! Je veux seulement dire ceci: je vous apprendrai ce que je sais et je vous donnerai de bons conseils mais il me faudra une récompense.

- Et quelle sera t'elle, je vous prie? dit Frodon.

Il soupçonnait à présent être tombé sur un coquin, et il eut la pensée désagréable de n'avoir emporté que peu d'argent. La totalité ne satisferait pas un fripon, et il ne pouvait en distraire une seule partie.

- Pas plus que vous ne pourrez vous le permettre, répondit Grands-Pas avec un lent sourire, comme s'il devinait les pensées de Frodon. Simplement ceci: il faudra m'emmener avec vous jusqu'au moment où je voudrai vous quitter.

- Ah, vraiment! répondit Frodon, surpris, mais non très soulagé. Même si je désirais un compagnon supplémentaire, je n'y consentirais pas avant d'en savoir beaucoup plus long sur vous et sur vos affaires.

- Excellent! s'écria Grands-Pas, croisant les jambes et se carrant confortablement dans son fauteuil. Vous paraissez revenir à la raison, et c'est tant mieux. Vous avez été beaucoup trop insouciant jusqu'à présent. Très bien! Je vais vous dire ce que je sais, et je vous laisserai juge de la récompense. Peut-être, après m'avoir entendu, serez-vous heureux de l'accorder.

- Eh bien, allez-y! dit Frodon. Que savez-vous?

- Trop, trop de sombres choses, dit Grands-Pas sinistrement. Mais quant à votre affaire...

Il se leva, alla à la porte, qu'il ouvrit vivement, et regarda au-dehors. Puis il la referma doucement et se rassit.

- J'ai l'ouïe fine, reprit-il, baissant la voix et, bien que je ne puisse disparaître, j'ai chassé maintes créatures sauvages et méfiantes, et je puis généralement éviter d'être vu, si je le désire. Or donc, j'étais derrière la haie ce soir sur la route à l'ouest de Bree, quand quatre Hobbits sont sortis de la région des Hauts. Je n'ai pas besoin de rappeler tout ce qu'ils dirent au vieux Bombadil ou entre eux, mais une chose m'a intéressé. *Rappelez-vous, je vous en prie,* dit l'un d'eux, *que le nom de Sacquet ne doit pas être prononcé. S'il faut donner un nom, je suis M. Soucolline.* Cela m'a intéressé au point que je les ai suivis jusqu'ici. Je me suis glissé par-dessus la porte juste derrière eux. Peut-être

M. Sacquet a t'il une raison honnête d'abandonner son nom, mais dans ce cas, je lui conseillerais, à lui et à ses amis, de faire plus attention.

- Je ne vois pas quel intérêt mon nom peut avoir pour quiconque à Bree, dit Frodon, irrité, et il me reste encore à apprendre en quoi il vous intéresse, vous. M. Grands-Pas a peut-être une raison honnête d'espionner et d'écouter indiscrètement, mais dans ce cas, je lui conseillerais de l'expliquer.

- Bien répondu! dit Grands-Pas, riant. Mais l'explication est simple: je cherchais un Hobbit du nom de Frodon Sacquet. Je voulais le trouver rapidement. J'avais appris qu'il emportait de la Comté, eh bien! un secret qui me concernait, moi et mes amis.

«Pour ça, ne vous méprenez pas! S'écria t'il comme Frodon se levait de son siège et que Sam se dressait d'un air menaçant. Je prendrai plus grand soin du secret que vous. Et l'attention est nécessaire. (Il se pencha en avant et les regarda) Surveillez toutes les ombres! dit-il d'une voix basse. Des cavaliers noirs ont traversé Bree. Lundi, l'un d'eux a descendu le Chemin Vert, à ce qu'on dit, et un autre est apparu après cela, montant du sud par le Chemin Vert.

Il y eut un silence. Enfin, Frodon s'adressa à Pippin, et à Sam:

- J'aurais dû le deviner à la façon dont le gardien nous a accueillis, dit-il. Et l'aubergiste semble avoir entendu parler de quelque chose. Pourquoi nous a t'il pressés de rejoindre la compagnie? Et pourquoi, diantre, nous sommes-nous conduits aussi sottement? Nous aurions dû rester tranquillement ici.

- Ça aurait mieux valu, dit Grands-Pas. Je vous aurais empêchés d'aller dans la salle commune, si je l'avais pu, mais l'aubergiste n'a pas voulu me laisser entrer pour vous voir, ni se charger d'une commission.

- Croyez-vous qu'il...? commença de demander Frodon.

- Non, je ne pense aucun mal du vieux Poiredebeurré. Mais il n'aime pas trop les mystérieux vagabonds de mon espèce.

Frodon lui lança un regard perplexe.

- Eh bien, j'ai assez l'air d'un gredin, non? Dit Grands-Pas avec une moue de dédain et une curieuse lueur dans les yeux. Mais j'espère que nous arriverons à nous mieux connaître. Quand ce sera fait, j'espère que vous m'expliquerez ce qui s'est passé à la fin de votre chanson. Car cette petite facétie...

- C'était un pur accident! S'écria Frodon, l'interrompant.

- Je me le demande, dit Grands-Pas. Enfin, accident, si vous le voulez. Cet accident a rendu votre situation dangereuse.

- Guère plus qu'elle ne l'était déjà, dit Frodon. Je savais que ces Cavaliers étaient à ma poursuite, mais à présent, en tout cas, il semble qu'ils m'aient manqué et qu'ils soient partis.

- Ne comptez pas là dessus! dit vivement Grands-Pas. Ils reviendront. Et il en arrive d'autres. Il y en a d'autres. Je connais leur nombre. Je connais ces Cavaliers.

II s'arrêta, et ses yeux étaient froids et durs.

Puis il reprit

- Et il y a à Bree des gens à qui il ne faut pas faire confiance. Bill Fougeron, par exemple. II a mauvaise réputation dans le Pays de Bree, et de curieuses gens lui rendent visite. Vous avez dû le remarquer dans la compagnie: un noiraud ricaneur. Il était très proche d'un de ces étrangers du sud, et ils se sont glissés dehors ensemble juste après votre accident» Ces gens du sud n'ont pas tous des intentions pures, quant à Fougeron, il vendrait n'importe quoi à n'importe qui, ou il ferait du mal par simple plaisir.

- Qu'est ce que Fougeron vendra et qu'est ce que mon accident a à voir avec lui? Demanda Frodon, toujours décidé à ne pas comprendre les allusions de Grands-Pas.

- Des nouvelles de vous, naturellement, répondit Grands-Pas. Un récit de votre exploit serait d'un grand intérêt pour certains. Après cela, il serait à peine nécessaire de leur révéler votre nom véritable. Il ne me semble que trop probable qu'ils en entendront parler dès avant la fin de la nuit. Cela vous suffit-il? Vous pouvez faire ce que vous voulez en ce qui concerne ma récompense: me prendre pour guide ou non. Mais je puis vous dire que je connais tout le pays qui s'étend entre la Comté et les Monts Brumeux, car je l'ai parcouru en tous sens pendant bien des années. Je suis plus vieux que je n'en ai l'air. Je pourrais vous être utile. Dès demain, il vous faudra quitter la route découverte, car les cavaliers la surveilleront nuit et jour. Vous pourrez vous échapper de Bree, et il vous sera loisible de poursuivre votre chemin tant que le soleil sera là, mais vous n'irez pas loin. Ils vous tomberont dessus dans les régions désertes, à quelque sombre endroit où il n'y a aucun secours. Voulez-vous donc qu'ils vous trouvent? Ils sont terribles!

Les Hobbits le regardèrent et virent avec surprise que son visage était tiré comme par la douleur et que ses mains étaient crispées sur les bras de son fauteuil. La pièce était très calme et silencieuse, et la lumière semblait avoir pâli. Il resta un moment assis, le regard vide, comme plongé dans des souvenirs anciens ou prêtant l'oreille à des sons au loin dans la nuit.

- Voilà! S'écria t'il au bout d'un moment, se passant la main sur le front. Peut-être en sais-je davantage que vous sur ces poursuivants. Vous les redoutez, mais vous ne les craignez pas encore suffisamment. Demain, il vous faudra vous échapper, si cela est possible. Grands-Pas peut vous mener par des sentiers rarement parcourus. Le voulez-vous?

Il y eut un lourd silence. Frodon ne répondit pas, l'esprit troublé par le doute et la crainte. Sam fronça les sourcils, les yeux fixés sur son maître, et il finit par éclater:

- Avec votre permission, monsieur Frodon, je dirais *non!* Ce Grands-Pas, il prodigue les avertissements et il dit «faites attention», et à cela, je dis oui, à commencer par lui. Il vient des terres sauvages, et je n'ai jamais entendu dire du bien de gens comme ça. Il sait quelque chose, c'est clair, et plus qu'il ne me plaît, mais ce n'est pas une raison pour qu'on se laisse mener vers quelque sombre endroit éloigné de tout secours, comme il le dit.

Pippin s'agita, l'air mal à l'aise. Grands-Pas, sans répondre à Sam, tourna ses yeux perçants vers Frodon, celui ci saisit son coup d'œil et détourna le regard

- Non, dit-il. Je ne suis pas d'accord. Je crois, je crois que vous n'êtes pas vraiment tel que vous voulez le paraître. Vous m'avez parlé au début comme les gens de Bree, mais votre voix a changé. Toutefois, Sam a raison

en ceci: je ne vois pas pourquoi vous nous avertissez de prendre garde, tout en nous demandant de vous emmener de confiance. Pourquoi ce déguisement? Qui êtes-vous? Que savez-vous vraiment sur... sur mes affaires, et comment le savez-vous?

- La leçon de prudence a été bien apprise, dit Grands-Pas avec un sourire sardonique. Mais la prudence est une chose et l'irrésolution en est une autre. Vous n'arriverez jamais seuls à Fondcombe, maintenant, et me faire confiance est votre seule chance. Il faut vous décider. Je répondrai à certaines questions, si cela peut vous y aider. Mais pourquoi croiriez-vous à mon histoire, si vous ne me faites pas déjà confiance? La voici, cependant...

A ce moment, quelqu'un frappa à la porte. M. Poiredebeurré venait avec des chandelles, et derrière lui Nob portait des brocs d'eau chaude. Grands-Pas se retira dans un coin sombre.

- Je suis venu vous souhaiter une bonne nuit, dit l'aubergiste, déposant les chandelles sur la table. Nob ! Apporte l'eau dans les chambres!

II entra et referma la porte.

- Voici comment c'est, commença t’il par dire, d'un air hésitant et troublé. Si j'ai causé quelque tort, je le regrette assurément. Mais une chose en entraîne une autre, vous l'admettrez, et je suis un homme très occupé. Mais une chose d'abord et puis une autre cette semaine ont mis ma mémoire en mouvement, comme on dit, et pas trop tard, à ce que j'espère. Vous comprenez, on m'avait demandé de guetter des Hobbits de la Comté, dont un surtout du nom de Sacquet.

- Et qu'est ce que cela a à voir avec moi? demanda Frodon.

- Ah! vous le savez mieux que personne, dit l'aubergiste d'un air entendu. Je ne vous trahirai pas, mais on m'a dit que ce Sacquet voyagerait sous le nom de Soucolline, et on m'a fourni un signalement qui vous convient assez, si vous me permettez de le dire.

- Vraiment! Eh bien, donnez le donc! Dit Frodon, l'interrompant étourdiment.

- *Un gros petit bonhomme aux joues rouges*, dit solennellement M. Poiredebeurré.

Pippin gloussa, mais Sam eut l'air indigné.

- *Cela ne vous sera pas d'un grand secours, ça convient à la plupart des Hobbits, Prosper,* qu'il m'a dit, poursuivit M. Poiredebeurré, jetant un coup d'œil à Pippin. *Mais celui ci est plus grand que la moyenne et mieux que la plupart, et il a une fente dans le menton: un type déluré, à l'ail brillant.* Sauf votre respect, c'est lui qui l'a dit, pas moi.

- Lui? Et qui était-ce, lui? demanda Frodon avec intérêt.

- Ah! c'était Gandalf, si vous voyez qui je veux dire. Un magicien, qu'on dit qu'il est, mais un bon ami à moi, que ce soit vrai ou pas. Et maintenant, je ne sais ce qu'il va avoir à me dire, si je le revois: il ferait surir toute ma bière ou me transformerait en bloc de bois que ça ne m'étonnerait pas. Il est un peu vif. Mais ce qui est fait est fait.

- Eh bien, qu'avez-vous fait? dit Frodon, impatient devant la lenteur avec laquelle se démêlaient les pensées de Poiredebeurré.

- Où en étais-je? demanda l'aubergiste, s'arrêtant avec un claquement des doigts. Ah, oui! Le Vieux Gandalf. II y a trois mois, il est entré tout droit dans ma chambre, sans frapper. *Prosper,* qu'il me dit, *je pars demain matin. Voulez-vous me rendre un service? Dites seulement,* que je réponds. *Je suis pressé,* qu'il dit, *et je n'ai pas le temps moi-même, mais je voudrais faire porter un message dans la Comté. Avez-vous quelqu'un à envoyer, dont vous soyez sûr qu'il ira? Je peux trouver quelqu'un,* que je dis, *demain peut-être ou après-demain. Arrangez-vous pour que ce sort demain,* qu'il dit, et puis il m'a donné une lettre.

- L'adresse est assez claire, dit M. Poiredebeurré, tirant une lettre de sa poche et lisant l'adresse avec lenteur et fierté (il se flattait de sa réputation de lettré): MONSIEUR FRODON SACQUET, Cul-de-Sac, Hobbitebourg *dans la* COMTÉ.

- Une lettre pour moi de Gandalf! S’écria Frodon.

- Ah! Dit M. Poiredebeurré. Votre vrai nom est donc Sacquet?

- Oui, dit Frodon, et vous feriez mieux de me remettre cette lettre tout de suite et de m'expliquer pourquoi vous ne l'avez jamais envoyée. C'est ce que vous êtes venu me dire, je suppose, encore que vous ayez mis bien longtemps à y arriver.

Le pauvre M. Poiredebeurré eut un air gêné

- Vous avez raison, Maître, dit-il, et je vous en demande pardon. Et j'ai mortellement peur de ce que dira M. Gandalf, s'il en résulte quelque mal. Mais je ne l'ai pas retenue exprès. Je l'ai mise de côté en sécurité. Et puis je n'ai pu trouver personne pour aller dans la Comté le lendemain, ni le surlendemain, et aucun de mes propres gens n'était disponible, et puis une chose après l'autre me l'ont fait sortir de l'esprit. Je suis très occupé. Je ferai tout mon possible pour rétablir les choses, et si je peux faire quoi que ce soit, vous n'avez qu'à le dire.

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre I

CHAPITRE DIX
GRANDS-PAS

Indépendamment de la lettre, je n'ai pas moins promis à Gandalf: Prosper, qu'il m'a dit, *cet ami à moi, de la Comté, il peut venir par ici avant peu, lui et un autre. Il s'appellera Soucolline! Notez-le! Mais vous n'avez pas besoin de poser de questions. Et si je ne suis pas avec lui, il aura peut-être des ennuis et il pourra avoir besoin d'aide. Faites ce que vous pourrez, et je vous en serai reconnaissant,* qu'il a dit. Et vous voilà, et les ennuis ne sont pas loin, à ce qu'il semble.

- Que voulez-vous dire? demanda Frodon.

- Ces hommes noirs, dit l'aubergiste, baissant la voix. Ils sont à la recherche de *Sacquet*, et si leurs intentions sont bonnes, eh bien, moi je suis un Hobbit. C'était lundi, et tous les chiens gémissaient et les enfants hurlaient. Surnaturel, que j'ai dit. Nob, il est venu me dire qu'il y avait deux hommes noirs à la porte, qui demandaient après un Hobbit du nom de Sacquet. Les cheveux de Nob étaient tout dressés sur sa tête. J'ai dit aux types noirs de passer leur chemin et j'ai claqué la porte derrière eux, mais ils ont posé la même question tout le long du chemin jusqu'à Archet, à ce que j'ai entendu dire. Et ce Rôdeur, Grands-Pas, il a posé des questions, lui aussi. II a essayé d'entrer ici pour vous voir, avant que vous n'ayez pris une bouchée ou un souper, que oui.

- En effet! Dit soudain Grands-Pas, s'avançant dans la lumière. Et beaucoup d'ennuis auraient été évités si vous l'aviez laissé entrer, Prosper.

La surprise fit sursauter l'aubergiste

- Vous! S'écria t'il. Vous êtes tout le temps à surgir brusquement. Que voulez-vous, maintenant?

- Il est ici avec ma permission, dit Frodon. Il est venu m'offrir son assistance.

- Eh bien, vous connaissez vos propres affaires, peut être, dit M. Poiredebeurré, lançant à Grands-Pas un regard soupçonneux. Mais si j'étais dans votre situation, je ne fréquenterais pas un Rôdeur.

- Et qui fréquenteriez-vous donc? Demanda Grands-Pas. Un gros aubergiste qui ne se rappelle son propre nom que parce qu'on le lui crie toute la journée? Ils ne peuvent rester au *Poney* à perpétuité, et ils ne peuvent rentrer chez eux. Ils ont une longue route devant eux. Les accompagnerez-vous et tiendrez-vous les hommes noirs à distance?

- Moi? Quitter Bree ! Je ne ferais pas ça pour tout l'or du monde, s'écria M. Poiredebeurré, d'un air vraiment terrifié. Mais pourquoi ne pouvez-vous rester un peu ici tranquillement, monsieur Soucolline? Qu'est ce que ces bizarres menées? Que veulent ces hommes noirs et d'où viennent-ils, je voudrais bien le savoir?

- Je regrette, mais je ne puis absolument pas l'expliquer, répondit Frodon. Je suis fatigué, très préoccupé, et c'est une longue histoire. Mais si vous voulez m'aider, je dois vous avertir que vous serez en danger tant que je resterai dans votre maison. Ces Cavaliers Noirs: je ne suis pas sûr, mais je crois, je crains qu'ils viennent de...

- Ils viennent de Mordor, dit Grands-Pas, d'une voix basse. De Mordor, Prosper, si cela signifie quelque chose pour vous.

- Miséricorde! S'écria M. Poiredebeurré, pâlissant, le nom lui était évidemment connu. C'est la pire nouvelle qui soit venue à Bree de mon temps.

- Oui, dit Frodon. Êtes-vous toujours disposé à m'aider?

- Oui, dit M. Poiredebeurré. Plus que jamais. Encore que je ne sache pas ce que des gens comme moi peuvent contre... contre...

Sa voix défaillit.

- Contre l'Ombre de l'Est, dit posément Grands-Pas. Pas grand-chose, Prosper, mais chaque petit peu aide. Vous pouvez laisser M. Soucolline rester ici ce soir, sous ce nom, et vous pouvez oublier celui de Sacquet jusqu'à ce qu'il soit loin.

- Je le ferai, dit Poiredebeurré. Mais ils découvriront qu'il est ici sans mon aide, je le crains. Il est regrettable que M. Sacquet ait attiré l'attention sur lui ce soir, pour ne pas dire plus. L'histoire de la disparition de M. Bilbon était déjà connue à Bree avant ce soir. Même notre Nob a fait quelques conjectures dans sa lente caboche, et il y en a d'autres à Bree qui ont l'entendement plus rapide.

- Eh bien, il ne reste plus qu'à espérer que les Cavaliers ne reviendront pas encore, dit Frodon.

- J'espère que non, certes, dit Poiredebeurré. Mais, spectres ou pas, ils n'entreront pas si facilement que cela au Poney. Ne vous tourmentez pas jusqu'au matin. Nob ne dira pas un mot. Aucun homme noir ne passera mes portes tant que je serai sur mes jambes. Moi et mes gens, on fera le guet cette nuit, mais vous feriez bien de prendre du repos, si vous le pouvez.

- En tout cas, il faut nous réveiller à l'aube, dit Frodon. Nous devons partir aussi tôt que possible. Le petit déjeuner à six heures et demie, s'il vous plaît.

- Entendu! Je vais donner les ordres, dit l'aubergiste. Bonne nuit, monsieur Sacquet... Soucolline, veux-je dire! Bonne nuit mais, mon Dieu! Où est passé notre M. Brandebouc?

- Je ne sais pas, dit Frodon avec une soudaine inquiétude.

Ils avaient complètement oublié Merry, et il se faisait tard.

CHAPITRE DIX
GRANDS-PAS

- Je crains qu'il ne soit sorti. II avait parlé d'aller prendre un peu l'air.

- Ah ça, vous avez vraiment besoin qu'on prenne soin de vous, il n'y a pas d'erreur: on dirait que votre groupe est en vacances! dit Poiredebeurré. Il faut que j'aille vite bâcler les portes, mais je veillerai à ce qu'on ouvre à votre ami quand il reviendra. Je ferais mieux d'envoyer Nob à sa recherche. Bonne nuit à tous!

M. Poiredebeurré finit par s'en aller, non sans avoir jeté vers Grands-Pas un nouveau regard soupçonneux, accompagné d'un hochement de tête. Ses pas s'éloignèrent dans le couloir.

- Alors? Dit Grands-Pas. Quand allez-vous ouvrir cette lettre?

Frodon examina soigneusement le cachet avant de le rompre. Ce paraissait certainement être celui de Gandalf. A l'intérieur, tracé de la vigoureuse mais élégante écriture de Gandalf, se trouvait le message suivant:

«LE **PONEY FRINGANT, BREE.** *Jour de la mi-année,* 1418 *de la comté.*

Cher Frodon,

«De mauvaises nouvelles me sont parvenues ici. Je dois partir immédiatement. Vous feriez bien de sortir de la Comté avant la fin de juillet au plus tard. Je reviendrai dès que je le pourrai, et je vous suivrai si je vois que vous êtes parti. Laissez-moi un message ici, si vous passez par Bree. Vous pouvez avoir confiance dans le patron (Poiredebeurré) Il se peut que vous rencontriez sur la route un ami à moi: un Homme, maigre, brun, grand, que certains appellent Grands-Pas. Il connaît notre affaire, et il vous aidera. Dirigez-vous vers Fondcombe. Là, j'espère que nous pourrons nous rencontrer. Si je ne viens pas, Elrond vous conseillera.

A vous, en hâte, GANDALF:

«P-S - Ne vous en servez PAS de nouveau, sous aucun prétexte! Ne voyagez pas de nuit!

«P.P.S - Assurez-vous bien que c'est le véritable Grands-Pas. II y a bien des hommes étranges sur les routes. Son nom véritable est Aragorn.

Tout ce qui est or ne brille pas, Tous ceux qui errent ne sont pas perdus, Le vieux qui est fort ne dépérit point. Les racines profondes ne sont pas atteintes par le gel. Des cendres, un feu s'éveillera. Des ombres, une lumière jaillira, Renouvelée sera l'épée qui fut brisée, Le sans couronne sera de nouveau roi.

«P.P. S. S. J'espère que Poiredebeurré enverra ceci promptement.

C'est un digne homme, mais sa mémoire ressemble à un débarras: ce dont on a besoin est toujours enfoui. S'il oublie, je le ferai rôtir.

Frodon lut la lettre pour lui seul, puis il la passa à Pippin et à Sam: Le vieux Poiredebeurré a vraiment fait un gâchis! Dit-il. Il mérite d'être rôti. Si j'avais eu ceci tout de suite, nous pourrions tous être en sécurité à Fondcombe à l'heure qu'il est. Mais que peut-il être arrivé à Gandalf? On dirait d'après sa lettre qu'il allait affronter un grand danger.

- Voilà de nombreuses années qu'il le fait, dit Grands-Pas.

Frodon se retourna et le regarda d'un air pensif, s'interrogeant sur le second post-scriptum de Gandalf:

- Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout de suite que vous étiez l'ami de Gandalf? demanda t'il. Cela aurait épargné du temps.

- Croyez-vous? Un seul d'entre vous m'aurait-il cru jusqu'à maintenant? Dit Grands-Pas. Je ne savais rien de cette lettre. A ma connaissance, il me fallait vous persuader de me faire confiance sans aucune preuve, si je devais vous aider. En tout cas, je n'avais pas l'intention de vous dire immédiatement tout sur moi. Il me fallait d'abord vous étudier et m'assurer à votre sujet. L'ennemi m'a déjà tendu des pièges par le passé. J'étais prêt à vous dire tout ce que vous me demanderiez, aussitôt que j'aurais pris mon parti. Mais, je dois l'avouer, ajouta t'il avec un rire bizarre, j'espérais que vous vous prendriez d'amitié pour moi, pour mon propre compte. Un homme pourchassé est parfois las de la méfiance et soupire après l'amitié. Mais, pour cela, je crois que mon apparence est contre moi.

- Elle l'est... à première vue, en tout cas, dit Pippin en riant, soudain soulagé par la lecture de la lettre de Gandalf. Mais est beau qui bien fait, comme on dit dans la Comté, et sans doute aurons-nous tous pareille apparence quand nous aurons couché jour après jour dans les haies et les fossés.

- Il vous faudrait plus que quelques jours, semaines ou années d'errance dans les pays sauvages pour vous faire ressembler à GrandsPas, répondit-il. Et vous seriez mort avant, à moins que vous ne soyez fait d'une matière plus dure que vous ne le paraissez.

Pippin ferma le bec, mais Sam n'était pas démonté, et il continuait à observer Grands-Pas-d'un œil dubitatif:

- Qu'est ce qui nous prouve que vous êtes le Grands-Pas dont parle Gandalf? demanda t'il. Vous n'avez jamais parlé de lui jusqu'à l'apparition de cette lettre. Vous pouvez fort bien être un espion qui joue la comédie,

essayant de nous faire aller avec vous, pour autant que j'en puisse voir. Vous pourriez fort bien avoir fait son affaire au véritable Grands-Pas et avoir pris ses vêtements. Qu'avez-vous à répondre à cela?

- Que vous êtes un vaillant garçon, répliqua Grands-Pas, mais je crains que la seule réponse que j'aie à vous faire, Sam Gamegie, c'est ceci: Si l'avais tué le véritable Grands-Pas, je pourrais aussi bien vous tuer, vous. Et je l'aurais déjà fait sans tant d'ambages. Si je cherchais l'Anneau, je pourrais l'avoir... dès MAINTENANT!

Il se leva et parut soudain grandir. Dans ses yeux brillait une lumière, pénétrante et imposante. Rejetant son manteau, il porta la main à la garde d'une épée qui pendait, dissimulée, à son côté. Ils n'osèrent faire un mouvement. Sam resta immobile, bouche bée, à le regarder avec des yeux écarquillés.

- Mais je suis par chance le véritable Grands-Pas, dit-il, abaissant les yeux sur eux, le visage adouci par un soudain sourire. Je suis Aragorn, fils d'Arathorn, et si, par la vie ou par la mort, je puis vous sauver, je le ferai.

II y eut un long silence. Enfin, Frodon prit la parole avec hésitation: Je pensais que vous étiez un ami, dès avant l'arrivée de la lettre, dit-il, ou tout au moins voulais-je le croire. Vous m'avez effrayé plusieurs fois ce soir, mais jamais à la façon dont le feraient les serviteurs de l'Ennemi, à ce que j'imagine, en tout cas. Je pense qu'un espion à lui... eh bien, paraîtrait plus beau et serait en même temps plus repoussant, si vous comprenez ce que je veux dire.

- Je vois, dit Grands-Pas, riant. J'ai l'air repoussant et je me sens beau. Est ce cela? *Tout ce qui est or ne brille pas, tous ceux qui errent ne sont pas perdus.*

- Ces vers s'appliquaient donc à vous? demanda Frodon. Je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. Mais comment saviez-vous qu'ils se trouvaient dans la lettre de Gandalf, si vous ne l'aviez jamais vue ?

- Je ne le savais pas, répondit-il. Mais je suis Aragorn, et ces vers vont avec ce nom.

II tira son épée, et ils virent que la lame était, en fait, brisée à un pied de la garde

- Ça ne servirait pas à grand-chose, hein, Sam? dit Grands-Pas. Mais le moment ne tardera pas où elle sera à nouveau forgée.

Sam resta muet.

- Eh bien, reprit Grands-Pas, avec la permission de Sam, nous dirons que l'affaire est réglée. Grands-Pas sera votre guide. Nous aurons demain une rude route. Même s'il nous est permis de quitter librement Bree, nous ne pouvons plus guère espérer partir inaperçus. Mais j'essaierai de me faire perdre aussitôt que possible. Je connais un ou deux chemins pour sortir du Pays de Bree en dehors de la grand route. Si nous parvenons à semer nos poursuivants, je me dirigerai vers le Mont Venteux.

- Le Mont Venteux? dit Sam. Qu'est ce que c'est que ça?

- C'est une colline, juste au nord de la route à peu près à mi-chemin de Fondcombe. Elle domine tous les alentours, et nous y aurons une chance d'observer les environs. Gandalf ira là, s'il nous suit. Après le Mont Venteux, notre voyage deviendra plus ardu, et il nous faudra choisir entre différents dangers.

- Quand avez-vous vu Gandalf pour la dernière fois? Demanda Frodon. Savez-vous où il est, ou ce qu'il fait?

Grands-Pas prit un air grave

- Je ne le sais pas, dit-il. Je suis venu vers l'ouest avec lui au printemps. J'ai souvent guetté aux frontières de la Comté ces dernières années, quand il était occupé ailleurs. II la laissait rarement sans garde. Nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois le le 11 mai: au Gué du Sarn en aval du Brandevin. Il me dit que son affaire avec vous s'était bien passée et que vous partiriez pour Fondcombe dans la dernière semaine de septembre. Sachant qu'il était à votre côté, je suis parti pour un voyage personnel. Et cela s'est révélé néfaste, car il est manifeste qu'il a reçu certaines nouvelles, et je n'étais pas là pour l'aider.

«Je suis inquiet pour la première fois depuis que je le connais. Même s'il ne pouvait pas venir en personne, nous devrions avoir reçu des messages. A mon retour, il y a bien des jours, j'ai appris la mauvaise nouvelle. Le bruit s'était partout répandu que Gandalf avait disparu et qu'on avait vu des cavaliers. Ce sont les Elfes de Gildor qui me l'ont appris, et, par la suite, ils m'ont dit que vous aviez quitté votre demeure, mais il n'y avait aucune nouvelle de votre départ du Pays de Bouc. J'ai observé la Route de l'Est avec impatience.

- Pensez-vous que les Cavaliers Noirs aient quelque chose à voir dans l'affaire je veux dire dans l'absence de Gandalf? Demanda Frodon.

- Je ne connais rien d'autre qui aurait pu le retenir, hormis l'Ennemi lui-même, dit Grands-Pas. Mais ne perdez pas espoir! Gandalf est plus grand que vous autres gens de la Comté ne le savez par principe, vous ne pouvez voir que ses farces et ses jeux. Mais notre présente affaire sera sa plus grande tâche.

Pippin bâilla

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre I

CHAPITRE DIX
GRANDS-PAS

- Excusez-moi, dit-il, mais je suis mortellement las. En dépit de tout le danger et tous les soucis, il me faut aller au lit, ou dormir où je suis assis. Où est cet idiot de Merry? Ce serait le bouquet, s'il nous fallait sortir dans le noir pour le chercher.

A ce moment, ils entendirent claquer une porte, puis des pieds galopèrent dans le couloir. Merry entra précipitamment dans la pièce, suivi de Nob. II ferma vivement la porte, contre laquelle il s'appuya. Il était hors d'haleine. Ils l'observèrent un moment, effrayés, avant qu'il ne dît en haletant

- Je les ai vus, Frodon! Je les ai vus! Des Cavaliers Noirs!

- Des Cavaliers Noirs! S'écria Frodon. Où?

- Ici. Dans le village. J'étais resté une heure à l'intérieur. Et puis, comme vous ne reveniez pas, je suis sorti faire un tour. J'étais revenu et je me tenais juste en dehors de la lumière de la lanterne à contempler les étoiles. Soudain je frissonnai et je sentis que quelque chose d'horrible s'avançait en rampant: Il y avait une sorte d'ombre plus foncée parmi celles de l'autre côté de la route, juste au-delà de la lumière de la lanterne. Elle glissa aussitôt sans le moindre bruit dans l'obscurité. Il n'y avait pas de cheval.

- De quel côté est-elle partie? Demanda Grands-Pas, brusquement.

Merry sursauta, remarquant pour la première fois l'étranger.

- Continue! Dit Frodon. C'est un ami de Gandalf. Je t'expliquerai plus tard.

- Elle a semblé partir le long de la Route, vers l'est, reprit Merry. J'ai essayé de la suivre. Elle s'est évanouie presque aussitôt, mais j'ai tourné le coin et j'ai été jusqu'à la dernière maison sur la route.

Grands-Pas regarda Merry avec étonnement

- Vous avez le cœur solide, dit-il, mais c'était une étourderie.

- Je ne sais pas, dit Merry. Ce n'était ni brave ni stupide, je crois. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Il me semblait être entraîné en avant. En tout cas, j'y ai été, et j'ai soudain entendu des voix près de la haie. L'une marmonnait et l'autre chuchotait ou sifflait. Je n'ai pas pu entendre un mot de ce qu'elles disaient. Je ne me suis pas glissé plus près parce que je tremblais de tous mes membres. Puis, terrifié, je me suis détourné, et j'allais juste revenir en vitesse, quand quelque chose s'est avancé derrière moi et je... je suis tombé.

- Je l'ai trouvé, monsieur, dit Nob, intervenant. M. Poiredebeurré m'avait envoyé dehors avec une lanterne. Je suis allé jusqu'à la Porte de l'Ouest, puis jusqu'à la Porte du Sud. Tout près de la ferme de Bill Fougeron, j'ai cru voir quelque chose sur la route. Je ne pourrais pas le jurer, mais il m'a semblé que deux hommes étaient penchés sur quelque chose, qu'ils le soulevaient. J'ai crié, mais quand je suis arrivé sur place, il n'y en avait plus trace, il n'y avait que M. Brandebouc étendu sur le côté de la route. II semblait dormir. «J'ai cru être tombé dans une eau profonde», qu'il m'a dit, quand je l'ai secoué. Très bizarre qu'il était, et aussitôt que je l'ai eu réveillé, il a bondi et il s'est carapaté jusqu'ici comme un lièvre.

- Je crains que ce ne soit la vérité, dit Merry. Bien que j'ignore ce que j'ai pu dire. J'ai eu un vilain cauchemar, que je ne puis me rappeler. J'ai perdu tout contrôle de moi-même. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé.

- Moi je le sais, dit Grands-Pas. Le Souffle Noir. Les Cavaliers ont dû laisser leurs chevaux dehors et avoir repassé en secret par la Porte Sud. Ils doivent tout connaître à présent, car ils sont allés chez Bill Fougerons et sans doute ce type du Sud était-il un espion, lui aussi. Quelque chose peut arriver dès cette nuit, avant notre départ de Bree.

- Que va t'il arriver? Dit Merry. Vont-ils attaquer l'auberge?

- Non, je ne le pense pas, dit Grands-Pas. Ils ne sont pas encore tous là. Et, de toute façon, ce n'est pas leur manière. C'est dans les ténèbres et la solitude qu'ils sont le plus forts, ils n'attaqueront pas ouvertement une maison où il y a des lumières et un grand nombre de gens pas tant qu'ils ne sont pas réduits à quia, pas tant que nous avons encore devant nous toutes les longues lieues qui nous séparent d'Eriador. Mais leur pouvoir réside dans la terreur, et déjà certains à Bree sont sous leur emprise. Ils induiront ces malheureux à quelque action malfaisante: Fougeron, et certains des étrangers, et peut-être aussi le gardien de la porte. Ils ont eu une discussion avec Harry à la Porte de l'Ouest, lundi. Je les observais. Il était tout pâle et tremblant quand ils l'ont quitté.

- II semble que nous soyons entourés d'ennemis de toutes parts, dit Frodon. Que devons-nous faire?

- Rester ici et ne pas aller dans vos chambres! Ils ont sans nul doute découvert quelles elles sont. Les chambres de Hobbits ont des fenêtres qui donnent sur le nord et qui sont proches du sol. Nous resterons tous ensemble, et nous barricaderons cette fenêtre et la porte. Mais, tout d'abord, Nob et moi, nous allons chercher vos bagages.

Pendant l'absence de Grands-Pas, Frodon donna à Merry un rapide compte rendu de tout ce qui s'était passé depuis le souper. Merry était encore plongé dans la lecture et la méditation de la lettre de Gandalf, quand Grands-Pas et Nob revinrent.

- Alors, maîtres, dit Nob, j'ai défait les couvertures et mis un traversin au milieu de chaque lit. Et j'ai fait une belle imitation de votre tête avec une carpette de laine brune, monsieur Sac... Soucolline, monsieur, ajouta t'il avec un large sourire.

Pippin rit

- Très ressemblant! Fit-il. Mais que se passera t'il quand ils auront découvert la supercherie?

- On verra, dit Grands-Pas. Espérons que nous tiendrons le fort jusqu'au matin.

- Bonne nuit à vous, dit Nob, et il partit prendre part à la surveillance des portes.

Ils entassèrent leurs sacs et leur équipement sur le sol du salon. Ils poussèrent un fauteuil bas contre la porte et fermèrent la fenêtre. Jetant un coup d'œil à l'extérieur, Frodon vit que la nuit était encore claire. La Faucille (Nom que les *Hobbits* donnent au Chariot ou à la Grande Ourse.) Brillait au-dessus des épaulements de la Colline de Bree. Il ferma alors et bâcla les solides volets intérieurs et tira les rideaux. Grands-Pas refit le feu et souffla toutes les chandelles.

Les Hobbits s'étendirent sur leurs couvertures, les pieds vers l'âtre, mais Grands-Pas s'installa dans le fauteuil poussé contre la porte. Ils parlèrent un moment, car Merry avait encore plusieurs questions à poser.

- Sauté par-dessus la Lune! Gloussa Merry, s'enroulant dans sa couverture. Bien ridicule de ta part, Frodon! Mais j'aurais bien voulu être là pour voir. Les dignes gens de Bree discuteront encore là-dessus dans un siècle.

- Je l'espère, dit Grands-Pas.

Tous demeurèrent alors silencieux, et, l'un après l'autre, les Hobbits sombrèrent dans le sommeil.

CHAPITRE ONZE
UN POIGNARD DANS LE NOIR

Comme ils se préparaient au sommeil dans l'auberge de Bree, les ténèbres s'étendaient sur le Pays de Bouc, une brume vaguait dans les combes et le long des bords de la rivière. La maison du Creux-deCrique se dressait, silencieuse. Gros Bolger ouvrit la porte avec précaution et regarda dehors. Un sentiment de peur avait crû en lui toute cette journée, et il était incapable de se reposer ou d'aller se coucher: Il y avait une menace latente dans l'air immobile de la nuit. Tandis qu'il fixait le regard sur l'obscurité, une ombre noire bougea sous les arbres, la porte parut s'ouvrir de son propre mouvement et se refermer sans bruit. La terreur le saisit. Il recula et resta un moment tremblant dans le vestibule. Puis il referma la porte et la verrouilla.

La nuit s'approfondit. Vint alors le son des chevaux furtivement menés dans le chemin. Ils s'arrêtèrent devant la porte du jardin, et trois formes noires entrèrent, comme des ombres de la nuit rampant à travers le terrain. L'une alla à la porte, deux autres aux coins de la maison, de part et d'autre, et elles se tinrent là, immobiles comme des ombres de pierres, tandis que la nuit poursuivait lentement son cours. La maison et les arbres silencieux semblaient attendre, haletants.

II y eu un léger mouvement dans les feuilles, et un coq chanta très loin. L'heure froide précédant l'aube passait. La forme qui était près de la porte bougea. Dans l'obscurité sans lune ni étoiles, une lame lui sit, comme si l'on eût dégainé une lumière froide. Il y eut un coup, sourd mais puissant, et la porte frémit.

- Ouvrez, au nom du Mordor! dit une voix ténue et menaçante.

A un second coup, la porte céda et tomba en amère, bois éclaté et serrure brisée. Les formes noires passèrent vivement à l'intérieur.

A ce moment, parmi les arbres proches, un cor sonna. Il déchira la nuit comme un feu au sommet d'une colline.

DEBOUT! DANGER! AU FEU! L'ENNEMI! DEBOUT!

Gros Bolger n'était pas resté inactif. Dès qu'il eut vu les formes noires ramper du jardin, il avait su qu'il devait se sauver au plus vite ou mourir. Et pour courir, il courut, il s'enfuit par la porte de derrière, par le jardin et par les champs. En atteignant la maison la plus proche, à plus d'un mille, il s'effondra sur le pas de la porte. «Non, non, non! criait-il. Non, pas moi! Je ne l'ai pas! » Il fallut un certain temps pour que quiconque pût démêler le sens de ses paroles. On finit cependant par se former l'idée que des ennemis étaient dans le Pays de Bouc, qu'il y avait quelque étrange invasion venue de la Vieille Forêt. Et alors on ne perdit pas de temps.

DANGER! AU FEU! L'ENNEMI!

Les Brandebouc sonnaient l'appel du cor du Pays de Bouc, qui n'avait plus retenti depuis un siècle, depuis la venue des loups blancs dans l'Hiver Terrible, quand le Brandevin était complètement gelé.

DEBOUT! DEBOUT!

Au loin, on entendit répondre d'autres cors. L'alerte se répandait.

Les formes noires s'enfuirent de la maison. L'une d'elles, dans sa course, laissa tomber sur le seuil un manteau de Hobbit. Le bruit de sabots retentit dans le chemin et, poussant jusqu'au galop, s'éloigna en martelant les ténèbres. Tout alentour de Creux-de-Crique résonnait le son de cors, de cris et de pieds en mouvement. Mais les Cavaliers Noirs galopaient en coup de vent vers la Porte du Nord. Que les petites personnes sonnent de leurs cors! Sauron s'occuperait d'elles plus tard. Pour le moment, ils avaient autre chose à faire: ils savaient à présent que la maison était vide et que l'Anneau était parti. Ils chargèrent les gardes de la porte et disparurent de la Comté.

Dans la première partie de la nuit, Frodon s'éveilla tout à coup d'un profond sommeil, comme dérangé par quelque bruit ou quelque présence. Il vit que Grands-Pas était assis, vigilant, dans son fauteuil, ses yeux luisaient au reflet du feu qui, entretenu, flambait brillamment, mais il ne fit ni signe ni mouvement.

Frodon ne tarda pas à se rendormir, mais ses rêves furent de nouveau troublés par le son du vent et du galop de sabots. Le vent semblait envelopper la maison et la secouer, et, dans le lointain, il entendait sonner furieusement un cor. Il ouvrit les yeux, et il entendit un coq chanter à pleine gorge dans la cour de l'auberge. Grands-Pas avait tiré les rideaux et repoussé avec bruit les contrevents. Les premières lueurs grises de l'aube pénétraient dans la pièce, et un air froid venait de la fenêtre ouverte.

Aussitôt après les avoir tous réveillés, Grands-Pas les mena à leurs chambres. En les voyant, ils furent heureux d'avoir suivi son conseil: les fenêtres, forcées, battaient, et les rideaux flottaient au vent, les lits étaient défaits, les traversins tailladés, jetés à terre, la carpette brune était déchirée en morceaux.

CHAPITRE ONZE

UN POIGNARD DANS LE NOIR

Grands-Pas alla immédiatement chercher l'aubergiste. Le pauvre M. Poiredebeurré avait un air ensommeillé et effrayé. Il n'avait guère fermé l'œil de la nuit (à ce qu'il disait), mais il n'avait pas entendu le moindre bruit.

-Jamais pareille chose n'est arrivée de mon temps! S’écria t’il, les mains levées d'horreur. Des hôtes empêchés de dormir dans leur lit, de bons traversins perdus, et tout! Où va t'on?

- A de sombres temps, dit Grands-Pas. Mais pour le moment vous pourrez demeurer en paix, une fois débarrassé de nous. Nous allons partir immédiatement. Peu importe le petit déjeuner, il faudra se contenter d'une boisson et d'une bouchée debout. Nous serons prêts dans quelques minutes.

M. Poiredebeurré s'en fut à la hâte faire apprêter leurs poneys et leur chercher «une bouchée» . Mais il revint bientôt, atterré. Les poneys avaient disparu! Toutes les portes des écuries avaient été ouvertes dans la nuit, et les bêtes étaient parties: non seulement les poneys de Merry, mais aussi tous les chevaux et bêtes qui se trouvaient là.

La nouvelle écrasa Frodon. Comment espérer atteindre Fondcombe à pied, poursuivis par des ennemis montés? Ils auraient aussi bien pu se lancer à la conquête de la Lune. Grands-Pas resta un moment silencieux, regardant les Hobbits comme pour évaluer leur force et leur courage.

- Des poneys ne nous aideraient pas à échapper à des cavaliers, dit-il finalement d'un air pensif, comme s'il devinait ce que Frodon avait en tête. Nous ne devrions pas aller beaucoup plus lentement à pied, je veux dire par les routes que j'entends prendre. J'avais l’intention de marcher de toute façon. Ce sont les provisions et l’équipement qui me préoccupent. Nous ne pouvons compter sur rien à manger d'ici à Fondcombe, hormis ce que nous emporterons avec nous, et il faudrait prendre pas mal de réserves, car nous pourrons être retardés ou forcés de faire des détours, en nous écartant beaucoup du chemin direct. Combien êtes-vous disposés à porter à dos?

- Autant qu'il le faudra, dit Pippin, le cœur serré, mais s'efforçant de montrer qu'il était plus solide qu'il ne le paraissait (ou qu'il ne se sentait).

- Je peux emporter assez pour deux, dit Sam d'un air de défi.

- N'y a t’il rien à faire, monsieur Poiredebeurré? demanda Frodon. Ne peut-on obtenir deux ou trois poneys dans le village, ou même un seul pour le bagage? Je ne pense pas qu'on puisse les louer, mais peut-être serait-il possible de les acheter, ajouta t’il d'un ton indécis, se demandant s'il pourrait se le permettre.

- J'en doute, dit le propriétaire, tristement. Les deux ou trois poneys de selle qui se trouvaient à Bree étaient logés dans ma cour, et ils sont partis. Quant aux autres animaux, chevaux, poneys de bât ou tout ce qu'on voudra, il y en a très peu à Bree, et ils ne seront pas à vendre. Mais je vais faire ce que je pourrai. Je vais tirer Bob de son dit et l'envoyer voir aussi tôt que possible.

- Oui, dit Grands-Pas à contrecœur, vous feriez bien de faire cela. Je crains qu'il ne nous faille tenter d'avoir au moins un poney. Mais adieu tout espoir de partir de bonne heure et de nous esquiver tranquillement! On aurait aussi bien pu sonner du cor pour annoncer notre départ. Cela faisait partie de leur plan, sans aucun doute.

- Il y a une miette de consolation, dit Merry, et plus qu'une miette, j'espère: on va pouvoir prendre le petit déjeuner en attendant et le prendre assis. Mettons donc le grappin sur Nob !

Il y eut finalement plus de trois heures de délai. Bob revint en déclarant qu'on ne pouvait obtenir à quelque condition que ce fût dans tout le voisinage ni cheval ni poney: hormis un seul: Bill Fougeron en avait un qu'il serait peut-être disposé à vendre

- Une pauvre vieille créature famélique, dit Bob, mais il ne veut pas s'en séparer à moins du triple de ce qu'elle vaut, considérant votre situation, pour autant que je connaisse Bill Fougeron.

- Bill Fougeron? Dit Frodon. N'y a t’il pas là quelque entourloupette? L'animal ne reviendrait-il pas à lui avec toutes nos affaires, ou n'aiderait-il pas à nous dépister, ou quelque chose?

- Je me le demande, dit Grands-Pas. Mais j'ai peine à imaginer un animal retournant vers lui, une fois parti. Je suppose que c'est là une pensée après coup de l'aimable Maître Fougerons une simple façon d'accroître ses bénéfices dans cette affaire. Le principal danger est que la bête est sans doute aux portes de la mort. Mais il semble qu'il n'y ait pas le choix. Qu'en demande-t-il?

Le prix de Bill Fougeron était de douze sous d'argent, et cela représentait au moins le triple de la valeur du poney dans cette région. Celui ci se révéla être un animal osseux, sous-alimenté et abattu, mais il ne semblait pas devoir mourir tout de suite. M. Poiredebeurré le paya de ses propres deniers, et il offrit encore à Merry dix-huit sous en compensation partielle des animaux perdus. C'était un homme honnête et d'une belle aisance selon les estimations de Bree, mais trente sous d'argent lui étaient un dur coup, et le fait d'être carotté par Bill Fougeron le rendait encore plus insupportable.

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre I

CHAPITRE ONZE

UN POIGNARD DANS LE NOIR

En fait, il s'en tira bien en fin de compte. Il s'avéra par la suite qu'un seul cheval avait été vraiment volé. Les autres avaient été chassés ou s'étaient échappés, pris de peur, et on les retrouva errant dans différents coins du Pays de Bree. Les poneys de Merry s'étaient entièrement échappés, et en définitive (car ils étaient fort sensés) ils prirent le chemin des Hauts à la recherche de Gros-Balourd. De sorte qu'ils tombèrent pour quelque temps aux soins de Tom Bombadil et qu'ils s'en trouvèrent bien. Mais quand Tom eut vent des nouvelles de Bree, il les envoya à M. Poiredebeurré, qui eut ainsi cinq excellentes bêtes à fort bon prix. Elles eurent plus de travail à fournir à Bree, mais Bob les traita bien, de sorte qu'à tout prendre, elles eurent de la chance: elles évitèrent un sombre et dangereux voyage. Mais elles ne parvinrent jamais à Fondcombe.

Entre-temps, toutefois, pour autant qu'en sût M. Poiredebeurré, son argent était parti pour de bon ou de mauvais. Et il eut d'autres ennuis, car il y eut une grande agitation aussitôt que le reste des hôtes furent debout et qu'ils apprirent le coup de main sur l'auberge. Les voyageurs du Sud avaient perdu plusieurs chevaux, et ils s'en prirent à grands cris à l'aubergiste, jusqu'au moment où l'on sut que l'un d'entre eux avait aussi disparu dans la nuit: Nul autre que le compagnon bigleux de Bill Fougeron. Le soupçon tomba aussitôt sur lui.

- Si vous frayez avec un voleur de chevaux et que vous l'ameniez chez moi, dit Poiredebeurré avec colère, vous devriez payer tous les dommages vous-mêmes, sans venir crier après moi. Allez donc demander à Fougeron où est votre bel ami!

Mais il apparut qu'il n'était l'ami de personne, et personne ne put se rappeler à quel moment il s'était joint à leur compagnie.

Après leur petit déjeuner, les Hobbits durent refaire leurs paquets et rassembler d'autres approvisionnements pour le voyage plus long

auquel ils s'attendaient à présent. Il était bien près de dix heures, quand ils partirent enfin. A ce moment là, tout Bree bourdonnait d'excitation. Le tour de la disparition de Frodon, la venue des cavaliers noirs, le vol dans les écuries et, non moins, la nouvelle que Grands-Pas le Rôdeur s'était joint aux mystérieux Hobbits, il y avait là de quoi alimenter bien des années peu mouvementées. La plupart des habitants de Bree et de Staddel et même bon nombre de ceux de Combe et d'Archet s'étaient massés sur la route pour assister au départ des voyageurs. Les autres hôtes de l'auberge étaient sur le pas des portes ou penchés aux fenêtres.

Grands-Pas avait changé d'idée, et il décida de quitter Bree par la grand-route. Toute tentative de passer immédiatement par la campagne ne ferait qu'empirer les choses: la moitié des habitants les suivrait pour voir ce qu'ils avaient en tête et les empêcher de passer par les propriétés privées.

Ils dirent adieu à Nob et à Bob et prirent congé de M. Poiredebeurré avec force remerciements

- J'espère que nous nous rencontrerons de nouveau un jour, quand les choses seront redevenues joyeuses, dit Frodon. Rien ne me ferait plus plaisir que de séjourner un moment chez vous en paix.

Ils partirent à pied, inquiets et déprimés, sous les yeux de la foule.

Tous les visages n'étaient pas amicaux, non plus que les paroles lancées. Mais la plupart des habitants du Pays de Bree semblaient craindre Grands-Pas, et ceux qu'il regardait fermaient la bouche et s'éloignaient. Il marchait en tête avec Frodon, puis venaient Merry et Pippin, et enfin Sam, qui menait le poney, chargé de tout le bagage qu'ils avaient eu le cœur de lui donner, mais l'animal paraissait déjà moins abattu, comme s'il appréciait le changement de son sort. Sam mâchait une pomme d'un air pensif. Il en avait une poche pleine cadeau d'adieu de Nob et de Bob. «Des pommes pour la marche, et une pipe pour le repos, dit-il. Mais j'ai idée que les deux me manqueront avant peu.

Les Hobbits ne prêtèrent aucune attention aux têtes curieuses qui regardaient par l'entrebâillement des portes ou surgissaient au-dessus des murs ou des clôtures, à leur passage. Mais comme ils approchaient de la porte la plus éloignée, Frodon vit une maison sombre et mal tenue derrière une haie épaisse: La dernière du village. A l'une des fenêtres, il aperçut un visage olivâtre avec des yeux sournois, en oblique, mais celui ci disparut aussitôt.

«Voilà donc où se cache ce type du Sud! Se dit-il. Il ressemble assez à un gobelin»

Par-dessus la haie, un autre homme les observait hardiment. Il avait d'épais sourcils noirs et des yeux sombres et méprisants, sa grande bouche se crispait avec dédain. Il fumait une courte pipe noire. A leur approche, il la retira de sa bouche et cracha.

-Salut, Longues-Quilles! Dit-il. Un départ matinal? Trouvé des amis enfin?

Grands-Pas fit un signe de la tête, mais ne répondit pas.

-Bonjour, mes petits amis! Dit l'homme aux autres. Je suppose que vous savez avec qui vous êtes liés? C'est Grands-Pas sans scrupules, ça! Encore que j'aie entendu d'autres noms moins polis. Faites attention cette nuit! Et toi, Sammy, ne va pas maltraiter mon pauvre vieux poney! Pouh!

Il cracha de nouveau.

Sam se détourna vivement

UN POIGNARD DANS LE NOIR

- Et toi, Fougeron, dit-il, tire ta vilaine figure hors de vue, si tu ne veux pas te la faire abîmer.

D'un mouvement brusque, rapide comme l'éclair, une pomme jaillit de sa main et alla heurter Bill en plein sur le nez. Il esquiva trop tard, et des jurons s'élevèrent derrière la haie.

- Une bonne pomme gâchée, dit Sam d'un ton de regret.

Et il poursuivit son chemin à grands pas.

Enfin, ils laissèrent le village derrière eux. L'escorte d'enfants et de badauds qui les avait suivis, lassée, les lâcha à la Porte Sud. Cette porte passée, ils se tinrent pendant quelques milles sur la Route. Elle s'infléchit vers la gauche, se recourbant dans sa course vers l'Est pour contourner le pied de la Colline de Bree, puis commença de descendre rapidement dans une région boisée. Sur leur gauche, ils pouvaient voir quelques-uns des trous de Hobbits et des maisons de Staddel sur les pentes sud-est, plus douces, de la colline, en bas, dans un creux profond, loin au nord de la Route, s'élevaient des rubans de fumée qui indiquaient l'emplacement de Combe, Archet était caché dans les arbres au-delà.

Après que la route eut descendu pendant quelque temps, laissant la Colline de Bree dressée haute et brune en arrière, ils arrivèrent à une étroite piste qui partait en direction du nord.

-C'est ici que nous quittons le terrain découvert pour prendre par les bois, dit Grands-Pas.

-J'espère que ce n'est pas un «raccourci», dit Pippin. Notre dernier raccourci par les bois a failli se terminer en désastre.

- Ah, mais vous ne m'aviez pas avec vous alors, dit Grands-Pas, riant. Mes raccourcis, courts ou longs, ne tournent jamais mal.

Il observa la Route de part et d'autre. Personne en vue. Il les entraîna rapidement vers la vallée boisée.

Son plan, pour autant qu'ils pussent le comprendre sans connaître le pays, était d'aller tout d'abord vers Archet, mais de prendre à droite et de passer le bourg à l'est, puis de mettre le cap aussi droit que possible par les terres sauvages vers le Mont Venteux. De cette façon, si tout allait bien, ils éviteraient une grande boucle de la Route, qui plus loin tournait vers le sud pour éviter les marais de l'Eau-aux-Cousins. Mais, naturellement, eux-mêmes devraient passer par les marais, et la description de Grands-Pas n'avait rien d'encourageant.

Entre-temps, toutefois, la marche n'était pas désagréable. En fait, sans les événements perturbateurs de la nuit précédente, ils auraient joui de cette partie du voyage plus que d'aucune autre jusqu'à ce moment. Le soleil brillait, clair mais pas trop chaud. Les bois de la vallée étaient encore feuillus et pleins de couleur, et ils avaient un aspect paisible et salubre. Grands-Pas guidait les Hobbits en toute confiance parmi les nombreux chemins de traverse, bien que, laissés à eux-mêmes, ils n'eussent pas tardé à être complètement déroutés. Il suivait un itinéraire détourné, comportant maints changements de direction ou crochets pour déjouer toute poursuite.

- Bill Fougeron aura observé à quel endroit nous avons quitté la Route, cela ne fait aucun doute, dit-il, encore que sans vouloir nous suivre lui-même, à ce que je pense. II connaît assez bien le pays par ici, mais il n'ignore pas qu'il ne saurait rivaliser avec moi dans un bois. C'est ce qu'il peut dire aux autres dont j'ai peur. Je ne pense pas qu'ils soient bien loin. Tant mieux s'ils s'imaginent que nous allons à Archet.

Que ce fût à cause de l'habileté de Grands-Pas ou pour toute autre raison, ils ne virent aucun signe ni n'entendirent aucun son de toute autre créature vivante, ce jour là: Ni à deux pattes, hormis les oiseaux, ni à quatres pattes, à part un renard et quelques écureuils. Le lendemain, ils commencèrent à prendre fermement la direction de l'est, et tout resta encore tranquille et paisible. Le troisième jour après leur départ de Bree, ils sortirent du Bois de Chet. Le terrain descendait régulièrement depuis qu'ils avaient quitté la Route, et ils pénétrèrent alors sur une grande étendue plate, beaucoup plus difficile à parcourir. Ils étaient bien au-delà des limites du Pays de Bree, dans le désert sans pistes tracées, et ils approchaient des marais de l'Eau-aux-Cousins.

Le sol devenait à présent humide, et en certains endroits plein de fondrières, et, par-ci par-là, ils tombaient sur des mares et de grandes bandes de joncs, résonnant du ramage de petits oiseaux cachés. Ils devaient surveiller leurs pas de très près, tant pour garder leurs pieds au sec que pour rester dans la bonne voie. Au début, ils avancèrent assez vite, mais, comme ils poursuivaient leur chemin, leur passage se fit plus lent et plus dangereux. Les marais étaient déroutants et traîtres, et il n'y avait aucune piste permanente que des Rôdeurs mêmes pussent découvrir à travers leurs fondrières mouvantes. Les mouches commencèrent à les tourmenter, et l'air était rempli de nuées de minuscules cousins qui se glissaient dans leurs manches, leurs culottes et leurs cheveux.

- Je suis dévoré vif! S'écria Pippin. L'Eau-aux-Cousins! Il y a plus de cousins que d'eau!

- De quoi se nourrissent-ils donc quand ils n'ont pas de Hobbits à leur disposition? Demanda Sam, se grattant le cou.

Ils passèrent une misérable journée dans ce pays solitaire et désagréable, leur campement était humide, froid et inconfortable, et les insectes ne les laissaient pas dormir. II y avait aussi d'abominables créatures qui hantaient les roseaux et les touffes d'herbe et qui, d'après le bruit qu'elles faisaient, devaient être de vilains

parents du grillon. Elles étaient des milliers, et elles crissaient partout alentour, *nic-bric, bric-nic,* sans répit de toute la nuit, au point de rendre les Hobbits presque fous.

Le lendemain, quatrième jour, ne valut guère mieux, et la nuit fut presque aussi inconfortable. S'ils avaient laissé derrière eux les Nicbriqueux (comme les appelait Sam), les cousins les poursuivaient toujours.

Comme Frodon était étendu, las, mais incapable de fermer l'œil, il lui sembla qu'au loin montait une lumière dans le ciel à l'est: Elle venait par éclairs et disparaissait, et cela à maintes reprises. Ce n'était pas l'aurore, il s'en fallait de plusieurs heures.

-Qu'est ce que cette lumière? Demanda t'il à Grands-Pas, qui s'était levé et qui, debout, scrutait la nuit.

- Je ne sais pas, répondit Grands-Pas. Elle est trop éloignée pour permettre de le déterminer. On dirait des éclairs qui jailliraient des sommets des collines.

Frodon se recoucha, mais durant un long moment il continua de voir les éclairs blancs, sur lesquels se détachait la haute forme noire de Grands-Pas, debout et attentif. Il finit par sombrer dans un sommeil inquiet.

Ils n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin, le cinquième jour, quand ils abandonnèrent les dernières mares éparses et les jonchères des marais. Le terrain commença de s'élever de nouveau régulièrement devant eux. Dans le lointain à l'est, ils pouvaient maintenant voir une chaîne de collines. La plus haute se trouvait à droite, un peu à l'écart des autres. Elle avait un sommet conique, au faîte légèrement aplati.

- Voilà le Mont Venteux, dit Grands-Pas. La Vieille Route, que nous avons laissée à notre droite, court au sud de la colline et passe non loin de son pied. Nous pourrions l'atteindre vers midi demain, si nous nous dirigeons droit dessus. Je suppose que c'est ce que nous avons de mieux à faire.

- Que voulez-vous dire? demanda Frodon.

- Qu'en arrivant là-bas, on ne peut-être sûr de ce qu'on trouvera. C'est bien près de la Route.

- Mais, assurément, nous espérons y trouver Gandalf?

- Oui, mais l'espoir est mince. S'il vient aucunement de ce côté, il peut très bien ne pas passer par Bree, et il ignorerait ainsi ce que nous faisons. Et, de toute façon, à moins que par chance nous n'arrivions à peu près en même temps, nous nous manquerons, il sera peu sûr pour lui comme pour nous d'y attendre longtemps. Si les Cavaliers ne nous trouvent pas dans les terres sauvages, ils se dirigeront sans doute eux-mêmes vers le Mont Venteux. On a de là une vue étendue sur tous les alentours. En fait, bien des oiseaux et des bêtes de ce pays pourraient nous voir, tels que nous sommes ici, de ce sommet. On ne saurait se fier à tous les oiseaux, et il y a d'autres espions plus mauvais qu'eux.

Les Hobbits contemplèrent avec inquiétude les collines lointaines. Sam leva son regard sur le ciel pâle, craignant de voir des faucons ou des aigles tournoyer au-dessus d'eux avec des yeux brillants et hostiles

- Vous me donnez vraiment des sentiments d'inquiétude et d'isolement, Grands-Pas! Dit-il.

- Que nous conseillez-vous? Demanda Frodon.

- Je crois, répondit Grands-Pas, lentement comme s'il n'en était pas tout à fait sûr, je crois que le mieux est d'aller aussi droit que nous le pourrons vers l'est, pour atteindre la chaîne de collines et le Mont Venteux. Là, nous trouverons un sentier que je connais et qui court à leur pied, il nous emmènera au Mont Venteux par le nord et moins ouvertement. On verra alors ce qu'on verra.

Toute cette journée, ils cheminèrent, jusqu'à la tombée d'un soir froid et prématuré. La terre se fit plus sèche et plus aride, mais les brumes et les vapeurs traînaient derrière eux sur les marais. Quelques tristes oiseaux sifflaient ou vagissaient, jusqu'au moment où le soleil rouge et rond sombra lentement dans les ombres de l'ouest, alors tomba un silence totalement vide. Les Hobbits pensèrent à la douce lumière du soleil couchant pénétrant par les riantes fenêtres de Cul-deSac, si loin de là.

A la fin du jour, ils arrivèrent à un ruisseau qui descendait en serpentant des collines pour se perdre dans le marécage stagnant, et ils en suivirent les bords tant que la lumière dura. Il faisait déjà nuit quand ils finirent par s'arrêter et établir leur campement sous quelques aulnes rabougris près des rives du ruisseau. Devant eux, apparaissaient indistinctement sur le ciel obscur les revers déserts et nus des collines. Cette nuit là, ils fixèrent un tour de garde, et Grands-Pas, à ce qu'il sembla, ne dormit pas du tout. La lune était dans son croissant, et dans les premières heures de la nuit, une lumière froide et grise s'étendit sur la contrée.

Le lendemain matin, ils repartirent peu après le lever du soleil. Il y avait de la gelée dans l'air, et le ciel était d'un bleu clair et pur. Les Hobbits se sentaient reposés, comme par une nuit de sommeil ininterrompu. Ils commençaient déjà à s'habituer à marcher beaucoup sur une maigre chère plus maigre en tout cas que ce que, dans la Comté, ils auraient jugé à peine suffisant pour les tenir sur leurs jambes. Pippin déclarait que Frodon paraissait deux fois plus gros que le Hobbit qu'il avait été.

- Très curieux, dit Frodon, serrant sa ceinture, vu qu'il y a passablement moins de ma personne. J'espère que le processus d'amincissement ne va pas se poursuivre indéfiniment, ou je vais devenir un double spectral.

CHAPITRE ONZE

UN POIGNARD DANS LE NOIR

- Ne parlez pas de pareilles choses! Dit Grands-Pas avec une vivacité et un sérieux surprenants.

Les collines approchaient. Elles formaient une chaîne onduleuse, s'élevant souvent à près de trois cents mètres pour redescendre par endroits en des fissures ou cols peu élevés qui ouvraient au-delà sur les terres de l'Est. Le long de la crête de la chaîne, les Hobbits pouvaient voir ce qui paraissait être les restes de murs et de chaussées surélevées couverts d'herbe, et dans les fissures se dressaient encore les ruines d'anciens ouvrages de pierre. A la nuit, ils avaient atteint le pied des pentes ouest, et là ils campèrent. C'était le soir du 5 octobre, et ils étaient à six jours de Bree.

Le matin, ils trouvèrent, pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté le Bois de Chet, un sentier nettement marqué. Tournant à droite, ils le suivirent en direction du sud. Le sentier était habilement tracé: son parcours semblait avoir été choisi pour rester autant que possible hors de la vue tant des sommets qui le dominaient que du pays plat vers l'ouest. Il plongeait dans les vallons et longeait des talus escarpés, et là où il passait en terrain plus plat et plus découvert, il y avait de part et d'autre des rangées de gros galets et de pierres équarries, qui dissimulaient les voyageurs presque à la manière d'une haie.

- Je me demande qui a fait ce sentier, et à quelle fin, dit Merry, comme ils marchaient dans une de ces avenues, où les pierres étaient inhabituellement grandes et serrées. Je ne suis pas sûr que cela me plaise: Il évoque un peu trop les êtres des Galgals. Y a t'il des Galgals sur le Mont Venteux?

- Non. Il n'y en a pas davantage sur le Mont Venteux que sur aucune de ces collines, répondit Grands-Pas. Les Hommes de l'Ouest n'ont pas vécu ici, bien que dans leurs derniers temps ils aient défendu un moment ces collines contre le mal qui venait d'Angmar. Ce sentier desservait les forts le long des murs. Mais longtemps auparavant, dans les premiers temps du Royaume du Nord, ils avaient édifié une grosse tour de guet sur le Mont Venteux, qu'ils avaient appelé Amon Sûl. Elle fut brûlée et démolie, et il n'en reste plus qu'un cercle de pierres tombées, ressemblant à une grossière couronne sur la tête de la vieille colline. Mais il fut un temps où elle se dressait, haute et belle. On raconte qu'Elendal s'y tint pour observer la venue de Gil-galad de l'Ouest, aux jours de la Dernière Alliance.

Les Hobbits observèrent Grands-Pas. II paraissait très versé dans la tradition ancienne aussi bien que dans les façons des terres sauvages.

- Qui était Gil-galad? demanda Merry.

Mais Grands-Pas ne répondit point, et il sembla perdu dans ses pensées. Soudain, une voix basse murmura:

Gil-galad était un roi des Elfes, De lui, les ménestrels chantent tristement: Le dernier dont le royaume fut beau et libre Des montagnes à la mer.

Son épée était longue et sa lance aiguë, Son heaume brillant se voyait de loin, Les étoiles innombrables des champs du ciel Se reflétaient dans son écu âargent.

Mais il y a bien longtemps, il s'en fut à cheval. Et où il demeure, nul ne le sait, Car dans les ténèbres tomba son étoile, En Mordor, où s'étendent les ombres.

Les autres se retournèrent, stupéfaits, car la voix était celle de Sam. Ne t'arrête pas! Dit Merry.

- C'est tout ce que je sais, balbutia Sam, rougissant. Je l'ai appris de M. Bilbon quand j'étais gosse. Il me racontait des histoires de ce genre, sachant combien j'étais toujours prêt à écouter parler des Elfes. C'est M. Bilbon qui m'a appris mes lettres. Il était très savant, ce cher vieux M. Bilbon. Et il écrivait de la *poésie.* C'est lui qui a écrit ce que je viens de dire.

- Il ne l'a pas composé, dit Grands-Pas. C'est un passage du lai intitulé *La chute de Gil-galad,* qui est en une langue ancienne. Bilbon a dû le traduire. Je n'en savais rien.

- Il y en avait beaucoup plus long, dit Sam. Tout sur le Mordor. Je n'ai pas appris cette partie là, ça me faisait froid dans le dos. Je n'aurais jamais cru que j'irais moi-même par-là!

- Aller à Mordor! S'écria Pippin. J'espère qu'on n'en arrivera pas à cela!

- Ne prononcez pas ce nom si haut! Dit Grands-Pas.

Il était déjà midi lorsqu'ils approchèrent de l'extrémité sud du sentier et virent devant eux, dans la pâle et claire lumière du soleil d'octobre, un talus gris-vert qui menait comme un pont sur la pente nord de la colline. Ils décidèrent de grimper tout de suite au sommet, pendant qu'il faisait encore grand jour. La dissimulation n'était plus possible, et ils pouvaient seulement espérer qu'aucun ennemi ou espion ne les observait. On ne voyait rien bouger sur la colline. Si Gandalf était quelque part par-là, il n'y en avait aucun signe.

Sur le flanc ouest du Mont Venteux, ils trouvèrent un creux abrité, au fond duquel il y avait une combe cratériforme aux parois tapissées d'herbe. Ils laissèrent là Sam et Pippin avec le poney, leurs paquets et leurs

UN POIGNARD DANS LE NOIR

bagages. Les trois autres poursuivirent leur chemin. Après une demi-heure de pénible grimpée, Grands-Pas atteignit le sommet, Frodon et Merry suivaient, las et hors d'haleine. La dernière pente avait été escarpée et rocailleuse.

En haut, ils trouvèrent, comme l'avait annoncé Grands-Pas, le large cercle d'un ouvrage de pierres, à présent écroulées et couvertes d'une herbe séculaire. Mais au centre, un cairn de pierres brisées avait été entassé. Elles étaient noircies comme par le feu. Alentour, le gazon était brûlé jusqu'à la racine, et dans tout l'intérieur du cercle l'herbe était roussie et desséchée, comme si des flammes avaient balayé le sommet de la colline, mais il n'y avait pas signe de créature vivante.

Debout au bord du rond de ruines, ils voyaient tout autour une vaste perspective faite pour la plupart de terres vides et sans marque distinctive, hormis quelques taches de forêts vers le sud, au-delà desquelles ils apercevaient par-ci par-là le reflet d'une eau lointaine. En dessous d'eux, sur ce côté sud, courait tel un ruban la Vieille Route, venant de l'ouest et serpentant dans ses montées et ses descentes jusqu'au point où elle disparaissait derrière une croupe sombre à l'est. Rien ne s'y mouvait. La suivant des yeux, ils virent les Montagnes: les contreforts les plus proches étaient bruns et sombres, derrière s'élevaient des formes grises plus hautes, et plus loin encore se dressaient des cimes blanches, miroitantes parmi les nuages.

- Eh bien, nous y voilà! dit Merry. Et ça a un aspect rien moins que réjouissant et accueillant! II n'y a ni eau ni abri. Et aucun signe de Gandalf. Mais je ne le blâme certes pas de ne nous avoir pas attendus si jamais il est venu ici.

- Je me le demande, dit Grands-Pas, regardant pensivement alentour. Même s'il avait un jour ou deux de retard sur nous à Bree, il aurait pu arriver ici le premier. Il peut chevaucher très vite, quand la nécessité le presse.

Il se pencha soudain pour examiner la pierre supérieure du cairn, elle était plus plate que les autres, et plus blanche, comme si elle eût échappé au feu. Il la ramassa et l'examina, la retournant entre ses doigts

- Cette pierre a été maniée récemment, dit-il. Que pensez-vous de ces marques?

Sur le dessus plat, Frodon vit des égratignures: 1°~Ilf:

- Il semble y avoir un trait, un point et trois autres traits, dit-il.

- Le trait de gauche pourrait être un «G» en rune, avec des branches minces, dit Grands-Pas. Ce pourrait être un signe laissé par Gandalf, encore que sans aucune certitude. Les égratignures sont fines, et elles paraissent assurément fraîches. Mais ces marques pourraient avoir un sens tout différent et n'avoir aucun rapport avec nous. Les Rôdeurs se servent de runes, et ils viennent parfois ici.

- Que pourraient-elles signifier, même si c'est Gandalf qui les a tracées? demanda Merry.

- A mon avis, répondit Grands-Pas, elles représentent G 3 et sont un signe que Gandalf est venu ici le 3 octobre, c'est-à-dire il y a trois jours maintenant. Cela montrerait aussi qu'il était pressé et menacé par un danger, de sorte qu'il n'avait pas le temps ou qu'il n'osait pas en écrire davantage plus clairement. Si tel est le cas, nous devons être sur nos gardes.

- Je voudrais bien pouvoir être sûr que c'est lui qui a tracé ces marques, quel qu'en soit le sens, dit Frodon. Ce serait un grand réconfort de savoir qu'il est sur la route, devant ou derrière nous.

- Peut-être, dit Grands-Pas. Pour moi, je pense qu'il est venu ici et qu'il était en danger. Il y a eu des flammes qui ont grillé l'herbe ici, et maintenant me revient en mémoire la lumière que nous avons vue il y a trois nuits dans le ciel de l'Est. Je suppose qu'il a dû être attaqué sur ce sommet, mais quel a été le résultat, je ne saurais le dire. II n'est plus ici, et nous devons à présent nous occuper de nous-mêmes et nous diriger vers Fondcombe du mieux que nous pourrons.

- A quelle distance est ce? demanda Merry, jetant autour de lui un regard las.

Le monde paraissait vaste et sauvage, vu du haut du Mont Venteux.

- Je ne sais pas si la route a jamais été mesurée en milles au-delà de *l'Auberge abandonnée,* à une journée de voyage, à l'est de Bree, répondit Grands-Pas. Certains disent que c'est à telle distance, et d'autres à telle autre. C'est une route étrange, et les gens sont heureux d'arriver au terme de leur voyage, que le temps soit long ou court. Mais je sais combien cela me prendrait sur mes propres jambes, par beau temps et sans encombre: douze jours d'ici au Gué de Bruinen, où la route traverse la Sonoronne qui sort de Fondcombe. Nous avons devant nous un voyage de deux semaines au moins, car je ne pense pas que nous pourrons emprunter la Route.

- Deux semaines! s'écria Frodon. II peut se passer bien des choses durant ce temps-là.

- II se peut, dit Grands-Pas.

Ils restèrent un moment silencieux sur le sommet, près du bord sud. En cet endroit solitaire, Frodon prit pour la première fois conscience entière de l'absence d'abri et du danger où il était. Il souhaita amèrement que sa fortune l'eût laissé dans sa Comté si tranquille et bien aimée. Il contempla d'en haut l'odieuse Route, qui ramenait vers n Test vers son foyer. Il se rendit soudain compte que deux points nôlis s'y mouvaient lentement,

se dirigeant vers l'ouest, il regarda à nouveau et vit que trois autres rempaient dans l’autre sens à leur recontre Il poussa un cri et saisit le bras de Grands-Pas

-Regardez! dit-il, désignant la Route du doigt.

.grands-pas se jeta aussitôt à terre derriere le cercle de ruines, entraînant Frodon. Merry se laissa tomber côté

Qu'est ce donc? demanda t’il à voix basse.

- Je ne sais pas, mais je crains le pis, répondit Grands-Pas.

ils rampèrent vers le nord du cercle et regardèrent par un interstice entre deux pierres écornées. La lumière n'était plus brillante, car le clair matin s'était évanoui et des nuages venus de l'est avaient rattrapé le soleil qui commençait à décliner. Tous voyaient les points noirs, mais ni Frodon ni Merry ne pouvaient en distinguer la forme en toute certitude, quelque chose leur disait toutefois que là, loin en dessous deux, des Cavaliers Noirs s'assemblaient sur la Route par-delà le pied de la colline.

-Oui, dit Grands-Pas, à qui sa vue plus perçante ne laissait aucun Î te. L'ennemi est ici!

ils s'éloignèrent vivement, toujours en rampant, et se glissèrent le long du flanc nord de la colline pour trouver leurs compagnons.

Sam et Peregrïn n'avaient pas perdu leur temps. Ils avaient exploré le petit vallon et les pentes voisines. Non loin, ils trouvèrent une source d’eau claire au flanc de la colline et à côté des traces de pas qui ne remontaient pas à plus d'un jour ou deux. Dans le vallon même, ils virent les traces récentes d'un feu et d'autres signes d'un campement hâtif. II y avait des rochers éboulés au bord du vallon, du côté de la colline. Derrière, Sam tomba sur une petite réserve de bois pour le feu, en pile ordonnée.Je me demande si le vieux Gandalf est venu ici, dit-il à Pippin. La personne, quelle qu'elle soit, qui a mis là ce bois avait l'intention de revenir, à ce qu'il semble.

Ces découvertes intéressèrent fort Grands-Pas

J'aurais bien voulu avoir attendu et exploré le terrain ici moi même dit-il, se hâtant d'aller à la source pour examiner les empreintes de pas.

C'est bien ce que je craignais, dit-il à son retour. Sam et Pippin ont piétiné le sol mou, et les traces sont endommagées ou brouillées. Par des rôdeurs sont venus ici dernièrement. Ce sont eux qui ont laissé le bois pour le feu. Mais il y a aussi plusieurs nouvelles traces, qui n'ont pas été laissées par les Rôdeurs. Une série au moins a été empreinte il y a un jour ou deux par de lourdes bottes. Une au moins. Je ne puis avoir maintenant de certitude, mais je crois qu'il devait y avoir de nombreux pieds bottés.

Il se tut et resta plongé dans une réflexion inquiète.

Chacun des Hobbits eut en tête la vision des Cavaliers en manteaux et bottés. S'ils avaient déjà découvert le vallon, le plus tôt Grands-Pas les mènerait ailleurs, mieux cela vaudrait. Sam regardait le creux avec grande aversion maintenant qu'il savait que leurs ennemis étaient sur la route, à quelques milles seulement de là.

- Ne ferions-nous pas bien de déguerpir au plus vite, monsieur Grands-Pas? demanda t’il avec impatience. Il se fait tard, et je n'aime pas ce trou: il me serre le cœur en quelque façon.

- Oui, il faut certainement que nous décidions tout de suite de ce que nous voulons faire, répondit Grands-Pas, levant les yeux pour observer l'heure et le temps. Eh bien, Sam, finit-il par dire, je n'aime pas cet endroit, moi non plus, mais je n'en vois pas d'autre que nous puissions atteindre avant la tombée de la nuit. Au moins sommes-nous hors de vue pour le moment, et, si nous bougeons, nous risquons bien plus d'être repérés par des espions. La seule chose que nous pourrions faire serait de sortir complètement de notre chemin en retournant vers le nord de ce côté de la chaîne de collines, où le pays est assez semblable à ce qu'il est ici. La Route est surveillée, mais il nous faudrait la traverser pour tenter de nous mettre à couvert dans les halliers vers le sud. Du côté nord de la Route, au-delà des collines, le pays est plat et nu sur de nombreux milles.

- Les Cavaliers *voient-ils?* demanda Merry. Je veux dire, il semble qu'ils se soient généralement servis davantage de leur nez que de leurs yeux, nous sentant, si sentir est le mot juste, au moins de jour. Mais vous nous avez fait mettre à plat ventre en les voyant en bas, et maintenant, vous parlez d'être vus si nous bougeons.

- Je n'ai pas pris assez de précautions sur le sommet, répondit Grands-Pas. J'étais très anxieux de trouver quelque signe de Gandalf, mais ce fut une erreur d'aller à trois là-haut et de nous y tenir debout si longtemps. Car les chevaux noirs voient, et les Cavaliers peuvent employer des hommes et d'autres êtres comme espions, ainsi que nous l'avons constaté à Bree. Eux-mêmes ne voient pas comme nous le monde de la lumière, mais nos formes jettent dans leur esprit des ombres que seul détruit le soleil de midi, et dans l'obscurité ils perçoivent maints signes et formes qui nous échappent: c'est alors qu'ils sont le plus à craindre. Et, en tout temps, ils sentent le sang des êtres vivants, le désirant et le haïssant. Les sens aussi, il en est d'autres que la vue ou l'odorat. Nous pouvons sentir leur présence elle a troublé nos cœurs dès notre arrivée ici, avant même que nous ne les eussions

vus, ils sentent la nôtre encore plus vivement. Et puis, ajouta t'il, et sa voix se réduisit à un murmure, l'Anneau les attire.

- Il n'y a donc pas moyen de leur échapper? dit Frodon, jetant autour de lui un regard éperdu. Si je bouge, je serai vu et pourchassé! Si je reste, je vais les attirer à moi!

Grands-Pas lui posa la main sur l'épaule:

- Il y a encore de l'espoir, dit-il. Vous n'êtes pas seul. Prenons ce bois, préparé pour un feu de signal. Il n'y a guère d'abri ou de défense ici, mais le feu servira pour les deux. Sauron peut user du feu pour ses mauvais desseins, comme il peut toutes choses, mais ces Cavaliers ne l'aiment point, et ils craignent qui le manie. En pays sauvage, le feu est notre ami.

-Peut-être, marmonna Sam. C'est aussi la meilleure façon de dire nous voici», à part les appels.

Au plus profond de la combe et dans le coin le plus abrité, ils allumèrent un feu et préparèrent un repas. Les ombres du soir commençaient à tomber et le froid s'éleva. Ils prirent soudain conscience d'une grande faim, car ils n'avaient rien mangé depuis le petit déjeuner, mais ils n'osèrent faire plus qu'un souper frugal. La région qui s'étendait devant eux n'offrait rien d'autre que des oiseaux et des bêtes sauvages, c'étaient des lieux hostiles désertés par toutes les races du monde. Des Rôdeurs allaient parfois au-delà des collines, mais ils étaient peu nombreux, et ils n'y restaient pas. Les autres vagabonds étaient rares et d'espèce malfaisante: des trolls étaient susceptibles de descendre parfois, .vaguant, des vallées septentrionales des Monts Brumeux. Ce n'était que sur la Route que se rencontraient parfois des voyageurs, la plupart du temps des nains, qui se hâtaient pour des affaires personnelles et n'avaient aucune aide et peu de mots à dispenser à des étrangers.

- Je ne vois pas comment on pourra faire durer la nourriture, dit Frodon. Nous avons été assez économes ces derniers jours, et ce souper n'a rien d'un festin, mais nous avons consommé plus que nous ne le devrions, si nous avons encore devant nous deux semaines et peut-être davantage.

- Il y a de quoi manger dans les terres sauvages, dit Grands-Pas des baies, des racines et des herbes, et au besoin je suis assez habile à la chasse. Vous n'avez pas à craindre l'inanition avant la venue de l'hiver. Mais la récolte ou la capture de choses à manger est une tâche longue et fatigante, et il faut nous presser. Serrez donc vos ceintures, et pensez avec espoir aux tables de la maison d'Elrond !

Le froid s'accrut avec la venue de l'obscurité. Regardant du bord de la combe, ils ne pouvaient voir qu'une terre grise qui, s'estompait rapidement dans l'ombre. Le ciel au-dessus d'eux s'était de nouveau nettoyé, et il s'emplissait lentement d'étoiles scintillantes. Frodon et ses compagnons se serrèrent autour du feu, enveloppés de tous les vêtements et couvertures qu'ils possédaient, mais Grands-Pas se contenta d'un simple manteau et resta assis un peu à l'écart, tirant pensivement sur sa pipe.

Comme la nuit tombait et que le feu commençait à répandre de brillantes lueurs, il se mit à leur conter des histoires pour préserver leur esprit de la peur. II connaissait un grand nombre de récits et de légendes d'autrefois, sur les Elfes et les Hommes, et les exploits bons et mauvais des Temps Anciens. Ils se demandèrent quel âge il pouvait avoir et où il avait acquis tout ce savoir.

- Parlez-nous de Gil-galad, dit soudain Merry, quand Grands-Pas s'arrêta à la fin d'une histoire des royaumes elfiques. En savez-vous davantage sur cet ancien lai dont vous nous avez parlé?

- Certes, répondit Grands-Pas. Et Frodon aussi, car il nous intéresse de près.

Merry et Pippin regardèrent Frodon, qui avait les yeux fixés sur le feu.

- Je ne sais que le peu que m'en a dit Gandalf, dit lentement Frodon. Gil-galad fut le dernier des grands rois-Elfes de la Terre du Milieu. Gil-galad signifie *Lumière* des Étoiles dans leur langue. Avec Elendil, Ami des Elfes, il alla au pays de...

- Non! dit Grands-Pas, l'interrompant, je ne crois pas qu'il convienne de raconter cette histoire à présent, à portée des serviteurs de l'Ennemi. Si nous parvenons à la maison d'Elrond, vous pourrez l'entendre là, de bout en bout.

- Alors, racontez-nous quelque autre histoire des anciens temps, supplia Sam, une histoire sur les Elfes avant l'époque de l'effacement. J'aimerais vivement en entendre davantage sur les Elfes, les ténèbres semblent tant nous presser de toutes parts.

- Je vais vous raconter l'histoire de Tinuviel, dit Grands-Pas, en résumé, car c'est une longue histoire, dont on ne connaît pas la fin, et il n'existe plus personne, à part Elrond, qui s'en souvienne correctement, telle qu'on la rapportait autrefois. C'est une belle histoire, bien que triste, comme le sont toutes celles de la Terre du Milieu, mais elle pourra cependant vous redonner courage.

II resta un moment silencieux, puis il se mit, non à raconter, mais à psalmodier doucement:

Les feuilles étaient longues, l'herbe était verte,
Les ombelles de ciguë hautes et belles

CHAPITRE ONZE

UN POIGNARD DANS LE NOIR

Et dans la clairière se voyait une lumière
D'étoiles dans l'ombre scintillant.
Là, dansait Tinuvie
Sur la musique d'un pipeau invisible
Et la lumière des étoiles était dans ses cheveux
Et dans ses vêtements miroitants.

Là, vint Beren des montagnes froides
Et, perdu, il erra sous les feuilles,
Et où roulait la Rivière des Elfes
11 marchait seul et affligé.
II regarda au travers des feuilles de ciguë
Et vit, étonné, des fleurs d'or
Sur la mante et les manches de la vierge,
Et ses chevex comme une ombre suivant.

L'enchantement ranima ses pieds las,
Sur les collines condamnés à errer,
Il poussa en avant, fort et leste
voulant atteindre les rayons de lune étincelants
Par le lacis des bois du Pays des Elfes
Elle s'enfuit, légère, sur ses pieds dansants
Et le laissa, solitaire, errer encore
Dans la forêt silencieuse écoutant.

11 entendit là souvent le son flottant
De pieds aussi légers que la feuille de tilleul
Ou la musique sourdre sous terre,
Dans les creux cachés trillant
A présent flétries gisaient les feuilles de ciguë,
Et une à une avec un soupir
Tombaient, susurrantes, les feuilles de hêtre
Dans le bois hivernal agitées.

Il la cherchait toujours, errant au loin
Où les feuilles des années formaient un tapis épais,
A la lumière de la lune et au rayonnement des étoiles
Dans les cieux glacés frissonnant.
La mante de la vierge miroitait sous la lune
Comme sur un sommet élevé et lointain
Elle dansait, et à ses pieds était étendue
Une brume d'argent frémissant.

Quand l'hiver fut passé, elle revint,
Et son chant libéra le soudain printemps,
Comme l'alouette qui s'élève et la pluie qui tombe
Et l'eau fondante qui murmure
II vit les fleurs elfiques jaillir
A ses pieds, et de nouveau réconforté
II brûla de danser et de chanter auprès d'elle
Sur l'herbe paisible.

De nouveau, elle s'enfuit, mais vivement il vint.
Tinuviel! Tinuviel!
Il l'appela par son nom elfique,
Et alors elle s'arrêta, écoutant.

CHAPITRE ONZE

UN POIGNARD DANS LE NOIR

Un moment elle se tint là,
Et sa voix exerça un charme sur elle:
Beren vint, et le destin tomba sur Tinuviel

Qui dans ses bras s'abandonna, scintillante.
Comme Beren regardait dans les yeux de la vierge
Parmi les ombres de ses cheveux,
II vit là scintiller comme en un miroir
La lumière tremblante des étoiles aux cieux.
La belle Tinuviel,
L'immortelle vierge à la sagesse elfique,
Sur lui répandit ses cheveux ombreux
Et l'enserra de ses bras semblables à l'argent miroitant.

Longue fut la route que le destin leur traça,
Par-dessus les montagnes rocheuses, froides et grises,
Par des salles de fer et des portes obscures,
Et des forêts de nuit sans lendemain.
Les mers séparatrices entre eux s'étendirent,
Et pourtant enfin ils se retrouvèrent une fois de plus
Et, il y a longtemps, ils disparurent
Dans la forêt, chantant sans tristesse.

Grands-Pas soupira et observa un temps d'arrêt avant de reprendre: C'est là une chanson dans le style que les Elfes appellent *annthennath,* mais elle est difficile à rendre dans notre langage ordinaire, et ceci n'en est qu'un grossier écho. La chanson parle de la rencontre de Beren, fils de Barahïn, et de Luthien Tinuviel. Beren était un homme mortel, mais Luthien était la fille de Thingol, un Roi des Elfes sur la Terre du Milieu, à l'époque où le monde était jeune, et elle était la vierge la plus belle qui ait jamais existé parmi tous les enfants de ce monde. Sa beauté était semblable aux étoiles qui dominent les brumes des terres septentrionales, et son visage rayonnait de lumière. En ce temps-là, le Grand Ennemi, dont Sauron de Mordor n'était que le serviteur, résidait en Angband dans le Nord, et les Elfes de l'Ouest revenant en Terre du Milieu lui firent la guerre pour recouvrer les Silmarils qu'il avait volés, et les pères des Hommes aidèrent les Elfes. Mais l'Ennemi fut victorieux et Barahir fut tué, et Beren, s'échappant au milieu de grands périls, franchit les Montagnes de la Terreur pour passer dans le royaume caché de Thingol dans la forêt de Neldoreth. Là, il aperçut Luthien qui chantait et dansait dans une clairière près de la rivière enchantée Esgalduin, et il la nomma Tinuviel, c'est-à-dire le Rossignol en langage ancien.-Maints chagrins s'abattirent sur eux par la suite, et ils furent longtemps séparés. Tinuviel délivra Beren des cachots de Sauron et, ensemble, ils affrontèrent de grands dangers, ils jetèrent même le Grand Ennemi à bas de son trône et prirent sur sa couronne l'un des trois Silmarils, le plus brillant de tous les joyaux, en guise de présent de mariage de Luthien à son père Thingol. Or finalement Beren fut tué par le Loup qui vint des portes d'Angband, et il mourut dans les bras de Tinuviel. Mais elle choisit l'état de mortelle, voulant quitter le monde pour le suivre, et l'on chante qu'ils se retrouvèrent au-delà des Mers Séparatrices et qu'après avoir marché un bref temps, de nouveau vivants dans les bois verts, ils passèrent tous deux, il y a bien longtemps, hors des confins de ce monde. Et c'est ainsi que, seule de la race elfique, Luthien Tinuviel est vraiment morte et a quitté le monde, et qu'ils ont perdu celle qu'ils aimaient entre tous. Mais par elle la lignée des seigneurs-Elfes de jadis descendit parmi les Hommes. Ils vivent aujourd'hui, ceux dont Luthien fut l'aïeule, et l'on dit que leur race ne s'éteindra jamais. Elrond de Fondcombe est de cette souche. Car de Beren et Luthien naquit l'héritier de Dior Thingol, et de lui, Elwing le Blanc qu'épousa Eârendil, celui qui conduisit son navire hors des brumes du monde dans les mers célestes avec le Silmaril au front. Et d'Eârendil descendirent les Rois de Numénor, c'est-à-dire de l'Ouistrenesse.

Tandis que Grands-Pas parlait, ils observaient son visage étrange et ardent, faiblement éclairé par la lueur rouge du feu de bois. Ses yeux brillaient, et sa voix était chaude et profonde. Au-dessus de lui s'étendait un ciel noir et étoilé. Soudain apparut derrière lui une pâle lumière au-dessus du sommet du Mont Venteux. Le croissant de la lune montait lentement au-dessus de la colline à l'ombre de laquelle ils se trouvaient, et les étoiles dominant la crête s'évanouirent.

Le récit était terminé. Les Hobbits remuèrent et s'étirèrent.

-Regardez, dit Merry. La lune monte: il doit se faire tard.

CHAPITRE ONZE
UN POIGNARD DANS LE NOIR

Les autres levèrent les yeux. A ce moment même, ils virent au sommet de la colline quelque chose de petit et de sombre qui se détachait sur la première lueur de la lune. Ce pouvait n'être qu'une grande pierre ou saillie du rocher révélée par la pâle lumière.

Sam et Merry se levèrent et s'éloignèrent du feu. Frodon et Pippin restèrent assis en silence. Grands-Pas observait avec beaucoup d'attention la lumière de la lune sur la colline. Tout paraissait calme et silencieux, mais Frodon sentit une peur froide lui envahir le cœur, maintenant que Grands-Pas s'était tu. Il se pelotonna tout près du feu. A ce moment, Sam revint en courant du bord de la combe.

- Je ne sais pas ce que c'est, dit-il, mais j'ai été tout d'un coup pris de peur. Je n'oserais pas sortir de cette combe pour tout l'or du monde, j'ai senti que quelque chose rampait sur la pente.

- As-tu vu quelque chose? demanda Frodon, bondissant sur ses pieds.

- Non, monsieur. Je n'ai rien vu, mais je ne suis pas resté pour regarder.

- Je n'ai rien vu, dit Merry, ou il m'a semblé voir quelque chose, vers l'ouest, à l'endroit où le clair de lune tombait sur les bas-fonds audelà de l'ombre portée par les sommets, j'ai cru qu'il y avait deux ou trois formes noires. Elles semblaient avancer de ce côté-ci.

- Tenez-vous tout près du feu, la tête tournée vers l'extérieur! cria Grands-Pas. Prenez les plus longs bâtons à la main!

Durant un temps d'attente fiévreuse, ils restèrent là, silencieux et vigilants, le dos tourné au feu, chacun guettant les ombres environnantes. Rien ne se produisit. Aucun son, aucun mouvement dans la nuit. Frodon remua, éprouvant le besoin de rompre le silence: il brûlait de crier avec force.

- Chut! murmura Grands-Pas.

- Qu'est ce que c'est? dit au même moment Pippin d'une voix rauque.

Par-dessus le bord de la petite combe, du côté opposé à la route, ils sentirent plus qu'ils ne virent se lever une ombre, une ombre ou davantage. Ils écarquillèrent les yeux, et les ombres parurent grandir. Bientôt il n'y eut plus aucun doute: trois ou quatre hautes silhouette noires se tenaient là sur la pente, les regardant d'en dessus. Elles étaient si noires qu'elles semblaient être des trous noirs dans l'ombre profonde derrière eux. Frodon crut entendre un léger sifflement comme d'un souffle venimeux, et il ressentit un petit froid pénétrant. Puis les formes avancèrent lentement.

La terreur eut raison de Pippin et de Merry, et ils se jetèrent à plat sur le sol. Sam se serra au côté de Frodon. Celui ci était à peine moins terrifié que ses compagnons, il tremblait comme sous l'effet d'un froid glacial, mais sa terreur se trouva submergée par la soudaine tentation de mettre l'Anneau. Ce désir s'empara de lui, et il ne put plus penser à rien d'autre. Il n'oubliait pas le galgal, ni le message de Gandalf, mais quelque chose semblait le contraindre à passer outre à tous les avertissements, et il brûlait d'y céder. Non pas dans l'espoir de s'échapper ou de faire quelque chose, de bon ou de mauvais: il sentait simplement qu'il devait prendre l'Anneau et le passer à son doigt. Il était incapable de parler. Il percevait que Sam le regardait, comme conscient d'un grand trouble chez son maître, mais il ne pouvait se tourner vers lui. Il ferma les yeux et lutta un moment, mais la résistance devint insupportable, et il finit par sortir lentement la chaîne et glisser l'Anneau à l'index de sa main gauche.

Aussitôt, bien que tout le reste demeurât comme avant, indistinct et sombre, les formes devinrent terriblement nettes. Il pouvait voir sous les enveloppements noirs. Il y avait cinq formes de haute stature: deux se tenaient au bord de la combe, les trois autres avançaient. Dans leurs figures blanches luisaient des yeux perçants et impitoyables, sous leurs capes étaient de longues robes grises, sur leurs cheveux gris étaient des heaumes d'argent, dans leurs mains décharnées, des épées d'acier. Leurs yeux tombèrent sur lui et le percèrent, tandis qu'ils se ruaient sur lui. Aux abois, il tira sa propre épée, et elle lui parut émettre une lueur rouge et vacillante, comme un brandon. Deux des formes s'arrêtèrent. La troisième était plus grande que les autres: ses cheveux étaient longs et luisants, et son heaume était surmonté d'une couronne. D'une main elle tenait une longue épée et de l'autre un poignard, le poignard et la main qui le tenaient rayonnaient tous deux d'une pâle lumière. La forme s'élança en avant, fonçant sur Frodon.

A ce moment, Frodon se jeta en avant sur le sol, et il s'entendit crier d'une voix forte: «D *Elbereth! Gilthoniel!* » En même temps, il porta un coup aux pieds de son ennemi. Un cri aigu s'éleva dans la nuit, et il ressentit une douleur comme d'une flèche de glace empoisonnée qui lui perçait l'épaule gauche. Au moment même de perdre connaissance, il aperçut, comme dans un brouillard tourbillonnant, Grands-Pas qui bondissait hors de l'obscurité, un brandon de bois enflammé dans chaque main. Dans un ultime effort, Frodon, laissant tomber son épée, retira l'Anneau de son doigt et le tint dans sa main crispée.

CHAPITRE DOUZE
FUITE VERS LE GUÉ

Quand Frodon revint à lui, il étreignait toujours désespérément l'Anneau. Il était étendu près du feu, qui, à présent largement rechargé, brûlait avec éclat. Ses trois compagnons étaient penchés sur lui.

- Que s'est-il passé? Où est le roi pâle? Demanda t'il, éperdu.

Ils étaient trop transportés de joie de l'entendre parler pour répondre durant un moment, et ils ne comprenaient pas non plus sa question. Enfin, il apprit de Sam qu'ils n'avaient rien vu d'autre que les vagues et sombres formes qui s'avançaient vers eux. Soudain, à sa grande horreur, Sam s'était aperçu que son maître avait disparu, et à ce moment une ombre noire était passée précipitamment à son côté, et il était tombé. Il entendait la voix de Frodon, mais elle semblait venir de très loin ou de sous la terre, criant des mots étranges: Ils n'avaient rien vu d'autre jusqu'au moment où ils avaient trébuché sur le corps de Frodon, gisant comme un mort, le visage contre l'herbe, son épée sous lui. Grands-Pas leur avait ordonné de le soulever et de l'étendre près du feu, après quoi, il avait disparu. Cela s'était passé un bon moment auparavant.

Sam commençait à éprouver nettement de nouveaux doutes au sujet de Grands-Pas, mais, pendant qu'ils parlaient, il revint, sortant soudain des ombres. Ils sursautèrent, et Sam tira son épée pour couvrir Frodon, mais Grands-Pas s'agenouilla vivement à son côté.

- Je ne suis pas un Cavalier Noir, Sam, dit-il doucement, et je ne suis pas davantage ligué avec eux. J'ai essayé de découvrir quelque chose sur leurs mouvements, mais je n'ai rien trouvé. Je ne comprends pas pourquoi ils sont partis et ne reviennent pas à l'attaque. Mais il n'y a aucun sentiment de leur présence dans les environs immédiats.

Quand il entendit ce que Frodon avait à lui dire, il fut rempli de souci, et il hocha la tête en soupirant. Puis il ordonna à Pippin et à Merry de faire chauffer autant d'eau qu'ils le pourraient dans leurs petites bouilloires et d'en baigner la blessure: «Maintenez le feu vivace, et veillez à ce que Frodon soit au chaud! » Dit-il. Puis il se leva et s'éloigna, appelant Sam auprès de lui:

- Je crois mieux comprendre les choses à présent, dit-il à voix basse. Il semble qu'il n'y ait eu que cinq des ennemis. Je ne sais pas pourquoi ils n'étaient pas tous présents, mais je pense qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer de la résistance. Ils se sont retirés pour le moment. Mais pas loin, je crains. Ils reviendront une autre nuit, si nous ne pouvons nous échapper. Ils se contentent d'attendre, parce qu'ils croient que leur dessein est presque accompli et que l'Anneau ne peut fuir beaucoup plus loin. Je crains, Sam, qu'ils n'imaginent que votre maître a reçu une blessure mortelle qui le soumettra à leur volonté. On verra!

Sam suffoqua de larmes.

- Ne désespérez pas! dit Grands-Pas. Il faut me faire confiance, maintenant. Votre Frodon est fait d'une pâte plus ferme que je ne l'avais cru, bien que Gandalf l'eût laissé entendre. Il n'est pas mort, et je crois qu'il résistera au pouvoir maléfique de la blessure plus longtemps que ses ennemis ne s'y attendent. Je ferai tout ce que je pourrai pour l'aider et le guérir. Veillez bien sur lui pendant que je ne serai pas là!

II partit en hâte et disparut derechef dans les ténèbres.

Frodon s'assoupit, bien que la douleur causée par sa blessure augmentât lentement et qu'un froid mortel s'étendît de son épaule à son bras et à son côté. Ses amis le veillaient, le réchauffant et baignant sa blessure. La nuit s'écoula, lente et fastidieuse. L'aurore croissait dans le ciel, et la combe s'emplissait d'une lumière grise lorsque Grands-Pas revint.

- Regardez! S'écria t'il.

Et, se baissant, il ramassa à terre un manteau noir qui était resté là, dissimulé par l'obscurité. A un pied de l'ourlet inférieur se voyait une entaille.

- C'est là le coup d'épée de Frodon, dit-il. Le seul mal qu'il ait fait à son ennemi, je crains, car il est indemne, mais toutes les lames périssent qui percent ce terrible Roi. Plus mortel lui fut le nom d'Elbereth.

- Et plus mortel pour Frodon fut ceci!

Il se baissa de nouveau pour ramasser un long et mince poignard. Celui ci lançait un froid reflet. Comme Grands-Pas l'élevait, ils virent que près de l'extrémité le bord en était encoché et que la pointe était brisée. Mais tandis qu'il le tenait dans la lumière croissante, ils regardèrent, confondus, car la lame parut fondre, et elle s'évanouit comme une fumée, ne laissant plus que la poignée dans la main de Grands-Pas.

CHAPITRE DOUZE

FUITE VERS LE GUE

-Hélas! S'écria t'il. C'est ce maudit poignard qui a infligé la blessure. Rares sont ceux qui ont un art de guérir suffisant pour répondre à des armes aussi maléfiques. Mais je vais faire tout ce que je peux.

Il s'assit à terre et, prenant la poignée de l'arme, il la posa sur ses genoux, puis il chanta au-dessus une lente chanson dans une langue étrange. Après quoi, la mettant de côté, il se tourna vers Frodon et, d'une voix douce, il prononça des paroles que les autres ne purent saisir. De l'escarcelle qu'il avait à sa ceinture, il tira les longues feuilles d'une plante.

- Ces feuilles, dit-il, j'ai fait de longues marches pour les trouver, car cette plante ne pousse pas dans les collines dénudées, mais dans les halliers, loin au sud de la Route, je l'ai trouvée dans l'obscurité grâce à la senteur de ses feuilles. (Il en écrasa une entre ses doigts, et elle émit une douce et forte fragrance.) II est heureux que j'aie pu la trouver, car c'est une plante cicatrisante que les Hommes de l'Ouest ont apportée en "erre du Milieu. Ils l'appelèrent *Athelas,* et elle croît à présent de façon très clairsemée et seulement près des endroits où ils résidèrent ou campèrent dans les temps anciens, et elle est inconnue dans le Nord, sauf de quelques-uns de ceux qui vagabondent dans les terres sauvages. Elle a de grandes vertus, mais, sur une blessure telle que celle-ci, ses pouvoirs de cicatrisation peuvent être maigres.

Il jeta les feuilles dans de l'eau bouillante et baigna l'épaule de Frodon. Le parfum de la vapeur était rafraîchissant, et ceux qui étaient indemnes se sentirent l'esprit calmé et dégagé. L'herbe eut aussi quelque action sur la blessure, car Frodon sentit diminuer la douleur et aussi l'impression de froid glacial dans son côté, mais la vie ne revint pas à son bras, et il ne put ni lever la main ni en faire usage. Regrettant amèrement sa sottise, il se reprocha la faiblesse de sa volonté, car il percevait à présent qu'en mettant l'Anneau il avait obéi non à son propre désir, mais aux vœux autoritaires de ses ennemis. II se demandait s'il allait rester estropié pour le restant de ses jours et comment ils allaient s'arranger à présent pour poursuivre leur voyage. Il se sentait trop faible pour se mettre debout.

Les autres discutaient cette question même. Ils décidèrent rapidement de quitter le Mont Venteux aussi tôt que possible.

- Je crois maintenant, dit Grands-Pas, que l'ennemi surveillait cet endroit depuis plusieurs jours. Si Gandalf y est jamais venu, il a dû être contraint de partir, et il ne reviendra pas. En tout cas, nous sommes en grand danger ici une fois la nuit tombée depuis l'attaque d'hier soir, et nous ne pourrions guère rencontrer de péril plus grand où que nous allions.

Dès que le jour fut entièrement levé, ils prirent une nourriture hâtive et firent leurs paquets. Frodon était dans l'impossibilité de marcher, aussi répartirent-ils la majeure partie de leur bagage entre eux quatre pour mettre Frodon sur le poney. Au cours des derniers jours, la pauvre bête s'était merveilleusement améliorée, elle paraissait mieux en chair et plus forte, et elle avait commencé à témoigner de l'affection à ses nouveaux maîtres, particulièrement à Sam. Le traitement de Bill Fougeron devait avoir été bien rigoureux pour que le voyage dans les terres sauvages lui parût tellement meilleur que sa vie précédente.

Ils partirent en direction du Sud. Cela signifiait traverser la Route, mais c'était le chemin le plus rapide vers une région plus boisée. Et ils avaient besoin de combustible, car Grands-Pas disait qu'il fallait tenir

Frodon au chaud, surtout la nuit, en même temps que le feu leur serait: Une certaine protection à tous. Il avait aussi pour plan de raccourcir le trajet en coupant au travers d'une autre grande boucle de la Route, à l'Est, au-delà du Mont Venteux, elle changeait son cours pour décrire une grande courbe vers le Nord.

Ayant fait lentement et précautionneusement le tour des pentes sud-ouest de la colline, ils ne tardèrent pas à atteindre le bord de la Route. Il n'y avait aucun signe des Cavaliers. Mais, au moment même où ils se pressaient en avant, ils entendirent au loin deux cris: une voix froide qui appelait, et une voix froide qui répondait. Tremblants, ils s'élancèrent pour gagner les halliers devant eux. Le terrain descendait en pente vers le Sud, mais il était sauvage et dépourvu de tout sentier, des buissons et des arbres rabougris poussaient en grappes serrées au milieu de grands espaces nus. L'herbe était rare, rude et grise, et les feuilles des halliers étaient desséchées et tombaient. C'était une terre triste et leur voyage était lent et morne. Ils parlaient dans leur pénible, cheminement. Frodon avait le cœur serré de les voir marcher à côté de. " Lui, la tête basse et le dos courbé sous leur fardeau. Même Grands-Pas avait un air las et abattu.

Avant la fin de la première journée de marche, la souffrance de Frodon commença de croître de nouveau, mais il n'en parla pas de, longtemps. Quatre jours s'écoulèrent sans grand changement dans le terrain ni dans le paysage, sauf que derrière eux le Mont Venteux r s'abaissait lentement et que, par-devant, les montagnes lointaines se dessinaient un peu plus proches. Mais depuis le cri éloigné, ils n'avaient observé aucun signe que l'ennemi eût remarqué leur fuite ou les eût ' suivis. Ils redoutaient les heures sombres et, la nuit, ils montaient-la. Garde par paire, s'attendant à tout moment à voir des formes noires, s'avancer dans la nuit grise, vaguement éclairée par la lune voilée de nuages, mais ils n'apercevaient rien et n'entendaient d'autre son que le soupir des feuilles sèches et de l'herbe. Pas une seule fois, ils n'éprouvèrent le sentiment d'une présence maléfique qui les

avait assaillis? avant l'attaque dans la combe. Il était vain d'espérer que les Cavaliers, eussent déjà perdu de nouveau leur trace. Peut-être attendaient-ils de dresser une embuscade en quelque endroit resserré?

A la fin du cinquième jour, le terrain commença une fois de plus à s'élever lentement hors de la large et peu profonde vallée dans laquelle ils étaient descendus. Grands-Pas les dirigea derechef vers le nord-est, et le sixième jour ils atteignirent le haut d'une longue pente douce et virent au loin devant eux un enchevêtrement de collines boisées. En dessous, ils pouvaient voir la Route en contourner le pied, et à leur droite, une rivière grise jetait un pâle reflet sous le soleil blafard. Dans le lointain, ils aperçurent encore une autre rivière dans une vallée pierreuse à demi voilée par la brume.

- Je crains qu'ici il ne faille retourner un moment sur la Route, dit Grands-Pas. Nous voici arrivés à la rivière Fontgrise, que les Elfes nomment Mitheithel. Elle descend des Landes d'Etten, les hauteurs des trolls au nord de Fondcombe, et elle rejoint la Sonoronne loin au sud. Certains la nomment après cela le Flot-gris. Elle devient un grand fleuve avant de rejoindre la mer. Il n'y a d'autre passage par-dessus, à partir de sa source dans les Landes d'Etten, que le Dernier Pont qu'emprunte la Route.

- Quelle est cette autre rivière qu'on voit au loin là-bas? Demanda Merry.

- C'est la Sonoronne, le Bruinen de Fondcombe, répondit GrandsPas. La Route court le long des collines sur de nombreux milles du Pont au Gué de Bruinen. Mais je n'ai pas encore réfléchi à la manière de traverser l'eau. Une rivière à la fois! Nous aurons de la chance en vérité si nous ne trouvons pas le Dernier Pont tenu contre nous.

Le lendemain, de bonne heure, ils descendirent à nouveau près de la Route. Sam et Grands-Pas partirent en avant, mais ils ne trouvèrent aucun signe de voyageurs ou de cavaliers. Là, à l'ombre des collines, il y avait eu de la pluie. Grands-Pas jugea qu'elle était tombée l'avantveille et qu'elle avait lavé toute trace de pas. Aucun cavalier n'était passé depuis lors, pour autant qu'il pût voir.

Ils avancèrent avec toute la hâte possible, et après un mille ou deux ils eurent devant eux le Dernier Pont, au bas d'une courte et rapide pente. Ils redoutèrent de trouver là des formes noires qui les attendraient, mais ils n'en virent point. Grands-Pas les fit mettre à couvert dans un fourré du bord de la Route pendant qu'il partait devant en exploration.

Il ne tarda pas à revenir en hâte

- Je ne vois aucun signe de l'ennemi, dit-il, et je me demande fort ce que cela peut bien signifier. Mais j'ai trouvé quelque chose de très étrange.

Il tendit la main et montra une unique pierre vert pâle:

- Je l'ai trouvée dans la boue au milieu du Pont, dit-il. C'est un béryl, une pierre elfique. Qu'elle y ait été déposée ou qu'elle y soit tombée par hasard, je ne saurais le dire, mais elle me donne de l'espoir. Je prendrai cela comme un signe que nous pouvons passer le Pont, mais au-delà, je n'ose pas rester sur la Route sans quelque indication plus claire.

Ils repartirent aussitôt. Ils traversèrent le Pont sans encombre, n'entendant d'autre son que celui de l'eau qui tourbillonnait autour des trois grandes arches. A un mille de là, ils arrivèrent à un étroit ravin qui menait vers le Nord par les terres escarpées à gauche de la Route. Grands-Pas tourna là, et ils furent bientôt perdus dans une sombre région d'arbres noirs qui serpentaient au pied de mornes collines.

Les Hobbits furent contents de quitter les tristes terres et la

dangereuse Route, mais cette nouvelle région paraissait menaçante et hostile. Les collines s'élevaient constamment. Par-ci par-là, sur les hauteurs et les crêtes, ils apercevaient, à mesure qu'ils avançaient, d'anciens murs de pierre et les ruines de tours, d'un aspect sinistre. Frodon, qui ne marchait pas, avait tout le temps de regarder devant lui et de penser. Il se rappelait le récit que Bilbon lui avait fait de son voyage et des tours menaçantes des collines au nord de la Route, dans le pays proche de la forêt des Trolls, où lui était arrivée sa première aventure sérieuse. Frodon devina qu'ils se trouvaient à présent dans la même région, et il se demanda s'ils ne passeraient pas par hasard près de l'endroit.

- Qui vit dans ce pays? Demanda t'il. Et qui a construit ces tours? Est ce le pays des trolls?

- Non! dit Grands-Pas. Les trolls ne construisent pas. Personne ne vit ici. Des Hommes y ont jadis demeuré, mais il n'en reste plus aucun aujourd'hui. Ils étaient devenus mauvais, à ce que rapporte la légende, car ils étaient tombés dans l'ombre d'Angmar. Mais ils furent tous détruits dans la guerre qui amena la fin du Royaume du Nord. II y a maintenant si longtemps de cela que les collines les ont oubliés, encore qu'une ombre s'étende toujours sur le pays.

- Où avez-vous appris de telles histoires, si tout le pays est vide et oublieux? Demanda Peregrïn. Les oiseaux et les bêtes ne racontent pas d'histoires de ce genre.

- Les héritiers d'Elendil n'oublient pas toutes les choses du passé, dit Grands-Pas, et on se souvient encore à Fondcombe de bien d'autres choses que je pourrais dire.

FUITE VERS LE GUE

- Vous y avez été souvent? demanda Frodon.

- Oui, répondit Grands-Pas. J'y ai demeuré à une époque, et j'y retourne encore quand je le peux. C'est là qu'est mon cœur, mais mon destin n'est pas de rester en paix, même dans la belle maison d'Elrond.

Les collines commencèrent alors à les enfermer. Derrière eux, la Route poursuivait son cours vers la rivière Bruinen, mais tous deux étaient à présent cachés à la vue. Les voyageurs arrivèrent à une longue vallée: étroite, profondément encaissée, sombre et silencieuse. Des arbres aux vieilles racines tordues surplombaient des escarpements et s'entassaient derrière en pentes ascendantes de pins.

Les Hobbits commençaient à. être très fatigués. Ils avançaient lentement, car il leur fallait trouver leur chemin dans une région dépourvue de sentiers tracés et encombrée d'arbres tombés et de rochers éboulés. Ils évitaient autant que possible de grimper eu égard à Frodon et parce qu'il était en fait difficile de trouver un chemin pour escalader les parois des vallons étroits. Ils étaient depuis deux jours dans ce pays quand le temps se mit à la pluie. Le vent commença de souffler régulièrement de l'ouest et de déverser l'eau des mers lointaines sur les têtes sombres des collines en une pluie fine mais pénétrante. A la nuit, ils étaient tous trempés jusqu'aux os, et leur campement fut sans réconfort, car ils ne purent faire prendre aucun feu. Le lendemain, les collines s'élevèrent encore plus hautes et escarpées devant eux, et ils furent contraints de se détourner vers le Nord. Grands-Pas semblait devenir inquiet: ils étaient déjà à près de dix jours du Mont Venteux, et leur stock de nourriture commençait à s'épuiser. II continuait de pleuvoir.

Cette nuit là, ils campèrent sur une corniche pierreuse contre un mur de roc, dans lequel il y avait une grotte peu profonde, un simple creux dans la paroi. Frodon ne put trouver de repos. Le froid et l'humidité avaient rendu sa blessure plus pénible que jamais, et la douleur jointe à une sensation de froid mortel lui interdisait tout sommeil. Il se tournait et se retournait, écoutant avec crainte les furtifs bruits nocturnes: le vent dans les crevasses du rocher, le dégouttement de l'eau, un craquement, la soudaine chute cliquetante d'une pierre détachée. Il sentait que des formes noires s'approchaient pour l'étouffer, mais quand il se redressa, il ne vit rien d'autre que le dos de Grands-Pas, accroupi le menton sur les genoux et fumant sa pipe, l'œil aux aguets. Il se rallongea et glissa dans un sommeil inquiet, rêvant qu'il marchait sur le gazon de son jardin de la Comté, mais ce gazon lui semblait plus estompé et plus indistinct que les grandes ombres noires qui regardaient par-dessus la haie.

En se réveillant au matin, il vit que la pluie avait cessé. Les nuages étaient encore épais, mais ils se désagrégeaient, et de pâles lambeaux de bleu apparaissaient entre eux. Le vent tournait de nouveau. Ils ne se mirent pas en route de bonne heure. Aussitôt après leur petit déjeuner froid et peu réconfortant, Grands-Pas partit seul, disant aux autres de rester à l'abri de la paroi jusqu'à son retour. II allait grimper s'il le pouvait pour observer la configuration du terrain.

A son retour, il ne se montra guère rassurant:

- Nous sommes venus trop au nord, dit-il, et il nous faut trouver un chemin pour retourner vers le sud. Si nous continuons à aller dans la même direction, nous arriverons dans les Vallées d'Etten, bien au nord de Fondcombe. C'est un pays de trolls, qui m'est peu connu. Nous pourrions peut-être trouver moyen de le traverser pour revenir à Fondcombe par le nord, mais cela nous prendrait trop longtemps, car je ne connais pas le chemin, et nos provisions ne dureraient pas assez. Ainsi, d'une façon ou d'une autre, il nous faut trouver le Gué de Bruinen.

Le reste de la journée se passa à jouer des pieds et des mains sur un terrain rocailleux. Ils trouvèrent un passage entre deux collines, qui les mena dans une vallée orientée vers le sud-est, direction qu'ils désiraient prendre, mais, vers la fin de la journée, ils virent leur route de nouveau barrée par une chaîne de hautes terres, sa ligne sombre, qui se détachait sur le ciel, était brisée en maints points dénudés comme les dents d'une scie émoussée. Ils avaient le choix entre un retour sur leurs pas ou l'escalade.

Ils décidèrent de tenter la grimpée, mais elle se révéla très ardue. Frodon ne tarda pas à être obligé de descendre du poney et d'aller cahin-caha à pied. Même ainsi, ils désespérèrent souvent d'amener le poney au sommet ou même de trouver un sentier pour eux-mêmes, chargés comme ils l'étaient. Le jour était presque parti, et ils étaient tous épuisés quand ils finirent par arriver au haut. Ils avaient grimpé jusqu'à un col resserré entre des points plus élevés, et le terrain redescendait brutalement à une courte distance. Frodon se laissa tomber à terre, où il resta frissonnant. Son bras gauche était paralysé, et il avait l'impression que son côté et son épaule étaient pris dans un étau glacial. Les arbres et les rochers alentour lui semblaient vagues et indistincts.

- On ne peut aller plus loin, dit Merry à Grands-Pas. Je crains que cela n'ait dépassé les forces de Frodon. Je suis terriblement inquiet pour lui. Que devons-nous faire? Croyez-vous qu'ils seront capables de le guérir à Fondcombe, si jamais nous arrivons jusque-là?

- On verra, répondit Grands-Pas. Je ne peux rien faire de plus dans le désert, et c'est surtout en raison de sa blessure que je suis si anxieux de forcer le pas. Mais je conviens que nous ne pouvons aller plus loin ce soir.

CHAPITRE DOUZE

FUITE VERS LE GUE

- Qu'est ce qui ne va pas chez mon maître? Demanda Sam à voix basse, regardant Grands-Pas d'un air suppliant. Sa blessure était petite, et elle est déjà refermée. On ne voit plus qu'une marque blanche et froide sur son épaule.

- Frodon a été atteint par les armes de l'Ennemi, dit Grands-Pas, et quelque poison ou quelque mal est à l'œuvre, que mon art ne saurait retirer. Mais ne perdez pas espoir, Sam!

La nuit était froide sur la haute crête. Ils allumèrent un petit feu en dessous des racines noueuses d'un vieux pin qui surplombaient une cavité peu profonde: il semblait que l'on en eût à un moment extrait de la pierre. Ils s'assirent serrés les uns contre les autres. Le vent soufflait, glacial, par le col, et ils entendaient gémir et soupirer les cimes des arbres plus bas. Frodon, étendu dans un demi rêve, imaginait que d'interminables ailes noires passaient au-dessus de lui et que sur ces ailes étaient montés des poursuivants qui le traquaient dans tous les creux des collines.

L'aube se leva claire et belle, l'air était pur, et la lumière pâle et limpide dans un ciel lavé par la pluie. Leurs cœurs furent encouragés, mais ils attendaient avec impatience que le soleil vînt réchauffer leurs membres froids et raidis. Aussitôt qu'il fit jour, Grands-Pas, prenant avec lui Merry, alla examiner le pays de la hauteur vers l'est du col. Le soleil s'était levé et rayonnait avec éclat quand il revint avec des nouvelles plus réconfortantes. Ils allaient à présent à peu près dans la bonne direction. En s'engageant dans la descente de l'autre côté du col, ils auraient les Montagnes à leur gauche. A quelque distance en avant, Grands-Pas avait aperçu de nouveau la Sonoronne, et il savait que, quoique cachée à la vue, la Route du Gué n'était pas loin de la Rivière et qu'elle s'étendait de leur côté de l'eau.

- Nous devons reprendre la direction de la Route, dit-il. Nous ne pouvons espérer trouver un sentier à travers ces collines. Quel que soit le danger, la Route est notre seule voie pour gagner le Gué.

Aussitôt après avoir mangé, ils repartirent. Ils descendirent lentement au sud du col, mais le chemin était beaucoup plus facile qu'ils ne s'y attendaient, car la pente était moins raide de ce côté, et au bout d'un moment, Frodon put remonter sur le poney. Le pauvre vieil animal de Bill Fougeron développait un talent inattendu pour choisir un chemin et éviter le plus possible les cahots à son cavalier. Le courage du groupe se raffermit. Même Frodon se sentait mieux dans la lumière matinale, mais par moments un brouillard semblait lui obscurcir la vue, et il se passait la main sur les yeux.

Pippin marchait un peu en avant des autres. Il se retourna soudain et les héla

- Il y a ici un sentier! cria t'il.

Quand ils arrivèrent à sa hauteur, ils constatèrent qu'il ne s'était pas trompé: il y avait nettement les rudiments d'un sentier qui descendait en nombreux méandres pour sortir des bois et aller se perdre dans la colline suivante. Par endroits, il était à présent effacé et couvert d'herbes, ou obstrué par des éboulis de pierres ou des arbres tombés, mais il semblait avoir été très usité à un moment donné. C'était un sentier tracé par des bras vigoureux et des pieds pesants. De ci de-là, de vieux arbres avaient été coupés ou abattus, et on avait fendu ou poussé de côté de gros rochers pour ménager un passage.

Ils suivirent la piste pendant quelque temps, car elle offrait de beaucoup le chemin le plus facile pour descendre, mais ils avançaient prudemment, et leur inquiétude s'accrut lorsqu'ils arrivèrent dans les bois sombres et que le sentier se fit plus plat et plus large. Soudain, à la sortie d'une zone de sapins, il dévala une pente pour contourner à angle droit sur la gauche un épaulement rocheux de la colline. En arrivant au tournant, ils regardèrent au-delà et virent que le sentier se poursuivait sur une bande de terrain plat au pied d'un petit escarpement surplombé d'arbres. Dans la paroi de pierre, il y avait une porte entrouverte de travers, accrochée à un seul gond.

Devant la porte, tous firent halte. Il se trouvait là une caverne ou une salle creusée, mais on ne pouvait rien en voir dans l'obscurité. GrandsPas, Sam et Merry parvinrent, en poussant de toutes leurs forces, à agrandir un peu l'ouverture de la porte, et Grands-Pas et Merry pénétrèrent à l'intérieur. Ils n'allèrent pas loin, car sur le sol gisait un grand nombre de vieux ossements et rien d'autre n'était visible près de l'entrée, hormis de grosses jarres vides et des pots brisés.

- C'est assurément là un trou de trolls, si jamais il en fut! Dit Pippin. Venez-vous en, vous deux, filons. Nous savons maintenant qui a fait le sentier et nous ferions mieux d'en sortir au plus vite.

- Ce n'est pas nécessaire, à mon avis, dit Grands-Pas, en sortant. C'est certainement un trou de trolls, mais il paraît depuis longtemps abandonné. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'affoler. Continuons notre descente avec prudence, et on verra.

Le sentier repartait de la porte et, tournant encore à droite à travers l'espace plat, plongeait ensuite dans une pente épaissement boisée. Pippin, qui n'aimait pas laisser voir à Grands-Pas qu'il avait encore peur, alla en avant avec Merry. Sam et Grands-Pas suivaient de part et d'autre du poney de Frodon, car le chemin était assez

large à présent pour permettre à quatre ou cinq Hobbits de marcher de front. Mais ils n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin, quand Pippin revint en courant, suivi de Merry. Ils avaient tous deux l'air terrifié.

- Il y a des trolls! S'écria Pippin, haletant. Dans une clairière de la forêt un peu plus bas. On les a aperçus entre les troncs d'arbres. Ils sont très grands!

-Nous allons jeter un coup d'œil, dit Grands-Pas, ramassant un bâton.

Frodon ne dit rien, mais Sam avait l'air épouvanté.

Le soleil était à présent haut, il brillait à travers les branches à demi dénudées, illuminant la clairière de taches brillantes. Ils s'arrêtèrent soudain au bord et scrutèrent à travers les troncs d'arbres, retenant leur souffle. Là se tenaient les trolls: trois trolls de forte carrure. L'un d'eux s'était baissé, et les deux autres l'observaient.

Grands-Pas s'avança d'un air dégagé

- Relève-toi, vieille pierre! Dit-il, et il brisa son bâton sur le dos du troll penché.

Rien ne se produisit. II y eut un sursaut d'étonnement chez les Hobbits et, alors, même Frodon se mit à rire:

- Eh bien! Dit-il. Nous oublions notre histoire de famille! Ce doivent être les trois que Gandalf avait attrapés en train de se quereller sur la meilleure façon de cuire treize Nains et un Hobbit.

- Je n'avais aucune idée que nous étions de ce côté là! Dit Pippin.

Il connaissait bien l'histoire. Bilbon et Frodon l'avaient souvent racontée, mais, en fait, il n'y avait jamais cru qu'à demi. Maintenant encore, il regardait les trolls de pierre avec suspicion, se demandant si quelque magie ne pourrait pas les ramener soudain à la vie.

- Vous oubliez non seulement votre histoire de famille, mais tout ce que vous avez jamais su des trolls, dit Grands-Pas. Il fait grand jour avec un brillant soleil, et pourtant vous revenez en essayant de m'effrayer avec une histoire de trolls vivants qui nous attendraient dans cette clairière! De toute façon, vous auriez pu remarquer que l'un d'entre eux a un vieux nid d'oiseau derrière l'oreille. Ce serait un ornement assez inhabituel pour un troll vivant!

Il y eut un rire général. Frodon sentit son courage se ranimer: Le rappel de la première aventure heureuse de Bilbon était ragaillardissant. Le soleil, aussi, était chaud et réconfortant, et le brouillard que Frodon avait devant les yeux semblait se lever un peu. Ils se reposèrent un moment dans la clairière et prirent leur repas de midi à l'ombre des grandes jambes des trolls.

- Quelqu'un ne nous chantera t'il pas quelque chose, pendant que le soleil est haut? Dit Merry, quand ils eurent terminé. On n'a eu ni chanson ni récit depuis plusieurs jours.

- Pas depuis le Mont Venteux, dit Frodon.

Les autres le regardèrent.

- Ne vous en faites pas pour moi! Ajouta t'il. Je me sens beaucoup mieux, mais je ne crois pas que je serais en état de chanter. Peut-être Sam pourrait-il retrouver quelque chose dans sa mémoire?

- Vas-y, Sam! Dit Merry. Il y a plus de choses en réserve dans ta tête que tu n'en rapportes.

- Je n'en sais trop rien, dit Sam. Mais comment ceci ferait-il l'affaire? Ce n'est pas ce que j'appelle vraiment de la poésie, si vous me comprenez: simplement une ineptie. Mais ces vieilles statues m'y ont fait penser.

Debout, les mains derrière le dos comme s'il était à l'école, il se mit à chanter sur un vieil air

Troll était assis tout seul sur son siège de pierre,
II mordillait et mâchonnait un vieil os nu,
Durant des années il l'avait rongé de près
Car la viande était dure à trouver.
Dans une caverne des collines il demeurait seul,
Et la viande était dure à trouver.

Vint Tom avec ses grandes bottes,
Qui dit à Troll: " Qu'est ce que cela, je vous prie? »
Car ça ressemble au tibia de mon oncle Tim,
Qui devrait être au cimetière.
Voilà bien des années que Tim est parti
Et je le croyais couché au cimetière.

«Mon gars, dit Troll, cet os je l'ai volé,

FUITE VERS LE GUE

Mais qu'est ce que des os qui restent dans un trou?
Ton oncle était aussi mort qu'un lingot de plomb
Bien avant que j'aie trouvé son tibia.
II peut se passer d'une part pour un pauvre vieux troll
Car il n'a pas besoin de son tibia.

Dit Tom : «Je ne vois pas pourquoi des gens comme toi
Sans demander permission iraient se servir
Des quilles ou des tibias du parent de mon père,
Alors passe-moi ce vieil os!
Quoique mort, il lui appartient,
Alors, passe-moi ce vieil os! »

«Pour un peu, dit Troll avec une grimace,
Je te mangerais aussi et rongerais tes tibias.
Un bout de viande fraîche descendrait avec délices!
Je vais faire sur toi mes dents, maintenant.
Je suis fatigué de ronger de vieux os et peaux,
J'ai envie de dîner de toi maintenant»

Mais juste comme il pensait son dîner pris,
Il vit que ses mains n'avaient rien saisi
Avant qu'il pût y songer
Tom se glissa derrière
Et lui donna de la botte pour lui apprendre.
Un coup de botte sur le séant, se dit Tom,
Serait une bonne façon de lui apprendre.

Mais plus durs que la pierre sont la chair et l'os
D'un troll assis seul dans les collines
Autant donner de la botte à la racine de la montagne,
Car le séant d'un troll ne la sent pas.
Le vieux Troll rit en entendant Tom grogner,
Et il sut que ses pieds le ressentaient.

La jambe de Tom est boiteuse depuis qu'il est rentré chez lui.
Et son pied sans botte est estropié durablement,
Mais Troll ne s'en soucie pas, et il est toujours là
Avec l'os qu'il a chipé à son propriétaire.
Le séant du vieux Troll est toujours le même,
Et l'os qu'il a chipé à son propriétaire.

- Eh bien, voilà un avertissement pour nous tous! dit Merry, riant. Heureusement que vous vous êtes servi d'un bâton et non de votre main, Grands-Pas!

- Où as-tu pris cela, Sam? demanda Pippin. Je n'ai jamais entendu ces mots auparavant.

Sam murmura quelque chose d'incompréhensible.

-Cela sort de sa propre tête, bien sûr, dit Frodon. J'apprends beaucoup sur Sam Gamegie au cours de ce voyage. Il a commencé par être un conspirateur, et maintenant c'est un ménestrel. II finira par devenir un magicien ou un guerrier!

- J'espère bien que non, dit Sam. Je ne voudrais être ni l'un ni l'autre!

L'après-midi, ils poursuivirent leur descente dans les bois. Ils suivaient probablement la piste même que Gandalf, Bilbon et les nains avaient utilisée de nombreuses années auparavant. Après quelques milles, ils débouchèrent au haut d'un grand talus qui dominait la Route. A ce point, elle avait laissé la Fontgrise loin derrière dans son étroite vallée, et elle suivait de près le pied des collines, roulant et serpentant en direction de l'est parmi les bois et les pentes couvertes de bruyère vers le Gué et les Montagnes. Grands-Pas désigna, non loin

sur le talus, une pierre dans l'herbe. Dessus, se voyaient encore, grossièrement taillés et maintenant très altérés, des runes de nains et des signes secrets.

- Voilà! Dit Merry. Ce doit être la pierre qui marquait l'endroit où était caché l'or des trolls. Combien reste t'il de la part de Bilbon, je me demande, Frodon?

Frodon regarda la pierre, souhaitant que Bilbon n'eût pas rapporté chez lui de trésor plus dangereux, ou dont il fût plus difficile de se séparer.

- Rien du tout, dit-il. Bilbon a tout donné. Il ne considérait pas que ce trésor lui appartenait, puisqu'il venait de voleurs, m'a t'il dit.

La Route s'étendait tranquille sous les ombres allongées du début du soir. On ne voyait aucun signe d'autres voyageurs. Comme il n'y avait pas d'autre chemin possible, ils descendirent le talus et, tournant à gauche, partirent aussi vite qu'ils le pouvaient. Bientôt, un épaulement des collines intercepta la lumière du soleil qui se couchait rapidement. Un vent froid descendait à leur rencontre des montagnes qu'ils avaient devant eux.

Ils commençaient à chercher un endroit hors de la Route pour établir leur campement de la nuit, quand ils entendirent un son qui ramena soudain la peur dans leurs cœurs : celui de sabots de chevaux derrière eux. Ils se retournèrent, mais ne purent voir loin en raison des nombreux tours et détours de la Route. Ils sortirent aussi vite que possible du chemin battu et grimpèrent dans les profonds fourrés de bruyères et de myrtilles qui garnissaient les pentes, jusqu'au moment où ils arrivèrent à un coin de noisetiers touffus. Du milieu des fourrés, ils pouvaient voir la Route, pâle et grise dans la lumière déclinante, à quelque trente pieds plus bas. Le bruit des sabots approchait. Les chevaux allaient bon train, avec un léger *badaboum badaboum badaboum. Puis,* faiblement, comme emporté par la brise, ils crurent entendre un tintement mat, comme de clochettes.

- Ce son n'est pas celui d'un cheval de Cavalier Noir! Dit Frodon, qui écoutait attentivement.

Les autres Hobbits s'accordèrent avec espoir là-dessus, mais ils restaient pleins de méfiance. Ils redoutaient depuis si longtemps d'être poursuivis que tout bruit venant de derrière eux leur paraissait menaçant et hostile. Mais Grands-Pas se penchait à présent en avant, courbé jusqu'à terre, une main contre son oreille et une expression joyeuse sur le visage.

La lumière diminuait et les feuilles bruissaient doucement sur les arbustes. Plus claires et plus proches, les clochettes tintaient et, *badaboum,* venait le son d'un trot rapide. Soudain apparut en bas un cheval blanc, luisant dans l'ombre et courant à vive allure. Dans le crépuscule, sa têtière scintillait et étincelait, comme cloutée de gemmes semblables à de vivantes étoiles. Le manteau du cavalier flottait derrière lui et son capuchon était rejeté en arrière, ses cheveux dorés volaient, chatoyants, au vent de sa course. Frodon eut l'impression qu'une lumière blanche brillait au travers de la forme et des vêtements du cavalier comme au travers d'un mince voile.

Grands-Pas bondit hors de sa cachette et se précipita vers la Route, criant et sautant par la bruyère, mais avant même qu'il n'eût bougé ou appelé, le cavalier avait serré la bride de son cheval et s'était arrêté, levant les yeux vers le fourré où ils se tenaient. A la vue de Grands-Pas, il sauta à terre et courut à sa rencontre, criant

«Ai na vedui Dunadan! Mae govannen! » Son parler et le son clair de sa voix ne laissèrent aucun doute dans leur cœur: Le cavalier était de la race elfique. Nuls autres dans le vaste monde n'avaient des voix aussi belles à entendre. Mais il semblait y avoir une note de hâte ou de crainte dans son appel, et ils virent qu'il parlait maintenant à GrandsPas avec rapidité et instance.

Grands-Pas leur fit bientôt signe, et les Hobbits quittèrent leur fourré pour rejoindre en hâte la Route.

- Voici Glotfindel, qui demeure dans la maison d'Elrond, dit Grands-Pas.

- Salut, et bonne rencontre, enfin! Dit le Seigneur Elfe à Frodon. J'ai été envoyé de Fondcombe à votre recherche. Nous craignions que vous ne fussiez en danger sur la route.

- Gandalf a donc atteint Fondcombe? s'écria Frodon, tout joyeux.

- Non. Pas encore lors de mon départ, mais cela, c'était il y a neuf jours, répondit Glorfindel. Elrond avait reçu des nouvelles qui l'avaient inquiété. Certain de ma famille qui voyageaient dans votre pays au-delà du Baranduin (La rivière Brandevin.) avaient appris que les choses allaient de travers, et ils avaient envoyé des messages en toute hâte. Ils disaient que les Neuf étaient sortis et que vous étiez égarés, portant un grand fardeau en l'absence d'un guide, car Gandalf n'était pas revenu. Il y a peu de gens même à Fondcombe qui puissent chevaucher ouvertement contre les Neuf, mais ceux qui existaient, Elrond les envoya vers le nord, l'ouest et le sud. On pensait que vous pourriez faire un grand détour pour éviter d'être poursuivis, et vous perdre ainsi dans les Terres Sauvages.

«Ce fut à moi qu'il appartint de prendre la Route, et je suis arrivé au Pont de Mitheithel, où j'ai laissé un signe il y a près d'une semaine. Trois des serviteurs de Sauron étaient sur le Pont, mais ils se retirèrent et je les poursuivis vers l'ouest. Je suis aussi tombé sur deux autres, mais ils se sont détournés vers le sud. Depuis lors, j'ai cherché votre trace. Je l'ai trouvée il y a deux jours et je l'ai suivie par-dessus le Pont, et aujourd'hui, j'ai noté

l'endroit où vous étiez redescendus des collines. Mais, allons! Il n'y a pas de temps à perdre à donner de plus amples détails. Puisque vous êtes ici, il nous faut risquer le péril de la Route et aller. Ils sont cinq derrière nous, et quand ils découvriront votre trace, ils nous poursuivront comme le vent. Et. ils ne forment pas la totalité. Où peuvent être les quatre autres, je l'ignore. Je crains de trouver le Gué déjà tenu contre nous»

Tandis que Glorfindel parlait, les ombres du soir s'épaississaient. Frodon se sentit pris d'une grande lassitude. Dès le moment où le soleil avait commencé à baisser, le brouillard qu'il avait devant les yeux s'était assombri, et il voyait une ombre s'établir entre lui et les visages de ses amis. A présent, la douleur l'assaillait, et il avait froid. Il vacilla et se retint au bras de Sam.

- Mon maître est malade et blessé, dit Sam en colère. IL ne peut pas continuer à voyager, la nuit tombée. Il a besoin de repos.

Glorfindel rattrapa Frodon au moment où celui ci glissait à terre et, le prenant doucement dans ses bras, il le dévisagea avec une gravité inquiète.

Grands-Pas raconta brièvement l'attaque de leur campement sous le Mont Venteux et l'histoire du poignard meurtrier. Il sortit le manche, qu'il avait gardé, et le tendit à l'Elfe. Glorfindel frissonna en le prenant, mais il l'examina avec attention.

- Il y a des inscriptions maléfiques sur le manche, dit-il, bien que vos yeux puissent ne pas les voir. Gardez le, Aragorn, jusqu'à notre arrivée à la maison d'Elrond! Mais faites attention, et maniez le le moins possible! Les blessures infligées par cette arme dépassent, hélas! Mes pouvoirs de guérison. Je ferai ce que je peux mais je vous presse d'autant plus de continuer sans prendre de repos.

Il chercha des doigts la blessure sur l'épaule de Frodon, et son visage se fit plus grave, comme s'il fût inquiet de ce qu'il avait appris. Mais Frodon sentit diminuer le froid dans son côté et dans son bras, une légère chaleur descendit de son épaule à sa main, et la douleur devint plus supportable. L'obscurité du soir lui parut plus légère autour de lui, comme si un nuage s'était retiré. Il vit de nouveau les visages de ses amis plus clairement et un renouveau d'espoir et de force se fit jour en lui.

- Vous monterez mon cheval, dit Gloifindel. Je vais raccourcir les étriers jusqu'au bas de la selle, et vous devrez vous tenir aussi serré que vous le pourrez. Mais vous n'avez rien à craindre: mon cheval ne laisserait tomber aucun cavalier que je lui ordonne de porter. Il a le pas léger et égal, et si le danger nous étreint de trop près, il vous emportera à une vitesse avec laquelle les coursiers noirs de l'ennemi eux-mêmes ne sauraient rivaliser.

- Non, il ne le fera pas! Dit Frodon. Je ne le monterai pas si je dois être emporté à Fondcombe ou n'importe où d'autre en abandonnant mes amis au danger.

Glorfindel sourit:

- Je doute fortement, dit-il, que vos amis soient en danger si vous n'êtes pas là! La poursuite serait lancée après vous et nous laisserait en paix, je pense. C'est vous, Frodon, et ce que vous portez qui nous mettez tous en péril.

Frodon n'eut rien à répondre, et il se laissa persuader de monter le cheval blanc de Glorfindel. A sa place, le poney fut chargé d'une bônne part des fardeaux des autres, de sorte qu'ils marchèrent alors d'un pas beaucoup plus léger et qu'ils gardèrent pendant un certain temps une bonne allure, mais les Hobbits commencèrent à trouver durs à suivre les pas rapides et infatigables de l'Elfe. Il les menait toujours, jusque dans l'obscurité et encore dans la nuit profonde et ennuagée. II n'y avait ni étoile ni lune. Ce ne fut pas avant la grisaille de l'aube qu'il leur permit de faire halte. A ce moment, Pippin, Merry et Sam dormaient presque sur leurs jambes trébuchantes, et Grands-Pas, à en juger par l'affaissement de ses épaules, Grands-Pas lui-même semblait fatigué. Frodon, assis sur le cheval, était perdu dans un sombre rêve.

Ils se jetèrent à terre dans la bruyère à quelques mètres du bord de la route et s'endormirent aussitôt. Il leur sembla avoir à peine fermé les yeux quand Glorfindel, qui avait pris la garde pendant leur sommeil, les réveilla. La matinée était déjà bien entamée, et les nuages et les brumes de la nuit s'étaient dissipés.

«Buvez ceci! »Leur dit GIorFindel, versant successivement à chacun un peu de liqueur de sa gourde cloutée d'argent. Le liquide était clair comme de l'eau de roche, elle n'avait aucun goût et elle ne se révélait ni chaude ni froide dans la bouche, mais force et vigueur semblèrent affluer dans leurs membres au fur et à mesure qu'ils la buvaient. Après l'absorption de ce breuvage, le pain rassis et les fruits secs (qui étaient maintenant tout ce qu'il leur restait) parurent mieux satisfaire leur faim que maints petits déjeuners dans la Comté.

Ils s'étaient reposés un peu moins de cinq heures quand ils reprirent la route. Glorfindel les poussait toujours, ne leur permettant que deux brèves haltes au cours de la marche de la journée. Ils couvrirent ainsi près de vingt milles avant la tombée de la nuit, et ils arrivèrent à un point où la Route tournait à droite pour descendre dans le fond de la vallée et gagner directement le Bruinen. Jusque là, il n'y avait eu aucun signe ni aucun son de poursuite perceptibles aux Hobbits, mais souvent Glorfindel s'arrêtait et écoutait un moment, s'ils traînaient en

arrière, et un nuage d'inquiétude se voyait sur son visage. Une ou deux fois, il s'adressa à Grands-Pas en langue elfique.

Mais quelle que fût l'inquiétude de leurs guides, il était clair que les Hobbits ne pouvaient aller plus loin ce soir là. Ils trébuchaient, ivres de fatigue, et ils n'avaient plus d'autre pensée que leurs pieds et leurs jambes. La souffrance de Frodon avait redoublé, et, durant la journée, ce qui l'environnait s'était estompé en ombres d'un gris spectral. Il accueillit presque avec soulagement la tombée de la nuit, car alors le monde semblait moins pâle et vide.

Les Hobbits étaient toujours las en repartant de bonne heure le lendemain matin. Il y avait encore bien des milles à parcourir pour arriver au Gué, et ils avançaient en clopinant du meilleur pas qu'ils pouvaient fournir.

- Le plus grand péril sera juste avant d'atteindre la rivière, dit Glorfindel, car mon cœur m'avertit que la poursuite est maintenant rapide derrière nous, et un autre danger peut nous attendre près du Gué.

La Route descendait régulièrement au flanc de la colline, et il y avait à présent de part et d'autre beaucoup d'herbe, dans laquelle les Hobbits marchaient quand ils le pouvaient pour soulager leurs pieds fatigués. Vers la fin de l'après-midi, ils arrivèrent à un endroit où la Route entrait soudain dans l'ombre dense de hauts pins puis plongeait dans une profonde tranchée, avec des parois de pierre rouge escarpées et humides. Des échos résonnèrent tandis qu'ils se hâtaient de la franchir, et le son de nombreux pas semblait suivre les leurs. Tout d'un coup, comme par une porte lumineuse, la Route ressortit du tunnel en terrain découvert. Là, au bas d'une pente rapide, ils virent devant eux un long mille plat, et au-delà le Gué de Fondcombe. De l'autre côté, s'élevait une rive brune escarpée, sur laquelle se faufilait un sentier en lacets, et derrière, les hautes montagnes se dressaient, contrefort sur contrefort et cime sur cime, dans le ciel pâlissant.

II y avait encore un écho semblable à celui de pas qui les suivaient dans la tranchée, c'était un son impétueux comme d'un grand vent s'élevant et se déversant dans les branches des pins. Glorfindel se retourna un moment pour écouter, puis il bondit en avant avec un grand cri

- Fuyez! hurla t'il. Fuyez! L'ennemi est sur nous!

Le cheval blanc s'élança. Les Hobbits descendirent la pente en courant. Glorfindel et Grands-Pas suivirent en arrière garde. Ils n'étaient qu'à mi-chemin du terrain plat, quand soudain retentit le galop de chevaux. Par l'ouverture entre les arbres qu'ils venaient de quitter sortit un Cavalier Noir. Il retint sa monture et fit halte, se tournant sur sa selle. Un autre le suivit, puis un autre, et deux autres encore.

- Partez en avant! Allez! Cria Glorfindel à Frodon.

Celui ci n'obéit pas immédiatement, pris d'une étrange hésitation. Ramenant le cheval au pas, il se retourna pour regarder en arrière. Les Cavaliers montés sur leurs grands coursiers semblaient des statues menaçantes sur une colline, noire et massive, tandis que tous les bois et les terres qui les entouraient s'effaçaient comme dans une brume. II sut tout à coup dans son cœur qu'ils lui ordonnaient silencieusement d'attendre. Alors, aussitôt, la peur et la haine s'éveillèrent en lui. Sa main lâcha la bride pour saisir la poignée de son épée et, dans un éclair rouge, il la tira.

- Fuyez! Fuyez! Cria Glorfindel, puis, d'une voix forte et claire, il ordonna au cheval en langue elfique: *noro lim, noro lim, Asfaloth!*

Aussitôt, le cheval bondit en avant et fila comme le vent sur le dernier pan de la route. Au même moment, les chevaux noirs s'élancèrent à sa poursuite, et des Cavaliers vint un terrible cri, tel que Frodon l'avait entendu remplissant d'horreur les bois dans le lointain Quartier de l'Est. Il y fut répondu, et au grand effroi de Frodon et de ses amis, des bois et des rochers au loin sur la gauche surgirent en trombe quatre autres Cavaliers. Deux couraient sur Frodon et deux galopaient à bride abattue vers le Gué pour lui couper tout moyen d'échapper. Ils lui semblaient voler comme le vent et devenir rapidement plus grands et plus sombres à mesure que leur course convergeait avec la sienne.

Frodon regarda un instant en arrière par-dessus son épaule. Il ne pouvait plus voir ses amis.

Les Cavaliers derrière lui perdaient du terrain, même leurs grands coursiers ne pouvaient rivaliser de vitesse avec le cheval elfique de Glorfindel. Il reporta son regard en avant et son espoir s'évanouit. Il semblait n'avoir aucune chance d'atteindre le Gué avant que le chemin ne soit coupé par ceux qui étaient restés embusqués. Il les voyait clairement à présent: ils avaient rejeté leurs capuchons et leurs manteaux noirs, et ils étaient revêtus de robes blanches et grises. Ils avaient dans leurs mains pâles des épées nues, des heaumes leur couvraient la tête. Leurs yeux froids étincelaient, et ils l'interpellaient d'une voix terrible.

La peur emplissait entièrement à présent l'esprit de Frodon. Il ne pensait plus à son épée. Aucun cri ne sortit de sa gorge. II ferma les yeux et s'agrippa à la crinière du cheval. Le vent sifflait à ses oreilles, et les clochettes du harnais sonnaillaient follement. Un souffle glacial le perça comme une lance au moment où, dans un ultime effort, le cheval elfique, volant comme avec des ailes, passa tel un éclair de feu blanc sous le nez du Cavalier de tête.

CHAPITRE DOUZE

FUITE VERS LE GUE

Frodon entendit l'éclaboussement de l'eau. Elle écumait autour de ses pieds. Il sentit le rapide effort de remontée comme le cheval quittait la rivière et escaladait le sentier rocailleux. II grimpait le long de la rive escarpée. Il avait passé le Gué.

Mais les poursuivants le serraient de près. Au haut du talus, le cheval s'arrêta et fit demi-tour, hennissant furieusement. Il y avait Neuf Cavaliers en bas au bord de l'eau, et le courage de Frodon fléchit devant l'expression menaçante de leurs visages levés vers lui. Il ne voyait rien qui pût les empêcher de traverser aussi aisément qu'il l'avait fait lui-même, et il sentait qu'il était vain de tenter d'échapper par le sentier incertain menant du Gué au bord de Fondcombe, dès que les Cavaliers auraient traversé. De toute façon, il sentait qu'il lui était instamment commandé de s'arrêter. La haine l'aiguillonna de nouveau, mais il n'avait plus la force de résister.

Soudain, le Cavalier de tête éperonna son cheval. Celui ci se cabra, refusant devant l'eau. Avec un grand effort, Frodon se redressa sur sa selle et brandit son épée.

- Allez-vous-en! Cria t’il. Retournez au Pays de Mordor et ne me suivez pas plus avant!

Sa voix sonna grêle et aiguë à ses propres oreilles. Les Cavaliers s'arrêtèrent, mais Frodon n'avait pas le pouvoir de Bombadil. Ses ennemis s'esclaffèrent d'un rire dur et glacial

- Revenez! Revenez! crièrent-ils. En Mordor, nous vous emmènerons!

- Allez-vous-en! Murmura t’il.

- L'Anneau! L'Anneau! Crièrent-ils implacablement.

Et tout aussitôt le chef poussa son cheval dans l'eau, suivi de près par deux autres.

- Par Elbereth et Luthien la Belle, dit Frodon dans un dernier effort, brandissant son épée, vous n'aurez ni l'Anneau ni moi!

Alors, le chef, qui était déjà au milieu du Gué, se dressa menaçant sur ses étriers et leva la main. Frodon fut frappé de mutisme. Il sentit sa langue se coller à son palais et son cœur battre à tout rompre. Son épée se brisa et tomba de sa main tremblante. Le cheval elfique se dressa et s'ébroua. Le premier des chevaux noirs avait presque posé pied sur la rive.

A ce moment vint un grondement précipité: Le retentissement de flots ruant tumultueusement une grande quantité de pierres. Frodon vit indistinctement en dessous de lui s'élever la rivière, dans le lit de laquelle chargeait une cavalerie de vagues empanachées. Des flammes blanches parurent à Frodon papilloter sur les crêtes, et il imagina presque voir dans l'eau des cavaliers blancs sur des blancs chevaux aux crinières bouillonnantes. Les trois cavaliers immobiles au milieu du Gué furent submergés, ils disparurent soudain sous l'écume en courroux. Ceux qui étaient derrière reculèrent en désarroi.

Dans les dernières lueurs de sa conscience, Frodon entendit des cris, et il lui sembla voir, au-delà des Cavaliers qui hésitaient sur la rive, une brillante figure de lumière blanche, et derrière couraient de vagues

petites formes agitant des flammes rougeoyantes dans la brume grise qui tombait sur le monde.

Les chevaux noirs furent pris de folie et, bondissant de terreur, ils emportèrent leurs cavaliers dans les flots impétueux. Leurs cris perçants furent noyés dans le grondement de la rivière qui les emportait. Frodon se sentit alors tomber, et le grondement et la confusion lui parurent s'enfler et l'engouffrer en même temps que ses ennemis. Il n'entendit ni ne vit plus rien.

LIVRE II

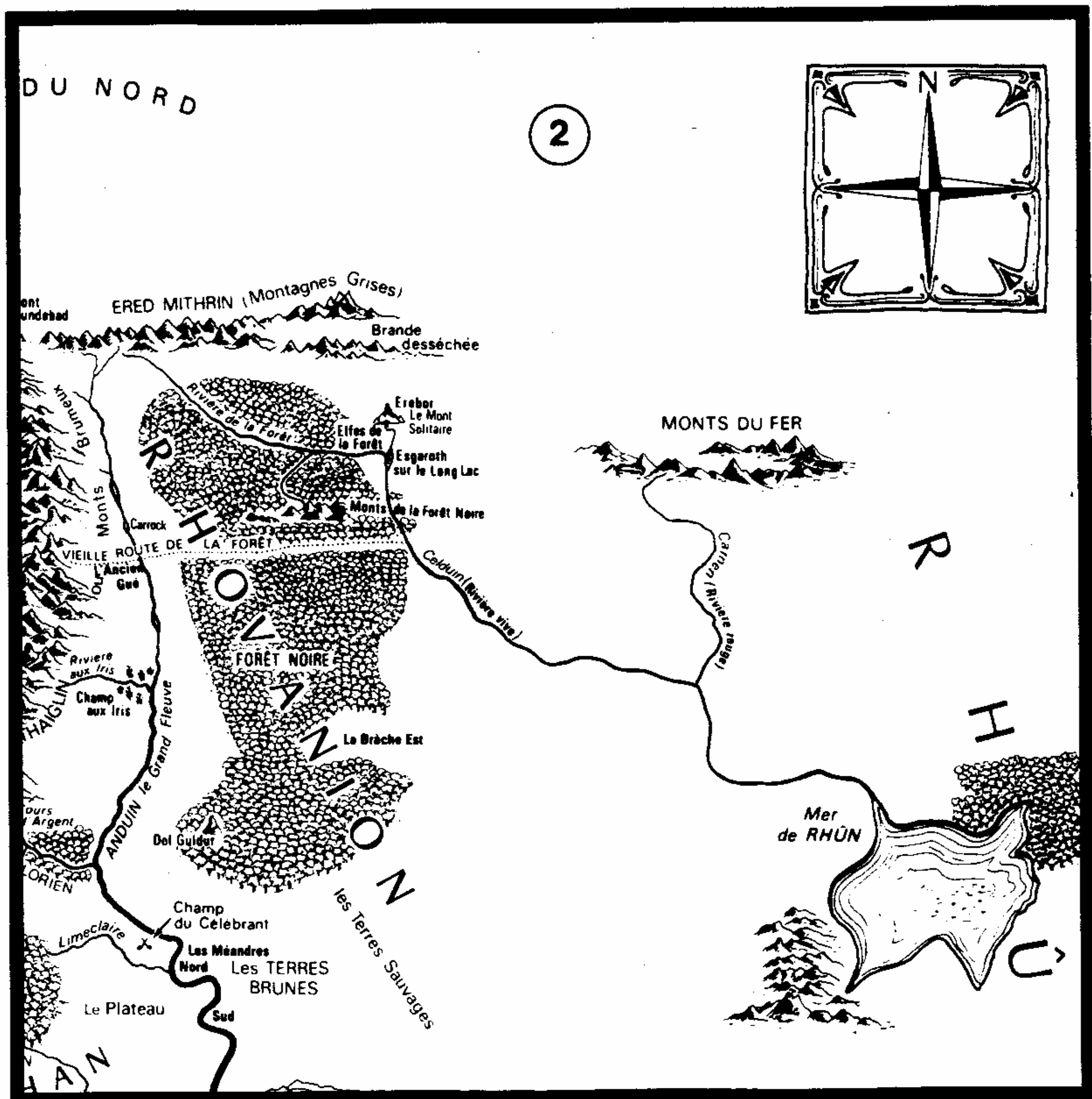
PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre II

CHAPITRE PREMIER

NOMBREUSES RENCONTRES



CHAPITRE PREMIER
NOMBREUSES RENCONTRES

A son réveil, Frodon se trouva couché dans un lit. Il pensa tout d'abord avoir dormi tard, après un long cauchemar qui flottait toujours au bord de sa mémoire. Ou peut-être avait-il été malade? Mais le plafond lui paraissait étranger, il était plat et il avait des poutres sombres, richement sculptées. Il resta encore un moment allongé à regarder des taches de soleil sur le mur et à écouter le son d'une cascade.

- Où suis-je et quelle heure est-il? Demanda t'il à voix haute au plafond.

- Dans la maison d'Elrond, et il est dix heures du matin, dit une voix. Et c'est le matin du 24 octobre, si vous voulez le savoir.

- Gandalf! s'écria Frodon, se dressant sur son séant.

Le vieux magicien était bien là, assis dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte.

- Oui, dit-il, je suis là. Et vous avez de la chance d'y être aussi, après toutes les absurdités que vous avez faites depuis votre départ de chez vous.

Frodon se recoucha. Il se sentait trop bien et trop paisible pour discuter, et de toute façon, il ne pensait pas pouvoir l'emporter dans un débat. Il était tout à fait réveillé à présent, et le souvenir de son voyage lui revenait: le désastreux «raccourci» par la Vieille Forêt, l'accident au Poney Fringant, et la folie qu'il avait commise en mettant l'Anneau, dans la Combe au pied du Mont Venteux. Tandis qu'il pensait à toutes ces choses et qu'il s'efforçait en vain d'amener son souvenir jusqu'à son arrivée à Fondcombe, un long silence régna, rompu seulement par les douces bouffées tirées sur la pipe de Gandalf, qui envoyait des ronds de fumée blanche par la fenêtre.

- Où est Sam? Finit par demander Frodon. Et les autres sont ils tous en bon état?

- Oui, ils sont tous sains et saufs, répondit Gandalf. Sam est resté ici jusqu'à ce que je l'aie envoyé se reposer, il y a environ une demi-heure.

- Que s'est-il passé au Gué? Demanda Frodon. Tout paraissait si indistinct, en quelque sorte, et ça le semble toujours.

- Oui, ça le pouvait bien. Vous commenciez à disparaître, répondit Gandalf. La blessure finissait par avoir raison de vous: quelques heures de plus et nous n'aurions plus rien pu faire pour vous. Mais vous avez en vous de la résistance, mon cher Hobbit ! Comme vous l'avez montré dans le Galgal. Cela ne tenait qu'à un cheveu,-peut-être fut ce le moment le plus dangereux de tous. J'aurais bien voulu que vous ayez pu tenir au Mont Venteux.

- Vous semblez en savoir déjà très long, dit Frodon. Je n'ai pas parlé aux autres du Galgal. Au début, c'était trop horrible, et après il y avait trop d'autres sujets de préoccupation. Comment êtes-vous au courant?

- Vous avez longuement parlé dans votre sommeil, Frodon, dit Gandalf avec douceur, et il ne m'a pas été difficile de déchiffrer votre pensée et votre souvenir. Ne vous en faites pas! Bien que j'aie parlé d'«absurdités» tout à l'heure, je ne le pensais pas vraiment. J'ai beaucoup d'estime pour vous et pour les autres. Ce n'est pas une mince prouesse que d'être arrivés jusqu'ici, et à travers tant de dangers, en portant toujours l'Anneau.

- On n'aurait jamais pu le faire sans Grands-Pas, dit Frodon. Mais nous avions besoin de vous. Je ne sais que faire sans vous.

- J'ai été retardé, dit Gandalf, et cela a failli être notre perte. Et pourtant, je n'en suis pas sûr: il se peut que c'ait été mieux ainsi.

- Je voudrais bien que vous me disiez ce qui s'est passé!

- Tout vient à point à qui sait attendre! Vous ne devez pas parler ni vous préoccuper de quoi que ce soit aujourd'hui, par ordre d'Elrond.

- Mais parler me ferait cesser de penser et de me poser des questions, ce qui est tout aussi fatigant, dit Frodon. Je suis tout à fait éveillé à présent, et je me rappelle tant de choses qui nécessitent une explication! Pourquoi avez-vous été retardé? Vous devriez au moins me dire cela.

- Vous saurez bientôt tout de ce que vous voulez savoir, dit Gandalf. Nous allons tenir un Conseil aussitôt que vous serez assez bien. Pour le moment, je vous dirai seulement que j'ai été retenu prisonnier.

- Vous? S'écria Frodon.

- Oui, moi, Gandalf le Gris, dit le magicien, d'un ton solennel. II y a bien des pouvoirs dans le monde, pour le bien comme pour le mal. Certains sont plus grands que je ne le suis. Contre d'autres, je ne me suis encore jamais mesuré. Mais mon temps approche. Le Seigneur de Morgul et ses Cavaliers Noirs se sont avancés. La guerre se prépare!

- Ainsi vous étiez au courant des Cavaliers avant que je ne les aie rencontrés!

CHAPITRE PREMIER
NOMBREUSES RENCONTRES

- Oui. En fait, je vous en ai parlé, car les Cavaliers Noirs sont les Esprits Servants de l'Anneau, les Neuf Serviteurs du Seigneur des Anneaux. Mais j'ignorais qu'ils avaient de nouveau surgi, sans quoi j'aurais aussitôt fui avec vous. Je n'en ai eu des nouvelles qu'après vous avoir quitté en juin, mais cette histoire là doit attendre. Pour le moment, nous avons été sauvés du désastre, par Aragorn.
- Oui, dit Frodon, c'est Grands-Pas qui nous a sauvés. Mais j'avais peur de lui au début. Sam ne lui a jamais fait entière confiance, je crois, en tout cas pas jusqu'à ce que nous ayons rencontré Glorfïndel.
- Gandalf sourit
- Je connais tout au sujet de Sam, dit-il. Il n'a plus de doutes, à présent.
- J'en suis heureux, dit Frodon. .Car j'en suis venu à être très attaché à Grands-Pas. Enfin... attaché n'est pas le mot. Je veux dire qu'il m'est cher, encore qu'il soit étrange et sévère par moments. En fait, il me rappelle souvent votre propre personne. Je ne savais pas qu'il y avait de semblables êtres parmi les Grandes Gens. Je pensais, eh bien, qu'ils étaient simplement grands, et plutôt bêtes: bons et bêtes comme Poiredebeurré, ou bêtes et méchants comme Bill Fougeron. Mais, après tout, on ne connaît pas grand chose des Hommes dans la Comté, sauf peut-être ceux du Pays de Bree.
- Vous ne connaissez même pas grand chose de ceux là, si vous pensez que le vieux Frosper est bête, dit Gandalf. Il est assez sagace dans son domaine propre. Il pense moins qu'il ne parle, et plus lentement, il peut toutefois voir au travers d'un mur de brique (comme on dit à Bree). Mais il en reste peu dans la Terre du Milieu comme Aragorn, fils d'Arathorn. La race des Rois d'au-delà de la Mer est presque éteinte. Il se peut que cette Guerre de l'Anneau soit leur dernière aventure.
- Vous voulez vraiment dire que Grands-Pas fait partie des sujets des anciens Rois? dit Frodon, étonné. Je les croyais tous disparus depuis très longtemps. Je le prenais pour un simple Rôdeur.
- Un simple Rôdeur! s'écria Gandalf. Mais, mon cher Frodon, c'est exactement ce que sont les Rôdeurs: les derniers restants dans le Nord du grand peuple, des Hommes de l'Ouest. Ils m'ont déjà aidé dans le passé, et j'aurai besoin de leur aide dans les jours à venir, car, si nous avons atteint Fondcombe, l'Anneau n'est pas encore en repos.
- Je l'imagine, dit Frodon. Mais jusqu'à présent, ma seule idée a été de parvenir ici, et j'espère ne pas être obligé d'aller plus loin. Il est agréable de simplement se reposer. Je viens de passer un mois d'exil et d'aventure, et je trouve que cela me suffit amplement.

II se tut et ferma les yeux. Au bout d'un moment, il reprit:

- Je viens de faire mon compte, et je ne parviens pas à amener le total jusqu'au 24 octobre. Ce devrait être le 21. Nous avons dû atteindre le Gué le 20.
- Vous avez parlé et calculé beaucoup trop dans l'état où vous êtes, dit Gandalf. Comment vont votre côté et votre épaule?
- Je ne sais pas, répondit Frodon. Je ne les sens pas du tout: ce qui est un progrès, mais (il fit un effort) je puis bouger de nouveau un peu le bras. Oui, il reprend vie. Il n'est pas froid, ajouta t'il, tâtant sa main gauche avec la droite.
- Bon! Dit Gandalf. Elle se remet rapidement. Vous ne tarderez pas à être tout à fait rétabli. Elrond vous a guéri: il vous a soigné plusieurs jours durant, depuis le moment où on vous a apporté ici.
- Des jours?
- Eh bien, quatre nuits et trois jours, pour être précis. Les Elfes vous ont apporté du Gué dans la nuit du 20, et c'est là que vous avez perdu votre compte. Nous avons été terriblement inquiets, et Sam n'a guère quitté votre chevet, jour et nuit, sauf pour transmettre des messages. Elrond est maître en l'art de guérir, mais les armes de notre Ennemi sont meurtrières. A vrai dire, j'avais très peu d'espoir, car je soupçonnais qu'il restait un fragment de la lame dans la blessure fermée. Mais on n'a pu le trouver qu'hier soir. Elrond a alors extrait un éclat. Celui ci était profondément enfoncé, et il s'avançait toujours plus loin.

Frodon frissonna au souvenir du cruel poignard à la lame encochée qui avait disparu entre les mains de Grands-Pas

- Ne vous tourmentez pas! dit Gandalf. Elle est partie à présent. Elle a été fondue. Et il semble que les Hobbits sont peu empressés à disparaître. J'ai connu de forts guerriers parmi les Grandes Gens dont cet éclat serait rapidement venu à bout, alors que vous l'avez porté en vous pendant dix sept jours.
- Que m'auraient ils fait? Demanda Frodon. Qu'est ce que les Cavaliers Noirs essayaient de faire?
- Ils ont tenté de vous percer le cœur d'un poignard de Morgul, qui demeure dans la blessure. S'ils avaient réussi, vous seriez devenu comme eux, mais en restant plus faible et en leur étant soumis. Vous seriez devenu un spectre sous la domination du Seigneur Ténébreux, et il vous aurait tourmenté pour avoir tenté de garder son Anneau, pour autant qu'il puisse y avoir tourment plus grand que d'être volé et de voir l'Anneau à son doigt.

CHAPITRE PREMIER
NOMBREUSES RENCONTRES

- Dieu merci, je ne m'étais pas rendu compte de cet horrible danger! dit Frodon d'une voix faible. J'avais mortellement peur, bien sûr, mais si j'en avais su davantage, je n'aurais pas même osé bouger. C'est miracle que j'en aie réchappé!
- Oui, la chance ou le destin vous ont aidé, sans parler du courage, dit Gandalf. Car votre cœur n'a pas été touché et seule votre épaule a été percée, et cela, c'est parce que vous avez résisté jusqu'au bout. Mais cela n'a tenu qu'à un fil, pour ainsi dire. Vous étiez le plus menacé pendant que vous portiez l'Anneau, car alors vous étiez vous même à demi dans le monde des spectres, et ils auraient pu vous saisir. Vous pouviez les voir, et ils pouvaient vous voir de même.
- Je sais, dit Frodon. Leur aspect était terrible! Mais pourquoi leurs chevaux nous étaient ils visibles à tous?
- Parce que c'en étaient de vrais, tout comme les robes noires sont de véritables robes qu'ils portent pour donner une forme à leur néant quand ils ont à faire aux vivants.
- Alors, pourquoi ces chevaux noirs supportent-ils de pareils cavaliers? Tous les autres animaux sont terrifiés à leur approche, même le cheval elfique de Glorfmdel. Les chiens hurlent et les oies poussent des cris aigus après eux.
- Parce que ces chevaux sont nés et ont été dressés au service du Seigneur Ténébreux en Mordor. Ses serviteurs et ses animaux ne sont pas tous des spectres! Il y a des orques et des trolls, des ouargues et des loups-garous, et il y a eu il y en a encore de nombreux hommes, guerriers et rois, qui vont et viennent vivants sous le soleil et qui sont pourtant sous son empire. Et leur nombre croît de jour en jour.
- Et Fondcombe et les Elfes? Fondcombe est-il sûr?
- Oui, pour le moment, jusqu'à ce que tout le reste soit conquis. Les Elfes peuvent redouter le Seigneur Ténébreux et fuir devant lui, mais jamais plus ils ne l'écouteront ni ne le serviront. Et ici, à Fondcombe, vivent encore certains de ses principaux ennemis : les Sages Elfes, seigneurs de l'Eldar d'au-delà des mers les plus lointaines. Ils ne craignent pas les Esprits Servants de l'Anneaux, car ceux qui ont demeuré dans le Royaume Béni vivent en même temps dans les deux mondes, et ils ont grand pouvoir tant sur te Visible que sur l'Invisible.
- J'ai cru voir une forme blanche qui brillait et ne devenait pas indistincte comme les autres. Était ce donc Glorfindel?
- Oui, vous l'avez vu un moment tel qu'il est de l’autre côté: l'un des puissants des Premiers-nés. C'est un Seigneur Elfe, d'une maison princière. En fait, il existe pour quelque temps à Fondcombe un pouvoir de résistance à la puissance de Mordor: et ailleurs, résident d'autres pouvoirs. Il y en a aussi un d'une autre sorte dans la Comté. Mais tous ces endroits deviendront bientôt des îlots assiégés, pour peu que les choses continuent de suivre le cours qu'elles ont pris. Le Seigneur Ténébreux déploie toute sa force.

Néanmoins, dit-il, se dressant soudain, le menton en avant, tandis que sa barbe se faisait raide et droite comme du fil de fer hérissé, nous devons conserver tout notre courage vous serez bientôt rétabli si je ne vous tue pas de paroles. Vous êtes à Fondcombe, et vous n'avez à vous préoccuper de rien pour le moment.

- Je n'ai pas de courage à conserver, dit Frodon, mais je ne suis pas tourmenté à présent. Donnez-moi simplement des nouvelles de mes amis et racontez-moi la fin de l'affaire du Gué, comme je ne cesse de vous le demander, et je serai satisfait pour l'instant. Après cela, je ferai un nouveau somme, je pense, mais je serai incapable de fermer l’œil tant que vous n'aurez pas fini pour moi l'histoire.
- Gandalf approcha son fauteuil du lit et observa attentivement Frodon. La couleur était revenue au visage de celui ci et ses yeux étaient limpides, pleinement éveillés et conscients. II souriait et il semblait ne plus avoir grand chose d'anormal. Mais aux yeux du magicien, il y avait un léger changement, un soupçon comme de transparence en lui, et plus particulièrement dans la main gauche, posée sur le dessus de lit.
- «Mais il faut bien s'y attendre, se dit Gandalf. Il n'en a pas encore à moitié terminé et à quoi il arrivera en fin de compte, pas même Elrond ne saurait le prédire. Pas à du mal, je pense. II pourrait devenir comme un miroir empli de claire lumière pour les yeux capables de voir»
- Vous paraissez en pleine forme, dit-il à haute voix. Je vais me risquer à vous faire un petit récit sans consulter Elrond. Mais très brièvement, notez, après quoi, vous devrez vous rendormir. Voici ce qui s'est passé, à ma connaissance. Les Cavaliers se sont précipités tout droit à votre poursuite, dès votre fuite. Ils n'avaient plus besoin d'être dirigés par leurs chevaux, vous leur étiez devenu visible, étant déjà au seuil de leur monde. Et aussi l'Anneau les attirait. Vos amis bondirent hors de la route, sans quoi ils eussent été écrasés. Ils savaient que rien ne pouvait vous sauver, s'il n'était au pouvoir du cheval blanc de le faire. Les Cavaliers étaient trop rapides pour être rattrapés, et trop nombreux pour une opposition quelconque. À pied, même Glorfindel et Aragorn réunis étaient incapables de résister aux Neuf ensemble.
- «Quand les Esprits-Servants de l'Anneau sont passés en trombe, vos amis ont couru derrière. Tout près du Gué, il y a à côté de la route un petit creux, masqué par quelques arbres rabougris. Là ils allumèrent en hâte un feu, car Glorindel savait qu'une crue viendrait si les Cavaliers tentaient de traverser, et il aurait alors à se mesurer avec ceux qui pourraient rester de son côté de la rivière. Dès l'apparition de la crue, il se précipita au-dehors, suivi

d'Aragorn et des autres, avec des brandons enflammés. Pris entre le feu et l'eau, et voyant un Seigneur Elfe, révélé dans son courroux, ils furent épouvantés et leurs chevaux furent pris de folie. Trois furent emportés par le premier assaut de la crue, les autres, précipités alors à l'eau par leurs chevaux, furent submergés.

- Et est ce là la fin des Cavaliers Noirs? Demanda Frodon.

- Non, dit Gandalf. Leurs chevaux ont dû périr, et privés d'eux ils sont estropiés. Mais les Esprits Servants de l'Anneau ne peuvent être aussi aisément détruits. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus rien à craindre d'eux pour le moment. Vos amis ont traversé après le passage de la crue, et ils vous ont trouvé gisant le visage contre terre au sommet de la rive, avec une épée brisée en dessous de vous. Le cheval montait la garde à côté. Vous étiez pâle et froid, et ils craignaient que vous ne fussiez mort ou pis. Les gens d'Elrond les ont rencontrés tandis qu'ils vous portaient lentement vers Fondcombe.

- Qui a provoqué la crue? Demanda Frodon.

- C'est Elrond qui l'a ordonnée, répondit Gandalf. La rivière de cette vallée est sous sa domination et elle se lève en furie quand il a grand besoin de barrer le Gué. Dès que le Capitaine des Esprits Servants de l'Anneau fut entré dans l'eau, la crue fut lâchée. Si vous me permettez de le dire, j'y ai ajouté quelques touches à ma façon. vous ne l'aurez peut-être pas remarqué, mais certaines des vagues avaient pris la forme de grands chevaux blancs, montés par de brillants cavaliers blancs, et il y avait de nombreux galets qui roulaient et crissaient. J'ai craint un moment que nous ayons libéré une fureur trop grande et que la crue, échappant à notre contrôle, ne vous emporte tous. Il y a une grande vigueur dans les eaux qui descendent des neiges des Monts Brumeux.

- Oui, tout cela me revient à présent, dit Frodon: le formidable grondement. J'ai cru que je me noyais avec mes amis, mes ennemis et tout. Mais nous sommes saufs, maintenant!

Gandalf regarda vivement Frodon, mais il avait fermé les yeux:

- Oui, nous sommes tous saufs pour l'instant. Bientôt, il y aura des festoiements et des réjouissances pour célébrer la victoire du Gué de Bruinen, et vous y occuperez des places d'honneur.

- Magnifique! dit Frodon. C'est merveilleux qu'Elrond, Glorfindel et de si hauts seigneurs, sans parler de Grands-Pas, prennent tant de souci et nous montrent tant de bonté.

- Enfin... il y a bien des raisons à cela, dit Gandalf, souriant. J'en suis une moi-même pour commencer. L'Anneau en est une autre: vous êtes le porteur de l'Anneau. Et vous êtes l'héritier de Bilbon, l'inventeur de l'Anneau.

- Ce cher Bilbon! dit Frodon à demi assoupi. Je me demande où il est. Je voudrais bien qu'il fût ici et qu'il puisse entendre parler de tout cela. Cela l'aurait fait rire. La vache a sauté par-dessus la lune! Et le pauvre vieux troll! Sur quoi, il sombra dans le sommeil.

Frodon était à présent en sûreté dans la Dernière Maison Simple à l'est de la Mer. C'était, comme Bilbon l'avait déclaré jadis, «une maison parfaite, que l'on aime manger dormir, raconter des histoires ou chanter, ou que l'on préfère rester simplement à penser, ou encore un agréable mélange de tout cela». Le seul fait de se trouver là était un remède à la fatigue, à la peur ou à la tristesse.

A l'approche de la nuit, Frodon se réveilla de nouveau, et il s'aperçut qu'il ne ressentait plus le besoin de repos ou de sommeil, mais qu'il avait bien envie de manger et de boire, et sans doute ensuite de chanter et de raconter des histoires. Il se leva et constata que son bras était déjà presque normalement utilisable. Il trouva, préparés, des vêtements propres en drap vert, qui lui allaient parfaitement. En se regardant dans un miroir, il fut saisi de voir une image de lui-même beaucoup plus mince qu'il ne s'en souvenait: elle ressemblait remarquablement au jeune neveu de Bilbon qui faisait autrefois avec son oncle des randonnées à pied dans la Comté, mais les yeux le contemplaient d'un air pensif.

- Oui, tu as eu quelques aventures depuis la dernière fois que tu as regardé d'un miroir, dit-il à son reflet. Mais à présent, en route pour une joyeuse réunion! Il s'étira, sifflant un air.

À ce moment, quelqu'un frappa à la porte et Sam entra. Il courut à Frodon, dont il saisit la main gauche avec maladresse et timidité. Il la caressa doucement, puis, rougissant, se détourna en hâte.

- Salut, Sam! dit Frodon.

- Elle est chaude! dit Sam. Je veux dire votre main, monsieur Frodon' Elle était si froide durant ces longues nuits! Mais victoire et trompettes! s'écria t'il, se retournant de nouveau, les yeux brillants et dansant sur le parquet. C'est merveilleux de vous voir debout et semblable à vous-même, monsieur! Gandalf m'a prié de venir voir si vous étiez prêt pour descendre, et j'ai cru qu'il plaisantait.

- Je suis prêt, dit Frodon. Allons à la recherche des autres!

- Je peux vous y amener, monsieur, dit Sam. C'est une grande maison, et très particulière. II y a toujours quelque chose de plus à découvrir, et on ne sait jamais ce qu'on trouvera en tournant un coin. Et des Elfes, monsieur! Des Elfes par-ci, des Elfes par-là! Certains sont comme des rois, terribles et superbes, et d'autres aussi joyeux que des enfants. Et la musique, et le chant bien que je n'aie guère eu le temps ni le cœur d'écouter grand chose depuis notre arrivée ici. Mais je commence à connaître certaines façons de cet endroit.

CHAPITRE PREMIER
NOMBREUSES RENCONTRES

- Je sais tout ce que tu as fait, Sam, dit Frodon, lui prenant le bras. Mais ce soir, vive la joie, et tu écouteras tout ton saoul. Allons, fais moi passer les coins!

Sam le mena par divers couloirs, lui fit descendre de nombreuses marches, et ils sortirent dans un jardin en terrasse au-dessus de la rive escarpée de la rivière. Frodon trouva ses amis sous un porche du côté est de la maison. Des ombres s'étaient étendues en bas dans la vallée, mais il y avait encore de la lumière sur les faces des montagnes qui les dominaient au loin. L'atmosphère était chaude. Le son de l'eau vive et des cascades retentissait, et le soir était empli d'une légère senteur d'arbres et de fleurs, comme si l'été s'attardait encore dans les jardins d'Elrond.

- Hourra! cria Pippin, se dressant d'un bond. Voici notre noble cousin! Place à Frodon, le Seigneur de l'Anneau!

- Chut! dit Gandalf, de l'ombre du fond du porche. Les choses mauvaises ne viennent pas dans cette vallée, mais nous ne devrions tout de même pas les nommer. Le Seigneur de l'Anneau n'est pas Frodon, mais le maître de la Tour Sombre de Mordor, dont le pouvoir est de nouveau en train de s'étendre sur le monde! Nous sommes assis dans une forteresse. Au dehors, les ténèbres tombent.

- Gandalf nous a dit bien des choses aussi réconfortantes, dit Pippin. Il pense que j'ai besoin d'être rappelé à la discipline. Mais il semble impossible en quelque sorte d'avoir l'esprit chagrin ou déprimé dans cet endroit. J'ai l'impression que je pourrais chanter, si seulement je connaissais une chanson appropriée à la circonstance.

- Je chanterais bien moi-même, dit Frodon, riant. Encore que, pour le moment, j'aie plus envie de manger et de boire!

- Il sera bientôt remédié à cette envie là, dit Pippin. Tu as montré ton astuce habituelle en te levant juste à temps pour un repas.

- Plus qu'un repas! Un festin! dit Merry. Aussitôt que Gandalf eut fait savoir que tu étais remis, les préparatifs ont commencé.

II avait à peine fini de parler que la sonnerie de nombreuses cloches les appela à la grande salle.

La grande salle de la maison d'Elrond était pleine de gens: des Elfes pour la plupart, mais il y avait quelques convives d'autres sortes. Elrond, comme à son habitude, siégeait dans un grand fauteuil au bout de la longue table sur l'estrade, et près de lui étaient assis d'un côté Glorfindel et de l'autre Gandalf.

Frodon les regarda avec étonnement, car il n'avait encore jamais vu Elrond, sujet de tant de contes, et, assis à sa droite et à sa gauche, Glorfindel et même Gandalf qu'il croyait si bien connaître étaient révélés sous le jour de seigneurs puissants et de haut rang.

Si Gandalf était de stature plus courte que les deux autres, sa longue et abondante barbe grise et ses larges épaules lui donnaient l'air de quelque sage roi de l'ancienne légende. Dans son visage âgé, sous de grands sourcils neigeux, ses yeux sombres étaient enchâssés comme des charbons capables de s'embraser soudain.

Glorfindel était grand et droit, ses cheveux étaient d'or éclatant, son visage jeune et beau était intrépide et reflétait la joie, ses yeux étaient vifs et brillants, et sa voix comme une musique, son front montrait la sagesse, et sa main la force.

Le visage d'Elrond était sans âge, ni jeune ni vieux, bien qu'on y pût lire le souvenir de maintes choses, tant heureuses que tristes. Sa chevelure était sombre comme les ombres du crépuscule, et elle était ceinte d'un bandeau d'argent, ses yeux étaient du gris d'un soir clair, et il y avait en eux une lumière semblable à celle des étoiles. II paraissait aussi vénérable qu'un roi couronné de maints hivers, et pourtant aussi vigoureux qu'un guerrier éprouvé dans toute la plénitude de sa force. II était le Seigneur de Fondcombe, et puissant parmi les Elfes comme parmi les Hommes.

Au milieu de la table, contre les tentures du mur, se trouvait un fauteuil surmonté d'un dais, et là était assise une dame belle à regarder, et elle était, sous la forme féminine, si semblable à Elrond que Frodon devina une proche parente. Elle était jeune et en même temps pas. Les tresses de ses cheveux sombres n'étaient touchées d'aucun givre, ses bras blancs et son clair visage étaient lisses et sans défaut, et la lumière des étoiles brillait dans ses yeux, gris comme une nuit sans nuage, elle avait de plus un port de reine, la pensée et le savoir se révélaient dans son regard comme dans celui de quelqu'un qui a connu maintes choses qu'apportent les années. Au-dessus de son front, sa tête était couverte d'un bonnet de dentelle d'argent, entrelacée de petites gemmes d'un blanc scintillant, mais ses vêtements doux et gris n'avaient d'autre ornement qu'une ceinture de feuilles ouvrées en argent.

C'est ainsi que Frodon vit celle que peu de mortels avaient encore vu, Arwen, fille d'Elrond, dans laquelle, disait-on, l'image même de Luthien était revenue sur terre, et on l'appelait Undomiel, car elle était l'Étoile du Soir de son peuple. Longtemps elle était demeurée dans le pays de sa famille maternelle, en Lorien au-delà des montagnes, et elle n'était que récemment revenue à Fondcombe dans la maison de son père. Mais ses frères, Elladan et Elrohir, étaient partis en vie errante, car ils chevauchaient souvent très loin dans le Nord avec les Rôdeurs, n'oubliant jamais le tourment de leur mère dans les antres des orques.

PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre II

CHAPITRE PREMIER
NOMBREUSES RENCONTRES

Frodon n'avait jamais vu ni imaginé pareille beauté en un être vivant, et il fut surpris et confondu de constater qu'il avait une place à la table d'Elrond, parmi tous ces personnages si beaux et de si haut rang. Bien qu'il eût un siège approprié et qu'il fût surélevé sur plusieurs coussins, il se sentit très petit et assez déplacé, mais ce sentiment ne tarda pas à passer. Le festin était joyeux et la chère répondait à tout ce que sa faim pouvait désirer. Un bon moment s'écoula avant qu'il ne regardât de nouveau autour de lui ou même ne se tournât vers ses voisins.

II chercha tout d'abord ses amis. Sam avait demandé l'autorisation de servir son maître, mais il lui avait été répondu que pour cette fois il était un invité d'honneur. Frodon le vit alors, assis avec Pippin et Merry au haut bout d'une des petites tables voisines de l'estrade. II ne vit aucun signe de Grands-Pas.

A la droite de Frodon était assis un nain d'aspect important, richement vêtu. Sa barbe, très longue et fourchue, était presque aussi blanche que le drap d'un blanc de neige de ses habits. Il portait une ceinture et, à son cou, pendait une chaîne d'argent et de diamants. Frodon s'arrêta de manger pour le regarder.

- Bienvenue et bonne rencontre! dit le nain, se tournant vers lui.

Puis il se leva pour s'incliner:

- Gloïn, pour vous servir, dit-il avec un salut encore plus profond.

- Frodon, à votre service et à celui de votre famille, répondit selon la bienséance Frodon, se levant surpris et répandant ses coussins. Suis-je dans le vrai en supposant crue vous êtes *le* Gloïn, l'un des douze compagnons du grand Thorïn Ecu-de-Chêne?

- Tout juste, répondit le nain, ramassant les coussins et aidant courtoisement Frodon à remonter sur son siège. Et je ne le demande pas, car j'ai déjà appris que vous êtes le parent et l'héritier de notre célèbre ami Bilbon. Permettez-moi de vous féliciter de votre rétablissement.

- Je vous remercie infiniment, dit Frodon.

- Vous avez eu de très étranges aventures, m'a t'on dit. Je me demande grandement ce qui entraîne *quatre* Hobbits à un si long voyage. Rien de la sorte ne s'est produit depuis que Bilbon est venu avec nous. Mais peut-être ne devrais-je pas poser de questions aussi précises, puisque Elrond et Gandalf ne paraissent pas disposés à parler de cela?

- Je crois que nous n'en parlerons pas, pour le moment tout au moins, dit poliment Frodon.

Il devinait que, même dans la maison d'Elrond, l'Anneau n'était pas un sujet à aborder dans la conversation courante, et, de toute façon, il désirait oublier ses difficultés pendant quelque temps.

- Mais je suis également curieux, ajouta t'il, d'apprendre ce qui amène un nain aussi important à une telle distance du Mont Solitaire.

Gloïn le regarda

- Si vous ne le savez pas encore, je crois que nous ne parlerons pas encore de cela non plus. Maître Elrond nous convoquera tous avant peu, je pense, et alors nous entendrons tous bien des choses. Mais il en est beaucoup d'autres que l'on peut dire.

- Ils conversèrent durant tout le reste du repas, mais Frodon écoutait plus qu'il ne parlait, car les nouvelles de la Comté, à part celles de l'Anneau, semblaient menues, lointaines et insignifiantes, tandis que Gloïn avait à raconter beaucoup d'événements des régions septentrionales du Pays Sauvage. Frodon apprit que Grimbeorn l'Ancien, fils de Beorn, était à présent le seigneur de nombreux hommes forts et que dans leur pays, situé entre les Montagnes et la Forêt Noire, ni orque ni loup n'osait pénétrer.

- En vérité, dit Gloïn, n'étaient les Beornides, le passage du Val à Fondcombe serait depuis longtemps devenu impossible. Ce sont de vaillants hommes, et ils maintiennent ouverts le Haut Col et le Gué de Carrock. Mais leurs péages sont élevés, ajouta t'il avec un hochement de tête, et comme le Beorn de jadis ils n'aiment pas trop les nains. Ils sont toutefois sûrs, et c'est beaucoup de nos jours. Nulle part il n'y a d'hommes aussi bienveillants à notre égard que ceux du Val. Ce sont de bonnes gens que les Bardides. Ils sont gouvernés par les petits-fils de Bard l'Archer: Brand, fils de Bain fils de Bard. C'est un roi puissant, et son royaume s'étend maintenant loin au sud et à l'est d'Esgaroth.

- Et qu'en est-il de votre propre peuple? demanda Frodon.

- Il y a beaucoup à dire, du bon et du mauvais, répondit Gloïn, mais surtout du bon, nous avons jusqu'ici été fortunés, quoique nous n'échappions pas à l'assombrissement de ces temps. Si vous désirez vraiment entendre parler de nous, je vous donnerai volontiers des nouvelles. Mais arrêtez-moi quand vous en aurez assez! La langue des Nains va toujours, quand ils parlent de leur Oeuvre, dit-on.

- Là dessus, Gloïn se lança dans un long récit des actes du Royaume des Nains. Il était ravi d'avoir trouvé un auditeur aussi poli, car Frodon ne montrait aucun signe de lassitude et il ne fit aucune tentative pour changer de sujet, bien qu'en vérité il fût bientôt perdu parmi les étranges noms de personnages et de lieux qu'il n'avait jamais entendus auparavant. Il fut toutefois intéressé d'apprendre que Dain était toujours Roi sous la Montagne, qu'il était maintenant vieux (ayant passé sa deux cent cinquantième année), vénérable et fabuleusement riche. Sur les dix compagnons qui avaient survécu à la Bataille des Cinq Armées, sept étaient encore avec lui:

Dwalïn, Gloïn, Dori, Nori, Bifur, Bofur, et Bombur. Ce dernier était maintenant si gros qu'il ne pouvait plus se mouvoir de son lit à la table et qu'il fallait six jeunes nains pour le soulever.

- Et que sont devenus Balïn, Ori et Crin? demanda Frodon.

Une ombre passa sur le visage de Gloïn:

- On l'ignore, répondit-il. C'est en grande partie à cause de Ballin que je suis venu demander l'avis de ceux qui résident à Fondcombe. Mais, pour ce soir, parlons de choses plus joyeuses!

Gloïn se mit alors à parler des oeuvres de son peuple, racontant à Frodon leurs grands travaux du Val et sous la Montagne

- Nous avons fait de belles choses, dit-il. Mais dans le travail des métaux, nous ne pouvons rivaliser avec nos pères, dont bien des secrets se sont perdus. Nous faisons de bonnes armures et des épées acérées, mais nous ne pouvons fabriquer de cottes de mailles ou de lames valant celles qui furent faites avant la venue du dragon. Ce n'est que dans l'exploitation minière et dans la construction que nous avons surpassé les temps anciens. Il faudrait que vous voyiez les canaux du Val, Frodon, et les montagnes et les fontaines! Vous devriez voir les routes pavées de diverses couleurs! Et les salles et rues caverneuses sous terre, aux voûtes sculptées comme des arbres, et les terrasses et les tours aux flancs de la Montagne! Vous verriez alors que nous n'avons point paressé.

- J'irai voir cela, si jamais je le peux, dit Frodon. Combien Bilbon aurait été surpris de voir tous les changements apportés à la Désolation du Smaug !

- Gloïn regarda Frodon et sourit:

- Vous aimez beaucoup Bilbon, n'est ce pas? Demanda t'il.

- Oui, répondit Frodon. Je préférerais le voir lui que tous les palais et tours du monde.

- Le festin finit par s'achever. Elrond et Arwen se levèrent et traversèrent la salle, et la compagnie les suivit dans l'ordre voulu. Les portes furent ouvertes toutes grandes, et tout le monde traversa un large couloir et passa par d'autres portes pour déboucher dans une autre salle. Il n'y avait plus là de tables, mais un feu clair brûlait dans un grand âtre entre les colonnes sculptées de part et d'autre.

- Frodon se trouva marcher à côté de Gandalf:

- C'est ici la Salle du Feu, dit le magicien. Vous y entendrez maintes chansons et maints récits pour peu que vous puissiez rester éveillé. Mais, sauf pour les grandes occasions, elle reste en général vide et silencieuse, et seuls y viennent ceux qui cherchent la paix pour penser. Du feu y brûle toute l'année, mais il y a peu d'autre lumière.

Comme Elrond entrait et gagnait le siège préparé pour lui, des ménestrels commencèrent de faire entendre une douce musique. La salle se remplit lentement, et Frodon contempla avec ravissement les belles personnes ainsi rassemblées en grand nombre, la lumière dorée du feu jouait sur leurs visages et chatoyait dans leurs cheveux. Soudain, il remarqua, non loin de l'autre bout du feu, une petite forme sombre assise sur un tabouret, le dos appuyé contre une colonne. A côté, étaient posés à terre une tasse et du pain. Frodon se demanda si le personnage était malade (si jamais on pouvait être malade à Fondcombe) et n'avait pu se rendre au festin. Le sommeil semblait avoir fait tomber sa tête sur sa poitrine, et son manteau sombre était ramené sur son visage.

Elrond s'avança et se tint debout à côté de la forme silencieuse:

- Éveillez-vous, petit maître! Dit-il souriant.

Puis, se tournant vers Frodon, il l'appela à lui:

- Voici enfin venue l'heure que vous souhaitiez, Frodon, dit-il. Voici un ami qui vous a longtemps manqué.

La forme sombre leva la tête et découvrit son visage.

- Bilbon! cria Frodon, le reconnaissant brusquement et il bondit en avant.

- Salut, Frodon, mon gars! dit Bilbon. Alors, tu as fini par arriver. J'espérais que tu y parviendrais. Bon, bon! Ainsi toutes ces festivités sont en ton honneur, m'a t'on dit. J'espère que tu en as bien profité?

- Pourquoi n'y étais-tu pas présent? s'écria Frodon. Et pourquoi ne m'a t'il pas été permis de te voir plus tôt?

- Parce que tu dormais. Moi je t'ai beaucoup vu. Je suis resté assis à ton chevet avec Sam chaque jour. Mais pour ce qui est du festin, je ne pratique plus beaucoup ce genre de choses, à présent. Et j'avais autre chose à faire.

- Que faisais-tu donc?

- Eh bien, je me tenais là à penser. Je le fais beaucoup, à présent, et c'est ici le meilleur endroit, en règle générale. Me réveiller, vous en avez de bonnes! dit-il avec un clin d'œil à Elrond. (Il y avait dans son regard un éclair de malice, et Frodon n'y pouvait déceler aucune trace de torpeur.) Me réveiller! Je ne dormais pas, Maître Elrond. Si vous tenez à le savoir, vous êtes tous sortis de votre banquet trop tôt, et vous m'avez dérangé en pleine composition d'une chanson. J'étais arrêté par un ou deux vers, et j'y réfléchissais, mais maintenant, je pense que je n'arriverai jamais à les mettre sur pied. Il va y avoir tant de chants, que les idées vont être purement et simplement balayées de ma tête. Il me va falloir avoir recours à mon ami Dunadan. Où est-il?

Elrond rit

- On va vous le trouver, dit-il. Vous vous retirerez dans un coin pour finir votre tâche, et on entendra cela et on en jugera avant la fin de nos réjouissances.

Des messagers furent dépêchés à la recherche de l'ami de Bilbon, bien que personne ne sût où il était ni pourquoi il n'avait pas assisté au banquet.

En attendant, Frodon et Bilbon s'assirent côte à côte, et Sam vint vivement prendre place auprès d'eux. Ils . s'entretinrent à mi voix, oublieux de la gaieté et de la musique qui remplissaient la salle alentour. Bilbon n'avait pas grand chose à dire de lui même. En quittant Hobbitebourg, il avait erré sans but, le long de la Route ou dans le pays des deux côtés, mais il avait en quelque sorte toujours été dans la direction de Fondcombe.

- Je suis arrivé ici sans grande aventure, dit-il, et après un temps de repos, j'ai poursuivi mon chemin avec les nains jusqu'au Val: mon dernier voyage. Je ne courrai plus les routes. Le vieux Balïn était parti. Alors je suis revenu ici, et j'y suis resté. Je me suis occupé. J'ai continué à écrire mon livre. Et naturellement je compose quelque Uhansons. On les chante de temps en temps: juste pour me faire plaisir, je pense, car, naturellement, elles ne sont pas vraiment assez bonnes pour Fondcombe. Et j'écoute et je pense. Il semble que le temps ne s'écoule pas, ici: il existe, tout simplement. Un endroit remarquable en tout point.

- «J'entends toutes sortes de nouvelles d'au-delà des montagnes et du Sud, mais guère de la Comté. J'ai entendu parler de l'Anneau, bien sûr. Gandalf est venu souvent. Mais il ne m'a pas dit grand-chose, il est devenu plus renfermé que jamais, ces dernières années. Le Dunadan m'en a raconté davantage. Qui aurait imaginé que mon anneau causerait tant d'histoires? J'ai pensé plusieurs fois retourner le chercher à Hobbitebourg, mais je me fais vieux, et ils ne m'ont pas laissé faire: je veux dire Gandalf et Elrond. Ils semblaient penser que l'Ennemi me cherchait dans tous les coins et qu'il me mettrait en charpie s'il me prenait en balade dans les pays sauvages.

- «Et Gandalf a dit: "L'Anneau a passé à un autre, Bilbon. Cela ne ferait aucun bien, à vous ni à personne, de tenter de vous en occuper de nouveau." Curieuse remarque, bien de Gandalf. Mais il a ajouté qu'il veillait sur toi, alors j'ai laissé aller les choses. Je suis extrêmement heureux de te voir sain et sauf»

- Il se tut et regarda Frodon d'un air de doute.

- Tu l'as ici? Demanda t'il à voix basse. Je ne puis retenir ma curiosité, tu comprends, après tout ce que j'ai entendu dire. J'aimerais beaucoup y jeter un simple coup d'œil.

- Oui, je l'ai, répondit Frodon, sentant monter en lui une étrange réserve. II est tout comme il a toujours été.

- Eh bien, j'aimerais juste le voir un instant, dit Bilbon.

En s'habillant, Frodon avait constaté que, durant son sommeil, on avait suspendu l'Anneau à son cou sur une nouvelle chaîne, légère mais solide. Il la sortit avec lenteur. Bilbon tendit la main. Mais Frodon ramena vivement l'Anneau. Avec une affliction étonnée, il s'aperçut *qu'il* ne regardait plus Bilbon, une ombre semblait être tombée sur eux, et à travers celle ci, il observait un petit être ridé, au visage avide, *qui* tendait des mains osseuses et tâtonnantes. Il éprouva le désir de le frapper.

La musique et les chants autour d'eux parurent défaillir, et un silence tomba. Bilbon regarda vivement le visage de Frodon et se passa la main sur les yeux

- Je comprends maintenant, dit-il. Rentre-le! Je regrette, je regrette que tu aies été chargé de ce fardeau, je regrette tout. Les aventures n'ont-elles donc jamais de fin? Je suppose que non. Quelqu'un d'autre doit poursuivre l'histoire. Enfin... il n'y a pas moyen de l'éviter. Je me demande s'il sert à quoi que ce soit de terminer mon livre. Mais ne nous en tourmentons pas pour le moment. Donne-moi de vraies nouvelles! Raconte-moi tout sur la Comté!

Frodon cacha vite l'Anneau, et l'ombre passa, laissant à peine une parcelle de souvenir. La lumière et la musique de Fondcombe l'environnèrent de nouveau. Bilbon souriait et riait, tout heureux. Chaque détail que Frodon pouvait lui donner sur la Comté avec l'aide et de temps à autre les rectifications de Sam était pour lui du plus grand intérêt, depuis l'abattage du moindre arbre jusqu'aux farces des plus petits gamins de Hobbitebourg. Ils étaient si bien plongés dans les faits des Quatre Quartiers qu'ils ne remarquèrent pas l'arrivée d'un homme habillé de drap vert foncé. Celui ci resta plusieurs minutes à les contempler d'en dessus, un sourire sur le visage.

Soudain, Bilbon leva la tête:

- Ah, vous voilà enfin, Dunadan ! s'écria t'il.

- Grands-Pas! dit Frodon. Vous paraissez avoir beaucoup de noms.

- Eh bien, *Grands-Pas* en est un que je n'avais encore jamais entendu, en tout cas, dit Bilbon. Pourquoi l'appelles-tu ainsi?

- C'est le nom qu'on me donne à Bree, dit Grands-Pas en riant, et celui sous lequel je lui ai été présenté.

- Et pourquoi l'appelles tu Dunadan? Demanda Frodon.

- *Le* Dunadan, dit Bilbon. On l'appelle souvent ainsi, ici. Mais je pensais que tu connaissais assez d'elfique pour comprendre *dun-adan:* Homme de l'Ouest, Numénorien. Mais ce n'est pas le moment des leçons! (Et se tournant vers Grands-Pas:) Où avez-vous été, mon ami? Pourquoi n'étiez-vous pas au festin? La dame Arwen était présente.

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre II

CHAPITRE PREMIER

NOMBREUSES RENCONTRES

Grands-Pas abaissa sur Bilbon un regard grave:

- Je sais, dit-il. Mais il me faut souvent écarter les réjouissances. Elladan et Elru sont revenus inopinément des Terres Sauvages, et ils avaient des nouvelles que je désirais entendre immédiatement.

- Eh bien, mon cher, dit Bilbon, maintenant que vous avez entendu ces nouvelles, ne pouvez-vous me consacrer un moment? J'ai besoin de votre aide pour une affaire urgente. Elrond dit qu'il faut terminer ma chanson avant la fin de la soirée, et je suis en panne. Allons dans un coin pour la fignoler!

Grands-Pas sourit:

- Allez-y, alors, dit-il. Faites la moi entendre!

Ils laissèrent Frodon en tête-à-tête avec lui même pour un moment, car Sam s'était endormi. II était seul et il se sentait assez abandonné, bien qu'environné de tous les gens de Fondcombe. Mais ceux qui se trouvaient auprès de lui étaient silencieux, car ils prêtaient une oreille attentive aux voix et aux instruments sans s'occuper de rien d'autre. Frodon se mit à écouter.

Au début, la beauté des mélodies et les mots entrelacés en langues elfiques, même s'il les comprenait peu, le tinrent sous le charme aussitôt qu'il eut commencé d'y prêter attention. Les mots semblaient presque prendre forme, et des visions de terres lointaines et de choses brillantes qu'il n'avait encore jamais imaginé s'ouvrirent devant lui, et la salle éclairée par le feu devint comme une brume dorée au-dessus de mers écumeuses qui soupiraient aux bords du Monde. Puis l'enchantement se fit de plus en plus semblable à un rêve jusqu'à ce qu'il sentît qu'une rivière sans fin d'or et d'argent roulait sur lui son flot gonflé, trop immense pour qu'il pût en embrasser le dessin : elle devint partie de l'air vibrant qui l'entourait et elle le trempait et le noyait. Il sombra rapidement sous son poids brillant dans un profond royaume de sommeil.

Là, il vagabonda longuement dans un rêve de musique qui se muait en eau courante, puis soudain en une voix. Elle lui parut être celle de Bilbon, chantant des vers. Faibles d'abord, puis plus claires s'élevèrent les paroles

Eùrendel était un marin
qui demeurait en Arvernien,
il construisit un bateau d'arbres abattus
à Nimbrethil pour naviguer,
les voiles, il les tissa de bel argent
d'argent étaient faits les fanaux
la proue était en forme de cygne
et la lumière s'étendait sur ses bannières

De l'armure des anciens rois
d'anneaux attachés par des chaînes il s'arma,
son brillant bouclier de runes était gravé
pour détourner de lui toutes blessures et tout mal,
son arc était de corne de dragon
ses flèches taillées dans l'ébène,
d'argent était son haubergeon
son fourreau de calcédoine,
vaillante était son épée d'acier
dadamant était son haut casque
un plumet d'aigle couronnait son cimier
sur sa poitrine brillait une émeraude.

Sous la lune et sous les étoiles
il erra loin des rives nordiques,
désorienté sur des chemins enchanté
au-delà des jours des terres mortelles.
Du grincement de la Glace Resserrée
où l'ombre s'étend sur les collines gelées
des chaleurs infernales et des déserts brûlants
il se détourna en hâte, et vagabondant encore
sur les eaux sans étoiles, égaré au loin,
enfin il aboutit à la Nuit du Néant,
il passa sans jamais apercevoir
la rive brillante ni la lumière qu'il cherchait.
Les vents de la colère vinrent l'entraîner,

aveuglément, dans l'écume il s'enfuit
de l'ouest à l'est, et sans but
sans avant courriers, vers son pays en hâte il revint

Là, la volante Elwing vint à lu
et la flamme fut dans les ténèbres allumée,
plus brillant que l'éclat du diamant
était le feu sur son collier.
Sur lui, elle fixa le Silmari
et de la vivante lumière elle le couronna,
alors, intrépide, le front ardent
il tourna sa proue, et dans la nuit
de l'Autre Mande au-delà de la Mer,
là, forte et libre, une tempête se leva,
un vent puissant à Tarmenel,
par des chemins rarement suivis par un mortel
il porta son navire d'un souffle mordant
comme la puissance de la mort, en détresse
par les mers grises et de longtemps délaissées:
de l'est à l'ouest-il disparut.

Par la Nuit Éternelle il fut ramené
sur les flots noirs et grondants
qui couraient sur des lieues sans lumière et des rives effondrées,
noyées dès avant le commencement des Jours,
jusqu'à ce qu'il entendît sur des grèves de perle
où finit le monde, la musique,
où les vagues toujours écumantes
roulent l'or jaune et les pâles joyaux.
Il vit s'élever la Montagne silencieuse
où le crépuscule s'étend sur les genoux
de Valinor, et il aperçut Eldamar
loin au-delà des mers.
Vagabond échappé à la nuit
au havre blanc il parvint enfin,
à la demeure elfique, la verte et belle
où l'air est vif, *où pâles comme le verre*
sous la colline d'Ilmarin,
brillotantes dans une vallée abrupte,
les tours aux lampes éclairées de Tirion
se reflètent dans le lac des Ombres.

Il abandonna là son errance,
et ils lui apprirent des mélodies,
et les sages lui contèrent d'anciennes merveilles,
et des harpes d'or ils lui apportèrent.
De blanc eljique ils le vêtirent,
et sept lumières ils envoyèrent devant lui,
tandis que, par le Calacirian,
vers la terre cachée et abandonnée il allait.
11 arriva aux châteaux éternels
où brillantes tombent les années innombrables,
et où éternellement règne le Roi Ancien,
à Ilmarin sur la montagne escarpée,
et des mots inconnus furent alors prononcés
sur la race des Hommes et celle des Elfes,
des visions d'au-delà du *monde lui furent montrées,*
interdites à ceux qui y demeurent.

CHAPITRE PREMIER
NOMBREUSES RENCONTRES

Un navire neuf alors ils lui construisirent
de mithril et de verre elfique,
à la brillante proue, point de rame dotée,
aucune voile ne portait son mât d'argent
le Silmaril comme lanterne
et bannière brillant d'une vivante flamme
pour luire par Elbereth elle-même
fut fixé, qui vint là,
et des ailes immortelles pour lui fabriqua,
elle établit pour lui un destin immortel
pour naviguer dans les cieux sans rivages
et venir derrière le Soleil et la lumière de la Lune.

Des hautes collines d'Everevens
où doucement coulent les sources d'argent,
ses ailes le portèrent, lumière errante,
Au-delà du *puissant Mur de la Montagne.*
Du bout du monde alors il se détourna,
et brûla de nouveau de trouver, loin de là,
son pays, en voyageant par les ombres,
et flambant comme une étoile insulaire
haut en dessus des brumes il vint,
flamme lointaine devant le Soleil
merveille avant l'éveil de l'aurore
Où, grises, coulent les eaux de Norlande.

Par-dessus la Terre du Milieu il passa
et il entendit enfin les pleurs de douleur
des femmes et des vierges elfiques
dans les Temps Anciens, au temps jadis.
Mais sur lui régnait un destin puissant,
jusqu'à la disparition de la Lune: passer, étoile en orbite,
sans plus jamais demeurer
sur nos rivages où sont les mortels
à jamais héraut en une mission sans repos,
portant au loin sa brillante lumière,
Flammifer de l'Duistrenesse.

Le chant cessa. Frodon ouvrit les yeux et vit que Bilbon était assis sur son tabouret au milieu d'un cercle d'auditeurs qui applaudissaient en souriant.

- Et maintenant, on aimerait l'entendre de nouveau, dit un Elfe.

Bilbon se leva et salua

- Je suis flatté, Lindir, dit-il. Mais ce serait trop fatigant de le reprendre de bout en bout.

- Pas trop pour vous, répondirent les Elfes en riant. Vous savez bien que vous n'êtes jamais fatigué de réciter vos propres vers. Mais vraiment nous ne pouvons répondre à votre question sur une seule audition!

- Comment! S'écria Bilbon. Vous ne pouvez pas discerner quelles parties sont de moi et quelles étaient celles de Dunadan?

- Il n'est pas commode pour nous de voir la différence entre deux mortels, dit l'Elfe.

- Quelle sornette, Lindir! grogna Bilbon. Si vous ne pouvez faire la distinction entre un Homme et un Hobbit, votre jugement est plus pauvre que je ne l'imaginais ils sont aussi différents que des pois et des pommes.

- Peut-être bien. Pour des moutons, les autres moutons paraissent différents, dit Lindir, riant. Ou pour les bergers. Mais les mortels n'ont pas fait l'objet de notre étude. Nous avons autre chose à faire.

- Je ne discuterai pas avec vous, dit Bilbon. J'ai sommeil après tant de musique et de chant. Je vous laisserai le soin de deviner, si vous le voulez.

Il se leva et s'avança vers Frodon:

- Eh bien, voilà qui est fini, dit-il à voix basse. Ça s'est passé mieux que je ne m'y attendais. On ne me demande pas souvent une seconde audition. Comment as tu trouvé cela?

- Je ne vais pas essayer de deviner, dit Frodon en souriant.

- Ce n'est pas la peine, dit Bilbon. En fait, c'était tout de moi. Sauf qu'Aragorn a insisté pour que j'y introduise une pierre verte. Il paraissait y attacher de l'importance. Je ne sais pas pourquoi. Autrement, il trouvait manifestement que tout cela me dépassait, et il a dit que si j'avais le toupet de faire des vers sur Ëârendel dans la maison d'Elrond, c'était mon affaire. Je suppose qu'il avait raison.

- Je ne sais pas, dit Frodon. Ça avait l'air de convenir en quelque sorte, bien que je ne puisse l'expliquer. J'étais à demi endormi quand tu as commencé, et cela paraissait se rattacher à quelque chose dont je rêvais. Je n'ai compris que c'était toi qui parlais que presque à la fin.

- C'est en effet difficile de rester éveillé ici tant qu'on n'en a pas l'habitude, dit Bilbon. Encore que les Hobbits n'acquièrent jamais tout à fait l'appétit elfique pour la musique, la poésie et les contes. Ils semblent aimer tout cela autant que la nourriture, sinon davantage. Ils vont encore continuer longtemps. Que penserais-tu de nous esquiver pour bavarder tranquillement?

- On peut? demanda Frodon.

- Bien sûr. Ce sont des réjouissances, et non des affaires sérieuses. On vient et on s'en va comme on veut, tant qu'on ne fait pas de bruit.

Ils se levèrent, se retirèrent en silence dans l'ombre et se dirigèrent vers les portes. Ils laissèrent Sam derrière, profondément endormi, un sourire toujours sur le visage. Malgré son bonheur d'être en compagnie de Bilbon, Frodon ressentit un pincement de regret en sortant de la Salle du Feu. Au moment où ils passaient le seuil, une claire voix s'éleva en solo:

A Elbereth Gilthoniel
silivren penna miriel
O menell aglar elenath!
Na-chaered palan-diriel
O galadhremmin ennorath,
Fanuilos, le linnathon
nef aear, si nef aearon!

Frodon s'arrêta un instant pour regarder en arrière. Elrond était dans son fauteuil, et le feu éclairait son visage comme la lumière de l'été les arbres. A son côté, était assise la Dame Arwen. A sa surprise, Frodon vit qu'Aragorn se tenait à côté d'elle, son manteau noir était rejeté en arrière, il semblait vêtu de mailles elfiques, et une étoile brillait sur sa poitrine. Ils parlaient ensemble, soudain il parut à Frodon qu'Arwen se tournait de son côté, et la lumière des yeux de la jeune fille tomba de loin sur lui et lui perça le cœur.

Il resta immobile sous le charme, tandis que les douces syllabes de la chanson elfique venaient comme de clairs joyaux de mots et de mélodie mêlés

- C'est un chant à Elbereth, dit Bilbon. Ils le chanteront maintes fois ce soir avec d'autres chants du Royaume béni. Viens donc!

II mena Frodon dans sa propre petite chambre. Elle donnait sur les jardins et elle avait vue sur le sud, par-dessus le ravin du Bruinen. Ils s'assirent là un moment, à contempler par la fenêtre les étoiles scintillantes au-dessus de la pente raide des arbres, et à parler doucement. Ils ne s'entretenaient plus des menues nouvelles de la lointaine Comté, ni des sombres ombres et des périls qui les enveloppaient, mais des belles choses qu'ils avaient vues ensemble dans le monde: des Elfes, des étoiles, des arbres et du doux déclin de la brillante année dans les bois.

Quelqu'un frappa finalement à la porte

- Je vous demande pardon, dit Sam, passant la tête par l'entrebâillement, mais je me demandais simplement si vous aviez besoin de quelque chose.

- Et en te demandant le tien, Sam Gamegie, répliqua Bilbon, tu veux sans doute dire qu'il est temps pour ton maître d'aller se coucher?

- Enfin... oui, monsieur. Il y a un Conseil de bonne heure demain matin, à ce que j'ai entendu dire, et il ne s'est levé qu'aujourd'hui pour la première fois.

- Tu as tout à fait raison, Sam, dit Bilbon, riant. Tu peux courir dire à Gandalf qu'il est allé se coucher. Bonsoir, Frodon! Mon Dieu, Ç'a été bon de te revoir! Il n'y a décidément que les Hobbits pour une vraiment bonne conversation. Je me fais très vieux, et je commençais à me demander si je vivrais assez longtemps pour voir tes chapitres de notre histoire. Bonsoir! Je vais sortir faire un tour, je crois, et contempler les étoiles d'Elbereth dans le jardin. Dors bien!

CHAPITRE DEUX
LE CONSEIL D'ELROND

Le lendemain, Frodon, se réveillant de bonne heure, se sentit bien et tout ragaillardi. Il sortit sur les terrasses qui dominaient le flot sonore du Bruinen pour regarder le frais soleil se lever au-dessus des montagnes lointaines et projeter ses rayons obliques au travers de la fine brume argentée, la rosée luisait sur les feuilles jaunes, et le réseau des filandres scintillait sur tous les buissons. Sam marchait à son côté sans rien dire, mais humant l'air et regardant à toit moment d'un air étonné les grandes élévations à l'est. La neige blanchissait les cimes.

A un tournant du sentier, ils tombèrent sur Gandalf et Bilbon qui, assis sur un siège taillé dans la pierre, étaient en grande conversation.

- Tiens! Bonjour! dit Bilbon. Prêt pour le grand conseil?

- Je me sens prêt pour n'importe quoi, répondit Frodon. Mais j'aimerais par-dessus tout marcher un peu et explorer la vallée. J'aimerais pénétrer dans ces bois de pins, là haut.

II désigna au loin les hauteurs du côté nord de Fondcombe.

- Vous en aurez peut-être l'occasion plus tard, dit Gandalf. Mais nous ne pouvons encore faire de plans. Il y a beaucoup à entendre et à décider aujourd'hui.

Tandis qu'ils parlaient, retentit soudain le son clair d'une seule cloche.

- Voilà le signal du Conseil d'Elrond, s'écria Gandalf. Allons! Votre présence est requise, à vous et à Bilbon.

Frodon et Bilbon suivirent vivement le magicien le long du sentier en lacet pour regagner la maison, derrière eux trottait Sam, non convié et momentanément oublié.

Gandalf les mena au porche où Frodon avait trouvé ses amis la veille au soir. La lumière de ce clair matin d'automne rayonnait à présent dans la vallée. Le bruit des eaux bouillonnantes montait du lit écumeux de la rivière. Les oiseaux chantaient, et une saine paix s'étendait sur la terre. Pour Frodon, sa fuite périlleuse et les rumeurs de ténèbres croissantes dans le mondé extérieur ne paraissaient déjà plus que les souvenirs d'un rêve troublé, mais les visages qui se tournèrent à leur entrée étaient graves.

Elrond était là, et plusieurs autres personnes étaient assises en silence autour de lui. Frodon vit Glorfindel et Gloïn, et, seul dans un coin, était assis Grands-Pas, revêtu de nouveau de ses vieux habits fatigués par les voyages. Elrond attira Frodon vers un siège à côté de lui, et il le présenta à la compagnie en ces termes.

- Voici, mes amis, le Hobbit, Frodon fils de Drogon. Peu de gens sont venus jusqu'ici au prix de périls plus grands et pour une mission plus urgente.

Puis il désigna et nomma ceux que Frodon n'avait pas encore rencontrés. A côté de Gloïn se trouvait un jeune nain: son fils Gimli. Outre Glorfindel, il y avait plusieurs autres conseillers de la maison Elrond, dont le chef était Erestor, et avec lui était Galdor, un Elfe des Havres Gris, venu en mission de la part de Cirdan, le charpentier de navires. Il y avait aussi un Elfe étrange, vêtu de vert et de brun, Legolas, messager de son père Thranduil, le Roi des Elfes de la Forêt Noire du Nord. Et, assis à part, était un homme de haute taille au beau et noble visage, aux cheveux bruns et aux yeux gris, au regard fier et grave.

Il portait un manteau et des bottes comme pour un long trajet à cheval, et, en vérité, bien que ses vêtements fussent riches et que son manteau fût bordé de fourrure, ils étaient défraîchis par un long voyage. II avait un col d'argent dans lequel était sertie une seule pierre, ses cheveux étaient coupés à hauteur des épaules. Sur un baudrier, il portait un grand cor à bordure d'argent, à présent posé sur ses genoux. Il examina Frodon et Bilbon avec un étonnement soudain.

- Voici, dit Elrond, se tournant vers Gandalf, Boromir, un homme du Sud. Il est arrivé dans le matin gris, et il cherche conseil. Je l'ai prié d'être présent, car ses questions recevront ici une réponse.

II est inutile de rapporter tout ce qui fut dit et débattu en ce Conseil. Il fut beaucoup question des événements du monde extérieur, surtout dans le Sud et dans les vastes régions à l'est des Montagnes. De ces choses, Frodon avait déjà entendu maintes rumeurs, mais le récit de Gloïn était nouveau pour lui, et quand le nain parla, il prêta une oreille attentive. II apparaissait que parmi la splendeur des oeuvres de leur main, les Nains de la Montagne Solitaire avaient le cœur troublé.

- Il y a maintenant bien des années, dit Gloïn, qu'une ombre d'inquiétude est tombée sur notre peuple. Nous n'en perçûmes pas tout d'abord l'origine. On commençait à murmurer en secret: on disait que nous étions

enfermés dans un espace étroit, et qu'on trouverait de plus grandes richesses et plus de splendeur dans un monde plus large. Certains parlaient de la Moria: Les puissantes oeuvres de nos pères, appelées dans notre langue Khazad-dûm, et ils déclaraient que maintenant enfin nous avions le pouvoir suffisant si nous étions en assez grand nombre pour y retourner.

Gloïn soupira

- La Moria ! La Moria ! Merveille du monde septentrional! Trop profondément fouillâmes-nous là, et nous éveillâmes la peur sans nom. Longtemps sont restées vides ses vastes demeures depuis la fuite des enfants de Durïn. Mais à présent on en reparlait avec nostalgie, mais non sans crainte, car nul nain n'a osé passer les portes de Khazad-dûm durant bien des générations de rois, hormis le seul Thrôr, qui périt. Mais, enfin, Balïn prêta l'oreille aux murmures et résolut d'y aller, et bien que Dâïn n'accordât la permission qu'à contrecœur, il emmena avec lui Ori et Crin, et nombre des nôtres, et ils partirent pour le Sud.

«Cela s'est passé il y a près de trente ans. Pendant quelque temps, nous avons eu des nouvelles, qui paraissaient bonnes: des messages indiquaient qu'ils avaient pénétré dans la Moria et qu'un grand travail y avait commencé. Puis ce fut le silence, et depuis lors plus aucune nouvelle n'est venue de la Moria.

«Et puis, il y a environ un an, un messager est venu à Dâïn, mais non pas de la Moria de Mordor: Un cavalier dans la nuit, qui a appelé Dûin à notre porte. Le Seigneur Sauron le Grand souhaitait, dit-il, notre amitié. Pour cela, il donnerait dés anneaux, comme ceux qu'il donnait jadis. Et le messager demanda de façon pressante des renseignements sur les *Hobbits,* de quelle espèce ils étaient et où ils demeuraient. «Car Sauron sait, dit-il, que l'un d'eux vous fut connu à certaine époque»

«En entendant cela, nous fûmes grandement troublés et nous ne donnâmes point de réponse. Alors son ton féroce baissa et il aurait adouci sa voix si ce lui eût été possible. «En petit gage de votre amitié, Sauron demande ceci, dit-il: que vous découvriez ce voleur (tel fut le mot qu'il employa) et que vous obteniez de lui, bon gré mal gré, un petit anneau, le moindre des anneaux, qu'il vola autrefois. Ce n'est qu'une bagatelle dont Sauron s'est entiché, et un gage de votre bonne volonté. Trouvez le, et trois anneaux que vos ancêtres nains possédaient jadis vous seront rendus, et le royaume de la Moria sera vôtre pour toujours. Trouvez des nouvelles du voleur, s'il vit encore et où, et vous recevrez une grande récompense en même temps que l'amitié durable du Seigneur. Si vous refusez, les choses n'iront pas aussi bien. Refusez-vous?

«A ces mots, son souffle vint comme le sifflement des serpents, et tous ceux qui se trouvaient là frissonnèrent, mais Dâïn répondit: «Je ne dis ni oui ni non. Il me faut considérer ce message et ce qu'il signifie sous ses beaux dehors.

«Réfléchissez bien, mais pas trop longtemps», dit-il.

«Le temps de ma réflexion, c'est à moi d'en décider», répondit Dâïn.

«Pour le moment! » Dit-il, et il repartit dans les ténèbres.

«Lourds ont été les cœurs de nos chefs depuis cette nuit là. Il nous fallait la voix féroce du messager pour nous avertir que ses paroles contenaient en même temps menace et tromperie, car nous savions déjà que le pouvoir qui est de nouveau entré en Mordor n'a pas changé, et il nous a toujours trahis dans le passé. Le messager est revenu par deux fois, et il est reparti sans réponse. La troisième et dernière fois ne tardera pas, ce sera avant la fin de l'année, a t’il dit.

C'est pourquoi Dâïn m'a finalement envoyé prévenir Bilbon qu'il est recherché par l'Ennemi et apprendre, s'il est possible, pourquoi celui ci désire cet anneau, ce moindre des anneaux. Et aussi, nous désirons ardemment les conseils d'Elrond. Car l'Ombre croît et s'approche. Nous découvrons que des messagers sont aussi venus au Roi Brand au Val, et qu'il en est effrayé. Nous craignons qu'il ne cède. Déjà, la guerre s'assemble à ses frontières orientales. Si nous ne répondons pas, l'Ennemi peut pousser des hommes de son obédience à assaillir le Roi Brand et Dâïn également.

- Vous avez bien fait de venir, dit Elrond. Vous entendrez aujourd'hui tout ce qu'il vous est nécessaire de savoir pour comprendre les desseins de l'Ennemi. Il n'est d'autre possibilité pour vous que de résister, avec ou sans espoir. Mais vous n'êtes pas seuls. Vous apprendrez que vos difficultés ne sont que parties des difficultés de tout le monde occidental. L'Anneau! Que ferons-nous de l'Anneau, ce moindre des anneaux, cette bagatelle dont Sauron s'est entiché? C'est le destin que nous devons considérer.

«Voilà la raison pour laquelle vous êtes rassemblés. Rassemblés, dis je, bien que je ne vous aie pas convoqués, étrangers de terres lointaines. Vous êtes venus et vous vous êtes rencontrés ici, à point nommé, par hasard, pourrait-il sembler. Mais il n'en est pas ainsi. Croyez plutôt qu'il en est ainsi ordonné que nous, qui siégeons ici, et nuls autres, devons maintenant trouver une ligne de conduite pour répondre au péril du monde.

«Maintenant donc seront ouvertement révélées dés choses qui sont restées cachées à tous, hormis quelques-uns, jusqu'à ce jour. Et tout d'abord, afin que tous puissent comprendre quel est le péril, l'histoire de l'Anneau sera dite du début jusqu'à ce jour même. Et c'est moi qui commencerai le récit, que d'autres termineront»

CHAPITRE DEUX

LE CONSEIL D'ELROND

Tous écoutèrent alors, tandis qu'Elrond, de sa voix claire, parlait de Sauron et des Anneaux de Puissance, et de leur forgeage au Second Age du monde de jadis. Une partie de l'histoire était connue de certains de ceux qui étaient là, mais personne n'en savait la totalité, et bien des yeux étaient fixés sur Elrond avec crainte et étonnement quand il parla des forgerons elfes d'Eregion, de leurs rapports amicaux avec la Moria et de leur soif de savoir, grâce à laquelle Sauron les enjôla. Car en ce temps là, il n'était pas encore mauvais d'apparence, ils reçurent son aide et devinrent puissants dans leur art, tandis que lui apprenait tous leurs secrets, les trompait et forgeait secrètement dans la Montagne de Feu l'Anneau Unique pour être leur maître. Mais Celebrimbor l'avait percé à jour, et il cacha les trois qu'il avait fabriqués, et il y eut la guerre, le pays fut dévasté, et la porte de la Moria fut fermée.

Alors, tout au long des années qui suivirent, il chercha la piste de l'Anneau, mais cette histoire étant rapportée ailleurs, et Elrond lui même l'ayant consignée dans ses livres d'archives, nous ne la rappellerons pas ici. Car c'est une longue histoire, pleine de grands et terribles faits, et, si brièvement qu'Elrond parlât, le soleil montait dans le ciel et le matin était déjà presque à son terme quand il se tut.

Il parla de Nûmenor, de sa gloire et de sa chute, et du retour des Rois des Hommes à la Terre du Milieu des profondeurs de la mer, portés par les ailes de la tempête. Puis Elendil le Beau et ses puissants fils, Isildur et Anarion, devinrent grands seigneurs, ils créèrent le royaume du Nord en Arnor et le royaume du Sud en Gondor au-dessus des bouches de l'Anduin. Mais Sauron de Mordor les assaillit, et ils firent la Dernière Alliance des Elfes et des Hommes, et les armées de Gil-galad et d'Elendil furent rassemblées en Arnor.

A ce moment, Elrond s'arrêta un instant et soupira.

- Je me rappelle bien la splendeur de leurs bannières, reprit-il. Elle me rappelait la gloire des Jours Anciens et les armées de Beleriand, où tant de grands princes et capitaines étaient assemblés. Et pourtant pas tant, pas si beaux que lorsque Thangorodrim fut brisé et que les Elfes pensèrent que le mal était fini à jamais, alors que ce n'était pas vrai.

- Vous vous le rappelez? Dit Frodon, exprimant sa pensée à haute voix dans son étonnement. Mais je croyais, balbutia t'il comme Elrond se tournait vers lui, je croyais que la chute de Gil-galad avait eu lieu il y a des éternités.

- Et c'est exact, répondit gravement Elrond. Mais ma mémoire porte jusqu'aux Jours Anciens. Eârendil était mon père, qui naquit à Gondolïn avant sa chute, et ma mère était Elwing, fille de Dior, fils de Lûthien de Doriath. J'ai vu trois âges dans l'Ouest du monde, et maintes défaites, et maintes victoires sans lendemain.

J'étais le héraut de Gil-galad, et je marchais avec son armée. Je fus à la bataille de Dagorlad devant la Porte Noire de Mordor, où nous eûmes le dessus: Car nul ne pouvait résister à la Lance de Gil-galad et à l'Épée d'Elendil, Aiglos et Narsil. J'ai vu le dernier combat sur les pentes de l'Orodruin, où mourut Gil-galad et où tomba Elendil, Narsil brisée sous lui, mais Sauron lui-même fut renversé, et Isildur trancha l'Anneau de son doigt avec le tronçon de l'épée de son père et le prit pour lui»

A ces mots, l'étranger, Boromir, intervint:

- Voilà donc ce qu'il advint de l'Anneau! S'écria t'il. Si jamais pareil récit fut fait dans le Sud, il est oublié depuis longtemps. J'ai entendu parler du grand Anneau, de celui que l'on ne nomme pas, mais nous pensions qu'il avait disparu du monde dans la ruine de son premier royaume. Isildur le prit! Voilà certes une nouvelle.

- Hélas, oui, dit Elrond. Isildur le prit, comme il n'aurait pas dû être. L'Anneau eût dû être jeté au feu d'Orodruin, tout près de l'endroit où il fut fabriqué. Mais peu nombreux furent ceux qui remarquèrent l'acte d'Isildur. Lui seul se tenait près de son père en ce dernier combat mortel, et près de Gil-galad, seuls se trouvaient Cîrdan et moi-même. Mais Isitdur ne voulut pas écouter notre conseil.

«Je garderai ceci comme rançon pour mon père et mon frère», dit-il, et ainsi, que nous le voulions ou non, il le prit pour le conserver précieusement. Mais bientôt l'Anneau l'entraîna dans la mort, c'est pourquoi il est nommé dans le Nord le Fléau d'Isildur. Mais peut-être la mort valait-elle mieux que ce qui aurait pu lui arriver autrement.

C'est seulement au Nord que vinrent ces nouvelles, et seulement à peu d'entre nous. Il n'est guère étonnant que vous ne les ayez pas entendues, Boromir. Du désastre des Champs aux Iris, où périt Isildur, ne revinrent que trois hommes par-dessus les montagnes et après une longue errance. L'un d'entre eux était Ohtar, l'écuyer d'Isildur, qui portait les fragments de l'épée d'Elendil, et il les remit à Valandil, l'héritier d'Isildur, qui, n'étant encore qu'un enfant, était resté à Fondcombe. Mais Narsil était brisée et sa lumière éteinte, et elle n'a point encore été reforgée.

Vaine ai je appelé la victoire de la Dernière Alliance? Pas entièrement, mais elle n'atteignit pas son but. Sauron fut diminué, mais non détruit. Son Anneau était perdu, mais non défait. La Tour Sombre était démolie, mais les fondations n'en étaient pas effacées, car elles avaient été faites par le pouvoir de l'Anneau et tant qu'il reste, elles demeureront. Un grand nombre d'Elfes, ainsi que beaucoup d'Hommes puissants et de leurs amis avaient péri à la guerre. Anarion était tué, Isildur aussi, et Gil-galad comme Elendil n'étaient plus. Jamais plus il n'y aura pareille ligue d'Elfes et d'Hommes, les Hommes se multiplient, alors que les premiers nés diminuent, et

LE CONSEIL D’ELROND

les deux familles sont aliénées. Et depuis ce jour, la race de Nûmenor a décliné et l'étendue des années de ceux qui restent a diminué.

Dans le Nord, après la guerre et le massacre des Champs aux Iris, les Hommes de l'Ouistrenesse furent diminués, et leur cité d'Annûminas près du lac Evendim tomba en ruine, les héritiers de Valandil s'en furent habiter à Fornost sur les Hauts du Nord, et cet endroit aussi est maintenant désolé. Les Hommes l'appellent Chaussée des Morts, et ils redoutent d'y marcher. Car les gens d'Arnor diminuèrent, et leurs ennemis les dévorèrent, leur seigneurie passa, ne laissant que des tertres verts dans les collines herbeuses.

Dans le Sud, le royaume de Gondor dura longtemps, et sa splendeur s'accrut pendant une période, rappelant en quelque façon la puissance de Nûmenor, avant sa chute. Ce peuple éleva de hautes tours, des places fortes et des havres pour un grand nombre de navires, et la couronne ailée des Rois des Hommes était redoutée de gens de multiples langues. Leur ville capitale était Osgiliath, Citadelle des Étoiles, au milieu de laquelle coulait la Rivière. Et ils bâtirent Minas Ithil, Tour de la Lune Montante, à l'est, sur un épaulement de la Montagne de l'Ombre, et à l'ouest, au pied des Montagnes Blanches, ils construisirent Anor, la Tour du Soleil Couchant. Là, dans les cours du Roi, poussait un arbre blanc, issu de la graine de l'arbre qu'Isildur avait apporté par-dessus les eaux profondes, et la graine de cet arbre venait auparavant d'Eressëa, et avant encore de l'extrême ouest au jour d'avant les jours où le monde était jeune.

«Mais, dans l'usure des rapides années de la Terre du Milieu, la lignée de Meneldil fils d'Aramon s'éteignit, et l'arbre se dessécha, et le sang d'hommes moindres se mêla à celui des Nûmenoréens. Alors, la garde sur les murs de Mordor se relâcha, et des choses sombres revinrent subrepticement à Gorgoroth. Et à un moment les choses mauvaises s'avancèrent, elles prirent Minas Ithil, où elles s'établirent, la transformant en lieu de terreur, et on l'appelle Minas Morgul, la Tour de la Sorcellerie. Puis Minas Anor fut rebaptisée Minas Tirith, la Tour de Garde, et ces deux cités étaient toujours~en guerre, mais Osgiliath qui était située entre les deux fut désertée et dans ses ruines se promenèrent des ombres.

«Ainsi en a t’il été durant maintes générations. Mais les Seigneurs de Minas Tirith continuent de se battre, défiant nos ennemis, gardant le passage de la rivière, d'Argonath à la mer. Et maintenant cette partie de l'histoire que je vous dirai est venue à sa fin. Car, du temps d'Isildur, l'Anneau Souverain disparut de la connaissance de tous, et les Trois furent libérés de sa domination. Mais à présent, en ce dernier jour, ils sont de nouveau en péril, car, à notre grand chagrin, l'Unique a été trouvé. D'autres parleront de sa découverte, car en cela je n'ai joué qu'un très petit rôle.

II s'arrêta, mais aussitôt Boromir se leva, grand et fier, devant eux:

- Permettez-moi, Maître Elrond, déclara t’il, d'en dire davantage sur le Condor, car, en vérité, c'est du Pays de Condor que je viens. Et il serait bon que tous sachent ce qui s'y passe. Car peu nombreux, je crois, sont ceux qui connaissent nos actions et qui, par conséquent, peuvent deviner le péril où ils seront au cas où nous échouerions en fin de compte.

«Ne croyez pas qu'au Pays de Condor le sang de Nûmenor soit épuisé, ni que toute sa fierté et sa dignité soient oubliées. Par notre valeur, les gens de l'Est sont encore refrénés et la terreur de Morgul tenue aux abois, et c'est ainsi seulement que la paix et la liberté sont assurées aux terres qui sont derrière nous, rempart de l'Ouest. Mais si les passages de la Rivière étaient conquis, que se passerait-il alors?

«Et pourtant, cette heure pourrait bien ne plus être éloignée. L'Ennemi sans nom s'est de nouveau mis en branle. La fumée s'élève une fois de plus d'Oradruin, que nous appelons Montagne du Destin. Le pouvoir de la Terre Noire s'accroît, et nous sommes serrés de près. Au retour de l'Ennemi, les nôtres furent repoussés d'Ithilien, notre beau domaine à l'est de la Rivière, encore que nous y ayons gardé une tête de pont et une force armée. Mais cette année même, aux jours de juin, une guerre soudaine nous est tombée dessus de Mordor, et nous fûmes balayés. Nous succombâmes sous le nombre. Car le Mordor s'est allié à Ceux de l'Est et aux cruels Haradrim, mais ce ne fut pas parle nombre que nous fûmes vaincus. Un pouvoir était là que nous n'avions pas senti auparavant.

«D'aucuns ont dit qu'il était visible, sous la forme d'un grand cavalier noir, une ombre ténébreuse sous la lune. Où qu'il vînt, une sorte de folie saisit nos ennemis, mais la peur tomba sur les plus hardis d'entre nous, de sorte que chevaux et hommes cédèrent et s'enfuirent. Seul un débris de nos forces de l'Est revint, détruisant le dernier pont qui restait encore parmi les ruines d'Osgiliath.

«Je faisais partie de la compagnie qui tint le pont jusqu'à ce qu'il fût abattu derrière nous. Seuls, quatre se sauvèrent à la nage: mon frère, moi même et deux autres. Mais nous continuâmes à nous battre, tenant toutes les rives ouest de l'Anduin, et ceux qui s'abritent derrière nous nous adressent des louanges pour peu qu'ils entendent notre nom, beaucoup de louanges, mais peu d'aide. De Rohan seulement des cavaliers répondent à nos appels.

«En cette heure néfaste, j'ai parcouru bien des lieues périlleuses pour venir en mission auprès d'Elrond: cent dix jours ai-je voyagé tout seul. Mais je ne cherche pas d'alliés pour la guerre. La puissance d'Elrond réside dans la sagesse, non dans les armes, dit-on. Je suis venu demander conseil et l'éclaircissement de paroles dures. Car, à la veille du soudain assaut, un songe est venu à mon frère dans un sommeil troublé, et après, un rêve semblable lui est venu à plusieurs reprises, et une fois à moi-même.

CHAPITRE DEUX
LE CONSEIL D'ELROND

«Dans ce rêve, j'avais l'impression que le ciel s'assombrissait à l'est, que le tonnerre grondait de façon croissante, mais à l'ouest s'attardait une pâle lumière, et de cette lumière sortait une voix, lointaine mais claire, qui me criait

Cherche l'épée qui fut brisée:
A Imladris elle se trouve,
Des conseils seront pris
Plus forts que les charmes de Morgul.
Un signe sera montré
Que le Destin est proche,
Car le Fléau d'Isildur se réveillera,
Et le Semi Homme se dressera.

Nous ne comprîmes pas grand chose à ces paroles, et nous en parlâmes à notre père, Denethor, Seigneur de Minas Tirith, versé dans la connaissance du Condor. Il consentit seulement à dire ceci: Imladris était jadis le nom que donnaient les Elfes à une vallée du Nord lointain où demeurait Elrond, le demi-Elfe, le plus grand des maîtres du savoir. C'est pourquoi mon frère, voyant l'urgence de notre besoin, brûla de tenir compte du rêve et de rechercher Imladris, mais la route étant semée de doute et de danger, je me suis chargé de faire le voyage. Mon père ne m'accorda la permission qu'à contrecœur, et j'ai longtemps erré par des routes oubliées, à la recherche de la maison d'Elrond, dont beaucoup avaient entendu parler, mais dont peu connaissaient le lieu.

- Et ici, dans la maison d'Elrond, davantage de clartés vous seront fournies, dit Aragorn, se levant.

II jeta son épée sur la table qui se trouvait devant Elrond, et la lame était en deux morceaux.

- Voici l'épée qui fut brisée, dit-il.

Et qui êtes-vous, et quel rapport avez-vous avec Minas Tirith? demanda Boromir, qui contemplait avec étonnement le visage maigre du Rôdeur et son manteau taché par les intempéries.

- C'est Aragorn, fils d'Arathorn, dit Elrond, et il descend par maints ancêtres d'Isildur, le fils d'Elendil de Minas Ithil. Il est le chef des Dunedains dans le Nord, et peu nombreux sont les descendants de cette lignée.

- Alors, c'est à vous qu'il appartient, et nullement à moi! S'écria Frodon saisi et bondissant sui: Ses pieds comme s'il s'attendait que l'Anneau lui fût réclamé sur le champ.

- II n'appartient à aucun de nous, dit Aragorn, mais il a été ordonné que vous le conserviez quelque temps.

- Produisez l'Anneau, Frodon! Dit Gandalf d'un ton solennel. Le moment est venu. Tenez le en vue, et Boromir comprendra le reste de son énigme.

II y eut un silence et chacun tourna le regard vers Frodon. Il était secoué d'une honte et d'une crainte soudaine, il éprouvait une grande répugnance à révéler l'Anneau et un dégoût de son contact. Il souhaita se trouver à mille lieues de là. L'Anneau rayonna, scintillant, comme il le tenait haut devant eux dans sa main temblante.

- Voyez le Fléau d'Isildur! dit Elrond.

Les yeux de Boromir étincelèrent tandis qu'il regardait l'objet doré.

- Le semi-Homme ! murmura t'il. Le destin de Minas Tirith est-il donc enfin venu? Mais pourquoi alors nous faut-il chercher une épée brisée?

- Les mots exacts n'étaient pas *le destin de Minas Tirith,* dit Aragorn. Mais un destin et de grands faits sont en vérité proches. Car l'Épée qui fut Brisée est celle d'Elendil qui se brisa sous lui quand il tomba. Elle a été conservée précieusement par ses héritiers alors que tout autre bien de famille était perdu, car il était de tradition chez nous qu'elle serait refaite quand l'Anneau, Fléau d'Isildur, serait trouvé. Maintenant que vous avez vu (épée que vous cherchiez, que demanderiez-vous? Souhaitez-vous que la Maison d'Elendil retourne au Pays de Gondor?

- Je n'ai pas été envoyé pour demander aucune faveur, mais seulement pour chercher (explication d'une énigme, répondit fièrement Boromir. Mais nous sommes durement pressés, et l'Épée d'Elendil serait une aide dépassant nos espérances si tant est que pareil objet puisse effectivement revenir des ombres du passé.

II regarda de nouveau Aragorn, et le doute se lisait dans ses yeux.

Frodon sentit Bilbon s'agiter avec impatience à son côté. Il était évidemment ennuyé pour son ami. Se dressant soudain, il éclata

Tout ce qui est or ne brille pas,
Tout ceux qui errent ne sont pas perdus
Le vieux gui est fort ne se dessèche pas
Le gel n'atteint pas les racines profondes,
Des cendres, un feu sera réveillé,
ne lumière des ombres surgira,

CHAPITRE DEUX
LE CONSEIL D'ELROND

Renouvelée sera la lame brisée:
Le sans couronne de nouveau sera roi.

«Ce n'est pas très bon peut-être, mais en tout cas c'est approprié si vous avez encore besoin de quelque chose après la parole d'Elrond. Si celle-ci valait la peine d'un voyage de cent dix jours pour entendre, vous feriez mieux d'écouter»

Il s'assit avec un reniflement de dédain:

- C'est de ma propre composition, murmura t'il à Frodon, pour le Dunadan, il y a longtemps, la première fois qu'il m'a parlé de lui même. Je souhaiterais presque que mes propres aventures ne fussent pas terminées, afin de pouvoir l'accompagner quand son jour viendra.

Aragorn lui sourit, puis il se tourna de nouveau vers Boromir:

- Pour ma part, j'excuse votre doute, dit-il. Je ressemble peu aux personnes d'Elendil et d'Isildur telles qu'on les voit sculptées en majesté dans les salles de Denethor. Je ne suis que l'héritier d'Isildur et non Isildur lui-même. J'ai eu une vie dure, et longue, et les lieues qui s'étendent d'ici au Gondor ne forment qu'une petite partie dans le compte de mes voyages. J'ai traversé maintes montagnes et maintes rivières, j'ai parcouru maintes plaines, jusque dans les pays lointains de Rhûn et de Harad, où les étoiles sont étranges.

«Mais ma résidence, pour autant que j'en aie une, se trouve dans le Nord. Car c'est ici que les héritiers de Valandil ont toujours demeuré en une longue lignée continue de père en fils pendant de nombreuses générations. Nos jours se sont assombris, et nous avons dépéri, mais toujours l'Épée a passé à un nouveau gardien. Et je vous dirai ceci, Boromir, avant d'en terminer. Nous sommes des hommes solitaires, Rôdeurs des terres sauvages, chasseurs mais toujours chasseurs des serviteurs de l'Ennemi, car ils se trouvent en bien des lieux et pas seulement en Mordor.

Si le Gondor a été une vaillante tour, Boromir, nous avons joué un autre rôle. Il y a bien des choses mauvaises que n'arrêtent pas vos murs puissants et vos brillantes épées. Vous connaissez peu les terres d'au-delà de vos frontières. La paix et la liberté, dites-vous? Le Nord les aurait peu connues sans nous. La peur les aurait détruites. Mais quand les choses sombres viennent des collines sans maisons ou rampent hors des bois sans soleil, elles nous fuient. Quelles routes oserait-on parcourir, quelle sécurité y aurait-il dans les terres tranquilles ou dans les maisons des simples hommes la nuit, si les Dünedains étaient endormis, ou tous partis dans la tombe?

«Et pourtant nous recevons moins de remerciements que vous. Les voyageurs nous regardent de travers, et les campagnards nous donnent des noms méprisants. «Grands-Pas» suis-je pour un gros homme qui habite à une journée de marche d'ennemis qui lui glaceraient le cœur ou qui réduiraient son petit bourg en ruine s'il n'était gardé sans répit. Mais nous ne voudrions pas qu'il en fût autrement. Si les gens simples sont exempts de soucis et de peur, ils resteront simples, et nous devons observer le secret pour les maintenir tels. Cela a été la tâche de ceux de ma race, tandis que les années s'étendaient et que l'herbe poussait.

«Mais maintenant le monde change une fois de plus. Une nouvelle heure vient. Le Fléau d'Isildur a été trouvé. La bataille est proche. L'Épée sera reforgée. J'irai à Minas Tirith.

- Le Fléau d'Isildur a été trouvé, dites-vous, répliqua Boromir. J'ai vu un anneau brillant dans la main du Semi-Homme, mais Isildur périt avant le commencement de cette ère du monde, dit-on. Comment les Sages savent-ils que cet anneau est le sien? Et comment a t'il été transmis au cours des ans, jusqu'au moment où il a été apporté ici par un si étrange messager?

- Ce sera expliqué, répondit Elrond.

- Mais pas encore, je vous en supplie, Maître! dit Bilbon. Déjà le soleil monte vers le midi, et j'ai besoin de quelque chose pour me fortifier.

- Je ne vous avais pas nommé, dit Elrond, souriant. Mais je le fais à présent. Allons! Racontez-nous votre histoire. Et si vous ne l'avez pas encore mise en vers, vous pouvez la dire en mots simples. Plus votre récit sera bref, plus tôt vous pourrez vous restaurer.

- Très bien, dit Bilbon. Je vais faire comme vous le demandez. Mais je vais maintenant dire l'histoire véritable, et si certains qui sont ici m'ont entendu donner une autre version (il lança un regard de biais à Gloïn), je les prie de l'oublier et de me pardonner. Je n'avais que le désir de revendiquer le trésor comme ma propriété personnelle en ce temps là et me défaire du nom de voleur qui m'avait été accolé. Mais peut-être comprends-je un peu mieux les choses à présent. En tout cas, voici ce qui s'est passé.

Pour certains des auditeurs, le récit de Bilbon était entièrement nouveau, et ils écoutèrent avec étonnement tandis que le vieux Hobbit, assez satisfait en vérité, narrait en détail son aventure avec Gollum. II n'omit aucune des énigmes. Il aurait aussi fait tout un exposé de sa réception et de sa disparition de la Comté, s'il lui avait été permis, mais Elrond leva la main.

- Bien raconté, mon ami, dit-il, mais c'est assez pour l'instant. Il suffit actuellement de savoir que l'Anneau a passé à Frodon, votre héritier. Laissez-lui la parole à présent!

LE CONSEIL D'ELROND

Avec moins de complaisance que Bilbon, Frodon raconta tout ce qui concernait l'Anneau depuis le jour où celui ci était passé à sa garde. Chaque pas de son voyage de Hobbitebourg au Gué de Bruinen fut mis en question et considéré, et tout ce qu'il put se rappeler au sujet des Cavaliers Noirs examiné. Enfin, il se rassit.

- Pas mauvais, lui dit Bilbon. Tu en aurais fait un bon récit, s'ils n'avaient cessé de t'interrompre. J'ai essayé de prendre quelques notes, mais il faudra qu'on revoie tout cela ensemble une autre fois, si je dois le rédiger. Il y a des chapitres entiers de matières avant même ton arrivée ici!

- Oui, cela a fait un assez long récit, répondit Frodon. Mais l'histoire ne me paraît toujours pas complète. II y a encore beaucoup de choses que je voudrais savoir, particulièrement en ce qui concerne Gandalf.

Galdor des Havres, qui était assis non loin, l'entendit:

- Vous parlez pour moi aussi, s'écria t'il, et se tournant vers Elrond il ajouta: «Les Sages peuvent avoir une bonne raison de croire que la découverte du Semi-Homme est en vérité le Grand Anneau longuement discuté, si peu vraisemblable que cela puisse paraître à qui en sait moins long. Mais ne pouvons-nous connaître les preuves? Et je demanderai aussi ceci: qu'est-il advenu de Saroumane? Il est très versé dans la connaissance des Anneaux, et pourtant il n'est point parmi nous. Quel est son avis s'il connaît tout ce que nous avons entendu?

- Les questions que vous posez, Galdor, sont liées, dit Elrond. Elles ne m'avaient pas échappé, et il y sera répondu. Mais ces choseslà, c'est à Gandalf qu'il appartient de les éclaircir, et je fais appel à lui en dernier, car c'est la place d'honneur, et en toute cette affaire il a été le chef.

- D'aucuns, Galdor, dit Gandalf, jugeraient que les nouvelles de Gloïn et la poursuite de Frodon prouvent assez la grande valeur que l'Ennemi attache à la trouvaille du Semi-Homme. Il s'agit toutefois d'un anneau. Alors? Les Neuf, les Nazgül les gardent. Les Sept ont été pris ou détruits. (A ces mots, Gloïn sursauta, mais sans dire mot) Les Trois, nous savons ce qu'il en est. Qu'est ce donc que celui ci qu'il désire si ardemment?

«Il y a évidemment un grand espace de temps entre la Rivière et la Montagne, entre la perte et la trouvaille. Mais la lacune dans les connaissances des Sages a été enfin comblée. Trop lentement toutefois. Car l'Ennemi le suivait de près, de plus près même que je ne le craignais. Et il est heureux que ce ne soit que cette année, cet été même, semble t'il, qu'il a appris l'entière vérité.

«Certains ici se rappelleront qu'il y a bien des années j'osai moi même passer les portes du Nécromancien à Dol Guldur, j'explorai secrètement ses façons, et je trouvai que nos craintes étaient fondées: il n'était autre que Sauron, notre Ennemi de jadis, qui reprenait finalement forme et pouvoir. D'aucuns se rappelleront aussi que Saroumane nous dissuada d'entreprendre des actions contre lui, et pendant longtemps nous ne rimes que l'observer. Mais enfin, son ombre grandissant, Saroumane céda, et le Conseil, déployant sa force, chassa le mal de la Forêt Noire et cela se passa l'année même de la découverte de cet Anneau: étrange hasard, si hasard il y eut.

«Mais il était déjà trop tard, comme Elrond l'avait prévu. Sauron lui aussi nous avait observés, et il s'était dès longtemps préparé à notre attaque, gouvernant le Mordor de loin par Minas Morgul, où demeuraient ses Neuf serviteurs, jusqu'à ce que tout fût prêt. Alors, il céda devant nous, mais en feignant seulement la fuite, et bientôt après, il vint à la Tour Sombre et se déclara ouvertement. Alors, pour la dernière fois, le Conseil se réunit, car nous apprîmes à ce moment qu'il cherchait toujours plus avidement l'Unique. Nous craignions qu'il ne possédât quelque renseignement ignoré de nous. Mais Saroumane déclara qu'il n'en était pas ainsi, et il répéta ce qu'il nous avait déjà dit: l'Unique ne serait plus jamais trouvé en Terre du Milieu.

«Au pis, dit-il, notre ennemi sait que nous ne l'avons point et qu'il est toujours perdu. Mais ce qui était perdu peut encore être trouvé, pense t'il. Ne craignez rien! Son espoir le trompera. N'ai-je pas sérieusement étudié cette question? Dans Anduin-la-Grande, il tomba, et il y a bien longtemps, durant le sommeil de Sauron, il roula dans le lit du fleuve jusqu'à lamer. « Qu'il gise là jusqu'à la fin»

Gandalf se tut, contemplant l'est du porche aux lointaines cimes des Monts Brumeux, aux grandes racines desquels le péril du monde était demeuré si longtemps caché. Il soupira:

- Là, je fus fautif, dit-il. Je me laissai bercer par les paroles de Saroumane le Sage, mais j'aurais dû chercher la vérité plus tôt, et notre péril serait à présent moins grand.

-Nous avons tous été fautifs, dit Elrond, et sans votre vigilance les Ténèbres seraient peut-être déjà sur nous. Mais poursuivez!

-Dès l'abord, j'avais de mauvais pressentiments, contre toute raison à ma connaissance, dit Gandalf, et je désirai savoir comment cet objet était venu aux mains de Gollum, et depuis combien de temps il le possédait. J'établis donc une garde, devinant qu'il ne tarderait pas à sortir de ses ténèbres à la recherche de son trésor. Il sortit en effet, mais il s'esquiva sans qu'on pût le trouver. Et puis, hélas! je laissai dormir l'affaire, me contentant d'observer et d'attendre, comme nous l'avons fait trop souvent.

Le temps passa au milieu de bien des soucis, jusqu'au moment où mes doutes furent éveillés à une soudaine crainte. D'où venait l'anneau du Hobbit? Et si ma crainte était fondée, que fallait-il en faire? Il était nécessaire d'en décider. Mais je ne fis encore part de mes craintes à personne, connaissant le danger d'un murmure

intempestif s'il s'égarait. Dans toutes les longues guerres contre la Tour Sombre, la trahison a toujours été notre plus grande ennemie.

Cela se passait il y a dix-sept ans. Je m'aperçus bientôt que des espions de toutes sortes, jusqu'à des bêtes et des oiseaux, étaient assemblés autour de la Comté, et ma crainte grandit. J'appelai l'aide du Dûnedain, et leur guet redoubla, et j'ouvris mon cœur à Aragorn, l'héritier d'Isildur.

- Et moi, dit Aragorn, je conseillai de rechercher Gollum, si tardivement que cela pût sembler. Et puisqu'il paraissait juste que l'héritier d'Isildur oeuvrât pour réparer la faute d'Isildur, j'accompagnai Gandalf dans la longue quête désespérée.

Gandalf raconta alors comment ils avaient exploré tout le Pays Sauvage, jusqu'aux Monts mêmes de l'Ombre et aux défenses du Mordor:

- Là, nous entendîmes une rumeur à son sujet, et nous supposons qu'il y demeura longtemps dans les collines sombres, mais nous ne pûmes jamais le trouver, et je finis par désespérer. Et puis, dans mon désespoir, je repensai à une tentative qui pourrait rendre inutile la découverte de Gollum. L'Anneau lui-même pourrait peut-être dire s'il était l'Unique. Le souvenir de certaines paroles prononcées au Conseil me revint: des paroles de Saroumane, auxquelles je n'avais qu'à moitié prêté attention à l'époque. Je les entendis alors nettement dans mon cœur.

«Les Neuf, les Sept et les Trois, dit-il, avaient chacun leur joyau propre. Mais pas l'Unique. Il était rond et dépourvu d'ornement, comme si c'eût été un des anneaux d'importance secondaire, mais son créateur y avait mis des inscriptions que les spécialistes pourraient peut-être voir et déchiffrer.

La nature de ces marques, il ne l'avait pas révélée. Qui, à présent, saurait? Le créateur. Et Saroumane? Mais, si grand que soit son savoir, il doit avoir une source. Quelle main autre que celle de Sauron tint jamais cet objet avant qu'il ne fût perdu? Seule, celle d'Isildur.

«Cette pensée en tête, j'abandonnai ma chasse et passai rapidement en Gondor. Les membres de mon ordre y avaient été autrefois bien reçus, mais Saroumane plus que tout autre. Il avait souvent été, pour de longues périodes, l'hôte des Seigneurs de la Cité. Le Seigneur Denethor me fit alors moins bon accueil que par le passé, et il ne me permit que de mauvaise grâce de faire des recherches dans son amas de parchemins et de livres.

«Si, en fait, vous ne recherchez, comme vous le dites, que des annales des jours anciens et sur les commencements de la Cité, allez-y! dit-il.

Car pour moi, ce qui fut est moins sombre que ce qui est à venir, et c'est là mon souci. Mais, à moins que vous ne soyez plus compétent que Saroumane lui-même, qui a longtemps étudié ici, vous ne trouverez rien qui ne me soit bien connu à moi, le maître du savoir de cette Cité.

Ainsi parla Denethor. Et pourtant il y avait dans ses archives bien des documents que peu de gens peuvent encore lire, même parmi les maîtres du savoir, car l'écriture et la langue en sont devenues obscures pour les hommes des temps plus récents. Et, Boromir, il y a encore à Minas Tiriath un rouleau de la main même d'Isildur, que personne d'autre que Saroumane et moi-même n'a lu, je pense, depuis la fin des rois. Car Isildur ne s'est pas simplement retiré directement de la guerre en Mordor, comme d'aucuns l'ont raconté.

- D'aucuns dans le Nord, peut-être, s'écria Boromir, l'interrompant. Tout le monde sait en Gondor qu'il alla tout d'abord à Minas Anor, où il resta un temps auprès de son neveu Meneldil, qu'il instruisit avant de lui confier le gouvernement du Royaume du Sud. En ce temps-là, il y planta en mémoire de son frère le dernier plançon de l'Arbre Blanc.

- Mais en ce temps-là aussi, il traça également ce document, dit Gandalf, et il semble qu'on ne s'en souvienne plus en Gondor. Car ce parchemin concerne l'Anneau, et voici ce qu'Isildur écrivit:

«Le Grand Anneau partira maintenant pour devenir un héritage du *Royaume* du Nord, *mais un document d'archives sera laissé en Gondor, où demeurent les héritiers d'Elendil, pour le temps où le souvenir de ces grandes choses pourrait s'être estompé.*

«Après ces mots, Isildur donnait une description de l'Anneau, tel qu'il l'avait trouvé.

Il était chaud quand je le saisis, chaud comme braise, et ma main fut brûlée de telle sorte que je doute de jamais être débarrassé de la douleur. Mais au moment où j'écris, il est refroidi, et il paraît se rétrécir, sans pourtant perdre sa beauté ni sa forme. Déjà l'inscription qu'il portait et qui au début était aussi claire qu'une flamme rouge s'estompe et devient à peine lisible. Elle est formée de caractères elfiques d'Eregion, car il n'y a pas en Mordor de lettres convenant à un travail aussi subtil, mais le langage m'est inconnu. Je *pense qu'il s'agit d'une langue* du *Pays Noir, car elle est grossière et barbare. Quel mal elle énonce, je l'ignore, mais j'en trace ici une copie, de peur qu'elle ne disparaisse définitivement. Ilmanque peut-être à l'Anneau la chaleur de la main de Sauron, qui était noire tout en brûlant comme* du *feu, et ainsi Gil-galad fut détruit, et peut-être si l'or était de nouveau réchauffé, l'écriture serait-elle ravivée. Mais pour ma part, je ne risquerai pas d'endommager cet objet: de toutes les oeuvres de Sauron, la seule belle. II m'est précieux, bien que je le paie d'une grande souffrance.*

LE CONSEIL D'ELROND

«Quand j'eus lu ces mots, ma quête était terminée. L'écriture tracée était en effet, comme Isildur l'avait deviné, dans la langue de Mordor et des serviteurs de la Tour. Et ce qui y était dit était déjà connu. Car le jour où Sauron mit pour la première fois l'Unique, Celebrimbor, créateur des Trois, eut connaissance de lui et il l'entendit de loin prononcer ces mots, et ses mauvais desseins furent révélés.

Je pris aussitôt congé de Denethor, mais tandis même que je gagnais le Nord, des messages me parvinrent de Lôrien comme quoi Aragorn était passé par-là et il avait trouvé la créature nommée Gollum. J'allai donc d'abord le rejoindre pour entendre son histoire. Je n'osais imaginer les périls mortels qu'il avait affrontés seul.

- II est assez inutile de les évoquer, dit Aragorn. Quand un homme doit nécessairement marcher en vue de la Porte Noire ou fouler les fleurs mortelles de la Vallée de Morgul, on aura des périls. Moi aussi je finis par désespérer, et je commençai mon voyage de retour. Et puis je tombai soudain par chance sur ce que je cherchais: les empreintes de pieds mous près d'un étang boueux. Mais à présent la piste était fraîche et rapide, et elle ne menait pas en Mordor, elle s'en éloignait au contraire. Je la suivis à la lisière des Marais Morts, et alors, je l'eus. Tapi près d'un étang stagnant, scrutant l'eau comme tombait le soir obscur, je l'attrapai, lui, Gollum. Il était couvert de vase verdâtre. Il ne m'aimera jamais, je le crains, car il me mordit et je ne montrai aucune douceur. Jamais je n'obtins autre chose de sa bouche que la marque de ses dents. La partie la pire de mon voyage fut à mon avis le chemin du retour, le surveillant jour et nuit, le faisant marcher devant moi, une longe au cou, un bâillon sur la bouche, jusqu'au moment où il fut maté par le manque de boisson et de nourriture, je le conduisis toujours ainsi vers la Forêt Noire. Je finis par y arriver, et je le remis aux Elfes, selon nos conventions, et je fus bien aise de me débarrasser de sa compagnie, car il puait. En ce qui me concerne, j'espère bien ne plus jamais poser le regard sur lui, mais Gandalf vint et endura un long entretien avec lui.

- Oui, long et fatigant, dit Gandalf, mais certainement pas vain. Tout d'abord, son récit de la perte de son anneau s'accordait avec celui que Bilbon nous a fait ouvertement aujourd'hui pour la première fois, mais cela n'importait guère, étant donné que j'avais déjà deviné la vérité. Mais j'appris alors en premier lieu que l'anneau de Gollum provenait du Grand Fleuve, près des Champs aux Iris. Et j'appris aussi qu'il le possédait depuis longtemps, maintes générations de sa petite espèce. Le pouvoir de l'anneau avait allongé ses années bien au-delà de leur étendue normale, mais ce pouvoir, seuls le détiennent les Grands Anneaux.

«Et si cela ne suffit pas, il y a l'autre épreuve dont j'ai parlé. Sur cet anneau même que vous avez vu élever devant vous, tout rond et sans ornement, peuvent toujours se lire les lettres dont parlait Isildur, pour peu que quelqu'un ait la force de volonté de mettre un moment cet objet d'or dans le feu. Je l'ai fait, et voici ce que j'ai lu

Ash nazg durbatulûk, ash nazg gimbatu4 ash nazg thrakatulûk agh bruzum-ishi krimpatul

Le changement dans la voix du magicien était saisissant. Elle s'était soudain faite menaçante, puissante, dure comme la pierre. Une ombre sembla passer sur le soleil à son zénith, et l'obscurité envahit un moment le porche. Tous tremblèrent, et les Elfes se bouchèrent les oreilles.

- Jamais auparavant aucune voix n'a osé prononcer des mots de cette langue à Imladris, Gandalf le Gris, dit Elrond, comme l'ombre passait et que l'assistance reprenait son souffle.

- Et espérons que nul ne les prononcera ici de nouveau, répondit Gandalf. Je ne demande toutefois pas votre pardon, Maître Elrond. Car, si cette langue ne doit pas être bientôt entendue dans tous les coins de l'Ouest, que personne ne doute plus que cet objet est bien ce que les Sages ont déclaré: le trésor de l'Ennemi, chargé de toute sa malice, et en lui réside une grande part de sa force de jadis. Des Années Noires viennent les mots qu'entendirent les Forgerons d'Eregion, quand ils apprirent qu'ils avaient été trahis

Un Anneau Unique pour les gouverner tous, un Anneau Unique pour les trouves un Anneau Unique pour les amener tous et tous les lier dans les Ténèbres.

«Sachez aussi, mes amis, que j'ai appris encore davantage de Gollum. Il répugnait à parler, et son récit n'était pas clair, mais il n'y a aucun doute qu'il alla en Mordor et que là on tira de lui tout ce qu'il savait. L'Ennemi sait ainsi que l'Unique a été trouvé, qu'il est longtemps resté dans la Comté et, ses serviteurs l'ayant poursuivi presque jusqu'à notre porte, il ne tardera pas à savoir, il sait peut-être déjà, au moment où je parle, que nous l'avons ici.

Tous gardèrent un moment le silence, jusqu'à ce qu'enfin Boromir reprît la parole:

-C'est un petit être, ce Gollum, dites-vous? Petit, mais grand pour ce qui est de la malfaisance. Qu'est-il devenu? Quel destin lui avez-vous assigné?

- II est en prison sans plus, dit Aragorn. Il avait beaucoup souffert. Il n'y avait pas de doute qu'il était tourmenté et que la peur de Sauron lui pèse cruellement sur le cœur. Je suis, toutefois, le premier à être heureux qu'il soit surveillé de près par les attentifs Elfes de la Forêt Noire. Sa malice est grande, et elle lui confère une

force à laquelle on croirait difficilement chez un être aussi maigre et flétri. Il pourrait encore opérer beaucoup de mal, s'il était libre. Et je ne doute pas qu'il lui fut permis de quitter le Mordor pour quelque mission néfaste.

- Hélas! Hélas! s'écria Legolas, dont le beau visage elfique révélait une grande détresse. Il me faut maintenant révéler les nouvelles que j'ai été chargé d'apporter. Elles ne sont pas bonnes, mais je n'ai appris qu'ici à quel point elles pourront paraître mauvaises à cette assemblée. Sméagol, qui porte à présent le nom de Gollum, s'est échappé.

- Échappé? s'écria Aragorn. Voilà certes une mauvaise nouvelle. Nous aurons tous à la regretter amèrement, je crains. Comment donc les gens de Thranduil ont-ils pu faillir à leur mission?

- Non par défaut de vigilance, dit Legolas, mais par excès de bonté, peut-être. Nous craignons par ailleurs que le prisonnier n'ait reçu de l'aide d'autres personnes et que nos faits et gestes ne soient plus connus que nous ne le souhaiterions. Nous gardions cette créature jour et nuit, selon l'ordre de Gandalf, si fastidieuse que fût cette tache. Mais Gandalf nous avait invités à espérer encore sa guérison et nous n'avions pas le cœur de le maintenir toujours dans les cachots sous terre, où il retomberait dans ses anciennes pensées noires.

- Vous fûtes moins tendre à mon égard, dit Gloïn, avec un éclair dans les yeux à l'évocation d'anciens souvenirs de son emprisonnement dans les culs de basse fosse des rois elfiques.

- Allons, dit Gandalf. N'interrompez pas, je vous en prie, mon cher Gloïn. Ce fut là un regrettable malentendu, depuis longtemps clarifié. Si tous les griefs entre Nains et Elfes doivent être ressortis ici, autant abandonner tout de suite ce Conseil.

Gloïn se leva et s'inclina, et Legolas poursuivit:

- Aux beaux jours, nous emmenâmes Gollum dans les bois, et il y avait un grand arbre à l'écart des autres, dans lequel il aimait grimper. Nous le laissions souvent monter jusqu'aux plus hautes branches, pour qu'il sentît le libre vent, mais nous établissions une garde au pied de l'arbre. Un jour, il refusa de descendre, et les gardes n'avaient aucune envie de grimper le chercher: il avait appris le truc de s'agripper aux branches par les pieds aussi bien que par les mains, aussi restèrent-ils près de l'arbre tard dans la nuit.

«Ce fut cette nuit même de l'été, pourtant sans lune ni étoiles, que les Orques nous tombèrent dessus à l'improviste. Nous les chassâmes au bout de quelque temps, ils étaient nombreux et féroces, mais ils venaient d'au-delà des montagnes et ils n'étaient pas accoutumés aux bois. Quand le combat fut terminé, nous nous aperçûmes que Gollum était parti et que ses gardiens avaient été tués ou pris. Il nous parut clair alors que l'attaque avait été menée pour le libérer et qu'il en avait eu connaissance auparavant. Comment? nous ne pouvons le deviner, mais Gollum est rusé, et les espions de l'Ennemi sont nombreux. Les choses sombres qui avaient été chassées l'année de la chute du Dragon sont revenues en nombre plus grand encore, et la Forêt Noire est de nouveau un lieu néfaste, sauf là où votre royaume est maintenu.

«Nous n'avons pu re-capturer Gollum. Nous avons retrouvé sa trace parmi celles de nombreux Orques, et elle plongeait profondément dans la Forêt en direction du Sud. Mais avant peu, elle échappa à notre habileté, et nous n'osâmes continuer la poursuite, car nous approchions de Dol Guldur, et c'est un endroit très mauvais, nous n'allons pas de ce côté.

- Eh bien, il est parti, dit Gandalf. Nous n'avons pas le temps de le chercher de nouveau. Qu'il fasse ce qu'il veut. Mais il peut encore jouer un rôle qui ni lui ni Sauron n'ont prévu.

«Et maintenant, je vais répondre aux autres questions de Galdor. Qu'en est-il de Saroumane? Que nous conseille-t-il en cette circonstance critique? Cette histoire, je dois vous la dire tout au long, car seul Elrond l'a déjà entendue, et cela en résumé, mais elle pèsera sur tout ce que nous aurons à décider. C'est le dernier chapitre de l'Histoire de l'Anneau, au point où elle en est arrivée.

«A la fin du mois de juin, je me trouvais dans la Comté, mais un nuage d'inquiétude m'occupait l'esprit, et je me rendis aux frontières méridionales du petit pays, car j'avais le pressentiment de quelque danger, encore caché mais approchant. Là, me parvinrent des messages m'annonçant la guerre et la défaite du Gondor, et quand il fut question de l'Ombre Noire, j'eus le cœur glacé. Je ne trouvai toutefois rien d'autre que quelques fugitifs du Sud, mais il me sembla qu'ils étaient saisis d'une peur dont ils ne voulaient pas parler. Me tournant alors vers l'est et le nord, je suivis le Chemin Vert, et non loin de Bree je rencontrai un voyageur assis sur un talus au bord de la route, tandis que son cheval broutait à côté de lui. C'était Radagast le Brun, qui habitait à un moment à Rhosgobel, à l'orée de la Forêt Noire. Il est membre de mon ordre, mais je ne l'avais pas vu depuis bien des années.

Gandalf! s'écria t'il. Je vous cherchais. Mais cette région m'est étrangère. Tout ce que je savais, c'était qu'on pourrait vous trouver dans un pays sauvage, appelé bizarrement la Comté! »

«Le renseignement était exact, lui dis-je. Mais n'en parlez pas en ces termes si vous rencontrez de ses habitants. Vous êtes tout prés de la frontière de la Comté en ce moment. Et que me voulez-vous? Ce doit être pressant. Vous n'avez jamais été grand voyageur, si vous n'étiez poussé par une grande nécessité»

J'ai une mission urgente, dit-il. Mes nouvelles sont mauvaises» Puis il jeta un regard circulaire, comme si les haies pouvaient avoir des oreilles. «Nazgûl, murmura t'il. Les Neuf sont de nouveau sortis. Ils ont traversé la rivière en secret, et ils s'avancent vers l'Ouest. Ils ont pris l'apparence de cavaliers vêtus de noir.

LE CONSEIL D'ELROND

«Je sus alors ce que j'avais redouté sans le connaître.

L'ennemi doit avoir quelque grand besoin ou dessein, dit Radagant, mais je ne puis deviner ce qui lui fait tourner ses regards vers ces régions lointaines et désolées.

«Que voulez-vous dire? » demandai-je.

On m'a dit que partout où vont les Cavaliers, ils demandent des renseignements sur un pays nommé Comté»

«La Comté» dis-je, mais mon cœur se serra. (Car même le Sage pouvait craindre de s'opposer aux Neuf quand ils sont rassemblés sous le commandement de leur féroce chef. Ce fut jadis un grand roi et un grand sorcier, et maintenant il entretient une peur mortelle «Qui vous l'a dit, et qui vous a envoyé? » demandai-je.

«Saroumane le Blanc, répondit Radagast. Et il m'a chargé de dire que, si vous en sentez le besoin, il vous apportera son aide, mais il faut la solliciter tout de suite, sans quoi il sera trop tard»

«Et ce message m'apporta l'espoir. Car Saroumane le Blanc est le plus grand de mon ordre. Radagast est un digne Magicien, bien sûr, un maître des formes et des changements de teintes, et il a une grande connaissance des herbes et des bêtes, et les oiseaux sont particulièrement ses amis. Mais Saroumane a longtemps étudié les artifices de l'Ennemi lui-même, et nous avons ainsi souvent pu lui couper l'herbe sous le pied. Ce fut grâce aux stratagèmes de Saroumane que nous pûmes le chasser de Dol Guldur. Peut-être aura t'il trouvé des armes susceptibles de ramener les Neuf.

«J'irai voir Saroumane», dis-je.

«Dans ce cas, il faut y aller *tout de suite*, dit Radagast, car j'ai perdu du temps à vous chercher, et les jours commencent à manquer. J'avais pour consigne de vous trouver avant le Solstice d'Été, et nous y sommes: Même en partant d'ici, vous ne le joindrez guère avant que les Neuf ne découvrent le pays qu'ils cherchent. Moi-même, je vais retourner immédiatement» Et sur ce, il sauta à cheval et s'apprêta à partir sur-le-champ.

«Attendez un instant! dis-je. Nous aurons besoin de votre aide, et de celle de toutes choses qui voudront bien la donner. Envoyez des messages à toutes les bêtes et à tous les oiseaux qui sont vos amis. Dites-leur d'apporter des nouvelles de tout ce qui a trait à cette affaire à Saroumane et à Gandalf. « Que des messages soient envoyés à Orthanc»

«Ce sera fait! » dit-il. Et il s'en fut comme si les Neuf eussent été après lui.

Je ne pouvais le suivre dans l'instant. J'avais déjà beaucoup chevauché ce jour là, et j'étais fatigué de même que mon cheval, et il me fallait réfléchir. Je restai pour la nuit à Bree, et je décidai que je n'avais pas le temps de retourner dans la Comté. Jamais je ne commis pire erreur!

«J'écrivis toutefois un mot à Frodon et confiai à mon ami l'aubergiste le soin de l'envoyer. Je partis à l'aube, et j'arrivai en fin de compte à la demeure de Saroumane. Elle se trouve loin dans le Sud, à Isengard, à la fin des Monts Brumeux, non loin de la Trouée de Rohan. Et Boromir vous dira que c'est une grande vallée ouverte qui s'étend entre les Monts Brumeux et les contreforts septentrionaux d'Ered hlimraïs, les Montagnes Blanches de chez lui. Mais Isengard est un cercle de rochers abrupts qui enclosent une vallée comme d'un mur, et au centre de cette vallée se dresse une tour de pierre nommée Orthanc. Elle ne fut pas édifiée par Saroumane, mais, il y a bien longtemps, par les Hommes de Nûmenor, elle est très élevée et contient maints secrets, elle n'a cependant pas l'air d'un ouvrage habile. On ne peut l'atteindre qu'en passant par le cercle d'Isengard, et ce cercle n'a qu'une seule porte.

«J'arrivai tard un soir à cette porte, semblable à une grande arche dans le mur de rocher, et elle était fortement gardée. Mais les gardiens de la porte, qui me guettaient, me dirent que Saroumane m'attendait. Je passai sous la voûte, la porte se referma silencieusement derrière moi, et soudain j'eus peur, sans en voir de raison.

«Mais je poursuivis mon chemin jusqu'au pied d'Orthanc et j'arrivai à l'escalier de Saroumane, là, il vint à ma rencontre et me mena à sa chambre' haute. Il portait une bague à son doigt.

«Ainsi vous êtes venu, Gandalf», me dit-il d'un ton grave, mais il semblait y avoir dans ses yeux une lumière blanche, comme s'il eût dans le cœur un rire froid.

«Oui, je suis venu, répondis-je. Je suis venu vous demander votre aide, Saroumane le Blanc», et ce titre parut l'irriter.

«Vraiment, Gandalf le Gris! fit-il avec ironie. De (aide? On a rarement entendu dire que Gandalf le Gris ait cherché de (aide lui si malin et si sage, qui se promène par les terres en se mêlant de toutes les affaires, qu'elles le regardent ou non»

«Je l'observai, étonné: Mais si je ne me trompe, dis-je, des choses sont en mouvement qui nécessiteront (union de toutes nos forces»

«C'est possible, dit-il, mais cette pensée a mis le temps à vous venir. Combien de temps, je me le demande, m'avez-vous caché, à moi le chef du Conseil, une affaire de la plus grande importance? Qu'est ce qui vous amène maintenant de votre retraite de la Comté»?

«Les Neuf sont sortis de nouveau, répondis-je. Ils ont traversé la rivière. C'est ce que m'a dit Radagast»

«Radagast le Brun! » s'écria Saroumane, riant et il ne cacha pas son dédain. «Radagast, l'apprivoiseur d'oiseaux! Radagast le Simple! Radagast le Benêt! Il a pourtant eu juste l'intelligence nécessaire pour le rôle que je lui ai confié. Car vous êtes venu, et c'était tout le but de mon message. Et vous allez rester ici, Gandalf le Gris, et vous reposer de vos voyages. Car je suis Saroumane le Sage, Saroumane le Créateur d'Anneaux, Saroumane le Multicolore! »

«Regardant alors, je vis que ses vêtements, qui m'avaient paru blancs, ne l'étaient pas, mais qu'ils étaient tissés de toutes couleurs, et quand il bougeait, ils chatoyaient et changeaient de teinte, de telle sorte que l'œil était confondu.

«Je préférais le blanc», dis-je.

«Le blanc! fit-il d'un air sarcastique. Ça sert au début. Un tissu blanc peut-être teint. On peut couvrir la page blanche d'écriture, et la lumière blanche peut-être brisée»

«Auquel cas, elle n'est plus blanche, dis-je. Et qui brise quelque chose pour découvrir ce que c'est a quitté la voie de la sagesse»

«Il est inutile de me parler comme à l'un des fous dont vous faites vos amis, dit-il. Je ne vous ai pas amené ici pour recevoir vos instructions, mais pour vous offrir un choix»

Il se redressa alors et se mit à déclamer, comme s'il faisait un discours longuement répété: «Les Jours Anciens sont passés. Les Jours du Milieu sont en train de passer. Les Jours Jeunes commencent. Le temps des Elfes est fini, mais le nôtre est proche: le monde des Hommes, que nous devons gouverner. Mais il nous faut le pouvoir, le pouvoir de tout ordonner comme nous l'entendons, pour le bien que seuls les Sages peuvent voir.

«Et écoutez-moi, Gandalf, mon vieil ami et assistant! dit-il, se rapprochant et parlant d'une voix plus douce. J'ai dit *nous,* car ce peut-être *nous, si vous vous* joignez à moi. Un nouveau Pouvoir se lève. Contre lui, les anciens alliés et les anciennes politiques ne nous serviront de rien. Il ne reste plus aucun espoir à mettre en les Elfes ou en le mourant Nûmenor. Vous, nous voici donc placés devant un choix. Nous pouvons rejoindre ce Pouvoir. Ce serait sage, Gandalf. Il y a un espoir de ce côté. Sa victoire est proche, et il y aura une riche récompense pour qui l'aura aidé. A mesure que le Pouvoir s'accroîtra, ses amis prouvés grandiront aussi, et les Sages, tels que vous et moi, pourront avec de la patience en venir finalement à diriger son cours et à le régler. Nous pouvons attendre notre heure, conserver nos pensées dans notre cœur, déplorant peut-être les maux infligés en passant, mais approuvant le but élevé et ultime: la Connaissance, la Domination, l'Ordre, tout ce que nous nous sommes. efforcés en vain jusqu'ici d'accomplir, retenus plutôt qu'aidés par nos amis, faibles ou paresseux. Il ne serait point besoin, il n'y aurait point de véritable modification de nos desseins, mais seulement des moyens»

«Saroumane, dis-je, j'ai déjà entendu des discours de ce genre, mais seulement dans la bouche d'émissaires envoyés de Mordor pour tromper les ignorants. Je ne puis croire que vous m'ayez fait venir si loin à seule fin de me fatiguer les oreilles! »

«Il me jeta un regard de côté et observa un moment de réflexion:

«Et pourquoi pas, Gandalf? murmura t'il. Pourquoi pas? L'Anneau Souverain? Si nous pouvions en disposer, le Pouvoir nous passerait, à nous: Voilà, en vérité, pourquoi je vous ai fait venir ici. Car j'ai beaucoup d'yeux à mon service, et je pense que vous savez où se trouve à présent ce précieux objet. Me trompé-je? Ou pourquoi les Neuf s'enquièrent-ils de la Comté, et qu'ont-ils à y faire? »

«Tandis qu'il parlait ainsi, il ne put réprimer un soudain regard de concupiscence.

«Saroumane, dis-je, m'écartant de lui, seule une main à la fois peut disposer de l'Unique, et vous le savez fort bien, ne vous donnez donc pas la peine de dire nous! Mais je ne vous le donnerais certes pas, je ne vous en donnerais même pas des nouvelles, maintenant que je connais votre pensée. Vous étiez le chef du Conseil, mais vous vous êtes enfin démasqué. Ainsi, le choix est, semble t'il, entre la soumission à Sauron ou à vous-même? Je ne prendrai ni l'une ni l'autre. Avez-vous d'autres solutions à proposer? »

«Il était à présent froid et menaçant

«Oui, dit-il. Je ne m'attendais pas que vous fissiez preuve de sagesse, fût-ce à votre propre avantage, mais je vous donnais la chance de m'aider de plein gré et de vous éviter ainsi beaucoup d'ennuis et de souffrance. La troisième solution est de demeurer ici jusqu'à la fin»

«- Jusqu'à quelle fin?

«- Jusqu'à ce que vous révéliez où peut se trouver l'Unique. Je puis imaginer des moyens de persuasion. Ou bien jusqu'à ce qu'il soit découvert malgré vous et que le Souverain ait eu le temps de penser à des affaires plus légères: comme, par exemple, d'imaginer une récompense appropriée pour les entraves et l'insolence de Gandalf le Gris.

«- Cela ne sera peut-être pas, en fin de compte, une affaire plus légère, dis-je.

«Il ricana, car mes paroles étaient vides de sens, et il le savait.

«Ils s'emparèrent de moi et me mirent seul sur la cime de l'Orthanc, à l'endroit où Saroumane avait accoutumé d'observer les étoiles. Il n'y a aucun moyen de descendre, à part un étroit escalier de plusieurs milliers

de marches, et la vallée paraît extrêmement loin en contrebas. La contemplant, je vis qu'alors qu'autrefois elle était verte et belle, elle était à présent remplie de puits et de forges. Des loups et des orques étaient logés à Isengard, car Saroumane levait une grande force pour son propre compte, afin de rivaliser avec Sauron et non pas encore à son service. Sur tous ses ouvrages était suspendue une fumée sombre qui enveloppait les flancs de l'Orthanc. Je me tenais seul sur une île au milieu des nuages, je n'avais aucune chance de m'échapper, et mes jours furent amers. J'étais transpercé de froid, et je n'avais qu'un espace restreint à arpenter tout en broyant des idées noires sur la venue des Cavaliers dans le Nord.

«Que les Neuf se fussent effectivement levés, j'en sentais la certitude, même sans les paroles de Saroumane qui pouvaient être des mensonges. Bien avant de venir à Isengard, j'avais reçu en route des informations sur lesquelles il n'y avait pas à se tromper. La crainte régnait sans cesse dans mon cœur pour mes amis de la Comté, mais je conservais toutefois un certain espoir. J'espérais que Frodon s'était mis immédiatement en route, comme ma lettre l'en pressait, et qu'il avait atteint Fondcombe avant le déclenchement de la mortelle poursuite. Et ma crainte comme mon espoir se trouvèrent tous deux mal fondés. Car mon espoir était fondé sur un gros homme de Bree, et ma crainte l'était sur la ruse de Sauron. Mais les gros hommes qui vendent de la bière doivent répondre à beaucoup d'appels, et le pouvoir de Sauron est encore moindre que ce que lui prête la peur. Mais, dans le cercle d'Isengard, piégé et seul, il n'était pas aisé de penser que flancheraient dans la lointaine Comté les chasseurs devant qui tous avaient fui ou étaient tombés.

- Je vous ai vu! s'écria Frodon. Vous reculiez et avanciez. La lune brillait dans vos cheveux.

Gandalf, étonné, s'arrêta et le regarda.

- Ce n'était qu'un rêve, dit Frodon, mais il m'est revenu tout à coup. Je l'avais complètement oublié. II s'est passé il y a quelque temps, après mon départ de la Comté, me semble t'il.

- Il a mis longtemps à venir, dans ce cas, comme vous le verrez, dit Gandalf. Je me trouvais en fâcheuse posture. Et ceux qui me connaissent conviendront que j'ai rarement été en pareil embarras, et ils n'admettent pas aisément une telle mésaventure. Gandalf le Gris pris comme une mouche dans la traîtresse toile d'une araignée! Il arrive cependant que les araignées les plus subtiles laissent un fil trop faible.

«Je craignis au début, comme Saroumane l'entendait sans doute, que Radagast fût également tombé. Je n'avais pourtant remarqué aucun indice d'écart dans sa voix ou dans son regard lors de notre rencontre. Si c'eût été le cas, jamais je ne serais allé à Isengard, ou je m'y serais rendu avec plus de circonspection. C'est bien ce qu'avait deviné Saroumane, et il avait dissimulé sa pensée et trompé son messager. Il eût été vain de toute façon d'essayer de gagner l'honnête Radagast à la traîtrise. C'est en toute bonne foi qu'il me chercha, et qu'ainsi il me persuada.

«Ce fut la pierre d'achoppement du plan de Saroumane. Car Radagast ne vit aucune raison de ne pas faire ce que je lui demandais, et il s'en fut vers la Forêt Noire, où il comptait beaucoup d'amis de jadis. Et les Aigles des Montagnes allèrent de tous côtés et virent bien des choses: le rassemblement de loups et le rappel des orques, comme les allées et venues des Neuf Cavaliers, ils apprirent aussi la nouvelle de l'évasion de Gollum. Et ils envoyèrent un messager me porter ces informations.

«C'est ainsi qu'au déclin de l'été, par une nuit de lune, Gwaihir, Seigneur du Vent, le plus rapide des Grands Aigles, vint impromptu à Orthanc, et il me trouva debout sur la cime. Je lui parlai alors, et il m'emporta avant que Saroumane ne fût sur ses gardes. J'étais loin d'Isengard quand les loups et les orques sortirent de la porte à ma poursuite.

«Jusqu'où pouvez-vous me porter? » demandai-je à Gwaihir.

«Sur bien des lieues, dit-il, mais pas jusqu'aux confins de la terre. J'ai été envoyé pour porter des nouvelles, non pour porter des fardeaux»

«Alors, il me faudra un coursier à terre, dis-je, et un coursier étonnamment rapide, car je n'ai jamais encore été en tel besoin de hâte»

«Dans ce cas, je vous porterai à Edoras, où le Seigneur de Rohan siège dans ses salles, ce n'est pas très loin», dit-il.

«Et j'en fus heureux, car dans le Riddermark de Rohan résident les Rohirrim, les Seigneurs des chevaux, et il n'est rien d'égal aux montures qui sont élevées dans cette grande vallée entre les Monts Brumeux et les Montagnes Blanches.

«Peut-on encore se fier aux hommes de Rohan, à votre avis? » demandai-je à Gwaihir, la trahison de Saroumane ayant ébranlé ma confiance.

«Ils paient un tribut de chevaux, répondit-il, et ils en envoient un grand nombre chaque année au Mordor, à ce qu'on dit tout au moins, mais ils ne sont pas encore sous le joug. Si toutefois Saroumane est devenu mauvais, comme vous le dites, leur ruine ne saurait tarder longtemps»

«Il me déposa dans le pays de Rohan avant l'aube, et maintenant je me suis trop étendu dans mon récit. Le reste doit être plus bref. En Rohan, je trouvai le mal déjà à l'œuvre: les mensonges de Saroumane, et le roi du pays refusa d'écouter mes avertissements. II m'invita à prendre un cheval et à m'en aller, et j'en choisis un à mon goût, mais peu au sien. Je pris le meilleur de son pays, et je n'ai jamais vu son pareil.

CHAPITRE DEUX
LE CONSEIL D’ELROND

- Ce doit être une noble bête, en vérité, dit Aragorn, et je suis encore plus chagriné que de maintes nouvelles qui pourraient être pires de savoir que Sauron lève un tel tribut. Il n'en était pas ainsi la dernière fois que je suis allé dans ce pays.

-Aujourd'hui non plus, j'en jurerais, dit Boromir. C'est un mensonge lancé par l'Ennemi. Je connais les Hommes de Rohan, loyaux et vaillants, nos alliés, vivant encore sur les terres que nous leur avons données, il y a longtemps.

-L'Ombre du Mordor s'étend sur des pays lointains, répondit Aragorn. Saroumane y est tombé. Le Rohan est serré de près. Qui sait ce que vous y trouverez, si jamais vous y retournez?

- En tout cas pas qu'ils achèteraient la vie au prix de chevaux, dit Boromir. Ils aiment presque autant leurs bêtes que leur famille. Et ce n'est pas sans raison, car les chevaux du Riddermark viennent des champs du Nord, loin de l'Ombre, et leur race, comme celle de leurs maîtres, remonte aux jours libres de jadis.

-C'est bien vrai, dit Gandalf. Et il en est un parmi eux qui pourrait avoir été mis bas au matin du monde. Les chevaux des Neuf ne peuvent rivaliser avec lui, infatigable, rapide comme le vent. On l'a appelé Gripoil. Le jour, sa robe luit comme l'argent, et la nuit, elle est comme l'ombre, et il passe inaperçu. Léger est son pas. Jamais auparavant un homme ne l'avait monté, mais je l'ai pris et dompté, et il m'a porté à un tel train que j'atteignis la Comté alors que Frodon se trouvait sur les Hauts des Galgals, bien que je ne fusse parti du Rohan qu'après son propre départ de Hobbitebourg.

«Mais la peur grandit en moi durant ma chevauchée. A mesure que j'allais vers le Nord, j'entendais parler des Cavaliers, et, bien que je gagnasse sur eux jour après jour, ils se trouvaient toujours devant moi. Ils avaient divisé leurs forces, à ce que j'appris: certains restaient sur les frontières orientales, non loin du Chemin Vert, et d'autres envahissaient la Comté par le sud. J'arrivai à Hobbitebourg, et Frodon était parti, mais j'eus un entretien avec le vieux Gamegie : beaucoup de paroles, mais peu de topiques. Il avait fort à dire sur les défauts des nouveaux propriétaires de Cul-de-Sac.

«Je ne peux supporter les changements, dit-il, pas à l'âge que j'ai, et encore moins les changements pour le pire. Oui, changements pour le pire», répéta t’il maintes fois.

«Le pire est un méchant mot, et j'espère que vous ne vivrez pas pour le voir.

«Mais parmi tous ses discours, je démêlai enfin que Frodon avait quitté Hobbitebourg moins d'une semaine auparavant, et qu'un Cavalier Noir était venu à la Colline le même soir. Je repris alors ma route avec crainte. J'arrivai au Pays de Bouc, que je trouvai en tumulte, aussi affairé qu'une fourmilière que l'on a remuée avec un bâton. J'arrivai à la maison du Creux-de-Crique, la porte en avait été défoncée, et la maison était vide, mais sur le seuil gisait un manteau qui avait appartenu à Frodon. Alors pendant un moment, l'espoir m'abandonna, je ne m'attardai pas pour avoir des nouvelles, sans quoi j'aurais pu être réconforté, mais je me lançai sur la piste des Cavaliers. Elle était difficile à suivre, car elle allait en maintes directions et j'étais dérouté. Mais il me parut qu'un ou deux étaient allés vers Bree, et ce fut de ce côté que je partis, pensant à certains mots qui pourraient être dits à l'aubergiste.

«On l'appelle Poiredebeurré, pensai-je. Eh bien, si ce retard est de sa faute, je vais le faire fondre comme tout le beurre qui est en lui. Je rôtirai ce vieil idiot à petit feu. » Il n'en attendait pas moins et, en voyant ma figure, il s'écroula à plat et se mit à fondre sur-le-champ.

- Que lui avez-vous fait? s'écria Frodon, alarmé. II a été vraiment très gentil pour nous, et il a fait tout ce qu'il a pu.

Gandalf rit

- Ne craignez rien! dit-il. Je ne mords pas, et je n'aboyai que très peu. J'étais si heureux des nouvelles que je tirai de lui, quand il eut fini de trembler, que j'embrassai le vieux bonhomme. Je ne voyais pas comment la chose s'était passée, mais j'appris que vous étiez la nuit précédente à Bree et que vous étiez parti le matin même avec Grand-Pas.

«Grands-Pas! » dis-je en un cri de joie.

«Oui, monsieur, c'est ce que je crains, monsieur, dit Poiredebeurré, se méprenant sur mon sentiment. Il est parvenu jusqu'à eux malgré tout ce que j'ai pu faire, et ils se sont liés d'amitié avec lui. Ils ont eu une drôle de conduite pendant tout le temps qu'ils ont été ici. Obstinée, comme qui dirait»

«Bougre d'âne! Triple idiot! Digne Prosper de mon cœur ! dis-je. C'est la meilleure nouvelle que j'ai eue depuis la mi-été: cela vaut pour le moins une pièce d'or. Puisse votre bière bénéficier de l'enchantement d'une excellence sans pareille pendant sept années! dis-je. Maintenant je peux prendre une nuit de repos, la première depuis je ne sais plus quand»

«Je passai donc cette nuit là, me demandant vivement ce qu'étaient devenus les Cavaliers, car jusqu'alors on n'en avait vu que deux à Bree, semblait-il. Mais dans la nuit, nous eûmes d'autres informations. Cinq au moins vinrent de l'Ouest, ils abattirent les portes et traversèrent Bree en tempête, et les gens de Bree en tremblent encore, s'attendant à la fin du monde. Je me levai avant l'aube et partis à leurs trousses.

LE CONSEIL D'ELROND

Je ne sais pas trop, mais il me paraît clair que voici ce qui s'est passé. Leur Capitaine était resté en secret à l'écart au sud de Bree, tandis que deux de ses hommes traversaient en avant le village et que quatre autres envahissaient la Comté. Mais après leur échec à Bree et au Creux-de-Crique, ceux-ci revinrent rendre compte à leur Capitaine, laissant ainsi la Route non gardée pendant un moment, hormis par leurs espions. Le Capitaine envoya alors un détachement droit vers l'Est à travers le pays, et lui-même, en grande colère, suivit la route avec le reste de sa troupe.

«Je galopai en coup de vent vers le Mont Venteux, que j'atteignis avant le coucher du soleil le surlendemain de mon départ de Bree et ils m'avaient devancé. Ils se retirèrent devant moi, car ils sentaient l'arrivée de ma fureur, et ils n'osaient l'affronter tant que le soleil était dans le ciel. Mais leur cercle se resserra à la nuit, et je fus assiégé sur le sommet de la colline, dans l'antique anneau d'Amon Sûl. J'eus la partie dure, vous pouvez m'en croire. Jamais on ne vit pareille lumière et pareilles flammes sur le Mont Venteux depuis les feux de guerre du temps jadis.

Je m'échappai à l'aurore et m'enfuis vers le Nord. Je ne pouvais espérer faire plus. II était impossible de vous trouver, Frodon, dans les Terres Sauvages, et t'eût été folie de le tenter avec les Neuf sur mes talons. Je dus donc faire confiance à Aragorn. Mais j'espérais en entraîner quelques-uns et atteindre tout de même Fondcombe, d'où je vous enverrais du secours. Quatre Cavaliers me suivirent en effet, mais ils s'en retournèrent après un moment pour se diriger vers le Gué, semble t'il. Cela aida un peu, car ils ne furent que cinq, non pas neuf, lors de l'attaque de votre campement.

«J'arrivai enfin ici par une longue et dure route, en suivant la Fontgrise et par les Landes d'Etten, puis en descendant du nord. Cela me prit près de quatorze jours du Mont Venteux, car je ne pouvais chevaucher parmi les rochers des collines des trolls, et Gripoil me quitta. Je le renvoyai à son maître, mais une grande amitié s'était établie entre nous, et, en cas de besoin, il reviendra à mon appel. II se trouva cependant que j'arrivai à Fondcombe trois jours seulement avant l'Anneau, et des nouvelles de son péril avaient déjà été apportées ici, ce qui se révéla certes bon.

«Et voilà, Frodon, la fin de mon récit. Qu'Elrond et les autres en pardonnent la longueur. Mais jamais auparavant il n'était arrivé que Gandalf ait manqué à un rendez-vous et ne fût pas venu quand il l'avait promis. II était nécessaire de rendre compte d'un événement aussi surprenant au Porteur de l'Anneau, je crois.

«Enfin, voilà le récit fait, du début jusqu'à la fin. Nous sommes tous réunis, et voici l'Anneau. Mais nous n'avons pas encore abordé notre propos. Qu'allons-nous en faire? »

Il y eut un silence. Elrond reprit finalement la parole

- Cette nouvelle au sujet de Saroumane est grave, dit-il, car nous avions confiance en lui, et il est très au courant de tous nos conseils. II est dangereux d'étudier trop à fond les artifices de l'Ennemi, pour le bien ou pour le mal. Mais de telles chutes et trahisons ne sont, hélas! pas nouvelles. Parmi les récits entendus aujourd'hui, c'est celui de Frodon qui m'a le plus étonné. J'ai connu peu de Hobbits, en dehors de Bilbon, ici à présent, et il me semble qu'il n'est peut-être pas aussi seul et singulier que je l'avais cru. Le monde a beaucoup changé depuis la dernière fois que je fus sur les routes de l'Ouest.

«Nous connaissons sous de nombreux noms les Êtres des Galgals , et sur la Vieille Forêt, bien des contes ont été faits: de tout cela, il ne reste plus qu'un massif détaché de sa marche septentrionale. Il fut un temps où un écureuil pouvait aller d'arbre en arbre de ce qui est maintenant la Comté au Pays de Dun, à l'ouest d'Isengard. J'ai autrefois voyagé dans ces régions, et j'ai connu bien des choses sauvages et étranges. Mais j'avais oublié Bombadil, si, en fait, c'est le même qui parcourait les bois et collines il y a longtemps et qui, même alors, était plus vieux que les vieux. Il ne portait pas alors ce nom. On l'appelait Iarwain Benadar, le plus ancien et le sans père. Mais il a reçu bien d'autres noms de la part d'autres gens: les Nains l'on appelé Torn, les Hommes du Nord Orald, et il a eu beaucoup d'autres noms encore. C'est une créature étrange, mais peut-être aurais-je dû le convoquer à notre Conseil.

- II ne serait pas venu, dit Gandalf.

- Ne pourrions-nous encore lui envoyer des messages et obtenir son aide? demanda Erestor. II semble qu'il ait un pouvoir même sur l'Anneau.

- Non, ce n'est pas exactement ce que je dirais, répliqua Gandalf. Mettons plutôt que l'Anneau n'a aucun pouvoir sur lui. II est son propre maître. Mais il ne peut rien changer à l'Anneau lui-même, ni briser son pouvoir sur les autres. Et à présent, il est retiré dans une petite terre, à l'intérieur de limites qu'il a établies, bien que personne ne puisse les voir, attendant peut-être un changement des jours, et il se refuse à en sortir.

- Mais à l'intérieur de ces limites rien ne semble l'ébranler, dit Erestor. Ne prendrait-il pas l'Anneau, afin de le garder là à jamais inoffensif?

-Non, dit Gandalf, pas de son propre gré. Il pourrait le faire si tous les gens libres du monde le suppliaient, mais il n'en comprendrait pas le besoin. Et si on lui donnait l'Anneau, il l'oublierait bientôt ou plus vraisemblablement le jetterait. Pareilles choses n'ont aucune prise sur son esprit. Ce serait le moins sûr des gardiens, et cela seul suffit à répondre à votre question.

-Mais en tout cas, dit Glorfindel, lui envoyer l'Anneau ne ferait qu'ajourner le jour néfaste. Bombadil est loin. Nous ne pourrions pas le lui rapporter sans être devinés, sans être remarqués par quelque espion. Et même si c'était possible, tôt ou tard le Seigneur des Anneaux apprendrait le lieu de sa cachette et y porterait tout son pouvoir. Ce pouvoir pourrait-il être bravé par Bombadil seul? Je ne le pense pas. Je crois qu'en fin de compte, si tout le reste est conquis, Bombadil tombera, le Dernier comme il fut le Premier, et alors viendra la Nuit.

- Je connais peu de choses de Iarwain à part le nom, dit Galdor, mais je crois que Glorfïndel a raison. Le pouvoir de braver notre ennemi n'est pas en lui, à moins qu'un tel pouvoir ne soit en la terre même. Et pourtant on voit que Sauron est capable de torturer et de détruire jusqu'aux collines. Ce qu'il reste encore de pouvoir réside en nous, ici à Imladris, chez Cîrdan aux Havres ou en Lôrien. Mais on t'ils la force, avons-nous ici la force de résister à l'ennemi, à la venue de Sauron à la fin, après la ruine de tout le reste?

- Je n'en ai pas la force, déclara Elrond, ni eux non plus.

-Alors, si on ne peut conserver l'Anneau pour toujours hors de son atteinte par la force, dit Glorfindel, il ne nous reste que deux choses à tenter: l'envoyer au-delà de la Mer, ou le détruire.

- Mais Gandalf nous a révélé que nous ne pouvons le détruire par aucun moyen que nous possédions ici, dit Elrond. Et ceux qui résident au-delà de la Mer refuseraient de le recevoir: pour le bien ou pour le mal, il appartient à la Terre du Milieu, c'est à nous qui demeurons encore ici qu'il appartient d'en faire notre affaire.

- Eh bien, dit Glorfindel, jetons le dans les profondeurs, et qu'ainsi les mensonges de Saroumane se réalisent. Car il est clair à présent que, même au Conseil, il s'était déjà engagé sur un chemin tortueux. Il savait que l'Anneau n'était pas perdu pour toujours, il voulait toutefois que nous le pensions, car il commençait à le convoiter pour lui-même. Mais souvent dans les mensonges se cache la vérité: dans la Mer, l'Anneau serait en sécurité.

- Pas pour toujours, dit Gandalf. Il y a bien des choses dans les eaux profondes, et les mers et les terres peuvent changer. Et ce n'est pas notre rôle ici de ne penser que pour une saison, pour quelques générations d'Hommes ou pour une époque passagère du monde. Nous devons chercher une fin ultime de cette menace, même si nous n'espérons pas l'atteindre.

- Et cela, nous ne le trouverons pas sur les routes vers la Mer, dit Galdor. Si on estime trop dangereux le retour à Iarwain, la fuite vers la Mer est maintenant grosse du plus grave péril. Mon cœur me dit qu'en apprenant ce qui est arrivé, Sauron s'attendra que nous prenions la route de l'Ouest, et il ne tardera pas à le savoir. Les Neuf ont certes été privés de leurs montures, mais ce n'est qu'un répit avant qu'ils ne trouvent d'autres coursiers et plus rapides. Seule la puissance déclinante du Gondor s'oppose à lui et à une marche en force le long des côtes vers le Nord, et s'il vient assaillir les Tours Blanches et les Havres, il se peut que les Elfes n'aient plus désormais aucune possibilité d'évasion des ombres qui s'allongent en Terre du Milieu.

- Cette marche sera encore longtemps différée, dit Boromir. Le Gondor décline, dites-vous. Mais il est toujours debout, et même la fin de sa force est encore très forte.

- Sa vigilance ne peut pourtant plus arrêter les Neuf, dit Galdor. Et l'Ennemi peut trouver d'autres routes que le Gondor ne garde point.

- Dans ce cas, dit Erestor, il n'y a que deux solutions, comme Glorfindel fa déjà déclaré: cacher l'Anneau pour toujours, ou le détruire. Mais toutes deux sont hors de notre portée. Qui résoudra cette énigme pour nous?

- Personne ici ne le peut, dit Elrond avec gravité. Tout au moins personne ne peut prédire ce qui se passera si nous prenons telle ou telle route. Mais il me semble voir clairement à présent laquelle nous devons prendre. La route de l'Ouest paraît la plus aisée. Il faut donc l'éviter. Elle sera surveillée. Les Elfes ont trop souvent fui par-là. Maintenant, en cette ultime circonstance, il nous faut prendre une route ardue, une route imprévue. Là réside notre espoir, si tant est que c'en soit un. Nous engager dans le péril aller vers le Mordor. Il faut envoyer l'Anneau au Feu.

Le silence tomba de nouveau. Frodon, même dans cette belle maison, qui donnait sur une vallée ensoleillée, emplie du gazouillis d'eaux claires, sentit son cœur envahi de ténèbres. Boromir s'agita, et Frodon tourna son regard vers lui. L'autre tripotait son grand cor, le sourcil froncé. Finalement, il éleva la voix

- Je ne comprends pas tout cela, dit-il. Saroumane est un traître, mais n'avait-il pas une lueur de sagesse? Pourquoi parlez-vous toujours de cacher et de détruire? Pourquoi ne pas penser que le Grand Anneau est venu entre nos mains pour nous servir en cette heure même où nous sommes en peine? Avec lui, les Libres Seigneurs des Personnes Libres peuvent sûrement défaire l'Ennemi. C'est là sa plus grande crainte, à mon avis.

Les Hommes de Gondor sont vaillants, et jamais ils ne se soumettront, mais ils peuvent être défaits. La valeur exige d'abord la force, et puis une arme. Que l'Anneau soit votre arme, s'il a tout le pouvoir que vous dites. Prenez le, et allez à la victoire!

-Hélas, non! dit Elrond. Nous ne pouvons nous servir de l'Anneau Souverain. Cela, nous le savons trop bien à présent. Il appartient à Saurons il a été fait pour lui seul, et il est entièrement maléfique. Sa force est trop grande, Boromir, pour que quiconque puisse en disposer à son gré, hormis ceux qui ont déjà un grand pouvoir propre. Mais pour ceux là, il détient un péril encore plus mortel. Le désir même qu'on en a corrompt le cœur.

Regardez Saroumane. Si l'un quelconque des Sages abattait à l'aide de cet Anneau le Seigneur de Mordor en se servant de ses propres artifices, il s'établirait sur le trône de Sauron, et un nouveau Seigneur Ténébreux apparaîtrait. Et c'est encore une raison pour la destruction de l'Anneau, tant qu'il sera en ce monde, il représentera un danger même pour les Sages. Car rien n'est mauvais au début. Même Sauron ne l'était pas. Je redoute de prendre l'Anneau pour le cacher. Je ne le prendrai pas pour m'en servir.

- Ni moi non plus, dit Gandalf.

Boromir les regarda d'un air de doute, mais il s'inclina:

- Qu'il en soit ainsi, dit-il. Dans ce cas, en Gondor, il nous faut nous en remettre aux armes que nous avons. Et au moins, pendant que les Sages garderont cet Anneau, continuerons-nous à nous battre. Peut-être l'Épée qui fut Brisée pourra t'elle encore contenir le flux si la main qui la manie n'a pas hérité seulement un bien de famille, mais aussi le nerf des Rois des Hommes.

-Qui sait? dit Aragorn. Mais on la mettra à l'épreuve un jour.

-Souhaitons que ce jour ne soit pas trop longtemps différé, dit Boromir. Car, bien que je ne demande pas d'aide, nous en avons besoin. Il nous réconforterait de savoir que d'autres se battent aussi avec tous les moyens à leur disposition.

- Eh bien, soyez réconforté, dit Elrond. Il y a bien d'autres puissances et d'autres royaumes que vous ne connaissez pas, et ils vous sont cachés. Anduin la Grande longe bien des rives avant d'arriver à Argonath et aux Portes du Gondor.

-Tout de même, il pourrait être bon pour tous, dit Gloïn le Nain, que toutes ces forces soient unies et que les pouvoirs de chacune soient utilisés en ligue. Il peut exister d'autres anneaux, moins traîtres, dont on pourrait se servir dans notre besoin. Les Sept sont perdus pour nous si Balïn n'a pas trouvé l'anneau de Thrôr, qui était le dernier, on n'en a eu aucune nouvelle depuis la mort de Thrôr en Moria. En fait, je puis révéler à présent que c'était en partie dans l'espoir de trouver cet anneau que Balïn est parti.

- Balïn ne trouvera aucun anneau en Moria, dit Gandalf. Thrôr le donna à Thrâïn son fils, mais celui ci ne le transmit pas à Thorïn. L'anneau lui fut pris avec torture dans les cachots de Dol Guldur. J'arrivai trop tard.

- Ah, hélas! s'écria Gloïn. Quand viendra le jour de notre vengeance? Mais il y a encore les Trois. Qu'en est-il des Trois Anneaux des Elfes? Ce sont des Anneaux très puissants, à ce qu'on dit. Les Seigneurs Elfes ne les conservent-ils pas? Eux aussi pourtant furent fabriqués il y a longtemps par le Seigneur Ténébreux. Sont-ils inutilisés? Je vois des Seigneurs Elfes ici même. Ne veulent-ils pas parler?

Les Elfes ne répondirent pas.

- Ne m'avez-vous pas entendu, Gloïn? dit Elrond. Les Trois ne furent pas fabriqués par Sauron, et il ne les a même jamais touchés. Mais de ces Trois, il n'est pas permis de parler. C'est tout ce que je puis dire en cette heure de doute. Ils ne sont pas inutilisés, mais ils n'ont pas été faits comme armes de guerre ou de conquête: cela n'est pas en leur pouvoir. Ceux qui les ont faits ne désiraient ni la force ni la domination, non plus qu'un amas de richesses, mais l'entendement, la création et la faculté de guérir, afin de conserver toutes choses sans souillure. Ces qualités, les Elfes de la Terre du Milieu les ont acquises dans une certaine mesure, encore que non sans douleur. Mais tout ce qui a été fait par ceux qui se servent des Anneaux tournera à leur perte, et leurs pensées et leurs cœurs seront révélés à Sauron, s'il recouvre l'Unique. Mieux vaudrait que les Trois n'eussent jamais existé. C'est son but.

- Mais que se passerait-il, alors, si l'Anneau Souverain était détruit, comme vous le conseillez? demanda Gloïn.

- On ne le sait pas avec certitude, répondit tristement Elrond. Certains espèrent que les Trois Anneaux, que Sauron n'a jamais touchés, seraient alors libérés, et que ceux qui les régissent pourraient guérir les plaies qu'il a apportées au monde. Mais peut-être qu'à la disparition de l'Unique, les Trois feront défaut et que beaucoup de belles choses passeront et seront oubliées. C'est ce que je crois.

- Pourtant tous les Elfes sont disposés à courir ce risque, dit Glorfindel, si par-là le pouvoir de Sauron peut-être brisé et la peur de sa domination écartée à jamais.

- Nous revenons ainsi une fois de plus à la destruction de l'Anneau, dit Erestor, mais nous ne nous en approchons pas davantage. Quelle force avons-nous pour découvrir le Feu dans lequel il fut fait? C'est là la voie du désespoir. De la folie dirais-je, si la longue sagesse d'Elrond ne me l'interdisait.

- Du désespoir ou de la folie? dit Gandalf. Pas du désespoir, car celui ci n'appartient qu'à ceux qui voient la fin indubitable. Ce n'est pas notre cas. La sagesse est de reconnaître la nécessité après avoir pesé

toutes les autres solutions, bien que cela puisse paraître de la folie à ceux qui s'accrochent à de faux espoirs. Eh bien, que la folie soit notre manteau, un voile devant les yeux de l'ennemi! Car il est très sagace, et il pèse toutes choses avec précision dans la balance de sa malice. Mais la seule mesure qu'il connaisse est le désir, le désir du pouvoir, et c'est ainsi qu'il juge tous les cœurs. Dans le sien n'entrera jamais la pensée que quiconque puisse refuser ce pouvoir, qu'ayant l'Anneau, nous puissions chercher à le détruire. Si c'est notre but, nous déjouerons ses calculs.

LE CONSEIL D'ELROND

- Au moins pour un temps, dit Elrond. II faut prendre cette route, mais elle sera très dure à parcourir. Et ni la force ni la sagesse ne nous mèneront bien loin. Les faibles peuvent tenter cette quête avec autant d'espoir que les forts. Mais il en va souvent de même des actes qui meuvent les roues du monde: de petites mains les accomplissent parce que c'est leur devoir, pendant que les yeux des Grands se portent ailleurs.

- C'est bon, c'est bon, Maître Elrond! dit soudain Bilbon. N'en dites pas davantage! Le but de votre discours est clair. Le stupide Hobbit Bilbon a commencé cette affaire, et Bilbon ferait bien de l'achever l'affaire ou lui-même. J'étais très bien ici, poursuivant la composition de mon livre. Si vous voulez le savoir, je suis précisément en train d'écrire une conclusion. J'avais pensé mettre: *Et il vécut ensuite heureux jusqu'à la fin de ses jours.* C'est une bonne fin, qu'un long usage n'a pas défloré. Maintenant, il me va falloir la changer, cela ne semble pas devoir se réaliser, et de toute façon il faudra manifestement encore plusieurs chapitres, si je vis assez pour les écrire. C'est terriblement ennuyeux. Quand dois-je me mettre en route?

Boromir regarda Bilbon avec surprise, mais le rire mourut sur ses lèvres quand il vit le grave respect avec lequel tous les autres considéraient le vieux Hobbit. Seul Gloïn sourit, mais son sourire était dû à des souvenirs de jadis.

- Bien sûr, mon cher Bilbon, dit Gandalf. Si vous aviez réellement commencé cette affaire, on pourrait s'attendre à vous la voir terminer. Mais vous savez assez bien à présent que le *commencement* est une revendication trop grande pour quiconque, et que tout héros ne joue qu'un petit rôle dans les grandes actions. Inutile de saluer! Bien que le mot fût sincère, et nous ne doutons pas que sous des dehors de plaisanterie vous fassiez une offre valeureuse. Mais une offre qui dépasse vos forces, Bilbon. Vous ne pouvez reprendre cette affaire. Elle a passé à d'autres. Si vous avez encore besoin de mon avis, je dirai que votre rôle est terminé, hormis comme chroniqueur. Achevez votre livre et laissez la fin sans modification! Il y a encore de l'espoir qu'il en soit ainsi. Mais soyez prêt à écrire une suite à leur retour.

Bilbon rit:

- Je ne vous ai jamais entendu jusqu'à présent me donner un avis agréable, dit-il. Comme tous vos avis désagréables ont toujours été bons, je me demande si celui ci n'est pas mauvais. Mais je suppose qu'il ne me reste plus assez de force ou de chance pour m'occuper de l'Anneau. II a crû, et moi pas. Mais, dites-moi: qu'entendez-vous par *leur* retour?

- Celui des messagers qui seront envoyés avec l'Anneau.

- Exactement! Et quels seront-ils? II me semble que c'est ce que ce Conseil a à décider, et tout ce qu'il a à décider. Les Elfes se nourrissent de discours et les Nains endurent une grande fatigue, mais je ne suis qu'un vieux Hobbit, et mon repas de midi me manque. Ne pouvezvous penser à des noms dès maintenant? Ou remettre cela à après dîner?

Personne ne répondit. La cloche de midi sonna. Personne ne parla davantage. Frodon jeta un regard circulaire sur tous les visages, mais ils n'étaient pas tournés vers lui. Tous les membres du Conseil baissaient les yeux, comme plongés dans une profonde réflexion. Une grande peur l'envahit, comme dans l'attente d'une condamnation qu'il avait depuis longtemps prévue et dont il espérait vainement qu'après tout elle ne serait jamais prononcée. Un désir irrésistible de se reposer et de demeurer en paix au côté de Bilbon à Fondcombe emplissait son cœur. Enfin, par un grand effort, il parla, étonné d'entendre ses propres mots, comme si quelque autre volonté se servît de sa petite voix:

- J'emporterai l'Anneau, dit-il, encore que je ne connaisse pas le moyen.

Elrond leva les yeux vers lui, et Frodon se sentit le cœur transpercé par l'acuité de son regard.

- Si je comprends bien tout ce que j'ai entendu, dit-il, je pense que cette tâche vous est dévolue, Frodon, et que si vous n'en trouvez pas le moyen, personne ne le trouvera. C'est maintenant l'heure de ceux de la Comté, où ils vont se lever de leurs champs paisibles pour ébranler les tours et les conseils des Grands. Qui donc parmi tous les Sages eût pu le prévoir? Ou, s'ils sont sages, pourquoi s'attendraient-ils à le savoir, avant que l'heure n'ait sonné?

«Mais c'est un lourd fardeau. Si lourd que personne ne pourrait l'assigner à un autre. Je ne le fais pas pour vous. Mais si vous l'assumez librement, je dirai que votre choix est bon, et dussent tous les puissants amis des Elfes de jadis, Hador et Hûrïn, et Tûrïn et Beren lui-même être assemblés, votre place devrait être parmi eux.

- Mais vous n'allez sûrement pas l'envoyer tout seul, maître? s'écria Sam, qui, incapable de se contenir plus longtemps, bondit du coin où il était tranquillement assis par terre.

- Non, certes! dit Elrond, se tournant vers lui avec un sourire. Vous au moins l'accompagnerez. Il n'est guère possible de vous séparer de lui, même lorsqu'il est convoqué à un Conseil secret et que vous ne l'êtes pas.

Sam se rassit, rougissant et grommelant

- Dans quel beau pétrin on s'est fourrés, monsieur Frodon! dit-il, avec un hochement de tête.

CHAPITRE TROIS
L'ANNEAU PREND LE CHEMIN DU SUD

Plus tard dans la journée, les Hobbits tinrent une réunion privée dans la chambre de Bilbon. Merry et Pippin s'indignèrent en entendant que Sam s'était glissé dans le Conseil et qu'il avait été choisi pour compagnon de Frodon.

- C'est absolument injuste, dit Pippin. Au lieu de l'expulser et de le fourrer dans les chaînes, voilà qu'Elrond le *récompense* de son impudence!

- Le récompense! dit Frodon. Je ne puis imaginer de châtiment plus sévère. Tu ne penses pas ce que tu dis: être condamné à partir pour ce voyage désespéré, une récompense! Hier, je rêvais que ma tâche était accomplie et que j'allais pouvoir me reposer ici, un bon moment, peut-être pour de bon.

- Cela ne m'étonne pas, dit Merry, et je voudrais bien que ce te fût possible. Mais c'est Sam que nous envions, pas toi. Si tu dois partir, ce sera une punition pour n'importe lequel d'entre nous de rester derrière, fût-ce à Fondcombe. Nous t'avons accompagné un long bout de chemin, et nous avons passé par de durs moments. Nous voulons continuer.

- C'est évidemment ce que je voulais dire, ajouta Pippin. Nous autres Hobbits, nous devrions faire bloc, et c'est ce que nous ferons. Je partirai avec toi, à moins qu'on ne m'enchaîne. Il faut une intelligence dans le groupe.

- Dans ce cas, ce n'est certainement pas vous qu'on choisira, Peregfin Touque! dit Gandalf, passant la tête par la fenêtre, qui était assez proche du sol. Mais vous vous faites tous du souci inutilement. Rien n'est encore décidé.

- Rien n'est décidé! s'écria Pippin. Alors que faisiez-vous donc tous? Vous êtes restés enfermés des heures.

- On parlait, dit Bilbon. On a beaucoup parlé, et chacun avait de quoi tenir les autres éveillés. Même le vieux Gandalf. Je crois que le petit bout de nouvelle qu'a donné Legolas au sujet de Gollum lui en a bouché un coin, même à lui, quoiqu'il ne l'ait guère marqué.

- Vous vous trompiez, dit Gandalf, vous étiez distrait. J'en avais déjà entendu parler par Gwâl'llir. Si vous tenez à le savoir, les seules véritables révélations ont été apportées par vous et Frodon, et j'étais seul à ne pas être surpris.

- Enfin, en tout cas, dit Bilbon, aucune autre décision n'a été prie que le choix de ce pauvre Frodon et de Sam. J'ai craint tout du long qu'on n'aboutisse à cela, si j'étais dispensé. Mais, si vous voulez mon avis, Elrond enverra des émissaires en bon nombre, quand les rapports arriveront. Sont-ils déjà partis, Gandalf?

-Oui, dit le magicien. Certains des éclaireurs ont déjà été détachés. D'autres partiront demain. Elrond dépêche des Elfes, qui se mettront en rapport avec les Rôdeurs et peut-être avec les gens de Thranduil dans la Forêt Noire. Et Aragorn est parti avec les fils d'Elrond. Il nous faudra battre le pays à de longues lieues à la ronde avant de faire le moindre mouvement. Ainsi donc, déridez-vous, Frodon! Vous ferez probablement un assez long séjour ici.

- Ah, dit Sam d'un air sombre. On attendra juste assez longtemps pour permettre à l'hiver d'arriver.

- On n'y peut rien, dit Bilbon. C'est en partie ta faute, Frodon, mon garçon: insister pour attendre mon anniversaire! Curieuse façon de le célébrer, je ne peux me retenir de le penser. Ce n'est vraiment pas le jour que j'aurais choisi pour laisser entrer les S. de B. à Cul-de-Sac. Toujours est-il que vous ne pouvez attendre le printemps et que vous ne pouvez partir avant la rentrée des rapports.

Lorsque l'hiver commence à mordre et que les pierres craquent dans la nuit glaciale, lorsque les étangs sont noirs et les arbres dénudés, il est mauvais dans les terres sauvages de voyager.

«Mais je crains que ce ne soit justement ton lot.

- Je le crains, en effet, dit Gandalf. Nous ne pouvons nous mettre en route avant d'avoir découvert ce qu'il est advenu des Cavaliers.

- Je croyais qu'ils avaient tous été détruits dans l'inondation, dit Merry.

- On ne peut détruire comme cela les Esprits-Servants de l'Anneau, dit Gandalf. Le pouvoir de leur maître est en eux, et ils tiennent ou tombent avec lui. Nous espérons qu'ils ont tous été démontés et démasqués, et rendus ainsi moins dangereux pour un temps, mais il nous faut en être assurés. En attendant, Frodon, vous

devriez essayer d'oublier vos difficultés. Je ne sais si je puis rien faire pour vous aider, mais je vous glisserai ceci à l'oreille: quelqu'un a dit qu'il faudrait une intelligence dans le groupe. Il avait raison. Je crois que j'irai avec vous.

La joie de Frodon fut si grande à cette annonce que Gandalf, quittant le rebord de la fenêtre où il était assis, ôta son chapeau et s'inclina

- J'ai seulement dit: *Je crois que j'irai.* Ne comptez sur rien encore. En cette affaire, Elrond aura beaucoup à dire, ainsi que notre ami Grands-Pas. Ce qui me rappelle que je voudrais voir Elrond. Il faut que je parte.

- Combien de temps crois-tu que je pourrai rester ici? demanda Frodon à Bilbon après la sortie de Gandalf.

- Oh, je ne sais pas. Je ne puis compter les jours, à Fondcombe, dit Bilbon. Mais assez longtemps, je pense. On pourra avoir bien des bonnes conversations. Que penserais-tu de m'aider dans la confection de mon livre et dans la mise en train du prochain? As-tu pensé à une fin?

- Oui, j'en vois plusieurs, et toutes aussi sombres que désagréables, répondit Frodon.

- Oh, ça ne fera pas l'affaire! dit Bilbon. Les livres doivent avoir une fin heureuse. Que penses-tu de ceci: ils *se rangèrent tous et vécurent heureux ensemble pour le restant de leurs jours?*

- Ce serait bien, si jamais ça en arrivait à cela, dit Frodon.

- Ah, dit Sam. Et où vivront-ils? C'est ce que je me demande souvent.

Les Hobbits continuèrent un moment à penser et à parler du voyage passé et des périls qui les attendaient, mais telle était la vertu du pays de Fondcombe que bientôt toute crainte et toute inquiétude disparurent de leur esprit. L'avenir, bon ou mauvais, n'était pas oublié, mais cessait d'avoir aucun pouvoir sur le présent. La santé et l'espoir s'accrurent fortement en eux, et ils étaient contents de chaque bonne journée qui se présentait, prenant plaisir à chaque repas, à toutes paroles et à toutes chansons.

Et les jours s'écoulèrent ainsi, à mesure que chaque matin se levait beau et clair et que chaque soir suivait, frais et limpide. Mais l'automne déclinait rapidement, peu à peu, la lumière dorée passait à l'argent pâle, et les feuilles attardées tombaient des arbres dénudés. Un vent froid se mit à souffler des Monts Brumeux à l'est. La Lune de la Chasse croissait dans le ciel nocturne et mettait en fuite toutes les étoiles mineures. Mais, bas au sud, une étoile brillait, rouge. Frodon pouvait la voir de sa fenêtre, enfoncée dans le firmament et flamboyant comme un œil vigilant qui brillait avec éclat au-dessus des arbres au bord de la vallée.

Les Hobbits avaient séjourné près de deux mois dans la Maison d'Elrond: novembre avait passé avec les derniers lambeaux de l'automne et décembre touchait à sa fin, quand les éclaireurs commencèrent à revenir. Certains étaient allés dans le Nord au-delà des sources de la Fontgrise, jusque dans les Landes d'Etten, et d'autres, vers l'Ouest, avaient exploré avec l'aide d'Aragorn et des Rôdeurs les terres tout le long du Flot Gris jusqu'à Tharbad, où la vieille Route du Nord traversait la rivière près des ruines d'une ville. Un bon nombre des éclaireurs étaient allés vers l'Est et vers le Sud, certains d'entre eux avaient traversé les Montagnes et pénétré dans la Forêt Noire, tandis que d'autres avaient gravi le col à la source de la Rivière aux Iris pour redescendre dans le Pays Sauvage, traverser les Champs aux Iris et atteindre finalement ainsi l'ancienne demeure de Radagast à Rhosgobel. ltadagast ne s'y trouvait pas, et ils étaient revenus par le haut col nommé Escalier des Rigoles Sombres. Les fils d'Elrond, Elladan et Elrohir, furent les derniers de retour, ils avaient fait un grand voyage, passant le long du Cours d'Argent dans un étrange pays, mais de leur mission, ils ne voulurent parler à nul autre qu'Elrond.

Dans aucune région, les messagers n'avaient découvert aucun signe ni nouvelle des Cavaliers ou autres serviteurs de l'ennemi. Même les Aigles des Monts Brumeux n'avaient pu leur fournir aucune nouvelle fraîche. Personne n'avait rien vu ni entendu dire de Gollum, mais les loups sauvages se rassemblaient encore et ils chassaient de nouveau loin en amont du Grand Fleuve. Trois des chevaux noirs avaient été aussitôt trouvés noyés dans le Gué submergé par l'inondation. Les chercheurs avaient découvert les cadavres de cinq autres sur les rochers des rapides au-dessous du gué, ainsi qu'un long manteau noir tailladé et en lambeaux. On ne voyait aucune autre trace des Cavaliers Noirs, et nulle part on ne sentait leur présence. Il semblait qu'ils eussent entièrement disparu du Nord.

- En tout cas, nous avons des explications sur huit des Neuf, dit Gandalf. Il serait téméraire d'en être trop sûr, maison peut espérer maintenant, je crois, que les Esprits-Servants de l'Anneau ont été dispersés et qu'ils ont dû retourner tant bien que mal vers leur Maître en Mordor, vides et informes.

«S'il en est ainsi, il leur faudra quelque temps pour être en état de reprendre leur chasse.

L'Ennemi a évidemment d'autres serviteurs, mais il leur faudra accomplir tout le trajet jusqu'aux confins de Fondcombe avant de retrouver notre trace. Et si nous faisons attention elle sera difficile à déceler. Mais il ne faut plus attendre»

CHAPITRE TROIS

L'ANNEAU PREND LE CHEMIN DU SUD

Elrond appela les Hobbits autour de lui. Il regarda Frodon avec gravité

- Le moment est venu, dit-il. Si l'Anneau doit partir, ce doit être bientôt. Mais ceux qui l'accompagneront ne doivent pas compter que leur mission soit assistée par la guerre ou par la force. Ils doivent passer dans le domaine de l'Ennemi, loin de toute aide. Vous en tenez-vous toujours à votre parole, Frodon, selon laquelle vous serez le porteur de l'Anneau?

- Oui, dit Frodon. Je partirai avec Sam.

- Eh bien, je ne puis guère vous aider, fût ce de mes conseils, dit Elrond. Je prévois très peu votre route, et j'ignore comment vous pourrez accomplir votre tâche. L'Ombre s'est maintenant glissée jusqu'au pied des Montagnes, et elle a presque gagné les bords du Flot Gris, et sous l'Ombre, tout m'est obscur. Vous rencontrerez bien des ennemis, les uns déclarés et d'autres déguisés, et vous pourrez aussi trouver sur votre route des amis alors que vous les cherchez le moins. J'enverrai les messagers que je pourrai imaginer à ceux que je connais dans le vaste monde, mais les terres sont devenues à présent si périlleuses que certains pourront bien s'égarer ou ne pas arriver plus vite que vous-mêmes.

«Et je vous choisirai des compagnons pour aller avec vous aussi loin qu'ils le voudront bien ou que la chance le permettra. Il les faut peu nombreux, puisque notre espoir réside dans la rapidité et le secret. Eussé-je une phalange d'Elfes en armes des Anciens Jours que cela servirait seulement à éveiller la puissance du Mordor.

«La Compagnie de l'Anneau sera de Neuf, et les Neuf Marcheurs seront opposés aux Neuf Cavaliers qui sont mauvais. Gandalf ira avec vous et votre fidèle serviteur, car ceci sera sa grande tâche, et peut-être la fin de ses labeurs.

«Pour le reste, ils représenteront les autres Gens Libres du Monde

Elfes, Nains et Hommes. Legolas représentera les Elfes, et Gimli fils de Gloïn les Nains. Ils sont volontaires pour aller au moins jusqu'aux cols des Montagnes, et peut-être plus loin. Pour les Hommes, vous aurez Aragorn fils d'Arathorn, car l'Anneau d'Isildur le touche de près.

- Grands-Pas! s'écria Frodon.

- Oui, dit-il avec un sourire. Je vous demande encore une fois la permission d'être votre compagnon, Frodon.

- Je vous en aurais demandé la faveur, répondit Frodon, mais je croyais que vous alliez à Minas Tirith avec Boromir.

- C'est exact, dit Aragorn. Et l'Epée qui fut Brisée sera reforgée avant que je ne parte en guerre. Mais votre route et la nôtre ne font qu'une pour des centaines de milles. Ainsi Boromir sera aussi de la Compagnie. C'est un vaillant homme.

- Il en reste deux à trouver, dit Elrond. Je vais y réfléchir: Je pourrai en trouver dans ma maisonnée qu'il me semblera bon d'envoyer.

- Mais cela ne laissera pas de place pour nous! s'écria Pippin, consterné. Nous ne voulons pas être abandonnés là. Nous voulons aller avec Frodon.

- C'est parce que vous ne comprenez pas et que vous ne pouvez imaginer ce qui les attend.

- Frodon non plus, dit Gandalf, apportant à Pippin un secours inattendu. Ni aucun de nous clairement. Il est vrai que si ces Hobbits comprenaient le danger, ils n'oseraient pas partir. Mais ils le souhaiteraient encore ou souhaiteraient l'oser, et ils auraient honte et ils seraient malheureux. Je crois, Elrond, qu'en cette affaire mieux vaudrait se fier à leur amitié qu'à ma grande sagesse. Même si vous choisissiez pour nous un Seigneur Elfe comme Glorfindel, il ne pourrait enlever la Tour Sombre, ni ouvrir la route au Feu par le pouvoir qui est en lui.

- Vous parlez avec gravité, dit Elrond, mais je reste dans le doute.

La Comté, je le pressens, n'est pas dès maintenant exempte de péril, et j'avais pensé y renvoyer ces deux comme messagers afin de faire ce qu'ils pourraient, suivant la façon de leur pays, pour avertir les gens du danger qui les menace. En tout cas, j'estime que le plus jeune, Peregrïn Touque, devrait rester. Mon cœur est contre son départ.

- Dans ce cas, Maître Elrond, il faudra m'enfermer en prison ou me renvoyer chez moi lié dans un sac, dit Pippin. Car autrement je suivrai la Compagnie.

- Qu'il en soit ainsi, alors. Vous irez, dit Elrond et il soupira. A présent, la question des Neuf est réglée. La Compagnie devra se mettre en route dans une semaine.

L'Epée d'Elendil fut forgée à neuf par des forgerons elfiques, qui tracèrent sur la lame le dessin de sept étoiles placées entre le croissant de la Lune et le Soleil radié, et autour étaient gravées de nombreuses runes, car Aragorn fils d'Arathorn partait en guerre sur les marches de Mordor. Elle était très brillante, cette épée, quand elle fut de nouveau complète, la lumière du soleil y scintillait avec un éclat rouge et celle de la lune y luisait avec

un reflet froid, et le fil en était dur et tranchant. Et Aragorn lui donna un nouveau nom, l'appelant Anduril, Flamme de l'Ouest.

Aragorn et Gandalf se promenaient ensemble ou restaient assis à parler de leur route et des dangers qu'ils y rencontreraient, et ils méditaient sur les cartes historiées et sur les dessins des livres de science qui se trouvaient dans la maison d'Elrond. Frodon était parfois avec eux, mais il s'en remettait à leur gouverne, et il passait autant de temps qu'il le pouvait avec Bilbon.

Durant ces derniers jours, les Hobbits se tenaient ensemble le soir dans la Salle du Feu, et là, parmi maintes histoires, ils entendirent raconter tout au long le lai de Beren et Lûthien et de la conquête du Grand Joyau, mais le jour, tandis que Merry et Pippin étaient au dehors, on trouvait Frodon et Sam avec Bilbon, dans sa petite chambre. Bilbon leur lisait alors des passages de son livre (qui paraissait encore loin d'être complet) ou des bribes de ses vers, ou encore il prenait des notes sur les aventures de Frodon.

Le matin du dernier jour, Frodon était seul avec Bilbon, quand le vieux Hobbit tira de sous son lit un coffre de bois. Il souleva le couvercle et farfouilla à l'intérieur.

- Voici ton épée, dit-il. Mais elle a été brisée, comme tu le sais. Je l'ai prise pour la garder en sécurité, mais j'ai oublié de demander si les forgerons pouvaient la réparer. Il n'y a plus le temps. Alors, j'ai pensé que tu aimerais peut-être avoir ceci, tu sais bien?

Il sortit du coffre une petite épée, placée dans un vieux fourreau de cuir fatigué. Il la tira, et la lame polie et bien entretenue étincela soudain, froide et brillante.

- Voici Dard, dit-il, la plongeant profondément et sans aucune peine dans une poutre de bois. Prends la, si tu veux. Je n'en aurai plus besoin, je pense.

Frodon l'accepta avec reconnaissance.

- Il y a aussi ceci, dit Bilbon.

Et il sortit un paquet qui paraissait assez lourd par rapport à son volume. Il déroula plusieurs épaisseurs de vieux drap et souleva une petite cotte de mailles. Elle était tissée d'anneaux serrés, presque aussi souple que de la toile, froide comme la glace et plus dure que l'acier. Elle avait l'éclat de l'argent sous la lune, et elle était parsemée de gemmes blanches. Elle s'accompagnait d'une ceinture de perles et de cristal.

- C'est une belle chose, n'est ce pas? dit Bilbon, la faisant jouer dans la lumière. Et utile. C'est une cotte de mailles de nains que Thorïn m'avait donnée. Je l'ai reprise à Grand'Cave avant de partir, et je l'ai emballée dans mes bagages. J'ai emporté tous les souvenirs de mon Voyage, sauf l'Anneau. Mais je ne pensais pas me servir de cela, et je n'en ai plus besoin, sinon pour le regarder de temps à autre. On en sent à peine le poids quand on le porte..

- J'aurais l'air... enfin, je crois que j'aurais l'air bizarre là-dedans, dit Frodon.

- C'est exactement ce que j'ai dit moi-même, répliqua Bilbon. Mais peu importe l'air. Tu peux la porter sous tes vêtements extérieurs. Allons! Tu dois partager ce secret avec moi. Ne le dis à personne d'autre! Mais je me sentirais plus tranquille si tu la portais. J'ai idée qu'elle détournerait même les poignards des Cavaliers Noirs, acheva t'il à voix presque basse.

- Très bien, je la prendrai, dit Frodon.

Bilbon la passa sur lui et accrocha Dard à la ceinture étincelante, et Frodon enfila par-dessus sa vieille culotte, sa tunique et sa veste fatiguées par les intempéries.

- Tu as tout d'un simple Hobbit, dit Bilbon. Priais il y a plus à présent sur toi qu'il n'en apparaît au-dehors. Je te souhaite bonne chance!

Il se détourna pour regarder par la fenêtre en s'efforçant de fredonner un air.

- Je ne puis te remercier assez de cela, Bilbon, comme de toutes tes bontés passées, dit Frodon.

- N'essaie pas! dit le vieux Hobbit, se retournant et lui donnant une claque dans le dos.

«Aïe! s'écria t'il. Tu es trop dur à frapper, à présent! Mais voilà: les Hobbits doivent rester toujours unis, surtout des Sacquet. Tout ce que je demande en retour, c'est ceci: prends de toi tout le soin possible et rapporte toutes les nouvelles que tu pourras, et toutes les vieilles chansons et les histoires que tu pourras récolter. Je vais faire de mon mieux pour terminer mon livre avant ton retour. J'aimerais écrire le second volume, s'il m'est donné de vivre»

Il se tut et se tourna de nouveau vers la fenêtre, chantant doucement:

A tout ce que j'ai vu, aux fleurs des prés et aux papillons, assis près du feu, je pense des étés passés,

Aux feuilles jaunes et aux filandres des automnes qui furent avec la brume matinale, le soleil argenté et le vent dans ma chevelure.

Assis près du feu, je pense à ce que sera le monde quand reviendra l'hiver sans printemps que je ne verrai jamais.

CHAPITRE TROIS

L'ANNEAU PREND LE CHEMIN DU SUD

Car il y a tant de choses encore que je n'ai jamais vues: dans chaque bois à chaque printemps, il y a un vert différent.

Assis près du feu, je pense aux gens d'il y a longtemps et aux gens qui verront un monde que je ne connaîtrai jamais.

Mais tout le temps que je suis à penser aux temps qui furent jadis, je guette les pas qui reviendront et les voix à la porte.

C'était un jour froid et gris de la fin de décembre. Le vent d'est ruisselait à travers les branches dénudées et s'agitait dans les pins noirs des collines. Des nuages déchiquetés couraient dans le ciel, sombres et bas. Comme les ombres mornes du crépuscule commençaient à s'étendre, la compagnie s'apprêta à prendre la route. Elle devait partir à la nuit tombante, Elrond ayant conseillé de voyager aussi souvent que possible sous couvert des ténèbres jusqu'à ce qu'ils fussent assez éloignés de Fondcombe.

-Vous devez craindre les nombreux yeux des serviteurs de Sauron, dit-il. Je ne doute pas que la nouvelle de la déconfiture des Cavaliers ne lui soit déjà parvenue, et il sera rempli de colère. Ses espions à pied ou ailés ne vont pas tarder à être aux aguets dans les terres du Nord. En suivant votre route, vous devrez vous méfier même du ciel au-dessus de vos têtes.

La compagnie emporta peu d'attirail de guerre, car son espoir résidait dans le secret, non dans le combat. Aragorn avait Anduril, mais aucune autre arme, et il partit vêtu seulement de vert et de brun rouilleux, comme un Rôdeur dans les Terres Sauvages. Boromir avait une longue épée, de même façon qu'Anduril, mais de moindre lignage, et il portait aussi un bouclier et son cor de guerre.

- II sonne haut et clair dans les vallées des collines, dit-il, et qu'alors tous les ennemis du Gondor s'enfuient!

Le portant à ses lèvres, il le fit retentir, l'écho bondit de roche en roche, et tous ceux qui entendirent cette voix dans Fondcombe se dressèrent vivement sur leurs pieds.

- Vous devrez réfléchir avant de sonner de nouveau de ce cor, Boromir, dit Elrond, jusqu'au moment où vous serez de nouveau aux frontières de votre terre et à ce qu'une nécessité implacable vous presse.

- Peut-être, dit Boromir. Mais j'ai toujours laissé crier mon cor en me mettant en route, et bien qu'après cela nous puissions marcher dans les ténèbres, je ne peux pas partir comme un voleur dans la nuit.

Gimli le nain était seul à porter ouvertement une courte chemise d'anneaux d'acier, car les nains se moquent des fardeaux, et dans sa ceinture était plantée une hache à vaste lame. Legolas avait un arc et un carquois, et à la ceinture un long poignard blanc. Les jeunes Hobbits portaient les épées prises dans le galgal, mais Frodon n'emportait que Dard, et sa cotte de mailles demeurait cachée, selon le désir de Bilbon. Gandalf avait son bâton, mais, ceinte à son flanc, était l'épée elfique Glamdring, sueur d'Orcrist, maintenant posée sur la poitrine de Thorïn sous le Mont Solitaire.

Elrond les avait tous pourvus d'épais et chauds vêtements, et ils avaient des vestes et des manteaux fourrés. Des provisions, des couvertures et vêtements de rechange et autres nécessités furent chargés sur un poney, qui n'était autre que la pauvre bête qu'ils avaient amenée de Bree.

Le séjour à Fondcombe avait opéré en lui un étonnant changement: il avait le poil luisant et il semblait avoir retrouvé toute la vigueur de la jeunesse. C'était Sam qui avait insisté sur son choix, déclarant que Bill (comme il l'appelait) dépérirait s'il ne les accompagnait pas.

- Cette bête peut presque parler, dit-il, et elle n'y manquerait pas si elle restait un peu plus longtemps ici. Elle m'a dit par le regard aussi clairement que M. Pippin aurait pu l'exprimer en paroles: «Si vous ne me laissez pas aller avec vous, je vous suivrai de mon côté»

Aussi, Bill, qui partait comme porte-charge, était-il le seul membre de la Compagnie à ne montrer aucune dépression.

Les adieux s'étaient faits dans la grande salle devant le feu, et ils n'attendaient plus que Gandalf, qui n'était pas encore sorti de la maison. Une lueur du feu venait des portes ouvertes, et de douces lumières brillaient à maintes fenêtres. Bilbon, enveloppé dans un manteau, se tenait en silence sur le seuil à côté de Frodon. Aragora était assis, la tête contre les genoux, seul Elrond savait pleinement ce que cette heure représentait pour lui. Les autres se voyaient comme des ombres grises dans l'obscurité.

Sam, debout près du poney, se suçait les dents en jetant des regards moroses dans les ténèbres, où la rivière grondait sur les pierres en contrebas, son désir d'aventures était vraiment à l'étiage.

- Bill, mon gars, dit-il, tu ne devrais pas t'être collé à nous. Tu aurais pu rester ici et t'aurais eu le meilleur foin jusqu'à ce que sorte l'herbe fraîche.

Bill battit l'air de sa queue, sans rien dire.

CHAPITRE TROIS

L'ANNEAU PREND LE CHEMIN DU SUD

Sam, assurant le paquetage sur ses épaules, repassa avec inquiétude dans son esprit tout ce qu'il y avait emmagasiné, se demandant s'il n'avait rien oublié: son trésor principal, son matériel de cuisine, et la petite boîte de sel qu'il portait toujours et qu'il remplissait quand il en avait l'occasion, une bonne provision d'herbe à pipe (mais bien insuffisante, j'en gagerais), du silex et de la mèche, des bas de laine, du linge, diverses petites choses appartenant à son maître, que Frodon avait oubliées et que Sam avait casées pour les sortir triomphalement quand le besoin s'en ferait sentir. Il passa tout en revue.

- De la corde! murmura t'il. Il n'y a pas de corde. Et hier soir encore, tu t'es dit: «Sam, que dirais-tu d'un peu de corde? Ça te manquera, si tu n'en as pas» Eh bien, ça me manquera. C'est trop tard pour en prendre maintenant.

A ce moment, Elrond sortit avec Gandalf, et il appela à lui la Compagnie

- Voici mon dernier mot, dit-il d'une voix grave. Le porteur de l'Anneau part en quête de la Montagne du Destin. C'est sur lui seul que pèse une responsabilité: ne pas rejeter l'Anneau, ni le remettre à aucun serviteur de l'Ennemi, ni en fait le laisser toucher par quiconque d'autre que les membres de la Compagnie et du Conseil, et cela seulement dans le cas de la plus urgente nécessité. Les autres l'accompagnent comme compagnons libres pour l'aider en route. Vous pouvez rester, ou revenir, ou vous écarter dans d'autres chemins, selon l'occasion. Plus loin vous irez, moins il vous sera facile de vous retirer, cependant, aucun serment ni aucune obligation ne vous oblige à aller plus loin que vous ne le voudrez. Car vous ne connaissez pas encore votre force d'âme, et vous ne sauriez prévoir ce que chacun pourra rencontrer sur la route.

- Déloyal est qui dirait adieu quand la route s'assombrit, dit Gimli.

- Peut-être, dit Elrond, mais que ne jure pas de marcher dans les ténèbres qui n'a pas vu la tombée de la nuit.

- Pourtant parole donnée peut fortifier cœur tremblant, dit Gimli.

- Ou le briser, dit Elrond. Ne regardez pas trop loin en avant!

Adieu, et que la bénédiction des Elfes, des Hommes et de tous les Gens Libres vous accompagne. Que les étoiles brillent sur vos visages!

- Bo... bonne chance! cria Bilbon, bégayant de froid. Je ne pense pas que tu pourras tenir un journal, Frodon, mon garçon, mais je m'attends à un récit détaillé à ton retour. Et ne reste pas trop longtemps absent. Adieu!

De nombreux autres membres de la maisonnée d'Elrond, qui se tenaient dans les ombres, les regardèrent partir et leur dirent adieu d'une voix douce. Il n'y avait ni rires, ni chansons, ni musique. Enfin, ils s'en furent et disparurent silencieusement dans l'obscurité.

Ils passèrent le pont et montèrent en serpentant lentement les longs sentiers escarpés qui menaient hors de la vallée encaissée de Fondcombe, et ils finirent par déboucher sur la haute lande où le vent sifflait dans les bruyères. Puis, après un dernier regard à la Dernière Maison Simple, qui scintillait en contrebas, ils partirent à grands pas dans la nuit.

Au Gué de Bruinen, ils quittèrent la route et, tournant en direction du sud, ils prirent par d'étroits sentiers au travers des terres plissées. Leur dessein était de maintenir ce cap à l'ouest des montagnes pendant de nombreux milles et de nombreux jours. Le pays était beaucoup plus rude et plus aride que dans la verte vallée du Grand Fleuve dans le Pays Sauvage de l'autre côté de la chaîne, et leur allure serait lente, mais ils espéraient ainsi échapper à l'attention d'yeux hostiles. On avait peu vu jusque là les espions de Sauron dans ce pays vide, et les sentiers n'étaient guère connus que des gens de Fondcombe.

Gandalf marchait devant en compagnie d'Aragorn, qui connaissait la région même dans le noir. Les autres suivaient en file indienne, et Legolas, qui avait les yeux perçants, formait l'arrière garde. La première partie du voyage fut dure et morne, et Frodon ne devait guère garder le souvenir que du vent. Durant maints jours sans soleil, une bise glacée souffla des Montagnes de l'Est, et il semblait qu'aucun vêtement ne pût les tenir à l'abri de ses pointes pénétrantes. Quoique la Compagnie fût bien couverte, ils avaient rarement l'impression de chaleur, qu'ils fussent en mouvement ou au repos. Ils faisaient une sieste agitée au milieu de la journée dans quelque repli de terrain ou cachés sous l'enchevêtrement d'arbrisseaux épineux qui poussaient par fourrés en maints endroits. Vers la fin de l'après-midi, ils étaient réveillés par ceux qui étaient de garde, et ils prenaient leur repas principal: froid et triste en règle générale, car ils pouvaient rarement assumer le risque d'allumer du feu. Le soir, ils repartaient, toujours en direction du sud, dans la mesure où ils trouvaient un chemin.

Au début, il parut aux Hobbits que, même marchant et trébuchant jusqu'aux limites de la fatigue, ils ne faisaient que ramper comme des escargots, sans jamais arriver nulle part. Chaque jour, le site paraissait exactement le même que la veille. Pourtant les montagnes approchaient régulièrement. Au sud de Fondcombe, elles s'élevaient toujours plus hautes, et s'infléchissaient vers l'ouest, et au pied de la chaîne principale dévalait

un paysage toujours plus large de collines désertes et de profondes vallées emplies d'eaux turbulentes. Les sentiers étaient rares et sinueux et ne menaient souvent qu'au bord de quelque à-pic ou dans les traîtres marécages.

Ils étaient depuis quinze jours en route quand le temps changea. Le vent tomba soudain, puis tourna au sud. Les nuages rapides s'élevèrent et se dissipèrent, et le soleil sortit, pâle et brillant. Une aube froide et claire vint à la fin d'une longue et trébuchante marche de nuit. Les voyageurs atteignirent une croupe basse, couronnée de vieux houx, dont les troncs gris vert semblaient faits de la roche même des collines. Les feuilles noires luisaient, et les baies rutilaient à la lumière du soleil levant.

Dans le lointain au sud, Frodon pouvait voir les formes indécises de hautes montagnes qui semblaient à présent barrer la route que suivait la Compagnie. A la gauche de cette haute chaîne se dressaient trois sommets, le plus élevé et le plus proche était planté comme une dent couronnée de neige, son grand escarpement nu, orienté au nord, se trouvait encore largement dans l'ombre, mais là où il était atteint par les rayons obliques du soleil, il flamboyait, tout rouge.

Gandalf, debout à côté de Frodon, regarda le paysage de sous sa main

- Nous nous sommes bien débrouillés, dit-il. Nous avons atteint les frontières du pays que les Hommes appellent Houssaye, de nombreux Elfes vivaient là, en des temps plus heureux, quand son nom était Eregion. Nous avons fait quarante cinq lieues à vol d'oiseau, bien que nos pieds aient parcouru de nombreux milles de plus. La terre et le temps seront plus doux à partir de maintenant, mais peut-être d'autant plus dangereux.

- Dangereux ou pas, un vrai lever de soleil est rudement bien venu, dit Frodon, rejetant son capuchon en arrière pour laisser la lumière matinale inonder son visage.

- Mais les montagnes sont devant nous, dit Pippin. Nous avons dû tourner vers l'est au cours de la nuit.

- Non, dit Gandalf. Mais la vue porte plus loin dans la claire lumière. Derrière ces sommets, la chaîne se recourbe vers le sud-ouest. Il y a de nombreuses cartes dans la maison d'Elrond, mais vous n'avez jamais pensé à les regarder, je suppose?

- Si, je l'ai fait quelquefois, dit Pippin, mais je ne me les rappelle pas. Frodon s'entend mieux à ces choses là.

- Je n'ai pas besoin de carte, dit Gimli, qui s'était approché avec Legolas et qui contemplait le paysage avec une étrange lueur dans ses yeux profonds. C'est la, la terre où nos pères travaillaient jadis, et nous avons fixé l'image de ces montagnes dans bien des ouvrages de métal ou de pierre, et dans bien des chansons et des contes. Elles dressent leur hauteur dans nos rêves: Baraz, Zirak, Shathûr.

«Je ne les ai vues qu'une fois de loin en état de veille, mais je les connais, elles et leur nom, car en dessous se trouve Khazad-dûm, le Cavenain, que l'on appelle maintenant le Puits Noir, Moria en langue elfique. Là-bas se dresse Barazinbar, Rubicorne, le cruel Caradhras, et au-delà sont la Corne d'Argent et la Tête Couverte: Celebdil la Blanche et Fannidhol la Grise, que nous appelons Zirakzigil et Bundushathûr.

Là, les Monts Brumeux se divisent et entre leurs bras s'étend la vallée aux ombres profondes que nous ne pouvons oublier: Azanulbizar, la Vallée des Rigoles Sombres, que les Elfes nomment Nanduhirion.

- C'est vers la vallée des Rigoles Sombres que nous nous dirigeons, dit Gandalf. Si nous grimpons au col que l'on appelle la Porte de Rubicorne, sous l'autre versant de Caradhras, nous descendrons par l'Escalier des Rigoles Sombres dans la profonde vallée des Nains. Là, s'étend le Lac du Miroir, et là, la Rivière Cours d'Argent. jaillit de ses sources glacées. .

- Sombre est l'eau du Kheled-zâram, dit Gimli, et froides les sources du Kibil-nâla. Mon cœur tremble à la pensée de les voir bientôt.

- Puissiez-vous retirer de la joie de cette vue, mon bon nain! dit Gandalf. Mais quoi que vous fassiez, nous du moins ne pouvons rester dans cette vallée. Il nous faut descendre le Cours d'Argent dans les bois secrets et par-là gagner le Grand Fleuve, puis...

II s'arrêta.

- Oui, et puis quoi? demanda Merry.

- Le but du voyage à la fin, dit Gandalf. On ne peut voir trop loin en avant. Soyons heureux que la première étape se soit heureusement passée. Je crois que nous nous reposerons ici, non seulement pour la journée, mais aussi cette nuit. II règne un air salubre à Houssaye. Il faut qu'un pays soit soumis à beaucoup de mal avant d'oublier entièrement les Elfes quand ils y ont demeuré autrefois.

- C'est bien vrai, dit Legolas. Mais ceux de cette terre étaient une race différente de nous autres, Elfes des bois, et les arbres et l'herbe ne se souviennent plus d'eux. Mais j'entends les pierres les pleurer: Profondément ils nous ont creusées, bellement ils nous ont travaillées, hautement ils nous ont dressées, mais ils sont partis. 11 y a longtemps qu'ils sont partis chercher les Havres.

CHAPITRE TROIS

L’ANNEAU PREND LE CHEMIN DU SUD

Ce matin là, ils allumèrent un feu dans un creux profond, voilé de grands buissons de houx, et leur petit déjeuner souper fut plus gai qu'il n'avait jamais été depuis leur départ. Ils ne se hâtèrent pas de se coucher ensuite, s'attendant à avoir toute la nuit pour dormir, car ils n'avaient pas l'intention de repartir avant le lendemain soir. Seul Aragorn était silencieux et inquiet. Après un moment, il quitta la Compagnie et s'en alla vers la crête, là, debout dans l'ombre d'un arbre, il inspecta le sud et l'ouest, l'oreille tendue. Puis il revint au bord de la combe et regarda d'en dessus les autres qui bavardaient en riant.

- Qu'y a t’il, Grands-Pas? lui cria Merry. Que cherchez-vous? Serait-ce le vent d'est qui vous manque?

- Non certes, répondit-il. Mais il me manque quelque chose... Je suis déjà venu dans le pays de Houssaye en maintes saisons. II n'y demeure plus de gens, mais bien d'autres créatures vivent ici en tout temps, particulièrement des oiseaux. Pourtant, le silence règne partout, sauf chez vous. Je le sens. Il n'y a pas un son sur plusieurs milles à la ronde, et vos voix semblent faire résonner le sol. Je ne comprends pas.

Gandalf leva la tête avec un intérêt soudain

- Mais à quelle raison attribuez-vous cela? demanda t’il. Y a t’il autre chose là-dedans que la surprise de voir quatre Hobbits, sans compter le reste d'entre nous, là où l'on voit ou entend rarement des gens?

- J'espère que c'est cela, répondit Aragorn. Mais j'ai une impression de vigilance aux aguets que je n'ai jamais eue ici auparavant.

- Dans ce cas, nous devons être plus prudents, dit Gandalf. Quand on emmène avec soi un Rôdeur, il est bon de lui prêter attention, surtout quand ce Rôdeur est Aragorn. Nous devons parler moins haut, nous reposer tranquillement et établir une garde.

C'était le tour de Sam, ce jour là, de prendre la première garde, mais Aragorn se joignit à lui. Les autres sombrèrent dans le sommeil. Puis le silence grandit au point que même Sam le sentit. On entendait nettement la respiration des dormeurs. Les coups de queue du poney et ses piétinements occasionnels devenaient de grands bruits. Sam pouvait entendre le craquement de ses propres articulations quand il faisait un mouvement. Un silence de mort régnait autour de lui, et par-dessus tout cela s'étendait un ciel bleu et clair, tandis que le soleil se levait à l'est. Au loin dans le sud apparut une tache noire, qui grandit et chassa vers le nord comme une fumée poussée par le vent.

- Qu'est ce que c'est que ça, Grands-Pas? Ça n'a pas l'air d'un nuage, murmura Sam à Aragorn.

Celui ci ne répondit pas, il observait attentivement le ciel, mais Sam ne tarda pas à voir lui-même ce qui approchait: une volée d'oiseaux s'avançait rapidement et survolait tout le pays en tournoyant comme à la recherche de quelque chose, et elle arrivait rapidement sur eux.

- Couchez vous et restez immobile! siffla Aragorn, tirant Sam dans l'ombre d'un houx.

Car tout un régiment d'oiseaux s'était tout d'un coup détaché de l'armée principale, et il piquait, volant bas, droit sur la crête. Sam pensa que c'était une sorte de corbeaux de grande taille. Comme ils passaient au-dessus du groupe, en une multitude si dense que leur ombre les suivait en jetant l'obscurité sur le sol, un unique coassement se fit entendre.

Ce ne fut pas avant qu'ils se fussent perdus dans le lointain au nord et à l'ouest et que le ciel fût redevenu clair qu'Aragorn se leva. Il bondit alors et alla réveiller Gandalf.

- Des régiments de corbeaux noirs survolent toute la terre située entre les Montagnes et le Flot Gris, dit-il, et ils ont passé au-dessus de Houssaye. Ils ne sont pas natifs d'ici, ce sont des *crébains* de Fangorn et du Pays de Dun. Je ne sais pas de quoi il retourne: peut-être fuient- ils des troubles dans le Sud, mais je crois plutôt qu'ils explorent la région. J'ai aperçu aussi de nombreux faucons qui volaient haut dans le ciel. Je pense que nous devrions repartir ce soir même. Houssaye n'est plus sain pour nous: il est observé.

- Et dans ce cas, il en est de même de la Porte de Rubicorne, dit Gandalf, et je ne puis imaginer comment nous pourrons la passer sans être vus. Mais nous aviserons en temps utile. Quant à partir dès qu'il fera nuit, je crains que vous n'ayez raison.

- Heureusement que notre feu a produit peu de fumée et qu'il avait baissé avant la venue des *crébains,* dit Aragorn. Il faut l'éteindre et ne pas le rallumer.

- Ne voilà t’il pas une tuile, et une belle! dit Pippin. (La nouvelle pas de feu et départ de nuit, lui avait été annoncée dès son réveil vers la fin de l'après-midi) Tout ça à cause d'une volée de corbeaux! Je comptais sur un vraiment bon repas ce soir: quelque chose de chaud.

- Eh bien, vous pouvez toujours continuer à espérer, dit Gandalf. Peut-être bien des festins inespérés nous attendent-ils. Pour ma part, j'aimerais bien fumer confortablement une pipe, les pieds au chaud. Mais nous sommes en tout cas sûrs d'une chose: il fera plus chaud à mesure que nous irons vers le sud.

- Il ferait même trop chaud que ça ne m'étonnerait pas, marmonna Sam à Frodon. Mais je trouve qu'il commence à être temps d'avoir un aperçu de cette Montagne de Feu et de voir la fin de la Route, pour ainsi dire.

L'ANNEAU PREND LE CHEMIN DU SUD

J'avais cru tout d'abord que cette Rubicorne, ou je ne sais quoi, pouvait l'être, jusqu'au moment où Gimli a raconté son histoire. Ce doit être un langage à vous décrocher la mâchoire que celui des nains!

Les cartes ne disaient rien à l'esprit de Sam, et toutes les distances dans ces terres étranges lui semblaient tellement étendues qu'il en perdait son compte.

Durant toute cette journée, la Compagnie demeura cachée. Les oiseaux noirs passaient et repassaient, mais, comme le soleil couchant devenait rouge, ils disparurent vers le sud. Au crépuscule, la Compagnie se remit en route et, se tournant à présent à demi vers l'est, elle se dirigea vers Caradhras, qui rougeoyait encore vaguement dans les dernières lueurs du soleil évanoui. Une à une, les étoiles blanches jaillirent dans le ciel qui s'estompait. '

Guidés par Aragorn, ils trouvèrent un bon sentier. II sembla à Frodon que c'étaient les restes d'une ancienne route, qui avait été large et bien tracée, de Houssaye au col de la montagne. La lune, à présent pleine, se leva au-dessus des montagnes et donna une pâle lumière dans laquelle les ombres des pierres étaient noires. Un grand nombre de celles-ci paraissaient avoir été travaillées à la main, bien qu'elles fussent maintenant écroulées et ruinées dans un pays aride et désert.

C'était l'heure glaciale qui précède la première apparition de l'aube, et 1a lune était basse. Frodon leva le regard vers le ciel. Soudain, il vit ou sentit une ombre passer sur les hautes étoiles, comme si elles perdaient leur éclat et le retrouvaient un instant plus tard. Il frissonna.

- Avez-vous vu quelque chose passer au-dessus de nous? murmura t'il à Gandalf, qui était juste devant lui.

-Non, mais je l'ai senti, quoi que ce fût, répondit-il. Ce peut n'être rien, seulement une traînée de léger nuage.

- Il allait vite, alors, murmura Aragorn, et non pas sous l'action du vent.

II ne se passa rien d'autre cette nuit là. Le lendemain matin se leva, encore plus brillant qu'auparavant. Mais l'air était de nouveau froid, déjà, le vent retournait à l'est. Ils marchèrent encore pendant deux nuits, grimpant sans cesse, mais de plus en plus lentement à mesure que leur route serpentait au flanc des collines, et que les montagnes se dressaient toujours plus proches. Le matin du troisième jour, le Caradhras s'éleva devant eux, cime majestueuse, couronnée de neige argentée, mais aux côtés nus et abrupts, d'un rouge terne comme s'il était taché de sang.

Le ciel avait un aspect noir, et le soleil était pâle. Le vent avait tourné à présent au nord-est, Gandalf huma l'air et regarda en arrière.

- L'hiver se fait plus profond derrière nous, dit-il doucement à Aragorn. Les sommets vers le nord sont plus blancs qu'ils n'étaient, la neige descend bas sur leurs épaulements. Cette nuit, nous serons assez haut vers la Porte de Rubicorne. Nous serons assez visibles pour des observateurs sur ce sentier étroit, et nous pourrions bien tomber dans quelque guet-apens, mais il se peut que le temps soit notre ennemi le plus mortel. Que pensez-vous de votre itinéraire, à présent, Aragorn?

Frodon, entendant ces mots, comprit que Gandalf et Aragorn poursuivaient un débat depuis longtemps entamé. Il écouta anxieusement.

- Je n'en pense aucun bien de bout en bout, vous le savez bien, Gandalf, répondit Aragorn. Et des périls connus et inconnus croîtront au fur et à mesure de notre progression. Mais il nous faut continuer d'avancer, et il ne servirait à rien de différer le passage des montagnes. Plus au sud, il n'y a pas de cols avant d'arriver à la Trouée de Rohan.

Je ne me fie pas à cette route depuis les nouvelles que vous nous avez données de Saroumane. Qui sait de quel côté servent maintenant les maréchaux des Seigneurs des Chevaux?

- Qui sait, en effet! dit Gandalf. Mais il y a un autre chemin, et pas par le col de Caradhras : le chemin sombre et secret dont nous avons parlé.

- Mais n'en reparlons pas! Pas encore. N'en dites rien aux autres, je vous en prie. Pas avant qu'il ne soit évident qu'il n'y a pas d'autre voie.

- Il nous faut prendre une décision avant d'aller plus loin, répliqua Gandalf.

- Eh bien, réfléchissons y pendant que les autres se reposeront et dormiront, dit Aragorn.

Vers la fin de l'après-midi, pendant que les autres terminaient leur petit déjeuner, Gandalf et Aragorn s'écartèrent ensemble et se tinrent le regard fixé sur le Caradhras. Les flancs en étaient à présent sombres et lugubres, et son sommet se perdait dans un nuage gris. Frodon, qui les observait, se demanda de quel côté pencherait le débat. Quand ils revinrent auprès de la Compagnie, Gandalf parla, et Frodon sut alors qu'il avait été décidé d'affronter le temps et le haut col. II fut soulagé. II ne pouvait deviner quel était l'autre chemin, sombre et secret, mais la mention même en avait paru emplir Aragorn d'effroi, et Frodon fut heureux que cette solution eût été abandonnée.

CHAPITRE TROIS

L'ANNEAU PREND LE CHEMIN DU SUD

- A certains signes que nous avons vus dernièrement, dit Gandalf, je crains que la Porte de Rubicorne ne soit surveillée, et j'ai aussi des doutes sur le temps qui s'avance derrière nous. Il peut y avoir de la neige. Il faut aller le plus vite possible. Même ainsi, il nous faudra plus de deux étapes pour atteindre le sommet du col. La nuit tombera tôt ce soir. Nous devrons partir aussitôt que vous pourrez être prêts.

- J'ajouterais un petit avis, si vous le permettez, dit Boromir. Je suis né à l'ombre des Montagnes Blanches, et je connais un peu les voyages sur les hauteurs. Nous allons trouver un froid mordant, sinon pis avant de redescendre de l'autre côté. II ne servirait à rien de vouloir tellement nous dissimuler que nous serions gelés à mort. En partant d'ici, où il y a encore quelques arbres et buissons, nous devrions chacun emporter un fagot de bois aussi grand que nous pourrons le porter.

- Et Bill pourrait en prendre un peu plus, hein, mon gars? dit Sam.

Le poney le regarda d'un air mélancolique.

- Bon, dit Gandalf. Mais nous ne devrons pas nous servir du bois, tant qu'il ne s'agira pas d'un choix entre le feu et la mort.

La Compagnie repartit, à bonne allure au début, mais le chemin ne tarda pas à devenir escarpé et difficile. La route sinueuse et grimpante avait presque disparu en maints endroits, où elle était obstruée par des éboulis. La nuit se fit terriblement sombre sous d'épais nuages. Un vent glacial tournoyait parmi les rochers. Vers minuit, ils avaient grimpé jusqu'aux genoux des grandes montagnes. Leur étroit sentier serpentait à présent sous une paroi à pic sur la gauche, au-dessus de laquelle les sinistres flancs du Caradhras se dressaient invisibles dans l'obscurité, à droite, c'était un abîme de ténèbres, où le terrain tombait brusquement dans un profond ravin.

Après l'escalade laborieuse d'une pente raide, ils s'arrêtèrent un moment au sommet. Frodon sentit sur sa figure un contact doux. Il tendit le bras et vit se poser sur sa manche les flocons blanc mat de la neige.

Ils poursuivirent leur chemin. Mais au bout d'un moment la neige tombait serrée, emplissant l'air et tournoyant dans les yeux de Frodon. Il distinguait à peine les formes sombres et courbées de Gandalf et d'Aragorn à un ou deux pas en avant.

- Je n'aime pas ça du tout, dit Sam, haletant juste derrière lui. La neige, ça va bien par une belle matinée, mais j'aime être au lit quand elle tombe. Je voudrais bien que ce tas là s'en aille à Hobbitebourg! On l'y accueillerait peut-être avec plaisir.

Les grandes chutes étaient rares dans la Comté, sauf sur les hautes landes du Quartier Nord, et on les considérait comme un événement agréable et une occasion d'amusement. Aucun Hobbit vivant (hormis Bilbon) ne pouvait se rappeler l'hiver terrible de 1311, où les loups blancs avaient envahi la Comté en passant par le Brandevin gelé.

Gandalf s'arrêta. La neige était amoncelée sur son capuchon et sur ses épaules, ses bottes enfonçaient déjà jusqu'aux chevilles.

- Voilà ce que je craignais, dit-il. Que dites-vous à présent, Aragorn?

- Que je le craignais aussi, mais moins que d'autres choses, répondit Aragorn. Je connaissais le risque de la neige, encore qu'elle tombe rarement avec autant de force aussi loin au sud, sauf à haute altitude. Mais nous n'y sommes pas encore, nous nous trouvons très bas, où les sentiers restent généralement libres tout l'hiver.

- Je me demande si c'est une manigance de l'Ennemi, dit Boromir. On dit dans mon pays qu'il peut gouverner les tempêtes dans les Montagnes de l'Ombre qui s'élèvent aux frontières de Mordor. Il a d'étranges pouvoirs et bien des alliés.

- Son bras s'est assurément fort allongé, dit Gimli, s'il peut amener la neige du nord pour nous embarrasser ici, à trois cents lieues de distance. '

- Son bras s'est allongé, dit Gandalf.

Tandis qu'ils s'étaient arrêtés, le vent tomba, et la neige diminua au point de cesser presque. Ils repartirent d'un pas pesant. Mais ils n'avaient pas parcouru plus d'un furlong que la tempête revint avec une fureur nouvelle. Le vent souffla et la neige se mua en blizzard aveuglant. Bientôt, Boromir lui-même trouva dur de continuer. Les Hobbits, pliés en deux, peinaient derrière les gens plus grands, mais il était clair qu'ils ne pourraient aller beaucoup plus loin si la neige continuait de tomber ainsi. Les pieds de Frodon lui semblaient de plomb. Pippin traînait en arrière. Même Gimli, aussi fort qu'un nain pouvait l'être, geignait en clopinant.

La Compagnie fit soudain halte, comme par un accord tacite. Ils entendaient dans les ténèbres environnantes des bruits mystérieux. Ce pouvait n'être qu'un phantasme du vent dans les fissures et les ravines du mur rocheux, mais les sons étaient ceux de cris aigus et de sauvages éclats de rire. Des pierres, détachées du flanc de la montagne, sifflaient au-dessus de leurs têtes ou s'écrasaient à côté d'eux. De temps à autre, ils entendaient un grondement sourd, comme d'un bloc de rocher roulant des hauteurs cachées.

- On ne peut aller plus loin cette nuit, dit Boromir. Que ceux qui le veulent appellent cela le vent, il y a dans l'air des voix sinistres, et ces pierres nous sont destinées.

CHAPITRE TROIS

L'ANNEAU PREND LE CHEMIN DU SUD

- Moi, j'appelle cela le vent, dit Aragorn. Ce qui n'infirme en rien ce que vous dites. Il y a dans le monde beaucoup de choses mauvaises et hostiles qui portent peu de sympathie à ceux qui vont sur deux jambes, mais elles ne sont pas les alliées de Sauron et leurs buts sont personnels. Certaines étaient de ce monde bien avant lui.

- Caradhras fut nommé le Cruel, et avait mauvaise réputation, dit Gimli, il y a de bien longues années, alors qu'il n'y avait pas même de rumeur de Sauron dans cette région.

- Peu importe quel est l'ennemi, si nous ne pouvons repousser son assaut, dit Gandalf.

- Mais que pouvons-nous faire? s'écria Pippin d'un air misérable.

Il était appuyé sur Merry et sur Frodon, et il frissonnait.

- Soit nous arrêter où nous sommes, soit retourner en arrière, dit Gandalf. Il ne sert à rien de continuer. Juste un peu plus haut, si mes souvenirs sont exacts, ce sentier abandonne la falaise pour suivre une large rigole peu profonde en bas d'une longue et dure pente. Nous n'y trouverions aucun abri contre la neige ou les pierres ou n'importe quoi d'autre.

- Et il ne sert à rien de retourner tant que dure la tempête, dit Aragorn. Nous n'avons passé en montant aucun endroit qui offrît plus d'abri que cette falaise sous laquelle nous nous trouvons maintenant.

- Un abri! murmura Sam. Si c'est un abri, il faut croire qu'un mur sans toit fait une maison.

La Compagnie se rassembla alors aussi près qu'elle le pouvait de la falaise. Celle-ci faisait face au sud et dans le bas elle penchait un peu à l'extérieur, de sorte qu'ils espéraient y trouver quelque protection contre le vent du nord et contre les chutes de pierres. Mais des rafales tourbillonnantes les environnaient de toutes parts, et la neige tombait en nuages toujours plus épais.

Ils se serrèrent les uns contre les autres, le dos au mur. Le poney Bill se tenait patiemment, mais tristement, devant les Hobbits et les abritait un peu, la neige amoncelée ne tarda toutefois pas à dépasser ses jarrets, et elle continuait de monter. S'ils n'avaient eu des compagnons plus grands, les Hobbits auraient bientôt été entièrement submergés.

Une forte envie de dormir s'empara de Frodon, il se sentit sombrer rapidement dans un rêve chaud et nébuleux. Il avait l'impression qu'un feu lui réchauffait les pieds, et, venue des ombres de l'autre côté du foyer, il entendit s'élever la voix de Bilbon: «Je *ne fais pas grand cas de ton journal,* disait-il. *Des tempêtes de neige le 12 janvier: il ne valait pas la peine de revenir pour rendre compte de cela!* »

«Mais j'avais besoin de repos et de sommeil, Bilbon», répondait Frodon avec effort, quand il se sentit secouer, et il revint péniblement à la conscience. Boromir l'avait soulevé hors d'un nid de neige.

- Ceci sera la mort des Semi-Hommes, dit Boromir. Il est vain de rester ici jusqu'à ce que la neige monte plus haut que nos têtes. Il faut faire quelque chose pour nous sauver.

- Donnez-leur ceci, dit Gandalf, fouillant dans son ballot et en tirant une gourde de cuir. Juste une gorgée chacun pour nous tous. C'est très précieux. C'est du *miruvor,* le cordial d'Imladris. Elrond me l'a donné à notre départ. Faites le passer!

Dès que Frodon eut avalé un peu de la chaude et odorante liqueur, il se sentit une nouvelle force au cœur, et la lourde somnolence quitta ses membres. Les autres aussi se ranimèrent et trouvèrent un nouvel espoir et une nouvelle vigueur. Mais la neige ne fléchissait pas. Elle tournoyait autour d'eux, plus épaisse que jamais, et le vent souffla encore plus tumultueusement.

- Que penseriez-vous d'un feu? demanda soudain Boromir. Le choix semble bien près d'être maintenant entre le feu et la mort, Gandalf. Il n'est pas douteux que nous serons cachés à tout œil hostile quand la neige nous aura recouverts, mais cela ne nous servira pas à grand-chose.

- Vous pouvez faire du feu, si vous y arrivez, répondit Gandalf. S'il est des guetteurs capables de supporter cette tempête, ils nous verront avec ou sans feu.

Mais, bien que sur l'avis de Boromir ils eussent emporté du bois et des brindilles, il était au-delà de l'habileté d'un Elfe ou même d'un Nain d'allumer une flamme capable de tenir dans le vent tourbillonnant ou de prendre dans le combustible mouillé. Finalement, Gandalf lui-même s'en mêla à contrecœur. Ramassant un fagot, il le tint un moment en l'air, puis, sur un ordre, *naur an edraith ammen! il* plongea son bâton au milieu. Aussitôt jaillit un grand jet de flammes vertes et bleues, et le bois flamboya en pétillant.

- S'il y a quelqu'un pour nous voir, moi en tout cas je lui suis révélé, dit-il. J'ai écrit *Gandalf est ici* en signes que tous peuvent lire de Fondcombe aux bouches de l'Anduin.

Mais la Compagnie ne se souciait plus de guetteurs ou d'yeux hostiles. Tous avaient le cœur réjoui par la lumière du feu. Le bois brûlait joyeusement, et malgré le chuintement de la neige tout alentour et les mares qui s'agrandissaient sous leurs pieds, ils avaient plaisir à se chauffer les mains à la flambée. Ils se tenaient là, penchés en cercle autour des petites flammes dansantes. Une lueur rouge se reflétait sur leurs visages fatigués et anxieux, derrière eux, la nuit formait un mur noir.

Mais le bois brûlait vite, et la neige tombait toujours.

Le feu baissait, et on y jeta le dernier fagot.

- La nuit se fait vieille, dit Aragorn. L'aube n'est plus loin.

- Si tant est qu'une aube puisse percer ces nuages, dit Gimli.

Boromir sortit du cercle pour scruter les ténèbres:

- La neige diminue, et le vent se calme, dit-il.

Frodon contempla avec lassitude les flocons qui tombaient toujours de l'obscurité pour révéler un moment leur blancheur à la lumière du feu mourant, mais pendant longtemps il ne put voir aucun signe de ralentissement. Puis soudain, comme le sommeil commençait à l'envahir de nouveau, il eut conscience que le vent était en effet tombé et que les flocons devenaient plus gros et plus espacés. Très lentement, une lumière indécise commença de croître. Enfin, la neige cessa complètement.

En se faisant plus forte, la lumière révéla un monde silencieux sous un épais linceul. En contrebas de leur refuge, le sentier qu'ils avaient suivi était entièrement perdu sous des bosses et des dômes blancs accompagnés de profondeurs informes, mais les hauteurs qui les dominaient étaient cachées dans de gros nuages encore lourds de la menace de la neige.

Gimli, levant le regard, hocha la tête

- Caradhras ne nous a pas pardonné, dit-il. II a encore de la neige à nous jeter, si nous continuons. Plus tôt nous retournerons et redescendrons, mieux ce sera.

Tout le monde acquiesça, mais la retraite était à présent difficile. Elle pourrait bien se révéler impossible. A quelques pas seulement des cendres de leur feu, la couche de neige atteignait plusieurs pieds, dépassant la tête des Hobbits, par endroits, elle avait été ramassée et entassée en grandes congères contre la falaise.

- Si Gandalf voulait nous précéder avec une flamme vive, il pourrait faire fondre un sentier pour nous, dit Legolas.

La tempête l'avait peu troublé, et lui seul parmi la Compagnie avait gardé le cœur léger.

- Si les Elfes pouvaient voler par-dessus les montagnes, ils pourraient aller chercher le soleil pour nous sauver, répliqua Gandalf. Mais il me faut une matière sur quoi travailler. Je ne puis faire brûler de la neige.

- Eh bien, dit Boromir, quand les têtes sont à quia, les corps doivent servir, comme on dit chez nous. Les plus forts d'entre nous doivent chercher un chemin. Voyez! Quoique tout soit maintenant revêtu de neige, notre sentier lors de notre montée contournait cet épaulement de rocher, là en bas. C'est là que la neige a commencé à nous accabler. Si nous pouvions atteindre ce point, peut-être cela se révélerait-il plus facile au-delà. Ce ne doit pas être à plus d'un furlong, je pense.

- Eh bien, frayons-nous un passage jusque là, vous et moi! dit Aragorn.

Aragorn était le plus grand de la Compagnie, mais Boromir, de taille légèrement moins élevée, était de carrure plus large et plus lourde. Il passa devant et Aragorn le suivit. Lentement, ils se mirent en marche, et bientôt ils peinaient ferme. La neige leur arrivait par endroits à la poitrine, et Boromir paraissait plutôt nager ou creuser avec ses grands bras que marcher.

Après les avoir observés un moment, Legolas se tourna vers les autres, un sourire aux lèvres

- Les plus forts doivent chercher un chemin, disiez-vous? Mais moi je dis: qu'un laboureur laboure, mais choisissez plutôt une loutre pour nager et pour courir légèrement sur l'herbe et les feuilles, ou même la neige un Elfe.

Sur quoi, il s'élança lestement, et Frodon remarqua pour la première fois, bien qu'il le sût depuis longtemps, que l'Elfe n'avait pas de bottes, mais qu'il portait seulement des chaussures légères, comme il faisait toujours, et ses pieds laissaient à peine de traces dans la neige.

- Adieu! dit-il à Gandalf. Je vais chercher le soleil.

Alors, avec la rapidité d'un coureur sur du sable ferme, il partit en flèche, et, ayant vite rattrapé les hommes qui peinaient, il les dépassa avec un signe de la main, il poursuivit son chemin à toute vitesse et disparut derrière (arête de rocher)

Les autres attendirent, serrés les uns contre les autres et observant jusqu'au moment où Boromir et Aragorn ne furent plus que des points noirs dans la blancheur. Enfin, eux aussi disparurent. Le temps se traîna. Les nuages s'abaissèrent, et quelques flocons de neige recommencèrent à tourbillonner.

Une heure peut-être passa, quoique cela parût bien plus long, et enfin ils virent revenir Legolas. En même temps Boromir et Aragorn reparurent au tournant, loin derrière lui, et ils s'avancèrent péniblement sur la pente.

- Après tout, cria Legolas tandis qu'il accourait, je n'ai pas apporté la Soleil (Comme on l'a déjà vu, le Soleil est pour les Elfes du genre féminin.). Elle se promène dans les champs bleus du Sud et une légère couronne de neige sur cette petite butte de Rubicorne ne la trouble nullement. Mais j'ai rapporté un rayon de bonne espérance pour ceux qui sont condamnés à aller à pied. Il y a la plus grande de toutes les congères juste

au-delà du tournant, et là, nos Hommes forts ont été presque enterrés. Ils désespéraient jusqu'au moment où je suis revenu leur dire que la congère était à peine plus épaisse qu'un mur. De l'autre côté, la neige diminue .tout d'un coup pour devenir un peu plus bas une simple courtepointe blanche pour rafraîchir les pieds des Hobbits.

- Ah, c'est bien ce que j'avais dit, grommela Gimli. Ce n'était pas une tempête ordinaire. C'est la malveillance de Caradhras. Il n'aime pas les Elfes et les Nains, et cette congère a été placée là pour nous couper la retraite.

- Mais heureusement, votre Caradhras a oublié que vous avez avec vous des Hommes, dit Boromir qui arrivait à ce moment. Et des Hommes vaillants, si vous me permettez de le dire, encore que des Hommes moindres avec des pelles vous auraient peut-être été plus utiles. En tout cas, nous vous avons tracé un chemin à travers la congère, et de cela, tous ici peuvent nous être reconnaissants, qui ne savent pas courir avec la légèreté des Elfes.

- Mais comment allons-nous arriver en bas, même si vous avez coupé à travers la congère? demanda Pippin, exprimant la pensée de tous les Hobbits.

- Ayez bon espoir! dit Boromir. Je suis fatigué, mais il me reste encore quelque force, et à Aragorn aussi. Nous porterons les petites personnes. Les autres s'arrangeront assurément pour suivre le chemin derrière nous. Allons, Maître Peregrïn ! Je vais commencer par vous.

Il souleva le Hobbit:

- Accrochez-vous à mon dos! J'aurai besoin de mes bras, dit-il.

Et il partit à grands pas. Aragorn suivit avec Merry. Pippin s'émerveilla de sa force en voyant le passage qu'il avait déjà foré sans autre instrument que ses grands membres. Encore maintenant, chargé comme il l'était, il élargissait la piste pour ceux qui suivaient, rejetant la neige de côté à mesure qu'il avançait.

Ils finirent par arriver à la grande congère. Elle était jetée en travers du sentier de la montagne comme un brusque mur vertical et sa crête, aussi aiguë que si elle avait été taillée au couteau, s'élevait à plus de deux fois la hauteur de Boromir, mais au milieu un passage avait été tassé, montant et descendant comme un pont. Merry et Pippin furent déposés de l'autre côté, et ils attendirent là avec Legolas la venue du reste de la Compagnie.

Après un moment, Boromir arriva, avec Sam sur le dos. Derrière, dans la piste étroite, mais à présent bien tassée, venait Gandalf, menant Bill avec Gimli perché au milieu du bagage. Enfin, venait Aragorn, portant Frodon. Ils traversèrent le passage, mais à peine Frodon avait il touché terre, que dans un profond grognement descendit de la montagne une avalanche de pierres et de neige. Le poudroiement en aveugla à demi la Compagnie, tandis que tous se tapissaient contre la falaise, et quand l'air s'éclaircit de nouveau, ils virent que le sentier était bloqué derrière eux.

- Assez! Assez! s'écria Gimli. On s'en va aussi vite que possible!

Et, de fait, ce dernier coup semblait avoir épuisé la malice de la montagne, comme si le Caradhras était persuadé que les envahisseurs avaient été repoussés et qu'ils n'oseraient revenir. La menace de neige se dissipa, les nuages se dispersèrent, et la lumière s'accentua.

Comme Legolas l'avait annoncé, ils virent que la couche de neige se faisait de plus en plus mince au fur et à mesure de leur descente, de sorte que même les Hobbits pouvaient cheminer à pied. Bientôt, ils se retrouvèrent sur la corniche dominant la pente rapide où ils avaient senti les premiers flocons de neige la nuit précédente.

La matinée était maintenant fort avancée. De ce lieu élevé, ils regardèrent en arrière vers l'ouest les terres plus basses. Dans le lointain du pays chaotique qui s'étendait au pied des montagnes, se trouvait la combe d'où ils avaient commencé l'ascension du col.

Les jambes de Frodon étaient douloureuses. Il était gelé jusqu'aux os, et il avait faim, et la tête lui tournait à la pensée de la longue et pénible marche pour redescendre. Des taches noires passaient devant ses yeux. Il les frotta, mais les taches ne disparurent pas. Au loin, plus bas mais encore haut au-dessus des dernières avancées de la montagne, des points sombres tournoyaient dans l'air.

- Les oiseaux, encore! dit Aragorn, pointant le doigt.

- On n'y peut rien à présent, dit Gandalf. Qu'ils représentent un bien ou un mal, ou qu'ils n'aient rien à voir avec nous, il nous faut redescendre tout de suite. Pas même sur les genoux du Caradhras nous n'attendrons la tombée d'une nouvelle nuit!

Un vent froid les suivit tandis qu'ils tournaient le dos à la Porte de Rubicorne et qu'ils descendaient la pente en trébuchant de fatigue. Le Caradhras les avait vaincus.

CHAPITRE QUATRE
UN VOYAGE DANS L'OBSCURITÉ

C'était le soir, et la lumière grise diminuait de nouveau rapidement quand ils s'arrêtèrent pour la nuit. Ils étaient très las. Les montagnes se perdaient dans l'obscurité croissante, et le vent était froid. Gandalf leur donna encore à chacun une gorgée du miruvor de Fondcombe. Quand ils eurent pris quelque nourriture, il réunit un conseil.

- Nous ne pouvons, naturellement, repartir ce soir, dit-il. L'attaque sur la Porte de Rubicorne nous a épuisés, et ü nous faut nous reposer un moment ici.

- Et après, où irons-nous? demanda Frodon.

- Nous avons encore à accomplir notre voyage et notre mission, répondit Gandalf. Nous n'avons d'autre choix que de poursuivre ou de retourner à Fondcombe.

Le visage de Pippin s'éclaira visiblement à la seule mention d'un retour à Fondcombe, Merry et Sam levèrent un regard rempli d'espoir. Mais Aragorn et Boromir ne firent aucun signe. Frodon avait l'air troublé.

- Je voudrais bien être de nouveau là-bas, dit-il. Mais comment pourrais-je y retourner sans honte à moins qu'il n'y ait vraiment aucune autre solution et que nous soyons déjà vaincus.

- Vous avez raison, Frodon, dit Gandalf: retourner, c'est admettre la défaite et en affronter une plus grande encore dans l'avenir. Si nous retournons maintenant, alors l'Anneau doit demeurer ici. nous ne serons pas en état de repartir. Et puis, tôt ou tard, Fondcombe sera assiégée et, après un temps aussi bref qu'affreux, elle sera détruite. Les Esprits Servants de l'Anneau sont des ennemis mortels, mais ce ne sont que des ombres du pouvoir et de la terreur qu'ils posséderaient si l'Anneau Souverain était de nouveau au doigt de leur maître.

- Dans ce cas, il faut poursuivre, s'il y a un moyen, dit Frodon avec un soupir.

Sam retomba dans la mélancolie.

- Il y a un moyen possible, dit Gandalf. J'avais pensé depuis le début, quand je commençais à réfléchir à ce voyage, que nous le tenterions. Mais il n'est pas plaisant, et je n'en ai pas encore parlé à la Compagnie. Aragorn était contre son emploi avant que l'on ait au moins essayé de passer le col des montagnes.

- Si c'est une route pire que la Porte de Rubicorne, elle doit certes être mauvaise, dit Merry. Mais mieux vaut nous en parler et nous faire tout de suite connaître le pis.

- La route dont je parle mène aux Mines de la Moria, dit Gandalf.

Seul Gimli leva la tête, un feu couvait dans ses yeux. Quant aux autres, la crainte les saisit à la seule mention de ce nom. Même pour les Hobbits, c'était une légende qui évoquait un vague effroi.

- La route peut mener dans la Moria, mais comment espérer qu'elle nous mène au-delà? dit sombrement Aragorn.

- C'est un nom de sinistre augure, dit Boromir. Et je ne vois pas non plus la nécessité d'aller là. Si nous ne pouvons traverser les montagnes, allons vers le sud jusqu'à la Trouée de Rohan, où les hommes sont bien disposés envers les miens, par la route que j'ai prise pour venir. Ou bien nous pourrions aller au-delà et traverser l'Isen pour passer au Longestran et au Lebennin, et arriver ainsi en Gondor des régions voisines de la mer.

- Les choses ont changé depuis que vous êtes venu dans le Nord, Boromir, répondit Gandalf. N'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit de Saroumane? je pourrais avoir des comptes à régler avec lui avant que tout soit terminé. Mais l'Anneau ne doit pas approcher d'Isengard, dans toute la mesure où ce pourra être évité. La Trouée de Rohan nous est interdite tant que nous accompagnons le Porteur.

Quant à la route plus longue, nous ne pouvons nous permettre un tel délai. Un pareil voyage pourrait prendre un an, et nous passerions par maintes régions vides et sans asile. Elles n'en seraient pas sûres pour autant. Les yeux attentifs de Saroumane comme de l'Ennemi sont fixés dessus. En venant vers le nord, Boromir, vous n'étiez aux yeux de l'Ennemi qu'un seul voyageur égaré du Sud, et vous ne présentiez aucun intérêt pour lui: il avait l'esprit tout occupé par la poursuite de l'Anneau. Mais vous revenez à présent comme membre de la Compagnie de l'Anneau, et vous êtes en danger tant que vous resterez avec nous. Le danger augmentera à chaque lieue que nous ferons en direction du sud sous le ciel nu.

«Depuis notre tentative ouverte de passer le col, notre situation est devenue plus désespérée, je le crains. Je vois maintenant peu d'espoir, si nous ne disparaissons pendant un temps en dissimulant notre piste. Mon avis

n'est donc ni d'aller par les montagnes ni de les contourner, mais de passer par-dessous. C'est en tout cas une route que l'Ennemi s'attendra le moins à nous voir prendre.

- Nous ne savons pas à quoi il s'attend, dit Boromir. Il peut fort bien surveiller toutes les routes, tant probables qu'improbables. Dans ce cas, pénétrer dans la Moria serait se jeter dans un piège, qui ne vaudrait guère mieux que d'aller frapper aux portes mêmes de la Tour Sombre. Le nom de la Moria est noir.

- Vous parlez de choses que vous ne connaissez pas, en comparant la Moria à la place forte de Sauron, répliqua Gandalf. Je suis le seul parmi vous à avoir jamais été dans les cachots du Seigneur Ténébreux, et seulement dans son ancienne et moins importante résidence de Dol Guldur. Qui passe les portes de Dol Guldur ne revient pas. Mais je ne vous mènerais pas dans la Moria s'il n'y avait pas d'espoir d'en ressortir. S'il y a là des orques, cela pourrait se révéler mauvais pour nous, c'est vrai. Mais la plupart des orques des Monts Brumeux furent dispersés ou détruits à la Bataille des Cinq Armées. Les Aigles rendent compte que les orques se rassemblent de nouveau des terres lointaines, mais on peut espérer que la Moria est encore libre.

II y a même une chance qu'il y ait des Nains et que l'on y puisse trouver, dans quelque salle profonde de ses ancêtres, Balïn fils de Fundïn. Quoi qu'il en puisse être, il faut prendre le chemin que dicte la nécessité!

- Je suivrai ce chemin avec vous, Gandalf! ,dit Gimli. J'irai regarder les salles de Durïn, quel que soit le sort qui m'y attende, si vous pouvez trouver les portes qui sont fermées.

- Bien, Gimli, dit Gandalf. Vous m'encouragez. Nous chercherons ensemble les portes cachées. Et nous les passerons. Dans les ruines des Nains, il sera plus difficile de faire perdre la tête à un Nain qu'à des Elfes, des Hommes ou des Hobbits. Mais ce ne sera pas la première fois que j'irai dans la Moria. J'y ai longuement cherché Thrâïn fils de Thror après sa disparition. Je l'ai traversée, et j'en suis ressorti vivant!

- Moi aussi, j'ai passé une fois la Porte des Rigoles Sombres, dit tranquillement Aragorn, mais si j'en suis également ressorti, le souvenir m'en est très désagréable. Je ne souhaite pas pénétrer dans la Moria une seconde fois.

- Et moi je n'ai pas envie d'y entrer fût ce une seule fois, dit Pippin.

- Ni moi non plus, murmura Sam.

- Bien sûr que non! dit Gandalf. Qui le voudrait? Mais la question est de savoir qui me suivra, si je vous y mène.

- Moi, dit Gimli avec ardeur.

- Moi, dit fortement Aragorn. Vous vous êtes laissé conduire par moi presque jusqu'au désastre dans la neige sans jamais prononcer un mot de reproche. Je me laisserai conduire maintenant par vous si ce dernier avertissement ne vous ébranle pas. Ce n'est pas à l'Anneau ni à vous autres que je pense en ce moment, mais à vous, Gandalf. Et je vous dis: si vous passez les portes de la Moria, prenez garde!

- Moi, je n'irai pas, dit Boromir, à moins qu'il n'y ait un vote unanime contre moi. Qu'en disent Legolas et les petites personnes? La voix du Porteur de l'Anneau devrait assurément se faire entendre.

- Je ne désire pas aller dans la Moria, dit Legolas.

Les Hobbits ne dirent rien. Sam regarda Frodon. Celui ci parla enfin:

- Je n'ai aucune envie d'y aller, dit-il, mais je ne désire pas non plus repousser le conseil de Gandalf. Je demande qu'il n'y ait pas de vote avant que nous n'ayons pu prendre le temps du sommeil. Gandalf obtiendra plus facilement des voix à la lumière du matin que dans cette froide obscurité. Comme le vent hurle à ces mots, tout le monde tomba dans une réflexion silencieuse. Ils entendaient le vent siffler parmi les rochers et les arbres, et des hurlements et des gémissements s'élevaient dans les espaces vides de la nuit.

Aragorn bondit soudain sur ses pieds

- Comme le vent hurle! s'écria t'il. Il hurle de la voix des loups. Les ouargues sont passés à l'ouest des Montagnes!

-Est-il donc nécessaire d'attendre le matin? dit Gandalf. Il en est comme j'ai dit. La chasse est commencée! Même si nous vivons assez pour voir l'aube, qui voudra maintenant voyager de nuit en direction du Sud avec les loups sauvages à ses trousses?

- A quelle distance est la Moria? demanda Boromir.

- Il y avait une porte au sud-ouest du Caradhras, à quelque quinze milles à vol d'oiseau, et à une vingtaine peut-être à course de loups, répondit sinistrement Gandalf.

- Alors, partons dès qu'il fera jour demain, si nous le pouvons, dit Boromir. Le loup que l'on entend est pire que l'orque que l'on craint.

- C'est bien vrai! dit Aragorn, relâchant son épée dans le fourreau. Mais où l'ouargue hurle, là aussi l'orque rôde.

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre II

CHAPITRE QUATRE

UN VOYAGE DANS L'OBSCURITE

- Je regrette de n'avoir pas suivi le conseil d'Elrond, murmura Pippin à Sam. Je ne vaux rien, après tout. Il n'y a pas assez en moi de la race de Bandobras le Taureau Mugissant: ces hurlements me glacent le sang. Je n'ai même pas le souvenir d'avoir jamais été aussi pitoyable.

- J'ai le cœur dans les doigts de pied, monsieur Pippin, dit Sam. Mais on n'est pas encore mangé, et il y a des types forts ici avec nous. Quel que soit le sort réservé au vieux Gandalf, je parie que ce ne sera pas le ventre d'un loup.

Pour sa défense nocturne, la Compagnie grimpa au sommet de la petite colline au pied de laquelle ils s'étaient abrités. Elle était couronnée d'un bouquet de vieux arbres tordus autour desquels gisait un cercle brisé de grosses pierres. Au milieu de celui ci, ils allumèrent un feu, car il n'y avait aucun espoir que les ténèbres et le silence empêchassent la bande de loups chasseurs de découvrir leur piste.

Ils s'assirent autour du feu, et ceux qui n'étaient pas de garde somnolèrent d'un sommeil inquiet. Le pauvre poney Bill restait debout, tremblant et suant. Le hurlement des loups les entourait à présent de toutes parts, parfois proche, parfois plus lointain. Au plus profond de la nuit, on voyait briller un grand nombre d'yeux, guettant par-dessus la croupe de la colline. Certains avançaient presque jusqu'au cercle de pierres. A une brèche de l'anneau, était arrêté un grand loup sombre, qui les observait. II poussa un hurlement à donner la chair de poule, comme un capitaine appelant sa bande à l'assaut.

Gandalf se dressa et s'avança, le bâton levé

- Écoute-moi, chien de Sauron ! cria t'il. Gandalf est ici. Fuis, si tu tiens à ta puante peau! Si tu pénètres dans ce cercle, je te dessèche de la queue au museau.

Le loup gronda et s'élança vers eux d'un grand bond. Il y eut à ce moment un bruit sec et perçant. Legolas avait lâché la corde de son arc. Un cri effroyable retentit, et la forme bondissante s'écroula avec un bruit sourd, la flèche elfique lui avait transpercé la gorge. Les yeux qui épiaient s'éteignirent soudain. Gandalf et Aragorn sortirent à grandes enjambées, mais la colline était déserte, les bandes de chasseurs avaient fui. Tout autour des deux hommes les ténèbres se firent silencieuses, et le vent plaintif ne portait plus aucun cri.

La nuit était avancée, et à l'ouest la lune à son décours se couchait, luisant par à-coups entre les nuages qui commençaient à se trouer. Frodon se réveilla brusquement. A l'improviste, une tempête de hurlements déferla, sauvage et féroce, tout autour du campement. Une grande armée d'ouargues s'était rassemblée en silence, et elle attaquait à présent de tous les côtés à la fois.

- Vite, du combustible sur le feu! cria Gandalf aux Hobbits. Dégainez et tenez-vous dos à dos!

A la lueur bondissante du bois frais qui s'enflammait, Frodon vit un grand nombre de formes grises sauter par-dessus le cercle de pierres. D'autres et d'autres encore suivaient. D'une estocade, Aragorn passa son épée au travers de la gorge d'un énorme meneur, d'un grand rond de bras, Boromir trancha la tête d'un autre. A leur côté, Gimli, ses fortes jambes écartées, maniait sa hache de nain. L'arc de Legolas chantait.

Dans la lumière vacillante du feu, Gandalf parut soudain grandir: il se redressa, grande forme menaçante semblable au monument de quelque ancien roi de pierre dressé sur une colline. S'abaissant tel un nuage, il souleva une branche ardente et s'avança à la rencontre des loups. Ils reculèrent devant lui. Haut en l'air, il lança le brandon flambant. Celui ci jeta soudain un éclat blanc semblable à un éclair, et la voix de Gandalf roula comme le tonnerre

- *Naur an edraith ammen! Naur dan i ngaurhoth!* S'écria t'il.

Il y eut un grondement, un craquement, et l'arbre qui se trouvait au-dessus de lui s'embrasa en une floraison de flammes aveuglantes. Le feu sauta de cime d'arbre en cime d'arbre. Toute la colline fut couronnée d'une lumière éblouissante. Les épées et les poignards des défenseurs brillaient d'un éclat scintillant. La dernière flèche de L.egolas s'enflamma dans l'air et plongea, brûlante, dans le cœur d'un grand chef loup. Tous les autres prirent la fuite.

Lentement, le feu s'éteignit, et il ne resta bientôt plus qu'une descente de cendres et d'étincelles, une fumée âcre s'éleva en volutes au-dessus des chicots d'arbres brûlés et répandit sa masse sombre autour de la colline, tandis que les premières lueurs de l'aube montaient, pâles, dans le ciel. Leurs ennemis étaient en déroute et ils ne revinrent pas.

- Qu'est ce que je vous disais, monsieur Pippin? dit Sam, remettant l'épée au fourreau. Les loups ne l'auront pas. Ç'a été une surprise, y a pas d'erreur! Ça m'a presque grillé les cheveux sur la tête!

Quand la pleine lumière du matin fut sortie, on ne voyait plus une trace des loups, et ils cherchèrent vainement les cadavres des morts. II ne restait d'autre signe du combat que les arbres carbonisés et les flèches de Legolas gisant sur le sommet de la colline. Toutes étaient intactes, sauf une dont il ne restait que la pointe.

CHAPITRE QUATRE

UN VOYAGE DANS L’OBSCURITE

- C'est bien ce que je craignais, dit Gandalf. Ce n'étaient pas des loups ordinaires, chassant pour se nourrir dans le désert. Mangeons rapidement et partons!

Ce jour là, le temps changea de nouveau, presque comme s'il était soumis à quelque pouvoir qui n'aurait plu eu à se servir de la neige après leur retrait du col, un pouvoir qui désirerait maintenant avoir une claire lumière dans laquelle tout ce qui bougeait dans le désert fût visible de loin. Le vent avait tourné du nord au nord-ouest au cours de la nuit, et à présent il faisait défaut. Les nuages avaient disparu vers le sud et le ciel était découvert, haut et bleu. Comme ils se tenaient sur le flanc de la colline, prêts au départ, un pâle soleil rayonna sur les cimes des montagnes.

- Il faut atteindre les portes avant le coucher du soleil, dit Gandalf, sans quoi je crains qu'on ne les atteigne jamais. Ce n'est pas loin, mais notre chemin risque d'être sinueux, car ici Aragorn ne peut plus nous guider, il a rarement marché dans ce pays, et moi-même je ne suis allé qu'une fois sous le mur ouest de la Moria, et c'était il y a longtemps.

C'est par-là», ajouta t’il, désignant au sud-est l'endroit où les flancs des montagnes tombaient à pic dans les ombres à leur pied. Au loin, on discernait faiblement une ligne d'escarpements nus et au centre, plus haut que le reste, un grand mur gris.

- En quittant le col, je vous ai conduits vers le sud et non à notre point de départ, comme certains d'entre vous l'ont peut-être remarqué. C'est une bonne chose, car ainsi nous avons plusieurs milles de moins à parcourir, et la célérité est requise. Allons-y!

- Je ne sais ce qu'il faut espérer, dit simplement Boromir: que Gandalf trouve ce qu'il cherche ou qu'en arrivant à l'escarpement on constate que les portes ont disparu à jamais. Tous les choix semblent mauvais, et notre sort le plus probable est d'être pris entre les loups et le mur. En avant!

Gimli marchait à présent en tête à côté du magicien, tant il était impatient d'arriver dans la Moria. Ensemble, ils ramenèrent la Compagnie vers les montagnes. La seule route de jadis menant de l'Ouest à la Moria suivait le cours d'une petite rivière, le Sirannon, qui descendait du pied des escarpements près de l'endroit où se trouvaient les portes. Mais ou Gandalf s'était égaré, ou le site avait changé au cours des récentes années, car il ne tomba pas sur la rivière où il s'attendait à la trouver, à quelques milles seulement au sud de leur point de départ.

La matinée tirait sur le midi, et la Compagnie errait encore en jouant des pieds et des mains dans un paysage désolé de pierraille rouge. Nulle part ils ne voyaient le moindre miroitement d'eau ou n'en entendaient le moindre son. Tout était désert et sécheresse. Ils n'apercevaient rien de vivant, pas un oiseau dans le ciel, mais ce que pourrait apporter la nuit si elle les prenait dans ce pays perdu, nul ne voulait y penser.

Tout à coup, Gimli, qui avait pris les devants, se retourna pour les appeler. Il était debout sur un tertre et il tendait la main vers la droite. Ils se hâtèrent de le rejoindre, et ils virent sous eux un lit profond et étroit. Il était vide et silencieux, à peine un filet d'eau coulait-il parmi les pierres brunes et tachées de rouge, mais, de leur côté, un chemin très raboteux et délabré serpentait parmi les murs et les pavés ruinés d'une ancienne grand-route.

- Ah! Nous y voici enfin! dit Gandalf. C'est ici que coulait la rivière: Sirannon, la Rivière de la Porte, l'appelait-on autrefois. Mais je ne puis conjecturer ce qui est arrivé à l'eau, elle était jadis vive et bruyante. Allons! II faut nous dépêcher. Nous avons du retard.

Tous étaient fatigués et avaient les pieds douloureux, mais ils clopinèrent avec opiniâtreté sur de nombreux milles d'un chemin inégal et sinueux. Le soleil de midi commença de passer à l'ouest. Après une brève halte et un repas hâtif, ils repartirent. Devant eux, les montagnes les contemplaient d'un air menaçant, mais leur chemin suivait un creux profond et ils ne voyaient que les épaulements les plus élevés et les cimes lointaines à l'est.

Ils finirent par arriver à un brusque tournant. Là, la route, qui avait viré vers le sud entre le bord du lit et un éboulis escarpé à gauche, tournait pour se diriger de nouveau vers le plein est. En dépassant le coin, ils virent devant eux un petit escarpement de quelque cinq toises de haut, au sommet inégal et déchiqueté. Par-dessus, un filet d'eau gouttait par une large entaille, qui paraissait creusée par une cascade jadis forte et abondante.

- Les choses ont vraiment bien changé! dit Gandalf. Mais il n'y a pas à se tromper sur l'endroit. Voilà tout ce qui reste des Chutes de l'Escalier. S'il m'en souvient bien, il y avait à côté des marches creusées dans le roc, mais la route principale partait en serpentant sur la gauche et montait par plusieurs lacets jusqu'au terrain plat du sommet. Une vallée peu profonde montait au-delà des chutes jusqu'aux Murs de la Moria, et le Sirannon y coulait, longé par la route. Allons voir comment les choses se présentent aujourd'hui!

Ils trouvèrent sans difficulté les marches de pierre, et Gimli les grimpa vivement, suivi de Gandalf et de Frodon. Arrivés au sommet, ils constatèrent qu'ils ne pouvaient aller plus loin par-là, et la cause de l'assèchement de la Rivière de la Porte leur fut révélée. Derrière eux, le soleil couchant emplissait le ciel frais de l'ouest d'une faible lueur dorée. Devant, s'étendait un lac sombre et dormant. Ni le ciel ni le soleil couchant ne se reflétaient à

sa morne surface. Le Sirannon avait été obstrué, et il avait empli toute la vallée. Au-delà de l'eau sinistre, s'élevaient de vastes escarpements aux faces rébarbatives et blafardes dans la lumière évanescente: finals et infranchissables. Frodon ne put déceler dans la pierre hostile aucun signe de passage ou d'entrée, nulle fissure ou crevasse.

- Voilà les Murs de la Moria, dit Gandalf, désignant l'autre côté de l'eau. Et c'est là que se trouvait jadis la Porte, la Porte Elfique au bout de la route de Houssaye par laquelle nous sommes venus. Mais cette voie est barrée. Aucun membre de la Compagnie ne voudrait, je pense, franchir à la nage cette eau sombre à la fin du jour. L'aspect en est malsain.

- il faut trouver un chemin contournant l'arête nord, dit Gimli. La première chose à faire pour la Compagnie, c'est de grimper par le chemin principal pour voir où il nous mènera. Même s'il n'y avait pas de lac, on ne pourrait faire grimper cet escalier par notre poney de charge.

- Mais de toute façon nous ne pouvons emmener cette pauvre bête dans les Mines, dit Gandalf. La route sous les montagnes est ténébreuse, et il y a des endroits étroits et escarpés par lesquels elle ne peut passer, même si cela nous est possible à nous.

- Ce pauvre vieux Bill! dit Frodon. Je n'avais pas pensé à cela. Et le pauvre Sam! Je me demande ce qu'il va dire.

- J'en suis navré, dit Gandalf. Le pauvre Bill a été un compagnon utile, et c'est un crève cœur de l'abandonner maintenant. J'aurais voyagé avec moins de bagages et je n'aurais emmené aucun animal, et encore moins celui ci que Sam aime tant, si j'avais pu faire comme je l'entendais. Je craignais dès le début que nous ne soyons obligés de prendre cette route.

La journée tirait à sa fin, et les froides étoiles brillaient çà et là dans le ciel bien au-dessus du soleil couchant, quand la Compagnie, après avoir escaladé les pentes avec toute la célérité possible, atteignit le bord du lac. En largeur, il ne paraissait pas mesurer plus de deux ou trois furlongs à l'endroit le plus étendu. Jusqu'où il allait vers le sud, ils ne pouvaient le voir dans la lumière défaillante, mais l'extrémité nord n'était pas à plus d'un demi mille de l'endroit où ils se trouvaient, et entre les crêtes rocheuses qui enclosaient la vallée et le bord de l'eau, il y avait une bande de terre libre. Ils poussèrent vivement en avant, car ils avaient encore un mille ou deux à parcourir pour atteindre le point de la rive opposée que visait Gandalf, après quoi, il lui fallait encore trouver les portes.

En arrivant au coin le plus septentrional du lac, ils se trouvèrent devant une étroite crique qui leur barrait le passage. Elle était verte et stagnante, tendue comme un bras vigoureux vers les collines encerclantes. Gimli avança sans se laisser décourager, et il constata que l'eau était peu profonde, ne dépassant pas la cheville sur le bord. Ils marchèrent à la file derrière lui, se faufilant avec soin, car, sous les mares remplies d'herbes, se trouvaient des pierres grasses et glissantes, et l'assiette de pied était traîtresse. Frodon frissonna de dégoût au contact de l'eau sombre et sale sur ses pieds.

Alors que Sam, le dernier de la Compagnie, faisait remonter Bill de l'autre côté, un son léger se fit entendre: un bruissement, suivi d'un plouf, comme si un poisson eût troublé la surface immobile de l'eau. Se retournant vivement, ils virent des rides que l'ombre, dans la lumière évanescente, bordait de noir, de grands cercles partaient en s'élargissant d'un point situé au loin dans le lac. Il y eut un bruit de bulles, puis ce fut le silence. L'obscurité s'épaissit, et les derniers rayons de soleil couchant furent voilés de nuages.

Gandalf pressa alors le pas, et les autres suivirent tant bien que mal. Ils atteignirent la bande de terrain sec qui s'étendait entre le lac et les falaises, elle était étroite, mesurant souvent à peine douze yards de large, et encombrée de pierres et de roches tombées, mais ils trouvèrent un chemin, tout contre l'escarpement, en se tenant le plus loin possible de l'eau sombre. A un mille au sud le long de la rive, ils tombèrent sur des houx. Des chicots et des branches mortes pourrissaient dans les bas-fonds, restes, semblait-il, d'anciens halliers ou d'une haie qui bordait autrefois la route traversant la vallée noyée. Mais tout contre la falaise, se dressaient, encore forts et vivants, deux grands arbres, plus gros que tous les houx que Frodon eût jamais vus ou imaginés. Les amples racines s'étendaient du mur jusqu'à l'eau. Sous les falaises dressées dans le crépuscule, ils avaient paru, vus de loin du haut de l'Escalier, n'être que de simples buissons, mais à présent, ils dominaient les têtes, raides, noirs et silencieux, projetant de profondes ombres nocturnes autour des pieds des voyageurs, et ils se dressaient comme des colonnes gardant le bout de la route.

- Eh bien, nous y voici enfin! dit Gandalf. Ici se terminait la route elfique de Houssaye. Le houx était le signe des gens de ce pays, et ils le plantèrent ici pour marquer la fin de leur domaine, car la Porte de l'Ouest fut faite surtout à leur usage, pour leur commerce avec les Seigneurs de la Moria. C'étaient alors des temps plus heureux, où il régnait encore parfois une amitié étroite entre gens de race différente, même entre les Nains et tes Elfes.

UN VOYAGE DANS L'OBSCURITE

- Le déclin de cette amitié ne fut pas le fait des Nains, dit Gimli.

- Je n'ai jamais entendu dire que ce fût la faute des Elfes, dit Legolas.

- Moi, j'ai entendu dire les deux, fit Gandalf, et je ne vais pas porter de jugement maintenant. Mais je vous demande en tout cas à vous deux, Legolas et Gimli, d'être amis et de m'aider. J'ai besoin de tous deux. Les portes sont fermées et cachées, et plus tôt nous les trouverons, mieux cela vaudra. La nuit est imminente!

Se tournant vers les autres, il poursuivit

- Pendant que je chercherai, voulez-vous tous faire vos préparatifs pour entrer dans les Mines? Car je crains qu'ici il ne nous faille dire adieu à notre bonne bête de charge. II faut abandonner une bonne partie de ce que nous avions emporté pour nous protéger des rigueurs du temps: vous n'en aurez pas besoin à l'intérieur, ni, je l'espère, lorsque nous serons arrivés de l'autre côté et que nous descendrons dans le Sud. Au lieu de cela, chacun de nous devra prendre une part de la charge du poney, en particulier de la nourriture et des outres.

- Mais vous ne pouvez pas abandonner le pauvre vieux Bill dans cet endroit perdu, monsieur Gandalf! s'écria Sam, irrité et malheureux. Je ne peux pas l'admettre, un point c'est tout. Après être venu si loin, et tout!

- Je suis navré, Sam, dit le magicien. Mais quand la Porte s'ouvrira, je ne crois pas que vous serez capable de traîner votre Bill à l'intérieur, dans la longue et ténébreuse Moria. Il vous faudra choisir entre Bill et votre maître.

- Il suivrait monsieur Frodon dans un antre de dragon, si je l'y conuas, dit Sam, protestant. Ce ne serait rien de moins qu'un assassinat de le lâcher dans la nature avec tous ces loups qui rôdent.

- Ce ne sera pas un assassinat, je l'espère, dit Gandalf.

Il imposa la main sur la tête du poney et parla à voix basse:

- Va t'en protégé par des mots de garde et de gouverne, dit-il. Tu es une bête sagace et tu as beaucoup appris à Fondcombe. Suis les chemins qui te mèneront aux endroits herbeux et arrive ainsi en fin de compte à la maison d'Elrond ou à tout lieu où tu voudras aller.

«Voilà, Sam! il aura tout autant de chances que nous d'échapper aux loups et de rentrer chez lui»

Sam, debout l'air maussade à côté du poney, ne répondit rien. Bill, qui semblait bien comprendre ce qui se passait, se serra contre lui, fourrant le nez contre son oreille. Sam, éclatant en sanglots, se mit à fourrager dans les courroies et à décharger tous les paquets du poney, qu'il jetait à terre. Les autres trièrent les articles, mettant en tas tout ce qui pouvait être laissé là et répartissant le reste.

Cette opération achevée, ils se retournèrent pour observer Gandalf. Il paraissait n'avoir rien fait. Il se tenait entre les deux arbres, le regard fixé sur le mur uniforme de la falaise, comme s'il voulait y forer un trou avec ses yeux. Gimli allait de place en place, frappant le rocher de sa hache. Legolas était collé contre la paroi, comme s'il écoutait quelque chose.

- Voilà, nous sommes tous prêts, dit Merry, mais où sont les Portes? Je n'en vois aucune trace.

- Les Portes des Nains ne sont pas faites pour être vues quand elles sont fermées, dit Gimli. Elles sont invisibles, et leurs propres maîtres ne peuvent les trouver ni les ouvrir quand le secret en est oublié.

- Mais cette Porte n'a pas été faite pour être un secret connu des seuls Nains, dit Gandalf, s'animant soudain et se retournant. A moins que les choses ne soient entièrement bouleversées, les yeux qui savent quoi chercher peuvent découvrir les signes.

Il s'avança vers le mur. Juste au milieu de l'ombre des arbres, il y avait un espace lisse, sur lequel il passa les mains en murmurant quelque chose à voix basse. Puis il se recula.

- Regardez! dit-il. Ne voyez-vous rien maintenant?

La lune éclairait à présent la face grise du rocher, mais ils ne virent rien de plus pendant un moment. Puis, lentement, sur la surface où le magicien avait promené ses mains, des lignes apparurent faiblement, comme de minces veines d'argent courant dans la pierre. Ce ne furent au début que de pâles filandres, si fines qu'elles ne scintillaient irrégulièrement que là où la lune les frappait en plein, mais elles se firent d'instant en instant plus larges et plus nettes, jusqu'au moment où l'on put en deviner le tracé.

Au sommet, aussi haut que pouvait atteindre Gandalf, se trouvait un arc de lettres intersectées en caractères elfiques. En dessous, bien que les fils fussent par endroits estompés ou entrecoupés, se voyait le contour d'une enclume et d'un marteau surmontés d'une couronne avec sept étoiles: En dessous encore, il y avait deux arbres, portant chacun un croissant de lune. Plus nette que tout le reste, brillait au milieu de la porte une unique étoile à multiples rayons.

- Ce sont les emblèmes de Durïn! s'écria Gimli.

- Et voilà l'Arbre des Hauts Elfes! dit Legolas.

UN VOYAGE DANS L'OBSCURITE

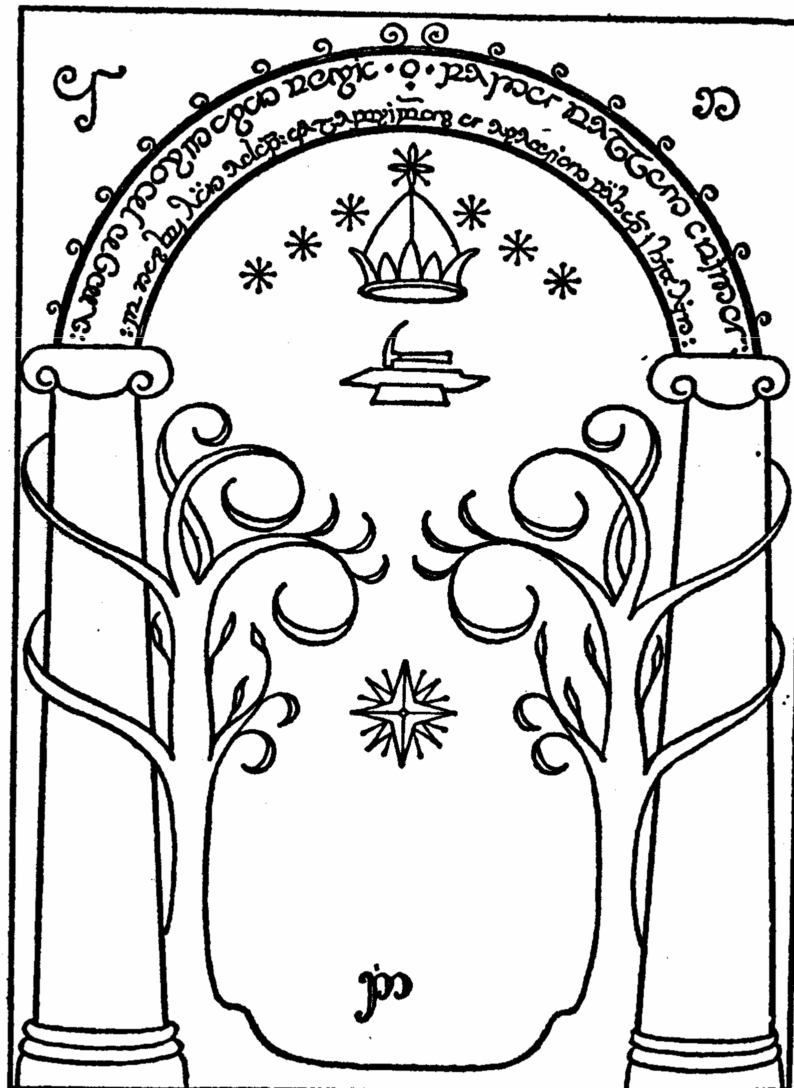
- Et l'Étoile de la Maison de Fëanor, dit Gandalf. Ils sont faits d'ithildïn, qui ne reflète que la lumière des étoiles et de la lune et qui dort jusqu'au moment où il est touché par quelqu'un du Milieu. Il y a bien longtemps que je les ai entendus, et j'ai dû réfléchir profondément pour me les remettre en mémoire.

- Que dit le texte? demanda Frodon, qui s'efforçait de déchiffrer l'inscription portée sur l'arc. Je croyais connaître les lettres elfiques, mais je ne puis lire celles-ci.

- Les mots sont en langue elfique de l'Ouest de la Terre du Milieu dans les Temps Anciens, répondit Gandalf. Mais elles ne révèlent rien d'important pour nous. Elles disent seulement ceci: *Les* Portes de Durïn, *Seigneur de la Moria. Parlez, ami, et entrez. Et* en dessous est inscrit en petits et faibles caractères: *Moi, Narvi, je les ai faites. Celebrimbor de Houssaye a gravé ces signes.*

- Que signifie: *Parlez, ami, et entrez?* demanda Merry.

- C'est assez clair, dit Gimli. Si vous êtes un ami, donnez le mot de



Ici est écrit en caractères feänoriens selon le mode de Beleriond : Ennyn Durin Aran Moria : pedo mellon a minno. Im Narvi hain echant : Celebrimboro o Eregion teithant i thiw hin.

passe, les portes s'ouvriront et vous pourrez entrer.

CHAPITRE QUATRE
UN VOYAGE DANS L'OBSCURITE

- Oui, dit Gandalf, ces portes sont sans doute gouvernées par des mots. Certaines portes de nains ne s'ouvriront qu'à des moments particuliers, et d'autres ont des serrures qui nécessitent encore des clefs alors que le moment et les mots sont connus. Celles-ci n'ont pas de clef. Du temps de Durïn, elles n'étaient pas secrètes. Elles restaient généralement ouvertes sous la surveillance de gardiens.. Mais, si elles étaient fermées, quiconque connaissait le mot de passe n'avait qu'à le prononcer pour entrer. C'est tout au moins ce qui est rapporté, n'est ce pas, Gimli?

- Oui, dit le nain. Mais le souvenir du mot ne s'est pas perpétué. Narvi, son art et tous ceux de son genre ont disparu de la terre.

- Mais vous, ne savez-vous pas le mot, Gandalf? demanda Boromir, étonné.

- Non, dit le magicien.

Les autres eurent l'air consterné, seul Aragorn, qui connaissait bien Gandalf, demeurait silencieux et impassible.

- Alors, à quoi bon nous amener en cet endroit maudit? s'écria Boromir, qui frissonna en jetant en arrière un regard sur l'eau sombre. Vous nous avez dit que vous étiez passé une fois par les Mines. Comment cela s'est-il pu, si vous ne savez pas comment entrer?

- La réponse à votre première question, Boromir, dit le magicien, est que je ne connais pas *encore* le mot. Mais nous verrons bientôt. Et, ajouta t'il, avec un éclair de sous ses sourcils hérissés, vous pourrez demander à quoi bon mes actes quand ils se seront révélés vains. Quant à votre autre question: doutez-vous de mes dires? Ou avez-vous perdu toute faculté de raisonnement? Je ne suis pas entré par ici. Je venais de l'Est.

«Si vous voulez le savoir, je vous dirai que ces portes s'ouvrent en dehors. De l'intérieur, on peut les ouvrir d'une poussée de la main. De l'extérieur, rien ne les fera bouger hormis la formule voulue. On ne peut les forcer vers l'intérieur.

- Qu'allez-vous faire, alors? demanda Pippin, sans se laisser démonter par les sourcils hérissés du magicien.

- Cognez sur les portes avec votre tête, Peregrïn Touque, dit Gandalf. Mais si cela ne les fracasse pas et qu'on me libère un peu des questions stupides, je chercherai à trouver la formule d'ouverture.

«Je connaissais jadis toutes les incantations usitées à pareille fin dans toutes les langues des Elfes, des Hommes ou des Orques. Je m'en rappelle encore bien deux centaines sans me creuser la cervelle. Mais il suffira de quelques essais, je pense, et je n'aurai pas à recourir à Gimli pour certains mots de la langue secrète des Nains qu'ils n'enseignent à personne. Les mots d'ouverture étaient elfiques, comme l'inscription de l'arc: cela paraît certain.

Il s'avança de nouveau vers le rocher et toucha légèrement de son bâton l'étoile d'argent qui se trouvait au centre, sous l'emblèmes l'enclume

- Annon edltellen e*dro hi commen!*
Fennas nogothrim, lasto beth lammen!

dit-il d'une voie autoritaire. Les lignes d'argent s'évanouirent ma' pierre grise et nue ne bougea pas.

Maintes fois, il répéta ces mêmes mots dans un ordre différent avec des modifications. Puis il essaya d'autres incantations, l'une a l'autre, parlant un moment plus vite et plus haut, et, le nom " suivant, d'une voix douce et lente. Puis il essaya un grand nombre y mots isolés de la langue elfique. Rien ne se produisit. Le sommet de la falaise disparut dans la nuit, les étoiles innombrables s'allumèrent,,, vent devint froid, mais les portes demeurèrent fermement closes.

Gandalf s'approcha encore une fois du mur et, les bras levés, il parle d'une voix de commandement, emplie d'une colère grandissante:

- *Edro, edro!* s'écria t'il, frappant le roc de son bâton. Ouvre*Ouvre-toi!* cria t'il, et il fit suivre le même ordre dans toutes les lan qui furent jamais parlées à l'Ouest de la Terre du Milieu. II jeta e sa baguette sur le sol, et s'assit en silence.

A ce moment, le vent venu de loin apporta à leurs oreilles attenti 'le hurlement des loups. Bill le poney eut un soubresaut de peur, et bondit à son côté pour lui murmurer doucement à l'oreille.

- Ne le laissez pas s'enfuir! dit Boromir. Il semble que nous alla avoir encore besoin de lui, si les loups ne nous découvrent pas. Que, tu hais cet étang infect!

Il se baissa pour ramasser une grosse pierre, qu'il jeta au loin __ l'eau. Elle disparut avec un léger claquement, mais il y eut en même temps un bruissement et une bulle. De grandes ondulations circulent se

formèrent à la surface au-delà de l'endroit où était tombée la pierre` et elles s'avancèrent lentement vers le pied de l'escarpement.

- Pourquoi avez-vous fait cela, Boromir? dit Frodon. Moi aussi**,** j'ai horreur de cet endroit et j'ai peur. Je ne sais pas de quoi: pas loups ou des ténèbres derrière les portes, mais d'autre chose. J'ai peur**,** de cet étang. Ne le dérangez pas!

- Je voudrais bien qu'on puisse s'en aller! dit Merry.

- Pourquoi Gandalf ne fait-il pas quelque chose rapidement? dit-il Pippin.

Gandalf ne leur prêtait aucune attention. Il était assis, la tête baissée, plongé soit dans le désespoir soit dans une réflexion soucieuse. Le" hurlement lugubre des loups se fit entendre de nouveau. Les rides de l'eau grandirent et approchèrent, certaines léchaient déjà la rive.

Avec une soudaineté qui les fit tous sursauter le magicien bondit sur ses pieds. II riait!

- J'y suis! s'écria t'il. Bien sûr, bien sûr! c'est d'une simplicité ` absurde, comme la plupart des énigmes quand on en voit la réponse.

Il ramassa son bâton et, debout devant le rocher, il dit d'une voix claire

- *Mellon!*

L'étoile brilla un court instant et s'estompa de nouveau. Puis silencieusement, une grande porte se dessina, bien que jusqu'alors aucune fente ou joint n'eût été visible. Elle se divisa avec lenteur en son milieu et s'ouvrit vers l'extérieur centimètre par centimètre jusqu'à ce que les deux battants fussent repliés contre le mur. Par l'ouverture, se voyait un sombre escalier qui grimpait en pente rapide, mais au-delà des premières marches, les ténèbres étaient plus profondes que la nuit. La Compagnie écarquilla les yeux d'étonnement.

- J'avais tort après tout et Gimli aussi, dit Gandalf. Merry, qui l'eût cru? était sur la bonne piste. Le mot d'ouverture était inscrit depuis le début sur l'arc! La traduction aurait dû être: *Dites «Ami» et entrez.* Il m'a suffi de prononcer le mot elfique pour *ami,* et les portes se sont ouvertes. C'est tout simple. Trop simple pour un maître du savoir en ces temps de méfiance. C'étaient alors des jours plus heureux. Et maintenant, allons!

S'avançant, il posa le pied sur la première marche. Mais à ce moment plusieurs choses se produisirent. Frodon se sentit saisir par la cheville, et il tomba avec un cri. Bill le poney poussa un furieux hennissement de peur, tourna bride et s'enfuit dans les ténèbres le long du lac. Sam bondit à ses trousses, puis, entendant le cri de Frodon il revint au pas de course, pleurant et jurant. Les autres se retournèrent vivement, et ils virent les eaux du lac bouillonner, comme si une armée de serpents s'avançaient à la nage de l'extrémité sud.

Hors de l'eau avait rampé un long tentacule sinueux, il était vert pâle, lumineux et humide. L'extrémité munie de doigts avait saisi le pied de Frodon et l'entraînait dans l'eau. Sam, à genoux, le tailladait à coups de couteau.

Le bras lâcha Frodon, et Sam tira celui ci en arrière, appelant à l'aide. Vingt autres bras sortirent, onduleux. L'eau noire bouillonna, et une horrible puanteur s'éleva.

- Par la porte! Montez l'escalier! Vite! cria Gandalf, revenant d'un bond.

Les arrachant à l'horreur qui semblait les avoir tous enracinés dans le sol, hormis Sam, il les entraîna en avant.

Il n'était que temps. Sam et Frodon n'avaient gravi que quelques marches et Gandalf venait de commencer à grimper, quand les tentacules tâtonnants franchirent en se tortillant la rive droite et se mirent à palper le mur de la falaise et les portes. L'un d'eux se faufila sur le seuil, luisant à la lumière des étoiles. Gandalf se retourna et s'arrêta. S'il cherchait le mot capable de refermer la porte de l'intérieur, l'effort était inutile. De nombreux bras serpentins saisirent les portes de chaque côté et, avec une force horrible, les firent pivoter. Elles se refermèrent avec un écho fracassant, et toute lumière disparu bruit d'arrachement et d'écrasement vint, amorti, à travers la pierre massive.

Sam, accroché au bras de Frodon, s'affaissa sur une marche d~ ténèbres épaisses:

- Pauvre vieux Bill! dit-il d'une voix étranglée. Ce pauvre Bill ! Des loups et des serpents! Mais les serpents, c'était trop p J'ai dû choisir, monsieur Frodon. Il me fallait venir avec vous.

Ils entendirent Gandalf redescendre les marches et appliquer bâton contre les partes. II y eut un frémissement dans la pies marches tremblèrent, mais les portes ne s'ouvrirent pas.

CHAPITRE QUATRE
UN VOYAGE DANS L'OBSCURITE

- Bien, bien! dit le magicien. Le passage est bloqué derrière. à présent, et il n'y a qu'une issue de l'autre côté des monta bruits me donnent à craindre que des pierres n'aient été entassees arbres arrachés et jetés en travers de la porte. J'en suis désolé, car les arbres étaient beaux, et ils avaient tenu si longtemps!

- J'ai senti la proximité de quelque chose d'horrible dès le où mon pied a touché l'eau, dit Frodon. Qu'était la chose, ou il y en avait il beaucoup?

- Je n'en sais rien, répondit Gandalf, mais les bras étaie dirigés vers un même but. Quelque chose a rampé**,** ou a été titi eaux sombres sous les montagnes. II y a dans les profondeur monde des êtres plus anciens et plus répugnants que les Orques.

Il ne prononça pas à haute voix sa pensée que, quelle que nature de ce qui demeurait dans le lac, c'était Frodon que cela happé avant tout autre membre de la Compagnie.

Boromir chuchota à voix basse (mais l'écho de la pierre ami son jusqu'à en faire un murmure rauque que tous purent enter

- Dans les profondeurs du monde! Et c'est là que nous allons bien contre mon gré. Qui nous conduira à présent dans ces ténèbres mortelles?

- Moi, dit Gandalf, et Gimli marchera avec moi. Suivez bâton!

Tandis que le magicien passait en avant sur les grandes ma brandissait son bâton, et de l'extrémité vint une faible radiation le vaste escalier était solide et intact. Ils comptèrent deux cents marches larges et peu profondes, et au sommet, ils trouvèrent un passage voûte au sol de niveau, qui se poursuivait dans l'obscurité

- Si nous nous asseyions pour nous reposer un peu et croûte ici sur le palier, puisque nous ne pouvons trouver de manger? proposa Frodon.

Il avait commencé à secouer la terreur causée par l'étreinte E bras, et il ressentait soudain une faim extrême. La suggestion fût accueillie de tous, et ils s'assirent, formes indécises dans l'obscurité, sur les dernières marches de l'escalier. Quand ils eurent mangé, Gandalf leur donna à chacun une troisième gorgée du miruvor de Fondcombe.

- Cela ne durera plus longtemps, je crains, dit-il, mais je crois que c'est nécessaire après cette horreur à la porte. Et, à moins d'une très grande chance, nous aurons besoin de tout ce qui reste avant de voir l'autre côté! Allez-y doucement avec l'eau aussi! II y a de nombreux ruisseaux et sources dans les Mines, mais il n'y faut point toucher. Il se peut que nous n'ayons pas l'occasion de remplir nos outres et nos flacons avant de descendre dans la Vallée des Rigoles Sombres.

- Combien de temps cela nous prendra t'il? demanda Frodon.

- Je ne saurais le dire, répondit Gandalf. Cela dépend de beaucoup de hasards. Mais en allant droit, sans contretemps ou sans nous égarer, il nous faudra trois ou quatre étapes, je pense. Il ne peut y avoir moins de quatre milles de la Porte de l'Ouest à celle de l'Est en ligne droite, et la route peut serpenter.

Après une courte pause, ils repartirent. Tous étaient désireux d'en finir avec le trajet aussi rapidement que possible, et ils étaient disposés, tout fatigués qu'ils étaient, à continuer de marcher durant plusieurs heures encore. Gândalf avait pris la tête comme précédemment. De la main gauche, il élevait son bâton brillotant, dont la lueur ne révélait le sol que juste devant ses pieds, de la droite, il tenait son épée Glamdring. Derrière lui venait Gimli, les yeux brillants par à-coups dans la faible lumière comme il tournait la tête de côté et d'autre. Derrière le nain, marchait Frodon, qui avait tiré sa courte épée, Dard. Aucune lueur ne venait des lames de Dard ni de Glamdring, et c'était un réconfort, car, oeuvres des forgerons elfiques des Jours Anciens, ces épées brillaient d'une froide lumière à l'approche de tout Orque. Après Frodon venaient Sam, derrière lui, Legolas, les jeunes Hobbits et Boromir. En arrière garde, dans l'obscurité, marchait Aragorn, silencieux et le visage fermé.

Après quelques sinuosités, le passage commença de descendre. Il continua ainsi régulièrement pendant assez longtemps avant de redevenir horizontal. L'atmosphère devint chaude et étouffante, mais elle n'était pas viciée, et ils sentaient par moments sur leurs visages des courants d'un air plus frais qui venait d'ouvertures à peine devinées dans les murs. II y en avait beaucoup. Dans le pâle rayonnement du bâton du magicien, Frodon avait des aperçus d'escaliers et d'arcs, d'autres passages et de tunnels, montant en pente douce ou descendant fortement, ou encore ouvrant sur les ténèbres d'un côté ou de l'autre. 11 y avait de quoi être dérouté sans aucun espoir de s'y retrouver.

Gimli n'était pas d'un grand secours à Gandalf, sinon par son ferme courage. Au moins n'était-il pas, comme la plupart des autres, troublé par la simple obscurité en soi. Le magicien le consultait souvent à des endroits où le choix de la direction était douteux, mais c'était toujours Gandalf qui avait le dernier mot. Les Mines de la Moria étaient d'une étendue et d'une complexité qui dépassaient l'imagination de Gimli, le fils de Gloïn, tout nain de la race montagneuse qu'il était. Pour Gandalf, les souvenirs très lointains d'un voyage précédent ne servaient plus à grand-chose, mais, même dans l'obscurité et en dépit de tous les . méandres de la route, il savait où il voulait aller, et il ne flanchait pas, tant qu'il y avait un sentier menant vers son but.

CHAPITRE QUATRE

UN VOYAGE DANS L'OBSCURITE

- N'ayez aucune crainte! dit Aragorn. (Il y avait une pause plus longue que d'ordinaire, et Gandalf et Gimli discutaient à voix basse, les autres étaient assemblés derrière eux dans une attente anxieuse.) N'ayez aucune crainte! Je l'ai accompagné dans maints voyages, encore qu'aucun d'aussi ténébreux, et il court à Fondcombe des récits de hauts faits de sa part, plus grands que tout ce que j'ai vu. Il ne s'égarera s'il existe un chemin à trouver. Il nous a menés ici contre nos craintes, mais il nous en fera ressortir quoi qu'il doive lui en coûter. Il trouvera plus sûrement le chemin de la maison par une nuit sans lune que ne le feraient les chats de la Reine Beruthiel.

Il était heureux pour la Compagnie d'avoir un tel guide. Ils ne disposaient d'aucun combustible ou d'aucun moyen de fabriquer des torches, bien des choses avaient été abandonnées dans la bousculades désespérée vers les portes. Mais, sans lumière, ils auraient vite sombré dans la désolation. Non seulement les chemins parmi lesquels il fallait choisir étaient multiples, mais il y avait aussi en maints endroits des trous et des fosses, et aussi, le long du chemin, des puits sombres dans lesquels leurs pas résonnaient au passage. Les murs et le sol étaient, sillonnés de fissures et de chiasmes, et de temps à autre une crevasse s'ouvrait juste sous leurs pieds. La plus large avait plus de sept pieds et il fallut un bon moment à Pippin pour rassembler assez de courage pour sauter par-dessus l'affreux vide. Un bruit d'eau bouillonnante montait du fond lointain, comme si quelque grande roue de moulin tournait dans les profondeurs.

- Une corde! Murmura Sam. Je savais bien qu'elle me manquerai, si je n'en emportais.

Leur progression se faisait plus lente à mesure que ces dangers devenaient plus fréquents. II leur semblait avoir déjà cheminé interminablement jusqu'aux racines de la montagne. Ils étaient plus que fatigués, et pourtant ils ne trouvaient aucun réconfort dans la pensée t faire halte où que ce fût. Le courage de Frodon s'était ranimé pour un temps après qu'il se fut échappé et qu'il eut pris quelque nourriture une gorgée de cordial, mais à présent une profonde inquiétude, alla jusqu'à la peur, l'envahit de nouveau. Bien qu'il eût été guéri Fondcombe du coup de couteau, cette sinistre blessure n'était restée sans effet. Ses sens étaient plus aiguisés, et il avait une plus grande conscience des choses invisibles. Un signe de changement E n'avait pas tardé à constater, c'était qu'il voyait mieux dans l'obscurité qu'aucun de ses compagnons, à l'exception peut-être de Gandalf. Et de toute façon, il était le porteur de l'Anneau: celui ci, qui pendait au bout de la chaînette sur sa poitrine, lui semblait parfois d'un grand poids. Il sentait la certitude du mal en avant d'eux et du mal les suivant, mais il garda le silence. Il serra davantage la poignée de son épée et poursuivit sa marche avec opiniâtreté.

Derrière lui, la Compagnie parlait peu, et seulement en murmures rapides. II n'y avait d'autre son que celui de leurs propres pieds clopinement sourd des bottes de nain de Gimli, pas lourd de Boromir, marche légère de Legolas, doux trottinement à peine discernable des pieds de Hobbits et, derrière, pas ferme et lent d'Aragorn aux longues enjambées. Quand ils firent halte pour un moment, ils n'entendirent rien, sinon parfois le léger dégouttement d'une eau invisible. Frodon commença cependant à entendre ou à imaginer entendre quelque chose d'autre: quelque chose qui ressemblait au pas léger de doux pieds nus. Ce n'était jamais assez fort ou assez proche pour lui donner la certitude de l'avoir entendu, mais une fois que ce son eut commencé, il ne cessa plus quand la Compagnie était en mouvement. Ce n'était pas un écho, toutefois, car, aux arrêts, le léger piétinement se poursuivait encore un peu tout seul avant de s'immobiliser.

La nuit était tombée lors de leur entrée dans les Mines. Ils avaient marché plusieurs heures, ne faisant que quelques brèves haltes, quand Gandalf rencontra sa première difficulté sérieuse. Devant lui se dressait une large et sombre arche donnant sur trois passages, tous menaient dans la même direction générale, vers l'est, mais celui de gauche plongeait, tandis que celui de droite montait et que celui du milieu paraissait continuer, uni et horizontal, mais très étroit.

- Je n'ai aucun souvenir de cet endroit! dit Gandalf, hésitant, debout sous l'arche.

Il leva son bâton dans l'espoir de trouver quelque marque ou inscription de nature à l'aider dans son choix, mais rien n'apparut:

- Je suis trop fatigué pour décider, dit-il, hochant la tête. Et je pense que vous l'êtes tous autant, ou davantage. Mieux vaut s'arrêter ici pour ce qui reste de la nuit. Vous savez ce que je veux dire! Ici, il fait toujours noir, mais au-dehors la lune gagne l'ouest et la minuit est passée.

- Pauvre vieux Bill! dit Sam. Je me demande où il est. J'espère que les loups ne l'ont pas encore eu.

Sur la gauche de la grande arche, ils trouvèrent une porte de pierre elle était à demi fermée, mais elle s'ouvrit facilement sous une légère poussée. Au-delà, il semblait y avoir une grande pièce taillée dans le roc.

- Tout doux! Tout doux! Cria Gandalf, comme Merry et Pippin s'avançaient, heureux de trouver un endroit où se reposer en se sentant du moins un peu plus à l'abri que dans le passage ouvert. Attendez! Vous ne savez pas encore ce qu'il y a dedans. Je vais y entrer le premier.

Il pénétra avec précaution dans la salle, et les autres entrèrent un à un derrière lui.

UN VOYAGE DANS L’OBSCURITE

- Tenez! Dit-il, montrant de son bâton le milieu du sol.

Ils virent à ses pieds un grand trou rond semblable à l'orifice d'un puits. Des chaînes brisées et rouillées gisaient au bord et traînaient dans la fosse noire. Il y avait à côté des fragments de pierre.

- L'un de vous aurait pu tomber dedans et se demander encore quand il toucherait le fond, dit Aragorn à Merry. Laissez le guide passer en tête, tant que vous en avez un.

- Ce semble avoir été une salle de garde destinée à la surveillance des trois passages, dit Gimli. Ce trou était clairement un puits à l'usage des gardiens, avec un couvercle de pierre. Mais le couvercle a été brisé, et nous devons tous faire attention dans le noir.

Pippin se sentit curieusement attiré par le puits. Tandis que les autres déroulaient leurs couvertures et se confectionnaient des lits contre les murs de la salle, aussi loin que possible du trou dans le sol, il se glissa jusqu'au bord et pencha la tête sur l'orifice. Un air froid, montant des profondeurs invisibles, lui frappa le visage. Une impulsion soudaine lui fit saisir une pierre et la laisser tomber dans le vide. Il sentit son cœur battre bien des fois avant qu'il n'y eût aucun son. Puis, de loin en dessous, comme si la pierre était tombée dans l'eau profonde de quelque endroit caverneux, vint un plouf, très distant, mais amplifié et répété dans le creux du puits.

- Qu'est ce que c'est? Cria Gandalf.

Il fut soulagé quand Pippin avoua ce qu'il avait fait, mais il n'en était pas moins irrité, et Pippin vit ses yeux étinceler:

- Touque stupide! gronda le magicien. Ce voyage est sérieux, ce n'est pas une promenade de Hobbit. Jetez-vous dedans la prochaine fois, et ainsi vous ne gênerez plus personne. Et maintenant, restez tranquille!

On n'entendit plus rien pendant plusieurs minutes, mais bientôt vinrent des profondeurs des faibles coups: tom-tap, tap-tom. Ils s'arrêtèrent et, quand l'écho se fut éteint, ils se renouvelèrent: tap-tom, tom-tap, tap-tap, tom. Ils résonnaient de façon troublante comme des signaux de quelque sorte, mais, après un moment, les coups s'en allèrent en mourant, et on ne les entendit plus.

- C'était le bruit d'un marteau, ou je n'en ai jamais entendu, dit Gimli.

- Oui, dit Gandalf, et je n'aime pas cela. Il se peut que ce n'ait aucun rapport avec le stupide jet de pierre de Peregrïn, mais sans doute quelque chose a été dérangé, qu'il eût mieux valu laisser tranquille. De grâce, ne refaites jamais rien de ce genre! Espérons que nous pourrons nous reposer un peu sans autres ennuis. Vous pourrez prendre le premier tour de garde, Pippin, en récompense, gronda t’il, tout en s'enroulant dans une couverture.

Pippin s'assit misérablement près de la porte dans le noir de poix, mais il ne cessait de se retourner, dans la crainte que quelque chose d'inconnu ne se faufilât hors du puits. Il aurait voulu pouvoir oblitérer le trou, fût ce seulement d'une couverture, mais il n'osait bouger ou s'en approcher, même si Gandalf paraissait dormir.

En fait, celui ci était éveillé, quoiqu'il restât étendu immobile et silencieux. Il était plongé dans une profonde réflexion, essayant de rappeler le moindre souvenir de son précédent voyage dans les Mines et considérant avec anxiété quel chemin prendre, un détour erroné pourrait être à présent désastreux. Au bout d'une heure, il se leva et vint auprès de Pippin.

- Allez dormir dans un coin, mon garçon, dit-il d'un ton bienveillant. Vous devez avoir besoin de sommeil. Je ne puis fermer l'œil, je peux donc aussi bien faire le guet.

«Je sais bien ce qui ne va pas, murmura t’il en s'asseyant près de la porte. J'ai besoin de fumer! Je n'ai pas tiré une bouffée depuis le matin qui a précédé la tempête de neige»

Le dernier aperçu de Pippin avant d'être pris par le sommeil fut une sombre vision du vieux magicien pelotonné sur le sol et abritant un éclat incandescent dans ses mains noueuses placées entre ses genoux. La lumière tremblotante révéla un moment son nez anguleux et une bouffée de fumée.

Ce fut Gandalf qui les réveilla tous. Il était resté assis à veiller seul durant environ six heures, laissant les autres se reposer

- Et durant les quarts, j'ai pris ma décision, dit-il. Je n'aime pas l'idée de la voie du milieu, et je n'aime pas l'odeur de la voie de gauche, il y a une atmosphère viciée par-là, ou je ne suis pas un guide. Je prendrai la voie de droite. Il est temps de recommencer à grimper.

Ils pour suivirent leur marche dans le noir durant huit heures sans compter deux brèves haltes, ils ne rencontrèrent aucun danger, n'entendirent rien et ne virent rien que la faible lueur du bâton du magicien, dansant comme un feu follet devant eux. Le passage qu'ils avaient choisi serpentait en montant régulièrement. Pour autant qu'ils pouvaient en juger, il décrivait de grandes courbes ascendantes et, en s'élevant, il se faisait plus haut et plus large. II n'y avait plus à droite ni à gauche d'ouvertures sur d'autres galeries ou tunnels, et le sol était ferme et uni, sans trou ni crevasse. Ils étaient évidemment tombés sur une ancienne route importante, et ils progressaient plus vite qu'ils ne l'avaient fait lors de leur première marche.

CHAPITRE QUATRE

UN VOYAGE DANS L'OBSCURITE

Ils parcoururent ainsi une quinzaine de milles, mesurés en ligne droite vers l'est, bien qu'ils dussent en avoir fait en vérité vingt ou davantage. Comme la route grimpait, le moral de Frodon remonta un peu, mais il se sentait toujours oppressé, et il entendait encore ou croyait entendre parfois, au loin derrière la Compagnie et au-delà de leur propre piétinement, un pas qui n'était pas un écho.

Ils avaient marché autant que les Hobbits étaient capables de le supporter sans prendre de repos, et tous pensaient à un endroit où ils pourraient dormir, quand soudain les murs à droite et à gauche s'évanouirent. Il semblait que la Compagnie avait passé par quelque porte voûtée dans un espace noir et vide. Il y avait un grand courant: d'air plus chaud derrière eux et par devant les ténèbres étaient froids sur leurs visages. Ils s'arrêtèrent et se serrèrent avec inquiétude les uns. contre les autres.

Gandalf paraissait content:

- J'ai choisi la bonne voie, dit-il. Nous arrivons enfin dans les parties habitables, et je pense que nous ne devons plus être loin du côté est. Mais nous sommes hauts, passablement plus haut que la Porte des Rigoles Sombres, sauf erreur de ma part. A en juger par l'atmosphère, nous devons nous trouver dans une vaste salle. Je vais maintenant me risquer à faire un peu de véritable lumière.

Il leva son bâton et, un bref instant, il y eut un flamboiement d'éclair. De grandes ombres se levèrent brusquement et s'enfuirent, et pendant une seconde, ils virent haut au-dessus de leurs têtes une vaste voûte soutenue par de nombreux et puissants piliers taillés dans la pierre. Devant eux, de part et d'autre, s'étendait une immense salle vide, les murs noirs, lisses et polis, étincelaient et scintillaient. Ils virent trois autres entrées en forme d'arches noires: L'une droit devant eux à l'est, et une de chaque côté. Puis la lumière s'éteignit.

- C'est tout ce que je me permettrai pour le moment, dit Gandalf. Il y avait autrefois de grandes fenêtres au flanc de la montagne, et des puits menaient à la lumière dans les parties supérieures des Mines. Je crois que nous les avons atteintes à présent, mais il fait de nouveau nuit à l'extérieur, et on ne pourra le voir avant le matin. Si je ne me trompe, demain nous pourrons positivement voir pointer le matin. Mais en attendant, mieux vaut ne pas aller plus loin. Reposons-nous, si nous le pouvons. Les choses se sont bien passées jusqu'ici, et la plus grande partie de la route obscure est passée. Mais nous n'en avons pas encore fini, et il y a encore un long chemin pour descendre jusqu'aux Portes qui ouvrent sur le monde.

Les Compagnons passèrent cette nuit dans la grande salle caverneuse, serrés les uns contre les autres dans un coin pour échapper au courant d'air: Il semblait y avoir un afflux constant d'air froid par l'arche à l'est. Tout autour d'eux pesaient les ténèbres, profondes et immenses, et ils étaient oppressés par la vastitude solitaire des salles excavées et des escaliers et passages qui s'embranchaient sans fin. Les pires imaginations que la sombre rumeur avait jamais suggérées aux Hobbits restaient en dessous de la véritable peur et de l'étonnement suscités par la Moria.

- Il devait y avoir une grande foule de Nains ici à une certaine époque, dit Sam, et tous plus actifs que des blaireaux pendant cinq cents ans pour construire tout ceci, et la plus grande partie dans le roc dur, encore! Pourquoi ont-ils fait tout ça? Ils ne vivaient pas dans ces trous sombres, sûrement?

- Ce ne sont pas des trous, dit Gimli. C'est ici le grand royaume et la cité de Cavenain. Et jadis ce n'était pas sombre, mais rempli de lumière et de splendeur, comme le célèbrent encore nos chansons.

Il se leva et, debout dans l'obscurité, il se mit à chanter d'une voix profonde, tandis que l'écho se perdait dans la voûte:

Le monde était jeune et les montagnes vertes.
Aucune tache encore sur la Lune ne se voyait,
Aucun mot n'était apposé sur les rivières ou les pierres,
Quand Durfn s'éveilla et marcha solitaire.
Il nomma les collines et les combes sans nom
Il but l'eau des puits jusqu'alors non goûtée,
Il se baissa et regarda dans le Lac du *Miroir*
Et vit apparaître une couronne d'étoiles,
Comme des joyaux sur un fil *d'argent*
Au-dessus de l'ombre de sa tête

Le monde était beau, les montagnes altières
Aux Jours Anciens lavant la chute
De puissants rois en Nargothrond
Et en Gondolïn, qui maintenant

CHAPITRE QUATRE

UN VOYAGE DANS L'OBSCURITE

Au-delà des Mers Occidentales ont disparu,
Le monde était beau en l'Ère de Durïn.

Roi il était sur un trône ciselé
Dans des salles de pierre aux mille piliers,
Aux voûtes d'or et au sol d'argent,
Avec, sur la porte, les runes de la puissance.
La lumière du *soleil, des étoiles et de la lune*
En d'étincelantes lampes dans le cristal taillées,
Jamais obscurcies par les nuages ou les ombres de la nuit,
Brillait toujours là, belle et éclatante.

Là, le marteau sur l'enclume frappait,
Là, le ciseau clivait, et le graveur écrivait,
Là, était forgée la lame et fixée la garde,
L'excavateur creusait, le maçon bâtissait.
Là, étaient accumulés le béryl, la perle et la pâle opale,
Et le métal forgé comme les écailles du poisson,
Le bouclier et le corselet, la hache et l'épée
Et les lances brillantes.

Inlassables étaient alors les gens de Durin,
Sous les montagnes la musique s'éveillait,
Les harpistes jouaient de la harpe, les ménestrels chantaient,
Et aux portes les trompettes sonnaient.
Le monde est gris, les montagnes sont vieilles,
Le feu de la forge est d un froid de cendre,
Nulle harpe n'est pincée, nul marteau ne frappe:
Les ténèbres règnent dans les salles de Durin,
L'ombre s'étend sur son tombeau
En la Moria, à Khazad-Dûm.
Mais encore les étoiles noyées apparaissent
Dans le sombre Lac du Miroir privé de vent,
Là gît sa couronne dans l'eau profonde,
Jusqu'à ce que Durïn du sommeil se réveille.

- J'aime ça! Dit Sam. J'aimerais l'apprendre. *En la Moria, à Khazad-Dûm!* Mais ça fait paraître les ténèbres plus lourdes de penser à toutes ces lampes. Y a t'il encore des tas de joyaux et d'or qui restent ici?

Gimli demeura silencieux. Ayant chanté sa chanson, il ne voulait plus rien dire.

- Des tas de joyaux? dit Gandalf. Non. Les Orques ont souvent pillé la Moria, il ne reste rien dans les salles supérieures. Et depuis la fuite des Nains, personne n'ose explorer les puits et chercher les trésors dans les profondeurs: Ils sont noyés dans l'eau ou dans une ombre de peur.

- Pourquoi les Nains veulent-ils revenir, alors? Demanda Sam.

- Pour le *mithril,* répondit Gandalf. La richesse de la Moria ne résidait pas dans l'or et les joyaux, ces jouets de Nains, ni dans le fer, leur serviteur. Ces choses là, ils les trouvaient ici, c'est vrai, surtout le fer, mais ils n'avaient pas besoin de creuser pour cela: tout ce qu'ils voulaient, ils pouvaient l'obtenir par le commerce. Car ici seulement dans le monde entier se trouvait l'argent de la Moria ou vrai argent, comme d'aucuns l'ont appelé: *mithril* est son nom elfique. Les Nains ont un nom qu'ils ne disent pas. La valeur en était deux fois plus grande que celle de l'or, et maintenant il n'a plus de prix, car il en reste bien peu à la surface de la terre, et même les Orques n'osent fouiller ici pour en obtenir. Les filons mènent en direction du nord vers le Caradhras, et descendent dans les ténèbres. Les Nains ne racontent pas d'histoires, mais si le *mithril* fut l'origine de leur richesse, il amena aussi leur destruction, ils creusèrent avec trop d'avidité et allèrent trop profondément, et ils dérangèrent ainsi ce qu'ils fuyaient, le Fléau de Durïn. De ce qu'ils avaient rapporté à la lumière, les Orques ont presque tout rassemblé, et ils l'ont donné en tribut à Sauron, qui le convoite.

«Le *mithril! Il* faisait l'objet du désir de tous. Il pouvait se marteler comme le cuivre, et se polir comme le verre, et les Nains savaient en faire un métal léger et pourtant plus dur que l'acier trempé. Sa beauté était celle de l'argent commun, mais il ne se ternissait pas et ne devenait jamais mat. Les Elfes lui portaient un amour extrême et, parmi maints usages, ils en faisaient *l'ithildrin*, l'étoile lune que vous avez vue sur les portes. Bilbon avait un corselet de mailles de *mithril* que lui avait donné Thorïn. Je me demande ce qu'il en est advenu. Il doit ramasser les poussières à la Maison des Mathoms de Grand'Cave, je suppose.

- Comment! S'écria Gimli, que l'étonnement tira de son silence. Un corselet d'argent de la Moria? C'était un présent royal!

- Oui, dit Gandalf. Je ne lui ai jamais dit, mais la valeur en était plus grande que celle de la Comté entière avec tout ce qu'elle contient.

Frodon ne dit rien, mais il passa la main sous sa tunique pour toucher les anneaux de sa cotte de mailles. II était confondu à la pensée d'avoir déambulé avec le prix de toute la Comté sous sa veste. Bilbon avait-il su? II ne doutait aucunement que Bilbon le savait parfaitement. C'était certes un cadeau royal. Mais à présent les pensées de Frodon s'étaient reportées des sombres Mines de Fondcombe, à Bilbon et à Culde-Sac au temps où Bilbon y était encore. Il aurait voulu de tout son cœur être de nouveau là-bas, dans ce temps là, à tondre la pelouse ou à flâner parmi les fleurs, et n'avoir jamais entendu parler de la Moria, du *mithril ou* de l'Anneau.

Un profond silence tomba. Les autres s'endormirent successivement. Frodon assurait la garde. Comme un souffle venu des profondeurs par des portes invisibles, la peur l'enveloppa. Il avait les mains glacées et le front humide. Il écouta. Il concentra toute sa pensée sur l'écoute et sur rien d'autre durant deux heures interminables, mais il n'entendit aucun son, pas même l'écho imaginaire d'un pas.

Sa veille était presque terminée, quand, très loin, à l'endroit où il jugeait que devait se trouver l'arche de l'Ouest, il crut voir deux pâles points de lumière, presque comme d'yeux brillants. Il sursauta. Sa tête avait dodeliné.

«Je dois m'être presque assoupi, étant de garde, pensa t'il. J'étais au bord du rêve»

II se leva, se frottant les yeux, et il resta debout, le regard fixé sur l'obscurité, jusqu'au moment où Legolas vint le relever.

Quand il s'étendit, il s'endormit rapidement, mais il lui sembla que le rêve continuait: Il entendait des chuchotements et voyait approcher lentement les deux pâles points de lumière. Il se réveilla pour s'apercevoir que les autres parlaient doucement près de lui et qu'une faible lumière tombait sur son visage. Loin au-dessus de l'arche de l'Est, un long rayon pâle venait par un puits d'aération près de la voûte, et la lumière s'étendait aussi, faible et lointaine, à travers la salle par l'arche du Nord.

Frodon se mit sur son séant.

- Bonjour! Lui dit Gandalf. Car il fait enfin de nouveau jour.

J'avais raison, comme vous voyez. Nous nous trouvons sur la face orientale de la Moria. Nous devrions trouver les Grandes Portes avant la fin de ce jour et voir les eaux du Lac du Miroir s'étendre devant nous dans la Vallée des Rigoles Sombres.

- J'en serais heureux, dit Gimli. J'ai regardé la Moria, et elle est très grande, mais elle est devenue sombre et terrible, et nous n'avons trouvé aucun signe de ceux de ma race. Je doute à présent que Balïn soit jamais venu ici.

Après leur petit déjeuner, Gandalf décida de repartir aussitôt

- Nous sommes fatigués, mais nous nous reposerons mieux dehors, dit-il. Je pense qu'aucun de nous ne souhaitera passer une autre nuit dans la Moria.

- Non, assurément! répondit Boromir. Quel chemin prendrons-nous? Cette arche à l'est, là-bas?

- Peut être, dit Gandalf. Mais je ne sais pas encore exactement où nous nous trouvons. A moins que je ne me sois complètement égaré, je pense que nous sommes au-dessus et au nord des Grandes Portes, et il ne sera peut-être pas facile de trouver la bonne route pour les atteindre. L'arche de l'Est se révélera sans doute être la voie à prendre, mais nous ferions bien de regarder un peu alentour avant de décider. Allons vers cette lumière dans la porte Nord. Si nous pouvions trouver une fenêtre, cela nous aiderait bien, mais je crains que la lumière ne descende par des puits profonds.

A la suite, la Compagnie passa sous l'arche Nord. Ils se trouvèrent dans un large couloir. La lueur se faisait plus forte à mesure qu'ils avançaient, et ils virent qu'elle venait d'une porte sur la droite. Elle était haute, avec un linteau plat, et le battant de pierre tenait encore aux gonds, il était entrouvert. Derrière, était une grande salle carrée. Elle était peu éclairée, mais à leurs yeux depuis si longtemps habitués à l'obscurité, elle parut d'une luminosité éblouissante, et ils clignèrent des paupières en y entrant.

CHAPITRE QUATRE

UN VOYAGE DANS L’OBSCURITE

Leurs pieds dérangèrent une épaisse couche de poussière sur le sol, et ils trébuchèrent sur le seuil parmi des choses dont ils ne purent au début discerner la forme. La pièce était éclairée par un large puits situé haut dans le mur qui leur faisait face à l'est, le puits était en oblique et, loin au-dessus, se voyait un petit carré de ciel bleu. La lumière tombait directement sur une table placée au milieu de la pièce: un unique bloc oblong, d'environ deux pieds de haut, sur lequel était posée une grande dalle de pierre blanche.

- On dirait un tombeau, murmura Frodon.

Il se pencha en avant avec un curieux pressentiment, pour l'examiner de plus près. Gandalf vint vite de son côté. Sur la dalle, des runes étaient profondément gravées:



— Ce sont des runes de Daeron, telles qu’on les employait jadis dans la Moria, dit Gandalf. Il est écrit là, dans les langues des Hommes et des Nains:

BALIN FILS DE FUNDIN
SEIGNEUR DE LA MORIA

— Il est donc mort, dit Frodon. Je le craignais.

Gimli ramena son capuchon sur son visage.

CHAPITRE CINQ
LE PONT DE KHAZAD-DUM

La Compagnie de l'Anneau se tint silencieuse auprès du tombeau de Balïn. Frodon pensait à Bilbon, à la longue amitié de celui ci avec le Nain et à la visite que Balïn avait faite à la Comté il y avait bien longtemps. Dans cette salle empoussiérée de la montagne, cela paraissait être des milliers d'années auparavant et à l'autre bout du monde.

Enfin, ils remuèrent et levèrent le regard, ils se mirent à chercher si quelque chose pouvait leur donner une indication sur le sort de Balïn et montrer ce qu'il était advenu des siens. Il y avait une autre porte, plus petite, de l'autre côté de la pièce, sous le puits. Près des deux portes, ils virent alors sur le sol de nombreux ossements, et parmi eux gisaient des épées et des fers de hache brisés, ainsi que des boucliers et des heaumes fendus. Certaines des épées étaient courbes: des cimeterres d'orques aux lames noires.

De nombreuses niches étaient taillées dans le roc des murs, et elles contenaient de grands coffres de bois frettés de fer. Ils avaient tous été défoncés et pillés, mais à côté du couvercle fracassé de l'un d'eux gisaient les restes d'un livre. Il avait été lacéré, percé de coups de poignard et en partie brûlé, et il était tellement souillé de noir et d'autres marques sombres comme de sang ancien que l'on ne pouvait en déchiffrer grand-chose. Gandalf le souleva avec précaution, mais les feuilles se craquelèrent et tombèrent en morceaux quand il le posa sur la dalle. Il se plongea dans un examen attentif pendant quelque temps sans parler. Tandis qu'il tournait délicatement les feuillets, Frodon et Gimli, debout à son côté, virent que l'écriture était de nombreuses mains différentes, en runes tant de la Moria que du Val, et par-ci par-là en écriture elfique.

Gandalf releva enfin la tête

- Ce semble être un registre des fortunes des gens de Balïn, dit-il. Je pense qu'il commençait avec leur venue à la Vallée des Rigoles Sombres, il y a près de trente ans: les pages portent des chiffres qui paraissent se rapporter aux années qui suivirent leur arrivée. Celle du dessus est marquée *un-trois:* ainsi, il en manque au moins deux depuis le début. Écoutez ceci

Nous avons chassé des Orques de la grande porte et de la salle je crois, le mot suivant est maculé et brûlé, c'est sans doute *de garde nous en avons tué un grand nombre au brillant* je crois soleil *du vallon. Floi a été tué d'une flèche. Il avait occis le grand.* Puis il y a une tache, suivie *de Floï sous l'herbe près du Lac de Miroir.* Je ne puis lire les deux ou trois lignes suivantes. Puis vient: *Nous avons pris la vingt et unième salle du Nord pour nous y installer. II y a je* ne peux pas lire quoi. Il est question d'un puits. Et après, *Balin a établi son siège dans la Salle de Mazarboul.*

- La Salle des Archives, dit Gimli. Je suppose que c'est l'endroit où nous nous trouvons à présent.

- En tout cas, je ne peux plus lire pendant longtemps, dit Gandalf, sauf le mot *or,* et *Hache de Durïn* et *heaume* quelque chose. Puis, *Balin est maintenant Seigneur de la Moria.* Ce semble être la fin du chapitre. Après quelques étoiles, l'écriture est d'une autre main, et je peux voir: *nous avons trouvé du vrai argent,* et plus loin les mots *bien forgé,* après quelque chose, j'y *suis! Du mithril,* et les deux dernières lignes: *Oïn pour chercher les armureries supérieures de la Troisième Profondeur,* quelque chose, *aller vers l'Ouest,* une tache, à *la Porte de Houssaye.*

Gandalf s'arrêta et mit quelques feuillets de côté

II y a plusieurs pages du même genre, écrites assez hâtivement et très abîmées, dit-il, mais je ne peux pas en tirer grand chose à cette lumière. A présent, il doit manquer un certain nombre de feuillets, car ils commencent à être numérotés *cinq,* cinquième année de la colonie, je suppose. Voyons! Non, elles sont trop tailladées et tachées, je ne puis les lire. On réussira peut-être mieux à la lumière du soleil. Attendez! Voici quelque chose: une grande écriture hardie en caractères elfiques.

- Ce doit être l'écriture d'Ori, dit Gimli, regardant par-dessus le bras du magicien. Il écrivait bien et rapidement, et il usait souvent de caractères elfiques.

- Je crains qu'il n'ait eu de mauvaises nouvelles à consigner d'une belle main, dit Gandalf. Le premier mot nettement lisible est *chagrin,* mais le reste de la ligne est effacé, sauf peut-être *hier,* à la fin. Oui, ce doit être *hier, suivi* de: *dixième jour de novembre, Balïn Seigneur de la Moria, est tombé dans la Vallée des Rigoles Sombres. Il était parti seul regarder dans le Lac du Miroir. Un orque l'a tué dune flèche tirée de derrière une pierre. Nous avons tué l'orque mais de nombreux autres... de* l'Est par le Cours dArgent. Le reste de la page est tellement maculé que je ne peux à peu près rien discerner, mais je crois pouvoir lire nous avons bâclé les portes, et puis pouvons les retenir longtemps si, et ensuite peut-être horrible et souffrir. Pauvre Balïn. II semble n'avoir

conservé le titre qu'il avait pris que moins de cinq ans. Je me demande ce qui s'est passé ensuite, mais il n'y a pas le temps de déchiffrer les quelques dernières pages. Voici l'ultime.

II se tut sur un soupir.

- C'est une sinistre lecture, reprit-il. Je crains que leur fin n'ait été cruelle. Écoutez! Nous ne pouvons sortir. Nous ne pouvons sortir. Ils ont *pris le Pont et la deuxième salle. Fredon et Nâli sont tombés là. Puis* quatre lignes sont tellement salies que je peux seulement lire: *partis il y a cinq jours.* Les dernières lignes sont les suivantes: *L'étang monte jusqu'au mur à la Porte de l'Ouest. Le Guetteur de l'Eau a pris Ofn. Nous ne pouvons sortir. La fin vient, puis: des tambours, des tambours dans les profondeurs.* Je me demande ce que cela signifie. La dernière chose écrite est un griffonnage traînant de lettres elfiques: *ils arrivent. Il* n'y a plus rien.

Gandalf se tut, observant un silence pensif.

Une peur soudaine et une horreur de la salle saisirent la Compagnie.

- *Nous ne pouvons sortir,* murmura Gimli. Ç'a été une bonne chose pour nous que l'étang ait un peu baissé et que le Guetteur dormît à l'extrémité Sud.

Gandalf leva la tête et regarda alentour:

- II semble qu'ils aient offert une dernière résistance aux deux portes, dit-il, mars il n'en restait plus beaucoup à ce moment là. Ainsi finit la tentative de reprendre la Moria ! Ce fut courageux, mais inconsidéré. Le temps n'est pas encore venu. II nous faut maintenant dire adieu à Balïn fils de Fundïn, je le crains. Il doit dormir ici de son dernier sommeil, dans les salles de ses pères. Nous emporterons ce livre, le livre de Mazarboul, pour l'examiner de plus près par la suite. Vous ferez bien de le garder, Gimli, et de le rapporter à Dain, pour autant que vous en ayez la possibilité. Cela l'intéressera, même s'il doit en être profondément affecté. Allons, partons! La matinée s'avance.

- De quel côté irons-nous? Demanda Boromir.

- Nous retournerons dans la grande salle, répondit Gandalf. Mais notre visite à cette pièce n'a pas été inutile. Je sais maintenant où nous nous trouvons. Ceci doit être, comme le dit Gimli, la Chambre de Mazarboul, et la salle doit être la vingt et unième de l'extrémité Nord. Nous devrons donc partir par l'arche Est de la salle, nous diriger à droite et au Sud, et descendre. La vingt et unième salle doit être au septième étage, c'est-à-dire à six étages au-dessus de celui des Portes. Allons! Regagnons la salle.

- A peine Gandalf avait-il prononcé ces mots qu'un grand bruit se fit entendre: un roulement grondant, qui semblait venir des profondeurs lointaines et vibrer dans la pierre sous leurs pieds. Effrayés, ils bondirent vers la porte. *Brrron, brrron,* le bruit roula encore, comme si d'énormes mains muaient les cavernes mêmes de la Moria en un vaste tambour. Puis vint une explosion répétée par l'écho: un grand cor sonnait dans la salle, auquel répondirent plus loin d'autres cors et des cris stridents. On entendit le bruit d'un nombreux piétinement.

- Ils viennent! cria Legolas.

- Nous ne pouvons sortir, dit Gimli.

- Pris au piège! S'écria Gandalf. Pourquoi me suis-je attardé?

Nous voici pris, exactement comme ils le furent auparavant. Mais je n'étais pas ici, alors. Nous allons voir ce que...

Brrron, brrron, le battement de tambour se fit entendre derechef, et les murs tremblèrent.

- Claquez les portes, et bloquez-les! Cria Aragorn. Et gardez votre chargement sur le dos aussi longtemps que vous le pourrez. II se peut que nous ayons encore une chance de nous frayer une issue.

- Non! Gandalf. Il ne faut pas nous laisser enfermer. Gardez la porte entrebâillée! Nous partirons par-là, si nous en avons une chance.

Une nouvelle et rauque sonnerie de cor et des cris stridents retentirent. Des pas s'avancèrent dans le couloir. Il y eut un tintement et un ferraillement comme les prisonniers tiraient leurs épées. Glamdring brilla d'une pâle lumière et les tranchants de Dard étincelèrent. Moromir s'arc-bouta contre la porte ouest.

- Un moment! Ne la fermez pas encore! Dit Gandalf.

II s'élança au côté de Boromir et se redressa de toute sa hauteur.

- Qui vient là pour déranger les restes de Balïn, Seigneur de la Moria, cria t'il d'une voix forte.

Il y eut une avalanche de rires rauques, semblables à la chute de pierres glissant dans un puits, du milieu de la clameur s'éleva une voix grave, dominatrice. Les tambours roulèrent dans les profondeurs.

D'un mouvement rapide, Gandalf se plaça devant l'étroite ouverture de la porte et poussa en avant son bâton. Un éclair aveuglant illumina la chambre et le passage extérieur. Le magicien regarda un instant au

Dehors. Des flèches piaulèrent et sifflèrent le long du couloir, tandis qu'il se rejetait en arrière.

- Il y a des orques, en grand nombre, dit-il. Et certains sont grands et mauvais: des Ourouks noirs de Mordor. Pour le moment, ils hésitent, mais il y a aussi là quelque chose d'autre. Un grand troll des cavernes, je crois, ou plusieurs. Il n'y a pas d'espoir de nous échapper de ce côté.

- Et aucun espoir du tout, s'ils viennent aussi à l'autre porte, dit Boromir.

- II n'y a encore aucun son, au-dehors, de ce côté ci, dit Aragorn, qui écoutait près de la porte est. Le passage plonge directement par un escalier: il ne ramène manifestement pas à la salle. Mais rien ne sert de s'enfuir aveuglément par-là avec les poursuivants juste derrière nous. Nous ne pouvons bloquer la porte. La clef a disparu, la serrure est brisée et la porte ouvre vers l'intérieur. Il faut d'abord faire quelque chose pour retarder l'ennemi. Nous allons leur inspirer la crainte de la Chambre de Mazarboul ! Dit-il d'un air sinistre, tâtant le fil de son épée Anduril.

Des pas lourds se firent entendre dans le couloir. Boromir, se jetant contre la porte, l'assujettit d'un coup d'épaule, puis il la cala au moyen de lames d'épée brisées et d'éclats de bois. La Compagnie se retira de l'autre côté de la chambre. Mais ils n'avaient encore aucune chance de fuite. Un coup sur la porte la fit trembler, puis elle commença de s'ouvrir lentement en grinçant, repoussant les cales. Un bras et une épaule énormes, recouverts d'une peau sombre d'écailles verdâtres, passèrent par l'ouverture grandissante. Puis un grand pied, plat et sans doigt, se glissa en dessous. Dehors, s'était établi un silence de mort.

Boromir s'élança en avant et s'attaqua de toute sa force au bras, mais son épée résonna, dévia et tomba de sa main ébranlée. La lame était ébréchée.

Soudain, à son propre étonnement, Frodon se sentit le cœur enflammé d'un bouillant courroux. «La Comté! » Cria t'il, et bondissant au côté de Boromir, il se baissa et porta au hideux pied un furieux coup de Dard. Un hurlement s'éleva et le pied se retira brusquement, arrachant presque Dard du bras de Frodon. Des gouttes noires coulèrent de la lame et fumèrent sur le sol. Boromir, se ruant contre la porte, la referma brutalement.

- Un pour la Comté! Cria Aragorn. La morsure des Hobbits est profonde! Vous avez une bonne lame, Frodon fils de Drogon !

Un fracas se fit entendre contre la porte, suivi d'un autre et puis d'un autre. Sous les coups de béliers et de marteaux, elle se fendit, le battant s'écarta en chancelant, et l'ouverture s'élargit brusquement. Des flèches entrèrent en sifflant, mais elles ne frappèrent que le mur du nord et retombèrent sur le sol sans causer de mal. II y eut une sonnerie de cor et un piétinement précipité, et les orques bondirent l'un derrière l'autre dans la chambre.

Combien ils étaient, la Compagnie ne put le compter. La bagarre fut vive, mais la fureur de la défense épouvanta les orques. Legolas en tira deux en pleine gorge, Cimli coupa les jambes d'un autre qui avait bondi sur le tombeau de Balïn, Boromir et Aragorn en abattirent un grand nombre. Quand treize furent tombés, les autres s'enfuirent en hurlant, laissant les défenseurs indemnes, sauf pour Sam qui avait une éraflure le long du cuir chevelu. Une rapide esquive l'avait sauvé, et il avait abattu son orque: un ferme coup de sa lame de galgal. Une flamme couvait dans ses yeux bruns, qui eût fait reculer Ted Rouquin s'il l'avait vue.

- C'est le moment! cria Gandalf. Partons avant que le troll ne revienne!

Mais tandis même qu'ils se retiraient et avant que Pippin et Merry eussent atteint l'escalier, un énorme chef orque presque de la taille d'un homme, vêtu de la tête aux pieds de mailles noires, bondit dans la chambre, derrière lui, ses suivants se pressaient dans la porte. Sa large face plate était basanée, ses yeux d'un noir de charbon et sa langue rouge, il brandissait une grande lance. Ayant détourné l'épée de Boromir d'un coup de son vaste bouclier, il le repoussa en arrière et le jeta à terre. Plongeant sous le coup d'Aragorn avec la rapidité d'un serpent à l'attaque, il chargea la Compagnie et pointa sa lance directement sur Frodon. Atteint au côté droit, celui ci fut projeté contre le mur, où il resta cloué. Avec un cri, Sam s'escrima sur le bois de la lance et le brisa. Mais comme l'orque jetait le tronçon et dégainait vivement son cimeterre, Anduril s'abattit sur son heaume. Il y eut un éclat comme d'une flamme, et le heaume s'ouvrit en deux. L'orque tomba, la tête fendue. Ses suivants s'enfuirent en hurlant, tandis que Boromir et Aragorn s'élançaient contre eux.

Brrron, brrron, firent les tambours dans les profondeurs. La grande voix roula de nouveau.

- Maintenant! Cria Gandalf. C'est notre dernière chance. Sauvons-nous!

Aragorn ramassa Frodon où il gisait près du mur et se dirigea vers l'escalier, poussant Merry et Pippin devant lui. Les autres suivirent, mais Legolas dut entraîner Gimli, lequel, en dépit du danger, s'attardait, la tête baissée, auprès du tombeau de Balïn. Boromir tira la porte est, qui grinça sur ses gonds, elle avait de chaque côté un grand anneau de fer, mais elle ne pouvait être assujettie.

- Je suis en état, dit Frodon haletant. Je peux marcher. Déposez-moi!

Aragorn faillit le lâcher, tant il fut surpris

- Je vous croyais mort! S'écria t'il.

- Pas encore! dit Gandalf. Mais nous n'avons pas le temps de nous étonner. Filez tous, par l'escalier! Attendez-moi quelques minutes en bas, mais si je ne viens pas bientôt, continuez! Allez vite et choisissez des chemins conduisant à droite et descendant.

- Nous ne pouvons vous laisser tenir la porte seul! Dit Aragorn.

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre II
CHAPITRE SIX

LA LOTHLORIEN

- Faites ce que je vous dis! Cria Gandalf avec fureur. Les épées ne servent plus à rien ici. Allez!

Aucun puits n'éclairait le passage, et il y régnait une obscurité absolue. Ils descendirent en tâtonnant une longue volée d'escalier, puis regardèrent en arrière, mais ils ne pouvaient rien voir, hormis, loin au-dessus d'eux, la faible lueur du bâton du magicien. Il semblait toujours monter la garde près de la porte fermée. Frodon respirait lourdement, appuyé sur Sam, qui l'entourait de ses bras. Ils restaient à regarder à travers les ténèbres vers le haut de l'escalier. Frodon crut entendre la voix de Gandalf, murmurant des mots qui descendaient le long de la voûte en pente avec un écho soupirant. II ne pouvait en discerner le sens. Les murs paraissaient frémir. De temps à autre, le son des tambours battait et roulait: *brrron, brrron.*

II y eut soudain, venu du haut de l'escalier, un éclat de lumière blanche, puis un grondement sourd et un floc pesant. Les battements de tambour retentirent furieusement: *buron, brrron, puis* s'arrêtèrent. Gandalf déboucha tout courant de l'escalier et tomba sur le sol au milieu de la Compagnie.

- Bon, bon, voilà qui est terminé! Dit le magicien, se relevant avec peine. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Mais j'ai eu affaire à forte partie, et j'y suis presque resté. En tout cas, ne demeurez pas plantés là! Continuez! Il faudra vous passer de lumière pendant quelque temps. Je suis assez secoué. Allez! Allez! Où êtes-vous, Gimli? Venez devant avec moi! Suivez-nous de près, tous!

Ils partirent en trébuchant derrière lui, se demandant ce qui s'était passé. *Buron. brrron,* reprirent les tambours, ils avaient à présent un son voilé et lointain, mais ils suivaient. Il n'y avait pas d'autre bruit de poursuite, ni piétinement ni voix. Gandalf ne prit aucun tournant à droite ou à gauche, le couloir semblant mener dans la direction qu'il souhaitait. De temps à autre, ils descendaient une volée d'escalier, de cinquante marches ou davantage, pour atteindre un niveau inférieur. Ces moments représentaient le principal danger, car dans les ténèbres ils ne pouvaient voir une descente jusqu'à l'instant même où ils étaient dessus et mettaient le pied dans le vide. Gandalf tâtait le terrain avec son bâton comme un aveugle.

Après une heure, ils avaient parcouru un mille ou peut-être un peu plus, et ils avaient descendu maints escaliers. Il n'y avait toujours aucun son de poursuite. Ils commençaient presque à espérer s'échapper. Au bas du septième escalier, Gandalf s'arrêta.

- Il commence à faire chaud! Dit-il, haletant. Nous devrions être descendus au moins au niveau des Portes, à présent. Il nous faudra bientôt chercher un tournant à gauche pour nous mener vers l'est. J'espère qu'il n'est pas loin. Je suis très fatigué. Il m'est nécessaire de me reposer ici un moment, tous les orques de la terre seraient-ils après nous.

Gimli lui prit le bras et l'aida à s'asseoir sur une marche

- Que s'est-il passé là-haut à la porte? Demanda t'il. Avez-vous rencontré le batteur de tambour?

- Je ne sais pas, répondit Gandalf. Mais je me suis trouvé soudain devant quelque chose que je n'avais encore jamais rencontré. Je n'ai imaginé rien d'autre que de jeter un sort de fermeture sur la porte. J'en connais de nombreuses formules, mais l'exécution correcte de ce genre de chose demande du temps, et même alors la porte peut-être brisée par la force.

«Comme je me tenais là, j'entendais des voix d'orques de l'autre côté, je pensais à tout moment qu'ils allaient l'enfoncer. Je ne pouvais entendre ce qui se disait, ils semblaient parler dans leur hideux langage. Je ne saisis que *ghâsh,* ce qui signifie "feu". Puis quelque chose entra dans la pièce je le sentis à travers la porte, et les orques eux-mêmes furent effrayés et devinrent silencieux. Le nouvel arrivant s'empara de l'anneau de fer, et alors il perçut ma présence et le sort que j'avais jeté sur la porte.

«Quel il était, je ne pus le deviner, mais jamais je n'ai senti pareil défi. Le contre sort était terrible. Il faillit me briser. Un instant, la porte échappa à mon emprise et .commença de s'ouvrir! Il me fallut prononcer un mot de commandement. L'effort se révéla trop grand. La porte vola en éclats. Quelque chose de sombre comme un nuage obnubilait toute la lumière intérieure, et je fus projeté en arrière dans l'escalier. Tout le mur céda et la voûte de la chambre aussi, je crois.

«Je crains que Balïn ne soit profondément enterré, et peut-être autre chose est-il enterré là aussi. Je ne sais pas. Mais en tout cas le passage derrière nous était complètement obstrué. Ah! je ne me suis jamais senti tellement épuisé, mais cela est en train de passer. Et maintenant, qu'en est-il de vous, Frodon? II n'y avait pas le temps de le dire sur le moment, mais jamais je n'ai été aussi heureux que lorsque vous avez parlé. Je craignais que ce ne fût un Hobbit valeureux, mais un Hobbit mort que portait Aragorn.

- Moi? Dit Frodon. Eh bien, je suis vivant et entier, pour autant que je sache. Je suis meurtri et endolori, mais ce n'est pas terrible.

- Bien, dit Aragorn, tout ce que je peux dire, c'est que les Hobbits sont faits d'une matière si dure que je n'en ai jamais vu, de pareille. L'eussé-je su, que j'aurais parlé plus doucement à l'auberge de Bree ! Ce coup de lance aurait suffi à embrocher un sanglier!

LA LOTHLORIEN

- Eh bien, il ne m'a pas embroché, moi, je suis heureux de le constater, dit Frodon, encore que j'aie l'impression d'avoir été pris entre un marteau et l'enclume.

Il n'en dit pas davantage. II trouvait la respiration douloureuse.

- Vous tenez de Bilbon, dit Gandalf. Il y a davantage en vous qu'il n'apparaît à l'œil, comme je l'ai dit de lui jadis.

Frodon se demanda si la remarque signifiait plus que ce qu'elle disait.

Ils repartirent alors. Avant peu, Gimli parla. II avait des yeux perçants dans l'obscurité:

- Je crois qu'il y a une lumière devant nous, dit-il. Mais ce n'est pas celle du jour. Elle est rouge. Que peut-ce être?

- *Ghâsh!* murmura Gandalf. Je me demande si c'est là ce qu'ils voulaient dire: que les niveaux inférieurs étaient en feu? De toute façon, nous ne pouvons que continuer.

La lumière ne laissa bientôt plus aucune place au doute et elle devint visible à tous. Elle vacillait et rougeoyait sur les murs du couloir devant eux. Ils pouvaient à présent voir leur chemin: il descendait en pente rapide et, à une certaine distance, il y avait une arcade basse, c'était par-là que venait la lumière croissante. L'atmosphère devenait très chaude.

A leur arrivée à la voûte, Gandalf s'engagea dessous, leur faisant signe d'attendre. Comme il se tenait juste au-delà de l'ouverture, ils voyaient son visage éclairé d'une lueur rouge. Il revint vivement.

- Il y a là quelque nouvelle diablerie fomentée en guise de bienvenue, il n'y a aucun doute, dit-il. Mais je sais maintenant où nous nous trouvons: nous avons atteint la Première Profondeur, le niveau qui est immédiatement sous les Portes. Ceci est la Seconde Salle de la Vieille Moria, et les Portes sont proches: là-bas, derrière l'extrémité est, sur la gauche, pas à plus d'un quart de mille. Il faut traverser le Pont, monter un vaste escalier, suivre une large route, traverser la Première Salle, et puis dehors! Mais venez voir!

Ils scrutèrent l'espace devant eux. Il y avait là une autre salle caverneuse. Elle était plus haute et beaucoup plus longue que celle où ils avaient dormi. Ils étaient près de son extrémité est, à l'ouest, elle se perdait dans l'obscurité. Tout le long du centre s'élevait une double rangée de majestueux piliers. Ils étaient taillés en forme de fûts de puissants arbres, dont les branches soutenaient la voûte d'un réseau de nervures de pierre. Les tiges en étaient lisses et noires, mais une lueur rouge se reflétait sombrement sur leurs côtés. Juste en face d'eux, au pied de deux énormes piliers, une grande fissure s'était ouverte. Par-là venait une ardente lumière rouge, et de temps à autre des flammes en léchaient le bord et entouraient la base des colonnes. De sombres rubans de fumée flottaient dans l'air chaud.

- Si nous étions arrivés par la grande route descendant des salles supérieures, nous aurions été pris au piège ici, dit Gandalf. Espérons que le feu reste maintenant derrière nous et continuons. Allons! Il n'y a pas de temps à perdre.

Tandis même qu'il parlait, ils entendirent de nouveau le battement de tambours qui les poursuivait: *baron, brrron, braon.* D'au-delà des ombres de l'extrémité ouest de la salle venaient des cris et des sonneries de cor. *Brrron, brrron:* les piliers semblaient trembler, et les flammes palpiter.

- Allons-y pour la dernière course! S'écria Gandalf. Si le soleil brille à l'extérieur, nous avons encore une chance de nous échapper. Suivez-moi!

Il tourna à gauche et traversa vivement le sol uni de la salle. La distance était plus grande qu'elle ne l'avait paru. Tout en courant, ils entendaient le battement et l'écho de nombreux pieds qui se pressaient à leur poursuite. Un cri strident retentit: ils avaient été vus. Il y eut un tintement et un cliquetis d'acier. Une flèche siffla au-dessus de la tête de Frodon.

Boromir rit

- Ils ne s'attendaient pas à cela, dit-il. Le feu les a coupés de nous. Nous sommes du mauvais côté!

- Regardez devant vous! Cria Gandalf. Le Pont est tout près. Il est dangereux et étroit.

Frodon vit soudain devant lui un chasme noir. A l'extrémité de la salle, le sol disparaissait, tombait à une profondeur inconnue. La porte extérieure ne pouvait être atteinte que par un mince pont de pierre, sans bordure ni parapet, qui franchissait la coupure d'une seule arche bondissante de croquante pieds. C'était une ancienne défense des Nains contre tout ennemi qui aurait pris la Première Salle et les galeries extérieures. Ils ne pouvaient passer qu'en file indienne. Gandalf s'arrêta au bord, et les autres s'assemblèrent derrière lui.

- Prenez la tête, Gimli ! Dit-il. Ensuite, Pippin et Merry. Continuez tout droit et montez l'escalier qui se trouve au-delà de la porte!

Les flèches tombaient parmi eux. L'une frappa Frodon et ricocha. Une autre transperça le chapeau de Gandalf et y resta plantée comme une plume noire. Frodon regarda en arrière. Au-delà du feu, il vit des formes noires et pullulantes: il semblait y avoir des centaines d'orques. Ils brandissaient des lances et des cimeterres qui

luisaient rouges comme du sang à la lumière du feu. *Brrron, baron*, les tambours retentissaient de plus en plus fort*, brrron, baron.*

Legolas se retourna et encocha une flèche, bien que le tir fût long pour son petit arc. II banda la corde, mais sa main retomba, et la flèche glissa à terre. II poussa un cri de désarroi. Deux grands trolls parurent, ils portaient de grandes dalles de pierre, qu'ils jetèrent à terre en guise de passerelle au-dessus du feu. Mais ce n'était pas les trolls qui avaient empli l'Elfe d'effroi. Les rangs des orques s'étaient ouverts, et ils reculaient en masse, comme effrayés eux-mêmes. Quelque chose montait derrière eux. On ne pouvait voir ce que c'était: cela ressemblait à une grande ombre, au milieu de laquelle se dressait une masse sombre, peut-être une forme d'Homme, mais plus grande, et il paraissait y résider un pouvoir et une terreur, qui allaient devant elle.

Elle arriva au bord du feu et la lumière disparut comme si un nuage s'était penché dessus. Alors, d'un bond, elle sauta par-dessus la crevasse. Les flammes montèrent en ronflant pour l'accueillir et l'enlacer, et toute la fumée noire tournoya dans l'air. Sa crinière flottante s'embrasa et flamboya derrière elle. De la main droite, elle tenait une lame semblable à une langue de feu perçante, de la gauche un fouet à multiples lanières.

- Aïe! Aie! gémit Legolas. Un Balrog ! Un Balrog est arrivé!

Gimli écarquilla les yeux:

- Le Fléau de Durïn ! S’écria t’il, et, laissant tomber sa hache, il se couvrit le visage.

- Un Balrog, murmura Gandalf. Je comprends, maintenant.

Chancelant, il s'appuya lourdement sur son bâton:

- Quelle mauvaise fortune! Et je suis déjà fatigué.

La sombre forme, ruisselante de feu, se précipita vers eux. Les orques hurlèrent en se déversant par les passerelles de pierre. Boromir éleva alors son cor et sonna. Le défi retentit, puissant, et rugit comme le cri de nombreuses gorges sous la voûte caverneuse. Pendant un moment, les orques hésitèrent, et l'ombre ardente s'arrêta. Puis les échos moururent aussi soudainement qu'une flamme soufflée par un sombre vent, et l'ennemi s'avança de nouveau.

- Par le Pont! Cria Gandalf, rassemblant ses forces. Fuyez! C'est là un ennemi qui dépasse vos pouvoirs à tous. Il me faut tenir la voie étroite. Fuyez!

Aragorn et Boromir, sans observer cet ordre, tinrent pied, côte à côte, derrière Gandalf à l'autre extrémité du pont. Les autres s'arrêtèrent juste dans la porte au bout de la salle et se retournèrent, incapables de laisser leur conducteur faire seul face à l'ennemi.

Le Balrog atteignit le pont. Gandalf se tenait au milieu de la travée, appuyé sur le bâton qu'il tenait de la main gauche, tandis que dans l'autre Glamdring luisait, froide et blanche. Son ennemi s'arrêta de nouveau face à lui, et l'ombre qui l'entourait s'étendait comme deux vastes ailes. II leva le fouet, et les lanières gémirent et claquèrent. Le feu sortait de ses narines. Mais Gandalf demeura ferme.

- Vous ne pouvez passer, dit-il.

Les orques restèrent immobiles, et un silence de mort tomba.

- Je suis un serviteur du Feu Secret, qui détient la flamme d'Anor. Vous ne pouvez passer. Le feu sombre ne vous servira de rien, flamme d'Udün. Retournez à l'Ombre! Vous ne pouvez passer.

Le Balrog ne répondit rien. Le feu parut s'éteindre en lui, mais l'obscurité grandit. La forme s'avança lentement sur le pont, elle se redressa soudain jusqu'à une grande stature, et ses ailes s'étendirent d'un mur à l'autre, mais Gandalf était toujours visible, jetant une faible lueur dans les ténèbres, il semblait petit et totalement seul: gris et courbé comme un arbre desséché, devant l'assaut d'un orage.

De l'ombre, une épée rouge sortit flamboyante.

Glamdring répondit par un éclair blanc.

Il y eut un cliquetis retentissant et une estocade de feu blanc. Le Balrogtomba à la renverse, et son épée jaillit en fragments fondus. Le magicien vacilla sur le pont, recula d'un pas, puisse tint de nouveau immobile.

- Vous ne pouvez passer! Dit-il.

D'un bond, le Balrog sauta au milieu du pont. Son fouet tournoya en sifflant.

- Il ne peut résister seul! cria soudain Aragorn, qui revint en courant sur le pont

- *Elendil!* Cria t’il. Je suis avec vous, Gandalf.

-Gond or ! Cria Boromir, s'élançant derrière lui.

Ace moment, Gandalf leva son bâton et, criant d'une voix forte, il frappa le pont devant lui. Le bâton se brisa en deux et tomba de sa main. Un aveuglant rideau de flamme blanche jaillit. Le pont craqua. II se rompit juste au pied du Balrog, et la pierre sur laquelle il se tenait s'écroula dans le gouffre, tandis que le reste demeurait en équilibre frémissant comme une langue de rocher projetée dans le vide.

LA LOTHLORIEN

Le Balrog tomba en avant avec un cri terrible, son ombre plongea et disparut. Mais dans sa chute même, il fit tournoyer son fouet, et les lanières fouaillèrent le magicien et s'enroulèrent autour de ses genoux, l'entraînant vers le bord. Il chancela, tomba, et malgré un vain effort pour s'accrocher à la pierre, il glissa dans le gouffre.

- Fuyez, fous que vous êtes! Cria t'il, disparaissant.

Le feu s'éteignit, et les pures ténèbres retombèrent. La Compagnie restait figée d'horreur, le regard fixé dans la fosse. Au moment même où Aragorn et Boromir revenaient avec précipitation, le reste du pont craqua et tomba. Aragorn arracha les autres à leur stupeur en criant

- Venez! Je vais vous conduire, à présent! Nous devons obéir à son dernier commandement. Suivez-moi!

Ils grimpèrent quatre à quatre, en butant, l'escalier qui se trouvait au-delà de la porte. Aragorn en tête, Boromir en queue. En haut, ils trouvèrent un couloir large et sonore. Ils s'enfuirent par-là. Frodon entendit Sam pleurer à son côté, et puis il se trouva faire de même lui aussi, tout en courant. *Brrron, brrron, brrron:* les battements de tambour roulaient derrière eux, lugubres et lents à présent.

Ils poursuivirent leur course. La lumière s'accentuait devant eux, de grands puits perçaient la voûte. Ils coururent plus vite. Ils passèrent dans une salle, tout éclairée de la lumière du jour qui tombait de ses hautes fenêtres à l'est. Ils la traversèrent vivement. Ils en franchirent les énormes portes brisées et se trouvèrent soudain devant les Grandes Fortes, arche de lumière éclatante.

Une garde d'orques était tapie derrière les grands montants qui s'élevaient de part et d'autre, mais les battants eux-mêmes étaient fracassés et jetés bas. Aragorn abattit le capitaine qui lui barrait la route, et les autres s'enfuirent devant son courroux. La Compagnie passa en coup de vent, sans se soucier d'eux. Ils sortirent des portes en courant et s'élancèrent le long des énormes marches, usées par le temps, seuil de la Moria.

Ainsi, contre tout espoir, ils avaient enfin retrouvé le ciel, et ils sentirent le vent sur leurs visages.

Ils ne s'arrêtèrent pas avant d'être hors de la portée de flèches tirées des murs. La Vallée des Rigoles Sombres s'étendait autour d'eux. L'ombre des Monts Brumeux s'allongeait sur elle, mais vers l'est-il y avait sur la terre une lumière dorée. Il n'était qu'une heure de l'après-midi. Le soleil brillait, les nuages étaient blancs et hauts.

Ils regardèrent en arrière. L'arche des Portes béait, noire sous l'ombre de la montagne. Faibles et lointains sous la terre, roulaient les lents battements de tambour: *brrron.* Une fine traînée de fumée noire sortait de l'ouverture. On ne voyait rien d'autre, la vallée tout alentour était vide. *Buron.* Enfin, le chagrin les accabla complètement, et ils pleurèrent longuement: les uns étaient debout et silencieux, les autres s'étaient laissé tomber à terre. *Buron, bruon.* Les battements de tambour s'évanouirent.

CHAPITRE SIX
LA LOTHLORIEN

- Je crains, hélas! que nous ne puissions nous attarder ici, dit Aragorn.

Le regard fixé sur les montagnes, il leva son épée:

- Adieu, Gandalf! S'écria t'il. Ne vous avais-je pas dit: Si vous *passez les portes de la Moria, prenez garde?* Hélas! J'avais dit vrai! Quel espoir nous reste t'il sans vous?

Puis, se tournant vers la Compagnie, il dit

- Il nous faut abandonner l'espoir. Au moins pourrons-nous encore être vengés. Ceignons nos reins et renonçons aux larmes! Allons! Nous avons devant nous une longue route et beaucoup à faire.

Se levant, ils regardèrent autour d'eux. Au nord, la vallée montait par une gorge sombre entre deux grandes avancées des montagnes, au-dessus de laquelle brillaient trois cimes blanches: Le Celebdil, le Danuidhol et le Caradhras, les Montagnes de la Moria.

Au sommet de la gorge, un torrent s'écoulait comme une dentelle blanche par une échelle sans fin de petites cascades, et une buée d'embruns était suspendue dans l'air autour du pied des montagnes.

- Voilà l'Escalier des Rigoles Sombres, dit Aragorn, montrant les cascades. C'est par le chemin profondément creusé qui grimpe le long du torrent que nous serions venus, si la fortune avait été plus propice.

- Ou le Caradhras moins cruel, dit Gimli. Il se dresse là tout souriant au soleil!

Il menaça du poing la plus éloignée des cimes enneigées avant de se détourner.

A l'est, l'avancée des montagnes se terminait brusquement, et on pouvait voir au-delà des terres lointaines, vastes et indécises. Au sud, les Monts Brumeux s'enfonçaient à perte de vue. A moins d'un mille et un peu en dessous (car ils s'élevaient encore à une grande hauteur sur le côté ouest de la vallée) s'étendait un lac. Il était long et ovale, ressemblant à un grand fer de lance profondément enfoncé dans la gorge du nord, mais son extrémité sud se trouvait au-delà des ombres, sous le ciel ensoleillé. Les eaux en étaient cependant sombres: d'un bleu profond comme un clair ciel vespéral vu d'une pièce éclairée par une lampe. La surface était immobile, sans une ride. Tout autour, un moelleux gazon descendait jusqu'au bord nu et uniforme.

- Voilà le Lac du Miroir, le profond Kheled-zâram ! Dit Gimli avec tristesse. Je me rappelle qu'il avait dit: «Puissiez-vous éprouver de la joie à sa vue! Mais nous ne pourrons nous y attarder» Maintenant, je voyagerai longtemps avant d'éprouver de nouveau de la joie. C'est moi qui dois me hâter de partir, et lui qui doit rester.

La Compagnie suivit alors la route qui descendait des Portes. Elle était rude et défoncée, et elle finit par n'être plus au bout de quelque temps qu'un sentier serpentant entre la bruyère et les ajoncs qui poussaient parmi les pierres crevassées. Mais on pouvait encore voir que, dans un temps lointain, une grande voie pavée avait monté en lacets des basses terres du royaume des Nains. Il y avait par endroits au bord du chemin des ouvrages de pierre en ruine, et des remblais d'herbe surmontés de minces bouleaux ou de sapins qui soupiraient dans le vent. Un tournant vers l'est les mena tout près de la prairie du Lac du Miroir, et là, non loin du bord de la route, se dressait une colonne isolée au haut brisé.

- C'est la Pierre de Durïn! S'écria Gimli. Je ne puis passer là sans m'écarter un moment pour contempler la merveille de la vallée!

- Faites vite, alors! dit Aragorn, se retournant pour jeter un regard aux Portes. Le soleil se couche tôt. Peut-être les orques ne sortiront-ils pas avant le crépuscule, mais il nous faut être loin à la tombée de la nuit. Il n'y a presque plus de lune, et la nuit sera noire.

- Venez avec moi, Frodon, s'écria le Nain, s'élançant de la route. Je ne voudrais pas que vous partiez sans voir Kheled-zâram.

Il descendit en courant la longue pente verte. Frodon suivit lentement, attiré par la calme eau bleue malgré sa blessure et sa fatigue, Sam le rattrapa.

Arrivé près de la pierre dressée, Gimli s'arrêta et leva la tête. Le monument était lézardé et usé par les intempéries, les runes gravées sur le côté n'étaient plus lisibles.

- Cette colonne marque l'endroit d'où Durïn regarda pour la première fois dans le Lac du Miroir, dit le Nain. Regardons nous mêmes une fois avant de partir!

Ils se penchèrent sur l'eau sombre. Tout d'abord, ils ne virent rien. Puis, lentement, ils aperçurent, reflétées dans un bleu profond, les formes des montagnes environnantes, dont les cimes paraissaient des

panaches de flamme blanche, Au-delà, il y avait une étendue de ciel. Là, tels des joyaux plongés dans les profondeurs, brillaient des étoiles étincelantes, bien que la lumière du soleil régnât au-dessus dans le ciel. De leur propre forme, nulle ombre ne se voyait.

- O beau et merveilleux Kheled-Zâram! Dit Gimli. Là, gît la couronne de Durïn jusqu'au jour où il se réveillera. Adieu!

Il s'inclina, puis se détourna et se hâta de regagner la route le long de la pente verte.

- Qu'avez-vous vu? demanda Pippin à Sam.

Mais celui ci était trop perdu dans ses pensées pour répondre.

La route, tournant alors vers le sud, descendait en pente rapide d'entre les bras du vallon. A une certaine distance en dessous du lac, ils tombèrent sur une source profonde, d'une clarté de cristal, d'où une eau fraîche tombait sur un rebord de pierre pour courir ensuite scintillante et gargouillante, dans un lit de roches escarpées.

- Voici la source d'où sort le Cours d'Argent, dit Gimli. N'y buvez pas! Elle est d'un froid glacial.

-Elle devient bientôt rivière rapide, qui récolte les eaux de maints autres ruisseaux de montagne, dit Aragorn. Notre route la suit sur de nombreux milles. Car je vais vous emmener par le chemin qu'avait choisi Gandalf, et j'espère arriver en premier lieu aux bois où le Cours d'Argent se jette dans le Grand Fleuve là-bas.

Ils regardèrent dans la direction qu'il indiquait, et ils virent devant eux la rivière bondir vers le fond de la vallée, puis poursuivre son cours dans les terres basses pour se perdre dans une brume dorée.

- Là sont des bois de Lothlorien ! Dit Legolas. C'est la plus belle des résidences de mon peuple. Nuls arbres ne ressemblent à ceux de cette terre. Car, en automne, leurs feuilles ne tombent point, mais se muent en or. Ce n'est pas avant l'arrivée du printemps et l'éclosion de la nouvelle verdure qu'elles tombent, et alors les branches sont chargées de fleurs jaunes, et le sol du bois est tout doré, dorée est la voûte et ses piliers sont d'argent, car l'écorce des arbres est lisse et grise. C'est ce que célèbrent encore nos chants de la Forêt Noire. La joie emplirait mon cœur si je me trouvais sous les ramures de ce bois et que ce fût le printemps!

- Mon cœur sera heureux, même en hiver, dit Aragorn. Mais le bois se trouve à de nombreux milles. Hâtons-nous!

Frodon et Sam parvinrent à suivre les autres durant un moment, mais Aragorn les menait bon train, et après quelque temps ils traînèrent en arrière. Ils n'avaient rien mangé depuis le matin de bonne heure. La blessure de Sam le brûlait comme du feu, et il se sentait la tête vide. Malgré le brillant soleil, le vent paraissait froid après les chaudes ténèbres de la Moria. Il frissonna. Frodon trouvait chaque pas plus douloureux, et il haletait.

Legolas finit par se retourner et, les voyant à présent loin en arrière, il parla à Aragorn. Les autres s'arrêtèrent et Aragorn accourut , criant à Boromir de venir avec lui.

- Je suis navré, Frodon! S'écria t'il, plein de sollicitude. Il s'est passé tant de choses aujourd'hui et il est tellement nécessaire de se presser que j'avais oublié que vous étiez blessé, et Sam aussi. Vous auriez dû parler. Nous n'avons rien fait pour vous soulager, comme nous l'aurions dû, tous les orques de la Moria fussent-ils à nos trousses. Allons! Il y a un peu plus loin un endroit où nous pourrons nous reposer un peu. Là, je ferai ce que je pourrai pour vous. Venez, Boromir! On va les porter.

Ils arrivèrent peu après à un autre ruisseau qui, descendant de l'Ouest, joignait ses eaux bouillonnantes au rapide Cours d'Argent. Ensemble, les deux rivières plongeaient par-dessus une pierre de teinte verte et tombaient en écumant dans une combe. Autour de celle-ci s'élevaient des sapins, courts et tordus, les rives étaient escarpées et recouvertes de scolopendres et de buissons de myrtilles. Dans le fond, il y avait un espace plus plat par lequel la rivière coulait avec bruit sur des cailloux luisants. Ils se reposèrent là. Il était alors près de trois heures de l'après-midi, et ils n'étaient éloignés des Portes que de quelques milles. Le soleil passait déjà à l'ouest.

Pendant que Gimli et les deux plus jeunes Hobbits allumaient un feu de broussailles et de sapin et tiraient de l'eau, Aragorn s'occupa de Sam et de Frodon. La blessure de Sam était peu profonde, mais elle avait vilain aspect, et le visage d'Aragorn était grave tandis qu'il l'examinait. Après un moment, il leva la tête avec un air de soulagement.

- Vous avez de la chance, Sam! Dit-il. Nombreux sont ceux qui ont reçu pis que cela en réponse à la mort de leur premier orque abattu. La coupure n'est pas empoisonnée comme le sont trop souvent les blessures infligées par les lames d'orques. Elle devrait bien se cicatriser lorsque je l'aurai soignée. Baignez la quand Gimli aura fait chauffer de l'eau.

Il ouvrit un petit sac et en sortit des feuilles flétries:

- Elles sont sèches et ont perdu un peu de leur vertu, dit-il, mais j'ai encore là quelques-unes des feuilles *d'athelas que* j'avais cueillies près du Mont Venteux. Broyez en une dans l'eau et lavez bien la blessure, je la panserai. A votre tour, maintenant, Frodon!

LA LOTHLORIEN

- Je vais bien, dit Frodon, peu désireux de voir toucher à ses vêtements. Je n'avais besoin que de nourriture et d'un peu de repos.

- Non! Dit Aragorn. Il faut qu'on regarde un peu cela pour voir ce que le marteau et l'enclume vous ont fait. Je m'émerveille encore que vous soyez aucunement vivant!

Il débarrassa doucement Frodon de sa vieille veste et de sa tunique usée, et il eut un sursaut de surprise. Puis il rit. Le corselet d'argent miroitait devant ses yeux comme la lumière sur une mer ridée. Il le retira avec soin et le tint levé, les gemmes scintillaient comme des étoiles, et le son des anneaux secoués ressemblait au tintement de la pluie dans une mare.

- Regardez, mes amis! s'écria t'il. Voici une belle peau de Hobbit pour envelopper un petit prince Elfe! S'il était connu que les Hobbits avaient pareil cuir, tous les chasseurs de la Terre du Milieu accourraient dans la Comté.

- Et toutes les flèches de tous les chasseurs du monde seraient vaines, dit Gimli, qui contemplait la cotte de mailles avec émerveillement. C'est une cotte de mithril. Du mithril ! Je n'en ai jamais vu d'aussi belle, et je n'en ai même jamais entendu parler. Est ce celle qu'avait mentionnée Gandalf? Dans ce cas, il l'avait sous-estimée. Mais elle a été bien donnée!

- Je me suis souvent demandé ce que vous faisiez, toi et Bilbon si bien enfermés dans sa petite chambre, dit Merry. Dieu bénisse le vieux Hobbit! Je l'aime plus que jamais. J'espère que nous aurons une chance de lui en parler!

Le côté droit et la poitrine de Frodon portaient une meurtrissure sombre et noircie. Sous la cotte de mailles, il y avait une chemise de cuir souple, mais à un endroit les anneaux avaient été enfoncés au travers jusque dans la chair. Le côté gauche de Frodon était aussi éraflé et contus, là où il avait été projeté contre le mur. Pendant que les autres préparaient la nourriture, Aragorn baigna les blessures avec l'eau dans laquelle macérait *l'athelas.* L'odeur piquante emplit la combe, et tous ceux qui étaient penchés sur la vapeur de l'eau eurent l'impression d'être rafraîchis et fortifiés. Frodon sentit bientôt la douleur le quitter, et sa respiration se fit aisée, bien qu'il dût rester ankylosé et endolori pendant bien des jours. Aragorn lia deux tampons de tissu à son côté.

- La cotte de mailles est merveilleusement légère, dit-il. Remettezla si vous pouvez la porter. J'ai le cœur heureux de savoir que vous avez pareille protection. Ne la quittez pas, même pour dormir, à moins que la bonne fortune ne vous amène en un endroit où vous soyez en sécurité pour le moment, et vous n'en rencontrerez guère l'occasion tant que durera votre quête.

Après avoir mangé, la Compagnie se prépara au départ. Ils éteignirent le feu et en effacèrent toute trace. Puis, grimpant hors de la combe, ils reprirent la route. Ils n'avaient pas été bien loin que le soleil se coucha derrière les hauteurs de l'ouest et que de grandes ombres descendirent des flancs de la montagne. Le crépuscule en voila les pieds, et la brume s'éleva 'dans les creux. Dans le lointain à l'est, la lumière vespérale s'étendait, pâle, sur les terres indistinctes de plaine et de bois. Sam et Frodon, qui se sentaient à présent soulagés et grandement rafraîchis, étaient en état de marcher d'un bon pas et, avec une seule brève halte, Aragorn entraîna la Compagnie pendant près de trois heures encore.

Il faisait noir. La nuit profonde était tombée. De nombreuses étoiles brillaient dans le ciel, mais la lune rapidement décroissante ne devait se montrer que tard. Gimli et Frodon étaient en queue, ils marchaient doucement, sans parler, prêtant l'oreille à tout bruit qui pourrait venir derrière eux sur la route. Gimli finit par rompre le silence.

- II n'y a d'autre son que celui du vent, dit-il. II n'est pas de gobelins dans les environs, ou mes oreilles sont de bois. Espérons que les orques se contenteront de nous avoir chassés de la Moria. Peut-être était ce là leur seul but et n'avaient-ils rien d'autre à faire avec nous avec l'Anneau. Bien que les orques poursuivent souvent leurs ennemis pendant bien des lieues dans la plaine quand ils ont à venger un capitaine tombé.

Frodon ne répondit pas. Il observait Dard, et la lame était sans éclat. II avait pourtant entendu ou cru entendre quelque chose. Dès que les ombres les eurent entourés et que la route fut obscure, il avait recommencé à entendre le bruit de pas légers et rapides. Il l'entendait en ce moment même. Il se retourna vivement. II y avait derrière lui deux minuscules points de lumière, ou il crut un moment les voir, mais ils s'écartèrent aussitôt et disparurent.

- Qu'y a t'il? Demanda le nain.

- Je ne sais pas, répondit Frodon. J'ai cru entendre des pas, et j'ai cru voir une lueur comme d'yeux. Mais j'ai si souvent cru des choses depuis notre entrée dans la Moria !

Gimli s'arrêta et se pencha jusqu'à terre

- Je n'entends que la voix nocturne des plantes et des pierres, dit-il. Allons! Dépêchons-nous! Les autres sont hors de vue.

CHAPITRE SIX

LA LOTHLORIEN

Le vent de la nuit soufflait, froid, dans la vallée à leur rencontre. Devant eux s'élevait une grande ombre grise, et ils entendaient un perpétuel bruissement de feuilles, comme de peupliers dans la brise.

- La Lothlorien ! S'écria Legolas. La Lothlorien ! Nous sommes arrivés à l'orée de la Forêt d'Or. Quel malheur que ce soit l'hiver!

Dans la nuit, les arbres s'élevaient haut devant eux, formant une voûte au-dessus de la route et de la rivière qui coulait soudain sous leurs branches étendues. A la pâle lueur des étoiles, leurs troncs étaient gris, et leurs feuilles tremblantes avaient une teinte d'or fauve.

- La Lothlorien ! Dit Aragorn. Je suis heureux d'entendre de nouveau le vent dans les arbres! Nous ne nous trouvons guère à plus de cinq lieues des Portes, mais nous ne pouvons aller plus loin. Espérons qu'ici la vertu des Elfes nous gardera cette nuit du péril qui vient derrière nous.

- Si tant est que les Elfes demeurent encore ici dans le monde qui s'obscurcit, dit Gimli.

- II y a longtemps qu'aucun des miens n'est revenu jusqu'ici, cette terre d'où nous partîmes à une époque lointaine, dit Legolas , mais nous avons appris que la Lorien n'est pas encore désertée, car il existe toujours un pouvoir secret qui tient le pays à l'abri du mal. Ses habitants se laissent néanmoins rarement voir et Peut-être demeurent-ils aujourd'hui au plus profond des bois, loin de la frontière septentrionale.

- Ils demeurent certes au plus profond des bois, dit Aragorn, soupirant comme sous l'impulsion de quelque souvenir. Nous devons nous débrouiller seuls ce soir. Nous irons un peu plus loin jusqu'au milieu des arbres, et là nous quitterons le sentier pour chercher un endroit où dormir.

Il fit quelques pas en avant, mais Boromir ne le suivit pas et resta sur place, indécis:

- N'y a t'il pas d'autre chemin? Demanda t'il.

- Quel autre chemin meilleur voudriez-vous donc? Dit Aragorn.

- Une simple route, dût-elle mener à travers une haie d'épées, dit Boromir. Notre Compagnie a été menée par d'étranges sentiers et, jusqu'à nouvel ordre, vers une mauvaise fortune. Contre mon gré, nous avons passé sous les ombres de la Moria, vers notre perte. Et maintenant nous devons pénétrer dans le Bois d'Or, dites-vous. Mais nous avons entendu parler de cette terre périlleuse en Gondor, et l'on dit que peu de ceux qui y entrent en ressortent, et de ceux là, aucun ne s'est échappé indemne.

- Ne dites pas *indemne*, mais en disant *inchangé* vous serez dans le vrai, répliqua Aragorn. Mais le savoir se perd en Gondor, Boromir, si dans la cité de ceux qui furent jadis sages on parle mal à présent de la Lothlorien. Quoi que vous en pensiez, il n'y a pas d'autre voie pour nous à moins que vous ne vouliez retourner à la Porte de la Moria, escalader les montagnes sans chemin frayé ou suivre tout seul le Grand Fleuve à la nage.

- Eh bien, allez-y! dit Boromir. Mais c'est périlleux.

- Périlleux, certes, dit Aragorn, beau et périlleux, mais seuls ont à craindre les mauvais, ou qui apporte avec soi quelque mal. Suivez-moi!

Ils avaient pénétré d'un peu plus d'un mille dans la forêt, quand ils tombèrent sur un autre torrent qui descendait rapidement des pentes couvertes d'arbres, grimpant vers les montagnes derrière eux à l'ouest. Ils entendirent les éclaboussements de sa chute dans les ombres à leur droite. Ses eaux noires et précipitées traversaient le sentier devant eux pour rejoindre le Cours d'Argent dans le remous de mares indistinctes, parmi les racines des arbres.

- Voici la Nimrodel ! Dit Legolas. Sur cette rivière, les Elfes Sylvestres composèrent de nombreuses chansons il y a longtemps, et nous les chantons encore dans le Nord, nous souvenant de l'arc-en-ciel dans ses cascades et des fleurs d'or qui flottaient dans son écume. Tout est sombre à présent, et le Pont de la Nimrodel est rompu. Je vais me baigner les pieds, car on dit que l'eau est bienfaisante aux gens fatigués.

Il s'avança, descendit la rive escarpée et entra dans la rivière.

- Suivez-moi! Cria t'il. L'eau n'est pas profonde. Passons à gué de l'autre côté. Nous pourrons nous reposer sur l'autre rive, et le son de la cascade nous apportera Peut-être le sommeil et l'oubli de notre chagrin.

Un par un, ils descendirent à la suite de Legolas. Frodon se tint un moment près du bord, laissant l'eau couler sur ses pieds fatigués. Elle était froide, mais le contact en était pur et, à mesure qu'il avançait et qu'elle lui montait aux genoux, il sentit ses membres lavés de la souillure du voyage et de toute lassitude.

Quand toute la Compagnie fut de l'autre côté, ils s'assirent, se reposèrent et prirent quelque nourriture, et Legolas leur raconta des histoires de la Lothlorien que les Elfes de la Forêt Noire conservaient toujours dans leur cœur, des histoires au sujet de la lumière du soleil et des étoiles sur les prairies au bord du Grand Fleuve avant que le monde ne fût gris.

Finalement, un silence s'établit, et ils entendirent la musique de la cascade coulant mélodieusement dans les ombres. Frodon imagina presque entendre une voix qui chantait, mêlée au son de l'eau.

- Entendez-vous la voix de la Nimrod? Demanda Legolas. Je vais vous chanter une chanson de la vierge Nimrodel, qui portait le même nom que la rivière près de laquelle elle vivait au temps jadis. C'est une belle

chanson dans notre langue de la forêt, mais la voici en langage ouestrien, telle que la chantent certains à Fondcombe.

D'une voix douce, qui dominait à peine le bruissement des feuilles au-dessus d'eux, il commença:

Il était jadis une vierge elfique
Étoile brillant de jour
Son blanc manteau était d'or bordé,
Ses chaussures grises d'argent.

Une étoile était posée sur son front
Une lumière sur ses cheveux,
Comme le soleil sur les rameaux
D'or En Lorien la belle.

Ses cheveux étaient longs et ses bras blancs,
Belle et libre était-elle,
Et dans le vent elle allait aussi légère
Que la feuille de tilleul.

Au bord des cascades de la Nimrodel,
Près de L'eau claire et fraîche,
Sa voix tombait comme une chute d'argent
Dans la mare brillante.

Où maintenant elle erre, nul ne le sait,
A la lumière du soleil ou dans l'ombre,
Car perdue fut jadis Nimrodel
Et dans les montagnes isolées.

La nef elfique dans le havre gris
Sous le vent de la montagne
Bien des jours l'attendit
Au bord de la mer rugissante.

Un vent nocturne dans les terres du Nord
Se leva, et haut il cria
Et mena le navire des rives elfiques
Au travers des flots mouvants.

Quand vint la terne aurore, la terre était perdue,
Les montagnes plongeaient grises
Au-delà des vagues gonflées qui lançaient
Leurs panaches d'écume aveuglante.

Amroth vit la rive évanescente
A présent basse derrière la houle,
Et il maudit le perfide navire gui l'emportait
Loin de Nimrodel.

Jadis il était un roi Elfe,
Un seigneur de l'arbre et des vallons,
Quand d'or étaient les rameaux printaniers
Dans Lothlorien la Belle.

Du mât à la mer, on le vit s'élancer
Comme la flèche de la corde,

Et plonger dans l'eau profonde
Comme la mouette en vol.

Le vent était dans ses cheveux flottants,
Sur lui brillait l'écume,
De loin, ils le virent fort et beau
S'en aller, glissant tel un cygne.

Mais de l'Ouest n'est venu aucun message
Et sur la Rive Citérieure
Nulle nouvelle n'ont plus jamais entendu
Les Elfes d'Amroth.

La voix de Legolas s'altéra, et le chant cessa:

- Je ne puis plus chanter, dit-il. Cela n'est qu'une partie, j'ai beaucoup oublié. C'est long et triste, car il y est dit comment la douleur envahit la Lothlorien, la Lorien des Fleurs, quand les Nains éveillèrent le mal dans les montagnes.

- Mais ce ne sont pas les Nains qui ont fait le mal, dit Gimli.

- Je n'ai pas dit cela, mais le mal n'en est pas moins venu, répondit tristement Legolas. Alors, de nombreux Elfes de la parenté de Nimrodel quittèrent leur demeure et s'en furent, elle se perdit loin dans le Sud, dans les cols des Montagnes Blanches, et elle ne vint pas au navire dans lequel Amroth son amant l'attendait. Mais au printemps, quand le vent passe dans les feuilles, on peut encore entendre sa voix près des cascades qui portent son nom. Et quand le vent est au sud, la voix d'Amroth monte de la mer, car la Nimrodel se jette dans le Cours d'Argent, que les Elfes nomment Célébrant, Célébrant dans l'Anduinla-Grande, et l'Anduin se jette dans la Baie de Belfalas, d'où les Elfes de Lorien prirent la mer. Mais ni Nimrodel ni Amroth ne revinrent jamais.

«On raconte qu'elle avait une maison construite dans les branches d'un arbre qui croissait près des Cascades, car c'était la coutume des Elfes de Lorien de demeurer dans les arbres, et Peut-être l'est ce encore. C'est pourquoi on les nommait les Galadhrim, les gens des Arbres. Au plus profond de leur forêt, les arbres sont très grands. Les habitants des bois ne creusaient pas la terre comme les Nains et ils n'édifièrent pas de places fortes jusqu'à la venue de l'Ombre.

- Et même de nos jours, on pourrait juger qu'habiter dans les arbres est plus sûr que de s'asseoir par terre, dit Gimli.

Il regarda par delà la rivière la route qui ramenait à la Vallée des Rigoles Sombres, puis la voûte des branches obscures au-dessus d'eux.

- Vos paroles portent bon conseil, Gimli, dit Aragorn. Nous ne pouvons construire de maison, mais ce soir, nous ferons comme les Galadhrim et nous chercherons refuge au sommet des arbres, si nous le pouvons. Nous sommes déjà restés ici près de la route plus que ne le voulait la sagesse.

La Compagnie quitta alors le sentier pour plonger dans l'ombre des bois plus profonds, à l'ouest le long de la rivière de montagne en s'éloignant du Cours d'Argent. Non loin des cascades de la Nimrodel, ils trouvèrent un groupe d'arbres, dont certains surplombaient la rivière. Leurs grands troncs gris étaient d'une imposante circonférence, mais on n'en pouvait deviner la hauteur.

- Je vais y grimper, dit Legolas. Je suis chez moi parmi les arbres, aux racines comme dans les branches, encore que ceux-ci soient d'une espèce qui m'est étrangère, hormis par un nom dans une chanson. On les appelle *mellyrn,* et ce sont ceux qui portent les fleurs jaunes, mais je n'ai jamais grimpé à aucun d'eux. Je vais voir maintenant quelle en est la forme et la croissance.

- Quoi qu'il en soit maintenant, dit Pippin, ce seront certes des arbres merveilleux s'ils peuvent offrir le moindre repos la nuit à d'autres que les oiseaux. Je ne saurais dormir sur un perchoir!

- Eh bien, creusez un trou dans le sol, si c'est davantage dans la façon de votre espèce, dit Legolas. Mais il faudra creuser vite et profond si vous voulez vous cacher des orques.

Bondissant avec légèreté, il attrapa une branche qui sortait du tronc à bonne hauteur au-dessus de sa tête. Mais, tandis qu'il se balançait là un moment, une voix sortit soudain des ombres de l'arbre au-dessus de lui.

- «Daro! »Disait-elle d'un ton autoritaire: et Legolas retomba sur le sol, empli d'étonnement et de crainte. Il se pelotonna contre le tronc de l'arbre.

- Restez tranquilles! murmura t'il aux autres. Ne bougez pas et taisez-vous!

CHAPITRE SIX

LA LOTHLORIEN

Une sorte de rire doux se fit entendre au-dessus de leur tête, puis une autre voix claire parla en langue elfique. Frodon ne comprit pas grand-chose à ce qu'elle disait, car le langage qu'employaient entre eux les Sylvains à l'est des montagnes ne ressemblait guère î celui de l'ouest. Legolas, levant le regard, répondit dans le même langage.

- Qui sont-ils, et que disent-ils? Demanda Merry.

- Ce sont des Elfes, dit Sam. N'entendez-vous pas leur voix?

- Oui, ce sont des Elfes, dit Legolas, et ils disent que vous respirez si bruyamment qu'ils pourraient vous tirer en pleine obscurité. (Sam mit précipitamment sa main devant sa bouche.) Mais ils disent aussi que vous n'avez aucune crainte à avoir. II y a un bon moment qu'ils ont distingué notre présence. Ils ont entendu ma voix de l'autre côté de la Nimrodel, et ils savaient que j'étais un de leurs parents du Nord, c'est pourquoi ils n'ont pas empêché notre passage, et après, ils ont entendu mon chant. Ils m'invitent maintenant à monter avec Frodon, car ils paraissent avoir entendu parler de lui et de notre voyage. Ils demandent que les autres attendent un peu et veillent au pied de l'arbre, jusqu'à ce qu'ils aient décidé de ce qu'il y a lieu de faire.

Une échelle descendit des ombres, elle était faite de corde gris argent qui luisait dans l'obscurité, et malgré son aspect ténu elle se révéla assez solide pour porter de nombreux hommes. Legolas grimpa avec légèreté, et Frodon le suivit plus lentement, derrière venait Sam, qui s'efforçait de ne pas respirer trop bruyamment. Les branches de mallorne poussaient presque droit, puis s'étalaient vers le haut, mais près du sommet, la tige principale se partageait en maintes branches en couronne, et ils virent que parmi celles-ci avait été construite une plate-forme de bois *ou flet,* comme on appelait cela en ce temps là: les Elfes le nommaient *talan.* On y accédait par un trou circulaire ménagé au centre, par lequel passait l'échelle.

En arrivant enfin sur le flet, Frodon trouva Legolas assis avec trois autres Elfes. Ils étaient vêtus d'un gris d'ombre, et on ne pouvait les distinguer parmi les branches s'ils ne faisaient quelque mouvement brusque. Ils se levèrent, et l'un deux découvrit une petite lanterne qui répandit un mince rayon d'argent. Il l'éleva pour regarder le visage de Frodon et celui de Sam. Puis il éteignit de nouveau la lumière et dit quelques mots de bienvenue dans sa langue elfique. Frodon répondit avec hésitation.

-Bienvenue! S'écria alors l'Elfe dans la Langue Commune en parlant lentement. Nous usons rarement d'une autre langue que la nôtre, car nous vivons à présent au cœur de la forêt, et nous n'entretenons pas volontiers de rapports avec les autres gens. Même ceux de notre propre race dans le Nord sont coupés de nous. Mais il en est encore parmi nous qui vont loin pour récolter des nouvelles et surveiller nos ennemis, et ils parlent la langue d'autres terres. Je suis de ceux là. Je me nomme Haldir. Mes frères, Rùmil et Oraphïn, parlent peu votre langue.

«Mais nous avons entendu parler de votre venue, car les messagers d'Elrond sont passés par la Lorien en rentrant à l'Escalier des Rigoles Sombres. Nous ne savions rien des... Hobbits ou Semi-Hommes depuis maintes années, et nous ignorions qu'il y en eût en Terre du Milieu. Vous ne paraissez pas méchants! Et puisque vous venez avec un Elfe de notre espèce, nous sommes disposés à vous aider comme Elrond l'a demandé, encore qu'il ne soit pas dans nos habitudes de conduire les étrangers sur notre territoire. Mais il vous faudra rester ici cette nuit. Combien êtes-vous?

- Huit, dit Legolas. Moi-même, quatre Hobbits, et deux hommes, dont l'un, Aragorn, est un ami des Elfes, de ceux de l'Ouistrenesse.

- Le nom d'Aragorn fils d'Arathorn est connu en Lorien, dit Haldir, et il a la faveur de notre Dame. Tout est bien, donc. Mais vous n'avez encore parlé que de sept.

- Le huitième est un Nain, dit Legolas.

- Un Nain! S'écria Haldir. Voilà qui n'est pas bien. Nous n'avons pas eu de rapports avec les Nains depuis les Jours Sombres. Ils ne sont pas admis dans notre pays. Je ne puis lui permettre le passage.

- Mais il est du Mont Solitaire, des fidèles gens de Dâïn, et ami d'Elrond, dit Frodon. Elrond lui-même l'a choisi pour l'un de nos compagnons, et il s'est montré brave et loyal.

Les Elfes s'entretinrent d'une voix douce, et ils interrogèrent Legolas dans leur propre langue.

- Bon, finit par dire Haldir. Voici ce que nous ferons, bien que ce soit contre notre goût. Si Aragorn et Legolas veulent le garder et répondre de lui, il passera, il ne traversera toutefois la Lothlorien que les yeux bandés.

«Mais assez de délibérations. Les vôtres ne doivent pas rester à terre. Nous n'avons cessé d'observer les rivières depuis que nous avons vu une grande troupe d'orques qui se dirigeaient vers la Moria au nord, en bordure des montagnes, il y a bien des jours. Les loups hurlent à l'orée de la forêt. Si vous venez effectivement de la Moria, le danger ne saurait être loin derrière vous. Il faudra pourtant suivre votre route de bonne heure demain matin.

LA LOTHLORIEN

«Les quatre Hobbits grimperont ici et resteront avec nous nous ne les craignons pas! II y a un autre talan dans l'arbre voisin. Les autres devront y prendre refuge. Vous, Legolas, devrez nous répondre d'eux.

Appelez-nous, si quelque chose va de travers! Et tenez ce Nain à l'œil! »

Legolas descendit aussitôt l'échelle pour porter le message d'Haldir, et peu après Merry et Pippin grimpèrent sur le haut flet. Ils étaient essoufflés et paraissaient assez effrayés.

- Voilà! Dit Merry, haletant. Nous avons monté vos couvertures en même temps que les nôtres. Grands-Pas a caché tout le reste de notre bagage dans un profond amoncellement de feuilles.

- Vous n'aviez aucun besoin de ce fardeau, dit Haldir. Il fait froid au sommet des arbres en hiver, bien que le vent soit ce soir au sud, mais nous avons de la nourriture et de la boisson à vous donner, qui chasseront le froid nocturne, et nous avons des peaux et des manteaux en surplus.

Les Hobbits acceptèrent avec joie ce second (et bien meilleur) souper. Puis ils s'enveloppèrent chaudement non seulement dans les manteaux de fourrure des Elfes, mais aussi dans leurs couvertures. Et ils essayèrent de dormir. Mais, tout fatigués qu'ils étaient, seul Sam trouva la chose facile. Les Hobbits n'aiment pas les hauteurs, et ils ne dorment pas aux étages, même s'ils en ont. Le flet n'était aucunement à leur goût comme chambre à coucher. Il n'avait pas de murs, pas même de balustrade, seulement d'un côté était dressée une légère natte mobile que l'on plaçait en différents endroits selon le vent.

Pippin continua de parler un moment:

- Si j'arrive à dormir dans ce lit pigeonnier, j'espère que je ne vais pas dégringoler, dit-il.

- Une fois endormi dit Sam, je continuerai à dormir, que je dégringole ou pas. Et moins on bavardera, plus vite je tomberai dans le sommeil, si vous voyez ce que je veux dire.

Frodon resta quelque temps éveillé, contemplant les étoiles qui entre-luisaient à travers le pâle plafond des feuilles tremblantes. Sam ronflait depuis longtemps de son côté quand lui-même ferma les yeux. Il voyait vaguement les formes grises de deux Elfes qui, assis immobiles, les bras autour des genoux, parlaient à voix basse. L'autre était descendu prendre son tour de garde sur une des branches basses. Finalement, bercé par le vent dans la ramure au-dessus de lui et par le doux murmure des cascades de la Nimrodel en dessous, Frodon s'endormit, tandis que la chanson de Legolas lui trottait dans la tête.

Tard dans la nuit, il se réveilla. Les autres Hobbits dormaient. Les Elfes avaient disparu. Le croissant de la lune luisait faiblement parmi les feuilles. L'air était silencieux. Il entendit à peu de distance un rire rauque et un piétinement nombreux sur le sol en dessous. Un bruit métallique retentit. Ces sons s'évanouirent lentement en direction du sud, plus avant dans la forêt.

Une tête apparut soudain par le trou dans le flet. Frodon se redressa tout effrayé, et il vit que c'était un Elfe encapuchonné de gris. Il regarda du côté des Hobbits.

- Qu'y a t'il? Demanda Frodon.

- Yrch! Dit l'Elfe en un bas chuintement, et il jeta sur le flet l'échelle de corde qu'il avait relevée.

- Des orques! Dit Frodon. Que font-ils?

Mais l'Elfe était parti.

Il n'y eut aucun bruit. Les feuilles étaient silencieuses, et les cascades mêmes semblaient s'être tues. Frodon, assis sur son séant, frissonna sous ses enveloppements. Il se félicitait de n'avoir pas été pris sur le sol, mais il avait l'impression que les arbres n'offraient guère d'autre protection que la dissimulation. Les orques avaient un flair aussi pénétrant que celui des meilleurs chiens de chasse, disait-on, mais ils pouvaient aussi grimper. Il dégaina Dard: celle-ci étincela comme une flamme bleue, puis la lueur s'évanouit de nouveau, et l'épée reprit son aspect terne. En dépit de ce retour à la normale, le sentiment d'un danger immédiat ne quitta pas Frodon, s'accroissant même plutôt. Il se leva, rampa jusqu'à l'ouverture et regarda en bas. Il était presque sûr de percevoir des mouvements furtifs au pied de l'arbre, loin en dessous de lui.

Ce n'étaient pas des Elfes, car ceux de la forêt étaient absolument silencieux dans leurs mouvements. Puis il entendit vaguement comme un reniflement, et quelque chose lui sembla gratter l'écorce du tronc. Il écarquilla les yeux sur l'obscurité, retenant son souffle.

Quelque chose grimpait lentement à présent, et sa respiration montait comme un doux sifflement à travers des dents serrées. Puis, montant, tout près de la tige, Frodon vit deux yeux pâles. Ils s'arrêtèrent et regardèrent en l'air sans ciller. Soudain, ils se détournèrent, et une figure indistincte glissa autour du tronc de l'arbre et disparut.

Aussitôt après, Haldir grimpa vivement parmi les branches

- Il y avait quelque chose dans cet arbre, que je n'avais jamais vu auparavant, dit-il. Ce n'était pas un orque. Cela a fui dès que j'eus touché le tronc de l'arbre. La créature paraissait circonspecte, et elle était habile à se mouvoir dans les arbres, sans quoi j'aurais pu croire qu'il s'agissait d'un de vous autres Hobbits.

«Je n'ai pas tiré, n'osant faire pousser des cris: nous ne pouvons risquer la bataille. Une forte compagnie d'orques a passé. Ils ont traversé la Nimrodel maudits soient leurs infects pieds dans son eau pure! et ils sont

partis par la vieille route qui longe la rivière. Ils paraissaient suivre une piste, et ils ont examiné un moment le sol près de l'endroit où vous vous étiez arrêtés. A trois, nous ne pouvions en défier cent, nous nous sommes donc avancés et nous leur avons parlé en contrefaisant nos voix, afin de les entraîner dans la forêt.

«Oraphïn est maintenant retourné en hâte vers nos habitations pour avertir les nôtres. Aucun des orques ne ressortira jamais de la Lorien.

Et il y aura beaucoup d'Elfes cachés à la lisière nord avant la tombée d'une nouvelle nuit. Mais il vous faut prendre la route du sud dès qu'il fera grand jour.

Le matin se leva, pâle, à l'est. En grandissant, la lumière filtra parmi les feuilles jaunes du mallorne, et il sembla aux Hobbits que brillaient les premiers rayons de soleil d'un frais matin d'été. Un ciel bleu pâle se montrait à travers les branches mouvantes. En regardant par une ouverture sur le côté sud du flet, Frodon vit toute la vallée du Cours d'Argent étendue sous ses yeux comme une mer d'or fauve ondulant doucement dans l'irise.

La matinée, peu avancée, était encore fraîche quand la Compagnie se remit en route, guidée à présent par Haldir et son frère Rumil.

- Adieu, douce Nimrodel ! S'écria Legolas.

Frodon, jetant un regard en arrière, aperçut un miroitement d'écume blanche parmi les troncs gris.

- Adieu, dit-il.

Il avait l'impression que jamais plus il n'entendrait une eau courante aussi belle, mêlant à jamais ses innombrables notes en une harmonie toujours changeante.

Ils regagnèrent le sentier qui continuait à longer la rive ouest du Cours d'Argent, et ils s'y tinrent pendant quelque temps en direction du sud. Il y avait dans le sol des empreintes de pieds d'orques. Mais bientôt Haldir s'écarta dans les arbres, à l'ombre desquels il s'arrêta au bord de la rivière.

- Voilà un des miens, de l'autre côté de la rivière, bien que vous ne l'aperceviez pas, dit-il.

Il fit entendre un appel, semblable à un léger sifflement d'oiseau, et un Elfe sortit d'un bosquet de jeunes arbres, il était vêtu de gris, mais son capuchon était rejeté en arrière, et ses cheveux étincelaient comme de l'or au soleil du matin. Haldir lança adroitement par-dessus le cours d'eau un rouleau de corde grise, que l'autre attrapa et dont il noua le bout à un arbre près de la rivière.

- Le Célébrant est toujours fort ici, comme vous le voyez, dit Haldir, son cours est rapide et profond, et il est également glacial. Nous n'y mettons pas les pieds autant au nord, autrement qu'en cas de nécessité. Mais en ces temps de vigilance, nous ne construisons pas de ponts. Voici notre façon de traverser. Suivez-moi!

II amarra son bout de la corde à un autre arbre, après quoi, il courut avec légèreté le long de ce pont improvisé, tout comme sur une route.

- Je puis suivre ce chemin, dit Legolas, mais les autres n'ont pas cette adresse. Doivent-ils traverser à la nage?

- Non, dit Haldir. Nous avons deux autres cordes. Nous allons les fixer au-dessus de l'autre, l'une à hauteur d'épaule et l'autre à mi-hauteur, en les tenant, les étrangers devraient pouvoir traverser avec précaution.

Ce léger pont confectionné, la Compagnie passa dessus, les uns avec lenteur et prudence, les autres plus aisément. Parmi les Hobbits, Pippin se révéla le meilleur, car il avait le pied sûr, il traversa rapidement, en ne se tenant que d'une main, mais il ne quitta pas des yeux la rive d'en face, et il ne regarda à aucun moment en dessous. Sam avança en traînant le pas, agrippé aux cordes et les yeux fixés sur l'eau pâle et tourbillonnante comme si c'était un abîme dans les montagnes.

Il respira avec soulagement à son arrivée, sain et sauf:

- On apprend à tout âge! Comme disait mon vieux. Mais il pensait au jardinage et pas à se percher comme un oiseau ou à essayer de marcher comme une araignée. Même mon oncle Andy n'a jamais fait de truc comme ça!

Quand la Compagnie fut enfin rassemblée sur la rive orientale du Cours d'Argent, les Elfes détachèrent les cordes et en roulèrent deux. Rumil, qui était resté de l'autre côté, ramena la dernière, qu'il jeta sur son épaule, et avec un salut de la main, il retourna à la Nimrodel pour reprendre sa surveillance.

- Maintenant, mes amis, dit Haldir, vous êtes entrés dans le Naith de Lorien ou l'Enclave, comme vous diriez, car c'est la terre qui s'étend comme un fer de lance entre les bras du Cours d'Argent et de l'Anduinla-Grande. Nous ne permettons à aucun étranger d'espionner les secrets du Naith. Peu de gens sont même autorisés à y mettre les pieds.

«Comme convenu, je vais bander ici les yeux de Gimli le Nain. Les autres pourront marcher librement pendant quelque temps, jusqu'à ce que nous approchions de nos demeures, à Egladil, dans l'Angle entre les eaux»

CHAPITRE SIX

LA LOTHLORIEN

Cela n'était pas du tout pour plaire à Gimli:

- L'arrangement a été pris sans mon consentement, dit-il. Je ne marcherai pas les yeux bandés comme un mendiant ou un prisonnier. Et je ne suis pas un espion. Les miens n'ont jamais eu de rapports avec aucun serviteur de l'Ennemi. Et nous n'avons jamais fait de mal aux Elfes. Il n'y a pas plus de probabilité que je vous trahisse que ne le ferait Legolas, ou tout autre de mes compagnons.

- Je n'en doute pas, dit Haldir. Mais c'est notre loi. Je ne suis pas maître de la loi, et il ne m'est pas possible de n'en pas tenir compte. J'ai déjà fait beaucoup en vous laissant passer le Célébrant.

Gimli s'obstina. Fermement planté sur ses pieds écartés, il porta la main au manche de sa hache:

- J'avancerai libre, dit-il, ou je retournerai en arrière à la recherche de mon propre pays, où l'on me connaît pour fidèle à ma parole, dusse-je périr seul dans le désert.

- Vous ne pouvez retourner en arrière, dit Haldir avec sévérité. Étant venu jusqu'ici, vous devez être mené devant le Seigneur et la Dame. Ils vous jugeront et vous retiendront ou vous laisseront aller, selon ce qu'ils estimeront bon. Vous ne pouvez retraverser les rivières, et il y a maintenant derrière vous des sentinelles secrètes qui vous interdiront le passage. Vous seriez abattu avant même de les avoir vues.

Gimli tira sa hache de sa ceinture. Haldir et son compagnon abaissèrent leurs arcs

- La peste soit des Nains et de leur nuque roide! Dit Legolas.

- Allons! dit Aragorn. Si je dois encore conduire cette Compagnie, il faut faire ce que je vous demande. Il est dur pour le Nain d'être ainsi discriminé. Nous aurons tous les yeux bandés, même Legolas. Ce sera mieux, bien que cela ne puisse que ralentir le voyage et le rendre ennuyeux.

- Gimli eut un rire soudain:

- De quelle belle troupe de fous nous aurons l'air! Haldir nous mènera t'il tous avec une ficelle, comme une suite de mendiants aveugles derrière un chien? Mais je me tiendrai pour satisfait si Legolas partage ma cécité.

- Je suis un Elfe et un affin ici, dit Legolas, courroucé à son tour.

- Et maintenant, écrions-nous: la peste soit de la nuque roide des Elfes! Dit Aragorn. Mais toute la Compagnie voyagera de même façon. Allons, bandez-nous les yeux, Haldir!

- J'exigerai pleine réparation pour toute chute ou tout heurt des pieds, si vous ne vous conduisez pas convenablement, grogna Gimli, tandis qu'on lui mettait un bandeau sur la vue.

- Vous n'en aurez aucun prétexte, dit Haldir. Je vous conduirai bien, et les chemins sont unis et droits.

- Hélas pour la folie de ces temps! Dit Legolas. Nous sommes tous ici des ennemis de l'unique Ennemi, et pourtant il me faut marcher en aveugle, alors que le soleil est joyeux dans les bois sous les feuilles d'or!

- Cela peut paraître de la folie, dit Haldir. En fait, le pouvoir du Seigneur Ténébreux n'est nulle part plus visible que dans la brouille qui divise tous ceux qui s'opposent encore à lui. Toutefois, nous trouvons aujourd'hui si peu de loyauté et de confiance dans le monde au-delà de la Lothlorien, sauf Peut-être à Fondcombe, que nous n'osons pas par notre propre confiance mettre en danger notre terre. Nous vivons à présent sur une île au milieu de nombreux périls, et nos mains jouent plus souvent de la corde de l'arc que de celles de la harpe.

Les rivières nous ont longtemps protégés, mais elles ne sont plus une défense sûre, car l'Ombre s'est glissée vers le nord tout autour de nous. Certains parlent de partir, mais il semble qu'il soit déjà trop tard pour cela. Les montagnes à l'ouest deviennent mauvaises, à l'est, les terres sont désolées et remplies des créatures de Saurons et le bruit court que nous ne pouvons plus passer en sûreté le sud par le Rohan et que l'Ennemi surveille les Bouches du Grand Fleuve. Pourrions-nous même parvenir aux rivages de la mer que nous n'y trouverions plus d'abri. On dit qu'il existe encore des havres des Hauts elfes, mais ils se trouvent très loin au nord et à l'est, au-delà du pays des semi-hommes.

Où cela peut se trouver d'ailleurs, si le Seigneur et la Dame le savent Peut-être, moi je l'ignore.

- Vous devriez au moins le deviner, puisque vous nous avez vus, dit Merry. Il y a des havres d'Elfes à l'ouest de mon pays, la Comté, où vivent les Hobbits.

- Heureuses gens que les Hobbits, qui demeurent près des rivages de la mer! Dit Haldir. II y a bien longtemps, certes, qu'aucun des miens ne l'a contemplée, mais nous nous en souvenons encore dans nos chants. Parlez-moi de ces havres, tandis que nous marcherons.

- Je ne le puis, dit Merry. Je ne les ai jamais vus. Je ne suis jamais sorti de mon pays. Et si j'avais su comment était le monde extérieur, je ne crois pas que j'aurais eu le cœur de le quitter.

- Pas même pour voir la belle Lothlorien? Dit Haldir. Le monde est en vérité empli de périls, et il y a en lui maints endroits sombres, mais il y en a encore beaucoup de beaux, et quoique dans tous les pays l'amour se mêle maintenant d'affliction, il n'en devient Peut-être que plus grand.

- «Certains d'entre nous chantent que l'Ombre se retirera et que la paix reviendra. Je ne crois pourtant pas que le monde qui nous environne redevienne jamais ce qu'il était jadis, ni la lumière du soleil ce qu'elle fut. Pour

les Elfes, ce sera, au mieux, je le crains, une trêve, qui leur permettra de passer sans encombre jusqu'à la mer et de quitter pour toujours la Terre du Milieu. Hélas pour la Lothlorien que j'aime! Ce serait une pauvre existence dans un pays où ne pousserait aucun mallorne. Mais s'il en est au-delà de la Grande Mer, personne ne l'a jamais rapporté»

Devisant ainsi, la Compagnie, conduite par Haldir, suivait en file indienne les sentiers de la forêt, tandis que l'autre Elfe marchait en queue. Ils sentaient sous leurs pieds un sol doux et uni, et, après un moment, ils marchèrent plus librement, sans crainte de tomber ou de se faire du mal. Privé de la vue, Frodon vit son ouïe et ses autres sens aiguisés. II pouvait sentir les arbres et l'herbe froissée. Il entendait bien des notes différentes dans le bruissement des feuilles au-dessus de lui, dans le murmure de la rivière à sa droite et dans la voix claire et ténue des oiseaux dans le ciel. Il sentait le soleil sur son visage et sur ses mains quand ils passaient dans une clairière découverte.

Dès qu'il avait posé le pied sur l'autre rive du Cours d'Argent, il avait éprouvé un sentiment étrange, qui s'approfondissait à mesure qu'il avançait dans le Naith : il lui semblait avoir passé par un pont de temps dans un coin des Jours Anciens et marcher à présent dans un monde qui n'était plus. A Fondcombe, il y avait le souvenir d'anciennes choses, dans la Lorien, les anciennes choses vivaient encore dans le monde en éveil. Le mal y avait été vu et entendu, l'affliction connue, les Elfes craignaient le monde extérieur, en lequel ils n'avaient aucune confiance: les loups hurlaient à l'orée de la forêt, mais dans la Lorien, nulle ombre ne s'étendait.

Toute cette journée, la Compagnie poursuivit sa marche, jusqu'à ce que la froideur du soir se fît sentir et qu'on entendît le premier vent nocturne murmurer parmi de nombreuses feuilles. Puis ils se reposèrent et dormirent sans crainte sur le sol, car ils ne pouvaient grimper, leurs guides ne leur ayant pas permis de retirer leurs bandeaux. Ils repartirent au matin, marchant sans hâte. A midi, ils firent halte, et Frodon eut conscience qu'ils étaient passés sous le brillant soleil. Soudain, il entendit le son de nombreuses voix autour de lui.

Une troupe d'Elfes en marche s'était approchée en silence: ils se hâtaient vers les frontières du Nord pour les garder de toute attaque en provenance de la Moria, et ils apportaient des nouvelles, dont Haldir transmit certaines. Les orques maraudeurs étaient tombés dans une embuscade et avaient presque tous été détruits, les autres s'étaient enfuis à l'ouest vers les montagnes, et ils étaient poursuivis. On avait vu aussi une étrange créature, qui courait le dos courbé et les mains près du sol, comme une bête, mais elle n'avait cependant pas la forme d'une bête. Elle avait évité la capture, et ils ne l'avaient pas tirée, ne sachant si elle était bonne ou mauvaise, et elle avait disparu le long du Cours d'Argent au sud.

- Ils m'apportent aussi un message du Seigneur et de la Dame des Galadhrim, dit Haldir. Vous devez tous marcher librement, même le Nain Gimli. Il paraît que la Dame sait qui et ce qu'est chaque membre de votre Compagnie. De nouveaux messages sont Peut-être arrivés de Fondcombe.

Il retira en premier le bandeau des yeux de Gimli:

- Mille pardons! Dit-il, s'inclinant très bas. Considérez-nous à présent d'un œil amical! Regardez et soyez heureux, car vous êtes le premier Nain à voir les arbres du Naith de Lorien depuis le Jour de Durïn !

Quand les yeux de Frodon eurent été à leur tour découverts, il leva le regard, et il eut le souffle coupé. Ils se trouvaient dans un espace découvert. A gauche s'élevait un grand tertre, couvert d'un tapis de gazon aussi vert que le printemps des temps anciens. Dessus, comme une double couronne, poussaient deux cercles d'arbres: ceux de l'extérieur avaient une écorce d'un blanc de neige, ils ne portaient pas de feuilles, mais ils étaient splendides dans leur harmonieuse nudité, les arbres de l'intérieur étaient des mallornes de grande taille, encore revêtus d'or pâle. Haut parmi les branches d'un arbre très élevé placé au centre de l'ensemble, brillait un flet blanc. Au pied des arbres et sur toutes les pentes vertes, l'herbe était parsemée de petites fleurs d'or en forme d'étoiles. Parmi elles, dansant sur de minces tiges, se voyaient d'autres fleurs, blanches ou d'un vert très pâle: elles miroitaient parmi le riche coloris de l'herbe. Au-dessus, le ciel était bleu, et le soleil de l'après-midi rayonnait sur la colline, jetant de longues ombres vertes sous les arbres.

- Voyez! Vous êtes arrivés à Cerin Amroth, dit Haldir. Car c'est ici le cœur de l'ancien royaume tel qu'il était il y â bien longtemps, et voici le tertre d'Amroth, où, en des jours plus heureux, fut édifiée sa haute maison. Ici fleurissent éternellement les fleurs hivernales dans une herbe toujours fraîche: *l'elanor* jaune et le pâle *niphredil.* Nous resterons un moment ici, et nous arriverons à la cité des Galadhrim à la nuit tombante.

Les autres se jetèrent sur l'herbe odorante, mais Frodon resta un moment debout, encore plongé dans l'émerveillement. II lui semblait avoir passé par une haute fenêtre donnant sur un monde évanoui. Il s'étendait dessus une lumière pour laquelle sa langue n'avait point de nom. Tout ce qu'il voyait était de belle forme, mais ces formes semblaient en même temps nettement découpées comme si elles venaient d'être conçues et dessinées au moment où on lui avait retiré son bandeau, et aussi anciennes que si elles duraient depuis toujours. Il ne voyait d'autres couleurs que celles qu'il connaissait, or et blanc, et bleu et vert, mais elles étaient fraîches et vives comme s'il venait de les percevoir à ce moment et d'inventer des noms nouveaux et merveilleux. Ici, l'hiver,

aucun cœur ne pouvait pleurer l'été ou le printemps. Nulle imperfection, nulle maladie, nulle difformité n'était visible en rien de ce qui poussait sur terre. Sur le pays de Lorien n'existait aucune souillure.

Il se retourna et vit que Sam se tenait à présent près de lui, regardant alentour avec une expression perplexe et se frottant les yeux comme s'il n'était pas certain d'être éveillé:

- C'est la lumière du soleil et un beau jour, y'a pas d'erreur, dit-il. Je croyais que les Elfes n'aimaient que la lune et les étoiles, mais ceci est plus elfique que tout ce dont j'ai pu entendre parler. J'ai l'impression d'être *dans* une chanson, si vous comprenez ce que je veux dire.

Haldir les regarda, et il paraissait en effet comprendre le sens tant de la pensée que des mots. Il sourit

- Vous sentez le pouvoir de la Dame des Galadhrim, dit-il. Vous plairait-il de grimper avec moi au Cerin Amroth?

Ils le suivirent, tandis qu'il allait d'un pas léger sur les pentes revêtues d'herbes. Bien qu'il marchât et respirât et qu'autour de lui les feuilles vives et les fleurs fussent agitées par le même air frais qui éventait le visage de Frodon, celui ci sentait qu'il se trouvait dans un pays situé hors du temps, qui ne se défraîchissait pas, ne changeait pas, ne tombait pas dans l'oubli. Quand il serait parti et qu'il serait repassé dans le monde extérieur, Frodon, l'errant de la Comté, marcherait encore là, sur l'herbe parmi *l'elanor* et le *niphredil* dans la belle Lothlorien.

Ils pénétrèrent dans le cercle d'arbres blancs. Comme ils le faisaient, le vent du sud souffla sur Cerin Amroth et soupira parmi les branches. Frodon se tint immobile, entendant de très loin de grandes vagues déferler sur des rivages depuis longtemps emportés et crier des oiseaux de mer dont la race avait disparu de la terre.

Haldir avait poursuivi son chemin, et il grimpait à présent au haut flet. S'apprêtant à le suivre, Frodon posa la main sur l'arbre, à côté de l'échelle: jamais auparavant il n'avait eu une conscience aussi soudaine et aussi vive du contact et de la texture d'une enveloppe d'arbre et de la vie qui courait dessous. Le bois et son contact lui furent un délice, non pas comme pour un forestier ou un charpentier, c'était le délice de l'arbre vivant même.

Comme il posait enfin le pied sur la haute plate-forme, Haldir lui prit la main et le fit tourner vers le sud

- Regardez d'abord par ici! Dit-il.

Frodon regarda et il vit, encore à une certaine distance, une colline où se dressaient des nombreux et magnifiques arbres ou une ville de tours vertes: il ne pouvait dire lequel des deux. II lui sembla que c'était de là que venaient le pouvoir et la lumière qui régnaient sur tout le pays. Il éprouva soudain un ardent désir de voler comme un oiseau pour se reposer dans la verte cité. Puis il regarda à l'est, et il vit tout le pays de Lorien qui descendait vers la pâle lueur de l'Anduin, le Grand Fleuve. Il porta les yeux par delà la rivière, toute la lumière disparut, et il se trouva de nouveau dans le monde qu'il connaissait. A partir du cours d'eau, la terre apparaissait plate et vide, informe et vague, jusqu'à l'horizon où elle s'élevait de nouveau comme un mur, sombre et lugubre. Le soleil qui s'étendait sur la Lothlorien n'avait aucun pouvoir d'illuminer l'ombre de cette lointaine hauteur.

- C'est là que se trouve le repaire de la Forêt Noire du Sud, dit Haldir. Il est couvert d'une forêt de sapins sombres, qui se disputent la place et dont les branches pourrissent et se dessèchent. Au milieu, sur une éminence rocheuse, se dresse Dol Guldur, où l'Ennemi eut longtemps sa résidence. Nous craignons qu'elle ne soit de nouveau habitée, et avec une puissance septuplée. Elle est souvent dominée par un nuage noir depuis quelque temps. De cet endroit élevé, vous pouvez contempler les deux pouvoirs qui s'opposent l'un à l'autre, et toujours ils luttent par la pensée à présent, mais alors que la lumière perçoit le cour même des ténèbres, son propre secret n'a pas été découvert. Pas encore.

Il se détourna et redescendit rapidement, et ils le suivirent.

Au pied de la colline, Frodon trouva Aragorn debout, immobile et silencieux comme un arbre, mais il avait à la main une petite fleur dorée d'elanor, et une lumière brillait dans ses yeux. Il était plongé dans quelque beau souvenir, et, l'observant, Frodon sut que l'autre voyait des choses telles qu'elles avaient été jadis en ce même endroit. Car la trace des années menaçantes avait disparu du visage d'Aragorn, et il paressait revêtu de blanc, jeune seigneur grand et beau, et il parlait en langue elfique à quelqu'un que Frodon ne pouvait voir. «Arwen vanimelda, namarië! » Dit-il, puis il respira profondément et, sortant de ses pensées, il regarda Frodon et sourit.

- C'est ici le cœur du monde elfique, dit-il, et mon cœur y demeurera à jamais, à moins qu'il n'y ait une lumière au-delà des routes sombres que nous avons encore à parcourir, vous et moi. Venez avec moi!

Et, prenant la main de Frodon dans la sienne, il quitta la colline de Cerin Amroth, où il ne devait jamais revenir vivant.

CHAPITRE SEPT
LE MIROIR DE GALADRIEL

Le soleil descendait derrière les montagnes et les ombres s'épaississaient dans les bois quand ils repartirent. Leurs sentiers passaient à présent dans des halliers où l'obscurité s'était déjà rassemblée. La nuit tomba sous les arbres tandis qu'ils marchaient, et les Elfes découvrirent leurs lanternes d'argent.

Soudain, émergeant de nouveau en terrain découvert, ils se trouvèrent sous un pâle ciel nocturne, piqué de quelques premières étoiles. Il y avait devant eux un large espace sans arbre, qui formait un grand cercle et qui s'infléchissait de part et d'autre. Au-delà, un profond fossé se perdait dans la pénombre, mais l'herbe du bord était verte, comme si elle brillait encore en souvenir du soleil à présent parti. De l'autre côté, s'élevait à une grande hauteur un mur vert qui entourait une colline verte couverte de mallornes plus hauts que tous ceux qu'ils avaient pu voir dans tout le pays. Leur hauteur était indiscernable, mais ils se dressaient dans le crépuscule comme de vivantes tours. Dans leurs branches multi-étagées et parmi leurs feuilles toujours mouvantes, brillaient d'innombrables lumières, vertes, or et argent. Haldir se tourna vers la Compagnie.

- Bienvenue à Caras Galadhon ! dit-il. Voici la cité des Galadhrim, où résident le Seigneur Celeborn et Galadriel, la Dame de Lorien. Mais nous ne pouvons entrer par ici, car les portes ne sont pas face au nord. Il faut la contourner jusqu'au côté sud, et le chemin n'est pas court, étant donné la grandeur de la cité.

Une route pavée de pierre blanche longeait l'autre bord du fossé. Ils la suivirent en direction de l'ouest, tandis que la ville grimpait toujours comme un nuage vert sur leur gauche, et, à mesure que la nuit augmentait, de nouvelles lumières surgissaient, jusqu'à ce que la colline parût tout enflammée d'étoiles. Ils finirent par arriver à un pont blanc, l'ayant traversé, ils se trouvèrent devant les grandes portes de la ville. Elles étaient insérées, face au sud-ouest, entre les extrémités du mur circulaire qui formait là une voûte, et elles étaient hautes et puissantes, dans la lumière de nombreuses lanternes.

Haldir frappa et parla, et les portes s'ouvrirent sans bruit, mais Frodon ne vit aucune trace de gardes. Les voyageurs passèrent à l'intérieur, et les portes se refermèrent derrière eux. Ils se trouvèrent dans un passage profond entre les deux extrémités du mur, et, l'ayant rapidement franchi, ils entrèrent dans la Cité des Arbres. Ils ne virent personne, n'entendirent aucun pas sur les chemins, mais il y avait de nombreuses voix autour d'eux et dans l'air au-dessus. Loin sur la colline, ils entendaient le son de chants qui tombait d'en haut comme une douce pluie sur les feuilles.

Ils suivirent bien des chemins et montèrent bien des escaliers avant d'arriver aux endroits élevés, où ils virent devant eux une source qui miroitait au milieu d'une vaste pelouse. Elle était éclairée par des lanternes d'argent suspendues aux branches des arbres, et elle tombait dans une vasque d'argent, d'où se déversait un ruisseau blanc. Sur le côté sud de la pelouse se dressait le plus puissant de tous les arbres, son grand fût lisse luisait comme du satin gris et montait tout droit jusqu'à l'endroit où les premières branches étendaient très haut leur immensité sous d'ombreux nuages de feuilles. A côté, se dressait une large échelle blanche, au pied de laquelle trois Elfes étaient assis. Ils se levèrent d'un bond à l'approche des voyageurs, Frodon vit qu'ils étaient grands et vêtus de mailles grises, de leurs épaules tombaient de longues capes blanches.

- Ici demeurent Celeborn et Galadriel, dit Haldir. Leur désir est que vous montiez vous entretenir avec eux.

L'un des gardiens elfes sonna alors une note claire avec un petit cor, et il y fut répondu par trois fois de loin au-dessus.

- Je vais monter d'abord, dit Haldir. Que Frodon vienne ensuite, et avec lui Legolas. Les autres pourront suivre comme ils le voudront. C'est une longue ascension pour qui n'est pas accoutumé à pareils escaliers, mais vous pourrez vous reposer en chemin.

Dans sa lente grimpée, Frodon passa de nombreux flets: certains d'un côté, certains de l'autre, et d'autres encore établis autour du tronc de l'arbre, de sorte que l'échelle passait au travers. A une grande hauteur au-dessus du sol, il arriva à un large talon, semblable au pont d'un grand navire. Dessus était construite une maison, assez grande pour servir, sur terre, de château aux Hommes. Il entra derrière Haldir, et il se trouva dans une pièce ovale, au centre de laquelle passait le tronc de l'immense mallorne, qui s'amincissait maintenant vers sa cime, mais qui n'en formait pas moins encore une colonne de vaste circonférence. La salle était emplie d'une douce lumière, les murs en étaient verts et argent, et le toit d'or. De nombreux Elfes étaient assis là. Dans deux fauteuils placés contre le fût de l'arbre sous le dais d'une branche vive siégeaient côte à côte Celeborn et Galadriel. Ils se levèrent pour accueillir leurs hôtes, à la manières des Elfes, fussent-ils réputés puissants monarques. Ils étaient très grands, la Dame non moins que le Seigneur, et ils étaient graves et beaux. Ils étaient entièrement vêtus de

blanc, et les cheveux de la Dame étaient d'or foncé, et ceux du Seigneur Celeborn, longs et brillants, étaient d'argent, mais il n'y avait en eux aucun signe de l'âge, sinon dans l'intensité de leur regard, car leurs yeux étaient aussi pénétrants que des lances à la lumière des étoiles, et cependant profonds, puits de souvenirs enfouis.

Haldir mena Frodon devant eux, et le Seigneur lui souhaita la bienvenue dans sa propre langue. La Dame Galadriel ne dit rien, mais elle contempla longuement son visage.

- Prenez place à présent près de mon fauteuil, Frodon de la Comté, dit Celeborn. Quand tous seront venus, nous parlerons ensemble.

Il accueillit courtoisement chacun des compagnons par son nom au fur et à mesure de leur entrée

- Bienvenue, Aragorn fils d'Arathorn ! Dit-il. Il y a trente huit années du monde extérieur que vous n'êtes venu en ce pays, et ces années pèsent lourdement sur vous. Mais la fin est proche, en bien ou en mal. Défaites-vous ici de votre fardeau pour un moment!

«Bienvenu, fils de Thranduil ! C'est trop rarement que ceux de ma race viennent ici du Nord.

Bienvenue, Gimli fils de Gloïn. Il y a certes longtemps que nous n'avons vu l'un de ceux de Durïn à Caras Galadhron. Mais aujourd'hui, nous avons enfreint notre loi établie de si longue date. Puisse cet événement marquer la proximité de jours meilleurs, en dépit des heures sombres que traverse actuellement le monde, ainsi qu'un renouvellement de l'amitié entre nos deux peuples»

Gimli s'inclina profondément.

Quand tous les invités furent assis devant son fauteuil, le Seigneur les regarda de nouveau:

-J'en vois ici huit, dit-il. Il devait en partir neuf, c'est ce que disaient les messages. Mais Peut-être y a t'il eu quelque changement d'avis dont je n'ai pas été avisé. Elrond est loin, les ténèbres s'assemblent autour de nous, et toute cette année, les ombres se sont allongées.

- Non, il n'y a pas eu changement d'avis, dit lapame Galadriel, parlant pour la première fois. (Sa voix était claire et harmonieuse, mais plus profonde qu'il n'est habituel aux femmes.) Gandalf le Gris est parti avec la Compagnie, mais il n'a pas passé les frontières de ce pays. Dites-nous à présent où il est, car je désirerais vivement m'entretenir de nouveau avec lui. Mais je ne puis le voir de loin, à moins qu'il ne vienne à l'intérieur des barrières de la Lothlorien: une brume grise l'environne, et la démarche de ses pas et de sa pensée m'est cachée.

-Hélas ! Dit Aragorn. Gandalf le Gris est tombé dans l'ombre. Il est demeuré dans la Moria et il n'en a pas réchappé.

Aces mots, tous les Elfes de la salle poussèrent de grands cris de chagrin et d'étonnement.

- C'est là une funeste nouvelle, dit Celeborn, la plus funeste qui ait été annoncée ici durant de longues années emplies d'événements douloureux.

Il se tourna vers Haldir:

Pourquoi ne m'a t'on rien dit de cela auparavant? Lui demanda t'il en langue elfique.

- Nous n'avons pas parlé à Haldir de nos faits et gestes ou de nos desseins, dit Legolas. Au début, nous étions fatigués et le danger nous serrait de trop près, et après, nous avions presque oublié notre chagrin pendant quelque temps, tandis que nous suivions dans l'allégresse les beaux sentiers de la Lorien.

- Mais notre affliction est grande, et notre perte irréparable, dit Frodon. Gandalf était notre guide, et il nous a conduits à travers la Moria, et quand nous avions perdu tout espoir de salut, il nous a sauvés, et il est tombé.

- Dites-nous maintenant toute l'histoire! Dit Celeborn.

Aragorn raconta alors tout ce qui s'était passé au col du Caradhras et au cours des jours suivants, et il parla de Balïn et de son livre, du combat dans la Chambre de Mazarbul, du feu, du pont étroit et de la venue de la terreur.

- Un mal du Monde Ancien, m'a t'il paru, tel que je n'en ai jamais vu auparavant, dit Aragorn. C'était en même temps une ombre et une flamme, puissante et terrible.

- C'était un Balrog de Morgoth, dit Legolas, de tous les fléaux des Elfes, le plus mortel, hormis celui qui siège dans la Tour Sombre.

- En vérité, j'ai vu sur le pont ce qui hante nos pires cauchemars, le Fléau de Durïn, dit Gimli d'une voix basse et la peur se voyait dans ses yeux.

- Hélas! Dit Celeborn. Il y a longtemps que nous craignions qu'une terreur dormît sous le Caradhras. Mais si j'avais su que les Nains avaient ranimé ce mal dans la Moria, je vous aurais interdit le passage des frontières nord, à vous et à tous ceux qui vous accompagnaient. Et s'il était possible, on dirait qu'à la fin Gandalf était tombé de la sagesse dans la folie, en se rendant sans nécessité dans la nasse de la Moria.

CHAPITRE SEPT

LE MIROIR DE GALADRIEL

- Celui qui dirait pareille chose serait certes inconsidéré, dit gravement Galadriel. Aucun des actes de Gandalf ne fut jamais inutile. Ceux qui ne l'ont pas suivi ne connaissaient pas sa pensée, et ils ne peuvent rendre compte de son dessein entier. Mais, quoi qu'il en soit du guide, il n'y a rien à reprocher aux suivants. Ne regrettez pas d'avoir fait bon accueil au Nain. Si les nôtres avaient été longtemps exilés loin de Lothlorien, lequel des Galadhrim, et même Celeborn le Sage, passerait auprès sans souhaiter contempler leur ancienne patrie, fût elle devenue le séjour de dragons?

- «Sombre est l'eau du Kheled-Zâram et froides les sources du Kibilnâla, et belles étaient les salles aux mille colonnes de Khazad-Dûm aux Jours Anciens, avant la chute des anciens rois sous la pierre.

Elle regarda Gimli, qui était assis, farouche et triste, et elle sourit. Et le Nain, entendant les noms donnés dans sa propre langue ancienne, leva la tête et son regard croisa celui de Galadriel, et il lui sembla que, regardant le cœur d'un ennemi, il y voyait soudain amour et compréhension. L'étonnement lui monta au visage, et puis il sourit en retour.

Il se leva gauchement et s'inclina à la façon des Nains, disant

- Mais plus beau encore est le vivant pays de Lorien, et la Dame Galadriel surpasse tous les joyaux qui se trouvent sous la terre!

II y eut un silence. Enfin, Celeborn reprit la parole

- Je ne savais pas votre situation si mauvaise, dit-il. Que Gimli oublie mes dures paroles: j'avais parlé le cœur troublé. Je ferai ce que je pourrai pour vous aider, chacun selon son désir et ses besoins, mais surtout celle des petites personnes qui porte le fardeau.

- Votre quête nous est connue, dit Galadriel, regardant Frodon. Mais nous n'en parlerons pas ici plus ouvertement. Il se peut toutefois que ce ne soit pas en vain que vous serez venu chercher assistance dans ce pays, comme c'était manifestement le dessein de Gandalf. Car le Seigneur des Galadhrim est considéré comme le plus sage des Elfes de la Terre du Milieu et comme le dispensateur de dons qui dépassent le pouvoir des rois. Il a résidé dans l'ouest depuis le temps de l'aube, et j'ai demeuré avec lui d'innombrables années, car dès avant la chute de Nargothrond ou Gondolïn, j'ai passé les montagnes, et ensemble durant des siècles du monde, nous avons combattu la longue défaite.

«C'est moi qui convoquai la première le Conseil Blanc. Et si mes projets n'avaient pas mal tourné, il aurait été dirigé par Gandalf le Gris, et Peut-être alors les choses se seraient-elles passées autrement. Mais, à présent encore, il reste de l'espoir. Je ne vous donnerai pas de conseils en vous disant de faire ceci ou cela. Car ne n'est pas en actes ou en combinaisons, ni dans le choix entre tel ou tel parti que je puis vous être utile, mais seulement par ma connaissance de ce qui fut et de ce qui est, et partiellement aussi de ce qui sera. Mais je vous dirai ceci: votre quête ne tient qu'à un fil. Faites un seul faux pas et elle échouera, et ce sera la ruine de tous. L'espoir reste cependant, tant que tous les membres de la Compagnie seront fidèles»

Sur ces paroles, elle les tint sous son regard, les scrutant chacun à tour de rôle d'un œil pénétrant. A part Legolas et Aragorn, ils ne purent longtemps soutenir ce regard. Sam baissa vite la tête en rougissant.

Enfin, la Dame Galadriel les libéra de son observation, et elle sourit

- Ne laissez pas vos cœurs se troubler, dit-elle. Ce soir, vous dormirez en paix.

Ils soupirèrent alors et se sentirent soudain las, comme des gens qui auraient subi un long et minutieux interrogatoire, bien qu'aucune parole n'eût été ouvertement prononcée.

- Allez maintenant, dit Celeborn. Vous êtes accablés par le chagrin et un grand labeur. Même si votre quête ne nous concernait pas de près, vous auriez un refuge dans cette ville jusqu'à ce que vous soyez guéris et rafraîchis. Vous allez maintenant vous reposer, et nous ne parlerons pas pendant un moment de votre route future.

Cette nuit là, la Compagnie dormit à terre, à la grande satisfaction des Hobbits. Les Elfes dressèrent pour eux une tente parmi les arbres, près de la source, et ils y mirent des lits moelleux, puis ils les quittèrent sur quelques mots de paix prononcés de leur belle voix elfique. Pendant un moment, les voyageurs parlèrent de leur nuit précédente au sommet des arbres, de leur trajet de la journée et du Seigneur et de la Dame, car ils n'avaient pas encore le cœur de regarder plus loin en arrière.

- Pourquoi avez-vous rougi, Sam? Demanda Pippin. Vous avez vite flanché. Tout le monde aurait cru que vous aviez la conscience coupable. J'espère qu'il ne s'agissait de rien de pire qu'un vilain projet de me voler une de mes couvertures!

- Je n'ai jamais pensé à pareille chose, répondit Sam, qui n'avait pas l'humeur à la plaisanterie. Si vous tenez à le savoir, j'avais l'impression de n'avoir rien sur moi, et je n'aimais pas ça. Elle semblait regarder à l'intérieur de moi et me demander ce que je ferais si elle me donnait la chance de m'envoler vers chez nous dans la Comté pour y trouver un gentil petit trou avec un bout de jardin à moi.

CHAPITRE SEPT
LE MIROIR DE GALADRIEL

- C'est drôle, dit Merry. C'est presque exactement ce que j'ai ressenti moi-même, mais, mais... enfin, je ne crois pas que j'en dirai davantage, acheva t'il faiblement.

Il en avait été de même pour tous, semblait-il: chacun avait senti qu'on lui offrait le choix entre une ombre redoutable qui se trouvait devant lui et quelque chose qu'il désirait ardemment: Ce quelque chose était clairement représenté à son esprit, et pour l'avoir il lui suffisait de se détourner de la route et de laisser à d'autres la Quête et la guerre contre Sauron.

- Et il m'a semblé aussi que mon choix resterait secret et ne serait connu que de moi seul, dit Gimli.
- Pour moi, cela m'a paru extrêmement étrange, dit Boromir. Peut-être n'était ce qu'une épreuve et espérait-elle lire nos pensées à ses propres bonnes fins, mais j'aurais presque dit qu'elle nous tentait, en nous offrant ce qu'elle prétendait avoir le pouvoir de donner. Inutile de dire que j'ai refusé d'écouter. Les hommes de Minas Tirith sont fidèles à leur parole.
- Mais ce qu'il croyait que lui avait offert la Dame, Boromir s'abstint de le dire.

Quant à Frodon, il ne voulut pas parler en dépit de toutes les questions dont Boromir le pressait:

- Elle vous a tenu longuement sous son regard, Porteur de l'Anneau, dit-il.
- Oui, dit Frodon, mais ce qui a pu me venir alors à la pensée, je l'y garderai.
- Eh bien, prenez garde! Dit Boromir. Je ne suis pas trop sûr de cette Dame Elfique et de ses desseins.
- Ne dites pas de mal de la Dame Galadriel ! Dit Aragorn avec sévérité. Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Il n'y a en elle ni dans ce pays nul mal, autre que celui qu'y apporterait un homme lui-même. Et alors, qu'il prenne garde! Mais cette nuit, je dormirai sans crainte, pour la première fois depuis que j'ai quitté Fondcombe. Et puisse-je dormir assez profondément pour oublier un moment mon affliction. Je suis las de corps et de cœur.

Il se jeta sur son lit et sombra aussitôt dans un long sommeil.

Les autres ne tardèrent pas à faire de même, et aucun bruit ni rêve ne vint troubler leur repos. A leur réveil, ils virent que la lumière du jour se répandait à flots sur la pelouse devant la tente, et que la source jaillissait et tombait scintillante au soleil.

Ils restèrent quelques jours en Lothlorien, pour autant qu'ils pussent le déterminer et se le rappeler. Durant tout le temps qu'ils passèrent là, le soleil brilla tout pur, hormis une petite pluie qui tombait par moments et qui laissait toutes choses fraîches et nettes. L'air était doux et frais, comme au début du printemps, mais ils se sentaient environnés du calme profond et méditatif de l'hiver. Il leur semblait n'avoir guère d'autre occupation que manger, boire, se reposer et se promener parmi les arbres, ce qui leur suffisait amplement.

Ils n'avaient pas revu le Seigneur ni la Dame, et ils ne parlaient guère aux Elfes, car peu de ceux-ci connaissaient ou voulaient employer la langue ouistrienne. Haldir leur avait fait ses adieux, et il était reparti pour les défenses du Nord, où était maintenue une surveillance particulière depuis qu'étaient connus les renseignements apportés de la Moria par la Compagnie. Legolas passait la plupart de son temps avec les Galadhrim, et, après la première nuit, il ne dormait plus avec les autres compagnons, bien qu'il revînt manger et bavarder avec eux. Il emmenait souvent Gimli au cours de ses promenades dans le pays, et les autres s'étonnaient de ce changement.

A présent, quand les compagnons étaient assis ou marchaient ensemble, ils parlaient de Gandalf, et tout ce que chacun avait su ou vu de lui leur revenait clairement à la mémoire. A mesure qu'ils se remettaient de leurs blessures ou de leur fatigue, le chagrin de la perte qu'ils avaient faite augmentait d'intensité. Ils entendaient souvent à proximité des voix elfiques qui chantaient, et ils savaient que c'était des lamentations sur sa chute, car ils discernaient son nom parmi les doux et tristes mots qu'ils ne pouvaient comprendre.

Mithrandir, Mithrandir, chantaient les Elfes, O *Gris Pèlerin!* Car c'est ainsi qu'ils se plaisaient à le nommer. Mais si Legolas se trouvait avec les compagnons, il ne voulait pas leur interpréter les chants, sous prétexte qu'il n'en avait pas le talent et que pour lui le chagrin était encore trop proche, que c'était un sujet de larmes et non encore de chansons.

Ce fut Frodon qui, le premier, exprima un peu de son affliction en mots hésitants. Il était rarement porté à composer des chansons ou des vers, même à Fondcombe, il avait écouté, mais non chanté lui-même, bien que sa mémoire fût bien garnie de maintes choses que d'autres avaient faites avant lui. Mais à présent, assis près de la source en Lorien, et entendant autour de lui les voix des Elfes, sa pensée prit forme en un chant qui lui parut convenable, mais quand il essaya de le répéter à Sam, seuls quelques fragments restèrent, passés comme une poignée de feuilles flétries

Quand le soir dans la Comté était gris,
Ses pas sur la colline résonnèrent,
Avec l'aurore il s'en alla

LE MIROIR DE GALADRIEL

Pour un long voyage sans dire mot.

De la Terre Sauvage à la rive occidentale,
Par antres de dragons et porte cachée,
Du désert nordique à la colline méridionale
Et par les sombres bois, il erra à son gré.
Par antres de dragons et porte cachée,

Avec le Nain et le Hobbit, les Elfes et les Hommes,
Avec les mortels et les immortels,
Avec l'oiseau sur la branche et la bête dans sa tanière,
En leur propre langue secrète il parla

Une mortelle épée, une main guérisseuse,
Un dos courbé sous son fardeau,
Une voix de trompette, un brandon ardent,
Un pèlerin las sur la route.

Seigneur de sagesse sur son trône il siégeait,
Vif à la colère, rapide au rire,
Vieillard au chapeau bossué
Qui s'appuyait sur un bâton épineux.

II se tenait seul sur le pont
Défiant le Feu et l'Ombre ensemble,
Son bâton sur la pierre fut brisé,
A Khazad-Dûm périt sa sagesse.

Vous allez bientôt enfoncer monsieur Bilbon! Dit Sam. Non, je crains que non, dit Frodon. Mais c'est le mieux que je puis faire actuellement.

En tout cas, monsieur Frodon, si vous essayez encore un coup, j'espère que vous toucherez un mot de ses feux d'artifice, dit Sam. Quelque chose dans ce genre:

Les plus belles fusées jamais vues
En étoiles bleues et vertes, elles éclataient,
Où, après le tonnerre,
des averses d'or Tombaient comme une pluie de fleurs,

Bien que cela ne leur ronde pas justice, loin de là.

- Non, je te laisse ce soin, Sam. Ou Peut-être à Bilbon. Mais... enfin je ne peux plus en parler. Je ne puis supporter l'idée de lui annoncer la nouvelle.

Un soir, Frodon et Sam se promenaient ensemble au frais crépuscule. Ils se sentaient tous deux de nouveau inquiets. L'ombre du départ était soudain tombée sur Frodon: il savait de façon ou d'autre que le moment était très proche où il devrait quitter la Lothlorien.

- Que penses-tu des Elfes, à présent, Sam? Je t'ai déjà posé une fois cette question cela semble il y a bien longtemps, mais tu en as vu davantage depuis lors.

- Oui, certes! Dit Sam. Et j'estime qu'il y a Elfes et Elfes. Ils sont tous assez elfiques, mais ils ne sont pas tous semblables. Ces gens ci ne sont pas des errants ou des sans logis, et ils paraissent un peu plus proches de nos semblables: ils semblent être d'ici plus encore même que les Hobbits ne sont de la Comté. Il est difficile de dire si c'est eux qui ont fait le pays ou si c'est le pays qui les a faits, si vous voyez ce que je veux dire. C'est merveilleusement tranquille ici. On dirait qu'il ne se passe rien, et personne ne paraît vouloir qu'il se passe quelque chose. S'il y a de la magie par-là, elle est profondément cachée, à un endroit où je ne peux mettre la main dessus, pour ainsi dire.

- On ne peut la voir et la sentir partout, dit Frodon.

- Enfin, dit Sam, on ne voit personne en mettre en oeuvre. Il n'y a pas de feux d'artifice comme en montrait le pauvre vieux Gandalf. Je me demande pourquoi on ne voit jamais le Seigneur et la Dame, ces temps

ci. J'imagine maintenant qu'elle pourrait faire des choses étonnantes, si elle en avait envie. J'aimerais bien voir quelque magie elfique, monsieur Frodon!

- Pas moi, dit Frodon. Je suis satisfait. Et les feux d'artifice de Gandalf ne me manquent pas, mais bien ses sourcils broussailleux, son irascibilité et sa voix.

- Vous avez raison, dit Sam. Et ne croyez pas que je cherche à redire. J'ai souvent eu envie de voir un bout de magie comme on en raconte dans les vieux contes, mais je n'ai jamais entendu parler d'un meilleur pays que celui ci. C'est comme d'être à la maison et en vacances en même temps, si vous me comprenez. Je n'ai pas envie de partir. Mais, tout de même, je commence à sentir que si nous devons poursuivre notre route, autant en finir tout de suite.

C'est le boulot qu'on ne commence jamais qui est le plus long à terminer, comme disait mon vieux. Et je ne pense pas que ces gens puissent faire bien davantage pour nous aider, magie ou non. C'est quand nous quitterons ce pays que Gandalf nous manquera le plus, m'est avis.

- Je crains que cela ne soit que trop vrai, Sam, dit Frodon. Mais j'espère beaucoup qu'avant de partir nous reverrons la Dame des Elfes.

Au moment même, comme en réponse à ce qu'ils disaient, ils virent s'avancer la Dame Galadriel. Grande, blanche et belle, elle se promenait sous les arbres. Elle ne dit rien, mais leur fit signe d'approcher.

Se détournant, elle les mena vers les pentes sud de la colline de Caras Galadhron, et, passant au travers d'une haute et verte haie, ils arrivèrent dans un jardin clos. Il n'y poussait aucun arbre, et il était à ciel ouvert. L'étoile du soir s'était levée, et elle brillait d'un feu blanc au-dessus des bois de l'Ouest. Par un long escalier, la Dame descendit dans un profond creux vert, dans lequel coulait en murmurant le ruisseau d'argent issu de la source de la colline. Au fond, sur un socle bas sculpté en forme d'arbre rameux, se trouvaient une vasque d'argent, large et peu profonde, et à côté une aiguière de même métal.

Galadriel emplit la vasque jusqu'au bord de l'eau du ruisseau et souffla dessus, et quand l'eau eut retrouvé l'immobilité, elle parla:

- Voici le Miroir de Galadriel, dit-elle. Je vous ai amenés ici pour vous permettre de regarder dedans, si vous le désirez.

L'air était très immobile, le vallon sombre, et la Dame Elfe à côté de lui grande et pâle.

- Qu'y chercherons-nous, et que verrons-nous? Demanda Frodon, empli d'une crainte respectueuse.

- II est bien des choses que je puis ordonner au Miroir de révéler, répondit-elle, et à certains je peux montrer ce qu'ils désirent voir. Mais le Miroir montrera aussi des choses non demandées, et elles sont souvent plus étranges et plus profitables que celles que nous désirons contempler. Ce que vous verrez si vous laissez au Miroir sa liberté d'action, je ne saurais vous le dire. Car il montre des choses qui furent, des choses qui sont et des choses qui pourront encore être. Mais lesquelles il voit, même le plus sage ne peut toujours le déterminer. Désirez-vous regarder?

Frodon ne répondit pas.

- Et vous? Demanda t'elle, se tournant vers Sam. Car c'est là ce que vous autres appelleriez de la magie, je pense, encore que je ne comprenne pas très bien ce que vous entendez par-là, et vous semblez aussi user du même mot pour les fourberies de l'Ennemi. Mais ceci, si vous le voulez bien, est la magie de Galadriel. N'avez-vous pas dit que vous aimeriez voir de la magie elfique?

- Oui, dit Sam un peu tremblant, entre la crainte et la curiosité. Je vais jeter un coup d'œil Madame, si vous le permettez.

«Et je ne serais pas mécontent d'avoir un aperçu de ce qui se passe chez nous, dit-il en aparté à Frodon. Ça fait terriblement longtemps que je suis parti. Mais je ne verrai probablement là que les étoiles ou quelque chose que je ne comprendrai pas.

- Probablement, dit la Dame avec un doux petit rire. Mais allons, regardez et vous verrez bien ce qui se présentera. Ne touchez pas l'eau!

Sam grimpa sur le pied du socle et se pencha sur la vasque. L'eau avait un aspect dur et sombre. Les étoiles s'y reflétaient.

- Il n'y a que des étoiles, comme je le pensais, dit-il.

Puis il eut un léger sursaut, car les étoiles s'éteignaient. Comme si un voile sombre avait été retiré, le Miroir devint gris, puis clair. Le soleil brillait, et les branches des arbres s'agitaient dans le vent. Mais avant que Sam ait pu déterminer ce qu'il voyait, la lumière s'évanouit, et alors il crut voir Frodon endormi avec un visage pâle sous une grande falaise noire. Puis il lui sembla se voir lui-même suivant un couloir obscur et grimpant un interminable escalier en colimaçon. II s'aperçut soudain qu'il cherchait instamment quelque chose, mais sans savoir quoi. Comme en un rêve, la vision changea, revenant en arrière, et il revit les arbres. Mais cette fois, ils

n'étaient pas aussi serrés, et il pouvait voir ce qui se passait: ils ne s'agitaient pas dans le vent, ils tombaient avec fracas sur le sol.

- Hé là! S'écria Sam avec indignation. Il y a ce Ted Rouquin qui coupe des arbres qu'il devrait pas. Ils devraient jamais être abattus c'est cette avenue, au-delà du Moulin, qui ombrage la route de Lèzeau. Je voudrais bien avoir Ted sous la main, et je te l'abattrais, lui

Mais Sam remarqua alors que le Vieux Moulin avait disparu et qu'un grand bâtiment de brique rouge s'édifiait à sa place. Des tas de gens s'affairaient à leur travail. Il y avait à côté une haute cheminée rouge. Une fumée noire parut obnubiler la surface du miroir.

- Il y a quelque diablerie en oeuvre dans la Comté, dit-il. Elrond savait de quoi il retournait quand il voulait renvoyer monsieur Merry.

Et puis Sam poussa soudain un cri et se rejeta en arrière:

- Je ne peux pas rester ici, s'écria t'il éperdument. Il faut que je rentre. Ils ont retourné tout le Chemin des Trous-du-Talus et voilà mon pauvre vieux qui descend la colline avec tout son saint-frusquin sur une brouette. Il faut que je rentre!

- Vous ne pouvez rentrer seul, dit la Dame. Avant de regarder dans le Miroir vous ne vouliez pas rentrer sans votre maître, et vous saviez pourtant que des événements néfastes pouvaient se produire dans la Comté. Rappelez-vous que le Miroir montre bien des choses et qu'elles ne sont pas toutes arrivées encore. Certaines ne se produisent jamais, à moins que ceux qui contemplent ces visions ne se détournent de leur chemin pour les empêcher. Le Miroir est dangereux comme inspirateur d'action.

Sam s'assit par terre et se mit la tête dans les mains

- Je voudrais bien n'être jamais venu ici, et je ne veux plus voir de magie, dit-il et il se plongea dans le silence.

Après un moment, il reprit la parole avec difficulté, comme luttant contre des sanglots

- Non, je rentrerai par la longue route avec monsieur Frodon, ou pas du tout, dit-il. Mais j'espère revenir quelque jour. Si ce que je vois se réalise, y aura quelqu'un qui le sentira passer!

- Souhaitez-vous regarder à présent, Frodon? Demanda la Dame Galadriel. Vous ne désiriez pas voir de magie elfique et vous étiez satisfait.

- Me conseillez-vous de regarder? Demanda Frodon.

- Non, dit-elle. Je ne vous donne de conseil dans aucun sens. Je ne suis pas une conseillère. Vous pouvez apprendre quelque chose, et, que ce que vous verrez soit bon ou mauvais, ce peut-être profitable, comme ce peut ne l'être pas. Voir est en même temps bon et dangereux. Je crois pourtant, Frodon, que vous avez assez de courage et de sagesse pour vous y risquer, sans quoi je ne vous aurais pas amené ici. Faites comme vous l'entendrez!

- Je vais regarder dit Frodon.

Et il grimpa sur le piédestal pour se pencher sur l'eau sombre. Le Miroir s'éclaircit aussitôt, et il vit un paysage crépusculaire. Des montagnes se détachaient à l'horizon sur un ciel pâle. Une longue route grise et sinueuse se perdait dans le lointain. A grande distance, une silhouette descendait lentement sur cette route, indistincte et petite au début, puis se faisant plus grande et plus nette à mesure qu'elle approchait. Frodon s'aperçut soudain qu'elle lui rappelait celle de Gandalf. Il se retint de crier tout haut le nom du magicien, puis il vit que la forme était vêtue non de gris, mais de blanc, d'un blanc qui brillait faiblement dans le crépuscule, et dans sa main se trouvait un bâton blanc. La tête était tellement inclinée qu'il ne pouvait voir de visage, et bientôt la forme se détourna par un angle de la route et disparut de la vision dans le Miroir. Le doute se glissa dans l'esprit de Frodon, était ce une image de Gandalf au cours de l'un de ses nombreux voyages solitaires du temps passé, ou était ce Saroumane?

La vision changea alors. Brève et petite, mais très vivante, il aperçut l'image de Bilbon en train d'aller et de venir nerveusement dans sa chambre. La table était couverte de papiers en désordre, la pluie battait les vitres.

Puis il y eut une pause, et ensuite suivirent plusieurs scènes rapides que Frodon savait d'une façon ou d'une autre faire partie d'une grande histoire dans laquelle il était lui-même engagé. La brume se dissipa, et il vit une chose qu'il n'avait jamais vue, mais qu'il reconnut aussitôt: la Mer. L'obscurité tomba. La mer se souleva, et une grande tempête fit rage. Puis il vit, détachée sur le soleil qui descendait, rouge sang, dans des nuages fuyants, la silhouette noire d'un grand vaisseau aux voiles lacérées, montant de l'Ouest. Puis une large rivière, coulant à travers une ville populeuse. Puis une forteresse blanche avec sept tours. Puis derechef un navire aux voiles noires, mais c'était à présent de nouveau le matin, l'eau était ridée de lumière, et un étendard portant pour emblème un arbre blanc brillait au soleil. Une fumée comme de feu et de combat s'éleva, et le soleil descendit encore dans un flamboiement rouge qui s'évanouit dans une brume grise, et dans cette brume un petit navire disparut, scintillant de lumières.

Mais soudain, le Miroir devint totalement noir, aussi noir que si un trou s'était ouvert dans le néant. Dans l'abîme noir apparut un mil Unique qui grandit lentement, jusqu'à occuper presque tout le Miroir. Il était si terrible que Frodon resta cloué sur place, incapable de crier ou de détourner le regard. L'ail était entouré de feu, mais il était lui-même vitreux, jaune comme celui d'un chat, vigilant et fixe, et la fente noire de la pupille ouvrait sur un puits, fenêtre ne donnant sur rien.

Puis l'ail commença d'errer, cherchant de-ci de-là, et Frodon sut avec certitude et horreur qu'il était lui-même l'un des nombreux objets de cette recherche. Mais il sut aussi que l'œil ne pouvait le voir pas encore, à moins qu'il ne le veuille lui-même. L'Anneau, suspendu à son cou au bout de la petite chaîne, se faisait lourd, plus lourd qu'une grosse pierre, et la tête de Frodon était tirée vers le bas. Le Miroir parut devenir chaud, et des volutes de vapeur s'élevaient de l'eau. Frodon glissa en avant.

- Ne touchez pas l'eau! Dit doucement la Dame Galadriel..

La vision s'évanouit, et Frodon se trouva en train de contempler les fraîches étoiles qui scintillaient dans la vasque d'argent. Il recula, tremblant de tous ses membres, et il regarda la Dame.

- Je sais ce que vous avez vu en dernier, dit-elle, car c'est également dans mon esprit. N'ayez pas de crainte! Mais n'imaginez pas que c'est seulement par des chants dans les arbres, ni même par les minces flèches des arcs elfiques que ce pays de Lothlorien est maintenu et défendu contre son Ennemi. Je vous le dis, Frodon: tandis même que je vous parle, j'aperçois le Seigneur Ténébreux, et je connais sa pensée ou tout ce qui dans sa pensée concerne les Elfes. Et lui tâtonne toujours pour me voir et connaître la mienne. Mais la porte est toujours fermée!

Elle leva ses bras blancs et tendit les mains vers l'est en un geste de refus et de déni. Eârendil, l'Étoile du Soir, la plus aimée des Elfes, scintillait, claire, au-dessus d'eux. Elle était si brillante que la forme de la Dame elfique jetait une faible ombre sur le sol. Les rayons jouaient sur une bague qu'elle avait au doigt, celle-ci étincelait comme de l'or poli recouvert de lumière argentée, et une pierre blanche y scintillait comme si l'Étoile du Soir était descendue se poser sur la main de la Dame. Frodon contempla l'anneau avec une crainte mystérieuse, car il lui semblait soudain comprendre.

-Oui, dit-elle, devinant sa pensée, il n'est pas permis d'en parler, et

Elrond ne le pouvait pas. Mais cela ne peut-être caché au Porteur de l'Anneau et à quelqu'un qui a vu l'ail. En vérité, c'est dans le pays de Lorien, au doigt de Galadriel, que reste l'un des Trois. Celui ci est Nenya, l'Anneau de Diamant, et j'en suis la gardienne.

«II le soupçonne, mais il ne sait pas pas encore. Ne voyez-vous pas à présent pourquoi votre venue est pour nous comme le premier pas de l'accomplissement du Destin? Car si vous échouez, nous sommes livrés sans défense à l'Ennemi. Mais si vous réussissez, notre pouvoir n'en sera pas moins diminué, la Lothlorien s'affaiblira et les marées du Temps l'emporteront. Il nous faut partir vers l'ouest, ou être réduits à l'état de lourdauds habitant les combes et les cavernes et condamnés à oublier et être oubliés peu à peu»

Frodon baissa la tête

- Et que souhaitez-vous? Demanda t'il enfin.

- Que ce qui doit être soit, répondit-elle. L'amour des Elfes pour leur terre et leurs oeuvres est plus profond que les profondeurs de la Mer, leur regret est impérissable et ne saurait jamais être entièrement apaisé. Mais ils s'en iront tous plutôt que de se soumettre à Saurons car ils le connaissent maintenant. Du sort de la Lothlorien, vous n'êtes pas comptable, et vous n'avez à répondre que de l'accomplissement de votre propre tâche. Mon seul souhait, s'il pouvait avoir un effet quelconque, serait que l'Anneau Unique n'eût jamais été forgé ou qu'il fût demeuré à jamais perdu.

- Vous êtes sage, intrépide et belle, Dame Galadriel, dit Frodon. Je vous donnerai l'Anneau, si vous le demandez. C'est une trop grande affaire pour moi.

Galadriel eut un rire clair et soudain

- La Dame Galadriel est Peut-être sage, dit-elle, mais elle a trouvé son maître en fait de courtoisie. Vous vous êtes gentiment vengé de ma façon de sonder votre cœur lors de notre première rencontre. Vous commencez à voir les choses d'un œil pénétrant. Je ne cèlerai pas avoir grandement désiré dans mon cœur demander ce que vous offrez. Durant maintes longues années, j'avais réfléchi à ce que je pourrais faire si le grand Anneau venait entre mes mains, et voyez! Il a été mis à ma portée. Le mal tramé il y a longtemps se poursuit de bien des manières, que Sauron lui-même demeure ou tombe. N'eût ce pas été un noble acte à porter au crédit de son Anneau, si je l'avais pris à mon hôte par la force ou par la crainte?

«Et maintenant enfin il vient. Vous me donnerez librement l'Anneau! A la place du Seigneur Ténébreux, vous établirez une Reine. Et je ne serais pas ténébreuse, mais belle et terrible comme le Matin et la Nuit! Belle comme la Mer et le Soleil et la Neige sur la Montagne! Terrible comme la Tempête et l'Éclair! Plus forte que les fondements de la terre. Tous m'aimeront et désespéreront! »

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l’anneau
Livre II
CHAPITRE SEPT

LE MIROIR DE GALADRIEL

Elle leva la main et de l'anneau qu'elle portait jaillit une grande lumière qui l'illumina elle seule, laissant tout. Le reste dans l'obscurité.

Elle se dressait devant Frodon, paraissant à présent d'une taille démesurée et d'une beauté insoutenable, terrible et digne d'adoration. Puis elle laissa retomber sa main, et la lumière s'éteignit, elle rit soudain de nouveau, et voilà qu'elle était toute rapetissée: elle était devenue une mince femme elfe, vêtue simplement de blanc, à la voix douce et triste

- Je soutiens l'épreuve, dit-elle. Je diminuerai, j'irai dans l'Ouest, et je resterai Galadriel.

Ils demeurèrent un long moment silencieux. Enfin, la Dame reprit la parole

- Rentrons, dit-elle. Il vous faut partir dans la matinée, car maintenant nous avons choisi, et les marées du destin montent.

- Je voudrais vous poser une question avant que nous ne partions, dit Frodon, une question que j'ai souvent voulu poser à Gandalf à Fondcombe. Je suis autorisé à porter l'Anneau Unique: pourquoi ne puis-je voir tous les autres et connaître les pensées de ceux qui les portent?

- Vous n'avez pas essayé, dit-elle. Vous n'avez passé l'Anneau à votre doigt que trois fois depuis que vous avez su ce que vous possédiez. N'essayez pas! L'expérience vous détruirait. Gandalf ne vous a t’il pas dit que les Anneaux confèrent un pouvoir proportionné à la mesure de chaque possesseur? Avant d'être en état d'user de ce pouvoir, il vous faudrait acquérir une force beaucoup plus grande et entraîner votre volonté à la domination des autres. Mais, même ainsi, comme porteur de l'Anneau, l'ayant passé à votre doigt et ayant vu ce qui était caché, votre vue est devenue plus pénétrante. Vous avez perçu ma pensée plus clairement que maintes personnes réputées sages. Vous avez vu l'ail de celui qui détient les Sept et les Neuf. Et n'avez-vous pas vu et reconnu l'anneau que j'avais au doigt? Avez-vous vu mon anneau? ajouta-t-elle, se tournant de nouveau vers Sam.

- Non, Madame, répondit-il. A dire vrai, je me demandais de quoi vous parliez. J'ai vu une étoile à travers votre doigt. Mais si vous me permettez de parler franchement, je crois que mon maître avait raison. Je voudrais bien que vous preniez son Anneau. Vous remettriez les choses en bon ordre. Vous les empêcheriez de bouleverser le trou de l'ancien et de le mettre sur le pavé. Vous feriez payer à certains leur sale travail.

- Oui, dit-elle. C'est ainsi que cela commencerait. Mais les choses n'en resteraient pas là, hélas! Nous n'en parlerons pas davantage. Partons!

CHAPITRE HUIT
ADIEU À LA LORIEN

Cette nuit là, la Compagnie fut de nouveau convoquée à la chambre de Celeborn, et le Seigneur et la Dame les y accueillirent avec des mots courtois. Enfin, Celeborn parla de leur départ.

- Le moment est venu, dit-il, où ceux qui désirent poursuivre la Quête doivent endurcir leur cœur pour quitter ce pays. Ceux. Qui ne veulent pas aller plus loin peuvent rester quelque temps ici. Mais qu'il demeure ou qu'il parte, nul ne peut-être assuré de la paix. Car nous sommes arrivés maintenant au bord du destin. Ici, ceux qui désirent pourront attendre l'approche de l'heure jusqu'à ce que l'un ou l'autre des chemins du monde soit de nouveau accessible ou que nous les appelions à répondre à l'ultime nécessité de la Lorien. Ils pourront alors retourner dans leur propre pays ou aller au long séjour de ceux qui tombent au combat.

Il y eut un silence

- Ils ont tous décidé d'aller de l'avant, dit Galadriel, scrutant leurs yeux.

- Quant à moi, dit Boromir, le chemin de chez moi est en avant, et non en arrière.

- C'est vrai, dit Celeborn, mais toute cette Compagnie doit-elle vous accompagner à Minas Tirith?

- Nous n'avons pas encore décidé de notre itinéraire, dit Aragorn. Au-delà de la Lothlorien, j'ignore ce que Gandalf avait l'intention de faire. En fait, je ne pense pas que lui-même eût aucun dessein très clair.

- Peut-être pas, dit Celeborn, mais en quittant ce pays, vous ne pourrez plus oublier le Grand Fleuve. Comme certains d'entre vous le savent bien, il n'est pas franchissable par des voyageurs avec bagages entre la Lorien et le Gondor, hormis par bateau. Et les ponts d'Osgiliath ne sont-ils pas rompus, et l'Ennemi ne tient-il pas maintenant tous les points de débarquement?

- Sur quelle rive voyagerez-vous? Le chemin de Minas Tirith se trouve de ce côté ci, à l'ouest, mais la route directe de la Quête est à l'est du Fleuve, sur le bord le plus sombre. Quel bord allez-vous prendre maintenant?

- Si l'on tient compte de mon avis, ce sera le bord ouest et le chemin de Minas Tirith, répondit Boromir. Mais je ne suis pas le chef de la Compagnie.

Les autres ne dirent rien, et Aragorn eut l'air indécis et troublé.

- Je vois que vous ne savez que faire, dit Celeborn. Il ne m'appartient pas de choisir pour vous, mais je vous aiderai comme je le pourrai. Il en est parmi vous qui savent manier une embarcation. Legolas, dont les amis connaissent la rapide Rivière de la Forêt, et Boromir de Gondor, et Aragorn le voyageur.

- Et un Hobbit! S’écria Merry. Nous ne considérons pas tous les bateaux comme des chevaux sauvages. Les miens vivent sur les rives du Brandevin.

- Voilà qui est bien, dit Celeborn. Dans ce cas, je vais pourvoir votre Compagnie d'embarcations. Il les faut petites et légères, car si vous allez loin de l'eau, il y aura des endroits où vous serez obligés de les porter. Vous arriverez aux rapides de Sarn Gebir et Peut-être enfin aux grandes chutes de Rauros, où le Fleuve tombe dans un bruit de tonnerre de Nen Hithoel, et là, il y a d'autres dangers. Des embarcations rendront Peut-être quelque temps votre voyage moins laborieux. Mais elles ne vous offriront pas de conseils: en fin de compte, il vous faudra les abandonner ainsi que le Fleuve pour vous tourner vers l'ouest ou l'est.

Aragorn remercia mille fois Celeborn. Le fait de ne pas avoir à décider de son chemin pendant quelques jours n'était pas la moindre raison du grand réconfort que lui apportait le don de bateaux. Les autres aussi parurent plus encouragés. Quels que fussent les périls à venir, il semblait meilleur de descendre le large cours de l'Anduin à leur rencontre que de cheminer péniblement, le dos courbé. Seul Sam restait indécis: lui du moins trouvait toujours les bateaux aussi mauvais que des chevaux sauvages, sinon pires, et ce n'étaient pas tous les dangers auxquels il avait survécu qui lui auraient donné une meilleure impression.

- Tout sera préparé pour vous et vous attendra au havre avant demain à midi, dit Celeborn. Je vous enverrai mes gens dans la matinée pour vous aider aux préparatifs du voyage. Et maintenant, nous vous souhaiterons à tous une bonne nuit et un sommeil paisible.

- Bonsoir, mes amis! Dit Galadriel. Dormez en paix. Ne vous troublez pas le cœur outre mesure en pensant à la route cette nuit. Peut-être les chemins que foulera chacun de vous sont-ils déjà tracés devant vos pieds, bien que vous ne les voyiez pas. Bonsoir!

La Compagnie prit alors congé, et tous regardèrent leur tente. Legolas les accompagna, car ce devait être leur dernière nuit en Lothlorien et, malgré les paroles de Galadriel, ils désiraient tenir conseil ensemble.

CHAPITRE HUIT

ADIEU A LA LORIEN

Ils débattirent longuement de la conduite à suivre et de la meilleure façon d'accomplir leur dessein concernant l'Anneau, mais ils ne parvinrent à aucune décision. Il était évident que la majorité d'entre eux désiraient se rendre d'abord à Minas Tirith et échapper au moins un moment à la terreur de l'Ennemi. Ils auraient volontiers suivi un guide sur le Fleuve et jusqu'à l'ombre de Mordor, mais Frodon ne dit rien, et Aragorn avait encore l'esprit indécis.

Son propre plan, alors que Gandalf demeurait avec eux, avait été d'accompagner Boromir et, avec son épée, de contribuer à la délivrance du Gondor. Car il pensait que le message des rêves était un mandat, et que l'heure était enfin venue où l'héritier d'Elendil paraîtrait pour disputer la domination à Sauron. Mais, dans la Moria, le fardeau de Gandalf avait été transféré sur lui, et il savait qu'il ne pouvait à présent abandonner l'Anneau, si Frodon refusait en fin de compte d'aller avec Boromir. Et pourtant quelle aide pouvait-il, lui ou quiconque dans la Compagnie apporter à Frodon, hormis celle de l'accompagner aveuglément dans les ténèbres?

- J'irai à Minas Tirith, seul s'il le faut, car c'est mon devoir, dit Boromir.

Après quoi, il garda un moment le silence, assis les yeux fixés sur Frodon, on eût dit qu'il s'efforçait de lire les pensées du semi-homme. Enfin, il reprit la parole, comme en un débat avec lui-même:

- Si votre seul but est de détruire l'Anneau, dit-il, la guerre et les armes sont assez inutiles, et les Hommes de Minas Tirith ne sont d'aucun secours. Mais si vous désirez détruire le pouvoir armé du Seigneur Ténébreux, c'est alors folie que d'aller sans force dans son domaine, et folie de rejeter...

Il s'arrêta, comme s'apercevant soudain qu'il exprimait sa pensée à haute voix.

- Ce serait folie de sacrifier des vies, veux-je dire, acheva t'il. Il s'agit de choisir entre défendre une place forte et marcher ouvertement dans les bras de la mort. Du moins est ce ainsi que je vois la question.

Frodon aperçut quelque chose de nouveau et d'étrange dans les yeux de Boromir, et il le dévisagea fixement. La pensée de Boromir différait manifestement de celle qu'il avait exprimée dans ses derniers mots. Ce serait folie de rejeter... quoi? L'Anneau du Pouvoir? Il avait déjà dit quelque chose de ce genre au Conseil, mais il avait alors accepté la correction d'Elrond. Frodon regarda Aragorn, mais celui ci semblait plongé dans ses propres pensées, et il ne montra aucunement qu'il avait écouté les paroles de Boromir. Et ainsi s'acheva leur débat. Merry et Pippin dormaient déjà, et Sam dodelinait de la tête. La nuit s'avançait.

Au matin, tandis qu'ils commençaient à emballer leurs minces effets, des Elfes qui parlaient leur langue vinrent leur apporter de nombreux présents de nourriture et de vêtements pour le voyage. La nourriture était principalement sous forme de galettes, faites d'une farine légèrement dorée d'un côté et couleur de crème à l'intérieur. Gimli prit un des gâteaux et le regarda avec incertitude: «Du tram», dit-il à mi-voix, après avoir cassé un coin croustillant et l'avoir grignoté. Son expression se transforma vite, et il mangea tout le reste de la galette avec délectation.

- Assez, assez! S'écrièrent les Elfes en riant. Vous avez déjà mangé de quoi affronter une longue journée de marche.

- Je croyais que ce n'était qu'une sorte de *tram,* tel que le font les hommes du Val pour leurs voyages dans le désert, dit le Nain.

- C'est bien cela, répondirent-ils. Mais nous appelons cela du *lembas ou* pain de route, et c'est plus fortifiant que toute nourriture faite par les Hommes, et c'est plus agréable que le *tram,* de tous points de vue.

- Certes oui, dit Gimli. C'est même meilleur que les gâteaux de miel des Béornides, et ça c'est un grand éloge, car les Béornides sont les meilleurs boulangers que je connaisse, mais ils ne distribuent pas très volontiers leurs gâteaux aux voyageurs, de nos jours. Vous êtes des hôtes très prévenants!

- Nous ne vous invitons pas moins à épargner la nourriture, dirent-ils. Mangez en peu à la fois, et seulement selon les besoins. Car ces choses vous sont données pour servir quand tout le reste fera défaut. Les gâteaux garderont leur fraîcheur bien des jours, s'ils ne sont pas brisés et qu'on les laisse dans leur enveloppe de feuilles, comme nous les avons apportés. Un seul peut garder un voyageur sur pied pour une journée entière de dur labeur, fût-il l'un des grands Hommes de Minas Tirith.

Les Elfes défirent alors les paquets de vêtements qu'ils avaient apportés et en distribuèrent à chaque membre de la Compagnie. Pour chacun, ils avaient prévu un capuchon et un manteau, fait à sa taille d'une étoffe soyeuse, légère mais chaude, que tissaient les Galadhrim. La couleur en était difficile à définir: ils semblaient gris, avec un reflet du crépuscule sous les arbres, mais bougés ou placés dans une autre lumière, ils devenaient du vert des feuilles dans l'ombre, du brun des champs en friche la nuit ou de l'argent sombre de l'eau sous les étoiles. Chaque manteau s'agrafait autour du cou par une broche semblable à une feuille verte veinée d'argent.

- Sont ce là des manteaux magiques? Demanda Pippin, les regardant avec étonnement.

- Je ne sais ce que vous entendez par-là, répondit le chef des Elfes. Ce sont de beaux vêtements, et le tissu en est bon, car il a été fabriqué dans ce pays. Ce sont certainement des habits elfiques, si c'est ce que vous voulez dire. Feuille et branche, eau et pierre: ils ont la couleur et la beauté de toutes ces choses dans le

crépuscule de la Lorien que nous aimons, car nous mettons la pensée de ce que nous aimons dans tout ce que nous fabriquons. Ce sont toutefois des vêtements, non des armures, et ils ne détourneront ni flèche ni lame. Mais ils devraient vous être de grand service: ils sont légers à porter et assez chauds ou frais selon les besoins. Et vous les trouverez très utiles pour vous cacher à la vue d'yeux hostiles, que vous marchiez parmi les pierres ou parmi les arbres. Vous êtes, assurément, en particulière faveur auprès de la Dame! Car c'est elle-même et ses suivantes qui ont tissé cette étoffe, et jamais auparavant nous n'avons vêtu des étrangers du costume des nôtres.

Après leur repas du matin, la Compagnie fit ses adieux à la pelouse près de la source. Tous avaient le cœur lourd, car c'était un bel endroit, et il leur était devenu comme leur propre pays, bien qu'ils ne pussent faire le compte des jours et des nuits qu'ils y avaient passé. Comme ils se tenaient un moment à regarder l'eau blanche au soleil, Haldir s'avança vers eux sur l'herbe verte de la clairière. Frodon l'accueillit avec joie.

- Je suis revenu des Défenses du Nord, dit l'Elfe, et je suis envoyé à présent pour vous servir de nouveau de guide. La Vallée des Rigoles Sombres est emplie de vapeur et de nuages de fumée, et les montagnes sont troublées. Il y a des bruits dans les profondeurs de la terre. Si quelqu'un d'entre vous avait pensé rentrer par le nord, vous n'auriez pu passer de ce côté. Mais, allons! Votre chemin est maintenant en direction du sud.

Pendant leur traversée du Caras Galadhron, les chemins verts étaient déserts, mais dans les arbres au-dessus de leur tête, de nombreuses voix murmuraient et chantaient. Eux-mêmes marchaient en silence. Enfin, sous la conduite de Haldir, ils descendirent les pentes méridionales de la colline, et ils arrivèrent de nouveau à la grande porte éclairée de lanternes et au pont blanc, ils sortirent par-là et quittèrent la cité des Elfes. Puis ils abandonnèrent la route pavée pour prendre un chemin qui s'en allait dans un épais bosquet de mallornes et qui continuait en serpentant au travers de bois onduleux à l'ombre argentée, et ils descendaient ainsi toujours, au sud et à l'ouest vers les rives du Fleuve.

Ils avaient parcouru une dizaine de milles et la mi-journée approchait, quand ils se trouvèrent devant un haut mur vert. Passant par une trouée, ils sortirent soudain des arbres. Devant eux s'étendait une longue pelouse d'herbe luisante, émaillée d'elanors dorés, qui étincelaient au soleil. La pelouse se terminait par une langue étroite entre des lisières brillantes: sur la droite et à l'ouest, coulait en scintillant le Cours d'Argent, sur la gauche et à l'est, le Grand Fleuve roulait ses larges eaux, profondes et sombres. Sur les rives opposées, les bois se poursuivaient à perte de vue en direction du sud, mais les bords mêmes étaient déserts et nus. Nul mallorne n'élevait ses rameaux couverts d'or en dehors du Pays de Lorien.

Sur la rive du Cours d'Argent, à quelque distance du confluent des deux rivières, il y avait un petit appontement blanc en pierre et en bois. A côté, étaient amarrées de nombreuses barques et embarcations diverses. Certaines étaient peintes de couleur vive et d'autres resplendissaient d'or, d'argent et de vert, mais la plupart étaient blanches ou grises. Trois petits bateaux gris avaient été préparés pour les voyageurs, et les Elfes y installèrent leurs paquets. Ils y ajoutèrent des rouleaux de cordes, trois par embarcation. Celles-ci paraissaient minces, mais solides, soyeuses au toucher, et de teinte grise comme les manteaux elfiques.

- Qu'est ce que cela? Demanda Sam, en maniant un rouleau qui gisait sur le gazon. Des cordes, évidemment! Répondit un Elfe des bateaux. Ne voyagez jamais au loin sans corde! Et une qui soit longue, solide et légère comme celles-ci. Elles peuvent être utiles dans bien des cas.

- Ce n'est pas la peine de me le dire! S'écria Sa m. Je suis venu sans, et je m'en suis fait du souci sans arrêt. Mais je me demandais de quoi celles-ci étaient faites, car j'en connais un bout sur la confection des cordes: c'est de famille, comme qui dirait.

- Elles sont faites de *hithlain,* répondit l'Elfe, mais il n'y a pas le temps maintenant de vous instruire en l'art de leur fabrication. Si nous avions su que cela vous intéressait, nous vous aurions beaucoup appris. Mais à présent, hélas! A moins que vous ne reveniez quelque jour, il faudra vous contenter de notre cadeau. Qu'il vous serve bien!

- Allons! Dit Haldir. Tout est prêt maintenant. Embarquez! Mais prenez garde au début!

- Observez bien ce conseil! dirent les autres Elfes. Ces barques sont de construction légère, elles sont artificieuses et différentes de celles des autres gens. Elles ne couleront pas, quel que soit leur chargement, mais elles sont indociles, quand on ne sait pas les manier. Il serait sage de vous habituer à y monter et à descendre, ici où il y a un appontement, avant de vous lancer sur la rivière.

La Compagnie se répartit ainsi: Aragorn, Frodon et Sam étaient dans un bateau, Boromir, Merry et Peppin dans un autre, et dans le troisième se trouvaient Legolas et Gimli, maintenant grands amis. Dans cette dernière embarcation étaient chargés la plupart des provisions et des paquets. Les barques étaient muées et dirigées au moyen de courtes pagaies à large palette en forme de feuille. Quand tout fut prêt, Aragorn les mena pour un essai sur le Cours d'Argent. Le courant était rapide, et ils progressaient lentement. Sam, assis à l'avant, les mains agrippées au rebord, regardait le rivage d'un œil nostalgique. Le scintillement du soleil sur l'eau (éblouissait. Comme ils dépassaient le pré vert de la Langue, les arbres se resserrèrent jusqu'au bord de la

rivière. De-ci de-là, des feuilles dorées se balançaient sur les rides de l'eau. L'air était très lumineux et immobile, et tout était silencieux, hormis le chant grêle et lointain des alouettes.

Ils tournèrent un brusque coude de la rivière, et là, ils virent, descendant majestueusement vers eux, un cygne de grande taille. L'eau ondulait de part et d'autre de son poitrail blanc sous le col recourbé. Son bec brillait comme de l'or bruni et ses yeux étincelaient comme du jais serti de pierres jaunes, ses immenses ailes blanches étaient à demi levées. Une musique l'accompagnait dans sa descente de la rivière, et soudain ils s'aperçurent que c'était un navire construit et sculpté avec tout l'art elfique à l'image d'un oiseau. Deux Elfes vêtus de blanc le dirigeaient au moyen de pagaies noires. Au milieu du vaisseau était assis Celeborn, et derrière lui se tenait Galadriel, grande et blanche, un bandeau de fleurs d'or ceignait ses cheveux, dans sa main, elle tenait une harpe, et elle chantait. Triste et doux était le son de sa voix dans l'air clair et frais

J'ai chanté les feuilles, les feuilles d'or, et là poussaient des feuilles d'or,
J'ai chanté le vent, un vent vint là, qui dans les branches souffla.
Au-delà du Soleil, au-delà de la Lune, (écume était sur la Mer,
Et près de la grève d'Ilmarin poussait un Arbre d'or.
Sous les étoiles du Soir-éternel en Eldamar il brillait,
En Eldamar près des murs de l'Elfique Tirfon.

Là, longtemps, les feuilles d'or ont poussé au long des années heureuses
Tandis qu'ici, au-delà des Mers Séparatrices, coulent maintenant les *larmes elfiques.*

O Lorien! L'Hiver s'avance, le Jour nu et sans feuille,
Les feuilles tombent dans la rivière, la Rivière s'écoule.
O Lorien! Trop longtemps suis-je restée sur ce Rivage
Et en une couronne évanescente ai-je tressé l'elanor d'or,
Mais si je devais maintenant chanter les navires, quel navire viendrait à moi,
Quel navire me porterait jamais au-delà d'une si vaste Mer?

Aragorn arrêta son embarcation tandis que le navire cygne l'accostait. La Dame termina son chant pour l'accueillir:

- Nous sommes venus vous faire d'ultimes adieux, dit-elle, et accompagner de nos bénédictions votre départ de notre pays.

- Quoique étant nos hôtes, dit Celeborn, vous n'avez pas encore pris de repas avec nous: nous vous invitons donc à un festin d'adieu, ici entre les eaux courantes qui vous emporteront loin de la Lorien.

Le cygne continua lentement sa route vers l'appontement, et ils tournèrent leurs embarcations pour le suivre. Là, dans la dernière pointe d'Egladil, le festin d'adieu fut donné sur l'herbe verte, mais Frodon mangea et but peu, vouant toute son attention à la beauté de la Dame et à sa voix. Elle ne lui paraissait plus dangereuse ou terrible, ni emplie d'un pouvoir secret. Elle lui paraissait déjà telle que les hommes voient encore parfois les Elfes des temps ultérieurs: présents, mais lointains, vision vivante de ce que le cours incessant du Temps a déjà laissé loin derrière lui.

Après avoir mangé et bu, ils étaient assis dans l'herbe, Celeborn leur reparla de leur voyage et, levant la main, il désigna au sud les bois qui s'étendaient au-delà de la Langue de terre.

- En descendant le fil de l'eau, dit-il, vous verrez les arbres se raréfier, et vous arriverez dans un pays aride. A cet endroit, le Fleuve coule dans des vallées pierreuses entre des hautes landes jusqu'au moment où, après bien des lieues, il arrive à la haute île de Tindrock, que nous appelons Tol Brandir. Là, il entoure de ses bras les rives escarpées de l'île, et il tombe à grand fracas et avec beaucoup de fumée, par les cataractes de Rauros, dans le Nindalf, ou Platerrague dans notre langue. C'est une vaste région de marécages inertes, où la rivière devient tortueuse et se divise en de multiples bras. En cet endroit, l'Entallure afflue par de nombreuses bouches de la Forêt de Fangorn à l'ouest. Près de ce cours d'eau, de ce côté ci du Grand Fleuve, s'étend le Rohan. De l'autre côté s'élèvent les collines désertes de l'Emyn Muil. Le vent souffle là de l'est, car elles donnent, par-dessus les Marais Morts et les Terres intermédiaires, sur Cirith Gregor et les portes noires de Mordor.

«Boromir et ceux qui iront avec lui à la recherche de Minas Tirith feront bien de quitter le Grand Fleuve au-dessus de Rauros et de traverser l'Entallure avant qu'il ne rejoigne les marais. Ils ne devraient toutefois pas remonter ce cours d'eau trop loin, ni risquer de s'empêtrer dans la Forêt de Fangorn. C'est une région étrange, maintenant peu connue. Mais Boromir et Aragorn n'ont certainement pas besoin de cette mise en garde.

-Nous avons en effet entendu parler de Fangorn à Minas Tirith, dit Boromir. Mais ce que j'en ai entendu dire m'a paru relever pour la plus grande part des récits de bonne femme, tels qu'on en raconte aux enfants. Tout ce qui est au nord de Rohan est à présent pour nous si éloigné que la fantaisie peut s'y donner libre cours.

ADIEU A LA LORIEN

Fangorn se trouvait jadis, à la lisière de notre royaume, mais il y a aujourd'hui maintes vies d'hommes qu'aucun de nous ne l'a visitée, pour prouver ou infirmer les légendes qui ont été transmises des années lointaines.

«J'ai moi-même été parfois en Rohan, mais je ne l'ai jamais traversé vers le nord. Quand j'y fus envoyé comme messager, j'ai pris parla Trouée près des contreforts des Montagnes Blanches, et j'ai traversé l'Isen et le Flot Gris pour passer en Nordlande. Un long et fatigant voyage. J'ai estimé que cela faisait quatre cents lieues, et il me fallut des mois, car je perdis mon cheval à Tharbad, en passant à gué le Flot Gris. Après ce voyage et la route que j'ai faite avec cette Compagnie, je ne doute pas de trouver le moyen de traverser le Rohan et Fangorn aussi, au besoin.

- Dans ce cas, je n'ai rien à ajouter, dit Celeborn. Mais ne méprisez pas les traditions qui viennent des années lointaines: il arrive souvent que les vieilles femmes gardent en mémoire des choses qu'il fut autrefois nécessaire aux sages de connaître.

Galadriel se leva alors de l'herbe, prenant une coupe des mains de l'une de ses suivantes, elle l'emplit d'hydromel blanc et la tendit. A Celeborn.

- Il est maintenant temps de boire la coupe de l'adieu, dit-elle. Buvez, Seigneur des Galadhrim ! Et que votre cœur ne soit pas triste, bien que la nuit doive suivre le jour et que déjà votre soir approche.

Elle apporta ensuite la coupe à chaque membre de la Compagnie, l'invitant à boire en signe d'adieu. Mais quand ils eurent bu, elle leur ordonna de se rasseoir sur l'herbe, et des fauteuils furent installés pour elle et pour Celeborn. Ses suivantes se tinrent en silence à ses côtés, et elle considéra un moment ses invités. Enfin, elle reprit la parole:

- Nous avons bu la coupe de la séparation, dit-elle, et les ombres tombent entre nous. Mais avant votre départ, j'ai apporté de mon navire des présents que le Seigneur et la Dame des Galadhrim vous offrent maintenant en souvenir de la Lothlorien.

Puis elle les appela l'un après l'autre.

- Voici le cadeau de Celeborn et de Galadriel au guide, de votre compagnie, dit-elle à Aragorn.

Et elle lui donna un fourreau fait spécialement pour son épée. Il était recouvert d'un entrelacs de fleurs et de feuilles en argent et en or, et dessus étaient incrustées de nombreuses gemmes formant en runes elfiques le nom d'Anduril et le lignage de l'épée

- La lame tirée de ce fourreau ne sera ni souillée ni brisée, même dans la défaite, dit-elle. Mais y a t'il autre chose que vous désiriez de moi en ce moment de notre séparation? Car les ténèbres vont couler entre nous, et il se peut que nous ne nous rencontrions plus jamais, si ce n'est loin d'ici sur une route qui n'a point de retour.

Et Aragorn répondit

- Madame, vous connaissez tout mon désir, et vous avez longtemps eu en garde le seul trésor que je cherche. Mais il n'est pas à vous pour me le donner, quand bien même vous le voudriez, et ce n'est que par les ténèbres que je l'atteindrai.

- Mais Peut-être ceci rendra t'il votre cœur plus léger, dit Galadriel, car ce m'a été confié pour vous être remis si vous passiez par ce pays.

Elle retira alors de son sein une grande pierre vert clair, montée dans une broche d'argent en forme d'aigle aux ailes éployées, et tandis qu'elle la tenait levée, la pierre étincelait comme le soleil à travers le feuillage printanier.

- Cette pierre, je l'avais donnée à ma fille Celebrîan, et elle l'avait transmise à la sienne, et maintenant elle vous échoit en signe d'espoir. En cette heure, prends le nom qui a été prévu pour toi, Elessar, pierre elfique de la maison d'Elendil !

Aragorn rit alors la pierre, et il agrafa la broche sur sa poitrine, ceux qui le virent furent étonnés, car ils n'avaient pas remarqué jusqu'alors à quel point sa prestance était haute et royale, et il leur sembla que maintes années étaient tombées de ses épaules

- Je vous remercie de vos dons, dit-il, ô Dame de Lorien, de qui naquirent Celebrian et Arwen, l'Étoile du Soir. Quelle louange pourrait être plus grande?

La Dame inclina la tête, puis elle se tourna vers Boromir, et elle lui donna une ceinture d'or, et à Merry et à Pippin elle offrit de petites ceintures d'argent, dont la boucle était une fleur d'or. A Legolas, elle donna un arc de la sorte qui était en usage chez les Galadhrim, plus long et plus fort que ceux de la Forêt Noire, et monté d'une corde de cheveux d'Elfe. Il était accompagné d'un carquois de flèches.

- Pour vous, petit jardinier et amateur d'arbres, dit-elle à Sam, je n'ai qu'un petit cadeau.

Elle lui mit dans la main une petite boîte de simple bois gris, sans autre ornement qu'une seule rune d'argent sur le couvercle

- Ceci représente un G pour Galadriel, dit-elle, mais ce peut aussi bien évoquer un jardin dans votre langue (Jardin se dit en anglais *garden)* II y a dans cette boîte de la terre de mon verger, et elle est sous

l'influence de la bénédiction que Galadriel est encore en état de conférer. Cela ne vous gardera pas sur votre route et ne vous défendra contre aucun danger, mais si vous la conservez et que vous revoyiez votre pays en fin de compte, Peut-être y trouverez-vous votre récompense. Reverriez-vous tout stérile et devenu désert, il y aura peu de jardins en Terre du Milieu dont la floraison puisse rivaliser avec celle du vôtre, si vous y répandez cette terre. Vous vous rappellerez Peut-être alors Galadriel, et vous aurez un aperçu de la lointaine Lorien, que vous n'avez vue que dans notre hiver. Car notre printemps et notre été sont passés, et nul ne les verra plus sur terre autrement que par le souvenir.

Sam rougit jusqu'aux oreilles et murmura quelque chose d'insaisissable, tandis qu'il prenait la boîte et saluait de son mieux.

- Et quel cadeau un Nain demanderait-il aux Elfes? demanda Galadriel, se tournant vers Gimli.

- Aucun, Madame, répondit Gimli. Il me suffit d'avoir vu la Dame des Galadhrim et d'avoir entendu ses douces paroles.

- Oyez, vous tous, Elfes! S'écria t'elle pour ceux qui l'entouraient. Que personne ne dise plus que les Nains sont cupides et malgracieux ! Mais, Gimli fils de Gloïn, vous désirez assurément quelque chose que je pourrais vous donner? Nommez le, je vous en prie! Vous ne serez pas le seul invité à partir sans présent.

- Je ne désire rien, Dame Galadriel, dit Gimli, s'inclinant profondément et balbutiant. Rien, sauf Peut-être s'il m'est permis de demander, que dis-je, de nommer un seul fil de vos cheveux, qui surpassent l'or de la terre comme les étoiles surpassent les gemmes de la mine. Je ne demande pas un tel don. Mais vous m'avez ordonné de nommer mon désir.

- II y eut un mouvement et des murmures d'étonnement chez les Elfes, et Celeborn regarda le Nain avec surprise, mais la Dame sourit

- On prétend que l'art des Nains réside plutôt dans leurs mains que dans leur langue, dit-elle, mais ce n'est pas vrai pour Gimli. Car nul ne m'a jamais présenté requête aussi hardie et pourtant aussi courtoise. Et comment refuserais-je, puisque je lui ai ordonné de parler? Mais dites-moi, que feriez-vous de pareil don?

- Je le chérirais, Madame, répondit-il, en souvenir des paroles que vous m'avez adressées lors de notre première rencontre. Et si jamais je retrouve les forges de mon pays, il sera monté dans un cristal impérissable pour demeurer un bien de ma maison et un gage de bonne volonté entre la Montagne et la Forêt jusqu'à la fin des temps.

La Dame dénoua alors une de ses longues boucles et en coupa trois cheveux d'or, qu'elle mit dans la main de Gimli.

- Le don sera accompagné de ces mots, dit-elle. Je ne prédis rien, car toute prédiction serait à présent vaine: D'une part il y a les ténèbres, et de l'autre seulement de l'espoir. Mais si l'espoir n'avorte pas, je vous le dis, Gimli fils de Gloïn, vos mains déborderont d'or, et pourtant l'or n'aura aucune prise sur vous.

Et vous, Porteur de l'Anneau, dit-elle, se tournant vers Frodon. J'en viens en dernier à vous, qui n'êtes pas le dernier dans ma pensée. Pour vous, j'ai préparé ceci.

Elle éleva une petite fiole de cristal: celle-ci étincela comme elle la déplaçait, et des rayons de lumière blanche jaillirent de sa main:

- Dans cette fiole, dit-elle, est captée la lumière de l'étoile d'Eârendil, fixée dans des eaux de ma source. Elle brillera d'une lumière encore plus vive quand la nuit vous environnera. Qu'elle vous soit une lumière dans les endroits ténébreux, quand toutes les autres s'éteindront. Souvenez-vous de Galadriel et de son Miroir!

Frodon prit le flacon, et, comme celui ci scintillait un moment entre eux, il la revit avec son port de reine, grande et belle, mais non plus terrible. Il s'inclina sans trouver aucune parole à prononcer.

La Dame se leva alors, et Celeborn les ramena à l'appontement. La lumière de midi s'étendait, jaune, sur l'herbe verte de la Langue, et l'eau scintillait d'argent. Tout fut enfin prêt. La Compagnie prit place dans les embarcations comme précédemment. Lançant des cris d'adieu, les Elfes de la Lorien les poussèrent avec leurs longues perches dans le courant de la rivière, et les eaux ondulantes les emportèrent lentement. Les voyageurs étaient assis sans bouger ni parler. Sur la rive verte à la pointe même de la Langue, la Dame Galadriel se tenait droite, seule et silencieuse. Comme ils passaient devant elle, ils se tournèrent pour la regarder s'éloigner lentement. Car c'est ainsi que la chose leur apparaissait : la Lorien glissait lentement en amère, comme un brillant navire mâté d'arbres enchantés, en partance pour des rivages oubliés, tandis qu'ils étaient assis là impuissants à la lisière du monde gris et défeuillé.

Pendant qu'ils regardaient, le Cours d'Argent se perdit dans les courants du Grand Fleuve, leurs barques virèrent, et ils partirent vivement en direction du sud. La forme blanche de la Dame ne tarda pas à devenir petite et lointaine. Elle brillait comme une fenêtre dans le soleil couchant sur une distante colline: cristal tombé au creux de la terre. Puis il parut à Frodon qu'elle levait les bras en un ultime adieu, et, lointain, mais d'une netteté perçante sur le vent qui les suivait, vint le son de sa voix qui chantait. Mais à présent, c'était dans l'ancienne

langue des Elfes d'Outre-mer, et il ne comprenait pas les paroles, belle était la musique, mais elle ne le réconforta pas.

Cependant, comme il en va des mots elfiques, ceux-ci demeurèrent gravés dans sa mémoire, et longtemps après, il les traduisit de son mieux: le langage était celui du chant elfique, et il parlait de choses peu connues en Terre du Milieu.

Ai! Lauriё lantar fassi sûrinen,
Yéni unotimë ve râmar aldaron!
Yéni ve lintë yuldar avânier mioromardi
lisse-miruvtireva Andûnë pella
Vardo tellumar nu luini yassen tintilar
i eleni ômaryo airetari-lirinen.

Si man i yulma nin enquantuva?
An si *Tintallë Varda Oiolossëo va fanyar mâryat*
Elentâri ortanë ar ilyë fier undulkvë lumbulë,
ar sindandriello calta morniё i falmalinnar imbë met, ar hisiё untûpa
Calaciryo mlri oialë. Si vanwa nâ, Rômello vanwa, Valimar!
Namâriё! Nai hiruvalyë Valimar. Nay elyë hiriva. Namâriё!

«Ah, comme l'or tombent les feuilles dans le vent, de longues années innombrables comme les ailes des arbres! Les longues années ont passé comme de rapides gorgées du doux hydromel dans les hautes salles de par-delà l'Ouest, sous les voûtes bleues de Varda, où les étoiles tremblent dans le chant de sa voix, sainte et royale. Qui donc à présent remplira pour moi la coupe? Car maintenant l'Incitatrice, Varda, la Reine des Étoiles, du Mont Toujours Blanc a élevé ses mains comme des nuages et tous les chemins sont noyés dans une ombre profonde, et, venues d'un pays gris, les ténèbres s'étendent sur les vagues écumantes, et la brume couvre à jamais les joyaux de Caiacirya. Maintenant perdu, perdu pour ceux de l'Est est Valimar ! Adieu! Peut-être trouveras-tu Valimar. Peut-être toi la trouveras-tu. Adieu! » (Varda est le nom de la Dame que les Elfes de ces terres d'exil nomment Elbereth)

Soudain, la Rivière décrivit une courbe, les rives s'élevèrent de part et d'autre, et la lumière de la Lorien fut cachée. En ce beau pays, Frodon ne devait jamais revenir.

Les Compagnons se tournèrent alors vers leur voyage, le soleil était devant eux et les éblouissait, car tous les yeux étaient emplis de larmes. Gimli pleurait ouvertement.

- Mon dernier regard a été pour ce qui était le plus beau, dit-il à son compagnon Legolas. Désormais, je ne qualifierai plus rien de beau, si ce n'est son cadeau.

Il porta la main à sa poitrine.

- Dites-moi, Legolas, pourquoi me suis-je joint à cette Quête? Je ne savais guère où gisait le principal danger! Elrond disait vrai quand il déclarait que nous ne pouvions prévoir ce que nous trouverions sur notre route. Le danger que je redoutais était le tourment dans les ténèbres, et il ne m'a pas retenu. Mais je ne serais pas venu si j'avais connu celui de la lumière et de la joie. J'ai maintenant reçu ma pire blessure dans ce départ, dusse-je même aller cette nuit droit au Seigneur Ténébreux. Hélas pour Gimli fils de Gloïn !

- Non! Dit Legolas. Hélas pour nous tous! Et pour tous ceux qui courent le monde dans les jours à venir. Car ainsi va t'il: on trouve et l'on perd, comme il paraît à ceux dont l'embarcation vogue au fil des eaux. Mais je vous considère comme heureux, Gimli fils de Gloïn, car votre perte, vous la subissez de votre propre gré et vous auriez pu faire un autre choix. Mais vous n'avez pas abandonné vos compagnons, et la moindre récompense que vous en aurez sera que le souvenir de la Lothlorien demeurera à jamais clair et sans tache dans votre cœur, et il ne s'estompera ni ne vieillira jamais.

- Peut être, dit Gimli, et je vous remercie de ces paroles. Des paroles vraies, sans doute, mais un tel réconfort est froid. Le souvenir n'est pas ce que le cœur désire. Ce n'est qu'un miroir, fût-il aussi clair que le Kheled-zâram. Tout au moins est ce que dit le cœur de Gimli le Nain. Les Elfes peuvent voir les choses autrement. En vérité, j'ai entendu dire que pour eux le souvenir ressemblait davantage au monde qui s'éveille qu'au rêve. II n'en est pas de même pour les Nains.

- «Mais ne parlons plus de cela. II faut s'occuper du bateau! II enfonce trop avec tout ce bagage, et le Grand Fleuve est rapide. Je n'ai aucune envie de noyer mon chagrin dans l'eau froide»

II saisit une pagaie et gouverna en direction de la rive occidentale, suivant la barque d'Aragorn qui était en tête et qui avait déjà quitté le milieu de la rivière.

CHAPITRE HUIT
ADIEU A LA LORIEN

Ainsi, la Compagnie suivit sa longue navigation le long des larges et rapides eaux, toujours portée vers le sud. Des bois dénudés défilaient de part et d'autre, et ils ne pouvaient rien apercevoir des terres qui s'étendaient par derrière. La brise tomba, et le Fleuve coulait sans bruit. Aucun chant d'oiseau ne rompait le silence. Le soleil se voila à mesure que la journée s'avançait, et il finit par luire dans un ciel pâle comme une haute perle blanche. Puis il s'effaça dans l'ouest, et le crépuscule tomba de bonne heure, suivi d'une nuit grise et sans étoiles. Ils continuèrent longtemps de flotter dans les heures noires et silencieuses, gouvernant leurs barques sous les ombres surplombantes des bois de l'Ouest. De grands arbres passaient comme des spectres, jetant dans l'eau à travers la brume leurs racines tordues et assoiffées. Il faisait froid, et le voyage était lugubre. Frodon restait immobile, écoutant le faible clapotis et les glouglous du Fleuve bouillonnant parmi les racines des arbres et les bois flottants près de la rive, finalement il dodelina de la tête et sombra dans lin sommeil inquiet.

CHAPITRE NEUF
LE GRAND FLEUVE

Frodon fut réveillé par Sam. Il vit qu'il était couché, bien enveloppé sous de grands arbres à l'écorce grise dans un coin tranquille des bois situés sur la rive occidentale du Grand Fleuve, l'Anduin. Il avait dormi toute la nuit, et le gris du matin était terne parmi les branches dénudées. Gimli s'affairait sur un petit feu tout à côté.

Ils se remirent en route avant le grand jour. Non que la plupart des compagnons fussent tellement pressés d'aller vers le sud: ils n'étaient pas mécontents d'avoir encore un peu de répit avant la décision qu'ils devraient prendre au plus tard en arrivant à Rauros et à l'île de Tindrock, dans quelques jours, et ils laissaient le Fleuve les porter à sa propre allure, n'ayant aucun désir de se hâter vers les périls qui les attendaient quel que fût l'itinéraire qu'ils choisiraient en fin de compte. Aragorn les laissait aller au fil de l'eau comme ils le désiraient, ménageant leurs forces en vue de la fatigue à venir. Mais il tenait tout au moins à un départ très matinal chaque jour et à une poursuite du voyage jusqu'à une heure tardive le soir, car il sentait dans son cœur que le temps pressait, et il craignait que le Seigneur Ténébreux ne fût pas resté inactif pendant qu'ils s'attardaient dans la Lorien.

Ils ne virent néanmoins aucun signe d'ennemi ce jour là ni le suivant. Les heures grises et monotones passèrent sans aucun événement. Vers la fin du troisième jour de leur voyage, le paysage changea **peu à peu:** les arbres s'éclaircirent, puis disparurent entièrement. Sur la rive orientale, à leur gauche, ils virent de longues pentes informes qui montaient dans le lointain vers le ciel, elles avaient un aspect brunâtre et desséché, comme si le feu eût passé par-là sans laisser aucun brin de verdure vivante: un désert hostile, dépourvu même de tout arbre brisé ou de la moindre pierre proéminente pour rompre l'uniformité. Ils étaient arrivés aux Terres Brunes, qui s'étendent, vastes et désolées, entre le sud de la Forêt Noire et les collines d'Emyn Muil. Même Aragorn ne pouvait dire quelle pestilence, quelle guerre ou quel méfait de l'Ennemi avait ainsi détruit toute cette région.

A l'ouest, sur leur droite, la terre était également sans arbre, mais elle était plate et en maints endroits verte avec de larges plaines herbeuses. De ce côté du Fleuve, ils passèrent devant des forêts de grands roseaux, si hauts qu'ils cachaient toute vue vers l'ouest, tandis que les petites embarcations longeaient en bruissant leur lisière oscillante. Leurs plumets sombres et desséchés se courbaient et se relevaient avec un chuintement doux et triste dans l'air frais et léger. De temps à autre, Frodon avait, par des ouvertures, des aperçus soudain de prés onduleux et, bien au-delà, de collines dans le couchant, et à l'horizon, se dessinait une ligne sombre, là où commençaient les chaînes les plus méridionales des Monts Brumeux. Il n'y avait aucun signe d'êtres vivants mobiles, sinon des oiseaux. Ceux-ci étaient nombreux: des petits volatiles sifflaient et pépiaient dans les roseaux, mais on les voyait rarement. Deux ou trois fois, les voyageurs entendirent le mouvement rapide et le son plaintif des ailes de cygnes, et, levant les yeux, ils virent une grande phalange traverser le ciel.

- Des cygnes! Dit Sam. Et rudement gros, encore!
- Oui, dit Aragorn, et ce sont des cygnes noirs.
- Que tout ce pays a l'air vaste, vide et lugubre! Dit Frodon. J'avais toujours imaginé qu'en allant vers le sud on trouvait des régions de plus en plus chaudes et de plus en plus gaies jusqu'à ce que l'hiver soit à jamais abandonné.
- Mais nous ne sommes pas encore très au sud, répondit Aragorn. C'est encore l'hiver, et nous sommes loin de la mer. Ici, le monde est froid jusqu'au soudain printemps, et nous pourrons encore avoir de la neige. Très loin au sud, dans la Baie de Belfalas, où se jette l'Anduin, il fait chaud et tout est Peut-être gai, ou le serait s'il n'y avait pas l'Ennemi. Mais ici, nous ne sommes pas, je pense, à plus de cinquante lieues au sud du Quartier Sud, là-bas dans votre Comté, à des centaines de longs milles. Vous regardez maintenant vers le sud-ouest, par-dessus les plaines septentrionales du Riddermark, Rohan, le pays des Seigneurs des Chevaux. Nous ne tarderons pas à arriver au confluent du Limeclair, qui descend du Fangorn pour rejoindre le Grand Fleuve. C'est la frontière septentrionale de Rohan, et jadis tout ce qui s'étendait entre le Limeclair et les Montagnes Blanches appartenait aux Rohirnm. C'est une terre riche et aimable, dont l'herbe n'a pas de rivale, mais en ces jours néfastes, on n'habite plus auprès du Fleuve, et l'on ne chevauche plus guère vers ses rives. L'Anduin est large, mais les orques peuvent tirer leurs flèches très loin par-dessus l'eau, et l'on dit que, ces derniers temps, ils ont osé traverser et razzier les troupeaux et les haras de Rohan.

Le regard de Sam passait avec inquiétude d'une rive à l'autre. Les arbres lui avaient auparavant paru hostiles, comme s'ils abritaient des yeux secrets et des dangers imprécis, mais il souhaitait maintenant leur présence. Il sentait que la Compagnie était trop à découvert, flottant ainsi dans de petits bateaux non pontés au milieu de terres sans abri et sur un fleuve qui représentait la frontière de la guerre.

CHAPITRE NEUF

LE GRAND FLEUVE

Les deux ou trois jours suivants, comme ils poursuivaient leur route, portés régulièrement vers le sud, ce sentiment d'insécurité s'empara de tous les compagnons. Un jour entier, ils firent forée de pagaies pour hâter leur progression. Les rives défilèrent. Bientôt, le Fleuve s'élargit, se faisant moins profond, de longues plages pierreuses s'étendirent à l'est, et il y avait dans l'eau des bancs de gravier qui nécessitaient une conduite attentive. Les Terres Brunes s'élevèrent en plateaux déserts, balayés par un vent froid venu de l'est. De l'autre côté, les prairies s'étaient muées en vallonnements d'herbe desséchée au milieu d'un terrain marécageux parsemé de canche. Frodon frissonna à la pensée des pelouses et des sources, du soleil clair et des douces pluies de la Lothlorien. Peu de paroles et nul rire ne se faisaient entendre dans aucun des bateaux. Chaque membre de la Compagnie était occupé à ses propres pensées.

Le cœur de Legolas courait sous les étoiles d'une nuit d'été en quelque clairière septentrionale parmi les bois de hêtres, Gimli manipulait de l'or en pensée, se demandant si ce métal convenait à un écrin pour le présent de la Dame. Merry et Pippin, dans l'embarcation du milieu, étaient mal à l'aise, car Boromir ne cessait de marmonner, se rongeant par moments les ongles, comme en proie à quelque inquiétude ou quelque doute, il s'emparait parfois d'une pagaie pour mener la barque juste derrière celle d'Aragorn, et Pippin, assis à la proue et regardant en arrière, apercevait alors dans son œil une curieuse lueur, tandis que l'autre scrutait devant lui la personne de Frodon. Sam avait depuis longtemps décidé que, si les bateaux n'étaient Peut-être pas aussi dangereux qu'on l'en avait persuadé, ils étaient par contre beaucoup plus inconfortables qu'il ne l'avait lui-même imaginé. Il se sentait rempli de crampes et malheureux, sans rien d'autre à faire que suivre des yeux les paysages hivernaux qui rampaient le long de la rive et l'eau grise de part et d'autre. Même quand on avait recours aux pagaies, on ne lui en confiait pas.

A la tombée du crépuscule, le quatrième jour, il regardait en arrière par-dessus les têtes courbées de Frodon et d'Aragorn et les embarcations suivantes, somnolent, il ne pensait qu'au campement et à la sensation de la terre ferme sous ses pieds. Soudain, quelque chose accrocha son regard: au début, ses yeux se posèrent dessus avec nonchalance, mais peu après, il se redressa et se frotta les yeux, quand il regarda de nouveau, toutefois, il ne vit plus rien.

Cette nuit là, ils campèrent sur un petit îlot proche de la rive occidentale. Sam, roulé dans des couvertures, était étendu près de Frodon.

- J'ai eu un drôle de rêve, une heure ou deux avant notre halte, monsieur Frodon, dit-il. Ou Peut-être n'était ce pas un rêve. En tout cas, c'était drôle.

- Eh bien, de quoi s'agissait-il? Demanda Frodon, sachant que Sam ne s'endormirait pas avant d'avoir raconté son histoire, quelle qu'elle fût. Je n'ai rien vu ni n'ai-je pensé à quoi que ce soit de nature à me faire sourire depuis notre départ de la Lothlorien.

- Ce n'était pas drôle de cette façon là, monsieur Frodon. C'était curieux. Tout faux, si ce n'était pas un rêve. Et il vaut mieux que vous l'entendiez. Voilà: j'ai vu une grosse bûche avec des yeux!

- Pour la bûche, ça va, dit Frodon. Il y en a des quantités dans le Fleuve. Mais laisse tomber les yeux!

- Pour ça non, dit Sam. C'est les yeux qui m'ont fait redresser, pour ainsi dire. J'ai vu ce que j'ai pris pour une bûche qui flottait dans le demi-jour derrière la barque de Gimli, mais je n'y faisais pas grande attention. Puis il m'a semblé que la bûche nous rattrapait lentement. Et c'était bizarre, il faut dire, vu que nous flottions tous ensemble dans le courant. Juste alors, j'ai vu les yeux: deux espèces de points pâles, comme brillants, sur une bosse au bout le plus proche de la bûche. Qui mieux est, ce n'était pas une bûche, car ça avait des pattes palmées, presque semblables à celles d'un cygne, mais elles semblaient plus grandes et elles ne cessaient de plonger dans l'eau et d'en sortir.

- «Ça, c'était quand je me suis redressé tout droit et que je me suis frotté les yeux, avec l'intention de crier si c'était toujours là après que j'ai effacé la somnolence de ma tête. Parce que le je ne sais- as quoi avançait alors rapidement, et il était tout derrière Gimli. Mais je ne sais si ces deux lampes repérèrent mon mouvement et mon regard scrutateur ou si je repris mes sens. En tout cas, quand je regardai de nouveau, ce n'était plus là. Mais je crois tout de même que j'aperçus du coin de l'œil, comme on dit, quelque chose de sombre qui se précipitait dans l'ombre de la rive. Je n'ai pas vu d'autres yeux, toutefois.

- «Tu rêves encore, Gamegie ", que je me suis dit, et j'ai plus rien dit sur le moment. Mais j'y ai pensé depuis, et maintenant, je ne suis plus si sûr. Qu'en pensez-vous, monsieur Frodon?

- Je n'y verrais qu'une grosse bûche, le crépuscule et le sommeil dans tes yeux, Sam, si c'était la première fois qu'on apercevait ces yeux là, dit Frodon. Mais ce n'est pas le cas. Je les ai vus là-bas dans le Nord avant que nous n'atteignions la Lorien. Et j'ai vu une étrange créature avec des yeux, qui grimpait au flet cette nuit là. Haldir l'a vue aussi. Et rappelle-toi ce qu'avaient dit les Elfes qui étaient partis à la poursuite des orques.

CHAPITRE NEUF

LE GRAND FLEUVE

- Ah, oui, dit Sam, je m'en souviens bien, et d'autre chose aussi. Je n'aime pas ce que j'ai en tête, mais en mettant bout à bout une chose et une autre, les histoires de M. Bilbon et tout ça, j'ai l'impression que je pourrais donner un nom à cette créature là à tout hasard. Un vilain nom Gollum, Peut-être?

- Oui, c'est ce que je crains depuis quelque temps, répondit Frodon. Depuis même cette nuit sur le flet. Je suppose qu'il était tapi dans la Moria, et qu'il a suivi notre trace dès lors, mais j'espérais que notre séjour en Lorien l'aurait de nouveau dérouté. Cette misérable créature devait être cachée dans les bois près du Cours d'Argent, pour observer notre départ!

- Ce doit être à peu près cela, dit Sam. Et on ferait bien de faire un peu plus attention à nous-mêmes, sans quoi on sentira de vilains doigts se serrer autour de notre cou une de ces nuits, si jamais on se réveille pour sentir quelque chose. Et c'est à ça que je voulais en venir. Inutile d'inquiéter Grands-Pas ou les autres ce soir. Je monterai la garde. Je pourrai dormir demain, puisque je ne suis à peu près qu'un bagage dans le bateau, que vous pourriez dire.

- Je le pourrais, dit Frodon, mais je pourrais dire: «Un bagage doté d'yeux» Tu veilleras, mais seulement si tu promets de me réveiller à mi-chemin du matin, si riels ne se passe d'ici là.

En pleine nuit, Frodon sortit d'un profond et sombre sommeil pour constater que Sam le secouait.

- C'est honteux de vous réveiller, dit Sam à voix basse, mais c'est ce que vous m'avez dit. Il n'y a rien à rapporter, ou pas grand-chose. J'ai cru entendre un vague éclaboussement et le son d'un reniflement, il y a un moment, mais la nuit près d'une rivière, on entend un tas de bruits bizarres de ce genre.

Il s'étendit et Frodon se redressa, emmitouflé dans ses couvertures et luttant contre son sommeil. Les minutes ou les heures s'écoulèrent lentement, sans que rien ne se produisît. Frodon était sur le point de céder à la tentation de se réétendre, quand une forme sombre, à peine visible, flotta tout près de l'une des embarcations amarrées. Une longue main blanchâtre apparut indistinctement, qui surgissait pour saisir le plat-bord: deux yeux pâles, à la lueur froide de lanterne, regardèrent à l'intérieur de l'embarcation, puis se levèrent pour considérer Frodon sur l'îlot. Ils ne se trouvaient pas à plus d'un yard ou deux, et Frodon entendit le doux chuintement d'une reprise de souffle. Il se leva, tirant Dard du fourreau, et fit face aux yeux. La lumière s'éteignit aussitôt. Il y eut un nouveau sifflement, suivi d'un éclaboussement, et la sombre forme de bûche fila dans le courant et disparut dans la nuit. Aragorn s'agita dans son sommeil, se retourna et se mit sur son séant.

- Qu'est ce? murmura t'il, se levant vivement pour venir auprès de Frodon. J'ai senti quelque chose dans mon sommeil. Pourquoi avez-vous tiré l'épée?

- Gollum, répondit Frodon. Ou du moins, le crois-je.

- Ah! dit Aragorn. Ainsi vous connaissez notre petit détrousseur? Il nous a suivis à travers toute la Moria et tout du long jusqu'au Nimrodel. Depuis que nous avons pris les bateaux, il s'est allongé sur un tronçon de bois, et il a pagayé des pieds et des mains. J'ai essayé de l'attraper une ou deux fois, la nuit, mais il est plus rusé qu'un renard et aussi glissant qu'un poisson. J'espérais que le voyage sur le fleuve viendrait à bout de lui, mais il est trop habile marinier.

- «Il va falloir essayer d'aller plus vite demain. Couchez-vous maintenant, et je veillerai pour le restant de la nuit. Je voudrais bien pouvoir mettre la main sur ce scélérat. On pourrait le rendre utile. Mais, si je ne peux pas, il faudra essayer de le semer. Il est très dangereux. Sans compter la possibilité d'un meurtre de nuit pour son propre compte, il pourrait mettre n'importe quel ennemi sur nos traces »

La nuit passa sans que Gollum montrât même une ombre. Après cela, la Compagnie fit un guet attentif, mais elle ne vit plus rien de lui tant que dura le voyage. S'il suivait toujours, il faisait preuve de beaucoup de circonspection et de ruse. Sur l'invitation d'Aragorn, ils pagayaient durant de longues périodes, et les rives défilaient rapidement. Mais ils voyaient peu de choses du pays, car ils voyageaient surtout de nuit ou à la brume, se reposant le jour, aussi cachés que le terrain le permettait. Le temps passa ainsi sans incident jusqu'au septième jour.

Le temps était encore gris et couvert, avec un vent d'est, mais comme le soir se muait en nuit, le soleil s'éclaircit à l'ouest et des trous d'une faible lumière, jaune et vert pâle, s'ouvrirent sous les bancs de nuages. On y voyait la forme blanche de la nouvelle lune, reflétée dans les lacs lointains. Sam la regarda, les sourcils froncés.

Le lendemain, le paysage se mit à changer rapidement de part et d'autre. Les rives commencèrent à s'élever et à devenir pierreuses. Ils passèrent bientôt par une région de collines rocheuses, et sur les deux rives les pentes escarpées étaient couvertes de profonds fourrés d'épines et de prunelliers, enchevêtrés de ronces et de plantes grimpantes. Derrière, se trouvaient des falaises basses à demi éboulées et des cheminées d'une pierre grise désagrégée, envahie de lierre sombre, et au-delà encore se dressaient de hautes crêtes couronnées de sapins tordus par le vent. La Compagnie approchait du pays de montagnes grises de l'Emyn Muil, marche méridionale de la Terre Sauvage.

CHAPITRE NEUF

LE GRAND FLEUVE

Il y avait de nombreux oiseaux dans les falaises et les cheminées rocheuses, et toute la journée des volées avaient tournoyé, noires sur le ciel pâle. Tandis que les Compagnons étaient couchés dans leur campement, Aragorn observait les vols d'un air dubitatif, se demandant si Gollum n'avait pas fait des siennes et si la nouvelle de leur voyage ne se répandait pas à présent dans le désert. Plus tard, comme le soleil se couchait et que la Compagnie se remuait pour s'apprêter au départ, il aperçut un point noir qui se détachait dans la lumière pâlissante: un grand oiseau qui volait haut et loin, tantôt en tournoyant et tantôt en se dirigeant lentement vers le sud.

- Qu'est ce que cela, Legolas? Demanda t'il, désignant le ciel au nord. Est ce, comme je le crois, un aigle?

- Oui, répondit Legolas. C'est un aigle qui chasse. Je me demande ce que cela peut bien présager. Il est loin des montagnes.

- Nous ne nous mettrons pas en route avant la nuit complète, dit Aragorn.

Le huitième jour de leur voyage vint. Il était silencieux, sans un souffle, le vent gris de l'est avait passé. Le mince croissant de la lune était tôt tombé dans le pâle coucher du soleil, mais le ciel était clair au-dessus, et, bien que dans le lointain de grandes lignes de nuages luisissent encore faiblement au sud, à l'ouest les étoiles scintillaient avec éclat.

- Allons! dit Aragorn. Nous allons risquer encore un voyage de nuit. Nous arrivons à des parties droites du Fleuve que je ne connais pas bien, car je n'ai jamais voyagé par eau dans ces régions, pas entre ici et les rapides de Sarn Gebir. Mais si je ne me trompe pas dans mon estime, ceux-ci sont encore à de nombreux milles. Il y a néanmoins des endroits dangereux même avant d'y arriver: des rochers et des îlots pierreux dans le courant. II faudra ouvrir l'œil et ne pas essayer de pagayer vite.

La tâche de guetteur fut confiée à Sam dans l'embarcation de tête. Il était étendu à l'avant, le regard fixé dans l'obscurité. La nuit est noire, mais les étoiles au-dessus d'eux étaient étrangement brillantes, et il y avait un miroitement à la surface du Fleuve. Il était tout près de minuit, et ils s'étaient laissés aller quelque temps au fil de l'eau sans presque user de pagaies, quand Sam cria soudain. A quelques mètres seulement sur l'avant, des formes sombres se dressaient, et il entendait les remous de l'eau rapide: Un fort courant les portait sur la gauche, vers la rive est où le lit était libre. Comme ils se trouvaient ainsi écartés, les voyageurs virent, à présent très proche, l'écume pâle du Fleuve qui battait des rochers aigus projetés en avant dans le lit comme une rangée de dents. Les embarcations étaient toutes agglomérées.

- Holà, Aragorn! Cria Boromir, comme sa barque butait contre celle du chef de file. C'est de la folie! On ne peut se risquer dans les Rapides de nuit! Mais aucun bateau ne peut vivre dans Sarn Gebir, que ce soit de nuit ou de jour.

- En arrière, en arrière! Cria. Aragorn. Virez! Virez si vous le pouvez!

IL plongea sa pagaie dans l'eau, essayant de retenir la barque et de la faire tourner.

- Je me suis trompé dans mon estime, dit-il à Frodon. Je ne savais pas que nous étions parvenus aussi loin: l'Anduin coule plus vite que je ne le croyais. Sarn Gebir doit être déjà tout proche.

A force d'efforts, ils maîtrisèrent les embarcations et parvinrent à les retourner, mais, au début, ils ne purent avancer que très peu contre le courant, et ils ne cessaient d'être portés de plus en plus près de la rive orientale, qui s'élevait maintenant noire et sinistre dans la nuit.

- Tous ensemble, pagayez! Cria Boromir. Pagayez! Ou nous allons être jetés sur les bancs.

A ce moment même, Frodon sentit la quille racler la pierre.

Au même instant, se fit entendre le bruit sec de cordes d'arcs plusieurs flèches sifflèrent au-dessus de leurs têtes, et certaines tombèrent parmi eux. L'une d'elles atteignit Frodon entre les épaules, il vacilla en avant en poussant un cri, et il lâcha sa pagaie, mais, parée par sa cotte de mailles cachée, la flèche retomba. Une autre transperça le capuchon d'Aragorn, et une troisième se ficha dans le plat-bord, tout près de la main de Merry. Sam crut apercevoir des formes noires qui couraient de-ci de-là le long des bancs de galets sous la rive orientale. Elles lui parurent très proches.

- Des *Yrch* ! Dit Legolas, usant involontairement de sa propre langue.

- Des orques! S'écria Gimli.

- Un agissement de Gollum, je parie, dit Sam à Frodon. Et il a choisi un bon endroit: le Fleuve semble déterminé à nous mener tout droit dans leurs bras!

Ils se penchèrent tous en avant, forçant sur les pagaies: même Sam apporta son concours. Ils s'attendaient à tout moment à sentir la morsure de flèches empennées de noir. Elles sifflaient, nombreuses, au-dessus de leurs têtes ou frappaient l'eau tout près, mais aucune ne les atteignit plus. Il faisait noir, mais pas suffisamment pour des yeux d'orques habitués à la nuit, et à la lueur des étoiles, les compagnons devaient offrir une belle cible à leurs malins ennemis, n'était que les manteaux gris de Lorien et le bois gris des bateaux construits par les Elfes

déjouaient la malice des archers de Mordor. Dans les ténèbres, il était difficile en fait d'être assuré d'une progression quelconque, mais, lentement, le remous de l'eau diminua, et l'ombre de la rive orientale s'évanouit dans la nuit. Enfin, pour autant qu'ils pussent en juger, ils étaient parvenus de nouveau au milieu de la rivière, et ils avaient ramené leurs embarcations à quelque distance en amont des rochers en saillie. Virant alors à demi, ils les poussèrent de toute leur force vers la rive occidentale, et ils s'arrêtèrent sous l'ombre des buissons qui surplombaient l'eau pour reprendre souffle.

Legolas posa sa pagaie et ramassa l'arc qu'il avait apporté de la Lorien. Sautant alors à terre, il grimpa de quelques pas sur la rive. Ayant bandé la corde et encoché une flèche, il se retourna pour scruter l'obscurité par-dessus le Fleuve. De l'autre côté, s'élevaient des cris stridents, mais rien n'était visible.

Frodon leva le regard vers l'Elfe qui se dressait de toute sa hauteur au-dessus de lui, les yeux fixés dans la nuit en quête d'une cible à tirer. Sa tête était sombre, couronnée de vives étoiles blanches qui scintillaient dans les trous noirs du ciel derrière lui. Mais, à ce moment, s'élevant majestueusement du sud, les grands nuages s'avancèrent et lancèrent dans les champs étoilés de sombres avant-coureurs. Une peur soudaine s'empara de la Compagnie.

«Elbereth Gilthoniel! » S'écria en soupirant Legolas, qui levait les yeux, cependant qu'une ombre noire, semblable à un nuage mais qui n'en était pas un, car le mouvement en était beaucoup plus rapide, sortait de la noirceur du sud et s'avançait vers la Compagnie, effaçant toute lumière à son approche. Bientôt elle apparut sous la forme d'une grande créature ailée, plus noire qu'un puits dans la nuit. Des voix féroces s'élevèrent pour l'accueillir de l'autre rive. Un frisson soudain parcourut le corps de Frodon et lui étreignit le cœur, il sentit dans son épaule un froid mortel, tel le souvenir d'une ancienne blessure. Il se jeta à terre, comme pour se cacher.

Soudain, le grand arc de la Lorien chanta. La flèche partit, stridente, de la corde elfique. Frodon leva les yeux. Presque au-dessus de lui, la forme ailée fit une embardée. Il y eu un croassement rauque, tandis que dans sa chute elle s'évanouissait au sein de l'obscurité sur la rive orientale. Le ciel fut de nouveau pur. Un tumulte de nombreuses voix qui juraient et se lamentaient s'éleva au loin, puis ce fut le silence. Aucune flèche, aucun cri ne vinrent plus de l'est cette nuit là.

Après quelque temps, Aragorn ramena les bateaux à contre-courant. Ils suivirent leur chemin à tâtons sur une certaine distance le long de la rive, jusqu'au moment où ils trouvèrent une petite anse peu profonde. Quelques arbres bas y poussaient tout près de l'eau, et derrière s'élevait une berge escarpée et rocheuse. La Compagnie décida de rester là pour attendre l'aube: il était inutile de tenter d'aller plus loin de nuit. Ils n'établirent pas de camp et n'allumèrent pas de feu, mais restèrent pelotonnés dans les barques amarrées l'une près de l'autre.

- Loués soient l'arc de Galadriel et la main et l'œil de Legolas ! Dit Gimli, tout en mâchonnant une gaufrette de *lembas.* Ce fut un beau tir dans l'obscurité, ami!

- Mais qui pourrait dire ce qui a été touché? dit Legolas.

- Pas moi, dit Gimli. Mais je suis heureux que l'ombre n'ait pas approché davantage. Je ne l'aimais pas du tout. Elle me rappelait trop l'ombre dans la Moria... l'ombre du Balrog, acheva t'il dans un murmure.

- Ce n'était pas un Balrog, dit Frodon, lequel frissonnait toujours du froid qui l'avait saisi. C'était quelque chose de plus glacial. Je crois que ce devait être...

Il arrêta et resta silencieux.

- Que croyez-vous? demanda Boromir, qui se pencha avec un vif intérêt hors de son bateau comme pour essayer d'apercevoir le visage de Frodon.

- Je crois... Non, je ne veux pas le dire, répondit Frodon. Quoi que ce fût, sa chute a atterré nos ennemis.

- II le semble, dit Aragorn. Mais nous ne savons où ils sont, combien ils sont, ni ce qu'ils feront ensuite. Cette nuit, nous devons tous veiller! Les ténèbres nous cachent pour le moment. Mais qui sait ce que le jour révélera? Gardez vos armes à portée de la main!

Sam, assis, tapotait la garde de son épée comme s'il comptait sur ses doigts, tout en contemplant le ciel.

- C'est très curieux, murmura t'il. La lune est la même dans la Comté et dans la Terre Sauvage, en tout cas, elle devrait l'être. Mais, ou bien elle a modifié sa course, ou je me trompe dans mon estime. Rappelez-vous, monsieur Frodon: la lune décroissait quand nous étions couchés sur le flet dans l'arbre, elle était à une semaine de son plein, m'est avis. Et nous avions fait une semaine de trajet la nuit dernière, quand voilà que monte une nouvelle lune aussi mince qu'une rognure d'ongle, comme si on n'avait pas passé un seul instant au pays des Elfes.

- «Eh bien, je me souviens pour sûr de trois nuits là-bas, et il me semble m'en rappeler plusieurs autres, mais je jurerais bien que ça ne fait pas un mois entier. Tout le monde penserait que le temps ne compte pas là-bas!

LE GRAND FLEUVE

- Et Peut-être en était-il ainsi, dit Frodon. Dans ce pays-là, il se peut que nous fussions en un temps qui ailleurs était depuis longtemps passé. C'est seulement quand le Cours d'Argent nous eut ramenés à l'Anduin, je crois, que nous sommes revenus au temps qui s'écoule par les terres de mortels vers la Grande Mer. Et je ne me rappelle aucune lune, nouvelle ou vieille, dans le Caras Galadhron: il n'y avait que des étoiles la nuit et le soleil le jour.

Legolas s'agita dans sa barque

- Non, le temps ne dure pas toujours, dit-il, mais le changement et la croissance ne sont pas semblables en toutes choses et en tous lieux. Pour les Elfes, le monde bouge, et il bouge en même temps très vite et très lentement. Vite, parce qu'eux-mêmes changent peu et tout passe rapidement, ce leur est un chagrin. Lentement, parce qu'ils ne comptent pas les années qui s'écoulent, en ce qui les concerne eux-mêmes. Les saisons qui passent ne sont que des rides toujours répétées dans le long courant. Mais sous le soleil, toutes choses doivent finir un jour.

- Mais le processus est lent dans la Lorien, dit Frodon. Le pouvoir de la Dame s'y fait sentir. Les heures sont riches, si brèves qu'elles semblent, en Caras Galadhron, où Galadriel détient l'Anneau elfique.

- Cela n'aurait pas dû être dit en dehors de la Lorien, pas même à moi, dit Aragorn. N'en parlez plus! Mais c'est ainsi, Sam: dans ce pays, vous avez perdu votre compte. Là, le temps a coulé aussi rapidement pour nous que pour les Elfes. La vieille lune a passé, et une autre a crû et décru dans le monde extérieur pendant que nous nous attardions. Et hier soir une nouvelle lune est sortie. L'hiver est presque fini. Le temps coule vers un printemps qui n'offre pas grand espoir.

La nuit passa silencieusement. Nulle voix, nul appel ne se firent entendre de l'autre côté de l'eau. Les voyageurs, tapis au fond de leurs barques, sentirent un changement dans le temps. L'air devint plus chaud et très immobile sous les grands nuages humides qui montaient du sud et des mers lointaines. La précipitation du Fleuve sur les rochers des rapides semblait se faire plus bruyante et plus proche. Les ramilles des arbres au-dessus d'eux commencèrent à dégoutter.

Quand vint le jour, la disposition du monde environnant était devenue douce et triste. La lumière décroissante de l'aurore était pâle, diffuse et sans ombre. Il y avait de la brume sur le fleuve, et un brouillard blanc enveloppait la rive, la berge opposée était invisible.

- Je ne peux pas sentir le brouillard, dit Sam, mais celui ci semble heureux. Peut-être pourrons-nous ainsi partir sans être vus de ces maudits gobelins.

- Peut-être, dit Aragorn. Mais nous aurons de la peine à trouver notre chemin si le brouillard ne se lève pas un peu par la suite. Et il nous faut le trouver pour passer le Sarn Gebir et arriver à l'Emyn Muil.

- Je ne vois pas pourquoi nous devrons franchir les Rapides ou continuer à suivre le Fleuve, dit Boromir. Si l'Emyn Muil est devant nous, nous pouvons abandonner ces coquilles de noix et nous diriger vers l'ouest et le sud jusqu'à l'Entallure pour passer dans mon propre pays.

- Oui, si nous allons à Minas Tirith, dit Aragorn, mais ce n'est pas encore décidé. Et cet itinéraire peut-être plus périlleux qu'il ne paraît. La vallée de l'Entallure est plate et marécageuse, le brouillard y est un danger mortel pour qui va à pied et chargé. Je n'abandonnerai pas nos embarcations avant que ce ne soit nécessaire. Le Fleuve est au moins un chemin que l'on ne peut manquer.

- Mais l'Ennemi tient la rive orientale, rétorqua Boromir. Et, même si vous passez les portes d'Argonath et que vous arriviez sains et saufs au Tindrock, que ferez-vous alors? Sauterez-vous donc pardessus les Chutes pour aboutir dans les marais?

- Non! répondit Aragorn. Dites plutôt que nous porterons nos bateaux par l'ancien chemin jusqu'au pied de Rauros, où nous nous remettrons à l'eau. Ignorez-vous, Boromir, ou préférez-vous oublier l'Escalier du Nord et le haut siège de l'Amon Hen, faits à l'époque des grands rois? Moi, du moins, j'ai l'intention de me tenir en ce haut lieu avant de décider de la route à suivre ensuite. Peut-être verrons-nous là quelque signe qui nous guidera?

Boromir résista longtemps à ce plan, mais quand il devint clair que Frodon suivrait Aragorn n'importe où, il céda:

- Il n'est pas dans la manière des Hommes de Minas Tirith d'abandonner leurs amis dans les moments difficiles, dit-il, et vous aurez besoin de ma force, si jamais vous devez atteindre le Tindrock. J'irai jusqu'à la haute île, mais pas plus loin. Arrivé là, je retournerai vers chez moi, seul si mon aide ne m'a pas acquis la récompense d'un compagnonnage.

Le jour s'affirmait alors, et le brouillard s'était un peu levé. Il fut décidé qu'Aragorn et Legolas avanceraient immédiatement le long de la rive, tandis que les autres resteraient dans les barques. Aragorn espérait trouver quelque chemin dans lequel ils pourraient porter les bateaux et leur bagage jusqu'à une eau plus calme, au-delà des rapides.

LE GRAND FLEUVE

- Peut-être les embarcations des Elfes ne sombreraient-elles pas, dit-il, mais cela ne signifierait pas que nous passerions vivants le Sarn Gebir. Nul ne l'a encore fait. Les Hommes du Gondor n'ont tracé aucune route dans cette région, car, même à leur grande époque, leur royaume n'atteignit pas l'Anduin au-delà de l'Emyn Muil , mais il y a un chemin de portage quelque part sur la rive occidentale, si je puis le trouver. Il ne saurait avoir encore disparu, car des embarcations légères passaient autrefois de la Terre Sauvage jusqu'à Osgiliath, et elles le faisaient encore il y a quelques années, quand les orques du Mordor ont commencé à se multiplier.

- De ma vie, j'ai rarement vu des bateaux venir du nord, et les orques rôdent sur la rive orientale, dit Boromir. Si vous vous aventurez en avant, le danger croîtra à chaque mille, même si vous trouvez un chemin.

- Le danger nous menace sur toute route vers le sud, répliqua Aragorn. Attendez-nous une journée. Si nous ne sommes pas revenus à ce moment, vous saurez que l'infortune nous aura en effet atteints. Vous devrez alors choisir un nouveau guide et le suivre du mieux que vous le pourrez.

Ce fut le cœur lourd que Frodon vit Aragorn et Legolas escalader la berge escarpée et disparaître dans la brume, mais ses craintes se révélèrent sans fondement. Deux ou trois heures seulement s'étaient écoulées et il était à peine midi, quand les formes indécises des explorateurs reparurent.

- Tout va bien, dit Aragorn en descendant la berge. Il y a une piste, et elle mène à un bon point d'atterrissage encore utilisable. Ce n'est pas loin: le début des rapides ne se trouve qu'à un demi-mille, et ils ne s'étendent pas sur plus d'un mille. A peu de distance au-delà, le courant redevient clair et uni, bien que rapide. Le plus dur sera d'apporter nos bateaux et notre bagage jusqu'à l'ancien chemin de portage. Nous l'avons trouvé, mais il est assez loin en retrait du bord de l'eau où nous sommes, et il court sous le vent d'un mur de rocher, à un furlong ou plus de la berge. Nous n'avons pas découvert le lieu de débarquement au nord. S'il existe encore, nous avons dû le dépasser hier soir. Nous pourrions remonter péniblement le courant assez loin sans le voir dans le brouillard. Je crains qu'il ne faille quitter le Fleuve dès maintenant et rejoindre tant bien que mal le chemin de portage d'ici même. Ce ne serait pas facile, fussions-nous même tous des Hommes, dit Boromir.

- Nous le tenterons toutefois, tels que nous sommes, dit Aragorn.

- Oui, assurément, dit Gimli. Les jambes des Hommes clampinent sur une route dure, tandis qu'un Nain va toujours, le fardeau fût-il deux fois plus lourd que lui, Maître Boromir!

La tâche fut ardue, en effet, mais ils en vinrent à bout, en fin de compte. Les bagages furent sortis des bateaux et portés en haut de la berge, où il y avait un espace plan. Puis on tira les embarcations hors de l'eau et on les monta. Elles étaient beaucoup moins lourdes qu'ils ne s'y attendaient. De quel arbre poussant dans le pays des Elfes elles étaient faites, même Legolas ne put le dire, mais le bois en était dur et pourtant étrangement léger. Merry et Pippin pouvaient aisément porter leur barque à eux seuls en terrain plat. Il fallut toutefois la force de deux hommes pour les soulever et les haler sur l'espace que la Compagnie eut alors à traverser. Celui ci s'élevait en pente du fleuve, éboulis de grosses pierres calcaires grises, avec de nombreux trous dissimulés par des herbes et des buissons, il y avait des fourrés de ronces et de franches crevasses, et par-ci par-là des fondrières nourries par les eaux qui suintaient des terrasses plus éloignées.

Boromir et Aragorn portèrent les barques une à une, tandis que les autres peinaient en trébuchant derrière eux avec les bagages. Enfin tout fut déménagé et déposé sur le chemin de portage. Alors, sans guère d'autre entrave que les ronces rampantes et de nombreuses pierres éboulées, ils avancèrent tous ensemble. Le brouillard s'accrochait toujours comme des voiles au mur du rocher croulant, et à leur gauche la brume couvrait le Fleuve, ils pouvaient l'entendre se précipiter et écumer sur les saillies aiguës et les dents pierreuses du Sarn Gebir, mais ils ne le voyaient pas. Ils firent deux fois le trajet avant que tout fût apporté en bon état au point d'embarquement sud.

A cet endroit, le chemin de portage tournait vers la rive et descendait en pente douce vers le bord peu élevé d'un petit trou d'eau. Celui ci semblait avoir été excavé dans la berge non pas de main d'homme, mais par les remous de l'eau descendant du Sarn Gebir contre un rocher bas qui s'avançait à une certaine distance dans le courant. Audelà, la rive s'élevait à pic en une falaise grise, et il n'y avait plus aucun passage pour les piétons.

La brève après-midi était déjà passée, et un crépuscule terne et nuageux tombait. Ils s'assirent près de l'eau, écoutant la course précipitée et le grondement confus des rapides cachés dans la brume, ils étaient las et somnolents, et ils avaient le cœur aussi morne que la 6n du jour.

- Eh bien, nous voici à pied d'œuvre et il nous faut y passer une autre nuit, dit Boromir. Nous avons besoin de sommeil, et, même si Aragorn avait l'idée de passer de nuit les Portes d'Argonath, nous sommes trop fatigués sauf, sans doute, notre ferme Nain.

Gimli ne répondit rien, assis, il dodelinait de la tête.

- Reposons-nous autant que nous le pourrons maintenant, dit Aragorn. Demain, il faudra encore voyager de jour. A moins que le temps ne change encore une fois et ne se mette contre nous, nous aurons une bonne

chance de nous faufiler, inaperçus de quiconque sur la rive orientale. Mais, cette nuit, deux d'entre nous devront veiller à tour de rôle: trois heures de repos et une heure de garde.

II n'y eut rien de pire cette nuit là qu'une courte bruine, une heure avant l'aube. Ils se mirent en route dès qu'il fit plein jour. Le brouillard se dissipait déjà. Ils se tinrent le plus près possible de la rive occidentale, et ils pouvaient voir les formes indécises des falaises basses s'élever toujours plus haut, murs sombres dont le pied plongeait dans le fleuve rapide. Vers le milieu de la matinée, les nuages s'abaissèrent, et il se mit à pleuvoir dru. Ils tirèrent les couvertures de peaux en dessus des embarcations pour éviter d'être submergés, et ils continuèrent de se laisser porter au fil de l'eau. A travers le rideau gris de la pluie, ils ne voyaient pas grand chose devant eux, ni sur les côtés.

L'averse ne dura pas longtemps, toutefois. Le ciel s'éclaircit lentement, puis, soudain, les nuages se défirent et leurs franges traînantes s'en furent peu à peu en amont, vers le nord. Brouillards et brumes avaient disparu. Devant les voyageurs s'étendait un large ravin, aux grands côtés rocheux duquel quelques arbustes s'accrochaient, sur des saillies et dans d'étroites crevasses. Le lit se resserra et le courant devint plus rapide. Ils filaient à présent sans grand espoir de s'arrêter ou de se détourner, quoi qu'ils pussent trouver devant eux. Ils avaient au-dessus de leur tête une étroite bande de ciel bleu pâle, autour d'eux le fleuve tout obscurci, et devant eux, noires, bouchant le soleil, les collines d'Emyn Muil, dans lesquelles nulle ouverture n'était visible.

Frodon, les yeux fixés devant lui, vit s'avancer au loin deux grands rochers: on eût dit de grands pinacles ou de grandes colonnes de pierre. Hauts, verticaux et menaçants, ils se dressaient de part et d'autre du fleuve. Une trouée étroite apparaissait entre eux, et le courant emportait les bateaux vers celle-ci.

- Voyez l'Argonath, les Piliers des Rois! S'écria Aragorn. Nous n'allons pas tarder à les passer: Maintenez les barques en file et aussi espacées que possible! Tenez le milieu du lit!

A mesure que Frodon était emporté vers eux, les grands piliers s'élevèrent comme des tours à sa rencontre. Ils lui parurent de grandes et vastes formes, menaçantes dans leur mutisme. Puis il vit qu'elles étaient, en fait, taillées et façonnées: l'art et le pouvoir de jadis s'y étaient appliqués, et elles conservaient encore, en dépit des soleils et des pluies d'années oubliées, les puissantes images qui leur avaient été données. Sur de grands socles fondés dans les profondeurs des eaux se dressaient deux grands rois de pierre: hiératiques, ils contemplaient sévèrement le nord de leurs yeux voilés, sous des sourcils crevassés. Leur main gauche était levée, paume en dehors, en un geste d'avertissement, la main droite tenait une hache, sur leur tête étaient un heaume et une couronne effrités. Gardiens silencieux d'un royaume depuis longtemps disparu, ils étaient encore empreints d'une grande puissance et d'une impressionnante majesté. Une crainte respectueuse envahit Frodon: il se fit tout petit et ferma les yeux, n'osant lever le regard tandis que les bateaux approchaient. Même Boromir baissa la tête comme les embarcations passaient à vive allure, frêles et fugitives comme de petites feuilles, sous l'ombre permanente des sentinelles de Numénor. Ainsi passèrent-ils la sombre trouée des Portes.

Les redoutables falaises s'élevaient verticalement de part et d'autre à des hauteurs indevinées. Très loin était le pâle ciel. L'écho des eaux noires et grondantes se répercutait, et le vent sifflait au-dessus d'eux. Frodon, la tête entre les genoux, entendit Sam qui, devant lui, marmonnait et grognait:

- Quel endroit! Quel horrible endroit! Si on me laissait seulement sortir de ce bateau, jamais plus je ne mettrais les pieds dans la moindre mare, et encore bien moins dans une rivière!

- Ne craignez point! Dit derrière lui une voix étrange.

Frodon, se retournant, vit Grands-Pas, et cependant ce n'était pas Grands-Pas, car le Rôdeur usé par les intempéries n'était plus là. A la poupe, était assis Aragorn fils d'Arathorn, fier et droit, qui menait le bateau à coups habiles, son capuchon était rejeté en arrière, et ses cheveux noirs flottaient au vent, une lumière brillait dans ses yeux: un roi rentrait d'exil dans son pays.

- N'ayez point de crainte! Dit-il. J'ai longtemps désiré contempler les images d'Isildur et d'Anarion, mes pères du temps jadis. A leur ombre, Elessar, le fils Elfstone d'Arathorn de la Maison de Valandil fils d'Isildur, héritier d'Elendil, n'a rien à craindre!

La lumière s'évanouit alors de ses yeux, et il parla pour lui-même

«Si seulement Gandalf était là! Combien mon cœur soupire après Minas Anor et les murs de ma propre cité! Mais où irai-je à présent? »

La faille était longue et obscure, et remplie du bruit du vent, de l'eau précipitée et de la pierre sonore. Elle décrivait une courbe vers l'ouest, de sorte qu'au début tout était sombre en avant d'eux, mais Frodon vit bientôt devant lui une haute brèche lumineuse, qui grandissait à chaque instant. Elle se rapprocha rapidement, et les bateaux passèrent bientôt à vive allure dans une vaste et claire lumière.

Le soleil, déjà descendu loin du midi, brillait dans un ciel venteux. Les eaux resserrées s'étalaient à présent en un long lac ovale, le pâle Nen Hithoel, bordé par des collines grises escarpées aux pentes couvertes d'arbres, mais dont le sommet dénudé brillait d'un éclat froid à la lumière du soleil. De l'autre côté, à l'extrémité

sud, s'élevaient trois cimes. Celle du centre se dressait un peu en avant et à l'écart des autres, île au milieu des eaux, autour de laquelle le fleuve lançait des bras pâles et miroitants. Distant, mais profond, venait comme un roulement de tonnerre entendu de très loin.

- Voyez le Tol Brandir! dit Aragorn, désignant au sud le haut pic. Sur la gauche, se dresse l'Amon Lhaw, et à droite, c'est l'Amon Hen, les Collines de l'Ouïe et de la Vue. Du temps des grands rois, il y avait à leur sommet de hauts sièges, et une garde y était établie. Mais on dit qu'aucun pied d'homme ou de bête n'a jamais foulé le Tol Brandir.

Avant que ne tombe l'ombre de la nuit, nous y serons. J'entends la voix éternelle du Rauros qui nous appelle.

Les compagnons prirent alors un moment de repos, se laissant porter par le courant qui coulait au milieu du lac. Ils se restaurèrent un peu, puis reprirent leurs pagaies pour presser l'allure. L'ombre gagna les pentes des collines à l'ouest, et le soleil devint rond et rouge. Par-ci par-là parurent quelques étoiles embrumées. Les trois sommets s'élevaient devant eux, sombres dans le crépuscule. Le Rauros grondait de sa grande voix. La nuit s'étendait déjà sur les eaux courantes quand les voyageurs parvinrent enfin sous l'ombre des collines.

Le dixième jour de leur voyage était achevé. La Terre Sauvage se trouvait derrière eux. Ils ne pouvaient aller plus loin sans choisir entre la voie orientale et la voie occidentale. Ils se trouvaient devant la dernière étape de la Quête.

CHAPITRE DIX
LA DISSOLUTION DE LA COMMUNAUTÉ

Aragorn les mena au bras droit du Fleuve. Là, sur la rive occidentale, sous l'ombre du Tol Brandir, une pelouse verte descendait jusqu'à l'eau, du pied de l'Amon Hen. Derrière, s'élevaient les premières pentes douces de la colline revêtue d'arbres, et d'autres arbres bordaient en direction de l’ouest les rives courbes du lac. L'eau d'une petite source tombait et dégoulinait, nourrissant l'herbe.

- Nous nous reposerons ici cette nuit, dit Aragorn. Cette pelouse est celle de Parth Galen: un bel endroit les jours d'été dans l’Ancien temps. Espérons qu'aucun mal n'est encore parvenu jusqu'ici.

Ils remontèrent leurs bateaux sur les rives vertes et dressèrent leur campement à côté. Ils établirent une garde, mais ne virent aucun signe et n'entendirent aucun son de leurs ennemis. Si Gollum avait trouvé moyen de les suivre, il demeurait invisible et silencieux. Cependant, à mesure que la nuit s'avançait, Aragorn devint inquiet, il se retournait souvent dans son sommeil et se réveillait. Aux premières heures, il se leva et vint auprès de Frodon, dont c'était le tour de garde.

- Pourquoi vous réveillez-vous? Demanda Frodon. Ce n'est pas votre tour.

- Je ne sais pas, répondit Aragorn, mais une ombre et une menace sont intervenues dans mon sommeil. Il serait bon de tirer votre épée.

- Pourquoi? Demanda Frodon. Y a t’il des ennemis à proximité?

- Voyons ce que Dard pourra montrer, répondit Aragorn.

Frodon tira alors la lame elfique de son fourreau. A son atterrement, les bords brillèrent faiblement dans la nuit

- Des orques! Dit-il. Pas très proches, mais trop près tout de même, semble t’il.

- C'est ce que je craignais, dit Aragorn. Mais Peut-être ne sont-ils pas de ce côté du fleuve. La lumière de Dard est faible, et elle peut n'indiquer que des espions du Mordor qui rôdent sur les pentes de l'Amon Lhaw. Je n'ai jamais encore entendu parler d'orques sur l'Amon Hen. Mais qui sait ce qui peut se passer en ces temps funestes, maintenant que Minas Tirith n'assure plus la sécurité des passages de l'Anduin. II faudra avancer avec circonspection, demain.

Le jour vint, évoquant un feu et de la fumée. Bas dans l'est, il y avait des barres noires de nuages semblables aux fumées d'un grand incendie. Le soleil levant les éclairait par en dessous de flammes d'un rouge fuligineux, mais bientôt il monta dans un ciel clair. Le sommet de Tol Brandir était couronné d'or. Frodon regarda vers l'ouest et contempla la haute île. Ses flancs s'élançaient abruptement hors de l'eau courante. Dominant les hautes falaises, se voyaient des pentes escarpées sur lesquelles grimpaient des arbres, une tête surmontant la précédente, et, au-dessus encore, il y avait les faces grises de rochers inaccessibles, terminées par une grande aiguille de pierre. De nombreux oiseaux tournoyaient alentour, mais il n'y avait aucun signe d'autres êtres vivants.

Quand ils eurent mangé, Aragorn réunit la Compagnie:

- Le jour est enfin venu, dit-il: le jour du choix que nous avons longtemps différé. Que va t’il advenir à présent de notre Compagnie, qui a voyagé si loin en collectivité? Irons-nous vers l'ouest avec Boromir rejoindre les guerres du Gondor, ou nous tournerons-nous vers l'est, vers la Peur et l'Ombre? Ou encore dissoudrons-nous notre communauté pour aller chacun de son côté comme il l'entendra? Quoi que nous fassions, il faut le faire vite. Nous ne pouvons nous arrêter longtemps ici. L'ennemi est sur la rive orientale, nous le savons, mais je crains que les orques ne puissent être déjà de ce côté-ci de l'eau.

Il y eut un long silence durant lequel personne ne parla ni ne bougea.

- Eh bien, Frodon, finit par dire Aragorn. Je crains que le fardeau ne repose sur vos épaules. Vous êtes le Porteur désigné par le Conseil. Vous seul pouvez choisir votre propre chemin. En cette matière, je ne puis vous donner aucun conseil. Je ne suis pas Gandalf, et bien que je me sois efforcé de jouer son rôle, j'ignore quel dessein ou quel espoir il avait pour le moment présent, si tant est qu'il en eût un. Le plus probable est que, s'il était maintenant avec nous, le choix vous appartiendrait encore. Tel est votre destin.

Frodon ne répondit pas tout de suite. Puis il parla lentement:

- Je sais que la hâte est nécessaire, mais je ne sais que choisir. Le fardeau est lourd. Accordez-moi une heure encore, et je parlerai. Laissez-moi seul!

Aragorn le regarda avec compassion:

- C'est entendu, Frodon fils de Drogon, dit-il. Vous aurez une heure, et vous serez seul. Nous demeurerons ici un moment. Mais ne vous éloignez pas hors de portée de la voix.

CHAPITRE DIX
LA DISSOLUTION DE LA COMMUNAUTE

Frodon resta quelque temps assis, tête baissée. Sam, qui avait observé son maître avec une sollicitude inquiète, hocha la tête et murmura

- C'est clair comme le jour, mais c'est pas la peine que Sam Gamegie aille mettre son grain de sel pour l'instant.

Frodon se leva bientôt et s'éloigna, et Sam vit que, tandis que les autres se retenaient de l'observer, Boromir le suivait des yeux avec une attention soutenue jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les arbres du pied de l'Amon Hen.

Errant tout d'abord sans but dans le bois, Frodon s'aperçut que ses pas le menaient vers les pentes de la colline. Il arriva à un sentier, reste amenuisé d'une route du temps jadis. Aux endroits escarpés, des marches avaient été taillées dans la pierre, mais elles étaient à présent crevassées, usées et délitées par les racines d'arbres. Il grimpa quelque temps sans se soucier de sa direction, jusqu'au moment où il arriva à un endroit herbeux. Des sorbiers poussaient alentour, et au milieu il y avait une large pierre plate. La petite pelouse de la colline était dégagée vers l'est, et elle se trouvait pour lors inondée du soleil matinal. Frodon s'arrêta et contempla, par delà le fleuve qui coulait loin en dessous de lui, Tol Brandir et les oiseaux qui tournoyaient dans le grand espace d'air entre lui et lite vierge. La voix du Rauros était un puissant fracas mêlé d'un grondement profond.

Frodon s'assit sur la pierre et posa son menton dans ses mains, les yeux fixés sur l'est, mais sans voir grand-chose. Tout ce qui s'était passé depuis que Bilbon avait quitté la Comté défilait dans sa tête, et il repassait dans sa mémoire les paroles de Gandalf, réfléchissant à tout ce qu'il pouvait se rappeler. Le temps passa sans qu'il pût voir se dessiner un choix.

Soudain, il s'éveilla de ses pensées: il était pris de l'étrange sentiment d'une présence derrière lui, d'yeux hostiles posés sur lui. II se releva vivement et se retourna, mais il eut la surprise de ne voir que Boromir, dont le visage était souriant et amical.

- Je craignais pour vous, Frodon, dit-il, s'avançant. Si Aragorn a raison et qu'il y ait des orques dans les environs, aucun de nous ne devrait se promener tout seul, vous moins que quiconque: tant de choses reposent sur vous! Et aussi j'ai le cœur lourd. Puis-je rester maintenant et parler un moment, puisque je vous ai trouvé? Ce me serait un réconfort. Quand on est aussi nombreux, toute parole se transforme en débat sans fin. Mais deux personnes ensemble peuvent Peut-être trouver la sagesse.

- C'est très bon à vous, répondit Frodon. Mais je ne crois pas que la parole me soit d'aucun secours. Car je sais ce que je devrais faire, mais j'ai peur de le faire, Boromir: peur!

Boromir resta silencieux. Le Rauros grondait sans fin. Le vent murmurait dans les branches. Frodon frissonna.

Boromir vint soudain s'asseoir à côté de lui:

- Êtes-vous sûr de ne pas souffrir inutilement? dit-il. Je voudrais vous aider. Vous avez besoin d'un conseil dans votre dur choix. Voulez-vous accepter le mien?

- Je crois déjà connaître celui que vous me donneriez, Boromir, dit Frodon. Et cela paraîtrait la sagesse, n'était la mise en garde que me donne mon cœur.

- Une mise en garde? Contre quoi? Demanda vivement Boromir.

- Contre tout délai. Contre la manière qui paraît la plus facile.

Contre le refus du fardeau qui m'est imposé. Contre... eh bien, contre la foi en la force et la loyauté des Hommes.

- Cette force vous a pourtant longtemps protégé, là-bas dans votre petit pays, même si vous l'ignoriez.

- Je ne doute pas de la valeur des vôtres. Mais le monde est en train de changer. Les murs de Minas Tirith peuvent être puissants, mais ils ne le sont pas assez. S'ils cèdent, que se passera t'il alors?

- Nous tomberons vaillamment au combat. Mais il y a encore de l'espoir qu'ils ne céderont pas.

- Aucun, tant qu'existera l'Anneau, dit Frodon.

- Ah! L'Anneau! Dit Boromir, les yeux brillants. L'Anneau! N'est ce pas un étrange destin que nous devions endurer tant de peur et de doutes pour une si petite chose? Une si petite chose! Et je ne l'ai vue qu'un seul instant dans la Maison d'Elrond. Ne pourrais-je le voir de nouveau?

Frodon leva la tête. Son cœur se glaça soudain. Il avait saisi l'étrange lueur des yeux de Boromir, quoique le visage de celui ci fût toujours bon et amical.

- Mieux vaut qu'il reste caché, répondit-il.

- Comme vous voudrez. Cela m'est égal, dit Boromir. Mais ne puis-je même en parler? Car vous paraissez ne penser sans cesse qu'à son pouvoir entre les mains de l'Ennemi: à son emploi néfaste et non au bien qui est en lui. Le monde change, dites-vous. Minas Tirith tombera, si l'Anneau demeure. Mais pourquoi? Indubitablement, si l'Anneau était chez l'Ennemi. Mais pourquoi, s'il est avec nous?

LA DISSOLUTION DE LA COMMUNAUTE

- N'avez-vous pas assisté au Conseil? répondit Frodon. Parce que nous ne pouvons nous en servir et que ce que l'on fait de lui tourne en mal.

Boromir se leva et se mit à marcher avec impatience:

-Ainsi, vous continuez! S'écria t'il. Gandalf, Elrond tous ceux-là vous ont appris à raconter cela. En ce qui les concerne, ils pouvaient avoir raison. Ces Elfes, semi-elfes et magiciens, il leur adviendrait Peut-être malheur. Mais je me demande souvent s'ils sont sages et non pas simplement timides. Mais à chacun selon son espèce. Les Hommes loyaux, eux, ne seront pas corrompus. Nous autres, de Minas Tirith, nous nous sommes montrés fermes pendant de longues années d'épreuve. Nous ne recherchons pas le pouvoir des seigneurs magiciens, mais seulement la force de nous défendre, la force au service d'une juste cause. Et voyez! Dans notre besoin, la chance met au jour l'Anneau de Puissance. C'est un don, dis-je, un don aux ennemis du Mordor. C'est folie de ne pas s'en servir, se servir du pouvoir de l'Ennemi contre lui-même. Les impavides, les sans merci, ceux là seuls acquerront la victoire. Que ne pourrait un guerrier, un grand chef, en cette heure! Que ne pourrait Aragorn? Ou, s'il refuse, pourquoi pas Boromir? L'Anneau me donnerait le pouvoir du commandement. Ah! comme je chasserais les armées du Mordor, et tous les Hommes se presseraient sous ma bannière!

Boromir allait et venait, parlant de plus en plus fort. Il semblait presque avoir oublié Frodon, tandis que son discours roulait sur les murs, les armes et le rassemblement d'Hommes, et il tirait des plans de grandes alliances et de glorieuses victoires à venir, il abattait le Mordor et devenait lui-même un puissant roi, sage et bienveillant. Il s'arrêta soudain, en agitant les bras.

- Et on nous dit de le jeter! Cria t'il. Je ne dis pas de le *détruire*. Cela pourrait être bien, si la raison autorisait aucun espoir de le faire. Ce n'est pas le cas. Le seul plan qui nous est proposé est qu'un Semi-Homme pénètre à l'aveuglette en Mordor, offrant toute chance à l'Ennemi de récupérer l'Anneau pour son propre compte. Quelle folie!

«Vous le voyez sûrement, mon ami? Dit-il, se retournant soudain vers Frodon. Vous dites que vous avez peur. S'il en est ainsi, le plus hardi vous le pardonnerait. Mais n'est ce pas en réalité votre bon sens qui se révolte?

- Non, j'ai peur, dit Frodon. Tout simplement peur. Mais je suis heureux de vous avoir entendu parler à cœur ouvert. J'ai l'esprit plus clair, à présent.

- Vous allez venir à Minas Tirith, alors! S'écria Boromir.

- Il avait les yeux brillants et le visage ardent.

- Vous vous méprenez, dit Frodon.

- Mais vous viendrez, pour quelque temps tout au moins? dit Boromir, persistant dans son idée. Ma cité n'est plus loin, et il n'y a guère davantage de là au Mordor, que d'ici. Nous sommes restés longtemps dans le désert, et il vous faut des nouvelles de l'Ennemi avant d'agir. Venez avec moi, Frodon, dit-il. Vous avez besoin de repos avant de vous risquer, si vous le devez.

II posa la main sur l'épaule du Hobbit en un geste amical, mais Frodon la sentit trembler d'une excitation contenue. Il s'écarta vivement et regarda avec inquiétude l'homme de haute taille, presque deux fois plus grand que lui et d'une force infiniment plus grande que la sienne.

- Pourquoi êtes-vous si peu amical? dit Boromir. Je suis un Homme loyal, ni voleur ni traqueur. J'ai besoin de votre Anneau: cela, vous le savez maintenant, mais je vous donne ma parole que je ne désire pas le garder. Ne voulez-vous pas me permettre au moins d'essayer de mon plan? Prêtez-moi l'Anneau.

- Non! Non! s'écria Frodon. Le Conseil me l'a confié pour le porter.

- C'est par votre propre folie que l'Ennemi nous vaincra, cria Boromir. J'en suis hors de moi! Insensé! Triple insensé, qui cours volontairement à la mort et qui ruines notre cause! Si des mortels ont quelque droit à l'Anneau, ce sont les Hommes de Nûmenor, et non pas les Semi-Hommes. II n'est à vous que par un malheureux hasard. Il aurait pu être mien. II devrait l'être. Donnez-le-moi!

Frodon ne répondit rien, mais il s'écarta jusqu'à ce que la grande pierre plate se trouvât entre eux.

- Allons, allons, mon ami! Dit Boromir d'une voix radoucie. Pourquoi ne pas vous en débarrasser? Pourquoi ne pas vous libérer de vos doutes et de votre peur? Vous pouvez rejeter la responsabilité sur moi, si vous le voulez. Vous pourrez dire que j'étais trop fort et que je l'ai pris par contrainte. Car je suis trop fort pour vous, Semi-Homme ! Cria t'il.

Il bondit soudain par-dessus la pierre et sauta sur Frodon. Son beau et agréable visage était hideusement changé: Il avait dans les yeux une fureur ardente.

Frodon l'esquiva et remit la pierre entre eux. Il n'y avait qu'une seule solution: il tira en tremblant l'Anneau au bout de sa chaîne et le glissa à son doigt au moment même où Boromir bondissait derechef sur lui. L'homme eut le souffle coupé: il ouvrit des yeux ahuris, puis il courut sauvagement de-ci de-là, cherchant parmi les rochers et les arbres.

CHAPITRE DIX

LA DISSOLUTION DE LA COMMUNAUTE

- Misérable fourbe! Cria t'il. Que je mette seulement la main sur toi! Je vois ton intention, à présent. Tu veux apporter l'Anneau à Sauron et nous vendre tous. Tu attendais seulement l'occasion pour nous abandonner dans le pétrin. Maudit sois-tu! Que toi et tous les Semi-Hommes soient livrés à la mort et aux ténèbres!

Trébuchant à ce moment sur une pierre, il tomba tout de son long et resta la figure contre terre. Pendant un moment, il demeura aussi immobile que s'il eût été abattu par sa propre malédiction, puis, soudain, il se mit à pleurer.

Il se leva et se passa la main sur les yeux pour en essuyer les larmes.

- Qu'ai-je dit? S'écria t'il. Qu'ai-je fait? Frodon, Frodon! appela t'il. Revenez! J'ai été pris de folie, mais elle est passée. Revenez!

Il n'y eut aucune réponse. Frodon n'entendit même pas ses appels. Il était déjà loin, bondissant aveuglément dans le sentier qui menait au sommet de la colline. II était secoué de terreur et de chagrin, voyant en pensée la figure démente de Boromir et ses yeux brûlants.

Il déboucha bientôt seul sur le sommet de l'Amon Hen, où il s'arrêta, haletant. Il vit, comme à travers une brume, un large cercle plat, pavé de grandes dalles et entouré d'un parapet écroulé, et au centre, monté sur quatre piliers sculptés, se trouvait un haut siège, que l'on atteignait par un escalier à nombreux degrés. II monta et s'assit dans l'antique fauteuil, avec l'impression d'être un enfant perdu qui aurait grimpé sur le trône des rois de la montagne.

Au début, il ne vit pas grand-chose. II lui semblait être dans un monde embrumé dans lequel il n'y avait que des ombres: l'Anneau était sur lui. Et puis, par-ci par-là, la brume céda, et il eut de nombreuses visions: petites et claires comme posées sous ses yeux sur une table, et pourtant éloignées. Il n'y avait aucun son, seulement de brillantes images animées. Le monde paraissait s'être rétréci et être devenu silencieux. II était assis sur le Siège de la Vue, sur l'Amon Hen, la Colline de l'ail des Hommes du Nûmenor. A l'est, il contemplait de vastes terres non portées sur la carte, sur des plaines sans nom et des forêts inexplorées. II regarda au nord, et le Grand Fleuve s'étirait sous lui comme un ruban, et les Monts Brumeux s'élevaient, petits et durs comme des dents brisées. Il regarda à l'ouest, et il vit les vastes pâturages de Rohan, et l'Orthanc, la cime de l'Isengard, semblable à un pointe noire. Il regarda au sud, et, à ses pieds mêmes, le Grand Fleuve roulait comme une vague déferlante et plongeait par=dessus les chutes de Rauros dans un abîme écumant, un arc-en-ciel miroitant jouait sur la vapeur. Et il vit l'Ethir Anduin, le puissant delta du Fleuve et des myriades d'oiseaux de mer qui tournoyaient comme une poussière blanche dans le soleil, et en dessous une mer vert et argent, ridée de lignes sans fin.

Mais partout où il regardait, il voyait les signes de la guerre. Les Monts Brumeux grouillaient comme des fourmilières: des orques sortaient de mille trous. Sous les branches de la Forêt Noire se déroulait une lutte mortelle entre Elfes, Hommes et bêtes féroces. Le pays des Beornides était en flammes, un nuage s'étendait sur la Moria, la fumée s'élevait aux frontières de la Lorien.

Des cavaliers galopaient sur l'herbe de Rohan, des loups se déversaient de l'Isengard. Des havres de Harad, des navires de guerre prenaient la mer, et de l'est, des Hommes venaient sans fin: porteurs d'épées, de lances, d'arcs sur des chevaux, chars de chefs et fourgons chargés. Toute la puissance du Seigneur Ténébreux était en mouvement. Se tournant ensuite de nouveau vers le sud, il vit Minas Tirith. Elle apparaissait, lointaine et splendide: entourée de murs blancs, flanquée de nombreuses tours, fière et belle sur sa montagne, ses créneaux scintillaient d'acier et la couleur de nombreuses bannières égayait ses tourelles. L'espoir surgit dans le cœur de Frodon. Mais contre Minas Tirith se dressait une autre forteresse, plus grande et plus puissante. De ce côté, à l'est, son regard fut involontairement attiré. Il passa sur les ponts ruinés d'Osgiliath, sur les portes grimaçantes de Minas Morgul et sur les montagnes hantées, pour contempler Gorgoroth, la vallée de Terreur au Pays de Mordor. Les ténèbres s'étendaient là sous le soleil. Le feu rougeoyait parmi la fumée. La Montagne du Destin brûlait et une grande vapeur s'élevait. Puis enfin sa vue se trouva retenue: mur sur mur, créneau sur créneau, noire, incommensurablement puissante, montagne de fer, porte d'acier, tour de diamant, il la vit: Barad-dûr, Forteresse de Sauron. Tout espoir l'abandonna.

Et, soudain, il sentit l'ail. Il y avait dans la Tour Ténébreuse un œil qui ne dormait pas. Il sut que cet œil avait pris conscience de son observation. II y avait là une volonté ardente et féroce. Elle bondit vers lui, il la sentit presque comme un doigt qui le recherchait. Bientôt ce doigt l'acculerait, saurait très précisément où il se trouvait. Il toucha Amon Lhaw. Il jeta un regard sur Tol Brandir. Frodon sauta à bas du siège, s'aplatit, se couvrit la tête de son capuchon gris.

II s'entendit crier: *Jamais, jamais! Ou* était-ce: *vraiment je viens, je viens à vous? Il* ne pouvait le dire. Puis, comme un éclair venu de quelque autre pointe de pouvoir, se présenta une autre pensée: *Retirele! Retire-le! Insensé, retire-le! Retire l'Anneau!*

PREMIERE PARTIE

La communauté de l'anneau

Livre II

CHAPITRE DIX

LA DISSOLUTION DE LA COMMUNAUTE

Les deux pouvoirs luttèrent en lui. Durant un moment, en parfait équilibre entre leurs pointes perçantes, il se crispa, torturé. Mais il reprit soudain conscience de lui-même. Frodon, ni la Voix ni l'ail: libre de choisir, avec un seul instant pour le faire. Il retira l'Anneau de son doigt. II était agenouillé dans le clair soleil devant le haut siège. Une ombre noire sembla passer comme un bras au-dessus de lui, elle manqua Amon Hen, chercha un peu à l'ouest, et s'évanouit. Alors, tout le ciel fut pur et bleu, et les oiseaux chantèrent dans tous les arbres.

Frodon se releva. II éprouvait une grande fatigue, mais sa volonté était ferme et son cœur léger. Il se parla à lui-même à voix haute: «Je ferai maintenant ce que. Je dois. Une chose au moins est claire: la nocivité de l'Anneau est déjà à l'œuvre même dans la Compagnie, et il doit la quitter avant de commettre davantage de méfaits. Je partirai seul. Il en est en qui je ne puis avoir confiance, et ceux en lesquels je l'ai me sont trop chers: ce pauvre vieux Sam, et Merry et Pippin. GrandsPas aussi: son cœur soupire après Minas Tirith, et il y sera nécessaire, maintenant que Boromir a succombé au mal. Je partirai seul sur-le-champ.

Il descendit vivement le sentier et revint à la pelouse où Boromir l'avait trouvé. Là, il s'arrêta pour prêter l'oreille. II croyait entendre des cris et des appels venus des bois proches de la rive, en dessous.

«Ils doivent être en train de me chercher, se dit-il. Je me demande combien de temps j'ai été absent. Des heures, sans doute. (Il hésita.) Que faire? Murmura t'il. Il me faut partir maintenant, ou je ne partirai jamais. Je ne retrouverai plus d'occasion. Je déteste l'idée de les abandonner, et comme cela, sans explication. Mais ils comprendront certainement. Sam, lui, en tout cas. Et que pourrais-je faire d'autre? »

Il sortit lentement l'Anneau et le repassa derechef à son doigt. Il disparut et descendit la colline, plus léger qu'un bruissement du vent.

Les autres demeurèrent longtemps près du Fleuve. Ils étaient restés un moment silencieux, allant et venant avec nervosité, mais, à présent, ils étaient assis en cercle, et ils parlaient. Ils s'efforçaient de temps à autre de parler d'autre chose, de leur longue route et de leurs nombreuses aventures, ils interrogeaient Aragorn sur le royaume de Gondor, sur son histoire ancienne et sur les ruines des grandes oeuvres qui se voyaient encore en cet étrange pays limitrophe de l'Émyn Muil: les rois de pierre et les sièges de Lhaw et de Hen, et le grand Escalier le long des chutes de Rauros. Mais leurs pensées et leurs paroles revenaient toujours à Frodon et à l'Anneau. Quel serait le choix de Frodon? Pourquoi hésitait-il?

- Il cherche sans doute à déterminer quelle est la solution la plus affreuse, dit Aragorn. Et il a bien matière à le faire. Il est maintenant désespéré, même pour la Compagnie, d'aller vers l'est, puisque, dépistés par Gollum, nous devons craindre que le secret de notre voyage ne soit déjà trahi. Mais Minas Tirith n'est pas plus proche du Feu et de la destruction du Fardeau.

On peut demeurer là quelque temps et faire une vaillante résistance, mais le Seigneur Denethor et tous ses hommes ne peuvent espérer accomplir ce qu'Elrond lui-même a dit être au-dessus de son pouvoir: soit maintenir le Fardeau secret, soit tenir à distance la pleine force de l'Ennemi quand il arrivera à le prendre. Quelle voie choisirait n'importe lequel d'entre nous, s'il se trouvait à la place de Frodon? Je n'en sais rien. C'est à présent, certes, que Gandalf nous manque le plus.

- Cruelle est notre perte, dit Legolas. Mais il nous faut bien prendre un parti sans son assistance. Pourquoi ne pouvons-nous pas décider et ainsi aider Frodon? Rappelons-le et votons! Moi, je serais pour Minas Tirith.

- Moi aussi, dit Gimli. Nous n'avons été envoyés, bien sûr, que pour aider le Porteur sur sa route, sans aller plus loin que nous ne le désirions, et aucun de nous n'a prêté aucun serment ou n'a reçu aucun ordre de chercher la Montagne du Destin. Le départ de la Lothlorien m'a été dur. Mais je suis venu jusqu'ici et je le déclare: maintenant que nous sommes devant l'ultime choix, il m'est clair que je ne puis quitter Frodon. Je choisirais Minas Tirith, mais si lui ne le fait pas, je le suivrai.

- Moi aussi, j'irai avec lui, dit Legolas. Il serait déloyal de lui dire maintenant adieu.

- Ce serait certes une trahison de l'abandonner tous, dit Aragorn. Mais s'il va vers l'est, tous n'auront pas besoin d'aller avec lui, et je ne crois pas que tous le devraient. Ce risque est désespéré: autant pour huit que pour trois ou deux, ou un seul. Si vous me laissiez choisir, je désignerais trois compagnons: Sam, qui ne pourrait supporter qu'il en fût autrement, Gimli, et moi-même. Boromir regagnera sa propre cité, où son père et les siens ont besoin de lui, et avec lui devraient s'en aller les autres, ou tout au moins Meriadoc et Peregrïn, si Legolas n'est pas disposé à nous quitter.

- Sauf votre respect, dit Sam, je crois que vous ne comprenez pas du tout mon maître. Il n'hésite pas sur la direction à prendre. Bien sûr que non! A quoi bon Minas Tirith, de toute façon? Pour lui, je veux dire, sauf votre respect, Maître Boromir, ajouta t'il, se retournant.

Ce fut alors qu'ils s'aperçurent que Boromir, qui était d'abord resté assis en silence à l'extérieur du cercle, avait disparu.

CHAPITRE DIX

LA DISSOLUTION DE LA COMMUNAUTE

- Qu'est ce qu'il fabrique maintenant? S'écria Sam, l'air soucieux. Il est un peu bizarre depuis quelque temps, à mon avis. Quoi qu'il en soit, il n'est pas dans le coup. Il rentre chez lui, comme il l'a toujours dit, et il n'y a pas à le lui reprocher. Mais monsieur Frodon, il sait qu'il lui faut trouver, s'il le peut, les Crevasses du Destin. Mais il a *peur*. Maintenant qu'on est au pied du mur, il est tout simplement terrifié. Voilà où le bât blesse. Il a acquis un peu d'expérience, pour ainsi dire nous en avons tous pris depuis le départ de chez nous, sans quoi il serait tellement terrifié qu'il jetterait tout simplement l'Anneau dans le fleuve et se carapaterait. Mais il a encore trop peur pour se mettre en route. Et il ne se soucie pas non plus à notre sujet: que nous allions avec lui ou non. Il sait que nous en avons l'intention. C'est autre chose qui le tracasse. S'il se force à partir, il voudra le faire seul. Notez bien ce que je vous dis! On va avoir des difficultés quand il reviendra. Car il sera sacrément décidé, aussi vrai qu'il s'appelle Sacquet.

- Je pense que vous parlez avec plus de sagesse qu'aucun de nous, Sam, dit Aragorn. Et que ferons-nous si vous avez raison?

- Il faut le retenir! Ne le laissons pas partir! S'écria Pippin.

- Je me le demande, dit Aragorn. Il est le Porteur et le destin du Fardeau est sur lui. Je ne pense pas qu'il nous appartienne de le pousser dans un sens ou dans l'autre. Je ne crois d'ailleurs pas que nous réussirions, le tenterions-nous. II y a d'autres pouvoirs à l'œuvre, beaucoup plus forts.

- Eh bien, je voudrais bien que Frodon «se force» à revenir et qu'on en finisse. Cette attente est horrible! Le délai est sûrement écoulé!

- Oui, dit Aragorn. L'heure est depuis longtemps passée. La matinée tire à sa fin. Il faut l'appeler.

Boromir reparut à ce moment. Il sortit des arbres et s'avança vers eux sans parler. II avait l'air sombre et triste. Il s'arrêta comme pour compter les présents, puis il s'assit à l'écart, les yeux fixés à terre.

- Où étiez-vous, Boromir? demanda Aragorn. Avez-vous vu Frodon?

Boromir eut une seconde d'hésitation:

- Oui et non, répondit-il lentement. Oui: je l'ai trouvé à quelque distance dans la colline, et je lui ai parlé. Je l'ai pressé de venir à Minas Tirith et de ne pas partir vers l'est. Je me suis fâché, et il m'a quitté. Il a disparu. Je n'ai jamais vu se produire pareille chose, bien que je l'aie entendu raconter dans les histoires. Il a dû passer l'Anneau à son doigt. Je n'ai pas pu le retrouver. Je pensais qu'il serait revenu auprès de vous.

- Est ce tout ce que vous avez à dire? demanda Aragorn, fixant sur Boromir un regard peu amène.

- Oui, répondit-il. Je n'en dirai pas plus pour le moment.

- Voilà qui est mauvais! S'écria Sam, bondissant sur ses pieds. Je ne sais pas ce que cet homme a manigancé. Pourquoi monsieur Frodon aurait-il enfilé le truc? Il aurait jamais dû, et s'il l'a fait, Dieu sait ce qui a pu se passer!

- Mais il ne le garderait pas au doigt, dit Merry. Pas une fois qu'il aurait échappé au visiteur indésirable, comme le faisait Bilbon.

- Mais où est-il allé? Où est-il? S'écria Pippin. Cela fait des éternités qu'il est parti maintenant.

- Combien y a t-il de temps que vous avez vu Frodon, Boromir? Demanda Aragorn.

- Une demi-heure Peut-être, répondit-il. Ou Peut-être une heure. J'ai erré quelque temps depuis lors. Je ne sais pas! Je ne sais pas!

II se prit la tête dans les mains et resta assis, comme courbé sous le poids du chagrin.

- Une demi-heure qu'il a disparu! Cria Sam. Il faut immédiatement aller à sa recherche. Venez!

- Un moment! S'écria Aragorn. Il faut aller par paires, et arranger... hé là, pas si vite! Attendez!

Rien n'y fit. Ils ne lui prêtèrent aucune attention. Sam s'était précipité le premier. Merry et Pippin avaient suivi, et ils disparaissaient déjà à l'ouest dans les arbres proches de la rive, criant: *«Frodon! Frodon! »* De leur voix claire et élevée de Hobbits. Legolas et Gimli couraient. Une panique ou une folie semblait s'être soudain emparée de la Compagnie.

- Nous allons être tous dispersés et perdus, grogna Aragorn. Boromir! Je ne sais quelle est votre part dans ce méfait, mais aidez-nous maintenant! Suivez ces deux jeunes Hobbits et protéagineuses tout au moins, même si vous ne pouvez trouver Frodon. Revenez ici si vous le découvrez, lui ou de ses traces. Je serai bientôt de retour.

Aragorn s'élança vivement à la poursuite de Sam. Il le rattrapa juste au sommet où l'autre atteignait la petite pelouse au milieu des sorbiers, il grimpait la colline, haletant et appelant: *«Frodon! »*

- Venez avec moi, Sam! Dit Aragorn. Aucun de nous ne devrait rester seul. Il y a du méfait dans l'air. Je le sens. Je vais au sommet, au Siège de l'Amon Hen, pour voir ce qu'il y a à voir. Et voilà! Il en est comme je l'avais pressenti: Frodon est passé par ici. Suivez-moi, et ouvrez l'œil!

CHAPITRE DIX

LA DISSOLUTION DE LA COMMUNAUTE

Il monta rapidement le sentier. Sam fit de son mieux, mais il ne pouvait suivre le train de Grands-Pas le Rôdeur, et il ne tarda pas à être distancé. II n'avait pas parcouru beaucoup de chemin qu'Aragorn disparut en avant de lui. Sam s'arrêta pour souffler. Soudain, il se frappa le front.

- Doucement, Sam Gamegie ! Dit-il à haute voix. Tes jambes sont trop courtes, alors sers-toi de ta cervelle! Voyons! Boromir ne ment pas, ce n'est pas dans sa manière, mais il ne nous a pas tout dit. Quelque chose a épouvanté monsieur Frodon. II s'est forcé tout soudain. Il s'est enfin décidé... à partir. Pour où? Vers l'est. Pas sans Sam? Si, sans même Sam. C'est dur, d'une dureté cruelle.

Sam se passa la main sur les yeux pour essuyer les larmes.

- Du calme, Gamegie ! Dit-il. Réfléchis, si tu le peux. Il ne peut traverser les rivières en volant, et il ne peut sauter par-dessus les chutes d'eau. Il n'a pas d'équipement. Il lui faut donc revenir aux bateaux. Aux bateaux! File vers les bateaux, Sam, comme l'éclair!

Faisant volte-face, il bondit dans le sentier. Il tomba et s'entailla les genoux, mais il se releva et poursuivit sa course. II arriva ainsi au bord de la pelouse de Parth Galen, près de la rive, sur laquelle les bateaux avaient été remontés. Il n'y avait personne, mais il n'en tint pas compte. Il resta un moment bouche bée, cloué sur place, le regard fixe. Une embarcation glissait toute seule sur la rive. Poussant un cri, Sam courut sur l'herbe. La barque glissa dans l'eau.

- J'arrive, monsieur Frodon! J'arrive! Cria Sam.

Et il s'élança de la rive pour s'accrocher à la barque qui partait. Il la manqua d'un mètre. Avec un cri et dans un éclaboussement, il tomba la tête la première dans l'eau profonde et rapide. Il s'enfonça en gargouillant, et le fleuve se referma sur sa tête bouclée.

Une exclamation consternée s'éleva du bateau vide. Une pagaie tourbillonna, et l'embarcation vira de bord. Frodon arriva juste à temps pour saisir Sam par les cheveux comme celui ci remontait, barbotant et se débattant. La peur emplissait ses yeux bruns et ronds.

- Monte, Sam, mon gars! dit Frodon. Tiens, prends ma main !

- Sauvez-moi, monsieur Frodon, cria Sam, hoquetant. Je suis noyé. Je ne la vois pas.

- La voici. Ne serre pas tant, mon garçon! Je ne te lâcherai pas. Nage debout et ne te débats pas, ou tu vas faire chavirer le bateau. Là! Prends le plat-bord et laisse moi me servir de la pagaie!

En quelques coups, Frodon ramena la barque à la rive, et Sam put y grimper à quatre pattes, trempé comme un rat d'eau. Frodon retira l'Anneau et descendit à terre.

- De tous les satanés gêneurs, tu es bien le pire, Sam! Dit-il.

- Oh, monsieur Frodon, vous êtes dur! dit Sam, frissonnant. Vous êtes dur d'essayer de partir sans moi et tout ça. Si j'avais pas deviné juste, où seriez-vous à présent?

- En route en sécurité.

- En sécurité! Répliqua Sam. Tout seul, sans que je sois là pour vous aider? J'aurais pas pu le supporter, ç'aurait été ma mort.

- Ce serait ta mort de m'accompagner, Sam, dit Frodon, et je n'aurais pas pu supporter cela.

- C'est pas aussi sûr qu'en étant laissé derrière, dit Sam.

- Mais je vais en Mordor.

- Je le sais bien, monsieur Frodon. Bien sûr. Et j'y vais avec vous.

- Allons, Sam, dit Frodon, ne me retarde pas! Les autres vont revenir d'une minute à l'autre. S'ils me prennent ici, il me faudra me perdre en discussions et en explications, et je n'aurai jamais le cœur ni la possibilité de m'échapper. Mais il faut que je parte tout de suite. C'est la seule façon de faire.

- Naturellement, répondit Sam. Mais pas seul. Je viens aussi ou aucun des deux ne partira. Je défoncerai tous les bateaux avant.

Frodon rit positivement. Son cœur était touché d'une chaleur et d'une allégresse soudaine

- Laisses-en un! Dit-il. On en aura besoin. Mais tu ne peux pas venir ainsi, sans équipement, sans nourriture, sans rien.

- Attendez un moment seulement, et je prendrai mes affaires! s'écria Sam avec ardeur. C'est tout prêt. Je pensais qu'on partirait aujourd'hui.

Il se précipita vers le campement, pêcha son baluchon dans le tas où Frodon l'avait mis quand il avait vidé le bateau des affaires de ses compagnons, saisit une couverture de surplus et quelques paquets de nourriture supplémentaires, puis il revint tout courant.

- Voilà donc tout mon plan gâché! dit Frodon. Il n'y a rien à faire pour t'échapper. Mais je suis heureux, Sam. Je ne peux pas te dire à quel point. Viens! Il est clair que nous étions censés partir ensemble. Nous allons

le faire, et puissent les autres trouver une route sûre! Grands-Pas veillera sur eux. Je ne pense pas que nous les revoyions.

- Mais il se pourrait que si, monsieur Frodon. Peut-être que si, dit Sam.

Frodon et Sam partirent donc ensemble pour la dernière étape de la Quête, Frodon s'éloigna en pagayant de la rive, et le fleuve les emporta rapidement le long du bras occidental sous les falaises menaçantes de Tol Brandir. Le grondement des grandes chutes se rapprocha. Même avec l'aide que pouvait apporter Sam, ce fut un dur labeur que de traverser le courant à l'extrémité sud de Mile et de mener le bateau à l'est vers l'autre rive.

Ils parvinrent enfin à terre sur les flancs sud de l'Amon Lhaw. Là, ils trouvèrent une rive en pente, après avoir tiré l'embarcation à bonne distance de l'eau, ils la dissimulèrent de leur mieux derrière un grand bloc de pierre. Mettant alors leur chargement sur l'épaule, ils partirent à la recherche d'un sentier qui leur permettrait de franchir les collines grises de l'Emyn Muil pour redescendre dans le Pays de l'Ombre.

Le seigneur des anneaux
PREMIERE PARTIE
La communauté de l'anneau
Livre II
CHAPITRE DIX

LA DISSOLUTION DE LA COMMUNAUTE

DEUXIEME PARTIE

LES DEUX TOURS

LIVRE III

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE UN

LE DEPART DE BOROMIR



Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE UN
LE DEPART DE BOROMIR

CHAPITRE PREMIER
LE DÉPART DE BOROMIR

Aragorn gravit rapidement la colline. De temps à autre, il se baissait jusqu'au sol. Les Hobbits ont le pas léger et leurs empreintes ne sont pas faciles à interpréter, même pour un Rôdeur, mais, non loin du sommet, une source traversait le sentier, et il vit dans la terre mouillée ce qu'il cherchait.

Je vois bien les signes, se dit-il. Frodon a couru jusqu'au sommet. Je me demande ce qu'il a pu y voir. Mais il est revenu par le même chemin, et il a redescendu la colline»

Aragorn hésita. Il aurait voulu aller lui-même au haut siège, dans l'espoir d'y voir quelque chose qui le guiderait dans ses perplexités, mais le temps pressait. Soudain, il s'élança en avant et courut au sommet, il traversa les grandes dalles et monta les marches. Puis, s'asseyant dans le haut siège, il regarda autour de lui. Mais le soleil semblait obscurci, et le monde estompé et distant. Il décrivit un tour complet du Nord au Nord, mais il ne vit rien d'autre que les collines éloignées, sinon que dans le lointain un grand oiseau semblable à un aigle planait de nouveau haut dans le ciel, descendant lentement vers la terre en larges cercles.

Tandis même qu'il observait, son oreille fine perçut des sons dans la forêt qui s'étendait en dessous à l'ouest de la rivière. II se raidit. II y avait des cris et, entre autres, à son horreur, il distinguait la voix rauque d'Orques. Et puis, soudain, résonna l'appel profond et guttural d'un grand cor, dont les échos frappèrent les collines, se répercutant dans les creux et dominant de sa clameur puissante le rugissement des chutes.

«Le cor de Boromir! S'écria t'il. Il est en difficulté! » Il s'élança sur les marches et descendit le sentier en courant. «Hélas! Je suis poursuivi par le mauvais sort aujourd'hui, et tout ce que je fais va de travers. Où est Sam? »

Tandis qu'il courait, les appels croissaient, mais plus faibles à présent, et le cor sonnait désespérément. Les cris des Orques s'élevaient, féroces et aigus, et soudain les appels de cor cessèrent. Aragorn dévala la dernière pente, mais les sons s'affaiblirent avant qu'il n'eût pu atteindre le pied de la colline, et comme il tournait sur la gauche pour courir dans leur direction, ils se retirèrent jusqu'à ce qu'enfin il ne les entendît plus du tout. Tirant sa brillante épée, il s'enfonça parmi les arbres au cri *d'Elendil! Elendil!*

A un mille peut-être de Parth Galen, il trouva Boromir dans une petite clairière proche du lac. Il était assis le dos contre un grand arbre, comme s'il se reposait. Mais Aragorn vit qu'il était percé de maintes flèches empennées de noir, il avait encore l'épée à la main, mais elle était brisée près de la garde, son cor, fendu en deux, se trouvait à son côté. Un grand nombre d'Orques abattus gisaient autour de lui et à ses pieds.

Aragorn s'agenouilla à côté de lui. Boromir ouvrit les yeux et s'efforça de parler. Les mots finirent par sortir lentement: «J'ai essayé de prendre l'Anneau à Frodon, dit-il. Je regrette. J'ai payé. » II laissa vaguer son regard sur ses ennemis tombés, une trentaine au moins gisaient là. «Ils sont partis: les Semi-Hommes, les Orques les ont pris. Je crois qu'ils ne sont pas morts. Des Orques les ont ligotés. » Il se tut, et ses yeux se fermèrent avec lassitude. Au bout d'un moment, il parla de nouveau

«Adieu, Aragorn! Va à Minas Tirith et sauve mon peuple! J'ai échoué»

«Non! Dit Aragorn, lui prenant la main et lui baisant le front. Tu as vaincu. Peu d'hommes ont remporté une pareille victoire. Sois en paix! Minas Tirith ne tombera pas! »

Boromir sourit.

«Par où sont-ils partis? Frodon était-il là? » Demanda Aragorn.

Mais Boromir ne dit plus rien.

«Hélas! Dit Aragorn. Ainsi disparaît l'héritier de Denethor, Seigneur de la Tour de Garde! C'est une fin cruelle. La Compagnie est maintenant tout en ruine. C'est moi qui ai échoué. Vaine fut la confiance que Gandalf avait mise en moi. Que vais-je faire, à présent? Boromir m'a imposé d'aller à Minas Tirith et mon cœur le désire, mais où sont l'Anneau et le Porteur? Comment les trouver et sauver la Quête du désastre? »

II resta un moment agenouillé, courbé par ses pleurs, sans lâcher la main de Boromir. C'est ainsi que Legolas et Gimli le trouvèrent. Ils venaient du versant ouest de la colline, se glissant en silence parmi les arbres comme à la chasse. Gimli avait sa hache à la main, et Legolas son long poignard: ses flèches étaient toutes épuisées. En débouchant dans la clairière, ils s'arrêtèrent, stupéfaits, et ils restèrent là un moment, la tête baissée de chagrin, car ils voyaient clairement ce qui s'était passé.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE UN

LE DEPART DE BOROMIR

«Hélas! Dit Legolas, rejoignant Aragorn. Nous avons chassé et tué de nombreux Orques dans la forêt, mais nous aurions été plus utiles ici. Nous sommes venus en entendant le cor mais trop tard, semble t'il. Je crains que vous n'ayez reçu des blessures mortelles»

«Boromir est mort, dit Aragorn. Je suis indemne, car je n'étais pas ici avec lui. II est tombé en défendant les Hobbits, pendant que je me trouvais là-haut sur la colline»

«Les Hobbits! S'écria Gimli. Où sont-ils donc? Où est Frodon? »

«Je l'ignore, répondit Aragorn avec lassitude. Avant de mourir, Boromir m'a dit que les Orques les avaient ligotés, il ne croyait pas qu'ils fussent morts. Je l'avais envoyé suivre Merry et Pippin, mais je ne lui ai pas demandé si Frodon et Sam étaient avec lui: pas avant qu'il ne fût trop tard. Tout ce que j'ai fait aujourd'hui a mal tourné. Que faire à présent? »

«Il faut tout d'abord s'occuper de celui qui est tombé, dit Legolas. On ne peut le laisser étendu là comme une charogne au milieu de ces infects Orques»

«Mais il faut être prompts, dit Gimli. Il ne voudrait pas que nous traînions. Nous devons suivre les Orques, s'il y a un espoir que certains membres de notre Compagnie soient des prisonniers vivants»

«Mais nous ne savons pas si le Porteur de l'Anneau est avec eux ou non, dit Aragorn. Devons-nous l'abandonner? Ne devons-nous pas le chercher d'abord? Nous sommes maintenant devant un funeste choix! »

«Eh bien, faisons d'abord ce que nous devons faire, dit Legolas. Nous n'avons ni le temps ni les outils nécessaires pour enterrer notre camarade convenablement ou pour élever un tertre au-dessus de lui. Nous pourrions édifier un cairn»

«Le travail serait dur et long: pour trouver des pierres utilisables, il faudrait aller jusqu'au bord de l'eau», dit Gimli.

«Alors, étendons le dans un bateau avec ses armes et celles de ses ennemis vaincus, dit Aragorn. La Rivière de Gondor veillera au moins à ce qu'aucune créature mauvaise ne déshonore ses os»

Ils fouillèrent rapidement les corps des Orques pour rassembler en un tas leurs épées, leurs casques et boucliers fendus.

«Regardez! S'écria Aragorn. Nous avons ici des indications! » Il ramassa dans le tas de sinistres armes deux poignards à lame en forme de feuille, damasquinée d'or et de rouge, et, cherchant plus avant, il trouva aussi les fourreaux, noirs, incrustés de petites gemmes rouges. «Ce ne sont pas là des ustensiles d'Orques! Dit-il. Ils ont été portés par les Hobbits. Il n'y a pas de doute que les Orques les ont dépouillés, mais qu'ils auront craint de garder les poignards, les connaissant pour ce qu'ils sont: un travail de l'Ouistrenesse, tout empreint de sortilèges pour le malheur du Mordor. Eh bien, maintenant, s'ils sont encore vivants, nos amis sont privés d'armes. Je vais prendre ces choses, espérant contre tout espoir les leur rendre»

«Et moi, dit Legolas, je prendrai les flèches que je pourrai trouver, car mon carquois est vide» II chercha dans le tas et sur le sol, et il en trouva un grand nombre d'intactes, au bois plus long que celui des flèches en usage chez les Orques. Il les examina de près.

Et Aragorn, contemplant les morts, dit: «Ici gisent bon nombre de cadavres qui ne sont pas ceux de gens du Mordor. Certains sont venus du Nord, des Monts Brumeux, si j'en crois ce que je connais des Orques et de leurs congénères. Et en voici d'autres qui me sont étrangers. Leur équipement n'a rien à voir avec celui des Orques! »

Il y avait quatre soldats gobelins de plus grande stature, basanés, aux yeux obliques, avec des jambes épaisses et de grandes mains. Ils étaient armés de' courtes épées à large lame et non des cimeterres courbes habituels aux Orques, et ils avaient des arcs d'if, semblables en longueur et en forme à ceux des Hommes. Ils portaient sur leurs boucliers un étrange emblème: une petite main blanche au centre d'une surface noire, sur le devant de leurs casques de fer était montée une rune de S, faite de quelque métal blanc.

«Je n'ai encore jamais vu ces signes, dit Ara gorn. Que signifient ils ?

«S représente Sauron, dit Gimli. L'interprétation est facile»

«Non ! Dit Legolas. Sauron n'utilise pas les runes elfiques»

«II n'use pas non plus de son vrai nom, et il ne permet pas qu'il soit écrit ou prononcé, dit Aragorn. Et il ne se sert pas de blanc. Les Orques au service de Bar ad-dûr adoptent la marque de l'ail Rouge. » Il resta un moment plongé dans ses pensées. «S représente Saroumane, je pense, finit-il par dire. Il se trame du mal en Isengard, et l'Ouest n'est plus en sécurité. Il en est comme craignait Gandalf : le Traître Saroumane a eu vent par quelque moyen de notre voyage: Il est probable aussi qu'il connaît la chute de Gandalf. Des poursuivants de la Moria peuvent avoir échappé à la vigilance de la Lorien, ou ils ont pu éviter ce pays et arriver en Isengard par d'autres chemins. Les Orques voyagent vite. Mais Saroumane a bien des moyens d'information. Vous appelez-vous les oiseaux? »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE UN

LE DEPART DE BOROMIR

«Eh bien, nous n'avons pas le temps de réfléchir à des devinettes, si nous voulons choisir la bonne voie», répondit Gimli.

«Peut-être n'y a t'il pas de bon choix», ajouta t'il.

Saisissant sa hache, le Nain se mit à couper plusieurs branches. Il les lia ensuite avec des cordes d'arc, et il étendit leurs capes sur le cadre. Ils portèrent jusqu'à la rive sur cette civière rudimentaire le corps de leur compagnon, en même temps que le choix de trophées de son dernier combat dont ils voulaient l'accompagner. La distance était courte, mais la tâche ne leur parut pas aisée, Boromir étant un homme grand et robuste.

Au bord de l'eau, Aragorn resta à veiller sur la civière, tandis que Legolas et Gimli retournaient rapidement à pied à Parth Galen. La distance était d'un mille ou plus, et il se passa un certain temps avant leur retour, conduisant vivement à la pagaie deux embarcations le long de la rive.

«Il y a quelque chose d'étrange! Dit Legolas. II n'y a que deux embarcations sur la berge. Nous n'avons pu trouver aucune trace de la troisième»

«Les Orques y sont-ils allés? » Demanda Aragorn.

«Nous n'en avons vu aucun signe, répondit Gimli. Et les Orques auraient pris ou détruit tous les bateaux, ainsi que le bagage»

«J'examinerai le sol quand nous y serons», dit Aragorn.

Ils étendirent alors Boromir au milieu de l'embarcation qui devait l'emporter. Ils plièrent et placèrent sous sa tête le capuchon gris et la cape elfique. Ils peignèrent ses longs cheveux sombres, qu'ils disposèrent sur ses épaules. La ceinture dorée de la Lorien luisait autour de sa taille. Ils déposèrent à côté de lui son heaume et en travers de son sein le cor fendu, avec la poignée et les fragments de son épée, sous ses pieds, ils mirent les épées de ses ennemis. Puis, après avoir attaché la proue à la poupe de l'autre embarcation, ils le tirèrent dans l'eau. Ils ramèrent tristement le long du rivage et, s'étant dirigés vers le courant rapide du lit, ils passèrent la prairie gazonnée de Parth Galen. Les bords escarpés de Tol Brandir rougeoyaient. C'était le milieu de l'après-midi. Comme ils allaient vers le Sud, les vapeurs du Rauros s'élevèrent et miroitèrent devant eux, comme une brume dorée. La ruée tonitruante des chutes agitait l'air dans lequel ne soufflait aucun vent.

Tristement, ils lâchèrent la barque funéraire: là reposait Boromir, paisible, glissant sur le sein des eaux mouvantes. Le courant l'emporta, tandis qu'ils retenaient leur propre embarcation à la pagaie. Il flotta à côté d'eux, et lentement sa barque s'en alla pour ne devenir plus qu'un point noir dans la lumière dorée, et soudain elle disparut. Le Rauros poursuivait son éternel rugissement. La Rivière avait pris Boromir, fils de Denethor, et nul ne devait plus le voir à Minas Tirith, debout comme il se tenait autrefois au matin sur la Tour Blanche. Mais en Gondor, dans la suite, on rapporta longtemps que la barque elfique franchit les chutes et les eaux écumantes et qu'elle le porta, par Osgiliath et au-delà des multiples bouches de l'Anduin jusqu'au Grand Océan, la nuit sous les étoiles.

Les trois compagnons demeurèrent un moment silencieux à le suivre des yeux. Puis Aragorn parla. «Ils le guetteront de la Tour Blanche, dit-il, mais il ne reviendra ni de la montagne ni de la mer. » Puis, lentement, il se mit à chanter:

Au travers de Rohan, par les marais et les prés où croît l'herbe longue, Le Vent d'Ouest se promène et parcourt les murs.

«Quelles nouvelles de l'Ouest m'apportes-tu le soir, ô vent vagabond? As-tu vu Boromir le Grand à la lumière de la lune ou des étoiles? »

«Je l'ai vu chevaucher par-dessus sept rivières, par-dessus les eaux vastes et grises, Je l'ai vu marcher dans les terres désertes, jusqu'à ce qu'il disparût

Dans les ombres du Nord. Je ne le vis plus alors.
Le vent du Nord a pu entendre le cor du fils *de Denetho»*
«O Boromir! Des hauts murs à l'Ouest, je regardai au loin,
Mais tu ne vins pas des terres désertes où nuls hommes ne sont»

Puis Legolas chanta

Des bouches de la Mer vole le vent du Sud, des dunes et des pierres, Il porte les plaintifs cris des goélands, et à la porte il gémit:

«Quelles nouvelles du Sud, ô Vent soupirant, m'apportes-tu le soir? Où est maintenant Boromir le Beau? Il tarde, et je m'afflige»

«Ne me demande pas quelle est sa demeure tant d'os gisent là

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE UN

LE DEPART DE BOROMIR

Sur les rives blanches et sur les sombres rives sous les cieux d'orage, Tant d'êtres ont descendu l'Anduin pour trouver la Mer mouvante Demande d'eux au Vent du Nord les nouvelles qu'il m'envoie! » «O Boromir! Au-delà de la porte la route du large court au Sud, Mais tu ne vins pas avec les goélands plaintifs de la bouche de la mergrise»

Puis Aragorn chanta de nouveau

Dé la Porte des Rois vient le Vent' du Nord, et il passe sur les chutes grondantes, Et clair et froid autour de la Tour retentit son cor sonore.

«Quelles nouvelles du Nord m'apportes-tu ce jour, ô Vent puissant?
Quelles nouvelles de Boromir le Hardi? Car il est depuis longtemps parti. »
«Sous Amon Hen j'ai entendu son cri. Là, maints ennemis il combattit.
Son bouclier fendu, son épée brisée, à l'eau ils les apportèrent.
Sa tête si fière, son visage si beau, ses membres, ils les disposèrent pour le repos, Et Rauros, les chutes d or de Rauros le portèrent sur leur sein»
«O Boromir! La Tour de Garde toujours contemplera au Nord Rauros, les chutes d'or de Rauros, jusques à la fin des temps»

Ainsi conclurent-ils. Puis ils tournèrent leur embarcation et la menèrent avec toute la rapidité possible contre le courant vers Parth Galen.

«Vous m'avez laissé le Vent d'Est. Mais je n'en dirai rien»

«C'est ainsi qu'il se doit, dit Aragorn. A Minas Tirith, ils endurent le Vent d'Est, mais ils ne lui demandent pas de nouvelles. A présent, cependant, Boromir a pris sa route, et nous devons nous hâter de choisir la nôtre. »

Il examina la pelouse verte, rapidement mais avec soin, se baissant même jusqu'à terre. «Aucun Orque n'a passé sur ce sol, dit-il. Autrement, on ne peut rien discerner avec certitude. Toutes nos empreintes sont là, à l'aller comme au retour. Je ne saurais dire si des Hobbits sont revenus depuis le début de la recherche de Frodon. » Il retourna à la rive, tout près de l'endroit où le ruisselet de la source dégouttait dans la Rivière. «Il y a des empreintes nettes, ici, dit-il. Un Hobbit est venu patauger dans l'eau et est remonté, mais je ne sais s'il y a longtemps ou non.

«Comment interprétez-vous cette énigme, alors? » Demanda Gimli.

Aragorn ne répondit pas tout de suite, mais il retourna à l'endroit du campement et examina le bagage. «Il manque deux ballots, dit-il, et l'un est certainement celui de Sam: il était assez gros et lourd. Voici donc la réponse: Frodon est parti en barque, et son serviteur l'a accompagné. Frodon a dû revenir pendant que nous étions tous absents. J'ai rencontré Sam qui montait la colline et je lui ai dit de me suivre, ce qu'il n'a manifestement pas fait. Il aura deviné l'intention de son maître et il sera revenu ici avant le départ de Frodon. Celui ci aura trouvé difficile de laisser Sam derrière! »

«Mais pourquoi nous aurait-il laissés, nous, et sans un mot? Demanda Gimli. C'est un acte étrange! »

«Et courageux, dit Aragorn. Sam a eu raison, je pense. Frodon ne voulait entraîner aucun ami à la mort avec lui en Mordor. Mais il savait qu'il devait lui-même y aller. Quelque chose s'est passé après qu'il nous eut quittés, qui a eu raison de sa crainte et de ses doutes»

«Peut-être des chasseurs orques l'ont-ils surpris et a t'il fui», dit Legolas.

«Il a certainement fui, dit Aragorn, mais non pas devant des Orques, à mon avis. » Il ne dit pas à quoi étaient dues, à son avis, la soudaine résolution et la fuite de Frodon. Il garda longtemps par-devers lui les derniers mots de Boromir.

«Une chose est claire, en tout cas, dit Legolas: Frodon n'est plus de ce côté de la Rivière: il est le seul à avoir pu prendre la barque. Et Sam est avec lui, c'est le seul qui aurait pris son ballot»

«Nous n'avons donc pour choix, dit Gimli, que de prendre l'embarcation restante et de suivre Frodon, ou de suivre les Orques à pied. Il y a peu d'espoir d'un côté comme de l'autre. Nous avons déjà perdu des heures précieuses.

«Laissez-moi réfléchir! Dit Aragorn. Puissé-je faire maintenant un bon choix et changer le sort néfaste de ce malheureux jour! » Il resta un moment silencieux. «Je vais suivre les Orques, dit-il enfin. J'aurais guidé Frodon jusqu'en Mordor et je l'aurais accompagné jusqu'à la fin, mais pour le chercher maintenant dans les Terres Sauvages, il me faudrait abandonner les prisonniers aux tourments et à la mort. Mon cœur parle enfin clairement: le sort du Porteur n'est plus entre mes mains. La Compagnie a joué son rôle. Mais nous qui restons, nous ne pouvons abandonner nos compagnons tant qu'il nous reste quelque force. Allons! Partons maintenant. Laissez là tout ce dont nous pouvons nous passer! Nous allons forcer le pas, jour et nuit! »

DEUXIEME PARTIE

LES DEUX TOURS

Livre III

CHAPITRE UN

LE DEPART DE BOROMIR

Ils remontèrent la dernière barque et la portèrent jusqu'aux arbres.

Ils placèrent dessous tout ce qui ne leur était pas indispensable et qu'ils ne pouvaient emporter. Puis ils quittèrent Parth Galen. L'après-midi s'achevait comme ils revenaient à la clairière où était tombé Boromir. Ils relevèrent là la trace des Orques. Il n'y fallait pas une grande habileté.

«Nuls autres ne font pareil piétinement, dit Legolas. Il semble qu'ils fassent leurs délices de taillader et d'écraser tout ce qui pousse, même si ce n'est pas sur leur chemin»

«Leur rapidité n'en est pas moins grande, dit Aragorn, et ils ne se fatiguent point. Et par la suite, nous aurons peut-être à découvrir notre route sur des sols durs et nus»

«Eh bien, à leurs trousses! Dit Gimli. Les Nains aussi peuvent aller vite, et ils ne se fatiguent pas plus tôt que les Orques. Mais la chasse sera longue: ils ont une bonne avance»

«Oui, dit Aragorn, nous aurons tous besoin de l'endurance des Nains. Mais allons! Avec ou sans espoir, nous suivrons la trace de nos ennemis. Et malheur à eux si nous nous révélons les plus rapides! Nous allons effectuer une chasse qui fera l'étonnement des Trois Races apparentées: Elfes, Nains et Hommes. Sus, les Trois Chasseurs! »

Il s'élança tel un cerf. Il vola parmi les arbres, les entraînant toujours en avant, infatigable et rapide, sa décision étant enfin prise. Ils laissèrent derrière eux les bois entourant le lac. Ils gravirent de longues pentes, qui se détachaient, sombres, sur un ciel déjà rougi par le couchant. Le crépuscule tomba. Ils poursuivirent leur chemin, ombres grises dans un paysage rocailleux.

CHAPITRE DEUX
LES CAVALIERS DE ROHAN

L'obscurité tombait. La brume s'étendait derrière eux dans les bois en contrebas et planait sur les rives pâles de l'Anduin, mais le ciel était clair. Le croissant de la lune montait à l'ouest, et les ombres des rochers étaient noires. Ils étaient parvenus au pied des collines pierreuses, et leur allure se faisait plus lente, car la piste n'était plus aisée à suivre. A cet endroit, les hautes terres de l'Emyn Muil couraient du nord au sud en deux longues croupes éboulées. Le versant ouest de chacune d'elles était escarpé et difficile à gravir, mais les pentes en étaient plus douces, sillonnées de nombreux couloirs et ravines étroites. Les trois compagnons jouèrent des pieds et des mains toute la nuit sur ce terrain décharné, grimpant jusqu'à la crête de la première croupe, la plus élevée, pour redescendre de l'autre côté dans les ténèbres d'une vallée profonde et serpentine.

Là, à l'heure silencieuse et froide qui précède l'aube, ils se reposèrent un bref moment. La lune était depuis longtemps descendue devant eux, les étoiles scintillaient au-dessus de leurs têtes, la première lueur du jour n'avait pas encore paru le long des collines noires qu'ils avaient passées. Pour l'instant, Aragorn était désorienté: la piste des Orques descendait dans la vallée, mais là, elle avait disparu.

«De quel côté iraient-ils, à votre avis? Demanda Legolas. Vers le nord pour prendre un chemin plus droit vers l'Isengard ou Fangorn, si c'est leur but comme vous le pensez? Ou vers le sud pour piquer sur l'Entaille? »

«Ils ne se dirigeront pas vers la rivière, quel que soit leur but, dit Aragorn. Et à moins que les choses n'aillent très mal en Rohan et que le pouvoir de Saroumane soit grandement accru, ils prendront le plus court chemin par les champs de Rohirrim. Cherchons vers le nord! »

La vallée s'enfonçait comme une auge pierreuse entre les collines striées, et un ruisseau coulait en petits filets parmi les galets du fond. Une falaise se dressait sombrement sur leur droite, à leur gauche s'élevaient les pentes grises, estompées dans les ombres de la nuit avancée. Ils parcoururent encore un mille ou davantage en direction du nord. Aragorn, courbé vers le sol, cherchait parmi les replis et les ravines montant vers la crête ouest. Legolas marchait un peu en avant. Soudain, l'Elfe poussa un cri, et les autres accoururent vers lui.

«Nous avons déjà rattrapé quelques-uns de ceux que nous poursuivons, dit-il. Regardez! » II tendit le doigt et ils virent que ce qu'ils avaient pris tout d'abord pour de grosses pierres au pied de la pente était des corps ramassés sur eux-mêmes. Cinq Orques gisaient là. Ils avaient été tailladés de maints coups cruels et deux d'entre eux étaient décapités. Le sol était détrempé de leur sang noirâtre.

«Voici une autre énigme! Dit Gimli. Mais il faudrait la lumière du jour, et nous ne pouvons l'attendre»

«Et pourtant de quelque façon qu'on l'interprète, cela ne paraît pas dénué d'espoir, dit Legolas. Les ennemis des Orques sont probablement des amis. Ces collines sont-elles habitées? »

«Non, dit Aragorn. Les Rohirrim y viennent rarement, et l'endroit est loin de Minas Tirith. Peut-être quelque groupe d'Hommes chassait-il par ici pour une raison inconnue de nous. Mais je ne le pense pas»

«Que croyez-vous? » Demanda Gimli.

«Je pense que l'ennemi a amené son propre ennemi avec lui, répondit Aragorn. Ce sont là des Orques du Nord, venus de très loin. On ne voit parmi les tués aucun des grands Orques aux étranges insignes. Il doit y avoir eu une querelle. Ce n'est pas chose rare chez ces êtres perfides. Il aura pu y avoir une dispute au sujet de la route»

«Ou des prisonniers, dit Gimli. Espérons qu'ils n'auront pas, eux aussi, trouvé ici leur trépas»

Aragorn inspecta le sol sur une vaste circonférence, mais il ne découvrit aucune trace du combat. Ils repartirent. Le ciel pâlissait déjà à l'est, les étoiles s'évanouissaient, et une lumière grise s'affirmait lentement. Un peu plus loin au nord, ils arrivèrent à un repli de terrain dans lequel un petit ruisseau, tombant et serpentant, s'était taillé un chemin pierreux jusque dans la vallée. Au milieu poussaient quelques buissons, et sur les bords il y avait quelques parcelles d'herbe.

«Enfin! Dit Aragorn. Voici les traces que nous cherchons! Le long de ce lit: c'est là que les Orques sont partis après leur délibération»

Vivement, alors, les poursuivants tournèrent pour suivre le nouveau chemin. Comme rafraîchis par une nuit de repos, ils s'élancèrent de pierre en pierre. Ils finirent par atteindre ainsi le sommet de la colline grise, et une brise soudaine souffla dans leurs cheveux et agita leurs capes: le vent froid de l'aube.

Se retournant, ils virent par-delà la Rivière les lointaines collines embrasées. Le jour jaillit dans le ciel. Le limbe rouge du soleil s'éleva au-dessus des épaulements de la terre sombre. Devant eux à l'Ouest, le monde s'étendait silencieux, gris et sans forme, mais tandis qu'ils regardaient, les ombres de la nuit se défirent, les couleurs de la terre à son réveil reparurent: Le vert inonda les vastes prairies de Rohan, les brumes blanches

chatoyèrent dans les vallons aquifères, et dans le lointain à gauche, à trente lieues ou davantage, s'élevaient les Montagnes Blanches, bleues et pourpres, qui dressaient leurs cimes de jais couronnées de neiges luisantes, rosies par les lueurs du matin.

«Gondor! Gondor! S'écria Aragorn. Plût au Ciel que je te contemple de nouveau en une heure plus heureuse! Ce n'est pas encore que ma route se dirige au sud vers tes claires rivières.

Gondor! Gondor entre les Monts et la Mer!
Le Vent d'Ouest soufflait là, la lumière sur i Arbre d'Argent
Tombait comme la brillante pluie aux jardins des Rois de jadis.
O fiers murs! Tours blanches! O couronne ailée et trône d'or!
O Gondor, Gondar! Les Hommes verront-ils l'Arbre d'Argent,
Ou le Vent d'Ouest soufflera t'il encore entre les Monts et la Mer?

«Allons, maintenant! » Dit-il, arrachant ses yeux à la contemplation du Sud pour regarder à l'ouest et au nord la route qu'il devait parcourir.

La montagne sur laquelle se tenaient les compagnons descendait abruptement devant leurs pieds. En dessous, à une quarantaine de mètres, il y avait une large corniche raboteuse qui se terminait brusquement au bord d'une falaise à pic: le Mur Est de Rohan. Ainsi se terminait l'Emyn Muil, et les plaines vertes du Rohirrim s'étendaient devant eux jusqu'à perte de vue.

«Regardez! S'écria Legolas, le doigt tendu vers le ciel pâle au-dessus d'eux. Voilà de nouveau l'aigle! II vole très haut. Il semble maintenant partir d'ici pour retourner vers le Nord. Il va à grande vitesse. Voyez! »

«Non, pas même mes yeux ne peuvent le voir, mon bon Legolas, dit Aragorn. Il doit voler très haut, assurément. Je me demande quelle est sa mission, si c'est le même oiseau que j'ai déjà vu. Mais regardez! Je vois quelque chose de plus proche et de plus urgent, il y a quelque chose qui bouge dans la plaine! »

«Beaucoup de choses, dit Legolas. C'est une grande compagnie à pied, mais je ne puis en dire davantage, et je ne vois pas quel genre de gens ce peut être. Ils sont à bien des lieues d'ici: douze, je pense, mais l'égalité de surface de la plaine rend toute évaluation difficile»

«Je pense en tout cas que nous n'avons plus besoin d'une piste pour nous dire de quel côté aller, dit Gimli. Trouvons un sentier pour descendre dans les champs aussi vite que possible»

«Je doute que vous en trouviez un plus rapide que celui que les Orques ont choisi», dit Aragorn.

Ils suivaient leurs ennemis à la claire lumière du jour, à présent. Il semblait que les Orques avaient forcé le pas dans toute la mesure où ils le pouvaient. A tout moment, les poursuivants ramassaient des objets tombés ou jetés: des sacs à vivres, des croûtons d'un pain gris et dur, une cape noire déchirée, un lourd soulier clouté, rompu par les pierres. La piste les menait vers le nord le long du sommet de l'escarpement, et ils arrivèrent enfin à une profonde crevasse creusée dans le roc par un ruisseau qui dévalait avec bruit au milieu des éclaboussures. Dans l'étroite ravine, un sentier raboteux descendait comme un escalier escarpé jusque dans la plaine.

Au bas, ils arrivèrent avec une étrange soudaineté sur l'herbe de Rohan. Elle se soulevait comme une mer verte jusqu'au pied même de l'Emyn Muil. A la fin de sa course précipitée, le ruisseau se perdait dans une épaisse couche de cresson et d'autres plantes aquatiques, et ils l'entendaient s'éloigner en tintant dans les tunnels verts au long des douces pentes vers les marécages de la Vallée de l'Entalluve dans le lointain. Il leur semblait avoir laissé l'hiver accroché aux collines derrière eux. Ici, l'air était plus doux, plus chaud, et légèrement parfumé comme si le printemps s'activait déjà et que la sève coulât de nouveau dans l'herbe et les feuilles. Legolas prit une profonde inspiration, comme quelqu'un qui boit une grande gorgée après une longue soif dans des lieux arides.

«Ah, l'odeur de verdure! Dit-il. Cela vaut mieux que beaucoup de sommeil. Courons! »

«Les pieds légers peuvent courir rapidement, ici, dit Aragorn. Plus rapidement peut-être que les Orques chaussés de fer. Nous avons à présent une chance de raccourcir leur avance! »

Ils allaient en file indienne, courant comme des limiers après un puissant fumet, et l'ardeur luisait dans leurs yeux. La large fauchée des Orques traçait sa vilaine rainure presque droit vers l'ouest, la douce herbe de Rohan avait été écrasée et noircie à leur passage. Bientôt, Aragorn poussa une exclamation et se détourna.

«Attendez! Cria t'il. Ne me suivez pas encore» Quittant la piste principale, il courut vivement sur la droite, car il avait aperçu des traces de pas qui se dirigeaient de ce côté, se séparant des autres: l'empreinte de petits pieds sans chaussures. Elle n'allait toutefois pas bien loin avant d'être croisée par des pas d'Orques qui venaient aussi de la piste principale derrière et devant, ils se recourbaient ensuite vivement pour se perdre dans le piétinement. Au point le plus éloigné, Aragorn se pencha et ramassa quelque chose dans l'herbe, puis il revint en courant.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE DEUX
LES CAVALIERS DE ROHAN

«Oui, dit-il, les empreintes sont parfaitement claires: ce sont celles d'un Hobbit. Celles de Pippin, vraisemblablement. Il est plus petit que l'autre. Et regardez ceci! » Il éleva un objet qui scintilla au soleil. On aurait dit d'une feuille de hêtre nouvellement ouverte, belle et étrange dans cette plaine sans arbres.

«La broche d'un manteau d'Elfe! » S'écrièrent ensemble Legolas et Gimli.

«Ce n'est pas inutilement que tombent les feuilles de Lorien, dit Aragorn. Celle-ci n'a pas chu par hasard: elle a été jetée comme signe pour quiconque pourrait suivre. Je pense que Pippin a quitté pour cela la piste en courant.

«Dans ce cas, lui au moins était vivant, dit Gimli. Et il avait l'usage de sa tête, ainsi que de ses jambes. Voilà qui est réconfortant. Notre poursuite n'est pas vaine»

«Espérons qu'il n'aura pas payé trop cher sa hardiesse, dit Legolas. Allons! Reprenons notre route! La pensée de ces joyeux jeunes gens menés comme du bétail me fend le cœur»

Le soleil atteignit son apogée, puis redescendit lentement dans le ciel. De légers nuages montèrent de la mer dans le sud lointain, qui furent chassés par la brise. Le soleil se coucha. Des ombres s'élevèrent derrière et étendirent de longues avancées de l'Est. Mais les chasseurs tinrent bon. Un jour s'était écoulé à présent depuis que Boromir était tombé, et les Orques étaient encore loin en avant, on ne pouvait plus en voir aucune trace dans les plaines unies.

Comme les ombres de la nuit se refermaient sur eux, Aragorn fit halte. Ils ne s'étaient reposés que deux brefs instants au cours de la marche de la journée, et douze lieues les séparaient à présent du mur de l'est où ils se trouvaient à l'aube.

«Nous sommes enfin devant un choix difficile, dit-il. Nous reposerons-nous la nuit ou continuerons-nous tant que notre volonté et nos forces tiendront? »

«A moins que nos ennemis ne se reposent également, ils nous laisseront loin derrière eux si nous nous arrêtons pour dormir», dit Legolas.

<. Même les Orques doivent bien faire une pause en cours de marche? » Dit Gimli.

«Les Orques voyagent rarement en terrain découvert sous le soleil, et pourtant ceux-ci l'ont fait, dit Legolas. Ils ne se reposeront certainement pas la nuit»

«Mais en marchant de nuit, nous ne pourrons suivre leur trace», dit Gimli.

«La piste est rectiligne, elle ne tourne ni à droite ni à gauche, aussi loin que portent mes yeux», dit Legolas.

«Peut-être pourrais-je vous conduire au jugé dans l'obscurité, mais si nous nous égarions, ou s'ils se détournaient, il nous faudrait peut-être beaucoup de temps pour retrouver la trace à la lumière du jour»

«Et il y a aussi ceci, dit Gimli: ce n'est que de jour que l'on pourra voir si des traces s'écartent. Si un prisonnier s'échappait ou si on en entraînait un, vers l'est, mettons, au Grand Fleuve, nous risquerions de passer les signes sans le savoir»

«C'est vrai, dit Aragorn. Mais si nous interprétons convenablement ceux que nous avons vus, les Orques de la Main Blanche prédominaient, et toute la compagnie se dirige maintenant vers l'Isengard. Leur trajet actuel corrobore mes dires»

«Il serait pourtant inconsidéré de se montrer trop assuré de leurs intentions, dit Gimli. Et une fuite? Dans l'obscurité, nous aurions passé à côté des signes qui vous ont conduit à la broche»

«Les Orques seront doublement sur leurs gardes depuis lors, et les prisonniers encore plus fatigués, dit Legolas. Il n'y aura plus d'évasion, si nous ne la combinons. On ne saurait deviner comment cela pourra se faire, mais il importe d'abord de les rattraper»

Et pourtant même moi, Nain rompu aux voyages et non le moins endurci, je ne puis faire tout le trajet jusqu'à fIsengard sans aucune pause, dit Gimli. J'ai aussi le cœur fendu, et j'aurais aimé partir plus tôt, mais maintenant il me faut me reposer un peu pour mieux courir. Et si nous devons nous reposer, la nuit aveugle est le meilleur temps pour cela»

«J'ai déclaré que le choix était difficile, dit Aragorn. Comment conclurons-nous ce débat? »

«Vous êtes notre guide, dit Gimli, et vous êtes habile en l'art de la chasse. C'est à vous de choisir»

«Mon cœur me pousse à poursuivre, dit Legolas. Mais nous devons rester unis. Je suivrai votre décision»

«Vous laissez le choix à un mauvais arbitre, dit Aragorn. Depuis que nous avons franchi fArgonath, mes options ont toutes mal tourné» Il resta ensuite un long moment silencieux, le regard fixé sur le nord et l'ouest dans la nuit grandissante.

«Nous ne marcherons pas dans les ténèbres, finit-il par dire. Le danger de manquer la piste ou les signes d'autres ailées et venues me paraît le plus important. Si le Lune nous offrait assez de lumière, nous nous en servirions, mais, hélas! Il (Dans son langage, la Lune est du genre masculin, comme le Soleil on l'a w était féminin chez les Elfes.) Se couche tôt et il est encore jeune et pâte»

«Et, cette nuit, il est de toute façon voilé, murmura Gimli. Plût au Ciel que la Dame nous eût donné une lumière, un présent tel qu'elle en offrit à Frodon! »

«II sera encore plus nécessaire à celui à qui il a été octroyé, dit Aragorn. C'est à lui qu'appartient la véritable Quête. La nôtre n'est que peu de chose parmi les grands faits de ce temps. Une poursuite vaine dès l'abord peut-être, que nul choix de ma part ne peut ni gâcher ni rectifier. Eh bien, j'ai choisi. Profitons donc du moment, du mieux que nous le pourrons! »

Il se jeta à terre et sombra aussitôt dans le sommeil, car il n'avait pas dormi depuis la nuit passée à l'ombre de Tol Brandir. Il se réveilla et se leva avant que l'aube ne parût dans le ciel. Gimli était plongé dans le sommeil, mais Legolas, debout, scrutait l'obscurité en direction du nord, pensif et silencieux tel un jeune arbre dans une nuit sans vent.

«Ils sont très, très loin, dit-il avec tristesse, se tournant vers Aragorn. Je sais dans mon cœur qu'ils n'ont pris aucun repos cette nuit. Seul un aigle pourrait les rattraper, à présent»

«Nous n'en devons pas moins les suivre tant bien que mal», dit Aragorn. Se baissant, il réveilla le Nain. «Allons! Il faut partir, dit-il. La piste refroidit»

«Mais il fait encore sombre, dit Gimli. Même Legolas au sommet d'une colline ne pourrait les voir jusqu'à ce que le Soleil soit levé»

«Je crains qu'ils ne soient sortis du champ de ma vue tant du haut d'une colline que de la plaine, aussi bien à la lumière du soleil qu'à celle de la lune», dit Legolas.

«Où la vue fait défaut, la terre peut encore nous apporter quelque rumeur, dit Aragorn. La terre doit gémir sous leurs détestables pieds. » Il s'allongea sur le sol, l'oreille pressée contre le gazon. Il resta là sans mouvement si longtemps que Gimli se demanda s'il s'était évanoui ou s'il s'était rendormi. Les premières lueurs de l'aube parurent, et une lumière grise les entoura lentement. Il finit par se relever, et ses amis purent alors voir son visage: il était pâle et tiré, et l'aspect en était troublé.

«La rumeur de la terre est faible et confuse, dit-il. Rien n'y marche sur bien des milles autour de nous. Les pas de nos ennemis sont faibles et lointains. Mais des sabots de chevaux résonnent fortement. Il me vient à l'esprit que je les ai entendus, tandis même que je dormais sur le sol, et ils ont troublé mes rêves: Des chevaux qui passaient au galop dans l'ouest. Mais à présent, ils s'éloignent encore de nous en direction du Nord. Je me demande ce qui se passe dans le pays! »

«Partons! » Dit Legolas.

Ainsi commença le troisième jour de leur poursuite. Ils ne s'arrêtèrent guère durant toutes ces longues heures, partagées entre les nuages et un soleil capricieux, tantôt marchant à grands pas, tantôt courant, comme si aucune fatigue ne pouvait éteindre l'ardeur qui brûlait en eux. Ils ne parlaient que rarement. Ils parcouraient la vaste solitude, et leurs capes elfiques se fondaient dans le gris vert des champs, même dans le froid soleil de midi, peu d'yeux autres qu'elfiques les auraient remarqués avant qu'ils ne fussent tout proches. Ils remerciaient souvent en leur cœur la Dame de Lorien pour son don de *lembas*, car ils pouvaient en manger et trouver de nouvelles forces sans interrompre leur course.

Toute la journée, la trace de leurs ennemis s'étendit droit au nord-ouest, sans interruption ni tournant. Comme une fois de plus le jour tirait à sa fin, ils parvinrent à de longues pentes dénudées, où le terrain s'élevait, se gonflant vers une ligne de croupes basses. La trace des Orques se fit plus indistincte à mesure que, se recourbant vers le nord, elle se rapprochait d'eux, car le sol devenait plus dur et l'herbe plus courte. Au loin sur la gauche, la rivière Entalluve serpentait, fil d'argent dans un parterre vert. Rien ne bougeait. Aragorn s'étonnait souvent de ne voir aucun signe ni de bête ni d'homme. Les demeures des Rohirrim étaient pour la plupart à maintes lieues vers le sud, sous les avancées des Montagnes Blanches, maintenant perdues dans la brume et les nuages, pourtant, les Seigneurs des Chevaux avaient autrefois entretenu de nombreux troupeaux et élevages dans l'Estemnet, cette région orientale de leur royaume et les bouviers y avaient beaucoup vagabondé, vivant en campement et sous la tente, même en hiver. Mais à présent toute la région était vide, et il y régnait un silence qui ne paraissait pas être la tranquillité de la paix.

Ils firent de nouveau halte au crépuscule. Ils avaient alors parcouru deux fois douze lieues dans les plaines de Rohan, et le mur de l'Emyn Muil se perdait dans les ombres de l'Est. La jeune lune luisait dans un ciel brumeux, mais elle dispensait une légère lumière, et les étoiles étaient voilées.

«C'est maintenant que je nous accorderais le moins un moment de repos ou toute halte dans notre chasse, dit Legolas. Les Orques ont couru devant nous comme poursuivis par les fouets mêmes de Sauron. Je crains qu'ils n'aient déjà atteint la forêt et les collines sombres et qu'ils ne passent en ce moment même dans les ombres des arbres»

Gimli grinça des dents. «C'est une fin amère pour notre espoir et toute notre peine! » Dit-il.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE DEUX
LES CAVALIERS DE ROHAN

«Pour l'espoir, mais pas pour la peine, dit Aragorn. Nous n'allons pas faire demi-tour ici. Je suis pourtant las. » Il tourna la tête pour contempler le chemin par lequel ils étaient venus vers la nuit qui s'assemblait à l'Est. «Quelque chose d'étrange est à l'œuvre dans ce pays. Je me méfie du silence. Je me méfie même de la Lune pâle. Les étoiles sont faibles, et je suis fatigué comme je l'ai rarement été, fatigué comme aucun Rôdeur ne devrait l'être avec une piste claire à suivre. Il y a quelque volonté qui donne la rapidité à nos ennemis et nous oppose une barrière invisible: une fatigue dans le cœur plutôt que dans les membres»

«C'est vrai! Dit Legolas. Cela, je l'ai su dès le moment où nous sommes descendus de l'Emyn Muil. Car la volonté n'est pas derrière, mais devant nous. » Il désigna, au-delà du pays de Rohan, l'Ouest obscur sous le croissant de la lune.

«Saroumane ! Murmura Aragorn. Mais il ne nous fera pas faire demi-tour! Il nous faut nous arrêter encore une fois, car, voyez! même la Lune s'enfonce dans les nuages qui s'amoncellent. Mais c'est vers le nord, entre les hauts et les marécages, que s'étendra notre route, quand reviendra le jour»

Comme auparavant, Legolas fut le premier sur pied, si même il avait dormi. «Debout! Cria t'il. C'est une aube rouge. D'étranges choses nous attendent aux avancées de la forêt. Bonnes ou mauvaises, je l'ignore, mais on nous appelle. Debout! »

Les autres se levèrent, et ils repartirent presque aussitôt. Les hauts approchèrent lentement. Il était encore une heure avant midi quand ils les atteignirent: des pentes vertes s'élevant vers des crêtes dénudées qui se suivaient en file, droit vers le nord. A leur pied, le sol était sec et l'herbe courte, mais une longue bande de terre noyée, large de quelque dix milles, s'étendait entre eux et la rivière qui vagabondait parmi les fourrés indistincts de roseaux et de joncs. Juste à l'ouest de la pente la plus méridionale, il y avait un grand anneau, où l'herbe avait été arrachée et écrasée par la foulée d'un grand nombre de pieds. La trace des Orques en repartait pour suivre au nord le pied desséché des collines. Aragorn s'arrêta et examina attentivement les traces.

«Ils se sont reposés un moment ici, dit-il, mais même la piste partante est déjà ancienne. Je crains que votre cœur n'ait dit vrai, Legolas. Il y a bien trois fois douze heures, je pense, que les Orques se sont trouvés où nous sommes. S'ils ont maintenu leur train, ils auront atteint hier au coucher du soleil les lisières de Fangorn»

«Je ne vois rien d'autre vers le nord que l'herbe qui s'estompe dans la brume, dit Gimli. Apercevrions-nous la forêt en grimpant sur les collines? »

«Elle est encore loin, dit Aragorn. S'il m'en souvient bien, ces hauts se poursuivent sur huit lieues ou davantage en direction du nord, et puis au nord-ouest, jusqu'à la sortie de l'Entalluve, s'étend encore une vaste terre, sur quinze lieues peut-être»

«Eh bien, si nous partions, dit Gimli. Mes jambes doivent oublier les milles. Elles seraient mieux disposées si j'avais le cœur moins lourd.

Le soleil se couchait quand ils atteignirent enfin l'extrémité de la ligne des hauts. Ils marchèrent bien des heures sans prendre de repos. Ils allaient lentement à présent, et le dos de Gimli était courbé. Les Nains ont une résistance de roc pour ce qui est du labeur ou du voyage, mais cette poursuite sans fin commençait à se faire sentir d'autant plus que tout espoir s'épuisait dans son cœur. Aragorn marchait derrière lui, renfermé et silencieux, se baissant de temps à autre pour examiner quelque empreinte ou signe sur le sol. Seul Legolas poursuivait sa marche d'un pas aussi léger que jamais, son pied semblant à peine effleurer l'herbe et ne laissant aucune trace au passage, mais il trouvait toute la sustentation nécessaire dans le pain de route des Elfes, et il pouvait dormir, si les Hommes eussent appelé cela dormir, se reposant l'esprit dans les étranges sentiers des rêves elfiques, tout en marchant les yeux ouverts dans la lumière de ce monde.

«Grimpons sur cette verte colline! » Dit-il. Ils le suivirent, gravissant péniblement la longue pente, et ils finirent par atteindre le sommet. C'était une colline ronde, unie et nue, isolée tout au nord des hauts. Le soleil se couchait, et les ombres du soir tombèrent comme un rideau. Ils étaient seuls dans un monde gris informe, sans marque ni mesure. Seule, dans le lointain du nord-ouest, une masse plus sombre se détachait sur la lumière mourante: Les Monts Brumeux et la forêt à leur pied.

«Nous ne pouvons rien voir ici pour nous guider, dit Gimli. Eh bien, nous devons nous arrêter encore une fois et passer la nuit. Il commence à faire froid! »

«Le vent vient des neiges du Nord», dit Aragorn.

«Et avant le matin, il tournera à l'Est, dit Legolas. Mais reposez-vous, si cela vous est nécessaire. Ne rejetez pas tout espoir toutefois. Le lendemain est toujours inconnu. La décision se trouve souvent au lever du Soleil.

«Trois soleils se sont déjà levés sur notre poursuite, sans nous apporter aucune solution», dit Gimli.

La nuit se fit de plus en plus froide. Aragorn et Gimli sommeillèrent par à coups et, chaque fois qu'ils se réveillaient, ils voyaient Legolas debout à côté d'eux ou allant et venant en chantant doucement pour lui-même dans sa propre langue, et tandis qu'il chantait, les étoiles blanches s'ouvrirent dans l'épaisse voûte noire qui les

dominait. Ainsi passa la nuit. Ils observèrent ensemble la lente montée de l'aube dans le ciel, à présent nu et sans nuages, jusqu'à ce qu'enfin vînt le soleil. Il était pâle et net. Le vent était à l'Est, et toutes les brumes s'étaient retirées, de vastes terres s'étendaient, désertes, autour d'eux dans la dure lumière.

Ils voyaient en avant à l'est les hautes terres venteuses du Plateau de Rohan qu'ils avaient déjà aperçues bien des jours auparavant du Grand Fleuve. Au nord-ouest s'avançait la sombre forêt de Fangorn, ses lisières ombreuses se trouvaient encore à dix lieues, et ses pentes se perdaient au-delà dans le bleu lointain. A l'horizon, comme flottant sur un nuage gris, brillait la tête blanche du majestueux Methedras, dernière cime des Monts Brumeux. L'Entalluve s'élançait à leur rencontre du sein de la forêt, son cours était à présent rapide et étroit, et ses rives étaient profondément creusées. La piste des Orques se détournait des hauts pour le rejoindre.

La suivant de ses yeux perçants jusqu'à la rivière, puis reportant ceux-ci vers la forêt, Aragorn vit une ombre sur le vert lointain, une tache noire qui se mouvait rapidement. Il se jeta sur le sol et écouta avec une profonde attention. Mais Legolas se tenait debout à côté de lui, abritant ses brillants yeux d'Elfe de sa longue et mince main, et il ne vit pas une ombre, ni une tache, mais les petites formes de cavaliers nombreux, et le reflet du matin à la pointe de leurs lances ressemblait au scintillement de minuscules étoiles au-delà de la vue des mortels. Loin derrière eux, une fumée sombre s'élevait en minces volutes.

Le silence régnait sur les champs déserts, et Gimli entendait le mouvement de l'air dans l'herbe.

«Des cavaliers! S'écria Aragorn, se relevant vivement. Des cavaliers nombreux montés sur des coursiers rapides viennent vers nous! »

«Oui, dit Legolas, il y en a cent cinq. Ils ont les cheveux blonds, et brillantes sont leurs lances. Leur chef est très grand»

Aragorn sourit. «Perçants sont les yeux des Elfes», dit-il.

«Non! Les cavaliers sont à moins de cinq lieues», dit Legolas.

Que ce soit cinq lieues ou une, dit Gimli, nous ne pouvons leur échapper dans ce terrain nu. Allons-nous les attendre ici ou poursuivre notre route?

«Nous attendrons, dit Aragorn. Je suis fatigué, et notre poursuite a échoué. Ou du moins d'autres nous ont-ils précédés, car ces cavaliers reviennent sur la piste des Orques. Peut-être recevrons-nous d'eux des nouvelles»

«Ou des lances», dit Gimli.

«Il y a trois selles vides, mais je ne vois pas de Hobbits», dit Legolas.

«Je n'ai pas dit que nous recevrions de bonnes nouvelles, dit Aragorn. Mais, mauvaises ou bonnes, nous les attendrons ici»

Les trois compagnons quittèrent alors le sommet, où ils pouvaient offrir une cible facile sur le fond du ciel, et ils descendirent lentement le versant nord. Ils s'arrêtèrent un peu avant le pied de la colline et, s'enveloppant dans leurs manteaux, ils s'assirent, pelotonnés ensemble sur l'herbe flétrie. Le temps s'écoula, lent et pesant. Le vent était léger et pénétrant. Gimli était inquiet.

«Que savez-vous de ces cavaliers, Aragorn? Demanda t'il. Attendons-nous ici une mort soudaine? »

J'ai été parmi eux, répondit Aragorn. Ils sont fiers et opiniâtres, mais aussi loyaux et généreux de cœur et en action, hardis, mais non cruels, sages, mais ignorants, n'écrivant pas de livres, mais chantant beaucoup de chansons, à la façon des enfants des Hommes avant les Années Sombres. Je ne sais toutefois pas ce qui s'est passé ici depuis quelque temps, ni quel est à présent l'état d'esprit des Rohirrim entre le traître Saroumane et la menace de Sauron. Ils ont longtemps été les amis des gens de Gondor, bien que n'en étant pas parents. Ce fut dans les années oubliées de jadis qu'Eorl le Jeune les amena du Nord, et leur parenté est plutôt avec les Bardides du Val et les Béornides de la Forêt, parmi lesquels on peut encore voir de nombreux hommes grands et beaux comme le sont les Cavaliers n'aimeront pas les Orques»

«Mais Gandalf a entendu une rumeur selon laquelle ils payaient tribut au Mordor», dit Gimli.

«Je n'y crois pas plus que n'y croyait Boromir», répondit Aragorn.

«Vous saurez bientôt la vérité, dit Legolas. Ils approchent déjà»

Enfin même Gimli entendit le bruit lointain de chevaux au galop. Suivant la piste, les cavaliers avaient quitté le bord de la rivière, et ils s'avançaient vers les hauts. Ils volaient comme le vent.

Les cris de voix fortes et claires résonnèrent à travers champs. Soudain, les Cavaliers arrivèrent dans un bruit de tonnerre, et celui de tête fit un crochet pour passer au pied de la colline et mener la troupe vers le sud le long des pentes ouest des Hauts. Tous le suivirent: longue de Rohan. En tout cas, ils file d'hommes en cotte de mailles, rapides, reluisants, terribles et beaux à voir.

Leurs chevaux étaient de grande stature, forts et bien découplés, leur robe grise luisait, leur longue queue flottait auvent, leur crinière était nattée sur leur fière encolure. Les Hommes qui les montaient s'accordaient bien avec eux: grands, les membres allongés, leurs cheveux, d'un blond de lin, sortaient de sous leur casque léger et

descendaient en longues tresses dans leur dos, leur visage était dur et ardent. Ils tenaient de hautes lances de frêne et portaient dans le dos des boucliers peints, de longues épées pendaient à leur ceinture, leurs chemises de mailles brunies leur recouvraient les genoux.

Ils passèrent en galopant par paires, et quoique l'un d'eux se dressât de temps à autre sur ses étriers pour regarder en avant et de chaque côté, ils semblaient ne pas percevoir la présence des trois étrangers qui les observaient, assis en silence. La troupe avait déjà presque passé, quand Aragorn se leva soudain et cria d'une voix forte

«Quelles nouvelles du Nord, Cavaliers de Rohan? »

Ils arrêtèrent leurs coursiers avec une rapidité et une adresse étonnantes, firent demi touret vinrent à la charge. Les trois compagnons se trouvèrent bientôt au centre d'un anneau de cavaliers tournant en rond sur la pente de la colline, derrière eux, et redescendant, virevoltant autour d'eux en un cercle toujours plus étroit. Aragorn se tenait debout en silence, et les deux autres restaient assis immobiles, se demandant comment les choses allaient tourner.

Soudain, sans un mot ni un cri, les Cavaliers s'arrêtèrent. Un fourré de lances était pointé vers les étrangers, et certains des Cavaliers avaient un arc à la main, flèche encochée. L'un d'eux s'approcha alors un homme de haute taille, plus grand que tous les autres, de son casque, comme un cimier, pendait une queue de cheval blanche. II avança jusqu'à ce que la pointe de sa lance fût à un pied de la poitrine d'Aragorn. Celui ci ne fit aucun mouvement.

«Qui êtes-vous et que faites-vous dans ce pays? » Dit le Cavalier, usant du Langage Ordinaire de l'Ouest, semblable par la manière et l'intonation à celui de Boromir, Homme de Gondor.

«On m'appelle Grands-Pas, répondit Aragorn. Je viens du Nord. Je chasse des Orques»

Le Cavalier sauta à bas de sa monture. Tendant sa lance à un autre qui s'était avancé et qui avait mis pied à terre à côté de lui, il tira son épée et se tint face à face avec Aragorn, l'examinant attentivement et non sans étonnement. Il finit par parler de nouveau.

«J'ai cru tout d'abord que vous étiez vous-mêmes des Orques, dit-il, mais je vois à présent qu'il n'en est pas ainsi. En vérité, vous ne connaissez pas grand chose des Orques pour les chasser de cette façon. Ils étaient rapides et bien armés, et ils étaient nombreux. Si jamais vous les aviez rejoints, vous n'auriez pas tardé à devenir, de chasseurs, proie.

Mais il y a quelque chose d'étrange en vous, Grands-Pas» II fixa encore sur le Rôdeur ses yeux brillants et clairs. «Ce n'est pas un nom d'Homme que vous donnez. Et votre habillement est curieux. Auriez-vous surgi de l'herbe? Comment avez-vous échappé à notre vue? Seriez-vous des Elfes? »

«Non, dit Aragorn. Un seul d'entre nous est un Elfe, Legolas du Royaume sylvestre dans la lointaine Forêt Noire. Mais nous avons passé par la Lothlorien, et les présents et la faveur de la Dame nous accompagnent»

Le Cavalier les regarda avec un étonnement renouvelé, mais ses yeux se durcirent. «Il y a donc une Dame dans la Forêt d'Or, comme on le voit dans les anciens contes! Dit-il. Peu nombreux sont ceux qui échappent à ses filets, dit-on. Nous vivons en d'étranges temps! Mais si vous jouissez de sa faveur, peut-être êtes-vous aussi des tisseurs de filets et des sorciers? » Il tourna soudain un regard froid sur Legolas et sur Gimli. «Pourquoi ne parlez-vous pas, vous autres muets? » Demanda t’il.

Gimli se leva et se campa fermement sur ses pieds écartés, sa main se crispa sur le manche de sa hache et ses yeux sombres étincelèrent: «Donnez-moi votre nom, dresseur de chevaux, je vous donnerai le mien, et autre chose avec», dit-il.

«Quant à cela, dit le Cavalier, braquant de son haut les yeux sur le Nain, c'est à l'étranger à se déclarer le premier. Je vous dirai néanmoins que je me nomme Eomer fils d'Eomund, et qu'on m'appelle le Troisième Maréchal de Riddermark»

«Eh bien, Eomer fils d'Eomund, Troisième Maréchal de Riddermark, permettez que Gimli, fils du Nain Gloïn, vous mette en garde contre vos sottes paroles. Vous parlez en mal de ce qui est d'une beauté qui dépasse vos capacités de pensée, et seul peut vous excuser votre peu d'entendement»

Les yeux d'Eomer s'enflammèrent, les Hommes de Rohan eurent des murmures de colère, et leur cercle se resserra, lances pointées. «Je vous couperais la tête avec la barbe et tout, Maître le Nain, pour peu qu'elle fût un peu plus loin du sol», dit Eomer.

«Il n'est pas seul, dit Legolas, bandant son arc et encochant une flèche d'un tour de main plus rapide que la vue. Vous seriez mort avant que votre coup ne tombe»

Eomer brandit son épée, et les choses auraient pu mai tourner si Aragorn ne s'était précipité entre eux, main levée. «Pardonnez-nous, Eomer! S’écria t’il. Quand vous en saurez plus, vous comprendrez pourquoi vous

avez irrité mes compagnons. Nous ne voulons aucun mal au Rohan, ni à aucun de ses habitants, hommes ou chevaux. Ne voulez-vous pas entendre notre histoire avant de frapper? »

Oui, dit Eomer, abaissant sa lame. Mais ceux qui vagabondent dans le Riddermark feraient bien de se montrer moins arrogants par ces temps douteux. Dites-moi d'abord votre nom véritable»

Dites-moi d'abord qui vous servez, dit Aragorn. Êtes-vous ennemi ou ami de Sauron, le Seigneur Ténébreux de Mordor? »

Je ne sers que le Seigneur de la Marche, Théoden fils Roi de Thengel, répondit Eomer. Nous ne servons pas le Pouvoir de la lointaine Terre Noire, mais nous ne sommes pas non plus en guerre ouverte avec lui, et si vous le fuyez, vous feriez mieux de quitter ce pays. Il y a des troubles à présent à toutes nos frontières, et nous sommes menacés, mais nous désirons seulement être libres et vivre comme nous avons vécu, conservant ce qui nous appartient et ne servant aucun seigneur étranger, bon ou mauvais. Nous accueillions les étrangers avec bienveillance dans tes jours meilleurs, mais en ces temps-ci l'étranger non invité nous trouve prompts et durs. Allons! Qui êtesvous? Que savez-vous, vous? Sur l'ordre de qui chassez-vous les Orques sur notre territoire? »

Je ne sers nul homme, dit Aragorn, mais les serviteurs de Sauron, je les poursuis dans quelque pays qu'ils aillent. II en est peu parmi les Hommes mortels qui en sachent davantage sur les Orques, et ce n'est pas par plaisir que je les chasse ainsi. Ceux que nous poursuivons ont emmené captifs deux de mes amis. En pareille circonstance, un homme qui n'a pas de cheval ira à pied et il ne demandera pas la permission de suivre la trace. Et il ne comptera les têtes de l’ennemi qu'à l'épée. Je ne suis pas sans armes»

Aragorn rejeta sa cape en arrière. Le bouclier elfique étincela comme il le saisissait, et la luisante lame d'Anduril brilla comme une flamme quand il la tira du fourreau. «Elendil ! Cria t’il. Je suis Aragorn fils d'Arathorn, et je me nomme Elesser, la Pierre d'Elfe, Dunadan, (héritier du fils d'Isildur Elendil de Gondor. Voici (Épée qui fut Brisée et qui a été reforgée! Voulez-vous m'aider ou me contrecarrer? Choisissez vite! »

Gimli et Legolas regardèrent leur compagnon avec stupéfaction, car ils ne l’avaient jamais vu en pareille disposition. Il semblait avoir grandi en stature, tandis qu'Eomer était rétréci, et ils avaient, dans son visage vivant, une brève vision de la puissance et de la majesté des rois de pierre. Durant un moment, il parut aux yeux de Legolas qu'une flamme blanche scintillait au front d'Aragorn comme une brillante couronne.

Eomer recula et une expression de crainte respectueuse se montra sur son visage. Il baissa ses yeux orgueilleux. «Nous vivons d'étranges jours, murmura t’il. Les rêves et les légendes surgissent à la vie, de (herbe même»

Dites-moi, Seigneur, ce qui vous amène ici, dit-il. Et que signifiaient ces sombres paroles? Il y a longtemps que Boromir fils de Denethor est parti à la recherche d'une réponse, et le cheval que nous lui avions prêté est revenu sans cavalier. Quel destin nous apportez-vous du Nord? »

H Le destin du choix, dit Aragorn. Voici ce que vous pouvez dire à Théoden fils de Thengel: il a devant lui la guerre ouverte avec ou contre Sauron. Nul ne pourra plus vivre comme il a vécu, et rares seront ceux qui pourront conserver ce qu'ils appellent leur. Mais de ces graves questions nous parlerons plus tard. Si la chance le permet, j'irai moi-même voir le roi. Pour le moment., je suis en grand besoin et je demande de l'aide ou au moins des nouvelles. Vous l'avez entendu, nous poursuivons une troupe d'Orques qui a emmené nos amis. Que pouvez-vous nous dire? »

«Qu'il est inutile de les poursuivre plus avant, dit Eomer. Les Orques ont été détruits»

Et nos amis? »

Nous n'avons trouvé que les Orques»

Mais voilà qui est étrange, en vérité, dit Aragorn. Avez-vous examiné les morts? N'y avait-il pas de corps autres que d'Orques? Ils seraient petits, des corps d'enfants à vos yeux, sans souliers, mais vêtus de gris»

«Il n'y avait ni Nains, ni enfants, dit Eomer. Nous avons compté tous les morts et les avons dépouillés, nous avons ensuite entassé les cadavres et nous les avons brûlés, selon notre coutume. Les cendres fument encore»

Il ne s'agit pas de Nains ou d'enfants, dit Gimli. Nos amis étaient des Hobbits»

Des Hobbits? Dit Eomer. Qu'est ce que cela? Le nom est étrange»

Un nom étrange pour des gens étrangers, dit Gimli. Mais ceux là nous étaient très chers. Vous avez entendu parler en Rohan, à ce qu'il semble, des mots qui troublèrent Minas Tirith. Ils faisaient allusion au Semi-Homme. Les hobbits sont des Semi-Hommes»

Des Semi-Hommes ! S’écria en riant le Cavalier qui se tenait à côté d'Eomir. Des Semi-Hommes ! Mais ce ne sont que des personnages d'anciennes chansons et de contes d'enfants des pays du Nord. Nous promenons-nous donc dans les légendes ou sur la verte terre en plein jour? »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE DEUX
LES CAVALIERS DE ROHAN

On peut faire les deux, dit Aragorn. Car non pas nous, mais nos successeurs écriront les légendes de notre temps. La verte terre, dites-vous? C'est là une bonne matière de légende, bien que vous la fouliez en plein jour! »

Le temps presse, dit le Cavalier, sans prêter attention à Aragorn. II faut nous hâter d'aller vers le sud, Seigneur. Laissons ces gens à leurs fantaisies. Ou lions-les pour les amener au roi»

«Paix, Eothain ! dit Eomir dans sa propre langue. Laisse-moi un moment. Dis aux *éored* de se rassembler sur le chemin et préparez-vous à partir pour le Gué d'Ent»

Eothain se retira en murmurant et parla aux autres. Ils partirent bientôt, laissant Eomer seul avec les trois compagnons.

«Tout ce que vous dites est étrange, Aragorn, reprit-il. Pourtant, vous dites la vérité, cela est clair: les Hommes de la Marche ne mentent point, c'est pourquoi on ne leur en impose pas aisément. Mais vous n'avez pas tout dit. Ne voulez-vous pas parler plus complètement de votre but, de façon à me permettre de juger que faire?

«Je suis parti il y a bien des semaines d'Imladris, comme on la nomme en poésie, répondit Aragorn. J'étais accompagné de Boromir de Minas Tirith. Mon but était d'aller à cette cité avec le fils de Denethor pour aider les siens dans leur guerre contre Sauron. Mais la compagnie avec laquelle je voyageai avait une autre affaire. Je ne puis en parler pour le moment. Notre guide était Gandalf le Gris»

«Gandalf! s'exclama Eomer. Gandalf Maisongrise est connu dans la Marche, mais je vous avertis que son nom n'est plus un sésame pour obtenir la faveur du roi. Il a été souvent de mémoire d'homme l'hôte du pays, venant à son gré après une période ou après maintes années. Il est toujours avant-coureur d'événements étranges: un porteur de mal, disent maintenant certains.

«En fait, depuis sa dernière venue, l'été dernier, tout a été de travers. C'est à ce moment qu'ont commencé nos ennuis avec Saroumane. Jusqu'alors, nous le comptions parmi nos amis, mais Gandalf est venu alors et il nous a avertis qu'une guerre brusquée se préparait dans fIsengard. Il a dit que lui-même avait été prisonnier à Orthanc, qu'il avait eu peine à s'évader, et il demandait de l'aide. Mais Théoden n'a pas voulu l'écouter, et il est parti. Ne prononcez pas t=op haut le nom de Gandalf à portée des oreilles de Théoden ! II est en courroux

Gandalf a pris le cheval nommé Gripoil, le plus précieux de tous les coursiers du roi, principal des *Mearas* que seul peut monter le Seigneur de la Marche. Car le père de leur race fut le grand cheval d'Eorl, qui connaissait le langage des Hommes. Gripoil est revenu il y a sept nuits, mais la colère du roi n'en est pas moins grande, car à présent le cheval est devenu sauvage et ne se laisse manier par personne»

«Ainsi Gripoil a trouvé seul son chemin de l'extrême Nord, dit Aragorn, c'est là en effet que Gandalf et lui se sont séparés. Mais, hélas! Gandalf ne montera plus. Il est tombé dans les ténèbres des Mines de la Moria, et il ne revient pas»

«C'est là une dure nouvelle, dit Eomer. Pour moi du moins, et pour beaucoup d'autres, pas pour tous néanmoins, comme vous pourrez le constater si vous venez voir le roi»

«C'est une nouvelle plus cruelle que quiconque dans le pays ne peut le comprendre, encore que tout le monde puisse être gravement touché avant que l'année ne soit beaucoup plus avancée, dit Aragorn. Mais quand les grands tombent, les mineurs doivent prendre la tête. Ç'a été mon rôle de guider notre Compagnie sur la longue route venant de la Moria. Nous sommes venus par la Lorien au sujet de laquelle il serait bon que vous appreniez la vérité avant d'en reparler et de là, tout le long des lieues du Grand Fleuve jusqu'aux chutes de Rauros. Là, Boromir fut tué par ces mêmes Orques que vous avez détruits»

«Vos nouvelles sont toutes de malheur! s'écria Eomer, consterné. C'est un grand mal que cette mort pour Minas Tirith comme pour nous tous. C'était un digne Homme! Tous faisaient son éloge. II venait rarement dans la Marche, car il était toujours dans les guerres des frontières de l'Est, mais je l'ai vu. Il m'a paru ressembler davantage aux rapides fils d'Eorl qu'aux graves Hommes de Gondor, et devoir se révéler grand capitaine de son peuple, le moment venu. Mais nous n'avons eu aucune annonce de ce malheur de Gondor. Quand est-il tombé? »

«Cela fait maintenant quatre jours qu'il a été tué, répondit Aragorn, et depuis ce soir-là, nous sommes venus de l'ombre de Tol Brandir»

«A pied? » s'écria Eomir.

«Oui, tout comme vous nous voyez»

Un vaste étonnement se révéla dans les yeux d'Eomer

«Grands-Pas est un trop piètre nom, fils d'Arathorn, dit-il. Je vous nomme Pieds-Ailés. Cette prouesse des trois amis devrait être chantée dans maints châteaux. Vous avez parcouru quantante-cinq lieues avant la fin du quatrième jour! Robuste est la race d'Elendil!

«Mais à présent, Seigneur, que voudriez-vous que je fasse? Je dois me hâter de retourner auprès de Théoden. J'ai parlé avec circonspection devant mes hommes. Il est vrai que nous ne sommes pas encore en guerre ouverte avec le Pays Noir, et il est des gens, proches de l'oreille du roi, qui donnent des conseils de

lâcheté, mais la guerre vient. Nous n'abandonnerons pas notre vieille alliance avec le Gondor, et quand il se battra, nous l'aiderons: voilà ce que je dis, moi et tous ceux qui sont avec moi. Je suis en charge de la Marche Orientale, circonscription du Troisième Maréchal, et j'ai déplacé tous nos troupeaux et leurs gardiens, je les ai retirés au-delà de l'Entalluve, ne laissant ici que des gardes et des éclaireurs rapides»

«Vous ne payez donc pas tribut à Sauron? » dit Gimli.

«Non, et nous ne l'avons jamais fait, dit Eomer et un éclair passa dans ses yeux, encore que j'aie entendu parler de ce mensonge. Il y a quelques années, le Seigneur du Pays Noir a voulu nous acheter des chevaux à grand prix, mais nous avons refusé, car il emploie les bêtes à de mauvaises fins. Il a alors envoyé des Orques piller, et ils emportent ce qu'ils peuvent, choisissant toujours les chevaux noirs: il en reste peu aujourd'hui. C'est pourquoi notre inimitié envers les Orques est implacable.

«Mais à présent notre principal souci concerne Saroumane. Il a revendiqué la suzeraineté sur tout ce pays, et il y a eu guerre entre nous depuis de nombreux mois. Il a pris des Orques à son service, ainsi que des Chevaucheurs de loups et de mauvais Hommes, et il a fermé à notre encontre la Trouée, de sorte que nous serons sans doute assaillis de l'est et de l’ouest.

«II est mauvais d'avoir affaire à pareil ennemi: c'est un magicien en même temps rusé et artificieux, qui revêt de multiples apparences. Il va et vient, dit-on, sous celle d'un vieillard enveloppé d'un manteau à capuchon, tout comme Gandalf, et maintes personnes le rappellent à présent. Ses espions glissent à travers toutes les mailles, et ses oiseaux de mauvais augure parcourent le ciel. Je ne sais à quoi tout cela aboutira, et je suis inquiet, car il me semble que ses amis ne sont pas tous en Isengard. Mais vous verrez par vous-même si vous venez chez le roi. Ne voulez-vous pas venir? Espéré je en vain que vous m'avez été envoyé en aide dans le doute et le besoin? »

«Je viendrai quand je le pourrai», dit Aragorn.

«Venez maintenant! dit Eomer. L'Héritier d'Elendil serait assurément une force pour les Fils d'Eorl en cette mauvaise période. On se bat en ce moment même sur l'Ouestemnet, et je crains que les choses ne tournent mal pour nous.

«En fait, pour cette tournée dans le nord, je suis parti sans l'autorisation du roi, car, en mon absence, sa demeure reste sans grande garde. Mais des éclaireurs m'ont averti de la descente d'une troupe d'Orques du Mur de l'Est-il y a trois nuits, et ils m'ont signalé que certains portaient les écussons blancs de Saroumane. Soupçonnant donc ce que je redoute le plus, une ligue entre Orthanc et la Tour Sombre, je me suis mis à la tête de mes *éored*, des hommes de ma propre Maison, et nous avons rattrapé les Orques à la nuit tombante il y a deux jours, près des lisières de la Forêt d'Ent. Là, nous les avons cernés et nous leur avons livré bataille hier à l'aube. J'ai perdu quinze de mes hommes et douze chevaux, hélas! Car les Orques étaient en plus grand nombre que nous ne l'escomptions. D'autres les avaient rejoints, venus de l'Est à travers le Grand Fleuve: on voit clairement leurs traces un peu au nord d'ici. Et d'autres aussi étaient sortis de la forêt. De grands Orques, qui portaient également la Main Blanche d'Isengard, cette espèce est plus forte et plus féroce que toutes les autres.

«Nous les avons cependant exterminés. Mais nous sommes restés absents trop longtemps. On a besoin de nous dans le sud et dans l'ouest. Ne voulez-vous pas venir? Il y a des chevaux disponibles, comme vous le voyez. Il y a de l'ouvrage pour l'Épée. Oui, et nous trouverions aisément à employer la hache de Gimli et l'arc de Legolas, s'ils veulent bien pardonner mes paroles inconsidérées sur la Dame de la Forêt. Je n'ai fait que parler à la manière de tous les hommes de mon pays et j'aurais plaisir à être mieux instruit»

«Je vous remercie de vos honnêtes paroles, dit Aragorn, et je désirerais de tout cœur vous accompagner, mais je ne puis abandonner mes amis tant qu'il reste de l'espoir»

«II ne reste pas d'espoir, dit Eomer. Vous ne trouverez pas vos amis aux frontières du Nord»

«Ils ne sont pourtant pas derrière nous. Nous avons découvert non loin du Mur de l'Est une preuve claire que l'un d'eux était encore vivant à cet endroit. Mais nous n'avons trouvé aucune trace d'eux entre le mur et les hauts, et aucune piste ne s'était détournée, ni à droite ni à gauche, à moins que mes talents ne m'aient entièrement déserté»

«Alors, que sont-ils devenus, à votre avis? »

«Je l'ignore. Ils ont pu être tués et brûlés parmi les Orques, mais cela ne se peut pas, direz-vous, et je ne le crains pas. La seule idée qui me vient est qu'ils auront été emportés dans la forêt avant la bataille, peut-être même avant que vous n'ayez encerclé vos ennemis. Pouvez-vous affirmer que personne n'a échappé à votre filet de cette façon? »

«Je jurerais qu'aucun Orque n'a échappé après que nous les eûmes repérés, dit Eomer. Nous avons atteint les avancées de la forêt avant eux, et si, après cela, le moindre être vivant a franchi notre encerclement, ce n'était 'certes pas un Orque, et il avait quelque pouvoir elfique»

«Nos amis étaient vêtus tout comme nous, dit Aragorn, et vous avez passé à côté de nous à la pleine lumière du jour»

«J'avais oublié cela, dit Eomer. Il est difficile d'être sûr de quoi que ce soit au milieu de tant de choses étonnantes. Tout dans le monde est devenu étrange. Elfes et Nains parcourent de compagnie nos champs quotidiens, des gens s'entretiennent avec la Dame de la Forêt et pourtant survivent, et l'Épée revient au combat, qui fut brisée au temps jadis avant que les pères de nos pères ne chevauchent dans la Marche! Comment jugerait-on de ce qu'il faut faire en une telle époque? »

«Comme on a toujours jugé, dit Aragorn. Le bien et le mal n'ont pas changé depuis l'année dernière, et ils ne sont pas différents chez les Elfes ou les Nains et chez les Hommes. Il appartient à l'Homme de les discerner aussi bien dans la Forêt d'Or que dans sa propre maison»

«Assurément, dit Eomer. Mais je ne doute pas de vous, ni de l'action que mon propre cœur désirerait accomplir. Je ne suis pourtant pas libre de faire tout ce que je veux. Il est contre notre loi de laisser des étrangers vagabonder à leur gré dans notre pays, jusqu'à ce que le roi lui-même leur en donne l'autorisation, et l'ordre est encore plus strict en ces temps de péril. Je vous ai prié de revenir de plein gré avec moi, et vous ne voulez pas. Il me répugne d'ouvrir le combat à cent contre trois»

«Je ne pense pas que votre loi ait été faite pour pareille circonstance, dit Aragorn. Et je ne suis certes pas un étranger, car je suis déjà venu plus d'une fois en ce pays, et j'ai chevauché avec l'armée des Rohirrim, encore que sous un autre nom et sous une autre apparence. Vous, je ne vous ai pas vu auparavant, parce que vous êtes jeune, mais je me suis entretenu avec votre père Eomund et avec Théoden fils de Thengel. Jamais dans l'ancien temps aucun grand seigneur de ce pays n'aurait contraint un homme à abandonner une quête telle que la mienne. Mon devoir au moins est clair: poursuivre. Allons, fils d'Eomund, il faut enfin faire le choix: Aidez-nous, ou au pis laissez-nous partir librement. Ou bien cherchez à appliquer votre loi, et, dans ce cas, vous serez moins nombreux à retourner à votre guerre ou auprès de votre roi»

Eomer resta un moment silencieux avant de parler.

«La hâte nous est nécessaire à tous deux, dit-il. Ma compagnie ronge son frein, et chaque heure diminue votre espoir. Voici mon choix. Vous pouvez aller, et, qui plus est, je vous prêterai des chevaux. Je vous demande seulement une chose: quand votre quête sera achevée, ou se sera révélée vaine, revenez avec les chevaux, en passant le Gué d'Ent à Meduseld, la haute demeure d'Edoras où réside maintenant Théoden. Vous lui prouverez ainsi que je ne me suis pas trompé sur votre compte. Je m'en remets ainsi à votre bonne foi, et il en va peut-être de ma vie même. Ne faites pas défaut»

«Je ne le ferai pas»

Quand Eomer parla de prêter les chevaux de rechange aux étrangers, ses hommes furent étonnés, et ils échangèrent maints regards sombres et dubitatifs, mais seul Eothen osa parler ouvertement.

«Cela peut convenir à ce seigneur de la race de Gondor, qu'il affirme être, mais qui a jamais vu donner un cheval de la Marche à un Nain? »

«Personne, dit Gimli. Et ne vous inquiétez pas: personne ne le verra jamais. Je préfère aller à pied plutôt que de m'asseoir sur le dos d'une si grande bête, qu'elle soit libre ou donnée à contrecœur»

«Mais il vous faut monter à présent, sans quoi vous nous retarderez», dit Aragorn.

Allons, tu t'assiéras derrière moi, ami Gimli, dit Legolas. Tout ira bien ainsi, et l'emprunt comme l'inquiétude te seront épargnés»

On amena à Aragorn un grand cheval gris, et il se mit en selle. «Il s'appelle Hasufel, dit Eomer. Qu'il vous porte bien et vers une meilleure fortune que celle de Garulf, son dernier maître! »

Un cheval plus petit et plus léger, mais rétif et fougueux, fut fourni à Legolas. Il s'appelait Arod. Mais Legolas demanda que l'on retire selle et rênes. «Je n'en ai pas besoin», dit-il. Il sauta lestement sur le dos de l'animal, et au grand étonnement de tous, Arod fut soumis et docile sous lui, allant et venant sur un simple mot: telle était la manière de tous les Elfes avec toutes les bonnes bêtes. On mit Gimli en croupe derrière son ami, auquel il s'accrocha, guère plus à l'aise que Sam Gamegie dans une embarcation.

Adieu, et puissiez-vous trouver ce que vous cherchez! cria Eomer. Revenez aussi rapidement que vous le pourrez, et que nos épées brillent dorénavant ensemble! »

«Je viendrai», dit Aragorn.

«Et moi aussi, dit Gimli. L'affaire de la Dame Galadriel est toujours pendante entre nous. Il faut que je vous enseigne un langage de meilleur ton»

«Nous verrons, dit Eomer. On a vu tant de choses étranges qu'apprendre à louer une belle dame sous les coups affectueux d'une hache de Nain ne m'étonnera pas outre mesure. Adieu! »

Là-dessus, ils se séparèrent. Rapides étaient les chevaux de Rohan. Quand peu après Gimli regarda en arrière, la compagnie d'Eomer était déjà petite dans le lointain. Aragorn ne retourna pas la tête, tandis qu'ils

chevauchaient à vive allure, il observait la piste, tête baissée sur l'encolure d'Hasufel. Ils ne tardèrent pas à arriver sur les bords de l'Entalluve, et ils trouvèrent là l'autre piste dont Eomer avait parlé et qui descendait de l'Est, du Plateau.

Aragorn mit pied à terre pour examiner le sol, puis il sauta de nouveau en selle et parcourut une certaine distance vers l'est en se tenant sur le côté et prenant bien soin de ne pas recouvrir les empreintes de pas. Il descendit encore une fois de sa monture et observa le sol, allant et venant à pied.

«Il n'y a pas grand chose à découvrir, dit-il à son retour. La piste principale a été toute brouillée par le passage des cavaliers, à leur retour, à l'aller, ils avaient dû passer plus près de la rivière. Mais cette piste en direction de l'est est fraîche et nette. Il n'y a pas trace là de pas dans l'autre sens, retournant vers l'Anduin. Il faut à présent aller plus lentement pour nous assurer qu'aucune empreinte ne se détache d'un côté ou de l'autre. Les Orques ont dû se rendre compte à partir de ce point qu'ils étaient poursuivis, ils pourront avoir tenté d'éloigner leurs prisonniers avant d'être rattrapés»

Tandis qu'ils poursuivaient leur route, le jour s'assombrit. Des nuages gris et bas s'étendirent sur le Plateau. Une brume voilait le soleil. Les pentes boisées de Fangorn se rapprochaient, s'assombrissant lentement à mesure que le soleil passait à l'ouest. Ils ne virent aucun signe de piste à droite ni à gauche, mais ils passèrent de temps à autre des Orques isolés, qui étaient tombés en pleine course sur leur piste même, des flèches à empennage gris fichées dans le dos ou dans la gorge.

Au déclin de l'après-midi, ils (mirent par atteindre les avancées de la forêt, et, dans une clairière découverte parmi les premiers arbres, ils trouvèrent l'emplacement de la grande incinération: les cendres étaient encore chaudes et fumantes. Il y avait à côté un grand amas de casques et de cottes de mailles, de boucliers fendus, d'épées, d'arcs, de javelots et autres attirails de guerre brisés. Au centre, une grande tête de gobelin était fichée à l'extrémité d'un pieu, sur le casque fracassé, se voyait encore l'écusson blanc. Plus loin, près de la rivière, à l'endroit où elle sortait de l'orée de la forêt, il y avait un tertre. Il était récent: la terre nue était recouverte de mottes de gazon fraîchement découpées, autour, on avait planté quinze lances.

Aragorn et ses compagnons inspectèrent de tous côtés le champ de bataille, mais le jour baissait et le soir ne tarda pas à tomber, brumeux et obscur. A la nuit, ils n'avaient trouvé aucune trace de Merry ni de Pippin.

«Nous ne pouvons plus rien faire, dit tristement Gimli. Nous nous sommes trouvés devant bien des énigmes depuis notre arrivée à Tol Brandir, mais celle-ci est la plus difficile à déchiffrer. J'ai l'impression que les os calcinés des Hobbits sont à présent mêlés à ceux des Orques. Ce sera une dure nouvelle pour Frodon, s'il est encore en vie pour l'entendre, et dure aussi pour le vieux Hobbit qui attend à Fondcombe. Elrond était contre leur venue»

«Mais pas Gandalf», dit Legolas.

Mais Gandalf avait choisi de venir lui-même, et il fut le premier perdu, répondit Gimli. Sa prévoyance lui a fait défaut»

«L'avis de Gandalf n'était pas fondé 'sur une préconnaissance de sécurité, ni pour lui-même ni pour les autres, dit Aragorn. Il est des choses qu'il vaut mieux entreprendre que refuser, même si la fin doit être sombre. Mais je ne vais pas quitter encore cet endroit. De toute façon, il nous faut attendre ici la lumière du matin»

Ils établirent leur campement un peu au-delà du champ de bataille, sous un arbre rameux: ce paraissait être un châtaignier, et pourtant il portait encore de nombreuses feuilles brunes d'une année passée, comme des mains desséchées aux longs doigts écartés, elles crissaient tristement dans le vent nocturne.

Gimli frissonna. Ils n'avaient apporté qu'une couverture chacun. «Allumons du feu, dit-il. Je ne me soucie plus du danger. Que les Orques viennent aussi serrés que les phalènes autour d'une bougie une nuit d'été»

«Si ces malheureux Hobbits sont égarés dans la forêt, cela pourrait les attirer ici», dit Legolas.

«Cela pourrait aussi attirer d'autres choses qui ne seraient ni des Orques ni des Hobbits, dit Aragorn. Nous sommes proches des marches montagneuses du traître Saroumane. Nous ne sommes pas très loin non plus du bord même de Fangorn, et il est dangereux, diton, de toucher les arbres de cette forêt»

«Mais les Rohirrim ont fait une grande incinération ici hier, dit Gimli, et ils ont abattu des arbres pour le feu, comme on peut le voir. Ils ont pourtant passé la nuit en sécurité après cela, leur travail terminé»

«Ils étaient en nombre, dit Aragorn, et ils ne prêtent pas attention à la colère de Fangorn, car ils viennent rarement ici et ils ne vont pas sous les arbres. Mais nos chemins nous mèneront sans doute dans la forêt même. Aussi, prenez garde! Ne coupez aucun bois vif! »

«Il n'en est pas besoin, dit Gimli. Les Cavaliers ont laissé assez de copeaux et de branches, et il y a plein de bois mort par terre» Il s'éloigna pour ramasser du combustible, puis s'affaira à construire et à allumer un feu, mais Aragorn, plongé dans ses pensées, resta silencieux, le dos contre le grand arbre, tandis que Legolas se tenait debout dans la clairière, le regard fixé sur l'ombre profonde de la forêt, et penché en avant comme quelqu'un qui écouterait des appels dans le lointain.

DEUXIEME PARTIE

LES DEUX TOURS

Livre III

CHAPITRE DEUX

LES CAVALIERS DE ROHAN

Quand le Nain eut obtenu une brillante petite flambée, les trois compagnons s'assemblèrent autour, cachant la lumière de leurs formes encapuchonnées. Legolas leva les yeux vers les branches de l'arbre, qui s'étendaient au-dessus d'eux.

«Regardez! dit-il. L'arbre est content du feu»

Peut-être les ombres dansantes trompaient-elles leurs yeux, mais chacun des compagnons eut certes l'impression que les branches se penchaient de côté et d'autre de façon à passer au-dessus des flammes, tandis que les rameaux supérieurs se courbaient vers le bas, les feuilles brunes se dressaient à présent raides et se frottaient les unes contre les autres comme autant de mains crevassées se réconfortant à la chaleur.

Il y eut un silence parmi eux, car soudain la forêt sombre et inconnue, si proche, se fit sentir comme une présence planante, pleine d'une résolution secrète. Au bout d'un moment, Legolas parla de nouveau.

«Celeborn nous a avertis de ne pas pénétrer loin dans Fangorn, ditil. Savez-vous pourquoi, Aragorn? Quels sont les contes de la forêt que Boromir avait entendus? »

«J'ai entendu bien des histoires en Gondor et ailleurs, répondit Aragorn, mais, n'étaient les paroles de Celeborn, je ne les considérerais que comme des fables élaborées par les Hommes à mesure que le souvenir se perd. J'avais pensé vous demander quelle était la vérité làdessus. Et si un Elfe de la forêt ne la connaît pas, comment un Homme pourrait-il répondre? »

«Vous avez voyagé plus loin que moi, dit Legolas. Je n'ai rien entendu à ce sujet dans mon propre pays, sinon des chansons qui racontent que les Onedrim, que les Hommes appellent Ents, demeuraient là il y a fort bien longtemps, car Fangorn est ancienne, très ancienne, même selon l'estime des Elfes»

«Oui, elle est ancienne, dit Aragorn, aussi ancienne que la forêt voisine des Hauts des Galgals, et elle est beaucoup plus étendue. Elrond dit que les deux sont apparentées, que ce sont les dernières places fortes des puissantes forêts des Jours Anciens, quand les Premiers-Nés vagabondaient et que les Hommes dormaient encore. Mais Fangorn a un secret à elle. Quel il est, je l'ignore»

«Et moi, je ne désire pas le connaître, dit Gimli. Que rien de ce qui réside dans Fangorn ne soit troublé à cause de moi! »

Ils tirèrent alors au sort le tour de garde, et le sort, pour la première veille, tomba sur Gimli. Les autres s'étendirent. Le sommeil les saisit presque aussitôt. «Gimli! dit Aragorn d'un ton somnolent. N'oubliez pas qu'il est dangereux de couper une branche ou une ramille d'un arbre vivant de Fangorn. Mais ne vous écartez pas trop à la recherche de bois mort. Laissez plutôt mourir le feu! Appelez-moi au besoin! »

Sur quoi, il s'endormit. Legolas était déjà immobile, ses belles mains posées sur la poitrine, les yeux non fermés, mêlant la nuit vivante au rêve profond, à la façon des Elfes. Gimli s'accroupit près du feu, le menton sur les genoux, faisant glisser rêveusement son pouce le long du tranchant de sa hache. L'arbre bruissait. Il n'y avait aucun autre son.

Soudain, Gimli leva la tête, et là, juste à la limite de la lueur du feu, se tenait un vieillard courbé, appuyé sur un bâton et enveloppé d'un grand manteau, son chapeau à large bord était tiré sur ses yeux. Gimli se redressa d'un bond, trop abasourdi pour crier sur l'instant, bien que la pensée lui vînt aussitôt que Saroumane les avait attrapés. Aragorn et Legolas, réveillés tous deux par son brusque mouvement, se redressèrent, les yeux écarquillés. Le vieillard ne prononça pas un mot, ne fit aucun geste.

«Alors, grand-père, que peut-on faire pour vous? dit Aragorn, se levant brusquement. Venez vous réchauffer, si vous avez froid! » Il fit quelques pas en avant, mais le vieillard était parti. On ne voyait aucune trace de lui aux environs immédiats, et ils n'osaient pas s'éloigner. La lune s'était couchée, et il faisait nuit noire.

Legolas poussa soudain un cri: «Les chevaux! Les chevaux! »

Les chevaux étaient partis. Ils avaient disparu, entraînant leurs piquets. Les trois compagnons restèrent un moment immobiles et silencieux, inquiets de ce nouveau coup du sort. Ils étaient sous les avancées de Fangorn, et des lieux sans fin s'étendaient entre eux et les Hommes de Rohan, leurs seuls amis dans ce dangereux et vaste pays. Comme ils étaient ainsi, il leur sembla entendre, très loin dans la nuit, un hennissement de chevaux. Puis tout retomba dans le silence, hormis le froid bruissement du vent.

Eh bien, ils sont partis, finit par dire Aragorn. Nous ne pouvons ni les trouver ni les attraper, de sorte que s'ils ne reviennent pas d'euxmêmes, il faudra nous en passer. Nous sommes partis sur nos pieds, et nous les avons toujours»

«Nos pieds, dit Gimli. Mais nous ne pouvons autant les manger que nous en servir» Il jeta du combustible sur le feu et se laissa tomber à côté.

«Il y a seulement quelques heures, tu ne voulais pas monter sur un cheval de Rohan, dit Legolas en riant. Tu feras tout de même un cavalier»

Il paraît peu probable que j'en aie jamais la chance», dit Gimli.

Si vous voulez mon avis, reprit-il après un moment, je pense que c'était Saroumane. Qui d'autre pourrait-ce être? Rappelez-vous les paroles d'Eomer: *Il vagabonde sous la forme d'un vieillard en manteau et capuchon.* Ce sont les mots exacts. Il est parti avec nos chevaux ou il les a effrayés, et voilà où nous en sommes. Les difficultés ne sont pas finies, notez bien ce que je dis! »

Je le note, dit Aragorn. Mais j'ai noté aussi que ce vieillard portait un chapeau et non un capuchon. Je ne doute pas cependant que vous n'ayez raison et que nous ne soyons en danger ici, la nuit comme le jour. Mais pour le moment, nous n'avons rien d'autre à faire que de nous reposer, pendant que nous le pouvons. Je vais veiller un moment à présent, Gimli. J'ai davantage besoin de réfléchir que de dormir»

La nuit s'écoula lentement. Legolas suivit Aragorn, et leurs veilles tirèrent à leur fin. Mais rien ne se passa. Le vieillard ne reparut point, et les chevaux ne revinrent pas.

CHAPITRE TROIS
L'OUROUK-HAI

Pippin était agité par un sombre cauchemar: il lui semblait entendre sa propre petite voix qui faisait résonner les échos de noirs tunnels de l'appel: *Frodon! Frodon!* Mais au lieu de son ami, des centaines de hideuses faces d'Orques grimaçaient dans l'ombre, des centaines de hideux bras cherchaient à le saisir de tous côtés. Où était Merry?

Il se réveilla. Un air froid passa sur son visage. II était couché sur le dos. Le soir tombait, et le ciel au-dessus de lui se faisait plus obscur. Se retournant, il découvrit que le rêve n'était pas bien pire que le réveil. Ses poignets, ses jambes et ses chevilles étaient liés par des cordes. Merry était étendu à son côté, le visage livide, avec un chiffon sale autour du front. Tout autour d'eux se trouvaient, debout ou assis, de nombreux Orques.

Lentement, la mémoire se reconstruisit dans sa tête douloureuse, et elle finit par se distinguer des ombres du rêve. Bien sûr: Merry et lui s'étaient enfuis dans la forêt. Que leur était-il arrivé? Pourquoi avaientils ainsi détalé sans s'occuper du vieux Grands-Pas? Ils avaient couru loin en criant il ne pouvait se rappeler ni la distance ni le temps, et puis, ils étaient tombés tout à coup sur un groupe d'Orques: ceux-ci étaient debout, occupés à écouter, et ils semblèrent ne voir Merry et Pippin qu'au moment où ces derniers furent presque dans leurs bras. Ils poussèrent alors des hurlements, et des douzaines d'autres gobelins avaient jailli des arbres. Merry et lui avaient tiré l'épée, mais les Orques ne désiraient pas se battre et ils essayèrent seulement de s'emparer d'eux, même après que Merry eut tranché plusieurs bras et mains. Ce bon vieux Merry!

Puis, Boromir avait bondi parmi les arbres. Il les avait contraints au combat. II en avait tué un grand nombre, et le reste avait fui. Mais les amis n'étaient pas loin sur le chemin du retour quand ils furent derechef attaqués par une centaine d'Orques au moins, certains étaient très grands, et ils décochèrent une pluie de flèches: toujours sur Boromir. Celui ci avait sonné de son grand cor à faire retentir la forêt, les Orques, tout d'abord épouvantés, s'étaient repliés, mais, aucune réponse n'étant venue que les échos, ils avaient attaqué avec plus de férocité que jamais. Pippin ne se rappelait pas grand chose d'autre. Son dernier souvenir était celui de Boromir appuyé contre un arbre et arrachant une flèche, puis l'obscurité était tombée soudain.

«J'ai dû recevoir un coup sur la tête, se dit-il. Je me demande si ce pauvre Merry est grièvement atteint. Qu'est-il advenu de Boromir? Pourquoi les Orques ne nous ont-ils pas tués? Où sommes-nous et où allons-nous? »

II ne trouva pas de réponse à ces questions. Il avait froid et mal au cœur. «Plût au Ciel que Gandalf n'eût jamais persuadé Elrond de nous laisser venir! pensa t'il. A quoi ai-je servi? Je n'ai fait qu'encombrer: un passager, un bagage. Et maintenant j'ai été volé et je ne suis qu'un bagage pour les Orques. J'espère que Grands-Pas ou quelqu'un viendra nous réclamer! Mais dois-je l'espérer? Cela détruirait tous les plans? Ah, que je voudrais me libérer! »

Il se débattit un peu, sans aucun résultat. L'un des Orques, assis non loin, rit en disant quelque chose dans leur abominable langue à un de ses compagnons. «Repose-toi pendant que tu le peux, petit idiot! ditil ensuite à Pippin en un Langage Commun qu'il rendait presque aussi hideux que sa propre langue. Repose-toi pendant que tu le peux! On trouvera un emploi pour tes jambes avant peu. Tu souhaiteras n'en avoir jamais eu, avant que nous soyons arrivés chez nous»

«Si je pouvais agir à mon gré, tu souhaiterais être mort dès à présent, dit l'autre. Je te ferais couiner, sale petit rat» Il se pencha sur Pippin, amenant ses crocs jaunes tout près du visage du Hobbit. Il avait à la main un poignard noir à longue lame dentelée. «Reste tranquille, ou je vais te chatouiller avec ceci, siffla t'il. N'attire pas l'attention sur toi, ou je pourrais oublier les ordres reçus. Maudits soient les Isengardiens ! *Ouglouk ou bagronk sha poushdoug Saroumane glob boubhosh skaï»* , et il se lança dans un long discours irrité en sa propre langue, qui finit par se perdre dans des marmottages et des grognements.

Terrifié, Pippin observa l'immobilité, bien que la douleur s'accrût dans ses poignets et ses chevilles et que les pierres du sol lui entrassent dans le dos. Pour détourner sa pensée de lui-même, il écouta avec la plus grande attention tout ce qu'il pouvait entendre. II y avait beaucoup de voix alentour, et, malgré le ton toujours plein de haine et de colère des Orques, il lui sembla clair qu'une sorte de querelle s'était élevée et qu'elle gagnait en violence.

A sa grande surprise, il s'aperçut qu'une bonne partie de la discussion lui était intelligible, de nombreux Orques usant du Langage Commun. II y avait évidemment là des membres de deux ou trois tribus tout à fait

différentes, qui ne comprenaient pas leur langage orque réciproque. Le débat courroucé roulait sur ce qu'ils devaient faire à présent: quelle route prendre et que faire des prisonniers?

Il n'y a pas le temps de les tuer convenablement, dit l'un. On n'a pas le temps de s'amuser dans ce voyage»

«On n'y peut rien, dit un autre. Mais pourquoi ne pas les expédier en vitesse, les tuer tout de suite? Ils nous encombrent fichtrement, et nous sommes pressés. Le soir tombe, et nous devrions partir»

«Les ordres, grogna un troisième d'une voix profonde. *Tuez-les tous, mais* PAS *de Semi-Hommes, vous devez les ramener* VIVANTS *aussi rapidement que possible. Voilà* mes ordres»

«Pourquoi les veut-on? demandèrent plusieurs voix. Pourquoi vivants? Offrent-ils un bon divertissement? »

«Non ! j'ai entendu dire que l'un d'eux possédait quelque chose, quelque chose qui est nécessaire *à* la Guerre, quelque artifice elfique. En tout cas, ils seront tous deux interrogés»

«Est ce tout ce que tu sais? Pourquoi ne les fouillons-nous pas pour découvrir la vérité? On trouverait peut-être quelque chose dont nous pourrions nous servir nous-mêmes.

«Voilà une remarque très intéressante, fit une voix sarcastique, plus douce mais plus mauvaise que les autres. Il se peut que j'aie *à* en rendre compte. Les prisonniers ne doivent PAS être fouillés ni dépouillés: ce sont *là mes* ordres»

«Et les miens aussi, dit une voix profonde. *Vivants et tels qu'ils auront été capturés, aucune prise de butin. Voilà* mes ordres.

«Pas les nôtres! dit une des voix précédentes. Nous avons fait tout le trajet *à* partir des Mines pour tuer et venger les nôtres. Je veux tuer, et puis retourner dans le nord»

«Eh bien, tu peux continuer à vouloir, gronda une autre voix. Je suis Ouglouk. C'est moi qui commande. Je rentre en Isengard par le plus court chemin»

«Le maître est-il Saroumane ou le Grand mil? demanda la voix mauvaise. Nous devrions rentrer tout de suite à Lugburz»

«Nous le pourrions bien, s'il était possible de passer le Grand Fleuve, dit une autre voix. Mais nous ne sommes pas assez nombreux pour nous aventurer jusqu'aux ponts»

Je l'ai passé, dit la voix mauvaise. Un Nazgul ailé nous attend vers le nord sur la rive orientale»

«Peut-être, peut-être! Dans ce cas, vous vous envolerez avec nos prisonniers, vous recevrez tout le paiement et les éloges à Lugburz, nous laissant cheminer à pied à travers le Pays des Chevaux. Non, nous devons rester solidaires. Ces régions sont dangereuses: remplies de rebelles déloyaux et de brigands»

«Oui, nous devons rester tous groupés, gronda Ouglouk. Je n'ai aucune confiance en toi, petit pourceau. Tu n'as aucun cran en dehors de ta propre étable. Sans nous, vous auriez tous filé. Nous sommes les combattants ourouk-haï ! Nous avons abattu le Grand Guerrier. Nous avons pris les captifs. Nous sommes les serviteurs de Saroumane le Sage, la Main Blanche: la Main qui nous donne de la chair humaine à manger. Nous sommes partis de l'Isengard, nous vous avons conduits jusqu'ici, et nous vous ramènerons par le chemin que nous choisirons. Je suis Ouglouk. J'ai dit»

«Tu en as dit plus qu'assez, Ouglouk, fit la voix mauvaise d'un ton méprisant. Je me demande ce qu'ils penseraient à Lugburz. Ils pourraient juger que les épaules d'Ouglouk auraient besoin d'être soulagées d'une tête enflée. Ils pourraient demander d'où lui sont venues ses étranges idées. De Saroumane, peut-être? Pour quoi se prend-il, à voler de ses propres ailes avec ses sales écussons blancs? Ils pourraient être d'accord avec moi, Grishnakh, leur messager de confiance, et moi, Grishnakh, je dis: Saroumane est un idiot, un sale idiot de traître. Mais le Grand mil ne le perd pas de vue»

«Tu as dit *pourceau?* Que pensez-vous, vous autres, d'être traités de *pourceaux* par les ramasseurs de fumier d'un sale petit magicien? C'est de la chair d'Orque qu'ils mangent, je gage»

Ces paroles furent accueillies par de bruyantes vociférations en langage orque, accompagnées du choc sonore d'armes tirées du fourreau. Pippin se retourna avec précaution dans l'espoir de voir ce qui allait se passer. Ses gardiens étaient partis se joindre à la bagarre. Dans le demi-jour, il vit un grand Orque noir, sans doute Ouglouk, qui se tenait face à Grishnakh, une créature de courte taille et de forte carrure, aux jambes torses et aux longs bras qui tombaient presque jusqu'à terre. Autour d'eux se serraient de nombreux gobelins plus petits. Pippin supposa que c'étaient ceux du Nord. Ils avaient tiré leurs poignards, et leurs épées, mais ils hésitaient à attaquer Ouglouk.

Ouglouk cria, et un certain nombre d'autres Orques d'une taille presque égale accoururent. Puis tout à coup, sans crier gare, Ouglouk bondit en avant et, de deux coups rapides, il trancha la tête de deux de ses opposants. Grishnakh s'écarta et disparut dans l'ombre. Les autres fléchirent, et l'un d'eux, en reculant, bascula sur le corps étendu de Merry. Cela lui sauva sans doute la vie, car les suivants d'Ouglouk bondirent par-dessus

pour en faucher un autre de leur épée à large lame. C'était le gardien aux crocs jaunes. Son corps tomba juste pardessus celui de Pippin, la main encore crispée sur son long poignard dentelé.

«Rengainez vos armes! cria Ouglouk. Et plus de bêtises! Nous partirons droit à l'ouest d'ici pour descendre l'escalier. De là, nous piquerons sur les hauts, puis nous suivrons la rivière jusqu'à la forêt. Et nous marcherons jour et nuit. Compris? »

«Eh bien, pensa Pippin, si seulement il faut un petit moment à ce vilain bonhomme pour reprendre sa troupe en main, j'ai une chance» Une lueur d'espoir lui était venue. L'arête du poignard noir lui avait entaillé le bras et avait glissé jusqu'au poignet. II sentit le sang dégoutter sur sa main, mais aussi le contact froid de l'acier contre sa peau.

Les Orques s'apprêtaient à reprendre leur marche, mais certains de ceux du Nord renâclaient toujours, et les Isengardiens durent encore en abattre pour dompter le reste. Il y eut force jurons et une grande confusion. Pour le moment, personne ne surveillait Pippin. Ses jambes étaient solidement ligotées, mais ses bras n'étaient liés qu'aux poignets, et il avait les mains devant lui. II pouvait les remuer toutes deux ensemble, bien que les liens fussent cruellement serrés. II poussa sur le côté l'Orque mort, puis, osant à peine respirer, il appliqua le noeud de la corde de ses poignets contre la lame du poignard. Celle-ci était acérée et la main du cadavre la tenait fermement. La corde fut coupée! Pippin la prit vivement entre ses doigts et en fit un bracelet à deux boucles lâches, dans lesquelles il glissa ses mains. Puis il resta dans une immobilité absolue.

«Ramassez ces prisonniers! cria Ouglouk. Ne jouez pas de tours avec eux! S'ils ne sont pas vivants à notre retour, ils ne seront pas les seuls à mourir»

Un Orque saisit Pippin comme un sac, passa sa tête entre les mains liées et empoigna les bras qu'il tira vers le bas au point que la figure de Pippin s'écrasa contre son cou, puis il partit avec lui en cahotant. Un autre traita Merry de même façon. La main griffue de l'Orque serrait les bras de Pippin comme un étau, et les ongles mordaient dans sa chair. Il ferma les yeux et retomba dans ses cauchemars.

Tout à coup, il fut de nouveau jeté sur le sol pierreux. C'était le début de la nuit, mais la lune mince descendait déjà à l'ouest. Ils se trouvaient au bord d'une falaise qui surplombait une mer de brume pâle. On entendait non loin le son d'une chute d'eau.

«Les éclaireurs sont enfin revenus», dit un Orque, tout près.

«Alors, qu'avez-vous découvert? » grogna la voix d'Ouglouk.

«Seulement un Cavalier isolé, et il est parti vers l'ouest. La voie est entièrement libre, à présent»

A présent, peut-être bien. Mais pour combien de temps? Idiots! Vous auriez dû l'abattre. Il va donner l'alerte. Les maudits éleveurs de chevaux seront renseignés sur nous au matin. II nous va falloir jouer doublement des jambes, maintenant»

Une ombre se pencha sur Pippin. C'était Ouglouk. «Assieds-toi! dit l'Orque. Mes gars en ont assez de te trimbaler. Nous allons descendre, et il va falloir te servir de tes jambes. Sois coopérant, maintenant. Pas d'appels, pas de tentative d'évasion. Nous avons des moyens que tu n'armerais pas de répondre aux mauvais tours, sans rien ôter de ton utilité pour le Maître»

Il coupa les lanières de cuir qui liaient les jambes et les chevilles de Pippin, et, le soulevant par les cheveux, il le remit sur pied. Pippin tomba, et Ouglouk le releva derechef par les cheveux. Plusieurs Orques s'esclaffèrent. Ouglouk fourra un flacon entre ses dents et lui versa un certain liquide brûlant dans le gosier, Pippin sentit un furieux embrasement parcourir tout son corps. La douleur de ses jambes et de ses chevilles s'évanouit. Il put se tenir debout.

A l'autre, maintenant! »dit Ouglouk. Pippin le vit se diriger vers Merry, couché tout près, et lui donner un coup de pied. Merry gémit. Le saisissant avec rudesse, Ouglouk le tira de façon à le mettre en position assise, et il arracha le bandeau de sa tête. Puis il barbouilla la blessure de quelque matière sombre qu'il prit dans une petite boîte de bois. Merry poussa des grands cris et se débattit furieusement.

Les Orques battirent des mains et le huèrent. «II ne peut pas prendre sa médecine, crièrent-ils par moquerie. II ne sait pas ce qui est bon pour lui. Aï! On s'amusera plus tard»

Mais, pour le moment, Ouglouk n'était pas porté au jeu. Il avait besoin de promptitude, et il devait se prêter aux caprices de suivants involontaires. Il soignait Merry à la façon des Orques, et le traitement eut une action rapide. Quand il eut fait ingurgiter au Hobbit la liqueur de son flacon, coupé les liens des pieds et remis Merry debout, celui ci tint droit, pâle, mais farouche et défiant, très plein de vie. L'entaille dans son front ne le tourmenta plus, mais il devait porter jusqu'à la fin de ses jours une cicatrice brune.

Tiens, Pippin! dit-il. Ainsi tu prends part à cette petite expédition, toi aussi? Où va t'on trouver un lit et le petit déjeuner? »

Allons! dit Ouglouk. Pas de ça. Bouclez-la. Pas de parlotes entre vous. Toute difficulté sera rapportée à l'autre bout, et II saura vous le faire payer. Vous les aurez, le lit et le petit déjeuner, et plus que vous ne pourrez en encaisser»

La bande d'Orques commença de descendre un étroit ravin menant à la plaine brumeuse. Merry et Pippin les accompagnaient, séparés par une douzaine d'Orques ou davantage. Arrivés en bas, ils marchèrent sur de l'herbe, et le moral des Hobbits remonta.

Et maintenant, tout droit! cria Ouglouk. A l'ouest, un peu au nord. Suivez Lugdush»

Mais que ferons-nous lorsque le soleil se lèvera? » demandèrent certains de ceux du Nord.

Nous continuerons de courir, dit Ouglouk. Que pensez-vous donc? Qu'on va s'asseoir sur l'herbe et attendre que les Peaux blanches viennent se joindre au pique-nique? »

Mais on ne peut courir au soleil»

Vous courrez avec moi derrière vous, dit Ouglouk. Courez! ou vous ne reverrez jamais vos chers trous. Par la Main Blanche! A quoi sert-il d'envoyer une expédition de larves de montagne, seulement à moitié entraînés? Courez, malédiction! Courez, tant que la nuit dure! »

Et toute la compagnie se mit à courir avec les longues enjambées bondissantes des Orques. Ils ne maintenaient aucun ordre, poussant, jouant des coudes et jurant, mais leur vitesse n'en était pas moins grande. Chaque Hobbit était gardé par trois Orques. Pippin était presque en queue, et il se demandait combien de temps il pourrait continuer à cette allure: il n'avait rien mangé depuis le matin. Un de ses gardiens avait un fouet. Mais pour le moment la liqueur d'Orque le chauffait encore à l'intérieur. Il avait aussi l'esprit très éveillé.

A chaque instant lui venait à l'idée la vision spontanée du visage attentif de Grands-Pas penché sur une piste sombre, et courant, courant derrière. Mais que pouvait voir même un Rôdeur, sinon des traces confuses de pieds d'Orques? Ses propres petites empreintes et celles de Merry étaient noyées dans le piétinement des souliers ferrés qui les précédaient, les suivaient et les entouraient de toutes parts.

Ils n'avaient encore parcouru qu'un mille environ à partir de la falaise quand le terrain descendit dans une large dépression plate, au sol mou et humide. La brume y séjournait, émettant une pâle lueur dans les derniers rayons de la faucille lunaire. Les formes sombres des premiers Orques se firent incertaines, puis disparurent complètement.

Eho ! Doucement! » cria Ouglouk, de derrière.

Une idée jaillit dans l'esprit de Pippin, et il agit aussitôt. Il fit un brusque écart sur la droite, se dérobant à la poigne de son gardien, et plongea la tête la première dans le brouillard, il atterrit dans l'herbe, les quatre fers en l'air.

Halte! » hurla Ouglouk.

Il y eut un moment de tumulte et de confusion. Pippin se releva d'un bond et détala. Mais les Orques le poursuivaient. Quelques-uns apparurent indistinctement juste devant lui.

Aucun espoir d'évasion! se dit Pippin. Mais reste celui d'avoir laissé de mes propres empreintes intactes dans le sol mouillé» Il tâtonna autour de son cou de ses deux mains liées et dégrafa la broche de sa cape. Celle-ci tomba juste au moment où de longs bras et de dures griffes se saisissaient de lui. «Je pense qu'elle restera là jusqu'à la fin des temps, se dit-il. Je me demande pourquoi j'ai fait ça. Si les autres se sont échappés, ils sont sans doute tous partis avec Frodon» La lanière d'un fouet s'enroula autour de ses jambes, et il étouffa un cri.

«Assez! cria Ouglouk, accourant. Il a encore à courir un bon bout de chemin. Faites-les courir tous les deux! Ne vous servez du fouet qu'en manière de rappel»

«Mues ce n'est pas tout, gronda t'il, tourné vers Pippin. Je n'oublierai pas. Le paiement n'est que partie remise. En avant! »

Ni Pippin ni Merry ne se rappelèrent grand chose de la dernière partie du voyage. De mauvais rêves et de mauvais réveils se mêlèrent pour former un long tunnel de misères, où l'espoir faiblissait toujours davantage. Ils couraient, couraient, s'efforçant de tenir le train des Orques, fouettés de temps à autre d'une cruelle lanière maniée de main experte. S'ils s'arrêtaient ou trébuchaient, ils étaient saisis et traînés sur quelque distance.

La chaleur de la boisson orque avait disparu. Pippin avait froid, et il était de nouveau malade. Soudain, il tomba, le visage dans l'herbe. De dures mains aux ongles déchirants l'agrippèrent et le soulevèrent, Il fut une fois de plus porté comme un sac, et l'obscurité s'épaissit autour de lui: il n'aurait su dire si c'étaient les ténèbres d'une autre nuit ou une cécité de ses yeux.

II devint vaguement conscient de vociférations: il lui sembla que de nombreux Orques demandaient une halte. Ouglouk criait. Pippin fut jeté à terre, où il resta tel qu'il était tombé jusqu'au moment où de sombres rêves s'emparèrent de lui. Mais il n'échappa pas longtemps à la douleur: l'étau de mains impitoyables le happa de nouveau. Durant un long moment, il fut ballotté et secoué, puis, lentement, les ténèbres cédèrent, et il revint au monde en éveil pour voir que c'était le matin. Des ordres retentirent, et il fut rudement jeté sur l'herbe.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE TROIS
L'OUHROUK-HAI

Il resta là un moment, à lutter contre le désespoir. La tête lui tournait, mais il devina à la chaleur de son corps qu'on lui avait administré une nouvelle dose de la liqueur. Un Orque se pencha sur lui et lui lança du pain et un morceau de chair crue séchée. Il mangea avidement le pain gris et rassis, mais non la viande. Il était affamé, mais pas au point de manger de la chair jetée par un Orque, chair dont il n'osait conjecturer l'origine.

Il se dressa sur son séant et regarda autour de lui. Merry n'était pas loin. Ils se trouvaient près des berges d'une rivière étroite et rapide. Devant eux, des montagnes apparaissaient indistinctement: une cime élevée accrochait les premiers rayons du soleil. La tache sombre d'une forêt s'étendait sur les pentes inférieures.

Il y avait beaucoup de cris et de discussions parmi les Orques, une querelle semblait sur le point d'éclater entre ceux du Nord et les Isengardiens. Certains désignaient le sud derrière eux et d'autres l'est.

«Bon, dit Ouglouk. Laissez-les-moi, dans ce cas! Pas de tuerie, je vous l'ai déjà dit, mais si vous voulez jeter ce que nous sommes venus chercher si loin, jetez-le! Je m'en occuperai. Laissez le combattant ourouk-haï faire le travail, comme d'habitude. Si vous avez peur des Peaux blanches, courez! Courez! Voilà la forêt, cria t'il, pointant le doigt devant lui. Allez-y! C'est votre meilleur espoir. Filez! Et vite, avant que je ne fasse sauter encore quelques têtes, pour mettre un peu de bon sens dans les autres»

Des jurons retentirent, on entendit une bousculade, et la plupart des Orques du Nord se dégagèrent et filèrent à fond de train, plus d'une centaine, courant frénétiquement le long de la rive vers les montagnes. Les Hobbits restèrent avec les Isengardiens : bande sombre et sinistre d'au moins quatre-vingts grands Orques basanés, aux yeux bridés, armés de grands arcs et de courtes épées à large lame. Quelques-uns de ceux du Nord, les plus grands et les plus hardis, demeurèrent avec eux.

Et maintenant, nous allons nous occuper de Grishnakh», dit Ouglouk , mais certains de ses propres suivants observaient le sud avec inquiétude.

Je sais, gronda Ouglouk. Ces maudits palefreniers ont eu vent de nous. Mais c'est entièrement ta faute, Snaga. Toi et les autres éclaireurs, vous mériteriez qu'on vous coupe les oreilles. Mais nous sommes les combattants. Nous festoierons encore de chair de cheval ou de quelque chose de mieux»

A ce moment, Pippin vit pourquoi certains membres de la troupe avaient montré l'est. De cette direction venaient à présent des cris rauques, Grishnakh reparut, et derrière lui une quarantaine d'autres semblables à lui: des Orques aux longs bras et aux jambes torses. Leur bouclier portait un œil rouge peint. Ouglouk s'avança à leur rencontre.

«Vous voilà donc revenus? dit-il. Vous avez réfléchi, hein? »

«Je suis revenu pour voir à ce que les ordres soient exécutés et veiller à la sécurité des prisonniers», répondit Grishnakh.

«Vraiment! dit Ouglouk. Effort superflu. Je veillerai à ce que les ordres soient exécutés sous mon commandement. Et pour quelle autre raison êtes-vous revenus ? Vous êtes partis en toute hâte. Auriez-vous oublié quelque chose? »

«J'ai laissé là un imbécile, grogna Grishnakh. Mais il y avait avec lui de forts gaillards, trop bons pour qu'on les perde. Je savais que vous les entraîneriez dans un gâchis. Je suis venu les aider»

«Magnifique! s'écria Ouglouk, riant. Mais à moins que vous n'ayez du cœur au ventre pour vous battre, vous vous êtes trompé de chemin. Votre route était celle de Lugburz. Les Peauxblanches arrivent. Qu'estil arrivé à votre fameux Nazgul? A t'il encore eu une monture tuée sous lui? Eh bien, si vous l'aviez amené avec vous, cela aurait pu être utile si ces Nazguls sont tout ce qu'on en raconte»

«Les *Nazguls*, les *Nazguls,* dit Grishnakh, frissonnant et se léchant les lèvres comme si le mot avait une mauvaise saveur qu'il goûtait désagréablement. Vous parlez de quelque chose qui dépasse de beaucoup (atteinte de vos rêves boueux, Ouglouk, dit-il. Les Nazguls ! Ah, tout ce qu'on raconte d'eux! Vous regretterez un jour d'avoir dit cela. Singe! grogna t'il férocement. Vous devriez savoir qu'ils sont la prunelle du Grand mil. Mais les Nazguls ailés: pas encore au-delà du Grand Fleuve, pas trop tôt. Ils sont réservés à la Guerre et à d'autres fins»

«Vous semblez en savoir long, dit Ouglouk. Plus qu'il n'est bon pour vous, je suppose. Peut-être ceux de Lugburz pourraient-ils se demander comment, et pourquoi. Mais en attendant fOurouk-haï de l'Isengard peut faire le sale travail, comme toujours. Ne restez pas là à baver! Rassemblez votre cohue! Les autres porcs se carapatent vers la forêt. Vous feriez mieux de les suivre. Vous ne retourneriez pas vivant au Grand Fleuve. Filez! Tout de suite! Je serai sur vos talons»

Les Isengardiens se saisirent de nouveau de Merry et de Pippin et les jetèrent sur leur dos. Puis la troupe se mit en route. Les Orques coururent pendant des heures, ne s'arrêtant de temps à autre que pour jeter les Hobbits à de nouveaux porteurs. En raison soit d'une rapidité et d'un endurcissement plus grands, soit de quelque plan de Grishnakh, les Isengardiens passèrent petit à petit au travers des Orques de Mordor, et les gens de Grishnakh serrèrent par-derrière. Bientôt, ils gagnèrent aussi sur ceux du Nord devant eux. La forêt commençait d'approcher.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE TROIS
L'OUHROUK-HAI

Pippin était meurtri et déchiré, (immonde joue et l'oreille poilue de l'Orque qui le tenait râpaient sa tête douloureuse. Immédiatement devant, se trouvaient des dos courbés, et d'épaisses et solides jambes montaient et descendaient, montaient et descendaient sans trêve, comme si elles étaient faites de fil de fer et de corne et marquaient les secondes cauchemardesques d'un temps sans fin.

La troupe d'Ouglouk rattrapa ceux du Nord dans l'après-midi. Ils traînaient dans les rayons du soleil clair, bien qu'hivernal, qui brillait dans un ciel pâle et froid, ils avaient la tête baissée et la langue pendante.

«Des larves! firent les Isengardiens, se gaussant. Vous êtes cuits. Les Peauxblanches vont vous rattraper et vous manger. Elles arrivent! »

Un cri de Grishnakh montra qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Des cavaliers, allant grand train, avaient en effet été repérés encore loin en arrière, mais gagnant sur les Orques, gagnant sur eux comme le flot sur le platin rattrape des gens qui se sont égarés dans les lises.

Les Isengardiens se mirent à courir à un pas redoublé qui étonna Pippin et qui ressemblait à un terrifiant coup de collier pour la fin d'une course. Puis il vit que le soleil baissait et qu'il allait se coucher derrière les Monts Brumeux, les ombres s'étendaient sur le pays. Les soldats de Mordor relevèrent la tête et commencèrent à accélérer aussi le pas. La forêt était sombre et proche. Ils avaient déjà passé quelques arbres isolés. Le sol commençait à s'élever de plus en plus abruptement, mais les Orques ne s'arrêtèrent pas. Ouglouk et Grishnakh criaient tous deux, les stimulant pour un dernier effort.

«Ils y arriveront tout de même. Ils vont s'échapper», pensa Pippin. Il parvint alors à se tordre le cou pour jeter un regard d'un seul œil pardessus son épaule. II vit que des Cavaliers au loin à l'est étaient déjà de niveau avec les Orques, galopant dans la plaine. Le soleil couchant dorait leurs lances et leurs casques, et étincelait dans leurs cheveux pâles et flottants. Ils cernaient les Orques, les empêchant de se disperser et les contraignant à suivre la ligne de la rivière.

Il se demandait vivement quel genre de gens c'étaient. Il regretta alors de n'en avoir pas appris davantage à Fondcombe et de n'avoir pas regardé de plus près les cartes et tout, mais, à ce moment-là, les plans du voyage semblaient être dans des mains plus compétentes, et il n'avait jamais pensé à la possibilité d'être coupé de Gandalf, de Grands-Pas ou même de Frodon. Tout ce qu'il pouvait se rappeler au sujet du Rohan, c'était que le cheval de Gandalf, Gripoil, venait de ce pays. Cela donnait une note d'espoir, quant à cela.

«Mais comment sauront-ils que nous ne sommes pas des Orques? se dit-il. Je ne pense pas qu'ils aient jamais entendu parler des Hobbits par ici. Je devrais sans doute me réjouir de. ce que ces ignobles Orques semblent devoir être détruits, mais je préférerais être sauvé moi même» La probabilité était que lui et Merry seraient tués avec leurs ravisseurs avant même que les Hommes de Rohan ne s'aperçoivent de leur existence.

Il apparut que certains des Cavaliers étaient des archers, habiles à tirer d'un cheval en pleine course. Venant rapidement à portée, ils décochèrent leurs flèches sur les Orques qui avançaient derrière à la débandade, et plusieurs de ceux-ci tombèrent, puis les Cavaliers se détournèrent et passèrent hors de portée de leurs ennemis, qui tiraient à tort et à travers, n'osant s'arrêter. La même chose se reproduisit plusieurs fois et, en une occasion, les flèches tombèrent parmi les Isengardiens. L'un d'eux, juste devant Pippin, trébucha et ne se releva point.

La nuit tomba sans que les Cavaliers eussent cerné les Orques pour le combat. De nombreux Orques étaient tombés, mais il en restait bien deux cents. Au début de l'obscurité, ils arrivèrent à une butte. Les avancées de la forêt étaient très proches, peut-être pas à plus de six cents mètres, mais ils ne pouvaient aller plus loin. Les Cavaliers les avaient encerclés. Une petite bande désobéit aux ordres d'Ouglouk et courut vers la forêt: trois seulement revinrent.

«Eh bien, nous y voilà, dit Grishnakh, ricanant. Beau commandement! J'espère que le grand Ouglouk nous fera ressortir d'ici»

«Mettez ces Semi-Hommes à terre! ordonna Ouglouk, sans prêter attention à Grishnakh. Toi, Lugdush, prends-en deux autres, et surveillez-les! Ils ne doivent pas être tués, à moins que les immondes Peauxblanches ne nous enfoncent. Compris? Tant que je serai vivant, j'y tiens. Mais ils ne doivent pas appeler, et ils ne doivent pas être délivrés. Ligotez-leur les jambes»

La dernière partie de l'ordre fut exécutée sans merci. Mais Pippin s'aperçut que, pour la première fois, il était près de Merry. Les Orques faisaient beaucoup de bruit, criant et heurtant leurs armes, et les Hobbits purent échanger quelques mots à voix basse.

«Je n'ai pas grande confiance dans tout cela, dit Merry. Je n'en peux à peu près plus. Je ne pense pas être capable de ramper loin, même si j'étais libre»

«Le *lembas!* murmura Pippin. Le *lembas:* j'en ai. Et toi? Je crois qu'ils n'ont pris que nos épées»

«Oui, j'en avais un paquet dans ma poche, répondit Merry, mais il doit être réduit en miettes. De toute façon, je ne peux pas mettre la bouche dans ma poche! »

«Tu n'en auras pas besoin. J'ai..», mais à ce moment, un furieux coup de pied avertit Pippin que le bruit s'était éteint et que les gardiens veillaient.

La nuit était froide et silencieuse. Tout autour de la butte sur laquelle les Orques étaient rassemblés, de petits feux de bivouac s'élevaient en un cercle complet rouge et or dans les ténèbres. Ils étaient à portée d'arc, mais les Cavaliers ne montraient pas leurs silhouettes devant la lumière, et les Orques gâchèrent un grand nombre de flèches en tirant sur les feux jusqu'à ce qu'Ouglouk les arrêtât. Aucun son ne venait des Cavaliers. Plus tard dans la nuit, quand la lune émergea de la brume, on put les voir par moments, formes ombreuses qui entreluisaient parfois dans la lumière blanche comme ils se mouvaient au cours de patrouilles incessantes.

«Ils vont attendre le Soleil, malédiction! grogna l'un des gardiens. Pourquoi est ce qu'on ne se rassemble pas tous pour percer à la charge? Qu'est ce que le vieil Ouglouk pense, je voudrais bien le savoir! »

«J'en suis bien certain, gronda Ouglouk, s'avançant de derrière. Tu veux dire que je ne pense pas du tout, hein? La peste soit de toi! Tu ne vaux pas mieux que toute cette canaille: les larves et les singes de Lugburz. Inutile d'essayer de charger avec eux. Ils ne feraient que déguerpir en poussant des cris, et ces immondes palefreniers sont assez nombreux pour nous éponger tous sur le plat.

«Ces larves ne sont capables que d'une chose: ils ont les yeux perçants comme des vrilles dans les ténèbres. Mais ces Peauxblanches ont de meilleurs yeux de nuit que la plupart des Hommes, d'après tout ce que j'ai entendu dire, et n'oublie pas leurs chevaux! Ils peuvent voir le vent nocturne, ou en tout cas on le dit. Mais il est une chose que ces malins ne savent pas: Mauhour et ses gars sont dans la forêt, et ils devraient se montrer d'un moment à l'autre, à présent»

Les paroles d'Ouglouk suffirent apparemment à satisfaire les Isengardiens, mais les autres Orques étaient en même temps découragés et rebelles. Ils postèrent quelques veilleurs, mais la plupart étaient étendus sur le sol et se reposaient dans l'agréable obscurité. Elle redevint en fait profonde, car la lune passa à l'ouest dans un épais nuage, et Pippin ne voyait plus rien à quelques pas. Les feux n'apportaient aucune lumière à la butte. Les Cavaliers ne se contentèrent pas, toutefois, d'attendre simplement l'aube et de laisser leurs ennemis se reposer. Une soudaine clameur sur le côté ouest du monticule montra que quelque chose n'allait pas. Il semblait que quelques Hommes, s'étant approchés à cheval, avaient glissé à bas de leur monture, avaient rampé jusqu'au bord du camp, tué plusieurs Orques et s'étaient de nouveau évanouis. Ouglouk se précipita pour prévenir une panique.

Pippin et Merry se redressèrent. Leurs gardiens, Isengardiens, étaient partis avec Ouglouk. Mais si les Hobbits eurent quelque pensée de fuite, elle fut vite anéantie. Un long bras poilu les prit chacun par le cou et les rapprocha l'un de l'autre. as eurent vaguement conscience de la grosse tête et de la hideuse face de Grishnakh entre eux, ils sentirent sur leur joue son haleine infecte. Il commença à les tâter et les tripoter. Pippin frissonna tandis que des doigts durs et froids tâtonnaient le long de son dos.

«Alors, mes petits! dit Grishnakh en un murmure étouffé. On jouit d'un doux moment de repos? Ou non? Un peu mal placés, peut-être: des épées et des fouets d'un côté, et de vilaines lances de l'autre! Les petites gens feraient mieux de ne pas se mêler d'affaires trop grandes pour eux» Ses doigts continuaient à tâtonner. Il y avait derrière ses yeux un feu pâle mais ardent.

Une idée traversa soudain l'esprit de Pippin, comme prise directement dans la pensée immédiate de son ennemi: «Grishnakh connaît l'existence de l'Anneau! II le cherche pendant qu'Ouglouk est occupé ailleurs: il le veut sans doute pour lui-même» Une peur froide envahit le cœur de Pippin, mais en même temps il se demanda comment utiliser le désir de Grishnakh.

«Je ne crois pas que vous le trouverez de cette façon, murmura t'il. Il n'est pas facile à trouver»

«Le trouver? dit Grishnakh, tandis que ses doigts cessaient de tâtonner pour saisir l'épaule de Pippin. Trouver quoi? De quoi parlestu, petit être? »

Pippin resta un moment silencieux. Puis soudain, dans l'obscurité, il fit un bruit dans sa gorge: gollum, gollum. «Rien, mon trésor», ajouta t'il.

Les Hobbits sentirent une crispation dans les doigts de Grishnakh. «Oh ho! siffla doucement le gobelin. C'est cela qu'il veut dire, hé? Oh ho! Très, très dangereux, mes petits»

«Peut-être, dit Merry, à présent sur le qui-vive et conscient de l'hypothèse de Pippin. Peut-être, et pas seulement pour nous. Mais vous savez mieux que nous ce que vous avez à faire. Le voulez-vous, ou non? Et que donneriez-vous pour l'avoir? »

«Si je le veux? Si je le veux? » dit Grishnakh, comme embarrassé, mais ses bras tremblaient. «Que donnerais-je pour l'avoir? Que voulezvous dire? »

«Nous voulons dire, fit Pippin choisissant soigneusement ses mots, qu'il ne sert à rien de tâtonner dans le noir. Nous pourrions vous épargner du temps et de la difficulté. Mais il faut d'abord nous délier les jambes, ou nous ne ferons ni ne dirons rien»

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE TROIS
L'OUHROUK-HAI

«Mes chers et tendres petits sots, siffla Grishnakh, on tirera de vous en temps utile tout ce que vous avez et tout ce que vous savez: tout! Vous souhaiteriez en avoir davantage à dire pour satisfaire l'Interrogateur, certes oui: très bientôt. Nous ne presserons pas l'enquête! Fichtre non! Pourquoi donc croyez-vous qu'on vous ait maintenus en vie? Mes chers petits amis, croyez-moi, je vous en prie, quand je vous dis que ce n'était pas par pure bonté d'âme: cela n'est même pas une des fautes d'Ouglouk»

«Je n'ai aucune peine à le croire, dit Merry. Mais votre proie n'est pas encore rendue. Et il ne semble pas qu'elle aille vers chez vous, quoi qu'il arrive. Si nous arrivons en. Isengard, ce ne sera pas le grand Grishnakh qui en bénéficiera: Saroumane prendra tout ce qu'il pourra trouver. Si vous voulez quelque chose pour vous-même, c'est le moment de faire un marché»

Grishnakh commença à perdre patience. Le nom de Saroumane paraissait le mettre particulièrement en fureur. Le temps passait et le tapage s'éteignait. Ouglouk ou les Isengardiens pouvaient revenir à tout instant. «L'avez-vous, l'un où l'autre? » grogna t'il.

«Gollum, gollum! » fit Pippin.

«Déliez nos jambes! » dit Merry.

Ils sentirent les bras de l'Orque trembler violemment. «La peste soit de vous, sale petite vermine! siffla t'il. Vous délier les jambes? Je vais délier tous les liens de votre corps. Croyez-vous donc que je ne puisse vous fouiller jusqu'aux os? Vous fouiller! Je vais vous réduire l'un et l'autre en lambeaux palpitants. Je n'ai pas besoin de l'aide de vos jambes pour vous emporter et vous avoir pour moi tout seul! »

Il les saisit soudain. La force de ses longs bras et de ses épaules était terrifiante. Il les fourra sous ses deux aisselles et les écrasa férocement contre ses côtes, une grande main étouffante s'abattit sur leur bouche. Puis il s'élança en avant, profondément courbé. Il allait vite et sans bruit jusqu'au moment où il arriva au bord du mamelon. Là, choisissant un intervalle entre les veilleurs, il passa comme une ombre malfaisante dans la nuit, descendit la pente et s'en fut vers l'ouest en direction de la rivière qui sortait de la forêt. Il y avait par-là un large espace ouvert avec un seul feu.

Après avoir parcouru une douzaine de mètres, il s'arrêta pour observer et écouter. Rien ne se voyait ni ne s'entendait. Il poursuivit son chemin avec une prudente lenteur, presque courbé en deux. Puis il s'accroupit et écouta de nouveau. Enfin, il se releva comme pour risquer un soudain bond en avant. A ce moment même, apparut juste devant lui la forme sombre d'un Cavalier. Un cheval s'ébroua et se cabra. Un homme lança un appel.

Grishnakh se jeta à plat ventre sur le sol, traînant les Hobbits derrière lui, puis il tira son épée. Nul doute qu'il n'eût l'intention de tuer ses prisonniers plutôt que de leur permettre de s'échapper ou d'être libérés, mais ce fut sa perte. L'épée tinta faiblement et entreluisit à la lueur du feu qui brûlait à quelque distance sur sa gauche. Une flèche jaillit en sifflant de l'obscurité: décochée avec art ou guidée par le destin, elle perça sa main droite. Il lâcha l'épée et poussa un grand cri. Il y eut un rapide battement de sabots, et au moment même où Grishnakh s'élançait au pas de course, il fut projeté à terre, et une lance le transperça. Il émit un hurlement hideux et trémulant, et demeura immobile.

Les Hobbits restèrent à plat sur le sol, tels que Grishnakh les avait laissés. Un autre Cavalier accourut à l'aide de son camarade. Soit à cause d'une acuité particulière de la vue ou de quelque autre sens, le cheval s'éleva et sauta légèrement par-dessus eux, mais son Cavalier ne les vit pas, couchés qu'ils étaient sous leurs capes elfiques, trop aplatis pour le moment dans leur crainte de bouger.

Merry finit par remuer, et il murmura doucement: «Jusqu'ici, ça va, mais comment éviter, nous, d'être embrochés? »

La réponse vint presque immédiatement. Les cris de Grishnakh avaient alerté les Orques. Aux appels et hurlements en provenance du monticule, les Hobbits devinèrent que leur disparition avait été découverte: Ouglouk faisait sans doute sauter encore quelques têtes. Puis, soudain, des appels de voix d'Orques répondirent sur la droite, au-delà du cercle des feux de bivouac, du côté de la forêt et des montagnes. Mauhour était apparemment arrivé, et il attaquait les assiégeants. Le son d'un galop de chevaux se fit entendre. Les Cavaliers resserraient leur cercle autour du tertre, affrontant les flèches orques de façon à prévenir toute sortie, tandis qu'une compagnie se détachait pour s'occuper des nouveaux arrivants. Merry et Pippin s'aperçurent tout à coup que, sans avoir bougé, ils se trouvaient à présent en dehors du cercle: aucun obstacle ne s'opposait à leur évasion.

«A présent, dit Merry, si seulement nous avions les jambes et les mains libres, nous poumons filer. Mais je ne puis atteindre les noeuds et je n'arrive pas à les mordre»

«Inutile d'essayer, dit Pippin. J'allais te le dire: je me suis arrangé pour libérer mes mains. Ces boucles ne sont que pour la montre. Tu devrais d'abord prendre un peu de *lembas*»

Il fit glisser les cordes de ses poignets et tira un paquet de sa poche. Les gâteaux étaient brisés, mais bons, toujours enveloppés de leur protection de feuilles. Les Hobbits mangèrent tous deux quelques morceaux. Le goût

leur remémora de beaux visages, des rires, et une nourriture saine en des jours tranquilles, à présent lointains. Ils mangèrent un moment d'un air rêveur, assis dans l'obscurité, sans prêter attention aux cris et aux bruits du combat proche. Pippin fut le premier à revenir au présent.

«Il faut filer, dit-il. Un instant! » L'épée de Grishnakh gisait à portée de sa main, mais elle était trop lourde et encombrante pour lui servir, il rampa donc en avant et, ayant trouvé le corps du gobe lin, il tirade son fourreau un long poignard acéré. Avec celui ci, il trancha vivement leurs liens.

«Et maintenant, allons-y! dit-il. Quand nous serons un peu dérouillés, nous pourrons nous tenir debout et marcher. Mais en tout cas, nous ferions mieux de commencer par ramper»

Ils rampèrent. L'herbe était épaisse et molle, ce qui les aida, mais la tâche leur parut lente et longue. Ils évitèrent largement le feu de bivouac et se faufilèrent par petites avancées jusqu'au bord de la rivière qui s'en allait en gargouillant dans les ombres noires sous ses rives abruptes. Ils regardèrent alors en arrière.

Les sons s'étaient éteints. De toute évidence, Mauhour et ses «gars» avaient été tués ou repoussés. Les Cavaliers étaient revenus à leur veille silencieuse et de mauvais augure. Elle ne durerait plus longtemps. La nuit était déjà très avancée. A l'Est, demeuré sans nuages, le ciel commençait à pâlir.

«II faut nous mettre à couvert, sans quoi nous serons repérés, dit Pippin. Ce ne nous sera pas d'un grand secours que ces Cavaliers découvrent que nous ne sommes pas des Orques une fois que nous serons morts» Il se leva et battit la semelle. «Ses cordes m'ont coupé comme du fil de fer, mais mes pieds se réchauffent. Je pourrai poursuivre le chemin tant bien que mal, à présent. Et toi, Merry? »

Merry se leva. «Oui, dit-il, je pourrai y arriver. Le *lembas vous* donne vraiment du cœur au ventre! Et c'est une sensation plus saine aussi que la chaleur de cette liqueur orque. Je me demande de quoi elle était faite. Mieux vaut ne pas le savoir, je pense. Buvons un peu d'eau pour en laver le souvenir! »

«Pas ici, les berges sont trop escarpées, dit Pippin. En avant, maintenant»

Ils se détournèrent et marchèrent lentement côte à côte le long de la rivière. Derrière eux, la lumière croissait à l'Est. Tout en allant, ils comparaient leurs remarques, parlant d'un ton léger à la manière hobbite de ce qui s'était passé depuis leur capture. Aucun auditeur n'aurait pu deviner à leurs paroles qu'ils avaient cruellement souffert et qu'ils s'étaient trouvés en d'affreux périls, allant sans espoir vers la torture et la mort, ni qu'alors encore, comme ils le savaient bien, ils avaient peu de chances de jamais retrouver amis ou sécurité.

«Tu m'as l'air de t'être assez bien débrouillé, Maître Touque, dit Merry. Tu auras presque un chapitre à toi dans le livre du vieux Bilbon, si jamais j'ai une chance de lui faire un compte rendu. Bon travail: surtout d'avoir deviné le petit jeu de ce scélérat poilu et de lui avoir donné la réplique. Mais je me demande si quelqu'un relèvera jamais notre trace et trouvera cette broche. Je détesterais perdre la mienne, mais je crains bien que la tienne ne soit partie pour de bon»

«Il me faudra en mettre un coup pour être à ta hauteur. En vérité, le Cousin Brandebouc est en quête à présent. C'est ici qu'il entre en jeu. Je ne pense pas que tu saches guère où nous sommes, mais j'ai un peu mieux profité de mon temps à Fondcombe. Nous marchons vers l'ouest le long de l'Entalluve. Le pied des Monts Brumeux est devant nous, ainsi que la Forêt de Fangorn»

Tandis même qu'il parlait, l'orée sombre de la forêt apparut indistinctement droit devant eux. La nuit semblait s'être réfugiée sous ses grands arbres, fuyant furtivement l'Aube imminente.

«Mène-nous en avant, Maître Brandebouc ! dit Pippin. Ou ramènenous en arrière! Nous avons été prévenus contre Fangorn. Mais quelqu'un d'aussi averti ne l'aura pas oublié»

«Non, je ne l'ai pas oublié, répondit Merry, mais la forêt me paraît tout de même préférable à un retour en pleine bataille»

Il prit la tête pour pénétrer sous les énormes branches des arbres. Elles paraissaient hors d'âge. De grandes barbes pendantes de lichen se balançaient au vent. Du fond des ombres, les Hobbits risquèrent un coup d'œil en arrière le long de la pente: petites figures furtives qui ressemblaient dans la faible lumière à des enfants Elfes des profondeurs du temps regardant hors de la Forêt Sauvage, dans l'étonnement de leur première Aurore.

Loin au-delà du Grand Fleuve et des Terres Brunes, à des lieues et des lieues grises, (Aurore vint, d'un rouge de flamme. Les cors de chasse retentirent puissamment pour l'accueillir. Les Cavaliers de Rohan naquirent tout à coup à la vie. De nouveau, les cors se répondirent.

Merry et Pippin entendirent, clairs dans l'air froid, le hennissement de chevaux de guerre et le chant soudain de nombreux Hommes. Le limbe du Soleil s'éleva, arc de feu, sur la lisière du monde. Alors, sur un grand cri, les Cavaliers chargèrent de l'Est, la lumière rouge miroitait sur les cottes de mailles et sur les lances.

Les Orques hurlèrent, décochant toutes les flèches qui leur restaient. Les Hobbits virent tomber plusieurs Cavaliers, mais leur ligne tint bon, montant la colline et la submergeant, puis elle se retourna et chargea de nouveau. La plupart des pillards demeurés vivants se débandèrent et s'enfuirent deci de-là, poursuivis à mort l'un après l'autre. Mais une compagnie assemblée en un coin noir s'avança résolument en direction de la forêt.

Gravissant tout droit la pente, elle chargea vers les veilleurs. Ils approchaient à présent, et il paraissait certain qu'ils allaient s'échapper: ils avaient déjà abattu trois Cavaliers qui leur barraient la route.

«Nous avons observé trop longtemps, dit Merry. Voilà Ouglouk ! Je n'ai aucune envie de le rencontrer de nouveau» Les Hobbits se retournèrent et s'enfuirent dans les profondeurs ténébreuses de la forêt.

C'est ainsi qu'ils ne virent pas (ultime résistance, quand Ouglouk, rattrapé, fut mis aux abois à la lisière même de Fangorn. Là, il finit par être tué par Eomer, le Troisième Maréchal de la Marche, qui mit pied à terre et le combattit épée contre épée. Et dans les vastes étendues, les Cavaliers aux yeux perçants poursuivirent et achevèrent les quelques Orques qui s'étaient échappés et qui avaient encore la force de fuir.

Puis, après avoir couché sous un tertre leurs camarades tombés et chanté leurs louanges, les Cavaliers firent un grand feu et dispersèrent les cendres de leurs ennemis. Ainsi se termina le raid, et aucune nouvelle n'en parvint ni en Mordor ni en Isengard, mais la fumée de (incinération monta haut dans le ciel et fut aperçue de nombreux yeux attentifs.

CHAPITRE QUATRE SYLVEBARBE

Pendant ce temps, les Hobbits allaient aussi vite que le permettaient l'obscurité et le fouillis de la forêt, suivant la ligne de la rivière courante en direction de l'ouest et vers les pentes des montagnes, et ils s'enfonçaient de plus en plus profondément dans Fangorn. Leur crainte des Orques céda lentement, et leur allure se ralentit. Une curieuse sensation d'étouffement les envahissait, comme si l'air devenait trop pauvre ou trop rare pour la respiration.

Merry finit par s'arrêter: «On ne peut pas continuer ainsi, dit-il, haletant. J'ai besoin d'air»

«Buvons une gorgée, en tout cas, dit Pippin. J'ai le gosier desséché» Il escalada une grosse racine d'arbre qui plongeait tortueusement dans la rivière, et, se penchant, il prit de l'eau dans ses mains réunies en forme de coupe. Elle était claire et froide, et il en avala de nombreuses gorgées. Merry le suivit. L'eau les rafraîchit et sembla leur réjouir le cœur ils restèrent un moment assis ensemble au bord de la rivière, à agiter dans le courant leurs pieds et leurs jambes endoloris, tout en scrutant du regard les arbres qui se dressaient silencieux autour d'eux en rangs innombrables et s'évanouissaient en toutes directions dans la grisaille du demi-jour.

«J'espère que tu ne nous as pas déjà perdus? dit Pippin, s'adossant à un gros tronc d'arbre. On peut au moins suivre le cours de cette rivière, l'Entalluve ou je ne sais quoi, et ressortir par où nous sommes venus»

«On le pourrait pour autant que nos jambes veuillent bien nous porter, dit Merry, et si nous pouvions respirer convenablement»

«Oui, tout est très obscur et étouffant ici, dit Pippin. Cela me rappelle par un certain côté la vieille salle dans la Grande Demeure des Touque, là-bas dans les Terriers de Bourg de Touque: une immense demeure où le mobilier n'avait jamais été déplacé ni changé depuis des générations. On dit que le Vieux Touque y vécut d'innombrables années, durant lesquelles lui et la pièce vieillirent et devinrent toujours plus minables de pair et on n'y a jamais rien modifié depuis sa mort, il y a un siècle. Et le Vieux Géronte était mon arrière arrière grand-père, ce qui repousse les choses assez loin. Mais ce n'est rien à côté de la sensation d'âge que donne cette forêt. Regarde-moi toutes ces barbes et moustaches de lichen qui pleurent et qui traînent! Et la plupart des arbres paraissent à moitié couverts de feuilles sèches et déchiquetées qui ne sont jamais tombées. C'est désordonné. Je ne puis imaginer à quoi peut ressembler le printemps ici, si jamais il y vient, encore moins un grand nettoyage de printemps»

«Mais la Soleil doit en tout cas montrer quelquefois le bout de son nez, dit Merry. Cela ne correspond pas du tout à la description que Bilbon a donnée de l'aspect et des sensations de la Forêt Noire. Elle était toute sombre et noire, et elle abritait de sombres et noires choses. Celle-ci est simplement obscure et terriblement remplie par les arbres. On n'imagine pas que des animaux vivent ici ou y restent longtemps»

«Non, ni des Hobbits, dit Pippin. Et l'idée de la traverser ne me sourit guère non plus. Rien à manger sur une centaine de milles, j'imagine. Où en sont nos provisions? »

«Il n'y a pas grand-chose, dit Merry. Nous avons décampé sans rien d'autre que deux maigres paquets de lembas, abandonnant tout derrière nous»Ils regardèrent ce qu'il restait des gâteaux elfiques: des fragments pour cinq jours chiches, c'était tout. «Et pas un manteau ni une couverture, dit Merry. Nous aurons froid cette nuit, de quelque côté que nous allions»

«Eh bien, nous ferions mieux de choisir tout de suite, dit Pippin. La matinée doit s'avancer»

A ce moment même, ils s'aperçurent qu'une lueur jaune était apparue un peu plus loin: des rayons de soleil semblaient avoir soudain percé la voûte de la forêt.

«Tiens ! dit Merry. La Soleil avait dû passer dans un nuage pendant que nous étions sous les arbres, et maintenant elle est ressortis, ou alors elle a suffisamment grimpé pour regarder par quelque ouverture. Ce n'est pas loin allons voir! »

Ils s'aperçurent que c'était plus loin qu'ils ne le pensaient. Le sol, qui montait encore en pente raide, devenait de plus en plus pierreux. La tache de lumière s'élargit à mesure qu'ils avançaient, et ils virent bientôt qu'il y avait devant eux un mur de roc: le côté d'une colline ou la fin abrupte de quelque longue racine jetée par les lointaines montagnes. Aucun arbre n'y poussait, et le soleil tombait en plein sur la face de pierre. Les ramilles des arbres qui se trouvaient au pied s'étendaient raides et immobiles, comme tendues vers la chaleur. Alors qu'auparavant tout avait paru si pauvre et si gris, la forêt luisait à présent de riches bruns et des gris-noirs lisses de l'écorce semblable à du cuir ciré. Les fûts des arbres rayonnaient d'un vert doux comme de l'herbe nouvelle: il y avait autour d'eux un début de printemps ou une vision fugitive de celui ci.

Sur la face du mur de pierre se voyait une sorte d'escalier: naturel peut-être et façonné par la désagrégation et l'éclatement de la roche, car il était inégal et grossier. Haut, presque au niveau de la cime des

arbres, il y avait une corniche sous une falaise. Il n'y poussait que quelques graminées et herbes folles sur le bord et un seul vieux tronçon d'arbre avec deux branches courbées: on aurait presque dit la silhouette d'un vieillard tordu qui se tenait là, clignant des paupières dans la lumière matinale.

«Montons! dit joyeusement Merry. Allons-y pour goûter une bolée d'air et voir un peu les environs! »

Ils escaladèrent le rocher. Si l'escalier avait été fabriqué, c'était pour des pieds plus grands et des jambes plus longues que les leurs. Ils étaient trop impatients pour s'étonner de la remarquable cicatrisation des entailles et des plaies de leur captivité comme du retour de leur vigueur. Ils (mirent par arriver au bord de la corniche presque au pied du vieux tronçon d'arbre, ils bondirent alors et tournèrent le dos à la colline, respirant profondément, le regard fixé sur l'est. Ils virent qu'ils n'avaient pénétré que de trois ou quatre milles dans la forêt: les têtes des arbres descendaient le long des pentes vers la plaine. Là, à la frange de la forêt, de hautes volutes de fumée noire s'élevaient en spirale pour venir flotter en vacillant dans leur direction.

«Le vent tourne, dit Merry. II est revenu à l'est. II fait frais ici»

«Oui, dit Pippin, je crains que ce ne soit qu'un rayon passager et que tout ne redevienne gris. Quel dommage! Cette vieille forêt hirsute semblait si différente au soleil! J'ai presque eu l'impression d'aimer cet endroit»

«Presque eu l'impression d'aimer la Forêt! Voilà qui est bien! C'est singulièrement bon de votre part, dit une voix étrange. Retournezvous, que je regarde un peu vos visages. J'ai presque l'impression que vous m'êtes tous les deux antipathiques, mais pas de jugements hâtifs. Retournez-vous! » Une grande main noueuse se posa sur leurs épaules et les fit doucement, mais irrésistiblement pivoter, puis deux grands bras les soulevèrent.

Ils se trouvèrent alors regarder une figure des plus extraordinaires. Sa forme était semblable à celle d'un Homme, presque d'un Troll, de haute taille, quatorze pieds au moins, très robuste, avec une haute tête et presque pas de cou. Il était difficile de discerner s'il était vêtu d'une matière ressemblant à une écorce vert et gris ou si c'était sa propre peau. En tout cas, les bras, à une certaine distance du tronc, n'étaient pas ridés, mais recouverts d'une peau lisse et brune. Les grands pieds avaient sept doigts chacun. La partie inférieure de la longue figure était couverte d'une vaste barbe grise, broussailleuse, presque rameuse à la racine, ténue et mousseuse à l'extrémité. Mais sur le moment les Hobbits ne remarquèrent guère que les yeux. Ces yeux profonds les examinaient à présent, lents et solennels, mais très pénétrants. Ils étaient bruns, traversés d'une lueur verte. Pippin devait souvent par la suite essayer de décrire la première impression qu'il en avait éprouvée.

«On aurait dit qu'il y avait derrière un énorme puits, rempli de siècles de souvenirs et d'une longue, lente et solide réflexion, mais la surface scintillait du présent: comme le soleil qui miroite sur les feuilles extérieures d'un vaste arbre ou sur les ondulations d'un lac très profond. Je ne sais pas, mais on avait l'impression d'une chose qui pousserait dans la terre d'endormie, pour ainsi dire ou qui se sentirait entre l'extrémité de la racine et le bout de la feuille, entre la terre profonde et le ciel, se serait soudain éveillée et vous considérerait avec la même lente attention qu'elle aurait consacrée à ses propres affaires intérieures durant des années sans fin»

«Hrum, Houm, murmura la voix, une voix profonde comme celle d'un bois très grave. Très curieux, assurément! Pas de jugement hâtif, c'est ma devise. Mais si je vous avais vus avant d'entendre vos voix je les ai aimées, de jolies petites voix, elles me faisaient penser à quelque chose que je ne puis me rappeler si je vous avais vus avant de vous entendre, je vous aurais simplement écrasés, vous prenant pour de petits Orques, et j'aurais ensuite découvert mon erreur. Vous êtes très curieux, assurément. Racine et ramille, très curieux! »

Pippin, quoique toujours étonné, n'avait plus de crainte. Il sentait sous ces yeux une curieuse incertitude, mais point de peur. «Qui êtesvous, je vous prie? demanda t'il. Et qu'êtes-vous? »

Un regard bizarre se montra dans les vieux yeux, une sorte de circonspection, les puits profonds étaient de nouveau recouverts. «Eh bien, *hrum,* répondit la voix, enfin, je suis un Ent, ou c'est ainsi qu'on me nomme. Oui, Ent, c'est le mot. L'Ent, que je suis, pour ainsi dire, dans votre. façon de vous exprimer. Selon certains, mon nom est *Fangorn,* d'autres disent *Sylvebarbe. Sylvebarbe* conviendra» .

«Un *Ent?* dit Merry. Qu'est ce que cela? Mais comment vous nommez-vous, vous-même? Quel est votre nom véritable? »

«Hou, voyons! répliqua Sylvebarbe. Hou! Ce serait tout dire! Pas tant de hâte. Et c'est *moi* qui pose les questions. Vous êtes dans *mon* pays. Qui êtes-vous vous-mêmes, je me le demande? Je ne vous situe pas. Vous ne semblez pas relever des anciennes listes que j'ai apprises dans mon jeune âge. Mais cela, c'était il y a longtemps, longtemps, et on en a peut-être fait de nouvelles. Voyons! Voyons! Comment étaitce?

Apprenez maintenant la science des Créatures Vivantes!
Nommez d'abord les quatre, les gens libres:
Aînés de tous, les enfants des Elfes,
Le Nain, fouilleur, sombres sont ses demeures,

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE QUATRE
SYLVEBARBE

L'Ent, né de la terre, vieux comme les montagnes,
L'Homme, mortel, maître des chevaux,
Hum, hum, hum.

Le castor, constructeur, le daim, sauteur,
L'ours, chasseur d'abeilles, le sanglier, lutteur,
Le chien courant est affamé, le lièvre peureux...
Hum, hum.

L'aigle dans son aire, le boeuf dans son pâturage,
Le cerf couronné de bois, le faucon est plus rapide,
Le cygne le plus blanc, le serpent le plus froid...

Houm, hum, houm, hum,comment était-ce? Boum tum, roum tum, roumty toum tum. C'était une longue liste. Mais de toute façon, il semble que vous ne cadriez nulle part! »

«II paraît qu'on a toujours été oubliés dans les anciennes listes et les anciennes histoires, dit Merry. Pourtant nous nous sommes promenés pas mal de temps. Nous sommes des *Hobbits*»

«Pourquoi ne pas faire un nouveau vers? dit Pippin:

Les Hobbits servi poussés, habitants des trous.

«Mettez-nous parmi les quatre, auprès de l'Homme (les Grandes Gens), et vous y serez»

«Heu! Pas mal, pas mal, dit Sylvebarbe. Ça irait. Ainsi vous vivez dans des trous, hein? Cela paraît très bien et convient parfaitement. Qui vous appelle *Hobbits* toutefois? Cela ne me semble pas elfique. Les Elfes ont créé tous les anciens mots, ce sont eux qui ont commencé la chose»

«Personne d'autre ne nous appelle Hobbits, nous nous nommons ainsi nous-mêmes», dit Pippin.

«Houm, hmm ! Allons! Pas si vite! Vous vous nommez *vous-mêmes* Hobbits? Mais vous ne devriez pas aller le raconter à n'importe qui. Vous allez révéler vos propres noms réels, si vous ne faites pas attention»

«Nous ne faisons pas attention à cela, dit Merry. En fait, je suis un Brandebouc, Meriadoc Brandebouc, encore que la plupart des gens m'appellent Merry»

«Et moi, je suis un Touque, Peregrïn Touque, mais on me nomme généralement Pippin, ou même Pip»

«Hm, vous êtes vraiment des gens irréfléchis, dit Sylvebarbe. Votre confiance m'honore, mais vous ne devriez pas être trop francs tout de suite. Il y a Ents et Ents, vous savez, ou il y a des Ents et des choses qui ressemblent aux Ents, mais qui n'en sont pas, pour ainsi dire. Je vous appellerai Merry et Pippin, s'il vous plaît ce sont de jolis noms. Car moi, je ne vais pas vous donner le mien, pas encore, en tout cas» Une curieuse expression mi-entendue, mi-humoristique se montra dans un scintillement vert des yeux. «D'abord ce serait un peu long: mon nom s'allonge sans cesse, et j'ai vécu très, très longtemps, de sorte que mon nom est comme une histoire. Les vrais noms vous racontent l'histoire des choses auxquelles ils appartiennent, dans ma langue, en vieil entien, pourrait-on dire. C'est une très belle langue mais il faut très longtemps pour dire quoi que ce soit, quand on l'emploie, parce que nous ne nous en servons que pour parler de choses qui valent une longue narration et une longue écoute.

«Mais maintenant (et les yeux devinrent très brillants et "présents", semblant se faire plus petits et presque aigus) qu'est ce qui ce passe? Que faites-vous dans tout cela? Je vois et j'entends *(et* je sens à (odeur et au toucher) beaucoup dans ce..., ce... ce *a talla-Talla-rumba-kamandalind-orburumë.* Excusez-moi, c'est une partie du nom que je donne à cela, je ne sais quel est le mot dans les langues extérieures: vous savez, ce sur quoi nous sommes, où je me tiens et d'où je contemple les beaux matins, où je pense au Soleil, et à (herbe au-delà de la forêt, aux chevaux, aux nuages et au déroulement du monde. Que se passe-til? Qu'est ce que Gandalf a en tête? Et ces... *burarum (il* émit un son profond et gargouillant qui ressemblait à une dissonance de grand orgue), ces Orques, et le jeune Saroumane en Isengard? J'aime avoir des nouvelles. Mais pas trop vite, à présent»

«Il se passe beaucoup de choses, dit Merry, et même si nous essayions d'aller vite, ce serait long à raconter. Mais vous nous avez dit de ne pas être irréfléchis. Devrions-nous vous dire quoi que ce soit dès maintenant? Serait-il impertinent de vous demander ce que vous allez faire de nous et de quel côté vous êtes? Et avez-vous connu Gandalf? »

«Oui, je le connais: le seul magicien qui se soucie des arbres, dit Sylvebarbe. Vous le connaissez? »

«Oui, dit tristement Pippin, nous le connaissons. C'était un grand ami, et il était notre guide»

«Alors, je peux répondre à vos autres questions, dit Sylvebarbe. Je ne vais rien faire *de vous, si vous* entendez pas là "vous faire quelque chose, à vous" contre votre gré. Nous pourrions faire des choses ensemble. Je ne connais rien des *côtés.* Je suis ma propre route, mais la vôtre peut coïncider avec la mienne pendant quelque temps. Mais vous parlez de Maître Gandalf comme s'il faisait partie d'une histoire terminée»

«Oui, dit tristement Pippin. L'histoire se poursuit, mais je crains que Gandalf n'en soit tombé»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE QUATRE
SYLVEBARBE

«Hou, allons donc! dit Sylvebarbe. Houm, hem, enfin..» Il s'arrêta, le regard longuement fixé sur les Hobbits. «Houm, eh bien, je ne sais que dire. Voyons! »

«Si vous le désiriez, dit Merry, nous vous en dirons davantage. Mais cela prendra du temps. Ne voudriez-vous pas nous reposer à terre? Ne pourrions-nous pas nous asseoir ici tous ensemble dans le soleil, tant qu'il y en a? Vous devez être fatigué de nous tenir en l'air ainsi»

«Hem, *fatigué?* Non, je ne suis pas fatigué. Je ne me fatigue pas facilement. Et je ne m'assieds pas. Je ne suis pas très, hem, ployable. Mais voilà que le Soleil s'obscurcit, en effet. Quittons ce... avez-vous dit comment vous l'appell'iez? »

«Cette colline? » suggéra Pippin. «Corniche? Marche? » suggéra Merry.

Sylvebarbe répéta pensivement ces mots. «Colline. *Oui,* c'était cela. Mais c'était un mot irréfléchi pour une chose qui a toujours été là depuis la formation de cette partie du monde. N'importe. Quittons-la et partons»

Où irons-nous? » demanda Merry.

«Dans ma demeure, ou l'une de mes demeures», répondit Sylvebarbe.

«C'est loin? »

«Je ne sais pas. A votre avis, peut-être. Mais quelle importance cela a t'il? »

«C'est que, voyez-vous, nous avons perdu tout ce que nous avions. Il ne nous reste que très peu de nourriture»

«Oh! hem! Vous n'avez pas à vous inquiéter de cela, dit Sylvebarbe. Je peux vous donner une liqueur qui vous maintiendra verts et en état de croissance pour une longue, longue durée. Et si nous décidions de nous séparer, je peux vous déposer hors de mon pays en n'importe quel lieu de votre choix. Partons! »

Tenant les Hobbits avec douceur, mais avec fermeté, chacun dans le creux d'un bras, Sylvebarbe leva d'abord un grand pied, puis l'autre, et les amena au bord de la corniche. Les orteils semblables à des racines agrippèrent les rochers. Puis il descendit de marche en marche avec précaution et gravité pour finir par atteindre le sol de la Forêt.

Il partit aussitôt parmi les arbres à longs pas mesurés, s'enfonçant de plus en plus profondément dans la forêt, sans jamais s'éloigner de la rivière, et montant toujours vers les pentes de la montagne. Bon nombre des arbres semblaient endormis ou n'avoir pas davantage conscience de sa présence que de celle de toute autre créature qui passait par-là, mais certains frémissaient, et d'autres élevaient leurs branches au-dessus de sa tête à son approche. Tout le temps qu'il marchait, il se parlait à lui-même en une longue coulée de sons harmonieux.

Les Hobbits restèrent un moment silencieux. Ils se sentaient, assez curieusement, en sécurité et à l'aise, 'et ils avaient ample matière à penser et à s'interroger. Pippin finit par se risquer à parler de nouveau.

«puis-je vous demander quelque chose, Sylvebarbe, je vous prie? Pourquoi Celeborn nous a t'il mis en garde contre votre forêt? Il nous a conseillé de ne pas courir le risque d'y être empêtrés»

«Hum, le savait-il? gronda Sylvebarbe. Et j'aurais pu en dire tout autant, si vous étiez allés dans l'autre sens. Ne courez pas le risque d'être empêtrés dans les bois de *Laurelindorenan ! C'est* ainsi que les Elfes l'appell'aient jadis, mais à présent ils ont abrégé le nom: ils l'appellent *Lothlorien.* Peut-être ont-ils raison: peut-être disparaît-elle progressivement au lieu de croître. Terre de la Vallée de l'Or Chantant, c'était bien cela, il y a longtemps. Maintenant, c'est la Fleur de Rêve. Enfin... Mais c'est un endroit étrange, où n'importe qui né peut pas s'aventurer. Je suis surpris que vous en soyez jamais sortis, mais encore davantage que vous y soyez jamais entrés: cela n'est arrivé à aucun étranger depuis maintes années. C'est une terre étrange.

«Et celle-ci aussi. Les gens ont eu des malheurs par ici. Oui, des malheurs. *Laurelindorenan lindelorendor malinornélion ornemalin,* fredonna t'il pour lui-même. Ils retardent un peu sur le monde là-dedans, j'ai l'impression, dit-il. Ni ce pays, ni rien d'autre en dehors de la Forêt d'Or n'est plus tel que du temps de la jeunesse de Celeborn. Cependant,

*Taurelilomëa-tumbalemorna Tumbaletaurëa Lomëanor (*En langue ent: Forêttrès ombreuse-profondevalléenoire-Terre sombreprofondevalléeforestière, signifiant plus ou moins: il y a une ombre noire dans les combes profondes de la forêt.*),*

«Voilà ce qu'on disait autrefois. Les choses ont changé, mais c'est encore vrai en certains endroits»

«Que voulez-vous dire? demanda Pippin. Qu'est ce qui est vrai? »

«Les arbres et les Ents, dit Sylvebarbe. Je ne comprends pas moimême tout ce qui se passe, je ne puis donc vous l'expliquer. Certains d'entre nous sont encore de véritables Ents, et assez animés à notre manière, mais beaucoup deviennent somnolents, ils deviennent arbresques, si vous voyez ce que je veux dire. La plupart des arbres sont simplement des arbres, bien sûr, mais bon nombre sont à demi éveillés. Certains le sont bien, et d'autres sont, euh... eh bien, ils deviennent *Entesques.* Cela se poursuit continuellement!

«Quand cela arrive à un arbre, on s'aperçoit que certains ont un *mauvais* cœur. Cela n'a rien à voir avec leur bois: ce n'est pas ce que je veux dire. J'ai même connu de bons vieux saules au bout de l'Entalluve, depuis longtemps partis, hélas! Ils étaient entièrement creux, en vérité, ils tombaient presque en morceaux, mais ils

étaient aussi tranquilles qu'une jeune feuille, et leur langage était aussi doux. Et puis il y a des arbres, dans les vallées sous les montagnes, qui ont une santé de fer et qui sont mauvais de bout en bout. Ce genre de choses semble s'étendre. Il existait autrefois des parties très dangereuses dans ce pays. Il y a encore des morceaux très noirs»

«Telle la Vieille Forêt dans le Nord, vous voulez dire? » Demanda Merry.

«Oui, oui, quelque chose dans ce genre là, mais bien pire. Je ne doute pas qu'il n'y ait quelque ombre des Grandes Ténèbres qui reste encore là-bas dans le Nord, et on transmet de mauvais souvenirs. Mais il y a des combes creuses dans ce pays, d'où l'Obscurité n'a jamais été enlevée, et les arbres sont plus vieux que moi. Nous faisons cependant ce que nous pouvons. Nous repoussons les étrangers et les imprudents, nous formons et nous enseignons, nous marchons et nous désherbons.

«Nous sommes des gardiens d'arbres, nous autres vieux Ss. Nous restons assez peu nombreux. Les moutons finissent par ressembler aux bergers et les bergers aux moutons, à ce qu'on dit, mais lentement, et aucuns ne restent longtemps au monde. La ressemblance est plus rapide et plus proche entre les arbres et les Ents, et ils parcourent les siècles ensemble. Car les Ents ressemblent davantage aux Elfes, ils s'intéressent moins que les Hommes à leur propre personne, et ils ont plus d'aptitude à pénétrer les autres choses. Et pourtant aussi les Ents ressemblent davantage aux Hommes, ils sont plus changeants que les Elfes et plus prompts à prendre la couleur de l'extérieur, pour ainsi dire. Ou supérieurs aux deux: car ils sont plus persistants, et ils gardent l'esprit fixé plus durablement sur les choses.

«Certains des miens ressemblent absolument à des arbres, à présent, il leur faut quelque chose de considérable pour sortir de leur torpeur, et ils ne parlent que par murmures. Mais certains de mes arbres ont les membres souples, et ils sont nombreux à pouvoir me parler. Ce sont les Elfes qui ont commencé, naturellement, en éveillant les arbres, en leur enseignant à parler et en apprenant leurs propos d'arbres. Ils voulaient toujours parler à tout, les anciens Elfes. Mais alors vinrent les Grandes Ténèbres, et ils partirent au-delà de la Mer ou s'enfuirent dans des vallées lointaines, où ils se cachèrent, et firent des chansons sur des jours qui ne reviendraient jamais. Jamais plus. Oui, oui, il n'y avait qu'une seule forêt jadis d'ici aux Montagnes de Lune, et ceci n'était que l'Extrémité Est.

«C'étaient alors les grands jours! Il fut un temps où je pouvais marcher et chanter tout le jour sans rien entendre que l'écho de ma propre voix au creux des collines. Les bois ressemblaient à ceux de Lothlorien, mais en plus épais, en plus fort et en plus jeune. Et la senteur de l'air! Je passais une semaine entière rien qu'à respirer»

Sylvebarbe se tut, marchant à grands pas, mais sans guère produire de son avec ses grands pieds. Puis il recommença à fredonner et passa à un murmure de psalmodie

«Dans les saussaies de Tasarinan, je me promenais au Printemps.
Ah! la vue et la senteur du Printemps à Nan-tasarion!
Et je disais que c'était bon.
Je vagabondais l'Eté dans les ormaies d'Ossiriand.
Ah! La lumière et la musique de l'Eté près des Sept Rivières d'Ossir!
Et je pensais que c'était mieux!
Aux grèves de Neldoreth je vins en Automne.
Ah! L'or et le rouge et le soupir des feuilles en Automne à Taur-na neldor!
Cela surpassait mon désir.
Jusqu'aux pins des hautes terres de Dorthonion je grimpais en Hiver.
Ah! Le vent et la blancheur et les branches noires de l'Hiver sur l'Orod[na-Thôn !
Ma voix s'élevait et chantait dans le ciel.

Et maintenant toutes ces terres gisent sous les flots,
Et je marche en Ambarona, en Tauremorna, en Aldalomë,
Dans ma propre terre, au pays de Fangorn,
Où les racines sont longues,
Où les années font une couche plus épaisse que les feuilles ?
En Tauremornalomë

II arrêta là sa chanson et poursuivit son chemin à grands pas, et, dans toute la forêt, aussi loin que portât l'oreille, ne s'élevait pas un son.

Le jour déclina, et le crépuscule entoura le fût des arbres. Enfin, les Hobbits virent s'élever indistinctement devant eux des escarpements sombres: ils étaient arrivés au pied des montagnes et aux racines verdoyantes du culminant Methedras. Le long de la pente, le tout jeune Entalluve, bondissant de ses sources loin

au-dessus, courait bruyamment de marche en marche à leur rencontre. A droite de la rivière, il y avait une longue pente, revêtue d'herbe, à présent grise dans le demi-jour. Il n'y poussait aucun arbre et elle était ouverte au ciel, des étoiles brillaient déjà en lacs entre des rives de nuages.

Sylvebarbe gravit la pente, ralentissant à peine le pas. Soudain, les Hobbits virent devant eux une large ouverture. Deux grands arbres se dressaient là des deux côtés, comme de vivants montants de porte, mais il n'y avait d'autre porte que leurs branches croisées et entrelacées. A l'approche du vieil Ent, les arbres élevèrent leur ramure, et toutes leurs feuilles frémirent en bruissant. Car c'étaient des arbres à feuillage persistant, et leurs feuilles sombres et lisses luisaient dans le crépuscule. Au-delà s'étendait un large plat, comme si on avait taillé le sol d'une grande salle dans le côté de la colline. De part et d'autre, les murs montaient en pente jusqu'à une hauteur de cinquante pieds ou plus, et le long de chacun se dressait un bas-côté d'arbres dont la taille croissait aussi à mesure qu'ils avançaient à l'intérieur.

A l'extrémité opposée, le mur de rocher était perpendiculaire, mais au bas un creux avait été aménagé pour former une baie voûtée et peu profonde: cette voûte était le seul toit de la salle, à part les branches des arbres, qui, à l'extrémité intérieure, couvraient de leur ombre tout le sol, ne laissant qu'une large allée découverte au milieu. Un ruisseau s'échappait des sources d'en dessus, abandonnant le cours principal, il tombait en tintant le long du mur à pic et se déversait en gouttes argentées comme un fin rideau devant la baie voûtée. L'eau se rassemblait de nouveau dans un bassin de pierre ménagé dans le sol entre les arbres, et de là elle se déversait et coulait le long de l'allée découverte pour rejoindre l'Entalluve dans sa traversée de la forêt.

Hem! Nous y voici! Dit Sylvebarbe, rompant son long silence. Je vous ai portés sur environ soixante-dix mille pas d'Ent, mais je ne sais pas ce que cela fait selon la mesure de votre pays. En tout cas, nous nous trouvons près des racines de la Dernière Montagne. Une partie du nom de cet endroit pourrait se traduire dans votre langage par la Salle du Jaillissement. Je m'y plais. Nous resterons ici pour la nuit» Il les déposa sur l'herbe entre les bas-côtés d'arbres, et ils le suivirent vers la grande arche. Les Hobbits remarquèrent alors que, dans sa marche, ses genoux se pliaient à peine, mais ses jambes s'ouvraient en une longue enjambée. Il plantait en premier sur le sol ses grands orteils (grands, ils l'étaient certes, et très larges) avant toute autre partie de ses pieds.

Sylvebarbe se tint un moment sous la pluie de la source, et il respira profondément, puis il rit et passa à l'intérieur. II y avait là une grande table de pierre, mais pas de chaises. Le fond de la baie était déjà tout à fait sombre. Sylvebarbe souleva deux grands récipients, qu'il plaça sur la table. Ils paraissaient être remplis d'eau, mais il tint les mains au-dessus, et ils commencèrent aussitôt à rayonner l'un d'une lumière dorée et l'autre d'une riche lumière verte, et le mélange des deux éclaira la baie comme si le soleil d'été brillait au travers d'une voûte de jeunes filles. Se retournant, les Hobbits virent que les arbres de la cour avaient aussi commencé à luire, faiblement au début, puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que chaque feuille fût bordée de lumière: certaines étaient vertes, d'autres dorées, d'autres encore rouges comme du cuivre, tandis que les troncs semblaient être des piliers de pierre lumineuse.

«Eh bien, maintenant, nous pouvons reprendre notre conversation, dit Sylvebarbe. Vous avez soif, je présume. Peut-être aussi êtes-vous fatigués. Buvez ceci! » II alla au fond de la baie, et ils virent alors là plusieurs hautes jarres de pierre, avec de lourds couvercles. Il retira l'un de ceux-ci et plongea dans le récipient une grande louche, avec laquelle il remplit trois jattes, dont une très grande et deux plus petites.

Nous sommes ici dans une maison d'Ent, dit-il, et il n'y a malheureusement pas de siège. Mais vous pouvez vous asseoir sur la table» Soulevant les Hobbits, il les déposa sur la grande dalle de pierre, à six pieds du sol, et ils restèrent assis là, balançant leurs jambes et buvant à petites gorgées.

La boisson ressemblait à de l'eau et elle avait en fait à peu près le même goût que les lampées qu'ils avaient bues à l'Entalluve près des lisières de la forêt, mais il y avait cependant une senteur ou une saveur indéfinissable: elle était faible, mais elle leur rappelait l'odeur d'une forêt lointaine, portée par une fraîche brise nocturne. L'effet de la boisson se fit sentir d'abord dans les pieds pour s'élever régulièrement dans chaque membre, apportant délassement et vigueur dans sa montée jusqu'à l'extrémité des cheveux. En fait, les Hobbits sentirent que leurs cheveux se dressaient sur leur tête, flottant, ondoyant et poussant. Quant à Sylvebarbe, il commença par se laver les pieds dans le bassin qui se trouvait au-delà de l'arche, puis il vida sa jatte d'un seul trait, long et lent. Les Hobbits avaient l'impression qu'il ne s'arrêterait jamais.

II finit cependant par reposer la jatte. «Ah, ah! Soupira t'il. Hem, houm, à présent, je peux parler plus aisément. Vous pouvez vous asseoir par terre, et je vais m'étendre, cela empêchera cette boisson de me monter à la tête et de me faire dormir»

Du côté droit de la baie, il y avait un grand lit aux pieds courts, qui n'avait pas plus d'une vingtaine de pouces de haut et qui était couvert d'herbe et de fougères séchées. Sylvebarbe s'abaissa lentement vers cette couche (avec seulement un soupçon de courbure en son milieu) jusqu'au moment où il fut étendu tout de son long, les bras derrière la tête, regardant la voûte sur laquelle tremblotaient des lumières à la manière du jeu des feuilles dans le soleil. Merry et Pippin s'assirent près de lui sur des coussins d'herbe.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE QUATRE
SYLVEBARBE

«Maintenant, racontez-moi votre histoire, et sans vous presser! » Dit Sylvebarbe.

Les Hobbits commencèrent à lui faire le récit de leurs aventures depuis leur départ même de Hobbitebourg. Ils suivaient un ordre assez décousu, car ils s'interrompaient constamment l'un l'autre, et Sylvebarbe arrêtait souvent le narrateur pour revenir à quelque point précédent ou sauter en avant en posant des questions sur des événements postérieurs. Ils ne parlèrent toutefois pas de l'Anneau, et ils ne lui dirent pas la raison de leur départ ni leur but, et il ne demanda rien à ce sujet.

Il fut extrêmement intéressé par tout: les Cavaliers Noirs, Elrond et Fondcombe dans la Vieille Forêt, Tom Bombadil, les Mines de la Moria, et la Lothlorien et Galadriel. Il se fit décrire maintes et maintes fois la Comté et sa région. Il eut à ce sujet une curieuse réflexion: «Vous ne voyez jamais, hem, d'Ents par-là, n'est ce pas? Demanda t'il. Enfin, pas des Ents, des Ents femmes, devrais-je dire»

«Des Ents femmes? dit Pippin. Vous ressemblent-elles en aucune façon? »

«Oui, hem, enfin non: je ne sais plus vraiment, dit Sylvebarbe d'un ton pensif. Mais elles aimeraient votre pays, alors je me le demandais seulement»

Sylvebarbe s'intéressa toutefois particulièrement à tout ce qui concernait Gandalf, et plus encore aux faits et gestes de Saroumane. Les Hobbits regrettèrent fort de connaître si peu de choses là-dessus: ils n'avaient qu'un récit assez vague de Sam sur ce que Gandalf avait dit au Conseil. Mais ils étaient bien certains en tout cas qu'Ouglouk et sa troupe venaient de l'Isengard et qu'ils parlaient de Saroumane comme étant leur maître.

«Hem, houm ! Dit Sylvebarbe, quand leur récit fut enfin arrivé, après maints détours et vagabondages, à la bataille entre les Orques et les Cavaliers de Rohan. Eh bien! Voilà un beau paquet de nouvelles, il n'y a pas à dire! Vous ne m'avez pas tout dit, non certes, et de loin. Mais je ne doute pas que vous agissez comme Gandalf le souhaiterait. Il se passe quelque chose de très important, je le vois bien, et j'apprendrai en son temps, bon ou mauvais, ce que cela peut être. Par racine et ramille, mais c'est une étrange affaire: surgissent des petites personnes qui ne sont pas sur les anciennes listes, et voilà que les Neuf Cavaliers oubliés reparaissent à leurs trousses, que Gandalf les emmène dans un grand voyage, que Galadriel les abrite à Caras Galadhon et que les Orques les poursuivent sur toutes les lieues du Pays Sauvage: en vérité, ils paraissent pris dans une grande tempête. J'espère qu'ils en sortiront!

«Et vous-même? » Demanda Merry.

Houm, hem, je ne me suis pas préoccupé des Grandes Guerres, dit Sylvebarbe, elles concernent principalement les Elfes et les Hommes. C'est là affaire de Magiciens: les Magiciens se préoccupent toujours de l'avenir. Je n'aime pas me tracasser au sujet de l'avenir. Je ne suis entièrement du côté de personne, parce que personne n'est entièrement du mien, si vous me comprenez: personne ne se soucie des forêts comme je le fais, pas même les Elfes, de nos jours. Toutefois, j'ai plus de sympathie pour les Elfes que pour les autres: ce sont eux qui nous ont jadis guéris du mutisme, et c'est un grand don qu'on ne saurait oublier, bien que nos voies aient différé depuis lors. Et il y a des choses du côté desquelles je ne suis absolument pas: ces burarum (il émit de nouveau un profond gargouillement de dégoût) Ces Orques, et leurs maîtres.

«J'étais inquiet autrefois quand l'ombre s'étendit sur la Forêt Noire, mais quand elle passa en Mordor, je ne me souciai plus pendant quelque temps: le Mordor est très loin. Mais il semble que le vent se mette à l'est, et le dessèchement de toutes les forêts pourrait se rapprocher. Un vieil Ent ne peut rien pour tenir cette tempête à distance: il doit y résister ou craquer.

«Mais Saroumane! Saroumane est un voisin: je ne puis le négliger. Il faut que je fasse quelque chose, je suppose. Je me suis souvent demandé depuis quelque temps ce que je devais faire à son sujet.

«Qui est Saroumane? Demanda Pippin. Savez-vous quelque chose de son histoire? »

«Saroumane est un Magicien, répondit Sylvebarbe. Je ne puis en dire davantage. Je ne connais pas l'histoire des Magiciens. Ils sont apparus après la venue des Grands Navires sur la Mer, mais je ne saurais absolument pas dire s'ils vinrent ainsi. Saroumane était considéré comme grand parmi eux, je crois. II cessa de vagabonder de droite et de gauche et de s'occuper des affaires des Hommes et des Elfes il y a quelque temps vous diriez-il y a très longtemps, et il s'établit à Angrenost, ou l'Isengard comme l'appellent les Hommes de Rohan. Il était très tranquille au début, mais sa renommée commença de croître. II fut choisi comme chef du Conseil Blanc, dit-on, mais le résultat ne fut pas des meilleurs. Je me demande à présent s'il ne se tournait pas déjà vers le mal. Mais en tout cas il ne causait pas d'ennuis à ses voisins. Nous conversions autrefois. Il fut un temps où il se promenait toujours dans mes forêts. II était poli en ce temps là, et il me demandait toujours la permission (du moins quand il me rencontrait), et il était toujours avide d'écouter. Je lui dis bien des choses qu'il n'aurait jamais trouvées tout seul, mais il ne me rendit jamais la pareille. Je ne me rappelle pas qu'il m'ait jamais rien dit. Et il devint de plus en plus ainsi, son visage tel que je m'en souviens il y a bien longtemps que je ne l'ai vu devint comme des fenêtres dans un mur de pierre: des fenêtres avec des volets intérieurs.

«Je crois comprendre à présent ses desseins. Il complote pour devenir une Puissance. II a un esprit de métal et de rouages, et il ne se soucie pas des choses qui poussent, sauf dans la mesure où elles lui servent sur le moment. Et il est clair maintenant que c'est un traître noir. Il s'est acoquiné avec des gens immondes, avec des

Orques. Brm, houm ! Pis encore: il leur a fait quelque chose, quelque chose de dangereux. Car ces Isengardiens ressemblent davantage à de mauvais Hommes. C'est une marque des choses néfastes qui vinrent dans les Grandes Ténèbres qu'elles ne peuvent supporter le Soleil, mais les Orques de Saroumane le peuvent, même s'ils le détestent. Je me demande ce qu'il a fait. Sont ce des Hommes qu'il a dégradés ou a t'il métissé la race des Orques avec celle des Hommes? Ce serait là un noir méfait! »

Sylvebarbe gronda un moment, comme s'il prononçait quelque profonde et souterraine malédiction antique. «Il y a quelque temps que j'ai commencé à me demander comment les Orques osaient passer aussi librement par mes forêts, poursuivit-il. Ce n'est que tout dernièrement que j'ai deviné que le blâme en revenait à Saroumane et que depuis longtemps il avait espionné tous les chemins et découvert mes secrets. Lui et ses immondes gens font maintenant des ravages. Aux lisières, ils abattent des arbres de bons arbres. Certains, ils les coupent simplement et les laissent là à pourrir voilà bien un méfait d'Orques, mais les autres sont débités et emportés pour nourrir les feux des Orques. Il s'élève toujours une fumée de l'Isengard, ces temps ci.

«Maudit soit-il, racine et ramille! Bon nombre de ces arbres étaient mes amis, des créatures que je connaissais depuis la noix ou le gland, beaucoup avaient des voix à eux, qui sont maintenant perdues à jamais. Et il y a des déserts de souches et de ronces où se trouvaient autrefois des bocages emplis de chants. J'ai été paresseux. J'ai laissé les choses aller. Il faut que cela cesse! »

Sylvebarbe se leva de sa couche d'une saccade, se mit debout et frappa du poing sur la table. Les vases lumineux tremblèrent et lancèrent deux jets de flamme. Une lueur tremblotante comme d'un feu vert passa dans ses yeux, et sa barbe s'avança, raide, comme un grand balai de bruyère.

«Je vais y mettre fin! Gronda t'il. Et vous viendrez avec moi. Vous pourrez m'aider. Et vous aiderez en même temps vos propres amis, car si on ne fait échec à Saroumane, le Rohan et le Gondor auront un ennemi derrière aussi bien que devant eux. Nos routes sont conjointes vers l'Isengard! »

«Nous vous accompagnerons, dit Merry. Nous ferons ce que nous pourrons»

«Oui! dit Pippin. J'aimerais voir la Main Blanche défaite. J'aimerais être présent, même si je ne sers pas à grand-chose: je n'oublierai jamais Ouglouk et la traversée du Rohan»

«Bien! Bien! Dit Sylvebarbe. Mais j'ai parlé trop vite. On ne doit pas être trop pressé. Je me suis trop échauffé. Je dois me calmer et réfléchir, car il est plus facile de crier Assez! que de les obliger à s'arrêter»

II alla à l'arcade et se tint un moment sous la pluie de la source. Puis il rit et s'ébroua, et partout où les gouttes d'eau tombaient de son corps en scintillant, elles brillaient telles des étincelles rouges et vertes. Il revint, s'étendit de nouveau sur le lit et demeura silencieux.

Après un moment, les Hobbits l'entendirent murmurer de nouveau. II semblait compter sur ses doigts. «Fangorn, Finglas, Fladrif, oui, oui, fit-il en soupirant. La difficulté est qu'il reste si peu d'entre nous, poursuivit-il, se tournant vers les Hobbits. Il ne reste plus que trois des premiers Ents qui parcouraient les bois avant les Ténèbres: Seulement moi-même, Fangorn, et Finglas et Fladrif pour leur donner leurs noms elfiques, vous pouvez les appeler Bouciefeuilles et Peaurude si vous préférez. Et de nous trois, ces deux là ne sont pas d'une grande utilité en cette affaire. Bouclefeuilles est devenu somnolent, presque arbresque, pourrait-on dire: il s'est mis à se tenir tout seul, à demi endormi durant tout l'été, les genoux plongés dans l'herbe profonde des prairies. Il est couvert d'un poil feuillu. Autrefois, il se secouait en hiver, mais ces derniers temps, il était trop somnolent pour aller loin, même alors. Peaurude vivait au flanc de la montagne à l'ouest de l'Isengard. C'est là que se sont produits les pires troubles. Il a été blessé par les Orques, et un grand nombre des siens et de ses gardiens d'arbres ont été assassinés et détruits. Il est monté sur les sommets, parmi les bouleaux qu'il aime plus que tout, et il ne veut pas redescendre. Je pense toutefois pouvoir réunir une bonne compagnie de nos plus jeunes gens pour peu que je puisse leur faire comprendre la nécessité, que je puisse les activer: nous ne sommes pas gens prompts. Quel dommage que nous soyons si peu nombreux! »

«Pourquoi l'êtes-vous, ayant vécu si longtemps dans ce pays? Demanda Pippin. En est-il mort un grand nombre? »

«Oh, non! répondit Sylvebarbe. Aucun n'est mort de l'intérieur, pourrait-on dire. Certains sont tombés dans les mauvais hasards des longues années, bien sûr, et davantage sont devenus arbresques. Mais nous n'avons jamais été très nombreux et nous n'avons pas augmenté.

Il n'y a pas eu d'Entures pas d'enfants, diriez-vous, pas depuis un terriblement grand nombre d'années. Nous avons perdu les Ents femmes, voyez-vous»

«Quelle tristesse! Dit Pippin. Comment se fait-il qu'elles soient toutes mortes? »

«Elles ne sont pas mortes! Répondit Sylvebarbe. Je n'ai jamais dit qu'elles étaient mortes. Nous les avons perdues, ai-je dit. Nous les avons perdues et nous ne pouvons pas les retrouver» II soupira. «Je croyais que la plupart des gens le savaient. On a chanté la recherche des Ents-femmes par les Ents chez les Elfes et chez les Hommes de la Forêt Noire au Gondor. On n'a pas dû complètement oublier ces chants.

«Eh bien, je crains qu'ils n'aient pas franchi les Montagnes vers l'ouest pour parvenir dans la Comté, dit Merry. Ne voulez-vous pas nous en dire davantage ou nous chanter une de ces chansons? »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE QUATRE
SYLVEBARBE

«Si, certes, dit Sylvebarbe, heureux, semblait-il, de la demande. Je ne puis toutefois le raconter comme il faudrait, mais seulement en bref, et après, nous devrons mettre fin à notre entretien: demain, nous aurons des conseils à réunir, du travail à faire et peut-être un voyage à entreprendre»

«C'est une assez étrange et triste histoire, reprit-il après une pause. Lorsque le monde était jeune et les forêts vastes et sauvages, les Ents et les Ents-femmes et c'étaient alors des Ents-vierges : Ah, la beauté de Fimbrethil, de Membrejonc au pied léger, au temps de notre jeunesse! se promenaient et logeaient ensemble. Mais nos cœurs ne continuèrent pas à se développer de même façon: les Ents vouaient leur amour aux choses qu'ils rencontraient dans le monde, et les Ents-femmes consacraient leur pensée aux autres choses, car les Ents aimaient les grands arbres, les forêts sauvages et les pentes des hautes collines, et ils buvaient aux ruisseaux de montagne et mangeaient seulement les fruits que les arbres laissaient tomber sur leur chemin, et ils reçurent les enseignements des Elfes et parlèrent avec les Arbres. Mais les Ents-femmes s'intéressaient aux arbres moindres et aux prairies ensoleillées au-delà du pied des forêts, et elles voyaient la prunelle dans le hallier et la floraison du pommier sauvage et du cerisier au printemps, et les herbes vertes dans les terres aquatiques en été, et les herbes grenantes dans les champs d'automne. Elles n'avaient aucun désir de parler avec ces choses, mais elles voulaient qu'elles entendent ce qu'on leur disait et y obéissent. Les Ents-femmes leur ordonnaient de pousser selon leurs vœux et de porter des feuilles et des fruits à leur goût, car les Ents-femmes voulaient l'ordre, l'abondance et la paix (par quoi elles entendaient que les choses devaient rester là où elles les avaient établies) Les Ents-femmes faisaient donc des jardins pour y vivre. Mais nous, les Ents, nous continuions à vagabonder, et nous ne venions dans les jardins que de temps à autre. Puis, quand les Ténèbres vinrent dans le Nord, les Ents-femmes traversèrent le Grand Fleuve, créèrent de nouveaux jardins, labourèrent de nouveaux champs et nous les vîmes plus rarement. Après la défaite des Ténèbres, la terre des Ents-femmes fleurit d'abondance et leurs champs furent remplis de grain. De nombreux hommes apprirent leurs techniques et les honorèrent grandement, mais nous n'étions pour eux qu'une légende, un secret au cœur de la forêt. Pourtant nous sommes toujours là, alors que tous les jardins des Ents-femmes sont dévastés: les Hommes les appellent les Terres Brunes, à présent.

«Je me rappelle qu'il y a bien longtemps à l'époque de la guerre entre Sauron et les Hommes de la Mer le désir me vint de revoir Fimbrethil. Elle était toujours très belle à mes yeux, la dernière fois que je l'avais vue, encore que bien différente de l'Ent-vierge d'autrefois. Car les Ents-femmes étaient courbées et brunies par leur travail, leurs cheveux, grillés par le soleil, avaient pris le ton du blé mûr et leurs joues celui des pommes rouges. Mais leurs yeux étaient toujours ceux de notre propre peuple. Nous traversâmes l'Anduin et arrivâmes dans leur pays, mais nous n'y trouvâmes qu'un désert: tout était brûlé et arraché, car la guerre avait passé là. Mais les Ents-femmes n'y étaient plus. Nous appelâmes et cherchâmes longtemps, et nous demandâmes à tous ceux que nous rencontrions de quel côté les Ents-femmes étaient parties. Les uns déclarèrent ne les avoir jamais vues, d'autres les avoir vues partir vers l'Ouest, d'autres vers l'Est, et d'autres vers le Sud. Mais nous ne pûmes les découvrir nulle part. Notre peine fut très grande. Mais la forêt sauvage nous appelait et nous y retournâmes. Durant bien des années, nous partîmes souvent à la recherche des Ents-femmes, allant de tous côtés et les appelant par leurs beaux noms. Mais avec le temps, nos expéditions se firent plus rares et moins lointaines. Et maintenant, les Ents-femmes ne sont plus pour nous qu'un souvenir, et nos barbes sont longues et grises. Les Elfes firent maintes chansons sur la Quête des Ents, et certaines passèrent dans les langues des Hommes. Mais nous ne composâmes pas de chansons là-dessus, nous contentant de psalmodier les beaux noms des Ents-femmes quand nous pensions à elles. Nous croyons que nous les rencontrerons peut-être de nouveau dans un temps à venir et que nous pourrons alors trouver quelque part un pays où vivre ensemble avec une satisfaction réciproque. Mais il est présagé que ce ne sera que lorsque nous aurons les uns et les autres perdu tout ce que nous avons à présent. Et il se pourrait bien que ce temps approche enfin. Car si Sauron détruisit autrefois les jardins, l'Ennemi semble devoir dessécher aujourd'hui toutes les forêts.

«Il y avait une chanson elfique qui parlait de cela ou du moins est ce ainsi que je la comprends. On la chantait autrefois tout le long du Grand Fleuve. Ce ne fut jamais une chanson d'Ents, notez bien: En antique, ç'aurait été une très, très longue chanson! Mais nous la savons par cœur et la fredonnons de temps à autre. La voici dans votre langue

LENT:

Lorsque le Printemps déroulera la feuille du hêtre et que la sève sera dans la branche, Lorsque la lumière sera sur la rivière de la forêt sauvage et le vent sur le front,

Lorsque le pas sera allongé, la respiration profonde et vif Pair de la montagne, Reviens vers moi! Reviens vers moi et dis que ma terre est belle!

LENT-FEMME :

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE QUATRE
SYLVEBARBE

Lorsque le Printemps sera venu sur le clos et les champs, et que le blé sera en herbe, Lorsque la floraison, brillante neige, couvrira le verger,
Lorsque l'averse et le Soleil sur la Terre de fragrance empliront l'air,
Je m'attarderai ici, et ne viendrai pas, car ma terre est belle.

LENT:
Lorsque l'Eté s'étendra sur le monde, et que dans un midi d'or
Sous la voûte défeuilles endormies se dérouleront les rêves des arbres,
Lorsque les salles de la forêt seront vertes et fraîches, et que le vent sera à l'ouest,
Reviens vers moi! Reviens vers moi et dis que ma terre est la meilleure!

LENT-FEMME:
Lorsque l'Eté chauffera le fruit suspendu et de son ardeur brunira la baie,
Lorsque la paille sera d'or et l'auricule blanche, et qu'à la ville arrivera la moisson,
Lorsque le miel coulera et la pomme gonflera, malgré le vent à l'ouest,
Je m'attarderai ici sous le Soleil, parce que ma terre est la meilleure.

LENT:
Lorsque viendra l'Hiver, l'Hiver sauvage qui tuera colline et forêt,
Lorsque les arbres tomberont et que la nuit sans étoiles dévorera le jour sans soleil,
Lorsque le vent sera à l'est mortel, alors dans la cinglante pluie,
Je te chercherai et t'appellerai, je reviendrai vers toi!

LENT-FEMME:
Lorsque viendra l'Hiver et que les chants finiront, lorsque les ténèbres tomberont enfin
Lorsque sera brisé le rameau stérile, et que seront passés la lumière et le labeur,
Je te chercherai, et je t'attendrai, jusqu'à ce que nous nous rencontrions de nouveau,
Ensemble nous prendrons la route sous la cinglante pluie!

LENT:
Ensemble nous prendrons la route qui mène jusqu'à l'Ouest,
Et au loin nous trouverons une terre où nos deux durs pourront avoir le repos»

Sylvebarbe acheva sa chanson»Voilà la chanson, dit-il. Elle est elfique, naturellement. allègre, concise et vite terminée. Je dois dite qu'elle est assez belle. Mais les Ents pourraient en dire davantage pour leur part, s'ils en avaient le temps! Mais maintenant je vais me lever et dormir un peu. Où voulez-vous vous mettre debout? »

«Nous nous couchons d'ordinaire pour dormir, dit Merry. Nous serons très bien où nous sommes»

«Se coucher pour dormir! Dit Sylvebarbe. Mais bien sûr! Hm, houm : J'oubliais, chanter cette chanson m'a remis en tête l'ancien, temps, je croyais presque parler à de jeunes Entures, vraiment. Eh bien, vous pouvez vous coucher sur le lit. Moi, je vais me tenir sous la pluie. Bonne nuit! »

Merry et Pippin grimpèrent sur le lit et se pelotonnèrent dans l'herbe et la fougère molles. La couche était fraîche, odorante et chaude. Les lumières s'éteignirent peu à peu, et l'incandescence des arbres s'évanouit, mais dehors, sous l'arche, ils pouvaient voir le vieux Sylvebarbe debout, immobile, les bras levés au-dessus de la tête. Les brillantes étoiles apparurent dans le ciel et éclairèrent l'eau tombante qui se répandait sur ses doigts et sa tête et dégouttait, dégouttait en centaines de particules d'argent sur ses pieds. En écoutant le tintement des gouttes, les Hobbits s'endormirent.

A leur réveil, ils virent un frais soleil briller dans la grande cour et sur le sol de la baie. Des lambeaux de nuages couraient haut dans le ciel, portés par un fort vent d'est. Sylvebarbe était invisible, mais tandis que Merry

et Pippin se baignaient dans le bassin près de l'arche, ils l'entendirent fredonner et chanter en montant le chemin tracé entre les arbres.

«Hoo, ho! Bonjour, Merry et Pippin! Gronda t'il en les voyant. Vous dormez tard. J'ai déjà fait de nombreuses centaines de pas aujourd'hui. Maintenant, nous allons boire quelque chose, et ensuite, nous irons à la Chambre des Ents»

Il leur versa deux pleins bols du contenu d'une jarre de pierre, mais autre que la première. Le goût n'était pas le même que celui de la liqueur de la veille: il était plus terreux et plus corsé, plus fortifiant et nutritif, pour ainsi dire. Pendant que les Hobbits buvaient, assis sur le bord du lit et grignotant des petits morceaux de gâteau elfique (plus à cause de l'impression que manger était une partie nécessaire du petit déjeuner que par faim), Sylvebarbe se tenait devant eux à fredonner en entique, elfique ou quelque langue étrangère, en observant le ciel.

«Où est la Chambre des Ents? » Se risqua à demander Pippin.

«Hou, hein? La Chambre des Ents? Dit Sylvebarbe, se retournant. Ce n'est pas un endroit, c'est une assemblée d'Ents qui n'a plus souvent lieu de nos jours. Mais je suis arrivé à obtenir un assez bon nombre de promesses de présence. Nous nous assemblerons à l'endroit où nous nous sommes toujours réunis: Derunant, selon l'appellation des Hommes. C'est assez loin au sud d'ici. Il faut que nous y soyons avant midi»

Ils partirent sans trop tarder. Sylvebarbe porta les Hobbits dans ses bras comme la veille. A l'entrée de la cour, il tourna à droite, franchit le ruisseau d'une enjambée et s'en fut à grands pas en direction du sud le long de grandes pentes éboulées où les arbres étaient rares. Au-dessus, les Hobbits virent des fourrés de bouleaux et de sorbiers et par-delà montaient de sombres bois de pins. Bientôt, Sylvebarbe s'éloigna un peu des collines pour s'engager dans de profonds bosquets, où les arbres étaient plus forts, plus hauts et plus épais que tous ceux que les Hobbits avaient vus jusqu'alors. Pendant un moment, ils ressentirent vaguement l'impression d'étouffement qu'ils avaient remarquée au moment où ils s'étaient aventurés dans Fangorn, mais elle passa vite. Sylvebarbe ne leur parlait pas. Il se fredonnait à lui-même d'un ton profond et méditatif, mais Merry et Pippin ne saisissaient aucun mot précis: c'était quelque chose comme *boum, boum, rumboum, bourar, boum boum, dahrar boum boum, dahrar boum,* et ainsi de suite avec un changement constant de note et de rythme. De temps à autre, il leur semblait entendre une réponse, un bourdonnement ou un tremblement en provenance de la terre ou des branches au-dessus de leur tête, ou peut-être des fûts des arbres, mais Sylvebarbe ne s'arrêtait pas et ne tournait la tête ni d'un côté ni de l'autre.

Ils avaient ainsi marché longtemps. Pippin avait tenté de compter les «pas d'Ent», mais il avait échoué, perdu aux environs de trois mille quand Sylvebarbe commença à ralentir son allure. Soudain, il s'arrêta, déposa les Hobbits à terre et éleva à sa bouche ses mains repliées de façon à former un tube creux, alors, il souffla ou appela au travers. Un grand *boum, hem* retentit, comme d'un cor sonné du fond de la gorge dans les bois, et les arbres semblèrent lui faire écho. Au loin, vint de plusieurs directions un semblable *houm, hom, houm* qui n'était plus un écho, mais une réponse.

Sylvebarbe percha alors Merry et Pippin sur ses épaules et il reprit ses longues enjambées, lançant de nouveau de fréquents appels de cor, et à chaque fois les réponses venaient plus fortes et plus proches. Ils finirent par arriver ainsi à un mur apparemment impénétrable d'arbres sombres à feuillage persistant, des arbres d'une sorte que les Hobbits n'avaient encore jamais vue: les branches, qui partaient directement de la racine, étaient entièrement recouvertes de feuilles sombres et luisantes comme celles du houx, mais sans épines, et elles portaient de nombreuses hampes raides et dressées sur lesquelles brillaient de grands boutons de couleur olive.

Tournant à gauche et longeant cette énorme haie, Sylvebarbe arriva en quelques enjambées à une étroite entrée. Un sentier usé la franchissait pour plonger soudain sur une longue pente escarpée. Les Hobbits virent qu'ils descendaient dans un grand vallon, presque aussi rond qu'un bol, très large et très profond, couronné au bord par la haute haie d'arbres verts. L'intérieur était uni et gazonné, et il n'y avait pas d'arbres hormis trois grands et magnifiques bouleaux blancs qui se dressaient au fond du bol. Deux autres sentiers menaient dans le vallon: de l'ouest et de l'est. Plusieurs Ents étaient déjà arrivés. II en descendait aussi par les autres sentiers, et quelques-uns suivaient à présent Sylvebarbe. Comme ils approchaient, les Hobbits les regardaient avec curiosité. Ils avaient pensé voir un certain nombre de créatures aussi semblables à Sylvebarbe qu'un Hobbit l'est à un autre (pour un œil étranger, du moins), et ils étaient très surpris de voir quelque chose de tout autre. Les Ents étaient aussi différents entre eux qu'un arbre l'est d'un autre de même nom, mais qui n'a pas eu la même croissance et la même histoire: certains étaient même aussi dissemblables que deux arbres d'espèce différente, comme un bouleau et un hêtre ou un chêne et un sapin. Il y avait quelques Ents très âgés, barbus et noueux comme des arbres vigoureux, mais anciens (encore qu'aucun ne pût rivaliser avec Sylvebarbe), et il y avait de hauts et robustes Ents, bien découplés et à la peau lisse comme des arbres de la forêt dans la vigueur de l'âge, mais on ne voyait aucun jeune Ent, aucun adolescent. Dans l'ensemble, ils étaient environ deux douzaines debout sur le vaste sol herbeux du vallon, tandis qu'un nombre à peu près égal descendait vers eux.

Merry et Pippin furent d'abord frappés surtout par la diversité qu'ils voyaient: Dans les nombreuses formes et couleurs, dans les circonférences et la taille et dans la longueur des bras et des jambes, ainsi que dans

le nombre des orteils et des doigts (variant de trois à neuf) Quelques-uns semblaient plus ou moins apparentés à Sylvebarbe et leur rappelaient des hêtres ou des chênes. Mais il y avait d'autres espèces. Certains faisaient penser au châtaignier: des Ents à la peau brune avec de grandes mains ouvertes en éventail et des jambes courtes et épaisses. D'autres rappelaient le frêne: des Ents gris, droits et élancés, avec des mains aux doigts nombreux et des jambes longues: d'autres le sapin (les Ents de la plus haute taille), et d'autres encore le bouleau, le sorbier et le tilleul. Mais quand ils furent tous rassemblés autour de Sylvebarbe, inclinant légèrement la tête, murmurant de leur voix lente et harmonieuse et considérant les étrangers avec une attention soutenue, les Hobbits virent qu'ils étaient tous de même nature, et que tous avaient les mêmes yeux, dans tous ceux-ci se voyaient la même expression de réflexion, lente et soutenue, et le même clignotement vert.

Dès que toute la compagnie fut assemblée, debout en un large cercle autour de Sylvebarbe, commença une curieuse et inintelligible conversation. Les Ents débutèrent par un lent murmure: L'un d'eux se mettant d'abord de la partie, puis un autre se joignant à lui, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous chantassent ensemble en une longue cadence montante et descendante, tantôt plus forte d'un côté avant de s'éteindre pour s'élever sur un autre point à une sonorité retentissante. Bien que Pippin ne saisît ou ne comprît aucun mot il supposait que le langage était l'antique il trouva le son très agréable à entendre au début, mais son attention fléchit peu à peu. Après un temps assez long (et le chant ne donnait aucun signe de relâchement) il commença de se demander si, l'antique étant une langue si peu «hâtive», ils avaient dépassé même le simple *Bonjour,* et, au cas où Sylvebarbe devait faire l'appel, combien de jours il faudrait pour que tous chantent leur nom. «Je me demande comment on dit oui ou *non* en antique», pensa t'il. Il bâilla.

Sylvebarbe s'en rendit immédiatement compte. «Hem, *ha, hé,* mon Pippin! »Dit-il, et les autres Ents arrêtèrent tous leur chant. «Vous êtes des gens pressés, je l'oubliais, et de toute façon il est fastidieux d'écouter un discours que l'on ne comprend pas. Vous pouvez descendre à présent. J'ai dit vos noms à l'Assemblée, tous vous ont vus, ils sont convenus que vous n'êtes pas des Orques et que l'on ajoutera un nouveau vers aux anciennes listes. Nous ne sommes pas encore allés plus loin, mais c'est là du travail expédié pour une Chambre des Ents. Vous et Merry pouvez vous promener dans le vallon, si vous le voulez. II y a une source de bonne eau là-bas sur le talus nord, si vous désirez vous rafraîchir. Nous avons encore des paroles à prononcer avant que l'Assemblée ne commence vraiment. Je reviendrai vous voir pour vous dire comment vont les choses. •>

Il déposa les Hobbits à terre. Avant de s'en aller, ils s'inclinèrent profondément. Cette prouesse parut beaucoup amuser les Ents, à en juger par le ton de leurs murmures et le clignement de leurs yeux, mais ils revinrent bientôt à leurs propres affaires. Merry et Pippin gravirent le sentier qui venait de l'ouest et ils regardèrent par l'ouverture de la grande haie. De grandes pentes recouvertes d'arbres s'élevaient du bord du vallon, et plus loin, au-dessus des pins de la dernière crête, se dressait, aiguë et blanche, la cime d'une haute montagne. A leur gauche, au sud, ils voyaient la forêt descendre et se perdre dans le lointain gris et là, vers l'horizon, Merry devina à une pâle lueur verte les plaines de Rohan.

«Je me demande où se trouve l'Isengard», dit Pippin.

«Je ne sais pas très bien où nous sommes, dit Merry, mais ce sommet doit être le Methedras et, pour autant qu'il m'en souvienne, l'anneau d'Isengard s'étend dans une fourche ou une profonde crevasse à l'extrémité des montagnes. C'est sans doute derrière cette grande chaîne. Il semble y avoir une fumée ou une légère brume là-bas, à la gauche de la cime, tu ne trouves pas? »

«A quoi ressemble l'Isengard? Dit Pippin. Je me demande ce que peuvent y faire les Ents, de toute façon»

«Moi aussi, dit Merry. L'Isengard est une sorte d'anneau de rocs ou de collines, je crois, avec un espace plat à l'intérieur et une île ou un pilier de rocher au centre, appelé Orthanc. Saroumane y possède une tour. II y a une porte, peut-être plus d'une, dans le mur d'enceinte, et je crois qu'une rivière le traverse, elle descend des montagnes et s'écoule ensuite par la Trouée de Rohan. Ce ne doit pas être un genre d'endroit propre à une action des Ents : je ne sais pourquoi, je ne crois pas qu'ils soient tout à fait aussi sûrs et, enfin... aussi étranges qu'ils le semblent. Ils paraissent lents, bizarres et patients, presque tristes, et pourtant je crois qu'ils pourraient être réveillés. Si cela se produisait, j'aimerais autant ne pas être de l'autre côté»

Oui! Dit Pippin. Je vois ce que tu veux dire. Il pourrait y avoir toute la différence qui existe entre une vieille vache couchée qui rumine pensivement et un taureau qui charge, et le changement pourrait intervenir soudainement. Je me demande si Sylvebarbe les éveillera. Je suis bien sûr qu'il entend essayer. Mais ils n'aiment pas être éveillés. Sylvebarbe lui-même a été réveillé hier soir, et puis il a comprimé ses sentiments»

Les Hobbits revinrent vers le creux du vallon. Les voix des Ents montaient et descendaient toujours dans leur assemblée. Le soleil avait assez monté pour dominer la haute haie: il luisait sur le sommet des bouleaux et éclairait d'une fraîche lumière jaune le côté nord du vallon. Ils virent scintiller là une petite source. Ils suivirent le bord de la grande cuvette au pied des arbres verts il était agréable de sentir de nouveau autour de leurs pieds de l'herbe fraîche et de n'être pas pressés puis ils descendirent vers la source jaillissante. Ils burent un peu de cette eau claire, froide, piquante, et s'assirent sur une pierre moussue, à regarder les taches de soleil sur l'herbe et

le passage sur le sol du vallon des ombres des nuages qui voguaient dans le ciel. Le murmure des Ents se poursuivait. Ce semblait un endroit très étrange et très reculé, hors de leur monde et loin de tout ce qui leur était jamais arrivé. Ils se sentirent pris d'une grande nostalgie des visages et des voix de leurs compagnons, particulièrement de Frodon et de Sam, et de Grands-Pas.

Une pause se produisit enfin dans la voix des Ents, et, levant les yeux, les Hobbits virent Sylvebarbe venir vers eux, accompagné d'un autre Ent.

«Hem, houm, me revoici, dit Sylvebarbe. Commencez-vous à être fatigués ou éprouvez-vous quelque impatience, hmm, hé? Eh bien, je crains qu'il ne soit pas encore temps. Nous en avons fini avec la première phase, mais il faut encore que j'explique de nouveau les choses à ceux qui vivent très loin d'ici, loin de l'Isengard, et à ceux auprès desquels je n'ai pas pu me rendre avant l'Assemblée, et après, il nous faudra décider de notre action. Toutefois, la décision sur ce qu'il convient de faire ne prend pas autant de temps pour les Ents que la récapitulation de tous les faits et événements sur lesquels ils doivent

prendre parti. Mais, il serait vain de le nier, nous en aurons encore pour longtemps: deux jours, très vraisemblablement. Je vous ai donc amené un compagnon. Il a une maison d'Ent tout à côté. Son nom elfique est Bregalad. II dit qu'il a déjà pris sa décision et qu'il n'a pas besoin de rester à l'assemblée. Hem, hem, il est celui d'entre nous qui se rapproche le plus d'un Ent précipité. Vous devriez vous entendre. Au revoir! » Sylvebarbe fit demi-tour et les quitta.

Bregalad resta un moment à observer solennellement les Hobbits, et eux le regardèrent, se demandant quand il se déciderait à montrer quelque signe de «précipitation. Il était grand et semblait faire partie des plus jeunes Ents, il avait sur les bras et les jambes une peau lisse et luisante, ses lèvres étaient bien rouges, et sa chevelure gris vert. Il pouvait se courber et se balancer comme un arbre élancé dans le vent. Enfin il parla, et sa voix, quoique sonore, était plus haute et plus claire que celle de Sylvebarbe.

«Ha, hmm, allons nous promener, mes amis! Dit-il. Je suis Bregalad, ce qui signifie dans votre langage Vifsorbier. Mais ce n'est qu'un surnom, bien sûr. On m'a appelé ainsi dès le moment où j'eus dit oui à un Ent aîné avant qu'il n'eût achevé sa question. Et puis-je bois vite et sors tandis que certains humectent encore leur barbe. Venez avec

Moi! Il abaissa deux bras bien tournés et tendit une main aux longs doigts à chacun des Hobbits. Toute cette journée, ils se promenèrent avec lui dans les bois, chantant et riant, car Vifsorbier riait souvent. Il riait quand le soleil sortait de derrière un nuage, il riait quand ils rencontraient un ruisseau ou une source: il se penchait alors et aspergeait d'eau ses pieds et sa tête, il riait parfois à quelque son ou murmure dans les arbres. Chaque fois qu'il voyait un sorbier, il s'arrêtait un moment, les bras étendus, et chantait en se balançant.

A la nuit tombante, il les amena à sa maison d'Ent: ce n'était rien d'autre qu'une pierre moussue posée sur des mottes de gazon sous un talus vert. Des sorbiers poussaient en cercle autour, et il y avait de l'eau (comme dans toutes les maisons d'Ents), une source qui sortait du talus en glougloutant. Ils parlèrent un moment tandis que l'obscurité tombait sur la forêt. On pouvait encore entendre, non loin, les voix de l'Assemblée qui se poursuivait, mais elles semblaient à présent plus profondes et moins mesurées, à chaque instant, une grande voix s'élevait sur un ton haut, qui s'animait, tandis que toutes les autres s'éteignaient. Mais à côté d'eux Bregalad parlait doucement, murmurant presque, dans leur propre langue, et ils apprirent qu'il appartenait à la race des Peaurudes et que le pays qu'ils avaient habité avait été ravagé. Cela parut aux Hobbits une raison plus que suffisante à sa «précipitation», quant aux Orques tout au moins.

«Il y avait des sorbiers chez moi, dit Bregalad avec une douce tristesse, des sorbiers qui avaient pris racine quand je n'étais qu'une Enture, il y a bien, bien des années dans la tranquillité du monde. Les plus anciens furent plantés par les Ents pour essayer de plaire aux Ents-femmes, mais elles les regardèrent avec un sourire, disant qu'elles savaient où trouver une floraison plus blanche et des fruits plus savoureux. Pourtant il n'est pas d'arbres de toute cette race, le peuple de la Rose, qui soient aussi beaux à mes yeux. Et ces arbres croissaient au point que l'ombre dé chacun d'eux était comme une salle verte, et que leurs baies rouges étaient à l'Automne un fardeau d'une beauté merveilleuse. Les oiseaux s'y rassemblaient en foule. J'aime les oiseaux, même quand ils jacassent, et le sorbier a du surplus. Mais les oiseaux sont devenus hostiles, avides, ils se sont mis à déchirer les arbres et à jeter les fruits à terre sans les manger. Puis les Orques sont venus avec des haches et ils ont abattu mes arbres. Je suis accouru, je les ai appelés par leur long nom, mais ils n'ont pas bronché, ils n'ont rien entendu, rien répondu: ils étaient étendus, morts.

O Orofarnë Lassemista, Carnimiriё!
O beau sorbier, sur ta chevelure que la floraison était blanche!
O sorbier mien, que je t'ai vu briller, les jours d'été,
Avec ton écorce si claire, tes feuilles si légères, ta voix si fraîche et si douce: Sur ta tête de quel bel or rouge la couronne que tu portais bien haut!
O sorbier mort, sur ta tête ta chevelure est sèche et grise,

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE QUATRE
SYLVEBARBE

Ta couronne est renversée, ta voix est à tout jamais éteinte. O Orofarnë, Lassemista, Carnimiriё!

Les Hobbits s'endormirent au son du doux chant de Bregalad, qui semblait lamenter en nombreuses langues la chute des arbres qu'il avait aimés.

Ils passèrent aussi la journée du lendemain en sa compagnie, mais ils ne s'éloignèrent guère de sa «maison» Ils restèrent la plupart du temps assis en silence à l'abri du talus, car le vent était plus froid, les nuages plus bas et plus gris, il y avait peu de soleil, et au loin les voix des Ents à l'Assemblée continuaient de s'élever et de retomber, tantôt puissantes et sonores, tantôt basses et tristes, s'accélérant parfois, et parfois lentes et solennelles comme une hymne. Une seconde nuit vint, et les Ents tenaient toujours leur conseil sous les nuages rapides et les étoiles capricieuses.

Le troisième jour se leva, triste et venteux. A l'aurore, les voix des Ents s'élevèrent en une grande clameur, puis s'éteignirent de nouveau. Comme la matinée s'avançait, le vent tomba et l'air se fit lourd d'attente. Les Hobbits virent que Bregalad écoutait à présent avec une grande attention, bien que, pour eux, dans la combe de sa maison d'Ent, le son de l'Assemblée fût faible.

L'après-midi vint et le soleil, dans sa course à l'ouest vers les montagnes, jetait de longs rayons jaunes entre les crevasses et les fissures des nuages. Tout à coup, ils eurent conscience que tout était très silencieux, la forêt entière était en attente. Naturellement, les voix d'Ents s'étaient tues. Que signifiait cela? Bregalad se tenait debout, droit et tendu, et il regardait derrière lui vers Derunant au nord.

Alors vint avec fracas un grand cri retentissant: *ra-houmrah!* Les arbres frémirent et se courbèrent comme sous l'effet d'une rafale. II y eut une nouvelle pause, puis commença une musique de marche semblable à celle de tambours solennels, et, dominant des roulements et des battements, jaillirent des voix qui chantaient haut et fort.

Nous venons, nous venons au roulement des tambours: tarounda rounds rounds rom!
Les Ents approchaient: leur chant s'élevait de plus en plus proche, de plus en plus sonore
Nous venons, nous venons au son du cor et du tambour: tarouna rouna rouna rom!

Bregalad ramassa les Hobbits et s'en fut de chez lui.

Ils ne tardèrent pas à voir approcher la troupe en marche: les Ents descendaient la pente à grands pas rythmés. Sylvebarbe était en tête, suivi de quelque cinquante Ents en colonne par deux, au pas cadencé, qui battaient la mesure de leurs mains sur leurs flancs. Comme ils approchaient, on pouvait voir l'éclat et le clignotement de leurs yeux.

«Houm, hom ! Nous voici avec un grondement, nous voici enfin! Cria Sylvebarbe à la vue de Bregalad et des Hobbits. Venez, joignez-vous à l'Assemblée! Nous partons. Nous partons pour l'Isengard! »

«Sus à l'Isengard! » Crièrent de nombreuses voix.

«Sus à l'Isengard! »

Sus à lIsengard! L'Isengard fût-il encerclé et fermé de portes de pierre,
L'Isengard jet-il fort et dur, froid comme la pierre et nu comme l' os,
Nous partons, nous partons, nous partons en guerre, pour tailler la pierre et briser la porte,
Car fut et branche brûlent à présent, la fournaise gronde nous partons en guerre!
Au pays des ténèbres au pas du destin, au roulement du tambour, nous arrivons, nous arrivons,
A flsengard avec le destin nous arrivons!
Avec le destin nous arrivons, avec le destin nous arrivons!

C'est ainsi qu'ils chantaient en marchant vers le sud.

Bregalad, les yeux brillants, bondit dans les rangs au côté de Sylvebarbe. Le vieil Ent reprit alors les Hobbits, il les remit sur ses épaules, et ainsi chevauchèrent-ils fièrement à la tête de la compagnie chantante, cœur battant, tête bien haute. Bien qu'ils se fussent attendus à ce que quelque chose finît par se produire, ils étaient étonnés du changement intervenu chez les Ents. Il leur paraissait à présent aussi soudain qu'une inondation longtemps contenue par une digue.

«Les Ents se sont décidés assez rapidement, après tout, vous ne trouvez pas? » Se risqua à dire Pippin après quelque temps, lorsque le chant s'arrêta un moment et que l'on n'entendit plus que le battement des mains et des pieds.

«Rapidement? Dit Sylvebarbe. Houm ! Oui, assurément. Plus rapidement que je ne le pensais. En fait, il y a bien longtemps que je ne les ai vus se secouer ainsi. Nous autres Ents nous n'aimons pas être secoués, et nous ne le sommes jamais s'il n'est clair que nos arbres et nos vies sont en grand danger. Cela n'est pas arrivé dans cette forêt depuis les guerres de Sauron et des Hommes de la Mer. C'est l'œuvre des Orques, cet abattage pour le plaisir r*aroum sans* même la mauvaise excuse de l'alimentation de leurs feux, qui nous a tant irrités, et la

trahison d'un voisin qui eût dû nous aider. Les magiciens devraient être plus sagaces: ils le sont. Il n'est pas de malédiction en langue elfique, antique ou dans celle des Hommes assez forte pour une telle perfidie. A bas Saroumane! »

«Allez-vous vraiment forcer les portes de l'Isengard? »

«Ho, hm, enfin, nous le pourrions, vous savez! Vous ne connaissez peut-être pas notre force. Avez-vous entendu parler des Trolls? Ils sont extrêmement forts. Mais ce ne sont que des contrefaçons, créées par l'Ennemi au cours des Grandes Ténèbres en dérision des Ents, comme les Orques pour les Elfes. Nous sommes plus forts que les Trolls. Nous sommes faits des os de la terre. Nous pouvons fendre la pierre comme les racines des arbres, mais plus vite, beaucoup plus vite, quand notre esprit est réveillé! Si nous ne sommes pas abattus ou détruits par le feu ou un coup de sorcellerie, nous pourrions réduire l'Isengard en éclats et faire sauter ses murs en moellons»

«Mais Saroumane va tenter de vous arrêter, non? »

«Hm, ah, oui, c'est exact. Je ne l'ai pas oublié. En fait, j'y ai longuement pensé. Mais, voyez-vous, un grand nombre des Ents sont plus jeunes que moi, plus jeunes de bien des vies d'arbre. Ils sont tous éveillés à présent, et leur esprit est tout axé sur un point: Briser l'Isengard. Mais ils recommenceront à penser avant peu, ils se refroidiront un peu, quand nous prendrons notre boisson du soir. Quelle soif nous aurons! Mais, pour le moment, qu'ils marchent et chantent! trouvèrent enfin au sommet, et leur regard plongea dans un puits

Nous avons un long chemin à parcourir et nous aurons tout le temps sombre: la grande crevasse au bout des montagnes: Nan Curunir, la de penser plus tard. C'est quelque chose d'être partis»Vallée de Saroumane.

Sylvebarbe poursuivit sa marche, chantant avec les autres pendant «La nuit s'étend sur l'Isengard», dit Sylvebarbe quelque temps. Mais après un moment, sa voix tomba à un murmure et elle finit par cesser entièrement. Pippin vit que son vieux front était ridé et noueux. Il finit par lever les yeux, et Pippin y aperçut un regard triste, triste mais non malheureux. Il y avait là de la lumière, comme si la flamme verte s'était enfoncée plus profondément dans les puits sombres de sa pensée. Naturellement, il est assez probable, mes amis, dit-il avec lenteur, assez probable que nous allons à notre propre fin: la dernière marche des Ents. Mais si nous restions chez nous sans rien faire, notre fin nous trouverait de toute façon, tôt ou tard. Cette pensée s'est long temps développée dans nos cœurs, et c'est pourquoi nous marchons maintenant. Ce n'a pas été une résolution hâtive. A présent, au moins, la dernière marche des Ents peut valoir une chanson. Oui, soupira t'il, nous pouvons aider les autres avant de disparaître.

J'aurais cependant aimé voir se réaliser les chansons sur Ents-femmes. Mon vœu le plus cher aurait été de revoir Fimbrethil. Mais pour cela, mes amis, les chants, comme les arbres, ne portent fruit qu'en leur propre temps et à leur propre façon: et parfois ils se flétrissent prématurément» Les Ents poursuivirent leur route à grands pas. Ils étaient descendus dans un long repli de terrain qui s'en allait vers le sud, à présent, ils commencèrent à monter, à monter vers la haute crête de l'ouest. Les bois diminuèrent, et ils arrivèrent à des bouquets de bouleaux espacés, puis à des pentes dénudées où seuls poussaient quelques maigres pins. Le soleil se coucha derrière la sombre croupe qu'ils avaient en face d'eux. Le crépuscule gris tomba. Pippin regarda en amère. Le nombre des Ents s'était accru ou que se passait-il? Là où auraient dû se trouver les pentes nues et obscures par lesquelles ils étaient passés, il croyait voir des bosquets. Mais ils bougeaient! Se pouvait-il que les arbres de Fangorn fussent éveillés et que la forêt se levât pour partir en guerre par-dessus les collines? Il se frotta les yeux, se demandant si le sommeil et l'ombre ne l'avaient pas trompé, mais les grandes formes grises poursuivaient fermement leur mouvement en avant. Il y avait un bruit semblable à celui du vent dans de nombreuses branches. Les Ents approchaient à présent du sommet de la crête et tout chant avait cessé. La nuit tomba, et ce fut le silence, on n'entendait qu'un faible tremblement de la terre sous les pieds des Ents, et un bruissement, l'ombre d'un murmure comme de nombreuses feuilles emportées par le vent. Ils se trouvèrent rapidement au sommet, et leur regard plongea dans un puits sombre : la grande crevasse au bout des montagnes : nan curunir, la Vallée de Saroumane.

«La nuit s'étent sur l'Isengard», dit Sylvebarde.

CHAPITRE CINQ
LE CAVALIER BLANC

«Je suis glacé jusqu'à la moelle», dit Gimli, battant des bras et tapant des pieds. Le jour était enfin venu. A l'aube, les compagnons avaient déjeuné comme ils l'avaient pu, et maintenant, dans la lumière grandissante, ils s'apprêtaient à chercher de nouveau sur le sol quelque trace des Hobbits.

«Et n'oubliez pas ce vieillard! dit Gimli. Je serais plus content de voir l'empreinte d'une botte»

«Pourquoi en serais-tu heureux? » Demanda Legolas.

«Parce qu'un vieillard dont les pieds laissent des traces pourrait n'être rien d'autre que ce qu'il paraît», répondit le Nain.

«Peut-être, dit l'Elfe, mais une lourde botte pourrait ne laisser aucune empreinte ici: l'herbe est épaisse et élastique»

«Un Rôdeur n'en serait pas déconcerté pour autant, dit Gimli. Un brin couché suffit à Aragorn. Mais je ne m'attends pas qu'il trouve aucune trace. C'était un funeste fantôme de Saroumane que nous avons vu la nuit dernière. J'en suis sûr, même à la lumière du matin. Peut-être ses yeux nous observent-ils de Fangorn en ce moment même»

«C'est assez probable, dit Aragorn, mais je n'en suis pas sûr. Je pense aux chevaux. Vous avez dit hier soir, Gimli, qu'ils avaient été chassés par la peur. Mais ce n'était pas mon avis. Les avez-vous entendus, Legolas? Donnaient-ils l'impression de bêtes terrorisées? »

«Non, répondit Legolas. Je les ai nettement entendus. N'étaient les ténèbres et notre propre peur, j'aurais dit que c'étaient des bêtes emportées par quelque joie soudaine. Ils parlaient comme le font des chevaux quand ils rencontrent un ami depuis longtemps absent»

«C'est bien ce que je pensais, dit Aragorn, mais je ne puis déchiffrer l'énigme, à moins qu'ils ne reviennent. Allons! La lumière croît vite. Cherchons d'abord, on devinera plus tard! Nous devrions commencer par ici, près de l'endroit de notre campement, il faut tout examiner attentivement et remonter la pente vers la forêt. Notre but est de trouver les Hobbits, quoi que nous puissions penser de notre visiteur de la nuit. Si, par quelque chance, ils ont pu s'échapper, ils doivent s'être cachés dans les arbres, sans quoi ils auraient été repérés. Si nous ne trouvons rien entre ici et les avancées de la forêt, nous procéderons à une dernière recherche sur-le-champ de bataille et parmi les cendres.

Mais il y a peu d'espoir là: les cavaliers de Rohan ont trop bien accompli leur tâche»

Pendant quelque temps, les Compagnons avancèrent lentement à quatre pattes, tâtonnant sur le sol. L'arbre se dressait mélancoliquement au-dessus d'eux, ses feuilles sèches pendaient mollement et crissaient dans le glacial vent d'est. Aragorn s'éloigna lentement. Il alla vers les cendres du feu de bivouac près du bord de la rivière, puis il se mit à parcourir le terrain jusqu'au tertre où s'était déroulé le combat. Soudain, il s'arrêta et se pencha très bas, le visage touchant presque l'herbe. II appela les autres, qui accoururent.

«Voici enfin des nouvelles! » Dit Aragorn. Il éleva une feuille brisée pour la leur montrer, une grande feuille pâle d'un ton doré en train de disparaître pour tourner au brun. «Voici une feuille de malloine de Lorien, elle porte des miettes, et il y a d'autres miettes dans l'herbe. Et voyez! Il y a à côté des bouts de corde coupés! »

«Et voici le couteau qui les a coupés! » Dit Gimli. II se baissa et tira une courte lame dentée d'une touffe d'herbe où un pied lourd l'avait enfoncée. La poignée d'où elle avait été arrachée se trouvait à côté. «C'est une arme d'Orque», dit-il, la tenant avec précaution et regardant avec dégoût le manche sculpté: il avait été taillé à l'image d'une hideuse tête aux yeux louches et à la bouche mauvaise.

«Eh bien, voilà l'énigme la plus étrange que nous ayons encore rencontrée! S'exclama Legolas. Un prisonnier ligoté échappe tant aux Orques qu'aux Cavaliers qui les entourent. Il s'arrête alors qu'il est encore à découvert et coupe ses liens avec un poignard d'Orque. Mais comment et pourquoi? Car, si ses jambes étaient ligotées, comment a t'il fait pour marcher? Et si ses bras l'étaient, comment a t'il pu se servir du poignard? Et si ni les uns ni les autres ne l'étaient, pourquoi avoir aucunement coupé les cordes? Satisfait de son habileté, il s'est alors assis pour manger tranquillement du pain de voyage! Cela, en tout cas, suffit à montrer que c'était un Hobbit, sans la feuille de mallorne. Après quoi, je suppose qu'il a dû muer ses bras en ailes et s'envoler en chantant dans les arbres. Il devrait être facile de le trouver

«Il ne nous manque que des ailes à nous-mêmes! »

«Il y a eu de la sorcellerie ici, c'est sûr, dit Gimli. Que faisait ce vieillard? Qu'avez-vous à dire, Aragorn, de l'interprétation de Legolas. Pouvez-vous faire mieux? »

«Peut-être, dit Aragorn, souriant. II y a d'autres signes à portée de la main, que vous n'avez pas considérés. Je suis d'accord sur ce que le prisonnier était un Hobbit et qu'il devait avoir soit les pieds soit les mains libres avant d'arriver ici. Je pense que c'étaient les mains parce que l'énigme devient ainsi plus facile, et aussi parce que, d'après mon interprétation des signes, il a été apporté à cet endroit par un Orque. Du sang a été versé là, à quelques pas, du sang d'Orque. Il y a de profondes empreintes de sabots tout autour de ce point, et des signes montrent qu'un objet lourd a été traîné. L'Orque a été tué par des cavaliers et son corps a ensuite été traîné jusqu'au feu. Mais le Hobbit n'a pas été vu: il n'était pas "à découvert", car il faisait nuit et il portait encore sa cape d'Elfe. Il était épuisé et il avait faim, ce qui n'a rien d'étonnant, après avoir coupé ses liens avec le poignard de son ennemi tombé, il s'est reposé et a mangé un peu avant de s'éloigner en rampant. Mais il est bon de savoir qu'il avait du *lembas* dans sa poche, même s'il était parti sans équipement ni paquet, c'est, peut-être, un trait de Hobbit. Je dis il, mais j'espère et je devine que Merry et Pippin étaient tous deux ensemble. Il n'y a toutefois aucun indice qui le montre de façon sûre»

«Et comment supposez-vous que l'un ou l'autre de nos amis soit parvenu à avoir une main libre? » Demanda Gimli.

«Je ne sais pas comment cela s'est fait, répondit Aragorn. Et je ne sais pas non plus pourquoi un Orque les emportait. Pas pour les aider à s'échapper, on peut en être sûr. Non, je crois plutôt que je commence à comprendre un point qui m'a intrigué dès le début: pourquoi, Boromir tombé, les Orques se sont-ils contentés de la capture de Merry et de Pippin? Ils n'ont pas recherché les autres membres de notre troupe, ni attaqué notre camp, au lieu de cela, ils sont partis en toute hâte vers l'Isengard. Supposaient-ils avoir capturé le Porteur de l'Anneau et son fidèle camarade? Je ne le pense pas. Leurs maîtres n'oseraient pas donner aux Orques des ordres aussi clairs, même s'ils en savaient aussi long eux-mêmes, ils ne leur parleraient pas ouvertement de l'Anneau: ce ne sont pas des serviteurs de confiance. Mais je pense que les Orques avaient reçu l'ordre de prendre à tout prix des *Hobbits*, vivants. Une tentative fut faite de filer avec les précieux prisonniers avant la bataille. Une trahison peut-être, assez vraisemblable avec de tels êtres, quelque grand et audacieux Orque aura pu essayer de s'échapper seul avec la prise, à ses propres fins. Voilà mon histoire à moi, on pourrait en trouver d'autres. En tout cas, nous pouvons compter sur une chose: l'un au moins de nos amis s'est échappé. Il nous appartient de le trouver et de l'aider avant de retourner en Rohan. Nous ne devons pas nous laisser décourager par Fangorn, puisque la nécessité l'a conduit en ce sombre lieu»

«Je ne sais ce qui me décourage le plus, de Fangorn ou de la pensée de la longue route à pied à travers le Rohan», dit Gimli.

«Eh bien, allons à la forêt», dit Aragorn.

Aragorn ne tarda pas à trouver de nouveaux signes. A un endroit près de la rive de l'Entalluve, il tomba sur des empreintes de pas: Des empreintes de Hobbits, mais trop légères pour en tirer grand-chose. Puis de nouveau sous le tronc d'un grand arbre à la lisière même de la forêt, de nouvelles empreintes furent découvertes. La terre, nue et sèche, ne donna pas beaucoup d'indications.

Un Hobbit au moins s'est tenu un moment ici et il a regardé en arrière, avant de pénétrer dans la forêt», dit Aragorn.

«Dans ce cas, nous devons y aller aussi, dit Gimli. Mais je n'aime pas l'aspect de ce Fangorn, et on nous a mis en garde contre lui. Je voudrais bien que la poursuite nous ait amenés n'importe où ailleurs! »

«Je ne trouve pas que la forêt donne une impression de malveillance, quoi qu'en puissent rapporter les histoires», dit Legolas. Il se tenait sous les avancées de la forêt, penché en avant comme pour écouter, et scrutant les ombres de ses yeux écarquillés. «Non, elle n'est pas mauvaise, ou le mal qui s'y peut trouver est très éloigné. Je ne perçois que des échos extrêmement faibles d'endroits sombres où le cœur des arbres est noir. Il n'y a aucune malice près de nous, mais je vois de la vigilance et de la colère»

«Eh bien, elle n'a aucune raison de colère à mon égard, dit Gimli. Je ne lui ai fait aucun mal»

«Ça vaut aussi bien, dit Legolas. Mais elle n'en a pas moins subi du mal. Il se passe ou il va se passer quelque chose en son sein. Ne sentezvous pas une tension? J'en suis oppressé»

«Je sens que l'air est lourd, dit le Nain. Cette forêt est moins dense que la Forêt Noire, mais elle sent le moisi et elle a pauvre apparence.

Elle est vieille, très vieille, dit l'Elfe. Si vieille que même moi je me sens de nouveau jeune, comme je ne me suis jamais senti depuis que j'ai voyagé avec vous autres enfants. Elle est vieille et pleine de souvenirs. J'aurais pu être heureux ici, si j'y étais venu en temps de paix»

«Je crois bien, dit Gimli avec un reniflement. Vous êtes un Elfe des Bois, de toute façon, bien que les Elfes de toutes les espèces soient d'étranges personnes. Mais vous me réconfortez. Où vous irez, j'irai. Mais gardez votre arc sous la main, et moi je garderai ma hache non assujettie dans ma ceinture. Pas pour m'en servir contre les arbres, ajouta t'il vivement en levant le regard vers celui sous lequel ils se tenaient. Je ne voudrais pas rencontrer ce vieillard à l'improviste sans un argument sous la main. Allons-y! »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE CINQ
LE CAVALIER BLANC

Là-dessus, les trois chasseurs plongèrent dans la forêt de Fangorn. Legolas et Gimli laissèrent le pistage à Aragorn. Il n'avait guère d'éléments. Le sol de la forêt était sec et couvert d'un amoncellement de feuilles, mais, devinant que les fugitifs resteraient près de l'eau, il retournait souvent au bord de la rivière. C'est ainsi qu'il arriva à l'endroit où Merry et Pippin avaient bu et s'étaient baigné les pieds. Là, bien visibles à tous, se détachaient les empreintes des deux Hobbits, l'une un peu plus petite que l'autre.

«Voilà une bonne nouvelle, dit Aragorn. Mais ces marques sont vieilles de deux jours. Et il semble qu'à ce point, les Hobbits aient quitté le bord de l'eau»

«Qu'allons-nous faire maintenant, alors? Demanda Gimli. On ne peut pas les poursuivre dans toute l'épaisseur de Fangorn. Nous sommes venus mal approvisionnés. Si on ne les trouve pas vite, on ne leur sera d'aucune utilité sinon pour nous asseoir auprès d'eux et leur montrer notre amitié en mourant de faim ensemble»

«Si c'est là vraiment tout ce que nous pouvons faire, eh bien, il faut le faire, dit Aragorn. Poursuivons notre route»

Ils finirent par arriver à l'extrémité abrupte de la Colline de Sylvebarbe, et ils levèrent les yeux sur le mur de roc avec ses marches grossières menant à la haute corniche. Des rayons de soleil tombaient à travers les nuages rapides, et la forêt paraissait à présent moins grise et triste.

«Montons pour regarder un peu alentour! Dit Legolas. J'ai encore le souffle court. J'aimerais goûter un moment un air plus libre»

Les compagnons grimpèrent. Aragorn venait en dernier, se mouvant avec lenteur: il scrutait de près les marches et les corniches.

«Je suis presque sûr que les Hobbits sont montés par ici, dit-il. Mais il y a d'autres marques, des marques très étranges que je ne comprends pas. Je me demande si nous pourrions voir de cette corniche quelque chose qui nous aide à deviner de quel côté ils ont été ensuite»

Il se redressa et regarda alentour, mais il ne vit rien d'utile. La corniche faisait face au sud et à l'est, mais la vue n'était ouverte qu'à l'est. De ce côté, il pouvait voir les sommets des arbres qui descendaient en rangs vers la plaine d'où le groupe venait.

«Nous avons fait un très grand tour, dit Legolas. Nous aurions tous pu arriver sains et saufs ensemble si nous avions quitté le Grand Fleuve le second ou le troisième jour pour nous diriger vers l'ouest. Rares sont ceux qui peuvent prévoir où leur route les mènera, avant d'en avoir atteint le bout»

«Mais nous ne désirions pas venir à Fangorn», fit remarquer Gimli.

«Pourtant nous y voici et bellement pris dans la nasse, dit Legolas. Regardez! »

«Regardez quoi? » Demanda Gimli.

«Là, dans les arbres»

«Où? Je n'ai pas d'yeux d'Elfe, moi»

«Chut! Parle plus doucement! Regarde! Dit Legolas, le doigt tendu. En bas, la forêt, dans le chemin d'où nous venons. C'est lui. Tu ne le vois pas, qui passe d'arbre en arbre! »

«Je vois, je vois maintenant! Siffla Gimli. Regardez, Aragorn! Ne vous avais-je pas averti? Voilà le vieillard. Tout en haillons griset sales: c'est pour cela que je ne pouvais pas le voir au début»

Aragorn regarda, et il vit une forme courbée qui bougeait lentement. Elle n'était pas loin. On aurait dit un vieux mendiant, marchant avec lassitude, appuyé sur un bâton grossier. Sa tête était baissée et il ne regardait pas vers eux. En d'autres pays, ils l'auraient accueilli par quelques paroles aimables, mais maintenant, ils restaient silencieux, chacun ressentant un étrange sentiment d'attente: quelque chose approchait qui détenait un pouvoir caché ou une menace.

Gimli regarda un moment, les yeux écarquillés, tandis que la forme approchait pas à pas. Puis soudain, incapable de se contenir plus longtemps, il éclata: «Ton arc, Legolas! Bande-le! Prépare-toi! C'est Saroumane. Ne le laisse pas parler ou nous jeter un sort! Tire avant! »

Legolas prit son arc et banda, lentement comme si une autre volonté lui résistait. Il tenait sans la serrer une flèche qu'il n'encochait pas. Aragorn restait silencieux, le visage attentif et tendu.

«Qu'attends-tu? Qu'est ce que tu as? » Dit Gimli en un murmure sifflant.

«Legolas a raison, dit tranquillement Aragorn. Nous ne pouvons tirer ainsi sur un vieillard à l'improviste et sans provocation. Quelque peur ou doute que nous ressentions. Observez et attendez! »

A ce moment, le vieillard pressa le pas et vint avec une rapidité surprenante au pied de la muraille de rocher. Puis il regarda soudain en l'air, tandis qu'ils se tenaient immobiles, les yeux fixés sur lui. II n'y avait aucun son.

Ils ne pouvaient voir sa figure: il était encapuchonné et, sur la tête, il portait un chapeau à large bord, de sorte que ses traits étaient perdus dans l'ombre, sauf pour le bout de son nez et sa barbe grise. II sembla pourtant à Aragorn saisir la lueur de ses yeux aigus et brillants dans l'ombre des sourcils sous le capuchon.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE CINQ
LE CAVALIER BLANC

Le vieillard finit par rompre le silence. «Heureuse rencontre, assurément, mes amis, dit-il d'une voix douce. Je voudrais vous parler. Préférez-vous descendre ou que je monte? » Il commença à grimper sans attendre la réponse.

«Allons! Cria Gimli. Arrête le, Legolas! »

«N'ai-je pas dit que je désirais vous parler? répliqua le vieillard. Retirez cet arc, Maître Elfe! »

L'arc et les flèches tombèrent des mains' de Legolas, et ses bras pendirent à ses côtés.

«Et vous, Maître Nain, veuillez retirer la main du manche de votre hache jusqu'à ce que je sois arrivé, je vous prie! Vous n'aurez pas besoin de tels arguments»

Gimli eut un haut-le-corps, puis il resta immobile comme une pierre, le regard fixé sur le vieil homme qui bondissait sur les marches grossières avec toute l'agilité d'une chèvre. Toute lassitude semblait l'avoir quitté. Comme il posait le pied sur la corniche, il y eut une lueur, trop brève pour être certaine, un éclair blanc, comme si un vêtement caché par les haillons avait été un instant révélé. Gimli prit une inspiration qui fit l'effet d'un sifflement sonore dans le silence.

«Heureuse rencontre, je le répète! » Dit le vieillard, s'avançant vers eux. Arrivé à quelques pas, il se tint là, courbé sur son bâton, la tête en avant, les regardant de sous son capuchon. «Et que faites-vous donc dans cette région? Un Elfe, un Homme et un Nain, tous vêtus à la manière elfique. Sans doute y a t’il là-dessous une histoire qui vaut d'être entendue. Pareille chose ne se voit pas souvent par ici»

Vous parlez en personne qui connaît bien Fangorn, dit Aragorn. Est ce exact? »

«Pas bien, dit le vieillard, il y faudrait l'étude de bien des vies. Mais j'y viens de temps à autre»

«Pourrions-nous connaître votre nom, et puis entendre ce que vous avez à nous dire? Demanda Aragorn. La matinée avance, et nous avons quelque chose à faire qui ne peut attendre»

«Pour ce qui est de ce que je voulais vous dire, c'est fait: que faites vous et quelle histoire pouvez-vous fournir à votre sujet? Quant à mon nom! » Il s'interrompit sur un rire long et doux. A ce son, Aragorn se sentit parcouru d'un frémissement, un étrange et froid frisson, ce n'était pourtant pas de la peur ou de la terreur qu'il ressentait, cela ressemblait plutôt à la morsure soudaine d'un air vif ou au claquement d'une pluie froide qui réveille un dormeur inquiet.

«Mon nom! répéta le vieillard. Ne l'avez-vous pas déjà deviné? Vous l'avez déjà entendu, je crois. Oui, vous l'avez déjà entendu. Mais, allons, et votre histoire? »

Les trois compagnons restèrent muets.

«D'aucuns commenceraient à douter que votre mission soit avouable, reprit le vieillard. Heureusement, j'en connais quelque chose. Vous dépistez les empreintes de deux jeunes Hobbits, je crois. Oui, des Hobbits. N'écarquillez pas les yeux comme si vous n'aviez jamais entendu ce nom étrange. Vous le connaissez, et moi aussi. Eh bien, ils ont grimpé ici avant-hier, et ils ont rencontre quelqu'un qu'ils n'attendaient pas. Cela vous réconforte-t-il? Et maintenant, vous aimeriez savoir où ils ont été emmenés? Ma foi, peut-être pourrais-je vous en dire quelque chose. Mais pourquoi restez-vous debout? Votre mission n'est pas aussi urgente que vous le pensiez, je vois. Asseyons-nous et détendez-vous»

Le vieillard se détourna pour aller à un tas de pierres et de rochers éboulés au pied de la falaise derrière eux. Aussitôt, comme si un charme avait été rompu, les autres se relaxèrent et remuèrent. La main de Gimli se porta immédiatement au manche de sa hache. Aragorn tira son épée. Legolas ramassa son arc.

Le vieillard, sans y prêter aucune attention, se baissa et s'assit sur une pierre basse et plate. Son manteau gris s'ouvrit alors, et ils virent, en toute certitude qu'en dessous il était tout de blanc vêtu.

«Saroumane! S’écria Gimli, s'élançant vers lui, la hache à la main. Parlez! Dites-nous où vous avez caché nos amis! Qu'en avez-vous fait? Parlez, ou je fais une brèche dans votre chapeau que même un magicien aura de la peine à réparer! »

Le vieillard le devança. II se dressa vivement et bondit au sommet d'un grand rocher. II se tint là, avec une stature soudain accrue, les dominant de haut. II avait rejeté son capuchon et ses haillons gris, et ses vêtements blancs étincelaient. Il leva son bâton et la hache de Gimli sauta de son poing et tomba en sonnant sur le sol. L'épée d'Aragorn, dans sa main raidie et immobile, flamboya d'un feu soudain. Legolas poussa un grand cri et tira une flèche haut dans l'air: elle disparut dans un éclat de flamme.

«Mithrandir ! cria t’il. Mithrandir ! »

«Heureuse rencontre, je vous le répète, Legolas! » Dit le vieillard.

Tous avaient les yeux fixés sur lui. Ses cheveux étaient blancs comme neige au soleil, et sa robe d'une blancheur lumineuse, sous ses épais sourcils, les yeux brillaient, pénétrants comme les rayons du soleil, la puissance était entre ses mains. Partagés entre l'étonnement, la joie et la crainte, ils se tenaient là sans rien trouver à dire.

Enfin, Aragorn fit un mouvement. «Gandalf! Dit-il. Contre toute espérance, vous revenez à nous dans notre besoin! Quel voile obscurcissait mes yeux? Gandalf! » Gimli ne dit rien, mais il tomba à genoux, s'abritant les yeux.

CHAPITRE CINQ
LE CAVALIER BLANC

«Gandalf, répéta le vieillard, comme s'il rappelait de vieux souvenirs, un mot depuis longtemps hors d'usage. Oui, ce fut mon nom. J'étais Gandalf»

II descendit du rocher et, ramassant son manteau gris, il s'en enveloppa: on eût dit que le soleil, après avoir brillé, s'était de nouveau caché dans un nuage. «Oui, vous pouvez toujours m'appeler Gandalf, dit-il, et sa voix était celle de leur vieil ami et guide: Levez-vous, mon bon Gimli ! Je n'ai rien à vous reprocher, et vous ne m'avez fait aucun mal. En vérité, mes amis, aucun de vous n'a d'arme capable de m'atteindre. Soyez joyeux! Nous nous retrouvons. Au renversement de la marée. La grande tempête vient, mais la marée a changé»

Il posa la main sur la tête de Gimli , le Nain leva les yeux et rit soudain. «Gandalf! Dit-il. Mais vous êtes tout en blanc! »

«Oui, je suis blanc à présent, dit Gandalf. En vérité, je suis Saroumane, on pourrait presque dire Saroumane tel qu'il aurait dû être. Mais, allons, parlez-moi de vous-mêmes! J'ai passé par le feu et l'eau profonde, depuis que nous nous sommes quittés. J'ai oublié une bonne partie de ce que je croyais savoir et j'ai aussi appris beaucoup de choses que j'avais oubliées. Je peux voir beaucoup de choses très éloignées, mais beaucoup d'autres, proches, je ne les vois pas. Parlez-moi de vous-mêmes! »

«Que voulez vous savoir? Demanda Aragorn. Tous les événements depuis notre séparation sur le pont feraient un long récit. Ne voudriez vous pas d'abord nous donner des nouvelles des Hobbits? Les avez Vous trouvés et sont-ils sains et saufs? »

«Non, je ne les ai pas trouvés, dit Gandalf. II y avait des ténèbres sur les vallées de l'Emyn Muil, et j'ignorais leur captivité jusqu'à ce que l'aigle m'en eût averti»

«L'aigle ! S'écria Legolas. J'en ai vu un, haut et loin: la dernière fois, c'était il y a trois jours, au-dessus de l'Emyn Muil»

«Oui, dit Gandalf, c'était Gwaihir, le Seigneur des Vents, qui m'a tiré d'Orthanc. Je l'ai envoyé devant moi surveiller le Fleuve et recueillir des renseignements. Il a la vue perçante, mais il ne peut distinguer tout ce qui se passe sous les collines et les arbres. Il a vu certaines choses, et d'autres, je les ai vues moi-même. L'Anneau est maintenant passé au-delà de mes possibilités d'aide, comme de celle d'aucun membre de la Compagnie partie de Fondcombe. Il a bien failli être révélé à l'Ennemi, mais il a échappé. J'ai eu quelque part à ce sauvetage: car je siégeais en un haut lieu et j'ai lutté contre la Tour Sombre, et l'Ombre a passé. Après, je fus las, très las, et je marchai longtemps, plongé dans de sombres pensées»

«Alors, vous savez ce qu'il en est de Frodon! Dit Gimli. Comment les choses vont-elles pour lui? »

«Je ne saurais le dire. Il a été sauvé d'un grand péril, mais beaucoup l'attendent encore. Il a décidé d'aller seul en Mordor, et il est parti: c'est tout ce que je puis dire»

«Pas seul, dit Legolas. Nous pensons que Sam l'accompagnait»

«Vraiment, dit Gandalf, une lueur passa dans ses yeux et un sourire éclaira son visage. Vraiment? C'est pour moi une nouvelle, mais je n'en suis pas surpris. Bon! C'est très bien! Vous m'allégez le cœur. Il faut m'en dire davantage. Asseyez-vous près de moi et faites-moi le récit de votre voyage»

Les compagnons s'assirent sur le sol à ses pieds, et Aragorn entama le récit. Durant un long moment, Gandalf ne dit rien et il ne posa aucune question. Ses mains reposaient sur ses genoux et il gardait les yeux fermés. Enfin, quand Aragorn en vint à la mort de Boromir et à son dernier voyage sur le Grand Fleuve, le vieillard soupira.

«Vous n'avez pas dit tout ce que vous savez ou devinez, Aragorn mon ami, dit-il doucement. Pauvre Boromir! Je ne pouvais voir ce qui lui était arrivé. Ce fut une cruelle épreuve pour un tel homme: un guerrier et un seigneur des hommes. Galadriel m'avait dit qu'il était en danger. Mais il en a réchappé en fin de compte. J'en suis heureux. Ce n'a pas été en vain que les Hobbits nous ont accompagnés, fût-ce seulement pour Boromir. Mais ce n'est pas le seul rôle qu'ils ont à jouer. Ils ont été amenés à Fangorn, et leur venue a été semblable à la chute de petites pierres qui entraîne une avalanche en montagne. Tandis même que nous parlons ici, j'entends les premiers grondements. Saroumane ferait bien de ne pas être pris loin de chez lui quand le barrage se rompra! »

«II est un point sur lequel vous n'avez pas changé, mon cher ami, dit Aragorn: vous parlez toujours par énigmes»

«Comment, par énigmes? Dit Gandalf. Non! Car je me parlais à haute voix à moi-même. Une habitude d'autrefois: ils choisissaient, parmi les personnes présentes, les plus sages, pour leur parler, les longues explications nécessaires aux jeunes sont fatigantes» Il rit, mais le son de ce rire avait la chaleur et la bienveillance d'un rayon de soleil.

«Je ne suis plus jeune même selon les calculs des Hommes des Anciennes Maisons, dit Aragorn. Ne voudriez-vous pas m'ouvrir plus clairement votre pensée? »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE CINQ
LE CAVALIER BLANC

«Que dirai-je donc? demanda Gandalf, et il réfléchit un moment. Voici en bref comment je vois les choses pour le moment, si vous désirez connaître aussi clairement que possible une partie de ma pensée. L'Ennemi sait depuis longtemps, bien sûr, que l'Anneau est en circulation et qu'il est porté par un Hobbit. Il connaît maintenant le nombre des Compagnons partis de Fondcombe et l'espèce de chacun de nous. Mais il ne voit pas encore clairement notre dessein. Il suppose que nous allons tous à Minas Tirith, car c'est ce qu'il aurait fait à notre place. Et, selon sa sagesse, c'eût été un grand coup porté à son pouvoir. En fait, il est dans une grande peur, ne sachant quel être puissant peut soudain apparaître, porteur de l'Anneau, et l'assaillir en guerre pour l'abattre et prendre sa place. Que nous souhaitions l'abattre pour ne mettre personne à sa place n'est pas une pensée qui lui vienne à l'esprit. L'idée que nous cherchions à détruire l'Anneau même ne figure pas encore dans ses plus sombres rêves. Et vous verrez sans doute là notre chance et notre espoir. Car, imaginant la guerre, il l'a déchaînée, pensant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, qui frappe le premier n'ayant pas besoin de frapper deux fois pour peu que le coup soit assez fort. II mit donc en mouvement dès à présent et plus tôt qu'il n'en avait l'intention les forces qu'il a longtemps préparées. Sage fou: s'il avait appliqué tout son pouvoir à garder le Mordor de façon à en interdire l'entrée à quiconque et consacré toute sa ruse à la recherche de l'Anneau, alors, en vérité, tout espoir aurait disparu: ni l'Anneau ni le porteur n'auraient pu longtemps lui échapper. Mais maintenant son regard se porte au loin plutôt que chez lui et plus qu'aucun autre endroit, il observe Minas Tirith. Très bientôt, sa force s'abattra là comme une tempête.

«Car il sait déjà que les messagers qu'il avait envoyés tendre un guet-apens à la Compagnie ont de nouveau échoué. Ils n'ont pas trouvé l'Anneau, et ils n'ont pas non plus ramené des Hobbits comme otages. S'ils n'avaient même réussi qu'à cela, c'eût été pour nous un dur coup, peut-être fatal. Mais n'assombrissons pas nos cœurs en imaginant l'épreuve de leur belle loyauté dans la Tour Sombre. Car l'Ennemi a échoué jusqu'à présent. Grâce à Saroumane»

«Saroumane n'est donc pas un traître? » S'écria Gimli.

«Si, certes, répondit Gandalf. Doublement. Et n'est ce pas chose étrange? Rien de ce que nous avons enduré depuis quelque temps ne nous a paru aussi douloureux que la trahison de l'Isengard. Même considéré simplement comme seigneur et capitaine, Saroumane est devenu très fort. Il menace les Hommes de Rohan et détourne leur aide de Minas Tirith au moment même où le coup principal approche de l'Est. Toutefois, une arme traîtresse est toujours un danger pour la main. Saroumane avait, lui aussi, l'idée de s'emparer de l'Anneau pour son propre compte, ou au moins d'attraper des Hobbits pour ses vilains desseins. De sorte qu'entre eux nos ennemis ne sont parvenus qu'à amener Merry et Pippin avec une rapidité étonnante et à point nommé à Fangorn, où autrement ils ne seraient jamais venus!

«Ils se sont aussi emplis de nouveaux doutes qui dérangent leurs plans. Aucune nouvelle de la bataille n'atteindra le Mordor, grâce aux cavaliers de Rohan, mais le Seigneur Ténébreux sait que deux Hobbits ont été pris dans l'Emyn Muil et emmenés en direction de l'Isengard contre la volonté de ses propres serviteurs. Il a maintenant à craindre l'Isengard autant que Minas Tirith. Si celle-ci tombe, les choses iront mal pour Saroumane»

II est regrettable que nos amis se trouvent entre les deux, dit Gimli. Si aucune terre ne séparait l'Isengard du Mordor, ils pourraient se battre pendant que nous observerions et attendrions»

«Le vainqueur sortirait plus fort qu'aucun des deux, et il serait exempt de doute, dit Gandalf. Mais l'Isengard ne peut se battre contre le Mordor sans que Saroumane ait d'abord obtenu l'Anneau. Cela ne se produira jamais, maintenant. II ne connaît pas encore le péril où il est. II y a beaucoup de choses qu'il ignore. Il était tellement pressé de mettre la main sur sa proie qu'il n'a pu attendre chez lui et qu'il est parti à la rencontre de ses messagers pour les apercevoir. Mais il est venu trop tard, pour une fois, la bataille était terminée et il n'y pouvait plus rien dès avant son arrivée dans cette région. Il n'est pas resté ici longtemps. Je regarde dans son esprit, et j'y vois son doute. II n'a aucune connaissance de la forêt. Il pense que les Cavaliers ont tout massacré et brûlé sur-le-champ de bataille, mais il ignore si les Orques emmenaient ou non des prisonniers. Et il ne sait rien de la querelle entre ses serviteurs et les Orques de Mordor, il ne sait rien non plus du Messager Ailé»

«Le Messager Ailé! S'écria Legolas. Je lui ai tiré dessus avec l'arc de Galadriel au-dessus de Sarn Gebir et je l'ai fait tomber du ciel. II nous a tous emplis de crainte. Quelle nouvelle terreur est ce là? »

«Une terreur que vous ne pouvez abattre avec des flèches, dit Gandalf. Vous n'avez abattu que son coursier. C'était un bon exploit, mais le Cavalier eut vite une nouvelle monture. Car c'était un Nazgul, l'un des Neuf, qui chevauchent à présent les coursiers ailés. Leur terreur ne tardera pas à couvrir de son ombre les dernières armées de nos amis et à obnubiler le soleil. Mais ils n'ont pas encore été autorisés à traverser le fleuve, et Saroumane ignore cette nouvelle forme dont ont été revêtus les Esprits Servants de l'Anneau. II a toujours la pensée fixée sur l'Anneau. Celui ci était-il présent dans la bataille? Fut-il trouvé? Et si Théoden, Seigneur de la Marche, venait à le posséder et apprenait son pouvoir? C'est là le danger qu'il voit, et il est retourné en toute hâte vers l'Isengard pour redoubler, tripler son assaut contre le Rohan. Et durant tout ce temps existe un autre danger, proche, qu'il ne voit pas, occupé qu'il est par ses bouillantes pensées. II a oublié Sylvebarbe»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE CINQ
LE CAVALIER BLANC

Voilà que vous vous parlez de nouveau à vous-même, dit Aragorn avec un sourire. Sylvebarbe m'est inconnu. Et j'ai deviné une partie de la double trahison de Saroumane, je ne vois cependant pas en quoi a servi la venue à Fangorn de deux Hobbits, sinon à nous offrir une longue et vaine poursuite»

Attendez une minute! S'écria Gimli. II y a autre chose que j'aimerais savoir d'abord. Est ce vous, Gandalf, ou Saroumane que nous avons vu la nuit dernière? »

Vous ne m'avez certainement pas vu, moi, répondit Gandalf, je dois donc supposer que vous avez vu Saroumane. Évidemment, nous nous ressemblons tant, qu'il faut bien excuser votre désir d'infliger une incurable blessure à mon chapeau»

Bon, bon! Dit Gimli. Je suis heureux que ce ne fût pas vous»

Gandalf rit de nouveau. «Oui, mon bon Nain, dit-il, c'est une consolation de ne pas se tromper à tout coup. Ne le sais-je pas trop bien! Mais, naturellement, je ne vous ai jamais blâmé de votre accueil. Comment l'aurais-je pu, moi qui ai si souvent conseillé à mes amis de se méfier même de leurs propres mains quand ils ont affaire à l'Ennemi. Ah, heureux Gimli fils de Gloïn ! Peut-être nous verrez-vous tous deux ensemble un jour et pourrez-vous juger entre nous! »

Mais les Hobbits! Dit Legolas, intervenant. Nous avons fait beaucoup de chemin à leur recherche, et vous semblez savoir où ils se trouvent. Où sont-ils maintenant? »

Avec Sylvebarbe et les Ents», dit Gandalf.

«Les Ents ! s'exclama Aragorn. II y a donc quelque chose de vrai dans les anciennes légendes sur les habitants des forêts profondes et les gardiens géants des arbres? Y a t'il encore des Ents au monde? Je croyais que ce n'était qu'un souvenir des jours anciens, si même ils représentaient autre chose qu'une simple légende de Rohan»

Une légende de Rohan! S'écria Legolas. Non, tout Elfe du Pays Sauvage a chanté des chansons sur les vieux Onodrim et leur longue peine. Mais, même parmi nous, ils ne sont qu'un souvenir. Si je devais en rencontrer un qui marche encore en ce monde, alors certes je me sentirais redevenu jeune! Mais Sylvebarbe: ce n'est là qu'une traduction de Fangorn en Langage Commun, et pourtant vous semblez parler d'une personne. Qui est ce Sylvebarbe? »

«Ah, vous en. Demandez beaucoup, dit Gandalf. Le peu que je sache de cette longue et lente histoire ferait un récit pour lequel le temps nous manque actuellement. Sylvebarbe est Fangorn, le gardien de la forêt, c'est le plus vieux des Ents, le plus vieil être vivant qui marche encore sous le Soleil en cette Terre du Milieu. J'espère, en vérité, Legolas, que vous aurez l'occasion de le rencontrer. Merry et Pippin ont eu cette bonne fortune: ils l'ont rencontré ici même, où nous nous trouvons.

Car il est venu il y a deux jours, et il les a emportés chez lui au loin, près des racines des montagnes. Il vient souvent ici, surtout lorsqu'il a l'esprit troublé et que des rumeurs du monde extérieur l'inquiètent. Je l'ai vu il y a quatre jours se promener parmi les arbres, et je crois qu'il m'a aperçu, car il s'est arrêté, mais je n'ai pas parlé, j'avais l'esprit lourd de pensées et j'étais encore fatigué de ma lutte contre l'ail de Mordor, il n'a rien dit non plus et il n'a pas crié mon nom»

«Peut-être lui aussi vous a t'il pris pour Saroumane, dit Gimli. Mais vous parlez de lui comme s'il était un ami. Je croyais Fangorn dangereux»

«Dangereux! S'écria Gandalf. Et moi aussi, je le suis, très dangereux même: Plus dangereux que tout ce que vous rencontrez jamais, à moins que vous ne soyez amené vivant devant le Seigneur Ténébreux. Et Aragorn est dangereux, et Legolas est dangereux. Vous êtes entouré de dangers, Gimli fils de Gloïn, car vous êtes dangereux vous-même, à votre propre manière. La forêt de Fangorn est assurément périlleuse particulièrement pour ceux qui portent trop promptement la main à leur hache, et Fangorn lumidôme est périlleux aussi, mais il n'en est pas moins sage et bienveillant. Mais à présent sa longue et lente colère déborde, et toute la forêt en est emplie. La venue des Hobbits et les nouvelles qu'ils ont apportées l'ont fait déverser: Elle se répandra bientôt comme une inondation, mais son flot est dirigé contre Saroumane et les haches de l'Isengard. Une chose est sur le point de se produire, qui n'est pas arrivée depuis les Jours Anciens: les Ents vont se réveiller, et ils verront leur force»

«Que feront-ils? » Demanda Legolas, étonné.

«Je n'en sais rien, dit Gandalf. Je ne pense pas qu'ils le sachent euxmêmes. Je me le demande» Il retomba dans le silence, la tête baissée, plongé dans ses pensées.

Les autres le contemplèrent. Un rayon de soleil tomba d'entre les nuages rapides sur ses mains, posées à présent la paume en l'air sur ses genoux: elles paraissaient emplies de lumière comme une coupe l'est d'eau. Enfin, il leva les yeux et regarda droit vers le soleil.

«La matinée touche à sa fin, dit-il. Il faudra bientôt partir»

«Irons-nous trouver nos amis et voir Sylvebarbe? » Demanda Aragorn.

DEUXIEME PARTIE

LES DEUX TOURS

Livre III

CHAPITRE CINQ

LE CAVALIER BLANC

«Non, répondit Gandalf. Ce n'est pas la route que vous devez prendre. J'ai prononcé des paroles d'espoir. Mais d'espoir seulement. L'espoir n'est pas la victoire. La guerre est sur nous et sur nos amis, une guerre dans laquelle seul l'usage de l'Anneau pourrait nous donner l'assurance de la victoire. Cela m'emplit d'une grande tristesse et d'une grande crainte: il y aura beaucoup de destructions, et tout peut-être perdu. Je suis Gandalf, Gandalf le Blanc, mais le Noir est plus puissant encore»

Il se leva et regarda vers l'Est, s'abritant les yeux, comme s'il voyait dans le lointain des choses qu'aucun d'entre eux ne pouvait voir. Puis il hocha la tête. «Non, dit-il d'une voix douce, c'est parti hors de notre atteinte. De cela au moins, nous pouvons nous réjouir. Nous ne pouvons plus être tentés d'utiliser l'Anneau. Nous devons descendre affronter un péril presque désespéré, mais ce péril mortel est supprimé»

Il se retourna. «Allons, Aragorn fils d'Arathorn! Dit-il. Ne regrettez pas le choix que vous avez fait dans la vallée de l'Emyn Muil, et ne parlez pas de vaine poursuite. Vous avez choisi dans le doute le chemin qui vous paraissait le bon: le choix était juste, et il a trouvé sa récompense. Car ainsi nous nous sommes rencontrés à temps, nous qui autrement aurions pu nous rencontrer trop tard. Mais la recherche de vos compagnons est terminée. La suite de votre voyage est marquée par votre parole donnée. Vous devez aller à Edoras et chercher Théoden dans son château. Car on a besoin de vous. La lumière d'Anduril doit être maintenant découverte dans la bataille qu'elle a si longtemps attendue. Il y a la guerre en Rohan et pis encore: cela va mal pour Théoden»

«Ne devons-nous plus revoir les joyeux jeunes Hobbits, alors? » Demanda Legolas.

«Je n'ai pas dit cela, répondit Gandalf. Qui sait? Prenez patience. Allez où vous devez et espérez! A Edoras ! J'y vais aussi»

«C'est un long chemin à parcourir à pied pour un Homme, jeune ou vieux, dit Aragorn. Je crains que la bataille ne soit depuis longtemps terminée quand nous y arriverons»

«On verra, on verra, dit Gandalf. Voulez vous venir avec moi maintenant? »

«Oui, nous partirons ensemble, dit Aragorn. Mais je ne doute pas que vous n'y soyez avant moi, si vous le désirez» II se leva et regarda longuement Gandalf. Les autres les observaient en silence, debout l'un en face de l'autre. La figure grise de l'Homme, Aragorn fils d'Arathorn, était haute et rigide comme la pierre, la main posée sur la poignée de son épée, on eût dit qu'un roi sorti des brumes de la mer avait posé le pied sur les rivages des hommes moindres. Devant lui s'inclinait la vieille forme, blanche, brillante à présent comme d'une lumière intérieure, courbée, chargée d'ans, mais détenant un pouvoir hors d'atteinte de la force des rois.

«Ne dis-je pas la vérité, Gandalf, reprit enfin Aragorn, quand je déclare que vous pourriez aller où que vous le désiriez plus vite que moi? Et je dis aussi ceci: Que vous êtes notre capitaine et notre étendard. Le Seigneur Ténébreux a Neuf Auxiliaires, mais nous en avons Un, plus puissant qu'eux: le Cavalier Blanc. Il a passé par le feu et l'abîme, et ils le craindront. Nous irons où il nous conduira»

«Oui, ensemble nous vous suivrons, dit Legolas. Mais auparavant, j'aurais le cœur soulagé, Gandalf, de savoir ce qui vous est arrivé dans la Moria. Ne voudriez-vous pas nous le dire? Ne pouvez-vous rester même le temps de dire à vos amis comment vous fûtes délivré? »

«Je ne suis déjà resté que trop longtemps, répondit Gandalf. Le temps est court. Mais y eût-il un an à passer, je ne vous dirais pas tout.

«Alors, dites-nous ce que vous voulez bien et ce que le temps permet! Répliqua Gimli. Allons, Gandalf, dites-nous comment vous vous en êtes tiré avec le Balrog !

«Ne le nommez pas! » Dit Gandalf, il sembla pendant un moment qu'un nuage de souffrance passait sur son visage, et il resta silencieux, l'air aussi vieux que la mort même. «Je suis tombé longtemps, finit-il par dire, avec lenteur comme s'il se remémorait avec difficulté. Je suis tombé longtemps et il est tombé avec moi. Son feu m'environnait. J'étais brûlé. Puis nous plongeâmes dans une eau profonde et tout fut obscur. Elle était aussi froide que le flot de la mort: elle me glaça presque le cœur»

«Profond est l'abîme que franchit le Pont de Durïn, et nul ne l'a jamais sondé», dit Gimli.

«Il a pourtant un fond, au-delà de toute lumière et de toute connaissance, dit Gandalf. Je finis par y toucher, aux fondements les plus reculés de la pierre. Il était toujours avec moi. Son feu était éteint, mais il était à présent un objet de limon, plus fort qu'un serpent étrangleur.

«Nous luttâmes loin en dessous de la terre vivante, où le temps ne se compte pas. Il m'étreignait toujours, et toujours je le tailladai jusqu'à ce qu'enfin il s'enfuît dans de noirs tunnels. Ils n'avaient pas été creusés par ceux de Durïn, Gimli fils de Gloïn. Loin, loin sous les plus profondes caves des Nains, le monde est rongé par des choses sans nom. Même Sauron ne les connaît pas. Elles sont plus vieilles que lui. J'y ai marché, mais je n'en ferai aucun récit qui enténébrerait la lumière du jour. En ce désespoir, mon ennemi était mon seul salut, et je le poursuivis, agrippé à son talon. Il finit ainsi par me ramener aux chemins secrets de Khazad-dûm : trop bien les connaissait-il tous. Toujours montant, nous continuâmes jusqu'à ce que nous arrivions à l'Escalier sans Fin»

«Il est depuis longtemps perdu, dit Gimli. Nombreux sont ceux qui prétendent qu'il n'a jamais existé que dans les légendes, mais d'autres disent qu'il a été détruit»

«II existe, et il n'a pas été détruit, dit Gandalf. Du plus profond cachot au plus haut sommet, il grimpait, s'élevant en une spirale ininterrompue de milliers et de milliers de marches pour aboutir enfin dans la Tour de Durïn, taillée dans le roc vivant de Zirakzigil, couronnement de la Corne d'Argent.

«Là, sur le Celebdil, se trouvait dans la neige une fenêtre solitaire, devant laquelle s'étendait un étroit espace, aire vertigineuse au-dessus des brumes du monde. Le soleil y brillait furieusement, mais, en dessous, tout était enveloppé de nuages. II s'élança dehors et, comme j'arrivais derrière, il fut saisi d'une nouvelle ardeur. Il n'y avait aucun témoin, ou peut-être dans la suite des âges des chansons seront-elles encore chantées sur la Bataille de la Cime.. Gandalf eut un rire soudain. «Mais que dirait-on en chants? Ceux qui regardaient de loin pensèrent que la montagne était couronnée d'orage. Ils entendirent le tonnerre et, dirent-ils, les éclairs qui frappaient le Celebdil rebondissaient en arrière, brisés en langues de feu. N'est ce pas assez? Une grande fumée s'éleva autour de nous, de vapeur et de buée. De la glace tomba comme la pluie. Je jetai à bas mon ennemi, il chut du, haut lieu et brisa le flanc de la montagne où il la frappa dans sa perte. Puis les ténèbres m'entourèrent, je m'égarai hors de la pensée et du temps, et j'errai au loin sur des routes que je ne dirai pas.

«Je fus renvoyé nu pour une brève période, jusqu'à ce que ma tâche soit accomplie. Et nu je restai .Etendu sur le sommet de la montagne. La tour, derrière moi, était réduite en poussière, la fenêtre avait disparu, l'escalier ruiné était obstrué de pierres brûlées et brisées. J'étais seul, oublié, sans possibilité d'évasion sur la corne du monde. Je restais étendu là, les yeux ouverts sur le ciel, tandis que les étoiles tournaient, et chaque jour était aussi long qu'une existence entière sur la terre. La rumeur assemblée de toutes les terres parvenait faiblement à mes oreilles: la germination et la mort, le chant et les pleurs, et le lent et éternel gémissement de la pierre surchargée. Et ainsi enfin Gwaihir le Seigneur des Vents me trouva de nouveau, il me saisit et m'emporta.

«"Je suis condamné à être toujours tan fardeau, ami des temps de besoin", dis-je.

«"Un fardeau, tu l'as été, répondit-il, mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. Aussi léger qu'une plume de cygne es-tu à mes serres. Le Soleil brille à travers toi. En fait, je ne crois pas t'être encore nécessaire: te laisserais-je tomber, que tu flotterais sur le vent."

«"Ne me laisse pas tomber! Fis-je haletant, car je sentais de nouveau en moi la vie. Porte-moi jusqu'en Lothlorien! "

«" C'est là en vérité l'ordre de la Dame Galadriel, qui m'a envoyé à ta recherche", répondit-il.

«C'est ainsi que j'arrivai à Caras Galadhon et que je vis que vous étiez partis depuis peu. Je m'attardai là dans le temps toujours jeune de cette terre où les jours apportent la guérison et non le délabrement. La guérison, je l'y trouvai, et je fus vêtu de blanc. Je donnai des conseils comme j'en reçus. De là, je vins par d'étranges routes et j'apporte des messages à certains d'entre vous. A Aragorn, je fus chargé de dire ceci:

«Où sont maintenant les Dunedains, Elessar, Elessar?
Pourquoi les tiens errent-ils au loin?
Proche est l'heure où devraient revenir les Égarés
Et du Nord descendre la Compagnie Grise.
Mais sombre est le chemin qui t'est réservé:

Les Morts surveillent la route qui mène à la Mer.

«A Legolas, elle a envoyé ce message:
«Legolas Vertefeuille, longtemps sous l'arbre
Dans la joie tu vécus. Prends garde à la Mer l
Si tu entends le cri de la mouette sur le rivage,
Ton cœur plus alors dans la forêt ne se reposera»

Gandalf se tut et ferma les yeux.

«Alors elle ne m'a pas envoyé de message? »Dit Gimli, baissant la tête.

«Sombres sont ses paroles, dit Legolas, et elles ont peu de sens pour ceux qui les reçoivent»

«Ce n'est pas une consolation», répliqua Gimli.

«Eh quoi? Dit Legolas. Voudrais-tu qu'elle te parle ouvertement de ta mort? »

«Oui, si elle n'avait rien d'autre à dire»

«Qu'est ce donc? dit Gandalf, rouvrant les yeux. Oui, je crois deviner le sens de ses paroles. Excusez-moi, Gimli! Je réfléchissais une fois de plus aux messages. Mais, en fait, elle vous a envoyé aussi quelque chose, et ce n'est ni sombre ni triste.

«A Gimli fils de Gloïn, a t'elle dit, transmettez les compliments de sa Dame. Porteur de boucle, où que tu ailles, ma pensée t'accompagne. Mais prends bien soin d'appliquer ta hache au bon arbre! »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE CINQ
LE CAVALIER BLANC

«En une heureuse heure, vous êtes revenu auprès de nous, Gandalf, s'écria le Nain, qui se mit à gambader en chantant haut dans l'étrange langage des Nains. Allons, allons! cria t'il, balançant sa hache. La tête de Gandalf étant maintenant sacrée, trouvons en une qu'il soit bonde fendre! »

«Il n'y aura pas besoin de chercher bien loin, dit Gandalf, se levant de son siège. Venez maintenant! Nous avons épuisé tout le temps permis à la rencontre d'amis séparés. II faut à présent se hâter»

Il s'enveloppa de nouveau de son vieux manteau dépenaillé et prit la tête du groupe. A sa suite, ils descendirent vivement de la haute corniche et repartirent à travers la forêt en suivant la rive de l'Entalluve. Ils ne parlèrent plus jusqu'au moment où ils se trouvèrent de nouveau sur l'herbe au-delà des avancées de Fangorn. On ne voyait aucune trace de leurs chevaux.

«Ils ne sont pas revenus, dit Legolas. Ce sera une marche épuisante»

«Je ne marcherai pas. Le temps presse», dit Gandalf. Levant alors la tête, il émit un long sifflement. La note était si claire et si perçante que les autres restèrent stupéfaits d'entendre pareil son sortir de la vieille bouche barbue. Il siffla par trois fois, et puis, faible et lointain, il leur sembla entendre un hennissement de cheval apporté des plaines par le vent d'est. Ils attendirent, curieux. Peu après vint le son de sabots, ne dépassant guère au début une simple trépidation du sol perceptible au seul Aragorn allongé sur l'herbe, puis grossissant d'instant en instant pour atteindre un rapide battement, clair et sonore.

«Il vient plus d'un cheval», dit Aragorn.

«Certainement, répondit Gandalf. Nous faisons un fardeau trop grand pour un seul»

«Il y en a trois, dit Legolas, qui observait la plaine. Voyez comme ils courent! Il y a Hasufel, et voilà à son côté mon ami Arod! Mais un autre avance devant: un très Grand Cheval. Je n'ai jamais vu son pareil»

«Et vous ne le reverrez pas, dit Gandalf. C'est Gripoil. Il est le chef des *Mearas,* seigneur des chevaux, et Théoden, Roi de Rohan, lui-même n'en a jamais vu de meilleur. Ne brille-t-il pas comme l'argent et ne court-il pas avec toute l'égalité d'une rivière rapide? Il est venu pour moi: le cheval du Cavalier Blanc. Nous allons ensemble au combat»

Comme le vieux magicien parlait encore, le grand cheval montait la pente vers lui, sa robe étincelait et sa crinière flottait au vent de sa course. Les deux autres suivaient, à présent loin derrière lui. Aussitôt que Gripoil aperçut Gandalf, il ralentit le pas et hennit avec force, puis, s'avançant au petit trot, il courba sa fière tête et fourra ses grands naseaux contre le cou du vieillard.

Gandalf le caressa. «Fondcombe est loin, mon ami, dit-il, mais tu es sage et rapide, et tu viens au moment où tu es nécessaire. Faisons maintenant une longue chevauchée ensemble, et ne nous séparons plus en ce monde! »

Les autres chevaux arrivèrent bientôt, et ils se tinrent tranquillement là comme en attente d'ordres. «Nous partons tout de suite pour Meduseld, le château de votre maître, Théoden», leur dit Gandalf d'un ton grave. Ils inclinèrent la tête. «Le temps presse et, si vous le permettez, mes amis, nous allons partir. Nous vous semons reconnaissants d'aller aussi vite que vous le pourrez. Hasufel portera Aragorn, et Arod, Legolas. J'installerai Gimli devant moi et, s'il le veut bien, Gripoil nous portera tous deux. Nous n'attendrons plus que le temps de boire un peu»

«Je comprends à présent une partie de l'énigme de la nuit dernière, dit Legolas, sautant avec légèreté sur le dos d'Arod. Qu'ils aient fui, au début, de peur ou non, nos chevaux ont rencontré Gripoil, leur chef, et ils l'ont salué avec joie. Saviez-vous qu'il était par-là, Gandalf? »

«Oui, je le savais, dit le magicien. J'avais concentré ma pensée sur lui, le priant de se hâter, car, hier, il était très loin, dans le sud de ce pays. Souhaitons qu'il me ramène rapidement! »

Gandalf parla alors à Gripoil, et le cheval partit bon train, mais sans dépasser les possibilités des autres. Après un moment, il tourna

brusquement et, choisissant un endroit où les rives étaient plus basses, il passa la rivière à gué, puis les mena droit au sud dans un pays plat, vaste et sans arbres. Le vent parcourait en vagues grises les interminables milles d'herbe. Il n'y avait aucune trace de route ou de piste, mais Gripoil ne ralentit ni ne flancha.

Il se dirige tout droit maintenant sur les demeures de Théoden sous les pentes des Montagnes Blanches, dit Gandalf. Ce sera plus rapide ainsi. Le sol est plus ferme dans l'Estemnet, où s'étend la principale piste vers le nord au-delà de la rivière, mais Gripoil connaît le chemin par tous les marais et les creux»

Ils continuèrent leur route pendant de longues heures à travers les prairies et les terres parcourues de rivières. L'herbe était souvent si haute qu'elle dépassait les genoux des cavaliers, et leurs coursiers semblaient nager dans une mer vert-gris. Ils rencontraient de nombreuses mares cachées et de larges étendues de laiches ondulant au-dessus de fondrières humides et traîtresses, mais Gripoil trouvait son chemin, et les autres chevaux suivaient dans sa foulée. Le soleil tomba lentement du ciel dans l'ouest. Le regardant par-dessus la grande plaine, les cavaliers le virent un moment au loin semblable à un feu rouge sombrant dans l'herbe. Bas, à la lisière de la vue, les épaulements des montagnes étincelaient, rouges, de part et d'autre. Une fumée parut s'élever et obscurcir

le disque du soleil, lui donnant la teinte du sang, comme s'il eût enflammé l'herbe à son passage sous le bord de la terre.

«Là se trouve la trouée de Rohan, dit Gandalf. Elle est presque droit à l'ouest de nous. De ce côté, c'est l'Isengard»

Je vois une grande fumée, dit Legolas. Que peut-ce être? »

La bataille et la guerre! Dit Gandalf. Allons! »

CHAPITRE SIX
LE ROI DU CHÂTEAU D'OR

Ils poursuivirent leur chevauchée au coucher du soleil, durant le lent crépuscule et la nuit tombante. Quand enfin ils firent halte et mirent pied à terre, même Aragorn était courbatu et las. Gandalf ne leur accorda qu'un repos de quelques heures. Legolas et Gimli dormirent, et Aragorn resta allongé à plat sur le dos, mais Gandalf se tint debout, appuyé sur son bâton, à regarder dans l'obscurité, à l'est et à l'ouest. Tout était silencieux, et il n'y avait aucun signe de la moindre chose vivante quand ils se relevèrent. La nuit était barrée de longs nuages, portés par un vent glacial. Ils repartirent une fois de plus sous la froide lune, aussi rapides qu'à la lumière du jour.

Les heures passèrent, et ils chevauchaient toujours. Gimli dodelinait de la tête, et il serait tombé si Gandalf ne l'avait saisi et secoué. Hasufel et Arod, las mais fiers, suivaient leur guide infatigable, ombre grise à peine visible devant eux. Les milles défilaient. Le croissant de la lune sombra dans l'ouest ennuagé.

Un froid mordant envahit l'air. Lentement, à l'est, les ténèbres se muèrent en un gris mat. Des rais de lumière rouge jaillirent au-dessus des murs noirs de l'Emyn Muil dans le lointain sur leur gauche. L'aurore se leva claire et brillante, du vent balayait leur sentier, courant impétueusement dans l'herbe couchée. Soudain, Gripoil se tint immobile et hennit. Gandalf pointa le doigt devant eux.

«Regardez! » S'écria t'il, et ils levèrent les yeux. Devant eux se dressaient les montagnes du Sud: Couronnées de blanc et striées de noir. Les herbages se déroulaient jusqu'aux collines assemblées à leur pied et montaient dans de nombreuses vallées qui, vagues et obscures, n'étant pas encore touchées par la lumière de l'aurore, se glissaient jusqu'au cœur des grandes montagnes. Juste devant les voyageurs, le plus large de ces vallons s'ouvrait telle une grande crevasse dans les collines. Loin à l'intérieur, ils apercevaient la masse d'une montagne éboulée avec une seule haute cime, à l'entrée du vallon se tenait en sentinelle une hauteur isolée. A ses pieds coulait, comme un fil d'argent, le ruisseau qui sortait du vallon, sur la croupe, ils virent, encore très loin, un reflet dans le soleil levant, un miroitement d'or.

«Parlez, Legolas! Dit Gandalf. Dites-nous ce que vous voyez là devant nous! »

Legolas fixa son regard sur l'endroit désigné, s'abritant les yeux contre les rayons horizontaux du soleil nouvellement levé. «Je vois une rivière blanche qui descend des neiges, dit-il. A l'endroit où elle sort de l'ombre du vallon, s'élève à l'est une colline verte. Un fossé, un puissant mur et une clôture épineuse l'entourent. A l'intérieur, s'élèvent les toits de maisons, et au milieu, édifié sur une terrasse verte, se dresse haut un grand château d'Hommes. Et il semble à mes yeux qu'il soit couvert d'or. Sa lumière brille loin sur les environs. Dorés aussi sont les montants de ses portes. Là se tiennent des hommes en mailles brillantes, mais tous les autres dorment encore dans les demeures»

«Ces demeures s'appellent Edoras, dit Gandalf, et ce château d'or est Meduseld. C'est là que réside Théoden fils de Thengel, Roi de la Marche de Rohan. Nous sommes arrivés avec le lever du jour. A présent, notre route s'étend clairement visible devant nous. Mais nous devons aller plus prudemment, car la guerre est ouverte, et les Rohirrim, seigneurs des chevaux, ne dorment pas, même s'ils semblent le faire de loin. Ne tirez aucune arme, ne prononcez pas de paroles hautaines, je vous le conseille à tous, jusqu'à ce que nous soyons arrivés devant Théoden»

Le matin était brillant et clair autour d'eux, et les oiseaux chantaient quand les voyageurs atteignirent la rivière. Elle descendait en un cours rapide dans la plaine et, après le pied des collines, elle traversait leur chemin et décrivait une grande boucle pour aller au loin grossir l'Entalluve dans ses lits encombrés de roseaux. La terre était verdoyante dans les prairies humides et, le long des rives herbeuses de la rivière, croissaient de nombreux saules. Dans cette terre méridionale, ils rougissaient déjà au bout de leurs doigts, sentant l'approche du printemps. Un gué traversait la rivière entre des bords bas fortement foulés par le passage de chevaux. Les voyageurs franchirent le cours d'eau et se trouvèrent sur une large piste sillonnée d'ornières, qui menait vers les hautes terres.

Au pied de la colline ceinte de murs, le chemin passait à l'ombre de nombreux tertres, hauts et verts. Sur leur face ouest, l'herbe était blanche comme de neige poussée par le vent: de petites fleurs y poussaient comme des étoiles innombrables parmi le gazon.

«Regardez! Dit Gandalf. Que ces yeux qui brillent dans l'herbe sont donc beaux! On les appelle "souvenir éternel", *symbelmynë* en cette terre des Hommes, car elles fleurissent en toutes saisons et croissent où reposent les Hommes morts. Voyez! nous sommes arrivés aux grands tombeaux où dorment les aïeux de Théoden»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE SIX
LE ROI DU CHÂTEAU D'OR

«Sept tertres à gauche, et neuf à droite, dit Aragorn. Il y a maintes longues vies d'Homme que le château d'or fut construit»

«Cinq cents fois les feuilles rouges sont tombées chez moi dans la Forêt Noire depuis lors, dit Legolas, et cela ne paraît pour nous qu'un court moment»

«Mais pour les Cavaliers de la Marche, dit Aragorn, cela paraît un temps si long que l'édification de cette demeure n'est qu'un souvenir de chanson, et les années antérieures se perdent dans la nuit des temps. Ils appellent maintenant cette région leur pays à eux, et leur langage est distinct de celui de leurs parents du Nord. H Il se mit alors à chanter doucement dans une langue lente, inconnue de l'Elfe et du Nain, ils écoutèrent cependant, car il y avait là une puissante harmonie.

«C'est, je suppose, la langue des Rohirrim, dit Legolas, car elle ressemble à ce pays même: en partie riche et ondulé, et ailleurs dur et sévère comme les montagnes. Mais je ne puis en deviner le sens, sinon qu'il est tout chargé de la tristesse des Hommes Mortels»

«La voici en Langage Commun, dit Aragorn, aussi proche que je peux la rendre.
«Où sont maintenant le cheval et le cavalier? Où est le cor qui sonnait?
Où sont le heaume et le haubert, et les brillants cheveux flottants?
Où sont la main sur la corde de la harpe, et le grand feu rougeoyant?
Où sont le printemps et la moisson et le blé haut croissant?
Ils ont passé comme la pluie sur la montagne, comme un vent dans les prairies,
Les jours sont descendus à l'ouest dans l'ombre derrière les collines.
Qui recueillera la fumée du bois mort brûlant,
Ou verra les années fugitives de la Mer revenant? »

«Ainsi s'exprimait jadis en Rohan un poète oublié, rappelant la haute taille et la beauté d'Eorl le Jeune, qui vint du Nord, et son coursier Felarof, père des Chevaux, avait des ailes aux pieds. C'est ce que chantent les Hommes, le soir»

Sur ces mots, les voyageurs dépassèrent les tertres silencieux. Suivant le chemin en lacets le long des épaulements verdoyants des collines, ils finirent par arriver aux larges murs et aux portes balayés par le vent d'Edoras.

Là étaient assis de nombreux Hommes en mailles brillantes, qui se dressèrent aussitôt pour leur barrer la route avec leurs lances. «Halte, étrangers ici inconnus! » crièrent-ils dans la langue de la Marche de Ridder, et ils demandèrent les noms et le but des nouveaux arrivants. Dans leurs yeux se lisait un étonnement dénué de bienveillance, et ils jetèrent des regards sombres à Gandalf.

«Je comprends bien votre discours, répondit-il dans la même langue, peu d'étrangers en sont pourtant capables. Pourquoi donc, si vous désirez une réponse, ne parlez-vous pas en Langage Commun, comme il est d'usage dans l'Ouest? »

«C'est la volonté du Roi Théoden que nul ne franchisse ses portes, hormis ceux qui connaissent notre langue et sont nos amis, répliqua l'un des gardes. Ne sont les bienvenus en temps de guerre que ceux de chez nous et ceux qui viennent de Mundburg au pays de Gondor. Qui êtes-vous, vous qui venez avec insouciance par la plaine, ainsi bizarrement vêtus et montant des chevaux semblables aux nôtres? Voilà longtemps que nous montons la garde ici, et nous vous avons observés de loin. Jamais nous n'avons vu d'autres cavaliers aussi étranges, ni de cheval plus fier que l'un de ceux-ci qui vous portent. C'est l'un des *Mearas, si* nos yeux ne sont abusés par quelque sortilège. Ne seriez-vous pas un magicien, quelque espion de Saroumane ou des fantasmes nés de ses artifices? Parlez maintenant, faites vite! »

«Nous ne sommes pas des fantasmes, dit Aragorn, et vos yeux ne vous abusent point. Car, en fait, ce sont de vos propres chevaux que nous montons, comme vous le saviez bien, avant même de poser la question, je pense. Mais il est bien rare qu'un voleur revienne à l'écurie. Voici Hasufel et Arod, qu'Eomer, Troisième Maréchal de la Marche, nous a prêtés, il y a seulement deux jours. Nous les ramenons à présent, conformément à notre promesse. Eomer n'est-il donc pas revenu et n'a t'il pas averti de notre venue? »

Une expression embarrassée se vit dans les yeux du garde.

D'Eomer, je n'ai rien à dire, répliqua t'il. Si ce que vous me dites est vrai, sans nul doute Théoden en aura entendu parler. Peut-être votre venue n'était-elle pas tout à fait inattendue. Ce n'est qu'il y a deux nuits que Langue de Serpent est venue nous dire que, par la volonté de Théoden, nul étranger ne devait franchir les portes»

«Langue de Serpent? Dit Gandalf, scrutant le visage du garde. II suffit! Ce n'est pas auprès de Langue de Serpent, mais du Seigneur de la Marche en personne que j'ai affaire. Je suis pressé. Ne voudriez vous pas aller ou envoyer dire que nous sommes arrivés? » Ses yeux étincelaient sous ses épais sourcils, tandis qu'il abaissait son regard sur l'Homme.

Oui, j'irai, répondit-il lentement. Mais quels noms donnerai-je? Et que dirai-je de vous? Vous paraissez maintenant vieux et las, et pourtant vous êtes par en dessous féroce et menaçant, m'est avis»

«Vous voyez et dites juste, répondit le magicien. Car je suis Gandalf. Je suis revenu. Et voyez! moi aussi je ramène un cheval. Voici Gripoil le Grand, que nulle autre main ne saurait domestiquer. Et voici à côté de moi Aragorn fils d'Arathorn, l'héritier de Rois, et c'est à Mundburg qu'il se rend. Voici aussi Legolas l'Elfe et Gimli le Nain, nos camarades. Allez maintenant, et dites à votre maître que nous sommes à ses portes et que nous aimerions nous entretenir avec lui, s'il nous permet de pénétrer dans son château»

«Ce sont d'étranges noms que vous me donnez, assurément! Mais je les transmettrai comme vous m'en priez, et j'apprendrai quelle est la volonté de mon maître, dit le garde. Attendez ici un moment, et je vous rapporterai la réponse qu'il jugera bon de me donner. N'espérez pas trop! Nous passons par de sombres jours» II s'en fut rapidement, laissant tes étrangers à la garde attentive de ses camarades.

Il revint au bout d'un moment. «Suivez-moi ! Dit-il. Théoden vous permet d'entrer, mais vous devez laisser sur le seuil toute arme que vous porteriez, fût-ce un simple bâton. Les huissiers vous les garderont»

Les portes sombres s'ouvrirent toutes grandes. Les voyageurs entrèrent, marchant à la file derrière leur guide. Ils trouvèrent une large allée, pavée de pierres taillées, qui tantôt montait en serpentant et tantôt grimpait par de courts escaliers aux marches bien disposées. Ils passèrent devant de nombreuses maisons de bois et de nombreuses portes sombres. A côté du chemin un ruisseau d'eau claire coulait, scintillant et murmurant, dans une rigole de pierre. Ils finirent par arriver au sommet de la colline. Là, ils virent une haute plate-forme au-dessus d'une terrasse verte, au pied de laquelle une source claire jaillissait d'une pierre sculptée à l'image d'une tête de cheval, au-dessous se trouvait un large bassin d'où l'eau se déversait pour alimenter le ruisseau qui descendait. Un bel escalier de pierre, haut et large, gravissait la terrasse verte et, de part et d'autre de la dernière marche, il y avait des sièges taillés dans la pierre. Là étaient assis d'autres gardes, l'épée posée sur les genoux. Leur chevelure dorée descendait en tresses sur leurs épaules, le soleil était blasonné sur leurs boucliers verts, leurs longs corselets étaient magnifiquement brunis et, quand ils se levèrent, ils parurent plus grands que des Hommes mortels.

«Voilà l'entrée devant vous, dit le guide. Je dois maintenant retourner à mon service à la porte. Adieu! Et que le Seigneur de la Marche vous soit bienveillant! »

Il fit demi-tour et redescendit vivement la route. Les autres montèrent le long escalier sous les yeux des grands gardes. Ceux-ci se tenaient maintenant debout au-dessus d'eux sans mot dire jusqu'au moment où Gandalf posa le pied sur la terrasse pavée en haut de l'escalier. Alors soudain ils lancèrent d'une voix claire une parole courtoise d'accueil dans leur propre langue.

«Salut, vous qui venez de loin! » Dirent-ils, et ils tournèrent la poignée de leurs épées vers les voyageurs en signe de paix. Des joyaux verts étincelèrent au soleil. Puis l'un des gardes s'avança et s'exprima en Langage Commun.

«Je suis l'Huissier de Théoden, dit-il. Je m'appelle Hama. Je dois vous prier d'abandonner ici vos armes avant d'entrer»

Legolas remit alors entre ses mains son poignard à manche d'argent, son carquois et son arc. «Gardez les bien, dit-il, car ils viennent du Bois d'Or, et c'est la Damé de Lotissement qui me les a donnés»

L'étonnement se lut dans les yeux de l'Homme, et il déposa vivement les armes contre le mur comme s'il craignait de les manipuler. «Nul ne les touchera, je vous le promets», dit-il.

Aragorn hésita un moment. «Je ne désire pas me défaire de mon épée, dit-il, ni remettre Anduril aux mains d'un autre»

C'est la volonté de Théoden», dit Hama.

«Il ne m'est pas évident que la volonté de Théoden fils de Thengel, tout seigneur de la Marche qu'il est, prévale sur celle d'Aragorn fils d'Arathorn, héritier d'Elendil pour le Gondor»

«C'est ici la demeure de Théoden, non celle d'Aragorn, fût-il Roi de Gondor sur le trône de Denethor», dit Hama, se plaçant vivement devant les portes pour barrer le chemin. Il avait à présent l'épée à la main, pointe tournée vers les étrangers.

«Ce sont paroles en l'air, dit Gandalf. L'exigence de Théoden est inutile, mais il est vain de refuser. Un roi fait comme il l'entend dans son propre château, que ce soit folie ou sagesse»

«C'est vrai, dit Aragorn. Et je me plierais à la volonté du maître de la maison, fût-ce simplement une chaumière de bûcheron, si je portais en ce moment toute autre épée qu'Anduril»

Quel que soit son nom, dit Hama, vous la déposerez ici, si vous ne voulez vous battre seul contre tous les hommes d'Edoras»

«Pas seul! Dit Gimli, palpant la lame de sa hache et levant un regard noir sur le garde, comme si celui ci était un jeune arbre qu'il se proposait d'abattre. Pas seul! »

«Allons, allons! Dit Gandalf. Nous sommes tous amis ici. Ou nous devrions l'être, car le seul résultat, si nous nous querellons, sera le rire de Mordor. Ma mission est urgente. Voici du moins mon épée, Maître Hama.

Gardez la bien. Elle s'appelle Glamdring, car les Elfes la forgèrent-il y a bien longtemps. Laissez moi passer à présent. Venez, Aragorn! »

Aragorn déboucla lentement sa ceinture et posa lumidôme son épée debout contre le mur. «Je la mets là, dit-il, mais je vous ordonne de n'y point toucher, ni de permettre à quiconque d'y porter la main. Dans ce fourreau elfique se trouve la Lame qui fut Brisée et qui a été refaite. Telchar la forgea d'abord dans la nuit des temps. La mort s'abattra sur quiconque tire l'épée d'Elendil hormis l'héritier d'Elendil»

Le garde fit un pas en arrière et regarda Aragorn avec étonnement. «On dirait que vous êtes venu des temps oubliés sur les ailes de la chanson, dit-il. Il en sera comme vous l'ordonnez, Seigneur»

«Eh bien, dit Gimli, si elle a Anduril pour compagne, ma hache peut rester là aussi, sans honte», et il la posa à terre.

«Maintenant, si tout est selon vos désirs, allons voir votre maître»

Le garde hésitait encore. «Votre bâton, dit-il à Gandalf. Pardonnez-moi, mais cela aussi doit rester aux portes»

«Balivernes ! Dit Gandalf. La prudence est une chose, mais la discourtoisie en est une autre. Je suis vieux. Si je ne puis m'appuyer, en marchant, sur un bâton, je resterai assis ici jusqu'à ce qu'il plaise à Théoden de traîner la jambe jusqu'ici pour me parler»

Aragorn rit. «Chacun a quelque chose de, trop cher pour le confier à autrui. Mais voudriez vous donc priver un vieillard de son appui? Allons, ne voulez-vous pas nous laisser entrer? »

«Le bâton entre les mains d'un magicien peut-être plus qu'un simple soutien pour la vieillesse», dit Hama. Il examina avec attention.le bâton de frêne sur lequel s'appuyait Gandalf. «Mais dans le doute un homme de valeur s'en remet à sa propre sagesse. Je crois que vous êtes des amis et des gens qui n'ont aucun mauvais dessein, dignes d'être honorés. Vous pouvez entrer»

Les gardes levèrent alors les lourdes barres et poussèrent lentement les portes, qui tournèrent en grognant sur leurs grands gonds. Les voyageurs entrèrent. A l'intérieur, semblaient régner l'obscurité et la chaleur après l'air vif de la colline. La salle était longue et large, emplie d'ombres et de demi-jour, de puissants piliers soutenaient la haute voûte. Mais, par endroits, de brillants rais de soleil tombaient des fenêtres à l'est sous les profondes avancées. Par le trou d'aération de la voûte, au-dessus des minces volutes de la fumée qui s'échappait, on voyait le ciel, pâle et bleu. Leurs yeux s'accommodant, les voyageurs constatèrent que le sol était dallé de pierres de multiples couleurs, des runes ramifiées et d'étranges emblèmes s'entrelaçaient sous leurs pieds. Ils virent alors que les piliers étaient richement sculptés et reluisaient confusément d'or et de couleurs entr'aperçues. De nombreuses tentures étaient suspendues aux murs, et sur leur vaste surface marchaient des figures de l'ancienne légende, certaines ternies par l'âge, d'autres se détachant à peine dans l'ombre. Mais sur l'une d'elles tombait un rayon de soleil: un jeune homme monté sur un cheval blanc. Il sonnait d'un grand cor, et ses cheveux blonds flottaient au vent. Le cheval levait la tête, et ses naseaux étaient larges et rouges, tandis qu'il hennissait à l'odeur de la bataille lointaine. Une eau écumante, verte et blanche, se précipitait et roulait autour de ses genoux.

«Voyez Eorl le Jeune! Dit Aragorn. C'est ainsi qu'il vint du Nord à la Bataille du Champ du Celebrant»

Les quatre compagnons s'avancèrent alors au-delà du clair feu de bois qui flamboyait sur le long âtre au centre de la salle. Puis ils s'arrêtèrent. A l'extrémité opposée, face aux portes et au nord, s'élevait une estrade avec trois marches, et au milieu se trouvait un grand fauteuil doré. Un homme y était assis, tellement courbé par l'âge qu'il paraissait presque nain, mais ses cheveux blancs, longs et fournis, tombaient en grandes tresses de sous un mince cercle d'or posé sur son front. Au centre de celui ci scintillait un unique diamant blanc. Sa barbe reposait comme de la neige sur ses genoux, mais ses yeux brûlaient d'un vif éclat et étincelaient comme il observait les étrangers. Derrière son fauteuil, se tenait une femme vêtue de blanc. Sur les marches à ses pieds, était assis un homme ratatiné, dont le visage pâle et les yeux aux lourdes paupières reflétaient la sagacité.

II y eut un silence. Le vieillard ne fit aucun mouvement dans son fauteuil. Enfin, Gandalf prit la parole: «Salut! Théoden fils de Thengel ! Je suis revenu. Car voilà que la tempête vient, et tous nos amis devraient se rassembler, de crainte que chacun ne soit détruit séparément»

Le vieillard se leva lentement en s'appuyant lourdement sur un court bâton noir à poignée d'os blanc, et les voyageurs virent alors que, tout courbé, il était encore grand et que, dans sa jeunesse, il devait certes avoir été de haute et fière stature.

«Je vous salue, dit-il, et peut-être vous attendez-vous à un bon accueil. Mais je dois à la vérité de dire que votre accueil est ici douteux, Maître Gandalf. Vous avez toujours été un annonciateur de malheur. Les ennuis vous suivent comme des corbeaux, et le plus souvent les pires. Je ne vous le cacherai pas: en apprenant que Gripoil était revenu sans cavalier, je me suis réjoui du retour du cheval, mais encore davantage de l'absence du cavalier, et quand Eomer m'a apporté la nouvelle que vous étiez enfin parti pour votre dernière demeure, je ne me suis pas affligé. Mais les nouvelles de loin sont rarement vraies. Vous voici revenu! Et avec vous arrivent des maux pires encore que par le passé, comme on pourrait s'y attendre. Pourquoi vous ferais-je bon accueil, Gandalf, Corbeau de Tempête? Dites-le-moi» Et il se rassit lentement.

«Vous parlez justement, Seigneur, dit l'homme pâle qui était assis sur les marches de l'estrade. Il n'y a que cinq jours qu'est venue l'amère nouvelle de la mort de votre fils Théodred aux Marches de l'Ouest: votre bras droit, le Second Maréchal de la Marche. Il y a peu de confiance à faire à Eomer. Il resterait peu d'hommes pour garder vos murs s'il lui avait été permis de gouverner. Et à présent même, nous apprenons de Gondor que le Seigneur des Ténèbres bouge à l'Est. Telle est l'heure où cet errant choisit de revenir. Pourquoi, en vérité, vous ferions-nous bon accueil, Maître Corbeau de Tempête? Je vous nomme *Lathspell*, Mauvaises Nouvelles, et mauvaises nouvelles font mauvais hôte, dit-on. *N* Il eut un rire sinistre, tout en levant un instant ses lourdes paupières pour observer les étrangers de ses yeux sombres.

On vous tient pour sage, ami Langue de Serpent, et vous êtes sans doute d'un grand soutien à votre maître, répondit Gandalf d'une voix douce. Mais on peut apporter de mauvaises nouvelles de deux façons. On peut-être un fauteur de mal, ou on peut-être de ceux qui partent bien seuls et qui ne reviennent que pour apporter de l'aide en temps de besoin»

«C'est exact, dit Langue de Serpent, mais il y a une troisième sorte: les ramasseurs d'ossements, ceux qui se mêlent des chagrins des autres, les charognards qui s'engraissent de la guerre. Quelle aide avez-vous jamais apportée, Corbeau de Tempête? Et quelle aide apportez-vous maintenant? C'est une aide de notre part que vous êtes venu chercher la dernière fois que vous avez paru ici. Mon Seigneur vous invita alors à choisir le cheval que vous voudriez et à vous en aller, et, à l'étonnement de tous, vous eûtes l'insolence de prendre Gripoil. Mon Seigneur en fut ulcéré, mais, pour certains, il semblait que pour vous faire partir au plus vite du pays, ce n'était pas payer trop cher. Je pense que ce sera encore une fois la même chose: vous allez chercher de l'aide et non la donner. Amenez-vous des hommes? Amenez-vous des chevaux, des épées, des lances? Cela, ce serait de l'aide, c'est notre besoin présent. Mais qui sont ces gens que vous traînez derrière vous? Trois vagabonds en haillons gris, et vous qui paraissez le plus mendiant des quatre! »

La courtoisie de votre demeure a quelque peu diminué depuis un certain temps, Théoden fils de Thengel, dit Gandalf. Le messager de votre porte n'a t'il pas transmis les noms de mes compagnons? II est rare qu'un Seigneur de Rohan ait reçu trois hôtes de cette qualité. Ils ont déposé à votre porte des armes qui valent maints hommes mortels, fussent-ils les plus puissants. Leurs vêtements sont gris, en effet, car ce sont les Elfes qui les ont habillés, et ils ont ainsi passé par l'ombre de grands périls pour parvenir à votre Château»

«Ce qu'Eomer nous a rapporté est donc vrai: vous êtes de connivence avec la Sorcière du Bois d'Or? Dit Langue de Serpent. Il n'y a pas à s'en étonner: on a toujours tissé des toiles de fourberies à Dwimordene»

Gimli fit un pas en avant, mais il sentit soudain la main de Gandalf qui lui saisissait l'épaule, et il s'arrêta, rigide comme une pierre.

„A *Dwimordene, en Lorien,*

Rarement se sont posés des pieds d'Hommes,
Peu d'yeux mortels ont vu la lumière
Qui là règne toujours, durable et brillante.
Galadriel! Galadriel!
Claire est l'eau de ta source,
Blanche est l'étoile dans ta blanche main:
Sans altération, sans tache sont la feuille et la terre
A Dwimordene, en Lorien,
Plus belle que les pensées des Hommes Mortels»

Ainsi chanta doucement Gandalf, puis, brusquement, il changea. Rejetant son manteau en loques, il se redressa sans plus s'appuyer sur son bâton, et il parla d'une voix claire et froide:

Les Sages ne parlent que de ce qu'ils connaissent, Grima fils de Galmod. Tu es devenu un serpent sans intelligence. Garde donc le silence et garde ta langue fourchue derrière tes dents. Je n'ai pas passé par le feu et la mort pour échanger des paroles malhonnêtes avec un domestique jusqu'à ce que tombe l'éclair»

Il leva son bâton. Il y eut un roulement de tonnerre. Le soleil fut effacé aux fenêtres de l'est, toute la salle devint noire comme la nuit. Le feu s'évanouit pour n'être plus que cendres sombres. Seule resta visible la grande silhouette de Gandalf, haute et blanche devant l'âtre noirci.

Ils entendirent dans l'obscurité siffler la voix de Langue de Serpent:

«Ne vous avais-je pas conseillé, Seigneur, d'interdire son bâton? Cet imbécile d'Hama nous a trahis! » Il y eut un éclair, comme si la foudre avait fendu la voûte. Puis tout fut silencieux. Langue de Serpent tomba, face contre terre.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE SIX
LE ROI DU CHÂTEAU D'OR

«Et maintenant, Théoden fils de Thengel, voulez-vous m'écouter? Dit Gandalf. Demandez-vous de l'aide? » Il leva son bâton et le dirigea vers une haute fenêtre. Là, l'obscurité parut s'éclaircir, et l'on put voir par l'ouverture, haut et lointain, un coin de ciel brillant. «Tout n'est pas sombre. Prenez courage, Seigneur de la Marche, car vous ne sauriez trouver de meilleure assistance. Je n'ai pas de conseil à donner à qui désespère. Je pourrais pourtant vous en donner à vous, et vous dire certaines paroles. Voulez-vous les entendre? Elles ne sont pas pour toutes les oreilles. Je vous invite à sortir devant vos portes et à regarder au loin. Trop longtemps êtes-vous resté dans les ombres et avez-vous ajouté foi à des contes pervertis et à des instigations tortueuses»

Théoden quitta lentement son fauteuil. Une faible lumière revint dans la salle. La femme se hâta de venir au côté du roi et lui prit le bras, d'un pas chancelant, le vieillard descendit de l'estrade et traversa doucement la salle. Langue de Serpent resta étendu à terre. Ils arrivèrent aux portes, et Gandalf frappa.

«Ouvrez! Cria t'il. Le Seigneur de la Marche s'avance! »

Les portes s'écartèrent et un air vif entra en sifflant. Le vent soufflait sur la colline.

«Envoyez vos gardes au pied de l'escalier, dit Gandalf. Et vous, Madame, laissez-le un moment avec moi. Je prendrai soin de lui»

«Va, Eowyn, fille-sueur! Dit le vieux roi. Le temps de la crainte est passé»

La femme se retourna et s'en fut lentement dans la demeure. Comme elle passait les portes, elle fit demi-tour et regarda en arrière. Ses yeux étaient graves et pensifs, tandis qu'ils se posaient avec une calme pitié sur le roi. Son visage était très beau et ses longs cheveux semblaient une rivière d'or. Mince et élancée apparaissait-elle dans sa robe blanche ceinte d'argent, mais elle était en même temps forte et dure comme l'acier, fille de rois. C'est ainsi qu'Aragornvit pour la première fois à la pleine lumière du jour Eowyn, Dame de Rohan, et il la trouva belle, belle et froide, comme un pâle matin de printemps, non encore parvenue à la plénitude de la femme. Et elle prit alors soudain conscience de lui: noble héritier de rois, sage de nombreux hivers, enveloppé de gris, dissimulant un pouvoir qu'elle n'en sentait pas moins. Elle resta un moment dans une immobilité de statue, puis, se détournant, elle disparut vivement.

«Et maintenant, Seigneur, dit Gandalf, contemplez votre terre! Respirez de nouveau l'air libre! »

Du porche situé au sommet de la haute terrasse, ils voyaient par delà la rivière les prairies vertes de Rohan se perdre dans le gris lointain.

Des rideaux de pluie poussés par le vent tombaient en oblique, et des éclairs clignotaient au loin parmi les sommets des collines cachées. Mais le vent avait tourné au nord, et déjà l'orage venu de l'est s'éloignait, roulant au sud vers la mer. Brusquement, un rayon de soleil frappa le sol par une déchirure des nuages derrière eux. L'ondée brilla de reflets d'argent, et au loin la rivière scintilla comme un miroir.

«II ne fait pas aussi noir, ici», dit Théoden.

«Non, répondit Gandalf. Et l'âge ne pèse pas sur vos épaules aussi lourdement que certains voudraient vous le faire accroire. Rejetez votre canne! »

Le bâton noir tomba des mains du roi, résonnant sur les pierres. Le vieillard se redressa lentement comme un homme raidi pour s'être trop longtemps penché sur une tâche fastidieuse. Il se tint alors debout, grand et droit, et ses yeux étaient bleus tandis qu'il regardait le ciel qui se découvrait.

«Sombres ont été mes rêves depuis quelque temps, dit-il, mais je me sens à présent comme quelqu'un de nouvellement éveillé. Je voudrais bien maintenant que vous fussiez venu plus tôt, Gandalf. Car je crains que déjà vous ne soyez venu trop tard, pour ne voir que les derniers jours de ma demeure. Le haut château qu'édifia Bregon fils d'Eorl ne se dressera plus longtemps. Le feu dévorera le haut lieu. Que devons-nous faire? »

«Beaucoup, dit Gandalf. Mais envoyez d'abord quérir Eomer. Ne suis-je pas dans le vrai en supposant que vous le tenez prisonnier, sur les conseils de Grima, celui que tous hormis vous nomment Langue de Serpent? »

«C'est exact, dit Théoden. Il s'était rebellé contre mes ordres, et il avait menacé Grima de mort dans mon château»

«Un homme peut vous aimer sans pour cela aimer Langue de Serpent ou ses conseils», dit Gandalf.

«C'est possible. Je ferai ce que vous demandez. Qu'on fasse venir Hama. Puisqu'il s'est montré infidèle comme huissier, qu'il devienne messager. Le coupable amènera le coupable au jugement», dit Théoden, son ton était sévère, mais, regardant Gandalf, il sourit et, comme il le faisait, maintes rides de souci se trouvèrent effacées et ne reparurent pas.

Hama ayant été appelé et étant reparti, Gandalf entraîna Théoden vers un banc de pierre, puis il s'assit devant le roi sur la dernière marche. Aragorn et ses compagnons se tinrent debout à proximité.

«Il n'y a pas le temps de vous dire tout ce que vous devriez entendre, dit Gandalf. Mais si mes espoirs ne sont pas déçus, un temps viendra avant peu où je pourrai parler plus pleinement. Voici que vous êtes exposé à un péril plus grand encore que tout ce que l'imagination de Langue de Serpent pouvait introduire dans vos rêves. Mais voyez! Vous ne rêvez plus. Vous vivez. Le Gondor et le Rohan ne sont pas seuls.

L'ennemi est _ plus fort que nous ne le jugeons, mais nous avons un espoir qu'il n'a pas deviné»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE SIX
LE ROI DU CHÂTEAU D'OR

Gandalf parla alors avec rapidité. Sa voix était basse et secrète, et nul autre que le roi n'entendit ce qu'il disait. Mais, à mesure qu'il parlait, la lumière brillait de plus en plus dans l'œil de Théoden, le roi finit par se lever tout droit de son siège, Gandalf se tint à son côté, et tous deux, du haut lieu, contemplèrent l'Est.

«Vraiment, dit Gandalf d'une voix à présent forte et claire, notre espoir se trouve là où réside notre plus grande peur. Le destin est encore suspendu à un fil. Mais il y a encore de l'espoir, pour peu que nous restions quelque temps invaincu»

Les deux autres tournèrent alors également leur regard vers l'Est. Par-dessus les lieues intermédiaires, tout au loin, ils observaient l'horizon et l'espoir et la peur portaient leur pensée encore plus loin, par delà les montagnes noires au Pays de l'Ombre. Où était maintenant le Porteur de l'Anneau? Qu'il était donc ténu le fil auquel était encore suspendu le Destin! Legolas, forçant sa vue perçante, crut voir un reflet blanc: dans le lointain, le soleil scintillait par hasard sur un pinacle de la Tour de Garde. Et au-delà encore, au fin fond de l'horizon et pourtant menace présente, il y avait une minuscule langue de flamme.

Théoden se rassit lentement, comme si la fatigue luttait pour le dominer de nouveau contre la volonté de Gandalf. II se retourna pour regarder sa grande demeure. «Hélas! fit-il, dire que ces jours de malheur sont pour moi et qu'ils me viennent en mon vieil âge au lieu de la paix à laquelle je pouvais m'attendre. Hélas pour Boromir le brave! Les jeunes périssent, et les vieux s'attardent dans leur dessèchement» Il saisit ses genoux dans ses mains rugueuses.

«Vos doigts se souviendraient mieux de leur ancienne force s'ils se refermaient sur une poignée d'épée», dit Gandalf.

Théoden se leva et porta la main à son côté, mais aucune épée ne pendait à sa ceinture. «Où Grima l'a t'il rangée? Murmura t'il à mi-voix.

«Prenez celle-ci, cher Seigneur! Dit une voix claire. Elle a toujours été à votre service» Deux hommes avaient doucement gravi l'escalier, et ils se tenaient à présent à quelques pas du haut. Eomer était là. Aucun heaume n'était sur sa tête, aucunes mailles sur sa poitrine, mais dans la main il tenait une épée nue, et, s'agenouillant, il tendit la garde à son maître.

«Comment se fait-il? » Dit sévèrement Théoden. II se tourna vers Eomer, et les hommes le regardèrent avec étonnement, à présent dressé, fier et droit. Où était le vieillard qu'ils avaient laissé tapi dans son fauteuil ou appuyé sur sa canne?

«C'est mon fait, Seigneur, dit Hama, tremblant. J'avais compris qu'Eomer devait être libéré. J'avais une telle joie au cœur que j'ai pu me tromper. Mais, puisqu'il était de nouveau libre, lui, Maréchal de la Marche, je lui ai apporté son épée comme il me l'ordonnait»

«Pour la déposer à vos pieds, mon Seigneur», dit Eomer.

Durant un moment de silence, Théoden, debout, regarda Eomer, toujours agenouillé devant lui. L'un et l'autre restaient immobiles.

«Ne voulez-vous pas prendre l'épée? » Demanda Gandalf.

Théoden tendit lentement la main. Comme ses doigts prenaient la poignée, les assistants crurent voir la fermeté et la force revenir dans son maigre bras. Il leva soudain la lame et la fit siffler en miroitant dans l'air. Puis il lança un grand cri. Sa voix sonna clair tandis qu'il chantait dans la langue de Rohan un appel aux armes

«Debout maintenant, debout, Cavaliers de Théoden!
De funestes forfaits se déchaînent, sombre est l'orient.
Que les chevaux soient bridés, que le cor retentisse!
En avant Eorlingas! »

Les gardes, se croyant appelés, montèrent précipitamment l'escalier. Ils regardèrent leur maître avec stupeur, puis, comme un seul homme, ils tirèrent leurs épées et les déposèrent à ses pieds. «Donnez-nous vos ordres! » Dirent-ils.

«Westu Théoden hall cria Eomer. C'est une joie de vous voir revenir à vous-même. Jamais plus on ne dira, Gandalf, que vous ne venez qu'avec le malheur! »

«Reprenez votre épée, Eomer, fils-sueur! Dit le roi. Allez chercher mon épée, Hama! Grima l'a en sa garde. Amenez-le-moi aussi. Et maintenant, Gandalf, vous m'avez dit avoir un avis à donner si je voulais bien l'entendre. Quel est votre conseil?

«Vous l'avez déjà accepté, répondit Gandalf. C'est de placer votre confiance en Eomer plutôt qu'en un homme à l'esprit tortueux. De rejeter tout regret et toute crainte. D'accomplir l'action à votre portée. Tout homme capable de monter à cheval devrait être immédiatement envoyé vers l'Ouest, comme Eomer vous l'a conseillé: Nous devons d'abord détruire la menace de Saroumane, pendant que nous en avons le temps. Si nous échouons nous tombons. Si nous réussissons, eh bien, nous ferons face à la nouvelle tâche. Entre-temps, ceux de votre

peuple qui resteront, femmes, enfants et vieillards, devront courir aux refuges que vous avez dans les montagnes. N'ont-ils pas été préparés précisément pour un jour funeste comme celui ci? Qu'ils prennent des provisions, mais ne s'attardent pas, et qu'ils ne se chargent pas de trésors, grands ou petits. C'est leur vie qui est en jeu»

Ce conseil me paraît bon à présent, dit Théoden. Que tous mes sujets s'apprêtent! Mais vous, mes hôtes vous aviez raison, Gandalf, quand vous avez dit que la courtoisie de mon château se perdait. Vous avez chevauché toute la nuit et la matinée tire à sa fin. Vous n'avez eu ni sommeil ni nourriture. On va apprêter une maison d'invités: vous y dormirez après avoir mangé»

«Non, Seigneur, dit Aragorn. Il n'y a pas encore de repos pour ceux qui sont fatigués. Les hommes de Rohan doivent partir dès aujourd'hui, et nous les accompagnerons avec hache, épée et arc. Nous ne les avons pas apportés pour les ranger contre votre mur, Seigneur de la Marche. Et j'ai promis à Eomer que mon épée et la sienne seraient tirées ensemble»

«A présent, certes, il y a l'espoir de la victoire! » Dit Eomer.

«De l'espoir, oui, dit Gandalf. Mais l'Isengard est fort. Et d'autres périls approchent toujours davantage. Ne tardez pas, Théoden, après notre départ. Emmenez rapidement vos sujets à votre place forte de Dunharrow dans les collines! »

«Non, Gandalf! Dit le Roi. Vous ne connaissez pas votre propre talent de guérison. Il n'en sera pas ainsi. Je partirai moi-même en guerre, pour tomber sur le front du combat, si cela doit être. Je dormirai mieux ainsi»

«Alors, même la défaite de Rohan resterait glorieuse dans les chants», dit Aragorn. Les hommes armés qui se trouvaient là entrechoquèrent leurs armes, criant: «Le Seigneur de la Marche va partir en guerre! En avant Eorlingas ! »

«Mais vos sujets ne doivent pas être en même temps désarmés et sans berger, dit Gandalf. Qui les guidera et les gouvernera à votre place? »

«J'y penserai avant de partir, répondit Théoden. Voici venir mon conseiller»

A ce moment, Hama revint du château. Derrière lui, l'air craintif entre deux autres hommes, venait Grima la Langue de Serpent. Sa figure était très blanche. Ses yeux clignaient dans le soleil. Hama mit genou en terre et présenta à Théoden une longue épée dans un fourreau à l'agrafe d'or et incrusté de gemmes vertes.

«Voici, Seigneur, Herugrim, votre ancienne lame, dit-il. Nous l'avons trouvée dans son coffre. Il n'en a remis les clefs qu'à contrecœur. Il se trouve là maintes autres choses dont les hommes avaient constaté la disparition»

«Vous mentez, dit Langue de Serpent. Et cette épée, c'est votre maître lui-même qui m'en a confié la garde»

«Et il vous la redemande à présent, dit Théoden. Cela vous déplaît-il? »

«Non, assurément, Seigneur, dit Langue de Serpent. Je me soucie de vous et des vôtres du mieux que je le puis. Mais ne vous fatiguez pas, ou ne présumez pas trop de votre force. Laissez à d'autres le soin de disposer de ces hôtes importuns. Votre repas va être servi. Ne voulezvous pas aller le prendre? »

«Si, dit Théoden. Et que celui de mes invités soit disposé à mes côtés. L'armée part aujourd'hui. Dépêchez les hérauts! Qu'ils convoquent tous ceux qui résident dans les environs! Que tous les hommes et les gars assez forts pour porter les armes, que tous ceux qui possèdent des chevaux soient en selle à la porte d'ici la seconde heure après midi! »

«Cher Seigneur! S'écria Langue de Serpent. C'est bien ce que je craignais. Ce magicien vous a ensorcelé. Ne restera t'il personne pour défendre le Château d'Or de vos pères et tout votre trésor? Personne pour garder le Seigneur de la Marche? »

«Si ensorcellement il y a, dit Théoden, il me paraît plus salutaire que toutes vos chuchoteries. Votre science médicale m'aurait bientôt réduit à marcher à quatre pattes comme les bêtes. Non, personne ne restera, pas même Grima. Grima partira aussi. Allez! Vous avez encore le temps de nettoyer la rouille de votre épée! »

«Miséricorde, Seigneur! Gémit Langue de Serpent, se traînant sur le sol. Ayez pitié de quelqu'un qui s'est usé à votre service. Ne me renvoyez pas de votre côté! Au moins resterai-je près de vous quand tous les autres seront partis. Ne renvoyez pas votre fidèle Grima! »

«Vous avez ma pitié, dit Théoden. Et je ne vous renvoie pas de mon côté. Je pars moi-même en guerre avec mes hommes. Je vous invite à m'accompagner et à me prouver votre fidélité»

Langue de Serpent regarda de visage en visage. Dans ses yeux se voyait l'expression d'une bête pourchassée cherchant quelque défaut dans l'encerclement de ses ennemis. Il passa sur ses lèvres une longue langue pâle. «On pourrait s'attendre à pareille résolution d'un seigneur de la Maison d'Eorl, si vieux qu'il soit, dit-il. Mais ceux qui l'aiment vraiment ménageraient son âge défaillant. Je vois toutefois que je suis venu trop tard. D'autres, que la mort de mon seigneur affligerait peut-être moins, font déjà persuadé. Si je ne puis défaire leur Oeuvre, écoutez-moi au moins en ceci, Seigneur! Il faudrait laisser en Edoras quelqu'un qui connaît votre pensée et qui honore vos commandements. Nommez un intendant fidèle. Que votre conseiller Grima garde

toutes chose jusqu'à votre retour et je souhaite que nous le voyions, encore que nul homme sage n'estime pouvoir l'espérer»

Eomer rit. «Et si ce prétexte ne vous dispense pas de la guerre, très noble Langue de Serpent, dit-il, quel emploi moins honorifique accepteriez-vous? Porter un sac de farine dans les montagnes si aucun homme voulait vous le confier? »

«Non, Eomer, vous n'entendez pas entièrement la pensée de Maître Langue de Serpent, dit Gandalf, tournant vers lui son regard perçant. Il est hardi et rusé. En ce moment même, il joue un jeu dangereux et gagne le temps d'un coup de dés. Il a déjà gâché des heures de mon précieux temps. A bas, serpent! Dit-il brusquement d'une voix terrible. A plat ventre! Depuis combien de temps Saroumane t'a t'il acheté? Quel a été le prix convenu? Quand tous les hommes seront morts, tu ramasseras ta part du trésor et tu prendras la femme que tu désires? Il y a déjà trop longtemps que tu la guettes de sous tes paupières et que tu hantes ses pas»

Eomer saisit son épée. «Cela, je le savais déjà, murmura t'il. C'est pourquoi je l'ai déjà abattu auparavant, oubliant la loi du château. Mais il y a d'autres raisons» Il fit un pas en avant, mais Gandalf le retint de la main.

«Eowyn est en sécurité maintenant, dit-il. Mais vous, Langue de Serpent, vous avez fait ce que vous pouviez pour votre véritable maître. Vous avez au moins mérité une récompense. Mais Saroumane est enclin à négliger les marchés qu'il a conclus. Je vous conseillerais d'aller vite lui rafraîchir la mémoire, de peur qu'il n'oublie votre fidèle service»

«Vous mentez», dit Langue de Serpent.

«Cette parole revient trop souvent et trop facilement à votre bouche, dit Gandalf. Je ne mens pas. Voyez Théoden, vous avez là un serpent! Vous ne pouvez l'emmener en toute sécurité avec vous, et vous ne pouvez davantage le laisser là. Le mettre à mort serait justice. Mais il ne fut pas toujours ce qu'il est aujourd'hui. Il fut un temps où c'était un homme et où il vous a rendu service à sa façon. Donnez-lui un cheval et laissez-le partir immédiatement, pour aller où il voudra. Vous le jugerez à son choix»

«Vous entendez, Langue de Serpent? Dit Théoden. Voici le choix que vous avez devant vous: ou m'accompagner à la guerre, et nous jugerons au combat de votre fidélité, ou aller dès maintenant où vous voulez. Mais dans ce cas, si, jamais nous nous rencontrons à nouveau, je serai sans pitié»

Langue de Serpent se leva lentement. Il les regarda de ses yeux mi-fermés. Ceux-ci se posèrent en dernier lieu sur le visage de Théoden, et il ouvrit la bouche comme pour parler. Puis, soudain, il se redressa. Ses mains s'agitèrent. Ses yeux étincelèrent. On y lisait une telle malice que les hommes s'écartèrent de lui. Il découvrit ses dents, et, dans un souffle sifflant, il cracha aux pieds du roi, puis, se précipitant de côté, il s'enfuit dans l'escalier.

«Courez après lui! Dit Théoden. Voyez à ce qu'il ne fasse de mal à personne, mais ne le blessez pas et ne le retenez pas. Qu'on lui donne un cheval, s'il le désire»

«Et s'il en est un qui veuille le porter», dit Eomer.

Un des gardes courut dans l'escalier. Un autre alla à la source au pied de la terrasse et puisa de l'eau dans son casque. Il s'en servit pour laver les pierres que Langue de Serpent avait souillées.

«Et maintenant, mes hôtes, venez! Dit Théoden. Venez vous rafraîchir autant que la hâte le permet»

Ils rentrèrent dans la grande demeure. On entendait déjà en bas dans la ville crier les hérauts et sonner les cors de guerre. Car le roi devait partir dès que les hommes de la ville et ceux qui demeuraient dans les environs auraient pu être armés et rassemblés.

A la table du roi s'assirent Eomer et les quatre invités, et là aussi, servant le roi, se trouvait la Dame Eowyn. Elle mangea et but rapidement. Les autres observèrent le silence tandis que Théoden interrogeait Gandalf au sujet de Saroumane.

«Qui pourrait deviner jusqu'où remonte sa trahison? Dit Gandalf. Il n'a pas toujours été mauvais. Je ne doute pas qu'il ne fût autrefois un ami du Rohan, et même quand son cœur se refroidit, il vous trouvait encore utile. Mais depuis longtemps il a comploté votre ruine sous le masque de l'amitié, jusqu'au moment où il fut prêt. Durant ces années là, la tâche de Langue de Serpent était facile, et tout ce que vous faisiez était aussitôt connu dans l'Isengard, car votre pays était ouvert, et les étrangers allaient et venaient. Et les chuchotements de Langue de Serpent étaient toujours présents à vos oreilles, empoisonnant votre pensée, refroidissant votre cœur, affaiblissant vos membres, tandis que les autres observaient sans pouvoir rien faire, car votre volonté était dans sa dépendance.

«Mais quand, m'étant échappé, je vous eus averti, le masque fut déchiré pour qui voulait bien voir. Après cela, Langue de Serpent joua un jeu dangereux, cherchant toujours à vous retenir, à empêcher que votre force entière ne soit rassemblée. Il était rusé: Emoussant la circonspection des hommes ou jouant de leurs craintes, selon l'occasion. Vous rappelez-vous avec quelle ardeur il vous pressait de ne distraire aucun homme pour courir une sotte aventure dans le nord alors que le péril immédiat était à l'ouest? Il vous persuada d'interdire à Eomer de poursuivre les Orques dans leurs razzias. Si Eomer n'avait défié la voix de Langue de Serpent parlant par votre bouche, ces Orques auraient maintenant atteint Isengard, rapportant une grande prise. Non pas certes celle que Saroumane désire plus que tout, mais su moins deux membres de ma Compagnie, participants d'un espoir

secret dont, même à vous, Seigneur, je ne puis encore parler ouvertement. Osez-vous vous représenter ce qu'ils pourraient être en train de souffrir ou ce que Saroumane pourrait avoir maintenant appris pour notre destruction? »

«J'ai une grande dette envers Eomer, dit Théoden. Cœur fidèle peut avoir langue obstinée»

«Dites aussi, ajouta Gandalf, que pour des yeux déformés la vérité peut porter un visage grimaçant»

«En vérité, les miens étaient presque aveuglés, dit Théoden. C'est à vous que je suis le plus redevable, mon hôte. Encore une fois, vous êtes arrivé à temps. Je voudrais vous faire un présent avant notre départ, à votre choix. Il vous suffit de nommer toute chose en ma possession. Je ne réserve à présent que mon épée»

«Que je sois venu à temps ou non reste à voir, dit Gandalf. Mais quant à votre présent, Seigneur, j'en choisirai un qui convient à mes besoins: rapide et sûr. Donnez-moi Gripoil! II ne m'a été jusqu'ici que prêté, si cela peut s'appeler un prêt. Mais maintenant je vais le mener dans de grands risques, opposant l'argent au noir: je ne voudrais pas hasarder quelque chose qui ne m'appartienne pas. Et déjà il y a entre nous un lien d'amitié»

«Vous choisissez bien, dit Théoden, et je vous le donne à présent avec joie. C'est cependant un grand cadeau. Gripoil n'a pas d'égal. En lui est revenu un des plus grands coursiers de jadis. Il n'en reviendra jamais plus de semblable. Et à vous, mes autres invités, j'offrirai des objets de mon armurerie. Vous n'avez pas besoin d'épées, mais il y a des heaumes et des cottes de mailles d'un grand art, dons faits par le Gondor à mes ancêtres. Choisissez parmi eux avant notre départ, et qu'ils vous servent bien! »

Des hommes apportèrent alors un équipement de guerre des magasins du roi, et ils revêtirent Aragorn et Legolas de mailles brillantes. Ils choisirent aussi des heaumes et des boucliers ronds, les ombons en étaient recouverts d'or et incrustés de pierres précieuses vertes, rouges et blanches. Gandalf ne prit pas d'armure, et Gimli n'avait pas besoin de cotte de mailles, en eût-il trouvé une à sa taille, car il n'existait pas dans les réserves d'Edoras de haubert de fabrication meilleure que le corselet court forgé sous la Montagne dans le Nord. Mais il choisit un couvre-chef de fer et de cuir bien adapté à sa tête ronde, et il prit aussi un petit bouclier. Celui ci portait le cheval courant, blanc sur fond vert, emblème de la Maison d'Eorl.

«Qu'il vous protège bien! Dit Théoden. Il fut fait pour moi du temps de Thengel, alors que j'étais encore enfant»

Gimli s'inclina. «Je suis fier de porter votre emblème, Seigneur de la Marche, dit-il. En fait, je préfère porter un cheval qu'être porté par lui. J'aime mieux mes pieds. Mais peut-être arriverai-je encore où je pourrai me battre debout»

«Il se pourrait bien», dit Théoden.

Le roi se leva et aussitôt Eowyn s'avança, apportant du vin. *«Ferthu Théoden hal!* Dit-elle. Recevez maintenant cette coupe et buvez à un moment heureux. Que la santé t'accompagne à l'aller et au retour! »

Théoden but à la coupe, puis elle la présenta aux invités. Arrivée devant Aragorn, elle s'arrêta soudain et le regarda, les yeux brillants. Et il abaissa le regard sur son visage et sourit, mais, en prenant la coupe, sa main rencontra celle de la jeune fille, et il sentit qu'elle tremblait à ce contact. «Je vous salue, Aragorn fils d'Arathorn! » Dit-elle. «Je vous salue, Dame de Rohan! » Répondit-il, mais son visage était à présent troublé, et il ne souriait plus.

Quand ils eurent tous bu, le roi traversa la salle pour gagner les portes. Les gardes l'y attendaient, les hérauts étaient là, et tous les seigneurs et les chefs qui restaient à Edoras ou demeuraient alentour étaient rassemblés.

«Voyez! Je pars et il semble probable que ce sera ma dernière chevauchée, dit Théoden. Je n'ai pas d'enfant. Théodred, mon fils, a été tué. Je nomme pour héritier Eomer, mon fils-sueur. Si aucun de nous ne revient, vous choisirez un nouveau seigneur comme vous l'entendrez. Mais il faut maintenant que je confie mon peuple que je laisse derrière moi à quelqu'un qui gouvernera à ma place. Qui d'entre vous veut rester? »

Personne ne parla.

«N'y a t'il personne que vous nommeriez? En qui mon peuple a t'il confiance? »

«En la Maison d'Eorl», répondit Hama.

«Mais je ne puis me passer d'Eomer, il ne voudrait d'ailleurs pas rester, dit le roi, et il est le dernier de cette Maison»

«Je n'ai pas nommé Eomer, répondit Hama. Et il n'est pas le dernier. II y a Eowyn, fille d'Eomund, sa sueur. Elle est intrépide et a le cœur haut placé. Elle est aimée de tous. Qu'elle soit le seigneur des Eorlingas, pendant notre absence»

«II en sera ainsi, dit Théoden. Que les hérauts annoncent au peuple que la Dame Eowyn le dirigera! »

Le roi prit alors la place sur un siège devant ses portes, et Eowyn s'agenouilla pour recevoir de lui une épée et un beau corselet. «Adieu, fille-sueur! Dit-il. L'heure est sombre, peut-être cependant reviendrons-nous au Château d'Or. Mais les hommes pourront se défendre longtemps et, si la bataille tourne mal, viendront ici tous ceux qui s'échapperont»

Ne parlez pas ainsi, répondit-elle. Chaque journée qui s'écoulera d'ici votre retour sera pour moi une année» Mais tandis qu'elle parlait, ses yeux se dirigeaient sur Aragorn, debout près du roi.

«Le roi reviendra, dit-il. N'ayez point de crainte! C'est à l'Ouest et non à l'Est que notre destin nous attend»

Le roi descendit alors l'escalier avec Gandalf à son côté. Les autres suivirent. Aragorn tourna la tête au moment où ils allaient vers la porte. Eowyn se tenait seule devant les portes de la demeure au haut de l'escalier, l'épée était dressée devant elle, et ses mains reposaient sur la poignée. Vêtue à présent de mailles, elle brillait au soleil comme une statue d'argent.

Gimli marchait avec Legolas, sa hache sur l'épaule. «Eh bien, nous voilà enfin partis! Dit-il. Il faut beaucoup de paroles aux hommes avant les actes. Ma hache est impatiente entre mes mains. Encore que je ne doute pas que ces Rohirrim n'aient le bras redoutable, quand ils s'y mettent. Mais ce n'est tout de même pas le genre de guerre qui me convient. Comment arriverai-je au combat? J'aimerais bien pouvoir marcher et non pas être ballotté comme un sac contre le pommeau d'arçon de Gandalf»

C'est une place plus sûre que bien d'autres, m'est avis, dit Legolas. Mais il n'est pas douteux que Gandalf te déposera avec plaisir sur tes pieds quand les coups commenceront, ou Gripoil lui-même. Une hache n'est pas une arme pour cavalier»

«Et un Nain n'est pas un cavalier. Je voudrais tailler des cous d'Orques et non raser des cuirs chevelus d'Hommes», dit Gimli, tapotant le manche de sa hache.

A la porte, ils trouvèrent une grande armée d'Hommes, veux et jeunes, tous déjà en selle. Il y en avait là plus d'un millier assemblés. Leurs lances faisaient penser à une forêt naissante. Ils accueillirent Théoden par une forte et joyeuse clameur. Certains tenaient prêt le cheval du roi, Nivacrin, et d'autres ceux d'Aragorn et de Legolas. Gimli se tenait là mal à l'aise, le sourcil froncé, mais Eomer vint à lui, tenant son cheval par la bride.

«Salut, Gimli fils de Gloïn ! Cria t'il. Je n'ai pas eu le temps d'apprendre à parler doux sous votre baguette, comme vous me l'avez promis. Mais ne mettrons-nous pas de côté notre querelle? Au moins ne dirai-je plus de mal de la Dame de la Forêt»

«J'oublierai ma colère pour un temps, Mer fils d'Eomund, dit Gimli, mais si jamais vous avez la chance de voir la Dame Galadriel de vos propres yeux, vous la reconnaîtrez pour la plus belle des dames, ou notre amitié sera finie»

Qu'il en soit ainsi! Dit Eomer. Mais jusqu'alors pardonnez-moi, et en gage de pardon, montez avec moi, je vous en prie. Gandalf sera en tête avec le Seigneur de la Marche, mais mon cheval, Piedardent, nous portera tous deux, si vous le voulez bien»

«Je vous en remercie, certes, dit Gimli tout content. Je serai heureux d'aller avec vous, si mon camarade Legolas peut chevaucher à côté de nous»

«II en sera ainsi, dit Eomer. Legolas à ma gauche et Aragorn à ma droite, nul n'osera tenir devant nous! »

«Où est Gripoil? » S'enquit Gandalf.

«II court frénétiquement dans la prairie, répondit-on. Il ne veut se laisser manier par quiconque. Le voilà, là-bas, près du gué, comme une ombre parmi les saules»

Gandalf siffla et cria le nom du cheval, et, au loin, celui ci leva la tête et hennit, puis se retournant, il s'élança comme une flèche vers l'armée.

«Le souffle du vent d'Ouest prendrait-il un corps concret, c'est bien ainsi qu'il apparaîtrait», dit Eomer, comme le grand cheval accourait pour s'arrêter devant le magicien.

«Le don paraît déjà donné, dit Théoden. Mais oyez tous! Dès maintenant, je nomme mon hôte Gandalf Manteaugris, le plus sage des conseillers, le très bienvenu parmi les errants, un seigneur de la Marche, un chef des Eorlingas tant que durera notre famille, et je lui donne Gripoil, prince des chevaux.

«Je vous remercie, Roi Théoden», dit Gandalf. Puis il rejeta soudain en arrière son manteau gris, abandonna son chapeau et bondit à cheval. II ne portait ni heaume ni mailles, ses cheveux de neige flottaient librement dans le vent, ses vêtements blancs brillaient d'un éclat aveuglant dans le soleil.

«Voyez le Cavalier Blanc! » Cria Aragorn, et tous reprirent ces mots. «Notre Roi et le Cavalier Blanc! Crièrent-ils. En avant, Eorlingas ! »

Les trompettes sonnèrent. Les chevaux se cabrèrent et hennirent. Les lances heurtèrent avec fracas les boucliers. Alors, le roi leva le bras et, d'un élan semblable au brusque assaut d'un grand vent, la dernière armée de Rohan partit avec un grondement de tonnerre vers l'Ouest.

Eowyn vit au loin par-dessus la plaine l'étincellement des lances, tandis qu'elle demeurait immobile, seule devant les portes de la demeure silencieuse.

CHAPITRE SEPT
LE GOUFFRE DE HELM

Le soleil passait déjà à l'ouest lors de leur départ d'Edoras, et ils avaient sa lumière dans les yeux, tandis qu'elle répandait sur tous les champs onduleux une brume dorée. Il y avait un chemin battu qui passait par les contreforts des Montagnes Blanches en direction du nord-ouest, ils le suivirent, montant et descendant dans une campagne verdoyante et traversant à gué de nombreux petits torrents. Loin derrière eux, sur leur droite, se dessinaient les Monts Brumeux, qui devenaient de plus en plus sombres et hauts à mesure que défilaient les milles. Le soleil baissa lentement devant eux. Le soir s'avançait derrière.

L'armée poursuivit sa chevauchée. La nécessité les poussait. Craignant d'arriver trop tard, ils allaient avec toute la célérité possible et faisaient rarement halte. Rapides et endurants étaient les coursiers de Rohan, mais il y avait bien des lieues à parcourir. Il en fallait compter au moins quarante à vol d'oiseau d'Edoras aux gués de l'Isen, où ils espéraient trouver les hommes du roi qui contenaient les armées de Saroumane.

La nuit les environna. Ils finirent par s'arrêter pour établir leur campement. Ils avaient chevauché quelque cinq heures durant, et ils étaient déjà loin dans la plaine occidentale, mais il leur restait encore plus de la moitié du trajet à faire. Ils installèrent alors leur bivouac en un grand cercle sous le ciel étoilé et le croissant de la lune. Ils n'allumèrent pas de feux, incertains qu'ils étaient des événements, mais ils établirent autour d'eux un anneau de gardes montés, et des éclaireurs partirent au loin, passant comme des ombres dans les replis du terrain. La nuit s'écoula lentement, sans nouvelles et sans alertes. A l'aube, les cors sonnèrent, et une heure après ils avaient repris la route.

II n'y avait pas encore de nuages au ciel, mais une certaine lourdeur régnait dans l'air, il faisait chaud pour la saison. Le soleil levant était voilé de brume, et derrière lui s'élevait lentement dans le ciel une obscurité grandissante, comme d'un grand orage venant de l'Est. Et dans le lointain du nord-ouest, une autre obscurité, une ombre qui descendait lentement de la Vallée du Magicien, environnait le pied des Monts Brumeux.

Gandalf ralentit le pas pour rejoindre l'endroit où Legolas chevauchait à côté d'Eomer. «Vous avez les yeux perçants de votre belle race, Legolas, dit-il, et ils sont capables de distinguer un moineau d'un pinson à une lieue. Pouvez-vous voir quelque chose là-bas vers l'Isengard, dites-moi? »

«Bien des milles nous en séparent, dit Legolas, le regard fixé dans la direction indiquée et s'abritant les yeux de sa longue main. Je vois une obscurité. Des formes s'y meuvent, de grandes formes très loin sur le bord de la rivière, mais je ne saurais dire ce qu'elles sont. Ce n'est pas de la brume ou un nuage qui met mes yeux en échec: il y a une ombre que quelque pouvoir étend sur la terre pour la voiler, et elle descend lentement le long de la rivière. On dirait que le crépuscule descend des collines sous des arbres sans fin»

«Et derrière nous vient un véritable orage de Mordor, dit Gandalf. La nuit sera noire»

A mesure que leur seconde journée de chevauchée s'avançait, la lourdeur de l'air s'accrut. Dans l'agrès-midi, les nuages noirs commencèrent à les rattraper: Sombre dais aux grands bords ondoyants tachetés d'une lumière aveuglante. Le soleil se coucha, rouge sang dans une brume fumeuse. Une flamme.luisait à la pointe des lances des Cavaliers, comme les derniers rayons embrasaient les pentes escarpées du Thrihyrne, celles-ci se dressaient à présent très près sur le bras le plus septentrional des Montagnes Blanches: trois cornes pointues face au coucher du soleil. Dans la dernière lueur rougeoyante, les hommes de l'avant-garde virent un point noir, un cavalier qui revenait vers eux. Ils s'arrêtèrent pour l'attendre.

L'arrivant était un homme fatigué, dont le casque était bossué et le bouclier fendu. Il descendit de cheval avec lenteur et resta un instant à reprendre son souffle. Enfin, il parla. «Eomer est-il là? Demanda t'il. Vous arrivez enfin, mais trop tard et en force insuffisante. Les choses ont mal été depuis la mort de Théodred. Nous avons été repoussés hier au-delà de l'Isen, avec de grandes pertes, de nombreux hommes ont péri dans le passage de la rivière. Et, à la nuit, des forces fraîches ont traversé pour attaquer notre camp. Tout l'Isengard doit être vidé, et Saroumane a armé les sauvages montagnards et gardiens de troupeaux du pays de Dun au-delà des rivières, et ceux là aussi il les a lancés contre nous. Nous avons été submergés. Le mur de protection a été rompu. Erkenbrand de l'Ouestfolde a retiré tous ceux qu'il a pu rassembler vers sa place forte du Gouffre de Helm. Les autres ont été dispersés.

«Où est Eomer? Dites-lui qu'il n'y a aucun espoir devant vous. Il ferait mieux de retourner à Edoras avant que les loups de l'Isengard n'y arrivent»

Théoden était resté silencieux, caché à la vue de l'homme derrière ses gardes, il poussa alors son cheval en avant. «Allons, tenez-vous devant moi, Ceorl ! Dit-il. Je suis là. La dernière armée des Eorlingas est sortie! Elle ne rentrera pas sans combattre»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE SEPT
LE GOUFFRE DE HELM

Le visage de l'homme s'éclaira d'une joyeuse surprise. Il se redressa. Puis il mit genou en terre pour offrir au roi son épée ébréchée. «Commandez, seigneur! s'écria t'il. Et pardonnez-moi! Je croyais»

Vous croyiez que je demeurais à Meduseld, courbé comme un vieil arbre sous la neige de l'hiver. Il en était ainsi lors de votre départ en guerre. Mais un vent d'ouest a secoué les branches, dit Théoden. Donnez à cet homme un cheval frais! Volons au secours d'Erkenbrand! »

Tandis que Théoden parlait, Gandalf avait été un peu en avant et, assis là seul, il avait contemplé l'Isengard au nord et le soleil couchant à l'ouest. Il revint alors.

«Allez, Théoden ! . Dit-il. Allez au Gouffre de Helm ! N'allez pas aux Gués de l'Isen et ne restez pas dans la plaine! Il me faut vous quitter pour un temps. Gripoil doit m'emporter maintenant pour une course rapide» Se tournant vers Aragorn, Eomer et les hommes de la maison du roi, il cria: «Gardez bien le Seigneur de la Marche jusqu'à mon retour. Attendez-moi à la Porte de Helm ! Adieu! »

Il dit un mot à Gripoil et le cheval bondit comme une flèche de l'arc.. Tandis même qu'ils regardaient, il était parti: Eclair d'argent dans le soleil couchant, vent sur la prairie, ombre qui volait et disparaissait de la vue. Nivacrin s'ébroua et se cabra, avide de suivre, mais seul un oiseau en vol rapide aurait pu le rattraper.

«Qu'est ce que cela signifie? » Demanda un garde à Hama.

«Que Gandalf Manteaugris a besoin de faire diligence. Il vient et s'en va toujours à l'improviste»

«Si Langue de Serpent était ici, il n'aurait pas de peine à l'expliquer», dit l'autre.

«C'est bien vrai, dit Hama, mais, quant à moi, j'attendrai de revoir Gandalf»

«Peut-être attendrez-vous longtemps», dit l'autre.

L'armée quitta alors la route des Gués de l'Isen pour se diriger vers le Sud. La nuit tomba, et ils poursuivirent leur course. Les collines approchèrent, mais les hautes cimes du Thrihyrne s'estompaient déjà dans le ciel obscurci. Encore à quelques milles, de l'autre côté de la Vallée de l'Ouestfolde, s'étendait un cirque vert, une grande baie dans la montagne, d'où une gorge s'ouvrait dans les collines. Les hommes de cette région l'appelaient le Gouffre de Helm, d'après un héros des anciennes guerres qui y avait pris refuge. De plus en plus escarpé et étroit, il serpentait du nord vers l'intérieur à l'ombre du Thrihyrne, jusqu'au moment où les parois hantées de corbeaux s'élevaient comme de puissantes tours de part et d'autre, oblitérant toute lumière.

A la Porte de Helm, à l'entrée du Gouffre, il y avait une avancée de rocher projetée par la paroi nord. Sur cet éperon s'élevaient de grands murs de pierre ancienne et à l'intérieur une tour. On disait qu'au temps lointain de la gloire du Gondor les rois de la mer avaient construit là cette place forte de leurs mains de géants. On l'appelait Fort le Cor, car les échos d'un coup de trompette donné sur la tour retentissaient dans le Gouffre derrière comme si des armées depuis longtemps oubliées sortaient en guerre des cavernes de sous les collines. Les anciens avaient aussi construit un mur du Fort le Cor à la paroi sud, barrant l'entrée de la gorge. La Rivière du Gouffre passait en dessous par un large ponceau. Elle contournait le pied du Roc du Cor et coulait ensuite par un petit ravin au milieu d'une large langue de terre verte qui descendait en pente douce de la Porte au Fossé de Helm. De là, elle tombait dans la Combe du Gouffre et passait ensuite dans la Vallée de l'Ouestfolde. Là, dans le Fort de Cor, à la Porte de Helm, demeurait à présent Erkenbrand, maître de l'Ouestfolde aux lisières de la Marche. Les jours s'assombrissant de menaces de guerre, il avait, dans sa sagesse, réparé le mur et renforcé la puissance de la place forte.

Les Cavaliers étaient encore dans la basse vallée devant l'entrée de la Combe, quand ils entendirent des cris et des sonneries de cor lancés par leurs éclaireurs. Des flèches jaillirent en sifflant de l'obscurité. Un éclaireur revint au galop annoncer que des chevaucheurs de loups étaient dans la vallée et qu'une troupe d'Orques et d'hommes sauvages se hâtait en direction du sud, venant des Gués de l'Isen et paraissant se diriger vers le Gouffre de Helm.

«Nous avons trouvé un grand nombre des nôtres tués tandis qu'ils fuyaient par-là, dit l'éclaireur. Et nous avons rencontré des compagnies dispersées, qui erraient çà et là, sans chef. Personne ne semblait savoir ce qu'était devenu Erkenbrand. Il est probable qu'il sera rattrapé avant d'avoir pu atteindre la Porte de Helm, s'il n'a pas déjà péri.

«A t'on rien vu de Gandalf? » Demanda Théoden.

«Oui, seigneur. Beaucoup ont vu un vieillard vêtu en blanc passer à cheval çà et là sur les plaines comme le vent dans l'herbe. Certains le prenaient pour Saroumane. On dit qu'il est parti avant la nuit vers l'Isengard. D'autres disent aussi qu'on a vu plus tôt Langue de Serpent qui allait vers le nord avec une compagnie d'Orques»

«Cela ira mal pour Langue de Serpent si Gandalf lui tombe dessus, dit Théoden. Quoi qu'il en soit, je suis maintenant privé de mes deux conseillers, l'ancien et le nouveau. Mais dans cette adversité nous n'avons rien de

mieux à faire que de poursuivre notre route, comme l'a dit Gandalf, jusqu'à la Porte de Helm, qu'Erkenbrand y soit ou non. Connaît-on la force de l'armée qui vient du Nord? »

«Elle est très importante, dit l'éclaireur. Qui fuit compte chaque ennemi pour deux, mais j'ai parlé à des hommes intrépides et je ne doute pas que le gros de l'ennemi n'équivaille à plusieurs fois tout ce que nous avons ici»

«Alors, forçons de vitesse, dit Eomer. Passons au travers de ceux qui sont déjà entre nous et la place forte. Il y a dans le Gouffre de Helm des cavernes où l'on peut se cacher par centaines, et des chemins secrets mènent de là sur les collines»

«Ne vous fiez pas aux chemins secrets, dit le roi. Saroumane a depuis longtemps espionné toute cette région. Toutefois, notre défense en cet endroit peut durer longtemps. Allons! »

Aragorn et Legolas passèrent alors avec Eomer à l'avant-garde. Ils chevauchaient dans la nuit, toujours plus lentement à mesure que l'obscurité se faisait plus profonde et que leur route grimpait en direction du sud de plus en plus haut dans les replis incertains au pied des montagnes. Ils trouvaient peu d'ennemis devant eux. Ils tombaient par-ci par-là sur des bandes d'Orques en vagabondage, mais ceux-ci s'enfuyaient avant que les Cavaliers ne pussent les prendre ou les tuer.

«Il ne faudra pas longtemps, je crains, dit Eomer, pour que la venue de l'armée royale soit connue du chef de nos ennemis, Saroumane ou tout autre capitaine qu'il a envoyé»

La rumeur de la guerre s'amplifiait derrière eux. Ils entendaient à présent, porté par-dessus les ténèbres, le son d'un chant rauque. Ils étaient montés loin dans la Combe du Gouffre, quand ils regardèrent en arrière. Ils virent alors des torches, innombrables points de lumière qui parsemaient les champs noirs comme de fleurs rouges ou qui montaient des terres basses en longues files tremblotantes. Par endroits s'élevait un plus grand flamboiement.

«C'est une grande armée, et elle nous suit de près», dit Aragorn.

«Ils apportent du feu, dit Théoden, et ils brûlent tout sur leur passage, meules, chaumières et arbres. C'était ici une riche vallée, qui possédait de nombreux coursiers de chez nous. Hélas pour les miens! »

«Si seulement il faisait jour et que nous puissions leur tomber dessus comme un orage des montagnes! Dit Aragorn. II me point le cœur de fuir devant eux»

«Nous n'aurons pas à fuir encore longtemps, dit Eomer. Non loin devant nous se trouve le Fossé de Helm, une ancienne tranchée avec un rempart qui barre la combe, à deux furlongs sous la Porte de Helm. Là, nous pourrons faire volte-face et livrer bataille»

«Non, nous sommes en trop petit nombre pour défendre le Fossé, dit Théoden. Il a au moins un mille de long, et il comporte une large brèche»

«Notre arrière-garde devra tenir, si nous sommes serrés de trop près», dit Eomer.

Il n'y avait ni étoiles ni lune quand les Cavaliers arrivèrent à la brèche du Fossé, par laquelle passaient la rivière et la route qui la longeait, descendant du Fort le Cor. Le rempart se dressa soudain devant eux, haute ombre au-delà d'une fosse noire. Comme ils montaient, une sentinelle les interpella.

«Le Seigneur de la Marche se rend à la Porte de Helm, répondit Eomer. C'est Eomer fils d'Eomund qui parle»

«Voilà une bonne nouvelle qui n'était plus espérée, dit la sentinelle. Hâtez-vous! L'ennemi est sur vos talons»

La troupe franchit la brèche et s'arrêta au-delà sur la pente de gazon. Ils apprirent alors avec joie qu'Erkenbrand avait laissé de nombreux hommes pour tenir la Porte de Helm et que d'autres avaient pu depuis se réfugier auprès d'eux.

«Nous en avons peut-être un millier en état de combattre à pied, dit Gamelin, un vieil homme, chef de ceux qui surveillaient le Fossé. Mais la plupart ont vu trop d'hivers, comme moi, ou trop peu, comme le fils de mon fils, que voilà. Quelles sont les nouvelles d'Erkenbrand? Nous avons appris hier qu'il venait par ici en retraite, avec tout ce qui reste des meilleurs Cavaliers de l'Ouestfolde. Mais il n'est pas arrivé»

«Je crains qu'il ne vienne plus maintenant, dit Eomer. Nos éclaireurs n'ont pu obtenir aucun renseignement à son sujet, et l'ennemi remplit toute la vallée derrière nous»

«J'aurais bien voulu qu'il se fût échappé, dit Théoden. C'était un grand homme. En lui revivait la vaillance de Helm Poing de Marteau. Mais nous ne pouvons l'attendre ici. Il nous faut maintenant retirer toutes nos forces derrière les murs. Êtes-vous bien approvisionnés? Nous apportons peu de vivres, car nous sommes partis pour une bataille en campagne et non pour un siège»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE SEPT
LE GOUFFRE DE HELM

«Derrière nous, dans les cavernes du Gouffre, sont les trois quarts des habitants de l'Ouestfolde, vieux et jeunes, enfants et femmes, dit Gamelin. Mais on y a aussi rassemblé de grandes réserves de vivres et beaucoup de bêtes avec leur fourrage»

«Voilà qui est bien, dit Eomer. Ils brûlent et pillent tout ce qui reste dans la vallée»

«S'ils viennent faire marché de nos biens à la Porte de Helm, ils paieront cher», dit Gamelin.

Le roi et ses Cavaliers poursuivirent leur chemin. Ils mirent pied à terre devant la chaussée qui traversait la rivière. En une longue file, ils menèrent leurs chevaux sur la pente et passèrent à l'intérieur des portes du Fort le Cor. Ils furent de nouveau accueillis là avec joie et un renouvellement d'espoir, car il y avait à présent assez d'hommes pour garnir en même temps le fort et le mur de la barrière.

Eomer mit rapidement ses hommes en position. Le roi et les hommes de sa maison étaient dans le Fort le Cor, où se trouvaient aussi bon nombre des hommes de l'Ouestfolde. Mais Eomer rangea la plus grande partie de ses forces sur le Mur du Gouffre et sa tour, ainsi que derrière, car la défense paraissait là plus douteuse en cas d'un assaut déterminé d'une force nombreuse. Les chevaux furent emmenés loin dans le Gouffre, à la garde des quelques hommes que l'on pouvait distraire de la défense.

Le Mur du Gouffre avait vingt pieds de haut, et il était assez épais pour que quatre hommes pussent marcher de front sur le sommet, à l'abri d'un parapet par-dessus lequel seul un homme de grande taille pouvait regarder. Des fentes étaient ménagées par endroits dans la pierre pour le tir. On accédait à ce rempart par un escalier qui descendait d'une porte dans la cour extérieure du Fort le Cor, trois autres escaliers menaient aussi au mur du Gouffre derrière, mais la face extérieure était lisse, et les grandes pierres en étaient si bien jointoyées qu'il était impossible d'y trouver la moindre prise pour le pied, et au sommet elles débordaient comme une falaise affouillée par la mer.

Gimli était appuyé contre le parapet du mur. Legolas, assis au-dessus de lui sur le rebord, tripotait son sac et scrutait l'obscurité.

«Ceci est plus à mon goût, dit le Nain, frappant du pied sur les pierres. Mon cœur se relève toujours à l'approche des montagnes. Il y a du bon roc, ici. Ce pays a des os solides. Je les sentais dans mes pieds tandis que nous montions du fossé. Qu'on me donne un an et une centaine des miens, et je ferais de ceci un endroit sur lequel les armées se briseraient comme de l'eau»

«Je n'en doute pas, dit Legolas. Mais tu es un Nain, et les Nains sont d'étranges gens. Je n'aime pas cet endroit, et je ne l'aimerai pas davantage à la lumière du jour. Mais tu me réconfortes, Gimli, et je suis heureux de t'avoir là avec tes jambes vigoureuses et ta dure hache. Je voudrais bien qu'il y en eût davantage de ta race parmi nous. Mais je donnerais encore plus pour une centaine de bons archers de la Forêt Noire. On en aura besoin. Les Rohirnm ont de bons archers à leur manière, mais il y en a trop peu ici, trop peu.

Il fait bien sombre pour le tir à l'arc, dit Gimli. A la vérité, c'est le moment de dormir. Dormir! J'en sens le besoin comme jamais je n'aurais cru qu'un Nain le pourrait. Chevaucher est un travail pénible. Pourtant, ma hache s'agite dans ma main. Qu'on me donne une rangée de têtes d'Orques et la place de me balancer, et toute fatigue m'abandonnera! »

Un court moment passa. Au loin, dans la vallée, des feux parsemés brûlaient encore. Les armées de l'Isengard avançaient à présent en silence. On pouvait voir leurs torches serpenter dans la combe en files nombreuses.

Soudain, du Fossé, éclatèrent des hurlements et les féroces cris de guerre des hommes. Des brandons enflammés apparurent sur le bord et se rassemblèrent en une masse épaisse à la brèche. Puis ils se dispersèrent et disparurent. Des hommes revinrent au galop sur le terrain et commencèrent à monter le talus vers la porte du Fort le Cor. L'arrièregarde de ceux de l'Ouestfolde avait été pourchassée.

«L'ennemi est là! Dirent les arrivants. Nous avons lâché jusqu'à notre dernière flèche, et rempli le Fossé d'Orques. Mais cela ne les arrêtera pas longtemps. Ils escaladent déjà le talus en maints endroits, serrés comme des fourmis en marche. Mais nous leur avons appris à ne pas porter de torches»

Il était à présent minuit passé. Le ciel était totalement noir, et l'immobilité de l'air lourd annonçait l'orage. Un éclair aveuglant roussit soudain les nuages. La foudre ramifiée frappa les collines à l'est. Pendant un instant éblouissant, les guetteurs des murs virent tout l'espace qui les séparait du Fossé éclairé d'une lumière blanche: il bouillonnait et fourmillait de formes noires, les unes larges et trapues, les autres grandes et sinistres, avec de hauts casques et des boucliers noirs. Des centaines et des centaines se déversaient au bord du Fossé et à travers la brèche. La marée sombre montait jusqu'aux murs, d'escarpement en escarpement. Le tonnerre roulait dans la vallée. Une pluie cinglante se mit à tomber.

Des flèches, aussi drues que la pluie, sifflaient au-dessus des parapets et tombaient en cliquetant et ricochant sur les pierres.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE SEPT
LE GOUFFRE DE HELM

Les assaillants s'arrêtèrent, déroutés par la menace silencieuse du roc et du mur. A chaque instant, des éclairs déchiraient les ténèbres. Puis, les Orques poussèrent des cris aigus, agitant lances et épées et tirant une nuée de flèches sur tout ce qui se révélait sur les parapets, et les hommes de la Marche, confondus, croyaient voir un grand champ de blé noir, secoué par une tempête guerrière et dont chaque épi luisait d'une lumière barbelée.

Des trompettes d'airain retentirent. Le flot des ennemis déferla, une partie se porta contre le Mur du Gouffre, et une autre vers la chaussée et la rampe menant aux portes du Fort le Cor. Là étaient rassemblés les plus énormes des Orques et les montagnards sauvages du Pays de Dun. Après un moment d'hésitation, ils se portèrent en avant. Il y eut un éclair, et l'on put voir, blasonnée sur chaque casque et chaque bouclier, l'affreuse main de l'Isengard. Ils atteignirent le sommet du rocher, ils s'avancèrent vers les portes.

Alors enfin, vint une réponse: une tempête de flèches les accueillit en même temps qu'une grêle de pierres. Ils fléchirent, se débandèrent et s'enfuirent, ils chargèrent encore et se débandèrent à plusieurs reprises, et chaque fois, comme la marée montante, ils s'arrêtaient en un point plus élevé. Les trompettes retentirent de nouveau, et une foule d'hommes hurlan ts bondit en avant. Ils tenaient leurs grands boucliers au-dessus d'eux comme un toit, et ils portaient parmi eux les troncs de deux puissants arbres. Derrière, se pressaient des archers orques, qui lançaient une grêle de traits sur les archers des murs. Ils atteignirent les portes. Les arbres, balancés par des bras vigoureux, frappèrent les battants avec un grondement fracassant. Quand un homme tombait, écrasé par une pierre précipitée d'en haut, deux autres s'élançaient pour prendre sa place. Maintes et maintes fois, les grands béliers se balancèrent et s'abattirent.

Eomer et Aragorn se tenaient ensemble sur le Mur du Gouffre. Ils entendaient le rugissement des voix et le bruit sourd des béliers, et tout à coup, à la lumière d'un éclair, ils virent le péril qui menaçait les portes.

«Venez! Dit Aragorn. Voici l'heure de tirer l'épée ensemble! »

Courant à toutes jambes, ils filèrent le long du mur, grimpèrent les escaliers quatre à quatre et passèrent dans la cour extérieure sur le Roc. Tout en allant, ils réunirent une poignée de vigoureux sabreurs. Il y avait dans un angle du mur du fort une petite poterne qui ouvrait sur l'ouest, à un endroit où la falaise s'avançait jusqu'à elle. De ce côté, un étroit sentier descendait à la grande porte, entre le mur et le bord à pic du Rocher. Eomer et Aragorn s'élancèrent ensemble par la porte, suivis de près par leurs hommes. Les deux épées sortirent du fourreau en un même éclair.

«Guthwinë ! Cria Eomer. Guthwinë pour la Marche! »

«Anduril! Cria Aragorn. Anduril pour les Dunedains ! »

Chargeant du côté, ils se ruèrent sur les hommes sauvages. Anduril se leva et retomba, luisante d'un feu blanc. Un cri s'éleva du mur et de la tour: «Anduril ! Anduril part en guerre. La Lame qui fut Brisée brille de nouveau! »

Épouvantés, les porteurs des béliers laissèrent tomber les arbres et se retournèrent pour se battre, mais le mur de leurs boucliers se trouva brisé comme par un coup de foudre et ils furent balayés, abattus ou jetés par-dessus le bord du Rocher dans le torrent pierreux qui coulait en bas. Les archers orques tirèrent éperdument, puis s'enfuirent.

Eomer et Aragorn s'arrêtèrent un moment devant les portes. Le tonnerre grondait au loin, à présent. Les éclairs scintillaient encore parmi les montagnes reculées du Sud. Un vent perçant soufflait de nouveau du Nord. Les nuages déchiquetés étaient entraînés, les étoiles commençaient à se montrer et, au-dessus des collines bordant la Combe, la lune voguait vers l'Ouest, jetant une faible lueur jaune dans la brume de l'orage.

«Nous ne sommes pas arrivés trop tôt», dit Aragorn, regardant les portes. Les grands gonds et les barres de fer étaient tout tordus, le bois avait craque en de nombreux points.

«Nous ne pouvons pourtant pas rester ici hors des murs pour les défendre, dit Eomer. Regardez! » Il désignait la chaussée. Une grande presse d'Orques et d'Hommes s'assemblaient déjà de nouveau de l'autre côté de la rivière. Des flèches gémirent et sautèrent sur les pierres autour d'eux. «Allons! Il faut retourner voir ce que nous pouvons faire pour entasser des pierres et des poutres en travers des portes à l'intérieur. Venez, maintenant! »

Ils firent volte-face et partirent en courant. A ce moment, une douzaine d'Orques qui étaient restés immobiles parmi les morts se relevèrent d'un bond et les suivirent vivement et en silence. Deux d'entre eux, se jetant à terre sur les talons d'Eomer, le firent trébucher, et en un instant ils furent sur lui. Mais une petite forme noire que personne n'avait remarquée s'élança hors de l'ombre, poussant un cri rauque: *Barouk Khazâd! Khazhâd ai-mênou!* Une hache se balança et revint brutalement. Deux Orques tombèrent, décapités. Les autres s'enfuirent.

Eomer se remit sur ses pieds au moment même où Aragorn accourait à son aide.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE SEPT
LE GOUFFRE DE HELM

La poterne fut refermée, la porte de fer bâclée et renforcée de pierres à l'intérieur. Quand tous furent en sécurité, Eomer se retourna: «Je vous remercie, Gimli fils de- Gloïn ! Dit-il. Je ne savais pas que vous étiez avec nous dans cette sortie. Mais il arrive souvent que l'hôte non invité se révèle la meilleure compagnie. Comment se fait-il que vous fussiez là? »

«Je vous avais suivis pour échapper au sommeil, dit Gimli , mais j'ai observé les montagnards, et ils m'ont paru trop grands pour moi, je me suis donc assis sur une pierre pour voir votre jeu d'épée»

«Il ne me sera pas facile de m'acquitter envers vous», dit Eomer.

«Il y aura peut-être plusieurs occasions avant que la nuit ne soit écoulée, répliqua le Nain en riant. Mais je suis satisfait ainsi. Jusqu'à présent, je n'avais fendu que du bois depuis mon départ de la Moria»

«Deux! » Dit Gimli, caressant sa hache. II avait regagné sa place sur le mur.

«Deux? Dit Legolas. J'ai fait mieux, encore qu'il me faille maintenant chercher à tâtons des flèches tirées, j'ai employé toutes les miennes. En tout cas, j'évalue mon compte à une vingtaine au moins. Mais cela ne fait que quelques feuilles dans une forêt»

Le ciel se nettoyait alors rapidement, et la lune descendante brillait avec éclat. Mais la lumière n'apportait pas grand espoir aux Cavaliers de la Marche. Les ennemis qu'ils avaient en face d'eux semblaient s'être accrus plutôt que d'avoir diminué, et il en montait toujours de la vallée par la brèche: La sortie sur le Rocher n'avait assuré qu'un bref répit. L'assaut contre les portes redoubla. Les armées de l'Isengard mugissaient comme une mer contre le Mur du Gouffre. Des Orques et des montagnards grouillaient d'un bout à l'autre de sa base. Des cordes munies de grappins étaient lancées par-dessus le parapet plus vite que les hommes ne pouvaient les trancher ou les rejeter. Des centaines de longues échelles se dressaient. Beaucoup étaient abattues à demi détruites, mais seulement pour être remplacées par d'autres en plus grand nombre, et les Orques s'y élançaient tels les singes dans les forêts sombres du Sud. Au pied du mur, les cadavres et les corps rompus s'empilaient comme galets dans la tempête, les effroyables monticules s'élevaient toujours plus haut, mais l'ennemi ne se relâchait pas.

Les hommes de Rohan commençaient à être fatigués. Ils avaient épuisé leurs flèches et tous leurs javelots, les épées étaient ébréchées et leurs boucliers fendus. Par trois fois, Aragorn et Eomer les rallièrent, et par trois fois Anduril flamboya en une charge désespérée qui repoussait l'ennemi du mur.

Puis une clameur s'éleva derrière dans le Gouffre. Des Orques s'étaient glissés comme des rats par le ponceau qui permettait l'écoulement de la rivière. Ils s'étaient rassemblés là à l'ombre des falaises jusqu'au moment où, l'assaut d'en haut étant à son comble, presque tous les défenseurs s'étaient précipités au sommet du mur. Ils jaillirent alors. Déjà, certains étaient passés dans la gueule du Gouffre, ils se trouvaient parmi les chevaux et se battaient avec les gardiens.

Gimli sauta du mur avec un cri féroce dont l'écho roula dans les falaises. «K*hazâd! Khazâd! » Il* eut vite une tâche suffisante.

«Ai-oi ! Cria t'il. Les Orques sont derrière le mur. Ai-oi ! Par ici, Legolas! Il y a assez à faire pour deux. *Khazâd ai-mënou! »*

Entendant la grande voix du Nain qui dominait tout le tumulte, Gamelin le Vieux regarda du haut du Fort le Cor. «Les Orques sont dans le Gouffre! Cria t'il. Helm! Helm ! En avant Helmingas ! » Hurla t'il, bondissant dans l'escalier qui descendait du Rocher, suivi de nombreux hommes de l'Ouestfolde.

Leur attaque fut aussi féroce que soudaine, et les Orques lâchèrent pied. Avant peu, ils furent pris dans l'étranglement de la gorge et tous tués ou poussés, hurlants, dans la fissure du Gouffre pour tomber devant les gardiens des cavernes cachées.

«Vingt et un! » S'écria Gimli. II assena un coup des deux mains et étendit le dernier Orque à ses pieds. «A présent, mon compte dépasse de nouveau celui de Maître Legolas»

«Il faut obturer ce trou de rat, dit Gamelin. Les Nains sont réputés habiles manieurs de pierre. Prêtez-nous assistance, maître! »

«Nous ne taillons pas les pierres avec des haches de guerre, non plus qu'avec nos ongles, dit Gimli. Mais je vous aiderai de mon mieux»

Ils rassemblèrent tous les petits blocs roulés et brisures de roc qu'ils purent trouver, et, sous la direction de Gimli, les Hommes de l'Ouestfolde bouchèrent l'extrémité intérieure du ponceau, ne laissant qu'une étroite issue. La Rivière du Gouffre, grossie par la pluie, se mit alors à bouillonner dans son lit étranglé, et elle se répandit lentement en mares froides d'une falaise à l'autre.

«Ce sera plus sec en dessus, dit Gimli. Venez, Gamelin, allons voir comment vont les choses sur le mur! »

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE SEPT
LE GOUFFRE DE HELM

Il grimpa et trouva Legolas près d'Aragorn et d'Eomer. L'Elfe affûtait son long poignard. II y avait un moment de répit dans l'assaut, après l'échec de la tentative d'irruption par le ponceau.

Vingt et un! Dit Gimli.

«Bon! Dit Legolas. Mais moi j'en suis maintenant à deux douzaines. Ç'a été une lutte au couteau, ici»

Eomer et Aragorn s'appuyaient avec lassitude sur leurs épées. A distance sur la gauche, le fracas et la clameur de la bataille sur le Rocher s'élevèrent de nouveau avec force. Mais le Fort le Cor tenait toujours bon, comme une île dans la mer. Ses portes gisaient fracassées, mais aucun ennemi n'avait encore franchi la barricade de poutres et de pierres.

Aragorn regarda les étoiles pâles et la lune qui descendait à présent derrière les collines qui fermaient la vallée à l'ouest. «Cette nuit est aussi longue que des années, dit-il. Combien de temps le jour va t'il encore se faire attendre? »

«L'aube n'est pas loin, dit Gamelin, qui l'avait rejoint. Mais elle ne nous servira de rien, je pense»

«Et pourtant, l'aube est toujours un espoir pour les Hommes», dit Aragorn.

«Mais ces créatures de l'Isengard, ces demi Orques et Hommes gobelins fabriqués par l'art immonde de Saroumane, elles ne fléchiront pas devant le soleil, dit Gamelin. Non plus que les montagnards sauvages. N'entendez-vous pas leurs voix? »

Si, dit Eomer, mais ce ne sont à mes oreilles que le cri d'oiseaux et le mugissement de bêtes»

«Il en est pourtant de nombreuses qui crient en langue du Pays de Dun, dit Gamelin. Je la connais. C'est un ancien langage des hommes, et on le parlait autrefois dans maintes vallées de l'Ouest de la Marche. Écoutez! Ils nous haïssent, et ils sont contents, car notre perte leur semble certaine. " Le roi, le roi! Crient-ils. Nous prendrons leur roi. Mort aux Forgoil ! Mort aux Têtes de Paille! Mort aux voleurs du Nord! " Ce sont les noms qu'ils nous donnent. Depuis un demi millénaire, ils n'ont pas oublié leur grief de ce que les seigneurs du Gondor aient donné la Marche à Eorl le Grand et fait alliance avec lui. Saroumane a enflammé cette ancienne haine. Ce sont des gens féroces, quand on les excite. Ils ne fléchiront pas maintenant, que ce soit le crépuscule ou l'aube, tant que Théoden ne sera pas pris ou eux-mêmes tués»

«L'aube ne m'en apportera pas moins de l'espoir, à moi, dit Aragorn. Ne dit-on pas qu'aucun ennemi n'a jamais pris le Fort le Cor si des Hommes le défendaient? »

«C'est ce que chantent les ménestrels! » Dit Eomer.

«Eh bien, défendons le, et espérons! » Dit Aragorn.

Tandis qu'ils parlaient, s'éleva une sonnerie de trompettes. Il y eut alors un fracas et un éclair de flamme et de fumée. Les eaux de la Rivière du Gouffre se déversèrent en sifflant et en écumant: elles n'étaient plus obstruées, une trouée béante avait été ouverte dans le mur. Une armée de formes sombres entra à flots.

«Une sorcellerie de Saroumane! S'écria Aragorn. Ils se sont de nouveau glissés dans le ponceau pendant que nous parlions, et ils ont allumé le feu d'Orthanc sous nos pieds. *Elendil, Elendil! » Cria t'il,* sautant dans la brèche, mais pendant ce temps cent échelles avaient été dressées contre les remparts. Par-dessus et sous le mur, le dernier assaut déferla comme une sombre vague sur un monticule de sable. La défense fut balayée. Une partie des Cavaliers furent repoussés, de plus en plus loin dans le Gouffre, tombant et combattant comme ils reculaient, pas à pas, vers les cavernes. D'autres se frayèrent un chemin de retraite vers la citadelle.

Un grand escalier montait du Gouffre au Rocher et à la porte de derrière du Fort le Cor. Au pied, se tenait Aragorn. Anduril brillait encore à sa main, et la terreur de l'épée tint encore un moment l'ennemi en échec, pendant qu'un à un tous ceux qui pouvaient gagner l'escalier montaient vers la porte. Legolas était agenouillé derrière, sur les marches supérieures. Son arc était bandé, mais il ne lui restait plus qu'une seule flèche qu'il avait glanée, et il demeurait en observation prêt à tirer sur le premier Orque qui oserait approcher de l'escalier.

«Tous ceux qui pouvaient sont maintenant en sécurité à l'intérieur, Aragorn, cria t'il. Revenez! »

Aragorn se retourna et monta l'escalier en courant, mais la fatigue le fit trébucher. Ses ennemis bondirent aussitôt. Les Orques montèrent en hurlant, leurs longs bras tendus en avant pour le saisir. Celui qui était en tête tomba, la dernière flèche de Legolas plantée dans sa gorge, mais les autres sautèrent par-dessus lui. Alors, un gros bloc de pierre, projeté du mur extérieur au-dessus d'eux, s'écrasa sur l'escalier et les renvoya dans le Gouffre. Aragorn gagna la porte, qui se referma vivement derrière lui.

«Les choses vont mal, mes amis», dit-il, essuyant avec son bras la sueur de son front.

«Assez, dit Legolas, mais elles ne sont pas encore désespérées, tant que nous vous avons avec nous. Où est Gimli? »

«Je ne sais pas, répondit Aragorn. La dernière fois que je l'ai vu, il se battait par terre derrière le mur, mais la ruée de l'ennemi nous a séparés»

«Hélas! Voilà une mauvaise nouvelle», dit Legolas.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE SEPT
LE GOUFFRE DE HELM

«Il est vaillant et fort, dit Aragorn. Espérons qu'il s'échappera jusqu'aux cavernes. Là, il serait en sûreté pour un moment. Plus que nous. Un tel refuge serait de nature à plaire à un Nain»

«Ce doit être là mon espoir, dit Legolas. Mais je voudrais bien qu'il fût venu par ici. Je désirais dire à Maître Gimli que mon compte est maintenant de trente-neuf»

«S'il parvient jusqu'aux cavernes, il le dépassera de nouveau, dit Aragorn, riant. Jamais je n'ai vu de hache si bien maniée»

«Il faut que j'aille chercher des flèches, dit Legolas. Ah, si cette nuit pouvait se terminer, que j'aie une meilleure lumière pour mon tir! »

Aragorn passa alors dans la citadelle. Là, il apprit avec consternation qu'Eomer n'avait pas atteint le Fort le Cor.

«Non, il n'est pas venu au Rocher, dit l'un des hommes de l'Ouestfolde. La dernière fois que je l'ai vu, il ralliait ses hommes autour de lui et il se battait à l'entrée du Gouffre. Gamelin était avec lui, et le Nain aussi, mais je n'ai pu arriver jusqu'à eux»

Aragorn traversa à grands pas la cour intérieure et monta à une chambre haute dans la tour. Là se tenait le roi, dont la silhouette sombre se détachait sur une étroite fenêtre par laquelle il contemplait la vallée.

«Quelles nouvelles, Aragorn? » Demanda t'il.

«Le Mur du Gouffre est pris, seigneur, et tous les défenseurs ont été balayés, mais bon nombre ont pu s'échapper jusqu'ici au Rocher»

«Eomer est-il là? »

«Non, seigneur. Mais une certaine quantité des nôtres ont pu se retirer dans le Gouffre, et certains disent qu'Eomer est parmi eux. Ils pourront peut-être contenir l'ennemi dans l'étranglement et venir à l'intérieur des cavernes. Quel espoir ils pourront avoir alors, je l'ignore»

«Ils en auront plus que nous. Il y a de bons approvisionnements, à ce qu'on dit. Et l'air y est sain à cause des sorties par les fissures dans le rocher beaucoup plus haut. Nul ne peut entrer de force contre des hommes déterminés. Ils peuvent tenir longtemps»

«Mais les Orques ont apporté une sorcellerie d'Orthanc, dit Aragorn. Ils ont un feu qui fait sauter les roches et avec lequel ils ont pris le Mur. S'ils n'arrivent pas à pénétrer dans les cavernes, ils peuvent y sceller les occupants. Mais maintenant il nous faut consacrer toute notre pensée à notre propre défense»

«Je ronge mon frein dans cette prison, dit Théoden. Peut-être, si j'avais pu mettre une lance en arrêt, chevauchant devant mes hommes sur-le-champ de bataille, aurais-je pu ressentir de nouveau la joie du combat et finir ainsi. Mais je ne sers pas à grand chose ici»

«Ici, au moins, vous êtes protégé par la plus puissante place forte de la Marche, dit Aragorn. Nous avons meilleur espoir de vous défendre dans le Fort le Cor qu'à Edoras ou même à Dunharrow dans les montagnes»

«On dit que le Fort le Cor n'est jamais tombé sous un assaut, dit Théoden, mais aujourd'hui j'ai le cœur incertain. Le monde change, et tout ce qui fut fort se révèle maintenant peu sûr. Comment aucune tour pourrait-elle résister à un tel nombre et à une haine aussi violente? Si j'avais su que la force de l'Isengard avait atteint cette puissance, peut-être n'aurais-je pas eu la témérité de me porter à sa rencontre, en dépit de tous les artifices de Gandalf. Ses conseils ne paraissent pas aussi bons à présent qu'au soleil du matin»

«Ne jugez pas des conseils de Gandalf avant que tout ne soit terminé, seigneur», dit Aragorn.

«La fin ne tardera pas, dit le roi. Mais je ne finirai pas ici, pris au piège comme un vieux blaireau. Nivacrin, Hasufel et les chevaux de ma garde se trouvent dans la cour intérieure. Quand viendra l'aube, je ferai sonner le cor de Helm, et je sortirai. Sortirez-vous alors avec moi, fils d'Arathorn? Peut-être nous frayerons-nous un chemin ou ferons-nous une fin digne d'être chantée s'il reste quiconque pour chanter nos exploits par la suite»

«Je partirai avec vous», dit Aragorn.

Prenant congé, il retourna aux murs et en fit le tour, encourageant les hommes et prêtant main-forte où l'assaut était chaud. Legolas l'accompagnait. Des explosions de feu jaillissaient d'en bas, secouant les pierres. Des grappins étaient lancés et des échelles levées. Maintes et maintes fois, les Orques arrivèrent au sommet du mur extérieur, et chaque fois les défenseurs les rejetaient à bas.

Enfin, Aragorn se tint au-dessus des grandes portes, insoucieux des traits de l'ennemi. Comme il observait, il vit le ciel pâlir à l'est. Il leva alors sa main vide, paume en dehors pour indiquer qu'il demandait à parlementer.

Les Orques poussèrent des vociférations et des huées. «Descendez ! Descendez! Crièrent-ils. Si vous voulez nous parler, descendez! Amenez votre roi! Nous sommes les combattants ouroukha. Nous irons le tirer de son trou, s'il ne vient pas. Amenez votre roi qui se dérobe! »

CHAPITRE SEPT
LE GOUFFRE DE HELM

«Le roi reste ou vient selon son bon plaisir», dit Aragorn.

«Alors que faites-vous ici? Demandèrent-ils. Pourquoi regardez-vous au=dehors? Est ce pour voir la grandeur de notre armée? Nous les combattants ourouk-hai»

«Je regardais pour voir l'aurore », dit Aragorn.

«Qu'est ce que l'aurore a à faire là-dedans? crièrent-ils en se gaussant. Nous sommes les Ourouk-Hai: nous ne cessons pas le combat en fonction de la nuit ou du jour, ni du beau temps ou de l'orage Qu'a à faire l'aurore?

«Nul ne sait ce que lui apportera le nouveau jour, dit Aragorn. Partez, avant qu'il ne tourne à votre détriment»

«Descendez, ou nous vous abattrons du mur, crièrent-ils. Ce ne sont pas là des pourparlers. Vous n'avez rien à dire»

«J'ai encore à dire ceci, répondit Aragorn: aucun ennemi n'a encore pris le Fort le Cor. Partez, ou aucun de vous ne sera épargné. II ne restera pas un être vivant pour rapporter la nouvelle dans le Nord. Vous ne connaissez pas votre péril»

Une telle puissance et une telle majesté se révélaient chez Aragorn, comme il se tenait là seul au-dessus des portes détruites devant l'armée de ses ennemis, que maints hommes sauvages s'arrêtèrent et tournèrent la tête pour observer la vallée, tandis que d'autres levaient un regard indécis vers le ciel. Mais les Orques rirent à gorge déployée, et une grêle de traits et de flèches sifflèrent au-dessus du mur d'où Aragorn venait de sauter.

II y eut un grondement et un éclair de feu. La voûte de la porte au-dessus de laquelle il se tenait un instant auparavant s'écroula au milieu de la fumée et de la poussière. La barricade fut dispersée comme par un coup de foudre. Aragorn courut à la tour du roi.

Mais au moment où la porte tombait et où les Orques poussaient les hurlements précédant la charge, un murmure comme un vent dans le lointain s'éleva derrière eux, qui ne tarda pas à devenir la clameur de nombreuses voix criant une étrange nouvelle dans l'aurore. Les Orques qui se trouvaient sur le rocher, entendant la rumeur de consternation, hésitèrent et regardèrent en arrière. Alors, soudain et terrible, sonna du haut de la tour le grand cor de Helm.

A ce son, tous frémirent. De nombreux Orques se jetèrent face contre terre et se couvrirent les oreilles de leurs griffes. Du Gouffre revinrent les échos, coup après coup, comme si quelque puissant héraut se tenait sur chaque falaise, sur chaque colline. Mais sur les murs les hommes levaient la tête, écoutant avec étonnement, car les échos ne mouraient pas. Les sonneries de cor continuaient à retentir parmi les collines, plus proches et plus puissantes à présent, elles se répondaient l'une à l'autre, férocement et sans obstacle.

«Helm ! Helm ! Crièrent les Cavaliers. Helm s'est levé et revient en guerre. Helm pour le Roi Théoden ! »

Et sur ce cri, le roi vint. Son cheval était d'un blanc de neige, doré était son bouclier, et sa lance était longue. A sa droite se trouvait Aragorn, l'héritier d'Elendil, et derrière lui chevauchaient les seigneurs de la Maison d'Eorl le Jeune. La lumière jaillit dans le ciel. La nuit s'évanouit.

«En avant Eorlingas ! » Sur ce cri et dans un grand fracas, ils chargèrent. Ils descendirent des portes en un grondement, franchirent la chaussée à fond de train et passèrent à travers les rangs de l'Isengard comme un vent de tempête dans l'herbe. Derrière eux, venaient du Gouffre les cris rauques des hommes qui sortaient des cavernes, poussant l'ennemi devant eux. Se déversaient aussi tous les hommes qui restaient sur le Rocher. Et toujours le son des cors se répercutait dans les collines.

Le roi et ses compagnons poursuivirent leur course. Capitaines et champions tombaient ou fuyaient devant eux. Ni Orque ni homme ne leur résistaient. Les ennemis présentaient le dos aux épées et aux lances des Cavaliers, et leur face à la vallée. Ils poussaient des cris et des gémissements, car la peur et un grand étonnement les avaient envahis avec le lever du jour.

C'est ainsi que le Roi Théoden descendit de la Porte de Helm et se fraya le chemin jusqu'au grand Fossé. Là, la compagnie fit halte. La lumière devint brillante alentour. Des rayons de soleil flamboyaient au-dessus des collines de l'Est et miroitaient sur leurs lances. Mais ils restaient silencieux en selle, contemplant d'en dessus la Combe du Gouffre.

La terre avait changé. Là où auparavant s'étendait la vallée verdoyante dont les pentes herbeuses léchaient les collines toujours plus hautes, apparaissait à présent une forêt. De grands arbres, dépouillés et silencieux, se dressaient en rangées innombrables avec leurs branches emmêlées et leur tête chenue, leurs racines tordues disparaissaient dans la longue herbe verte. En dessous d'eux régnait l'obscurité. II n'y avait entre le Fossé et les lisières de cette forêt inconnue que deux furlongs découverts. Là se tapissaient à présent les fières armées de Saroumane, dans leur terreur du roi et dans leur terreur des arbres. Elles se déversèrent de la Porte de Helm

jusqu'à ce que tout ce qui était au-dessus du Fossé fût entièrement vide, mais, en dessous, elles étaient entassées comme un grouillement de mouches. Rampant et grimpant des pieds et des mains le long des murs de la Combe, ils cherchaient en vain à s'échapper. A l'est, le côté de la vallée était trop escarpé et pierreux, à gauche, de l'ouest, s'avançait leur destin final.

Là, sur une crête, apparut soudain un cavalier, vêtu de blanc, resplendissant dans le soleil levant. Les cors sonnaient par-dessus les collines basses. Derrière lui, un millier d'hommes de pied descendaient en hâte les longues pentes, l'épée à la main. Au milieu d'eux marchait à grandes enjambées un homme de haute et forte stature. Son bouclier était rouge. En arrivant au bord de la vallée, il porta à ses lèvres un grand cor noir et lança une sonnerie retentissante.

«Erkenbrand ! Crièrent les Cavaliers. Erkenbrand ! »

«Voilà le Cavalier Blanc! cria Aragorn. Gandalf est revenu! »

«Mithrandir, Mithrandir ! Dit Legolas. C'est assurément de la magie! Allons! Je voudrais observer cette forêt avant que le sortilège ne change»

Les armées de l'Isengard rugirent, oscillant d'un côté et d'un autre passant d'une peur à une autre. De nouveau, le cor sonna de la tour. Par la brèche du Fossé, la compagnie du roi descendit à la charge. Du haut des collines, bondit Erkenbrand, seigneur de l'Ouestfolde. S'élança aussi Gripoil, telle daim courant d'un pied sûr dans les montagnes. Le Cavalier Blanc était sur les ennemis, et la terreur de cette venue répandit sur eux la folie. Les hommes sauvages tombèrent face contre terre. Les Orques chancelèrent, hurlèrent, et jetèrent épée et lance. Telle une fumée noire poussée par un vent montant, ils s'enfuirent. Ils passèrent en gémissant dans l'ombre des arbres en attente, et de cette ombre, nul ne ressortit plus.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE SEPT

LE GOUFFRE DE HELM

CHAPITRE HUIT
LA ROUTE DE L'ISENGARD

Ce fut donc à la lumière d'une belle matinée que le Roi Théoden et Gandalf le Cavalier Blanc se retrouvèrent sur l'herbe verte au bord de la Rivière du Gouffre. Étaient également là Aragorn fils d'Arathorn, Legolas l'Elfe, Erkenbrand de l'Ouestfolde et les seigneurs de la Maison d'Or. Autour d'eux étaient rassemblés les Rohirrim, Cavaliers de la Marche: l'étonnement surmontait leur joie de la victoire, et leurs regards étaient tournés vers la forêt.

Il y eut soudain un grand cri, et du Fossé descendirent ceux qui avaient été repoussés dans le Gouffre. Venaient là Gamelin le Vieux et Eomer fils d'Eomund, à côté desquels marchait Gimli le Nain. Il n'avait pas de casque et sa tête était enveloppée d'un bandage teint de sang, mais sa voix était ferme et sonore.

«Quarante deux, Maître Legolas! Cria t'il. Hélas! Ma hache est ébréchée: Le quarante deuxième avait un colletin de fer. Et toi? »

«Tu me bats d'un, répondit Legolas. Mais je ne te l'accorde pas de mauvaise grâce tant je suis heureux de te voir sur pied! »

«Bienvenue, Eomer, fils-sueur! Dit Théoden. Maintenant que je te vois sain et sauf, je suis heureux, en vérité»

«Salut, Seigneur de la Marche! Dit Eomer. La nuit sombre a passé et le jour est revenu. Mais il a apporté d'étranges nouvelles» Il se retourna et regarda avec étonnement d'abord la forêt, puis Gandalf. «Une fois de plus, vous êtes venu à l'heure critique, à l'improviste», dit-il.

«A l'improviste? Répliqua Gandalf. Ne vous avais-je pas dit que je reviendrais et que je vous rencontrerais ici? »

«Mais vous n'aviez pas donné l'heure, et vous n'aviez pas annoncé de quelle façon. Vous apportez une assistance étrange. Vous êtes puissant en magie, Gandalf le Blanc! »

«Peut-être bien. Mais si c'est le cas, je ne l'ai pas encore montré. Je n'ai fait que vous donner un bon conseil dans le danger et utiliser la rapidité de Gripoil. Votre propre valeur a fait davantage, ainsi que les jambes vigoureuses des hommes de l'Ouestfolde marchant dans la nuit»

Tous contemplèrent alors Gandalf avec un étonnement plus grand encore. Certains jetèrent un regard noir à la forêt et se passèrent la main sur le front comme s'ils pensaient que leurs yeux voyaient autrement que les siens.

Gandalf rit longuement et de bon cœur. «Les arbres? Dit-il. Non, je vois la forêt tout aussi clairement que vous. Mais l'exploit ne me revient pas. C'est une chose qui dépasse les conseils d'un sage. L'événement s'est révélé meilleur que je ne l'avais projeté et même que je n'aurais pu l'espérer»

«Mais si ce n'est vous, quel est l'auteur de cette magie? demanda

Théoden. II est clair que ce n'est pas Saroumane. Existe t'il un sage plus puissant, dont nous n'avons pas encore connaissance? »

«Ce n'est pas de la magie, mais un pouvoir beaucoup plus ancien, répondit Gandalf, un pouvoir qui parcourait la terre bien avant que les Elfes ne chantent ou que le marteau ne sonne.

«Avant que le fer ne fût trouvé ou l'arbre abattu,
Quand la montagne était jeune sous la lune,
Avant que l'Anneau ne fût forgé, ou le malheur ourdi,
II parcourait les forêts au temps jadis»

«Et quelle peut-être la réponse à votre énigme? » Demanda Théoden. «Pour la connaître, il faudrait venir avec moi jusqu'à l'Isengard», répondit Gandalf.

«A l'Isengard? » S'écrièrent-ils.

«Oui, dit Gandalf. Je vais retourner à l'Isengard, et ceux qui le veulent peuvent m'accompagner. Nous pourrons y voir d'étranges choses»

«Mais il n'y a pas assez d'hommes dans la Marche, fussent-ils même tous rassemblés et remis de leurs blessures et de leur fatigue, pour assaillir la forteresse de Saroumane», dit Théoden.

«Je n'en vais pas moins à l'Isengard, dit Gandalf Je n'y resterai pas longtemps. Ma route est maintenant vers l'est. Attendez-moi à Edoras avant le décours de la lune! »

DEUXIEME PARTIE

LES DEUX TOURS

Livre III

CHAPITRE HUIT

LA ROUTE DE L'ISENGARD

«Non ! Dit Théoden. A l'heure sombre précédant l'aurore, j'ai douté, mais nous ne nous séparerons pas maintenant. J'irai avec vous, si c'est là votre conseil»

«Je voudrais m'entretenir avec Saroumane aussi tôt que possible, à présent, dit Gandalf, et puisqu'il vous a infligé un grand tort, votre présence serait tout à fait à propos. Mais dans combien de temps et avec quelle rapidité pourrez-vous faire la chevauchée? »

«Mes hommes sont fatigués par le combat, dit le roi, et je suis las aussi, car j'ai fait une longue course et j'ai peu dormi. Hélas! Mon grand âge n'est pas feint, ni dû seulement aux chuchotages de Langue de Serpent. C'est un mal qu'aucun médecin ne saurait entièrement guérir, pas même Gandalf»

«Dans ce cas, que tous ceux qui doivent m'accompagner se reposent maintenant, dit Gandalf. Nous voyagerons à l'ombre du soir. C'est aussi bien, car mon intention est que nos allées et venues restent dorénavant aussi secrètes que possible. Mais n'ordonnez pas une grande escorte, Théoden. Nous allons à des pourparlers, non à un combat»

Le Roi choisit alors des hommes indemnes, possédant des chevaux rapides, qu'il envoya porter la nouvelle de la victoire dans toutes les vallées de la Marche, ils devaient aussi convoquer d'urgence tous les hommes, jeunes et vieux, à Edoras. Le Seigneur de la Marche tiendrait là une assemblée de tous les hommes en état de porter les armes, le second jour après la pleine lune. Le Roi choisit pour l'accompagner à l'Isengard Eomer et vingt hommes de sa maison. Avec Gandalf iraient Aragorn, Legolas et Gimli. Le Nain ne voulait pas rester derrière, en dépit de sa blessure.

«Ce n'était qu'un petit coup, et le couvre-chef l'a détourné, dit-il. Il faudrait plus qu'une pareille égratignure pour me retenir»

«Je vais la soigner pendant que vous vous reposerez», dit Aragorn.

Le roi retourna alors au Fort le Cor, il dormit d'un sommeil tranquille qu'il n'avait pas connu depuis bien des années, et le reste de sa compagnie choisie se reposa aussi. Mais les autres, tous ceux qui n'avaient ni mal ni blessures, s'attelèrent à une grande tâche, car nombreux étaient ceux qui étaient tombés au combat et qui gisaient sur le terrain ou dans le Gouffre.

II ne restait pas d'Orques vivants, leurs corps étaient innombrables. Mais un grand nombre de montagnards s'étaient rendus, ils avaient peur et criaient merci.

Les Hommes de la Marche leur prirent leurs armes et les mirent au travail.

«Continuez maintenant à réparer le mal auquel vous avez participé, dit Erkenbrand, et après, vous ferez le serment de ne jamais passer en armes les Gués de l'Isen, ni marcher avec les ennemis des Hommes, et vous pourrez rentrer libres chez vous. Car vous avez été abusés par Saroumane. Un grand nombre d'entre vous ont reçu la mort en récompense de votre confiance en lui, mais si vous aviez vaincu, votre salaire n'eût guère été meilleur»

Les hommes du Pays de Dun furent très étonnés, Saroumane leur ayant dit que les hommes de Rohan étaient cruels et brûlaient vifs leurs prisonniers.

Deux tertres furent érigés au centre du champ de bataille et dessous furent placés tous les Cavaliers de la Marche qui étaient tombés dans la défense, ceux des Vallées de l'Est d'un côté et ceux de l'Ouestfolde de l'autre. Dans une tombe isolée à l'ombre du Fort le Cor fut étendu Hama, capitaine de la garde royale. Il était tombé devant la Porte.

Les Orques furent empilés en grands tas, à distance des tertres des Hommes et non loin des lisières de la forêt. Et les gens furent troublés, car les amas de charogne étaient trop grands pour que l'on pût les enterrer ou les incinérer. Ils avaient peu de bois pour le feu, et nul n'aurait osé porter la hache sur les arbres étranges, Gandalf ne les eût-il pas même avertis de n'abîmer ni écorce ni branche sous peine de grand danger.

«Laissez les Orques là, dit Gandalf. Le matin apportera peut-être un nouveau conseil»

Dans l'après-midi, la compagnie du Roi s'apprêta au départ. La tâche de l'ensevelissement était à peine commencée, Théoden pleura la perte de Hama, son capitaine, et il jeta la première pelletée de terre sur sa tombe. «C'est un grand mal que Saroumane m'a fait, à moi et à tout ce pays, dit-il, et je m'en souviendrai quand nous nous rencontrerons»

Le soleil approchait déjà des collines à l'ouest de la Combe quand Théoden, Gandalf et leurs compagnons finirent par descendre du Fossé. Derrière eux venait une grande armée composée tant de Cavaliers que des gens de l'Ouestfolde, vieux et jeunes, femmes et enfants, sortis des cavernes. Ils chantèrent d'une voix claire un chant de victoire, après quoi, ils restèrent silencieux, se demandant ce qui allait leur arriver, car leur regard était fixé sur les arbres, et ils les redoutaient.

Parvenus à la forêt, les Cavaliers firent halte, chevaux et hommes répugnaient à y pénétrer. Les arbres étaient gris et menaçants, et ils étaient environnés d'ombre ou de brume. Les extrémités de leurs longues branches basses pendaient comme des doigts fureteurs, leurs racines se dressaient hors de terre comme les

membres de monstres étranges, et de sombres cavernes s'ouvraient par en dessous. Mais Gandalf poussa son cheval en avant, entraînant la compagnie, et là où la route du Fort lé Cor rejoignait les arbres, ils virent alors une ouverture semblable à une porte voûtée sous les puissantes branches, Gandalf la franchit, et ils le suivirent. Ils virent alors, à leur grand étonnement, que la route se poursuivait, longée parla Rivière du Gouffre, et au-dessus le ciel était dévoilé et empli d'une lumière dorée. Mais de part et d'autre, les grands bas-côtés de la forêt, déjà enveloppés d'obscurité, se perdaient dans des ombres impénétrables, et là, ils entendaient les craquements et les gémissements des branches, des cris lointains et une rumeur de voix inarticulées qui murmuraient avec irritation. Aucun Orque ni aucun être vivant n'était visible.

Legolas et Gimli étaient à présent montés sur le même cheval, et ils restaient tout près de Gandalf, car Gimli avait peur de la forêt.

«II fait chaud ici dedans, dit Legolas à Gandalf. Je perçois autour de moi une grande colère. Ne sentez-vous pas l'air battre dans vos oreilles? »

«Si», répondit Gandalf.

«Qu'est-il advenu des malheureux Orques? » Dit Legolas.

«Cela, je pense que personne ne le saura jamais», dit Gandalf.

Ils continuèrent à chevaucher un moment en silence, mais Legolas ne cessait de jeter des regards de droite et de gauche, et il aurait souvent voulu s'arrêter pour prêter l'oreille aux sons de la forêt si Gimli l'avait permis.

« Ce sont les arbres les plus étranges que j'aie jamais vus, dit-il, et j'ai vu bien des chênes croître du gland jusqu'à un âge délabré. Je voudrais bien qu'il y eût le loisir de se promener parmi eux: ils ont des voix et, avec le temps, j'arriverais peut-être à comprendre leur pensée»

«Non, non! S’écria Gimli. Laissons les tranquilles! Je la devine déjà, leur pensée: la haine de tous ceux qui vont sur deux pattes, et leur discours parle d'écrasement et d'étranglement»

«Pas tous ceux qui vont sur deux pattes, dit Legolas. Là, je crois que tu te trompes. Ce sont les Orques qu'ils haïssent. Car ils ne sont pas d'ici, et ils savent peu de chose des Elfes et des Hommes. Bien loin sont les vallées où ils crûrent. Des profondes combes de Fangorn, voilà d'où ils viennent, je pense, Gimli»

«Eh bien, c'est la forêt la plus dangereuse de la Terre du Milieu, répliqua Gimli. Je devrais leur être reconnaissant du rôle qu'ils ont joué, mais je ne les aime pas. Tu peux les trouver merveilleux, mais j'ai vu une plus grande merveille en ce pays, plus belle qu'aucun bocage ou clairière jamais admirés: mon cœur en est encore plein.

«Les voies des Hommes sont étranges, Legolas! Ils ont là une des merveilles du Monde Septentrional, et qu'en disent-ils? Des cavernes, disent-ils! Des cavernes! Des trous où se réfugier en temps de guerre, où emmagasiner du fourrage! Mon bon Legolas, sais-tu que les souterrains du Gouffre de Helm sont vastes et beaux? Il y aurait un pèlerinage continu de Nains uniquement pour les contempler, si l'existence en était connue. Oui, en vérité, ils paieraient de l'or pur pour un seul bref regard! »

«Et moi, je donnerais de l'or pour en être dispensé, dit Legolas, et le double pour en sortir, si j'y étais entré par mégarde! »

«Tu n'as pas vu, je te pardonne donc ta raillerie, dit Gimli. Mais tu parles en étourdi. Trouves-tu belles ces salles où ton Roi réside sous la colline dans la Forêt Noire et que les Nains contribuèrent à construire il y a bien longtemps? Ce ne sont que des taudis à côté des souterrains que j'ai vus ici: des salles incommensurables, emplies de la musique éternelle de l'eau tintant dans des fontaines, aussi belles que Kheledzâram à la clarté des étoiles.

«Et, Legolas, lorsque les torches sont allumées et que les hommes déambulent sur les sols sablés sous les dômes sonores, ah! alors, Legolas, les gemmes, les cristaux et les veines de minerais précieux étincellent dans les murs polis, et la lumière rayonne à travers les marbres plissés, semblables à des coquillages, translucides comme les vivantes mains de la Reine Galadriel. II y a des colonnes blanches, safran et d'un rose d'aurore, cannelées et contournées en formes de rêve, Legolas, elles jaillissent de sols multicolores pour rejoindre les pendentifs scintillants de la voûte: des ailes, des cordes, des rideaux aussi fins que des nuages gelés, des lances, des bannières, des clochetons de palais suspendus! Des lacs immobiles les reflètent: un monde miroitant surgit de sombres mares couvertes de verre clair: des cités, telles que Durïn n'aurait guère pu en imaginer dans son sommeil, s'étendent par des avenues et des portiques jusqu'aux recoins sombres où nulle lumière ne parvient. Et ding! une goutte d'argent tombe et les ondulations circulaires du miroir font courber et vaciller toutes les tours comme les algues et les coraux d'une grotte marine. Puis le soir vient: elles s'évanouissent en clignotant, les torches passent dans une autre salle et un autre rêve. Les salles se succèdent, Legolas, une salle et une autre, dôme après dôme, et les escaliers abondent, et les méandres mènent toujours plus avant au cœur de la montagne.

Des cavernes! Les souterrains du Gouffre de Helm ! Heureuse fut la chance qui m'y conduisit! Je pleure de les quitter»

«Eh bien, Gimli, dit l'Elfe, je te souhaite, pour ton réconfort, la bonne fortune de rentrer sain et sauf de la guerre et de retourner les voir. Mais ne le raconte pas à tous les tiens! Il ne semble pas rester grand-chose à faire pour eux, à t'entendre. Peut-être les hommes de ce pays sont-ils sages en n'en parlant guère: une famille de Nains actifs, armés de marteaux et de ciseaux, pourrait abîmer plus qu'ils n'auraient fait»

Non, tu ne comprends pas, dit Gimli. Aucun Nain ne resterait insensible à pareille beauté. Personne de la race de Durïn ne creuserait ces cavernes pour extraire des pierres ou du minerai, même si l'on y trouvait des diamants et de l'or. Coupe t'on des arbres de vergers en fleurs au printemps pour se procurer du bois de chauffage? Nous entretiendrions ces clairières de pierre fleurie, nous ne les exploiterions pas. Avec un art circonspect, à petits coups un petit fragment de roc, sans plus, peut-être, dans toute une journée soucieuse c'est ainsi que nous pourrions travailler et, avec les années, nous ouvririons de nouvelles voies et révélerions des salles lointaines qui sont encore obscures et que l'on n'aperçoit que comme un vide au-delà de fissures du roc. Et les lumières, Legolas! Nous créerions des lumières, des lampes semblables à celles qui brillaient autrefois à Khazad-dûm, et, quand nous le voudrions, nous chasserions la nuit qui est demeurée là depuis la création des collines, et nous la laisserions revenir quand nous souhaiterions nous reposer»

«Tu m'émeus, Gimli, dit Legolas. Je ne t'ai jamais entendu parler ainsi. Tu me fais presque regretter de n'avoir pas vu ces cavernes. Allons! Convenons de ceci: si nous revenons l'un et l'autre sains et saufs des périls qui nous attendent, nous voyagerons quelque temps ensemble. Tu visiteras Fangorn avec moi, puis j'irai avec toi voir le Gouffre de Helm»

Ce ne serait pas le chemin de retour que je choisirais, dit Gimli.

Mais je supporterai Fangorn, si tu me promets de revenir aux cavernes pour partager avec moi l'émerveillement qu'elles offrent»

«Tu as ma promesse, dit Legolas. Mais, hélas! Il nous faut maintenant abandonner caverne et forêt pour quelque temps. Vois! Nous arrivons à la fin des arbres. A quelle distance sommes-nous de l'Isengard, Gandalf? »

«Environ quinze lieues, à vol des corbeaux de Saroumane, dit Gandalf, cinq de l'entrée de la Combe du Gouffre aux Gués, et dix de là aux portes de l'Isengard. Mais nous ne ferons pas tout le trajet cette nuit»

«Et quand nous y arriverons, que verrons-nous? Demanda Gimli. Vous le savez peut-être, mais je ne puis le deviner»

«Je ne sais pas moi-même pour sûr, répondit le magicien. J'y étais hier à la nuit tombante, mais il a pu se passer bien des choses depuis lors. Je pense toutefois que vous ne trouverez pas le voyage inutile même si nous laissons derrière nous les Cavernes Etincelantes d'Aglarond»

La compagnie finit par sortir des arbres, et elle se trouva au fond de la Combe, à l'embranchement de la route du Gouffre de Helm qui se dirigeait d'une part à l'ouest vers Edoras et de l'autre au nord vers les Gués de l'Isen. Comme ils chevauchaient aux lisières de la forêt, Legolas fit halte et regarda en arrière avec regret. Il poussa alors soudain un cri.

IL y a des yeux! S'exclama t'il. Des yeux qui nous observent d'entre les ombres des branches! Je n'ai jamais vu pareils yeux»

Surpris par son cri, les autres s'arrêtèrent et se retournèrent, mais Legolas fit mine de revenir en arrière.

«Non, non! Cria Gimli. Fais comme il te plaît dans ta folie, mais laisse-moi d'abord descendre de ce cheval! Je ne veux pas voir d'yeux! »

Restez, Legolas Feuilleverte ! Dit Gandalf. Ne retournez pas encore dans la forêt, pas encore! Votre moment n'est pas encore venu»

Tandis qu'il parlait, trois étranges formes sortirent des arbres. Elles étaient aussi grandes que des trolls, mesurant une douzaine de pieds de haut, leurs corps solides, d'une robustesse de jeunes arbres, semblaient habillés de vêtements, ou de peaux, gris et bruns ajustés. Leurs membres étaient longs et leurs mains comportaient de nombreux doigts, ils avaient les cheveux raides et des barbes d'un gris-vert de mousse. Ils observaient avec des yeux graves, mais non pas les cavaliers: leur regard se portait vers le nord. Ils élevèrent soudain leurs longues mains à leur bouche et lancèrent trois appels sonores, aussi clairs que les notes d'un cor, mais plus harmonieux et plus variés. Il y eut une réponse, et, se retournant de nouveau, les cavaliers virent approcher à grands pas dans l'herbe d'autres créatures semblables. Elles venaient rapidement du Nord, avec la démarche, mais non l'allure de hérons échassiers car, dans leurs longs pas, leurs jambes battaient plus vite que les ailes des hérons. Les cavaliers lancèrent des exclamations d'étonnement, et quelques-uns portèrent la main à leur épée.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE HUIT
LA ROUTE DE L'ISENGARD

«Les armes sont inutiles, dit Gandalf. Ce ne sont là que des pasteurs. Ils ne sont pas des ennemis, et en fait-ils ne s'occupent aucunement de nous»

Ce semblait bien être vrai, car, tandis qu'il parlait, les grandes créatures s'évanouirent à grandes enjambées dans la forêt sans jeter le moindre regard aux cavaliers.

«Des pasteurs! Dit Théoden. Où sont leurs troupeaux? Que sont-ils, Gandalf? Car il est clair que pour vous, du moins, ils ne sont pas étranges»

«Ce sont les pasteurs des arbres, répondit Gandalf. Y a t’il donc si longtemps que vous écoutiez les légendes de coin du' feu? Il est dans votre pays des enfants qui, des fils emmêlés des histoires, pourraient tirer la réponse à votre question. Vous avez vu des Ents, ô Roi, des Ents de la Forêt de Fangorn, que vous appelez dans votre langue Forêt d'Ent. Pensiez-vous que ce nom avait été donné par, simple fantaisie? Non, Théoden, il en va autrement: pour eux, vous n'êtes que l'histoire passagère, toutes les années écoulées depuis Eorl le Jeune jusqu'à Théoden le Vieux ne représentent pas grand chose pour eux, et tous les exploits de votre maison ne sont que broutilles»

Le roi resta silencieux. «Des Ents ! Dit-il enfin. Hors des ombres de la légende, je commence à comprendre un peu la merveille des arbres, je crois. J'ai assez vécu pour voir d'étranges jours. Longtemps, nous avons soigné nos bêtes et nos champs, bâti nos maisons, forgé nos outils ou chevauché au loin pour participer aux guerres de Minas Tirith. Et c'est ce que nous appelions la vie des Hommes, le train du monde. Nous ne nous préoccupions guère de ce qui se trouvait au-delà des frontières de notre pays. Nous avons des chansons qui parlent de ces choses, mais nous les oublions et nous ne les enseignons aux enfants que par une vague habitude. Et voilà que les chansons viennent parmi nous d'endroits étranges et marchent en chair et en os sous le Soleil»

«Vous devriez en être heureux, Roi Théoden, dit Gandalf. Car ce n'est pas seulement la petite vie des Hommes qui est menacée à présent, mais celle aussi de ces choses que vous jugiez affaire de légende. Vous n'êtes pas sans alliés, quand bien même vous ne les connaissez pas»

«Mais je devrais aussi m'attrister, dit Théoden. Car, quelle que soit la fortune de la guerre, ne se terminera t'elle pas de telle sorte qu'une grande partie de ce qui était beau et merveilleux disparaîtra à jamais de la Terre du Milieu? »

«Il se pourrait, dit Gandalf. Le mal infligé par Sauron ne peut-être totalement guéri, et on ne saurait l'annuler purement et simplement. Mais nous sommes condamnés à ces temps. Poursuivons le voyage que nous avons commencé! »

La compagnie quitta alors la Combe et la forêt pour prendre la route des Gués. Legolas suivit à contrecœur. Le soleil s'était couché, déjà il avait sombré derrière l'horizon, mais comme, sortant de l'ombre des collines, ils regardaient à l'ouest vers la Trouée de Rohan, le ciel était encore rouge, et une lueur de flamme se reflétait sous les nuages flottants. Se détachant en sombre, tournoyaient de nombreux oiseaux aux ailes noires. Quelques-uns, qui rentraient chez eux parmi les rochers, les survolaient avec des cris lugubres.

«Les charognards se sont activés sur-le-champ de bataille», dit Eomer.

Ils avaient pris maintenant une allure tranquille, et l'obscurité tombait sur la plaine environnante. La lune monta lentement, elle était presque dans son plein, et dans sa froide lueur argentée les herbages onduleux s'élevaient et descendaient comme une vaste mer grise. Ils avaient chevauché quelque quatre heures depuis la fourche des routes quand ils approchèrent des Gués. De longues pentes descendaient rapidement vers l'endroit où la rivière s'étalait en hauts fonds pierreux entre de hautes berges herbeuses. Ils entendirent, porté par le vent, le hurlement de loups. Ils eurent le cœur lourd à la pensée de tous les hommes qui étaient tombés au combat en ces lieux.

La route plongea entre des talus de gazon qui s'élevaient de part et d'autre, creusant son chemin à travers des levées de terre jusqu'au bord de la rivière, pour remonter de l'autre côté. Il y avait en travers du cours d'eau trois rangées de pierres plates et entre celles-ci des Gués pour les chevaux, qui allaient des deux bords à un îlot nu à mi-chemin. Les cavaliers abaissèrent le regard sur les passages, qui leur parurent bizarres, car les Gués avaient toujours été des endroits remplis du caquetage des eaux précipitées, alors que là, ils étaient silencieux. Les lits de la rivière étaient presque à sec, on ne voyait qu'une étendue nue de galets et de sable gris.

«C'est devenu un endroit bien morne, dit Eomer. Quel mal a atteint la rivière? Saroumane a détruit bien des belles choses, aurait-il aussi dévoré les sources de l'Isen? »

«Il le semblerait», dit Gandalf.

«Hélas! Dit Théoden. Devons-nous emprunter cette route où les bêtes de proie dévorent tant de bons Cavaliers de la Marche? »

DEUXIEME PARTIE

LES DEUX TOURS

Livre III

CHAPITRE HUIT

LA ROUTE DE L'ISENGARD

«C'est notre chemin, dit Gandalf. Cruelle est la perte de vos hommes, mais vous verrez qu'au moins les loups des montagnes ne les dévorent pas. C'est avec leurs amis, les Orques, qu'ils tiennent leur festin: telle est, en vérité, l'amitié de leur espèce. Allons! »

Ils descendirent à la rivière et, à leur approche, les loups cessèrent leurs hurlements et partirent furtivement. La peur les saisit à la vue de Gandalf dans la lune et de Gripoil, son cheval, brillant comme de l'argent. Les cavaliers passèrent sur l'îlot, et des yeux luisants et blafards les observèrent de l'obscurité des rives.

«Regardez! dit Gandalf. Des amis ont travaillé ici»

Et ils virent qu'au milieu de l'îlot avait été élevé un tertre entouré de pierres, où étaient plantées de nombreuses lances.

«Ici gisent tous les Hommes de la Marche qui sont tombés près de cet endroit», dit Gandalf.

«Qu'ils reposent en paix! Dit Eomer. Et quand leurs lances auront pourri et rouillé, que leur tertre demeure longtemps encore, gardant les Gués de l'Isen ! »

«Ceci est-il votre oeuvre aussi, Gandalf, mon ami? Dit Théoden. Vous avez beaucoup fait en une soirée et une nuit! »

«Avec l'aide de Gripoil et d'autres, dit Gandalf. J'ai été vite et loin. Mais ici, près du tertre, je dirai ceci pour votre réconfort: beaucoup sont tombés dans les batailles des Gués, mais moins que la rumeur ne l'a colporté. Il y a eu plus d'hommes dispersés que de tués, j'ai rallié tous ceux que j'ai pu trouver. J'en envoyai une partie rejoindre Erkenbrand avec Grimbold de l'Ouestfolde, et je confiai à d'autres le soin de cet ensevelissement. Ils ont maintenant suivi votre maréchal, Elfhelm. Je l'ai dépêché avec d'autres Cavaliers à Edoras. Je savais que Saroumane avait envoyé toutes ses forces contre vous et que tous ses serviteurs avaient abandonné toute autre mission pour se rendre au Gouffre de Helm: le pays paraissait vide d'ennemis, je craignais toutefois que des chevaucheurs de loups et des pillards ne pussent aller à Meduseld alors que la ville n'était pas défendue. Mais je crois que vous n'avez rien à craindre à présent: votre maison sera là pour vous accueillir à votre retour»

«Et je serai bien heureux de la revoir, dit Théoden, encore que mon séjour doive y être bref maintenant, je n'en doute pas»

Là-dessus, la compagnie dit adieu à l'île et au tertre, traversa la rivière et gravit la rive opposée. Puis ils poursuivirent leur chevauchée, heureux d'avoir quitté les lugubres Gués. Tandis qu'ils allaient, le hurlement des loups éclata de nouveau.

Une ancienne grand-route descendait de l'Isengard vers les passages. Elle longeait pendant quelque temps le bord de la rivière, virant avec elle vers l'est, puis vers le nord, mais elle s'en détournait enfin pour se diriger en droite ligne vers les portes de l'Isengard, et celles-ci étaient situées sous le flanc de la montagne à l'ouest de la vallée, à seize milles ou davantage de son entrée. Ils suivirent cette route, mais non dessus, car le sol, à côté, était ferme et uni, recouvert sur de nombreux milles d'un gazon court et nouveau. Ils allèrent alors d'un train plus rapide et, à minuit, les Gués se trouvaient à près de cinq lieues derrière eux. Puis ils firent halte, terminant le voyage de la journée, car le Roi était fatigué. Ils étaient parvenus au pied des Monts Brumeux, et les longs bras du Nan Curunir s'avançaient à leur rencontre. La vallée s'étendait, sombre, devant eux, car la lune avait passé à l'ouest et la lumière en était cachée par les collines. Mais de l'ombre profonde de la vallée s'élevait une grande spire de fumée et de vapeur, en montant, elle accrochait les rayons de la lune descendante, et elle s'étendait en vagues diaprées, noir et argent, sur le ciel étoilé.

«Que pensez-vous de cela, Gandalf ? Demanda Aragorn. On dirait que toute la Vallée du Magicien flambe»

«Il y a toujours de la fumée au-dessus de cette vallée depuis quelque temps, dit Eomer, mais je n'en ai jamais vu de semblable. Ce sont des vapeurs plutôt que des fumées. Saroumane élabore quelque sorcellerie pour nous accueillir. Peut-être fait-il bouillir toutes les eaux de l'Isen et est ce pourquoi la rivière s'assèche»

«Peut-être bien, dit Gandalf. Nous apprendrons demain ce qu'il fait. Pour le moment, reposons-nous un peu, si nous le pouvons»

Ils campèrent près du lit de l'Isen, il était toujours silencieux et vide. Certains sommeillèrent un peu. Mais tard dans la nuit, les veilleurs crièrent, et tous se réveillèrent. La lune avait disparu. Les étoiles brillaient dans le ciel, mais sur le sol se glissaient des ténèbres plus profondes que la nuit même. Elles roulaient vers eux des deux côtés de la rivière en direction du nord.

«Restez où vous êtes! Dit Gandalf. Ne tirez pas d'armes! Attendez! et cela passera à côté de vous! »

Une brume s'assembla autour d'eux. Au-dessus, quelques étoiles luisaient encore faiblement, mais de part et d'autre s'élevèrent des murs d'une obscurité impénétrable, ils se trouvaient dans un étroit passage entre deux mouvantes tours d'ombre. Ils entendaient des voix, murmures et gémissements, et un interminable et bruissant

soupir, la terre tremblait sous eux. Le temps leur parut long qu'ils passèrent assis dans la peur, mais enfin les ténèbres et la rumeur passèrent et s'évanouirent parmi les bras de la montagne.

Là-bas, dans le sud, sur le Rocher du Cor, les hommes entendirent au milieu de la nuit un grand bruit, comme de vent dans la vallée, et le sol trembla, tous eurent peur, et personne n'osa se risquer au-dehors. Mais, au matin, ils sortirent et ils furent stupéfaits: les corps des Orques avaient disparu, et les arbres aussi. Tout le long de la pente de la vallée du Gouffre, l'herbe était écrasée et roussie par un piétinement, mais à un mille en contrebas du Fossé, un grand trou avait été creusé dans la terre, et des pierres amoncelées au-dessus formaient un monticule. Les hommes pensèrent que les Orques qu'ils avaient tués y étaient enterrés, mais nul ne pouvait dire si ceux qui avaient fui dans la forêt étaient là aussi, car personne n'y mit jamais les pieds. L'endroit porta désormais le nom de Colline de la Mort, et aucune herbe n'y poussa plus. Mais on ne revit jamais les étranges arbres dans la Combe du Gouffre, ils étaient partis au loin dans les sombres vallons de Fangorn, après s'être ainsi vengés des Orques.

Le roi et sa compagnie ne dormirent plus cette nuit là, mais ils ne virent ou n'entendirent plus aucune autre étrangeté que celle-ci: la voix de la rivière se réveilla soudain à côté d'eux. Il y eut une précipitation d'eau parmi les pierres, et quand elle fut passée, l'Isen coulait et bouillonnait de nouveau dans son lit, comme il avait toujours fait.

A l'aube, ils s'apprêtèrent à poursuivre leur route. La lumière vint, grise et pâle, et ils ne virent pas le lever du soleil. L'air au-dessus d'eux était lourd de brouillard, et une odeur âcre enveloppait le sol. Ils allèrent lentement, chevauchant à présent sur la grand-route. Elle était large et dure, et bien entretenue. Ils pouvaient discerner à travers la brume le long bras des montagnes qui s'élevaient sur leur gauche. Ils étaient passés dans Nan Curunir, la Vallée du Magicien. C'était une vallée abritée, ouverte seulement vers le sud. Elle avait été jadis verte et belle, et l'Isen y coulait, déjà profond et abondant avant de rejoindre les plaines, car il était alimenté par de nombreuses sources et des rivières moindres parmi les collines lavées par les pluies, et dans tous ses environs s'était étendue une terre fertile et plaisante.

Il n'en était plus ainsi. Sous les murs de l'Isengard, il y avait encore des champs cultivés par les esclaves de Saroumane, mais la majeure partie de la vallée était devenue un désert d'herbes folles et d'épines. Des ronces rampaient sur le sol ou, grimpant sur les buissons et les talus, ménageaient des antres touffus où logeaient de petites bêtes sauvages. Nul arbre ne poussait là, mais parmi les herbes luxuriantes pouvaient encore se voir les souches brûlées et taillées à la hache d'anciens bosquets. C'était un pays désolé, à présent silencieux à part le bruit de l'eau rapide parmi les pierres. Des fumées et des vapeurs dérivaient en mornes nuages ou se tapissaient dans les creux. Les cavaliers ne parlaient pas. Nombreux étaient ceux qui avaient le doute au cœur et qui se demandaient à quelle triste fin menait leur voyage.

Après plusieurs milles de leur chevauchée, ta grand-route se mua en une large rue, pavée de grandes pierres plates, équarries et disposées avec art, pas le moindre brin d'herbe n'était visible dans les joints. De profonds caniveaux, emplis d'eau découlante, couraient de chaque côté. Soudain, une grande colonne apparut devant eux. Elle était noire et portait à son sommet une grande pierre, sculptée et peinte, représentant une longue Main Blanche. Le doigt désignait le nord. Ils surent que les portes de l'Isengard ne devaient plus être loin, et ils eurent le cœur lourd, mais leurs yeux ne pouvaient percer les brumes qui s'étendaient devant eux.

Sous le bras de la montagne dans la Vallée du Magicien se trouvait depuis des temps immémoriaux cet endroit que les Hommes appelaient l'Isengard. Il était en partie formé par les montagnes, mais les Hommes de l'Ouistrenesse y avaient autrefois fait de grands travaux, et Saroumane, qui y avait longtemps résidé, n'était pas resté inactif.

Voici comment ce lieu était constitué à l'époque où Saroumane, que bien des gens tenaient pour le premier des Magiciens, était au faîte de sa grandeur. Un grand mur circulaire, semblable à de puissants escarpements, se détachait du flanc de la montagne pour te retrouver plus loin. Une seule entrée y était ménagée sous la forme d'une grande arche creusée dans le mur sud. Là, un long tunnel avait été percé dans le roc noir, et fermé à chaque extrémité par de puissantes portes de fer. Celles-ci étaient si bien forgées et équilibrées sur leurs énormes gonds, pieds-droits d'acier enfoncés dans la pierre vive, qu'une fois débâclées, il suffisait d'une légère poussée des bras pour les ouvrir sans bruit. Qui entrait dans le tunnel empli d'échos se trouvait à la sortie devant une plaine, un grand cercle un peu creux, une sorte de vaste cuvette de faible profondeur, qui mesurait un mille d'un bord à l'autre. Elle avait été autrefois verdoyante et remplie de promenades et de vergers plantureux, arrosés par les ruisseaux qui descendaient de la montagne vers un lac. Mais il ne poussait plus rien de vert dans les derniers temps de Saroumane. Les routes étaient pavées de dalles de pierre, sombres et dures, et, au lieu d'arbres, elles étaient bordées de longues rangées de colonnes, certaines de marbre, d'autres de cuivre et de fer, réunies par de lourdes chaînes.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE HUIT
LA ROUTE DE L'ISENGARD

Il y avait là de nombreuses maisons, chambres, salles et passages creusés dans la face intérieure des murs, de sorte que le cercle découvert était surplombé d'innombrables fenêtres et portes sombres. Des milliers de personnes pouvaient habiter là, ouvriers, serviteurs, esclaves et guerriers avec de grands approvisionnements d'armes, des loups étaient nourris et logés en dessous dans de profondes tanières. La plaine aussi était forée et creusée. Des puits s'enfonçaient loin dans le sol, l'orifice en était recouvert de monticules bas et de dômes de pierre, de sorte qu'au clair de lune le Cercle d'Isengard avait l'air d'un cimetière de morts agités. Car la terre tremblait. Les puits descendaient par de nombreuses pentes et escaliers en spirale vers des cavernes profondes, là, Saroumane avait des trésors, des magasins, des armureries, des forges et de grands fourneaux. Des roues d'acier y tournaient sans répit, et les marteaux y résonnaient sourdement. La nuit, des panaches de vapeur s'échappaient des trous d'aération, éclairés par en dessous de lueurs rouges, bleues ou d'un vert vénéneux.

Toutes les routes descendaient entre leurs chaînes vers le centre. Là, se dressait une tour de forme merveilleuse. Elle avait été façonnée par les constructeurs d'autrefois qui avaient égalisé l'Anneau de l'Isengard, et pourtant elle ne paraissait pas être due à l'art des Hommes, mais avoir surgi de l'ossature même de la terre dans l'antique tourment des collines. C'était une pointe et une île de roc, noire et luisante: quatre puissants piliers de pierre à plusieurs côtés étaient soudés en un seul, mais près du sommet, ils s'ouvraient en cornes écartées aux pinacles aussi aigus que des fers de lance et aussi affilés que des couteaux. Entre eux était ménagé un étroit espace, où sur un sol de pierre polie portant des inscriptions étranges, un homme pouvait se tenir à cinq cents pieds au-dessus de la plaine. C'était là Orthanc, la citadelle de Saroumane, dont le nom avait (à dessein ou par hasard) un double sens, car, en langage elfique, orthanc signifie Mont du Croc, mais dans l'ancienne langue de la Marche, Esprit Rusé.

L'Isengard était une étonnante place forte, et elle avait longtemps été belle, là avaient résidé de grands seigneurs, les gardiens du Gondor à l'Ouest, et des sages qui observaient les étoiles. Mais Saroumane l'avait lentement adaptée à ses desseins mouvants et, à son idée, bien qu'il s'abusât, améliorée car tous ces artifices et dispositifs ingénieux, pour lesquels il abandonna sa sagesse antérieure et qu'il se plaisait à imaginer siens, ne venaient que du Mordor, de sorte que ce qu'il faisait n'était rien d'autre qu'une copie en petit modèle d'enfant ou flatterie d'esclave de ces vastes forteresse, armurerie, prison, fourneau à grande puissance, qu'était Barad-dûr, la Tour Sombre, quine souffrait pas de rivale et se riait de la flatterie, attendant son heure, invulnérable dans son orgueil et sa force incommensurable.

Telle était la place forte de Saroumane, selon que le rapportait la renommée, car, de mémoire d'homme, les habitants du Rohan n'avaient point passé ses portes, à part un tout petit nombre, dont par exemple Langue de Serpent, qui y étaient venus en secret et s'étaient gardés de dire a quiconque ce qu'ils avaient vu.

Gandalf avança alors vers la grande colonne et passa devant elle, et à ce moment, les Cavaliers virent avec étonnement que la Main n'était plus blanche. Elle était tachée de sang séché, et, regardant de plus près, ils constatèrent que ses ongles étaient rouges. Impavide, Gandalf poursuivit son chemin dans la brume, et ils le suivirent à contrecœur. Tout autour d'eux à présent, on eût dit qu'il y avait eu une soudaine inondation: de grandes mares d'eau s'étendaient près de la route, emplissant les creux, et des ruisseaux coulaient parmi les pierres.

Gandalf s'arrêta enfin et les appela du geste, ils approchèrent et virent que, plus loin, les brumes s'étaient dissipées et qu'un pâle soleil brillait. Midi était passé. Ils étaient arrivés aux portes de l'Isengard.

Mais celles-ci gisaient arrachées et tordues sur le sol. Et partout de la pierre, fendue ou brisée en innombrables fragments déchiquetés, était répandue de tous côtés ou entassée en monceaux croulants. La grande arche restait debout, mais elle ouvrait à présent sur un vide sans voûte

Le tunnel était dénudé et de part et d'autre dans les murs semblables à des falaises s'ouvraient de grandes fissures et brèches, les tours étaient réduites en poussière. Si la Grande Mer se fût soulevée de colère et précipitée en tempête sur les collines, elle n'aurait pas infligé ruine plus grande.

Au-delà, le cercle était rempli d'eau fumante: chaudron bouillonnant dans lequel se soulevaient et flottaient des épaves de madriers et d'espars, de coffres, de barriques et d'apparaux brisés. Des colonnes tordues et penchées dressaient leurs fûts ébréchés au-dessus de l'inondation, mais toutes les routes étaient noyées. Très loin, semblait-il, apparaissait, à demi voilé dans les replis d'un nuage, le rocher de l'île. Toujours sombre et haute, non atteinte par la tempête, se dressait la tour d'Orthanc. Des eaux pâles clapotaient à son pied.

Le roi et toute sa compagnie, étonnés, restaient silencieusement sur leurs chevaux, ils voyaient que le pouvoir de Saroumane était défait, mais ils ne pouvaient imaginer de quelle façon. Ils tournèrent alors le regard vers la voûte d'entrée et les portes abattues. Ils virent là, tout à côté, un grand tas de décombres, et tout à coup ils aperçurent, tranquillement étendus dessus, deux petits personnages, vêtus de gris, à peine visibles parmi les pierres. Des bouteilles, des bols et des écuelles se trouvaient à côté d'eux, comme s'ils venaient de faire un bon repas après lequel ils se reposaient de leurs peines. L'un semblait dormir, l'autre était appuyé contre un rocher

brisé, jambes croisées et mains derrière la tête, et il lançait de sa bouche de longs rubans et des petits ronds de légère fumée bleue.

Théoden, Eomer et tous ses hommes les observèrent un moment avec étonnement. Au milieu de toute cette ruine de l'Isengard, c'était pour eux la plus étrange des visions. Mais avant que le roi ne pût parler, le petit personnage qui soufflait la fumée s'aperçut tout d'un coup de leur présence, tandis qu'ils se tenaient là silencieux à la limite de la brume. II se dressa vivement sur ses pieds. Ce semblait être un jeune homme, tout au moins en avait-il l'apparence, bien qu'il ne dépassât pas la moitié de la taille d'un homme, sa tête, aux cheveux bruns bouclés, était découverte, mais il était vêtu d'un manteau taché par les voyages de même teinte et de même forme que ceux que portaient les compagnons de Gandalf lors de leur chevauchée vers Edoras. II s'inclina très bas, la main sur la poitrine. Puis il se tourna vers Eomer et le roi, sans paraître prêter aucune attention au magicien et à ses amis.

«Bienvenue, messeigneurs, à l'Isengard! Dit-il. Nous sommes les gardiens de la porte. Je m'appelle Meriadoc, fils de Saradoc, et mon compagnon qui est malheureusement accablé de fatigue là-dessus, il donna à l'autre un coup de pieds est Peregrin, fils de Paladin, de la maison de Touque. Notre demeure est loin dans le Nord. Le Seigneur Saroumane est à l'intérieur, mais pour le moment, il est enfermé avec une certaine Langue de Serpent, sans quoi il serait sans nul doute venu accueillir de si honorables hôtes »

Sans nul doute! Dit Gandalf, riant. Et est ce Saroumane qui vous a ordonné de garder ses portes délabrées et de guetter l'arrivée d'hôtes, quand votre attention pourrait se détourner du boire et manger? »

«Non, mon bon monsieur, cette question lui a échappé, répondit gravement Merry. Il a été extrêmement occupé. Nos ordres sont venus de Sylvebarbe, qui a repris la direction de l'Isengard. Il m'a ordonné d'accueillir le Seigneur de Rohan avec des paroles qui conviennent. J'ai fait de mon mieux»

«Et vos compagnons? Et Legolas et moi? S'écria Gimli, incapable de se contenir plus longtemps. Espèces de coquins, lâcheurs aux pieds et à la caboche laineuse! Une belle chasse dans laquelle vous nous avez entraînés! Deux cents lieues, par marais et forêts, en affrontant les combats et la mort, pour vous secourir! Tout cela pour vous trouver là à banqueter et à vous délasser et à fumer! Fumer! Où avez-vous trouve l'herbe, scélérats? Par le marteau et les tenailles! Je suis tellement déchiré entre la rage et la joie que ce sera pur miracle si je n'éclate pas! »

«Tu parles pour moi, Gimli, dit Legolas, riant. Encore que j'aimerais mieux savoir où ils ont trouvé le vin»

«Il est une chose que vous n'avez pas trouvée au cours de votre chasse, c'est un esprit un peu plus vif, dit Pippin, ouvrant un œil. Comme ça, vous nous trouvez assis sur un champ de victoire, au milieu du butin d'armées, et vous vous demandez comment nous nous sommes procuré quelques réconforts bien gagnés! »

«Bien gagnés? Dit Gimli. Voilà ce que je ne saurais croire! »

Les Cavaliers rirent. «Il n'y a pas de doute que nous assistons à la rencontre d'amis chers, dit Théoden. Ainsi, ce sont là les membres perdus de votre compagnie, Gandalf? Ces jours sont voués aux merveilles. J'en ai déjà vu beaucoup depuis que j'ai quitté ma demeure, et voici que se tiennent devant mes yeux d'autres héros de légende. Ne sont ce pas là les semi-hommes, que certains d'entre nous appellent Hobbytlan? »

«Hobbits, s'il vous plaît, seigneur», dit Pippin.

«Hobbits? Dit Théoden. Votre langue a étrangement changé, mais le nom ne paraît pas inapproprié ainsi. Des Hobbits! Toutes les données que j'avais ne faisaient guère justice à la vérité»

«Merry s'inclina, et Pippin se leva pour saluer profondément. «Vous êtes bienveillant, seigneur, du moins espére-je pouvoir ainsi interpréter vos paroles, dit-il. Et voici une autre merveille! J'ai vagabondé par bien des pays depuis que j'ai quitté ma maison, et jamais encore je n'ai rencontré de gens qui connussent aucune histoire concernant les Hobbits»

«Les miens sont venus du Nord il y a très longtemps, dit Théoden. Mais je ne veux pas vous tromper: nous ne connaissons aucune histoire sur les Hobbits. Tout ce que l'on raconte chez nous, c'est que très loin, au-delà de maintes collines et rivières, vivent les Semi-Hommes qui demeurent dans des trous des dunes d° sable. Mais il n'y a aucune légende de leurs exploits, car on dit qu'ils ne font pas grand chose et qu'ils échappent à la vue des hommes, ayant la faculté de disparaître en un clin d'œil, et ils peuvent changer leur voix de façon à la faire ressembler au gazouillement des oiseaux. Mais il semble qu'il y en ait davantage à dire»

«En effet, seigneur», dit Merry.

«Pour commencer, reprit Théoden, je n'avais pas entendu dire qu'ils soufflaient de la fumée par la bouche»

«Cela n'a rien d'étonnant, répondit Merry, car c'est un art que nous ne pratiquons que depuis quelques générations. Ce fut Tobold Sonneur de Cor, de Longoulet dans le Quartier Sud, qui le premier fit pousser la véritable herbe à pipe dans ses jardins, vers l'an 1070 selon notre compte. A quel âge le vieux Tubi découvrit la plante? »

«Vous ne connaissez pas le danger où vous êtes, Théoden, dit Gandalf, s'interposant. Ces Hobbits peuvent se tenir au bord de la ruine et discuter des plaisirs de la table ou des petits faits de leurs pères, grand-père et arrière-grands-pères ou petits cousins au neuvième degré, pour peu que vous les encouragiez par une patience indue. Un autre moment conviendrait plus à l'histoire de l'art de fumer. Où est Sylvebarbe, Merry? »

«Du côté nord, je pense. II est allé boire un coup d'eau pure. La plupart des Ents sont avec lui, encore occupés à leur tâche là-bas» Merry agita la main en direction du lac fumant, et, tandis qu'ils regardaient, ils entendirent un grondement et un fracas lointain, comme si une avalanche tombait du flanc de la montagne. D'une grande distance vint un *houm-hom,* comme de cors sonnant triomphalement.

«Et Orthanc reste t'il donc sans défense? » Demanda Gandalf.

«Il y a l'eau, dit Merry. Mais Vifsorbier et d'autres le surveillent. Ces piliers et ces colonnes dans la plaine n'ont pas tous été plantés par Saroumane. Vifsorbier se trouve, je crois, près du rocher, au pied de l'escalier»

«Oui, il y a là un grand Ent gris, dit Legolas, mais ses bras sont à ses côtés, et il se tient aussi immobile qu'un arbre de porte»

«Il est midi passé, dit Gandalf, et nous, en tout cas, nous n'avons pas mangé depuis le grand matin. Mais je voudrais voir Sylvebarbe le plus tôt possible. N'a t'il laissé aucun message pour moi, ou le boire et le manger l'ont-ils chassé de votre pensée? »

«Il a bien laissé un message, et j'y venais, dit Merry, mais j'ai été retenu par bien d'autres questions. Je devais vous dire que, si le Seigneur de la Marche et Gandalf veulent bien se rendre au mur nord, ils y trouveront Sylvebarbe, qui les accueillera avec plaisir. Je puis ajouter qu'ils y trouveront aussi de la nourriture des meilleures, elle a été découverte et choisie par vos humbles serviteurs» Il s'inclina.

Gandalf rit. «Voilà qui est mieux! Dit-il. Eh bien, Théoden, voulezvous venir avec moi rejoindre Sylvebarbe? II nous faut faire un tour, mais ce n'est pas loin. Quand vous verrez Sylvebarbe, vous apprendrez beaucoup de choses. Car Sylvebarbe est Fangorn et le plus vieux et le chef des Ents : en parlant avec lui, vous entendrez le discours du plus ancien de tous les êtres vivants»

«Je vous accompagne, dit Théoden. Adieu, mes Hobbits! J'espère que nous nous reverrons dans ma demeure! Vous vous y assiérez près de moi, et vous me direz tout ce que votre cœur désirera: les exploits de vos aïeux, aussi loin que vous pouvez les faire remonter, et nous parlerons aussi de Tobold le Vieux et de ses connaissances en herbes. Adieu! »

Les Hobbits s'inclinèrent profondément. «C'est donc là le Roi de Rohan! Dit Pippin à mi-voix. Un beau vieillard. Très poli»

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE HUIT
LA ROUTE DE L'ISENGARD

CHAPITRE NEUF
ÉPAVES

Gandalf et la compagnie du Roi s'en furent, obliquant vers l'est pour faire le tour des murs ruinés de l'Isengard. Mais Aragorn, Gimli et Legolas restèrent là. Laissant Arod et Hasufel s'écarter en quête d'herbe, ils vinrent s'asseoir près des hobbits.

«Alors! La chasse est terminée, et nous nous retrouvons enfin en un lieu où aucun de nous n'avait jamais pensé venir», dit Aragorn.

«Et maintenant que les grands sont allés discuter de questions importantes, dit Legolas, les chasseurs pourront peut-être recevoir la réponse à leurs propres petites énigmes. Nous vous avons pistés jusqu'à la forêt, mais il y a encore bien des choses sur lesquelles je voudrais connaître la vérité»

«Et il y a aussi beaucoup de choses que nous voudrions savoir à votre sujet, dit Merry. Nous en avons appris quelques-unes par Sylvebarbe, le Vieil Ent, mais ce n'est pas à moitié suffisant»

«A chacun son tour, dit Legolas. Nous sommes les chasseurs, et c'est à vous de nous donner en premier lieu des explications à votre sujet»

«Ou en second lieu, dit Gimli. Ce serait mieux après un repas. J'ai mal à la tête, et il est midi passé. Vous autres lâcheurs, vous pourriez faire réparation en nous trouvant un peu du butin dont vous parliez. De quoi manger et boire rachèterait un peu des griefs que j'ai contre vous»

«Dans ce cas, tu l'auras, dit Pippin. Veux-tu le prendre ici ou avec plus de confort dans ce qui reste du corps de garde de Saroumane là-bas sous l'arche? Nous avons dû pique-niquer ici dehors pour garder un œil sur la route»

«Moins d'un œil! Dit Gimli. Mais je ne veux pas entrer dans une maison d'Orque, ni toucher à de la nourriture d'Orque ni à rien qu'ils aient abattu»

«On ne te le demanderait pas, dit Merry. Nous avons eu assez des Orques nous-mêmes pour une vie entière. Mais il y avait beaucoup d'autres gens dans l'Isengard. Saroumane avait conservé suffisamment de sagesse pour ne pas faire confiance à ses Orques. Il avait des hommes pour garder ses portes : certains de ses plus fidèles serviteurs, je pense. En tout cas, ils étaient favorisés, et ils recevaient de bons vivres»

Et de l'herbe à pipe? » Demanda Gimli.

«Non, je ne crois pas, dit Merry, riant. Mais c'est là une autre histoire, qui peut attendre jusqu'à après le déjeuner»

«Eh bien, allons déjeuner, alors! » Dit le Nain.

Les hobbits montrèrent le chemin, et passant sous l'arche, ils arrivèrent à une large porte au sommet d'un escalier sur la gauche. Elle ouvrait directement sur une grande salle, où il y avait d'autres portes plus petites à l'extrémité opposée et un âtre et une cheminée sur un côté. La pièce était taillée dans le roc, et elle devait avoir été sombre, car les fenêtres ne donnaient que sur le tunnel. Mais à présent la lumière tombait de la voûte écroulée. Du bois flambait dans l'âtre.

«J'ai allumé un peu de feu, dit Pippin. Cela nous ragaillardissait un peu dans les brouillards. II n'y avait par-là que quelques fagots, et la plupart du bois que nous avons pu trouver était mouillé. Mais il y a un grand tirage dans la cheminée, elle paraît monter en colimaçon à travers le rocher, et elle n'a heureusement pas été bloquée. Un feu a son utilité. Je vais vous faire des rôties. Le pain est d'il y a trois ou quatre jours, je crains»

Aragorn et ses compagnons s'assirent à un bout de la longue table, et les hobbits disparurent par une des portes intérieures.

«La dépense est là-dedans, et au-dessus du niveau de l'inondation, heureusement», dit Pippin, comme ils revenaient chargés de plats, de bols, de tasses, de couteaux et de nourriture de diverses sortes.

«Et ce n'est pas la peine de faire fi de la provende, Maître Gimli, dit Merry. Ce ne sont pas des trucs d'Orques, mais de la nourriture d'homme, comme dit Sylvebarbe. Voulez-vous du vin ou de la bière? Il y a un tonneau là-dedans très passable. Et voici du porc salé de première qualité. Ou je peux couper quelques tranches de lard et vous les faire griller, si vous voulez. Je regrette qu'il n'y ait pas de légumes verts: les livraisons ont été quelque peu interrompues ces derniers jours! Je ne puis rien vous offrir ensuite que du beurre et du miel pour votre pain. Etes-vous satisfaits? »

«Certes oui, dit Gimli. Mon compte de griefs est fortement réduit»

Les trois furent bientôt tout occupés de leurs repas, et les deux hobbits s'attablèrent sans vergogne à un second service. «Nous devons tenir compagnie à nos hôtes», dirent-ils.

«Vous êtes pleins de courtoisie ce matin, dit Legolas, riant. Mais peut-être que, si nous n'étions arrivés, vous seriez déjà en train de vous tenir mutuellement compagnie de nouveau»

«Peut-être, et pourquoi pas? Dit Pippin. Nous avons fait vilaine chère avec les Orques, et nous n'avions pas eu grand chose pendant plusieurs jours auparavant. Cela paraît longtemps que nous n'avons pu manger tout notre content»

«Vous n'avez pas l'air de vous en porter plus mal, dit Aragorn. En fait, vous paraissez en pleine forme»

«Oui, vraiment, dit Gimli, les jaugeant par-dessus le bord de sa tasse. Votre chevelure est deux fois plus épaisse et bouclée que quand nous nous sommes séparés, je jurerais que vous avez tous les deux grandi, si la chose était possible pour des hobbits de votre âge. En tout cas, ce Sylvebarbe ne vous a pas affamés»

«Non, dit Merry. Mais les Ents boivent seulement, et la boisson ne suffit pas au contentement. Les boissons de Sylvebarbe ont beau être nourrissantes, on ressent le besoin de quelque chose de solide. Et même le *lembas* supporte le changement»

«Ainsi vous avez bu des eaux des Ents? Dit Legolas. Dans ce cas, il est vraisemblable que les yeux de Gimli ne le trompent pas. On a chanté d'étranges chansons sur les boissons de Fangorn»

«On a raconté bien des histoires étranges sur cette terre, dit Aragorn. Je n'y ai jamais été. Allons, dites m'en davantage là-dessus, et sur les Ents ! »

«Les Ents, dit Pippin, les Ents sont... enfin, les Ents sont différents, pour commencer. Mais leurs yeux, leurs yeux sont très curieux» Il essaya de quelques mots maladroits qui se perdirent dans le silence. «Oh, ben, poursuivit-il, vous en avez vu de loin, déjà eux vous ont vus en tout cas, et ils ont signalé que vous étiez en route et vous en verrez beaucoup d'autres avant de partir d'ici, je pense. Vous devez vous faire votre propre idée»

«Allons, allons! dit Gimli. Nous commençons, l'histoire par le milieu. J'aimerais avoir un récit ordonné, en commençant par cette étrange journée où notre communauté fut rompue»

«Tu l'auras, si le temps le permet, dit Merry. Mais tout d'abord si vous avez fini de manger vous bourrerez vos pipes, et vous vous allumerez. Nous pourrons alors prétendre un moment être tous de retour sains et saufs à Bree, ou à Fondcombe»

Il sortit un petit sac de cuir rempli de tabac. «Nous en avons des tas, dit-il, et vous pourrez tous en empaqueter autant que vous voudrez quand nous repartirons. Nous avons procédé ce matin à un petit travail de récupération, Pippin et moi. Il y a des tas de choses qui flottent par-ci par-là. C'est Pippin qui a trouvé deux petits barils, emportés par l'eau, je pense, de quelque cave ou magasin. En les ouvrant, nous les avons trouvés pleins de ceci: de l'herbe à pipe aussi fine qu'on la pourrait désirer, et parfaitement intacte»

Gimli en prit qu'il frotta dans ses paumes et huma: «La consistance est bonne, et elle sent bon», dit-il.

«Elle est bonne! Dit Merry. C'est de la Feuille de Longoulet, mon cher Gimli! Les barils portaient la marque de fabrique de Sonnecor, clairement inscrite. Comment elle est venue ici, ça je n'en sais rien. Sans doute pour l'usage personnel de Saroumane. Je n'aurais jamais imaginé qu'il allât aussi loin. Mais cela tombe au mieux, hein? »

«Oui, si j'avais une pipe pour la fumer, dit Gimli. J'ai malheureusement perdu la mienne dans la Moria, ou avant. II n'y a pas de pipe, dans tout votre butin? »

«Non, j'en ai peur, dit Merry. On n'en a pas trouvé, pas même ici, au corps de garde. Saroumane conservait cette marchandise de choix pour lui seul, semble t'il. Et je ne pense pas qu'il serve à grand chose de frapper aux portes d'Orthanc pour lui demander une pipe! II nous faudra partager les nôtres, comme de bons amis dans le besoin»

«Un instant! » Dit Pippin. Il glissa sa main dans le devant de sa veste et en tira un petit portefeuille au bout d'une ficelle. «Je conserve contre ma peau un ou deux petits trésors, aussi précieux pour moi que des Anneaux. En voici un: ma vieille pipe de bois. Et en voici une autre, neuve. Je l'ai longuement portée, je me demande pourquoi. Je n'avais jamais pensé trouver de l'herbe à pipe au cours du voyage, quand j'eus fini la mienne. Mais la voilà utile après tout» Il tendit à Gimli une petite pipe à large fourneau aplati. «Cela règle t'il notre compte? » Dit-il.

«Le régler! S'écria Gimli. Très noble hobbit, cela me laisse grandement ton débiteur»

«Bon, je retourne à l'air libre voir ce que font le vent et le ciel! » Dit Legolas.

«Nous vous accompagnons», dit Aragorn.

Ils sortirent et s'assirent sur les pierres entassées devant la porte. Ils pouvaient voir au loin dans la vallée, à présent, les brumes se levaient et s'en allaient portées par la brise.

«Et maintenant prenons un peu nos aises ici un moment! Dit Aragorn. Asseyons-nous au bord des ruines et parlons, comme dit Gandalf, pendant qu'il est occupé ailleurs. Je ressens une fatigue telle que j'en ai rarement éprouvé jusqu'ici»

II s'enveloppa de son manteau gris, cachant sa chemise de mailles, et étendit ses longues jambes. Puis il se renversa en arrière et envoya en l'air un mince filet de fumée.

«Regardez ! Dit Pipin. Grands-Pas le Rôdeur est revenu! »

«Il n'est jamais parti, dit Aragorn. Je suis Grands-Pas et aussi Dunadan, et je suis autant du Gondor que du Nord»

Ils fumèrent un moment en silence, et le soleil brillait sur eux, jetant dans la vallée ses rayons obliques d'entre les nuages blancs qui flottaient haut dans le ciel à l'Ouest. Legolas restait étendu immobile, regardant le soleil et le ciel d'un œil ferme et chantant doucement pour lui-même. Il finit par se redresser. «Allons! Dit-il. Le temps passe, et les brouillards se dissipent ou le feraient si vous autres gens étranges ne vous enveloppiez de fumée. Et l'histoire? »

«Eh bien, elle commence par mon réveil dans le noir, tout encordé dans un camp d'Orques, dit Pippin. Voyons, quel jour sommes-nous?

«Le cinq mars selon le calendrier de la Comté», dit Aragorn. Pippin calcula sur ses doigts. «Neuf jours seulement! Dit-il (Tous les mois du calendrier de la Comté avaient 30 jours) Il semblerait y avoir un an que nous fûmes faits prisonniers. Enfin... bien que la moitié ait été comme un mauvais rêve, je compte que trois horribles journées suivirent. Merry rectifiera si j'oublie quelque chose d'important, je n'entrerai pas dans les détails: les fouets, la crasse, la puanteur et tout cela, la remémoration en est insupportable» Là-dessus, il se lança dans le récit du dernier combat de Boromir et de la marche des Orques d'Emyn Muil à la Forêt. Les autres hochaient la tête, comme les différents points s'accordaient avec leurs hypothèses.

«Voici des trésors que vous avez semés, dit Aragorn. Vous serez contents de les récupérer» Il desserra sa ceinture sous son manteau et en tira deux poignards dans leur gaine.

«Eh bien! Dit Merry. Je ne me serais jamais attendu à les revoir! J'ai marqué quelques Orques du mien, mais Ouglouk nous les a pris. Quelle fureur était la sienne! J'ai cru tout d'abord qu'il allait me poignarder, mais il jeta les poignards au loin comme s'ils le brûlaient»

«Et voici aussi votre broche, Pippin, dit Aragorn. Je l'ai gardée en sécurité, car c'est un objet très précieux»

«Je sais, dit Pippin. Ce fut un déchirement de l'abandonner, mais que pouvais-je faire d'autre? »

«Rien, répondit Aragorn. Qui ne peut jeter un trésor en cas de nécessité est dans les fers. Vous avez bien agi»

«Votre façon de trancher les liens de vos poignets, ce fut du joli travail! Dit Gimli. La chance vous a servi, mais vous avez su saisir l'occasion des deux mains, pour ainsi dire»

«Et vous nous avez posé une belle énigme, dit Legolas. Je me suis demandé s'il ne vous était pas poussé des ailes»

«Malheureusement pas, dit Pippin. Mais vous ne saviez rien de Grishnakh» Il eut un frisson et il se tut, laissant à Merry le soin de décrire ces derniers et horribles moments: les mains tripoteuses, l'haleine chaude et l'horrible force des bras poilus de Grishnakh.

«Tous ces détails sur les Orques de Barad-dûr ou Lugburz, comme ils l'appellent, m'inquiètent, dit Aragorn. Le Seigneur Ténébreux en savait déjà trop, et ses serviteurs aussi, et Grishnakh a évidemment envoyé un messager de l'autre côté de la Rivière, après la querelle. L'ail Rouge regardera du côté de l'Isengard. Mais en tout cas Saroumane se trouve dans une impasse de sa façon»

«Oui, quel que soit le côté gagnant, ses perspectives ne sont pas brillantes, dit Merry. Les choses ont commencé à aller tout à fait de travers pour lui dès le moment où les Orques ont mis le pied en Rohan»

«Nous avons aperçu le vieux scélérat, ou, du moins Gandalf le suggère t'il, dit Gimli. À la lisière de la Forêt»

«Quand était-ce? » Demanda Pippin.

«Il y a cinq nuits», dit Aragorn.

«Attendez, que je réfléchisse, dit Merry: il y a cinq nuits nous arrivons maintenant à une partie de l'histoire dont vous ne connaissez rien. Nous avons rencontré Sylvebarbe ce matin là après la bataille, et le soir, nous étions à Chateaufont, une de ses maisons ents. Le lendemain matin, nous sommes allés à la Chambre des Ents, une assemblée des Ents, c'est à dire, et la plus curieuse chose que j'aie vue de ma vie. Cela a duré toute cette journée et la suivante, et nous avons passé les nuits avec un Ent du nom de Vifsorbier. Et puis, tout d'un coup, tard dans l'après-midi du troisième jour de leur assemblée, les Ents ont éclaté. C'était stupéfiant. La Forêt

avait donné une impression de tension comme si un orage y couvait, et puis soudain, cela a explosé. J'aurais voulu que vous entendiez leurs chants, tandis qu'ils marchaient»

«Si Saroumane l'avait entendu, il serait à des centaines de milles à l'heure qu'il est, eût-il dû courir sur ses propres jambes», dit Pippin.

«Que l'Isengard soit puissant et dur, froid comme pierre et nu comme os, Nous allons, nous allons, nous partons en guerre pourfendre la pierre et briser la porte!

«Il y en avait encore long. Une bonne part du chant était sans paroles et ressemblait à une musique de cors et de tambours. C'était très entraînant. Mais je pensais que ce n'était qu'une musique de marche, sans plus, un chant simplement jusqu'à mon arrivée ici. J'en sais plus long maintenant.

«Nous descendîmes de la dernière crête dans Nan Curunir après la tombée de la nuit, poursuivit Merry. Ce fut alors que j'eus pour la première fois l'impression que la Forêt elle-même s'avançait derrière nous. Je pensai que je faisais un rêve antique, mais Pippin l'avait remarqué aussi. Nous étions tous les deux effrayés, mais nous n'en découvrîmes pas plus long sur moment.

«C'étaient les Huorns, c'est ainsi que les Ents les appellent en «langage bref» Sylvebarbe ne veut pas dire grand chose à leur sujet, mais je crois que ce sont des Ents qui sont devenus presque comme des arbres, quant à l'aspect tout au moins. Ils se tiennent çà et là dans la forêt ou à ses lisières, silencieux, observant sans fin par-dessus les arbres, mais au creux des plus sombres vallées, il doit y en avoir des centaines et des centaines, je pense.

«II y a en eux un grand pouvoir, et ils semblent susceptibles de s'envelopper d'ombre: il est difficile de les voir bouger. Mais ils le font. Ils peuvent se mouvoir très rapidement, s'ils sont en colère. On est là immobile à observer le temps, par exemple ou à écouter le bruissement du vent, et on s'aperçoit soudain qu'on est au milieu d'un bois avec de grands arbres qui tâtonnent tout alentour. Ils ont conservé une voix, et ils peuvent s'entretenir avec les Ents c'est pourquoi on les appelle Huorns, dit Sylvebarbe mais ils sont devenus bizarres et sauvages. Dangereux. Je serais terrifié de les rencontrer hors de la présence d'autres Ents pour les surveiller.

«Toujours est-il qu'au début de la nuit nous nous glissâmes par un long ravin dans l'extrémité supérieure de la Vallée du Magicien, les Ents suivis de tous leurs Huorns bruissants. Nous ne pouvions les voir, bien sûr, mais l'air était tout rempli de craquements. Il faisait très sombre, la nuit était nuageuse. Aussitôt les collines quittées, ils allèrent avec une grande rapidité dans un bruit de vent impétueux. La Lune n'apparaissait pas à travers les nuages, et peu après minuit il y avait une haute futaie tout autour du côté nord de l'Isengard. Il ne se voyait aucun signe d'ennemis, aucun qui vive ne se fit entendre. Une lumière brillait à une fenêtre du haut de la tour, c'était tout.

«Sylvebarbe et quelques autres Ents se sont glissés tout autour, jusqu'en vue des grandes portes. Pippin et moi étions avec lui. Nous étions assis sur ses épaules, et je pouvais sentir la tension frémissante qui était en lui. Mais, même quand ils sont réveillés, les Ents savent se montrer très prudents et patients. Ils se tinrent telles des pierres sculptées, respirant et écoutant.

«Puis, tout à coup, il y eut une énorme agitation. Des trompettes sonnèrent, et les murs de l'Isengard retentirent d'échos. Nous pensâmes que nous avions été découverts et que la bataille allait commencer. Mais rien de tel. Tous les gens de Saroumane s'en allaient. Je ne connais pas grand chose de cette guerre ni des Cavaliers de Rohan, mais il semble que Saroumane avait décidé d'en finir, d'un seul coup avec le roi et tous ses hommes. Il vida l'Isengard. Je vis partir l'ennemi des rangs interminables d'Orques en marche, et des troupes des mêmes montées **sur** de grands loups. Et il y avait aussi des bataillons d'Hommes. Nombre d'entre eux portaient des torches, et à leur flamboiement je pouvais voir les visages. La plupart étaient des hommes ordinaires, assez grands, bruns et rébarbatifs, mais ils n'avaient pas l'air particulièrement mauvais. II en était toutefois d'autres horribles: de la taille d'hommes, mais avec une figure de gobelin, jaunâtre, au regard louche et méchant. Ils me rappelèrent aussitôt cet homme du Sud à Bree, vous savez, mais il n'était pas aussi manifestement du genre orque que l'étaient tous ceux là»

«J'ai pensé à lui, moi aussi, dit Aragorn. Nous avons eu affaire à beaucoup de ces demi-Orques au Gouffre de Helm. II paraît clair à présent que cet homme du Sud était un espion de Saroumane, mais j'ignore s'il travaillait avec les Cavaliers Noirs ou pour Saroumane seul. Il est difficile, avec ces personnages mauvais, de savoir quand ils sont ligués et quand ils se trompent les uns les autres»

«En tout cas, de toutes ces sortes réunies, ils devaient bien être au bas mot dix mille, dit Merry. Ils mirent une heure à sortir des portes. Les uns partirent par la grand-route vers les Gués, et les autres tournèrent en direction de l'est. Un ponta été construit là-bas à environ un mille, où le lit de la rivière est très profond. Vous pourriez le voir d'ici en vous redressant. Ils chantaient tous d'une voix rauque et ils riaient, faisant le plus affreux vacarme. Je me dis que les choses avaient un aspect bien sombre pour le Rohan. Mais Sylvebarbe ne bougeait pas. II se contentait de dire: «C'est à l'Isengard que j'ai affaire cette nuit, au roc et à la pierre»

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE NEUF
ÉPAVES

«Mais, bien que je ne pusse voir ce qui se passait dans le noir, je pense que les Huorns se mirent en marche vers le sud, aussitôt les portes refermées. Ils avaient à s'occuper des Orques, je crois. Au matin, ils étaient très loin dans la vallée, ou en tout cas il y avait là une ombre impénétrable à la vue.

«Dès que Saroumane eut expédié toute son armée, vint notre tour. Sylvebarbe nous déposa à terre et alla aux portes, qu'il martela en appelant Saroumane. Il n'y eut pas de réponse, en dehors des flèches et des pierres lancées des murs. Mais les flèches sont vaines contre les Ents. Elles leur font mal, bien sûr, et les mettent en fureur: comme des mouches qui piquent. Mais un Ent peut-être aussi criblé de flèches qu'une pelote d'épingles sans aucun mal sérieux. Ils ne peuvent être empoisonnés, pour commencer, et ils semblent avoir la peau très épaisse, plus résistante que de l'écorce. Il faut un coup de hache extrêmement lourd pour les blesser sérieusement. Ils n'aiment pas les haches. Mais il faudrait un grand nombre de manieurs de haches pour un seul Ent: un homme qui taillade une fois un Ent n'a jamais l'occasion de frapper une seconde fois. Un coup de poing d'Ent écrase le fer comme une feuille d'étain.

«Quand Sylvebarbe eut quelques flèches dans le corps, il commença de s'échauffer, de devenir positivement «irréfléchi», dirait-il. Il lança un grand *«houm-hom»*, et une douzaine d'autres Ents s'avancèrent à grands pas. Un Ent en colère est terrifiant. Leurs doigts et leurs pieds s'accrochent simplement au roc, et ils le réduisent en miettes comme un croûton de pain. C'était comme de voir l'œuvre de grandes racines d'arbres durant une centaine d'années toute condensée en quelques instants.

«Ils poussèrent, tirèrent, arrachèrent, secouèrent, martelèrent, et, *clang-bang, crash-crack,* en cinq minutes ils avaient jeté bas en ruine les portes énormes, et certains commençaient déjà à ronger les murs, comme des lapins une sablière. Je ne sais pas ce que Saroumane crut qu'il se passait, en tout cas, il ne sut que faire. Sa magie a peut-être perdu de sa force depuis quelque temps, bien sûr, mais, quoi qu'il en soit, je trouve qu'il n'a pas beaucoup de cran, pas beaucoup de simple courage quand il est seul dans un endroit resserré sans un tas d'esclaves, d'appareils et de trucs vous voyez ce que je veux dire. Il est très différent du vieux Gandalf. Je me demande si sa renommée n'a pas toujours été due surtout à l'astuce de son installation dans l'Isengard»

«Non, dit Aragorn. Il fut jadis aussi grand que sa renommée le faisait. Son savoir était étendu, sa pensée subtile et ses mains merveilleusement habiles, et il avait un pouvoir sur l'esprit des autres. Il savait persuader les sages et intimider les gens moins marquants. Ce pouvoir, il l'a certainement conservé. Ils sont peu nombreux en Terre du 'Milieu ceux que je considérerais comme en sécurité s'ils restaient seuls à s'entretenir avec lui, même après la défaite qu'il a subie. Gandalf, Elrond, et Galadriel peut-être, maintenant que sa perversité a été mise à nu, mais bien peu d'autres»

«Les Ents sont en sécurité, dit Pippin. Il semble les avoir à un moment embobelinés, mais jamais plus après cela. Et de toute façon il ne les comprenait pas, et il a commis la grande erreur de ne pas en tenir compte dans ses calculs. Il n'avait pas de plan pour eux, et il n'y avait plus le temps d'en dresser, une fois qu'ils s'étaient mis à l'œuvre. Dès le début de notre attaque, les quelques rats qui restaient dans l'Isengard commencèrent à déguerpir par tous les trous que creusaient les Ents. Ceux-ci laissèrent partir les Hommes après les avoir questionnés, deux ou trois douzaines seulement de ce côté-ci. Je ne crois pas que beaucoup d'Orques, de n'importe quelle taille, se soient échappés, ou aient échappé aux Huorns en tout cas: il y en avait une forêt tout autour de l'Isengard à ce moment, sans compter ceux qui étaient descendus dans la vallée.

«Lorsque les Ents eurent réduit en décombres une grande partie des murs sud et que ce qui restait de la population eut déguerpi en l'abandonnant, Saroumane s'enfuit, pris de panique. Il semble qu'il se soit trouvé aux portes lors de notre arrivée: je suppose qu'il était venu assister au départ de sa splendide armée. Quand les Ents forcèrent l'entrée, il partit en toute hâte. Ils ne le repérèrent pas immédiatement. Mais la nuit étant plus avancée, les étoiles répandirent une grande clarté, tout à fait suffisante pour la vue des Ents, et soudain Vifsorbier s'écria: «Le tueur d'arbres, le tueur d'arbres! » Vifsorbier est d'une nature douce, mais il n'en hait Saroumane que davantage: les siens ont cruellement souffert de la hache des Orques. Il s'élança dans le chemin qui descend de la porte intérieure et il est aussi rapide que le vent quand il est monté. Une forme pâle s'enfuyait, sortant parfois de l'ombre des colonnes pour y replonger, et elle avait déjà presque atteint l'escalier de la porte de la tour. Il s'en fallut de peu: Vifsorbier la poursuivait avec tant d'acharnement qu'il n'était plus qu'à un ou deux pas de l'attraper et de l'étrangler quand elle se glissa par la porte.

«Une fois en sécurité dans Orthanc, il ne fallut pas longtemps à Saroumane pour mettre en action un de ses fameux sortilèges. A ce moment, de nombreux Ents avaient pénétré dans l'Isengard: Quelques-uns avaient suivi Vifsorbier et les autres avaient fait irruption du nord et de l'est, ils parcouraient la place en faisant de grands ravages. Tout à coup jaillirent des feux et des fumées nauséabondes, les orifices d'aération et les puits se mirent à vomir et à éructer. Plusieurs Ents furent roussis et cloqués. L'un d'eux, Osdehétu, je crois qu'il

s'appelait, un très grand et bel Ent, fut pris dans un jet de feu liquide et flamba comme une torche: un spectacle horrible.

«Cela les rendit furieux. Je les croyais déjà vraiment montés, mais je me trompais. Je vis enfin ce qu'était leur réveil. C'était renversant. Ils rugissaient, ils grondaient, ils trompetaient au point que les pierres commencèrent à craquer et à tomber au seul vacarme qu'ils faisaient. Merry et moi, nous nous couchâmes par terre, les oreilles emmitouflées dans nos manteaux. Les Ents tournèrent maintes et maintes fois à grandes enjambées autour d'Orthanc, véritable tempête hurlante, brisant les colonnes, précipitant des avalanches de pierres dans les trous d'aération, jetant en l'air d'énormes dalles de pierre comme de simples feuilles. La tour était au centre d'une trombe. Je vis des montants de fer et des blocs de maçonnerie monter en chandelle à des centaines de pieds et aller fracasser les fenêtres d'Orthanc. Mais Sylvebarbe gardait toute sa tête. Il n'avait heureusement subi aucune brûlure. II ne voulait pas que les siens se blessent dans leur fureur et il ne voulait pas non plus que Saroumane pût s'échapper par quelque trou, dans la confusion générale. De nombreux Ents se jetaient contre le rocher d'Orthanc, mais ils en furent pour leurs frais. II est très lisse et dur. Peut-être existe t'il là quelque sorcellerie plus ancienne et plus forte que celle de Saroumane. En tout cas, ils n'y purent trouver aucune prise, ni y pratiquer aucune crevasse: ils n'arrivaient qu'à se contusionner et se blesser.

«Sylvebarbe entra donc dans le cercle et cria. Son énorme voix domina tout le vacarme. Il y eut soudain un silence de mort. Dans celui ci, nous entendîmes un rire aigu partant d'une fenêtre haute de la tour. Cela eut un curieux effet sur les Ents. Ils avaient été en complète ébullition, ils devinrent alors froids, rébarbatifs comme la glace et silencieux. Ils abandonnèrent la plaine pour s'assembler et rester tout à fait immobiles autour de Sylvebarbe. II leur parla un moment dans leur langue, je crois qu'il leur soumettait un plan depuis longtemps mûri dans sa vieille tête. Ils s'évanouirent alors en silence dans la lumière grise de l'aube qui se levait.

«Ils établirent une équipe d'observation de la tour, je pense, mais les veilleurs étaient si bien dissimulés dans l'ombre et ils restaient si immobiles que je ne les voyais pas. Les autres s'en furent vers le nord. Ils restèrent occupés toute cette journée, hors de vue. C'était une morne journée, et nous vaguâmes un peu à l'aventure, tout en nous tenant hors de vue des fenêtres d'Orthanc, tant elles avaient l'air menaçant. Nous passâmes pas mal de temps à chercher quelque chose à manger et nous restâmes aussi assis à parler, nous demandant ce qui se passait là-bas au sud en Rohan et ce qu'il était advenu du reste de notre Compagnie. Nous entendions de temps à autre au loin le fracas de chutes de pierres et des bruits sourds qui se répercutaient dans les collines.

«Dans l'après-midi, nous fîmes le tour du cercle pour voir un peu ce qui se passait. Il y avait un grand bois sombre de Huorns à l'entrée de la vallée et un autre autour du mur nord. Nous n'osâmes y pénétrer. Mais on entendait, venant de là, le bruit d'un travail de déchirement et d'arrachement. Les Ents et les Huorns creusaient de vastes fosses et tranchées, ménageant de grands étangs et des barrages pour rassembler toutes les eaux de l'Isen et de toutes les sources et ruisseaux qu'ils pouvaient trouver. Nous les laissâmes à ce travail.

«Au crépuscule, Sylvebarbe revint à la porte. Il fredonnait et grondait pour lumidôme, et il avait l'air très satisfait. Il se tint là, étirant ses grands bras et ses longues jambes et respirant profondément. Je lui demandai s'il était fatigué.

«Fatigué? Dit-il, fatigué? Enfin, non, pas fatigué, mais courbaturé. J'ai besoin de boire un bon coup de l'Entalluve. Nous avons travaillé ferme, on a fendu plus de pierre et rongé plus de terre aujourd'hui qu'au cours de bien des longues années passées. Mais c'est presque fini. Quand la nuit tombera, gardez-vous de traîner près de cette porte ou dans le vieux tunnel! L'eau peut passer par-là et ce sera de l'eau polluée pendant un bon moment, jusqu'à ce que toutes les immondices de Saroumane soient emportées. L'Isen pourra alors de nouveau couler pure» Il se mit à abattre encore un peu de murs, d'un air désœuvré comme pour s'amuser.

«Nous nous demandions où nous étendre pour dormir en sûreté, quand il se produisit la chose la plus extraordinaire. On entendit le pas d'un cheval qui montait rapidement la route. Merry et moi restâmes immobiles, et Sylvebarbe se cacha dans l'ombre de l'arche. Soudain arriva un grand cheval dans un rayonnement d'argent. II faisait déjà sombre, mais je pus voir clairement le visage du cavalier: il paraissait briller, et tous ses vêtements étaient blancs. Je me redressai, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Je voulais crier, mais j'en fus incapable.

«C'était inutile. II s'arrêta juste à côté de nous et nous regarda d'en dessus. «Gandalf! » Dis-je enfin, mais ma voix ne fut qu'un murmure. Dit-il: «Salut, Pippin! Voilà une agréable surprise! »? Pas du tout! II dit: «Levez-vous, espèce de nigaud de Touque! Où donc, je me le demande bien, se trouve Sylvebarbe au milieu de tout ce bouleversement? J'ai besoin de lui. Vite! »

«Sylvebarbe, entendant sa voix, sortit aussitôt de l'ombre, et ce fut alors une étrange rencontre. J'étais étonné, car aucun des deux ne semblait l'être aucunement. Gandalf s'attendait manifestement à trouver Sylvebarbe là, et Sylvebarbe aurait pu aussi bien avoir traîné près des portes à seule %n de l'y rencontrer. Nous avions pourtant raconté au vieil Ent tout ce qui s'était passé dans la Moria. Mais je me rappelai alors un curieux

regard qu'il nous avait lancé à ce moment là. Tout ce que je peux supposer, c'est qu'il avait vu Gandalf ou qu'il avait eu des nouvelles de lui, mais qu'il n'avait rien voulu dire de façon précipitée.

«Pas de précipitation», c'est sa devise: mais personne, pas même les Elfes, ne dira grand chose des allées et venues de Gandalf quand il n'est pas là.

«Houm ! Gandalf! Dit Sylvebarbe. Je suis heureux de votre venue. Le bois et l'eau, les troncs et la pierre, je peux en venir à bout, mais il y a un Magicien à mater ici»

«J'ai besoin de votre aide, Sylvebarbe, dit Gandalf. Vous avez déjà beaucoup fait, mais il m'en faut encore davantage. J'ai dix mille Orques sur les bras»

«Les deux s'écartèrent alors et tinrent conseil dans un coin. Sylvebarbe dut trouver cela bien précipité, car Gandalf était extrêmement pressé, et il parlait déjà grand train avant d'être passé hors de portée de la voix. Ils ne restèrent absents que quelques minutes, un quart d'heure peut-être. Puis Gandalf revint vers nous et il paraissait soulagé, presque joyeux. Alors, il dit tout de même qu'il était heureux de nous voir.

«Mais, Gandalf, m'écriai-je, où avez-vous été? Et avez-vous vu les autres? »

«Où que j'aie été, je suis revenu, répondit-il à sa manière typique. Oui, j'ai vu quelques-uns des autres. Mais les nouvelles devront attendre. C'est une nuit périlleuse, et il me faut partir rapidement. Mais l'aube sera peut-être plus claire, et dans ce cas, nous nous retrouverons. Prenez soin de vous et restez à distance d'Orthanc ! Adieu ! »

«Sylvebarbe resta très songeur après le départ de Gandalf. Il avait visiblement appris beaucoup de choses en peu de temps, et il les digérait. Nous regardant, il dit: «Hm, je m'aperçois que vous n'êtes pas aussi irréfléchis que je l'avais pensé. Vous en avez dit beaucoup moins que vous n'auriez pu, et pas plus que vous ne le deviez. Hm, voilà tout un paquet de nouvelles, sans aucun doute! Eh bien, maintenant Sylvebarbe doit se mettre de nouveau au travail»

«Avant qu'il ne partît, nous pûmes obtenir de lui quelques renseignements, et ils ne nous réjouirent aucunement. Mais, pour le moment, nous pensions davantage à nous trois qu'à Frodon et Sam, ou au pauvre Boromir. Car nous apprîmes qu'une grande bataille allait avoir lieu, si elle n'était déjà en cours, que vous y seriez engagés et que vous pourriez ne jamais en revenir.

«Les Huorns seront d'un grand secours», dit Sylvebarbe. Puis il s'en alla, et nous ne le revîmes plus jusqu'à ce matin.

«C'était la pleine nuit. Nous étions couchés sur un tas de pierres et nous ne pouvions rien voir au-delà. La brume ou l'ombre effaçait tout comme une grande couverture étendue tout autour de nous. L'air était chaud et lourd, et il était plein de bruissements, de craquements et d'un murmure comme de voix qui passaient. Je pense que des centaines d'autres Huorns durent passer pour apporter leur aide dans la bataille. Plus tard, il y eut un grand grondement de tonnerre au sud, et des éclairs au loin dans le Rohan. À chaque instant, on pouvait voir les cimes de montagnes à des milles et des milles percer soudain le ciel, noires et blanches, et disparaître aussitôt. Et derrière nous s'élevaient des bruits de tonnerre dans les collines, mais différents. Par moments, toute la vallée résonnait d'échos.

«Il devait être environ minuit quand les Ents rompirent les barrages et déversèrent dans l'Isengard par une brèche du mur nord toutes les eaux rassemblées. L'obscurité des Huorns avait passé, et le tonnerre s'était éloigné. La Lune disparaissait derrière les montagnes de l'Ouest.

«L'Isengard commença de s'emplir de ruisseaux et de mares noirs grandissants. Ils scintillaient à la dernière lumière de la Lune tandis qu'ils s'étendaient sur la plaine. À chaque instant, les eaux trouvaient un chemin dans quelque puits ou évent. De grandes vapeurs blanches s'élevaient en sifflant. La fumée faisait de grandes ondulations. II y avait des explosions et des rafales de feu. Une grande spirale de vapeur s'enroula autour d'Orthanc, lui donnant l'aspect d'une haute pointe nuageuse enflammée par en dessous et éclairée de la lune par en dessus. Et l'eau se déversait toujours, de telle sorte qu'en fin de compte l'Isengard eut l'air d'une immense poêle plate, toute fumante et bouillonnante»

«Nous avons vu un nuage de fumée et de vapeur du sud, la nuit dernière, en arrivant à l'entrée de Nan Curunir, dit Aragorn. Nous craignions que Saroumane ne concoctât quelque sorcellerie à notre intention»

«Lui! Dit Pippin. Il était saros doute en train de suffoquer, et il ne riait certainement plus. Au matin, hier, l'eau était descendue dans tous les trous, et il y avait un épais brouillard. Nous nous sommes réfugiés dans le corps de garde, là-bas, et nous étions assez effrayés. Le lac commença à déborder et à se déverser dans l'ancien tunnel, et l'eau montait rapidement sur les marches. Nous pensions devoir être pris comme des Orques dans un trou, mais nous avons trouvé au fond du magasin un escalier en colimaçon qui nous a menés à l'air libre au-dessus de l'arche. Nous avons dû nous faufiler pour sortir, les passages crevassés étant aux trois quarts bloqués par des éboulis de pierres près du haut. Nous sommes restés assis là bien au-dessus de l'inondation, et nous avons assisté à la submersion de l'Isengard. Les Ents ne cessaient de déverser de l'eau, jusqu'à extinction

complète de tous les feux et remplissage de toutes les caves. Les brouillards se rassemblèrent lentement pour s'élever en un immense parapluie nuageux: il devait bien avoir un mille de hauteur. Dans la soirée, il y eut un grand arc-en-ciel au-dessus des collines de l'Est, et puis le coucher du soleil fut estompé par une brouillasse opaque sur les pentes des montagnes. Tout se passa très silencieusement. Quelques loups hurlèrent lugubrement dans le lointain. Les Ents arrêtèrent le flot au cours de la nuit et renvoyèrent l'Isen dans son ancien lit. Et tout fut ainsi terminé.

«Depuis lors, l'eau a rebaissé. Il doit y avoir des issues quelque part dans les caves en dessous, je pense. Si Saroumane jette un coup d'œil par une de ses fenêtres, ce doit être un beau fouillis, assez lugubre! Nous nous sentions très seuls. Pas le moindre Ent en vue avec qui parler dans toute cette ruine, et aucune nouvelle. Nous passâmes la nuit là-haut sur l'arche, il faisait froid et humide, et nous n'avons pas fermé l'œil. Nous avions l'impression que n'importe quoi pouvait arriver à tout moment. Saroumane est toujours dans sa tour. Il y avait un bruit dans la nuit, comme d'un vent remontant la vallée. Je crois que les Ents et les Huorns qui étaient partis sont revenus à ce moment là, mais j'ignore où ils sont tous repartis. Le matin était brumeux et humide quand nous sommes redescendus porc regarder alentour, et il n'y avait personne là. Voilà à peu près tout ce qu'il y a à dire. Tout paraît presque paisible, maintenant que le tumulte est passé. Et plus sûr aussi, en quelque sorte, depuis le retour de Gandalf. Je dormirais bien! »

Tous restèrent silencieux un moment. Gimli rebourra sa pipe. «Il y a une chose que je me demande, dit-il, tout en l'allumant avec son briquet: qu'est devenu Langue de Serpent? Tu as dit à Théoden qu'il était avec Saroumane. Comment est-il arrivé là? »

«Ah oui, j'oubliais, dit Pippin. Il n'est arrivé que ce matin. Nous venions d'allumer le feu et nous prenions le petit déjeuner quand Sylvebarbe a reparu. Nous l'avons entendu lancer son houm et crier nos noms au-dehors.

«Je suis juste venu voir comment vous alliez, mes amis, dit-il, et vous donner des nouvelles. Les Huorns sont revenus. Tout va bien, oui, très bien, en vérité! Dit-il en riant et se tapant sur les cuisses. II n'y a plus d'Orques dans tout l'Isengard, et plus de haches! Et il va venir des gens du Sud avant que le jour ne soit bien avancé, des gens que vous serez heureux de voir»

«A peine avait-il parlé que nous entendîmes un bruit de sabots sur la route. Nous nous précipitâmes devant les portes, et je restai là les yeux écarquillés, m'attendant presque à voir s'avancer Grands-Pas et Gandalf à la tête d'une armée. Mais il ne sortit de la brume qu'un homme monté sur un vieux cheval fatigué, et il avait lui-même l'aspect d'un drôle de personnage tout tordu. Il n'y avait personne d'autre. Sortant de la brume et voyant soudain devant lui toute la ruine et les débris épars, il resta bouche bée, et son visage devint presque vert. Il était tellement désorienté qu'au début il ne parut pas remarquer notre présence. Quand il nous vit, il poussa un cri et voulut faire demi-tour pour s'en aller. Mais Sylvebarbe s'avança en trois enjambées, tendit son long bras et le souleva de selle. II dit qu'il était Grima, ami et conseiller du roi, et qu'il avait été envoyé porter d'importants messages de Théoden à Saroumane.

«Personne d'autre n'osait chevaucher en ce terrain découvert si plein d'immondes Orques, dit-il, c'est pourquoi on m'a envoyé. J'ai fait un voyage périlleux, j'ai faim et je suis fatigué. J'ai dû fuir vers le nord, loin de ma route, car j'étais poursuivi par des loups»

«Je saisis les coups d'œil qu'il jetait en coulisse vers Sylvebarbe, et je me dis: «Menteur» Sylvebarbe le regarda pendant plusieurs minutes à sa longue et lente façon, jusqu'à ce que le malheureux se tortillât sur le sol. Puis il dit enfin: «Ha, hm, je vous attendais, Maître Langue de Serpent» L'homme tressaillit à ce nom. «Gandalf vous a précédé. J'en connais donc à votre sujet aussi long qu'il est nécessaire, et je sais ce que j'ai à faire de vous. «Mettez tous les rats dans la même ratière», a dit Gandalf, et c'est ce que je vais faire. Je suis le maître de l'Isengard, à présent, mais Saroumane est enfermé dans sa tour, vous pouvez y aller et lui porter tous les messages qui vous passeront par la tête»

«Laissez-moi partir, laissez moi partir! Dit Langue de Serpent. Je connais le chemin»

«Vous connaissez le chemin, je n'en doute pas, dit Sylvebarbe. Mais les choses ont quelque peu changé. Allez voir! »

«Il laissa partir Langue de Serpent, celui ci passa en clopinant sous l'arche, et nous le suivîmes de près, arrivé au cercle, il vit toutes les inondations qui s'étendaient entre lui et Orthanc. Il se retourna alors vers nous.

Laissez moi m'en aller! Gémit-il. Laissez moi m'en aller! Mes messages sont inutiles à présent»

«Ils le sont bien assurément, dit Sylvebarbe. Mais vous n'avez le choix qu'entre deux solutions: rester avec moi jusqu'à l'arrivée de Gandalf et de votre maître, ou traverser l'eau. Laquelle choisissez-vous? »

«L'homme frissonna à la mention de son maître, et il mit un pied dans l'eau, mais il recula. «Je ne sais pas nager», dit-il.

«L'eau n'est pas profonde, dit Sylvebarbe. Elle est sale, mais cela ne vous fera pas de mal, Maître Langue de Serpent. Et maintenant, allez-y! »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE NEUF
ÉPAVES

«Là-dessus, le misérable s'en alla en barbotant dans l'inondation. L'eau lui montait presque jusqu'au cou avant que je ne le perdisse de vue. A ce moment, il s'agrippait à quelque vieux baril ou quelque pièce de bois. Mais Sylvebarbe le suivit pour observer sa progression.

«Eh bien, il est entré, dit-il au retour. Je l'ai vu grimper les marches comme un rat crotté. Il y a encore quelqu'un dans la tour: une main est sortie pour le tirer à l'intérieur. Ainsi l'y voilà, et j'espère que l'accueil sera à son goût. Il faut maintenant que j'aille me laver de toute cette vase. Je serai en haut du côté nord, si quelqu'un veut me voir. Il n'y a pas ici en bas d'eau assez propre pour qu'un Ent puisse la boire ou s'y baigner. Je vous demanderai donc, mes garçons, de guetter à la porte l'arrivée de ceux qui doivent venir. Il y aura le Seigneur des Champs de Rohan, notez-le! Il faudra l'accueillir du mieux que vous savez le faire ses hommes ont livré un grand combat aux Orques. Peut-être connaissez-vous, mieux que les Ents, les paroles d'Hommes qui conviennent à pareil seigneur. Il y en a eu beaucoup dans les champs verts de mon temps, et je n'ai jamais appris leur langage ni leurs noms. Ils voudront de la nourriture d'homme, et vous savez tout ce qu'il faut là-dessus, je pense. Trouvez donc ce qui sied à un roi, si vous le pouvez» Et voilà la fin de l'histoire. Mais j'aimerais bien savoir qui est cette Langue de Serpent. Était-il vraiment le conseiller du roi? »

«Oui, dit Aragorn, et aussi l'espion et le serviteur de Saroumane en Rohan. Le sort ne l'a pas plus favorisé qu'il ne le méritait. La vue de la ruine de tout ce qu'il trouvait si puissant et magnifique a dû être une punition presque suffisante. Mais je crains que bien pis ne l'attende»

«Oui, je ne pense pas que Sylvebarbe l'ait envoyé à Orthanc par bonté d'âme, dit Merry. Il paraissait assez sinistrement satisfait de l'affaire, et il riait tout seul en partant boire et se baigner. Nous avons été très occupés après cela à inspecter les épaves et à farfouiller partout. Nous avons trouvé deux ou trois magasins en divers endroits près d'ici, au-dessus du niveau de l'inondation. Mais Sylvebarbe a envoyé des Ents qui ont emporté une bonne partie des vivres.

«Il nous faut de la nourriture d'homme pour vingt cinq personnes», nous ont-ils dit, vous pouvez donc voir que quelqu'un avait soigneusement compté votre compagnie avant votre arrivée. Vous deviez manifestement accompagner les grands. Mais vous n'en auriez pas fait meilleure chère. Nous avons conservé d'aussi bonnes choses que ce que nous avons envoyé, je vous le garantis. Mieux même, car nous n'avons rien envoyé à boire.

«Et la boisson? » Ai-je demandé aux Ents.

«Il y a l'eau de l'Isen, ont-ils répondu, et elle est assez bonne pour les Ents et les Hommes» Mais j'espère que les Ents auront trouvé le temps de brasser quelqu'une de leurs boissons à partir des sources de montagne et que nous verrons la barbe de Gandalf boucler à son retour. Après le départ des Ents, nous nous sommes sentis fatigués et nous avions faim. Mais nous ne grognâmes pas nous avions été bien récompensés de nos peines. C'est dans notre recherche de nourriture d'homme que Pippin a découvert la grande aubaine de toutes les épaves: ces barils de Sonnecor. «L'herbe à pipe est meilleure après le repas», dit Pippin, voilà comment la situation se présenta»

«Nous comprenons tout parfaitement à présent», dit Gimli.

«Tout sauf une chose, dit Aragorn: De la feuille du Quartier Sud dans l'Isengard. Plus j'y réfléchis, plus je trouve cela curieux. Je n'ai jamais été dans l'Isengard, mais j'ai voyagé dans ce pays et je connais bien les terres désertes qui s'étendent entre le Rohan et la Comté. Aucunes marchandises ni gens n'ont passé par-là depuis bien des années, ouvertement du moins. Saroumane devait avoir des tractations secrètes avec quelqu'un dans la Comté. On peut trouver des Langues de Serpent dans d'autres demeures que celle du Roi Théoden. Les barils portaient-ils une date? »

«Oui, dit Pippin. C'était la récolte de 1417, c'est à dire de l'année dernière, non, celle d'avant, bien sûr, maintenant: une bonne année»

«Oh, après tout, le mal projeté est passé à présent, j'espère, ou alors nous n'y pouvons rien pour le moment, dit Aragorn. Mais je crois que j'en parlerai à Gandalf, si minime que le fait puisse paraître au milieu de ses grandes affaires»

Je me demande ce qu'il fait, dit Merry. L'après-midi s'avance. Allons voir par-là! Vous pouvez entrer dans l'Isengard à présent, en tout cas, Grands-Pas, si vous en avez envie. Mais ce n'est pas une vue bien réjouissante»

CHAPITRE DIX
LA VOIX DE SAROUMANE

Ils passèrent par le tunnel en ruine et se tinrent sur un tas de pierres pour contempler le noir rocher d'Orthanc et ses nombreuses fenêtres, menace persistante dans toute la désolation qui l'entourait. Les eaux s'étaient maintenant presque toutes retirées. Par-ci par-là restaient des mares sombres, couvertes d'écume et de débris, mais la plus grande partie du large cercle était de nouveau nue, désert de vase et d'éboulis de rocher, percé de trous noircis et piqueté de poteaux et de colonnes penchés hors d'aplomb de côté et d'autre. Au bord de la cuvette fracassée s'élevaient des monticules et des pentes comme les galets soulevés par une grande tempête, et au-delà la vallée verdoyante montait en serpentant dans le long ravin qui séparait les deux bras sombres de la montagne. De l'autre côté du terrain dévasté, ils virent des Cavaliers s'avancer avec précaution, ils venaient du côté nord, et ils approchaient déjà d'Orthanc.

«Voilà Gandalf, et Théoden avec ses hommes! Dit Legolas. Allons à leur rencontre! »

«Faites attention en marchant! dit Merry. Il y a des dalles branlantes qui pourraient basculer et vous projeter. dans un puits si vous n'y prenez pas garde»

Ils suivirent ce qui restait de la route des portes à Orthanc, marchant lentement, les dalles étant crevassées et couvertes de vase. Les voyant approcher, les Cavaliers firent halte à l'ombre du rocher pour les attendre. Gandalf se porta à leur rencontre.

«Eh bien, Sylvebarbe et moi, nous avons eu quelques discussions intéressantes et nous avons fait des plans, dit-il, et nous avons tous pris un repos bien mérité. A présent, il nous faut repartir. J'espère que, vous autres compagnons, vous vous êtes tous reposés aussi et rafraîchis? »

«Oui, dit Merry. Mais nos discussions ont commencé et se sont achevées dans la fumée. Cependant, nous nous sentons moins mal disposés qu'auparavant envers Saroumane»

«Vraiment? dit Gandalf. Eh bien, pas moi. J'ai une dernière tâche à accomplir avant de partir: il faut que je fasse une visite d'adieu à Saroumane. C'est dangereux, et sans doute inutile, mais il le faut. Ceux d'entre vous qui le désirent peuvent m'accompagner mais faites attention! Et pas de raillerie! Ce n'est pas le moment»

«J'irai, dit Gimli. Je voudrais le voir et apprendre s'il vous ressemble vraiment»

«Et comment comptez-vous l'apprendre, Maître Nain? Demanda Gandalf. Saroumane pourrait me ressembler à vos yeux si cela convenait à ses desseins en ce qui vous concerne. Et êtes-vous assez perspicace pour discerner toutes ses contrefaçons? Enfin, on verra, peut-être. Il pourrait hésiter à se montrer devant de nombreux yeux différents réunis. Mais j'ai ordonné à tous les Ents de se mettre hors de vue, peut-être pourrons-nous donc le persuader de sortir»

«Quel danger y a t'il? Demanda Pippin. Va t'il nous tirer dessus et déverser du feu par les fenêtres, ou peut-il nous jeter un sort à distance? »

«La dernière hypothèse est la plus vraisemblable si vous allez à sa porte, le cœur léger, dit Gandalf. Mais on ne sait jamais ce qu'il peut faire ou choisir de tenter. Il est dangereux d'approcher d'une bête sauvage acculée. Et Saroumane a des pouvoirs que vous ne devinez pas. Méfiez-vous de sa voix! »

Ils arrivèrent alors au pied d'Orthanc. II était noir, et le rocher luisait comme s'il était mouillé. Les nombreuses facettes de la pierre avaient des arêtes aiguës comme si elles avaient été récemment ciselées. La seule marque qu'elle révélait de la furie des Ents était quelques éraflures et de petits éclats semblables à des paillettes près de la base.

Sur la face est, à l'angle de deux pilastres, il y avait à une certaine hauteur au-dessus du sol une grande porte, surmontée d'une fenêtre aux volets clos qui donnait sur un balcon entouré de barres de fer. Une volée de vingt-sept larges marches taillées par quelque art inconnu dans la même pierre noire montait jusqu'au seuil de la porte. C'était la seule entrée de la tour, mais de nombreuses et hautes fenêtres étaient découpées avec de profondes embrasures dans les murs à pic: à grande hauteur, elles vous scrutaient comme de petits yeux dans les faces escarpées des cornes.

Gandalf et le roi mirent pied à terre en bas de l'escalier.

«Je vais monter, dit Gandalf. Je suis déjà entré dans Orthanc et je connais le danger»

«Et moi aussi je vais monter, dit le roi. Je suis vieux et je ne crains plus aucun péril. Je voudrais parler à l'ennemi qui m'a fait autant de mal. Eomer m'accompagnera pour veiller à ce que mes vieux pieds ne chancellent pas»

«Comme vous voulez, dit Gandalf. Aragorn viendra avec moi. Que les autres nous attendent au pied de l'escalier ! Ils entendront et verront suffisamment s'il y a quelque chose à entendre et à voir»

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE DIX
LA VOIX DE SAROUMANE

«Non! Dit Gimli. Legolas et moi souhaitons voir les choses de plus près. Nous sommes seuls ici à représenter notre espèce. Nous aussi, nous vous suivrons»

«Eh bien, venez! » Dit Gandalf, là-dessus, il gravit les marches, et Théoden monta à côté de lui.

Les Cavaliers de Rohan restèrent avec inquiétude en selle de part et d'autre de l'escalier, ils regardaient d'un air sombre la grande tour, dans la crainte de ce qui pourrait arriver à leur seigneur. Merry et Pippin s'assirent sur la dernière marche, avec la conscience simultanée de leur importance et de leur insécurité.

«Il y a un demi-mille gluant d'ici à la porte! Marmonna Pippin. Je voudrais bien pouvoir retourner en catimini au corps de garde sans que personne ne me remarque! Pourquoi sommes-nous venus? On n'a pas besoin de nous»

Gandalf se tint devant la porte d'Orthanc, qu'il frappa de son bâton. Elle retentit avec un son creux. «Saroumane, Saroumane! Cria t'il d'une voix forte de commandement. Sortez, Saroumane! »

Il n'y eut aucune réponse pendant un moment. Enfin la fenêtre au-dessus de la porte fut débâclée, mais aucune tête ne se montra dans l'ouverture noire.

«Qui est là? demanda une voix. Que voulez-vous? »

Théoden tressaillit. «Je connais cette voix, dit-il, et je maudis le jour où je l'écoutai pour la première fois»

«Allez chercher Saroumane, puisque vous êtes devenu son valet de pied, Grima Langue de Serpent! dit Gandalf. Et ne nous faites pas perdre notre temps! »

La fenêtre se referma. Ils attendirent. Soudain, une autre voix parla, basse et mélodieuse, dont le son même était un enchantement. Ceux qui écoutaient sans méfiance cette voix pouvaient rarement répéter les paroles entendues, et quand ils le faisaient, ils étaient tout étonnés, car il ne leur restait que peu de force. Ils se rappelaient surtout qu'il était délicieux d'entendre parler cette voix, tout ce qu'elle disait semblait sage et raisonnable et le désir s'élevait en eux de sembler sages eux-mêmes par un rapide agrément. Quand d'autres parlaient, le contraste les faisait paraître rauques et grossières, et s'ils contredisaient la voix, la colère était allumée dans le cœur de ceux qui étaient sous le charme. Pour certains, le sortilège ne durait que le temps que la voix leur parlait et quand elle s'adressait à quelqu'un d'autre, ils souriaient comme sourient ceux qui saisissent un tour de prestidigitateur tandis que les autres restent bouche bée. Pour beaucoup, le son seul de la voix suffisait à les captiver, mais pour ceux qu'elle subjuguait, le sortilège continuait même quand ils étaient au loin, et ils entendaient toujours cette douce voix murmurer à leur oreille et les exhorter. Mais nul n'y était insensible, personne ne rejetait ses appels et ses ordres sans un grand effort de l'esprit et de la volonté, tandis que son maître la dirigeait.

«Eh bien? Disait-elle à présent en douce question. Pourquoi vous faut-il troubler mon repos? Ne voulez-vous donc me laisser de paix ni jour ni nuit? » Le ton était celui d'un cœur bienveillant chagriné par des torts immérités.

Ils levèrent la tête, étonnés, car aucun son n'avait annoncé sa venue, et ils virent une forme debout derrière la grille, qui les regardait: c'était un vieillard, enveloppé d'un grand manteau de couleur indéfinissable, car elle changeait s'il bougeait les yeux ou s'il faisait un mouvement. Son visage était long, avec le front haut, et il avait des yeux sombres et profonds, difficiles à sonder encore que le regard qu'ils assumaient alors fût grave et bienveillant, un peu las aussi. Ses cheveux et sa barbe étaient blancs, mais des fils noirs se voyaient encore autour des lèvres et des oreilles.

«Semblable et en même temps dissemblable», marmonna Gimli.

«Mais voyons, maintenant, dit la douce voix. Je connais au moins deux d'entre vous de nom. Gandalf, je le connais trop bien pour espérer beaucoup qu'il cherche ici aide ou conseil. Mais vous, Théoden Seigneur de la Marche de Rohan, vous êtes reconnaissable à vos nobles emblèmes et encore davantage aux beaux traits de la Maison d'Eorl. O digne fils de Thengel Trois fois renommé! Que n'êtes-vous venu plus tôt et en ami? J'ai grandement désiré vous voir, très puissant roi des terres occidentales, et surtout ces dernières années pour vous sauver des peu sages et pernicieux conseils dont vous étiez entouré! Est-il déjà trop tard? En dépit des maux qui m'ont été infligés et auxquels les hommes de Rohan ont, hélas! Eu quelque part, je voudrais encore vous sauver et vous délivrer de la ruine qui s'approche inévitablement si vous suivez cette route que vous avez prise. En vérité, moi seul puis vous aider à présent»

Théoden ouvrit la bouche comme pour parler mais il ne dit rien. Il leva le regard vers le visage de Saroumane qui l'observait de ses yeux sombres et graves, et le reporta sur Gandalf à son côté, et il parut hésiter. Gandalf ne fit aucun signe, mais se tint muet comme une pierre, ainsi que quelqu'un qui attend patiemment un appel qui n'est pas encore venu. Les Cavaliers s'agitèrent tout d'abord, avec un murmure d'approbation des paroles de Saroumane, puis eux aussi furent silencieux, comme des hommes retenus par un charme. Il leur semblait que Gandalf n'avait jamais parlé à leur seigneur avec autant d'honnêteté et de convenance. Toutes ses

relations avec Théoden leur parurent alors entachées de rudesse et de fierté. Et une ombre se glissa dans leur cœur : la crainte d'un grand danger, la fin de la Marche dans les ténèbres où Gandalf les entraînait, tandis que Saroumane se tenait près d'une issue de secours, qu'il gardait entrouverte pour laisser passer un rayon de lumière. II y eut un silence lourd.

Ce fut le Nain Gimli qui le rompit soudain. «Les paroles de ce magicien ne tiennent pas debout, gronda t'il, saisissant le manche de sa hache. Dans le langage d'Orthanc, aide signifie ruine et sauver veut dire tuer, c'est clair. Mais nous ne sommes pas venus ici pour mendier»

«Paix! » Dit Saroumane, et pendant un bref instant sa voix fut moins suave, une lumière clignota dans ses yeux et disparut. «Je ne vous parle pas encore, Gimli fils de Gloïn, dit-il. Bien loin est votre pays, et les difficultés de cette terre ne vous concernent que fort peu. Mais ce n'est pas de votre propre mouvement que vous y avez été mêlé, je ne vous reprocherai donc pas la part que vous y avez prise part vaillante, je n'en doute pas. Mais, de grâce, permettez que je parle d'abord avec le Roi de Rohan, mon voisin, et qui fut mon ami.

«Qu'avez-vous à dire, Roi Théoden? Voulez-vous la paix avec moi et toute l'aide que mon savoir, fondé sur de longues années, peut vous apporter? Prendrons-nous ensemble nos décisions à l'encontre des mauvais jours et réparerons-nous ensemble nos dommages avec assez de bonne volonté pour que nos domaines deviennent tous deux plus florissants que jamais? »

Théoden ne répondit toujours pas. Nul ne pouvait dire s'il luttait contre la colère ou contre le doute. Eomer parla.

«Écoutez-moi, Seigneur! Dit-il. Nous sentons à présent le danger dont on nous a avertis. Ne sommes-nous allés à la victoire que pour finir par nous tenir là, stupéfiés par un vieux menteur à la langue fourchue enduite de miel? C'est ainsi que le loup piégé parlerait aux chiens, s'il le pouvait. Quelle aide peut-il offrir, en vérité? Tout ce qu'il désire, c'est d'échapper à sa condition. Mais allez-vous parlementer avec cet habitué de la traîtrise et du meurtre? Rappelez-vous Théodred aux Gués et la tombe de Hama dans le Gouffre de Helm ! »

«Si on parle de langues empoisonnées, que dire de la vôtre, jeune serpent? Répliqua Saroumane, et l'éclair de sa colère fut visible à tous. Mais allons, Eomer fils d'Eomund ! Reprit-il de sa voix douce. A chacun son rôle. Le vôtre est la valeur dans les armes, et vous vous y acquérez grand honneur. Tuez ceux que votre seigneur désigne comme ennemis et contentez-vous de cela. Ne vous mêlez pas de politique, à quoi vous n'entendez rien. Mais peut-être que si vous devenez roi, vous vous apercevrez qu'il doit choisir ses amis avec soin. On ne saurait rejeter à la légère l'amitié de Saroumane et la puissance d'Orthanc, quels que soient les griefs, vrais ou imaginaires, qui s'y rattachent. Vous avez gagné une bataille, mais pas une guerre et cela grâce à une aide sur laquelle vous ne pouvez plus compter. Il se pourrait que vous trouviez l'Ombre de la Forêt à votre propre porte, la prochaine fois: elle est capricieuse et dépourvue de raison, et elle n'a aucun amour pour les Hommes.

«Mais, mon seigneur de Rohan, dois-je être qualifié de meurtrier parce que de vaillants hommes sont tombés au combat? Si vous partez en guerre, inutilement, car je ne la désirais pas, des hommes seront forcément tués. Mais si je suis pour cela un meurtrier, toute la maison d'Eorl est entachée de meurtres, car ses membres ont mené bien des guerres et attaqué qui les défiait. Cela ne les a pas empêchés par la suite de faire avec certains une paix qui n'était pas plus mauvaise pour être politique. Je vous le dis, Roi Théoden : voulez-vous que nous fassions paix et amitié, vous et moi? C'est à nous de commander»

«Nous ferons la paix», dit enfin Théoden d'une voix empâtée et avec effort. Plusieurs des Cavaliers lancèrent des cris de joie. Théoden leva la main. «Oui, nous ferons la paix, dit-il d'une voix maintenant claire, nous aurons la paix quand vous et toutes vos oeuvres auront péri et les Oeuvres de votre ténébreux maître auquel vous voudriez nous livrer. Vous êtes un menteur, Saroumane, et un corrupteur du cœur des hommes. Vous me tendez la main, et je ne vois qu'un doigt de la serre de Mordor. Cruel et froid! Même si la guerre que vous m'avez imposée était juste et elle ne l'était pas, car, fussiez-vous vingt fois plus sage, vous n'auriez aucun droit de me gouverner moi et les miens à votre seul profit, comme vous le désiriez même ainsi, que direz-vous de vos torches dans l'Ouestfolde et des enfants qui y gisent morts? Et ils ont déplacé le corps de Hama devant les portes du Fort le Cor après qu'il était mort. Quand vous pendrez à un gibet à votre fenêtre pour le plaisir de vos propres corbeaux, alors je serai en paix avec vous et avec Orthanc. Voilà pour la Maison d'Eorl. Je ne suis qu'un cils moindres de grands ancêtres, mais je n'ai pas besoin de vous lécher les doigts. Tournez-vous d'un autre côté. Mais je crains que votre voix n'ait perdu son charme»

Les Cavaliers levèrent sur Théoden le regard d'hommes brusquement tirés d'un rêve. Après la musique de Saroumane, la voix de leur maître paraissait à leurs oreilles aussi rauque que celle d'un vieux corbeau. Mais, pendant un moment, Saroumane fut ivre de colère. Il se penchait par-dessus la balustrade comme pour frapper le Roi de son bâton. Certains crurent soudain voir un serpent en train de se lover pour l'attaque.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE DIX
LA VOIX DE SAROUMANE

Des gibets et des corbeaux! siffla t'il, et ils frissonnèrent à ce hideux changement. Vieux radoteur! Qu'est ce que la Maison d'Eorl sinon une grange couverte de chaume où des bandits boivent dans les relents, pendant que leur marmaille se roule par terre parmi les chiens? Voilà trop longtemps qu'ils échappent eux-mêmes au gibet. Mais le nœud coulant s'approche, lent à faire peut-être, mais il n'en sera que plus serré et plus dur à la fin. Soyez pendu si vous le voulez! » Sa voix changea alors à mesure qu'il se maîtrisait lentement. «Je ne sais pourquoi j'ai eu la patience de vous parler. Car je n'ai pas besoin de vous, ni de votre petite bande de galopeurs, aussi rapides dans la fuite que dans l'approche, Théoden Dresseur de Chevaux. Je vous ai offert-il y a longtemps un état au-dessus de votre mérite et de votre intelligence. Je vous l'ai offert de nouveau, afin que ceux que vous égarez puissent clairement voir le choix des routes. Vous me répondez par des fanfaronnades et des insultes. Soit. Regagnez vos cabanes!

«Mais vous, Gandalf! Pour vous au moins, je suis peiné, car je prends part à votre honte. Comment se fait-il que vous supportiez pareille compagnie? Car vous êtes fier, Gandalf et non sans raison, ayant l'esprit noble et des yeux qui regardent au plus profond des choses et loin. Maintenant encore, ne voulez-vous pas écouter mon conseil? »

Gandalf fit un mouvement et leva la tête. «Qu'avez-vous à me dire que vous ne m'ayez déjà dit lors de notre dernière rencontre? Demanda t'il. Ou peut-être avez-vous des choses à rétracter? »

Saroumane fit une pause. «Rétracter? Fit-il, comme perplexe. Rétracter? J'ai tenté de vous conseiller pour votre propre bien, mais vous m'avez à peine écouté. Vous êtes fier, et vous n'aimez pas les conseils, ayant en fait votre propre réserve de sagesse. Mais en cette occurrence, vous vous êtes trompé, je pense, en prenant exprès mes intentions à rebours. Je crains d'avoir perdu patience, dans mon ardeur à vous persuader. Et je le regrette, certes. Car je n'avais pour vous aucune malveillance, et je n'en ai même pas aujourd'hui encore, bien que vous reveniez me voir en compagnie des violents et des ignorants. Comment le ferais-je? Ne sommes-nous pas tous deux membres d'un haut et ancien ordre, des plus excellents en Terre du Milieu? Notre amitié nous profiterait à tous deux de même. Nous pourrions encore accomplir beaucoup ensemble pour guérir les désordres du monde. Comprenons-nous mutuellement, et écartons de nos pensées ces gens mineurs! Qu'ils servent nos décisions! Pour le bien commun, je suis prêt à redresser le passé et à vous recevoir. Ne voulez-vous pas que nous délibérions? Ne voulez-vous pas monter? »

Le pouvoir que Saroumane mit en Oeuvre dans cet ultime effort était si grand qu'aucun de ceux qui se trouvaient à portée ne resta insensible. A présent, toutefois, le sortilège était entièrement différent. Ils entendaient la douce remontrance d'un roi bienveillant envers un ministre dans l'erreur, mais très aimé. Ils étaient cependant exclus, écoutant à une porte des paroles qui ne leur étaient pas destinées: enfants mal élevés ou domestiques stupides surprenant l'entretien insaisissable de leurs aînés et se demandant de quelle façon leur sort en serait affecté. Ces deux là étaient d'une espèce plus élevée: vénérables et sages. Leur alliance était inévitable. Gandalf monterait à la tour pour discuter dans les chambres hautes d'Orthanc de choses profondes qui dépassaient leur entendement. La porte serait fermée et ils seraient laissés dehors, congédiés en attendant la tâche ou la punition qui leur serait assignée. Cette pensée prit forme même dans l'esprit de Théoden, comme une ombre de doute: «Il va nous trahir, il va partir nous serons perdus»

Et puis Gandalf rit. L'idée fantasque s'évanouit comme une bouffée de fumée.

Ah, Saroumane, Saroumane! Dit Gandalf, toujours riant. Vous avez manqué votre voie dans la vie, Saroumane. Vous auriez dû être le bouffon du roi et gagner votre pain, et vos coups de fouet aussi, en singeant ses conseillers. Ah, pauvre de moi! » Il s'arrêta pour mettre fin à son hilarité. «Nous comprendre mutuellement? Je crains bien que vous ne puissiez jamais me comprendre. Mais vous, Saroumane, je ne vous comprends maintenant que trop bien. Je garde de vos arguments et de vos actes une mémoire plus claire que vous ne le supposez. La dernière fois que je vous ai rendu visite, vous étiez le geôlier du Mordor, et c'est là que je devais être envoyé. Non, l'hôte qui s'est échappé par le toit y regardera à deux fois avant de passer de nouveau la porte. Non, je ne crois pas que je monterai. Mais écoutez, Saroumane, pour la dernière fois! Ne voulez-vous pas descendre? L'Isengard s'est révélé moins puissant que votre espoir et votre imagination le faisaient. Il peut en aller de même d'autres choses dans lesquelles vous mettez encore votre confiance. Ne serait-il pas bon de l'abandonner un moment? De vous tourner vers de nouveaux objets, peut-être? Réfléchissez bien, Saroumane! Ne voulez-vous pas descendre?

Une ombre passa sur le visage de Saroumane, puis ce visage prit une pâleur mortelle. Avant qu'il ne pût la dissimuler, ils virent sous le masque l'angoisse d'un esprit dans le doute, ayant horreur de rester et redoutant de quitter son refuge. II hésita une seconde, et chacun retint son souffle. Puis il parla, et sa voix était stridente et froide. L'orgueil et la haine le subjuguaient.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE DIX
LA VOIX DE SAROUMANE

Veux-je descendre? Dit-il d'un ton de raillerie. Un homme désarmé descend-il parler dehors à des voleurs? Je vous entends assez bien d'ici. Je ne suis pas idiot, et je n'ai aucune confiance en vous, Gandalf. Les sauvages démons de la forêt ne se tiennent pas ouvertement sur mon escalier, mais je sais où ils sont tapis, à vos ordres»

«Les traîtres se méfient toujours, répondit Gandalf d'un ton las. Mais vous n'avez pas à craindre pour votre peau. Je ne désire pas vous tuer, ni vous faire de- mal, comme vous le sauriez si vous me compreniez vraiment. Et j'ai le pouvoir de vous protéger. Je vous offre une dernière chance. Vous pouvez quitter Orthanc, libre si vous le voulez»

«Voilà qui sonne bien, répliqua Saroumane, ricanant. C'est tout à fait dans la manière de Gandalf le Gris: si condescendant et si bon. Je ne doute pas que vous trouveriez Orthanc confortable et mon départ commode. Mais pourquoi voudrais-je partir? Et qu'entendez-vous par «libre»? Il y a des conditions, je suppose? »

«Les raisons de partir, vous pouvez les voir de vos fenêtres, répondit Gandalf. D'autres vous viendront à l'esprit. Vos serviteurs sont détruits ou dispersés, vos voisins, vous en avez fait des 'ennemis, et vous avez trompé votre nouveau maître ou essayé de le faire. Quand il tournera les yeux de ce côté, ce seront les yeux rouges de la colère. Mais quand je dis «libre», j'entends bien «libre» : libre de tout lien, chaîne ou ordre: pour aller où vous voudrez, fût-ce en Mordor, si vous le désirez, Saroumane. Mais vous me remettrez d'abord la Clef d'Orthanc et votre bâton. Ils seront le gage de votre conduite, et ils vous seront rendus plus tard si vous le méritez»

Le visage de Saroumane devint livide, se tordit de rage, et une lueur s'alluma dans ses yeux. II éclata d'un rire sauvage. «Plus tard! S'écria t'il, et sa voix devint un cri perçant. Plus tard! Oui, quand vous aurez aussi les Clefs de Barad-dûr même, je suppose, et les couronnes de sept rois, et les baguettes des Cinq Magiciens, et que vous vous serez acquis une paire de bottes beaucoup plus grandes que celles que vous portez actuellement. Le plan est modeste! A peine mon aide y est-elle nécessaire! J'ai d'autres choses à faire. Ne soyez pas stupide. Si vous désirez traiter avec moi, pendant que vous en avez encore une chance, allez-vous en et revenez quand vous aurez repris votre bon sens! Et laissez derrière ces coupe-jarret et cette petite canaille qui sont pendus à vos basques! Adieu! » Il se retourna et quitta le balcon.

«Revenez, Saroumane! » dit Gandalf d'une voix autoritaire. A l'étonnement de tous, Saroumane se retourna derechef et, comme tiré malgré lui, il revint lentement à la balustrade de fer, contre laquelle il s'appuya, respirant avec peine. Son visage était ridé et contracté. Sa main étreignait son lourd bâton noir comme une serre.

«Je ne vous ai pas donné la permission de partir, dit sévèrement Gandalf. Je n'ai pas fini. Vous avez fait l'imbécile, Saroumane, et pourtant vous êtes digne de pitié. Vous auriez encore pu vous détourner de la folie et du mal et être de quelque utilité. Mais vous préférez rester et ronger les bouts de vos anciennes intrigues. Restez donc! Mais je vous avertis que vous ne ressortirez pas facilement. Pas à moins que les mains ténébreuses de l'Est ne s'étendent pour vous emporter. Saroumane! cria t'il, et sa voix crût en puissance et en autorité. Voyez! je ne suis pas Gandalf le Gris, que vous avez trahi. Je suis Gandalf le Blanc, qui est revenu de la mort. Vous n'avez plus de couleur à présent, et je vous chasse de l'ordre et du Conseil»

II leva la main et parla lentement d'une voix claire et froide.

«Votre bâton est brisé, Saroumane» II y eut un craquement, le bâton se fendit en deux dans la main de Saroumane, et la tête tomba au pied de Gandalf. Saroumane bascula en arrière en poussant un cri et s'en fut en rampant. A ce moment, un objet lourd et brillant arriva d'en dessus comme un bolide. Il ricocha sur la rembarde de fer à l'instant même où Saroumane la quittait, et, frôlant la tête de Gandalf, frappa l'escalier sur lequel ce dernier se tenait. La rembarde se brisa en résonnant. L'escalier se crevassa et lança des étincelles scintillantes. Mais la boule resta intacte: elle roula sur les marches, globe de cristal, sombre, mais rayonnant d'un cœur de feu. Comme elle rebondissait vers une mare, Pippin courut après et la ramassa.

Le scélérat d'assassin! » cria Eomer. Mais Gandalf resta impavide. «Non, cela n'a pas été lancé par Saroumane, ni même à son instigation, je pense, dit-il. C'est venu d'une fenêtre tout en haut. Un coup d'adieu de Maître Langue de Serpent j'imagine mais mal dirigé»

«Peut-être était-il mal dirigé parce que le lanceur n'arrivait pas à déterminer lequel il haïssait le plus, de vous ou de Saroumane», dit Aragorn.

«C'est bien possible, dit Gandalf. Ces deux là trouveront peu de réconfort dans leur compagnonnage: ils vont se tenailler mutuellement en parole. Mais le châtiment est juste. Si Langue de Serpent se tire jamais vivant d'Orthanc, ce sera plus qu'il ne mérite.

«Hé, mon garçon, je vais prendre cela! Je ne vous ai pas demandé de le manipuler», cria t'il, se tournant vivement et voyant Pippin monter lentement les marches comme s'il portait un grand poids, Il descendit à sa rencontre, prit à la hâte le globe sombre des mains du hobbit et l'enveloppa dans les plis de son manteau. «Je m'occuperai de cela, dit-il. Ce n'est pas un objet que Saroumane aurait choisi de jeter, je pense»

«Mais il peut en avoir d'autres à jeter, dit Gimli. Si la discussion est terminée, mettons-nous au moins hors de portée des pierres! »

«Elle est terminée, dit Gandalf. Partons»

Ils tournèrent le dos aux portes d'Orthanc et descendirent. Les Cavaliers acclamèrent le roi avec joie et saluèrent Gandalf. Le sortilège de Saroumane était rompu, ils l'avaient vu sortir sur ordre et s'en aller en rampant, congédié.

«Eh bien, voilà qui est fait, dit Gandalf. II me faut maintenant trouver Sylvebarbe pour lui dire comment les choses se sont passées»

Il l'aura deviné, sûrement? Dit Merry. Y avait-il quelque probabilité qu'elles se terminassent autrement? »

«C'était peu probable, répondit Gandalf, encore que cela n'ait tenu qu'à un cheveu. Mais j'avais des raisons d'essayer, certaines miséricordieuses, et d'autres moins. J'ai commencé par montrer à Saroumane que le pouvoir de sa voix déclinait. Il ne peut-être en même temps un tyran et conseiller. Un complot mûr ne demeure plus secret. Il est pourtant tombé dans le piège, et il a essayé de venir à bout de ses victimes une à une tandis que les autres écoutaient. Je lui ai ensuite offert un dernier choix loyal: renoncer tant au Mordor qu'à ses plans personnels et, réparer ses torts en nous aidant dans notre besoin. Il le connaît, pins que tout autre. II aurait pu nous rendre grand service. Mais il a préféré refuser et conserver la puissance d'Orthanc. Il ne veut pas servir, mais seulement commander. Il vit maintenant dans la terreur de l'ombre du Mordor, et pourtant il rêve encore de surmonter la tempête. Malheureux fou! Il sera dévoré, si le pouvoir de l'Est étend ses bras jusqu'à l'Isengard. Nous ne pouvons détruire Orthanc de l'extérieur, mais Sauron qui sait ce qu'il peut faire? »

«Et si Sauron n'est pas vainqueur? Que lui ferez-vous? » Demanda Pippin.

«Moi? Rien! Dit Gandalf. Je ne lui ferai rien. Je ne souhaite pas la domination. Qu'adviendra t’il de lui? Je n'en sais rien. Je suis peiné de ce que tant de choses qui étaient bonnes pourrissent maintenant dans la tour. Quoi qu'il en soit, les affaires n'ont pas mal tourné pour nous. Que les renversements de la fortune sont étranges! II arrive souvent que la haine se tourne contre elle-même! Je présume que, eussions-nous même pénétré dans Orthanc, nous n'y aurions guère trouvé de trésors plus précieux que (objet que Langue de Serpent nous a lancé»

Un cri strident, brusquement interrompu, sortit d'une fenêtre ouverte à très grande hauteur.

«Il semble que ce soit aussi l'avis de Saroumane, dit Gandalf. Laisser-aller! »

Ils retournèrent alors aux ruines de la porte. A peine avaient-ils passé sous l'arche que Sylvebarbe et une douzaine d'autres Ents s'avancèrent d'entre les ombres des pierres entassées, où ils s'étaient tenus. Aragorn, Gimli et Legolas les considérèrent avec étonnement.

«Voici trois de mes compagnons, Sylvebarbe, dit Gandalf. Je vous ai parlé d'eux, mais vous ne les avez pas encore vus» II les nomma un à un.

Le Vieil Ent les regarda longuement d'un œil scrutateur. II se tourna en dernier vers Legolas. «Ainsi, vous avez parcouru tout le chemin depuis la Forêt Noire, mon bon Elfe? C'était autrefois une très grande forêt! »

«Ce l'est encore, dit Legolas. Mais pas assez pour que nous qui y demeurons nous nous fatiguions jamais de voir de nouveaux arbres. Je serais extrêmement heureux de voyager dans la Forêt de Fangorn. J'en ai à peine franchi les lisières, et je ne désirais pas m'en retourner»

Les yeux de Sylvebarbe brillèrent de plaisir. «J'espère que votre désir se réalisera avant que les collines soient beaucoup plus âgées», dit-il.

«Je viendrai, si j'en ai la bonne fortune, dit Legolas. Je suis convenu avec mon ami que, si tout va bien, nous visiterons Fangorn ensemble avec votre permission»

«Tout Elfe qui viendra avec vous sera le bienvenu», dit Sylvebarbe.

«L'ami dont je parle n'est pas un Elfe, dit Legolas. Je parlais de Gimli fils de Gloïn, que voici»

Gimli s'inclina profondément, et la hache s'échappa de sa ceinture et résonna sur le sol.

«Houm, hm! Ah ça, dit Sylvebarbe, lui jetant un regard noir. Un Nain et un porteur de hache! Houm ! J'ai de la bienveillance pour les Elfes, mais vous me demandez beaucoup. Voilà une étrange amitié! »

«Elle peut sembler étrange, dit Legolas, mais tant que Gimli vivra, je n'irai pas seul à Fangorn. Sa hache n'est pas destinée aux arbres, mais aux cous d'Orques, ô Fangorn, Maître de la Forêt de Fangorn. Quarante deux, il en a tranché dans la bataille»

«Hou! Allons donc! Dit Sylvebarbe. Voilà qui est mieux! Enfin... les choses suivront leur cours, et il n'y a aucun besoin de se presser à leur rencontre. Pour le moment, nous devons nous séparer quelque temps. Le jour tire à sa fin, mais Gandalf dit que vous devez partir avant la tombée de la nuit, et le Seigneur de la Marche est anxieux de regagner sa propre demeure»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE DIX
LA VOIX DE SAROUMANE

«Oui, nous devons partir, et partir maintenant, dit Gandalf. Je crains de devoir vous enlever vos portiers. Mais vous vous arrangerez bien sans eux»

«Peut-être, dit Sylvebarbe. Mais ils me manqueront. Nous sommes devenus amis en si peu de temps que je dois devenir un peu irréfléchi je rétrograde vers la jeunesse, peut-être. Mais il faut dire qu'ils sont la première nouveauté que j'aie vue sous le Soleil ou la Lune depuis bien, bien des jours. Je ne les oublierai pas. J'ai inscrit leur nom dans la Longue Liste. Les Ents s'en souviendront.

«Les Enfants nés de la terre, vieux comme les montagnes,
Grands marcheurs, buveurs d'eau,
et affamés comme des chasseurs, les enfants hobbits,
les gens rieurs, les petites personnes,

«Ils demeureront amis tant que les feuilles se renouvelleront. Adieu! Mais si vous avez des nouvelles dans votre agréable pays, dans la Comté, faites-le moi savoir! Vous savez ce que je veux dire: si vous entendiez parler des femmes-Ents ou si vous les voyiez. Venez en personne, si vous le pouvez! »

«Nous le ferons! » Dirent d'une seule voix Merry et Pippin, et ils se détournèrent vivement. Sylvebarbe les regarda et resta un moment silencieux, hochant pensivement la tête. Puis il se détourna vers Gandalf.

«Ainsi Saroumane n'a pas voulu partir? Dit-il. Je ne pensais pas qu'il le ferait. Son cœur est aussi pourri que celui d'un Huorn noir. Pourtant, si j'étais vaincu et que tous mes arbres fussent détruits, je ne viendrais pas tant qu'il me resterait un trou noir où me cacher»

«Non, dit Gandalf. Mais vous n'aviez pas projeté de couvrir le monde entier de vos arbres et d'étouffer tous autres êtres vivants. Mais voilà, Saroumane reste pour nourrir sa haine et tisser de nouveau toutes les toiles qu'il pourra. Il a la Clef d'Orthanc. Mais il ne faut pas le laisser s'échapper»

«Certes non! Les Ents y veilleront, dit Sylvebarbe. Saroumane ne mettra pas le pied au-delà du rocher sans ma permission. Les Ents le surveilleront»

«Bon! dit Gandalf. C'est ce que j'espérais. Maintenant, je peux partir et me tourner vers d'autres affaires avec un souci de moins. Mais il vous faudra être attentif. Les eaux ont baissé. Il ne suffira pas de ceinturer la tour de sentinelles, je crains. Je ne doute pas que des chemins profonds furent creusés sous Orthanc et que Saroumane espère aller et venir avant peu sans être vu. Si vous voulez bien vous charger de cette tâche, je vous serais reconnaissant de déverser de nouveau les eaux, et faites le jusqu'à ce que l'Isengard reste un étang permanent ou que vous ayez découvert les issues. Quand tous les souterrains seront noyés et les issues bloquées, Saroumane devra rester en haut et se contenter de regarder par les fenêtres»

Fiez-vous aux Ents ! Dit Sylvebarbe. Nous fouillerons la vallée du haut en bas, et nous regarderons sous chaque caillou. Des arbres reviennent vivre ici, de vieux arbres, des arbres sauvages. Nous appellerons cela le Bois du Guet. Pas un écureuil n'y viendra que je ne le sache. Fiez-vous aux Ents ! Nous ne nous lasserons pas de le surveiller jusqu'à ce que se soit écoulé sept fois le nombre des années durant lesquelles il nous a tourmentés»

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE DIX

LA VOIX DE SAROUMANE

CHAPITRE ONZE
LE PALANTIR

Le soleil descendait derrière le long bras occidental des montagnes, quand Gandalf et ses compagnons et le roi avec ses Cavaliers repartirent de l'Isengard. Gandalf prit Merry en croupe et Aragorn, Pippin. Deux des hommes du roi allèrent en avant, chevauchant bon train, et ils disparurent bientôt dans la vallée. Les autres suivaient sans se presser.

Des Ents se tenaient à la porte, solennellement rangés comme des statues, leurs longs bras levés, mais sans faire le moindre bruit. Merry et Pippin jetèrent un regard en arrière quand ils furent à une petite distance sur la route sinueuse. Le soleil brillait encore dans le ciel, mais de longues ombres s'étendaient sur l'Isengard: ruines grises s'enfonçant dans l'obscurité. Sylvebarbe se voyait là debout, seul, telle la souche distante d'un vieil arbre: les hobbits pensèrent à leur première rencontre, sur la saillie ensoleillée au loin, à la lisière de Fangorn.

Ils arrivèrent à la colonne de la Main Blanche, mais la main taillée avait été abattue et brisée en menus morceaux. Le long index gisait au beau milieu de la route, blanc dans le crépuscule et son ongle rouge tournant au noir.

«Les Ents font attention au moindre détail! » Dit Gandalf.

Ils poursuivirent leur route, et le soir s'épaissit dans la vallée.

«Irons-nous loin ce soir, Gandalf? Demanda Merry au bout d'un moment. Je ne sais pas quelle impression cela vous fait de sentir la petite canaille bâiller derrière vous, mais la canaille est fatiguée et elle serait bien contente de cesser de bâiller pour s'étendre»

«Ah, vous avez entendu cela? dit Gandalf. Que cela ne vous reste pas sur le cœur ! Soyez heureux de n'avoir pas été visé par d'autres mots. Il avait les yeux fixés sur vous. Si votre amour propre peut en être réconforté, je dirais qu'en ce moment vous et Pippin occupez plus de place dans ses pensées qu'aucun de nous. Qui vous êtes, comment vous êtes venus là, et pourquoi, ce que vous savez, si vous avez été capturés et, dans ce cas, comment vous vous êtes échappés alors que tous les Orques ont péri voilà les petites énigmes dont se préoccupe le grand esprit de Saroumane. Un sarcasme de sa part est un compliment, Meriadoc, si vous vous sentez honoré de son intérêt.

Merci! Dit Merry. Mais c'est un plus grand honneur de bâiller derrière vous, Gandalf. D'abord, cette position permet de répéter une question. Irons-nous loin ce soir? »

Gandalf rit. «Un hobbit impossible à assouvir! Tous les magiciens devraient avoir un ou deux hobbits à leur charge pour leur apprendre le sens de ce mot et les corriger. Je vous demande pardon. Mais j'ai accordé une pensée même à ces simples détails. Nous chevaucherons quelques heures, sans nous fatiguer, jusqu'au bout de la vallée. Demain, il nous faudra aller plus vite.

«En venant, nous comptions revenir de l'Isengard à la demeure du Roi à Edoras tout droit par la plaine, une chevauchée de quelques jours. Mais nous avons réfléchi et changé nos plans. Des messagers sont partis devant vers le Gouffre de Helm pour prévenir que le roi reviendra demain. Il se rendra de là avec une grande escorte à Dunharrow par des chemins de montagne. A partir de maintenant, on ne doit plus parcourir ouvertement le pays à plus de deux ou trois, de jour comme de nuit, pour autant qu'on puisse l'éviter»

«Rien ou pléthore, voilà votre manière! dit Merry. Je ne pensais pas plus loin que le coucher de ce soir, je crains. Où et que sont le Gouffre de Helm et tout le reste? Je ne connais rien de ce pays»

«Dans ce cas, vous feriez bien d'en apprendre quelque chose, si vous voulez comprendre ce qui se passe. Mais pas en ce moment et pas de moi: j'ai trop de choses pressantes à quoi penser»

«Bon, je m'attaquerai à Grands-Pas au feu de camp: il est moins irritable. Mais pourquoi tout ce secret? Je croyais qu'on avait gagné la bataille! »

«Oui, nous l'avons gagnée, mais seulement la première victoire, et cela même accroît notre danger. II y avait quelque lien entre l'Isengard et le Mordor, que je n'ai pas encore déterminé. Je ne sais pas trop comment ils échangeaient les nouvelles, mais ils le faisaient. L'ail de Barad-dûr va observer avec impatience la Vallée du Magicien, je pense, et du côté du Rohan. Moins il en verra, mieux cela vaudra»

La route se poursuivit lentement en serpentant dans la vallée. L'Isen coulait dans son lit pierreux, tantôt lointain et tantôt proche. La nuit descendit des montagnes. Toutes les brumes avaient disparu. Un vent glacial soufflait. La lune, à présent proche de son plein, emplissait le ciel de l'est d'une pâle et froide luminosité. Les épaulements de la montagne descendaient à leur droite vers des collines dénudées. Les vastes plaines s'ouvraient, grises, devant eux.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE ONZE
LE PALANTIR

Enfin, ils firent halte. Ils quittèrent alors la grand-route pour prendre de nouveau par les doux herbages des hautes terres. Après avoir parcouru ainsi un ou deux milles vers l'ouest, ils arrivèrent à un vallon. Il s'ouvrait vers le sud, appuyé sur la pente du rond Dol Baran, dernière colline des chaînes du nord, à la base verdoyante et couronnée de brandes. Les bords du vallon étaient hérissés des fougères de l'année passée, parmi lesquelles les frondes serrées du printemps commençaient juste de surgir de la terre aux douces senteurs. D'épais buissons d'épines garnissaient les talus inférieurs, et ils établirent là leur campement, deux heures environ avant la mi-nuit. Ils allumèrent un feu dans un creux, parmi les racines d'une aubépine rameuse, aussi grande qu'un arbre, tordue par les ans, mais aux branches encore vigoureuses. Des bourgeons gonflaient l'extrémité de chaque ramille.

Un tour de garde par deux fut établi. Les autres, après avoir soupé, s'enveloppèrent dans un manteau et une couverture et s'endormirent. Les hobbits s'installèrent à part dans un coin sur un tas de vieilles fougères. Merry avait sommeil, mais Pippin semblait à présent curieusement agité. Les fougères craquaient et bruissaient, comme il se tournait et se retournait sans arrêt.

«Qu'est ce qu'il y a? Demanda Merry. Serais-tu couché sur une fourmilière? »

«Non, dit Pippin, mais je ne suis pas à l'aise. Je me demande combien cela fait de temps que je n'ai dormi dans un lit»

Merry bâilla. «Tu n'as qu'à compter sur tes doigts! Dit-il. Mais tu dois savoir depuis combien de temps nous avons quitté la Lorien»

«Oh, ça! dit Pippin. Je veux dire un vrai lit dans une chambre à coucher»

«Eh bien, Fondcombe, alors, dit Merry. Mais je pourrais dormir n'importe où, cette nuit»

«Tu as de la veine, Merry, dit doucement Pippin après un silence. Tu allais avec Gandalf»

«Et alors? »

«T'a t'il donné des nouvelles, des renseignements? »

<< Oui, pas mal. Plus que d'ordinaire. Mais tu les as tous entendus, ou la plupart, tu étais tout près et nous ne faisions aucun secret. Tu peux cependant aller avec lui demain, si tu crois pouvoir en tirer davantage de lui et s'il veut de toi»

«Vrai? Bon! Mais il est peu communicatif, hein? Pas du tout changé»

«Oh, si ! Dit Merry, se réveillant un peu et commençant à se demander ce qui troublait son compagnon. II a grandi, ou quelque chose comme cela. Il peut-être en même temps plus aimable et plus inquiétant, plus gai et plus grave qu'autrefois, me semble t'il. Il a changé, mais nous n'avons pas encore eu l'occasion de voir à quel point. Pense à la dernière partie de l'affaire de Saroumane! Rappelle-toi que Saroumane fut autrefois le supérieur de Gandalf : chef du Conseil, quoique je ne sache pas trop ce que c'est. Il était Saroumane le Blanc. C'est Gandalf le Blanc, maintenant. Saroumane est venu à l'appel, et sa baguette lui a été retirée, et puis il s'est entendu signifier de partir, et il est parti! »

«Eh bien, si Gandalf a aucunement changé, il est plus renfermé que jamais, voilà tout, répliqua Pippin. Et cette boule de verre? II paraissait rudement content de l'avoir. Il sait ou devine quelque chose à ce sujet. Mais nous dit-il quoi? Pas un mot. C'est pourtant moi qui l'ai ramassée et qui l'ai empêchée de rouler dans une mare. Hé, *mon garçon, je vais prendre cela voilà* tout ce qu'il a dit. Je me demande ce que c'est. C'était si lourd! » La voix de Pippin tomba, comme s'il se parlait *à lui*-même.

Tiens, c'est donc cela qui te tracasse, dit Merry. Eh bien, mon vieux Pippin, n'oublie pas l'adage de Gildor celui que Sam citait toujours

«Ne vous occupez pas des affaires de Magiciens, car ils sont astucieux et prompts à la colère»

«Mais toute notre vie depuis des mois a consisté *à* nous mêler des affaires de Magiciens, dit Pippin. J'aimerais bien avoir un peu de renseignements en même temps que du danger. J'aimerais voir un peu cette boule»

«Dors! Dit Merry. Tu en auras assez, de renseignements, tôt ou tard. Un Touque n'a jamais battu un Brandebouc en matière de curiosité, mon cher Pippin, mais est ce bien le moment, je te le demande »

«Bon! Qu'y a t'il de mal *à* te dire ce que j'aimerais: un coup d'œil sur cette pierre? Je sais que ce n'est pas possible, avec le vieux Gandalf assis dessus, comme une poule sur un neuf. Mais ce n'est pas d'un grand secours de n'obtenir de toi qu'un *tu ne peux pas alors dors ! »*

«Mais que pouvais-je dire d'autre? répliqua Merry. Je regrette, Pippin, mais il te faudra vraiment attendre le matin. Je serai aussi curieux que toi après le petit déjeuner, et je t'aiderai autant que je le pourrai dans l'enjôlement de magicien. Mais je ne peux tenir éveillé plus longtemps. Si je bâille encore, je vais me décrocher la mâchoire. Bonne nuit! »

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III

CHAPITRE ONZE
LE PALANTIR

Pippin ne dit plus rien. Il resta immobile, mais le sommeil le fuyait, et l'assoupissement n'était aucunement facilité par le son de la douce respiration de Merry, qui s'était endormi en quelques minutes après avoir dit bonsoir. La pensée du globe sombre s'imposait encore davantage dans le silence environnant. Pippin en sentait de nouveau le poids dans ses mains, et il revoyait les mystérieuses profondeurs rouges dans lesquelles il avait un moment plongé le regard. Il se tourna et se retourna, s'efforçant de penser *à* autre chose.

Il finit par ne plus pouvoir y tenir. II se leva et regarda alentour. Il faisait froid, et il serra son manteau autour de lui. La lune brillait, blanche et froide, dans la vallée, et les ombres des buissons étaient noires. Partout étaient étendues des formes endormies. On ne voyait pas les deux gardes, ils étaient en haut de la colline peut-être ou cachés dans les fougères. Poussé par quelque impulsion qu'il ne comprenait pas, Pippin alla doucement à l'endroit où Gandalf était couché. Il le regarda d'en dessus. Le magicien semblait endormi, mais ses paupières n'étaient pas tout à fait closes: il y avait un scintillement d'yeux derrière ses longs cils. Pippin recula vivement. Mais Gandalf ne fit aucun signe, et, attiré de nouveau presque malgré lui, le hobbit s'avança derechef en catimini de derrière la tête du magicien. Celui ci était enroulé dans une couverture avec son manteau étalé dessus, et tout près de lui, entre son côté droit et son bras recourbé, il y avait une protubérance, quelque chose de rond enveloppé dans un tissu noir, sa main semblait en avoir juste glissé sur le sol.

Retenant son souffle, Pippin s'approcha pied *à* pied. Enfin, il s'agenouilla et souleva lentement la masse, elle ne lui parut pas tout *à* fait aussi lourde qu'il s'y attendait. «Ce n'est peut-être qu'un paquet de choses sans importance, après tout.>, pensa t'il avec un étrange sentiment de soulagement, mais il ne reposa pas le paquet. Il resta un moment les mains serrées dessus. Puis une idée lui vint *à* l'esprit. Il s'éloigna sur la pointe des pieds, trouva une grande pierre et revint.

Rapidement alors il retira le tissu, en enveloppa la pierre et, s'agenouillant, le replaça près de la main du magicien. C'était bien là: un globe de cristal lisse, *à* présent sombre et mort, posé nu devant ses genoux. Pippin le souleva, le recouvrit en hâte de son propre manteau et se détourna *à* demi pour regagner son lit. A ce moment, Gandalf fit un mouvement dans son sommeil et marmonna quelques mots: ils semblaient être en une langue étrange, sa main tâtonna et saisit la pierre enveloppée, puis il soupira et ne bougea plus.

Pauvre idiot! se murmura Pippin. Tu vas t'attirer les pires ennuis. Remets vite cela en place! » Mais il s'aperçut alors que ses genoux tremblaient, et il n'osa pas approcher suffisamment du magicien pour atteindre le paquet. «Je n'arriverai jamais à remettre l'objet à présent sans le réveiller, pensa t'il, en tout cas pas avant de reprendre un peu de calme. Autant donc y jeter un coup d'œil Pas juste ici pourtant! » II s'éloigna à pas de loup et s'assit sur un tertre vert non loin de son lit. La lune jetait sa lueur par-dessus le bord du vallon.

Pippin s'assit, la boule entre ses genoux levés. II se pencha dessus, avec l'air d'un enfant glouton devant un bol de nourriture, dans un coin séparé. Il écarta son manteau et examina l'objet. L'air semblait immobile et attentif autour de lui. Au début, la boule était sombre, d'un noir de jais, et le clair de lune luisait à sa surface. Puis vint un léger rayonnement et un mouvement au centre, et elle retenait le regard de Pippin de telle façon qu'il ne pouvait plus le détourner. Bientôt, tout l'intérieur parut en feu, elle pivotait ou les lumières intérieures tournaient. Soudain, elles s'éteignirent. Il sursauta et fit de grands efforts, mais il resta courbé, le globe serré dans ses deux mains. Il se pencha de plus en plus, puis il devint rigide, ses lèvres s'agitèrent un moment sans qu'il en sortît le moindre son. Enfin, avec un cri étranglé, il tomba en arrière et resta immobile.

Le cri fut perçant. Les gardes sautèrent à bas des talus. Tout le camp fut bientôt en émoi.

«Ainsi voilà le voleur! N dit Gandalf. II jeta vivement son manteau sur le globe, là où il se trouvait. «Mais vous, Pippin! C'est là un tour de choses pénibles! » Il s'agenouilla près du corps de Pippin: le hobbit était étendu sur le dos, rigide, les yeux vides fixés sur le ciel. «Sorcellerie! Quel méfait a t'il commis pour lui-même et pour nous tous? » Le magicien avait la figure tirée et décomposée.

Il prit la main de Pippin et se pencha sur son visage, guettant sa respiration, puis il posa les mains sur son front. Le hobbit frissonna. Ses yeux se fermèrent. Il cria, se mit sur son séant et regarda avec ahurissement toutes les têtes qui l'entouraient, pâles au clair de lune.

«Ce n'est pas pour vous, Saroumane! Cria t'il d'une voix aiguë et atone, s'écartant de Gandalf. Je vais l'envoyer chercher immédiatement. Vous me comprenez? Dites seulement cela! » Puis il se débattit pour s'échapper, mais Gandalf le retint avec une douce fermeté.

«Peregrïn Touque! Dit-il. Revenez! »

Le hobbit se détendit et retomba en arrière, s'accrochant à la main du magicien. «Gandalf! Cria t'il. Gandalf! Pardonnez-moi! »

«Vous pardonner, dit le magicien. Dites-moi d'abord ce que vous avez fait! «J'ai .... j'ai pris la boule et je l'ai regardée, balbutia Pippin, et j'y ai vu des choses qui m'ont effrayé. J'ai voulu partir, et je ne le pouvais pas. Et puis il est venu et il m'a interrogé, et il m'a regardé, et... et c'est tout ce que je me rappelle.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE ONZE
LE PALANTIR

«Cela ne suffit pas, dit sévèrement Gandalf. Qu'avez-vous vu et qu'avez-vous dit? »

Pippin ferma les yeux et frissonna, mais sans rien dire. Tous l'observèrent en silence, sauf Merry, qui se détourna. Mais le visage de Gandalf était toujours dur. «Parlez! » Dit-il.

D'une voix basse et hésitante, Pippin reprit la parole, et ses mots se firent lentement plus clairs et plus forts. «J'ai vu un ciel sombre et de hauts remparts, dit-il. Et de toutes petites étoiles. Cela paraissait être très loin et très ancien, mais dur et clair. Puis les étoiles s'allumaient et s'éteignaient elles étaient interceptées par quelque chose d'ailé. Très grand, je crois, vraiment, mais dans le cristal, on aurait dit des chauves-souris virevoltant autour de la tour. J'ai cru en voir neuf. L'une s'est mise à voler droit vers moi, elle devenait de plus en plus grosse. C'était horrible... non, non! Je ne puis dire.

«J'essayais de m'en aller, parce que je pensais qu'elle allait sortir du globe, mais quand elle l'eut entièrement couvert, elle disparut. Puis il est venu. Il ne parla pas de façon que j'entende les mots. Il me regardait seulement, et je compris.

«Ainsi vous voilà revenu? Pourquoi avez-vous négligé si longtemps de vous présenter? »

«Je ne répondis pas. II dit: "Qui êtes-vous? " Je ne répondis toujours pas, mais cela me causait une souffrance horrible, et il me pressait, si bien que je dis: " Un hobbit. "«

«Il parut alors soudain me voir, et il se rit de moi. C'était cruel. C'était comme des coups de poignard. Je luttai. Mais il dit: «Un moment! Nous nous reverrons bientôt. Dites à Saroumane que cette friandise n'est pas pour lui. Je vais l'envoyer chercher tout de suite. Vous avez compris? Dites seulement cela! »

«Puis il me couva du regard. Je me sentais tomber en morceaux, Non, non, je ne puis en dire davantage. Je ne me rappelle plus rien.

«Regardez-moi! » Dit Gandalf.

Pippin leva la tête et le regarda droit dans les yeux. Le magicien soutint un moment son regard en silence. Puis son visage se radoucit et l'ombre d'un sourire y apparut. Il posa doucement la main sur la tête de Pippin.

«Bon! Dit-il. Ne dites plus rien! Vous n'avez pris aucun mal. II n'y a pas de mensonge dans vos yeux, comme je l'avais craint. Mais il ne vous a pas parlé longtemps. Vous êtes un niais, mais vous restez un niais honnête, Peregrin Touque. De plus sages auraient pu faire pis en pareille circonstance. Mais notez bien ce que je vous dis ! Vous avez été sauvé, et tous vos amis en même temps, par simple chance, pour ainsi dire. Il ne faut pas compter là-dessus pour une seconde fois. S'il vous avait interrogé séance tenante, vous auriez presque à coup sûr dit tout ce que vous saviez, pour notre ruine à tous. Mais il était trop avide. Il ne voulait pas de vous seulement des renseignements: il vous voulait vous, vite, de façon à disposer de vous lentement dans la Tour Sombre. Ne frissonnez pas! Si vous voulez vous mêler des affaires de Magiciens, il faut être prêt à penser à ce genre de choses. Mais, allons! Je vous pardonne. Remettez-vous! Les choses n'ont pas tourné aussi mal qu'elles (auraient pu»

Il souleva doucement Pippin et le rapporta à son lit. Merry suivit et s'assit à son chevet. «Restez là et reposez-vous, si vous le pouvez, Pippin! Dit Gandalf. Faites-moi confiance. Si vous sentez de nouveau une démangeaison dans votre paume, dites-le-moi! Cela peut se guérir. Mais en tout cas, mon cher hobbit, ne remettez pas un bloc de rocher sous mon coude! Et maintenant, je vous laisse ensemble un moment»

Là-dessus, Gandalf retourna auprès des autres, qui se tenaient encore, l'esprit troublé, près de la pierre d'Orthanc. «Le péril vient la nuit au moment où l'on s'y attend le moins, dit-il. Nous l'avons échappé belle.

«Comment va le hobbit Pippin? » Demanda Aragorn.

«Je crois que tout ira bien maintenant, répondit Gandalf. Il n'a pas été retenu longtemps, et les hobbits ont un étonnant pouvoir de récupération. Le souvenir, ou l'horreur, de la chose passera sans doute rapidement. Trop rapidement, peut-être. Aragorn, voulez-vous prendre la pierre d'Orthanc et la garder? C'est une charge dangereuse»

«Dangereuse assurément, mais pas pour tous, dit Aragorn. Il est une personne qui a le droit de la revendiquer. Car c'est sans nul doute le palantir d'Orthanc, provenant du trésor d'Elendil, déposé ici par les Rois de Gondor. Maintenant, mon heure approche. Je la prendrai»

Gandalf regarda Aragorn, puis, à la surprise de tous, il souleva la Pierre couverte et s'inclina en la présentant.

«Recevez la, Seigneur! dit-il: en gage d'autres choses qui seront rendues. Mais si je puis vous donner un conseil pour l'usage de ce qui vous appartient, ne vous en servez pas... encore! Faites attention! »

Quand donc ai-je été irréfléchi ou imprudent, moi qui ai attendu et qui me suis préparé durant tant de longues années? » Dit Aragorn.

«Jamais encore. Ne trébuchez donc pas au bout de la route, répondit Gandalf. Mais au moins gardez ceci secret. Vous et tous ceux qui sont ici! Le hobbit Peregrïn plus que quiconque doit ignorer à qui elle aura été remise. Le mauvais accès peut le reprendre. Car il l'a, hélas! Manipulée et il a regardé dedans, ce qui n'aurait

jamais dû être. Il n'aurait jamais dû la toucher dans l'Isengard, et là j'aurais dû être plus prompt. Mais j'avais l'esprit fixé sur Saroumane et je n'avais pas aussitôt deviné la nature de la Pierre. Et après, j'étais fatigué et comme je réfléchissais à ce sujet, étendu, le sommeil m'a pris. Maintenant, je sais! »

Oui, il ne peut y avoir aucun doute, dit Aragorn. Nous connaissons enfin le lien entre l'Isengard et le Mordor, ainsi que son fonctionnement. Bien des choses s'expliquent»

Nos ennemis ont d'étranges pouvoirs, et aussi d'étranges faiblesses! Dit Théoden. Mais il y a longtemps qu'on dit: «La *volonté du* mal *ruine souvent le* mal»

«Cela s'est vu bien des fois, dit Gandalf. Mais, en l'occurrence, nous avons eu une chance étonnante. Peut-être ce hobbit m'a t'il sauvé d'une grave erreur. Je m'étais demandé si j'allais ou non sonder moi-même cette Pierre pour en découvrir les usages. L'eussé-je fait, que je lui aurais été moi-même révélé. Je ne suis pas prêt à pareille épreuve et ne le serai sans doute jamais. Mais même si je trouvais le pouvoir de me retirer, il serait désastreux qu'il me vît, pour le moment jusqu'à l'heure où le secret ne sera plus efficace»

«Cette heure est maintenant venue, je crois», dit Aragorn.

«Pas encore, répondit Gandalf. Il reste un court moment de doute, que nous devons utiliser. L'Ennemi pensait, cela est clair, que la Pierre se trouvait dans Orthanc pourquoi ne le penserait-il pas? Et que, par conséquent, le hobbit y était prisonnier, poussé par Saroumane à regarder dans le miroir pour son tourment. Cet esprit ténébreux sera empli maintenant de la voix et du visage du hobbit... et d'attente: il peut falloir quelque temps pour qu'il se rende compte de son erreur. Nous devons saisir ce répit. Nous avons été trop lents. Il faut nous éloigner. Le voisinage de l'Isengard n'est pas un endroit où traîner désormais. Je vais partir immédiatement en avant avec Peregrïn Touque. Cela vaudra mieux pour lui que de rester étendu dans le noir tandis que les autres dormiront»

«Je garderai Eomer et dix Cavaliers, dit le roi. Ils partiront avec moi à l'aube. Les autres pourront aller avec Aragorn et partir quand ils en auront envie»

«Comme vous voulez, dit Gandalf. Mais gagnez aussi vite que vous le pourrez l'abri des montagnes, au Gouffre de Helm ! »

A ce moment, une ombre s'étendit sur eux. Le brillant clair de lune parut soudain intercepté. Plusieurs des Cavaliers poussèrent des cris et se tassèrent, les bras sur la tête, comme pour parer un coup venant d'en dessus: ils étaient saisis d'une peur aveugle et d'un froid mortel. Recroquevillés, ils levèrent le régard. Une vaste forme ailée passait devant la lune, tel un nuage noir. Elle vira et s'en fut vers le nord, volant plus vite que tout vent de la Terre du Milieu. Les étoiles s'évanouirent devant elle. Elle était partie.

Ils se redressèrent, avec une rigidité de statues. Gandalf regardait le ciel, les bras étendus et baissés, raide, les poings serrés.

«Nazgûl! S'écria t'il. Le messager de Mordor. L'orage vient. Les Nazgûl ont passé la Rivière! En selle, en selle! N'attendez pas l'aurore! Que les rapides n'attendent pas les lents! En selle! »

Il s'élança, tout en appelant Gripoil dans sa course. Aragorn le suivit. Gandalf alla vers Pippin et le prit dans ses bras. «Vous viendrez avec moi, cette fois ci, dit-il. Gripoil vous montrera ce qu'il sait faire» Puis il courut à l'endroit où il avait dormi. Gripoil s'y trouvait déjà. Ayant jeté sur ses épaules le petit sac qui formait tout son bagage, le magicien sauta à cheval. Aragorn souleva Pippin et le mit dans les bras de Gandalf, enveloppé dans un manteau et une couverture.

«Adieu! Suivez vite! cria Gandalf. En avant, Gripoil! »

Le grand cheval releva la tête. II donna un petit coup de sa queue flottante dans la lumière de la lune. Puis il bondit en avant, frappant la terre de ses sabots, et il disparut des montagnes comme le vent du nord.

«Quelle belle et reposante nuit! Dit Merry à Aragorn. Il y en a qui ont une sacrée veine. Il ne voulait pas dormir et il voulait chevaucher avec Gandalf et le voilà parti! Au lieu d'être transformé lui-même en pierre pour rester ici à tout jamais en guise d'avertissement»

«Si vous aviez été le premier à soulever la pierre d'Orthanc, et non lui, qu'en serait-il à présent? dit Aragorn. Vous auriez pu faire pis. Qui saurait le dire? Mais maintenant c'est votre sort de venir avec moi, je crains. Et tout de suite. Allez vous préparer, et apportez ce que Pippin a pu laisser là. Faites vite! »

Gripoil volait sur les plaines sans qu'il fût aucunement besoin de le pousser ou de le diriger. Moins d'une heure s'était écoulée, et ils avaient atteint et franchi les Gués de l'Isen. Le Tertre des Cavaliers et ses froides lances se trouvaient, gris, derrière eux.

Pippin se remettait. Il avait chaud, mais le vent sur sa figure était vif et réparateur. Il était avec Gandalf. L'horreur de la pierre et de la hideuse ombre sur la lune s'estompait, choses laissées dans les brumes de la montagne ou dans un rêve passager. II respira profondément.

«Je ne savais pas que vous montiez à nu, Gandalf, dit-il. Vous n'avez ni selle ni bride! »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE ONZE
LE PALANTIR

«Je ne monte à la façon des Elfes que sur Gripoil. Mais il ne veut pas de harnais. On ne monte pas Gripoil: il veut bien vous porter ou non. S'il veut bien, cela suffit. C'est alors à lui de voir à ce que vous restiez sur son dos, à moins que vous ne sautiez en l'air»

«A quelle allure va t'il? demanda Pippin. Vite d'après le vent, mais très uniformément. Et qu'il a le pas léger! »

«Il court en ce moment aussi vite que pourrait galoper le cheval le plus rapide, répondit Gandalf, mais ce n'est pas vite pour lui. Le sol monte un peu ici, et il est plus accidenté que de l'autre côté de la rivière. Mais voyez comme les Montagnes Blanches approchent sous les étoiles! Là-bas sont les aiguilles de Thrihyrne, telles des lances noires. Nous allons atteindre l'embranchement des routes, et nous arriverons avant peu, à la Combe du Gouffre, où s'est déroulée la bataille il y a deux nuits»

Pippin resta de nouveau silencieux un moment. Il entendit Gandalf chanter doucement pour lui-même, murmurant de brefs fragments de poésie en diverses langues, tandis que les milles défilaient sous leurs pieds. Enfin, le magicien passa à une chanson dont le hobbit saisit les paroles: quelques vers parvinrent, clairs, à ses oreilles dans la ruée du vent:

«De grands vaisseaux et de grands rois Trois fois trois,
Qu'ont-ils apporté de la terre effondrée, Sur le flot de la mer?
Sept étoiles et sept pierres Et un arbre blanc.
«Que dites-vous, Gandalf? » Demanda Pippin.

«Je récapitulais seulement quelques chansons de la Tradition, répondit le magicien. Les hobbits ont dû les oublier, je suppose, même le peu qu'ils ont connu»

«Mais pas du tout, dit Pippin. Et nous en avons beaucoup pour notre propre compte, qui ne vous intéresseraient peut-être pas. Mais je n'ai jamais entendu celle-ci. De quoi parle t'elle: les sept étoiles et les sept pierres? »

«Des *palancrer* des Rois de Jadis», dit Gandalf.

«Et qu'est ce que cela? »

«Ce nom signifiait *ce qui regarde au loin.* La pierre d'Orthanc en était un»

«II n'a donc pas été fabriqué, fabriqué (Pippin hésita)... par l'Ennemi? »

«Non, dit Gandalf. Pas par Saroumane. Cela dépasse son art, et celui de Sauron aussi. Les *palantiri* viennent d'au-delà de l'Ouistrenesse, d'Eldamar. Ce sont les Noldor qui les ont faits. Peut-être Féanor les travailla t'il en personne, en un temps si ancien que l'on ne peut le mesurer en années. Mais il n'est rien que Sauron ne puisse appliquer à de mauvais usages. Hélas pour Saroumane! Ce fut la cause de sa chute, comme je le vois à présent. Périlleux pour nous tous sont les moyens d'un art plus profond que celui que nous possédons nous-mêmes. II doit pourtant en supporter la faute. Le fou! Le conserver secret à son propre profit! II n'en a jamais dit le moindre mot à aucun membre du Conseil. Nous n'avions pas encore pensé au sort des *palantiri* de Gondor dans ses guerres ruineuses. Pour les Hommes, ils les avaient presque oubliés. Même en Gondor, c'était un secret connu seulement d'un petit nombre, en Arnor, ils n'étaient plus rappelés que dans un chant traditionnel parmi les Dunedains.

«A quel usage les Hommes de l'ancien temps s'en servaient-ils? » Demanda Pippin, ravi et étonné de recevoir réponse à tant de questions et se demandant combien de temps cela durerait.

«A voir à grande distance et à s'entretenir en pensée les uns avec les autres, dit Gandalf. C'est ainsi qu'ils gardèrent longtemps et qu'ils unirent le royaume de Gondor. Ils installèrent des Pierres à Minas Ithil, et aussi à Orthanc dans le cercle de l'Isengard. Le chef et maître en était le Dôme d'Étoiles à Osgiliath avant sa ruine. Les trois autres étaient très loin dans le N`ord. On dit dans la maison d'Elrond qu'elles se trouvaient à Annuminas et à Amon Sûl, et que la Pierre d'Elendil était sur les Collines de la Tour qui font face à Mithlond dans le Golfe de Lune, où sont les vaisseaux gris.

«Les *palantiri* se répondaient individuellement, mais tous ceux de Gondor étaient toujours ouverts à la vue d'Osgiliath. Il apparaît maintenant que, de même que le rocher d'Orthanc a résisté aux tempêtes du temps, le *palantir* de cette tour y a subsisté. Mais, seul, il ne pouvait que voir de petites images de choses lointaines et de jours reculés. C'était sans nul doute extrêmement utile à Saroumane, il semble pourtant qu'il ne s'en contentait pas. Il portait le regard de plus en plus loin, jusqu'à contempler Barad-dûr. II fut alors pris!

«Qui sait où se trouvent maintenant les Pierres perdues d'Arnor et de Gondor, profondément enterrées ou noyées? Mais Sauron a dû en obtenir au moins une, qu'il a maîtrisée pour l'adapter à ses desseins. Je pense que c'était la Pierre d'Ithil, car il prit Minas Ithil voilà longtemps, et il en a fait un endroit néfaste. C'est devenu Minas Morgul.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre III
CHAPITRE ONZE
LE PALANTIR

«II est aisé de comprendre à présent de quelle façon le regard vagabond de Saroumane fut piégé et retenu, et comment, depuis lors, il a été persuadé de loin, et dompté quand la persuasion ne suffisait pas. Le mordeur mordu, le faucon sous la patte de l'aigle, l'araignée dans une toile d'acier! Depuis combien de temps, je me le demande, a t'il été forcé de venir souvent à son miroir pour se présenter à l'inspection et recevoir ses instructions, la Pierre d'Orthanc étant tellement fixée sur Barad-dflr que quiconque y regarde, s'il n'est doué d'une volonté inflexible, y portera rapidement sa pensée et sa vue? Et comme elle attire vers elle! Ne l'ai-je pas moi-même senti? Maintenant encore, mon cœur désire éprouver ma volonté dessus, pour voir si je ne pourrais pas la lui arracher et la tourner du côté que je voudrais pour regarder au-delà des vastes océans d'eau et de temps vers Tirion la Belle et voir à l'œuvre la main et la pensée inconcevables de Fëanor, alors que l'Arbre Blanc et l'Arbre d'Or étaient tous deux en fleur! » Il soupira et resta alors silencieux.

«Je voudrais bien avoir su tout cela plus tôt, dit Pippin. Je n'avais aucune idée de ce que je faisais»

«Oh, si! Dit Gandalf. Vous saviez agir mal et stupidement, et vous vous l'êtes dit, encore que sans écouter. Je ne vous ai pas raconté tout cela auparavant, parce que c'est seulement en méditant sur tout ce qui s'est passé que j'ai fini par comprendre, tandis même que nous chevauchons ensemble. Mais aurais-je parlé plus tôt que votre désir n'en aurait pas été atténué et que la résistance n'en aurait pas été plus facile. Au contraire! Non, une main brûlée est la meilleure leçon. Après, les avis sur le feu vont droit au cœur»

«Oui, dit Pippin. Quand bien même les sept pierres seraient déposées devant moi maintenant, je fermerais les yeux et me fourrerais les mains dans les poches»

«Bon! Dit Gandalf. C'est bien ce que j'espérais»

«Mais j'aimerais bien savoir. », Commença de dire Pippin.

«Pitié! S'écria Gandalf. S'il faut continuer à donner des renseignements pour guérir votre curiosité, je passerai le restant de mes jours à vous répondre. Que voulez-vous encore savoir? »

«Les noms de toutes les étoiles et de toutes les choses vivantes, et toute l'histoire de la Terre du Milieu, du Super ciel et des Mers Isolantes, répliqua Pippin, riant. Bien sûr! Quoi de moins? Mais je ne suis pas à cette nuit près. Pour le moment, je m'interroge sur l'ombre noire. Je vous ai entendu crier «messager de Mordor» Qu'était-ce? Que pouvait-elle faire à l'Isengard?

«C'était un Cavalier Noir monté sur des ailes, un Nazgûl, dit Gandalf. Il aurait pu vous emporter à la Tour Sombre»

«Mais il ne venait pas pour moi, tout de même? dit Pippin d'une voix tremblante. Je veux dire: il ne savait pas que j'avais»

«Bien sûr que non, dit Gandalf. Il y a deux cents lieues ou plus à vol d'oiseau de Barad-dûr à Orthanc, et il faut au moins quelques heures même pour un Nazgûl pour aller de l'un à l'autre. Mais Saroumane a certainement regardé dans la Pierre depuis l'expédition des Orques, et sa pensée secrète a été plus largement lue qu'il ne le voulait, je n'en doute pas. Un messager a été dépêché, pour découvrir ce qu'il faisait. Et, après ce qui s'est passé cette nuit, en viendra un autre, et sans tarder, je pense. Ainsi Saroumane ira jusqu'à l'extrémité du vice où il s'est engagé. II n'a pas de prisonnier à envoyer. Il n'a plus de Pierre pour voir, et il ne peut répondre aux convocations. Sauron croira seulement qu'il retient le prisonnier et refuse d'user de la Pierre. II ne servira à rien à Saroumane de dire la vérité au messager. Car l'Isengard a beau être en ruine, lui est toujours sain et sauf dans Orthanc. Ainsi, qu'il le veuille ou non, il paraîtra toujours rebelle. Et pourtant il nous a rejetés précisément pour éviter cela! Je ne puis conjecturer ce qu'il va faire dans une telle situation. Tant qu'il est à Orthanc, il conserve, je pense, le pouvoir de résister aux Neuf Cavaliers. Il peut le tenter. Il peut essayer d'attraper le Nazgûl, ou au moins de tuer ce sur quoi il traverse l'air. Dans ce cas, que le Rohan surveille ses chevaux!

«Mais je ne saurais dire ce qu'il en résultera de bon ou de mauvais pour nous. Peut-être les conseils de l'Ennemi en seront-ils brouillés ou entravés par sa colère envers Saroumane. Peut-être apprendra t'il que j'étais là et que je me tenais sur les marches d'Orthanc avec les hobbits derrière moi. Ou qu'un héritier d'Elendil vit toujours, qui se trouvait à mes côtés. Si Langue de Serpent n'a pas été trompée par l'armure de Rohan, il devrait se rappeler Aragorn et le titre qu'il revendiquait. C'est là ce que je crains. Et c'est pourquoi nous volons, non pas pour échapper au danger, mais vers un danger plus grand. Chaque pas de Gripoil nous porte plus près du Pays de l'Ombre, Peregrïn Touque»

Pippin ne répondit rien, mais saisit son manteau, comme pris d'un froid soudain. Une terre grise défilait sous eux.

«Voyez, maintenant! Dit Gandalf. Les vallées de l'Ouestfolde s'ouvrent devant nous. Nous voici revenus à la route de l'est. L'ombre noire que l'on voit là-bas est l'entrée de la Combe du Gouffre. C'est par-là que se trouvent Aglarond et les Cavernes Scintillantes. Ne me posez pas de questions là-dessus. Vous demanderez à Gimli, si vous vous revoyez, et vous recevrez peut-être pour la première fois une réponse plus longue que vous

ne la souhaiteriez. Vous ne verrez pas vous-même les cavernes au cours de ce voyage ci. Elles seront bientôt loin derrière nous»

«Je croyais que vous alliez vous arrêter au Gouffre de Helm ! Dit Pippin. Où allez-vous donc? »

«A Minas Tirith, avant que le flot de la guerre ne l'entoure»

«Ah! Et à quelle distance est ce? »

«A des lieues et des lieues, répondit Gandalf. Trois fois plus loin que les demeures du Roi Théoden, et elles sont à plus de cent milles à l'est d'ici, à vol des messagers de Mordor. Gripoil doit parcourir une route plus longue. Lequel sera le plus rapide?

«Nous continuerons à chevaucher jusqu'à l'aube, ce qui fait encore quelques heures. Alors, même Gripoil devra se reposer, dans quelque creux des collines: à Edoras, j'espère. Dormez, si vous le pouvez! Vous verrez la première lueur de l'aube sur le toit d'or de la maison d'Eorl.

Et deux jours après, vous verrez l'ombre pourprée du Mont Mindolluin et les murs de la tour de Denethor, blanc dans le matin.

«En avant, maintenant, Gripoil! Cours, Grand-cœur, cours comme tu n'as jamais couru! Nous sommes arrivés aux terres où tu es né, et tu connais chaque pierre. Cours! L'espoir est en la rapidité! Gripoil dressa la tête et hennit, comme si une trompette l'avait appelé au combat. Puis il s'élança. Le feu jaillit de ses pas, il s'engouffra dans la nuit.

S'assoupissant lentement, Pippin éprouva une étrange sensation: lui et Gandalf étaient dans une immobilité de pierre, assis sur la statue d'un cheval galopant, tandis que le monde roulait sous ses pieds dans un grand bruit de vent.

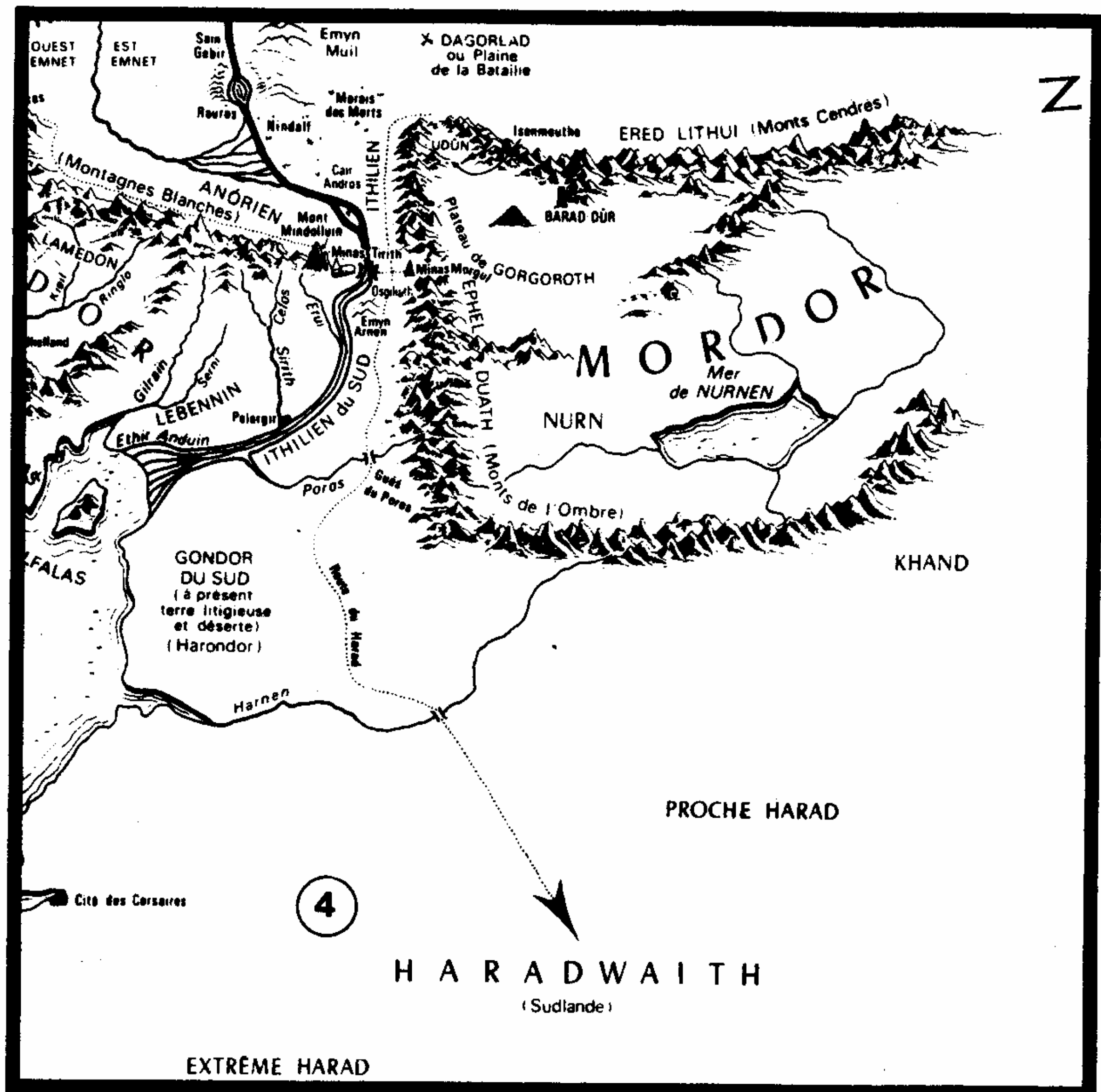
DEUXIEME PARTIE

LES DEUX TOURS

Livre IV

CHAPITRE PREMIER

L'APPRIVOISEMENT DE SMÉAGOL



LIVRE IV
CHAPITRE PREMIER
L'APPRIVOISEMENT DE SMÉAGOL

«Eh bien, maître, nous voilà dans le pétrin, y a pas d'erreur», dit Sam Gamegie. Il se tenait d'un air découragé, épaules voûtées, à côté de Frodon et il fixait ses yeux plissés sur l'obscurité.

C'était le troisième soir depuis leur fuite de la Compagnie, pour autant qu'ils pussent le déterminer: ils avaient à peu près perdu le compte des heures durant lesquelles ils avaient grimpé et peiné parmi les pentes arides et les pierres de l'Emyn Muil, revenant parfois sur leurs pas parce qu'ils ne trouvaient pas de chemin pour poursuivre et parfois découvrant qu'après avoir erré en rond, ils étaient revenus où ils s'étaient trouvés plusieurs heures auparavant. Dans l'ensemble, toutefois, ils avaient fermement progressé vers l'est, se tenant, tant qu'ils trouvaient un chemin, aussi près du bord extérieur de cet étrange emmêlement de collines. Mais ils en trouvaient toujours les faces externes à pic, hautes et infranchissables, dominant la plaine d'un air menaçant, au-delà des bords éboulés s'étendaient des marais plombés et putrescents, où rien ne bougeait et où on ne voyait pas le moindre oiseau.

Les hobbits se tenaient pour lors au bord d'un haut escarpement, nu et froid, dont le pied était enveloppé de brume, et derrière eux, s'élevaient les hautes terres tourmentées et couronnées de nuages dérivants. Un vent glacial soufflait de l'est. L'obscurité grandissait devant eux sur les terres informes, leur vert fade tournait à un brun morne. Au loin à droite, l'Anduin, qui avait miroité par à-coups dans les éclaircies de la journée, était à présent perdu dans l'ombre. Mais leur regard ne se portait pas au-delà du Fleuve, vers le Gondor, vers leurs amis, vers les terres des Hommes. Au sud et à l'est, ils fixaient les yeux sur l'endroit où s'étendait à la lisière de la nuit tombante une ligne sombre, ressemblant à de lointaines montagnes de fumée immobile. A tous moments, une minuscule lueur rouge s'élevait en tremblotant à la limite de la terre et du ciel.

«Quel pétrin! Dit Sam. Voilà l'endroit précis de toutes les terres dont nous avons entendu parler que nous ne voulons pas voir de plus près, et c'est l'endroit même que nous cherchons à atteindre! Et c'est juste celui où on ne peut pas arriver, d'aucune façon. On est venus tout à fait du mauvais côté, apparemment. On ne peut pas descendre, et si on descendait, on trouverait dans toute cette terre verte un sale marécage, je parie. Pouah! Vous le sentez? .> Il renifla le vent d'un air dégoûté.

«Oui, je le sens», dit Frodon, mais il ne fit aucun mouvement, et ses yeux restèrent fixés sur la ligne sombre et la flamme tremblotante. «Le Mordor! Murmura t'il. Si je dois aller là, je voudrais bien y arriver rapidement et en avoir fini! » Il frissonna. Le vent était glacial et pourtant lourd d'une odeur de froide pourriture. «Enfin..., dit-il, détournant les yeux, nous ne pouvons pas rester ici toute la nuit, pétrin ou pas. Il faut trouver un endroit plus abrité et camper une fois de plus, peut-être un autre jour nous montrera t'il un sentier»

«Ou un autre, un autre et un autre encore, grommela Sam. Ou peut-être aucun jour. Nous avons pris un mauvais chemin»

«Je me le demande, dit Frodon. C'est mon destin, je crois, d'aller vers cette Ombre là-bas de façon à trouver un chemin. Mais sera ce le bien ou le mal qui me le montrera? Le seul espoir que nous avions résidait dans la rapidité. Le retard joue pour l'ennemi et me voici: retardé. Est ce la volonté de la Tour Sombre qui nous dirige? Tous mes choix se sont révélés mauvais. J'aurais dû quitter la Compagnie bien plus tôt et descendre du nord, à l'est du Fleuve et de l'Emyn Muil et passer ainsi par la terre ferme de la Plaine de la Bataille aux Cols de Mordor. Mais maintenant il n'est plus possible pour toi et moi tout seuls de trouver un chemin de retour, et les Orques rôdent sur la rive orientale. Chaque jour qui passe est un précieux jour perdu. Je suis fatigué, Sam. Je ne sais ce qu'il faut faire. Que nous reste t'il comme provisions? »

«Seulement ces trucs, comment les appelez-vous? Ces *lembas,* Monsieur Frodon. Une bonne quantité. Mais ça vaut mieux que rien, de beaucoup. Je n'aurais jamais cru, cependant, la première fois que j'y ai mis la dent, que j'en arriverais jamais à souhaiter un changement. Mais c'est le cas maintenant: Une bouchée de pain ordinaire et un pot oui, un demi-pot même de bière descendraient bien. J'ai traîné mon matériel de cuisine tout le long du chemin, depuis le dernier camp, et à quoi cela a t'il servi? Rien pour faire du feu, pour commencer, et rien à cuire, pas même de l'herbe! »

Ils tournèrent pour descendre dans un creux pierreux. Le soleil couchant fut pris dans des nuages, et la nuit tomba rapidement. Ils dormirent du mieux qu'ils purent par le froid, à tour de rôle, dans un renfoncement de grandes pointes déchiquetées de rocher désagrégé, au moins étaient-ils à l'abri du vent d'est.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE PREMIER
L'APPRIVOISEMENT DE SMÉAGOL

«Les avez-vous revus, Monsieur Frodon? » Demanda Sam, tandis qu'ils étaient assis, raidis et glacés, à mâchonner des gaufrettes de *lembas* dans le gris froid de l'aube.

«Non, répondit Frodon. Je n'ai rien entendu et rien vu de deux nuits maintenant»

«Moi non plus, dit Sam. Brr ! Ces yeux m'ont tourné les sangs! Mais peut-être qu'on a fini par le semer, ce misérable fureteur. Gollum! Je vais lui en donner du *gollum* dans la gorge, si jamais je mets les mains à son cou»

«J'espère que tu n'en auras jamais besoin, dit Frodon. Je ne sais pas comment il nous a suivis, mais il se peut qu'il nous ait de nouveau perdus, comme tu dis. Dans cette terré sèche et déserte, on ne doit pas laisser beaucoup d'empreintes, ni d'odeur, même pour son nez renifleur»

«J'espère que c'est bien pour cela, dit Sam. Je voudrais bien qu'on soit débarrassé de lui pour de bon! »

«Moi aussi, dit Frodon, mais il n'est pas mon souci principal. Je voudrais bien pouvoir sortir de ces collines! J'en ai horreur. J'ai l'impression d'être tout nu du côté est, coincé ici sans rien d'autre que les marécages morts entre moi et cette Ombre là-bas. Il y a dedans un mil. Allons! II faut arriver à descendre aujourd'hui, d'une manière ou d'une autre»

Mais cette journée s'écoula, et quand l'après-midi tourna au soir, ils jouaient toujours des pieds et des mains le long de la crête sans avoir trouvé aucune voie de dégagement.

Parfois, dans le silence de ce pays désert, ils croyaient entendre de faibles bruits derrière eux, la chute d'une pierre ou le pas imaginaire de pieds foulant le rocher. Mais ils s'arrêtaient pour écouter immobiles, ils n'entendaient plus rien d'autre que les soupirs du vent sur le bord des pierres mais même cela leur rappelait un souffle chuintant au travers de dents aiguës.

Toute cette journée, l'arête extérieure de l'Emyn Muil s'était graduellement infléchie vers le nord, tandis qu'ils avançaient péniblement. Le long du bord s'étendait à présent un large éboulis plat de roches striées et altérées, coupé à chaque instant de petits ravins en forme de tranchées qui descendaient en pente escarpée vers des profondes entailles dans la paroi de la montagne. Pour trouver un chemin parmi ces crevasses, qui devenaient de plus en plus profondes et fréquentes, Frodon et Sam furent amenés sur leur gauche, très loin du bord, et ils ne remarquèrent pas que, depuis plusieurs milles, ils avaient descendu de façon lente mais continue: le sommet de l'escarpement s'abaissait vers le niveau des terres basses.

Ils furent bien obligés de s'arrêter. La crête tournait davantage vers le nord, et elle était coupée par un ravin plus profond. De l'autre côté, elle se redressait, par bonds de nombreuses brasses: un grand escarpement gris surgissait devant eux, tranché net comme par un coup de couteau. Ils ne pouvaient aller plus loin en avant, et il leur fallait maintenant tourner soit à l'ouest, soit à l'est. Mais l'ouest ne les mènerait qu'à de nouvelles peines et de nouveaux délais, en retournant vers le cœur des collines, Test les mènerait au précipice extérieur.

«Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de descendre comme nous pourrons dans ce ravin, Sam, dit Frodon. Allons voir à quoi il mène! »

«Une sacrée chute, j'en réponds», dit Sam.

La coupure était plus longue et plus profonde qu'elle ne le paraissait. A quelque distance, ils trouvèrent des arbres noueux et rabougris, les premiers depuis maints jours: C’étaient pour la plupart des bouleaux tordus, avec par-ci par-là un sapin. De nombreux arbres étaient morts et décharnés, rongés jusqu'au cœur par les vents d'est. En des temps plus doux, ils devaient avoir formé un beau hallier dans le ravin, mais à présent, les arbres se terminaient après une cinquantaine de mètres, bien que des tronçons fussent encore disséminés presque jusqu'au bord de l'escarpement. Le fond du ravin, qui s'étendait le long d'une faille, était encombré de pierres brisées, et il descendait en pente raide. Quand ils arrivèrent finalement au bout, Frodon se baissa et se pencha au dehors.

«Regarde! Dit-il. Nous avons dû beaucoup descendre, ou bien l'escarpement s'est abaissé. On est beaucoup plus bas ici, et cela a l'air plus aisé.

Sam s'agenouilla à côté de lui et regarda sans enthousiasme pardessus le bord. Puis il leva les yeux vers le grand escarpement qui s'élevait à gauche. «Plus aisé! Grogna t’il. Enfin, je suppose qu'il est toujours plus aisé de descendre que de monter. Qui ne peut voler peut toujours sauter! »

«Ce serait encore un grand saut, dit Frodon. A peu près, voyons» II se tint un moment debout, mesurant la hauteur du regard. «Environ dix-huit brasses, semble t’il. Pas plus»

«Et c'est bien assez! Dit Sam. Brr ! Que j'ai horreur de regarder de haut dans le vide! Mais regarder vaut mieux que descendre»

«Tout de même, dit Frodon, je crois que nous pourrons descendre ici, et je pense qu'il va falloir essayer. Regarde le roc est tout différent de ce qu'il était à quelques milles derrière. Il a glissé et craqué»

L'escarpement n'était de fait plus à pic, mais légèrement en pente vers l'extérieur. On aurait dit un grand rempart ou digue dont les fondations se seraient déplacées, de sorte que ses assises soient toutes tordues et

désordonnées, laissant de grandes fissures et de longs bords en pente, en certains endroits presque aussi larges que des marches d'escalier.

«Et si on doit essayer de descendre, mieux vaut le faire tout de suite. L'obscurité tombe de bonne heure. Je crois qu'il va y avoir un orage»

Le brouillard de fumée des montagnes de l'Est se perdait dans une obscurité plus profonde, qui étendait déjà de longs bras vers l'ouest. Il y eut un lointain murmure de tonnerre porté par le vent- qui se levait. Frodon huma l'air et regarda le ciel d'un air dubitatif. Il ceignit sa ceinture par-dessus son manteau et la serra, il assujettit son léger paquet sur son dos, puis il s'avança vers le bord. «Je vais essayer», dit-il.

«Bon! **Dit Sam,** d'un air sombre. Mais j'y vais le premier»

«Toi? dit Frodon. Qu'est ce qui t'a fait changer d'idée sur la descente? »

«Je n'ai pas changé d'idée. Mais c'est le simple bon sens: mettre le plus bas celui qui risque le plus de glisser. Je ne veux pas vous tomber dessus et vous faire décrocher il serait idiot de tuer deux personnes en une seule chute»

Avant que Frodon n'eût pu l'en empêcher, il s'était assis, avait balancé ses jambes par-dessus le bord et s'était retourné, jouant des pieds à la recherche d'une prise. Il est douteux qu'il eût jamais fait de sang-froid rien d'aussi courageux, ou de plus imprudent.

«Non, non! Sam, vieil idiot! S'écria Frodon. Tu vas te tuer pour sûr à passer ainsi par-dessus bord sans même regarder où aller. Remonte! » Il saisit Sam sous les aisselles et le hissa. «Attends un peu maintenant et prends patience! » Dit-il. Il s'allongea alors sur le sol et se pencha pour regarder en bas, mais la lumière s'évanouissait rapidement, bien que le soleil ne fût pas encore couché. «Je crois qu'on pourrait y arriver, dit-il bientôt. Moi, en tout cas, et toi aussi, si tu gardais la tête froide et me suivais attentivement»

«Je ne sais pas comment vous pouvez avoir une telle certitude, dit Sam. Vous ne pouvez même pas voir jusqu'au fond à cette lumière. Et si vous arrivez à un endroit où il n'y ait nulle part où mettre les pieds vu les mains? »

«Je regrimperais, je suppose», répliqua Frodon.

«C'est facile à dire, objecta Sam. Mieux vaudrait attendre à demain matin qu'il y ait plus de lumière»

«Non! Pas si je peux l'éviter, dit Frodon avec une soudaine et étrange véhémence. Chaque heure, chaque minute m'est insupportable. Je descends pour voir. Ne suis pas avant que je revienne ou que j'appelle! »

Agrippant le rebord de la pierre, il se laissa doucement descendre jusqu'à ce que, ses bras étant presque complètement tendus, ses pieds trouvent une saillie. «Un pas de fait dans la descente! Dit-il. Et cette saillie s'élargit vers la droite. Je pourrais m'y tenir sans prise de main. Je vais» Sa phrase fut brusquement interrompue.

L'obscurité hâtive, prenant alors une grande rapidité, se précipita de l'est et engloutit le ciel. Il y eut un craquement de tonnerre sec et déchirant juste au-dessus des deux hobbits. Des éclairs flétrissants frappèrent les collines. Puis vint une rafale de vent impétueux et, avec lui, mêlé à son rugissement, s'éleva un cri haut et strident. Ils en avaient déjà entendu un tout semblable très loin dans le Maresque quand ils s'étaient enfuis de Hobbitebourg, et même là-bas dans les forêts de la Comté il leur avait glacé le sang. Ici, dans le désert, la terreur qu'il provoquait était bien plus grande: elle les perçait des lames froides de l'horreur et du désespoir, arrêtant les battements du cœur et coupant le souffle. Sam tomba, le visage contre terre. **Malgré** lui, Frodon lâcha sa prise pour couvrir de ses mains sa tête et ses oreilles. Il vacilla, glissa, et dégringola avec un cri plaintif.

Sam l'entendit et il rampa avec effort vers le bord. «Maître, maître!

Cria t'il. Maître! Il n'entendit pas de réponse. II se sentit trembler de tous ses membres, mais il rassembla son souffle et cria de nouveau: «Maître ! » Le vent lui parut faire rentrer sa voix dans sa gorge, mais comme il passait en rugissant dans le ravin et s'éloignait par-dessus la montagne, un faible cri de réponse atteignit les oreilles de Sam:

«Tout va bien, tout va bien! Je suis ici. Mais je n'y vois rien.

Frodon appelait d'une voix faible. Il n'était en fait pas très loin. II avait glissé, et avec un choc il était arrivé debout sur une saillie plus large, à peu de mètres en contrebas. Par chance, la face du rocher en cet endroit s'inclinait assez en arrière, et le vent l'avait collé contre la paroi, de sorte qu'il n'avait pas basculé dans le vide. Il se raffermit un peu, le visage appliqué contre la pierre froide et le cœur battant. Mais soit que l'obscurité fût devenue totale, soit qu'il eût perdu la vue, tout était noir autour de lui. Il se demandait s'il avait été frappé de cécité. II fit une profonde inspiration.

«Revenez ! Revenez! » Il entendait la voix de Sam descendre vers lui dans les ténèbres. «Je ne peux pas, dit-il. Je n'y vois rien. Je ne peux pas trouver de prise. Je ne peux pas encore bouger»

«Que puis-je faire, Monsieur Frodon? Que puis-je faire? » Cria Sam, penché dangereusement loin. Pourquoi son maître ne voyait-il pas? II ne faisait pas clair, évidemment, mais l'obscurité n'était pas si totale. Il

pouvait voir Frodon en dessous de lui, forme grise et abandonnée, contre la paroi oblique. Mais il était tout à fait hors de portée d'une main secourable.

Il y eut un nouveau craquement de tonnerre, et la pluie se mit à tomber. En un rideau aveuglant, mêlée de grêle, glaciale, elle cingla l'escarpement.

«Je descends vous rejoindre», cria Sam, sans d'ailleurs savoir quel secours il espérait apporter par-là.

«Non, non! Attends! Cria Frodon en réponse, d'une voix plus forte à présent. Je serai mieux dans un moment. Je me sens déjà mieux. Attends! Tu ne peux rien faire sans corde.

«Une corde! s'écria Sam, se parlant frénétiquement dans son excitation et son soulagement. Ah ça! Si je ne mérite pas de pendre au bout d'une corde moi-même en guise d'avertissement aux idiots! T'es qu'un benêt, Sam Gamegie: c'est ce que me disait assez souvent l'Ancien, c'était un mot à lui. Une corde!

«Assez de bavardage! Cria Frodon, à présent suffisamment remis pour être en même temps amusé et impatienté. Peu importe ton Ancien! Serais-tu en train d'essayer de te dire que tu as de la corde dans ta poche? Si c'est cela, sors-la! »

«Oui, Monsieur Frodon, dans mon paquet et tout ça. Je l'ai portée pendant des centaines de milles, et voilà que je l'avais tout à fait oubliée! «Eh bien, au travail et laisse descendre une des extrémités! »

Sam mit vivement son paquet à terre et commença d'y farfouiller. Et là, il y avait bien un rouleau de la corde gris de soie que fabriquaient ceux de Lorien. Il jeta une extrémité à son maître. Les ténèbres parurent se lever des yeux de Frodon ou bien sa vue revenait. Il distingua la ligne grise qui descendait en se balançant et il lui trouva un faible chatoiement d'argent. Avec un point dans l'obscurité sur lequel fixer les yeux, il se sentit moins de vertige. Portant son poids en avant, il assujettit l'extrémité autour de sa taille, puis saisit la ligne des deux mains.

Sam fit un pas en arrière et s'arc-bouta à une souche à un mètre ou deux du bord. Moitié halé, moitié grimpant, Frodon monta, et il se jeta sur le sol.

Le tonnerre grondait et roulait dans le lointain, et la pluie tombait toujours dru. Les hobbits retournèrent en s'aidant des pieds et des mains dans le ravin, mais ils n'y trouvèrent guère d'abri. Des ruisseaux commençaient à dévaler, et ils ne tardèrent pas à grossir au point de rejaillir et d'écumer sur les pierres avant de s'écouler par-dessus l'escarpement comme des gouttières d'un vaste toit.

«J'aurais été à demi noyé là en bas, ou emporté purement et simplement, dit Frodon. Quelle chance que tu aies eu cette corde! «La chance aurait été plus grande si j'y avais pensé plus tôt, dit Sam. Vous vous rappelez peut-être qu'ils ont mis les cordes dans les embarcations quand nous sommes partis: au pays elfique. Ça m'a plu, et j'en ai mis un rouleau dans mon paquet. Il y a des années, ce semble. «Ça peut servir dans bien des cas», qu'il a dit: Haldu ou un de ces types. Et il avait raison.

«Dommage que je n'aie pas pensé à en rapporter un autre bout, dit Frodon, mais j'ai quitté la compagnie avec une telle hâte et dans une telle confusion... Si seulement nous en avions suffisamment, nous pourrions nous en servir pour descendre. De quelle longueur est ta corde, je me demande? »

Sam la fila, la mesurant des bras: «Cinq, dix, vingt, trente aunes, à peu près», dit-il.

«Qui l'eût cru! » S'écria Frodon.

«Ah, qui donc? Dit Sam. Les Elfes sont des gens merveilleux. Ça a l'air un peu mince, mais c'est solide, et doux comme du lait à la main. Ça ne prend pas de place non plus, et c'est léger comme tout. Des types merveilleux, pour sûr! »

«Trente aunes! dit Frodon, réfléchissant. Si l'orage passe avant la tombée de la nuit, j'essaierai»

«La pluie a déjà presque cessé, dit Sam, mais n'allez pas faire encore quelque chose de hasardeux dans la pénombre, Monsieur Frodon! Et je ne suis pas encore remis de ce cri dans le vent, si vous, vous l'êtes. Ça sonnait comme un Cavalier Noir mais dans l'air, s'ils peuvent voler. Je me dis qu'on ferait mieux de rester dans cette crevasse jusqu'à ce que la nuit soit passée»

«Et moi je me dis que je ne passerai pas un instant de plus qu'il n'est nécessaire, coincé sur ce rebord avec les yeux du Pays Ténébreux qui regardent par-dessus les marais», dit Frodon.

Là-dessus, il se leva et redescendit au fond du ravin. Il regarda à l'extérieur. Le ciel s'éclaircissait de nouveau à l'est. La queue de l'orage se dispersait en lambeaux de pluie, et le gros de la bataille avait passé pour étendre ses grandes ailes sur l'Emyn Muil, où la sombre pensée de Sauron plana un moment. De là, il se détourna pour frapper de grêle et d'éclairs la Vallée de l'Anduin et jeter sur Minas Tirith l'ombre d'une menace de guerre. Puis, s'abaissant sur les montagnes et rassemblant ses grandes spires, il roula lentement au-dessus du Gondor et des lisières du Rohan, jusqu'à ce qu'au loin les Cavaliers dans la plaine vissent ses tours noires se mouvoir derrière le soleil en direction de l'ouest. Mais ici, au-dessus du désert et des marais fumants, le ciel d'un bleu profond s'ouvrait de nouveau et de pâles étoiles apparaissaient comme des petits trous blancs dans le dais surmontant le croissant de la lune.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE PREMIER
L'APPRIVOISEMENT DE SMÉAGOL

«C'est bon de pouvoir voir de nouveau, dit Frodon, respirant profondément. Sais-tu que j'ai cru un moment avoir perdu la vue? À cause de l'éclair ou de quelque chose de pire. Je ne voyais rien, rien du tout, jusqu'au moment où la corde grise est descendue. Elle paraissait luire en quelque sorte»

Oui, elle a bien un air argenté dans le noir, dit Sam. Je ne l'avais jamais remarqué auparavant, encore que je ne me souvienne pas de l'avoir sortie depuis le moment où je l'avais serrée. Mais si vous êtes tellement déterminé à descendre, comment allez-vous l'utiliser? Trente aunes ou, mettons, environ dix-huit brasses: ce n'est là qu'une évaluation de votre part de la hauteur de l'escarpement»

Frodon réfléchit un moment. «Accroche la à cette souche, Sam! Dit-il. Après quoi, il en sera selon ton désir cette fois, et tu passeras le premier. Je te descendrai, et tu n'auras qu'à te servir de tes pieds et de tes mains pour te tenir à l'écart du rocher. Mais si tu reposes ton poids sur certaines des saillies pour me permettre un peu de repos, cela aidera. Quand tu seras arrivé en bas, je suivrai. Je me sens tout à fait rétabli, maintenant»

«Bon, dit Sam, comme à regret. S'il le faut, allons-y» Il ramassa la corde et l'assujettit à la souche la plus proche du bord, puis il attacha l'autre extrémité autour de sa taille. Il se retourna à contrecœur et s'apprêta à passer une seconde fois par-dessus le bord.

L'expédition ne se révéla toutefois pas, de loin, aussi mauvaise qu'il s'y attendait. La corde semblait lui donner confiance, bien qu'il fermât plus d'une fois les yeux quand son regard se portait entre ses pieds. II y eut un passage difficile, où ne se présentait aucune saillie, le mur étant à pic et même creusé sur un court espace, là, il glissa et se balança au bout de la ligne argentée. Mais Frodon le descendit lentement et fermement, et c'en fut enfin terminé. Sa peur principale avait été que la longueur de la corde ne s'épuisât tandis qu'il serait encore haut, mais il y avait encore un bon ballant dans la main de Frodon quand Sam toucha le fond et cria : «Je suis arrivé! » Sa voix monta claire d'en bas, mais Frodon ne put le voir: son manteau gris d'Elfe s'était fondu dans le crépuscule.

Frodon mit un peu plus de temps à le suivre. II avait assujetti la corde autour de sa taille et elle était bien fixée en haut, il l'avait raccourcie de façon qu'elle le tirât vers le haut avant qu'il n'atteignît le sol, mais il ne voulait pas risquer de chute et il n'avait pas tout à fait autant de confiance que Sam dans cette mince ligne grise. Il trouva toutefois deux endroits où il dut s'en remettre entièrement à elle: des endroits lisses où il n'y avait aucune prise même pour ses forts doigts de hobbit, les saillies étant très espacées. Mais enfin lui aussi atteignit le bas.

«Eh bien! S'écria t'il. Ça y est. Nous nous sommes échappés de l'Emyn Muil. Et maintenant, je me demande? Peut-être soupirerons-nous bientôt après un bon sol rocheux sous les pieds»

Mais Sam ne répondit pas: il regardait fixement le haut de l'escarpement derrière eux. «Benêts que nous sommes! Quelles andouilles! Dit-il. Ma belle corde! La voilà attachée à une souche, et nous sommes en bas. Exactement le meilleur petit escalier que nous pouvions laisser à ce fureteur de Gollum. On pourrait aussi bien mettre un écriteau pour indiquer de quel côté nous sommes partis, tant qu'à faire! Ça me paraissait bien un peu trop facile! »

«Si tu peux penser à une façon d'employer tous deux la corde et en même temps la descendre avec nous, tu pourras me repasser le «benêt» ou tout autre nom que te donnait l'Ancien, dit Frodon. Regrimpe, détache la et laisse toi descendre, si tu veux! »

Sam se gratta la tête. «Non, je ne vois pas de moyen, faites excuse, dit-il. Mais je n'aime pas la laisser là, c'est un fait» Il caressa de la main l'extrémité de la corde et la secoua légèrement. «C'est dur de me séparer de toute chose emportée du pays des Elfes. Et faite par Galadriel en personne, peut-être. Galadriel», murmura t'il, hochant la tête avec mélancolie. Il leva la tête et tira une dernière fois la corde comme en manière d'adieu.

A la surprise totale des deux hobbits, elle se détacha. Sam tomba à la renverse, et les longs rouleaux gris glissèrent silencieusement sur lui. Frodon rit. «Qui a attaché la corde? Dit-il. II est heureux qu'elle ait tenu aussi longtemps! Dire que j'ai confié tout mon poids à ton nœud! »

Sam ne rit pas. «Je ne suis peut-être pas très fort en escalade, Monsieur Frodon, dit-il d'un ton offensé, mais en corde et en nœuds je m'y connais. Ça tient de famille, pour ainsi dire. Mon grand-père, et mon oncle Andy après lui, celui qui était le frère aîné de l'Ancien, ils avaient une corderie là-bas près de Champtoron, il y a bien longtemps. Et j'avais fait autour de la souche un nœud aussi serré que quiconque aurait pu le faire, dans la Comté ou en dehors»

«Dans ce cas, la corde a dû se rompre limée par le bord du rocher, je pense», dit Frodon.

«Je parie bien que non! » S'exclama Sam d'un ton encore plus offensé. Il se baissa pour examiner les extrémités. «Et je ne me trompe pas. Pas un brin! »

Dans ce cas, je crains que ce n'ait été le nœud», dit Frodon.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE PREMIER
L'APPRIVOISEMENT DE SMÉAGOL

Sam secoua la tête sans répondre. Il filait pensivement la corde entre ses doigts. «Comme vous voulez, Monsieur Frodon, finit-il par dire, mais je crois que la corde a dû se libérer d'elle-même quand j'ai crié» Il la roula et la rangea amoureusement dans son paquet.

«En tout cas, elle est venue, dit Frodon, et c'est le principal. Mais il nous faut à présent penser à ce que nous allons faire maintenant. La nuit sera bientôt sur nous. Que les étoiles sont belles, et la Lune! «Oui, elles, réjouissent le cœur, n'est ce pas? Dit Sam, levant les yeux. Elles sont elfiques, en quelque sorte. Et la Lune croît. On ne l'a pas vue depuis une nuit ou deux avec ce temps nuageux. Elle commence à donner vraiment de la clarté»

«Oui, dit Frodon, mais elle ne sera pas pleine avant plusieurs jours. Je ne crois pas qu'il faille tâter des marécages à la lumière d'une demi-lune»

Ils partirent pour leur étape suivante aux premières ombres de la nuit. Après un moment, Sam se retourna pour regarder le chemin par lequel ils étaient venus. L'entrée du ravin faisait une entaille noire dans l'escarpement pâle. «Je suis heureux que nous ayons la corde, dit-il. On a posé un petit problème pour ce détrousseur, en tout cas. Il peut toujours essayer de ses sales pieds clapotants sur ces saillies! »

Ils s'éloignèrent avec précaution des bords de l'escarpement, parmi un désert de galets et de pierres inégales, que la lourde pluie avait rendus humides et glissants. Le sol descendait encore assez abruptement. Ils n'avaient pas encore été bien loin qu'ils tombèrent soudain sur une grande fissure, béante et noire devant leurs pieds. Elle n'était pas large, mais tout de même impossible à franchir d'un bond dans la demi-obscurité. Ils crurent entendre gargouiller de l'eau dans les profondeurs. Elle s'infléchissait à gauche en direction du nord, vers les collines, et barrait ainsi la route de ce côté, tout au moins tant que dureraient les ténèbres.

On ferait mieux de revenir chercher un chemin au sud le long de l'escarpement, il semble, dit Sam. On pourrait trouver là un coin, ou même une grotte ou quelque chose comme ça.

Oui, je suppose que tu as raison, dit Frodon. Je suis fatigué, et je ne crois pas pouvoir continuer à jouer des pieds et des mains parmi les pierres ce soir bien que le délai ne me plaise pas. Je voudrais bien qu'il y ait un chemin libre devant nous dans ce cas, je continuerais jusqu'à ce que mes jambes me lâchent.

Ils ne trouvèrent pas le chemin plus facile au pied écroulé de l'Emyn Muil. Et Sam ne trouva pas davantage un coin ou un creux où s'abriter: il n'y avait que des pentes nues et pierreuses, dominées de façon menaçante par l'escarpement qui s'élevait encore plus haut et plus vertical comme ils revenaient. Enfin, épuisés, ils se jetèrent simplement sur le sol à l'abri d'un gros bloc de pierre, non loin du pied du précipice. Ils restèrent là quelque temps, blottis mélancoliquement l'un contre l'autre dans la nuit froide, tandis que le sommeil les envahissait doucement en dépit de tous leurs efforts pour l'écarter. La lune était à présent haute et claire. Sa mince lueur blanche éclairait la face des rochers et inondait les murs froids et menaçants de l'escarpement, muant toute la vastitude indistincte de l'obscurité en un gris pâle et glacial, strié d'ombres noires.

«Bon! Dit Frodon, se levant et serrant de plus près son manteau autour de lui. Dors un peu, Sam, et prends ma couverture. Je vais aller et venir un peu en faction» Il se raidit soudain et, se baissant, il agrippa le bras de Sam. «Qu'est ce que cela? murmura t'il. Regarde là-bas, sur l'escarpement! »

Sam regarda et aspira vivement entre ses dents. «Hhhou ! Fit-il. Ça y est. C'est ce Gollum! Par tous les serpents et vipères! Et dire que j'avais pensé qu'on le gênerait avec notre bout d'escalade! Regardez le! On croirait une sale araignée rampant sur un mur! Le long de la face d'un précipice à pic qui paraissait presque lisse au pâle clair de lune, une petite forme noire se mouvait, ses minces membres étalés. Peut-être ses mains et ses pieds mous et préhensiles trouvaient-ils des crevasses et des prises que nul hobbit n'aurait jamais vues ou utilisées, mais on aurait dit qu'elle rampait simplement sur des pattes collantes, tel quelque grand insecte rôdeur. Et elle descendait, la tête la première, comme si elle flairait son chemin. De temps à autre, elle levait lentement cette tête et la tournait tout à fait en arrière sur son long cou maigre, et les hobbits entr'apercevaient deux petites lueurs pâles, ses yeux qui clignaient un instant vers la Lune et se cachaient vite de nouveau derrière les paupières. Croyez-vous qu'il puisse nous voir? N demanda Sam.

«Je ne sais pas, dit doucement Frodon, mais je ne le pense pas. Ces manteaux d'Elfes sont difficiles à voir, même pour des yeux amis: je ne te vois pas dans l'ombre, fût-ce à quelques pas. Et j'ai entendu dire qu'il n'aime ni le Soleil ni la Lune»

«Alors pourquoi descend-il précisément ici? » Demanda Sam.

«Chut, Sam! Dit Frodon. II nous sent peut-être. Et il a l'ouïe aussi fine que les Elfes, je pense. Je crois qu'il a entendu quelque chose, maintenant: nos voix, sans doute. Nous avons probablement crié là-bas, et nous parlions beaucoup trop haut et il y a une minute encore»

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE PREMIER
L'APPRIVOISEMENT DE SMÉAGOL

«Eh bien, j'en ai assez de lui, dit Sam. Il est venu une fois de trop pour mon goût, et je vais lui toucher deux mots, si je le peux. Je ne pense pas qu'on puisse le semer de toute façon, à présent»Après avoir soigneusement tiré son capuchon sur son visage, Sam se dirigea furtivement vers l'escarpement.

«Attention ! Murmura Frodon, qui le suivait. Ne l'alarme pas! Il est beaucoup plus dangereux qu'il n'en a l'air»

La forme noire et rampante avait déjà accompli les trois quarts de la descente, et elle se trouvait à présent à quelque cinquante pieds au plus du pied de la falaise. Les hobbits l'observaient, tapis dans une immobilité de statue à l'ombre d'un grosse pierre. Il semblait être arrivé à un passage difficile ou être troublé par quelque chose. Ils l'entendaient renifler, et de temps à autre s'élevait un sifflement rauque de respiration, qui sonnait comme un juron. II leva la tête, et ils crurent l'entendre cracher. Puis il reprit sa descente. Ils pouvaient à présent entendre sa voix qui grinçait et sifflait.

«Ach, sss ! Attention, mon trésor! Plus de hâte, moins de vitesse. On ne doit pas risquer de se casser le cou, n'est ce pas, mon trésor? Non, mon trésor gollum ! » Il leva de nouveau la tête, cligna des yeux vers la lune et les referma vivement. «On la déteste, siffla t'il. Une male, ssale lumière grelottante, c'est sss elle nous espionne, mon trésor elle nous fait mal aux yeux»

Il était plus bas, et les sifflements se faisaient plus aigus et plus clairs. «Ou est ce, où est ce: mon Trésor, mon Trésor? Il est à nous, oui, et on le veut. Les voleurs, les voleurs, les sales petits voleurs. Où sont-ils avec mon Trésor? Qu'ils soient maudits! On les hait»

«II n'a pas l'air de savoir où nous sommes, hein? Murmura Sam. Et qu'est ce que c'est que son Trésor? Est-ce qu'il veut dire l'..»

«Chut! Dit Frodon dans un souffle. II approche à présent, il est assez près pour entendre un murmure»

De fait, Gollum s'était soudain arrêté de nouveau, et sa grande tête se penchait de part et d'autre sur son cou maigre, comme pour écouter. Ses yeux pâles étaient à demi dévoilés. Sam se contint, bien qu'il eût les doigts crispés. Ses yeux, pleins de colère et de dégoût, étaient fixés sur la misérable créature, qui se remettait en mouvement, tout en se murmurant et se sifflant à elle-même.

Gollum ne se trouva enfin plus qu'à une douzaine de pieds du sol, juste au-dessus de leurs têtes. De ce point, il y avait une chute franche, car la paroi était légèrement rentrante, et même lui ne pouvait trouver de prise d'aucune sorte. Il semblait essayer de se retourner de façon à aller les jambes les premières, quand soudain il tomba avec. Un cri strident. Dans sa chute, il enroula ses jambes et ses bras autour de lui, telle une araignée dont on a rompu le fil de descente.

Sam bondit de sa cachette comme un éclair et franchit en deux enjambées l'espace qui le séparait du pied de l'escarpement. Avant que Gollum n'eût pu se relever, il était sur lui. Mais celui ci, même pris ainsi soudain au dépourvu après une chute, lui donna infiniment plus de fil à retordre qu'il ne s'y attendait. Sans même que Sam eût trouvé une prise, de longs membres l'enveloppèrent, lui immobilisant les bras, et une étreinte impitoyable, molle mais horriblement puissante, le garrottait comme des cordes lentement serrées, des doigts collants cherchaient sa gorge. Puis des dents aiguës lui mordirent l'épaule. II ne put que lancer de côté sa dure tête ronde dans la figure de la créature. Gollum siffla et cracha, mais ne lâcha pas prise.

Les choses eussent mal tourné pour Sam s'il avait été seul. Mais Frodon se releva d'un bond et sortit Dard de sa gaine. De la main gauche, il tira la tête de Gollum en arrière par sa rare chevelure plate, allongeant encore son long cou et contraignant ses yeux pâles et venimeux à se fixer sur le ciel.

«Lâchez prise, Gollum, dit-il. Voici Dard. Vous l'avez déjà vu une fois. Lâchez prise, ou cette fois vous le sentirez! Je vous trancherai la gorge» Gollum s'effondra et se relâcha comme de la ficelle mouillée. Sam se releva, palpant son épaule. Ses yeux flambaient de colère, mais il ne pouvait se venger: son misérable ennemi gisait à plat ventre sur le sol, tout geignement.

«Ne nous faites pas de mal! Ne les laisse pas nous faire de' mal, mon trésor! Ils ne vont pas nous faire de mal, n'est ce pas, gentils petits hobbits? On ne leur en voulait pas, mais voilà qu'ils nous sautent dessus comme des chats sur de pauvres souris, qu'ils ont fait, mon trésor. Et on est si seul, gollum. On sera gentil avec eux, très gentils, s'ils le sont avec nous, n'est ce pas, oui, oui»

«Alors, qu'est ce qu'on va en faire? Dit Sam. Le ligoter, de façon qu'il ne puisse plus nous suivre furtivement, que je dis»

«Mais ça nous tuerait, nous tuerait, geignit Gollum. Cruels petits hobbits. Nous ligoter dans les dures terres froides et nous laisser là, gollum, gollum! » Les sanglots jaillirent dans sa gorge gargouillante.

«Non, dit Frodon. Si nous le tuons, il faut le faire d'un coup. Mais on ne peut faire cela, pas dans les circonstances actuelles. Pauvre malheureux! II ne nous a fait aucun mal»

«Ah non? Dit Sam, se frottant l'épaule. En tout cas, il en avait l'intention, et il l'a toujours, je gage. Nous étrangler pendant notre sommeil, voilà ce qu'il projette! »

«Peut-être bien, dit Frodon. Mais son intention est une autre affaire» II se tut un moment, réfléchissant. Gollum restait étendu immobile, mais il cessa de geindre. Sam abaissait toujours sur lui des regards menaçants.

Frodon crut alors entendre, tout à fait distinctes mais très lointaines, des voix venues du passé

Quelle pitié que Bilbon n'ait pas poignardé cette vile créature, quand il en avait une chance!

Pitié? C'est la Pitié qui a retenu sa main. La Pitié et la Miséricorde: ne pas frapper sans nécessité.

Je n'éprouve aucune pitié pour Gollum. Il mérite la mort.

Mérite la mort! Je crois bien. Nombreux sont ceux qui vivent et qui méritent la mort. Et d'aucuns meurent qui méritent la vie. Pouvez-vous la leur donner? Alors ne soyez pas trop ardents à donner la mort au nom de la justice, craignant pour votre propre sécurité. Même les sages ne peuvent voir toutes les fins.

«Bon, répondit-il à haute voix, abaissant son épée. Mais, tout de même, j'ai peur. Et pourtant, vous le voyez, je ne toucherai pas à ce misérable. Car, maintenant que je le vois, j'ai en effet pitié»

Sam ouvrit de grands yeux sur son maître, qui paraissait s'adresser à quelqu'un qui n'était pas là. Gollum releva la tête.

Oui, misérable, nous le sommes, mon trésor, gémit-il. Misère, misère! Les hobbits ne nous tueront pas, gentils hobbits»

«Non, nous ne vous tuerons pas, dit Frodon. Mais nous ne vous laisserons pas non plus partir. Vous êtes rempli de perversité et de malice, Gollum. Vous devrez venir avec nous, c'est tout, tandis que nous vous tiendrons à l'œil. Mais il faudra nous aider, si vous le pouvez. Un bienfait en vaut un autre»

«Oui, oui, assurément, dit Gollum, se redressant. Gentils hobbits! On ira avec eux. On leur trouvera des chemins sûrs dans l'obscurité, oui. Et où vont-ils dans ces terres froides et dures, on se le demande, oui, on se le demande» Il leva le regard vers eux, et une faible lueur de ruse et d'avidité papillota une seconde dans ses yeux pâles et clignotants.

Sam continua de lui jeter un regard menaçant et se suçota les dents, mais il sentait que quelque chose de curieux était intervenu dans l'humeur de son maître et qu'il n'y avait pas à discuter. Il n'en fut pas moins stupéfait de la réponse de Frodon.

Celui ci regarda droit dans les yeux de Gollum, qui se dérobèrent.

«Vous le savez, ou le devinez assez bien, Sméagol, dit-il avec une sévère tranquillité. Nous allons en Mordor, évidemment. Et vous connaissez le chemin, je pense»

«Ach! Sss! Fit Gollum, se bouchant les oreilles comme si une telle franchise et la mention toute crue des noms lui faisaient mal. «On avait deviné, oui, on avait deviné, murmura t'il, et on ne voulait pas qu'ils y aillent hein? Non, mon trésor, pas les gentils hobbits. Des cendres, des cendres et de la poussière, et la soif, voilà ce qu'il y a, et des fosses, des fosses, des fosses, et des Orques, des Orques par milliers. Les gentils hobbits ne doivent pas aller... sss... en ces lieux là»

«Ainsi, vous y avez été? Dit Frodon, insistant. Et vous y êtes de nouveau attiré, n'est ce pas? »

«Oui. Oui. Non! cria t'il d'une voix aiguë. Ç'a été une fois, par accident, n'est ce pas, mon trésor? Oui, par accident. Mais on ne veut pas y retourner, non, non! » Puis, soudain, sa voix et son langage changèrent, il avait des sanglots dans la gorge, et il parla, mais pas à eux: «Laissez-moi, *gollum! Vous* me faites mal. Ah, mes pauvres mains, *gollum!* Je, nous, je ne veux pas revenir. Je ne peux pas le trouver. Je suis fatigué. Je, on ne peut pas le trouver, *gollum*, *gollum,* non, nulle part. Ils sont toujours éveillés. Les Nains, les Hommes, et les Elfes, des Elfes terribles avec des yeux brillants. Je ne peux pas le trouver. Ach! » Il se leva et serra sa longue main en un nœud d'os décharné pour le brandir vers l'est. «On ne veut pas! Cria t'il. Pas pour vous» Puis il s'effondra de nouveau. «Gollum, *gollum,* gémit-il, face contre terre. Ne nous regardez pas! Allez-vous-en! Dormez! »

«Il ne s'en ira pas et ne s'endormira pas à votre commandement, Sméagol, dit Frodon. Mais si vous voulez vraiment. Vous libérer de lui, il faut m'aider. Et cela veut dire, je crains, nous trouver un chemin pour aller vers lui. Mais vous n'aurez pas besoin d'aller jusqu'au bout, pas au-delà des portes de son pays»

Gollum se remit sur son séant et le regarda de sous ses paupières. «II est là-bas, dit-il, ricanant. Toujours là. Les Orques vous emmèneront tout le long du chemin. Il est facile de trouver des Orques à l'est du Fleuve. Ne demandez pas à Sméagol. Ce pauvre, pauvre Sméagol, il est parti il y a longtemps. Ils ont pris son Trésor, et il est perdu maintenant»

«Peut-être le retrouverons-nous, si vous venez avec nous», dit Frodon.

«Non, non, jamais! Il a perdu son Trésor», dit Gollum.

«Levez-vous! » Dit Frodon.

Gollum se releva et recula jusqu'à l'escarpement.

DEUXIEME PARTIE

LES DEUX TOURS

Livre IV

CHAPITRE PREMIER

L'APPRIVOISEMENT DE SMÉAGOL

«Allons! Dit Frodon. Vous est-il plus facile de trouver un chemin de jour ou de nuit? Nous sommes fatigués, mais si vous choisissez la nuit, nous partirons cette nuit même»

«Les grandes lumières nous blessent les yeux, oui, gémit Gollum. Pas sous la Face Blanche, pas encore. Elle va bientôt descendre derrière les montagnes, oui. Reposez-vous d'abord un peu, gentils hobbits! »

«Eh bien, asseyez-vous, dit Frodon, et ne bougez pas»

Les hobbits prirent place de part et d'autre de lui, le dos contre le mur pierreux, reposant leurs jambes. Il n'était aucun besoin d'un arrangement oral: ils savaient qu'ils ne devaient pas dormir pendant un moment. La lune passa lentement. Des ombres tombèrent des montagnes et tout se fit noir devant eux. Les étoiles devinrent serrées et brillantes dans le ciel. Personne ne bougeait. Gollum était assis les jambes relevées, les genoux sous le menton, ses mains et ses pieds plats écartés sur le sol, les yeux fermés, mais il avait un air tendu, comme s'il pensait ou écoutait.

Frodon jeta un regard à Sam. Leurs yeux se rencontrèrent, et ils se comprirent. Ils se relâchèrent, renversèrent la tête en arrière et fermèrent les yeux ou le feignirent. Bientôt se fit entendre leur douce respiration. Les mains de Gollum se crispèrent nerveusement. Presque imperceptiblement, sa tête se tourna à gauche et à droite et une fente s'ouvrit d'abord dans un œil puis dans le second. Les hobbits ne firent aucun signe.

Soudain, avec une agilité et une rapidité foudroyantes, Gollum bondit dans les ténèbres d'un seul saut, comme une sauterelle ou une grenouille. Mais c'était précisément à quoi Frodon et Sam s'attendaient. Sam fut sur lui avant qu'il eût ensuite pu faire deux pas. Frodon, qui suivait, l'accrocha par une jambe et le fit basculer.

«Ta corde sera peut-être de nouveau utile, Sam», dit-il.

Sam sortit la corde. «Et où alliez-vous dans ces terres dures et froides, Monsieur Gollum? Grogna t'il. On se le demande, oui, on se le demande. Trouver quelques-uns de vos amis orques, sans doute. Sale créature perfide. C'est autour du cou que devrait aller cette corde, et avec un nœud bien serré encore»

Gollum resta tranquille sans essayer d'autres tours. Il ne répondit pas à Sam, mais lui lança un rapide et venimeux regard.

«Tout ce que nous voulons, c'est garder une prise sur lui, dit Frodon. Nous voulons qu'il marche, il serait donc vain de lui lier les jambes ou les bras, il semble s'en servir presque autant. Attache un bout à sa cheville, et tiens bon l'autre»

II se tint au-dessus de Gollum pendant que Sam faisait le nœud. Le résultat les surprit tous deux. Gollum se mit à pousser des cris aigus un son grêle et déchirant, horrible à entendre. II se contorsionnait, essayant' de porter la bouche à sa cheville et à mordre la corde. Il ne cessait de hurler.

Frodon finit par être convaincu qu'il souffrait réellement, mais la douleur ne pouvait provenir du nœud. II l'examina et vit qu'il n'était pas trop serré, plutôt pas assez en fait. Sam était plus doux que ses paroles. «Qu'est ce qu'il y a? Dit-il. Si vous voulez essayer de vous échapper, il faut bien vous attacher, mais on ne veut pas vous faire de mal»

«Ça nous fait mal, ça nous fait mal, siffla Gollum. Ça glace, ça mord! Ce sont les Elfes qui l'ont commise, malédiction! Sales cruels hobbits! C'est pour ça qu'on essaie de s'échapper, naturellement, mon trésor! On avait deviné que c'étaient des hobbits cruels. Ils visitent les Elfes, les féroces Elfes aux yeux brillants. Enlevez-la! Ça nous fait mal»

«Non, je ne l'enlèverai pas dit Frodon, pas à moins (il s'arrêta un moment pour réfléchir)... pas à moins qu'il n'y ait quelque promesse que vous puissiez faire et à laquelle je puisse me fier»

«On jurera de faire ce qu'il veut, oui, oui, dit Gollum, sans cesser de se tortiller et de tâtonner après sa cheville. Ça fait mal»

«Jurer? » Dit Frodon.

«Sméagol, dit soudain clairement Gollum, ouvrant ses yeux et regardant Frodon avec une étrange lumière. Sméagol jurera sur le Trésor»

Frodon se redressa, et Sam fut de nouveau saisi par ses paroles et sa voix dure. «Sur le Trésor? Comment osez-vous? Dit-il. Réfléchissez!

Un anneau pour les gouverner tous et dans les Ténèbres les lier.

Engageriez-vous votre promesse là-dessus, Sméagol? Vous serez tenu. Mais c'est plus traître que vous ne l'êtes. Cela pourra dénaturer vos mots. Attention! »

Gollum se fit tout petit. «Sur le Trésor, sur le Trésor! » Répéta t'il.

«Et que jureriez-vous? » Demanda Frodon.

«De me conduire très bien», dit Gollum. Puis, rampant jusqu'aux pieds de Frodon, il s'aplatit devant lui, murmurant d'une voix rauque: un frisson le parcourait, comme si les mots mêmes secouaient ses os de peur. «Sméagol le sauvera. Mais il doit jurer sur le Trésor»

«Non, non, pas dessus, dit Frodon, le regardant avec une sévère pitié. Tout ce que vous voulez, c'est le voir et le toucher, si vous le pouvez, tout en sachant que cela vous rendrait fou. Pas dessus. Jurez par lui, si vous voulez. Car vous savez où il est. Oui, vous le savez, Sméagol. Il est devant vous»

Il sembla un moment à Sam que son maître avait grandi et que Gollum s'était tassé: une grande ombre sévère, un puissant seigneur cachant son éclat dans un nuage gris, et à ses pieds, un petit chien geignant. Pourtant tous deux avaient une certaine parenté, ils n'étaient pas étrangers l'un à l'autre et ils pouvaient atteindre leur pensée réciproque. Gollum se redressa et se mit à tripatouiller Frodon, faisant mille platitudes devant lui.

«A bas! A bas! Dit Frodon. Et maintenant, prononcez votre serment! »

«On promet, oui, je promets! dit Gollum. Je servirai le maître du Trésor. Bon maître, bon Sméagol, gollum, gollum! » Il se mit soudain à pleurer et à chercher de nouveau à se mordre la cheville.

«Retire la corde, Sam! » Dit Frodon.

Sam obéit à contrecœur, Gollum se releva aussitôt et commença à caracoler, tel un roquet fouetté que son maître a caressé. A partir de ce moment, un changement intervint, qui dura quelque temps. Il parla avec moins de sifflements et de geignements, et il s'adressait directement à ses compagnons, non pas à sa précieuse personne. Il se tassait sur lui-même et se dérobait s'ils s'avançaient vers lui ou faisaient quelque mouvement soudain, et il évitait le contact de leurs manteaux d'Elfes, mais il était amical et, en vérité, pitoyablement désireux de plaire. Il faisait entendre de petits rires et gambadait à la moindre plaisanterie, ou même si Frodon lui parlait avec bienveillance, et il pleurait quand Frodon le gourmandait. Sam lui disait peu de chose d'aucune sorte. II le soupçonnait plus que jamais, et il aimait encore moins, si c'était possible, le nouveau Gollum, le Sméagol, que l'ancien.

Alors, Gollum, ou quelque nom qu'il faille vous donner, dit-il, c'est le moment! La Lune a disparu, et la nuit s'en va. On ferait mieux de partir»

«Oui, oui, approuva Gollum, gambadant. En route! Il n'y a qu'un chemin pour traverser entre l'extrémité Nord et l'extrémité Sud. Je l'ai trouvé, moi. Les Orques ne l'utilisent pas, les Orques ne le connaissent pas. Les Orques ne traversent pas les Marais, ils les contournent sur des milles et des milles. Il est très heureux que vous soyez venus par ici. Très heureux que vous ayez trouvé Sméagol, oui. Suivez Sméagol ! •>

Il s'éloigna de quelques pas et tourna la tête d'un air interrogateur, comme un chien les invitant à la promenade. «Attendez un peu, Gollum! cria Sam. Pas trop loin devant! Je vous suivrai de près, et la corde est toute prête»

«Non, non! dit Gollum. Sméagol a promis»

Ils se mirent en route, en pleine nuit sous les étoiles dures et claires. Gollum les emmena un moment vers le nord, le long du chemin par lequel ils étaient venus, puis il obliqua à droite, s'éloignant du bord escarpé de l'Emyn Muil, sur les pentes pierreuses et accidentées, vers les vastes marais en contrebas. Ils disparurent avec rapidité et douceur dans les ténèbres. Sur toutes les lieues de désert devant les portes de Mordor planait un noir silence.

CHAPITRE DEUX
LA TRAVERSÉE DES MARAIS

Gollum avançait rapidement, la tête et le cou en avant, utilisant souvent ses mains autant que ses pieds. Frodon et Sam avaient peine à tenir la même allure, mais il semblait ne plus du tout penser à s'enfuir et, s'ils se laissaient distancer, il se tournait pour les attendre. Au bout d'un certain temps, il les amena au bord de l'étroit ravin auquel ils s'étaient heurtés auparavant, mais ils se trouvaient à présent plus loin des montagnes.

«Le voici! S'écria t'il. Il y a un chemin au fond, oui. Maintenant, on le suit pour sortir là-bas, là-bas» Il désignait le sud et l'est, vers les marais. Les exhalaisons leur venaient aux narines, lourdes et fétides même dans l'air frais de la nuit.

Gollum, qui allait et venait le long du bord, les appela enfin. «Voilà. On peut descendre ici. Sméagol est déjà passé par-là: j'ai pris ce chemin pour me cacher des Orques.

Il passa devant, et les hobbits descendirent à sa suite dans l'obscurité. Le chemin n'était pas difficile, car la profondeur de la crevasse n'était plus à cet endroit que de quinze pieds et sa largeur d'une douzaine. De l'eau courait au fond, c'était en fait le lit d'un des nombreux ruisseaux qui descendaient des collines pour alimenter au-delà les mares et les bourbiers. Gollum tourna à droite, plus ou moins en direction du sud, et pataugea dans le ruisseau pierreux, peu profond. Le contact de l'eau semblait lui procurer le plus grand plaisir, et il poussait des gloussements, qui se muaient même parfois en une sorte de chanson.

Les terres froides et dures, elles nous mordent les doigts, elles nous rongent les pieds. Les rochers et les pierres sont comme de vieux os tout dénudés de chair. Mais ruisseau et mare, c'est humide et frais: si bon aux pieds! Et maintenant, on souhaiterait...

«Ha! ha! Qu'est ce qu'on souhaiterait? Dit-il, jetant **un regard de** côté aux hobbits. On va vous le dire, fit-il en ricanant. Il l'a deviné il y a longtemps, Sacquet l'a deviné» Une lueur parut dans ses yeux, et Sam, apercevant le reflet dans les ténèbres, le jugea rien moins que plaisant.

Vivant sans souffle, froid comme la mort, jamais assoiffé toujours buvant, en cotte de mailles, jamais cliquetant, se noie sur la terre sèche, Prend une île pour une montagne, Prend une source pour un souffle d'air, Si lisse, si beau!

Quelle joie de le rencontrer! On souhaiterait seulement attraper un poisson, si bon, si juteux! »

Ces mots ne firent que rendre plus pressant pour Sam un problème qui le troublait depuis le moment où il avait compris que son maître allait adopter Gollum pour guide: le problème de la nourriture. Il ne lui venait pas à l'esprit que son maître avait pu y penser aussi, mais il supposait que Gollum, lui, y avait songé. En fait, comment celui ci avait-il subvenu à ses besoins au cours de son vagabondage solitaire? «Pas trop bien, se dit Sam. Il a l'air assez famélique. Il ne serait pas trop délicat pour goûter des hobbits, en l'absence de poisson, m'est avis en admettant qu'il puisse nous prendre à l'improviste. Eh bien, il ne le fera pas: pas Sam Gamegie, en tout cas»

Ils descendirent en trébuchant le sombre et sinueux ravin pendant un temps qui parut très long aux pieds fatigués de Frodon et de Sam. Le couloir, après un tournant à gauche, s'élargit et devint graduellement moins profond. Enfin le ciel s'éclaircit à l'approche de l'aube grise. Gollum n'avait montré aucun signe de fatigue, mais alors, il leva la tête et s'arrêta.

«Le jour est proche, dit-il à voix basse, comme si le jour avait pu l'entendre et lui bondir dessus. Sméagol restera ici: je vais rester ici, et la Face Jaune ne me verra pas»

«Nous serions heureux de voir le Soleil, dit Frodon, mais nous resterons ici: nous sommes trop fatigués pour aller plus loin â présent»

«Il n'est pas sage d'être heureux de la Face Jaune, dit Gollum. Elle vous révèle. Les gentils hobbits raisonnables restent avec Sméagol. Des Orques et autres vilaines choses rôdent alentour. Ils peuvent voir au loin. Restez cachés avec moi! »

Les trois s'installèrent pour se reposer au pied du mur rocheux du ravin. Il ne dépassait plus guère maintenant la hauteur d'un homme, et il y avait au pied de larges plaques de pierre sèche, l'eau coulait dans une rigole de l'autre côté. Frodon et Sam s'assirent sur une des pierres plates et reposèrent leur dos. Gollum barbotait et jouait des pieds et des mains dans le ruisseau.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE DEUX
LA TRAVERSÉE DES MARAIS

«II nous faut prendre un peu de nourriture, dit Frodon. Avez-vous faim, Sméagol? Nous n'avons que très peu de chose à partager, mais nous vous donnerons ce que nous pourrons»

Au mot de *faim*, une lueur verdâtre s'alluma dans les pâles yeux de Gollum, et ils parurent sortir plus que jamais de sa maigre et terreuse face. Il retomba un moment dans son ancienne manière de Gollum. «On est affamé, oui affamé que nous sommes, mon trésor, dit-il. Quoi c'est qu'ils mangent? Ont-ils de bons poissons? » Sa langue pendit entre ses dents jaunes et aiguës, léchant ses lèvres décolorées.

«Non, nous n'avons pas de poisson, dit Frodon. Nous n'avons que ceci (il présenta une gaufrette de *lembas)* et de l'eau, si l'eau d'ici est consommable»

«Oui, oui, c'est de la bonne eau, dit Gollum. Buvez en, buvez en, pendant qu'on peut! Mais qu'est ce que c'est qu'ils ont, mon trésor? Est ce broyable? Est ce bon? »

Frodon détacha un morceau de gaufrette, qu'il lui tendit sur son enveloppe de feuille. Gollum renifla la feuille, et sa figure changea: un spasme de dégoût y apparut en même temps qu'un reflet de son ancienne malice. «Sméagol le sent! Dit-il. Des feuilles du pays des Elfes, pouah! Elles puent. Il a grimpé à ces arbres, et il n'a pu en laver l'odeur de ses mains, mes jolies mains» Laissant tomber la feuille, il détacha un coin du *lembas,* qu'il mordilla. Il cracha et fut pris d'une quinte de toux.

«Ach! Non! s'écria t'il, tout postillonnant. Vous voulez étouffer le pauvre Sméagol. Par la poussière et les cendres, il ne peut pas manger ça. Il doit jeûner. Mais ça ne fait rien. Gentils hobbits! Sméagol a promis. Il jeûnera. Il ne peut pas manger la nourriture des hobbits. Il jeûnera. Pauvre Sméagol étique! »

«Je le regrette, dit Frodon, mais je ne puis vous aider, je le crains. Je crois que cette nourriture vous ferait du bien si vous vouliez en faire l'essai. Mais peut-être ne pouvez-vous même essayer, pas encore en tout cas»

Les hobbits mâchonnèrent leurs *lembas* en silence. Sam lui trouvait bien meilleur goût, en quelque sorte, que depuis longtemps, le comportement de Gollum lui en faisait de nouveau goûter la saveur. Mais il ne se sentait pas à l'aise. Gollum observait chaque morceau de la main à la bouche, tel un chien expectant près de la chaise d'un dîneur. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent terminé et qu'ils s'apprêtèrent au repos qu'il parut convaincu qu'ils n'avaient aucune friandise cachée dont il pût avoir sa part. Il alla alors s'asseoir à quelques pas et geignit un peu.

«Dites! Murmura Sam à Frodon, pas trop bas (il lui était à peu près égal que Gollum entendît ou non) Il faut qu'on dorme, mais pas tous deux en même temps, avec ce scélérat affamé à côté, qu'il ait promis ou pas, Sméagol ou Gollum, il ne va pas changer ses habitudes en un rien de temps, je gage. Dormez, Monsieur Frodon, et je vous appellerai quand je ne pourrai plus tenir les yeux ouverts. A tour de rôle, comme avant, tant qu'il est en liberté»

«Tu as peut-être raison, Sam, dit Frodon, parlant ouvertement. II y a bien eu un changement en lui, mais quel genre de changement et à quel point, je n'en suis pas encore très assuré. Mais, sérieusement, je crois qu'il n'y a pas de crainte à avoir pour le moment. Enfin... veille, si tu le désires. Donne-moi à peu près deux heures, pas plus, puis réveille-moi»

Frodon était tellement fatigué que sa tête tomba sur sa poitrine et qu'il s'endormit aussitôt ces mots prononcés. Gollum semblait ne plus avoir de craintes. Il se roula en boule et s'assoupit rapidement avec une totale indifférence. Son souffle ne tarda pas à siffler doucement entre ses dents serrées, mais son immobilité était celle d'une statue. Au bout d'un moment, Sam, craignant de s'endormir lui aussi s'il restait assis à écouter la respiration de ses deux compagnons, se leva, et il poussa doucement Gollum. Les mains de celui ci se desserrèrent et eurent une légère crispation nerveuse, mais il ne fit pas d'autre mouvement. Sam se pencha et dit poisson à son oreille, mais il n'y eut pas de réaction, pas même un soubresaut dans la respiration de Gollum.

Sam se gratta la tête. «Il doit vraiment dormir, murmura t'il. Et si j'étais comme lui, il ne se réveillerait plus jamais» Il chassa de son esprit la pensée de son épée et de la corde, et il alla s'asseoir près de son maître.

Quand il se réveilla, le ciel était obscur, non pas plus clair, mais plus. Sombre que lors de leur petit déjeuner. Sam sauta sur ses pieds. Sa vigueur ressuscitée et une sensation de faim lui firent tout d'un coup comprendre que son sommeil avait duré tout le temps du jour, neuf heures au moins. Frodon dormait encore profondément, couché maintenant sur le côté. Gollum avait disparu. Divers qualificatifs réprobateurs à sa propre adresse, tirés du vaste répertoire paternel de l'Ancien, surgirent dans la tête de Sam, puis il lui apparut aussi que son maître avait eu raison: il n'y avait pas à se garder pour le moment. En tout cas, ils étaient tous deux vivants, personne ne les avait étranglés.

Le pauvre être! Se dit-il, non sans remords. Je me demande où il est

allé! «Pas loin, pas loin! » Dit une voix au-dessus de lui. II leva la tête et vit se détacher sur le ciel vespéral la grosse tête et les vastes oreilles de Gollum.

«Hé là, qu'est ce que vous faites», cria Sam, dont les soupçons reparurent aussitôt qu'il vit cette forme.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE DEUX
LA TRAVERSÉE DES MARAIS

«Sméagol a faim, dit Gollum. Reviendra bientôt»

«Revenez tout de suite! Cria Sam. Hé! Revenez! » Mais Gollum avait disparu.

Frodon se réveilla au cri de Sam, et il s'assit, se frottant les yeux.

«Ohé! Fit-il. Quelque chose qui ne va pas? Quelle heure est-il? »

«Sais pas, dit Sam. Le soleil est couché, je pense. Et il est parti. Il a faim, qu'il dit»

«Ne t'en fais pas! Dit Frodon. On n'y peut rien. Mais il reviendra, tu verras. La promesse tiendra encore un bout de temps. Et il ne quittera pas son Trésor, de toute façon»

Frodon ne fit pas une affaire en apprenant qu'ils avaient dormi profondément durant des heures alors que Gollum et un Gollum fort affamé était en liberté à côté d'eux. «Ne va pas penser à quelqu'un des durs noms de ton Ancien, dit-il. Tu étais épuisé et cela a eu un bon résultat, nous sommes à présent tous deux reposés. Et nous avons un chemin pénible à faire, le pire de tous»

«A propos de la nourriture, dit Sam. Combien de temps ça va t'il prendre pour accomplir le boulot? Et quand il sera accompli, que fera t'on? Ce pain de route vous tient merveilleusement sur vos jambes, bien qu'il ne satisfasse pas convenablement le ventre, comme qui dirait: pas à mon sentiment, en tout cas, soit dit sans irrespect pour ceux qui l'ont fabriqué. Mais il faut en manger tous les jours, et ça ne pousse pas. Je calcule qu'on en a assez pour, mettons, trois semaines, en se serrant la ceinture et en ayant la dent légère, notez. On n'y a pas trop regardé jusqu'à présent»

«Je ne sais pas combien de temps il nous faudra pour... pour achever, dit Frodon. Nous avons été malheureusement retenus dans les montagnes. Mais Samsagace Gamegie, mon cher hobbit en vérité, Sam, le plus cher des hobbits, l'ami par excellence je ne crois pas qu'il y ait lieu de penser à ce qui arrivera après. Accomplir le boulot, comme tu dis quel espoir y a t'il de jamais le faire? Et si nous le faisons, qui sait ce qu'il en résultera? Si l'Unique va dans le Feu, et que nous soyons à côté? Je te le demande Sam, y a t'il la moindre probabilité que nous ayons encore besoin de pain? Je ne pense pas. Soigner nos membres pour qu'ils nous amènent jusqu'à la Montagne du Destin, voilà tout ce que nous pouvons faire. Plus que moi je ne peux faire, commence-je à sentir»

Sam hocha la tête en silence. Il prit la main de son maître et se pencha dessus. Il ne la baisa pas, malgré les larmes qui y tombèrent. Puis il se détourna et passa sa manche sur son nez, après quoi, il se leva et piétina, essayant de siffler et disant entre ses efforts: «Où est cette sacrée créature? »

Gollum ne tarda pas à revenir, en fait, mais ce fut si doucement qu'ils ne l'entendirent pas avant qu'il ne se trouvât devant eux. Il avait les doigts et le visage barbouillés de boue noire. Il mâchait encore et bavait. Ils ne demandèrent pas, non plus qu'ils ne cherchèrent à se représenter ce qu'il mâchait.

Des vers, des scarabées ou quelque chose de visqueux sorti de trous, se dit Sam. Brrr! La sale créature, le pauvre malheureux! »

Gollum ne leur dit rien avant d'avoir bu un bon coup et s'être lavé dans le ruisseau. Après quoi, il vint vers eux, se léchant les lèvres. «Ça va mieux, maintenant, dit-il. Sommes-nous reposés? Prêts à repartir? Gentils hobbits, ils dorment magnifiquement. Vous faites confiance à Sméagol, à présent? Très, très bien»

L'étape suivante de leur voyage ressembla fort à la précédente. A mesure qu'ils poursuivaient leur route, le ravin devenait toujours moins profond et la pente du sol plus douce. Le fond était moins pierreux et plus terreux, et lentement les bords se réduisirent à de simples talus. Il commença à serpenter et à vaguer. La nuit tirait à sa fin, mais des nuages couvraient à présent la lune et les étoiles, et ils ne connurent la venue du jour que par le lent développement de la rare et grise lumière.

Au bout d'une froide heure, ils parvinrent à la fin du cours de l'eau. Les rives se muèrent en tertres couverts de mousse. Le ruisseau gargouillait sur le dernier rebord de pierre pourrissante et tombait dans une fondrière, où il se perdait. Des roseaux desséchés bruissaient et crépitaient, bien qu'on ne sentît aucun vent.

De part et d'autre et en face d'eux, de vastes marais et bourbiers s'étendaient à présent dans le terne demi-jour vers le sud et l'est. Des brumes s'élevaient de mares fumantes, sombres et méphitiques. Leur exhalaison planait, suffocante, dans l'air immobile. Dans le lointain, presque en plein sud à présent, se dessinaient les murs montagneux de Mordor, telle une noire barrière de nuages déchiquetés flottant au

Dessus d'une mer dangereuse, prise dans le brouillard.

Les hobbits étaient à présent entièrement entre les mains de Gollum. Ils ignoraient et ne pouvaient deviner dans cette lumière brumeuse qu'ils ne se trouvaient en fait que juste à l'intérieur des limites septentrionales des marais, qui s'étendaient.principalement au sud. Ils avaient, pour peu qu'ils eussent connu le pays, la possibilité, moyennant quelque délai, de revenir un peu sur leurs pas, puis, tournant vers l'est, d'arriver par des routes fermes à la plaine nue de Dagorlad : le champ de la bataille de jadis devant les portes du Mordor. Non qu'il y eût grand espoir dans pareil itinéraire. Sur cette plaine pierreuse, il n'y avait aucun couvert, et elle

était traversée par les grands chemins des Orques et des soldats de l'Ennemi. Les manteaux de la Lorien mêmes ne les y auraient pas dissimulés.

«Où dirigeons-nous nos pas, maintenant, Sméagol? Demanda Frodon. Faut-il traverser ces marécages puants? »

Inutile, tout à fait inutile, répondit Gollum. Pas si les hobbits veulent atteindre les montagnes sombres et aller Le voir très rapidement. En arrière un peu, tourner un peu (son bras maigre s'agita en direction du nord et de l'est) et vous pouvez arriver sur des routes dures et froides aux portes même de Son pays. Des tas de Ses sujets seront là pour accueillir des hôtes, très heureux de les Lui amener tout droit, oh oui. Son mil observe sans cesse ce côté. Il a attrapé là Sméagol, il y a longtemps (Gollum frissonna) Mais Sméagol s'est servi de ses yeux depuis lors, oui, oui: je me suis servi de mes yeux, de mes pieds et de mon nez depuis lors. Je connais d'autres voies. Plus difficiles, moins rapides, mais meilleures, si on ne veut pas qu'Il vous voie. Suivez Sméagol ! Il peut vous emmener à travers les marais, à travers les brumes, les bonnes brumes épaisses. Suivez Sméagol avec grand soin, et vous pourrez aller loin, très loin, avant qu'Il ne vous attrape, oui, peut-être»

Il faisait déjà jour, un matin morne et sans vent, et les vapeurs des marais s'étendaient en lourdes couches. Nul soleil ne perçait le ciel. Bas et nuageux, et Gollum semblait impatient de continuer le voyage aussitôt. Ils se mirent donc en route après un bref repos, et ils furent bientôt perdus dans un monde indistinct et silencieux, coupé de toute vue des terres environnantes, collines qu'ils avaient quittées ou montagnes qu'ils cherchaient. Ils allaient lentement à la file, Gollum, Sam, Frodon.

Frodon semblait être le plus fatigué des trois, et il traînait souvent en arrière, malgré la lenteur de leur progression. Les hobbits ne tardèrent pas à constater que ce qui leur avait paru un vaste marécage était en réalité un interminable enchevêtrement de mares, de bourbiers mous et de cours d'eau sinueux et à demi étranglés. Parmi tout cela, un œil et un pied expérimentés pouvaient découvrir un sentier vagabond. Gollum possédait certainement cette expérience, et elle lui était tout entière nécessaire. Sa tête ne tournait jamais d'un côté ni de l'autre au bout de son long cou, tandis qu'il reniflait tout en se murmurant sans cesse à lui-même. De temps à autre, il levait la main pour les arrêter, il partait un peu en avant et s'accroupissait pour tâter le terrain des doigts ou des orteils, ou simplement écouter, une oreille pressée contre la terre.

C'était morne et fastidieux. L'hiver froid et humide régnait toujours sur ce pays abandonné. La seule note verte était la mousse d'algues livides à la surface sombre et grasse des lugubres eaux. Des herbes mortes et des roseaux pourrissants apparaissaient dans les brumes comme des ombres déguenillées d'êtres depuis longtemps oubliés. Comme le jour s'écoulait, la lumière s'accrut légèrement et les brumes se levèrent, devenant plus minces et plus transparentes. Dominant de haut la pourriture et les vapeurs du monde, le Soleil planait haut et doré à présent dans une région sereine aux sols d'écumes éblouissante, mais on n'en voyait en bas qu'un spectre passager, indistinct, pâle, ne donnant ni couleur ni chaleur. Cependant, même à ce faible mémento de sa présence, Gollum se renfrogna et fléchit. Il arrêta le voyage, et ils se reposèrent, à croupetons comme des petits animaux chassés, dans les lisières d'une grande jonchaie brune. Le silence était profond, égratigné seulement parle faible tremblement de pappes vides et de brins d'herbe brisés frémissant dans de légers mouvements d'air qu'ils ne pouvaient sentir.

«Pas un oiseau! » Dit Sam avec mélancolie.

«Non, pas d'oiseaux, dit Gollum. Bons oiseaux (il se passa la langue sur les dents) Pas d'oiseaux ici. Il y a des serpents, des vers, des choses dans les mares. Des tas de choses, des tas de vilaines choses. Pas d'oiseaux», termina t'il tristement. Sam lui lança un regard de dégoût.

Ainsi passa le troisième jour de leur voyage avec Gollum. Avant que les ombres du soir ne soient plus longues en des terres plus heureuses, ils repartirent, poursuivant toujours leur route avec seulement de brèves haltes. Celles-ci n'étaient pas tant destinées au repos qu'à aider Gollum, car à présent, même lui devait avancer avec grand soin, et il était parfois désorienté pendant un moment. Ils étaient parvenus en plein milieu des Marais des Morts, et il faisait sombre.

Ils marchaient lentement, courbés, en file serrée, suivant avec attention chaque mouvement de Gollum. Les marais se faisaient plus humides et donnaient souvent dans de larges étangs, parmi lesquels il devenait de plus en plus difficile de trouver les endroits les plus fermes où les pieds pouvaient se poser sans enfoncer dans une boue gargouillante. Les voyageurs étaient légers, sans quoi peut-être aucun d'eux n'aurait-il jamais pu passer.

Cet fut bientôt l'obscurité totale: L'air même semblait noir et lourd à respirer. Quand des lumières apparurent, Sam se frotta les yeux : il pensait que sa tête lui jouait des tours. II en vit d'abord une du coin de l'œil gauche, une traînée de pâle luminosité, puis d'autres s'élevèrent peu après: Les unes semblables à de la fumée aux ternes reflets, d'autres à des flammes embrumées papillotant lentement au-dessus de chandelles invisibles,

par-ci par-là, elles formaient des volutes comme de fantomatiques voiles déployés par des mains cachées. Mais aucun de ses compagnons ne dit mot.

Enfin, Sam n'y put plus tenir. «Qu'est ce que tout cela, Gollum? Murmura t'il. Ces lumières? Il y en a tout autour de nous, à présent. Sommes-nous pris au piège? Qui sont-elles? »

Gollum leva la tête. Une eau sombre était devant lui, et il rampait de droite et de gauche, hésitant sur le chemin à suivre. «Oui, il y en a tout autour, murmura t'il. Les chandelles de cadavres, oui, oui. N'y faites pas attention! Ne regardez pas! Ne les suivez pas! Où est le maître? »

Sam regarda en arrière, et il s'aperçut que Frodon s'était encore laissé distancer. Il ne le voyait plus. Il retourna de quelques pas dans les ténèbres, sans oser trop s'éloigner ni appeler plus fort que par un murmure rauque. Il buta soudain dans Frodon, qui se tenait perdu dans ses pensées, le regard fixé sur les lumières pâles. Ses mains pendaient, raides, à ses côtés, de l'eau et de la vase en dégouttaient.

«Venez, Monsieur Frodon! dit Sam. Ne les regardez pas! Gollum dit qu'il ne faut pas. Restons avec lui et sortons de ce damné endroit aussi vite que nous le pouvons si nous le pouvons! »

«Bon, dit Frodon, comme revenant d'un rêve. Je viens. Va devant! »

Dans sa hâte, Sam se prit le pied dans quelque racine ou touffe d'herbe et trébucha. Il tomba lourdement sur ses mains, qui s'enfoncèrent profondément dans une bourbe gluante, de sorte que son visage arriva tout contre la surface de l'eau sombre. Il y eut un faible sifflement, une odeur fétide s'éleva, les lumières clignotèrent, dansèrent, tournoyèrent. Un moment, l'eau, sous lui, parut être la vitre encrassée d'une fenêtre par laquelle il regardait. Arrachant ses mains de la fondrière, il se rejeta en arrière en criant. «Il y a dans l'eau des choses mortes, des faces mortes, dit-il avec horreur. Des faces mortes! »

Gollum rit. «Les Marais des Morts, oui, oui: c'est comme ça qu'ils s'appellent, dit-il avec un ricanement. II vaut mieux ne pas regarder dedans quand les chandelles sont allumées»

«Qui est ce? Qu'est ce? » Demanda Sam frissonnant et se tournant vers Frodon, qui se trouvait alors derrière lui.

«Je ne sais pas, dit Frodon d'une voix de rêve. Mais je les ai vus aussi. Dans les mares, quand les chandelles sont allumées. Elles gisent dans toutes les mares, ces faces pâles au plus profond de ces eaux sombres. De fiers et beaux visages en grand nombre, avec des algues dans leur chevelure d'argent. Mais tous immondes, pourrissants, tous morts. Une redoutable lumière est en eux (Frodon se cacha les yeux dans ses mains) Je ne sais qui ils sont, mais j'ai cru voir là des Hommes et des Elfes, et de nombreux Orques à côté»

«Oui, oui, dit Gollum. Tous morts, tous pourris. Des Elfes, des Hommes et des Orques. Les Marais des Morts. Il y a eu une grande bataille au temps jadis, oui, c'est ce qu'on racontait quand Sméagol était jeune, quand j'étais jeune avant la venue du Trésor. Ce fut une grande bataille. Des Hommes de haute taille, avec de longues épées, et des Elfes terribles, et des Orques qui hurlaient. Ils se sont battus dans la plaine pendant des jours et des mois aux Portes Noires. Mais les Marais se sont étendus là depuis lors, ils ont avalé les tombes, ils rampent toujours davantage»

«Mais cela, c'était il y a des éternités, dit Sam. Les Morts ne peuvent être réellement là! C'est quelque sorcellerie tramée en Terre Ténébreuse? »

«Qui sait? Sméagol ne le sait pas, répondit Gollum. On ne peut pas les atteindre, on ne peut les toucher. On a essayé une fois, oui, mon trésor. Rien que des ombres à voir, peut-être, pas à toucher. Non, mon trésor! Tous morts»

Sam lui jeta un regard sombre et frissonna de nouveau, pensant deviner pourquoi Sméagol avait tenté de les toucher. «Eh bien, je ne veux pas les voir, dit-il. Plus jamais! Ne peut-on continuer et sortir d'ici? »

«Oui, oui, dit Gollum. Mais lentement, très lentement. En faisant très attention! Ou les hobbits descendront rejoindre les Morts et allumeront de petites chandelles. Suivez Sméagol ! Ne regardez pas les lumières! »

Il partit à quatre pattes vers la droite, à la recherche d'un chemin pour contourner l'étang. Ils le suivirent de près, courbés et usant souvent de leurs mains comme lui. «On ne tardera pas à devenir trois petits trésors de gollums, si ça continue un peu longtemps», pensa Sam.

Ils finirent par atteindre l'extrémité de l'étang noir, et ils le traversèrent, périlleusement, en rampant ou en sautant d'une touffe d'herbe formant un îlot traître à un autre. Il leur arrivait souvent de barboter, mettant le pied ou tombant, mains en avant, dans des eaux d'une fétidité de cloaque, au point qu'ils furent bientôt couverts de vase et de souillures jusqu'au cou, puant aux narines l'un de l'autre.

La nuit était déjà fort avancée quand ils finirent par atteindre de nouveau un sol plus ferme. Gollum sifflait et murmurait pour lui-même, mais il était apparemment content: de quelque façon mystérieuse, par un

mélange de toucher, de flair et d'une mémoire mystérieuse des formes dans l'obscurité, il semblait savoir exactement où il se retrouvait et être sûr de la route qu'il fallait suivre.

«Et maintenant, allons-y! Dit-il. Gentils hobbits! Braves hobbits! Très, très fatigués, naturellement, nous aussi, mon trésor, on l'est tous. Mais il faut emmener le maître loin des vilaines lumières, oui, oui, il faut» Sur ces mots, il repartit, presque au trot, le long d'un apparent chemin entre de hauts roseaux, et ils le suivirent en trébuchant, aussi vite qu'ils le pouvaient. Mais un petit moment après, il s'arrêta soudain et huma l'air avec hésitation, sifflant comme s'il était de nouveau troublé ou mécontent.

«Qu'est ce que c'est? Grogna Sam, interprétant faussement ces signes. Quel besoin y a t'il de humer? La puanteur me renverse presque en me bouchant les narines. Vous puez et le maître pue, tout pue, ici»

«Oui, oui, et Sam pue! Réplica Gollum. Le pauvre Sméagol le sent, mais le bon Sméagol le supporte. Il aide le gentil maître. Mais ce n'est pas cela. L'air bouge, un changement vient. Sméagol se demande, il n'est pas heureux»

Il reprit sa route, mais son inquiétude grandissait et à chaque instant il se redressait de toute sa taille et tendait le cou vers l'Est et le sud.

Pendant quelque temps, les hobbits ne purent ni entendre ni sentir ce qui le troublait. Puis, tout à coup, tous trois s'arrêtèrent et se raidirent, écoutant. II sembla à Frodon et à Sam entendre, très loin, un long cri plaintif, aigu et cruel. Ils frissonnèrent. Au même moment, l'agitation de l'air leur devint perceptible, et il commença de faire très froid. Comme ils se tenaient là, l'oreille tendue, ils entendirent comme un son de vent approchant au loin. Les lueurs vaporeuses vacillèrent, s'affaiblirent et disparurent.

Gollum ne voulait pas bouger. Il se tint là tremblant et baragouinant pour lui-même jusqu'au moment où le vent fut sur eux, sifflant et grondant au-dessus des marais. La nuit se fit moins profonde, assez claire pour qu'ils pussent voir, ou entrevoir, tandis qu'il déferlait sur eux et les dépassait, d'informes traînées de brouillard, ondulant ou en volutes. Levant la tête, ils virent les nuages se disperser et partir en lambeaux, et puis, haute dans le ciel au sud, la lune jeta une faible lueur, flottant parmi les nues en fuite.

Cette vue réjouit un moment le cœur des hobbits, mais Gollum se tapit, marmonnant des malédictions à l'encontre de la Face Blanche. Puis, Frodon et Sam, qui observaient le ciel, respirant profondément l'air plus frais, le virent approcher: un petit nuage qui venait des montagnes maudites, une ombre noire de Mordor, une grande forme ailée et menaçante. Elle passa vivement devant la lune et, avec un cri sinistre, s'en fut vers l'ouest, dépassant le vent dans sa course sauvage.

Ils tombèrent en avant, s'aplatissant sans souci de la terre froide. Mais l'ombre horrible vira et revint, passant plus bas cette fois ci au-dessus d'eux et balayant de ses ailes affreuses les relents marécageux. Et elle repartit pour le Mordor, à la vitesse de la colère de Saurons et le vent la suivit en rugissant, abandonnant les Marais des Morts, nus et froids. Le désert, aussi loin que l'œil pouvait percer l'obscurité, jusque même à la menace lointaine des montagnes, était pommelé par la lueur capricieuse de la lune.

Frodon et Sam se relevèrent en se frottant les yeux, tels des enfants tirés d'un cauchemar pour trouver la nuit familière encore étendue sur le monde. Mais Gollum gisait sur le sol, comme étourdi. Ils eurent peine à le ranimes, durant un moment, il refusa de lever le visage, et il resta appuyé sur les coudes, le dos de la tête couvert de ses vastes mains plates.

«Des esprits! Gémit-il. Des esprits sur des ailes! Le Trésor est leur maître. Ils voient tout, tout. Rien ne peut se cacher d'eux. Maudite soit la Face Blanche! Et ils Lui disent tout. II voit, II sait. Ach, gollum, gollum, gollum! » Ce ne fut que lorsque la lune se fut couchée très loin au-delà de Tol Brandir qu'il consentit à se lever et à partir.

De ce moment, Sam crut discerner un nouveau changement chez Gollum. Il était plus servile, affectant davantage l'amitié, mais Sam surprenait parfois dans ses yeux d'étranges regards, particulièrement envers Frodon, et il retombait de plus en plus dans son ancienne manière de s'exprimer. Sam eut aussi un autre sujet croissant d'anxiété: Frodon semblait fatigué, fatigué jusqu'à l'épuisement. II n'en disait rien, en fait-il parlait à peine, et il ne se plaignait pas, mais il marchait

Comme une personne chargée d'un poids qui s'alourdit sans cesse, il se traînait de plus en plus lentement, de sorte que Sam devait souvent prier Gollum d'attendre pour ne pas laisser leur maître en arrière.

En vérité, à chaque pas en direction des portes de Mordor, Frodon sentait l'Anneau se faire plus encombrant au bout de la chaîne qu'il portait au cou. Il commençait à sentir en lui un véritable poids qui le tirait vers le sol. Mais il était encore bien davantage troublé par l'ail: c'est ainsi qu'il l'appelait en lui-même. C'était cela, plus que le boulet de 1 Anneau, qui le faisait se tasser et se courber dans sa marche. L'ail: cette horrible et croissante sensation d'une volonté hostile qui s'efforçait avec grande puissance de percer toutes les ombres des nuages, de la terre et de la chair pour voir: vous épingler sous son mortel regard, nu, immuable. Si minces, si fragiles et minces, étaient devenus les voiles qui l'écartaient! Frodon savait exactement où se trouvaient à

présent l'habitacle et le cœur de cette volonté: avec autant de certitude qu'un homme peut indiquer la direction du soleil les yeux fermés. II y faisait face et son pouvoir lui heurtait le front.

Gollum ressentait sans doute quelque chose d'assez semblable. Mais les hobbits ne pouvaient deviner ce qui se passait dans son misérable cœur pris entre la pression de l'ail, le désir de l'Anneau si proche et sa vile promesse faite à moitié par crainte du fer froid. Frodon n'y accordait aucune pensée. Sam avait l'esprit occupé principalement de son maître, remarquant à peine le nuage sombre qui avait envahi son propre cœur. Il plaça alors Frodon devant lui, et il gardait un œil attentif sur tous ses mouvements, le soutenant s'il trébuchait et s'efforçant de l'encourager par des paroles maladroites.

Quand le jour se leva enfin, les hobbits furent étonnés de voir à quel point les inquiétantes montagnes s'étaient déjà rapprochées. L'air était à présent plus pur et plus froid, et, quoique encore lointains, les murs de Mordor n'étaient plus une menace ennuagée à l'horizon, mais se dressaient comme de sinistres tours noires au-dessus d'une morne lande. C'était la fin des marais qui se résolvaient en tourbe morte et en larges plaques de boue sèche et craquelée. Le terrain s'élevait devant eux en longues pentes maigres, nues et impitoyables, vers le désert qui s'étendait à la porte de Sauron.

Tant que dura la lumière grise, ils se tapirent comme des vers sous une pierre grise, tremblants de la crainte que la terreur ailée ne passe et ne les repère de ses yeux cruels. Le reste de cette journée fut une ombre de peur croissante dans laquelle la mémoire ne trouvait aucun point sur lequel se poser. Durant deux nuits encore, ils avancèrent péniblement sur cette terre fatigante et dépourvue de tout chemin battu. L'air devenait aigre, leur sembla t’il, empli d'une exhalaison piquante qui les suffoquait et leur desséchait la bouche.

Enfin, le cinquième matin depuis qu'ils avaient pris la route avec Gollum, ils s'arrêtèrent une fois de plus. Devant eux, noires dans l'aube, les grandes montagnes rejoignaient des voûtes de fumée et de nuages. De leurs pieds s'élançaient d'énormes contreforts et des collines anfractueuses, dont les plus, proches se trouvaient à présent à une douzaine de milles au plus. Frodon jeta alentour un regard horrifié. Tout affreux qu'avaient été les Marais des Morts et les landes arides, bien plus repoussant encore était le pays que le jour rampant dévoilait à ses yeux contractés. Même à l'Etang des Visages Morts paraissait un certain spectre de printemps vert, mais ici ni printemps ni été ne viendraient jamais plus. Ici, rien ne vivait, pas même les végétations lépreuses qui se nourrissent de pourriture. Les mares haletantes étaient suffoquées par la cendre et les boues rampantes, d'un blanc et d'un gris morbides, comme si les montagnes avaient vomi les immondices de leurs entrailles sur les terres environnantes. De hauts monticules de roc écrasé et pulvérisé, de grands cônes de terre calcinée et souillée de poison se dressaient comme dans un répugnant cimetière en rangées sans fin, lentement révélées dans la lumière avare.

Ils étaient parvenus à la désolation qui s'étendait devant le Mordor: Monument permanent au sombre travail de ses esclaves, qui durerait encore quand tous leurs desseins seraient vidés de leur substance, une terre polluée, atteinte au-delà de toute possibilité de guérison à moins que la Grande Mer ne la vînt laver dans l'oubli. «J'ai le cœur barbouillé», dit Sam. Frodon ne dit rien.

Ils se tinrent là un moment, tels des hommes au bord d'un sommeil où le cauchemar les guette, s'efforçant de l'écarter tout en sachant qu'ils ne pourront arriver au matin qu'en passant par les ombres. La lumière crût et s'affirma. Les trous étouffés et les monticules empoisonnés prirent une hideuse netteté. Le soleil était levé et cheminait parmi les nuages et de longues traînées de fumée, mais même sa lumière était souillée. Les hobbits l'accueillirent sans enthousiasme, elle leur paraissait hostile, les révélant dans toute leur impuissance petits spectres vagissants qui erraient parmi les tas de cendres du Seigneur Ténébreux.

Trop fatigués pour aller plus loin, ils cherchèrent un endroit où se reposer. Ils s'assirent un moment sans parler à l'ombre d'un monticule de scories, mais il en filtrait des vapeurs nauséabondes, qui les prenaient à la gorge et les suffoquaient. Gollum fut le premier à se lever. II se dressa, bredouillant des jurons, et sans dire un mot ni jeter un regard aux hobbits, il s'éloigna à quatre pattes. Frodon et Sam le suivirent en rampant jusqu'au moment où ils arrivèrent à une large fosse presque circulaire, avec un haut remblai du côté de l'ouest. C'était froid et mort, et il y avait au fond un dépôt fétide d'une bourbe huileuse à reflets multicolores. Ils se blottirent dans ce vilain trou, espérant échapper dans son ombre à l'attention de l'ail.

Le jour s'écoula avec lenteur. Une grande soif les tourmentait, mais ils ne burent que quelques gouttes de leurs flacons remplis pour la dernière fois dans le ravin, qui, en y repensant, leur paraissait à présent un lieu de paix et de beauté. Les hobbits établirent un tour de veille. Ils étaient tellement fatigués qu'au début aucun des deux ne put dormir, mais comme le soleil descendait au loin dans les nuages au mouvement lent, Sam s'assoupit. C'était le tour de garde de Frodon. Il s'adossa à la pente de la fosse, mais cela n'allégea pas l'impression de fardeau qu'il ressentait. Levant les yeux vers le ciel strié de fumée, il vit d'étranges fantômes, des formes sombres chevauchant, et des visages du passé. II perdit la notion du temps, oscillant entre le sommeil et la veille, jusqu'à ce que l'oubli s'emparât de lui.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE DEUX
LA TRAVERSÉE DES MARAIS

Sam se réveilla soudain, croyant avoir entendu un appel de son maître. C'était le soir. Frodon ne pouvait avoir appelé, car il s'était endormi et il avait glissé presque jusqu'au fond de la fosse. Gollum était auprès de lui. Sam crut un moment qu'il essayait de réveiller Frodon, mais il vit que ce n'était pas le cas. Gollum se partait à lui-même. Sméagol discutait avec quelque autre pensée qui utilisait la même voix, mais en la faisant crisser et siffler. Tandis qu'il parlait, une lueur pâle et une lueur verte alternaient dans ses yeux.

«Sméagol a promis», disait la première pensée.

«Oui, oui, mon trésor, répondait la seconde, on a promis: Pour sauver notre Trésor, pour ne pas Le laisser l'avoir jamais. Mais il va à Lui, oui, il s'en approche à chaque pas. Ce que le hobbit va en faire, on se le demande, oui, on se le demande»

«Je ne sais pas. Je n'y peux rien. Le maître l'a. Sméagol a promis d'aider le maître»

«Oui, oui, d'aider le maître: le maître du Trésor. Mais si on était le maître, alors on pourrait s'aider soi-même, oui, et tenir encore sa promesse»

«Mais Sméagol a dit qu'il serait très, très sage. Gentil hobbit ! II a enlevé la corde cruelle de la jambe de Sméagol. Il me parle gentiment»

«Très, très sage, hé, mon trésor? Soyons bon, bon comme le poisson, doux ami, mais pour nous-même. Sans faire de mal au gentil hobbit, bien sûr non, non»

«Mais le Trésor tient la promesse», objecta la voix de Sméagol.

«Eh bien, prends le, dit l'autre, et tenons le nous-même! Alors, on sera le maître, gollum! On fera ramper l'autre hobbit, le méchant méfiant de hobbit, on le fera ramper, oui, gollum! »

«Mais pas le gentil hobbit? »

«Oh non, pas si ça nous plaît pas. C'est pourtant un Sacquet, mon trésor, oui, un Sacquet. C'est un Sacquet qui l'a volé. Il l'a trouvé, et il n'a rien dit, rien. On déteste les Sacquet»

«Non, pas ce Sacquet ci»

«Si, tous les Sacquet. Tous les gens qui gardent le Trésor. II faut qu'on l'ait! »

«Mais Il verra, II aura. Il nous le prendra! »

«II voit, Il sait, II nous a entendus faire de stupides promesses contre Ses ordres, oui. II faut le prendre. Les Esprits cherchent. Il faut le prendre»

«Pas pour lui! »

«Non, doux ami. Non, mon trésor: si on l'a, on pourra s'échapper, même de Lui, hé? Peut-être qu'on deviendra très fort, plus fort que les Esprits. Le Seigneur Sméagol? Gollum le Grand? *Le* Gollum! Manger du poisson tous les jours, trois fois par jour, juste pêché dans la mer. Très précieux Trésor de Gollum! Il faut l'avoir. On le veut, on le veut, on le veut! »

«Mais ils sont deux. Ils se réveilleront trop vite et ils nous tueront, gémit Sméagol en un ultime effort. Pas maintenant. Pas encore»

«On le veut! Mais... (II y eut à ce moment une longue pause, comme si une nouvelle pensée avait surgi.) Pas encore, hé? Peut-être pas. Elle pourrait aider. Elle pourrait, oui»

« Non, non! Pas comme ça! » Gémit Sméagol.

«Si! On le veut! On le veut! »

Chaque fois que la seconde pensée parlait, la longue main de Gollum s'avançait lentement vers Frodon, puis se retirait vivement avec un sursaut au moment où Sméagol reparlait. Finalement, les deux bras, armés de longs doigts pliés et crispés, s'approchèrent de son cou.

Sam était resté étendu immobile, fasciné par ce débat, mais il observait chaque mouvement de Gollum d'entre ses paupières mi-closes. Pour son esprit simple, le principal danger chez Gollum avait paru être la faim ordinaire, le désir de manger des hobbits. Il se rendit alors compte qu'il n'en était pas ainsi: Gollum ressentait le terrible appel de l'Anneau. *Lui*, c'était évidemment le Seigneur Ténébreux, mais Sam se demanda qui était-elle. L'une des vilaines amies que le petit misérable s'était faites au cours de ses vagabondages, supposait-il. Puis il oublia la question, les choses étant manifestement allées assez loin et devenant dangereuses. Une grande lourdeur pesait sur tous ses membres, mais il se redressa avec effort et se mit sur son séant. Quelque chose l'avertit de faire attention et de ne pas révéler qu'il avait entendu le débat. Il poussa un grand soupir et eut un énorme bâillement.

«Quelle heure est-il? » Demanda t'il d'un air somnolent.

Gollum émit un long sifflement entre ses dents. II se redressa un moment, tendu et menaçant, puis il s'effondra et remonta à quatre pattes le talus de la fosse. «Gentils hobbits! Gentil Sam! Dit-il. Têtes somnolentes, oui, têtes somnolentes! Laissez veiller le bon Sméagol ! Mais c'est le soir. Le crépuscule tombe. Il est temps de partir»

«Grand temps! pensa Sam. Et temps aussi de se séparer» Mais l'idée lui passa en même temps par l'esprit de se demander si, en fait, Gollum n'était pas aussi dangereux lâché que gardé avec eux. «La peste soit de lui! Je voudrais le voir étouffé! » Il déboula le talus et réveilla son maître.

Assez curieusement, Frodon se sentit rafraîchi. Il avait rêvé. L'ombre noire avait passé, et une belle vision lui était apparue dans cette terre inquiétante. Il n'en restait rien dans son souvenir, mais, à cause d'elle, il se sentait bien et le cœur plus léger. Son fardeau lui pesait moins. Gollum l'accueillit avec la joie d'un chien. Il gloussait et babillait, faisant craquer ses longs doigts et tripotant les genoux de Frodon. Frodon lui sourit.

«Allons! Dit-il. Vous nous avez bien guidés et avec fidélité. C'est la dernière étape. Amenez-nous à la Porte, et je ne vous demanderai pas de venir plus loin. Amenez-nous à la Porte, et vous pourrez aller où vous voudrez hormis chez nos ennemis»

A la Porte, hé? Fit Gollum d'une voix aiguë, avec un air de surprise et de peur. A la Porte, le maître a dit! Oui, c'est ce qu'il dit. Et le bon Sméagol fait ce qu'il demande, oh oui. Mais quand il approchera, on verra peut-être, on verra alors. Ça ne sera pas du tout plaisant. Oh non! Oh non! »

«Assez! Dit Sam. Finissons-en! »

Dans le crépuscule tombant, ils sortirent à quatre pattes de la fosse et se faufilèrent lentement par la terre morte. Ils n'avaient guère parcouru de chemin qu'ils ressentirent de nouveau la peur qui les avait assaillis lorsque la forme ailée avait survolé les marais. Il s'arrêtèrent et se tapirent sur le sol nauséabond, mais ils ne virent rien dans le sombre ciel vespéral, et la menace passa bientôt, très haut, peut-être en mission rapide de Barad-dûr. Gollum se leva après un moment et il repartit à quatre pattes, marmottant et tremblant.

Vers une heure après minuit, la peur passa sur eux une troisième fois, mais cette fois ci plus éloignée, semblait-il, comme si elle était bien au-dessus des nuages, se précipitant à une vitesse terrible vers l'ouest. Gollum fut toutefois éperdu de terreur, convaincu qu'ils étaient recherchés, que leur approche était connue.

«Trois fois! Gémit-il. Trois fois, c'est une menace. Ils sentent notre présence, ils sentent le Trésor. Le Trésor est leur maître. On ne peut aller plus loin par-là, non. C'est inutile, inutile! »

Plaidoyers et paroles bienveillantes ne servaient plus de rien. Ce ne fut que quand Frodon commanda avec colère et porta la main à la garde de son épée que Gollum accepta de se relever. Ce qu'il fit enfin avec un grognement, et il passa devant eux comme un chien battu.

Ils poursuivirent donc leur route en trébuchant pendant le restant d'une nuit fastidieuse, ils marchèrent ainsi en silence, tête basse, sans rien voir, sans rien entendre que le vent qui leur sifflait aux oreilles, jusqu'à la venue d'un nouveau jour de peur.

CHAPITRE TROIS
LA PORTE NOIRE EST FERMÉE

Leur voyage vers le Mordor fut achevé avant l'aube du lendemain. Les marais et le désert étaient derrière eux. Devant, se détachant noires sur un ciel blafard, les grandes montagnes dressaient leurs têtes menaçantes.

À l'ouest du Mordor s'étendait la chaîne sombre de l'Ephel Duath, les Montagnes de l'Ombre, et au nord, les cimes déchiquetées et les crêtes désolées de l'Ered Lithui, d'un gris de cendre. Mais comme ces chaînes se rapprochaient l'une de l'autre (car elles n'étaient en fait que des parties d'un grand mur entourant les tristes plaines de Lithlad et de Gorgoroth et, tout au centre, la mer intérieure de Nurnen), elles projetaient de longs bras vers le nord, et entre ceux-ci, se trouvait une gorge profonde. C'était Cirith Gorgor, le Pas Hanté, l'entrée du pays de l'Ennemi. De hauts escarpements s'abaissaient de part et d'autre et, de sa bouche, sortaient deux collines nues, à l'ossature noire, qui descendaient perpendiculairement. Au sommet, se dressaient les Dents du Mordor, deux hautes et fortes tours. Elles avaient été construites en un temps très ancien par les Hommes de Gondor dans leur orgueil et leur puissance, après la chute et la fuite de Sauron, de peur qu'il ne revînt à son royaume d'autrefois. Mais la force du Gondor déclina, les hommes dormirent et durant de longues années les tours restèrent vides. Alors, Sauron revint. À présent, les tours de guet, qui s'étaient délabrées, avaient été remises en état, emplies d'armes et garnies d'hommes avec une constante vigilance. Elles avaient un aspect des plus rébarbatifs avec leurs meurtrières noires, ouvertes sur le nord, l'est et l'ouest, et toujours pleines d'yeux en éveil.

Au travers de l'entrée du pas, de paroi à paroi, le Seigneur Ténébreux avait élevé un rempart de pierre. II comportait une seule grille de fer, et des sentinelles faisaient constamment les cent pas sur le chemin de ronde. Sous les collines de part et d'autre, le rocher était creusé de cent grottes et trous de vers, là, restait tapie une armée d'Orques, prêts à sortir au premier signal telles des fourmis partant en guerre. Nul ne pouvait passer par les Dents du Mordor sans ressentir leur morsure, à moins d'y être appelé par Sauron ou de connaître les mots de passe secrets qui ouvraient le Morannon, la porte noire de son territoire.

Les deux hobbits observèrent les tours et le mur avec accablement.

Même de loin, ils pouvaient voir dans la terne lumière le mouvement des gardes noirs sur le mur et les patrouilles devant la porte. Ils étaient alors allongés sur le sol pour regarder par-dessus le bord d'un creux rocheux dans l'ombre étendue du contrefort le plus septentrional de l'Ephel Duath. Un corbeau, par exemple, volant droit dans l'air lourd n'aurait eu à parcourir qu'un furlong (201 mètres.) De leur cachette au sommet noir de la tour la plus proche. Une légère fumée s'en élevait, comme si le feu couvait dans la colline d'en dessous.

Le jour vint, et le soleil fauve vacilla au-dessus des crêtes sans vie de l'Ered Lithui. Et soudain résonna le cri des trompettes à la gorge d'airain: Elles sonnèrent des tours de guet, et au loin, de redoutes et d'avant-postes cachés dans les collines, montèrent des sonneries de réponse, et plus loin encore, reculés, mais profonds et sinistres, retentirent dans le pays plat les puissants cors et tambours de Baraddûr. Un nouveau jour redoutable de peur et de peine était venue pour le Mordor, les gardes de nuit étaient appelés à leurs cachots et à leurs salles profondes, et les féroces gardes de jour, aux yeux néfastes, se rendaient à leurs postes. L'acier luisait indistinctement sur le rempart.

Eh bien, nous y voici! Dit Sam. Voici la Porte, et il me semble que ce soit le plus loin que nous irons jamais. Ma foi, l'Ancien aurait une ou deux choses à dire, s'il me voyait à l'heure qu'il est! Il disait souvent que je finirais mal si je ne prenais pas garde, qu'il disait. Mais à présent je suppose que je ne verrai plus jamais le vieux. Il ratera l'occasion de dire *Je te l'avais bien dit, Sam,* tant pis. Il pourrait continuer à me le dire tant qu'il lui resterait du souffle, si seulement je pouvais revoir sa vieille figure. Mais il faudrait que je commence par me laver, sans quoi il ne me reconnaîtrait pas.

«Je pense qu'il est inutile de demander de quel côté allons-nous, maintenant? " On ne peut aller plus loin à moins qu'on ne veuille demander à être portés par les Orques»

«Non, non! Dit Gollum. Inutile. On ne peut pas aller plus loin. Sméagol l'avait dit. Il a dit: on ira à la porte, et là, on verra. Et on voit. Oh oui, mon trésor, on voit. Sméagol savait que les hobbits ne pouvaient pas passer par-là. Oh oui, Sméagol le savait»

«Alors, pourquoi par la malepeste nous avoir amenés ici? » S'écria Sam, ne se sentant pas d'humeur à être juste ou raisonnable.

«Le maître fa dit. Le maître a dit: Amenez-nous à la Porte. Alors le bon Sméagol le fait. Le maître fa dit, le sage maître»

«C'est vrai», dit Frodon. Son visage était dur et tendu, mais résolu. Il était dégoûtant, défait, et il avait les traits tirés par la fatigue, mais il ne tremblait plus, et ses yeux étaient assurés. «Je l'ai dit, parce que j'ai l'intention

d'entrer en Mordor, et que je ne connais pas d'autre chemin. Je prendrai donc celui ci. Je ne demande à personne de m'accompagner»

«Non, non, maître! Gémit Gollum, le caressant et paraissant dans la plus grande désolation. C'est inutile de ce côté! Inutile! Ne Lui apportez pas le Trésor! Il nous mangera tous s'Il fa, Il mangera tout le monde. Gardez le, gentil maître, et soyez bon pour Sméagol. Ne le laissez pas l'avoir. Ou partez, allez à des endroits agréables et rendez le au petit Sméagol. Oui, oui, maître: rendez le, dites? Sméagol le gardera en sûreté, il fera beaucoup de bien, surtout aux gentils hobbits. Que les hobbits rentrent chez eux. N'allez pas à la Porte! »

«J'ai l'ordre d'aller au pays de Mordor, et par conséquent j'irai, dit Frodon. S'il n'y a qu'un seul chemin, il me faut l'emprunter. Advienne que pourra»

Sam ne dit rien. L'expression de Frodon lui suffisait, il savait que tout ce qu'il pourrait dire serait inutile. Et, après tout, il n'avait jamais eu réellement d'espoir dans cette affaire, mais, allègre hobbit, il n'avait pas eu besoin d'espoir, tant que le désespoir pouvait être ajourné. À présent, ils étaient parvenus au bout du rouleau. Mais il n'avait pas lâché son maître de tout le voyage, c'était la principale raison pour laquelle il était venu, et il n'allait pas le lâcher encore. Son maître n'irait pas seul en Mordor. Sam l'accompagnerait et en tout cas ils se débarrasseraient de Gollum.

Gollum, toutefois, ne tenait aucunement à ce que l'on se débarrassât de lui, pour le moment. Il s'agenouilla aux pieds de Frodon, se tordant les mains et piaulant. «Pas par ici, maître! Supplia t'il. Il y a un autre chemina Oh oui, vraiment, il y en a un autre. Uri autre chemin plus sombre, plus difficile à trouver, plus secret. Mais Sméagol le connaît. Laissez Sméagol vous le montrer! »

«Un autre chemin! » Dit Frodon d'un air dubitatif, scrutant Gollum.

«Oui! Oui, vraiment! Il y avait un autre chemin. Sméagol fa découvert. Allons voir s'il est encore là! »

«Vous n'en aviez pas parlé auparavant»

«Non. Le maître ne fa pas demandé. Le maître n'a pas dit ce qu'il voulait faire. Il ne dit rien au pauvre Sméagol. Il dit: Emmenez-moi à la Porte, Sméagol et puis au revoir! Sméagol peut s'en aller et se bien conduire. Mais maintenant, il dit: Je me propose d'entrer en Mordor par ici. Alors Sméagol a grand-peur. Il ne veut pas perdre le gentil maître. Et il a promis, le maître lui a fait promettre de sauver le Trésor. Mais si le maître veut aller par ici il va le Lui apporter, tout droit à la Main Noire. Alors Sméagol doit les sauver tous les deux, et il pense à un autre chemin qu'il y avait, autrefois. Gentil maître. Sméagol très bon, aide toujours»

Sam fronça les sourcils. S'il eût pu percer Gollum de trous avec ses yeux, il n'y aurait pas manqué. Il avait l'esprit empli de doute. Selon toute apparence, Gollum était véritablement affligé et désireux d'aider Frodon. Mais Sam, se rappelant le débat qu'il avait entendu, avait peine à croire que le Sméagol longtemps submergé était remonté à la surface, cette voix là, en tout cas, n'avait pas eu le dernier mot dans la discussion. Son hypothèse était que les moitiés Sméagol et Gollum (qu'il nommait en lui-même le Sournois et le Puant) avaient conclu une trêve et une alliance provisoire: Aucun des deux ne voulait que l'Ennemi obtînt l'Anneau, tous deux souhaitaient éviter la capture de Frodon et le garder sous leurs yeux aussi longtemps que possible en tout cas tant que le Puant aurait une chance de remettre la main sur son «Trésor» Sam doutait qu'il y eût réellement une autre voie d'accès au Mordor.

Et c'est une bonne chose qu'aucune des deux moitiés de ce vieux gredin ne connaisse les intentions du maître, pensa t'il. S'il savait que Monsieur Frodon essaie de mettre fin une fois pour toutes à son Trésor, il y aurait vite du grabuge, je parie. En tout cas, le vieux Puant à tellement peur de l'Ennemi et il est soumis à certains ordres venus de lui, ou l'a été qu'il nous livrerait plutôt que d'être pris à nous aider, et aussi peut-être plutôt que de laisser fondre son Trésor. Du moins, c'est mon idée. Et j'espère que le maître réfléchira avec soin. Il est aussi sagace que quiconque, mais il a trop bon cœur, voilà ce qu'il y a, Ça dépasse la clairvoyance de tous les Gamegie du monde de deviner ce qu'il va faire! »

Frodon ne répondit pas tout de suite à Gollum. Tandis que ces doutes passaient par la cervelle lente mais perspicace de Sam, il restait le regard fixé sur le noir escarpement de Cirith Gorgor. L'anfractuosité dans laquelle ils s'étaient abrités était creusée dans le flanc d'une colline basse, peu au-dessus d'une longue vallée en forme de tranchée percée entre elle et les contreforts extérieurs des montagnes. Au milieu de la vallée s'élevaient les noires fondations de la tour de guet occidentale. À la lumière du matin, on pouvait clairement voir à présent les routes qui convergeaient, pâles et poussiéreuses, sur la Porte de Mordor, l'une serpentait en direction du nord, une autre se perdait à l'est dans les brumes qui s'accrochaient au pied de l'Ered Lithui, et une troisième se dirigeait vers lui. Virant brusquement autour de la tour, elle pénétrait dans un étroit défilé pour passer ensuite peu en dessous du creux où il se tenait. Sur sa droite, elle tournait vers l'ouest, suivant les épaulements des montagnes et disparaissant au sud dans les ombres profondes qui enveloppaient tous les côtés ouest de l'Ephel Duath, elle partait, hors de sa vue, dans l'étroite bande de terre qui séparait les montagnes du Grand Fleuve.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE TROIS
LA PORTE NOIRE EST FERMÉE

Tandis qu'il regardait, Frodon s'aperçut d'une grande agitation et d'un important mouvement dans la plaine. On eût dit que des armées entières étaient en marche, quoiqu'en grande partie cachée par les exhalaisons et les fumées qui dérivaient des marais et des déserts d'au-delà. Mais il apercevait par-ci par-là le reflet de lances et de casques, et on pouvait voir, par-dessus les terrains de niveau traversés par la route, des cavaliers chevauchant en nombreuses compagnies. II se rappela la vision qu'il avait eue de loin sur l'Amon Hen, si peu de jours auparavant, encore que cela lui parût faire des années. Il vit alors la vanité de l'espoir qui, durant un instant fantasque, s'était fait jour dans son cœur. Les trompettes n'avaient pas sonné en manière de défi, mais d'accueil. Ce n'était pas là un assaut livré au Seigneur Ténébreux par les hommes de Gondor, levés en spectres vengeurs des tombes valeureuses depuis longtemps disparues. Ceux-ci étaient des Hommes d'une autre race, sortis des vastes terres de l'Est, qui se rassemblaient à l'appel de leur Suzerain, des armées qui, après avoir campé la nuit devant sa Porte, entraient à présent pour grossir sa puissance montante. Comme soudain rendu pleinement conscient du danger de leur position, seuls, dans la lumière croissante du jour, si près de cette vaste menace, Frodon rabattit vivement sur sa tête son fragile capuchon gris et descendit dans le vallon. Puis il se tourna vers Gollum.

Je vais vous faire confiance une fois de plus, Sméagol, dit-il. Il semble en fait que je le doive et que ce soit mon destin de recevoir de l'aide de vous quand je la cherche le moins, et le vôtre de m'aider, moi que vous avez longtemps poursuivi de mauvais desseins. Jusqu'à maintenant, vous avez bien mérité de moi et vous avez fidèlement tenu votre promesse. Fidèlement, je le dis et je le pense, ajouta t'il en jetant un regard à Sam, car deux fois nous avons été en votre pouvoir et vous ne nous avez fait aucun mal. Vous n'avez pas non plus tenté de me prendre ce que vous cherchiez autrefois. Puisse la troisième fois être la meilleure! Mais je vous en avertis, Sméagol, vous êtes en danger»

«Oui, oui, maître! dit Gollum. Un danger terrible! Les os de Sméagol tremblent d'y penser, mais il ne s'enfuit pas. Il doit aider le gentil maître»

Je n'entendais pas le danger que nous partageons tous, dit Frodon. Je veux dire un danger pour vous seul. Vous avez prononcé un serment sur ce que vous appelez le Trésor. Souvenez-vous-en! Il vous liera à lui, mais il cherchera à le tourner à votre propre destruction. Vous êtes déjà soumis à cette perversion. Vous vous êtes révélé à moi, à l'instant, étourdiment. *Rendez le à Sméagol,* avez-vous dit. Ne le répétez pas! Ne laissez pas cette pensée se développer en vous! Vous ne le récupérerez jamais. Mais le désir que vous en avez peut vous entraîner à une fin amère. Vous ne le récupérerez jamais. En dernier recours, Sméagol, je mettrais le Trésor à mon doigt, et le Trésor vous a maîtrisé il y a longtemps. Si, le portant, je vous commandais, vous obéiriez, l'ordre fût-il de sauter du haut d'un précipice ou de vous jeter dans le feu. Et tel il serait. Attention donc, Sméagol ! »

Sam lança à son maître un regard d'approbation, non exempte de surprise: Il y avait sur son visage une expression et dans sa voix un ton que Sam n'avait pas connus jusque là. Il avait toujours considéré que la bonté de ce cher Monsieur Frodon était telle qu'elle ne pouvait qu'impliquer une bonne dose de cécité. Bien sûr, il conservait la ferme et incompatible assurance que Monsieur Frodon était la personne la plus sagace du monde (à l'exception peut-être du Vieux Monsieur Bilbon et de Gandalf) Gollum pouvait avoir, à sa façon (mais avec beaucoup plus d'excuses, la connaissance qu'il avait faite de lui étant plus récente), commis une erreur semblable, confondant bonté et cécité. Quoi qu'il en soit, ce discours le confondit et le terrifia. Il s'aplatit sur le sol et ne put plus prononcer d'autre parole intelligible que gentil maître.

Frodon attendit avec patience durant un moment, puis il reprit la parole avec moins de sévérité. «Allons, Gollum ou Sméagol si vous préférez, parlez-moi de cet autre chemin et montrez-moi, si vous le pouvez, quel espoir on peut y placer et s'il est suffisant pour me détourner de ma direction évidente. Je suis pressé»

Mais Gollum était dans un état pitoyable, et la menace de Frodon l'avait complètement démonté. Il n'était pas facile de tirer de lui une explication claire au milieu de ses marmottages et de ses vagissements ou de ses fréquentes interruptions, pendant lesquelles il se traînait sur le sol et les suppliait tous deux d'être bons pour «le pauvre petit Sméagol. Il se calma un peu au bout d'un moment, et Frodon comprit bribe par bribe qu'en suivant la route qui tournait à l'ouest de l'Ephel Duath, un voyageur finirait par arriver à un carrefour dans un cercle d'arbres sombres. A droite, une route descendait à Orgiliath et aux ponts de l'Anduin, au milieu, la route continuait en direction du sud.

«Elle continue, continue, continue, dit Gollum. On n'est jamais allé par-là, mais il paraît qu'elle va ainsi à une centaine de lieues jusqu'à ce qu'on voie la Grande Eau qui n'est jamais immobile. II y a des tas de poissons là-bas, et de grands oiseaux mangent le poisson: de gentils oiseaux, mais on n'y est jamais allé, hélas, non! On n'en a jamais eu une chance. Et plus loin encore, il y a d'autres terres, à ce qu'on dit, mais la Face Jaune y est très chaude, et il y a rarement des nuages, et les hommes sont féroces, et ils ont la figure noire. On ne veut pas voir ce pays là»

CHAPITRE TROIS
LA PORTE NOIRE EST FERMÉE

«Non! dit Frodon. Mais ne vous écartez pas de votre route. Et le troisième tournant? »

«Ah oui, oui, il y a un troisième chemin, dit Gollum. C'est la route de gauche. Elle commence tout de suite à grimper, grimper, elle serpente et revient vers les hauts plateaux maigres. Quand elle contourne le rocher noir, vous la verrez, vous la verrez tout à coup au-dessus de vous, et vous aurez envie de vous cacher»

«Vous la verrez, vous la verrez... Qu'est ce qu'on verra? »

«La vieille forteresse, très vieille, très horrible aujourd'hui. On entendait des histoires du Sud, quand Sméagol était jeune, il y a longtemps. Oh oui, on racontait des tas d'histoires le soir, assis près des rives du Grand Fleuve, dans les saulaies, quand le Fleuve était jeune aussi, gollum, gollum» Il se mit à pleurer et marmonner. Les hobbits attendirent avec patience.

«Des histoires du Sud, reprit Gollum, sur les Hommes de haute taille aux yeux brillants, leurs maisons semblables à des collines de pierre, la couronne d'argent de leur Roi et son Arbre Blanc: Des histoires merveilleuses. Ils construisaient de très hautes tours, l'une était d'un blanc d'argent, dedans, il y avait une pierre semblable à la Lune et autour, de grands murs blancs. Oh oui, il y avait de nombreuses histoires sur la Tour de la Lune»

«Ce devait être Minas Ithil, que bâtit Isildur le fils d'Elendil, dit Frodon. Ce fut Isildur qui coupa le doigt de l'Ennemi»

«Oui. Ii n'en a que quatre sur la Main Noire, mais cela suffit, dit Gollum, frissonnant. Et Il haïssait la cité d'Isildur»

«Que ne hait-il pas? Dit Frodon. Mais qu'avons-nous à voir avec la Tour de la Lune? »

«Eh bien, maître, elle était là, et elle y est encore: La haute tour, et les maisons blanches et le mur, mais pas agréables maintenant, pas beaux. Il les a conquis il y a longtemps. C'est un endroit très affreux, maintenant. Les voyageurs frissonnent en le voyant, ils se glissent hors de vue, ils évitent son ombre. Mais il faudra que le maître aille de ce côté. C'est le seul autre chemin. Car les montagnes sont là plus basses, et la vieille route monte, jusqu'à ce qu'elle atteigne un sombre col au sommet, et puis elle redescend, redescend sur le Golgoroth» Sa voix se réduisait à un chuchotement, et il frissonna.

«Mais en quoi cela nous servira t'il? Demanda Sam. L'Ennemi sait assurément tout de ses propres montagnes, et cette route sera aussi bien gardée que celle-ci? La tour n'est pas vide, je pense? »

«Oh non, pas vide! murmura Gollum. Elle paraît vide, mais elle ne l'est pas, oh non! De terribles choses y vivent. Des Orques, oui toujours des Orques, mais des choses pires, des choses 'pires y vivent aussi. La route grimpe juste à l'ombre des murs et passe par la porte. Rien ne bouge sur la route, qu'ils ne le sachent. Les choses qui sont dedans le savent: ce sont les Veilleurs Silencieux»

«Ainsi voilà votre conseil, dit Sam: que nous partions de nouveau pour une grande marche vers le sud, à seule fin de nous retrouver dans le même pétrin ou pis en arrivant là-bas, en admettant qu'on y arrive? »

«Non, non, certes, dit Gollum. Les hobbits doivent voir, il faut qu'ils essaient de comprendre. II ne s'attend pas à une attaque de ce côté. Son mil est tout autour, mais il s'occupe davantage de certains endroits que d'autres. Il ne peut tout voir à la fois, pas encore. Vous comprenez, Il a conquis tout le pays à l'ouest des Montagnes de l'Ombre jusqu'au Fleuve, et il tient maintenant les ponts. Il pense que personne ne peut arriver à la Tour de la Lune sans livrer un grand combat aux ponts ou se procurer des quantités d'embarcations qu'on ne pourra cacher et dont Il sera averti»

«Vous semblez savoir beaucoup de choses sur ce qu'Il fait et pense, dit Sam. Lui avez-vous parlé récemment? Ou vous seriez-vous simplement acoquiné avec des Orques? »

«Pas gentil hobbit, pas sensé, dit Gollum, se tournant vers Frodon après avoir jeté un regard irrité à Sam. Sméagol a parlé avec des Orques, oui, bien sûr, avant d'avoir rencontré le maître, et à beaucoup de gens: il a marché très loin. Et ce qu'il dit maintenant, bien des gens le disent. C'est ici dans le Nord que le grand danger Le menace, et nous aussi. Il sortira un jour de la Porte Noire, un jour prochain. C'est la seule voie par laquelle des grandes armées peuvent venir. Mais là-bas dans l'Ouest, Il ne craint rien, et il y a les Veilleurs Silencieux»

«Tout juste! Dit Sam, n'acceptant pas la rebuffade. Ainsi, on doit aller frapper à leur porte et demander si on est sur la bonne route pour le Mordor? Ou sont-ils trop silencieux pour répondre? Ça n'a pas le sens commun. On pourrait aussi bien le faire ici et s'éviter une longue marche»

Ne plaisantez pas là-dessus, siffla Gollum. Ce n'est pas drôle, oh non! Pas amusant. Ça n'a pas le sens commun d'essayer d'entrer dans le Mordor de toute façon. Mais si le maître dit *je dois y aller ou j'irai,* il faut bien qu'il essaie d'une façon ou d'une autre. Mais il ne doit pas aller à la terrible cité, oh non, bien sûr que non. C'est là que Sméagol aide, le gentil Sméagol, bien que personne ne lui dise de quoi il s'agit dans tout cela. Sméagol aide encore. Il l'a trouvé. II le connaît»

«Qu'avez-vous trouvé? » Demanda Frodon.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE TROIS
LA PORTE NOIRE EST FERMÉE

Gollum se tassa sur lui-même et sa voix ne fut encore une fois que murmure. «Un petit sentier qui mène dans les montagnes, et puis un escalier, un escalier étroit, oh oui, très long et étroit. Et puis encore des marches. Et puis (sa voix baissa encore) un tunnel, un tunnel sombre, et enfin une petite crevasse, et un sentier bien au-dessus du pas principal. C'est par-là que Sméagol est sorti des ténèbres. Mais c'était il y a bien des années. Le sentier a pu disparaître depuis, mais peut-être pas, peut-être pas»

Cela ne me dit rien qui vaille, dit Sam. Ça paraît beaucoup trop facile, en tout cas en paroles. Si ce sentier est toujours là, il sera gardé aussi. Il n'était pas gardé, Gollum? » Sur ces mots, il saisit ou crut saisir une lueur verte dans l'œil de Gollum. Gollum marmotta, mais sans répondre.

II n'est pas gardé? Demanda Frodon, d'un ton sévère. Et vous vous êtes *échappé* des ténèbres, Sméagol? Ne vous a t'on pas plutôt permis de partir, avec une mission? C'est en tout cas ce que pensait Aragorn, qui vous a trouvé près des Marais des Morts, il y a quelques années»

«C'est un mensonge! siffla Gollum, et une lueur mauvaise parut dans ses yeux à la mention d'Aragorn. Il a menti à mon sujet, oui. Je me suis vraiment échappé, tout seul, pauvre de moi. Évidemment, on m'a dit de chercher le Trésor, et j'ai cherché, cherché, bien sûr. Mais pas pour le Noir. Le Trésor était à nous, il était à moi, je vous dis. Je me suis vraiment échappé»

Frodon éprouva une étrange certitude que Gollum, pour une fois, n'était pas aussi loin de la vérité qu'on aurait pu le soupçonner, qu'il avait, de quelque façon, trouvé le moyen de sortir de Mordor et qu'il croyait tout au moins sa réussite due à sa propre ruse. Il remarqua en tout cas que Gollum avait usé du *je,* ce qui était généralement un bon signe, dans sa rareté, que quelques restes d'une ancienne véracité et d'une ancienne sincérité prédominaient pour le moment. Mais, même si on pouvait faire confiance à Gollum sur ce point, Frodon n'oubliait pas les artifices de l'Ennemi. *L'* »évasion» pouvait avoir été permise ou arrangée, et bien connue dans la Tour Sombre. Et, en tout cas, Gollum taisait manifestement bien des choses.

«Je répète ma question, dit-il: ce chemin secret n'est-il pas gardé?

Mais le nom d'Aragorn avait renfrogné Gollum. II avait tout l'air blessé d'un menteur soupçonné alors que pour une fois il a dit la vérité ou une partie de la vérité. Il ne répondit pas.

«N'est-il pas gardé? » Répéta Frodon.

Oui, oui, peut-être. Aucun endroit n'est sûr dans ce pays, dit Gollum d'un ton boudeur. Aucun endroit sûr. Mais le maître doit faire l'essai ou rentrer chez lui. Pas d'autre chemin» Ils ne purent rien tirer de plus. Il ne pouvait ou ne voulut pas dire le nom du dangereux endroit et du haut passage.

C'était Cirith Ungol, de sinistre réputation. Aragorn aurait pu leur dire ce nom et sa signification, Gandalf les aurait mis en garde. Mais ils étaient seuls, Aragorn était loin et Gandalf se trouvait parmi les ruines de l'Isengard, aux prises avec Saroumane, retenu par trahison. Mais, tandis même qu'il prononçait ses derniers mots à l'adresse de Sarôumane et que le *palantir* s'abattait en feu sur les marches d'Orthanc, sa pensée était sans cesse tournée vers Frodon et Samsagace , par-dessus les longues lieues, son esprit les cherchait avec espoir et compassion.

Peut-être Frodon le sentait-il à son insu, comme il l'avait senti sur l'Amon Hen, bien qu'il crût Gandalf parti, parti à jamais dans l'ombre de la Moria lointaine. II resta un long moment assis sur le sol, silencieux, la tête courbée, s'efforçant de se rappeler tout ce que Gandalf lui avait dit. Mais sur son choix, il ne pouvait se rappeler aucun avis. En vérité, la direction de Gandalf leur avait été retirée trop tôt, trop tôt, alors que la Terre Ténébreuse était encore très loin. Comment ils devaient y pénétrer finalement, Gandalf ne l'avait pas dit. Peut-être ne le pouvait-il pas. Il s'était aventuré une fois dans la place forte de l'Ennemi dans le Nord, dans Dol Guldur. Mais en Mordor, à la Montagne de Feu et à Barad-dûr depuis que le Seigneur Ténébreux avait recouvré son pouvoir, y avait-il jamais voyagé? Frodon ne le pensait pas. Et le voici, petit Semi-Homme de la Comté, simple hobbit de la tranquille campagne, censé trouver un chemin là où les grands ne pouvaient ou n'osaient pas aller! Fâcheux destin. Mais il l'avait assumé dans son propre petit salon au lointain printemps d'une autre année, si reculé à présent que c'était comme un chapitre d'une histoire de la jeunesse du monde, du temps que les Arbres d'Argent et d'Or étaient encore en fleur. C'était un choix néfaste. Quel chemin choisirait-il? Et si tous deux menaient à la terreur et à la mort, à quoi rimait le choix?

La journée s'avançait. Un profond silence tomba sur le petit creux gris où ils se tenaient, si près des lisières du pays de la peur: un silence qu'ils ressentaient comme un voile épais les coupant de tout le monde environnant. Au-dessus d'eux s'étendait une voûte de ciel pâle barrée d'une fumée fugitive, mais elle paraissait très élevée et lointaine, comme vue à travers de grandes profondeurs d'un air lourd de pensées en suspens.

Pas même un aigle planant à contre soleil n'aurait remarqué les hobbits, assis là, sous le poids du destin, silencieux, immobiles, enveloppés de leurs minces manteaux gris. Il aurait peut-être suspendu un moment son vol pour considérer Gollum, petite forme étalée sur le sol: C'eût pu être le squelette décharné de quelque enfant

des Hommes, ses vêtements en haillons encore accrochés à lui, ses longs membres presque d'un blanc d'os et presque réduits à l'état d'os: Aucune chair digne d'un coup de bec.

La tête de Frodon était inclinée sur ses genoux, mais Sam, adossé, les mains derrière la tête, contemplait de sous son capuchon le ciel vide. Du moins resta t'il vide pendant un long moment. Et puis, bientôt, Sam crut voir une sombre forme d'oiseau venir tournoyer dans le champ de sa vision, planer et repartir. Deux autres suivirent, et ensuite une quatrième. A la vue, elles étaient très petites, mais il sentait qu'en réalité elles étaient énormes, avec de vastes ailes, et qu'elles volaient très haut. Il se couvrit les yeux et se pencha en avant, se faisant tout petit. II éprouvait la même peur prémonitoire qu'il avait ressentie en présence des Cavaliers Noirs, l'horreur impuissante qui était venue avec le cri dans le vent et l'ombre sur la lune, encore que maintenant elle ne fût pas aussi écrasante ni compulsive. Mais c'était une menace. Frodon la ressentit aussi. Sa pensée fut rompue. Il remua, frissonnant, mais sans lever les yeux. Gollum se ramassa sur lui-même comme une araignée acculée. Les formes ailées virèrent et fondirent en une descente rapide vers le Mordor.

Sam fit une profonde inspiration. «Les Cavaliers sont de nouveau en mouvement, dans l'air, dit-il en un murmure rauque. Je les ai vus. Croyez-vous qu'ils aient pu nous apercevoir? Ils étaient très haut. Et si ce sont des Cavaliers Noirs, pareils à ceux d'avant, ils ne voient pas grand chose à la lumière du jour, n'est ce pas? »

«Non, peut-être pas, répondit Frodon. Mais leurs coursiers pouvaient voir. Et ces créatures ailées qu'ils montent à présent, elles voient sans doute mieux qu'aucune autre. Elles ressemblent à de grands oiseaux charognards. Elles sont à la recherche de quelque chose l'Ennemi est sur ses gardes, j'en ai peur»

Le sentiment de crainte passa, mais le silence environnant était rompu. Ils avaient été pendant quelque temps coupés du monde, comme dans une île invisible, à présent, ils étaient de nouveau mis à nu, le péril était revenu. Mais Frodon ne parlait toujours pas à Gollum, et il n'avait pas encore fait son choix. Il avait les yeux fermés, comme s'il rêvait ou regardait en son cœur ou sa mémoire. Enfin, il remua, se leva, et il sembla qu'il allait parler et décider. Mais: «Écoutez! Dit-il. Qu'est ce que cela? »

Une nouvelle peur les assaillit. Ils entendaient des chants et des cris rauques. Cela parut au début venir de loin, mais le bruit se rapprocha: il venait vers eux. L'idée les saisit tous que les Ailes Noires les avaient repérés et avaient envoyé des soldats armés les prendre, aucune vitesse n'était trop grande pour ces terribles serviteurs de Sauron. Ils se tapirent, l'oreille tendue. Les voix et le cliquetis des armées et des harnais étaient très proches. Frodon et Sam dégagèrent leurs petites épées dans leur fourreau. Toute fuite était impossible.

Gollum se leva lentement et rampa comme un insecte jusqu'au rebord du creux. Il se leva très précautionneusement, pouce par pouce, jusqu'à ce qu'il pût regarder par-dessus entre deux pointes de pierre. Il resta là un moment sans bouger, sans émettre aucun son. Bientôt, les voix commencèrent à régresser de nouveau, et elles s'évanouirent lentement. Un cor sonna au loin sur les remparts du Morannon. Alors, Gollum se retira sans bruit et se laissa glisser dans le creux.

«D'autres Hommes rejoignent le Mordor, dit-il à voix basse. Des visages noirs. On n'a pas vu d'Hommes comme ceux là jusqu'à maintenant, non, Sméagol n'en a pas vu. Ils ont un aspect féroce. Ils ont les yeux hoirs, de longs cheveux noirs, et des boucles d'or aux oreilles, oui, des tas de bel or. Et certains ont de la peinture rouge aux joues, et des manteaux rouges, et leurs étendards sont rouges, comme l'est aussi la pointe de leurs lances, et ils ont des boucliers ronds, jaunes et noirs avec de grandes pointes. Pas bon, de mauvais Hommes très cruels, ils ont l'air. Presque aussi mauvais que des Orques, et beaucoup plus grands. Sméagol pense qu'ils viennent du Sud au-delà du bout d'un Grand Fleuve: Ils arrivaient par cette route. Ils sont passés, en direction de la Porte Noire, mais d'autres peuvent suivre. Toujours plus de gens qui arrivent en Mordor. Un jour, tous seront dedans»

«Y avait-il des oliphants? » Demanda Sam, oubliant sa crainte dans son avidité de nouvelles sur les endroits étranges.

«Non, pas d'oliphants. Qu'est ce que c'est, les oliphants? » Dit Gollum.

Sam se leva, mettant ses mains derrière son dos (comme toujours quand il «disait de la poésie»), et se mit à déclamer:

Gris comme une souris, Grand comme une maison, Le nez comme un serpent, Je fais trembler la terré, Quand je piétine dans l'herbe, Les arbres craquent à mon passage. Cornes dans la bouche, Je marche vers le sud, Battant de mes grandes oreilles. Au-delà de tout compte d'années, Je marche lourdement, toujours, toujours. Sans jamais me coucher sur la terre, Pas même pour mourir. Je suis l'oliphant, Le plus grand de tous, Énorme, vieux et haut. Si jamais tu me rencontrais, Plus tu ne m'oublierais. Si tu me vois jamais, Tu ne me croiras pas réel, Mais je suis le vieil oliphant, Et je ne me couche jamais.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE TROIS
LA PORTE NOIRE EST FERMÉE

«Ça, dit Sam en terminant sa récitation, c'est une poésie qu'on a dans la Comté. Une fantaisie, peut-être, mais peut-être pas. Nous avons toutefois nos récits aussi, et des nouvelles venues du Sud, vous savez. Dans l'ancien temps, les hobbits voyageaient parfois. Non qu'il en revînt jamais beaucoup et que l'on crût tout ce qu'ils racontaient: *Des nouvelles de Bree,* et non *sûr comme les dires de la Comté,* comme on dit. Mais j'ai entendu des récits sur les grandes gens de là-bas, dans les Pays du Soleil. Les Moricauds, qu'ils s'appellent dans nos histoires, et ils montent des oliphants quand ils se battent, à ce qu'on dit. Ils mettent des maisons et des tours sur le dos des oliphants et tout ça, et les oliphants se jettent des rochers et des arbres les uns aux autres. Alors, quand vous avez parlé d'«Hommes du Sud, tout en rouge et en or», j'ai dit «Y avait-il des oliphants? » Parce que s'il y en avait, j'irais jeter un coup d'œil, danger ou pas. Mais maintenant je ne suppose pas que je verrai jamais d'oliphant. Peut-être que cet animal n'existe pas» Il soupira.

«Non, pas d'oliphants, répéta Gollum. Sméagol n'en a pas entendu parler. II ne veut pas les voir. Sméagol veut partir d'ici et se cacher en un endroit plus sûr. Sméagol veut que le maître s'en aille. Gentil maître, ne viendra t'il pas avec Sméagol? »

Frodon se leva. Il avait ri, malgré tous ses soucis, quand Sam avait sorti la vieille poésie de coin du feu qu'était *rOliphant,* et ce rire l'avait tiré de son hésitation. «Je voudrais bien qu'on ait un millier d'olipliants, avec Gandalf en tête, sur un oliphant blanc, dit-il. Nous pourrions peut-être alors nous frayer un chemin dans ce pays de malédiction. Mais nous n'en avons pas, nous n'avons que nos pauvres jambes fatiguées. Eh bien, Sméagol, le troisième changement de direction se révélera peut-être le meilleur. J'irai avec vous»

«Bon maître, sage maître, gentil maître! S'écria Gollum ravi, caressant les genoux de Frodon. Bon maître! Alors, reposez-vous, maintenant, gentils hobbits, à l'ombre des pierres, tout contre les pierres! Reposez-vous et restez couchés en silence, jusqu'à ce que la Face Jaune s'en aille. Alors, nous partirons vivement comme des ombres, aux pas rapides et feutrés! »

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE TROIS

LA PORTE NOIRE EST FERMÉE

CHAPITRE QUATRE HERBES ET RAGOÛT DE LAPIN

Ils se reposèrent durant les quelques heures du jour restantes, se déplaçant pour suivre l'ombre à mesure que ! P soleil tournait, jusqu'à ce qu'enfin celle du bord ouest de leur combe s'allongeât et que l'obscurité emplît tout le creux. Ils mangèrent alors un peu et burent avec ménagement. Gollum ne mangea rien, mais il accepta de l'eau avec plaisir.

«On en aura d'autre bientôt, dit-il, se léchant les lèvres. De la bonne eau court dans des ruisseaux vers le Grand Fleuve, de la bonne eau dans les terres où nous allons. Sméagol y trouvera peut-être aussi de la nourriture. Il a très faim, oui, gollum! » II porta ses deux grandes mains plates à son ventre rétréci et une pâle lueur verte parut dans ses yeux.

Le crépuscule était sombre quand ils finirent par partir, se glissant par-dessus le bord de la combe et s'évanouissant comme des spectres dans le pays accidenté qui s'étendait aux environs de la route. La lune était maintenant à trois nuits de son plein, mais elle ne monta pas au-dessus de la montagne avant la minuit, et le début de la nuit fut très noir. Une seule lumière rouge brûlait très haut dans les Tours des Dents, mais autrement ne se voyait ou ne s'entendait aucun signe du guet sans cesse en éveil sur le Morannon.

Durant maints milles, il leur sembla que l'œil rouge les observait dans leur fuite trébuchante dans un pays rocailleux et dénudé. N'osant emprunter la route, ils la gardaient sur leur gauche, en suivant tant bien que mal la ligne à une petite distance. Enfin, alors que la nuit était déjà avancée et qu'ils n'avaient fait qu'une seule courte halte, l'œil se réduisit à un petit point de feu, puis disparut: ils avaient contourné le sombre épaulement nord des montagnes inférieures, et ils allaient en direction du sud.

Le cœur singulièrement allégé, ils se reposèrent de nouveau, mais pas longtemps. Ils n'allaient pas assez vite pour Gollum. A son estime, il y avait près de trente lieues du Morannon au carrefour au-dessus d'Osgiliath, et il espérait couvrir cette distance en quatre étapes. Ils reprirent donc bientôt leur course pénible jusqu'à ce que l'aube commençât de s'étendre lentement dans la vaste solitude grise. Ils avaient déjà parcouru presque huit lieues, et les hobbits n'auraient guère pu aller plus loin, l'eussent-ils osé.

La lumière croissante leur révéla une terre déjà moins dénudée.et délabrée. Les montagnes s'élevaient toujours menaçantes sur leur gauche, mais ils voyaient, toute proche, la route du sud, qui s'éloignait alors des racines noires des collines et des déclivités occidentales. Au-delà, il y avait des pentes couvertes d'arbres foncés semblables à de sombres nuages, mais tout autour d'eux s'étendait une brande rocailleuse, couverte de bruyère, de genêt, de plantain et d'autres buissons qu'ils ne connaissaient pas. Par-ci par-là, ils voyaient ces bouquets de hauts pins. Le moral des hobbits remonta un peu malgré leur fatigue

L'air, frais et odorant, leur rappelait les hautes terres du lointain Quartier du Nord. II leur paraissait bon d'être en sursis, de marcher dans une région qui, n'étant que depuis quelques années sous la domination du Seigneur Ténébreux, n'avait pas encore entièrement dépéri. Mais ils n'oubliaient pas le danger où ils étaient, ni la Porte Noire encore trop proche, toute cachée qu'elle était derrière les sombres hauteurs. Ils cherchèrent du regard une cachette où se mettre à l'abri des yeux néfastes tant que durerait la lumière.

Le jour passa dans l'inquiétude. Étendus dans l'épaisseur des fougères, ils comptaient les lentes heures dans lesquelles ils voyaient peu de changement, car ils se trouvaient encore sous les ombres de l'Ephel Duath, et le soleil était voilé. Frodon dormit par moments, profondément et paisiblement, soit qu'il fît confiance à Gollum, soit qu'il fût trop fatigué pour se soucier de lui, mais Sam trouva difficile d'aller plus loin que la simple somnolence, même quand Gollum dormait manifestement à poings fermés, soufflant et se contractant dans ses rêves secrets. Peut-être la faim plus que la méfiance le tenaitelle éveillé: Il commençait à soupirer après un bon et simple repas, après «quelque chose de tout chaud sorti de la marmite»

Ils se remirent en route dès que la terre se perdit dans un gris sans formes à l'approche de la nuit. Gollum les fit descendre au bout d'un moment vers la route du sud, et après, ils allèrent plus vite, bien que le danger fût plus grand. Leurs oreilles tendues guettaient le son de sabots ou de pieds devant ou derrière eux sur la route, mais la nuit passa sans qu'ils entendissent aucun écho de piétons ou de cavaliers.

La route, faite en un temps lointain, avait été nouvellement réparée sur une trentaine de milles sous le Morannon, mais dans la suite de sa course vers le sud, l'état sauvage l'emportait. On pouvait encore voir l'œuvre des Hommes d'autrefois dans la rectitude et la sûreté de son parcours et l'uniformité de son niveau: de temps à autre, elle coupait au travers des flancs des collines ou franchissait une rivière sur une large et belle arche de pierre durable, mais enfin tous les signes de maçonnerie disparurent, hormis de temps à autre un pilier brisé sortant des buissons du bord ou quelques vieux pavés cachés parmi les herbes et la mousse. La bruyère, des

arbres et des fougères arborescentes envahissaient et surplombaient les talus ou s'étalaient à la surface. La route finissait par se réduire à un chemin de charroi peu usité, mais elle ne serpentait pas, elle conservait son trajet et les menait par la voie la plus rapide.

Ils passèrent ainsi dans les marais septentrionaux de ce pays que les Hommes appelaient autrefois Ithilien, belle région de forêts et de torrents rapides. La nuit était devenue pure sous les étoiles et la lune ronde, et les hobbits eurent l'impression que la fragrance de l'air augmentait à mesure qu'ils avançaient, à en juger par ses sifflements et ses marmottages, Gollum l'avait également remarqué, et il ne goûtait pas cela. Aux premiers signes du jour, ils firent halte de nouveau. Ils étaient parvenus à une longue tranchée, profonde, aux parois abruptes au milieu, par laquelle la route se taillait un passage dans une croupe rocailleuse. Ils gravirent alors le talus ouest pour regarder au loin.

Le jour s'étendait dans le ciel, et ils virent que les montagnes étaient à présent beaucoup plus distantes, se retirant vers l'est en une longue courbe qui se perdait dans le lointain. Devant eux, comme ils se tournaient vers l'ouest, des pentes douces descendaient dans des brumes légères très en contrebas. Tout autour se voyaient de petits bois d'arbres résineux, sapins, cèdres et cyprès, et d'autres espèces inconnues dans la Comté, séparés par de larges clairières, et partout il y avait une abondance d'herbes et de buissons odorants. Le long voyage depuis Fondcombe les avait amenés très au sud de leur propre pays, mais ce n'était qu'à présent, dans cette région plus abritée, que les hobbits sentirent le changement de climat. Ici, le Printemps était déjà à l’œuvre: des frondes perçaient la mousse et l'humus, les mélèzes avaient des pousses vertes, des fleurettes s'ouvraient dans l'herbe, des oiseaux chantaient. Ithilien, le jardin du Gondor, maintenant désolé, conservait encore une beauté de dryade échevelée.

Au sud et à l'ouest, il donnait sur les chaudes vallées inférieures de l'Anduin, abritées de l'est par l'Ephel Duath, mais non encore sous l'ombre de la montagne, protégées du nord par l'Emyn Muil, ouvertes aux brises méridionales et aux vents humides de la Mer lointaine. De nombreux arbres poussaient là, plantés longtemps auparavant et ayant atteint un grand âge dépourvu de soins parmi un fouillis de descendants insouciants, les bosquets et halliers étaient là de tamaris, de térébinthes épineux, d'oliviers et de lauriers, il y avait aussi des genévriers et des myrtes, le thym y croissait en buissons ou ses tiges ligneuses et rampantes enveloppaient d'épaisses tapisseries les pierres cachées, des sauges de diverses sortes montraient des fleurs bleues, rouges ou vert pâle, on voyait encore de l'origan et du persil nouvellement germé, et de nombreuses herbes dont les formes et les senteurs étaient étrangères aux connaissances potagères de Sam. Les grottes et les murs rocheux étaient déjà étoilés de saxifrage et de joubarbe. Des primeroles et des anémones s'éveillaient dans les fourrés d'aveliniers: et l'asphodèle et les lis en grand nombre dodelinaient de leur tête à demi ouverte dans l'herbe: une herbe verte et épaisse à côté des mares où les ruisseaux dégoulinants suspendaient dans les creux frais leur course vers l'Anduin.

Tournant le dos à la route, les voyageurs descendirent la pente. Tandis qu'ils marchaient, balayant au passage les buissons et les herbes, de douces odeurs s'élevaient autour d'eux. Gollum toussait et avait des haut-le-cœur, mais les hobbits respiraient profondément, et Sam rit soudain, de satisfaction, non d'une plaisanterie. Ils suivirent un ruisseau qui dévalait vivement devant eux, et qui les amena bientôt à un petit lac clair dans une combe profonde: il remplissait les ruines d'un ancien bassin de pierre, dont le bord sculpté était presque entièrement recouvert de mousses et d'églantines, des tiges d'iris s'y alignaient et des feuilles de nénuphars flottaient sur sa surface sombre et doucement ridée, mais l'eau était profonde et fraîche et elle se déversait constamment à l'autre bout par un bec de pierre.

Là, ils se lavèrent et burent tout leur content de l'eau qui tombait dans le bassin. Puis ils cherchèrent un endroit où se reposer, et se cacher, car ce pays, à l'aspect encore riant, n'en était pas moins maintenant territoire de l'Ennemi. Ils n'étaient pas encore très loin de la route, mais, même en un espace aussi restreint, ils avaient vu des cicatrices des anciennes guerres et les blessures plus récentes infligées par les Orques et d'autres odieux serviteurs du Seigneur Ténébreux

Une fosse d'immondices et de détritus non recouverte, des arbres abattus sans motif et laissés là à mourir, avec de sinistres runes ou le funeste signe de l'œil taillés à coups grossiers dans l'écorce.

Sam, qui vagabondait à quatre pattes sous le déversoir du lac, sentant et touchant les plantes et les arbres inconnus et oublieux un moment du Mordor, reçut soudain un rappel du danger toujours présent. Il tomba sur un cercle encore roussi par le feu et, au milieu, il trouva un amas d'os et de crânes noircis et brisés. La végétation sauvage, rapide, tirait déjà sur ce lieu de massacre et d'horrible festin un voile de bruyère, d'églantines et de clématite rampante, mais les faits n'étaient pas anciens. Il se hâta de revenir auprès de ses compagnons, mais il ne dit rien de sa découverte: mieux valait laisser les os en paix et ne pas les livrer au tripotage et à la fouille de Gollum.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE QUATRE
HERBES ET RAGOÛT DE LAPIN

«Trouvons un endroit où nous installer, dit-il. Pas plus bas. Plus haut, pour moi»

Un peu au-dessus du lac, ils trouvèrent un profond lit brun de fougères de l'année précédente. Au-delà se trouvait un fourré de lauriers au feuillage sombre, qui grimpait le long d'un talus escarpé, couronné de vieux cèdres. Ils décidèrent de se reposer là et d'y passer la journée, qui promettait déjà d'être claire et chaude. Une bonne journée pour se promener en chemin dans les bocages et les éclaircies de l'Ithilien, mais, bien que les Orques puissent craindre la lumière du soleil, il y avait là trop d'endroits leur permettant de rester cachés et de guetter, et d'autres yeux néfastes étaient répandus dans la nature: Sauron avait de nombreux serviteurs. Gollum, en tout cas, ne voulait pas bouger sous la Face Jaune. Elle ne tarderait pas à paraître au-dessus des crêtes sombres de l'Ephel Duath, et il défaillirait, tremblant, dans la lumière et la chaleur.

Durant leur marche, Sam avait sérieusement réfléchi à la nourriture. Maintenant que l'accablement offert par la Porte infranchissable était passé, il ne se sentait pas aussi enclin que son maître à ne pas penser à leurs moyens d'existence après la fin de leur mission, et de toute façon, il lui paraissait plus sage d'épargner le pain de voyage des Elfes pour des temps pires à venir. Six jours ou plus s'étaient écoulés depuis qu'il avait calculé qu'ils avaient tout juste des provisions pour trois semaines.

«Ce sera de la veine si nous atteignons le Feu avant cela, au train où nous allons! Pensait-il. Et on pourrait vouloir revenir. Ça se pourrait bien! »

De plus, à la fin d'une longue nuit de marche et après s'être baigné et avoir bu, il ressentait une faim encore plus grande que d'ordinaire. Un souper ou un petit déjeuner au coin du feu dans la vieille cuisine du Chemin des Trous du Talus était ce qui lui manquait vraiment. Une idée lui vint, et il se tourna vers Gollum. Celui ci, qui commençait à partir en catimini pour son propre compte, s'éloignait à quatre pattes parmi les fougères.

«Hé, Gollum! dit Sam. Où allez-vous? Chasser? Eh bien, dites donc, vieux fouineur, vous n'aimez pas notre nourriture, et un changement me dirait assez à moi aussi. Votre nouvelle devise est *toujours prêt à aider*. Ne pourriez-vous trouver quelque chose qui convienne à un hobbit qui a faim? »

«Oui, peut-être, oui, dit Gollum. Sméagol aide toujours, si on le demande si on le demande gentiment»

«Bon! Dit Sam. Je le demande. Et si ce n'est pas assez gentil, je vous en prie»

Gollum disparut. Il resta absent un certain temps, Frodon, après avoir pris quelques bouchées de *lembas*, s'installa au plus profond de la fougère brune et s'endormit. Sam le regardait. La première lueur du jour commençait seulement à pénétrer dans les ombres de sous les arbres, mais il voyait très clairement le visage de son maître, ainsi que ses mains, posées au repos sur le sol à côté de lui. Il se rappela soudain Frodon tel qu'il était étendu, endormi dans la maison d'Elrond, après sa redoutable blessure. Alors, tandis qu'il le veillait, Sam avait remarqué que par moments une lueur semblait briller faiblement à l'intérieur, mais à présent, la lumière était même plus claire et plus forte. Le visage de Frodon était paisible, les marques de la peur et du souci l'avaient quitté, mais il paraissait vieux, vieux et ? eau, comme si le ciselage des années formatrices était maintenant révélé en nombreuses petites rides jusqu'alors cachées, bien que l'identité du visage n'eût pas changé. Non que Gamegie se fût formulé la chose ainsi. Il hocha la tête, comme s'il trouvait les mots inutiles, et il murmura:»Je l'aime. Il est comme cela, et parfois la lumière transparaît d'une façon ou d'une autre. Mais je l'aime, qu'il en soit ainsi ou non»

Gollum revint sans bruit et jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Sam. Regardant Frodon, il ferma les yeux et s'en fut en silence. Sam le rejoignit un moment après, et il le trouva en train de mâchonner quelque chose en se murmurant à lui-même. Sur le sol à côté de lui gisaient deux petits lapins, qu'il commençait lorgner avec avidité.

«Sméagol aide toujours, dit-il. Il a rapporté des lapins, de bons lapins. Mais le maître s'est endormi, et peut-être Sam veut-il dormir. Il ne veut pas de lapins maintenant? Sméagol essaie d'aider, mais il ne peut pas attraper les choses toutes en une minute»

Sam, toutefois, n'avait aucune objection contre le lapin, et il le dit. Du moins contre le lapin cuit. Tous les hobbits savent faire la cuisine, car ils commencent à apprendre cet art avant leur alphabet (que beaucoup n'apprennent jamais), mais Sam était bon cuisinier, même selon la norme hobbite, et il avait fait une bonne partie de la cuisine du camp au cours de leurs voyages, quand il y en avait la chance. Il portait toujours avec espoir une partie de son matériel dans son paquet: un petit briquet, deux petites casseroles peu profondes s'emboîtant l'une dans l'autre, à l'intérieur une cuiller de bois, une courte fourchette à deux dents et quelques brochettes, et, caché au fond du paquet dans une boîte de bois plate, un trésor qui se raréfiait: du sel. Mais il lui fallait du feu et aussi d'autres choses. Il réfléchit un moment, tout en sortant son couteau, qu'il nettoya et aiguisa, puis il se mit en devoir d'apprêter les lapins. II n'allait pas laisser Frodon dormir seul même pour cinq minutes.

«Ah, Gollum, dit-il, j'ai une autre tâche pour vous. Allez donc remplir ces casseroles d'eau et rapportez-les-moi! »

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE QUATRE
HERBES ET RAGOÛT DE LAPIN

«Sméagol ira chercher de l'eau, oui, dit Gollum. Mais pourquoi le hobbit veut-il toute cette eau? Il a bu, il s'est lavé»

«Ne vous occupez pas de cela, dit Sam. Si vous ne pouvez pas le deviner, vous ne tarderez pas à le découvrir. Et plus vite vous irez chercher l'eau, plus vite vous l'apprendrez. N'allez pas abîmer une de mes casseroles ou je vous réduis en chair à pâté»

Pendant l'absence de Gollum, Sam regarda de nouveau Frodon. Il donnait toujours tranquillement, mais Sam fut alors frappé surtout par la maigreur de son visage et de ses mains. «Trop mince et tiré qu'il est, murmura t'il. Ça ne convient pas à un hobbit. Si je peux faire cuire ces lapins, je vais le réveiller»

Sam rassembla un tas de la fougère la plus sèche, puis grimpa le long du talus pour récolter un fagot de brindilles et de bois mort, une branche tombée d'un cèdre au sommet lui fournit un bon approvisionnement. Il coupa quelques blocs de tourbe au pied du talus juste au-delà de la fougeraie, creusa un trou peu profond et y mit son combustible. Habile à manier son silex et sa mèche, il obtint vite une petite flambée. Elle ne produisait que peu ou pas de fumée, mais répandait une senteur aromatique. Il se penchait juste sur son feu, l'abritant et le garnissant de bois plus lourd, quand Gollum revint, portant avec précaution les casseroles et grommelant.

II posa les objets, puis vit soudain à quoi Sam était occupé. Il poussa un cri sifflant et parut pris en même temps d'effroi et de colère. «Ach! Sss non! Cria t'il. Stupides hobbits, fous, oui, fous! Ils ne doivent pas faire ça! »

«Faire quoi? » Demanda Sam, surpris.

«Pas faire les vilaines langues rouges, siffla Gollum. Du feu, du feu! C'est dangereux, oui, c'est dangereux. Ça brûle, ça tue. Et ça amènera des ennemis, oui»

«Je ne pense pas, dit Sam. Je ne vois pas pourquoi ça le ferait, si on ne met rien d'humide dessus qui produirait une fumée épaisse. Mais si ça le faisait, ça le ferait. Je vais courir le risque, de toute façon. Je vais faire un ragoût de ces lapins»

«Cuire les lapins! S'écria Gollum, consterné. Abîmer la belle viande que Sméagol vous a gardée, le pauvre Sméagol affamé! Pourquoi faire? Pourquoi faire, stupide hobbit? Ils sont jeunes, ils sont tendres, ils sont bons. Mangez-les, mangez-les! » II saisit le plus proche des lapins, déjà dépouillé et posé près du feu.

«Allons, allons! dit Sam. A chacun sa façon. Notre pain vous étouffe, et le lapin cru m'étouffe, moi. Si vous m'en donnez un, il est à moi, vous comprenez, et je peux le cuire si j'en ai envie. Et je l'ai. Vous n'avez pas besoin de regarder. Allez en attraper un autre et mangez le à votre fantaisie dans un endroit écarté et hors de ma vue. Ainsi, vous ne verrez pas le feu, je ne vous verrai pas, et nous serons tous les deux contents. Je veillerai à ce que le feu ne fume pas, si cela peut vous réconforter»

Gollum se retira en grommelant et se perdit dans les fougères. Sam s'affaira sur ses casseroles. «Ce qu'il faut à un hobbit avec le lapin, se dit-il, ce sont des herbes et des racines, surtout des patates sans parler du pain. Les herbes, on peut en trouver, apparemment»

«Gollum! Appela t'il doucement. La troisième fois rachète tout. J'ai besoin d'herbes» La tête de Gollum sortit des fougères, mais il n'avait l'air ni serviable ni amical. «Quelques feuilles de laurier, du thym et de la sauge feront l'affaire avant que l'eau ne bouille», dit Sam.

«Non! répondit Gollum. Sméagol n'est pas content. Et Sméagol n'aime pas les feuilles malodorantes. II ne mange pas d'herbes ou de racines, non mon trésor, pas tant qu'il n'est pas affamé ou très malade, pauvre Sméagol»

«S'il ne fait pas ce qu'on lui demande, Sméagol va aller dans de la vraie eau chaude, quand celle-ci va bouillir, gronda Sam. Sam lui fourrera la tête dedans, oui mon trésor. Et je lui fêtais aussi chercher des navets et des carottes, et des patates aussi, si c'était la saison. Je parie qu'il y a des tas de bonnes choses qui poussent à l'état sauvage dans ce pays. Je paierais cher pour une demi-douzaine de patates»

«Sméagol n'ira pas, oh non mon trésor, pas cette fois ci, siffla Gollum. II a peur, et il est très fatigué, et ce hobbit n'est pas gentil, pas gentil du tout. Qu'est ce que des patates, mon trésor, hein, qu'est ce que des patates? »

Des pommes de terre, dit Sam. Les délices de l'Ancien, et un rudement bon lest pour une panse vide. Mais vous n'en trouverez pas, alors ce n'est pas la peine de chercher. Mais soyez le bon Sméagol : allez chercher les herbes, et je penserai plus de bien de vous. Qui plus est, si vous changez de conduite et que vous vous y teniez, je vous ferai cuire des patates un de ces jours. Oui : du poisson frit et des frites servies par S. Gamegie. Vous ne pouvez pas refuser ça»

«Si, on peut. Abîmer du bon poisson en le roussissant. Donnez-moi du poisson *maintenant,* et gardez les sales frites! »

«Oh, vous êtes désespérant, dit Sam. Allez dormir! »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE QUATRE
HERBES ET RAGOÛT DE LAPIN

Il dut finalement chercher lui-même ce qu'il lui fallait, mais il n'eut pas à aller loin, il ne fut pas obligé de perdre de vue l'endroit où se trouvait son maître, toujours endormi. Sam resta un moment assis à rêvasser, tout en s'occupant du feu jusqu'à ce que l'eau bouille. La lumière du jour crût, et l'air devint chaud, la rosée disparut du gazon et des feuilles. Bientôt les lapins découpés mijotèrent dans leurs casseroles avec les herbes en bouquet. Sam s'assoupit presque à mesure que le temps passait. II les laissa mijoter près d'une demi-heure, les tâtant de temps à autre de la fourchette et goûtant la sauce.

Quand il jugea que tout était prêt, il retira les casseroles du feu et s'avança à pas de loup vers Frodon. Celui ci ouvrit les yeux tandis que Sam se trouvait au-dessus de lui, puis il sortit de son rêve: encore un doux et irrécouvrable rêve de paix.

«Salut, Sam! Dit-il. Tu ne te reposes pas? Y a t'il quelque chose qui cloche? Quelle heure est-il? »

«Environ deux heures après le lever du jour, dit Sam, et bien près de huit heures et demie aux pendules de la Comté, peut-être. Mais rien ne cloche. Bien que ça n'aille pas tout à fait comme je voudrais: pas de provisions, pas d'oignons, pas de patates. J'ai un peu de ragoût pour vous, et du brouet, Monsieur Frodon. Ça vous fera du bien. II faudra le prendre dans votre gobelet, ou directement dans la casserole, quand il sera un peu refroidi. Je n'ai pas apporté de bols, ni rien de convenable»

Frodon bâilla et s'étira. «Tu aurais dû te reposer, Sam, dit-il. Et il était dangereux d'allumer du feu dans ces parages. Mais j'ai vraiment faim. Hmm ! Le sens-je d'ici? Qu'as-tu fait cuire? »

«Un cadeau de Sméagol, dit Sam: Une couple de jeunes lapins, mais j'ai l'impression qu'il les regrette maintenant. Il n'y a toutefois rien d'autre pour aller avec que quelques herbes»

Sam et son maître s'assirent juste à l'intérieur de la fougeraie et mangèrent leur ragoût dans les casseroles, partageant la vieille fourchette et la vieille cuiller. Ils se permirent chacun un demi morceau du pain de voyage des Elfes. Ce repas leur parut un festin.

«Hui-phu ! Gollum! appela Sam, et il siffla doucement. Venez donc. II est encore temps de changer d'avis. II en reste, si vous voulez goûter du ragoût de lapin» II n'y eut pas de réponse.

«Oh, bon! Je suppose qu'il a dû aller à la recherche de quelque chose pour lui-même. On va finir ça», dit Sam.

«Et après, il te faudra dormir un peu», dit Frodon.

«Ne vous assoupissez pas pendant que je sommeillerai, Monsieur Frodon. Je ne suis pas trop sûr de lui. Il y a encore en lui une bonne dose du Puant le mauvais Gollum, si vous me comprenez et elle reprend du poil de la bête. Je ne sais pas s'il n'essaierait pas de m'étrangler le premier, à présent. On n'est pas d'accord, et il n'est pas content de Sam, oh non, mon trésor, pas content du tout»

Ils achevèrent le plat, et Sam s'en fut au ruisseau pour rincer son matériel. Comme il se levait pour revenir, il tourna la tête vers la pente. Il vit à ce moment le soleil se lever au-dessus de la fumée, de la brume ou de l'ombre noire, il ne savait trop, qui s'étendait toujours à l'est et l'astre lança ses rais d'or sur les arbres et les éclaircies environnants. Il remarqua alors au-dessus une mince spirale de fumée gris bleu, qui s'élevait d'un fourré, très visible dans la lumière du soleil. Il se rendit compte avec un choc que c'était celle de son petit feu qu'il avait négligé d'éteindre.

«Ça ne va pas, ça! Je n'aurais jamais cru que ça se verrait autant! » Murmura t'il, et il se hâta de revenir. Soudain, il s'arrêta pour écouter. Avait-il entendu un sifflement ou pas? Ou était ce le cri de quelque oiseau étrange? Si c'était un sifflement, il ne provenait pas de la direction de Frodon. Et le voilà qui repartait d'un autre endroit! Sam se mit à courir tant bien que mal dans la montée.

Il vit qu'un petit brandon, brûlant jusqu'à son extrémité extérieure, avait enflammé des fougères au bout du feu, et la fougère, s'étant embrasée, avait communiqué le feu à la tourbe qui se consumait sans flamme. Il piétina vivement ce qui restait du feu, dispersa les cendres et déposa la tourbe dans le trou. Puis il se glissa auprès de Frodon.

«Avez-vous entendu un sifflement et quelque chose qui semblait une réponse? Demanda t'il. Il y a quelques minutes. J'espère que ce n'était qu'un oiseau, mais ça ne sonnait pas tout à fait comme ça: on dirait quelqu'un qui imitait un cri d'oiseau, que je me suis dit. Et j'ai peur que mon petit bout de feu n'ait fumé. Si j'ai été créer des ennuis, je ne me le pardonnerai jamais. Je n'en aurai peut-être pas la chance, d'ailleurs! »

«Chut! Dit Frodon à voix basse. J'ai cru entendre des voix»

Les deux hobbits lièrent leurs petits paquets, les mirent sur leur dos en prévision de la fuite, et s'enfoncèrent plus profondément dans la fougère. Ils se tapirent là, l'oreille tendue.

Il n'y avait aucun doute au sujet des voix. Elles parlaient bas et furtivement, mais elles n'étaient pas loin, et elles approchaient. Puis soudain, l'une parla clairement, tout près.

«Voici! Voici d'où venait la fumée! Disait-elle. Ce ne doit pas être loin. Dans les fougères, sans doute. On va le prendre comme un lapin au piège. On apprendra alors quel genre d'être c'est»

«Oui, et ce qu'il sait! » Dit une seconde voix.

Aussitôt, quatre hommes s'avancèrent à grands pas dans la fougère de diverses directions. La fuite et la dissimulation n'étant plus possibles, Frodon et Sam bondirent sur leurs pieds et, se mettant dos à dos, ils dégainèrent leurs petites épées.

S'ils furent étonnés de ce qu'ils virent, leurs assaillants le furent encore davantage. Quatre Hommes de haute taille étaient là. Deux avaient à la main des lances à larges fers brillants. Deux avaient de grands arcs, presque aussi hauts qu'eux, et de grands carquois de longues flèches empennées de vert et de brun de divers tons, comme pour mieux marcher sans être vus dans les clairières d'Ithilien. Des gants verts couvraient leurs mains, et leurs visages étaient encapuchonnés et masqués de vert, sauf pour les yeux, qu'ils avaient vifs et brillants. Frodon pensa aussitôt à Boromir, car ces hommes lui ressemblaient en stature et en maintien, comme aussi dans leur manière de parler.

«Nous n'avons pas trouvé ce que nous cherchions, dit l'un. Mais qu'avons-nous trouvé?

Pas des Orques», dit un autre, lâchant la garde de son épée qu'il avait saisie en voyant l'étincellement de Dard à la main de Frodon.

«Des Elfes? » Dit un troisième, d'un ton dubitatif.

«Non! Pas des Elfes, dit le quatrième, le plus grand et apparemment le chef. Les Elfes ne se promènent pas dans l'Ithilien de nos jours. Et les Elfes sont merveilleusement beaux, du moins c'est ce qu'on dit»

«Ce qui signifie que nous ne le sommes pas, si je comprends bien, dit Sam. Merci bien. Et quand vous aurez fini de discuter à notre sujet, peut-être nous direz-vous qui vous êtes et pourquoi vous ne pouvez pas laisser deux voyageurs fatigués se reposer.

L'homme vert de haute taille eut un rire menaçant. «Je suis Faramir, Capitaine de Gondor, dit-il. Mais il n'y a pas de voyageurs dans cette région: seulement les serviteurs de la Tour Sombre ou de la Blanche.

«Mais nous ne sommes ni l'un ni l'autre, dit Frodon. Et voyageurs, nous le sommes, quoi qu'en puisse dire le Capitaine Faramir»

«Alors, dépêchez-vous de vous faire connaître, vous et votre but, dit Faramir. Nous avons une tâche à accomplir, et ce n'est ni le moment ni le lieu de parler par énigmes ou de parlementer. Allons! Où est le troisième de votre groupe? »

«Le troisième? »

«Oui, le fouineur que nous avons vu le nez dans le bassin là-bas. Il ne payait pas de mine. Quelque espèce d'Orque espion, je suppose, ou une créature à eux. Mais il s'est esquivé par quelque ruse de renard»

«Je ne sais pas où il est, dit Frodon. Ce n'est qu'un compagnon de hasard, rencontré sur notre route, et je ne suis pas responsable de lui. Si vous le voyez, épargnez-le. Amenez-le ou envoyez-le-nous. Ce n'est qu'une malheureuse créature vagabonde, mais je l'ai à ma charge pour quelque temps. Quant à nous, nous sommes des hobbits de la Comté, loin dans le Nord et dans l'Ouest, au-delà de maintes rivières. Je m'appelle Frodon fils de Drogon, et avec moi se trouve Samsagace fils de Hamfast, un digne hobbit que j'ai à mon service. Nous sommes venus par de longs chemins de Fondcombe, ou Imladris comme d'aucuns l'appellent. (Faramir tressaillit à ce nom et devint très attentif.) Nous avions sept compagnons: nous en perdîmes un à la Moria, les autres, nous les avons laissés à Parth Galen au-dessus du Rauros: deux de ma race, il y avait aussi un Nain, un Elfe et deux Hommes. C'étaient Aragorn, et Boromir, qui a dit qu'il venait de Minas Tirith, une ville du Sud»

«Boromir! » S'écrièrent les quatre hommes.

«Boromir fils du Seigneur Denethor? Demanda Faramir, et une expression étrange et sévère parut sur son visage. Vous êtes venus avec lui? Voilà une nouvelle assurément, si c'était vrai. Sachez, petits étrangers, que Boromir fils de Denethor était Grand Gardien de la Tour Blanche et notre Capitaine Général: il nous manque cruellement. Qui êtes-vous donc, et qu'avez-vous à faire avec lui? Dites vite, car le Soleil monte! »

«Connaissez-vous les mots énigmatiques que Boromir apporta à Fondcombe? répondit Frodon.

«Cherchez l'Épée qui fut Brisée,
A Imladris, elle demeure»

«Ces mots sont connus, certes, dit Faramir, étonné. C'est un signe de votre véracité que vous les connaissiez aussi»

«Aragorn, que j'ai nommé, est le porteur de l'Épée qui fut Brisée, dit Frodon. Et nous sommes les Semi-Hommes dont parlait le poème»

«Cela, je le vois, dit Faramir d'un ton pensif, ou je vois qu'il en pourrait être ainsi. Et quel est le Fléau d'Isildur? »

«Cela est caché, répondit Frodon. Ce sera sans doute dévoilé en temps utile»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE QUATRE
HERBES ET RAGOÛT DE LAPIN

«Nous devons en apprendre plus long, dit Faramir, et savoir ce qui vous amène si loin à l'est, sous l'ombre de... (il tendit le doigt sans prononcer de nom) Mais pas maintenant. Nous avons à faire. Vous êtes en danger, et vous n'auriez pas été loin par la route ou à travers champs aujourd'hui. Il y aura de durs coups tout près avant la fin du jour. Puis la mort, ou un retour par une fuite rapide à l'Anduin. Je vais laisser deux hommes pour vous garder, pour votre bien et pour le mien. Un sage ne se fie pas à une rencontre par hasard dans ce pays. Si je reviens, je m'entretiendrai davantage avec vous»

«Adieu! dit Frodon, s'inclinant très bas. Pensez ce que vous voulez, je suis un ami de tous les ennemis de l'Ennemi Unique. Nous irions avec vous si nous, Semi-Hommes, pouvions espérer vous être utiles, à vous qui paraissez être des hommes si vaillants et si forts, et si ma mission me le permettait. Que la lumière brille sur vos épées! »

«Les Semi-Hommes sont gens courtois, quoi qu'ils puissent être d'autre, dit Faramir. Adieu! »

Les hobbits se rassirent, mais ils ne se dirent rien l'un à l'autre de leurs pensées et de leurs doutes. Deux hommes restaient de garde tout à côté, juste dans l'ombre tachetée des sombres lauriers. Ils retiraient de temps à autre leurs masques pour se rafraîchir, la chaleur de la journée croissant, et Frodon vit que c'étaient de beaux hommes, à la peau pâle et aux cheveux sombres, avec des yeux gris et un visage triste et fier. Ils se parlaient d'une voix douce, usant au début du Langage Commun, mais à la façon d'autrefois, puis passant à une autre langue qui leur était particulière. A sa stupéfaction, Frodon s'aperçut en les écoutant que c'était de l'elfique ou un idiome approchant, et il les regarda avec étonnement, car il savait que ce devaient être des Dunedains, hommes de la lignée des Seigneurs de l'Ouistrenesse.

Après un moment, il leur parla, mais ils se montrèrent lents et prudents dans leurs réponses. Ils se nommaient Mablung et Damrod, soldats de Gondor, et ils étaient des Rôdeurs de l'Ithilien, car ils descendaient de gens qui y vivaient autrefois, avant l'invasion. Le seigneur Denethor choisissait parmi ces hommes les fourrageurs qui traversaient secrètement l'Anduin (ils ne voulurent pas dire où ni comment) pour harceler les Orques et autres ennemis qui rôdaient entre l'Ephel Duath et le Fleuve.

«Il y a près de dix lieues d'ici à la rive orientale de l'Anduin, dit Mablung, et nous venons rarement aussi loin en expédition. Mais nous avons une nouvelle mission, cette fois-ci: nous venons tendre une embûche aux Hommes de Harad. Maudits soient-ils! »

«Oui, maudits soient les Suderons ! Dit Dam Rod. On raconte qu'il y eut dans le temps des tractations entre le Gondor et les royaumes de Harad dans le Grand Sud, mais il n'y a jamais eu d'amitié. A cette époque là, nos limites se trouvaient dans le Sud au-delà des bouches de l'Anduin, et Umbar, le plus proche de leurs royaumes, reconnaissait notre influence. Mais c'était il y a longtemps. Bien des vies d'Hommes se sont écoulées depuis qu'il n'y a plus d'échanges entre nous. Et nous avons appris récemment que l'Ennemi a été parmi eux et qu'ils ont passé ou sont retournés à Lui ils étaient toujours soumis à Sa volonté comme tant d'autres aussi dans l'Est. Je ne doute pas que les jours du Gondor ne soient comptés et que les murs de Minas Tirith ne soient condamnés, tant Sa force et Sa malice sont grandes»

<. Mais nous ne restons toutefois pas inactifs, Le laissant tout faire à Sa guise, dit Mablung. Ces maudits Suderons sont maintenant en marche sur les anciennes routes pour grossir les armées de la Tour Sombre. Oui, ces routes même que créa l'art de Gondor. Et ils vont avec toujours plus d'insouciance, apprenons-nous, car ils pensent la puissance de leur nouveau maître assez grande pour que la seule ombre de Ses collines les protège. Nous venons leur enseigner une autre leçon. On nous a signalé il y a quelques jours qu'une grande force marchait vers le nord. Un de leurs régiments doit, d'après nos calculs, venir par ici un peu avant midi sur la route d'en haut, là où elle passe par la percée. La route passe peut-être, mais eux ne passeront pas! Pas tant que Faramir sera Capitaine. II mène maintenant toutes les entreprises périlleuses. Mais sa vie est sous un charme ou le destin l'épargne à quelque autre fin»

Leur conversation s'éteignit pour faire place à un silence attentif. Tout semblait immobile et vigilant. Sam, tapi au bord de la fougeraie, jeta un coup d'œil au-dehors. De ses yeux perçants de hobbit, il vit la présence de nombreux autres Hommes. II les voyait monter furtivement les pentes, isolément ou en longues files, se tenant toujours dans l'ombre des bosquets ou des fourrés, ou rampant, à peine visibles avec leur habillement brun et vert, à travers l'herbe et les broussailles. Tous étaient capuchonnés et masqués, et portaient des gants, et ils étaient armés comme Faramir et ses compagnons. Ils furent bientôt tous passés et disparus. Le soleil s'éleva jusqu'à être près du sud. Les ombres rétrécirent.

Je me demande où est ce sacré Gollum, pensa Sam en revenant à quatre pattes vers une ombre plus profonde. II a une bonne chance d'être embroché comme Orque ou d'être rôti par la Face Jaune. Mais j'ai idée qu'il veillera sur lui-même» Il s'étendit près de Frodon et commença à somnoler.

Il se réveilla, croyant avoir entendu sonner des cors. II se mit sur son séant. C'était le plein midi. Les gardes se tenaient vigilants et tendus dans l'ombre des arbres. Soudain, les cors sonnèrent plus fort et, sans aucun

doute possible, d'en haut, par-dessus le sommet de la pente. Sam crut entendre des cris et aussi des clameurs sauvages, mais le son était faible, comme venu de quelque caverne éloignée. Puis, bientôt, un bruit de combat éclata tout près, juste au-dessus de leur cachette. Il entendait clairement le crissement tintant de l'acier contre l'acier, le choc métallique des épées sur les casques de fer, le battement mat des lames sur les boucliers, des hommes beuglaient et hurlaient, et une voix claire et forte criait *Gondor! Gondor!*

On dirait une centaine de forgerons en train de forger tous ensemble, dit Sam à Frodon. Je n'ai aucune envie qu'ils viennent plus près maintenant»

Mais le bruit se rapprocha. «Ils viennent! S'écria Damrod. Voyez! Certains des Suderons se sont échappés du piège et s'enfuient de la route. Les voilà! Nos hommes les pourchassent, le Capitaine en tête»

Sam, avide d'en voir davantage, alla alors rejoindre les gardes. II grimpa un peu jusqu'à l'un des plus gros lauriers. Il eut un moment la vision d'hommes basanés, vêtus de rouge, qui descendaient la pente en courant à quelque distance, et de guerriers en vert qui bondissaient après eux et les abattaient dans leur fuite. Des flèches volaient dru. Puis, soudain, un homme tomba juste au-dessus du bord de leur talus protecteur, et il déboula, fracassant les frêles arbustes, presque jusque sur eux. Sa course s'arrêta dans les fougères à quelques pieds, il resta face contre terre, des plumes de flèches vertes saillant de son cou sous un col doré. Ses vêtements écarlates étaient en lambeaux, son corselet de plaques d'airain imbriquées était arraché et tailladé, ses cheveux noirs tressés d'or étaient trempés de sang. Sa main brune étreignait encore la garde d'une épée brisée.

Ce fut la première vision que Sam eut de la bataille des Hommes contre les Hommes, et elle ne lui plut guère. Il fut heureux de ne pas voir le visage mort. Il se demanda comment s'appelait l'homme et d'où il venait, s'il avait vraiment le cœur mauvais ou quelles menaces ou mensonges l'avaient entraîné dans la longue marche hors de son pays, et s'il n'aurait pas vraiment préféré y rester en paix tout cela en un éclair de pensée qui fut vite chassé de son esprit. Car, au moment où Mablung s'avançait vers le corps, un nouveau bruit retentit. De grands cris et clameurs. Au milieu, Sam entendit un rugissement ou un barrissement aigu. Et puis de grands chocs sourds, comme d'énormes béliers retentissant sur le sol.

Gare! Gare! Cria Damrod à son compagnon. Puisse le Valar le détourner! Mûmak ! Mûmak ! »

Ébahi et terrifié, mais pour sa joie durable, Sam vit une vaste forme sortir des arbres fracassés et se précipiter sur la pente. Elle lui parut grande comme une maison, bien plus qu'une grande maison: une colline grise en mouvement. La peur et l'étonnement la magnifiaient peut-être aux yeux du hobbit, mais le Mûmak de Harad était en vérité une bête de vaste volume, et il ne s'en promène plus de semblable à présent en Terre du Milieu, ceux de son espèce qui vivent encore de nos jours n'offrent plus qu'un souvenir de sa corpulence et de sa majesté. II avança droit sur les guetteurs, et puis il se détourna au dernier moment pour passer seulement à quelques mètres, faisant trembler la terre sous leurs pieds: ses grandes pattes étaient semblables à des arbres, ses oreilles énormes étaient étendues comme des voiles, son long mufle était levé comme un serpent sur le point de foncer, ses petits yeux rouges étaient emplis de fureur. Des cercles d'or ceignaient ses défenses en forme de cornes relevées, dégouttantes de sang. Son caparaçon d'écarlate et d'or voltigeait autour de lui en lambeaux désordonnés. Il portait sur son dos bondissant des ruines qui paraissaient celles d'une tour de guerre, fracassée dans sa furieuse traversée des bois, et, haut sur son cou, s'accrochait encore désespérément une minuscule forme le corps d'un puissant guerrier, un géant parmi les Moricauds.

La grande bête aveuglée de colère poursuivit sa route dans un bruit de tonnerre à travers l'eau et les fourrés. Les flèches sautaient et se brisaient sans faire aucun mal sur le triple cuir de ses flancs. Les hommes des deux côtés fuyaient devant elle, mais elle en rattrapait de nombreux, qu'elle écrasait au sol. Elle fut bientôt hors de vue, barrissant et piétinant toujours dans le lointain. Sam ne sut jamais ce qu'elle était devenue: S'était-elle échappée pour parcourir pendant quelque temps les terres sauvages jusqu'à sa mort loin de chez elle ou une prise au piège de quelque fosse profonde, ou avait-elle poursuivi sa furie jusqu'à plonger dans le Grand Fleuve et y être engloutie?

Sam respira profondément. «C'était un Oliphant ! Dit-il. Il y a donc des Oliphants, et j'en ai vu un. Quelle vie! Mais personne au pays ne me croira jamais. Enfin, si c'est terminé, je vais faire un petit somme»

«Dormez pendant que vous le pouvez, dit Mablung. Mais le Capitaine va revenir, s'il est sain et sauf, et quand il arrivera, nous partirons rapidement. Nous serons poursuivis aussitôt que la nouvelle de notre action parviendra à l'Ennemi, et ce ne sera pas long»

«Partez sans bruit quand il le faudra! Dit Sam. Inutile de me déranger dans mon sommeil. J'ai déjà marché toute la nuit»

Mablung rit. «Je ne pense pas que le Capitaine vous laisse ici, Maître Samsagace, dit-il. Mais vous verrez bien»

CHAPITRE CINQ
LA FENÊTRE SUR L'OUEST

Sam avait l'impression de n'avoir somnolé qu'une douzaine de minutes quand, au réveil, il s'aperçut que c'était la fin de l'après-midi et que Faramir était revenu. Il avait ramené avec lui un grand nombre d'hommes, en fait, tous les survivants de l'incursion, c'est à dire deux ou trois cents, étaient à présent rassemblés sur la pente voisine. Ils étaient assis en un large demi-cercle, entre les branches duquel se trouvait Faramir, tandis que Frodon se tenait debout devant lui. Cela ressemblait étrangement au jugement d'un prisonnier.

Sam se glissa hors des fougères, et il se plaça au bout des rangs, d'où il pouvait voir et entendre tout ce qui se passait. II regardait et écoutait avec vigilance, prêt à se ruer au secours de son maître en cas de besoin. Il voyait le visage de Faramir, à présent démasqué: il était sévère et imposant, une intelligence aiguë paraissait dans son regard scrutateur. Le doute était dans ses yeux gris, fixés sur Frodon.

Sam se rendit compte que le Capitaine n'était pas satisfait des explications de Frodon sur plusieurs points: son rôle dans la Compagnie qui était partie de Fondcombe, les raisons de sa séparation d'avec Boromir, le but de son voyage actuel. Il revenait souvent, en particulier, sur le Fléau d'Isildur. Il voyait clairement que Frodon lui cachait quelque chose d'une grande importance.

«Mais c'était à la venue du Semi-Homme que le Fléau d'Isildur devait s'éveiller, en tout cas, c'est ce qui ressort des paroles, dit-il avec insistance. Si donc vous êtes le Semi-Homme, vous avez sans nul doute apporté cette chose, quelle qu'elle soit, au Conseil dont vous parlez, et Boromir l'a alors vue. Le niez-vous? »

Frodon ne répondit rien. «Bien! Dit Faramir. Je désire donc en apprendre plus long de vous là-dessus, car ce qui intéresse Boromir m'intéresse. Isildur fut tué par une flèche d'Orque, à ce que disent les histoires de jadis. Mais les flèches d'Orques ne manquent pas, et Boromir de Gondor n'en prendrait pas la vue pour un signe du Destin. Aviez-vous cet objet en garde? Il est caché, dites-vous, mais n'est ce pas parce que vous avez choisi de le cacher? »

«Non, pas parce que je choisis, répondit Frodon. Il ne m'appartient pas. Il n'appartient à aucun mortel, grand ou petit, encore que, si quelqu'un pouvait le revendiquer, ce serait Aragorn fils d'Arathorn, que j'ai nommé, et qui fut le chef de notre Compagnie de la Moria au Rauros»

«Pourquoi lui, et non Boromir, prince de la Cité que fondèrent les fils d'Elendil? »

«Parce qu'Aragorn descend en ligne directe par les mâles du fils d'Isildur Elendil lui-même. Et l'épée qu'il porte fut celle d'Elendil»

Un murmure d'étonnement parcourut le cercle des hommes. Certains crièrent à voix haute: «L'épée d'Elendil ! L'épée d'Elendil vient à Minas Tirith! Grande nouvelle! » Mais le visage de Faramir resta impassible.

«Peut-être, dit-il. Mais une aussi grande revendication exige d'être établie, et des preuves claires seront exigées, si cet Aragorn vient jamais à Minas Tirith. II n'était pas venu, non plus que quiconque de votre Compagnie, lors de mon départ, il y a six jours»

«Boromir était convaincu du bien-fondé de ses titres, dit Frodon. En vérité, s'il était ici, il répondrait à toutes vos questions. Et puisqu'il était déjà au Rauros il y a maints jours et qu'il avait pour intention d'aller droit à votre cité, si vous y retournez, vous y apprendrez peut-être bientôt les réponses. Mon rôle dans la Compagnie lui était connu, comme à tous les autres car j'en fus chargé par Elrond d'Imladris lui-même devant tout le Conseil. Je suis venu dans ce pays pour cette mission, mais il ne m'appartient pas de la révéler à quiconque d'extérieur à la Compagnie. Cependant, ceux qui prétendent s'opposer à l'Ennemi feront bien de ne pas l'entraver»

Le ton de Frodon était fier, quels que fussent ses sentiments, et Sam l'approuva, mais il n'apaisa pas Faramir.

«Bien! Dit-il. Vous me priez de me mêler de mes propres affaires, de rentrer et de vous laisser aller. Boromir dira tout, quand il viendra. Quand il viendra, dites-vous! Étiez-vous de ses amis? »

Le souvenir de l'agression de Boromir se présenta vivement à l'esprit de Frodon, et il hésita un moment. Les yeux de Faramir, qui l'observait, se durcirent. «Boromir était un vaillant membre de notre Compagnie, finit par dire Frodon. Oui, j'étais son ami, pour ma part»

Faramir eut un sourire sardonique. «Vous serez donc attristé d'apprendre la mort de Boromir? »

«J'en serais certes affligé», dit Frodon. Puis, apercevant l'expression des yeux de Faramir, il se troubla. «Voulez-vous dire qu'il est mort et que vous le saviez? Vous avez voulu me piéger dans mes paroles, vous jouer de moi? Ou essayez-vous maintenant de m'attraper grâce à un mensonge? »

«Je n'attraperais pas même un Orque grâce à un mensonge! » Dit Faramir.

«Comment, alors, est-il mort, et comment êtes-vous au courant? Puisque vous dites qu'aucun membre de la Compagnie n'avait atteint la cité avant votre départ? »

«Quant aux circonstances de sa mort, j'avais espéré que son ami et compagnon me les apprendrait»

«Mais il était vivant et fort, quand nous nous sommes séparés. Et il vit toujours pour autant que je sache. Quoiqu'il y ait assurément beaucoup de danger dans le monde»

«Beaucoup, certes, dit Faramir, et la traîtrise n'est pas le moindre»

L'impatience et la colère de Sam avaient grandi au fur et à mesure de la conversation. Il ne put supporter les derniers mots, et, bondissant au milieu du cercle, il alla se placer à côté de son maître.

«Sauf votre respect, monsieur Frodon, dit-il, tout ceci a assez duré. Il n'a pas le droit de vous parler comme ça. Après tout ce que vous avez enduré, autant pour son bien et pour celui de ces grands Hommes que pour quiconque!

«Faudrait voir, Capitaine! » Il se planta carrément devant Faramir, les mains sur les hanches et, dans le visage, l'expression qu'il aurait eue pour apostropher un jeune hobbit qui aurait fait preuve de ce qu'il appelait du «culot» à propos de questions sur certaines visites au verger. II y eut des murmures, mais aussi des rictus sur les visages des hommes qui observaient: La vue de leur Capitaine assis sur le sol, les yeux dans les yeux d'un jeune hobbit debout devant lui, les jambes bien écartées et tout hérissé de colère, dépassait leur expérience.

«Dites donc! Repartit Sam. A quoi voulez-vous en venir? Venons en au sujet avant que tous les Orques de Mordor ne nous tombent dessus! Si vous croyez que mon maître a assassiné ce Boromir et puis s'est enfui, vous n'avez aucun sens commun, mais dites le et finissez-en! Et puis faites-nous savoir vos intentions là-dessus. Mais il est bien dommage que des gens qui parlent de combattre l'Ennemi ne puissent laisser les autres faire leur part à leur façon sans se mettre en travers. Il serait rudement content, s'il vous voyait en ce moment. Il penserait avoir un nouvel ami, pour sûr»

«Patience! Dit Faramir, mais sans colère. Ne parlez pas devant votre maître, qui est plus intelligent que vous. Et je n'ai aucun besoin que l'on m'apprenne le péril qui nous menace. Même ainsi, je m'accorde un bref moment pour juger justement en une affaire difficile. Si j'étais aussi irréfléchi que vous, j'aurais pu vous tuer depuis longtemps. Car j'ai mission de tuer tous ceux que je trouve dans ce pays sans l'autorisation du Seigneur de Gondor. Mais je n'abats ni homme ni bête sans nécessité, et je ne le fais pas de gaieté de cœur quand je le dois. Et je ne parle pas en vain. Rassurez-vous donc. Asseyez-vous près de votre maître, et gardez le silence! »

Sam s'assit lourdement, la figure empourprée. Faramir se tourna de nouveau vers Frodon. «Vous m'avez demandé comment je savais que le fils de Denethor était mort. Les nouvelles de mort ont bien des ailes. *Souvent la nuit apporte des nouvelles aux proches*, dit-on. Boromir était mon frère»

Une ombre de tristesse passa sur son visage. «Avez-vous souvenir de quelque chose de particulier que le Seigneur Boromir portait dans son équipement? »

Frodon réfléchit un moment, craignant quelque nouveau piège et se demandant comment ce débat se terminerait en fin de compte. Il avait sauvé de justesse l'Anneau de la fière poigne de Boromir, et il ne savait pas comment il se débrouillerait parmi tant d'hommes, guerroyeurs et forts. II sentait cependant au fond de lui-même que Faramir, quoique d'apparence semblable à son frère, avait moins d'amour-propre, qu'il était en même temps plus rigide et plus sage. «Je me rappelle que Boromir portait un cor», dit-il enfin.

«Vos souvenirs sont exacts et sont ceux de quelqu'un qui l'a réellement vu, dit Faramir. Peut-être alors reverrez-vous le cor en pensée: un grand cor fait d'une corne de bœuf sauvage de l'Est, montée en argent et gravée de caractères anciens. Ce cor, l'aîné de notre maison l'a porté pendant des générations, et il est dit que, sonné en cas de besoin n'importe où dans les limites du Gondor, tel que le royaume était jadis, il sera répondu à sa voix.

«Cinq jours avant mon départ pour cette entreprise risquée, il y a onze jours vers l'heure où nous sommes, j'ai entendu la sonnerie de ce cor, elle semblait venir du nord, mais sourde, comme si ce n'était qu'un écho de la pensée. Nous la prîmes pour un présage de malheur, mon père et moi, car nous n'avions eu aucune nouvelle de Boromir depuis son départ, et aucun guetteur de nos frontières ne l'avait vu passer. Et la troisième nuit après cela, m'arriva une autre chose, plus étrange.

«Assis la nuit près des eaux de l'Anduin, dans l'obscurité grise sous la jeune et pâle lune, je contemplais le cours éternel du fleuve, et les tristes roseaux bruissaient. C'est ainsi que nous observons toujours les rives près d'Osgiliath, que nos ennemis tiennent maintenant en partie et d'où ils partent pour harceler notre territoire. Mais cette nuit là, tout le monde dormait à la minuit. Alors, je vis, ou il me sembla voir, une embarcation qui flottait sur l'eau, d'un gris légèrement lumineux, une petite embarcation d'une étrange façon avec une haute proue, et il n'y avait personne pour ramer ou pour la guider.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE CINQ
LA FENÊTRE SUR L'OUEST

«Une crainte mystérieuse me saisit, car elle était environnée d'une pâle lumière. Mais je me levai, me dirigeai vers la rive et entrai dans le fleuve, car j'étais attiré vers la nacelle. Elle se tourna alors vers moi, suspendit sa course et flotta lentement à portée de ma main, mais je n'osai pas y toucher. Elle enfonçait profondément dans l'eau, comme lourdement chargée, et il me sembla, comme elle passait sous mes yeux, qu'elle était presque entièrement remplie d'une eau claire, d'où provenait la lumière, et, clapotant dedans, dormait un guerrier.

«Une épée brisée était sur ses genoux. Je vis qu'il portait maintes blessures. C'était Boromir, mon frère, mort. Une seule chose manquait à ma vue: son cor, et il y avait une seule chose que je ne connaissais pas: à sa taille, une belle ceinture, faite comme de feuilles d'or rattachées. Boromir! Criai-je. Où est ton cor? Où vas-tu? O Boromir! Mais il était parti. L'embarcation retourna dans le fleuve et passa lumineuse, dans la nuit. C'était comme un rêve et n'en était pourtant pas un, car il n'y eut pas de réveil. Et je ne doute pas qu'il soit mort et qu'il ait passé le long du Fleuve jusqu'à la Mer»

«Hélas! dit Frodon. C'était bien Boromir tel que je l'ai connu. Car la ceinture d'or lui fut donnée en Lothlorien par la Dame Galadriel. Ce fut elle qui le vêtit comme vous nous voyez, en gris elfique. Cette broche est du même travail» II toucha la feuille vert et argent qui attachait son manteau sous sa gorge.

Faramir l'examina de près. «Elle est très belle, dit-il. Oui, c'est une oeuvre du même travail. Ainsi, vous êtes passé par le Pays de Lorien? On l'appelait Laurelindorenan au temps jadis, mais il y a longtemps que les Hommes n'en ont plus connaissance, ajouta t'il doucement, regardant Frodon avec un étonnement renouvelé. Je commence à comprendre une bonne partie de ce qui me paraissait étrange en vous. Ne voulez-vous pas en dire davantage? Car la pensée de la mort de Boromir en vue de sa terre natale est amère»

«Je ne puis en dire plus que ce que j'ai dit, répondit Frodon. Encore que votre récit m'emplisse de mauvais pressentiments. C'est une vision que vous avez eue, je pense, et rien de plus, quelque ombre d'une mauvaise fortune passée ou à venir. A moins que ce ne soit, en vérité, une supercherie de l'Ennemi. J'ai vu les visages de beaux guerriers de jadis gisant endormis sous les eaux des Marais des Morts, ou qui le paraissaient grâce à ses perdes artifices»

«Non, il n'en était pas ainsi, dit Faramir. Car ses Oeuvres emplissent le cœur de répugnance, mais le mien n'éprouvait que chagrin et compassion»

«Et pourtant, comment pareille chose aurait-elle pu se produire en réalité? Demanda Frodon. Car nulle embarcation n'aurait pu être portée par-dessus les collines pierreuses depuis Tol Brandir, et Boromir se proposait de rentrer en traversant l'Entalluve et les champs de Rohan. Et comment aucun bateau pourrait-il chevaucher l'écume des grandes chutes sans sombrer dans les trous bouillonnants, quoique lesté d'eau? »

«Je n'en sais rien, dit Faramir. Mais d'où venait l'embarcation? »

«De la Lorien, dit Frodon. C'est dans trois nacelles semblables que nous avons descendu l'Anduin jusqu'aux Chutes. Elles aussi étaient de fabrication elfique»

«Vous êtes passés par la Terre Cachée, dit Faramir, mais il semble que vous n'en ayez guère compris le pouvoir. Si les Hommes ont des rapports avec la Maîtresse de la Magie qui réside dans la Forêt d'Or, ils doivent s'attendre à voir d'étranges choses par la suite. Car il est dangereux pour un mortel de sortir du monde de ce Soleil, et peu de ceux de l'ancien temps en sont revenus inchangés, à ce qu'on dit.

«Boromir, ô Boromir! S'écria t'il. *Que t'a t'elle dit, la Dame gui ne meurt point? Que s'éveilla t'il alors dans ton cour? Pourquoi allas-tu jamais en Laurelindorenan et ne vins-tu pas par notre propre route, sur les chevaux de Rohan rentrant au matin? »*

Puis, se retournant vers Frodon, il parla de nouveau d'une voix calme. «A ces questions, je pense que vous pourriez donner quelque réponse, Frodon fils de Drogon. Mais pas ici et maintenant, peut-être. Afin, toutefois, que vous ne continuiez pas à considérer mon histoire comme une vision, je vous dirai ceci: le cor de Boromir au moins est revenu en réalité et non en apparence. Le cor est revenu, mais fendu en deux, comme par un coup de hache ou d'épée. Les morceaux arrivèrent séparément à la rive: l'un fut découvert parmi les roseaux où se trouvaient des guetteurs de Gondor, vers le nord, sous l'endroit où se jettent les bras de l'Entalluve, l'autre fut trouvé tournoyant dans le courant par un homme qui avait une mission sur l'eau. Étranges hasards, mais le meurtre se révèle de lui-même, à ce qu'on dit.

«Et maintenant le cor du fils aîné gît en deux morceaux sur les genoux de Denethor, haut assis et attendant des nouvelles. Et vous ne pouvez rien me dire sur la manière dont le cor a été fendu? »

«Non, je n'en connais rien, dit Frodon. Mais le jour où vous l'avez entendu sonner, si votre calcul est exact, fut celui où nous nous séparâmes, quand je quittai la Compagnie avec mon serviteur. Et maintenant, votre récit m'emplit de peur. Car si Boromir était en péril et fut tué alors, je dois craindre que tous mes compagnons n'aient également péri. Et c'étaient mes parents ou mes amis.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE CINQ
LA FENÊTRE SUR L'OUEST

«Ne voulez-vous pas écarter vos doutes à mon sujet et me laisser aller? Je suis las, chargé de chagrin, et j'ai peur. Mais j'ai une action à accomplir ou à tenter, avant d'être tué, moi aussi. Et la hâte est d'autant plus nécessaire si nous deux, Semi-Hommes, sommes tout ce qui reste de notre communauté.

«Rentrez chez vous, Faramir, vaillant Capitaine de Gondor, défendez votre cité tant que vous le pourrez, et laissez moi aller où mon destin me conduit»

«Pour moi, il n'est aucun réconfort dans notre entretien, dit Faramir, mais vous en tirez certainement plus de crainte qu'il n'est nécessaire. A moins que ceux de Lorien ne soient venus eux-mêmes à lui, qui aurait paré Boromir comme pour des funérailles? Pas des Orques ou des serviteurs de l'Innommable. Certains membres de votre Compagnie sont toujours vivants, je présume.

«Mais, quoi qu'il me soit arrivé sur la Marche du Nord, je ne doute plus de vous, Frodon. Si des jours difficiles m'ont rendu quelque peu juge des paroles et des visages des Hommes, je puis hasarder une conjecture sur les Semi-Hommes ! Encore que (il sourit alors) il y ait quelque chose d'étrange chez vous, Frodon, une sorte d'air elfique, peut-être. Mais il dépend plus de choses de nos entretiens que je ne le pensais au début. Je devrais à présent vous ramener à Minas Tirith afin que vous répondiez là à Denethor, et je paierais justement de ma vie un choix qui se révélerait mauvais pour ma cité. Je ne déciderai donc pas à la hâte de ce que je dois faire. Et il nous faut pourtant partir d'ici sans délai»

Il se leva vivement et donna quelques ordres. Aussitôt, les hommes qui étaient rassemblés autour de lui se répartirent en petits groupes, ils s'en furent de côté et d'autre et disparurent rapidement dans les ombres des rochers et des arbres. II ne resta bientôt plus que Mablung et Damrod.

«Vous, Frodon et Samsagace, vous viendrez avec moi et mes gardes, dit Faramir. Vous ne pouvez aller sur la route du sud, si telle était votre intention. Elle sera dangereuse pendant quelques jours, et toujours plus étroitement surveillée après cette échauffourée qu'elle ne l'était jusqu'à présent. Et vous ne pouvez, je pense, aller loin aujourd'hui, car vous êtes fatigués. Et nous aussi. Nous allons maintenant à un endroit secret, à moins de dix milles d'ici. Les Orques et les espions de l'Ennemi ne l'ont pas encore découvert et, s'ils le faisaient, nous pourrions le tenir longtemps, même contre un grand nombre d'hommes. Nous pourrons y demeurer et nous reposer un moment, et vous-même avec nous. Demain matin, je déciderai de la meilleure conduite à suivre pour moi, et pour vous»

Frodon ne pouvait que se conformer à cette demande, ou cet ordre. Ce semblait en tout cas un parti sage pour le moment, puisque l'incursion des hommes de Gondor avait rendu un voyage dans l'Ithilien plus dangereux que jamais.

Ils partirent aussitôt: Mablung et Damrod un peu en avant et Faramir avec Frodon et Sam derrière. Contournant le côté opposé de la mare où les hobbits s'étaient baignés, ils traversèrent la rivière, gravirent un long talus et passèrent dans des bois aux ombres vertes qui descendaient de façon continue vers l'ouest. Tout en marchant, aussi rapidement que le pouvaient les hobbits, ils parlèrent à voix étouffée.

«Si j'ai interrompu notre entretien, dit Faramir, ce n'était pas simplement parce que le temps nous pressait, comme me l'a rappelé Maître Samsagace, mais aussi parce que nous approchions de questions dont il valait mieux ne pas débattre devant de nombreux hommes. C'est la raison pour laquelle j'ai préféré me tourner vers le sujet de mon frère et laisser là le *Fléau d'Isildur.* Vous n'avez pas été totalement franc avec moi, Frodon»

«Je n'ai dit aucun mensonge, et la vérité, j'en ai dit tout ce que je pouvais», répliqua Frodon.

«Je ne vous blâme pas, dit Faramir. Vous avez parlé avec habileté en une conjoncture difficile, et sagement, m'a t'il paru. Mais j'ai appris de vous, ou deviné, plus que n'en énonçaient vos paroles. Vous n'étiez pas en bons termes avec Boromir, ou vous ne vous êtes pas séparés amis. Vous, et Maître Samsagace aussi, aviez quelque grief, je le devine. Or, je l'aimais tendrement, et je serais heureux de venger sa mort, pourtant je le connaissais bien. Le *Fléau d'Isildur* je hasarderais que le *Fléau d'Isildur* était entre vous, et que ce fut une cause de dissension au sein de votre Compagnie. C'est clairement un bien de famille de grande importance, et pareilles choses n'engendrent pas la paix parmi des confédérés, si on tire la leçon des histoires anciennes. Ne suis-je pas près de la vérité? »

«Pas très loin, dit Frodon, mais pas exactement dedans. II n'y avait aucune dissension dans notre compagnie, encore qu'il y existât un doute: celui de la direction à prendre à partir de l'Emyn Muil. Quoi qu'il en soit, les histoires anciennes nous enseignent aussi le danger des paroles inconsidérées au sujet de telles choses que les... biens de famille»

«Ah, c'est donc ce que je pensais: Votre différend était bien avec Boromir seul. II désirait que l'objet fût apporté à Minas Tirith. C'est, hélas! Un destin tortueux. qui scelle les lèvres de celui qui l'a vu en dernier, me privant de la connaissance de ce que je voudrais tant savoir: Ce qu'il avait dans le cœur et dans la pensée pendant ses dernières heures. Qu'il se soit trompé ou non, je suis sûr d'une chose c'est qu'il est mort en beauté, dans l'accomplissement d'une bonne action. Son visage était encore plus beau que dans la vie.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE CINQ
LA FENÊTRE SUR L'OUEST

«Mais, Frodon, je vous ai durement pressé au début à propos du *Fléau dlsildur*. Pardonnez-moi! Ce n'était pas sage à pareille heure et en pareil lieu. Je n'avais pas eu le temps de réfléchir. Nous avions mené un dur combat, et j'avais plus qu'il ne m'en fallait pour remplir mon esprit. Mais, tandis même que je parlais avec vous, je m'approchais de la vérité et je cherchai donc délibérément plus loin. Car, il faut que vous le sachiez, on conserve encore parmi les Gouvernants de cette cité une partie importante de l'ancien savoir, qui n'est pas répandu au dehors. Ceux de ma maison ne sont pas de la lignée d'Elendil, bien que le sang de Nûmenor coule dans nos veines. Car la nôtre remonte à Mardil, le bon intendant, qui régnait à là la place du roi quand celui-ci partait en guerre. C'était le Roi Earnur, dernier de la lignée d'Anarion, qui n'avait pas d'enfants et ne revint jamais. Et les intendants ont gouverné la cité depuis ce jour là, bien que ce fût il y a maintes générations d'Hommes.

«Et je me rappelle une chose au sujet de Boromir lorsqu'il était un jeune garçon et que nous apprenions ensemble la légende de nos aïeux et l'histoire de notre cité, c'est qu'il lui déplaisait toujours que son père ne fût pas roi. " Combien faut-il de centaines d'années pour faire d'un intendant un roi, quand celui ci ne revient pas? " Demandait-il. "Quelques années peut-être en d'autres lieux de royauté moindre, répondait mon père. En Gondor, dix mille ans ne suffiraient pas." Hélas! Pauvre Boromir. Cela ne vous éclaire t'il pas à son sujet? »

«Si, dit Frodon. Il a pourtant toujours traité Aragorn avec honneur»

Je n'en doute pas, dit Faramir. S'il était convaincu, comme vous le dites, du bien-fondé des prétentions d'Aragorn, il le révérerait grandement. Mais le moment décisif n'était pas encore venu. Ils n'avaient pas encore atteint Minas Tirith, et ils n'étaient pas encore devenus rivaux dans ses guerres.

«Mais je m'écarte du sujet. Nous autres, de la maison de Denethor, nous avons par tradition une grande connaissance de l'ancien savoir, et nous avons en outre conservé bien des choses dans nos trésors, livres et tablettes écrits en caractères divers sur des parchemins desséchés, oui, et sur la pierre ou sur des feuilles d'argent et d'or. Il en est que plus personne ne peut lire, quant aux autres„peu de gens en révèlent jamais le sens. Je peux y lire un peu, car j'ai reçu de l'instruction. Ce sont des archives que nous apporta le Pèlerin Gris. Je le vis pour la première fois quand j'étais enfant, et il est revenu à deux ou trois reprises depuis lors»

«Le Pèlerin Gris? dit Frodon. Avait-il un nom? »

On l'appelait Mithrandir selon la manière elfique, dit Faramir, et il s'en contentait. *Mes noms sont nombreux dans de nombreux pays,* disait-*il. Mithrandir chez les Elfes, Tharkûn pour les Nains, j'étais Olorin dans ma jeunesse dans l'Ouest, qui est oubliée, Incanus dans le Sud, dans le Nord Gandalf, dans l'Est, je n'y vais pas*»

«Gandalf! Dit Frodon. Je pensais bien que c'était lui. Gandalf le Gris, le plus cher de nos conseillers. Le guide de notre Compagnie. Nous l'avons perdu dans la Moria»

Mithrandir perdu! S'écria Faramir. Il semble qu'un sort funeste se soit acharné sur votre communauté. II est dur, certes, de penser qu'un homme d'une si grande sagesse, et de tant de capacités car il a fait maintes choses merveilleuses parmi nous pût périr, et que tant de savoir fût enlevé au monde. En êtes-vous sûr? Ne vous aurait-il pas simplement quittés pour aller où il l'entendait? »

«J'en suis sûr, hélas! dit Frodon. Je l'ai vu tomber dans l'abîme»

«Je vois qu'il y a là quelque grande et terrible histoire, dit Faramir, peut-être pourrez-vous me la raconter dans la soirée. Ce Mithrandir était, je le conjecture à présent, plus qu'un simple maître du savoir: un grand moteur de tous les exploits accomplis dans notre temps. S'il eût été parmi nous pour délibérer sur les dures paroles de notre rêve, il nous les aurait rendues claires sans besoin d'un messager. Mais peut-être ne l'aurait-il point fait et le voyage de Boromir était-il arrêté. Mithrandir ne nous a jamais parlé de ce qui devait se passer, et il ne nous a jamais révélé ses desseins. II reçut de Denethor, je ne sais comment, l'autorisation de prendre connaissance des secrets de notre trésor, et j'ai un peu appris de lui, quand il voulait bien m'enseigner (mais cela était rare) II cherchait toujours, et il nous interrogeait principalement sur la Grande Bataille qui se déroula sur le Dagorlad dans les débuts du Gondor, quand Celui que nous ne nommons pas fut défait. Et il était avide d'entendre les histoires sur Isildur, bien que nous ayons moins à en dire, car nous n'avons jamais rien su de certain sur sa fin»

La voix de Faramir devint alors un simple murmure. «Mais j'ai du moins appris ou deviné une chose, que j'ai toujours gardée secrète dans mon cœur: c'est qu'Isildur prit quelque chose de la main de l'Innomé avant de partir de Gondor, pour ne jamais être revu d'aucun mortel. Là se trouvait la réponse aux questions de Mithrandir, pensai-je. Mais cela semblait alors n'être qu'une affaire concernant les seuls curieux des connaissances anciennes. Et quand furent débattues entre nous les paroles énigmatiques de notre rêve, il ne me vint pas à l'esprit que le Fléau d'Isildur fût ce même objet. Car Isildur tomba dans une embûche et fut tué par des flèches d'Orques, selon la seule légende que nous connaissions, et Mithrandir ne m'en avait jamais dit plus long.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE CINQ

LA FENÊTRE SUR L'OUEST

«Ce qu'est en réalité cet Objet, je ne puis encore le deviner, mais ce doit être quelque objet de famille donnant en même temps le pouvoir et le danger. Une arme redoutable, peut-être, imaginée par le Seigneur Ténébreux. Si c'était quelque chose qui donne l'avantage dans une bataille, je croirais aisément que Boromir, le fier et intrépide Boromir, souvent inconsidéré, toujours avide de la victoire de Minas Tirith (et par-là de sa propre gloire), pût désirer la possession de pareil objet et être attiré par lui. Quel malheur qu'il soit jamais parti pour cette mission! J'aurais été choisi par mon père et les anciens, mais il se mit en avant, comme étant l'aîné et le plus intrépide (ce qui n'était que vérité), et il n'accepta pas d'être retenu.

«Mais ne craignez plus rien! Je ne prendrais pas cet objet, traînât-il sur le bord de la route, Minas Tirith tombât-elle en ruine et fussé-je moi seul en état de la sauver, ainsi, en usant de l'arme du Seigneur Ténébreux pour son bien et pour ma gloire. Non, je ne souhaite pas de tels triomphes, Frodon fils de Drogon»

«Non plus que ne les a souhaités le Conseil, dit Frodon. Ni moimême. J'aimerais n'avoir rien à voir avec pareilles affaires»

«Pour ma part, dit Faramir, j'aimerais voir l'Arbre Blanc fleurir de nouveau dans les cours des rois, revenir la Couronne d'Argent et Minas Tirith en paix, Minas Anor de nouveau telle qu'autrefois, emplie de lumière, haute et belle, comme une reine au milieu d'autres reines, non la maîtresse de nombreux esclaves, non, fût-ce même la maîtresse bienveillante d'esclaves volontaires. La guerre doit être, tant que nous défendons nos vies contre un destructeur qui nous dévorerait tous, mais je n'aime pas le glaive luisant pour son acuité, ni la flèche pour sa rapidité, ni le guerrier pour sa gloire. J'aime seulement ce. Qu'ils défendent: la cité des Hommes de Nûmenor, et je voudrais qu'on l'aime pour ses souvenirs, pour son ancienneté, pour sa beauté et pour sa présente sagesse. Non par crainte, sinon comme les hommes respectent la dignité d'un homme âgé et sage.

«Ainsi, ne me craignez point! Je ne vous demande pas de m'en dire davantage. Je ne vous demande pas même de me dire si je suis maintenant plus près de la vérité. Mais si vous voulez me faire confiance, il se peut que je puisse vous conseiller dans votre présente quête, quelle qu'elle soit oui, et même vous aider»

Frodon ne répondit rien. Il faillit céder au désir d'aide et de conseil et confier à ce grave jeune homme, dont les paroles semblaient si sages et si courtoises, tout ce qu'il avait dans l'esprit. Mais quelque chose le retint. Son cœur était lourd de crainte et de chagrin: si lui et Sam étaient en vérité, comme il semblait probable, tout ce qui restait maintenant des Neuf Marcheurs, il avait seul l'entière responsabilité du secret de leur mission. Mieux valait se défier des paroles injustes que des paroles inconsidérées. Et le souvenir de Boromir, de l'affreux changement qu'avait produit en lui l'appât de l'Anneau, était très présent à son esprit quand il regardait Faramir et écoutait sa voix: ils étaient différents, mais cependant aussi très proches parents.

Ils continuèrent à marcher un moment en silence, passant comme des ombres grises et vertes sous les vieux arbres, leurs pieds ne faisant aucun bruit, de nombreux oiseaux chantaient au-dessus d'eux, et le soleil reluisait sur la voûte polie des feuilles sombres dans les bois toujours verts de l'Ithilien.

Sam n'avait pris aucune part à la conversation, mais il avait écouté, tout en prêtant attention, de ses oreilles fines de hobbit, à tous les bruits étouffés de la forêt environnante. Il avait remarqué que le nom de Gollum ne s'était pas présenté une seule fois dans toute la conversation. Il en était heureux, quoique sans se bercer de l'espoir de ne plus jamais l'entendre. Il se rendit bientôt compte aussi que, s'ils marchaient seuls, il y avait de nombreux hommes tout proches: non seulement Damrod et Mablung, qui apparaissaient et disparaissaient dans les ombres devant eux, mais aussi d'autres de chaque côté, qui se rendaient secrètement et avec rapidité à quelque lieu désigné.

A un moment, tournant brusquement la tête, comme averti par certain picotement de la peau qu'il était observé de derrière, il crut avoir entr'aperçu une petite forme noire qui se glissait derrière un tronc d'arbre. II ouvrit la bouche pour parler et la referma. «Je n'en suis pas sûr, se dit-il, et pourquoi leur rappeler le vieux scélérat, s'ils ont préféré l'oublier? Je voudrais bien pouvoir en faire autant! »

Ils continuèrent donc leur chemin jusqu'au moment où les bois s'éclaircirent et où le terrain commença de descendre en pente raide. Ils tournèrent alors vers la droite, et ils ne tardèrent pas à atteindre une petite rivière, qui coulait dans une gorge étroite: c'était le même ruisseau qui sortait, bien plus haut, du bassin rond et qui, devenu maintenant torrent rapide, bondissait sur de nombreuses pierres dans un lit profondément creusé que surplombaient des chênes verts et de sombres buis. En regardant vers l'ouest, ils pouvaient voir en contrebas, dans une brume lumineuse, des plaines basses et de vastes prairies, et, étincelant au loin dans le soleil couchant, les larges eaux de l'Anduin.

«Ici, je dois hélas! Vous faire une discourtoisie, dit Faramir. J'espère que vous la pardonnerez à un homme qui a fait à tel point céder ses ordres à la courtoisie qu'il ne vous a ni tués ni liés. Mais c'est un commandement rigoureux que nul étranger, fût-il du Rohan qui combat à nos côtés, ne voie le chemin que nous suivons maintenant, les yeux ouverts. Je dois vous les bander»

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE CINQ
LA FENÊTRE SUR L'OUEST

«Comme vous voulez, dit Frodon. Même les Elfes en font autant quand cela est nécessaire, et c'est les yeux bandés que nous avons traversé les frontières de la belle Lothlorien. Le Nain Gimli. prit mal la chose, mais les hobbits l'ont supportée»

«Ce n'est pas en un lieu aussi beau que je vais vous mener, dit Faramir. Mais je suis heureux que vous l'acceptiez de bon gré et non de force»

Il appela doucement, et Mablung et Damrod sortirent aussitôt des arbres et revinrent à lui. «Bandez les yeux de ces hôtes, dit Faramir. De façon sûre, mais qui ne les incommode pas. Ne leur liez pas les mains. Ils donneront leur parole de ne pas essayer de voir. Je pourrais me fier à eux pour fermer les yeux de leur propre gré, mais les yeux sont sujets à ciller si les pieds trébuchent. Menez-les de sorte qu'ils ne chancellent point»

Les deux gardes bandèrent alors les yeux des hobbits au moyen d'écharpes vertes et abaissèrent leurs capuchons presque jusque sur la bouche, puis, les ayant vivement pris chacun par la main, ils poursuivirent leur route. Tout ce que Frodon et Sam connurent de ce dernier mille, ce ne fut que par conjecture dans le noir. Après un petit moment, ils sentirent qu'ils suivaient un chemin en pente rapide, il ne tarda pas à devenir si étroit qu'ils marchèrent à la queue leu leu, frôlant de part et d'autre un mur pierreux, leurs gardiens les dirigeaient de derrière, les mains fermement posées sur leurs épaules. De temps à autre, comme ils passaient par des endroits inégaux, on les soulevait un moment pour les reposer un peu plus loin. Le bruit de l'eau courante restait toujours sur leur droite, et il se fit plus proche et plus fort. Enfin, on les arrêta. Mablung et Damrod les firent tourner plusieurs fois sur eux-mêmes, et ils perdirent tout sens de l'Orientation. Ils grimpèrent un peu: il faisait froid, et le bruit de l'eau s'était affaibli. Puis on les souleva pour leur faire descendre de nombreuses marches et tourner autour d'un coin. Ils entendirent soudain l'eau de nouveau, sonore à présent dans sa course précipitée et jaillissante. Ils avaient l'impression qu'elle était tout autour d'eux, et ils sentaient une bruine sur leurs mains et leurs joues. Enfin, on les reposa une fois de plus sur leurs pieds. Ils restèrent un moment ainsi, dans une demi-crainte, les yeux bandés, sans savoir où ils se trouvaient, et personne ne parlait.

Puis la voix de Faramir se fit entendre juste derrière eux.

«Laissez-les voir! » Dit-il. Les écharpes furent retirées et les capuchons relevés, ils battirent des paupières et eurent un sursaut de surprise.

Ils se tenaient sur un sol de pierre polie, seuil, pour ainsi dire, d'une porte de roc grossièrement taillée qui. s'ouvrait, noire, derrière eux. Mais devant était tendu un fin voile d'eau, si proche que Frodon aurait pu y passer son bras tendu. II faisait face à l'ouest. De l'autre côté du rideau, les rayons horizontaux du soleil couchant donnaient dessus, et la lumière rouge se brisait en mille traits clignotants aux couleurs toujours changeantes. Il leur semblait se tenir à la fenêtre de quelque tour elfique, aux rideaux tissés de joyaux d'argent et d'or, de rubis, de saphirs et d'améthystes, le tout embrasé d'un feu qui ne consumerait point.

«Au moins, la bonne fortune nous a t'elle permis d'arriver au meilleur moment pour vous récompenser de votre patience, dit Faramir. C'est ici la Fenêtre du Soleil Couchant, Henneth Annûn, la plus belle des chutes de l'Ithilien, terre des nombreuses fontaines. Peu d'étrangers l'ont jamais vue. Mais il n'est pas de salle royale qui puisse rivaliser avec celle qui se trouve derrière. Entrez maintenant et voyez! »

Tandis qu'il parlait, le soleil se coucha et le feu s'évanouit dans l'eau courante. Ils se retournèrent et passèrent sous l'arche basse et menaçante. Ils se trouvèrent aussitôt dans une salle de roc, grande et raboteuse, sous une voûte inégale. Quelques torches allumées projetaient une faible lumière sur les murs luisants. Il y avait déjà là de nombreux hommes. D'autres y pénétraient encore en groupes de deux ou trois par une porte sombre et étroite, ouverte sur un côté. A mesure que leurs yeux s'habituaient à l'obscurité, les hobbits virent que la grotte était plus vaste qu'ils ne l'avaient supposé et qu'elle était remplie de grandes réserves d'armes et de vivres.

«Eh bien, voici notre refuge, dit Faramir. Ce n'est pas un endroit très confortable, mais vous pourrez y passer la nuit en paix. Au moins est ce sec, et il y a de la nourriture, sinon du feu. Il fut un temps où l'eau coulait à travers cette grotte et se déversait par l'arche, mais des ouvriers de jadis en détournèrent le cours plus, haut dans la gorge pour l'envoyer dans une chute deux fois plus élevée par-dessus les rochers de là haut. Toutes les entrées de la caverne furent alors obturées pour interdire la pénétration de l'eau ou de toute autre chose toutes sauf une. Il n'y a maintenant que deux issues: le passage là bas par lequel vous êtes entrés les yeux bandés, et à travers le Rideau de la Fenêtre dans une profonde cuvette emplie de pierres tranchantes. Reposez-vous un peu maintenant, jusqu'à ce que soit servi le repas du soir»

On emmena les hobbits dans un coin et on leur donna un lit bas où s'étendre s'ils le désiraient. Pendant ce temps, des hommes s'affairaient dans la cave en silence et avec une prestesse méthodique. Des tables légères furent retirées du mur, disposées sur des tréteaux et chargées d'ustensiles. Ceux-ci étaient pour la plupart simples et sans ornements, mais de belle et bonne fabrication: écuelles rondes, bols et plats de terre brune vernissée ou de buis tourné, lisse et net. Ici et là se trouvait une coupe ou une jatte de bronze poli, et un gobelet d'argent uni était posé près de la place du Capitaine, au milieu de la table située le plus au fond.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE CINQ
LA FENÊTRE SUR L'OUEST

Faramir allait d'un homme à l'autre, interrogeant d'une voix douce chaque nouvel arrivant. Certains revenaient de la poursuite des Suderons, d'autres, laissés comme éclaireurs près de la route, parurent en dernier. Tous les Suderons avaient été exterminés, à l'exception du grand mûmak: personne ne put dire ce qui lui était arrivé. On ne voyait aucun mouvement de l'ennemi, il n'y avait pas même un espion orque dans les parages.

«Vous n'avez rien vu ni entendu, Anborn? H demanda Faramir au dernier arrivant.

«Non, Seigneur, dit l'homme. Pas d'Orque en tout cas. Mais j'ai vu ou cru voir quelque chose d'un peu étrange. II commençait à faire très sombre, à ce moment, les yeux font paraître les choses plus grandes qu'elles ne le devraient. Peut-être n'était-ce donc qu'un écureuil (Sam dressa l'oreille à ces mots) Pourtant, dans ce cas, c'était un écureuil noir, et je ne lui ai pas vu de queue. On aurait dit une ombre sur le sol, elle a filé derrière un tronc d'arbre quand je me suis approché, et elle a grimpé aussi vite que l'aurait pu n'importe quel écureuil. Vous interdisiez de tuer aucune bête sauvage sans raison, et ça n'avait pas l'air d'autre chose, alors je n'ai pas décoché de flèche. Il faisait d'ailleurs trop sombre pour un tir sûr, et la créature avait disparu en une seconde dans l'obscurité des feuilles. Mais je suis resté un moment, car ça semblait étrange, et puis je me suis hâté de revenir. J'ai cru entendre la chose siffler d'en haut à mon adresse au moment où je suis parti. Un gros écureuil, peut-être. Il se peut qu'à l'ombre de l'Innomé quelques bêtes de la Forêt Noire se promènent jusqu'ici dans nos bois. Ils ont des écureuils noirs, là-bas, à ce qu'on dit.

«Peut-être, dit Faramir. Mais ce serait un mauvais présage. Nous ne voulons pas d'échappés de la Forêt Noire en Ithilien» Sam eut l'impression qu'en disant ces mots, il jetait un regard rapide vers les hobbits, mais il ne dit rien. Pendant un moment, lui et Frodon restèrent allongés, observant la lumière des torches et les hommes qui allaient et venaient en parlant à mi-voix. Puis, Frodon s'endormit soudain.

Sam menait un débat intérieur, argumentant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. «Il peut avoir raison, pensait-il, mais peut-être pas. De belles paroles peuvent cacher un cœur infâme. (Il bâilla.) Je pourrais dormir une semaine entière, et ça me ferait du bien. Mais que puis-je, même si je reste éveilé, moi seul au milieu de tous ces grands Hommes? Rien, Sam Gamegie, mais tu dois rester éveillé tout de même» Et il y parvint de façon ou d'autre. La lumière disparut de la porte de la caverne, et le voile gris de l'eau tombante devint indistinct et se perdit dans l'ombre croissante. Le son de l'eau continua, sans jamais changer de note, matin, soir ou nuit. Son murmure poussait au sommeil. Sans s'enfonça les poings dans les yeux.

D'autres torches furent alors allumées. Un fût de vin fut mis en perce. On ouvrit des barils de réserves. Des hommes allaient chercher de l'eau à la chute. D'autres se lavaient les mains dans des cuvettes. On apporta à Faramir un grand bassin de cuivre et une serviette blanche, et il fit de même.

«Réveillez nos hôtes, dit-il, et apportez-leur de l'eau. Il est temps de souper»

Frodon se redressa et s'étira en bâillant. Sam, qui n'était pas habitué à être servi, regarda avec quelque surprise l'homme de haute taille qui s'inclinait en tenant une cuvette d'eau devant lui.

«Posez la par terre, maître, s'il vous plaît ! Dit-il. Ce sera plus facile pour vous comme pour moi» Alors, à l'étonnement amusé des Hommes, il plongea la tête dans l'eau froide et s'aspergea le cou et les oreilles.

«Est ce la coutume dans votre pays de se laver la tête avant le souper? » Demanda l'homme qui servait les hobbits.

«Non, avant le petit déjeuner, dit Sam. Mais quand on manque de sommeil, l'eau froide sur le cou fait le même effet que la pluie sur une laitue flétrie. Voilà! A présent, je puis rester éveillé assez longtemps pour manger un morceau.

On les mena à des sièges aux côtés de Faramir: Des barils recouverts de fourrures et assez élevés au-dessus des bancs des Hommes pour leur commodité. Avant de commencer le repas, Faramir et tous ses hommes se tournèrent face à l'Ouest et observèrent un moment de silence. Faramir fit signe à Frodon et à Sam de les imiter.

«Nous le faisons toujours, dit-il, tandis qu'ils prenaient place, nous regardons vers ce qui fut Nûmenor et au-delà vers ce qui est et sera toujours le Pays des Elfes. N'avez-vous point de coutume semblable aux repas? »

«Non, dit Frodon, se sentant étrangement rustre et dépourvu d'éducation. Mais, comme invités, nous saluons notre hôte et, après le repas, nous nous levons pour le remercier»

«Cela nous le faisons aussi», dit Faramir.

Après tant de voyages, de campements et de jours passés dans les terres sauvages et solitaires, le repas du soir sembla un festin aux hobbits: boire du vin doré pâle, frais et bouqueté, manger du pain beurré, des viandes salées, des fruits secs et du bon fromage rouge, les mains propres, et avec des couteaux et des assiettes propres! Ni Frodon ni Sam ne refusèrent rien de ce qui leur était offert, non plus qu'une seconde portion, ni même une troisième. Le vin coulait dans leurs veines et leurs membres fatigués, et ils se sentaient heureux et le cœur léger comme il ne leur était pas arrivé depuis leur départ du pays de Lorien.

CHAPITRE CINQ
LA FENÊTRE SUR L'OUEST

Quand tout fut terminé, Faramir les mena à un renfoncement à l'arrière de la caverne, voilé en partie par des rideaux, et un fauteuil et deux tabourets y furent apportés. Une petite lampe d'argile était allumée dans une niche.

«Vous pourrez bientôt avoir envie de dormir, dit-il, particulièrement le bon Samsagace, qui n'a pas voulu fermer l'œil avant d'avoir mangé que ce soit par crainte d'émousser le tranchant d'une noble faim, ou que ce soit par crainte de moi-même, je n'en sais rien. Mais il n'est pas bon de dormir aussitôt après le repas, surtout après une période de jeûne. Parlons donc un moment. Vous devez avoir des choses intéressantes à raconter sur votre voyage à partir de Fondcombe. Et, de votre côté, vous aimeriez peut-être apprendre quelques choses sur nous et sur le pays où vous êtes maintenant. Parlez-moi de mon frère Boromir, du vieux Mithrandir et des belles gens de la Lothlorien»

Frodon ne ressentait plus de somnolence, et il était tout disposé à la conversation. Mais, si la nourriture et le vin l'avaient mis à l'aise, il ne perdait pas pour autant sa circonspection. Sam était radieux et il se chantonnait à lui-même, mais, quand Frodon parla, il se contenta au début d'écouter, ne se hasardant qu'à quelque exclamation approbative.

Frodon fit maints récits, mais en se gardant toujours d'aborder la question de la quête de la Compagnie et celle de l'Anneau, développant plutôt le vaillant rôle joué par Boromir dans toutes leurs aventures, avec les loups des terres sauvages, dans les neiges sous le Caradhras, et dans les mines de la Moria, où était tombé Gandalf. Faramir fut très ému du récit du combat sur le pont.

«Il dut en coûter à Boromir de fuir devant des Orques, dit-il, ou même devant la féroce créature dont vous parlez, ce Balrog tout dernier qu'il fût à partir»

«Oui, il fut le dernier, dit Frodon, mais Aragorn dut prendre notre tête. Il était le seul à connaître le chemin après la chute de Gandalf. Mais, sans le souci de nous autres petites personnes, je ne pense pas que lui-même ou Boromir auraient fui»

«Peut-être eût-il mieux valu que Boromir fût tombé là avec Mithrandir, dit Faramir, et qu'il ne fût pas allé vers le destin qui l'attendait au-dessus des chutes du Rauros»

«C'est possible. Mais parlez-moi maintenant de ce qui vous concerne, dit Frodon, détournant une fois de plus le sujet. Car j'aimerais en apprendre davantage sur Minas Ithil et Osgiliath, et sur Minas Tirith la perdurable. Quel espoir avez-vous pour cette cité dans votre longue guerre? N

«Quel espoir? répéta Faramir. Il y a longtemps que nous n'en avions plus. L'épée d'Elendil, si elle revient vraiment, pourra le ranimer, mais je ne pense pas qu'elle fasse plus qu'ajourner le jour néfaste, à moins que ne vienne aussi quelque aide imprévue des Elfes ou des Hommes. Car l'Ennemi accroît sa puissance, tandis que la nôtre diminue. Nous sommes un peuple en décadence, un automne sans printemps.

«Les Hommes de Nûmenor étaient établis partout sur les rivages et dans les régions maritimes des Grandes Terres, mais ils s'abandonnèrent pour la plupart aux choses mauvaises et folles. Un grand nombre s'éprirent des Ténèbres et des arts noirs, certains s'adonnèrent entièrement à la paresse et à la facilité, et d'autres se battirent entre eux, jusqu'au moment où leur faiblesse les livra à la conquête des hommes sauvages.

«On ne dit pas que les mauvais arts aient été pratiqués en Gondor ou que le nom de l'Innomé y ait jamais été honoré, et la sagesse et la beauté du temps jadis, amenées de l'Ouest, demeurèrent longtemps dans le royaume des Fils d'Elendil le Beau, et elles s'y attardent encore. Mais, même ainsi, ce fut le Gondor qui amena sa propre décadence, tombant petit à petit dans le gâtisme et croyant au sommeil de l'Ennemi, qui n'était que banni et non détruit.

«La mort était toujours présente, du fait que les Nnmenoriens, comme dans leur ancien royaume qu'ils avaient ainsi perdu, étaient toujours assoiffés d'une vie éternellement invariable. Les rois édifiaient des tombeaux plus splendides que les maisons des vivants, et ils attachaient plus de prix aux vieux noms de leur lignée qu'à ceux de leurs propres fils. Des seigneurs sans enfants se tenaient dans d'antiques châteaux, à ne penser qu'à l'héraldique, dans des cabinets secrets, des hommes desséchés composaient des élixirs puissants ou, dans de hautes et froides tours, ils interrogeaient les étoiles. Et le dernier roi de la lignée d'Anarion n'avait pas d'héritier.

«Mais les intendants furent plus sages et plus heureux. Plus sages, car ils recrutèrent les forces de notre peuple parmi la population robuste de la côte et parmi les montagnards endurcis de l'Ered Nimrais. Et ils conclurent une trêve avec les fières gens du Nord, qui nous avaient souvent attaqués, hommes d'une ardente vaillance, mais qui avaient avec nous une lointaine parenté, contrairement aux sauvages Orientaux ou aux cruels Haradrim.

«Il se trouva donc qu'au temps de Cirion, le Douzième Intendant (et mon père est le vingt sixième), ils accoururent à notre aide et que, dans le grand Champ du Celebrant, ils détruisirent nos ennemis qui s'étaient

emparés de nos provinces septentrionales. Ce sont les Rohirrim, comme nous les nommons, maîtres des chevaux, et nous leur cédâmes les terres de Calenardhon, qui ont pris depuis lors le nom de Rohan, car cette province n'avait depuis longtemps qu'une population clairsemée. Ils devinrent nos alliés et ils se sont toujours montrés fidèles, nous aidant en cas de besoin et gardant nos marches septentrionales et la Trouée de Rohan.

De nos traditions et de nos manières, ils ont appris ce qu'ils voulaient, et leurs seigneurs parlent au besoin notre langue, mais ils conservent pour la plupart les coutumes de leurs propres ancêtres et leurs propres souvenirs, et ils usent entre eux de leur langue nordique. Et nous les aimons: ce sont des hommes de haute taille et les femmes sont belles, vaillants les uns comme les autres, ils ont des cheveux d'or et les yeux brillants, et ils sont forts, ils nous rappellent la jeunesse des Hommes, tels qu'ils étaient aux Jours Anciens. Nos maîtres en tradition disent qu'en fait ils ont avec nous cette affinité qu'ils viennent des mêmes Trois Maisons d'Hommes qu'étaient les Nùrnenoriens au début, peut-être pas de Hador aux Cheveux d'Or, l'ami des Elfes, mais de ceux de ses fils et sujets qui, refusant l'appel, ne traversèrent pas la Mer vers l'Ouest.

«Car nous rangeons les Hommes dans notre tradition sous l'appellation des Hommes du Haut, ou Hommes de l'Ouest, qui étaient les Numenoriens, Hommes du Milieu ou Hommes du Crépuscule tels sont les Rohirrim et leurs semblables qui résident encore loin dans le Nord, et les Sauvages, les Hommes des Ténèbres.

«Mais à présent, si les Rohirrim nous sont devenus plus semblables par certains côtés, ayant développé leurs arts et leur douceur, nous aussi nous sommes devenus plus semblables à eux, et nous ne pouvons plus guère revendiquer le titre d'Hommes du Haut. Nous sommes devenus des Hommes, du Milieu, du Crépuscule, mais avec le souvenir d'autres choses. Car, comme les Rohirrim, nous aimons à présent la guerre et la valeur en tant que choses bonnes en soi, en même temps jeu et fin, et quoique nous considérions toujours qu'un guerrier doit avoir d'autres talents que la seule adresse à manier les armes et à tuer, nous ne l'en plaçons pas moins dans notre estime au-dessus des hommes des autres professions. Ainsi le veut la nécessité de nos jours. Tel était même mon frère, Boromir, homme très vaillant, considéré à ce titre comme le meilleur de Gondor. Et, pour valeureux, il l'était certes: nul héritier de Minas Tirith ne fut, depuis maintes années, aussi courageux à la peine, il était toujours le premier au combat, et nul n'a sonné plus puissamment du Grand Cor» Faramir soupira, puis resta un moment silencieux.

«Vous ne parlez pas beaucoup des Elfes dans toutes vos histoires, Monsieur», dit Sam, s'enhardissant. Faramir semblait considérer les Elfes avec révérence, il l'avait remarqué, et cela, encore bien plus que sa courtoisie, sa nourriture et son vin, lui avait gagné le respect de Sam et avait calmé les soupçons de celui ci.

< Non, c'est vrai, Maître Samsagace, dit Faramir, car je ne suis pas versé dans la connaissance des Elfes. Mais là, vous touchez un autre point sur lequel nous avons changé dans notre déclin de Nümenor à la Terre du Milieu. Car, vous le savez peut-être, si Mithrandir a été votre compagnon et si vous vous êtes entretenu avec Elrond, les Edain, Pères des Nnmenoriens, combattirent aux côtés des Elfes dans les premières guerres et ils reçurent en récompense le royaume au sein de la Mer, en vue du Pays des Elfes. Mais en la Terre du Milieu, les Hommes et les Elfes devinrent étrangers les uns aux autres au temps de l'obscurité, par les artifices de l'Ennemi, et par les lentes modifications du temps au cours duquel chaque espèce s'écarta davantage sur une route divergente. Les Hommes craignent à présent les Elfes dont ils doutent sans pourtant en connaître grand-chose. Et nous, de Gondor, nous devenons comme les autres Hommes, comme ceux de Rohan, car même eux, qui sont les ennemis du Seigneur Ténébreux, évitent les Elfes et parlent de la Forêt d'Or avec crainte.

II en est pourtant encore parmi nous qui entretiennent des rapports avec les Elfes quand ils le peuvent, et de temps à autre certains vont en secret en Lorien, d'où il est rare qu'ils reviennent. Pas moi. Car je considère qu'il est à présent dangereux pour un mortel de rechercher volontairement les Anciennes Gens. Mais je vous envie d'avoir parlé avec la Dame Blanche»

«La Dame de Lorien! Galadriel! S'écria Sam. Vous devriez la voir, oui certes, vous devriez la voir, Monsieur. Je ne suis qu'un hobbit, et le jardinage est mon métier, chez nous, Monsieur, si vous me comprenez, et je ne suis pas fort en poésie pas pour la composition: Un peu de poésie comique de temps en temps, peut-être, vous voyez ça, mais pas de vraie poésie alors, je ne peux pas vous expliquer ce que je veux dire. II faudrait le chanter. Pour cela, c'est Grands-Pas, enfin Aragorn, ou le vieux monsieur Bilbon, qu'il vous faudrait. Mais je voudrais bien pouvoir composer une chanson sur elle. Elle est belle, Monsieur! Ah, qu'elle est belle! Parfois comme un grand arbre en fleur, parfois comme un bois gentil, mince et menu. Dure comme le diamant, douce comme le clair de lune. Chaude comme le soleil, froide comme la gelée sous les étoiles. Fière et distante comme la montagne neigeuse, et aussi joyeuse que toutes les filles que j'ai vues avec des pâquerettes dans les cheveux au printemps. Mais tout cela n'est que niaiseries, bien éloignées de ce que je voudrais exprimer»

«Elle doit donc être très belle, en effet, dit Faramir. Dangereusement belle»

Je ne sais pas trop ce qui est du danger, dit Sam. J'ai idée que les gens apportent leur danger avec eux en Lorien et qu'ils l'y trouvent parce qu'ils l'y ont apporté: Mais peut-être pourrait-on l'appeler dangereuse parce

qu'elle est si forte en elle-même. Vous, vous pourriez vous briser en miettes contre elle, comme un navire sur un rocher, ou vous noyer, comme un hobbit dans une rivière. Mais ni le rocher ni la rivière ne seraient à blâmer. Or, Boro..» Il s'arrêta et devint tout rouge.

Oui? Or Boromir, disiez-vous? Reprit Faramir. Qu'alliez-vous dire? II a amené son danger avec lui? »

Oui, Monsieur, sauf votre respect, et un bel homme comme était votre frère, si vous me permettez de donner mon avis. Mais vous avez été près de la vérité tout du long. J'ai observé Boromir et je l'ai écouté tout le long de la route depuis Fondcombe, pour veiller sur mon maître, vous comprenez, et sans vouloir aucun mal à Boromir et j'ai idée que c'est en Lorien qu'il vit clairement ce que j'avais deviné dès avant cela: ce qu'il voulait. Du moment même où il le vit, il voulut posséder l'Anneau de l'Ennemi! »

«Sam! » S'écria Frodon, consterné. Il était depuis un moment plongé dans ses propres pensées, et il en sortait brusquement, mais trop tard.

«Oh là là! Dit Sam, blêmissant, puis passant à l'écarlate. M'y voilà encore! *Chaque fois que tu ouvres ta grande gueule, tu mets les pieds dans le plat,* me disait l'Ancien, et il avait bien raison. Ah pauvre de moi!

«Écoutez, Monsieur! (Il se tournait face à Faramir avec tout le courage qu'il pouvait rassembler.) N'allez pas tirer avantage de mon maître parce que son serviteur n'est qu'un imbécile. Vous nous avez bercés de belles paroles tout au long, vous avez endormi ma vigilance en parlant des Elfes et tout ça. Mais *beau est qui bienfait,* comme on dit chez nous. Voilà l'occasion de montrer votre qualité»

«C'est ce qu'il semble, dit Faramir, lentement et d'une voix très douce, avec un étrange sourire. Voilà donc la réponse à vos énigmes! L'Anneau Unique que l'on croyait disparu du monde. Et Boromir a tenté de le prendre de force? Et vous vous êtes échappés? Et vous vous êtes encourus, sur toute cette distance, ... à moi! Et je vous ai ici, dans des régions désertes: deux Semi-Hommes, et une armée d'Hommes à mon service, et l'Anneau des Anneaux. Beau coup de la fortune! Une chance pour Faramir, Capitaine de Gondor, de montrer sa qualité! Ha, ha! » Il se tenait tout droit, très grand et rigide, ses yeux gris étincelant.

Frodon et Sam bondirent de leurs tabourets et se mirent côte à côte le dos au mur, cherchant de la main la garde de leurs épées. Il y eut un silence. Tous les hommes présents dans la caverne cessèrent de parler et regardèrent vers eux avec étonnement. Mais Faramir se rassit et se mit à rire doucement, puis il reprit soudain sa gravité.

«Hélas pour Boromir! L'épreuve était trop forte! Dit-il. Combien vous avez accru mon chagrin, vous deux étranges errants d'un lointain pays, porteurs du péril des Hommes! Mais vous êtes moins bons juges des Hommes que je ne le suis des Semi-Hommes. Nous disons la vérité, nous autres Hommes de Gondor. Nous nous vantons rarement, et puis nous agissons ou mourons dans la tentative. *Le trouverais-je sur la grand-route, que je ne le prendrais pas,* ai-je dit. Quand bien même je serais homme à désirer cet objet et même ne sachant pas. clairement ce qu'il était quand je parlais, je considérerais ces mots comme un vœu, et je serais tenu par eux.

«Mais je ne suis pas un homme de cette sorte, ou je suis assez sage pour savoir qu'il est certains dangers que l'on doit fuir. Restez en paix!

Et soyez rassuré, Samsagace. Si vous paraissez avoir trébuché, dites-vous que c'était écrit qu'il devait en être ainsi. Vous avez le cœur aussi perspicace que fidèle, et vous avez vu plus clair que vos yeux. Car, si étrange que cela puisse sembler, il n'y avait aucun danger à me l'avouer. Cela peut même aider le maître que vous aimez, et cela tournera à son avantage, s'il est en mon pouvoir. Soyez donc rassuré. Mais ne nommez jamais plus cette chose à voix haute. Une fois suffit»

Les hobbits revinrent à leurs sièges et s'assirent en silence. Les hommes retournèrent à leur boisson et à leur conversation, se rendant compte que leur capitaine avait exercé quelque badinage aux dépens des petits hôtes et que c'était terminé.

«Eh bien, Frodon, nous nous comprenons enfin, dit Faramir. Si vous avez assumé la chose malgré vous, à la prière d'autrui, vous avez ma compassion, et je vous rends honneur. Et je vous admire de la tenir cachée et de ne pas vous en servir. Vous représentez pour moi des gens et un monde nouveaux. Tous ceux de votre race sont-ils ainsi? Votre pays doit être un royaume de paix et de contentement, et les jardiniers doivent y être tenus en grand honneur»

«Tout n'y est pas parfait, dit Frodon, mais on y honore certainement les jardiniers»

«Mais on doit s'y fatiguer, même dans les jardins, comme toutes choses sous le Soleil en ce monde. Vous êtes loin de chez vous et vous avez beaucoup voyagé. Assez pour ce soir. Dormez, tous les deux en paix, si vous le pouvez. Ne craignez rien! Je ne désire ni le voir, ni le toucher, ni en apprendre davantage à son sujet (ce que j'en sais suffit amplement), de peur que le péril ne puisse m'attirer et que je ne succombe plus en cette épreuve que Frodon fils de Drogon. Allez maintenant vous reposer mais dites-moi seulement auparavant, si vous le voulez bien, où vous désirez aller et ce que vous voulez faire. Car je dois veiller, attendre et réfléchir. Le temps passe. Au matin, nous devons les uns et les autres partir vivement sur les routes qui nous sont assignées»

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE CINQ
LA FENÊTRE SUR L'OUEST

Frodon était resté tremblant, le premier choc de la peur passé. Une grande lassitude s'appesantit sur lui comme un nuage. Incapable de dissimuler plus longtemps, il ne pouvait y résister.

«J'allais chercher une voie pour entrer en Mordor, dit-il d'une voix faible. J'allais à Gorgoroth. II me faut trouver la Montagne de Feu et jeter l'objet dans le gouffre du Destin. Gandalf l'a dit. Je ne pense pas y arriver jamais»

Faramir le contempla un moment avec une gravité étonnée. Puis il le rattrapa soudain alors qu'il vacillait et, le soulevant avec douceur, il le porta jusqu'au lit, où il l'étendit et le couvrit chaudement. Frodon tomba aussitôt dans un profond sommeil.

Un autre lit fut installé à côté pour son serviteur. Sam hésita un moment, puis, s'inclinant très bas: «Bonne nuit, Capitaine, mon seigneur, dit-il. Vous avez pris le risque, Monsieur»

«Vraiment? » Dit Faramir.

«Oui, Monsieur, et vous avez montré votre qualité: la plus haute.

Faramir sourit. «Vous êtes un serviteur hardi, Maître Samsagace. Mais allons: la louange de ceux qui sont dignes de louange est au-dessus de toute récompense. II n'y avait toutefois là aucune matière à louange. Il n'y avait aucun appât, et je n'avais nul désir d'agir autrement»

«Ah, bien, Monsieur, dit Sam, vous avez dit que mon maître avait un certain air elfique, c'était bien et vrai. Mais je puis dire ceci: vous avez un air aussi, Monsieur, qui me fait penser à... à... enfin à Gandalf, aux magiciens»

«Peut-être, dit Faramir. Peut-être discernez-vous de très loin l'air de Nùmenor. Bonne nuit! »

CHAPITRE SIX
LE LAC INTERDIT

A son réveil, Frodon vit Faramir penché sur lui. Durant une seconde, les anciennes craintes le saisirent, il se redressa et eut un mouvement de recul.

«II n'y a rien à craindre», lui dit Faramir. -

«Est ce déjà le matin? » demanda Frodon, bâillant.

«Non, pas encore, mais la nuit tire à sa fin et la pleine lune se couche. Voulez-vous venir la voir? Il y a aussi une question sur laquelle j'aimerais avoir votre avis. Je regrette de vous tirer du sommeil, mais voulez-vous venir? »

«Oui», dit Frodon, se levant, et il eut un léger frisson en quittant la couverture et les fourrures chaudes. Il faisait froid dans la caverne sans feu. Le bruit de l'eau retentissait dans le silence. Il mit son manteau et suivit Faramir.

Sam, s'éveillant soudain par quelque instinct de vigilance, vit d'abord le lit de son maître vide et il bondit sur ses pieds. Puis il aperçut deux silhouettes, celles de Frodon et d'un homme, qui se détachaient dans l'arche, à présent remplie d'une pâle lueur blanche. Il se hâta d'aller les rejoindre, en passant devant des rangées d'hommes endormis sur des matelas le long de la paroi. Comme il approchait de l'entrée de la caverne, il vit que le Rideau était devenu un éblouissant voile de soie, de perles et de fils d'argent: des glaçons de lumière lunaire en train de fondre. Mais il ne s'arrêta pas pour l'admirer et, se détournant, il suivit son maître par l'étroite porte ménagée dans le mur de la grotte.

Ils commencèrent par suivre un couloir noir, puis ils gravirent de nombreuses marches mouillées, et ils arrivèrent ainsi à un petit palier taillé dans la pierre et éclairé par le ciel pâle qui rayonnait loin au-dessus d'eux par une longue et profonde cheminée. De là partaient deux escaliers. L’un continuait, semblait-il, jusque sur la haute rive de la rivière, l'autre tournait à gauche. Ils prirent celui ci. Il montait en tournant comme un escalier hors d’œuvre

Ils finirent par sortir des ténèbres rocheuses et regardèrent alentour. Ils se trouvaient sur un large rocher plat sans garde-fou ni parapet. Sur la droite, à l'est, le torrent tombait en éclaboussant sur maintes plates-formes, puis, se déversant dans une course rapide, il emplissait d'une grande force d'eau sombre tachetée d'écume un lit aplani, enfin, tourbillonnant et se ruant presque à leurs pieds, il plongeait à pic pardessus le rebord qui béait à leur gauche. Un homme se tenait là, près de l'arête, silencieux, le regard fixé sur le bas.

Frodon se retourna pour observer les étranglements luisants de l'eau dans leurs courbes jusqu'au plongeon. Puis il leva les yeux et regarda au loin. Le monde était silencieux et froid, comme à l'approche de l'aube. La pleine lune sombrait au loin à l'ouest, ronde et blanche. Des brumes pâles chatoyaient dans la grande vallée en contrebas: vaste étendue de vapeur argentée sous laquelle roulaient les fraîches eaux nocturnes de l'Anduin. Une noire obscurité s'élevait au-delà, dans laquelle entreluisaient par-ci par-là, froides, aiguës, lointaines, blanches comme des dents de spectres, les cimes de l'Ered Nimrais, les Montagnes Blanches du Royaume de Gondor, couronnées de neiges éternelles.

Frodon se tint un moment sur la haute pierre, et il fut parcouru d'un frisson en se demandant si, quelque part dans la vastitude des terres nocturnes, ses vieux compagnons marchaient ou dormaient, ou bien gisaient morts dans un suaire de brume. Pourquoi l'avait-on tiré d'un sommeil oublieux pour l'amener là?

Sam aurait bien voulu une réponse à la même question, et il ne put se retenir de murmurer, pour la seule oreille de son maître, pensait-il: *H* C'est une belle vue, il n'y a pas de doute, Monsieur Frodon, mais elle glace le cœur, sans compter les os! Qu'est ce qui se passe? »

Faramir l'entendit et répondit: «Le coucher de la lune sur le Gondor. Le bel Ithil, quittant la Terre du Milieu, jette un coup d'œil sur les boucles blanches du vieux Mindolluin.Cela vaut bien quelques frissons. Mais ce n'est pas ce que je vous ai amenés voir encore que pour vous, Samsagace, on ne vous ait pas amené et que vous ne fassiez que payer la rançon de votre vigilance. Une lampée de vin réparera cela. Allons, regardez, maintenant! »

Il s'approcha de la sentinelle silencieuse sur le bord sombre, et Frodon le suivit. Sam resta en arrière. II avait déjà un sentiment d'insécurité suffisant sur cette haute plate-forme mouillée. Faramir et Frodon regardèrent en bas. Loin en contrebas, ils virent les eaux blanches se déverser dans une cuvette écumante, puis tournoyer sombrement autour d'un profond bassin ovale parmi les rochers, jusqu'à la découverte d'une issue par une porte étroite, elles s'en allaient alors, fumantes et jacassantes, dans des étendues droites plus calmes et plus égales. Le

clair de lune envoyait encore ses rayons obliques au pied de la cascade et miroitait sur les rides du bassin. Bientôt, Frodon s'aperçut de la présence d'une petite chose noire sur la rive la plus proche, mais, au moment même où il regardait, elle plongea et disparut juste au-delà du bouillonnement tournoyant de la chute, fendant l'eau noire avec la netteté d'une flèche ou d'une pierre de champ.

Faramir se tourna vers l'homme qui était à son côté: «Que diriez vous que c'est là, Anborn? Un écureuil, ou un martin-pêcheur? Ou y a t'il des martins-pêcheurs noirs dans les trous d'eau nocturnes de la Forêt Noire? »

Ce n'est pas un oiseau, en tout cas, répondit Anborn. Ça a quatre membres et ça plonge comme un homme, et ça y montre une belle maîtrise aussi. Qu'est ce que ça cherche? Un chemin derrière le Rideau vers nos cachettes? Il semble que nous soyons enfin découverts. J'ai là mon arc, et j'ai posté sur les deux rives d'autres archers, presque aussi bons tireurs que moi-même. On n'attend que votre ordre pour tirer, Capitaine»

«Tirerons-nous? » Demanda Faramir, se tournant vivement vers Frodon.

Celui ci ne répondit pas tout de suite. Puis il dit: «Non ! Non! Je vous supplie de n'en rien faire» Si Sam l'avait osé, il aurait répondu «Oui» plus vite et plus fort. Il ne pouvait voir, mais il devinait assez bien d'après leurs paroles ce qu'ils regardaient.

«Vous savez donc ce qu'est cette chose? Dit Faramir. Allons, maintenant que vous avez vu, dites-moi pourquoi il faut l'épargner. Dans tous nos entretiens, vous n'avez pas parlé une seule fois de votre vagabond de compagnon, et je l'ai laissé tranquille pour l'instant. Cela pouvait attendre jusqu'au moment où il serait pris et amené devant moi. J'ai envoyé mes meilleurs chasseurs à sa recherche, mais il leur a échappé, et ils ne l'ont jamais vu jusqu'à maintenant, sauf Anborn, ici présent, qui l'a aperçu une fois hier soir au crépuscule. Mais à présent il a commis pire abus que la simple prise de lapins dans les hautes terres: Il a osé venir à Henneth Annûn, et il le paiera de sa vie. Cette créature m'étonne: secrète et rusée comme elle est, venir jouer dans le lac juste sous notre fenêtre! S'imagine t'elle donc que les hommes dorment sans garde toute la nuit? Pourquoi fait-elle cela? »

«Je pense qu'il y a deux réponses, dit Frodon. D'une part, cet être connaît peu les Hommes et, tout rusé qu'il est, votre refuge est si bien caché qu'il ignore peut-être que des Hommes y sont dissimulés. D'autre part, je crois qu'il est attiré ici par un désir irrésistible, plus fort que la prudence»

«Il est attiré ici, dites-vous? Demanda Faramir d'une voix basse. Peut-il... Connaît-il donc votre fardeau? »

«Oui, assurément. Il l'a lui-même porté pendant de nombreuses années»

«Lui? dit Faramir, et l'étonnement lui fit prendre une brusque inspiration. Cette affaire se complique toujours de nouvelles énigmes. Alors il nous poursuit? »

«Peut-être. L'objet est précieux. Mais je ne parlais pas de cela»

«Que cherche donc cette créature?

«Du poisson, dit Frodon. Regardez! »

Ils observèrent le lac sombre. Une petite tête noire apparaissait à l'autre extrémité du bassin, sortant juste de l'ombre profonde des rochers. Il y eut un éclair d'argent et un remous de toutes petites rides. Il se dirigea vers le bord, puis une forme semblable à une grenouille sortit de l'eau et grimpa sur la rive avec une remarquable agilité. Elle s'assit aussitôt et se mit à ronger la petite chose argentée, qui scintilla en tournant: les derniers rayons de la lune tombaient à présent derrière le mur de pierre à l'extrémité du lac.

Faramir rit doucement. «Du poisson! Dit-il. C'est une faim moins dangereuse. Ou peut-être pas: le poisson du lac d'Henneth Annûn pourrait lui coûter tout ce qu'il a à donner»

«Je l'ai maintenant à la pointe de ma flèche, dit Anborn. Ne dois-je pas tirer, Capitaine? Pour être venu en ce lieu sans y être invité, la mort est notre loi.

«Attendez, Anborn, dit Faramir. Cette affaire est plus délicate qu'elle ne le paraît. Qu'avez-vous à dire à présent, Frodon? Pourquoi l'épargnerions-nous? »

«Cet être est misérable et il a faim, dit Frodon, et il n'a pas conscience du danger qui le menace. Et Gandalf, votre Mithrandir, vous aurait demandé de ne pas le tuer pour cette raison, et pour d'autres. Il l'a interdit aux Elfes. Je ne sais pas clairement pourquoi, et ce que je devine, je ne puis en parler ouvertement ici. Mais cette créature est en quelque façon liée à ma mission. Jusqu'au moment où vous nous avez trouvés et pris, elle était mon guide.

«Votre guide! dit Faramir. L'affaire devient de plus en plus étrange. Je ferais beaucoup pour vous, Frodon, mais ceci je ne puis vous l'accorder: laisser ce sournois vagabond partir librement d'ici à son gré pour vous rejoindre plus tard ou pour être attrapé par les Orques et leur raconter tout ce qu'il sait sous la menace de la souffrance. Il faut qu'il soit tué ou pris. Tué, si on ne peut le prendre très rapidement. Mais comment peut-on attraper cette chose glissante aux nombreuses apparences, autrement qu'avec un trait empenné? »

CHAPITRE SIX
LE LAC INTERDIT

«Laissez-moi descendre doucement vers lui, dit Frodon. Vous pourrez garder vos arcs bandés et me tuer, moi au moins, si j'échoue. Je ne m'enfuirai pas»

«Allez alors, et faites vite! dit Faramir. S'il en ressort vivant, il devrait être votre serviteur fidèle pour le restant de ses malheureux jours. Menez Frodon en bas de la rive, Anborn et allez doucement. Cette créature a un nez et des oreilles. Donnez-moi votre arc»

Anborn grogna et passa devant le long de l'escalier en colimaçon jusqu'au palier, ils remontèrent l'autre escalier pour arriver enfin à une étroite ouverture, cachée par d'épais buissons. L'ayant silencieusement franchie, Frodon se trouva au haut de la rive sud, au-dessus du lac. II faisait maintenant sombre et les chutes étaient pâles et grises, ne réfléchissant que la lueur de la lune attardée dans le ciel à l'ouest. Il ne voyait pas Gollum. II s'avança un peu, et Anborn vint doucement derrière lui.

«Continuez! Murmura t'il à l'oreille de Frodon. Attention à droite. Si vous tombez dans le lac, personne d'autre que votre ami pêcheur ne pourra vous secourir. Et n'oubliez pas qu'il y a des archers à proximité, bien que vous ne les voyiez peut-être pas»

Frodon avança avec précaution, se servant de ses mains à la manière de Gollum pour tâter le chemin et assurer son équilibre. Les rochers étaient pour la plupart plats et unis, mais glissants. Il s'arrêta pour écouter. II n'entendit d'abord que la chute continue de la cascade derrière lui. Mais bientôt il perçut, non loin devant lui, un murmure sifflant.

«Du poisson, du bon poisson. La Face Blanche a disparu, mon trésor, enfin, oui. Maintenant, on peut manger du poisson en paix. Non, pas en paix, mon trésor. Car le Trésor est perdu, oui, perdu. Sales hobbits, vilains hobbits. Ils sont partis et nous ont abandonné, gollum, et le Trésor est parti. Seulement le pauvre Sméagol, tout seul. Pas de Trésor. Les vilains Hommes, ils vont le prendre, voler mon Trésor. Des voleurs. On les déteste. Du poisson, du bon poissons ça nous fortifie. Ça fait les yeux brillants, les doigts serrés, oui. Etrangle les, mon trésor. Étrangle les tous, oui, si on a l'occasion. Bon poisson. Bon poisson! »

Cela se poursuivait ainsi, presque aussi continûment que la chute de l'eau, la seule interruption étant un faible bruit de salivation et de gargouillement. Frodon frissonna, écoutant avec pitié et dégoût. Il souhaitait que cela s'arrêtât et qu'il n'eût plus jamais à entendre cette voix. Anborn n'était pas loin derrière. Frodon pouvait revenir furtivement vers lui et lui demander de faire tirer les chasseurs. Ils pourraient sans doute approcher suffisamment, tandis que Golum se gavait et n'était pas sur ses gardes. Un seul trait bien ajusté, et Frodon serait débarrassé à jamais de la misérable voix. Mais non, Gollum avait des droits sur lui, à présent. Le serviteur a des droits sur son maître en échange de son service, fût-il motivé par la peur. Sans Gollum, ils se seraient enfoncés dans les Marais des Morts. Frodon avait aussi l'impression tout à fait nette que Gandalf ne l'aurait pas souhaité.

«Sméagol ! » Dit-il doucement.

«Poisson, bon poisson», dit la voix.

«Sméagol ! » Dit-il un peu plus fort. La voix se tut.

«Sméagol, le Maître est venu vous chercher. Le Maître est ici. Venez, Sméagol ! » Il n'y eut pas de réponse, mais un léger sifflement, comme d'une prise de souffle.

«Venez, Sméagol ! Dit Frodon. Nous sommes en danger. Les Hommes vous tueront, s'ils vous trouvent ici. Venez vite, si vous voulez échapper à la mort. Venez au Maître! «Non! répondit la voix. Maître pas gentil. Abandonne le pauvre Sméagol et va avec nouveaux amis. Maître peut attendre. Sméagol n'a pas fini»

«Il n'y a pas le temps, dit Frodon. Emportez le poisson. Venez! »

«Non! Faut finir le poisson»

«Sméagol ! dit désespérément Frodon. Le Trésor sera mécontent. Je prendrai le Trésor et je lui dirai: fais lui avaler les arêtes et s'étouffer. Plus jamais goûter le poisson. Venez, le Trésor attend! »

Il y eut un sifflement aigu. Bientôt, Gollum sortit des ténèbres à quatre pattes, comme un chien à l'appel. Il avait à la bouche un poisson à demi mangé, et un autre à la main. Il vint tout près de Frodon, presque nez à nez, et le renifla. Ses yeux pâles brillaient. Puis il retira le poisson de sa bouche et se redressa.

«Gentil Maître! murmura t'il. Gentil hobbit, revenu auprès du pauvre Sméagol. Le bon Sméagol vient. Maintenant, partons, partons vite, oui. A travers les arbres, pendant que les Faces sont noires. Oui, allons, partons! »

«Oui, nous partirons bientôt, dit Frodon. Mais pas tout de suite. J'irai avec vous, comme je l'ai promis. Je réitère ma promesse. Mais pas maintenant. Vous n'êtes pas encore en sécurité. Je vous sauverai, mais il faut me faire confiance»

«On doit faire confiance au Maître? dit Gollum d'un air de doute. Pourquoi? Pourquoi ne pas partir tout de suite? Où est l'autre, le hobbit mécontent et grossier? Où est-il? »

«Là haut, dit Frodon, montrant la chute d'eau. Je ne pars pas sans lui. Nous devons aller le retrouver» Son cœur se serra. Cela ressemblait trop à une tromperie. Il ne craignait pas vraiment que Faramir permît de tuer

Gollum, mais il le ferait sans doute prisonnier et le lierait, et assurément ce que Frodon faisait paraîtrait une déloyauté à la pauvre créature déloyale. Il serait probablement impossible de jamais lui faire comprendre ou croire que Frodon lui avait sauvé la vie de la seule façon possible. Que pouvait-il faire d'autre? tenir parole, autant que faire se pouvait, d'un côté comme de l'autre. «Venez! Dit-il. Sans quoi, le Trésor sera mécontent. Nous retournons maintenant le long de la rivière. Allez, allez, passez devant! »

Gollum rampa un peu le long du bord, reniflant et soupçonneux. II s'arrêta bientôt et releva la tête. «II y a quelque chose là! Dit-il. Pas un hobbit» Il se retourna soudain. Une lueur verte clignota dans ses yeux protubérants. «Maître, maître! s'écria t'il. Mauvais! Rusé! Faux! » II cracha et tendit ses longs bras en faisant claquer ses doigts blancs.

A ce moment, la grande forme noire d'Anborn se leva par derrière et descendit sur lui. Une grande et forte main s'abattit sur sa nuque et l'immobilisa. II se débattit aussitôt, tout mouillé et vaseux, se tortillant comme une anguille, mordant et écorchant comme un chat. Mais deux hommes encore sortirent des ombres.

«Restez tranquille! dit l'un. Ou on vous lardera de piquants comme un porc-épic. Restez tranquille! »

Gollum devint flasque et se mit à geindre et à pleurer. Ils le lièrent sans grande douceur.

«Tout doux, tout doux! dit Frodon. Il n'a pas votre force. Ne lui faites pas de mal, si vous pouvez l'éviter. Il sera plus calme si vous ne lui en faites pas. Sméagol ! Ils ne vous feront pas de mal. Je vous accompagnerai, et il ne vous arrivera rien. Pas à moins qu'ils ne me tuent aussi. Faites confiance au Maître! Gollum se retourna et cracha vers lui. Les hommes le soulevèrent, lui mirent un capuchon sur les yeux et l'emportèrent.

Frodon les suivit, très malheureux. Ils passèrent par l'ouverture derrière les buissons et revinrent, par les escaliers et les passages, dans la caverne. Deux ou trois torches avaient été allumées. Des hommes bougeaient. Sam était là et il jeta un curieux regard sur le paquet flasque que les hommes portaient. «Vous l'avez l'attrapé? » Dit-il à Frodon.

«Oui. Enfin non, je ne l'ai pas attrapé. Il est venu vers moi parce qu'il m'avait fait confiance au début, je crains. Je ne voulais pas qu'on le ligote comme cela. J'espère que ça ira bien, mais j'ai horreur de toute cette affaire»

«Moi aussi, dit Sam. Et jamais rien n'ira bien où se trouve ce misérable spécimen»

Un homme vint faire signe aux hobbits, et il les emmena dans un recoin au fond de la caverne. Faramir y était assis dans son fauteuil, et la lampe avait été rallumée dans la niche au-dessus de sa tête. II les invita à prendre place sur les tabourets à côté de lui. «Qu'on apporte du vin pour les hôtes, dit-il. Et amenez-moi le prisonnier»

Le vin fut apporté, puis Anborn arriva, portant Gollum. Il retira le capuchon de la tête de Gollum et le remit sur ses pieds, restant debout derrière lui pour le soutenir. Gollum ferma à demi les yeux, cachant leur malice derrière ses lourdes et pâles paupières. Il avait l'air d'une très misérable créature, ruisselante et froide, sentant le poisson (il en étreignait encore un dans sa main), ses rares cheveux pendaient comme des algues fétides sur ses sourcils osseux, son nez coulait.

«Lâchez-nous! Lâchez-nous! Dit-il. La corde nous fait mal, oui, elle nous fait mal et on n'a rien fait»

Rien? Dit Faramir, jetant un regard pénétrant à la misérable créature, mais sans aucune expression de colère, de pitié ou d'étonnement sur le visage. Rien? N'avez-vous jamais rien fait qui vous mérite des liens ou un châtiment pire? Il ne m'appartient toutefois pas de juger, heureusement. Mais ce soir, vous êtes venu en un lieu où la venue signifie la mort. Les poissons de ce lac se paient cher»

Gollum laissa tomber le poisson de sa main. «Voulons pas le poisson», dit-il.

Le prix n'est pas attaché au poisson, dit Faramir. Le fait seul de venir ici et de contempler le lac entraîne la peine de la mort. Je vous ai épargné jusqu'à maintenant à la prière de Frodon ici présent, qui dit que de lui au moins vous méritez quelques remerciements. Mais il faut aussi me satisfaire, moi. Comment vous appelez-vous? D'où venez-vous? Et où allez-vous? Quelle est votre occupation?

«On est perdu, perdus, dit Gollum. Pas de nom, pas d'occupation, pas de Trésor, rien. Seulement vide. Seulement affamé, oui, on a faim. Quelques petits poissons, de sales petits poissons pleins d'arêtes, pour une pauvre créature, et ils disent la mort. Ils sont si sages, si justes, si vraiment justes! »

«Pas très sages, dit Faramir. Mais justes, oui, peut-être aussi justes que le permet notre petite sagesse. Déliez le, Frodon! » Faramir prit dans sa ceinture un petit couteau, qu'il tendit à Frodon. Gollum, se méprenant sur le geste, poussa un cri aigu et tomba à terre.

Allons, Sméagol ! Dit Frodon. Il faut me faire confiance. Je ne vous abandonnerai pas. Répondez véridiquement, si vous le pouvez. Cela vous fera du bien, non du mal» Il coupa les cordes qui enserraient les poignets et les chevilles de Gollum, et il le remit sur ses pieds.

«Venez ici! dit Faramir. Regardez-moi! Connaissez-vous le nom de cet endroit? Êtes-vous déjà venu ici? »

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE SIX
LE LAC INTERDIT

Gollum leva lentement les yeux et regarda à contrecœur dans ceux de Faramir. Toute lueur en disparut, et ils se fixèrent, mornes et pâles, dans les yeux clairs et fermes de l'homme de Gondor. II y eut un moment de silence et d'immobilité. Puis Gollum baissa la tête et se tassa sur lui-même, il fut bientôt accroupi, frissonnant, sur le sol. «On ne sait pas, et on ne veut pas savoir, geignit-il. Jamais venu ici, jamais revenir»

Il y a dans votre esprit des portes verrouillées et des fenêtres fermées, et des pièces sombres par derrière, dit Faramir. Mais en ceci, je juge que vous dites la vérité. C'est bon pour vous. Sur quoi jurerez-vous de ne jamais revenir, et de ne jamais conduire ici par la parole ou par signe aucun être vivant? »

«Le Maître le sait, dit Gollum, jetant un regard de côté à Frodon. Oui, il le sait. On prometra au Maître, s'il nous sauve. Nous le promettrons à l'Objet, oui. (Il rampa jusqu'aux pieds de Frodon.) Sauvez-nous, gentil Maître! Gémit-il. Sméagol promet au Trésor, il promet loyalement. Jamais revenir, jamais parler, non, jamais! Non, mon trésor, non! »

«Êtes-vous satisfait? » Demanda Faramir.

«Oui, dit Frodon. Du moins, vous devez ou accepter cette promesse, ou appliquer votre loi. Vous n'en tirerez rien de plus. Mais j'ai promis que s'il venait à moi, il ne lui serait fait aucun mal. Et je n'aimerais pas être contraint à la déloyauté»

Faramir resta un moment pensif. «Bon, dit-il enfin. Je vous remets à votre maître, à Frodon fils de Drogon. Qu'il déclare ce qu'il veut faire de vous! »

«Mais, Seigneur Faramir, dit Frodon, s'inclinant, vous n'avez pas encore déclaré votre volonté en ce qui concerne ledit Frodon, et il ne peut former de plans pour lui-même ou ses compagnons tant qu'elle ne sera pas connue. Vous avez ajourné votre jugement jusqu'au matin, mais celui ci est maintenant tout proche»

«Eh bien, je vais déclarer ma sentence, dit Faramir. Quant à vous, Frodon, dans la mesure des pouvoirs qui me sont conférés par une plus haute autorité, je vous déclare libre dans le royaume de Gondor jusqu'à la limite de ses anciennes frontières, à seule condition que ni vous ni aucun de ceux qui vous accompagnent ne seront autorisés à venir en cet endroit sans y être priés. Cette sentence sera valable un an et un jour, après quoi, elle prendra fin à moins que vous ne veniez avant ce terme à Minas Tirith vous présenter au Seigneur et Intendant de la Cité. Je lui demanderai alors de confirmer ce que j'ai fait et de le prolonger à vie. D'ici là, toute personne que vous prendrez sous votre protection sera sous la mienne et sous le bouclier de Gondor. Cette réponse vous satisfait-elle? »

Frodon s'inclina pronfondément. «Elle me satisfait, dit-il, et je me mets à votre service, si cela a la moindre valeur pour quelqu'un d'aussi puissant et d'aussi honorable»

«Votre concours a une grande valeur, dit Faramir. Et maintenant, prenez-vous cette créature, ce Sméagol, sous votre protection? »

«Oui, je prends Sméagol sous ma protection», dit Frodon. Sam poussa un soupir perceptible, et pas à propos des civilités, qu'il approuvait entièrement comme tout hobbit l'aurait fait. En vérité, dans la Comté, pareille affaire aurait exigé beaucoup plus de paroles et de révérences.

«Dans ce cas, dit Faramir, se tournant vers Gollum, je vous dis que vous êtes sous une sentence de mort, mais, tant que vous marcherez avec Frodon, vous serez en sécurité pour ce qui me concerne. Mais si jamais un homme de Gondor vous trouve égaré sans lui, la sentence sera exécutée. Et puisse la mort vous trouver rapidement, en Gondor ou au-dehors, si vous ne le servez pas bien. Et maintenant, répondez-moi: où vouliez-vous aller? Vous étiez son guide, a t'il dit. Où le meniez-vous? » Gollum ne répondit rien.

«Je ne veux pas de secret là-dessus, dit Faramir. Répondez, ou je révoquerai mon jugement! » Gollum ne dit toujours rien.

«Je vais répondre pour lui, dit Frodon. Il m'a amené à la Porte Noire, comme je le lui avais demandé, mais elle était infranchissable»

«II n'y a aucune porte ouverte sur la Terre sans Nom», dit Faramir.

«Voyant cela, nous nous sommes détournés et nous sommes venus par la route du Sud, poursuivit Frodon, car il m'a dit qu'il y a, ou qu'il peut y avoir, un chemin près de Minas Ithil»

«Minas Morgul», dit Faramir.

«Je ne sais pas exactement, dit Frodon, mais le chemin grimpe, à ce que je crois, dans les montagnes du côté nord de la vallée où se trouve l'ancienne cité. Il monte jusqu'à une haute crevasse pour redescendre sur... ce qui est au-delà»

«Connaissez-vous le nom de ce haut col? » Demanda Faramir.

«Non», répondit Frodon.

«Il s'appelle Cirith Ungol» Gollum émit un sifflement aigu et se mit à marmonner. «N'est ce pas là son nom? » dit Faramir, se tournant vers lui.

«Non! Dit Gollum, et il piaula comme sous l'effet d'un coup de poignard. Si, si, on a entendu ce nom une fois. Mais que nous importe le nom? Le Maître dit qu'il faut qu'il entre. Il faut donc qu'on essaie quelque chemin. Il n'y en a pas d'autre à essayer, non»

«Pas d'autre chemin? dit Faramir. Comment le savez-vous? Et qui a exploré tous les confins de ce sombre royaume? » Il regarda longuement Gollum, d'un air pensif. Il reprit bientôt la parole: «Emmenez cette créature, Anborn. Traitez-la avec douceur, mais surveillez-la. Et vous, Sméagol, n'essayez pas de plonger dans les chutes. Les rochers y ont de telles dents qu'ils vous tueraient avant l'heure. Laissez-nous maintenant, et prenez votre poisson! »

Anborn sortit et Gollum passa devant lui, courbant l'échine. Le rideau fut tiré devant le renfoncement.

«Je crois que vous agissez fort peu sagement en cette affaire, Frodon, dit Faramir. Je ne pense pas que vous devriez aller avec cette créature. Elle est mauvaise»

«Non, pas entièrement», dit Frodon.

«Pas entièrement, peut-être, répliqua Faramir, mais la malice le ronge comme un chancre, et le mal grandit. II ne vous mènera à rien de bon. Si vous voulez vous séparer de lui, je lui donnerai un sauf-conduit et je le ferai guider à tout point de la frontière du Gondor qu'il lui plaira de nommer»

«II ne l'accepterait pas, dit Frodon. Il me suivrait, comme il le fait depuis longtemps. Et j'ai maintes fois promis de le prendre sous ma protection et d'aller où il me conduirait. Vous ne me demanderiez pas de manquer à ma parole envers lui? »

«Non, dit Faramir. Mais mon cœur le ferait. Car il semble moins mauvais de conseiller à un autre de manquer à sa foi que de le faire soi-même, surtout quand on voit un ami inconsciemment lié à son propre danger. Mais non s'il veut aller avec vous, il vous faut maintenant le supporter. Mais je ne crois pas que vous soyez tenu d'aller à Cirith Ungol, dont il ne vous a dit qu'une partie de ce qu'il connaît. Cela, au moins, je l'ai vu clairement dans sa pensée. N'allez pas à Cirith Ungol !

«Où irai-je donc? Dit Frodon. Retournerai-je à la Porte Noire pour me rendre à la garde? Que savez-vous à l'encontre de cet endroit qui en rende le nom si redoutable?

«Rien de certain, répondit Faramir. Nous autres de Gondor nous ne passons jamais à l'est de la Route, de nos jours, et aucun des plus jeunes hommes ne l'a jamais fait, non plus qu'aucun de nous n'a jamais mis le pied sur les Montagnes de l'Ombre. Nous n'en connaissons que les anciens récits et les on-dit du temps passé. Mais une sombre terreur demeure dans les cols qui dominent Minas Morgul. A la mention de Cirith Ungol, les vieillards et les maîtres du savoir blêmissent et observent le silence.

«La vallée de Minas Morgul a passé au mal il y a très longtemps, et c'était une menace et un lieu redoutable alors que l'Ennemi banni était encore très loin et que l'Ithilien était en majeure partie sous notre garde. Comme vous le savez, cette cité était autrefois une place forte, belle et fière, Minas lthil, jumelle de notre propre cité. Mais elle fut prise par des hommes sauvages que l'Ennemi avait dominés dans sa première force, et qui erraient sans demeure et sans maître après sa chute. On dit que leurs seigneurs étaient des hommes de Nnmenor, tombés dans une sombre méchanceté, l'Ennemi leur avait donné des anneaux de puissance, et il les avait dévorés: ils étaient devenus des spectres vivants, terribles et pernicieux. Après son départ, ils prirent Minas Ithil et y résidèrent, et ils l'emplirent de pourriture, comme toute la vallée environnante: elle paraissait vide, mais ne l'était pas, car une crainte sans forme vivait à l'intérieur des murs en ruine. Il y avait Neuf Seigneurs, et après le retour de leur Maître, qu'ils aidèrent et préparèrent en secret, ils redevinrent puissants. Et puis les Neuf Seigneurs sortirent des portes de l'horreur, et nous ne pûmes leur résister. N'approchez pas de leur citadelle. Vous seriez découvert. C'est un lieu de malice sans cesse en éveil, plein d'yeux sans paupières. N'allez pas par-là! »

«Mais vers où me dirigerez-vous? Demanda Frodon. Vous ne pouvez me guider vous-même vers les montagnes, ni me les faire franchir, me dites-vous. Mais je suis tenu, par un engagement solennel devant le Conseil, de les passer, je dois trouver un chemin ou périr dans la recherche. Et si je retourne en arrière, refusant la route au bout du compte, où irai-je parmi les Elfes ou les Hommes? Voudriez-vous donc que je vienne en Gondor avec cet Objet, l'Objet qui rendit votre frère fou de désir? Quel sortilège exercerait-il à Minas Tirith? Y aura t’il deux cités de Minas Morgul, se contemplant par-dessus une terre morte, emplie de pourriture? »

«Je ne voudrais pas qu'il en fût ainsi», dit Faramir.

«Alors, que voudriez-vous que je fasse? »

«Je ne sais pas. Mais je ne voudrais pas que vous alliez à la mort ou au supplice. Et je ne crois pas que Mithrandir aurait choisi ce chemin»

«Mais, depuis qu'il est parti, il me faut bien prendre ceux que je trouve. Et il n'y a pas le temps de chercher longtemps», dit Frodon.

«C'est un dur destin et une mission désespérée, dit Faramir. Mais rappelez-vous au moins mon avertissement: méfiez-vous de ce guide, Sméagol. Il a déjà commis un meurtre. Je l'ai lu en lui» Il soupira.

«Eh bien, ainsi donc nous nous sommes rencontrés et nous nous séparons, Frodon fils de Drogon. Il n'est pas besoin de vous bercer de douces paroles: je n'espère pas vous revoir aucun autre jour sous ce Soleil. Mais vous partirez maintenant avec ma bénédiction, sur vous et sur tous les vôtres. Reposez-vous un peu pendant que l'on vous préparera de la nourriture.

J'aimerais bien apprendre comment ce rampant Sméagol devint possesseur de l'Objet dont nous parlons et comment il le perdit, mais je ne vous ennuierai pas maintenant. Si jamais, contre tout espoir, vous reveniez aux terres des vivants et que nous reprenions nos récits, assis près d'un mur au soleil et riant des tristesses passées, vous me le direz alors. Jusqu'à ce moment ou quelque autre au-delà de la vision des Pierres Voyantes de Nûmenor, adieu! »

Il se leva et s'inclina profondément devant Frodon, puis il tira le rideau et passa dans la caverne.

CHAPITRE SEPT
VOYAGE A LA CROISÉE DES CHEMINS

Frodon et Sam retournèrent à leurs lits 'et s'étendirent en silence pour se reposer un peu, tandis que les hommes se remuaient et que les occupations de la journée commençaient. Après un moment, on leur apporta de l'eau, puis on les conduisit à une table où le couvert était mis pour trois. Faramir déjeuna avec eux. Il n'avait pas dormi depuis le combat de la veille, mais il ne paraissait pas fatigué.

Le repas terminé, ils se levèrent. «Puisse nulle faim ne vous tourmenter en route, dit Faramir. Vous avez peu de vivres, mais j'ai fait placer dans vos paquets une petite réserve de nourriture qui convienne à des voyageurs. Vous ne manquerez pas d'eau tant que vous marcherez dans l'Ithilien, mais ne buvez à aucun ruisseau descendant de l'Imlad Morgul, la Vallée de la Mort Vive. Il faut aussi que je vous dise ceci: mes éclaireurs et mes guetteurs sont tous rentrés, même certains qui s'étaient glissés jusqu'en vue du Morannon. Ils trouvent tous une chose étrange. Le pays est vide. II n'y a rien sur la route, on n'entend nulle part le son de pas, de cors ni de cordes d'arcs. Un silence d'attente plane sur la Terre sans Nom. J'ignore ce que cela présage. Mais le moment approche rapidement de quelque grande conclusion. La tempête vient. Hâtez-vous tant que vous le pouvez! Si vous êtes prêts, partons. Le Soleil s'élèvera bientôt au-dessus de l'ombre»

On apporta aux hobbits leurs paquets (un peu plus lourds qu'auparavant), et aussi deux solides bâtons de bois poli, ferrés, à tête sculptée par laquelle passait une lanière de cuir tressé.

«Je n'ai pas de cadeaux convenables à vous offrir au moment de notre séparation, dit Faramir, mais prenez ces bâtons. Ils pourront être utiles à ceux qui marchent ou grimpent en terre sauvage. Les hommes des Montagnes Blanches les utilisent, encore que ceux-ci aient été coupés pour votre taille et nouvellement ferrés. Ils sont faits du bel arbre *lebethron,* cher aux charpentiers de Gondor, et la vertu leur a été donnée de trouver et de revenir. Puisse cette vertu ne pas faire entièrement défaut sous l'Ombre dans laquelle vous allez! »

Les hobbits s'inclinèrent très bas. «Très gracieux hôte, dit Frodon, il m'avait été dit par Elrond le Semi-Elfe que je trouverais en chemin de l'amitié, secrète et imprévue. Je n'en cherchais certes pas de la qualité de celle que vous m'avez montrée. L'avoir trouvée tourne le mal en un grand bien»

Ils s'apprêtèrent alors au départ. Gollum fut tiré de quelque coin ou de quelque cachette, et il paraissait lus satisfait de lui-même qu'auparavant, bien qu'il se tînt tout près de Frodon et évitât le regard de Faramir.

«Votre guide doit avoir les yeux bandés, dit Faramir, mais pour vous et votre serviteur Samsagace, je vous en dispense, si vous le désirez»

Gollum poussa un cri aigu, se tortilla et s'agrippa à Frodon quand on vint lui bander les yeux, et Frodon dit: «Bandez-nous les yeux à tous trois et couvrez les miens en premier, il verra peut-être ainsi qu'on ne lui veut aucun mal» Il fut ainsi fait, et on les mena hors de la caverne d'Henneth Annûn. Quand ils eurent passé par les couloirs et par les escaliers, ils sentirent autour d'eux l'air frais, pur et doux, du matin. Ils poursuivirent un peu leur chemin ainsi aveuglés, montant et puis descendant doucement. Enfin la voix de Faramir ordonna de les débarrasser de leurs bandeaux.

Ils se trouvaient de nouveau sous les branches des arbres. On n'entendait aucun son des chutes d'eau, car une longue pente s'étendait à présent en direction du sud entre eux et le ravin dans lequel coulait la rivière. Ils virent à l'ouest de la lumière à travers les arbres, comme si le monde se terminait brusquement là à un bord qui ne donnait que sur le ciel.

«Ici se séparent définitivement nos chemins, dit Faramir. Si vous suivez mon conseil, vous ne tournerez pas encore vers l'est. Continuez, tout droit, car vous aurez ainsi l'abri de la forêt sur de nombreux milles. A l'ouest, il y a une arête, et le soi descend dans de grandes vallées, tantôt brusquement et à pic et tantôt en longues pentes. Suivez cette arête et les lisières de la forêt. Au début de votre voyage, vous pourrez marcher de jour, je pense. Le pays est endormi dans une fausse paix, et pour un temps tout mal a été retiré. Profitez en tant que vous le pouvez! »

Il étreignit les hobbits, à la manière de son peuple se baissant, les mains sur les épaules, pour leur baiser le front.

«Allez avec la bonne volonté de tous les hommes de bien! » Dit-il.

Ils s'inclinèrent jusqu'à terre. Puis, se détournant, il les quitta sans jeter un regard en arrière et rejoignit ses deux gardes, restés à une petite distance. Ils s'émerveillèrent de voir avec quelle rapidité ces hommes vêtus de vert se murent alors, disparaissant presque en un clin d'œil La forêt où Faramir s'était tenu parut vide et triste, comme si un rêve eût passé.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE SEPT
VOYAGE A LA CROISÉE DES CHEMINS

Frodon soupira et se retourna vers le sud. Comme pour marquer son dédain de pareille courtoisie, Gollum grattait la terre au pied d'un arbre. «Il a déjà faim, de nouveau? Se dit Sam. Allons, reprenons le collier! »

«Ils sont enfin partis? demanda Gollum. Sales méchants Hommes! Le cou de Sméagol lui fait encore mal, oui. Partons! »

«Oui, partons, dit Frodon. Mais si vous ne savez dire que du mal de

Ceux qui vous ont fait miséricorde, taisez-vous! «Gentil Maître! dit Gollum. Sméagol plaisantait seulement. Il pardonne toujours, il pardonne, oui, oui, même les petits tours du gentil Maître. Oh oui, gentil Maître, gentil Sméagol ! »

Frodon et Sam ne répondirent rien. Ayant hissé leurs paquets sur leur dos et pris en main leurs bâtons, ils passèrent dans le bois de l'Ithilien.

Ils se reposèrent deux fois ce jour là et prirent un peu de la nourriture fournie par Faramir: fruits secs et viande salée en quantité suffisante pour bon nombre de jours, et assez de pain pour le temps qu'il resterait frais. Gollum ne mangea rien.

Le soleil se leva et passa invisible au-dessus de leurs têtes, puis il commença de descendre, et la lumière au travers des arbres devint dorée, et ils marchaient toujours dans une ombre verte et fraîche, tandis que tout autour d'eux était silence. Les oiseaux semblaient s'être tous envolés ou être devenus muets.

L'obscurité tomba tôt sur la forêt silencieuse et ils s'arrêtèrent avant la nuit, fatigués par une marche de sept lieues ou davantage depuis l'Henneth Annûn. Frodon dormit toute la nuit sur l'humus épais sous un vieil arbre. Sam, à côté de lui, était moins tranquille, il se réveilla souvent, mais il ne voyait jamais aucun signe de Gollum, qui s'était esquivé aussitôt que les autres s'étaient installés pour le repos. Qu'il eût lui-même dormi ou qu'il eût rodé toute la nuit en quête de quelque proie, il ne le dit pas, mais il revint à la première lueur de l'aube et réveilla ses compagnons.

«Faut se lever, oui, ils doivent! Dit-il. Loin à aller encore, au sud et à l'est. Les hobbits doivent se hâter! »

Ce jour là s'écoula assez semblablement au précédent, sauf que le silence parut plus profond, l'atmosphère devint lourde, et il commença à faire étouffant sous les arbres. On avait l'impression que le tonnerre couvait. Gollum s'arrêtait souvent, reniflant l'air, puis il marmonnait pour lui-même et les pressait d'aller plus vite.

Comme la troisième étape de leur marche se poursuivait et que l'après-midi déclinait, la forêt s'aéra, les arbres devenant plus grands et plus espacés. De hautes yeuses d'une circonférence énorme se dressaient sombres et solennelles dans de vastes clairières, avec ici et là parmi elles des frênes séculaires et des chênes géants qui montraient juste leurs bourgeons brun-vert. Alentour s'étendaient de longues parcelles d'herbe verte, mouchetée de chélidoines et d'anémones, blanches et bleues, pour lors refermées pour le sommeil, et il y avait des prés tout peuplés de feuilles de jacinthes, les luisantes tiges des clochettes perçaient déjà la terre. Nul être vivant, bête ou oiseau, n'était visible, mais dans les espaces découverts, Gollum prit peur, et ils avancèrent alors avec circonspection, passant d'une ombre allongée à une autre.

La lumière s'évanouissait rapidement quand ils atteignirent l'orée de la forêt. Ils s'assirent là sous un vieux chêne noueux qui jetait ses racines tordues comme des serpents le long d'un talus escarpé et effrité. Une vallée profonde et obscure s'étendait devant eux. De l'autre côté, la forêt reprenait, bleue et grise dans le soir assombri, et s'en allait en direction du sud. A droite, dans l'est lointain et sous un ciel pommelé de feu, rougeoyaient les Montagnes de Gondor. A gauche, c'étaient les ténèbres: Les hauts murs de Mordor, et de ces ténèbres sortait la longue vallée, descendant abruptement vers l'Anduin en un creux qui allait toujours s'élargissant. Au fond, courait un torrent rapide, Frodon entendait monter dans le silence sa voix rocailleuse, et du côté le plus proche, une route descendait en serpentant comme un ruban pâle dans des brumes grises et froides que n'effleurait nul rayon du soleil couchant. Là, Frodon crut discerner très loin, flottant pour ainsi dire sur un océan d'ombre, les hauts sommets indistincts et les pinacles irréguliers d'anciennes tours sombres et solitaires.

Il se tourna vers Gollum. «Savez-vous où nous sommes? » Demanda t'il.

«Oui, Maître. Des endroits dangereux. C'est la route de la Tour de la Lune à la cité ruinée près des rives du Fleuve, Maître. La cité ruinée, oui, très sale endroit, plein d'ennemis. On n'aurait pas dû suivre le. Conseil des Hommes. Les hobbits se sont beaucoup éloignés de leur chemin. Faut aller vers l'est, maintenant, par là-haut. (Il agita son bras. Maigre vers les montagnes sombres. Et on ne peut pas prendre cette route. Oh non! Des gens cruels viennent de ce côté, ils descendent de la Tour»

Frodon abaissa son regard vers la route. Rien n'y bougeait, pour le moment, en tout cas. Elle semblait solitaire et abandonnée, descendant vers des ruines vides dans la brume. Mais il y avait une impression sinistre dans l'atmosphère, comme si, en effet, des choses allaient et venaient, que les yeux ne pouvaient voir. Frodon

frissonna en regardant de nouveau les pinacles lointains qui disparaissaient à présent dans la nuit, et le son de l'eau lui parut froid et cruel: la voix du Morgulduin, la rivière polluée qui descendait de la Vallée des Esprits.

«Qu'allons-nous faire? Dit-il. Nous avons marché longtemps et. parcouru beaucoup de chemin. Chercherons-nous un endroit dans la forêt où nous pourrons rester cachés? »

«Inutile de se cacher dans le noir, dit Gollum. C'est le jour que les hobbits doivent se cacher, maintenant. Oui, le jour»

«Oh, allons! dit Sam. Il faut se reposer un peu, même si nous nous relevons au milieu de la nuit. Il y aura encore alors assez de ténèbres` pour que vous nous emmeniez pour une longue marche, si vous connaissez le chemin»

Gollum acquiesça à contrecœur et il retourna vers les arbres, en direction de l'est pendant un moment, le long de l'orée peu dense de la forêt. Il ne voulait pas se reposer par terre aussi près de la route malfaisante, et après quelque discussion, ils grimpèrent tous dans la fourche d'une grande yeuse, dont les branches épaisses qui jaillissaient ensemble du tronc offraient une bonne cachette et un refuge assez confortable. La nuit tomba, et les ténèbres furent totales sous la voûte de l'arbre. Frodon et Sam burent un peu d'eau et mangèrent du pain et des fruits secs, mais Gollum se mit en boule et s'endormit aussitôt. Les hobbits ne fermèrent pas les yeux.

Il devait être un peu plus de minuit quand Gollum se réveilla: ils prirent soudain conscience de la lueur de ses yeux pâles qui les regardaient. II écouta et renifla, ce qui semblait être, ils l'avaient déjà remarqué, sa méthode habituelle pour découvrir l'heure de la nuit.

«Est-on reposés? A t'on eu un bon sommeil? Dit-il. Partons! »

«Non, nous ne sommes pas reposés et nous n'avons pas eu un bon sommeil, grommela Sam. Mais on partira s'il le faut»

Gollum se laissa aussitôt tomber de l'arbre à quatre pattes, et les hobbits le suivirent avec plus de lenteur,

Aussitôt à terre, ils reprirent leur marche dans l'obscurité sous la conduite de Gollum, montant en direction de l'est sur un terrain en pente. Ils ne voyaient pas grand-chose, car la nuit était à présent si profonde qu'ils n'avaient guère conscience des troncs, d'arbres avant de s'y heurter. Le sol devint plus irrégulier et la marche plus difficile, mais Gollum ne semblait aucunement s'en soucier. Il les menait à travers des fourrés et des ronceraies, contournant parfois le bord d'une profonde crevasse ou d'un trou sombre, ou descendant dans des creux noirs, tapissés de buissons, pour en ressortir de l'autre côté, mais chaque fois qu'ils descendaient un peu, la pente suivante était plus longue et plus raide. Ils grimpaient de façon continue. A leur première halte, ils regardèrent en arrière et ils aperçurent vaguement les faîtes de la forêt qu'ils avaient quittée, comme une vaste et dense ombre, une nuit plus profonde sous le ciel sombre et vide. Il semblait qu'une grande noirceur s'élevait lentement de l'est et dévorait les faibles étoiles estompées. Plus tard, la lune descendante échappa au nuage qui la poursuivait, mais elle était entourée d'un halo pâle et jaunâtre. Gollum se tourna enfin vers les hobbits. «Bientôt le jour, dit-il. Les hobbits doivent se presser. Pas sûr de rester à découvert dans ces endroits. Dépêchez-vous! »

II pressa le pas, et ils le suivirent avec lassitude. Ils commencèrent bientôt de gravir une vaste croupe. Elle était couverte en majeure partie d'une grande épaisseur d'ajoncs, d'airelles et autres épineux bas et durs, encore que s'ouvrissent par-ci par-là des éclaircies, cicatrices de feux récents. Les buissons d'ajoncs se firent plus fréquents à l'approche du sommet: Ils étaient très vieux et hauts, maigres et dégingandés dans le bas, mais touffus du haut, et ils montraient déjà des fleurs jaunes qui entreluisaient dans l'obscurité et répandaient une faible et douce senteur. Les fourrées d'épines étaient si hauts que les hobbits pouvaient marcher dessous sans se baisser, passant par de longs couloirs secs sur un épais tapis de terre et de piquants.

Ils arrêtèrent leur marche au bord de la crête de cette colline et se glissèrent pour se cacher sous un bouquet d'épines emmêlées. Leurs branches tordues, qui retombaient jusqu'à terre, étaient chevauchées par un enchevêtrement de vieux églantiers. Au plus profond de cet amas se trouvait une sorte de salle creuse chevronnée de branches mortes avec pour plafond les premières feuilles et les pousses printanières. Ils s'étendirent là un moment, encore trop fatigués pour manger, et ils guettèrent par les ouvertures du fourré la lente venue du jour.

Aucun jour ne vint toutefois, mais seulement un crépuscule brun mat. A l'est, il y avait une lueur rouge terne sous l'amoncellement de nuages: Ce n'était pas le rouge de l'aurore. Par-dessus les terres éboulées, les montagnes de l'Ephel Duath dressaient leur masse sinistre, noires et informes dans le bas, où la nuit demeurait épaisse et ne se dissipait pas, avec au-dessus des cimes déchiquetées et des arêtes menaçantes et durement profilées sur la lueur rougeoyante. Au loin à droite, un grand épaulement des montagnes s'avançait vers l'ouest, sombre et noir parmi les ombres.

«De quel côté allons-nous à partir d'ici? demanda Frodon. Est ce l'entrée de... de la Vallée de Morgul, là-bas, au-delà de cette masse noire? »

CHAPITRE SEPT
VOYAGE A LA CROISÉE DES CHEMINS

«Faut-il penser déjà? demanda Sam. On ne va sûrement plus bouger aujourd'hui, si on peut dire que c'est le jour? »

«Peut-être pas, peut-être pas, dit Gollum. Mais il faudra partir bientôt, vers la Croisée des Chemins. Oui, la Croisée des Chemins. C'est la route par-là, oui, Maître»

Le rayonnement rouge s'évanouit au-dessus du Mordor. Le crépuscule s'épaissit, tandis que de grandes vapeurs s'élevaient à l'est et roulaient au-dessus d'eux. Frodon et Sam prirent un peu de nourriture, puis s'allongèrent, mais Gollum était agité. Il ne voulut manger aucun de leurs aliments, mais il but un peu d'eau, après quoi, il rampa de-ci de-là sous les buissons, reniflant et marmonnant. Puis il disparut soudain.

«Parti chasser, je suppose», dit Sam, qui bâilla. C'était son tour de dormir en premier, et il ne tarda pas à être plongé dans un rêve. Il se croyait revenu dans le jardin de Cul-de-Sac en train de chercher quelque chose, mais il avait sur le dos un lourd paquet, qui le faisait: tenir courbé. Tout paraissait envahi par des herbes drues, des épines et

Des fougères emplissaient les parterres près de la haie du bas.

«Un sacré boulot pour moi, à ce que je vois, mais je suis si fatigué! Répétait-il sans cesse. Il se rappela soudain ce qu'il cherchait. «Ma pipe! » S'écria t'il, et il se réveilla.

«Idiot! Se dit-il, en ouvrant les yeux et se demandant pourquoi il était couché sous la haie. Elle se trouvait dans ton paquet tout du long! » Puis il se rendit compte, d'abord que la pipe pouvait bien être dans son paquet, mais qu'il n'avait pas de feuille, et ensuite qu'il était à des centaines de milles de Cul-de-Sac. Il se redressa. Il faisait presque noir. Pourquoi son maître l'avait-il laissé dormir au-delà de son tour, jusqu'au soir?

«Vous n'avez pas dormi, Monsieur Frodon? Quelle heure est-il? Il semble qu'il se fasse tard! »

«Non, dit Frodon. Mais le jour s'assombrit au lieu de s'éclaircir: il fait de plus en plus sombre. Pour autant que je puisse dire, il n'est pas encore midi, et tu n'as dormi que trois heures environ»

«Je me demande ce qui se passe, dit Sam. Est ce un orage qui vient? Dans ce cas, ce sera le pire qui fut jamais. Nous souhaiterons nous trouver dans un trou profond et ne pas être simplement fourrés sous une haie. (Il écouta.) Qu'est ce que c'est que ça? Le tonnerre, ou des tambours, ou quoi? »

«Je n'en sais rien, dit Frodon. Ça fait un bon moment que cela dure. On a tantôt l'impression que la terre tremble et tantôt que l'air lourd vous bat dans les oreilles»

Sam regarda alentour. «Où est Gollum? Demanda t'il. II n'est pas encore revenu? »

«Non, répondit Frodon. Je ne l'ai ni vu, ni entendu»

«Oh, je ne peux pas 1e sentir, dit Sam. En fait, je n'ai jamais rien ramassé en voyage que j'aie moins regretté de perdre en cours de route. Mais ce serait bien de lui, après nous avoir suivis pendant tous ces milles, de se faire perdre au moment même où nous aurons le plus besoin de lui enfin, s'il doit jamais nous servir à quelque chose, ce dont je doute»

«Tu oublies les Marais, répliqua Frodon. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé»

«Et moi, j'espère qu'il ne prépare pas quelque tour de sa façon. Et je souhaite en tout cas qu'il ne tombe pas entre d'autres mains, pour ainsi dire. Parce que, dans ce cas, on aura vite des ennuis»

A ce moment, un bref grondement roulant se fit entendre de nouveau, plus fort et plus profond cette fois ci. Le sol trembla sous leurs pieds. «Je crois qu'on va avoir des ennuis de toute façon, dit Frodon. Je crains que notre voyage ne touche à sa fin»

«Peut-être, dit Sam, mais *tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir,* comme disait mon Ancien, et *le besoin de se sustenter,* ajoutait-il la plupart du temps. Mangez un morceau, Monsieur Frodon, et puis prenez un peu de repos»

L'après-midi (il fallait bien l'appeler ainsi, pensa Sam) s'écoula lentement. Quand il regardait au-dehors de l'abri, il ne voyait qu'un monde sombre, sans ombres, qui s'estompait peu à peu dans une obscurité sans traits et sans couleur. On étouffait, mais il ne faisait pas chaud. Frodon dormit d'un sommeil inquiet, il se tournait et se retournait sans cesse, murmurant parfois. A deux reprises, Sam crut l'entendre prononcer le nom de Gandalf. Le temps lui semblait se traîner interminablement. Soudain, il entendit un sifflement derrière lui, et il vit Gollum à quatre pattes, qui le regardait, une lueur dans les yeux.

«Réveillez-vous, réveillez-vous! Réveillez-vous, somnolents! Dit-il à voix basse. Réveillez-vous! Pas de temps à perdre. Il faut partir, oui, partir tout de suite. Pas de temps à perdre! »

Sam le regarda d'un air soupçonneux: il paraissait effrayé ou excité.

«Partir maintenant? Qu'est ce que vous manigancez? II n'est pas encore temps. Il ne peut même pas être l'heure du thé, tout au moins dans les endroits convenables où il y a une heure du thé»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE SEPT
VOYAGE A LA CROISÉE DES CHEMINS

«Sot! siffla Gollum. On n'est pas dans des endroits convenables. Le temps manque, oui, il file rapidement. Pas de temps à perdre. Il faut partir. Réveillez-vous, Maître, réveillez-vous! » II agrippa Frodon, et celui ci, réveillé en sursaut, se redressa soudain et lui saisit le bras. Gollum se dégagea et recula.

«Faut pas être sots, siffla t'il. Faut partir. Pas de temps à perdre! » Et ils ne purent rien en tirer de plus. Il ne voulut pas dire d'où il venait ni ce qui, d'après lui, se préparait qui motivât une telle hâte. Sam était empli d'une grande suspicion, et il le montra, mais Frodon ne laissa voir aucun signe de ce qui se passait dans sa tête. Il soupira, et, prenant son paquet, il s'apprêta à sortir dans l'obscurité toujours croissante.

Gollum leur fit descendre très furtivement le flanc de la colline, profitant de toutes les occasions de rester à l'abri et courant, courbé presque jusqu'à terre, à travers tout espace découvert, mais la lumière était à présent si faible .que même une bête sauvage à la vue perçante n'aurait guère aperçu les hobbits, encapuchonnés, dans leurs manteaux gris, et elle ne les aurait pas davantage entendus dans la marche précautionneuse que savent si bien adopter les petites personnes. Ils passèrent et disparurent sans le moindre craquement de brindille ou bruissement de feuille.

Ils poursuivirent leur route en silence, à la queue leu leu, durant une heure environ, ils étaient oppressés par l'obscurité et par le silence absolu du pays, que rompait seulement de temps à autre le faible roulement ressemblant à un tonnerre lointain ou au battement de tambours dans quelque creux des collines. Descendus de leur cachette, ils tournèrent en direction du sud pour suivre le chemin le plus rectiligne que Gollum pouvait trouver en travers d'une longue pente accidentée qui montait vers les montagnes. Bientôt, ils virent, dressée non loin devant eux comme un mur noir, une ceinture d'arbres. En approchant, ils s'aperçurent que ceux-ci étaient de très grande taille et en apparence très vieux, ils s'élevaient fort haut quoique leurs têtes fussent décharnées et brisées, comme si la tempête et la foudre les avaient balayés sans les tuer ni en ébranler les racines insondables.

La Croisée des Chemins, oui ! Murmura Gollum. C'étaient les premiers mots prononcés depuis qu'ils avaient quitté leur cachette. «Il faut aller de ce côté là» Tournant alors vers l'est, il leur fit gravir la pente, et soudain se révéla devant eux la Route du Sud, qui serpentait au pied des montagnes, pour plonger bientôt dans le grand anneau d'arbres.

«C'est la seule voie, murmura Gollum. Aucun autre chemin que cette route. Pas de sentiers. Il faut aller à la Croisée des Chemins. Mais hâtez-vous! Taisez-vous!

Aussi furtivement que des éclaireurs parmi les avant-gardes ennemies, ils se glissèrent jusqu'à la route, dont ils suivirent le bord ouest sous le talus pierreux, gris comme la pierre même et d'un pas aussi feutré que celui d'un chat à la chasse. Ils finirent par atteindre les arbres et se virent dans un grand cercle ouvert au centre sur le ciel sombre, et les espaces entre les immenses fûts ressemblaient aux arches noires de quelque salle en ruine. Au centre même, quatre voies se rencontraient. Derrière eux, s'étendait la route du Morannon, devant eux, elle repartait pour son long trajet vers le sud, à droite, montait la route de l'ancienne Osgiliath, qui, après le croisement, se perdait à l'est dans les ténèbres, la quatrième était celle qu'ils devaient prendre.

Arrêté un moment à ce carrefour, empli de crainte, Frodon s'aperçut qu'une lumière brillait, il la vit se refléter sur le visage de Sam, à côté de lui. Se retournant vers sa source, il vit, au-delà d'une voûte de branches, la route d'Osgiliath qui descendait, descendait, presque aussi rectiligne qu'un ruban tendu, vers l'ouest. Là, dans le lointain, au-delà du triste Gondor à présent submergé par l'ombre, le Soleil se couchait, ayant enfin trouvé le bord du grand drap funéraire des nuages roulants, et tombant dans un flamboiement sinistre vers la Mer encore immaculée. La brève lueur se répandit sur une énorme figure assise, immobile et solennelle comme les grands rois de pierre d'Argonath. Les ans l'avaient rongée et des mains violentes l'avaient mutilée. Sa tête était partie et, à sa place, avait été installée par dérision une pierre à peine dégrossie et maladroitement peinte par des mains barbares à l'image d'une figure grimaçante, avec un seul grand œil rouge au milieu du front. Sur les genoux et le majestueux siège et tout autour du piédestal se voyaient de futiles gribouillages entremêlés de symboles immondes en usage chez les fantasques habitants de Mordor.

Frodon aperçut soudain la tête de l'antique roi, accrochée par les rayons horizontaux: elle gisait, repoussée près du bord de la route. «Regarde, Sam! Cria t'il, mû par le saisissement. Regarde! Le roi a retrouvé une couronne! »

Les yeux étaient creux et la barbe sculptée était brisée, mais autour du haut et sévère front, il y avait une couronne d'argent et d'or. Une plante grimpante aux fleurs semblables à de petites étoiles blanches s'était enroulée autour des sourcils comme en hommage au roi tombé, et dans les fissures de sa chevelure de pierre luisaient des orpins dorés.

Ils ne peuvent vaincre éternellement! » Dit Frodon. Et puis, soudain, la brève vision disparut. Le Soleil plongea et s'évanouit, et, comme à la fermeture des volets devant une lampe, la nuit noire tomba.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE SEPT

VOYAGE A LA CROISÉE DES CHEMINS

CHAPITRE HUIT
LES ESCALIERS DE CIRITH UNGOL

Gollum tirait sur le manteau de Frodon et sifflait de peur et d'impatience. «Il faut partir, dit-il. Il ne faut pas rester ici. Dépêchez-vous! »

Frodon tourna avec regret le dos à l'ouest et suivit le guide là où il le menait, dans les ténèbres de l'est. Ils quittèrent l'anneau d'arbres et se glissèrent le long de la route vers les montagnes. Cette route, elle aussi, allait tout droit pendant un moment, mais elle commença bientôt à tourner vers le sud et elle longea le grand épaulement de rocher qu'ils avaient vu de loin. Il s'élevait au-dessus d'eux, noir et menaçant, plus sombre que le sombre ciel derrière lui. La route se poursuivait, rampant dans son ombre, après l'avoir contourné, elle s'élança de nouveau vers l'est et se mit à monter fortement.

Frodon et Sam marchaient péniblement, le cœur lourd, incapables de se soucier encore beaucoup du danger où ils étaient. Frodon avait la tête baissée, son fardeau le tirait de nouveau vers le bas. Aussitôt la grande Croisée des Chemins passée, le poids, presque oublié dans l'Ithilien, avait recommencé à croître. A présent, sentant le chemin devenir escarpé devant ses pieds, il leva la tête avec lassitude, et alors il la vit, tout comme Gollum le lui avait dit: la Cité des Esprits servants de l'Anneau. II se tapit contre le talus pierreux.

Une vallée en longue pente, un profond chiasme d'ombre, montait loin dans les montagnes. Sur le côté opposé, à quelque distance dans les bras de la vallée, haut perchés sur une assise rocheuse des courbes noires de l'Ephel Duath, se dressaient les murs et la tour de Minas Morgul. Tout était noir alentour, terre et ciel, mais elle était éclairée. Ce n'était pas le clair de lune emprisonné qui jaillissait au travers des murs de marbre de Minas Ithil au temps jadis, de la Tour de la Lune, belle et radieuse au creux des collines. Plus pâle en vérité que la lune souffrant de quelque lente éclipse était sa lumière présente, qui vacillait et soufflait comme une exhalaison fétide de pourriture, une lumière cadavre, une lumière qui n'éclairait rien. Dans les murs et la tour se voyaient des fenêtres, trous noirs innombrables donnant à l'intérieur sur le vide, mais l'assise supérieure de la tour pivotait lentement, d'abord d'un côté, puis d'un autre, énorme tête spectrale lorgnant dans la nuit. Les trois compagnons restèrent un moment là, craintifs, regardant à contrecœur.

Gollum fut le premier à se ressaisir. Il tira de nouveau de façon pressante sur leurs manteaux, mais sans dire un mot. Il les tirait presque en avant. Chaque pas leur coûtait, et le temps semblait ralentir son cours, de sorte qu'entre le moment où le pied se levait et celui où il se reposait s'écoulaient des minutes de répugnance.

Ils arrivèrent ainsi au pont blanc. A cet endroit, la route, qui répandait une légère lueur, passait au-dessus de la rivière au milieu de la vallée pour s'en aller en serpentant dans des détours jusqu'à la porte de la cité: bouche noire ouverte dans le cercle extérieur des murs nord. De larges terrains plats s'étendaient de chaque côté, sombres prairies emplies de pâles fleurs blanches. Elles étaient lumineuses, elles aussi, belles et pourtant de configuration horrible comme les formes démentes d'un cauchemar, et elles émettaient une faible et écœurante odeur de charnier, une senteur de pourriture emplissait l'air. Le pont s'élançait d'une prairie à l'autre. Il y avait à sa tête des statues habilement sculptées en formes humaines et animales, mais toutes corrompues et repoussantes. L'eau qui coulait en dessous était silencieuse, et elle fumait, mais la vapeur qui s'en élevait en spirales et en volutes autour du pont était mortellement froide. Frodon eut l'impression que sa raison l'abandonnait et que son esprit s'obscurcissait. Et soudain, comme mû par une force étrangère à sa volonté, il pressa le pas, chancelant en avant, les mains tâtonnantes, la tête ballottant de droite et de gauche. Sam et Gollum coururent tous deux après lui. Sam saisit son maître dans ses bras au moment où celui ci, trébuchant, manquait tomber à l'entrée même du pont.

«Pas par-là! Pas par-là! » murmura Gollum, mais le souffle entre ses dents sembla déchirer le lourd silence comme un sifflet, et il se recroquevilla de terreur sur le sol.

«Redressez-vous, Monsieur Frodon! Dit Sam à l'oreille de Frodon. Revenez! Pas par-là, Gollum dit de ne pas y aller, et pour une fois je suis d'accord avec lui»

Frodon se passa la main sur le front et arracha son regard de la cité sur la colline. La tour lumineuse le fascinait, et il lutta contre le désir dont il était saisi de courir sur la route luisante vers la porte. Enfin, par un grand effort, il se retourna et, ce faisant, il sentit que l'Anneau lui résistait, tirant sur la chaîne qu'il avait au cou, et aussi ses yeux, tandis qu'il les détournait, semblèrent aveuglés pour le moment. Les ténèbres étaient, devant lui, impénétrables.

Gollum, rampant comme un animal effrayé, s'évanouissait déjà dans l'obscurité. Sam le suivit aussi vite qu'il le pouvait en supportant son maître qui chancelait. Non loin du bord de la rivière, il y avait une ouverture dans le mur de pierre qui longeait la route. Ils passèrent par-là, et Sam vit qu'ils se trouvaient sur un étroit sentier

qui, au début vaguement lumineux comme la route, s'éteignait et devenait sombre en grimpant au-dessus des prairies de fleurs mortelles pour monter en serpentant au flanc nord de la vallée.

Les hobbits clopinèrent côte à côte sur ce sentier, incapables de voir Gollum devant eux, sauf quand il se retournait pour leur faire signe d'avancer. Ses yeux brillaient alors d'une lumière blanc vert, reflet peut-être de l'infecte luminosité de Morgul, ou résultat de quelque humeur correspondante chez lui. Frodon et Sam avaient toujours conscience de cette mortelle lueur et des noires orbites, ils jetaient sans cesse des regards craintifs par-dessus leur épaule et devaient se forcer pour ramener les yeux sur le sentier qui .allait s'assombrissant. Ils poursuivirent péniblement leur marche. Comme ils s'élevaient au-dessus de la puanteur et des vapeurs de la rivière empoisonnée, leur respiration devint plus aisée et leur tête plus claire, mais ils avaient à présent les membres terriblement las, comme s'ils avaient marché toute la nuit sous un fardeau ou nagé longtemps contre un courant puissant. Ils finirent par ne pouvoir aller plus loin sans une halte.

Frodon s'arrêta et s'assit sur une pierre. Ils avaient alors grimpé jusqu'au sommet d'une grande bosse de rocher nu. Devant eux, il y avait un enfoncement dans le bord de la vallée et le sentier en contournait le fond, comme une simple corniche assez large avec un chiasme à droite, il grimpait à travers la paroi escarpée du sud de la montagne et finissait par disparaître dans les ténèbres du haut.

«Il faut que je me repose un moment, Sam, dit Frodon à voix basse. Il me pèse lourdement, Sam mon gars, très lourdement. Je me demande jusqu'où je pourrai le porter. En tout cas, il faut que je me repose avant de nous aventurer là-dedans. H II désignait l'étroit chemin devant eux.

«Sssh ! ssh ! Siffla Gollum, revenant en hâte vers eux. Sssh ! » Ses doigts étaient posés sur ses lèvres, et il hochait la tête avec insistance. Tirant sur la manche de Frodon, il montrait le sentier, mais Frodon refusa de bouger.

«Pas encore, dit-il, pas encore» La fatigue et autre chose aussi l'oppressaient, il lui semblait qu'un lourd sortilège pesait sur son esprit et sur son corps. «II faut que je me repose», murmura t'il.

A ces mots, la peur et l'agitation de Gollum devinrent si grandes qu'il parla derechef, sifflant derrière sa main comme pour cacher le son de sa voix à des auditeurs invisibles dans l'air. «Pas ici, non. Pas se reposer ici. Fous! Des yeux peuvent nous voir. En arrivant au pont, ils nous verront. Venez! Grimpez, grimpez! Venez! »

«Venez, Monsieur Frodon, dit Sam. Il a encore raison. On ne peut pas rester ici»

«Bon, répondit Frodon d'une voix faible, comme quelqu'un qui parlerait dans un demi-sommeil. Je vais essayer» Il se remit péniblement debout.

Mais il était trop tard. A c_ e moment, le rocher frémit et trembla sous eux. Le grand grondement, plus fort que jamais, roula dans le sol et se répercuta dans les montagnes. Et, avec une brûlante soudaineté, vint un grand éclair rouge. Il bondit dans le ciel bien au-delà des montagnes de l'est et éclaboussa de pourpre les sombres nuages. Dans cette vallée d'ombre et de lueur froide, il parut d'une violence et d'une impétuosité insupportables. Des dents de pierre et des arêtes semblables à des couteaux ébréchés jaillirent, tranchant d'un noir brutal la flamme montant du Gorgoroth. Puis vint un grand coup de tonnerre.

Et Minas Morgul répondit. Il y eut un flamboiement d'éclairs livides: Des zigzags de flamme bleue jaillissant de la tour et des collines environnantes jusque dans les sombres nuages. La terre gémit, et de la cité vint une clameur. Mêlé à des voix rauques et stridentes comme d'oiseaux de proie et au hennissement perçant de chevaux fous de rage et de peur, retentit un cri déchirant, frissonnant, qui s'éleva rapidement à un degré perçant, dépassant le champ de l'audition. Les hobbits se retournèrent de ce côté et se jetèrent à terre, les mains sur les oreilles.

Comme le terrible cri se terminait par un long gémissement, Frodon leva lentement la tête. De l'autre côté de l'étroite vallée, à présent presque au niveau de ses yeux, se voyaient les murs de la cité funeste, et sa porte caverneuse, en forme de bouche ouverte sur des dents luisantes, était béante. Et par cette porte, une armée s'avançait.

Tous les Hommes étaient vêtus de noir sombre comme la nuit. Frodon les voyait se détacher sur les murs pâles et le pavage lumineux, petites formes noires en rangs innombrables, marchant d'un pas rapide et silencieux et se déversant comme un fleuve interminable. Devant eux venaient un grand nombre de cavaliers qui se mouvaient comme des ombres en bon ordre, et à leur tête en était un plus grand que tous: un Cavalier, tout noir, sauf qu'il avait sur sa tête encapuchonnée un heaume semblable à une couronne, qui scintillait d'une inquiétante lumière. Il s'approchait alors du pont en contrebas, et Frodon le suivit de ses yeux grands ouverts, incapables de ciller ou de se détourner. C'était assurément là le Seigneur des Neuf Cavaliers, revenu sur terre pour mener son horrible armée au combat. Là, oui, là était le roi décharné dont la main froide avait abattu le Porteur de l'Anneau d'un coup de son mortel poignard. L'ancienne blessure palpita de douleur et un grand froid s'étendit vers le cœur de Frodon.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE HUIT
LES ESCALIERS DE CIRITH UNGOL

Tandis que ces pensées le transperçaient de peur et le tenaient lié comme par un sortilège, le Cavalier s'arrêta soudain juste à l'entrée du pont, et toute la troupe s'immobilisa derrière lui. Il y eut une pause, un silence de mort. Peut-être était ce l'Anneau qui appelait le Seigneur des Esprits et avait-il un moment de trouble, sentant quelque autre pouvoir dans sa vallée. La tête casquée et couronnée se tournait avec crainte de côté et d'autre, balayant les ombres de ses yeux invisibles. Frodon attendait, incapable de bouger, tel un oiseau à l'approche d'un serpent. Et, dans cette attente, il sentit, plus pressant que jamais auparavant, l'ordre de mettre l'Anneau à son doigt. Mais, si grande que fût l'impulsion, il n'était pas enclin à y céder à ce moment. Il savait que l'Anneau ne ferait que le trahir et que, même en le mettant, il n'avait pas le pouvoir d'affronter le Roi de Morgul pas encore. Il n'y avait plus aucune réponse à cet ordre dans sa propre volonté, tout épouvantée qu'elle était, et il ne sentait que battre sur lui un grand pouvoir extérieur. Celui ci lui prenait la main, et tandis que Frodon observait avec son esprit, non consentant mais dans l'attente (comme en présence de quelque vieille histoire lointaine), la force la tirait pouce par pouce vers la chaîne à son cou. Et puis sa propre volonté se mit en branle, lentement, il contraignit la main à revenir en place, et il la mit à la recherche d'un autre objet caché près de sa poitrine. Comme elle se refermait dessus, l'objet lui parut dur et froid: c'était la fiole, si longtemps gardée précieusement et presque oubliée jusqu'à cette heure. A ce contact, toute pensée au sujet de l'Anneau fut bannie de son esprit pendant un moment. Il soupira et baissa la tête.

Au même instant, le Roi des Esprits se retourna, éperonna son cheval et franchit le pont, toute sa sombre armée le suivit. Peut-être les capuchons elfiques avaient-ils résisté à ses yeux invisibles, et l'esprit de son petit ennemi, étant fortifié, avait-il détourné sa propre pensée. Mais il était pressé. L'heure avait déjà sonné et, à l'appel de son grand Maître, il devait porter la guerre dans l'Ouest.

II eut bientôt passé, ombre dans l'ombre, le long de la route en lacet et, derrière lui, les rangs noirs continuaient à défiler sur le pont. Jamais une aussi grande armée n'était sortie de cette vallée depuis le temps de la puissance d'Isildur, aucun ennemi aussi cruel et aussi fortement armé n'avait encore assailli les gués de l'Anduin, et pourtant ce n'était que l'une, et non la plus grande, des armées que le Mordor lançait à présent.

Frodon se secoua. Et soudain son cœur se tourna vers Faramir. «L'orage a finalement éclaté, se dit-il. Ce grand arroi de lances et d'épées va à Osgiliath. Faramir passera t'il à temps? Il le devinait, mais connaissait-il l'heure? Et qui pourra tenir les gués, à présent que vient le Roi des Neuf Cavaliers? Et d'autres armées le rejoindront. J'arrive trop tard. Tout est perdu. J'ai traîné en route. Tout est perdu. Même si ma mission s'accomplissait, personne n'en saurait rien. II n'y aura personne à qui en faire part. Ce sera vain» Accablé par sa faiblesse, il se mit à pleurer. Et l'armée de Morgul continuait de traverser le pont.

Puis, très loin, comme sortie des souvenirs de la Comté, en quelque aurore ensoleillée, alors que les fenêtres s'ouvraient à la venue du jour, il entendit la voix de Sam. «Réveillez-vous, Monsieur Frodon! Réveillez-vous! » La voix eût-elle ajouté: «Votre petit déjeuner est servi» qu'il eût été à peine surpris. Sam était certes pressant. «Réveillez-vous, Monsieur Frodon! Ils sont partis», disait-il.

Il y eut un son métallique sourd. Les portes de Minas Morgul s'étaient refermées. Le dernier rang de lances avait disparu sur la route. La tour se dressait toujours, sinistre de l'autre côté de la vallée, mais la lumière s'affaiblissait à l'intérieur. Toute la cité retombait dans une ombre noire et dans le silence. Elle restait pourtant emplie de vigilance.

«Réveillez-vous, Monsieur Frodon! Ils sont partis, et on ferait bien d'en faire autant. II y a quelque chose qui vit encore là dedans, une chose qui a des yeux ou un esprit doué de vision, si vous voyez ce que je veux dire, et plus nous restons au même endroit, plus vite elle nous tombera dessus. Venez, Monsieur Frodon.

Frodon releva la tête, puis se mit debout. Le désespoir ne l'avait pas quitté, mais la faiblesse avait passé. Il eut même un sourire sardonique, sentant à présent aussi clairement que le moment précédent il sentait le contraire, que ce qu'il avait à accomplir, il fallait l'accomplir dans la mesure du possible, et qu'il importait peu que Faramir, Aragorn, Elrond, Galadriel, Gandalf ou quiconque le sût jamais. Il saisit son bâton d'une main et la fiole de l'autre. Quand il vit que la claire lumière jaillissait à travers ses doigts, il la fourra dans son sein et la tint contre son cœur. Puis, se détournant de la cité de Morgul, qui n'était plus à présent qu'une lueur grise au-delà d'un gouffre sombre, il s'apprêta à prendre la route ascendante.

Gollum, semblait-il, était parti en rampant le long de l'arête dans les ténèbres d'au-delà, laissant les hobbits où ils étaient étendus, quand les portes de Minas Morgul s'étaient ouvertes. II revint alors en catimini, claquant des dents et faisant sonner ses doigts. «Fous! Sots! Siffla t'il. Dépêchez-vous! Ils ne doivent pas croire que le danger est passé. Il ne l'est pas. Dépêchez-vous! »

Ils ne répondirent pas, mais le suivirent jusqu'à la corniche montante. Elle ne leur plaisait guère ni à l'un ni à l'autre, même après tous les dangers affrontés, mais cette impression ne dura pas longtemps. Le sentier atteignit bientôt un angle arrondi, où le flanc de la montagne se bombait de nouveau, et là il pénétra soudain dans une étroite ouverture du rocher. Ils étaient parvenus au premier escalier dont Gollum avait parlé.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE HUIT
LES ESCALIERS DE CIRITH UNGOL

L'obscurité était presque totale, et ils ne voyaient guère plus loin que leurs mains tendues, mais les yeux de Gollum brillaient d'une lueur pâle, à plusieurs pieds au-dessus d'eux, quand il se retourna vers eux.

«Attention! Murmura t'il. Des marches. Un tas de marches. Faut faire attention! »

L'attention était assurément nécessaire. Frodon et Sam se sentirent au début plus assurés, avec un mur de part et d'autre, mais l'escalier était presque aussi raide qu'une échelle, et à mesure qu'ils grimpaient, ils prirent de plus en plus conscience du long et noir vide derrière eux. Et les marches, étroites, étaient inégalement espacées et souvent traîtresses: elles étaient usées et lisses au bord, parfois brisées, ou craquant sous le pied. Les hobbits poursuivirent leur pénible ascension, ils durent finalement s'agripper de leurs doigts crispés aux marches d'en dessus et forcer leurs genoux douloureux à se plier et se redresser, et à mesure que l'escalier se taillait plus profondément un chemin dans la montagne à pic, les murs rocheux s'élevaient toujours plus haut au-dessus de leurs têtes.

Enfin, juste au moment où ils se sentaient totalement incapables d'en endurer davantage, ils virent les yeux de Gollum se tourner encore vers eux d'en dessus. «Nous sommes arrivés en haut, murmura t'il. Le premier escalier est passé. Habiles hobbits d'avoir grimpé si haut, très habiles hobbits. Plus que quelques petites marches, et c'est tout, oui»

La tête leur tournant de fatigue, Sam et Frodon à la suite gravirent tant bien que mal la dernière marche et s'assirent pour se frotter les jambes et les genoux. Ils se trouvaient dans un profond et sombre passage qui semblait continuer à monter devant eux, encore qu'en pente plus douce et sans marches. Gollum ne les laissa pas se reposer longtemps.

«Il y a encore un autre escalier, leur dit-il. Un escalier beaucoup plus long. Vous vous reposerez en arrivant en haut du prochain escalier. Pas encore»

Sam gémit. «Plus long, vous avez dit? » Demanda t'il.

«Oui, oui, plus long, répondit Gollum. Mais pas aussi difficile. Les hobbits ont gravi l'Escalier Droit. Après, il y a l'Escalier en Lacet»

«Et quoi après? » Demanda Sam.

«On verra, dit doucement Gollum. Oh oui, on verra! »

«Vous aviez dit qu'il y avait un tunnel, je croyais, reprit Sam. N'y a t'il pas un tunnel ou quelque chose à traverser? »

«Oh oui, il y a un tunnel, dit Gollum. Mais les hobbits pourront se reposer avant de s'y attaquer. S'ils le franchissent, ils seront presque au haut. Très près, s'ils le passent. Oh oui! Frodon frissonna. La grimpée l'avait mis en sueur, mais il avait à présent une sensation de froid et de moiteur, et un courant d'air glacial, descendu des hauteurs invisibles d'en dessus, balayait le passage sombre. Il se leva et se secoua. «Eh bien, allons-y! Dit-il. Ce n'est pas un endroit où s'asseoir»

Le passage semblait se poursuivre sur des milles, et l'air froid les balayait toujours, tournant peu à peu à un vent aigre. On aurait dit que les montagnes tentaient par leur souffle mortel de les décourager, de les détourner des secrets des hauts lieux ou de les repousser dans les ténèbres. Ils ne surent qu'ils étaient arrivés à la fin qu'en ne sentant plus de mur à droite. Ils n'y voyaient guère. De grandes masses informes et de profondes ombres grises se dressaient devant eux et alentour, mais une lumière rouge clignotante montait par intermittence sous les nuages sombres, et ils distinguèrent un moment de hautes cimes en face et de part et d'autre d'eux, comme des piliers supportant une vaste voûte affaissée. II leur semblait avoir grimpé à une large corniche à de nombreuses centaines de pieds. Ils avaient à gauche une paroi à pic et à droite un abîme.

Gollum les mena tout contre le mur. Ils ne montaient plus pour le moment, mais le sol était plus accidenté et plus dangereux dans le noir, et il y avait sur leur chemin des blocs et des masses de pierre écroulée.

Leur progression était lente et précautionneuse. Ni Frodon ni Sam ne pouvaient plus juger combien d'heures s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient pénétré dans la Vallée de Morgul. La nuit paraissait interminable.

Enfin, ils eurent conscience que de nouveau un mur surgissait, et, de nouveau, un escalier s'ouvrit devant eux. Ils s'arrêtèrent encore une fois, et encore une fois ils se mirent à grimper. C'était une ascension longue et fatigante, mais cet escalier là ne pénétrait pas dans 1e flanc de la montagne. Ici, l'énorme face était en pente, et le sentier montait en zigzag. En un point, il rampait de côté jusqu'au bord même du sombre précipice, et Frodon, jetant un coup d'œil en contrebas, vit sous lui comme une vaste et profonde fosse le grand ravin à l'entrée de la Vallée de Morgul. Dans ses profondeurs scintillait comme une chaîne de vers luisants la route des esprits menant de la cité morte au Col sans Nom. Il se détourna vivement.

Toujours plus loin, toujours plus haut, l'escalier tournait et grimpait, jusqu'à ce qu'enfin, après une dernière volée, courte et raide, il débouchât sur une autre surface de niveau. Le sentier s'était détourné du passage principal dans le grand ravin pour suivre à présent son propre cours périlleux au fond d'une crevasse

moins importante parmi les régions les plus élevées de l'Ephel Duath. Les hobbits pouvaient vaguement discerner de part et d'autre de hauts piliers et des arêtes déchiquetées, entre lesquels se creusaient de grandes crevasses et fissures plus noires que la nuit, là où des hivers oubliés avaient rongé et sculpté la pierre privée de soleil. Et maintenant la lumière rouge semblait plus forte dans le ciel, encore qu'ils ne pussent dire si un terrible matin venait réellement en ce lieu d'ombre ou s'ils ne voyaient que la flamme de quelque violence de Sauron dans les tourments de Gorgoroth, au-delà. Regardant en l'air, Frodon vit, encore loin devant eux et encore plus haut, ce qu'il supposa être le sommet même de ce dur chemin. Sur la lugubre pourpre du ciel à l'est, une crevasse se dessinait dans la plus haute crête, étroite, profondément encaissée entre deux épaulements noirs, et sur chacun de ceux-ci se dressait une corne de pierre.

Il s'arrêta et regarda plus attentivement. La corne de gauche était plus haute et plus élancée, et il y brûlait une lumière rouge ou la lumière rouge de la terre au-delà brillait au travers d'un trou. Il voyait à présent: c'était une tour noire dominant le passage de sortie. Il toucha le bras de Sam et lui montra la tour.

Je n'aime pas l'aspect de ça! Dit Sam. Ainsi votre chemin secret est gardé après tout, grogna t'il à l'adresse de Gollum. Et vous le saviez dès le départ, je suppose? »

«Tous les abords sont surveillés, oui, répondit Gollum. Bien sûr qu'ils le sont. Mais il faut bien que les hobbits essaient d'un côté. Il se peut que celui ci soit moins surveillé. Peut-être tout le monde est-il parti pour la grande bataille, peut-être! »

Peut-être, grogna Sam. Enfin, ça paraît loin et haut pour y arriver. Et il y a encore le tunnel. Je crois que vous devriez vous reposer à présent, Monsieur Frodon. Je ne sais pas quelle heure de la journée ou de la nuit il peut bien être, mais on n'a pas cessé de marcher pendant des heures et des heures»

Oui, il faut se reposer, dit Frodon. Trouvons un coin à l'abri du vent et rassemblons nos forces pour le dernier bout» Car telle était son impression. Les terreurs de la région au-delà et l'exploit à y accomplir lui paraissaient alors éloignés, encore trop reculés pour l'inquiéter. Toute sa pensée se concentrait sur le passage au travers et au-dessus de ce mur impénétrable et de cette défense. S'il parvenait à accomplir cette chose impossible, alors la mission serait en quelque sorte accomplie, ou c'était ce qu'il lui semblait en cette sombre heure de fatigue, alors qu'il peinait encore dans les ombres pierreuses sous Cirith Ungol.

Ils s'assirent dans une sombre crevasse entre deux grandes piles de roc: Frodon et Sam un peu à l'intérieur, et Gollum accroupi sur le sol près de l'ouverture. Les hobbits prirent là ce qu'ils pensaient être leur dernier repas avant la descente dans le Pays sans Nom, peut-être même le dernier repas qu'ils mangeraient jamais ensemble. Ils consommèrent un peu de la nourriture de Gondor et des gaufrettes du pain de voyage des Elfes, et ils burent un peu. Mais ils économisèrent leur eau et n'en prirent que de quoi humecter leurs bouches asséchées.

Je me demande quand on retrouvera de l'eau, dit Sam. Mais je suppose que, même là-bas, ils boivent. Les Orques boivent, non? »

Oui, ils boivent, répondit Frodon. Mais ne parlons pas de cela. Pareille boisson n'est pas pour nous»

Alors, il n'en est que plus nécessaire de remplir nos flacons, dit Sam. Mais il n'y a pas d'eau ici: je n'en ai pas entendu le moindre son, pas le moindre dégouttement. Et de toute façon, Faramir a dit qu'il ne fallait boire aucune eau de Morgul»

«Aucune eau coulant de l'Imlad Morgul, voilà ses propres mots, dit Frodon. Nous ne sommes pas encore dans cette vallée, et si nous rencontrons une source, elle se jetterait dedans et n'en sortirait pas»

«Je ne m'y fierais pas, répliqua Sam, pas avant de mourir de soif. II y a une impression de perversité ici. (II renifla.) Et aussi une odeur, il me semble. Vous la remarquez? Une sorte d'odeur bizarre, de renfermé. Je n'aime pas ça»

«Je n'aime rien du tout, ici, dit Frodon. Terre, air et eau semblent tous détestables de même. Mais c'est ainsi qu'est tracé notre chemin»

«Oui, c'est vrai, dit Sam. Et nous ne serions aucunement ici, si on en avait su plus long avant de partir. Mais je pense qu'il en va souvent ainsi. Les vaillantes choses dans les vieilles histoires et les vieilles chansons, Monsieur Frodon: les aventures, comme j'appelais ça. Je pensais que les merveilleux personnages des contes partaient à la recherche de ces choses parce qu'ils les désiraient, parce qu'elles étaient excitantes et que la vie était un peu terne que c'était une sorte de jeu, pour ainsi dire. Mais ce n'était pas comme ça avec les histoires qui importaient vraiment ou celles qui restent en mémoire. Il semble que les gens y aient été tout simplement embarqués, d'ordinaire leur chemin était ainsi tracé, comme vous dites. Mais je pense qu'ils avaient trente six occasions, comme nous, de s'en retourner, mais ils ne le faisaient pas. Et s'ils l'avaient fait, on n'en saurait rien parce qu'ils seraient oubliés. On entend parler de ceux qui continuaient tout simplement et pas toujours vers une bonne fin, notez, du moins pas à ce que les gens qui sont dans l'histoire et pas en dehors appellent une bonne fin. Vous savez: rentrer chez soi et tout trouver en bon état, quoique pas tout à fait pareil comme le vieux Monsieur

Bilbon. Mais ce ne sont pas toujours les meilleures histoires à entendre, si elles peuvent être les meilleures dans lesquelles être embarqué! Je me demande dans quel genre d'histoire nous sommes tombés»

«Je me le demande, répondit Frodon. Mais je n'en sais rien. Et c'est la manière d'une histoire véritable. Prends n'importe laquelle de celles que tu aimes bien. Tu peux savoir ou deviner quel genre d'histoire c'est, si elle aura une heureuse ou une triste fin, mais ceux qui sont dedans n'en savent rien. Et on ne voudrait pas qu'ils le sachent»

«Non, Monsieur, bien sûr. Beren, par exemple, il n'aurait jamais pensé qu'il allait acquérir ce Silmaril de la Couronne de Fer en Thangorodrim, et pourtant il l'eut, et c'était un endroit pire et un danger plus noir que ceux où nous sommes. Mais c'est une longue histoire, naturellement, qui dépasse le bonheur pour passer dans l'affliction et au-delà et le Silmaril poursuivit sa course pour venir à Eârendil. Et pourquoi, Monsieur, je n'avais jamais pensé à ça! Nous avons... vous avez une parcelle de sa lumière dans ce cristal d'étoile que la Dame vous a donné! Mais, quand on y pense, nous sommes toujours dans la même histoire! Elle se continue. Les grandes histoires ne se terminent-elles jamais? »

«Non, elles ne se terminent jamais en tant qu'histoires, dit Frodon. Mais les gens qui y figurent viennent, et disparaissent quand leur rôle est terminé. Le nôtre se terminera tôt ou tard... et plutôt tôt»

«Et alors, on pourra se reposer et dormir un peu, dit Sam. (Il eut un rire sardonique.) Et c'est exactement ce que je veux dire, Monsieur Frodon. J'entends un simple repos ordinaire, et du sommeil, et un réveil pour le travail matinal dans le jardin. Je crains que ce ne soit tout mon espoir pour le moment. Tous les grands plans importants ne sont pas pour mon espèce. Je me demande toutefois si nous figurerons jamais dans les chansons ou les histoires. On est engagés dans une histoire à présent, naturellement, mais je veux dire: mise en paroles, vous savez, pour être racontée au coin du feu ou lue dans un gros livre avec des lettres rouges et noires, bien des années plus tard. Et les gens diront: «Écoutons l'histoire de Frodon et de l'Anneau! » Et ils diront:

«Oui, c'est une de mes histoires favorites. c'était Frodon était très brave, n'est ce pas, papa? Oui, mon garçon, c était le plus fameux des hobbits, et ce n'est pas peu dire»

«C'est dire beaucoup trop», répliqua Frodon, qui partit d'un long rire clair, venu du cœur. Pareil son ne s'était pas fait entendre en ces lieux depuis que Sauron vint en Terre du Milieu. Il parut soudain à Sam que toutes les pierres écoutaient et que les hauts rochers se penchaient vers eux. Mais Frodon ne s'en souciait pas: il rit derechef.

«Ah, Sam, dit-il, t'entendre me rende-je ne sais pourquoi aussi joyeux que si l'histoire était déjà écrite. Mais tu as oublié l'un des personnages principaux, Samsagace l'Intrépide. «Je veux en entendre davantage sur Sam, papa. Pourquoi n'a t'on pas mis davantage de ses discours, papa? C'est ça que j'aime, ça me fait rire. Et Frodon ne sert pas allé bien loin sans lui, n'est ce pas, papa? »

«Ah, Monsieur Frodon, dit Sam, vous ne devriez pas plier. Je parlais sérieusement»

«Moi aussi, dit Frodon, et je le fais encore. On va un peu vite. Nous sommes encore, toi et moi, Sam, coincés dans le pire. Endroits de l'histoire, et il est plus que probable que d'aucuns diront à ce point: «Referme le livre maintenant, papa, on n'a pas envie de lire plus loin»

«Peut-être, dit Sam, mais je ne suis pas de ceux qui diraient ça. Les choses faites, terminées, et transformées en partie des grandes histoire sont différentes. Même Gollum pourrait être bon dans une histoire meilleure qu'il n'est à avoir auprès de vous, en tout cas. Et il aimait même en entendre, à ce qu'il nous a dit. Je me demande s'il se considère comme le héros ou comme le traître? »

«Gollum! Appela t'il. Aimeriez-vous être le héros... Où est-il encore? »

On ne le voyait plus ni à l'entrée de l'abri ni dans les ombres voisinés: Il avait refusé leur nourriture, bien qu'il eût accepté comme d'ordinaire une gorgée d'eau, après quoi, il avait paru se pelotonner pour dormir. Ils avaient supposé que l'un au moins des objets de sa longue absence du jour précédent avait été la quête d'une nourriture à son goût, et maintenant, il s'était évidemment éclipsé de nouveau tandis qu'ils parlaient. Mais pourquoi, cette fois ci?

«Je n'aime pas ces départs en tapinois sans rien dire, reprit Sam. Et bien moins encore à présent. Il ne peut-être à la recherche de nourriture aussi haut, à moins qu'il n'ait du goût pour quelque rocher. Il n'y a même pas un brin de mousse! »

«Il ne sert à rien de s'en faire à son sujet à présent, dit Frodon. Nous n'aurions pu arriver aussi loin, pas même en vue du col, sans lui, il nous faudra donc bien nous accommoder de ses façons. S'il est perde, ü est perde, et voilà tout»

«J'aimerais tout de même mieux l'avoir sous les yeux, répliqua Sam. Et d'autant plus s'il est perde. Vous rappelez-vous qu'il n'a jamais voulu dire si ce col était gardé ou non? Et maintenant, on voit là une tour et elle peut-être abandonnée comme elle peut ne l'être pas. Croyez-vous qu'il soit allé chercher des Orques ou je ne sais quoi? «

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE HUIT
LES ESCALIERS DE CIRITH UNGOL

«Non, je ne pense pas, répondit Frodon. Même s'il a quelque perfidie en tête, ce qui ne m'étonnerait pas autrement, je ne crois pas que ce soit cela: Il ne doit pas être allé chercher des Orques ou aucuns serviteurs de l'Ennemi. Pourquoi aurait-il attendu jusqu'à présent, pourquoi se serait-il donné toute la peine de l'ascension et serait-il venu si près de la région qu'il redoute? Il aurait sans doute eu maintes occasions de nous livrer aux Orques depuis que nous l'avons rencontré. Non, s'il y a quelque chose, ce sera quelque petit tour de sa façon qu'il pense tout à fait secret. «

«Enfin, je suppose que vous avez raison, Monsieur Frodon, dit Sam. Mais ça ne me réconforte pas beaucoup. Je ne me trompe pas: je ne doute pas qu'il aurait grande joie à me remettre, moi, aux Orques. Mais j'oubliais... son Trésor. Non, je pense que tout du long ç'a été *le Trésor pour le pauvre Sméagol*c'est le seul mobile dans tous ses petits plans, s'il en a. Mais en quoi nous amener jusqu'ici peut-il lui servir, c'est plus que je ne peux deviner»

«Il est bien probable qu'il ne peut le deviner non plus, dit Frodon. Et je ne pense pas qu'il ait un seul plan bien clair dans sa tête brouillée. Je crois qu'il essaie réellement en partie de sauver le Trésor de l'Ennemi aussi longtemps qu'il le peut. Car ce serait l'ultime désastre pour lui aussi que l'Ennemi s'en emparât. Et d'autre part peut-être attend-il simplement sa chance.

«Oui, le Sournois et le Puant, comme je l'ai déjà dit, répliqua Sain. Mais plus ils approcheront du pays de l'Ennemi, plus le Sournois deviendra le Puant. Notez bien mes paroles: si jamais nous atteignons le col, il ne nous laissera pas vraiment emporter le Trésor au-delà de la frontière sans susciter quelque sorte de difficulté»

«Nous n'y sommes pas encore», répliqua Frodon.

«Non, mais on ferait bien d'ouvrir l'œil jusque là. Si on se laisse aller à dormir, le Puant aura vite fait de prendre le dessus. Non pas qu'il ne serait pas sûr pour vous de faire un petit somme maintenant, maître. Ce serait sûr, si vous restez près de moi. J'aimerais rudement vous voir prendre un peu de sommeil. Je veillerai sur vous, et de toute façon, si vous vous couchez tout près, avec mon bras passé autour de vous, personne ne pourra venir vous tripoter à l'insu de Sam.

«Dormir! Dit Frodon, qui soupira comme si, dans un désert, il _' voyait un mirage de fraîche verdure. Oui, même ici, je pourrais bien dormir.

«Eh bien, faites-le, maître! Posez votre tête sur mes genoux»

Et c'est ainsi que Gollum les trouva, quand il revint plusieurs heures, après, rampant et se faufilant le long du sentier hors de l'obscurité d'en dessus. Sam était assis, le dos appuyé contre la pierre, la tête penchée sur le côté et la respiration lourde. Sur ses genoux reposait la tête de Frodon, plongé dans un profond sommeil, une des mains brunes de Sam était posée sur le front blanc et l'autre portait doucement sur sa poitrine. Leurs deux visages reflétaient la paix.

Gollum les regarda. Une expression bizarre parut sur sa face maigre et famélique. La lueur s'évanouit de ses yeux, qui devinrent ternes et gris, vieux et las. Un accès douloureux sembla le tordre, et il se détourna pour regarder en arrière vers le col, hochant la tête comme s'il était engagé dans quelque débat intérieur. Puis il revint et, tendant lentement une main tremblante, il toucha avec une grande précaution le genou de Frodon mais ce toucher était presque une caresse. Pendant un instant fugitif, si l'un des dormeurs l'avait observé, il aurait cru voir un vieux hobbit fatigué, tassé par les années qui l'avaient porté bien au-delà de son temps, au-delà de ses amis et de ceux de sa race, comme des champs et des ruisseaux de sa jeunesse, vieille chose pitoyable et affamée.

Mais, au contact, Frodon remua et cria doucement dans son sommeil, et Sam fut aussitôt tout éveillé. La première chose qu'il vit fut Gollum en train de «tripoter le maître», pensa t'il.

«Hé, vous là! Dit-il rudement. Qu'est ce que vous fabriquez? »

«Rien, rien, répondit doucement Gollum. Gentil Maître ! »

«Sans doute, dit Sam. Mais où avez-vous été vous éclipsant et revenant ainsi furtivement, vieux sournois? »

Gollum recula, et une lueur verte clignota sous ses lourdes paupières. Il avait presque l'air d'une araignée, à présent, ramassé en arrière sur ses jambes repliées, avec ses yeux proéminents. L'instant fugitif avait irrévocablement passé. «Sournois, sournois! siffla t'il. Les hobbits toujours si polis, oui. Oh, les gentils hobbits! Sméagol les amène par des chemins secrets que personne d'autre ne saurait trouver. Fatigué qu'il est, assoiffé qu'il est, et il les guide, et il cherche des sentiers, et ils disent sournois, sournois. Très gentils amis, oh oui, mon trésor, très gentils»

Sam éprouva un léger remords, sais pourtant avoir davantage confiance. «Je regrette, dit-il. Je regrette, mais vous m'avez réveillé en sursaut. Et je n'aurais pas dû être en train de dormir, alors ça m'a rendu un peu agressif. Mais Monsieur Frodon, lui qui est fatigué, je lui ai demandé de faire un petit somme, et, enfin, voilà. Je regrette. Mais où êtes-vous allé? »

«Fureter, faire le sournois», dit Gollum, et la lueur verte ne quitta pas ses yeux.

«Oh, bon, dit Sam, comme vous voudrez! Je ne pense pas que ce soit si loin de la vérité. Et maintenant, on ferait bien de fureter tous ensemble. Quelle heure est-il? Est ce aujourd'hui ou demain?

«C'est demain, dit Gollum, ou c'était demain quand les hobbits se sont endormis. Très stupide, très dangereux si le pauvre Sméagol ne faisait pas le sournois pour veiller»

«J'ai l'impression qu'on en aura bientôt assez de ce mot là, dit Sam.

Mais ça ne fait rien. Je vais réveiller le maître» II releva doucement les cheveux de Frodon de sur son front, et, se penchant en avant, il lui parla à mi-voix: «Réveillez-vous, Monsieur Frodon! Réveillez-vous! »

Frodon fit un mouvement, ouvrit les yeux et sourit en voyant le visage de Sam penché sur lui. «Tu me réveilles tôt, hein, Sam? Dit-il. Il fait encore noir! »

Oui, il fait toujours noir ici, dit Sam. Mais Gollum est revenu, Monsieur Frodon, et il dit que c'est demain. Alors il faut repartir. Le dernier bout»

Frodon respira profondément et se mit sur son séant. «Le dernier bout! Dit-il. Salut, Sméagol ! Trouvé quelque chose à manger. Vous êtes-vous reposé? »

«Pas de nourriture, pas de repos, rien pour Sméagol, dit Gollum C'est un sournois»

Sam fit claquer sa langue, mais se contint.

Ne prenez pas de qualificatifs pour vous, Sméagol, dit Frodon. Ce n'est pas sage, qu'ils soient vrais ou faux»

Sméagol prend ce qu'on lui donne, répondit Gollum. Il a reçu ce nom là du bon Maître Samsagace, le hobbit qui connaît tant de choses»

Frodon regarda Sam. «Oui, Monsieur, dit celui ci. J'ai employé ce mot, en me réveillant en sursaut et tout ça, et en le trouvant à côté. J'ai dit que je regrettais, mais je sens que ça ne va pas durer»

«Allons, glissons, dit Frodon. Mais à présent, Sméagol, il semble qu'il faille en venir au fait, vous et moi. Dites-moi. Pouvons-nous trouver la fin de la route tout seuls? Nous sommes en vue du col, d'un chemin d'entrée, et si nous pouvons maintenant le trouver, je pense pouvoir dire que notre convention est accomplie. Vous avez fait ce que vous aviez promis, et vous êtes libre: libre de retourner vers la nourriture et le repos, où que vous désiriez aller, hormis vers les serviteurs de l'Ennemi. Et un jour peut-être vous récompenserai-je, moi ou ceux qui se souviendront de moi»

«Non, non, pas encore, dit Gollum d'un ton geignard. Oh non! Ils ne peuvent pas trouver le chemin eux-mêmes, si? Oh non, assurément pas. II y a le tunnel qui vient. Sméagol doit continuer. Pas de repos. Pas de nourriture. Pas encore»

CHAPITRE NEUF
L'ANTRE D'ARACHNE

Peut-être était ce vraiment le jour, comme Gollum l'avait dit, mais les hobbits ne voyaient guère de différence, sinon que le ciel lourd était peut-être moins totalement noir, ressemblant à une grande voûte de fumée, tandis qu'au lieu des ténèbres de la nuit profonde, qui demeuraient encore dans les crevasses et les trous, une ombre grise et estompante enveloppait le monde pierreux dans lequel ils se trouvaient. Ils continuèrent leur route, Gollum devant eux et les deux hobbits côte à côte, le long du ravin entre les piles et les colonnes de roc déchiqueté et altéré par les intempéries, qui se dressaient de part et d'autre comme d'énormes statues informes. II n'y avait pas un son. A quelque distance, un mille peut-être, devant eux, s'élevait un grand mur gris, une dernière et énorme masse de pierre montagneuse soulevée. Elle jaillissait plus noire et s'élevait de plus en plus haut à mesure qu'ils approchaient, pour culminer finalement au-dessus d'eux, barrant la vue de tout ce qu'il y avait au-delà. Une ombre profonde s'étendait à son pied. Sam huma l'air.

«Pouah! Quelle odeur! Dit-il. Elle empeste de plus en plus»

Ils furent bientôt dans l'ombre, et là, au milieu, ils virent l'ouverture de la caverne. «Voici l'entrée, dit doucement Gollum. C'est l'entrée du tunnel» Il ne prononça pas le nom: Torech Ungol, l'Antre d'Arachne. Il en sortait une puanteur, non pas l'odeur nauséabonde de la pourriture dans les prairies de Morgul, mais une exhalaison fétide, comme si d'innombrables ordures étaient accumulées dans les ténèbres de l'intérieur.

«Est ce le seul chemin, Sméagol? » Demanda Frodon.

«Oui, oui, répondit-il. Oui, il faut aller par-là, maintenant»

«Voulez-vous dire que vous avez déjà passé par ce trou? dit Sam. Pouah! Mais peut-être les mauvaises odeurs vous importent-elles peu»

Les yeux de Gollum étincelèrent. «II ne sait pas ce qui nous importe, hein, mon trésor? Non, il ne sait pas. Mais Sméagol peut supporter les choses. Oui. Il a passé par-là, oh oui, jusqu'au bout. C'est le seul chemin»

«Et qu'est ce qui répand cette odeur, je me le demande, dit Sam. On dirait... eh bien, j'aime mieux ne pas le dire. Quelque ignoble trou des Orques, je parie, avec une centaine d'années de leurs ordures dedans»

«En tout cas, dit Frodon, Orques ou non, si c'est le seul chemin, il nous faut bien passer par-là»

Après avoir pris une profonde inspiration, ils entrèrent. Au bout de quelques pas, ils se trouvèrent dans une obscurité totale et impénétrable. Frodon et Sam n'en avaient pas vu de semblable depuis les passages sans lumière de la Moria, et elle était ici encore plus profonde et plus opaque, si la chose était possible. Là-bas, il y avait des mouvements de l'air, des échos et une impression d'espace. Ici, l'air était immobile, stagnant, lourd, et le son tombait, mort. Ils marchèrent pour ainsi dire dans une vapeur noire faite des ténèbres véritables mêmes qui, respirées, amenaient la cécité non seulement aux yeux, mais aussi à l'esprit, de sorte que tout, jusqu'au souvenir des couleurs, des formes et de toute lumière, s'évanouissait de la pensée. La nuit avait toujours été, elle serait toujours, et la nuit était tout.

Mais, durant un moment, ils bénéficièrent.encore du toucher, et, de fait, les sens de leurs pieds et de leurs doigts leur parurent tout d'abord presque douloureusement aiguisés. Le contact des murs était, à leur surprise, lisse, et le sol était droit et égal, sauf pour une marche de temps à autre, montant toujours suivant la même pente raide. Le tunnel était haut et large, si large que, même marchant côte à côte et ne touchant les murs que de leurs mains tendues, ils étaient séparés, isolés dans les ténèbres.

Gollum était entré le premier et il semblait n'être qu'à quelques pas en avant. Tant qu'ils purent prêter attention à pareilles choses, ils entendaient sa respiration sifflante et haletante juste devant eux. Mais au bout d'un moment leurs sens s'émoussèrent, et le toucher, l'ouïe devinrent engourdis, et ils continuèrent d'avancer, tâtonnant, marchant, marchant toujours, surtout par la force de la volonté qui les avait fait entrer, volonté d'aller jusqu'au bout et désir d'arriver enfin à la haute porte d'au-delà.

Avant d'avoir été bien loin mais il n'avait pas tardé à ne plus pouvoir juger du temps ni de la distance, Sam, qui tâtait le mur à droite, eut conscience d'une ouverture sur le côté: durant un moment, il sentit un léger souffle d'air moins lourd, et puis ils le dépassèrent.

II y a plus d'un passage ici, murmura t'il avec effort: il lui paraissait dur de tirer quelque son de son souffle. C'est un endroit d'Orque, si jamais il en fut! »

Après cela, lui d'abord à droite, puis Frodon à gauche passèrent trois ou quatre de ces ouvertures, plus ou moins larges, mais il n'y avait jusque là aucun doute sur le chemin principal, car il était droit et montait toujours sans aucun détour. Mais quelle en était la longueur, combien auraient-ils encore à endurer cette marche, combien de temps pourraient-ils l'endurer? La touffeur de l'air croissait au fur et à mesure de leur ascension, et, à présent,

il leur semblait souvent rencontrer dans le noir une résistance plus opaque que celle de l'air vicié. Se portant en avant, ils sentaient des choses frôler leurs têtes ou leurs mains, de longs tentacules ou des excroissances pendantes, peut-être: ils n'auraient su dire ce que c'était. Et la puanteur grandissait toujours. Elle grandit au point de leur donner l'impression que l'odorat était le seul sens qui leur restât clairement, et cela pour leur tourment. Une heure, deux heures, trois heures, combien en avaient-ils passées dans ce trou sans lumière? Des heures des jours, des semaines plutôt. Sam abandonna le bord du tunnel pour se rapprocher de Frodon, leurs mains se rencontrèrent et se joignirent, et ils continuèrent d'avancer ainsi ensemble.

Enfin, Frodon, qui tâtonnait le long du mur de gauche, rencontra soudain un vide. Il manqua tomber de côté dans l'espace béant. II y avait là une ouverture dans le rocher, beaucoup plus large que toutes celles qu'ils avaient déjà passées, et elle dégageait une exhalaison si fétide et une impression si intense de malice cachée que Frodon chancela. A ce moment, Sam vacilla, et il tomba en avant.

Luttant en même temps contre la nausée et contre la peur, Frodon agrippa la main de Sam. «Debout! Dit-il dans un souffle rauque et aphone. Tout vient d'ici, la puanteur et le danger. Filons! Vite! »

Rassemblant tout ce qui lui restait de force et de résolution, il remit Sam sur ses pieds et contraignit ses propres jambes à l'action. Sam trébuchait à côté de lui. Un pas, deux pas, trois pas enfin, six pas. Peut-être avaient-ils passé l'horrible ouverture invisible, en tout cas, il leur fut soudain plus facile de se mouvoir, comme si une volonté hostile les avait libérés pour le moment. Ils avancèrent péniblement, toujours la main dans la main.

Mais ils rencontrèrent presque tout de suite une nouvelle difficulté. Le tunnel bifurquait, ou paraissait bifurquer, et dans le noir ils ne pouvaient savoir quel chemin était le plus large ni lequel restait le plus proche de la ligne droite. Lequel prendre: celui de droite ou celui de gauche? Ils n'avaient aucune indication, et pourtant un mauvais choix serait presque sûrement fatal.

«De quel côté Gollum est-il parti? Dit Sam, haletant. Et pourquoi n'a t'il pas attendu? »

«Sméagol ! dit Frodon, essayant de crier. Sméagol ! » Mais sa voix ne fut qu'un croassement, et le nom mourut aussitôt sorti de sa bouche. Il n'y eut pas de réponse, pas un écho, pas même une vibration de l'air.

«Il est vraiment parti, cette fois, je gage, murmura Sam. J'imagine que c'est précisément ici qu'il voulait nous amener. Gollum! Si jamais je remets la main sur toi, tu le regretteras»

Bientôt, tâtonnant et farfouillant dans le noir, ils découvrirent que l'ouverture de gauche était obturée: ou c'était une blinde, ou une grosse pierre avait chu dans le passage. <• Cela ne peut pas être le chemin, dit Frodon à voix basse. Bon ou mauvais, il faut prendre l'autre»

Et vite! Dit Sam, pantelant. Il y a quelque chose de pire que Gollum dans les environs. Je sens quelque chose qui nous regarde»

Ils n'avaient parcouru que quelques mètres quand vint de derrière un son, saisissant et horrible dans le lourd silence ouaté: un gargouillis, un bruit glougloutant et un long sifflement venimeux. Ils firent volte-face, mais rien n'était visible. Ils restèrent figés comme des statues, les yeux fixés sur les ténèbres, attendant ils ne savaient quoi.

«C'est un piège! » Dit Sam, et il porta la main à la poignée de son épée, et, ce faisant, il pensa à l'obscurité du souterrain d'où venait le son. «Je voudrais bien que le vieux Tom fût près de nous maintenant! » Pensa t'il. Puis, comme il se tenait là, environné de ténèbres et le cœur empli de colère et d'un sombre désespoir, il lui sembla voir une lumière: une lumière dans son esprit, au début presque aveuglante, comme un rayon de soleil aux yeux de quelqu'un qui est resté longtemps caché dans une fosse sans fenêtre. Ensuite, la lumière devint couleur: vert, or, argent, blanc. Très loin, comme dans une petite image dessinée par des doigts elfiques, il vit la Dame Galadriel debout dans l'herbe de Lorien, et elle avait des présents dans ses mains. «Et *vous, Porteur de l'Anneau,* l'entendit-il dire d'une voix lointaine, mais claire, *pour vous, j'ai préparé ceci*»

Le sifflement glougloutant se rapprocha, et il y eut un crissement comme de quelque grande chose articulée qui se mouvait avec une lente détermination dans le noir. Une odeur fétide la précédait. «Maître, maître! Cria Sam, dont la voix avait retrouvé vie et instance. Le présent de la Dame! Le cristal d'étoile! Une lumière pour vous dans les endroits sombres, elle a dit que ça devait être. Le cristal d'étoile! »

«Le cristal d'étoile? murmura Frodon, comme répondant du fond du sommeil, sans guère comprendre. Mais oui! Comment l'avais-je, oublié? *Une lumière quand toutes les autres lumières se seront éteintes!* Et maintenant certes seule la lumière peut nous venir en aide»

Sa main monta lentement à sa poitrine, et lentement il éleva la Fiole de Galadriel. Pendant un moment, elle répandit une petite lueur, faible comme celle d'une étoile luttant à son lever au milieu des lourdes brumes de la terre, puis, comme son pouvoir grandissait, en même temps que l'espoir dans la pensée de Frodon, elle se mit à brûler et devint une flamme argentée, minuscule cœur d'une lumière éblouissante, comme si Eärendil fût

descendu en personne du cours du soleil couchant avec le dernier Silmaril au front. L'obscurité recula, la fiole parut briller au centre d'un globe de cristal impalpable, et la main qui la tenait étincelait d'un feu blanc.

Frodon contempla avec étonnement ce merveilleux don qu'il avait si longtemps porté sans en soupçonner toute la valeur et la puissance. II s'en était rarement souvenu sur la route jusqu'à leur arrivée à la Vallée de Morgul, et il n'y avait jamais eu recours par crainte de sa lumière révélatrice. *Aiya Eârendil! Elenion Ancalima!* S'écria t'il sans savoir ce qu'il disait, car il lui semblait qu'une autre voix parlait par sa bouche, claire, aucunement troublée par l'air vicié du souterrain.

Mais il est d'autres forces en Terre du Milieu, des pouvoirs de la nuit, et ils sont anciens et puissants. Et celle qui marchait dans les ténèbres avait entendu les Elfes lancer ce cri dans les temps lointains, elle n'en avait pas tenu compte alors, et il ne la démonta pas à présent. Tandis même qu'il parlait, Frodon se sentit en butte à une grande malice, il avait l'impression qu'un regard mortel était fixé sur lui. Il prit conscience d'yeux qui devenaient visibles, deux grands faisceaux d'yeux à multiples facettes, pas très loin dans le tunnel, entre eux et l'ouverture où ils avaient chancelé et trébuché la menace imminente était enfin démasquée. Le rayonnement du cristal d'étoile fut brisé et renvoyé par les milliers de facettes, mais, derrière le scintillement, un pâle et mortel feu commença de luire de plus en plus fort, une flamme allumée dans quelque profond puits d'une pensée néfaste. C'étaient des yeux monstrueux et abominables, bestiaux et pourtant emplis de résolution et d'une hideuse délectation, couvant leur proie piégée sans aucun espoir d'évasion.

Frodon et Sam, frappés d'horreur, commencèrent à reculer lentement, leur propre regard retenu par la terrible expression de ces yeux sinistres, mais à mesure qu'ils reculaient, les yeux avançaient. La main de Frodon défaillit et lentement la Fiole s'abaissa. Puis soudain, libérés du sortilège qui les retenait afin de courir un moment en vaine panique pour l'amusement des yeux, ils se retournèrent tous deux et s'enfuirent ensemble, mais, tout en courant, Frodon regarda en arrière et il fut terrifié de voir qu'aussitôt les yeux bondissaient derrière eux. La puanteur de mort l'enveloppait comme un nuage.

«Arrête! Arrête! cria t'il désespérément. Il ne sert à rien de courir»

Les yeux s'approchaient.

«Galadriel! » Cria t'il, et, rassemblant tout son courage, il éleva de nouveau la Fiole. Les yeux s'arrêtèrent. Leur regard se relâcha un moment, comme s'ils étaient troublés par un soupçon de doute. Le cœur de Frodon s'enflamma alors, et, sans réfléchir à ce qu'il faisait, que ce fût folie, désespoir ou courage, il prit la Fiole dans sa main gauche et, de la droite, il tira son épée. Dard jaillit du fourreau, et la tranchante lame elfique étincela dans la lumière argentée, mais une flamme bleue tremblotait le long du fil. Alors, tenant haut l'étoile et pointant en avant l'épée brillante, Frodon, hobbit de la Comté, marcha fermement à la rencontre des yeux.

Ils vacillèrent. Le doute 'les envahit à mesure que la lumière approchait. Un à un, ils s'obscurcirent, et, lentement, ils reculèrent. Aucun éclat aussi mortel ne les avait jamais affligés. Sous terre, ils étaient restés à l'abri du soleil, de la lune et des étoiles, mais à présent une étoile était descendue au sein de la terre même. Elle approchait encore, et les yeux commencèrent à fléchir. Un à un, ils s'éteignirent tous, ils se détournèrent, et une grande masse, au-delà de la portée de la lumière, interposa son ombre énorme. Ils étaient partis.

«Maître, maître! » Cria Sam. Il était juste derrière, sa propre épée tirée et prête à l'action. «Étoiles et gloire! Les Elfes en feraient sûrement une chanson, s'ils en entendaient jamais parler! Et puisse-je vivre assez pour le leur dire et les entendre le chanter! Mais n'allez pas plus loin, maître! Ne descendez pas dans cet antre! C'est maintenant notre dernière chance. Sortons de ce trou infect! »

Ils se retournèrent donc une fois de plus, marchant tout d'abord, puis courant, car à mesure qu'ils avançaient, le sol du tunnel s'élevait en pente plus raide et, à chaque enjambée, ils grimpaient plus haut au-dessus des puanteurs de l'antre invisible, et la force revenait dans leurs membres et dans leur cœur. Mais la haine de la guetteuse les poursuivait encore, aveuglée pour un moment peut-être, mais non vaincue et toujours résolue à leur mort. A ce moment, un flux d'air, frais et léger, vint à leur rencontre. L'ouverture, la fin du tunnel, était enfin devant eux. Pantelants, avides de trouver un lieu découvert, ils se précipitèrent, et alors, stupéfaits, ils chancelèrent et tombèrent en arrière. L'issue était bloquée par quelque barrière, mais non de pierre, elle semblait molle et un peu élastique, mais cependant forte et infranchissable, l'air filtrait au travers, mais pas le moindre reflet de lumière. Ils chargèrent derechef et furent repoussés.

Élevant la Fiole, Frodon regarda, et il vit devant lui une grisaille que le rayonnement du cristal d'étoile ne perçait et n'illuminait pas, comme si ce fût une ombre qui, n'étant projetée par aucune lumière, ne pouvait être éclairée par aucune lumière. En travers de toute la largeur et la hauteur du tunnel, une vaste toile était tissée, ordonnée comme celle d'une énorme araignée, mais plus serrée et beaucoup plus grande, et chaque fil avait l'épaisseur d'une corde.

Sam eut un rire sardonique. «Des toiles d'araignée! Dit-il. C'est tout? Des toiles d'araignée! Mais quelle araignée! A l'attaque! Abattons-les! »

Il les attaqua furieusement à coups d'épée, mais le fil qu'il frappait ne se rompit pas. Il céda légèrement, puis revint brusque comme la corde d'un arc, détournant la lame et rejetant en l'air l'épée et le bras. Par trois fois, Sam frappa de toute sa force et, à la fin, une seule des innombrables cordes claqua et s'entortilla en fouettant l'air. Une extrémité cingla la main de Sam, il recula avec un cri de douleur, et se passa la main sur la bouche.

«Il faudrait des jours entiers pour débarrasser la route comme ça, dit-il. Que faire? Ces yeux sont-ils revenus?

Non, on ne les voit pas, dit Frodon. Mais j'ai toujours l'impression qu'ils me regardent ou qu'ils pensent à moi, dressant un autre plan, peut-être. Si cette lumière était abaissée ou si elle diminuait, ils auraient tôt fait de revenir.

«Coincés en fin de compte! Dit avec amertume Sam, dont la colère l'emportait de nouveau sur la fatigue et le désespoir. Des moucherons dans un filet. Que la malédiction de Faramir morde ce Gollum, et le morde vite! »

«Cela ne nous servirait pas à grand chose à présent, dit Frodon. Allons! Voyons ce que Dard peut faire. C'est une lame elfique. II y avait d'effroyables toiles dans les sombres ravins de Beleriand où elle fut forgée. Mais il faut que tu fasses le garde et que tu tiennes les yeux en respect. Tiens, prends le cristal d'étoile. N'aie pas peur. Tiens le haut, et veille! »

Frodon s'approcha alors du grand filet gris et lui donna un large coup de taille, passant vivement le tranchant en travers d'un nœud de cordes serrées, et sautant aussitôt en arrière. La lame aux reflets bleus passa au travers comme une faux dans l'herbe, elles sautèrent, se tordirent, puis pendirent, flottantes. Une grande déchirure était faite.

Il donna coup après coup jusqu'à ce qu'enfin tout ce qui était à sa portée de la toile fût mis en pièces, et la partie supérieure flotta comme un voile lâche dans un vent entrant. Le piège était brisé.

«Viens! Cria Frodon. En avant! En avant! » Une furieuse joie de leur évasion de la gueule même du désespoir emplissait soudain toute sa pensée. La tête lui tournait comme sous l'effet d'un vin très fort. II bondit dehors en criant.

Cette région obscure lui parut toute claire après son passage dans l'antre de la nuit. Les grandes fumées s'étaient élevées, elles étaient moins épaisses, et les dernières heures d'une sombre journée s'écoulaient, le reflet rouge du Mordor avait sombré dans une morne obscurité. Frodon avait pourtant l'impression d'aborder une matinée de soudaine espérance. Il avait presque atteint le sommet du mur. Plus qu'une petite grimpée. La Crevasse, Cirith Ungol, était devant lui, entaille indistincte dans la crête noire, avec les cornes du rocher qui se détachaient, sombres, de part et d'autre. Un petit pas de course, et il aurait passé!

Le col, Sam! cria t'il, sans prendre garde à la stridence de sa voix qui, libérée de l'atmosphère étouffante du tunnel, retentissait haute et extravagante. Le col! Cours, cours et on l'aura passé on l'aura passé avant que personne ne puisse nous arrêter! »

Sam le suivit avec toute la rapidité qu'il pouvait tirer de ses jambes, mais, si heureux qu'il fût d'être libéré, il était inquiet, et, tout en courant, il ne cessait de jeter des regards en arrière sur l'arche sombre du tunnel, craignant d'y voir luire des yeux ou quelque forme dépassant son imagination bondir à leur poursuite. Lui et son maître connaissaient trop peu les ruses d'Arachne. Il y avait maintes issues à son antre.

Elle demeurait là depuis des éternités, être néfaste en forme d'araignée, qui avait jadis vécu dans l'Ouest au Pays des Elfes, à présent sous la Mer, que Beren avait combattue dans la Montagne de la Terreur en Doriath et qui était ainsi venu il y avait bien longtemps en Luthien sui le gazon vert parmi les ciguës au clair de lune. Aucune histoire ne rapporte comment Arachne vint là, fuyant la ruine, car peu de récits nous sont parvenus des Années Sombres. Mais elle était toujours là, elle qui s'y trouvait déjà avant Sauron et avant la première pierre de Barad-dûr, et elle ne servait personne d'autre qu'elle-même, buvant le sang des Elfes et des Hommes, bouffie et obèse à force de songer sans fin à ses festins, tissant des toiles dans l'ombre, car tout être vivant était sa nourriture, et sa vomissure les ténèbres. De tous côtés, ses rejetons, bâtards de misérables compagnons, sa propre progéniture, qu'elle mettait à mort, s'étendaient de gorge en gorge, de l'Ephel Duath aux collines orientales, à Dol Guldur et aux repaires de la Forêt Noire. Mais aucun ne pouvait rivaliser avec elle, Arachne la Grande, dernier enfant d'Ungoliant, pour tourmenter le malheureux monde.

Maintes années auparavant, Gollum l'avait déjà vue, Sméagol, qui furetait dans tous les trous sombres, s'était, dans le temps passé, courbé et prosterné devant elle, et les ténèbres de la volonté maléfique d'Arachne l'accompagnaient dans tous les chemins de sa lassitude, le coupant de la lumière et de tout regret. Et il avait promis de lui apporter de la nourriture. Mais les appétits d'Arachne n'étaient pas les siens. Elle ne connaissait pas grand chose des tours, des anneaux ou de toute production de la pensée ou de la main, et elle ne s'en souciait

guère, elle qui ne désirait que la mort de tous les autres, esprit et corps, et pour elle-même un excès de vie, seule, enflée au point que les montagnes ne pouvaient plus la soutenir ni les ténèbres la contenir.

Mais la réalisation de ce désir était encore fort lointaine et depuis longtemps à présent elle avait eu faim, tapie dans son antre, tandis que le pouvoir de Sauron grandissait et que la lumière et les vivants abandonnaient ses frontières, la cité de la vallée était morte et aucun Elfe ni aucun Homme n'en approchait jamais, seuls y venaient les malheureux Orques. Pauvre nourriture, et prudente. Mais il lui fallait manger, et si activement qu'ils creusassent de nouveaux passages serpentant du col et de leur tour, elle trouvait toujours quelque façon de les rattraper. Elle soupirait toutefois, après une viande plus délicate. Et Gollum la lui avait amenée.

On verra, on verra, se disait-il souvent quand il était dans son mauvais état d'esprit au cours de la dangereuse marche de l'Emyn Muil à la Vallée de Morgul, on verra. Il se pourrait bien que lorsqu'elle jettera les os et les vêtements vides, on le trouve, on l'aura, le Trésor, en récompense pour le pauvre Sméagol qui amène de la bonne nourriture. Et on sauvera le Trésor, comme on a promis. Oh oui. Et quand on l'aura en sécurité, alors elle le saura, oh oui, alors on lui rendra son dû, mon trésor. Alors, on rendra son dû à tout le monde! »

Voilà ce qui se passait dans un coin intérieur de son astuce, qu'il espérait lui cacher, même lorsqu'il serait retourné auprès d'elle et qu'il se serait incliné bien bas devant elle durant le sommeil de ses compagnons. .

Quant à Sauron, il savait où elle se blottissait. Il lui plaisait qu'elle demeurât là, affamée, mais avec une malignité intacte, gardienne de l'ancienne voie d'entrée dans son pays, plus sûre que tout ce que son propre talent aurait pu imaginer. Et les Orques, c'étaient des esclaves utiles, mais il en avait en abondance. Si Arachne en attrapait de temps à autre pour satisfaire son appétit, qu'à cela ne tienne: il pouvait s'en passer. Et parfois, comme un Homme peut distribuer une friandise à sa chatte (il l'appelle *sa chatte,* mais elle ne le reconnaît pas), Sauron lui envoyait les prisonniers dont il n'avait pas mieux à faire: il les faisait conduire à son trou et exigeait un rapport sur le spectacle qu'elle donnait alors.

Ainsi vivaient-ils, dans la délectation de leurs dispositions, ne craignant aucun assaut, aucune colère, ni aucune fin à leur méchanceté. Jamais encore une mouche n'avait échappé aux toiles d'Arachne, et la plus grosse faisait à présent l'objet de sa rage et de sa faim.

Mais le pauvre Sam ignorait tout de ce mal qu'ils avaient suscité contre eux, sauf qu'il sentait croître en lui une peur, une menace qu'il ne pouvait voir, et ce devint un tel poids, qu'il lui était un fardeau de courir et que ses pieds lui paraissaient de plomb.

La peur l'environnait, des ennemis étaient devant lui dans le col, et son maître, pris de folie, courait avec insouciance à leur rencontre. Détournant ses yeux de l'ombre derrière et de la profonde obscurité qui s'étendait sous l'escarpement à sa gauche, il porta son regard en avant, et il vit deux choses qui accrurent son désarroi: l'épée que Frodon tenait toujours dégainée étincelait d'une flamme bleue, et, malgré l'obscurité du ciel derrière, la fenêtre de la tour rougeoyait encore.

«Des Orques! Grommela t'il. On n'arrivera jamais à s'en tirer ainsi par la précipitation. Il y a des Orques alentour, et même pis que des Orques» Et, revenant vite à la longue habitude de secret, il referma la main sur la précieuse Fiole qu'il continuait à porter. Rouge de son propre sang vivant, sa main brilla un moment, puis il fourra la lumière révélatrice au plus profond d'une poche près de sa poitrine, et il s'enveloppa dans son manteau d'Elfe. Il essaya alors de presser le pas. Son maître le distançait: il était déjà à une vingtaine d'enjambées en avant, glissant comme une ombre, il serait bientôt hors de vue dans ce monde gris.

A peine Sam avait-il caché la lumière du cristal d'étoile qu'elle arriva. II aperçut soudain un peu en avant et à sa gauche, sortant d'un trou noir sous l'escarpement, la forme la plus hideuse qu'il eût jamais vue, une forme plus horrible qu'une horreur vue dans un cauchemar. Elle avait l'allure générale d'une araignée, mais plus énorme que les grandes bêtes de proie et plus terrible qu'elles à cause du méchant dessein qui paraissait dans ses yeux impitoyables. Ces mêmes yeux qu'il avait crus découragés et vaincus, ils luisaient là de nouveau d'une lueur féroce, en grappes dans sa tête poussée en avant. Elle avait de grandes cornes et derrière son court cou, semblable à une tige, venait son énorme corps gonflé, vaste sac boursouflé, pendant et oscillant entre ses pattes, sa grosse masse était noire, tavelée de marques livides, mais la panse en dessous était pâle et lumineuse, et elle émettait une puanteur. Elle avait les pattes repliées, avec de grosses jointures protubérantes bien au-dessus de son dos, ses poils se dressaient comme des piquants d'acier et chaque patte se terminait par une griffe.

Aussitôt qu'elle eut fait passer par l'issue supérieure de son antre son corps mou et écrasé et ses pattes repliées, elle avança avec une rapidité horrible, tantôt en courant sur ses jambes crissantes et tantôt en faisant un bond soudain. Elle était entre Sam et son maître. Ou elle ne vit pas Sam, ou elle l'évita pour le moment en tant que porteur de la lumière, et elle fixa toute son attention sur une seule proie, sur Frodon, privé de sa Fiole, qui courait sans souci dans le sentier, inconscient encore du danger où il était. Il s'élança vivement, mais Arachne était plus vive encore, en quelques bonds, elle serait sur lui.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE NEUF
L'ANTRE D'ARACHNE

Sam, haletant, rassembla tout ce qui lui restait de souffle pour crier. «Regardez derrière! Hurla t'il. Attention, maître! Je suis... , mais son cri fut soudain étouffé.

Une longue main moite se pressa sur sa bouche, et une autre le saisit par le cou, tandis que quelque chose s'enroulait autour de sa jambe. Pris à l'improviste, il bascula en arrière dans les bras de son agresseur.

On l'a! Siffla Gollum dans son oreille. Enfin, mon trésor, on l'a, oui, le vilain hobbit. On prend celui ci. Elle attrapera l'autre. Oh oui, Arachne l'aura, pas Sméagol: Il a promis, il ne fera aucun mal au Maître. Mais il t'a, sale immonde petit sournois! » Il cracha sur le coude Sam.

La fureur suscitée par la traîtrise et le désespoir causé par l'entrave au moment où son maître était en danger mortel donnèrent soudain à Sam une violence et une force supérieures de beaucoup à tout ce que Gollum pouvait attendre de ce hobbit, qu'il croyait lent et stupide. Lui-même n'aurait pu se tortiller plus vite et plus violemment. Sa prise sur la bouche de Sam glissa, et celui ci se déroba et se jeta de nouveau en avant, essayant de s'arracher à l'étreinte de son cou. Il avait toujours son épée à la main et à son bras gauche, accroché par sa lanière, pendait le bâton de Faramir. Il essaya désespérément de se retourner et de percer son ennemi. Mais Gollum fut trop rapide. Son long bras jaillit, et il saisit le poignet de Sam: ses doigts étaient comme un étau, lentement, implacablement, il tordit la main de telle sorte que Sam poussa un cri de douleur et lâcha son épée, qui tomba sur le sol, cependant que l'autre main de Gollum se resserrait autour de sa gorge.

Sam fit alors appel à son dernier tour. Il s'écarta de toute sa force et planta fermement ses pieds, puis il amena soudain ses jambes contre le sol et se jeta en arrière de toute sa vigueur.

Ne s'attendant même pas à ce simple tour de la part de Sam, Gollum tomba à la renverse avec Sam par-dessus lui, et il reçut tout le poids du robuste hobbit dans l'estomac. Un sifflement aigu sortit de lui, et, durant une seconde, sa main desserra son étreinte autour de la gorge de Sam, mais ses doigts agrippaient toujours la garde de l'épée. Sam s'arracha et se remit debout, puis, se retournant brusquement vers la droite, il pivota sur le poignet retenu par Gollum. Saisissant le bâton de la main gauche, il le fit tournoyer et l'abattit avec un craquement sifflant sur le bras étendu de Gollum, juste sous le coude.

Sur un cri perçant, Gollum lâcha prise. Sam attaqua derechef, sans prendre le temps de faire passer le bâton de la main gauche à la droite, il en assena un autre coup furieux. Avec la rapidité d'un serpent, Gollum glissa de côté, et le coup destiné à sa tête tomba sur son dos. Le bâton craqua et se rompit. C'en était assez pour lui. Saisir par derrière était pour lui un vieux manège, et il y avait rarement échoué. Mais cette fois, égaré par son dépit, il avait commis l'erreur de parler et de triompher avant d'avoir les deux mains autour du cou de sa victime. Tout avait été de travers pour son merveilleux plan, depuis que cette horrible lumière était apparue de façon si inattendue dans l'obscurité. Et maintenant il était face à face avec un ennemi furieux, guère plus petit que lui. Ce n'était pas une lutte pour lui. Sam saisit son épée qui gisait sur le sol et la brandit. Gollum poussa un cri aigu et, sautant de côté à quatre pattes, il repartit d'un seul grand bond comme une grenouille. Avant que Sam n'ait pu l'atteindre, il était parti, courant avec une rapidité étonnante vers le tunnel.

Sam le poursuivit, l'épée à la main. Pendant un moment, il avait perdu de vue toute autre chose que la fureur rouge et le désir de tuer Gollum qui s'étaient emparés de son cerveau. Mais Gollum disparut avant qu'il n'ait pu le rattraper. Alors, devant le trou sombre et la puanteur qui venait à sa rencontre, la pensée de Frodon et du monstre le frappa comme un coup de tonnerre. II fit volte-face et se rua comme un fou dans le sentier, criant sans cesse le nom de son maître. Il était trop tard. Jusque là, le plan de Gollum avait été couronné de succès.

CHAPITRE DIX
LES CHOIX DE MAITRE SAMSAGACE

Frodon était étendu la tête tournée vers le ciel, et le monstre était penché sur lui, tant acharné après sa victime qu'il ne prêta aucune attention à Sam et à ses cris jusqu'au moment où celui ci fut tout près. Comme il se précipitait, il vit que Frodon était déjà lié de cordes, enroulées autour de lui des chevilles aux épaules, et le monstre, avec ses grandes pattes antérieures, commençait moitié à soulever et moitié à entraîner son corps.

A son côté le plus proche gisait, luisant sur le sol, sa lame elfique, qui était tombée, inutile, de son poing. Sam n'attendit pas pour se demander ce qu'il fallait faire, ni s'il était brave, loyal ou empli de rage. Il bondit avec un hurlement et saisit l'épée de son maître de sa main gauche. Puis il chargea. Jamais on ne vit attaque plus furieuse dans le monde sauvage des bêtes, où une petite créature désespérée armée de ses seules petites dents sautera sur une tour de corne et de cuir qui se tient au-dessus de son compagnon tombé.

Dérangée comme de quelque rêve avide par son petit hurlement, elle tourna lentement vers lui l'horrible malignité de son regard. Mais presque avant qu'elle ne prît conscience que déferlait sur elle une furie plus grande qu'aucune qu'elle eût connue depuis d'innombrables années, l'épée brillante mordait dans son pied et tranchait la griffe. Sam sauta dedans, dans l'arche de ses pattes et, d'un rapide coup de bas en haut, il visa de son autre main les yeux en grappe de la tête baissée. Un grand œil s'enténébra.

Le malheureux se trouvait alors juste sous elle, hors de portée de ses piqûres et de ses griffes. Sa vaste panse le dominait, avec sa lueur putride, et la puanteur l'abattait presque. La furie de Sam tint pourtant assez pour lui faire porter encore un coup, et, avant qu'elle ne pût se laisser tomber sur lui et l'étouffer lui et son impudent petit courage, il la sabra de sa brillante lame elfique avec une force désespérée.

Mais Arachne n'était pas semblable aux dragons: elle n'avait d'autre point sensible que ses yeux. Sa peau séculaire était pleine des creux et des bosses de la corruption, mais elle était épaissie des multiples couches d'une mauvaise croissance. La lame l'érafla d'un terrible coup, mais ces plis hideux ne pouvaient être percés par aucune force humaine, quand bien même des Elfes ou des Nains auraient forgé l'acier, ou la main de Beren ou de Turin l'aurait manié. La bête fléchit sous le coup, puis elle souleva le gros sac de son ventre haut au-dessus de la tête de Sam. Le poison sortit, moussant et bouillonnant, de la blessure. Alors, écartant ses pattes, elle amena de nouveau sur lui son énorme masse. Trop tôt. Car Sam était toujours debout, laissant tomber sa propre épée, il tint des deux mains la lame elfique pointe en l'air, parant la descente de cet horrible plafond, et ainsi Arachne se jeta sur la pointe implacable avec toute la force motrice de sa propre volonté cruelle, avec une vigueur plus grande que celle d'aucune main de guerrier. La pointe pénétra de plus en plus profondément à mesure que Sam était lentement écrasé contre le sol.

Arachne n'avait jamais connu ni imaginé connaître pareille douleur dans toute sa longue carrière de perversité. Jamais le plus vaillant soldat de l'ancien Gondor, ni le plus sauvage Orque piégé, ne l'avait ainsi supportée ou n'avait porté le fer contre sa chair bien-aimée. Un frisson la parcourut. Se soulevant de nouveau pour s'arracher à la douleur, elle courba sous elle ses membres crispés et fit un bond convulsif en arrière.

Sam était tombé à genoux près de la tête de Frodon, ses sens tournoyaient dans la puanteur, et ses deux mains serraient toujours la garde de l'épée. A travers la brume qu'il avait devant les yeux, il discernait vaguement le visage de Frodon, et il lutta avec opiniâtreté pour se maîtriser et se sortir de la défaillance qui le saisissait. Levant lentement la tête, il la vit, à quelques pas seulement, qui le lorgnait, tandis que son bec sécrétait une bave vénéneuse et qu'un suintement verdâtre dégoulinait de sous son œil blessé. Elle était accroupie là, son ventre frissonnant étalé sur le sol, les grands arcs de ses pattes tremblant, comme elle se ramassait pour un nouveau bond pour écraser et piquer à mort, cette fois: pas de petite morsure empoisonnée pour suspendre la lutte de sa viande, cette fois, c'était tuer, puis déchirer.

Tandis que Sam, la regardant, lui aussi tapi, voyait dans ses yeux sa propre mort, une idée lui vint, comme au son d'une voix reculée, tâtonnant de la main gauche dans sa poitrine, il trouva ce qu'il cherchait: froide, dure et solide, lui parut-il dans ce monde fantomatique d'horreur, la Fiole de Galadriel.

Galadriel! » Dit-il faiblement, et il entendit alors des voix lointaines, mais claires: Les appels des Elfes marchant sous les étoiles dans les ombres bien-aimées de la Comté, et la musique des Elfes telle qu'elle venait durant son sommeil dans la salle du Feu de la maison d'Elrond.

Gilthoniel A Elbereth l

Alors, sa langue fut libérée et sa voix cria dans une langue qu'il ne connaissait pas:

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE DIX
LES CHOIX DE MAITRE SAMSAGACE

«A Elbereth Gilthoniel O menel palan-diriel, le nallon si di'nguruthos! A tiro nin, Fanuilos! »

Là-dessus, il se releva en chancelant, et il redevint le hobbit Samsagace, fils de Hamfast.

«Viens donc, ordure! Cria t'il. Tu as blessé mon maître et tu me le paieras. On continue, mais on en finira avec toi d'abord. Viens donc en tâter de nouveau! »

Comme si son courage indomptable avait mis en mouvement le pouvoir du cristal, celui ci flamboya soudain telle une torche blanche dans sa main. Il étincela comme une étoile qui, bondissant du firmament, marque l'air sombre d'une lumière intolérable. Jamais semblable terreur venue du ciel n'avait brûlé dans la face d'Arachne. Les rayons en pénétraient dans sa tête blessée et la couturaient d'une douleur insupportable, et la terrible infection de la lumière s'étendait d'un œil à l'autre. Elle retomba en arrière, battant l'air de ses pattes antérieures, la vue anéantie par des éclairs internes, l'esprit à l'agonie. Puis, détournant sa tête mutilée, elle roula sur le côté et se mit à ramper, griffe par griffe, vers l'ouverture de l'escarpement noir de derrière.

Sam s'avança vers elle. Il titubait comme un Homme ivre, mais il s'avança. Et Arachne enfin domptée, recroquevillée dans sa défaite, tremblante, s'efforça par des mouvements saccadés de lui échapper. Elle atteignit le trou et s'y faufila, laissant derrière elle une traînée de vase jaune verdâtre, au moment même où Sam assenait un dernier coup à ses pattes traînantes. Puis il s'écroula.

Arachne était partie, et l'histoire ne dit pas si elle resta longtemps dans son antre, soignant sa malignité et sa misère, ou si, au cours de lentes années de ténèbres, elle se guérit de l'intérieur, reconstituant ses yeux en grappes jusqu'à ce que, poussée par une faim mortelle, elle tissât de nouveau ses terribles filets dans les ravins des Montagnes de l'Ombre.

Sam restait seul. Péniblement, comme le soir de la Terre sans Nom tombait sur le lieu de la bataille, il rampa de nouveau vers son maître.

«Maître, cher maître», dit-il. Mais Frodon ne parla pas. Comme il courait en avant avec ardeur dans sa joie d'être libre, Arachne était survenue derrière lui à une hideuse vitesse et, d'un seul coup rapide, elle l'avait piqué au cou. II gisait à présent, pâle, insensible à toute voix, et il ne bougeait pas. «Maître, cher maître! » Répéta Sam, et il attendit dans un long silence, prêtant l'oreille en vain.

Alors, il coupa aussi vite qu'il le put les cordes qui liaient Frodon, et il posa la tête sur la poitrine et sur la bouche de celui ci, mais il ne put découvrir aucun signe de vie ni sentir la moindre palpitation du cœur.

Maintes fois, il frictionna les mains et les pieds de son maître et toucha son front, mais tout était froid.

«Frodon, Monsieur Frodon! S'écria t'il. Ne me laissez pas ici tout seul! C'est votre Sam qui appelle. N'allez pas où je ne peux vous suivre! Réveillez-vous, Monsieur Frodon! Ah, réveillez-vous, Frodon, hélas! hélas! Réveillez-vous! »

Et puis la colère le submergea, et en rage-il courut çà et là autour du corps de son maître, pourfendant l'air, frappant les pierres et criant des défis. Il revint bientôt et se pencha pour regarder dans l'obscurité le visage pâle de Frodon. Et il vit soudain qu'il se trouvait dans l'image que lui avait révélée le miroir de Galadriel en Lorien: Frodon était profondément endormi, le visage pâle, sous un grand escarpement sombre profondément endormi, avait-il pensé alors. «Il est mort, dit-il. Pas endormi, mort! » Et au moment où il le disait, il lui sembla que le visage devenait d'un vert livide, comme si les mots avaient donné une nouvelle impulsion au venin.

Il fut alors saisi d'un sombre désespoir, il se courba jusqu'à terre et tira sur sa tête le capuchon gris, la nuit envahit son cœur, et il ne se souvint plus de rien.

Quand les ténèbres passèrent enfin, Sam releva la tête, et il était environné d'ombre, mais il n'aurait su dire combien de minutes ou combien d'heures le monde avait poursuivi son cours languissant. Il était toujours au même endroit, et son maître était encore étendu, mort, à côté de lui. Les montagnes ne s'étaient pas écroulées, et la terre n'était pas tombée en ruine.

«Que vais-je faire, que vais-je faire? Dit-il. Suis-je venu jusqu'ici pour rien? » Puis il se rappela sa propre voix prononçant des mots qu'il n'avait pas compris lui-même à l'époque, au début de leur voyage: *J'ai quelque chose à faire avant la fin. II faut que faille jusqu'au bout, monsieur, si vous comprenez.*

«Mais que puis-je faire? Je ne vais pas laisser Monsieur Frodon mort sans sépulture en haut des montagnes et rentrer? Ou continuer? Continuer? » Répéta t'il, et, pendant un moment, le doute et la peur s'emparèrent de lui. «Continuer? Est ce là ce que je dois faire? Et l'abandonner? »

Alors enfin, il se mit à pleurer, allant auprès de Frodon, il disposa son corps, replia ses mains froides sur sa poitrine et l'enveloppa de son manteau gris, et il déposa sa propre épée d'un côté et le bâton donné par Faramir de l'autre.

«Si je dois continuer, dit-il, il me faut prendre votre épée, avec votre permission, Monsieur Frodon, mais je mets celle-ci à votre côté, comme elle était auprès du vieux roi dans le Galgal, et vous avez votre belle cotte de mithril, que vous avait donnée le vieux Monsieur Bilbon. Et votre cristal d'étoile, Monsieur Frodon, vous me

l'aviez vous-même prêté et j'en aurai besoin, car je serai toujours dans le noir maintenant. Il est trop bon pour moi, et c'est à vous que la Dame l'a donné, mais peut-être comprendrait-elle. Comprenez-vous, vous, Monsieur Frodon? Il faut que je continue.

Mais il ne pouvait partir, pas encore. II s'agenouilla et tint la main de Frodon, qu'il ne pouvait lâcher. Et le temps passait, et il était toujours là, agenouillé, tenant la main de son maître et débattant dans son cœur.

Il s'évertuait à. trouver la force de s'arracher et de partir pour un voyage solitaire pour la vengeance. Si seulement il pouvait partir, sa colère le porterait sur toutes les routes de la terre à la poursuite de Gollum jusqu'à ce qu'il l'ait enfin Gollum mourrait alors dans un coin. Mais ce n'était pas son véritable but. Cela ne vaudrait pas de quitter son maître. Cela ne le ramènerait pas. Rien ne le ramènerait. Mieux vaudrait être morts ensemble. Et cela aussi serait un voyage solitaire.

Il regarda la pointe brillante de l'épée. Il pensa aux endroits derrière lesquels il y avait un bord noir et une chute dans le néant. Il n'y avait pas d'issue de cette façon. C'était ne rien faire, pas même s'affliger. Ce n'était pas pour cela qu'il était parti. «Que dois-je donc faire? » S'écria t'il derechef, et il lui sembla alors connaître clairement la dure réponse *va jusqu'au bout.* Encore un voyage solitaire, et le pire.

«Quoi donc? Moi, seul, aller à la Crevasse du Destin, et tout? » Il fléchissait encore, mais la résolution grandissait. «Quoi? Moi, lui prendre l'Anneau à lui? Le Conseil le lui a donné.

Mais la réponse vint aussitôt: «Et le Conseil lui a donné des compagnons de façon que la mission n'échoue pas. Et tu es le dernier de toute la Compagnie. La mission ne doit pas échouer»

«Je voudrais bien ne pas être le dernier, gémit-il. Je voudrais bien que le vieux Gandalf ou quelqu'un fût ici. Pourquoi reste-je tout seul pour prendre une décision? Je suis sûr de me tromper. Et ce n'est pas à moi d'aller prendre l'Anneau et de me mettre en avant.

«Mais tu ne t'es pas mis en avant, tu y as été mis. Quant à n'être pas la personne qui convienne, eh bien, Monsieur Frodon ne l'était pas non plus, pourrait-on dire, ni Monsieur Bilbon. Ils n'avaient pas choisi eux-mêmes.

«Ah, enfin, il faut que je décide moi-même. Je vais le faire. Mais je suis sûr de me tromper: ce serait bien du Sam Gamegie.

«Voyons: si on nous trouve ici, ou si on trouve Monsieur Frodon avec cette Chose sur lui, l'Ennemi l'aura. Et ce sera la fin de nous tous, de la Lorien, de Fondcombe, de la Comté et de tout. Et il n'y a pas de temps à perdre, ou ce sera la fin de toute façon. La Guerre est commencée, et il est plus que probable que tout va déjà dans le sens de l'Ennemi. Aucune chance de retourner avec la Chose pour recevoir des conseils ou la permission. Non, c'est: rester ici jusqu'à ce qu'ils viennent me tuer sur le corps du maître et avoir l'Anneau, ou Le prendre et partir. (Il respira profondément.) Alors, c'est Le prendre!

Il se baissa. Il défit avec une grande douceur l'agrafe du cou et glissa la main à l'intérieur de la tunique de Frodon, puis, soulevant la tête de l'autre main, il baisa le front froid et tira délicatement la chaîne pardessus. Après quoi, la tête fut reposée tranquillement pour le dernier sommeil. Aucun changement ne parut sur le visage immobile, et de ce fait, plus que par tous les autres signes, Sam fut convaincu que Frodon était mort et avait abandonné la Quête.

«Adieu, maître bien-aimé! Murmura t'il. Pardonnez à votre Sam. II reviendra ici même quand le boulot sera fait s'il y arrive. Et alors il ne vous quittera plus. Reposez tranquillement jusqu'à mon retour, et puisse aucune créature répugnante ne vous approcher! Et si la Dame pouvait m'entendre et m'accorder un souhait, je demanderais à revenir et vous retrouver. Adieu! »

II courba alors son propre cou et y passa la chaîne, aussitôt sa tête s'inclina vers le sol sous le poids de l'Anneau, comme si on y avait accroché une grosse pierre. Mais lentement, comme si le poids avait diminué ou qu'une nouvelle force avait crû en lui, il releva la tête, puis il se redressa par un grand effort, et il constata qu'il pouvait marcher en portant son fardeau. Et pendant un moment il éleva la Fiole pour contempler son maître, la lumière brûlait légèrement à présent avec le doux rayonnement de l'étoile du soir en été, et à cette lueur, le visage de Frodon avait repris une belle teinte, pâle mais d'une beauté elfique, comme de quelqu'un qui a depuis longtemps passé les ombres. Et, avec l'amer réconfort de cette dernière vision, Sam se détourna, cacha la lumière et partit en chancelant dans l'obscurité grandissante.

II n'avait pas loin à aller. Le tunnel était à quelque distance derrière: la Crevasse à deux cents mètres en avant, ou même moins. Le sentier était visible dans le crépuscule, ornière profonde creusée par des siècles de passage, montant en pente douce à présent dans un long creux bordé de part et d'autre par des escarpements. Le creux se rétrécissait rapidement. Sam ne tarda pas à arriver à une longue volée de marches larges et peu profondes. La tour d'Orques se trouvait à présent juste au-dessus de lui, et l'œil rouge luisait dans sa face noire et menaçante. Il était pour le moment caché dans l'ombre obscure qui s'étendait à son pied. II arrivait au sommet des marches et il était enfin dans la Crevasse.

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE DIX
LES CHOIX DE MAITRE SAMSAGACE

«J'ai pris ma décision», se disait-il sans cesse. Mais ce n'était pas vrai. En dépit de tous ses efforts de réflexion, ce qu'il faisait était entièrement à contresens de sa nature. «Me suis-je trompé? Marmottait-il. Qu'aurais-je dû faire? »

Comme les murs à pic de la Crevasse se resserraient autour de lui, avant d'atteindre le sommet véritable, avant de regarder enfin le long du sentier descendant dans la Terre sans Nom, il se retourna. Durant un moment, immobile dans son doute intolérable, il regarda en arrière. Il vit encore l'entrée du tunnel, comme une petite tache dans l'obscurité grandissante, et il crut voir ou deviner l'endroit où gisait Frodon. Il lui parut qu'il y avait là en bas une faible lueur sur le sol, ou peut-être était-ce un effet de ses larmes tandis qu'il scrutait ce haut endroit pierreux où toute sa vie était tombée en ruine.

«Si seulement mon souhait, mon seul souhait pouvait être exaucé, dit-il en soupirant: revenir le trouver! » Puis il se tourna enfin vers la route qui s'étendait en avant et fit quelques pas: nul n'avait jamais été aussi lourd et ne lui avait autant coûté.

Quelques pas seulement, et maintenant encore quelques-uns et il descendrait pour ne plus jamais revoir ce haut lieu. Et puis, soudain, il entendit des cris et des voix. Il s'immobilisa. Des voix d'Orques. Elles étaient derrière et devant lui. Un bruit de piétinement et des appels rauques: des Orques montaient à la Crevasse de l'autre côté, de quelque entrée de la tour peut-être. Un piétinement et des cris derrière. II fit volte-face. Il vit de petites lumières rouges, des torches, qui clignotaient en bas, sortant du tunnel. La chasse était enfin déclenchée. L'œil rouge de la tour n'avait pas été aveugle. Sam était pris.

Le tremblotement des torches approchantes et le cliquetis de l'acier en avant étaient à présent très proche. Dans une minute, ils atteindraient le haut et seraient sur lui. Il avait mis trop longtemps à prendre sa décision, et elle était vaine. Comment pourrait-il échapper, se sauver ou sauver l'Anneau? L'Anneau. Il n'eut conscience d'aucune pensée, d'aucune décision. II se trouva tout simplement en train de sortir la chaîne et de prendre l'Anneau dans sa main. La tête de la compagnie d'Orques apparaissait dans la Crevasse juste devant lui. Il le passa alors à son doigt.

Le monde changea, et un simple instant fut empli d'une heure de pensée. II eut instantanément conscience que l'ouïe était aiguisée, tandis que la vue devenait moins précise, mais de façon autre que dans l'antre d'Arachne. Toutes choses alentour étaient à présent non pas sombres, mais vagues, tandis que lui-même se trouvait là dans un monde gris et embrumé, seul, comme un petit roc noir et solide, et que l'Anneau, qui appesantissait sa main gauche, était semblable à un orbe d'or chaud. Il ne se sentait aucunement invisible, mais, au contraire, horriblement et uniquement visible, et il savait que quelque part un œil le recherchait.

Il entendit un craquement de pierre et un murmure d'eau au loin dans la Vallée de Morgul, et dans les profondeurs du rocher la misère barbotante d'Arachne, qui tâtonnait dans quelque passage aveugle, des voix dans les cachots de la tour, les cris des Orques qui sortaient du tunnel, et, assourdissant, rugissant dans ses oreilles, le fracas des pieds et la clameur déchirante des Orques devant lui. Il se tapit contre l'escarpement. Mais ils montaient comme une compagnie fantomatique, figures grises et difformes dans un brouillard, timbres seulement de la peur avec des flammes pâles à la main. Et ils passèrent à côté de lui. II se fit tout petit, essayant de se glisser dans quelque fente pour se cacher.

Il écouta. Les Orques du tunnel et ceux qui descendaient s'étaient vus, et les deux troupes se hâtaient de part et d'autre en criant. II les entendait toutes deux clairement, et il comprenait ce qu'elles disaient. Peut-être l'Anneau conférait-il l'entendement des langues, surtout des serviteurs de Sauron son créateur, de sorte que s'il y prêtait attention il comprenait et traduisait la pensée pour lui-même. L'Anneau avait à coup sûr grandement gagné en puissance à l'approche des lieux où il avait été forgé, mais il était une chose qu'il ne conférait pas, et c'était le courage. A présent, Sam ne pensait encore qu'à se cacher, à s'étendre à plat jusqu'à ce que tout fût redevenu tranquille, et il écoutait avec anxiété. II ne pouvait évaluer la proximité des voix, les mots lui semblaient résonner à ses oreilles mêmes.

Holà! Gorbag ! Qu'est ce que tu fais ici en haut? Tu en as déjà assez de la guerre? »

«Aux ordres, gros lard. Et toi, Shagrat, que fais-tu? Fatigué de rester tapi là-haut? Tu penses à descendre pour te battre? »

«Aux ordres pour toi. Je commande ce col. Alors, sois poli. Qu'as-tu à rapporter? »

Rien»

Hai ! hai ! yoi ! » Un hurlement interrompit les propos des deux chefs. Les Orques qui se trouvaient un peu plus bas avaient soudain vu quelque chose. Ils se mirent à courir. Les autres firent de même.

«Hai ! Holà! Voilà quelque chose. Couché en plein sur la route. Un espion, un espion! » Il y eut un retentissement de cors hargneux et un vacarme de voix clabaudantes.

Ce terrible coup tira Sam de son humeur tremblante. Ils avaient vu son maître. Qu'allaient ils faire? Il avait entendu sur les Orques des histoires à figer le sang. Il ne put le supporter. Il se releva d'un bond, envoya

promener la Quête et toutes ses décisions, et avec elles la peur et le doute. Il savait à présent où était et avait été sa place: au côté de son maître, encore que sans trop voir ce qu'il y pourrait faire. Il redescendit les marches au galop et accourut dans le sentier vers Frodon.

«Combien y en a t’il? Se demandait-il. Trente ou quarante au moins de la tour, et bien davantage d'en bas, je suppose. Comment pourrai-je en descendre avant qu'ils ne m'aient? Ils verront la flamme de l'épée aussitôt que je l'aurai dégainée, et ils m'auront tôt ou tard. Je me demande si aucune chanson rapportera jamais cela: Comment Samsagace tomba dans le Haut Col et éleva un mur de corps autour de son maître. Non, pas de chanson. Bien sûr que non, car l'Anneau sera découvert, et il n'y aura plus de chansons. Je n'y peux rien. Ma place est auprès de Monsieur Frodon. Ils doivent le comprendre Elrond et le Conseil, les grands Seigneurs et les grandes Dames avec toute leur sagesse. Leurs plans ont mal tourné. Je ne puis être leur Porteur de l'Anneau. Pas sans Monsieur Frodon»

Mais les Orques étaient à présent hors de sa vue troublée. Il n'avait pas eu le temps de penser à lui-même, mais il se rendit compte à ce moment qu'il était fatigué, fatigué presque jusqu'à l'épuisement: ses jambes refusaient de le porter comme il l'aurait voulu. Il allait trop lentement. Le sentier lui paraissait s'étendre sur des milles. Vers où étaient-ils tous partis dans la brume?

Les voilà de nouveau. A encore un bon bout de chemin en avant. Un groupe de silhouettes assemblé autour de quelque chose d'étendu sur le sol, quelques-uns partaient de côté ou d'autre, penchés comme des chiens sur une piste. Il essaya de prendre le pas de course.

«Vas-y, Sam! Dit-il, sans quoi tu arriveras trop tard encore» Il dégagea l'épée dans son fourreau. Dans une minute, il la dégainerait, et alors...

II y eut une clameur sauvage, des lazzis et des rires, tandis que quelque chose était soulevé du sol. «Ya hoi ! Ya horri hoi ! Hisse! Hisse! »

Puis une voix cria: «Et maintenant, filons! Par le plus court chemin. A la Porte d'en bas! Elle ne nous ennuiera pas cette nuit d'après tous les signes» Toute la bande de formes d'Orques se mit en mouvement. Au milieu, quatre portaient un corps, haut sur les épaules. «Ya hoi ! »

Ils avaient pris le corps de Frodon. Ils étaient partis. II ne pouvait les rattraper. Mais il continua d'avancer péniblement. Les Orques atteignirent le tunnel, et ils passèrent à l'intérieur. Ceux qui portaient le fardeau entrèrent les premiers, et derrière eux il y eut maints jeux de coudes et bousculades. Sam alla de l'avant. Il tira l'épée, il y eut un tremblotement de bleu dans sa main vacillante, mais ils ne le virent pas. Au moment où il arrivait, haletant, le dernier disparut dans le trou noir.

II resta un moment, pantelant, la main crispée sur sa poitrine. Puis il passa sa manche sur sa figure pour essuyer la saleté, la sueur et les larmes. «La peste soit de cette ordure! » Dit-il, et il s'élança derrière eux dans l'obscurité.

Le tunnel ne lui parut plus très sombre, il avait plutôt l'impression d'être passé d'une légère brume dans un brouillard plus épais. Sa fatigue grandissait, mais sa volonté ne s'en affirma que davantage. II crut discerner la lumière des torches un peu en avant, mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait les rattraper. Les Orques se meuvent vite dans les tunnels, et ils connaissaient bien celui ci, car, en dépit de la présence d'Arachne, ils étaient souvent contraints de l'employer comme voie la plus rapide de la Cité Morte à travers les montagnes. En quel temps lointain avaient été construits le tunnel principal et le grand puits rond où Arachne avait établi sa demeure dans les siècles passés, ils l'ignoraient, mais ils avaient eux-mêmes creusé de part et d'autre maints cheminements secondaires de façon à s'échapper de l'antre dans leurs allées et venues pour les affaires de leurs maîtres. Ce soir là, ils n'avaient pas l'intention de s'enfoncer bien avant, et ils se hâtaient pour trouver un passage de traverse qui ramenait à leur tour de guet en haut de l'escarpement. Ils étaient pour la plupart joyeux, enchantés de ce qu'ils avaient trouvé et vu, et, dans leur course, ils jacassaient et grognaient à la façon de leur race. Sam entendait le bruit de leurs voix rauques, monocordes et dures dans l'air mat, et il distinguait deux voix parmi toutes les autres: elles étaient plus fortes et plus proches. II semblait que les capitaines des deux troupes fermaient la marche et discutaient en chemin.

«Ne peux-tu empêcher ta racaille de faire un pareil boucan, Shagrat ! Grognait l'un. On n'a pas envie d'avoir Arachne sur le dos»

«Allons donc, Gorbag! Les tiens font plus de la moitié du chahut, répliqua l'autre. Mais laissons les gars s'amuser! Pas besoin de s'inquiéter d'Arachne pour un bout de temps, je parie. Elle s'est assise sur un clou, semble t’il, et il n'y a pas de larmes à verser là-dessus. Tu n'as pas vu: une belle cochonnerie tout le long du chemin vers son sacré trou? Alors, laisse-les rire. Et on est enfin tombés sur un coup de chance: quelque chose que Lugburz désire»

DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV
CHAPITRE DIX
LES CHOIX DE MAITRE SAMSAGACE

«Lugburz le veut, hé? Qu'est ce donc, à ton avis? Ça m'avait un air elfique, mais de plus petite taille. Quel danger y a t'il dans une chose comme ça? »

«On ne sait pas tant qu'on n'aura pas regardé»

Oho ! On ne t'a donc pas dit ce à quoi il fallait s'attendre? On ne nous dit pas tout ce qu'on sait, hein? Pas la moitié. Mais ils peuvent se tromper, même Ceux du Haut»

«Chut, Gorbag! » La voix de Shagrat avait baissé, de sorte que Sam, même avec son ouïe étrangement aiguisée, put tout juste saisir ce qu'il disait. «Peut-être, mais ils ont des yeux et des oreilles partout, il est probable qu'il y en a parmi ma troupe. Mais il n'y a pas de doute, ils sont inquiets de quelque chose. Les Nazgûl là en bas le sont, d'après tes propres dires, et Lugburz l'est aussi. Quelque chose a failli se glisser»

A failli, dis-tu? Fit Gorbag.

Bon, reprit Shagrat, mais on parlera de cela plus tard. Attends que nous soyons dans le Souterrain. Il y a là un endroit où on pourra bavarder un peu, pendant que les gars continueront»

Peu après, Sam vit disparaître les torches. Il y eut ensuite un bruit de roulement et, comme il pressait le pas, un choc sourd. Pour autant qu'il pouvait deviner, les Orques avaient tourné et s'étaient dirigés vers l'ouverture même par laquelle Frodon et lui avaient tenté de passer et qu'ils avaient trouvée bloquée.

Une grosse pierre semblait obstruer le passage, mais les Orques l'avaient franchi d'une façon ou d'une autre, car il entendait leurs voix de l'autre côté. Ils couraient toujours, de plus en plus profondément dans la montagne, rentrant à la tour. Sam se sentit désespéré. Ils emportaient le corps de son maître pour quelque dessein odieux, et il ne pouvait les suivre. Il s'arc-bouta contre le bloc, il se jeta contre lui, mais en vain. Et puis, non loin à l'intérieur, tout au moins le lui sembla t'il, il entendit la voix des deux capitaines qui reprenaient leur conversation. Il s'immobilisa un moment pour écouter, espérant entendre quelque chose d'utile. Peut-être Gorbag, qui semblait être de Minas Morgul, sortirait-il, et Sam pourrait-il se glisser à l'intérieur.

«Non, je ne sais pas, dit la voix de Gorbag. Les messages vont plus vite que ne pourrait voler toute autre chose, en règle générale. Mais je ne demande pas comment cela se fait. C'est plus sûr. Brrr! Les Nazgûl me donnent la chair de poule. Ils vous écorchent le corps aussi facilement qu'ils vous regardent, et ils vous laissent tout froid dans le noir de l'autre côté. Mais Lui les aime, ce sont Ses favoris à l'heure actuelle, alors il ne sert à rien de grogner. Je te le dis, ce n'est pas drôle de servir en bas dans la cité»

«Tu devrais essayer de te faire envoyer ici, avec Arachne pour compagnie», dit Shagrat.

«J'aimerais tâter d'un endroit où il n'y ait aucun des deux. Mais la guerre est commencée maintenant, et quand elle sera finie les choses seront peut-être plus faciles»

«Ça va bien, à ce qu'on dit»

«On le dirait de toute façon, grogna Gorbag. On verra. Mais en tout cas si ça va vraiment bien, il devrait y avoir beaucoup plus de place. Qu'en dis-tu? si on en trouve l'occasion, toi et moi, on filerait quelque part pour notre propre compte avec quelques types de confiance, quelque part où il y auraie un bon butin facile et à portée, sans grands patrons»

«Ah! Dit Shagrat. Comme dans l'ancien temps»

«Oui, dit Gorbag. Mais n'y compte pas. Je ne suis pas tranquille, comme je le disais, les Grands Patrons, oui (sa voix devint presque un murmure), oui, même le plus Grand, peuvent commettre des erreurs. Quelque chose a failli se glisser, as-tu dit. Moi, je dis que ça *s'est* glissé. Et il faut qu'on fasse attention. C'est toujours aux pauvres Ourouk à rétablir les choses, et il n'y a guère de remerciements. Mais n'oublie pas: Les ennemis ne nous aiment pas plus qu'ils ne l'aiment Lui, et s'ils ont le dessus, on est fichus aussi. Mais dis donc, quand as-tu reçu l'ordre de sortir? »

«Il y a à peu près une heure, juste avant de te rencontrer. Un message est venu: *"Nazgûl pas tranquilles. On craint des espions dans l'Escalier. Redoublez de vigilance. Patrouillez jusqu'au sommet de l'Escalier. " Je* suis venu aussitôt»

«Sale affaire, dit Gorbag. Dis donc nos Guetteurs Silencieux étaient inquiets il y a plus de deux jours, ça je le sais. Mais ma patrouille n'a pas été envoyée avant le lendemain, et aucun message n'a été envoyé à Lugburz non plus: à cause de la montée du Grand Signal et du départ du Grand Nazgûl en guerre, et tout ça. Et puis ils n'ont pas pu amener Lugburz à prêter attention pendant un bon moment, à ce qu'on m'a dit.

«L'ail était occupé ailleurs, je suppose, dit Shagrat. Il se passe de grandes choses là-bas dans l'Ouest, dit-on»

«Sans doute, grogna Gorbag. Mais en attendant, des ennemis ont gravi l'Escalier. Et qu'est ce que tu fabriquais? Tu es censé veiller, non, qu'il y ait des ordres spéciaux ou non? A quoi sers-tu? »

«Ça va! N'essaie pas de m'apprendre mon boulot. On était parfaitement éveillé. On savait qu'il se passait de curieuses choses»

«Très curieuses! »

«Oui, très curieuses: des lumières, des cris et tout. Mais Arachne était sortie. Mes gars l'ont vue avec son Fouineur»

«Son Fouineur? Qu'est ce que c'est que ça? »

«Tu aurais dû le voir: un petit type mince et noir, comme une araignée lui-même ou peut-être plutôt comme une grenouille affamée. II est déjà venu avant. Il était venu *de* Lugburz la première fois, il y a des années, et nous avions reçu l'ordre d'En Haut de le laisser passer. Il a monté l'Escalier une ou deux fois depuis lors, mais on l'a laissé tranquille: il paraît avoir quelque entente avec Madame. Je pense qu'il ne doit pas être bon à manger: elle ne se soucierait pas de mots d'ordre d'En Haut. Mais c'est une belle garde que vous montez dans la vallée: il était ici en haut la veille de tout ce barouf. On l'a vu de bonne heure hier soir. En tout cas, mes gars ont rendu compte que Madame se divertissait, et ça m'a paru suffisant jusqu'à la venue du messager. Je pensais que son Fouineur lui avait apporté un joujou ou que vous lui aviez envoyé un cadeau, un prisonnier de guerre ou quelque chose. Je n'interviens pas quand elle s'amuse. Rien ne passe à côté d'Arachne quand elle chasse»

«Rien, dis-tu! Tu ne t'es donc pas servi de tes yeux là-bas? Je te dis que je ne suis pas tranquille. Ce qui a gravi l'Escalier, quoi que ce soit, est passé. Cela a coupé sa toile et est sorti tout bonnement du trou. Ça donne à réfléchir! »

«Oh bien, elle l'a attrapé en fin de compte, non? »

«Attrapé? Attrapé gui? Le petit type? Mais si c'était le seul, il y a longtemps qu'elle l'aurait mis dans son garde manger, et il y serait à présent. Et si Lugburz le voulait, il faudrait que toi tu ailles le chercher. Agréable pour toi. Mais il y en avait plus d'un»

A ce point, Sam commença à écouter avec plus d'attention, appliquant son oreille contre la pierre.

Qui a coupé les cordes dont elle l'avait entouré, Shagrat? Le même qui avait tranché la toile. Tu n'as pas vu ça? Et qui a piqué une épingle dans Madame? Toujours le même, je pense. Et où est-il? Où est-il, Shagrat? »

Shagrat ne répondit rien.

«Médite donc là-dessus. Il n'y a pas là matière à plaisanter. Personne, jamais personne n'a piqué une épingle dans Arachne, comme tu dois bien le savoir. Il n'y a pas à s'en chagriner, mais réfléchis il y a quelqu'un qui se promène par ici, plus dangereux que tout autre damné rebelle qui se soit jamais promené depuis le mauvais vieux temps, depuis le Grand Siège. Quelque chose s'est glissé»

«Et qu'est ce donc, alors? » Grogna Shagrat.

«D'après tous les signes, Capitaine Shagrat, je dirais qu'il y a un guerrier de bonne taille en liberté, un Elfe vraisemblablement, armé d'une épée elfique en tout cas, et peut-être aussi d'une hache, et il se promène dans ton secteur aussi, et tu ne l'as jamais repéré. Très curieux, assurément! » Gorbag cracha. Sam eut un sourire sardonique à cette description de lui-même.

«Oh enfin, tu vois toujours les choses en noir, dit Shagrat. Tu peux bien interpréter les signes à ta façon, mais il est peut-être d'autres explications. En tout cas, j'ai des guetteurs partout, et je vais m'occuper d'une seule chose à la fois. Quand j'aurai examiné le type que j'ai effectivement attrapé, je commencerai à me préoccuper d'autre chose»

«Je parie que tune trouveras pas grand chose en ce petit bonhomme, dit Gorbag. II n'a peut-être rien à voir avec le vrai mal. Le grand à l'épée acérée ne semble pas lui avoir attribué beaucoup d'importance en tout cas il l'a laissé étendu là: un vrai tour d'Elfe»

«On verra. Enfin! Nous avons suffisamment bavardé. Allons jeter un coup d'œil sur le prisonnier! »

«Que vas-tu en faire? N'oublie pas que c'est moi qui l'ai vu le premier. S'il y a quelque chose à en tirer, moi et mes gars devons être dans le coup»

«Voyons, voyons, grommela Shagrat. J'ai mes ordres. Et je ne donnerais pas cher de ma peau, et de la tienne non plus, si je les enfreignais. Tout intrus découvert par la garde doit être retenu à la tour. Le prisonnier devra être entièrement dépouillé. Une description détaillée de tout article, vêtement, arme, lettre, anneau ou bijou sera immédiatement envoyée à Lugburz *seule*. Le prisonnier sera gardé sain et sauf, sous peine de mort pour tous les membres de la garde, jusqu'à ce qu'Il ait envoyé un émissaire ou soit venu en Personne. C'est assez clair, et c'est ce que je vais faire»

«Dépouillé, hé? Dit Gorbag. Quoi, les dents
et tout? »
les ongles, les cheveux

«Non, rien de tout cela. Il est réservé pour Lugburz, je te dis. On le veut sauf et entier»

«Tu auras de la peine, dit Gorbag en riant. II n'est guère plus qu'une charogne, à présent. Je ne vois pas ce que Lugburz fera de pareille chose. On pourrait aussi bien la mettre à la marmite»

CHAPITRE DIX

LES CHOIX DE MAITRE SAMSAGACE

«Idiot, gronda Shagrat. Tu te crois très malin, mais il y a des tas de choses que tu ne connais pas, bien que la plupart des autres le sachent. C'est toi qui seras pour la marmite ou pour Arachne, si tu ne prends pas garde. De la charogne! Est ce tout ce que tu sais de Madame? Quand elle lie avec des cordes, c'est qu'elle cherche de la viande. Elle ne mange pas de viande morte, et elle ne suce pas de sang froid. Ce type n'est pas mort! »

Sam chancela et s'agrippa à la pierre. Il avait l'impression que tout le monde sombre tournait sens dessus dessous. Le choc était si grand qu'il manqua défaillir, mais, tandis même qu'il luttait pour conserver la maîtrise de ses sens, il avait conscience au plus profond de lui-même du commentaire: «Idiot, il n'est pas mort, et ton cœur le savait. Ne te fie pas à ta tête, Samsagace, ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur en toi. Ce qui cloche chez toi, c'est que tu n'as jamais vraiment eu aucun espoir. Et maintenant, que faire? » Pour le moment, rien, sinon s'appuyer contre la pierre immobile et écouter, écouter les exécrables voix d'Orques.

«Allons, donc! Dit Shagrat. Elle a plus d'un poison. Quand elle chasse, elle leur donne simplement un petit coup dans le cou, et ils deviennent aussi flasques que du poisson dont on a retiré les arêtes, et après, elle en fait ce qu'elle veut. Tu te rappelles le vieux Ufthak? On l'avait perdu pendant plusieurs jours. Et puis on l'a trouvé dans un coin, perdu qu'il était, mais tout éveillé et furibond. On avait bien ri! Peut-être l'avait-elle oublié, mais on n'y a pas touché ça ne vaut rien d'intervenir dans les affaires d'Arachne. Peuh! cette petite ordure se réveillera dans quelques heures, et, à part un peu de nausée pendant un moment, il ira très bien. Ou il irait très bien si Lugburz le laissait tranquille. Et naturellement, en dehors du fait de se demander où il est et ce qui lui est arrivé»

«Et ce qui va lui arriver, dit Gorbag, riant. On pourra toujours lui raconter quelques histoires en tout cas, à défaut d'autre chose. Je ne suppose pas qu'il ait jamais été dans la belle Lugburz, alors il pourrait aimer savoir à quoi s'attendre. Ça va être plus drôle que je ne le pensais. Allons-y ! »

Il ne va y avoir aucun amusement, je te le dis, répliqua Shagrat. Et il faut le tenir en sécurité, ou autant dire qu'on sera morts»

«Bon! Mais à ta place, j'attraperais le grand qui est en liberté, avant d'envoyer aucun rapport à Lugburz. Ça ne ferait pas trop bon effet de dire que tu as attrapé le chaton et laissé échapper le chat»

Les voix commencèrent à s'éloigner. Sam entendit les pas se retirer. Il se remettait du choc, et il fut alors saisi de fureur. «Je me suis complètement fichu dedans! S’écria t’il. Je savais bien que ça arriverait. A présent, ils l'ont, les démons! Les ordures! Ne quitte jamais ton maître, jamais, jamais: c'était ma bonne règle. Et je le savais dans mon cœur. Puisse-je être pardonné! Maintenant, il faut que je le rejoigne. De quelle façon, de quelle façon? »

Il tira de nouveau son épée et frappa la pierre avec la garde, mais elle ne rendit, qu'un son mat. L'épée brilla toutefois alors d'un tel éclat qu'il pouvait voir vaguement à sa lumière. Il remarqua à sa surprise que le grand bloc avait la forme d'une lourde porte et qu'elle était à peine deux fois plus haute que lui. Au-dessus, il y avait un espace sombre et un vide entre le haut et l'arche basse de l'ouverture. Elle n'était sans doute destinée qu'à prévenir l'intrusion d'Arachne, assujettie à l'intérieur par quelque loquet ou verrou hors de la portée de son adresse. Sam bondit avec tout ce qui lui restait de force, il attrapa le haut, se hissa et retomba, puis il courut comme un fou, l'épée flamboyante à la main, il tourna un coude, puis monta dans un tunnel sinueux.

La nouvelle que son maître était toujours vivant le poussait à un dernier effort au-delà de toute atteinte de la fatigue. Il ne voyait rien devant lui, ce nouveau passage serpentant et tournant constamment, mais il avait l'impression de gagner sur les deux Orques: leurs voix se rapprochaient de plus en plus. Ils paraissaient être à présent tout près.

«C'est ce que je vais faire, disait Shagrat avec colère. Je vais le mettre tout en haut, dans la dernière pièce»

«Pourquoi donc, grommela Gorbag. N'as-tu pas de cachots en bas? »

«Il ira à l'écart des ennuis, je te le dis, répondit Shagrat. Tu m'as compris? Il est précieux. Je n'ai pas confiance dans tous mes gars, et je ne l'ai dans aucun des tiens, ni en toi d'ailleurs, quand tu n'as qu'une envie, c'est de t'amuser. Il ira où je veux le voir et où tu n'iras pas, si tu ne restes pas poli. Tout en haut, ai-je dit. Là, il sera en sûreté»

«Vraiment? Se dit Sam. Tu oublies le grand guerrier elfique qui est en liberté! » Sur quoi, il se rua autour du dernier tournant, pour découvrir seulement que, du fait de quelque jeu du souterrain ou du pouvoir auditif que lui donnait l'Anneau, il avait mésestimé la distance.

Les deux formes d'Orques étaient encore assez loin. II les voyait à présent se détacher, noires et courtaudes, sur une clarté rougeoyante. Le couloir était enfin droit et en pente, au bout, grande ouverte, se trouvait une double porte, qui menait sans doute à de profondes pièces loin en dessous de la haute corne de la tour. Les Orques étaient déjà passés à l'intérieur avec leur fardeau. Gorbag et Shagrat approchaient de la porte.

CHAPITRE DIX
LES CHOIX DE MAITRE SAMSAGACE

Sam entendit une explosion de chants rauques, de sonneries de cors, un fracas de gongs, une hideuse clameur. Gorbag et Shagrat étaient déjà sur le seuil.

Sam poussa un hurlement et brandit Dard, mais sa petite voix se perdit dans le tumulte. Personne ne lui prêta attention.

Les grandes portes se refermèrent brutalement. Boum! Les barres de fer retombèrent brutalement. Boum! Les barres de fer retombèrent en place par derrière. Bang! La porte était close. Sam se jeta contre les plaques d'airain verrouillées et tomba inanimé sur le sol. II était dehors dans les ténèbres. Frodon était vivant, mais pris par l'Ennemi.

Le seigneur des anneaux
DEUXIEME PARTIE
LES DEUX TOURS
Livre IV

CHAPITRE DIX

LES CHOIX DE MAITRE SAMSAGACE

LIVRE V
CHAPITRE PREMIER
MINAS TIRITH

Pippin risqua un coup d'œil hors de l'abri du manteau de Gandalf. II se demandait s'il était éveillé ou s'il était encore plongé dans le rêve de rapide mouvement qui l'avait enveloppé si longtemps depuis le début de la grande chevauchée. Le monde obscur se précipitait de part et d'autre, et le vent chantait fort dans ses oreilles. Il ne pouvait voir que les étoiles tournoyantes et, loin sur la droite, de vastes ombres contre le ciel, là où défilaient les montagnes du Sud.

Somnolent, il essaya de récapituler les périodes et les étapes de leur voyage, mais sa mémoire était assoupie et incertaine.

Il y avait eu la première course à une allure terrible, sans une seule halte, puis, à l'aube, il avait vu une pâle lueur dorée, et ils étaient arrivés à une ville silencieuse et à la grande maison vide sur la colline. Et à peine avaient-ils atteint cet abri que l'ombre ailée les avait survolés une fois de plus, tandis que les hommes fléchissaient de peur. Mais Gandalf lui avait dit de douces paroles, et il avait dormi dans un coin, fatigué mais inquiet, vaguement conscient d'allées et venues, de discussions entre les hommes et d'ordres donnés par Gandalf. Puis nouvelle chevauchée dans la nuit. C'était la deuxième, non, la troisième nuit depuis qu'il avait regardé dans la Pierre. Et sur ce souvenir affreux, il se réveilla tout à fait, frissonna, et le bruit du vent s'emplit de voix menaçantes.

Une lumière s'alluma dans le ciel, un flamboiement de feu jaune derrière des barrières sombres. Pippin se tapit, sous le coup d'une frayeur momentanée, se demandant dans quel terrible pays Gandalf l'emportait. Il se frotta les yeux, et il vit alors que c'était la lune, à présent presque pleine, qui se levait au-dessus des ombres de l'est. La nuit n'était donc pas encore très avancée, et le sombre voyage allait se poursuivre pendant des heures. Il remua et parla.

«Où sommes-nous, Gandalf? » Demanda t'il.

«Dans le royaume de Gondor, répondit le magicien. Le pays d'Anôrien défile toujours. N

Le silence s'établit de nouveau pendant un moment. Puis: «Qu'est ce que cela? S'écria soudain Pippin, s'agrippant au manteau de Gandalf. Regardez! Du feu, un feu rouge! Y a t'il des dragons dans ce pays? Regardez, en voilà un autre! »

En réponse, Gandalf cria d'une voix forte à son cheval: «En avant, Gripoil! Nous devons nous hâter. Le temps est court. Vois! Les feux d'alarme de Gondor sont allumés, appelant à l'aide. La guerre a commencé. Regarde, voilà le feu sur l'Amon Dîn, et la flamme sur l'Eilenach, et là, ils gagnent rapidement l'ouest: le Nardol, l'Erelas, le Min-Rimmon, le Calenhad et l'Halifirien aux frontières de Rohan»

Mais Gripoil ralentit son allure et se mit au pas, puis il leva la tête et hennit. Et des ténèbres vint en réponse le hennissement d'autres chevaux, on entendit bientôt le son mat de sabots, et trois cavaliers passèrent comme des spectres volants dans la lune pour s'évanouir dans l'ouest. Gripoil se ramassa alors et s'élança, et la nuit coula sur lui comme un vent mugissant.

La somnolence reprit Pippin, et il ne prêta guère attention à Gandalf qui lui parlait des coutumes de Gondor, il lui expliquait que le Seigneur de la Cité avait fait édifier des tours pour les feux d'alarme au sommet des collines isolées le long des deux lisières de la grande chaîne et qu'il maintenait en ces points des postes où des chevaux frais étaient prêts en permanence à porter ses messages en Rohan au nord ou à Belfalas au sud. «II y a longtemps que les feux du Nord n'avaient pas été allumés, dit-il, et dans l'ancien temps de Gondor, ils n'étaient pas nécessaires, car ils avaient les Sept Pierres» Pippin s'agita avec inquiétude.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE PREMIER
MINAS TIRITH

«Rendormez-vous et n'ayez pas peur! Dit Gandalf. Car vous n'allez pas, comme Frodon, en Mordor, mais à Minas Tirith, et vous serez là autant en sûreté qu'en aucun autre endroit à l'heure actuelle. Si le Gondor tombe, ou si l'Anneau est pris, la Comté ne sera nullement un refuge.

«Vous ne me réconfortez guère», dit Pippin, mais le sommeil l'envahit néanmoins. La dernière chose dont il se souvint avant de sombrer dans un rêve profond fut un aperçu des hautes cimes blanches, luisant comme des îles flottantes au-dessus des nuages sous la lumière de la lune qui passait à l'ouest. Il se demanda où était Frodon, s'il se trouvait déjà en Mordor ou s'il était mort, et il ne savait pas que Frodon regardait, très loin de là, cette même lune à son déclin au-delà du Gondor avant la venue du jour.

Pippin se réveilla au son de voix. Encore un jour de dissimulation et une nuit de chevauchée avaient passé. C'était le crépuscule: l'aube froide était de nouveau proche, et ils étaient entourés de brumes grises. Gripoil fumait de sueur, mais il dressait fièrement l'encolure et ne montrait aucun signe de fatigue. De n'ombreux hommes enveloppés de lourds manteaux se tenaient à côté, et derrière eux s'élevait dans la brume un mur de pierre. Il paraissait en partie ruiné, mais dès avant la fin de la nuit on pouvait entendre le bruit d'un labeur hâtif: coups de marteaux, cliquetis de truelles et grincement de roues. Des torches et des pots à feu jetaient par-ci par-là une pâle lueur dans le brouillard. Gandalf parlait aux hommes qui lui barraient le chemin et, en écoutant, Pippin s'aperçut qu'il s'agissait de lui-même.

«Oui, c'est vrai, nous vous connaissons, Mithrandir, dit le chef des Hommes, vous savez les mots de passe des Sept Portes et vous êtes libre de poursuivre votre route. Mais nous ne connaissons pas votre compagnon. Qu'est-il? Un Nain des montagnes du Nord? Nous ne désirons aucun étranger dans le pays en ce moment, sauf de vigoureux hommes d'armes, en la loyauté et l'aide desquels nous puissions avoir confiance»

«Je répondrai de lui devant le siège de Denethor, dit Gandalf. Quant à la valeur, elle ne s'évalue pas d'après la taille. Il a passé par davantage de batailles et de périls que vous, Ingold, bien que vous soyez deux fois plus grand que lui, il vient maintenant de l'assaut de l'Isengard, et il est accablé d'une grande fatigue, sans quoi je le réveillerais. Il s'appelle Peregrïn, c'est un très vaillant homme»

«Un Homme? » Dit Ingold d'un air dubitatif, et les autres rirent.

«Un Homme! S'écria Pippin, tout à fait réveillé à présent. Un Homme! Certainement pas! Je suis un hobbit et pas plus vaillant que je ne suis Homme, sauf peut-être de temps à autre par nécessité. Que Gandalf ne vous abuse point! »

«Bien des auteurs de grands exploits pourraient n'en pas dire davantage, reprit Ingold. Mais qu'est ce qu'un hobbit? »

«Un Semi-Homme, répondit Gandalf. Non, pas celui dont il a été parlé, ajouta t'il, voyant l'étonnement se peindre sur les visages des Hommes. Ce n'est pas lui, mais l'un des siens»

«Oui, et un de ceux qui ont voyagé avec lui, dit Pippin. Et Boromir, de votre Cité, était avec nous, il m'a sauvé dans les neiges du Nord, et il a fini par être tué en me défendant contre de nombreux ennemis»

«Chut! Dit Gandalf. La nouvelle de ce chagrin aurait dû être annoncée d'abord au père»

«On l'a déjà devinée, dit Ingold, car il y a eu d'étranges présages ici ces derniers temps. Mais passez vite à présent! Car le Seigneur de Minas Tirith sera avide de voir qui apporte les dernières nouvelles de son fils, qu'il soit Homme ou»

«Hobbit! dit Pippin. Je ne puis rendre que peu de services à votre seigneur, mais ce que je peux faire, je le ferai en mémoire de Boromir le brave»

«Adieu! » Dit Ingold , et les Hommes s'écartèrent devant Gripoil, qui passa par une étroite porte dans le mur. «Puissiez-vous porter bon conseil à Denethor dans son besoin, et à nous tous, Mithrandir! Cria Ingold. Mais vous arrivez avec des nouvelles de malheur et de danger, selon votre coutume, à ce que l'on dit»

«Parce que je ne viens guère que lorsque mon aide est nécessaire, répondit Gandalf. Quant aux conseils, je vous dirai, à vous, que vous n'avez que trop tardé à réparer le mur du Pelennor. Le courage sera maintenant votre meilleure défense contre la tempête imminente cela et l'espoir que j'apporte. Car les nouvelles ne sont pas toutes mauvaises. Mais laissez là vos truelles et aiguisez vos épées! »

«Le travail sera achevé avant ce soir, dit In gold. C'est ici la dernière partie du mur à mettre en état de défense: le moins exposé, car il donne du côté de nos amis de Rohan. Savez-vous quelque chose d'eux? Croyez-vous qu'ils répondront à l'appel? »

«Oui, ils viendront. Mais ils ont livré maints combats dans votre dos. Cette route, comme toutes les autres, n'est plus sûre. Soyez vigilants! Sans Gandalf l'Oiseau des Tempêtes, vous auriez vu venir d'Anôrien une armée d'ennemis et aucuns Cavaliers de Rohan. Et c'est encore possible. Adieu, et ne sommeillez point! »

Gandalf passa alors dans la vaste terre d'au-delà du Rammas Echor. C'est ainsi que les hommes de Gondor appelaient le mur extérieur qu'ils avaient édifié avec beaucoup de labeur après la chute de l'Ithilien sous l'ombre de leur Ennemi. Il courait sur dix lieues ou plus du pied des montagnes pour y revenir, enclosant ainsi

les Champs du Pelennor: belles et fertiles terres sur les pentes et les terrasses descendant vers les dépressions de l'Anduin. A son point le plus éloigné de la Grande Porte de la Cité, au nord-est, le mur se trouvait à une distance de quatre lieues, là, il dominait d'une rive menaçante les longs bas-fonds bordant le fleuve, et les Hommes l'avaient fait haut et puissant, car en ce point la route venait des gués et des ponts d'Osgiliath et passait par une porte gardée entre deux tours fortifiées. A l'endroit le plus proche, le mur n'était guère à plus d'une lieue de la Cité, au sud-est. Là, l'Anduin, qui longeait les collines de l'Emyn Arnen dans le sud de l'Ithilien, décrivait une brusque courbe vers l'ouest, et le mur extérieur s'élevait sur son bord même, et en dessous s'étendaient les quais et les appontements du Harlond pour les embarcations qui remontaient des fiefs du Sud.

Les terres étaient riches et comprenaient de vastes cultures et de nombreux vergers, et il y avait des fermes avec des fours à houblon, des greniers, des bergeries, des étables, et maints ruisselets, descendant des hauteurs vers l'Anduin, coulaient en ondoyant à travers les prés. Pourtant, les bouviers et les cultivateurs qui demeuraient là étaient peu nombreux, et la majeure partie des gens de Gondor vivaient dans les sept cercles de la Cité ou dans les hautes vallées des lisières montagneuses, dans le Lossarnach ou plus au sud dans la belle Lebennin aux cinq rivières rapides. Là, demeurait, entre les montagnes et la mer, un peuple robuste. On considérait ces habitants comme hommes de Gondor, mais ils étaient de sang mêlé, et il y avait parmi eux des gens basanés de courte taille, dont les ancêtres venaient davantage des hommes oubliés qui demeuraient dans l'ombre des montagnes lors des Années Sombres d'avant la venue des rois. Mais au-delà, dans le grand fief de Belfalas, résidait le Prince Imrahil en son château de Dol Amroth au bord de la mer, il était de haute lignée, et les siens aussi, hommes fiers et de grande taille, aux yeux gris de mer.

Or donc, après un certain temps de chevauchée, la lumière du jour s'accrut dans le ciel, et Pippin, sortant de sa torpeur, regarda alentour. A sa gauche s'étendait une mer de brume, qui devenait une triste ombre à l'Est, mais à droite de grandes montagnes dressaient leurs sommets, qui s'étendaient de l'ouest jusqu'à une extrémité abrupte et soudaine, comme si, lors de la création du pays, le Fleuve eût crevé une grande barrière, creusant une vaste vallée destinée à faire un terrain de bataille et de dispute dans les temps à venir. Et là où les Montagnes Blanches de l'Ered Nimrâis prenaient fin, il vit, comme Gandalf l'avait annoncé, la masse sombre du Mont Mindolluin, les profondes ombres pourpres de ses hautes gorges et sa face supérieure qui blanchissait dans le jour croissant. Et sur son avancée se trouvait la Côte Gardée, avec ses sept murs de pierre si forts et si anciens qu'elle ne semblait pas construite, mais taillée par les géants dans l'ossature même de la terre.

Tandis que Pippin regardait avec étonnement, les murs passèrent d'un gris estompé au blanc, légèrement rosissant avec l'aurore, et soudain, le soleil grimpa au-dessus de l'ombre à l'est et lança un rayon qui frappa la face de la Cité. Pippin poussa alors un cri, car la Tour d'Ecthelion, haut dressée à l'intérieur du mur le plus élevé, se détachait, brillante, sur le ciel, comme une pointe de perle et d'argent, belle et élancée, et son pinacle étincelait comme s'il était fait de cristaux, des bannières blanches flottaient aux créneaux dans la brise matinale, et il entendait, haute et lointaine, une claire sonnerie comme de trompettes d'argent.

Gandalf et Peregrïn arrivèrent ainsi, au lever du soleil, à la Grande Porte des Hommes de Gondor, et ses battants de fer s'ouvrirent devant eux.

«Mithrandir ! Mithrandir ! Crièrent les hommes. Nous savons à présent que la tempête est assurément proche! »

«Elle est sur vous, répondit Gandalf. J'ai volé sur ses ailes. Laissez moi passer! Je dois voir votre Seigneur Denethor pendant que dure encore son intendance. Quoi qu'il advienne, vous êtes parvenus à la fin du Gondor que vous avez connu. Laissez moi passer! »

Les hommes reculèrent alors devant l'autorité de sa voix sans plus l'interroger, bien qu'ils regardassent avec étonnement le hobbit assis devant lui et le cheval qui le portait. Car les gens de la Cité utilisaient des chevaux très petits, et on les voyait rarement dans les rues, à part ceux que montaient les messagers de leur seigneur. Et ils dirent: «C'est assurément là un des grands coursiers du Roi de Rohan? Peut-être les Rohirrim viendront-ils bientôt nous renforcer» Mais Gripoil avança fièrement le long de la route sinueuse.

Car la mode de Minas Tirith voulait qu'elle fût construite sur plusieurs niveaux, dont chacun était creusé dans la colline et bordé par un mur, et dans chaque mur se trouvait une porte. Mais ces portes n'étaient pas disposées sur une même ligne: la Grande Porte du Mur de la Cité était à l'extrémité orientale du circuit, mais la seconde faisait face au sud, la troisième à moitié au nord, et elles allaient et venaient ainsi en montant, de sorte que la route pavée qui grimpait vers la Citadelle tournait d'abord dans un sens, puis dans celui qui traversait la face de la colline. Et chaque fois qu'elle franchissait la ligne de la Grande Porte, elle passait par un tunnel voûté, perçant une vaste avancée de rocher dont la masse projetée divisait en deux tous les cercles de la Cité sauf le premier. Car, du fait en partie de la forme primitive de la colline et en partie du grand art joint au labeur des anciens, s'élevait à l'arrière de la vaste cour faisant suite à la Porte un bastion de pierre dont l'arête aiguë comme une carène de navire la dominait de haute face à l'est. Il se dressait jusqu'au niveau du cercle supérieur, et là il

était couronné de créneaux, de sorte que ceux de la Citadelle pouvaient, comme les marins d'un bâtiment haut comme une montagne, regarder du sommet à pic la Porte à sept cents pieds en dessous. L'entrée de la Citadelle donnait aussi sur l'Est, mais elle était creusée dans le cœur du rocher, de là, une longue pente, éclairée de lanternes, montait à la septième porte. Les hommes atteignaient enfin ainsi la Cour Haute et la Place de la Fontaine au pied de la Tour Blanche: belle et élevée, elle mesurait cinquante brasses de la base au pinacle, où flottait à mille pieds au-dessus de la plaine la bannière des Intendants.

C'était assurément une puissante citadelle, imprenable pour peu qu'elle fût tenue par des gens en état de porter les armes, à moins que quelque ennemi ne pût venir par derrière, escalader les pentes inférieures du Mindolluin et parvenir ainsi sur l'étroit épaulement qui joignait la Colline de la Garde à la masse de la montagne. Mais cet épaulement, qui s'élevait à la hauteur du cinquième mur, était entouré de grands remparts jusqu'au bord même du précipice qui surplombait son extrémité occidentale, et dans cet espace s'élevaient les demeures et les tombeaux à dôme des rois et seigneurs du temps passé, à jamais silencieux entre la montagne et la tour.

Pippin contempla avec un émerveillement croissant la grande cité de pierre, plus vaste et plus splendide que tout ce qu'il avait pu rêver, plus grande et plus forte que l'Isengard, et beaucoup plus belle. Mais, à la vérité, elle tombait d'année en année en décrépitude, et déjà il lui manquait la moitié des hommes qui auraient pu.y demeurer à l'aise. Dans toutes les rues, ils passaient devant quelque grande maison ou cour au-dessus des portes ou portails desquelles étaient sculptées de nombreuses lettres de forme ancienne et étrange, des noms que Pippin devinait être ceux de grands hommes et familles qui y avaient habité jadis, mais à présent, ces demeures étaient silencieuses et nul pas ne résonnait sur leurs dallages, nulle voix ne s'entendait dans leurs salles, nul visage ne se montrait dans les portes ou les fenêtres vides.

Ils finirent par sortir de l'ombre à la septième porte, et le chaud soleil qui brillait en bas près du fleuve, tandis que Frodon marchait dans les clairières de l'Ithilien, rayonnait ici sur les murs lisses, les piliers et la grande arche à la clef de voûte sculptée à l'image d'une tête majestueuse et couronnée. Gandalf mit pied à terre, aucun cheval n'étant admis dans la Citadelle, et Gripoil se laissa emmener sur la douce injonction de son maître.

Les Gardes de la porte étaient vêtus de noir et leurs heaumes avaient une forme étrange, hauts de fond avec de longs oreillons très ajustés à la figure, au-dessus desquels se voyaient les ailes blanches d'oiseaux de mer, mais les casques étincelaient d'une flamme d'argent, car ils étaient en réalité faits de mithril, héritages de la gloire de jadis. Sur les surcots noirs était brodé un arbre en fleur d'un blanc de neige sous une couronne d'argent et des étoiles à nombreux rayons. C'était la livrée des héritiers d'Elendil, et nul ne la portait plus dans tout le Gondor que les Gardes de la Citadelle devant la Cour de la Fontaine où l'Arbre Blanc avait autrefois poussé.

Il semblait que la nouvelle de leur venue les avait devancés, et ils furent admis aussitôt, en silence et sans questions. Gandalf traversa rapidement la cour pavée de blanc. Une douce fontaine jouait là dans le soleil matinal, entourée d'un gazon verdoyant, mais au milieu, retombant au-dessus du bassin, se dressait un arbre mort, et les gouttes coulaient tristement de ses branches stériles et brisées dans l'eau claire.

Pippin jeta un coup d'œil sur ce spectacle, tout en galopant derrière Gandalf. C'était triste, pensa t’il, se demandant pourquoi on laissait là cet arbre mort alors que tout le reste était si bien soigné.

Sept étoiles, sept pierres et un arbre blanc.

Les mots que Gandalf avait murmurés lui revinrent en mémoire. Et, à ce moment, il se trouva aux portes de la Grande Salle située sous la tour rayonnante, et, suivant le magicien, il passa devant les grands huissiers silencieux et pénétra dans les ombres fraîches et sonores de la demeure de pierre.

Ils suivirent un passage carrelé, long et vide, et, tout en allant, Gandalf parla doucement à Pippin: «Attention à vos paroles, Maître Peregrïn! Ce n'est pas le moment de montrer l'effronterie hobbite. Théoden est un vieillard bienveillant. Denethor est d'une autre sorte, fier et subtil, plus puissant et de bien plus grande lignée, quoiqu'il ne porte pas le titre de roi. Mais c'est à vous qu'il s'adressera surtout, il vous posera beaucoup de questions, puisque vous pourrez lui parler de son fils Boromir. Il l'aimait grandement: trop peut-être, et d'autant plus en raison de leur dissemblance. Mais sous le couvert de son amour, il trouvera plus aisé d'apprendre plutôt de vous que de moi ce qu'il désire savoir. Ne lui en dites pas plus qu'il est nécessaire, et n'abordez pas la question de la mission de Frodon. Je m'occuperai de cela en temps utile. Et ne dites rien non plus d'Aragorn, à moins d'y être contraint»

«Pourquoi donc? Qu'y a t’il à reprocher à Grands-Pas? Demanda Pippin à voix basse. Il se proposait de venir ici, non? Et il ne va pas tarder à arriver lui-même, de toute façon»

«Peut-être, peut-être, dit Gandalf. Encore que s'il vient, ce doive probablement être d'une façon inattendue de tous, y compris de Denethor lui-même. Ce sera mieux ainsi. Du moins doit-il arriver sans être annoncé par nous»

Gandalf s'arrêta devant une haute porte de métal poli. «Écoutez, Maître Pippin, il n'y a pas le temps de vous instruire maintenant de l'histoire de Gondor, peut-être eût-il mieux valu en apprendre quelque chose alors

que vous dénichiez encore les neufs d'oiseaux et que vous faisiez l'école buissonnière dans les bois de la Comté. Mais les choses étant ce qu'elles sont, faites ce que je vous dis! Il n'est guère sage, quand on apporte à un puissant seigneur la nouvelle de la mort de son héritier, de trop parler de l'arrivée de celui qui, s'il vient, revendiquera la royauté. Cela vous suffit-il? »

«La royauté? » Dit Pippin, stupéfait.

«Oui, dit Gandalf. Si vous avez marché tous ces derniers jours les oreilles bouchées et la tête endormie, réveillez-vous à présent! » II frappa à la porte.

La porte s'ouvrit, toute seule à ce qu'il semblait. Le regard de Pippin plongea dans une grande salle. Elle était éclairée de part et d'autre par de profondes fenêtres sur les bas-côtés, au-delà des rangées de hauts piliers qui soutenaient le plafond. Monolithes de marbre noir, ils se dressaient jusqu'à de grands chapiteaux sculptés montrant les curieuses images de divers animaux et feuillages, et, bien au-dessus, luisait dans l'ombre de la vaste voûte un entrelacs d'or mat et d'arabesques multicolores. On ne voyait dans cette longue et solennelle salle aucune tapisserie ni tenture historiée, ni aucun objet de tissu ou de bois, mais, entre les piliers, se tenait une compagnie silencieuse de hautes statues de pierre froide.

Pippin se rappela soudain les rochers taillés d'Argonath, et la crainte le saisit à la vue de cette avenue de Rois depuis longtemps morts. A l'extrémité de la salle, sur une estrade précédée de nombreuses marches, se dressait un haut trône que surmontait un dais de marbre en forme de heaume couronné, derrière, l'image d'un arbre en fleur incrustée de pierres précieuses était gravée dans le mur. Mais le trône était vide. Au pied de l'estrade, sur la première marche, qui était large et profonde, il y avait un siège de pierre, noir et sans ornements, et dessus était assis un vieillard, le regard baissé sur ses genoux. Il tenait à la main une baguette blanche à pomme d'or. Il ne leva pas les yeux. Ils traversèrent solennellement le long espace qui les séparait de lui jusqu'au moment où ils se trouvèrent à trois pas de son tabouret de pieds. A ce moment, Gandalf prit la parole.

«Salut, Seigneur et Intendant de Minas Tirith, Deriethor fils d'Ecthelion ! Je suis venu vous apporter conseil et nouvelles en cette heure sombre»

Le vieillard leva alors les yeux. Pippin vit son visage de statue avec sa fière ossature, sa peau d'ivoire et le long nez busqué entre les yeux sombres et profonds, et il ne pensa pas tant à Boromir qu'à Aragorn. «Sombre certes est l'heure, dit le vieillard, et c'est à de pareils moments que vous avez accoutumé de venir, Mithrandir. Mais bien que tous les signes annoncent la ruine du Gondor, ces ténèbres m'affectent moins que les miennes propres. Il m'a été rapporté que vous ameniez avec vous quelqu'un qui a vu mourir mon fils. Est ce lui? »

«C'est lui, dit Gandalf. L'un des deux. L'autre est avec Théoden de Rohan, et il se peut qu'il vienne par la suite. Ce sont des Semi-Hommes, comme vous le voyez, mais ce n'est pas là celui dont parlaient les présages»

Un Semi-Homme tout de même, dit Denethor, le sourcil froncé, et je porte peu d'affection à ce nom, depuis que ces maudites paroles sont venues troubler nos conseils et ont entraîné mon fils dans la folle équipée où il est mort. Mon Boromir! Maintenant nous avons besoin de vous. Faramir aurait dû partir à sa place»

«II l'aurait voulu, dit Gandalf. Que votre chagrin ne vous rende pas injuste! Boromir a revendiqué la mission et n'a pas voulu souffrir que quelqu'un d'autre l'obtienne. C'était un homme autoritaire, qui prenait ce qu'il désirait. J'ai longuement voyagé avec lui et j'ai beaucoup appris sur son humeur. Mais vous parlez de sa mort. En avez-vous eu des nouvelles avant notre arrivée? »

«J'ai reçu ceci», répondit Denethor, qui déposa sa baguette et prit dans son giron l'objet qu'il avait contemplé. II leva dans chaque main une moitié d'un grand cor, fendu par le milieu: une corne de bœuf sauvage, cerclée d'argent.

«C'est le cor que Boromir portait toujours! » S’écria Pippin.

«Exactement, dit Denethor. Et je l'ai porté en mon temps, comme chaque aîné de notre maison en remontant jusqu'aux années évanouies d'avant la défaillance des rois, depuis que Vorondil père de Mardil chassait les vaches sauvages d'Araw dans les terres lointaines de Rhûn. J'en ai entendu l'écho étouffé dans les marches septentrionales il y a treize jours, et le Fleuve me, l'a apporté, brisé: jamais plus il ne sonnera» Il s'arrêta, et un lourd silence tomba. Soudain, il tourna son noir regard vers Pippin. '

«Qu'en dites-vous, Semi-Homme? »

«Treize, treize jours, balbutia Pippin. Oui, je crois que ce doit être cela. Oui, je me trouvais à côté de lui quand il sonna du cor. Mais aucune aide ne vint. Seulement d'autres Orques»

« Bon, dit Denethor, dévisageant Pippin. Vous étiez là? Dites-m’en davantage! Pourquoi aucune aide n'est-elle venue? Et comment vous êtes-vous échappé, alors que lui ne fa pu, tout puissant qu'il était, avec seulement des Orques pour lui résister? »

Pippin s'empourpra et oublia sa crainte. «Le plus puissant homme peut-être tué d'une seule flèche, répliqua t’il, et Boromir fut percé de nombreux traits. Au dernier moment où je l'ai vu, il s'était affaissé au pied

d'un arbre, et il retirait de son côté une flèche empennée de noir. Je me suis alors évanoui, et j'ai été fait prisonnier. Je ne l'ai pas revu, et je ne sais rien de plus. Mais j'honore sa mémoire, car il était très vaillant. Il est mort pour nous sauver, mon cousin Meriadoc et moi, alors que nous étions attaqués par la soldatesque du Seigneur Ténébreux, et, s'il est tombé et a échoué, ma gratitude n'en est pas moins grande»

Et Pippin regarda le vieillard dans les yeux, car sa fierté était étrangement aiguillonnée par le dédain et la suspicion perceptibles dans cette voix froide. «Un aussi grand seigneur des Hommes trouvera sans doute peu de service chez un hobbit, un Semi-Homme de la Comté du Nord, tel qu'il est, je l'offrirai toutefois en paiement de ma dette» Écartant vivement le pan de son manteau gris, Pippin tira sa petite épée et la déposa aux pieds de Denethor.

Un pâle sourire passa sur le visage du vieillard comme le reflet d'un froid soleil un soir d'hiver, mais il courba la tête et tendit la main, abandonnant les fragments du cor. «Donnez-moi cette arme! » Dit-il.

Pippin l'éleva et la lui présenta par la garde. «D'où cela vient-il? Demanda Denethor. Maintes et maintes années ont passé dessus. C'est assurément une lame forgée par les vôtres dans le lointain passé? »

«Elle vient des tertres qui s'étendent le long des frontières de mon pays, dit Pippin. Mais seuls des êtres mauvais y résident à présent, et je n'aimerais pas en dire davantage à leur sujet»

«Je vois que d'étranges histoires sont tissées autour de vous, dit Denethor, et il se voit une fois de plus que l'apparence peut tromper sur un Homme ou un Semi-Homme. J'accepte votre service. Car vous ne vous laissez pas démonter par les paroles, et votre discours est chevaleresque et courtois, tout étrange qu'il puisse paraître pour nous autres gens du Sud. Or, dans les jours qui viennent, nous allons avoir besoin de tous les gens chevaleresques, grands ou petits. Jurez-moi maintenant fidélité! »

«Prenez la garde de l'épée, dit Gandalf, et répétez les paroles du Seigneur, si vous êtes résolu là-dessus»

«Je le suis», dit Pippin.

Le vieillard posa l'épée sur ses genoux, Pippin mit la main sur la garde et dit lentement après Denethor:

«Je jure ici d'être fidèle au Gondor et au Seigneur et Intendant du royaume, de les servir, de parler et d'observer le silence, d'agir et de laisser faire, de venir et d'aller, en temps d'abondance ou de disette, de paix ou de guerre, dans la vie et dans la mort, dès ce moment et jusqu'à ce que mon seigneur me délie, que la mort me prenne ou que le monde périsse. Ainsi parle-je, moi, Peregrïn fils de Paladin de la Comté des Semi-Hommes»

«Et je l'entends, moi, Denethor fils d'Ecthelion, Seigneur de Gondor, Intendant du Puissant Roi, je ne l'oublierai pas et je ne manquerai pas de récompenser ce qui est donné: la fidélité par l'amour, la valeur par (honneur, le parjure par la vengeance» L'épée fut alors rendue à Pippin, qui la remit au fourreau.

«Et maintenant, dit Denethor, voici mon premier ordre: parlez et ne restez pas silencieux! Dites-moi toute votre histoire, et veillez à vous rappeler tout ce que vous pouvez de Boromir, mon fils. Asseyez-vous à présent, et commencez! » Ce disant, il frappa un petit gong d'argent qui se trouvait près de son tabouret de pieds, et des serviteurs s'avancèrent aussitôt. Pippin vit alors qu'ils se tenaient dans des renfoncements de part et d'autre de la porte, hors de la vue de ceux qui entraient.

«Apportez du vin, de la nourriture et des tabourets pour les hôtes, dit Denethor, et veillez à ce que nul ne nous dérange pendant une heure»

«C'est tout ce que je puis vous consacrer, car il y a beaucoup d'autres choses qui s'imposent à mon attention, dit-il à Gandalf. Beaucoup de choses qui peuvent paraître plus importantes et qui sont pourtant pour moi moins pressantes. Mais peut-être pourrons-nous reprendre notre entretien à la fin du jour»

«Et plus tôt, espérons le, dit Gandalf. Car je n'ai pas fait une chevauchée de cent croquantes lieues, de l'Isengard jusqu'ici, à seule fin de vous amener un petit guerrier, si chevaleresque qu'il soit. N'est ce rien pour vous que Théoden ait livré une grande bataille, que fIsengard soit défait et que j'aie brisé là baguette de Saroumane? »

«Cela a pour moi une grande importance. Mais je connais suffisamment de ces exploits pour mes propres décisions contre la menace de l'Est» Il tourna ses yeux sombres vers Gandalf, Pippin vit alors une ressemblance entre les deux, et il sentit la tension qu'il y avait entre eux, presque comme s'il voyait d'un œil à l’autre une ligne de feu couvant sur le point de s'embraser.

Denethor avait en fait beaucoup plus que Gandalf l'apparence d'un grand magicien, il était plus royal, plus beau et plus puissant et plus âgé. Cependant, par quelque sens autre que la vue, Pippin percevait que le plus grand pouvoir et la sagesse la plus profonde, ainsi qu'une majesté voilée, appartenaient à Gandalf. Et celui ci était plus vieux, beaucoup plus vieux. «De combien plus vieux? » Se demanda t’il. Qu'il était donc bizarre qu'il n'y eût jamais pensé, lui apparut-il soudain. Sylvebarbe avait bien dit quelque chose des magiciens, mais même alors il n'avait pas pensé à Gandalf comme étant l'un d'eux. Qui était Gandalf? A quelle époque lointaine, en quel lieu lointain était-il venu au monde, et quand le quitterait-il? Et à ce moment, les rêveries de Pippin

s'interrompirent, et il vit que Denethor et Gandalf s'observaient toujours les yeux dans les yeux, comme pour déchiffrer leur pensée réciproque. Mais ce fut Denethor qui détourna le premier son regard.

«Bon, dit-il, car, les Pierres ont beau être perdues, à ce qu'on dit, les Seigneurs de Gondor n'en ont pas moins une vision plus aiguë que les gens moindres, et bien des messages leur parviennent. Mais prenez place, maintenant! »

Des hommes avancèrent alors un fauteuil et un tabouret bas, et un autre apporta un plateau garni d'un flacon, de coupes et de gâteaux blancs. Pippin s'assit, mais il ne pouvait détourner les yeux du vieux seigneur. Etait ce la vérité ou simple imagination? Quand celui ci parla des Pierres, Pippin eut l'impression qu'une soudaine lueur de ses yeux se fixait un instant sur lui.

«Et maintenant, racontez-moi votre histoire, mon lige, dit Denethor, d'un ton mi-bienveillant, mi-moqueur. Car les paroles d'une personne à laquelle mon fils a apporté une telle aide seront certes les bienvenues»

Pippin ne devait jamais oublier cette heure passée dans la grande salle sous l'œil pénétrant du Seigneur de Gondor, percé de temps à autre par ses questions perspicaces, avec la conscience constante de la présence à son côté d'un Gandalf attentif, qui (il le sentait) retenait une irritation et une impatience croissantes. Quand, l'heure terminée, Denethor frappa de nouveau le gong, Pippin était épuisé. «Il ne peut pas être plus de neuf heures, pensa t'il. Je pourrais à présent ingurgiter trois petits déjeuners d'affilée»

«Menez le Seigneur Mithrandir au logement préparé pour lui, dit Denethor, et son compagnon pourra demeurer avec lui pour le moment, s'il le désire. Mais que l'on sache que je lui ai maintenant fait jurer fidélité à mon service, il sera désormais connu sous le nom de Peregrïn fils de Paladin, et il saura les mots de passe mineurs. Mandez aux Capitaines qu'ils se présentent devant moi aussitôt que possible après que la troisième heure aura sonné»

«Et vous, Seigneur Mithrandir, vous viendrez aussi comme et quand vous le voudrez, hormis pendant mes brèves heures de sommeil. Laissez passer votre colère à l'égard de la folie d'un vieillard, puis revenez pour mon réconfort! »

«Folie? Répondit Gandalf. Vous savez utiliser même votre chagrin comme manteau. Croyez-vous que je n'aie pas compris votre dessein en interrogeant une heure durant quelqu'un qui en sait moins, alors que je me trouve à côté? »

«Si vous le comprenez, soyez satisfait, répliqua Denethor. Ce serait folie que l'orgueil qui dédaignerait l'aide et les conseils en temps de besoin, mais vous ne dispensez pareils dons qu'en fonction de vos propres intentions. Pourtant le Seigneur de Gondor ne doit pas être fait l'instrument des desseins des autres hommes, quelque dignes qu'ils soient. Et pour lui, il n'existe pas dans le monde tel qu'il est de dessein supérieur au bien du Gondor, et le gouvernement du Gondor m'appartient, Monseigneur, et n'est à nul autre, à moins que le roi ne revienne»

«A moins que le roi ne revienne? Dit Gandalf. Eh bien, Monseigneur l'Intendant, votre tâche est de conserver encore ce que vous pourrez du royaume devant cet événement que peu de gens attendent à présent. Dans cette tâche, vous aurez toute l'aide qu'il vous plaira de demander. Mais je vous dirai ceci: le gouvernement d'aucun royaume ne m'appartient, pas plus celui du Gondor que d'aucun autre pays, grand ou petit. Mais toutes choses de valeur qui sont en danger dans le monde tel qu'il est à présent, voilà mon souci. Et pour ma part, je n'échouerai pas entièrement dans ma tâche, même si le Gondor devait périr, si quelque chose franchit cette nuit, qui puisse encore croître en beauté ou porter de nouveau fleur et fruit dans les temps à venir. Car moi aussi, je suis un intendant. Ne le saviez-vous pas? » Sur quoi, il se détourna et sortit de la salle à grands pas, tandis que Pippin courait à son côté.

Gandalf n'adressa ni regard ni parole à Pippin pendant qu'ils allaient. Leur guide les prit aux portes de la salle et les conduisit par la Cour de la Fontaine à un passage entre deux hauts édifices de pierre. Après plusieurs tournants, ils arrivèrent à une maison voisine du mur de la citadelle sur le côté nord, non loin de l'épaulement qui reliait la colline à la montagne. Une fois entrés, il les mena, par un large escalier sculpté, au premier étage au-dessus de la rue, puis dans une agréable pièce, claire et aérée, tapissée de belles tentures unies à reflets d'or mat. Elle était peu meublée, car il n'y avait qu'une petite table, deux chaises et un banc, mais des deux côtés, il y avait des alcôves garnies de rideaux, dans lesquelles se trouvaient de bons lits avec des récipients et des bassins pour se laver. Trois hautes et étroites fenêtres donnaient au nord, par delà la grande courbe de l'Anduin encore enveloppé de brumes, sur l'Emyn Muil et le Rauros dans le lointain. Pippin dut grimper sur le banc pour regarder par-dessus le profond rebord de pierre de la fenêtre.

«Êtes-vous irrité contre moi, Gandalf? Dit-il quand le guide fut sorti et eut refermé la porte. J'ai fait de mon mieux»

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE PREMIER
MINAS TIRITH

«Oui, certes! » Répondit Gandalf, avec un rire soudain, il vint auprès de Pippin et se tint à côté de lui, un bras passé autour des épaules du hobbit, pour regarder par la fenêtre. Pippin jeta un coup d'œil étonné sur le visage tout proche du sien, car le son de ce rire était gai et joyeux. Il ne vit pourtant tout d'abord sur la figure du magicien que des rides de souci et de chagrin, mais, en regardant plus attentivement, il perçut que derrière il y avait une grande gaieté: Une fontaine d'allégresse suffisante pour mettre tout un royaume en joie, pour peu qu'elle jaillît.

«Vous avez sans nul doute fait de votre mieux, reprit le magicien, et j'espère que vous ne vous retrouverez pas de sitôt dans un tel mauvais pas entre deux aussi terribles vieillards. Le Seigneur de Gondor en a toutefois appris de vous plus que vous ne pouvez le penser, Pippin. Vous n'avez pu cacher le fait que Boromir n'avait pas conduit la Compagnie hors de la Moria et qu'il y avait parmi vous quelqu'un de haut rang qui venait à Minas Tirith, et qu'il avait une épée fameuse. Les hommes réfléchissent beaucoup au sujet des histoires de l'ancien temps en Gondor, et Denethor a longuement médité sur le chant et les mots Fléau d'Isildur, depuis le départ de Boromir.

«Il n'est pas semblable aux autres hommes de ce temps, Pippin et, quelle que soit sa lignée de père en fils, le hasard veut que le sang de l'Ouistrenesse coule en lui presque authentique, comme il le fait chez son autre fils Faramir et ne le faisait pas chez Boromir qu'il aimait le plus. Il a la vue longue. Il peut discerner, s'il y applique sa volonté, une bonne part de ce qui se passe dans la tête des gens, même ceux qui demeurent au loin. Il est difficile de l'abuser, et dangereux de tenter de le faire.

«Rappelez vous le! Car vous avez maintenant juré fidélité à son service. Je ne sais ce qui, dans votre tête ou dans votre cœur, vous y a poussé. Mais ce fut bien fait. Je ne l'ai pas empêché, car les actes généreux ne doivent pas être retenus par de froids conseils. Cela lui a touché le cœur, en même temps que cela a plu à son humeur (puis-je dire) Et au moins êtes-vous libre à présent de circuler comme vous voulez dans Minas Tirith quand vous ne serez pas de service. Car il y a un revers à la médaille: vous êtes à ses ordres, et il ne l'oubliera pas. Soyez toujours circonspect! »

II se tut et soupira. «Enfin, il est inutile de ruminer sur ce que demain apportera. D'abord, il est certain qu'il apportera pis aujourd'hui, pendant bien des jours à venir. Je ne puis rien faire d'autre pour l'empêcher. Le tablier est disposé, et les pièces bougent. L'une, que je suis grandement désireux de trouver, c'est Faramir, l'héritier à présent de Denethor. Je ne crois pas qu'il soit dans la Cité, mais je n'ai pas eu le temps de prendre des renseignements. Je dois partir, Pippin. Il faut que j'aille à ce conseil des seigneurs pour apprendre ce que je pourrai. Mais l'Ennemi a le trait, et il est sur le point d'ouvrir pleinement la partie. Et les pions en verront autant que quiconque, Peregrïn ils de Paladin, soldat de Gondor. Affilez votre lame! »

Gandalf se dirigea vers la porte, puis se retourna. «Je suis pressé, Pippin, dit-il. Rendez-moi service quand vous sortirez. Avant même de vous reposer, si vous n'êtes pas trop fatigué. Trouvez Gripoil et voyez comment il est logé. Ces gens sont bienveillants envers les animaux, car ils sont bons et sages, mais ils ne s'y connaissent pas trop en chevaux»

Sur quoi, Gandalf sortit, et à ce moment vint la note claire et mélodieuse d'une cloche sonnée dans une tour de la citadelle. Elle retentit trois fois, comme de l'argent dans l'air, et se tut: la troisième heure depuis le lever du soleil.

Après une minute, Pippin alla à la porte, descendit l'escalier et regarda dans la rue. Le soleil rayonnait à présent, chaud et brillant, les tours et les hautes maisons projetaient vers l'ouest des ombres nettement découpées. Haut dans le ciel bleu, le Mont Mindolluin élevait son heaume blanc et son manteau de neige. Des hommes en armes allaient et venaient dans les voies de la Cité, comme s'ils changeaient de poste et de service à la sonnerie de l'heure.

«Ce serait neuf heures, dans la Comté, se dit Pippin à haute voix. Juste le moment pour un bon petit déjeuner près de la fenêtre ouverte au soleil printanier. Ah, que j'aimerais un petit déjeuner! Ces gens en prennent-ils jamais, ou est ce terminé? Et quand dînent-ils, et où? »

Il remarqua bientôt un homme vêtu de noir et blanc qui approchait dans la rue étroite venant du centre de la Citadelle. Pippin, se sentant seul, résolut de parler au passage de l'homme, mais il n'en eut pas besoin. L'homme vint droit à lui.

«Vous êtes Peregrïn le Semi-Homme? Dit-il. J'ai appris que vous avez prêté serment de fidélité au service du Seigneur et de la Cité. Soyez le bienvenu! » Il tendit la main, et Pippin la prit.

«Je m'appelle Beregond fils de Baranor. Je ne suis pas de service ce matin, et on m'a envoyé vous enseigner les mots de passe et vous dire quelques-unes des nombreuses choses que vous désirerez certainement savoir. Quant à moi, j'aimerais aussi apprendre certaines choses de vous. Car nous n'avons encore jamais vu de Semi-Homme dans ce pays, et, bien que nous en ayons vaguement entendu parler, il en est peu question dans tous les contes que nous avons. En outre, vous êtes un ami de Mithrandir. Le connaissez-vous bien? »

«Oui, dit Pippin. Je l'ai connu de réputation toute ma courte vie, pour ainsi dire, et ces derniers temps, j'ai beaucoup voyagé en sa compagnie. Mais c'est un livre où il y a beaucoup à lire, et je ne puis me vanter d'en avoir vu plus de quelques pages. Il se peut pourtant que je le connaisse aussi bien que quiconque hormis un petit nombre. Aragorn était le seul de notre Compagnie à le connaître vraiment, je crois»

«Aragorn? Fit Beregond. Qui est cela? »

«Oh, balbutia Pippin, c'était un homme qui venait parfois avec nous. Je crois qu'il est en Rohan, actuellement»

«Vous avez été en Rohan, à ce que j'ai entendu dire. Il y a beaucoup de choses que j'aimerais vous demander sur ce pays aussi, car nous mettons en ses habitants une grande partie du mince espoir que nous avons. Mais j'oublie ma mission, qui était d'abord de répondre à vos questions. Que voudriez-vous savoir, Maître Peregrïn?

«Euh, eh bien, dit Pippin, si je puis me risquer à la poser, j'ai à présent dans la tête une question assez brûlante, enfin... qu'en est-il du petit déjeuner et tout cela? Je veux dire, quelles sont les heures des repas, si vous me comprenez, et où se trouve la salle à manger, s'il y en a une? Et les auberges? J'ai regardé, mais je n'en ai vu aucune sur le chemin, bien que j'aie été soutenu par la pensée d'un bon coup de bière aussitôt que nous serions arrivés chez des hommes aussi sages que courtois.

Beregond le regarda d'un air grave. «Vous êtes un vieux soldat, à ce que je vois, dit-il. On prétend que ceux qui font campagne attendent toujours le prochain espoir de nourriture et de boisson, mais je n'ai pas moi-même beaucoup voyagé. Ainsi, vous n'avez pas mangé aujourd'hui? »

«Enfin, si, pour être poli, si, dit Pippin. Mais seulement une coupe de vin et un ou deux gâteaux blancs, dus à l'amabilité de votre Seigneur, mais, pour cela, il m'a mis à la torture d'une heure de questions., et c'est une chose qui donne faim»

Beregond rit. «C'est à table que les petits hommes accomplissent leurs plus grands exploits, disons-nous. Mais vous avez aussi bien déjeuné que tout homme dans la Citadelle, et avec un honneur plus grand. C'est ici une forteresse et une tourde garde, et nous sommes en état de guerre. Nous nous levons avant le soleil, prenons un morceau dans la lumière grise et allons à notre service dès la première heure. Mais ne désespérez pas! » Il rit de nouveau à la vue de l'air consterné de Pippin. «Ceux qui ont eu un service pénible prennent quelque chose pour recouvrer des forces au milieu de la matinée. Puis il y ale casse-croûte à midi ou plus tard selon les possibilités du service, et les hommes se rassemblent vers le coucher du soleil pour le repas quotidien et toute la gaieté qui peut encore rester.

«Venez! Nous marcherons un peu, après quoi, nous irons à la recherche de rafraîchissements, nous mangerons et boirons sur le rempart, et nous contemplerons la belle matinée»

«Un moment! Dit Pippin, rougissant. Écartez de votre pensée la voracité, ou ce que votre courtoisie nomme la faim. Mais Gandalf, Mithrandir comme vous l'appelez, m'a prié de m'occuper de son cheval Gripoil, un grand coursier de Rohan, prunelle des yeux du roi, à ce qu'on m'a dit, bien qu'il l'ait donné à Mithrandir pour services rendus. Je crois que son nouveau maître aime cet animal plus que maints hommes et, si son bon vouloir a quelque prix pour cette cité, vous traiterez Gripoil avec grand honneur: avec une plus grande bonté que celle que vous avez témoignée à ce hobbit, s'il est possible»

Hobbit? » Demanda Beregond.

«C'est ainsi que nous nous appelons» dit Pippin.

«Je suis heureux de l'apprendre, car je peux dire que les accents étrangers ne déparent pas de belles paroles, et les hobbits ont le parler courtois. Mais allons! Faites-moi connaître ce bon cheval. J'aime les animaux, et on en voit rarement dans cette cité de pierre, car les miens venaient des vallées des montagnes et, avant cela, de l'Ithilien. Mais n'ayez crainte! La visite sera courte, une simple visite de politesse, et nous irons de là aux dépenses»

Pippin constata que Gripoil avait été bien logé et soigné. Car il existait dans ce sixième cercle, à l'extérieur des murs de la Citadelle, de belles écuries où l'on gardait des chevaux rapides, tout près des logements des estafettes du Seigneur: messagers toujours prêts à partir sur l'ordre urgent de Denethor ou des principaux capitaines. Mais, à ce moment, tous les chevaux et les cavaliers étaient partis au loin.

Gripoil hennit et tourna la tête à l'entrée de Pippin. «Bonjour! Dit celui ci. Gandalf viendra dès qu'il le pourra. II est occupé, mais il envoie son salut, je dois veiller à ce que tout aille bien pour toi, et j'espère que tu te reposes après tes longues peines»

Gripoil encensa et frappa du pied. Mais il laissa Beregond lui palper doucement la tête et caresser ses larges flancs.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE PREMIER
MINAS TIRITH

«Il a l'air fin prêt pour une course, et on ne dirait jamais qu'il arrive juste d'un grand voyage, dit Beregond. Qu'il est fort et fier! Où est son harnais? Il doit être riche et beau»

«Aucun n'est assez riche et beau pour lui, dit Pippin. Il n'en accepte pas. Ii vous porte s'il le veut bien, sinon, eh bien, nul mors, bride, fouet ou longe ne le domptera. Adieu, Gripoil! Patience. Le combat approche»

Gripoil leva la tête et.poussa un hennissement qui fit trembler l'écurie et les obligea à se boucher les oreilles. Puis ils s'en furent, après avoir vu que l'auge était bien remplie.

«Et maintenant à notre propre auge», dit Beregond. Et il ramena Pippin à la Citadelle et à une porte sur le côté nord de la grande tour. Là, ils descendirent par un long et frais escalier dans un large couloir éclairé de lanternes. II y avait des guichets dans les murs, et l'un d'eux était ouvert.

«Voici la manutention et la dépense de ma compagnie de la Garde, dit Beregond. Salut, Targon ! Cria t'il par le guichet. Il est encore tôt, mais voici un nouveau venu que le Seigneur a pris à son service. Il a longuement chevauché, ceinture serrée, et il a eu un dur labeur ce matin, il a faim. Donne-nous ce que tu as! »

Ils eurent là du pain, du beurre, du fromage et des pommes: les dernières de la réserve d'hiver, ridées, mais saines et douces, et une gourde de bière fraîchement tirée, avec des écuelles et des gobelets de bois: Ils mirent le tout dans un panier d'osier et remontèrent au soleil. Beregond amena Pippin à un endroit de l'extrémité est du grand rempart avancé, où les murs présentaient une embrasure avec un siège de pierre sous l'appui. Ils pouvaient observer de là le matin qui s'étendait sur le monde.

Ils mangèrent et burent, parlant tantôt du Gondor et de ses us et coutumes, tantôt de la Comté et des pays étranges que Pippin avait vus. Et plus ils parlaient, plus Beregond, étonné, observait avec émerveillement le hobbit, balançant ses courtes jambes quand il était assis sur le siège ou se dressant sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus le rebord les terres d'en bas.

Je ne vous cacherai pas, Maître Peregrïn, dit Beregond, qu'à nos yeux vous semblez presque un de nos enfants, un garçon de quelque neuf printemps, et pourtant vous avez enduré maints périls et vu des merveilles que peu de nos barbes blanches pourraient se vanter d'avoir contemplées. Je pensais que c'était le caprice de notre Seigneur de prendre un noble page à la façon des rois de l'ancien temps, à ce qu'on dit. Mais je vois qu'il n'en était pas ainsi, et il faut me pardonner ma sottise»

«Je le fais volontiers, dit Pippin. Bien que vous ne vous trompiez pas de beaucoup. Je ne suis guère plus qu'un garçon selon le compte de ceux de ma propre race, et il s'en faut de quatre ans que j'atteigne ma "majorité", comme on dit dans la Comté. Mais ne vous occupez pas de moi. Venez ici et dites moi ce que je vois»

Le soleil montait, et les brumes de la vallée d'en bas s'étaient levées. Les dernières s'en allaient en flottant juste au-dessus de leurs têtes, comme des rubans de nuages blancs portés par la brise grandissante de l'est, qui faisait à présent claquer et tirait les drapeaux et les étendards blancs de la Citadelle. Dans le fond de la vallée, à quelque cinq lieues à vue de nez, se voyait le Grand Fleuve, qui descendait, gris et scintillant, du nord-ouest et décrivait une vaste courbe vers le sud et de nouveau l'ouest avant de se perdre dans la brume chatoyante au-delà de laquelle s'étendait à cinquante lieues la Mer.

Pippin voyait tout le Pelennor, étalé devant lui, parsemé dans le lointain de fermes et de petits murs, de granges et d'étables, mais il n'apercevait nulle part de vaches ni d'autres bêtes. De nombreuses routes et pistes traversaient les champs verts et il y avait. Beaucoup d'allées et venues: charrettes s'avançant en file vers la Grande Porte et d'autres en sortant. De temps à autre, un cavalier se hâtait d'entrer dans la ville. Mais la majeure partie du trafic descendait le long de la route principale, qui tournait au sud, puis, en une courbe plus rapide que celle du Fleuve, longeait les collines pour disparaître bientôt de la vue. Elle était large et bien pavée, le long du bord oriental couraient une large piste cavalière verte et au-delà un mur. Sur cette piste, des cavaliers galopaient dans les deux sens, mais toute la chaussée semblait obstruée de grands chariots couverts qui allaient vers le sud. Pippin ne tarda pas à voir cependant que tout était en fait bien ordonné: les charrettes s'avançaient sur trois files, la plus rapide attelée de chevaux, une autre, plus lente, était composée de grands camions à belles housses multicolores, traînés par des bœufs, et sur le bord ouest de la route de nombreuses charrettes plus petites étaient traînées par des hommes, qui cheminaient péniblement.

C'est la route des vallées de Tumladen et de Lossarnach, des villages des montagnes, et au-delà, de Lebennin, dit Beregond. Vous voyez là les derniers camions qui emportent vers leur refuge les vieillards, les enfants et les femmes qui doivent les accompagner. Ils doivent tous être à une lieue de la Porte et dégager la route avant midi tel était l'ordre. C'est une triste nécessité. (Il soupira.) Il est possible que peu de ceux qui sont aujourd'hui séparés se retrouvent jamais. Et il y a toujours eu trop peu d'enfants dans cette ville, mais, à présent, il n'y a plus que quelques jeunes garçons qui ne veulent pas partir et qui pourront trouver quelque tâche à accomplir: mon fils est de ceux là»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE PREMIER
MINAS TIRITH

Le silence retomba durant un moment. Pippin regardait anxieusement vers l'Est, comme s'il craignait à tout moment de voir des milliers d'Orques se déverser dans les champs. «Que vois-je là? Demanda t'il, désignant le centre de la grande courbe de l'Anduin. Est ce une autre ville, ou quoi? »

«Ce fut une ville, dit Beregond, la principale de Gondor, dont ceci n'était qu'une forteresse. Car ce sont là les ruines d'Osgiliath de part et d'autre de l'Anduin, que nos ennemis prirent et incendièrent il y a longtemps. Nous la reprîmes cependant du temps de la jeunesse de Denethor: Non pour y habiter, mais pour la tenir comme avant-poste et pour y reconstruire le pont pour le passage de nos armes. Et puis les Cavaliers Sauvages vinrent de Minas Morgul»

«Les Cavaliers Noirs? » Dit Pippin, ouvrant tout grands des yeux assombris par une ancienne crainte réveillée.

«Oui, ils étaient noirs, répondit Beregond, et je vois que vous connaissez quelque chose d'eux, bien que vous n'en ayez parlé dans aucune de vos histoires»

«J'en sais quelque chose, dit doucement Pippin, mais je ne veux pas en parler maintenant, si près, si près»

Il se tut brusquement et, portant son regard au-delà du Fleuve, il lui sembla ne voir qu'une vaste et menaçante ombre. Peut-être étaient ce des montagnes qui s'élevaient à la limite de la vue et dont les arêtes déchiquetées étaient estompées par près de vingt lieues d'air vaporeux, peut-être n'était ce qu'un mur de nuages et n'y avait-il au-delà qu'une obscurité plus profonde encore. Mais tandis même qu'il regardait, il lui parut que l'obscurité grandissait et se rassemblait, s'élevant très lentement pour envahir les régions ensoleillées.

«Si près de Mordor? Dit doucement Beregond. Oui, c'est là qu'elle réside. Nous la nommons rarement, mais nous avons toujours demeuré en vue de cette ombre, parfois elle paraît plus faible et plus lointaine, parfois plus proche et plus sombre. Elle croît et s'assombrit à présent, et, par conséquent, notre crainte et notre inquiétude croissent aussi. Et les Cavaliers Sauvages ont reconquis les passages il y a un an, et un grand nombre de nos meilleurs hommes furent tués. Ce fut Boromir qui finit par repousser l'ennemi de cette rive occidentale, et nous tenons encore la moitié d'Osgiliath la plus proche. Pour un peu de temps. Mais nous y attendons maintenant une nouvelle attaque. Peut-être la principale de la guerre qui vient»

«Quand? Demanda Pippin. Avez-vous une idée? Car j'ai vu les feux d'alarme la nuit dernière, ainsi que les estafettes, et Gandalf disait que c'était un signe que la guerre avait commencé. Il semblait désespéré= ment pressé. Mais à présent tout paraît s'être de nouveau ralenti.

«Seulement parce que tout est maintenant prêt, dit Beregond. Ce n'est que la profonde inspiration avant la plongée»

«Mais pourquoi les feux d'alarme ont-ils été allumés la nuit dernière? N

«II est trop tard pour envoyer chercher du secours quand on est déjà assiégé, répondit Beregond. Mais je ne connais pas la pensée du Seigneur et de ses capitaines. Ils ont maintes sources d'information. Et le Seigneur Denethor n'est pas comme les autres hommes: il voit loin. D'aucuns disent que, lorsqu'il se tient seul la nuit dans sa chambre haute de la Tour et qu'il tourne sa pensée de telle ou telle façon, il peut lire quelque peu dans l'avenir, et qu'il fouille même parfois l'esprit de l'Ennemi, luttant avec lui. Et c'est pourquoi il est vieux, usé avant son temps. Mais quoi qu'il en soit, mon seigneur Faramir est parti au-delà du Fleuve pour quelque mission périlleuse, et il peut avoir envoyé des renseignements.

«Mais, si vous voulez mon avis sur la cause des feux d'alarme, ce fut la nouvelle venue hier soir de Lebennin. Une grande flotte approche des bouches de l'Anduin, montée par les corsaires d'Umbar dans le Sud. Il y a longtemps qu'ils ont cessé de craindre la puissance du Gondor, ils se sont alliés à l'Ennemi, et ils portent maintenant un lourd coup en faveur de sa cause. Car cette attaque va retirer une grande partie de l'aide sur laquelle nous comptions de la part de Lebennin et de Belfalas, où les hommes sont vaillants et nombreux. Nos pensées se portent d'autant plus au nord vers le Rohan, et nous n'en sommes que plus heureux de ces nouvelles de victoire que vous apportez.

«Et pourtant... (il s'arrêta, se leva et jeta un regard circulaire vers le nord, l'est et le sud) les événements de l'Isengard devraient nous avertir que nous nous trouvons pris maintenant, dans une grande nasse stratégique. Il ne s'agit plus de simples escarmouches aux gués, de raids d'Ithilien ou d'Anôrien, d'embuscades et de pillages. Ceci est une grande guerre, au plan depuis longtemps établi, et nous n'en sommes qu'une pièce, quoi qu'en puisse dire notre orgueil. Les choses bougent dans l'extrême Est au-delà de la Mer Intérieure, à ce qu'on rapporte, et au nord dans la Forêt Noire et au-delà, et au sud à Harad. Et maintenant tous les royaumes vont être mis à l'épreuve: résister ou tomber sous l'Ombre.

«Nous avons toutefois cet honneur, Maître Peregrïn: nous supportons toujours le choc de la haine principale du Seigneur Ténébreux, car celle-ci vient des profondeurs du temps, par-dessus les abîmes de la Mer. C'est ici que le coup de marteau s'abattra le plus fort. Et c'est pourquoi Mithrandir est accouru ici avec une telle hâte. Car si nous tombons, qui tiendra? Et, Maître Peregrïn, voyez-vous aucun espoir que nous tenions? »

Pippin ne répondit pas. Il contempla les grands murs, les tours, les beaux étendards et le soleil haut dans le ciel, et.puis l'obscurité grandissante à l'Est, et il pensa aux longs doigts de cette Ombre, aux orques dans les forêts et les montagnes, à la trahison de l'Isengard, aux oiseaux à l'œil néfaste, aux Cavaliers Noirs avancés jusque dans les chemins de la Comté et à la terreur ailée, les Nazgûl. Il frissonna, et l'espoir parut se flétrir. Et à ce moment même, le soleil vacilla et fut obscurci une seconde, comme si une aile sombre avait passé devant lui. Pippin crut distinguer, presque hors de portée de l'ouïe, haut et loin dans les cieux, un cri: faible, mais étreignant le cœur, cruel et froid. Il pâlit et se blottit contre le mur.

«Qu'était-ce? Demanda Beregond. Vous aussi, vous avez senti quelque chose? »

«Oui, murmura Pippin. C'est le signe de notre chute et l'ombre du destin, un Cavalier Sauvage de l'air»

«Oui, l'ombre du destin, dit Beregond. Je crains que Minas Tirith ne tombe. La nuit vient. La chaleur même de mon sang semble être dérobée»

Ils restèrent un moment assis, la tête basse, sans parler. Puis, soudain, Pippin leva le regard et il vit que le soleil brillait encore et que les étendards flottaient toujours au vent. Il se secoua. «C'est passé, dit-il. Non, mon cœur ne veut pas encore désespérer. Gandalf est tombé et il est revenu et il est avec nous. Nous pouvons tenir, fût ce sur une jambe, ou au moins rester encore sur les genoux»

«Bien dit! S'écria Beregond, se levant et allant et venant à grands pas. Non, bien que toutes choses doivent arriver à une fin le moment venu, le Gondor ne périra pas encore. Non, même si les murs doivent être emportés par un ennemi téméraire qui élèvera devant lui une montagne de charogne. Il y a encore d'autres forteresses et des voies secrètes d'évasion dans les montagnes. L'espoir et le souvenir vivront dans quelque vallée cachée où l'herbe est verte»

«Tout de même, je voudrais bien que tout soit terminé, en bien ou en mal, dit Pippin. Je n'ai rien d'un guerrier et je déteste toute idée de bataille, mais attendre à l'orée d'une qui doit avoir lieu est pire que tout. Que la journée paraît donc déjà longue! Je serais plus heureux si nous n'étions pas obligés de rester en observation, sans faire aucun mouvement, sans frapper nulle part en premier. Aucun coup n'aurait été porté en Rohan sans Gandalf, je pense»

«Ah, vous mettez là le doigt sur la plaie que beaucoup ressentent! Dit Beregond. Mais les choses pourraient changer avec le retour de Faramir. Il est hardi, plus hardi que beaucoup ne le pensent, car, de nos jours, les hommes sont lents à croire qu'un capitaine puisse être sage et versé dans la science des archives et des chansons, comme il l'est, et n'en être pas moins homme d'audace et de jugement rapide sur le champ de bataille. Mais tel est Faramir. Moins aventureux et ardent que Boromir, mais non moins résolu. Pourtant, que peut-il faire, en vérité? On ne peut donner l'assaut aux montagnes de... de ce royaume là-bas. Notre portée est limitée, et nous ne pouvons frapper avant que quelque ennemi ne vienne. Alors, notre main devra être lourde! » II frappa la garde de son épée.

Pippin le regarda: grand, fier et noble, comme tous les hommes qu'il. , avait vus jusque là dans ce pays, et avec une flamme dans les yeux à la pensée du combat. «Hélas! ma propre main paraît légère comme une â plume», pensa t'il, mais il ne dit rien. «Un pion, a dit Gandalf? Peut-être, mais sur le mauvais échiquier»

Ils parlèrent ainsi jusqu'à ce que le soleil fût à son plus haut, et tout à coup résonnèrent les cloches de midi, et il y eut du remue-ménage s

dans la citadelle, car tous, hormis les hommes de garde, allaient

prendre leur repas.

«Voulez-vous venir avec moi? Demanda Beregond. Vous pourrez M venir à mon mess pour aujourd'hui. Je ne sais à quelle compagnie vous serez affecté, ou le Seigneur peut vous tenir à sa propre disposition. Mais vous serez le bienvenu. Et il sera bon de rencontrer autant d'hommes que possible, pendant qu'il y en a encore le temps»

«Je serai heureux de vous accompagner, dit Pippin. Je me sens seul, à vrai dire. J'ai laissé mon meilleur ami en Rohan, et je n'ai personne avec qui parler ou plaisanter. Peut-être pourrais-je vraiment entrer dans votre Compagnie? Êtes-vous le capitaine? Dans ce cas, vous pourriez me prendre, ou parler en ma faveur? »

«Non, non, dit Beregond, riant. Je ne suis pas capitaine. Je n'ai ni fonction, ni rang, ni seigneurie, n'étant que simple homme d'armes de la Troisième Compagnie de la Citadelle. Mais, Maître Peregrïn, n'être qu'homme d'armes dans la Garde de la Tour de Gondor est considéré comme une dignité dans la Cité, et pareils hommes sont honorés dans le pays»

«Dans ce cas, cela me dépasse de beaucoup, dit Pippin. Ramenez-moi à notre chambre et, si Gandalf ne s'y trouve pas, j'irai où vous voudrez comme votre invité»

Gandalf n'était pas dans le logement et il n'avait envoyé aucun message, Pippin accompagna donc Beregond et il fut présenté aux hommes de la Troisième Compagnie. Et il sembla que Beregond en retirait autant d'honneur que son invité, car celui ci fut le très bienvenu. On avait déjà beaucoup parlé dans la citadelle du

compagnon de Mithrandir et de son long entretien en tête à tête avec le Seigneur, et la rumeur déclarait qu'un Prince des Semi-Hommes était venu du Nord offrir allégeance au Gondor avec cinq mille épées. Et certains disaient que quand les Cavaliers viendraient de Rohan, chacun amènerait en croupe un guerrier semi-homme, petit peut-être, mais vaillant.

Bien que Pippin ait dû à regret détruire cette légende prometteuse, il ne put être débarrassé de son nouveau rang, bien dû, pensaient les hommes, à quelqu'un qui était protégé par Boromir et honoré par le Seigneur Denethor, et ils le remercièrent d'être venu parmi eux, ils furent suspendus à ses paroles et à ses histoires des terres étrangères, et ils lui donnèrent tout l'asile et la nourriture qu'il pouvait désirer. En fait, son seul souci était de montrer toute la circonspection conseillée par Gandalf et de ne pas laisser courir sa langue à la manière d'un hobbit au milieu d'amis.

Enfin, Beregond se leva. «Adieu pour cette fois! Dit-il. Je suis de service maintenant jusqu'au coucher du soleil, comme tous ceux qui sont ici, je pense. Mais si vous êtes seul, comme vous le dites, peut-être aimeriez-vous avoir un joyeux guide dans la Cité. Mon fils irait volontiers avec vous. C'est un bon garçon, je dois le dire. Si cela vous plaît, descendez jusqu'au premier Cercle et demandez la Vieille Hôtellerie dans le Rath Celerdain, la Rue des Lanterniers. Vous l'y trouverez parmi d'autres gars qui restent dans la ville. Il pourrait y avoir des choses intéressantes à voir à la Grande Porte avant la fermeture»

II sortit, et tous les autres ne tardèrent pas à le suivre. La journée était encore belle, quoiqu'un peu brumeuse, et il faisait chaud pour un mois de mars, même aussi loin dans le Sud. Pippin se sentait un peu somnolent, mais le logement lui paraissait triste, et il décida de descendre explorer la Cité. II apporta à Gripoil quelques morceaux qu'il avait mis de côté à son intention, et ils furent acceptés avec bienveillance, quoique le cheval parût ne manquer de rien. Puis il descendit le long de maints chemins sinueux.

Les gens ouvraient de grands yeux à son passage. Devant lui, les hommes se montraient d'une courtoisie grave, le saluant à la manière de Gondor, la tête courbée et les mains sur la poitrine, mais, derrière, il entendait de nombreux appels, comme ceux qui étaient dehors criaient à ceux qui étaient à l'intérieur de venir voir le Prince des Semi-Hommes, le compagnon de Mithrandir. Beaucoup usaient d'une autre langue que le Parler Commun, mais il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre au moins ce que signifiait Ernil Pheriannath et pour savoir que son titre l'avait précédé dans la Cité.

II finit par arriver par des rues voûtées et maints beaux passages et pavements au Cercle inférieur, le plus large, là, on le dirigea vers la Rue des Lanterniers, une vaste voie qui menait à la Grande Porte. Il y trouva la Vieille Hôtellerie, grand bâtiment de pierre grise rongée qui comportait deux ailes en retrait de la rue encadrant un étroit gazon, derrière lequel s'élevait la maison aux nombreuses fenêtres, la façade était précédée sur toute sa largeur d'un porche à colonnes et d'un perron donnant sur l'herbe. Des garçons jouaient entre les colonnes, les seuls que Pippin ait vus à Minas Tirith, et il s'arrêta pour les regarder. L'un d'eux l'aperçut bientôt, il s'élança à travers la pelouse avec un cri et vint dans la rue, suivi de plusieurs autres. Il resta là devant Pippin, le regardant de haut en bas et de bas en haut.

«Salut! Dit le garçon. D'où venez-vous? Vous êtes un étranger dans la Ville»

«Je l'étais, dit Pippin, mais on dit que je suis devenu un homme de Gondor»

«Allons donc! dit le garçon. Dans ce cas, nous. sommes tous des hommes, ici. Mais quel âge avez-vous et comment vous appelez-vous? J'ai déjà dix ans et je mesurerai bientôt cinq pieds. Je suis plus grand que vous. Mais aussi mon père est un Garde, un des plus grands. Que fait le vôtre? »

«A quelle question dois-je répondre en premier? dit Pippin. Mon père exploite les terres autour de Blanche Source près de Bourg-de-Touque dans la Comté. J'ai près de vingt-neuf ans, en quoi je vous bats, bien que je ne mesure que quatre pieds et que je ne risque guère de pousser davantage, sinon latéralement»

«Vingt-neuf ans, s'écria le garçon, et il siffla. Eh bien, vous êtes tout à fait vieux! Aussi vieux que mon oncle Iodas. Mais, ajouta t'il avec bon espoir, je parie que je pourrais vous mettre sur la tête ou vous étendre sur le dos»

«Peut-être, si je vous laissais faire, dit Pippin, riant. Et peut-être pourrais-je faire de même avec vous: on connaît quelques tours à la lutte, dans mon petit pays. Où, permettez-moi de vous le dire, je suis considéré comme particulièrement grand et fort, et je n'ai jamais laissé personne me mettre sur la tête. Alors si on en venait à une épreuve et qu'il n'y ait pas d'autres ressources, je pourrais être obligé de vous tuer. Car, lorsque vous serez plus âgé, vous apprendrez que les gens ne sont pas toujours tels qu'ils paraissent, et, bien que vous ayez pu me prendre pour un nigaud de garçon étranger et une proie facile, laissez moi vous avertir: je ne le suis pas, je suis un Semi-Homme, dur, hardi et méchant! » Pippin fit une grimace si menaçante que le garçon recula d'un pas, mais il revint aussitôt, les poings serrés et une lueur de combat dans l'œil.

«Non! Dit Pippin, riant. Ne croyez pas non plus ce que les étrangers disent d'eux-mêmes! Je ne suis pas batailleur. Mais il serait plus poli, en tout cas, de la part du provocateur de dire qui il est»

Le garçon se redressa fièrement. «Je suis Bergil fils de Beregond de la Garde», dit-il.

«C'est bien ce que je pensais, dit Pippin, car vous ressemblez à votre père. Je le connais, et il m'a envoyé vous trouver»

«Pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite, alors? Demanda Bergil, et une expression de consternation envahit tout à coup son visage. Ne me dites pas qu'il a changé d'idée et qu'il veut me renvoyer avec les jeunes filles! Mais non, les dernières charrettes sont parties»

«Son message est moins mauvais que cela, s'il n'est pas bon, dit Pippin. II dit que, si vous préfériez cela à me faire tenir sur la tête, vous pourriez me montrer la Cité pendant un moment et égayer ma solitude. Je vous raconterai en retour des histoires des pays lointains»

Bergil battit des mains et eut un rire de soulagement. «Tout va bien, cria t'il. Venez, alors! On allait bientôt se rendre à la Porte pour voir. On va y aller maintenant»

«Que s'y passe-t-il? »

«Les Capitaines des Terres Extérieures sont attendus par la Route du Sud avant le coucher du soleil. Venez avec nous, et vous verrez»

Bergil se révéla bon camarade, de la meilleure compagnie que Pippin eût eue depuis sa séparation d'avec Merry, et ils ne tardèrent pas à rire et à parler gaiement tandis qu'ils parcouraient les rues sans prêter attention aux nombreux regards que les hommes leur lançaient. Ils se trouvèrent avant peu dans une foule qui se dirigeait vers la Grande Porte. Là, Pippin. Monta fortement dans l'estime de Bergil, car, lorsqu'il donna son nom et le mot de passe, le garde le salua et le laissa passer, et qui plus est, il lui permit d'emmener avec lui son compagnon.

«Ça, c'est chic! Dit Bergil. On ne nous permet plus, à nous autres garçons, de franchir la Porte sans un aîné. Comme ça, on verra mieux»

Au-delà de la Porte, une foule d'hommes bordait la route et le grand espace pavé dans lequel débouchaient toutes les voies menant à Minas Tirith. Tous les yeux étaient tournés vers le sud, et bientôt s'éleva un murmure: «Il y a de la poussière là-bas! Ils arrivent! »

Pippin et Bergil se faufilèrent jusqu'au premier rang de la foule et attendirent. Des cors sonnèrent à quelque distance, et le bruit des acclamations roula vers eux comme un vent grandissant. Puis il y eut une puissante sonnerie de trompettes et tout autour d'eux les gens criaient.

«Forlong! Forlong! » Entendit Pippin.

«Que disent-ils? » Demanda t'il.

«Forlong est arrivé, répondit Bergil, le vieux Forlong le Gros, le Seigneur de Lossarnach. C'est là qu'habite mon grand-père. Hourra! Le voici. Ce bon vieux Forlong ! »

En tête de la file marchait un grand cheval membru, sur lequel était assis un homme aux larges épaules et à la vaste panse, celui ci était vieux, et il avait la barbe grise, mais il n'en était pas moins vêtu de mailles et casqué de noir, et il portait une longue et lourde lance. Derrière lui marchait fièrement une colonne poussiéreuse d'hommes bien armés et portant de grandes haches d'armes, ils avaient le visage farouche, et ils étaient plus courts et quelque peu plus basanés que tous ceux que Pippin avait vus en Gondor.

«Forlong ! Criaient les hommes. Cœur loyal, ami fidèle! Forlong ! » Mais après le passage des hommes de Lossarnach, on murmura: «Si peu ! Deux cents, qu'est ce que cela représente? On en espérait dix fois plus. Ce doit être à cause des nouvelles de la flotte noire. Ils ne se privent que du dixième de leur force. Mais tout petit concours est un gain»

Ainsi, les Compagnies arrivèrent, furent saluées et acclamées, et franchirent la Porte, hommes de l'Extérieur en marche pour défendre la Cité de Gondor en une heure sombre, mais toujours en trop petit nombre, en nombre moindre que l'espoir ne l'attendait ou que la nécessité le demandait. Les hommes du Val de Ringlô derrière le fils de leur seigneur, Dervorin, marchant à pied: trois cents. Des hautes terres de Morthond, la grande Vallée de la Racine Noire, le grand Duinhir avec ses fils, Duilïn et Derufin, et cinq cents archers. Des Anfalas, le lointain Longestran, une longue colonne d'hommes de maintes sortes, chasseurs, bouviers et hommes de petits villages, sommairement équipés sauf pour la maison de Golasgil, leur seigneur. De Lamedon, quelques farouches montagnards sans capitaine. Des pêcheurs de l'Ethir, une centaine ou davantage, prélevés sur les équipages des navires. Hirluin le Beau des Collines Vertes, venu de Pinnath Gelin avec trois cents vaillants hommes vêtus de vert. Et en dernier le plus fier, Imrahil, Prince de Dol Amroth, parent du Seigneur, avec des étendards d'or portant son emblème du Navire et du Cygne d'Argent, et une compagnie de chevaliers en grand arroi, montés sur des chevaux gris, et derrière eux sept cents hommes d'armes, grands comme des seigneurs, aux yeux gris et aux cheveux bruns, chantant tandis qu'ils s'avançaient.

Et ce fut tout: moins de trois mille au total. Il n'en viendrait plus. Le bruit de leurs cris et de leur piétinement passa dans la Cité et s'évanouit. Les spectateurs se tinrent un moment silencieux. La poussière était

en suspension dans l'air, le vent étant tombé et la soirée étant lourde. Déjà l'heure de fermeture approchait, et le soleil rouge était descendu derrière le Mindolluin. L'ombre s'étendait sur la ville.

Pippin leva les yeux, et il lui sembla que le ciel était devenu d'un gris de cendre, comme si une vaste étendue de poussière et de fumée était suspendue au-dessus d'eux et que la lumière ne la traversât que faiblement. Mais à l'Ouest le soleil mourant avait embrasé toute la fumée, et à présent le Mindolluin se détachait en noir sur une fumée rougeoyante tachetée de braises. «Ainsi se termine dans la colère une belle journée! » Dit-il, oublieux du garçon qui était à ses côtés.

«Ce sera bien le cas si je ne rentre pas avant les cloches du coucher du soleil, dit Bergil. Allons! Voilà la trompette qui annonce la fermeture de la Porte»

Main dans la main, ils rentrèrent en ville, les derniers à franchir la Porte avant sa fermeture, et, comme ils atteignaient la Rue des Lanterniers, toutes les cloches des tours sonnèrent avec solennité. Des lumières jaillirent à maintes fenêtres, et des maisons et postes des hommes d'armes le long des murs monta le son de chants.

«Adieu pour aujourd'hui, dit Bergil. Présentez mes respects à mon père et remerciez-le de la compagnie qu'il m'a envoyée. Revenez très bientôt, je vous en prie. Je souhaiterais presque qu'il n'y eût pas de guerre, car nous aurions pu avoir du bon temps. On aurait pu faire le voyage de Lossarnach pour aller chez mon grand-père: il y fait bon au printemps, les bois et les champs sont remplis de fleurs. Mais peut-être irons-nous encore là ensemble. Ils ne vaincront jamais notre Seigneur, et mon père est très valeureux. Adieu et revenez! »

Ils se séparèrent, et Pippin se dirigea vivement vers la Citadelle. Elle lui parut loin, il commença à avoir chaud et à ressentir une grande faim, et la nuit tomba rapidement, très noire. Pas une seule étoile ne piquetait le ciel. II était en retard pour le repas quotidien au mess, et Beregond l'accueillit avec plaisir, il s'assit à côté de lui pour entendre les nouvelles de son fils. En sortant de table, Pippin resta un moment, puis il prit congé, car il était saisi d'une étrange mélancolie, et il désirait vivement revoir Gandalf.

«Vous pourrez retrouver votre chemin? Demanda Beregond à la porte de la petite salle sur le côté nord de la Citadelle, où ils étaient assis. La nuit est noire, d'autant plus qu'il y a eu des ordres pour voiler toutes les lumières dans la ville: aucune ne doit être vue de l'extérieur des murs. Et je puis vous donner une nouvelle d'un autre ordre: vous serez convoqué devant le Seigneur Denethor de bonne heure demain matin. Je crains que vous ne soyez affecté à la Troisième Compagnie. Nous pouvons cependant espérer nous rencontrer de nouveau. Adieu et dormez en paix! »

Le logement était sombre, hormis autour d'une petite lanterne posée sur la table. Gandalf n'était pas là. La mélancolie pesa encore plus lourdement sur Pippin. Il grimpa sur le banc pour essayer de voir par la fenêtre, mais ce fut comme de regarder dans une mare d'encre. Il redescendit, ferma le volet et se mit au lit. Il resta un moment étendu à guetter le retour de Gandalf, puis il tomba dans un sommeil inquiet.

Au cours de la nuit, il fut réveillé par une lumière, et il vit que Gandalf était rentré et qu'il arpentait la pièce au-delà du rideau de l'alcôve. Il y avait sur la table des chandelles et des rouleaux, de parchemin. II entendit le magicien soupirer et murmurer: «Quand donc Faramir reviendra t'il? »

«Bonsoir ! Dit Pippin, passant la tête par le rideau. Je croyais que vous m'aviez totalement oublié. Je suis heureux de vous voir de retour. La journée a été longue»

«Mais la nuit sera trop courte, dit Gandalf. Je suis revenu ici parce qu'il me faut un peu de paix, tout seul. Vous devriez dormir dans un lit pendant que vous le pouvez encore. A l'aube, je vous amènerai de nouveau devant le Seigneur Denethor. Non, quand la convocation viendra, pas à l'aube. L'Obscurité a commencé. Il n'y aura pas d'aube»

CHAPITRE DEUX
LE PASSAGE DE LA COMPAGNIE GRISE

Gandalf était parti, et le bruit sourd des sabots de Gripoil s'était perdu dans la nuit quand Merry revint auprès d'Aragorn. Il n'avait qu'un léger baluchon, car il avait perdu son bagage à Parth Galen, et il n'avait plus que quelques objets utiles pêchés dans le naufrage de l'Isengard. Hasufel était déjà sellé. Legolas et Gimli se tenaient auprès avec leur cheval.

«Il reste donc quatre membres de la Compagnie, dit Aragorn. Nous poursuivrons notre chevauchée ensemble. Mais nous ne partirons pas seuls comme je le pensais. Le roi est maintenant déterminé à partir tout de suite. Depuis la venue de l'ombre ailée, il désire retourner dans les montagnes sous le couvert de la nuit»

«Et de là, où ira t'il? » Demanda Legolas.

«Je ne saurais le dire encore, répondit Aragorn. Pour le roi, il se rendra au rassemblement qu'il a ordonné à Edoras, à quatre nuits d'ici... Et là, je pense, nous entendrons des nouvelles de guerre, et les Cavaliers de Rohan descendront sur Minas Tirith. Quant à moi et à ceux qui m'accompagneront»

«Moi, pour commencer! » S'écria Legolas.

«Et Gimli avec lui! » Dit le Nain.

«Eh bien, pour moi, dit Aragorn, tout est obscur devant moi. Je dois aussi descendre à Minas Tirith, mais je ne vois pas encore la route. Une heure depuis longtemps préparée approche»

«Ne me laissez pas derrière! Dit Merry. Je n'ai pas encore servi à grand-chose, mais je ne veux pas être écarté, comme un bagage à récupérer quand tout est terminé. Je ne pense pas que les Cavaliers voudront se soucier de moi à présent. Bien que, naturellement, le roi ait dit que je devrais m'asseoir à son côté quand il arriverait à sa demeure, pour tout lui dire de la Comté»

«Oui, dit Aragorn, et votre route est auprès de lui, je pense, Merry. Mais n'espérez pas de la joie en fin de compte. Il s'écoulera beaucoup de temps, je le crains, avant que Théoden ne siège de nouveau à l'aise à Meduseld. Maints espoirs se flétriront en cet âpre printemps»

«Tous furent bientôt prêts au départ: vingt-quatre chevaux, avec Gimli en croupe de Legolas et Merry devant Aragorn. Ils ne tardèrent pas à chevaucher rapidement dans la nuit. Ils n'avaient guère dépassé Combe du Gouffre et revinrent au Fort le Cor. Ils devaient se reposer là un bref moment et y tenir conseil.

Merry dormit jusqu'à temps qu'il fût réveillé par Legolas et Gimli. «La Soleil est haute, dit Legolas. Tous les autres sont debout et affairés. Venez donc, Maître Flemmard, voir cet endroit pendant que vous le pouvez! »

«Une bataille s'est déroulée ici, il y a trois nuits, dit Gimli, et Legolas et moi, nous avons joué un jeu où je n'ai gagné que d'un seul orque. Venez voir comment cela s'est passé ! Et il y a des grottes, Merry, des grottes merveilleuses! Les visiterons-nous, Legolas, à votre avis? »

«Non! Il n'y en a pas le temps, répondit l'Elfe. Ne gâchez pas l'émerveillement par trop de hâte! Je vous ai donné ma parole que je reviendrais ici avec vous, s'il est de nouveau un jour de paix et de liberté. Mais il est près de midi, et à cette heure là nous mangerons, et puis nous repartirons, à ce que j'ai entendu dire»

Merry se leva en bâillant. Il n'avait pas eu de loin assez de sommeil, il était fatigué et morne. Pippin lui manquait et il sentait qu'il n'était qu'un fardeau, alors que tout le monde faisait des plans de rapidité qu'il ne comprenait pas entièrement.

«Où est Aragorn? » demanda t'il.

«Dans une chambre haute du Fort, dit Legolas. Il ne s'est pas reposé et il n'a pas dormi, je crois. Il y est monté, il y a quelques heures, disant qu'il lui fallait réfléchir, et seul son parent Halbarad est allé avec lui, mais quelque sombre doute ou souci pèse sur lui»

«Ils font une étrange compagnie, ces nouveaux venus, dit Gimli. Ce sont des hommes forts et majestueux, et les Cavaliers de Rohan ont presque l'air de gamins à côté d'eux, car ils ont le visage farouche, marqué pour la plupart comme des rocs altérés par les intempéries, comme Aragorn lui-même, et ils sont silencieux»

«Mais tout comme Aragorn, ils sont courtois quand ils rompent leur silence, dit Legolas. Et avez-vous remarqué les frères Elladan et Elrohir? Leur accoutrement est moins sombre que celui des autres et ils ont la beauté et la bravoure des seigneurs elfes, il n'y a pas à s'en étonner chez les fils d'Elrond de Fondcombe»

«Pourquoi sont-ils venus? L'avez-vous entendu dire? » Demanda Merry. Il s'était habillé, et il jeta son manteau gris sur ses épaules, tous trois sortirent alors et ils se dirigèrent vers la porte en ruine du Fort.

«Ils ont répondu à un appel, comme vous le savez, dit Gimli. Un message est venu de Fondcombe, disent-ils: Aragorn a besoin de ses parents. Que les Dunedain aillent à lui en Rohan! Mais ils se demandent à présent d'où venait ce message. Ce doit être Gandalf qui l'a envoyé, à mon avis»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE DEUX
LE PASSAGE DE LA COMPAGNIE GRISE

«Non, Galadriel, dit Legolas. N'a t'elle pas parlé, par l'intermédiaire de Gandalf, de la descente de la Compagnie Grise du Nord? »

«Oui, vous y êtes, dit Gimli. La Dame de la Forêt! Elle lit dans bien des cœurs et voit les désirs. Ah, que n'avons-nous souhaité voir quelques-uns des nôtres, Legolas? »

Legolas, debout devant la porte, tourna ses yeux brillants vers le nord et l'est, et son beau visage était troublé. «Je ne pense pas qu'il en viendrait, répondit-il. Ils n'ont nul besoin de partir en guerre au loin, elle s'avance déjà sur leurs propres territoires»

Les trois compagnons marchèrent un moment ensemble, parlant de telle ou telle phase de la bataille, ils descendirent de la porte brisée et passèrent devant les tertres élevés pour les morts sur les pelouses àcôté de la route, jusqu'au moment où ils se trouvèrent sur la Chaussée de Helm et regardèrent dans la Combe. Le Haut de la Mort s'y dressait déjà, noir, haut et pierreux et l'on voyait clairement dans l'herbe les traces du grand piétinement des Huorns. Ceux du Pays de Dun et de nombreux hommes de la garnison du Fort étaient au travail sur Chaussée ou dans les champs comme sur les murs derrière, tous paraissaient néanmoins étrangement silencieux: une vallée fatiguée reposant après une grande tempête. Ils rentrèrent bientôt et se rendire au repas de midi dans la salle du Fort.

Le roi s'y trouvait déjà et, dès leur entrée, il appela Merry et fit placer un siège pour lui à son côté. «Ce n'est pas comme je l'aurais voulu Théoden, car ceci ressemble peu à une belle demeure d'Edoras et votre ami est parti, qui devrait aussi être ici. Mais il peut se peut longtemps avant que nous nous asseyions, vous et moi, à la haute à Meduseld : il n'y aura pas le temps de festoyer quand j'y retournerai. Mais allons! Mangez et buvez, et conversons pendant que nous en avons le loisir. Et ensuite, vous chevaucherez avec moi»

Le pourrai-je? Dit Merry, surpris et ravi. Ce serait magnifique, il n'avait jamais éprouvé plus de gratitude pour aucune parole aimable

«Je crains de n'être qu'un encombrement pour tout le monde, balbutia t'il, mais j'aimerais rendre n'importe quel service qui serait à ma portée, vous savez»

«Je n'en doute pas, dit le roi. Je vous ai fait préparer un bon poney de montagne. Il vous portera tout aussi vite que n'importe quel clé sur les routes que nous emprunterons. Car je vais partir du Fort paies chemins de montagne, non par la plaine, et j'arriverai ainsi à Edoras par Dunharrow où m'attend la Dame Eowyn. Vous serez mon écuyer, si vous le désirez. Y a t'il ici un équipement de guerre qui pourrait servir à mon Thain d'épée, Eomer? »

«Il n'y a pas ici de grandes réserves d'armes, Seigneur, répondit Eomer. Peut-être pourra t'on trouver un heaume léger qui lui convienne, mais nous n'avons ni mailles ni épée pour quelqu'un de sa stature»

«J'ai une épée», dit Merry, descendant de son siège et tirant du fourreau noir sa petite lame brillante. Soudain empli d'amour pote ce vieillard, il mit un genou en terre et lui prit la main pour la baiser.

«Puis-je déposer sur vos genoux l'épée de Meriadoc de la Comté, Théoden Roi? S'écria t'il. Acceptez mon service, si vous le voulez bien! »

«Je l'accepte volontiers», dit le roi, et, posant ses longues vieilles mains sur les cheveux bruns du hobbit, il le bénit. «Levez-vous à présent, Meriadoc, écuyer de Rohan de la maison de Meduseld ! Dit-il. Prenez votre épée et portez la vers une heureuse fortune! »

«Vous serez pour moi comme un père», dit Merry.

«Pour un court moment», dit Théoden.

Ils s'entretinrent alors tout en mangeant, jusqu'à ce qu'Eomir prît la parole: «L'heure que nous avons fixée pour le départ approche, Seigneur, dit-il. Ferai-je sonner les cors? Mais où est Aragorn? Sa place est vide, et il n'a pas déjeuné»

«Nous allons nous apprêter, dit Théoden, mais que l'on fasse dire au Seigneur Aragorn que l'heure est proche»

Le roi descendit avec sa garde et Merry à son côté de la porte du Fort au lieu de rassemblement des Cavaliers sur l'esplanade. De nombreux hommes étaient déjà en selle. Ce serait une grande compagnie, car le roi ne laissait qu'une petite garnison au Fort, et tous ceux dont on pouvait se passer se rendaient à la prise d'armes à Edoras. Un millier de lances étaient déjà parties à la nuit, mais il en restait néanmoins cinq cents autres pour escorter le roi, pour la plupart hommes de la campagne et des vallées de l'Ouestfolde.

Les Rôdeurs se tenaient un peu à l'écart, silencieux, en une compagnie ordonnée, armée de la lance, de l'arc et de l'épée. Ils étaient vêtus de manteaux gris foncé, et leurs capuchons recouvraient à présent leur casque et leur tête. Leurs chevaux étaient vigoureux et de fier maintien, mais leur robe était riche, et l'un restait sans cavalier: celui d'Aragorn, qu'on avait amené du Nord, son nom était Roheryn. Il n'y avait aucun éclat de pierre ou d'or, ni aucune belle chose dans tout leur équipement et leur harnachement, les cavaliers ne portaient pas non

plus d'attributs ni d'insignes, sinon que chaque manteau était épinglé sur l'épaule gauche au moyen d'une broche d'argent en forme d'étoile radiée.

Le roi monta sur son cheval, Nivacrin, et Merry se tint à côté de lui sur son poney, qui s'appelait Stybba. Eomer sortit bientôt de la porte, et avec lui venaient Aragorn, Halbarad portant la grande hampe enveloppée de noir, et deux hommes de haute taille, ni jeunes ni vieux. Ils se ressemblaient tant, ces fils d'Elrond, que peu de gens pouvaient les distinguer l'un de l'autre: cheveux foncés, yeux gris et visages d'une beauté elfique, ils étaient vêtus semblablement de mailles brillantes sous des manteaux gris argent. Derrière eux marchaient Legolas et Gimli. Mais Merry n'avait d'yeux que pour Aragorn, tant était saisissant le changement qu'il voyait en lui, comme si en une nuit de nombreuses années s'étaient appesanties sur sa tête. Son visage était sombre, terreux et las.

«J'ai l'esprit troublé, seigneur, dit-il, debout près du cheval du roi. J'ai entendu d'étranges paroles, et je vois de nouveaux périls au loin. J'ai longuement médité, et maintenant je crains de devoir changer de dessein. Dites-moi, Théoden : vous vous rendez maintenant à Dunharrow, dans combien de temps y arriverez-vous? »

«Il est à présent une bonne heure après-midi, dit Eomer. Nous devrions arriver à la place forte dans trois jours au soir. La lune aura alors dépassé d'une nuit son plein, et l'inspection ordonnée par le roi pourra se dérouler le lendemain. On ne peut faire plus vite, s'il faut réunir la force de Rohan»

Aragorn resta un moment silencieux. «Trois jours, murmura t'il enfin, et le rassemblement de Rohan ne sera que commencé. Mais je vois maintenant qu'il ne saurait être accéléré» Il leva la tête, et il sembla qu'il avait pris une décision, son visage était moins troublé. «Dans ce cas, avec votre permission, seigneur, il me faut prendre une autre détermination pour moi-même et mes parents. Nous devrons suivre notre chemin propre, et non plus en secret. Pour moi, le temps de la dissimulation est passé. Je vais chevaucher vers l'Est par la voie la plus rapide, et je prendrai les Chemins des Morts»

«Les Chemins des Morts! S'écria Théoden, tremblant. Pourquoi parlez-vous d'eux? » Eomer se tourna pour contempler Aragorn, et il parut à Merry que les figures des Cavaliers qui se trouvaient à portée de voix pâlissaient à ces mots. «S'il existe vraiment pareils chemins, reprit Théoden, leur porte est à Dunharrow: mais nul vivant ne peut la franchir»

«Hélas! Aragorn, mon ami! Dit Eomer. J'avais espéré que nous partirions en guerre ensemble, mais si vous cherchez les Chemins des Morts, notre séparation est venue, et il est peu probable que nous nous rencontrions de nouveau sous le Soleil»

«Je n'en prendrai pas moins cette route là, dit Aragorn. Mais je vous le dis, Eomer: il se peut que nous nous retrouvions au combat, même si toutes les armées de Mordor se trouvent entre nous»

«Vous ferez comme vous l'entendrez, seigneur Aragorn, dit Théoden. C'est votre destin, peut-être, de fouler des chemins étranges que les autres n'osent aborder. Cette séparation m'afflige, et ma force en est diminuée, mais je dois maintenant prendre les routes de la montagne et ne plus différer. Adieu! »

«Adieu, seigneur! répondit Aragorn. Courez vers un grand renom! Adieu, Merry! Je vous laisse en de bonnes mains, meilleures que nous ne l'espérions quand nous chassions les orques vers Fangorn. Legolas et Gimli continueront de chasser avec moi, j'espère, mais nous ne vous oublierons pas»

«Au revoir! » Dit Merry. Il ne trouva rien de plus à dire. II se sentait très petit, et toutes les sombres paroles le déconcertaient et l'accablaient. La belle humeur irrépressible de Pippin lui manquait plus que jamais. Les Cavaliers étaient prêts, et leurs chevaux s'agitaient, il souhaitait le départ, afin que tout fût fini.

Théoden parla alors à Eomer, il leva la main et cria d'une voix forte, et là-dessus les Cavaliers se mirent en route. Ils franchirent la Chaussée et descendirent dans la Combe, puis, tournant vivement vers l'Est, ils prirent un chemin qui longeait le pied des collines sur un mille environ avant de regagner les collines par un tournant au Sud et de disparaître à la vue. Aragorn alla jusqu'à la Chaussée et observa jusqu'à ce que les hommes du roi se fussent éloignés dans la Combe. Puis il se tourna vers Halbarad.

«Voilà partis trois hommes que j'aime, et le jeune non le moins, dit-il. Il ne sait pas vers quelle fin il se dirige, mais il n'en irait pas moins s'il le savait»

«Ce sont de petites personnes que les gens de la Comté, mais de grande valeur, dit Halbarad. Ils ne connaissent pas grand chose de notre long labeur pour la préservation de leurs frontières, mais je ne leur en tiens pas rigueur»

«Et maintenant, nos destins sont entrelacés, dit Aragorn. Pourtant, nous devons nous séparer ici, hélas! Enfin... Il me faut me restaurer un peu, et puis nous aussi nous devrons nous hâter de partir. Venez, Legolas et Gimli! Je dois vous parler tout en mangeant»

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V

CHAPITRE DEUX
LE PASSAGE DE LA COMPAGNIE GRISE

Ils retournèrent ensemble au Fort, mais, attablé dans la salle, Aragorn resta un moment silencieux, et les autres attendirent qu'il prenne la parole. «Allons! Finit par dire Legolas. Parlez et reprenez courage, écartez la tristesse! Que s'est-il passé depuis notre retour dans le matin gris à ce sinistre endroit? »

Une lutte plutôt plus sinistre en ce qui me concerne que la bataille de Fort le Cor, répondit Aragorn. J'ai regardé dans la Pierre d'Orthanc, mes amis»

«Vous avez regardé dans cette maudite pierre ensorcelée! S'écria Gimli, dont le visage révélait la peur et l'étonnement. Avez-vous rien dit à... à lui? Même Gandalf redoutait cette rencontre»

«Vous oubliez à qui vous parlez, dit Aragorn d'un ton sévère, et ses yeux étincelèrent. N'ai-je pas ouvertement proclamé mon titre devant les portes d'Edoras? Que craignez-vous que je lui dise? Non, Gimli», dit-il d'une voix radoucie, la sévérité quitta son visage, et il n'eut plus l'air que d'un homme qui a peiné dans l'insomnie pendant bien des nuits. «Non, mes amis, je suis le maître légitime de la Pierre, et j'avais tant le droit que la force de l'employer, du moins en jugeai-je ainsi. Le droit est indubitable. La force était suffisante tout juste»

Il respira profondément. «Ce fut une lutte âpre, et la fatigue est lente à passer. Je ne lui dis pas un mot, et, à la fin, je forçai la Pierre à n'obéir plus qu'à ma seule volonté. Cela seul, il le trouvera dur à supporter. Et il m'a vu. Oui, Maître Gimli, il m'a vu, mais sous une autre apparence que celle que vous me voyez actuellement. Si cela l'aide, j'ai mal fait. Mais je ne le pense pas. Savoir que je vis et que je cours la terre lui a porté un coup au cœur, je suppose, car il l'ignorait jusqu'à présent. Les yeux à Orthanc n'avaient pas vu à travers l'armure de Théoden, mais Sauron n'a pas oublié Isildur et l'épée d'Elendil. Aujourd'hui, à l'heure même de ses grands desseins, l'héritier d'Isildur et l'Épée sont révélés, car je lui ai montré la lame reforgée. Il n'est pas puissant au point d'être insensible à la peur: non, le doute le ronge toujours»

«Mais il n'en exerce pas moins une grande autorité, dit Gimli, et il frappera maintenant d'autant plus rapidement»

«Un coup hâtif s'égare souvent, dit Aragorn. Nous devons serrer notre Ennemi et ne plus attendre ses mouvements. Voyez-vous, mes amis, en maîtrisant la Pierre, j'ai appris bien des choses. J'ai vu venir du Sud sur Gondor un grave péril qui retirera une grande force de la défense de Minas Tirith. Si on ne le contre rapidement, j'estime que la Cité sera perdue avant dix jours»

«Dans ce cas, elle sera perdue, dit Gimli. Car quel secours pourrait-il être envoyé, et comment y arriverait-il à temps? »

«Je n'ai aucun secours à envoyer, il faut donc que j'y aille en personne, dit Aragorn. Mais il n'est qu'un chemin par les montagnes qui m'amènera aux régions côtières avant que tout ne soit perdu. Ce sont les Chemins des Morts»

«Les Chemins des Morts! Dit Gimli. C'est un nom funeste, et qui plaît peu aux Cavaliers de Rohan, à ce que j'ai vu. Les vivants peuventils suivre pareille route sans périr? Et même si vous passez par-là, que pourrait un si petit nombre pour parer les coups du Mordor? »

«Les vivants n'ont jamais emprunté cette route depuis la venue des Rohirrim, répondit Aragorn, car elle leur est fermée. Mais en cette heure sombre l'héritier d'Isildur peut l'utiliser, s'il l'ose. Écoutez! Voici ce que me font savoir les cils d'Elrond de la part de leur père de Fondcombe, le plus versé dans la tradition: *Invitez Aragorn à se rappeler les paroles du voyant et les Chemins des Morts*»

«Et quelles sont donc les paroles du voyant? » Demanda Legolas.

«Ainsi parla Malbeth le Voyant, du temps d'Arvedin, dernier roi de Fornost», dit Aragorn:

Sur la terre s'étend une longue ombre,
Des ailes de ténèbres atteignant l'ouest.
La tour tremble, le destin approche
Des tombeaux des rois. Les morts s'éveillent,
car l'heure est venue pour les parjures:
à la Pierre d'Erech ils se tiendront de nouveau et
ils entendront un cor retentir dans les montagnes.
De qui sera ce le cor? Qui les appellera
Du gris crépuscule, les gens oubliés?
L'héritier de celui à qui ils prêtèrent le serment.
Du Nord, il viendra, la nécessité l'amènera:
Il franchira la Porte des Chemins des Morts.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE DEUX
LE PASSAGE DE LA COMPAGNIE GRISE

«De sombres voies, sans nul doute, dit Gimli, mais pas plus sombres que ne sont pour moi ces hampes.

«Si vous voulez les mieux comprendre, je vous invite à m'accompagner, dit Aragorn, car cette voie, je vais maintenant l'emprunter. Mais je n'y vais pas de gaieté de cœur, seule la nécessité m'y oblige. Je veux donc que vous ne veniez que de votre plein gré, car vous y trouverez en même temps un dur labeur et une grande peur, sinon pis»

«Je vous accompagnerai même jusque dans les Chemins des Morts et à quelque fin où vous puissiez me mener», dit Gimli.

«Moi aussi, je viendrai, dit Legolas, car je ne crains pas les Morts»

«J'espère que les gens oubliés n'auront pas oublié la façon de se battre, dit Gimli, car, autrement, je ne vois pas pourquoi se soucier d'eux»

«Cela, nous le saurons si jamais nous parvenons à Erech, dit Aragorn. Mais le serment qu'ils ont rompu était de lutter contre Sauron, et ils doivent donc se battre pour l'accomplir. Car, à Erech, se dresse encore une pierre noire qui fut apportée de Nûmenor par Isildur, a t'on dit, et elle fut dressée sur une colline et, sur elle, le Roi des Montagnes lui jura allégeance au début du royaume de Gondor. Mais quand Sauron revint et reprit sa puissance, Isildur appela les Hommes des Montagnes à remplir leur serment, et ils ne voulurent point: car ils s'étaient prosternés devant Sauron dans les Années Sombres.

«Isildur dit alors à leur roi: " Tu seras le dernier roi. Et si l'Ouest se révèle plus puissant que ton Maître Noir, j'appelle cette malédiction sur toi et les tiens: N'avoir jamais de repos jusqu'à l'accomplissement de votre serment. Pour cela, la guerre durera d'innombrables années, et vous serez appelés de nouveau avant la fin. " Et ils fuirent devant la colère d'Isildur, et ils n'osèrent pas partir en guerre du côté de Saurons-ils se cachèrent dans des. Endroits secrets des montagnes et ils n'eurent pas de rapports avec les autres hommes, mais se réduisirent lentement dans les collines stériles. Et la terreur des Morts sans Sommeil reste autour de la Colline d'Erech et de tous les lieux où ces gens s'étaient attardés. Mais par-là je dois aller, puisqu'il n'est plus de vivants pour m'aider»

II se leva. «Allons! s'écria t'il, tirant son épée, qui étincela à la lueur du crépuscule de la salle. A la Pierre d'Erech! Je cherche les Chemins des Morts. M'accompagne qui veut! »

Legolas et Gimli se levèrent sans un mot et suivirent Aragorn hors de la salle. Sur l'esplanade, les Rôdeurs encapuchonnés attendaient, immobiles et silencieux. Legolas et Gimli montèrent en selle. Aragorn sauta sur le dos de Roheryn. Puis Halbarad éleva un grand cor, dont la sonnerie retentit dans le Gouffre de Helm, sur quoi, ils bondirent en avant, descendant dans la Combe comme le tonnerre, tandis que tous les hommes laissés sur la Chaussée ou dans le Fort regardaient avec stupéfaction.

Et pendant que Théoden allait par de lents chemins à travers les collines, la Compagnie Grise traversa vivement la plaine, et, dans l'après-midi du lendemain, elle arriva à Edoras, elle ne fit là qu'une brève halte avant de passer dans la vallée, et elle parvint ainsi à Dunharrow à la tombée de la nuit.

La Dame Eowyn les accueillit et se montra heureuse de leur venue, car jamais elle n'avait vu d'hommes plus forts que les Dunedain et les beaux-fils d'Elrond, mais ses yeux s'arrêtèrent surtout sur Aragorn. Et quand ils s'assirent pour souper avec elle, tous deux s'entretinrent et elle apprit tout ce qui s'était passé depuis le départ de Théoden, dont elle n'avait encore reçu que des nouvelles hâtives, et au récit de la bataille du Gouffre de Helm, du grand massacre de leurs ennemis et de la charge de Théoden et de ses chevaliers, ses yeux brillèrent.

Mais elle finit par dire : «Seigneurs, vous êtes fatigués et vous gagnerez maintenant des lits aussi confortables que la hâte nous permet d'en offrir. Mais demain, on vous trouvera un meilleur logement»

Mais Aragorn dit: «Non, Madame, ne vous donnez pas de souci pour nous! Il nous suffira de pouvoir dormir ici cette nuit et déjeuner demain. Car ma chevauchée est urgente, et nous devons partir aux premières lueurs de l'aube»

Elle sourit et dit: «Ce fut donc une grande bonté, seigneur, de faire un détour de tant de milles pour apporter des nouvelles à Eowyn et lui parler dans son exil»

«Nul homme ne considérerait assurément pareil voyage comme un gaspillage, dit Aragorn, je n'aurais toutefois pas pu venir ici, Madame, si ce n'était que la route que je dois prendre mène à Dunharrow»

Et elle répondit comme quelqu'un qui regrette ce qu'il est obligé de dire: «Dans ce cas, seigneur, vous avez fait fausse route, car de Harrowdale il n'y a aucun chemin vers l'est ou le sud, et vous feriez mieux de retourner comme vous êtes venu»

«Non, Madame, je ne me suis pas égaré, car j'ai parcouru ce pays avant que vous ne soyez née pour son ornement. Il existe une route pour sortir de cette vallée, et cette route je la prendrai. Demain, je partirai par les Chemins des Morts»

Elle le regarda alors comme frappée de douleur, son visage pâlit et elle ne parla plus durant un long moment, tandis que tous demeuraient silencieux. «Mais, Aragorn, finit-elle par dire, votre but est-il de chercher la mort? Car c'est tout ce que vous trouverez sur cette route. Ils n'admettent pas de laisser passer les vivants»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE DEUX
LE PASSAGE DE LA COMPAGNIE GRISE

«Ils me laisseront peut-être passer, dit Aragorn, mais du moins vais-je le risquer. Aucune autre route n'est possible»

«Mais c'est de la folie, dit-elle. Car il y a ici des hommes renommés pour leur vaillance, que vous ne devriez pas emmener dans les ombres, mais conduire à la guerre où l'on a besoin d'hommes. Je vous demande de rester et de chevaucher avec mon frère, car alors tous nos cœurs seront réjouis, et notre espoir n'en sera que plus brillant»

«Ce n'est pas de la folie, Madame, répondit-il, car je prends un chemin assigné. Mais ceux qui me suivent le font de leur propre gré, et s'ils désirent maintenant rester pour chevaucher avec les Rohirrim, ils le peuvent. Mais je prendrai les Chemins des Morts, seul s'il le faut»

Ils en restèrent là et mangèrent en silence, mais elle gardait les yeux fixés sur Aragorn, et les autres voyaient qu'elle avait l'esprit fort tourmenté. Ils se levèrent enfin, prirent congé de la Dame, la remerciant de ses attentions, et s'en furent se reposer.

Mais comme Aragorn arrivait à la tente où il devait loger avec Legolas et Gimli et où ses compagnons avaient déjà pénétré, la Dame Eowyn vint vers lui et l'appela. Il se retourna et la vit, semblable à une lueur dans la nuit, car elle était vêtue de blanc, mais elle avait des yeux enflammés.

«Aragorn, dit-elle, pourquoi voulez-vous aller sur cette route mortelle? »

«Parce que je le dois, dit-il. Je ne vois qu'ainsi le seul espoir de jouer mon rôle dans la guerre contre Sauron. Je ne choisis pas les chemins du péril, Eowyn. Si je devais aller où demeure mon cœur, je serais en train de me promener dans la belle vallée de Fondcombe»

Elle resta un moment silencieuse, comme réfléchissant à ce que cela pouvait bien signifier. Puis elle posa soudain la main sur son bras. «Vous êtes un seigneur rigide et déterminé, dit-elle, et c'est ainsi que les hommes gagnent du renom» Elle fit une pause. «Si vous devez partir, Seigneur, reprit-elle, laissez-moi faire partie de votre suite. Car j'en ai assez de me cacher dans les collines, et je désire affronter le danger et le combat»

«Votre devoir est de rester parmi votre peuple», répondit-il.

«J'ai trop souvent entendu parler de devoir, s'écria t'elle. Mais ne suis-je pas de la maison d'Eorl, vierge guerrière et non nourrice sèche? J'ai assez longtemps veillé sur des pieds chancelants. Puisqu'ils ne chancellent plus, semble t'il, ne puis-je maintenant vivre ma vie comme je l'entends? »

.< Peu de gens peuvent le faire avec honneur, répondit-il. Mais quant à vous, Madame, n'avez-vous point accepté la charge de gouverner le peuple jusqu'au retour de son seigneur? Si vous n'aviez pas été choisie, quelque maréchal ou capitaine aurait été établi dans la même fonction, et il ne pourrait quitter sa charge, qu'il en soit las ou non»

«Serai-je toujours choisie? Dit-elle amèrement. Serai-je toujours laissée derrière quand les Cavaliers partent, pour m'occuper de la maison tandis qu'ils acquerront du renom et trouveront de la nourriture et des lits à leur retour? »

«Un temps peut venir bientôt où nul ne reviendra, dit-il. La valeur sans renom sera alors nécessaire car personne ne se rappellera les exploits accomplis dans l'ultime défense de vos demeures. Les exploits ne sont pas moins vaillants pour n'être pas loués»

Et elle répondit: «Toutes vos paroles n'ont d'autre but que de dire: vous êtes une femme et votre rôle est dans la maison. Mais quand les hommes seront morts au combat et à l'honneur, vous pourrez brûler dans la maison, car les hommes n'en auront plus besoin. Mais je suis de la maison d'Eorl et non pas une servante. Je puis monter à cheval et manier l'épée, et je ne crains ni la souffrance ni la mort»

«Que craignez-vous, Madame? » Demanda t'il.

«Une cage, répondit-elle. Rester derrière des barreaux, jusqu'à ce que l'habitude de la vieillesse les accepte et que tout espoir d'accomplir de hauts faits soit passé sans possibilité de rappel ni de désir»

«Et pourtant vous me conseilliez de ne pas m'aventurer sur la route que j'ai choisie, en raison du péril qu'elle présente? »

«C'est l'avis qu'une personne peut donner à une autre, dit-elle. Je ne vous conseille cependant pas de fuir le péril, mais d'aller au combat là où votre épée peut gagner du renom et la victoire. Je n'aime pas voir écarter inutilement une chose grande et excellente»

«Ni moi non plus, dit-il. C'est pourquoi je vous dis, Madame Restez! Car vous n'avez rien à faire dans le Sud»

«Ces autres qui vous accompagnent non plus. Ils n'y vont que parce qu'ils ne voudraient pas être séparés de vous parce qu'ils vous aiment»

Elle se détourna alors et disparut dans la nuit.

La lumière du jour était apparue dans le ciel, mais le soleil n'était pas encore levé au-dessus des hautes crêtes de l'Est quand Aragorn s'apprêta au départ. Sa compagnie était déjà à cheval, et il allait sauter en selle

quand la Dame Eowyn vint lui dire adieu. Elle était vêtue en cavalière et ceinte d'une épée. Elle avait à la main une coupe, elle la porta à ses lèvres et but une gorgée, leur souhaitant bonne chance, puis elle tendit la coupe à Aragorn, qui but et dit: «Adieu, Dame de Rohan ! Je bois à la prospérité de votre Maison, à la vôtre et à celle de tout votre peuple. Dites ceci à votre frère: au-delà des ombres, nous nous rencontrerons tous de nouveau! »

Gimli et Legolas, qui se trouvaient tout à côté, crurent voir alors qu'elle pleurait, et chez quelqu'un d'aussi ferme et fier ces larmes paraissaient d'autant plus douloureuses. Mais elle dit: «Vous voulez partir, Aragorn? »

«Oui», dit-il.

«Ne voulez-vous pas alors me permettre de me joindre à cette compagnie, comme je l'ai demandé? »

«Non, Madame, dit-il. Car cela, je ne pourrais l'accorder sans l'agrément du roi et de votre frère, et ils ne reviendront que demain. Mais je compte à présent chaque heure, voire chaque minute. Adieu! »

Elle tomba alors à genoux, s'écriant: «Je vous en supplie! »

«Non, Madame», dit-il et, la prenant par la main, il la releva. Puis il lui baisa la main, sauta en selle et partit sans se retourner, et seuls ceux qui le connaissaient bien et étaient près de lui virent la douleur dont il était saisi.

Mais Eowyn se tint immobile comme une figure taillée dans la pierre, les mains crispées à ses côtés, et elle les observa jusqu'à ce qu'ils disparussent dans les ombres sous le noir Dwimorberg, la Montagne Hantée, dans laquelle se trouvait la Porte des Morts. Quand elle les eut perdus de vue, elle se retourna et regagna son logis en trébuchant comme une aveugle. Mais aucun des siens ne vit cette séparation, car la peur les tenait cachés et ils ne voulurent pas sortir avant que le jour ne fût levé et que les étrangers ne fussent partis.

Et certains disaient: «Ce sont des êtres elfiques. Qu'ils aillent là où ils sont chez eux, dans les endroits ténébreux, et qu'ils ne reviennent jamais. Les temps sont déjà assez néfastes»

La lumière était encore grise tandis qu'ils chevauchaient, car le soleil n'avait pas encore grimpé par-dessus les crêtes noires de la Montagne Hantée qui se dressait devant eux. Une impression de crainte les saisit comme ils passaient entre les rangées d'anciennes pierres et arrivaient ainsi au Dimholt. Là, dans l'obscurité d'arbres noirs que Legolas lui-même ne put longtemps supporter, ils trouvèrent un creux ouvert à la racine de la montagne et, en plein dans leur chemin, se dressait comme un doigt du destin une grande pierre isolée.

«Mon sang se glace», dit Gimli, mais les autres demeurèrent silencieux, et sa voix alla mourir à ses pieds sur les aiguilles de pin humides. Les chevaux refusèrent de passer la pierre menaçante, jusqu'à ce que les cavaliers missent pied à terre pour les mener à la bride. Ils finirent par arriver ainsi au fond du ravin, et là s'élevait un mur de rocher vertical, et dans ce mur la Porte Ténébreuse s'ouvrait devant eux comme la bouche de la nuit. Des signes et des figures, trop effacés pour être déchiffrables, étaient gravés au-dessus de la vaste arche, et la crainte s'en échappait comme une vapeur grise.

La compagnie fit halte, et il n'y avait pas un cœur qui ne défaillît, à part ceux de Legolas et des Elfes, à qui les spectres des Hommes n'inspirent aucune terreur.

C'est là une porte néfaste, dit Halbarad, et ma mort est inscrite au-delà. J'oserai néanmoins la franchir, mais aucun cheval ne voudra entrer»

«Mais il nous faut pourtant y aller, et les chevaux doivent donc en faire autant, dit Aragorn. Car si jamais nous franchissons ces ténèbres, de nombreuses lieues s'étendent au-delà, et chaque heure perdue en ce lieu rapprochera le triomphe de Sauron. Suivez-moi! »

Aragorn se mit alors en tête et la force de sa volonté était telle en cette heure que tous les Dunedain et leurs chevaux le suivirent. Et, de fait, l'amour que les chevaux des Rôdeurs portaient à leurs cavaliers était si grand qu'ils étaient prêts à affronter même la terreur de la Porte si le cœur de leur maître était ferme tandis qu'il marchait à côté d'eux. Mais Arod, le cheval de Rohan, refusa la voie, et il se tint suant et tremblant d'une peur qui faisait peine à voir. Legolas posa alors la main sur les yeux de l'animal et chanta certaines paroles qui s'élevèrent avec douceur dans l'obscurité, le cheval se laissa enfin mener, et Legolas franchit la porte. Et Gimli le Nain resta alors tout seul.

Ses genoux s'entrechoquaient et il était en colère contre lumidôme.

Voici bien une chose inouïe ! Dit-il. Un Elfe accepte d'aller sous terre, et un Nain ne l'ose pas! » Sur quoi, il plongea à l'intérieur. Mais il lui sembla traîner des pieds de plomb sur le seuil, et aussitôt il fut pris de cécité, même lui, Gimli le fils de Gloïn qui avait marché sans crainte dans maints lieux profonds du monde.

Aragorn avait apporté des torches de Dunharrow, et maintenant, il marchait en tête, en brandissant une bien haut, et Elladan allait en queue avec une autre, tandis que Gimli, tout trébuchant, s'efforçait de le rattraper. Il ne voyait rien d'autre que la faible flamme des torches, mais si la compagnie s'arrêtait, il lui semblait entendre tout autour de lui un murmure sans fin, un murmure de paroles en une langue qu'il n'avait jamais entendue auparavant.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE DEUX
LE PASSAGE DE LA COMPAGNIE GRISE

Rien n'assaillit la compagnie, ni ne s'opposa à son passage, et pourtant la peur envahissait toujours davantage le Nain à mesure qu'il avançait: surtout du fait qu'il savait à présent qu'il n'y avait plus aucune possibilité de retourner en arrière, tous les chemins étaient remplis par une armée invisible qui suivait dans les ténèbres.

Ainsi passa un temps que Gimli n'aurait pu évaluer, jusqu'au moment où se présenta à lui une vision dont le souvenir devait lui être à jamais pénible. La route était large, pour autant qu'il en pût juger, mais alors la compagnie tomba soudain sur un grand espace vide, et il n'y avait plus de murs de part ni d'autre. La peur lui pesait à tel point qu'il pouvait à peine marcher. A quelque distance sur la gauche, quelque chose scintilla dans l'obscurité à l'approche de la torche d'Aragorn. Puis celui ci fit halte et alla voir ce que se pouvait bien être.

«Ne ressent-il aucune crainte? murmura le Nain. Dans toute autre caverne, Gimli le fils de Gloïn aurait été le premier à courir vers le reflet de l'or. Mais pas ici! Qu'il demeure là! »

Il s'approcha néanmoins, et il vit Aragorn s'agenouiller, tandis qu'Elladan élevait les deux torches. Devant lui se trouvaient les ossements d'un homme de grande stature. Il avait été revêtu de mailles, et son harnois était encore intact, car l'air de la caverne était aussi sec que la poussière, et son haubert était doré. Sa ceinture était d'or et de grenats, et le casque qui recouvrait son crâne, face contre terre, était enrichi d'or. Il était tombé près du mur opposé de la caverne, comme on pouvait maintenant le voir, et devant lui se trouvait une porte de pierre solidement assujettie: les os de ses doigts étaient encore agrippés aux fentes. Une épée ébréchée et brisée gisait à son côté comme s'il avait voulu taillader le roc dans son ultime désespoir.

Aragorn ne le toucha pas, mais, après l'avoir contemplé un moment en silence, il se leva et soupira. «Ici ne viendront plus jusqu'à la fin du monde les fleurs de *simbelmynë,* murmura t'il. Neuf et sept tertres verts d'herbe y a t'il à présent et durant toutes les longues années il est resté gisant à la porte qu'il n'avait pu ouvrir. Où mène t'elle? Pourquoi voulait-il passer? Nul ne le saura jamais!

Car ce n'est pas mon but! Cria t'il, se retournant pour parler aux ténèbres murmurantes derrière lui. Gardez vos trésors et vos secrets cachés dans les Années Maudites! Nous ne demandons que la rapidité. Laissez-nous passer, et puis venez! Je vous appelle à la Pierre d'Erech ! »

Il n'y eut d'autre réponse qu'un silence absolu plus redoutable que les murmures précédents, puis une bouffée de vent froid entra qui fit vaciller et éteignit les torches, qu'on ne put rallumer. Du temps qui suivit, une ou plusieurs heures, Gimli ne se rappela pas grand-chose. Les autres pressèrent le pas, mais il était toujours le dernier, poursuivi par une horreur tâtonnante qui paraissait à chaque instant sur le point de le saisir, et une rumeur venait derrière lui, semblable au son fantomatique de pieds nombreux. Il continua d'avancer en trébuchant jusqu'au moment où, rampant sur le sol comme un animal, il se sentit à bout: il lui fallait soit trouver une fin et S'échapper, soit rebrousser en folie à la rencontre la plus rapide de la peur qui le poursuivait.

Soudain, il entendit un tintement d'eau, un son dur et clair comme d'une pierre tombant dans un rêve d'ombre épaisse. La lumière s'accrut, et voilà que la compagnie franchit une autre porte, à haute et large voûte, et un ruisseau coulait à côté du chemin, et au-delà, une route descendait en pente raide entre des parois escarpées qui se détachaient comme des lames de couteau sur le ciel au-dessus d'eux. Le chasme était si profond et si étroit que le ciel était sombre, et de petites étoiles y scintillaient. Mais, comme Gimli devait l'apprendre parla suite, il s'en fallait encore de deux heures que ne se terminât le jour de leur départ de Dunharrow, bien que, pour autant qu'il en sût, c'eût pu être un crépuscule de quelque année ultérieure ou de quelque autre monde.

La compagnie remonta à cheval, et Gimli retourna auprès de Legolas. Ils chevauchaient à la file, et le soir tomba, d'un bleu intense, et la peur les poursuivait toujours. Legolas, se tournant pour parler à Gimli, regarda en arrière, et le Nain vit devant son visage le scintillement des yeux brillants de l'Elfe. Derrière eux venait Elladan, le dernier de la compagnie, mais non le dernier de ceux qui avaient pris la route descendante.

«Les Morts nous suivent, dit Legolas. Je vois des formes d'hommes et de chevaux, et de pâles étendards semblables à des lambeaux de nuage, et des lances comme des gaulis dans une nuit brumeuse d'hiver. Les Morts nous suivent»

Oui, les Morts chevauchent derrière. Ils ont été appelés», dit Elladan.

La compagnie sortit enfin du ravin, aussi brusquement que si elle débouchait d'une fissure dans un mur, et là s'étendait devant eux la partie haute d'une grande vallée dans laquelle le ruisseau descendait avec un son froid par de nombreuses chutes.

Dans quelle partie de la Terre du Milieu sommes-nous? » Demanda Gimli , et Elladan répondit: «Nous avons descendu de l'élévation du Morthond, la longue rivière froide qui se jette en fin de compte dans la mer baignant les murs de Dol Amroth. Vous n'aurez plus besoin de demander l'origine de son nom: les hommes l'appellent Racine Noire»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE DEUX

LE PASSAGE DE LA COMPAGNIE GRISE

La Vallée du Morthond formait une grande anse qui longeait les faces sud des montagnes. Ses pentes escarpées étaient couvertes d'herbe, mais tout était gris à cette heure, car le soleil avait disparu et, loin en contrebas, des lumières clignotaient dans les demeures des Hommes. La vallée était riche et très peuplée.

Alors, sans se retourner, Aragorn cria de façon à être entendu de tous: «Oubliez votre fatigue, mes amis! Forcez, maintenant, forcez! Il nous faut être à la Pierre d'Erech avant la fin de ce jour, et le chemin est encore long» Aussi, sans un regard en arrière, ils gravirent les champs de la montagne, jusqu'au moment où ils arrivèrent à un pont au-dessus du torrent grandissant et trouvèrent une route qui descendait dans le pays.

Les lumières s'éteignaient dans les maisons et les hameaux quand ils arrivèrent, les portes étaient fermées, et les gens qui se trouvaient dans les champs poussèrent des cris de terreur et s'enfuirent follement comme des cerfs poursuivis. Le même cri s'élevait partout dans la nuit grandissante: «Le Roi des Morts! Le Roi des Morts est sur nous!

Des cloches sonnaient dans le fond de la vallée, et tous les hommes fuyaient devant le visage d'Aragorn, mais la Compagnie Grise, dans sa hâte, courait comme des chasseurs jusqu'à ce que les chevaux bronchassent de fatigue. Et ainsi, juste avant minuit, dans des ténèbres aussi noires que les cavernes des montagnes, elle atteignit enfin la Colline d'Erech.

La terreur des Morts s'était longtemps étendue sur cette colline et sur les champs déserts qui l'environnaient. Car au sommet se dressait une pierre noire, ronde comme un grand globe, de la hauteur d'un homme, bien que la moitié fût enterrée. Elle avait un aspect surnaturel, comme si elle était tombée du ciel, et d'aucuns le croyaient, mais ceux qui se souvenaient encore de la tradition de l'Ouistrenesse disaient qu'elle avait été apportée lors de la ruine de Nûmenor et établie là par Isildur à son débarquement. Aucun des habitants de la vallée n'osait s'en approcher ou ne voulait demeurer auprès, ils disaient, en effet, que c'était un rendez-vous des Hommes de l'Ombre, qui s'y assemblaient aux époques de peur, se pressant et chuchotant autour de la Pierre.

La compagnie monta à la Pierre et fit halte au plus profond de la nuit. Elrohir tendit alors à Aragorn un cor d'argent, dont il sonna, et les assistants crurent entendre en réponse le son d'autres cors, comme un écho dans de profondes cavernes au loin. Ils n'entendaient aucun autre bruit et pourtant ils avaient conscience d'une grande armée rassemblée tout autour de la colline sur laquelle ils se trouvaient, et un vent froid comme une haleine de fantômes descendait des montagnes. Mais Aragorn mit pied à terre et, debout près de la Pierre, il cria d'une voix forte:

«Parjures, pourquoi êtes vous venus?

Et on entendit une voix qui répondait du sein de la nuit, comme venue de très loin Pour accomplir notre serment et trouver la paix»

Aragorn dit alors: «L'heure est enfin venue. Je me rends maintenant à Pelargir sur l'Anduin, et vous allez me suivre. Et quand tout ce pays sera débarrassé des serviteurs de Sauron, je considérerai le serment comme accompli, vous aurez la paix et partirez à jamais. Car je suis Elessar, héritier d'Isildur de Gondor»

Sur quoi, il invita Halbarad à déployer le grand étendard qu'il avait apporté, et voilà qu'il était noir, et, s'il portait quelque devise, elle était cachée dans les ténèbres. II y eut alors un silence, pas un murmure ni un soupir ne se fit entendre de toute la longue nuit. La compagnie campa près de la Pierre, mais les hommes ne dormirent guère, de par la crainte des Ombres qui les enserraient de toute part.

Mais quand vint l'aube, froide et pâle, Aragorn se leva aussitôt, et il emmena la compagnie dans le voyage le plus précipité et le plus fatigant qu'aucun des hommes, hormis lui-même, eût jamais connu, seule sa volonté les tenait en état de poursuivre. Nuls autres Mortels n'auraient pu l'endurer, nuls, sinon les Dunedain du Nord et avec eux Gimli le Nain et Legolas l'Elfe.

Ils passèrent le col de Tarlang et débouchèrent dans le Lamedon, et l'Armée des Ombres se pressait derrière eux et la peur les précédait, jusqu'à leur arrivée à Calembel-sur-Ciril, et le soleil descendit, sanglant, derrière le Pinnath Gelin loin derrière eux à l'Ouest. Ils trouvèrent la commune et les gués de Ciril abandonnés, car de nombreux hommes étaient partis pour la guerre et tous les autres s'étaient enfuis dans les montagnes à la rumeur de la venue du Roi des Morts. Mais le lendemain ne vint aucune aube, la Compagnie Grise passa dans les ténèbres de la Tempête de Mordor et fut perdue à la vue de tout mortel, mais les Morts la suivirent.

CHAPITRE TROIS
LE RASSEMBLEMENT DE ROHAN

Toutes les routes couraient ensemble à présent vers l'Est à la rencontre de la guerre imminente et de l'assaut de l'Ombre. Et au moment où Pippin, debout à la Grande Porte de la cité, voyait entrer le prince de Dol Amroth avec ses étendards, le Roi de Rohan descendait des collines.

Le jour déclinait. Aux derniers rayons du soleil, les Cavaliers jetaient de longues ombres pointues qui allaient devant eux. L'obscurité s'était déjà glissée sous les murmurantes forêts de sapins qui tapissaient les flancs de la montagne. Le roi chevauchait maintenant avec lenteur en cette fin du jour. Le chemin contourna bientôt un énorme épaulement de rocher nu pour plonger dans l'assombrissement d'arbres qui soupiraient doucement. Les Cavaliers descendaient, descendaient en une longue file serpentine. Quand ils parvinrent enfin au fond de la gorge, ils virent que le soir était tombé dans les parties profondes. Le soleil avait disparu. Le crépuscule s'étendait sur les chutes d'eau.

Toute la journée, loin en dessous d'eux, un ruisseau bondissant avait descendu du haut col, se taillant un passage étroit entre des murs garnis de pins, et maintenant il s'écoulait par une porte rocailleuse et passait dans une vallée plus large. Les Cavaliers le suivirent, et soudain Harrowdale, s'étendit devant eux, tout retentissant du bruit des eaux dans le soir. Là, le blanc Snowbourn, rejoint par le ruisseau moins important, se précipitait, fumant, sur les pierres vers Edoras, les vertes collines et les plaines. Au loin sur la droite, à la tête de la grande vallée, le puissant Starkhorn se dressait au-dessus de ses vastes contreforts noyés dans les nuages, mais sa cime déchiquetée, couverte de neiges éternelles, rayonnait loin au-dessus du monde, ombrée de bleu à l'Est, rougie par le soleil couchant à l'Ouest.

Merry contempla avec étonnement ce pays étrange, sur lequel il avait entendu bien des contes au cours de leur longue route. C'était un monde sans ciel, dans lequel ses yeux ne voyaient au travers de ternes percées dans l'atmosphère obscure que des pentes toujours montantes, de grands murs de pierre derrière d'autres grands murs, et de menaçants précipices entourés de brume. Il resta un moment à écouter dans un demi-rêve le bruit de l'eau, le murmure des sombres arbres, le craquement de la pierre et le vaste silence d'attente qui planait derrière tout son. Il aimait les montagnes ou plutôt l'idée de leur présence à la lisière de toutes les histoires apportées des régions lointaines, mais à présent il était accablé de l'insupportable poids de la Terre du Milieu. Il soupirait après l'exclusion de l'immensité, lui-même étant au coin du feu dans une chambre tranquille.

Il était très fatigué, car, s'ils avaient chevauché lentement, ils n'avaient pris que très peu de repos. Heure après heure durant près de trois jours interminables, il avait trottiné, montant et descendant par des cols et de longues vallées et traversant maints ruisseaux: Parfois, quand le chemin était plus large, il avait chevauché au côté du roi, sans remarquer que bien des Cavaliers souriaient de les voir ensemble: le petit hobbit sur son grand poney à longs poils, et le Seigneur de Rohan sur son grand cheval blanc. Il s'était alors entretenu avec Théoden, lui parlant de chez lui et des faits et gestes des gens de la Comté, ou écoutant à son tour les histoires de la Marche et de ses puissants hommes de jadis. Mais la plupart du temps, surtout ce dernier jour, Merry avait chevauché seul juste derrière le roi, sans rien dire, essayant de comprendre le lent parler sonore du Rohan dont il entendait les hommes se servir derrière lui. Il lui semblait qu'il y avait dans cette langue beaucoup de mots qu'il connaissait, bien que la prononciation en fût plus riche et plus forte que dans la Comté, mais il ne pouvait les assembler. Par moments, quelque Cavalier élevait sa voix claire en un chant émouvant, et Merry sentait son cœur bondir, tout en ignorant de quoi il s'agissait.

Il avait été bien seul néanmoins, et jamais autant qu'en cette fin de journée. Il se demandait où en était Pippin dans tout ce monde étrange, et ce qu'il était advenu d'Aragorn et de Legolas et Gimli. Puis soudain, avec un froid au cœur, il pensa à Frodon et à Sam. «Je les oublie! Se dit-il avec reproche. Ils sont pourtant plus importants que tout le reste d'entre nous. Et j'étais venu pour les aider, mais ils doivent être à des centaines de milles à présent, pour autant qu'ils soient encore vivants» Il frissonna.

Harrowdale enfin! Dit Eomer. Notre voyage est presque terminé» Ils firent halte. Les chemins, à la sortie de la gorge étroite, descendaient en pente raide. On n'avait qu'un aperçu de la grande vallée dans le crépuscule d'en bas. Une seule petite lumière scintillait près de la rivière.

«La journée est peut-être finie, dit Théoden, mais j'ai encore une grande distance à parcourir. La nuit dernière, la lune était pleine, et au matin, j'irai à Edoras pour le rassemblement de la Marche»

«Mais si vous voulez bien accepter mon avis, dit Eomer à mi-voix, vous reviendriez ici jusqu'à ce que la guerre soit terminée, gagnée ou perdue»

CHAPITRE TROIS
LE RASSEMBLEMENT DE ROHAN

Théoden sourit. «Non, mon fils, car c'est le nom que je veux te donner, ne prononce pas à mes vieilles oreilles les douces paroles de Langue de Serpent! » Il se redressa et tourna la tête vers la longue colonne de ses hommes qui se perdait dans l'obscurité. «Il semble que de longues années se soient écoulées dans l'étendue des jours depuis que je suis parti pour l'Ouest, mais jamais plus je ne m'appuierai sur un bâton. Si la guerre est perdue, à quoi bon me cacher dans les montagnes? Et si elle est gagnée, quel mal y aurait-il, même si je succombe, à consumer mes dernières forces? Mais assez sur ce sujet. Demain soir, je coucherai dans le Refuge de Dunharrow. Il nous reste au moins une soirée de paix. Poursuivons notre route! »

Dans l'obscurité grandissante, ils descendirent au fond de la vallée. Là, le Snowbourn coulait tout près de la paroi ouest, et le chemin les mena bientôt à un gué où le murmure des eaux peu profondes se faisait plus sonore. Le gué était gardé. A l'approche du roi, de nombreux hommes s'élancèrent hors de l'ombre des rochers, et à la vue du roi, ils crièrent avec joie: «Théoden Roi! Théoden Roi! Le Roi de la Marche revient! »

L'un d'eux sonna alors un long appel de cor, dont l'écho retentit dans la vallée. D'autres cors répondirent, et des lumières se montrèrent de l'autre côté de la rivière.

Et soudain s'éleva loin au-dessus un grand concert de trompettes, sonnant de quelque creux, semblait-il, elles unirent leurs notes en une seule voix, qu'elles envoyèrent rouler contre les murs de pierre,

Ainsi le Roi de la Marche revint victorieux de l'Ouest à Dunharrow au pied des Montagnes Blanches. II trouva là déjà assemblées les forces restantes de son peuple, car dès que sa venue fut connue, les capitaines allèrent à sa rencontre au gué, porteurs de messages de Gandalf. Dunhere, chef de ceux de Harrowdale, était à leur tête.

«II y a trois jours à l'aube, Seigneur, dit-il, Gripoil est venu, rapide. Comme le vent, de l'ouest à Edoras, et Gandalf a apporté des nouvelles de votre victoire qui nous ont réjoui le cœur. Mais il nous a aussi apporté votre ordre de hâter le rassemblement des Cavaliers. Et puis est venue l'Ombre ailée»

« L'Ombre ailée? Dit Théoden. Nous l'avons vue également, mais c'était au plus profond de la nuit, avant que Gandalf nous eût quittés»

«Il se peut, Seigneur, dit Dunhere. Mais la même, ou une autre semblable, une obscurité affectant la forme d'un oiseau monstrueux, est passée sur Edoras ce matin là, et tous furent saisis de peur. Car elle s'abaissa sur Meduseld et, comme elle descendait presque jusqu'aux pignons, vint un cri qui nous glaça le cœur. Ce fut alors que Gandalf nous conseilla de ne pas nous assembler dans les champs, mais de vous rencontrer ici, dans la vallée sous la montagne. Et il nous invita à ne plus allumer d'autres lumières ou feux que le strict nécessaire. C'est ce que nous avons fait. Gandalf parlait avec une grande autorité. Nous espérons que cela répond à ce que vous auriez désiré. On n'a rien vu de ces manifestations néfastes à Harrowdale»

C'est bien, dit Théoden. Je vais gagner à présent le Refuge, et là, avant de prendre du repos, je verrai les maréchaux, et les capitaines. : Qu'ils viennent aussitôt que possible! »

La route se dirigeait à présent vers l'est droit à travers la vallée, qui n'avait plus guère à cet endroit qu'un demi mille de largeur. Partout s'étendaient des bas-fonds et des herbages raboteux, à présent gris dans-, la nuit tombante, mais devant, à l'autre bout de la vallée, Merry vit un' mur rébarbatif, un dernier lambeau des grandes racines du Starkhorn, séparé par la rivière en des temps très éloignés.

Sur tous les espaces plans, il y avait un grand concours d'hommes. Une partie se pressait au bord de la route pour saluer de cris joyeux le roi et les cavaliers venus de l'ouest, mais par derrière s'étendaient jusqu'au lointain des rangées de tentes et de baraquements, des alignements de chevaux au piquet, de grandes réserves d'armes et de faisceaux de lances, hérissées comme des bosquets d'arbres nouvellement plantés. La grande assemblée disparaissait à présent dans l'obscurité, et pourtant, malgré le vent froid de la nuit qui descendait des hauteurs, nulles lanternes ne brillaient, aucun feu n'était allumé. Des sentinelles en épais manteaux faisaient les cent pas.

Merry se demanda combien il y avait là de Cavaliers. Il n'en pouvait évaluer le nombre dans les ténèbres grandissantes, mais ce lui paraissait être une grande armée, forte de nombreux milliers d'hommes. Tandis qu'il observait de tous côtés, le groupe du roi parut sous la paroi estompée du côté est de la vallée, et là, le chemin se mettait soudain à grimper, et Merry leva lés yeux, stupéfait. Il se trouvait sur une route dont il n'avait jamais vu la pareille, un grand ouvrage de la main des hommes datant du temps même des chansons. Elle montait, lovée comme un serpent, creusant son chemin en travers du roc escarpé. En pente rapide comme un escalier, elle se recourbait d'un côté et de l'autre dans sa grimpée. Des chevaux pouvaient y marcher et des charrettes y être lentement traînées, mais aucun ennemi ne pouvait venir par-là, sinon par air, si le chemin était défendu d'en dessus. A chaque tournant de la route, il y avait de grandes pierres levées, sculptées à l'image d'hommes, énormes, aux membres balourds, accroupis les jambes croisées et leurs gros bras repliés sur des panses rebondies. L'usure du temps avait fait disparaître les traits de certains sauf les trous sombres des yeux, qui dévisageaient encore les passants. Les Cavaliers leur accordèrent à peine un regard. Ils les appelaient les

Biscornus et ne leur prêtaient guère d'attention: il ne restait plus en ces statues ni pouvoir ni terreur, mais Merry les contemplait avec étonnement et presque pitié, dressées tristement dans le crépuscule.

Au bout d'un moment, regardant en arrière, il constata qu'il avait déjà grimpé quelques centaines de pieds au-dessus de la vallée, mais il pouvait encore voir, loin en contrebas, une file onduleuse de Cavaliers qui traversaient le gué et suivait la route en direction du camp préparé pour eux. Seuls le roi et sa garde montaient au refuge.

La compagnie du roi parvint enfin à un brusque rebord, la route ascendante passa dans une coupure entre des parois rocheuses, monta une courte pente et déboucha ainsi sur un large plateau. Les hommes l'appelaient le Firienfeld, champ d'herbe verdoyante et de bruyère dominant de haut les lits profondément creusés du Snowbourn, et posé sur les genoux des grandes montagnes derrière: Le Starkhorn au sud, et au nord la masse en dents de scie de l'Irensaga, entre lesquels les Cavaliers avaient en face d'eux le sinistre et noir mur du Dwimorberg, la Montagne Hantée, qui s'élevait de sombres pins en pente escarpée. Le plateau était divisé en deux par une double rangée de pierres levées informes qui se perdait dans les arbres. Ceux qui osaient emprunter cette route arrivaient bientôt au noir Dimholt sous le Dwimorberg, à la menace du pilier de pierre et à l'ombre béante de la porte interdite.

Tel était le sombre Dunharrow, oeuvre d'hommes depuis longtemps oubliés. Leur nom était perdu et aucune chanson ni aucune légende ne le rappelait. Pour quelle raison ils avaient aménagé cet endroit, comme ville, temple secret ou tombeau de rois, nul n'aurait pu le dire. Ici, ils avaient peiné durant les Années Sombres, avant qu'aucun navire ne fût venu des rives occidentales, et maintenant ils avaient disparu et seuls demeuraient les vieux Biscornus, siégeant toujours aux tournants de la route.

Merry ouvrit de grands yeux sur le défilé dés pierres: elles étaient noires et usées, les unes étaient inclinées, d'autres étaient tombées, d'autres encore fissurées ou brisées, on aurait dit des rangées de vieilles dents avides. II se demandait ce qu'elles pouvaient être, et il espéra que le roi n'allait pas continuer de les suivre jusque dans l'obscurité d'au-delà. Puis il vit qu'il y avait des groupes de tentes et des baraques de part et d'autre de la route des pierres, mais ils n'étaient pas établis près des arbres, et ils semblaient plutôt pelotonnés hors de leur atteinte vers le bord de l'escarpement. Le plus grand nombre se trouvaient à droite, où le Firienfeld était plus large, et sur la gauche, il y avait un camp plus petit, au centre duquel s'élevait un haut pavillon. Un cavalier vint à ce moment de ce côté à leur rencontre, et ils se détournèrent de la route.

En approchant, Merry vit que le cavalier était une femme, dont les longs cheveux nattés luisaient dans le crépuscule, elle portait cependant un casque, elle était vêtue jusqu'à la taille comme une guerrière et ceinte d'une épée.

«Salut, Seigneur de la Marche! Cria t'elle. Mon cœur se réjouit de votre retour»

«Et toi, Eowyn, dit Théoden, tout va t'il bien pour toi? »

«Tout va bien! » Répondit-elle. Mais Merry eut l'impression que sa voix démentait sa parole, et il aurait cru qu'elle avait pleuré, si la chose était imaginable pour un visage aussi dur. «Tout va bien. La route était pénible pour des gens arrachés soudain à leur foyer. Il y a eu des mots rudes, car cela fait longtemps que la guerre nous a chassé des champs verts, mais il n'y a eu aucun acte mauvais. Tout est maintenant ordonné, comme vous le voyez. Et votre logement est préparé, car j'ai eu pleine information à votre sujet et je connaissais l'heure de votre arrivée»

Aragorn est donc venu, dit Eomer. Est-il encore ici? »

Non, il est parti», dit Eowyn, se détournant et regardant les montagnes qui se détachaient, sombres, à l'Est et au Sud.

Où est-il allé? » Demanda Eomer.

Je n'en sais rien, répondit-elle. Il est venu le soir et il est reparti hier matin, avant que le soleil ne soit monté au-dessus des montagnes. II est parti»

«Tu es affligée, ma fille, dit Théoden. Que s'est-il passé? Dis mais' a t'il parlé de cette route? » Il désigna les rangées assombries de pierres en direction du Dwimorberg. «Des Chemins des Morts? »

«Oui, Seigneur, dit Eowyn. Et il a disparu dans les ombres d'où nul=> n'est jamais revenu. Je n'ai pu l'en dissuader. Il est parti»

«Dans ce cas, nos chemins sont séparés, dit Eomer. Il est pour nous devons chevaucher sans fui, et notre espoir s'amenuise.

Ils traversèrent lentement la courte lande et l'herbe du plateau, sans plus parler jusqu'à leur arrivée au pavillon du roi. Merry vit que tout avait été préparé et que lui-même n'avait pas été oublié. Une petit tente avait été dressée à son intention à côté du logement du roi, il là, tout seul, tandis que des hommes allaient et venaient devant lui pour entrer se concerter avec le roi. La nuit tomba, et les cimes $-' demi visibles des montagnes à

l'ouest furent couronnées d'étoiles, m l'est était noir et vide. Les files de pierres disparurent lentement de Y vue, mais au-delà, plus noire que l'obscurité, s'étalait encore la vaste ombre accroupie du Dwimorberg.

«Les Chemins des Morts, se murmura t’il à lui-même. Les chemins des Morts? Que signifie tout cela? Ils m'ont tous abandonné, à présent. Ils sont tous partis vers quelque destin: Gandalf et Pippin pour la guerre de l'Est, Sam et Frodon pour le ordor, et Grands-Pas, avec Legolas et Gimli, pour les Chemins des Morts. Mais mon tour viendra assez vite, je suppose. Je me demande de quoi ils parlent tous et ce que le roi entend faire. Car je dois aller où il ira, maintenant»

Au milieu de ces sombres pensées, il se rappela soudain qu'il avait grand-faim, et il se leva pour aller voir si quelqu'un d'autre dans cet étrange camp ressentait la même chose. Mais à ce moment même, il y eut une sonnerie de trompette, et un homme vint l'inviter, lui, écuyers du roi, à prendre son service à la table du souverain.

Dans le fond du pavillon, il y avait un petit espace, isolé par des=`' tentures brodées et jonché de fourrures, et là étaient assis à une petite,, table Théoden avec Eomer et Eowyn, et Dunhere, seigneur de Harrow dale. Merry se tint auprès du tabouret du roi, et le servit, jusqu'au moment où le vieillard, sortant d'une profonde réflexion, se tourna vers lui et sourit.

«Allons, maître Meriadoc! Dit-il. Vous ne resterez pas debout. Vous allez vous asseoir à côté de moi tant que je resterai sur mes propres terres, et vous m'allégerez le cœur en me contant des histoires»

Une place fut ménagée pour le hobbit à la gauche du roi, mais personne ne demanda d'histoire. II y eut, en fait, peu d'échanges de paroles, et ils mangèrent et burent la plupart du temps en silence, mais enfin Merry, rassemblant son courage, posa la question qui le tourmentait.

«Par deux fois maintenant, Seigneur, j'ai entendu parler des Chemins des Morts, dit-il. Que sont-ils? Et où Grands-Pas, je veux dire le seigneur Aragorn, où est-il allé? »

Le roi soupira, mais personne ne répondit jusqu'à ce qu'enfin Eomer parlât. «Nous n'en savons rien, et nous avons le cœur lourd, dit-il. Mais pour ce qui est dés Chemins des Morts, vous en avez vous-même passé les premières marches. Non, je ne prononce aucune parole de mauvais augure! La route que nous avons gravie est l'approche de la Porte, là-bas dans le Dimholt. Mais aucun homme ne sait ce qui s'étend au-delà»

«Aucun homme ne le sait, dit Théoden, pourtant l'ancienne légende, rarement rappelée de nos jours, en dit quelque chose. S'il faut en croire ces vieux contes transmis de père en cils dans la Maison d'Eorl, la Porte sous le Dwimorberg mène à un chemin secret qui va sous la montagne vers une fin oubliée. Mais personne ne s'y est jamais aventuré pour déchiffrer le secret, depuis que Baldor, fils de Bregon, passa la Porte et ne fut jamais revu parmi les hommes. Il avait prononcé un vœu inconsidéré, alors qu'il vidait la corne au festin que Bregon avait donné pour consacrer la ville de Meduseld nouvellement construite, et il ne monta jamais sur le haut siège dont il était l'héritier.

«On dit que les Morts des Années Sombres gardent la route et ne permettent à aucun vivant d'accéder à leurs salles cachées, mais on peut les voir parfois eux-mêmes franchir la Porte comme des ombres et descendre la route des pierres. Les habitants de Harrowdale assujettissent alors leurs portes et voilent leurs fenêtres, et ils tremblent de peur. Mais les Morts sortent rarement et seulement en des temps de grande inquiétude et de mort prochaine»

On dit pourtant à Harrowdale, intervint Eowyn d'une voix basse, qu'il y a peu a passé par les nuits sans lune une grande armée en étrange arroi. Nul ne savait d'où elle venait, mais elle gravit la route des pierres et disparut dans la montagne, comme pour répondre à un rendez-vous»

«Pourquoi alors Aragorn est-il allé par-là? Demanda Merry. N'avez-vous aucune explication?

«A moins qu'il ne vous ait dit en tant qu'ami des choses que nous n'avons pas entendues, répondit Eomer, personne actuellement sur la terre des vivants ne peut dire quel est son but»

«Il m'a paru- grandement changé depuis la première fois que je l'ai vu dans la maison du roi, dit Eowyn : il était plus sévère, plus vieux. Sur le point de mourir, m'a t’il paru, comme un de ceux que les Morts appellent»

«Peut-être a t’il été appelé, dit Théoden, et mon cœur me dit que je ne le reverrai pas. C'est pourtant un homme royal de haute destinée. Et trouve un réconfort en ceci, ma fille, puisque tu parais avoir besoin de réconfort dans ton affliction pour cet hôte: Il est dit que lorsque les Eorlingas descendirent du Nord et finirent par franchir le Snowbourn à la recherche de places fortes de refuge en temps de nécessité, Bregon et son fils Baldor gravirent l'escalier du refuge et arrivèrent ainsi à la Porte. Sur le seuil était assis un vieillard, d'un âge indéterminable, il avait été grand et majestueux, mais il était alors desséché comme une vieille pierre. En fait, ils le prirent pour une pierre, car il ne bougeait pas et ne dit mot jusqu'au moment où ils voulurent le dépasser et entrer. Alors une voix sortit de lui, que l'on eût dit venue de la terre, et, à leur stupéfaction, elle parlait dans la langue de l'ouest: *La voie est fermée.*

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE TROIS
LE RASSEMBLEMENT DE ROHAN

«Ils s'arrêtèrent alors et, l'examinant, ils virent qu'il était toujours vivant, mais il ne les regardait pas. *La voie est fermée,* reprit la voix. *Elle fut faite par ceux qui sont morts, et les Morts la gardent jusqu'au moment venu. La voie est fermée.*

«Et quand sera ce moment? demanda Baldor. Mais il ne reçut jamais de réponse. Car le vieillard mourut dans l'heure et tomba face contre terre, et les autres n'eurent jamais plus aucune nouvelle des anciens habitants des montagnes. Peut-être, cependant, le temps annoncé est-il venu et Aragorn peut-il passer»

Mais comment un homme saurait-il si le temps est venu ou non, sans oser affronter la Porte? demanda Eomer. Et je n'irais pas par-là, toutes les armées de Mordor seraient-elles après moi et serais-je seul, sans aucun autre refuge. Quelle pitié qu'une humeur de mort soit tombée sur un si grand cœur en cette heure critique! N'y a t'il donc pas assez de choses mauvaises dans le monde sans aller les chercher sous la terre? La guerre est là»

II se tut, car il y eut à ce moment un bruit au-dehors: la voix d'un homme qui criait le nom de Théoden, et le qui-vive de la garde.

Le Capitaine de la Garde tira bientôt le rideau. «II y a là un homme, Seigneur, dit-il, un messager de Gondor. II désire paraître immédiatement devant vous»

«Qu'il vienne! » dit Théoden.

Un homme de haute taille parut, et Merry retint un cri, car il lui sembla un instant que Boromir, ressuscité, était revenu. Puis il vit qu'il n'en était rien, l'homme était un étranger, bien qu'il ressemblât à Boromir comme un frère, grand, fier, avec des yeux gris. Il était vêtu en cavalier avec un manteau vert foncé par-dessus une cotte de fines mailles, sur le devant de son casque était sertie une petite étoile d'argent. II tenait à la main une seule flèche, empennée de noir et barbelée d'acier, mais la pointe en était peinte de rouge.

II mit un genou en terre et présenta la flèche à Théoden. «Salut, Seigneur des Rohirrim, ami du Gondor! dit-il. Je suis Hirgon, messager de Denethor, qui vous apporte ce signe de guerre. Le Gondor est dans un grand besoin. Les Rohirrim nous ont souvent aidés, mais à présent le seigneur Denethor demande toute votre force et toute votre célérité, de crainte que le Gondor ne tombe enfin»

La Flèche Rouge! » dit Théoden, la tenant de l'air de quelqu'un qui reçoit un appel depuis longtemps attendu et pourtant redoutable quand il vient. Sa main tremblait. «La Flèche Rouge n'a plus été vue dans la Marche de toutes mes années! Les choses en sont-elles donc arrivées là? Et qu'est ce que le seigneur Denethor estime que doive être toute ma force et toute ma célérité? »

«Vous le savez mieux que personne, Seigneur, dit Hirgon. Mais il se pourrait bien qu'avant peu Minas Tirith soit encerclée, et à moins que vous n'ayez une force suffisante pour briser un siège de plusieurs armées, le seigneur Denethor me charge de dire qu'il juge que les puissantes armes des Rohirrim seraient mieux à l'intérieur de ses murs qu'au-dehors»

«Mais il sait que nous sommes un peuple qui se bat plutôt à cheval et en terrain découvert, et aussi que nous sommes dispersés et qu'il faut un certain temps pour rassembler nos Cavaliers. N'est-il pas exact, Hirgon, que le seigneur de Minas Tirith en sait plus long que ce qu'il indique dans son message? Car nous sommes déjà en guerre, comme vous l'avez pu voir, et vous ne nous trouvez pas tous en état d'impréparation. Gandalf le Gris a été parmi nous, et en ce moment même où nous nous rassemblons pour le combat de l'Est»

«Je ne saurais dire- ce que le seigneur Denethor peut connaître ou deviner de toutes ces choses, répondit Hirgon. Mais notre cas est vraiment désespéré. Mon seigneur ne vous envoie aucun ordre, il vous demande seulement de vous souvenir de la vieille amitié et des serments depuis longtemps prononcés, et, pour votre propre bien, de faire tout ce qui est en votre pouvoir. Nous apprenons que de nombreux rois sont venus de l'Est au service du Mordor. Du Nord au champ de Dagorlad, il y a des escarmouches et des rumeurs de guerre. Dans le Sud, les Haradrim bougent, et la peur s'appesantit sur toutes nos côtes, de sorte que peu d'aide nous viendra de là. Hâtez-vous! Car c'est sous les murs de Minas Tirith que se décidera le destin de notre temps, et si la marée n'est pas contenue là, elle submergera tous les beaux champs de Rohan et même dans ce refuge parmi les collines, il n'y aura nul abri»

«Sombres nouvelles, dit Théoden, mais non pas toutes indevinées. Dites toutefois à Denethor que nous viendrions à son aide même si le Rohan n'était pas en danger. Mais nous avons essuyé beaucoup de pertes au cours de nos combats contre le traître Saroumane, et nous devons encore penser à nos frontières du nord et de l'est, comme les nouvelles de le lui rendent clair. Une puissance telle que celle dont le Seigneur Ténébreux paraît maintenant disposer pourrait bien nous contenir dans une bataille devant la ville sans qu'il soit empêché de frapper avec une grande force au-delà de la rivière après la Porte des rois.

«Mais ne parlons plus des conseils que dicterait la prudence. Nous viendrons. La prise d'armes était fixée à demain. Quand tout sera ordonné, nous partirons. J'aurais pu déverser dix mille lances dans la plaine au désarroi de vos ennemis. Ce sera moins à présent, je le crains, car je ne laisserai pas toutes mes places fortes sans défense. Toutefois, six mille Cavaliers me suivront. Car dites à Denethor qu'en cette heure le Roi de la Marche

descendra en personne au pays de Gondor, encore qu'il puisse bien n'en pas revenir. Mais c'est une longue route, et hommes et bêtes doivent atteindre le but avec assez de force pour le combat. Il faudra peut-être une semaine à compter de demain matin pour que vous entendiez venir du Nord le cri des Fils d'Eorl»

«Une semaine! dit Hirgon. S'il le faut, il le faut. Mais dans sept jours d'ici vous ne trouverez sans doute que des murs en ruine, à moins d'une autre aide inattendue. Quoi qu'il en soit, vous pourriez au moins déranger les Orques et les Hommes Basanés de leur festoiement à la Tour Blanche»

«Nous ferons au moins cela, dit Théoden. Mais je rentre juste moi-même du combat et d'un long trajet, et je vais maintenant aller me reposer. Demeurez ici cette nuit. Vous verrez ainsi le rassemblement du Rohan et vous repartirez plus heureux de cette vision, et plus rapidement quant au reste. Les décisions sont meilleures le matin, et la nuit change maintes penses»

Sur quoi, le roi se leva, et tout le monde fit de même. «Allez maintenant, chacun à son repos, et dormez bien, dit-il. Et vous, maître Meriadoc, je n'ai plus besoin de vous ce soir. Mais soyez prêt à répondre à mon appel dès le lever du soleil»

«Je serai prêt, dit Merry, même si vous m'ordonniez de vous accompagner sur les Chemins des Morts»

«Ne prononcez pas de paroles de sinistre augure! dit le roi. Car il peut y avoir plus d'une route à laquelle ce nom conviendrait. Mais je n'ai pas dit que je vous ordonnerais de m'accompagner sur quelque route que ce soit. Bonne nuit! »

«Je ne me laisserai pas abandonner là pour être convoqué au retour! dit Merry. Je ne me laisserai pas abandonner, non» Et, se répétant sans cesse ces mots, il finit par s'endormir sous sa tente.

II fut réveillé par un homme qui le secouait. «Réveillez-vous, réveillez-vous, maître Holbytla ! »criait l'homme, et Merry, sortant enfin de ses rêves profonds, se redressa en sursaut. Il faisait encore très noir, se dit-il.

Qu'y a t'il? » demanda t'il.

«Le roi vous demande»

«Mais le soleil n'est pas encore levé», dit Merry.

«Non, et il ne se lèvera pas aujourd'hui, maître Holbytla. Ni jamais glus, pourrait-on penser sous ce nuage. Mais le temps ne s'arrête pas, même si le soleil est perdu. Dépêchez-vous! »

Ayant enfilé en hâte quelques vêtements, Merry regarda au-dehors. Le monde était obscur. L'air même paraissait brun et tout alentour était noir, gris et sans ombre, une grande immobilité régnait. On ne voyait aucune forme de nuage, si ce n'était très loin à l'ouest, où les plus lointains doigts tâtonnants du grand assombrissement rampaient encore et où un peu de lumière filtrait au travers. Au-dessus s'étendait un lourd plafond sombre et sans relief, et la lumière semblait plutôt diminuer que croître.

Merry vit de nombreux hommes debout, observant et murmurant, tous les visages étaient gris et tristes, et certains reflétaient la peur. Le cœur serré, il se dirigea vers le pavillon du roi. Hirgon, le cavalier de Gondor, y était déjà, et auprès de lui se tenait un autre homme, semblable à lui et portant le même vêtement, mais de stature plus courte et plus large. Quand Merry entra, il parlait au roi.

«Cela vient du Mordor, Seigneur, dit-il. Cela a commencé hier soir au crépuscule. Des collines de l'Estfolde de votre royaume, je l'ai vu se lever et se glisser dans le ciel, et toute la nuit, tandis que je chevauchais, il suivait, dévorant les étoiles. A présent, le grand nuage s'étend sur tout le pays d'ici aux Monts de l'Ombre, et il s'épaissit. La guerre a déjà commencé»

Le roi resta un moment silencieux. Puis il parla: «On y arrive donc en fin de compte, dit-il: la grande bataille de notre temps, dans laquelle bien des choses disparaîtront. Mais au moins n'y a t'il plus besoin de se cacher. Nous irons tout droit, par la route découverte, et le plus vite que nous pourrons. Le rassemblement commencera immédiatement, sans attendre les retardataires. Avez-vous de bons approvisionnements, à Minas Tirith? Car si nous devons partir maintenant en toute hâte, nous ne pourrons nous encombrer, et nous ne devrons nous charger que des vivres et de l'eau nécessaires pour aller jusqu'à la bataille»

«Nous avons de très grands approvisionnements préparés de longue date, répondit Hirgon. Chevauchez maintenant avec toute la légèreté et la rapidité que vous pourrez! »

«Eh bien, appelle les hérauts, Eomer, dit Théoden. Que l'on range les Cavaliers! »

Eomer sortit, et bientôt les trompettes sonnèrent dans le Refuge, et de nombreuses autres répondirent d'en bas, mais leur voix ne résonnait plus avec la même clarté et la même magnificence qu'il avait paru à Merry la veille au soir. Elles paraissaient sourdes et discordantes dans l'air lourd, et leur retentissement était sinistre.

Le roi se tourna vers Merry. «Je pars en guerre, maître Meriadoc, dit-il. Je vais prendre la route dans un petit moment. Je vous libère de mon service, mais non de mon amitié. Vous demeurerez ici et, si vous le désirez, vous servirez la dame Eowyn, qui gouvernera à ma place»

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE TROIS
LE RASSEMBLEMENT DE ROHAN

«Mais... mais, Seigneur, balbutia Merry, je vous ai offert mon épée. Je ne veux pas être séparé de vous ainsi, Théoden roi... Et, tous mes amis étant partis au combat, j'aurais honte de rester derrière»

Mais nous montons des chevaux grands et rapides, dit Théoden, et si grand que soit votre cœur, vous ne pouvez monter de pareilles bêtes»

«Eh bien, attachez-moi sur le dos de l'une d'elles, ou laissez moi pendre à un étrier, ou n'importe quoi, dit Merry. C'est un long trajet pour courir, mais je le ferai si je ne puis chevaucher, dusse-je y user mes pieds et arriver des semaines trop tard»

Théoden sourit. «Plutôt que de vous voir faire cela, je vous prendrais avec moi sur Nivacrin, dit-il. Mais vous monterez avec moi au moins jusqu'à Edoras et vous verrez Meduseld, car c'est de ce côté que j'irai. Jusque là, Stybba peut vous porter: la grande course ne commencera que lorsque nous atteindrons les plaines»

Puis Eowyn se leva. «Venez, Meriadoc ! Dit-elle. Je vais vous montrer l'équipement que j'ai préparé pour vous» Ils sortirent ensemble. «Aragorn ne m'a présenté qu'une requête, dit Eowyn, tandis qu'ils passaient parmi les tentes, c'est que vous soyez armé pour la bataille. Je la lui ai accordée, comme je le pouvais. Car mon cœur.me dit que vous aurez besoin de pareil équipement avant la fin»

Elle mena alors Merry à une baraque au milieu des logements des gardes du roi, là, un armurier lui apporta un petit casque, un bouclier rond, et d'autres pièces d'équipement.

«Nous n'avons pas de mailles de votre taille, dit Eowyn, ni le temps de forger un tel haubert, mais voici aussi un justaucorps de solide cuir, une ceinture, et un poignard. Pour l'épée, vous l'avez»

Merry s'inclina, et la dame lui montra le bouclier, qui était semblable à celui qu'avait reçu Gimli, et il portait l'emblème du cheval blanc. «Prenez toutes ces choses, dit-elle, et menez les à une heureuse fortune! Adieu maintenant, maître Meriadoc ! Mais nous nous retrouverons peut-être un jour, vous et moi»

Ce fut ainsi que, dans une obscurité croissante, le Roi de la Marche s'apprêta à mener tous ses Cavaliers sur la route de l'Est. Les cœurs étaient lourds, et nombreux étaient ceux qui défaillaient dans l'ombre. Mais c'était un peuple dur, fidèle à son seigneur, et peu de pleurs ou de murmures se firent entendre, même dans le camp du Refuge où étaient logés les exilés d'Edoras, femmes, enfants et vieillards. La ruine planait sur eux, mais ils l'affrontaient en silence.

Deux heures passèrent rapidement, et le roi était à présent monté sur son cheval blanc, luisant dans le demi-jour. Il avait une apparence fière et majestueuse, bien que la chevelure qui s'échappait de sous son haut casque fût de neige, et nombre des hommes s'en émerveillaient et prenaient courage à le voir ainsi détendu et impavide.

Là, sur les larges terrains plats au bord de la bruyante rivière, étaient rangés en nombreuses compagnies plus de cinq mille Cavaliers en armement complet, et des centaines d'autres hommes avec des chevaux de rechange légèrement chargés. Une unique trompette sonna. Le roi leva la main et, en silence, l'armée de la Marche se mit en mouvement. En tête venaient douze hommes de la Maison du roi, Cavaliers de renom. Puis le roi suivait avec Eomer à sa droite. II avait fait ses adieux à Eowyn dans le Refuge, et le souvenir en était pénible, mais il tourna alors sa pensée vers la route qui s'étendait devant lui. Derrière, Merry montait Stybba en compagnie des messagers de Gondor, et derrière encore douze autres hommes de la Maison du roi. Ils passèrent le long des rangs des hommes qui attendaient, le visage dur et impassible. Mais quand ils furent arrivés presque à la fin de la rangée, un homme jeta un regard rapide et perçant sur le hobbit. Un jeune homme de taille et de corpulence moindres que celles de la plupart, se dit Merry, répondant à son regard. Il saisit la lueur de clairs yeux gris, et il frissonna, car il lui apparut soudain que c'était là le visage de quelqu'un qui, sans espoir, allait au-devant de la mort.

Ils descendirent la route le long du Sriowbourn qui se précipitait sur ses pierres, par les hameaux de Sousharrow et d'Upbourn, où maints tristes visages de femmes regardaient hors de sombres portes, et ainsi, sans cors ni harpes ni musique de voix d'hommes, commença la grande chevauchée vers l'Est, dont les chansons de Rohan devaient se nourrir durant bien des générations ultérieures:

Du sombre Dunharrow dans le matin terne
avec thane et capitaine partit le fils *de Thengel :*
à Edoras il vint, aux anciennes salles
des gardiens de la Marche, de brume recouvertes,
les bois dorés étaient enveloppés de ténèbres.
II dit adieu à son peuple libre,
à son foyer, à son haut siège, et aux lieux consacrés
où longtemps il avait festoyé avant que la lumière ne s'évanouit.
Le roi partit en chevauchée, la peur derrière lui,

le destin devant Sa beauté il observa,
les serments prononcés, tous il les accomplit.
Théoden partit en chevauchée. Cinq nuits et cinq jours
vers l'est et toujours plus loin chevauchèrent les Eorlingas,
par le Folde, la Fenmarche et la forêt de Firien,
six mille lances à Sunlending, A Mundburg la puissante sous le Mindolluin,
cité des rois de la mer dans le royaume du Sud
assiégée des ennemis, par le feu encerclée.
Le destin les menait. Les ténèbres les prirent,
cheval et cavalier, le battement des sabots au loin
dans le silence se perdit: voilà ce que disent les chansons.

Ce fut, en effet, dans une obscurité croissante que le roi arriva à Edoras, bien qu'il ne fût encore que midi. Il ne fit là qu'une brève halte et fortifia son armée de trois vingtaines de Cavaliers arrivés tardivement à la prise d'armes. Après avoir mangé, il s'apprêta à repartir et il adressa à son écuyer un bienveillant adieu. Mais Merry le supplia une dernière fois de ne pas se séparer de lui.

«Ce n'est pas un voyage pour de telles montures que Stybba, je vous l'ai indiqué, dit Théoden. Et dans une bataille comme celle que nous pensons livrer dans les champs. de Gondor, que feriez-vous, maître Meriadoc, tout thane de l'épée que vous soyez et plus grand de cœur que de stature? »

«Pour cela, qui le saurait? répondit Merry. Mais pourquoi m'avoir nommé thane de l'épée, Seigneur, sinon pour rester à vos côtés? Et je ne voudrais pas qu'il soit seulement dit de moi dans les chansons qu'on me laissait toujours derrière! »

«Je vous ai nommé pour votre sauvegarde, répondit Théoden, et aussi pour que vous fassiez ce que je pourrais ordonner. Aucun de mes Cavaliers ne peut vous prendre comme fardeau. Si la bataille était à mes portes, peut-être les ménestrels se souviendraient-ils de vos exploits, mais il y a cent deux lieues d'ici à Mundburg, où Denethor est seigneur. Je n'en dirai pas davantage»

Merry s'inclina, il s'en fut tristement et observa les rangs de Cavaliers. Les compagnies s'apprêtaient déjà au départ: les hommes serraient leurs sangles, examinaient leurs selles, caressaient leurs chevaux: certains observaient avec inquiétude le ciel qui s'abaissait. Un Cavalier s'approcha, inaperçu, et parla doucement à l'oreille du hobbit,

«Où la volonté ne manque pas, une voie s'ouvre, disons-nous, murmura t'il, et je l'ai constaté moi-même» Merry leva les yeux, et ü vit que c'était le jeune Cavalier qu'il avait remarqué le matin. «Vous désirez aller là où va le seigneur de la Marche, je le vois sur votre visage»

«Oui», dit Merry.

«Eh bien,, vous viendrez avec moi, dit le Cavalier. Je vous porterais devant moi, sous mon manteau jusqu'à ce que nous soyons loin en campagne et que cette obscurité soit plus épaisse encore. Une telle bonne volonté ne devrait pas être refusée. Ne dites plus rien à quiconque, mais venez! »

«Merci, vraiment! dit Merry. Merci, Monsieur, bien que je ne connaisse pas votre nom»

«Non? dit doucement le Cavalier. Eh bien, appelez-moi Dernhelm»

C'est ainsi que, lorsque le roi partit, Meriadoc le hobbit était assis devant Dernhelm, et le grand coursier gris Windfola ne se soucia guère de ce fardeau, car Dernhelm était moins lourd que bien des hommes, quoiqu'il fût souple et bien découplé.

Ils chevauchèrent dans l'ombre, et ce soir là ils campèrent dans les saulaies au confluent du Snowbourn et de l'Entalluve, à douze lieues d'Edoras. Puis ils repartirent à travers le Folde, et à travers la Fenmarche, où, à leur droite, de grandes forêts de chênes grimpaient sur les pentes de collines à l'ombre du sombre Halifirien, aux lisières du Gondor, mais au loin sur leur gauche, les brumes s'étendaient sur les marais nourris par les bouches de l'Entalluve. Et, comme ils allaient, la rumeur leur vint de la guerre dans le Nord. Des hommes isolés, galopant furieusement, annoncèrent que des ennemis assaillaient leurs frontières de l'Est et que des armées orques avançaient sur le plateau de Rohan.

«En avant! En avant! cria Eomer. II est trop tard maintenant pour se détourner. Les marais de l'Entalluve doivent garder notre flanc. C'est de la rapidité qu'il faut. En avant! »

Et ainsi le roi Théoden quitta son propre royaume, la longue route s'en allait en serpentant, mille après mille, et les collines de feu d'alarme défilaient: Calenhad, Min-Rimmon, Erelas, Nardol. Mais les feux étaient éteints. Toutes les terres étaient grises et silencieuses, l'ombre s'épaississait toujours devant eux, et l'espoir s'affaiblissait dans tous les cœurs.

CHAPITRE QUATRE
LE SIÈGE DE GONDOR

Pippin fut réveillé par Gandalf. Des chandelles étaient allumées dal leur chambre, car il ne venait par les fenêtres qu'un pâle crépuscule: l'air était lourd comme à l'approche du tonnerre.

Quelle heure est-il? H demanda Pippin dans un bâillement.

«La deuxième heure passée, répondit Gandalf. Il est temps de vous lever et de vous rendre présentable. Vous êtes convoqué devant de la Cité pour apprendre vos nouveaux devoirs»

«Et me fournira t'il le petit déjeuner? »

«Non! Je m'en suis occupé: c'est tout ce que vous aurez jusqu'a 4 midi. La nourriture est maintenant rationnée par ordre»

Pippin regarda tristement la petite miche et la rondelle de beurre toute à fait insuffisante (à son avis) qui avaient été posées à son intention sur le côté d'une tasse de lait clair. «Pourquoi m'avez-vous amené ici? demanda t'il.

Vous le savez fort bien, dit Gandalf. Pour vous protéger du mal, et s'il ne vous plaît pas d'être ici, rappelez-vous que vous ne le devez qu'a vous- même» Pippin ne dit plus rien:

Peu après, il parcourait une fois de plus avec Gandalf le froid corridor menant à la porte de la Salle de la Tour. Denethor y était assit. dans une obscurité grise, comme une vieille et patiente araignée, pensa Pippin, il semblait n'avoir pas bougé depuis la veille. Il fit signe Gandalf de prendre un siège, mais Pippin fut laissé un moment debout sans qu'on lui prêtât aucune attention. Après un moment, le vieillard se tourna vers lui

«Alors, Maître Peregfin, j'espère que vous avez profité de la journée d'hier et que vous l'avez employée à votre goût? Bien que la nourriture soit, dans cette cité, plus congrue que vous ne le désireriez, je le crains»

Pippin eut l'impression désagréable que la plupart de ce qu'il avait= dit ou fait était connu, d'une façon ou d'une autre, du Seigneur de 1a Cité, et que celui ci avait deviné aussi une bonne partie de ses pensées: II ne répondit pas.

Que voudriez-vous faire à mon service?

«Je pensais que vous m'indiqueriez mes devoirs, Seigneur»

«Je le ferai quand je saurai quelles sont vos aptitudes, dit Denethor Mais cela, je l'apprendrai peut-être plus vite en vous gardant à côté de moi. L'écuyer de ma chambre a sollicité la permission de rejoindre la garnison extérieure, vous prendrez donc sa place pour un temps. Vous me servirez, porterez des messages et me parlerez, si la guerre et les conseils me laissent quelque loisir. Savez-vous chanter? »

«Oui, dit Pippin. Enfin... oui, assez bien pour les miens. Mais nous n'avons pas de chansons qui conviennent aux grandes salles et aux temps de malheur, seigneur. Nous chantons rarement des choses plus terribles que le vent ou la pluie. Et la plupart de mes chansons sont sur des choses qui nous font rire, ou sur le manger et le boire, bien sûr»

«Et pourquoi pareilles chansons ne conviendraient-elles pas à mes salles ou à des heures comme celles-ci? Nous qui avons longtemps vécu sous l'Ombre, nous pouvons sûrement écouter des échos d'une terre qu'elle n'a pas troublée. Nous pourrons alors sentir que notre veille n'a pas été vaine, encore qu'il n'y en ait eu aucune reconnaissance»

Le cœur de Pippin se serra. Il n'aimait guère l'idée de chanter aucune chanson de la Comté au Seigneur de Minas Tirith, et certainement pas les comiques qu'il connaissait le mieux, et puis, elles étaient, enfin... rustiques pour une pareille occasion. L'épreuve lui fut toutefois épargnée pour le moment. Il ne lui fut pas commandé de chanter. Denethor se tourna vers Gandalf pour lui poser des questions sur les Rohirrim et leur politique, et sur la position d'Eomer, le neveu du roi. Pippin s'émerveilla des connaissances que le Seigneur paraissait avoir sur un peuple lointain, bien qu'il dût y avoir de nombreuses années que Denethor n'avait pas été au loin, pensa t'il.

Denethor fit bientôt signe à Pippin et le congédia de nouveau pour un moment. «Allez au magasin d'armes de la Citadelle, dit-il, et prenez-y la livrée et l'équipement de la Tour. Ils seront prêts. Ils ont été commandés hier. Revenez quand vous serez habillé! »

Il en fut comme il avait dit, et Pippin se vit bientôt revêtu d'étranges habits, tout de noir et d'argent. II avait un petit haubert, dont les anneaux étaient forgés d'acier peut-être, mais noir comme le jais, et un casque à haut cimier avec de petites ailes de corbeau de chaque côté, portant une étoile d'argent au centre du bandeau.

Par-dessus la cotte de mailles, il y avait un court surcot noir, mais brodé sur la poitrine de l'emblème de l'Arbre en argent. Les vieux habits de Pippin furent pliés et mis de côté, il fut toutefois autorisé à garder le manteau gris de Lorien, mais non à le porter en service. II avait à présent sans le savoir l'aspect parfait de *l'Ernil i Pheriannath,* le Prince des Semi-Hommes, comme on l'avait appelé, mais il ne se sentait pas du tout à l'aise. Et l'obscurité commençait à lui peser.

Il fit sombre et terne toute la journée. De l'aube sans soleil jusqu'au soir, la lourde ombre s'était épaissie et tous les cœurs dans la Cité étaient oppressés. Loin en dessus, un grand nuage porté par un vent de guerre flottait lentement vers l'ouest de la Terre Noire, dévorant la lumière, mais en dessous l'air était immobile, sans un souffle, comme si toute la Vallée de l'Anduin attendait l'assaut d'une tempête dévastatrice.

Vers la onzième heure, Pippin, enfin libéré pour un moment, sortit pour aller à la recherche de quelque chose à manger et à boire pour réconforter son cœur lourd et rendre plus supportable la tâche de son service. Au réfectoire, il retrouva Beregond, qui venait de rentrer d'une mission au-delà du Pelennor aux Tours de la garde sur la Chaussée. Ils se promenèrent ensemble du côté des murs, car Pippin se sentait prisonnier à l'intérieur, et il étouffait même dans la haute citadelle. Ils s'assirent de nouveau côte à côte dans l'embrasure donnant sur l'est, où ils avaient mangé et s'étaient entretenu la veille.

C'était l'heure du coucher du soleil, mais le grand voile s'étendait à présent loin dans l'ouest, et ce ne fut qu'en finissant par sombrer dans la Mer que le Soleil s'échappa pour lancer avant la nuit un bref rayon d'adieu, tout semblable à celui que Frodon avait vu à la Croisée des Chemins touchant la tête du roi tombé. Mais aux champs du Pelennor, sous l'ombre du Mindolluin, ne vint aucune filtrée de lumière: ils étaient bruns et lugubres:

Il semblait déjà à Pippin que des années s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'il s'était assis là, en quelque temps à demi oublié où il était encore un hobbit, un voyageur au cœur léger, peu préoccupé des périls qu'il avait traversés. Maintenant, il était un petit soldat parmi les autres, vêtu à la fière mais sombre manière de la Tour de Garde, dans une ville qui se préparait en vue d'un grand assaut.

En un autre temps et un autre lieu, Pippin aurait peut-être été content de son nouvel accoutrement, mais il savait à présent qu'il ne jouait pas un rôle dans une pièce, il était bel et bien au service d'un maître sévère dans le plus grand péril. Le haubert était incommode, et le casque pesait sur sa tête. Il avait rejeté son manteau sur son siège. II détourna son regard fatigué des champs sombres en contrebas, et il bâilla, puis soupira.

«Vous êtes las de cette, journée? » demanda Beregond.

«Oui, répondit Pippin, très: épuisé d'inaction et d'attente. J'ai fait le pied de grue à la porte de la chambre de mon maître pendant bien des longues heures, tandis qu'il discutait avec Gandalf, le Prince et d'autres grands. Et je n'ai pas l'habitude, Maître Beregond, de servir ayant faim d'autres personnes qui mangent. C'est une dure épreuve pour un hobbit, cela. Sans doute trouverez-vous que je devrais avoir une plus grande conscience de l'honneur. Mais à quoi bon pareil honneur? En fait, à quoi bon même le manger et le boire sous cette ombre rampante? Qu'est ce que cela signifie? L'air même paraît épais et brun! Avez-vous souvent de tels obscurcissements quand le vent est à l'Est? »

«Non, répondit Beregond, ce n'est pas un temps du monde. C'est quelque stratagème de sa malice, quelque concoctions de fumées de la Montagne de Feu qu'il envoie pour assombrir les cours et les délibérations. Et c'est bien l'effet que cela produit. Je voudrais bien que le Seigneur Faramir revienne. Il ne serait pas démonté. Mais à présent qui sait s'il retraversera jamais le Fleuve hors des Ténèbres? »

«Oui, dit Pippin. Gandalf aussi est inquiet. Il a été déçu de ne pas trouver Faramir ici, je crois. Et où est-il lui-même? Il a quitté le conseil du Seigneur avant le repas de midi, et pas de bonne humeur, j'ai eu l'impression. Peut-être a t'il quelque pressentiment d'une mauvaise nouvelle»

Soudain, tandis qu'ils parlaient, ils furent frappés de mutisme, figés, pour ainsi dire, en pierres à l'écoute. Pippin se recroquevilla, les mains sur les oreilles, mais Beregond, qui regardait du haut des remparts tout en parlant de Faramir, demeura là, raide, les yeux exorbités. Pippin reconnut le cri à faire frémir qu'il avait entendu longtemps auparavant dans le Maresque de la Comté, mais à présent ce cri avait gagné en puissance et en haine, perçant le cœur d'un désespoir empoisonné.

Beregond finit par parler avec effort. «Ils sont arrivés! dit-il. Prenez courage et regardez! Il y a des choses terribles en dessous»

Pippin grimpa à contrecœur sur la banquette et regarda par-dessus le mur. Le Pelennor s'étendait, obscur, en contrebas et allait se perdre dans la ligne à peine devinée du Grand Fleuve. Mais, à présent, tournoyant rapidement en travers comme des ombres d'une nuit intempestive, il vit à mi-hauteur sous lui cinq formes d'oiseaux, aussi horribles que des charognards, mais plus grands que des aigles, et cruels comme la mort. Tantôt ils fonçaient, s'aventurant presque à portée d'arc des murs, tantôt ils s'éloignaient en tournoyant.

«Des Cavaliers Noirs! murmura Pippin. Des Cavaliers Noirs de l'air! Mais voyez, Beregond! s'écria t'il. Ils cherchent quelque chose, assurément? Voyez comme ils tournent et foncent, toujours sur ce même point, là-

bas! Et ne voyez-vous pas quelque chose qui bouge sur le sol? Des petites choses noires. Oui, des hommes à cheval: quatre ou cinq. Ah! je ne puis le supporter! Gandalf! Gandalf, au secours! »

Un autre long cri rauque s'éleva et retomba, et Pippin sauta à bas du mur, haletant tel un animal pourchassé. Il entendit, s'élevant faiblement et apparemment de très loin â travers ce cri à faire frissonner, le son d'une trompette, qui s'acheva sur une note longue et haute.

«Faramir ! Le Seigneur Faramir ! C'est son appel! s'écria Beregond. Vaillant cœur Mais comment pourra t'il parvenir jusqu'à la Porte, si ces immondes faucons de l'enfer ont d'autres armes que la peur? Mais regardez! Ils tiennent bon. Ils arrivent à la Porte. Non! les chevaux deviennent fous. Regardez! les hommes sont jetés à terre, ils courent à pied. Non, l'un est encore monté, mais il revient vers les autres. Ce doit être le Capitaine: il sait maîtriser bêtes et hommes. Ah! voilà qu'une des immondes choses fonce sur lui. Au secours! Ad secours! Personne n'ira t'il à son aide? Faramir! »

Sur quoi, Beregond s'élança dans l'obscurité. Honteux de sa terreur alors que Beregond pensait d'abord au capitaine qu'il aimait, Pippin se leva et regarda au-dehors. A ce moment, il aperçut un éclat blanc et argent venant du Nord, semblable à une petite étoile descendue dans les champs sombres. Il avançait comme une flèche et croissait à mesure de son approche, en convergence rapide avec la fuite des quatre hommes vers la Porte. Il sembla à Pippin qu'une pâle lumière se répandait alentour et que les lourdes ombres cédaient devant lui, et puis, comme cela approchait, il crut entendre, tel un écho sur les murs, une grande voix qui appelait.

«Gandalf! Cria t'il. Gandalf! Il paraît toujours quand les choses vont le plus mal. Allez-y! Allez-y, Cavalier Blanc! Gandalf, Gandalf! » cria t'il éperdument, comme un spectateur d'une grande course exhortant un coureur qui est bien au-delà de tout encouragement.

Mais les ombres noires s'étaient maintenant avisées de la présence du nouvel arrivant. L'une d'elles vira vers lui, mais il sembla à Pippin qu'il levait la main, et il en jaillit un trait de lumière blanche. Le Nazgûl poussa un long cri plaintif et s'écarta, là-dessus, les quatre autres hésitèrent, puis, s'élevant en spirales rapides, ils s'évanouirent en direction de l'est dans les nuages bas, et, en dessous, sur le Pelennor, il sembla un moment faire moins noir.

Pippin observa la nuit, et il vit l'homme à cheval et le Cavalier Blanc se rejoindre et s'arrêter pour attendre ceux qui étaient à pied. Des hommes se précipitèrent alors vers eux de la Cité, et bientôt, tous disparurent à sa vue sous les murs extérieurs, et il sut qu'ils franchissaient la Porte. Devinant qu'ils viendraient aussitôt à la Tour vers l'Intendant, il se rendit en hâte à l'entrée de la citadelle. Il fut rejoint là par beaucoup d'autres qui avaient observé la course et le sauvetage du haut des murs.

Une clameur ne tarda pas à se faire entendre dans les rues qui montaient des cercles extérieurs, il y avait beaucoup d'acclamations, et l'on criait de tous côtés les noms de Faramir et de Mithrandir. Bientôt, Pippin vit des torches et, suivis par une foule de gens, deux cavaliers qui chevauchaient lentement, l'un était vêtu de blanc, mais il ne brillait plus, pâle dans le crépuscule comme si son feu fût épuisé ou voilé l'autre était sombre, et il tenait la tête baissée. Ils mirent pied à terre, et, tandis que des palefreniers prenaient Gripoil et l'autre cheval, ils s'avancèrent vers la sentinelle de la porte: Gandalf d'un pas ferme, son manteau gris rejeté en amère et un feu couvant encore dans ses yeux, l'autre, vêtu tout en vert, lentement, vacillant un peu comme un homme fatigué ou blessé.

Pippin se fraya un chemin comme ils passaient sous la lanterne qui pendait à la voûte de la porte, et, à la vue du pâle visage de Faramir, la respiration lui manqua. C'était celui d'un homme qui, saisi d'une grande peur ou d'une grande angoisse, l'a maîtrisée et est maintenant tranquillisé. Il se tint un moment, fier et grave, à parler avec le garde, et Pippin, qui l'observait, vit à quel point il ressemblait à son frère Boromir que le hobbit avait aimé dès l'abord, admirant la manière majestueuse, mais aimable du grand homme. Mais soudain, à l'égard de Faramir, son cœur fut étrangement touché d'un sentiment qu'il n'avait jamais connu jusque là. Il voyait devant lui un homme doué d'un air de haute noblesse, telle qu'en montrait parfois Aragorn, moins haute peut-être, mais aussi moins imprévue et vague: un des Rois des Hommes né à une époque ultérieure, mais touché par la sagesse et la tristesse de la Race Ancienne. Il savait à présent pourquoi Beregond prononçait son nom avec amour. C'était un capitaine que les hommes suivaient volontiers, qu'il suivrait lui-même, fût ce sous l'ombre des ailes noires.

«Faramir! cria t'il d'une voix forte avec les autres. Faramir! » Et Faramir, percevant sa voix étrangère parmi la clameur des hommes de la Cité, se retourna pour abaisser son regard sur lui, et il fut stupéfait.

«D'où venez-vous? demanda t'il. Un Semi-Homme, et en livrée de la Tour D'où...

Mais, sur ces entrefaites, Gandalf s'avança à son côté et parla: «Il est venu avec moi du pays des Semi-Hommes, dit-il. II est venu avec moi. Mais ne nous attardons pas ici. II y a beaucoup à dire et à faire, et vous êtes las. Il nous accompagnera. Il le faut, en fait, car, s'il n'oublie pas plus que moi ses nouveaux devoirs, il doit être de nouveau de service auprès de son seigneur dans moins d'une heure. Venez, Pippin, suivez nous! »

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE QUATRE
LE SIÈGE DE GONDOR

Ainsi arrivèrent-ils enfin à la chambre privée du Seigneur de la Cité. Là, des sièges profonds furent disposés autour d'un brasero à charbon de bois, et l'on apporta du vin, et là, Pippin, à peine remarqué, se tint derrière le fauteuil de Denethor, sentant peu sa fatigue tant il écoutait avidement tout ce qui se disait.

Quand Faramir eut pris du pain blanc et bu une gorgée de vin, il se tint sur un siège bas à la gauche de son père. Gandalf était assis de l'autre côté dans un fauteuil de bois sculpté, légèrement en retrait, et il sembla tout d'abord assoupi. Car Faramir ne parla au début que de la mission dont il avait été chargé dix jours auparavant, il apportait des nouvelles d'Ithilien et des mouvements de l'Ennemi et de ses alliés, et il raconta le combat sur la route, au cours duquel les hommes de Harad et leur grande bête avaient été défaits: un capitaine rapportant à son maître des événements d'un ordre assez habituel, petites escarmouches de guerre de frontière qui paraissaient à présent vaines et insignifiantes, dépouillées de leur renom.

Puis Faramir regarda soudain Pippin. «Mais nous en venons maintenant à d'étranges affaires, dit-il. Car ce n'est pas le premier Semi-Homme que j'ai vu sortir des légendes du Nord pour paraître dans les Terres du Sud»

A cette réflexion, Gandalf se redressa et serra les bras de son fauteuil, mais il ne dit rien et arrêta d'un regard l'exclamation prête à sortir des lèvres de Pippin. Denethor regarda leurs visages et hocha la tête, comme pour signifier qu'il y avait déjà beaucoup lu avant que ce ne fût dit. Lentement, tandis que les autres restaient silencieux et immobiles, Faramir fit son récit, les yeux toujours posés sur Gandalf, encore que de temps à autre son regard s'égarât sur Pippin, comme pour rafraîchir le souvenir d'autres qu'il avait déjà vus.

Tandis que se déroulait l'histoire de la rencontre avec Frodon et solat serviteur et des événements d'Henneth Annûn, Pippin se rendit compte que les mains de Gandalf tremblaient, serrées sur le bois sculpté. Elle. paraissaient blanches à présent et très vieilles, et, les regardant, pippin vit que Gandalf, Gandalf lui-même, était inquiet, qu'il avait même:: peur. L'air de la pièce était renfermé et immobile. Enfin, quand Faramir parla de sa séparation d'avec les voyageurs et de leur résolution d'aller à Cirith Ungol, sa voix baissa, il hocha la tête e soupira. Gandalf se leva alors d'un bond.

«Cirith Ungol? La Vallée de Morgul? dit-il. A quel moment,,`: Faramir, à quel moment? Quand les avez-vous quittés? Quand atteindraient-ils cette Vallée maudite? »

«Je les ai quittés il y a deux, jours au matin, répondit Faramir. II y a quinze lieues de là à la Vallée du Morgulduin, en allant droit au sud r et alors ils seraient encore à cinq lieues de la Tour maudite. Au plus tôt: ils ne pourraient y être avant aujourd'hui, et peut-être n'y sont-ils paf, encore arrivés. Je vois en fait ce que vous craignez. Mais l'obscurité' n'est pas due à leur entreprise. Elle a commencé hier soir, et tout l'Ithilien était dans l'ombre la nuit dernière. Il est clair pour moi que l'Ennemi avait longuement combiné une attaque contre nous, et` l'heure en était déjà arrêtée avant que les voyageurs ne quittassent mas garde»

Gandalf arpenta la salle. «Avant hier matin, près de trois jours de, voyage! A quelle distance se trouve le lieu de votre séparation? »

«A quelque vingt cinq lieues à vol d'oiseau, répondit Faramir. Mais je ne pouvais venir plus vite. J'ai couché hier soir dans Cair Andros, la longue île dans le Fleuve au nord, que nous tenons en défense, et des chevaux y sont entretenus sur notre rive. Quand les ténèbres grandirent, j'ai su que la hâte était nécessaire, et je suis parti de là avec trois: autres qui pouvaient aussi avoir une monture. J'envoyai le reste de mai compagnie renforcer la garnison aux Gués d'Osgiliath. J'espère n'avoir pas mal fait? » Il regarda son père.

«Mal fait? s'écria Denethor, dont les yeux flamboyèrent soudain. Pourquoi le demander? Les hommes étaient sous ton commandement. Ou me demandes-tu de juger tous tes actes? Ton comportement est y humble en ma présence, il y a pourtant longtemps maintenant que tu ne t'es détourné de ton propre chemin sur mon conseil. Vois donc: tu as parlé avec adresse, comme toujours, mais moi, n'ai-je pas vu ton regard fixé sur Mithrandir, cherchant si tu avais dit ce qu'il fallait ou j trop? Il y a longtemps qu'il a ton cœur sous sa garde.

«Ton père est vieux, mais pas encore gâteux, mon fils. Je vois et j'entends comme j'ai toujours accoutumé, et rien ne m'a échappé de ce que tu as à moitié dit ou passé sous silence. Je connais la réponse à bien des énigmes. Hélas, hélas pour Boromir! »

«Si ce que j'ai fait vous déplaît, mon père, dit posément Faramir, j'aurais bien voulu connaître votre pensée avant que le fardeau d'un jugement d'un tel poids me fût imposé»

«Cela aurait-il servi à modifier ton jugement? dit Denethor. Je gage que tu aurais encore fait exactement la même chose: Je te connais bien. Tu veux toujours paraître noble et généreux comme un roi de l'ancien temps, bienveillant et doux. Cela peut convenir à quelqu'un de haute lignée, s'il jouit de la puissance et de la paix. Mais dans les heures désespérées, la douceur peut n'avoir pour récompense que la mort»

«Soit! » dit Faramir.

«Soit! s'écria Denethor. Mais pas seulement la tienne, Seigneur Faramir : celle aussi de ton père et de tout ton peuple, qu'il t'appartient de protéger, maintenant que Boromir est parti»

«Souhaiteriez-vous donc, dit Faramir, que nos rôles eussent été échangés? »

«Oui, je le souhaiterais, certes, dit Denethor. Car Boromir était loyal envers moi, il n'était l'élève d'aucun magicien. Il se serait souvenu des besoins de son père, et il n'aurait pas gaspillé ce que la fortune lui offrait. Il m'aurait apporté un beau cadeau»

Pendant un instant, la réserve de Faramir céda. «Je vous prierai de vous rappeler, mon père, pourquoi ce fut moi qui allai en Ithilien, et non lui. En une occasion, au moins, votre décision a prévalu, il n'y a pas longtemps. Ce fut le Seigneur de la Cité qui lui donna cette mission»

«Ne ranime pas l'amertume de la coupe que je me suis préparée moi-même, dit Denethor. Ne l'ai-je pas sentie maintes nuits à présent sur ma langue, prévoyant qu'il reste encore pis dans la lie? Comme je le vois maintenant, en vérité. Ah, qu'il pût n'en pas être ainsi! Que cette chose me fût parvenue! »

«Reprenez courage! dit Gandalf. Boromir ne vous l'aurait apportée en aucun cas. Il est mort, et d'une belle mort, qu'il repose en paix! Mais vous vous abusez. Il aurait tendis la main vers cette chose, et, la prenant, il serait tombé. Il l'aurait gardée pour son propre compte, et, à son retour, vous n'auriez pas reconnu votre fils»

Le visage de Denethor se durcit et se fit froid. «Vous avez trouvé Boromir moins facile à soumettre à votre direction, n'est ce pas? dit-il doucement. Mais moi qui étais son père, je dis qu'il me l'aurait apportée. Vous êtes peut-être un sage, Mithrandir, mais avec toutes vos subtilités, vous ne possédez pas toute la sagesse. On peut trouver des conseils qui ne relèvent ni des toiles des magiciens ni de la hâte des sots. Je possède en la matière davantage de savoir et de sagesse que vous ne l'imaginez»

«Quelle est donc cette sagesse? » demanda Gandalf.

«Elle est suffisante pour percevoir qu'il est deux folies à éviter. L'usage de cet objet est dangereux. A l'heure présente, l’envoyer aux mains d'un Semi-Homme sans intelligence dans le pays de l’ennemi lui-même, comme vous l'avez fait, vous et ce fils à moi, est pure folie»

«Et le Seigneur Denethor, qu'aurait-il fait? »

Ni l'une ni l'autre de ces deux choses. Mais assurément aucun argument ne lui aurait fait soumettre cet objet à un hasard que seul l'espoir d'un fou pouvait envisager, risquant notre ruine finale si l’ennemi recouvrait ce qu'il avait perdu. Non, il aurait fallu le garder, le cacher, le cacher au plus profond des ténèbres. Ne pas s'en servir, dis-je, sinon dans la nécessité la plus extrême, mais le placer hors de son atteinte, sinon à la suite d'une victoire si finale que ce qui nous arriverait alors nous serait complètement égal, puisque nous serions morts»

«Comme à votre accoutumée, mon seigneur, vous ne pensez qu'au seul Gondor, dit Gandalf. Mais il est d'autres hommes et d'autres vies, et des temps encore à venir. Et, quant à moi, j'ai pitié même de ses esclaves»

«Et où les autres hommes chercheront-ils du secours, si le Gondor tombe? répliqua Denethor. Si j'avais maintenant cet objet dans les profonds souterrains de cette citadelle, nous ne tremblerions plus de peur sous cette obscurité, et nos conseils ne seraient pas troublés. Si vous ne croyez pas que je pourrais supporter l'épreuve, c'est que vous ne me connaissez pas encore»

«Je ne m'y fie cependant pas, dit Gandalf. Si je l'avais fait, j'aurais pu envoyer l'objet ici et le confier à votre garde, m'épargnant ainsi, à moi et à d'autres, bien des angoisses. Et à présent, en vous entendant parler, je vous fais moins, et non plus, confiance qu'à Boromir. Non, retenez votre courroux! Je ne me fie même pas à moi-même en cette affaire et j'ai refusé l'objet, même en don de plein gré. Vous êtes fort et vous pouvez encore vous gouverner vous-même en certaines matières, Denethor, mais si vous aviez reçu cet objet, il vous aurait défait. Serait-il enterré sous les racines mêmes du Mindolluin qu'il consumerait encore votre esprit au fur et à mesure que les ténèbres grandissent, et que les choses pires encore qui suivent seront bientôt sur nous»

Les yeux de Denethor flamboyèrent de nouveau un moment, et Pippin sentit une fois de plus la tension entre leurs deux volontés, mais à présent leurs regards lui semblaient presque des lames scintillant dans un duel d'un œil à l'autre. Il tremblait, redoutant quelque coup terrible. Mais soudain Denethor se détendit et redevint froid. II haussa les épaules.

«Si je l'avais! Si je l'avais! dit-il. Tous ces mots et ces si sont vains. Il est parti dans l'Ombre, et seul le temps montrera quel destin l'attend, et nous avec. Dans ce qu'il en reste, que tous ceux qui luttent contre l'Ennemi s'unissent et conservent de l'espoir tant qu'ils le peuvent, et quand il n'y en aura plus, qu'ils gardent encore le courage de mourir libres» Il se tourna vers Faramir. «Que penses-tu de la garnison d'Osgiliath? »

«Elle n'est pas forte, répondit Faramir. J'ai envoyé la Compagnie d'Ithilien la renforcer, comme je l'ai dit»

Pas suffisamment, je pense, dit Denethor. C'est là que le premier coup tombera. Il leur faudra un capitaine résolu»

«Là et ailleurs en maints endroits, dit Faramir avec un soupir. Hélas pour mon frère, que j'aimais, moi aussi! » Il se leva. «Me permettrez-vous de me retirer, père? » A ce moment, il vacilla et prit appui sur le fauteuil de son père.

«Tu es fatigué, je vois, dit Denethor. Tu as fait une chevauchée rapide et longue, et sous des ombres mauvaises dans l'air, m'a t’on dit»

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE QUATRE
LE SIÈGE DE GONDOR

«Ne parlons pas de cela! » dit Faramir.

«Nous n'en parlerons donc pas, dit Denethor. Va donc te reposer comme tu le pourras. Les besoins de demain seront plus durs»

Tous prirent alors congé du Seigneur de la Cité et allèrent prendre du repos, tandis qu'ils le pouvaient encore. Dehors régnaient des ténèbres sans étoiles quand Gandalf, accompagné de Pippin portant une petite torche, gagna leur logement. Ils ne parlèrent pas avant de se trouver derrière des portes bien closes. Alors, Pippin prit enfin la main de Gandalf.

«Dites-moi, demanda t'il, y a t'il aucun espoir? Pour Frodon, j'entends, ou du moins pour Frodon surtout»

Gandalf posa sa main sur la tête de Pippin. «Il n'y en a jamais eu beaucoup, répondit-il. Seulement un espoir de fou, m'a t'on dit. Et quand j'ai entendu le nom de Cirith Ungol» Il s'interrompit et alla à la fenêtre, comme si ses yeux pouvaient percer la nuit vers l'Est. «Cirith Ungol ! murmura t'il. Pourquoi de ce côté là, je me demande? » II se retourna. «Tout à l'heure, Pippin, le cœur a failli me manquer, à la mention de ce nom. Et pourtant je crois, en vérité, que la nouvelle apportée par Faramir comporte un certain espoir. Car il semble clair que notre Ennemi a enfin ouvert sa guerre et fait le premier mouvement alors que Frodon était encore libre. De sorte que maintenant, pendant bien des jours, son regard sera tourné de côté et d'autre, mais non sur son propre pays. Pourtant, Pippin, je sens de loin sa hâte et sa crainte. Il a commencé plus tôt qu'il ne l'aurait voulu. Il s'est produit quelque chose qui fa mis en mouvement»

Gandalf resta un moment plongé dans la réflexion. «Peut-être, murmura t'il. Peut-être votre étourderie même a t'elle servi, mon garçon. Voyons: il y a cinq jours maintenant qu'il a dû découvrir que nous avions abattu Saroumane et pris la Pierre. Et puis quoi? Nous ne pouvions en faire grand usage, ni à son insu. Ah! je me demande. Aragorn? Son temps approche. Et il est fort, et dur par en dessous, Pippin, audacieux, déterminé, capable de prendre ses propres décisions et de grands risques au besoin. Ce pourrait être cela. Il pourrait avoir utilisé la Pierre et s'être montré à l'Ennemi, le défiant, dans ce dessein même. Je me demande. Enfin... nous ne connaîtrons pas la réponse avant l'arrivée des Cavaliers de Rohan, s'ils ne viennent pas trop tard. Nous avons de mauvais jours devant nous. Dormons, pendant que nous le pouvons! »

«Mais», dit Pippin.

«Mais quoi? dit Gandalf. Je n'admettrai qu'un seul mais ce soir»

«Gollum, dit Pippin. Comment diantre ont ils pu se promener avec lui, et même le suivre? Et j'ai pu voir que Faramir n'aimait pas plus que vous l'endroit où il les emmenait. Qu'est ce qui ne va pas? »

«Je ne puis répondre à cela pour le moment, dit Gandalf. Mon cœur devinait toutefois que Frodon et Gollum se rencontreraient avant la fin. Pour le bien ou pour le mal. Mais de Cirith Ungol, je ne parlerait pas ce soir. Une trahison, une trahison, je crains, une trahison de la part de cette misérable créature. Mais il le faut bien. Rappelons-nous qu'un traître peut se trahir lui- même et faire un bien qu'il n'a pas en vue. Cela peut être, parfois. Bonne nuit! »

Le lendemain vint avec un matin semblable à un crépuscule brun, et le moral des hommes, un moment ragaillardi par le retour de Faramir, retomba au plus bas. On ne revit pas de cette journée les Ombres ailées, mais de temps à autre venait un faible cri, et nombre de ceux qui l'entendaient s'immobilisaient, frappés d'une peur passagère, tandis que les moins vaillants fléchissaient et pleuraient.

Et Faramir était reparti. «On ne lui a laissé aucun repos, murmurèrent certains. Le Seigneur mène son fils trop durement, et il lui faut à présent faire double travail: le sien et celui de son frère qui ne reviendra, plus» Et des hommes regardaient toujours vers le nord, demandant: «Où sont les Cavaliers de Rohan? »

De fait, Faramir n'était pas parti de son propre chef. Mais le Seigneur de la Cité était maître de son Conseil, et il n'était pas d'humeur, ce jour là, à s'incliner devant l'opinion d'autrui. Le Conseil avait été convoqué de bonne heure le matin. Là, tous les capitaines avaient jugé qu'en raison de la menace dans le Sud, leur force était trop.. , réduite pour porter aucun coup de guerre de leur côté, à moins d'une arrivée fortuite des Cavaliers de Rohan. Jusque là, on devait garnir les, murs et attendre.

«Cependant, dit Denethor, nous ne devrions pas abandonner à la légère les défenses extérieures que les Ramenas ont édifiées avec tant de, peine. Et l'Ennemi doit payer chèrement le passage du Fleuve. Ce passage, il ne peut l'accomplir en force suffisante pour attaquer la Cite, ni au nord de Cair Andros à cause des marais, ni au sud vers Lebennin à cause de la largeur du Fleuve, qui nécessite de nombreuses embarcations. C'est à Osgiliath qu'il fera porter son poids, comme auparavant quand Boromir lui a interdit le passage»

«Ce ne fut là qu'un essai, dit Faramir. Aujourd'hui, nous pouvons faire payer à l'Ennemi dix fois nos pertes à ce passage et pourtant regretter l'échange. Car il peut plus facilement se permettre de perdre une armée que nous une compagnie. Et la retraite de ceux que nous enverrons en campagne au loin sera périlleuse s'il remporte le passage en force»

«Et Cair Andros? dit le Prince. II faut tenir cela aussi, si Osgiliath est défendue. N'oublions pas le danger sur notre gauche. Les Rohirrim peuvent arriver comme ils peuvent ne pas le faire. Mais Faramir nous a parlé de grandes forces qui s'avançaient toujours vers la Porte boire. Il peut en sortir plus d'une armée, qui se dirigeront sur plus d'un passage»

«II faut prendre beaucoup de risques en guerre, dit Denethor. Cair Andros est garnie d'hommes et on ne peut en envoyer davantage aussi loin. Mais je ne céderai pas le Fleuve ni le Pelennor sans les défendre s'il y a encore ici un capitaine qui ait le courage d'exécuter la volonté de son maître»

Tous restèrent alors silencieux, mais Faramir dit enfin: «Je ne m'oppose pas à votre volonté, sire. Puisque vous êtes privé de Boromir, j'irai et je ferai ce que je pourrai à sa place si vous l'ordonnez»

«Je l'ordonne», dit Denethor.

«Eh bien, adieu! dit Faramir. Mais si je dois revenir, ayez meilleure opinion de moi»

«Cela dépend de la façon de ton retour», dit Denethor.

Ce fut Gandalf qui parla le dernier à Faramir avant qu'il ne partît en direction de l'Est. «Ne sacrifiez pas votre vie par témérité ou par amertume, dit-il. On aura besoin de vous ici, pour d'autres choses que pour la guerre. Votre père vous aime, Faramir, et il s'en souviendra avant la fin. Adieu! »

Ainsi le Seigneur Faramir était maintenant reparti, emmenant avec lui tous les volontaires ou les hommes qui n'étaient pas indispensables. Du haut des murs, certains regardaient à travers l'obscurité vers la cité ruinée, et ils se demandaient ce qui pouvait s'y passer, car rien n'était visible. Et d'autres observaient, plus que jamais, le Nord et supputaient les lieues qui les séparaient de Théoden en Rohan. «Viendra t'il? Se souviendra t'il de notre alliance? » disaient-ils.

«Oui, il viendra, dit Gandalf, même s'il arrive trop tard. Mais réfléchissez! La Flèche Rouge n'a pu l'atteindre, au mieux, qu'avant-hier, et les lieues sont longues depuis Edoras»

Il faisait de nouveau nuit quand vinrent d'autres renseignements. Un homme arriva en hâte des gués, disant qu'une armée était sortie de Minas Morgul et qu'elle approchait déjà d'Osgiliath, et elle avait été rejointe pas des régiments du Sud, les Haradrim, grands et cruels. «Nous avons appris aussi, poursuivit le messager, que le Capitaine Noir est de nouveau à leur tête, et la peur qu'il inspire l'a précédé au-delà du Fleuve»

Le troisième jour depuis l'arrivée de Pippin à Minas Tirith s'acheva sur ces mots de mauvais augure. Peu nombreux furent ceux qui allèrent se reposer, car personne n'avait plus guère l'espoir que Faramir pût tenir longtemps les gués.

Le lendemain, bien que l'obscurité eût atteint son plein et n'épaissît plus, elle pesait plus lourdement que jamais sur le cœur des hommes, et une grande peur les étreignait. De mauvaises nouvelles ne tardèrent pas à arriver encore. L'Ennemi avait emporté le passage de l'Anduin. Faramir se retirait vers le mur du Pelennor, ralliant ses hommes aux Forts de la Chaussée, mais il avait affaire à des forces dix fois plus nombreuses.

«S'il reprend aucunement pied de l'autre côté du Pelennor, ses ennemis seront sur ses talons, dit le messager. Ils ont payé cher le passage, mais moins que nous ne l'espérions. Le plan a été bien conçu. On voit maintenant qu'ils ont longtemps construit secrètement des radeaux et des allèges en grand nombre à l'est d'Osgiliath. Ils ont traversé dans un grouillement de cafards. Mais c'est le Capitaine Noir qui nous défait. Peu d'hommes veulent tenir et affronter la seule rumeur de sa venue. Ses propres gens tremblent devant lui, et ils se tueraient sur son ordre»

Dans ce cas, je suis plus nécessaire là-bas qu'ici», dit Gandalf. Il s'en fut aussitôt, et sa lueur s'évanouit bientôt à la vue. Et toute la nuit Pippin, demeuré seul et ne pouvant dormir, resta sur le mur à regarder vers l'Est.

Les cloches avaient à peine retenti pour annoncer de nouveau le jour, ironie dans les ténèbres non éclaircies, qu'il vit jaillir au loin des feux dans les espaces indistincts où s'élevaient les murs du Pelennor. Les guetteurs crièrent d'une voix forte, et tous les hommes de la Cité se tinrent en armes. II y avait à présent de temps à autre un éclair rouge, et lentement on entendit dans l'air lourd de sourds grondements.

Ils ont pris le mur! crièrent les hommes. Ils y ouvrent des brèches à coups de mines. Ils viennent! »

«Où est Faramir? s'écria Beregond, atterré. Ne me dites pas qu'il est tombé! »

Ce fut Gandalf qui apporta les premiers renseignements. II vint vers le milieu de la matinée avec une poignée de cavaliers, escortant une file de charrettes. Elles étaient pleines de blessés, tous ceux qui avaient pu être sauvés du naufrage des Forts de la Chaussée. Il se rendit immédiatement auprès de Denethor. Le Seigneur de la Cité se tenait alors dans une chambre haute au-dessus de la Salle de la Tour Blanche, avec Pippin à son côté, et des fenêtres obscures, au nord, au sud et à l'est, il abaissait ses yeux sombres, comme pour percer les ombres du destin qui le cernait. Il regardait surtout au nord, et il s'arrêtait par moments pour écouter, comme si, grâce à quelque artifice, ses oreilles pouvaient entendre le tonnerre de sabots dans les plaines lointaines.

«Faramir est-il arrivé? » demanda t'il.

«Non, dit Gandalf. Mais il était encore vivant quand je l'ai quitté. Il est résolu toutefois à rester avec l'arrière-garde, de peur que la retraite par-dessus le Pelennor ne se transforme en déroute. Il pourra peut-être maintenir ses hommes ensemble assez longtemps, mais j'en doute. II est aux prises avec un ennemi trop considérable. Car il est venu quelqu'un que je redoutais»

«Pas... le Seigneur Ténébreux? » s'écria Pippin, à qui la terreur faisait oublier sa place.

Denethor eut un rire amer. «Non, pas encore, Maître Peregrïn! Il ne viendra que pour triompher de moi lorsque tout sera gagné. Il use d'autres armes. Comme font tous les grands seigneurs, quand ils sont sages, Maître Semi-Homme. Ah, pourquoi reste-je ici dans ma tour à réfléchir, à guetter, à attendre, sacrifiant même mes fils? Car je puis encore manier le glaive»

II se leva et ouvrit brusquement son long manteau noir, et voilà qu'en dessous il était vêtu de mailles et ceint d'une longue épée à grande poignée dans un fourreau noir et argent. «C'est ainsi que j'ai marché et que j'ai maintenant dormi de nombreuses années, dit-il, de peur qu'avec l'âge mon corps ne s'amollît et ne devînt timoré»

«Et pourtant, à présent, sous le commandement du Seigneur de Barad-dûr, le plus féroce de ses capitaines est déjà maître de nos défenses extérieures, dit Gandalf. Roi d'Angmar depuis longtemps, Sorcier, Esprit Servant de l'Anneau, Seigneur des Nazgûl, lance de terreur dans la main de Sauron, ombre de désespoir»

«Dans ce cas, Mithrandir, vous aviez un ennemi à votre hauteur, dit Denethor. Pour moi, je savais depuis longtemps qui est le principal capitaine des armées de la Tour Sombre. N'êtes-vous revenu que pour me dire cela? Ou serait-ce que vous vous êtes retiré parce que vous avez trouvé votre maître? »

Pippin frémit dans la crainte que Gandalf, piqué au vif, ne s'emportât, mais cette crainte était sans fondement. «Il se pourrait, répondit doucement Gandalf. Mais notre épreuve de force n'est pas encore venue. Et si les paroles prononcées dans les temps anciens sont vraies, ce n'est pas de la main d'un homme qu'il mourra, et le destin qui l'attend est caché aux Sages. Quoi qu'il en soit, le Capitaine du Désespoir ne se presse pas encore en avant. Il dirige plutôt selon la sagesse que vous venez de dire, de l'arrière, poussant ses esclaves en furie devant lui.

«Non, je suis venu plutôt pour garder les blessés qui peuvent encore être guéris, car le Rammas est partout battu en brèche, et l'armée de Morgul ne tardera pas à y pénétrer en de nombreux points. Et je suis venu surtout pour dire ceci. Il y aura bientôt une bataille en rase campagne. Il faut préparer une sortie. Qu'elle soit faite par des hommes montés. En eux réside notre bref espoir, car il n'est qu'une chose en quoi notre ennemi soit assez mal pourvu: il a peu de cavaliers»

«Nous aussi. L'arrivée de Rohan à présent viendrait juste à point», dit Denethor.

«Nous verrons probablement d'autres arrivants d'abord, dit Gandalf. Des fuyards de Cair Andros nous ont déjà rejoints. L'île est tombée. Une autre armée est venue de la Porte Noire, en traversant du nord-est»

«Certains vous ont accusé, Mithrandir, de vous complaire à apporter de mauvaises nouvelles, dit Denethor, mais pour moi, cela n'est plus une nouvelle: je l'ai su dès hier avant la tombée de la nuit. Quant à la sortie, j'y avais déjà pensé. Allons en bas»

Le temps passa. Enfin, les guetteurs des murs purent voir la retraite des compagnies extérieures. Parurent d'abord, sans grand ordre, de petites bandes d'hommes fatigués et souvent blessés, certains couraient tels des fous comme s'ils étaient poursuivis. A l'horizon vers l'est, les feux lointains luisaient par intermittence, et à présent, il semblait que de-ci de-là ils gagnaient dans la plaine. Des maisons et des granges brûlaient. Puis, de nombreux points, de petites rivières de flamme rouge s'avancèrent rapidement, serpentant dans l'obscurité et convergeant vers la ligne de la large route qui menait de la Porte de la Cité à Osgiliath.

«L'ennemi, murmurèrent les hommes. La digue est tombée. Voilà qu'ils se déversent par les brèches! Et ils portent des torches, à ce qu'il semble. Où sont les nôtres? »

D'après l'heure, le soir tombait à présent, et la lumière était si faible que même les hommes à la vue longue ne pouvaient discerner du haut de la Citadelle que des champs confus, sauf pour les incendies qui se multipliaient sans cesse et les lignes de feu qui croissaient en longueur et en vitesse. Enfin, à moins d'un mille de la Cité, parut une masse d'hommes plus ordonnée, qui marchait sans courir et maintenait encore sa cohésion.

Les guetteurs retinrent leur souffle. «Faramir doit être là, dirent-ils. Il sait gouverner hommes et bêtes. II y arrivera encore»

La retraite principale se trouvait à peine à deux furlongs. Sortant de l'obscurité derrière une petite compagnie de cavaliers, galopait tout ce qui restait de l'arrière-garde. Une fois encore, les cavaliers se retournèrent aux abois pour faire face aux lignes de feu approchantes. Il y eut, alors soudain un tumulte de cris. Des cavaliers ennemis s'avancèrent en trombe. Les lignes de feu se muèrent en torrents rapides, rang après rang d'Orques portant des flammes et Suderons sauvages aux étendards rouges, flot montant qui gagnait de vitesse la retraite. Et, avec un cri perçant venu du ciel terne, tombèrent les Nazgûl qui s'abattaient vers la mise à mort.

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE QUATRE
LE SIÈGE DE GONDOR

La retraita se changea en déroute. Des hommes s'échappaient déjà, fuyant çà et là comme des fous, jetant leurs armes, hurlant de peur ou tombant à terre.

Une trompette sonna alors de la Citadelle, et Denethor lança enfin la sortie. Alignés dans l'ombre de la Porte et sous les murs extérieurs indistincts, les hommes attendaient le signal: tous ceux qui restaient dans la Cité. Ils bondirent en avant, se formèrent, prirent le galop et chargèrent en poussant une grande clameur. Et des murs monta un cri de réponse, car, les premiers sur-le-champ de bataille, chevauchaient les chevaliers au cygne de Dol Amroth avec leur Prince et son étendard bleu en tête.

«Amroth avec le Gondor! criait-on. Amroth avec Faramir ! »

Ils tombèrent sur l'ennemi comme la foudre sur les deux flancs de la retraite, mais un cavalier les dépassa tous, rapide comme le vent dans l'herbe: Gripoil le portait, brillant, de nouveau dévoilé, une lumière émanant de sa main levée:

Les Nazgûl poussèrent des cris aigus et se retirèrent vivement, car leur Capitaine n'était pas encore venu pour défier le feu blanc de son ennemi. Les armées de Morgul, tout entières à leur proie et prises au dépourvu dans leur course folle, rompirent et se dispersèrent comme des étincelles dans un coup de vent. Les compagnies de l'extérieur se retournèrent avec une grande acclamation et frappèrent leurs poursuivants. Les chasseurs devinrent chassés. La retraite devint un assaut. Le champ de bataille fut couvert d'Orques et d'hommes abattus, et une odeur âcre s'éleva des torches jetées qui s'éteignaient en grésillant et en lançant des tourbillons de fumée. La cavalerie poursuivit sa course.

Mais Denethor ne lui permit pas d'aller loin. Bien que l'ennemi fût mis en échec et pour le moment repoussé, de grandes forces se déversaient de l'Est. La trompette sonna de nouveau, appelant à la retraite. La cavalerie de Gondor fit halte. Les compagnies de l'extérieur se reformèrent derrière son écran. Et bientôt elles revinrent d'un pied ferme. Elles atteignirent la Porte de la Cité et entrèrent, marchant fièrement, et fièrement les gens de la Cité les contemplèrent et crièrent leur louange, mais ils avaient le cœur troublé. Car les compagnies étaient sérieusement réduites. Faramir avait perdu le tiers de ses hommes. Et où était-il?

Il arriva le dernier. Ses hommes passèrent à l'intérieur. Les chevaliers montés revinrent, avec, en queue, l'étendard de Dol Amroth et le Prince. Et dans ses bras, devant lui sur son cheval, il portait le corps de son parent, Faramir fils de Denethor, trouvé sur-le-champ de bataille.

«Faramir ! Faramir ! » crièrent les hommes, pleurant dans les rues. Mais il ne répondit point, et on l'emporta le long de la route en lacet vers la Citadelle et vers son père. Au moment même où les Nazgûl s'étaient détournés de l'assaut du Cavalier Blanc, avait volé un trait mortel, et Faramir, qui tenait aux abois un champion monté de Harad, était tombé à terre. Seule la charge de Dol Amroth l'avait sauvé des rouges épées de la terre du Sud, qui l'auraient taillé tout gisant.

Le Prince Imrahil apporta Faramir à la Tour Blanche, il dit: «Votre fils est revenu, seigneur, après de grands exploits», et il raconta tout ce qu'il avait vu. Mais Denethor se leva, contempla le visage de son fils et resta silencieux. Puis il ordonna de dresser un lit dans la pièce, d'y déposer Faramir et de les laisser seuls. Mais lui-même monta à la chambre secrète sous le sommet de la Tour, et les nombreux hommes qui levèrent les yeux à ce moment virent briller une pâle lumière qui vacilla un moment derrière les étroites fenêtres avant de flamboyer et de s'éteindre. Et quand Denethor redescendit, il alla auprès de Faramir et s'assit sans parler à son chevet, mais le visage du Seigneur était gris, plus cadavérique que celui de son fils.

La Cité était donc enfin assiégée, encerclée par l'Ennemi. Le Rammas était rompu et tout le Pelennor abandonné à l'Ennemi. La dernière nouvelle à venir de l'extérieur des murs fut apportée par des hommes qui arrivèrent en fuite par la route du nord avant la fermeture de la Porte. C'était ce qui restait de la Garde établie au point où la route d'Anôrien et de Rohan pénétrait dans la région urbaine. Ils étaient conduits par Ingold, celui qui avait laissé passer Gandalf et Pippin moins de cinq jours auparavant, alors que le soleil se levait encore et qu'il y avait de l'espoir dans le matin.

«Il n'y a aucune nouvelle des Rohirrim, dit-il. Rohan ne viendra plus. Ou s'ils viennent, cela ne nous servira plus de rien. La nouvelle armée dont nous avions entendu parler est arrivée avant eux d'au-delà du Fleuve par Andros, dit-on. Ils sont forts, des bataillons d'Orques de l'ail et d'innombrables compagnies d'Hommes d'une nouvelle sorte que nous n'avons encore jamais rencontrée. Ils ne sont pas grands, mais larges et sinistres, barbus comme des Nains, et ils manient de grandes haches. Ils viennent, croyons-nous, de quelque terre sauvage de l'Est lointain. Ils tiennent la route du nord, et un grand nombre a passé en Anôrien. Les Rohirrim ne peuvent venir»

La Porte fut fermée. Toute la nuit, les guetteurs sur les murs entendirent la rumeur de l'ennemi qui rôdait alentour, brûlant champs et arbres, et taillant tout homme qu'ils trouvaient au-dehors, vivant ou mort. On ne pouvait évaluer dans les ténèbres le nombre de ceux qui avaient déjà passé le Fleuve, mais quand le matin, ou son terne reflet, se glissa sur la plaine, on vit que même la peur nocturne ne l'avait guère exagéré. La plaine était noire de leurs compagnies en marche, et aussi loin. que portait le regard tendu dans l'assombrissement

poussaient, telle une immonde excroissance fongueuse tout autour de la cité investie, de grands camps de tentes, noires ou rouge sombre.

Affairés comme des fourmis, des Orques creusaient, creusaient des lignes de profondes tranchées en un énorme cercle, juste hors de la portée des arcs des murs, et au fur et à mesure de leur achèvement, les tranchées étaient emplies de feu, sans que nul ne pût voir par quel artifice ou quelle sorcellerie il était allumé. Le travail avança toute la journée, sous les yeux des hommes de Minas Tirith, incapables de l'empêcher. Et comme chaque longueur de tranchée était achevée, on pouvait voir approcher de grandes charrettes, et bientôt encore d'autres compagnies de l'Ennemi montèrent, chacune à l'abri d'une tranchée, de grands engins pour le jet de projectiles. Il n'y en avait aucun sur les murs de la Cité de taille à porter aussi loin ou à arrêter le travail.

Au début, les hommes rirent, ne redoutant pas trop pareils stratagèmes. Car le mur principal de la Cité était d'une grande hauteur et d'une merveilleuse épaisseur, la construction datant d'avant le déclin dans l'exil de la puissance et de l'art de Nûmenor, et sa face extérieure était semblable à celle de la Tour d'Orthanc, dure, sombre et lisse, imprenable par le fer ou par le feu, indestructible sinon par quelque convulsion qui déchirerait la terre même sur laquelle elle s'élevait.

«Non, disaient-ils, le Sans Nom viendrait-il en personne, qu'il ne pourrait, même lui, entrer ici tant que nous vivrons» Mais certains répondaient: «Tant que nous vivrons? Combien de temps? Il possède une arme qui a réduit maintes places fortes depuis l'origine du monde. La faim. Les routes sont coupées. Le Rohan ne viendra pas»

Mais les engins ne gaspillèrent aucun coup contre le mur indomptable. Ce ne fut aucun brigand ni chef orque qui ordonna l'assaut contre le plus grand ennemi du Seigneur de Mordor. Un pouvoir et un esprit malfaisant le guidèrent. Dès que les grandes catapultes furent installées, elles commencèrent, avec un grand accompagnement de hurlements et force craquements de cordes et de treuils, î lancer des projectiles à une hauteur surprenante, de sorte qu'ils passaient bien au-dessus des remparts pour tomber avec un bruit sourd à l'intérieur du premier cercle de la Cité, et bon nombre d'entre eux, par quelque artifice secret, éclataient en flammes dans leur chute.

Il y eut bientôt grand danger d'incendie derrière le mur, et tous ceux qui étaient disponibles s'affairèrent à étouffer les flammes qui jaillissaient en maints endroits. Puis, parmi les plus grands jets tomba une autre grêle, moins destructrice, mais plus horrible. Elle s'abattit partout dans les rues et les passages derrière la Porte, petits projectiles ronds qui ne brûlaient pas. Mais quand les hommes accoururent pour voir ce que ce pouvait bien être, ils poussèrent de grands cris et pleurèrent. Car l'Ennemi projetait dans la Cité toutes les têtes de ceux qui étaient tombés au combat à Osgiliath, sur le Rammas ou dans les champs. Elles étaient sinistres à regarder, car, bien que certaines fussent écrasées et informes et que d'autres eussent été cruellement tailladées, beaucoup avaient des traits reconnaissables, et il semblait que les hommes fussent morts dans la souffrance, et toutes étaient marquées de l'immonde emblème de l'ail Vigilant. Mais toutes défigurées et déshonorées qu'elles étaient, il arrivait souvent qu'ainsi un homme revoyait le visage de quelqu'un qu'il avait connu, qui avait un jour fièrement marché en armes, labouré les champs ou qui était monté des vallées dans les collines, en quelque jour de fête.

En vain, les hommes brandissaient le poing à l'adresse des ennemis impitoyables qui se pressaient devant la Porte. Ils se moquaient des malédictions et ils ne comprenaient pas les langues des hommes de l'Ouest, qui criaient avec des voix rauques comme des bêtes ou des oiseaux de proie. Mais il ne resta bientôt plus beaucoup d'hommes qui eussent le cœur de se dresser pour défier les armées du Mordor. Car le Seigneur de la Tour Sombre disposait d'une autre arme encore, plus rapide que la faim : la peur et le désespoir.

Les Nazgûl revinrent et, comme leur Seigneur Ténébreux grandissait alors et déployait sa force, leurs voix, qui n'exprimaient que sa volonté et sa malice, étaient emplies de méchanceté et d'horreur. Ils tournaient sans cesse au-dessus de la Cité, comme des vautours qui comptent sur leur suffisance de chair d'hommes condamnés. Ils volaient hors de vue et de portée, mais ils étaient toujours présents, et leurs voix sinistres déchiraient l'air. Elles devenaient de plus en plus intolérables, et non pas moins, à chaque nouveau cri. A la fin, les plus intrépides se jetaient sur le sol au moment où la menace cachée les survolait ou bien ils restaient debout, mais laissaient tomber leurs armes de leurs mains défaillantes, tandis que des ténèbres envahissaient leur esprit et qu'ils ne pensaient plus à la guerre, mais seulement à se cacher, à ramper, et à mourir.

Durant toute cette sombre journée, Faramir resta étendu sur son lit dans la chambre de la Tour Blanche, perdu dans le délire d'une fièvre désespérée, mourant, disaient certains, et bientôt tout le monde répéta sur les murs et dans les rues: «Mourant» Et son père restait à son chevet, sans rien dire, il veillait, sans plus accorder aucune attention à la défense.

Pippin n'avait jamais connu d'heure aussi noire, même dans les griffes de l'Ourouk-haï. Son devoir était de servir le Seigneur, et il le faisait, oublié, semblait-il, debout près de la porte de la chambre sans lumière, maîtrisant du mieux qu'il le pouvait ses propres craintes. Et comme il regardait, il lui parut que Denethor

vieillissait sous ses yeux comme si quelque chose eût craqué dans son orgueilleuse volonté et que son esprit rigide eût été défait. Peut-être était-il rongé par le chagrin et le remords. Pippin voyait des larmes sur ce visage autrefois sec, et elles étaient plus insupportables que la colère.

«Ne pleurez pas, seigneur, balbutia t'il. Peut-être se rétablira t'il? Avez-vous demandé à Gandalf? »

«Qu'on ne me réconforte pas avec des magiciens! dit Denethor. L'espoir de ce fou a échoué. L'Ennemi l'a découvert, et maintenant son pouvoir grandit, il voit nos pensées mêmes et tout ce que nous faisons sert à notre ruine.

J'ai envoyé mon fils, sans remerciement, sans bénédiction, à un péril inutile, et le voici qui gît avec du poison dans ses veines. Non, non, quoi qu'il puisse maintenant arriver à la guerre, ma lignée aussi se termine, même la Maison des Intendants a failli. Des gens méprisables vont gouverner ce qui reste encore des Rois des Hommes, tapis dans les montagnes jusqu'à ce qu'ils soient définitivement chassés»

Des gens vinrent à la porte pour appeler le Seigneur de la Cité. «Non, je ne descendrai pas, dit-il. Je dois rester auprès de mon fils. Il pourrait encore parler avant la fin. Mais elle est proche. Suivez qui vous voulez, même le Fou Gris, bien que son espoir ait échoué. Moi, je reste ici»

Ce fut donc Gandalf qui prit en main la dernière défense de la Cité de Gondor. Où qu'il allât, les hommes reprenaient courage et les ombres ailées sortaient du souvenir. Il allait inlassablement de la Citadelle à la Porte, du nord au sud sur le mur et avec lui allait le Prince de Dol Amroth, vêtu de ses mailles brillantes. Car lui et ses chevaliers se considéraient encore comme des seigneurs dans lesquels coulait le vrai sang de la race de Nûmenor. A leur vue, les hommes murmuraient: «Sans doute les vieux contes disent-ils vrai, il y a du sang elfique dans les veines de ceux là, car les gens de Nimrodel demeurèrent dans ce pays il y a très, très longtemps» Et quelqu'un se mettait à chanter dans l'obscurité des strophes du Lai de Nimrodel ou d'autres chants de la Vallée de l'Anduin datant des années évanouies.

Et pourtant quand ils étaient partis, les ombres se refermaient sur les hommes, leur cœur se glaçait, et la vaillance du Gondor tombait en cendres. Et ainsi passa t'on lentement d'une terne journée de craintes dans les ténèbres d'une nuit désespérée. Les incendies faisaient rage, sans aucun frein à présent, dans le premier cercle de la Cité, et en bien des points, toute retraite était, déjà coupée pour la garnison du mur extérieur. Mais les fidèles qui demeuraient là à leur poste étaient rares, la plupart avaient fui derrière la seconde porte.

Loin derrière la bataille, un pont avait été rapidement lancé sur le Fleuve, et toute la journée des forces et de l'attirail de guerre supplémentaires s'étaient déversés sur l'autre rive. Enfin, en ce milieu de la nuit, l'assaut se relâcha. L'avant-garde franchit les tranchées de feu par de nombreux sentiers tortueux que l'on avait ménagés entre elles. Les hommes venaient, insoucieux des pertes, encore groupés en troupeau à portée des archers sur les murs. Mais, en fait, il restait trop peu de ceux-ci pour leur causer grand dommage, bien que la lumière

des feux révélât maintes cibles pour des archers de l'habileté dont Gondor se flattait autrefois. Alors, voyant la vaillance de la Cité déjà abattue, le Capitaine caché mit sa force en action. Lentement, les grandes tours de siège construites à Osgiliath se mirent en mouvement dans l'obscurité.

Des messagers vinrent de nouveau à la chambre de la Tour Blanche, et Pippin les laissa entrer, car ils étaient pressants. Denethor détourna lentement la tête du visage de Faramir, et il les regarda sans mot dire.

« Le premier cercle de la Cité est en flammes, seigneur, dirent-ils. Quels sont vos ordres? Vous êtes toujours le Seigneur et l'Intendant. Tous ne veulent pas suivre Mithrandir. Des hommes désertent les murs et les laissent dégarnis»

«Pourquoi? Pourquoi ces imbéciles fuient-ils? dit Denethor. Mieux vaut brûler plus tôt que plus tard, car brûler il le faudra bien. Retournez à votre feu de joie! Et moi? Je vais aller maintenant à mon bûcher. A mon bûcher! Nulle tombe pour Denethor ni pour Faramir. Nulle tombe! Nul long sommeil de la mort, embaumés. Nous brûlerons comme les rois païens avant qu'aucun navire ne vînt ici de l'Ouest. L'Ouest a failli. Retournez brûler! »

Les messagers firent demi-tour sans saluer ni répondre et s'enfuirent.

Denethor se leva alors et lâcha la main fiévreuse de Faramir qu'il tenait. «Il brûle, il brûle déjà, dit-il tristement. La demeure de son esprit s'écroule! » Puis il s'avança doucement vers Pippin et abaissa sur lui son regard.

«Adieu! dit-il. Adieu, Peregrïn fils de Paladin! Votre service fut bref et il touche maintenant à sa fin. Je vous libère du peu qu'il reste. Allez maintenant et mourez de la façon qui vous paraîtra la meilleure. Et avec qui vous voudrez, fût ce cet ami dont la folie vous a conduit à cette mort. Faites mander mes serviteurs et partez. Adieu! »

«Je ne vous dirai pas adieu, mon seigneur», dit Pippin, mettant genou en terre. Et, reprenant soudain sa manière hobbite, il se leva et regarda le vieillard dans les yeux. «Je vais prendre congé de vous, sire, dit-il, car je désire beaucoup, certes, voir Gandalf. Mais ce n'est pas un fou, et je ne penserai pas à mourir tant qu'il ne

désespérera pas de la vie. Mais de ma parole et de votre service je ne désire pas être libéré tant que vous serez en vie. Et s'ils finissent par atteindre la Citadelle, j'espère être ici pour me tenir à vos côtés et mériter peut-être les armes que vous m'avez données»

«Faites comme vous l'entendez, Maître Semi-Homme, dit Denethor. Mais ma vie est brisée. Envoyez chercher mes serviteurs! » Il retourna auprès de Faramir.

Pippin le quitta et appela les serviteurs, qui vinrent: six hommes de la Maison, forts et beaux, ils tremblaient pourtant de cette convocation. Mais Denethor leur ordonna d'une voix douce d'étendre des couvre-lits chauds sur la couche de Faramir et de le soulever. Ils s'exécutèrent et, soulevant le lit, ils le portèrent hors de la chambre. Ils allèrent lentement pour incommoder aussi peu que possible le fiévreux, et Denethor les suivit, courbé à présent sur un bâton, et enfin venait Pippin.

Ils sortirent de la Tour Blanche, comme pour se rendre à des funérailles, dans l'obscurité, où le nuage surplombant était éclairé par en dessous de lueurs rouges ternes et tremblotantes. Ils traversèrent doucement la grande cour et, sur un mot de Denethor, ils s'arrêtèrent prés de l'Arbre desséché.

Tout était silencieux, sauf pour la rumeur de la guerre dans la Cité en contrebas, et ils entendaient l'eau dégoutter tristement des branches mortes dans le bassin sombre. Puis ils franchirent la porte de la Citadelle, où le factionnaire les regarda passer avec effarement. Tournant à l'ouest, ils arrivèrent enfin à une porte dans le mur de derrière du sixième cercle. On la nommait Fen Hollen, car elle restait toujours fermée sauf à l'occasion de funérailles, et n'avaient droit à ce passage que le Seigneur de la Cité ou ceux qui portaient la marque des tombes et qui entretenaient les maisons des morts. Au-delà, une route sinueuse descendait en nombreux lacets vers l'étroit terrain sous l'ombre du précipice du Mindolluin, où s'élevaient les demeures des Rois morts et de leurs Intendants.

Un portier était assis dans une petite maison au bord du chemin, et il vint, une lanterne à la main, les yeux emplis de crainte. Sur l'ordre du Seigneur, il fit jouer la serrure, la porte se rabattit silencieusement, et ils la franchirent après avoir pris la lanterne de sa main. II faisait noir sur la route qui descendait entre d'anciens murs et des parapets à nombreux balustres que révélait indistinctement la lumière oscillante de la lanterne. L'écho de leurs pas lents se répercutait.tandis qu'ils descendaient toujours, ils finirent par arriver à la Rue du Silence, Rath Dinen, entre des dômes pâles, des salles vides et des statues d'hommes depuis longtemps morts, et ils pénétrèrent dans la Maison des Intendants, où ils déposèrent leur fardeau.

Là, Pippin, regardant avec inquiétude autour de lui, vit qu'il se trouvait dans une grande salle voûtée, drapée pour ainsi dire des grandes ombres jetées par la petite lanterne sur les murs obscurs. Et on voyait indistinctement de nombreuses rangées de tables, sculptées dans le marbre, sur chacune desquelles gisait une forme endormie, les mains croisées, la tête reposant sur un coussin de pierre. Mais l'une, proche, était large et nue. Sur un signe de Denethor, on y déposa Faramir et son père côte à côte, on les enveloppa d'une seule couverture, et les serviteurs se tinrent alors la tête courbée, tels des pleureurs auprès d'un lit mortuaire. Denethor parla alors d'une voix basse.

Nous attendrons ici, dit-il. Mais n'appelez pas les embaumeurs. Apportez-nous vite du bois à brûler, disposez-le autour et en dessous de nous et arrosez-le d'huile. Et quand je vous l'ordonnerai, vous y plongerez une torche. Faites cela, et ne m'adressez plus aucune parole. Adieu! »

Avec votre permission, Seigneur! s'écria Pippin, qui se retourna et s'enfuit terrifié de la maison de mort. «Pauvre Faramir! pensa t'il. Il faut que je trouve Gandalf. Pauvre Faramir! Il est bien probable qu'il a davantage besoin de médecine que de larmes. Ah! où trouver Gandalf? Au plus fort de l'action, je suppose, et il n'aura pas de temps à consacrer à des mourants ou à des fous»

A la porte, il s'adressa à l'un des serviteurs qui y était resté de garde. «Votre maître n'est pas dans son bon sens, dit-il. Allez lentement! N'apportez pas ici de feu tant que Faramir est vivant! Ne faites rien avant la venue de Gandalf! »

«Qui est le maître de Minas Tirith? répondit l'homme. Le seigneur Denethor ou l'Errant Gris? »

<. L'Errant Gris ou personne, à ce qu'il semblerait», dit Pippin, et il remonta en toute hâte le chemin en lacet, passa devant le portier étonné, franchit la porte et poursuivit sa route jusqu'au moment où il arriva. près de la porte de la Citadelle. La sentinelle le héla au passage, et il reconnut la voix de Beregond.

«Où courez-vous, Maître Peregrïn? » cria t'il.

«Chercher Mithrandir», répondit Pippin.

«Les missions du Seigneur sont urgentes, et je ne dois pas les retarder, dit Beregond, mais dites-moi vite, si vous le pouvez: Que se passe t'il? Où est allé mon Seigneur? Je viens de prendre mon service, mais j'ai entendu dire qu'il a passé, se dirigeant vers la Porte Close, et que des hommes portaient Faramir devant lui»

«Oui, dit Pippin, à la Rue du Silence»

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE QUATRE
LE SIÈGE DE GONDOR

Beregond inclina la tête pour dissimuler ses larmes. «On a dit qu'il était mourant, dit-il dans un soupir, et. maintenant le voilà mort»

«Non, dit Pippin, pas encore. Et en ce moment même sa mort peut encore être empêchée, je crois. Mais le Seigneur de la Cité est tombé avant la prise de sa ville, Bèregond. II a perdu l'esprit, et il est dangereux» II le mit rapidement au courant des étranges paroles et actes de Denethor. «Il faut que je trouve Gandalf immédiatement»

«Il vous faut donc descendre à la bataille»

«Je sais. Le Seigneur ne permet pas que ceux qui portent le noir et argent quittent leur poste sous aucun prétexte, hormis sur son ordre»

«Eh bien, il faut choisir entre les ordres et la vie de Faramir, répliqua Pippin. Et pour ce qui est des ordres, je crois que vous avez affaire à un fou, non à un seigneur. Il faut que je me hâte. Je reviendrai si je le peux»

Il partit au pas de course vers la cité extérieure. Il croisa des hommes qui fuyaient l'incendie, certains, se retournant à la vue de sa livrée, crièrent, mais il ne leur prêta pas attention. Il franchit enfin la Seconde Porte, au-delà de laquelle de grands feux bondissaient entre les murs. Un étrange silence régnait cependant. Nul bruit, nuls cris de la bataille ni fracas d'armes ne se faisaient entendre. Puis, soudain, il y eut un cri terrible, un grand choc et un profond grondement en écho. Se forçant à avancer malgré une rafale de peur et d'horreur qui le fit presque tomber à genoux, Pippin tourna un coin donnant sur la vaste place qui s'étendait derrière la Porte de la Cité. Il s'arrêta net. Il avait trouvé Gandalf, mais il recula et se tapit dans l'ombre.

Le grand assaut s'était poursuivi depuis le milieu de la nuit. Les tambours roulaient. Au nord et au sud, les compagnies ennemies s'entassaient contre les murs. Il venait de grandes bêtes, semblables à des maisons en mouvement dans la lumière rouge et dansante, les mûmakil de Harad qui tiraient à travers les chemins parmi les feux d'énormes tours et engins. Leur capitaine ne se souciait toutefois guère de ce qu'ils faisaient ou du nombre de ceux qui pourraient être tués: son but était seulement de tâter la force de la défense et de maintenir les hommes de Gondor occupés en de nombreux endroits. C'était contre la Porte qu'il allait faire porter sa plus lourde attaque. Cette porte pouvait être très puissante, forgée dans l'acier et le fer et gardée par des tours et des bastions de pierre irréductible, mais c'était la clef, le point le plus faible de tout ce haut et impénétrable mur.

Les roulements de tambour se firent plus forts. Les feux jaillirent plus haut. De grands engins avancèrent lentement à travers le champ, et au milieu, il y avait un énorme bélier, de la dimension d'un arbre de la forêt de cent pieds de long, oscillant au bout de puissantes chaînes. Il avait été longuement élaboré dans les sombres forges de Mordor, et sa hideuse tête d'acier noir était fondue à l'image d'un loup dévorant, il portait des formules magiques de ruine. On l'avait nommé Broyeur, en mémoire de l'antique Marteau du Monde d'En Dessous. De grandes bêtes le traînaient, des orques l'entouraient, et derrière marchaient des trolls des montagnes pour le manœuvrer.

Mais, autour de la Porte, la résistance était encore forte, et là les chevaliers de Dol Amroth et les hommes les plus intrépides de la garnison se tenaient prêts à un combat désespéré. Boulets et traits pleuvaient dru, les tours de siège s'écrasaient ou flambaient soudain comme des torches. Partout devant les murs de part et d'autre de la Porte, le sol était couvert d'une épaisse couche de débris et de cadavres, mais comme poussés par une démence, montaient toujours davantage d'assaillants.

Broyeur continuait d'approcher. Aucun feu ne pouvait rien contre son bâti, et, si de temps à autre quelqu'une des grandes bêtes qui le traînaient s'affolait et se mettait à piétiner les innombrables orques qui le gardaient, les corps étaient simplement rejetés de côté et d'autres orques les remplaçaient.

Broyeur approchait toujours. Les tambours battaient furieusement. Au-dessus des montagnes de cadavres parut une forme hideuse: un cavalier, grand, encapuchonné, enveloppé d'un manteau noir. Lentement, foulant les morts, il s'avançait à cheval, sans plus prendre garde à aucun trait. Il fit halte et brandit une longue et pâle épée. Et à cet instant, une grande peur s'abattit sur tous, défenseurs et ennemis de même, les mains des hommes retombèrent à leurs côtés, et nul arc ne chanta. Durant un moment, tout s'immobilisa.

Les tambours battirent et roulèrent. En une grande ruée, d'énormes mains précipitèrent Broyeur en avant. II atteignit la Porte. Il se balança. Un profond grondement se répercuta dans la Cité, tel le tonnerre perçant les nuages. Mais les portes de fer et les montants d'acier soutinrent le choc.

Le Capitaine Noir se dressa alors sur ses étriers et cria d'une voix terrible, prononçant en quelque langue oubliée des mots de puissance et de terreur de nature à briser les cœurs et les pierres.

Par trois fois, il cria. Par trois fois, le grand bélier retentit. Et soudain, au dernier coup, la Porte de Gondor se rompit. Comme frappée par quelque maléfice soufflant, elle éclata: il y eut un éclair aveuglant, et les battants tombèrent en fragments sur le sol.

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE QUATRE
LE SIÈGE DE GONDOR

Le Seigneur des Nazgûl pénétra à cheval dans la ville. Grande forme noire détachée sur les feux qui brûlaient derrière elle, sa stature devenait une immense menace de désespoir. Le Seigneur des Nazgûl passa ainsi sous la voûte que nul ennemi n'avait jamais franchie, et tous fuirent devant sa face.

Tous sauf un. Attendant là, silencieux et immobile dans l'espace précédant la Porte, se tenait Gandalf monté sur Gripoil: Gripoil qui, seul parmi les chevaux libres, affrontait la terreur sans broncher, aussi ferme qu'une image taillée dans Rath Dinen.

«Vous ne pouvez entrer ici, dit Gandalf et l'ombre énorme s'arrêta. Retournez à l'abîme préparé pour vous! Retournez! Tombez dans le néant qui vous attend, vous et votre Maître. Allez! »

Le Cavalier Noir rejeta son capuchon en arrière, et voilà qu'il portait une couronne royale! Mais elle n'était posée sur aucune tête visible. Les feux rouges brillaient entre elle et les larges et sombres épaules enveloppées dans le manteau. D'une bouche invisible sortit un rire sépulcral.

«Vieux fou! Dit-il. Vieux fou! Mon heure est venue. Ne reconnais-tu pas la Mort quand tu la vois? Meurs maintenant et maudis en vain! » Sur quoi, il leva haut son épée, et des flammes descendirent le long de la lame.

Gandalf ne bougea pas. Et, au même moment, loin derrière dans quelque cour de la Cité, un coq chanta. Son chant était clair et aigu, insoucieux de toute sorcellerie et de toute guerre, saluant seulement le matin qui dans le ciel, bien au-dessus des ombres de la mort, venait avec l'aurore.

Et comme en réponse s'éleva dans le lointain une autre note. Des cors, des cors, des cors. L'écho se répercuta faiblement sur les flancs sombres du Mindolluin. De grands cors du Nord, sonnant furieusement. Le Rohan arrivait enfin.

CHAPITRE CINQ
LA CHEVAUCHÉE DES ROHIRRIM

Il faisait sombre, et Merry, couché sur le sol enroulé dans une couverture, n'y voyait rien, mais, bien que la nuit fût calme et sans vent, des arbres cachés soupiraient doucement tout autour de lui. Il dressa la tête. Il l'entendit alors de nouveau: un son semblable à celui de tambours étouffés dans les collines boisées et les contreforts de la montagne. Le battement s'arrêtait soudain pour reprendre en quelque autre point, tantôt plus près, tantôt plus loin. Il se demanda si les guetteurs l'avaient entendu.

Il ne les voyait pas, mais il savait que tout autour de lui se trouvaient les compagnies des Rohirrim. Il pouvait sentir les chevaux dans les ténèbres, et il entendait leurs mouvements et leur doux piétinement sur le sol couvert d'aiguilles de pin. L'armée bivouaquait dans les pinèdes qui entouraient la colline de feu d'alarme d'Eilenach, haute éminence s'élevant des longues croupes de la Forêt de Druâdan, qui longeait la grand-route dans l'Anôrien oriental.

Tout fatigué qu'il était, Merry ne pouvait dormir. Il avait chevauché maintenant durant quatre jours d'affilée, et l'obscurité toujours crois sante l'avait lentement accablé. II commençait à se demander pourquoi il avait été si avide de venir, alors qu'on lui avait fourni toutes les excuses et jusqu'à l'ordre de son seigneur de rester derrière. II se demandait aussi si le vieux Roi connaissait sa désobéissance et s'il en était irrité. Peut-être pas. Il semblait y avoir quelque entente entre Dernhelm et Elfhelm, le Maréchal qui commandait *l'eored,* avec lequel ils chevauchaient. Lui-même et tous ses hommes ne tenaient aucun compte de Merry et affectaient de ne pas l'entendre quand il parlait. Il aurait pu tout aussi bien n'être qu'un bagage de plus parmi ceux de Dernhelm. Celui ci n'était d'aucun réconfort: il ne parlait jamais à personne. Merry se sentait trop petit, intrus et seul. Le moment était à présent à l'inquiétude, et l'armée était en danger. Ils se trouvaient à moins d'un jour des défenses extérieures de Minas Tirith qui encerclaient la région urbaine. Des éclaireurs avaient été envoyés en avant.

Certains n'avaient pas reparu. D'autres, revenus en hâte, avaient annoncé que la route était tenue en force par l'ennemi. Une armée y était campée à trois milles à l'ouest d'Amon Dîn, et un détachement, qui poussait déjà le long de la route, n'était plus qu'à trois lieues. Des orques parcouraient les collines et les bois alentour. Le roi et Eomer tinrent conseil pendant les veilles de la nuit.

Merry soupirait après quelqu'un à qui parler, et il pensa à Pippin, ce qui ne fit qu'accroître son agitation. Ce pauvre Pippin, enfermé dans la grande cité de pierre, seul et apeuré. Merry souhaita être un grand Cavalier comme Eomer, pouvoir sonner du cor ou quelque chose de ce genre, et galoper à son secours. Il se mit sur son séant et écouta les tambours qui battaient de nouveau, plus proches cette fois. Il entendit bientôt des voix qui parlaient bas, et il vit passer parmi les arbres des lanternes à demi voilées. Des hommes commencèrent à se mouvoir vaguement près de lui dans les ténèbres.

Une haute figure surgit et trébucha sur lui, maudissant les racines des arbres. Pippin reconnut la voix du Maréchal Elfhelm.

«Je ne suis pas une racine, monsieur, dit-il, ni un sac, mais un hobbit meurtri. Le moins que vous puissiez faire en compensation, c'est de me dire ce qui est sur pied»

«Tout ce qui peut le rester dans ce sacré pot au noir, répondit Elfhelm. Mais mon seigneur fait dire que nous devons nous tenir prêts: il peut venir un ordre de mouvement brusqué»

«L'ennemi vient-il donc? Demanda Merry avec inquiétude. Sont ce là leurs tambours? Je commençais à croire que c'était une imagination de ma part, personne d'autre ne semble les remarquer»

«Non, non, dit Elfhelm, l'ennemi est sur la route, non dans les collines. Vous entendez les Woses, les Hommes Sauvages des Bois: c'est ainsi qu'ils se parlent de loin. Ils hantent toujours la Forêt de Druadan, dit-on. Ils sont un vestige du temps passé, ils vivent en petit nombre et secrètement, sauvages et aussi méfiants que des bêtes. Ils ne partent pas en guerre contre le Gondor ou la Marche, mais ils sont inquiets à présent de l'obscurité et de la venue des orques: ils craignent un retour des Années Sombres, qui paraît assez probable. Soyons heureux qu'ils ne soient pas après nous, car ils se servent de flèches empoisonnées, à ce qu'on dit, et ce sont des chasseurs incomparables. Mais ils ont offert leurs services à Théoden. En ce moment même, on amène un de leurs chefs devant le roi. Voilà les lumières là-bas. C'est tout ce que j'ai entendu dire. Et maintenant je dois m'occuper des ordres de mon seigneur. Prenez vos cliques et vos claques, Maître Sac! » Il disparut dans l'ombre.

Merry n'aimait guère ces propos sur les hommes sauvages et les flèches empoisonnées, mais tout à fait à part de cela, une grande peur pesait sur lui. L'attente était insupportable. Il brûlait de savoir ce qui allait se

passer. Il se leva et se mit avec précaution à la poursuite de la dernière lanterne, avant qu'elle ne disparût parmi les arbres.

II arriva bientôt à un espace découvert, où une petite tente avait été montée pour le roi sous un grand arbre. Une grosse lanterne, couverte en dessus, était suspendue à une branche et elle jetait un pâle cercle de lumière. Là se tenaient Théoden et Eomer, et devant eux était accroupie sur le sol une étrange forme d'homme, noueuse comme une vieille pierre, et les poils de sa maigre barbe étaient éparpillés sur son menton plein de bosses comme de la mousse sèche. II avait les jambes courtes et de gros bras, épais et trapu, il ne portait pour tout vêtement qu'une ceinture d'herbe autour de la taille. Merry eut l'impression de l'avoir déjà vu quelque part, et il se rappela soudain les Biscornus de Dunharrow. Il avait devant lui une de ces vieilles images amenée à la vie ou peut-être une créature descendue en droite ligne, au cours d'années sans fin, des modèles utilisés par les artisans oubliés de jadis.

Il y avait un silence quand Merry se glissa plus près, puis l'Homme Sauvage commença à parler, en réponse à quelque question, semblait-il. II avait la voix profonde et gutturale, mais, à la surprise de Merry, il employa le Parler Commun, encore qu'avec hésitation et en y mêlant des mots bizarres.

«Non, père des Cavaliers, dit-il, nous ne nous battons pas. Chassons seulement. Tuons les *gorgûn* dans les bois, détestons les orques. Vous détestez les *gorgûn* aussi. Nous aidons comme nous pouvons. Les Hommes Sauvages ont de longues oreilles et de longs cheveux, connaissons tous les sentiers. Les Hommes Sauvages habités ici avant les Maisons de pierre, avant que les Hommes Grands venus de l'Eau.

«Mais c'est d'aide dans la bataille que nous avons besoin, dit Eomer. Comment vous et les vôtres nous aiderez-vous? »

Apporter nouvelles, dit l'Homme Sauvage. Nous regardons des collines. Nous grimpons haute montagne et regardons en bas. Cité de pierre est fermée. Le feu brûle là dehors, maintenant dedans aussi. Vous voulez venir là? Alors, se dépêcher. Mais les *gorgfin* et les hommes venus de loin il agita un bras court et noueux en direction de l'est installés sur route des chevaux. Beaucoup, beaucoup, plus que les Cavaliers»

«Comment le savez-vous? » Demanda Eomer.

La figure plate et les yeux sombres du vieillard ne montrèrent rien, mais le mécontentement rendit son ton maussade. «Les Hommes Sauvages sont sauvages, libres, mais pas des enfants, répliqua t'il. Je suis grand chef, Ghân-buri-Ghân. Je compte beaucoup de choses, les étoiles dans le ciel, les feuilles sur les arbres, les hommes dans l'obscurité. Vous avez une vingtaine de vingtaines comptée dix fois et cinq fois. Ils en ont davantage. Grande bataille, et qui gagnera? Et beaucoup d'autres marchent autour des murs des Maisons de pierre»

«Hélas! son langage n'est que trop perspicace, dit Théoden. Et nos éclaireurs disent qu'ils ont creusé des tranchées et planté des pieux en travers de la route. Nous ne pouvons les balayer par une attaque brusquée»

Une grande hâte est pourtant nécessaire, dit Eomer. Mundburg est en flammes»

«Laissez Ghân-buri-Ghân finir! dit l'Homme Sauvage. Il connaît plus d'une route. II vous conduira par route où pas de fosses, pas de *gorgûn* marchent, seulement Hommes Sauvages et bêtes. Beaucoup de chemins furent faits quand les gens des Maisons de pierre étaient plus forts. Ils découpaient les collines comme les chasseurs découpent la chair des bêtes. Les Hommes Sauvages pensent qu'ils mangeaient la pierre comme nourriture. Ils traversaient Druadan vers le Rimmon avec grandes charrettes. Ils n'y vont plus. Route est oubliée, mais pas par les Hommes Sauvages. Par-dessus la colline et derrière la colline, elle existe toujours sous l'herbe et les arbres, là derrière le Rimmon et redescendant sur le Dîn, et elle rejoint à la fin la route des Cavaliers. Les Hommes Sauvages vous montreront cette route. Alors, vous tuerez les *gorgûn* et chasserez le mauvais noir avec le fer brillant, et les Hommes Sauvages pourront retourner dormir dans la forêt sauvage»

Eomer et le roi s'entretinrent dans leur propre langue. Après quelque temps, Théoden se tourna vers l'Homme Sauvage. «Nous accepterons votre offre, dit-il. Car même si nous laissons derrière nous une armée d'ennemis, qu'importe? Si la Cité de Pierre tombe, il n'y aura pas de retour. Si elle est sauvée, l'armée orque aura elle-même la retraite coupée. Si vous êtes loyal, Ghân-buri-Ghân, nous vous donnerons une riche récompense, et vous aurez à jamais l'amitié de la Marche»

«Les hommes morts ne sont pas des amis pour les hommes vivants, et ils ne leur offrent pas de présents, dit l'Homme Sauvage. Mais si vous survivez à l'Obscurité, laissez les Hommes Sauvages tranquilles dans les forêts, et ne les chassez plus comme des bêtes. Ghân-buri-Ghân ne vous mènera pas dans un piège. Il ira lui-même avec le père des Cavaliers, et s'il vous mène dans une mauvaise route, vous le tuerez» Soit! » Dit Théoden.

«Combien faudra t'il de temps pour dépasser l'ennemi et revenir à la route? Demanda Eomer. Il nous faudra aller au pas, si vous nous guidez, et je ne doute pas que le chemin soit étroit»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE CINQ

LA CHEVAUCHÉE DES ROHIRRIM

«Les Hommes Sauvages vont vite à pied, dit Ghân. Le chemin est assez large pour quatre chevaux dans la Vallée Fardière, là-bas il agita la main en direction du sud mais il est étroit au début et à la fin. L'Homme Sauvage pourrait aller d'ici au Dîn entre le lever du soleil et midi»

«Il faut donc compter au moins sept heures pour les guides, dit Eomer, mais mieux vaut prévoir quelque dix heures en tout. Des choses imprévues peuvent nous retarder et, si notre armée est tout étirée, il faudra un certain temps pour la remettre en ordre avant de sortir des collines. Quelle heure est-il maintenant? »

«Qui sait? Dit Théoden. Tout est nuit à présent»

«Tout est sombre, mais pas nuit, dit Ghân. Quand le Soleil sort, nous la sentons, même si elle est cachée. Elle monte déjà au-dessus des montagnes de l'Est. C'est l'ouverture du jour dans les champs du ciel»

«Eh bien, il faut partir dès que possible, dit Eomer. Même ainsi, nous ne pouvons espérer arriver au secours de Gondor aujourd'hui»

Merry n'attendit pas d'en entendre plus long, mais il s'éloigna à pas de loup pour se préparer à l'ordre de marche. C'était la dernière étape avant la bataille. Il ne lui paraissait guère probable que beaucoup y survécussent. Mais il pensa à Pippin et aux flammes dans Minas Tirith, et il domina sa propre peur.

Tout alla bien ce jour là, et ils n'eurent aucune indication, visuelle ou auditive, que l'ennemi les attendît dans un guet-apens. Les Hommes Sauvages avaient disposé un écran de chasseurs attentifs, de façon qu'aucun orque ou espion rôdeur ne pût connaître les mouvements dans les collines. La lumière était plus terne que jamais comme ils approchaient. De la cité investie, et les Cavaliers passèrent en longues files telles des ombres noires d'hommes et de chevaux. Chaque compagnie était guidée par un homme des bois, mais le vieux Ghân marchait auprès du roi. Le départ avait été plus lent qu'on ne s'y était attendu, car il avait fallu du temps aux Cavaliers, qui marchaient en tenant leur cheval par la bride, pour trouver des sentiers sur les croupes épaissement boisées derrière leur camp et descendre dans la Vallée Fardière cachée. L'après-midi tirait à sa fin quand les guides arrivèrent à de vastes halliers gris qui s'étendaient au-delà du flanc ouest de l'Amon Dîn et qui masquaient une grande coupure dans la ligne de collines courant à l'est et à l'ouest de Nardol en Din. Par cette coupure, la route charretière oubliée descendait jadis pour rejoindre la route principale de la Cité à travers l'Anôrien, mais à présent, depuis bien des générations d'hommes, les arbres en avaient disposé à leur façon, et elle avait disparu, défoncée et enterrée sous les feuilles d'années sans nombre. Mais les fourrés offraient aux Cavaliers leur dernier espoir d'abri avant l'entrée dans la bataille à découvert, car, au-delà, s'étendaient la route et les plaines de l'Anduin, tandis qu'à l'est et au sud les pentes étaient nues et rocheuses là où les collines contournées se rassemblaient pour grimper, bastion après bastion, dans la grande masse et les épaulements du Mindolluin.

La compagnie de tête reçut l'ordre de faire halte et à mesure que les files qui suivaient débouchaient de l'auge de la Vallée Fardière, elles s'étalèrent et passèrent à des lieux de campement sous les arbres gris.

Le roi appela les capitaines à un conseil. Eomer envoya des éclaireurs surveiller la route, mais le vieux Ghân hocha la tête.

«Inutile d'envoyer des Cavaliers, dit-il. Les Hommes Sauvages ont déjà vu tout ce qu'on peut voir dans le mauvais air. Ils viendront bientôt me parler ici»

Les capitaines arrivèrent, et alors sortirent précautionneusement d'entre les arbres d'autres formes biscornues tellement semblables au vieux Ghân que Merry avait peine à les différencier. Ils parlèrent à Ghân en une langue étrangement gutturale.

Ghân se tourna bientôt vers le roi. «Les Hommes Sauvages racontent beaucoup de choses, dit-il. Tout d'abord, soyez prudents' Il y a encore de nombreux hommes qui campent au-delà du Dîn, à une heure de marche par-là il agita le bras en direction de l'ouest, vers les collines noires. Mais on n'en voit pas d'ici aux nouveaux murs des Gens de la Pierre. Beaucoup s'affairent là. Les murs ne se dressent plus: les *gorgûn* les ont jetés bas avec le tonnerre de terre et avec des massues de fer noir. Ils ne prennent pas garde et ne regardent pas alentour. Ils croient que leurs amis surveillent toutes les routes! » Sur quoi, le vieux Ghân émit un curieux gargouillement, il sembla qu'il riait.

Bonnes nouvelles! S'écria Eomer. Même dans cette obscurité, il y a de nouveau une lueur d'espoir. Les ruses de notre Ennemi nous servent souvent malgré lui. Cette maudite obscurité a été pour nous un manteau. Et maintenant, dans leur soif de détruire Gondor et de n'en plus laisser pierre sur pierre, ses orques m'ont débarrassé de ma plus grande crainte. Le mur extérieur aurait pu être longtemps tenu contre nous. A présent, nous pouvons passer rapidement pour peu que nous arrivions jusque là»

«Je vous remercie encore une fois, Ghân-buri-Ghân des bois, dit Théoden. La bonne fortune vous accompagne pour ce qui est de nous informer et de nous guider! »

«Tuez les *gorgûn !* *Tuez* les orques! Aucune autre parole ne plaît aux Hommes Sauvages, répondit Ghân. Chassez le mauvais air et l'obscurité avec le fer brillant! »

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE CINQ
LA CHEVAUCHÉE DES ROHIRRIM

«Nous sommes venus de loin pour accomplir ces choses, dit le roi, et nous allons tenter de le faire. Mais ce que nous accomplirons, demain seul le montrera»

Ghân-buri-Ghân s'accroupit et toucha la terre de son front calleux en signe d'adieu. Puis il se leva comme pour partir. Mais il se tint soudain le regard levé comme un animal des bois alarmé qui flaire un air étrange. Une lueur parut dans ses yeux.

«Le vent tourne», s'écria t'il, et là-dessus, en un éclair, sembla t'il, il disparut avec ses compagnons dans les ténèbres, pour n'être plus jamais revu par aucun Cavalier de Rohan. Peu après, les tambours battirent de nouveau faiblement dans le lointain à l'est. Il ne se présenta cependant dans le cœur d'aucun membre de l'armée la crainte d'une déloyauté des Hommes Sauvages en dépit de leur apparence étrange et disgracieuse.

«Nous n'avons pas besoin d'autres directives, dit Elfhelm. Car il y a dans l'armée des cavaliers qui ont été à Mundburg du temps de la paix. A commencer par moi-même. Quand nous arriverons à la route, elle tournera vers le sud, et nous aurons encore sept lieues à parcourir pour atteindre le mur de la région urbaine. Sur presque tout le chemin, il y a beaucoup d'herbe de part et d'autre de la route. C'est sur cette section que les messagers de Gondor comptaient pour atteindre leur maximum de vitesse. Nous pourrons la parcourir vivement et sans faire grand bruit»

«Dans ce cas, puisque nous devons nous attendre à des événements redoutables et que nous aurons besoin de toute notre force, dit Eomer, je suis d'avis que nous nous reposions maintenant et que nous partions de nuit, notre départ sera ainsi calculé de façon que nous arrivions dans les champs quand demain sera aussi clair qu'il pourra l'être ou quand notre seigneur donnera le signal»

Le roi acquiesça, et les capitaines s'en furent. Mais Elfhelm ne tarda pas à revenir. «Les éclaireurs n'ont rien constaté au-delà du bois gris, seigneur, dit-il, à part la présence de deux hommes: deux hommes morts et deux chevaux morts»

Et alors? » Demanda Eomer.

«Eh bien, voici, seigneur: C'étaient des messagers de Gondor, Hirgon était peut-être l'un d'eux. En tout cas sa main serrait encore la Flèche Rouge, mais sa tête avait été tranchée. Et ceci aussi: Certains signes indiquaient qu'ils fuyaient vers *l'ouest* quand ils sont tombés. A mon avis, ils avaient trouvé le mur extérieur déjà aux mains de l'ennemi, ou celui ci l'assaillait au moment de leur retour et cela devait être la nuit avant-dernière, s'ils s'étaient servis des chevaux frais des postes, comme ils avaient accoutumé. N'ayant pu atteindre la Cité, ils auront fait demi-tour»

«Hélas! Dit Théoden. Dans ce cas, Denethor n'aura eu aucune nouvelle de notre chevauchée, et il désespérera de notre venue»

«La nécessité ne souffre aucun délai, mais mieux vaut tard que jamais», dit Eomer, et peut-être le vieil adage se révélera t'il plus véridique que jamais auparavant depuis que les hommes s'expriment par la bouche»

C'était la nuit. Des deux côtés de la route, l'armée de Rohan faisait mouvement en silence. La route longeant alors la base du Mindolluin tourna vers le sud. Au loin et presque droit devant eux, il y avait une lueur rouge sous le ciel noir, et les bords de la grande montagne se détachaient sur ce fond. Ils approchaient du Ramenas du Pelennor, mais le jour n'était pas encore arrivé.

Le roi chevauchait au milieu de la compagnie de tête, entouré des hommes de sa maison. *L'éored d*'Elfhelm venait ensuite, et Merry remarqua alors que Dernhelm avait quitté sa place et qu'il s'avançait régulièrement dans l'obscurité, jusqu'au moment où il se trouva juste derrière la garde du roi. Il y eut un arrêt. Merry entendit des voix qui parlaient doucement devant lui. Des estafettes qui s'étaient aventurées presque jusqu'au mur étaient de retour. Elles vinrent auprès du roi.

«Il y a de grands feux, seigneur, dit l'un des hommes. La Cité est tout envahie par les flammes, et le champ est rempli d'ennemis. Mais ils semblent être tous dirigés vers l'assaut. Pour autant qu'on puisse le conjecturer, il en reste peu sur le mur extérieur et ils ne prennent pas garde, tout à leur ouvrage de destruction»

«Vous rappelez-vous les paroles de l'Homme Sauvage, seigneur? Dit un autre. Je vis, en temps de paix, sur le Plateau découvert, je m'appelle Widfara, et à moi aussi l'air apporte des messages. Le vent tourne déjà. Il vient un souffle du Sud, il y a dedans une saveur de mer, si légère soit-elle. Le matin apportera des nouveautés. Au-dessus de la fumée, ce sera l'aube quand vous passerez le mur»

«Si vous dites vrai, Widfara, puissiez-vous vivre au-delà de ce jour des années bénies! » Dit Théoden. Il se tourna vers les hommes de sa maison qui se trouvaient près de lui et il leur parla alors d'une voix claire, de sorte que nombre des Cavaliers de la première *éored* l'entendirent aussi:

«Voici l'heure venue, Cavaliers de la Marche, fils d'Eorl ! Les ennemis et le feu sont devant vous, et vos foyers loin derrière. Mais, bien que vous combattiez sur un champ étranger, la gloire que vous récolterez là sera vôtre à jamais. Vous avez prononcé des serments, remplissez les maintenant, envers votre seigneur, votre pays et la ligue de l'amitié! »

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE CINQ
LA CHEVAUCHÉE DES ROHIRRIM

Les hommes heurtèrent leurs boucliers de leurs lances.

«Eomer, mon fils! Tu mènes la première *éored*, dit Théoden, et elle ira derrière l'étendard du roi, au centre. Elfhelm, menez voir la compagnie à droite quand nous passerons le mur. Et Grimbold mènera la sienne vers la gauche. Que les autres compagnies qui sont derrière suivent ces trois qui commandent, selon l'occasion. Frappez partout où l'ennemi s'assemblera. Nous ne pouvons faire d'autres plans, ne sachant pas encore comment les choses sont sur le terrain. En avant maintenant, et ne craignez aucune obscurité! »

La compagnie de tête partit aussi vite qu'elle le pouvait, car une profonde obscurité régnait encore, quelque changement que pût prévoir Widfara. Merry chevauchait en croupe de Dernhelm, agrippé de la main gauche tandis qu'il s'efforçait avec l'autre de libérer son épée dans son fourreau. Il ressentait amèrement la vérité de la parole du vieux roi: *Que feriez-vous dans une telle bataille, Meriadoc? «Unique*ment ceci, se dit-il: encombrer un cavalier, espérant au mieux de rester dans mon assiette et de ne pas être piétiné à mort par des sabots galopants Il n'y avait pas plus d'une lieue jusqu'à l'endroit où se dressaient autrefois les murs extérieurs. Les Cavaliers les atteignirent bientôt trop tôt pour Merry. Des cris sauvages éclatèrent, et il y eut un fracas d'armes, mais il fut bref. Les orques occupés aux murs étaient peu nombreux et stupéfaits, et ils furent vite tués ou chassés. Le roi s'arrêta de nouveau devant la ruine de la porte du nord dans le Ramenas. La première *éored* se rangea derrière lui et sur chacun de ses côtés. Dernhelm resta tout près du roi, bien que la compagnie d'Elfhelm se trouvât loin sur la droite. Les hommes de Grimbold s'écartèrent et passèrent à une grande brèche dans le mur, plus loin à l'est.

Merry jeta un regard de derrière le dos de Dernhelm. Au loin, à dix milles ou plus peut-être, il y avait un grand incendie, mais entre lui et les Cavaliers flambaient des lignes de feu en un vaste croissant, à moins d'une lieue au point le plus proche. Il ne distinguait guère autre chose dans la plaine sombre, et jusqu'alors il ne voyait toujours aucun espoir de matin et il ne sentait aucun souffle de vent, changé ou non.

L'adnée de Rohan s'avança alors en silence dans le champ de Gondor, se déversant avec lenteur mais régularité, comme la marée montante par les brèches d'une digue que les hommes croyaient sûre. Mais la pensée et la volonté du Capitaine Noir étaient tout entières occupées par la chute de la cité, et, pour le moment, aucune nouvelle n'était parvenue jusqu'à lui pour l'avertir d'un accroc dans ses desseins.

Après un moment, le roi mena ses hommes un peu à l'est, de façon à s'interposer entre les feux du siège et les champs extérieurs. Ils n'avaient toujours pas rencontré d'opposition, et Théoden ne donnait toujours pas le signal. Il irait par s'arrêter une fois de plus. La Cité était maintenant proche. Il y avait dans l'air une odeur d'incendie et une véritable ombre de mort. Les chevaux étaient inquiets. Mais le roi se tenait sur Nivacrin, immobile, contemplant l'agonie de Minas Tirith, comme soudain frappé d'angoisse ou de peur. Il semblait se recroqueviller, accouardi par l'âge. Merry lui-même avait l'impression d'un grand poids d'horreur et de doute. Son cœur battait à coups lents. Le temps paraissait suspendu dans l'incertitude. Ils étaient arrivés trop tard! Trop tard était pire que jamais! Peut-être Théoden allait-il fléchir, courber sa vieille tête, se retourner et partir furtivement se cacher dans les collines.

Puis soudain Merry le sentit enfin, sans aucun doute: un changement. Le vent soufflait sur son visage! La lumière entreluisait. Loin, très loin dans le Sud, des nuages se voyaient faiblement, formes grises reculées qui s'élevaient en volutes et dérivaient: Le matin s'étendait au-delà.

Mais au même moment, il y eut un éclair, comme si la foudre avait jailli de la terre sous la Cité. Durant une seconde fracassante, elle se dressa aveuglante au loin en noir et blanc, avec sa plus haute tour semblable à une aiguille scintillante, puis, comme l'obscurité se refermait, vint, roulant par-dessus les champs, un grand grondement.

A ce bruit, la forme courbée du roi se redressa brusquement comme par l'effet d'un ressort. Il parut de nouveau grand et fier, et, debout sur ses étriers, il cria d'une voix forte, si claire qu'aucun de ceux qui étaient là n'en avait jamais entendu de pareille chez un mortel

Debout, debout, Cavaliers de Théoden!
Des événements terribles s'annoncent: feux et massacres!
La lance sera secouée, le bouclier volera en éclats,
Une journée de Pépée, une journée rouge, avant que le soleil ne se lève!
Au galop maintenant, au galop! A Gondor!

Là-dessus, il saisit un grand cor des mains de Guthalf, son porte-étendard, et il lança une telle sonnerie que le cor se rompit. Et aussitôt tous les cors de l'armée furent élevés à l'unisson et la sonnerie des cors de Rohan en cette heure fut comme une tempête sur la plaine et le tonnerre dans les montagnes.

Au galop maintenant, au galop! A Gondor!

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE CINQ
LA CHEVAUCHÉE DES ROHIRRIM

Le roi cria soudain un ordre à Nivacrin, et le cheval bondit en avant. Derrière Théoden, son étendard flottait au vent: un cheval blanc sur champ vert, mais il le distançait. Derrière lui, les chevaliers de sa maison galopaient dans un bruit de tonnerre, mais il était toujours en avant. Eomer chevauchait là, la queue de cheval de son casque flottant avec la vitesse, et le front de la première *éored* mugissait comme les flots déferlant sur la grève, mais Théoden ne pouvait être gagné de vitesse. Il paraissait emporté par la folie, ou la fureur de bataille de ses pères courait comme un nouveau feu dans ses veines, et il était porté par Nivacrin comme un dieu de jadis, voire même comme Oromë le Grand à la bataille de Valar, quand le monde était jeune. Son bouclier d'or, découvert, brillait telle une image du Soleil, et l'herbe flamboyait de vert autour des pieds blancs de son coursier. Car le matin se levait, le matin et un vent venu de la mer, les ténèbres se dispersèrent, les hommes de Mordor gémirent, et la terreur s'empara d'eux, ils s'enfuirent, et moururent, et les sabots de la colère passèrent sur eux. Alors toute l'armée de Rohan éclata en chants, les hommes chantaient tout en massacrant, car la joie de la bataille était en eux, et le son de leur chant, qui était beau et terrible, parvint jusqu'à la Cité.

CHAPITRE SIX
LA BATAILLE DES CHAMPS DU PELENNOR

Mais ce n'était ni un chef orque ni un brigand qui menait l'assaut contre Gondor. L'obscurité tombait trop tôt, avant la date décidée par le Maître : la fortune l'avait trahi pour le moment, et le monde s'était tourné contre lui, la victoire échappait à son étreinte comme il tendait la main pour la saisir. Mais il avait le bras long. Il commandait toujours et disposait de grands pouvoirs. Roi, Esprit Savant de l'Anneau, Seigneur des Nazgûl, il détenait maintes armes. Il quitta la Porte et disparut.

Théoden Roi de la Marche avait atteint la route de la Porte du Fleuve, et il se tourna vers la Cité qui ne se trouvait plus à présent qu'à moins d'un mille. Il ralentit un peu le pas, cherchant de nouveaux ennemis, ses chevaliers s'assemblèrent autour de lui, et avec eux se trouvait Dernhelm. En avant, plus près des murs, les hommes d'Elfhelm se trouvaient parmi les engins de siège, taillant, massacrant, poussant leurs ennemis dans les fosses à feu. A peu près toute la moitié nord du Pelennor était emportée et les camps flambaient, les orques fuyaient vers le Fleuve comme des hardes devant les chasseurs, et les Rohirrim allaient de côté et d'autre à leur gré. Mais ils n'avaient pas encore réduit le siège, ni pris la Porte. De nombreux ennemis se tenaient devant, et d'autres armées encore intactes occupaient l'autre moitié de la plaine. Au Sud, au-delà de la route, se trouvait la force principale des Haradrim, et leurs cavaliers étaient assemblés là autour de l'étendard de leur chef. Observant, il vit dans la lumière croissante la bannière du roi, et celle-ci était bien en avant de la bataille, entourée de peu d'hommes. Il fut alors empli d'un courroux sanguinaire, il cria d'une voix forte et, déployant son étendard, serpent noir sur fond écarlate, il s'élança contre le cheval blanc sur fond vert avec une grande masse d'hommes, et quand les Suderons dégainèrent leurs cimeterres, ce fut comme un étincellement d'étoiles.

Théoden vit alors sa présence, et il ne voulut pas attendre son attaque: sur un cri à Nivacrin, il chargea à fond pour le recevoir. Grand fut le choc de leur rencontre. Mais la furie blanche des Hommes du Nord était la plus ardente, et leur chevalerie était plus habile avec ses longues lances, et implacable. Ils étaient moins nombreux, mais ils fendirent les rangs des Suderons comme un coup de foudre dans la forêt. En plein milieu de la mêlée se trouvait le fils de Théoden, Thengel, et sa lance fut brisée comme il jetait leur chef à terre. Son épée jaillit, il piqua sur l'étendard et fendit hampe et porteur, et le serpent noir s'effondra. Alors, tout ce qui restait de la cavalerie ennemie tourna bride et s'enfuit au loin.

Mais voilà que soudain, au milieu de la gloire du roi, son bouclier doré se ternit. Le matin neuf fut effacé du ciel. L'obscurité entoura Théoden. Les chevaux se cabrèrent et crièrent. Des hommes jetés à bas de leur selle se traînèrent sur le sol.

A moi! A moi! Cria Théoden. Debout Eorlingas! Ne craignez aucunes ténèbres! » Mais Nivacrin, fou de terreur, se dressa de tout son haut, luttant contre l'air, puis, avec un grand cri, il s'effondra sur le côté: un trait noir l'avait transpercé. Le roi tomba sous lui.

La grande ombre descendit comme un nuage tombant. Et voilà que c'était une créature ailée! Si c'était un oiseau, il était plus grand que tous les autres, et il était dénudé: il ne portait ni penne ni plume, et ses vastes ailes ressemblaient à' des palmures de peau entre des doigts cornus, et il puait. Peut-être était ce une créature d'un autre monde, dont l'espèce, demeurée dans des montagnes oubliées et froides sous la Lune, avait survécu à son temps et engendré dans quelque aire hideuse cette dernière progéniture intempestive et propre au mal. Et le Seigneur Ténébreux l'avait prise et l'avait nourrie de viandes affreuses jusqu'à ce qu'elle ait pris une envergure plus grande que celle de toute autre créature volante, et il l'avait donnée à son serviteur en guise de coursier. Elle descendit, descendit, et puis, repliant ses palmures digitées, elle poussa un cri croassant et se fixa sur le corps de Nivacrin, y enfonçant ses serres et courbant son long cou nu.

Sur son dos se tenait une forme, enveloppée d'un manteau noir, énorme et menaçante. Elle portait une couronne d'acier, mais entre le bord de celle-ci et le vêtement ne se voyait rien d'autre qu'une lueur sinistre d'yeux: le Seigneur des Nazgûl. Il était retourné vers l'air, appelant son coursier avant la défaillance de l'obscurité, et il était à présent revenu, apportant la ruine, muant l'espoir en désespoir et la victoire en mort. Il maniait une grande masse d'armes noire.

Mais Théoden n'était pas entièrement abandonné. Les chevaliers de sa maison gisaient morts autour de lui ou bien, dominés par la folie de leurs destriers, ils avaient été emportés au loin. Un seul restait là cependant: le jeune Dernhelm, fidèle au-delà de toute peur, et il pleurait, car il avait aimé son seigneur comme un père. Durant

toute la charge, Merry avait été porté sain et sauf derrière lui, jusqu'au moment où l'Ombre était venue, et alors, Windfola les avait désarçonnés dans sa terreur, et il galopait maintenant éperdu dans la plaine. Merry rampait comme une bête ahurie, et une telle horreur s'était emparée de lui qu'il en était aveugle et malade.

«Serviteur du roi! Serviteur du roi! lui criait son cœur. Tu dois rester près de lui. Vous serez pour moi comme un père, as-tu dit» Mais sa volonté ne répondait pas, et son corps tremblait. Il n'osait ouvrir les yeux ni regarder en l'air.

Et puis, du fond des ténèbres de son esprit, il crut entendre parler Dernhelm, mais sa voix lui paraissait étrange et lui rappelait quelque autre qu'il avait connue.

«Va-t'en, immonde Dwümmerlaik, seigneur de la charogne! Laisse les morts en paix! »

Une voix froide lui répondit: «Ne t'interpose pas entre le Nazgûl et sa proie! ou il ne te tuera pas à ton tour. II t'emportera vers les maisons de lamentation, au-delà de toutes ténèbres, où ta chair sera dévorée et ton esprit desséché laissé nu à l'ail Vigilant»

Une épée résonna comme on la tirait du fourreau.

«Faites ce que vous voulez, mais je l'empêcherai dans la mesure où je le pourrai»

«M'empêcher, moi? Pauvre fou. Aucun homme vivant ne le peut! »

Merry entendit alors de tous les sons à cette heure le plus étrange. Il semblait que Dernhelm riait, et la voix claire était comme le tintement de l'acier. «Mais je ne suis pas un homme vivant! C'est une femme que tu vois. Je suis Eovvyn, la fille d'Eomund. Tu te tiens entre moi et mon seigneur et parent. Va-t'en, si tu n'es pas immortel! Car, vivant ou sombre non mort, je te frapperai si tu le touches»

La créature ailée lança contre elle des cris aigus, mais l'Esprit Servant de l'Anneau ne répondit rien, et elle resta silencieuse, comme prise d'un doute soudain. Une stupéfaction complète domina un moment la peur de Merry. Il ouvrit les yeux, et les ténèbres en furent retirées. Là, à quelques pas de lui, se trouvait la grande bête, tout semblait sombre autour d'elle et, au-dessus, apparaissait le Seigneur des Nazgûl telle une ombre du désespoir. Un peu à gauche, leur faisant face, se dressait celle qu'il avait appelée Dernhelm. Mais le heaume de son secret était tombé, et ses brillants cheveux, relâchés de leur lien, luisaient comme de l'or pâle sur ses épaules. Ses yeux d'un gris de mer étaient durs et féroces, et pourtant les larmes coulaient sur ses joues. Elle avait une épée à la main, et elle levait son bouclier pour s'abriter de l'horreur des yeux de son ennemi.

C'était Eowyn et aussi Dernhelm. Car, en un éclair, se présenta à l'esprit de Merry le souvenir du visage qu'il avait vu au. départ de Dunharrow: celui de quelqu'un qui cherche la mort, ayant perdu tout espoir. Il eut le cœur empli de pitié et d'un grand étonnement, et soudain le courage de sa race, lentement ranimé, s'enflamma. Il serra le poing. Elle ne mourrait pas, si belle, si désespérée! Du moins ne mourrait-elle pas seule, sans aide.

La face de leur ennemi n'était pas tournée de son côté, mais il osait à peine bouger, redoutant que les yeux mortels ne tombassent sur lui. Lentement, lentement, il commença de s'écarter en rampant, mais le Capitaine Noir, tout doute et malice envers la femme qu'il avait devant lui, ne lui prêtait pas plus d'attention qu'à un ver dans la boue.

Soudain, la grande bête battit de ses hideuses ailes, et le vent en était nauséabond. Elle s'éleva de nouveau d'un bond, pua se laissa vivement tomber sur Eowyn, poussant des cris aigus et frappant du bec et des serres.

Elle ne sourcilla toujours pas: vierge des Rohirrim, fille de rois, mince mais telle une lame d'acier, belle mais terrible. Elle porta un coup rapide, habile et mortel. Elle fendit le cou tendu, et la tête tranchée tomba comme une pierre. Elle fit un saut en arrière tandis que l'immense forme s'écrasait, ses vastes ailes étendues, pour se recroqueviller sur le sol, et avec sa chute, l'ombre disparut. Une lumière tomba sur Eowyn, et ses cheveux brillèrent dans le soleil levant.

Du naufrage s'éleva le Cavalier Noir, grand et menaçant, la dominant de haut. Avec un cri de haine qui mordait les oreilles comme un venin, il abattit sa masse d'armes. Le bouclier d'Eowyn vola en éclats, et son bras fut brisé, elle tomba à genoux. II se pencha sur elle comme un nuage et ses yeux étincelèrent, il leva sa masse pour tuer.

Mais soudain lui aussi tomba en avant avec un cri de douleur aiguë, et son coup s'égara, s'enfonçant dans le sol. L'épée de Merry avait frappé par derrière, elle avait fendu le manteau noir et, remontant sous le haubert, avait percé le tendon derrière son puissant genou.

«Eowyn! Eowyn! » Cria Merry. Alors, chancelante, se redressant dans un grand effort, elle appliqua toute sa dernière force à enfoncer son épée entre la couronne et le manteau tandis que les grandes épaules se courbaient devant elle. Avec des étincelles, l'épée se brisa en maints fragments. La couronne alla rouler avec un bruit métallique. Eowyn tomba en avant sur son ennemi abattu. Mais manteau et haubert étaient vides! Ils s'étalaient à présent sur le sol, déchirés et informes, un cri monta dans l'air frémissant et se perdit dans un gémissement aigu, il passa avec le vent, voix mince et incorporelle qui mourut, fut engloutie pour ne plus jamais être entendue en cet âge du monde.

LA BATAILLE DES CHAMPS DU PELENNOR

Et là se tenait au milieu des tués Meriadoc le hobbit, clignant des paupières comme un hibou dans la lumière du jour, car les larmes l'aveuglaient, et dans un nuage, il regardait la belle tête d'Eowyn, étendue sans mouvement, et il contemplait le visage du roi, tombé au milieu de sa gloire. Car Nivacrin, dans son agonie, avait roulé de sur lui, mais il n'en était pas moins le destructeur de son maître.

Merry se pencha alors et souleva la main du roi pour la baiser, et voilà que Théoden ouvrait les yeux! Ils étaient limpides, et il parla d'une voix calme, quoique avec difficulté.

«Adieu, maître Holbytla ! dit-il. Mon corps est brisé. Je rejoins mes ancêtres. Et même dans leur grande compagnie, je n'aurai pas honte à présent. J'ai abattu le serpent noir. Un sinistre matin, une heureuse journée et un coucher de soleil doré! »

Merry fut incapable de parler, et il se laissa de nouveau aller aux larmes. II finit cependant par dire: «pardonnez-moi, Seigneur, si j'ai enfreint vos ordres, sans cependant faire autre chose pour votre service que de pleurer à notre séparation»

Le vieux roi sourit. «Ne vous affligez point! C'est pardonné. A noble cœur pas de désaveu. Vivez maintenant des années bénies, et quand vous serez en paix, avec votre pipe, pensez à moi! Car jamais plus maintenant je ne m'assiérai avec vous à Meduseld, comme je l'avais promis, ni ne profiterai-je de vos connaissances des herbes» Il ferma les yeux, et Merry s'inclina près de lui, mais il reprit bientôt la parole: «Où est Eomer? Car mes yeux se voilent, et je voudrais le voir avant de partir. Il doit être roi après moi. Et je voudrais envoyer un message à Eowyn. Elle ne voulait pas me laisser partir, elle, et maintenant, je ne la reverrai pas, elle qui m'est plus chère qu'une fille»

«Seigneur, Seigneur, commença de dire Merry d'une voix entrecoupée, elle est..», mais une grande clameur s'éleva à ce moment, et tout autour d'eux les cors et les trompettes sonnèrent. Merry se retourna: il avait oublié la guerre et tout le monde environnant, il lui semblait que bien des heures s'étaient écoulées depuis que le roi s'était élancé vers son destin, bien qu'en réalité il ne se fût passé qu'un court moment. Mais il vit alors qu'ils étaient en grand danger d'être pris au plus fort de la grande bataille qui allait bientôt se livrer.

De nouvelles forces ennemies montaient vivement la route venant du Fleuve, de sous les murs s'avançaient les légions de Morgul, des champs du sud venaient des gens de pied de Harad précédés de cavaliers, et derrière eux s'élevaient les énormes dos des *mûmakil,* portant des tours de guerre. Mais, au nord, la crête blanche d'Eomer menait le grand front des Rohirrim qu'il avait de nouveau ralliés et rangés, et, de la Cité, venait toute la force d'hommes qui s'y trouvait, et le cygne d'argent de Dol Amroth était porté à l'avant-garde, repoussant l’ennemi de la Porte.

Une pensée traversa un instant l'esprit de Merry: «Où est Gandalf? N'est-il pas ici? N'aurait-il pu sauver le roi et Eowyn? » Mais là-dessus Eomer vint en hâte, accompagné des chevaliers de la maison survivants qui avaient pu maintenant maîtriser leurs chevaux. Ils regardaient avec étonnement le cadavre de l'abominable bête qui gisait là, et leurs destriers refusèrent d'approcher. Mais lorsque Eomer, ayant sauté à terre, fut venu aux côtés du roi, il se tint là en silence, accablé de chagrin et de consternation.

L'un des chevaliers prit alors la bannière du roi de la main de Guthlaf, le porte-bannière qui gisait mort, et il la leva. Théoden ouvrit lentement les yeux. Voyant la bannière, il fit signe qu'elle devait être remise à Eomer.

«Salut, Roi de la Marche! dit-il. Va maintenant à la victoire! Fais mes adieux à Eowyn ! » Et il mourut ainsi, sans savoir qu'Eowyn gisait auprès de lui. Et ceux qui se trouvaient là pleuraient, criant: «Théoden Roi! Théoden Roi! »

Mais Eomer leur dit

Ne pleurez pas trop! Puissant était celui qui est tombé, digne fut sa fin. Quand son tertre sera élevé, les femmes pleureront. La guerre nous appelle à présent.

Mais lui-même pleurait en parlant. «Que ses chevaliers demeurent ici, dit-il, et qu'ils emportent avec honneur son corps du champ de bataille, de crainte que les troupes ne le piétinent! Oui, lui et tous ces autres hommes du roi qui gisent ici» Et il regarda les tués, se rappelant leurs noms. Puis, soudain, il vit sa sueur Eowyn étendue, et il la reconnut. Il resta un moment comme un homme percé d'une flèche au cœur au milieu d'un cri, son visage devint mortellement pâle, et une fureur froide l'envahit, de sorte que toute parole lui manqua pendant quelque temps. II fut saisi d'une humeur de folie.

«Eowyn, Eowyn! cria t’il enfin. Comment te trouves-tu ici? Eowyn? Quelle démence ou quelle sorcellerie est ce là? La mort, la mort, la mort! La mort nous prend tous»

Alors, sans recevoir aucun avis et sans attendre l'approche des hommes de la Cité, il donna de l'éperon et se lança tête baissée vers le front de la grande armée, sonna du cor et appela d'une voix forte à l'assaut. Sur-le-champ de bataille retentit sa voix claire, criant: «Mort! Courez, courez à la ruine et à la fin du monde! »

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE SIX
LA BATAILLE DES CHAMPS DU PELENNOR

Là-dessus, l'armée se mit en mouvement. Mais les Rohirrim ne chantaient plus. *Mort,* criaient-ils d'une seule voix puissante et terrible, et prenant de la vitesse comme une grande marée, leur force balaya le terrain autour de leur roi tombé, et elle passa en grondant vers le sud.

Et Meriadoc restait encore là, clignant des paupières à travers ses pleurs, et personne ne lui parlait, en fait, personne ne semblait lui prêter attention. Il essuya ses larmes, se baissa pour ramasser le bouclier vert qu'Eowyn lui avait donné et il le jeta sur son dos. Puis il chercha son épée qu'il avait laissé tomber, car, au moment où il avait porté son coup, son bras avait été engourdi et maintenant il ne pouvait se servir que du bras gauche. Or, son arme se trouvait bien sur le sol, mais la lame fumait comme une branche sèche jetée au feu, et comme il la regardait, elle se tordit, se dessécha et fut consumée.

Ainsi finit l'épée des Hauts des Galgals, œuvre de l'Ouistrenesse. Mais il aurait été heureux de connaître ce destin, celui qui l'avait lentement ouvrée jadis dans le royaume du Nord, du temps que les Dunedain étaient jeunes et que leur principal ennemi était le redoutable royaume d'Angmar avec son roi sorcier. Nulle autre lame, même maniée par des mains plus puissantes, n'aurait infligé à cet ennemi une blessure aussi sévère, fendant la chair non morte, rompant le charme qui unissait ses tendons invisibles à sa volonté.

Des hommes soulevèrent alors le roi et ils l'emportèrent jusqu'à la Cité en étendant des manteaux sur des bois de lances, et d'autres soulevèrent doucement Eowyn et l'emportèrent derrière lui. Mais on ne put enlever du champ de bataille les hommes de la maison du roi, car sept de ses chevaliers étaient tombés là, et leur chef Déorwine se trouvait parmi eux. On les étendit donc à part de leurs ennemis et de la sinistre bête, et on les entoura de lances. Et plus tard, quand tout fut terminé, des hommes revinrent faire là un feu pour brûler la carcasse de la bête, mais, pour Nivacrin, ils creusèrent une tombe et dressèrent au-dessus une pierre sur laquelle était gravé dans les langues de Gondor et de la Marche

Fidèle serviteur et pourtant de son maître le funeste destin, Fils de Piedléger, le rapide Nivacrin.

L'herbe poussa verte et haute sur le Tertre de Nivacrin, mais à jamais noire et nue resta la terre sur laquelle fut brûlée la bête.

A présent, Merry marchait avec lenteur et tristesse à côté des porteurs, et il ne prêta plus attention au combat. II était las et empli de douleur, et ses membres tremblaient comme de froid. Une grande pluie vint de la Mer et il sembla que toutes choses pleuraient sur Théoden et Eowyn, éteignant sous des larmes grises les incendies de la Cité. Ce fut à travers une brume qu'il vit bientôt approcher l'avant-garde des hommes de Gondor. Imrahil, Prince de Dol Amroth, s'avança et s'arrêta devant eux.

Quel fardeau portez-vous, Hommes de Rohan? » cria t'il.

«Théoden Roi, répondirent-ils. Il est mort. Mais Eomer Roi chevauche à présent dans la bataille: celui au cimier blanc dans le vent»

Le prince mit alors pied à terre et s'agenouilla près de la civière en l'honneur du roi et de son grand assaut, et il pleura. En se relevant, il porta le regard vers Eowyn, et il fut stupéfait. «Assurément, c'est là une femme? dit-il. Les femmes mêmes de Rohirrim sont-elles venues en guerre dans notre besoin? »

«Non ! Une seule, répondirent-ils. C'est la Dame Eowyn, sueur d'Eomer, nous ne savions rien de sa venue jusqu'à cette heure, et nous la regrettons amèrement»

Alors le prince, voyant sa beauté, bien que son visage fût pâle et froid, toucha sa main tandis qu'il se baissait pour la regarder de plus près. «Hommes de Rohan! s'écria t'il. N'y a t'il aucun médecin parmi vous? Elle est blessée, peut-être mortellement, mais je crois qu'elle vit encore» Et- il tint devant les lèvres froides l'avant-bras brillamment poli de son armure, et voilà qu'une petite buée, à peine visible, se déposa dessus.

«La hâte est maintenant nécessaire», dit-il, et il dépêcha un cavalier à la Cité pour ramener du secours. Mais lui, s'inclinant bas devant les morts, leur dit adieu et, remonté en selle, il s'en fut rejoindre la bataille.

Le combat devenait alors furieux sur les champs du Pelennor, et le fracas des armes s'éleva très haut, accompagné des cris des hommes et des hennissements des chevaux. Des cors sonnaient, des trompettes lançaient leur son éclatant, et les *mûmakil* mugissaient, aiguillonnés pour le combat. Sous les murs sud de la Cité, les hommes de pied de Gondor se lancèrent alors contre les légions de Morgul, qui y étaient toujours assemblées en force. Mais les cavaliers se portèrent à l'est au secours d'Eomer, Hurïn le Grand, Gardien des Clefs, et le seigneur de Lossarnach, et Hirluïn des Collines Vertes, et le Prince Imrahil le Beau entouré de ses chevaliers.

Leur aide n'était pas prématurée pour les Rohirrim : car la fortune avait tourné contre Eomer, et sa furie l'avait trahi. Le grand courroux de son attaque avait entièrement culbuté le front de ses ennemis, et de grands coins de ses Cavaliers avaient percé les rangs des Suderons, défaisant leurs cavaliers et réduisant les hommes de pied à la ruine. Mais partout où venaient les *mûmakil,* les chevaux refusaient d'avancer et se dérobaient, et les

grands monstres n'étaient pas combattus, ils se dressaient comme des tours de défense, et les Haradrim se ralliaient autour d'eux: Et si, lors de leur attaque, les Rohirrim étaient trois fois moins nombreux que les seuls Haradrim, leur cas ne tarda pas à devenir encore bien pire, car de nouvelles forces commencèrent à se déverser d'Osgiliath sur-le-champ de bataille. Elles avaient été rassemblées là pour le sac de la Cité et le pillage de Gondor, dans l'attente de l'appel de leur Capitaine. Il était mort à présent, mais Gothmog, le lieutenant de Morgul, les avait jetés dans la mêlée: Orientaux armés de haches, Variags de Khand, Suderons en écarlate et, de Far Harad, des hommes noirs semblables à des semi-trolls avec des yeux blancs et des langues rouges. Les uns venaient en hâte derrière les Rohirrim, tandis que d'autres restaient à l'ouest pour retenir les forces de Gondor et les empêcher de rejoindre le Rohan.

Ce fut au moment où le combat commençait ainsi à tourner au désavantage du Gondor et où l'espoir chancelait qu'un nouveau cri monta de la Cité, c'était le milieu de la matinée, un grand vent soufflait, la pluie était chassée vers le nord et le soleil brillait. Dans cet air clair, les guetteurs des murs eurent au loin une nouvelle vision de terreur, et leur dernier espoir les quitta.

Car l'Anduin coulait de telle façon depuis la boucle du Harlond que les hommes pouvaient de la Cité en suivre le cours de quelques lieues, et ceux qui avaient la vue longue pouvaient apercevoir tous les navires qui approchaient. Et regardant par-là, ils poussèrent des cris de consternation, car ils voyaient, se détachant en noir sur l'eau scintillante, une flotte poussée par le vent: des dromons et des navires à grand tirant d'eau avec de nombreuses rames et des voiles noires gonflées par la brise.

«Les Pirates d'Umbar! crièrent les hommes. Les Pirates d'Umbar!

Regardez! Les Pirates d'Umbar arrivent! Ainsi le Belfalas est pris, et l'Ethir, et le Lebennin est parti. Les Pirates sont sur nous! C'est le dernier coup du destin! »

Et certains, sans ordre car il ne se trouvait personne dans la Cité pour tes commander, coururent aux cloches et sonnèrent l'alarme, et d'autres sonnèrent la retraite à la trompette. «Revenez aux murs! criaient-ils. Revenez aux murs! Revenez à la Cité avant que tous ne soient submergés! » Mais le vent qui activait les navires emportait toute leur clameur.

Les Rohirrim n'avaient assurément aucun besoin d'information ou d'alarme. Ils ne voyaient que trop bien eux-mêmes les voiles noires. Car Eomer ne se trouvait plus à présent qu'à un mille au plus du Harlond, et une grande presse de ses premiers ennemis le séparait de ce havre, alors que de nouveaux ennemis venaient en tournoyant par derrière, le coupant du Prince. Il regarda alors vers le Fleuve, l'espoir mourut dans son cœur et il maudit le vent qu'il avait auparavant béni. Mais les armées de Mordor furent toutes ragaillardies, et, emplies d'une nouvelle soif et d'une nouvelle furie, elles se précipitèrent à l'attaque en hurlant.

La disposition d'Eomer s'était à présent durcie et sa pensée était redevenue claire. II fit sonner les cors pour rallier à sa bannière les hommes qui pouvaient y parvenir, car il pensait faire pour finir un grand mur de boucliers, tenir, combattre là à pied jusqu'au dernier homme et accomplir dans les champs du Pelennor des exploits dignes d'être chantés, bien que nul ne dût rester dans l'Ouest pour se souvenir du dernier Roi de la Marche. Il gagna donc à cheval une butte verte, où il planta sa bannière, et le Cheval Blanc flotta dans le vent.

Sorti du *doute, sorti des ténèbres au lever* du *jour, Je vins chantant au soleil et tirant le glaive. Vers la fin de l'espoir, je chevauchai, et vers le déchirement du cour: Place maintenant à la colère, place à la ruine et à un rouge crépuscule!*

II prononça ces vers, mais, ce faisant, il riait. Car il était encore possédé de l'ardeur de la bataille, il était toujours indemne, il était jeune et il était roi: seigneur d'un peuple féroce. Et, se riant du désespoir, il regarda de nouveau les navires noirs et il brandit son épée en signe de défi.

Mais alors l'étonnement le saisit, en même temps qu'une grande joie, il jeta son épée dans la clarté du soleil et chanta en la rattrapant. Et tous les yeux suivirent son regard, et voilà que sur le navire de tête un grand étendard se déployait, et le vent le fit flotter, tandis que le navire se tournait vers le Harlond. Dessus fleurissait un Arbre Blanc, et cela, c'était pour le Gondor, mais il était entouré de Sept Etoiles et surmonté d'une haute couronne, marque d'Elendil que nul seigneur n'avait portée depuis des années sans nombre. Et les étoiles flamboyaient au soleil, car elles avaient été ouvrées en gemmes par Arwen fille d'Elrond, et la couronne brillait dans le matin, car elle était faite de mithril et d'or.

Ainsi vint Aragorn fils d'Arathorn, Elessar, héritier d'Isildur, des Chemins des Morts, porté par un vent de la Mer au royaume de Gondor, et la joie des Rohirrim éclata en un torrent de rires et de grands éclairs d'épées, et l'allégresse et l'étonnement de la Cité se manifestèrent en fanfares de trompettes et en sonneries de cloches. Mais les armées de Mordor furent abasourdies: ce leur semblait une grande sorcellerie que leurs propres navires

fussent remplis de leurs ennemis, une peur noire les envahit, sachant que la marée du destin s'était renversée et que leur ruine était proche.

Les chevaliers de Dol Amroth se dirigèrent vers l'est, poussant l'ennemi devant eux: trolls, variags et orques qui avaient horreur de la lumière du soleil. Eomer alla vers le sud, et ceux qui fuyaient devant sa face furent pris entre le marteau et l'enclume. Car maintenant des hommes sautaient des navires sur les quais du Harlond, et ils se précipitaient en tempête vers le nord. Là, venaient Legolas, Gimli jouant de la hache, Halbarad portant l'étendard, Elladan et Elrohir avec des étoiles au front, et les Dunedain obstinés, Rôdeurs du Nord, menant une grande et valeureuse force de gens du Lebennin, du Lamedon et des fiefs du Sud. Mais devant tous allait Aragorn avec la Flamme de l'Ouest, Anduril, tel un nouveau feu allumé, Narsil reforgée aussi mortelle que jadis, et sur son front était l'Etoile d'Elendil.

Et ainsi finalement Eomer et Aragorn se rencontrèrent au milieu de la bataille, et, s'appuyant sur leurs épées, ils se regardèrent, et ils furent heureux.

«Voilà donc que nous nous retrouvons en dépit de toutes les armées de Mordor qui s'étendaient entre nous, dit Aragorn. Ne l'avais-je pas annoncé à Fort le Cor? »

Oui, vous le dîtes, répondit Eomer, mais l'espoir est souvent trompeur, et je ne savais pas alors que vous étiez un voyant. Mais doublement bénie est une aide inattendue, et jamais rencontre d'amis ne fut plus joyeuse» Là-dessus, ils s'étreignirent les mains. «Ni plus opportune, dit Eomer. Vous arrivez juste à temps, ami. Nous avons subi de grandes pertes et beaucoup d'afflictions»

«Vengeons les donc avant d'en parler! » dit Aragorn, et ils retournèrent ensemble au combat.

Ils eurent encore à mener une dure bataille, et ce fut un long labeur, car les Suderons étaient des hommes hardis et acharnés, et féroces dans le désespoir, et les Orientaux étaient forts et endurcis à la guerre, et ils ne demandèrent aucun quartier. De-ci de-là, près d'une ferme ou d'une grange brûlée, sur quelque butte ou tertre ou en terrain plat, ils s'assemblaient de nouveau, se ralliaient, et ils combattirent ainsi jusqu'à la fin du jour.

Et puis le Soleil finit par descendre derrière le Mindolluin, emplissant le ciel d'un grand incendie, de sorte que collines et montagnes étaient comme teintes de sang: le feu rougeoyait dans le Fleuve et l'herbe du Pelennor s'étendait, pourpre, dans le crépuscule. En cette heure, la grande bataille du champ de Gondor fut terminée, et aucun ennemi vivant ne restait dans tout le pourtour des Rammas. Tous étaient tués hormis ceux qui avaient fui pour mourir ou pour se noyer dans l'écume rouge du Fleuve. Peu d'hommes revinrent jamais à l'est à Morgul ou en Mordor, et au pays des Haradrim ne parvint qu'un on- dit des régions lointaines: une rumeur de la colère et de la terreur du Gondor.

Aragorn, Eomer et Imrahil revinrent à cheval vers la Porte de la Cité, et ils étaient à présent las au point de n'éprouver plus joie ni chagrin. Ces trois là étaient indemnes, car telles étaient leur fortune, leur habileté et la puissance de leurs armes, et peu nombreux étaient ceux qui osaient les affronter ou regarder leur visage à l'heure de la colère. Mais beaucoup d'autres avaient été blessés, estropiés ou tués sur-le-champ de bataille. Les haches avaient taillé Forlong, combattant seul et démonté, et Duilïn de Morthond et son frère avaient été piétinés à mort au cours de leur assaut contre les *mûmakil,* alors qu'ils menaient leurs hommes tout près pour tirer dans l'œil des monstres. Hirluïn le Beau ne retournerait pas à Pinnath Gelin, ni Grimbold à Grimslade, non plus que Halbarad aux Pays du Nord, Rôdeur à la main obstinée.

Nombreux étaient ceux qui avaient péri, renommés ou obscurs, capitaines ou soldats, car ce fut une grande bataille, et nul récit n'en a fait le compte total. Aussi, bien longtemps après, un auteur de Rohan dit-il dans son chant sur les Tertres de Mundburg:

Nous avons entendu chanter les cors sonnant dans *les collines,*
les épées brillant dans le royaume du Sud.
Les destriers partirent d'une belle foulée vers la Pierrelande
comme le vent dans le matin. La guerre était allumée.
Là tomba Théoden, puissant Thengling,
qui à ses salles dorées et ses verts pâturages
dans les champs du Nord jamais ne revint,
haut seigneur de l'armée. Harding et Guthlaf,
Dunhere et Déorwine, le preux Grimbold,
Herefara et Herubrand, Horn et Fastred
combattirent et tombèrent là en pays lointain:
aux Tertres de Mundburg sous un tertre ils gisent

avec leurs compagnons de ligue, les seigneurs de Gondor.
Ni Hirluïn le Beau aux collines près de la mer,
ni Forlong le Vieux aux vallées fleuries,
jamais, à Arnach, à son propre pays,
ne revinrent en triomphe, ni les grands archers,
Derufin et Duilfn, à leurs sombres eaux
des lacs de Morthond à l'ombre des montagnes.
La mort au matin et au crépuscule
prit les seigneurs et les humbles. Depuis longtemps à présent ils dorment
sous l'herbe à Gondor près du Grand Fleuve.
Gris maintenant comme les larmes, argent scintillant,
rouge alors il roulait ses eaux rugissantes:
l'écume teinte de sang flamboyait dans le soir,
rouge tomba la rosée dans Rammas Echor.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX CHAPITRE SEPT

LE BÛCHER DE DENETHOR

Quand l'ombre noire se retira à la Porte, Gandalf resta encore assis immobile. Mais Pippin se leva, comme débarrassé d'un grand poids, il resta à écouter les cors, et il eut l'impression qu'ils allaient lui briser le cœur de joie. Et jamais par la suite il ne put entendre un cor au loin sans que les larmes lui montassent aux yeux. Mais alors sa mission lui revint soudain à la mémoire, et il courut en avant. A ce moment, Gandalf remua et parla à Gripoil, il allait franchir la Porte.

«Gandalf, Gandalf! » cria Pippin, et Gripoil s'arrêta.

Que faites-vous ici? demanda Gandalf. N'y a t’il pas dans la Cité une loi qui oblige ceux qui portent le noir et argent à rester dans la Citadelle, sauf permission du roi? »

«Il me l'a donnée, dit Pippin. C'est lui qui m'a renvoyé. Mais j'ai peur. Il peut se passer là-bas quelque chose de terrible. Le seigneur a perdu l'esprit, je crois. J'ai peur qu'il ne se tue et qu'il ne tue aussi Faramir. Ne pouvez-vous faire quelque chose? »

Gandalf regarda par la Porte béante, et il entendit déjà dans les champs le son croissant de la bataille. Il serra le poing. «Je dois aller, dit-il. Le Cavalier Noir est sorti et il va encore apporter sur nous la ruine. Je n'ai pas le temps»

«Mais Faramir ! cria Pippin. Il n'est pas mort, et ils vont le brûler vif si personne ne les arrête»

«Le brûler vif? dit Gandalf. Qu'est ce que cette histoire? Dites vite»

«Denethor s'est rendu aux Tombeaux, répondit Pippin, il a pris Faramir, et il dit que nous devons tous brûler, qu'il ne veut pas attendre, qu'on doit édifier un bûcher et le brûler dessus, et Faramir aussi. Il a envoyé des hommes chercher du bois et de l'huile. Je l'ai dit à Beregond, mais je crains qu'il n'ose pas quitter son poste: il est de garde. Et que pourrait-il faire, de toute façon? » Pippin déversa ainsi son récit, tout en se dressant pour toucher le genou de Gandalf de ses mains tremblantes. «Ne pouvez-vous sauver Faramir? »

«Peut-être que si, dit Gandalf, mais dans ce cas, d'autres mourront, je le crains. Enfin... il me faut bien y aller puisqu'aucune aide ne peut l'atteindre. Mais il sortira de tout ceci du mal et de l'affliction. Même au cœur de notre place forte, l'Ennemi a le pouvoir de nous frapper: car c'est sa volonté qui est à l’œuvre»

Alors, ayant pris sa décision, il agit rapidement: il saisit Pippin et l'assit devant lui, puis il fit tourner Gripoil d'un mot. Ils remontèrent les rues de Minas Tirith dans une battue de sabots, tandis que le bruit de la guerre s'élevait derrière eux. Partout, des hommes, tirés de leur désespoir et de leur peur, saisissaient leurs armes et se criaient mutuellement: «Rohan est arrivé! » Des capitaines hurlaient, des compagnies s'assemblaient, bon nombre descendaient déjà vers la Porte.

Ils rencontrèrent le prince Imrahil, qui leur cria: «Où allez-vous ainsi, Mithrandir? Les Rohirrim 'se battent dans les champs de Gondor! Nous devons rassembler toute la force que nous pouvons trouver»

«Vous aurez besoin de chaque homme et davantage, dit Gandalf. Faites toute hâte. Je viendrai dès que je le pourrai. Mais j'ai une course à faire auprès du seigneur Denethor, qui ne souffre pas de délai. Prenez le commandement en l'absence du Seigneur! »

Ils poursuivirent leur chemin, tandis qu'ils grimpaient et approchaient de la Citadelle, ils sentaient le vent souffler sur leur visage, et ils apercevaient au loin la lueur du matin, croissante dans le ciel du sud. Mais elle leur apportait peu d'espoir, car ils ne savaient quel mal les attendait, et ils craignaient d'arriver trop tard.

«Les ténèbres passent, dit Gandalf, mais elles pèsent encore lourdement sur cette Cité»

A la porte de la Citadelle, ils ne trouvèrent pas de garde. «Beregond est donc parti», dit Pippin avec un peu plus d'espoir. Ils se détournèrent et suivirent vivement la route de la Porte Close. Celle-ci était grande ouverte, et le portier gisait devant. Il avait été tué et sa clef avait été volée.

«ouvre de l'Ennemi! dit Gandalf. II affectionne pareils faits, l'ami en guerre contre l'ami, la loyauté divisée dans la confusion des cœurs» Il mit pied à terre et dit à Gripoil de regagner son écurie. «Car, mon ami, dit-il, il y a longtemps que toi et moi aurions dû rejoindre le champ de bataille, mais d'autres affaires me retiennent. Toutefois, reviens au plus vite si je t'appelle! »

Ils franchirent la Porte et descendirent le long de la route en lacet. La lumière croissait, et les hautes colonnes et figures taillées défilaient lentement comme des spectres gris.

Le silence fut soudain rompu, et ils entendirent en contrebas des cris et un cliquetis d'épées: pareils sons n'avaient pas retenti dans les lieux sacrés depuis la construction de la Cité. Ils finirent par arriver à Rath Dinen, et ils se dirigèrent vivement vers la Maison des Intendants, qui se dressait dans le demi-jour sous son grand dôme.

«Arrêtez! Arrêtez! cria Gandalf, s'élançant vers l'escalier de pierre qui précédait la porte. Arrêtez cette folie! »

Car là étaient les serviteurs de Denethor, leurs épées et des torches à la main, mais, sous le portique, se tenait seul sur la dernière marche.

Beregond, vêtu du noir et argent de la Garde, et il tenait la porte contre eux. Deux étaient déjà tombés sous son épée, souillant le mausolée de leur sang, et les autres le maudissaient, le qualifiant de hors-la-loi et de traître à son maître.

Au moment où Gandalf et Pippin accouraient, ils entendirent la voix de Denethor, criant de l'intérieur de la maison des morts: «Vite, vite! Faites ce que je vous ai ordonné! Tuez ce renégat! Ou devrai-je le faire moi-même? » Là-dessus, la porte que Beregondtenait fermée de sa main gauche fut violemment ouverte, et, derrière lui, dans l'encadrement, se dressa le Seigneur de la Cité, grand et terrible, ses yeux flamboyaient, et il tenait une épée nue.

Mais Gandalf bondit au haut de l'escalier et les hommes s'écartèrent, se couvrant les yeux, car sa venue était comme l'irruption d'une lumière blanche en un lieu sombre, et il venait avec grande colère. Il leva la main et, dans son coup même, l'épée de Denethor jaillit en l'air, échappant à sa prise, et elle alla retomber derrière lui dans les ombres de la maison, et Denethor recula devant Gandalf, comme un homme confondu.

«Qu'est ceci, mon Seigneur? dit le magicien. Les maisons des morts ne sont pas faites pour les vivants. Et pourquoi des hommes se battentils ici dans les Mausolées, alors qu'il y a suffisamment de combat devant la Porte? Ou notre Ennemi serait-il même venu jusqu'à Rath Dinen? »

«Depuis quand le Seigneur de Gondor est-il comptable devant vous? s'écria Denethor. Ou ne puis-je commander à mes propres serviteurs? »

«Vous le pouvez, dit Gandalf. Mais d'autres peuvent contester votre volonté, quand elle tourne à la démence et au mal. Où est votre fils, Faramir? »

«II gît à l'intérieur, dit Denethor, il brûle, il brûle déjà. Ils ont mis le feu dans sa chair. Mais bientôt tous seront brûlés. L'Ouest a failli. Il s'en ira tout entier dans un grand feu, et tout sera fini. Des cendres! Des cendres et de la fumée emportées par le vent! »

Alors Gandalf, voyant la folie dont l'autre était saisi, craignit qu'il n'eût déjà accompli quelque action néfaste, et il poussa en avant, suivi de Beregond et de Pippin, tandis que Denethor reculait jusqu'à la table à l'intérieur. Mais là ils trouvèrent Faramir qui délirait toujours dans sa fièvre, étendu sur la table. Du bois était entassé en dessous et haut tout autour, et tout, jusqu'aux vêtements de Faramir et aux couvertures, était arrosé d'huile, mais jusqu'alors le feu n'avait pas été mis au combustible. Gandalf révéla alors la force cachée en lui, comme la lumière de son pouvoir l'était sous son manteau gris. Il bondit sur les fagots et, soulevant légèrement le malade, il sauta de nouveau à bas et l'emporta vers la porte. Mais, comme il le faisait, Faramir poussa un gémissement et appela son père dans son rêve.

Denethor tressaillit comme quelqu'un sortant d'une transe, la flamme s'éteignit dans ses yeux, et il pleura. «Ne m'enlevez pas mon fils! dit-il. Il m'appelle»

«II appelle, répondit Gandalf, mais vous ne pouvez encore aller à lui. Car il lui faut chercher la guérison au seuil de la mort, et peut-être ne la trouvera t'il pas. Alors que votre rôle est d'aller à la bataille de votre Cité, où la mort vous attend peut-être. Cela, vous le savez dans votre cœur»

«Il ne se réveillera plus, dit Denethor. La bataille est vaine. Pourquoi désirerions-nous vivre plus longtemps? Pourquoi n'irions-nous pas à la mort côte à côte? »

«Vous n'avez pas autorité, Intendant de Gondor, pour ordonner l'heure de votre mort, répliqua Gandalf. Et seuls les rois païens, sous la domination de la Puissance Ténébreuse, le firent, se tuant dans leur orgueil et leur désespoir, et assassinant leurs proches pour faciliter leur propre mort» Puis, franchissant la porte, il sortit Faramir de la maison mortelle et le déposa sur la civière qui avait servi à l'apporter et qui avait été. déposée sous le portique. Denethor le suivit et se tint tremblant, couvant du regard le visage de son fils. Et pendant un moment, alors que tous étaient silencieux et immobiles, les yeux fixés sur le Seigneur dans sa douleur, il hésita.

«Allons! dit Gandlaf. On a besoin de nous. Vous pouvez encore beaucoup»

Alors, soudain, Denethor rit. De nouveau fier, il se redressa de tout son haut et, allant vivement à la table, il y prit le coussin sur lequel sa tête avait reposé. Il revint ensuite à la porte, écarta la couverture et voilà qu'il avait entre les mains un palantir. Et comme il l'élevait, le globe parut aux assistants commencer à luire d'une

flamme intérieure, de sorte que le visage émacié du seigneur était éclairé comme d'un feu rouge, il semblait taillé dans de la pierre dure, les traits soulignés par les ombres noires, noble, fier et terrible. Ses yeux étincelaient.

«Orgueil et désespoir! s'écria t'il. Croyais-tu donc que les yeux de la Tour Blanche étaient aveugles? Non, j'en ai vu plus que tu ne le sais, Fou Gris. Car ton espoir n'est qu'ignorance. Va donc et peine à guérir! Sors combattre! Vanité. Pour un court moment tu pourras triompher sur le terrain, pour une journée. Mais contre le Pouvoir qui se lève maintenant, il n'est pas de victoire. Seul le premier doigt de la main s'est encore étendu vers cette Cité. Tout l'Est est en mouvement. Et même à présent le vent de ton espoir te trompe et pousse sur l'Anduin une flotte aux voiles noires. L'Ouest a failli. Il est temps de partir pour quiconque ne veut pas être esclave»

«Pareils desseins rendront assurément la victoire de l'Ennemi certaine», dit Gandalf.

Eh bien, continue d'espérer! dit Denethor, ricanant. Ne te connais-je pas, Mithrandir? Ton espoir devra gouverner à ma place, et se tenir derrière chaque trône, au nord, au sud et à l'ouest. J'ai lu ta pensée et sa ligne de conduite. Ne sais-je pas que tu as ordonné à ce semi-Homme là de garder le silence? Que tu l'as amené ici comme espion dans ma chambre même? Et pourtant, dans nos entretiens, j'ai appris les noms et les buts de tous tes compagnons. Ainsi donc, de la main gauche tu voudrais user de moi un petit moment comme bouclier contre le Mordor, et de la droite amener le Rôdeur du Nord pour me supplanter.

«Mais, je te le dis, Gandalf Mithrandir, je ne serai pas ton instrument! Je suis Intendant de la Maison d'Anarion. Je ne vais pas descendre jusqu'à n'être que le chambellan gâteux d'un parvenu. Même si sa revendication m'était prouvée juste, il ne vient jamais que de la lignée d'Isildur. Je ne me courberai pas devant un tel homme, dernier d'une maison loqueteuse, depuis longtemps dénuée de seigneurie et de dignité»

«Que voudriez-vous donc, dit Gandalf, si vous pouviez appliquer votre volonté à votre guise? »

Je maintiendrais les choses dans l'état où elles ont été durant toute ma vie, répondit Denethor, et du temps de mes ancêtres avant moi: être le Seigneur de la Cité en paix et laisser après moi mon siège à mon fils, qui serait son propre maître et non élève d'aucun magicien. Mais si le destin me le refuse, je ne voudrai rien: ni vie diminuée, ni amour divisé, ni honneur abaissé»

Il ne me semblerait pas qu'un Intendant qui remet fidèlement sa charge ait à perdre en amour ou en honneur, répliqua Gandalf. Et au moins vous ne dépouillerez pas votre fils de son choix alors que sa mort est encore incertaine»

A ces mots, les yeux de Denier flamboyèrent derechef, et, prenant la Pierre sous son bras, il tira un poignard et se dirigea à grands pas vers la civière. Mais Beregond bondit. en avant et se plaça devant Faramir.

Voilà donc! s'écria Denethor. Tu m'avais déjà volé la moitié de l'amour de mon fils. Et maintenant tu voles aussi le cœur de mes chevaliers, si bien qu'ils me dépouillent totalement de mon fils en fin de compte. Mais en une chose au moins tu ne défieras pas ma volonté: je déciderai de ma propre fin.

«Venez ici! cria t'il à ses serviteurs, si vous n'êtes pas tous des traîtres ! » Deux montèrent les marches en courant. Il saisit vivement la torche des mains de l'un d'eux et s'élança à l'intérieur de la maison. Avant que Gandalf n'eût pu le retenir, il jeta le brandon parmi le combustible, qui crépita aussitôt et éclata en flammes ronflantes.

Denethor bondit alors sur la table et, se dressant là au milieu du feu et de la fumée, il ramassa le bâton de sa charge qui gisait à ses pieds et le brisa sur un genou. Il jeta les morceaux dans les flammes, puis il se courba et s'étendit sur la table, serrant des deux mains le palantir sur sa poitrine. Et l'on dit qu'à jamais après cela, si un homme regardait dans cette Pierre, à moins d'avoir une grande force de volonté pour la tourner vers d'autres buts, il n'y voyait autre chose que deux mains de vieillard se desséchant dans la flamme.

Gandalf, saisi de chagrin et d'horreur, détourna la tête et ferma la porte. Il resta un moment sur le seuil, plongé dans la réflexion et silencieux, tandis que ceux qui étaient dehors entendaient le ronflement avide du feu à l'intérieur. Et alors Denethor poussa un grand cri, puis il ne dit plus rien, et jamais plus il ne devait être vu d'aucun mortel.

«Ainsi disparaît Denethor, fils d'Ecthelion», dit Gandalf. Puis il se tourna vers Beregond et les serviteurs du Seigneur qui restaient pétrifiés. «Et ainsi disparaissent aussi les jours du Gondor que vous avez connus, pour le bien ou pour le mal, ils sont terminés. De mauvaises actions ont été commises ici, mais que toute inimitié qui vous divise soit écartée, car elle a été ourdie par l'Ennemi et elle sert sa volonté. Vous avez été pris dans un filet de devoirs contraires que vous n'avez pas tissé. Mais pensez, vous, serviteurs du Seigneur, aveugles dans votre obéissance, que, sans la trahison de Beregond, Faramir, Capitaine de la Tour Blanche, serait également brûlé à présent.

«Emportez de ce lieu funeste vos camarades tombés. Et nous porterons Faramir, Intendant de Gondor, à un endroit où il pourra dormir en paix, ou mourir si tel est son destin»

Gandalf et Beregond soulevèrent alors la civière et l'emportèrent vers les Maisons de Guérison, tandis que derrière eux marchait Pippin, la tête courbée. Mais les serviteurs du Seigneur restèrent les yeux fixés sur la

maison des morts, comme des hommes frappés au cœur, et au moment où Gandalf arrivait à l'extrémité de Rath Dinen, il y eut un grand bruit. Regardant en arrière, ils virent craquer le dôme de la maison, et des fumées s'échappèrent, puis, dans une précipitation et un grondement de pierres, il s'écroula au milieu d'une rafale de feu, mais les flammes dansèrent et voltigèrent toujours avec la même vigueur parmi les ruines. Alors, terrifiés, les serviteurs s'enfuirent à la suite de Gandalf.

Ils arrivèrent enfin à la Porte de l'Intendant, et Beregond regarda le portier avec chagrin. «Je regretterai éternellement cet acte, dit-il, mais j'étais emporté par une folie de hâte et, sans vouloir écouter, il a tiré l'épée contre moi» Puis, utilisant la clef qu'il avait arrachée de la main de l'homme tué, il referma la porte. «Cette clef devrait maintenant être remise au seigneur Faramir», dit-il.

«Le prince de Dol Amroth a le commandement en l'absence du Seigneur, dit Gandalf, mais puisqu'il n'est pas ici, je dois décider moi-même. Je vous confie la clef, que vous conserverez jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli dans la Cité»

Ils passèrent enfin dans les cercles hauts de la Cité, et, dans la lumière du matin, ils gagnèrent les Maisons de Guérison, c'étaient de belles demeures réservées aux soins des grands malades, mais elles étaient à présent préparées pour recevoir les hommes blessés au combat ou les mourants. Elles s'élevaient non loin de la porte de la Citadelle, dans le sixième cercle, près de son mur sud, et elles étaient entourées d'un jardin et d'un gazon planté d'arbres, seul endroit de ce genre dans la Cité. Là demeuraient les quelques femmes autorisées à rester à Minas Tirith en raison de leurs aptitudes aux soins ou au service des guérisseurs.

Mais au moment où Gandalf et ses compagnons arrivaient avec la civière à l'entrée principale des Maisons, ils entendirent, venant du champ qui précédait la Porte, un grand cri, lequel s'élevant aigu et perçant dans le ciel alla mourir dans le vent. Si terrible était ce cri que tous s'immobilisèrent, et pourtant, quand il fut passé, leurs cœurs furent gonflés d'un espoir tel qu'ils n'en avaient plus connu depuis que l'obscurité était venue de l'Est, et il leur sembla que la lumière se faisait plus claire et que le soleil perçait les nuages.

Mais le visage de Gandalf était grave et triste, et, ordonnant à Beregond et à Pippin de transporter Faramir dans les Maisons de Guérison, il monta aux murs voisins, et là, il se tint dans le soleil nouveau, telle une figure sculptée en blanc, et il regarda au-dehors. Et il saisit dans la vision qui lui était offerte tout ce qui s'était passé, et quand Éomer quitta le front de sa troupe et se tint auprès de ceux qui gisaient sur-le-champ de bataille, il soupira, il s'enveloppa de nouveau dans son manteau et il descendit des murs. Et, quand ils ressortirent, Beregond et Pippin le trouvèrent plongé dans ses pensées devant l'entrée des Maisons.

Ils le regardèrent, et il resta un moment silencieux. II finit cependant par parler. «Mes amis, dit-il, et vous autres habitants de cette cité et des terres de l'ouest! Des événements d'une grande tristesse et d'un grand renom se sont déroulés. Allons-nous pleurer ou nous réjouir? Contre toute espérance, le Capitaine de nos ennemis a été détruit, et vous avez entendu l'écho de son ultime désespoir. Mais il n'est pas parti sans infliger l'affliction et des pertes sévères. Et cela, j'aurais pu le prévenir, sans la démence de Denethor. Tant l'atteinte de notre Ennemi s'est étendue! Hélas, mais je perçois maintenant comment sa volonté a pu pénétrer jusqu'au cœur même de la Cité.

«Bien que les Intendants s'imaginassent que c'était un secret connu d'eux seuls, j'avais depuis longtemps deviné qu'ici, dans la Tour Blanche, était conservée l'une au moins des Sept Pierres de Vision. Du temps de sa sagesse, Denethor n'eut pas la présomption de s'en servir, ni de défier Sauron, connaissant les limites de sa propre force. Mais sa sagesse défaillit, et je crains qu'avec la croissance du péril qui menaçait son royaume il n'ait regardé dans la Pierre et qu'il n'ait été abusé: beaucoup trop souvent, je suppose, depuis le départ de Boromir. Il était trop grand pour être soumis à la volonté de la Puissance Ténébreuse, mais il n'en voyait pas moins uniquement ce que cette

Puissance lui permettait de voir. La connaissance qu'il obtenait lui fut souvent utile, sans doute, mais la vision de la grande force de Mordor qui lui fut montrée nourrit le désespoir de son cœur au point de détruire sa raison»

«Je comprends maintenant ce qui me paraissait si étrange! s'écria Pippin, frissonnant de ses souvenirs. Le Seigneur a quitté la pièce où était étendu Faramir, et ce fut seulement à son retour que je constatai son changement: il était vieux et brisé»

«Ce fut dans l'heure même où Faramir fut apporté à la Tour que nombre d'entre nous virent une étrange lumière dans la chambre haute, dit Beregond. Mais nous avions déjà vu cette lumière, et on a longtemps murmuré dans la Cité que le Seigneur luttait parfois en pensée avec son Ennemi»

«Hélas! mes suppositions sont donc exactes, dit Gandalf. La volonté de Sauron a ainsi pénétré dans Minas Tirith, et c'est ainsi que j'ai été retenu ici. Et je serai encore contraint de rester, car j'aurai bientôt d'autres charges, en plus de Faramir»

«II me faut maintenant descendre à la rencontre de ceux qui arrivent. J'ai eu, sur le champ de bataille, une vision qui me point le cœur, et il se peut qu'une affliction plus grande soit encore à venir. Venez avec moi,

Pippin! Mais vous, Beregond, vous devriez retourner à la Citadelle et dire là au chef de la Garde ce qui s'est passé. Il sera de son devoir, je le crains, de vous mettre à pied, mais dites-lui que, si je puis lui donner un conseil, il devrait vous envoyer aux Maisons de Guérison pour y être le garde et le serviteur de votre capitaine et vous trouver à son côté quand il se réveillera si jamais cela doit être. Car c'est par vous qu'il a été sauvé du feu. Allez maintenant! Je serai bientôt de retour»

Là-dessus, il se détourna pour se diriger avec Pippin vers le bas de la Cité. Et, comme ils pressaient le pas, le vent amena une pluie grise, tous les feux s'affaiblirent, et une grande fumée s'éleva devant eux.

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
CHAPITRE SEPT

CHAPITRE HUIT
LES MAISONS DE GUÉRISON

Quand ils approchèrent de la Porte en ruine de Minas Tirith, un brouillard de larmes et de fatigue voilait les yeux de Merry. Il prêta peu d'attention à la dévastation et au massacre qui se voyaient partout. Il y avait du feu, de la fumée et de la puanteur dans l'air, car de nombreux engins avaient été brûlés ou jetés dans les fosses à feu, et beaucoup de tués aussi, tandis que de-ci de-là gisaient de nombreux cadavres des grands monstres suderons, à demi calcinés, brisés par les jets de pierres ou tués d'une flèche décochée dans l'œil par les vaillants archers de Morthond. La pluie avait cessé depuis un moment, et le soleil brillait dans le ciel, mais toute la ville basse était encore enveloppée de la fumée âcre des feux qui couvaient.

Des hommes s'activaient déjà à dégager un chemin au travers des épaves laissées par la bataille, et alors sortirent de la Porte d'autres hommes, porteurs de civières. Ils déposèrent doucement Eowyn sur des coussins moelleux, mais le corps du roi, ils le couvrirent d'un grand drap d'or et ils portèrent devant lui des torches, dont les flammes, pâles à la lumière du soleil, vacillaient dans le vent.

C'est ainsi que Théoden et Eowyn entrèrent dans la Cité de Gondor, et tous ceux qui les voyaient se découvraient et s'inclinaient, ils passèrent à travers les cendres et la fumée du cercle brûlé et poursuivirent leur chemin en montant le long des rues de pierre. L'ascension parut à Merry durer un siècle, voyage dénué de sens dans un détestable rêve, continuant sans cesse jusqu'à quelque vague fin que la mémoire ne pourrait saisir.

Les lumières des torches clignotèrent lentement et s'éteignirent, et il marchait dans l'obscurité, et il pensait: «Ceci est un tunnel menant à un tombeau, là, nous demeurerons à jamais» Mais soudain dans son rêve tomba une voix vivante: ««Ah, Merry! Je te trouve enfin, Dieu merci! »

Il leva la tête, et le brouillard qu'il avait devant les yeux s'éclaircit légèrement. C'était Pippin! Ils étaient face à face dans une ruelle étroite qui, à part eux-mêmes, était vide. Il se frotta les yeux.

«Où est le roi? demanda t'il. Et Eowyn? » Puis il trébucha et s'assit sur le pas d'une porte, et il se remit à pleurer.

«Ils sont montés à la Citadelle, dit Pippin. Tu as dû dormir debout et prendre le mauvais tournant. Quand nous avons découvert que tu n'étais pas avec eux, Gandalf m'a envoyé à ta recherche. Pauvre vieux Merry! Que je suis content de te revoir! Mais tu es épuisé, et je ne veux pas te tracasser par des parlotes. Mais, dis-moi, es-tu blessé? »

«Non, dit Merry. Enfin... non, je ne crois pas. Mais je ne puis me servir de mon bras droit, Pippin, depuis que je l'ai frappé. Et mon épée a brûlé tout du long comme un bout de bois»

Le visage de Pippin refléta son inquiétude. «Eh bien, tu ferais mieux de venir avec moi le plus vite possible, dit-il. Je voudrais pouvoir te porter. Tu n'es pas en état de marcher plus loin. Ils n'auraient pas dû te laisser marcher du tout, mais il faut leur pardonner. Il s'est passé tant de choses terribles dans la Cité, Merry, qu'on peut ne pas faire attention à un pauvre et unique hobbit rentrant de la bataille»

«Ce n'est pas toujours un malheur de passer inaperçu, dit Merry. Cela vient de m'arriver auprès de... non, non, je ne peux pas en parler. Aide-moi, Pippin. Tout redevient noir, et mon bras est si froid! »

«Appuie-toi sur moi, Merry mon gars! dit Pippin. Allons! Pied à pied. Ce n'est pas loin»

«Tu vas m'enterrer? » demanda Merry.

«Non, certes! dit Pippin, s'efforçant de paraître gai, bien qu'il eût le cœur déchiré de crainte et de pitié. Non, nous allons aux Maisons de Guérison»

Ils sortirent de la ruelle qui courait entre de hautes maisons et le mur extérieur du quatrième cercle, et ils regagnèrent la rue principale, grimpant jusqu'à la Citadelle. Ils allaient pas à pas, tandis que Merry vacillait, murmurant comme un somnanbule.

«Je ne pourrai jamais le faire parvenir jusque-là, pensa Pippin. N'y a t'il personne pour m'aider? Je ne puis le laisser ici» Juste alors, à sa surprise, un garçon arriva en courant derrière eux, et il reconnut au passage Bergil, le fils de Beregond.

«Salut, Bergil ! cria t'il. Où allez-vous? Heureux de vous revoir, et toujours en vie! »

«Je porte des messages urgents pour les Guérisseurs, dit Bergil. Je ne puis m'attarder»

CHAPITRE NEUF
LA DERNIÈRE DÉLIBÉRATION

«Non! répondit Pippin. Mais dites leur là-haut que j'ai un hobbit malade, un *perian,* attention! venu du champ de bataille. Je ne crois pas qu'il puisse parcourir cette distance à pied. Si Mithrandir est là, il sera heureux de ce message» Bergil reprit sa course.

«Je ferais mieux d'attendre ici», pensa Pippin. II laissa donc Merry glisser doucement sur le sol dans un carré de soleil, puis il s'assit à côté de lui et posa la tête de son cousin dans son giron. Il tâta doucement le corps et les membres et prit les mains de Merry dans les siennes. La droite était glacée au toucher.

Gandalf ne tarda pas à venir lui-même à leur recherche. Il se pencha sur Merry et lui caressa le front, puis il le souleva avec précaution. «Il aurait dû être porté dans cette Cité avec honneur, dit-il. Il a bien répondu à ma confiance, car si Elrond n'avait pas cédé à mes instances, aucun de vous ne serait parti, et alors, les maux de ce jour eussent été bien pires» Il soupira. «Cependant, voici encore une charge sur mes bras, alors que tout ce temps la bataille est en balance»

Ainsi Faramir, Eowyn et Meriadoc furent-ils environ étendus sur des lits dans les Maisons de Guérison, et là, ils furent bien soignés. Car, si le savoir avait depuis quelque temps perdu sa plénitude d'autrefois, la médecine de Gondor était encore sagace et habile à la guérison des blessures et des contusions, comme des maladies auxquelles les mortels étaient sujets à l'est de la Mer. Hormis seulement la vieillesse. Pour elle, ils n'avaient trouvé aucune cure, en fait, l'étendue de leur vie avait à présent diminué jusqu'à ne plus guère excéder celle des autres hommes, et ceux qui, parmi eux, dépassaient le compte de quatre-vingts ans avec vigueur étaient devenus peu nombreux, hormis dans certaines maisons d'un sang plus pur. Mais à présent leur art et leur savoir étaient mis en défaut: car nombreux étaient ceux qui étaient atteints d'une maladie inguérissable, et ils l'appelaient l'Ombre Noire, car elle venait des Nazgûl. Ceux qui en étaient frappés tombaient lentement dans un rêve toujours plus profond, puis ils passaient au silence et à un froid mortel, et succombaient. Et il parut à ceux qui soignaient les malades que cette maladie avait gravement attaqué le Semi-Homme et la Dame de Rohan. Par moment, toutefois, comme la matinée se poursuivait lentement, ils parlaient, murmurant dans leurs rêves, et les observateurs prêtaient une oreille attentive à tout ce qu'ils disaient, dans l'espoir d'apprendre peut-être quelque chose qui leur permît de comprendre la nature du mal. Mais bientôt ils commencèrent à sombrer dans les ténèbres, et, comme le soleil passait à l'ouest, une ombre grise envahit leurs visages. Mais Faramir brûlait d'une fièvre qui ne se relâchait pas.

Gandalf allait de l'un à l'autre plein de sollicitude, et on lui rapportait tout ce que les veilleurs pouvaient entendre. Et ainsi s'écoula la journée, tandis que la grande bataille continuait de se dérouler au dehors avec des espoirs changeants et d'étranges nouvelles, mais Gandalf attendait et veillait toujours sans sortir, jusqu'à ce qu'enfin le rouge coucher du soleil emplît tout le ciel et que la lumière tombât par les fenêtres sur les visages gris des malades. Il sembla alors à ceux qui se tenaient auprès d'eux que, dans l'embrasement, les figures rougissaient doucement comme par un retour de la santé, mais ce n'était qu'un semblant d'espoir.

Alors, une vieille femme, Ioreth, la plus âgée de celles qui servaient dans cette maison, regardant le beau visage de Faramir, pleura, car tous l'aimaient. Et elle dit: «Hélas ! s'il devait mourir. Pût-il y avoir à Gondor des rois, comme il en fut autrefois, à ce qu'on dit. Car il est dit selon l'ancienne tradition: *Les mains du roi sont celles d'un guérisseur*. Et ainsi pouvait-on toujours connaître le roi légitime»

Et Gandalf, qui était auprès d'elle, dit: «Les hommes pourront longtemps se rappeler vos paroles, Ioreth. Car il y a en elles de l'espoir. Il se peut qu'un roi soit en fait revenu à Gondor, ou n'avez-vous pas entendu les étranges nouvelles qui sont arrivées à la Cité? »

«J'ai été trop occupée à droite et à gauche pour prêter l'oreille à tous les cris et les rumeurs, répondit-elle. Tout ce que j'espère, c'est que ces démons meurtriers n'entreront pas dans cette Maison pour tourmenter les malades»

Gandalf sortit alors en hâte, déjà le feu du ciel s'éteignait, et les collines s'estompaient, tandis que le crépuscule d'un gris de cendre s'étendait sur les champs.

A présent, comme le soleil descendait, Aragorn, Eomer et Imrahil approchaient de la Cité avec leurs capitaines et leurs chevaliers, et quand ils furent devant la Porte, Aragorn dit:

«Voyez le Soleil qui se couche dans un grand incendie! C'est le signe de la fin et de la chute de bien des choses, et d'un changement dans les fortunes du monde. Mais cette Cité et ce royaume sont restés à la charge des Intendants durant maintes longues années, et je crains, en y entrant sans en être prié, que ne s'élèvent le doute et la discussion, ce qui ne se devrait pas tant que cette guerre est en cours. Je n'entrerai pas et je ne ferai valoir aucune revendication avant que l'on ait vu qui de nous ou du Mordor l'emportera. Les hommes dresseront ma tente sur le terrain et j'attendrai ici la bienvenue du Seigneur de la Cité»

Mais Eomer dit: «Vous avez déjà levé la bannière des Rois et montré les marques de la Maison d'Elendil. Souffririez-vous qu'elles soient défiées? »

«Non, répondit Aragorn. Mais j'estime que le temps n'est pas mûr, et je n'ai aucun désir de lutte, hormis contre l'Ennemi et ses serviteurs»

Et le Prince Imrahil dit: «Vos paroles sont sages, seigneur, si un parent du seigneur Denethor peut vous donner un avis en cette matière. Il a une forte volonté et il est fier, mais il est âgé, et son humeur a été étrange depuis que son fils a été abattu. Je n'aimerais cependant pas vous voir rester comme un mendiant à la porte»

«Pas comme un mendiant, dit Aragorn. Dites plutôt un capitaine des Rôdeurs, qui sont peu accoutumés aux villes et aux maisons de pierre» Et il ordonna de replier sa bannière, et il ôta l'Étoile du Royaume du Nord, qu'il remit à la garde des fils d'Elrond.

Le Prince Imrahil et Eomer de Rohan le quittèrent alors, ils traversèrent la Cité et son tumulte de gens et montèrent à la Citadelle, et ils arrivèrent à la Salle de la Tour, cherchant l'Intendant. Mais ils trouvèrent son siège vide, et devant l'estrade était étendu Théoden Roi de la Marche sur un lit de parade, et il était entouré de douze torches et de douze gardes, chevaliers de Rohan et de Gondor. Et les rideaux du lit étaient vert et blanc, mais sur le roi était tiré jusqu'à la poitrine le grand drap d'or et dessus était posée son épée nue et à ses pieds son bouclier. La lumière des torches chatoyait dans ses cheveux blancs comme le soleil dans la poussière d'eau d'une fontaine, mais son visage était beau et jeune, sauf qu'il s'y voyait une paix hors de portée de la jeunesse, et il paraissait dormir.

Quand ils furent restés un moment silencieux auprès du roi, Imrahil dit: «Où est l'Intendant? Et où aussi est Mithrandir? »

Et l'un des gardes répondit: «L'Intendant de Gondor est dans les Maisons de Guérison»

Mais Eomer dit: «Où est la Dame Eowyn, ma sueur, car elle devrait assurément être couchée à côté du roi, avec un honneur non moindre? Où l'a t'on déposée? »

Et Imrahil dit: «Mais la Dame Eowyn vivait encore quand on l'a apportée ici. Ne le saviez-vous pas? »

Alors, un espoir imprévu envahit si soudain le cœur d'Eomer, et en même temps la morsure d'un souci et d'une crainte renouvelés, qu'il ne dit plus rien, mais se retourna et sortit vivement de la salle, et le Prince le suivit. A leur sortie, le soir était tombé et il y avait de nombreuses étoiles dans le ciel. Et là s'avançait Gandalf à pied, accompagné d'un homme enveloppé d'un manteau gris, ils se rencontrèrent devant les portes des Maisons de Guérison. Ils saluèrent Gandalf et dirent: «Nous cherchons l'Intendant, et des hommes disent qu'il est dans cette Maison. A t'il reçu une blessure? Et la Dame Eowyn, où est-elle? »

Gandalf répondit: «Elle est couchée à l'intérieur, elle n'est pas morte, mais près de la mort. Mais le seigneur Faramir a été blessé par un mauvais trait, comme vous le savez, et il est maintenant l'Intendant, car Denethor est mort, et sa maison est en cendres» Et ils furent emplis de chagrin et d'étonnement du récit qu'il leur fit.

Mais Imrahil dit: «Ainsi la victoire est dépouillée de la joie et l'acquisition en est amère, si en un jour le Gondor et le Rohan sont tous deux privés de leurs seigneurs. Eomer gouverne les Rohirrim. Qui va gouverner la Cité pendant ce temps? Ne faut-il pas maintenant envoyer quérir le seigneur Aragorn? »

Et l'homme au manteau parla, disant: «Il est venu» Et, comme il s'avançait dans la lumière de la lanterne suspendue près de la porte, ils virent que c'était Aragorn, enveloppé dans le manteau gris de la Lorien par-dessus sa cotte de mailles, et ne portant d'autre signe que la pierre verte de Galadriel. «Je suis venu parce que Gandalf m'en prie, dit-il. Mais, pour le moment, je ne suis que le capitaine des Dunedain d'Arnor, et le Seigneur de Dol Amroth gouvernera la Cité jusqu'à ce que Faramir se réveille. Mais mon avis est que Gandalf devrait nous diriger tous dans les jours à venir et dans nos rapports avec l'Ennemi» Et ils s'accordèrent là-dessus.

Gandalf dit alors: «Ne demeurons pas à la porte, car le temps presse. Entrons! Le seul espoir restant pour les malades qui sont dans la Maison réside dans la venue d'Aragorn. Ainsi a parlé Ioreth, devineresse de Gondor: Les mains du roi sont celles d'un guérisseur, et c'est ainsi que sera connu le roi légitime»

Aragorn entra alors le premier, et les autres suivirent. Et là, à la porte, se tenaient deux gardes en livrée de la Citadelle: l'un grand, mais l'autre à peine de la taille d'un garçon, et, à leur vue, de surprise et de joie, il s'écria à voix haute:

«Grands-Pas! Que c'est merveilleux! J'avais deviné que c'était vous dans les navires noirs, vous savez! Mais ils criaient tous "les pirates", et ils refusaient de m'écouter. Comment avez-vous fait? »

Aragorn rit et serra la main du hobbit. «Heureuse rencontre, assurément! dit-il. Mais il n'y a pas encore le temps pour les récits de voyageurs»

Cependant Imrahil dit à Eomer: «Est ce ainsi que nous parlons à nos rois? Mais peut-être portera t'il sa couronne sous quelque autre nom! »

Et Aragorn, l'entendant, se retourna et lui dit: «En vérité, car en haute langue de jadis, je suis Elessar, la Pierre elfique, et Envinyatar, le Régénérateur» Et il éleva la pierre verte qu'il avait sur la poitrine. «Mais

Grands-Pas sera le nom de ma maison, si jamais elle est établie. En haute langue, cela ne sonnera pas si mal, et je serai Telcontar, ainsi que tous les héritiers de mon corps»

Sur quoi, ils passèrent dans la Maison, et, comme ils se dirigeaient vers les chambres où étaient soignés les malades, Gandalf parla des exploits d'Eowyn et de Meriadoc: «Car, dit-il, je suis resté longtemps près d'eux et, au début, ils parlaient beaucoup dans leur délire, avant de tomber dans les ténèbres mortelles. Il m'est aussi donné de voir maintes choses au loin»

Aragorn alla d'abord auprès de Faramir, puis d'Eowyn et enfin de Merry. Quand il eut regardé les visages des malades et vu leurs blessures, il soupira. «Il me faut déployer ici tout le pouvoir et toute l'habileté qui m'ont été donnés, dit-il. Plût au ciel qu'Elrond fût ici, car il est l'aîné de toute notre race, et il a le plus grand pouvoir»

Et Eomer, le voyant triste et las, dit: «Il faut d'abord vous reposer, sûrement, et au moins manger un peu? »

Mais Aragorn répondit: «Non, pour ces trois là, et d'abord pour Faramir, le temps tire à sa fin. Il faut agir de toute urgence»

Il appela alors Ioreth et lui demanda: «Vous avez dans cette Maison une réserve des herbes de guérison? »

«Oui, Seigneur, répondit-elle, pas suffisante toutefois, je présume, pour tous ceux qui en auraient besoin. Mais je ne saurais assurément où en trouver d'autres, car tout va de travers assurément en ces jours terribles, avec les feux, les incendies, si peu de garçons pour faire les commissions et toutes les routes bloquées. Il y a des éternités qu'aucun roulier n'est venu de Lossarnach au marché! Mais on fera de son mieux dans cette Maison avec ce qu'on a, comme votre seigneurie le sait bien, pour sûr! »

«J'en jugerai quand je le verrai, dit Aragorn. Il y aune autre chose qui manque, c'est le temps de bavarder. Avez-vous de *l'athelas?* »

«Je n'en sais rien, ma foi, répondit-elle, en tout cas sous ce nom là. Je vais demander au maître des herbes, il connaît tous les vieux noms»

«Cela s'appelle *feuille de roi*, dit Aragorn, peut-être le connaissez-vous sous ce nom, car c'est ainsi que les gens de la campagne l'appellent de nos jours»

«Ah, c'est ça! dit Ioreth. Eh bien, si votre seigneurie avait commencé par-là, j'aurais pu vous répondre. Non, nous n'en avons pas, bien sûr. Mais je n'ai jamais entendu dire que cela ait une bien grande vertu, et, en fait, j'ai souvent dit à mes sueurs quand on en rencontrait dans les bois: "Feuille de roi, que je disais quel drôle de nom, et je me demande pourquoi ça s'appelle comme ça: si j'étais roi, j'aurais des plantes plus éclatantes dans mon jardin. "Mais cela sent bon quand on l'écrase, n'est ce pas? Bon n'est peut-être pas le mot: sain, ce serait plutôt ça»

«Sain, en vérité, dit Aragorn. Et maintenant, femme, si vous aimez le seigneur Faramir, courez aussi vite que votre langue et trouvez-moi de la feuille de roi, s'il y en a une seule dans la Cité»

«Et s'il n'y en a pas, dit Gandalf, j'irai à cheval à Lossarnach avec Ioreth en croupe, et elle m'amènera dans les bois, mais pas auprès de ses sueurs. Et Gripoil lui montrera ce que signifie la rapidité»

Ioreth partie, Aragorn pria les autres femmes de faire chauffer de l'eau. Puis il prit la main de Faramir dans l'une des siennes, et il posa l'autre sur le front du malade. Il était trempé de sueur, mais Faramir ne fit aucun mouvement, ni aucun signe, et il semblait à peine respirer.

Il est presque fini, dit Aragorn, se tournant vers Gandalf. Mais cela ne vient pas de la blessure. Voyez! elle se cicatrise. S'il avait été atteint de quelque trait des Nazgûl, comme vous le pensiez, il serait mort la nuit même. Cette blessure a été infligée par une flèche suderonne, penserais-je. Qui l'a retirée? L'a t'on gardée? »

C'est moi qui l'ai retirée, dit Imrahil, et j'ai étanché le sang. Mais je n'ai pas conservé la flèche, car nous avions trop à faire. C'était, je me le rappelle, une flèche telle qu'en emploient les Suderons. Mais je croyais qu'elle venait des Ombres d'en dessus, sans quoi sa fièvre et sa maladie étaient inexplicables, la blessure n'étant ni profonde ni vitale. Comment expliquez-vous la chose? »

«La lassitude, le chagrin causé par l'humeur de son père, une blessure et, pour couronner le tout, le Souffle Noir, dit Aragorn. C'est un homme d'une ferme volonté, car il était déjà venu juste sous l'Ombre avant même de partir à la bataille sur les murs extérieurs. L'obscurité a dû l'envahir lentement, tandis même qu'il combattait et s'efforçait de conserver son poste avancé. Ah, si j'avais pu être ici plus tôt! »

Là-dessus entra le maître des herbes. «Votre Seigneurie a demandé de la *feuille de roi*, comme l'appellent les campagnards, dit-il, ou de *l'athelas* en langage noble, ou pour ceux qui connaissent un peu le valinorien»

«C'est mon cas, dit Aragorn, et peu m'importe que vous me disiez maintenant *asëa aramon ou feuille de roi*, pourvu que vous en ayez»

Faites excuse, Seigneur! dit l'homme. Je vois que vous êtes un maître du savoir et pas simplement un capitaine de guerre. Mais, hélas! Monsieur, nous ne conservons pas de cet article dans les Maisons de Guérison,

où l'on ne soigne que les grands blessés ou les grands malades. Car il n'a aucune vertu que nous connaissions, sauf peut-être d'adoucir un air vicié ou de chasser quelque lourdeur passagère. A moins, évidemment, que l'on ne tienne compte des chansons de l'ancien temps que les bonnes femmes telles que notre brave Ioreth répètent encore sans comprendre.

Lorsque arrive le souffle noir, que croît l'ombre de la mort et que toute la lumière passe, viens athelas! viens athelas! Vie pour le mourant dans la main du roi contenue.

«Ce n'est qu'une poésie burlesque, je crains, dénaturée dans la mémoire des vieilles. Je laisse à votre jugement d'en interpréter le sens, s'il y en a un. Mais les vieilles gens se servent toujours d'une infusion de cette herbe contre les maux de tête»

«Eh bien, au nom du roi, trouvez-moi quelque vieux de moins de savoir et de plus de sagesse qui en conserve dans sa maison! » s'écria Gandalf.

Aragorn s'agenouilla alors au chevet de Faramir et posa une main sur son front. Et ceux qui observaient sentirent qu'une grande lutte se déroulait. Car le visage d'Aragorn devint gris de fatigue, et de temps en temps il prononçait le nom de Faramir, mais chaque fois de façon moins audible, comme si lui-même était éloigné des assistants et marchait à distance dans quelque sombre vallée, appelant quelqu'un de perdu.

Enfin, Bergil entra en courant, et il portait six feuilles dans un linge. «C'est de la feuille de roi, Monsieur, dit-il, mais pas fraîche, je crains. Elle doit avoir été cueillie il y a au moins deux semaines. J'espère que cela pourra servir, Monsieur? » Puis, regardant Faramir, il fondit en larmes.

Mais Aragorn sourit. «Cela servira, dit-il. Le pis est maintenant passé. Restez et reprenez courage! » Il saisit deux feuilles, qu'il déposa dans le creux de sa main, et il souffla alors dessus, puis les écrasa, et aussitôt une fraîcheur vivante emplit la pièce, comme si l'air même s'éveillait et picotait, pétillant de joie. Il jeta ensuite les feuilles dans les récipients d'eau bouillante qu'on lui avait apportés, et tous les cœurs furent immédiatement soulagés. Car la fragrance qui vint à chacun était comme un souvenir de matins humides de rosée par un soleil sans voile en quelque terre dont le monde au printemps ne serait lui-même qu'un souvenir éphémère. Mais Aragorn se redressa comme rafraîchi et ses yeux souriaient tandis qu'il tenait un des récipients devant le visage de Faramir plongé dans le rêve.

«Ah ça! qui l'aurait cru? dit Ioreth à une femme qui se tenait près d'elle. Cette herbe est meilleure que je ne le pensais. Elle me rappelle les roses d'Imloth Melui quand j'étais gamine et nul roi ne pourrait désirer mieux»

Soudain, Faramir bougea, il ouvrit les yeux et regarda Aragorn qui se penchait sur lui, une lueur de reconnaissance et d'amour était dans ses yeux, et il parla doucement. «Vous m'avez appelé, mon Seigneur. Je viens. Qu'ordonne le roi? »

Ne marchez plus dans les ombres, mais réveillez-vous! dit Aragorn. Vous êtes fatigué. Reposez-vous un moment, prenez quelque nourriture et soyez prêt pour mon retour»

«Oui, Seigneur, dit Faramir. Car qui resterait couché dans l'inaction quand le roi est revenu? »

Adieu donc pour le moment! dit Aragorn. Je dois aller vers d'autres qui ont besoin de moi» Et il quitta la chambre avec Gandalf et Imrahil, mais Beregond et son fils restèrent derrière, incapables de contenir leur joie. Comme Pippin suivait Gandalf et refermait la porte, il entendit Ioreth s'exclamer:

Le roi! Vous avez entendu? Que disais-je? Les mains d'un guérisseur, avais-je dit» Et bientôt la nouvelle partit de la Maison que le roi était en vérité venu parmi eux et qu'après la guerre il apportait la guérison, et l'information se répandit dans la Cité.

Mais Aragorn se rendit auprès d'Eowyn, et il dit: «II y a ici une blessure grave et un coup sévère avec toute l'habileté voulue et il se réparera avec le temps, si elle a la force de survivre. C'est le bras qui portait le bouclier qui est estropié, mais le mal principal vient du bras qui tenait l'épée. Dans celui-là, il semble n'y avoir plus aucune vie, bien qu'il n'ait pas été brisé.

«Hélas! elle était aux prises avec un adversaire trop puissant pour la force de son esprit et de son corps. Et qui manie une arme contre pareil ennemi doit être plus dur que l'acier pour que le choc même ne le détruise pas. Ce fut un destin funeste qui la plaça sur son chemin. Car c'est une belle jeune fille, la plus belle d'une maison de reines. Et pourtant je ne sais en quels termes je dois parler d'elle. La première fois que je l'ai regardée et que j'ai perçu sa tristesse, il m'a semblé voir une fleur blanche dressée, droite et fière, belle comme un lis, tout en sachant cependant qu'elle était dure, comme forgée dans l'acier par les ouvriers elfes. Ou était-ce, peut-être, un froid qui avait mué sa sève en glace, et se tenait-elle ainsi, douce-amère, encore belle à voir, mais frappée, sur le point de tomber et de mourir? Sa maladie remonte à bien avant ce jour, n'est ce pas, Eomer? »

«Je m'étonne que vous me le demandiez, seigneur, répondit-il. Car je vous tiens pour irrépréhensible en cette affaire comme en toutes autres, mais je ne sache pas qu'Eowyn, ma sueur, ait été touchée par aucun gel

jusqu'au jour où elle vous vit. Elle éprouvait du souci et de la crainte, qu'elle partageait avec moi, du temps de Langue de Serpent et de l'ensorcellement du roi, et elle soignait celui ci avec une peur croissante. Mais cela ne l'avait pas amenée à cet état! »

«Mon ami, dit Gandalf, vous aviez des chevaux, des faits d'armes et des champs libres, mais elle, née dans le corps d'une vierge, avait un esprit et un courage au moins égaux aux vôtres. Elle était cependant condamnée à servir un vieillard, qu'elle aimait comme son père, et à le regarder tomber, perdu d'honneur, dans un méprisable gâtisme, et son rôle lui paraissait encore plus vil que celui du bâton sur lequel il s'appuyait.

«Pensez-vous que Langue de Serpent n'avait de poison que pour les seules oreilles de Théoden? *Gâteux! Qu'est ce que la maison d'Eorl, sinon une grange couverte de chaume où les brigands boivent dans les relents, tandis que leur marmaille se roule sur le sol parmi les chiens?* N'avez-vous pas déjà entendu ces mots? C'est Saroumane, le maître de Langue de Serpent, qui les prononça. Encore que Langue de Serpent dût à la maison en envelopper le sens de termes plus habiles, je n'en doute pas. Mon Seigneur, si l'amour de votre sueur pour vous et sa volonté toujours vouée à son devoir n'avaient retenu. sa langue, vous auriez pu en entendre échapper même de pareilles choses. Mais qui sait ce qu'elle disait aux ténèbres, seule, dans les amères veilles de la nuit, lorsque toute sa vie semblait s'étriquer et les murs de son appartement se resserrer autour d'elle, comme une cage pour retenir quelque bête sauvage? »

Eomer se tut et contempla sa sueur comme s'il se remémorait tous les jours de leur vie passée en commun. Mais Aragorn dit: «J'ai vu aussi ce que vous avez vu, Eomer. Peu d'autres chagrins parmi les mauvaises fortunes de ce monde offrent plus d'amertume et de doute au cœur d'un homme que la vue de l'amour d'une dame aussi belle et aussi vaillante, auquel il ne peut répondre. La tristesse et la pitié m'ont suivi depuis le jour où je la laissai désespérée à Dunharrow pour aller aux Chemins des Morts, et nulle crainte sur cette route ne fut aussi présente que celle de ce qui pourrait lui arriver. Et pourtant, Eomer, je vous le dis, elle vous aime d'un amour plus véritable que celui qu'elle me porte, car elle vous aime et elle vous connaît, mais en moi, elle n'aime qu'une ombre et une pensée: un espoir de gloire et de hauts faits et des terres loin des champs de Rohan.

«Peut-être ai-je le pouvoir de guérir son corps et de la rappeler de la sombre vallée. Mais à quoi elle s'éveillera: espoir, oubli ou désespoir, je l'ignore. Et si c'est au désespoir, elle mourra, à moins que ne vienne une autre guérison que je ne puis lui apporter. Hélas! car ses exploits l'ont mise au rang des reines de grand renom»

Aragorn se pencha alors et observa le visage d'Eowyn, et celui ci avait en vérité la blancheur d'un lis, la froideur du gel et la dureté d'une pierre taillée. Mais, se courbant, il lui baisa le front et l'appela doucement, disant

«Eowyn fille d'Eomund, éveillez-vous! Car votre ennemi est mort! »

Elle ne fit aucun mouvement, mais elle recommença à respirer profondément, de sorte que sa poitrine s'élevait et retombait sous la toile blanche du drap. De nouveau, Aragorn écrasa deux feuilles *d'athelas et* les jeta dans l'eau fumante, et il lui en baigna le front et le bras droit qui reposait, froid et inerte, sur le couvre-lit.

Alors, soit qu'Aragorn eût en vérité un pouvoir oublié venu de l'Ouistrenesse, soit que ce fût seulement ses mots sur la Dame Eowyn qui agissaient sur eux, comme la douce influence de l'herbe se répandait dans la pièce, il parut à ceux qui étaient là qu'un vent vif soufflait par la fenêtre, et il ne portait aucune senteur, mais c'était un air entièrement frais, net et jeune, comme s'il n'avait été respiré par aucun être vivant et venait vierge des montagnes neigeuses haut sous une voûte d'étoiles, ou de lointains rivages d'argent lavés par des vagues écumantes.

«Éveillez-vous, Eowyn, Dame de Rohan! » répéta Aragorn, il prit sa main droite dans la sienne, et il y sentit revenir la chaleur de la vie. «Éveillez-vous! L'ombre est partie et toute l'obscurité a été balayée! »Puis il mit la main d'Eowyn dans celle d'Eomer et s'écarta. «Appelez-la! » dit-il, et il sortit silencieusement de la chambre.

«Eowyn, Eowyn ! cria Eomer au milieu de ses larmes. Mais elle ouvrit les yeux et dit: «Eomer! Quelle est donc cette joie? On avait dit que tu avais été tué. Non, ce n'étaient que les sombres voix de mon rêve. Pendant combien de temps ai-je rêvé? »

«Pas longtemps, ma sueur, dit Eomer. Mais n'y pense plus! »

«Je suis étrangement lasse, dit-elle. Il me faut me reposer un peu. Mais dis moi, qu'en est-il du Seigneur de la Marche? Hélas! Ne me dis pas que cela, c'était un rêve, car je sais qu'il n'en est rien. Il est mort, comme il le prévoyait»

«II est mort, dit Eomer, mais il m'a chargé de dire adieu à Eowyn, plus chère qu'une fille. Il gît en grand honneur dans la Citadelle de Gondor»

«La nouvelle est douloureuse, dit-elle. Et pourtant il est suprêmement bon d'avoir osé espérer durant les jours sombres, quand il semblait que l'honneur de la Maison d'Eorl était tombé au-dessous de celui de la dernière

cabane de berger. Et qu'est-il advenu de l'écuyer du roi, le Semi-Homme? Il faut en faire un chevalier de Riddermark, Eomer, car il est vaillant! »

«II est étendu non loin dans cette Maison, et je vais aller le trouver, dit Gandalf. Eomer va rester ici un moment. Mais attendez pour parler de guerre ou de malheur d'être tout à fait rétablie. C'est une grande joie de vous voir revenir à la santé et à l'espoir, une si vaillante dame! »

«A la santé? dit Eowyn. Peut-être. Au moins tant qu'il y aura une selle laissée vacante par quelque cavalier tombé que je pourrai remplacer, et dés exploits à accomplir. Mais à l'espoir? Je ne sais»

Gandalf et Pippin arrivèrent à la chambre de Merry, où ils trouvèrent Aragorn près du lit. «Pauvre vieux Merry! » s'écria Pippin, et il courut au chevet de son ami, car il lui semblait que l'état de celui ci avait empiré, une teinte grise s'étendait sur le visage, comme sous l'effet d'années de chagrin, et Pippin fut soudain saisi de la peur que Merry ne mourût.

«N'ayez aucune crainte, dit Aragorn. Je suis arrivé à temps, et je l'ai rappelé. Il est fatigué en ce moment, et affligé, et il a reçu une blessure semblable à celle de la Dame Eowyn en osant frapper cette mortelle créature. Mais ces maux sont réparables, tant sont grandes sa force et sa gaieté. Il n'oubliera pas son chagrin, mais celui ci n'assombrira pas son cœur et lui enseignera simplement la sagesse»

Aragorn posa alors la main sur la tête de Merry et, la passant doucement parmi les boucles brunes, il toucha les paupières, l'appelant par son nom. Et quand la fragrance de *l'athelas* se répandit dans la pièce, telle la senteur des vergers et de la bruyère à la lumière du soleil plein d'abeilles, Merry se réveilla soudain et dit:

«J'ai faim. Quelle heure est-il? »

«Celle du souper est passée, dit Pippin, mais je suppose que je pourrai t'apporter quelque chose, s'ils le permettent»

«Ils le permettent bien certainement, dit Gandalf. Et toute autre chose que ce Cavalier de Rohan pourrait désirer, pourvu qu'on puisse la trouver dans Minas Tirith, où son nom est en grand honneur»

«Bon! dit Merry. Eh bien, j'aimerais d'abord un souper et après cela une pipe» Mais un nuage passa sur son visage. «Non, pas de pipe. Je ne crois pas que je refumerai jamais»

«Pourquoi donc? demanda Pippin.

«Eh bien, répondit lentement Merry. Il est mort. Cela m'a tout remis en mémoire. II a dit qu'il regrettait de n'avoir jamais eu le loisir de parler science des herbes avec moi. C'est presque la dernière chose qu'il m'ait dite. Je ne pourrai plus jamais fumer sans penser à lui et à ce jour, Pippin, où il est venu à cheval à l'Isengard et où il fut si poli»

«Dans ce cas, fumez et pensez à lui! dit Aragorn.. Car c'était un cœur noble et un grand roi, et il tenait ses serments, et il s'est levé des ombres pour une dernière belle matinée. Malgré la brièveté de votre service auprès de lui, ce devrait vous être un souvenir heureux et honorable jusqu'à la fin de vos jours»

Merry sourit. «Eh bien, dit-il, si Grands-Pas veut bien fournir le nécessaire, je fumerai et penserai. J'avais de la meilleure herbe de Saroumane dans mon paquetage, mais je ne sais sûrement pas ce qu'il en est advenu dans la bataille»

«Maître Meriadoc, dit Aragorn, si vous imaginez que j'ai traversé les montagnes et le royaume de Gondor par le fer et par le feu à seule fin d'apporter des herbes à un soldat insouciant qui jette son équipement, vous vous trompez. Si votre paquetage n'a pas été retrouvé, il vous faudra faire mander le maître des herbes de cette Maison. Et il vous dira qu'il ne savait pas que l'herbe que vous désirez avait aucunes vertus, mais qu'elle est appelée *herbe aux Ouistriens* par le vulgaire, *galenas* par les nobles, et qu'elle a d'autres noms en d'autres langues plus savantes, et après avoir ajouté quelques vers à demi oubliés qu'il ne comprend pas, il vous informera avec regret qu'il n'y en a pas dans la Maison, et il vous laissera à vos réflexions sur l'histoire des langues. Et c'est ce que je dois faire également. Car je n'ai pas dormi dans un lit tel que celui ci depuis mon départ de Dunharrow, ni rien mangé depuis les ténèbres avant l'aube»

Merry saisit sa main et la baisa. «Je suis affreusement navré, dit-il. Partez tout de suite! Depuis cette nuit même de Bree, nous n'avons fait que vous gêner. Mais c'est la façon des miens d'user de paroles légères en de tels moments et d'en dire moins qu'ils ne pensent. Nous craignons d'en dire trop. Cela nous prive des mots justes quand la plaisanterie n'est pas de mise»

«Je sais cela fort bien, sans quoi je ne vous traiterais pas de la même façon, dit Aragorn. Puisse la Comté vivre à jamais dans toute sa fraîcheur! » Et, après avoir embrassé Merry, il sortit, suivi de Gandalf.

Pippin demeura là. «Eut-il jamais son pareil? dit-il. Excepté Gandalf, bien sûr. Je pense qu'ils doivent être parents. Pauvre benêt, ton paquetage est à côté de ton lit, et tu l'avais sur le dos quand je t'ai rencontré. Il le voyait tout le temps, évidemment. Et en tout cas, j'ai moi-même de quoi bourrer ta pipe. Allons! C'est de la Feuille de Longoulet. Bourre-t'en une pendant que je courrai chercher de quoi manger. Et puis détendons-nous un peu. Mon Dieu! Nous autres Touque et Brandebouc, nous ne pouvons pas vivre longtemps sur les hauteurs»

TROISIEME PARTIE

LE RETOUR DU ROI

LIVRE V

CHAPITRE NEUF

LA DERNIÈRE DÉLIBÉRATION

«Non, dit Merry, moi je ne peux pas. Pas encore, en tout cas. Mais au moins, Pippin, pouvons-nous maintenant les voir et les honorer. Mieux vaut aimer d'abord de ce qu'on est fait pour aimer, je suppose, il faut commencer quelque part et avoir .des racines, et la terre de la Comté est profonde. Il y a cependant des choses plus profondes et plus hautes, et sans elles pas un ancien ne pourrait soigner son jardin en ce qu'il appelle paix, qu'il en ait entendu parler ou non. Je suis heureux de les connaître, un peu. Mais je me demande pourquoi je dis cela. Où est cette feuille? Et sors ma pipe de mon paquetage, si elle n'est pas brisée»

Aragorn et Gandalf se rendirent alors auprès du Gardien des Maisons de Guérison, et ils lui recommandèrent que Faramir et Eowyn restent là pour recevoir des- soins attentifs pendant bien des jours encore.

«La Dame Eowyn, dit Aragorn, voudra bientôt se lever et partir, mais il ne faudra pas la laisser faire si vous pouvez la retenir en aucune façon, pendant une dizaine de jours au moins»

«Quant à Faramir, dit Gandalf, il faudra bientôt lui apprendre la mort de son père. Mais il ne faudra pas lui faire tout le récit de la folie de Denethor avant qu'il ne soit tout à fait remis et qu'il ait des devoirs à remplir. Veillez à ce que Beregond et le *perian,* qui y ont assisté, ne lui parlent pas encore de ces choses! »

«Et l'autre *perian,* Meriadoc, qui est à mes soins, qu'en est-il de lui? » demanda le Gardien.

«II est probable qu'il sera en état de se lever demain, pour un petit moment, dit Aragorn. Laissez-le faire, s'il le désire. Il pourra marcher un peu avec l'aide de ses amis»

«C'est une race remarquable, dit le Gardien, hochant la tête. D'une trempe coriace, à mon avis»

Beaucoup de gens étaient rassemblés aux portes des Maisons pour voir Aragorn, et ils le suivirent, et quand il eut enfin soupé, des hommes vinrent le prier de guérir leurs parents ou leurs amis dont la vie était en danger à la suite de contusions ou de blessures ou qui restaient sous l'Ombre Noire. Aragorn se leva et sortit, il envoya quérir les fils d'Elrond, et ensemble ils peinèrent tard dans la nuit. Et la nouvelle courut la Cité: «En vérité, le Roi est revenu» Et ils le nommèrent «Pierre elfique», à cause de la pierre verte qu'il portait, et ainsi le nom qu'une prédiction à sa naissance avait déclaré devoir être le sien lui fut choisi par son propre peuple.

Et quand il ne put plus travailler davantage, il s'enveloppa dans son manteau et se glissa hors de la Cité, il gagna sa tente juste avant l'aube et dormit un moment. Et au matin la bannière de Dol Amroth, un navire blanc comme un cygne sur l'eau bleue, flotta au sommet de la Tour, et les hommes qui levaient le regard se demandèrent si la venue du Roi n'avait été qu'un rêve.

CHAPITRE NEUF
LA DERNIÈRE DÉLIBÉRATION

Le matin se leva le lendemain de la bataille, et il était beau, avec des nuages légers et un vent qui tournait à l'ouest. Legolas et Gimli, sur pied de bonne heure, demandèrent la permission de monter à la Cité, car ils étaient avides de voir Merry et Pippin.

«Il est bon de savoir qu'ils sont encore en vie, dit Gimli, car ils nous ont coûté de grandes peines dans notre marche au travers du Rohan, et je ne voudrais pas qu'elles fussent toutes vaines»

L'Elfe et le Nain entrèrent ensemble à Minas Tirith, et ceux qui les virent passer s'émerveillèrent à la vue de pareils compagnons, car Legolas avait un visage d'une beauté qui surpassait celle des Hommes et il chantait une chanson elfique en marchant dans le matin, mais Gimli faisait à côté de lui de grandes enjambées, se caressant la barbe et ouvrant de grands yeux sur tout ce qui l'entourait.

«Il y a de la belle maçonnerie ici, dit-il, regardant les murs, mais il y en a aussi de la moins bonne, et les rues pourraient être mieux dessinées. Quand Aragorn entrera en possession de ce qui lui revient, je lui proposerai les services d'ouvriers de la pierre de la Montagne, et nous ferons de ceci une ville dont il pourra être fier»

«Il leur faudrait davantage de jardins, dit Legolas. Les maisons sont mortes, et il y a trop peu de choses qui poussent et sont heureuses, ici. Si Aragorn entre en possession de son bien, les gens de la Forêt lui apporteront des oiseaux qui chantent et des arbres qui ne meurent pas»

Ils finirent par arriver devant le Prince Imrahil, et Legolas le regarda et s'inclina profondément, car il voyait que c'était assurément quelqu'un qui avait du sang d'elfe dans les veines. «Salut, seigneur! dit-il. Il y a longtemps que les gens de Nimrodel ont quitté les forêts de la Lôrien, mais on peut encore voir que tous ne partirent pas du havre d'Amroth pour faire voile vers l'ouest»

«C'est ce que veut la tradition de mon pays, dit le Prince, mais jamais on n'y a vu aucune des belles gens depuis un temps incommensurable. Et je m'étonne d'en voir un exemple ici maintenant au milieu de l'affliction et de la guerre. Que cherchez-vous? »

«Je suis l'un des Neuf Compagnons qui partirent avec Mithrandir d'Imladris, dit Legolas, et avec ce Nain, mon ami, j'ai accompagné le seigneur Aragorn. Mais à présent nous désirons voir nos amis, Meriadoc et Peregrin, qui sont à votre garde, nous dit-on»

«Vous les trouverez dans les Maisons de Guérison, et je vais vous y conduire», dit Imrahil.

«Il suffira d'envoyer quelqu'un pour nous guider, Seigneur, dit Legolas. Car Aragorn vous envoie ce message. Il ne désire pas rentrer dans la Cité pour le moment. Il y a toutefois urgence d'un conseil des Capitaines, et il demande que vous-même et Eomer de Rohan descendiez vers ses tentes, dès que possible. Mithrandir s'y trouve déjà»

«Nous y allons», dit Imrahil, et ils se séparèrent sur quelques mots courtois.

«C'est un beau seigneur et un grand chef d'hommes, dit Legolas. Si le Gondor a encore de tels caractères en ces jours d'affaiblissement, grande a dû être sa gloire au temps de son essor»

«Et sans nul doute la bonne maçonnerie est-elle la plus ancienne et a t'elle été ouvrée lors de la première construction, dit Gimli. II en est toujours ainsi dans les entreprises des Hommes: il y a un gel au Printemps ou une brûlure en Été, et ils ne répondent pas à ce qu'ils promettaient»

«Il est rare toutefois qu'ils manquent à semer, dit Legolas. Et cette semence demeurera dans la poussière et ne pourrira que pour germer de nouveau en des temps et lieux imprévus. Les exploits des Hommes dureront plus longtemps que nous, Gimli»

«Pour ne finir qu'en possibilités manquées, je suppose», dit le Nain.

«A cela, les Elfes ne connaissent pas la réponse», dit Legolas.

Là-dessus, le serviteur du Prince vint pour les mener aux Maisons de Guérison. Ils trouvèrent là leurs amis dans le jardin, et la réunion fut joyeuse. Ils se promenèrent et conversèrent un moment, jouissant pour un bref temps de la paix et du repos sous le soleil, du matin et dans le vent des hauts cercles de la Cité. Puis, quand Merry commença à être fatigué, ils allèrent s'asseoir sur le mur, avec la pelouse des Maisons de Guérison derrière eux, et, dans le lointain au sud, scintillait l'Anduin, qui allait se perdre, hors de la vue même de Legolas, dans les vastes plaines et la brume verte du Lebennin et de l'Ithilien méridional.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE NEUF

LA DERNIÈRE DÉLIBÉRATION

Legolas devint alors silencieux, tandis que les autres parlaient, il regardait au loin à contre-jour, et il vit des oiseaux de mer blancs qui remontaient le Fleuve.

«Regardez! s'écria t'il. Des mouettes! Elles volent loin à l'intérieur des terres. Elles sont pour moi sujet d'étonnement et pour mon cœur sujet de trouble. Jamais de ma vie je ne les avais rencontrées jusqu'à notre arrivée à Pelargir, et là, je les entendis crier dans l'air tandis que nous chevauchions vers la bataille des navires. Je demeurai alors immobile, oubliant la guerre en Terre du Milieu, car leurs voix plaintives me parlaient de la Mer. La Mer! Je ne l'ai pas encore vue, hélas! Mais au plus profond du cœur de tous ceux de ma race réside la nostalgie de la Mer, qu'il est dangereux de réveiller. Hélas! pour les mouettes. Jamais plus je n'aurais de paix sous aucun hêtre, aucun orme»

«Ne parlez pas ainsi! répliqua Gimli. Il y a encore d'innombrables choses à voir en Terre du Milieu, et de grandes oeuvres à accomplir. Mais si toutes les belles gens gagnent les havres, le monde sera plus terne pour ceux qui sont condamnés à rester»

«Terne et triste assurément! dit Merry. Il ne faut pas aller aux havres, Legolas. Il y aura toujours des gens, grands ou petits, et même quelques nains sagaces comme Gimli, qui auront besoin de vous. Du moins, je l'espère. Encore que j'aie comme une impression que le pis de cette guerre est encore à venir. Ah, que je voudrais que tout fût fini, et bien fini! »

«Ne sois pas si lugubre! s'écria Pippin. Le soleil brille, et nous voici réunis pour un ou deux jours au moins. Allons, Gimli! Vous et Legolas, vous avez déjà mentionné une demi-douzaine de fois ce matin votre étrange voyage avec Grands-Pas. Mais vous ne m'en avez encore rien dit»

«Le soleil peut briller ici, dit Gimli, mais il est des souvenirs de cette route que je ne désire pas tirer de l'obscurité. Eussé-je su ce qui m'attendait, je crois qu'aucune amitié n'aurait pu m'entraîner dans les Chemins des Morts»

«Les Chemins des Morts? dit Pippin. J'ai entendu cela de la bouche d'Aragorn, et je me demandais ce qu'il entendait par-là. Ne voulez-vous pas nous en dire davantage? »

«Pas volontiers, dit Gimli. Car sur cette route, je me suis couvert de honte: Gimli fils de Gloïn, qui s'était cru plus tenace que les Hommes et plus hardi sous terre qu'aucun Elfe. Mais je n'ai fait preuve ni de l'une ni de l'autre de ces qualités, et c'est la volonté seule d'Aragorn qui m'a maintenu sur la route»

«Et l'amour de lui aussi, dit Legolas. Car tous ceux qui le connaissent en viennent à l'aimer à sa propre façon, et jusqu'aux plus froides vierges des Rohirrim. Ce fut de bon matin la veille de votre arrivée ici, Merry, que nous quittâmes Dunharrow, et une telle peur régnait sur les gens que personne ne voulut assister à notre départ, hormis la Dame Eowyn, qui gît à présent blessée dans la Maison en bas. Il y eut de (affliction de cette séparation, et je fus affligé de la voir»

«Hélas ! Je n'avais de cœur que pour moi-même, dit Gimli. Non ! Je ne parlerai pas de ce voyage»

Il se tut, mais Pippin et Merry étaient si avides d'informations que Legolas finit par dire: «Je vais vous en dire assez pour vous apaiser, car je ne ressentais pas (horreur et je ne craignais pas les ombres des Hommes, que je jugeais faibles et impuissantes»

Il parla alors rapidement de la route hantée sous les montagnes, du sombre rendez-vous d'Erech et de la grande chevauchée de quatrevingt-treize lieues de là à Pelargir sur Anduin. «Quatre jours et quatre nuits, et assez avant dans le cinquième jour, nous chevauchâmes à partir de la Pierre Noire, dit-il. Et voilà que dans les ténèbres de Mordor, mon espoir s'éleva, car dans cette obscurité, l'Armée des Ombres parut devenir plus forte et plus terrible à regarder. J'en vis à cheval et d'autres à pied, mais tous allaient à la même allure rapide. Elles étaient silencieuses, mais il y avait une lueur dans leurs yeux. Elles rattrapèrent nos chevaux dans les hauteurs de Lamedon, et elles nous entourèrent, et elles nous auraient dépassés, si Aragorn ne le leur avait interdit.

«A son commandement, elles reprirent leur place en arrière. Même les ombres des Hommes obéissent à sa volonté, pensai-je. Elles peuvent encore servir à ses besoins!

«Nous chevauchâmes une journée de lumière, puis vint le jour sans aurore, nous n'en poursuivîmes pas moins notre route, et nous traversâmes à Linhir au-dessus de l'embouchure du Gilrain. Là, des hommes de Lamedon disputèrent les gués à des gens féroces d'Umbar et de Harad qui avaient remonté le fleuve. Mais défenseurs et ennemis de même renoncèrent au combat et s'enfuirent à notre arrivée, criant que le Roi des Morts était sur eux. Seul Angborn, seigneur de Lamedon, eut le courage de nous attendre, et Aragorn l'invita à rassembler ses hommes et à nous suivre, s'ils l'osaient, quand l'Armée Grise serait passée.

«A Belargir, l'Héritier d'Isildur aura besoin de vous», dit-il.

«Nous franchîmes ainsi le Gilrain, poussant devant nous les alliés de Mordor en déroute, et puis nous nous reposâmes un peu. Mais bientôt Aragorn se leva, disant: «Allons! Minas Tirith est déjà assaillie. Je crains qu'elle ne tombe avant que nous n'arrivions à son secours» Nous remontâmes donc en selle avant la fin de la nuit

pour poursuivre notre route avec toute la rapidité que nos chevaux pouvaient supporter sur les plaines de Lebennin»

Legolas s'arrêta et soupira, puis, tournant le regard vers le sud, il chanta doucement

D'argent coulent les rivières de Celos et Erui
dans les champs verts de Lebennin!
Haute y pousse l'herbe. Au vent de la Mer
se balancent les blancs lis,
et du mallos et de falfirm sont secouées les clochettes d'or
dans les champs verts de Lebennin,
au vent de la Mer.

«Verts sont ces champs dans les chansons de chez moi, mais ils étaient sombres alors, déserts gris dans les ténèbres devant nous. Et par la vaste plaine, piétinant sans les voir l'herbe et les fleurs, nous pourchassâmes nos ennemis durant un jour et une nuit, jusqu'au moment où nous arrivâmes en fin de compte au Grand Fleuve.

«Je pensai alors dans mon cœur que nous approchions de la Mer, car les eaux étaient larges dans les terres, et d'innombrables oiseaux de mer criaient sur leurs rives. Hélas pour les plaintes des mouettes! La Dame ne m'avait-elle pas dit de m'en défier? Et maintenant je ne puis plus les oublier»

«Pour ma part, je n'y aurais point pris garde, dit Gimli, car nous arrivâmes enfin là à la vraie bataille. A Pelargir se trouvait la flotte principale d'Umbar, cinquante grands vaisseaux et d'innombrables navires plus petits. Un grand nombre de ceux que nous poursuivions avaient atteint les havres avant nous, amenant leur peur avec eux, et certains des navires avaient quitté le côté pour échapper en descendant le Fleuve ou en gagnant l'autre rive, et de nombreuses petites embarcations étaient en flammes. Mais les Haradrim, à présent acculés au bord, se retournèrent et se montrèrent féroces dans leur désespoir, et ils riaient en nous regardant, car ils formaient encore une grande armée.

«Mais Aragorn fit halte et cria d'une voix forte: «Venez à présent! Je vous appelle au nom de la Pierre Noire! » Et soudain l'Armée des Ombres, qui était restée à l'arrière-garde, s'avança comme une marée grise, balayant tout devant elle. J'entendis de faibles cris, un son étouffé de cors et une rumeur comme de voix innombrables: on aurait dit l'écho de quelque bataille oubliée aux Années Sombres de jadis. De pâles épées étaient tirées, mais je ne sais si leurs lames mordraient encore, car les Morts n'avaient plus besoin d'autre arme que la peur. Nul ne voulait leur résister.

«Ils allèrent à toutes les embarcations tirées à sec, puis ils passèrent sur l'eau aux navires ancrés, et tous les marins, emplis d'une terreur folle, sautèrent par-dessus bord, sauf les esclaves enchaînés aux rames. Insouciants du danger, nous chevauchions parmi nos ennemis en fuite, les poussant comme des feuilles, jusqu'à ce que nous parvînmes au rivage. Alors, Aragorn dépêcha un des Dunedain à chacun des grands vaisseaux, et ils réconfortèrent les captifs qui se trouvaient à bord, les invitant à écarter toute peur et à prendre leur liberté.

«Avant la fin de cette sombre journée, il ne restait plus un ennemi pour nous résister, tous étaient noyés ou fuyaient vers le sud dans l'espoir de regagner à pied leur propre pays. Je trouvai étrange et merveilleux que les desseins du Mordor fussent réduits à néant par de tels spectres de la peur et des ténèbres. Il était ainsi défait par ses propres armes! »

«Oui, c'est étrange en vérité, dit Legolas. En cette heure, je regardai Aragorn et je me représentai quel grand et terrible Seigneur il eût pu devenir dans la force de sa volonté, s'il avait pris l'Anneau pour lui-même. Ce n'est pas pour rien que le Mordor le redoute. Mais son esprit est plus noble que l'entendement de Sauron, car n'est-il pas des enfants de Luthien? Jamais cette lignée ne défaudra, dussent les années s'allonger incommensurablement»

«Pareilles prédictions dépassent la vision des Nains, dit Gimli. Mais puissant certes fut Aragorn ce jour là. Toute la flotte noire fut entre ses mains, il choisit le plus grand vaisseau pour lui-même, et il monta à bord. Puis il fit sonner un grand rassemblement de trompettes prises à l'ennemi, et l'Armée des Ombres se retira vers le rivage. Elles restèrent là silencieuses, à peine visibles, sauf pour une lueur rouge dans leurs yeux qui reflétaient la clarté des navires en flammes. Et Aragorn parla d'une voix forte aux Hommes Morts, leur criant:

«Entendez maintenant les paroles de l'Héritier d'Isildur! Votre serment est accompli. Retournez et ne troublez plus jamais les vallées! Allez en paix! »

«Là-dessus, le Roi des Morts s'avança devant les rangs, brisa sa lance et la jeta à terre. Puis il s'inclina profondément et se détourna, et, rapidement, toute l'armée grise se retira et s'évanouit comme une brume repoussée par un vent soudain, et il me sembla m'éveiller d'un rêve.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE NEUF

LA DERNIÈRE DÉLIBÉRATION

«Cette nuit là, nous nous reposâmes tandis que d'autres travaillaient. Car il y avait beaucoup de prisonniers libérés et d'esclaves relâchés, gens de Gondor qui avaient été pris dans des raids, et bientôt aussi, il y eut un grand rassemblement d'hommes venus du Lebennin et de l'Ethir, et Angbor de Lamedon vint avec tous les cavaliers qu'il avait pu réunir. Maintenant que la crainte des Morts était écartée, ils venaient nous aider et contempler l'Héritier d'Isildur, car la rumeur de ce nom avait couru comme le feu dans les ténèbres.

«Et c'est à peu près la fin de notre histoire. Car au cours de la soirée et de la nuit de nombreux navires furent apprêtés et garnis d'hommes, et, au matin, la flotte appareilla. Cela paraît loin à présent, mais ce n'était qu'avant-hier matin, sixième jour depuis notre départ de Dunharrow. Mais Aragorn était toujours poussé par la crainte que le temps ne fût trop court.

«Cela fait quarante deux lieues de Pelargir aux points de débarquement du Harlond, dit-il. Et pourtant il nous faut y arriver demain sous peine d'échec total»

«Les rames étaient alors maniées par des hommes libres, et ils peinèrent vaillamment, mais nous ne remontâmes le Grand Fleuve que lentement, car il fallait lutter contre le courant et, s'il n'est pas trop rapide là-bas dans le Sud, nous n'avions aucune aide du vent. J'aurais eu le cœur bien lourd, en dépit de toute notre victoire aux havres, si Legolas n'avait ri soudain.

«Haut la barbe, fils de Durïn ! fit-il. Car il est dit: *Souvent naît l'espoir quand tout est perdu»* Mais il ne voulut pas dire quel espoir il voyait de loin. Quand vint la nuit, elle ne fit qu'accroître l'obscurité, et nous eûmes chaud au cœur, car au loin dans le Nord, nous vîmes une lueur rouge sous le nuage, et Aragorn dit: «Minas Tirith brûle»

Mais à minuit l'espoir renaquit en fait. Des hommes de l'Ethir versés dans l'art de la navigation, observant le Sud, annoncèrent un changement avec un vent frais venant de la mer. Bien avant le jour, les navires mâtés hissèrent les voiles, et notre vitesse s'accrut jusqu'à ce que l'aube blanchît l'écume à nos proues. Et c'est ainsi que, vous le savez, nous arrivâmes à la troisième heure du matin par bon vent et un soleil dévoilé, et que nous déployâmes le grand étendard dans la bataille. Ce fut un grand jour et une grande heure, quelle que doive être la suite»

«Quoi qu'il puisse advenir après, les grands exploits ne perdent rien de leur valeur, dit Legolas. Ce fut un grand exploit que la chevauchée dans les Chemins des Morts, et grand il demeurera, même s'il ne reste personne en Gondor pour le chanter dans les temps à venir»

«Ce qui pourrait bien arriver, dit Gimlicar les visages d'Aragorn et de Gandalf sont graves. Je me demande vivement quelles décisions ils sont en train de prendre dans ces tentes, là en bas. Pour ma part, je souhaiterais comme Merry qu'avec notre victoire la guerre fût maintenant terminée. Mais quoi qu'il y ait encore à faire, j'espère y avoir part, pour l'honneur des gens du Mont Solitaire»

«Et moi pour ceux de la Grande Forêt, dit Legolas, et pour l'amour du Seigneur de l'Arbre Blanc»

Les compagnons redevinrent silencieux, et ils restèrent un moment là, dans le haut lieu, chacun occupé de ses propres pensées, tandis que les Capitaines discutaient.

Après avoir quitté Legolas et Gimli, le Prince Imrahil fit immédiatement demander Eomer, il descendit avec lui de la Cité et ils arrivèrent aux tentes d'Aragorn, établies sur le terrain non loin de l'endroit où était tombé le Roi Théoden. Et là ils tinrent conseil avec Gandalf, Aragorn et les fils d'Elrond.

«Mes seigneurs, dit Gandalf, écoutez les paroles de l'Intendant de Gondor avant sa mort: Vous *pouvez triompher sur les champs du Pelennor pour une journée, mais contre la Puissance qui s'est maintenant levée, il n'est aucune victoire.* Je ne vous invite pas, comme lui, au désespoir, mais à peser la vérité de ces mots.

«Les Pierres de Vision ne mentent pas, et même le Seigneur de Barad-dûr ne saurait les y contraindre. Peut-être a t’il la possibilité de choisir par sa volonté ce que verront des esprits plus faibles ou de les faire interpréter de travers ce qu'ils voient. Il n'y a néanmoins aucun doute que lorsque Denethor voyait de grandes forces disposées contre lui dans le Mordor et d'autres encore entrain de s'assembler, il voyait ce qui est réellement.

«Notre force a à peine suffi à repousser le premier grand assaut. Le suivant sera plus fort. Cette guerre est donc sans espoir final, comme Denethor l'avait perçu. La victoire ne peut-être atteinte par les armes, que vous restiez ici pour soutenir siège sur siège, ou que vous sortiez pour être écrasés au-delà du Fleuve. Vous n'avez de choix que parmi des maux, et la prudence conseillerait de renforcer les places fortes que vous avez et d'y attendre l'assaut, le temps de votre fin sera ainsi un peu retardé»

«Vous voudriez donc que nous nous retirions à Minas Tirith, à Dol Amroth ou à Dunharrow, pour nous y tenir comme des enfants sur des forts de sable quand la marée monte? » dit Imrahil.

«II n'y aurait là rien de nouveau, dit Gandalf. N'est ce pas ce que vous avez fait, sans guère plus, durant tout le temps de Denethor? Mais non! J'ai dit que ce serait prudent. Je ne conseille pas la prudence. J'ai dit que

la victoire ne pouvait être obtenue par les armes. Car dans toutes ces lignes de conduite intervient l'Anneau de Puissance, fondement de Barad-dûr et espoir de Sauron»

«Au sujet de cet objet, mes seigneurs, vous en savez tous assez pour comprendre notre situation, et celle de Sauron. S'il le recouvre, votre valeur est vaine, et sa victoire sera rapide et complète: si complète que nul ne peut en prévoir la fin tant que ce monde durera. Si l'Anneau est détruit, il tombera, et sa chute sera si profonde que nul ne pourra prévoir un quelconque relèvement. Car il perdra la meilleure part de la force qu'il avait à son origine, et tout ce qui a été fait ou commencé avec ce pouvoir s'écroulera, il sera à jamais estropié, devenant un simple esprit de méchanceté qui se ronge dans les ombres, sans pouvoir croître de nouveau ni prendre forme. Et ainsi un grand mal de ce monde sera écarté:

«Il existe d'autres maux qui peuvent venir, car Sauron n'est lui-même qu'un serviteur ou un émissaire. Il ne nous appartient toutefois pas de rassembler toutes les marées du monde, mais de faire ce qui est en nous pour le secours des années dans lesquelles nous sommes placés, déracinant le mal dans les champs que nous connaissons, de sorte que ceux qui vivront après nous puissent avoir une terre propre à cultiver. Ce n'est pas à nous de régler le temps qu'ils auront.

«Or, Sauron sait tout cela, et il sait que cet objet précieux qu'il a perdu a été retrouvé, mais il ignore encore où il se trouve, ou du moins l'espérons-nous. Il est donc à présent dans un grand doute. Car, si nous avons trouvé cette chose, il en est parmi nous d'assez forts pour la manier. Cela aussi, il le sait. Car ne devinai-je pas juste, Aragorn, en pensant que vous vous êtes montré à lui dans la Pierre d'Orthanc? »

«Je l'ai fait avant de partir de Fort le Cor, répondit Aragorn. Je jugeai que le temps était mûr et que la Pierre m'était venue précisément pour cela. II y avait alors dix jours que le Porteur de l'Anneau était passé à l'est du Rauros, et l'ail de Sauron devrait être, pensai-je, attiré hors de son propre pays. Les défis ont été trop rares depuis qu'il a regagné sa Tour. Encore que, si j'avais su à quel point serait rapide son attaque en réponse, peut-être n'aurais-je pas osé me montrer. C'est tout juste si j'ai eu le temps de venir à votre aide»

«Mais comment cela se fait-il? demanda Eomer. Tout est vain s'il a l'Anneau, disiez-vous. Pourquoi ne croirait-il pas vain de nous assaillir, si nous l'avons? »

«Il n'en est pas encore sûr, dit Gandalf, et ce n'est pas en attendant que ses ennemis se soient mis en sécurité, comme nous l'avons fait, qu'il a édifié sa puissance. Et aussi, nous ne pouvions apprendre à manier le plein pouvoir en un seul jour. En fait, l'Anneau ne peut-être employé que par un seul maître, non par de nombreux, et Sauron guettera un temps de conflit, avant que l'un des grands parmi nous ne s'impose comme maître et domine les autres. En un tel moment, l'Anneau pourrait l'aider, si son action était assez soudaine.

«Il guette. Il voit et entend beaucoup de choses. Ses Nazgûl sont encore au-dehors. Ils ont survolé le terrain avant le lever du soleil, bien que peu de ceux qui étaient fatigués et dormaient aient eu conscience de leur présence. Il étudie les signes: l'Épée qui lui déroba son trésor reforgée, les vents de la fortune tournant en notre faveur, et la défaite imprévue de son premier assaut, la chute de son grand Capitaine.

«Son doute doit être en train de croître, tandis même que nous parlons ici. Son mil se braque vers nous, presque aveugle à toute autre chose en mouvement. Nous devons donc le tenir fixé sur nous. C'est en cela que réside tout notre espoir. Voici donc mon avis. Nous n'avons pas l'Anneau. Par sagesse ou grande folie, il a été envoyé au loin pour être détruit, afin qu'il ne nous détruise pas nous-mêmes. Sans lui, nous ne pouvons détruire par la force celle de Sauron. Mais nous devons à tout prix tenir son mil écarté de son véritable péril. Nous ne pouvons atteindre .la victoire par les armes, mais par les armes nous pouvons donner au Porteur de l'Anneau sa seule chance, si menue soit-elle.

«Nous devons continuer comme Aragorn a commencé. II faut pousser Sauron à son va-tout. Il faut attirer sa force cachée, de façon qu'il laisse son pays vide. Nous devons nous porter immédiatement à sa rencontre. Nous devons nous présenter comme un appât, dussent ses mâchoires se refermer sur nous. Il mordra à l'appât, par espoir ou par avidité, pensant voir dans pareille témérité l'orgueil du nouveau Seigneur de l'Anneau, et il dira: «Bon! il tend le col trop tôt et trop loin. Qu'il avance, et je l'attirerai dans une nasse d'où il ne pourra s'échapper. Là, je l'écraserai, et ce qu'il a pris avec insolence sera de nouveau et à jamais à moi»

Nous devons pénétrer les yeux ouverts dans cette nasse, avec courage, mais peu d'espoir pour nous-mêmes. Car, mes seigneurs, il se pourrait bien que nous périssions totalement dans une sombre bataille loin des terres des vivants: de sorte que, même si Barad-dûr est abattue, nous ne vivrons pas pour voir un nouvel âge. Mais j'estime que c'est là notre devoir. Et cela vaut mieux que de périr néanmoins comme cela arrivera à coup sûr si nous restons ici avec l'assurance en mourant de savoir qu'aucun nouvel âge ne viendra.

Ils restèrent un moment silencieux. Enfin Aragorn parla: «Je continuerai comme j'ai commencé. Nous arrivons à présent au bord même, où l'espoir et le désespoir se touchent. Hésiter, c'est tomber. Que personne à présent ne rejette les avis de Gandalf, dont le long labeur contre Sauron vient enfin à l'épreuve. Sans lui, il y a

longtemps que tout serait perdu. Je ne prétends toutefois pas encore commander à quiconque. Que les autres choisissent selon leur volonté»

Elrohir dit alors: «Nous sommes venus du Nord avec ce dessein, et d'Elrond notre père nous avons apporté cet avis même. Nous ne rebrousserons pas chemin»

«Pour moi, dit Eomer, j'ai peu de lumières sur ces matières profondes, mais je n'en ai pas besoin. Je sais une chose, et elle me suffit, c'est que mon ami Aragorn m'a secouru, moi et les miens, aussi répondrai-je à son appel. J'irai»

«Quant à moi, dit Imrahil, je tiens le Seigneur Aragorn pour mon suzerain, qu'il revendique ce titre ou non. Son désir est pour moi un ordre. J'irai aussi. Mais je remplace pour un temps l'Intendant de Gondor, et il m'appartient de penser d'abord à son peuple. Il faut encore accorder quelque attention à la prudence car nous devons nous préparer contre toutes les fortunes, tant bonnes que mauvaises. Or, il se peut que nous triomphions, et, aussi longtemps qu'il y en a un espoir, Gondor doit être protégé. Je ne voudrais pas que nous revenions victorieux à une Cité en ruine et à un pays ravagé derrière nous. Et nous avons appris des Rohirrim qu'il y a encore une armée intacte sur notre flanc nord»

«Cela est vrai, dit Gandalf. Je ne vous conseille pas de laisser la Cité totalement dégarnie d'hommes. En vérité, il n'est pas nécessaire que la force que nous menons vers l'est soit assez puissante pour une véritable attaque du Mordor, tant qu'elle suffit pour défier au combat. Et elle doit faire mouvement sans tarder. Je demande donc aux Capitaines quelle force pouvez-vous rassembler et emmener dans deux jours au plus tard? Et elle doit être composée d'hommes courageux, qui partent volontairement, connaissant le danger»

«Tous sont fatigués, et un grand nombre ont des blessures, légères ou graves, dit Eomer, et nous avons subi de grandes pertes en chevaux, ce qui est dur à supporter. Si nous devons partir bientôt, je ne puis espérer mener même deux mille hommes, tout en en laissant autant pour défendre la Cité»

«Il ne nous faut pas seulement tenir compte de ceux qui se sont battus ici, dit Aragorn. Une nouvelle force est en route, venant des fiefs du Sud, maintenant que les côtes sont débarrassées. J'ai envoyé quatre mille hommes de Pelargir par le Lossarnach, il y a deux jours, et Angbor l'intrépide chevauche à leur tête. Si nous partons dans deux jours, ils seront tout proches avant notre départ. En outre, de nombreux hommes ont reçu l'ordre de remonter le Fleuve derrière moi dans toutes les embarcations qu'ils pourront rassembler, et avec ce vent, ils ne tarderont pas, en fait, plusieurs navires sont déjà arrivés au Harlond. J'estime que nous pourrons emmener sept mille cavaliers et hommes de pied, tout en laissant la Cité mieux défendue qu'elle n'était au début de l'assaut»

«La Porte est détruite, dit Imrahil, et où trouver à présent l'art de la reconstruire et de la remonter? »

«A Brebor, ou royaume de Dain, cet art existe, dit Aragorn, et si tous nos espoirs ne sont pas réduits à néant, j'enverrai en temps utile Gimli le fils de Gloïn demander des ouvriers de la Montagne. Mais les hommes valent mieux que des portes, et aucune de celles-ci ne résistera à notre Ennemi si les hommes la désertent»

La conclusion de la délibération des seigneurs fut donc qu'ils partiraient le surlendemain matin avec sept mille hommes, si on pouvait les trouver, et la majeure partie de cette force devrait être composée d'hommes de pied en raison des mauvaises terres dans lesquelles ils iraient. Aragorn devrait trouver deux mille de ceux qu'il avait rassemblés dans le Sud, mais Imrahil en trouverait trois mille cinq cents, et Eomer cinq cents des Rohirrim qui n'avaient plus de chevaux, mais qui étaient bons guerriers, et lui-même mènerait cinq cents de ses meilleurs Cavaliers à cheval, il devrait aussi y avoir une autre compagnie de cinq cents chevaux, parmi lesquels iraient le fils d'Elrond avec les Dunedain et les chevaliers de Dol Amroth: soit au total six mille hommes de pied et un millier de chevaux. Mais la force principale des Rohirrim qui demeuraient montés et en état de se battre, quelque trois mille sous le commandement d'Elfhelm, tiendrait la Route de l'Ouest contre l'ennemi qui se trouvait en Anôrien. Et des cavaliers rapides furent aussitôt dépêchés vers le nord pour récolter tous les renseignements qu'ils pourraient obtenir, et aussi vers l'est, l'Osgiliath et de la route de Minas Morgul.

Et quand ils eurent fait le compte de toute leur force et réfléchi aux voyages à faire et aux routes à choisir, Imrahil partit soudain d'un éclat de rire.

«Voilà assurément la plus grande farce de toute l'histoire de Gondor, s'écria t'il: que nous partions avec sept mille hommes, à peine ce qu'était l'avant-garde de son armée au temps de sa puissance, pour assaillir les montagnes et la porte infranchissable de la Terre Noire! Un enfant pourrait aussi bien menacer avec un arc fait d'une corde et d'une branche de saule vert un chevalier vêtu d'une cotte de mailles! Si le Seigneur Ténébreux en sait aussi long que vous le dites, Mithrandir, ne sourira t'il pas plus qu'il ne craindra, et ne nous écrasera t'il pas de son petit doigt comme une mouche qui essaierait de le piquer? »

«Non, il essaiera de piéger la mouche et de prendre le dard, dit Gandalf Et il est parmi nous des noms qui valent chacun plus de mille chevaliers vêtus de mailles. Non, il ne sourira pas»

«Ni nous non plus, dit Aragorn. Si c'était là une farce, elle serait trop amère pour provoquer le rire. Non, c'est le dernier coup d'un grand péril et, pour un côté ou l'autre, il amènera la fin de la partie» II tira alors Anduril, qu'il tint, étincelante au soleil. «Tu ne seras plus remise au fourreau, que la dernière bataille ne soit livrée», dit-il.

CHAPITRE DIX
LA PORTE NOIRE S'OUVRE

Deux jours plus tard, l'armée de l'Ouest fut toute rassemblée sur le Pelennor. Celle des Orques et des Orientaux était repartie de l'AncSrien, mais, harcelées et dispersées par les Rohirrim, les troupes s'étaient débandées et avaient fui sans grand combat vers Cair Andros, et, cette menace détruite et une nouvelle force arrivant du Sud, la Cité était aussi bien garnie d'hommes qu'il était possible. Les éclaireurs rendaient compte qu'il ne restait plus d'ennemis sur les routes à l'est jusqu'au Carrefour du Roi Tombé. Tout était prêt maintenant pour le dernier coup.

Legolas et Gimli devaient de nouveau chevaucher en compagnie d'Aragorn et de Gandalf, qui allaient à l'avant-garde avec les Dunedain et les fils d'Elrond. Mais Merry, à sa honte, ne devait pas partir avec eux.

«Vous n'êtes pas en état de faire un pareil voyage, dit Aragorn. Mais n'en ayez pas honte. Si vous ne faites plus rien dans cette guerre, vous vous êtes déjà acquis grand honneur. Peregrïn ira, et il représentera les gens de la Comté, et ne lui en veuillez pas de sa chance de péril, car, bien qu'il ait accompli tout ce que sa fortune lui permettait, il lui reste encore à égaler votre exploit. Mais, à la vérité, tous sont maintenant exposés au même danger. Bien que notre part puisse être de trouver une fin finale devant la Porte de Mordor, si c'est le cas, vous serez amenés aussi à une ultime résistance, que ce soit ici ou à l'endroit où la marée noire vous rejoindra. Adieu! »

Merry se tenait donc, l'air abattu, à regarder le rassemblement de l'armée. Bergil était avec lui, tout aussi déprimé, car son père devait marcher à la tête d'une compagnie des Hommes de la Cité: il ne pouvait rejoindre la Garde avant que son cas ne fût jugé. Dans cette même compagnie devait aussi aller Pippin, comme soldat de Gondor. Merry le voyait non loin de lui, petite mais droite figure parmi les hommes de haute taille de Minas Tirith.

Enfin, les trompettes sonnèrent, et l'armée se mit en mouvement. Troupe après troupe, compagnie après compagnie, elle fit une conversion et partit en direction de l'est. Et longtemps après qu'elle eut disparu de la vue le long de la grand-route de la Chaussée, Merry demeura là. Le dernier reflet du soleil matinal avait scintillé sur les lances et les heaumes, et il restait encore, la tête basse et le cœur lourd d'un sentiment d'abandon et de solitude. Tous ceux qu'il aimait étaient partis dans l'obscurité qui pesait sur le lointain ciel de l'est, et il lui restait peu d'espoir au cœur d'en revoir jamais aucun.

Comme rappelée par son humeur désespérée, la souffrance reparut dans son bras, il se sentait débile et vieux, et la lumière du soleil lui paraissait faible. Le contact de la main de Bergil le tira de ses réflexions.

«Venez, Maître Perian ! dit le garçon. Vous souffrez encore, je le vois. Je vais vous aider à retourner auprès des Guérisseurs. Mais ne craignez point! Ils reviendront. Les Hommes de Minas Tirith ne seront jamais vaincus. Et ils ont maintenant le Seigneur Pierre Elfique et aussi Beregond de la Garde»

L'armée arriva à Osgiliath avant midi. Là, s'affairaient tous les ouvriers et les artisans disponibles. Les uns fortifiaient les bacs et les ponts de bateaux que l'ennemi avait faits et en partie détruits lors de sa fuite, d'autres rassemblaient des approvisionnements et du butin, et d'autres encore édifiaient à la hâte des ouvrages défensifs sur la rive est du Fleuve.

L'avant-garde traversa les ruines de Gondor la Vieille, franchit le large Fleuve, et monta la longue route droite qui avait été construite dans les grands jours pour aller de la belle Tour du Soleil à la haute Tour de la Lune, devenue à présent Minas Morgul dans sa vallée maudite. Elle fit halte à cinq milles d'Osgiliath, mettant fin à sa première journée de marche.

Mais les cavaliers brûlèrent l'étape et, avant la tombée de la nuit, ils arrivèrent au Carrefour et au grand cercle d'arbres, où tout était silencieux. Ils n'avaient vu aucun signe d'ennemi, n'avaient entendu aucun cri ou appel, aucun trait n'avait été lancé de rochers ou de fourrés au bord du chemin, mais plus ils avançaient, plus ils sentaient croître la vigilance du pays. Arbres et pierres, herbe et feuilles écoutaient. Les ténèbres avaient été dissipées, et dans l'ouest lointain le soleil se couchait sur la Vallée de l'Anduin, et les cimes blanches des montagnes rougissaient dans l'air bleu, mais une ombre et une obscurité planaient sur l'Ephel Duath.

Aragorn posta alors des trompettes à chacune des quatre routes qui pénétraient dans le cercle d'arbres, ils sonnèrent une grande fanfare, et les hérauts crièrent d'une voix forte: «Les Seigneurs de Gondor sont de retour, et ils reprennent toute cette terre qui leur appartient» La hideuse tête d'orque établie sur la forme sculptée fut jetée bas et brisée, et remplacée par la tête du vieux roi relevée et remise en place, toujours couronnée de fleurs blanches et or, et les hommes se mirent en devoir de laver et de gratter tous les ignobles gribouillages dont les orques avaient sali la pierre.

TROISIEME PARTIE

LE RETOUR DU ROI

LIVRE V

CHAPITRE DIX

LA PORTE NOIRE S'OUVRE

Or, au cours de la délibération, certains avaient émis l'idée de commencer par attaquer Minas Morgul et, en cas de prise de la ville, de la détruire totalement. «Et, dit Imrahil, peut-être la route qui mène de là au col en dessus se révélera t'elle plus aisée comme voie d'assaut contre le Seigneur Ténébreux que cette porte du nord»

Mais Gandalf s'y était opposé avec instance en raison du mal qui résidait dans la vallée, où les esprits des hommes vivants seraient en proie à la folie et à l'horreur, et en raison aussi des nouvelles apportées par Faramir. Car si le Porteur de l'Anneau avait en effet essayé de cette voie, il fallait avant tout se garder d'y attirer l'ail de Mordor. Aussi, le lendemain, à l'arrivée du gros de l'armée, ils établirent une forte garde au Carrefour pour y faire quelque défense dans le cas où le Mordor enverrait une force par le Col de Morgul ou amènerait d'autres hommes du Sud. Pour cette garde, ils choisirent surtout des archers qui connaissaient les façons de l'Ithilien et qui resteraient cachés dans les bois et sur les pentes aux environs de la croisée des chemins. Mais Gandalf et Aragorn poussèrent avec l'avant-garde jusqu'à l'entrée de la Vallée de Morgul, d'où ils contemplèrent la funeste cité.

Elle était sombre et n'offrait aucun signe de vie, car les orques et les créatures moindres du Mordor qui y demeuraient avaient été détruits dans la bataille, et les Nazgûl étaient sortis. L'atmosphère de la vallée était toutefois lourde de peur et d'hostilité. Ils détruisirent alors le sinistre pont, livrèrent aux flammes rouges les champs nocifs et se retirèrent.

Le lendemain, troisième jour depuis son départ de Minas Tirith, l'armée commença sa marche vers le nord sur la route. Il y avait par cet itinéraire une centaine de milles du Carrefour au Morannon, et nul ne savait ce qui pouvait se présenter entre l'un et l'autre. Ils allaient ouvertement mais avec vigilance, des éclaireurs montés en avant et d'autres à pied de part et d'autre, principalement sur le flanc gauche, car il y avait là de sombres fourrés et un terrain cahoteux de ravins et de rochers derrière lequel s'élevaient les longues pentes raides et menaçantes de l'Ephel Duath. Le temps du monde demeurait beau et le vent se maintenait à l'ouest, mais rien ne pouvait emporter les obscurités et les tristes brumes qui s'accrochaient autour des Montagnes de l'Ombre, et derrière elles, s'élevaient par moments de grandes fumées qui restaient à planer dans les vents supérieurs.

Gandalf faisait de temps en temps sonner les trompettes, et les hérauts criaient: «Les Seigneurs de Gondor sont arrivés! Que tous quittent ce pays ou se rendent! » Mais Imrahil dit: «Ne dites pas *Les Seigneurs du Gondor.* Dites *Le Roi Elessar.* Car c'est la vérité, même s'il n'est pas encore monté sur le trône, et que les hérauts emploient ce nom donnera davantage à réfléchir à l'Ennemi» Aussi, trois fois par jour, les hérauts proclamèrent-ils la venue du Roi Elessar. Mais nul ne répondit au défi.

Cependant, bien qu'ils marchassent dans une apparence de paix, tous, du plus puissant au plus humble, avaient le cœur abattu et, à chaque mille parcouru en direction du nord, le pressentiment de malheur pesait plus lourdement sur eux. Ce fut vers la fin du second jour de leur marche depuis le Carrefour qu'ils rencontrèrent pour la première fois une offre de combat. Car une grande force d'Orques et d'Orientaux tentèrent de prendre les compagnies de tête dans une embuscade, et c'était à l'endroit même où Faramir avait accroché les hommes de Harad, là où la route pénétrait dans une profonde entaille au travers d'une avancée des montagnes de l'est. Mais les Capitaines de l'Ouest étaient bien renseignés par leurs éclaireurs, hommes expérimentés d'Henneth Annûn sous la conduite de Mablung, et ainsi ceux du guet-apens furent eux-mêmes pris au piège. Car des Cavaliers les débordèrent largement par l'ouest et tombèrent sur leur flanc et sur leur arrière, et ils furent détruits ou chassés dans les montagnes.

Mais la victoire réconforta peu les capitaines. «Ce n'est qu'une feinte, dit Aragorn, et l'objet principal en était, je suppose, de nous attirer en avant par une fausse évaluation de la faiblesse de l'Ennemi, plutôt que de nous faire grand mal, quant à présent» Et à partir de ce soir là, les Nazgûl vinrent et suivirent tous les mouvements de l'armée. Ils volaient toujours haut et hors de la vue de tous hormis Legolas, mais on pouvait sentir leur présence comme une ombre plus profonde et une atténuation du soleil, et bien que les Esprits Servants de l'Anneau ne descendissent pas encore bas sur leurs ennemis et restassent silencieux, ne poussant aucun cri, nul ne pouvait se debarrasser de la peur qu'ils inspiraient.

Et ainsi s'écoulèrent le temps et le voyage sans espoir. Le quatrième jour depuis le Carrefour et le sixième depuis Minas Tirith, ils arrivèrent enfin au bout des terres vivantes et commencèrent à passer dans le pays désolé précédant l'entrée du Col de Cirith Gorgor, et ils purent distinguer les marais et le désert qui s'étendaient au nord et à l'ouest jusqu'à l'Emyn Muil. Ces lieux étaient si désolés et l'horreur en était si profonde qu'une partie de l'armée, démoralisée, ne put aller, ni à pied ni à cheval, plus au nord.

Aragorn regarda ces hommes, et il y avait dans ses yeux plus de pitié que de colère, car c'étaient des jeunes hommes de Rohan, du lointain Ouestfolde ou des agriculteurs du Lossarnach, et pour eux le Mordor était depuis leur enfance un nom maléfique, tout en étant quelque chose d'irréel, une légende qui n'avait aucune part à leur vie simple, et à présent, ils marchaient comme des hommes d'un hideux rêve devenu réalité, et ils ne comprenaient pas cette guerre ni la raison pour laquelle le destin les menait à une telle passe.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE DIX
LA PORTE NOIRE S'OUVRE

Partez! dit Aragorn. Mais conservez ce que vous pourrez d'honneur et ne courez pas! Et il y a une tâche à laquelle vous pouvez vous efforcer et ainsi vous sauver un peu de la honte. Allez vers le sud-ouest jusqu'à Cair Andros et au cas où celle-ci serait encore tenue par les ennemis, comme je le pense, reprenez-la, si vous le pouvez, et tenez-la jusqu'au bout pour la défense du Gondor et du Rohan! »

Alors, certains, mortifiés de sa pitié, dominèrent leur peur et continuèrent, tandis que les autres reprirent espoir à la suggestion d'un acte de vaillance à leur mesure, et ils partirent avec ce sentiment. Et ainsi, bon nombre d'hommes ayant déjà été laissés au Carrefour, ce fut avec moins de six mille hommes que les Capitaines de l'Ouest finirent par arriver pour défier la Porte Noire et la puissance du Mordor.

Ils progressèrent alors lentement, s'attendant chaque heure à une réponse à leur défi, et ils se resserrèrent, du fait que ce n'était qu'un gaspillage d'hommes de détacher des éclaireurs ou des partis du gros de l'armée. Au soir du cinquième jour de la marche depuis la Vallée de Morgul, ils établirent leur dernier camp et y allumèrent des feux avec ce qu'ils purent trouver de bois mort et de brande. Ils passèrent les heures de la nuit à l'état de veille, ils avaient conscience de maints êtres entr'aperçus qui marchaient et rampaient tout autour d'eux, et ils entendaient le hurlement des loups. Le vent était tombé et tout l'air paraissait immobile. Ils ne voyaient pas grand-chose, car, bien qu'il n'y eût pas de nuages et que la lune fût au quatrième jour de son croissant, des fumées et des vapeurs montaient de la terre et le croissant blanc était voilé par les brumes de Mordor.

Il commença de faire froid. Au matin, le vent se leva de nouveau, mais il venait à présent du nord et il fraîchit bientôt jusqu'à devenir assez fort. Tous les marcheurs nocturnes étaient partis, et le pays semblait vide. Au nord, parmi leurs puits méphitiques, se dressaient les premiers grands tas et collines de scories, de roches brisées et de terre explosée, vomissures des habitants larvaires du Mordor, mais au sud, et maintenant proche, se dessinait le grand rempart de Cirith Gorgor, avec au milieu la Porte Noire et, de part et d'autre, les deux Tours des Dents, hautes et sombres. Car, au cours de leur dernière marche, les Capitaines avaient quitté la vieille route qui tournait vers l'est, afin d'éviter le danger des repaires des collines, et ils approchaient ainsi du Morannon par le nord-ouest, tout comme l'avait fait Frodon..

Les deux vastes battants de fer de la Porte Noire sous sa voûte menaçante étaient solidement fermés. Rien ne se voyait sur les remparts. Tout était silencieux, mais attentif. Ils étaient arrivés à l'ultime fin de leur folie, et ils se tenaient sacrifiés et glacés dans la lumière grise de l'aube devant des tours et des murs que leur armée ne pouvait attaquer avec espoir, eût-elle même amené là des engins de grande puissance et l'Ennemi n'eût-il que les forces suffisantes pour garnir la porte et le mur seuls. Ils savaient cependant que toutes les collines et les rochers autour du Morannon étaient remplis d'ennemis cachés et que le sombre défilé qu'ils avaient devant eux était creusé et percé par des équipes grouillantes de créatures mauvaises. Et, tandis qu'ils se tenaient là, ils virent tournoyer au-dessus des Tours des Dents comme des vautours tous les Nazgûl rassemblés, et ils surent qu'ils étaient observés. Mais l'Ennemi ne faisait toujours aucun signe.

Il ne leur restait plus d'autre choix que de jouer leur partie jusqu'à la fin. Aragorn disposa donc l'armée dans le meilleur ordre possible, et les troupes furent rangées sur deux grandes collines de pierre et de terre explosées que les orques avaient entassées au cours d'années de labeur. Devant eux, vers Mordor, se trouvait en manière de fossé une grande fondrière de boue fétide et de mares nauséabondes. Quand tout fut ordonné, les Capitaines se mirent en marche vers la Porte Noire avec une grande garde de cavaliers, la bannière, des hérauts et des trompettes. II y avait là Gandalf comme premier héraut, Aragorn avec les fils d'Elrond, Eomer de Rohan et Imrahil, et Legolas, Gimli et Peregrïn furent invités à y aller aussi, de façon que tous les ennemis du Mordor aient un témoignage.

Ils arrivèrent à portée de voix du Morannon, ils déployèrent la bannière et sonnèrent de leurs trompettes, et les hérauts s'avancèrent et lancèrent leur appel par-dessus le rempart de Mordor.

Sortez! crièrent-ils. Que le Seigneur de la Terre Noire sorte. Justice lui sera faite. Car il a injustement fait la guerre au Gondor et volé ses terres. le Roi du Gondor exige donc qu'il répare ses torts et y renonce à jamais. Sortez! »

II y eut un long silence, et du mur comme de la porte aucun son ne se fit entendre en réponse. Mais Sauron avait déjà établi ses plans et il se proposait de se jouer cruellement de ces souris avant de frapper à mort. C'est pourquoi, au moment où les Capitaines allaient s'en retourner, le silence fut soudain rompu. Vinrent un long roulement de grosses caisses semblable au tonnerre dans les montagnes, puis une fanfare de cors qui fit trembler les pierres mêmes et abasourdit les oreilles des hommes. Là-dessus, le battant central de la Porte Noire s'ouvrit tout grand avec un retentissement métallique, et par-là sortit une ambassade de la Tour Sombre.

A sa tête chevauchait une forme sinistre, de haute taille, montée sur un cheval noir, pour autant que ce fût un cheval, car il était énorme et hideux, et sa face avait un masque terrible, ressemblant davantage à un crâne qu'à une tête vivante, et dans les orbites et les narines brûlait une flamme. Ce cavalier était tout de noir vêtu, et noir était son heaume altier, ce n'était pourtant pas là un Esprit Servant de l'Anneau, mais bien un homme vivant.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE V
CHAPITRE DIX
LA PORTE NOIRE S'OUVRE

C'était le Lieutenant de la Tour de Barad-dûr, et son nom ne figure dans aucune histoire, car lui-même l'avait oublié, et il dit» «Je suis la Bouche de Sauron» Mais on disait que c'était un renégat, issu de la race de ceux que l'on nomme les Numénoriens Noirs, car ils établirent leur résidence en Terre du Milieu au cours des années de domination de Sauron et ils le vénéraient, étant férus de connaissance mauvaise. II entra au service de la Tour Sombre dès qu'elle se releva, et sa ruse le fit monter de plus en plus haut dans la faveur du Seigneur, il apprit la grande sorcellerie, et il connaissait une grande part de la pensée de Saurons et il était plus cruel qu'un orque.

Ce fut donc lui qui sortit, et avec lui venait une petite compagnie de soldats harnachés de noir, portant une bannière unique, mais sur laquelle se voyait en rouge le Mauvais mil. S'arrêtant à quelques pas des Capitaines de l'Ouest, il les toisa et rit.

«Y a t'il dans cette bande quelqu'un qui ait autorité pour traiter avec moi? demanda t'il. Ou, en fait, qui ait assez de tête pour me comprendre? Pas toi, au moins! dit-il, narquois, se tournant vers Aragorn avec dédain. Il en faut plus pour faire un roi qu'un morceau de verre elfique ou une racaille comme celle-ci. Allons donc! N'importe quel brigand des montagnes peut exhiber une aussi belle suite! »

Aragorn ne répondit rien, mais il accrocha le regard de l'autre et le soutint, et ils luttèrent un moment de la sorte, mais bientôt, sans qu'Aragorn eût fait un seul mouvement ni porté la main à l'épée, l'autre fléchit et recula comme sous la menace d'un coup. «Je suis un héraut et ambassadeur, et nul ne doit m'attaquer! » s'écria t'il.

«Où de telles lois sont en vigueur, dit Gandalf, il est aussi de coutume pour les ambassadeurs de se montrer moins insolents. Mais personne ne vous a menacé. Vous n'avez rien à craindre de nous jusqu'à ce que votre mission soit accomplie. Mais, à moins que votre maître n'ait acquis une nouvelle sagesse, vous serez avec tous ses serviteurs en grand péril»

«Bon! dit le Messager. Tu es donc le porte-parole, vieille barbe grise? N'avons-nous pas entendu parler de toi de temps à autre, et de tes vagabondages, toujours à tramer des complots et des mauvais tours à distance sûre? Mais cette fois tu as fourré ton nez trop loin, Maître Gandalf, et tu vas voir ce qui arrive à celui qui tend ses stupides toiles devant les pieds de Sauron le Grand. J'ai là des preuves que j'ai été chargé de te montrer à toi en particulier, si tu oses venir» Il lit signe à un de ses gardes, qui s'avança, portant un paquet enveloppé de tissus noirs.

Le Messager écarta ceux-ci et, à l'étonnement atterré de tous les Capitaines, il éleva d'abord la courte épée qu'avait arborée Sam, puis un manteau gris avec une broche elfique, et enfin la cotte de mailles de mithril que Frodon avait portée sous ses vêtements en lambeaux. Une obscurité leur voila les yeux, et il leur sembla, dans un moment de silence, que le monde était immobile, mais leur cœur était mort et leur dernier espoir parti. Pippin, qui se tenait derrière le Prince Imrahil, s'élança en avant avec un cri de détresse.

«Silence! » dit Gandalf avec sévérité, le rejetant en arrière, mais le Messager fit un éclat de rire.

«Ainsi vous avez avec vous un autre de ces lutins! s'écria t'il. Je ne vois vraiment pas à quoi ils peuvent vous servir, mais les envoyer comme espions en Mordor dépasse même votre folie accoutumée. Je le remercie, toutefois, car il est clair que ce moutard a déjà vu ces signes, et il serait vain pour vous de les renier à présent»

Je n'ai aucun désir de les renier, dit Gandalf. Je les connais tous, en vérité, ainsi que toute leur histoire, et tout votre dédain n'empêchera pas, infecte Bouche de Sauron, que vous ne pourriez en dire autant. Mais pourquoi les apportez-vous ici? »

Manteau de nain, cape d'elfe, lame de l'Ouest déchu, et espion du petit pays de rats qu'est la Comté non, ne sursautez pas! Nous le savons bien voici les marques du complot. Mais peut-être celui qui portait ces choses était-il une créature que vous ne seriez aucunement affligé de perdre, et peut-être en est-il autrement, quelqu'un qui vous est cher, peut-être? Dans ce cas, recourez rapidement au peu d'intelligence qui vous reste. Car Sauron n'aime pas les espions, et le sort de celui ci dépend maintenant de votre choix»

Personne ne lui répondit, mais il vit leurs visages gris de peur et l'horreur dans leurs yeux, et il rit derechef, car il lui semblait que son jeu marchait bien. «Bon, bon! dit-il. Il vous était cher, à ce que je vois. Ou bien sa mission était-elle de celles que vous ne voudriez pas voir échouer? Elle a échoué. Et maintenant, il endurera le lent tourment des années, aussi long et lent que peuvent les faire nos artifices de la Grande Tour, et il ne sera jamais relâché, sinon peut-être quand il sera changé et brisé, de sorte qu'il puisse venir vous montrer ce que vous avez fait. Cela sera assurément à moins que vous n'acceptiez les conditions de mon Seigneur»

Nommez-les», dit Gandalf avec fermeté, mais ceux qui étaient près de lui virent son expression d'angoisse, et il paraissait à présent un vieillard desséché, écrasé, vaincu en fin de compte. Ils ne doutèrent pas de son acceptation.

«Voici les conditions, dit le Messager, qui souriait en les regardant l'un après l'autre. La racaille de Gondor et ses alliés abusés se retireront aussitôt derrière l'Anduin, après avoir fait le serment de ne jamais plus attaquer Sauron le Grand par les armes, ouvertement ou secrètement. Toutes les terres à l'est de l'Anduin seront à Sauron et à lui seul pour toujours. L'ouest de l'Anduin jusqu'aux Monts Brumeux et à la Trouée de Rohan sera

tributaire du Mordor, les hommes n'y porteront aucune arme, mais ils auront la liberté de diriger leurs propres affaires. Ils contribueront toutefois à la reconstruction de l'Isengard qu'ils ont détruit sans motif, celui ci appartiendra à Sauron, et son lieutenant y résidera: non pas Saroumane, mais quelqu'un qui soit digne de confiance»

Regardant le Messager dans les yeux, ils lurent sa pensée. Le lieutenant serait lui-même, et il rassemblerait sous sa domination tout ce qui restait de l'Ouest, il serait le tyran des habitants et eux ses esclaves.

Mais Gandalf dit: «C'est beaucoup demander pour la libération d'un seul serviteur: que votre Maître reçoive en échange ce pour l'acquisition de quoi il lui faudrait autrement mener maintes guerres! Ou le champ de Gondor a t'il détruit l'espoir qu'il mettait dans la guerre, de sorte qu'il tombe dans les marchandages? Et si, en fait, nous attribuons une telle valeur à ce prisonnier, quelle garantie avons-nous que Sauron, le Vil Maître de la Perfidie, observerait ses engagements? Où est ce prisonnier? Qu'on l'amène et qu'il nous soit remis, et nous examinerons ces demandes»

II parut alors à Gandalf, qui observait intensément le Messager, comme un homme engagé dans un duel avec un ennemi mortel, qu'il était désorienté: mais il eut vite un nouveau rire.

«Ne faites pas, dans votre insolence, assaut de paroles avec la Bouche de Sauron! s'écria t'il. Vous demandez une garantie! Sauron n'en donne point. Si vous sollicitez sa clémence, vous devez d'abord vous plier à ses ordres. Je vous ai dit ses conditions. C'est à prendre ou à laisser! »

«Nous prendrons ceci! » dit soudain Gandalf. II rejeta de côté son manteau, et une lueur blanche brilla comme une épée dans cet endroit noir. Devant sa main levée, le répugnant Messager recula, et Gandalf s'avançant saisit et lui prit les signes: manteau, cape et épée. «Nous prendrons ceci en mémoire de notre ami, s'écria t'il. Quant à vos conditions, nous les rejetons entièrement. Allez-vous en, car votre ambassade est terminée et la mort vous guette. Nous ne sommes pas venus ici pour perdre notre temps en paroles en traitant avec un Sauron déloyal et maudit, et encore moins avec un de ses esclaves. Allez-vous-en! »

Alors, le Messager de Mordor ne rit plus. II avait le visage crispé d'étonnement et de colère, telle une bête sauvage qui, accroupie sur sa proie, reçoit sur le museau un cuisant coup de bâton. Il bavait de rage, et d'informes sons de fureur sortirent de sa gorge étranglée. Mais il regarda les visages féroces des Capitaines et leurs yeux meurtriers, et la peur surmonta sa colère. Il poussa un grand cri, fit demi-tour, bondit en selle et partit en un galop fou vers Cirith Gorgor, suivi de sa compagnie. Mais, dans leur course, ses soldats sonnèrent du cor selon un signal depuis longtemps convenu, et avant même qu'ils n'eussent atteint la porte, Sauron fit jouer son piège.

Les tambours roulèrent et des feux jaillirent. Les larges vantaux de la Porte Noire s'ouvrirent tout grands. Par-là se déversa une forte armée, à la vitesse d'eaux tourbillonnantes lors de la levée d'une vanne.

Les Capitaines se remirent en selle et revinrent en arrière, et de l'armée de Mordor monta un hurlement railleur. La poussière emplit l'air, tandis que s'avançait une armée d'Orientaux qui attendait le signal dans les ombres proches de l'Ered Lithui au-delà de la seconde Tour. Des collines de part et d'autre du Morannon descendit un flot d'Orques innombrables. Les hommes de l'Ouest étaient pris dans la nasse, et bientôt, tout autour des buttes grises sur lesquelles ils se trouvaient, des forces dix fois plus nombreuses et plus de dix fois plus fortes qu'eux allaient les entourer d'une mer d'ennemis. Sauron avait mordu à l'hameçon tendu avec des mâchoires d'acier.

II restait peu de temps à Aragorn pour ordonner la bataille. Il se tenait sur une colline avec Gandalf, et là, désespérément, fut levée la belle bannière de l'Arbre et des Étoiles. Sur l'autre colline toute proche se dressaient les bannières de Rohan et de Dol Amroth, Cheval Blanc et Cygne d'Argent. Et autour de chaque colline un cercle hérissé de lances et d'épées fut établi face à tous les côtés. Mais sur le front dirigé vers le Mordor, où viendrait le premier grand assaut, se tenaient les fils d'Elrond, entourés des Dunedain, et à droite le Prince Imrahil avec les hommes de Dol Amroth, grands et beaux, et des hommes choisis parmi ceux de la Tour de Garde.

Le vent soufflait, les trompettes chantaient et les flèches gémissaient, mais le soleil qui montait à présent vers le sud était voilé par les fumées de Mordor, et il luisait, lointain, d'un rouge morne, au travers d'une brume menaçante, comme si ce fût la fin du jour ou peut-être la fin de tout le monde de la lumière. Et de l'obscurité grandissante sortirent les Nazgûl, qui criaient de leur voix froide des paroles de mort, et alors, tout espoir s'éteignit.

Pippin s'était courbé sous le poids de l'horreur en entendant Gandalf rejeter les conditions et condamner Frodon au tourment de la Tour, mais il s'était dominé, et il se tenait à présent à côté de Beregond au premier rang du Gondor avec les hommes d'Imrahil, car il lui paraissait préférable de mourir vite et de quitter l'amère histoire de sa vie, puisque tout était en ruine.

«Je voudrais bien que Merry fût ici», s'entendit-il dire, et les pensées galopèrent dans son esprit, tandis même qu'il regardait l'ennemi se ruer à l'assaut. «Eh bien, maintenant en tout cas, je comprends un peu mieux le pauvre Denethor. Nous aurions pu mourir ensemble, Merry et moi, et puisque mourir il faut, pourquoi pas? Enfin... puisqu'il n'est pas là, j'espère qu'il aura une fin plus facile. Mais maintenant, il faut que je fasse de mon mieux»

Il tira son épée et la regarda, avec ses entrelacs de rouge et d'or, et les caractères coulants de Numénor étincelaient comme du feu sur la lame. «Elle a été faite précisément pour une telle heure, pensa t'il. Si seulement je pouvais en frapper cet ignoble Messager, je serais à peu près à égalité avec Merry. En tout cas, j'aurai quelques-uns de sa sale engeance avant la fin. Je voudrais bien revoir la fraîche lumière du soleil et l'herbe verte! »

Comme il se disait ces choses, le premier assaut s'abattit sur eux. Les orques, gênés par les bourbiers qui s'étendaient devant les collines, s'arrêtèrent et lancèrent une pluie de flèches dans les rangs des défenseurs. Mais à travers eux s'avança à larges enjambées, avec des rugissements de bêtes, une grande compagnie de trolls des montagnes de Gorgoroth. Plus grands et plus larges que les Hommes, ils n'étaient vêtus que d'un réseau très ajusté d'écailles cornées, ou peut-être était ce leur hideux cuir, mais ils portaient d'énormes boucliers ronds et noirs, et ils brandissaient de lourds marteaux dans leurs mains noueuses. Insouciants, ils s'élançaient dans les mares, au travers desquelles ils pataugeaient, beuglant dans leur avance. Ils tombèrent en tempête sur la ligne des hommes de Gondor et martelèrent casques et têtes, bras et boucliers, comme des ferronniers le fer chaud et ployant. Au côté de Pippin, Beregond s'écroula, assommé, et le grand chef troll qui l'avait abattu se pencha sur lui, tendant une griffe avide, car ces immondes créatures mordaient à la gorge ceux qu'ils jetaient bas.

Pippin porta alors un coup d'épée au-dessus de lui, et la lame portant l'inscription de l'Ouistrenesse perça le cuir et pénétra profondément dans lés parties vitales du troll. Le sang noir jaillit à gros bouillons, le troll tomba en avant et s'écroula tel un rocher qui enterre ceux qui se trouvent sous lui. L'obscurité, la puanteur et une douleur broyante envahirent Pippin, et son esprit s'enfonça dans des ténèbres profondes.

«Cela finit donc comme je l'avais supposé», lui dit sa pensée sur le point de disparaître, et elle rit en lui, presque réjouie semblait-il de rejeter enfin tout doute, tout souci et toute crainte. Et puis, au moment où elle s'en allait à tire d'aile dans l'oubli, elle entendit des voix, et elles semblaient crier de très haut dans quelque monde oublié:

«Les Aigles arrivent! Les Aigles arrivent! »

La pensée de Pippin balança un instant. «Bilbon! dit-elle. Mais non! Cela s'est passé dans son histoire, il y a très, très longtemps. Ceci est la mienne, et elle est maintenant terminée. Adieu! » Et sa pensée s'enfuit au loin, et ses yeux ne virent plus.

LIVRE VI
CHAPITRE PREMIER
LA TOUR DE CIRITH UNGOL

Sam se redressa péniblement. Il se demanda un moment où il se trouvait, et puis toute la détresse et tout le désespoir l'envahirent de nouveau. Il était dans l'obscurité profonde devant la porte inférieure de la forteresse des orques, les battants d'airain étaient fermés. Il devait être tombé, étourdi, quand il s'était précipité sur eux, mais il n'aurait su dire combien de temps il était resté étendu là. Puis il avait été embrasé, désespéré et furieux, et maintenant il avait froid et il frissonnait. Il rampa jusqu'aux portes et y appliqua l'oreille.

Loin à l'intérieur, il entendit faiblement des clameurs d'orgues, mais elles cessèrent bientôt ou passèrent hors de portée, et tout devint silencieux. Sa tête le faisait souffrir et ses yeux voyaient des lumières fantômes dans les ténèbres, mais il lutta pour se raffermir et réfléchir. Il était clair en tout cas qu'il n'y avait aucun espoir de pénétrer dans la place forte orque par cette porte, il pourrait attendre là des jours avant qu'elle ne s'ouvre, et il n'en avait pas le temps: celui ci était désespérément précieux. Il n'avait plus aucun doute au sujet de son devoir: il lui fallait délivrer son maître ou périr dans la tentative.

«La mort est plus probable, et elle sera de beaucoup plus facile, de toute façon», se dit-il sinistrement, tout en rengainant Dard et en se détournant des portes d'airain. Il revint lentement en tâtonnant dans les ténèbres le long du tunnel, car il n'osait se servir de la lumière elfique, et, chemin faisant, il essaya de mettre en ordre les événements depuis que Frodon et lui-même avaient quitté la Croisée des Chemins. Il se demandait quelle heure il était. Un moment intermédiaire entre un jour et le lendemain, pensa t’il: mais des jours mêmes, il avait complètement perdu le compte. Il était dans un pays de ténèbres où les jours du monde semblaient oubliés et où tous ceux qui y pénétraient l'étaient tout autant.

«Je me demande s'ils pensent aucunement à nous, dit-il, et ce qui leur arrive à tous là-bas» Il agita vaguement la main devant lui: mais, en fait, il était maintenant face au sud, revenant au tunnel d'Arachne, et non à l'ouest. A l'ouest, dans le monde extérieur, le midi du quatorzième jour de Mars selon le calendrier de la Comté approchait, et à ce moment même Aragorn emmenait la flotte noire de Pelargir, et Merry chevauchait avec les Rohirrim le long de la Vallée Fardière, tandis que les flammes s'élevaient dans Minas Tirith et que Pippin observait la folie qui croissait dans les yeux de Denethor. Cependant, malgré tous leurs soucis et leurs peurs, les pensées des amis de Frodon et de Sam se tournaient constamment vers eux. Ils n'étaient pas oubliés. Mais ils se trouvaient bien au-delà de toute possibilité d'aide, et nulle pensée ne pouvait encore porter aucun secours à Samsagace fils de Hamfast : il était totalement seul.

Il finit par revenir à la porte de pierre du passage orque, et, toujours dans l'incapacité de découvrir le loquet ou le verrou qui la retenait, il l'escalada comme précédemment et se laissa doucement tomber sur le sol. Puis il se dirigea furtivement vers la sortie du tunnel d'Arachne, où les lambeaux de sa grande toile se balançaient toujours dans la brise froide. Car elle paraissait bien froide à Sam après les ténèbres fétides qu'il venait de quitter, mais le souffle le ranima. Il se glissa précautionneusement au-dehors.

Tout était d'un calme menaçant. La lumière ne dépassait pas celle du crépuscule d'un jour sombre. Les vastes vapeurs qui s'élevaient de Mordor et s'en allaient flotter vers l'ouest passaient bas, grande masse de nuages et de fumée de nouveau éclairée par en dessous d'une lugubre lueur rouge.

Sam leva le regard vers la tour orque, et soudain, des fenêtres étroites, des lumières se projetèrent comme de petits yeux rouges. II se demanda si c'était quelque signal. Sa peur des orques, un moment oubliée dans sa colère et son désespoir, revint. Pour autant qu'il pût voir, il n'avait qu'une seule ressource: poursuivre son chemin et tenter de découvrir l'entrée principale de la terrible tour, mais il se sentait les genoux faibles, et il s'aperçut qu'il tremblait. Arrachant ses yeux de la tour et des cornes de la Crevasse qu'il avait devant lui, il contraignit ses pieds à lui obéir malgré eux, et, lentement, l'oreille tendue, le regard scrutant les ombres denses des rochers au bord du chemin, il revint sur ses pas, passa l'endroit où Frodon était tombé et où s'attardait la puanteur d'Arachne, puis il poursuivit sa route en montant pour se trouver à nouveau dans la crevasse même où il avait mis l'Anneau et vu passer la compagnie de Shagrat.

Là, il s'arrêta et s'assit. Il ne pouvait se traîner plus loin, pour le moment. Il sentait qu'une fois dépassé le sommet du col et un seul pas fait dans la véritable descente dans le pays de Mordor, ce pas serait irrévocable. Il ne pourrait jamais revenir. Sans aucun but précis, il sortit l'Anneau et le repassa à son doigt. II éprouva immédiatement le grand fardeau de son poids, et de nouveau, mais cette fois forte et plus pressante que jamais,

la malice de l'ail de Mordor, qui cherchait, essayant de percer les ombres qu'il avait créées pour sa propre défense mais qui à présent le maintenaient dans son inquiétude et son doute.

Comme auparavant, Sam sentit son ouïe avivée, mais sa vision des choses de ce monde lui parut ténue et vague. Les murs rocheux du sentier étaient pâles, comme vus à travers une brume, mais il entendait encore au loin le bouillonnement d'Arachne dans sa souffrance, et, durs et nets, et très proches lui sembla t'il, il entendit des cris et un cliquetis de métal. Il se releva d'un bond et se plaqua contre le mur bordant le chemin. Il fut heureux d'avoir l'Anneau, car venait là une autre compagnie d'orques en marche. Du moins le pensa t'il tout d'abord. Mais il se rendit soudain compte qu'il n'en était pas ainsi, que ses oreilles l'avaient abusé : les cris des orques venaient de la tour, dont la corne supérieure était à présent juste au-dessus de lui, à gauche de la Crevasse.

Sam frissonna et essaya de se contraindre à bouger. Il y avait clairement quelque diablerie en Couvre. Peut-être qu'en dépit de tous les ordres, les orques avaient cédé à leur cruauté et tourmentaient Frodon ou même le hachaient en menus morceaux. Il tendit l'oreille, et comme il le faisait, une lueur d'espoir lui vint. Il ne pouvait pas y avoir de doute: on se battait dans la tour, les orques devaient être en guerre entre eux, Shagrat et Gorbag en étaient venus aux coups. L'espoir suscité par cette hypothèse, si faible qu'il fût, suffit à le secouer. Il pouvait y avoir une chance. Son amour pour Frodon passa avant toute autre pensée, et, oubliant le danger, il cria d'une voix forte: «J'arrive, Monsieur Frodon! »

Il courut au sentier ascendant et franchit le col. La route tourna immédiatement pour plonger en pente raide. Sam était passé en Mordor.

Il retira l'Anneau de son doigt, mû peut-être par quelque profonde prémonition de danger, bien que pour sa part il crût seulement souhaiter y voir plus clair. «Mieux vaut regarder le pis, murmura t'il. Il ne sert à rien d'aller à l'aveuglette dans un brouillard! »

Dur, cruel et âpre était le pays qui s'offrit à son regard. Devant ses pieds, la plus haute croupe de l'Ephel Duath descendait à pic en grands escarpements dans une sombre auge, de l'autre côté, s'élevait une autre croupe, beaucoup plus basse, au bord dentelé et haché de rochers à pic qui se détachaient comme des crocs noirs sur la lumière rouge: c'était le sinistre Morgai, cercle intérieur des défenses du pays. Dans le lointain, mais presque droit devant, au-delà d'un vaste lac de ténèbres pointillé de petits feux, se voyait un grand embrasement rouge, d'où s'élevaient d'immenses colonnes de fumée tournoyante, d'un rouge poussiéreux au pied, noire au-dessus où elle se fondait dans la voûte ondulante qui recouvrait tout ce pays maudit.

Sam contemplait Oroduin, la Montagne de Feu. De temps à autre, les fournaises qui brûlaient bien au-dessous de son cône de cendres s'embrasaient et, dans un grand soulèvement ronflant, déversaient par les fissures de ses flancs des rivières de roc fondu. Les unes coulaient flamboyantes le long de grands lits vers Barad-dûr, d'autres descendaient en serpentant dans la plaine pierreuse jusqu'au moment où, refroidies, elles demeuraient comme des formes de dragons tordus vomies de la terre tourmentée. C'est en une telle heure de labeur que Sam vit le Mont du Destin, dont la lumière cachée par le haut écran de l'Ephel Duath à ceux qui montaient par le sentier de l'Ouest, jetait maintenant un éclat éblouissant sur les faces des rochers nus, de sorte qu'ils paraissaient trempés de sang.

Sam demeura atterré dans cette terrible lumière, car, regardant à présent à gauche, il pouvait voir la Tour de Cirith Ungol dans toute sa puissance. La corne qu'il avait vue de l'autre côté n'était que la plus haute tourelle. Sa face orientale s'élevait en trois grands étages d'un ressaut de la montagne loin en dessous, elle était adossée à un grand escarpement, d'où elle saillait en bastions pointus, superposés, qui diminuaient en montant, avec des côtés perpendiculaires d'une habile maçonnerie face au nord-est et au sud-est. Autour de l'étage inférieur, à deux cents pieds sous l'endroit où se tenait Sam, il y avait un mur crénelé entourant une cour étroite. Sa porte ouvrait du côté sud-est, le plus proche, sur une large route, dont le parapet extérieur longeait le bord d'un précipice jusqu'au moment où elle tournait vers le sud et descendait en serpentant dans l'obscurité pour rejoindre la route qui franchissait le Col de Morgul. Après quoi, elle traversait une coupure déchiquetée du Morgai pour déboucher dans la Vallée de Gorgoroth et continuer jusqu'à Barad-dûr. L'étroit chemin supérieur sur lequel se tenait Sam descendait abruptement par des escaliers et un sentier escarpé pour rejoindre la route principale sous les murs rébarbatifs près de la Porte de la Tour.

Comme Sam observait, il comprit tout à coup, et il en éprouva presque un choc, que cette forteresse avait été construite pour interdire aux ennemis non pas l'entrée du Mordor, mais bien la sortie. C'était en fait un des ouvrages de Gondor dans un temps très lointain, avant-poste oriental des défenses de l'Ithilien, édifié lorsque après la Dernière Alliance, les Hommes de l'Ouistrenesse maintenaient une surveillance sur le néfaste pays de Sauron, où se cachaient encore ses créatures. Mais, de même que pour Narchost et Carchost, les Tours des Dents, ici aussi la vigilance avait fait défaut, et la trahison avait livré la Tour au Seigneur des Esprits Servants de l'Anneau, depuis de longues années à présent, elle avait été tenue par des êtres malfaisants. Depuis son retour à

Mordor, Sauron y avait trouvé une utilité: car il avait peu de serviteurs, mais beaucoup d'esclaves de la peur, et le but principal de la forteresse était toujours, comme autrefois, d'empêcher l'évasion du Mordor. Encore que, si quelque ennemi était assez téméraire pour essayer de pénétrer secrètement dans le pays, ce fût aussi une dernière garde toujours en éveil contre qui aurait pu tromper la vigilance de Morgul et d'Arachne.

Sam ne voyait que trop clairement à quel. point il serait fou de se glisser sous ces murs aux mille yeux et de vouloir passer devant la porte aux aguets. Et, même s'il y parvenait, il ne pourrait aller loin au-delà sur la route gardée: même les ombres noires des profonds renfoncements où la lueur rouge ne portait pas ne pouvaient l'abriter longtemps des yeux des orques à la vision nocturne. Mais si désespérée que fût cette route, la tâche de Sam était à présent bien pire: il s'agissait non pas d'éviter la porte et de s'échapper, mais bien de la franchir, seul.

Sa pensée se porta sur l'Anneau, mais il n'y vit aucun réconfort, seulement la peur et le danger. A peine fut-il arrivé en vue du Mont du Destin, brûlant au loin, qu'il eut conscience d'un changement dans son fardeau. A l'approche des grandes fournaises où, dans les profondeurs du temps, l'Anneau avait été façonné et forgé, son pouvoir grandit, et il devint plus sauvage, indomptable hormis par une volonté puissante. Tandis que Sam se tenait là, bien que l'Anneau ne fût pas sur lui mais pendît au bout d'une chaîne à son cou, il se sentait dilaté, comme revêtu d'une énorme ombre déformée de lui-même, vaste et sinistre menace suspendue sur les murs de Mordor. Il sentait qu'il n'avait dorénavant qu'une alternative: s'abstenir d'avoir recours à l'Anneau, dût-il le tourmenter, ou l'assumer et défier le Pouvoir qui se tenait dans son sombre repaire par delà la vallée des ombres. Déjà l'Anneau le tentait, corrodant sa volonté et sa raison. De folles fantaisies s'élevèrent dans son esprit: il voyait Samsagace le Fort, Héros de l'Époque, franchissant avec une épée flamboyante le pays sombre, et des armées s'assemblant à son appel tandis qu'il marchait pour aller renverser Barad-dûr. Et puis, tous les nuages s'éloignaient, le soleil blanc brillait et, à son commandement, la vallée de Gorgoroth devenait un jardin de fleurs et d'arbres, portant fruit. II n'avait qu'à enfiler l'Anneau, le revendiquer pour sien, et tout cela pouvait se réaliser.

En cette heure d'épreuve, ce fut l'amour de son maître qui contribua le plus à maintenir sa fermeté, mais aussi, au plus profond de lui-même, vivait toujours intact son simple bon sens de hobbit: il savait au fond de son cœur qu'il n'était pas de taille à porter pareil fardeau, même si de telles visions n'étaient pas un leurre destiné à le tromper. Le seul petit jardin d'un jardinier libre répondait à son besoin et à son dû, et non pas un jardin enflé aux dimensions d'un royaume, il devait se servir de ses propres mains et non commander à celles des autres.

«Et d'ailleurs toutes ces idées ne sont qu'un artifice, se dit-il. Il me repérerait et me dompterait sans même que j'aie eu le temps de crier. Il me repérerait bien vite si je mettais l'Anneau à présent, en Mordor. Eh bien, tout ce que je peux dire, c'est que les choses semblent aussi désespérées que le gel au printemps. Juste au moment où l'invisibilité serait vraiment utile, je ne puis me servir de l'Anneau! Et si jamais je vais plus loin, il ne sera qu'une entrave et un fardeau à chaque pas. Alors que faire? »

Au fond, il n'éprouvait aucun doute. II savait qu'il devait descendre vers la porte sans plus tarder. Sur un haussement d'épaules, comme pour se débarrasser de l'ombre et écarter les fantômes, il commença lentement la descente. A chaque pas, il avait l'impression de diminuer.

Il n'avait pas été bien loin qu'il se sentit ramené aux dimensions d'un très petit hobbit effrayé. Il passait à présent sous les murs mêmes de la Tour, et il entendait de ses simples oreilles les cris et les bruits de lutte. A ce moment, le son semblait venir de la cour qui se trouvait derrière le mur extérieur.

Sam avait parcouru à peu près la moitié du chemin quand deux orques sortirent en courant de la porte noire dans la lumière rouge. Ils ne se tournèrent pas vers lui. Ils se dirigeaient vers la grand-route, mais dans leur course, ils trébuchèrent, tombèrent et restèrent immobiles sur le sol. Sam n'avait pas vu de flèches, mais il devina que les orques avaient été abattus par d'autres placés sur les remparts ou cachés dans l'ombre de la porte. Il poursuivit son chemin, rasant le mur à sa gauche. Un seul regard en l'air lui avait montré qu'il n'y avait aucun espoir de l'escalader. La maçonnerie se dressait sans une fissure ni une saillie jusqu'à des arasements en surplomb semblables à des marches renversées, à trente pieds de hauteur. La seule voie était la porte.

Il continua d'avancer à pas de loup, tout en allant, il se demanda combien d'orques vivaient dans la Tour avec Shagrat, combien Gorbag en avait, et à quel sujet ils se querellaient, si c'était bien ce qui se passait. La compagnie de Shagrat lui avait paru compter une quarantaine d'orques, et celle de Gorbag plus du double, mais naturellement la patrouille de Shagrat n'était qu'une partie de sa garnison. Ils se disputaient presque certainement à propos de Frodon et du butin. Sam s'arrêta une seconde, car les choses lui parurent soudain claires, presque comme s'il les avait devant les yeux. La cotte de mithril ! Naturellement, Frodon la portait, et ils la trouveraient. Et d'après ce qu'il avait entendu, Gorbag la convoiterait. Mais les ordres de la Tour Sombre étaient à présent la seule protection de Frodon et, s'ils n'étaient pas observés, il pourrait être tué à tout moment sans autre forme de procès.

«Allons, misérable fainéant! se cria Sam à lui-même. En avant! » II dégaina Dard et courut vers la porte ouverte. Mais, au moment où il allait passer sous la grande arche, il ressentit un choc: comme s'il s'était jeté dans

quelque toile semblable à celles d'Arachne, invisible toutefois. Il n'apercevait aucun obstacle, mais quelque chose de trop fort pour être surmonté par sa volonté lui barrait le chemin. II regarda alentour et alors, dans l'ombre de la porte, il vit les Deux Guetteurs.

Ils ressemblaient à de grandes figures assises sur des trônes. Chacun comportait trois corps joints et trois têtes tournées vers l'extérieur, l'intérieur et l'ouverture de la porte. Les faces étaient celles de vautours, et sur les grands genoux reposaient des mains en forme de serres. Ils semblaient taillés dans d'énormes blocs de pierre, impassibles, et pourtant ils étaient conscients: quelque terrible esprit de vigilance résidait en eux. Ils reconnaissaient un ennemi. Visible ou invisible, personne ne pouvait passer sans être repéré. Ils lui interdiraient l'entrée, ou la fuite.

Faisant appel à toute sa volonté, Sam se jeta une nouvelle fois en avant, et il s'arrêta avec une secousse, chancelant comme sous un coup à la poitrine et à la tête. Alors, répondant avec grande audace à une soudaine inspiration, car il ne trouvait rien d'autre à faire, il sortit lentement la fiole de Galadriel et la tint levée. Sa lumière blanche s'aviva rapidement, et les ombres s'enfuirent de sous l'arche sombre. Les monstrueux Guetteurs étaient assis là, froids et immobiles, révélés dans toute leur forme hideuse. Sam aperçut un moment un scintillement dans les pierres noires des yeux, dont la malice même le fit reculer, mais lentement, il sentit leur volonté vaciller et se désagréger pour faire place à la peur.

II passa d'un bond devant les statues, mais ce faisant, comme il remettait le flacon dans son sein, il eut conscience, aussi clairement que si une barre d'acier avait claqué derrière lui, que leur vigilance était renouvelée. Et de ces têtes néfastes sortit un cri strident qui se répercuta sur les murs dressés devant lui. Loin au-dessus, comme un signal de réponse, retentit un seul coup d'une cloche discordante.

«C'est complet! dit Sam. Voilà que j'ai sonné à la grande porte! Eh bien, venez donc, quelqu'un! cria t'il. Dites au Capitaine Shagrat que le grand guerrier elfe est là, et avec son épée elfique encore! »

Aucune réponse. Sam avança à grandes enjambées. Dard scintillait dans sa main. Une ombre profonde régnait dans la cour, mais il pouvait voir que le pavé était jonché de corps. Juste à ses pieds se trouvaient deux archers orques, des poignards plantés dans le dos. Au-delà, gisaient de nombreuses autres formes, certaines seules comme si elles avaient été abattues d'un coup d'épée ou par une flèche, d'autres par paires, encore agrippées l'une à l'autre, mortes dans l'acte même de poignarder, d'étrangler, de mordre. Le sang noir rendait les pierres glissantes.

Sam remarqua deux livrées, l'une marquée de l'ail Rouge, l'autre d'une Lune défigurée par une horrible tête de mort, mais il ne s'arrêta pas pour regarder de plus près. De l'autre côté de la cour, une grande porte était entrouverte au pied de la Tour, et il en sortait une lumière, rouge, un grand orque gisait mort sur le seuil. Sam sauta par-dessus le corps et entra, et alors, il regarda autour de lui, désorienté.

Un large et retentissant couloir ramenait de la porte vers le flanc de la montagne. Il était vaguement éclairé par des torches qui jetaient une lueur vacillante le long des murs, mais l'autre bout se perdait dans l'obscurité. De nombreuses portes et ouvertures se voyaient de part et d'autre, mais il était vide, hormis deux ou trois autres corps étalés sur le sol. D'après la conversation des capitaines, Sam savait que, mort ou vivant, Frodon devait le plus vraisemblablement se trouver dans une chambre tout en haut de la dernière tourelle, mais il pouvait bien chercher une journée entière avant d'en trouver le chemin.

Ce doit être sur le derrière, je pense, murmura Sam. Toute la Tour grimpe en arrière. Et de toute façon, je ferais mieux de suivre ces lumières»

II s'avança dans le couloir, mais lentement à présent, chaque pas lui coûtant davantage. La terreur recommençait à l'étreindre. Il n'y avait d'autre bruit que son pas léger, qui lui semblait retentir comme le battement de grandes mains sur les pierres. Les cadavres, le vide, les murs noirs et humides qui, à la lueur des torches, semblaient dégoutter de sang, la peur d'une mort soudaine tapie dans une porte ou dans l'ombre, et à l'arrière-plan de toute sa pensée la malice en attente vigilante à la porte: c'en était presque plus qu'il ne pouvait se contraindre à affronter. Il aurait de beaucoup préféré un combat contre des ennemis pas trop nombreux à la fois à cette hideuse incertitude qui l'enveloppait. Il se força à penser à Frodon, gisant lié, soufiratxt ou mort en quelque point de cet horrible lieu. Il poursuivit son chemin.

Il avait dépassé la lumière des torches et avait presque atteint une grande porte voûtée au bout du couloir, côté intérieur de la porte inférieure, comme il le supposait à juste titre, quand vint de loin au-dessus un terrible cri de strangulation. II s'arrêta net. Puis il entendit approcher un bruit de pas. Quelqu'un descendait en toute hâte un escalier résonnant au-dessus de lui.

Sa volonté était trop faible et trop lente pour retenir sa main. Celle-ci se porta à la chaîne et saisit l'Anneau. Mais Sam ne le mit pas à son doigt, car, au moment où il le serrait contre sa poitrine, un orque descendit avec bruit. Bondissant d'une sombre ouverture sur la droite, il courut à lui. Il n'était plus qu'à six pas, quand, levant la tête, il le vit, et Sam pouvait entendre son halètement et voir l'éclat de ses yeux injectés de sang.

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE PREMIER
LA TOUR DE CIRITH UNGOL

L'orque s'arrêta net, médusé. Car ce qu'il voyait n'était pas un petit hobbit effrayé s'efforçant de tenir ferme une épée il voyait une grande forme silencieuse, enveloppée d'une ombre grise et dressée devant une lumière vacillante, elle tenait dans une main une épée dont la lueur même était une souffrance aiguë, tandis que son autre main était serrée sur sa poitrine, mais tenait cachée quelque menace inconnue de pouvoir et de mort.

L'orque se tassa un moment sur lui-même, puis il se retourna avec un hideux glapissement de peur et s'enfuit par où il était venu. Jamais aucun chien ne fut plus ragaillardi devant un ennemi tournant les talons que ne le fut Sam à cette fuite inattendue. Sur un cri, il prit l'autre en chasse.

Oui! Le guerrier elfe est lâché! cria t'il. J'arrive. Montre-moi juste le chemin pour monter, ou je t'écorche vif! »

Mais l'orque était dans son propre repaire, leste et bien nourri. Sam était un étranger, affamé et fatigué. L'escalier était haut, raide et en colimaçon. Sam commença à haleter. L'orque eut bientôt disparu et on n'entendait plus que faiblement le battement de ses pieds, tandis qu'il poursuivait son chemin, montant toujours. Il poussait de temps à autre un cri aigu, dont l'écho courait le long des murs. Mais lentement tout son s'évanouit.

Sam poursuivit sa pénible ascension. Il sentait qu'il était sur la bonne voie, et son courage s'était grandement ranimé. Il lâcha l'Anneau et serra sa ceinture. «Eh bien, dit-il, si seulement ils sont tous pris d'une telle aversion pour moi et mon Dard, l'affaire peut tourner mieux que je ne l'espérais. De toute façon, il semble que Shagrat, Gorbag et compagnie aient déjà fait pour moi presque tout mon boulot. A part ce petit rat effrayé, j'ai bien l'impression qu'il ne reste plus personne de vivant en cet endroit! »

Là-dessus, il s'arrêta pile, comme s'il se fût cogné le front contre le mur de pierre. Le plein sens de ce qu'il venait de dire la frappa comme un coup. Personne de vivant! Qui avait poussé cet horrible cri de mort? «Frodon, Frodon! Maître! cria t'il dans un demi-sanglot. S'ils vous ont tué, que vais-je faire? Enfin, j'arrive enfin, tout en haut, pour voir ce qu'il me faut voir»

Il monta, monta toujours. Il faisait noir, sauf aux rares endroits où une torche jetait sa lumière vacillante à un tournant ou près de quelque ouverture menant aux étages supérieurs de la Tour. Sam essaya de compter les marches, mais après deux cents, il s'embrouilla dans son compte. Il allait sans bruit à présent, car il croyait entendre un échange de voix un peu plus haut. Il semblait qu'il y eût plus d'un rat encore vivant.

Tout d'un coup, alors qu'il avait le sentiment de ne plus pouvoir pomper un seul souffle ni contraindre ses genoux à se plier encore, l'escalier arriva à sa fin. II resta immobile. Les voix étaient à présent fortes et proches, Sam regarda autour de lui. Il avait grimpé jusqu'au toit plat du troisième et dernier étage de la Tour: espace découvert d'une vingtaine de mètres de large, bordé d'un parapet bas. Là, l'escalier était couvert par une petite chambre à dôme au milieu de la terrasse, avec des portes basses donnant à l'est et à l'ouest. Du premier côté, Sam pouvait voir la plaine de Mordor vaste et sombre en contrebas et la montagne en feu au loin. Une nouvelle agitation se soulevait dans ses puits profonds, et les rivières de feu flamboyaient avec une telle violence que, même à cette distance de plusieurs milles, la lumière en teintait le haut de la Tour d'un reflet rouge. A l'ouest, la vue était barrée par la base de la grande tourelle qui s'élevait à l'arrière de cette cour supérieure et dressait sa corne bien au-dessus de la crête des collines environnantes. Une lumière brillait dans la fente d'une fenêtre. La porte était à moins de dix mètres de l'endroit où se tenait Sam. Elle était ouverte, mais l'entrebâillement était noir, et c'était de son ombre même que venaient les voix.

Au début, Sam n'écouta pas, il fit un pas hors de la porte à l'est et regarda alentour. II vit aussitôt que là-haut le combat avait été le plus féroce. Toute la cour était bourrée d'orques morts ou de leurs têtes et membres coupés et épars. L'endroit empestait la mort. Un grognement suivi d'un coup et d'un cri le renvoya d'un bond dans sa cachette. Une voix d'orque s'éleva, remplie de colère, et il la reconnut immédiatement: rauque, brutale, froide, c'était celle de Shagrat, Capitaine de la Tour.

«Tu neveux pas y retourner, dis-tu? Le diable t'emporte, Snaga, espèce de petite larve! Si tu me crois assez esquinté pour pouvoir te moquer de moi, tu te trompes. Viens par ici, et je te fais sortir les yeux de la tête, comme je viens de le faire à Radbug. Et quand d'autres gars arriveront, je m'occuperai de toi: je t'enverrai à Arachne»

«Ils ne viendront pas, pas avant que vous ne soyez mort, en tout cas, répliqua Snaga d'un ton hargneux. Je vous ai déjà dit deux fois que le porc de Gorbagétait arrivé à la porte le premier et qu'aucun des nôtres n'était sorti. Lagduf et Mugash étaient passés en courant, mais ils ont été abattus. Je l'ai vu de la fenêtre, je vous dis. Et c'étaient les derniers»

«Alors il faut que tu y ailles. Je dois rester ici de toute façon. Mais je suis blessé. Que les Puits Noirs emportent cet ignoble rebelle de Gorbag ! » La voix de Shagrat se perdit dans une bordée d'appellations et de malédictions ordurières. «Je lui en ai donné mieux que ce que j'ai reçu, mais il m'a poignardé, le fumier, avant que je ne l'étrangle. Il faut y aller, ou je te dévore. Il faut que des nouvelles arrivent à Lugburz, ou nous serons tous deux voués aux Puits Noirs. Oui, toi aussi. Tu n'y couperas pas en te planquant ici»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE PREMIER
LA TOUR DE CIRITH UNGOL

«Je ne vais pas redescendre cet escalier, que vous soyez capitaine ou non, grogna Snaga. Grrr! Lâchez ce poignard, ou je vous flanque une flèche dans le ventre. Vous ne resterez pas longtemps capitaine quand ils apprendront tout ce qui s'est passé. Je me suis battu pour la Tour contre ces rats puants de Morgul, mais vous avez fait un beau gâchis, vous autres, les deux beaux capitaines, à vous battre pour le butin»

«En voilà assez, gronda Shagrat. J'avais mes ordres. C'est Gorbag qui atout commencé en essayant de chiper cette jolie chemise»

«Enfin, vous l'avez mis en colère en prenant vos grands airs. Et il avait plus de bon sens que vous, en tout cas. Il vous a dit plus d'une fois que le plus dangereux de ces espions était encore en liberté, et vous n'avez pas voulu l'écouter. Et vous ne voulez pas non plus écouter à présent. Gorbag avait raison, je vous dis. Il y a un grand combattant par-là, un de ces Elfes aux mains sanglantes, ou un des infects *torques.* Il vient par ici, je vous dis. Vous avez entendu la cloche. Il a dépassé les Guetteurs, et ça c'est de l'ouvrage de *torque.* Il est dans l'escalier. Et tant qu'il y sera, je ne descendrai pas. Fussiez-vous même un Nazgûl, je n'irais pas»

«Ah, c'est donc cela! hurla Shagrat. Tu feras ceci, et tu ne feras pas cela? Et quand il arrivera, tu déguerpiras en me laissant tout seul! Que non! Je te flanquerai d'abord des trous de ver rouges dans le ventre»

Le plus petit orque jaillit de la porte de la tourelle. Derrière lui, venait Shagrat, un grand orque dont les longs bras, tandis qu'il courait ramassé sur lui-même, arrivaient jusqu'à terre. Mais l'un des bras pendait, flasque, et semblait saigner, l'autre serrait un gros ballot noir. Sam, tapi derrière la porte &, l'escalier, eut au passage un aperçu de sa vilaine face dans la lueur rouge: elle était toute striée, comme déchirée par des griffes, et barbouillée de sang, de la bave dégouttait de ses crocs saillants, les lèvres étaient retroussées comme celles d'une bête.

Pour autant que Sam en pût voir, Shagrat poursuivait Snaga autour du toit jusqu'au moment où, l'ayant esquivé, l'orque plus petit se rua avec un glapissement dans la tourelle et disparut. Shagrat s'arrêta alors. De la porte de l'est, Sam pouvait maintenant le voir près du parapet, haletant, sa griffe gauche se crispant et se desserrant faiblement. Il posa le ballot sur le sol, et de sa griffe droite il sortit un long poignard rouge, sur lequel il cracha. Il alla ensuite au parapet et se pencha pour regarder dans la cour extérieure, loin en contrebas. Par deux fois il cria, mais aucune réponse ne vint.

Soudain, tandis que Shagrat était courbé sur le parapet, le dos contre le toit, Sam vit avec étonnement que l'un des corps étendus remuait. Il rampait. Il tendit une griffe et saisit le paquet. Il se releva en chancelant. Dans l'autre main, il tenait une lance à large fer avec un court manche brisé. L'arme était en position pour frapper. Mais à ce moment même, un sifflement s'échappa de ses dents, hoquet de douleur ou de haine. Vif comme un serpent, Shagrat esquiva, se retourna et plongea son poignard dans la gorge de son ennemi.

«Je t'ai eu, Gorbag! s'écria t'il. Pas tout à fait mort, hein? Eh bien, je vais achever mon ouvrage, maintenant» il bondit sur le corps tombé, le foula aux pieds et le piétina dans sa fureur, se penchant de temps à autre pour le poignarder et le taillader. Enfin satisfait, il releva la tête et lança un horrible hurlement gargouillant de triomphe. Puis il lâcha son poignard, le mit entre ses dents, et, après avoir saisi le paquet, il s'avança par petits bonds vers la proche porte de l'escalier.

Sam n'eut pas le temps de la réflexion. Il aurait pu se glisser par l'autre porte, mais guère sans être vu, et il n'aurait pu longtemps jouer' à cache cache avec ce hideux orque. Il fit ce qu'il avait sans doute de mieux à faire. Il bondit à la rencontre de Shagrat en poussant un cri. Il ne tenait plus l'Anneau, mais celui ci était présent, pouvoir caché, menace accouardante pour les esclaves du Mordor, et dans sa main, il avait Dard, dont la lueur frappait les yeux de l'orque comme le scintillement des cruelles étoiles aux terribles pays des elfes, dont l'évocation en rêve donnait une peur froide à toute sa race. Et Shagrat ne pouvait en même temps se battre et tenir son trésor. Il s'arrêta, dénudant ses crocs dans un grognement. Puis derechef il bondit de côté à la manière des orques et, comme Sam s'élançait sur lui, il se servit du lourd ballot comme d'un bouclier et d'une arme, le lançant brutalement dans la figure de son ennemi. Sam chancela et, avant qu'il n'eût pu se ressaisir, Shagrat avait passé comme une flèche et descendait l'escalier.

Sam lui courut après, jurant, mais il n'alla pas loin. La pensée de

Frodon lui revint bientôt, et il se rappela que l'autre orque était reparti à l'intérieur de la tourelle. Il se trouvait de nouveau devant un choix terrible, et il n'avait pas le temps de réfléchir. Si Shagrat s'échappait, il trouverait vite de l'aide et il reviendrait. Mais si Sam le poursuivait, l'autre orque pourrait accomplir là-haut quelque acte horrible. Et, de toute façon, Sam pouvait manquer Shagrat ou être tué par lui. II se retourna vivement et remonta l'escalier quatre à quatre. «Je me trompe encore, je suppose, dit-il en soupirant, mais mon boulot est de monter jusqu'en haut avant tout, quoi qu'il puisse arriver ensuite»

Loin en dessous, Shagrat bondissait le long de l'escalier, il traversa la cour et franchit la porte, portant toujours son précieux fardeau. Si Sam avait pu le voir et connaître l'affliction que cette évasion amènerait, peut-être aurait-il fléchi. Mais il avait l'esprit fixé à présent sur le dernier stade de sa recherche. Il s'avança

précautionneusement jusqu'à la porte de la tourelle et la franchit. Elle ouvrait sur des ténèbres. Mais bientôt ses yeux écarquillés perçurent une lueur indécise à droite. Elle provenait d'une ouverture qui menait à un autre escalier, noir et étroit: celui ci paraissait monter en suivant l'intérieur du mur circulaire de la tourelle. Une torche brillotait quelque part au-dessus.

Sam commença à monter à pas de loup. Il parvint à la torche coulante, fixée au-dessus d'une porte qui faisait face, à gauche, à une fenêtre en hauteur donnant sur l'ouest: l'un des yeux rouges que lui et Frodon avaient vus d'en bas à la sortie du tunnel. Sam franchit vivement la porte et se hâta de gagner le second étage, craignant à tout moment d'être attaqué et de sentir des doigts étrangleurs lui saisir la gorge de derrière. II arriva près d'une fenêtre donnant sur l'est et d'une autre torche placée au-dessus de la porte d'un couloir au milieu de la tourelle. La porte était ouverte, le couloir noir hormis le reflet de la torche et la lueur rouge qui filtrait de l'extérieur par la fente de la fenêtre. Mais l'escalier s'arrêtait là et ne montait pas plus haut. Sam se glissa dans le couloir. Il y avait une porte basse de part et d'autre: toutes deux étaient fermées à clef. Il n'entendit pas le moindre son.

«Un cul de sac, murmura Sam, et après toute cette grimpée! Ce ne peut-être le sommet de la tour. Mais que puis-je faire à présent? »

II redescendit en courant à l'étage inférieur et essaya d'ouvrir la porte. Elle ne bougea pas. Il courut derechef en haut, et la sueur commença à dégouliner sur son visage. II sentait que les minutes mêmes étaient précieuses, mais elles s'échappaient une à une, et il ne pouvait rien faire. II ne se souciait plus de Shagrat, de Snaga ou aucun autre orque jamais engendré. Il ne pensait qu'à son maître, ne désirait qu'un seul aperçu de son visage, un seul contact de sa main.

Enfin, fatigué, se sentant finalement vaincu, il s'assit sur une marche sous le niveau du sol du couloir et courba la tête dans ses mains. Tout était silencieux, horriblement silencieux. La torche, qui ne brûlait déjà que faiblement à son arrivée, grésilla et s'éteignit, et il sentit les ténèbres le recouvrir comme une marée. Et puis, doucement, à sa propre surprise, là, à la vaine fin de son long voyage et de son chagrin, mû par il ne savait quelle pensée dans son cœur, Sam se mit à chanter.

Sa voix avait un son ténu et chevrotant dans la froide tour noire, c'était la voix d'un hobbit abandonné et las qu'aucun orque, l'entendant, n'aurait pu prendre pour le chant clair d'un seigneur-elfe. Il murmura de vieux airs enfantins de la Comté et des bribes des vers de M. Bilbon qui lui revenaient comme des visions fugitives de son pays natal. Et puis soudain une nouvelle force s'éleva en lui, et sa voix résonna tandis que des paroles de son propre cru venaient spontanément s'adapter au simple air.

Dans les pays de l'ouest sous le Soleil
les fleurs peuvent sortir au Printemps,
les arbres bourgeonner, les eaux courir,
les joyeux pinsons chanter.
Ou ce peut-être une nuit pure
où les hêtres ondoyants portent les étoiles elfiques tels des joyaux blancs
parmi leur chevelure rameuse.

Bien qu'ici enfin de voyage je sois
dans les ténèbres profondément enfoui,
au-delà de toutes les tours fortes et hautes,
au-delà des montagnes escarpées
au-dessus de toutes les ombres vogue le Soleil
et les Étoiles à jamais demeurent:
je ne dirai pas «le Jour est fini», je ne ferai pas aux Étoiles mes adieux.

«Au-delà de toutes les tours fortes et hautes», reprit-il, et il s'arrêta court. Il croyait avoir entendu une faible voix en réponse. Mais il n'entendait plus rien. Si, quelque chose, mais pas une voix. Des pas approchaient. A présent, on ouvrait doucement une porte dans le couloir au-dessus, les gonds grincèrent. Sam se tapit, l'oreille tendue. La porte se referma avec un bruit sourd, et puis retentit une voix grondeuse d'orque:

«Holà! Toi là-haut, rat de fumier! Arrête tes vagissements, ou je vais aller m'occuper de toi. T'entends? »

Il n'y eut pas de réponse.

«Bon, grogna Snaga. Mais je vais aller jeter un coup d'œil sur toi tout de même et voir ce que tu manigances»

Les gonds grincèrent de nouveau, et Sam, qui regardait alors pardessus le coin du seuil du couloir, vit une petite lueur tremblotante dans l'entrebâillement d'une porte d'où sortait la forme indistincte d'un orque. Celui ci

semblait porter une échelle. La solution vint brusquement à Sam: on atteignait la chambre supérieure par une trappe ménagée dans le plafond du couloir. Snaga éleva vivement l'échelle, l'affermit, puis y grimpa et disparut. Sam entendit claquer un verrou tiré, puis de nouveau la voix hideuse parla.

«Reste tranquille, ou je te le ferai payer cher! Tu n'as pas longtemps à vivre en paix, je suppose, mais si tu ne veux pas que la rigolade commence tout de suite, garde ta trappe fermée, compris? Voilà toujours un petit avertissement! » Il y eut comme un claquement de fouet.

A ce son, la rage s'embrasa dans le cœur de Sam et le rendit soudain furieux. Il se releva d'un bond et s'élança le long de l'échelle comme un chat. Sa tête émergea au centre du sol d'une grande chambre ronde. Une lanterne rouge pendait au plafond, l'étroite fenêtre à l'ouest était haute et sombre. Quelque chose gisait sur le sol près du mur, mais une forme noire d'orque se tenait au-dessus, jambes écartées de part et d'autre. Elle levait un fouet pour la seconde fois, mais le coup ne retomba jamais.

Avec un cri, Sam bondit à travers la pièce, Dard au poing. L'orque fit volte-face, mais avant qu'il n'eût pu agir, Sam trancha la main qui tenait le fouet. Hurlant de douleur et de peur, mais éperdu, l'orque le chargea, tête baissée. Le coup suivant de Sam tomba dans le vide et, perdant l'équilibre, il bascula en arrière, se cramponnant à l'orque dans sa chute par-dessus lui. Avant qu'il n'eût pu se remettre sur pied, il entendit un cri et un choc sourd. L'orque, dans sa hâte sauvage, avait trébuché sur le haut de l'échelle et était tombé par la trappe ouverte. Sam ne lui accorda plus d'attention. Il courut à la forme repliée sur le sol. C'était Frodon.

Il était nu, étendu comme évanoui sur un tas de chiffons infects: son bras était relevé pour abriter sa tête, et en travers de son côté courait une vilaine marque de fouet.

«Frodon! Monsieur Frodon bien-aimé! cria Sam, presque aveuglé par les larmes. C'est Sam, je suis arrivé! » Il souleva à demi son maître et le serra contre sa poitrine. Frodon ouvrit les yeux.

«Suis je encore en train de rêver? murmura t’il. Mais les autres rêves étaient horribles»

«Vous ne rêvez pas du tout, Maître, dit Sam. C'est vrai. C'est moi. Je suis arrivé»

«J'ai peine à le croire, dit Frodon, l'étreignant. Il y avait un orque avec un fouet, et puis il s'est transformé en Sam! Alors, je ne rêvais pas après tout lorsque j'ai entendu ce chant en bas et que j'ai essayé de répondre? Était-ce toi? »

«Oui, bien sûr, Monsieur Frodon. J'avais presque renoncé à tout espoir. Je n'avais pas pu vous trouver»

«Eh bien, c'est fait maintenant, Sam, cher Sam», dit Frodon, et il se laissa aller dans les doux bras de Sam, fermant les yeux comme un enfant rassuré, quand les peurs nocturnes ont été chassées par une voix ou une main aimée.

Sam sentit qu'il aurait pu rester assis ainsi dans un bonheur sans %n, mais ce ne lui était pas permis. Il ne lui suffisait pas d'avoir trouvé son maître, il lui fallait encore essayer de le sauver. Il baisa le front de Frodon. «Allons! Réveillez-vous, Monsieur Frodon! » dit-il, s'efforçant d'avoir l'air aussi gai qu'en ouvrant les rideaux de Cul de Sac un matin d'été.

Frodon soupira et se mit sur son séant. «Où sommes-nous? Comment suis-je venu ici? » demanda t’il.

«Il n'y a pas le temps de raconter des histoires avant d'être ailleurs, Monsieur Frodon, dit Sam. Mais vous êtes en haut de la tour que nous avions vue d'en bas près du tunnel avant que les orques ne vous eussent pris. Je ne saurais dire combien de temps cela fait. Plus d'une journée, je pense»

«Seulement? dit Frodon. Cela me paraît des semaines. Il faudra tout me raconter, si nous en avons une chance. Quelque chose m'a frappé, n'est ce pas? Et j'ai été plongé dans les ténèbres et des rêves affreux, et quand je me suis réveillé, j'ai vu que le réveil était pire. Il y avait des orques tout autour de moi. Je crois qu'ils venaient de me verser dans la gorge une horrible boisson brûlante. Ma tête est devenue claire, mais j'étais tout endolori et fatigué. Ils m'ont tout enlevé, et puis deux grandes brutes sont venues m'interroger, elles m'ont questionné au point que j'ai cru devenir fou, se tenant au-dessus de moi, me couvant du regard, tripotant leurs poignards. Jamais je n'oublierai leurs griffes ni leurs yeux»

«Vous ne les oublierez pas si vous en parlez, Monsieur Frodon, dit Sam. Et si nous ne voulons pas les revoir, plus tôt nous partirons, mieux cela vaudra. Pouvez-vous marcher? »

«Oui, je peux, dit Frodon, se levant lentement. Je ne suis pas blessé, Sam. Je me sens seulement très fatigué, et j'ai mal là» Il porta la main au dos de son cou au-dessus de l'épaule gauche. II se tint debout, et il parut à Sam qu'il était vêtu de flammes: sa peau nue était écarlate à la lueur de la lanterne suspendue au-dessus de lui. Il arpenta deux fois la pièce.

«ça va mieux! dit-il, reprenant un peu courage. Je n'osais pas bouger quand j'étais seul, ou un des gardiens venait aussitôt. Jusqu'au moment où ont commencé les hurlements et la lutte. Les deux grandes brutes: elles se sont querellées, je crois. A propos de moi et de mes affaires. Je restai étendu là, terrifié. Et puis il y a eu un silence de mort, et c'était encore pis»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE PREMIER
LA TOUR DE CIRITH UNGOL

«Oui, ils se sont querellés, apparemment, dit Sam. Il devait y avoir ici deux centaines de ces sales créatures. Un peu beaucoup pour Sam Gamegie, on peut le dire. Mais ils ont fait tout le massacre d'eux-mêmes. C'est de la veine, mais c'est trop long pour en faire une chanson, avant d'être hors d'ici. Que faire, maintenant? Vous ne pouvez pas aller marcher dans le Pays Noir sans autre vêtement que votre peau, Monsieur Frodon»

«Ils ont tout pris, Sam, dit Frodon. Tout ce que j'avais. Tu comprends? Tout» Il se tapit de nouveau sur le sol, la tête baissée, comme ses propres mots lui rappelaient la plénitude du désastre, et que le désespoir l'accablait. «La mission a échoué, Sam. Même si nous sortons d'ici, nous ne pouvons échapper. Seuls des Elfes le peuvent. Loin, loin de la Terre du Milieu, bien loin au-delà de la Mer. Si elle-même est assez large pour barrer la route à l'Ombre»

«Non, pas tout, Monsieur Frodon. Et la mission n'a pas encore échoué. Je l'ai pris, Monsieur Frodon, sauf votre respect. Et je l'ai gardé en sécurité. Il est autour de mon cou en ce moment même, et c'est un terrible fardeau, d'ailleurs» Sam tâtonna à la recherche de l'Anneau et de sa chaîne. «Mais je suppose que vous devez le reprendre» Maintenant qu'il y était, Sam éprouvait une certaine répugnance à rendre l'Anneau et à en charger de nouveau son maître.

«Tu l'as? s'écria Frodon, le souffle coupé. Tu l'as ici? Sam, tu es prodigieux! » Et puis rapidement son ton changea d'une façon étonnante. «Donne-le-moi! cria t'il, se dressant et tendant une main tremblante. Donne-le-moi tout de suite! Tu ne peux pas le garder! »

«Bon, Monsieur Frodon, dit Sam, assez alarmé. Le voici» Il sortit lentement l'Anneau et passa la chaîne par-dessus sa tête. «Mais vous êtes en Pays de Mordor maintenant, monsieur, et quand vous sortirez, vous verrez la Montagne de Feu et tout. Vous allez trouver l'Anneau très dangereux à présent, et très dur à porter. Si c'est une tâche trop pénible, je pourrais la partager avec vous, peut-être? »

«Non, non! cria Frodon, arrachant l'Anneau et la chaîne des mains de Sam. Non, tu ne l'auras pas, voleur! » Il haletait, fixant sur Sam des yeux écarquillés de peur et d'hostilité. Puis soudain, serrant l'Anneau dans un poing crispé, il resta médusé. Un brouillard sembla se lever de ses yeux, et il passa une main sur son front douloureux. La hideuse vision lui avait paru si réelle, à demi obnubilé qu'il était encore par sa blessure et la peur. Sam s'était mué sous ses yeux en un orque de nouveau, guignant et patouillant son trésor, infecte petite créature aux yeux avides et à la bouche baveuse. Mais la vision était à présent passée. Il y avait là Sam, agenouillé devant lui, le visage tordu de douleur, comme s'il eût été frappé d'un coup 3e poignard au cœur les larmes coulaient à flot de ses yeux.

«Oh, Sam! s'écria Frodon. Qu'ai-je dit? Qu'ai-je fait? Pardonne-moi! Après tout ce que tu as fait. C'est l'horrible pouvoir de l'Anneau. Je voudrais qu'il n'ait jamais, jamais été trouvé. Mais ne te soucie pas de moi, Sam. Je dois porter le fardeau jusqu'au bout. On ne peut rien y changer. Tu ne peux pas intervenir entre moi et le destin»

«Ça va bien, Monsieur Frodon, dit Sam, passant sa manche sur ses yeux. Je comprends. Mais je peux encore vous aider, n'est ce pas? Il faut que je vous sorte d'ici. Tout de suite, vous comprenez! Mais il vous faut d'abord des vêtements et un équipement, et puis quelque nourriture. Les vêtements, c'est ce qui sera le plus facile. Étant donné que nous sommes en Mordor, mieux vaut s'habiller à la mode de Mordor, et d'ailleurs il n'y a pas le choix. Ça va devoir être des trucs d'orque pour vous, Monsieur Frodon, j'en ai peur. Et pour moi aussi. Si nous allons ensemble, il faut bien être assortis. Pour le moment, enveloppez-vous dans ceci! »

Sam dégrafa son manteau gris, qu'il jeta sur les épaules de Frodon. Puis il ôta son paquet et le déposa sur le sol. II tira Dard du fourreau. On voyait à peine un clignotement sur la lame. «J'oubliais ceci, Monsieur Frodon, dit-il. Non, ils n'ont pas tout pris! Vous m'aviez prêté Dard, si vous vous en souvenez, ainsi que le verre de la Dame. Je les ai tous deux encore. Mais prêtez-les-moi encore un peu, Monsieur Frodon. Il faut que j'aille voir ce que je vais trouver. Vous, restez ici. Déambulez un peu pour vous dérouiller les jambes. Je ne resterai pas longtemps absent. Je n'aurai pas à aller loin»

«Fais attention, Sam ! dit Frodon. Et fais vite ! II peut y avoir encore des orques vivants, qui restent tapis en attente»

«Il me faut prendre le risque», dit Sam. Il alla à la trappe et se laissa glisser le long de l'échelle. Sa tête reparut au bout d'une minute. II jeta un long poignard sur le sol.

«Voilà qui pourra être utile, dit-il. Il est mort: celui qui vous a donné des coups de fouet. Il s'est cassé le cou dans sa précipitation, à ce qu'il semble. Maintenant, remontez l'échelle, si vous le pouvez, Monsieur Frodon, et ne la redescendez pas avant d'entendre crier le mot de passe. Je crierai *Elbereth.* Ce que disent les Elfes. Aucun orque ne dirait cela»

Frodon resta un moment assis et il frissonna, tandis que d'horribles peurs se succédaient dans sa tête. Puis il se leva, resserra le manteau gris d'elfe autour de lui et, pour s'occuper l'esprit, se mit à arpenter la pièce, furetant et scrutant tous les coins de sa prison.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE PREMIER
LA TOUR DE CIRITH UNGOL

Il ne se passa pas un très long temps, encore que la peur le fit paraître une heure au moins, avant qu'il n'entendît la voix de Sam qui appelait doucement d'en bas: *Elbereth, Elbereth.* Frodon fit descendre la légère échelle, et Sam monta, tout soufflant sous le poids d'un gros paquet qu'il portait sur la tête. Il le laissa tomber avec un bruit sourd.

«Vite maintenant, Monsieur Frodon! dit-il. Il m'a fallu chercher un peu pour trouver quelque chose d'assez petit pour des gens comme nous. II faudra qu'on s'en accommode. Mais il faut faire vite. Je n'ai rien rencontré de vivant, et je n'ai rien vu, mais je ne suis pas tranquille. Je crois que cet endroit est observé. Je ne puis l'expliquer, mais enfin... j'ai comme l'impression qu'un de ces infâmes Cavaliers volants se promène là-haut dans les ténèbres où on ne peut le voir»

II ouvrit le paquet. Frodon regarda le contenu avec dégoût, mais il n'y pouvait rien, il lui fallait mettre les vêtements ou aller tout nu. Il y avait un long pantalon poilu fait de quelque peau immonde, et une tunique de cuir sale. Il les enfila. Sur la tunique allait une solide cotte de mailles, courte pour un orque adulte, trop longue pour Frodon et lourde. Il la serra avec une ceinture, à laquelle pendait un fourreau court enserrant une épée d'estoc à large lame. Sam avait rapporté plusieurs casques d'orques. L'un d'eux allait assez bien à Frodon: un bonnet noir avec des arceaux de fer recouverts de cuir sur lequel était peint le mauvais mil au-dessus du nasal en forme de bec.

«Les trucs de Morgul, l'équipement de Gorbag, allaient mieux et ils étaient mieux faits, dit Sam, mais ça ne ferait pas l'affaire, je pense, d'aller porter sa marque dans Mordor, pas après ce qui s'est passé ici. Enfin... vous voilà un parfait petit orque, sauf votre respect du moins le seriez-vous si on pouvait vous couvrir la figure d'un masque, vous allonger les bras et vous arquer les jambes. Ceci cachera un peu des signes indicateurs» II enveloppa les épaules de Frodon d'une cape noire. «Et maintenant vous êtes prêt! Vous pourrez ramasser un bouclier au passage»

«Et toi, Sam? demanda Frodon. Ne vas-tu pas te vêtir à l'avenant? »

«Eh bien, Monsieur Frodon, j'ai réfléchi, répondit Sam. Mieux vaut ne rien laisser de mes affaires derrière, et on ne peut les détruire. Et je ne peux pas porter une cotte de mailles tout partout sur mes habits, n'est ce pas? Il faudra simplement que je me couvre entièrement»

Il se mit à genoux et plia avec soin son manteau d'elfe. Ce manteau fit un rouleau étonnamment petit. Il le mit dans son paquet, étalé par terre. Puis, se redressant, il jeta celui ci sur son dos, se couvrit la tête d'un casque d'orque et s'enveloppa les épaules d'un autre manteau noir. «Voilà! dit-il. A présent, nous allons assez bien ensemble. Et maintenant, il faut filer! »

Je ne peux pas faire tout le chemin au pas de course, Sam, dit Frodon avec un sourire forcé. J'espère que tu t'es enquis d'auberges le long de la route? Ou as-tu tout oublié du boire et du manger? »

«Nom de nom, c'est vrai que j'avais oublié! » s'écria dam. Il émit un sifflement de consternation. «Par exemple, Monsieur Frodon, voilà que vous m'avez donné faim et soif! Je ne sais plus depuis combien de temps je n'ai pas pris une goutte ou un morceau. Je l'avais oublié tant que j'essayais de vous trouver. Mais attendez, que je réfléchisse! La dernière fois que j'ai regardé, il me restait assez de ce pain de route et a de ce que le Capitaine Faramir nous avait donné pour me tenir sur mes jambes une quinzaine de jours au besoin. Mais s'il reste une goutte dans ma bouteille, c'est bien tout. Ça ne suffira aucunement pour deux.

Les orques ne mangent-ils et ne boivent-ils pas? Ou ne vivent-ils que d'air vicié et de poison? »

«Non, ils mangent et ils boivent, Sam. L'Ombre qui les a produits peut seulement imiter, elle ne peut fabriquer: pas de choses vraiment nouvelles, qui lui soient propres. Je ne crois pas qu'elle ait donné naissance aux orques, elle n'a fait que les abîmer et les dénaturer, et pour vivre, ils doivent faire comme toutes les autres créatures vivantes. Ils prendront des eaux et des viandes immondes, s'ils ne peuvent en trouver de meilleures, mais pas du poison. Ils m'ont nourri, de sorte que je suis mieux en point que toi. Il doit y avoir quelque part ici de la nourriture et de l'eau»

«Mais le temps manque pour les chercher», répliqua Sam.

«Eh bien, les choses sont un peu mieux que tu ne le penses, dit Frodon. J'ai eu un petit bout de chance durant ton absence. En fait, ils n'avaient pas tout pris. J'ai retrouvé mon sac à vivres dans un tas de chiffons par terre. Ils y ont farfouillé, naturellement. Mais je pense qu'ils ont eu pour l'aspect même du *lembas* une aversion encore pire que celle de Gollum. Il a été éparpillé alentour, et une partie en est écrasée et brisée, mais je l'ai rassemblé. Il n'y en a pas beaucoup moins que tu n'en as. Mais ils ont pris la nourriture de Faramir et ils ont pulvérisé ma gourde»

«II n'y a donc rien à ajouter, dit Sam. Nous en avons assez pour commencer. L'eau va poser un problème, toutefois. Mais allons, Monsieur Frodon! Partons, sans quoi un lac entier ne nous servira de rien! »

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE PREMIER
LA TOUR DE CIRITH UNGOL

«Pas avant que tu n'aies pris une bouchée, Sam, dit Frodon. Je ne céderai pas. Tiens, prends ce gâteau elfique, et bois cette dernière goutte de ta gourde! Toute l'affaire est sans espoir, ce n'est donc pas la peine de se soucier de demain. On ne le verra sans doute jamais»

Ils finirent par partir. Ils descendirent l'échelle, que Sam retira et posa dans le couloir à côté du corps recroquevillé de l'orque qui était tombé. L'escalier était sombre, mais on pouvait encore voir sur le toit la lueur de la Montagne, bien qu'elle eût décru à présent jusqu'à un rouge lugubre. Ils ramassèrent deux boucliers pour compléter leur déguisement et poursuivirent leur chemin.

Ils descendirent péniblement le grand escalier. La grande chambre de la tourelle de derrière, où ils s'étaient retrouvés, leur parut presque agréable: ils étaient de nouveau à l'air libre, mais la terreur courait le long des murs. Tout pouvait être mort dans la Tour de Cirith Ungol, mais elle suait toujours la peur. et le mal.

Arrivés enfin à la porte de la cour extérieure, ils s'arrêtèrent. De l'endroit même où ils se tenaient, ils sentaient déferler sur eux la malice des Guetteurs, formes noires et silencieuses assises de part et d'autre de la porte par laquelle apparaissait vaguement la clarté de Mordor. Tandis qu'ils se faufilaient entre les hideux cadavres des orques, chaque pas devenait plus difficile. Avant même d'atteindre la voûte, ils furent contraints à faire halte. Avancer d'un seul pouce était une douleur et une fatigue tant pour la volonté que pour les membres.

Frodon n'avait pas assez de forces pour une pareille lutte. Il se laissa tomber sur le sol. «Je ne puis pas continuer, Sam, murmura t'il. Je vais m'évanouir. Je ne sais pas ce qui m'arrive»

«Moi si, Monsieur Frodon. Retenez-vous! C'est la porte. Il y a là quelque sorcellerie. Mais je suis passé, et je vais sortir. Ça ne peut pas être plus dangereux qu'avant. Allons-y! »

Il sortit de nouveau le verre elfique de Galadriel. Comme pour faire honneur à son intrépidité et pour orner de splendeur sa fidèle main brune de hobbit qui avait accompli de tels exploits, la fiole flamboya soudain, de sorte que toute la cour sombre fut illuminée d'un rayonnement aveuglant comme celui d'un éclair, mais elle demeura ferme et ne passa point.

*«Gilthoniel! A El ber et h! »*cria Sam. Car, il ne savait pourquoi, sa pensée revint brusquement vers les Elfes de la Comté et au chant qui avait repoussé le Cavalier Noir parmi les arbres.

«Aiya *elenion ancalima! » cria* de nouveau Frodon derrière lui.

La volonté des Guetteurs fut brisée avec la soudaineté d'une corde qui saute, et Frodon et Sam basculèrent en avant. Puis ils coururent. Ils franchirent la porte et passèrent devant les deux grandes figures assises avec leurs yeux étincelants. II y eut un craquement. La clef de voûte de l'arche s'écrasa presque sur leurs talons, et le mur d'au-dessus se désagrégea et tomba en ruine. Ils n'y échappèrent que de justesse. Une cloche retentit, et un grand et terrible gémissement monta des Guetteurs. De bien loin dans les ténèbres supérieures, vint une réponse. Du ciel noir se laissa tomber comme un éclair une forme ailée, qui déchira les nuages d'un cri effroyablement perçant.

CHAPITRE DEUX
LE PAYS DE L'OMBRE

Il restait juste assez de présence d'esprit à Sam pour remettre vivement la fiole dans son sein. «Courez, Monsieur Frodon! cria t'il. Non, pas par-là! C'est à pic par-dessus le mur. Suivez-moi»

Ils fuirent le long de la route qui partait de la porte. En cinquante pas avec une courbe rapide autour d'un bastion saillant de la colline, elle les emmena hors de vue de la Tour. Ils s'étaient échappés pour le moment. Tapis contre le rocher, ils reprirent haleine, puis ils crispèrent les mains sur leurs cœurs. Perché à présent sur le mur près de la porte en ruine, le Nazgûl lançait ses cris de mort. Toutes les falaises en renvoyaient l'écho.

Terrifiés, ils repartirent en trébuchant. Bientôt, la route décrivit une nouvelle courbe rapide vers l'est, les exposant pendant un moment affreux à la vue de la Tour. Tout en passant, ils jetèrent un regard en arrière et virent la grande forme noire sur le rempart, puis ils plongèrent entre les murs de rocher dans une percée qui descendait en pente rapide vers la route de Morgul. Ils arrivèrent au carrefour. Il n'y avait toujours aucun signe d'orques, ni aucune réponse au cri du Nazgûl, mais ils savaient que le silence ne durerait pas longtemps. La chasse allait commencer d'un instant à l'autre.

«Cela ne peut aller ainsi, dit Frodon. Si nous étions de véritables orques, nous nous précipiterions vers la Tour, nous ne nous enfuirions pas. Le premier ennemi rencontré nous reconnaîtra. Il faut abandonner cette route d'une manière ou d'une autre»

«Mais nous ne le pouvons pas, dit Sam, pas sans ailes»

Les faces orientales de l'Ephel Duath étaient à pic, tombant en falaises et en précipices jusqu'à l'auge noire qui les séparait de la chaîne intérieure. Un peu au-delà du carrefour, après une autre pente raide, un léger pont de pierre franchissait le vide et menait la route vers les pentes couvertes d'éboulis et les gorges du Morgai. Par un effort désespéré, Frodon et Sam se ruèrent sur le pont, mais ils en avaient à peine atteint l'autre extrémité qu'ils entendirent commencer le haro. Loin derrière eux et à présent haut au-dessus du flanc de la montagne, se dressait la Tour de Cirith Ungol, dont les pierres rougeoyaient vaguement. Soudain, sa cloche rude retentit de nouveau, pour atteindre une volée fracassante. Des cors sonnèrent. Et à présent des cris répondirent d'au-delà du pont. Perdus dans l'auge sombre, coupés de l'éclat mourant d'Oroduin, Frodon et Sam ne pouvaient rien voir devant eux, mais ils entendaient déjà le pas lourd de pieds ferrés et, sur la route, retentit la battue rapide de sabots.

«Vite, Sam! Sautons! » cria Frodon. Ils gagnèrent à quatre pattes le parapet bas du pont. Il n'y avait heureusement plus d'affreuse chute dans le gouffre, car les pentes du Morgai s'étaient déjà élevées presque à hauteur de la route, mais il faisait trop noir pour deviner la profondeur de la dénivellation.

«Eh bien, allons y, Monsieur Frodon, dit Sam. Adieu! »

II lâcha prise. Frodon suivit. Et tandis même qu'ils tombaient, ils entendirent les cavaliers passer en trombe sur le pont, suivis du claquement des pieds des orques qui couraient derrière. Mais Sam aurait ri s'il l'avait osé. Redoutant à moitié un plongeon fracassant sur des rochers invisibles, les hobbits atterrirent avec un bruit mat et un craquement, après une chute d'une douzaine de pieds seulement, dans la dernière chose à laquelle ils se fussent attendus: un fouillis de buissons épineux. Là, Sam resta immobile, à sucer doucement une main égratignée.

Quand le son des sabots et des pieds fut passé, il se risqua à murmurer: «Sapristi, Monsieur Frodon, je ne savais pas qu'il poussait quelque chose en Mordor! Mais si j'avais su, c'est bien ça que j'aurais imaginé. A les sentir, ces épines doivent bien avoir un pied de long, elles ont transpercé tout ce que j'ai sur moi. Je voudrais bien avoir mis cette cotte de mailles! »

«Les mailles d'orques ne protègent pas de ces épines là, dit Frodon. Même un justaucorps de cuir ne servirait de rien»

Ils se débattirent pour sortir du buisson. Les épines et les ronces avaient la solidité du fil de fer et elles s'agrippaient comme des serres. Les manteaux des hobbits furent en lambeaux avant qu'ils ne pussent enfin se libérer.

«Et maintenant, descendons, Sam, murmura Frodon. Dans la vallée, vite, et puis on tournera vers le nord aussitôt que ce sera possible»

Le jour reparaissait dans le monde extérieur, et loin au-delà de l'obscurité du Mordor, le Soleil montait au-dessus de l'horizon oriental de la Terre du Milieu, mais ici, tout était aussi sombre que la nuit. Les feux de la Montagne s'éteignirent peu à peu. Le rayonnement disparut des escarpements. Le vent d'est qui soufflait depuis

le départ d'Ithilien parut alors complètement tombé. Lentement, péniblement, les hobbits descendirent à tâtons, trébuchant, jouant des pieds et des mains parmi les rochers, les ronces et le bois mort, à l'aveuglette dans les ombres, plus bas, toujours plus bas, jusqu'à ne pouvoir aller plus loin.

Ils finirent par s'arrêter, et ils s'assirent côte à côte, le dos contre un gros bloc de pierre. Tous deux transpiraient abondamment. «Si Shagrat en personne m'offrait un verre d'eau, je lui serrerais la main», dit Sam.

«Ne dis pas pareilles choses! réplique Frodon. Cela ne fait qu'empirer ce qui est» Puis il s'étira, saisi d'étourdissement et de fatigue, et il ne parla plus durant un moment. Enfin, prenant grandement sur lui, il se releva, et il vit avec stupéfaction. que Sam était endormi. «Réveille-toi, Sam! dit-il. Allons! II est temps de faire un nouvel effort»

Sam se remit péniblement sur pied. «Par exemple! dit-il. J'ai dû m'assoupir. Ça fait longtemps que je n'ai pas dormi convenablement, Monsieur Frodon, et mes yeux se sont simplement fermés d'eux-mêmes»

Frodon prit alors la tête, en direction du nord pour autant qu'il pût le deviner, parmi les rochers et les pierres roulées qui gisaient en grande quantité au fond du grand ravin. Mais il ne tarda pas à s'arrêter de nouveau.

«C'est inutile, Sam, dit-il. Je ne peux le supporter. Cette cotte de mailles, je veux dire. Pas dans mon état actuel. Même ma cotte de mithril paraissait lourde quand j'étais fatigué. Celle-ci l'est beaucoup plus. Et à quoi bon? Ce n'est pas en combattant que nous obtiendrons le passage»

«Mais nous aurons peut-être tout de même à nous battre, dit Sam. Et il y a des poignards et des flèches perdues. Ce Gollum n'est pas mort, pour commencer. Je n'aime pas à penser que vous n'auriez rien d'autre qu'un bout de cuir pour vous protéger d'un coup de poignard dans le noir»

«Écoute, Sam, mon gars, dit Frodon: je suis fatigué, las, il ne me reste aucun espoir. Mais je dois poursuivre ma tentative d'arriver à la Montagne tant que je pourrai bouger. L'Anneau suffit. Ce poids supplémentaire me tue. Je dois m'en débarrasser. Mais ne me crois pas ingrat. Je déteste la pensée de l'immonde tâche que tu as dû accomplir au milieu des corps pour me le trouver»

«N'en parlez pas, Monsieur Frodon. Miséricorde! Je vous porterais sur mon dos, si je le pouvais. Laissez la tomber, alors! »

Frodon enleva son manteau, retira la cotte de mailles d'orque et la jeta. Il eut un léger frisson. «Ce qu'il me faudrait en réalité, c'est quelque chose de chaud, dit-il. Le temps s'est rafraîchi, ou bien j'ai pris froid»

«Vous pouvez prendre ma cape, Monsieur Frodon», dit Sam. Il enleva le paquet de son dos et en retira la cape d'elfe. «Que pensez-vous de ceci, Monsieur Frodon? dit-il. Serrez ce chiffon d'orque autour de vous et mettez la ceinture par-dessus. Et ceci pourra recouvrir le tout. Ce ne sera pas tout à fait à la mode orque, mais cela vous tiendra plus chaud, et je suis sûr que cela vous protégera mieux que tout autre équipement. Ç'a été fait par la Dame»

Frodon prit la cape et fixa la broche. «Voilà qui va mieux! dit-il. Je me sens beaucoup plus léger. Je peux continuer, maintenant. Mais cette obscurité épaisse semble m'envahir le cœur. Tandis que j'étais en prison, Sam, j'essayais de me rappeler le Brandevin, le Bout des Bois et l'Eau courant au travers du moulin à Hobbitebourg. Mais je ne puis les voir à présent»

«Allons, Monsieur Frodon. C'est vous qui parlez d'eau, cette fois-ci! dit Sam. Si seulement la Dame pouvait nous voir ou nous entendre, je lui dirais: "Madame, tout ce qu'il nous faut, c'est simplement de la lumière et de l'eau: juste de l'eau pure et la simple lumière du jour, plutôt que des joyaux, sauf votre respect. " Mais la dorien est loin.

Sam soupira et agita la main en direction des hauteurs de l'Ephel Duath, qui ne se distinguaient plus que par un noir plus profond sur le ciel noir.

Ils repartirent. Ils n'étaient pas encore allés bien loin que Frodon s'arrêta. «Il y a un Cavalier Noir au-dessus de nous, dit-il. Je le sens. Nous ferions mieux de ne pas bouger pendant un moment»

Ils restèrent tapis sous une grande pierre, dos à l'ouest, et ne parlèrent pas durant quelque temps. Puis Frodon eut un soupir de soulagement. «Il a passé», dit-il. Ils se relevèrent et alors tous deux écarquillèrent les yeux. Dans le lointain à gauche, vers le sied, les pics et les hautes crêtes de la grande chaîne commençaient d'apparaître, sombres et noires, formes visibles se détachant sur un ciel qui devenait gris. La lumière croissait derrière eux. Elle se glissa lentement vers le nord. Il y avait bataille dans les très hauts espaces de l'air. Les nuages ondoyants du Mordor étaient repoussés, leurs bords partaient en lambeaux comme un vent s'élevait du monde vivant et balayait les vapeurs et les fumées vers la sombre terre à laquelle elles appartenaient. Sous les pans du lugubre dais qui se levaient, une terne lumière filtra dans le Mordor comme le pâle matin au travers de la fenêtre noircie d'une prison.

«Regardez, Monsieur Frodon! dit Sam. Regardez ça! Le vent a changé. Il se passe quelque chose. Tout ne marche pas à son gré. Ses ténèbres se dispersent là-bas dans le monde. Je voudrais bien voir ce qui se passe! »

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE DEUX
LE PAYS DE L'OMBRE

C'était le matin du quinze Mars et, sur la Vallée de l'Anduin, le Soleil s'élevait au-dessus de l'ombre de l'est, et le vent du sud-ouest soufflait. Théoden gisait, mourant, sur les Champs du Pelennor.

Tandis que Frodon et Sam restaient là en contemplation, la frange de lumière s'étendit tout le long de l'Ephel Duath, et ils virent une forme qui venait à grande vitesse de l'ouest, au début simple point noir dans la bande de lumière indécise au-dessus des cimes, mais grandissante, jusqu'au moment où elle plongea comme un carreau d'arbalète dans le dais sombre pour passer à grande hauteur au-dessus d'eux. Dans son vol, elle lança un long cri strident: c'était la voix d'un Nazgûl, mais ce cri ne causa plus en eux aucune terreur: c'était un cri de douleur et d'effroi, porteur de mauvaises nouvelles pour la Tour Sombre. Le Seigneur des Chevaliers Servants de l'Anneau avait rencontré son destin.

«Que vous disais-je? Il se passe quelque chose! s'écria Sam. "La guerre va bien ", avait dit Shagrat, mais Gorbag, lui, n'était pas aussi assuré, et, en cela aussi, il avait raison. les choses prennent meilleure tournure, Monsieur Frodon. N'avez vous pas quelque espoir, à présent? »

«Eh bien, non, pas beaucoup, dit Frodon avec un soupir. Nous allons vers l'est, non vers l'ouest. Et je suis tellement fatigué! Et l'Anneau est si lourd, Sam! Et je commence à le voir tout le temps dans ma tête, comme une grande roue de feu»

L'entrain rapide de Sam retomba aussitôt. Il regarda son maître avec anxiété, et il lui prit la main. «Allons, Monsieur Frodon! dit-il. J'ai une chose que je désirais: un peu de lumière. Assez pour nous aider, et pourtant je devine qu'elle est dangereuse aussi. Essayez d'aller un peu plus loin, et alors on s'étendra tout près l'un de l'autre et on essaiera de se reposer un peu. Mais mangez un morceau maintenant, une bouchée de la nourriture des Elfes, ça pourra vous redonner du cœur»

Tout en mâchant du mieux que leur permettaient leurs bouches desséchées une gaufrette de *lembas* qu'ils avaient partagée, Frodon et Sam poursuivirent leur marche pénible. La lumière, si elle ne dépassait pas un crépuscule gris, leur suffisait pour voir qu'ils étaient profondément enfoncés dans la vallée qui séparait les montagnes. Elle montait en pente douce vers le nord, et dans le fond courait le lit à sec d'un ruisseau à présent disparu. Au-delà de son cours rocailleux, ils voyaient un sentier battu qui suivait en lacets le pied des escarpements de l'ouest. L'eussent-ils su, ils auraient pu l'atteindre plus vite, car c'était une piste qui quittait la grande route de Morgul à l'extrémité ouest du pont pour descendre jusqu'au fond de la vallée par un long escalier taillé dans le roc. Elle servait aux patrouilles ou aux messagers qui se rendaient rapidement aux petits postes et redoutes situés assez loin vers le nord, entre Cirith Ungol et les pertuis d'Isenmouthe, la mâchoire de fer de Carach Angren.

Il était périlleux pour les hobbits d'emprunter un tel sentier, mais la rapidité leur était nécessaire, et Frodon sentait qu'il ne pourrait affronter la marche laborieuse et pénible parmi les pierres roulées ou dans les ravins sans pistes du Morgai. Et il jugeait que le nord était peut-être la voie que les chasseurs s'attendraient le moins à les voir prendre. La route de l'est vers la plaine ou le col revenant vers l'ouest, voilà ce qu'ils fouilleraient d'abord le plus minutieusement. Ce ne serait que parvenu bien au nord de la Tour qu'il avait l'intention de tourner à la recherche de quelque chemin vers l'est, l'est de la dernière étape désespérée de son voyage. Ils franchirent alors le lit pierreux et prirent le sentier des orques, qu'ils suivirent quelque temps. Les escarpements sur leur gauche étaient en surplomb, et on ne pouvait les voir d'en dessus, mais le sentier faisait de nombreux lacets, et à chaque tournant ils saisissaient la poignée de leurs épées et n'avançaient qu'avec précaution.

La lumière n'augmentait guère, car l'Oroduin vomissait toujours une grande fumée qui, poussée vers le haut par les courants opposés, s'élevait de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle atteignît une région au-dessus du vent et s'étendît en une voûte incommensurable, dont le pilier central se dressait hors des ombres au-delà de la vue. Ils avaient clopiné pendant plus d'une heure, quand ils entendirent un son qui les arrêta. Incroyable, mais indubitable. De l'eau qui dégouttait. D'une faille sur la gauche, si nette et si étroite qu'elle semblait tranchée dans l'escarpement noir par quelque hache géante, de l'eau dégoulinait: derniers restes, peut-être, de quelque douce pluie prélevée sur les mers ensoleillées, mais dont le mauvais sort voulait qu'elles tombassent finalement sur les murs de la Terre Noire pour se perdre en vain dans la poussière. Ici, elle sortait du rocher en une petite cascade, traversait le sentier et, tournant vers le sud, s'en allait rapidement disparaître parmi les pierres mortes.

Sam s'élança. «Si jamais je revois la Dame, je le lui dirai! s'écria t'il. De la lumière, et maintenant de l'eau! » Puis il s'arrêta. «Laissez moi boire le premier, Monsieur Frodon», dit-il.

Bon, mais il y a assez de place pour deux»

«Ce n'est pas ce que je voulais dire, répliqua Sam. Je veux dire que si l'eau est empoisonnée ou si c'est quelque chose qui montrera vite sa nocivité, eh bien, mieux vaut que ce soit moi que vous, maître, vous comprenez?

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE DEUX
LE PAYS DE L'OMBRE

Je comprends. Mais je crois que nous courrons notre chance ensemble, Sam, ou le bienfait. En tout cas, fais attention maintenant, si elle est très froide! »

L'eau était fraîche, mais non glacée, et elle avait un goût désagréable, en même temps amer et huileux, du moins est ce ce qu'ils auraient dit chez eux. Ici, elle semblait au-dessus de tout éloge, et aussi de toute peur et de toute prudence. Ils burent tout leur content, et Sam remplit sa gourde. Après cela, Frodon se sentit plus dispos, et ils parcoururent encore plusieurs milles, jusqu'à l'élargissement du chemin, et le début d'un mur rude le long du bord les avertit de l'approche d'un nouveau repaire d'orques.

«Voici où nous nous détournons, Sam, dit Frodon. Et nous devons aller vers l'est» Il soupira à l'aspect des sombres crêtes de l'autre côté de la vallée. «II me reste à peu près juste assez de force pour trouver quelque trou là-haut. Et là, il me faudra prendre un peu de repos»

Le lit de la rivière se trouvait à présent à quelque distance en contrebas du sentier. Ils y descendirent en jouant des pieds et des mains et commencèrent à le traverser. A leur surprise, ils tombèrent sur des mares sombres, alimentées par des filets d'eau issus de, quelque source située plus haut dans la vallée. Sur ses marges extérieures sous les montagnes occidentales, le Mordor était un pays mourant, mais non encore mort. Et il poussait encore des choses rudes, tordues, amères, qui luttaient pour la vie. Dans les ravins du Morgai, de l'autre côté de la vallée, étaient tapis des arbustes rabougris qui s'accrochaient, des touffes d'herbe grise et rêche le disputaient aux pierres, sur lesquelles rampaient des mousses desséchées, et partout s'étalaient des enchevêtrements de grandes ronces contorsionnées. Certaines avaient de longues épines perçantes, d'autres des dardillons crochus qui déchiraient comme des couteaux. Les tristes feuilles ratatinées d'une année passée y pendaient, crissant et crépitant dans les mornes airs, mais leurs bourgeons infestés de larves s'ouvraient tout juste. Des mouches, brun foncé ou noires, marquées comme les orques d'une tache en forme d'œil rouge, bourdonnaient et piquaient, et au-dessus des buissons de ronces dansaient et tournoyaient des nuées de cousins affamés.

«L'équipement orque ne sert à rien, dit Sam, agitant les bras. Je voudrais bien avoir un cuir d'orque»

Frodon finit par ne plus pouvoir aller plus loin. Ils avaient monté le long d'un étroit ravin en pente, mais ils avaient encore un long chemin à parcourir avant de pouvoir seulement arriver en vue de la dernière crête déchiquetée. «Il faut que je me repose, Sam, et que je dorme, si je le puis», dit Frodon. II regarda alentour, mais il semblait n'y avoir dans ce morne pays aucun endroit où même un animal pourrait se glisser. Enfin, épuisés, ils rampèrent sous un rideau de ronces qui pendait comme une natte sur un pan de rocher bas.

Ils s'assirent là et prirent le repas qu'ils purent. Conservant le précieux *lembas* pour les jours funestes à venir, ils mangèrent la moitié de ce qui restait dans le sac de Sam des vivres fournis par Faramir : des fruits secs et une mince tranche de viande fumée, et ils sirotèrent de l'eau. Ils avaient encore bu aux mares de la vallée, mais ils avaient de nouveau très soif. II y avait dans l'air de Mordor une certaine âpreté qui asséchait la bouche. Quand Sam pensait à l'eau, même la disposition à l'espoir qui était la sienne fléchissait. Au-delà du Morgai, il allait falloir traverser la terrible plaine de Gorgoroth.

«Maintenant, dormez le premier, Monsieur Frodon, dit-il. Il recommence à faire sombre. Je pense que cette journée tire à sa fin»

Frodon soupira, et il fut endormi presque avant la fin de la phrase. Sam, luttant contre sa propre fatigue, prit la main de son maître, et il resta assis là en silence jusqu'à la tombée de la pleine nuit. Alors enfin, pour se tenir éveillé, il rampa hors de la cachette et regarda alentour. Le pays semblait plein de grincements, de craquements et de bruits furtifs, mais il n'y avait aucun son de voix ou de pas. Loin au-dessus de l'Ephel Duath à l'ouest, le ciel nocturne était encore terne et pâle. Là, Sam vit, pointant au milieu des nuages légers qui dominaient un sombre pic haut dans les montagnes, une étoile blanche et scintillante.

Sa beauté lui poignit le cœur, tandis qu'il la contemplait de ce pays abandonné, et l'espoir lui revint. Car, tel un trait, net et froid, la pensée le transperça qu'en fin de compte l'Ombre n'était qu'une petite alose transitoire: il y avait à jamais hors de son atteinte de la lumière et une grande beauté. Son chant dans la Tour avait été plutôt un défi que de l'espoir, car alors, il pensait à lui-même. A présent, pendant un moment, son propre destin et même celui de son maître cessèrent de l'inquiéter. Il se glissa de nouveau sous les ronces et s'étendit à côté de Frodon, et, rejetant toute crainte, il se laissa aller à un profond et paisible sommeil.

Ils se réveillèrent en même temps, main dans la main. Sam était presque frais, prêt à affronter une nouvelle journée, mais Frodon soupira. Son sommeil avait été inquiet, plein de rêves de feu, et le réveil ne lui apportait aucun réconfort. Son sommeil n'avait toutefois pas été dénué de toute vertu curative: il était plus fort, mieux en état de supporter son fardeau pour une nouvelle étape. Ils ignoraient quelle heure il était et combien de temps ils avaient dormi, mais après avoir mangé un morceau et bu une gorgée d'eau, ils reprirent leur chemin le long du ravin jusqu'à sa terminaison en une pente raide d'éboulis et de pierres glissantes. Là, les dernières choses vivantes renonçaient à la lutte, les hauts du Morgai étaient sans herbe, nus, déchiquetés, d'une stérilité d'ardoise.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE DEUX
LE PAYS DE L'OMBRE

Après beaucoup de vagabondages et de recherches, ils trouvèrent un endroit où grimper, et, après une dernière centaine de pieds d'escalade et d'agrippements, ils atteignirent le haut. Ils arrivèrent à une crevasse entre deux sombres rochers, et, passant dedans, ils se trouvèrent au bord même de la dernière barrière du Mordor. Sous eux, au fond d'une dénivellation de quelque quinze cents pieds, la plaine intérieure s'étendait pour se perdre dans une obscurité sans forme. Le vent du monde soufflait à présent de l'ouest, et les grands nuages, haut soulevés, flottaient vers l'est, mais ne venait encore aux lugubres champs de Gorgoroth qu'une lumière grisâtre. Là, des fumées traînaient sur le sol, s'attardant dans les creux, et des vapeurs s'échappaient de fissures dans la terre.

Toujours dans le lointain, à quarante milles au moins, ils virent la Montagne du Destin, dont le pied était fondé dans des ruines cendreuses et l'énorme cône s'élevait à une grande hauteur où sa tête fumante était enveloppée de nuages. Ses feux, à présent réduits, couvaient, et elle se dressait dans son sommeil, aussi menaçante et dangereuse qu'une bête endormie. Derrière, était suspendue une vaste ombre, inquiétante comme un nuage orageux: les voiles de Barad-dûr, dressées très loin sur un long éperon que les Monts Cendrés projetaient du nord. La Puissance Ténébreuse était plongée dans la méditation, et l'ail se tournait vers l'intérieur, considérant des nouvelles de doute et de danger: elle voyait une épée brillante et un visage sévère et majestueux, et durant un moment, elle accorda peu de pensée à autre chose, et toute sa grande forteresse, porte après porte, et tour après tour, fut enveloppée d'une pesante obscurité.

Frodon et Sam contemplèrent cet odieux pays avec un mélange de dégoût et d'étonnement. Entre eux et la montagne fumante et autour d'elle au nord et au sud, tout paraissait ruine et mort: un désert brûlé et suffoqué. Ils se demandaient comment le Seigneur de ce royaume entretenait et nourrissait ses esclaves et ses armées. Aussi loin que portait le regard, à la périphérie du Morgai et vers le sud, il y avait des camps, certains de tentes, d'autres ordonnés comme de petites villes. L'un des plus grands de ceux-ci se trouvait juste sous eux. Il était ramassé à un mille à peine dans la plaine comme un grand nid d'insectes, avec des rues droites et mornes de baraquements et de longs bâtiments gris. Des gens affairés allaient et venaient alentour, une large route en partait en direction du sud-est pour rejoindre celle de Morgul, et l'on y voyait se hâter de nombreuses files de petites formes noires.

«Je n'aime pas du tout la façon dont les choses se présentent, dit Sam. C'est assez désespéré, je dirais sauf que là où il y a tant de gens, il doit y avoir des sources ou de l'eau, sans parler de nourriture. Et ce sont là des Hommes et non des Orques, si mes yeux ne me trompent du tout au tout»

Ni lui ni Frodon ne savaient rien des grands champs travaillés par des esclaves dans l'extrême sud de ce vaste royaume, au-delà des fumées de la Montagne, près des tristes eaux sombres du Lac Nurnen, ni des grandes routes qui s'en allaient à l'est et au sud vers des pays tributaires, d'où les soldats de la Tour ramenaient de longs convois de camions chargés de marchandises, de butin et d'esclaves frais. Ici, dans les régions du nord, se trouvaient les mines et les forges, et les rassemblements pour une guerre depuis longtemps préparée, et ici la Puissance Ténébreuse, bougeant ses armées comme des pièces sur un échiquier, les rassemblait. Ses premiers mouvements, premiers éclaireurs de sa force, avaient été mis en échec sur sa ligne ouest, au sud et au nord. Elle les retirait provisoirement et amenait de nouvelles forces, les massant autour de Cirith Gorgor en vue d'un coup vengeur. Et s'il avait également été dans ses intentions de défendre la Montagne contre toute approche, elle n'aurait guère pu faire davantage.

«Bon! poursuivit Sam. Quoi qu'ils aient à manger et à boire, on ne peut l'obtenir. Je ne vois aucun chemin pour descendre. Et même si on y arrivait, on ne pourrait franchir tout ce terrain découvert qui fourmille d'ennemis»

«Il faut pourtant que nous le tentions, dit Frodon. Ce n'est pas pire que je ne m'y attendais. Je n'ai jamais espéré traverser. Je n'en vois aucun espoir à présent. Mais je dois toujours faire tout ce que je peux. Pour le moment, c'est d'éviter aussi longtemps que possible d'être pris. Il nous faut donc encore aller vers le nord, je pense, et voir de quoi cela a l'air là où la plaine découverte est plus étroite»

«Je le devine, dit Sam. Là où c'est plus étroit, les Orques et les Hommes seront tout simplement plus tassés. Vous verrez, Monsieur Frodon»

«J'y compte bien, si jamais nous arrivons jusque là», dit Frodon, se détournant.

Ils virent bientôt qu'il était impossible de passer par la crête, du Morgai, ainsi qu'en aucun des plus hauts niveaux, dépourvus de sentiers et coupés de gorges profondes. Ils finirent par être contraints de redescendre par le ravin qu'ils avaient escaladé pour chercher une voie le long de la vallée. C'était un rude labeur, car ils n'osaient traverser pour prendre le sentier du côté ouest. Au bout d'un ou deux milles, ils aperçurent, dans un creux au pied de l'escarpement, le repaire d'orques dont ils avaient deviné la proximité: un mur et un groupe de huttes établies autour d'une sombre entrée de caverne. On ne voyait aucun mouvement, mais les hobbits se glissèrent devant

avec précaution, en restant le plus possible dans les fourrés d'épineux qui poussaient en ce point de part et d'autre du lit du ruisseau.

Ils parcoururent encore deux ou trois milles, et le repaire d'orques fut caché à leur vue derrière eux, mais à peine commençaient-ils à respirer plus librement qu'ils entendirent, rauques et fortes, des voix d'orques. Ils s'éclipsèrent promptement derrière un buisson brun et rabougri. Les voix approchèrent. Deux orques parurent bientôt. L'un était vêtu de haillons bruns et armé d'un arc de corne, il était de petite espèce, à la peau noire et aux larges narines reniflâmes: évidemment un traqueur de quelque sorte. L'autre était un grand orque combattant, semblable à ceux de la compagnie de Shagrat, portant le signe de l'ail. Lui aussi avait un arc dans le dos, et il tenait une courte lance à large fer. Comme d'ordinaire, ils se querellaient et, étant d'espèces différentes, ils usaient du Langage Commun à leur façon.

Le petit orque s'arrêta à vingt pas à peine de l'endroit où étaient tapis les hobbits. «Bouh ! grogna t'il. Je rentre» II pointa le doigt vers le repaire d'orques de l'autre côté de la vallée. «Rien ne sert d'user encore mon nez sur les pierres. Il ne reste rien, que je dis. J'ai perdu la trace pour t'avoir cédé. Elle montait dans la montagne. Elle ne suivait pas la vallée, je te dis»

«Vous ne servez pas à grand-chose, vous autres petits renifleurs, hein? dit le grand orque. M'est avis que les yeux valent mieux que vos nez morveux»

«Et qu'est ce que t'as vu avec les tiens? gronda l'autre. Foutaise! Tu ne sais même pas ce que tu cherches»

«A qui la faute? répliqua la soldat. Pas à moi. Cela vient de Plus Haut. On a d'abord dit que c'était un grand Elfe en brillante armure, puis c'était une sorte de petit nain, et puis ce doit être une bande de rebelles Uruk-hai, ou peut-être est ce le tout ensemble»

«Peuh! dit le traqueur. Ils ont perdu la tête, voilà ce que c'est. Et certains des patrons vont y perdre leur peau aussi, j'imagine, si ce qu'on dit est vrai: une incursion sur la Tour et tout, une centaine des nôtres zigouillés, et le prisonnier qui a filé. Si c'est comme ça que vous autres combattants vous vous débrouillez, faut pas s'étonner qu'y ait de mauvaises nouvelles des batailles»

«Qui a dit qu'il y avait de mauvaises nouvelles? » cria le soldat.

«Peuh! Qui dit qu'il n'y en a pas? »

«Voilà un foutu langage de rebelle, et je vais te flanquer ma lance dans le corps, si tu ne la fermes pas, compris? »

«Bon, bon! dit le traqueur. Je ne dirai plus rien, et je n'en penserai pas moins. Mais qu'est ce que le mouchard noir a à voir avec tout ça? Ce glouglouteur aux mains battantes? »

«Je ne sais pas. Rien, peut-être. Mais il machine quelque chose, à fourrer son nez partout, je parie. La peste l'emporte! II s'était à peine esbigné que l'ordre est venu de le prendre vivant, et vite»

«Eh bien, j'espère qu'ils le prendront et qu'ils lui feront passer un mauvais quart d'heure, grogna le traqueur. Il a brouillé le vent là-bas, en fauchant cette cotte de mailles abandonnée qu'il avait trouvée et en barbotant partout avant que j'aie pu arriver»

«Ça lui a sauvé la vie en tout cas, dit le soldat. Tu te rends compte avant de savoir qu'on le voulait, je lui ai tiré dessus tout net, à cinquante pas en plein dans le dos, mais il a continué de courir»

«Allons donc! Tu l'as raté, dit le traqueur. D'abord tu tires au petit bonheur, puis tu cours trop lentement, et ensuite tu envoies chercher les pauvres traqueurs. J'en ai marre de toi» Il s'en fut au petit trot.

«Reviens, toi, ou je te signale! » cria le soldat.

«A qui? Pas à ton fameux Shagrat. Il ne sera plus capitaine»

«Je donnerai ton nom et ton numéro aux Nazgûls, dit le soldat, baissant la voix jusqu'au susurrement. L'un d'eux est en fonction à la Tour dès maintenant»

L'autre s'arrêta et sa voix était emplie de crainte et de rage. «Sacré mouchard de chapardeur! hurla t'il. Tu ne peux pas faire ton boulot, tu ne peux même pas rester avec les tiens. Retourne auprès de tes sales Gueulards, et puissent-ils faire geler ta viande! Si l'ennemi ne les attrape pas avant. Ils ont estourbi le Numéro Un, à ce que j'ai entendu dire, et j'espère que c'est vrai! »

Le grand orque bondit après lui, lance en main. Mais le traqueur, ayant sauté derrière une pierre, lui ficha une flèche dans l'œil en pleine course, et l'autre tomba avec fracas. Le traqueur s'enfuit à travers la vallée et disparut.

Les hobbits restèrent un moment assis en silence. Enfin Sam bougea. «Eh bien, j'appelle ça tout net, dit-il. Si cette agréable disposition favorable voulait bien s'étendre dans le Mordor, la moitié de nos difficultés seraient terminées»

«Doucement, Sam, murmura Frodon. Il peut y en avoir d'autres dans les environs. Nous l'avons évidemment échappé belle, et la chasse était de plus près que nous ne le pensions sur la piste. Mais c'est bien là

l'esprit du Mordor, Sam, et il s'est étendu jusqu'aux derniers coins. Les Orques se sont toujours conduits de cette façon quand ils sont livrés à eux-mêmes, à ce que disent toutes les histoires. Mais il n'y a pas grand espoir à en tirer. Ils nous haïssent, dans leur ensemble et en tout temps. Si ces deux-là nous avaient vus, ils auraient laissé tombé toute leur querelle jusqu'à ce que nous soyons morts»

Il y eut de nouveau un long silence. Sam le rompit derechef, mais à voix basse, cette fois. «Avez-vous entendu ce qu'ils ont dit de ce glouglouteur, Monsieur Frodon? Je vous ai bien dit que Gollum n'était pas encore mort, n'est ce pas? »

«Oui, je me rappelle. Et je me suis demandé comment tu le savais, dit Frodon. Eh bien! je crois que nous ferions mieux de ne pas ressortir d'ici jusqu'à ce qu'il fasse complètement noir. Tu pourras donc me dire comment tu le sais, et me raconter tout ce qui s'est passé. Si tu peux le faire doucement»

J'essaierai, dit dam, mais quand je pense à ce Puant, je m'échauffe tellement que je pourrais crier»

Les hobbits restèrent donc assis là à l'abri du buisson de ronces, tandis que la morne lumière du Mordor se perdait lentement dans une nuit profonde et sans étoiles, et Sam raconta à l'oreille de Frodon tout ce qu'il pouvait exprimer de l'attaque traîtresse de Gollum, de l'horreur d'Arachne, et de ses propres aventures avec les orques. Quand il eut fini son récit, Frodon ne dit rien, mais il prit la main de Sam et la serra. Finalement, il se secoua.

Eh bien, je suppose qu'il faut repartir, dit-il. Je me demande combien de temps il se passera avant que nous ne soyons vraiment pris et que toute la peine et la dissimulation ne soient terminées, et en vain» II se leva. «II fait noir, et nous ne pouvons nous servir du verre de la Dame. Garde-le-moi en sécurité, Sam. Je n'ai aucun endroit où le mettre, excepté ma main, et les deux mains me seront nécessaires dans cette nuit profonde. Mais Dard, je te le donne. J'ai une lame d'orque, et je ne pense pas qu'il m'appartienne de frapper d'autre coup»

Tout mouvement dans la nuit était difficile et dangereux dans cette terre dépourvue de sentiers, mais, lentement et non sans maints trébuchements, les deux hobbits peinèrent heure après heure en direction du nord le long du bord oriental de la vallée pierreuse. Quand une lumière grise reparut au-dessus des hauteurs de l'ouest, longtemps après que le jour eut commencé dans les terres d'au-delà, ils se cachèrent de nouveau et dormirent un peu, à tour de rôle. Durant ses moments de veille, des pensées de nourriture occupaient l'esprit de Sam. Finalement, quand Frodon, se réveillant, parla de manger et de se préparer à un nouvel effort, il posa la question qui l'inquiétait le plus.

«Faites excuse, Monsieur Frodon, dit-il, mais avez-vous quelque idée de la distance qu'il y a encore à parcourir? »

«Non, pas d'idée bien nette, Sam, répondit Frodon. A Fondcombe, avant le départ, on m'a montré une carte du Mordor, faite avant que l'Ennemi ne fût revenu ici, mais je n'en ai qu'un souvenir vague. Ce que je me rappelle le plus clairement, c'est qu'il y avait un endroit au nord où les chaînes occidentale et septentrionale lancent des éperons qui se rejoignent presque. Cela doit être à vingt lieues au moins du pont près de la Tour. Ce pourrait être un bon endroit pour traverser. Mais naturellement, si nous y arrivons, nous nous trouverons plus loin que nous n'étions de la Montagne, à une soixante de milles, je pense. J'estime que nous avons parcouru une douzaine de lieues depuis le pont, à présent. Même si tout va bien, je ne pourrais guère atteindre la Montagne en une semaine. Je crains, Sam, que le fardeau ne se fasse très lourd, et j'irai encore plus lentement à mesure que nous approcherons»

Sam soupira. «C'est exactement ce que je craignais, dit-il. Eh bien, sans parler de l'eau, il nous faut manger moins, Monsieur Frodon, ou alors aller un peu plus vite, en tout cas tant que nous serons dans la vallée. Encore une bouchée, et tous les vivres sont épuisés, à part le pain de route des Elfes»

Je vais essayer d'aller un peu plus vite, Sam, dit Frodon, respirant profondément. Viens, alors! En route pour une nouvelle marche! »

Il ne faisait pas encore de nouveau tout à fait sombre. Ils poursuivirent péniblement leur route, jusque dans la nuit. Les heures passèrent en un trébuchant et fatigant cheminement, coupé de quelques brèves haltes. Au premier soupçon de lumière grise sous les lisières du dais d'ombre, ils se cachèrent derechef dans un creux noir à l'abri d'un rocher en surplomb.

La lumière s'accrut lentement et devint plus claire qu'elle n'avait encore été. Un fort vent d'ouest balayait à présent les fumées du Mordor des couches supérieures de l'air. Un moment plus tard, les hobbits purent discerner la conformation du terrain sur quelques milles devant eux. L'auge entre les montagnes et le Morgai avait constamment diminué au fur et à mesure de sa montée, et le bord intérieur n'était plus guère qu'une corniche sur les faces escarpées de l'Ephel Duath, mais à l'est, elle tombait plus à pic que jamais dans Gorgoroth. Devant eux, le lit se terminait par des paliers de roc anfractueux, car de la chaîne principale jaillissait un éperon aride, poussé vers l'est comme un mur. A sa rencontre s'étendait de la chaîne septentrionale de l'Ered Lithui, grise et brumeuse, un long saillant, et entre les extrémités, il y avait une trouée étroite: Carach Angren,

l'Isenmouthe, au-delà de laquelle s'étendait la profonde vallée d'Udûn. En cette basse terre derrière le Morannon, se trouvaient les tunnels et les profonds arsenaux que les serviteurs du Mordor avaient constitués pour la défense de

la Porte Noire de leur pays, et là, à présent, leur Seigneur rassemblait en hâte de grandes forces pour répondre à l'assaut des Capitaines de l'Ouest. Sur les éperons avancés étaient construits des forts et des tours, et des feux de bivouac étaient allumés, un mur de terre avait été élevé pour barrer la trouée, et on avait creusé une profonde tranchée qui ne pouvait être franchie que sur un seul pont.

A quelques milles au nord, haut dans l'angle où l'éperon ouest se détachait de la chaîne principale, se dressait le vieux château de Durthang, à présent l'une des nombreuses places fortes d'orques, accumulées autour de la vallée d'Udûn. Une route, déjà visible dans la lumière croissante, en descendait en lacet, jusqu'à l'endroit où, à un ou deux milles des hobbits, elle tournait à l'est pour suivre une corniche taillée au flanc de l'éperon, par laquelle elle rejoignait la plaine et gagnait fIsenmouthe.

Il sembla aux hobbits qui contemplaient cette vue que tout leur voyage vers le nord avait été vain. La plaine à leur droite était terne et enfumée, et ils n'y voyaient ni camps ni troupes en mouvement, mais toute cette région était exposée à la vigilance des forts de Carach Angren.

«Bon, Sam, dit Frodon. Conduis-moi! Tant qu'il te restera un peu d'espoir. Le mien est épuisé. Mais je ne peux pas foncer, Sam. Je vais simplement clopiner derrière toi»

«Avant d'entreprendre tout clopinement, vous avez besoin de sommeil et de nourriture, Monsieur Frodon. Venez prendre ce que vous pourrez de l'un et l'autre»

Il donna à Frodon de l'eau et une gaufrette supplémentaire du pain de voyage, et il fit de son manteau un coussin pour la tête de son maître. Frodon était trop fatigué pour discuter, et Sam se garda de lui dire qu'il avait bu la dernière goutte de leur eau et mangé la part de nourriture de Sam en même temps que la sienne. Quand Frodon fut endormi, Sam se pencha sur lui pour écouter sa respiration et scruter son visage. Celui ci était ridé et amaigri, et pourtant, dans le sommeil, il reflétait la sérénité et l'absence de toute peur. «Eh bien, voilà, Maître! murmura Sam pour lui-même. Il va falloir que je vous abandonne un peu et que je m'en remette à la chance. Il faut se procurer de l'eau, ou on n'ira pas plus loin»

Sam se glissa au-dehors, et passant de pierre en pierre avec des précautions plus poussées encore qu'il n'est habituel aux hobbits, il descendit jusqu'au lit, qu'il suivit quelque temps dans sa montée vers le nord, jusqu'aux paliers de rocher où longtemps auparavant, sans doute, le ruisseau descendait de sa source en une petite cascade bouillonnante. Tout semblait à présent sec et silencieux, mais, refusant de désespérer, Sam se baissa pour écouter, et, à sa grande joie, il perçut le son d'un dégouttement. Ayant grimpé quelques marches, il découvrit un tout petit ruisseau d'eau noire qui sortait du flanc de la montagne et emplissait un petit bassin dénudé, d'où il se déversait de nouveau pour se perdre sous les pierres arides.

Sam goûta l'eau, et elle lui parut suffisamment bonne. Il en avala alors une profonde gorgée, remplit sa gourde et se retourna pour partir. A ce moment, il entr'aperçut une forme ou une ombre noire qui se glissait parmi les rochers près de la cachette de Frodon. Ravalant un cri, il bondit de la source et courut, sautant de pierre en pierre. C'était une créature circonspecte, difficile à voir, mais Sam n'avait guère de doute à son sujet: il brûlait de lui serrer le cou entre ses mains. Mais l'autre l'entendit approcher, et il s'esquiva vivement. Sam crut l'apercevoir une dernière fois, jetant un regard en arrière par-dessus le rebord du précipice vers l'est avant de baisser la tête et de disparaître.

«Eh bien, la chance ne m'a pas laissé tomber, murmura Sam, mais il s'en est fallu d'un cheveu! Comme si ça ne suffisait pas des orques par milliers sans que ce gredin puant vienne fourrer son nez par-là? Je voudrais bien qu'il eût été abattu! » Il s'assit à côté de Frodon sans le réveiller, mais il n'osa dormir lui-même. Enfin, quand il sentit ses yeux se fermer et qu'il sut ne pouvoir plus longtemps lutter contre le sommeil, il réveilla doucement son maître.

«Ce Gollum est de nouveau dans les parages, je crains, Monsieur Frodon, dit-il. Ou en tout cas, si ce n'était pas lui, c'est qu'il y en a deux. J'étais allé chercher de l'eau et je l'ai aperçu en train de fouiner juste comme je me retournais. M'est avis qu'il n'est pas sûr de dormir tous les deux en même temps, et, faites excuse, je ne pourrai plus garder les yeux ouverts bien longtemps»

«Oh, mon cher Sam! dit Frodon. Couche toi et prends le tour qui te revient! Mais j'aimerais mieux avoir affaire à Gollum qu'à des orques. En tout cas, il ne nous livrera pas à eux pas à moins d'être pris lui même»

«Mais il pourrait voler et assassiner un peu pour son propre compte, grogna Sam. Ouvrez l'œil, Monsieur Frodon! Il y a une gourde pleine d'eau. Buvez tout votre content. On pourra la remplir en partant» Sur ce, Sam sombra dans le sommeil.

La lumière disparaissait quand il se réveilla. Frodon était assis derrière lui, le dos contre le rocher, mais il s'était endormi. La gourde d'eau était vide. Il n'y avait aucun signe de Gollum.

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE DEUX
LE PAYS DE L'OMBRE

L'obscurité de Mordor était revenue, et les feux de bivouac brûlaient sur les hauteurs, violents et rouges, quand les hobbits repartirent pour la plus dangereuse étape de tout leur voyage. Ils allèrent d'abord à la petite source, puis, grimpant avec précaution, ils débouchèrent sur la route à l'endroit où elle tournait brusquement à l'est en direction de l'Isenmouthe, à vingt milles de là. Ce n'était pas une route large: il n'y avait ni mur ni parapet, et comme elle se poursuivait, la chute à pic le long du bord devenait de plus en plus profonde. Les hobbits n'entendaient aucun mouvement, et, après avoir écouté un moment, ils partirent vers l'est d'un pas ferme.

Après une douzaine de milles, ils firent halte. Un peu avant, la route avait légèrement tourné vers le nord et la section qu'ils avaient parcourue était à présent cachée à leur vue. Cela se révéla désastreux. Ils se reposèrent quelques minutes, puis repartirent, mais ils n'avaient pas été bien loin qu'ils entendirent soudain dans le silence nocturne le son qu'ils redoutaient secrètement depuis le début: celui de pieds en marche. Ces pieds étaient encore à quelque distance, mais, regardant en arrière, les hobbits virent le clignotement de torches passer le tournant à moins d'un mille, et elles avançaient vite: trop vite pour permettre à Frodon de s'échapper par la fuite sur la route qui s'étendait devant lui.

«J'en avais peur, Sam, dit Frodon. Nous nous sommes fiés à la chance, et elle nous a lâchés. Nous sommes pris au piège» Il regarda frénétiquement le mur menaçant, où les constructeurs de la route de jadis avaient tranché le roc à pic sur maints fathoms au-dessus de leurs têtes. Il courut à l'autre côté et jeta un regard par-dessus le bord dans un sombre abîme. «Nous sommes piégés en fin de compte! » dit-il. Il se laissa tomber sur le sol sous le mur de rocher et baissa la tête.

«Ça en a tout l'air, dit Sam. Eh bien, on ne peut qu'attendre et voir venir» Là-dessus, il s'assit à côté de Frodon dans l'ombre de l'escarpement.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Les orques allaient à vive allure. Ceux des premiers rangs portaient des torches. Elles approchèrent, flammes rouges dans l'obscurité, grandissant rapidement. Sam courbait la tête lui aussi à présent, dans l'espoir de cacher son visage quand les torches seraient à leur hauteur, et il plaça les boucliers devant leurs genoux pour dissimuler leurs pieds.

«Si seulement ils étaient pressés et poursuivaient leur chemin sans importuner deux soldats fatigués! » pensa t'il.

Et il semblait qu'il dût en être ainsi. Les orques de tête arrivèrent au petit trop, haletants et tête baissée. C'était une bande de la plus petite espèce, enrôlés malgré eux dans les guerres du Seigneur Ténébreux, leur seul désir était d'en finir avec la marche et d'échapper au fouet. A leur côté, deux des grands et féroces uruks allaient et venaient en courant le long des rangs et faisaient claquer des lanières avec force cris. Les rangs passaient l'un après l'autre, et la lumière révélatrice des torches était déjà à quelque distance en avant. Sam retenait son souffle. Plus de la moitié de la troupe était maintenant passée. Et puis, soudain, un des conducteurs d'esclaves aperçut les deux formes au bord de la route. Il lança un coup sec de son fouet dans leur direction et hurla: «Hé, vous! Debout! » Ils ne répondirent pas et, d'un cri, il fit arrêter toute la compagnie.

«Venez ici, tire au flanc! cria t'il. Ce n'est pas le moment de fainéanter! » Il fit un pas vers eux, et, malgré l'obscurité, il reconnut les emblèmes de leurs boucliers. «Ah, vous désertez, hein? gronda t'il. Ou vous y pensez? Tous les vôtres auraient dû être à l'intérieur d'Udûn avant-hier soir. Debout, et rejoignez les rangs, ou je prends vos numéros et je vous signale»

Ils se remirent sur pied à contrecœur et, toujours courbés, boitant comme des soldats éclopés, ils se dirigèrent en traînant la jambe vers l'arrière de la file. «Non, pas à l'arrière! cria le conducteur d'esclaves. A trois rangs en avant. Et restez-y, ou vous le sentirez quand je redescendrai le long des rangs! » II envoya claquer au-dessus de leurs têtes la longue lanière de son fouet, puis, sur un nouveau claquement et un hurlement, il remit la compagnie à un petit trop vif.

C'était assez pénible pour le pauvre Sam, fatigué comme il l'était, mais pour Frodon, ce fut un tourment et bientôt un cauchemar. Il serra les dents, essayant d'empêcher son esprit de penser, et continua d'avancer envers et contre tout. La puanteur des orques en sueur tout autour de lui était suffocante, et il commença à haleter de soif. Ils poursuivirent toujours leur course, et il appliquait toute sa volonté àreprendre son souffle et à contraindre ses jambes à continuer de fonctionner, et pourtant il n'osait penser quelle serait la fin funeste pour laquelle il peinait et souffrait. II n'y avait aucun espoir de quitter les rangs à la dérobée. A chaque instant, le conducteur orque revenait les railler.

«Là, maintenant! disait-il en riant, tout en leur .donnant des petits coups de lanière sur les jambes. Où il y a un fouet, il y a du cœur, mes loches. Gardez l'allure! Je vous donnerais bien de quoi vous remettre en train, mais vous recevrez autant de coups de fouet que votre peau en pourra supporter, quand vous arriverez en retard à votre camp. Ça vous fera les pieds. Vous ne savez pas qu'on est en guerre? »

Ils avaient parcouru quelques milles, et la route descendait enfin par une longue pente dans la plaine, quand les forces de Frodon commencèrent à l'abandonner, et sa volonté fléchit. II vacilla et trébucha. Sam

essaya désespérément de l'aider et de le soutenir, bien qu'il eût lui-même l'impression de ne pouvoir plus tenir l'allure bien longtemps. Il savait que la fin allait venir à tout moment: son maître s'évanouirait ou tomberait, tout serait découvert, et leurs efforts acharnés seraient vains. «En tout cas, j'aurai ce sacré grand conducteur d'esclaves», se dit-il.

Alors, au moment même où il portait la main à la poignée de son épée, vint un secours inattendu. Ils se trouvaient à présent dans la plaine, et ils approchaient de l'entrée de l'Udûn. A quelque distance en avant, devant la porte établie à l'extrémité du pont, la route de l'ouest convergeait avec d'autres qui venaient du sud et de Barad-dûr. Sur toutes ces routes, des troupes étaient en mouvement, car les Capitaines de l'Ouest avançaient, et le Seigneur Ténébreux envoyait à la hâte ses troupes dans le nord. Il se trouva donc que plusieurs compagnies arrivèrent en même temps au carrefour, dans les ténèbres hors d'atteinte de la lueur des feux de bivouac du mur. Il y eut aussitôt une grande bousculade et force jurons, chaque troupe voulant arriver la première à la porte et à la fin de la marche. Les conducteurs eurent beau hurler et jouer vigoureusement du fouet, des rixes éclatèrent et des épées furent tirées. Une troupe d'uruks de Barad-dûr pesamment armés chargèrent la ligne de Durthang et y jetèrent la confusion.

Tout étourdi qu'il était par la souffrance et la fatigue, Sam se réveilla, saisit vivement sa chance et se jeta sur le sol, entraînant Frodon avec lui. Des orques tombèrent sur eux, grognant et jurant. Lentement, les hobbits se glissèrent hors du tumulte en rampant sur les mains et sur les genoux, jusqu'au moment où ils se laissèrent tomber, inaperçus, par-dessus l'autre bord de la route. Elle avait une haute bordure pour permettre aux chefs de troupes de se diriger dans la nuit sombre ou par temps de brouillard, et elle était remblayée à quelque cinq pieds au-dessus du niveau du terrain extérieur.

Ils restèrent un moment immobiles. Il faisait trop noir pour chercher un abri, si tant est qu'il y en eût à trouver, mais Sam eut l'impression qu'ils devraient au moins s'éloigner des grandes routes et se mettre hors de portée de la lumière des torches.

«Venez, Monsieur Frodon! dit-il à voix basse. Encore un petit rampement, et vous pourrez rester étendu immobile»

Par un dernier effort désespéré, Frodon se redressa sur ses mains et réussit à parcourir encore une vingtaine de yards. Il tomba alors dans une fosse peu profonde qui s'ouvrit à l'improviste devant eux, et là, il resta dans l'immobilité d'un corps mort.

CHAPITRE TROIS
LA MONTAGNE DU DESTIN

Sam plaça sa cape d'orque en guenilles sous la tête de son maître et le couvrit ainsi que lui-même du vêtement gris de Lôrien, et, ce faisant, ses pensées se reportèrent à ce beau pays et aux Elfes, et il espéra que le tissu fait de leurs mains pourrait avoir quelque vertu de nature à les tenir cachés contre tout espoir dans ce terrifiant lieu sauvage. II entendit la bagarre et les cris diminuer à mesure que les troupes franchissaient l'Isenmouthe. Il semblait que dans la confusion et le mélange de nombreuses compagnies de diverses sortes on ne se fût pas aperçu de leur absence, pour le moment du moins.

Sam prit une goutte d'eau, mais il pressa Frodon de boire, et quand son maître se fut un peu remis, il lui donna une gaufrette entière de leur précieux pain de voyage qu'il l'obligea à manger. Alors, trop exténués même pour ressentir grand-peur, ils s'allongèrent. Ils dormirent un peu par à-coups d'un sommeil agité, car leur transpiration se glaçait sur eux, les pierres dures leur entraient dans la peau, et ils frissonnaient. Du nord, de la Porte Noire par Cirith Gorgor affluait, murmurant sur le sol, un souffle froid et subtil.

Le matin, revint une lumière grise, car dans les régions supérieures le Vent d'Ouest soufflait encore, mais en bas, sur les pierres derrière les défenses de la Terre Noire, l'air semblait presque mort, froid et pourtant étouffant. Sam regarda hors du trou. Tout le terrain alentour était désolé, plat et gris. Sur les routes proches, plus rien ne bougeait, mais Sam redoutait les yeux vigilants du mur de l'Isenmouthe, à moins d'un furlong au nord. Au sud-est, dans le lointain, s'élevait la Montagne, telle une ombre noire dressée. II s'en déversait des fumées, et tandis que celles qui s'élevaient dans les couches supérieures de l'air dérivaient vers l'est, de grands nuages descendaient en volutes flottantes le long de ses flancs pour s'étendre sur la terre. A quelques milles au nord-est, se voyaient les contreforts des Monts Cendreux, tels des spectres gris foncé, derrière lesquels les brumeuses hauteurs septentrionales s'élevaient comme une ligne de lointains nuages à peine plus sombres que le ciel sinistre.

Sam essaya d'évaluer les distances et de décider du chemin qu'ils devraient prendre. «Ça a tout l'air de faire bien cinquante milles, murmura t'il sombrement, le regard fixé sur la montagne menaçante, et cela va prendre facilement une semaine, dans l'état où est Monsieur Frodon» II hocha la tête et, tandis qu'il supputait les choses, une nouvelle et sinistre pensée se développa lentement dans sa tête. L'espoir n'avait jamais disparu pour longtemps de son ferme cœur, et il avait toujours jusqu'à présent pensé à leur retour. Mais il se rendait enfin compte de l'amère vérité: leurs provisions les mèneraient au mieux jusqu'à leur but, et, leur tâche accomplie, ils trouveraient là leur fin, seuls, sans abri, sans nourriture au milieu d'un terrible désert. Il ne pouvait y avoir aucun retour.

«C'était donc là la tâche que je sentais devoir accomplir quand je suis parti, pensa Sam: aider Monsieur Frodon jusqu'au dernier pas, et puis mourir avec lui? Eh bien, si c'est cela, il faut que je le fasse. Mais il me serait bien doux de revoir Lézeau, Rosie Colton et ses frères, l'Ancien, Boutondor, et tout ça. Je ne peux pas m'empêcher de penser que Gandalf n'aurait pas envoyé Monsieur Frodon exécuter cette mission s'il n'y avait aucun espoir du tout de le voir jamais revenir. Tout a été de travers quand il est descendu dans la Moria. Je voudrais bien qu'il s'en fût abstenu. Il aurait fait quelque chose»

Mais au moment même où l'espoir mourait ou semblait mourir en Sam, il se transforma en une nouvelle force. Le brave visage de hobbit de Sam se fit sévère, presque menaçant, tandis que la volonté se durcissait en lui, et il sentit dans tous ses membres un frémissement comme s'il se muait en quelque créature de pierre et d'acier que ni le désespoir, ni la fatigue, ni des milles d'aridité sans fin ne pourraient réduire.

Avec un nouveau sentiment de responsabilité, il ramena son regard vers le sol proche pour étudier le prochain mouvement à accomplir. Comme la lumière croissait un peu, il vit avec surprise que ce qui, de loin, lui avait paru être de vastes bas-fonds sans relief était en fait tout défoncé et bouleversé. A la vérité, la surface entière des plaines de Gorgoroth était parsemée de grands trous, comme si elles avaient été frappées d'une pluie de rocs et d'énormes pierres de fronde alors qu'elles étaient encore un désert de boue molle. Les plus vastes de ces trous étaient entourés d'un cercle de rocs brisés, et de larges fissures en partaient dans toutes les directions. C'était un terrain dans lequel il serait possible de se glisser de cachette en cachette, inaperçus de tous les regards hormis les plus vigilants: possible du moins pour quelqu'un de fort, à qui la rapidité ne serait pas indispensable. Pour des gens qui avaient encore une longue distance à parcourir, affamés et exténués, le site offrait un aspect sinistre.

Sam retourna vers son maître, réfléchissant à toutes ces choses. Il n'eut pas besoin de le réveiller. Frodon était allongé sur le dos, les yeux ouverts, contemplant le ciel nuageux. «Eh bien, Monsieur Frodon, dit Sam, j'ai

été jeter un coup d'œil alentour et réfléchir un peu. II n'y a rien sur les routes, et on ferait mieux de partir pendant qu'on en a une chance. Le pouvez-vous? »

Oui, dit Frodon. Il le faut»

Ils repartirent une fois de plus, se glissant de trou en trou, passant sous tous les couverts qu'ils pouvaient trouver, mais progressant toujours en pente vers les contreforts de la chaîne septentrionale. Dans leur avance, toutefois, la plus orientale des routes les suivait, jusqu'au moment où elle s'éloigna pour aller épouser le contour des montagnes dans un mur d'ombre noir au loin. Ni homme ni orque ne bougeaient tout au long de son étendue plate et- grise, car le Seigneur Ténébreux avait achevé le mouvement de ses forces, et même dans la forteresse de son propre royaume, il recherchait le secret de la nuit, craignant les vents du monde qui s'étaient tournés contre lui, déchirant ses voiles, et troublé par les nouvelles concernant des espions audacieux qui avaient passé au travers de ses défenses.

Après avoir parcouru quelques milles pénibles, les hobbits firent halte. Frodon semblait presque épuisé. Sam vit qu'il ne pouvait aller beaucoup plus loin de cette façon, en rampant, se baissant, choisissant très lentement à un moment un chemin douteux, et se hâtant le moment suivant dans une course trébuchante.

«Je retourne sur la route tant qu'il restera de la lumière, Monsieur Frodon, dit-il. Fiez-vous encore à la chance! La dernière fois, elle nous a presque abandonnés, mais pas tout à fait. Un bon pas pendant quelques milles encore, et puis un repos»

Il prenait un risque beaucoup plus grand qu'il ne le pensait, mais Frodon était trop occupé de son fardeau et de la lutte qui se déroulait dans son esprit pour discuter, et presque trop désespéré pour s'en soucier. Ils grimpèrent sur la chaussée et continuèrent à marcher lourdement sur la route dure et cruelle qui menait à la Tour Sombre même. Mais leur chance tint bon, et durant le reste de la journée, ils ne rencontrèrent aucun être vivant ni rien de mobile, et, à la nuit, ils disparurent dans les ténèbres du Mordor. Toute la terre était en attente à présent, comme à l'approche d'une grande tempête : car les Capitaines de l'Ouest avaient dépassé le Carrefour et mis le feu aux mortels champs d'Imlad Morgul.

Ainsi se poursuivit le voyage désespéré, l'Anneau allant vers le sud, tandis que les bannières des rois montaient vers le nord. Pour les hobbits, chaque jour, chaque mille était plus dur que le précédent, à mesure que leur force diminuait et que le pays devenait plus sinistre. Ils ne rencontraient aucun ennemi de jour. Parfois, la nuit, comme ils étaient tapis ou qu'ils se laissaient aller à un assoupissement inquiet dans quelque cachette près de la route, ils entendaient des cris et le bruit de nombreux pas ou le passage rapide d'un coursier cruellement mené. Mais bien pire que tous les périls de ce genre était la menace toujours plus proche qui pesait sur eux: l'horrible menace de la Puissance qui attendait, ruminant dans une profonde réflexion et une malice sans cesse en éveil derrière le voile sombre tendu autour de son trône. Plus près, toujours plus près, toujours plus noire, comme l'approche d'un mur de nuit à l'ultime bout du monde.

Vint enfin une terrible tombée de la nuit, et au moment même où les Capitaines de l'Ouest approchaient de la fin des terres vivantes, les deux voyageurs atteignirent une heure de profond découragement. Quatre jours s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient échappé aux orques, mais le temps était derrière eux comme un rêve de plus en plus sombre. Frodon n'avait pas parlé de toute cette dernière journée, il avait marché à demi courbé, trébuchant souvent, comme si ses yeux ne voyaient plus la route devant ses pieds. Sam devinait que de toutes leurs souffrances il endurait la pire, le poids croissant de l'Anneau, fardeau pour le corps et tourment pour l'esprit. Sam avait remarqué avec anxiété la façon dont la main gauche de son maître s'élevait souvent comme pour parer un coup ou pour protéger ses yeux contractés d'un terrible mil qui cherchait à regarder dedans. Et parfois sa main droite crispée se glissait vers sa poitrine, puis se retirait comme la volonté reprenait le dessus.

A présent que les ténèbres nocturnes revenaient, Frodon était assis, la tête entre les genoux, les bras pendant avec lassitude jusqu'au sol, sur lequel ses mains se crispaient légèrement. Sam l'observa, jusqu'au moment où la nuit, les recouvrant tous deux, les cacha l'un à l'autre. Il ne trouvait plus rien à dire, et il revint à ses sombres pensées personnelles. Quant à lui, quoique fatigué et soumis au poids de la peur, il conservait encore une certaine force. Le *lembas* possédait une vertu sans laquelle ils se seraient depuis longtemps couchés pour mourir. Cela ne satisfaisait pas le désir, et par moments l'esprit de Sam était empli de souvenirs de nourriture et d'une ardente envie de simple pain et de viande. Ce pain de voyage des Elfes avait cependant un pouvoir qui s'accroissait quand les voyageurs s'en remettaient à lui seul, sans le mêler à d'autres aliments. II nourrissait la volonté et donnait une force d'endurance, ainsi qu'une maîtrise des nerfs et des membres dépassant celle des simples mortels. Mais à présent, il fallait prendre une nouvelle décision. Ils ne pouvaient plus suivre cette route, car elle continuait en direction de l'est dans la grande Ombre, or, la Montagne s'élevait maintenant à leur droite, presque en plein sud, et ils devaient se tourner de ce côté. Mais il s'étendait encore devant elle une vaste région de terres fumantes, arides, couvertes de cendres.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE TROIS
LA MONTAGNE DU DESTIN

«De l'eau! De l'eau! » murmura Sam. Il s'était restreint et dans sa bouche desséchée, sa langue lui paraissait épaisse et enflée, mais, en dépit de tous ses soins, il leur en restait très peu, une demi gourde peut-être, et il pouvait y avoir encore plusieurs jours de marche. Tout aurait été depuis longtemps épuisé, s'ils n'avaient osé emprunter la route des orques. Car, à de longs intervalles sur cette grand-route, on avait construit des citernes à l'usage des troupes envoyées en hâte dans les régions sans eau. Dans l'une d'elles, Sam avait trouvé un reste d'eau, croupie, rendue bourbeuse par les orques, encore suffisante toutefois pour leur cas désespéré. Mais c'était déjà une journée auparavant, et il n'y avait aucun espoir d'en trouver d'autre.

Enfin, lassé de ses soucis, Sam s'assoupit, abandonnant le lendemain jusqu'à sa venue, il ne pouvait rien de plus. Rêve et réveil se mêlèrent de pénible façon. Il voyait des lumières semblables à des yeux avides, des formes noires et rampantes, il entendait des sons comme de bêtes sauvages ou les cris affreux de créatures torturées, et il se réveillait en sursaut pour trouver le monde tout enténébré et une obscurité vide tout autour de lui. Une fois seulement, comme il se tenait les yeux frénétiquement écarquillés, il lui sembla voir, quoique éveillé à présent, des lumières semblables à celles d'yeux, mais elles ne tardèrent pas à clignoter et à s'évanouir.

Cette détestable nuit passa avec lenteur et sembla ne disparaître qu'à contrecœur. Le peu de lumière du jour qui suivit était terne, car ici, à l'approche de la Montagne, l'air était toujours fuligineux, tandis que s'échappaient de la Tour Sombre les voiles d'Ombre que Sauron tissait autour de lui-même. Frodon était étendu sur le dos, immobile. Sam se tenait debout à côté de lui, hésitant à dire quoi que ce fût, bien qu'il sût qu'à présent la parole était à lui: il devait mouvoir la volonté de son maître pour un nouvel effort. Enfin, il se baissa et, caressant le front de Frodon, il lui parla à l'oreille.

«Réveillez-vous, Maître! dit-il. Le moment est venu de repartir»

Comme tiré du sommeil par une soudaine sonnerie de cloche, Frodon se mit vivement debout et regarda au loin vers le sud, mais à la vue de la Montagne et du désert, il flancha de nouveau.

«Je ne peux pas y arriver, Sam, dit-il. C'est un tel poids à porter, un tel poids! »

Sam sut avant de parler que c'était en vain et que pareils mots pourraient faire plus de mal que de bien, mais, dans sa compassion, il ne put garder le silence. «Alors laissez-moi le porter un peu pour vous, Maître, dit-il. Vous savez que je le ferai, et avec joie, tant que j'aurai un peu de force»

Une lueur féroce parut dans les yeux de Frodon. «Arrière! Ne me touche pas! cria t'il. Il est à moi, dis-je. Va-t'en! » Sa main s'égara vers la garde de son épée. Mais alors sa voix changea rapidement. «Non, non, Sam, dit-il avec tristesse. Mais il faut comprendre. C'est mon fardeau, et personne d'autre ne peut le porter. Il est trop tard, maintenant, mon cher Sam. Tu ne peux plus m'aider de cette manière là. Je suis presque en son pouvoir, à présent. Je ne pourrais y renoncer, et si tu essayais de le prendre, je deviendrais fou»

Sam hocha la tête. «Je comprends, dit-il. Mais j'ai réfléchi, Monsieur Frodon, il y a d'autres choses dont on pourrait se passer. Pourquoi ne pas alléger un peu le chargement? Nous allons par-là, maintenant, aussi directement qu'on le pourra» Il désignait la Montagne. «Inutile d'emporter quoi que ce soit dont nous ne soyons pas sûrs d'avoir besoin»

Frodon regarda de nouveau vers la Montagne. «Non, dit-il, nous n'aurons pas besoin de grand chose sur cette route. Et à la fin, il ne nous faudra plus rien du tout» Il ramassa son bouclier d'orque qu'il jeta au loin, et il lança aussi son casque derrière. Puis, arrachant le manteau gris, il déboucla le lourd ceinturon et le laissa choir à terre, ainsi que l'épée dans son fourreau. Il déchira ensuite les lambeaux de la cape noire, qu'il dispersa.

«Voilà, je ne serai plus un orque, cria t'il, et je ne porterai pas d'arme, belle ou infâme. Qu'ils me prennent, s'ils le veulent! »

Sam fit de même et mit de côté son équipement d'orque, et il sortit tous les objets de son paquet. Il s'était attaché à chacun de façon ou d'autre, fût-ce seulement pour les avoir portés aussi loin avec tant de peine. Le plus dur fut de se séparer de ses ustensiles de cuisine. Les larmes lui montèrent aux yeux à l'idée de les jeter.

«Vous vous rappelez ce morceau de lapin, Monsieur Frodon? dit-il. Et notre endroit sous le talus chaud au pays du Capitaine Faramir, le jour où j'ai w un olifant? »

«Non, je le crains, Sam, dit Frodon. Du moins, je sais que ces choses se sont passées, mais je ne les revois pas. Il ne me reste aucun goût de nourriture, aucune sensation d'eau, aucun son de vent, ni souvenir d'arbres, d'herbe ou de fleurs, aucune image de la lune ou d'étoiles. Je suis nu dans les ténèbres, Sam, et il n'y a aucun voile entre moi et la roue de feu. Je commence à la voir même de mes yeux éveillés, et tout le reste disparaît»

Sam alla vers lui et lui baisa la main. «Alors, plus tôt on s'en débarrassera, plus vite on se reposera», dit-il avec hésitation, ne trouvant rien de mieux. «Parler n'arrangera rien», ajouta t'il pour lui-même, tout en rassemblant toutes les choses qu'ils avaient choisi de jeter. Il n'avait pas envie de les laisser exposées dans le désert aux regards de n'importe qui. «Le Puant a ramassé cette chemise d'orque, apparemment, et il ne va pas y ajouter une épée. Ses mains sont déjà assez dangereuses quand elles sont vides. Et il ne va pas fourgonner dans mes casseroles! » Sur quoi, il emporta tout l'équipement vers l'une des nombreuses fissures béantes qui

sillonnaient le terrain et l'y jeta. Le fracas de ses précieuses casseroles tombant dans les ténèbres résonna comme un glas dans son cœur.

Il revint à Frodon et alors il coupa un petit bout de sa corde elfique afin d'en faire une ceinture pour son maître pour serrer la cape grise autour de sa taille. Il enroula soigneusement le reste, qu'il remit dans son paquet. A part cela, il ne garda que les restés de leur pain de voyage, la gourde et Dard, toujours suspendu à sa ceinture, et, cachées dans une poche de sa tunique contre sa poitrine, la fiole de Galadriel et la petite boîte qu'elle lui avait donnée en cadeau personnel.

Tournant enfin la tête vers la Montagne, ils partirent sans plus penser à se cacher, fixant leur fatigue et leurs volontés chancelantes sur l'unique tâche de poursuivre leur route. Dans la semi-obscurité de cette morne journée, peu d'êtres, même dans cette terre vigilante, auraient pu les apercevoir, sauf de près. De tous les esclaves du Seigneur Ténébreux, seuls les Nazgûl auraient pu l'avertir du danger qui se glissait, petit mais indomptable, au cœur même de son royaume bien gardé. Mais les Nazgûl et leurs ailes noires étaient partis en une autre mission: ils étaient rassemblés loin de là pour suivre la marche des Capitaines de l'Ouest, et la pensée de la Tour Sombre était tournée de ce côté.

Ce jour là, il sembla à Sam que son maître avait trouvé une nouvelle force, plus grande que ne pouvait l'expliquer le petit allégement du fardeau qu'il devait porter. Dans les premières marches, ils allèrent plus loin et plus vite qu'il ne l'avait espéré. Le pays était rude et hostile, ils avaient pourtant beaucoup progressé, et la Montagne se rapprochait toujours davantage. Mais, comme la journée tirait à sa fin et que la lumière ne se mettait que trop tôt à diminuer, Frodon se courba de nouveau et commença à tituber comme si son effort renouvelé avait dilapidé ce qui lui restait de forces.

A leur dernière halte, il se laissa tomber à terre et dit: «J'ai soif, Sam! », et il ne parla plus. Sam lui donna une gorgée d'eau, il n'en restait plus qu'une. Il s'en passa lui-même, et alors, comme la nuit de Mordor se refermait encore une fois sur eux, le souvenir de l'eau revint dans toutes ses pensées, et chaque ruisseau, chaque rivière, chaque source qu'il avait jamais vus, sous les ombrages verts des saules ou scintillant au soleil, dansait et gazouillait pour son tourment derrière la cécité de ses yeux. II sentait la boue fraîche autour de ses pieds tandis qu'il pataugeait dans la Mare à Lézeau avec Jolly Chaumine, Tom et Nibs, et leur sueur Rosie. «Mais c'était il y a des années, soupira t’il, et loin. Le chemin du retour, s'il en est un, passe par la Montagne»

Il ne pouvait dormir, et il mena un débat avec lui-même. «Allons, voyons, on a fait mieux que tu ne l'espérais, dit-il résolument. On avait bien commencé, en tout cas. Je crois qu'on a dû parcourir la moitié de la distance avant de s'arrêter. Un jour encore suffira» Et il s'arrêta.

«Ne sois pas stupide, Sam Gamegie, répondit sa propre voix. II n'ira pas un jour de plus comme ça, s'il peut même aucunement bouger. Et tu ne peux pas continuer encore longtemps en lui donnant toute l'eau et la majeure partie de la nourriture»

«Je peux encore faire pas mal de chemin, et je le ferai»

«Pour aller où? »

«A la Montagne, bien sûr»

«Et alors, Sam Gamegie, une fois là? Une fois là, que feras-tu? Il ne pourra rien faire par lui-même»

A son désarroi, Sam se rendit compte qu'il n'avait rien à répondre à cela. Il n'avait aucune idée claire. Frodon ne lui avait guère parlé de sa mission, et Sam ne savait que vaguement que l'Anneau devait de façon ou d'autre être mis dans le feu. «Les Crevasses du Destin», murmura t’il, tandis que le vieux nom surgissait dans son esprit. «Eh bien, si le Maître sait où les trouver, moi je n'en sais rien»

La réponse vint aussitôt: «Tu vois! Tout cela est parfaitement vain. II l'a dit lui-même. C'est toi l'imbécile, à continuer à espérer et à peiner. Vous auriez pu vous étendre et vous endormir tout les deux il y a plusieurs jours déjà, si tu n'avais pas été aussi obstiné. Mais tu mourras tout autant, et peut-être d'une mort pire. Tu ferais aussi bien de te coucher maintenant et d'abandonner. Tu n'arriveras jamais au Sommet, de toute façon»

«J'y arriverai, dussé-je tout laisser derrière hormis mes os, dit Sam. Et je porterai moi-même Monsieur Frodon jusqu'en haut, même si cela doit me rompre le dos et le cœur. Alors, assez discuté! »

A ce moment, Sam sentit sous lui un tremblement dans le sol, et il entendit ou sentit intuitivement un grondement éloigné, comme d'un tonnerre enfermé sous terre. II y eut une brève flamme rouge qui tremblota sous les nuages avant de disparaître. La Montagne aussi avait le sommeil agité.

La dernière étape de leur voyage à Orodruin arriva, et ce fut un tourment dépassant tout ce que Sam avait jamais imaginé pouvoir supporter. Il souffrait, et il était si desséché qu'il ne pouvait plus même avaler une bouchée de nourriture. L'obscurité demeurait, et pas seulement à cause des fumées de la Montagne: un orage semblait monter, et, au loin dans le sud-est, il y avait des lueurs d'éclairs sous les cieux noirs. Pis que tout, l'air était plein de vapeurs, la respiration était pénible et difficile, et ils furent pris d'étourdissement, de sorte qu'ils chancelaient et tombaient souvent. Mais leur volonté ne cédait point, et ils avançaient tant bien que mal.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE TROIS
LA MONTAGNE DU DESTIN

La Montagne, de plus en plus proche, grandissait lentement, au point que, s'ils levaient leur tête lourde, sa vastitude dressée emplissait toute leur vision: énorme masse de cendre, de scories et de pierre brûlée, d'où s'élevait jusque dans les nuages un cône aux pentes escarpées. Avant la fin de la journée crépusculaire et le retour de la nuit véritable, ils avaient, à force de ramper et de trébucher, atteint son pied même.

Frodon, haletant, se jeta à terre. Sam s'assit à côté de lui. A sa surprise, il se sentait fatigué, mais plus léger, et sa tête semblait de nouveau claire. Nul débat ne lui troublait plus l'esprit. Il connaissait tous les arguments du désespoir et refusait de les écouter. Sa volonté était arrêtée, et seule la mort pouvait la briser. Il ne sentait plus ni désir ni besoin de sommeil, mais plutôt celui de vigilance. II savait que tous les risques et tous les périls touchaient à un point décisif: le lendemain serait un jour de jugement, celui de l'effort final ou du désastre, le dernier sursaut.

Mais quand viendrait-il? La nuit paraissait interminable et hors du temps, les minutes mouraient l'une après l'autre, mais leur addition ne formait aucune heure passagère et n'apportait aucun changement. Sam commença à se demander si une nouvelle obscurité avait commencé et si aucun jour reparaîtrait jamais. II finit par chercher à tâtons la main de Frodon. Elle était froide et tremblante. Son maître grelottait.

«Je n'aurais jamais dû abandonner ma couverture», murmura Sam, et, s'étendant, il s'efforça de réconforter Frodon de ses bras et de son corps. Et puis le sommeil le prit, et la terne lumière du dernier jour de leur quête les trouva côte à côte. Le vent était tombé la veille en se détournant de l'ouest, il venait' à présent du nord et commençait à fraîchir, et, lentement, la lumière du Soleil invisible filtra dans l'ombre, où se trouvaient les hobbits.

«Allons-y! En avant pour le dernier sursaut! » dit Sam, se remettant péniblement sur pied. II se pencha sur Frodon et le réveilla doucement. Frodon poussa un gémissement, mais, par un grand effort de volonté, il se releva en chancelant, puis il retomba sur ses genoux. Il leva les yeux avec difficulté vers les pentes sombres de la Montagne du Destin qui s'élevait démesurément au-dessus de lui, et il se mit à se traîner pitoyablement à quatre pattes.

Sam, qui le regardait, pleura intérieurement, mais aucune larme ne monta à ses yeux secs et cuisants. «J'ai dit que je le porterais, dût mon corps se rompre, murmura t'il, et je vais le faire! »

Allons, Monsieur Frodon! cria t'il. Si je ne peux pas le porter pour vous, je peux vous porter, vous, et lui en même temps. Alors debout! Allons, cher Monsieur Frodon! Sam va vous offrir une petite promenade. Dites-lui seulement où aller, et il ira»

Comme Frodon s'accrochait à son dos, les bras lâchement passés autour de son cou, les jambes fermement serrées sous ses bras, Sam se remit sur ses pieds en chancelant, et alors, à son grand étonnement, le fardeau lui parut léger. Il avait craint d'avoir à peine la force de soulever son maître seul, et il s'attendait, par-dessus le marché, à partager le terrible et écrasant poids du maudit Anneau. Mais il n'en était pas ainsi. Que ce fût du fait que Frodon était tellement épuisé par ses longues souffrances, par la blessure du poignard et la piqûre venimeuse, ainsi que par le chagrin, la peur et l'errance sans abri, ou que quelque don de force finale lui était accordé, Sam souleva Frodon sans plus de difficulté que s'il portait un enfant hobbit à dos dans quelque jeu sur les pelouses ou les champs de foin de la Comté. II respira profondément et démarra.

Ils avaient atteint le pied de la Montagne sur sa face nord, un peu à l'ouest, là, les longues pentes grises, quoique anfractueuses, n'étaient pas escarpées. Frodon ne parlait pas, et Sam allait donc cahin-caha du mieux qu'il pouvait, sans autre directive que sa volonté de grimper le plus haut possible avant que ses forces ne l'abandonnassent et que sa volonté ne lâchât. Il peinait, montant toujours, tournant de-ci de-là pour diminuer la pente, trébuchant souvent en avant et, pour finir, rampant comme un escargot chargé d'un lourd fardeau. Quand sa volonté ne put le porter plus loin et que ses membres cédèrent, il s'arrêta et déposa doucement son maître sur le sol.

Frodon ouvrit les yeux et respira profondément. La respiration était plus aisée là-haut, au-dessus des fumées qui ondulaient et dérivaient en bas. «Merci, Sam, dit-il en un murmure cassé. Quelle distance reste-t'il à faire? »

«Je ne sais pas, dit Sam, puisque je ne sais pas où nous allons»

II regarda en arrière, puis en l'air, et il fut étonné de voir jusqu'où son dernier effort l'avait amené. La Montagne dressée, menaçante et isolée, lui avait paru plus haute qu'elle n'était. Sam vit alors qu'elle était moins élevée que les hauts de l'Ephel Duath, qu'il avait escaladés avec Frodon. Les épaulements confus et éboulés de sa grande base se dressaient à environ trois mille pieds au-dessus de la plaine, et au-dessus d'eux s'élevait encore à une altitude moitié moindre son haut cône central, tel un vaste four ou une cheminée couronnée d'un cratère déchiqueté. Mais Sam avait déjà fait plus de la moitié du chemin à partir de la base, et la plaine de Gorgoroth s'estompait en dessous de lui, enveloppée de fumées et d'ombre. Comme il regardait vers le haut, il aurait poussé un cri de joie, si sa gorge desséchée le lui eût permis: parmi les bosses et les épaulements anfractueux, il voyait

clairement un sentier ou une route. Cela grimpait comme une ceinture qui, montant de l'ouest, s'enroulait tel un serpent autour de la Montagne jusqu'à atteindre avant de disparaître le pied du cône sur son côté est.

Sam ne pouvait voir la partie qui se trouvait immédiatement au-dessus de lui, car une pente escarpée partait de l'endroit où il était, mais il devinait que, si seulement il pouvait se débrouiller pour grimper encore un peu plus haut, il atteindrait le sentier. Une lueur d'espoir lui revint. Il pourrait encore vaincre la Montagne. «Ça aurait pu être mis là exprès! se dit-il. Sans cela, j'aurais dû m'avouer battu en fin de compte»

Le sentier n'avait pas été mis là pour les besoins de Sam. II ne le savait pas, mais il voyait la Route de Sauron de Barad-dûr aux Dammath Naur, les Chambres de Feu. Partant de l'énorme porte ouest de la Tour Sombre, elle franchissait un profond gouffre sur un vaste pont de fer, puis, passant dans la plaine, elle courait sur une lieue entre deux chasmes fumants pour atteindre ainsi une longue chaussée ascendante qui menait au côté oriental de la Montagne. Delà, tournant et encerclant toute sa large circonférence du sud au nord, elle grimpait enfin, haut sur le cône supérieur, mais encore loin du sommet fumant, jusqu'à une sombre entrée qui regardait droit à l'est la Fenêtre de l'ail dans la forteresse de Sauron enveloppée d'ombre. Souvent bloquée ou détruite par les tumultes des fournaises de la Montagne, la route était toujours réparée et nettoyée à nouveau par les travaux d'innombrables orques.

Sam respira profondément. Il y avait une voie, mais il ne savait comment escalader la pente pour la rejoindre. Il devait commencer par soulager son dos douloureux. Il s'étendit un moment tout de son long près de Frodon. Aucun des deux 'ne parla. La lumière crût lentement. Soudain, un sentiment d'urgence qu'il ne comprenait pas s'empara de Sam. C'était presque comme un appel: «Maintenant, maintenant, ou il sera trop tard! » Il s'arma de tout son courage et se leva. Frodon semblait avoir senti l'appel, lui aussi. Il se dressa péniblement sur les genoux.

«Je vais ramper, Sam», dit-il, haletant.

Aussi, pied à pied, comme de petits insectes gris, ils rampèrent le long de la pente. Ils arrivèrent au sentier, et ils virent qu'il était large, pavé de moellons brisés et de cendre battue. Frodon s'y hissa, puis, comme mû par quelque impulsion, il se tourna lentement face à l'est. Au loin, planaient les ombres de Saurons mais, déchirés par quelque coup de vent venu du monde ou remués par une grande agitation intérieure, les nuages enveloppants tournoyèrent et s'écartèrent un moment, et il vit alors, dressée toute noire, plus noire et sombre que les vastes ombres au milieu desquelles elle s'élevait, la plus haute tour de Barad-dûr avec ses cruels pinacles et son couronnement de fer. Elle ne se détacha qu'un moment, mais, comme d'une grande fenêtre incommensurablement haute, jaillit vers le nord une flamme rouge, le clignement d'un mil perçant, et puis les ombres se replièrent et la terrible vision disparut. L'ail n'était pas tourné vers eux: il observait le nord, où les Capitaines de l'Ouest luttaient en désespérés, et toute sa malice était axée sur ce point, comme la Puissance s'apprêtait à frapper son coup décisif, mais Frodon, à cet horrible aperçu, tomba comme mortellement frappé. Sa main chercha la chaîne qu'il avait au cou.

Sam s'agenouilla auprès de lui. Il l'entendit murmurer faiblement, presque imperceptiblement: «Il nous a repérés! Tout est perdu, ou le sera bientôt. C'est maintenant la fin des fins, Sam Gamegie»

De nouveau, Sam souleva Frodon et tira ses mains vers sa propre poitrine, laissant pendre ses jambes. Puis il baissa la tête et partit en peinant sur la route ascendante. Le chemin n'était pas aussi aisé qu'il l'avait paru de prime abord. Par chance, les feux qui s'étaient déversés au cours des grands tumultes, alors que Sam se tenait sur Cirith Ungol, avaient coulé principalement sur les pentes méridionale et occidentale, et la route n'était pas bloquée de ce côté. En de nombreux endroits, toutefois, elle s'était éboulée ou était traversée de fissures béantes. Après avoir grimpé quelque temps en direction de l'est, elle revenait sur elle-même par un tournant abrupt et s'en allait pour un moment vers l'ouest. A ce virage, elle était profondément coupée au travers d'un bloc de vieille pierre usée par le temps, vomie très anciennement par les fournaises de la Montagne. Haletant sous son fardeau, Sam franchit le tournant, et, tandis même qu'il le faisait, il vit du coin de l'œil tomber du rocher quelque chose comme un petit morceau de pierre noire qui se serait détaché à son passage.

Un poids soudain le frappa, et il s'écrasa en avant, arrachant le dos de ses mains qui serraient toujours celles de son maître. Et puis il sut ce qui s'était passé, car, étendu à terre, il entendit au-dessus de lui une voix haïe.

«Sssale maître! sifflait-elle. Sssale maître nous trompe, trompe Sméagol, gollum. Il ne doit pas aller par-là. Il ne doit pas faire de mal au Trésor. Donnez-le à Sméagol, oui, donnez-le-nous! Donnez-le-nous! »

Par un violent effort, Sam se releva. Il dégaina aussitôt son épée, mais il ne pouvait rien faire. Gollum tirait de toutes ses forces sur le hobbit, essayant d'atteindre la chaîne et l'Anneau. C'était sans doute la seule chose capable de ranimer les cendres du cœur et de la volonté de Frodon: une attaque, une tentative de lui arracher de force son trésor. Il résista avec une soudaine furie qui stupéfia Sam et Gollum aussi. Même ainsi, les choses auraient pu aller bien autrement, si Gollum était demeuré semblable à lui-même, mais quels que fussent

les terribles chemins solitaires, dépourvus de toute nourriture et d'eau, qu'il avait suivis, conduit par un désir dévorant et une peur terrible, ils avaient laissé sur lui des marques cruelles. C'était un être maigre, affamé, hâve, tout os et peau plombée et tendue. Ses yeux flamboyaient d'une lueur sauvage, mais sa malice n'était plus accompagnée de son ancienne force d'étreinte. Frodon le rejeta et se redressa en frissonnant.

«A bas, à bas! dit-il, haletant et serrant la main contre sa poitrine de façon à agripper l'Anneau sous l'abri de sa chemise de cuir. A bas, espèce de créature rampante, et hors de mon chemin! Ton temps est fini. Tu ne peux plus me trahir ni me tuer»

Puis, soudain, comme auparavant sous les surplombs de l'Emyn Muil, Sam vit ces deux rivaux sous un autre jour. Une forme ramassée sur elle-même, à peine plus que l'ombre d'un être vivant, une créature àprésent complètement défaite et vaincue, mais cependant pleine de rage et d'une hideuse convoitise, et devant elle se dressait, sévère, inaccessible maintenant à la pitié, une figure en blanc, mais sur la poitrine elle tenait une roue de feu. Du feu, parla une voix de commandement.

«Va-t'en et ne m'importune plus! Si jamais tu me touches encore, tu seras toi-même jeté dans le Feu du Destin»

La forme tassée recula, ses yeux clignotants emplis de terreur, et pourtant en même temps d'un désir insatiable.

Puis la vision passa, et Sam vit Frodon debout, la main sur la poitrine, le souffle entrecoupé, et Gollum à ses pieds, reposant sur ses genoux avec ses mains à large empan étalées sur le sol.

«Attention! cria Sam. Il va sauter! » II fit un pas en avant, l'épée brandie. «Vite, Maître ! dit-il, haletant. Continuez! Continuez! Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais m'occuper de lui. Allez! »

Frodon le regarda, comme s'il était maintenant très loin. «Oui, il faut que je continue, dit-il. Adieu, Sam! C'est la fin au bout du compte. Sur la Montagne du Destin, le destin tombera. Adieu! » Il se détourna et s'en fut, marchant lentement, mais le corps droit, sur le sentier montant.

«Et maintenant! dit Sam. Je peux enfin m'occuper de toi! » Il bondit en avant, l'épée nue, prêt au combat. Mais Gollum ne sauta pas. Il tomba à plat sur le sol et se mit à geindre.

«Ne nous tuez pas, dit-il en pleurnichant. Ne nous faites pas de mal avec le sssale acier cruel! Laissez-nous vivre, oui, vivre juste un peu plus longtemps. Perdus, perdus! Nous sommes perdus! Et quand le Trésor partira, nous mourrons, oui, mourrons dans la poussière» Il fit voler les cendres de sentier de ses longs doigts décharnés. «La poussière! » siffla t'il.

La main de Sam hésita. Il était enflammé de colère et du souvenir du mal. Ce ne serait que justice de tuer cette créature perde et meurtrière, une justice maintes fois méritée, et cela semblait aussi la seule chose sûre à faire. Mais quelque chose le retenait au plus profond de son cœur: il ne pouvait frapper cet être couché dans la poussière, abandonné, délabré, totalement misérable. Lui-même, encore qu'un petit moment seulement, avait porté l'Anneau, et maintenant il devinait vaguement l'angoisse de l'esprit et du corps racornis de Gollum, asservis par cet Anneau, incapables de jamais retrouver la paix et le soulagement dans la vie. Mais Sam n'avait pas de mots pour exprimer ce qu'il sentait.

«Oh, la peste t'emporte, espèce de puant! dit-il. Va-t'en! Ouste! Je ne te fais aucune confiance, pas jusque là où je pourrais t'envoyer d'un coup de pied, mais fiche le camp. Ou je te ferai vraiment du mal, oui, avec le sale acier cruel»

Gollum se redressa sur ses quatre pattes et recula de plusieurs pas, puis il se retourna, et, comme Sam s'apprêtait à lui lancer un bon coup de pied, il s'enfuit dans la descente. Sam ne lui accorda plus d'attention. Il se rappela soudain son maître. II regarda dans le chemin et ne le vit pas. Il clopina sur la route le plus rapidement qu'il put. S'il eût porté les yeux en arrière, il aurait pu voir Gollum se retourner non loin et, avec une sauvage lueur de folie dans les yeux, remonter en se glissant rapidement mais précautionneusement, ombre furtive parmi les pierres.

Le sentier poursuivait sa montée. Il ne tarda pas à tourner de nouveau et, dans un dernier cours en direction de l'est, il franchit une coupure au flanc du cône pour aboutir à la porte sombre dans le côté de la Montagne: la porte des Sammath Naur. Dans le lointain vers le sud, le soleil, perçant les fumées et la brume, brûlait menaçant, disque rouge terne et estompé, mais tout le Mordor s'étendait autour de la Montagne comme une terre morte, silencieuse, enveloppée d'ombre, en attente de quelque terrible coup.

Sam s'approcha de l'ouverture béante et regarda à l'intérieur. Il était sombre et chaud, et un profond grondement secouait l'air. «Frodon! Maître ! » cria t'il. Il n'y eut aucune réponse. Il se tint un moment, le cœur battant d'une peur folle, puis il plongea dedans. Une ombre le suivit.

Au début, il n'y vit rien. Dans sa grande nécessité, il sortit une fois de plus la fiole de Galadriel, mais elle était pâle et froide dans sa main tremblante, et elle ne projeta aucune lumière dans ces ténèbres étouffantes. Il était parvenu au cœur du royaume de Sauron et aux forges de son ancien pouvoir, plus grand en Terre du Milieu,

toutes les autres puissances étaient ici subjuguées. Il avança craintivement de quelques pas incertains dans le noir, et puis tout d'un coup jaillit verticalement un éclair rouge qui alla frapper la haute voûte noire. Sam vit alors qu'il se trouvait dans une longue caverne ou un tunnel qui s'enfonçait dans le cône fumant. Mais à une petite distance seulement devant lui, le sol et les murs de part et d'autre étaient coupés par une grande fissure d'où provenait la lumière rouge, tantôt bondissante, tantôt se résorbant dans l'obscurité, et tout ce temps, loin en dessous, il y avait une rumeur et une agitation comme de grandes machines qui peineraient en vrombissant.

La lumière jaillit de nouveau, et là, au bord du gouffre, de la Crevasse même du Destin, se tenait Frodon, détaché en noir sur le rayonnement, tendu, droit, mais immobile, comme pétrifié.

«Maître! » cria Sam.

Frodon bougea alors et il parla d'une voix claire, d'une voix plus claire et plus puissante, en fait, que Sam ne l'avait jamais entendu employer, et elle dominait le vrombissement et le tumulte de la Montagne du Destin, qui se répercutaient sur la voûte et les murs.

Je suis arrivé, dit-il. Mais il ne me plaît pas, maintenant, de faire ce pour quoi je suis venu. Je n'accomplirai pas cet acte. L'Anneau est à moi! » Et soudain, comme il le passait à son doigt, il s'évanouit à la vue de Sam. Sam eut le souffle coupé, et il n'eut pas le temps de crier, car à ce moment là bien des choses se produisirent.

Quelque chose le frappa violemment dans le dos, ses jambes furent projetées en avant, il se trouva renversé sur le côté, et sa tête donna contre le sol pierreux, tandis qu'une forme sombre bondissait pardessus lui. Il resta sans mouvement et, durant un moment, tout fut ténèbres.

Et au loin, comme Frodon passait l'Anneau à son doigt et le revendiquait pour sien, même dans les Sammath Naur, cœur même du royaume, la Puissance de Barad-dûr fut ébranlée et la Tour trembla de ses fondations à son fier et ultime couronnement. Le Seigneur Ténébreux fut soudain averti de sa présence, et son mil, perçant toutes les ombres, regarda par-dessus la plaine la porte qu'il avait faite, l'ampleur de sa propre folie lui fut révélée en un éclair aveuglant et tous les stratagèmes de ses ennemis lui apparurent enfin à nu. Sa colère s'embrasa en un feu dévorant, mais sa peur s'éleva comme une vaste fumée noire pour l'étouffer. Car il connaissait le péril mortel où il était et le fil auquel son destin était maintenant suspendu.

Son esprit se libéra de toute sa politique et de ses trames de peur et de perfidie, de tous ses stratagèmes et de ses guerres, un frémissement parcourut tout son royaume, ses esclaves fléchirent, ses armées s'arrêtèrent, et ses capitaines, soudain sans direction, hésitèrent et désespérèrent. Car ils étaient oubliés. Toute la pensée et toutes les fins de la Puissance qui les conduisait étaient à présent tournées avec une force irrésistible vers la Montagne. A son appel, vibrant avec un cri déchirant, volèrent en une dernière course désespérée les Nazgûl, les Chevaliers Servants de l'Anneau, qui, en un ouragan d'ailes, s'élançaient en direction du Sud, vers la Montagne du Destin.

Sam se releva. II était étourdi, et du sang qui coulait de sa tête lui dégoulinait dans les yeux. Il avança en tâtonnant, et il vit alors une étrange et terrible chose. Gollum luttait comme un fou au bord de l'abîme contre un ennemi invisible. Il oscillait de droite et de gauche, tantôt si près de l'arête qu'il manquait choir dans le vide, tantôt reculant avec peine, tombant à terre, se relevant, retombant. Et, durant tout ce temps, il n'arrêtait pas de siffler, sans prononcer de mots.

En bas, les feux s'éveillèrent en courroux, la lumière rouge flamboya et toute la caverne fut emplie d'un grand rayonnement et d'une forte chaleur. Soudain, Sam vit les longues mains de Gollum se porter à sa bouche, ses crocs blancs luisirent, puis se refermèrent brutalement pour mordre. Frodon poussa un cri, et il apparut, tombé à genoux au bord du gouffre. Mais Gollum, dansant comme un fou, élevait l'anneau, un doigt encore passé dans son cercle. L'anneau brillait à présent comme s'il était vraiment fait de feu vivant.

«Trésor, trésor, trésor! cria Gollum. Mon Trésor! Oh, mon trésor! » Là-dessus, au moment où ses yeux étaient levés pour contempler son butin, il fit un pas de trop, bascula, balança un moment sur le bord, puis, avec un cri, il tomba. Des profondeurs, monta son dernier gémissement Trésor et c'en fut fait de lui.

Il y eut un grondement et une grande confusion de bruits. Des flammes jaillirent et allèrent lécher la voûte. Le vrombissement crût jusqu'à devenir un grand tumulte, et la Montagne trembla. Sam courut à Frodon, le ramassa et le porta jusqu'à l'entrée. Et là, sur le seuil sombre de Sammath Naur, loin au-dessus des plaines de Mordor, il fut saisi d'un tel étonnement et d'une telle terreur qu'il resta planté là, oubliant toute autre chose, et il regarda comme mué en statue de pierre.

Il eut une brève vision d'un nuage tournoyant et, en son milieu, de tours et de remparts, hauts comme des collines, fondés sur un puissant trône de montagnes au-dessus de puits insondables, de grandes cours et des cachots, des prisons aveugles, escarpées comme des falaises, et des portes d'acier et de diamant béantes, puis tout passa. Les tours tombèrent et les montagnes glissèrent, les murs s'émiettèrent et fondirent, s'écroulant avec fracas, de vastes spires de fumée et des vapeurs jaillissantes montèrent, toujours plus haut jusqu'à ce qu'elles

déferlent comme une vague irrésistible, dont la crête ondulante et impétueuse s'abattit en écumant sur la terre. Et enfin, sur les milles intermédiaires, vint un bruit sourd qui s'éleva jusqu'à devenir un fracas et un rugissement assourdissants, la terre trembla, la plaine se souleva et craqua. Les cieux éclatèrent en tonnerre strié d'éclairs. Un torrent de pluie noire tomba en une cinglante flagellation. Et au cœur de la tempête, avec un cri qui perçait tous autres sons, déchirant les nuages, jaillirent les Nazgûl, tels des traits enflammés, comme, pris dans la ruine embrasée de la montagne et du ciel, ils craquetaient, se desséchaient et s'éteignaient.

Eh bien, c'est la fin, Sam Gamegie», dit une voix à son côté. Et voilà que Frodon se trouvait là, pâle et usé, et pourtant redevenu lui-même, et dans ses yeux, il y avait à présent la paix, et non plus une tension de la volonté, ni la folie, ni aucune peur. Son fardeau lui avait été retiré. C'était le cher maître du doux temps de la Comté.

«Maître! » s'écria Sam, et il tomba à genoux. Dans toute cette ruine du inonde, il ne ressentait pour le moment que joie, une grande joie. Le fardeau était parti. Son maître avait été sauvé, il était de nouveau lui-même, il était libre. Et à ce moment, Sam aperçut la main estropiée et sanglante.

«Votre pauvre main! dit-il. Et je n'ai rien pour la panser ou la réconforter. Je lui aurais plutôt donné toute une des miennes. Mais il est parti à présent sans retour, parti à jamais»

«Oui, dit Frodon. Mais te rappelles-tu les mots de Gandalf : Même *Gollum peut encore avoir quelque chose à faire?* Sans lui, Sam, je n'aurais pu détruire l'Anneau. La Quête aurait été vaine, même à la fin des fins. Pardonnons-lui donc! Car la Quête est achevée, et tout est terminé à présent. Je suis heureux que tu sois ici avec moi. Ici, à la fin de toutes choses, Sam»

CHAPITRE QUATRE
LE CHAMP DE CORMALLEN

Dans toutes les collines, les armées de Mordor faisaient rage. Les Capitaines de l'Ouest s'enfonçaient dans une mer grossissante. Le soleil brillait d'une lumière rouge, et sous les ailes des Nazgûl les ombres mortelles tombaient, noires, sur la terre. Aragorn se tenait, sous sa bannière, silencieux et rigide, comme perdu dans des pensées sur les choses très lointaines ou d'un temps depuis longtemps passé, mais ses yeux luisaient comme des étoiles d'autant plus brillantes que la nuit s'approfondit. Debout sur le sommet de la colline, Gandalf était blanc et froid, et nulle ombre ne tombait sur lui. L'attaque du Mordor déferlait telle une vague sur les collines assiégées, tandis que les voix s'élevaient comme le rugissement des flots dans un naufrage et le fracas des armes.

Comme si une soudaine vision s'était présentée à ses yeux, Gandalf fit un mouvement, il se retourna vers le nord, où les cieux étaient pâles et clairs. Puis il leva les mains et cria d'une voix forte qui domina le fracas: *Les Aigles viennent!* Et de nombreuses voix reprirent le cri: *Les Aigles viennent! Les Aigles viennent!* Les armées de Mordor regardèrent en l'air, se demandant ce que ce signe pouvait indiquer.

Vinrent Gwaihir le Seigneur des Vents et son frère Landroval, le plus grand des Aigles du Nord, le plus puissant des descendants du vieux Thorondor, qui construisait ses aires sur les pics inaccessibles des Montagnes Encerclantes quand la Terre du Milieu était jeune. Derrière eux, en longues files rapides, s'avançaient tous leurs vassaux des montagnes du nord, portés à toute vitesse par un vent grandissant. Ils piquèrent droit sur les Nazgûl, plongeant soudain du haut des airs, et le mouvement rapide de leurs ailes était comme une rafale au passage.

Mais les Nazgûl, faisant volte-face, s'enfuirent et s'évanouirent dans les ombres de Mordor à un soudain et terrible appel de la Tour Sombre, et, à ce moment même, toutes les armées de Mordor tremblèrent, le doute saisit les cœurs, les rires s'éteignirent, les mains tremblèrent et les membres faiblirent. La Puissance qui les menait et les emplissait de haine et de furie vacillait, sa volonté n'agissait plus sur elles, et, regardant dans les yeux de leurs ennemis, elles virent une lueur mortelle, et elles eurent peur.

Alors, tous les Capitaines de l'Ouest crièrent d'une voix forte, car leurs cœurs étaient emplis d'un nouvel espoir au sein de l'obscurité.

Des collines assiégées de Gondor, les Cavaliers de Rohan, les Dunedain du Nord, se lancèrent en rangs serrés contre leurs ennemis fléchissants et percèrent de leurs lances implacables l'armée qui les serrait. Mais Gandalf leva les bras et cria de nouveau d'une voix claire

«Arrêtez, Hommes de l'Ouest! Arrêtez et attendez! Nous sommes à l'heure du destin»

Et, tandis qu'il parlait, la terre se balança sous leurs pieds. Puis, s'élevant rapidement, loin au-dessus des Tours de la Porte Noire, loin au-dessus des montagnes, une vaste et croissante obscurité jaillit dans le ciel, avec des reflets intermittents de feu. La terre gémit et trembla. Les Tours des Dents oscillèrent, vacillèrent et tombèrent, le puissant rempart s'écroula, la Porte Noire fut projetée en ruine, et de très loin, d'abord sourd, croissant, puis montant jusqu'aux nuages, vint un grondement, un mugissement, un roulement de bruit fracassant aux échos prolongés.

«Le royaume de Sauron est fini! dit Gandalf. Le Porteur de l'Anneau a accompli sa Quête» Et comme les Capitaines contemplaient au sud le Pays de Mordor, il leur sembla que, noire sur le voile A de nuages, s'élevait une ombre, impénétrable, couronnée d'éclairs, qui remplit tout le ciel. Elle se dressa, énorme, sur le monde et étendit vers eux une vaste et menaçante main, terrible mais impuissante: car, au moment où elle se penchait sur eux, un grand vent la saisit, tout fut emporté et disparut, et un silence tomba.

Les Capitaines courbèrent la tête, et quand ils regardèrent de nouveau, voilà que leurs ennemis s'enfuyaient et que la puissance du Mordor se dispersait comme poussière au vent. De même que lorsque la mort frappe l'animal qui occupe leur fourmilière et les tient toutes sous son empire, les fourmis errent stupidement sans but, puis meurent dans leur faiblesse, les créatures de Sauron, orques, trolls ou bêtes asservies par un charme, couraient stupidement de-ci de-là, certaines se tuaient, se jetaient dans les puits ou s'enfuyaient en gémissant pour se cacher dans des trous et de sombres endroits sans lumière, loin de toute espérance. Mais les Hommes de Rhûn et de Harad, Orientaux et Suderons, voyaient la ruine de leur guerre, ainsi que la grande majesté et la gloire des Capitaines de l'Ouest. Et ceux qui étaient le plus profondément et depuis le plus longtemps en mauvaise servitude, haïssant l'Ouest, mais qui étaient des hommes fiers et hardis, se rassemblèrent à leur tour pour une ultime résistance et une bataille désespérée. Mais la plupart s'enfuirent, comme ils pouvaient, en direction de l'est, et certains jetaient leurs armes et imploraient merci.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE QUATRE
LE CHAMP DE CORMALLEN

Alors, Gandalf, laissant tout ce qui concernait la bataille et le commandement à Aragorn et aux autres seigneurs, se tint sur le sommet de la colline et appela, et le grand aigle, Gwaihir Seigneur des Vents, descendit et se tint devant lui.

«Par deux fois tu m'as porté, Gwaihir mon ami, dit Gandalf. La troisième fois acquittera tout, si tu le veux bien. Tu ne trouveras pas en moi un fardeau beaucoup plus grand que lorsque tu m'emportas de Zirakzigil, où mon ancienne vie se consuma»

«Je t'emporterai où tu voudras, fusses-tu même fait de pierre», répondit Gwaihir.

«Alors viens, et que ton frère nous accompagne, ainsi que quelque autre des tiens qui soit le plus rapide! Car nous avons besoin d'une vitesse plus grande que celle de tous les vents, une vitesse qui vainque les ailes des Nazgûl»

«Le Vent du Nord souffle, mais nous volerons plus vite que lui», dit Gwaihir. Il enleva Gandalf et s'en fut à toute allure vers le Sud, et avec lui partirent Landroval et Meneldor, jeune et rapide. Ils survolèrent Udûn et Gorgoroth et virent sous eux, tout le pays en ruine et en tumulte et devant eux la Montagne du Destin embrasée, déversant son feu.

«Je suis heureux que tu sois ici avec moi, dit Frodon. Ici, à la fin de toutes choses, Sam»

«Oui, je suis avec vous, Maître, dit Sam, portant doucement à sa poitrine la main blessée de Frodon. Et vous êtes avec moi. Et le voyage est achevé. Mais après tout ce chemin, je ne veux pas encore renoncer. Ce n'est pas mon genre, en quelque sorte, si vous voyez ce que je veux dire»

«Peut-être pas, Sam, dit Frodon, mais ainsi vont les choses dans le monde. L'espoir n'aboutit pas. Une fin vient. Nous avons peu de temps à attendre, maintenant. Nous sommes perdus dans la ruine et l'effondrement, et il n'y a aucun moyen d'y échapper»

«En tout cas, Maître, on pourrait au moins s'éloigner de ce dangereux endroit, de cette Crevasse du Destin, si c'est comme ça que ça s'appelle. Non? Allons, Monsieur Frodon, descendons toujours le sentier! »

«Bon, Sam. Si tu y tiens, j'irai», dit Frodon. Ils se levèrent et descendirent lentement le long de la route en lacet, et, comme ils allaient vers le pied ébranlé de la Montagne, le Sammath Naur rejeta une grande fumée et des vapeurs, le côté du cône s'ouvrit, et un énorme vomissement roula en une lente cascade tonnante le long du flanc oriental de la montagne.

Frodon et Sam ne purent aller plus loin. Leur dernière force d'âme et de corps déclinait rapidement. Ils avaient atteint une petite colline de cendres au pied de la Montagne, mais de là, il n'y avait plus de moyen d'échapper. C'était à présent une île, qui ne durerait plus longtemps au milieu du tourment de l'Orodruin. Tout autour, la terre s'ouvrait, et de profonds puits et crevasses jaillissaient de la fumée et des vapeurs. Derrière eux, la Montagne était en convulsion. De grandes déchirures s'ouvraient dans son flanc. De lentes rivières de feu descendaient vers elles le long des pentes. Elles furent bientôt englouties. Une pluie de cendre chaude tombait.

Ils se tenaient debout, à présent, Sam serrait la main de son maître et la caressait. II soupira. «Dans quelle histoire nous avons été, hein, Monsieur Frodon! dit-il. Je voudrais bien pouvoir l'entendre raconter! Croyez-vous qu'on dira: *Et maintenant, voici l'histoire de Frodon aux Neuf Doigts et de l'Anneau du Destin?* Et alors, tout le monde fera silence, comme nous le fîmes quand, à Fondcombe, on nous a raconté l'histoire de Beren à la Main Unique et du Grand Joyau. Je voudrais bien pouvoir l'entendre! Et je me demande quelle sera la suite après notre partie»

Mais, tandis qu'il parlait pour éloigner la peur jusqu'au dernier moment, ses yeux vaguaient toujours vers le nord, le nord froid, se muant en grand vent, repoussait l'obscurité et les nuages défaits.

Et ce fut ainsi que Gwaihir les vit de ses yeux perçants et à longue portée, comme il venait sur le vent furieux et que, défiant le grand péril des cieux, il tournoyait dans l'air: deux petites formes sombres, perdues, main dans la main, sur une petite colline, tandis que le monde tremblait sous eux et haletait et que les rivières de feu approchaient. Et au sommet où, les ayant décelés, il fonçait sur eux, il les vit tomber, épuisés ou suffoqués par les fumées et la chaleur ou finalement abattus par le désespoir, et se cachant les yeux devant la mort.

Ils gisaient côte à côte, Gwaihir fonça, tandis que Landroval et Meneldor le rapide descendaient également, et, dans un rêve, sans savoir quel sort leur était échu, les voyageurs furent soulevés et emportés au loin hors de l'obscurité et du feu.

Quand Sam se réveilla, il vit qu'il était couché sur un lit moelleux, mais au-dessus de lui se balançaient doucement de vastes branches de hêtre, et la lumière du soleil jouait verte et dorée parmi les jeunes feuilles. Tout l'air était empli d'un parfum complexe et suave.

Il se rappela ce parfum: la fragrance de l'Ithilien. «Par exemple! murmura t'il d'un ton rêveur. Combien de temps ai-je dormi? » Car le parfum l'avait ramené au jour où il avait allumé son petit feu sous le talus ensoleillé, et, durant un moment, tout le temps intermédiaire fut hors de sa mémoire non encore consciente. II s'étira et respira profondément. «Eh bien, quel rêve j'ai fait! murmura t'il. Je suis content de me réveiller! » Il se

mit sur son séant, et il vit alors que Frodon était étendu auprès de lui et dormait paisiblement, une main passée sous sa tête et l'autre reposant sur le couvre-lit. C'était la main droite, et l'annulaire manquait.

La mémoire entière lui revint à 'flots, et il s'écria à haute voix: «Ce n'était pas un rêve! Mais alors, où sommes-nous? »

Et une voix parla doucement derrière lui: «Au pays d'Ithilien, et à la garde du Roi, et il vous attend» Sur quoi, Gandalf se tint devant lui, vêtu de blanc, sa barbe brillant à présent comme de la neige pure dans le scintillement du soleil à travers le feuillage. «Eh bien, Maître Samsagace, comment vous sentez-vous? » demanda t'il.

Mais Sam s'allongea de nouveau et, bouche bée, ouvrit de grands yeux, sans pouvoir répondre durant un moment, partagé entre l'ahurissement et une grande joie. Enfin, il dit d'une voix entrecoupée

«Gandalf ! Je vous croyais mort! Mais aussi, je me croyais mort de même. Est ce que tout ce qui était triste va se révéler faux? Qu'est-il advenu au monde? »

«Une grande Ombre est partie», dit Gandalf, puis il rit, et le son de ce rire était comme une musique, ou comme de l'eau dans une terre desséchée, et, comme Sam écoutait, la pensée lui vint qu'il n'avait pas entendu un rire, le pur son de la gaieté, depuis des jours et des jours innombrables. Cela lui frappa les oreilles comme l'écho de toutes les joies qu'il avait connues. Mais lui-même fondit en larmes. Et puis, comme une douce ondée passe au vent du printemps, le soleil n'en brillant que plus clairement, ses larmes cessèrent, son rire jaillit et, tout riant, il sauta à bas de son lit.

«Comment je me sens? s'écria t'il. Eh bien, je ne sais trop comment l'exprimer. Je me sens, je me sens... (il agita ses bras dans l'air)... c'est le printemps après l'hiver, et le soleil sur les feuilles, et toutes les trompettes et les harpes et toutes les chansons que j'aie jamais entendues! » II s'arrêta et se tourna vers son maître. «Mais comment va Monsieur Frodon? demanda t'il. N'est ce pas abominable, sa pauvre main? Mais j'espère qu'autrement il va bien. Il a passé par des moments bien cruels»

«Oui, je vais très bien autrement, dit Frodon, s'asseyant et riant à son tour. Je me suis rendormi en t'attendant, Sam, espèce de loir! JE me suis réveillé de bonne heure ce matin, et il doit être près de midi maintenant»

«Midi? dit Sam, essayant de calculer. Midi de quel jour? »

«Le quatorzième de la Nouvelle Année, dit Gandalf, ou, si vous préférez, le huitième jour d'Avril selon la datation de la Comté (II y avait trente jours en Mars (ou Rethe) dans le calendrier de la Comté) Mais en Gondor, la Nouvelle Année débutera toujours le vingt cinq Mars, jour de la chute de Sauron, en lequel vous fûtes amenés hors du feu au Roi. Il vous a soignés, et maintenant il vous attend. Vous mangerez et boirez avec lui. Je vous conduirai auprès de lui quand vous serez prêts»

«Le Roi? dit Sam. Quel roi, et qui est-il? »

«Le Roi de Gondor et Seigneur des Terres de l'Ouest, dit Gandalf, et il a repris tout son ancien royaume. Je chevaucherai bientôt vers son couronnement, mais il vous attend»

«Comment nous vêtirons-nous? » demanda Sam, car il ne voyait que les vieux vêtements dépenaillés qu'ils avaient portés durant leur voyage et qui étaient pliés sur le sol à côté de leurs lits.

«Vous porterez les habits que vous aviez pour vous rendre en Mordor, dit Gandalf. Même les guenilles orques que vous portiez dans le pays noir seront conservées, Frodon. Nulles soieries ou toiles, ni aucune armure ou pompe héraldique ne pourraient être plus honorables. Mais plus tard je vous trouverai peut-être d'autres habits.

«Puis il leur tendit les mains, et ils virent que l'une d'elles resplendissait de lumière. «Qu'avez-vous là? s'écria Frodon. Se pourrait-il que ce soit... ? »

«Oui, j'ai apporté vos deux trésors. On les a trouvés sur Sam quand vous avez été sauvés. Les présents de la Dame Galadriel: votre fiole, Frodon, et votre boîte, Sam. Vous serez heureux de les ravoir»

Après s'être lavés et vêtus et avoir pris un léger repas, les hobbits suivirent Gandalf. Ils sortirent de la hêtraie dans laquelle ils avaient couché et passèrent sur une longue pelouse verte, qui brillait au soleil, et était bordée de majestueux arbres aux feuilles sombres, chargés de fleurs écarlates. Ils entendirent derrière eux le son d'une cascade, et un ruisseau.descendait devant eux entre des rives fleuries, jusqu'au moment où ils arrivèrent à un bois au bout de la pelouse, et ils passèrent alors sous une voûte d'arbres par laquelle ils voyaient au loin un chatoiement d'eau.

Comme ils parvenaient à la clairière, ils eurent la surprise d'y voir des chevaliers en brillantes cottes de mailles et de grands gardes en argent et noir, qui les accueillirent avec honneur et s'inclinèrent devant eux. Puis l'un d'eux sonna d'une longue trompette, et ils poursuivirent leur chemin dans l'allée d'arbres que longeait le ruisseau chantant. Ils arrivèrent ainsi à une grande étendue verte, au-delà de laquelle il y avait une large rivière dans une brume argentée, d'où s'élevait une longue île boisée, et de nombreux navires étaient mouillés près de

ses rives. Mais sur le terrain où ils se tenaient à présent, une grande armée était rassemblée en rangs et en compagnies qui étincelaient au soleil. Et à l'approche des hobbits, les épées furent tirées, les lances furent agitées, les cors et les trompettes sonnèrent, et les hommes crièrent avec un grand nombre de voix et en de multiples langues.

Vive les Semi-hommes! Louez-les avec de grandes louanges!
Cuio i Pheriain anann! Aglar'ni Pheriannath! .
Louez-les avec de grandes louanges, Frodon et Samsagace!
Daur à Berhael, Conin en Annûn I Eglerio!
Louez-les!
Eglerio!
A laita te, laita te! Andave laituvalmet!
Louez-les!
Cromacolindor, a laita tarienna!
Louez-les! Les Porteurs de l'Anneau, louez-les avec de grandes louanges! »

Et ainsi, le visage empourpré de leur sang rouge et les yeux brillants d'étonnement, Frodon et Sam s'avancèrent, et ils virent qu'au milieu de la clamante armée étaient disposés trois hauts sièges faits de gazon vert. Derrière celui de droite flottait, blanc sur vert, un grand cheval courant librement, à gauche, il y avait une bannière, argent sur bleu, représentant un navire à proue en forme de cygne voyageant sur la mer, mais derrière le trône le plus élevé, au milieu, un grand étendard était déployé dans la brise, et là un arbre blanc fleurissait sur champ de sable sous une couronne brillante et sept étoiles scintillantes. Sur le trône était assis un homme en cotte de mailles, une grande épée posée sur ses genoux, mais il ne portait pas de heaume. Il se leva, à leur approche. Et alors ils le reconnurent, tout changé qu'il était, si grand et le visage si content, royal, seigneur des Hommes, avec sa chevelure noire et ses yeux gris.

Frodon courut à sa rencontre, et Sam le suivit de tout près. «Alors ça! si ce n'est pas le couronnement de tout! dit-il. Grands-Pas, ou je rêve toujours! »

«Oui, Sam, Grands-Pas, dit Aragorn. Il y a loin, n'est ce pas, d'ici à Bree, où vous n'aimiez pas mon aspect? Loin pour nous tous, mais votre route a été la plus sombre»

Et alors, à la surprise et à l'extrême confusion de Sam, il ploya le genou devant eux, puis, les prenant par la main, Frodon à droite et Sam à gauche, il les mena au trône et, les y ayant installés, il se tourna vers les hommes et les capitaines qui étaient debout à côté et parla de façon que sa voix résonnât sur toute l'armée, criant:

«Louez-les avec de grandes louanges! »

Et quand le cri joyeux se fut gonflé et de nouveau éteint, un ménestrel de Gondor s'avança, s'agenouilla et sollicita la permission de chanter, à la satisfaction finale et complète et à la pure joie de Sam. Et voilà qu'il dit

«Oyez! seigneurs et chevaliers d'une vaillance sans tache, rois et princes, loyales gens de Gondor, Cavaliers de Rohan, et vous fils d'Elrond, Dunedain du Nord, Elfe et Nain, grands cœurs de la Comté, et vous tous gens libres de l'Ouest, écoutez maintenant mon chant. Car je vais vous chanter Frodon aux Neuf Doigts et l'Anneau du Destin»

Et, entendant cela, Sam rit aux éclats de pur ravissement, il se leva et cria: «Ah, grandes gloire et splendeur! Et tous mes désirs se sont réalisés! » Et il pleura.

Et toute l'armée rit et pleura, et au milieu de la gaieté et des larmes s'éleva, tels l'argent et l'or, la voix claire du ménestrel, et tous les hommes firent silence. II chanta pour eux, tantôt en langue elfique et tantôt dans le langage de l'Ouest, jusqu'à ce que leurs cœurs, atteints par les doux mots, débordassent, leur joie fut comme des épées, et ils passèrent en pensée vers des régions où la douleur et le plaisir coulent de pair et où les larmes sont le vin même de la béatitude.

Et finalement, comme le soleil tombait du midi et que les ombres des arbres s'allongeaient, le ménestrel termina. «Louez-les avec de grandes louanges! » dit-il, s'agenouillant. Aragorn se leva alors, et toute l'armée fit de même, et ils passèrent dans des pavillons préparés, pour manger, boire et se divertir jusqu'au soir.

Frodon et Sam furent emmenés à une tente à part. Là, on leur retira leurs vêtements, que l'on plia et mit de côté avec honneur, et ils reçurent du linge propre. Gandalf vint alors et, au grand étonnement de Frodon, il portait dans ses bras l'épée et le manteau elfique et la cotte de mailles de mithril qui lui avaient été pris en Mordor. Pour Sain, il apportait une cotte de mailles dorée et son manteau elfique tout purifié des souillures et des dommages qui lui avaient été infligés, il déposa ensuite devant eux deux épées.

«Je ne désire pas d'épée», dit Frodon.

«Ce soir au moins, vous devriez en porter une», dit Gandalf.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE QUATRE
LE CHAMP DE CORMALLEN

Frodon prit alors la petite épée qui avait appartenu à Sam et qui avait été déposée à son côté dans Cirith Ungol. «Dard, je te l'ai donné, Sain», dit-il.

«Non, Maître ! Monsieur Billon vous fa donné, et il va avec la cotte d'argent, il ne souhaiterait pas le voir porter par quelqu'un d'autre à présent»

Frodon céda, et Gandalf s'agenouilla et les ceignit de leurs ceinturons comme s'il était leur écuyer, se levant ensuite, il posa sur leurs têtes des bandeaux d'argent. Ainsi parés, ils se rendirent au grand festin, ils s'assirent à la table du Roi avec Gandalf, le Roi Eomer de Rohan, le Prince Imrahil et tous les principaux capitaines, et là se trouvaient aussi Gimli et Legolas.

Mais quand, après le Silence Debout, on apporta le vin, entrèrent deux écuyers pour servir les rois, du moins était-ce là ce qu'ils paraissaient être: l'un était vêtu du noir et argent des Gardes de Minas Tirith et l'autre de vert et blanc. Mais Sam se demanda ce que de tels jeunes garçons faisaient dans une armée de puissants hommes. Et puis, soudain, comme ils approchaient et qu'il les vit plus nettement, il s'exclama

«Oh, regardez, Monsieur Frodon! Regardez! Eh bien, ça alors! Si ce n'est pas Pippin, Monsieur Peregrïn Touque, devrais-je dire, et Monsieur Merry! Comme ils ont grandi! Par exemple! Mais je vois qu'il y a d'autres histoires que la nôtre à raconter! »

«Oui, certes, dit Pippin, se tournant vers lui. Et nous commencerons à les raconter dès la fin de ce festin. En attendant, vous pouvez vous adresser à Gandalf. Il n'est pas aussi réservé qu'autrefois, encore qu'il rie maintenant plus qu'il ne parle. Pour le moment, Merry et moi sommes occupés. Nous sommes chevaliers de la Cité de la Marche, comme vous le remarquez, j'espère»

La joyeuse journée se termina enfin, et lorsque le Soleil fut parti et que la Lune ronde vogua lentement au-dessus des brumes de l'Anduin et scintilla parmi les, feuilles tremblotantes, Frodon et Sam s'assirent sous les arbres murmurants dans la fragrance de la belle Ithilien, et ils parlèrent bien avant dans la nuit avec Merry, Pippin et Gandalf, et, après un moment, Legolas et GiIiIli vinrent les rejoindre. Frodon et Sain apprirent là une grande partie de tout ce qui était arrivé à la Compagnie après la rupture de leur communauté en ce funeste jour à Parth Galen près des Chutes de Rauros, et il y avait toujours de nouvelles questions à poser et de nouvelles choses à dire.

Les orques, les arbres parlants, les lieues d'herbe, les cavaliers galopants, les cavernes scintillantes, les tours blanches, les salles dorées, les batailles, les grands navires faisant voile, tout cela défila devant Sam à lui faire perdre la tête. Mais, parmi toutes ces merveilles, il revenait toujours à son étonnement de la taille de Merry et de Pippin, et il les fit mettre dos à dos avec Frodon et lui-même. Il se gratta la tête. «Je ne peux pas comprendre cela, à votre âge! dit-il. Mais y a pas de doute: vous mesurez trois pouces de plus que vous ne devriez, ou alors c'est que je suis un nain»

«Pour cela, vous ne l'êtes certainement pas, dit Gimli. Mais que disais-je? Les mortels ne peuvent pas aller prendre des boissons d'Ents et s'attendre à n'en rien voir sortir de plus que d'un pot de bière»

«Des boissons d'Ents? dit Sam. Voilà que vous parlez encore d'Ents, mais ce que c'est, ça me dépasse. Ah ça! il faudra des semaines pour mettre toutes ces choses au clair! »

«Des semaines pour le moins, dit Pippin. Et puis il faudra enfermer Frodon dans une tour de Minas Tirith pour qu'il mette tout par écrit. Autrement, il en oubliera la moitié, et le pauvre Bilbon sera terriblement déçu»

Gandalf finit par se lever. «Les mains du Roi sont des mains guérisseuses, mes chers amis, dit-il. Mais vous êtes allés jusqu'au bord même de la mort avant qu'il ne vous rappelât, usant de tout son pouvoir, et qu'il ne vous envoyât dans le doux oubli du sommeil. Et, bien que vous ayez en fait dormi longuement d'un sommeil bienheureux, il est temps maintenant de dormir de nouveau»

«Et pas seulement pour Sam et Frodon, dit Gimli, mais pour vous aussi, Pippin. Je vous aime, ne fût-ce que pour toutes les peines que vous m'avez coûtées et que je n'oublierai jamais, non plus que je n'oublierai la façon dont je vous ai trouvé sur la colline de la dernière bataille. Sans Gimli le Nain, vous auriez été perdu, alors. Mais du moins connais-je maintenant l'aspect d'un pied de hobbit, fût-il la seule chose visible sous un tas de corps. Et quand je vous eus dégagé de cette grande carcasse, je m'assurai que vous étiez mort. J'aurais pu m'en arracher la barbe. Et ce n'est qu'hier que vous vous êtes levé et que vous êtes sorti pour la première fois. Au lit, maintenant. Et je vais y aller aussi»

«Et moi, dit Legolas, je vais aller me promener dans les bois de ce beau pays, ce qui est un repos suffisant. Dans les jours à venir, si mon Seigneur elfique le permet, quelques-uns des nôtres viendront s'installer ici, et quand nous arriverons, il sera béni, pour quelque temps. Pour quelque temps: un mois, une vie, un siècle des Hommes. Mais l'Anduin est proche, et l'Anduin mène à la Mer. A la Mer!

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE QUATRE
LE CHAMP DE CORMALLEN

«A la Mer, à la Mer! Les mouettes crient,
Le vent souffle et l'écume blanche vole.
A lOuest, l'ouest lointain, le soleil rond descend.
Navire gris, navire gris, les entends-tu appeler,
Les voix des miens qui sont partis avant moi?
Je vais partir, je vais quitter les bois où je suis né,
Car nos jours se terminent, et nos années déclinent.
Je vais franchir les vastes mers en une navigation solitaire.
Longues sont les vagues qui sur la Dernière Grève déferlent,
Douces sont les voix qui dans Elle Perdue appellent,
En Erassëa, au pays des Elfes que nul homme ne peut découvrir,
Où les feuilles ne tombent point: terre des miens pour toujours! »

Et, chantant ainsi, Legolas descendit la colline.

Les autres s'en furent aussi, tandis que Frodon et Sam gagnaient leurs lits et s'endormaient. Au matin, ils se levèrent à nouveau, pleins d'espoir et de paix, et ils passèrent de nombreux jours en Ithilien. Car le Champ de Cormallen, où l'armée campait à présent, était situé près d'Henneth Annûn, et l'on pouvait entendre la nuit la rivière qui coulait de ses chutes, tandis qu'elle se précipitait par sa porte rocheuse pour passer à travers les prés fleuris et se jeter dans les flots de l'Anduin près de file de Cair Andros. Les hobbits se promenèrent de-ci de-là, visitant à nouveau les endroits où ils avaient déjà passé, et Sam espérait toujours entrevoir, peut-être, dans quelque ombre des bois ou quelque clairière secrète, le grand Olifant. Et en apprenant qu'au siège de Gondor il y avait eu un grand nombre de ces animaux, mais qu'ils avaient tous été détruits, il trouva que c'était une triste perte.

«Enfin... on ne peut-être partout à la fois, je suppose, dit-il. Mais j'ai raté beaucoup de choses, à ce qu'il semble»

Cependant, l'armée s'apprêtait à rentrer à Minas Tirith. Les fatigués se reposaient et les blessés se guérissaient. Car certains avaient été aux prises avec le restant des Orientaux et des Suderons, et ils avaient dû mener de durs combats pour en venir à bout. Et, en dernier lieu, revinrent ceux qui étaient entrés en Mordor pour détruire les forteresses du nord du pays.

Mais finalement, alors que le mois de mai tirait à sa fin, les Capitaines de l'Ouest se remirent en route, ils s'embarquèrent avec tous leurs hommes, et ils descendirent l'Anduin de Cair Andros jusqu'à Osgiliath, ils restèrent là une journée, et le lendemain ils arrivèrent aux champs verts du Pelennor, où ils revirent les tours blanches sous le haut Mindolluin, cette Cité des Hommes de Gondor, dernier souvenir de l'Ouistrenesse, qui avait passé par les ténèbres et le feu pour trouver un nouveau jour.

Et là, au milieu des champs, ils dressèrent leurs tentes et attendirent le matin, car c'était la Veille de Mai, et le Roi allait faire son entrée au Soleil levant.

CHAPITRE CINQ
L'INTENDANT ET LE ROI

Le doute et une grande peur avaient pesé sur la cité de Gondor. Le beau temps et le clair soleil n'avaient paru que moquerie aux hommes dont les jours comptaient peu d'espoir et qui guettaient tous les matins des nouvelles de la fin. Leur seigneur était mort et brûlé, mort gisait le Roi de Rohan dans leur citadelle, et le nouveau roi qui leur était venu dans la nuit était reparti en guerre contre les puissances trop sombres et trop terribles pour que nulle force ou nulle vaillance pût les vaincre. Et aucunes nouvelles ne venaient. Après que l'armée eut quitté la Vallée de Morgul et pris la route du nord sous l'ombre des montagnes, aucun messager n'était revenu, non plus qu'aucune rumeur de ce qui se passait dans l'Est menaçant.

Les Capitaines étaient partis depuis deux jours à peine que la Dame Eowyn pria les femmes qui la soignaient d'apporter ses vêtements, et, refusant toute objection, elle se leva, et lorsqu'elles l'eurent vêtue et qu'elles lui eurent mis le bras en écharpe, elle se rendit auprès du Gardien des Maisons de Guérison.

Monsieur, dit-elle, je suis dans une grande inquiétude, et je ne puis rester dans l'oisiveté»

«Madame, répondit-il, vous n'êtes pas encore guérie et j'ai reçu l'ordre de vous soigner avec une attention toute spéciale. Vous n'auriez pas dû vous lever avant une semaine encore, du moins sont-ce là les ordres que j'ai reçus. Je vous prie de retourner à votre lit»

«Je suis guérie, dit-elle, guérie physiquement tout au moins, hormis mon bras gauche, et il est en repos. Mais je vais retomber malade si je ne puis rien faire. N'y a t'il aucune nouvelle de la guerre? Les femmes ne peuvent rien me dire»

«II n'y a aucune nouvelle, dit le Gardien, sinon que les Seigneurs se sont rendus à la Vallée de Morgul, et des hommes disent que leur chef est le nouveau capitaine venu du Nord. C'est un grand seigneur, et un guérisseur, et c'est un mystère pour moi que la main guérisseuse manie aussi l'épée. II n'en est pas ainsi en Gondor à présent, bien que ce l'ait été autrefois, si l'on en croit les vieilles histoires. Mais depuis de longues années, nous autres guérisseurs ne nous sommes attachés qu'à réparer les déchirures faites par les hommes d'épée. Nous aurions pourtant encore assez à faire pour nous passer d'eux: le monde est assez plein de blessures et d'accidents sans guerres pour les multiplier»

«Il suffit d'un ennemi pour susciter une guerre, non de deux, Maître Gardien, répondit Eowyn. Et ceux qui n'ont pas d'épée peuvent encore en mourir. Voudriez-vous donc que les gens de Gondor ne rassemblent vos herbes que lorsque le Seigneur Ténébreux rassemble ses armées? Et il n'est pas toujours bon d'être physiquement guéri. Comme il n'est pas toujours mauvais de mourir au combat, fût ce dans de grandes souffrances. Si ce m'était permis, je choisirais, en cette heure sombre, la seconde solution»

Le Gardien la regarda. Elle se tenait là, droite, les yeux brillants dans son visage blanc, le poing serré comme elle se tournait pour regarder par la fenêtre qui donnait sur l'Est. Il hocha la tête en soupirant. Après un silence, elle se retourna vers lui.

«N'y a t'il aucune action à accomplir? dit-elle. Qui commande dans cette Cité? »

«Je ne sais pas exactement, répondit-il. Pareilles choses ne sont pas de mon ressort. Il y a un maréchal pour les Cavaliers de Rohan, et le Seigneur Hurïn commande les hommes de Gondor, m'a t'on dit. Mais c'est le Seigneur Faramir qui est de droit l'Intendant de la Cité»

«Où puis-je le trouver? »

«Dans cette maison, Madame. II a été grièvement blessé, mais il est à présent en bonne voie de guérison. Mais je ne sais..»

«Ne voulez-vous pas me conduire auprès de lui? Alors, vous saurez»

Le Seigneur Faramir se promenait seul dans le jardin des Maisons de Guérison, le soleil le réchauffait, et il sentait la vie courir de nouveau dans ses veines, mais il avait le cœur lourd, et il regardait du haut des murs en direction de l'Est. En arrivant, le Gardien prononça son nom et, se retournant, Faramir vit la Dame Eowyn de Rohan, et il fut ému de pitié, car il voyait qu'elle était blessée, et sa clairvoyance percevait le chagrin et l'inquiétude de la jeune femme.

«Mon Seigneur, dit le Gardien, voici la Dame Eowyn de Rohan. Chevauchant avec le roi, elle a été grièvement blessée, et elle a été confiée à présent à ma garde. Mais elle n'est pas satisfaite, et elle désire parler à l'Intendant de la Cité»

«Ne vous méprenez pas à son sujet, seigneur, dit Eowyn. Ce n'est pas le manque de soins qui me chagrine. Nulles demeures ne pourraient être meilleures pour qui cherche la guérison. Mais je ne puis rester

couchée dans l'oisiveté, sans rien faire, en cage. J'ai cherché la mort au combat. Mais je ne suis pas morte, et la bataille continue»

Sur un signe de Faramir, le Gardien s'inclina et partit. «Que voudriez-vous que je fasse, Madame? demanda Faramir. Moi aussi, je suis prisonnier des Guérisseurs» Il la regarda, et, profondément sensible à la pitié, il lui sembla que sa beauté au milieu de son chagrin allait lui percer le cœur. Et elle le regarda, elle vit la grave tendresse de ses yeux, mais elle sut, pour avoir été élevée parmi les hommes de guerre, qu'elle se trouvait devant un guerrier que nul Cavalier de la Marche ne pouvait surpasser dans la bataille.

«Que désirez-vous? demanda t'il de nouveau. Si c'est en mon pouvoir, je le ferai»

«Je voudrais que vous ordonniez à ce Gardien de me laisser partir», répondit-elle, mais, si sa parole était encore fière, son cœur se troubla, et, pour la première fois, elle douta d'elle-même. Elle devinait que cet homme de haute taille, en même temps dur et doux, pourrait la juger simplement capricieuse, comme un enfant qui n'a pas la fermeté d'esprit de poursuivre jusqu'au bout une tâche fastidieuse.

«Je suis moi-même à la garde du Gardien, répondit Faramir. Et je n'ai pas encore pris en main l'autorité dans la Cité. Mais l'eussé-je fait, que l'écouterais encore son avis et je ne contrarierais pas sa volonté en ce qui touche à son art, sauf en cas de grande nécessité»

«Mais je ne désire pas guérir, dit-elle. Je voudrais aller à la guerre comme mon frère Eomer, ou plutôt comme Théoden le roi, car il est mort et il a en même temps l'honneur et la paix»

«Il est trop tard, Madame, pour suivre les Capitaines, même si vous en aviez la force, dit Faramir. Mais la mort au combat peut encore nous échoir à tous, que ce soit volontairement ou non. Vous serez mieux préparée à l'affronter à votre propre manière si, pendant qu'il en est encore temps, vous vous pliez aux ordres du Guérisseur. Nous devons, vous et moi, supporter avec patience les heures d'attente»

Elle ne répondit pas, mais, comme il la regardait, il lui sembla que quelque chose mollissait en elle, comme un gel rigoureux cédant au premier faible présage du Printemps. Une larme jaillit dans l'œil d'Eowyn et coula le long de sa joue, comme une scintillante goutte de pluie. Sa tête fière s'inclina légèrement. Puis, doucement, comme se parlant plutôt à elle-même, elle dit: «Mais les guérisseurs voudraient que je reste couchée encore une semaine. Et ma fenêtre ne donne pas sur l'Est» Sa voix était maintenant celle d'une fille jeune et triste.

Faramir sourit, bien que son cœur fût empli de pitié. «Votre fenêtre ne donne pas sur l'Est? dit-il. Cela peut s'arranger. En cela, je donnerai des ordres au Gardien. Si vous voulez rester à nos soins dans cette maison, Madame, et prendre votre repos, vous pourrez vous promener au soleil dans ce jardin, quand vous voudrez, et vous regarderez vers l'Est, où sont allés tous nos espoirs. Et vous me trouverez ici, marchant et attendant, et regardant aussi vers l'Est. Cela allégerait mes soucis que vous veuillez bien me parler ou vous promener par moments avec moi»

Elle releva alors la tête et le regarda de nouveau dans les yeux, et son visage pâle se colora. «Comment allégerais-je vos soucis, mon seigneur? demanda t'elle. Et je ne désire pas la conversation des vivants»

«Voulez-vous une réponse franche? » demanda t'il.

«Oui»

«Eh bien, Eowyn de Rohan, je vous dirai que vous êtes belle. II est dans les vallées de nos montagnes des fleurs jolies et colorées, et des jeunes filles plus jolies encore, mais je n'ai vu jusqu'ici nulle fleur en Gondor ni dame aussi ravissante, et aussi triste. Peut-être ne reste t'il plus que quelques jours avant que l'obscurité ne tombe sur le monde, et quand elle viendra, j'espère y faire face avec fermeté, mais j'aurais le cœur allégé si, tant que le Soleil brille encore, je pouvais vous revoir. Car vous et moi, nous avons tous deux passé sur les ailes de l'Ombre, et la même main nous en a retirés»

«Hélas, pas moi, seigneur! dit-elle. L'Ombre est toujours sur moi. Ne comptez pas sur moi pour la guérison! 3e suis une vierge guerrière, et ma main n'est pas douce. Mais je vous remercie du moins pour une chose: de n'avoir plus à garder la chambre. Je sortirai par la faveur de l'Intendant de la Cité» Elle lui fit une révérence et retourna vers la maison. Mais Faramir marcha un long moment seul dans le jardin, et son regard s'égarait à présent plus souvent vers la maison que vers les murs de l'Est.

En regagnant sa chambre, il fit appeler le Gardien et il entendit tout ce que celui ci put lui dire de la Dame de Rohan.

«Mais je ne doute pas, Seigneur, dit le Gardien, que vous n'en appreniez davantage du Semi-homme qui est ici: car il chevauchait avec le. roi, et à la fin avec la Dame, dit-on»

Merry fut donc envoyé à Faramir. Ils s'entretinrent longuement durant le restant de cette journée, et Faramir apprit beaucoup de choses, davantage même que Merry n'en exprima en paroles, et il crut alors comprendre quelque chose au chagrin et à l'inquiétude d'Eowyn de Rohan. Et, dans le beau soir, Faramir et Merry se promenèrent dans le jardin, mais elle ne vint pas.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE CINQ
L'INTENDANT ET LE ROI

Le matin, toutefois, comme Faramir venait des Maisons, il la vit, debout sur les murs, et, tout de blanc vêtue, elle rayonnait sous le Soleil. II l'appela, et elle descendit, et ils se promenèrent sur l'herbe ou s'assirent ensemble sous un arbre vert, observant tantôt le silence et tantôt parlant. Et chaque jour, ils firent de même. Et le Gardien, regardant de sa fenêtre, en avait le cœur réjoui, car il était Guérisseur et son souci en était allégé, et il était certain que, si lourds que fussent la peur et les mauvais pressentiments qui pesaient en ces jours sur le cœur des hommes, ces deux malades confiés à ses soins prospéraient et reprenaient chaque jour des forces.

Ainsi vint le cinquième jour après la première entrevue entre la Dame Eowyn et Faramir, et ils se trouvèrent une fois de plus sur les murs de la Cité, regardant au loin. Nulles nouvelles n'étaient encore venues, et tous les cœurs étaient assombris. Le temps, lui aussi, n'était plus beau. Il faisait froid. Le vent qui s'était levé au cours de la nuit soufflait maintenant avec âpreté du Nord, et il fraîchissait, mais le pays alentour avait un aspect gris et morne.

Ils étaient chaudement vêtus, avec des lourds manteaux, et, par dessus le tout, la Dame Eowyn portait une grande mante du bleu d'une profonde nuit d'été, brodée d'étoiles d'argent au bord et à la gorge. Faramir avait envoyé chercher ce vêtement et l'en avait enveloppée, et il la trouvait belle et royale, certes, debout à son côté. La mante avait été faite pour sa mère, Finduilas d'Amroth, qui, morte prématurément, ne représentait pour lui qu'un souvenir de beauté dans un temps lointain et son premier chagrin, et ce vêtement lui paraissait convenir à la beauté et à la tristesse d'Eowyn.

Mais elle frissonna alors sous la mante étoilée, et elle regarda vers le Nord par-dessus les terres grises dans le lit du vent froid, où, au loin, le ciel était dur et clair.

«Que cherchez-vous, Eowyn? » demanda Faramir.

«La Porte Noire ne se trouve t'elle pas là-bas? dit-elle. Et ne doit-il pas y être arrivé à présent? Cela fait sept jours qu'il est parti»

«Sept jours, dit Faramir. Mais ne m'en veuillez pas si je vous dis: ils m'ont apporté en même temps une joie et une douleur que je pensais ne jamais connaître. La joie de vous voir, mais la douleur, parce qu'à présent la crainte et le doute sur ce temps néfaste sont devenus assurément sombres. Je ne voudrais pas voir ce monde prendre fin maintenant, Eowyn, ni perdre si rapidement ce que j'ai trouvé»

«Perdre ce que vous avez trouvé, Seigneur? répondit-elle, mais elle le regardait avec gravité et ses yeux étaient bienveillants. Je ne sais ce qu'en ces jours vous avez trouvé que vous pourriez perdre. Mais allons, mon ami, n'en parlons point! Ne parlons pas du tout! Je suis sur une terrible arête, et des ténèbres totales règnent dans l'abîme ouvert devant mes pieds, mais s'il y a une lumière quelconque derrière moi, je ne saurais le dire. Car je ne puis encore me retourner. J'attends quelque coup du destin»

«Oui, nous attendons le coup du destin», dit Fa rami r. Et ils ne dirent plus rien, et il leur sembla, tandis qu'ils se tenaient sur le mur, que le vent tombait, que la lumière s'évanouissait, que le Soleil était obscurci et que tous les sons de la Cité ou des terres étaient étouffés: ils n'entendaient plus ni vent, ni voix, ni appels d'oiseaux, ni bruissement de feuilles, ni leur propre souffle, le battement même de leurs cœurs était arrêté. Le temps s'était immobilisé.

Et comme ils se tenaient ainsi, leurs mains se rencontrèrent et se serrèrent, bien qu'ils ne s'en rendissent pas compte. Et ils attendirent encore ils ne savaient quoi. Bientôt, il leur sembla qu'au-dessus des crêtes lointaines s'élevait une autre vaste montagne de ténèbres, dressée comme une vague qui allait engloutir le monde, et des éclairs luisaient dedans par intermittence, puis un tremblement parcourut la terre, et ils sentirent les murs de la Cité vaciller. Un son semblable à un soupir s'éleva de toutes les terres environnantes, et leurs cœurs battirent soudain de nouveau.

«Cela me rappelle Numénor», dit Faramir, étonné de s'entendre parler.

«Numénor? » Dit Eowyn.

«Oui, dit Faramir, le pays d'Ouistrenesse qui s'effondra et la grande vague sombre recouvrant les terres vertes, escaladant les collines et s'avançant, obscurité inéluctable. J'en rêve souvent»

«Vous croyez donc que l'Obscurité vient? Dit Eowyn. L'Obscurité inéluctable? » Et elle se rapprocha soudain de lui.

«Non, dit Faramir, la dévisageant. Ce n'était qu'une image dans mon esprit. Je ne sais pas ce qui arrive. La raison de mon esprit éveillé me dit qu'un grand mal s'est produit et que nous nous trouvons à la fin des jours. Mais mon cœur dit le contraire, et tous mes membres sont légers, et un joyeux espoir m'est venu que nulle raison ne peut démentir. Eowyn, Eowyn, Blanche Dame de Rohan, en cette heure je ne crois pas qu'aucunes ténèbres ne dureront! » Il se pencha et lui baisa le front.

Ils se tinrent ainsi sur les murs de la Cité de Gondor, et un grand vent s'éleva et souffla, et leurs cheveux, noir de jais et blond d'or, flottèrent mêlés dans l'air. Et l'Ombre partit, le Soleil se dévoila, et la lumière jaillit, les

eaux de l'Anduin brillèrent comme de l'argent, et dans toutes les maisons de la Cité les hommes chantèrent, car la joie emplissait leur cœur sans qu'ils puissent en dire la source.

Et avant que le Soleil ne fût tombé loin du zénith, vint de l'Est un grand Aigle, et il apportait des nouvelles inespérées des Seigneurs de l'Ouest, criant:

Chantez maintenant, ô vous, gens de la Tour d'Anor,
car le Royaume de Sauron est fini à jamais,
et la Tour Sombre est jetée à bas.

Chantez et réjouissez-vous, ô vous, gens de la Tour de Garde,
car votre guet n'a pas été vain,
et la Porte Noire est brisée,
votre Roi l'a franchie,
et il est victorieux.

Chantez et soyez heureux, ô vous, enfants de l'Ouest,
car votre Roi reviendra,
et il résidera parmi vous tous les jours de votre vie.

Et l'Arbre qui fut desséché sera renouvelé,
et il le plantera dans les hauts lieux,
et la Cité sera bienheureuse.

Chantez, ô vous tous!

Et les gens chantèrent dans toutes les voies de la Cité.

Les jours qui suivirent furent d'or, le Printemps et l'Été se joignirent pour faire grandes réjouissances dans les champs de Gondor. Et de rapides cavaliers apportèrent alors de Cair Andros la nouvelle que tout était terminé, et la Cité s'apprêta pour la venue du Roi. Merry fut mandé, et il accompagna à cheval les charrettes qui emportaient des approvisionnements à Osgiliath et de là, par eau, à Cair Andros, mais Faramir n'y alla point, car, à présent, il assuma l'autorité et l'Intendance, encore que ce ne fût que pour peu de temps, et que son devoir fût de préparer la voie pour celui qui devait le remplacer.

Et Eowyn n'y alla point, malgré l'appel de son frère qui la priait de venir au Champ de Cormallen. Faramir s'en étonna, mais il la voyait rarement, étant occupé d'autres questions, elle resta, silencieuse, dans les Maisons de Guérison, se promenant seule dans le jardin, son visage devint de nouveau pâle, et il sembla que, dans toute la Cité, elle seule était souffrante et triste. Le Gardien des Maisons s'inquiéta, et il en parla à Faramir.

Faramir vint alors et la chercha, et, une fois de plus, ils se tinrent ensemble sur les murs, et il lui dit: «Pourquoi restez-vous ici, Eowyn, et n'allez-vous pas aux réjouissances de Cormallen au-delà de Cair Andros, où votre frère vous attend? »

Et elle dit: «Ne le savez-vous pas? »

Mais lui répondit: «Il peut y avoir deux raisons, mais je ne sais laquelle est la vraie»

Et elle dit: «Je ne désire pas jouer aux devinettes. Parlez plus clairement! »

«Eh bien, si vous y tenez, Madame, dit-il: Vous ne partez pas, parce que seul votre frère vous a appelé, et contempler le Seigneur Aragorn, l'héritier d'Elendil, dans son triomphe ne vous apporterait à présent aucune joie. Ou parce que je n'y vais pas et que vous désirez encore être auprès de moi. Peut-être aussi pour les deux raisons à la fois et parce que vous-même ne pouvez choisir entre elles. Ne m'aimez-vous pas, Eowyn, ou ne le voulez-vous pas? »

«Je souhaiterais être aimée d'un autre, répondit-elle. Mais je ne désire la pitié d'aucun homme»

«Cela, je le sais, dit-il. Vous désirez l'amour du Seigneur Aragorn. Parce qu'il était haut et puissant, et que vous désireriez avoir renom et gloire et être élevée bien au-dessus des êtres mesquins qui rampent sur la terre. Et il vous paraissait admirable comme un grand capitaine à un jeune soldat. Car c'en est un, seigneur parmi les hommes, le plus grand qui soit maintenant. Mais quand il ne vous donna que compréhension et compassion, vous ne désirâtes plus rien que mort vaillante au combat. Regardez-moi, Eowyn ! »

Et Eowyn regarda Faramir, longuement et fermement, et Faramir dit: «Ne méprisez pas la compassion qui est le don d'un cœur doux, Eowyn ! Mais je ne vous offre pas ma compassion. Car vous êtes une grande et vaillante dame, et vous avez vous-même acquis un renom qui ne tombera pas dans l'oubli, et vous êtes une dame

d'une beauté que ne sauraient même dépeindre les mots de la langue elfique. Et je vous aime. J'ai eu pitié de votre chagrin. Mais, à présent, seriez-vous exempte de toute peine, de toute crainte, et de toute privation, seriez vous l'heureuse Reine de Gondor, je vous aimerais encore. Ne m'aimez-vous pas, Eowyn? »

Alors, le cœur d'Eowyn changea, ou bien enfin comprit-elle. Et soudain son hiver passa et le Soleil brilla sur elle.

«Je me tiens dans Minas Anor, la Tour du Soleil, dit-elle, et voilà que l'Ombre est partie! Je ne serai plus une vierge guerrière, je ne le disputerai plus aux grands Cavaliers, et je ne trouverai plus la joie dans les seuls chants de massacres. Je serai guérisseuse, et j'aimerai tout ce qui pousse et n'est pas stérile» Et elle regarda de nouveau Faramir. «Je ne désire plus être reine», dit-elle.

Faramir eut alors un rire joyeux. «Voilà qui est bien, dit-il, car je ne suis pas roi. J'épouserai pourtant la Blanche Dame de Rohan, si telle est sa volonté. Et si elle le veut, alors traversons le Fleuve pour demeurer, en des jours plus heureux, dans la belle Ithilien, où nous ferons un jardin. Toutes choses pousseront là avec joie, si la Dame Blanche y vient»

«Dois-je donc abandonner mon propre peuple, homme de Gondor? dit-elle. Et voudriez-vous que vos fières gens disent de vous: «Voilà un seigneur qui soumit une sauvage vierge guerrière du Nord! N'y avait-il aucune femme de la race de Numenor à choisir? »

«Oui, je le voudrais», dit Faramir. Il la prit dans ses bras, et il l'embrassa sous le ciel ensoleillé, sans ce soucier de ce qu'ils fussent haut sur les murs, exposés à la vue de tous. Et nombreux en vérité furent ceux qui les virent, ainsi que la lumière qui brillait sur eux tandis qu'ils descendaient des murs et se dirigeaient, la main dans la main, vers les Maisons des Guérisons.

Et Faramir dit au Gardien des Maisons: «Voici la Dame Eowyn de Rohan, et elle est maintenant guérie»

Et le Gardien répondit : «Je la libère donc de ma garde et lui dis adieu, et puisse t'elle ne jamais plus endurer ni blessure ni maladie. Je la confie à l'Intendant de la Cité, jusqu'au retour de son frère»

Mais Eowyn dit. «Maintenant que j'ai la permission de partir, je voudrais toutefois rester. Car cette Maison est devenue pour moi, de toutes les demeures, la plus heureuse» Et elle resta là jusqu'à l'arrivée du Roi Eomer.

Tous les préparatifs furent alors faits dans la Cité, et il y avait un grand concours de gens, car les nouvelles s'étaient répandues dans toutes les parties du Gondor, de Min-Rimmon jusqu'à Pinnath Gelin et aux côtes lointaines de la mer, et tous ceux qui pouvaient venir à la Cité se hâtaient d'y arriver. Et la Cité fut de nouveau remplie de femmes et de beaux enfants qui revenaient vers leurs maisons chargés de fleurs, et de Dol Amroth vinrent les harpistes les plus habiles de tout le pays, et il y avait des joueurs de viole, de flûte, de cors d'argent, et, des chanteurs à la voix claire venus des vallées du Lebennin.

Enfin vint un soir où l'on put voir du haut des murs les tentes dans la campagne et, toute la nuit, des lumières brûlèrent, tandis que les hommes guettaient l'aube. Et quand le soleil se leva dans le clair matin au-dessus des montagnes de l'Est, sur lesquelles ne s'étendaient plus d'ombres, toutes les cloches se mirent à sonner, toutes les bannières st' déployèrent et flottèrent au vent, et, au sommet de la Tour Blanche de la citadelle, l'étendard des Intendants, d'argent brillant comme la neige au Soleil, ne portant aucune charge ni emblème, fut hissé pour la dernière fois.

Les Capitaines de l'Ouest menèrent alors leur armée vers la Cité, on` les vit avancer, rang après rang, flamboyant et étincelant dans le soleil levant, et ondoyant comme de l'argent. Ils arrivèrent ainsi à la voûte: d'entrée et ils firent halte à un furlong des murs. On n'avait pas encore remonté de porte, et il n'y avait qu'une barrière posée en travers d l'entrée de la Cité, et là se tenaient des hommes en armes, vêtus de no' et argent, avec de longues épées tirées. Devant la barrière, se tenaient, l'Intendant Faramir, Hurïn Garde des Clefs, d'autres capitaines c Gondor et la Dame Eowyn avec le maréchal Elfhelm et de nombreux' chevaliers de la Marche, et de part et d'autre de la Porte se pressait unes foule de gens blonds en vêtements multicolores, portant des guirlandes de fleurs.

Il y avait donc à présent un large espace devant les murs de Minas: Tirith, et il était bordé sur tous les côtés des chevaliers et des soldats de Gondor et de Rohan, et par les gens de la Cité et de toutes les partie du pays. Un silence s'établit comme, de l'armée, s'avançaient les Dunedain en argent et gris, et devant eux marchait lentement seigneur Aragorn. II était vêtu de mailles noires avec une ceint T d'argent, et il portait une longue cape d'un blanc pur serrée au cou paf` un grand joyau vert qui brillait de loin, mais il avait la tête nue, sa pour une étoile sur le front, liée par une mince bandelette d'argent. Avec lui venaient Eomer de Rohan, le Prince Imrahil, Gandalf tout de blanc vêtu, et quatre petites figures que maints hommes s'étonnèrent de voir

«Non, cousin! ce ne sont pas des garçons, dit Ioreth à sa parente d'Imloth Melui qui se tenait à côté d'elle. Ce sont des *Periain, du* lointain pays des Semi-hommes, où il y a des princes de grand renom à ce qu'on dit. Je le sais bien, car j'en ai eu un à soigner dans lek Maisons. Ils sont petits, mais vaillants. Tu penses, cousine, l'un

d'eux est allé avec son seul écuyer dans le Pays Noir et il s'est battu à lui tout seul avec le Seigneur Ténébreux, et il a mis le feu à sa Tour, si tu peux le croire. C'est en tout cas l'histoire qui court la Cité. Ce doit être celui qui marche avec notre Pierre Elfique. Ce sont de grands amis, dit-on

C'est un prodige que le Seigneur Pierre Elfique: pas trop doux en paroles, remarque, mais il a un cœur d'or, comme on dit, et il a des mains guérisseuses. «Les mains du roi sont des mains de guérisseur», que j'ai dit, et c'est comme ça que tout a été découvert. Et Mithrandir, il m'a dit: «Ioreth, les hommes se souviendront longtemps de vos paroles, etc.»

Mais Ioreth ne put poursuivre l'instruction de sa cousine de la campagne, car une unique trompette sonna, et un silence de mort s'ensuivit. Alors, de la Porte, sortit Faramir, accompagné de Hurïn des Clefs et de nuls autres, sinon que derrière eux marchaient quatre hommes vêtus de l'armure et des hauts casques de la Citadelle, qui portaient un grand coffret de *lebethron* cerclé d'argent.

Faramir rencontra Aragorn au milieu de ceux qui étaient assemblés là, il s'agenouilla et dit: «Le dernier Intendant de Gondor sollicite l'autorisation de remettre sous son mandat» Et il tendit une verge blanche, mais Aragorn la prit et la lui rendit, disant: «Ce mandat n'est pas terminé et il sera tien et celui de tes héritiers, tant que durera ma lignée. Remplis maintenant ton office! »

Faramir se leva alors et parla d'une voix claire: «Hommes de Gondor, écoutez maintenant l'Intendant de ce Royaume! Voyez! Quelqu'un est venu enfin revendiquer de nouveau la royauté. Voici Aragorn fils d'Arathorn, chef des Dunedain d'Arnor, Capitaine de l'Armée de l'Ouest, porteur de l'Étoile du Nord, manieur de l'Épée Reforgée, victorieux au combat, dont les mains apportent la guérison, la Pierre Elfique, Élessar de la lignée de Valandil, fils d'Isildur, fils d'Élendil de Nûmenor. Sera t'il roi et entrera t'il dans la Cité pour y demeurer? »

Et toute l'armée et tout le peuple crièrent oui d'une seule voix.

Et Ioreth dit à sa parente: «C'est juste une cérémonie telle que nous les avons dans la Cité, cousine, car il est déjà entré, comme je vous le disais, et il m'a dit..» Et de nouveau elle fut réduite au silence, car Faramir reparlait.

«Homme de Gondor, les maîtres en tradition disent que la coutume d'autrefois était que le roi reçût la couronne de son père avant la mort de celui ci, ou, en cas d'impossibilité, qu'il allât seul la prendre des mains de son père dans le tombeau où il gisait. Mais puisque les choses doivent à présent se dérouler autrement, usant de l'autorité de l'Intendant, j'ai aujourd'hui apporté ici de Rath Dinen la couronne d'Eârnur, le dernier roi, dont les jours passèrent du temps de nos lointains ancêtres»

Alors, les gardes s'avancèrent, et Faramir ouvrit la cassette et en sortit une ancienne couronne. Elle avait la même forme que les casques des Gardes de la Citadelle, sauf qu'elle était plus haute, elle était toute blanche, et les ailes de part et d'autre étaient faites de perles et d'argent à la ressemblance des ailes d'un oiseau de mer, car c'était l'emblème des rois venus d'au-delà de la Mer, sept joyaux de diamant étaient sertis dans le bandeau, et au sommet se trouvait un unique joyau dont la lumière s'élevait comme une flamme.

Aragorn prit alors la couronne et, la tenant élevée, il dit:

Et Eärello Endorenna utûlien. Sinoma maruvan ar Hi! dinyar tenu' Ambar-metta!

C'étaient les mots qu'Élendil avait prononcés quand il était venu de la Mer sur les ailes du vent: «De la Grande Mer en Terre du Milieu, je suis venu. En ce lieu, je me fixerai, moi et mes héritiers, jusqu'à la fin du monde»

Alors, à la surprise d'un grand nombre, Aragorn ne posa pas la couronne sur sa tête mais la rendit à Faramir, disant: «Je suis venu en possession de mon héritage grâce au labeur et à la vaillance d'un grand nombre. En témoignage de quoi, je voudrais que le Porteur de l'Anneau me présente la couronne et que Mithrandir la pose sur ma tête, s'il le veut bien: car il a été le moteur de tout ce qui a été accompli, et cette victoire est la sienne»

Et Frodon s'avança, prit la couronne des mains de Faramir et la porta à Gandalf, et Aragorn s'agenouilla pour que Gandalf lui posât la Couronne Blanche sur la tête, disant

«Maintenant viennent les jours du Roi et puissent-ils être bénis tant que dureront les trônes du Valar ! »

Mais quand Aragorn se leva, tous ceux qui le voyaient le contemplèrent en silence, car il leur semblait qu'il leur était alors révélé pour la première fois. Grand comme les rois de la mer jadis, il dominait tout son entourage, il paraissait chargé d'années et cependant dans la fleur de la virilité, la sagesse se montrait sur son front, et la force et la guérison étaient dans ses mains, et une lumière l'environnait. Alors, Faramir cria

«Voici le Roi! »

Et à ce moment, les trompettes sonnèrent, le Roi Élessar s'avança vers la barrière, et Hurïn des Clefs la rejeta en arrière, et, au milieu de la musique des harpes, des violes et des flûtes et le chant de voix claires, le Roi

passa dans les rues jonchées de fleurs, il arriva à la Citadelle et y entra, la bannière de l'Arbre et des Étoiles fut déployée sur la plus haute touret commença le règne du Roi Élessar, qu'ont célébré bien des chants.

De son temps, la Cité fut rendue plus belle qu'elle n'avait jamais été, fût ce aux jours de sa gloire première, et elle fut emplie d'arbres et de fontaines, ses portes étaient de mithril et d'acier, et ses rues étaient pavées de marbre blanc, les gens de la montagne y travaillaient, et ceux de la Forêt se réjouissaient d'y venir, tous étaient guéris et tout était réparé, les maisons étaient pleines d'hommes et de femmes et de rires d'enfants, aucune fenêtre n'était aveugle, aucune cour vide, et après le passage du Troisième Age du monde dans le nouvel âge, il garda le souvenir et la gloire des années disparues.

Dans le temps qui suivit son couronnement, le Roi siégea sur son trône dans le Palais des Rois, et il y prononça ses jugements. Et des ambassades vinrent de nombreux pays et peuples, de l'Est et du Sud, des lisières de la Forêt Noire et du pays de Dun à l'ouest. Le Roi pardonna aux Orientaux qui s'étaient rendus et il les renvoya libres, et il fit la paix avec les gens de Harad, il libéra les esclaves de Mordor, et il leur donna en possession toutes les terres des environs du Lac Nurven. Et de nombreux soldats parurent devant lui pour recevoir ses éloges et la récompense de leur valeur, et en dernier lieu le capitaine de la Garde lui amena Beregond pour qu'il fût jugé.

Et le Roi dit à Beregond: «Beregond, par votre épée le sang fut versé dans les Lieux Consacrés, où cela est interdit. Et vous abandonnâtes aussi votre poste sans l'autorisation du Seigneur ou du Capitaine. Pour ces faits, dans l'ancien temps, le châtiment était la mort. Aujourd'hui donc, je dois prononcer votre jugement.

«Toute peine est remise en considération de votre vaillance au combat, et plus encore parce que tout ce que vous avez fait le fut pour l'amour du Seigneur Faramir. Vous devez néanmoins quitter la Garde de la Citadelle et partir de la Cité de Minas Tirith»

Le sang reflua alors du visage de Beregond, frappé au cœur, il courba la tête. Mais le Roi dit:

«Ainsi doit-il en être, car vous êtes nommé à la Compagnie Blanche, la Garde de Faramir, Prince d'Ithilien, vous en serez le Capitaine, et vous résiderez en Émyn Arnen dans l'honneur et la paix, et au service de celui pour lequel vous risquâtes tout pour le sauver de la mort»

Alors, Beregond, percevant la miséricorde et la justice du Roi, fut heureux, il s'agenouilla pour lui baiser la main et s'en fut, joyeux et content. Et Aragorn donna Ithilien comme principauté à Faramir, et il l'invita à résider dans les collines d'Émyn Arnen, à portée de vue de la Cité.

«Car, dit-il, Minas Ithil dans la Vallée de Morgul sera rasée, et, bien qu'elle puisse être nettoyée avec le temps, nul homme ne devra y demeurer durant de longues années»

Et enfin Aragorn accueillit Eomer de Rohan, ils s'étreignirent, et Aragorn dit: «Entre nous, il ne peut y avoir aucune idée de concessions, non plus que de récompense, car nous sommes frères. Ce fut une heure heureuse que celle où Eomer vint du Nord, et jamais aucune ligue de peuples ne fut plus bénie, de sorte qu'aucun ne manqua ou ne manquera à l'autre. Or, vous le savez, nous avons déposé Théoden le Renommé dans un tombeau des Lieux Consacrés, et il y demeurera à jamais parmi les Rois de Gondor, si vous le voulez bien. Ou, si vous le désirez, nous irons au Rohan pour le ramener et le faire reposer parmi son propre peuple»

Et Eomer répondit: «Je vous ai aimé dès le jour où vous vous êtes levé devant moi de l'herbe verte des hauts, et cette amitié ne fera jamais défaut. Mais je dois maintenant me rendre quelque temps dans mon propre royaume, où il y a beaucoup à réparer et à remettre en ordre. Mais, pour ce qui est de Celui qui est tombé, nous retournerons le chercher quand tout sera prêt, qu'il dorme toutefois ici pour le moment»

Et Eowyndit à Faramir: «Je dois maintenant regagner mon propre pays, le revoir une fois de plus et assister mon frère dans sa tâche, mais quand celui que j'ai longtemps aimé comme père sera couché en repos, je reviendrai»

Les jours de liesse passèrent donc, et le huitième jour de Mai, les Cavaliers de Rohan s'apprêtèrent et s'en furent par la voie du Nord, et avec eux partirent les fils d'Elrond. Toute la route était bordée de gens venus pour leur faire honneur et chanter leurs louanges, de la Porte de la Cité aux murs du Pelennor. Après quoi, tous ceux qui demeuraient au loin regagnèrent leurs maisons en se réjouissant, mais, dans la Cité, de nombreux volontaires commencèrent à reconstruire, à tout renouveler et à faire disparaître les blessures de la guerre et le souvenir de l'obscurité.

Les hobbits restèrent encore à Minas Tirith, avec Legolas et Gimli, car Aragorn répugnait à voir se dissoudre la communauté. «Toutes choses de ce genre doivent avoir une fin, dit-il, mais j'aimerais que vous attendiez encore un peu, car le couronnement des exploits auxquels vous avez eu part n'est pas encore venu. Un jour approche que j'ai attendu durant toutes les années de ma virilité, et quand il viendra, j'aimerais avoir mes amis à mes côtés» Mais il ne voulut rien dire de plus à ce sujet.

Pendant cette période, les Compagnons de l'Anneau habitèrent ensemble dans une belle maison avec Gandalf, et ils allaient et venaient comme ils l'entendaient. Et Frodon dit à Gandalf: «Savez-vous quel est ce jour

dont parle Aragorn? Car, si nous sommes heureux ici et si je ne désire pas partir, le temps passe, et Bilbon attend, et mon pays est la Comté»

«Pour ce qui est de Bilbon, répondit Gandalf, il attend ce même jour, et il sait ce qui nous retient. Quant au temps qui passe, nous ne sommes encore qu'en Mai, et le plein Été n'est pas encore venu, et toutes choses ont beau paraître bien changées, comme si un âge du monde avait passé, pour ce qui est des arbres et de l'herbe, il s'est écoulé moins d'un an depuis votre départ»

«Pippin, dit Frodon, ne disais-tu pas que Gandalf était moins secret qu'autrefois? Il était las de ses travaux alors, je pense. II s'en remet à présent»

Et Gandalf dit: «Nombre de gens désirent savoir d'avance ce qui leur sera servi, mais ceux qui ont travaillé à la préparation du festin aiment garder leur secret, car l'étonnement rend les louanges plus vives. Et Aragorn lui-même attend un signe»

Vint un jour où Gandalf fut introuvable, et les Compagnons se demandèrent ce qui se préparait. Mais. Gandalf emmena de nuit Aragorn hors de la Cité, et il le conduisit au pied sud du mont Mindolluin, et là, ils trouvèrent un sentier fait dans un temps lointain et que peu de gens osaient à présent fouler. Car il montait dans la montagne à un haut champ sous les neiges qui recouvraient les pics, et ce champ dominait le précipice qui se trouvait derrière la Cité. Debout là, ils contemplèrent le pays, car le matin était venu, et ils voyaient les tours de la Cité loin en contrebas,, tels des pinceaux blancs touchés par la lumière du soleil, toute la Vallée de l'Anduin était comme un jardin et les montagnes de l'Ombre étaient voilées d'une brume dorée. D'un côté, leur vue atteignait jusqu'au gris Emyn Nuil, et le reflet du Rauros semblait une étoile scintillant au loin, tandis que de l'autre côté, ils voyaient le Fleuve comme un ruban étiré jusqu'à Pelargir, et au-delà il y avait une lumière en bordure du ciel, qui évoquait la Mer.

Et Gandalf dit: «Voici votre royaume, et le cœur du royaume plus grand qui sera. Le Tiers Age du monde est terminé, et le nouveau a commencé, et c'est à vous qu'il appartient d'en ordonner le début en conservant ce qui peut-être conservé. Car, si une bonne part a été sauvée, une bonne part doit maintenant disparaître, et le pouvoir des Trois Anneaux est lui aussi terminé. Et toutes les terres que vous voyez, et celles qui les entourent seront occupées par les Hommes. Car le temps vient de la Domination des Hommes, et les Parentés Anciennes disparaîtront peu à peu ou s'en iront»

«Je le sais bien, ami cher, dit Aragorn, mais je voudrais encore avoir votre conseil»

«Plus pour longtemps maintenant, dit Gandalf. Le Tiers Age était le mien. J'étais l'Ennemi de Saurons et ma tâche est achevée. Je partirai bientôt. Le fardeau doit reposer à présent sur vous et les vôtres»

«Mais je mourrai, dit Aragorn. Car je suis un mortel, et tout en étant ce que je suis et de la race de l'Ouest à l'état pur, j'aurai une vie beaucoup plus longue que celle des autres hommes, mais ce n'est qu'un court moment, et quand seront nés et auront vieilli ceux qui sont encore dans le ventre de leur mère, moi aussi je deviendrai vieux. Qui, alors, gouvernera le Gondor et ceux qui regardent vers cette Cité comme vers leur reine, si mon désir n'est pas exaucé? L'Arbre de la Cour de la Fontaine est encore desséché et stérile. Quand verrai-je un signe qu'il doive jamais être autrement? »

«Tournez votre visage vers le monde verdoyant et regardez où tout paraît stérile et froid! » dit Gandalf.

Aragorn se tourna alors, et il y avait derrière lui une pente rocailleuse qui descendait des lisières de la neige, et, comme il regardait, il perçut que, isolé dans ce désert, poussait quelque chose. Il grimpa jusque là, et il vit que, du bord même de la neige, jaillissait un tout jeune arbre, qui n'avait pas plus de trois pieds de haut. Il avait déjà poussé de jeunes feuilles, longues et bien faites, sombres sur le dessus et argentées par en dessous, et à son mince sommet il portait un petit trochet de fleurs aux pétales brillants comme la neige au soleil.

Aragorn s'écria alors: *H Yé! Utivienyes!* Je l'ai trouvé! Voyez! Voici un rejeton de l'Aîné des Arbres! Mais comment se trouve t'il ici? Car il n'a pas lui-même plus de sept ans»

Et Gandalf, s'étant approché, dit: «C'est vraiment là un rejeton de la lignée de Nimloth le beau, qui était un plant de Galathilion, lui-même fruit de Telperion, l'Aîné des Arbres aux nombreux noms. Qui pourrait dire comment il arrive ici à l'heure dite? Mais c'est un ancien endroit consacré, et, avant la fin des rois ou le dessèchement de l'Arbre de la Cour, un fruit a dû être déposé ici. Car il est dit que, bien que le fruit de l'Arbre arrive rarement à maturité, la vie qui est en lui peut alors rester assoupie pendant de nombreuses années, et nul ne peut prévoir le moment de son réveil. Rappelez-vous cela. Car, si jamais un fruit mûrit, il devrait être planté pour que sa descendance ne disparaisse pas du monde. Il est resté caché ici sur la montagne au temps même où la race d'Elendil se tenait cachée dans les déserts du Nord. Pourtant la lignée de Nimloth est de beaucoup plus ancienne que la vôtre, Roi Élessar»

Aragorn porta alors doucement la main sur le plant, et voilà que celui ci lui sembla ne tenir que légèrement à la terre, Aragorn le retira sans mal, et il le rapporta à la Citadelle. Alors, le vieil arbre fut déraciné, mais avec révérence, et on ne le brûla point, mais il fut remis pour reposer dans le silence de Rath Dinen.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI

CHAPITRE CINQ
L'INTENDANT ET LE ROI

Aragorn planta le nouvel arbre dans la cour près de la fontaine, et il commença vite à pousser avec bonheur, et, quand vint le mois de Juin, l'arbre était couvert de fleurs.

Le signe a été donné, dit Aragorn, et le jour n'est plus loin» Et il disposa des guetteurs sur les murs.

Ce fut la veille du Solstice d'été que des messagers vinrent d'Amon Dîn à la Cité pour annoncer qu'il y avait une chevauchée de belles gens du Nord et qu'elle approchait des murs du Pelennor. Et le Roi dit: «Ils viennent enfin. Que toute la Cité s'apprête! »

La Veille même du Solstice d'été, tandis que le ciel était d'un bleu de saphir et que les étoiles commençaient à briller à l'Est, mais que l'Ouest était encore tout doré et l'air frais et odorant, les Cavaliers arrivèrent par la route du Nord aux portes de Minas Tirith. En tête chevauchaient Elrohir et Elladan avec une bannière d'argent, puis Glorfindel et Erestor et toute la maison de Fondcombe, et après venaient la Dame Galadriel et Celeborn, Seigneur de Lothlorien, montés sur des coursiers blancs, et avec eux maintes belles gens de leur pays, vêtues de manteaux gris avec des gemmes blanches dans les cheveux, et enfin arrivaient Maître Elrond, puissant parmi les Elfes et les Hommes, portant le sceptre d'Annuminas, et à son côté, montée sur un palefroi gris, sa fille Arwen, Étoile du Soir de son peuple.

Et Frodon, la voyant approcher, rayonnante dans le soir avec des étoiles au front et environnée d'une douce fragrance, fut grandement émerveillé, et il dit à Gandalf: «Je comprends enfin la raison de votre attente! Ceci est l'achèvement. Dorénavant, ce ne sera pas seulement le jour qui sera aimé, mais la nuit aussi sera belle et bénie, et toute peur en sera bannie! »

Le Roi accueillit alors ses hôtes, et ils mirent pied à terre, et Elrond rendit le sceptre et mit la main de sa fille dans celle du Roi, ils montèrent ensemble â la Cité Haute, et toutes les étoiles fleurirent dans le ciel. Aragorn, Roi Élessar, épousa Arwen Undômiel dans la Cité des Rois le jour du Solstice d'été, et l'histoire de leurs longues peines se trouva achevée.

CHAPITRE SIX
NOMBREUSES SÉPARATIONS

Quand les jours de liesse furent enfin passés, les Compagnons pensèrent à regagner leurs propres demeures. Et Frodon se rendit auprès du Roi, qui se tenait près de la fontaine avec la Reine Arwen, et elle chantait un chant de Valinor, tandis que l'Arbre croissait et fleurissait. Ils se levèrent pour accueillir Frodon, et Aragorn lui dit:

«Je sais ce que vous êtes venu dire, Frodon: vous désirez rentrer chez vous. Eh bien, ami très cher, un arbre croît mieux au pays de ses pères, mais sachez que, pour vous, bon accueil vous sera toujours réservé dans les pays de l'Ouest. Et, quoique les vôtres aient eu peu de célébrité dans les légendes des grands, ils auront désormais plus de renom qu'aucun des vastes royaumes qui ne sont plus»

«Il est vrai que je désire retourner dans la Comté, dit Frodon. Mais je dois d'abord aller à Fondcombe. Car, s'il pouvait manquer une seule chose en un temps aussi béni, c'était pour moi Bilbon, et j'ai été affligé en voyant que, parmi toute la maison d'Elrond, il n'était pas venu»

«Vous en étonnez-vous, Porteur de l'Anneau? demanda Arwen. Vous connaissez le pouvoir de cet objet qui est maintenant détruit, et tout ce qui a été fart par ce pouvoir est en train de disparaître. Mais votre parent a possédé cet objet plus longtemps que vous. Il est chargé d'ans à présent, pour quelqu'un de sa race, et il vous attend, car il ne veut plus faire aucun long voyage, hormis un seul»

«Dans ce cas, je demande la permission de partir bientôt», dit Frodon.

«Vous partirez dans une semaine, dit Aragorn. Car nous vous accompagnerons loin sur la route, et même jusqu'au pays de Rohan. Dans trois jours maintenant, Eomer reviendra pour emporter Théoden, afin qu'il repose dans la Marche, et nous chevaucherons avec lui pour honorer le mort. Mais, avant votre départ, je tiens à vous confirmer les paroles de Faramir, et vous avez à jamais droit de cité dans le royaume de Gondor, et tous vos compagnons de même. Et s'il était aucuns présents en rapport avec vos exploits, je vous les donnerais, mais vous emporterez avec vous tout ce que vous pourrez désirer, et vous chevaucherez avec honneur et tout l'apparat de princes du pays»

Mais la Reine Arwen dit: «Je vais vous faire un présent. Car je suis la fille d'Elrond. Je ne vais pas l'accompagner quand il partira pour les Havres, mon choix est en effet celui de Luthien, et j'ai choisi comme elle, en même temps le doux et l'amer. Mais vous partirez à ma place, Porteur de l'Anneau, le moment venu, et si tel est alors votre désir. Si vos blessures vous font encore souffrir et si le souvenir de votre fardeau est lourd, vous pourrez passer à l'Ouest jusqu'à guérison de vos maux et de votre lassitude. Mais portez ceci maintenant en mémoire de Pierre Elfique et d'Étoile du Soir, avec lesquels votre vie a été entre-tissée ! »

Elle prit alors une gemme blanche semblable à une étoile, qui reposait sur son sein au bout d'une chaîne d'argent, et elle passa cette chaîne au cou de Frodon. «Quand vous serez troublé par le souvenir de la peur et des ténèbres, dit-elle, ceci vous apportera de l'aide»

Trois jours plus tard, comme le Roi l'avait annoncé, Eomer de Rohan arriva à cheval à la Cité, et avec lui venait une *éored* des plus beaux chevaliers de la Marche. Il reçut grand accueil, et quand tous prirent place à table dans Merethrond, la Grande Salle des Festins, il vit la beauté des dames et il en fut grandement émerveillé. Et, avant d'aller prendre son repos, il fit appeler Gimli le Nain et il lui dit: «Avez-vous votre hache toute prête, Gimli fils de Gloïn? »

«Non, Seigneur, dit Gimli, mais je peux rapidement la quérir, s'il en est besoin»

«Vous serez juge, dit Eomer. Car il reste entre nous certaines paroles inconsidérées au sujet de la Dame de la Forêt d'Or. Et maintenant je l'ai vue de mes yeux»

«Eh bien, Seigneur, répliqua Gimli, qu'en dites-vous à présent? »

«Hélas! répondit Eomer. Je ne vous accorderai pas qu'elle soit la plus belle au monde»

«Dans ce cas, il me faut aller chercher ma hache», dit Gimli.

«Mais j'invoquerai cette excuse, dit Eomer. Si je l'avais vue en toute autre compagnie, j'aurais dit tout ce que vous pourriez désirer. Mais, à présent, je placerai la Reine Arwen Étoile du Soir avant elle, et je suis prêt à me battre pour ma part avec quiconque me contredira. Dois-je demander mon épée? »

Gimli s'inclina alors profondément. «Non, vous êtes tout excusé pour ma part, Seigneur, dit-il. Vous avez choisi le Soir, mais mon amour est voué au Matin. Et mon cœur prévoit qu'il passera bientôt à jamais.

Le jour du départ vint enfin, et une grande et belle compagnie s'apprêta à chevaucher en direction du Nord. Les rois de Gondor et de Rohan se rendirent alors aux Lieux Consacrés et arrivèrent aux tombeaux de

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE SIX
NOMBREUSES SÉPARATIONS

Rath Dinen. Ils emportèrent le Roi Théoden sur une civière dorée et traversèrent la Cité en silence. Puis ils déposèrent la civière sur un grand chariot, entouré de toutes parts de Cavaliers de Rohan et précédé de sa bannière, et Merry, en tant qu'écuyer de Théoden, était sur le chariot et gardait les armes du roi.

Aux autres Compagnons furent fournis des coursiers correspondant à leur stature, Frodon et Samsagace chevauchaient aux côtés d'Aragorn, Gandalf montait Gripoil, Pippin allait avec les chevaliers de Gondor, et Legolas et Gimli étaient comme toujours ensemble sur Arod.

Participaient aussi à cette chevauchée la Reine Arwen, et Celeborn et Galadriel avec les leurs, et Elrond avec ses fils, et les princes de Dol n Amroth et d'Ithilien, ainsi que de nombreux capitaines et chevaliers. r Jamais roi de la Marche n'avait eu sur la route suite semblable à celle' qui escorta Théoden fils de Thengel jusqu'à la terre de son pays.

Sans hâte et en paix, ils passèrent en Anorien et arrivèrent à la Forêt!

Grise sous l'Amon Dîn, et là, ils entendirent un son semblable à celui de tambours battant dans les collines, bien qu'aucun être vivant ne fût visible. Aragorn fit alors sonner des trompettes, et des hérauts crièrent:

«Voyez, le Roi Élessar est venu! Il donne la Forêt de Druadan à Ghân-buri-Ghân et aux siens, en propriété personnelle à jamais, et que dorénavant aucun homme n'y pénètre sans leur permission! »

Il y eut alors un puissant roulement de tambours, qui fit ensuit place au silence.

Enfin, après quinze jours de voyage, le chariot du Roi Théoden traversa les champs verts de Rohan et arriva à Édoras, et là, tous se reposèrent. La Salle Dorée était tendue de belles tapisseries et elle était tendue de belles tapisseries et elle était emplie de lumières, et là eut lieu le plus beau festin qu'elle eût connu, depuis le temps de sa construction. Car, au bout de trois jours, les Hommes de la Marche préparèrent les funérailles de Théoden, il fut déposé dans une maison de pierre avec ses armes et maintes autres belles choses qu'il avait possédées, et au-dessus de lui fut élevé un grand tertre, couvert de mottes de gazon vert et de noublionc blanc. Et il y eut alors huit tertres sur le côté oriental du Champ des Galgals.

Puis, les Cavaliers de la Maison du Roi défilèrent autour du tombeau montés sur des chevaux blancs, chantant en chœur un chant sur : Théoden fils de Thengel, composé par son ménestrel Gléowine, qui n'en fit plus d'autre par la suite. Les accents lents des Cavaliers, émurent même les cœurs de ceux qui ne connaissaient pas la langue.. De ce peuple, mais les paroles du chant firent naître une lueur dans les', yeux de ceux de la Marche qui entendaient de nouveau le tonnerre des sabots du Nord et la voix d'Eorl dominant le bruit de la bataille dans le Champ de Célébrant, et l'histoire des rois se poursuivit, le cor de Helm retentissait dans les montagnes, jusqu'à ce que l'Obscurité tombât et que le Roi Théoden se levât pour traverser à cheval l'Ombre jusqu'au feu et mourir en splendeur, tandis que le Soleil, revenant contre tout espoir, resplendissait au matin sur le Mindol-aluin.

Hors du doute, hors des ténèbres, vers le lever du jour
il chevaucha, chantant dans le Soleil et l'épée hors du fourreau.
Il ranima l'espoir, et dans l'espoir il finit,
au-dessus de la mort, au-dessus de la peur, au-dessus du destin élevé,
hors de la ruine, hors de la vie, vers une durable gloire.

Mais Merry se tint au pied du tertre vert, il pleurait, et quand le chant fut achevé, il se leva et cria:

«Théoden Roi, Théoden Roi! Adieu! Vous fûtes pour moi comme un père, pour un bref temps. Adieu! »

Lorsque les funérailles furent terminées, les pleurs des femmes calmés et que Théoden fut laissé finalement seul dans son galgal, l'assemblée se réunit dans la Salle Dorée pour le grand festin, écartant le chagrin, car Théoden avait vécu tout son temps et avait terminé sa vie dans une gloire égale à celle de ses plus grands ancêtres. Et quand le moment fut venu de boire, selon la coutume de la Marche, à la mémoire des rois, Eowyn Dame de Rohan s'avança, semblable au soleil et blanche comme la neige, apportant une coupe pleine à Eomer.

Alors, un ménestrel et un maître de la tradition se levèrent et énoncèrent tous les noms des Seigneurs de la Marche dans l'ordre: Eorl le Jeune, Brégon, constructeur de la Salle, Aldor frère de Baldor l'Infortuné, Fria, Fréawine, Goldwine, Déor, Gram, et Helm qui demeura caché dans le Gouffre de Helm quand la Marche fut envahie, et ainsi se terminèrent les neuf tertres du côté occidental, car à cette époque la lignée fut interrompue, et après vinrent les tertres du côté oriental: Fréalaf, fils-sueur de Helm, Léofa, Walda, Folca, Folcwine, Fengal, Thengel, et enfin Théoden. Et au nom de Théoden, Eomer vida la coupe. Eowyn ordonna alors aux serviteurs de remplir les coupes, et tous ceux qui étaient assemblés là se levèrent pour boire au nouveau roi, criant: «Vive Eomer, Roi de la Marche! »

Enfin, quand le festin fut près de s'achever, Eomer se leva et dit: «Ceci est le festin de funérailles de Théoden le Roi, mais, avant de nous quitter, je vais annoncer une nouvelle joyeuse, car il ne m'en voudrait pas

de le faire, puisqu'il fut toujours un père pour ma sueur Eowyn. Écoutez donc, tous mes hôtes, belles gens de maints royaumes, assemblée telle que n'en vit jamais cette salle! Faramir, Intendant de Gondor et Prince d'Ithilien, demande pour épouse Eowyn Dame de Rohan, et elle lui accorde sa main de grand cœur. Leur foi sera donc engagée devant vous tous»

Et Faramir et Eowyn s'avancèrent, main dans la main, et tous les assistants burent à leur santé et furent heureux. «Ainsi, dit Eomer, l'amitié entre la Marche et Gondor est scellée par un nouveau lien, et je m'en réjouis d'autant plus»

«Vous n'êtes certes pas ladre, Eomer, dit Aragorn, de donner ainsi au Gondor la plus belle chose de votre royaume!

Eowyn, regardant alors Aragorn dans les yeux, lui dit: «Souhaitezmoi la joie, mon suzerain et guérisseur! »

Et il répondit: «Je t'ai souhaité la joie dès le premier jour où je t'ai vue. C'est une guérison pour mon cœur de te voir maintenant dans la félicité»

Le festin terminé, ceux qui devaient partir prirent congé du Roi Eomer. Aragorn et ses chevaliers et les gens de Lôrien et de Fondcombe s'apprêtèrent à monter à cheval, mais Faramir et Imrahil restèrent à Edoras , Arwen Étoile du Soir y demeura aussi, et elle fit ses adieux à ses frères. Nul ne vit sa dernière rencontre avec Elrond son père, car ils montèrent dans les collines, ils s'y entretinrent longuement, et cruelle fut leur séparation qui devait durer au-delà des fins du monde.

Enfin, avant le départ des hôtes, Eomer et Eowyn allèrent trouver Merry et lui dirent: «Adieu maintenant, Meriadoc de la Comté et Grand Échanson de la Marche! Que la bonne fortune couronne votre chevauchée, et revenez vite vers notre bienvenue! »

Et Eomer dit: «Les Rois d'antan vous auraient couvert de présents qu'un camion n'aurait pu emporter, pour vos exploits dans les champs de Mundburg, vous ne voulez pourtant en accepter d'autre, dites-vous, que les armes qui vous furent données. Je l'admets, car, en vérité, je n'ai aucun cadeau qui soit assez digne de vous, mais ma sueur vous prie de recevoir cette petite chose, en souvenir de Dernhelm et des cors de la Marche à la venue du matin»

Eowyn donna alors à Merry un cor ancien, petit mais d'un habile travail, tout de bel argent avec un baudrier vert, et des artisans y avaient. gravé de rapides Cavaliers chevauchant en une ligne qui s'enroulait de l'extrémité jusqu'à la bouche, et il portait des runes d'une grande vertu.

«C'est un bien de notre maison, dit Eowyn. Il fut fait par les Nains, et il vint du trésor de Scatha le Ver. Eorl le Jeune le rapporta du Nord. Celui qui en sonnera dans le besoin inspirera la peur au cœur de ses ennemis et la joie à celui de ses amis, et ils l'entendront et viendront à lui»

Merry prit alors le cor, qu'il ne pouvait refuser, et il baisa la main d'Eowyn, et ils l'étreignirent, et c'est ainsi qu'ils se séparèrent pour cette fois.

Les hôtes étaient alors prêts, ils burent le vin de l'étrier et, avec force louanges et protestations d'amitié, ils s'en furent, ils arrivèrent au bout de quelque temps au Gouffre de Helm, et ils y restèrent deux jours. Legolas tint alors la promesse qu'il avait faite à Gimli, et il l'accompagna aux Cavernes Scintillantes, et, à leur retour, il resta silencieux, se contentant de dire que seul Gimli pouvait trouver les mots pour en parler. «Et jamais auparavant un Nain n'a pu revendiquer la victoire sur un Elfe dans un concours de mots, dit-il. Allons-donc à Fangorn pour rétablir le compte! »

De la Combe du Gouffre, ils gagnèrent l'Isengard et ils virent à quel point les Ents s'étaient affairés. Tout le cercle de pierres avait été abattu et retiré, et le terrain à l'intérieur transformé en un jardin plein de vergers et d'arbres, dans lequel coulait un ruisseau, mais au centre, il y avait un lac d'eau claire, la Tour d'Orthanc s'en élevait encore, haute et inexpugnable, et son rocher noir se reflétait dans l'étang.

Les voyageurs s'assirent un moment à l'endroit où se dressaient auparavant les vieilles portes de l'Isengard, et où il y avait à présent deux grands arbres semblables à des sentinelles à l'entrée d'un chemin bordé de vert qui se dirigeait vers Orthanc, ils contemplèrent avec étonnement le travail accompli, mais aucun être vivant n'était visible, de près ni de loin. Ils entendirent bientôt, toutefois, une voix qui appelait *Houm-hom, houm-hom*, et parut Sylvebarbe, descendant le chemin à grands pas pour les accueillir avec Vifsorbier à son côté.

«Bienvenue au Clos d'Orthanc! Dit-il. Je savais que vous veniez, mais je travaillais en haut de la vallée, il y a encore beaucoup à faire. Mais vous n'avez pas non plus fainéanté là-bas dans le Sud et l'Est, à ce que j'ai entendu dire, et tout ce que j'entends est bon, très bon» Sylvebarbe loua alors tous leurs hauts faits, dont il semblait avoir pleine connaissance, il s'arrêta enfin et regarda longuement Gandalf.

«Allons! Dit-il. Vous vous êtes révélé le plus puissant, et tous vos travaux ont réussi. Où allez-vous donc à présent? Et pourquoi venezvous ici? »

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE SIX
NOMBREUSES SÉPARATIONS

«Pour voir comment va votre travail, ami, dit Gandalf, et pour vous remercier de votre aide dans tout ce qui a été accompli»

«*Houm,* eh bien, voilà qui est assez juste, dit Sylvebarbe, car les Ents y ont assurément joué leur rôle. Et pas seulement en s'occupant de ce... *houm...* ce maudit massacreur d'arbres qui vivait ici. Car il y eut une grande irruption de ces... *burfirum...* ces *morimaitesincahonda, houm,* aux yeux mauvais mains noires jambes-torses-cœurs-de-pierre-doigtsgriffus-panse-répugnante-assoiffés-de-sang, mais comme vous êtes des gens pressés et que leur nom complet est aussi long que les années de tourment, ces vermines d'orques, et ils sont venus de l'autre côté du Fleuve, du Nord et de tout autour de la forêt de Laurelin-dôrenan, dans laquelle ils n'ont pu pénétrer, grâce aux Grands qui sont ici» II s'inclina devant le Seigneur et la Dame de Lôrien.

«Et ces mêmes puantes créatures furent plus qu'étonnées de nous rencontrer dehors sur le Plateau, car ils n'avaient jamais entendu parler de nous, encore que l'on puisse dire cela de meilleures gens. Et peu d'entre eux se souviendront de nous, car il n'en réchappa que peu de vivants, et le Fleuve en a gardé la plupart. Mais ce fut heureux pour vous, car s'ils ne nous avaient pas rencontrés, le roi des prairies n'aurait pas été loin, et s'il l'avait fait, il n'aurait pas eu de pays où revenir»

«Nous le savons bien, dit Aragorn, et jamais ce ne sera oublié à Minas Tirith comme à Édoras»

Jamais est un mot trop long même pour moi, dit Sylvebarbe. Tant que dureront vos royaumes, voulez-vous dire: mais ils devront durer longtemps certes pour que cela paraisse longtemps à des Ents»

Le Nouvel Age commence, dit Gandalf, et en cet âge, il se pourrait bien que les royaumes des Hommes durent plus longtemps que vous, Fangorn, mon ami. Mais, allons, dites-moi une chose: qu'en est-il de la tâche que je vous avais confiée? Comment va Saroumane? N'en a t'il pas encore assez d'Orthanc? Car je ne pense pas qu'à son gré vous ayez amélioré la vue de ses fenêtres»

Sylvebarbe fixa sur Gandalf un long regard, un regard presque madré, se dit Merry. «Ah! Dit-il. Je pensais bien que vous y viendriez. En avoir assez d'Orthanc? Plus qu'assez, en fin de compte, mais pas tant de sa tour que de ma voix. *Houm!* Je lui ai donné de longs contes, ou du moins les jugeriez-vous longs dans votre langage»

Pourquoi est-il donc resté pour les écouter? Êtes-vous entré dans Orthanc? » demanda Gandalf.

Houm, non, pas dans Orthanc ! répondit Sylvebarbe. Mais il était venu à sa fenêtre' pour écouter, parce qu'il ne pouvait avoir de nouvelles d'autre façon, et, bien qu'il les détestât, il était avide d'en avoir, et j'ai bien vu qu'il avait tout entendu. Mais j'ajoutai aux nouvelles bien des choses sur lesquelles il était bon qu'il réfléchît. Il fut terriblement fatigué. Il a toujours été d'humeur prompte. C'est ce qui l'a perdu»

«Je remarque, mon bon Fangorn, dit Gandalf, que vous avez grand soin de mettre tout au passé. Mais qu'en est-il du présent? Est-il mort?

«Non, pas mort, pour autant que je sache, dit Sylvebarbe. Mais il est parti. Oui, il y a une semaine. Je l'ai laissé partir. II ne restait pas grand chose de lui quand il est sorti en rampant, quant à son espèce de ver, il était comme une ombre pâle. Or ça, Gandalf, ne me dites pas que j'avais promis de le garder en sécurité, car je le sais. Mais les choses ont changé depuis lors. Et je l'ai gardé jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de danger, jusqu'à ce qu'il fût hors d'état de faire du mal. Il faut que vous sachiez que je hais par-dessus tout mettre en cage des êtres vivants, et je ne veux pas garder en cage même de pareilles créatures sans nécessité urgente. Un serpent sans crocs peut ramper où il veut»

«Vous avez peut-être raison, dit Gandalf, mais il reste cependant à ce serpent là une dent, je crois. Il avait le poison de sa voix, et je suppose qu'il vous a persuadé, même vous, Sylvebarbe, connaissant le point tendre de votre cœur. Enfin... le voilà parti, et il n'y a plus rien à dire. Mais la Tour d'Orthanc revient maintenant au Roi, auquel elle appartient. Encore qu'il n'en ait peut-être aucun besoin»

«On verra cela plus tard, dit Aragorn. Mais je donnerai toute cette vallée aux Ents, pour qu'ils en fassent ce qu'ils veulent, tant qu'ils surveilleront Orthanc et qu'ils s'assureront que personne n'y pénètre sans mon autorisation»

«Elle est fermée à clef, dit Sylvebarbe. J'ai obligé Saroumane à la fermer et à m'en remettre les clefs. Vifsorbier les a»

Vifsorbier s'inclina comme un arbre dans le vent et tendit à Aragorn deux grandes clefs noires de forme compliquée, réunies par un anneau d'acier: «Et maintenant, je vous remercie encore une fois, dit Aragorn, et je vous dis adieu. Puisse votre forêt croître de nouveau en paix. Quand cette vallée sera remplie, il y aura de la place et à revendre à l'ouest des montagnes, où vous vous promenâtes un jour, il y a bien longtemps»

La tristesse parut sur le visage de Sylvebarbe. «Les forêts peuvent croître, dit-il, et les bois s'étendre. Mais non les Ents. Ils n'ont pas de rejetons»

«Mais peut-être y a t'il maintenant plus d'espoir dans votre recherche, dit Aragorn. Des terres vous seront ouvertes à l'est, qui vous ont été longtemps fermées»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE SIX
NOMBREUSES SÉPARATIONS

Mais Sylvebarbe dit en secouant la tête: «C'est loin. Et il y a trop d'Hommes par-là de nos jours. Mais j'oublie ma civilité! Voulez-vous rester pour vous reposer un moment? Et peut-être en est-il qui aimeraient passer par la Forêt de Fangorn et raccourcir ainsi leur route du retour? » Il regarda Celeborn et Galadriel.

Mais tous, hormis Legolas, déclarèrent qu'ils devaient prendre congé et repartir vers le Sud ou l'Ouest. «Allons, Gimli! dit Legolas. Avec la permission de Fangorn, je vais aller visiter les profondeurs de la Forêt d'Ent et voir des arbres que l'on ne trouve nulle part ailleurs en Terre du Milieu. Vous m'accompagnerez et tiendrez votre parole, nous regagnerons ainsi ensemble nos propres pays de la Forêt Noire et d'au-delà» Gimli acquiesça, encore que sans grand plaisir, semblait-il.

«Voici donc enfin venue la fin de la Communauté de l'Anneau, dit Aragorn. J'espère cependant que vous reviendrez avant peu dans mon pays avec l'aide que vous avez promise»

«Nous viendrons, si nos seigneurs le permettent, dit Gimli. Eh bien, adieu, mes hobbits! Vous devriez arriver en toute sécurité chez vous à présent, et je n'aurai pas d'insomnies par crainte de dangers pour vous. Nous vous enverrons un message quand nous le pourrons, et certains d'entre nous pourront encore se rencontrer de temps à autre, mais je crains que nous ne soyons plus jamais réunis tous ensemble»

Sylvebarbe fit alors ses adieux à chacun tour à tour, et il s'inclina par trois fois, lentement et avec grande révérence, devant Celeborn et Galadriel.

«Il y a longtemps, bien longtemps, que nous ne nous sommes rencontrés parmi les arbres ou les pierres, A *vanimar, vanimalion nostari!* dit-il. Il est triste que nous ne nous rencontrions qu'ainsi à la fin. Car le monde est en mutation: je le sens dans l'eau, je le sens dans la terre, et je le sens dans l'air. Je ne pense pas que nous nous rencontrions de nouveau»

Et Celeborn dit: «Je ne sais pas, Aîné» Mais Galadriel dit: «Pas en Terre du Milieu, ni avant que les terres qui sont sous les flots ne soient remontées. Nous pourrons alors nous rencontrer au Printemps dans les saulaies de Tasarinan. Adieu! »

En dernier lieu, Merry et Pippin firent leurs adieux au vieil Ent, qui devint plus gai en les regardant.

«Alors, mes joyeux amis, dit-il, voulez-vous boire avec moi avant de partir? »

«Bien sûr» répondirent-ils. II les emmena à l'ombre de l'un des arbres, et ils virent qu'un grand pot de pierre avait été placé là. Sylvebarbe remplit trois bols, et ils burent, et ils virent ses étranges yeux qui les regardaient par-dessus le bord du bol. «Attention, attention! dit-il. Vous avez déjà grandi depuis la dernière fois que je vous ai vus» Ils rirent, et vidèrent leurs bols.

«Eh bien, adieu! dit-il. Et si vous avez quelque nouvelle des femmes Ent dans votre pays, n'oubliez pas de me le faire savoir» Puis il agita ses grandes mains à l'adresse de toute la compagnie et s'en fut parmi les arbres.

Adoptant mors une allure plus rapide, les voyageurs se dirigèrent vers la Trouée de Rohan, et Aragorn prit enfin congé d'eux près de l'endroit même où Pippin avait regardé dans la Pierre d'Orthanc. Les hobbits eurent de la peine de cette séparation, car Aragorn ne leur avait jamais fait défaut, et il avait été leur guide à travers maints périls.

«Je voudrais bien avoir une Pierre dans laquelle voir tous nos amis, dit Pippin, et pouvoir leur parler de loin! »

«Il n'en reste plus qu'une d'utilisable, répondit Aragorn, car vous ne souhaiteriez pas voir ce que vous montrerait la Pierre de Minas Tirith. Mais le Palantir d'Orthanc, le Roi le gardera pour voir ce qui se passe dans son royaume et ce que font ses serviteurs. Car, ne l'oubliez pas, Peregrïn Touque, vous êtes un chevalier de Gondor, et je ne vous libère pas de votre service. Vous partez maintenant en permission, mais je puis vous rappeler. Et n'oubliez pas, chers amis de la Comté, que mon royaume est aussi situé dans le Nord, et j'irai là-bas quelque jour»

Aragorn prit alors congé de Celeborn et de Galadriel, et la Dame lui dit: «Pierre Elfique, à travers les ténèbres, vous êtes arrivé à ce que vous espériez, et vous avez maintenant tout ce que vous désirez. Faites bon usage des jours! »

Mais Celeborn dit: «Adieu, cousin! Que votre destin soit différent du mien et que votre trésor demeure avec vous jusqu'à la fin! »

Sur quoi, ils se séparèrent, et c'était au coucher du soleil, et quand, après un moment, ils regardèrent en arrière, ils virent le Roi de l'Ouest à cheval, entouré de ses chevaliers, le Soleil descendant brillait sur eux, transformant tout leur harnachement en or rouge, et le manteau blanc encore un coup d'Aragorn flamboyait. Et Aragorn prit la pierre verte, qu'il éleva, et un feu vert jaillit de sa main.

Bientôt la Compagnie diminuée, suivant l'Isen, tourna vers l'Ouest et passa par la Trouée dans les terres incultes d'au-delà, puis elle se dirigea vers le nord et franchit les frontières du Pays de Dun. Les habitants s'enfuirent et se cachèrent, craignant les Elfes, bien que peu d'entre eux fussent jamais allés dans leur pays, mais

les voyageurs n'y prêtèrent point attention, car ils formaient encore une grande compagnie, bien approvisionnée en tout le nécessaire, et ils poursuivirent leur chemin à loisir, montant leurs tentes quand ils le voulaient.

Le sixième jour après leur séparation d'avec le Roi, ils traversèrent une forêt qui descendait le long des collines au pied des Monts Brumeux, maintenant à leur droite. Comme ils ressortaient en terrain découvert au coucher du Soleil, ils rattrapèrent un vieillard, appuyé sur un bâton, il était vêtu de haillons gris ou d'un blanc sale, et sur ses talons allait un autre mendiant, qui traînait le pas en gémissant.

«Or ça, Saroumane! dit Gandalf. Où allez-vous? »

«Qu'est ce que cela peut vous faire? répondit-il. Voulez-vous encore ordonner mes allées et venues, et n'êtes-vous pas satisfait de ma ruine? »

«Vous connaissez les réponses, dit Gandalf: non et non. Mais en tout cas le temps de mes labeurs tire maintenant à sa fin. Le Roi a repris le fardeau. Si vous aviez attendu à Orthanc, vous l'auriez vu, et il vous aurait montré sagesse et miséricorde»

«Raison de plus pour être parti plus tôt, répliqua Saroumane, car je ne désire de lui ni l'une ni l'autre. En fait, si vous voulez une réponse à votre première question, je cherche un chemin de sortie de son royaume»

«Dans ce cas, vous allez encore du mauvais côté, dit Gandalf, et je ne vois aucun espoir dans votre voyage. Mais dédaignerez-vous notre aide? Car nous vous l'offrons»

«A moi? dit Saroumane. Non, ne me souriez pas, je vous en prie! Je préfère vos froncements de sourcils. Quant à la Dame ici présente, je ne lui fais aucune confiance: elle m'a toujours haï, et elle a intrigué en votre faveur. Je ne doute pas qu'elle ne vous ait amené par ici pour se repaître de ma pauvreté. Eussé-je été averti de votre présence, je vous aurais refusé ce plaisir»

«Saroumane, dit Galadriel, nous avons d'autres buts et d'autres soucis qui nous paraissent plus urgents que de vous rechercher. Dites plutôt que c'est la bonne fortune qui vous a rattrapé, car vous avez maintenant une dernière chance»

«Si c'est vraiment la dernière, je suis content, répliqua Saroumane: cela m'évitera la peine de la refuser encore. Tous mes espoirs sont ruinés, mais je ne désire pas partager les vôtres. Si vous en avez»

Ses yeux étincelèrent un moment. «Allez-vous-en! dit-il. Ce n'est pas pour rien que j'ai longuement étudié ces questions. Vous vous êtes condamnés, et vous le savez. Et j'aurai quelque réconfort dans mon errance à penser que vous avez abattu votre propre maison en détruisant la mienne. Et maintenant, quel navire vous fera franchir à nouveau une si vaste mer? poursuivit-il en se moquant. Ce sera un navire gris et plein de spectres» Il rit, mais sa voix était fêlée et affreuse.

«Lève-toi, idiot! »cria t'il à l'autre mendiant, qui s'était assis par terre, et il le frappa de son bâton. «Demi-tour ! Si ces gens suivent notre route, nous en prendrons une autre. Avance, ou je ne te donnerai pas de croûton pour ton souper! »

Le mendiant se retourna et s'en fut, le dos courbé, en gémissant «Pauvre vieux Grima! Pauvre vieux Grima! Toujours battu et maudit. Que je le déteste! Que je voudrais pouvoir le quitter! »

«Eh bien, quittez-le» dit Gandalf.

Mais Langue de Serpent se contenta de lui lancer un regard de ses yeux larmoyants emplis de terreur, puis il se glissa vivement derrière Saroumane. En passant près de la compagnie, la misérable paire arriva aux hobbits, et Saroumane s'arrêta pour braquer les yeux sur eux, mais ils le regardèrent avec pitié.

«Ainsi vous êtes venus vous repaître aussi, mes galopins? dit-il. Vous vous moquez bien de ce qui manque à un mendiant, hein? Car vous avez tout ce qu'il vous faut, de la nourriture, de beaux vêtements et la meilleure herbe pour vos pipes. Oh oui, je sais! Je sais d'où elle vient. Vous n'en donneriez pas une pipée, non?

«Je le ferais si j'en avais», dit Frodon.

«Vous pouvez avoir ce qu'il m'en reste, si vous attendez un moment», dit Merry. Il mit pied à terre pour fouiller dans le sac accroché à sa selle. Puis il tendit à Saroumane une blague de cuir. « Prenez ce qu'il y a, dit-il. C'est à votre disposition, cela provient des épaves de l'Isengard»

«A moi, à moi, oui, et je l'ai payé cher! s'écria Saroumane, agrippant la blague. Ce n'est qu'un remboursement symbolique, car vous en avez pris davantage, je gage. Mais un mendiant doit être reconnaissant quand un voleur lui rend même une bribe de ce qui lui appartient. Enfin... ce sera bien fait si, à votre retour, vous trouvez les choses dans le Quartier Sud moins bonnes que vous ne l'aimeriez. Puisse votre pays manquer longtemps d'herbe! »

«Merci! répondit Merry. Dans ce cas, je reprendrai ma blague qui n'est pas à vous et qui a longtemps voyagé avec moi. Enveloppez l'herbe dans un chiffon à vous»

«A voleur, voleur et demi», dit Saroumane, qui tourna le dos à Merry, donna un coup de pied à Langue de Serpent, et s'en fut vers la forêt.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE SIX
NOMBREUSES SÉPARATIONS

«Ça alors! dit Pippin. Voleur, en vérité! et que dirions-nous pour les guet-apens, les blessures, les traînages par des orques à travers le Rohan? »

«Ah! dit Sam. Et *acheté*, qu'il a dit. Comment, je me le demande. Et je n'ai pas goûté son allusion au Quartier Sud. Il est temps de rentrer»

«J'en suis bien certain, dit Frodon. Mais nous ne pouvons aller plus vite, si nous devons voir Bilbon. Je vais à Fondcombe d'abord, quoi qu'il puisse arriver»

«Oui, je crois que vous feriez mieux, dit Gandalf. Mais hélas pour Saroumane! Je crains qu'on ne puisse plus rien pour lui. Il s'est complètement flétri. Je ne suis pas sûr, pourtant, que Sylvebarbe ait raison: j'ai comme une idée qu'il pourrait encore faire quelque mauvais coup à sa petite façon méprisable»

Le lendemain, ils poursuivirent leur route dans le nord du Pays de Dun, où ne demeuraient plus d'hommes, bien que ce fût une région verdoyante et agréable. Septembre venait avec ses jours dorés et ses nuits argentées, et ils chevauchèrent tranquillement jusqu'au moment où ils atteignirent la Rivière des Cygnes, ils trouvèrent alors l'Ancien Gué, à l'est des chutes par lesquelles elle descendait soudain dans les plaines basses. Loin à l'Ouest s'étendaient dans une brume les marais et les îlots parmi lesquels elle serpentait jusqu'au Flot Gris: là, d'innombrables cygnes gîtaient parmi les roseaux.

Ils passèrent ainsi en Éregion, et enfin vint une belle aurore, qui rayonnait au-dessus de brumes chatoyantes, et, regardant de leur camp sur une colline peu élevée, les voyageurs virent le Soleil donner dans l'Est lointain sur trois cimes qui se dressaient dans le ciel à travers les nuages flottants: le Caradhras, le Celebdil et le Fanuidhol. Ils se trouvaient près des Portes de la Moria.

Ils s'attardèrent alors là une semaine, car le moment approchait d'une nouvelle séparation qui leur coûtait. Celeborn, Galadriel et les leurs n'allaient pas tarder à tourner vers l'Est pour franchir la Porte de Rubicorne, descendre l'Escalier des Rigoles Sombres, et gagner ainsi le Cours d'Argent et leur pays. Ils avaient suivi jusque là les routes de l'Ouest, car ils avaient maints sujets d'entretien avec Elrond et avec Gandalf, et ils prolongèrent encore là la conversation avec leurs amis. Souvent, bien après que les hobbits étaient plongés dans leur sommeil, ils restaient assis ensemble sous les étoiles, à se rappeler les temps passés et toutes leurs joies et leurs peines dans le monde, ou à tenir conseil au sujet des jours à venir. Si quelque voyageur était passé par-là, il n'eût pas vu ni entendu grand-chose, et il lui eût simplement semblé voir des formes grises, sculptées dans la pierre, en mémoire de choses oubliées, à présent perdues dans les régions dépeuplées. Car ils ne bougeaient ni ne parlaient oralement, se regardant d'esprit à esprit, et seuls leurs yeux remuaient et s'allumaient dans le va-et-vient de leurs pensées.

Mais tout finit par être dit, et ils se séparèrent de nouveau pour quelque temps, jusqu'à ce que le moment fût venu pour les Trois Anneaux de cesser d'être. Disparaissant rapidement parmi les pierres et les ombres, les gens de Lorien en manteaux gris chevauchèrent en direction des montagnes, et ceux qui allaient à Fondcombe restèrent assis sur la colline pour regarder, jusqu'au moment où un éclair jaillit de la brume grandissante, et puis, ils ne virent plus rien. Frodon sut alors que Galadriel avait élevé son anneau en signe d'adieu.

Se détournant, Sam dit avec un soupir: «Comme je voudrais être en route pour la Lorien! ! »

Ils arrivèrent enfin un soir par-dessus les hautes landes, soudainement comme il le paraissait toujours aux voyageurs, au bord de la profonde vallée de Fondcombe, et ils virent loin en contrebas briller les lampes dans la maison d'Elrond. Ils descendirent, traversèrent le pont et arrivèrent aux portes, et toute la maison était emplie de lumière et de chants pour la joie du retour d'Elrond.

Le premier soin des hobbits, avant de manger, de se laver ou même de retirer leurs manteaux, fut de se mettre à la recherche de Bilbon. Ils le trouvèrent tout seul dans sa petite chambre. Des papiers, des plumes et des crayons traînaient partout, mais Bilbon était assis dans un fauteuil devant un petit feu clair. Il paraissait très vieux, mais paisible et somnolent.

Il vue les yeux et leva la tête à leur entrée. «Tiens, tiens! dit-il.

Vous voilà revenus? Et c'est demain mon anniversaire. Que vous êtes :. donc malins! Savez-vous que je vais avoir cent vingt-neuf ans! Et dans un an, si je suis encore en vie, j'égalerai le Vieux Touque. J'aimerais bien le surpasser, mais on verra»

Après la célébration de l'anniversaire de Bilbon, les quatre hobbithobbits demeurèrent quelques jours à Fondcombe, et ils restèrent beaucoup avec leur vieil ami, qui passait à présent la plupart de son temps dans sa chambre, hormis pour les repas. A ceux-ci, il était en général très ` ponctuel, et il manquait rarement de se réveiller à temps pour y `: assister. Assis autour du feu, ils lui racontèrent à tour de rôle tout ce qu'ils pouvaient se rappeler de leurs voyages et de leurs aventures. Au début, il fit mine de prendre quelques notes, mais il s'endormait souvent, et en se réveillant, il disait: «Magnifique! Merveilleux! Mais où en étions-nous? » Ils reprenaient alors leur récit au point où il avait commencé à dodeliner de la tête.

La seule partie qui sembla réellement exciter son intérêt fut le couronnement et le mariage d'Aragorn. «J'ai été invité aux noces, évidemment, dit-il. Et je les ai attendues assez longtemps. Mais, de façon ou d'autre, le moment venu, je me suis aperçu que j'avais trop à faire ici, et les préparatifs de voyage sont un tel tracas! »

Après une quinzaine de jours environ, Frodon, regardant par la fenêtre, vit qu'il y avait eu de la gelée pendant la nuit et que les toiles d'araignées formaient des filets blancs. Alors, il sut soudain qu'il devait faire ses adieux à Bilbon et partir. Le temps était encore calme et beau après l'un des plus magnifiques étés qui fût de mémoire d'homme, mais octobre étant venu, il devait se gâter avant peu et la pluie et le vent allaient reprendre. Or, il y avait encore un long chemin à parcourir. Mais ce n'était pas vraiment la pensée du climat qui le poussait. Il avait le sentiment qu'il était temps de regagner la Comté. Sam le partageait. La veille au soir, ne lui avait-il, pas dit

«Eh bien, Monsieur Frodon, on a été loin et on a vu bien des choses, mais je ne crois pas qu'on ait trouvé mieux que cet endroit ci. Il y a quelque chose de tout, ici, si vous me comprenez: la Comté, le Bois Doré, Gondor, et des maisons de roi, des auberges, des prairies, des montagnes, tout ça mélangé. Je sens pourtant qu'on ne devrait pas tarder à partir. Je me soucie de mon vieux, pour tout vous dire»

«Oui, un peu de tout, Sam, sauf la Mer», avait répondu Frodon, et il répéta pour lui-même: «Sauf la Mer»

Frodon parla ce jour là à Elfrond, et il fut convenu qu'ils partiraient le lendemain matin. A leur grand plaisir, Gandalf déclara: «Je crois que j'irai aussi. Du moins jusqu'à Bree. Je voudrais voir Poiredebeurré»

Dans la soirée, ils allèrent faire leurs adieux à Bilbon.

«Eh bien, si vous devez partir, il le faut bien, dit-il. Je le regrette. Vous me manquerez. C'est bon de savoir simplement que vous êtes là. Mais je commence à avoir grand sommeil» Il donna alors à Frodon sa cotte de mithril et Dard, oubliant qu'il l'avait déjà fait, il leur donna aussi trois livres de traditions qu'il avait composés à différentes époques, consignés en son écriture en pattes de mouches, et qui portaient sur leur dos rouge l'inscription: *Traductions de l'Ejque, par B.B.*

A Sam, il donna un petit sac d'or. «C'est presque la dernière goutte de la cuvée de Smaug, dit-il. Cela pourra t'être utile, si tu penses à te marier, Sam» Sam rougit.

«Je n'ai pas grand chose à vous donner, à vous autres, jeunes gens, dit-il à Merry et à Pippin, sinon de bons conseils» Et, après leur en avoir donné un bel échantillonnage, il ajouta un dernier article, bien dans la manière de la Comté: «Ne laissez pas vos têtes devenir trop grandes pour vos chapeaux! Mais si vous ne cessez pas bientôt de croître, vous ne tarderez pas à trouver les chapeaux et les vêtements trop coûteux»

«Mais si vous voulez surpasser le Vieux Touque, dit Pippin, je ne vois pas pourquoi vous n'essayeriez pas de surpasser le Taureau Rugissant»

Bilbon rit, et il tira d'une poche deux belles pipes à bouquin de perle, montées en argent finement ciselé. «Pensez à moi quand vous les fumerez! dit. Les Elfes les ont faites pour moi, mais je ne fume plus»Puis il dodelina soudain de la tête et s'assoupit un moment, et quand il se réveilla, il dit: «Où en étions-nous? Oui, à donner des cadeaux, bien sûr. Et cela me rappelle: qu'est-il advenu de mon anneau, que tu avais emporté, Frodon? »

«Je l'ai perdu, mon très cher Bilbon, dit Frodon. Je m'en suis débarrassé, vous savez bien»

«Quel dommage! dit Bilbon. J'aurais aimé le revoir. Mais non, que je suis bête! C'était pour cela que tu étais parti, n'est ce pas: pour t'en débarrasser? Mais tout cela est tellement confus, car il semble que beaucoup d'autres choses s'y soient mêlées: les affaires d'Aragorn, le Conseil Blanc, le Gondor, les Cavaliers, les Suderons, les olifants tu en as vraiment vu un, Sam? les cavernes, les tours, les arbres dorés, et qui sait quoi encore?

«Je suis évidemment revenu beaucoup trop directement de mon voyage. Je trouve que Gandalf aurait pu me faire faire un tour. Mais dans ce cas, la vente aux enchères aurait été terminée avant mon retour, et j'aurais eu encore plus d'ennuis que j'en ai eu. En tout cas, il est trop tard maintenant, et vraiment, je trouve qu'il est beaucoup plus confortable d'être assis ici et d'entendre tout raconter. Le feu est très douillet, la nourriture *très* bonne, et il y a des Elfes quand on les veut. Que pourrait-on souhaiter de plus? »

La Route se poursuit sans fin
Descendant de la porte où elle commença.
Maintenant loin en avant s'est poursuivie la Route,
Que dautres la suivent, qui le pourront l
Qu'un nouveau voyage ils commencent,
Moi enfin, les pieds las, Vers l'auberge éclairée je me tournerai,
Pour trouver mon repos du soir et le sommeil.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE SIX
NOMBREUSES SÉPARATIONS

L'obscurité du soir s'épaississant dans la chambre, l'éclat du feu se fit plus vif, ils contemplèrent Bilbon endormi, et ils virent que son visage était souriant. Ils restèrent un moment assis en silence, puis Sam, parcourant du regard la pièce et les ombres qui dansaient sur les murs, dit doucement:

«Je ne pense pas qu'il ait beaucoup écrit durant notre absence, Monsieur Frodon. II n'écrira plus jamais notre histoire, à présent»

Sur quoi, Bilbon ouvrit un œil, presque comme s'il avait entendu. Puis il se secoua. «Je deviens somnolent, voyez-vous, dit-il. Et quand j'ai le temps d'écrire, je n'aime vraiment écrire que de la poésie. Je me demande, Frodon mon cher, si cela t'ennuierait vraiment de mettre un peu d'ordre dans tout cela avant de partir? Rassemble toutes mes notes et tous mes papiers, mon journal aussi, et emporte-les, si tu veux. Je n'ai pas beaucoup de temps pour le choix, l'arrangement et tout cela, vois-tu. Fais toi aider par Sam, et, quand tu auras mis les choses en forme, reviens et je le reverrai. Je ne serai pas trop critique»

«Bien sûr que je le ferai! dit Frodon. Et, naturellement, je reviendrai bientôt: ce ne sera plus dangereux. Il y a maintenant un vrai roi, et il mettra vite les routes en ordre»

«Merci, mon cher! dit Bilbon. Ce m'est vraiment un grand soulagement» Et de se rendormir.

Le lendemain, Gandalf et les hobbits prirent congé de Bilbon dans sa chambre, car il faisait froid au-dehors, puis ils dirent adieu à Elrond et à toute sa maison.

Comme Frodon se, tenait sur le seuil, Elrond lui souhaita un bon voyage, le bénit et dit

«Je crois, Frodon, que vous n'aurez pas besoin de revenir, à moins que ce ne soit très bientôt. Car, vers cette époque de l'année, quand les feuilles sont dorées avant leur chute, cherchez Bilbon dans les bois de la Comté. Je serai avec lui»

Nul autre n'entendit ces mots, et Frodon les garda par-devers lui.

CHAPITRE SEPT
RETOUR VERS LE PAYS

Enfin les hobbits avaient le visage tourné vers le pays. Ils étaient avides à présent de revoir la Comté, mais ils ne chevauchèrent que lentement au début, car Frodon avait été très mal à l'aise. En arrivant au Gué de Bruinen, il avait fait halte et paru répugner à pénétrer dans la rivière, et ses compagnons remarquèrent que durant un moment ses yeux semblaient ne pas les voir, non plus que ce qui l'entourait. Toute cette journée, il resta silencieux. C'était le 6 Octobre.

Souffrez-vous, Frodon? » lui demanda doucement Gandalf, qui chevauchait à son côté.

«Oui, dit Frodon. C'est mon épaule. La blessure m'élance et le souvenir de l'obscurité me pèse. C'était il y a un an aujourd'hui»

Hélas! il est des blessures que l'on ne peut entièrement guérir», dit Gandalf.

«Je crains qu'il n'en soit ainsi de la mienne, dit Frodon. Il n'y a pas de véritable retour. Même si j'arrive à la Comté, elle ne paraîtra plus la même, car je ne serai pas le même. J'ai été blessé par poignard, piqûre et dent, et par un long fardeau. Où trouverai-je le repos? »

Gandalf ne répondit rien.

Vers la fin du lendemain, la souffrance et le malaise avaient passé, et Frodon retrouva sa gaieté et se montra aussi joyeux que s'il n'avait aucun souvenir de la noirceur du jour précédent. Après cela, le voyage se poursuivit bien, et les jours s'écoulèrent rapidement, car ils allaient sans se presser et s'attardaient souvent dans les magnifiques bois, où les feuilles étaient rouges et jaunes au Soleil automnal. Ils finirent par arriver au Mont Venteux, le soir tombait et l'ombre de la montagne s'étendait, sombre, sur la route. Frodon les pria alors de hâter le pas, il ne voulait pas regarder vers la montagne, et il chevaucha dans son ombre, la tête baissée et serrant étroitement son manteau autour de lui. Cette nuit là, le temps changea, un vent d'ouest, chargé de pluie, souffla fort et froid, et les feuilles jaunies tourbillonnèrent comme des oiseaux dans l'air. Quand ils arrivèrent au Bois de Chet, les branches étaient déjà presque dénudées, et un grand rideau de pluie voilait à leur vue la Colline de Bree.

Ce fut ainsi que, vers la fin d'une soirée impétueuse et humide des derniers jours d'Octobre, les cinq voyageurs montèrent le long de la route pour atteindre la Porte Sud de Bree. Elle était soigneusement fermée, la pluie leur battait le visage, tandis que des nuages bas passaient rapidement dans le ciel qui s'assombrissait, et leur cœur se serra un peu, car ils s'attendaient à un meilleur accueil.

Après maints appels, le Portier finit par sortir, et ils virent qu'il portait un gros gourdin. Il les regarda avec crainte et suspicion, mais quand il vit que Gandalf était là et que, ses compagnons étaient des hobbits en dépit de leur étrange accoutrement, son visage s'éclaira et il leur souhaita la bienvenue.

«Entrez! dit-il, ouvrant la porte. Ne restons pas pour nous donner des nouvelles ici dans le froid et la pluie, par cette nuit faite pour les bandits. Mais le vieux Prosper vous fera sans doute un accueil chaleureux au *Poney,* et vous apprendrez là tout ce qu'il y a à apprendre»

«Et plus tard, vous apprendrez là tout ce que nous dirons, et davantage, dit Gandalf, riant. Comment va Harry?

Le Portier fronça les sourcils. «Il est parti, dit-il. Mais vous feriez mieux d'interroger Prosper. Bonsoir! »

«Bonsoir à vous! » répondirent-ils, et ils passèrent, ils remarquèrent alors que, derrière la haie qui longeait la route, une longue cabane basse avait été construite et que plusieurs hommes étaient sortis pour les examiner par-dessus la clôture. En arrivant à la maison de Bill Fougeron, ils virent que la haie, restée sans soins, était toute dépenaillée, et que des planches bouchaient les fenêtres.

«L'aurais-tu tué avec cette pomme, Sam? » dit Pippin.

«Je n'ai pas un tel espoir, monsieur Pippin, dit Sam. Mais je voudrais bien savoir ce qu'il est advenu de ce pauvre poney. J'ai bien souvent pensé à lui, et aux loups qui hurlaient, et à tout ça»

Ils arrivèrent enfin au *Poney Fringant,* et, extérieurement du moins, celui ci ne semblait pas changé, il y avait des lumières derrière les rideaux rouges des fenêtres du bas. Ils sonnèrent, et Nob vint à la porte, il l'entrebâilla et jeta un regard par l'ouverture, mais en les voyant debout sous la lanterne, il poussa une exclamation de surprise.

Monsieur Poiredebeurré ! Maître! cria t’il. Ils sont revenus! »

«Ah? Eh bien, je vais leur apprendre», dit la voix de Poiredebeurré, et il se précipita, un gourdin au poing. Mais, voyant qui c'était, il s'arrêta court, et l'expression menaçante de sa figure se mua en un joyeux étonnement.

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE SEPT
RETOUR VERS LE PAYS

Nob, espèce de nigaud à la caboche laineuse! s'écria t'il. Ne peux-tu pas appeler de vieux amis par leur nom? Tu ne devrais pas m'alarmer ainsi, par les temps qui courent. Enfin... et d'où venez-vous? Je ne me serais jamais attendu à revoir aucun de vous, c'est un fait: partis dans les Terres Sauvages avec ce Grands-Pas et tous les Hommes Noirs dans les environs! Mais je suis rudement content de vous voir, et Gandalf en premier. Entrez! Entrez! Les mêmes chambres que la dernière fois? Elles sont libres. En fait, la plupart des chambres sont vides à présent, je ne vous le cacherai pas, car vous le constaterez assez vite. Et je vais voir ce qu'on peut faire pour le souper, aussitôt que possible, mais je suis à court de personnel. Hé, Nob, clampin! Préviens Bob! Ah, j'oubliais, Bob est parti: il rentre chez les siens à la nuit tombante maintenant. Eh bien, emmène les poneys des hôtes aux Écuries, Nob! Et vous mènerez vous-même votre cheval à la sienne, je n'en doute pas, Gandalf. Un bel animal, comme je l'ai dit la première fois que je l'ai vu. Allons, entrez! Installez-vous comme chez vous! »

M. Poiredebeurré, en tout cas, n'avait pas changé de manière de parler, et il semblait toujours vivre dans la même fièvre d'affairement. Il n'y avait pourtant presque personne là, et tout était calme, de la Salle Commune venait un murmure étouffé de deux ou trois voix tout au plus. Et, vu de plus près à la lumière des deux chandelles qu'il alluma et porta devant eux, le visage de l'aubergiste parut assez ridé et usé par les soucis.

Il les mena le long du couloir vers le petit salon où ils s'étaient tenus en cette nuit étrange, plus d'un an auparavant, et ils le suivirent, un peu troublés, car il leur apparaissait clairement que le vieux Prosper affectait une bonne contenance devant quelque difficulté. Les choses n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Mais ils ne dirent rien et attendirent.

Comme ils le supposaient, M. Poiredebeurré vint après le souper au petit salon pour voir si tout avait été à leur convenance. Ce qui était certes le cas: aucune modification en mal n'avait affecté la bière ni les victuailles du *Poney Fringant,* en tout cas. «Je n'oserai pas à présent vous proposer de venir dans la Salle Commune, dit Poiredebeurré. Vous devez être fatigués, et il n'y a pas là beaucoup de compagnie ce soir, de toute façon. Mais si vous pouviez m'accorder une demi-heure avant d'aller vous coucher, j'aimerais beaucoup m'entretenir avec vous, tranquillement entre nous»

«C'est exactement ce que nous souhaiterions aussi, répondit Gandalf. Nous ne sommes pas fatigués. Nous ne sommes pas pressés. Si nous étions mouillés, et si nous avions froid et faim, vous y avez mis bon ordre. Asseyez-vous donc! Et si vous avez de l'herbe à pipe, nous vous bénirons»

«Eh bien, si vous aviez demandé n'importe quoi d'autre, j'aurais été plus heureux, dit Poiredebeurré. C'est précisément une chose dont nous manquons, vu que nous n'avons que ce que nous faisons pousser nousmêmes, et cela ne suffit pas. On n'en trouve plus dans la Comté, à présent. Mais je vais faire mon possible»

A son retour, il rapportait une petite provision pour un jour ou deux d'une carotte de feuille non coupée. «Du coteau du Sud, dit-il, et du meilleur que nous ayons, mais ça ne vaut pas celui du Quartier Sud, je l'ai toujours dit, quoique je sois toujours en faveur de Bree pour la plupart des choses, sauf votre respect»

Ils le firent asseoir dans un grand fauteuil au coin du feu de bois, Gandalf prit place de l'autre côté de l'âtre, et les hobbits dans des petits fauteuils entre eux deux. Ils parlèrent alors durant maintes demi-heures, échangeant toutes les nouvelles que M. Poiredebeurré était disposé à entendre ou à donner. La plupart de ce qu'ils avaient à raconter fut pur émerveillement et surprise pour leur hôte, dépassant de bien loin sa vision, et ils ne provoquèrent guère d'autre commentaire que: «Pas possible! » souvent répété en défi au témoignage des propres oreilles de M. Poiredebeurré. «Pas possible, monsieur Sacquet, ou dois-je dire monsieur Soucolline? Je ne sais plus où j'en suis. Pas possible, maître Gandalf! Eh bien, ça alors! Qui l'eût cru de nos jours! »

Mais il ne dit pas grand chose pour son compte. Tout était loin d'aller bien, dirait-il. Les affaires n'étaient même pas quelconques, mais franchement mauvaises. «Personne ne vient plus du côté de Bree de l'Extérieur, dit-il. Et les gens de l'intérieur, ils restent la plupart du temps chez eux, portes bâclées. Tout cela vient de ces nouveaux venus et de ces vagabonds qui commençaient à remonter le Chemin Vert l'année dernière, comme vous vous le rappelez peut-être, mais il en est venu davantage par la suite. Certains n'étaient que de pauvres types qui fuyaient les troubles, mais la plupart étaient de mauvais hommes, qui ne cherchaient qu'à voler et à faire le mal. Et il y a eu des vilaines affaires, des affaires graves ici même, à Bree. Nous avons eu un combat en règle, et il y a eu des tués, raides morts! Si vous pouvez me croire»

«Je vous crois certes, dit Gandalf. Combien? »

«Trois et deux, dit Poiredebeurré, comptant les grandes gens et les petites personnes. Il y a eu le pauvre Mat Piedbruyère, Rowlie Aballon et le petit Tom Cueillépine d'au-delà de la Colline, et Willie Talus d'en haut, et l'un des Soucolline de Staddel: tous de braves gens, on les regrette. Et Harry Chèvrefeuille qui était autrefois à la Porte de l'Ouest, et ce Bill Fougeron, ils se sont rangés du côté des étrangers et ils sont partis avec eux, et c'est eux, à mon avis, qui les ont fait entrer. La nuit du combat, je veux dire. Et ce fut après qu'on leur avait montré les

portes et qu'on les avait poussés dehors: avant la fin de l'année, c'était, et le combat s'est passé au début de la Nouvelle Année, après la lourde chute de neige qu'on a eue.

«Et maintenant ils se sont mi-voleurs et ils vivent au-dehors, cachés dans les bois au-delà d'Archet et dans les terres sauvages du Nord. C'est comme un bout de ce que racontent les histoires des mauvais temps de jadis, que je dis. Les routes ne sont pas sûres, personne ne va loin, et les gens s'enferment de bonne heure. On est obligés de maintenir des veilleurs tout autour de la clôture et de mettre un tas d'hommes sur les portes la nuit»

«Personne ne nous a inquiétés, en tout cas, dit Pippin, et nous circulions lentement, sans faire garde. Nous pensions avoir laissé tous les ennuis derrière nous»

«Ah, pour ça, non, Maître, c'est d'autant plus regrettable, dit Poiredebeurré. Mais il n'est pas étonnant qu'ils vous aient laissés tranquilles. Ils ne se lanceraient pas contre des gens armés, munis d'épées, de casques, de boucliers et de tout ça. Ça leur donnerait à réfléchir. Et je dois dire que ça m'a un peu interloqué de vous voir»

Les hobbits se rendirent alors soudain compte que, si on les avait considérés avec stupéfaction, c'était moins par surprise de leur retour que par étonnement de leur accoutrement. Ils s'étaient tellement habitués à la guerre et à chevaucher en compagnies bien ordonnées qu'ils avaient complètement oublié que les mailles brillantes entr'aperçues sous leurs manteaux, les casques de Gondor et de la Marche et les beaux emblèmes de leurs boucliers paraîtraient bizarres dans leur propre pays. Et aussi Gandalf montait à présent son grand cheval gris, tout vêtu de blanc avec un vaste manteau bleu et argent par-dessus tout, et la longue épée Glamdring à son côté.

Gandalf rit. «Enfin, dit-il, s'ils ont peur simplement de cinq d'entre nous, nous avons rencontré de pires ennemis au cours de nos voyages. En tout cas, ils vous laisseront en paix la nuit tant que nous serons là»

«Combien de temps cela fera t'il? demanda Poiredebeurré. Je ne nierai pas que nous serions heureux de vous avoir un peu par ici. Nous ne sommes pas habitués à pareils troubles, vous comprenez, et les Rôdeurs sont tous partis, à ce qu'on m'a dit. Je crois que nous n'avions pas bien compris jusqu'à présent tout ce qu'ils faisaient pour nous. Car il y a eu pire que les voleurs dans les environs. Les loups hurlaient autour de la clôture, l'hiver dernier. Et il y a des formes sombres dans les bois, d'horribles choses qui vous glacent le sang rien que d'y penser. Ça nous a beaucoup perturbés, si vous me comprenez»

«Je m'en doute, dit Gandalf. Presque tous les pays ont été perturbés ces temps ci, très perturbés. Mais courage, Prosper. Vous avez été bien près de très grands troubles, et je suis seulement heureux que vous n'y ayez pas été plus profondément engagés. Des temps meilleurs approchent toutefois. Peut-être meilleurs qu'aucun dont vous puissiez vous souvenir. Les Rôdeurs sont revenus. Nous étions avec eux. Et il y a de nouveau un roi, Prosper. Il tournera bientôt son attention de ce côté-ci.

«Alors le Chemin Vert sera rouvert, ses messagers viendront dans le Nord, il y aura des allées et venues, et les mauvaises choses seront chassées des terres incultes, et il y aura des gens et des champs dans ce qui fut le désert»

M. Poiredebeurré hocha la tête. «S'il y a quelques personnes honnêtes et respectables sur les routes, ça ne fera pas de mal, dit-il. Mais on ne veut plus de racaille ni de bandits. Et on ne veut pas d'intrus à Bree. On veut qu'on nous laisse tranquilles. Je ne veux pas que toute une foule d'étrangers vienne lamper ici, ou s'installer là, pour défoncer le pays sauvage»

«On vous laissera tranquille, Prosper, dit Gandalf. Il y a assez de place pour des royaumes entre l'Isen et le Flot Gris, ou le long des côtes au sud du Brandevin, sans que personne ne vienne vivre à moins de plusieurs jours de chevauchée de Bree. Et bien des gens résidaient autrefois dans le Nord, à une centaine de milles ou davantage d'ici, tout au bout du Chemin Vert: sur les Hauts du Nord ou près du Lac Evendim»

«Là-bas, près de la Chaussée des Morts? dit Poiredebeurré, l'air encore plus dubitatif. C'est un endroit hanté. Seul un voleur irait là»

«Les Rôdeurs y vont, dit Gandalf. La Chaussée des Morts, dites-vous. C'est ainsi qu'on l'a appelée de longues années, mais son vrai nom, Prosper, c'est Fornost Erain, le Norchâteau des Rois. Et le Roi y reviendra un jour, et alors, vous verrez passer de belles gens»

«Eh bien, voilà qui paraît prometteur, je vous le concède, dit Poiredebeurré. Et ça fera marcher les affaires, sans aucun doute. Pour autant qu'il laisse Bree tranquille»

«Il le fera, dit Gandalf. Il le connaît et il l'aime»

«Vraiment? dit Poiredebeurré, l'air déconcerté. Encore que je ne voie pas comment cela se ferait, assurément, assis qu'il est dans son grand fauteuil dans son grand château à des centaines de milles d'ici. Et en train de boire du vin dans une coupe d'or, ça ne m'étonnerait pas. Que représenteraient pour lui *Le Poney, ou* des pots de bière? Non que ma bière ne soit pas bonne, Gandalf. Elle l'a été particulièrement depuis que vous êtes venu à l'automne de l'année dernière et que vous y avez mis une bonne parole. Et ç'a été un réconfort au milieu de tous les ennuis, pour sûr»

«Ah! dit Sam. Mais il dit que votre bière est toujours bonne»

«Il le dit? »

«Bien sûr. C'est Grands-Pas. Le chef des Rôdeurs. Vous ne vous êtes pas encore fourré ça dans la tête? »

L'idée y pénétra enfin, et le visage de Poiredebeurré fut une image de l'étonnement. Les yeux s'arrondirent dans sa large face, sa bouche s'ouvrit toute grande, et il en perdit le souffle. «Grands-Pas! s'écria t'il, quand il l'eut retrouvé. Lui, avec une couronne et tout, et une coupe d'or! Eh bien, où va-t-on? »

«A des temps meilleurs, pour Bree en tout cas», répondit Gandalf.

«Je l'espère, pour sûr, dit Poiredebeurré. Eh bien, ç'a été la plus agréable causette que j'aie eue depuis un mois de jours creux. Et je ne cacherai pas que je dormirai plus à l'aise cette nuit, et d'un cœur plus léger. Vous m'avez donné bonne matière à penser, mais je remettrai cela à demain. Je suis pour aller au lit, et je ne doute pas que vous serez heureux de trouver les vôtres aussi. Hé, Nob! appela t'il, allant à la porte. Nob, clampin ! »

«Voyons! se dit-il à lui-même, se frappant le front. Qu'est ce que cela me rappelle donc? »

«Pas une autre lettre que vous auriez oubliée, j'espère, monsieur Poiredebeurré? » dit Merry.

«Allons, allons, monsieur Brandebouc, ne me rappelez pas encore cela ! Mais voilà que vous avez coupé court à ma réflexion. Où en étais-je donc? Nob, les écuries, ah! j'y suis. J'ai quelque chose qui vous appartient. Si vous vous rappelez Bill Fougeron et le vol des chevaux: son poney que vous aviez acheté, eh bien, il est ici. Il est revenu de lui même. Mais où il avait été, vous le savez mieux que moi. Il était aussi hirsute qu'un vieux chien et maigre comme un clou, mais il était vivant. Nob s'est occupé de lui»

«Quoi! Mon BBill! s'écria Sam. Eh bien, je suis né veinard, quoi qu'en puisse dire mon vieux. Voilà encore un souhait réalisé! Où est-il? » Sam ne voulut pas se coucher avant d'avoir rendu visite à Bill dans son écurie.

Les voyageurs restèrent à Bree toute la journée suivante, et M. Poiredebeurré n'eut pas à se plaindre des affaires de la soirée du lendemain en tout cas. La curiosité surmonta toutes les craintes, et sa maison regorgea de monde. Les hobbits vinrent par politesse dans la Salle Commune au cours de la soirée, et ils répondirent à bon nombre de questions. Les mémoires étant à Bree tenaces, on demanda maintes fois à Frodon s'il avait écrit son livre.

«Pas encore, répondait-il. Je rentre maintenant chez moi pour mettre mes notes en ordre» Il promit de traiter des étonnants événements de Bree et de donner ainsi quelque intérêt à un livre qui semblait devoir traiter principalement des affaires lointaines et secondaires de «là-bas dans le Sud »

Puis l'un des jeunes demanda une chanson. Mais un silence et la réprobation générale suivirent son appel, qui ne fut pas répété: Personne ne désirait, à l'évidence, le retour d'événements mystérieux dans la Salle Commune.

Aucun trouble diurne ni aucun son nocturne ne dérangèrent la paix de Bree durant le séjour des voyageurs, mais, le lendemain matin, ils se levèrent de bonne heure, car, le temps étant toujours à la pluie, ils voulaient atteindre la Comté avant la nuit, et c'était une longue randonnée. Toute la population de Bree était dehors pour les voir partir, et elle était d'humeur plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis un an, ceux qui n'avaient pas encore vu les étrangers dans tout leur appareil en restèrent bouche bée, devant Gandalf avec sa barbe blanche et la lumière qui semblait sortir de lui, comme si son manteau bleu ne fût qu'un nuage sur la clarté du soleil, et devant les quatre hobbits semblables à des chevaliers errants sortis de contes presque oubliés. Même ceux qui avaient ri de tout ce qu'on avait raconté sur le Roi commencèrent à penser qu'il y avait peut-être du vrai là-dedans.

«Eh bien, bonne chance sur votre route et bonne chance à votre retour chez vous! dit M. Poiredebeurré. J'aurais dû vous avertir que tout n'allait pas bien dans la Comté non plus, si ce qu'on dit est vrai. II s'y passe de drôles de choses, dit-on. Mais une chose en entraîne une autre, et j'étais plein de mes propres soucis. Cependant, si je puis me permettre de le dire, vous êtes revenus changés de vos voyages, et vous paraissez être gens à pouvoir affronter les difficultés de but en blanc. Je ne doute pas que vous n'arrangiez tout bientôt. Bonne chance à vous! Et plus souvent vous viendrez, plus vous me ferez plaisir»

Ils lui dirent adieu et s'en furent, ils franchirent la Porte de l'ouest et prirent la route de la Comté. Ils avaient avec eux Bill le poney, qui, comme précédemment, portait une bonne quantité de bagages, mais il trottait à côté de Sam et paraissait tout content.

«Je me demande à quoi le vieux Prosper faisait allusion», dit Frodon.

«Je peux en deviner une partie, dit Sam sombrement. Ce que j'ai vu dans le Miroir: des arbres coupés et tout, et mon vieil Ancien chassé du Chemin. J'aurais dû me presser de revenir plus tôt»

«Et, de toute évidence, quelque chose cloche dans le Quartier Sud, dit Merry. Il y a pénurie générale d'herbe à pipe»

«Quoi que ce soit, dit Pippin, Lothon en est à l'origine: vous pouvez en être sûrs»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI

CHAPITRE SEPT
RETOUR VERS LE PAYS

«Profondément engagé dedans, mais pas à l'origine, dit Gandalf. Vous avez oublié Saroumane. Il avait commencé à s'intéresser à la Comté avant le Mordor»

«En tout cas, vous êtes avec nous, dit Merry, les choses s'éclairciront donc bientôt»

«Je suis avec vous pour le moment,, dit Gandalf, mais je ne tarderai pas à n'y plus être. Je ne vais pas à la Comté: Vous devez régler vos affaires vous-mêmes, c'est à cela que vous avez été entraînés. Ne comprenez-vous pas? Mon temps est terminé: ce n'est plus mon affaire de réparer les désordres, ni d'aider les gens à le faire. Quant à vous, mes chers amis, vous n'aurez besoin d'aucune aide. Vous avez crû, à présent. Crû très haut, en fait, vous êtes parmi les plus grands, et je n'ai plus aucune crainte pour aucun de vous.

«Mais, si vous tenez à le savoir, je vais bientôt vous quitter. Je compte avoir une longue conversation avec Bombadil: une conversation comme je n'en ai pas eu de toute mon existence. C'est un ramasseur de mousse, et j'ai été une pierre condamnée à rouler. Mais mes jours de roulement se terminent, et nous aurons à présent bien des choses à nous dire»

Ils arrivèrent peu après à l'endroit où ils avaient pris congé de Bombadil sur la Route de l'Est, et ils espérèrent, et s'y attendirent à moitié, le trouver là debout pour les accueillir au passage. Mais ils ne virent aucun signe de sa présence, et il y avait une brume grise sur les Hauts des Galgals vers le Sud, et un voile épais sur la Vieille Forêt dans le lointain.

Ils firent halte, et Frodon regarda avec quelque envie vers le Sud.

Que j'aimerais revoir ce vieil ami, dit-il. Je me demande comment il va»

«Aussi bien que jamais, vous pouvez en être sûr, dit Gandalf. Totalement impavide, et, je le suppose, assez indifférent à tout ce que nous avons pu faire ou voir, hormis peut-être nos visites aux Ents. Peut-être aurez-vous plus tard le temps d'aller le voir. Mais, à votre place, je me hâterais maintenant de rentrer au pays, sans quoi vous n'arriverez pas au Pont du Brandevin avant la fermeture des portes»

«Mais il n'y a pas de portes, dit Merry, pas sur la Route, vous le savez fort bien. Il y a la Porte du Pays de Bouc, bien sûr, mais ils me laisseront passer à tout moment»

Il n'y avait pas de portes, voulez-vous dire, répliqua Gandalf. Je crois que vous en trouverez maintenant. Et vous pourriez bien rencontrer plus de difficultés que vous ne le pensez à la Porte du Pays de Bouc. Mais vous vous débrouillerez très bien. Adieu, mes chers amis! Pas encore pour la dernière fois. Adieu! »

Il détourna Gripoil de la Route, le grand cheval franchit d'un bond la levée verte qui le longeait, et, sur un cri de Gandalf, il était parti, se ruant comme un vent du Nord vers les Hauts des Galgals.

Eh bien, nous voici réduits aux quatre qui étions partis ensemble, dit Merry. Nous avons laissé tous les autres derrière, l'un après l'autre. On dirait presque d'un rêve lentement évanoui»

«pour moi, dit Frodon. Pour moi, cela me paraît plutôt comme une retombée dans le sommeil»

Le seigneur des anneaux

TROISIEME PARTIE

LE RETOUR DU ROI

LIVRE VI

CHAPITRE SEPT

RETOUR VERS LE PAYS

CHAPITRE HUIT
LE NETTOYAGE DE LA COMTÉ

La nuit était tombée quand, mouillés et las, les voyageurs finirent par atteindre le Brandevin, et ils trouvèrent le chemin barré. A chaque extrémité du Pont, il y avait une grande grille garnie de pointes, et ils purent voir que, de l'autre côté de la rivière, de nouvelles maisons avaient été construites: à deux étages avec d'étroites fenêtres aux côtés verticaux, nues et faiblement éclairées, tout cela était assez lugubre et répondait peu à l'esprit de la Comté.

Ils cognèrent à la porte extérieure et appelèrent, mais il n'y eut tout d'abord aucune réponse, puis, à leur surprise, quelqu'un sonna du cor, et les lumières des fenêtres s'éteignirent. Une voix cria dans l'obscurité:

«Qui va là? Passez votre chemin! L'entrée est interdite. Vous ne pouvez pas lire l'écriteau: *Aucune admission entre le coucher et le lever du soleil? »*

«Évidemment que nous ne pouvons pas lire l'écriteau dans le noir, cria Sam. Et si des hobbits de la Comté doivent rester dehors à la pluie par une nuit pareille, j'arracherai votre écriteau dès que je le trouverai»

Là-dessus, une fenêtre claqua, et une foule de hobbits munis de lanternes se déversa hors de la maison de gauche. Ils ouvrirent l'autre porte, et quelques-uns s'avancèrent sur le pont. Ils parurent effrayés à la vue des voyageurs.

«Venez donc! dit Merry, reconnaissant l'un des hobbits. Si vous ne me reconnaissez pas, Hob Gardeclôture, vous le devriez. Je suis Merry Brandebouc, et je voudrais bien savoir ce que tout cela signifie et ce qu'un habitant du Pays de Bouc comme vous fait ici. Vous étiez autrefois sur la Porte de la Clôture»

«Miséricorde! C'est Maître Merry, pour sûr, et tout armé en guerre! dit le vieux Hob. Or ça, on avait dit que vous étiez mort! Perdu dans la Vieille Forêt au dire de tous. Je suis heureux de vous voir vivant après tout! »

«Alors, ne restez pas planté là à me regarder à travers les barreaux, et ouvrez la porte! » répliqua Merry.

«Je regrette, Maître Merry, mais nous avons des ordres»

«Des ordres de qui? »

«Du Chef, là-haut à Cul de Sac»

«Le Chef? Le Chef? Voulez-vous dire Monsieur Lothon? »demanda Frodon.

«Je le suppose, Monsieur Sacquet, mais il faut dire simplement "le Chef" à présent»

«Vraiment ! dit Frodon. Eh bien, je suis heureux qu'il ait abandonné le Sacquet, en tout cas. Mais il est évidemment grand temps que la famille s'occupe de lui et le remette à sa place.

Un silence tomba parmi les hobbits de l'autre côté de la porte. «Ça ne fera pas de bien de parler ainsi, dit quelqu'un. Il ne manquera pas de l'apprendre. Et si vous faites autant de bruit, vous allez réveiller le Grand Homme du Chef»

«Nous allons le réveiller d'une façon qui le surprendra, dit Merry. Si vous entendez que votre Chef a engagé des bandits des terres sauvages, nous ne sommes pas revenus trop tôt»

II sauta à bas de son poney, et, voyant l'écriteau à la lumière des lanternes, il le déchira et jeta les morceaux par-dessus la porte. Les hobbits reculèrent et ne firent aucun mouvement pour ouvrir. «En avant, Pippin! dit Merry. A deux, ça suffira»

Merry et Pippin escaladèrent la porte, et les hobbits s'enfuirent. Il y eut une nouvelle sonnerie de cor. A la porte de la maison plus grande de droite, une large et lourde silhouette apparut sur un fond éclairé.

«Qu'est ce que tout cela? gronda l'homme, s'avançant. On force la porte? Fichez-moi le camp, ou je vous casse vos sales petits cous! »Puis il s'arrêta, car il avait aperçu un reflet d'épées.

«Bill Fougeron, dit Merry, si vous n'ouvrez pas cette porte avant dix secondes, vous le regretterez. Je vous collerai de l'acier dans le corps, si vous n'obéissez pas. Et quand vous aurez ouvert les portes, vous les franchirez pour ne plus jamais revenir. Vous êtes un chenapan et un voleur de grand chemin»

Bill Fougeron fléchit, il s'avança en traînant vers la porte et la déverrouilla. «Donnez-moi la clef! » dit Merry. Mais le scélérat la lui jeta à la tête et s'élança dans l'obscurité. Comme il passait près des poneys, l'un d'eux lui décocha une ruade qui l'atteignit dans sa course. II disparut avec un glapissement dans la nuit, et on n'entendit plus jamais parler de lui.

«Bon travail, Bill», dit Sam, entendant par-là le poney.

«Et voilà pour votre Grand Homme, dit Merry. Nous verrons le Chef plus tard. En attendant, nous voulons un logement pour la nuit, et comme il semble que vous ayez démoli l'Auberge du Pont pour construire à la place ce triste endroit, il vous faudra nous héberger»

CHAPITRE HUIT
LE NETTOYAGE DE LA COMTÉ

«Je regrette, Monsieur Merry, dit Hob, mais ce n'est pas permis»

«Qu'est ce qui n'est pas permis? »

«De recevoir des gens au pied levé et de consommer des vivres en surplus, et tout ça», dit Hob.

«Qu'est ce qui se passe donc ici? dit Merry. L'année a t'elle été mauvaise, ou quoi? Je croyais qu'il avait fait un bel été et que la récolte avait été bonne»

«Enfin... non, l'année a été assez bonne, dit Hob. On fait pousser beaucoup de nourriture, mais on ne sait pas au juste où ça passe. Ce sont tous ces "ramasseurs" et "répartiteurs", je pense, qui font des tournées pour compter, mesurer et emporter à l'emmagasinage. Ils font plus de ramassage que de répartition, et on ne revoit plus jamais la plus grande part des provisions»

«Oh, allons! dit Pippin, bâillant. Tout cela est trop fatigant pour moi ce soir. Nous avons des vivres dans nos sacs. Donnez-nous simplement une chambre pour nous étendre. Ce sera toujours mieux que maints endroits que j'ai vus»

Les hobbits de la porte semblaient encore mal à l'aise, quelque règlement étant évidemment enfreint, mais il n'y avait pas à contredire quatre voyageurs aussi autoritaires, tous armés, dont deux exceptionnellement grands et de solide apparence. Frodon ordonna de reverrouiller les portes. Il y avait quelque bon sens en tout cas à maintenir une garde, alors qu'il y avait toujours des bandits dans les environs. Les quatre compagnons pénétrèrent alors dans le corps de garde des hobbits, où ils s'installèrent le plus commodément possible. C'était un endroit nu et laid, avec une toute petite grille qui ne permettait guère un bon feu. Dans les chambres du dessus, il y avait des petites rangées de lits durs, et sur tous les murs figuraient un écriteau et une liste de Règles. Pippin les arracha. Il n'y avait pas de bière, et seulement très peu de nourriture, mais avec ce que les voyageurs apportèrent et partagèrent, tous firent un repas convenable, et Pippin enfreignit la Règle N° 4 en mettant dans le feu la plus grande part de la ration de bois du lendemain.

«Et maintenant, que penseriez-vous d'une bonne pipe, tandis que vous nous raconterez ce qui s'est passé dans la Comté? » demanda t’il.

«Il n'y a plus d'herbe à pipe maintenant, dit Hob, du moins n'y en a t’il que pour les hommes du Chef. Toutes les provisions semblent avoir disparu. On a bien entendu dire que des camions entiers en sont partis du Quartier Sud par la vieille route, par le chemin du Gué de Sarn. Ce devait être à la fin de l'année dernière, après votre départ. Mais elle avait déjà commencé à partir en douce avant cela. Ce Lothon..»

«Tais-toi donc, Hob Garde clôture ! s'écrièrent plusieurs autres. Tu sais bien que des commentaires comme ça ne sont pas permis. Le Chef en entendra parler, et on aura tous des ennuis»

«II n'en entendrait rien, si certains de vous n'étaient des mouchards», répliqua Hob avec chaleur.

«Bon, bon! dit Sam. Ça suffit parfaitement. Je ne veux pas en entendre davantage. Pas de bienvenue, pas de bière, pas de quoi fumer, et au lieu de cela, un tas de règles et de propos d'orques. J'espérais me reposer, mais je vois bien qu'il y a du travail et des ennuis en perspective. Dormons et oublions cela jusqu'au matin ! »

Le nouveau «Chef» disposait évidemment de moyens d'information. Il y avait une bonne quarantaine de milles du Pont à Cul de Sac, mais quelqu'un accomplit le trajet en grande hâte. C'est ce que Frodon et ses amis ne tardèrent pas à découvrir.

Ils n'avaient fait aucun plan défini, mais avaient vaguement pensé descendre d'abord ensemble au Creux de Crique pour s'y reposer un peu. Mais, à présent, voyant l'état des choses, ils décidèrent de se rendre tout droit à Hobbitebourg. Le lendemain, donc, ils partirent au petit trot sur la Route. Le vent était tombé, mais le ciel était gris. Le pays avait un aspect assez triste et désolé, mais c'était après tout le I°, Novembre et la queue de l'automne. Il semblait toutefois y avoir une quantité inhabituelle de feux, et de la fumée s'élevait en maints points alentour. Un grand nuage de cette fumée montait au loin dans la direction du Bout des Bois.

Comme le soir tombait, ils approchèrent de Lagrenouillère, un village sur la droite de la Route, à environ vingt-deux milles du Pont. Ils avaient l'intention d'y passer la nuit, *La Bûche flottante* de Lagrenouillère était une bonne auberge. Mais, en arrivant à l'extrémité est du village, ils rencontrèrent une barrière qui portait un grand écriteau sur lequel se lisait: IMPASSE , et derrière, se tenait une grande bande de Shiriffes avec des bâtons dans les mains et des plumes à leurs bonnets, l'Air en même temps important et assez effrayé.

«Qu'est ce que tout cela? » dit Frodon, porté à rire.

«Voici ce que c'est, Monsieur Sacquet, dit le Chef des Shiriffes, un hobbit à deux plumes: «Vous êtes arrêtés pour avoir Brûlé la Porte, Déchiré le Règlement, Assailli les Gardiens de la Porte, pour être Entré et avoir Dormi dans des Bâtiments de la Comté sans autorisation, et avoir Soudoyé les Gardiens avec de la Nourriture»

«Et quoi encore? » dit Frodon.

«Cela suffira pour marcher», dit le Chef des Shiriffes.

«Je peux encore en ajouter, si vous voulez, dit Sam. Avoir Invectivé votre Chef. Avoir souhaité Démolir sa Face Pustuleuse et Pensé que vous autres Shiriffes avez l'air d'un tas de Nigauds»

CHAPITRE HUIT
LE NETTOYAGE DE LA COMTÉ

«Allons, Monsieur, ça suffit. Les ordres du Chef sont que vous devez venir sans esclandre. Nous allons vous emmener à Lézeau et vous remettre entre les mains des Hommes du Chef, et quand il traitera votre affaire, vous pourrez dire ce que vous avez à dire. Mais si vous ne voulez pas demeurer plus longtemps qu'il n'est.nécessaire dans les Trous prisons, à votre place, je couperais court à mes commentaires»

A la déconfiture des Shiriffes, Frodon et ses compagnons rirent à gorge déployée. «Ne soyez donc pas absurde ! dit Frodon. Je vais où il me plaît et quand je le veux. Il se trouve que je me rends à Cul de Sac pour affaires, mais si vous tenez à y aller aussi, c'est la vôtre»

«Bon, Monsieur Sacquet, dit le chef, écartant la _ barrière. Mais n'oubliez pas que je vous ai arrêté»

«Je ne l'oublierai pas, dit Frodon. Jamais. Mais il se peut que je vous pardonne. Pour le moment, je ne vais pas plus loin, vous aurez donc l'obligeance de m'escorter jusqu'à *La Bûche flottante*»

«Je ne peux pas faire cela, Monsieur Sacquet. L'auberge est fermée. Il y a une Maison de Shiriffes à l'autre bout du village. Je vais vous y amener»

«Bon, dit Frodon. Allez, et nous vous suivrons»

Sam, qui avait passé en revue les Shiriffes, en avait avisé un de sa connaissance. «Hé, dis donc, Robin Petitterrier! appela t'il. Je voudrais te dire un mot»

Avec un regard craintif à son chef, qui semblait irrité mais qui n'osa pas intervenir, le Shiriffe Petitterrier resta en arrière pour marcher au côté de Sam, descendu de son poney.

«Dis donc, mon vieux! dit Sam. Tu es de Hobbitebourg, et tu devrais avoir plus de bon sens: venir arrêter M. Frodon et tout ça! Et qu'est ce que ces histoires d'auberge fermée? »

«Elles le sont toutes, dit Robin. Le Chef n'en tient pas pour la bière. En tout cas, c'est comme ça que ça a commencé. Mais à présent, ce sont ses Hommes qui la prennent toute pour eux, je suppose. Et il n'aime pas que les gens circulent, aussi, s'ils veulent ou doivent le faire, il faut aller à la Maison des Shiriffes pour expliquer son affaire»

«Tu devrais avoir honte d'être mêlé en quelque façon que ce soit à toutes ces bêtises, dit Sam. Tu aimais toi-même beaucoup mieux l'intérieur que l'extérieur d'une auberge, autrefois. Tu y faisais tout le temps des apparitions, en service ou hors service»

«Et je le ferais bien encore, Sam, si je le pouvais. Mais ne me juge pas trop mal. Que puis-je faire? Tu sais comment j'ai sollicité d'être Shiriffe il y a sept ans, avant le début de tout ça. Cela me donnait l'occasion de me balader dans le pays, de voir des gens, d'entendre les nouvelles et de savoir où on trouvait la bonne bière. Mais à présent, c'est différent»

«Tu n'as qu'à y renoncer, à cesser de shirrifer, si ça a cessé d'être un boulot convenable», dit Sam.

«Ce n'est pas permis», répliqua Robin.

«Si j'entends encore souvent ce pas permis, je vais me mettre en colère», dit Sam.

«Je ne peux pas dire que je regretterais de le voir, dit Robin, baissant la voix. Si on se mettait tous en colère à la fois, ça pourrait faire quelque chose. Mais c'est ces Hommes, Sam, les Hommes du Chef. Il les envoie partout, et si quelqu'un de nous autres petites personnes cherche à faire valoir ses droits, ils le fourrent dans les Trous prisons. Ils ont commencé par le vieux Croquette, le vieux Piedblanc, le Maire, et ils en ont emmené beaucoup d'autres. Ça a empiré ces derniers temps. Ils les battent souvent, à présent.

«Pourquoi travailles-tu pour eux, alors? Réplique Sam avec irritation. Qui t'a envoyé à Lagrenouillère? »

«Personne. On reste ici dans la grande Maison des Shiriffes. Nous sommes la Première Troupe du Quartier de l'Est, maintenant. II y a des centaines de Shiriffes, tous répertoriés, et ils en veulent davantage avec toutes ces nouvelles règles. La plupart y sont contre leur gré, mais pas tous. Même dans la Comté, il y en a qui aiment se mêler des affaires des autres et faire les importants. Et il y a pis: il y en a quelques-uns qui espionnent pour le Chef et ses Hommes»

«Ah! C’est comme ça que vous avez eu de nos nouvelles, hein? »

C'est exact. On n'a pas le droit de rien envoyer par-là à présent, mais ils utilisent l'ancien service de la Poste Rapide, et ils maintiennent des courriers spéciaux en différents points. L'un est venu de Blancs Sillons la nuit dernière avec un «message secret», et un autre l'a emporté d'ici. Et un autre message est arrivé cet après-midi, comme quoi on devait vous arrêter et vous emmener à Lézeau et non tout droit aux Trous prisons. Le Chef veut évidemment vous voir tout de suite»

Il ne sera pas aussi pressé, quand M. Frodon en aura fini avec lui», dit Sam.

La Maison des Shiriffes de Lagrenouillère était aussi piètre que la Maison du Pont. Elle n'avait qu'un étage, mais avec les mêmes fenêtres étroites, et elle était faite de vilaines briques pâles, mal rangées. A l'intérieur, elle était humide et triste, et le souper fut servi sur une longue table nue qui n'avait pas été lavée depuis des semaines. La nourriture ne méritait pas de meilleur cadre. Les voyageurs furent heureux de quitter cet endroit. II y avait environ dix-huit milles jusqu'à Lézeau, et ils se mirent en route à dix heures du matin. Ils

eraient partis plus tôt, si le délai n'avait si visiblement ennuyé le Chef des Shiriffes. Le vent d'ouest était passé au nord, et il se faisait plus froid, mais la pluie avait cessé.

Ce fut une cavalcade assez comique qui quitta le village, bien que les quelques gens qui vinrent observer l'«accoutrement»des voyageurs ne sussent trop si le rire était permis. Une douzaine de Shiriffes avaient été désignés pour escorter les «prisonniers», mais Merry les fit marcher devant, tandis que Frodon et ses amis allaient à cheval par derrière. Merry, Pippin et Sam étaient à leur aise en selle, riant, bavardant et chantant, tandis que les Shiriffes clopinaient, non sans essayer de conserver un aspect sévère et important. Frodon, toutefois, était silencieux, et il paraissait triste et pensif.

La dernière personne près de laquelle ils passèrent était un robuste vieux qui taillait une haie. «Holà! Dit-il, se gaussant. Lesquels ont arrêté les autres? »

Deux des Shiriffes quittèrent immédiatement le groupe pour aller vers lui. «Chef! dit Merry. Rappelez immédiatement vos hommes dans les rangs, si vous ne voulez pas qu'ils aient affaire à moi! »

Les deux hobbits, sur un ordre vif du chef, revinrent d'un air maussade. «Et maintenant, allez! » Dit Merry, après quoi, les voyageurs veillèrent à ce que le pas de leurs poneys fût assez rapide pour pousser en avant les Shiriffes.aussi vite qu'ils pouvaient marcher. Le soleil sortit et, malgré le vent froid, ceux-ci ne tardèrent pas à être tout suants et soufflants.

A la pierre des Trois Quartiers, ils renoncèrent. Ils avaient parcouru près de quatorze milles avec un seul moment de repos à midi. Il était près de trois heures. Ils avaient faim, très mal aux pieds, et ils ne pouvaient soutenir l'allure.

«Eh bien, arrivez à votre propre moment! dit Merry. Pour nous, nous continuons»

«Au revoir, mon vieux! dit Sam à Robin. Je t'attendrai devant *Le Dragon vert, si* tu n'as pas oublié où cela se trouve. Ne lambine pas en route! »

«Vous êtes en rupture d'arrestation, voilà dans quelle posture vous êtes, dit le Chef tristement, je ne saurais répondre de la suite»

«Nous allons rompre encore bien d'autres choses, et sans vous demander d'en répondre, dit Pippin. Bonne chance à vous! »

Les voyageurs poursuivirent leur chemin au trot, et, comme le soleil commençait à descendre vers les Blancs Hauts loin à l'horizon de l'ouest, ils arrivèrent à Lézeau par son vaste étang, et là, ils éprouvèrent le premier choc vraiment pénible. C'était le propre pays de Frodon et de Sam, et ils découvrirent alors qu'ils y étaient plus attachés qu'à aucun autre lieu du monde. Un bon nombre de maisons qu'ils avaient connues manquaient. Certaines semblaient avoir été incendiées. L'agréable rangée d'anciens trous de hobbits dans le talus du côté nord de l'Étang était abandonnée, et les petits jardins, qui descendaient autrefois, multicolores, jusqu'au bord de l'eau, étaient envahis de mauvaises herbes. Pis encore, il y avait une ligne entière des vilaines maisons neuves tout le long de la Promenade de l'Étang, où la Route de Hobbitebourg suivait la rive. Il y avait autrefois une avenue d'arbres. Ils avaient tous disparu. Et, regardant avec consternation le long de la route en direction de Cul de Sac, ils virent au loin une haute cheminée de brique. Elle déversait une fumée noire dans l'air du soir.

Sam était hors de lui. «Je continue tout droit, Monsieur Frodon! s'écria t’il. Je vais voir ce qui se passe. Je veux trouver mon vieux»

«Nous devrions d'abord découvrir ce qui nous attend, Sam, dit Merry. Je présume que le «chef» aura une bande de coquins tout prêts. Nous ferions mieux de trouver quelqu'un qui nous dira comment sont les choses par ici»

Mais, dans le village de Lézeau, toutes les maisons et tous les trous étaient fermés, et il n'y avait personne pour les accueillir. Ils en furent étonnés, mais ils en découvrirent bientôt la raison. En atteignant *Le Dragon vert*, dernière maison du côté de Hobbitebourg, à présent déserte et les fenêtres brisées, ils eurent le désagrément de voir une demi-douzaine d'Hommes de mauvaise mine, vautrés contre le mur de l'auberge, ils louchaient et avaient le visage olivâtre.

«Comme cet ami de Bill Fougeron à Bree», dit Sam.

«Comme bon nombre que j'ai vus à Isengard», murmura Merry.

Les bandits portaient des massues à la main et des cors à la ceinture, mais ils n'avaient pas d'autres armes visibles. A l'approche des voyageurs, ils quittèrent le mur et s'avancèrent sur le chemin la route pour barrer

«Où croyez-vous aller? dit l'un, le plus grand et le plus vilain de l'équipe. Il n'y a pas de route pour vous au-delà d'ici Et où sont ces beaux Shiriffes? »

«Ils viennent tout gentiment, dit Merry. Ils ont peut-être un peu mal aux pieds. Nous avons promis de les attendre ici»

«Allons donc, qu'est ce que je disais? dit le bandit à ses compagnons. J'ai prévenu Sharcoux qu'il ne fallait pas se fier à ces petits idiots. On aurait dû envoyer quelques-uns de nos gars»

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE HUIT
LE NETTOYAGE DE LA COMTÉ

«Et quelle différence cela aurait-il fait, je vous prie? demanda Merry. Nous ne sommes pas accoutumés aux voleurs de grand chemin dans ce pays, mais nous savons comment les traiter»

«Voleurs de grand chemin, hé? dit l'homme. Ah, c'est là votre ton? Eh bien changez en, ou on le changera pour vous. Vous devenez trop arrogants, vous autres, petites personnes. Ne vous fiez pas trop au bon cœur du Patron. Sharcoux est arrivé à présent, et 1'autre fera ce que dit celui ci»

«Et qu'est ce donc? » demanda tranquillement Frodon.

«Ce pays a besoin d'être réveillé et remis en ordre, dit le bandit, et Sharcoux va le faire, et il sera dur, si vous l'y poussez. Vous avez besoin d'un plus grand Patron. Et vous allez l'avoir avant la fin de l'année, s'il y a encore des difficultés. Et vous apprendrez une ou deux choses, sale petit rat»

«Vraiment! Je suis heureux de connaître vos projets, dit Frodon. Je suis en route pour aller voir M. Lothon, et il pourra être intéressé de les entendre, lui aussi»

Le bandit rit. «Lothon ! Il le sait bien. N'ayez crainte. Il fera ce que dit Sharcoux. Parce que, si un Patron nous fait des ennuis, on peut le changer. Vu? Et si les petites personnes cherchent à s'introduire où on ne les demande pas, on peut les empêcher de nuire. Vu? »

«Oui, je vois, dit Frodon. Pour commencer, je vois que vous retardez et que vous ne connaissez pas les nouvelles, ici. Il s'est passé beaucoup de choses depuis que vous avez quitté le Sud. Votre temps est fini, comme celui de tous les autres bandits. La Tour Sombre est tombée, et il y a un Roi en Gondor. L'Isengard a été détruit, et votre beau maître n'est plus qu'un mendiant dans le désert. J'ai passé près de lui sur la route. Les messagers du Roi vont remonter le Chemin Vert à présent, et non plus les brutes de l'Isengard»

L'homme le regarda avec incrédulité et sourit: «Un mendiant dans le désert! Dit-il, se moquant. Vraiment? Crânez donc, crânez donc, mon petit coq. Mais cela ne nous empêchera pas de vivre dans ce gras petit pays où vous avez fainéanté assez longtemps. Et des messagers du Roi! Voilà ce que j'en pense. (Il claqua des doigts au nez de Frodon.) Quand j'en verrai un, j'en tiendrai compte, peut-être»

C'en était trop pour Pippin. Il revit en pensée le Champ de Cormallen, et voici qu'un bigle de coquin appelait le Porteur de l'Anneau «petit coq. Il rejeta son manteau en arrière, tira son épée dans un éclair, et l'argent et sable de Gondor rayonna sur lui, comme il poussait son poney en avant.

«Je suis un messager du Roi, dit-il. Vous parlez à l'ami du Roi et une des personnes les plus renommées des pays de l'Ouest. Vous êtes un coquin et un imbécile. A genoux sur la route, et implorez votre pardon, sinon je vous plante ce fléau des trolls dans le corps! »

L'épée étincela dans le soleil couchant. Merry et Sam tirèrent également l'épée et s'avancèrent pour soutenir Pippin, mais Frodon ne bougea pas. Les bandits reculèrent. Leur affaire avait été d'effrayer les paysans de Bree et de houspiller des hobbits désorientés. Des hobbits intrépides avec des épées brillantes et des visages menaçants leur étaient une grande surprise. Et il y avait dans la voix de ces nouveaux venus une note qu'ils n'avaient encore jamais entendue. Ils en furent transis de peur.

«Allez! dit Merry. Si vous troublez encore ce village, vous le regretterez» Les trois hobbits s'avancèrent, et les bandits firent demi-tour et s'enfuirent sur la Route de Hobbitebourg, mais, ce faisant, ils sonnèrent du cor.

«Eh bien, il était grand temps de rentrer», dit Merry.

«Grand temps. Peut-être est-il même trop tard, pour sauver Lothon en tout cas, dit Frodon. C'est un pauvre imbécile, mais je le plains»

«Sauver Lothon? Que veux-tu dire? répliqua Pippin. Le détruire, dirais-je»

«Je crois que tu ne comprends pas tout à fait, Pippin, dit Frodon. Lothon n'a jamais voulu que les choses en viennent là. Il a été un idiot néfaste, mais il est pris à présent. Les bandits sont à la tête, récoltant, volant et houspillant, et ils mènent ou ruinent les choses à leur guise, en son nom. Et même plus pour longtemps en son nom. Il doit être prisonnier à Cul de Sac, je pense, et très effrayé. On devrait essayer de le délivrer»

«ça alors, ça me renverse! dit Pippin. De toutes les fins de notre voyage, c'est bien la dernière à laquelle j'aurais pensé: avoir à combattre des serai-orques et des bandits dans la Comté même pour délivrer Lothon la Pustule! »

«Combattre? dit Frodon. Eh bien, je suppose que les choses pourront en arriver là. Mais rappelle-toi: il ne doit y avoir aucune tuerie de hobbits, même s'ils ont passé à l'autre bord. Vraiment l'autre bord, je veux dire: pas seulement obéi aux ordres des bandits parce qu'ils ont peur. Aucun hobbit n'en a jamais tué un autre exprès dans la Comté, et cela ne doit pas commencer maintenant. Et personne du tout ne doit être tué si cela peut-être évité. Gardez votre sang-froid, et retenez vos mains jusqu'au dernier moment possible! »

«Mais s'il y a beaucoup de ces bandits, dit Merry, cela voudra certainement dire un combat. Tu ne vas pas libérer Lothon, ou la Comté, simplement en étant choqué et contristé, mon cher Frodon»

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE HUIT
LE NETTOYAGE DE LA COMTÉ

«Non, dit Pippin. Il ne sera pas aussi aisé de les effrayer une seconde fois. Ils ont été pris par surprise. Tu as entendu cette sonnerie de cor? Il y a évidemment d'autres bandits à proximité. Ils seront beaucoup plus hardis quand ils seront plus nombreux. Il faudrait penser à nous abriter quelque part pour la nuit. Nous ne sommes que quatre, après tout, même si nous sommes armés»

«Non! dit Merry. Il ne sert à rien de "se mettre à l'abri". C'est exactement ce que les gens ont fait et exactement ce que les bandits aiment. Ils nous tomberaient simplement dessus en force, nous coinceraient, puis nous feraient sortir ou nous brûleraient au piège. Non, il faut faire quelque chose tout de suite»

«Faire quoi? » demanda Pippin.

«Soulever la Comté! dit Merry. Allons! II faut réveiller tous les nôtres! Ils détestent tout cela, c'est visible: tous à l'exception d'un ou deux gredins et de quelques nigauds qui veulent être importants, mais ne comprennent rien à ce qui se passe réellement. Mais les gens de la Comté ont joui d'une telle tranquillité pendant si longtemps, qu'ils ne savent que faire. Ils ne demandent qu'à lutter pourtant, et ils vont s'embraser. Les Hommes du Chef doivent le savoir. Ils vont essayer de nous écraser et nous éteindre rapidement. Nous n'avons que très peu de temps»

«Sam, cours à la ferme de Chaumine, si tu veux. C'est le personnage principal par ici, et le plus résolu. Allons! Je vais sonner du cor de Rohan et leur faire entendre à tous une musique telle qu'ils n'en ont jamais entendu auparavant»

Ils revinrent au milieu du village. Là, Sam quitta le groupe et prit au galop le chemin qui menait en direction du Sud vers chez Chaumine. Il n'était pas encore bien loin, qu'il entendit soudain retentir un clair appel de cor, qui se répercuta par-dessus collines et champs, et cet appel était si pressant que Sam lui-même faillit tourner bride pour revenir en hâte. Son poney se cabra et hennit.

«En avant, mon gars! En avant! cria t'il. On reviendra vite»

Puis il entendit Merry changer de note, et l'appel de cor du Pays de Bouc s'éleva, secouant l'air.

Debout! Debout! La peur, le feu, les ennemis! Debout! Le feu, les ennemis! Debout!

Sam entendit derrière lui un tumulte de voix, un grand remue-ménage et des claquements de portes. Devant lui, des lumières jaillirent dans le crépuscule, des chiens aboyèrent, des pas accoururent. Avant qu'il n'eût atteint le bout du chemin, il vit se précipiter vers lui le Père Chaumine avec trois de ses gars, Tom le Jeune, Jolly et Nick. Ils portaient des haches et barraient la route.

«Non! Ce n'est pas un de ces bandits, entendit-il dire au fermier. C'est un hobbit d'après sa taille, mais tout bizarrement vêtu. Holà! cria t'il. Qui êtes-vous, et qu'est ce que tout ce raffut? »

«C'est Sam, Sam Gamegie. Je suis revenu»

Le Père Chaumine s'avança tout près et l'examina dans la pénombre. «Ah ça! s'écria t'il. La voix est bonne, et la figure n'est pas pire qu'autrefois, Sam. Mais je ne t'aurais pas reconnu dans la rue, accoutré comme ça. Tu es allé dans les pays étrangers, à ce qu'il semble. On craignait que tu ne sois mort»

«Pour ça, non! dit Sam. Ni Monsieur Frodon. II est ici avec ses amis. Et c'est ça le raffut. Ils soulèvent la Comté. On va la nettoyer de ces bandits et de leur Chef aussi. On commence tout de suite»

«Bon, bon! s'écria le Père Chaumine. Alors, c'est enfin commencé! J'ai eu des démangeaisons toute cette année, mais les gens ne voulaient pas aider. Et j'avais la femme et Rosie à penser. Ces bandits ne s'arrêtent devant rien. Mais allons-y, les gars! Lézeau se lève! II faut être dans le coup! »

«Et Mme Chaumine et Rosie? dit Sam. Il n'est pas sûr de les laisser toutes seules»

«Mon Nibs est avec elles. Mais tu peux aller lui prêter main-forte, si tu en as envie», dit le Père Chaumine avec un large sourire. Puis lui et ses fils coururent vers le village.

Sam alla vivement à la maison. Près de la grande porte ronde au haut des marches montant de la vaste cour, se tenaient Mme Chaumine et Rosie avec Nibs, armé d'une fourche, devant elles.

«C'est moi! cria Sam, tout en montant au trot. Sam Gamegie! Alors n'essaie pas de me piquer, Nibs. D'ailleurs, j'ai sur moi une cotte de mailles»

Il sauta à bas de son poney et grimpa les marches. Ils le regardèrent les yeux écarquillés sans mot dire. «Bonsoir, Madame Chaumine ! Dit-il. Salut, Rosie! »

«Oh, Sam! dit Rosie. D'où viens-tu? On te disait mort, mais je t'attendais depuis le printemps. Tu ne t'es pas trop pressé, hein? »

«Peut-être pas, dit Sam, interloqué. Mais je me presse maintenant. On se met après les bandits, et il faut que je rejoigne Monsieur Frodon.

Mais je voulais jeter un coup d'œil et voir comment allaient Mme Chaumine, et toi, Rosie»

«On va bien, merci, dit Mme Chaumine. Ou on devrait, s'il n'y avait pas tous ces voleurs de bandits»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE HUIT

LE NETTOYAGE DE LA COMTÉ

«Eh bien, file! Dit Rosie. Si tu as veillé tout ce temps sur Monsieur Frodon, qu'as-tu besoin de le quitter dès que les choses commencent à être dangereuses? »

Sam en eut le souffle coupé. Il fallait une réponse d'une semaine entière, ou rien du tout. Il fit demi-tour et remonta sur son poney. Mais, comme il repartait, Rosie descendit les marches en courant.

«Je trouve que tu as fort bon air, Sam, dit-elle. Va, maintenant! Mais prends soin de toi, et reviens aussitôt que tu auras réglé leur compte aux bandits! »

A son retour, Sam trouva tout le village en ébullition. Déjà, en dehors de nombreux garçons plus jeunes, une centaine ou davantage de robustes hobbits étaient rassemblés, munis de haches, de lourds marteaux, de long couteaux et de solides gourdins, et quelques-uns portaient des arcs de chasse. D'autres encore venaient de fermes écartées.

Des gens du village avaient allumé un grand feu, juste pour animer le tableau, mais aussi parce que c'était une des choses interdites par le Chef. II flambait joyeusement dans la nuit tombante. D'autres, sous les ordres de Merry, dressaient des barrières en travers de la route aux deux extrémités du village. Quand les Shiriffes arrivèrent à celle du bas, ils furent abasourdis, mais aussitôt qu'ils virent ce qui se passait, la plupart retirèrent leurs plumes et se joignirent à la révolte. Les autres s'éclipsèrent.

Sam trouva Frodon et ses amis près du feu en train de parler au vieux Tom Chaumine, tandis qu'une foule d'habitants de Lézeau se tenaient autour d'eux, les yeux écarquillés.

«Alors, que fait-on ensuite? » demanda le Père Chaumine.

«Je ne peux rien dire avant d'en savoir plus long, répondit Frodon. Combien y a t'il de ces bandits? »

«C'est difficile à dire, répondit Chaumine. Ils vont et viennent. Il y en a quelquefois une cinquantaine dans leurs baraquements sur le chemin de Hobbitebourg, mais ils en partent pour vagabonder alentour, à voler ou à «ramasser» comme ils appellent ça. Mais ils sont rarement moins d'une vingtaine autour du Patron, comme ils le nomment. Il est à Cul de Sac, ou il y était, mais il ne sort pas de la propriété, à présent. Personne ne l'a vu, en fait, depuis une ou deux semaines, mais les Hommes ne laissent approcher quiconque»

«Hobbitebourg n'est pas le seul endroit où ils sont, n'est ce pas? » dit Pippin.

«Non, c'est d'autant plus regrettable, dit Chaumine. Il y en a un bon nombre dans le sud à Longoulet et au Gué de Sam, à ce qu'on dit, et d'autres se cachent dans le Bout des Bois, ils ont aussi des baraquements au Carrefour. Et puis, il y a les Trous prisons, qu'ils appellent ça: les anciens tunnels d'entreposage à Grand'Cave, qu'ils ont transformés en prisons pour ceux qui leur tiennent tête. Mais je pense qu'il n'y en a pas plus de trois cents en tout dans la Comté, peut-être même moins. On peut les avoir, si on est tous ensemble»

«Ont-ils des armes? » demanda Merry.

«Des fouets, des couteaux, des massues en suffisance pour leur sale travail, c'est tout ce qu'ils ont exhibé jusqu'à présent, dit Chaumine. Mais je suppose qu'ils ont un autre équipement, s'il s'agissait de se battre. Certains ont des arcs, en tout cas. Ils ont abattu un ou deux des nôtres»

«Et voilà, Frodon! dit Merry. Je savais bien qu'il faudrait se battre. Eh bien, c'est eux qui ont commencé à tuer»

«Pas exactement, dit Chaumine. En tout cas pas à tirer. Ce sont les Touque qui ont commencé ça. Votre pays, voyez-vous, Monsieur Peregrïn, il n'a jamais frayé avec ce Lothon, cela dès le début: Il disait que si quelqu'un devait jouer les chefs à cette heure, ce serait le véritable Thain de la Comté et non un parvenu. Et quand Lothon a envoyé ses Hommes, ils y ont perdu leur peine. Les Touque ont de la chance d'avoir ces trous profonds dans les Collines Vertes, les Grands Smials et tout, et les bandits ne peuvent les atteindre, et ils ne laissent pas les bandits pénétrer sur leurs terres. S'ils s'y risquent, les Touque leur font la chasse. Les Touque en ont abattu trois pour avoir rôdé et volé. Après cela, les bandits sont devenus plus mauvais. Et ils surveillent d'assez près le Pays de Touque. Personne ne peut y entrer ou en sortir, à présent»

«Bravo pour les Touque! s'écria Pippin. Mais quelqu'un va entrer de nouveau, maintenant. Je vais aux Smials. Quelqu'un m'accompagnera t'il à Bourg de Touque? »

Pippin s'en fut avec une demi-douzaine de gars sur des poneys. «A bientôt ! cria t'il. Ça ne fait que quatorze milles environ par les champs. Je vous ramènerai une armée de Touque dans la matinée» Merry lança derrière eux une sonnerie de cor, comme ils s'éloignaient dans la nuit tombante. Les gens poussèrent des acclamations.

«Tout de même, dit Frodon à tous ceux qui se trouvaient autour de lui, j'aimerais qu'il n'y ait pas de tuerie, pas même des bandits, à moins que ce ne soit nécessaire pour les empêcher de faire du mal à des hobbits»

«Bon! dit Merry. Mais on va recevoir une visite de la bande de Hobbitebourg d'un instant à l'autre, maintenant, je pense. Ils ne vont pas venir simplement pour discuter. On essayera d'en venir à bout avec dextérité, mais il faut être prêts au pire. Or, j'ai un plan»

«Très bien, dit Frodon. Charge-toi des dispositions»

TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE HUIT
LE NETTOYAGE DE LA COMTÉ

A ce moment même, des hobbits qui avaient été envoyés vers Hobbitebourg arrivèrent en courant. «Ils viennent! dirent-ils. Une vingtaine au moins. Mais deux sont partis vers l'ouest à travers champs»

«Ce doit être vers le Carrefour, dit Chaumine, pour en chercher d'autres. Eh bien, ça fait quinze milles dans les deux sens. Il n'y a pas à se préoccuper d'eux pour l'instant»

Merry se hâta d'aller donner des ordres. Le Père Chaumine fit place nette dans la rue, renvoyant chacun chez soi, hormis les plus vieux hobbits qui avaient des armes de quelque sorte. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Ils entendirent bientôt des voix fortes, puis un piétinement lourd, et tout un peloton de bandits descendit la route. A la vue de la barrière, ils s'esclaffèrent. Ils n'imaginaient pas que rien dans ce petit pays pût tenir contre une vingtaine de leur espèce réunis.

Les hobbits ouvrirent la barrière et s'écartèrent. «Merci! dirent les Hommes par moquerie. Et maintenant, rentrez vite vous coucher si vous ne voulez pas recevoir le fouet»Puis ils parcoururent la rue, criant: «Éteignez ces lumières! Rentrez chez vous et restez-y! Ou on emmènera cinquante d'entre vous aux Trous prisons pour un an. Rentrez! Le Patron commence à perdre patience»

Personne ne tint compte de leurs injonctions, mais, au fur et à mesure du passage des bandits, ils se rejoignaient tranquillement derrière eux pour les suivre. Quand les Hommes atteignirent le feu, le Père Chaumine se tenait là tout seul, à se chauffer les mains.

«Qui êtes-vous, et que faites-vous là? »dit le chef des bandits.

Le Père Chaumine le regarda posément. «C'est exactement ce que j'allais vous demander, dit-il. Ce n'est pas votre pays, et on ne vous veut pas.

«Eh bien, nous vous voulons en tout cas, dit le chef. On vous veut. Saisissez le, les gars! Les Trous prisons pour lui, et donnez-lui en pour le faire tenir tranquille! »

Les Hommes firent un pas, mais s'arrêtèrent court. Une clameur s'élevait tout autour d'eux, et ils se rendirent brusquement compte que le Père Chaumine n'était pas seul. Ils étaient cernés. Dans l'obscurité en bordure de la lumière du feu se tenait un cercle de hobbits, surgis de l'ombre. Ils étaient près de deux cents, tous munis d'une arme.

Merry s'avança. «Nous nous sommes déjà rencontrés, dit-il au chef, et je vous avais averti de ne pas revenir. Je vous préviens de nouveau: vous êtes en pleine lumière et vous êtes entouré d'archers. Si vous portez un seul doigt sur ce fermier ou sur quiconque d'autre, vous serez immédiatement abattu. Déposez toutes les armes que vous pourriez avoir! »

Le chef jeta un regard circulaire. Il était pris au piège. Mais il n'était pas effrayé, avec une vingtaine des siens pour l'appuyer. Il connaissait trop peu les hobbits pour comprendre le danger où il était. Il décida stupidement de se battre. Il serait facile de se frayer un chemin de retraite.

«Sus à eux! cria t'il. Donnez leur leur compte!

Un long couteau dans une main et un gourdin dans l'autre, il se précipita sur le cercle, essayant de le rompre pour regagner Hobbitebourg. II voulut porter un coup sauvage à Merry qui lui barrait le passage. Il tomba mort, percé de quatre flèches.

C'en fut assez pour les autres. Ils se rendirent. On leur enleva leurs armes, on les lia les uns aux autres, et ils furent emmenés à une cabane vide qu'ils avaient eux-mêmes construite, là, ils furent solidement ligotés et enfermés sous bonne garde. Le chef mort fut traîné à l'écart et enterré.

«Ça paraît presque trop facile après tout, hein? dit Chaumine. J'avais dit qu'on pouvait les mater. Mais on avait besoin d'un appel. Vous êtes revenu juste à point, Monsieur Merry»

«Il y a encore beaucoup à faire, répondit Merry. Si votre compte est exact, nous n'en avons encore liquidé que le dixième. Mais il fait nuit à présent. Je pense que le prochain coup devra attendre le matin. II faudra alors rendre visite au Chef.

«Pourquoi pas tout de suite? dit Sam. Il n'est guère plus de six heures. Et je veux voir mon vieux. Savez-vous ce qu'il est advenu de lui, Monsieur Chaumine?

«Il n'est pas trop bien, et pas trop mal, Sam, dit le fermier. Ils ont défoncé le Chemin des Trous du Talus, et ça lui a porté un rude coup. II est dans une de ces nouvelles maisons que les Hommes du Chef construisaient quand ils faisaient encore autre chose que brûler et voler: pas à plus d'un mille du bout de Lézeau. Mais il vient me voir, quand il en a la possibilité, et je veille à ce qu'il soit mieux nourri que certains de ces pauvres types. Tout à fait contre *Les Règles,* bien sûr. Je l'aurais bien pris avec moi, mais ce n'était pas permis. N

«Je vous remercie de tout cœur, Monsieur Chaumine, et je ne l'oublierai jamais, dit Sam. Mais je veux le voir. Le Patron et ce Sharcoux, dont ils ont parlé, ils pourraient faire quelque malheur là-bas avant le matin. N

«Bon, Sam, dit Chaumine. Choisis un gars ou deux, et amène le chez moi. Tu n'auras pas besoin d'approcher du vieux village de Hobbitebourg de l'autre côté de l'Eau. Mon Jolly, ici présent, te montrera»

CHAPITRE HUIT
LE NETTOYAGE DE LA COMTÉ

Sam partit. Merry établit une surveillance autour du village et des gardes aux barrières pour la nuit. Après quoi, lui et Frodon s'en furent avec le Père Chaumine. Ils s'assirent avec la famille dans la chaude cuisine, et les Chaumine posèrent quelques questions de politesse sur leurs voyages, mais n'écoutèrent guère les réponses: ils se préoccupaient beaucoup plus des événements de la Comté.

«Tout a commencé avec La Pustule, comme on l'appelle, dit le Père Chaumine, et ça a commencé aussitôt après votre départ, Monsieur Frodon. Il avait de drôles d'idées, ce La Pustule. II semble qu'il voulait tout posséder en personne, et puis faire marcher les autres. Il se révéla bientôt qu'il en avait déjà plus qu'il n'était bon pour lui, et il était tout le temps à en raccrocher davantage, et c'était un mystère d'où il tirait l'argent: des moulins et des malteries, des auberges, des fermes et des plantations d'herbe. Il avait déjà acheté le moulin de Rouquin avant de venir à Cul de Sac, apparemment.

«Il avait commencé, bien sûr, par une masse de propriétés dans le Quartier Sud, qu'il avait eues de son papa, et il semble qu'il vendait un tas de la meilleure feuille, et qu'il l'envoyait en douce au loin depuis un an ou deux. Mais à la fin de l'année dernière, il avait commencé à envoyer des tas de marchandises, pas seulement de l'herbe. Les choses commencèrent à se raréfier, et l'hiver venait, aussi. Les gens s'en irritèrent, mais il avait une réponse toute prête. Un grand nombre d'Hommes, pour la plupart des bandits, vinrent avec de grandes charrettes, les uns pour emporter les marchandises au loin dans le Sud, d'autres pour rester. Et il en vint davantage. Et avant qu'on sût où on en était, ils étaient plantés par-ci par-là dans toute la Comté, et ils abattaient des arbres, creusaient, se construisaient des baraquements et des maisons exactement selon leur bon plaisir. Au début, les marchandises et les dommages furent payés par La Pustule, mais ils ne tardèrent pas à tout régenter partout et à prendre ce qu'ils voulaient.

«Et puis il y eut quelques troubles, mais pas suffisamment. Le vieux Will le Maire partit pour Cul de Sac afin de protester mais il n'y arriva jamais. Des bandits mirent la main sur lui et l'enfermèrent dans un trou à Grand'Cave, où il est toujours. Après cela, c'était peu après le Nouvel An, il n'y eut plus de Maire et La Pustule s'appela Shiriffe en Chef, ou simplement Chef, et fit ce qui lui plaisait, et si quelqu'un se montrait «arrogant», comme ils disaient, il prenait le même chemin que Will. Ainsi, tout alla de mal en pis. II ne restait plus rien à fumer, sinon pour les Hommes, et le Chef, qui n'en tenait pas pour la bière, sauf pour ses Hommes, ferma toutes les auberges, et tout, à part les Règles, devint de plus en plus rare, à moins qu'on ne pût cacher un peu de ce qui nous appartenait, quand les bandits faisaient leur tournée de ramassage pour «une juste distribution» : ce qui signifiait qu'ils l’avaient et pas nous, excepté les restes qu'on obtenait aux Maisons des Shiriffes, si on pouvait les avaler. Tout était très mauvais. Mais, depuis l'arrivée de Sharcoux, ç'a été la ruine pure»

«Qui est ce Sharcoux? demanda Merry. J'ai entendu parler de lui par l'un des bandits»

«Le plus grand bandit de tout le tas, semble t’il, répondit Chaumine. C'est vers la dernière moisson, à la fin de Septembre peut-être, qu'on a entendu parler de lui pour la première fois. On ne fa jamais vu, mais il est là-haut à Cul de Sac, et c'est lui le véritable Chef à présent, je pense. Tous les bandits font ce qu'il ordonne, et ce qu'il ordonne, c'est. surtout: taillez, brûlez et ruinez, et maintenant, ça en vient à tuer. II n'y a plus même de mauvaises raisons. Ils coupent les arbres et les laissent là, ils brûlent les maisons et ne construisent plus.

«Prenez le moulin de Rouquin, par exemple. La Pustule l'a abattu presque dès son arrivée à Cul de Sac. Puis il a amené un tas d'hommes malpropres pour en bâtir un plus grand et le remplir de roues et de machins étrangers. Seul cet idiot de Tom a été content, et il travaille àastiquer les roues pour les Hommes, là où son papa était le Meunier et son propre maître. L'idée de La Pustule était de moudre davantage et plus vite, ou c'est ce qu'il disait. Il a d'autres moulins semblables. Mais il faut avoir du blé pour moudre, et il n'y en avait pas plus pour le nouveau moulin que pour l'ancien. Mais depuis l'arrivée de Sharcoux on ne moud plus de grain du tout. Ils sont toujours à marteler et à émettre de la fumée et de la puanteur, et il n'y a plus de paix à Hobbitebourg, même la nuit. Et ils déversent des ordures exprès, ils ont pollué toute l'Eau inférieure, et ça descend jusque dans le Brandevin. S'ils veulent faire de la Comté un désert, ils prennent le chemin le plus court. Je ne crois pas que cet idiot de La Pustule soit derrière tout cela. C'est Sharcoux, m'est avis»

«C'est exact! dit le Jeune Tom, intervenant. Ils ont même emmené la vieille maman de La Pustule, cette Lobelia, et il l'aimait bien, s'il était le seul. Des types de Hobbitebourg l'ont vue. Elle a descendu le chemin avec son vieux parapluie. Quelques bandits montaient avec une grande charrette.

«Où allez-vous? » demanda t'elle.

«A Cul de Sac», qu'ils répondent.

«Pour quoi faire? » dit-elle.

«Pour monter des hangars pour Sharcoux», qu'ils disent.

«Qui vous fa permis? » demanda t'elle.

«Sharcoux, qu'ils répondent. Alors sortez de la route, vieille chicaneuse! »

«Je vais vous donner du Sharcoux, sales voleurs de bandits! » qu'elle dit, et la voilà qui brandit son parapluie et tombe sur le chef, qui était bien deux fois plus grand qu'elle. Alors ils l'ont prise. Ils l'ont entraînée aux Trous-prisons, et à son âge! Ils en ont pris d'autres qu'on regrette davantage, mais y a pas à nier qu'elle ait montré plus de cran que la plupart»

Au milieu de cette conversation, vint Sam, tout bouillant, avec son ancien. Le Vieux Gamegie ne paraissait pas avoir pris beaucoup d'âge, mais il était un peu plus sourd.

«Bonsoir, Monsieur Sacquet ! dit-il. Je suis bien heureux vraiment de vous voir revenu sain et sauf. Mais j'ai un petit compte à régler avec vous en quelque sorte, sauf votre respect. Vous auriez jamais dû vendre Cul de Sac, je l'ai toujours dit. C'est de ça qu'est parti tout le mal. Et pendant que vous alliez vagabonder dans les pays étrangers, à chasser les Hommes Noirs dans les montagnes, à ce que dit mon Sam et pourquoi, il ne me fa pas trop expliqué ils sont venus défoncer le Chemin des Trous du Talus et ruiner mes patates! »

«Je suis navré, Monsieur Gamegie, dit Frodon. Mais maintenant que je suis rentré, je ferai de mon mieux pour vous dédommager.

Ah bien, vous ne pouvez dire mieux, répondit l'Ancien. M. *Frodon* Sacquet est un vrai gentil hobbit, j'ai toujours dit ça, quoi qu'on puisse penser d'autres gens du même nom, sauf votre respect. Et j'espère que mon Sam s'est bien conduit et qu'il vous a donné satisfaction? »

Parfaite satisfaction, Monsieur Gamegie, dit Frodon. En fait, si vous voulez bien me croire, il est maintenant un des personnages les plus fameux dans tous les pays, et on fait des chansons sur ses exploits d'ici à la Mer et au-delà du Grand Fleuve» Sam rougit, mais il jeta un regard reconnaissant à Frodon, car les yeux de Rosie brillaient, et elle lui souriait.

Ça fait beaucoup à croire, dit l'Ancien, quoique je voie qu'il a été mêlé à une étrange compagnie. Qu'est devenu son gilet? Je ne suis pas beaucoup pour porter de la quincaillerie, qu'elle fasse bon usage ou non.

La maisonnée du Père Chaumine et tous ses hôtes furent sur pied de bonne heure le lendemain matin. On n'avait rien entendu durant la nuit, mais d'autres ennuis surviendraient certainement avant peu. «II semble qu'il ne reste aucun bandit à Cul de Sac, dit Chaumine, mais la bande de Carrefour sera ici d'un moment à l'autre, maintenant»

Après le petit déjeuner, un messager arriva du Pays de Touque. II était plein d'entrain. «Le Thain a levé tout notre pays, dit-il, et la nouvelle se répand de tous côtés comme une traînée de poudre. Les bandits qui nous observaient se sont enfuis vers le sud, du moins ceux qui se sont échappés vivants. Le Thain les a poursuivis pour tenir à distance la bande qui se trouve là-bas, mais il a renvoyé M. Peregrïn avec tous les autres gens dont il peut se passer»

La nouvelle suivante fut moins bonne. Merry, qui était parti toute la nuit, rentra vers dix heures. «Il y a une grande bande à environ quatre milles, dit-il. Elle vient par la route du Carrefour, mais un bon nombre de bandits isolés se sont joints à eux. Ils doivent être bien près d'une centaine, et ils incendient tout au passage. Malédiction! »

Ah! Ceux là ne s'arrêteront pas à parler, ils tueront s'ils le peuvent, dit le Père Chaumine. Si les Touque n'arrivent pas avant, on ferait mieux de se mettre à l'abri et de tirer sans discussion. Il y aura un combat avant que tout ne soit réglé, Monsieur Frodon, c'est inévitable»

Mais les Touque arrivèrent avant. Ils firent bientôt leur entrée, au nombre d'une centaine, venant de Bourg de Touque et des Collines Vertes avec Pippin à leur tête. Merry eut alors suffisamment de robuste hobbiterie pour recevoir les bandits. Des éclaireurs rendirent compte que ceux-ci se tenaient en troupe compacte. Ils savaient que le pays s'était soulevé contre eux, et ils avaient clairement l'intention de réprimer impitoyablement la rébellion, en son centre de Lézeau. Mais, si menaçants qu'ils pussent être, ils semblaient n'avoir parmi eux aucun chef qui s'entendît à la guerre. Ils avançaient sans aucune précaution. Merry établit vite ses plans.

Les bandits arrivèrent d'un pas lourd par la Route de l'Est, et tournèrent sans s'arrêter dans la Route de Lézeau, qui montait sur une certaine distance entre de hauts talus surmontés de haies basses. Derrière un coude, à environ un furlong de la route principale, ils se trouvèrent devant une forte barricade faite de vieilles charrettes renversées. Cela les arrêta. Ils s'aperçurent au même moment que les haies des deux côtés, juste au-dessus de leurs têtes, étaient entièrement bordées de hobbits. Derrière eux, d'autres poussèrent encore des charrettes qui étaient cachées dans les champs, et bloquèrent ainsi la retraite. Une voix parla d'en haut.

«Eh bien, vous avez pénétré dans un piège, dit Merry. Vos amis de Hobbitebourg ont fait de même, l'un d'eux est mort, et les autres sont prisonniers. Jetez bas vos armes! Puis retournez de vingt pas en arrière et asseyez-vous. Quiconque tentera de s'échapper sera abattu»

Mais les bandits ne se laissèrent pas aussi aisément intimider, à présent. Quelques-uns obéirent, mais ils furent aussitôt invectivés par leurs camarades. Une vingtaine ou davantage se ruèrent en arrière et chargèrent les

charrettes. Six furent abattus, mais les autres sortirent en trombe, tuant deux hobbits, et ils se dispersèrent dans la campagne en direction du Bout des Bois. Deux autres tombèrent dans leur course. Merry lança un puissant appel de cor, et des sonneries répondirent au loin.

«Ils ne feront pas beaucoup de chemin, dit Pippin. Toute la région fourmille de nos chasseurs, à présent»

Derrière, les quatre-vingts Hommes environ pris au piège dans le chemin essayèrent d'escalader la barrière et les talus, et les hobbits durent en abattre un bon nombre à l'arc ou à la hache. Mais une certaine quantité des plus robustes et des plus acharnés sortirent, du côté ouest, et, plus déterminés à tuer qu'à s'échapper, attaquèrent furieusement leurs ennemis. Plusieurs hobbits tombèrent, et les autres fléchissaient, quand Merry et Pippin, qui se trouvaient du côté est, traversèrent et chargèrent les bandits. Merry lui-même tua le chef, une grande brute aux yeux louches qui ressemblait à un énorme orque. Puis il retira ses forces, enfermant le dernier reste des Hommes dans un grand cercle d'archers.

Tout fut enfin terminé. Près de soixante-dix des bandits gisaient morts sur le sol, et une douzaine étaient prisonniers chez les hobbits. Il y avait une trentaine de morts et une trentaine de blessés. Les bandits tués furent chargés sur des camions et emportés à une vieille sablière, où ils furent enterrés: dans le Puits de la Bataille, comme il fut appelé par la suite. Les hobbits tombés furent couchés ensemble dans une tombe creusée au flanc de la colline, où plus tard fut dressée une grande stèle au milieu d'un jardin. Ainsi se termina la Bataille de Lézeau, 1419, dernière livrée dans la Comté, et la seule depuis les Champs Verts, 1147, au loin dans le Quartier Nord. C'est pourquoi, bien qu'elle n'eût heureusement coûté que très peu de vies, un chapitre entier lui est consacré dans le Livre Rouge, et les noms de tous ceux qui y prirent part furent rassemblés dans un Rôle et appris par cœur par les ` historiens de la Comté. L'élévation très considérable des Chaumine en renommée et en fortune date de ce temps, mais dans tous les comptes rendus figurent en tête du Rôle les noms des Capitaines Meriadoc et Peregrïn.

Frodon avait été dans la bataille, mais il n'avait pas tiré l'épée, et son rôle principal avait été d'empêcher les hobbits de mettre à mort, dans la colère suscitée par leurs pertes, ceux des ennemis qui avaient jeté leurs armes. Le combat terminé et les tâches ultérieures fixées, Merry, Pippin et Sam le rejoignirent, et ils rentrèrent à poney avec les Chaumine. Ils prirent un tardif repas de midi, après quoi, Frodon dit avec un soupir: «Eh bien, je pense que le moment est venu de s'occuper du "Chef »

«Oui, certes, le plus tôt sera le mieux, dit Merry. Et ne te montre pas trop doux! C'est lui qui est responsable d'avoir amené ces bandits et de tout le mal qu'ils ont fait»

Le Père Chaumine rassembla une escorte de deux douzaines de robustes hobbits. «Car ce n'est qu'une supposition qu'il ne reste aucun bandit à Cul de Sac, dit-il. On n'en sait rien»Ils partirent alors à pied, Frodon, Sam, Merry et Pippin en tête.

Ce fut une des heures les plus tristes de leur vie. La grande cheminée s'éleva devant eux, et, comme ils approchaient du vieux village de l'autre côté de l'Eau, en passant entre des rangées de nouvelles et vilaines maisons, ils virent le nouveau moulin dans toute sa rébarbative et sale laideur: grand bâtiment de brique à cheval sur la rivière, qu'il polluait d'un débordement fumant et nauséabond. Tout au long de la Route de Lézeau, les arbres avaient été abattus.

Comme, traversant le pont, ils levaient le regard vers la colline, ils eurent le souffle coupé. Même la vision que Sam avait eue dans le Miroir ne l'avait pas préparé à ce qu'ils virent alors. La Vieille Grange de la rive ouest avait été jetée bas et remplacée par des rangées de baraques goudronnées. Tous les châtaigniers avaient disparu. Les berges et les bordures de haies étaient défoncées. De grands camions couvraient en désordre un champ battu, où il n'y avait plus trace d'herbe. Le Chemin des Trous du Talus n'était plus qu'une carrière de sable et de gravier. Au-delà, Cul de Sac était caché par un entassement de grandes cabanes.

«Ils l'ont coupé! s'écria Sam. Ils ont abattu l'Arbre de la Fête! » Il désignait l'endroit où s'était élevé l'arbre sous lequel Bilbon avait prononcé son Discours d'Adieu. Il gisait ébranché et mort dans le champ. Comme si ç'avait été le comble de l'abomination, Sam fondit en larmes.

Un rire mit fin à la crise. Un hobbit hargneux était paresseusement accoudé au mur bas de la cour du moulin. Il avait la figure sale et les mains noires. «T'aimes pas ça, Sam? dit-il en ricanant. Mais t'as toujours été niais. Je te croyais parti dans un de ces bateaux dont tu caquetais, naviguant, naviguant. Pourquoi que tu reviens? On a du travail à faire dans la Comté, à présent»

«C'est ce que je vois, dit Sam. Pas le temps de se laver, mais tout le temps de se pencher sur les murs. Mais, dis donc, Maître Rouquin, j'ai un compte à régler dans ce village et ne l'allonge pas de tes railleries, ou tu auras à payer une note trop grosse pour ta bourse»

Ted Rouquin cracha par-dessus le mur. «Allons donc! dit-il. Tu ne peux pas me toucher. Je suis un ami du Patron. Mais lui te touchera bel et bien, si tu continues à jacter comme ça»

«Ne dépense pas ta salive pour cet imbécile, Sam! dit Frodon. J'espère qu'il n'y a pas beaucoup d'autres hobbits à être devenus comme cela. Ce serait pire que tout le mal que les Hommes ont fait»

«Tu es sale et insolent, Rouquin, dit Merry. Et tu te trompes aussi lourdement. Nous gravissons justement la Colline pour chasser ton beau Patron. Nous avons réglé leur compte à ses Hommes»

Ted resta bouche bée, car il apercevait alors l'escorte qui, sur un signe de Merry, s'avançait sur le pont. Il se précipita dans le moulin et revint en courant avec un cor, dont il sonna puissamment.

«Économise ton souffle! dit Merry, riant. J'ai mieux» Élevant alors son cor d'argent, il en lança un clair appel, qui résonna par-dessus la Colline, et de tous les trous, baraques et minables maisons de Hobbitebourg, les hobbits répondirent, ils se déversèrent au-dehors et, avec des vivats et des acclamations, ils emboîtèrent le pas à la compagnie pour monter vers Cul de Sac.

Au sommet du chemin, la troupe s'arrêta, et Frodon et ses amis continuèrent seuls, ils arrivèrent enfin à l'endroit autrefois bien-aimé. Le jardin était rempli de buttes et de baraques, dont certaines si proches des anciennes fenêtres à l'ouest qu'elles en coupaient toute la lumière. Il y avait des tas d'ordures de tous côtés. La porte était tailladée, la chaîne de la sonnette pendillait librement, et la sonnette ne donna aucun son. Les coups n'amenèrent aucune réponse. Ils finirent par donner une poussée sur la porte, qui céda. Ils entrèrent. L'intérieur empestait, des ordures traînaient et le désordre régnait partout, l'endroit semblait inhabité depuis quelque temps déjà.

«Où se cache ce misérable Lothon? » dit Merry. Ils avaient fouillé toutes les pièces sans trouver d'autres créatures vivantes que des rats et des souris. «Allons-nous nous tourner vers les autres pour fouiller les baraques? »

«C'est pire que le Mordor! dit Sam. Bien pis, en un sens. Ça vous touche au vif, parce que c'est chez nous et qu'on s'en souvient tel que c'était avant que tout art été ruiné»

«Oui, c'est le Mordor, dit Frodon. Exactement une de ses oeuvres Saroumane l'accomplissait, même quand il pensait travailler pour lui-: même. Et ç'a été la même chose pour ceux que Saroumane a abusés,' comme Lothon.

Merry jeta alentour un regard consterné de dégoût. «Sortons! dit-il. Si j'avais su tout le mal qu'il avait causé, j'aurais enfoncé ma blague dans la gorge de Saroumane»

«Sans aucun doute, sans aucun doute! Mais vous ne l'avez pas fait,, et je suis ainsi en état de vous accueillir à la maison»

Debout dans la porte se tenait Saroumane en personne, l'air bien, nourri et tout content, ses yeux brillaient de malice et d'amusement.

Une lumière soudaine éclaira Frodon: «Sharcoux ! » s'écria t'il.

Saroumane rit. «Ainsi vous avez entendu mon nom? Tous mes gens" m'appelaient ainsi en Isengard, je pense. Une marque d'affection (Nom probablement d'origine orque: *sharkû* = vieil homme).. Mais vous ne vous attendiez manifestement pas à me trouver ici»

«Certes non, dit Frodon. Mais j'aurais pu le deviner. Un petit mauvais coup à votre mesquine façon: Gandalf m'avait prévenu que vous en étiez encore capable»

«Tout à fait capable, dit Saroumane, et c'est plus qu'un petit coup: Vous m'avez fait rire, vous autres petits seigneurs hobbits, chevauchant avec tous ces grands, si bien en sécurité et satisfaits de votre petit, personne. Vous pensiez vous être fort bien tirés de tout et pouvoir" rentrer tout tranquillement jouir d'une aimable paix au pays. L° maison de Saroumane pouvait bien être en ruine, il pouvait être

dehors, mais personne ne pouvait toucher à la vôtre. Oh non! Gand s'occuperait de vos affaires»

Saroumane rit derechef. «Pas lui! Quand ses outils ont rempli leur, tâche, il les laisse tomber. Mais vous allez vous pendre à ses trousses, musardant et bavardant, et chevauchant ainsi deux fois plus loin qu'if. n'était nécessaire. «Eh bien, me suis-je dit, s'ils sont aussi benêts, je vais' les devancer et leur donner une leçon. A mauvais tour, mauvais touret demi» La leçon aurait été plus dure si seulement vous m'aviez laissé u

peu plus de temps et un peu plus d'Hommes. Mais j'en ai déjà fait assez j pour que vous ayez peine à le réparer ou le défaire du restant de votre vie. Et il sera agréable de penser à cela et de le mettre en parallèle avec les torts que j'ai subis»

«Eh bien, si c'est en cela que vous trouvez votre plaisir, je vous plains, dit Frodon. Ce ne sera qu'un plaisir du souvenir, je crains:' Partez immédiatement pour ne jamais revenir»

Les hobbits du village avaient vu Saroumane sortir de l'une des baraques, et ils étaient montés immédiatement en foule à la porte des, Cul de Sac. En entendant l'ordre de Frodon, ils murmurèrent avec colère:

«Ne le laissez pas partir! Tuez-le! C'est un scélérat et un meurtrier. Tuez-le! »

Saroumane jeta un regard circulaire sur leurs visages hostiles, et il sourit. «Tuez-le ! dit-il, se moquant. Tuez le, si vous vous croyez en nombre suffisant, mes braves hobbits! » Il se redressa de toute sa hauteur et leur

jeta un regard menaçant de ses yeux noirs. «Mais ne vous imaginez pas qu'en perdant mes biens, j'aie perdu tout mon pouvoir! Quiconque me frappera sera maudit. Et si mon sang souille la Comté, elle dépérira et ne s'en remettra jamais»

Les hobbits reculèrent. Mais Frodon dit: «Ne le croyez pas! Il a perdu tout pouvoir, sauf sa voix qui peut encore vous intimider et vous abuser, si vous le laissez faire. Mais je ne veux pas qu'il soit tué. II ne sert à rien de, répondre à la vengeance par la vengeance: cela ne guérira rien. Partez, Saroumane, par le chemin le plus court! »

«Serpent! Serpent! » cria Saroumane, et Langue de Serpent sortit d'une cabane voisine, presque à la manière d'un chien. «En route de nouveau, Serpent! dit Saroumane. Ces belles gens et petits seigneurs nous remettent sur le pavé. Viens! »

Saroumane se détourna pour partir, et Langue de Serpent le suivit d'un pas traînant. Mais au moment où Saroumane passait tout près de Frodon, un poignard étincela dans sa main, et il en porta un coup rapide. La lame dévia sur la cotte de mailles cachée et se cassa net. Une douzaine de hobbits, Sam en tête, bondirent en avant en poussant un cri et jetèrent le scélérat à terre. Sam tira son épée.

«Non, Sam! dit Frodon. Ne le tue pas, même maintenant. Et de toute façon, je ne veux pas qu'il soit mis à mort dans ce mauvais état d'âme. Il fut grand, d'une noble espèce sur laquelle on ne devrait pas oser lever la main. Il est tombé, et sa guérison nous dépasse, mais je voudrais encore l'épargner dans l'espoir qu'il puisse la trouver»

Saroumane se remit sur pied et fixa les yeux sur Frodon. Il y avait dans son regard en même temps de l'étonnement, du respect et de la haine. «Vous avez grandi, Semi-homme, dit-il. Oui, vous avez beaucoup grandi. Vous êtes sage, et cruel. Vous avez retiré toute douceur à la vengeance, et maintenant, il me faut partir d'ici l'amertume au cœur en reconnaissance de votre miséricorde. Je la hais et vous aussi! Eh bien, je m'en vais et je ne vous inquiéterai plus. Ne comptez pas toutefois que je vous souhaite santé et longue vie. Vous n'aurez ni l'une ni l'autre. Mais ce n'est pas de mon fait. Je vous le prédis, simplement»

Il s'éloigna, et les hobbits ouvrirent un chemin pour son passage, mais on put voir blanchir les articulations de leurs mains, crispées sur leurs armes. Après un instant d'hésitation, Langue de Serpent suivit son maître.

«Langue de Serpent! appela Frodon. Vous n'êtes pas obligé de le suivre. Je ne sache pas que vous m'ayez fait aucun mal. Vous pouvez avoir ici repos et nourriture pendant quelque temps, jusqu'à ce que à vous ayez repris des forces et soyez en état de suivre votre propre chemin»

Langue de Serpent s'arrêta et se retourna vers lui, à demi prêt à rester. Saroumane fit demi-tour. «Aucun mal? fit-il avec un petit rire sec. Oh non! Même quand il se glisse au-dehors la nuit, ce n'est que , pour contempler les étoiles. Mais n'ai-je pas entendu quelqu'un demander où se cachait le pauvre Eothen? Tu le sais, n'est ce pas, Serpent? Veux-tu le leur dire? »

Langue de Serpent se tassa sur lui-même et dit d'un ton geignard

«Non, non! »

«Eh bien, je vais le faire, dit Saroumane. Serpent a tué votre Chef, ce pauvre petit type, votre gentil petit patron. N'est ce pas, Serpent? II l'a poignardé dans son sommeil, je pense. Il l'a enterré, j'espère, bien. que Serpent ait eu grand-faim ces derniers temps. Non, Serpent n'est pas vraiment gentil. Vous feriez mieux de me le laisser»

Un regard de haine sauvage parut dans les yeux rouges de Langue de-: Serpent. «C'est vous qui m'avez dit de le faire, vous m'y avez obligé», siffla t'il.

Saroumane rit. «Tu fais ce que Sharcoux dit toujours, n'est ce pas, Langue de Serpent? Eh bien, maintenant, il te dit: suis-moi! » IL, décocha un coup de pied dans la figure de Langue de Serpent, à plat ventre, après quoi, il se retourna et s'en fut. Mais là-dessus, il y eut un bruit sec: Langue de Serpent se dressa soudain, tirant un poignard caché, et, avec un grognement de chien en colère, il bondit sur le dos de Saroumane, lui tira la tête en arrière, lui trancha la gorge et s'enfuit en hurlant dans le chemin. Avant que Frodon ne pût se ressaisir ou dire. un mot, trois arcs de hobbits vibrèrent, et Langue de Serpent tomba mort.

A l'effroi des assistants, une brume grise s'amassa autour du corps T de Saroumane, elle s'éleva lentement à une grande hauteur comme la fumée d'un feu et, sous la forme d'un corps enveloppé d'un linceul, s'estompa par-dessus la Colline. Elle flotta un moment, tournée vers l'Ouest, mais de là vint un vent froid, elle s'infléchit et, sur un soupir se résorba en néant.

Frodon abaissa sur le cadavre un regard de pitié et d'horreur, car '! sous ses yeux il sembla que de longues années de mort y étaient soudain v révélées: il se ratatina, et le visage desséché ne fut plus que des lambeaux de peau sur un crâne hideux. Soulevant le pan du manteau sale étalé à côté, Frodon l'en recouvrit et se détourna.

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE HUIT
LE NETTOYAGE DE LA COMTÉ

«Et voilà la fin de cela, dit Sam. Une vilaine fin, et je souhaiterais ne pas avoir dû y assister, mais c'est un bon débarras»

«Et la fin finale de la Guerre, j'espère», dit Merry»

« Je l'espère aussi», dit Frodon, en soupirant. Le tout dernier coup. Mais penser que cela devait se passer ici, à la porte même de Cul de Sac! Parmi tous mes espoirs et toutes mes craintes, je ne me serais jamais attendu à cela en tout cas»

«Je n'appellerai cela la fin que lorsqu'on aura remis en ordre tout ce gâchis, dit Sam d'un air sombre. Et il y faudra beaucoup de temps et de peine»

CHAPITRE NEUF
LES HAVRES GRIS

Le nettoyage nécessita assurément beaucoup de peine, mais il prit moins de temps que Sam ne l'avait craint. Le lendemain de la bataille, Frodon se rendit à Grand'Cave et libéra les détenus des Trous-prisons. L'un des premiers qu'ils trouvèrent fut le pauvre Fredegar Bolger, qui n'était plus du tout Gros Bolger. II avait été pris quand les bandits, avaient fait sortir de leurs cachettes dans les Trous des Grisards près y des collines de Scary, en les enfumant, une bande de rebelles qu'il: menait.

«Tu aurais mieux fait de venir avec nous, après tout, pauvre vieux `s Fredegar! » dit Pippin, tandis qu'on portait le malheureux, trop faible pour marcher.

Il ouvrit un œil et essaya vaillamment de sourire. «Quel est ce jeune géant à la voix forte? murmura t'il. Pas le petit Pippin! Quel est ton: tour de tête, maintenant? »

Et puis, il y avait Lobélia. La pauvre créature avait un aspect très âge et très maigre quand on la tira d'une étroite et sombre cellule. Elle tint à sortir en clopinant sur ses propres pieds, et quand elle apparut, appuyée sur le bras de Frodon, mais étreignant toujours son parapluie, il y eut tant d'applaudissements et d'acclamations qu'elle en fut tout a émue et s'en alla en larmes. De toute sa vie, elle n'avait jamais été bien vue. Mais, accablée par la nouvelle du meurtre de Lothon, elle ne, voulut pas retourner à Cul de Sac. Elle le rendit à Frodon et alla w rejoindre sa propre famille, les Sanglebuc de Roccreux.

sa mort au printemps suivant elle avait après tout plus de cent ans Frodon fut en même temps surpris et très ému: elle lui avait légué tout ce qui restait de sa fortune et de celle de Lothon pour venir en aide aux hobbits privés de foyer par les troubles. Ainsi se termina cette inimitié.

Le Vieux Will Piedblanc était resté dans les Trous-prisons plus longtemps que quiconque, et, bien qu'il eût peut-être été moins maltraité que certains, il fallait beaucoup de suralimentation avant qu'il ne pût reprendre son rôle de Maire, aussi Frodon accepta t'ils d'agir comme son Délégué jusqu'à ce que M. Piedblanc retrouvât sa forme. Son seul acte ès qualités fut de ramener les Shiriffes à leurs fonctions propres et à leur nombre normal. La tâche de débusquer les derniers bandits fut laissée à Merry et Pippin, et ce fut bientôt fait. Les bandes du Sud, à la nouvelle de la Bataille de Lézeau, s'enfuirent du pays et offrirent peu de résistance au Thain. Avant la Fin de l'Année, les quelques survivants furent encerclés dans les bois, et ceux qui se rendirent furent reconduits aux frontières.

Cependant, les travaux de restauration allèrent bon train, et Sam fut très occupé. Les hobbits peuvent travailler comme des abeilles quand l'humeur et la nécessité les prennent. Il y eut alors des milliers de mains volontaires de tous âges, de petites mais agiles des garçons et filles hobbits à celles usées et calleuses des anciens et des vieilles. Avant la fin de Décembre, il ne restait plus brique sur brique des nouvelles Maisons des Shiriffes ou de quoi que ce fût de ce qu'avaient édifié les «Hommes de Sharcoux», mais les matériaux servirent à réparer maints vieux trous et à les rendre plus confortables et plus secs. On découvrit de grandes réserves de marchandises, de nourriture et de bière que les bandits avaient cachées dans des baraquements, des granges et des trous abandonnés, et surtout dans les tunnels de Grand'Cave et dans les anciennes carrières de Scary, de sorte que l'on fit bien meilleure chère en cette fin d'année que personne ne l'avait espéré.

Une des premières choses accomplies à Hobbitebourg, avant même la destruction du nouveau moulin, fut le déblaiement de la Colline et de Cul de Sac et la restauration du Chemin des Trous du Talus. Le devant de la nouvelle sablière fut entièrement aplani et transformé en un grand jardin abrité, tandis que de nouveaux trous étaient creusés, sur la face sud, dans la Colline, et revêtus de brique. Le Numéro Trois fut rendu à l'Ancien, qui dit souvent, sans se soucier de qui pouvait l'entendre: «A quelque chose malheur est bon, comme je l'ai toujours dit. Et Tout est bien qui finit Mieux! »

II y eut quelque discussion sur le nom à donner au nouveau chemin. On pensa à *Jardins de la Bataille ou* à *Meilleurs Smials.* Mais au bout d'un moment, on l'appela tout simplement, à la manière raisonnable des hobbits, le *Chemin Neuf.* Cela resta une plaisanterie tout à fait dans le goût de Lézeau de le désigner sous le nom de Cul de Sharcoux.

La perte et le dommage principaux étaient les arbres, car, sur l'ordre de Sharcoux, ils avaient été férocement coupés dans toute la Comté, et Sam en fut plus affligé que de tout le reste. En premier lieu, il faudrait longtemps pour remédier à ce dommage, et seuls ses arrière petits enfants, pensait-il, verraient la Comté comme elle devait être.

CHAPITRE NEUF
LES HAVRES GRIS

Puis, soudain, un jour car il avait été trop occupé durant des semaines pour accorder une pensée à ses aventures il se rappela le don de Galadriel. II sortit la boîte et la montra aux autres Voyageurs (car c'est ainsi que tout le monde les appelait à présent), pour avoir leur avis.

«Je me demandais quand tu y penserais, dit Frodon. Ouvre-la! »

Elle était remplie d'une poussière grise, douce et fine, au milieu de laquelle se trouvait une graine semblable à une petite noix à la coquille argentée. «Que puis-je faire de ça? » dit Sam.

«Jette le en l'air par un jour de vent et laisse le faire son Oeuvre ! »dit Pippin.

«Sur quoi? » demanda Sam.

Choisis un endroit comme pépinière, et vois ce qui arrivera là aux plantes», dit Merry.

«Mais je suis bien sûr que la Dame n'aimerait pas que je garde tout pour mon propre jardin, maintenant que tant de gens ont souffert»,dit Sam.

«Fais appel à toute ta tête et à toutes tes connaissances personnelles, Sam, dit Frodon, puis utilise le don pour- aider à ton travail et l'améliorer. Et emploie le avec parcimonie. Il n'y en a pas beaucoup, et j'imagine que chaque grain est précieux»

Sam fit donc des plantations à tous les endroits où des arbres particulièrement beaux ou aimés avaient été détruits, et il plaça un grain de la précieuse poussière dans la terre à la racine de chacune. Il parcourut toute la Comté pour ce travail, mais personne ne le blâma de consacrer une attention spéciale à Hobbitebourg et à Lézeau. Et, à la fin, il vit qu'il lui restait une petite quantité de la poussière, il alla donc à la Pierre des Trois Quartiers, qui est à peu près au point central de la Comté, et la jeta en l'air avec sa bénédiction. La petite noix d'argent, il la planta dans le Champ de la Fête, où l'arbre se trouvait autrefois, et il se demanda ce qu'il en adviendrait. Durant tout l'hiver, il conserva toute la patience qu'il pouvait rassembler, faisant tous ses efforts pour se retenir d'aller constamment voir s'il se passait quelque chose.

Le Printemps surpassa ses espoirs les plus fous. Ses arbres pointèrent et se mirent à pousser comme si le temps, pressé, voulait faire en un an l'œuvre de vingt. Dans le Champ de la Fête, jaillit un jeune arbre magnifique: il avait l'écorce argentée et de longues feuilles, et, en Avril, il se couvrit d'une floraison dorée. C'était, en fait, un *mallorne,* et il fit l'émerveillement de tout le voisinage. Dans les années suivantes, comme il croissait en grâce et en beauté, il fut connu partout, et les gens venaient le voir de loin: c'était le seul *mallorne* à l'ouest des Montagnes et à l'est de la Mer, et l'un des plus beaux du monde.

De tout point de vue, 1420 fut dans la Comté une année merveilleuse. Il n'y eut pas seulement un soleil magnifique et une pluie délicieuse aux moments opportuns et en proportion parfaite, mais quelque chose de plus, semblait-il: un air de richesse et de croissance, et un rayonnement de beauté surpassant celui des étés mortels qui vacillent et passent sur cette Terre du Milieu. Tous les enfants nés ou conçus en cette année, et il yen eut beaucoup, étaient robustes et beaux, et la plupart avaient une riche chevelure dorée, rare auparavant parmi les hobbits. Il y eut une telle abondance de fruits que les jeunes hobbits baignaient presque dans les fraises à la crème, et après, ils s'installaient sur les pelouses sous les pruniers et mangeaient jusqu'à élever des monceaux de noyaux semblables à de petites pyramides ou aux crânes entassés par un conquérant, après quoi, ils allaient plus loin. Et personne n'était malade, et tout le monde était heureux, sauf ceux à qui il revenait de tondre l'herbe.

Dans le Quartier Sud, les vignes étaient chargées de raisin, et la récolte de «feuille» fut étonnante, et partout il y eut tant de blé qu'à la Moisson toutes les granges furent bourrées. L'orge du Quartier Nord fut si belle qu'on devait se souvenir longtemps de la bière du malt de 1420, qui devint proverbiale. En fait, une génération plus tard, on pouvait encore entendre dans quelque auberge un vieux reposer son pot après une bonne pinte de bière bien gagnée, en soupirant: «Ah! c'était du vrai quatorze cent vingt, ça! »

Sam resta au début avec Frodon chez les Chaumine, mais quand le Chemin Neuf fut prêt, il alla avec l'Ancien. En plus de tous ses autres labeurs, il s'occupa à diriger le nettoyage et la restauration de Cul de Sac, mais il était souvent parti dans la Comté pour son travail de sylviculture. Il était ainsi absent au début de Mars, et il ignora que Frodon avait été malade. Le treize de ce mois, le Père Chaumine trouva Frodon étendu sur son lit, il avait la main crispée sur une pierre blanche suspendue à une chaîne qu'il avait autour du cou, et il paraissait à demi perdu dans un songe.

«Il a disparu à jamais, disait-il, et maintenant tout est sombre et vide»

Mais la crise passa, et quand Sam revint le vingt cinq, Frodon, remis, ne dit rien de lui-même. Entre temps, Cul de Sac avait été remis en état, et Merry et Pippin vinrent de Creux de Crique, rapportant tout le mobilier et le matériel anciens, de sorte que le vieux trou retrouva bientôt tout son aspect d'autrefois.

Quand tout fut enfin prêt, Frodon dit: «Quand viens-tu me rejoindre, Sam? »

Sam eut l'air un peu gêné.

«Tu n'as pas besoin de venir encore, si tu n'en as pas envie, dit Frodon. Mais tu sais que l'Ancien n'est pas loin, et il sera très bien soigné par la Veuve Grogne»

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE NEUF
LES HAVRES GRIS

«Ce n'est pas ça, Monsieur Frodon», dit Sam, et il rougit fortement.

«Qu'est ce donc, alors? »

«C'est Rosie, Rose Chaumine, dit Sam. Il paraît qu'elle n'aimait pas du tout me voir partir, la pauvre fille, mais comme je n'avais pas parlé, elle ne pouvait rien dire. Et si je n'avais pas parlé, c'est que j'avais quelque chose à faire avant. Mais maintenant que j'ai parlé, elle dit: "Eh bien, tu as déjà perdu un an, pourquoi attendre plus longtemps? " "Perdu? que je lui ai répliqué. Ce n'est pas ce que je dirais." Mais je vois bien ce qu'elle veut dire. Je suis déchiré en deux, qu'on pourrait dire»

«Je vois, dit Frodon. Tu veux te marier, mais tu veux aussi vivre avec moi à Cul de Sac? Mais, mon cher Sam, c'est bien facile! Marie-toi aussitôt que possible et viens t'installer ici avec Rosie. Il y a assez de place à Cul de Sac pour une famille aussi grande que tu la peux souhaiter»

Et tout fut ainsi réglé. Saur Gamegie épousa Rosie Chaumine au printemps de 1420 (année si fameuse pour ses mariages), et ils vinrent habiter à Cul de Sac. Et si Sam s'estimait heureux, Frodon savait qu'il avait lui-même encore plus de chance, car il n'y avait pas dans toute la Comté un seul hobbit aussi bien soigné. Quand tous les travaux de remise en état eurent été décidés et mis en chantier, il s'adonna à une vie tranquille, écrivant beaucoup et revoyant toutes ses notes. II résigna ses fonctions de Maire Délégué à la Foire Libre de la mi-été, et le cher vieux Will Piedblanc eut encore sept années de présidence de Banquets.

Merry et Pippin habitèrent quelque temps ensemble à Creux de Crique, et il y eut de nombreuses allées et venues entre le Pays de Bouc et Cul de Sac. Les deux jeunes Voyageurs firent florès dans la Comté tant avec leurs chansons et leurs récits qu'avec leurs atours et leurs merveilleuses réceptions. On les qualifiait de «grands seigneurs», n'entendant par-là qu'un compliment, car cela réchauffait tous les cœurs de les voir chevaucher avec leurs cottes de mailles si brillantes et leurs boucliers si splendides, riant et chantant des chants des pays lointains, et s'ils étaient à présent grands et magnifiques, ils n'avaient pas autrement changé, sinon qu'ils étaient assurément plus courtois, plus joviaux et plus gais que jamais.

Frodon et Sam, toutefois, reprirent un habillement ordinaire, sauf qu'en cas de besoin, ils portaient tous deux de longues capes grises, finement tissées et fixées, à la gorge, par de très belles broches, et M. Frodon portait toujours un bijou blanc au bout d'une chaîne qu'il tripotait souvent.

Toutes choses allaient bien à présent, et il y avait un espoir constant de les voir aller mieux encore, et Sam était aussi occupé et aussi heureux que même un hobbit pourrait le souhaiter. Rien ne vint troubler toute cette année, à l'exception d'une vague inquiétude au sujet de son maître. Frodon se retira doucement de toutes les activités de la Comté, et Sam remarqua avec peine le peu d'honneur qui lui était rendu dans son propre pays. Rares étaient ceux qui connaissaient ou désiraient connaître ses exploits et ses aventures, leur admiration et leur respect allaient surtout à M. Meriadoc et à M. Peregrïn, et (mais Saur n'en savait rien) à lui-même. Et aussi, à l'automne, parut une ombre des anciens troubles.

Un soir, Sam, entrant dans le cabinet de travail, trouva que son maître avait un air fort étrange. Il était très pâle, et ses yeux semblaient voir des choses très lointaines.

«Qu'y a t'il, Monsieur Frodon? » demanda Sam.

«Je suis blessé, répondit-il, blessé, cela ne se guérira jamais vraiment»

Mais il se leva alors, le tour d'esprit parut passer, et il fut tout à fait lui-même le lendemain. Saur ne se rappela que plus tard que la date était le six Octobre. Deux ans auparavant, ce jour là, c'était l'obscurité dans la combe au pied du Mont Venteux.

Le temps passa, et 1421 arriva. Frodon fut de nouveau malade en Mars, mais, par un grand effort, il le cacha, car Sam avait d'autres sujets de préoccupation. Le premier enfant de Sam et de Rosie naquit le vingt cinq Mars, date que Sam nota.

«Eh bien, Monsieur Frodon, dit-il, je suis un peu embarrassé. Rose et moi avions décidé de l'appeler Frodon, avec votre permission, mais ce n'est pas lui, c'est *elle. Encore* que ce soit la plus jolie enfant qu'on pourrait souhaiter, elle ressemble davantage à Rosie qu'à moi, heureusement. Alors, on ne sait que faire»

«Eh bien, Sam, dit Frodon, que reproches-tu aux anciennes coutumes? Choisis un nom de fleur, comme Rose. La moitié des fillettes de la Comté portent de semblables noms, et qu'est ce qui pourrait être mieux? »

«Je suppose que vous avez raison, Monsieur Frodon, répondit Sam. J'ai entendu de bien beaux noms au cours de mes voyages, mais je pense qu'ils sont un peu trop prétentieux pour l'usage quotidien, comme qui dirait. L'Ancien, il dit: «Prends le court, comme ça, t'auras pas à le raccourcir pour l'employer» Mais si ce doit être un nom de fleur, je ne m'en fais pas pour la longueur: ce doit être une très belle fleur, parce que, voyez-vous, je crois qu'elle est très belle et qu'elle le sera plus encore»

Frodon réfléchit un moment.

«Eh bien, Sam, que penserais-tu d'élanore, (étoile-soleil, tu te rappelles la petite fleur dorée dans (herbe de Lothlorien? »

Le seigneur des anneaux
TROISIEME PARTIE
LE RETOUR DU ROI
LIVRE VI
CHAPITRE NEUF
LES HAVRES GRIS

«Vous avez raison encore une fois, Monsieur Frodon! dit Sam, ravi. Voilà ce qu'il me fallait»

La petite Élanore avait maintenant près de six mois, et 1421 avait atteint son automne quand Frodon appela Sam dans le cabinet de travail.

«Ce sera Jeudi l'Anniversaire de Bilbon, Sam, dit-il. Et il surpassera le Vieux Touque. Il aura cent trente et un ans! »

C'est vrai! dit Sam. Il est prodigieux! »

«Alors, Sam, dit Frodon, je voudrais que tu voies avec Rose si elle peut se passer de toi, de façon que toi et moi nous puissions partir ensemble. Tu ne peux aller loin, ni t'absenter longtemps à présent, bien sûr», dit-il d'un ton de vague regret.

Enfin, pas très bien, Monsieur Frodon»

«Naturellement. Mais peu importe. Tu pourras m'accompagner un bout de chemin. Dis à Rosie que tu ne seras pas longtemps parti, pas plus d'une quinzaine de jours, et tu reviendras en toute sécurité»

Je voudrais bien pouvoir aller avec vous jusqu'à Fondcombe, Monsieur Frodon, et voir M. Bilbon, dit Sam. Et pourtant le seul endroit où je veux vraiment être, c'est ici. Je suis déchiré en deux à ce point.

«Pauvre Sam! Cela te fera cet effet, je le crains, dit Frodon. Mais cela se guérira. Tu es fait pour être solide et entier, et tu le seras»

Les deux jours suivants, Frodon examina ses papiers et ses écrits avec Sam, et il lui remit ses clefs. Il y avait un grand livre relié de simple cuir rouge, les hautes pages étaient à présent presque entièrement remplies. Il y avait au début de nombreuses feuilles couvertes de la main vagabonde de Bilbon, mais la plus grande partie était de l'écriture ferme et aisée de Frodon. L'ouvrage était divisé en chapitres, mais le chapitre 80 était inachevé, et il était suivi de quelques pages blanches. La page de titre portait maints libellés, rayés l'un après l'autre, tels que

Mon Journal, Mon Voyage inattendu. Aller et retour. Et ce qui se passa après.

Aventures de cinq hobbits. L'histoire du Grand Anneau, composée par Bilbon Sacquet d'après ses propres observations et les récits de ses amis. Notre action dans la Guerre de l'Anneau.

A cet endroit, l'écriture de Bilbon s'arrêtait, et Frodon avait écrit:

LA CHUTE
DU
SEIGNEUR DES ANNEAUX
ET LE
RETOUR DU ROI

(tels que les ont vus les Petites Personnes, ou mémoires de Bilbon et de Frodon de la Comté, complétés par les récits de leurs amis et l'érudition du Sage)

Avec des extraits des Livres de la Tradition, traduits par Bilbon à Fondcombe.

Mais vous l'avez presque terminé, Monsieur Frodon! s'exclama Sam. Eh bien, vous avez travaillé, ma parole»

J'ai tout à fait terminé, dit Frodon. Les dernières pages sont pour toi»

Ils partirent le vingt et un Septembre, Frodon sur le poney qui l'avait porté tout le long du chemin depuis Minas Tirith et qui s'appelait à présent Grands-Pas, et Sam sur son cher Bill. C'était une belle matinée dorée, et Sam ne demanda pas où ils allaient: il pensait bien le deviner.

Ils prirent la Route de Stock par-dessus les collines et se dirigèrent vers le Bout des Bois, laissant leurs poneys marcher à leur convenance. Ils campèrent dans les Collines Vertes, et, le vingt-deux Septembre, ils descendirent doucement parmi les premiers arbres vers la fin de l'après-midi.

Si c'est pas là l'arbre même derrière lequel vous vous êtes caché quand le Cavalier Noir s'est montré pour la première fois, Monsieur Frodon! dit Sam, pointant le doigt vers la gauche. Ça a l'air d'un rêve, à présent»

C'était le soir, et les étoiles scintillaient dans le ciel à l'est quand ils passèrent auprès du chêne desséché et tournèrent pour descendre la colline entre des fourrés de noisetiers. Sam, plongé dans ses souvenirs, restait silencieux. Mais il s'aperçut bientôt que Frodon chantait doucement pour lui-même: c'était l'ancienne chanson de marche, mais les paroles n'étaient pas tout à fait les mêmes.

Derrière le tournant, ils peuvent encore atteindre
une nouvelle route ou une porte secrète,
et, bien que j'aie souvent passé auprès,

un jour viendra enfin
où je prendrai les chemins cachés qui courent
à l'ouest de la Lune, à l'est du Soleil.

Et, comme en réponse, montèrent sur la route de la vallée en contrebas des voir qui chantaient:

A! Elbereth Gilthoniel!
silivren penna miriel
o menel aglar elenath,
Gilthoniel, A! Elbereth!
Nous nous rappelons encore, nous qui vivons
en cette. terre lointaine sous les arbres,
la lumière des étoiles sur les Mers Occidentales.

Frodon et Sam firent halte et s'assirent en silence dans les douces ombres jusqu'au moment où ils virent une lueur annonçant l'approche des voyageurs.

II y avait là Gildor et de nombreuses belles gens elfiques, et, devant Sam émerveillé, s'avancèrent Elrond et Galadriel. Elrond portait un manteau gris, il avait une étoile au front et une harpe d'argent à la main, et à son doigt brillait un anneau d'or avec une grande pierre bleue, Vilya, le plus puissant des Trois. Mais Galadriel montait un palefroi blanc, et elle était tout enveloppée de blanc laiteux, comme des nuages autour de la Lune, car elle semblait répandre elle-même une douce lueur. A son doigt était Nenya, l'anneau forgé dans le *mithril,* qui ne portait qu'une seule pierre scintillante comme une étoile givrée.

Suivant lentement sur un petit poney gris, et paraissant dodeliner de la tête dans son sommeil, venait Bilbon lui-même.

Elrond les salua avec une affable gravité, et Galadriel leur adressa un sourire. «Alors, Maître Samsagace, dit-elle. J'ai entendu dire et je vois que vous avez bien employé mon cadeau. La Comté sera dorénavant plus que jamais bénie et aimée» Sam s'inclina profondément sans rien trouver à dire. Il avait oublié combien la Dame était belle.

A ce moment, Bilbon se réveilla et ouvrit les yeux. «Salut, Frodon! dit-il. Alors, j'ai surpassé aujourd'hui le Vieux Touque! Voilà qui est donc réglé. Maintenant, je crois que je suis tout à fait prêt à entreprendre un nouveau voyage. Viens-tu avec moi? »

«Oui, dit Frodon. Lés Porteurs de l'Anneau devraient partir ensemble»

«Où allez-vous, Maître? » s'écria Sam, encore qu'il comprît enfin ce qui se passait.

«Aux Havres, Sam», répondit Frodon.

«Et je ne peux pas y aller»

«Non, Sam. Pas encore en tout cas, pas plus loin que les Havres. Bien que toi aussi tu aies été Porteur de l'Anneau, ne fût ce qu'un court moment. Ton temps viendra peut-être. Ne sois pas trop triste, Sam. Tu ne peux être toujours déchiré en deux. II te faudra être un et entier pendant de nombreuses années. Tu as tant d'objets de jouissance, tant de choses à être, et tant à faire»

«Mais, répliqua Sam, les larmes aux yeux, je croyais que vous alliez aussi jouir de la Comté durant maintes années, après tout ce que vous avez fait»

«C'est ce que j'ai cru aussi, à une époque. Mais j'ai été trop grièvement blessé, Sam. J'ai tenté de sauver la Comté, et elle l'a été, mais pas pour moi. Il doit souvent en être ainsi, Sam, quand les choses sont en danger: quelqu'un doit y renoncer, les perdre de façon que d'autres puissent les conserver. Mais tu es mon héritier: tout ce que j'avais et que j'aurais pu avoir, je te le laisse. Et tu as aussi Rose, et Elanore, et le petit Frodon viendra, et la petite Rosie, et Merry, et Tête d'Or, et Pippin, et d'autres encore, peut-être, que je ne vois pas. On aura besoin partout de tes mains et de ta tête. Tu seras le Maire, évidemment, aussi longtemps que tu le voudras, et le plus fameux jardinier de l'Histoire, et tu liras des choses dans le Livre Rouge et perpétueras le souvenir de l'époque passée, de sorte que les gens se rappelleront le Grand Danger et n'en aimeront que davantage leur pays bien-aimé. Tout cela te maintiendra aussi occupé et aussi heureux qu'on peut l'être, tant que ta partie de l'Histoire continuera.

«Allons, accompagne-moi! »

Alors, Elrond et Galadriel poursuivirent leur route, car le Tiers Age était fins, les Jours des Anneaux étaient passés, et la fin était venue de l'histoire et du chant de ces temps. Avec eux, partirent de nombreux Elfes de Haute Lignée quine voulaient plus demeurer en Terre du Milieu, et, parmi eux, emplis d'une tristesse pourtant

bienheureuse et dépourvue d'amertume, chevauchaient Sam, Frodon, Bilbon et les Elfes enchantés de leur rendre honneur.

Malgré leur traversée de la Comté durant toute la soirée et toute la nuit, nul ne les vit, hormis les bêtes sauvages, ou, par-ci par-là, quelque errant dans l'obscurité qui perçut une rapide lueur sous les arbres ou une lumière et une ombre coulant dans l'herbe tandis que la Lune gagnait l'Ouest. Et quand, sortis de la Comté et longeant les pentes méridionales des Blancs Hauts, ils arrivèrent aux Hauts Reculés et aux Tours, ils virent la Mer lointaine, et ils descendirent enfin vers le Mithlond, vers les Havres Gris sur le long estuaire de la Lune.

A leur arrivée aux portes, Cirdan le Charpentier de navires s'avança pour les accueillir. Il était très grand, il avait une barbe très longue, et il était gris et âgé, sauf que ses yeux étaient vifs comme des étoiles. Il les regarda, s'inclina et dit: «Tout est maintenant prêt»

Il les conduisit alors aux Havres. Un grand navire blanc y était mouillé, et sur le quai, à côté d'un grand cheval gris, un personnage tout de blanc vêtu les attendait. Comme il se retournait et venait vers eux, Frodon vit que Gandalf portait à présent ouvertement le Troisième Anneau, Narya le Grand, et la pierre qui y était enchâssée était d'un rouge de feu. Alors ceux qui devaient partir furent heureux, car ils surent que Gandalf s'embarquerait avec eux.

Mais Sam eut le cœur serré, et il lui sembla que si la séparation devait être amère, le long retour solitaire n'en serait que plus pénible. Mais, tandis qu'ils se tenaient là, que les Elfes montaient à bord et que tous les préparatifs étaient faits pour le départ, Merry et Pippin arrivèrent en grande hâte. Et Pippin riait au milieu de ses larmes.

«Tu avais déjà essayé de nous semer une fois et tu avais raté ton coup, Frodon, dit-il. Tu as failli réussir cette fois ci, mais tu as encore échoué. Ce n'est pas Sam toutefois qui t'a donné, mais Gandalf lui-même»

«Oui, dit Gandalf, car il sera mieux de faire le retour à trois qu'à un seul. Eh bien, ici enfin, sur les rives de la Mer, s'achève notre communauté en Terre du Milieu. Allez en paix! Je ne dirai pas: ne pleurez pas, car toutes les larmes ne sont pas un mal»

Frodon embrassa alors Merry et Pippin, et en dernier Sam, puis il monta à bord, les voiles furent hissées, le vent souffla, et, lentement, le navire s'en fut en glissant dans le long estuaire gris, et la lumière du verre de Galadriel que Frodon portait vacilla et disparut. Et le navire sortit en Haute Mer et passa vers l'Ouest, jusqu'à ce qu'enfin, par une nuit pluvieuse, Frodon sentît dans l'air une douce fragrance et entendît flotter sur l'eau un son de chants. Il lui sembla alors que, comme dans le rêve qu'il avait eu dans la maison de Bombadil, le rideau gris de la pluie se muait en verre argenté qui se repliait, et il vit des rivages blancs et, au-delà, un lointain pays verdoyant.

Mais, pour Sam, la pénombre du soir devenait ténèbres, tandis qu'il se tenait debout au Havre, et comme il regardait la mer grise, il ne vit plus qu'une ombre sur les eaux, et elle se perdit bientôt à l'Ouest. Il resta là bien avant dans la nuit, n'entendant plus que le soupir et le murmure des vagues sur les rives de la Terre du Milieu, et leur son lui allait au plus profond du cœur. A côté de lui étaient Merry et Pippin, silencieux.

Enfin, les trois compagnons se détournèrent, et, sans jeter un seul regard en arrière, ils retournèrent lentement vers la Comté, ils n'échangèrent pas une parole durant tout le trajet, mais chacun trouvait un grand réconfort dans la compagnie de ses amis sur la longue route grise.

Ils finirent par franchir les hauts et prendre la Route de l'Est, Merry et Pippin s'en furent alors vers le Pays de Bouc, et déjà ils chantaient en partant. Mais Sam prit le chemin de Lézeau et il rentra ainsi par la Colline, comme le jour touchait une fois de plus à sa fin. Il continua, et il y avait une lumière jaune et du feu chez lui, le repas du soir était prêt et on l'attendait. Rose l'entraîna à l'intérieur, l'installa dans son fauteuil et lui mit la petite Élanore sur les genoux.

II respira profondément. «Eh bien, me voici de retour», dit-il.

APPENDICES

APPENDICE A

Annales des Rois
et des Seigneurs souverains

QUATRIEME PARTIE
APPENDICES ET INDEX
APPENDICE A

Pour ce qui est des sources de la plupart des faits relatés dans les Appendices suivants, ceux de A à D tout particulièrement, voir la note à la fin du Prologue. La section A III, *les Gens de Durin*, provient sans doute des récits de Gimli le Nain, qui demeura fort en amitié avec Peregrïn et Meriadoc et maintes et maintes fois les retrouva au Gondor et au Rohan.

Ces sources livrent abondance de légendes, de chroniques et de traditions. On n'en a présenté ici qu'un choix généralement sous forme très abrégée, choix visant, pour l'essentiel, à illustrer la Guerre de l'Anneau et ses origines, et à combler certaines lacunes du récit principal. On n'a fait que brièvement référence aux anciennes légendes du Premier Age, auxquelles Bilbon portait un intérêt majeur car elles concernent l'ascendance d'Elrond et des Rois et Chefs nùmenoréens. Les extraits factuels des Annales ou Récits plus élaborés sont donnés entre guillemets. Les ajouts ultérieurs sont entre crochets. Les notes entre guillemets se retrouvent dans les matériaux d'origine. Les autres notes relèvent du travail d'édition.

A moins de comporter l'indication S. A. (Second Age) ou Q. A. (Quatrième Age), les dates données sont celles du Troisième Age. On considérait que la disparition des Trois Anneaux, en septembre 3021, marquait la fin du Troisième Age, mais les Annales du Gondor font débuter le Quatrième Age I, le 25 mars 3021. Sur la péréquation des dates du Gondor et de la Comté, voir le Prologue p. 14, Appendice D, p. 1189. Dans les listes des souverains, la date lorsqu'elle est unique qui suit le nom d'un roi ou seigneur, est celle de la mort de l'individu. Le signe t indique une mort prématurée, au combat ou de quelque autre manière, bien que le détail de l'événement n'ait pas toujours été consigné.

I

LES ROIS NIIMENORÉENS

I

NIIMENOR

De tous les Eldar, Fëanor fut le plus illustre et le plus versé dans les lavoirs et savoir-faire, mais aussi le plus orgueilleux et le plus opiniâtre. Il façonna les Trois Joyaux, les silmarilli, et leur conféra l'éclat des Deux Arbres, Telperion et Laurelin, qui déversaient leur lumière sur le pays Valar. Morgoth l'Ennemi convoitait les Joyaux, et il les déroba, et lorsqu'il eut détruit les Arbres, il emporta les silmarilli en Terre du Milieu et les renferma en sa puissante forteresse du Thangorodrim. Contre la volonté des Valar, Fëanor abandonna le Royaume Bienheureux et s'exila en Terre du Milieu, entraînant avec lui une large portion de son peuple, car en son fol orgueil, il comptait contraindre Morgoth à lui restituer les Joyaux. D'où la guerre que les Eldar et les Edain menèrent contre le Thangorodrim, guerre sans espoir et qui devait se terminer, pour eux, en déroute complète. Les Edain (Atant) étaient trois peuples d'Hommes qui, lorsqu'ils parvinrent à l'ouest de la Terre du Milieu et sur les rives de la Mer Immense, s'allièrent aux Eldar contre l'Ennemi.

Trois mariages furent contractés entre des Eldar et des Edain : celui de Lnthien et de Beren, celui d'Idril et de Tuor, enfin celui d'Arwen et d'Aragorn, et par cette dernière union, les branches longtemps disjointes des Demi-Elfes se trouvèrent réunies et leur lignée rétablie.

Lnthien Tinüviel était fille du Roi Thingol au Gris-Mantel, Roi du Doriath au Premier Age, mais sa mère était Melian, issue du peuple des Valar. Beren était fils de Barahir, de la Première Maison des Edain. Ensemble, ils dérobèrent un silmaril à la Couronne de fer de Morgoth. Lûthien, désormais de condition mortelle, fut perdue pour la gent Elfe. Elle eut un fils, Dior, et Elwing, la fille de ce fils, demeura en possession du silmaril.

Idril Celebrindai était fille de Turgon, le Roi de la cité cachée de Gondolin. Tuor était le fils de Huor de la Maison de Nador, la Troisième Maison des Edain, et celle qui s'illustra tout particulièrement dans les guerres contre Morgoth. Eârendil le Navigateur était leur fils.

Eârendil épousa Elwing et grâce aux pouvoirs du silmaril franchit les Ombres et gagna l'Extrême occident, et parlant en qualité d'ambassadeur et des Elfes et des Hommes, obtint les secours qui devaient permettre de vaincre Morgoth. Eârendil ne fut point autorisé à retourner en Terres Mortelles, et son navire porteur du *silmaril* fut lancé dans les nues où il vogue toujours, figurant une étoile au firmament et un signe d'espérance pour les habitants de la Terre du Milieu peinant sous le joug du Maître Ennemi et de ses serviteurs. Seuls les *silmarilli* conservaient 1 antique lumière des Deux Arbres de Valinor, telle qu'elle brillait avant que Morgoth ne les eût empoisonnés, mais des *silmarilli,* il en fut perdu deux à la fin du Premier Age. Tout cela est relaté dans le *Silmarillion,* et bien d'autres choses encore, concernant les Elfes et les Hommes.

Les fils d'Eârendil se nommaient Elros et Elrond, les *Peredhil, ou* Demi-Elfes. En eux seuls se maintint la lignée des chefs héroïques qui gouvernèrent les Edain durant le Premier Age, et après la Chute de Gil-Galad leurs descendants furent aussi les seuls, en Terre du Milieu, à représenter le lignage des Rois Grands-Elfes

A la fin du Premier Age, les Valar contraignirent les Demi-Elfes à choisir irrévocablement à quelle parentèle ils souhaitaient se rattacher. Elrond choisit d'appartenir à la gent Elfe, et il devint un Maître du Savoir. Aussi lui fut-il octroyé la même grâce qu'aux Grands-Elfes s'attardant encore en Terre du Milieu, qui, lassés des Terres Mortelles, avaient loisir d'appareiller des Havres Gris et de faire voile pour l'Extrême occident, et cette

grâce, il leur fut donné d'en jouir même lorsque intervinrent les changements en ce monde. Mais aux enfants d'Elrond, un choix fut également imposé: soit de passer avec lui au-delà des cercles du monde, soit, s'ils décidaient de demeurer ici-bas, de revêtir forme mortelle et de mourir en Terre du Milieu. De sorte que pour Elrond les chances ménagées par la Guerre de l'Anneau furent toutes grevées de peines.

Elros choisit d'appartenir à l'espèce humaine et de demeurer parmi les Edain, mais il lui fut concédé une longue durée de vie, plusieurs fois celle des Hommes moindres.

Pour prix des souffrances endurées dans la lutte contre Morgoth, les Valar, Gardiens du Monde, accordèrent aux Edain un pays où s'établir, loin des dangers de la Terre du Milieu. C'est pourquoi la plupart d'entre eux s'aventurèrent en Mer et guidés par l'Étoile d'Eiirendil, gagnèrent la grande Ile d'Elenna, la plus occidentale des Terres Mortelles. Et là, ils fondèrent le royaume de Numenor.

Une haute montagne s'élevait au mitan des terres, le Meneltarma, et de sa cime, ceux qui avaient vue perçante pouvaient discerner la blanche Tour d'Eressëa, le grand port des Eldar. De là venaient les Elfes rendre visite aux Edain, et ils les faisaient profiter de leur savoir comme de leur savoir-faire, et les comblaient de dons. Mais les Nûmenoréens étaient soumis à un impératif: l'«Interdit des Valar», qui leur faisait défense de naviguer vers l'ouest, hors de vue de leurs propres rivages, ou de tenter de mettre pied sur les Terres Immortelles. Car bien que leur eût été allouée une durée de vie qui, au commencement, était trois fois plus longue que celle des Hommes moindres, il leur fallait demeurer de condition mortelle, les Valar n'étant point autorisés à leur retirer le Don des Hommes (ou ce que plus tard on devait nommer la Noire Fatalité des Hommes)

Elros fut le premier Roi de Nûmenor, connu par la suite sous le nom Grand-elfe de Tar-Minyatur. S'ils jouissaient de longévité, ses descendants étaient mortels néanmoins. Lorsqu'ils se firent puissants, ils contestèrent le choix de leurs ancêtres, désirant jouir de cette immortalité au sein du monde vivant, qui était le destin dévolu aux Eldar, et ils murmurèrent contre l'Interdit. Ainsi prit feu la rébellion, qui, attisée par les enseignements maléfiques de Sauron, devait amener la submersion de Nûmenor et la ruine du monde ancien, comme il est relaté dans *l'Akallabêth.*

Voici les noms des Rois et des Reines de Nûmenor: Elros Tar-Minyatur, Vardamir, Tar-Amandil, Tar-Elendil, Tar-Meneldur, Tar-Aldarion, Tar-Ancalimë (première Souveraine régnante), Tar-Anârion, Tar-Sûrion, TarTelperiën (la seconde Reine), Tar-Minastir, Tar-Ciryatan, Tar-Atanamir le Grand, TarAncalimon, Tar-Telemmaitë, Tar-Vanimeldë (la troisième Reine), Tar-Alcarin, Tar-Calmacil.

Après Calmacil, les Rois assumèrent la royauté sous un vocable en langue nûmenoréenne (ou adunaîc): Ar-Adflnakhôr, Ar-Zimrathôn, Ar-Sakalthôr, Ar-Gimilzôr, Ar-Inziladfln. Inziladfln reconnut les erreurs des Rois, ses prédécesseurs, et changea son nom en Tar-Palantir, le «Clairvoyant» Sa fille aurait dû régner la quatrième Reine sous le nom de Tar-Mlriel, mais le neveu du Roi usurpa le sceptre et il fut Pharazôn le Doré, dernier Roi des Nûmenoréens.

Sous le règne de Tar-Elendil, les premiers navires des Nnmenoréens accostèrent de nouveau en Terre du Milieu. L'aînée du Roi était une fille, Silmariën. Son fils était Valandil, le premier des Seigneurs d'Andûnië, à l'ouest du pays, connus pour l'étroite amitié qui les liait aux Eldar. Parmi ses descendants, on compte Amandil, dernier Seigneur d'Andunië, et son fils, Elendil le Grand.

Le sixième Roi ne laissa qu'un enfant, une fille. Elle devint la première Reine, car fut promulguée une régale qui faisait de l'aîné du Roi, homme ou femme, l'héritier du sceptre.

Le royaume de Nûmenor perdura jusqu'à la fin du Second Age, et sans cesse s'accrut en puissance et en splendeur, et jusqu'à la mi-temps de cet Age, les Nnmenoréens se firent, eux aussi, toujours plus sages et plus joyeux. Le premier signe de l'Ombre qui devait offusquer Nûmenor, survint sous le règne de TarMinastir, onzième Roi. Ce fut lui qui manda une puissante armada au secours de Gil-galad. Il aimait les Eldar, mais il les jalousait. Les Nûmenoréens étaient devenus à l'époque de grands navigateurs, explorant toutes les mers vers l'Orient, or, voici qu'ils se prirent à désirer l'Occident, et ils languissaient de voguer sur les eaux interdites, et plus ils vivaient dans la joie, plus lancinante était leur aspiration à l'immortalité des Eldar.

En outre, les Rois qui succédèrent à Minastir se firent avides de richesse et de pouvoir. Au début, les Nûmenoréens abordaient la Terre du Milieu en maîtres et en amis des Hommes moindres, opprimés par Saurons mais voici que leurs ports devinrent des forteresses tenant en sujétion de vastes portions du littoral. Atanamir et ses descendants levaient un lourd tribut, et les navires des Nûmenoréens revenaient chargés de butin.

Ce fut Tar-Atanamir qui le premier se déclara ouvertement contre l'Interdit, affirmant que la vie des Eldar lui revenait de plein droit. Et l'Ombre s'épaissit et la pensée de la mort assombrit le cœur des peuples, et les Nûmenoréens se scindèrent, d'un côté se trouvaient les Rois et ceux qui prirent leur parti et qui se détournèrent des Eldar et des Valar, et de l'autre, ceux et ils étaient peu nombreux qui se dirent les Fidèles. Ceux là vivaient en majorité à l'ouest du pays.

Les Rois et leurs partisans abandonnèrent peu à peu l'usage des langues eldarines et vint un temps où le vingtième Roi assuma la souveraineté sous un nom de forme nûmenoréenne, se faisait appeler Ar-Adûnakhôr, «Seigneur d'Occident».Cela parut de funeste augure aux Fidèles car jusqu'alors ils n'avaient accordé ce titre qu'à

l'un des Valar, ou au Roi Premier-né lui même. Et, en effet, Ar-Adûnakhôr se mit à persécuter les Fidèles et à châtier ceux qui utilisaient ouvertement des langues elfes, et les Eldar jamais plus ne se montrèrent à Nnmenor.

Si la puissance et la richesse des Nûmenoréens ne cessèrent de s'accroître, leur longévité, elle allait s'amenuisant à mesure que grandissait leur peur de la mort et ils perdirent toute joie en la vie sur terre. Tar-Palantir s'efforça de remédier au mal, mais trop tard, la rébellion et la contestation grondaient dans Nûmenor. Lorsqu'il mourut, son neveu, chef des rebelles, s'empara du sceptre et devint le Roi Ar-Pharazôn. Ar-Pharazôn le Doré fut le plus glorieux et le plus puissant de tous les Rois, et il n'ambitionnait rien de moins que l'empire du Monde.

Et il résolut d'arracher à Sauron le Grand le gouvernement de la Terre du Milieu, et finalement, il appareilla lui même avec une flotte nombreuse et faisant force de voile, prit pied en pays Umbar. Si puissants et splendides étaient les Nùmenoréens que les propres serviteurs de Sauron l'abandonnèrent et Sauron fit sa soumission, rendant hommage et sollicitant humblement son pardon. Or voici qu'Ar-Pharazôn, dans son fol orgueil, le ramena prisonnier à Nûmenor. Sous peu, Sauron avait ensorcelé le Roi et s'était rendu maître de son Conseil, et bientôt il enténébra les cœurs de tous les Nûmenoréens, hors ceux des quelques Fidèles subsistants.

Et Sauron mentit au Roi, lui déclarant que jouirait d'une vie éternelle celui qui se rendrait maître des Terres Immortelles, et que l'Interdit avait pour seul but d'empêcher que les Rois des Hommes ne l'emportassent sur les Valar. «Mais, dit-il, les Grands Rois prennent leur dû»

A la longue, Ar-Pharazôn prêta l'oreille à ce discours car il sentait ses jours décliner et la peur de la mort le hantait. II arma la plus puissante escadre jamais vue en ce monde et lorsque tout fut prêt, il fit sonner l'airain et appareilla. Et il transgressa l'Interdit des Valar, partant en guerre contre les Seigneurs d'Occident pour leur arracher la vie éternelle. Mais quand Ar-Pharazôn prit pied sur le rivage d'Aman la Bienheureuse, les Valar renoncèrent à leur Tutelle et en appelèrent àl'Un, et de grands changements intervinrent en ce monde. Nümenor fut détruite et la Mer l'engloutit, et les Terres Immortelles furent détachées à jamais des cercles du monde. Ainsi prit fin la gloire de Nümenor.

Les derniers chefs des Fidèles, Elendil et ses fils, échappèrent à la Submersion avec neuf navires portant une graine de Nimloth et les Sept Pierres Clairvoyantes (dons des Eldar à leur Maison), et voguant sur les ailes d'une puissante tempête, ils furent jetés à la côte en Terre du Milieu. Et c'est là, au nord-ouest qu'ils établirent les royaumes nnmenoréens en exil, Arnor et Gondor. Elendil en fut le Grand Roi et il vécut au nord, à Annûminas, et à ses fils, Isildur et Anârion, fut commis le gouvernement du Sud. Ils fondèrent

Osgiliath, entre Minas Ithil et Minas Anor, non loin des confins du Mordor. Car, pensaient-ils, la catastrophe avait eu cela au moins de bénéfique, que Sauron avait péri lui aussi.

Mais il n'en était rien. Sauron avait été entraîné dans le naufrage de Nûmenor, si bien qu'avait péri l'être de chair qu'il avait longtemps assumé, mais il s'était réfugié en Terre du Milieu, un esprit de pure haine, porté par un vent ténébreux. Et jamais plus il ne fut capable de revêtir une forme plaisante aux yeux des Humains, mais il devint tout noir et hideux, et exerça son pouvoir désormais uniquement par la terreur. Il revint au Mordor et y demeura caché un long temps en silence. Mais sa colère fut épouvantable lorsqu'il apprit qu'Elendil, qu'il haïssait plus que toute autre créature, lui avait échappé, et qu'il aménageait un royaume sur ses frontières.

C'est pourquoi il se hâta, et sous peu déclara la guerre aux Exilés, de peur qu'ils ne s'enracinassent. OrodW in, une fois encore, s'embrasa, et les flammes jaillirent, et au Gondor, il prit nom: Amon Amarth, le Mont du Funeste Destin. Mais Sauron avait frappé trop tôt, avant que ses propres forces ne fussent reconstituées, cependant qu'en son absence s'était accrue la puissance de Gilgalad, et lors de la Dernière Alliance contractée contre lui, Sauron fut vaincu et il perdit l'Anneau Unique. Ainsi prit fin le Second Age.

II
LES ROYAUMES EN EXIL

La Lignée du Nord
Les héritiers d'Isildur

Arnor. Elendil † S.A. 3441, Isildur † 2, Valendil 249(Le quatrième fils d'Isildur, né à Imladris. Ses frères périrent à la Bataille du Champ des Iris), Eldacar 339, Arantar 435, Tarcil 515, Tarondor 602, Valandur † 652, Elendur 777, Elirendur 861.

Arthedain. Amlaith de Fornost (Après Eârendur, les Rois ne prirent plus de noms en langue Grand-elfe) (fils aîné d'Eârendur) 946, Beleg 1029, Mallor 1110, Celepharn 1191, Celebrindor 1272, Malvegil 1349 (Après Malvegil, les Rois qui régnèrent au Fornost revendiquèrent à nouveau la souveraineté sur tout l’Amor, en gage de quoi ils prirent des noms comportant le préfixe ar(a)), Argeleb ler † 1356, Arveleg Iel 1409, Araphor 1589, Argeleb II 1670, Arvegil 1743, Arveleg II 1813, Araval 1891, Araphant 1964, Arvedui-leDernier-Roi 1974. Fin du Royaume du Nord.

Chefs. Aranarth (fils aîné d'Arvedui) 2106, Arahael 2177, Aranuir 2247, Aravir 2319, Aragorn Ier †2327, Araglas 2455, Arahad Ier 2523, Aragost 2588, Aravorn 2654, Arahad II 2719, Arassuil 2784, Arathorn Ier †2848, Argonui 2912, Arador † 2930, Arathorn II † 2933, Aragorn II Q. A. 120.

La Lignée du Sud
Les Héritiers d'Andrion

Les Rois du Gondor. Elendil, (Isildur et) Anârion † S. A. 3444, Meneldil fils d'Anàrion 158, Cemendur 238, Eârendil 324, Anardil 411, Ostoher 492, Rômendacil Ier (Tarostar) † 541, Turambar 667, Atanatar Ier 748, Siriondil 830. S'ensuivent les quatre «Rois navigateurs»

Tarannon Falastur 913. Il fut le premier Roi sans postérité directe, et lui succéda le fils de son frère Tarciryan. Eirnil Ier † 936, Ciryandil † 1015, Hyarmendacil Ier (Ciryaher) 1149. Gondor est alors au faîte de son pouvoir.

Ananatar II Alcarin le «Glorieux» 1226, Narmacil Ier 1294. Il fut le second des Rois sans postérité et lui succéda son frère cadet, Calmacil 1304, Minalcar (régent 1240-1304) couronné sous le nom de gloire de Rômendacil II 1304, mort en 1366, Valacar. Sous son règne survinrent les premiers maux du Gondor: la Guerre ou Lutte Fratricide.

Eldacar, fils de Valacar l'appell'é au début Vinitharya), destitué en 1437. Castamir l'Usurpateur † 1447. Restauration d'Eldacar, mort en 1490.

Aldamir (second fils d'Eldacar) † 1540, Hyarmendacil II (Vinyarion) 1621, Minardil † 1634, Telemnar † 1636. Telemnar et tous ses enfants périrent de la peste, lui succéda son neveu, le fils de Minastan, second fils de Minardil. Tarondor 1798, Telumehtar Umbardacil 1850, Narmacil II † 1856, Calimehtar 1936, Ondoher † 1944. Ondoher et ses deux fils tombèrent au combat. Après une année, la couronne fut décernée (en 1945) au général victorieux Eârnil, un descendant de Telumehtar Umbardacil, Eàrnil II 2043, Eàrnur † 2050. Ici s'achève la Lignée des Rois, jusqu'au temps où elle fut relevée par Elessar Telcontar en 3019. Le royaume fut alors gouverné par les Surintendants.

Les Surintendants du Gondor. La Maison de Hürin : Pelendur 1988. Il régna une année après la chute d'Ondoher, et conseilla au Gondor de récuser les prétentions d'Arvedui. Vorondil le Chasseur 2029 (Selon la légende, le bétail blanc, que l'on trouvait encore à l'état sauvage près de la Mer de Rhûn, descendait des Troupeaux d'Araw, le Valar, Grand Chasseur, qui, seul des Valar, visitait souvent la Terre du Milieu dans les Jours Anciens. Oromë est la forme Grande-elfe de son nom). Mardil Voronwë le «Constant», le premier des Surintendants à exercer véritablement le pouvoir. Ses successeurs abandonnèrent l'usage des noms en langue Grand-elfe.

Les Surintendants régnants. Mardil 2080, Erandan 2116, Herion 2148, Belegorn 2204, Hürin Ier 2244, Tûrin Ier 2278, Hador 2395, Barachir 2412, Dior 2435 Denethor Ier 2477, Boromir 2489, Cirion 2567. C'est sous son règne que les Rohirrim vinrent au Calenardhon.

Halas 2605, Hûrin II 2628, Belecthor Ier 2655, Orodreth 2685, Echtelion Ier 2698, Egalmouth 2743, Beren 2763, Beregond 2811, Belecthor II 2872, Thorondir 2882, Tûrin II 2914, Turgon 2953, Echtelion II 2984, Denethor II. Il fut le dernier des Surintendants à exercer le pouvoir

effectif, lui succéda son second fils Faramir, Seigneur d'Emyn Arnen, Surintendant du Roi Elessar, Q. A. 82.

III
ERIADOR, ARNOR ET LES HÉRITIERS D'ISILDUR

«Eriador était jadis le nom de toutes les terres qui se déployaient entre les Monts Brumeux et les Montagnes Bleues, limitées au sud par le Flot-Gris, et par le Glanduin qui s'y jette au-dessus de Tharbad.

«Au faîte de sa puissance, l'Arnor englobait tout l'Eriador, hors les régions au-delà de la rivière Lune et les terres à l'est du Flot-Gris et de la Sonoronne, région où se trouvaient Fondcombe et Houssaye. Au-delà de la rivière Lune s'étendait le pays elfe, serein et verdoyant, où nul Homme jamais ne s'aventurait, mais des Nains

vivaient, et vivent toujours, à l'est des Montagnes Bleues, et plus particulièrement en ces régions au sud du Golfe de la Lune où ils possèdent des mines encore en activité. Pour cette raison, ils avaient coutume d'emprunter, à l'est, la Grande Route, comme ils avaient fait des années durant, avant que nous ne vinssions dans la Comté. Aux Havres Gris vivait Cardan, le Charpentier de Navire, et certains disent qu'il y demeure toujours, et y demeurera jusqu'à ce que le Dernier Navire eût appareillé vers l'Occident. Au temps des Rois, la plupart des Grands-Elfes qui s'attardaient encore en Terre du Milieu vivaient auprès de Cardan ou sur la façade maritime du Lindon. S'il y en reste encore, ils doivent être peu nombreux»

Le Royaume du Nord et les Dûnedain

Après Elendil et Isildur, régnèrent sur l'Arnor huit Grands Rois. A la mort d'Eärendur, en raison des dissensions entre ses fils, le royaume fut divisé en trois: l'Arthedain, le Rhudaur et le Cardolan. L'Arthedain s'étendait au nordouest et comprenait la région sise entre les rivières Brandevin et Lune, ainsi que les terres au nord de la Grande Route jusqu'aux Collines du Temps. Le Rhudaur couvrait le nord-est, entre les Landes d'Etten, les Collines du Temps et les Monts Brumeux, mais s'y trouvait aussi inclus l'Angle que forment le fleuve Fontgrise et la Sonoronne. Le Cardolan était situé au sud, avec pour frontières le Brandevin, le Flot-Gris et la Grande Route.

En Arthedain, la Lignée d'Isildur se maintint et perdura, mais au Cardolan et au Rhudaur, elle ne tarda pas à s'éteindre. Les deux royaumes s'affrontèrent souvent, et ce faisant, ils précipitèrent la déchéance des Dûnedain. La principale source de litige était la possession des Collines du Temps et des territoires à l'ouest, en direction de Bree. Le Rhudaur et le Cardolan convoitaient tous deux Amon Sûl (la Cime du Temps) qui s'élevait aux frontières de leurs royaumes, car la Tour d'Amon Sûl abritait la palantir du Nord, la plus considérable de la région, les deux autres étant détenues par l'Arthedain.

«Ce fut au début du règne de Malvegil d'Arthedain que le Mal gagna. L'Arnor. Car s'instaura au nord, au-delà des Landes d'Etten, le royaume d'Angmar. Ses territoires s'étendaient de part et d'autre des Montagnes, et là s'étaient rassemblés une foule de mauvais Hommes, d'Orques et autres créatures infâmes. [Le Seigneur du pays était connu sous le nom du Roi Sorcier, mais on ne sut que bien plus tard qu'il était, en fait, chef des Spectres de l'Anneau, et venu au nord dans l'intention de détruire les Dùnedain en Arnor, espérant mettre à profit leur désunion, en un temps où le Gondor était tout-puissant»

Sous le règne d'Argeleb, fils de Malvegil, comme il ne restait plus de descendants d Isildur dans les autres royaumes, les Rois d'Arthedain firent valoir à nouveau leurs droits à la souveraineté sur tout l'Arnor. Le Rhudaur s'opposait à leurs prétentions, les Dùnedain y étaient peu nombreux et un mauvais seigneur avait pris le pouvoir, et il entretenait de secrètes intelligences avec I Angmar. C'est pourquoi Argeleb fortifia les Collines du Temps, mais il fut tué au combat, dans la guerre contre le Rhudaur et l'Angmar.

Arveleg, fils d'Argeleb, refoula l'ennemi du pays des Collines, avec l'aide du Cardolan et du Lindon, et pour de longues années, l'Arthedain et le Cardolan mirent en défense toute la zone frontière que formaient les Collines du Temps, la Grande Route et le cours inférieur du Fontgrise. On dit qu'à cette date, Fondcombe fut assiégée.

En 1409, une puissante armée sortit de l'Angmar et franchissant la rivière, envahit le Cardolan et investit les Collines du Temps. Les Dùnedain furent défaits et Arveleg tué. La Tour d'Amon Sûl fut incendiée et rasée, maison sauva la palantir, et on la mit en sûreté à For nost, le Rhudaur fut occupé par une race d'Hommes vils, sujets de l'Angmar, et les Dùnedain qui y étaient demeurés furent massacrés ou s'enfuirent vers l'ouest. Le Cardolan fut ravagé. Araphor, fils d'Arveleg, n'avait pas encore atteint l'âge d'homme, mais il avait le cœur vaillant et avec l'aide de Clrdan, il bouta l'ennemi hors du Fornost et des Hauts du Nord. Parmi les Dùnedain de Cardolan, il se trouva également une poignée de fidèles qui tinrent bon à Tyrn Gorthad (les Hautes Brandes), ou qui se réfugièrent sous le couvert de la Forêt, par derrière.

On raconte que l'Angmar fut, un temps, tenu en échec par la gent Elfe venue du Lindon, et de Fondcombe également car Elrond tira des renforts de la Lôrien et leur fit franchir les Monts. C'est à cette époque que les Stoors qui vivaient dans l'Angle (entre le Fontgrise et la Sonoronne), émigrèrent à l'ouest et au sud, fuyant les ravages de la guerre et l'effroi qu'inspirait l'Angmar, et aussi parce qu'à l'est tout particulièrement, le pays et le climat d'Eriador se faisaient malsains et hostiles. Certains revinrent en Pays Sauvage et vécurent sur les bords de la Rivière des Iris une peuplade de pêcheurs riverains.

Sous le règne d'Argeleb II la peste frappa l'Eriador, venant du sud-est, et la plupart des habitants du Cardolan périrent et surtout ceux du Minhiriath. Les Hobbits et tous les autres peuples endurèrent d'âpres souffrances, mais à mesure qu'elle gagna le nord, la peste perdit de sa virulence, et les régions septentrionales de

l'Arthedain furent à peine touchées. A cette époque s'éteignirent les Dùnedain du Cardolan, et des esprits maléfiques, suscités par l'Angmar et le Rhudaur, envahirent les tertres abandonnés, et s'y terrèrent.

«On dit que les tumulus de Tyrn Gorthad, comme on nommait autrefois les Hautes Brandes, sont fort anciens, et que plusieurs d'entre eux furent érigés aux temps jadis du Premier Age par les ancêtres des Edain avant qu'ils ne franchissent les Montagnes Bleues pour pénétrer au Beleriand, dont seul demeure au jour d'aujourd'hui le pays Lindon. Aussi, à leur retour au pays, les Dùnedain tinrent-ils ces tertres en haute révérence, et là furent ensevelis nombre de leurs seigneurs et rois. [Certains disent même que le tumulus où fut empoisonné le Porteur de l'Anneau avait abrité la tombe du dernier prince du Cardolan, tué au combat dans la guerre de 1409»

«En 1974, resurgit le pouvoir de l'Angmar, et avant que ne s'achevât l'hiver, le Roi-Sorcier s'attaqua à l'Arthedain. Il prit Fornost et chassa la plupart des Dùnedain survivants au-delà de la Lune, jusqu'au bout, le Roi Arvedui tint bon sur les Hauts du Nord, et lors se réfugia au Septentrion avec quelques-uns de sa Garde, et ils ne durent leur salut qu'à la rapidité de leurs chevaux.

«Un temps Arvedui se cacha dans les galeries de mine, exploitées anciennement par les Nains, aux coffins nord des Monts, mais la faim le contraignit à solliciter l'aide des Lossoth, les Hommes de Neige de Forochel C'est un peuple étrange et hostile, les débris des Forodwaith, ces Hommes des Temps Anciens, accoutumés à supporter l'amère froidure du royaume de Morgoth. De fait, la région est encore soumise à ces grands froids bien qu'ils ne se fassent sentir qu'à quelque cent lieues au nord de la Comté. Les Lossoth s'abritent dans des hottes de neige, et on dit qu'ils peuvent courir sur la glace avec des os fixés aux pieds et qu'ils ont des chariots sans roues. Ils vivent pour la plupart hors d'atteinte de leurs ennemis, sur le grand cap Forochel qui clôt, au nord-ouest, l'immense baie de ce nom, mais souvent ils campent sur le littoral sud de la baie, au pied des Montagnes.). Ils trouvèrent quelques-uns d'entre eux qui campaient près du rivage, mais les Hommes de Neige se montrèrent peu empressés à porter secours au Roi car celui ci n'avait rien à leur offrir, hors quelques joyaux sans valeur pour eux, et ils craignaient le Roi-Sorcier qui (disaient-ils) pouvait commander à volonté au gel et au dégel. Mais par pitié de la mine hâve du Roi et de ses compagnons, et aussi par peur de leurs armes, ils leur procurèrent quelque nourriture et leur construisirent des hottes de neige. Et là, Arvedui fut contraint de patienter, mettant tout son espoir dans les secours qui lui parviendraient du sud, car tous ses chevaux avaient péri.

Lorsque Cardan apprit d'Aranarth, fils d'Arvedui, que le Roi avait fui au nord, il envoya sur l'heure un navire le chercher à Forochel. Et après bien des jours en mer durant lesquels ils luttèrent contre les vents contraires, les marins aperçurent au loin le maigre feu de bois d'épave que les rescapés étaient parvenus à entretenir. Mais cette année-là, l'hiver tardait à relâcher son étreinte et bien qu'on fût déjà en mars, la débâcle s'amorçait àpeine et la banquise s'étendait encore loin du rivage.

«Lorsque les Hommes de Neige aperçurent le navire, ils en conçurent étonnement et effroi, car de mémoire d'Homme, ils n'avaient vu un tel vaisseau sur la vague, mais ils s'étaient faits à présent moins hostiles, et sur leurs chariots à patins, ils transportèrent le Roi et ceux de son entourage qui avaient survécu, au large, tant qu'ils osèrent s'aventurer, de sorte qu'une chaloupe envoyée du navire put les recueillir.

«Mais les Hommes de Neige étaient inquiets, car, affirmaient ils, ils humaient un danger dans le vent. Et le chef des Lossoth dit à Arvedui: "Ne monte pas à bord de ce monstre marin! S'ils ont des vivres, qu'ils nous les fassent parvenir ainsi que d'autres provisions dont- nous avons le besoin, et tu peux rester ici jusqu'à ce que le Roi-Sorcier s'en retourne. Car en été ses pouvoirs déclinent, mais en ce moment, mortel est son souffle, et bien long, son bras de glace»

«Mais Arvedui ne suivit pas son conseil. Il le remercia et, en partant, lui fit don de son Anneau, disant: "Voici un objet plus précieux que tu ne le puis concevoir. Précieux par sa seule antiquité. Il ne détient aucun pouvoir sauf le haut prix que lui accordent ceux qui aiment ma Maison, il ne t'aidera en rien, mais si jamais la nécessité te poigne, en rançon de l'Anneau, les gens de ma parentèle te procureront toutes choses dont tu aurais le désir (Et ainsi fut sauvé l'Anneau de la Maison d'Isildur, car il devait être racheté plus tard, à titre de rançon, par les DSnedain. On dit que c'était ce même anneau que Felagund de Nargothrond donna à Barahir, et que Beren recouvra au péril de sa vie)

«Cependant, soit hasard, soit clairvoyance, le conseil des Lossoth était bon, car à peine le navire eut-il pris le large que du nord accourut une furieuse tempête avec des bourrasques de neige aveuglantes, et cette tempête chassa le navire de nouveau sur la banquise et repoussa les glaces contre ses flancs. Les marins de Cardan s'avouèrent eux-mêmes impuissants, et dans la nuit, les glaces écrasèrent la coque et le navire sombra. Ainsi périt Arvedui le Dernier roi, et avec lui les *palantiri* furent ensevelies en haute mer (II s'agit, en l'occurrence, des Pierres d'Annùminas et d'Amen 531) La seule Pierre encore en place dans le Nord était celle qu'abritait la Tour d'Emyn Beraid, et elle était tournée vers le Golfe de la Lune. Cette Pierre là était sous la garde des Elfes, et bien que nous n'en ayons rien su, elle resta là jusqu'à ce que Cerdan la plaçât à bord du navire d'Elrond lorsqu'il appareilla. Mais on dit qu'elle était différente des autres Pierres, et accordée à aucune d'entre Elles, car elle visionnait uniquement la Mer Immense. Elendil l'avait «pointée» de manière à voir «en droite

ligne», car il s'efforçait de distinguer Eressëa dans les bromes de l'Occident évanoui, mais la courbure des horizons marins dissimulait à jamais Nûmenor l'Engloutie). Et ce ne fut que longtemps après qu'on apprit des Hommes de Neige, le détail du naufrage de Forochel.

Les gens de la Comté survécurent, bien que la guerre ait ravagé leur pays et que la plupart d'entre eux se soient cachés. Ils envoyèrent au secours du Roi quelques archers qui ne devaient jamais revenir, et d'autres participèrent à la bataille où fut vaincu l'Angmar (bataille dont il est question plus loin, dans les Annales du Sud). S'ensuivit une période de paix durant laquelle les gens de la Comté se gouvernèrent eux-mêmes et prospérèrent. Ils choisirent un Thain pour remplacer le Roi, et s'en trouvèrent bien, cependant durant des années, ils espérèrent nombreux en *le Retour du Roi.* Un espoir qui devait se révéler vain et ne subsister que dans la formule «Au *Retour du Roi*», utilisée à propos de quelque bien que l'on ne pouvait réaliser, ou de quelque mal auquel il n'y avait point de remède. Le premier Thain de la Comté fut un certain Bucca de la Main Marish**,** dont les Oldbucks se disent les descendants. Il devint Thain en l'aga 379 de notre comput (1979)

Après Arvedui, le Royaume du Nord s'éteignit, car des Dûnedain, il n'en restait plus guère, et toutes les populations d'Eriador allaient diminuant. La lignée royale se perpétua cependant en la personne des Chefs Dûnedain, dont Aranarth, fils d'Arvedui, fut le premier. Arahael, son fils, fut élevé à Fondcombe, et de même tous les chefs après lui, et là furent aussi conservés en lieu sûr, les trésors de famille: l'Anneau de Barahir, les tronçons de Narsil, l'Étoile d'Elendil et le Sceptre d'Annûminas (Le sceptre, nous dit le Roi, était le principal emblème de la souveraineté à Nùmenor, et il en allait de même en Arnor, dont les Rois ne portaient pas de couronne, arborant, quant à eux, un unique joyau blanc, l'elendilmar, l'Étoile d Elendil, fixé au front par une résille d'argent. Lorsqu'il parle d'une couronne, Bilbon songe très certainement au Gondor-, il semble avoir été fort au courant de tout ce qui concernait la lignée d'Aragorn. On prétend que le sceptre de Nûmenor sombra avec Ar-Pharazôn. Celui d'Annûminas était la baguette d'argent des Seigneurs d'Andùnië, et c'est aujourd'hui sans doute l'œuvre la plus ancienne façonnée de main d'Homme, à avoir été conservée en Terre du Milieu. Une oeuvre qui était vieille déjà de cinq mille ans lorsque Elrond en fit don à Aragorn Livre VI, p. 1036. Par sa forme, la couronne du Gondor rappelle le heaume du guerrier ndmenoréen. Et au début, c'était un simple heaume, celui, dit-on, que porta Isildur à la Bataille de Dagorlad (car le heaume d'Anàrion fut écrasé par les pierres qu'on lui jeta de Barad-dûr), et dont il mourut, lapidé. Mais sous le règne d'Atanatar Alcarin, on y substitua le heaume de pierreries qui figura au couronnement d'Aragorn)

«Lorsque le royaume périclita, les Dùnedain s'évanouirent dans l'ombre et devinrent un peuple furtif et errant, et de leurs exploits et de leurs travaux, presque plus rien ne fut chanté ou consigné. Aujourd'hui on ne se rappelle pas grand chose de ce qu'il advint d'eux après le départ d'Elrond. Malgré les immondes créatures qui s'attaquèrent à l'Eriador, s'y infiltrant secrètement avant même que ne fût rompue la Paix Vigilante, les chefs Dùnedain vécurent pour la plupart jusqu'au terme de leur longue existence. Aragorn Ier dit-on, fut tué par des loups qui par la suite ne cessèrent de hanter le pays. Sous le règne d'Arahad Ier les Orques soudain révélèrent leur présence, et bien des années plus tard, on devait apprendre qu'ils occupaient depuis longtemps, en secret, certains retranchements des Monts Brumeux, barrant tous les cols qui livraient passage en Eriador. En 2509, Celebrian, la femme d'Elrond, se rendit en pays Lorien par la porte de Rubicorne, lorsqu'elle tomba dans une embuscade tendue par les Orques qui s'emparèrent d'elle et l'emmenèrent captive, profitant de ce que la soudaineté de l'attaque avait éparpillé son escorte. Elladan et Elrohir se lancèrent à sa poursuite et la dérobèrent aux mains de ses ravisseurs, mais non point avant qu'elle eût subi maints sévices et reçu une blessure empoisonnée. Elle fut ramenée à Imladris et Elrond parvint à guérir son corps, mais elle n'en perdit pas moins toute joie en la Terre du Milieu et l'année suivante s'en alla aux Havres et passa Outre-Mer. Plus tard, sous le règne d'Arussuil, les Orques se multiplièrent à nouveau dans les Monts Brumeux, et commencèrent à ravager le pays, et les Dùnedain et les fils d'Elrond leur firent la guerre. C'est à cette époque qu'une horde importante, qui avait poussé à l'ouest jusqu'à la Comté, en fut chassée par Bandobras Touque (Prologue)

Il y eut quatorze Chefs avant que naquît le quinzième et dernier, Aragorn II, qui réunit à nouveau la couronne du Gondor et celle de l'Arnor. «Notre Roi, ainsi l'appelons-nous, et lorsqu'il se rend au nord, à Annuminas où a été reconstruite sa haute demeure, et séjourne quelque temps au bord du Lac Evendim, alors tout le monde se réjouit dans la Comté. Mains dans ce pays même, il ne pénètre point, conformément à la loi qu'il a promulguée, à savoir qu'aucune Grande Personne n'est autorisée à franchir ses frontières. Mais souvent il chevauche avec des compagnons à mine avenante jusqu'au Grand Pont, et là il accueille ses amis et quiconque souhaite l'entretenir, et certains s'en retournent à cheval avec lui et restent en sa maison hôtes bienvenus à leur convenance. Thain Peregrïn y a été bien souvent, et aussi Maître Samsagaçe, le Maire. Sa fille, la belle Elanor, est l'une des filles d'honneur de la Reine Etoile du soir»

Les membres de la Lignée du Nord s'étonnaient et se glorifiaient de ce que malgré le déclin de leur puissance et la décrue de leur peuple, au fil de ces générations nombreuses, le fils toujours avait succédé au père. Car bien que la longévité des Dünedain ne cessât de diminuer en Terre du Milieu, cette décrue devait s'accuser

au Gondor lorsque disparurent les Rois, au reste nombre des Grands Chefs du Nord vivaient encore deux fois plus longtemps qu'une vie d'Homme, et bien au-delà de l'espérance de vie allouée au plus chenu d'entre nous.

De fait Aragorn atteignit l'âge de cent quatre-vingt-dix-neuf ans soit un plus grand âge qu'aucun de sa lignée depuis le Roi Arvegil, mais en Aragorn Elessar s'était réincarnée la dignité éminente des Rois d'autrefois.

IV

LE GONDOR

ET LES HÉRITIERS D'ANÉIRION

Au Gondor, trente et un Rois succédèrent à Anârion tué devant la forteresse de Barad-dûr. Malgré la guerre incessante qu'il leur fallut soutenir sur leurs frontières pour plus de mille ans, les Dnnedain du Sud se firent toujours plus riches et plus puissants sur terre et sur mer, et ce jusqu'au règne d'Atanatar II qui fut surnommé Alcarin le Glorieux. Toutefois affleuraient déjà des signes de déclin, car les Nobles, dans le Sud, se mariaient tard, et ils avaient peu d'enfants.

Le premier Roi sans postérité fut Falastur, et le second, Narmacil Ier fils d'Atanatar Alcarin.

Ce fut Ostoher, le septième Roi, qui reconstruisit Minas Anor, par la suite résidence d'été des Rois, de préférence à Osgiliath. Sous son règne, le Gondor subit les premières offensives des Hommes Sauvages venus d'Orient. Mais son fils, Tarostar, les vainquit et les refoula hors du pays et ainsi vint-il à assumer le nom de Rômendacil •• Vainqueur de l'Orient». Toutefois il devait périr en combattant de nouvelles hordes d'Easterlings. Son fils, Turambar, le vengea, et il fit la conquête de vastes territoires vers l'est.

Avec Tarannon, le douzième Roi, s'ouvre la lignée des Rois Navigateurs qui armèrent des flottes et étendirent la puissance du Gondor le long du littoral, à l'ouest et au sud des Embouchures de l'Anduin. Pour commémorer ses victoires en tant qu'Amiral de l'Escadre, Tarannon ceignit la couronne sous le nom de Falastur, «Seigneur des Côtes».

Eärnil I«, son neveu, qui lui succéda, releva les ruines de Pelargir, l'ancien port, et une puissante marine.

Il assiégea l'Umbar par mer et par terre et s'en empara, et c'est ainsi que la rade profonde de l'Umbar devint un havre important et une place forte attestant la souveraineté du Gondor (Le grand cap et la rade profonde de l'Umbar avaient été considérés terre Nûmenoréenne depuis les Jours Anciens, mais c'était un fief des Hommes du Roi, ceux qu'on devait appeler par la suite les Nûmenoréens Noirs, corrompus par Sauron, et qui hafssaient plus que tout au monde les partisans d'Elendil. Après la chute de Sauron, leur race s'amenuisa rapidement, ou vint à se mêler aux Hommes de la Terre du Milieu, mais ils héritèrent, sans atténuation aucune, de leur haine du Gondor. Aussi la conquête de l'Umbar devait-elle se révéler fort ardue).Mais Eârnil ne survécut pas longtemps à sa victoire. II fut perdu corps et biens, lui et de nombreux navires, lors d'une grande tempête au large de l'Umbar. Son fils, Ciryandil, fut aussi un constructeur de navires, mais les Hommes du Harad, conduits par les Seigneurs qui avaient été chassés de la région, revinrent en force et assiégèrent la forteresse, et Ciryandil périt en combattant au Haradwaith.

Des années durant, l'Umbar fut investi par l'ennemi mais jamais conquis grâce à la puissance maritime du Gondor. Ciryaher, fils de Ciryandil, attendit son heure, lorsqu'il eut rassemblé ses forces, dévala du nord, par mer et par terre, et franchissant la rivière Harnen, ses armées taillèrent en pièces les Hommes du Harad, et leurs Rois furent contraints de reconnaître la souveraineté du Gondor (1050). C'est alors que Ciryaher prit nom Hyarmendacil le «Vainqueur du Sud»

Nul ennemi osa défier la puissance de Hyarmendacil durant le reste de son long règne. Il fut roi cent trente quatre ans, le règne le plus long, hors un seul autre, de la lignée d'Anàrion. Sous son gouvernement le Gondor atteignit l'apogée de sa puissance: le royaume s'étendait vers le nord jusqu'au Celebrant, à l'ouest jusqu'au Flot-Gris, et à l'est jusqu'à la Mer Intérieure de Rhûn, au sud, la Rivière Harnen faisait frontière et le royaume englobait tout le littoral jusqu'à la péninsule et le grand port de Harnen. Les Hommes du Val d'Anduin étaient soumis à ses lois, les Rois du Harad rendaient allégeance à ceux du Gondor, et leurs fils vivaient à la Cour de ses Rois, en qualité d'otages. Quant au Mordor, c'était une terre désormais laissée à l'abandon mais surveillée par de puissantes forteresses qui gardaient les passes.

Ainsi devait se tarir la lignée des Rois Navigateurs. Atanatar Alcarin, fils de Hyarmendacil, vivait somptueusement, au point qu'on disait *qu'entre les mains des enfants du Gondor, les pierres précieuses n'étaient que des cailloux, des* joujoux... Mais Atanatar, lui, aimait ses aises et ne fit rien pour maintenir le pouvoir dont il avait hérité, et ses deux fils avaient même tempérament. Déjà avant sa mort s'amorçait le déclin du Gondor, et

d'évidence ses ennemis ne s'y trompaient point. On négligeait de monter la garde aux frontières du Mordor. Cependant, ce fut seulement sous le règne de Valacar que la première grande calamité affligea le Gondor: la guerre civile dite Lutte-Fratricide qui provoqua des pertes et des ruines considérables dont le pays ne devait jamais entièrement se relever.

Minalcar, fils de Calmacil, était un homme d'une grande vigueur, et en 1240, Narmacil souhaitant s'alléger de ses responsabilités, le fit Régent du Royaume. Depuis lors, il gouverna le Gondor au nom des Rois, jusqu'à ce qu'il succédât à son père. Les Nortmen furent son souci premier.

Car ils s'étaient considérablement multipliés en ce long temps de paix favorisé par la puissance du Gondor. Les Rois leur manifestaient une grande faveur car ils étaient les plus proches parmi les Hommes moindres, des Dûnedain (les descendants, pour la plupart, de ces peuples dont étaient issus les anciens Edain), et ils leur octroyèrent de vastes terres au-delà de l'Anduin, au sud de Vert bois le grand, afin qu'ils mettent la région en défense contre les incursions des Orientaux. Car, dans le passé, c'était toujours par-là que s'étaient infiltrés les Orientaux, c'est à dire par la plaine qui s'étendait entre la Mer Intérieure et les Monts Cendrés.

Sous le règne de Narmacil I, leurs attaques recommencèrent, mais au début, sans grande flamme, toutefois le Régent apprit que les Nortmen trahissaient souvent leur allégeance envers le Gondor, et que certains d'entre eux soit avidité de butin, soit esprit partisan s'alliaient aux Orientaux. Si bien qu'en 1248, Minalcar prit la tête d'une puissante armée et infligea une lourde défaite aux Orientaux, cantonnés en grand nombre entre le Rhovanion et la Mer Intérieure, et il détruisit tous leurs campements et établissements à l'est de la Mer, d'où il prit nom «Rbmendacil».

A son retour, Romendacil fortifia la rive occidentale de l'Anduin jusqu'à son confluent avec la Limeclaif, et il interdit à tout étranger de descendre la rivière au-delà de l'Emyn Muil. Ce fut lui qui érigea les piliers de l'Argonath aux abords de Nen Hithoel. Mais comme il avait besoin d'hommes et désirait renforcer les liens entre le Gondor et les Nortmen, il prit nombre d'entre eux à son service, et à certains, conféra de hautes fonctions dans ses armées.

Romendacil se moqua particulièrement affable envers Vidugavia qui l'avait secondé dans son effort de guerre. Il se disait Roi du Rhovanion et, de fait, il était le plus puissant prince du Nord, bien que son propre royaume s'étend? entre Vert bois le grand et le fleuve Celduin (La Rivière Vive). En 1250, Romendacil envoya son fils Valacar résider quelque temps, en qualité d'ambassadeur, auprès de Vidugavia, et se familiariser avec la langue, les coutumes et les vues politiques des Nortmen. Mais Valacar alla bien au-delà des souhaits de son père, car il se prit à aimer les Pays du Septentrion et ses peuples, et il épousa Vidumavi, fille de Vidugavia. Et plusieurs années s'écoulèrent avant son retour. C'est ce mariage qui, par la suite, devait déclencher la guerre dite Lutte fratricide.

«Car les Grands du Gondor se montraient déjà fort méprisants à l'égard des Nortmen parmi eux, et c'était chose proprement inconcevable que l'héritier de la couronne ou tout fils du Roi épousât une femme de race inférieure, et une étrangère de surcroît. Le Roi Valacar se faisait vieux que déjà grondait la rébellion dans les provinces méridionales. Sa Reine avait été une Personne de qualité et une Dame de Beauté, mais de peu de longévité, car tel était le destin des Hommes moindres, et les Dlinedain craignaient que ses descendants eussent même sort, et qu'ils seraient déchus de la majesté dont sont revêtus les Rois des Hommes. Aussi se montraient-ils peu disposés à reconnaître comme seigneur son fils, qui bien qu'on l'appelât à présent Eldacar, était né en pays étranger et se nommait dans sa jeunesse Vinitharya, un nom courant parmi ses maternels.

«C'est pourquoi lorsque Eldacar succéda à son père, la guerre éclata au Gondor. Mais Eldacar n'était pas homme à se laisser impunément dépouiller de son héritage. A son ascendance de prince du Gondor, il alliait l'esprit intrépide des Nortmen. Il était de belle mine et vaillant, et ne donnait nul signe de devoir vieillir plus rapidement que son père. Conduits par des descendants des anciens Rois les rebelles confédérés contestèrent son autorité, mais il lutta contre eux jusqu'à épuisement de ses forces. A la fin, il se trouva assiégé dans Osgiliath, et il tint longtemps, jusqu'à ce que la famine et les forces supérieures des rebelles ne l'en chassassent, livrant la ville aux flammes. Durant ce siège et l'incendie qui s'ensuivit, la Tour qui abritait la Pierre d'Osgiliath fut détruite et la palantir perdue au fil de l'eau.

«Mais Eldacar échappa à ses ennemis et gagnant le Nord, il retrouva les siens au Rhovanion. Et ils furent nombreux à se joindre à lui, tant Nortmen au service du Gondor que Dûnedain des régions septentrionales du Royaume. Car il était tenu en haute estime parmi ces derniers, et d'autres encore étaient venus à haïr son usurpateur, lequel se nommait Castamir, petit-fils de Calimehtar, frère cadet de R6mendacil II. Ce Castamir était, par le sang, l'un des plus proches de la couronne, et de plus, il avait quantité de partisans dans les rangs des rebelles car il était Capitaine des Navires, et il pouvait compter sur lé soutien des habitants du littoral et des grands ports: ceux de Pelargir et d'Umbar.

«Castamir n'avait pas régné longtemps que déjà il s'était montré plein de morgue et peu généreux, bref un homme cruel, comme on avait pu le constater lors de la prise d'Osgiliath. II fit mettre à mort Ornendil, fils d'Eldacar, qui avait été fait prisonnier, et les massacres et destructions qu'il ordonna outrepassaient fort les

usages de la guerre. On en avait gardé la mémoire à Minas Anor et en Ithilien, et en ces lieux, Castamir fut d'autant moins aimé qu'il apparut peu soucieux du bien du pays et ne songea qu'à ses vaisseaux projetant de transférer à Pelargir la capitale du royaume. Et il ne régnait que depuis dix ans à peine, lorsque Eldacar, jugeant son heure venue, descendit du Nord, à la tête d'une puissante armée, et du Calenardhon, de l'Anôrien et de l'Ithilien, les gens accoururent se joindre à lui. La rencontre eut lieu au Lebennin, et une grande bataille se déroula aux Gués de l'Erui, où coula à flots le plus noble sang du Gondor, Eldacar tua lui-même Castamir en combat singulier, vengeant ainsi Ornendil. Mais les fils de Castamir en réchappèrent, et avec certains de leurs parents et l'important contingent des hommes des vaisseaux, ils se retranchèrent dans Pelargir et longtemps résistèrent.

«Et lorsqu'ils eurent rameuté tout ce qui leur restait de forces éparses, ils firent voile (car Eldacar ne possédait point de navires pour les poursuivre sur mer), et allèrent s'établir en Umbar. Et là ils fondèrent une colonie où tous les ennemis du Roi purent venir se réfugier en sûreté, et une seigneurie indépendante de sa couronne. Et s'écoulèrent bien des vies d'Humains, et jamais l'Umbar ne cessa de faire la guerre au Gondor une menace constante pour ses côtes et pour tout commerce maritime, et dont la soumission ne fut vraiment acquise que sous le règne d'Elessar. Et ainsi la région du Sud-Gondor devint-elle une terre litigieuse que se disputaient les Corsaires et les Rois.

Le Gondor déplora la perte de l'Umbar, non seulement parce que le royaume s'en trouva singulièrement rétréci au sud, et vit son autorité sur les Hommes du Harad contestée, mais parce que c'était en ce lieu qu'avait abordé cet Ar-Pharazôn-le-Doré, dernier roi de Nümenor, et en ce lieu même qu'il avait vaincu la puissance de Sauron. Sans doute de grands maux en avaient-ils découlé, mais même les partisans d'Elendil se remémoraient avec orgueil la venue de la glorieuse armada d'Ar-Pharazôn, surgissant à l'horizon des Mers, et à la cime de la haute falaise, dominant le Port, ils avaient érigé une grande colonne blanche en guise de monument commémoratif de ces événements, et cette colonne était surmontée d'un globe de cristal qui captait les rayons du Soleil et de la Lune, et brillait telle une étoile de première grandeur, que par temps clair, on pouvait apercevoir depuis les côtes du Condor et de fort loin, en mer d'Occident. Et telle on devait la voir jusqu'à la seconde survenue de Sauron, laquelle se faisait à présent imminente, Umbar tomba sous la domination de ses serviteurs, et lors fut abattu le monument qui témoignait de son humiliation»

Après le retour d'Eldacar, le sang de la Maison royale et des autres Maisons Dùnedain vint à se mêler plus intimement à celui d'Hommes moindres. Car les personnes de qualité avaient péri, nombreuses, lors de la Lutte-Fratricide, et de plus, Eldacar favorisait les Nortmen qui l'avaient aidé à reconquérir sa couronne, et la population du Condor s'était renforcée d'une foule de Nortmen venus du Rhovanion.

Au début, ce brassage n'accéléra pas le déclin des Dûnedain, comme certains l'avaient craint, mais ce déclin se poursuivit néanmoins, petit à petit et inéluctablement. Et on ne saurait douter que la cause première tenait au caractère même de la Terre du Milieu, et au fait qu'après la Submersion du Pays de l'Étoile, les dons qui avaient été prodigués aux Nûmenoréens leur furent progressivement retirés. Eldacar devait vivre jusqu'à l'âge de deux cent trente-cinq ans, et il régna cinquante huit ans, dont dix passés en exil.

La deuxième calamité, et la plus épouvantable, atteignit le Condor sous le règne de Telemnar, vingt sixième Roi, dont le père Minardil, fils d'Eldacar, fut tué à Pelargir par les Corsaires de l'Umbar (à leur tête se trouvaient Angamaitë et Sangahyando, arrière-petits-fils de Castamir). Peu après s'abattit sur le pays une pestilence mortelle portée par de sombres vents qui venaient de l'Orient.

Périrent le Roi et tous ses enfants, et une multitude de gens du Condor, tout fièrement ceux qui vivaient à Osgiliath. Depuis lors, par lassitude et par mue d'hommes, la vigilance aux frontières se relâcha, et on cessa d'assurer la défense des forteresses qui gardaient les défilés.

Plus tard on devait discerner que tout cela advint dans le temps même que s'enténébrait Vert bois le grand et que resurgissaient ici et là bien des choses de sinistre aloi, signes du retour de Sauron. Sans doute les ennemis du Condor souffrirent-ils eux aussi sinon ils n'auraient pas manqué de profiter de l'état de faiblesse où se trouvait le royaume, mais Sauron pouvait attendre, et l'accès au Mordor était peut-être ce qu'il souhaitait principalement.

Lorsque mourut le Roi Telemnar, les Arbres Blancs de Minas Anor dépérirent eux aussi, et séchèrent sur pied. Mais son neveu, Tarondor, lui succéda, qui replanta une graine dans la citadelle. Ce fut lui qui transféra de manière permanente le siège du royaume à Minas Anor, car Osgiliath était en partie abandonnée et bientôt menaça ruine. Parmi ceux qui, fuyant la contagion, étaient allés s'établir en Ithilien ou dans les Vals d'Occident, il n'y en eut guère à vouloir accepter d'y retourner.

Tarondor, qui accéda tout jeune au trône, eut le règne le plus long de tous les Rois du Condor, mais il ne put accomplir grand chose de plus que de mener à bien la réorganisation intérieure du royaume, et le rétablissement progressif de ses forces. Cependant Teluhmetar, son fils, se ressouvenant de la mort de Minardil, et furieux de l'audace des Corsaires qui razziaient ses côtes, poussant impunément jusqu'aux Anfalas, rassembla ses armes et, en 1810, emporta d'assaut 1 Umbar. Dans cette guerre, périrent les derniers descendants de Castamir, et l'Umbar fut à nouveau soumis à l'autorité des Rois. Telumehtar ajouta à son nom le «nom de gloire»

«Umbardacil». Mais bientôt le Condor devait connaître de nouvelles calamités, et l'Umbar fut une fois encore perdu et tomba aux mains des Hommes du Harad.

La troisième calamité fut l'invasion des Wainriders les Gens-des-Chariots qui sapèrent les forces vacillantes du Condor, l'obligeant à des guerres qui devaient se prolonger près de cent ans. Les Gens-des-Chariots étaient un peuple, ou une confédération de peuples, originaires d'Orient, mais ils étaient bien plus nombreux et mieux armés qu'aucun autre envahisseur survenu par le passé. Ils se déplaçaient dans de grands chariots et leurs chefs se battaient à bord de chars. Travaillés, comme il s'avéra par la suite, par les émissaires de Sauron, ils se ruèrent soudain sur le Condor, et le Roi Narmacil II fut tué par eux dans la bataille qui se déroula au-delà de l'Anduin, en (année 1856. Les habitants du Rhovanion méridional et oriental furent réduits en esclavage et le Condor vit pour un temps son territoire repoussé en deçà de l'Anduin et de l'Emyn Muil. [Ce fut à cette époque, croit-on, que les Spectres de l'Anneau réinvestirent le Mordor.]

A la faveur d'une révolution survenue au Rhovanion, Calimenhtar, fils de Narmacil II, vengea son père en remportant sur les Orientaux une grande victoire, la victoire dite de la plaine de Dagorlad (ou du Dagorlad) en 1899, de sorte que pour un temps tout péril fut écarté. Ce fut sous le règne d'Araphant au nord et d'Ondoher fils de Calimehtar, au sud, que les deux royaumes vinrent à nouveau à se concerter, après une longue période de silence et d'éloignement. Car ils avaient enfin compris qu'un pouvoir et un vouloir uniques ordonnaient l'attaque, déchaînée de plusieurs côtés à la fois, contre les survivants de Nnmenor. Ce fut à cette époque que Arvedui, Héritier d'Araphant, épousa Firiel, fille d'Ondoher (1940). Mais les deux royaumes n'étaient ni l'un ni l'autre en mesure de se porter secours, car l'Angmar assaillait de nouveau l'Arthedain tout juste comme les Gens-des-Chariots réapparaissaient en force.

Sur ces entrefaites, les Gens des chariots passèrent nombreux au sud du Mordor et ils s'allièrent aux Hommes du Khand et du Proche Harad. Et sous cette violente poussée, devant faire front et au nord et au sud, le Condor fut bien près de sombrer. En 1944, le Roi Ondoher et ses deux fils, Artamir et Faramir, périrent en combattant au nord de la Morannon, et l'ennemi envahit l'Ithilien. Mais Eârnil, Capitaine de l'Armée du Sud, gagna une victoire en Ithilien méridional, et détruisit l'armée du Harad qui avait franchi le fleuve Poros. Se hâtant vers le nord, il rameuta les combattants débandés de l'Armée du Nord et s'attaqua au camp principal des Gens des chariots, tout comme ils s'éjouissaient et festoyaient, criant que le Condor était vaincu et qu'il ne leur restait plus qu'à recueillir le butin. Eârnil prit le camp d'assaut et incendia les chariots, et il chassa l'ennemi en pleine débandade hors de fIthilien. Un grand nombre de ceux qui fuyèrent devant lui périrent dans les Marais des Morts.

«A la mort d'Ondoher et de ses fils, Arvedui du Royaume du nord fit valoir ses droits à la couronne du Condor, en tant que descendant direct d'Isildur et époux de Firiel seul enfant survivant d'Ondoher. Toutefois ses prétentions ne furent point admises. A cette occasion Pelendur, le Surintendant du Roi Ondoher, joua le rôle déterminant.

«Le Conseil du Condor répliqua: "La couronne et la souveraineté du Condor appartiennent uniquement aux héritiers de Meneldil, fils d'Anàrion, à qui Isildur a dévolu ce royaume. Au Condor, on hérite en ligne masculine exclusivement, et nous n'avons point entendu dire que la loi était autre en Arnor. "

«A cela Arvedui fit réponse: " Elendil a eu deux fils, dont Isildur est l'aîné et l'héritier légitime de son père. Nous avons entendu dire que le nom d'Elendil demeure à ce jour en tête de la lignée des Rois du Gondor, puisqu'il était tenu pour Grand Roi, ayant souveraineté sur toutes les terres des Dûnedain. Du vivant encore d'Elendil, ses fils reçurent le gouvernement conjoint du Sud, mais lorsque périt Elendil, Isildur alla assumer l'autorité suprême de son père, et remit le gouvernement du Sud, de même manière, au fils de son frère. Il ne se départit point de sa souveraineté sur le Gondor, et n'admit pas que le royaume d'Elendil soit divisé à jamais.

«"En outre, chez les anciens Nûmenoréens, le sceptre passait aux mains de l'aîné des enfants royaux, fût-il homme ou femme indifféremment. Sans doute cette loi n'a t'elle pas toujours été observée par les Nûmenoréens, sur leurs territoires d'exil où régnait une guerre incessante, mais telle était la loi de notre peuple, laquelle nous invoquons présentement, les enfants d'Ondoher étant morts sans postérité" (Loi promulguée à Nùmenor (comme le Roi nous l'a appris) lorsque Tar-Aldarion, le sixième Roi, ne laissa qu'un seul enfant, une fille. Elle devint la première Reine à exercer le pouvoir effectif, la Reine Tar-Ancalimë. Mais telle n'était pas la loi auparavant. A TarElendil, le quatrième Roi, avait succédé son fils Tar-Meneldur, bien que sa fille, Silmarien, fit l'aînée. Toutefois Elendilétait, lui, un descendant de Silmarien).

«A cela, le Gondor ne répondit point. Capitaine victorieux, Ei3rnil fit valoir ses droits à la couronne, et elle lui fut accordée avec l'approbation de tous les Dùnedain. du Gondor, car il était prince du sang: le fils de Siriondil, lui-même fils de Calimmacil, fils d'Arciryas, frère de Nartnacil II. Arvedui ne revendiqua pas ses droits, car il n'avait ni le pouvoir ni la volonté de s'opposer au choix des Dûnedain du Gondor, pourtant ses droits éminents ne devaient jamais être oubliés de ses descendants même lorsque leur royauté ne fut plus de ce monde. Car voici qu'approchait le temps où le Royaume du Nord allait venir à terme.

«Arvedui fut bel et bien le dernier Roi, tout comme son nom l'indique. On raconte que ce nom lui fut donné à sa naissance par Malbeth-le-Voyant qui dit à son père: "Tu l'appelleras Arvedui, car il sera le dernier en Arthedain. Mais un choix sera proposé aux Dûnedain, et s'ils prennent le moins prometteur en apparence, alors ton fils changera son nom et il deviendra souverain d'un vaste royaume. Sinon, de grands maux adviendront et bien des vies d'Hommes s'écouleront avant que ne se relèvent les Dûnedain et qu'ils ne retrouvent leur unité d'antan. "

«Et tout pareillement, au Gondor, un seul Roi succéda à Eârnil. Il se peut que si le sceptre et la couronne eussent été conjoints, alors la dignité royale se serait maintenue et bien des malheurs eussent été évités. Mais Eârnil était un homme sage et nullement arrogant, même si, comme à la plupart des gens du Gondor, le royaume d'Arthedain lui paraissait peu de chose, quelque noble l'ascendance de ses Rois.

«Il envoya des messages à Arvedui, annonçant qu'il assumait la couronne du Gondor, conformément aux lois et aux besoins du Royaume du Sud. "Mais je n'oublie point notre allégeance envers l'Arnor, ni ne renie notre parenté ni ne souhaite que les Royaumes d'Elendil deviennent à jamais étrangers l'un à l'autre. Je vous manderai tout secours dont vous aurez le besoin, tant qu'il sera en mon pouvoir."

«Mais un long temps devait s'écouler avant qu'Eàrnil ne se sentît suffisamment assuré en son royaume pour tenir sa promesse. Avec des forces qui allaient s'amenuisant, le Roi Araphant continua à repousser les assauts de l'Angmar, et lorsqu'il lui succéda, Arvedui fit de même, mais au bout du compte, à l'automne de 1973, des messages parvinrent au Gondor qui disaient la grande détresse de l'Arthedain, et que le Roi sorcier se préparait à lui assener le coup de grâce. Eârnil envoya sur l'heure son fils Eàrnur au nord, à la tête d'une escadre et de toutes les forces dont il pouvait disposer, et il lui enjoignit de faire diligence. Trop tard. Avant même qu'Eâtxtur ne touchât les ports du Lindon, le Roi sorcier avait parachevé la conquête de l'Arthedain, et Arvedui était tombé au combat.

«Mais lorsque Eâtxtur apparut aux Havres Gris, la joie fut grande et grand l'émerveillement, tant parmi les Elfes que parmi les Hommes. De si fort tonnage et si nombreux étaient ses navires qu'ils pouvaient à peine trouver à accoster, bien qu'on eût mis à leur disposition le Harlond et le Forlond, et de ces navires débarqua une puissante aimée avec des munitions et des provisions en suffisance pour une guerre de Grands Rois. Ainsi jugèrent les gens du Nord car au Gondor, cela ne représentait qu'un corps expéditionnaire de dimensions modestes au regard des Forces Vives du pays. Plus que tout, on loua la beauté des chevaux, car nombre d'entre eux venaient du Val d'Anduin, et ils étaient montés par des cavaliers de haute stature et de grande mine, les fiers princes du Rhovanion.

«Sur ce, Cirdan convoqua le ban et l'arrière-ban du Lindon ou de l'Arnor, et lorsque tout fut prêt, l'armée franchit la Lune et se mit en marche vers le nord pour affronter le Roi-Sorcier d'Angmar. Celui ci séjournait à présent, disait-on, dans le Fornost qu'il avait peuplé de créatures maléfiques, usurpant la demeure et l'autorité de ses rois. Dans son fol orgueil, il n'attendit pas que ses ennemis viennent le cueillir au gîte, mais il sortit à leur rencontre, pensant les balayer, comme il avait fait avec d'autres, dans la rivière Lune.

«Mais dévalant des Collines d'Evendim, l'Armée d'Occident fondit sur lui, et la bataille fit rage dans la plaine qui s'étend entre le Lac Nenuial et les Hauts du Nord. Les forces de l'Angmar cédaient déjà et battaient en retraite vers Fornost lorsque le principal corps de cavalerie qui, venu du Nord, avait contourné les Collines, se rua sur eux et précipita leur déroute. Le Roi-Sorcier, avec tous ceux des siens qu'il put rameuter, s'enfuit au Septentrion, comptant se réfugier sur ses terres d'Angmar. Mais avant qu'il n'ait pu gagner l'abri du Carn Dûm, la cavalerie du Gondor, Eâmur chevauchant en tête, l'avait rejoint. Au même instant survint Glorfindel, le Seigneur-Elfe, commandant les forces de Fondcombe, et si complète fut la défaite de l'Angmar, qu'il ne demeura à l'ouest des Monts ni Homme ni Orque de ce royaume.

«Mais on dit que lorsque tout fut consommé, soudain apparut le Roi-Sorcier en personne, vêtu et masqué de noir, sur un noir coursier. L'effroi s'empara de tous ceux qui l'aperçurent, mais telle était la haine qu'il lui portait, qu'il s'acharna uniquement sur le Capitaine du Gondor, et avec un hurlement épouvantable, il poussa directement son cheval sur lui. Elrrtur aurait tenu bon, n'était-ce son cheval qui ne put supporter la violence de l'assaut, il fit un écart et prit le mors aux dents, emportant Eârnur avant qu'il ne puisse le maîtriser.

«Et le Roi-Sorcier de rire, et aucun de ceux qui l'entendirent ne devait oublier l'horreur de ce sinistre ricanement. Mais lors s'avança Glorfindel, sur sa blanche cavale, et le rire s'étrangla dans sa gorge, et tournant bride, le Roi-Sorcier prit la fuite, s'évanouissant dans l'ombre. La nuit descendit sur le champ de bataille, et il disparut, et nul ne sut où il était passé.

«Sur ce réapparut Eârnur, mais Glorfindel, scrutant les ténèbres qui s'épaississaient, dit: "Ne le poursuivez pas! Il ne reviendra pas sur cette terre qui demeuraient encore en IthIlIen, s'exilèrent.

«Eârnur était vaillant comme son père, mais non pas, à son instar, sagace et avisé, c'était un homme robuste et d'un tempérament ardent, mais il ne voulut teint prendre femme, car il n'avait goût que pour la bataille et l'exercice des armes. Ses prouesses étaient telles que nul ne le pouvait vaincre lors des joutes et tournois

auxquels il se plaisait fort, faisant plutôt figure de Champion dans les Jeux, que de Capitaine ou de Roi, et il devait conserver sa vigueur et son adresse jusqu'à un âge beaucoup plus avancé que le commun des hommes»

Lorsque Eärnur ceignit la couronne, en 2043, le Roi de Minas Morgul l'appela en combat singulier, se gaussant de lui pour s'être dérobé lors de la Bataille du Nord. A cette première occasion, Mardil le Surintendant parvint à apaiser la colère du Roi. Minas Anor qui était devenue la principale ville du royaume depuis l'époque du Roi Telemnar, et la résidence des souverains, fut rebaptisée Minas Tirith, soit la cité toujours en garde contre les maléfices du Morgul.

Eämur régnait depuis sept ans seulement lorsque le Seigneur de Morgul le provoqua à nouveau, disant qu'à la couardise de sa jeunesse, Eärnur ajoutait à présent la pusillanimité de l'âge. Cette fois, Mardil fut impuissant àretenir le Roi, et Eârnur s'en alla chevauchant avec une petite escorte de chevaliers jusqu'aux portes de Minas Morgul. De cette chevauchée, on ne devait plus damais entendre parler. On crut, au Gondor, que l'ennemi avait capturé le Roi par traîtrise, et qu'il était mort à Minas Morgul dans les tourments, mais comme il n'y avait aucun témoin de sa mort, Mardil le Bon Surintendant gouverna le Gondor en son nom, de longues années durant.

Du reste, les descendants des Rois se faisaient rares. Leur nombre avait été considérablement réduit au cours de la Lutte Fratricide, et depuis lors, les Rois se montraient méfiants de leurs proches et les surveillaient de prés. Et souvent, ceux qui se voyaient ainsi objet de soupçons se réfugiaient en Umbar où ils rejoignaient le camp des rebelles, tandis que d'autres, renonçant à leur ascendance, épousaient des femmes qui n'étaient pas de sang nümenoréen.

Et il advint qu'on ne put trouver d'héritier de la couronne qui fût prince du sang et dont les droits au trône fussent reconnus de tous, et de la Lutte fratricide, tout le monde gardait le souvenir épouvanté, sachant que si de telles dissensions survenaient encore c'en était fait du Gondor. Si bien que les années succédèrent aux années, et le Surintendant continua à gouverner le Gondor, Son destin est loin d'être accompli, et il tombera, mais ce ne sera pas la main d'un Homme qui l'abattra! " Et bien des gens devaient retenir ses paroles, mais Eärnur était furieux, ne songeant qu'à se venger de l'humiliation reçue.

«Ainsi s'acheva la souveraineté maléfique de l'Angmar, et ainsi Edlnur, Capitaine du Gondor, s'attira la haine implacable du Roi sorcier, mais bien des années devaient encore s'écouler avant que cela ne fût révélé»

Ainsi et on ne le sut que par la suite ce fut donc sous le règne du Roi Eärnil que, fuyant ses terres au Septentrion, le Roi sorcier se réfugia au Mordor où vinrent l'y rejoindre les autres Spectres de l'Anneau dont il était le chef. Mais ce ne fut pas avant l'an 2000 qu'ils se risquèrent hors du Mordor et franchissant la passe de Cirith Ungol, vinrent assiéger Minas Ithil. Ils prirent Minas Ithil en 2002, et s'emparèrent de la *palantir* que l'on gardait dans la Tour. Tant que dura le Troisième Age, ils ne furent point délogés de Minas Ithil qui devint un lieu d'épouvante sous le nom de Minas Morgul. Bien des gens, cependant que la couronne d'Elendil reposait sur le giron du Roi Eärnil, dans la Maison des Morts, où Eärnur l'avait déposée.

Les Surintendants

La Maison des Surintendants était dite Maison de Hûrin, car ils descendaient de celui qui fut le Surintendant du Roi Minardil (1621-1634), Hûrin d'Emyn Arrien, un Nûmenoréen de noble extraction. Depuis, les Rois avaient toujours choisi leurs Surintendants parmi ceux de sa race, et après le gouvernement de Pelendur, la fonction de Surintendant devint héréditaire, tout comme la royauté elle-même, passant du père au fils ou au plus proche parent.

Et de fait chaque nouveau Surintendant, lorsqu'il assumait sa fonction, prêtait serment «de maintenir le sceptre et la Loi au nom du Roi, et jusqu'au retour du Roi» Mais bientôt ces mots «jusqu'au retour du Roi» ne furent guère plus qu'une formule rituelle, sans poids effectif, car les Surintendants exerçaient tous les pouvoirs des Rois. Toutefois, ils étaient encore nombreux, au Gondor, à croire que dans un temps reviendrait un Roi, et certains se souvenaient de l'ancienne lignée royale du Nord qui, selon la rumeur, vivait encore dans l'ombre. Mais les Surintendants souverains maillaient leurs cœurs contre ces songeries.

Jamais cependant, les Surintendants ne siégèrent sur le trône ancien, et ils ne portaient point de couronne ni n'avaient de sceptre. Comme signe de leur fonction, ils ne tenaient en main qu'une blanche baguette, et leur bannière était blanche tout uniment, alors que la bannière royale portait, sur fond sable, un arbre fleuri de blanc, qu'auréolaient sept étoiles.

A Mardil Voronwë, considéré premier de sa lignée, devaient succéder vingt quatre Surintendants régnants du Gondor, jusqu'à la venue de Denethor II, le vingt sixième et dernier. Au début, ils connurent une période de tranquillité, car on était au temps de la Paix Vigilante, durant laquelle Sauron se terra, tenu en respect par le pouvoir du Conseil Blanc, et les Spectres de l'Anneau demeurèrent cachés dans le Val du Morgul. Mais à partir

du gouvernement de Denethor *Ier* on cessa de jouir d'une paix véritable, et même lorsque le Gondor n'était pas en guerre ouverte, ses frontières furent constamment menacées.

Au cours des dernières années de Denethor I«, les Uruks, une race d'Orques noirs d'une force prodigieuse, firent irruption pour la première fois, venant du Mordor et en 2475, ils envahirent l'Ithilien et prirent Osgiliath. Boromir, fils de Denethor (en l'honneur de qui devait être nommé, plus tard, Boromir des Neuf Marcheurs), les vainquit et reconquit l'Ithilien, mais Osgiliath devait être finalement détruite et son grand pont de pierre rompu. Et à jamais abandonnés furent ces lieux. Boromir était un grand capitaine, et redouté du Roi-Sorcier lui-même. Il était noble et avait grande mine, un homme de forte constitution et d'âme résolue, mais au cours de la guerre, il fut blessé par le Morgul, et cette blessure écourta ses jours car il devint tout rabougri de souffrance, et mourut douze ans après son père.

Ici commence le long gouvernement de Cirion. Il était homme avisé et prudent, mais désormais restreinte était la puissance du Gondor, et Cirion ne pouvait guère faire plus que de défendre ses frontières, tandis que ses ennemis (ou le pouvoir qui les faisait agir) lui préparaient des coups qu'il ne pouvait parer. Les Corsaires harcelaient ses côtes, mais le danger principal provenait du nord. Dans les vastes terres du Rhovanion, entre la Forêt Noire et la Rivière

Vive, vivait à présent une peuplade farouche toute soumise à l'empire ténébreux de Dol Goldur. Ils faisaient de fréquentes razzias à travers la forêt, tant et si bien que le Val d'Anduin, au sud de la Rivière des Iris, fut déserté. Ces Balchoth voyaient leur nombre s'accroître constamment de gens de même espèce, accourus de l'Orient, alors que dans le même temps déclinait la population du Calenardhon. Cirion avait grand-peine à entretenir des garnisons dans les fortins le long de l'Anduin.

«Voyant venir l'orage, Cirion envoya des messagers au nord, solliciter des secours, mais tardivement, car cette année là (2510) les Balchoth construisirent de grandes barcasses et des radeaux sur la rive orientale de l'An duin, et franchissant en masse le fleuve, ils balayèrent les défenseurs des fortins. Une armée gondorienne qui montait du sud fut interceptée et chassée vers le nord, sur l'autre rive de la Limeclair, où, se trouvant subitement aux prises avec une horde d'Orques descendus des Montagnes, elle fut refoulée vers l'Anduin. C'est alors que contre tout espoir, survinrent des renforts accourus du Grand Nord, et les cors des Rohirrim retentirent pour la première fois au Gondor, Eorl le Jeune arrivait avec ses Cavaliers et il chassa l'ennemi, traquant à mort les Balchoth à travers toute la plaine du Calenardhon. A Eorl, Cirion concéda la région pour y établir son peuple, et par le Serment d'Eorl, celui ci scella l'amitié des deux peuples, et jura de venir, le cas échéant, aider et secourir les peigneurs du Gondor»

Sous le gouvernement de Beren, dix-neuvième Surintendant, un péril plus grave encore menaça le Gondor. Trois puissantes escadres, prêtes à appareiller depuis longtemps, remontèrent de l'Umbar et du Harad et assaillirent en force les côtes du Gondor, et l'ennemi débarqua en plusieurs endroits, même en un point aussi septentrional que l'embouchure de l'Isen. Simultanément, les Rohirrim se virent attaqués à l'ouest et à l'est et, leur pays envahi, ils furent chassés dans les défilés des Montagnes Blanches. Ce fut l'année (2758) du Rude Hiver qui apporta une froidure extrême et une neige abondante venue du nord et de l'est, il dura, ce Rude Hiver, près de cinq mois. Helm de Rohan et ses deux fils furent tués dans tette guerre, et ce fut la misère et la mort en Eriador et au Rohan. Mais au Gondor, au sud des Montagnes, on souffrit moins, et avant la venue du printemps, Beregond, fils de Beren, avait vaincu les envahisseurs. Sur l'heure, il demanda des secours au Rohan. C'était, depuis Boromir, le plus grand capitaine à s'être révélé au Gondor, et lorsqu'il succéda à son père (2763), le Gondor fut en voie de rétablir sa puissance. Mais le Rohan devait se remettre plus lentement de ses blessures, et c'est pour cette raison que Beren fit bon accueil à Saroumane et lui confia les clefs d'Orthanc, et à partir de l'année 2759, Saroumane vécut à Isengard.

Ce fut au temps de Beregond que les Nains et les Orques s'affrontèrent dans les Monts Brumeux (2793-2799) en de furieuses batailles dont seule la rumeur parvint au sud, jusqu'à ce que les Orques, fuyant Nanduhirion, entreprissent de traverser le Rohan pour s'établir dans les Montagnes Blanches. Et tant que ce danger ne fut pas définitivement repoussé, on ne cessa guère de s'affronter les armes à la main dans les vallons et les défilés.

Lorsque Belecthor II, le vingt et unième Surintendant mourut, dépérit aussi (Arbre Blanc de Minas Tirith, mais on le laissa sur pied «jusqu'au retour du roi», car on ne pouvait pas se procurer de semences.

Sous le gouvernement de Tûrin II, les ennemis du Gondor à nouveau s'ébranlèrent, car Sauron avait recouvré ses pouvoirs et le jour approchait où il allait révéler sa présence. Tous, hors les plus vaillants, fuirent fIthilien et se retirèrent à l'ouest, de l'autre côté de l'Anduin, car le pays était infesté d'Orques-Mordor. Ce fut Tûrin qui aménagea pour ses hommes, en Ithilien, de secrets refuges, dont Henneth Annûn, où longtemps il maintint une garnison en alerte. Il fortifia aussi à nouveau lilot de Cair Andros (Nom qui signifie «Navire aux Longues Écumes», car Mile avait la forme d'un grand navire pointant au nord sa haute proue que blanchissaient les lames de l'Anduin déferlant sur les aspérités rocheuses.) Pour défendre l'Anorien. Mais la principale menace venait du sud où les Haradrim avaient occupé le sud Gondor et où les combats faisaient rage le long du Poros.

Lorsque de puissantes armées envahirent fIthilien, le Roi Folcwine du Rohan tint le Serment d'Eorl et paya sa dette à Beregond qui avait envoyé à son secours de nombreux guerriers au Gondor. Avec leur aide, Tûrin gagna une bataille aux Gués du Poros , mais les fils de Folcwine furent l'un et l'autre tués au combat. Les Cavaliers les ensevelirent selon la coutume de leur peuple, et ils gisent côte à côte sous le même tertre funéraire, car ils étaient frères jumeaux. Longtemps s'éleva le tumulus dit *Haudh in Gwanur* sur la rive haute du fleuve, et les ennemis du Gondor redoutaient d'y passer.

Turgon succéda à Tûrin, mais à son propos, on se souvient surtout que deux ans avant sa mort, Sauron se manifesta à nouveau, se déclarant ouvertement, et il pénétra au Mordor qui depuis longtemps avait travaillé en sa faveur. Et une fois encore, on releva les ruines du Barad-dûr, et le Mont du Destin prit flamme, et les derniers des Ithiliens s'enfuirent au loin. Lorsque Turgon mourut, Saroumane s'empara d'Isengard à ses propres fins, et le fortifia.

«Echtelion II, fils de Turgon, était un homme de sage conseil. Avec le reste de pouvoir dont il disposait, il entreprit de renforcer son royaume contre les incursions du Mordor. Il incitait tous les hommes de valeur, d'où qu'ils viennent, à entrer à son service, et à ceux qui se montraient gens de confiance, il décernait un rang exalté et les comblait de faveurs. Pour maintes de ses actions, il profitait de l'aide et des conseils d'un grand capitaine qu'il aimait plus que tout autre, Thorongil, l'appelait-on au Gondor, (Aigle de l'Étoile, car il était prompt et avait vue perçante, et il portait une étoile d'argent sur son manteau, mais personne ne savait son vrai nom ni dans quel pays il était né. Il arriva en Echtelion, venant du Rohan où il avait servi le Roi Thengel, mais ce n'était point un Rohirrim. Il savait commander aux hommes, sur terre et sur mer, mais il s'évanouit, un beau jour, dans l'ombre d'où il avait surgi, avant même que ne s'achevât le règne d'Echtelion.

Bien souvent, Thorongil prodiguait ses conseils à Echtelion, disant que la force des rebelles de l'Umbar constituait un grave danger pour le Gondor, et une menace pour les fiefs du Sud, et une menace redoutable si d'aventure Saroumane se décidait à une guerre ouverte. Enfin le Surintendant lui accorda son congé, et il rassembla une flottille peu conséquente, et prit Umbar par surprise, à la nuit noire, livrant au feu nombre de navires corsaires, et sur les quais, il lutta corps à corps, avec le Capitaine du Port, et le terrassa, puis se retira avec sa flotte, n'ayant subi que des pertes minimes. Mais lorsqu'il revint à Pelargir, bien des gens se chagrinèrent et s'étonnèrent de son refus de retourner à Minas Tirith, où de grands honneurs l'attendaient.

«A Echtelion, il fit tenir un message d'adieu, disant: "D'autres tâches me sollicitent à présent, Seigneur, et il me faut affronter maints périls et maintes épreuves avant de revenir au Gondor, si tel est mon destin. " Bien que personne ne pût deviner en quoi consistaient ces tâches, ni à quelles injonctions il obéissait, on sut du moins où il se rendait. Car il avait franchi l'Anduin à bord d'une barque, et là, ayant fait ses adieux à ses compagnons, il avait poursuivi son chemin solitaire, et lorsqu'on l'aperçut pour la dernière fois, il marchait, le visage tourné vers les Monts de l'Ombre.

«Le départ de Thorongil jeta le désarroi dans la cité, à tous cela parut une grande perte, sauf peut-être à Denethor, ils d'Echtelion, un homme mûr, à présent, pour assumer la fonction de Surintendant, à laquelle il accéda quatre ans après, à la mort de son père.

«Denethor II était un homme de haute stature, fier et vaillant, et de plus royale apparence qu'aucun de ceux qui avaient paru au Gondor depuis bien des générations, et il était sage de surcroît, et doué d'une vue perçante, et il en savait long sur les mœurs et coutumes. De fait, il ressemblait à Thorongil comme on ressemble à un tout proche parent, et cependant on lui avait toujours préféré l'étranger: dans le cœur des hommes du peuple comme dans l'estime de son père, il n'avait occupé que la seconde place. A l'époque, ils furent nombreux à penser que Thorongil s'était effacé avant que son rival ne devienne son maître, encore que Thorongil lui-même n'ait jamais cherché à supplanter Denethor, ni prétendu à autre chose qu'à être le serviteur de son père. Et sur un point, seulement, leurs conseils aux Surintendants différaient: à maintes reprises, Thorongil avait mis en garde Echtelion contre Saroumane-le-Blanc, à Isengard, l'engageant' à faire plutôt bon accueil à Gandalf-le-Gris. Mais entre Denethor et Gandalf, il n'y avait guère d'affinité, et passé le règne d'Echtelion, le Gris Pèlerin fut moins le bienvenu à Minas Tirith. C'est pourquoi, par la suite, lorsque tout s'éclaira, ils furent nombreux à croire que Denethor était d'entendement subtil: et que plus clairvoyant et perspicace que les hommes de son temps, il avait découvert qui, en vérité, était cet étranger du nom de Thorongil, et soupçonnait que Mithrandir et lui cherchaient à le supplanter.

«Lorsque Denethor devint Surintendant (29H4), il se révéla un seigneur et maître, un qui tenait ferme en sa main le gouvernement de toutes choses. II parlait peu mais il écoutait attentivement les conseils prodigués, puis agissait selon son jugement propre. Il s'était marié tardivement (2976), prenant à femme Finduilas, fille d'Adrahil de Dol Amroth. Elle était Dame de Beauté et douce en son cœur, mais douze ans à peine s'étaient écoulés qu'elle mourut. Denethor l'aimait, à sa façon, plus tendrement que toute autre créature sur terre, sauf pour l'aîné des fils qu'elle lui avait donnés. Mais selon l'opinion communément admise, elle avait dépéri derrière les remparts de la Cité, et s'était étiolée comme une fleur des vallons ouverts aux brises marines s'étiole

lorsqu'elle est transplantée sur le roc stérile. L'Ombre qui s'amoncelait à l'est l'emplissait d'effroi, et sans cesse, elle tournait ses regards vers le sud, vers l'horizon de la Mer dont elle se languissait.

«Après sa mort, Denethor se fit plus sombre et silencieux qu'auparavant, et il avait coutume de rester assis longtemps solitaire en sa tour, plongé dans ses pensées, pressentant que l'affrontement avec le Mordor surviendrait sous son règne. On crut par la suite qu'ayant besoin de savoir mais fier de nature et confiant en sa propre force de caractère, il avait osé visionner la palantir de la Tour Blanche. Aucun des Surintendants ne s'y était risqué, pas même les Rois Eârnil et Eärnur, après la chute de Minas Ithil, lorsque la palantir d'Isildur était tombée aux mains de (Ennemi, car la Pierre de Minas Tirith était la palantir d'Anàrion la plus étroitement accordée à celle que possédait Sauron.

«Ainsi Denethor acquit-il une connaissance intime de tout ce qui se passait dans son royaume, et bien au-delà de ses frontières, connaissance dont s'émerveillait son peuple, mais qu'il devait payer cher car à' force d'affronter Sauron, il se fit tout décrépit bien avant l'âge. Et son orgueil s'accrut à la mesure de son désespoir, au point que dans tous les événements de l'époque, Denethor finit par ne déchiffrer que les seuls effets du combat singulier qui opposait le Seigneur de la Tour Blanche au Seigneur de Barad-dûr, et il en vint ainsi à se méfier de tous les autres qui luttaient contre Sauron, hors ceux qui servaient ses intérêts propres.

«Et voici qu'approchait le temps de la Guerre de l'Anneau, et les fils de Denethor atteignirent l'âge d'homme. Boromir, de cinq ans l'aîné, le bien-aimé de son père, lui ressemblait et de visage et par son fier tempérament, mais guère par d'autres côtés. C'était plutôt un homme du genre du Roi Eärnur d'autrefois, ne contractant point de mariage, mais se plaisant principalement à l'exercice des armes, robuste et téméraire certes, mais se souciant peu des savoirs coutumiers, sinon pour les récits des batailles d'antan. Faramir, le cadet, lui ressemblait de visage, mais il avait tout autre esprit. Il lisait dans le cœur des hommes avec autant de pénétration que son père, mais ce qu'il y lisait l'incitait plus à la compassion qu'au mépris. II était d'humeur affable, fort versé dans le savoir coutumier et connaisseur en musique, et c'est pourquoi on le tenait communément à l'époque pour moins vaillant en son cœur que son aîné. Et pourtant ce n'était pas le cas, sinon qu'il ne recherchait pas le danger par vaine gloriole. Ii faisait noble accueil à Gandalf lorsque celui ci venait en ville, et cherchait à faire son profit de la sagesse du Gris, et en cela comme en beaucoup d'autres choses, il déplaisait à son père.

«Cependant les frères s'aimaient tendrement, et il en avait toujours été ainsi, depuis leur enfance, car toujours Boromir avait aidé et protégé Faramir. Et depuis lors, nulle jalousie ou rivalité ne s'était insinuée entre eux, que ce fût pour gagner la faveur de leur père ou les louanges du monde. Faramir ne pouvait concevoir qu'il y eût au Gondor quelqu'un qui l'emportât sur Boromir, héritier de Denethor, capitaine de la Tour Blanche et Boromir pensait de même. Pourtant à l'épreuve, les choses devaient se révéler différentes. Mais des aventures de ces trois-là durant la Guerre de l'Anneau, il est amplement question ailleurs. Et après la Guerre le gouvernement des Surintendants prit fin, car l'héritier d'Isildur et d'Anârion revint, et la royauté fut rétablie, et sur la Tour d'Echtelion, on vit flotter à nouveau la bannière de l'Arbre Blanc»

FRAGMENT
DE L'HISTOIRE D'ARAGORN ET D'ARWEN

Arador était le grand-père du Roi. Son fils Arathorn rechercha en mariage Gilraen la Belle, fille de Dirhael, lui-même descendant d'Aranarth. Dirhael était opposé à cette union, car Gilraen était jeune et n'avait pas encore atteint l'âge auquel les femmes des Dûnedain avaient accoutumé de se marier.

«De plus, disait-il, Arathorn est un homme rigide dans sa pleine maturité, et il sera chef plus tôt qu'on ne s'y attend, je pressens toutefois dans mon cœur qu'il aura la vie brève»

Mais Ivorwen, sa femme, qui avait aussi le don de prévision, répondit: «La hâte n'en est que plus nécessaire! Les jours s'assombrissent avant l'orage, et de grands événements vont venir. Si ces deux se marient maintenant, l'espoir peut naître pour notre peuple, mais s'ils attendent, il est possible qu'il ne vienne pas au cours de cet âge»

Et il se trouva que, alors qu'Aragorn et Gilraen étaient mariés depuis un an seulement, Arathorn fut pris par des trolls de la colline sur les Plateaux Froids au nord de Fondcombe, et tué, et Arathorn devint Chef des Dûnedain. L'année suivante, Gilraen lui donna un fils, qui reçut le nom d'Aragorn. Mais Aragorn n'avait que deux ans quand Arathorn s'en fut combattre les Orques avec les fils d'Elrond, et il fut tué par une flèche d'orque qui lui perça l'œil, et ainsi il eut effectivement la vie courte pour un homme de sa race, puisqu'il n'avait que soixante ans quand il tomba.

Aragorn, à présent Héritier d'Isildur, fut alors emmené vivre avec sa mère dans la maison d'Elrond, et Elrond remplaça son père et vint à l'aimer comme son propre fils. Mais il fut appelé Estel, c'est à dire

«L'Espoir», et ses véritables nom et lignage furent tenus secrets sur les instances d'Elrond, car le Sage savait alors que l'Ennemi cherchait à découvrir l'Héritier d'Isildur, s'il en restait un sur terre.

Mais alors qu'Estel n'avait encore que vingt ans d'âge, il se trouva qu'il revint à Fondcombe après de grands exploits en compagnie des fils d'Elrond, et Elrond, le regardant, fut heureux, car il voyait qu'il était beau et noble et qu'il avait atteint de bonne heure la virilité, bien qu'il n'eût pas encore grandi de corps ni d'esprit. Ce jour là, donc, Elrond lui donna son vrai nom, et lui dit qui il était et de qui il était le fils, et il lui remit les biens de sa maison.

«Voici, dit-il, l'anneau de Barahir, marque de notre lointaine parenté, et voici aussi les tronçons de Narsil. Avec eux, tu pourras encore accomplir de grands exploits, car je prévois que l'étendue de ta vie dépassera la mesure des Hommes, à moins que le Mal ne t'arrive ou que tu ne viennes à faillir dans l'épreuve. Mais elle sera dure et longue. Le Sceptre d'Annûminas, je le conserve, car il te faut le gagner»

Le lendemain, au coucher du soleil, Aragorn se promenait seul dans les bois, et il avait le cœur joyeux, et il chantait, car il était plein d'espoir et le monde était beau. Et soudain, tandis même qu'il chantait, il vit une jeune fille qui marchait sur le gazon parmi les troncs blancs des bouleaux, il s'arrêta stupéfait, croyant s'être égaré dans un rêve ou bien avoir reçu le don des ménestrels elfiques, qui peuvent faire apparaître devant les yeux de qui les écoute les choses qu'ils chantent.

Car Aragorn venait de chanter une partie du Lai de Lûthien qui parle de la rencontre de Lûthien et de Beren dans la forêt de Neldoreth. Et voilà que Lûthien marchait sous ses yeux à Fondcombe, vêtue d'une mante bleu et argent, belle comme le crépuscule du Pays elfique, sa chevelure sombre flottait dans une brise soudaine, et son front était ceint de gemmes semblables à des étoiles.

Aragorn regarda un moment en silence, mais, craignant qu'elle ne disparût à jamais, il l'appela, criant *Tinûviel, Tinûviel!* tout comme avait fait Beren au Temps des Anciens, depuis longtemps passés.

La jeune fille se tourna alors vers lui, sourit et dit: «Qui êtes-vous? Et pourquoi me donnez-vous ce nom? »

Et il répondit: «Parce que je croyais que vous étiez effectivement Lûthien Tinnviel, que je chantais. Mais si vous n'êtes pas elle, vous vous promenez comme sa vivante image»

«Tant de gens l'ont dit, répondit-elle d'un ton grave. Mais son nom n'est pas le mien. Encore que mon destin puisse ne guère différer du sien. Mais qui êtes vous? »

«Je fus appelé Estel, dit-il, mais je suis Aragorn, fils d'Arathorn, Héritier d'Isildur, Seigneur des Dûnedain» Mais, tout en disant cela, il sentit que ce haut lignage, dont son cœur s'était réjoui n'avait à présent que peu de valeur et n'était rien à côté de la dignité et de la beauté de la jeune fille.

Mais elle rit joyeusement et dit: «Dans ce cas, nous sommes parents éloignés. Car je suis Arwen fille d'Elrond, et je me nomme aussi Undomiel»

«Il arrive souvent, dit Aragorn, que dans les temps dangereux, les hommes cachent leur plus grand trésor. Mais je m'étonne d'Elrond et de vos frères, car, bien que j'aie demeuré dans cette maison depuis l'enfance, je n'ai jamais entendu un mot à votre sujet. Comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais rencontrés? Votre père ne vous a certainement pas tenue sous clef dans son trésor? »

«Non, dit-elle, levant le regard vers les Montagnes qui s'élevaient à l'est. J'ai demeuré quelque temps au pays des parents de ma mère, dans la lointaine Lothlbrien. Je ne suis revenue que récemment pour revoir mon père. II y a bien des années que je ne me suis promenée dans Imladris»

Aragorn s'étonna alors, car elle ne paraissait pas plus âgée que lui, qui n'avait encore vécu qu'une vingtaine d'années en Terre du Milieu. Mais Arwen le regarda dans les yeux et dit: «Ne vous étonnez pas! Car les enfants d'Elrond ont la vie des Elfes»

Aragorn fut alors confondu, car il voyait dans ses yeux la lumière elfique et la sagesse de bien des jours, mais, dès cette heure, il aima Arwen Undomiel, fille d'Elrond.

Dans les jours qui suivirent, Aragorn devint silencieux, et sa mère perçut qu'il lui était arrivé quelque chose d'étrange, il finit par céder à ses questions et lui parla de la rencontre au crépuscule sous les arbres.

«Mon fils, dit Gilraen, ton ambition est grande, fût-ce pour le descendant de nombreux rois. Car cette dame est la plus noble et la plus belle qui soit actuellement sur terre. Et il ne convient pas qu'un mortel se marie avec la race elfique»

«Nous avons cependant quelque rapport avec cette race, répliqua Aragorn, si ce que j'ai appris de l'histoire de mes ancêtres est vrai»

«C'est en effet la vérité, dit Gilraen, mais c'était il y a longtemps et dans un autre âge de ce monde, avant que notre race fût diminuée. C'est pourquoi j'ai peur, car sans la bienveillance de Maître Elrond, les Héritiers d'Isildur arriveront bientôt à leur terme. Mais je ne crois pas que tu obtiennes l'appui d'Elrond en cette matière»

«Alors, amers seront mes jours, et je m'en irai dans les terres sauvages, seul», dit Aragorn.

«Tel sera en effet ton destin», dit Gilraen , mais, bien qu'elle possédât dans une certaine mesure le don de prévision des siens, elle ne lui en dit pas davantage, et elle ne parla à personne de ce que son fils lui avait révélé.

Mais Elrond voyait bien des choses et lisait dans bien des cœurs. Un jour, donc, avait la fin de l'année, il fit appeler Aragorn en sa salle et lui dit: «Ecoute-moi, Aragorn, fils d'Arathorn, Seigneur des Dünedain ! Un grand destin t'attend: soit de t'élever plus haut que tous tes pères depuis l'époque d'Élendil, soit de tomber dans les ténèbres avec tout le restant de ta race. De nombreuses années d'épreuve t'attendent. Tu n'auras point d'épouse ni ne lieras à toi par la foi aucune femme, jusqu'à ce que ton temps vienne et que tu en sois trouvé digne»

Aragorn fut alors troublé, et il dit: «Serait ce que ma mère a parlé de cela? »

«Non, en vérité répondit Elrond. Tes propres yeux t'ont trahi. Mais je ne parle pas de ma fille seule. Tu ne seras fiancé à l'enfant d'aucun homme pour le moment. Mais quant à Arwen la Belle, Dame d'Imladris et de Lorien, Étoile du Soir de son peuple, elle est de plus haut lignage que toi et elle a déjà vécu si longtemps en ce monde que tu n'es qu'une poussée de l'année auprès d'un jeune bouleau de maints étés. Elle est trop au-dessus de toi. Et cela pourrait fort bien être sa pensée, je crois. Mais, même s'il n'en était pas ainsi et que son cœur se tourne vers toi, j'en serais encore chagriné à cause de la fatalité qui pèse sur nous»

«Quelle est-elle? » Demanda Aragorn.

«Que tant que je demeurerai ici, elle vivra avec la jeunesse des Elfes, répondit Elrond, et quand je m'en irai, elle partira avec moi, si elle le veut»

«Je vois, dit Aragorn, que j'ai tourné les yeux vers un trésor non moindre que celui de Thingol que Beren désira jadis. Telle est ma fatalité» Alors, soudain, le don de prévision de sa race lui vint, et il dit: «Mais voyez! Maître Elrond, les années de votre séjour s'épuisent en fin de compte, et le choix ne tardera pas à s'imposer à vos enfants entre la séparation d'avec vous ou d'avec la Terre du eu»

«C'est , dit Elrond. Bientôt, selon notre compte, mais de nombreuses années d'Hommes doivent encore s'écouler. Aucun choix ne se posera toutefois à Arwen, ma bien-aimée, à moins que toi, Aragorn fils d'Arathorn, ne te mettes entre nous et n'amènes l'un de nous, toi ou moi, à une amère séparation au-delà de la fin du monde. Tu ne sais pas encore ce que tu désires de moi» Il soupira fit, exprès un moment, regardant le jeune homme avec gravité, il dit encore: «Les années amèneront ce qu'elles amèneront. Nous ne reparlerons plus de cela avant qu'un grand nombre ne se soient écoulées. Les jours s'assombrissent, et beaucoup de mal est à venir»

Aragorn prit alors un congé affectueux d'Elrond, et, le lendemain, il fit ses adieux à sa mère, à la maison d'Elrond et à Arwen, et il s'en fut dans les terres sauvages. Durant près de trente ans, il travailla à la lutte contre Saurons et il devint l'ami de Gandalf le Sage, duquel il acquit une grande sagesse. II fit avec lui maints voyages périlleux, mais à mesure que les années passaient, il alla plus souvent seul. Ses courses étaient dures et longues, et il prit un aspect quelque peu sévère, sauf quand il lui arrivait de sourire, pourtant, il paraissait aux Hommes digne d'être honoré, comme un roi en exil, quand il ne dissimulait pas sa forme véritable. Car il allait sous maintes apparences, et il acquit la renommée sous de multiples noms. Il chevaucha dans l'armée des Rohirrim et combattit pour le Seigneur de Gondor sur terre et sur mer, et puis, à l'heure de la victoire, il disparut de la connaissance des Hommes de l'Ouest, il partit seul dans l'Est et s'enfonça profondément dans le Sud, explorant les cœurs des Hommes, tant mauvais que bons, et déjouant les complots et les stratagèmes des serviteurs de Sauron.

II devint ainsi le plus intrépide des Hommes mortels, versé dans leurs arts et leur savoir, tout en étant plus qu'eux, car il possédait la sagesse des elfes, et il avait dans les yeux une lueur que allumée, peu de gens pouvaient supporter. Son visage était triste et sévère à cause de la fatalité qui pesait sur lui, et pourtant il conservait toujours un espoir au fond du cœur, d'où la gaieté jaillissait parfois comme une source du rocher.

Il se trouva que lorsque Aragorn eut quarante-six ans, il revint de divers périls aux sombres confins du Mordor, où Sauron résidait de nouveau affairé au mal. Il était las, et il désirait aller se reposer un temps à Fondcombe avant de repartir dans les pays lointains, et sur son chemin, il arriva aux frontières de la Lôrien, et il fut admis dans la terre cachée par la Dame Galadriel.

A son insu, Arwen Undomiel se trouvait là aussi, résidant de nouveau quelque temps chez les parents de sa mère. Elle était peu changée, car les années mortelles ne l'avaient pas touchée, mais son visage était plus grave et son rire se faisait à présent rarement entendre. Mais Aragorn avait pris sa pleine stature de corps et d'esprit, Galadriel l'invita à se débarrasser de ses habits fatigués, et elle le vêtit d'argent et de blanc, avec un manteau gris elfique et une gemme brillante au front. Alors, il parut supérieur à toute espèce d'Hommes, plus semblable à un Seigneur elfe des Iles Occidentales. Et ce fut ainsi qu'Arwen le revit pour la première fois depuis leur longue séparation, et comme il s'avançait vers elle sous les arbres de Caras Galadron chargés de fleurs d'or, son choix fut fait et son destin scellé.

Après cela, durant une saison, ils se promenèrent ensemble dans les clairières de Lothlbrien, jusqu'à ce que le temps fût venu pour lui de repartir. Et le soir du solstice d'été, Aragorn, fils d'Arathorn, et Arwen fille d'Elrond se rendirent à la belle colline, Cerin Amroth, au centre du pays, et ils marchèrent pieds nus sur l'herbe

immortelle parmi l'élanor et le niphredil. Et là, sur cette colline, ils regardèrent à l'Est vers l'Ombre et à l'Ouest vers le Crépuscule, et ils engagèrent leur foi et furent heureux.

Et Arwen dit: «Noire est l'Ombre, et pourtant mon cœur se réjouit, car vous, Estel, vous serez parmi les grands dont la vaillance la détruira»

Mais Aragorn répondit: «Hélas! je ne puis le prévoir, et comment cela peut arriver m'est caché. Mais, avec votre espoir, j'espérerai. Et l'Ombre, je la rejette entièrement. Mais le Crépuscule, Dame, n'est pas non plus pour moi, car je suis mortel, et si vous voulez vous attacher à moi, Étoile du Soir, au Crépuscule aussi, il vous faudra renoncer»

Et elle se tint alors immobile comme un arbre blanc, tournée vers l'Ouest, et elle finit par dire: «Je m'attacherai à vous, Dûnadan, et je me détournerai du Crépuscule. C'est pourtant là que se trouve la terre de mon peuple et la demeure séculaire de toute ma race» Elle aimait tendrement son père.

En apprenant le choix de sa tille, Elrond demeura silencieux, bien qu'il eût le cœur attristé et qu'il ne trouvât pas plus facile à supporter le destin depuis longtemps redouté. Mais quand Aragorn revint à Fondcombe, il l'appela à lui et lui dit

«Mon fils, les années viennent où l'espoir s'estompera, et au-delà, rien n'est très clair. Et maintenant, une ombre s'étend entre nous. Peut-être en a t’il été ainsi arrêté que, par ma perte, la royauté des Hommes puisse être restaurée. Aussi, bien que je t'aime, je te dis: Arwen Undomiel ne portera pas atteinte à la grâce de sa vie pour une moindre cause. Elle ne sera l'épouse d'aucun Homme moindre que le Roi de Gondor et d'Arnor réunis. A moi, même alors, notre victoire ne pourra apporter que le chagrin et la séparation mais pour toi, ce sera un espoir de joie pour quelque temps. Hélas, mon fils! Je crains que pour Arwen le Destin des Hommes ne puisse paraître dur en fin de compte»

Les choses restèrent donc en cet état entre Elrond et Aragorn, et ils ne parlèrent plus de cette question, mais Aragorn repartit affronter le danger et la peine. Et tandis que le monde s'assombrissait et que la peur tombait sur la Terre du Milieu à mesure que le pouvoir de Sauron croissait et que le Baraddîu s'élevait toujours plus haut et plus fort, Arwen demeura à Fondcombe, et, Aragorn étant au loin, elle veillait sur lui en pensée, et dans son espoir, elle fit pour lui un grand et royal étendard tel que seul pourrait le déployer celui qui revendiquerait la suzeraineté des Nûmenoréens et l'héritage d'Elendil.

Après quelques années, Gilraen prit congé d'Elrond et retourna auprès de son propre peuple en Ériador, où elle vécut seule, elle revit rarement son fils, car il passa de nombreuses années dans les pays lointains. Mais une fois qu'Aragorn était retourné dans le Nord, il alla la voir, et elle lui dit avant son départ:

«Ceci est notre dernière séparation, Estel, mon fils. Je suis vieillie par les soucis, tout comme l'un des Hommes moindres, et maintenant qu'elle approche, je ne puis affronter l'obscurité de notre temps, qui s'amasse sur la Terre du Milieu. Je ne tarderai pas à la quitter»

Aragorn s'efforça de la réconforter, disant: «Il peut encore y avoir de la lumière au-delà des ténèbres, et dans ce cas, je voudrais que tu la voies et sois heureuse»

Mais elle ne répondit que par ce *linnod:*

*Onen i-Estel Edain, û-chebin estel anim (*J'ai donné l'Espoir aux Dûnedain, je n'ai gardé aucun espoir pour moi-même*)*

et Aragorn partit, le cœur lourd. Gilraenmourut avant le printemps suivant.

Les années s'avancèrent ainsi vers la Guerre de l'Anneau, dont il est traité davantage ailleurs: Comment fut révélé le moyen imprévu d'abattre Sauron et comment se réalisa un espoir au-delà de tout espoir. Et il arriva qu'à l'heure de la défaite, Aragorn vint de la mer et déploya l'étendard d'Arwen à la bataille des Champs du Pelennor et qu'en ce jour là il fut salué du titre de roi. Et enfin, quand tout fut terminé, il entra en possession de l'héritage de ses pères et reçut la couronne de Gondor et le sceptre d'Arnor, et au Solstice d'Été, l'année de la chute de Sauron, il prit la main d'Arwen Undomiel, et ils furent mariés dans la cité des Rois.

Le Troisième Age s'acheva ainsi dans la victoire et l'espérance, mais l'une des plus grandes afflictions de cet Age fut la séparation d'Elrond et d'Arwen, car ils furent séparés par la mer et par un destin d'au-delà de la fin du monde. Quand le Grand Anneau fut détruit et que les Trois furent dépouillés de leur pouvoir, Elrond devint enfin las, et il abandonna la Terre du Milieu pour n'y jamais revenir. Mais Arwen devint comme une femme mortelle, son destin ne fut toutefois point de mourir avant que tout ce qu'elle avait acquis ne fût perdu.

Comme Reine des Elfes et des Hommes, elle demeura avec Aragorn durant cent vingt années de grande gloire et félicité, mais il ressentit enfin l'approche du grand âge, et il sut que les jours de sa vie touchaient à leur fin, si longs qu'ils eussent été. Alors Aragorn dit à Arwen:

«Enfin, Dame Étoile du Soir, la plus belle en ce monde et la plus aimée, mon monde s'évanouit. Voyez! nous avons récolté, nous avons dépensé, et maintenant le moment du paiement approche»

Arwen connaissait bien ses intentions, et elle les avait de longtemps prévues, elle n'en fut pas moins submergée de chagrin. «Voudriez-vous donc, Seigneur, quitter avant votre temps vos sujets qui vivent par votre parole? » Dit-elle.

«Pas avant mon temps, répondit-il. Car, si je ne pars pas maintenant, il me faudra le faire bientôt par nécessité. Et notre fils Eldarion est un homme tout à fait mûr pour la royauté»

Aragorn se rendit alors à la Maison des Rois dans la Rue du Silence, et il s'étendit sur la longue couche, préparée pour lui. Là, il fit ses adieux à Eldarion et remit entre ses mains la couronne ailée de Gondor et le sceptre d'Arnor, après quoi, tous le quittèrent sauf Arwen, qui se tint seule près de sa couche. Et, malgré toute sa sagesse et sa lignée, elle ne put s'abstenir d'essayer de le convaincre de rester encore quelque temps. Elle n'était pas encore lassée de la vie, et elle éprouvait ainsi l'amertume de la condition mortelle qu'elle avait assumée.

Dame Undomiel, dit Aragorn, l'heure est certes dure, mais elle fut compensée en ce jour de notre rencontre sous les bouleaux blancs dans le jardin d'Elrond où nul ne se promène plus. Et sur la colline de Cerin Amroth, lorsque nous renonçâmes tous deux à l'Ombre et au Crépuscule, ce destin fut accepté. Rentrez en vous-même, ma bien-aimée, et demandez-vous si vous voudriez vraiment que j'attende de dépérir et de tomber de mon haut siège ramolli et faible d'esprit. Non, Madame, je suis le dernier des Nûmenoréens et le plus récent Roi du Temps des Anciens, et il m'a été donné non seulement de vivre trois fois plus longtemps que les Hommes de la Terre du Milieu, mais aussi la grâce d'aller à ma guise et de rendre le don. Je vais donc maintenant m'endormir.

«Je ne chercherai pas à vous réconforter, car il n'est point de réconfort pour pareille peine en ce monde. L'ultime choix vous est posé: vous repentir, retourner aux Havres et emporter dans l'Ouest le souvenir des jours passés ensemble, qui seront là toujours verts, mais jamais plus que des souvenirs, ou subir le Destin des Hommes»

«Non, cher Seigneur, dit-elle, ce choix est depuis longtemps passé. Il n'est plus de navire pour m'emporter d'ici, et je dois donc subir le Destin des Hommes, que je le veuille ou non: la déperdition et le silence. Mais je vous le dis, Roi des Nùmenoréens, c'est seulement à présent que j'ai compris l'histoire des vôtres et de leur chute. Je les dédaignais comme sots et méchants, mais j'ai enfin pitié d'eux. Car si c'est là en vérité, comme le disent les Elfes, le don de l'Unique aux Hommes, il est amer à recevoir»

<. C'est ce qu'il semble, dit-il. Mais ne nous laissons pas abattre à l'épreuve finale, nous qui avons renoncé autrefois à l'Ombre et à l'Anneau. Nous devons partir dans la tristesse, mais non dans le désespoir. Voyez! nous ne sommes pas liés à jamais aux cercles du monde et, au-delà, il y a plus que le souvenir. Adieu! »

« Estel, Estel ! » S'écria t'elle, et là-dessus, tout en lui prenant la main et en la baisant, il succomba au sommeil. Alors, une grande beauté se révéla en lui, de sorte que tous ceux qui vinrent là le contemplèrent avec émerveillement, car ils voyaient mêlées en lui la grâce de sa jeunesse, la vaillance de sa maturité et la majesté de sa vieillesse. Et il resta longtemps étendu là, image de la splendeur des Rois des Hommes dans une gloire non ternie avant le brisement du monde.

Mais Arwen sortit de la Maison, la lumière de ses yeux était éteinte, et il parut à son peuple qu'elle était devenue froide et grise comme la nuit qui vient en hiver sans une étoile. Elle dit alors adieu à Eldarion, à ses filles et à tous ceux qu'elle avait aimés, et elle sortit de la cité de Minas Tirith et s'en fut au pays de Lôrien, où elle vécut jusqu'à l'hiver, seule sous les arbres qui se flétrissaient. Galadriel avait disparu et Celeborn était parti lui aussi, et le pays était silencieux.

Là, enfin, tandis que les feuilles de mallorne tombaient mais que le printemps n'était pas encore venu, elle s'étendit pour le repos sur Cerin Amroth, et là est sa tombe verdoyante jusqu'à ce que le monde change et que tous les jours de sa vie soient totalement oubliés des hommes qui suivront et que l'elanor et le niphridil ne fleurissent plus à l'est de la Mer.

Ici finit cette- histoire, telle qu'elle nous est venue du Sud, et, après la disparition d'Étoile du Soir, plus rien n'est dit dans le livre des jours anciens.

LA MAISON D'EORL

«Eorl le Jeune était Seigneur des Humains de l'Éothéod, pays qui s'étendait aux sources de l'Anduin, entre les contreforts extrêmes des Monts Brumeux et la lisière septentrionale de la Forêt Noire. L'Éothéod avait colonisé ces terres sous le règne du Roi Eàrnil II, et ces humains venaient du Val d'Anduin, des régions situées entre le Carrock et la Rivière des Iris, de par leurs origines, ils étaient proches parents des Beornings et des Hommes qui vivaient sur la frange ouest de la Forêt. Les ancêtres d'Eorl prétendaient descendre des Rois du Rhovanion, dont le royaume s'étendait au-delà de la Forêt Noire avant les invasions des Gens des chariots, et c'est pourquoi ils se disaient en parenté avec les Rois du Gondor issus d'Eldacar. Ils aimaient plus que tout l'immensité des plaines et prenaient plaisir aux chevaux et aux exploits équestres, mais à l'époque le moyen cours de l'Anduin était extrêmement populeux, et de plus l'ombre de Dol Guldur allait sans cesse s'allongeant, aussi lorsqu'ils apprirent la chute du Roi sorcier, ils s'en allèrent en quête d'espace plus au nord, et chassèrent les débris du peuple d'Angmar sur le versant oriental des Montagnes. Mais sous le règne de Léod, père d'Eorl, la population s'était encore accrue, et ils se trouvaient de nouveau un peu à l'étroit sur leurs terres.

En l'année deux mille cinq cent dix du Troisième Age, un nouveau péril menaça le Gondor. Une puissante armée d'Hommes Sauvages, surgie du NordEst, envahit le Rhovanion, et dévalant les Terres Brunes, franchit l'Anduin sur des radeaux. A la même époque, soit pur hasard, soit à dessein, les Orques (qui étaient alors tout-puissants: cela se passait avant la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Nains) descendirent des Montagnes. Les envahisseurs occupèrent le Calenardhon, et Cirion, Surintendant du Gondor, envoya des messagers au nord, solliciter des secours, car l'amitié était scellée de longue date entre les hommes du Val d'Anduin et le peuple du Gondor. Mais dans la vallée où coule le Fleuve, la population était à présent clairsemée et peu empressée à fournir une aide quelconque. Enfin le message atteignit Eorl, disant la situation désespérée du Gondor, et bien qu'on eût pu croire à la chevauchée de la dernière chance, Eorl l'entreprit à la tête d'un fort corps de cavaliers.

Et ainsi se trouva t’il à la bataille du Champ du Celebrant, tel était le nom du pays verdoyant qui s'étend entre le Cours d'Argent et la Limeclair. En ce lieu, l'armée du Nord Gondor se trouvait aux abois: vaincue dans le Wold et coupée du Sud, elle avait été chassée de l'autre côté de la Limeclair, et là soudainement assaillie par une bande d'Orques, elle avait été refoulée sur l'Anduin. Tout semblait perdu lorsque contre tout espoir surgirent les Cavaliers du Nord qui bousculèrent les arrières de l'ennemi. La fortune des batailles changea alors de camp, et l'ennemi fut repoussé avec de nombreuses pertes sur l'autre rive de la Limeclair. Eorl mena la traque, et les Cavaliers du Nord inspiraient un tel effroi que les envahisseurs du Wold se débandèrent et les Rohirrim les pourchassèrent par les plaines du Calenardhon»

Depuis la Peste, la région était peu populeuse, et la plupart des survivants avaient été sauvagement massacrés par les féroces Orientaux. En reconnaissance des secours qu'il lui avait apportés, Cirion concéda à Eorl et à son peuple la propriété du Calenardhon entre l'Anduin et l'Isen et les gens d'Eorl mandèrent leurs femmes et leurs enfants et firent venir leurs biens meubles, et ils s'établirent sur ces terres. Et ce pays, ils le rebaptisèrent, lui donnant le nom de Mark (ou Marche) des Cavaliers, et ils se nommèrent eux-mêmes les Eorlingas, mais au Gondor, on appelait leur pays, le Rohan, et son peuple les Rohirrim (c'est-à-dire les Seigneurs Cavaliers). C'est ainsi qu'Eorl devint le premier Roi de la Marche, et il choisit de faire sa demeure sur une verte colline, au pied des Montagnes Blanches qui clôturaient son pays au sud. Et là vécurent désormais les Rohirrim, hommes libres sous l'autorité de leurs propres rois et de leurs lois propres, mais ayant contracté éternelle alliance avec le Gondor.

«Dans les chants du Rohan qui évoquent encore le pays du Septentrion, sont nommés bien des seigneurs et guerriers et bien des dames belles et vaillantes. Frumgar, dit-on, était le nom du chef qui conduisit son peuple en pays Éothéod. De son fils Fram, on dit qu'il tua Scatha, le terrible dragon d'Ered Mithrim, et ainsi le pays fut-il à jamais débarrassé des Grands-Vers. Ce faisant, Fram gagna de grandes richesses, mais il se heurta aux Nains qui revendiquaient le trésor de Scatha. Fram n'en voulait rien céder, pas un liard, et en lieu et place leur fit tenir les dents de Scatha montées en collier, disant: «Des bijoux tels ceux là, vous n'en trouverez point d'équivalents en vos coffres, car ils sont difficiles à se procurer» D'aucuns disent que pour venger cette insulte, les Nains tuèrent Fram. Les Éothéod et les Nains étaient gens qui ne s'aimaient guère.

«Le père d'Eorl avait nom Léod. C'était un dresseur de chevaux sauvages qui, à cette époque, parcouraient nombreux le pays. Léod captura un poulain blanc qui grandit rapidement, devenant un fier cheval, vigoureux et de noble allure. Nul homme ne le pouvait dompter. Lorsque Léod s'enhardit à l'enfourcher, le cheval l'emporta en une folle chevauchée et finalement le jeta à terre, et sa tête heurtant un rocher, Léod mourut. Il n'avait alors que quarante deux ans et son fils était un adolescent de seize ans.

«Eorl fit serment de venger son père. Longtemps il pourchassa le cheval, et enfin l'aperçut, ses compagnons s'attendaient à ce qu'il essayât de l'approcher d'assez près pour le flécher et le tuer. Mais lorsqu'il fut à portée de voix, Eorl se dressa tout debout et s'écria: "Viens donc ici, Funeste aux hommes, et reçois un nouveau nom! " A leur surprise, le cheval se tourna vers Eorl, et vint à lui et là se tint immobile, et Eorl dit: "Je te nomme Felarôf. Tu aimais la liberté, et je ne te le reproche point. Mais à présent tu me dois un lourd "prix du sang", en compensation, tu m'abandonneras ta liberté jusqu'au terme de tes jours. »

«Et ce disant Eorl sauta sur son dos, et Felarôf se fit docile, et Eorl chevaucha ainsi jusqu'à chez lui, sans bride ni mors aucun, et depuis il monta toujours ainsi. Le cheval comprenait tout ce que les hommes disaient, mais il ne permettait à personne, hormis Eorl, de l'enfourcher. C'est sur Felarôf qu'Eorl chevaucha jusqu'au Champ du Celebrant, car ce cheval se révéla doué de même longévité qu'un Homme, et il en fut ainsi de sa descendance. C'était les mearas qui ne se laissaient pas monter, sinon par le Roi de la Marche ou ses fils, et ce jusqu'au temps de Gripoil. Les Hommes disaient d'eux que le premier étalon mearas avait dû être amené d'Outre-Mer, des pays d'Occident, et que ce fut Béma qui (introduisit en Terre du Milieu (celui que les Eldar nomment Oromë)»

Des Rois de la Marche qui se succédèrent entre Eorl et Théoden, on parle surtout de Helm Hammerhand. C'était un homme rude et taillé en force. Vivait à l'époque un personnage du nom de Fréca qui prétendait descendre du Roi Fréawine, bien qu'il eût, disait-on, beaucoup de sang du Pays de Dun dans les veines et fût tout

noir de cheveux. Il devint riche et puissant, propriétaire de vastes terres sur les deux rives de l'Adorn (Rivière qui prend sa source dans l'Ered Nimrais et se jette dans l'Isen) En amont, il s'était aménagé une forte place, et il se souciait fort peu du Roi Helm qui se méfiait de lui, mais le convoquait à ses conseils, et Fréca venait quand bon lui semblait.

«A un de ces conseils, Fréca se rendit en nombreuse compagnie, et il sollicita de Helm la main de sa fille pour son fils, Wulf. Dit Helm: "Tu t'es fait bien prospère depuis ta venue ici, mais à mon avis, c'est surtout de la graisse! » , et les gens de rire, car Fréca était pansu.

«Alors Fréca se mit en colère, et il agonit le Roi d'injures, disant pour terminer: "Les rois chenus qui refusent le bâton qu'on tend à leur vieillesse, pourraient bien se retrouver à genoux! " "Allons donc! répondit Helm, le mariage de ton fils est une bagatelle! Qu'on laisse Helm et Fréca en débattre entre eux plus tard! Pour l'instant le Roi et son Conseil ont à considérer des choses de poids»

«Lorsque le Conseil prit fin, Helm se leva et, posant sa large main sur l’épaule de Fréca, dit: "Le Roi n'autorise pas les querelles en sa Maison, mais dehors, on est plus libre! » Et contraignant Fréca à le précéder, ils sortirent d'Edoras et se trouvèrent dans les champs. Aux hommes de Fréca qui s'approchaient, il dit: "allez-vous-en! Nous n'avons nul besoin de témoins. Nous avons à parler tête à tête d'une affaire privée. Allez donc discuter avec mes hommes." Et ils regardèrent alentour et virent que les Hommes du Roi étaient bien plus nombreux qu'eux, et ils se retirèrent.

«Eh bien, toi du Pays de Dun, dit le Roi, tu n'as plus que Helm devant toi, seul et sans armes. Mais tu en as déjà trop dit et c'est à moi de parler. Fréca, ton fol orgueil s'est accru à la mesure de ton gros ventre. Tu as parlé du bâton! Si, à Helm, déplaît le bâton qu'on brandit à sa face, il le brise. Comme ça! " Et ce disant, il assena à Fréca un tel coup de poing que l’autre tomba assommé, et mourut peu après.

«Helm déclara alors "Ennemis du Roi" le fils de Fréca et toute sa proche parentèle, et tous ceux là prirent la fuite, car Helm envoya sur-le-champ de nombreux Cavaliers parcourir les marches occidentales»

Quatre ans plus tard (2758), le Rohan se vit attaqué sur tous les fronts, et le Gondor se trouvait hors d'état de le secourir car il subissait l'assaut de trois flottes de Corsaires, et la guerre faisait rage sur toutes ses côtes. Dans le même temps, voici que le Rohan fut de nouveau envahi à l'est. Et Ceux du Pays de Dun, saisissant l'occasion, traversèrent l'Isen et il en vint aussi d'Isengard. Bientôt on apprit que Wulf était leur chef. Ils étaient en force ayant reçu les renforts d'ennemis du Gondor, qui avaient pris pied aux embouchures de la Lefnui et de l'Isen.

«Les Rohirrim furent battus et leurs terres ravagées par les armées ennemies, et ceux qui ne furent pas tués ou faits prisonniers, fuirent par les défilés des Monts. Helm fut refoulé avec de lourdes pertes, aux Gués de l'Isen, et il se réfugia au Fort le Cor et dans les ravins en contrebas (plus tard connus sous le nom de Gouffre de Helm) Et en ce lieu se trouva assiégé. Wulf prit Edoras, et il monta sur le trône à Meduseld et se déclara Roi. Là même périt Haleth, fils de Helm, le dernier de tous, en défendant les portes.

«Peu après, se déchaînait le Rude Hiver, et le Rohan fut sous la neige pendant cinq mois durant (de novembre à mars, 2758-2759) Et les Rohirrim comme leurs ennemis furent mis à dure épreuve par la froidure extrême et par la famine qui s'ensuivit et qui perdura plus encore. Dans le Gouffre de Helm, on eut grand-faim après Yule, et acculé au désespoir contre l'avis du Roi, Hàma, son plus jeune fils, à la tête de quelques hommes, tenta une sortie en quête de nourriture, mais ils périrent, égarés dans la grande neige. De faim et de chagrin, Helm devint hâve et farouche, et par la seule épouvante qu'il inspirait il valait plusieurs hommes dans la défense du Burg. Il allait tout de blanc vêtu et s'embusquait, tel un Troll des neiges, dans le camp ennemi, et il tuait des hommes en nombre, à mains nues. On croyait ferme que tant qu'il n'était point, lui, armé, nulle arme ne le pouvait atteindre. Ceux du Pays de Dun affirmaient que lorsque la faim poignait Helm et qu'il ne trouvait à l'assouvir, il mangeait des hommes, et longtemps, cela s'est dit au Pays de Dun. Helm avait un cor puissant et bientôt on remarqua qu'avant de s'aventurer aut1ellars il sonnait du cor et l'écho s'attardait dans le gouffre, glaçant d'effroi ses tais fui, au lieu de se rassembler pour le capturer ou le tuer, s'enfuyaient su plus profond des ravines.

«Une nuit, les hommes entendirent sonner le cor, mais Helm point ne revint. Au matin le soleil jeta un frêle rayon pour la première fois depuis de nombreux jours, et ils virent une blanche figure immobile sur la Levée, seule, car aucun de Ceux du Pays de Dun n'osait l'approcher. Rigide comme le rocher se dressait Helm dans la mort, mais les genoux non fléchis. Pourtant on dit dans le Gouffre que résonne parfois encore le cor de Helm et que sa grande ire poursuit toujours les ennemis du Rohan, foudroyant de peur les Hommes.

«Peu après l'hiver céda. Alors Fréalâf, fils de Hild, la sueur de Helm, descendit de Dunharrow où s'était réfugiée une foule de gens, et avec une poignée d'hommes résolus, il prit Wuif par surprise à Meduseld, et le tua, reconquérant Edoras. Vinrent de fortes inondations après la fonte des neiges et le Val de l'Entalluve ne fut plus qu'un vaste marécage. Les envahisseurs orientaux venus de l'Orient périrent ou se retirèrent, et voici qu'arrivèrent enfin les renforts mandés du Gondor, qui avaient contourné les Monts, à l'est et à l'ouest. Avant la

fin de l'année (2759) Ceux du Pays de Dun étaient chassés de partout et même d'Isengard, c'est alors que Fréalàf accéda au trône.

«De Fort le Cor, on amena Helm et on l'ensevelit sous le neuvième tertre funéraire. Depuis lors, la blanche *symbelmyné* y fleurit à foison, au point que le tertre apparaît comme enneigé. Lorsque mourut Fréalàf, on commença une nouvelle rangée de tumulus»

Les Rohirrim furent durement éprouvés par la guerre et la famine et la perte de leur bétail et de leurs chevaux, mais fort heureusement, des années passèrent sans qu'ils aient à affronter de nouveaux dangers, car ils ne devaient recouvrer leur vigueur d'antan que sous le règne du Roi Folcwine.

Ce fut au couronnement de Fréalàf que survint Saroumane, les bras chargés de dons et louant hautement la vaillance des Rohirrim. Tous virent en lui un hôte bienvenu. Peu après, il s'installa dans Isengard, pourvu de l'autorisation de Beren, Surintendant du Gondor, car Gondor considérait toujours Isengard comme une place forte de son royaume, et non point comme relevant de l'autorité du Rohan. Beren remit également à Saroumane les clefs d'Orthanc. La tour que jusqu'alors, nul ennemi n'avait pu ébranler ou forcer.

Et c'est ainsi que Saroumane vint à se comporter comme un Seigneur parmi les Hommes, car au début il détenait Isengard en qualité de lieutenant du Surintendant et de gardien de la Tour. Mais Fréalàf était tout aussi satisfait de cet arrangement que Beren, l'un et l'autre croyant Isengard aux mains d'un ami puissant. Et longtemps Saroumane se comporta en ami, et peut-être même futil un ami véritable, du moins au commencement. Mais par la suite, on ne douta point que Saroumane ne soit venu à Isengard dans l'espoir de trouver la Pierre intacte, et dans l'intention d'asseoir son propre pouvoir. Après le dernier Conseil Blanc (2953), il nourrissait très certainement à l'égard du Rohan des projets secrètement hostiles. C'est alors qu'il fit d'Isengard sa propriété, et commença à l'aménager en une place forte et en un lieu d'épouvantements, comme pour concurrencer Barad-dQr. Il fit de ses amis et de ses serviteurs tous ceux qui tenaient en haine le Gondor et le Rohan: hommes ou autres créatures bien plus redoutables.

LES ROIS DE LA MARCHE

Première Lignée

Année (Les dates sont notées selon le comput en usage du Gondor (Troisième Age). Les dates en marge sont celles de la naissance et de la mort.)

2485-2545 1. Eorl *le Jeune.* Ainsi nommé parce qu'il succéda à son père dans sa jeunesse et conserva sa blonde chevelure et son teint vermeil jusqu'à la fin de ses jours, lesquels furent écourtés par une nouvelle attaque des Orientaux. Eorl fut tué à la bataille du Wold, et lors fut érigé le premier tertre funéraire. Et auprès de son maître, gît Felarôf.

2512-2570 2. *Brego.* Il chassa l'ennemi hors du Wold, et le Rohan connut la paix pour de nombreuses années. En 2569, il paracheva la grande salle du trône à Meduseld. Au cours du banquet, son fils, Baldor, jura qu'il foulerait le «Chemin des Morts» et point ne s'en retourna. Brego mourut de chagrin l'année suivante.

2544-2645 3. *Aldor l'Ancien.* Il était second fils de Brego. II fut dénommé l'«Ancien» parce qu'il vécut jusqu'à un' âge avancé et fut Roi pendant soixante-quinze ans. Sous son règne les Rohirrim se multiplièrent, et chassèrent ou soumirent les derniers habitants du Pays de Dun qui s'attardaient à l'est de l'Isen. Harrowdale et les autres vallons de la montagne furent colonisés. On ne sait pas grand chose des trois Rois suivants, car sous leur règne le Rohan connu la paix et la prospérité.

2570-2659 4. Fréa. Fils aîné et quatrième enfant d'Aldor, il était déjà vieux lorsqu'il accéda au trône.

2594-2580 5. Fréawine.

2619-2699 6. Goldwine.

2644-2718 7. Déor. Sous son règne, Ceux du Pays de Dun firent de nombreuses incursions au-delà de l'Isen. En *2710, ils* occupèrent le cercle abandonné d'Isengard et on ne put les en déloger.

2666-2741 8. Gram.

2691-2759 *9. Helm Hammerhand.* A la fin de son règne, le Rohan souffrit de lourdes pertes du fait des invasions et du Rude Hiver. Helm et ses fils Haleth et Hàma périrent. Fréalàf, fils de la sueur de Helm, devint Roi.

Deuxième Lignée

2726-2798 *10. Fréalof Hildeson. Sous* son règne, Saroumane vint à Isengard d'où avaient été chassés Ceux du Pays de Dun. Au début, les Rohirrim tirèrent profit de son amitié car ils connurent des temps de dénuement et de faiblesse extrêmes.

2752-2842 *11. Bryta.* Nommé par son peuple *Léofa,* car il était bien-aimé de tous, étant prodigue de nature et toujours empressé de secourir quiconque était dans le besoin. Sous son règne, la guerre contre les Orques faisait rage, car chassés du Nord, ils cherchaient à se retrancher dans les Montagnes Blanches. Lorsque mourut Brytta, on crut que les Orques avaient été exterminés. Mais il n'en était rien.

2780-2851 *12. Walda. Il* ne régna que neuf ans. Avec tous ses compagnons, il rencontra la mort dans une embuscade tendue par des Orques, alors que revenant de Dunharrow, ils chevauchaient par des sentiers de montagne.

2804-2864 *13. Folca.* C'était un illustre chasseur, mais il fit voeu de ne point chasser la bête sauvage tant qu'il resterait un seul Orque au Rohan. Lorsqu'on découvrit le dernier repaire des Orques, et qu'on le détruisit-il s'en alla traquer le Grand Sanglier d'Everholt dans la forêt de Firien. II tua la bête mais mourut des blessures qu'elle lui avait infligées avec ses défenses.

2830-2903 *14. Folcwine.* Lorsqu'il devint Roi, les Rohirrim avaient recouvré leurs forces. Il reconquit les marches ouest (entre l'Adorn et l'Isen)qu'avaient occupées Ceux du Pays de Dun au temps des malheurs. Le Rohan avait reçu une aide considérable du Gondor à l'époque, aussi, lorsque Folcwine apprit que les Haradrim déferlaient en force sur le Gondor, il envoya d'importants renforts au secours des Surintendants. II souhaitait en assumer lui-même le commandement mais on l'en dissuada, et ses fils jumeaux Folcred et Fastrçd (nés en *2858)* prirent sa place à la tête de ses hommes, ils devaient mourir côte à côte dans la bataille qui se déroula en Ithilien *(2885).* Tûrin II, Roi du Gondor, envoya à Folcwine un riche *weregild* (prixdu-sang) tout d'or massif.

2870-2953 *15. Fengel. II* était le troisième fils et le quatrième enfant de Folcwiné. On ne s'en souvient pas en bonne part. Il était glouton et cupide, de nourriture et d'or pareillement, et toujours en chicane avec ses maréchaux et avec ses enfants. Thengel, son troisième enfant et son seul fils, quitta le Rohan lorsqu'il atteignit l'âge d'homme et vécut longtemps au Gondor où il s'illustra au service de Turgon.

2905-2980 *16. Thengel. Il* ne prit femme que tard dans la vie, mais en *2943, il* épousa Morwen de Lossarnach au Gondor, quoiqu'elle fût de dix sept ans sa cadette. Elle lui donna trois enfants au Gondor, dont Théoden, le second, était son seul fils. Lorsque Thengel mourut, les Rohirrim le rappelèrent à l'existence, et il revint, mais de mauvais gré. Cependant, il devait se révéler un Roi bon et sage, bien qu'on parlât la langue du Gondor dans sa demeure, et il y en avait qui n'approuvaient point. Morwen lui donna deux autres filles au Rohan, et la dernière, Théodwyn, était la plus belle, bien que tard venue *(2963),* l'enfant de son vieil âge. Son frère l'aimait tendrement.

Ce fut peu après le retour de Thengel que Saroumane se proclama Seigneur d'Isengard et commença à inquiéter le Rohan, empiétant sur ses frontières et soutenant ses ennemis.

2948-3019 *17. Théoden. Il* est dit Théoden Ednew dans la coutume du Rohan, car sous l'influence des maléfices de Sauron, il sombra en un état de prostration mais fut guéri par Gandalf et, dans la dernière année de sa vie, s'éveilla à lui-même et conduisit ses hommes à la victoire devant Fort le Cor, et peu après aux Champs du Pelennor, la plus formidable bataille de cet

Age. II devait trouver la mort devant les portes du Mundburg. Il reposa quelques années dans le pays de sa naissance, parmi les Rois défunts du Gondor, mais par la suite on ramena sa dépouille en pays Rohirrim et il gît à présent sous le huitième tumulus funéraire de sa lignée àEdoras. Lors commence une nouvelle lignée.

Troisième Lignée

En 2989, Théodwyn épousa Éomund de l'Eastfold, maréchal en chef de la Marche. Son fils Éomer naquit en 2991, et sa fille Éowyn, en 2995. A l'époque.

Sauron avait resurgi et l'ombre du Mordor s'étendait jusqu'au Rohan. Les Orques commençaient à razzier les régions orientales et à tuer ou à voler des chevaux. D'autres descendirent des Monts Brumeux, et parmi eux il y avait de grands uruks au service particulier de Saroumane, bien que de cela, on ne s'avisât que longtemps après. Le gros des forces d'Éomund était posté dans les marches est dont il avait la garde, Éomund avait la passion des chevaux, et il haïssait les Orques. Lorsque survenait la nouvelle d'une incursion d'Orques, fou de rage et inconsidérément, il se lançait à leur poursuite avec une poignée d'hommes. Et c'est ainsi qu'il périt, en l'an 3002, car il traqua une petite bande jusqu'aux abords d'Emyn Muil, et là fut brusquement surpris par une horde importante embusquée dans les rochers.

Peu après Théodwyn tomba malade et mourut, au grand chagrin du Roi. Il prit auprès de lui ses enfants orphelins, et il les appelait «fils» et «fille». II n'avait qu'un seul enfant de son propre chef, un fils, Théodred, âgé alors de vingt-quatre ans, car la reine Elfhild était morte en couches et Théoden ne s'était jamais remarié. Éomer et Éowyn grandirent à Edoras et ils virent l'Ombre envahir les hautes salles du Roi Théoden. Éomer était fort à la semblante de ses pères, mais grande et élancée était Éowyn, et douée d'une grâce et d'une noble allure qui lui venait du Sud, de Morwen de Lossarnach, celle que les Rohirrim avaient surnommée la «Scintillante» ou «Blanche comme l'acier».

2991 P.A.63. (3084) Éomer Éadig. Tout jeune encore, il devint maréchal de la Marche (3017) et fut investi de la fonction de son père sur les marches est. Lors de la Guerre de l'Anneau, Théodred tomba à la bataille des Gués de l'Isen, contre Saroumane. C'est pourquoi avant de mourir aux Champs du Pelennor, Théoden désigna Éomer comme son héritier et le nomma Roi. En cette même journée s'illustra Éowyn, car elle se jeta dans la mêlée, chevauchant masquée, et elle fut dès lors connue dans la Marche comme la «Dame-âu-Bras-de-l'Écu» (Ainsi nommée parce qu'elle eut le bras porteur de l’écu cassé par la masse d'arme du Roi sorcier mais anéanti à jamais fut le Roi sorcier, et pour lors s'accomplirent les paroles de Glorfindel qui avait dit au Roi Elessar que le Roi sorcier ne périrait pas de main d'homme. Car dans les chants de la Marche, on raconte qu'Éowyn avait accompli son exploit grâce à l'aide de l'écuyer de Théoden, et que cet écuyer, lui non plus, n'était pas un homme mais un Haltliag, originaire d'une lointaine contrée, bien qu Éomer dût, par la suite, l'honorer en ce pays la Marche des Cavaliers et lui donner nom «Holdwine» Ce Holdwine n'est autre que Meriadoc le Magnifique qui fut Maître du Buckland).

Éomer devint un grand Roi, et comme il succéda à Théoden tout jeune encore, il régna soixante-cinq ans, plus longtemps que tous les Rois qui l'avaient précédé, hors Aldor l'Ancien. Au cours de la Guerre de l'Anneau, il se lia d'amitié avec le Roi Elessar, et avec Imrahil de Dol Amroth, et souventes fois, il vint chevauchant au Gondor. Dans la dernière année du Troisième Age, il épousa Lothiriel, fille d'Imrahil: Leur fils, Elfwine-le-Blond, gouverna après lui.

Au temps d'Éomer, tout un chacun qui souhaitait vivre en paix le pouvait, aussi la population s'accrut dans les vallons comme dans les plaines, et les chevaux se multiplièrent. Au Gondor régnait à présent le Roi Elessar, et il régnait aussi sur l'Arnor. II était Roi de tous ces royaumes d'autrefois, sauf du Rohan, car il renouvela à Éomer le don de Cirion, et Éomer prononça à nouveau le Serment d'Eorl. Et à maintes occasions, il mit à exécution la parole donnée. Sans doute Sauron n'était plus, mais les haines et les maux qu'il avait suscités n'avaient point tous péri avec lui, et le Rai d'Occident avait bien des ennemis à soumettre avant que l'Arbre Blancpuisse croître en paix. Et partout où le Roi Elessar partait guerroyer, le Roi Eomer allait de compagnie, et la cavalerie de la Marche déchaîna son tonnerre au-delà de la Mer de Rhûn et sur les lointaines plaines du Sud, et jusqu'à ce qu'Éomer se fît vieux, le Blanc Cheval sur champ de sinople flotta aux vents de bien des pays divers.

III
LES GENS DE DURIN

Chez les Eldar comme chez les Nains eux-mêmes, on raconte d'étranges choses sur les commencements du peuple des Nains, mais tout cela se situe si loin en amont de nos jours, qu'an en dira peu ici. Durin est le nom

que les Nains attribuaient à l'aîné des Sept Pères de leur race, ancêtre de tous les Rois à la Barbe fleurie (*Bilbo le Hobbit*). Longtemps il dormit solitaire, jusqu'à l'aurore des temps et l'éveil de son peuple, puis vint à Azanulbizar, et il fit sa demeure dans les grottes au-dessus de Kheled-zâram, à l'est des Monts Brumeux, là où plus tard furent les Mines de la Moria, célébrées dans les chansons.

Il vécut là si vieux que par monts et par vaux il fut dit Durin Trompe-la-mort, et pourtant il mourut enfin, avant le terme des Jours Anciens, et sa tombe se trouve au Khazad-dûm , mais sa lignée jamais ne tarit, et par cinq fois, il naquit en sa Maison un héritier si fort à la semblante de son Ancêtre qu'il fut nommé Durin. De fait, les Nains voyaient en lui la réincarnation de Durin Trompe-la-mort, car ils possédaient bon nombre de légendes et de croyances étranges sur eux-mêmes et sur leur destin en ce monde.

Lorsque le Premier Age prit fin, le pouvoir et l'opulence du Khazad-dûm s'accrurent considérablement, car le pays s'enrichit d'une multitude de gens, et de leurs savoirs et savoir-faire, venus des anciennes cités de Nogrod et de Belegost, dans les Montagnes Bleues, cités détruites lorsque fut jeté bas le Thangorodrim. La puissance de la Moria se maintint à travers toutes les Années Sombres et sous l'Empire de Sauron, car bien que l'Eregion fût ravagée et les Portes de la Moria closes, les salles souterraines du Khazad-dûm étaient trop profondément et solidement retranchées et s'y pressait un peuple trop nombreux et vaillant pour que Sauron en vienne à bout de l'extérieur. Ainsi ses richesses demeurèrent-elles longtemps intactes, bien que sa population ait commencé à décroître.

Et vers le milieu du Troisième Age, il advint que le Roi était de nouveau Durin, sixième du nom. Le pouvoir de Sauron, serviteur de Morgoth, s'affirmait de nouveau alentour, bien qu'on ignorât encore quelle était cette Ombre qui gagnait la Forêt du côté de la Moria. Toutes créatures malfaisantes s'agitaient. Les Nains, à l'époque, fouillaient toujours plus profond sous Barazinbar en quête de mithril, le métal sans prix qui chaque année se faisait plus difficile à extraire. Et c'est ainsi qu'ils tirèrent de son sommeil (Ou bien délivrèrent de sa prison, il est fort probable qu'il avait déjà été tiré de son sommeil par Sauron.) Un être immonde qui, s'échappant des ruines du Thangorodrim, était resté tapi dans les tréfonds de la terre, depuis la venue de l'Armée d'Occident: un Bakog de Morgoth. Et il tua Durin, et l'année suivante, son fils Nâin I, et ainsi s'éclipsa la gloire de la Moria, et son peuple fut décimé ou prit la fuite, se réfugiant au loin.

La plupart de ceux qui s'échappèrent purent gagner le Nord, et Thrâin I", le fils de Nain, vint à Erebor, au Mont Solitaire, sur la lisière occidentale de la Forêt Noire, et là il se lança en de nouvelles entreprises et devint Roi sous la Montagne. En Erebor, il trouva l'Arkenstone la Pierre Arken le Joyaurare, Cœur de la Montagne (*Bilbo le Hobbit*). Mais Thorin Ier, son fils, s'exila et il s'en fut au Grand Nord, s'établissant dans les Montagnes Grises où s'assemblaient à présent la plupart des gens de Durin, car riches étaient ces Monts et peu exploités. Mais les solitudes au-delà étaient fréquentées par des dragons, et bien des années plus tard, ces dragons redevinrent puissants et se multiplièrent, et ils firent la guerre aux Nains, pillant leurs installations. Et tout à la fin, D'ain Ier, et son second fils Fror furent tués aux Portes du Palais par un dragon, un Grand Drac au sang glacé.

Peu après, la plupart des gens de Durin abandonnèrent les Montagnes Grises. GrGr, le fils de D'ain, s'en fut avec nombre de ses compagnons, aux Monts du Fer, mais Thror, héritier de Dàin, avec Borin, frère de son père et le reste de la population, revint en Erebor. Thrô rapporta la Pierre Arken et la replaça dans la Haute Salle du Palais de Thràin, et lui et son peuple prospérèrent et s'enrichirent et ils gagnèrent l'amitié de tous' les Hommes qui séjournaient alentour. Car ils fabriquaient non seulement des objets étonnants et de rare beauté, mais aussi des armes et des armures de grande valeur, et il y avait un commerce actif de minerai entre eux et leurs parents dans les Monts du Fer. Ainsi les Nortmen qui vivaient entre la Celduin (la Rivière Vive) et la Carnen (la Rivière Rouge) reprirent courage et refoulèrent tous les ennemis en provenance de l'est, et les Nains vécurent dès lors dans l'abondance, et on chantait et on festoyait dans les Hautes Salles d'Erebor (*Bilbo le Hobbit*).

Ainsi se propagea la rumeur des richesses d'Erebor, et elle atteignit les oreilles des dragons, et voici que Smaug le Doré, le plus puissant dragon de son temps, se leva et attaqua par surprise le Roi Thrôr, se jetant tout feu et flammes sur la Montagne. En peu de temps, le Royaume sous la Montagne fut cendres et ruines, et la ville voisine de Dalle dévastée de fond en comble, mais Smaug pénétra dans la Grande Salle, et là prit ses aises sur un lit d'apparat.

Les parents de Thror échappèrent en nombre au sac et à l'incendie du palais, et le dernier de tous à se glisser hors des salles par une porte dérobée fut Thror lui-même et son fils Thrâin II. Ils s'en allèrent au sud avec leurs familles (Panai lesquels se trouvaient les enfants de Thrâin II: Thorin Ecu de chêne, Frerin et Dis. Pour les Nains, Thorin était alors un jeune garçon. On devait apprendre par la suite que les gens du Peuple sous la Montagne étaient parvenus à s'échapper bien plus nombreux qu'on ne l'avait cru, mais la plupart des rescapés s'en allèrent vivre dans les Collines du Fer) et longtemps errèrent sous les nues. Les accompagnaient une poignée de proches et quelques fidèles partisans.

Bien des années plus tard, Thrôr tout chenu à présent et miséreux, remit à son fils Thrâin le seul trésor qu'il détenait encore, le dernier des Sept Anneaux, et puis s'en fut, solitaire, avec un seul vieux compagnon nommé Nàr. A propos de l'Anneau, il dit à Thrâin, en le quittant:

«Voici de quoi fonder ta nouvelle fortune, bien que cela soit chose peu probable. Mais il faut de l'or pour gagner de l'or.

- Certes, tu ne songes pas à revenir en Erebor? dit Thrain.

- A mon âge, non point, dit Thror, je te lègue, à toi et à tes fils, notre devoir de vengeance à l'encontre de Smaug. Mais je suis las de vivre dans le dénuement et d'encourir le mépris des Hommes. Je m'en vais voir ce que je peux trouver» Il partit et ne dit point où.

L'âge, peut-être, et les malheurs lui avaient dérangé l'esprit, et ses sombres ruminations sur les splendeurs révolues de la Moria du temps de ses ancêtres, et il se peut aussi que notre maître s'étant éveillé, l'Anneau ait retrouvé ses pouvoirs maléfiques, et qu'Il ait incité Thror à de folles actions et à la destruction. Abandonnant le Pays de Dun où il vivait à l'époque, Thrôr gagna le Nord en compagnie de Nâr, ils franchirent la Porte de Rubicorne et se frayèrent un chemin jusqu'à Azanulbizar.

Lorsque Thror vint à la Moria, la Porte était ouverte. Nàr le supplia de se méfier, mais il ne l'écouta pas, et entra fièrement comme qui vient reprendre possession de son légitime héritage. Et point ne réapparut. Longtemps, Nàr se tint caché aux alentours. Un jour, il entendit un cri terrible, puis retentit le cor, et on jeta un cadavre sur les marches. Pressentant qu'il s'agissait de Thror, Nàr se mit à ramper vers lui, mais une voix s'éleva de derrière la Porte:

Approche donc, barbu! On t'a vu! Mais tu n'as rien à craindre aujourd'hui. Nous avons besoin de toi comme messager»

Nàr se porta alors en avant, et trouva qu'il s'agissait en effet de la dépouille mortelle de Thror, mais décapitée, la tête gisant loin du corps, la face contre terre. Et Nàr était là agenouillé lorsqu'il entendit un rire d'Orque dans l'ombre, et la voix dit: «Les mendiants qui ne patientent pas aux portes, mais s'insinuent pour voler, voilà comment nous les traitons! Et si d'autres de chez vous viennent fourrer leurs sinistres barbes ici, ils subiront même sort. Va donc les avertir! Et si les gens de sa parenté désirent savoir qui, à présent, est Roi icibas, le nom est là, écrit sur sa face! C'est moi qui l'ai écrit. Je l'ai tué! Je suis le maître! »

Nàr retourna alors la tête et lut, marqué au fer rouge en runes des Nains afin que tous le puissent déchiffrer, le nom AZOG. Et ce nom s'inscrivit depuis lors en lettres de flammes dans son cœur, et dans le cœur de tous les Nains. Nàr se baissa pour prendre la tête, mais la voix d'Azog retentit (Azog était le père de Bolg, voir Bilbo *le Hobbit*):

«Lâche-le! File! Voici ton salaire mendiant barbu! » et il reçut de plein fouet une petite bourse contenant quelques menues pièces de peu de valeur.

Sanglotant, Nàr prit la fuite, longeant la rivière Cours d'Argent, et se retournant une dernière fois, il vit que les Orques, rassemblés devant la Porte, s'affairaient au dépeçage du corps, opérant à grands coups de hache, et lançant les morceaux aux noirs corbeaux alentour.

Tel fut le récit que Nàr rapporta à Thràin, et lorsque Thrâin eut pleuré son saoul, et qu'il eut arraché sa barbe, ü fit silence. Sept jours durant, il demeura silencieux et ne souffla mot. Puis se leva et dit: «Voici qui ne se peut tolérer! »

Et commença la Guerre des Nains et des Orques, guerre longue et terrible, les ennemis s'affrontant le plus souvent dans les entrailles de la terre.

Thrâin envoya sur-le-champ des messagers chargés de relater les faits, au nord et à l'est et à l'ouest, mais trois ans devraient s'écouler avant que les Nains n'aient rassemblé leurs forces. Les gens de Durin prirent les armes et d'importants renforts vinrent se joindre à eux, mandés par les Pères des autres Maisons, car l'affront perpétré envers l'Héritier de la branche Aînée leur mettait à tous la rage au cœur. Lorsque tout fut prêt, ils attaquèrent et mirent à sac, l'une après l'autre, toutes les fortes places des Orques, depuis Gundabad jusqu'à la Rivière des Iris. Les deux côtés se battaient avec acharnement et sans faire de quartier, et de cruels exploits de mort s'accomplirent et de jour et de nuit. Mais les Nains remportèrent la victoire, car ils étaient en nombre et munis d'armes imparables, et brûlait en eux le feu de la colère, et ils pourchassèrent Azog, le traquant dans toutes ses retraites souterraines.

Vint un moment où tous les Orques qui avaient fui devant eux, se retrouvèrent sous la Moria, traqués par l'Armée des Nains qui parvint ainsi à Azanulbizar. C'était une vallée largement évasée entre les contreforts des Montagnes aux abords du Lac Kheled-zâram, laquelle avait fait partie dans le passé du royaume du Khazad-dûm. Lorsque les Nains aperçurent les Portes de leurs anciennes demeures, ils poussèrent une immense clameur qui roula comme le tonnerre dans la vallée. Mais une puissante armée ennemie était postée sur les versants, et hors des Portes affluaient une multitude d'Orques, des troupes fraîches tenues en réserve par Azog pour l'ultime affrontement.

Au début la fortune des batailles fut contraire aux Nains, car c'était un sombre jour d'hiver sans soleil, et les Orques tenaient bon, et ils étaient plus nombreux que leurs ennemis et ils occupaient les hauteurs. Ainsi commença la Bataille d'Azanulbizar (ou dite, en langue-Elfe, «de Nanduhirion») dont le souvenir fait encore trembler les Orques et pleurer les Nains. L'assaut initial, lancé par Thrâin à la tête de l'avant-garde, fut repoussé avec pertes, et Thrâin fut refoulé avec ses troupes dans un bois de hautes futaies qui à l'époque environnait encore le Kheled-zâram. Là tomba Frerin, son fils, et Fundin, son parent, et bien d'autres, et Thrâin et Thorin furent tous deux blessés (On raconte que le bouclier de Thorin fut fendu en deux, et qu'il le jeta au loin, et avec sa hache, abattit une branche de chêne et l'empoigna de la main gauche, pour se garder des coups que lui portait l'ennemi *ou* pour s'en servir comme d'une massue. D'où son nom). Ailleurs, la bataille demeura indécise, meurtrière de part et d'autre, mais en fin de compte le peuple des Monts du Fer fit pencher la victoire du côté des Nains. En effet, survenant sur le tard, les troupes fraîches de Nâin, fils de Grôr, revêtues de cottes de mailles, se frayèrent un chemin parmi les Orques jusqu'au seuil même de la Moria, et criant <• Azog, Azog! » et brandissant leurs haches d'armes, ils abattaient tout ce qui se trouvait sur leur passage.

C'est alors que Nain, debout devant la Porte, s'écria d'une voix puissante: «Azog ! Sors donc si tu es là! A moins que le jeu qui se joue dans la vallée ne soit trop brutal pour toi! »

Et s'avança Azog: c'était un Orque gigantesque, à la tête énorme coiffée de fer, mais une créature rapide et puissante. Et se pressaient à sa suite d'autres de même espèce, les guerriers de sa garde personnelle, et comme ils s'attaquaient aux compagnons de Nain, Azog se tourna vers Nain et dit

«Quoi! Encore un mendiant à ma porte! Dois-je te marquer au fer rouge, toi aussi! » Et avec ces mots, il se rua vers Nain et ils luttèrent. Mais Nain était quasi aveugle de rage et recru de fatigue pour avoir tant combattu, tandis qu'Azog était frais et dispos, et mauvais et félon de nature. A l'instant Nâin frappa avec toute la force qui lui restait, mais Azog esquiva le coup et estoqua Nain aux jambes, et si puissamment que la hache se fendit sur la pierre où se tenait Nain, et celui ci trébucha en avant, prenant son élan, Azog le frappa alors violemment au cou: le tranchant n'entama point le gorgerin mais le coup était si terrible que Nâin eut les vertèbres brisées, et il s'effondra, mort.

Azog éclata de rire et il leva la tête, pour proclamer sa victoire, mais le cri s'éteignit dans sa gorge, car il vit que son armée, dans la vallée, était en pleine déroute, et que les Nains massacraient qui à droite, qui à gauche tous ceux qu'ils trouvaient sur leur passage, et ceux qui parvenaient à leur échapper fuyaient vers le sud, et tout courant, hurlaient d'épouvante. Et alentour les soldats de sa garde gisaient tous morts. Il fit demi tour et se précipita vers le Portail.

Quatre à quatre, un Nain escalada les marches à sa poursuite, et il brandissait une hache écarlate. C'était Dâin Pied d'Acier, fils de Nain. II rattrapa Azog juste devant le Portail, et là, il l'abattit et lui trancha la tête. On tint cela pour un grand exploit, car Dâin était tout jeune encore, selon le comput des Nains. Et il avait devant lui une longue vie et maintes batailles avant que tout chenu et toujours invincible, il ne trouvât la mort dans la Guerre de l'Anneau. Mais tout intrépide et bouillant de fureur qu'il fût, on dit que se retournant et redescendant les marches, il était blême, la contenance grise, comme quelqu'un qui a éprouvé une épouvante indicible.

La victoire enfin assurée, les Nains rescapés se rassemblèrent à Azalnulbizar. Ils prirent la tête d'Azog, et lui fourrèrent dans la bouche la bourse contenant la menue monnaie de la honte, et ils fichèrent la tête sur un piquet. Mais il n'y eut ni festin ni chansons ce soir là, car innombrables étaient leurs morts au point que les Nains survivants étaient incapables de chiffrer leur deuil. Tout juste la moitié d'entre eux, dit-on, pouvait encore se tenir debout, ou espérer se rétablir.

Néanmoins, au matin, Thrâin se dressa devant eux. Il avait un œil aveugle et sans espoir de guérison, et il boitait, une jambe blessée, mais il dit: «Voici qui est bien! Nous avons remporté la victoire. Le Khazad-dflm est à nous! »

Ils lui répliquèrent, disant: «Sans doute es-tu l'héritier de Durin, mais tout borgne que te voilà, tu devrais voir plus clair que cela. Nous avons fait la guerre pour tirer vengeance, et nous nous sommes vengés. Mais la vengeance est chose amère. Si c'est là une victoire, eh bien, nos mains sont trop petites pour en contenir le fruit»

Et ceux qui n'appartenaient pas au peuple de Durin dirent aussi: «Le Khazad-dflm n'était pas la maison de nos Pères. Qu'est-il pour nous, sinon le lieu chimérique d'un trésor? Mais à présent s'il nous faut nous passer du butin, et du prix du sang qui nous est dû, qu'on nous laisse retourner au plus vite chez nous, et nous n'en serons que plus contents»

Thrâin se tourna alors vers Dnin et dit:

«Ceux de ma parentèle m'abandonneront-ils?

- Non certes, dit Dâin, tu es le Père de notre peuple et nous avons versé notre sang pour toi, et nous le verserons encore. Mais nous n'entrerons pas su Khazad-dûm, et toi non plus, tu n'entreras pas au Khazad-dûm. Je suis le seul dont le regard ait percé l'Ombre du Portail. Au-delà de cette Ombre, elle est là, qui toujours t'attend:

la Malédiction de Durin. Il faudra que le monde subisse de grands changements et que s'érige un pouvoir autre que le nôtre avant que les Gens de Durin puissent de nouveau occuper la Moria»

De sorte qu'après Azanulbizar, les Nains une fois encore se dispersèrent de par le monde. Mais tout d'abord, ils dépouillèrent soigneusement leurs morts afin que si les Orques d'aventure revenaient, ils ne puissent trouver rien, là, à usage de butin, ni cottes de mailles, ni arme aucune. On dit que chaque Nain quitta le champ de bataille, courbé sous un lourd fardeau. Ils construisirent ensuite de nombreux bûchers et ballèrent les corps de tous leurs parents, et on abattit quantité d'arbres dans la vallée qui devait demeurer dénudée à jamais. Et d'aussi loin que la Lorien, on put percevoir l'âcre fumée du grand brasier (Traiter ainsi les morts faisait grand-peine aux Nains car c'était contre tous leurs usages. Mais il aurait fallu de nombreuses années pour leur ménager une sépulture coutumière, car ils avaient pour loi de déposer leurs morts, non point dans la terre, mais seulement dans la pierre. Aussi choisirent-ils le feu, plutôt que d'abandonner leurs proches aux bêtes ou aux oiseaux de proie ou aux Orques dévoreurs de charogne. Mais on honora la mémoire de tous ceux qui périrent à Azanulbizar, et jusqu'à aujourd'hui un Nain dira fièrement, de l'un de ses ancêtres: «C'est un Nain brûlé»).

Lorsque les furieuses flammes furent cendres, les alliés s'en retournèrent dans leur propre pays, et Drain Pied d'Acier ramena le peuple de son père aux Monts du Fer. Là, face au grand pieu où était fichée la tête de l'ennemi, Thràin dit à Thorin Oakenshield: «Certains trouveront cette tête bien cher payée! Pour elle, nous avons donné rien de moins que notre royaume. T'en retourneras-tu avec moi à la forge? Ou iras-tu mendier ton pain aux seuils des orgueilleuses demeures?

- A la forge, répondit Thorin, le travail du marteau nous gardera au moins le bras solide, jusqu'à ce que nous ayons à manier de nouveau des outils plus acérés! »

Ainsi Thrâin et Thorin et les quelques partisans qui leur restaient (parmi lesquels se trouvaient Balin et Glôin) revinrent au Pays de Dun, et peu après, ils s'en furent errer en Eriador, jusqu'à ce qu'ils trouvent à s'établir en une terre d'exil, à l'est de l'Ered Luin, au-delà de la Lune. Et durant cette période, la plupart des objets qu'ils forgèrent étaient de fer, et cependant ils prospérèrent plus ou moins, et leur nombre lentement s'accrut (Ils comptaient très peu de femmes parmi eux. Dis, la fille de Thrâin, était là. Elle était la mère de Fili et de Kili, nés dans l'Ered Luin. Thorin n'avait pas de femme). Mais comme l'avait dit Thror, l'Anneau a besoin d'or pour engendrer de l'or, et de l'or, ou de tout autre métal précieux, ils n'en avaient point, ou si peu.

De cet Anneau, on dira seulement quelques mots. Les Nains du Peuple de Durin croyaient qu'Il était le Premier des Sept à avoir été forgé, et ils disaient qu'Il avait été donné au Roi du Khazad-dflm, Durin III, non pas par Sauron, mais par les Forgerons-Elfes eux-mêmes bien que sans nul doute l'Anneau véhiculât le maléfique pouvoir de Sauron qui avait contribué en personne à les façonner, tous les Sept. Mais quiconque possédait l'Anneau n'en faisait pas étalage et n'en parlait point, et rarement s'en départissait sauf à l'article de la mort, si bien que les autres ne savaient pas avec certitude qui en avait reçu la Garde. Certains pensaient qu'Il était resté au Khazad-dûm, au tréfonds des sépultures royales, à supposer qu'on ne les ait point dérangées et pillées, mais parmi les proches de l'Héritier de Durin, on croyait (à tort) que Thror l'avait sur lui lorsqu'il avait eu la témérité de retourner dans la Moria. Et ce qui e était advenu, on l'ignorait, car on ne le trouva pas sur le cadavre d'Azog

Cependant, il se pourrait bien, comme le pensent les Nains à l'heure actuelle que Sauron, par ses ruses artificieuses, soit parvenu à découvrir qui était possession de cet Anneau, le dernier à demeurer libre, et que les malhe singuliers des Héritiers de Durin aient été dus, pour une large part, à maléfices. Car les Nains 's'étaient révélés indomptables par ces moyens-là. SKI eux, les Anneaux avaient pour seul pouvoir d'aviver leur convoitise de l'or e:" des biens précieux, de telle sorte que s'ils en manquaient, toute chose leur, semblait de maigre profit et saveur, et ils étaient pleins de colère et du désir de' tirer vengeance de ceux qui les en privaient. Mais dés leur venue au monde, il t'appartenaient à une espèce capable de résister obstinément à toute tentative de domination. On pouvait les tuer ou les vaincre, mais non point les réduire l'état d'ombres soumises à la volonté d'autrui, et pour la même raison, leur vie n'était guère affectée par un quelconque Anneau et leur longévité ne s'en, trouvait ni écourtée ni accrue. Et Sauron haïssait d'autant les possesseurs de, l'Anneau, et souhaitait les en déposséder.

Aussi bien est ce peut-être, en partie, la Malignité de l'Anneau qui après quelques années rendit Thràin d'humeur inquiète et chagrine. Toujours le ha" t la convoitise de l'Or. A la fin, ne pouvant plus y résister, il se prit il à pencer à Erebor et résolut de s'y rendre à nouveau. A Thorin, il ne dit mot de ce qui lui tenait à cœur, mais avec Balin et Dwalin et quelques autres, il se leva, fit ses adieux et s'en alla.

On ne sait pas grand chose de ce qu'il advint de lui par la suite. On pense volontiers, à présent, qu'à peine avait-il pris le large, avec ses quelques compagnons, qu'il fut pourchassé par les émissaires de Sauron. Des loups le traquèrent, des Orques le piégèrent, des Oiseaux de malheur offusquèrent son chemin, et plus il poussait vers le nord, plus se multipliaient les funestes incidents. Vint une nuit obscure où lui et ses compagnons erraient dans les régions au-delà de l'Anduin, et une pluie violente les força à chercher refuge sous les frondaisons de la Forêt Noire. Au matin, Thorin n'était plus là, et ses compagnons le hélèrent en vain. Plusieurs jours durant, ils le cherchèrent, mais au bout du compte, abandonnant tout espoir, ils s'en furent retrouver Thorin. Bien longtemps

après, on devait apprendre que Thràin avait été pris vivant et jeté aux oubliettes de Dol Guldur, qu'on lui avait dérobé l'Anneau, qu'en ce lieu il avait souffert la torture et qu'en ce lieu enfin il était mort.

Et c'est ainsi que Thorin Au bouclier de chêne devint l'Héritier de Durin, mais un héritier sans espoir d'héritage. Lors du sac d'Erebor, il était trop jeune pour porter les armes, mais à Azanulbizar, il s'était battu aux premiers rangs des assaillants, et quand disparut Thràin, il avait quatre-vingt-quinze ans, et c'était un Nain illustre et de fière allure. Il ne possédait pas d'Anneau et (peut-être pour cette raison) il paraissait satisfait de demeurer en Eriador. Et il travailla dur et s'enrichit tant qu'il put, et son peuple s'accrut des débris du Peuple de Durin, qui ayant entendu parler de son établissement à l'ouest vinrent à lui dans leurs errances. Et voilà qu'ils avaient de nouveau de belles demeures dans les montagnes et abondance de biens dans leurs magasins, et leur séjour ne semblait pas si déplaisant, et malgré cela ils ne cessaient d'évoquer, dans leurs chants, leur languir du Mont Solitaire au loin, et du trésor, et les merveilles de la Grande Salle sous les feux de l'Arkenstone.

Et les années s'accumulèrent. Et dans le cour de Thorin, les braises s'attisaient lorsqu'il ruminait l'injure faite à sa Maison et le devoir de vengeance dont il avait hérité à l'encontre du Dragon. Et tandis que résonnait la forge sous son puissant marteau, il songeait armes, armées, alliances, mais les armées étaient dispersées et les alliances rompues et peu nombreuses les haches de son peuple, et la rage au cœur il frappait le fer rouge sur l'enclume.

Mais survint une rencontre de pur hasard entre Gandalf et Thorin qui modifia les fortunes de la Maison de Durin, et eut d'autres conséquences plus grandioses encore. Un beau jour (Le 15 mars 2941.) Thorin, revenant de voyage, s'arrêta à Bree pour la nuit. Et Gandalf s'y trouvait lui aussi. II s'en allait visiter la Comté où il ne s'était pas rendu depuis une vingtaine d'années: Il était las, et voulait s'y reposer quelque temps.

Parmi nombre d'autres soucis, il s'inquiétait des dangers qui menaçaient le Nord, car il savait déjà à l'époque que Sauron préparait la guerre, et qu'il avait l'intention d'attaquer Fondcombe dès qu'il se sentirait assez fort. Mais pour opposer une résistance à toute tentative des Orientaux de regagner leurs territoires de l'Angmar et les passes septentrionales dans les montagnes, il n'y avait presque plus personne, hors les Nains des Monts du Fer. Car au-delà, c'étaient les terres désolées où rôdait le Dragon. Et ce dragon, Sauron pouvait l'utiliser avec une redoutable efficacité. Comment donc en finir avec Smaug?

A cela justement réfléchissait Gandalf lorsque Ilorin se présenta devant lui, et dit: «Maître Gandalf, je ne vous connais que de vue, mais aujourd'hui, je suis heureux de parler avec vous, car bien souvent, ces temps ci, vous avez occupé mes pensées, tout comme si quelque chose m'enjoignait de venir vous trouver, et je l'aurais fait si j'avais su où vous joindre»

Gandalf le contempla avec stupeur: «Voici qui est étrange, Thorin Ecu de chêne, dit-il, car moi aussi, j'ai pensé à toi, et bien que je sois en route pour la Comté, je songeais que le chemin passe non loin de tes somptueuses demeures.

- Somptueuses, dites-vous, répondit Thorin. Ce n'est qu'un pauvre logis d'exilé. Mais vous y serez le bienvenu, si vous daignez vous avancer. Car on dit que vous êtes sage, et en savez plus long que tout autre sur ce qui se passe dans le monde, et j'ai bien des choses qui me tracassent et serai heureux d'avoir votre avis.

- Je viendrai, dit Gandalf, car je pense qu'un souci au moins nous est commun. Je songe au Dragon d'Erebor et je ne crois pas que le petit-fils de Thrôr en ait perdu la mémoire»

Ailleurs, on relate ce qui résulta de cette rencontre: le plan singulier qu'ourdit Gandalf pour venir en aide à Thorin, et comment Thorin et ses compagnons se mirent, en route, quittant la Comté en quête du Mont Solitaire, et quelles conséquences imprévues et grandioses eurent leurs actions. Mais ici on évoquera seulement ce qui concerne directement les Gens de Durin.

Le Dragon fut tué par Bard d'Esgaroth, mais la bataille fit rage à Dale. Car les Orques assaillirent Erebor dès qu'ils eurent vent du retour des Nains, et à leur tête était Bolg, fils de cet Azog que Dâin avait tué dans sa jeunesse. Au cours de cette première Bataille de Dale, Thorin Ecu de chêne fut blessé à mort, il expira, et on l'ensevelit sous la Montagne, la Pierre Arken reposant en son giron. Et périrent aussi au combat Fili et Kili, les fils de sa sueur. Dàin Pied d'Acier, venu des Collines du Fer à son secours, son cousin et aussi son héritier légitime, devint alors Dàin II, le Roi, et fut restauré le Royaume sous la Montagne, ainsi que l'avait souhaité Gandalf. Dàin devait se révéler un grand Roi, et sage aussi bien et les Nains prospérèrent sous son règne, et recouvrèrent leur puissance d'autrefois.

A la fin de 1'été de cette même année (2941), Gandalf parvint enfin à convaincre Saroumane et le Conseil Blanc d'attaquer Dol Guldur, et Sauron fit y alors retraite et se retira su Mordor y chercher refuge, croyait-il, contre tous ses ennemis. Aussi lorsque la Guerre éclata, le principal assaut fut dirigé vers le sud néanmoins, néanmoins, avec sa droite capable de porter au loin, Sauron aurait pu déchaîner bien des horreurs dans le Nord, si le Roi Dàin ou le Roi Brand ne lui avaient pas barré la route. Tout comme devait le dire Gandalf par la suite à Frodon et Gimli, lorsqu'ils séjournèrent auprès de lui à Minas Tirith. De tous ces événements survenus au loin, Gondor avait eu vent, peu de temps auparavant.

«J'ai eu du chagrin à la mort de Thorin, dit Gandalf, et voici qu'on dit qua Dàin est tombé lui aussi les armes à la main, dans la bataille de Dale, tout juste comme nous autres combattions ici même. J'y verrais une lourde perte, n'était ce l'étonnement qu'il ait pu, dans son grand âge, manier encore si puissamment la hache de guerre, ainsi qu'on le décrit, dressé tout debout au-dessus du corps du Roi Brand, devant les Portes d'Erebor jusqu'à la tombée de la nuit.

«Pourtant les choses auraient pu se passer bien différemment et tout cela être bien pire. Lorsque vous penserez à la grande Bataille du Pelennor, n'oubliez. pas la Bataille de Dale. Pensez à ce qui aurait pu être! Aux flammes du dragon et aux féroces corps à corps en Eriador, à la nuit sur Rivendell! Et pas de Reins.' au Gondor. Et nous autres revenant victorieux et pleins d'espoir pour ne.: trouver ici que ruines et cendres. Mais cela fut évité parce qu'un soir je ? rencontrais Thorin Au bouclier de chêne, au seuil du printemps, du côté de Bree. Une pure rencontre de hasard, comme nous disons en Terre du Milieu»

Dis était la fille de Thrùin II. Elle est la seule femme du peuple des Nains à y être nommée dans ces récits. Gimli dit que les Naines sont peu nombreuses, qu'elles ne forment guère qu'un tiers de la population. Elles s'éloignent rarement des villages sinon par grande nécessité. Et lorsqu'elles se déplacent, elles apparaissent par la voix, la figure et la vêture, si pareilles aux hommes de ' leur peuple, que les oreilles et les yeux des autres gens ne les peuvent distinguer. D'où cette opinion absurde, répandue parmi les Hommes, qu'il n'y a pas de femmes «naines» et que les «Nains sont engendrés par les pierres».

C'est en raison du petit nombre de Naines parmi eux que l'espèce des Nains ne s'accroît que lentement, et qu'elle se voit menacée dès lors qu'elle n'a point de demeure assurée. Car les Nains ne prennent qu'une seule épouse ou époux au cours de leur vie, et sont fort jaloux pour tout ce qui concerne leurs droits. De fait, ils sont moins d'un tiers à contracter mariage, et quant au reste, il y en a qui désirent une femme naine qu'ils ne peuvent obtenir, et n'en veulent point prendre une autre. Et nombreux sont-ils à ne pas souhaiter se marier, si grande est leur passion pour le métier qu'ils exercent.

Bien connu était Glôin, le fils de Gimli, car il fut l'un des Neuf Marcheurs qui parcoururent le monde avec l'Anneau' et il se tint aux côtés du Roi Elessar durant toute la Guerre. Il fut réputé Ami des Elfes, en raison de la tendre amitié qui existait entre lui et Legolas, le fils du Roi Thranduil, et de sa révérente admiration pour la Dame Galadriel.

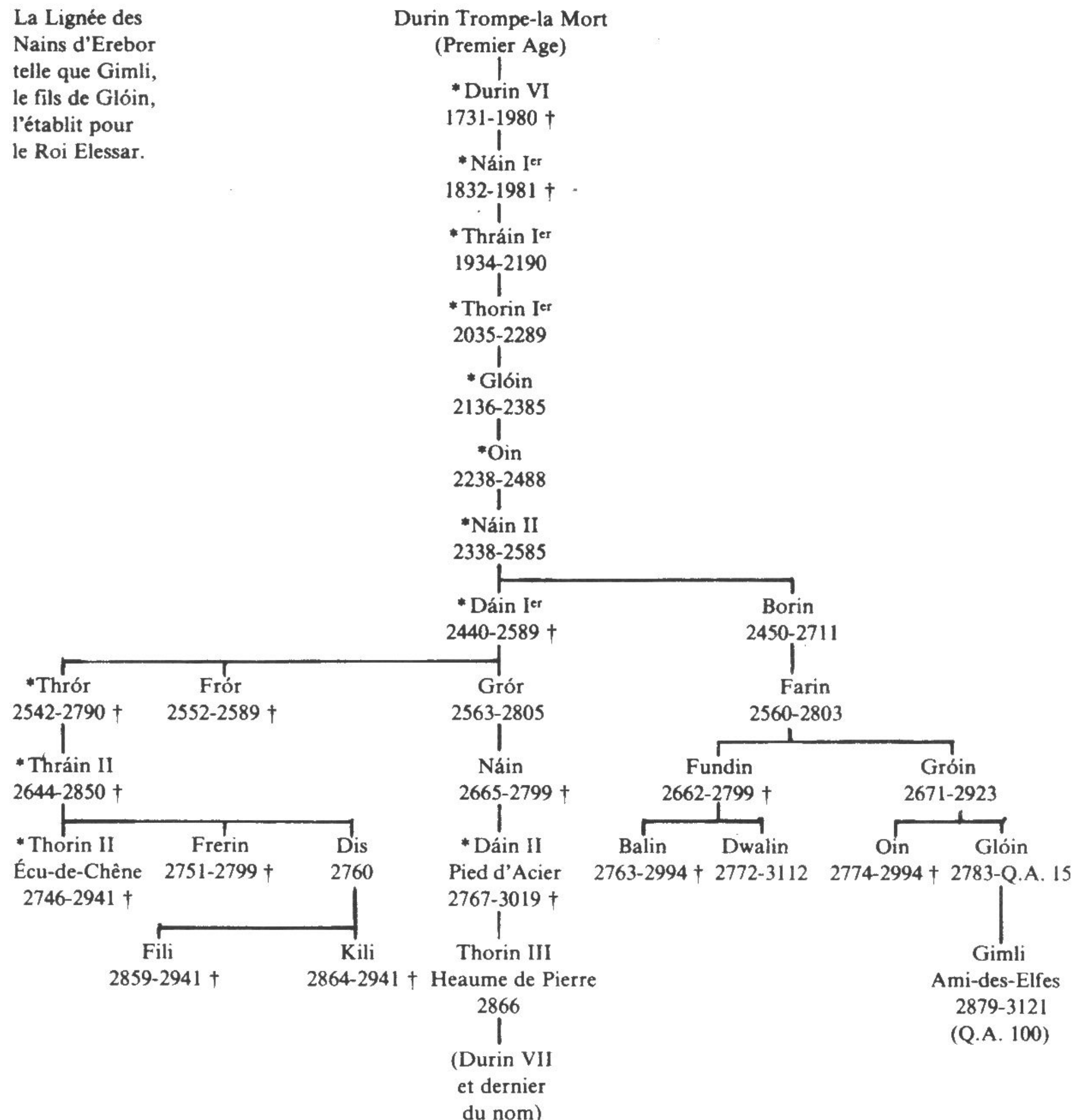
Après la chute de Sauron, Gimli conduisit au sud une partie du peuple des Nains d'Erebor, et là-bas devint Seigneur des Grottes Scintillantes. Lui et son peuple réalisèrent maintes grandes oeuvres au Gondor et au Rohan. Ils forgèrent des Portes pour Minas Tirith, en acier en mithril, en remplacement de celles qu'avait brisées le Roi sorcier. Legolas, l'ami de Gindi, amena aussi dans le Sud des Elfes qui s'étaient réfugiés au Vert Bois, et ils vécurent en Ithilien, et ainsi l'Ithilien redevint-il le bon pays, le meilleur qui soit en Terre d'Occident.

Mais lorsque le Roi Elessar se démit de son existence terrestre, Legolas céda enfin au désir de son cœur, et fit voile Outre-Mer.

Et voici une des dernières notes du Livre Rouge.

On a entendu dire que Legolas prit avec lui Gloin, le fils de Gimli, en reconnaissance de la tendre amitié qui fut la leur, plus tendre que toutes celles qui aient jamais existé entre un Elfe et un Nain. Si la chose est vraie, elle est étrange certes, car il est étrange qu'un Nain soit prêt il quitter la Terre du Milieu pour l'amour de quiconque, ou qu'un Eldar l'accueillît, ou que les Seigneurs d'Occident l'aient admis. Mais on a prétendu également que Gimli s'en fut ainsi dans l'espoir d'entrevoir à nouveau la beauté de Galadriel, et il se peut que puissante parmi les Eldar, elle ait obtenu cette grâce en sa faveur. On ne peut rien dire de plus là-dessus.

Le seigneur des anneaux
QUATRIEME PARTIE
APPENDICES ET INDEX
APPENDICE A



Fondation d'Erebor, 1999.
Mort de Dáin Ier, tué par un dragon, 2589.
Retour à Erebor, 2590.
Sac d'Erebor, 2770.
Meurtre de Thrór, 2790.
Rassemblement armé des Nains, 2790-2793.
Guerre des Nains et des Orques, 2793-2799.
Bataille de Nanduhirion, 2799.
Thráin s'en va errant, 2841.
Mort de Thráin et perte de son Anneau, 2850.
Bataille des Cinq Armées et mort de Thorin II, 2941.
Balin va à la Moria, 2989.

---

* *Désigne le nom de ceux qui furent reconnus Rois du Peuple de Durin, en exil ou non. Parmi les autres compagnons de Thorin Au-Bouclier-de-chêne lors de l'expédition d'Erebor, Ori, Nori et Dori appartenaient également à la Maison de Durin, et ils étaient cousins éloignés de Thorin: Bifur, Bofur et Bombur étaient les descendants de Noirs de la Moria, mais ils n'étaient pas de la lignée de Durin.*

APPENDICE B

Annales
(Chronologie des Terres Anciennes)

Le *Premier Age* vint à terme avec la Grande Bataille au cours de laquelle l'Armée de Validor jeta bas le Thangorodrim et ruina le pouvoir de Morgoth. Par la suite, la plupart des Noldor s'en retournèrent en Extrême Occident et vécurent au pays d'Eressëa, en vue de Valinor, mais nombreux aussi les Sindar qui vinrent à passer la Mer.

Le *Second Age* s'acheva sur la première défaite de Sauron, serviteur de Morgoth, et sur la prise de l'Anneau Unique.

Le *Troisième Age* vint à terme avec la Guerre de l'Anneau, quant au *Quatrième Age,* on datait son avènement seulement du départ de Maître Elrond, lorsque le temps fut mûr pour qu'en Terre du Milieu, la Race Humaine assumât la souveraineté cependant que déclinaient tous les autres peuples doués de parole.

Au Quatrième Age, on dénommait souvent Jours *Anciens* ces temps lointains: toutefois, ce terme désignait en propre l'époque qui avait précédé la défaite de Morgoth. On ne relatera pas ici les récits de ces temps.

Le Second Age

Des sombres temps pour les Humains de la Terre du Milieu, mais des années de gloire pour Nûmenor. Des événements en Terre du Milieu, on ne sait point grand-chose: les documents sont rares et brefs, et leurs dates souvent incertaines.

Au début de cet âge, les Grands Elfes étaient encore nombreux, vivant, pour la plupart, au Lindon, à l'ouest de l'Ered Luin, mais avant que ne fût érigé le Barad-dûr, les Sindar passèrent à l'est en grand nombre, et certains fondèrent des royaumes dans les lointaines forêts, et là régnèrent sur un peuple composé en majeure partie d'Elfes Sylvains. Thranduil, Roi au nord de Vert-Bois-LeGrand, était de ceux là. En pays Lindon, au nord de la Lune, vivait Gil-galad, dernier héritier des souverains Noldor en exil. On le reconnaissait en tant que Grand Roi de tous les Elfes d'Occident. Au Lindon, au sud de la Lune, vécut un certain temps du moins Celeborn, parent de Thingol, il avait pour femme Galadriel, la plus illustre des femmes-elfes. Elle était sueur de Finrod Felagund, Ami des hommes, qui fut un temps Roi de Nargothrond, et qui donna sa vie pour sauver Beren fils de Barahir.

Par la suite, certains Noldor se rendirent en Eregion, à l'ouest des Monts Brumeux, et aux abords de la Porte Ouest de la Moria. Et cela, parce qu'ils avaient appris qu'on avait découvert du mithril dans la Moria (4). Les Noldor étaient des artisans émérites, et moins hostiles aux Nains que les Sindar, c'est ainsi que se noua une amitié entre les Gens de Durin et les forgerons-Elfes d'Eregion, la plus étroite qui fût jamais entre les deux races. Celebrimbor était seigneur d'Eregion et un grand orfèvre, le plus grand parmi les siens, il descendait de Féanor.

Année		
	1	Fondation des Havres Gris, et du Lindon.
	32	Les Édain atteignent Nûmenor.
vers	40	De nombreux Nains abandonnent leurs anciennes cités dans l'Ered Luin, pour se rendre aux Mines de la Moria, dont ils viennent grossir la population.
	442	Mort d'Elros Tar-Minyatur.
Vers	500	Sauron à nouveau s'agite en Terre du Milieu.
	548	Naissance de Silmariën à Nûmenor.
	600	Les premiers navires des Nùmenoréens apparaissent au large des côtes.
	750	Les Noldor fondent l'Eregion.
Vers	1000	Sauron, soucieux de la puissance croissante des Nûmenoréens, décide de se retrancher au Mordor et de fortifier la région. Il entreprend la construction de Barad-dûr.
	1075	Tar-Ancalimë devient la première Souveraine Régnante à Nûmenor.
	1200	Sauron tente de séduire les Eldar. Gil-galad refuse d'avoir affaire à lui, mais les forgerons de l'Eregion sont gagnés à sa cause. Les Nùmenoréens entreprennent la construction de ports permanents.
Vers	1500	Instruits par Sauron, les forgerons-Elfes deviennent des maîtres en leur art. Ils commencent à façonner les Anneaux du Pouvoir.
Vers	1590	Les Trois Anneaux sont parachevés en Eregion.
Vers	1600	Sauron forge l'Anneau Unique dans les tréfonds de l'Orodruin. II termine la construction de Barad-dûr. Celebrimbor pénètre les noirs desseins de Sauron.
	1693	C'est la guerre entre les Elfes et Sauron. Les Trois Anneaux sontcachés en lieu sûr.
	1694	Les armées de Sauron envahissent l'Eriador. Gil-galad envoie Elrond en Eregion
	1697	L'Eregion est ravagée. Mort de Celebrimbor. Fermeture des Portes de la Moria. Elrond bat en retraite avec les débris de l'armée des Noldor, et fonde la cité refuge d'Imladris.
Vers	1800	A partir de cette époque, les Nùmenoréens entreprennent de coloniser les contrées du littoral. Sauron affermit sa puissance sur les territoires orientaux. L'Ombre gagne Nûmenor.
	1698	Sauron occupe l'Eriador.
	1699	De Nûmenor, Tar-Minastir mande une flotte importante au secours du Lindon. Défaite de Sauron.
	1700	Sauron est bouté hors d'Eriador. Les Terres d'Occident connaissent une longue période de paix.
	2251	Avènement de Tar-Atanamir. Début des Luttes Intestines et de la scission parmi les Nûmenoréens. Vers le même temps apparaissent pour la première fois les Nazgûl ou Spectres de l'anneau, esclaves des Neuf Anneaux.
	2280	L'Umbar est puissamment fortifié par les Nûmenoréens.
	2350	Construction de Pelargir qui devient le principal port des Fidèles Nûmenoréens.
	2899	Avènement d'Ar-Ardûnakhôr.
	3175	Tar-Palantir reconnaît ses erreurs. Guerre civile à Nûmenor.
	3255	Ar-Pharazôn le Doré prend le pouvoir.
	3261	Ar-Pharazôn fait voile et débarque sur les côtes d'Umbar.
	3262	Sauron est fait prisonnier et emmené en captivité à Nûmenor,
	3310	Sauron séduit le Roi et corrompt les Nûmenoréens.
	3310	Ar-Pharazôn arme une puissante flotte.
	3319	Ar-Pharazôn attaque Valinor. Submersion de Nûmenor. Elendil et ses fils échappent au naufrage.
	3320	Fondations des Royaumes en Exil: l'Arnor et le Gondor. Partage des Pierres Clairvoyantes (II, 233-234). Sauron retourne au Mordor.
	3429	Sauron attaque le Gondor, prend Minas Ithil et brûle l'Arbre Blanc. Isildur s'échappe au fil de l'Anduin et va retrouver Elendil dans le Nord. Anârion défend Minas Anor et Osgiliath.
	3430	Est conclue la Dernière Alliance des Elfes et des Hommes.
	3431	Gil-galad et Elendil poussent vers l'est jusqu'à Imladris.
	3434	L'Armée de l'Alliance franchit les Monts Brumeux. Bataille du Dagorlad et défaite de Sauron. Commence le siège de Barad-dûr.

3440 Anârion est tué au combat.
3441 Sauron est vaincu par Elendil et Gil-galad, lesquels trouvent tous deux la mort. Isildur s'empare de l'Anneau Unique. Sauron s'éclipse et les Spectres de l'anneau rentrent dans l'Ombre. Le Second Age prend fin.

Le Troisième Age

En ces années déclinèrent les Eldar. Maîtres des Trois Anneaux, ils connurent un long moment de paix, tandis que dormait Sauron, et que l'Anneau Unique était perdu, mais aucune oeuvre nouvelle n'accomplirent-ils, vivant dans le souvenir du passé. Les Nains se cachaient dans les entrailles de la terre, ménagers de leurs trésors, mais lorsque le mal vint à s'éveiller et que les dragons réapparurent, ils furent dépouillés de leurs biens, et leurs trésors pillés les uns après les autres, et ils devinrent un peuple errant. La Moria demeura longtemps encore un lieu sûr, mais sa population s'amenuisa, et sombres et vides se firent nombre de ses vastes demeures. Les Nûmenoréens perdirent également de leur sagesse et de leur longévité à mesure qu'ils mêlèrent leur sang à celui d'Hommes moindres.

Lorsqu'un millier d'années environ se furent écoulées, et que l'ombre commença à offusquer Vert bois le grand, les *Istari ou* Mages survinrent en Terre du Milieu. Par la suite, on a dit qu'ils étaient venus de l'ExtrêmeOccident et qu'ils étaient des messagers envoyés contre les ambitions de Sauron, et pour unir tous ceux qui avaient la volonté de lui résister, cependant il leur était interdit de l'affronter directement ou de chercher, par la force ou par la peur, à acquérir un pouvoir sur les Elfes ou sur les Hommes.

C'est pourquoi ils vinrent sous figure Humaine, bien qu'ils ne fussent jamais jeunes, et ne vieillissent que très lentement, et leurs pouvoirs étaient grands, tant leur savoir que leur savoir-faire. Leurs noms véritables, ils ne les révélèrent qu'à certains (5) mais ils se faisaient appeler par le nom qui leur avait été attribué. Ils étaient cinq, dit-on, de cette Confrérie, et deux d'entre eux avaient plus haut rang, et ces deux, les Eldar les nommaient Curuilir l'«Homme de savoir», et Mithrandir, le «Gris-Pèlerin», mais les Hommes du Nord leur donnaient nom «Saroumane» et «Gandalf». Curunir se rendait souvent en Orient, mais c'est d'Isengard, qu'il fit, en fin de compte, sa demeure. Mithrandir était le plus étroitement lié avec les Eldar, et il parcourait plus volontiers les terres d'Occident, et jamais ne s'établit nulle part, car il allait toujours errant.

Durant tout le Troisième Age, les lieux où se trouvaient en sûreté les Trois Anneaux ne furent connus que de ceux qui les détenaient. Mais vers la fin, on apprit qu'ils avaient été en la possession des trois plus grands parmi les Eldar: Gil-galad, Galadriel et Cïrdan, et qu'avant de mourir, Gil-galad avait remis son anneau à Elrond, Cirdan avait confié le sien à Mithrandir. Car Cirdan était plus clairvoyant et plus perspicace que tout autre en Terre du Milieu, et il avait accueilli Mithrandir aux Havres Gris, sachant bien d'où il venait, et où il devait s'en retourner.

«Prends donc cet Anneau, Maître, dit-il, car rudes seront tes travaux, et Il te sera d'un grand secours dans les labeurs que tu vas assumer. Car voici l'Anneau de Feu, et grâce à Lui, tu pourras raviver la flamme dans les cœurs en ce monde que gagne le froid. Mais quant à moi, mon cœur est tourné vers la Mer, et je vivrai sur ces sombres grèves jusqu'à ce que le dernier navire ait appareillé. Je t'attendrai»

Année

2 Isildur plante une graine de l'Arbre Blanc à Minas Anor. Il restitue le Royaume du Sud à Meneldil. Désastre des Champs d'Iris, Isildur et ses trois fils aînés meurent au combat.
3 Ohtar rapporte, à Imladris, les tronçons de Narsil.
10 Valandil devient Roi d'Arnor.
109 Elrond épouse la fille de Celeborn.
130 Naissance d'Elladan et d'Elrohir, fils d'Elrond.
241 Naissance d'Arwen UndGmiel.
420 Le Roi Ostoher reconstruit Minas Anor.
490 Première invasion des Orientaux.
500 Romendacil I" est vainqueur des Orientaux.
541 Romendacil meurt au combat.
830 Falastur, premier de la lignée des Rois-Navigateurs du Gondor.
861 Mort d'Eârendur, et partition de l'Arnor.

933 Le Roi Elirnil le, conquiert l'Umbar qui devient une marche frontière du Gondor, fortifiée en maints endroits.
936 Eârnil est perdu en mer.
1015 Le Roi Ciryandil est tué au siège d'Umbar.
1050 Hyarmendacil conquiert le Harad. Le Gondor atteint l'apogée de son pouvoir. Vers cette même époque, une ombre s'étend sur VertBois-le-Grand, et les Hommes commencent à parler de la Forêt Noire (du Boisdes-Ténèbres). Avec la venue des Pieds velus en Eriador, apparaissent, pour la première fois dans les chroniques, les Periannath.
Vers 1100 Les Sages (les Istari et les Eldar souverains) découvrent qu'un pouvoir maléfique s'est retranché à Dol Guldur. On croit qu'il s'agit du repaire d'un Nazgûl.
1149 Début du règne d'Atanatar Alcarin.
vers 1150 Les Pâles pénètrent en Eriador. Les Forts franchissent la Passe de Rubicorne et s'établissent dans l'Angle, ou au Pays de Dun.
vers 1300 Les créatures mauvaises se multiplient à nouveau. Les Orques sont nombreux dans les Monts Brumeux et attaquent les Nains. Réapparaissent les Nazgûl. Leur chef se rend au nord, en pays Angmar. Les Periannath émigrent à l'ouest, un grand nombre s'installe à Bree.
1356 Le Roi Argeleb le' est tué en combattant le Rhudaur. Vers cette époque, les Forts quittent l'Angle, et certains retournent en Pays Sauvage.
1409 Le Roi sorcier de l'Angmar envahit l'Arnor. Le Roi Arveleg le, est tué. On met en défense Fornost et Tyrn Gorthad. La Tour d'Amon Sût est détruite.
1432 Le Roi Valacar de Gondor meurt, commence la Guerre civile dite Lutte fratricide.
1437 Incendie d'Osgiliath et perte de la palantir. Eldacar s'enfuit au Rhovanion. Son fils Ornendil est assassiné.
1447 Eldacar revient et chasse l'usurpateur Castamir. Bataille des Gués de l'Erui. Siège de Pelargir.
1448 Évasion des Rebelles qui s'emparent de l'Umbar.
1540 Le Roi Aldamir est tué au cours de la Guerre avec les Harad et les Corsaires de l'Umbar.
1551 Hyarmendacil II est vainqueur des Hommes du Harad.
1601 De nombreux Periannath émigrent de Bree, Argeleb II leur concède des terres au-delà du Brandevin.
Vers 1630 Des Forts chassés du Pays Dun viennent se joindre à eux.
1634 Les Corsaires ravagent Pelargir et tuent le Roi Minardil.
1635 La Grande Peste dévaste le Gondor. Mort du Roi Telemnar et de ses enfants. A Minas Anor, l'Arbre Blanc périt. La Peste gagne le nord et l'ouest, et de nombreuses régions de l'Eriador sont abandonnées. Les Periannath, installés au-delà du Baranduin, survivent au prix de lourdes pertes.
1640 Le Roi Tarondor déplace le lieu de la souveraineté: Il installe la Maison du Roi à Minas Anor, et plante une graine de l'Arbre Blanc. Osgiliath menace ruine. On ne monte plus la garde aux frontières du Mordor.
1810 Le Roi Telumehtar Umbardacil reconquiert l'Umbar et en chasse les Corsaires.
1851 Premières incursions des Gens des chariots, ou Wainriders, en pays Gondor.
1856 Le Gondor perd ses territoires orientaux, et Narmacil II tombe au combat.
1899 Le Roi Calimehtar est victorieux des Gens des chariots sur le Dagorlad.
1900 Calimehtar érige la Blanche Tour de Minas Anor.
1940 Le Gondor et l'Arnor retrouvent leurs anciennes relations et contractent alliance. Arvedui épouse Firiel, fille d'Ondoher de Gondor.
1944 Ondoher est tué au combat. Eârnil défait l'ennemi en Ithilien du Sud. II gagne ensuite la Bataille du Camp, et chasse les Gens-desChariots dans les Marais des Morts. Arvedui revendique la couronne du Gondor.
1945 Eârnil II est couronné Roi.
1974 Fin du Royaume du Nord. Le Roi-Sorcier envahit l'Arthedain et prend Fornost.
1975 Arvedui se noie dans la Baie de Forochel. Les palantiri d'Annûminas et d'Amon Sût sont perdues. Ellrnur débarque au Lindon, à la tête d'une flotte. Le Roi-Sorcier, vaincu à la Bataille de Fornost, est traqué jusqu'aux Landes d'Etten. Il disparaît dans le Nord.

1976 Aranarth assume le titre de Chef des Dûnedain. Les trésors royaux de l'Arnor sont remis entre les mains d'Elrond.
1976 Frumgar conduit les Éothéod au pays du Septentrion.
1979 Bucca de la lignée Marish devient le premier Thain de la Comté.
1980 le Roi-Sorcier vient au Mordor, et là rameute les Nazgûl. Un Balrog s'éveille dans la Moria et tue Durin VI.
1981 Nàin let est abattu. Les Nains de la Lôrien s'enfuient au sud. A jamais perdus sont Amroth et Nimrodel.
1999 Thrâin Ier vient en Erebor et fonde le royaume des Nains «sous la Montagne»
2000 Les Nazgûl sortent du Mordor et assiègent Minas Ithil.
2001 Chute de Minas Ithil, connu par la suite sous le nom de Minas Morgul. Saisie de la palantir.
2043 Eârnur devient Roi du Gondor. Le Roi-Sorcier lui lance un défi.
2050 Nouveau défi. Elirnur s'en va chevauchant à Minas Morgul, à la rencontre de son destin de mort. Mardil devient le premier Surintendant Régnant.
2060 S'accroît le pouvoir de Dol Guldur. Les Sages redoutent d'y voir le signe du réveil de Sauron.
2063 Gandalf se rend à Dol Guldur. Sauron fait retraite et se dissimule de nouveau en Orient. Ici commence la Paix Vigilante. Les Nazgûl se terrent à Minas Morgul.
2210 Thorin Ier quitte Erebor, et s'en va au nord vers les Montagnes Grises où se rassemblent à présent les débris des Gens de Durin.
2340 Isumbras IUT devient le treizième Thain, et le premier de la lignée Touque. Les Vieilbouc occupent le Pays de Bouc.
2460 La Paix Vigilante prend fin. Sauron revient à Dol Guldur avec des forces accrues.
2463 Mise en place du Conseil Blanc. Vers cette même époque Déagol le-Fort trouve l'Anneau Unique, et il est assassiné par Sméagol.
2470 En ce même temps, Sméagol-Gollum se cache dans les Monts Brumeux.
2475 Le Gondor à nouveau attaqué. Osgiliath définitivement ruiné, son pont de pierre écroulé.
Vers 2670 Tobold plante de l'«herbe à pipe» dans le Quartier Sud.
Vers 2480 Les Orques se ménagent des fortes places dans les Monts Brumeux afin de barrer toutes les passes menant en Eriador. Sauron commence à peupler la Moria de ses créatures.
2509 Celebrian, en route vers la Ldrien, tombe dans une embuscade au passage du col du Rubicorne, elle reçoit une blessure empoisonnée.
2510 Celebrian s'en retourne Outre-Mer. Les Orques et les Orientaux envahissent le Calenardhon. Eorl le Jeune remporte la victoire du Champ du Célébrant. Les Rohirrim s'établissent nombreux au Calenardhon.
2545 Eorl succombe à la bataille du Plateau.
2569 Bregon, fils d'Eorl, achève le Palais d'Or.
2570 Baldor, fils de Bregon, franchit la Porte Interdite et il est à jamais perdu. Aux environs de la même époque, les Dragons réapparaissent dans le Grand Nord et se mettent à harceler les Nains.
2589 Dâin est tué par un Dragon.
2590 Thrdr revient en Erebor. Gr6r, son frère, s'en va dans les Monts du Fer.
2683 Isengrin II devient le dixième Thain et entreprend l'excavation des Grandes Fosses.
2698 Echtelion Ier reconstruit la Blanche Tour de Minas Tirith.
2740 Les Orques renouvellent leurs incursions en Eriador.
2747 Bandobras Touque met en déroute une horde d'Orques dans le Quartier Nord.
2758 Le Rohan est attaqué et de l'est et de l'ouest, et envahi de toutes parts. Le Gondor est assailli par les flottes des Corsaires. Helm de Rohan trouve refuge dans le Gouffre de Helm. Wulf s'empare d'Edoras. 27582759, Le Rude Hiver: âpres souffrances et pertes de vies humaines en Eriador et au Rohan. Gandalf vient en aide aux gens de la Comté.
2759 Mort de Helm. Fréalàf chasse Wulf, et institue la seconde lignée des Rois de la Marche. Saroumane s'en va vivre à Isengard.
2770 Smaug-le-Dragon se rue sur l'Erebor. Destruction de Dale. Thrdr parvient à fuir avec Thrâin II et Thorin II.

2790 Thr6r est tué par un Orque dans la Moria. Les Nains se rassemblent pour une guerre de vengeance. Naissance de Gerontius, connu plus tard sous le nom de Vieux Touque.

2793 Début de la Guerre des Nains et des Orques.

2799 Bataille de Nanduhirion devant la Porte Est de la Moria. Dâin Ironfoot retourne aux Monts du Fer. Thrâin II et son fils Thorin s'en vont errant vers l'est. Ils s'établissent au sud de l'Ered Luin, au-delà de la Comté (2802).

2800-2864 Les Orques originaires du Grand Nord, harcèlent le Rohan. Le Roi Walda abattu par eux (2861).

2841 Thràin II se met en route, il projette de revoir l'Erebor, mais il est pourchassé par les serviteurs de Sauron.

2845 Thrâin le Nain est emprisonné à Dol Guldur. On lui dérobe le dernier des Sept Anneaux qu'il portait sur lui.

2850 Gandalf pénètre à nouveau dans Dol Guldur et découvre que son maître est bel et bien Sauron qui s'efforce de rassembler entre ses mains tous les Anneaux, et recherche la trace de l'Unique, et celle de l'Héritier d'Isildur. Gandalf trouve Thr'ain et reçoit la clef d'Erebor. Thrâin meurt à Dol Guldur.

2851 Réunion du Conseil Blanc. Gandalf préconise avec instance qu'on attaque Dol Guldur. Mais l'avis de Saroumane l'emporte sur le sien (6). Saroumane commence son enquête aux abords des Champs d'Iris.

2852 Mort de Belechtor II de Gondor. L'Arbre Blanc dépérit, et on ne peut en retrouver une graine. Mais on laisse debout l'Arbre Mort.

2885 Ameutés par les émissaires de Sauron, les Haradrim franchissent le fleuve Poros et attaquent le Gondoi. Les fils de Folcwine de Rohan sont tués au service du Gondor.

2890 Naissance de Bilbon dans la Comté.

2900 L'Ithilien en butte aux attaques des Uruks de Mordor. La plupart des derniers habitants abandonnent le pays. On aménage le refuge (6) Par la suite, il devint évident que Saroumane s'était mis à convoiter l'Anneau Unique à ses fins propres, et qu'il espérait que l'Anneau, en quête de son maître, se évélerait de lui-même, si on laissait Sauron en paix quelque temps.secret d'Henneth Annûn.

2907 Naissance de Gikaen, mère d'Aragorn II.

2911 Le Rude Hiver: le Baranduin et maints autres fleuves sont pris par les glaces. Des Loups Blancs envahissent l'Eriador, accourus du Nord.

2912 De prodigieuses inondations dévastent l'Etiedwaith et le Minhi riath. Tharbad est ravagée et abandonnée.

2920 Mort du Vieux Touque.

2929 Arathorn, fils d'Arador, de la race des Dûnedain, épouse Gilraen.

2930 Arador est tué par des Trolls. Naissance, à Minas Tirith, de Denethor II, fils d'Echtelion II.

2931 Aragorn, fils d'Arathorn II, né le 1er, mars.

2932 Mort au combat d'Arathorn II. Gilraen emmène Aragorn à Imladris. Elrond le reçoit en sa tutelle et lui donne nom Estel (Espoir), il n'est rien révélé de son ascendance.

2939 Saroumane découvre que les serviteurs de Sauron fouillent les Champs d'Iris, et il en conclut que Sauron a appris l'épisode de la mort d'Isildur. Il s'en inquiète mais ne souffle mot au Conseil.

2940 Thorin Écu-de-Chêne et Gandalf rendent visite à Bilbon dans la Comté. Bilbon rencontre Sméagol-Gollum et trouve l'Anneau. Le Conseil Blanc se réunit, Saroumane consent à participer à l'attaque de Dol Guldur, car il s'efforce à présent d'empêcher que Sauron ne fouille la Rivière. Sauron, qui a établi ses plans de guerre, abandonne Dol Guldur. Bataille des Cinq Armées à Dale. Mort de Thorin II. Bard d'Esgaroth tue Smaug. Dâin des Monts du Fer devient Roi sous la Montagne (Dàin II).

2941 Bilbon revient dans la Comté avec l'Anneau. Sauron retourne secrètement au Mordor.

2944 Bard reconstruit Dale et devient Roi. Gollum quitte la Montagne et commence à rechercher le «voleur» de l'Anneau.

2948 Naissance de Théoden, fils de Thengel, Roi du Rohan.

2949 Gandalf et Balin rendent visite à Bilbon, dans la Comté.

2950 Naissance de Finduilas, fille d'Adrahil de Dol Amroth.
2951 Sauron se déclare ouvertement et rassemble ses forces au Mordor.Il entreprend la reconstruction du Barad-dûr. Gollum se tourne vers le Mordor. Sauron envoie trois Nazgûl pour réoccuper Dol Guldur. Elrond révèle à «Estel» son nom véritable et sa noble ascendance, et lui remet les tronçons de Narsil. Arwen, nouvellement revenue de la Lorien, rencontre Aragorn dans les bois d'Imladris. Aragorn s'en va en Pays Sauvage.
2952 Dernière réunion du Conseil Blanc. On discute du sort des Anneaux. Saroumane feint d'avoir découvert que l'Anneau Unique a disparu au fil de l'eau, passant de l'Anduin à la Mer. Saroumane se retire àIsengard dont il fait son bien, et qu'il fortifie. Jaloux de Gandalf et le redoutant, il place des espions pour surveiller tous ses mouvements, et note l'intérêt qu'il prend à la Comté. Bientôt, Saroumane commence àentretenir des agents à Bree et au Quartier Sud.
2953 Nouvelle éruption du Mont du Destin qui crache feu et flammes. Les derniers habitants de l'Ithilien fuient au-delà de l'Anduin.
2956 Aragorn rencontre Gandalf, et l'amitié se noue entre eux.
2957-2980 Aragorn entreprend ses grands voyages et errances de par le monde. Se donnant pour Thorongil, il sert, masqué, Thengel de Rohan, puis Echtelion II de Gondor.
2968 Naissance de Frodon.
2976 Denethor épouse Finduilas de Dol Amroth. 2977 Bain, fils de Bard, devient Roi de Dale.
2977 Naissance de Boromir, fils de Denethor II.
2980 Aragorn pénètre dans la Lorien où il rencontre Arwen Undômiel. Aragorn lui remet l'Anneau de Barahir, et au sommet de Cerin Amroth, ils échangent leurs serments et se promettent l'un à l'autre. A la même époque environ, Gollum atteint les frontières du Morodor et lie connaissance avec Shelob. Théoden devient Roi du Rohan.
2983 Naissance de Faramir, fils de Denethor. Naissance de Samsagace.
2984 Mort d'Echtelion II. Denethor II devient Surintendant du Condor.
2988 Finduilas meurt prématurément.
2989 Balin quitte l'Erebor et s'introduit dans la Moria.
2990 Au Rohan naît Éomer, fils d'Éomund.
2994 Mort de Balin et ruine de la colonie des Nains.
2995 Naissance d'Éowyn, sueur d'Éomer.
Vers 3000 L'ombre du Mordor gagne de place en place. Saroumane ose utiliser la palantir d'Orthanc, mais il est piégé par Sauron qui est maître de la Pierre Ithil. A présent Saroumane agit en traître par rapport au Conseil. Ses espions rapportent que la Comté est étroitement surveillée par les Rôdeurs.
3001 Le festin d'adieu de Bilbon. Gandalf soupçonne qu'il détient l'Anneau Unique. On double la garde autour de la Comté, Gandalf cherche à obtenir des nouvelles de Gollum et il fait appel à Aragorn.
3002 Bilbon est l'hôte d'Elrond, et il s'installe à Fondcombe.
3003 Gandalf rend visite à Frodon, dans la Comté, et renouvelle ses visites de temps à autre, durant les quatre années suivantes.
3007 Brand, fils de Bain, devient Roi à Dale. Mort de Gilraen.
3008 A l'automne Gandalf rend sa dernière visite à Frodon.
3009 De temps à autre, Gandalf et Aragorn reprennent leurs efforts pour trouver Gollum, fouillant huit ans durant le Val d'Anduin, la Forêt Noire et le Rhovanion jusqu'aux confins du Mordor. A un moment donné, au cours de ces huit années, Gollum lui-même s'aventure au Mordor et il est capturé par Sauron. Elrond mande Arwen, et elle revient à Imladris, les Montagnes et toutes les terres du côté de l'Orient deviennent peu sûres.
3017 Le Mordor relâche Gollum. Il est pris par Aragorn dans les Marais des Morts, et amené à Thranduil, dans la Forêt Noire. Gandalf se rend à Minas Tirith et lit le parchemin d'Isildur.

LES ANNÉES GLORIEUSES

3018 Avril
11 Gandalf arrive à Hobbitebourg.

Juin
20 Sauron attaque Osgiliath. Environ à la même époque Thranduil est assailli, et Gollum trouve à s'enfuir.

Juillet
4 Boromir quitte Minas Tirith.
10 Gandalf est emprisonné à Orthanc.

Août
Toute trace de Gollum est perdue. On pense que traqué à la fois par les Elfes et par les serviteurs de Sauron, il s'est réfugié dans la Moria, mais qu'ayant enfin trouvé le chemin qui mène à la Porte d'Occident, il n'est pas cependant parvenu à sortir.

Septembre
18 Gandalf s'échappe d'Orthanc au petit jour. Les Noirs Cavaliers franchissent les Gués de l'Isen.
19 Gandalf se présente à Edoras sous les traits d'un mendiant et on refuse de le laisser entrer.
20 Gandalf parvient à pénétrer dans Edoras. Théoden lui ordonne de partir: «Prends le cheval que tu veux, mais sois hors d'ici tant que le jour qui vient est encore en enfance! Gandalf rencontre Gripoil, mais le cheval ne le laisse pas approcher, et l'entraîne loin à travers champs.
21 Les Noirs Cavaliers atteignent le Gué de Sarn au crépuscule, ils déjouent la vigilance des Rôdeurs. Gandalf se saisit de Gripoil .
22 Quatre Cavaliers pénètrent dans la Comté avant l'aube. Les autres poursuivent les Rôdeurs vers l'est, puis reviennent monter la garde sur le Chemin Vert. Un Noir Cavalier arrive à Hobbitebourg à la nuit close. Frodon se met en route, il quitte Cul-de-Sac. Gandalf a dompté Gripoil, du Rohan, il arrive, monté sur Gripoil.
23 Gandalf franchit l'Isen.
26 La Vieille Forêt. Frodon arrive chez Bombadil.
27 Gandalf franchit le Flot-Gris. Seconde nuit chez Bombadil.
28 Les Hobbits prisonniers d'un Spectre-de-la-Brande. Gandalf atteint le Gué de Sarn.
29 Frodon entre dans Bree, la nuit. Gandalf rend visite à l'Ancien.
30 Au petit matin rafle au Creux de Crique et à l'Auberge de Bree. Frodon quitte Bree. Gandalf.passe aux Creux de Crique, et il parvient à Bree à la tombée de la nuit.

Octobre
1 Gandalf quitte Bree.
2 Il est agressé de nuit, sur les Collines du Temps.
5 La nuit: attaque du camp, au pied des Collines du Temps. Frodon blessé.
9 Glorfindel quitte Fondcombe.
10 Il chasse les Cavaliers du Pont de Mitheithel.
12 Frodon traverse le Pont.
18 Glorfindel trouve Frodon au crépuscule. Gandalf atteint Fondcombe.
19 S'échappe par les Gués de Bruinen.
24 Frodon revient à lui et s'éveille. Boromir arrive à Fondcombe à la nuit close.
25 Le Conseil d'Elrond.

Décembre
26 La Fraternité de l'Anneau quitte Fondcombe au crépuscule.

3019

Janvier

8 La Fraternité atteint Houssaye.
11, 12 De la neige sur le Caradhras.
13 Les Loups attaquent au petit jour. La Fraternité atteint la Porte Ouest de la Moria, à la tombée de la nuit. Gollum commence à pister le Porteur de l'Anneau.
14 La nuit dans la Salle Vingt et Une.
15 Le Pont de Khazad-dûm, et la chute de Gandalf. La Fraternité atteint la Nimrodel tard dans la nuit.
16 La Fraternité arrive le soir à Caras Galadon.
23 Gandalf poursuit le Balrog jusqu'au sommet du Zirakzigil.
24 Il précipite à bas le Balrog, et s'évanouit. Son corps gît au sommet.

Février

14 Le Miroir de Galadriel. Gandalf revient à lui et demeure plongé dans un état de léthargie.
15 Adieu à Ldrien. Gollum, caché sur la rive ouest, est témoin du départ.
16 Gwaihir transporte Gandalf en pays Ltirien.
23 Les navires sont attaqués de nuit, près de Sarn Gebir.
24 La Fraternité passe l'Argonath et campe à Parth Galen. Première Bataille des Gués de l'Isen, Théodred fils de Théoden est tué.
25 La Fraternité se dissout. Mort de Boromir, on entend résonner son cor à Minas Tirith. Meriadoc et Peregrïn sont faits prisonniers. Frodon et Samsagace gagnent les contreforts orientaux de l'Emyn Muil. Vers le soir Aragorn se jette à la poursuite des Orques. Éomer entend dire qu'une bande d'Orques descend de l'Emyn Muil.
26 Aragorn atteint les falaises d'Occident au lever du soleil. A l'encontre des ordres de Théoden, Éomer quitte l'Eastfold vers minuit pour traquer les Orques.
27 Éomer rejoint les Orques juste à la lisière de la forêt de Fangorn.
28 Meriadoc et Pippin s'échappent et rencontrent Barbe Feuillue. Au lever du soleil, les Rohirrim se ruent à l'attaque et détruisent les Orques. Frodon descend de l'Emyn Muil et rencontre Gollum. Faramir aperçoit le vaisseau funéraire de Boromir.
29 Début d'Entmoot. Éomer, de retour à Edoras, rencontre Aragorn.

Mars

1 Frodon entame le passage des Marais des Morts à l'aube. Entmoot persévère. Aragorn rencontre Gandalf-le-Blanc. Ils font route pour Edoras. Faramir quitte Minas Tirith car il a à faire en Ithilien.
2 Frodon parvient aux confins des Marais, Gandalf vient à Edoras et il guérit Théoden. Les Rohirrim chevauchent vers l'ouest, contre Saroumane. Seconde Bataille des Gués de l'Isen. Erkenbrand est battu. Entmoot se termine dans l'après-midi. Les Ents marchent sur Isengard et l'atteignent à la nuit.
3 Théoden se retire dans le Gouffre de Helm. S'amorce la Bataille de Fort-le-Cor. Les Ents parachèvent la destruction d'Isengard.
4 Théoden et Gandalf, venant du Gouffre de Helm, se mettent en route pour Isengard. Frodon atteint les crassiers, ces tumulus de détritus aux abords des solitudes désolées de la Morannon.
5 Théoden atteint Isengard à midi. Pourparlers avec Saroumane dans Orthanc. Des Nazgûl ailés survolent le camp de Dol Baran. Gandalf se met en route avec Peregrïn pour Minas Tirith. Frodon se cache en vue de la Morannon, et file, dès la nuit close.
6 Au petit matin, les Dûnedain rejoignent Aragorn. Théoden part de Fort-le-Cor pour Harrowdale. Aragorn se met en route plus tard.
7 Faramir amène Frodon à Henneth Annûn. Aragorn vient, la nuit tombée, à Dunharrow.
8 Aragorn foule le «Chemin des Morts» à l'aube, il atteint Erech à minuit. Frodon quitte Henneth Annûn.

9 Gandalf arrive à Minas Tirith. Faramir quitte Henneth Annûn. Aragorn part d'Erech et atteint Calembel. Au crépuscule Frodon rejoint la route du Morgul. Théoden arrive à Dunharrow. Du Mordor, les ténèbres commencent à se répandre.

10 La Journée sans Aube. Le Grand Rassemblement au Rohan: la chevauchée des Rohirrim à partir de Harrowdale. Faramir sauvé par Gandalf devant les Portes de la Cité. Aragorn franchit le Ringld. Une armée issue du Morannon prend Cair Andros et passe dans l'Anbrien. Frodon franchit la Croisée des Chemins, et voit s'ébranler l'Armée du Morgul.

11 Gollum rend visite à Shelob, mais voyant Frodon gisant endormi, s'en repentit presque. Denethor envoie Faramir à Osgiliath. Aragorn atteint Linhir et passe dans le Lebennin. Le Rohan oriental est envahi par le nord. Premier assaut sur la Lbrien.

12 Gollum conduit Frodon au repaire de Shelob. Faramir se retranche dans les Forts de la Levée. Théoden campe sous Minrimmon. Aragorn chasse l'ennemi vers Pelargir. Les Ents infligent une défaite aux envahisseurs du Rohan.

13 Frodon est capturé par les Orques de Cirith Ungoi. Invasion du Pelennor. Faramir est blessé. Aragorn parvient à Pelargir et se rend maître de la flotte. Théoden dans la Forêt de Dlvadan.

14 Samsagace trouve Frodon dans la Tour. Minas Tirith est assiégé. Conduits par les Hommes du Plateau, les Rohirrim parviennent à la Forêt Grise.

15 Au petit jour, le Roi-Sorcier enfonce les Portes de la Cité. Denethor se donne la mort sur un bûcher funéraire. Au chant du coq, on entend sonner les trompes des Rohirrim. Bataille du Pelennor. Théoden est tué. Aragorn brandit l'étendard d'Arwen. Frodon et Samsagace s'échappent et se mettent en route vers le nord, en longeant le Morgai. On se bat sous les frondaisons de la Forêt Noire, Thranduil repousse les forces de Dol Guldur. Deuxième assaut sur la L6rien.

16 Les capitaines tiennent conseil. Frodon, du haut du Morgai, contemple le champ de bataille et son regard porte jusqu'au Mont du Destin.

17 Bataille de Dale. Le Roi Brand et le Roi Dein Pied-d'Acier tombent au combat. Les Nains et les Hommes se réfugient en nombre dans Erebor, où ils se retrouvent assiégés. Shagrat apporte à Barad-dûr le manteau de Frodon, sa cotte de mailles et son épée.

18 L'Armée d'Occident est en route, sortie de Minas Tirith, Frodon arrive en vue des embouchures de l'Isen, des Orques se saisissent de lui sur la route entre Durthang et Udûn.

19 L'Armée parvient au Val du Morgul. Frodon et Samsagace trouvent à s'échapper et commencent leur long voyage sur le chemin qui mène au Barad-dûr.

22 Le crépuscule d'épouvante. Frodon et Samsagace quittent la route et se dirigent vers le sud, vers le Mont du Destin. La L6rien subit un troisième assaut.

23 L'Armée sort de l'Ithilien. Aragorn renvoie ceux qui n'ont pas cœur vaillant. Frodon et Samsagace se débarrassent de leurs armes et de tout leur fourniment.

24 Frodon et Samsagace entreprennent leur dernier voyage au pied du Mont du Destin. L'Armée campe dans les Landes Désolées de la Morannon.

25 L'Armée est encerclée sur les Slag-Hills. Frodon et Samsagace atteignent le Sammath Naur. Gollum s'empare de l'Anneau et tombe dans les Crevasses du Destin. Chute de Barad-dûr et fin de Sauron.

Après l'effondrement de la Sombre Tour et la fin de Sauron, l'Ombre se dissipa dans les cœurs de tous ceux qui l'avaient combattue mais crainte et désespoir furent le lot de tous ses serviteurs et alliés. Par trois fois, la Lôrien avait résisté aux attaques de Dol Guldur, mais outre la vaillance de la gent Elfe qui peuplait ces terres, là résidait un pouvoir dont nul ne pouvait se rendre maître, à moins que Sauron en personne ne soit venu l'affronter. Bien que les bois enchantés des confins aient cruellement souffert, les assauts furent repoussés, et lorsque l'Ombre s'évanouit, vint Celeborn qui conduisit l'armée de Lôrien par-delà l'Anduin, qu'ils franchirent en de nombreux bateaux. Ils prirent Dol Guldur, et Galadriel jeta bas ses fortifications et mit à nu ses basses-fosses, et la forêt fut purifiée de toute malfaisance.

Au nord aussi, avaient régné la guerre et le Mal. Le royaume de Thranduil avait été envahi, et on s'était battu longtemps sous les ombrages, et le feu avait fait grand carnage et ruine, mais au bout du compte Thranduil avait été vainqueur. Et en ce jour qui marque le Nouvel An des Elfes, Celeborn et Thranduil se rencontrèrent au plus fort des bois, et ils nommèrent la forêt d'un nom nouveau: non plus Forêt Noire mais *Eryn Lasgalen,* le Bois-des-VertesFeuilles. Thranduil prit pour royaume toute la partie nord jusqu'aux montagnes qui s'élèvent prés des Goulets, et nomma cette région la Ldrien occidentale, toute la vaste forêt dans l'entre-deux fut donnée aux

Beornings et aux Hommes-des-Bois. Mais passa le temps de Galadriel, et au bout de quelques années Celeborn se lassa de son royaume et s'en vint â Imladris faire sa demeure avec les fils d'Elrond. Dans les profondeurs du Vert Bois, les Elfes Sylvains vécurent en paix, mais dans la L6rien ne s'attardaient tristement que quelques-uns de ceux qui y avaient vécu autrefois, et il n'y avait plus d'illuminations ou de chansons àCaras Galadon.

Dans le même temps que des forces puissantes assiégeaient Minas Tirith, une armée rassemblant les alliés de Sauron, qui depuis longtemps harcelaient les frontières du Roi Brand, franchit la Rivière Carnen, et Brand fut repoussé en pays Dale. Là, il pouvait compter sur l'appui des Nains d'Erebor, et une grande bataille fit rage au pied de la Montagne. Et elle dura trois jours sans discontinuer, mais à la fin le Roi Brand et aussi bien le Roi Dain Pied-d'Acier connurent le même destin funeste, et les Orientaux remportèrent la victoire, mais ils ne purent se rendre maîtres de la Porte. Et tant Hommes que Nains, ils furent nombreux à prendre refuge en Erebor, et là soutinrent victorieusement

ÉVÉNEMENTS ULTÉRIEURS CONCERNANT LES MEMBRES DE LA FRATERNITÉ DE L'ANNEAU

1422 Au début de cette année s'ouvre le Quatrième Age pour les gens de la Comté, mais on continua à numéroter les années selon le Comput de la Comté.

1427 Will Piedblanc donne sa démission. Samsagace est élu Maire de la Comté. Peregrïn Touque épouse Diamond de Long Cleeve. Le Roi Elessar promulgue une loi interdisant aux Hommes de pénétrer dans la Comté, et il la déclare Pays Libre, sous protection du Sceptre du Nord.

1430 Naissance de Faramir, fils de Peregrïn.

1431 Naissance de Boucles d'Or, fille de Samsagace.

1432 Meriadoc dit le Magnifique devient Grand Maître du Pays de Bouc. Le Roi Éomer et la Dame Éowyn d'Ithilien lui font tenir de somptueux cadeaux.

1434 Peregrïn devient le Touque et le Thain. Le Roi Elessar nomme le Thain, le Grand Maître, et les Conseillers du Maire du Royaume du Nord. Maître Samsagace est élu Maire pour la seconde fois.

1436 Le Roi Elessar chevauche vers le nord, et il séjourne quelque temps sur les rives du Lac Evendim. II se rend au Pont du Brandevin, et là accueille ses amis. Il donne l'Étoile des Dünedain à Maître Samsagace, et fait d'Elanor une dame d'honneur de la Reine Arwen.

1441 Maître Samsagace devient Maire pour la troisième fois.

1442 Maître Samsagacx et sa femme et Elanor se rendent au Gondor, et là séjournent un an. Maître Tolman Cotton agit comme Maire suppléant.

1443 Maître Samsagace est élu Maire pour la quatrième fois.

1451 Elanor la Toute-Belle épouse Fastred de Greenholm, sur les Hauteurs Lointaines.

1452 Les Marches Ouest depuis les Hauteurs Lointaines jusqu'aux Collinesde-la-Tour (Emyn Beraid), sont rattachées à la Comté un don du Roi à la Comté. De nombreux Hobbits vont s'établir dans les nouvelles terres.

1454 Naissance d'Elfstan Belenfant, fils de Fastred et d'Elanôr.

1455 Maître Samsagace devient Maire pour la cinquième fois. A sa requête, le Thain nomme Fastred Gardien de la Marche Ouest. Fastred et Elanor font leur demeure aux Tours d'Endessous, sur les Collines-de-la-Tour, où leurs descendants, les Belenfant des Tours, devaient habiter durant bien des générations.

1463 Faramir Touque épouse Boucles d'Or, fille de Samsagace.

1469 Maître Samsagace devient Maire pour la septième et dernière fois, ayant atteint en 1476, à la fin de son mandat, l'âge de quatre-vingt-seize ans.

1482 Mort de Madame Rose, femme de Maître Samsagace, le Jour du Mitan de l'Année. Le 22 septembre, Maître Samsagace quitte Cul-de-Sac. Toujours chevauchant, il parvient aux Collines-de-la-Tour, dernière à le voir fut Elanor, à qui il donna le Livre Rouge que, par la suite, les Belenfant devaient conserver précieusement. Parmi eux, il est de tradition de penser, d'après les dires d'Elanor, que Samsagace passa les Tours et se rendit aux Havres Gris, et là, fit voile Outre-Mer, le dernier des Porteurs de l'Anneau.

1484 Au printemps de l'année, parvint un message du Rohan au Pays de Bouc, aux termes duquel le Roi Éomer souhaitait revoir Maître Grand Echanson une fois encore. Meriadoc n'était point jeune alors (102), mais encore vigoureux. Il consulta son ami le Thain, et peu après, ils remirent leurs biens et leurs fonctions aux mains de leurs fils, et s'en allèrent, chevauchant tous deux par le Gué de Sarn, et plus ne furent vus dans la Comté. Par la suite, on a dit que Maître Meriadoc était venu à Edoras et qu'il était auprès du Roi Eomer, peu avant la mort de celui ci, à l'automne. Ils allèrent ensuite dit-on lui, Meriadoc et le Thain Peregrïn au Gondor, et y séjournèrent durant les quelques courtes

années qui leur restaient à vivre, et là moururent, et furent inhumés dans le Rath Dinen, parmi ceux qui s'étaient illustrés au Gondor.

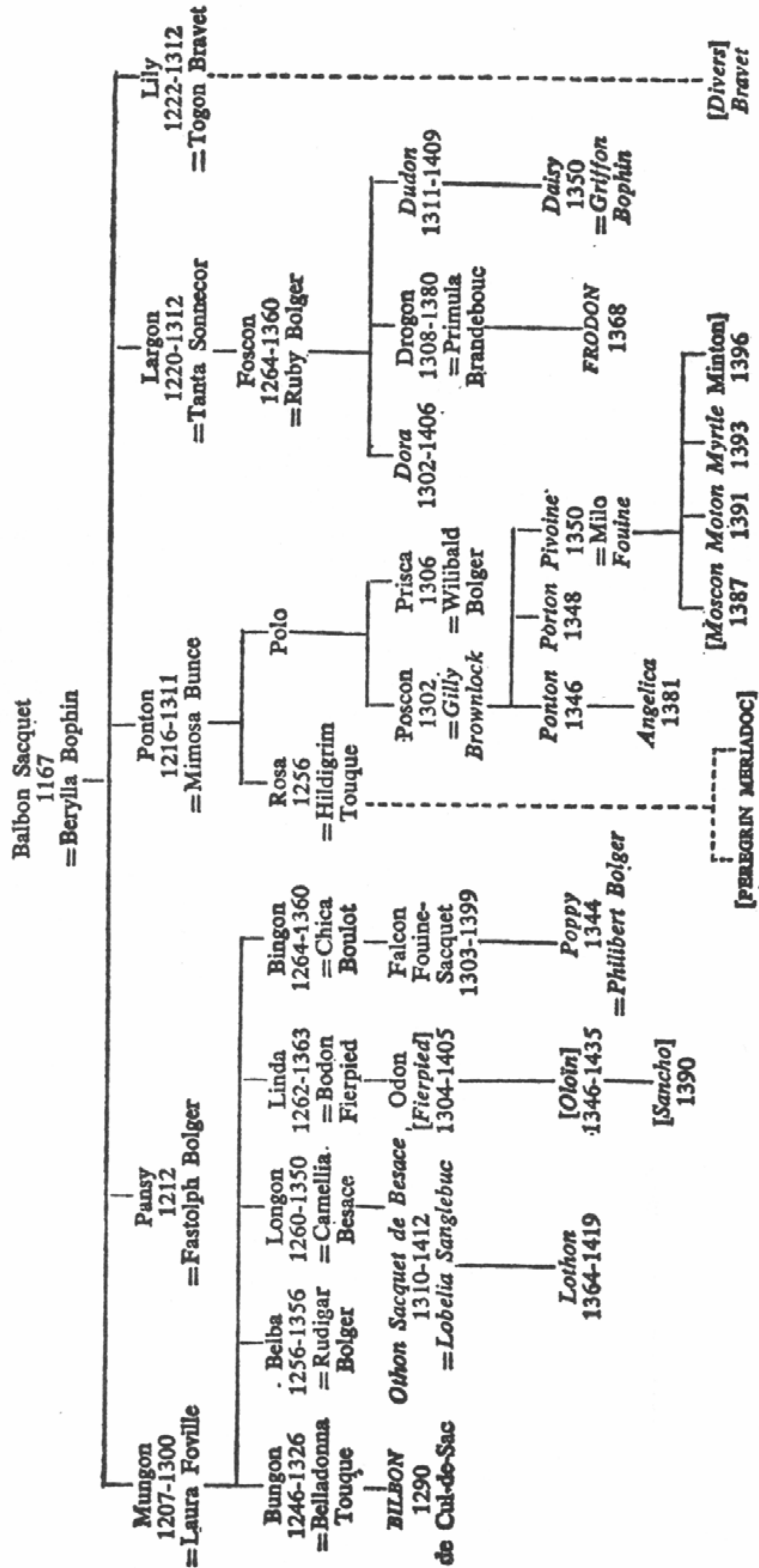
1541 Cette année-là, le premier jour de mars, le Roi Elessar prit congé de la Vie. On dit que les lits de Meriadoc et de Peregün furent placés tout à côté de celui du Grand Roi. Alors Legolas construisit un puissant navire en Ithilien, et il descendit le cours de l'Anduin et fit voile OutreMer. Et avec lui, dit-on, s'en alla Gimli le Nain. Et lorsque le navire s'évanouit à l'horizon de la Haute Mer, prirent fin, en Terre du Milieu,les labeurs et les peines de la Fraternité de l'Anneau.

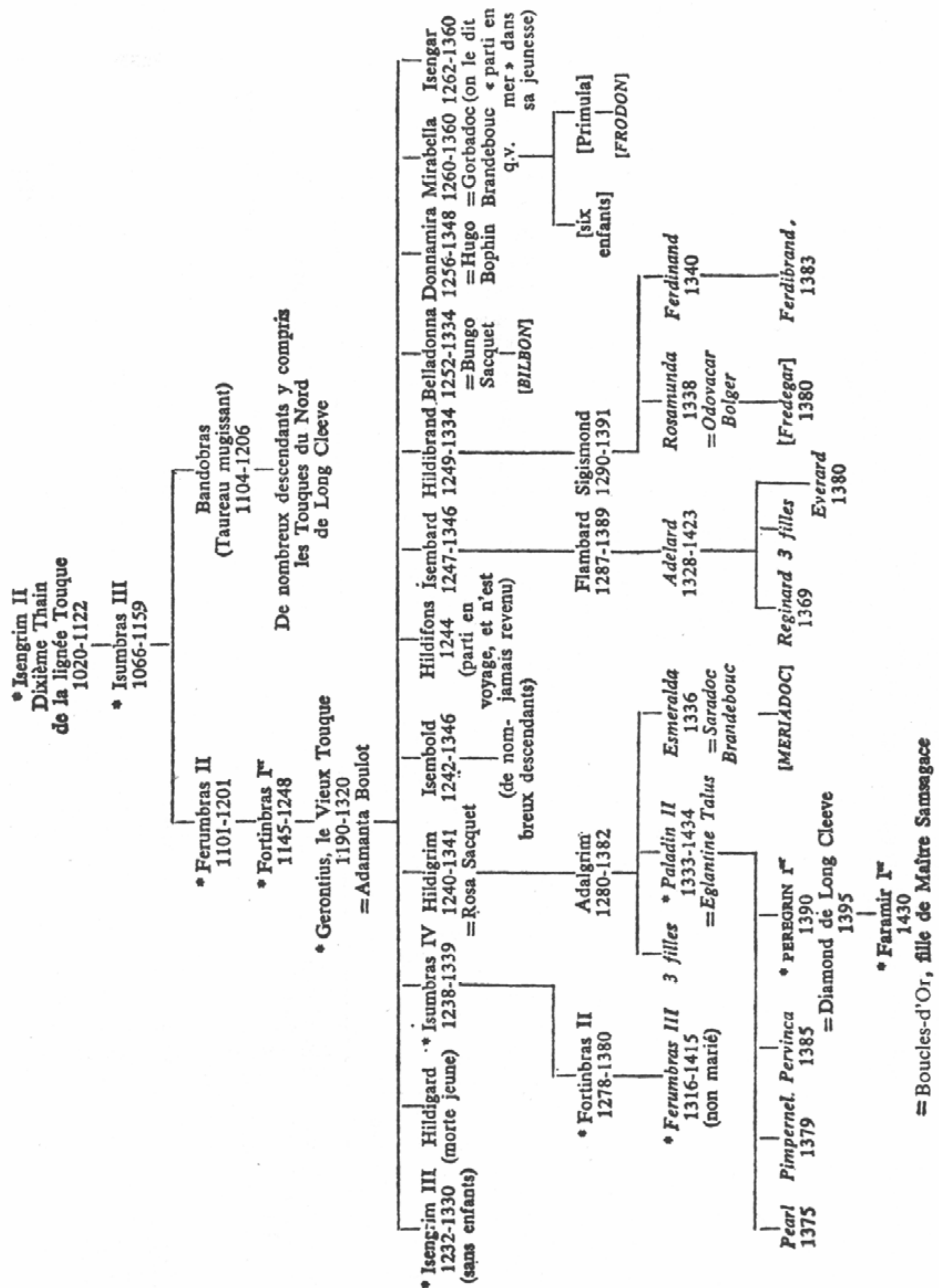
APPENDICE C

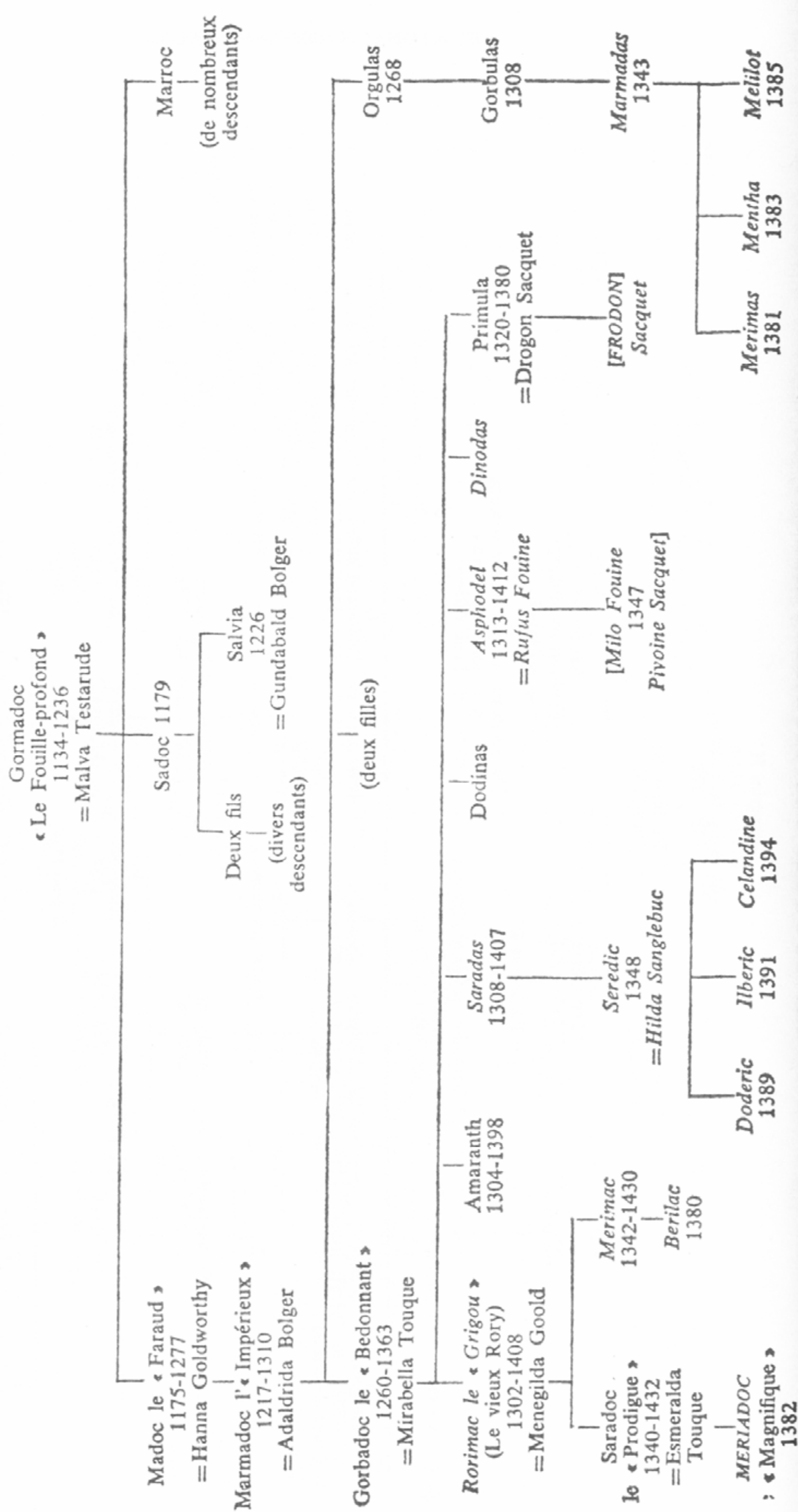
Arbres généalogiques

Pour tracer ces Arbres on a choisi de nommer quelques individus seulement parmi nombre d'autres. La majeure partie des personnes citées sont soit des Invités à la Fête d'Adieu donnée par Bilbon, soit les ancêtres directs de ces derniers. On a souligné d'un trait ceux qui étaient invités à la Fête. Figurent également les noms de quelques personnes impliquées dans le récit des événements. En outre, on s'est attaché à fournir des renseignements d'ordre généalogique touchant la personne de Samsagace l'ancêtre fondateur de la famille des Gardner, famille illustre et influente par ~la suite.

La date placée après le nom est celle de la naissance (et, lorsqu'elle est connue, celle de la mort) de l'individu. Ces dates sont toutes données selon le Comput de la Comté, c'est-à-dire calculées à partir du jour où les frères Marchon et Blancon franchirent le Brandevin (Corruption du *nom Baranduin* (langue Elfe) en l'An I de la Comté (soit l'année 1601 du Troisième Age).


LES SACQUET DE HOBBITEBOURG
Balbon Sacquet 1167 =Berylla Bophin
Mungon 1207-1300 =Laura Foville
Pansy 1212 =Fastolph Bolger
Ponton 1216-1311 =Mimosa Bunce
Largon 1220-1312 =Tanta Sonnecor
Lily 1222-1312 =Togon Bravet
Bungon 1246-1326 =Belladonna Touque
Belba 1256-1356 =Rudigar Bolger
Longon 1260-1350 =Camellia Besace
Linda 1262-1363 =Bodon Fierpied
Bingon 1264-1360 =Chica Boulot
Rosa 1256 =Hildigrim Touque
Polo
Foscon 1264-1360 =Ruby Bolger
BILBON 1290 de Cul-de-Sac
Othon Sacquet de Besace 1310-1412 =Lobelia Sanglebuc
Odon [Fierpied] 1304-1405
Falcon Fouine-Sacquet 1303-1399
Poscon 1302 =Gilly Brownlock
Prisca 1306 =Wilibald Bolger
Dora 1302-1406
Drogon 1308-1380 =Primula Brandebouc
Dudon 1311-1409
Lothon 1364-1419
[Oloïn] 1346-1435
Poppy 1344 =Philibert Bolger
Ponton 1346
Porton 1348
Pivoine 1350 =Milo Fouine
FRODON 1368
Daisy 1350 =Griffon Bophin
[Sancho] 1390
Angelica 1381
[Moscon 1387
Moton 1391
Myrtle 1393
Minton] 1396
[PEREGRIN MERIADOC]
[Divers] Bravet


LES TOUQUES DES GRANDES-FOSSES
* Isengrim II Dixième Thain de la lignée Touque 1020-1122
* Isumbras III 1066-1159
* Ferumbras II 1101-1201
Bandobras (Taureau mugissant) 1104-1206
* Fortinbras Ier 1145-1248
De nombreux descendants y compris les Touques du Nord de Long Cleeve
* Gerontius, le Vieux Touque 1190-1320 =Adamanta Boulot
* Isengrim III 1232-1330 (sans enfants)
Hildigard (morte jeune)
* Isumbras IV 1238-1339
Hildigrim 1240-1341 =Rosa Sacquet
Isembold 1242-1346
(de nombreux descendants)
Hildifons 1244 (parti en voyage, et n'est jamais revenu)
Isembard 1247-1346
Hildibrand 1249-1334
Belladonna 1252-1334 =Bungo Sacquet
[BILBON]
Donnamira 1256-1348 =Hugo Bophin
Mirabella 1260-1360 =Gorbadoc Brandebouc q.v.
Isengar 1262-1360 (on le dit « parti en mer » dans sa jeunesse)
[six enfants]
[Primula]
[FRODON]
* Fortinbras II 1278-1380
Adalgrim 1280-1382
Flambard 1287-1389
Sigismond 1290-1391
* Ferumbras III 1316-1415 (non marié)
3 filles
* Paladin II 1333-1434 =Eglantine Talus
Esmeralda 1336 =Saradoc Brandebouc
Adelard 1328-1423
Rosamunda 1338 =Odovacar Bolger
Ferdinand 1340
Pearl 1375
Pimpernel 1379
Pervinca 1385
* PEREGRIN Ier 1390 =Diamond de Long Cleeve 1395
[MERIADOC]
Reginard 1369
3 filles
Everard 1380
[Fredegar] 1380
Ferdibrand 1383
* Faramir Ier 1430 =Boucles-d'Or, fille de Maître Samsagace


LES BRANDEBOUC DU PAYS DE BOUC
Gorhendad Vieilbouc des Maresque entreprit vers 740 la construction de Château-Brande et changea le patronyme familial en Brandebouc
Gormadoc « Le Fouille-profond » 1134-1236 =Malva Testarude
Madoc le « Faraud » 1175-1277 =Hanna Goldworthy
Sadoc 1179
Marroc (de nombreux descendants)
Deux fils (divers descendants)
Salvia 1226 =Gundabald Bolger
Marmadoc l'« Impérieux » 1217-1310 =Adaldrida Bolger
Gorbadoc le « Bedonnant » 1260-1363 =Mirabella Touque
(deux filles)
Orgulas 1268
Rorimac le « Grigou » (Le vieux Rory) 1302-1408 =Menegilda Goold
Amaranth 1304-1398
Saradas 1308-1407
Dodinas
Asphodel 1313-1412 =Rufus Fouine
Dinodas
Primula 1320-1380 =Drogon Sacquet
Gorbulas 1308
Saradoc le « Prodigue » 1340-1432 =Esmeralda Touque
Merimac 1342-1430
Berilac 1380
Seredic 1348 =Hilda Sanglebuc
[Milo Fouine 1347 Pivoine Sacquet]
[FRODON] Sacquet
Marmadas 1343
MERIADOC « Magnifique » 1382
Doderic 1389
Ilberic 1391
Celandine 1394
Merimas 1381
Mentha 1383
Melilot 1385

LE GRAND-ARBRE AUX AIEUX DE MAITRE SAMSAGACE

(où l'on voit également l'élévation des familles Gardner de la Colline et Belenfant des Tours)

Hamfast de Gamwich 1160
|
Gamwich Prud'homme 1200 (parti s'établir à Champtoron)
|
Hob Gammidge le Cordier (« Le Vieux Gammidgy ») 1246
|
Hobson (Gamegie le Cordier) 1285-1384

Holman, la Mainverte de Hobbitebourg 1210
|
= Rowan 1249 — Halfred la Mainverte 1251 (jardinier) — Erling 1254 — Hending 1259 — Rose 1262
Halfred la Mainverte 1251 (jardinier) | Holman la Mainverte 1292

Cottar 1220
|
Colman 1260 — Carl 1263
Rose 1262 = Colman 1260
|
Holman Cotton (« Long Hom ») de Lézeau 1302

Enfants de Hobson : Andwise le Cordier de Champtoron (« Andy ») 1323 — HAMFAST (Ham Gamegie) l'Ancien 1326-1428 = Bell Bonenfant — May 1328 — Halfred d'Overhill 1332
HAMFAST s'associa avec son « cousin Holman » à Hobbitebourg jardinier
Halfred d'Overhill 1332 | Halfast 1372

Enfants de Holman Cotton : Tolman Cotton (« Tom ») 1341-1440 = Lily Brun — Wilcome (« Will ») 1346

Enfants de Hamfast : Anson 1361 — Hamson 1365 (vit avec son oncle, le Cordier) — Halfred 1369 (parti s'établir au Quartier Sud) — Paquette 1372 — May 1376 — SAMSAGACE 1380 (jardinier) — Marguerite 1383
SAMSAGACE = Rose Cotton
Marguerite = Tolman (Tom)

Enfants de Tolman Cotton : Tolman (Tom) 1380 — ROSE 1384 = Sam Gamegie — Wilcome (Jolly) 1384 — Bowman (Nick) 1386 — Carl (Nibs) 1389

Enfants de Samsagace : ELANOR la Toute-Belle 1421 — FRODON Gardner 1423 — Rose 1425 — Merry 1427 — Pippin 1429 — Boucles-d'Or 1431 — Hamfast 1432 — Paquette 1433 — Primevère 1435 — Bilbon 1436 — Ruby 1438 — Robin 1440 — Tolman (Tom) 1442
ELANOR la Toute-Belle 1421 = Fastred de Verte-île
FRODON Gardner 1423 | Holfast Gardner 1462 | Harding de la Colline 1501
Boucles-d'Or 1431 = Faramir I[er] fils de Thain Peregrin I[er]

(Elanor et Fastred) Ils allèrent s'établir sur la Marche-Ouest, un pays nouvellement ouvert à la colonisation (un don du Roi Elessar), situé entre les Hauteurs Lointaines et les Collines des Tours. D'eux sont issus le *Belenfant des Tours*, Gardiens de la Marche-Ouest, qui héritèrent du Livre Rouge ; ils en firent plusieurs copies, portant diverses notes et des ajouts ultérieurs.

APPENDICE D

Le Calendrier de la Comté

VALABLE EN TOUT TEMPS

(I) L'Après noël					(4) Astraux					(7) (Après-Serein					(10) Winterfilth				
YULE	7	14	21	28	1	8	15	22	29	LE SEREIN	7	14	21	28	1	8	15	22	29
1	8	15	22	29	2	9	16	23	30	1	8	15	22	29	2	9	16	23	30
2	9	16	23	30	3	10	17	24	-	2	9	16	23	30	3	10	17	24	-
3	10	17	24	-	4	11	18	25	-	3	10	17	24	-	4	11	18	25	-
4	11	18	25	-	5	12	19	26	-	4	11	18	25	-	5	12	19	26	-
5	12	19	26	-	6	13	20	27	-	5	12	19	26	-	6	13	20	27	-
6	13	20	27	-	7	14	21	28	-	6	13	20	27	-	7	14	21	28	-
(2) Colmata					(5) Ihrimidge					(8) Wedmath					(11) Blotmath				
-	5	12	19	26	-	6	13	20	27	-	5	12	19	26	-	6	13	20	27
-	6	13	20	27	-	7	14	21	28	-	6	13	20	27	-	7	14	21	28
-	7	14	21	28	1	8	15	22	29	-	7	14	21	28	1	8	15	22	29
1	8	15	22	29	2	9	16	23	30	1	8	15	22	29	2	9	16	23	30
2	9	16	23	30	3	10	17	24	-	2	9	16	23	30	3	10	17	24	-
3	10	17	24	-	4	11	18	25	-	3	10	17	24	-	4	I1	18	25	-
4	11	18	25	-	5	12	19	26	-	4	11	18	25	-	5	12	19	26	-
(3) Rethe					(6) (Avant-Serein					(9) Halimath					(12) (Avant-Noël				
-	3	10	17	24	-	4	11	18	25	-	3	10	17	24	-	4	I1	18	25
-	4	11	18	25	-	5	12	19	26	-	4	11	18	25	-	5	12	19	26
-	5	12	19	26	-	6	13	20	27	-	5	12	19	26	-	6	13	20	27
-	6	13	20	27	-	7	14	21	28	-	6	13	20	27	-	7	14	21	28
-	7	14	21	28	1	8	15	22	29	-	7	14	21	28	1	8	15	22	29
1	8	15	22	29	2	9	16	23	30	1	8	15	22	29	2	9	16	23	30
2	9	16	23	30		3	10	17	24	2	9	16	23	30	3	10	17	24	YULE
					LE SEREIN														
					(Milan-do-fannée)														
					(le Très-Serein)														

L'année débutait sur le premier jour de la semaine, le samedi, et s'achevait sur le vendredi, dernier jour de la semaine. Le jour de la Mi-Année (dit Mitande-l'Année ou simplement Mitan) et, dans les années bissextiles, le jour dit Très-Serein (ou Outre-Serein), ne portaient pas le nom d'un jour de semaine. Le Serein qui précédait le Mitan était dit Serein 1, et Serein 2, celui qui le suivait. Le Noël de fin d'année était le Noël 1, et celui de début d'année, le Noël 2. Le Très-Serein était toujours férié et occasion de grandes festivités, mais il n'en survint aucun au cours des années qui illustrèrent l'Histoire du Grand Anneau. Il tomba, ce jour Très-Serein, en 1420, l'année de la prodigieuse moisson et du fabuleux été, et cette année-là les réjouissances furent telles, diton, qu'on avait jamais connu la pareille, ni par ouï-dire ni consignée dans les Annales.

LES CALENDRIERS

Le Calendrier de la Comté différait à maints égards du nôtre. Certes l'année avait même durée (365 jours, 5 heures, 48 minutes, 46 secondes), car si reculés que nous peuvent paraître ces temps lorsqu'on les considère en termes d'années ou de vies humaines, au regard de la Terre, ils n'étaient point si anciens. Les Hobbits ont souvenance qu'étant encore un peuple errant, ils n'avaient pas de «semaines», et bien qu'ils connussent des «mois» plus ou moins réglés sur le cours de la Lune, leur manière de supputer les dates et d'évaluer le temps était vague et incertaine. Lorsqu'ils vinrent à se sédentariser sur les confins ouest de l'Eriador, ils adoptèrent le Comput du Roi en vigueur chez les Dûnedain, lequel provenait en fait des Eldar. Toutefois les Hobbits de la Comté introduisirent plusieurs modifications d'ordre mineur. Ce Calendrier, dit «Comput de la Comté», devait être adopté éventuellement par les gens de Bree, sauf pour la coutume propre à la Comté, de prendre pour Année I l'Année de leur établissement au pays.

Sur la foi des anciennes légendes et traditions, il est parfois malaisé de glaner des renseignements précis sur des points qui, pour les gens, étaient choses connues de tous et qui allaient de soi: par exemple, le nom des lettres, ou ceux des jours de la semaine, ou encore les noms et la durée des mois. Mais les gens de la Comté portaient un intérêt très général aux généalogies et après la Guerre de l'Anneau se développa chez les plus lettrés d'entre eux un intérêt tout particulier pour l'histoire ancienne, si bien que les Hobbits semblent s'être beaucoup souciés des questions de dates. Ils allèrent même jusqu'à établir des tables de concordance fort complexes afin de mettre en évidence les rapports de leur propre système avec tel ou tel autre. En ces choses, je ne suis guère versé, et j'ai pu commettre bien des erreurs, reste que la chronologie des années cruciales C.C. (Comput de la Comté) 1418-1419 est consignée avec une telle minutie dans le Livre Rouge que, pour cette époque tout au moins, il n'y a vraiment pas à douter de l'exactitude des jours et les dates dont il est fait mention.

Il paraît clair que les Eldar vivant en Terre du Milieu et qui avaient, comme le fait observer Samsagace, plus de temps à leur disposition, calculaient selon une périodicité plus longue, et que le mot quenya yén, souvent traduit par «année» représentait en réalité 144 de nos années. Les Eldar préféraient, dans la mesure du possible, compter par sizaines *ou* par douzaines, ils nommaient *ré* la «journée „ du soleil, décomptée d'un couchant à l'autre. La *yén* contenait 52,596 jours. A des fins rituelles plutôt que pratiques, les Eldar avaient institué une semaine en *enquië* de six jours, la yén contenait 8,766 de ces *enquier*, dénombrés à la suite les uns des autres durant toute la période considérée.

En Terre du Milieu, les Eldar délimitaient également une courte période ou année scolaire, appelée *coranar ou «tournée-du-soleil»* lorsqu'on la considérait d'un point de vue plus ou moins astronomique, mais connue d'ordinaire sous le nom de *loa, «croissance»* (surtout dans les régions du Nord-Ouest où, selon la coutume très générale des Elfes, on privilégiait les changements saisonniers). La *loa* était découpée en périodes qui pouvaient figurer aussi bien des longs mois que des courtes saisons. Ces périodes variaient très certainement selon les régions, mais les Hobbits ne fournissent d'indications que pour le Calendrier ayant cours à Imladris. Selon ce Calendrier, les «saisons» étaient au nombre de six et portaient des noms quenya, soit: *tuilië, lairë, quellë, hrivë, coirë,* noms qui se peuvent traduire par «printemps», «été», «automne», «étiolement», «hiver», «reverdie». En langue sindarine, ces noms devenaient : e*thuil, laer, lavas, firith, rhîw, echuir.* Étiolement se disait aussi : «lassa-lanta»*: «effeuillai*son» , ou en sindarin, *narbaleth : «soleil* déclinant».

Lairë et *hrivë* comptaient chacun 72 jours, et tous les autres 54. La *loa* s'ouvrait sur *yestarë,* c'est-à-dire à la veille même de *tuilië,* et s'achevait sur *mettarë,* au lendemain même de *coirë.* Entre *yâvië* et *quellë* s'inséraient trois *enderi, ou «jours-médians»*. On obtenait ainsi une année de 365 jours que l'on complétait en doublant les *enderi* (en ajoutant 3 jours) tous les douze ans.

Comment remédiait-on aux éventuelles inexactitudes? On n'en sait trop rien. Si l'année avait, en ce temps, même longueur qu'aujourd'hui, la *yén* aurait comporté plus d'un jour de trop. Qu'il en résulte une inexactitude, une note en marge, dans les Calendriers du Livre Rouge, est là pour en témoigner, une note selon laquelle, dans le «Comput de Fondcombe», la dernière année de chaque trois *yén* était amputée de trois jours: on omettait le redoublement des trois *enduri* prévues cette année-là. «Mais ça ne s'est pas fait de notre temps» Quant à d'autres ajustements visant à corriger toute inexactitude restante, il n'en est nulle part question.

Les NlSmenoréens modifièrent cette ordonnance. Ils découpèrent la *loa* en périodes plus courtes et plus régulières, et ils adoptèrent la coutume de faire commencer l'année au cœur de l'hiver, comme cela se pratiquait chez les Hommes du Nord-Ouest dont ils étaient issus au Premier Age. Par la suite, ils se donnèrent également une semaine de 7 jours, et ils calculèrent la durée du jour à partir du lever du soleil (émergeant à l'horizon de la Mer d'Orient) jusqu'au lever suivant.

Le système nûmenoréen, tel qu'il eut cours à Nûmenor, mais aussi en Arnor et au Gondor jusqu'à la fin de la royauté, était dit «Comput du Roi». L'année normale comptait 365 jours. Elle était divisée en douze *astai ou* mois, dont dix comptaient 30 jours, et deux 31. Les *astar* longs étaient ceux situés de part et d'autre de la Mi-Année (ou Mitan) : ils correspondaient approximativement à nos mois de juin et de juillet. Le premier jour de l'année avait nom *yestarë,* le Mitan (le 183° jour) s'appelait *loëndë,* et le dernier jour *mettarë,* ces trois jours n'appartenaient à aucun mois. Tous les quatre ans, sauf la dernière année d'un siècle *(hara, yë),* on substituait au *loëndë* deux *enderi ou «jours-médians*».

A Nûmenor, le comput commençait avec la première année du Second Age (S.A.I). Le Déficit, créé par le fait de retrancher un jour à la dernière année d'un siècle, ne se trouvait comblé qu'à la dernière année d'un millénaire, laissant un déficit millénaire de 4 heures, 46 minutes, 40 secondes. On procéda à cette addition en l'an 1000 en l'an 2000 et en l'an 3000 du Second Age. Après la Submersion (en 3319 du Second Age), le système fut maintenu par les Exilés, mais dès le début du Troisième Age, il se trouvait passablement bouleversé par l'introduction d'un nouveau mode de numérotation: S.A. 3442 (l'année 3442 du Second Age) devint T.A. I (la première année du Troisième Age). En faisant de T.A. 4 une année bissextile en lieu et place de T.A. 3 (S.A. 3444), on avait inséré encore une année de 365 jours une année courte, portant ainsi le déficit à 5 heures, 48 minutes, 46 secondes. On fit les rajouts millénaires avec un retard de 441 ans: en l'an 1000 et 2000 du T.A. (S.A. 4441 et S.A. 5441). Pour minimiser les erreurs résultantes et réduire l'accumulation des déficits millénaires, Mardil le Surintendant remania le Calendrier, et ce Calendrier Nouvelle Version entra en vigueur l'an 2060 du Troisième Age, après une adjonction spéciale de 2 jours à l'année 2059 (S.A. 5500), année qui marquait le terme des cinq millénaires et demi écoulés depuis qu'avait cours le système nùmenoréen. Mais il restait encore un déficit d'environ 8 heures. Hador ajouta un jour à l'année 2360, bien que le déficit rémanent n'eût point atteint tout à fait cette durée. Nul autre aménagement n'eut lieu depuis lors. (En T.A. 3000, la guerre était imminente et on négligea ces questions.) Et à la fin du Troisième Age, donc 660 ans plus tard, le Déficit n'était même pas de l'ordre d'une journée pleine.

On dénomma le Calendrier remanié par Mardil, le Comput des Surintendants, et il fut adopté éventuellement par la plupart des populations de langue westron, hormis les Hobbits. Les mois duraient tous 30 jours, et on intercala 2 jours en dehors des mois: 1 jour entier entre le troisième et le quatrième mois (mars, avril) et 1 autre entre le neuvième et le dixième (septembre, octobre). Ces cinq jours non inclus dans un mois quelconque vestarë, tuilérë, loëndë yâviérë et mettarë étaient jours fériés.

Les Hobbits étaient conservateurs de nature, et ils continuèrent à utiliser une forme modifiée du Comput du Roi, adaptée à leurs propres coutumes. Leurs mois étaient tous d'égale durée, et comptaient 30 jours chacun, mais leur année comportait Trois Journées, au cœur de l'Été, appelées, dans la Comté, les Sereins (ou les Jours-de-Sérénité), lesquels s'inséraient entre juin et juillet. Le dernier jour de l'année et le premier jour de l'année suivante étaient dits Joursde-Noël. Les Jours-de-Noël et les Jours-de-Sérénité n'étaient pas comptabilisés dans les mois, de sorte que le 1e1 janvier était le second et non le premier Jour de l'An. Tous les quatre ans, sauf la dernière année du siècle (Dans la Comté où l'Année I coincidait avec l'année 1601 du Troisième Age. En revanche, à Bree où l'Année I coïncidait avec l'année 1300 du Troisième Age, les quatre Sereins survenaient au cours de la première année du siècle.), les Sereins étaient au nombre de quatre. Les Jours-de-Sérénité et les Jours-de-Noël constituaient les principales fêtes chômées, et des occasions de grandes réjouissances. Le Serein supplémentaire, ajouté au lendemain du Mitan de l'Année et donc le 184 jour des années bissextiles, avait nom le Très-Serein (ou l'Outre-Serein) et il donnait lieu à des festivités particulières. Le Temps de Noël durait six jours pleins, englobant les derniers trois jours de l'année et les premiers trois jours de l'année suivante.

Les gens de la Comté introduisirent une minime innovation de leur cru (et qui fut adoptée par la suite à Bree) qu'ils appelèrent la Réforme-de-la-Comté. Ils trouvaient que le glissement des noms semainiers par rapport aux dates, d'une année à l'autre, était bien peu pratique, et que ça faisait brouillon. De sorte que sous le règne d'Isengrin II, ils décrétèrent que le jour en trop, qui rompait la concordance, perdrait son nom de semaine. Depuis lors, le Mitan et le Très-Serein ne furent connus que sous leur propre nom et cessèrent de figurer en tant que jours de semaine (Livre I, p. 194). En conséquence de cette réforme, l'année commença toujours le Premier Jour de la semaine, et se termina toujours le Dernier Jour, et une date donnée pour une année donnée tombait toujours le même jour de la semaine en toute autre année, si bien que les gens de la Comté ne prirent plus la peine d'inscrire le jour de la semaine sur leurs lettres ou leurs Journaux (3). Et ils trouvaient ça fort commode tant qu'ils restaient chez eux, mais beaucoup moins dès qu'ils se déplaçaient au-delà des limites de Bree.

Dans les notes ci-dessus, comme dans le récit, j'ai utilisé nos dénominations modernes tant pour les mois que pour les jours de la semaine, mais il va de soi que ces noms n'étaient usités ni par les Eldar, ni par les Dûnedain, ni par les Hobbits. II nous a paru essentiel de traduire les noms westron afin de prévenir toute confusion, au surplus, nos noms sont chargés de résonances saisonnières plus ou moins proches des appellations en usage dans la Comté. Toutefois, les Hobbits ayant cherché semble t'il, à faire correspondre le plus étroitement possible le Mitan de l'Année avec le solstice d'été, les dates de la Comté se trouvent toutes, en fait, en avance de quelque dix jours sur les nôtres, de sorte que notre Nouvel An coïnciderait à peu prés avec le 9 janvier de leur Comput.

En westron, on conservait généralement les noms quenya pour désigner les mois, tout comme les noms latins sont actuellement d'emploi courant dans les langues étrangères. Soit: *Narvinyë, Nénfmë, Sulimë, Viressë, L6tessë, N6rië, Cermië, Urzmë, Yavannië, Narquelië, Hisimë, Ringarë.* En langue sindarine (usitée seulement par les Dûnedain), ces noms devenaient: *Narwain, Nfnui, Gwaeron, Gwisfth, Lothron, Nôrui, Cerveth, Urui, Ivanneth, Narbeleth, Hithui, Girithron.*

Pour ce qui est de cette nomenclature, les Hobbits, tant ceux de la Comté que ceux de Bree, divergeaient des usages westron, et conservaient d'anciens noms locaux bien à eux, que leur auraient transmis, de temps immémorial, les Humains établis dans le Val d'Anduin, toujours est-il que des noms similaires se retrouvent à Dale et dans le Rohan (voir les notes sur les langues, p. 12371238). Les Hobbits avaient généralement oublié depuis longtemps ce que voulaient dire ces noms élaborés par les Hommes d'autrefois, même lorsque à l'origine ils en avaient su la signification, de sorte que les noms avaient subi maintes déformations: *math,* par exemple, qui termine nombre de noms, est une réduction de *month* (mois).

(3) Si on consulte un Calendrier de la Comté on constate que le seul jour de semaine à ne jamais figurer au début du mois est le vendredi: d'où la coutume, entre gens de la Comté, de parler du «vendredi premier du mois», lorsqu'ils voulaient évoquer, en manière de plaisanterie, un jour qui n'existe pas, ou encore un jour où se produirait un événement parfaitement invraisemblable: le jour où les cochons auront des ailes, ou (dans la Comté) celui où les arbres se mettront en marche! L'expression complète était: «vendredi, premier jour du plein de l'été», ou encore «vendredi, premier jour d'aoûtement».

Les noms en usage dans la Comté sont donnés dans le Calendrier. On notera que *Solmath* se prononçait communément, et même parfois s'écrivait, *Somath,* que *Thrimidge* s'écrivait souvent *Thrimich (ou sous* forme archaïque, *Thrim*lich), et que *Blotmath* se prononçait *Blodmath ou Blommath.* A Bree, on trouve d'autres noms: *Frery, Solmath, Rethe, Chithing, Thrimidge, Lithe, les Joursd'été, Mede, Wedmath, Harvestmath, Wintring, Bloothing* et *Yulemath. Frery, Chithing* et *Yulemath* étaient aussi usités dans le Quartier Est (Parler de la crotte hivernale dans la (boueuse) Comté *H* était une plaisanterie courante à Bree, mais selon les gens de la Comté, Winrring (le Tournant de l'année) était une forme altérée d'un mot plus ancien qui à l'origine désignait l'année révolue, l'année ayant atteint sa plénitude, sa complétude, à la veille de 1 hiver, il s'agissait, pour les Hobbits, d'un mot qui datait d'avant leur adoption, en sa totalité, du Comput du Roi, d'un temps où leur Nouvelle Année débutait encore au lendemain de la moisson).

La semaine des Hobbits avait été prise aux Dûnedain, et les noms étaient des traductions de ceux donnés aux jours de semaine dans l'antique royaume septentrional, lesquels étaient eux-mêmes calqués sur les dénominations Eldar. La semaine de six jours, en vigueur chez les Eldar, avait des jotas dédiés à, ou nommés d'après: les Étoiles, le Soleil, la Lune, les Deux-Arbres, le Firmament, et les Valar ou les Puissants, dans cet ordre-là, le dernier jour de la semaine étant le jour principal. En quenya, ils avaient nom: *Elenya, Anarya, Isflya, Aldûya, Menelya, Valanya (ou Târion),* et en sindarin: *Orgilion, Oranor, Orithil, Orgaladhad, Orntenel, Orbelain (ou Rodyn).*

Les Nûmenoréens conservèrent les attributions affectées aux noms, ainsi que leur ordre, mais ils modifièrent le quatrième jour dont ils firent *Aldëa (Orgaladh)* en référence à l'Arbre-Blanc et à lui seul, dont Nimloth, qui avait grandi à la cour du Roi de Nûmenor, était censé être un descendant. Désireux également de disposer d'un septième jour, et par vocation, grands navigateurs, ils intercalèrent un «Jour de Mer», *Eârenya (Oraearon)* tout de suite après celui consacré au Firmament.

Les Hobbits s'approprièrent cet arrangement mais bientôt le sens premier des noms traduits tomba dans l'oubli ou l'indifférence, et les mots eux-mêmes furent déformés ou considérablement écourtés, surtout dans le parler courant. La première traduction des noms nûmenoréens date sans doute de deux mille ans ou plus avant la fin du Troisième Age, époque où les Hommes du Nord adoptèrent la semaine des Dûnedain (premier élément de leur Comput que leur empruntèrent les peuples étrangers). Comme ils avaient fait pour les noms de mois, les Hobbits retinrent les traductions des noms de jours, alors qu'ailleurs en pays westron, on utilisait les noms quenya.

Dans la Comté, on n'avait pas conservé grand chose comme document ancien. Peaujaune était de beaucoup le plus considérable à avoir survécu, c'est-à-dire le Livre de Raison des Tuckborough (Un livre où sont consignés les naissances, mariages et décès survenus dans les familles Touque, ainsi que d'autres faits, tels les

achats et ventes de terres, et divers événements marquants dans la vie de la Comté). Les premières entrées remontaient, semble t'il, bien neuf cents ans avant le temps de Frodon. Et nombre d'entre elles sont citées dans les Annales et les Généalogies du Livre Rouge. Dans ces documents, les noms des jours figurent sous des formes très archaïques, dont les plus anciennes sont les suivantes: 1) *Sterrendei, 2) Sunnendei, 3) Monendei,* 4) *Trewésdei,* 5) *Hevenesdei, 6) Meresdei, 7) Highdei.* Dans la langue qui se parlait à l'époque de la Guerre de l'Anneau, ces noms étaient devenus *Sterday, Sunday, Monday, Trewsday, Hevensday (ou Hensday), Mersday, Highday.*

J'ai aussi traduit ces noms en ceux que nous connaissons, en commençant bien entendu par dimanche et lundi qui, dans la semaine de la Comté, portent des noms identiques aux nôtres, et en rebaptisant les autres dans l'ordre. On notera cependant que dans la Comté, l'ordonnance des noms était différente. Le dernier jour de la semaine, le vendredi (Highday) en était le principal, un jour de congé (dés après midi) et de grandes festivités nocturnes. De sorte que samedi correspondait plus exactement à notre lundi, et jeudi à notre samedi *(*Aussi si-je introduit samedi et dimanche dans la chanson de Bilbon (Livre I, p. 182183), et non jeudi et vendredi*).*

On mentionnera quelques autres noms en liaison avec le temps, bien qu'ils ne soient pas usités à des fins de comptabilisation précise. Les saisons couramment nommées étaient: *tuilë, le* printemps, *lairë,* l'été, *yavië,* l'automne (ou la moisson), *hsivë,* l'hiver, mais ces saisons avaient des contours imprécis, et on utilisait aussi *quellë (ou lasselanta)* pour désigner la fin de l'automne et le début de l'hiver.

Les Eldar prêtaient grande attention au «crépuscule *N* (dans les régions septentrionales), tout particulièrement aux moments où les étoiles pâlissent ou bien s'allument. Ils possédaient plusieurs termes pour ces fugitifs instants, dont les plus courants étaient *tind6më* et *undtimë*, le premier terme s'appliquant d'ordinaire aux approches de l'aube, et le second à la tombée de la nuit. Le terme correspondant en langue sindarine, *uial,* se différenciait en *minuia!* et *aduial.* Et dans la Comté, on parlait souvent de *morrowdim* et *d'evendim. (Voir* le Lac Evendim comme traduction du nom *Nerluial).*

Le Comput de la Comté et les dates afférentes sont les seuls qui ont valeur pour le récit de la Guerre de l'Anneau. Dans le Livre Rouge, tous les jours, mois et dates sont traduits en termes de la Comté, ou une équivalence est donnée en note. De sorte que d'un bout à l'autre du *Seigneur des Anneaux,* les mois et les jours font référence au Calendrier de la Comté. Les seuls points où les différences entre ce Calendrier et le nôtre influent sur le récit à une période cruciale la fin de 3018 et le début de 3019 (C.C. 1418, 1419) sont les suivants: octobre n'a que 30 jours, le l- janvier est le second jour de 1419 et février a 30 jours, si bien que le 25 mars, date de la chute de Barad-dûr, correspondrait chez nous au 27 mars, à supposer que notre année commençât au même repère saisonnier. Dans le Comput du Roi comme dans celui des Surintendants, la date donnée est celle du 25 mars.

On décréta l'entrée en vigueur du Nouveau Comput lors de la Restauration de la Royauté, en l'an 3019 du Troisième Age. Il s'agissait d'un retour au Comput du Roi, mais adapté à un début d'année fixé au printemps, comme dans la *loa* eldarine (Bien qu'en fait le yestarë du Nouveau Comput survint plus tôt que dans le Calendrier d'Imladris, où il coïncidait plus ou moins avec le 6 avril du Comput de la Comté).

Selon le Nouveau Comput, l'année commençait le 25 mars, ancien style, en commémoration de la chute de Sauron et des exploits des Porteurs de l'Anneau. Les mois conservaient leurs noms antérieurs, mais c'était désormais *Viressë* (avril) qui inaugurait l'année. Ces mois couvraient généralement des périodes qui débutaient cinq jours plus tôt qu'auparavant, et ils comptaient tous 30 jours. Il y avait 3 *enderi ou* Jours-médians (dont le deuxième se nommait *Loëndë)* entre *Yavannië* (septembre) et *Narquelië* (octobre), qui correspondaient aux 23, 24 et 25 septembre, ancien style. Mais en l'honneur de Frodon, on décréta que le 30 *Yavannië le* 22 septembre de l'ancien calendrier, date de son anniversaire, serait un jour de fête, et on prévint le cas que présenterait une année bissextile, en doublant cette fête, appelée *Cormarë ou* Jour de l'Anneau.

On considérait que le Quatrième Age avait débuté avec le départ de Maître Elrond, lequel eut lieu en septembre 3021, mais aux fins de datation dans les Annales du royaume, on prit pour An I du Quatrième Age l'année qui selon le Nouveau Comput avait commencé le 25 mars, 3021 l'Ancien style).

Sous le règne du Roi Elassar, ce comput fut adopté dans toute l'étendue du royaume, sauf dans la Comté où l'on s'en tint au vieux Calendrier et où le Comput de la Comté resta en vigueur, de sorte que pour les Hobbits, l'année I du Quatrième Age portait la date 1422. Au reste, dans la mesure où ils reconnaissaient qu'était intervenu un changement d'Age, les Hobbits maintenaient que ce changement avait pris effet au second Noël de 1422, et non pas au mois de mars précédent.

On ignore si les gens de la Comté commémoraient soit le 25 mars, soit le 22 septembre, mais dans le Quartier Ouest et dans les parages de Hobbitebourg la Colline, la coutume s'établit de festoyer et de danser si le temps s'y prêtait dans le Champ de la Fraternité, le 6 avril. Pour certains, c'était l'anniversaire du vieux Sam Gardner, pour d'autres le jour de 1420 où l'Arbre d'Or avait fleuri pour la première fois, et pour d'autres encore, c'était le Nouvel An des Elfes. Au Pays de Bouc, le 2 novembre (Anniversaire de ce jour de 3019, où le Cor

avait retenti pour la première fois dans la Comté) au coucher du soleil, sonnait le Cor de la Marche, et feux de joie et festivités de s'ensuivre.

APPENDICE E
L'Écriture et l'Orthographe
LA PRONONCIATION
DES MOTS ET DES NOMS

Le westron ou parler commun a été intégralement traduit en anglais, de sorte qu'on doit prononcer comme l'anglais tous les noms et termes spéciaux en langue hobbite : par exemple, le g de *Bolger* s'articule comme l'anglais *bulge,* et *mathom* rime avec *fothom.*

En transcrivant les anciens manuscrits, je me suis efforcé de représenter les phénomènes originaux (dans la mesure où on peut les déterminer) aussi fidèlement que possible, et de former des mots et des noms qui, en graphie moderne, ne paraissent pas trop rebutants. Aux mots du quenya Grand-elfe, on a donné une orthographe aussi proche du latin que ses phonèmes le permettaient. C'est pour cette raison qu'on a préféré c à *k* dans les deux langues eldarines.

On a noté les points suivants à l'intention de ceux qui s'intéressent à ce type de détails

CONSONNES

C a toujours la valeur d'un *k,* même devant *e* et i: *celeb «argent»* se prononce *keleb.*

CH est utilisé uniquement pour représenter le phonème qui s'entend dans»bach» (en allemand ou en gaélique), et non celui de l'anglais «church».Sauf lorsqu'il figurait en terminaison, ou avant un t, ce phonème s'atténuait jusqu'à prendre la valeur d'un *h* dans le parler gondorien, changement attesté dans quelques noms propres, tels que *Rohan, Rohirrim. (Imrahil* est un nom nûmenoréen.)

DH représente le t voisé (le t doux) qui s'entend en anglais dans «these clothes». Il s'apparente d'ordinaire au d (comme dans *galadh «arbre»* en sindarin), à comparer avec le quenya *aida,* mais il dérive aussi parfois de *n + r,* comme dans *Caradhras «R*edhorn» qui provient de *caran + rass.*1202

F représente *f,* sauf en finale où il a la valeur d'un v (comme dans l'anglais *on,* on a ainsi *Nindalf, Fladrif.*

G n'est autre que le g dans «give», «get» : le g initial de gil «étoile», dans les mots composés *Gildor, Gilraen, Osgiliath* se prononce comme le g dans l'anglais «gild».

H employé seul, sans consonne à l'appui, s'entend comme le *h* dans l'anglais «bouse», «behold». La combinaison *ht* du quenya correspond au phonème *cht,* qui s'entend dans l'allemand «echt», «acht» , c'est le cas du nom propre *Telumehtar,* «Orion» (Dit *Menelvagor* en sindarin, et *Menelmacar* en quenya), voir aussi CH, DH, L, R, TH, W et Y.placé en tête devant une autre voyelle prend la valeur consonantique du y dans l'anglais «you», «yore», mais en sindarin seulement, ainsi *loreth,larwain.* Voir Y. figure dans les noms tirés de langues non Elfes, il a toujours la valeur d'un c, *kh* représente ainsi le même phonème que le *chorkien* (orquien) dans *Grishnltkh, ou* en adûnaic (en nûmenoréen) dans *Adunakhor.* Sur sa prononciation en parler nain (ou nanien), le *Khuzdhul,* voir la note ci après, p. 1206. correspond plus ou moins au l anglais placé en début de mot, commedans *let.* Mais placé entre e, i et une consonne, ou en finale après e, i, le 1 était dans une certaine mesure palatalisé. (Les Eldar auraient probablement transcrit «bell» et «MI», *beol* et fiol.) LH représente ce même phonème mais non voisé (généralement dérivé d'un si- initial. En quenya (archaïque) ce phonème s'écrivait *hl,* mais au Troisième Age, il se prononçait d'ordinaire comme un 1 simple.

NG est le *ng* de *linger,* mais en finale on le prononçait comme l'anglais»sing» , un phonème qui, en quenya, pouvait aussi survenir au début d'un mot, mais qu'on a transcrit ici par un *n* comme dans Noldor), conformément à la prononciation du Troisième Age.

PH s'entend comme un *f.* On y a recours (a) lorsque le phonème *f* survient en finale comme dans *alph «cygne»* , (b) lorsque le phonème *f* est apparenté à p, ou qu'il en dérive, comme dans *i-Pheriannath «les* Halflings» [les Semi-Hommes], *(perian), (c)* au milieu de certains mots où

il représente un *ff* long (dérivé d'un pp) comme dans *Ephel «les* marches frontières», enfin (d) en adûnaic et en westron, comme dans*Ar-Pharazon (plierez «or»*).

CASH utilisé pour rendre le kW, une combinaison très fréquente en Kenya, mais inconnue en sindarin.

R représente un *r* roulé, quelle que soit sa position. Le *r* ne s'effaçait pas devant les consonnes (comme c'est le cas, par exemple, pour l'anglais «part»). On dit que les Orques et certains Nains utilisaient un *r* arrière ou vélaire, un son qui déplaisait fort aux Eldar. RH représentait un *r* sourd (généralement dérivé d'un *sr* initial, plus ancien). Un phonème qui, en quenya, s'écrivait *hr.* Voir L.

S est toujours une consonne sourde, comme dans l'anglais «so» ou «geese» , à l'époque contemporaine, le son z était inconnu en quenya comme en sindarin. Le SH qui s'entendait en westron, tel que le parlaient les Nains ou les Orques, s'apparente de près au *sh* anglais.

TH représente le *th* sourd, comme dans l'anglais «thin cloth». En quenya parlé ce phonème avait acquis la valeur d'un g, bien qu'il eût conservé une graphie différente: Isil en quenya, *Ithil* en sindarin : la «lune».

TY qui représente probablement un phonème analogue au *t* anglais dans *tune,* dérive pour l'essentiel de c ou de *t + y*. Les locuteurs lui substituaient généralement le *ch* anglais, fort courant en westron. Voir HV, la rubrique Y.

V se prononçait comme le v anglais, mais n'était jamais utilisé en finale. Voir F.

W se prononçait comme le w anglais. HW est un w sourd, comme dans l'anglais «white» (dans la prononciation des gens du Nord). En quenya,le w figure assez fréquemment au commencement d'un mot bien que le présent ouvrage ne nous en donne, semble t'il, aucun exemple. Pour transcrire le quenya, et ce malgré notre parti pris de latinisation de l'orthographe en ce qui concerne cette langue, on a utilisé le v et le w, car ces deux phonèmes, d'ailleurs d'origine distincte, sont attestés l'un et l'autre dans la langue.

Y représente en quenya un y consonantique comme dans l'anglais you. En sindarin, y est une voyelle (voir ci-dessous). HY est à y ce que HW est à w, et correspond à un son courant en anglais: celui qui s'entend, par exemple, dans «hew» et «huge» , le *h* dans les mots quenya *eht, iht,* avait la même valeur phonétique. Les locuteurs lui substituaient souvent un phonème courant en westron, analogue à l'anglais *sh.* Voir ci-dessus,TY. HY était fréquemment formé à partir de sy- ou de *khy-,* dans les deux cas, les équivalents en langue sindarine comportent un *h* initial, comme dans *harad* le «Sud», ou *Hyarman* (le Sud en quenya).On notera que deux mêmes consonnes consécutives, telles que tt, *Il, ss, nn,*représentent des consonnes longues ou «doubles», mais généralement l'une d'elles tombait à la fin des mots de plus d'une syllabe: ainsi dans *Rohan* qui provenait de *Rochann* (en parler archaïque: *Rochand).*

En sindarin, les combinaisons *ng, nd, mb,* qu'affectionnaient les langues eldarines lors d'un premier stade, devaient subir diverses modifications: *mb* se trouva ainsi réduit à m en toutes occurrences, tout en conservant la valeur d'une consonne longue pour le calcul de l'accent tonique (voir ci-dessous), et s'écrit conséquemment mm dans tous les cas où (accent pourrait faire problème (Comme dans *gatodhremmin ertnorath* «les régions emmaillées d'arbres de la Terre du Milieu». *Remmirath* se compose de *rem,* «maille, réseau» (en quenya: *rembre),* et de mir «joyaux»), ng demeurera inchangé, sauf au début ou à la fin d'un mot où il prit la valeur d'une simple nasale (comme dans (anglais sing), nd devint nn dans l'usage courant: ainsi Ennor «Terre du Milieu», ou en quenya Endbre. nd se maintint toutefois à la fin des monosyllabes accentués tels que *thond* «racine» (voir *Northond* la «Racine noire»), et aussi devant *r*, comme dans andros la «longue houle». On retrouve aussi ce nd dans certains noms propres d'autrefois, par exemple *Nargothrond, G*ondolin, Beleriand. Au Troisième Age, la finale rad s'était muée en nn, puis en n tout court dans les mots longs comme *Ithilien. Rohan, A*norien.

LES VOYELLES

On utilisait comme voyelles i, *e,* a, o, u. et (mais seulement en sindarin) y. Pour autant que fora puisse savoir, les phonèmes représentés par ces lettres (hormis le y) étaient ceux que nous entendons normalement, bien que sans aucun doute, nombre de nuances locales aient échappé à notre détection. Autrement dit, les voyelles i, *e,* a, o, u, correspondaient approximativement à celles que fora entend dans les mots anglais *machine, were, father, for, brute,* compte non tenu de la quantité.

En sindarin, les voyelles longues *e, a, o,* avaient la même qualité phonique que les brèves, étant dérivées de ces dernières à une époque relativement récente (on avait déjà modifié les é, it, b, plus anciens). En quenya, le é et le 5 longs, prononcés correctement (A en croire la fréquence, dans l'orthographe, des phonèmes *ei* et ou (ou

de leurs équivalents en graphie contemporaine), on peut s'imaginer que les sujets parlant le westron avaient tendance à prononcer le é et le 5 longs comme des *ei ou* des ou (plus ou moins comme dans l'anglais *say no),* et ce aussi bien en westron que dans les noms quenya transcrits en cette langue. Mais on tenait cette prononciation pour incorrecte et un peu fruste. C'était celle, bien entendu, en usage dans la Comté. Ceux qui prononcent donc *yéni ßnotime «ces* longues années, ces années innombrables», comme il serait naturel de le faire en anglais (c'est-à-dire plus ou moins comme *vainy oonoatimy)* ne se tromperont guère plus que Bilbon, Meriadoc, ou Peregrin. An dit que Frodon «maniait avec grande aisance les sons étrangers»), comme chez les Eldar, avaient quelque chose de plus concis et de plus «serré» que les voyelles brèves.

Le sindarin était la seule langue contemporaine à posséder le u «modifié», c'est-à-dire palatalisé, évoquant plus ou moins le u français dans «lune», un phonème provenant d'une modification du o et du u, mais sans doute dérivé des diphtongues plus anciennes *eu* et iu. On a choisi de représenter ce phonème par y (comme en vieil anglais): c'est le y de lyg «serpent», *leuca* en quenya, ou encore celui d'emyn, pluriel de amon «colline». Au Gondor, cet y se prononçait généralement comme un i.

Les voyelles longues étaient marquées d'ordinaire d'un «accent aigu» comme dans certaines variétés d'écriture féanorienne. En sindarin, les voyelles longues survenant dans des monosyllabes accentués portaient un accent circonflexe car ainsi placées, elles avaient tendance à se prolonger tout particulièrement (Également dans Annûn (coucher de soleil) et Amrûn (lever de soleil) qui subissent l'influence de mots qui leur sont apparentés: dûn f»ouest», et rhûn f»est»), c'est le cas de dün par rapport à Dûnadan. Dans d'autres langues telles que fadûnaic ou le nanien, (accent circonflexe n'a aucune signification spéciale, et on fa utilisé uniquement pour signaler qu'il s'agit de langues étrangères (et de même pour le k).

Le e final n'est jamais un e muet ou un simple signe d'insistance comme en anglais, d'où le tréma qui souvent (mais pas toujours) coiffe ce e final: ë.

Les groupes er, ir, ur (en finale ou précédant une consonne) se prononcent comme l'anglais air, *eer, o*oi et non comme *ferra, fir, fur.*

En quenya, ui, oi, ai et iu, *eu,* au sont des diphtongues (c'est-à-dire qu'ils ont la valeur d'une seule syllabe). Toutes les autres paires de voyelles sont dissyllabiques, ce dissyllabisme est souvent indiqué par le tréma: ä (Eä), ëo, oë.

En sindarin, les diphtongues s'écrivent ae, ai, ei, ou, ui, et au. Toutes les autres combinaisons de voyelles ne relèvent pas de la catégorie des diphtongues. La graphie aw pour la diphtongue finale au, conforme à (usage anglais, se retrouve assez communément dans les orthographes feänoricanes.

Ces diphtongues (A l'origine. Mais au Troisième Age, le iu, en quenya, se prononçait généralement comme une diphtongue ascendante: par exemple, le yu dans (anglais yule) étaient toutes «déclinantes», c'est-à-dire accentuées sur le premier élément, et composées simplement de voyelles prononcées à la suite les unes des autres. Ainsi *ai, ei, oi* et ui se prononcent respectivement comme les voyelles dans les mots anglais *rye* (mais non *ray), grey, broy, ruin,* et *au (ow)* comme dans loud, et *how,* et non point comme dans *taud* et *haw.*

Il n'y a rien en anglais qui corresponde vraiment au *ae, ou, eu,* mais *ae* et *oe* peuvent se prononcer *ai ou oi.*

L'ACCENT TONIQUE

La position de f»accent tonique» n'est pas indiquée car sa place, dans les langues eldarines, est déterminée par la conformation du mot. Dans les mots dissyllabiques, (accent tombe presque toujours sur la première syllabe. Dans les mots plus longs, il tombe sur l'avant-dernière syllabe lorsque celle-ci contient une voyelle longue, une diphtongue ou une voyelle suivie de deux consonnes (ou de plus de deux consonnes). Lorsque (avant-dernière syllabe comporte (comme c'est souvent le cas) une voyelle brève suivie d'une seule consonne (ou lorsqu'il n'y a pas de consonne du tout), (accent porte sur la syllabe qui la précède, la troisième à partir de la fin. Ce type de mot est courant dans les langues eldarines et surtout en quenya.

Dans les exemples suivants, la syllabe accentuée est marquée par une majuscule: isIldur, Orome, erEssëa, fEanor, ancAlima, elentAri, dEnethor, periAnnath, echtElion, pelArgir, silIvren. Les mots du type elentAri, «Reine des Étoiles», sont assez rares en quenya où les voyelles sont é, à, b, sauf comme dans le cas ci-dessus lorsqu'il s'agit de mots composés, on rencontre plus communément ce type de mots avec les voyelles 1, u, comme dans andUne, «coucher de soleil, ouest». En sindarin, ces voyelles ne s'observent que dans des mots composés. On notera qu'en sindarin également, *dh, th, ch* sont considérés comme une seule et unique consonne et dans les manuscrits originaux, ils sont transcrits par une seule lettre.

NOTE

Dans les noms provenant de langues non eldarines les mêmes valeurs sont attribuées aux lettres (hors celles dont on a signalé la spécificité), sauf en ce qui concerne le nanien. En effet, le nanien ne possédant pas les phonèmes figurés ci-dessus par th et *ch(kh), th* et *kh* sont des lettres aspirées, autrement dit, un *t* et un *k suivis* d'un *h* se prononcent plus ou moins comme dans l'anglais «backhand» ou «outhouse».

Lorsqu'il y a un z, il s'agit du z anglais. Dans le Noir Parler et dans l'Orquien *gh* représente une spirante vélaire (laquelle est à *g* ce que *dh* est à à): comme dans *ghâsh ou* dans *agh.*

Aux noms «publics» des Nains, leurs noms d'«Hommes», on a donné des formes propres aux langues septentrionales, mais les valeurs des lettres demeurent celles décrites ci-dessus. Il en va de même des noms de personnes ou de lieux au Rohan (lorsqu'ils n'ont pas été modernisés, sauf qu'en l'occurrence *eo* et *eo* sont des diphtongues que l'on peut assimiler aux phonèmes *ea* dans l'anglais «beau», et *eo* dans *Theobald, y est* le u palatalisé. Les formes modernisées, aisément reconnaissables, sont censées se prononcer comme de l'anglais. Ce sont, en majeure partie, des noms de lieux: ainsi *Dunharrow* pour *Dunharg,* seules exceptions: Shadowfax (Gripoil) et Wormthongue (Langue de Serpent)

II
L'ÉCRITURE

Les graphies et les caractères utilisés au Troisième Age étaient tous, en définitive, d'origine sindarine, et déjà à l'époque d'une vénérable ancienneté. Elles avaient atteint un stade de développement alphabétique complet, mais des modes de transcription plus anciens, où seules les consonnes figuraient par écrit, demeuraient encore en usage.

Ces alphabets relevaient principalement de deux modes, d'origine bien distincte: le *Tengwar ou Tîw, ici* traduit par «lettres», et le *Cestar ou Cirth* que nous avons appelé «runes». La graphie du Tengwar avait été conçue pour le pinceau ou la plume, et les caractères carrés des inscriptions sont dérivés, en l'occurrence, des formes écrites. Le Certar était destiné aux inscriptions gravées ou incisées, et c'est à cela qu'il servait communément.

Fort ancien était le Tengwar, un alphabet inventé par les Noldor, les parents des Eldar les plus versés en la matière, et cela s'était fait bien avant leur départ en exil. Les antiques lettres eldarines, dites Tengwar de Rûmil, n'étaient pas utilisées en Terre du Milieu. Les caractères plus tardifs, le Tengwar de Fëanor, étaient, pour une large part, une invention nouvelle, bien qu'inspirée par la graphie de Rûmil. Les exilés Noldor introduisent ces caractères en Terre du Milieu, et c'est ainsi que les Edain et les Nùmenoréens en acquirent connaissance. Au Troisième Age, la pratique de ces caractères s'était généralisée dans une région qui était sensiblement celle où avait cours le Parler Commun.

Ce furent les Sindar, au Beleriand, qui les premiers inventèrent les Cirth, et longtemps on ne s'en servit que pour graver des noms ou de brèves épigraphes commémoratives sur le bois et sur la pierre. D'où les formes anguleuses de ces caractères qui les apparentent singulièrement aux runes de notre époque, bien qu'ils en différassent dans le détail et fussent ordonnés tout autrement. Sous leur forme initiale et toute rudimendaire, les Cirth gagnèrent, au Second Age, les pays de l'Est, et nombre de gens les adoptèrent: des Hommes et des Nains et même des Orques, qui tous les modifièrent à leurs fins propres, et selon leurs aptitudes ou inaptitudes. L'une de ces formes simples était encore utilisée par les Hommes de Dale, et une autre de type analogue, par les Rohirrim.

Mais au Beleriand, lés Cirth furent remaniés et développés avant la fin du Premier Age, en partie sous l'influence du Tengwar des Noldor. Le plus riche et le mieux ordonné des Cirth était dit Alphabet de Daeron, du nom de Daeron, le ménestrel et maître du savoir du Roi Thingol de Doriath, qui selon la tradition en aurait été l'inventeur. Chez les Eldar, l'Alphabet de Daeron n'avait pas donné naissance à une véritable transcription graphique cursive, car les Elfes avaient adopté, à usage d'écriture, les caractères fëanoriens. Au demeurant, la plupart des Elfes d'Occident abandonnèrent complètement

LE TENGWAR

	I	II	III	IV
1	1	2	3	4
2	5	6	7	8
3	9	10	11	12
4	13	14	15	16
5	17	18	19	20
6	21	22	23	24
	25	26	27	28
	29	30	31	32
	33	34	35	36

l'usage des runes. Toutefois on continua d'utiliser l'Alphabet de Daeron en Eregion, d'où il passa dans la Moria, et les Nains se l'approprièrent de préférence à tout autre mode. Et ils en conservèrent la pratique depuis lors et ce furent ces mêmes caractères qu'ils importèrent avec eux dans les pays du Nord. De sorte que longtemps après, cette graphie se nommait toujours Angerthas Moria ou les longues lignes runiques de la Moria. De même qu'ils étaient doués pour les langues, de même les Nains maniaient avec aisance les graphies courantes, et nombre d'entre eux traçaient habilement les caractères féanoriens, mais pour leur propre usage, ils s'en tinrent au Cirth, dont ils tirèrent des formes d'écritures destinées à la plume.

LES LETTRES FËANORIENNES

La Table ci-jointe donne, calligraphiées avec soin, les lettres d'usage courant au Troisième Age, en Terres d'Occident. L'ordre est celui communément admis à l'époque, et celui adopté d'ordinaire lors de toute récitation nominative.

En fait, il ne s'agissait pas à l'origine d'un «alphabet» proprement dit, c'est-à-dire d'une série fortuite de lettres, ayant chacune sa valeur propre, et que l'on débite à la suite les unes des autres selon un ordre traditionnel, sans rapport manifeste avec leur forme ou leurs fonctions (La seule connexion que les Eldar auraient jugée intelligible entre deux lettres de notre propre alphabet, aurait été celle que l'on peut établir entre P et B, et le fait que dans l’ordre alphabétique en usage chez nous, ces deux lettres soient à distance l'une de l'autre et séparées également de F, M et V, leur aurait paru absurde). C'était plutôt un système de signes consonantiques, analogue pour la forme et pour le style, qui pouvait servir, au choix et selon les nécessités du moment, à la notation de consonnes figurant dans les langues rencontrées occasionnellement (ou inventées) par les Eldar. Aucune de ces lettres n'avait en elle-même de valeur fixe. Mais certains rapports entre elles vinrent graduellement à s'imposer.

Le système contenait vingt-quatre lettres primaires, de 1 à 24, disposées en quatre témar (ou séries), comportant chacune six tyeller (on degrés). Il y avait aussi des «lettres supplémentaires» dont 25-36 offrent des exea~sles. Parmi celles-ci, 27 et 29 sont les seules «lettres» véritablement indépendantes: les autres sont toutes des modifications de lettres existantes. Il y avait aussi un certain nombre de tehtar (de signes) d'usage divers. Ils ne figurent pas sur le tableau (On peut en voir un exemple sur l'inscription reproduite p. 67 et retranscrite p. 282. Ces signes servaient surtout à exprimer des voyelles, considérées en quenya comme des modifications de la consonne adjacente, ou comme moyen d'exprimer sous forme abrégée certaines combinaisons de consonnes particulièrement fréquentes).

Les lettres primaires étaient composées chacune d'un telco (jambage) et d'un luva (corps). Les formes de I à 4 étaient considérées normales. Le jambage pouvait être dressé (lettres 9 à 16), ou ramassé (lettres 17 à 24), quant au corps, il pouvait être ouvert, comme dans les séries 1 et III, ou fermé, comme dans les séries II et IV, et dans les deux cas, il y avait possibilité de redoublement (voir, par exemple, 5-8).

Au Troisième Age, cette liberté théorique d'application avait été plus ou qui en avaient l'usage. Les formes inversées, 30 et 32, bien que disponibles en tant que signes distincts, étaient généralement utilisées comme simples variantes de 29 et de 31, selon les exigences de l'écriture. C'est dire que coiffées d'un *tehta,* elles étaient d'un usage fréquent.

Le N° 33 représentait à l'origine une variante (plus faible) du 11, au Troisième Age, il servait principalement à dénoter le *h.* Le 34, en ces rares occurrences, exprimait le w muet (kw). Le 35 et le 36, utilisés en tant que consonnes, s'appliquaient communément au y ou au w.

Quant aux *voyelles*, elles étaient indiquées, dans de nombreux modes, par des *tehtar* placés d'ordinaire au-dessus de la consonne. Dans les langues comme le quenya où presque tous les mots s'achèvent sur une voyelle, le *tehta* coiffait la consonne précédente, mais en sindarin et autres langues de même type où presque tous les mots se terminent sur une consonne, le *tehta* était placé au-dessus de la consonne suivante. Lorsqu'il n'y avait pas de consonne en position requise, le *tehta* était placé au-dessus du «signe bref» dont une forme usuelle figurait un i sans son point. Les *tehtar* utilisés effectivement dans les différentes langues comme signes vocaliques revêtaient diverses formes. Les plus communes, affectées ordinairement à des variétés de *e, i, o,* u, se retrouvent dans les exemples donnés. Les trois points, fort courants dans la graphie du *a,* pouvaient être tracés de façon plus cursive et prendre alors l'aspect d'un accent circonflexe (En quenya où le a était extrêmement fréquent, on omettait purement et simplement le signe vocalique le désignant. Ainsi calma «lampe» pouvait s'écrire clm). On recourait souvent au point unique et à l'«accent aigu» mot qui se lisait tout naturellement comme calma, car en quenya cl n'était pas une combinaison possible en début de mot, et ne figurait jamais en finale. On aurait pu lire aussi calama, mais ce mot n'existait pas.

pour rendre le i et le *e* (mais aussi, dans certains modes d'écriture, le *e* et le u). L'inscription gravée sur l'Anneau comporte une boucle ouverte sur la droite, laquelle a valeur d'un u. Mais sur la page de titre cette boucle doit se lire comme un o, et c'est la boucle ouverte sur la gauche qui représente un u. On marquait une

préférence pour la boucle ouverte sur la droite, mais son occurrence variait selon le langage en cause, le o était peu usité dans le Noir Parler.

On dénotait généralement les voyelles longues en plaçant le *tehta* sur le «signe long», dont une forme courante ressemblait à un j sans son point. On pouvait aussi, à mêmes fins, redoubler les *tehtar,* mais ça ne se faisait qu'avec les boucles et parfois avec l'«accent». On employait plus souvent les deux points comme signes venant après le y.

L'inscription que l'on peut lire sur le Fronton de la Porte Ouest (Livre II, p. 336) illustre un mode d'écriture «en toutes lettres», chaque voyelle étant représentée par un caractère distinct. Y figurent toutes les lettres vocaliques utilisées en sindarin. On observera l'affectation du 30 au y vocalique, et aussi un procédé de dénotation des diphtongues qui consiste à inscrire le *tehta* venant après le y au-dessus de la voyelle. Le signe venant après le w (nécessaire à la prononciation des phonèmes *au, aw)* était représenté, dans ce mode d'écriture, par la boucle du u ou par une variante de cette boucle. Mais les diphtongues étaient souvent orthographiées intégralement, comme c'est le cas dans la transcription en question. Dans ce mode, la longueur de la voyelle était indiquée par un «accent aigu» dit en l'occurrence *andaith, «marque* d'insistance».

Outre les *tehtar* déjà mentionnés, il en existait nombre d'autres utilisés surtout en guise d'abréviations, et en particulier pour dénoter les fréquentes combinaisons de consonnes sans avoir à les transcrire en toutes lettres. Parmi ces *tehtar,* une barre placée au-dessus d'une consonne (ou un signe analogue au *tilde* espagnol) avait souvent pour fonction d'indiquer que la lettre était précédée d'une nasale de la même série (cas de *nt, mp, ou nk),* cependant on rencontre un signe semblable qui, placé au-dessous d'une consonne, servait essentiellement à indiquer qu'il s'agissait d'une consonne longue ou redoublée. Un crochet dirigé vers le bas et rattaché au corps de la lettre (comme dans *Bilbo le Hobbit*, le dernier mot de la page de titre) désignait un phonème se terminant par un s, principalement dans les combinaisons ts, ps, et *ks (x)* souvent attestées en quenya.

Bien entendu, je ne disposais d'aucun «mode» qui m'eût permis d'établir une transcription anglaise. Mais à partir du système féanorien, il est possible d'en déduire un, phonétiquement acceptable. Le bref exemple sur la page de titre ne constitue pas une tentative de cet ordre. Cela correspondrait plutôt au «sabir» qu'aurait pu inventer un homme du Gondor, hésitant entre les valeurs des lettres qui lui sont familières celles de son mode à lui, et l'orthographe anglaise traditionnelle. On notera que le point placé au-dessous d'une lettre (qui servait, entre autres, à marquer les voyelles faibles et effacées) est utilisé ici pour rendre un *and* atone, mais aussi pour signaler le *e muet* en finale, dans *here, the of* et *of the* sont rendus par des abréviations (un *die* long, un y long et un v long, soulignés d'un trait).

Les noms des lettres. Dans tous les modes, chaque lettre ou signe possédait un nom: des noms conçus pour évoquer ou décrire les pratiques phonétiques propres à un mode donné. Toutefois, on jugeait souvent souhaitable, surtout lorsqu'il s'agissait d'expliciter l'utilisation de lettres appartenant à d'autres modes, d'avoir un nom pour chaque lettre en elle-même, un nom la désignant

L'ANGERTHAS

L'ANGERTHAS
Les valeurs

1	p	16	zh	31	l	46	e
2	b	17	nj—z	32	lh	47	ē
3	f	18	k	33	ng—nd	48	a
4	v	19	g	34	s—h	49	ā
5	hw	20	kh	35	s—'	50	o
6	m	21	gh	36	z—ŋ	51	ō
7	(mh) mb	22	ŋ—n	37	ng*	52	ö
8	t	23	kw	38	nd—nj	53	n*
9	d	24	gw	39	i (y)	54	h—s
10	th	25	khw	40	y*	55	*
11	dh	26	ghw,w	41	hy*	56	*
12	n—r	27	ngw	42	u	57	ps*
13	ch	28	nw	43	ū	58	ts*
14	j	29	r—j	44	w		+h
15	sh	30	rh—zh	45	ü		&

selon sa forme. A cette fin on utilisait couramment les noms quenya dits «noms entiers» même lorsque ceux-ci se rapportaient à des usages caractéristiques du seul quenya. Dans cette langue, en effet, chaque «nom entier» était un nom en soi contenant la lettre ou le phonème en question. Si possible, il s'agissait du phonème initial, mais lorsque le phonème, ou la combinaison de phonèmes, ne survenait pas en tête du mot il se trouvait placé immédiatement après la première voyelle. Les noms des lettres inscrits dans la Table étaient les suivants: (1) tinco métal, parma livre, calma lampe, quesse plume, (2) ando porte, umbar destin, anga fer, ungwe toile d'araignée, (3) (thûle, sûle) esprit, formen nord, harma trésor (ou aha fureur), hwesta brise, (4) nûmen ouest, malta or, noldo (et plus anciennement agoldo) ceux de la parentèle des Noldor, nwalma (plus anciennement ngwalme) tourment, bre cœur (conscience intime),vala pouvoir angélique, anna don, vilya air, ciel (plus anciennement wilya), ràmen est, arda région, lamba langue, alda arbre, silme lumière stellaire silme nuquerna (le silme inversé), are lumière solaire (ou esse nom), âre nuquerna, hyarmen sud, hwesta sindarinwa, yanta pont, ûre chaleur. Dans le cas de variantes, il s'agit de noms donnés avant que ne soient intervenus les changements qui affectèrent le quenya tel que le parlaient les Exilés. Ainsi le N° 11 était dit harma lorsqu'il dénotait la spirante ch en toutes ses occurrences,mais lorsque ce phonème prit, en position intiale, valeur de h aspiré (En quenya, pour dénoter un h aspiré, on utilisait tout simplement un .jambage» dressé sans aucun «corps», un signe dit halla «grand», Ce signe pouvait se placer devant une consonne pour indiquer qu'il s'agissait d'une consonne «aspirée» et non • voisée» , le l et le r généralement muets, s'écrivaient hr et hl. Plus tard, on utilisa le 33 pour marquer un h seul, et la valeur hy (l'ancienne valeur du h) fut exprimée par l'adjonction du tehta venant après le y) (tout en conservant valeur de spirante en position médiane), on imagina de l'appeler aha. âre se prononçait, à l'origine, aze, mais lorsque le z vint à se confondre avec le 21, ce signe fut employé en quenya pour représenter le phonème ss très fréquent dans cette langue, et esse fut son nom. Hwesta sindarinwa ou le «hw des Elfes Gris» provenait de ce qu'en quenya, le 12 s'entendant comme un hw,point n'était besoin de signes distinctifs pour

rendre le chw et le hw. Les noms de lettres les mieux connues et les plus couramment utilisées étaient 17n, 33hy, 25r, 9f, numen, hyarmen, rdmen, formen = l'ouest, le sud, l'est, le nord (ou, en sindarin, dûn ou annûn, harad, rhûn, forod). Ces lettres servaient très généralement à désigner les Points Cardinaux O, S, E, N même dans les langues où de tout autres termes étaient usités. En Terre d'Occident, on les nommait toujours dans l'ordre donné ci-dessus, en commençant par l'ouest, et toujours en se tenant face à l'ouest, hyarmen et formen indiquaient d'ailleurs respectivement la région à main droite et celle à main gauche (soit l'inverse des termes d'orientation en usage dans la plupart des langues d'Hommes).

LE CIRTH

A l'origine, le Certhas Daeron fut conçu uniquement en vue de rendre les phonèmes du sindarin. Les cirth les plus anciens étaient les N°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 18,19, 29, 31, 35, 36, 42,46,50, et un certh variant entre 13 et 15. L'attribution de ces valeurs n'avait rien de systématique. Les N°f 39, 42, 46, 50 dénotaient des voyelles, et conservèrent une valeur identique durant toute l'évolution ultérieure. Les N°13 et 15 représentaient soit un *h,* soit un s, selon l'affectation donnée au 35. Cette tendance à assigner une valeur fluctuante à s ou *h* devait persister lors d'aménagements ultérieurs. Dans les caractères de 1 à 31, formés d'une «hampe ramifiée», le rameau, s'il ne se déployait que d'un seul côté, l'était généralement sur la droite. L'inverse n'était pas exclu mais était dépourvu de toute signification phonétique.

Ce *certhas,* en son extension et son élaboration la plus ancienne, était dit *Angerthas Daeron,* les ajouts au *cirth* primitif et leur réagencement étant dus à Daeron. Toutefois la principale adjonction l'introduction de deux nouvelles séries, 13-17 et 23-28, fut probablement l'œuvre des Noldor d'Eregion, car ces séries de phonèmes ne figurent pas en langue sindarine.

La réorganisation de *l'Angerthas* se conformait aux principes suivants (inspirés manifestement par le système fëanorien): (I) le trait ajouté à un rameau incitait à «voiser» le phonème ainsi représenté, (2) l'inversion du *certh* indiquait une consonne ouverte ayant valeur de «spirante» , (3) le rameau placé de part et d'autre du jambage exigeait une prononciation voisée et nasalisée. Ces principes étaient toujours respectés sauf sur un point: en sindarin (archaïque), on avait besoin d'un signe pour dénoter la spirante *n* (ou la nasale v), et comme la meilleure solution était l'inversion du signe affecté à m, on donnait la valeur d'un m au *certh* réversible N° 6, mais la valeur d'un *hw* au N°5.

Pour orthographier le ss, en sindarin ou en quenya, on recourait au N° 36 dont la valeur théorique était z, voir le N° 31 en fëanorien. On utilisait le N° 39 pour rendre le i ou le y à valeur consonantique. 34 ou 35 servaient indifféremment à représenter le phonème fréquent *nd,* bien que par son tracé, ce signe ne s'apparentât pas clairement aux dentales.

Dans la Table des Valeurs, celles données à gauche et comportant un tiret sont les valeurs du vieil *Angerthas.* Celles de droite sont les valeurs de *l'Angerthas Moria (*Les phonèmes entre parenthèses sont des valeurs dont seuls les Elfes ont l'usage, une étoile * marque les cirth utilisés uniquement par les Nains*),* usitées en nanien. Op constate que les Nains de la Moria ont introduit un certain nombre de changements de valeur, hors de toute référence au système, et qu'ils ont en outre créé de nouveaux *cirth:* 37, 40, 41, 53, 55, 56. Cette dislocation du système provenait essentiellement de deux causes: (1) l'altération subie par les valeurs 34, 35, 54 par rapport à *h* (la nouvelle prononciation un bref coup de glotte en Khuzdul, des mots commençant par une voyelle), une altération se manifestant également par rapport au s, et *(2)* l'abandon des N°s 14 et 16, auxquels les Nains substituèrent les N°' 29 et 30. On notera ce qui en est résulté: l'utilisation du 12 comme dénotation du *r,* l'introduction du N° 53 pour le *n* (entraînant une confusion avec le 22), le choix du 17 comme valeur du z, en concordance avec la valeur 54 du s, enfin l'usage du 36 pour dénoter le *n* et l'invention d'un nouveau *certh,* le 37, pour *ng. Au* début, les nouveaux N°s 55 et 56 avaient la forme d'un 46 scindé en deux, et on les utilisait pour rendre le type de voyelle que l'on entend dans l'anglais «butter», fréquent en nanien et en westron. Lorsqu'il était à peine voisé ou quasi évanescent, un tel phonème était souvent réduit à un simple trait, sans jambage. Cet *Angerthas Moria* s'observe sur les pierres tombales.

Les Nains d'Erebor utilisèrent ce système, mais en y apportant d'autres modifications, le Livre de Mazarbul nous fournit des exemples de ce système, dit le mode d'Erebor. Ses principales caractéristiques étaient les suivantes: le 43 dénotant le z, le 17 dénotant le ks (x) , la création de deux nouveaux *cirth,* le 57 et le 58, pour rendre le ps et le *ts.* Les Nains d'Erebor réintroduisirent également le 14 et le 16 pour les affecter aux valeurs j et *zh,* mais ils gardèrent les N°' 29 et 30 pour le *g* et le gh, ou comme de simples variantes de 19 et de 21. Sauf pour les *cirth* spéciaux d'Erebor, ces particularités n'ont pas été incluses dans la Table.

LANGUES ET PEUPLES DU TROISIÈME AGE

La langue dont le rôle, dans cette Histoire, est tenu par l'anglais, était le *Westron ou «Parler* Commun» des pays de l'Ouest, usitée en Terre du Milieu, au Troisième Age. Durant cette période, le westron était devenu la première langue la langue courante de presque tous les peuples-doués-de-paroles (sauf les Elfes) qui vivaient dans les confins des antiques Royaumes d'Arnor et de Gondor, c'est-à-dire tout le long du littoral, depuis l'Umbar au sud, jusqu'aux Monts Brumeux et l'Ephel Duath. Le parler westron s'était également répandu le long de l'Anduin, gagnant en amont les terres à l'ouest de la Rivière et à l'est des Mozitagnes, jusqu'aux Champs d'Iris.

Au terme de cet Age, à l'époque de la Guerre de l'Anneau, telles étaient encore ses limites en tant que langue maternelle, bien que d'importantes parties de l'Eriador fussent alors abandonnées et que peu d'hommes demeurassent encore sur les rives de l'Anduin entre la Rivière des Iris et le Rauros.

Quelques-uns des anciens Hommes Sauvages menaient encore une vie furtive dans la forêt Dniadan, en Anôrien , et s'attardaient dans les collines du Pays de Dun les restes d'une ancienne population autochtone qui avait occupé autrefois presque tout le Gondor. Ceux là conservaient jalousement leurs propres parlers, enfin dans les plaines du Rohan prospérait un peuple septentrional, les Rohirrim, qui étaient venus s'y établir quelque cinq cents ans auparavant. Mais continuaient à utiliser le westron comme seconde langue et langue véhiculaire tous ceux qui conservaient encore leur propre parler, même les Elfes, non seulement en Arnor et au Gondor, mais partout dans le Val d'Anduin, et à l'est jusqu'aux lisières extrêmes de la Forêt Noire. Même parmi les Hommes Sauvages et Ceux du Pays de Dun qui évitaient tout contact avec les autres peuples, il y en avait qui pouvaient tant bien que mal le parler.

Des Elfes

Au temps jadis dit Jours Anciens, les Elfes s'étaient divisés en deux branches principales: les Elfes de l'Ouest (les *Eldar)* et les Elfes de l'Est. A cette dernière branche appartenait la plupart de la gent-Elfe de la Forêt Noire et de la Lbrien,UX mais il n'est point question de leurs langues dans cette Histoire où tous les noms et mots elfes sont donnés sous forme *eldarine (*A cette époque, en pays Lorien, on parlait le *sirtdarin* mais avec un «accent» car la plupart des habitants descendaient des Elfes Sylvains. C'est cet «accent» qui, joint à sa connaissance limitée du *sindarin,* devait égarer Frodon (comme (indique un commentateur du Gondor dans le Livre du Thain). Tous les mots elfes cités dans le livre I, chap. 6, 7 et 8 sont en fait du *sindarin,* et il en va de même de la plupart des noms de lieux et de personnes. Mais Lôrien, Curas Galadan, Amroth, Nimrodel sont probablement des noms d'origine «Sylvaine» adaptés au *sindarin).*

Des langues *eldarines,* on en trouvera deux dans ce livre: la langue des Grands-Elfes ou *quenya,* et la langue des Elfes-Gris ou *sindarin.* L'idiome Grand-Elfe était une ancienne langue parlée Outre-Mer, à Eldamar, et la première à avoir été fixée par écrit. Ce n'était plus une langue courante, mais une sorte de «latin des Elfes» dont les Grands-Elfes, de retour en Terre du Milieu à la fin du Premier Age, se servaient comme langue de cérémonie, ou comme un dire noble convenant aux ménestrels et aux chroniqueurs.

Le parler des Elfes-Gris était originairement apparenté au *quenya,* car c'était la langue des Eldar qui, venus sur les rivages de la Terre du Milieu, n'avaient point passé Outre-Mer, mais étaient demeurés sur les côtes, en pays Beleriand. Là régna Thingol au Gris Mantel, de Doriath, et durant ce long crépuscule, leur langue s'était altérée comme tout s'altère en Terres Mortelles, et désormais elle différait fort du parler des Eldar vivant au-delà de la Mer.

Les Exilés, un groupe restreint établi parmi le peuple nombreux des ElfesGris, avaient adopté le *sindarin* pour leur usage quotidien, et c'est ainsi que cette langue vint à être celle de tous les Elfes ou Seigneurs Elfes qui figurent dans cette Histoire. Car ils étaient tous d'ascendance eldarine, même ceux qui exerçaient la souveraineté sur des peuples de plus basse extraction. Noble entre tous était la Dame Galadriel de la Maison royale de Finarphir et sueur de Finrod Felagund, Roi de Nargothrond. Dans le cœur des Exilés, ne s'apaisait point l'âpre désir de la Mer, et sommeillait dans le cœur des Elfes-Gris un même désir qu'une fois éveillé rien ne pouvait assouvir.

Des Hommes

Le *Westron* était un parler humain, bien qu'enrichi et poli sous l'influence des Elfes. C'était, à l'origine, le langage de ceux que les Eldar appelaient les *Atani ou Edain, «Pères* des Hommes», c'est-à-dire les gens des

Trois Maisons d'Amis-des-Elfes qui s'en vinrent à l'ouest s'établir en pays Beleriand, au Premier Age, et se portèrent au secours des Eldar lors de la Guerre des Joyaux contre le Sombre Pouvoir du Nord.

Après la défaite du Sombre Pouvoir, le Beleriand se trouva en large partie submergé ou ruiné, aussi, pour reconnaissance de leurs éminents services, il fut consenti aux Amis-des-Elfes de passer, eux aussi, à l'ouest, et de gagner l'Outre-Mer. Mais comme le Royaume ternel leur était interdit, une vaste île leur fut concédée, la plus à l'ouest de toutes les Terres Mortelles. Cette île avait nom Nùmenor (Extrême-Occident). Et il advint ainsi que la plupart des Amisdes-Elfes firent voile pour cette terre d'Extrême-Occident, et ils vécurent à Nûmenor, et là, devinrent illustres et puissants, des navigateurs de grand renom et les seigneurs-capitaines de maints vaisseaux. Ils étaient gens d'avenante figure et de haute taille, et leur longévité était trois fois celle des Hommes de la Terre du Milieu. C'étaient eux, les Nûmenoréens, les Rois des Hommes, que les Elfes appelaient les *Dûnedain.*

Seuls de toutes les races d'Hommes, les *Dténedain* connaissaient et parlaient une langue Elfe, car leurs ancêtres avaient appris le sindarin, et c'était là un savoir qui avait été transmis de génération en génération, et lés années passèrent sans presque y rien changer. Et les Sages parmi eux apprirent aussi le quenya des Grands-Elfes langue qu'ils honoraient plus que toute autre et en quenya formèrent des noms pour désigner maints hauts lieux et sites sacrés, et nombre d'hommes qui furent Rois, ou qui s'illustrèrent d'une quelconque manière () Par exemple *Nùmenor (ou,* mieux, *Nùmenore)* et Elendil sont des noms quenya, de même qu'Isildur et *An6rion, et* tous les noms royaux du Gondor, y compris Elessar ou «Pierre-Elfe». La plupart des noms portés par les autres hommes et femmes Dûnedain il en va ainsi pour Aragorn, *Denethor et* Gilraen sont de forme sindarine, étant souvent des noms d'Elfes ou d'Hommes illustrés dans les chants et les dits du Premier Age (tel *Beren Hùrin).* Quelques-uns sont de forme mixte: c'est le cas de *Boromir*).

Mais la langue courante des Nûmenoréens resta pour le commun des gens leur ancien parler d'Hommes: *l'Adûnaic,* et à une époque plus tardive, les Rois et Seigneurs de Nûmenor, en leur fol orgueil, devaient revenir à ce parler d'antan, abandonnant la langue Elfe. Tous, sauf ceux qui demeurèrent fidèles à leur amitié traditionnelle avec les Eldar. Au temps de leur puissance, les Nûmenoréens avaient construit des forteresses et des ports faut le long de la côte Ouest de la Terre du Milieu, pour l'entretien de leurs vaisseaux, et l'un des plus considérables était Pelargir, près des Embouchures de l'Anduin. Là, on parlait l'adûnaic, un adûnaic adultéré car s'y mêlaient quantité de mots des Hommes moindres, et naquit de la sorte un Parler Commun qui se répandit le long des côtes parmi tous ceux qui étaient en rapport avec l'île d'ExtrêmeOccident.

Survint la Submersion de Ntimenor: Elendil ramena les rescapés des Amisdes-Elfes sur les rivages nord-ouest de la Terre du Milieu. Là vivaient déjà nombreux des gens de pure souche nûmenoréenne, ou qui avaient, peu ou prou, du sang nûmenoréen, mais rares étaient ceux qui se souvenaient du parler Elfe. Au demeurant, les Dûnedain se trouvèrent dés le début en infime minorité parmi les Hommes moindres dont ils étaient les Souverains légitimes, étant des Seigneurs doués d'une grande longévité, et gens puissants et sagaces. C'est pourquoi ils utilisaient le Parler Commun lorsqu'ils traitaient avec le menu peuple et pour gouverner leurs vastes royaumes, mais ils enrichirent la langue en y introduisant une quantité de mots provenant des langues Elfes.

Du temps des rois nûmenoréens, ce parler westron sous sa forme ennoblie s'étendit au loin, gagnant de proche en proche jusqu'à leurs ennemis, et il vint à être de plus en plus couramment usité par les Dtinedain eux-mêmes, de sorte qu'au temps de la Guerre de l'Anneau, la langue Elfe n'était plus guère connue que d'une minime fraction des peuples du Gondor, et parlée quotidiennement par moins de gens encore. Et ces gens-là habitaient surtout à Minas Tirith et dans les cités alentour, ou sur les terres des princes tributaires de Dol Amroth. Toutefois les noms de presque tous les lieux et les personnes du Royaume de Gondor étaient d'origine elfe, tant par la forme que par le sens. Certains autres étaient de provenance inconnue, remontant à la nuit des Temps, bien avant que les Nûmenoréens ne prissent la mer, ainsi en était-il d'Umbar, d'Arnach et d'Erech , et des noms de montagnes, tels *Eilenach* et *Rimmon. Forlong* était aussi un nom de cette espèce.

La plupart des Hommes qui vivaient dans les régions septentrionales des Terres d'Occident descendaient des *Edain* du Premier Age, ou de leurs proches. C'est pourquoi leurs langues s'apparentaient à l'adûnaic, et certaines présentaient des similitudes avec le Parler Commun. C'était, par exemple, le cas des gens qui vivaient en amont du Val d'Anduin: les Beornides et les Hommes-des-Bois de la Forêt Noire ouest, et, plus au nord et à l'est, les Hommes du Long Lac et ceux de Dale. Des terres situées entre la Rivière des Iris et le Carrock, venaient des gens connus au Gondor sous le nom de Rohirrim: les Maîtres des Chevaux. Ils parlaient encore leur langue ancestrale et rebaptisèrent dans cette langue tous les lieux-dits de leur nouveau pays, ils se dénommaient eux-mêmes Eorlings, ou Hommes de la Riddermark. Mais les Seigneurs de ce peuple s'exprimaient couramment dans le Parler Commun, et ils en faisaient une langue noble, à l'instar de leurs alliés du Gondor, car au Gondor où il avait pris naissance, le westron conservait un style infiniment plus courtois et un peu archaïsant.

Tout autre était le parler des Hommes Sauvages qui vivaient dans la forêt de Drùadan. Et il en allait de même pour la langue de Ceux du Pays de Dun: une langue étrangère au westron, ou peut-être un rameau, mais si éloigné. II s'agissait des restes de populations qui au temps jadis avaient vécu dans les vallons des Montagnes

Blanches. Les Hommes Morts de Dunharrow leur étaient apparentés. Mais durant les Sombres Temps, certains s'étaient réfugiés dans les vallons méridionaux des Monts Brumeux, et de là quelques-uns avaient gagné les territoires inhabités au nord des Hautes Brandes. D'eux étaient issus les Hommes de Bree, qui, à une époque déjà reculée, étaient devenus les sujets du Royaume septentrional d'Arnor et avaient adopté la langue westron. C'est seulement au Pays de Dun que les Hommes de cette race avaient conservé leur ancien parler et leurs coutumes d'autrefois: une peuplade mystérieuse, furtive, hostile aux Dûnedain et haïssant les Rohirrim.

Dans ce livre, leur langue n'est point mentionnée, sauf pour le nom, *Forgoil,* dont ils désignaient les Rohirrim (et qui signifie, dit-on, Têtes-de-Paille). Les Rohirrim, eux, les appelaient gens du *Pays de Dun, ou Ceux* du Pays *de Dun* parce qu'ils avaient le teint basané et le cheveu noir, il n'y a aucun rapport entre le mot dunrr qui entre dans ces noms, et *Dûn* qui dans le parler des ElfesGris désigne l'«ouest»

Des Hobbits

Les Hobbits de la Comté et de Bree avaient déjà à cette époque, et sans doute depuis un millénaire, adopté le Parler Commun. Mais ils avaient leur propre manière de s'en servir, s'exprimant avec liberté et désinvolture, bien que les plus savants d'entre eux eussent encore l'usage d'une langue plus policée, qu'ils utilisaient lorsque l'occasion le requérait.

Il n'y a point trace de langue hobbite proprement dite. Dans les temps jadis, ils semblent s'être toujours servis de la langue des Hommes qui étaient leurs voisins, ou parmi lesquels ils vivaient. C'est ainsi qu'ils furent prompts à adopter le Parler Commun lorsqu'ils s'établirent en Eriador, et à l'époque de leur installation à Bree, ils avaient déjà commencé à oublier la langue qu'ils utilisaient précédemment, laquelle avait dû être, à l'évidence, une langue d'Humains, telle qu'on en parlait sur le haut Anduin, une langue proche de celle des Rohirrim, toutefois, il semblerait que les Forts du Sud aient adopté une langue apparentée à celle du Pays de Dun avant de venir plus au nord, habiter la Comté (Les Forts de l'Angle, qui retournèrent en Pays Sauvage, avaient déjà adopté le Parler Commun, mais *Déagol* et *Sméagol* sont des noms appartenant à une langue d'Humains, qui se parlait dans les parages de la Rivière des Iris).

Tout cela se retrouvait encore, plus ou moins obscurément, du temps de Frodon, dans certains mots ou noms locaux dont un grand nombre ressemblait singulièrement à ceux qu'on peut entendre à Dale ou au Rohan. Notamment pour ce qui est des noms de jours, de mois et de saisons, des mots de même type étaient encore d'usage courant (tels que *mathom* et *smial),* tandis que d'autres se perpétuaient dans les noms de lieux en pays Bree et dans la Comté. Les noms de personnes, parmi les Hobbits, avaient aussi leur singularité, et quantité d'entre eux avaient été transmis au fil des générations.

Hobbit était le nom couramment employé par les gens de la Comté pour désigner tous ceux de leur race. Les Hommes les appelaient H*atflings (ou* SemiHommes) et les Elfes, *Periannath.* La plupart des gens avaient oublié l'origine du mot *Hobbit. II* semblerait cependant que cela ait été d'abord un nom donné aux Pieds velus par les Pâles et les Forts, et la déformation d'un mot qui se serait conservé en son intégrité dans la langue du Rohan: *holbytla, «fouisseur»*, <. bâtisseur souterrain».

Des autres races

Les Ents. Le peuple le plus ancien à survivre encore en ce Troisième Age était les *Onodrim ou Enyd,* surnommés aussi les *Ents* en parler Rohan. Ils étaient connus des Eldar dans les jours d'antan, et de fait, les Ents attribuaient aux Eldar non point leur langue même, mais le désir de parole. La langue que les Ents s'étaient forgée était différente de toute autre: lente, sonore, agglutinante, répétitive et prolixe, comportant une multiplicité de nuances dans le registre des voyelles, et d'infinies distinctions d'accent tonique et de quantité, au point que chez les Eldar, même les Maîtres du Savoir avaient renoncé à la fixer par écrit. Les Ents n'utilisaient cette langue qu'entre eux, au surplus, ils n'avaient nul besoin d'en protéger le secret, car personne d'autre ne la pouvait comprendre.

Toutefois, les Ents étaient eux-mêmes gens habiles à manier les langues, prompts à en saisir les mécanismes, et ne les oubliant plus jamais. Mais ils avaient une préférence pour la langue des Eldar et aimaient tout particulièrement l'antique parler des Grands-Elfes. Aussi les mots et noms étranges que les Hobbits rapportent, comme les ayant entendu prononcer par Sylvebarbe et par d'autres Ents, sont-ils d'origine elfe, ou bien des fragments du parler elfe, raccordés bout à bout à la manière des Ents () Sauf les quelques tentatives que les Hobbits auraient faites, semble t'il, pour reproduire quelques-uns des plus brefs parmi les appels et murmures auxquels se livraient les Ents, *a - Talla - Talla - rumba - kamanda - lindor - burûme* est un fragment qui n'appartient à aucune langue elfe, et constitue la seule transcription (probablement très approximative) du véritable parler Ent). Parfois, c'est du quenya , par exemple: *Taurelilômëa-tumbalemorna Tumbaletaurëa Lomëanor,* qui se peut traduire par: Fort-ombreuseforêt-fortprofondevalléenoire-Combe-valboiséTerred'effroi, ou et c'est à peu près ce que Sylvebarbe a voulu dire: «Il y a une ombre noire dans les profondes ravines de la forêt» D'autres mots proviennent du sindarin, tel *Fanghôrn* «Barbefeuillue», ou *Fimbrethil, «bou*leau gracile».

Les Orques et le Noir Parles. Orque est la forme du nom que les autres peuples donnaient à cette race infâme, et telle se nommait-elle dans la langue du Rohan. En sindarin, on disait *orch.* Un nom apparenté très certainement à *uruk*, mot du Noir Parler, bien que d'ordinaire *uruk* ait servi à désigner spécifiquement les grands guerriers orques qu'à cette époque vomissaient le Mordor et Isengard. Les Orques de race inférieure étaient appelés *snaga*, «esclaves», et ce, en particulier par les Uruk-hai.

C'est le Noir Pouvoir du Septentrion qui, dans les Jours Anciens, avait développé l'«élevage» de la race des Orques. On dit qu'ils n'avaient pas de langue à eux mais s'appropriaient ce qu'ils pouvaient retenir des langues d'autrui, les pliant à leur propre usage, et qu'ils étaient incapables d'en faire autre chose que de lourds jargons, tout juste aptes à répondre à leurs propres exigences et à leur goût des jurons et des insultes. Et ces créatures pleines de malignité tant se haïssaient les unes les autres, qu'elles élaborèrent rapidement autant de dialectes barbares qu'ils étaient de groupes ou de formations sédentarisées, de sorte que leur parler orquien ne leur servait guère, même de tribu à tribu.

Ainsi advint-ü qu'au Troisième Age, les Orques communiquaient entre eux, d'une race à l'autre, en parler westron, et d'ailleurs nombre des tribus plus anciennes, telles celles qui s'attardaient encore au nord et dans les Monts Brumeux, utilisaient depuis longtemps le westron comme première langue langue maternelle mais ils le maniaient de façon à en faire un jargon presque aussi déplaisant que forquien. Dans ce jargon, *tark par* exemple «Homme du Gondor», constituait une forme dégradée de *tarkil*, mot quenya passé dans la langue westron pour désigner quelqu'un d'ascendance mîmenoréenne, voir Livre VI, p. 966.

On dit que le Noir Parler fut élaboré par Sauron durant les Temps Obscurs et qu'il avait projet d'en faire la langue de tous ceux qui le servaient, mais en cela il avait échoué. Toutefois quantité de mots provenant de ce Noir Parler étaient d'usage courant parmi les Orques au Troisième Age, par exemple *ghâsh*, pour «feu» , mais après la première défaite de Sauron, cette langue sombra dans (oubli, sauf parmi les Nazgûl. Lorsque Sauron se releva, elle redevint à nouveau la langue de Barad-dûr et des capitaines du Mordor. L'inscription sur l'Anneau était en Noir Parler, alors que les jurons et malédictions de (orque Mordor, dans Livre III, p. 483, appartiennent à (idiome avili, utilisé par les soldats de la Sombre Tour, dont Grishnâck était le capitaine. En cette langue, *sharkû* veut dire «vieillard».

Les Trolls. On a choisi le mot Troll pour traduire le nom sindarin *Torog.* Lorsqu'ils émergèrent, dans le lointain crépuscule des Jours Anciens, c'étaient des créatures obtuses et lourdaudes, qui n'avaient guère plus de capacité à s'exprimer que des bêtes brutes. Mais Sauron les eut bientôt asservis à ses desseins, et il leur apprit le peu qu'ils étaient aptes à apprendre, affûtant leur esprit par la pratique du Mal. Ainsi les Trolls s'approprièrent-ils la langue des Orques, du moins ce qu'ils en purent maîtriser, et en Terre d'Occident, les Trolls-de-Pierre utilisaient une forme dégénérée du Parler Commun.

Mais à la fin du Troisième Age, une race de Trolls demeurée jusqu'alors

inconnue fit son apparition au sud de la Forêt Noire et sur les confins montagneux du Mordor: appelée Olog-hai dans le Noir Parler. Que ce fût Sauron qui en eût développé (immonde race, nul n'en doutait, mais à partir de quelle souche, on l'ignorait. Selon certains, ce n'étaient pas des Trolls, mais des Orques géants, pourtant les Olog-hai étaient, de corps et d'esprit, d'espèce tout autre que les plus grands individus de race orque que d'ailleurs ils surpassaient et par la taille et par la force brute. C'étaient bel et bien des Trolls,mais animés d'un vouloir maléfique que leur avait insufflé leur Maître, une race cruelle, robuste, agile, féroce et rusée, mais plus dure que pierre. Et à la différence des races plus anciennes, nourries aux Ages Crépusculaires, ils pouvaient affronter le Soleil, du moins tant que Sauron les tint en son pouvoir. Ils avaient la parole rare, et la seule langue qu'ils savaient manier était le Noir Parler de Barad-dûr.

Les Nains. Les Nains étaient une race à part. Dans le *Silmarillion* sont relatées les étranges circonstances de leur avènement, et pourquoi ils sont tout à la fois semblables aux Elfes et aux Hommes et totalement dissemblables. Mais les Elfes moindres vivant en Terre du Milieu ne connaissent pas les péripéties de cette histoire, et ce que racontent les Hommes qui vinrent par la suite est confus car s'y mêlent des réminiscences ayant trait à d'autres races.

C'étaient, pour la plupart, des gens durs, bourrus, d'humeur secrète, laborieux et rancuniers: ils gardaient la mémoire des injures (mais aussi des bienfaits), des gens qui aimaient la pierre, les pierres précieuses et tout ce qui prend forme sous la main de (artisan, plutôt que les choses qui vivent de leur vie propre. Mais ils n'avaient pas mauvaise nature comme ça s'est dit. Car les Hommes d'autrefois convoitaient leurs richesses, et le produit de leur art, et il y avait bien de l'hostilité entre les différentes races.

Mais au Troisième Age, une étroite amitié liait encore en maints lieux les Hommes et les Nains, et il était dans la nature des Nains que, voyageant, travaillant et commerçant de par le monde, comme ils firent après la destruction de leurs antiques Demeures, ils adoptassent (usage de la langue qui se parlait autour d'eux. Et cependant en grand secret (et un secret qu'à la différence des Elfes, ils ne révélaient pas volontiers, même à leurs amis), ils utilisaient leur propre parler étranger, peu modifié au cours des années, c'était une langue savante plutôt qu'une langue apprise dans la petite enfance, et ils en prenaient grand soin et en assuraient la garde comme

d'un trésor qui leur aurait été légué du passé. Rares, ceux des autres races qui parvinrent à (apprendre. Dans la présente Histoire, elle n'apparaît que dans les noms de lieux que Gimli révèle à ses compagnons, et dans le cri de guerre qu'il pousse lors du siège de Fort le Cor. Ces cris-là du moins n'étaient nullement secrets, et ils ont retenti sur bien des champs de bataille, depuis la jeunesse du monde. *Baruk Khazâd! Khazâd aimênu!* «Les Haches des Nains! » «Les Nains sont à tes trousses! »

Pour ce qui est de Gimli lui-même, et de sa parenté, leurs noms sont d'origine septentrionale (des noms d'Hommes). Cependant les Nains avaient aussi en propre des noms secrets, à usage «interne», leurs noms véritables, et qu'ils ne révélaient jamais à un individu d'une autre race. Poussant même les précautions jusqu'à ne point l'inscrire sur leurs tombes.

II
DES PROBLÈMES DE TRADUCTION

Pour présenter le contenu du Livre Rouge comme une Histoire accessible, de nos jours, à tout un chacun, il a fallu transposer dans la mesure du possible tout l'arrière-pays linguistique en termes actuels. Seules les langues étrangères au Parler Commun ont été laissées sous forme originelle, mais elles ne surviennent guère que dans les noms de personnes ou de lieux.

Le Parler Commun, langue des Hobbits et langue en laquelle est écrite leur Histoire, a été, cela va de soi, retraduit en anglais moderne. Opération qui a eu pour effet de réduire les variétés et de gommer les particularités propres à l'usage des langues westron. On a tenté, tant que faire se pouvait, de restituer cette diversité à travers les nuances correspondantes en anglais, mais les divergences de prononciation et les divergences idiomatiques, entre le langage de la Comté et le westron tel qu'il était parlé par les Elfes ou par les Gens de Qualité au Gondor, étaient plus accusées qu'on ne l'a marqué dans ce livre. En fait les Hobbits parlaient pour la plupart un idiome rustique, tandis qu'au Gondor et au Rohan, on utilisait une langue plus ancienne, plus formelle et plus concise.

On notera ici un élément de différenciation entre ces parlers, qui, bien qu'important en soi, s'est révélé impossible à transcrire en anglais: la langue westron comporte une nuance distinctive, affectant les pronoms à la seconde et parfois à la troisième personne du singulier, une nuance indépendante du genre, entre les formes «familières» du pronom, et les formes «courtoises». Et on jugera bien caractéristique de la langue un peu rude qui se parlait dans la Comté, que la forme «courtoise» y soit tombée en désuétude. Elle ne s'était perpétuée que chez les villageois, ceux du Quartier de l'Ouest plus particulièrement, qui en avaient détourné le sens pour s'en servir comme terme de bonne amitié. C'était là un des aspects auxquels songeaient les gens du Gondor lorsqu'ils jugeaient étrange le parler hobbit. Peregrïn Touque, par exemple, durant les premiers temps de son séjour à Minas Tirith, utilisait ces formes pronominales comme termes d'adresse envers les gens de qualité y compris le Seigneur Denethor lui-même. Ça pouvait amuser le Vieux Surintendant, mais les serviteurs ne manquaient pas de s'en étonner. Nul doute que le libre usage qu'il faisait de ces formes familières n'ait accrédité la rumeur selon laquelle Peregrïn était un grand personnage en son propre pays (A un ou deux endroits, on s'est efforcé de marquer ces distinctions par l'emploi (fort peu systématique) de «tu» , ce pronom étant (en anglais) peu courant et archaïsant, on s'en est servi uniquement pour indiquer une forme d'adresse cérémonielle, toutefois le passage de «vous» («you») à «tu» («Chou») veut parfois signifier faute de tout autre moyen pour dénoter la chose un changement qualificatif: un ton qui soudain cesse d'être déférent, ou, entre un homme et une femme, une relation d'intimité).

On a pu observer que les Hobbits Frodon, par exemple, et d'autres personnages Gandalf ou Aragorn ne s'expriment pas toujours dans le même style. Ces distinctions sont marquées de propos délibéré. Les plus savants parmi les Hobbits avaient quelques notions du «langage des livres» comme on disait dans la Comté, et ils étaient prompts à saisir et à adopter la manière de parler des gens avec qui ils se trouvaient. Au demeurant, c'était chose toute naturelle pour ce peuple toujours errant que de reproduire plus ou moins fidèlement le style du discours de ceux qu'ils fréquentaient, et ce, tout particulièrement dans le cas d'hommes qui, comme Aragorn, s'efforçaient de dissimuler leurs origines et le but de leurs travaux. Cependant en ces temps-là, tous les Ennemis de l'Ennemi honoraient les choses du passé et il en allait des langues comme de tout le reste et ils y prenaient plus ou moins de plaisir selon l'étendue de leur savoir. Les Eldar étant plus que tout autres habiles à discourir, avaient la maîtrise des styles les plus divers, bien que spontanément ils s'exprimassent dans le noble parler qui leur était propre, un parler plus archaïque encore que celui de Gondor. Les Nains avaient eux aussi la parole aisée, et ils adaptaient sans peine leur discours à leurs interlocuteurs. Parmi les autres peuples, il y en avait cependant qui jugeaient rocailleuse et gutturale la langue des Nains. Quant aux Orques et aux Trolls, ils parlaient n'importe

comment, sans amour, ni pour les mots eux-mêmes ni pour les choses évoquées et de fait leur langue était plus dégénérée et grossière que je ne l'ai montré. Je ne pense pas que l'on souhaite que j'illustre mon propos par des exemples, encore que ceux-ci seraient faciles à trouver. Ce même parler, ou presque, s'entend encore dans la bouche de ceux qui sont orques d'esprit: un discours morne, verbeux et répétitif, chargé de hargne et de mépris, si éloigné de tout Bien, qu'il s'en trouve même dépourvu de toute vigueur verbale, sauf pour ceux qui n'apprécient la force d'une langue qu'au sordide de ses tonalités.

Bien entendu, procéder à ce type de transposition est normal et inévitable dans tout récit traitant du passé. Généralement on s'en tient là. J'ai, quant à moi, poussé plus loin, traduisant tous les noms westron selon leur signification.

Lorsque des noms ou des titres anglais surviennent dans cet ouvrage, on doit donc en conclure que ces noms étaient couramment usités dans le Parler Commun, conjointement avec les noms en langues étrangères (Elfes généralement), ou en leurs lieu et place.

Les noms westron étaient eux-mêmes souvent des traductions de noms plus anciens: c'est le cas de Fondcombe, de Fontgrise, de Cours d'Argent, de Longestrand, de l'Ennemi, de la Sombre Tour. Certains avaient acquis un nouveau sens: ainsi le Mont du Destin pour Orodruin (la «Montagne embrasée»), ou Forêt Noire pour Taur *e-Ndaedelos* (le «Bois d'effroi»). Quelques noms représentaient des formes altérées de dénominations Elfes: tels la rivière Lune et le fleuve Brandevin, pour *Lhûn* et Baranduin.

Cette démarche exige peut-être que je m'en explique. II me semble que présenter tous les noms sous leur forme originelle laissait dans l'ombre un aspect essentiel de l'époque telle que la percevaient les Hobbits (dont c'est le point de vue que je m'attache principalement à rendre ici): c'est-à-dire une situation où le contraste était frappant entre la langue courante, habituelle, extrêmement répandue, d'usage aussi ordinaire qu'est l'anglais pour nous, et les vestiges encore bien vivaces de langues infiniment plus anciennes et plus augustes. Transcrits tels quels, tous les noms, si divers soient-ils en réalité, ne pouvaient manquer de paraître au lecteur d'égale ancienneté: ce qui aurait été le cas, par exemple, si on avait conservé sans changement le nom Elfe Imladris et sa traduction, en westron, Karningul. Mais évoquer Fondcombe sous le nom d'Imladris équivaut à parler actuellement de Winchester sous le nom de Camelot, sauf que pour cette dernière instance, l'identité entre les deux lieux est prouvée, alors qu'à Fondcombe vivait encore un seigneur d'un grand renom, beaucoup plus ancien que ne l'aurait été Arthur s'il avait été encore Roi à Winchester aujourd'hui.

Le nom de la Comté (Sûza) et de tous les autres lieux en pays hobbit a donc été anglicisé *. Cela n'a guère fait problème, ces noms étant composés pour la plupart d'éléments analogues à ceux qui entrent dans la composition de nos toponymes anglais les plus simples: soit des mots encore couramment usités tels que mont ou *champ,* soit des formes ayant subi une certaine usure comme ton pour town (ville). Mais certains noms provenaient on l'a déjà mentionné d'anciens mots de la langue hobbite, tombés en désuétude, et pote ceux-ci on a cherché des équivalents en anglais: ainsi *wich ou boule* pour «demeure», *ou michel* pour «grand».

En revanche, les noms de personnes, tant dans la Comté qu'en pays Bree, étaient singuliers pour l'époque, notamment la coutume, implantée déjà plusieurs siècles auparavant, de conférer aux familles un patronyme héréditaire. La signification de la plupart de ces patronymes était généralement transparente (dans le langage courant, car dérivés de sobriquets plaisants, de noms de lieux ou surtout en pays Bree de noms de plantes ou d'arbres). Traduire ces noms n'a pas présenté de grandes difficultés, mais il restait un ou deux noms plus anciens dont le sens s'était perdu, et je me suis contenté d'en angliciser l'orthographe: ainsi Took ** pour Tuk, ou Boffin pour *Bophîn.*

J'ai agi de même dans la mesure du possible avec les prénoms hobbits. A leurs enfants de sexe féminin, les Hobbits donnaient communément des noms de fleurs ou de pierres précieuses. Et à leurs enfants mâles, des noms dépourvus de signification dans le langage courant, et il en allait de même pour certains prénoms de femmes. On a ainsi Bilbon, Bungon, Polon, Lothon, Tanta, Nina et ainsi de suite. Il y a de nombreuses ressemblances inévitables, mais purement fortuites par exemple: Othon, Odon, Drogon, Dora, Cora et autres entre ces noms et ceux que nous donnons ou connaissons aujourd'hui. J'ai conservé ces noms-là, mais d'ordinaire en les anglicisant, et en modifiant leurs terminaisons, car dans les dénominations hobbites, le a à la fin du nom marquait le masculin, et le on et le *e,* le féminin.

Dans quelques vieilles familles, surtout parmi les descendants des Pâles, tels les Touques et les Bolger, on avait pour accoutumé de donner des noms flamboyants. Comme la plupart de ces noms, à présent indéchiffrables pour les Hobbits, ressemblent singulièrement aux noms des Hommes du Val d'Anduin, ou à ceux de Dale ou de la Marche, j'ai choisi de les transformer en ces vieux noms, dont l'origine remonte aux Francs ou aux Goths, pour la plupart, tels qu'on en use nous-mêmes encore ou qu'on en rencontre dans nos chroniques. Ce faisant, j'ai au moins préservé le contraste souvent si comique entre le prénom et le surnom, contraste dont les Hobbits eux-mêmes étaient parfaitement conscients. Peu usités sont les noms d'origine classique, car ce qui se rapprochait le plus du latin ou du grec, dans les traditions savantes de la Comté, était les langues Elfes que les

Hobbits utilisaient rarement à des fins de Note du traducteur: Dans les six livres du Seigneur des Anneaux, les noms ont été francisés, ex.: Hobbiton devient Hobbitebourg.

" Took devient Touque en français et Boffm redevient Bophin.nomenclature. Et ils furent toujours peu nombreux à savoir la «langue des Rois», comme ils disaient.

Les noms qui avaient cours dans la Famille Bucklander différaient de ceux qu'on trouvait dans le reste de la Comté. Les gens du Maresque et leur cousinage établi sur l'autre rive du Brandevin étaient de «drôles de personnages» disait-on. C'est, très certainement, de l'antique parler des Forts du Sud qu'ils avaient hérité leurs noms bizarres. J'ai laissé ces noms tels quels car s'ils nous paraissent singuliers aujourd'hui, ils l'étaient tout aussi bien de leur temps. Des noms dont on pourrait dire qu'ils avaient une consonance, pour nous, vaguement «celtique».

Comme la survivance de ces traces de langues beaucoup plus anciennes qu'auraient parlées les Forts et les Hommes de Bree n'est point sans rappeler la survivance d'éléments celtiques en anglais, je m'en suis parfois inspiré dans mes traductions. Ainsi Bree, Combe (Coombe), Archet et Chetwood sont formés à partir de vestiges de toponymie anglaise, choisis selon le sens: *bree* colline, hauteur, *chef* : bois, forêt. Un seul nom de personne a été formé sur le même modèle. On a choisi Meriadoc pour mettre en évidence le fait que *Kali,*son surnom en westron, signifiait «gaillard, joyeux», bien que ce fût en réalité l'abréviation de Kalimac, un nom du parler du Pays de Bouc dont la signification s'est perdue.Je n'ai pas utilisé dans mes transpositions de noms à consonance hébraïque ou d'origine similaire. Rien, dans les processus de nomination hobbite, ne correspond à cette composante de nos noms. Les noms brefs comme Sam,

Tom, Tim, Mat sont des abréviations courantes de noms hobbits bien réels comme Tomba, Tolma, Matta et autres. Mais Sam et son père Ham s'appellaient en réalité Ban et Ran, formes succinctes de *Banazir* et de *Ranugad,* lesquels étaient eux-mêmes, à l'origine, des sobriquets signifiant «Peu-Sensé, Niais» et «Casanier» , mais ces qualificatifs n'étaient plus d'usage courant et ne subsistaient plus qu'en tant que noms traditionnels dans certaines familles. Je me suis donc efforcé de restituer toute cette Histoire en utilisant Samwise (Note du traducteur: Samwise est traduit ici par Samsagace) et Hamfast, versions modernisées des qualificatifs *samwls* et *hâmfoest* qui, en vieil anglais, ont sensiblement même sens.

Parvenu aussi loin dans mon effort pour moderniser et rapprocher de nous la langue et les noms des Hobbits, je me suis trouvé incité à pousser plus avant l'opération. II fallait m'a t'il semblé transposer également les langues des Humains apparentées au westron en des formes correspondantes apparentées à l'anglais. C'est pourquoi j'ai calqué la langue du Rohan sur le vieil anglais, car apparenté à la fois (mais de loin) au Parler Commun, et (de très près) à l'ancien idiome des Hobbits, c'était une langue qu'on pouvait juger archaïsante en regard du westron. Dans le Livre Rouge, il est dit que lorsque les Hobbits se familiarisèrent avec la langue parlée au Rohan, ils reconnurent quantité de mots, et que cette langue était toute proche de la leur, de sorte qu'il parut absurde de laisser sous forme entièrement étrangère les noms et les mots Rohirrim qui surviennent au cours du récit.

Dans plusieurs cas j'ai modernisé l'orthographe des noms de lieux au Rohan: ainsi pour *Dunharrow ou Snowbourne,* mais je ne l'ai pas fait systématiquement car je me suis conformé à la pratique des Hobbits en la matière. Ils modifiaient pareillement les noms qu'ils entendaient lorsque ceux ci étaient composés d'éléments qu'ils reconnaissaient, ou ressemblaient à des noms de lieux situés dans la Comté. Mais à de nombreux noms, les Hobbits ne touchaient pas, et j'ai fait de même, par exemple, pour *Edoras,* les «cours». Pour des raisons identiques, quelques noms de personnes ont été modernisés, tels Shadowfax et Wormtongue (Note du traducteur: *Shadowfax* devient en français Grtpoil, et Wormtongue devient *Langue de Serpent.*   Cette procédure linguistique n'implique nullement que les Rohirrim aient été apparentés par ailleurs aux anciennes peuplades anglo-saxonnes, que ce soit en matière de culture ou d'art, d'armement ou de coutumes guerrières, sauf de façon toute générale liée à des circonstances fortuites: un peuple plus simple et plus primitif vivant au contact d'une culture plus évoluée et plus vénérable, sur des terres qui avaient jadis fait partie du domaine da cette culture plus ancienne).

Cette assimilation a fourni également une manière commode de mettre en évidence les termes hobbits très particularisés de provenance nordique. *OIE* leur a attribué la forme qu'aurait prise tel mot anglais tombé en désuétude, à supposer qu'il soit parvenu jusqu'à nous. Ainsi *Mathom* est censé évoquer le vieil anglais *mâthm,* et reproduire ainsi le rapport du mot *kast,* courant en langue hobbite, avec le *kastu* du Rohan. De même *smial (ou smile) «terrier»* est une forme étymologiquement plausible de *smygel,* et illustre bien le rapport entre le mot *trân* en langue hobbite, et le *trahan* du Rohan. *Sméagol* et *Déagol* sont des équivalents, formés selon un procédé analogue, des mots *Trahald* «s'enfouir», «se musser» et *Nahald «secret»,* termes courants des langues septentrionales.

La langue de Dale, plus nordique encore, n'apparaît dans ces livres que dans les noms des Nains qui, originaires de ces régions, utilisaient la langue des Hommes de là-bas, prenant pour nom «extérieur» un vocable dans cette langue. On fera observer que dans ces livres tout comme dans *Bilbo le Hobbit,* la forme *dwarves* est

donnée bien que les dictionnaires nous disent que le pluriel de *dwarf* est *dwarfs.* Un pluriel qui devrait d'ailleurs être *dwarrows (ou dwerrows) si* le singulier et le pluriel avaient chacun suivi son chemin propre au cours des années, comme il est arrivé à *man* et *men, ou* même *gnose* et *geese* (oies). Mais des Nains, on n'en parle presque plus, bien moins souvent que des Hommes, ou même que des oies, et les souvenirs concernant la race des Nains ne sont pas demeurés assez vivaces parmi les Hommes pour maintenir (usage d'un pluriel spécial qui ne servirait plus guère qu'à désigner une race abandonnée désormais au conte populaire où subsiste du moins une parcelle de vérité, et finalement condamnée à figurer dans les Histoires-pour-rire où ils ne sont plus que des fantoches. Mais au Troisième Age quelque chose de leur puissante singularité et de leur ancienne gloire s'entrevoyait encore, bien que déjà un peu ternies, ces Nains-là étaient les descendants des Naugrim des Jours Anciens et dans leurs cœurs flambait l'antique feu d'Aluë le Forgeron, et les braises de leur tenace rancune contre les Elfes rougeoyaient encore, et ils étaient Maîtres dans l'art de travailler la pierre, et nul ne les surpassait en cet art.

C'est pour marquer tout cela que je me suis permis d'utiliser la forme *dwarves,* de manière à détacher, tant que faire se peut, la race des Nains des contes les plus ineptes les concernant. *Dwarrows* aurait été mieux. Mais j'ai utilisé cette forme seulement dans *Dwarrowdelf,* pour transcrire le nom de la Moria dans le Parler Commun: *Phurwwrgian.* Ce qui signifie «nain-fouisseur»et se trouve être pourtant un nom de coupe antique. Mais la Moria est un nom elfe, et décerné sans amour. Car si mus par (âpre nécessité lors de leur terrible guerre contre le Noir Pouvoir et ses serviteurs, les Eldar s'étaient ménagé des forteresses souterraines, ils n'y séjournaient pas volontiers. Ils aimaient la terre dans sa verdeur et la clarté du firmament, et Moria, dans leur langue, voulait dire Gouffre Ténébreux. Mais les Nains eux-mêmes et ce nom-là du moins ne fut jamais tenu secret l'appell'èrent *Khazad-dûm,* la Demeure des Khazad, car tel est le nom qu'ils se décernent à eux-mêmes, et tel fut-il depuis des temps immémoriaux, lorsque les façonnant, Aulë les avait nommés ainsi.

On a utilisé *Elfes* pour traduire aussi bien *Quendi* les «Discoureurs», le nom Grand-elfe qui s'applique à tous ceux de leur race, que *Eldar,* le nom des Trois Parentèles qui se mirent en quête du Royaume Immortel et s'y rendirent au début des Temps (sauf les seuls *Sindar).* Ce vieux mot était en fait le seul disponible, et on s'en était servi autrefois pour désigner tel ou tel souvenir de ce peuple qui s'était conservé parmi les Hommes, ou encore la facture même de l'esprit Humain, ce qui n'est pas sans analogie. Mais ce mot a dégénéré, et pour beaucoup, il ne suggère plus maintenant que des fantasmes charmants et extravagants, aussi différents des anciens Quendi que l'est le papillon du rapide faucon non point que les Quendi aient jamais eu des ailes, lesquelles leur étaient tout aussi étrangères qu'aux Hommes. C'était une race noble et superbe, les Premiers-Nés en ce monde, et parmi eux les Eldar étaient tels des Rois, des Rois à présent disparus: le Peuple du Grand Voyage, le Peuple des Étoiles. C'étaient des gens de haute taille, clairs de teint, les yeux gris et les cheveux noirs sauf dans la Maison de Finarfin, la Maison d'Or disait-on. Et il n'y avait voix mortelle qui se puisse entendre de nos jours aussi mélodieuse que la leur. Ils étaient vaillants, mais amère fut l'histoire de ceux qui revinrent des Exilés en Terre du Milieu. Et bien que de temps immémorial le destin des Pères eût croisé le leur, ils ne partagèrent pas le sort des Hommes. Il y a longtemps, bien longtemps que s'est évanouie leur Toute-Puissance, et ils séjournent à présent au-delà des Cercles du Monde, et jamais ne s'en reviennent.

Note sur trois noms: Hobbit, Gamgee (Gamegie) et Brandywine (Brandevin).

Hobbit est un mot inventé. En westron, le mot utilisé pour désigner ce peuple était banakil, «Semi Homme H ou demi-elfe. Mais à cette époque les gens de la Comté et deBree employaient le mot kuduk, que l'on ne trouve point ailleurs. Meriadoc rapporte cependant que le Roi du Rohan utilisait le mot kûd-dûkan, «habitants des trous». Les Hobbits nous l'avons w ayant parlé autrefois une langue proche parente de celledes Rohirrim, on peut vraisemblablement voir dans kuduk une altération de kûddftkan. J'ai traduit ce mot, pour des raisons données plus haut, par holbytla, et hobbitsuggère assez une forme rabotée de holbytla, à supposer que ce nom ait existé dans nos anciennes langues.

Gamegie. Selon les traditions familiales, consignées dans le Livre Rouge, le surnom Galbasi, ou sous forme abrégée Galpsi, provenait du village de GaJobas, dont les gens pensaient communément qu'il dérivait de galab .. jeu» et d'un vieux vocable bas qui correspondrait plus ou moins à notre wick, wich. Gomwich (prononcé Gamneidge) paraissait une transposition satisfaisante. Toutefois en réduisant Gammidgy à Gamegie, pour figurer Galpsi, on ne songeait nullement à faire la moindre allusion â la parenté de Samsagace avec la famille Cotton, bien qu'une plaisanterie de ce genre est bien été dans l'esprit hobbit, dès lors que la langue l'eût tant soit peu suggérée.

En fait Cotton est donné ici pour Hlothran, un nom de village assez courant dans la Comté, dérivé de «hloth» : «une habitation ou une caverne comportant deux pièces.. et ran(u), un hameau formé par ce type d'habitation à flanc de colline. Comme patronyme, il se pourrait que ce soit une déformation de hlothram(a), un «villageois».

lothram, dont j'ai fait Cotman, était le nom du grand-père du fermier Cotton. Brandevin. Les noms hobbits pour cette importante rivière étaient des altérations du nom Elfe Baranduin (accent tonique sur le and, nom dérivé de baron «mordoré» et de Juin, «fleuve». A l'époque moderne, on prenait Brandevin pour une forme corrompue tout naturellement de Baranduin. En fait, le nom hobbit plus ancien pour ce fleuve était Branda-nîn, «Eaux-frontières», que l'on rendrait mieux par Marchbourne, mais à la suite d'une plaisanterie qui s'était incrustée dans la langue, et par référence de nouveau à sa couleur, on appelait d'ordinaire le fleuve Bralda Hîrn, «bière capiteuse». Toutefois il y a lieu d'observer que lorsque les Vieilbouc (Zaragamba) adoptèrent le nom de Brandebouc (Brattdagamba), le premier élément signifiant «borne», «marche frontière», Marchbuck aurait fourni un meilleur équivalent. Seul un Hobbit des plus téméraires aurait osé nommer en sa présence le Maître du Pays de Bouc, du nom de Braldagamba.